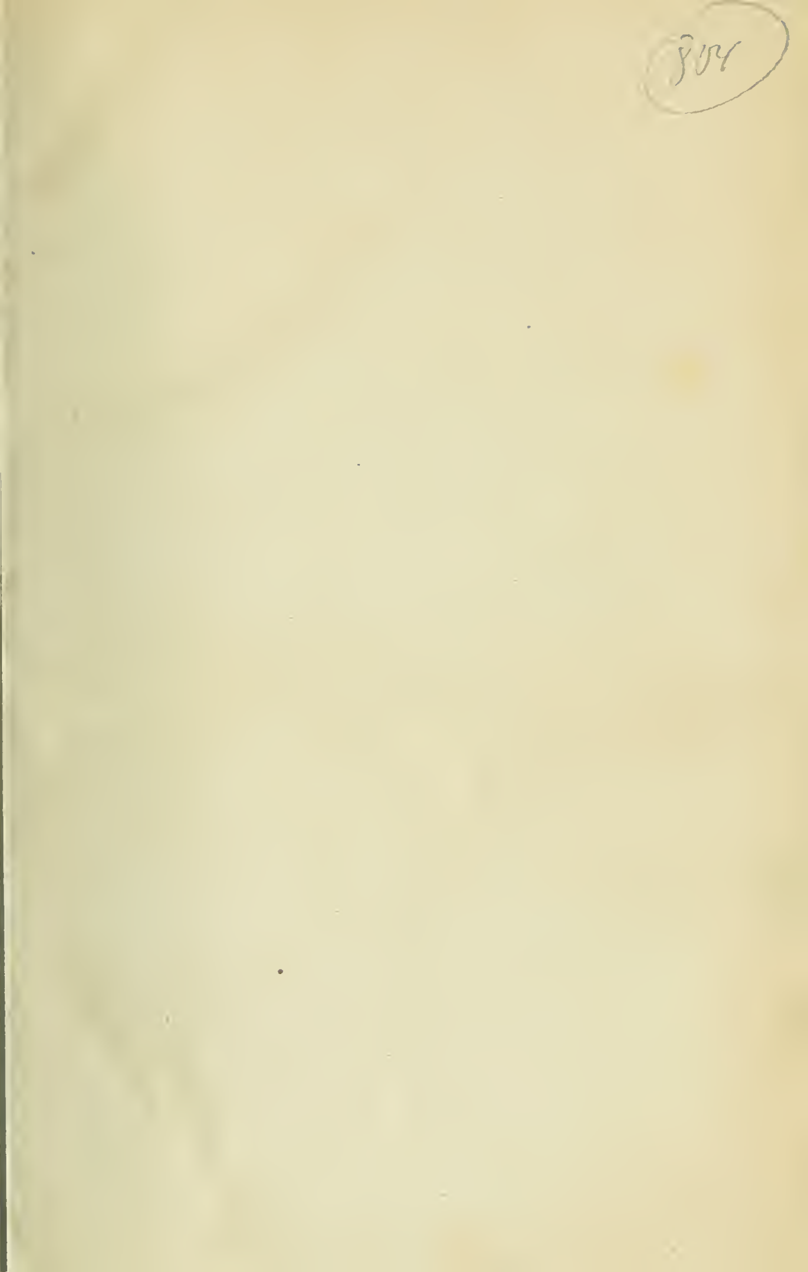

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01733609 0



ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

SHAKSPEARE.



A SHAKSPEARE.

La Muse du Drame et le Génie de la Peinture

OEUVRES DRAMATIQUES

DE

SHAKSPEARE

TRADUCTION ENTIÈREMENT NOUVELLE

PAR

BENJAMIN LAROCHE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION SUR LE GÉNIE DE SHAKSPEARE

PAR ALEXANDRE DUMAS

TOME SECOND

PARIS

MARCHANT, ÉDITEUR DU MAGASIN THÉATRAL

Boulevard Saint-Martin 12

—

1842

LE

ROI JEAN,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE ROI JEAN.

LE PRINCE HENRI, son fils, depuis Henri III.

ARTHUR, duc de Bretagne, fils de Geoffroi, frère aîné du roi Jean.

WILLIAM MARESCHALL, comte de Pembroke.

GEOFFROI FRITZ-PETER, comte d'Essex, haut-justicier d'Angleterre.

WILLIAM LONGSWORD, comte de Salisbury.

ROBERT BIGOT, comte de Norfolk.

HUBERT DE BURGH, chambellan du roi.

ROBERT FAUCONBRIDGE, fils de sir Robert Fauconbridge.

PHILIPPE FAUCONBRIDGE le Bâtard, son frère, fils naturel de Richard Ier.

JAMES GURNEY, attaché au service de lady Fauconbridge.

PERSONNAGES.

PIERRE DE POMFRET, prophète.

PHILIPPE, roi de France.

LOUIS, dauphin.

L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.

LE CARDINAL PANDOLPHE, légat du pape.

LE COMTE DE MELUN, seigneur français.

CHATILLON, ambassadeur de France auprès du roi Jean.

ÉLÉONORE, veuve d'Henri II et mère du roi Jean.

CONSTANCE, mère d'Arthur.

BLANCHE, fille d'Alphonse, roi de Castille, et nièce du roi Jean.

LADY FAUCONBRIDGE, mère du Bâtard et de Robert Fauconbridge.

SEIGNEURS, DAMES, BOURGEOIS D'ANGERS, SHÉRIF, PARLEMENTAIRES, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, SUITE, etc.

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Northampton. — Une salle d'apparat dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN *et* SA SUITE, LA REINE ÉLÉONORE, PEMBROKE, ESSEX, SALISBURY, CHATILLON.

LE ROI JEAN.

Eh bien, Châtillon, que nous veut le roi de France?

CHATILLON.

Roi d'Angleterre, le roi de France vous salue, et, parlant par ma bouche, voici ce qu'il fait dire à votre majesté usurpée.

ÉLÉONORE.

Voilà un singulier début! — Majesté usurpée!

LE ROI JEAN.

Silence, ma mère; écoutez l'ambassade.

CHATILLON.

Philippe de France, prenant en main les droits et la juste cause du fils de Geoffroi, votre frère défunt, d'Arthur Plantagenet, revendique, au titre le plus légitime, cette belle île et ses territoires, l'Irlande, le Poitou, l'Anjou, la Touraine, le Maine. Il demande que vous déposiez le glaive, que vous abdiquiez tous ces titres injustement usurpés, et qu'ils soient restitués au jeune Arthur, votre neveu et légitime souverain.

LE ROI JEAN.

Si nous nous y refusons, qu'en résultera-t-il?

CHATILLON.

L'intervention rigoureuse et sanglante de la guerre pour ressaisir des droits usurpés par la force.

LE ROI JEAN.

Nous rendrons guerre pour guerre, sang pour sang, rigueur pour rigueur : voilà notre réponse au roi de France.

CHATILLON.

Recevez donc par ma bouche le défi que mon roi vous envoie ; mon ministère ne va pas plus loin.

LE ROI JEAN.

Portez-lui le mien, et partez en paix; soyez aux yeux de la France comme l'éclair précurseur de la foudre; avant que vous ayez annoncé que je viens, le tonnerre de mes canons se sera fait entendre. Partez donc! soyez la trompette de ma colère et le funeste présage de votre ruine! — (*Se tournant vers sa suite.*) Qu'il soit reconduit avec tous les honneurs requis. Pembroke, je vous charge de ce soin. Adieu, Châtillon.

PEMBROKE *et* CHATILLON *sortent.*

ÉLÉONORE.

Eh bien, mon fils, ne vous ai-je pas toujours dit que cette ambitieuse Constance ne se donnerait point de relâche qu'elle n'eût soulevé la France et le monde entier en faveur des droits de son fils? On aurait pu prévenir ceci et arranger à l'amiable une affaire que doit décider maintenant la lutte sanglante de deux royaumes redoutables.

LE ROI JEAN.

Nous avons pour nous la possession et notre droit.

ÉLÉONORE.

Dites la possession; si vous n'aviez que votre droit, les choses iraient mal et pour vous et pour moi. Ma conscience me le dit tout bas; mais il n'y aura que le ciel, vous et moi qui l'entendrons.

Entre LE SHÉRIF *du comté de Northampton, qui parle bas à Essex.*

ESSEX.

Sire, voici la contestation la plus étrange dont j'aie jamais ouï parler; les deux parties venues de la province demandent à être jugées par vous.

LE ROI JEAN.

Faites-les venir.

LE SHÉRIF *sort*

LE ROI, *continuant.*

Nos abbayes et nos prieurés paieront les frais de cette expédition.

Rentre LE SHÉRIF, *accompagné de* ROBERT FAUCONBRIDGE, *et de* PHILIPPE, *son frère bâtard.*

LE ROI, *continuant.*

Qui êtes-vous?

LE BATARD.

Moi, je suis votre fidèle sujet, un gentilhomme né dans le comté de Northampton, le fils aîné, à ce que je présume, de Robert Fauconbridge, un soldat que la main de Cœur-de-Lion, cette main qui conférait la gloire, a fait chevalier sur le champ de bataille.

LE ROI JEAN, *à Robert.*

Qui es-tu?

ROBERT.

Le fils et l'héritier de ce même Fauconbridge.

LE ROI JEAN.

Eh quoi! il est l'aîné, et c'est toi qui es l'héritier? A ce qu'il paraît, vous n'êtes pas nés de la même mère.

LE BATARD.

Grand roi, nous sommes très-certainement nés de la même mère, c'est connu, et je pense aussi du même père; mais quant à savoir s'il y a certitude sur ce dernier point, c'est une question que le ciel et ma mère peuvent seuls résoudre. A cet égard, j'ai des doutes comme peuvent en avoir tous les enfans des hommes.

ÉLÉONORE.

Fi donc, homme grossier! tu diffames ta mère; et par ce doute tu outrages son honneur.

LE BATARD.

Moi, madame? je n'ai nul intérêt à le faire, c'est la prétention de mon frère, et non la mienne; s'il parvient à l'établir, il me prive de cinq cents belles livres sterling de revenu. Dieu garde l'honneur à ma mère, et à moi mon héritage!

LE ROI JEAN.

J'aime sa brusque franchise. — Par quel motif, étant le plus jeune, revendique-t-il ton héritage?

LE BATARD.

Je ne lui en connais pas d'autre que l'envie d'avoir mes terres Mais il lui est arrivé un jour de me jeter à la face le nom de bâtard. Que j'aie été fait légitimement ou non, c'est à ma mère à en répondre; mais pour ce qui est de la question de savoir si je suis d'aussi bonne race que lui, — Dieu fasse paix aux reins qui m'engendrèrent! — sire, comparez nos visages, et jugez vous-même. Si le vieux sire Robert nous procréa tous deux, s'il est vrai qu'il fut notre père et que ce fils lui ressemble, ô vieux sire Robert, ô mon père, je

remercie le ciel à deux genoux de ne pas vous ressembler.

LE ROI JEAN.

Quel écervelé le ciel nous a envoyé là !

ÉLÉONORE.

Je lui trouve dans les traits quelque chose de Richard Cœur-de-Lion, et il a tout-à-fait son accent. Ne remarquez-vous pas dans la large stature de cet homme quelque ressemblance avec mon fils ?

LE ROI JEAN.

Je l'ai examiné de la tête aux pieds, et je retrouve en lui Richard trait pour trait. — (*A Robert.*) Dis-moi, jeune homme, par quel motif revendiques-tu l'héritage de ton frère ?

LE BATARD.

Parce qu'il n'a, comme mon père, qu'une moitié de visage ; c'est à ce titre qu'il réclame la totalité de mes terres. Allez donc donner un revenu de cinq cents livres sterling à une figure large comme une pièce de deux sous !

ROBERT.

Mon gracieux souverain, quand mon père vivait, votre frère l'a beaucoup employé à son service.

LE BATARD.

Fort bien ! mais ce n'est pas là un titre pour avoir mes terres ; il faut que vous prouviez qu'il a donné de l'emploi à ma mère.

ROBERT.

Il l'envoya un jour en ambassade en Allemagne, auprès de l'empereur, pour y traiter diverses affaires importantes. Le roi, profitant de son absence, vint loger dans la maison de mon père. Jusqu'à quel point il réussit dans ses projets, je rougis de le dire. Mais la vérité est la vérité ; mon père et ma mère étaient séparés par une vaste étendue de terre et de mer, — c'est à mon père lui-même que je l'ai entendu dire, — quand ce robuste jeune homme que voilà fut engendré. Mon père, sur son lit de mort, a déclaré que ce fils de ma mère n'était pas de lui ; que, dans tous les cas, il était né quatorze semaines avant le terme marqué par la nature ; et, par son testament, il m'a légué tous ses biens. Ordonnez donc, sire, qu'on me donne ce qui m'appartient, et que, conformément à la volonté de mon père, je sois mis en possession de son héritage.

LE ROI JEAN.

Jeune homme, ton frère est légitime. L'épouse de ton père l'a conçu après le mariage, et si elle a trompé son mari, la faute en est à elle : c'est un inconvénient auquel sont exposés tous ceux qui prennent femme. Si mon frère, qui, dis-tu, a pris la peine d'engendrer ce fils, l'avait réclamé de ton père, comme lui appartenant, certes, ton père aurait été en droit de garder, nonobstant toutes prétentions contraires, cet enfant né de sa femme : il le pouvait assurément ; si donc il était de mon frère, mon frère ne pouvait le réclamer, et ton père, bien qu'il ne fût pas de lui, était tenu de l'accepter. Pour conclure, le fils de ma mère a fait l'héritier de ton père ; l'héritier de ton père doit obtenir son héritage.

ROBERT.

La volonté de mon père sera-t-elle donc sans force pour déposséder un fils qui n'est pas le sien ?

LE BATARD.

Elle n'aura pas plus de force pour me déposséder qu'elle n'a influé sur ma naissance, à ce que je présume.

ÉLÉONORE.

Que préférerais-tu, d'être un Fauconbridge, et, ressemblant à ton frère, de posséder son héritage, ou d'être réputé fils de Cœur-de-Lion, et ne posséder que ton mérite personnel sans un pouce de terre ?

LE BATARD.

Madame, si mon frère était ce que je suis, et si j'étais ce qu'il est, l'image de sire Robert ; si comme lui j'avais pour jambes deux fuseaux, et pour bras deux anguilles empaillées, une face si maigre que je ne pourrais attacher une rose à mon oreille sans que ma figure en fût entièrement cachée, et sans faire dire aux passans : Voyez, où va donc ce denier à la rose ? si, à ce prix, il ne tenait qu'à moi de devenir l'héritier de tous ses biens, je veux ne jamais bouger de cette place, si je ne donnais à l'instant jusqu'au dernier pouce de terre pour reprendre ma forme naturelle ; je ne voudrais pour rien au monde être sire Robert.

ÉLÉONORE.

Tu me conviens. Veux-tu renoncer à ta fortune, abandonner à ton frère son héritage, et me suivre ? Je vais faire la guerre, et pars pour la France.

LE BATARD.

Mon frère, prenez mes terres, j'irai chercher fortune ; votre figure, à ce marché, gagne cinq cents livres sterling ; vendez-la cinq sous, et ce sera encore plus qu'elle ne vaut. — Madame, je vous suivrai jusqu'au trépas.

ÉLÉONORE.

Non, je préfère que vous m'y précédiez.

LE BATARD.

La politesse nous fait un devoir de céder le pas à nos supérieurs.

LE ROI JEAN.

Quel est ton nom ?

LE BATARD.

Philippe, sire, tel est mon nom ; Philippe, le fils aîné de la femme du bon vieux sire Robert.

LE ROI JEAN.

Porte à l'avenir le nom de celui à qui tu ressembles. Fléchis le genou, Philippe, et relève-toi plus grand que tu n'étais ; relève-toi sire Richard et Plantagenet.

LE BATARD.

Mon frère du côté maternel, donnez-moi votre main. Mon père m'a donné l'honneur, le vôtre vous a donné des terres ; eh bien ! bénie soit l'heure, de la nuit ou du jour, où j'ai été engendré, sire Robert étant absent.

ÉLÉONORE.

C'est tout le caractère de Plantagenet ! — Je suis ta grand'mère, Richard ; appelle-moi de ce nom.

LE BATARD.

Vous l'êtes par hasard, madame, et non suivant les règles; mais qu'importe? Il faut bien quelquefois s'écarter un peu du droit chemin; quand on ne peut entrer par la porte, on entre par la fenêtre ou on saute par la trappe; celui qui n'ose sortir le jour doit sortir la nuit; avoir c'est avoir, quelque soit le moyen qu'on ait employé pour cela; que la flèche touche près ou loin du but, on a toujours bien tiré quand on gagne; et je suis ce que je suis, de quelque manière que j'aie été fait.

LE ROI, *à Robert.*

Retire-toi, Fauconbridge; tu as obtenu ce que tu demandais. Un chevalier sans terre * fait de toi un propriétaire foncier. — Venez, madame; — viens, Richard; il nous faut partir pour la France, la chose est urgente.

LE BATARD.

Adieu, mon frère; que la fortune t'accompagne; car tu as été fait en tout bien tout honneur.

Tous sortent, à l'exception du Bâtard.

LE BATARD, *continuant.*

Je viens d'acquérir quelques pouces d'honneur; mais combien de toises de terre j'ai perdues! N'importe! maintenant je puis de la première femme venue faire une mylady. — ***Bonjour, sir Richard.*** — *Merci, mon brave homme!* — si son nom est George, je l'appellerai Pierre; quand on est nouvellement anobli, on doit oublier les noms; ce serait trop se familiariser et compromettre sa dignité de fraiche date. Le voyageur viendra, son cure-dents à la main, prendre place à la table de ma seigneurie; et quand ma grandeur sera rassasiée, je sucerai mes dents, et me mettrai à interroger mon faquin sur les pays qu'il a vus. — *Mon cher monsieur*, dirai-je, en m'appuyant comme cela sur le coude, *je vous prierai de*, — voilà la question après laquelle vient la réponse, comme dans un catéchisme: *O seigneur*, dit l'interrogé, *je suis à vos ordres, disposez de moi; à votre service, seigneur.* — *Non, monsieur*, dit le questionneur, *c'est moi qui suis au vôtre*; et alors avant que le questionné sache ce que demande le questionneur, et lorsqu'il n'a encore été échangé que des formules de compliment, il me parle des Alpes, des Apennins, des Pyrénées, du Pô, et c'est ainsi qu'on arrive à la fin du souper: voilà pourtant la société du bon ton, et c'est celle qui convient à l'homme qui, comme moi, aspire à s'élever. Car celui-là n'est qu'un fils bâtard de notre époque, qui n'est pas tant soit peu observateur; en attendant que je sois observateur, je suis déjà bâtard. Et ce n'est pas seulement dans la mise et dans les manières extérieures que cette attention est nécessaire, c'est encore dans le soin qu'il faut mettre à débiter le poison du mensonge, ce poison si doux et qui plaît tant à notre âge. Je veux m'instruire dans cet art, non avec l'intention de tromper les autres, mais afin d'éviter d'être moi-même trompé; car le mensonge doit joncher le marche-pied de ma grandeur. — Mais quelle est cette femme qui vient à pas précipités, en costume de voyage? Quelle est cette courrière? N'a-t-elle point de mari pour sonner du cor devant elle? O ciel! c'est ma mère!

Entrent LADY FAUCONBRIDGE *et* JACQUES GURNEY.

LE BATARD, *continuant.*

Qu'y a-t-il, ma mère? Quel motif vous amène à la cour si précipitamment?

LADY FAUCONBRIDGE.

Où est ton frère? Où est-il le misérable qui court sus sur l'honneur de sa mère?

LE BATARD.

Mon frère Robert? le fils du vieux sire Robert, ce géant redoutable, ce puissant mortel? Est-ce le fils de sire Robert que vous cherchez?

LADY FAUCONBRIDGE.

Le fils de sire Robert! oui, fils irrespectueux, le fils de sire Robert. Pourquoi te railles-tu de sire Robert? il est le fils de sire Robert, et tu l'es également.

LE BATARD.

Jacques Gurney, veux-tu nous laisser seuls un instant?

GURNEY.

Très-volontiers, mon cher Philippe.

LE BATARD.

Philippe! — Jacques, il se passe du nouveau en ce moment; sous peu, je t'en dirai davantage.

GURNEY *sort.*

LE BATARD, *continuant.*

Madame, je ne suis pas le fils du vieux sire Robert; sir Robert aurait pu manger un vendredi, sans rompre son jeûne, la part qu'il a prise à mon existence: sire Robert n'était pas plus maladroit ouvrier qu'un autre; mais, de bonne foi, est-il possible qu'il m'ait fait? il en était incapable; nous connaissons ses œuvres. — Veuillez donc me dire, ma mère, à qui je dois ces membres. Sire Robert n'a jamais contribué à faire cette jambe.

LADY FAUCONBRIDGE.

Et toi aussi, tu t'es ligué avec ton frère contre moi, toi qui, dans ton propre intérêt, devrais défendre mon honneur? Que signifient ces mépris, misérable esclave?

LE BATARD.

Appelez-moi chevalier, ma mère; j'ai été armé chevalier, j'ai reçu l'accolade. Mais, ma mère, je ne suis pas le fils de sire Robert; j'ai répudié sire Robert et son héritage; ma légitimité, mon nom, j'ai tout planté là: ainsi, ma mère, veuillez me faire connaître mon père: un bel homme, sans doute? Ma mère, nommez-le-moi.

* Allusion au nom de Jean Sans-Terre, sous lequel ce roi est connu dans l'histoire. (*Note du traducteur.*

LADY FAUCONBRIDGE.

As-tu renié le nom de Fauconbridge?

LE BATARD.

D'aussi grand cœur que je renie le diable.

LADY FAUCONBRIDGE.

Le roi Richard Cœur-de-Lion fut ton père; cédant à ses longues et pressantes sollicitations, je consentis à le recevoir dans le lit de mon époux. — Veuille le ciel ne pas me demander compte de cette transgression! — Tu es le fruit de cette faute si chère, à laquelle m'entraîna une force irrésistible.

LE BATARD.

Par ce jour qui nous luit, si j'étais encore à faire, je ne voudrais pas d'autre père que celui-là. Il est ici-bas des fautes qui emportent leur excuse avec elles, et la vôtre est de ce nombre; elle ne fut pas le résultat d'un égarement insensé. Vous ne pouviez faire autrement que de succomber; votre cœur s'est donné en tribut à l'amour tout puissant d'un homme dont la force invincible avait vaincu le lion lui-même, et l'avait contraint à lui livrer son cœur. Celui qui arrache le cœur des lions peut bien séduire celui d'une femme. Oui, ma mère, je vous remercie cordialement de m'avoir donné un tel père: quiconque osera dire que vous avez fait mal quand vous m'avez conçu, j'enverrai son ame aux enfers. Venez, ma mère, je veux vous présenter à ma famille. Tous diront avec moi que le jour où Richard m'engendra, c'eût été un péché que de lui dire *non*. — Quiconque prétend que ce fut une faute, en a menti; je soutiens, moi, que ce n'en fut pas une.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

La France. — Devant les remparts d'Angers.

Arrivent d'un côté L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, *à la tête de ses troupes; de l'autre*, PHILIPPE, *roi de France, à la tête de ses troupes;* LOUIS, CONSTANCE, ARTHUR.

LOUIS.

Devant les murs d'Angers, soyez le bien venu, brave archiduc d'Autriche. — Arthur, ton glorieux parent, Richard, qui arracha le cœur d'un lion, et fit la guerre sainte en Palestine, périt d'une mort prématurée, victime de ce duc vaillant. Voulant expier cette faute vis-à-vis de sa postérité, il vient ici, sur notre demande, déployer ses drapeaux en ta faveur, jeune enfant, et réprimer l'usurpation de ton oncle dénaturé, Jean d'Angleterre. Embrasse-le donc, aime-le, et fais-lui un cordial accueil.

ARTHUR, *à l'Archiduc.*

Dieu vous pardonnera la mort de Cœur-de-Lion, d'autant plus volontiers que vous donnez la vie à son descendant, abritant ses droits sous votre aile guerrière. Je vous accueille d'une main faible encore, mais d'un cœur plein d'une affection sincère Duc, soyez le bien venu devant les portes d'Angers.

LOUIS.

O noble enfant! qui n'embrasserait la défense de tes droits?

L'ARCHIDUC.

Laisse-moi imprimer sur ta joue ce baiser affectueux; qu'il soit le sceau de l'amitié que je te voue. Lorsque Angers et les domaines qui t'appartiennent en France; quand cette île aux blanches falaises dont le pied repousse l'Océan aux vagues mugissantes, et sépare ses insulaires du reste du monde; quand cette Angleterre qui, tranquille à l'abri de son liquide rempart, se rit des vains projets de l'étranger; quand ce coin de terre, situé à l'extrême limite occidentale du monde, t'aura reconnu pour son roi, alors, seulement, je retournerai dans ma patrie; jusque là, aimable enfant, j'oublierai mes foyers, et resterai les armes à la main.

CONSTANCE.

Oh! acceptez les actions de grâce de sa mère, les remerciemens d'une veuve, jusqu'au jour où votre bras fort lui aura donné la force et le pouvoir de reconnaître plus dignement votre affection.

L'ARCHIDUC.

La paix du ciel sera le partage de ceux qui tireront le glaive dans cette guerre juste et charitable.

LE ROI PHILIPPE.

A l'œuvre donc; nos canons vont être dirigés contre les menaçans remparts de cette ville qui nous résiste. — Appelons nos chefs les plus expérimentés, pour qu'ils nous aident à choisir les points d'attaque les plus avantageux. Dussions-nous laisser devant cette place nos royaux ossemens, dussions-nous n'arriver jusqu'au centre de ses rues qu'en marchant jusqu'au genou dans le

sang français, nous la soumettrons aux lois de cet enfant.

CONSTANCE.

Attendez la réponse à votre ambassade, et n'allez pas sans motif ensanglanter vos glaives : le seigneur de Châtillon va peut-être nous rapporter la solution pacifique d'une question que nous voulons ici décider par la guerre ; et nous pourrions alors nous reprocher chacune des gouttes de sang que notre imprudente précipitation aurait inutilement fait couler.

Arrive CHATILLON.

LE ROI PHILIPPE.

Admirez donc, madame ! — Vous venez à peine d'exprimer votre vœu, et voilà notre envoyé Châtillon qui arrive. — (*A Châtillon.*) Que dit l'Angleterre ? Parlez en peu de mots, noble seigneur ; nous attendons froidement sa réponse ; parlez, Châtillon.

CHATILLON.

Abandonnez un siége sans importance ; réunissez vos troupes, et qu'elles se préparent à une plus rude tâche. Irrité de vos justes demandes, l'Anglais a pris les armes ; les vents contraires qui m'ont forcé de différer mon départ, lui ont permis de débarquer ses légions en même temps que moi ; il marche à grandes journées vers cette ville ; son armée est nombreuse, ses soldats pleins d'ardeur. La reine-mère l'accompagne, véritable furie, qui l'anime aux combats et au carnage. Avec elle vient sa nièce, la princesse Blanche de Castille, ainsi qu'un bâtard du roi défunt. Sur leurs pas accourent tous les aventuriers d'Angleterre, jeunesse inconsidérée, courageux volontaires, femmes par le visage, véritables dragons pour l'intrépidité. Ces hommes, après avoir vendu leur héritage, portant avec eux tout ce qu'ils possèdent, viennent chercher fortune dans les hasards de la guerre. En un mot, jamais élite plus brave ne s'embarqua sur des vaisseaux anglais, et ne traversa l'Océan pour porter dans la chrétienté la guerre et le ravage. (*Un bruit de tambours se fait entendre.*) — Le bruit de leurs tambours, qui déjà se fait entendre, m'interdit de plus longs détails. Les voilà déjà qui sont à portée de parlementer ou de combattre : ainsi, préparez-vous.

LE ROI PHILIPPE.

Combien je m'attendais peu à tant de célérité !

L'ARCHIDUC.

Plus cette attaque est inattendue, plus nous devons mettre d'énergie dans la défense ; car la nécessité double le courage ; qu'ils viennent donc ; nous sommes prêts à les recevoir.

Arrivent LE ROI JEAN, *à la tête de ses troupes*, ÉLÉONORE, BLANCHE, LE BATARD, PEMBROKE.

LE ROI JEAN.

Paix à la France, si la France nous laisse paisiblement entrer dans nos possessions héréditaires ! sinon, que le sang de la France coule, et que la paix remonte aux cieux ! tandis que nous, instrumens de la colère du ciel, nous châtierons les orgueilleux par qui la paix est exilée de la terre.

LE ROI PHILIPPE.

Paix à l'Angleterre, si ses guerriers retournent dans leur patrie pour y vivre en paix ! Nous aimons l'Angleterre, et c'est pour elle que nous avons endossé notre pesante armure ; nous faisons ce que tu devrais faire ; mais toi, loin d'aimer l'Angleterre, tu as supplanté son légitime roi ; tu as interrompu l'ordre de successibilité, usurpé les droits d'un royal enfant, et violemment profané la couronne, vierge encore. (*Montrant Arthur.*) Regarde le portrait de ton frère Geoffroy ; — ces yeux, ce front, sont sa vivante image ; cet enfant te présente un abrégé de tout ce qui est mort dans Geoffroy, et la main du temps se chargera de faire de cet abrégé un large volume. Ce Geoffroy était ton frère aîné, et voilà son fils. Au nom du Tout-Puissant, comment se fait-il donc que tu prends le titre de roi, pendant que l'artère bat dans la tempe de celui au front duquel appartient la couronne ?

LE ROI JEAN.

Roi de France, de qui tiens-tu le droit de m'interroger ?

LE ROI PHILIPPE.

De ce juge suprême qui inspire aux dépositaires de la force et de l'autorité la pensée généreuse de s'enquérir des infractions au droit. Ce juge m'a constitué le tuteur de cet enfant. En vertu de son mandat, je t'accuse ; et avec son aide, j'espère te châtier.

LE ROI JEAN.

Tu revêts une autorité usurpée.

LE ROI PHILIPPE.

Oui ; mais c'est pour renverser l'usurpation.

ÉLÉONORE.

Roi de France, quel est celui que tu appelles usurpateur ?

CONSTANCE.

Laissez-moi répondre ; — l'usurpateur, c'est ton fils.

ÉLÉONORE.

Tais-toi, insolente ! ton bâtard sera roi, n'est-ce pas, afin que tu sois reine et gouvernes le monde ?

CONSTANCE.

J'ai été aussi fidèle à mon mari que tu l'as été au tien ; et entre les traits de cet enfant et ceux de son père Geoffroy, la ressemblance est plus grande qu'entre tes manières et celles de Jean ; et pourtant vous vous ressemblez comme la pluie et l'eau, comme le diable et sa mère. Mon fils un bâtard ! sur son âme, je suis certaine que sa

naissance a été plus irréprochable que ne le fut celle de son père; cela doit être, s'il est vrai que tu fus sa mère.

ÉLÉONORE.

Mon enfant, voilà une mère admirable, qui cherche à jeter le déshonneur sur ton père.

CONSTANCE.

Mon enfant, voilà une grand'mère admirable, qui cherche à jeter le déshonneur sur toi.

L'ARCHIDUC.

Silence!

LE BATARD.

Écoutez ce crieur!

L'ARCHIDUC.

Quel est ce diable d'homme?

LE BATARD.

Un homme qui vous mènera d'un train de diable, si jamais il vous attrape seul avec votre peau*. Vous êtes le lièvre dont parle le proverbe, et dont le courage consiste à tirer le lion par sa barbe lorsqu'il est mort. Si jamais vous me tombez sous la main, je chatouillerai votre fourrure; vous pouvez y compter.

BLANCHE.

La fourrure du lion sied bien à celui qui dépouilla le lion de sa fourrure.

LE BATARD.

Elle lui sied comme les souliers d'Alcide aux pieds d'un âne; mais va, je déchargerai tes épaules de ce fardeau, ou je ferai peser sur elles un poids sous lequel elles fléchiront.

L'ARCHIDUC.

Quel est le rodomont qui nous assourdit les oreilles de son bavardage inutile?

LE ROI PHILIPPE.

Louis, décidez ce que nous devons faire.

LOUIS.

Femmes, et vous, hommes insensés, cessez des propos superflus. Roi Jean, voici la question en deux mots. — Je revendique, au nom d'Arthur, l'Angleterre, l'Irlande, l'Anjou, la Touraine, le Maine : veux-tu les céder et déposer tes armes?

LE ROI JEAN.

Je te céderai plutôt ma vie. — Roi de France, je te défie. — Arthur de Bretagne, remets-toi entre mes mains; et mon affection t'accordera plus que ne pourra jamais conquérir pour toi le bras lâche de la France; soumets-toi, enfant.

ÉLÉONORE.

Viens, enfant, viens avec ton aïeule.

CONSTANCE.

Va trouver ta grand'mère, mon enfant; donne à ta grand'mère un royaume, et ta grand'mère te donnera une dragée, une cerise et une figue. Voilà une grand'mère bien bonne!

ARTHUR.

Cessez, ma mère. Oh! que ne suis-je couché dans mon tombeau! Je ne mérite pas les débats funestes dont je suis cause.

ÉLÉONORE.

Sa mère lui fait tellement honte, que, le pauvre enfant, il en pleure.

CONSTANCE.

Honte sur toi, quoi qu'il en puisse être de sa mère! Ce sont les injures de son aïeule, et non le déshonneur de sa mère, qui font couler de ses yeux ces perles faites pour attendrir le ciel, et dont le ciel acceptera le tribut; oui, ces perles liquides toucheront le ciel en sa faveur; il lui rendra justice et le vengera de toi.

ÉLÉONORE.

Tu calomnies indignement le ciel et la terre.

CONSTANCE.

Tu outrages le ciel et la terre! Ne dis pas que je calomnie : toi et les tiens, vous usurpez les domaines, la couronne et les droits de cet enfant opprimé. C'est le fils de ton fils aîné; et c'est là tout son malheur; le pauvre enfant est puni de tes crimes; la rigueur des jugemens divins s'appesantit sur lui, qui n'est encore que la seconde génération issue de tes coupables flancs.

LE ROI JEAN.

Insensée, taisez-vous.

CONSTANCE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Non seulement cet enfant porte la peine des transgressions de son aïeule, mais encore le ciel a fait d'elle l'instrument de la punition infligée à sa postérité. Il est puni non seulement à cause d'elle, mais par elle. Ses souffrances sont son ouvrage. Elle est le bourreau qui le châtie; et c'est lui qui porte la peine de tous ses forfaits. Malédiction sur elle!

ÉLÉONORE.

Furie insensée, je puis produire un testament qui annule les droits de ton fils.

CONSTANCE.

Eh! qui en doute? un testament! un testament inique, ouvrage d'une femme perverse!

LE ROI PHILIPPE.

C'est assez, Constance; cessez, ou modérez-vous. Il est peu séant de vous livrer à ce torrent de clameurs, et d'attirer ainsi sur vous l'attention générale. — Que les sons de la trompette appellent sur les remparts les bourgeois d'Angers. Qu'ils s'expliquent, et disent qui, d'Arthur ou de Jean, ils reconnaissent pour roi.

Une trompette sonne.

PLUSIEURS BOURGEOIS *paraissent sur les remparts.*

PREMIER BOURGEOIS.

Qui nous appelle sur les remparts?

LE ROI PHILIPPE.

Le roi de France au nom du roi d'Angleterre.

* Selon une vieille légende, l'Archiduc d'Autriche, après avoir fait périr le roi Richard Cœur-de-Lion, portait comme trophée une peau de lion qui avait appartenu à ce prince. (*Note du traducteur.*)

LE ROI JEAN.

Le roi d'Angleterre, en son propre nom. Habitans d'Angers, mes bien aimés sujets, —

LE ROI PHILIPPE.

Fidèles bourgeois d'Angers, sujets d'Arthur, notre trompette vous a invités à cette paisible conférence.

LE ROI JEAN.

Dans notre intérêt. — Entendez-moi donc le premier. — Ces étendards de la France, que vous voyez rangés sous les yeux de votre cité, ne sont venus ici que pour consommer votre ruine. La vengeance a chargé ces canons jusqu'à la gueule; et, montés sur leurs affûts, ils sont prêts à vomir contre vos remparts le fer que recèle leur colère. Vos yeux peuvent voir tous les préparatifs d'un siége meurtrier, tout ce que vous présage l'impitoyable fureur de ces Français; et sans l'approche de notre armée, ces pierres massives qui vous entourent de leur ceinture auraient croulé sous l'effort de leur artillerie*, et une large brèche ouvrirait passage aux sanguinaires ennemis de votre repos. Mais dès qu'ils nous ont vu, nous, votre roi légitime, — qui, par une marche rapide et pénible, sommes accouru devant vos murs, dans le but d'arrêter les entreprises de l'ennemi, et d'épargner à votre cité la plus légère égratignure, vous le voyez, les Français effrayés demandent à parlementer. Et maintenant, au lieu de faire pleuvoir sur vos murs embrasés les boulets et la flamme, ils ne vous envoient que des paroles de paix, vaines fumées par lesquelles ils cherchent à séduire votre crédulité. Faites-leur l'accueil qu'ils méritent, bourgeois fidèles, et ouvrez les portes à votre roi, que cette marche rapide a épuisé, et qui demande à votre cité un repos nécessaire.

LE ROI PHILIPPE.

Quand j'aurai parlé, vous nous répondrez à tous deux. Vous voyez à ma droite le jeune Plantagenet, dont j'ai juré au ciel de protéger les droits; Plantagenet, fils du frère aîné de cet homme, qui relève de sa souveraineté, lui, et tout ce qui lui appartient. Pour venger ses droits foulés aux pieds, nous sommes venus les armes à la main fouler ces vastes plaines dont votre ville est environnée. Nous ne sommes vos ennemis qu'autant que nous y force notre religieux et hospitalier dévouement à la cause de cet enfant opprimé. Veuillez donc rendre à ce jeune prince l'hommage qui lui est dû; alors nos armes, pareilles à un ours emmuselé, n'auront plus rien de menaçant que l'aspect; nos canons exhaleront leur colère contre les nuages invulnérables du ciel; heureux et satisfaits, nous nous retirerons, nos épées et nos armures intactes; nous rapporterons dans nos foyers le sang généreux dont nous venions arroser vos remparts, et vous laisserons en paix, vous, vos enfans et vos femmes. Mais si vous avez la folie de rejeter nos offres, ce n'est pas l'enceinte de vos vieilles murailles qui pourra vous abriter contre nos projectiles meurtriers, lors même qu'elles renfermeraient dans leur circonférence ces Anglais avec toutes leurs forces. Répondez-nous donc; l'obéissance de votre cité nous est-elle acquise, au nom de celui en faveur duquel nous la réclamons? ou donnerons-nous le signal du carnage, et n'entrerons-nous en possession qu'en marchant dans le sang?

PREMIER BOURGEOIS.

Notre réponse sera courte; nous sommes les sujets du roi d'Angleterre : c'est pour lui et en son nom que nous tenons cette ville.

LE ROI JEAN.

Reconnaissez donc le roi, et laissez-moi entrer.

PREMIER BOURGEOIS.

Nous ne le pouvons pas; mais nous accorderons notre foi à celui qui prouvera qu'il est le roi véritable; jusque là nous fermerons nos portes contre le monde entier.

LE ROI JEAN.

La couronne d'Angleterre ne prouve-t-elle pas que c'est moi qui suis le roi? Si cela ne suffit pas, je vous produis pour témoins trente mille Anglais de pur sang, —

LE BATARD.

Tant bâtards que légitimes.

LE ROI JEAN.

Prêts à donner leur vie pour soutenir nos droits.

LE ROI PHILIPPE.

Nous vous en amenons autant, et d'aussi bonne race que les siens, —

LE BATARD.

En y comprenant aussi les bâtards.

LE ROI PHILIPPE.

Prêts à donner en face un démenti à ses prétentions.

PREMIER CITOYEN.

Jusqu'à ce que vous ayez décidé lequel a les titres les plus valables, nous qui sommes pour le roi légitime, nous continuerons à vous refuser notre hommage à tous deux.

LE ROI JEAN.

Alors, que Dieu veuille pardonner leurs péchés à toutes les ames qui, avant la rosée du soir, s'envoleront vers leur dernière demeure, dans cette lutte terrible où la couronne sera le prix du vainqueur.

LE ROI PHILIPPE.

Ainsi soit-il, ainsi soit-il! — A cheval, chevaliers, aux armes!

LE BATARD.

Saint Georges, — qui as étrillé le dragon, et qui depuis cette époque figures à cheval sur son dos dans l'enseigne de mon hôtesse, — apprends-nous à nous défendre. — (*A l'Archiduc.*) Drôle, si j'étais dans ta tanière avec ta lionne, je coif-

* Shakspeare commet ici un grave anachronisme : la poudre à canon ne fut inventée qu'à la fin du treizième siècle. Les premiers canons ne parurent en France qu'en 1346, à la bataille de Crécy. (*Note du traducteur.*)

ferais d'une tête de bœuf ta tête de lion, et ferais de toi un monstre.

L'ARCHIDUC.

Tais-toi ! silence !

LE BATARD.

Tremble! car tu entends le lion rugir.

LE ROI JEAN.

Gagnons le haut de la plaine; nous aurons un terrain plus favorable pour mettre tous nos régimens en bataille.

LE BATARD.

Il faut se hâter, si l'on veut obtenir l'avantage du terrain.

LE ROI PHILIPPE, *à ses officiers*.

C'est cela. — (*A l'Archiduc.*) Que le reste des troupes occupe l'autre colline. Dieu et notre droit !

Ils s'éloignent

SCENE II.

Même lieu.

Le bruit des trompettes se fait entendre; le combat s'engage ; plusieurs escarmouches ont lieu ; puis la retraite sonne.

UN PARLEMENTAIRE FRANÇAIS, *précédé* d'UN TROMPETTE, *s'approche des portes de la ville.*

LE PARLEMENTAIRE FRANÇAIS.

Bourgeois d'Angers, ouvrez vos portes, et laissez entrer le jeune Arthur, duc de Bretagne, qui par le bras de la France a préparé bien des larmes aux mères anglaises dont les fils sont gisans sur le sol ensanglanté, aux veuves dont les époux de leurs membres glacés pressent la terre rougie de leur sang ; et la victoire, achetée par des pertes légères, plane en souriant sur les flottans etendards de la France ; les vainqueurs, enseignes déployées, vont entrer dans vos murs pour y proclamer Arthur de Bretagne, roi d'Angleterre, et votre legitime souverain.

Arrive UN PARLEMENTAIRE ANGLAIS, *précédé* d'UN TROMPETTE.

LE PARLEMENTAIRE ANGLAIS.

Réjouissez-vous, habitans d'Angers, mettez vos cloches en branle; le roi Jean, votre roi et celui de l'Angleterre s'approche, vainqueur dans cette meurtrière et fatale journée! Nos armures, parties brillantes comme l'argent, reviennent rougies du sang des Français ; les panaches anglais n'ont pas perdu une seule plume abattue par une lance française. Nos étendards reviennent portés par les mêmes mains qui les avaient déployés en marchant au combat ; et nos vaillans Anglais s'avancent pareils a une troupe de chasseurs joyeux, les mains teintes du sang de leurs ennemis : ouvrez vos portes, et livrez passage aux vainqueurs.

UN BOURGEOIS.

Parlementaires, du sommet de nos tours nous avons vu depuis le commencement jusqu'à la fin l'attaque et la retraite de l'une et de l'autre armée ; l'examen le plus attentif n'a pu nous faire découvrir à laquelle des deux était resté l'avantage. Le sang a payé le sang; les coups ont répondu aux coups; la force a lutté contre la force, et le courage a tenu tête au courage. Les deux adversaires sont égaux ; nous n'avons de préférence ni pour l'un ni pour l'autre. Il faut que l'un des deux l'emporte; tant que la partie restera égale entre eux, notre ville, également bien disposée pour tous deux, n'ouvrira ses portes ni à l'un ni à l'autre.

Arrivent d'un côté LE ROI JEAN, *à la tête de ses troupes,* ÉLÉONORE, BLANCHE *et* LE BATARD; *de l'autre* LE ROI PHILIPPE, LOUIS, *et* L'ARCHIDUC, *à la tête de leurs troupes.*

LE ROI JEAN.

Roi de France, as-tu encore du sang à répandre en pure perte? Parle, veux-tu laisser à mon droit un libre cours? Contrarié par toi dans sa marche, le torrent, sortant de son lit, inondera de ses flots irrités celles de tes terres qui avoisinent ses rives, à moins que tu ne laisses son onde limpide continuer paisiblement son cours jusqu'à l'Océan.

LE ROI PHILIPPE.

Roi d'Angleterre, dans cette lutte acharnée tu n'as pas versé une goutte de sang de moins que nous; peut-être même en as-tu perdu davantage; et j'en jure par ce bras qui commande aux territoires dont ce pays fait partie, nous ne déposerons pas les armes que nous ne t'ayons terrassé, toi contre qui nous les avons prises, ou que nous n'ayons ajouté un nom royal a la liste des morts, et illustré les annales de cette guerre par le trépas d'un roi.

LE BATARD.

O majesté royale! combien haut s'élève ta gloire, quand le sang des monarques s'allume; alors la mort arme d'acier ses mâchoires meurtrières; les soldats sont ses dents et ses griffes; et les querelles des rois sont pour elle un festin où elle se repait de la chair des hommes. — Rois, pourquoi restez-vous ainsi interdits, immobiles? Donnez le signal du carnage! retournez sur le champ de bataille, monarques égaux en puissance, implacables rivaux. Que la ruine d'un parti assure le paisible triomphe de l'autre; jusque là, lutte, sang et mort!

LE ROI JEAN.

De quel parti se rangent les habitans de la ville ?

LE ROI PHILIPPE.

Bourgeois, rangez-vous du parti de l'Angleterre ! Qui est votre roi?

PREMIER BOURGEOIS.

Le roi d'Angleterre, quand nous le connaîtrons.

LE ROI PHILIPPE.

Reconnaissez-le en nous qui soutenons ici ses droits.

LE ROI JEAN.

En nous, qui nous représentons nous-même, et venons en personne faire appel à l'obéissance d'Angers et à la vôtre.

PREMIER BOURGEOIS.

Un pouvoir supérieur s'y oppose : jusqu'à ce que la question soit décidée d'une manière positive, nos scrupules continueront à s'abriter derrière nos formidables portes d'airain; nous n'obéirons qu'à nos craintes, jusqu'à ce qu'un roi les dissipe en se faisant reconnaître à des signes certains.

LE BATARD.

Par le ciel, ces coquins d'Angevins se moquent de vos majestés; tranquilles derrière leurs créneaux, comme dans un théâtre, ils assistent nonchalamment à vos drames de carnage. Que vos majestés suivent mon conseil. Faites comme les rebelles de Jérusalem; soyez amis un moment, et réunissez contre cette ville les coups les plus meurtriers de votre vengeance; que les canons français et anglais, chargés jusqu'à la gueule, attaquent le côté de l'orient et celui de l'occident, jusqu'à ce que leur voix tonnante ait fait crouler les flancs de pierre de cette orgueilleuse cité. Battez en ruine ces remparts jusqu'à ce que la ville soit à nu et sans défense. Cela fait, que chacune des deux armées reprenne sa première attitude; que les étendards réunis se séparent; tournez vous face contre face, et que le fer se croise avec le fer. Alors, en un moment, la fortune choisira dans un parti ou dans l'autre son heureux favori; elle le fera triompher, et lui donnera le baiser d'une glorieuse victoire. Que dites-vous, puissans monarques, de ce conseil étrange? Ne lui trouvez-vous pas quelque chose de très-politique?

LE ROI JEAN.

Par le firmament qui s'étend sur nos têtes, cet avis est de mon goût. — Roi de France, voulez-vous que nous réunissions nos forces, et détruisions cette ville de fond en comble? après quoi nous combattrons pour savoir qui en sera le roi.

LE BATARD.

Puisque vous êtes insulté ainsi que nous par cette ville insolente, si vous avez la noble susceptibilité d'un monarque, faites comme nous allons faire; tournez votre artillerie contre ces audacieux remparts; quand nous les aurons jetés bas, tournons nos armes les uns contre les autres; et dans le carnage d'une mêlée sanglante, envoyons-nous mutuellement au ciel ou aux enfers.

LE ROI PHILIPPE.

Eh bien, soit. — (*Au roi Jean.*) De quel côté attaquerez-vous?

LE ROI JEAN.

C'est de l'occident que nous lancerons la destruction sur la ville.

L'ARCHIDUC.

Et nous, du nord.

LE ROI PHILIPPE.

Ce sera du midi que notre tonnerre fera pleuvoir ses boulets sur la cité.

LE BATARD, *à part.*

O sage combinaison! du midi au nord, l'Autriche et la France se canonneront mutuellement. Encourageons-les dans ce dessein. — Allons, partons! partons!

PREMIER BOURGEOIS.

Écoutez-nous, grands rois; restez encore un moment, et je vous indiquerai un moyen d'établir entre vous une alliance sincère et une paix durable, d'obtenir cette cité sans coup férir, et de laisser mourir dans leurs lits ces hommes qui sont venus ici chercher la mort des champs de bataille.

LE ROI JEAN.

Parlez librement; nous sommes disposés à vous entendre.

PREMIER BOURGEOIS.

Cette infante d'Espagne qui est dans votre camp, la princesse Blanche, est proche parente du roi d'Angleterre. L'âge de Louis, dauphin de France, s'accorde avec celui de cette charmante princesse : si l'amour voluptueux recherche la beauté, où la trouvera-t-il plus séduisante que dans la personne de Blanche? Si l'amour pieux recherche la vertu, où la trouvera-t-il plus pure que dans le cœur de Blanche? Si l'amour ambitieux recherche la naissance, y eut-il jamais un sang plus noble que celui qui coule dans les veines de Blanche? Le jeune prince est accompli comme elle en beauté, en vertu, en noblesse. Il ne leur manque, à lui, que d'être elle; à elle, que d'être lui. Ce sont deux charmantes moitiés qui doivent se compléter l'une par l'autre. Ce sont deux ruisseaux limpides, qui, réunissant leurs ondes, feront l'orgueil et la joie de leurs rives. Mariez-les, ô rois, et vous serez les deux rives entre lesquelles couleront leurs flots réunis. Cette union sera plus efficace que votre artillerie pour ouvrir nos portes; car, après cette alliance, plus promptement que la poudre ne pourrait l'effectuer, nos portes s'ouvriront à double battant et vous donneront passage; mais sans cette alliance, la mer furieuse n'est pas plus sourde, le lion plus intrépide, les montagnes et les rochers plus inébranlables que nous dans notre résolution de défendre cette cité.

LE BATARD.

Voilà, j'espère, une conclusion capable de faire trembler de peur le squelette de la mort. Quelle bouche que celle-là! elle vomit le trépas, les montagnes, les rochers et les mers; il parle de lions rugissans aussi familièrement qu'une jeune fille de treize ans parlerait de son épagneul! Quel est le canonnier qui a engendré ce vaillant sire? Il ne

parle que canon, feu, fumée et tonnerre. Sa langue donne la bastonnade; il flagelle nos oreilles; la moindre de ses paroles équivaut à un coup de poing français. Peste! je n'ai jamais été mieux étrillé en paroles, depuis le jour où, pour la première fois, j'ai appelé le père de mon frère papa.

ÉLÉONORE, *à part, au roi Jean.*

Mon fils, écoutez cette proposition; concluez cette alliance; donnez à votre nièce une riche dot. Cette union affermira votre droit à la couronne, et, de douteux qu'il était, le rendra certain; et dès lors cet enfant, cette fleur qui promet de si beaux fruits, ne trouvera pas de soleil pour mûrir. Je lis le consentement dans les regards du roi et du dauphin de France; voyez comme ils s'entretiennent à voix basse. Pressez-les de conclure pendant que ce projet sourit à leur ambition; n'attendez pas que leur bonne volonté, stimulée par la douce pitié, attendrie par la prière, reprenne sa froideur et sa glace première?

PREMIER BOURGEOIS.

Pourquoi les deux monarques ne font-ils aucune réponse à la proposition amicale de notre ville menacée?

LE ROI PHILIPPE.

Parlez le premier, roi d'Angleterre, vous qui, le premier, avez entamé la conférence. Que répondez-vous?

LE ROI JEAN.

Si votre illustre fils, le dauphin, peut dans ce livre de beauté (*montrant Blanche*) lire, *j'aime*, sa dot égalera celle d'une reine: car l'Anjou, la belle Touraine, le Maine, le Poitou, et tous les pays qui, de ce côté de la mer, relèvent de notre couronne, à l'exception de cette ville que maintenant nous assiégeons, embelliront sa couche nuptiale et la feront rivaliser en titres, en dignités, en honneurs, avec la princesse du monde le mieux partagée, de même qu'il n'en est point qu'elle n'égale en beauté, en éducation, en naissance.

LE ROI PHILIPPE.

Qu'en dites-vous, mon fils? considérez les traits de la princesse.

LOUIS.

Mes yeux la contemplent, seigneur, et les siens m'offrent un prodige, un miracle merveilleux; j'y trouve mon image reproduite comme dans un miroir. Je proteste que je ne me suis jamais tant aimé qu'en ce moment où je me vois peint dans le tableau flatteur de ses beaux yeux.

Il adresse à Blanche quelques paroles à voix basse.

BLANCHE, *à Louis.*

En ceci la volonté de mon oncle sera la mienne. S'il voit en vous quelque chose qui lui plaise, ce sentiment favorable, je le transporterai sans peine dans mon propre cœur; ou, pour mieux dire, si cela vous convient, je le transformerai facilement, pour mon compte, en un sentiment d'affection. N'attendez point de moi, seigneur, que je vous flatte en vous disant que tout ce que je vois en vous est digne d'amour. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne vois rien en vous qui, jugé au point de vue des préventions les plus défavorables, me paraisse mériter ma haine.

LE ROI JEAN.

Que disent ces jeunes gens? Que dites-vous, ma nièce?

BLANCHE.

Quoi que vous ordonniez dans votre sagesse, l'honneur me fait un devoir d'obéir.

LE ROI JEAN.

Parlez donc, dauphin de France; pouvez-vous aimer cette princesse?

LOUIS

Demandez-moi plutôt si je puis m'empêcher de l'aimer; car je l'aime en toute sincérité.

LE ROI JEAN.

Eh bien! je vous donne avec elle le Vexin, la Touraine, le Maine, le Poitou et l'Anjou, et à ces cinq provinces j'ajoute trente mille marcs d'Angleterre. — Philippe de France, si ces propositions vous agréent, ordonnez à notre fille et à votre fils de joindre leurs mains.

LE ROI PHILIPPE.

Je les accepte. — Mes enfans, joignez vos mains.

L'ARCHIDUC.

Ainsi que vos lèvres; je me rappelle parfaitement que c'est ainsi que j'ai fait, le jour où j'ai été fiancé pour la première fois.

LE ROI PHILIPPE.

Maintenant, bourgeois d'Angers, ouvrez vos portes; recevez dans vos murs les nouveaux amis que vous venez d'acquérir; car, à l'instant même, la célébration du mariage va se faire à la chapelle de Sainte-Marie. — (*Regardant autour de lui.*) La princesse Constance est elle ici? Je suis sûr qu'elle n'y est pas; car sa présence aurait troublé la conclusion de cette alliance. Où est-elle, ainsi que son fils? qu'il me le dise, celui qui le sait.

LOUIS.

Elle est dans la tente de votre majesté, triste et affligée.

LE ROI PHILIPPE.

Sur ma parole, l'alliance que nous venons de conclure sera loin de guérir son affliction. — Mon cousin d'Angleterre, que pouvons-nous faire pour cette veuve? Nous sommes venus pour appuyer ses droits; et voilà que les choses ont pris une toute autre tournure, à notre propre avantage.

LE ROI JEAN.

Nous remédierons à tout. Nous créerons le jeune Arthur duc de Bretagne et comte de Richemont, et nous le ferons seigneur de cette belle et opulente cité. — Qu'on appelle la princesse Constance; qu'on aille promptement l'inviter à se rendre à notre solennité. — Si nous ne comblons pas la mesure de ses désirs, nous lui donnerons du moins une satisfaction suffisante pour imposer silence à ses clameurs. Allons activer le plus que nous pour-

rons la célébration, de cette cérémonie, à laquelle nous étions loin de nous attendre.

Tous s'éloignent à l'exception du Bâtard. Les bourgeois qui etaient sur les remparts se retirent.

LE BATARD.

Monde insensé! rois insensés! pacte insensé! Jean, pour enlever au jeune Arthur ses droits à la totalité de ses états, consent à en abandonner une partie : et le roi de France, que la justice elle-même avait armé, qui, tirant le glaive de Dieu, marchait au combat, conduit par le dévouement et l'humanité sainte, le voilà qui prête l'oreille à ce démon perfide qui change les résolutions, qui pousse l'homme au parjure, enfreint les sermens, qui nous séduit tous tant que nous sommes, monarques, mendians, vieillards, jeunes hommes, jeunes filles qui, grâces à lui, perdent le nom de fille, — la seule chose qu'il leur restât encore à perdre ici bas; — ce cavalier insinuant, au visage riant, l'intérêt, — l'intérêt qui gouverne le monde. Abandonné à lui-même, ce monde, sagement équilibré, suivrait sa pente naturelle sur un terrain uni et plane; mais l'intérêt, ce lâche mobile, le fait dévier de sa route, de sa voie, de son but. C'est lui, c'est cet agent de séduction et de parjures, qui, fascinant les yeux du volage roi de France, lui a fait retirer l'aide qu'il avait juré de donner, et interrompre une guerre honorable et fermement résolue pour conclure une paix lâche et honteuse. — Et moi-même, si je prêche contre l'intérêt, c'est parce qu'il ne m'a pas encore fait la cour; ce n'est pas parce que j'aurais la force de fermer la main, s'il offrait d'y déposer ses écus; c'est parce que ma main n'a point encore été induite en tentation, et, pauvre, je déblatère contre les riches. Eh bien! tant que je serai pauvre, je continuerai mes satires, et soutiendrai qu'il n'y a pas de plus grand crime que d'être riche. Quand je serai riche, ma vertu consistera à dire, — que le plus grand vice qu'il y ait au monde, c'est la pauvreté. Puisque l'intérêt fait parjurer les rois, intérêt, sois mon dieu! c'est toi que je veux adorer!

Il s'éloigne.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu. — La tente du roi de France.

Entrent CONSTANCE, ARTHUR *et* SALISBURY.

CONSTANCE.

Partis pour se marier! partis pour conclure la paix! un sang parjure uni au sang d'un traitre! Partis pour se réconcilier! Louis épouserait Blanche? et Blanche aurait ces provinces? Cela n'est pas; tu t'es mal expliqué; tu as mal entendu. Réfléchis; recommence ton récit; cela ne saurait être; vainement tu dis que cela est; j'aime à croire que je puis ne pas ajouter foi à tes paroles; car elles ne sont que le langage sans consistance d'un homme vulgaire; mais moi, je ne te crois pas! J'ai le serment d'un roi pour garant du contraire. Tu seras puni pour m'avoir ainsi effrayée, car je suis malade et facile à effrayer; je suis accablée d'outrages, et dès lors accessible à la crainte; je suis veuve, privée de l'appui d'un époux, et prompte à m'alarmer; je suis femme, et naturellement susceptible de frayeur; lors même que tu m'avouerais maintenant que tu n'as voulu que plaisanter, mes sens auront peine à se remettre : ils continueront à trembler tout le reste du jour. Pourquoi secoues-tu la tête? Pourquoi ces tristes regards attachés sur mon fils? Pourquoi cette main appuyée sur ta poitrine? Pourquoi ces pleurs qui s'échappent de tes yeux, comme un fleuve orgueilleux qui franchit ses rives? Ces signes douloureux sont-ils la confirmation de tes paroles? Parle donc de nouveau, non pour recommencer ton récit; réponds-moi par un seul mot : ce que tu m'as dit est-il vrai?

SALISBURY.

Aussi vrai que par vous sont réputés parjures ceux qui vous ont donné sujet de reconnaitre la vérité de mes paroles.

CONSTANCE.

Oh! si tu veux que j'ajoute foi à ce sujet de douleur, enseigne donc aussi à ma douleur à me faire mourir; qu'il en soit de cette certitude et de ma vie comme de la rencontre de deux ennemis désespérés qui, au premier choc, tombent et meurent. — Louis épouse Blanche! O mon fils, à quelle extrémité es-tu réduit? La France s'allie à l'Angleterre! Que vais-je devenir? — (*A Salisbury.*) Toi, va-t'en; je ne puis supporter ta vue; cette nouvelle t'a rendu hideux à mes regards.

SALISBURY.

Quel mal ai-je fait, madame, sinon de vous annoncer le mal que d'autres vous ont fait?

CONSTANCE.

Ce mal est par lui-même si odieux, qu'il rend coupables tous ceux qui en parlent.

ARTHUR.

Je vous en conjure, ma mère, calmez-vous.

CONSTANCE.

Si toi, qui me dis de me calmer, tu étais disgracieux et laid, si tu faisais honte aux flancs qui t'ont porté, si tu étais couvert de taches désagréables et repoussantes, boiteux, stupide, difforme, véritable monstruosité, la peau noire et parsemée de signes hideux et choquans à la vue, je serais indifférente, je me calmerais facilement : car je ne t'aimerais pas, et toi, tu ne serais pas digne de ta haute naissance, tu ne mériterais pas une couronne. Mais tu es beau, et à ta naissance, ô mon fils bien-aimé, la nature et la fortune se sont réunies pour te faire grand. Semblable au lis et à la rose prête à s'épanouir, tu peux t'enorgueillir des dons de la nature. Mais la fortune, hélas! elle a changé, elle t'a trahi, et, vile courtisane, chaque jour elle accorde à ton oncle Jean ses faveurs adultères. Offrant au roi de France sa main dorée, elle lui a fait fouler aux pieds l'honneur des souverains et avilir devant elle la majesté de son trône! Dans le commerce inique de la fortune infidèle et du roi Jean l'usurpateur, la France est de connivence.—(*A Salisbury.*) Toi, dis-moi, le roi de France n'est-il point parjure? Accompagne son nom d'épithètes flétrissantes, ou retire-toi, et laisse-moi seule avec les douleurs que seule je dois supporter.

SALISBURY.

Veuillez m'excuser, madame; je ne puis sans vous retourner auprès des deux rois.

CONSTANCE.

Il le faut; je n'irai pas avec toi. Je veux à ma douleur enseigner la fierté; car la douleur est fière et donne du courage. Que les rois s'assemblent devant moi, devant la majesté de ma douleur puissante; elle est si grande, qu'il n'y a plus que la terre solide, inébranlable, qui puisse en porter le poids; c'est ici que je m'assieds avec mon affliction : voilà mon trône; que les rois viennent incliner leur front devant lui.

Elle se jette à terre.

Entrent avec leur SUITE, LE ROI JEAN, LE ROI PHILIPPE, LOUIS, BLANCHE, ÉLÉONORE, LE BATARD, L'ARCHIDUC.

LE ROI PHILIPPE, *à Blanche.*

Il est vrai, ma fille, et la France à jamais célébrera par des fêtes ce jour fortuné. Pour accroître la solennité de ce jour, le soleil radieux s'arrête dans sa course; et, céleste alchimiste, la splendeur de son opulent regard transforme en or brillant la masse inerte et aride de la terre. Le jour qui ramènera, chaque année, cet anniversaire, sera éternellement un jour de fête.

CONSTANCE, *se relevant.*

Un jour néfaste, et non un jour de fête. Qu'a donc ce jour de si méritoire? qu'a-t-il fait pour être inscrit en lettres d'or parmi les plus beaux du calendrier? Qu'on raie plutôt des jours de la semaine ce jour de honte, d'oppression, de parjure; ou si on le conserve, que les femmes enceintes prient Dieu de ne point accoucher ce jour-là, de peur de voir leurs espérances trompées, et de mettre au jour un monstre; qu'il n'y ait de marchés rompus que ceux qui seront faits ce jour-là; que tout ce qui sera entrepris dans ce jour fatal, ait une funeste issue; que la bonne foi elle-même se transforme en mensonge.

LE ROI PHILIPPE.

Par le ciel, madame, vous n'aurez point sujet de maudire les événemens de ce jour. Ne vous ai-je point engagé ma parole de roi?

CONSTANCE.

Vous m'avez trompé par un vain simulacre de parole royale qui, mis à l'épreuve, s'est trouvé sans valeur. Vous vous êtes parjuré, parjuré! Vous êtes venu en armes pour verser le sang de mes ennemis; et maintenant vous le fortifiez par l'adjonction du vôtre. Votre belliqueuse ardeur s'est refroidie dans l'amitié mensongère d'une paix plâtrée, et notre ruine a fait les frais de cette alliance.—Armez-vous, ô cieux, armez-vous contre ces rois parjures! Que les cris d'une veuve montent jusqu'à vous! Tenez-moi lieu de l'époux que j'ai perdu! Que ce jour impie ne se termine point en paix; mais, avant le coucher du soleil, jette la discorde armée au milieu de ces monarques sans foi! Entendez-moi! ô entendez moi!

L'ARCHIDUC.

Paix, Constance.

CONSTANCE.

La guerre! la guerre! et non la paix! La paix, c'est la guerre pour moi! Limoges! * Autriche! tu déshonores la dépouille sanglante que tu portes. Homme servile, méprisable et lâche; petit en vaillance, grand seulement en scélératesse! Tu mis toujours ta force au service du plus fort! Champion de la Fortune, qui ne combats jamais que lorsque ta patronne est à tes côtés, prête à t'enseigner des moyens de salut! Toi aussi, tu t'es parjuré, et tu adules la puissance. Niais stupide et rampant, de quel air de rodomont tu jurais de défendre ma cause! Esclave au cœur glacé, n'as-tu pas tonné en faveur de mes droits? n'as-tu pas mis ton épée à mon service, m'ordonnant de me fier à ton étoile, à ta fortune et à ta force? Et voilà maintenant que tu passes du côté de mes ennemis! Tu portes une peau de lion! Jette loin de toi ce trophée dont tu es indigne, et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

* De retour d'une première expédition en terre sainte, en 1193, Richard Cœur-de-Lion fut jeté dans les fers par Leopold, duc d'Autriche. Le château de Chaluz, devant lequel il fut tué en 1198, appartenait au vicomte de Limoges. Shakspeare applique ce dernier titre à l'Archiduc, qu'il représente comme l'auteur de la mort de Richard. Cette ignorance d'un fait important de l'histoire nationale nous semble inexplicable. (*Note du traducteur.*)

L'ARCHIDUC.

Oh! si un homme me tenait ce langage!

LE BATARD.

Et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant...

L'ARCHIDUC.

Tu n'oserais le répéter, misérable; il y va de ta vie.

LE BATARD.

Et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

LE ROI JEAN.

Ceci me déplaît; tu t'oublies.

Entre PANDOLPHE.

LE ROI PHILIPPE.

Voici le saint légat du pape.

PANDOLPHE.

Salut à vous, oints du Seigneur, représentans du ciel!—C'est à toi, roi Jean, que mon message s'adresse. Moi, Pandolphe, cardinal de Milan, légat du pape Innocent en ce pays, je te demande religieusement, en son nom, pourquoi tu traites avec un coupable mépris notre sainte mère l'Église? pourquoi tu as violemment expulsé de son siége Étienne Langton, élu archevêque de Canterbury? Je te le demande au nom de notre susdit saint-père, le pape Innocent.

LE ROI JEAN.

Quelle bouche mortelle peut s'arroger le droit d'interroger l'oint du Seigneur? Cardinal, tu ne saurais, pour m'obliger à repondre à ton interrogatoire, t'autoriser d'un nom plus impuissant, plus méprisé, plus ridicule que celui du pape. Va le lui dire de la part du roi d'Angleterre, et ajoute ceci : — Jamais nul prêtre italien ne lèvera dîmes ni taxes dans nos états : nous en sommes, après Dieu, le chef suprême; et nous voulons, soumis à sa seule suprématie, régner seul sans l'assistance d'aucune main mortelle; va donc dire au pape que je dépouille tout respect pour lui et pour son autorité usurpée.

LE ROI PHILIPPE.

Mon cousin d'Angleterre, vous blasphémez en ce moment.

LE ROI JEAN.

Vous et tous les rois de la chrétienté, vous pouvez vous laisser grossièrement conduire par ce prêtre intrigant; alarmés d'une excommunication dont on peut se relever pour de l'argent, continuez à acheter, au prix d'un vil métal, des absolutions immorales d'un homme qui, dans ce trafic, s'arroge un droit qu'il n'a pas; continuez à être dupes avec le reste des rois, et à enrichir de vos tributs des prêtres imposteurs; quand je devrais être seul, seul je m'oppose au pape, et compte ses amis pour mes ennemis.

PANDOLPHE.

Eh bien! en vertu des pouvoirs légitimes qui m'ont été délégués, je te déclare maudit et excommunié! Béni sera celui qui, révolté contre un hérétique, lui refusera obéissance; et il aura bien mérité du ciel, il sera canonisé et adoré comme un saint, celui qui par quelque voie secrète tranchera ton odieuse vie.

CONSTANCE.

Oh! qu'il me soit permis d'unir un moment ma voix à celle de Rome pour le maudire. Vénérable cardinal, dites *amen* à mes sanglantes imprécations; en l'absence de mes griefs, il n'est au pouvoir de personne de le maudire autant qu'il le mérite.

PANDOLPHE.

J'ai pour autoriser mes malédictions, la loi et le droit.

CONSTANCE.

Et moi également. Quand la loi ne peut plus faire justice, elle doit autoriser la vengeance. La loi ne peut donner à mon enfant son royaume, car celui qui retient son royaume dispose de la loi. Ainsi, puisque la loi elle-même est l'iniquité la plus complète, comment pourrait-elle défendre à ma bouche de maudire?

PANDOLPHE.

Philippe de France, sous peine de malédiction, quitte la main de cet archi-hérétique; et s'il refuse de se soumettre à Rome, lève contre lui le pouvoir de la France.

ÉLÉONORE.

Tu pâlis, roi de France? Ne retire pas ta main.

CONSTANCE.

Prends-y garde, furie! crains que le roi de France ne se repente, et qu'en détachant sa main, il ne ravisse une ame à l'enfer!

L'ARCHIDUC.

Roi Philippe, écoutez ce cardinal.

LE BATARD.

Et toi, mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

L'ARCHIDUC.

C'est bien, scélérat; il me faut pour le moment digérer tes outrages, parce que, —

LE BATARD.

Tu as la digestion facile.

LE ROI JEAN.

Philippe, que réponds-tu au cardinal?

LOUIS.

Réfléchissez, mon père: vous avez à choisir entre la pesante malédiction de Rome, et l'inconvénient bien léger de perdre l'amitié du roi d'Angleterre. De deux maux choisissez le moindre.

BLANCHE.

C'est la malédiction de Rome.

CONSTANCE.

O Louis, tiens bon; le diable te tente sous la forme de ta nouvelle fiancée.

BLANCHE.

Le langage de la princesse Constance est dicté non par sa conscience, mais par sa situation malheureuse.

CONSTANCE.

Si vous reconnaissez le malheur de ma situation, qui est tout entier l'ouvrage du parjure

voilà ce que vous devez en conclure : ma situation ne peut s'améliorer que par le retour à la loyauté; que ma situation change, et la loyauté revivra; que ma situation reste la même, et la bonne fo est foulée aux pieds.

LE ROI JEAN.

Le roi paraît ému et garde le silence.

CONSTANCE, *au roi Philippe.*

Éloigne-toi de lui, et réponds comme tu le dois.

L'ARCHIDUC.

Répondez, roi Philippe; que votre esprit cesse de flotter dans cette irrésolution, —

LE BATARD.

Comme une peau d'âne sur le dos d'un mécreant.

LE ROI PHILIPPE.

Mon embarras est extrême, et je ne sais que dire.

PANDOLPHE.

Votre embarras sera bien plus grand encore, si votre réponse vous attire l'excommunication et la malédiction de Rome.

LE ROI PHILIPPE.

Mon digne et vénérable père, changez de rôle avec moi, et dites-moi ce que vous feriez à ma place. Il n'y a qu'un moment que cette main royale et la mienne se sont jointes, et que nos ames ont contracté une intime union cimentée au pied des autels par de pieux sermens; les derniers mots que nos lèvres ont articulé sont ceux de fidélité, de paix, d'amitié, d'affection sincère entre nos états et entre nous. Et le ciel m'est témoin que lorsque cette alliance s'est conclue, nous avions eu à peine le temps de laver nos mains rougies par le carnage dans les sanglans démêlés des rois. Faut-il donc que ces mains, à peine purifiées du sang qui les souillait, et récemment unies par une affection aussi énergique que l'était notre haine, se dégagent de cette étreinte amicale? Pouvons-nous ainsi donner et reprendre notre foi, nous jouer du ciel, nous conduire avec une mobilité d'enfant, détacher nos mains unies, violer la foi jurée, et foulant aux pieds la couche nuptiale d'où la paix nous sourit, mettre les armées aux prises et changer une alliance sincère en scènes de carnage? O saint prélat, mon révérend père, qu'il n'en soit point ainsi : cherchez dans votre sagesse, et prescrivez-nous quelque ordre plus doux; nous serons heureux alors de vous complaire et de conserver votre amitié.

PANDOLPHE.

La loi n'est qu'anarchie, l'ordre n'est que désordre, si l'on ne rompt tout pacte avec le roi d'Angleterre. Aux armes donc; soyez le défenseur de l'Église; ou l'Église, votre mère, fulminera sa malédiction, la malédiction d'une mère sur son fils rebelle. Roi de France, mieux vaudrait pour vous tenir un serpent par son dard, un lion prisonnier par sa griffe redoutable, un tigre affamé par ses dents, que de serrer affectueusement la main qui maintenant est unie à la vôtre.

LE ROI PHILIPPE.

Je puis dégager ma main, mais non ma foi.

PANDOLPHE.

De cette manière, vous faites de la foi un ennemi de la foi; et par une sorte de guerre intestine, vous opposez serment à serment, votre parole à votre parole. Vous avez juré à l'Église de la défendre; ce fut votre premier serment; qu'il soit le premier exécuté. Ce que vous avez juré depuis, vous l'avez juré contre vous même, et vous pouvez vous dispenser de l'accomplir. Car si vous avez juré de faire le mal, il n'y a point de mal à vous en abstenir; et vous ne sauriez jamais agir mieux qu'en vous abstenant d'agir, alors que l'action serait coupable. Quand on s'est écarté de la règle, il faut y rentrer par un second écart; et la seconde erreur, qui redresse la première, est une erreur légitime. Le mensonge devient alors le remède du mensonge, comme le feu calme la douleur du feu après une brûlure récente. C'est la religion qui préside à l'observation des sermens; mais c'est contre la religion que vous avez juré. Votre second serment est donc dirigé contre la religion qui avait reçu le premier. Vous avez fait un serment contraire à un serment antérieur. Dans l'incertitude, jurez seulement de ne pas vous parjurer; autrement, que servirait-il de jurer? Mais vous, vous avez juré de vous parjurer, et vous commettez un parjure incontestable en exécutant ce que vous avez juré. Ainsi donc, votre dernier serment étant en opposition au premier, son observation serait une révolte de vous contre vous-même; et vous ne sauriez remporter de plus beau triomphe que d'armer vos facultés supérieures et ce qu'il y a de plus noble en vous contre ces suggestions insensées A leur effort nous réunissons nos prières, si vous daignez les accueillir; sinon attendez-vous à voir descendre sur vous nos malédictions si pesantes, que vous ne pourrez en secouer le fardeau, et qu'il ne vous restera plus qu'à mourir dans le désespoir sous leur poids redoutable.

L'ARCHIDUC.

Rébellion! rébellion manifeste!

LE BATARD.

Quoi! rien, pas même une peau d'âne, ne pourra te fermer la bouche!

LOUIS.

Mon père, aux armes!

BLANCHE.

Le jour de votre mariage? contre le sang auquel vous venez de vous unir? La table du festin sera-t-elle rougie du sang des hommes égorgés? Le son éclatant des trompettes, les sourds roulemens des tambours, cette musique infernale, seront-ils l'accompagnement de nos danses? O mon époux, entendez-moi! — Hélas! combien le nom d'époux est nouveau pour ma bouche! — Par ce doux nom que mes lèvres n'avaient point encore prononcé, je vous en supplie à genoux, ne prenez point les armes contre mon oncle.

CONSTANCE.

Et moi, je t'en conjure à genoux, ces genoux

endurcis à force de fléchir, vertueux dauphin, ne change point une résolution conforme aux décrets du ciel.

BLANCHE.

Je vais connaître si vous m'aimez. Quel motif sera plus puissant auprès de vous que le nom de votre épouse?

CONSTANCE.

Un motif plus sacré encore, qui fait sa grandeur et la tienne, son honneur. Ton honneur, ô Louis, ton honneur!

LOUIS.

Je m'étonne que votre majesté reste aussi indifférente, quand des intérêts si graves la sollicitent.

PANDOLPHE.

Je vais lancer contre lui l'anathème.

LE ROI PHILIPPE.

Il n'en est pas besoin. — Roi d'Angleterre, je me sépare de toi.

CONSTANCE.

O retour brillant de la majesté éclipsée!

ÉLÉONORE.

O coupable revirement de la légèreté française!

LE ROI JEAN.

Roi de France, avant une heure tu t'en repentiras.

LE BATARD.

C'est le Temps, ce vieil horloger, ce carillonneur chauve, qui en décidera. Allons, le roi de France le paiera.

BLANCHE.

Le soleil est voilé d'un nuage de sang: jour brillant, adieu. De quel côté dois-je aller? J'appartiens aux deux partis. Chacune des deux armées tient une de mes mains; en s'écartant violemment l'une de l'autre, dans leur rage, elles vont me démembrer. Mon époux, je ne puis demander au ciel de te donner la victoire; mon oncle, je dois faire des vœux pour que tu sois vaincu; mon père, je ne puis souhaiter que la fortune te favorise; vous, mon aïeule, je ne puis faire des vœux pour que les vôtres s'accomplissent. Qui que ce soit qui gagne, son gain fera ma ruine; avant que la partie soit jouée, je suis assurée de perdre.

LOUIS.

Madame, suivez-moi; votre fortune est attachée à la mienne.

BLANCHE.

La vie de ma fortune est la mort de ma vie.

LE ROI JEAN, *au Bâtard.*

Mon cousin, allez rassembler nos troupes.

LE BATARD *s'éloigne.*

LE ROI JEAN, *continuant, au roi Philippe.*

Roi de France, la colère me dévore; rien n'en pourra éteindre la flamme que le sang, le sang le plus précieux de la France.

LE ROI PHILIPPE.

Ta fureur te consumera, et tu seras réduit en cendre avant que notre sang n'en éteigne la flamme; prends garde à toi; tu es dans une position critique.

LE ROI JEAN.

Pas plus que celui qui me menace. — Courons aux armes!

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une plaine aux environs d'Angers.

Bruit de trompettes, escarmouches.

Arrive LE BATARD, *tenant à la main la tête de l'Archiduc.*

LE BATARD.

Sur ma vie, la journée devient terriblement chaude; quelque génie malfaisant plane au haut des airs, et fait pleuvoir le mal. Tête de l'archiduc, repose ici (*il la pose à terre*) pendant que Philippe va reprendre haleine.

Arrivent LE ROI JEAN, ARTHUR *et* HUBERT.

LE ROI JEAN.

Hubert, veille à la garde de cet enfant. — (*Au Bâtard.*) Philippe, lève-toi. Ma mère est assiégée dans notre tente, et je crains qu'elle ne soit prise.

LE BATARD.

Sire, je l'ai délivrée; son altesse est en sûreté, ne craignez rien. Mais, sire, poursuivons; encore un léger effort, et d'heureux résultats couronneront nos travaux.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même lieu.

Bruit de trompettes, escarmouches, retraite.

Arrivent LE ROI JEAN, ÉLÉONORE, ARTHUR, LE BATARD, HUBERT, *et* PLUSIEURS SEIGNEURS ANGLAIS.

LE ROI JEAN, *à Éléonore.*

Cela sera; votre altesse restera après nous avec une forte escorte. — (*A Arthur.*) Ne vous affligez pas, mon neveu; votre aïeule vous aime, et votre oncle vous sera aussi attaché que l'était votre père.

ARTHUR.

Oh! ceci fera mourir de douleur ma pauvre mère!

LE ROI JEAN, *au Bâtard.*

Mon cousin, pars pour l'Angleterre; précède-nous là-bas, et avant notre arrivée, aie soin de

mettre à contribution la bourse des abbés thésauriseurs; mets en liberté leurs angélus captifs. Il faut que leur opulence engraissée par la paix nourrisse nos guerriers affamés. Use dans toute leur latitude des pouvoirs que nous t'avons donnés.

LE BATARD.

La cloche, la Bible et les cierges ne me feront pas reculer *, quand je serai alléché par la présence de l'or et de l'argent. Je prends congé de votre majesté. — (*A Éléonore.*) Madame, si jamais il m'arrive d'être dévot, je prierai pour votre salut; sur quoi, je vous baise la main.

ÉLÉONORE.

Adieu, aimable cousin.

LE ROI JEAN.

Cousin, adieu.

Le Batard *s'éloigne.*

ÉLÉONORE, *à Arthur.*

Venez, mon enfant; j'ai un mot à vous dire.

Elle prend Arthur à part et s'entretient avec lui.

LE ROI JEAN.

Viens ici, Hubert. O mon cher Hubert, je te dois beaucoup. Derrière ce mur de chair, il y a une ame qui t'a de grandes obligations, et qui compte bien payer ton zèle avec usure. Crois-moi, mon ami, ton dévouement est profondément gravé dans mon cœur. Donne-moi ta main. J'avais quelque chose à te dire; — mais j'attendrai pour cela un moment plus opportun. Par le ciel, Hubert, je suis presque honteux de dire à quel point je t'estime.

HUBERT.

J'ai bien de l'obligation à votre majesté.

LE ROI JEAN.

Mon ami, tu n'as point encore de motifs pour parler ainsi; mais tu en auras, et quelque lente que puisse être la marche des heures, tôt ou tard viendra le moment où je te ferai du bien. J'avais quelque chose à te dire; — mais laissons cela. Le soleil luit au haut des cieux, et le jour radieux qui éclaire les plaisirs du monde est trop plein de dissipation et d'une folle joie pour m'écouter. — Si la cloche nocturne, avec sa langue d'airain et sa bouche de bronze, annonçait une heure aux mortels assoupis; si nous étions ici dans un cimetière, et si tu avais d'innombrables injures à venger; ou si le sombre génie de la douleur avait épaissi et engourdi ton sang, qui, dans son état habituel, va et vient, monte et descend dans les veines **, fait pétiller dans les yeux de l'homme une joie insensée, et défigure ses traits par les convulsions d'un sot rire, chose qui, dans ce moment, m'est antipathique; ou bien, si tu pouvais me voir sans le secours des yeux, m'entendre sans oreilles, me répondre sans l'aide de la langue, par le seul acte de la pensée, et sans l'intermédiaire dangereux des yeux, des oreilles et des paroles; alors, en dépit des regards du jour et de sa vigilance importune, j'épancherais dans ton cœur le secret de mes pensées. — Mais non, je n'en ferai rien. — Et cependant je t'aime, et je crois véritablement que tu m'aimes aussi.

HUBERT.

Tellement, que, quoi que vous m'ordonniez de faire, dût ma mort suivre l'action, par le ciel, je le ferais.

LE ROI JEAN.

Ne le sais-je pas bien? Mon cher Hubert, Hubert, Hubert, (*montrant Arthur*) jette les yeux sur cet enfant. Écoute, ami : c'est un serpent sur mon chemin, et partout où mon pied se pose, sans cesse il est là devant moi. Me comprends-tu? Tu es son gardien.

HUBERT.

Et je le garderai de manière qu'il n'importunera pas votre majesté.

LE ROI JEAN.

La mort!

HUBERT.

Sire?

LE ROI JEAN.

Une tombe!

HUBERT.

Il ne vivra pas.

LE ROI JEAN.

Il suffit. Maintenant, je me sens disposé à la joie. Hubert, je t'aime; allons, je ne veux pas dire ce que je me propose de faire pour toi. Rappelle-toi *. — (*A Éléonore.*) Madame, recevez mes adieux; j'enverrai à votre majesté les troupes en question.

ÉLÉONORE.

Mes bénédictions vous accompagnent!

LE ROI JEAN, *à Arthur.*

Vous allez partir pour l'Angleterre, mon neveu; Hubert vous accompagnera, et sera pour vous un zélé serviteur. — En route pour Calais! Marchons!

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Même pays. — La tente du roi de France.

Entrent LE ROI PHILIPPE *et* SA SUITE, LOUIS *et* PANDOLPHE.

LE ROI PHILIPPE.

C'est ainsi que toute une flotte battue par la tempête erre au loin dispersée sur les flots.

PANDOLPHE.

Reprenez courage, et consolez-vous! Tout ira bien encore.

* Dans la cérémonie de l'excommunication, trois cierges étaient successivement éteints, à trois parties différentes de la formule d'anathème. (*Note du traducteur.*)

** Harvey n'avait pas encore découvert la circulation du sang. (*Note du traducteur.*)

* « Cette scène, s'écrie le commentateur Steevens, sera éternellement belle; tout l'art du monde n'y pourrait rien ajouter; le goût dramatique pourra changer sans nuire à sa perfection; le temps lui-même ne lui ôtera rien de ses beautés. » (*Note du traducteur.*)

LE ROI PHILIPPE.

Comment tout peut-il bien aller, quand tout a si mal tourné pour nous? Ne sommes-nous pas vaincus? N'avons-nous pas perdu Angers? Arthur n'est-il pas prisonnier? Nos amis les plus chers n'ont-ils pas été tués? Et l'Anglais, couvert de notre sang, n'est-il pas, en dépit de la France, et surmontant tous les obstacles, retourné en Angleterre?

LOUIS.

Ce qu'il a conquis, il l'a fortifié : jamais tant de célérité ne s'allia à tant d'habileté, tant d'audace à tant de prudence. L'histoire ne nous offre point d'exemple d'une bataille comparable à celle-ci.

LE ROI PHILIPPE.

Nous souscririons avec moins de peine à cet éloge de l'Angleterre, si nous trouvions dans l'histoire un exemple de notre honte.

Entre CONSTANCE.

LE ROI PHILIPPE, *continuant.*

Voyez celle qui s'avance! C'est un tombeau dans une ame, retenant malgré lui l'esprit immortel dans la vile prison d'une vie affligée. Je vous en conjure, madame, venez avec moi.

CONSTANCE.

Voyez maintenant les résultats de votre paix.

LE ROI PHILIPPE.

De la patience, madame! Consolez-vous, ma chère Constance.

CONSTANCE.

Non, je ne veux d'autre consolation, d'autre conseil que celui qui met fin à tout conseil, à toute consolation, la mort, la mort. — O aimable! ô charmante mort! infection odorante! corruption salubre! Objet de haine et de terreur pour la prospérité, lève-toi, sors du sein de la nuit éternelle, et j'embrasserai ton squelette horrible; et je collerai mes yeux contre tes yeux absens; et mes doigts se joueront avec les vers de la tombe, et j'intercepterai mon souffle avec la poussière des cadavres, et je serai un monstre décharné comme toi. Viens, lance-moi tes effrayans regards, et je croirai que tu me souris, et je te donnerai des baisers d'épouse! Toi que le malheur implore, ô viens à moi!

LE ROI PHILIPPE.

O belle affligée, calmez-vous.

CONSTANCE.

Non, non, je ne me calmerai pas, tant qu'il me restera un souffle pour crier. — O que ma voix n'a-t-elle l'éclat du tonnerre! j'ébranlerais le monde par mes cris, et réveillerais de son sommeil le redoutable squelette qui n'entend pas la faible voix d'une femme, qui dédaigne une évocation vulgaire.

PANDOLPHE.

Madame, votre langage est de la folie, non de la douleur.

CONSTANCE.

Il sied mal à ton caractère sacré de me calomnier ainsi; je ne suis pas folle : ces cheveux que j'arrache, ce sont les miens; mon nom est Constance. J'ai été l'épouse de Geoffroy; le jeune Arthur est mon fils, et je l'ai perdu. Je ne suis pas folle. — Plût à Dieu que je le fusse! car, sans doute, alors je m'oublierais moi-même. Oh! si cela se pouvait, de quel chagrin je perdrais le souvenir! Rends-moi folle par tes prédications, et tu seras canonisé, cardinal. Tant que je ne serai pas folle, tant que j'aurai la conscience de ma douleur, la portion rationnelle de mon être me suggérera les moyens de m'affranchir de mes tourmens et m'apprendra à me poignarder ou à me pendre. Si j'étais folle, j'oublierais mon fils, ou je ne verrais en lui qu'un enfant obscur et vulgaire. Je ne suis pas folle; je ne sais que trop combien mon malheur actuel diffère de celui-là.

LE ROI PHILIPPE.

Rattachez votre chevelure. Quelle touchante affection je remarque dans la multitude de ces cheveux si beaux! une larme, perle liquide, y est tombée à peine qu'aussitôt des milliers de cheveux, partageant sa douleur, s'y collent dans une affectueuse etreinte, comme des amis sincères, fidèles, inséparables, dont le malheur resserre l'affection.

CONSTANCE.

Partons pour l'Angleterre, si cela vous convient.

LE ROI PHILIPPE.

Rattachez votre chevelure.

CONSTANCE.

Je le veux bien; mais à quoi bon? Je l'ai affranchie des liens qui la retenaient, et je me suis écrié: « *O que ne puis-je délivrer mon fils comme j'ai donné la liberté à ces cheveux!* » Mais maintenant, cette liberté je la leur envie, et je vais les rendre à leur captivité première, parce que mon pauvre enfant est prisonnier. — Père cardinal, je vous ai entendu dire que nous reverrons et reconnaitrons nos amis dans le ciel : si cela est vrai, je reverrai mon fils. Ah! depuis la naissance de Caïn, le premier enfant mâle, jamais il n'est né parmi les hommes de créature plus gracieuse que celui qui, hier, respirait encore. Mais maintenant le ver de la douleur va dévorer ce tendre bouton; la beauté qui décorait son front va disparaitre; il aura la pâleur d'un spectre, la maigreur de la fièvre, et dans cet état il mourra; et le jour de sa résurrection, quand je le rencontrerai dans le palais des cieux, je ne le reconnaitrai pas : ainsi, jamais, jamais je ne reverrai mon bel Arthur.

PANDOLPHE.

Vous mettez trop de passion dans votre douleur.

CONSTANCE.

Il me parle, lui, qui n'a jamais été père...

LE ROI PHILIPPE.

Vous chérissez votre douleur autant que votre enfant.

CONSTANCE.

La douleur remplit le vide causé par l'absence de mon fils. Elle couche dans son lit; partout elle m'accompagne; elle reproduit à mes yeux ses traits charmans, répète ses paroles, rappelle à ma mémoire tout ce qu'il avait de grâce, revêt ses vêtemens, si bien que je crois le voir encore. J'ai donc raison de chérir ma douleur. Adieu, si vous aviez perdu ce que j'ai perdu, je vous consolerais plus efficacement que vous ne faites. (*Arrachant sa coiffure.*) Je ne veux point conserver sur ma tête cet arrangement artificiel, quand tout est désordre dans mon ame. O mon Dieu! mon fils, mon Arthur, mon bel enfant! la joie de mon veuvage, la consolation de tous mes maux!

Elle sort.

LE ROI PHILIPPE.

Je crains qu'elle ne se porte à quelque fâcheuse extrémité.

Il sort.

LOUIS.

Pour moi il n'est plus de bonheur au monde; la vie m'est insipide comme une histoire déjà racontée, et dont on rebat l'oreille fatiguée de l'auditeur qu'elle endort. Le sentiment de l'humiliation m'a gâté le goût des jouissances de ce monde, qui ne m'offre plus que honte et amertume.

PANDOLPHE.

Avant la guérison d'une maladie grave, c'est dans l'instant immédiat qui précède le rétablissement et la santé que la crise est le plus violente: le mal prêt à nous quitter nous fait sentir avant son départ ses plus cuisantes atteintes. Qu'avez-vous perdu par la perte de cette bataille?

LOUIS.

J'ai dit adieu à jamais à la gloire, à la joie, au bonheur.

PANDOLPHE.

Vous pourriez parler ainsi si la victoire vous fût restée. Non, non; c'est au moment où la fortune veut combler un mortel de ses dons que son aspect est le plus menaçant. Le roi Jean s'imagine avoir beaucoup gagné; mais combien, en effet, n'a-t-il pas perdu! Ne voyez-vous pas avec douleur qu'Arthur soit son prisonnier?

LOUIS.

J'en suis aussi affligé que l'usurpateur en est joyeux.

PANDOLPHE.

Votre intelligence est aussi jeune que votre âge. Écoutez ce que ma bouche prophétique va vous dire. Le souffle de ma parole va balayer jusqu'au plus petit grain de sable, jusqu'au moindre fétu, jusqu'au plus léger obstacle, de la route qui doit vous conduire tout droit au pied du trône d'Angleterre. Prêtez-moi donc votre attention. Jean a fait Arthur prisonnier; tant que la chaleur de la vie circulera dans les veines de cet enfant il est impossible que l'usurpateur goûte une heure, une minute, une seconde de repos. Un sceptre saisi par la violence ne peut être maintenu que par des moyens violens. Quiconque est sur un terrain glissant se raccroche au premier objet qui s'offre à lui. Pour que Jean reste debout, il faut qu'Arthur succombe; il succombera; il est impossible qu'il en soit autrement.

LOUIS.

Mais que gagnerai-je à la mort du jeune Arthur?

PANDOLPHE.

Que vous êtes novice et jeune dans ce monde vieilli! Jean joue votre jeu: les événemens vous servent à l'envi; car quiconque fonde son salut dans le sang aura une fin sanglante. Cet odieux attentat refroidira le cœur de ses sujets, et glacera leur dévouement. Que la plus légère difficulté vienne à surgir, on en profitera pour entraver son règne. La moindre exhalaison dans l'air, le moindre phénomène, la plus légère altération des saisons, l'orage le plus commun, l'événement le plus vulgaire, seront dépouillés de leur cause naturelle et transformés en météores, en prodiges, en signes précurseurs. On y verra une dérogation aux lois de la nature, un présage, un avertissement du ciel, menaçant le tyran de sa vengeance.

LOUIS.

Peut-être qu'il n'attentera pas aux jours d'Arthur, et trouvera dans son emprisonnement une garantie suffisante.

PANDOLPHE.

Seigneur, dès qu'il apprendra votre approche, si le jeune Arthur n'est pas déjà mort, ce sera le signal de sa dernière heure. Alors, les cœurs de ses sujets se retireront de lui et embrasseront le premier changement venu. Le sang dont ses mains seront teintes fournira un puissant motif de rébellion et de haine. Il me semble déjà voir ces jours de révolte et de tumulte! Que saurait-il y avoir de plus favorable pour vous? — Le bâtard Fauconbridge est maintenant en Angleterre, rançonnant l'Église et violant la charité. Il suffirait d'une douzaine de Français en armes pour réunir autour d'eux plus de dix mille Anglais. C'est la boule de neige qui, grossissant dans sa chute, devient bientôt une montagne. O noble dauphin, venez avec moi trouver le roi. Quel merveilleux parti on pourra tirer du mécontentement des Anglais! Maintenant que la mesure de leur colère est comblée, partez pour l'Angleterre; moi, je vais stimuler le roi.

LOUIS.

Les raisons solides font les actions vigoureuses. Partons. Si vous dites *oui*, le roi ne dira pas *non*.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Northampton. — Une salle du château-fort.

Entrent HUBERT *et* DEUX AIDES

HUBERT.

Faites-moi rougir ces fers, et ayez soin de vous tenir cachés derrière la tapisserie. Quand je frapperai du pied, accourez et attachez à ce fauteuil l'enfant que vous trouverez avec moi. Soyez attentifs au signal; sortez, et tenez-vous prêts.

PREMIER AIDE.

J'espère que vous avez des ordres qui autorisent cette action?

HUBERT.

Scrupules déplacés! ne craignez rien: faites ce que je vous dis.

LES AIDES *sortent.*

HUBERT, *continuant.*

Jeune homme, venez; j'ai quelque chose à vous dire.

Entre ARTHUR.

ARTHUR.

Bonjour, Hubert.

HUBERT.

Bonjour, mon petit prince.

ARTHUR.

Aussi petit prince qu'il soit possible de l'être, quand on a, comme moi, des titres pour être un grand prince. — Vous êtes triste.

HUBERT.

Effectivement, j'ai été plus gai.

ARTHUR.

Mon Dieu! je croyais etre le seul qui eût le droit d'être triste; cependant je me rappelle d'avoir vu en France des jeunes gens affecter, en plaisantant, la tristesse et la mélancolie. Par ma qualité de chrétien, si j'étais hors de prison, quand je ne serais que gardeur de moutons, je serais gai du matin jusqu'au soir. Je le serais même ici, n'était que je soupçonne mon oncle de nourrir contre moi de funestes projets; il a peur de moi, et moi de lui: est-ce ma faute si je suis fils de Geoffroy? Non, sans doute; plût au ciel que je fusse votre fils, Hubert, et que vous voulussiez m'aimer comme tel!

HUBERT, *à part.*

Si je lui parle, son innocent babil éveillera ma sensibilité qui maintenant est morte. Il faut me hâter et terminer promptement ma besogne.

ARTHUR.

Êtes-vous malade, Hubert? Je vous trouve pâle aujourd'hui. En vérité, je voudrais que vous fussiez un peu malade, pour avoir l'occasion de passer la nuit auprès de vous et de vous soigner. Assurément, je vous aime plus que vous ne m'aimez.

HUBERT, *à part.*

Ses paroles pénètrent irrésistiblement mon cœur. — (*Il tire un papier de son sein.*) Lisez ceci, jeune Arthur. (*A part.*) Retenons ces sottes larmes; elles pourraient chasser de mon cœur son inflexible résolution! Dépêchons-nous, si je ne veux que toute ma fermeté s'échappe de mes yeux avec ces larmes efféminées. — Est-ce que vous ne pouvez pas lire? Est-ce que l'écriture n'est pas belle?

ARTHUR.

Trop belle pour un acte aussi horrible. Quoi! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge!

HUBERT.

Jeune enfant, il le faut.

ARTHUR.

Et le ferez-vous?

HUBERT.

Je le ferai.

ARTHUR.

En aurez-vous le cœur? Un jour vous aviez mal à la tête; je vous ceignis le front avec mon mouchoir; c'était mon meilleur; une princesse en avait fait le tissu, et je ne vous l'ai jamais redemandé. Pendant la nuit je soutins votre tête dans mes mains, et pareil aux minutes vigilantes qui forment le cortége des heures, je tâchai de vous alléger le poids du temps en vous disant: Avez-vous besoin de quelque chose? où avez-vous mal? Plus d'un enfant vulgaire serait resté là immobile, et ne vous aurait adressé aucun mot affectueux; mais vous, pour vous servir dans votre maladie, vous avez eu un prince. Vous direz peut-être que mon affection était simulée; vous l'appellerez artificcille comme il vous plaira; si c'est la volonté du ciel que vous me traitiez si cruellement, que sa volonté soit faite! — Voulez-vous donc m'arracher les yeux, ces yeux qui n'ont jamais tourné, qui ne tourneront jamais sur vous que des regards sourians.

HUBERT.

Je l'ai juré; il faut que je vous les brûle avec un fer rouge.

ARTHUR.

Quel âge de fer que celui où il se trouve un homme capable d'une telle cruauté! Le fer lui-même, bien que rouge et brûlant, en approchant



de mes yeux, boirait mes larmes; et l'aspect de mon innocence éteindrait sa colère; après quoi il se consumerait dévoré par la rouille, plutôt que de laisser servir sa chaleur à faire à mes yeux le moindre mal. Êtes-vous donc plus dur que le fer forgé? Si un ange, venant à moi, m'eût dit qu'Hubert m'arracherait les yeux, je n'y aurais point ajouté foi; pour me le faire croire, il eût fallu qu'Hubert lui-même me l'affirmât.

HUBERT, *frappant du pied.*

Venez!

Rentrent LES AIDES, *portant des cordes, des fers, etc.*

HUBERT, *continuant.*

Faites ce que je vous ai ordonné.

ARTHUR.

Oh! sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi! il me semble que j'ai déjà les yeux arrachés, rien qu'à l'aspect farouche de ces hommes sanguinaires.

HUBERT.

Donnez-moi ce fer, vous dis-je, et liez-le bien.

ARTHUR.

Hélas! qu'est-il besoin d'employer la violence? je ne résisterai pas, je resterai immobile. Au nom du ciel, Hubert, que je ne sois pas lié! Écoutez-moi, Hubert. Renvoyez ces hommes, et je vais m'asseoir tranquille comme un agneau. Je ne bougerai pas, je ne ferai pas le moindre mouvement, je n'articulerai pas une seule parole; je ne regarderai même pas le fer avec colère. Faites seulement sortir ces hommes, et je vous pardonnerai, quels que soient les tourmens que vous m'infligiez.

HUBERT, *à ses aides.*

Passez dans la pièce voisine; laissez-moi seul avec lui.

PREMIER AIDE.

J'aime beaucoup mieux ne pas assister à une pareille action.

LES AIDES *sortent.*

ARTHUR.

Hélas! je viens d'éloigner de moi un ami; il a le visage méchant, mais le cœur bon.—(*A Hubert.*) Faites-le revenir, afin que sa compassion éveille la vôtre.

HUBERT.

Venez, enfant, préparez-vous.

ARTHUR.

Le faut-il donc absolument?

HUBERT.

Oui, il faut que vous perdiez vos yeux.

ARTHUR.

O ciel! que n'avez-vous dans les vôtres un atome, un grain de poussière, un moucheron, un cheveu égaré; car il suffit d'un rien pour endolorir cet organe précieux! Alors sentant combien il faut peu de chose pour causer en cet endroit une cuisante douleur, votre cruel dessein vous paraîtrait horrible.

HUBERT.

Est-ce là ce que vous avez promis? Allons, contenez votre langue.

ARTHUR.

Hubert, j'ai deux yeux à conserver; ce ne serait pas trop de deux langues pour les défendre. Ne m'empêchez pas de parler, Hubert; ou, si vous voulez, Hubert, coupez-moi la langue, pourvu qu'à ce prix je conserve mes yeux. Oh! laissez-moi mes yeux, quand ils ne devraient me servir qu'à vous regarder! Tenez, sur ma parole, le fer est froid, et il ne me ferait aucun mal.

HUBERT.

Je puis le chauffer, enfant.

ARTHUR.

Je vous assure que non; le feu est mort de douleur, affligé qu'il est, lui créé pour le bien-être de l'homme, de servir à un si cruel usage. Voyez vous-même: ces charbons ne peuvent plus nuire; le souffle du ciel a éteint leur chaleur et jeté sur eux les cendres du repentir.

HUBERT.

Mais je puis les raviver avec mon souffle.

ARTHUR.

Si vous le faites, Hubert, vous n'arriverez qu'à les faire rougir de l'infamie de votre conduite. Qui sait? peut-être ils lanceront dans vos yeux leurs étincelles, pareils à ces chiens qu'on veut forcer a combattre et qui mordent la main du maître qui les excite. Tout ce qui doit vous servir à me torturer vous refuse son office; vous seul êtes dénué de cette pitié que ressentent le fer impitoyable et le feu qui dévore.

HUBERT.

Eh bien, vois à vivre. Je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors que possède ton oncle; cependant j'ai juré, et j'avais résolu, enfant, de te brûler les yeux avec ce fer.

ARTHUR.

Oh! maintenant en vous je reconnais Hubert, tout-à-l'heure vous étiez déguisé.

HUBERT.

Silence! en voilà assez; adieu! il faut que votre oncle vous croie mort. Je vais tromper ces farouches espions par un faux rapport. Vous, mon enfant, dormez sans inquiétude, assuré qu'Hubert, pour toutes les richesses de l'univers, ne vous fera pas le plus léger mal.

ARTHUR.

O ciel! — je vous remercie, Hubert.

HUBERT.

Silence, plus un mot! Suivez-moi avec précaution; je m'expose pour vous à de grands dangers.

Ils sortent.

SCENE II.

Même ville. — Une salle d'apparat dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN, *la couronne sur la tête*; PEMBROKE, SALISBURY, *et* PLUSIEURS AUTRES SEIGNEURS.

Le roi s'assied sur son trône.

LE ROI JEAN.

Je me retrouve assis sur ce trône, couronné pour la seconde fois, et j'espère que tous vous me revoyez d'un œil content.

PEMBROKE.

Il a plu à votre majesté de renouveler cette cérémonie; mais elle était superflue. Vous aviez déjà été couronné, et rien depuis ne vous avait enlevé votre majesté royale; la fidélité de vos sujets n'avait point été altérée par la revolte; le pays n'était pas préoccupé d'espérances nouvelles; il ne désirait point un changement ni un état meilleur.

SALISBURY.

Renouveler sans nécessité cette cérémonie, ajouter à l'éclat d'un titre qui n'avait pas besoin de ce surcroît, c'est une dépense superflue, un excès ridicule; c'est dorer l'or pur, peindre le lis, parfumer la violette, polir la glace, ajouter une couleur de plus à l'arc-en-ciel, et la clarté d'un flambeau à la lumière de l'œil du jour.

PEMBROKE.

Avec tout le respect que je dois aux volontés de votre majesté, je dirai que cet acte n'a été que la répétition d'une vieille histoire, répétition insipide quand elle a lieu dans un moment inopportun.

SALISBURY.

Cette maladroite imitation des vieux usages produit l'effet d'un vent engouffré dans une voile; elle dérange le cours de la pensée des peuples, fait naître des scrupules et des doutes alarmans, vicie l'opinion la plus saine; et la vérité elle-même devient suspecte quand on la voit dans un costume inaccoutumé.

PEMBROKE.

Quand l'artisan veut trop bien faire, son habileté échoue par l'excès même de son ambition; souvent en voulant excuser une faute, on l'aggrave; une pièce mise à une lésion légère fait ressortir l'imperfection qu'elle était destinée à cacher.

SALISBURY.

Nous vous avons donné notre avis dans ce sens avant votre second couronnement; mais il a plu à votre majesté de passer outre, et nous sommes tous satisfaits; car il n'est aucune de nos volontés qui ne doive céder devant celles de votre majesté.

LE ROI JEAN.

Je vous ai fait connaître quelques-uns des motifs de ce second couronnement; je les crois d'une haute importance. Quand mes craintes seront diminuées, je vous en communiquerai d'autres d'une nature plus grave encore. En attendant, indiquez-moi les abus dont vous demandez la réforme, et vous verrez l'empressement que je mettrai à écouter vos réclamations et à y faire droit.

PEMBROKE.

Chargé de servir d'interprète à la pensée de tous ceux qui sont ici présens, permettez qu'en leur nom et au mien, mais avant tout au nom de votre sûreté, objet de notre plus vive sollicitude, permettez, dis-je, que je demande la mise en liberté d'Arthur. Sa captivité excite parmi vos sujets des murmures et des mécontentemens dont l'explosion pourrait avoir des dangers. Car, disent-ils, si vous avez pour vous le droit aussi bien que la possession, pourquoi, mu par des craintes qui, disent-ils, sont les compagnes de l'injustice, retenez-vous captif votre jeune parent? Pourquoi laisser couler ses jours dans une ignorance barbare? Pourquoi refuser à sa jeunesse les avantages d'utiles exercices? Afin d'ôter à vos ennemis ce prétexte, permettez que nous vous demandions la liberté d'Arthur; nous vous la demandons non seulement dans notre intérêt, mais dans le vôtre, avec lequel le nôtre se confond.

LE ROI JEAN.

J'y consens, je confie sa jeunesse à vos soins.

Entre HUBERT.

LE ROI, *continuant.*

Hubert, quelles nouvelles nous apportez-vous?

Hubert s'approche du roi et lui parle à l'oreille.

PEMBROKE.

Voilà l'homme chargé de cette exécution sanglante; il a montré son ordre à un de mes amis. L'image d'un odieux forfait est peinte dans ses yeux; ce sombre aspect dénote une conscience troublée, et je crains bien qu'il n'ait exécuté le crime dont nous redoutions de le voir chargé.

SALISBURY.

La rougeur et la pâleur se succèdent sur le visage du roi, partagé entre la conscience et le désir de dissimuler; elles vont et viennent, comme deux hérauts d'armes entre deux redoutables armées aux prises; sa passion est mûre; il faut qu'elle éclate.

PEMBROKE.

Et quand elle éclatera, je crains bien qu'il n'en sorte l'affreuse nouvelle de la mort de cet aimable enfant.

LE ROI JEAN.

On ne peut arrêter le bras invincible de la mort. — Mylords, bien que mon désir de vous obliger vive encore, l'objet de votre demande n'est plus; on m'apprend qu'Arthur est mort cette nuit.

SALISBURY.

En effet, nous avions tout lieu de croire sa maladie incurable.

PEMBROKE.

Il est vrai; nous savions combien la mort de cet enfant était proche avant que lui-même se sentît malade. Voilà un événement dont il faudra rendre compte ici ou ailleurs.

LE ROI JEAN.

Pourquoi me lancez-vous des regards si sombres? Pensez-vous que je porte les ciseaux de la destinée? Puis-je commander aux pulsations de la vie?

SALISBURY.

Il est clair qu'il y a du crime là-dessous; et l'impudence grossière qu'on y met est véritablement une honte. Je vous souhaite bonne réussite dans le jeu que vous jouez! Sur ce, adieu!

PEMBROKE.

Attendez, lord Salisbury; je vous suis; je vais visiter avec vous l'héritage de ce malheureux enfant, son tombeau, cet étroit royaume dont on lui a violemment donné l'investiture. Celui que sa naissance appelait à régner sur toute l'étendue de cette île n'y possède plus que trois pieds de terre. Monde pervers! ceci ne se doit pas endurer. Toutes nos douleurs vont faire explosion, et avant peu, sans doute.

Les Seigneurs *sortent.*

LE ROI JEAN.

Ils brûlent d'indignation. Je me repens. On ne saurait bâtir rien de solide dans le sang: on n'assure point sa vie par la mort des autres.

Entre UN MESSAGER.

LE ROI, *continuant, au messager.*

La frayeur est dans tes regards : où est le sang que j'ai vu naguère colorer tes joues? Un ciel aussi chargé ne peut s'éclaircir sans orage. Que le nuage crève; parle.— Comment vont les choses en France.

LE MESSAGER.

J'apporte au roi d'Angleterre des nouvelles de la France. — Jamais on n'a vu dans le cœur d'un pays lever des forces aussi considérables pour une expédition étrangère. Les Français suivent l'exemple de célérité que vous leur avez donné; et vous n'avez pas eu le temps d'apprendre leurs préparatifs, que déjà vous arrive la nouvelle de leur débarquement.

LE ROI JEAN.

Où notre vigilance s'est-elle donc enivrée? où s'est-elle endormie? Qu'est devenue la sollicitude de ma mère? Comment a-t-on pu réunir en France une armée aussi nombreuse sans qu'elle en ait rien appris.

LE MESSAGER.

Sire, la poussière de la tombe a bouché son oreille; le premier d'avril votre noble mère est morte; j'ai aussi appris que trois jours avant la princesse Constance est morte dans un accès de frénésie; mais ce n'est qu'un bruit public; j'ignore si la nouvelle est vraie ou fausse.

LE ROI JEAN.

Destinée redoutable, suspends ton vol; ou ligue-toi avec moi jusqu'à ce que j'aie apaisé mes pairs mécontens! — Quoi! ma mère morte! mes affaires en France doivent aller mal! Qui commande les troupes françaises que tu m'assures être débarquées dans ce pays?

LE MESSAGER.

Le dauphin.

Entrent LE BATARD *et* PIERRE DE POMFRET.

LE ROI JEAN, *continuant.*

Tu m'as tout étourdi par ces fâcheuses nouvelles. — (*Au Bâtard*) Eh bien! que dit le public de ta manière de procéder? Ne va pas me bourrer la tête de mauvaises nouvelles; elle en est déjà pleine.

LE BATARD.

Si vous craignez d'apprendre le pire, eh bien! soit; qu'il tombe sur vous à votre insu.

LE ROI JEAN.

Excuse-moi, mon cousin; le flot m'avait submergé; maintenant je commence à surnager et à respirer; je puis t'entendre, quels que soient les maux que tu viennes m'annoncer.

LE BATARD.

Pour ce qui est du succès de ma mission auprès du clergé, les sommes que j'ai recueillies en feront foi; mais en revenant ici, j'ai, sur ma route, trouvé les populations étrangement préoccupées, prêtant l'oreille à d'absurdes rumeurs, la tête remplie de vaines chimères, nourrissant mille craintes, sans savoir ce qu'ils craignent; je vous amène un prophète que j'ai arrêté dans les rues de Pomfret, suivi d'une foule qui se pressait sur ses pas, et à laquelle il annonçait en vers barbares, qu'avant l'Ascension prochaine, à midi, votre majesté aurait déposé la couronne.

LE ROI JEAN, *à Pierre de Pomfret.*

Rêveur insensé, pourquoi tenais-tu ce langage ?

PIERRE DE POMFRET.

Parce que je sais que cela doit arriver.

LE ROI JEAN.

Hubert, emmène-le; conduis-le en prison, et le jour où il prétend que j'aurai déposé ma couronne, ce jour-là, à midi précis, qu'on le pende. Remets-le en mains sûres, et viens me retrouver. J'ai besoin de toi.

Hubert *et* Pierre de Pomfret *sortent.*

LE ROI JEAN, *continuant, au Bâtard.*

O mon cher cousin! connais-tu les nouvelles? sais-tu qui vient de débarquer?

LE BATARD.

Les Français, sire; il n'est bruit que de cet événement. En outre, j'ai rencontré lord Bigot et lord Salisbury, et plusieurs autres, qui, les yeux aussi rouges qu'un feu nouvellement allumé, se rendaient au tombeau d'Arthur, assassiné, disent-ils, cette nuit même, par vos ordres.

LE ROI JEAN

Va vite les trouver, mon cousin; j'ai un moyen pour reconquérir leur affection; amène-les devant moi.

LE BATARD.

Je vais tâcher de les trouver.

LE ROI JEAN.

Va, dépêche-toi : fais toute la diligence possible. — Dieu me préserve d'avoir mes sujets pour ennemis, quand l'étranger en armes envahit mon territoire et porte l'effroi dans mes villes! — Sois mon Mercure; mets des ailes à tes talons, vole vers eux, et reviens avec la rapidité de la pensée.

LE BATARD.

L'urgence me donnera des ailes.

Il sort.

LE ROI JEAN.

C'est parler en noble et dévoué gentilhomme. — (*Au messager.*) Suis-le; il aura probablement besoin d'un intermédiaire entre les pairs et moi; tu lui en serviras.

LE MESSAGER.

Très-volontiers, sire.

Il sort.

LE ROI JEAN, *seul.*

Ma mère morte!

Rentre HUBERT.

HUBERT.

Sire, on dit que la nuit dernière, cinq lunes ont paru; quatre étaient fixes; la cinquième tournait autour des autres avec une vitesse étrange.

LE ROI JEAN.

Cinq lunes?

HUBERT.

Dans les rues, les vieillards et les vieilles femmes font là-dessus de dangereux commentaires. La mort du jeune Arthur est dans toutes les bouches; lorsqu'il est question de lui, ils secouent la tête et se parlent tout bas à l'oreille; celui qui a la parole serre affectueusement la main de son auditeur, qui, de son côté, exprime son émotion en fronçant le sourcil, en faisant des signes de tête et des roulemens d'yeux. J'ai vu un forgeron tenir comme cela, son marteau suspendu, pendant que le fer refroidissait sur l'enclume, écoutant, bouche béante, le récit d'un tailleur; ce dernier, ses ciseaux et demi-aune à la main, chaussé avec des pantoufles que, dans sa précipitation, il avait mises en se trompant de pied, lui parlait de plusieurs milliers de Français belliqueux, déjà rangés en bataille dans le comté de Kent. Un artisan maigre et en habit de travail est venu l'interrompre pour parler de la mort d'Arthur.

LE ROI JEAN.

Pourquoi cherches-tu à me troubler par toutes ces frayeurs? Pourquoi me parles-tu sans cesse de la mort d'Arthur? Ta main l'a assassiné; j'avais de puissans motifs pour désirer sa mort; mais tu n'en avais aucun pour le tuer.

HUBERT.

Je n'en avais aucun, sire? N'est-ce pas vous qui me l'avez demandé?

LE ROI JEAN.

C'est le malheur des rois d'être environnés d'esclaves qui prennent leur caprice pour un ordre d'attaquer la vie de l'homme jusqu'en son sanctuaire. Dans le simple coup d'œil d'un souverain ils voient une loi; ils prennent sur eux d'interpréter ses haines, lorsque peut-être elles sont le résultat de l'humeur plus que de la réflexion.

HUBERT.

Voilà votre ordre écrit de votre main, revêtu de votre sceau.

LE ROI JEAN.

Oh! le jour où seront réglés les derniers comptes entre le ciel et la terre, cette écriture et ce sceau déposeront contre nous, et motiveront notre condamnation. Que de fois il arrive que la vue des moyens de mal faire nous pousse à faire le mal! Si je ne t'avais pas trouvé là sous ma main, si je n'avais pas vu en toi un homme marqué d'avance par la nature du cachet du crime, la pensée de ce meurtre ne me serait pas venue. Mais remarquant ton abominable aspect, trouvant en toi un scélérat tout prêt à répandre le sang, à commettre des forfaits périlleux, je me suis hasardé à laisser échapper tout bas quelques mots sur la mort d'Arthur; et toi, pour gagner la faveur d'un roi, tu n'as pas fait scrupule de donner la mort à un prince.

HUBERT.

Sire, —

LE ROI JEAN.

Si lorsque je t'ai fait cette proposition à mots couverts, tu avais seulement secoué la tête; si tu avais gardé le silence; ou si tu avais fixé sur moi un regard de doute, comme pour me demander de m'exprimer en termes explicites et formels; l'excès de la honte m'eût rendu muet, j'aurais laissé là cette conversation, et tes scrupules en auraient éveillé en moi. Mais tu m'as entendu par signes, et c'est par signes que tu as traité avec le

crime. Oui, ton cœur a consenti sans hésiter, et ta main féroce s'est hâtée de commettre le forfait que ta bouche et la mienne n'osaient nommer. Hors de ma vue, et ne reparais jamais devant moi! Ma noblesse m'abandonne; une armée étrangère est à mes portes, et vient attaquer ma puissance. Jusque dans mon propre sein, dans ce territoire de chair et de sang, dans cet empire de la vie, il règne une guerre intestine entre ma conscience et la mort de mon neveu.

HUBERT.

Armez-vous contre vos autres ennemis; je ferai la paix entre votre ame et vous. Le jeune Arthur est vivant: ma main est encore innocente et pure; le sang ne l'a point encore rougie. Dans ce cœur n'est jamais entrée l'horrible suggestion d'une pensée de meurtre, et vous avez calomnié la nature dans ma physionomie, qui, bien que rude à l'extérieur, recèle une ame trop belle pour descendre à l'assassinat d'un enfant*.

LE ROI JEAN.

Arthur est vivant! va vite trouver les pairs! apprends-leur cette nouvelle; apaise leur indignation et ramène-les à l'obéissance. Pardonne le jugement que la colère m'a fait porter sur ta physionomie; car ma colère était aveugle, et mon imagination, ne te voyant qu'à travers un voile de sang, te faisait plus hideux que tu n'es. Oh! ne réponds pas; mais hâte-toi d'amener dans mon cabinet les nobles irrités : en te faisant cette prière, ma parole est lente; cours plus vite qu'elle.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville. — Devant le château fort.

ARTHUR, *déguisé en mousse, paraît au sommet de la muraille.*

ARTHUR.

La muraille est haute; n'importe, il faut que je saute en bas. Terre secourable, aie pitié de moi, et ne me blesse pas! — Peu de gens me connaissent, ou plutôt personne; d'ailleurs ce costume de mousse me déguise complètement. J'ai peur, et pourtant je vais risquer l'aventure : si j'arrive en bas sans me briser les membres, j'aurai mille moyens de me sauver; autant mourir en fuyant que mourir en restant. (*Il saute.*) Hélas! ces pierres ont la dureté de mon oncle. — Que le ciel reçoive mon ame, et que l'Angleterre garde mes os.

Il meurt.

Arrivent PEMBROKE, SALISBURY *et* BIGOT.

SALISBURY.

Mylords, j'irai le rejoindre à Bury-Saint-Edmond; c'est notre seul moyen de salut, et dans les circonstances critiques où nous sommes, nous devons embrasser cette occasion propice.

PEMBROKE.

Qui vous a apporté cette lettre de la part du cardinal?

SALISBURY.

Un seigneur français, le comte de Melun, qui, dans un entretien particulier, m'a donné, de la faveur du dauphin des assurances plus explicites que cette lettre n'en contient.

BIGOT.

Allons le trouver demain.

SALISBURY.

Ou plutôt, mettons-nous en route demain; car, mylord, nous avons deux grandes journées de marche avant de le joindre.

Arrive LE BATARD.

LE BATARD.

Je suis heureux de vous revoir, mylords, qui nous boudez. Le roi, par mon organe, requiert votre présence immédiate.

SALISBURY.

Le roi a brisé les liens qui nous unissaient à lui; nous ne voulons pas garnir de notre honneur sans tache son manteau léger et souillé par le crime; nous ne voulons pas suivre celui dont les pas laissent partout où il marche une empreinte de sang. Allez le lui dire de notre part; nous sommes préparés à tout.

LE BATARD.

Quelles que soient vos pensées, des paroles modérées conviendraient mieux, ce me semble.

SALISBURY.

C'est notre douleur, et non notre courtoisie, qui parle maintenant.

LE BATARD.

Mais votre douleur n'est pas fondée, et un peu de courtoisie ne serait pas déplacée en ce moment.

PEMBROKE.

Mylord, mylord, l'indignation a ses priviléges.

* Hubert se fait ici meilleur qu'il n'est : on a vu plus haut que ce n'est qu'à grand' peine que la jeunesse et l'innocence d'Arthur ont pu triompher de sa résolution meurtrière. N'importe ; le crime n'a point été commis, et dans la joie que sa conscience en éprouve, Hubert a oublié sa scélératesse antérieure, et il peut se croire de bonne foi le plus honnête homme du monde. L'auteur a fait preuve en ceci d'une profonde intelligence du cœur humain. (*Note du traducteur*).

LE BATARD.

Elle a celui de nuire à son maître, et à lui seul.

SALISBURY.

Voici la prison? (*Apercevant Arthur.*) Qui vois-je étendu par terre?

PEMBROKE.

O mort! sois fière d'avoir moissonné une royale victime si belle et si pure. La terre a refusé de s'ouvrir pour cacher ce forfait.

SALISBURY.

Le meurtre, comme s'il détestait son ouvrage, le laisse à découvert, pour provoquer la vengeance.

BIGOT.

Après avoir voué à la mort cette charmante victime, il l'a trouvée trop noble et trop royale pour une tombe obscure.

SALISBURY.

Sire Richard, qu'en dites-vous? avez-vous jamais rien vu, lu ou ouï dire de pareil? L'auriez-vous pu penser? ou même, en ce moment, n'avez-vous pas peine à croire ce que vous voyez? La pensée, si elle n'avait pas cet objet sous les yeux, pourrait-elle en créer un pareil? C'est le comble, le couronnement du crime; c'est le cimier dans les armoiries du meurtre; c'est l'infamie la plus sanguinaire, la cruauté la plus féroce, le coup le plus lâche, que la colère aux yeux inflexibles, que la rage en délire aient jamais offerts aux larmes de la douce pitié.

PEMBROKE.

Tous les meurtres passés sont absous par celui-là. Comparés à ce forfait unique, incomparable, tous ceux que l'avenir recèle encore seront des actes saints et purs; et à côté de cet affreux spectacle, l'assassinat n'est qu'un jeu.

LE BATARD.

C'est une action infernale, atroce. C'est l'œuvre abominable d'une main barbare, si c'est l'œuvre d'une main quelconque.

SALISBURY.

Si c'est l'œuvre d'une main quelconque? — Nous avions le pressentiment de ce qui devait arriver. Ce coup infâme est parti de la main d'Hubert; il a été préparé et conçu par le roi. J'abjure désormais toute obéissance à son autorité, et à genoux devant ces restes chéris, devant ces débris de tant de perfections éteintes, je fais le serment solennel et sacré de ne plus goûter les plaisirs du monde, de ne jamais me livrer à la joie, de ne connaître ni bien-être, ni repos, que je n'aie illustré ce bras par une éclatante vengeance.

PEMBROKE et BIGOT.

Nos âmes confirment religieusement ton serment.

Arrive HUBERT.

HUBERT.

Mylords, je vous cherche avec empressement. Arthur est vivant. Le roi vous demande.

SALISBURY.

Oh! oh! il est hardi et ne recule pas devant la mort. — Arrière, odieux scélérat; éloigne-toi.

HUBERT.

Je ne suis point un scélérat.

SALISBURY.

Faut-il que je dérobe à la loi son office?

Il met l'épée à la main.

LE BATARD.

Votre épée est brillante, mylord; remettez-la dans le fourreau.

SALISBURY.

Quand je l'aurai passée au travers du corps d'un meurtrier.

HUBERT.

Écartez-vous, lord Salisbury; arrière, vous dis-je. Par le ciel, je pense avoir une épée aussi bien affilée que la vôtre. Ne vous oubliez pas; il y aurait danger pour vous de m'obliger à me défendre; je pourrais, en voyant votre fureur, oublier votre mérite, votre rang et votre naissance.

BIGOT.

Hors d'ici, misérable! oses-tu bien braver un noble en face?

HUBERT.

Non, certes, dût-il y aller de ma vie; et néanmoins, injustement attaqué, j'oserais défendre ma vie contre un empereur.

SALISBURY.

Tu es un meurtrier.

HUBERT.

Ne me forcez pas à l'être; jusqu'à présent je ne le suis pas. Celui qui dit des faussetés ne dit pas la vérité, et celui qui ne dit pas la vérité, en a menti.

PEMBROKE.

Coupez-le par morceaux.

LE BATARD.

Tenez-vous tranquille, vous dis-je.

SALISBURY.

Écartez-vous, ou je vous frappe, Faulconbridge.

LE BATARD.

Mieux vaudrait pour vous frapper le diable, Salisbury. Si vous me lancez un regard de travers, si vous avancez d'un pas, si, dans votre emportement, vous me faites la moindre insulte, je vous étends raide mort. Rengaînez au plus vite, ou je vous arrange si bien, vous et votre rapière que vous croirez voir le diable échappé des enfers.

BIGOT.

Quelle est votre intention, illustre Fauconbridge? Voulez-vous prendre le parti d'un scélérat, d'un meurtrier?

HUBERT.

Je ne le suis pas.

BIGOT.

Qui a tué ce prince?

HUBERT.

Il y a tout au plus une heure que je l'ai laissé bien portant. Je l'honorais, je l'aimais, et je pleurerai le reste de mes jours la perte d'une vie si chère.

SALISBURY.

Ne vous fiez point à ses larmes hypocrites : elles sont familières aux scélérats ; et lui, rompu au métier de longue main, ces témoignages extérieurs de sensibilité et d'innocence ne lui font point faute. Suivez-moi, vous tous, dont l'ame abhorre l'odeur infecte du sang et du meurtre ; ici la vapeur du crime me suffoque.

BIGOT.

Allons à Bury rejoindre le dauphin.

PEMBROKE.

Dites au roi que c'est là qu'il nous trouvera.

Les Seigneurs *s'éloignent.*

LE BATARD.

L'excellent monde que le nôtre! —(*A Hubert.*) Avais-tu connaissance de ce chef-d'œuvre? Si c'est toi qui as commis ce meurtre, Hubert, tu es damné sans rémission et à tout jamais.

HUBERT.

Veuillez m'entendre, mylord.

LE BATARD.

Écoute, tu es damné au-delà de tout ce que je puis dire ; tu es enfoncé plus avant dans la damnation que le prince Lucifer. L'enfer n'a point de réprouvé aussi hideux que toi, si tu as tué cet enfant.

HUBERT.

Sur mon ame, —

LE BATARD.

Quand tu n'aurais fait que consentir à cet acte cruel, renonce à l'espérance. A défaut de corde pour t'étrangler, le fil le plus mince que les flancs de l'araignée aient jamais filé t'en tiendra lieu ; un roseau remplacera pour toi une poutre et te servira de potence ; ou si tu préfères te noyer, mets un peu d'eau dans une cuiller, et ce sera un océan qui suffira pour submerger tant de scélératesse. — Je te soupçonne fortement.

HUBERT.

Si par action, par consentement, ou même par pensée, j'ai trempé dans le crime qui a exilé cette belle ame de sa charmante prison d'argile, que l'enfer n'ait pas assez de supplices pour me torturer! J'avais laissé le prince plein de vie.

LE BATARD.

Va, emporte-le dans tes bras. Je ne me reconnais plus ; je me perds au milieu des épines et des dangers de ce monde. — Avec quelle facilité tu soulèves le légitime dépositaire des destinées de toute l'Angleterre! De cette dépouille de la royauté morte, la vie, l'ame, la légitime souveraineté de ce royaume, sont remontées aux cieux ; et l'Angleterre va voir les partis se disputer, sans droits, et déchirer à belles dents cette superbe monarchie. Maintenant, pour ronger cet os de la royauté, le lion de la guerre hérisse sa crinière irritée et rugit contre l'aimable et douce paix. Maintenant, les ennemis du dehors et les mécontens de l'intérieur se sont donné la main ; et l'anarchie, pareille au vautour qui plane sur le cadavre d'un animal expirant, épie avec anxiété le rapide déclin de l'usurpation aux abois. Heureux celui dont le manteau et la ceinture résisteront à cette tempête! — Emporte cet enfant, et suis-moi promptement. Je retourne auprès du roi : mille soins nous obsèdent à la fois ; et le ciel lui-même jette sur l'Angleterre un regard courroucé.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Même ville. — Une salle du palais.

Entrent LE ROI JEAN *et* SA SUITE ; PANDOLPHE, *tenant dans ses mains une couronne.*

LE ROI JEAN.

Ainsi, j'ai résigné dans vos mains mon glorieux diadème.

PANDOLPHE, *lui rendant sa couronne.*

Reprenez-le de ma main, en reconnaissant que vous tenez du pape votre grandeur et votre autorité souveraine.

LE ROI JEAN.

Tenez maintenant votre parole sainte ; allez au-devant des Français, et au nom du pape, usez de tout votre pouvoir pour arrêter leur marche, avant que l'incendie ne se propage. Mes provin-

ces mécontentes se révoltent; le peuple, secouant le joug de l'obéissance, jure amour et fidélité à un sang étranger, à une royauté exotique. Vous seul pouvez arrêter ce débordement de désaffection. Hâtez-vous donc; car la situation est tellement malade, qu'un prompt remède doit être administré, si l'on ne veut que le mal devienne incurable, et que la mort s'ensuive.

PANDOLPHE.

C'est mon souffle qui a soulevé cette tempête, alors que vous désobéissiez au pape; mais puisque votre cœur est humblement converti, ma parole calmera cet orage guerrier et ramènera le beau temps sur cette terre inquiète et troublée. Rappelez-vous-le bien; aujourd'hui même, jour de l'Ascension, après avoir reçu votre serment d'obéissance au pape, je vais commander aux Français de déposer les armes.

Il sort.

LE ROI JEAN.

Est-ce aujourd'hui le jour de l'Ascension? Le prophète n'a-t-il pas prédit que ce jour-là même, avant midi, j'aurais déposé ma couronne? C'est effectivement ce que j'ai fait, non contraint et forcé, comme je le supposais, mais volontairement, grâce au ciel.

Entre LE BATARD.

LE BATARD.

Le comté de Kent tout entier a fait sa soumission; le château de Douvres seul tient encore. Londres a reçu comme un hôte chéri le dauphin et son armée. Vos nobles refusent de vous entendre, et sont allés offrir leurs services à l'ennemi; et la plus grande confusion règne parmi le petit nombre de vos amis qui vous ont conservé leur fidélité douteuse.

LE ROI JEAN.

Eh quoi! mes nobles ont refusé de revenir à moi, après avoir appris qu'Arthur était vivant?

LE BATARD.

Ils l'ont trouvé mort, précipité dans la rue, cassette vide où n'est plus le joyau de la vie, dérobé par quelque main coupable.

LE ROI JEAN.

Ce scélérat d'Hubert m'avait dit qu'il était vivant.

LE BATARD.

Il le croyait sans doute. Mais pourquoi cet abattement? pourquoi cet air triste et morne? Que la grandeur de vos actes égale celle de vos pensées. Que les regards du monde ne lisent pas la crainte et l'irrésolution dans les yeux d'un roi. Que votre activité soit au niveau des circonstances. Opposez le feu au feu; menacez qui vous menace, et bravez les terreurs dont on veut vous effrayer; alors vos inférieurs, qui calquent leur conduite sur celle des grands, vont grandir à votre exemple et s'armer d'une intrépide résolution. Partez, et brillez comme le dieu de la guerre quand il se prépare à marcher au combat. Montrez de l'audace et une généreuse assurance. Eh quoi! l'on viendrait attaquer le lion jusque dans sa tanière? et là, on prétendrait l'effrayer, le faire trembler? Oh! qu'il n'en soit pas ainsi! Partez, volez au-devant du danger, et mesurez-vous avec lui avant qu'il ne soit à vos portes.

LE ROI JEAN.

Je viens de quitter le légat du pape. J'ai fait ma paix avec lui, et il m'a promis de congédier l'armée que commande le dauphin.

LE BATARD.

O pacte déshonorant! Sera-t-il dit qu'attaqués sur notre propre territoire nous n'opposerons aux envahisseurs que des paroles de paix, de lâches compromis, des négociations, des pourparlers, des trêves? Eh quoi! un jeune homme imberbe, un muguet de cour viendra nous braver jusque chez nous; il foulera, plein d'orgueil, notre sol belliqueux; il fera flotter dans l'air ses insolens étendards, et il ne trouvera aucune résistance? Sire, courons aux armes: peut-être que le cardinal ne pourra faire votre paix; ou s'il y réussit, que du moins il soit dit que nous étions préparés à nous défendre.

LE ROI JEAN.

Ordonne ce que tu jugeras convenable; je t'abandonne pour le moment la direction des affaires.

LE BATARD.

Du courage donc, et partons. J'ai la certitude que nous sommes en état de faire face à des ennemis plus redoutables.

Ils sortent.

SCENE II.

Une plaine aux environs de Bury-Saint-Edmond.

Arrivent, armés de pied en cap, LOUIS, SALISBURY, MELUN, PEMBROKE, BIGOT, *et plusieurs* OFFICIERS *et* SOLDATS.

LOUIS, *tenant un papier.*

Seigneur de Melun, faites faire de cet écrit une copie, et qu'on la garde soigneusement pour la consulter au besoin; vous remettrez l'original à ces messieurs, afin que nos conventions étant consignées par écrit, eux et nous, nous puissions en parcourant ce papier nous rappeler pourquoi

nous avons pris le sacrement*, et garder notre foi ferme et inviolable.

SALISBURY.

De notre part elle ne sera jamais violée. Mais, noble dauphin, tout en jurant de servir vos desseins avec un zèle libre et une fidélité volontaire, prince, croyez-moi, je déplore qu'une révolte déshonorante soit le seul moyen de remédier aux maux de la patrie; et qu'il faille, pour guérir l'ulcère invétéré d'une seule blessure, en infliger des milliers. Oh! c'est pour moi une douleur poignante, de tirer l'épée pour faire des veuves dans mon propre pays, et d'entendre ceux qui combattent honorablement pour sa défense maudire le nom de Salisbury. Mais telle est la fatalité des circonstances, que pour restaurer nos droits et guérir les plaies de l'état, force nous est d'employer la main de l'injustice et de la violence. — *Se tournant vers les seigneurs anglais.*) Et n'est-ce pas une pitié, ô mes désolés amis, que nous, les fils et les enfans de cette île, nous soyons condamnés à voir luire ce déplorable jour, alors que dans les rangs de ses ennemis, foulant sous nos pieds son sein maternel, — ô que ne puis-je à l'écart pleurer en liberté cette nécessité honteuse!—nous venons, à la suite de l'étranger, et confondus avec la noblesse d'un pays lointain, suivre ici des drapeaux inconnus? Quoi! ici? — O ma patrie! que ne peux-tu être transplantée ailleurs! Que les bras de Neptune, qui t'enserrent, ne peuvent-ils, à ton insu, te transporter sur un rivage infidèle, où ces deux armées chrétiennes, oubliant leur animosité, pourraient unir leurs rangs et ne plus verser leur sang dans une lutte si peu fraternelle!

LOUIS.

Ce langage décèle une ame généreuse. De grandes affections se partagent votre ame et s'y livrent un sublime combat. Quelle noble lutte il vous a fallu soutenir entre la nécessité et le patriotisme! Permettez que j'essuie ces honorables pleurs, qui sillonnent vos joues de leurs perles d'argent; mon cœur s'est attendri aux larmes d'une femme, ces larmes qui coulent bien souvent sans motifs; mais ces pleurs mâles et généreux, cette pluie versée par l'orage de l'ame, m'émeuvent profondément, et me causent un étonnement plus grand que si je voyais de brûlans météores sillonner en tout sens la voûte des cieux. Relève ton front, illustre Salisbury, et que ton grand cœur supporte cet orage. Laisse ces pleurs aux yeux novices qui n'ont jamais vu le monde et ses luttes gigantesques, qui n'ont jamais rencontré la fortune qu'assise à la table des festins, au sein du rire et de la joie. Viens, viens, je veux que dans la bourse de la prospérité tu plonges la main aussi avant que Louis lui-même; — et vous aussi, nobles seigneurs, vous tous qui associez vos forces à la mienne.

Arrivent PANDOLPHE *et sa* SUITE.

LOUIS, *continuant.*

Et en ce moment il me semble entendre la voix d'un ange me parler. Voici le saint légat qui s'avance vers nous; il vient nous assurer de la protection du ciel et sanctifier nos actes par sa parole sainte.

PANDOLPHE.

Salut, noble prince de France! sur ce, écoutez-moi: le roi Jean s'est réconcilié avec Rome. Il s'est amendé, cet esprit rebelle, qui osait résister à la sainte Église, à la métropole du monde chrétien, au siége de Rome. Repliez-donc vos menaçans étendards, et calmez les sauvages fureurs de la Guerre, afin que, semblable au lion soumis et apprivoisé, le monstre se couche paisiblement aux pieds de la Paix, et n'ait plus de redoutable que l'aspect.

LOUIS.

Votre éminence me pardonnera, je ne rétrograderai pas. Je suis de trop bonne maison pour appartenir à qui que ce soit, pour n'être qu'un agent secondaire, un serviteur utile, un instrument, pour obéir à une puissance quelconque. C'est votre souffle qui a rallumé les feux assoupis de la guerre entre moi et ce royaume qu'a châtié mon bras; c'est vous qui avez fourni à l'incendie ses alimens; il a pris trop de développemens pour que le faible souffle qui l'alluma puisse aujourd'hui l'éteindre. Vous m'avez appris à connaître mes droits; vous m'avez révélé la légitimité de mes prétentions sur ce royaume; c'est vous qui m'avez engagé dans cette entreprise; et vous venez me dire maintenant que le roi Jean a fait sa paix avec Rome? Que m'importe à moi, cette paix? En vertu de mon mariage, et comme succédant aux droits d'Arthur, je revendique ce royaume; et maintenant que je l'ai à moitié conquis, on veut que je rebrousse chemin, parce que Jean a fait sa paix avec Rome? Suis-je donc l'esclave de Rome? Quelles sommes Rome a-t-elle avancées, quels soldats, quelles munitions a-t-elle fournies pour soutenir cette entreprise? n'est-ce pas sur moi que pèsent toutes ces charges? quels autres que moi, et ceux qui ont répondu à mon appel, soutiennent le fardeau de cette guerre? N'ai-je pas entendu ces insulaires crier *vive le roi*, quand mon armée passait devant leurs villes? N'ai-je pas les meilleures cartes dans cette partie que je suis sur le point de gagner et dont l'enjeu est une couronne? Veut-on qu'au moment de triompher, j'abandonne la partie? C'est ce que je ne ferai jamais, j'en jure sur mon ame.

PANDOLPHE.

Vous ne voyez dans tout ceci que l'extérieur des choses

* Quand on voulait se lier par une convention solennelle, on avait coutume de prendre le sacrement, c'est-à-dire de communier, plaçant ainsi la fidélité aux engagemens sous la sauve-garde de la religion. (*Note du traducteur.*)

LOUIS.

Extérieur ou intérieur, je ne retournerai point sur mes pas que mon entreprise n'ait été couronnée de toute la gloire promise à mes espérances, avant que je n'eusse rassemblé cette armée vaillante, avant que tous ces fiers courages n'eussent quitté le monde pour venir sur mes pas conquérir un royaume, et chercher la gloire au milieu des dangers et de la mort. — (*Une trompette sonne.*) Quelle est la trompette qui nous envoie cet éclatant signal?

Arrivent LE BATARD *et sa* SUITE.

LE BATARD.

Conformément aux usages de la guerre, je demande audience. — (*A Pandolphe.*) Monseigneur de Milan, je suis chargé par le roi de vous demander ce que vous avez obtenu pour lui. La nature de votre réponse déterminera la limite dans laquelle devra se renfermer mon langage.

PANDOLPHE.

Le dauphin persiste dans sa résolution, et refuse d'obtempérer à mes instances. Il déclare tout net qu'il ne veut pas déposer les armes.

LE BATARD.

Par tout le sang dont les furies aient jamais aspiré la vapeur, le jeune homme a raison. — (*A Louis.*) Maintenant écoutez ce que vous fait dire notre monarque anglais; car c'est lui qui va vous parler par ma bouche. Il est prêt à combattre, et c'est raison qu'il le soit. Ce ridicule et vain appareil, cette mascarade guerrière, cette farce imprudente, cette audace puérile, cette armée d'enfant, n'excitent que son sourire; et il est préparé à chasser à coups de fouet de la circonscription de ses territoires ces bataillons de nains, ces legions de Pygmées. Le bras qui a eu la force de vous étriller dans vos propres foyers, qui vous a obligés à vous réfugier sous les trappes, à plonger comme des seaux vides dans les puits profonds, à vous cacher sous la paille de vos étables, à vous enfermer comme des effets en gage, dans les malles et les coffres, à coucher avec les pourceaux, à chercher votre salut dans les prisons et les caves, à tressaillir de peur au chant du coq gaulois, le prenant pour la voix d'un Anglais armé; — ce bras victorieux faiblira-t-il ici, lui qui vous a châtiés sous vos propres lambris? Non, non; apprenez que le vaillant monarque a pris les armes; pareil à l'aigle, il plane au-dessus de son aire, et malheur à qui oserait en approcher! — (*Se tournant vers les seigneurs anglais.*) Et vous, enfans dégénérés, ingrats et rebelles, sanguinaires Nérons qui déchirez les entrailles de l'Angleterre, votre mère, rougissez de honte; vos femmes et vos filles, au blanc visage, s'avancent comme des amazones, et marchent aux sons du tambour; elles ont échangé leurs dés contre des gantelets d'acier, leurs aiguilles contre des lances, et dans leur cœur les sentimens doux et tendres ont fait place à l'audace guerrière.

LOUIS.

Finis là ta bravade, et pars en paix. Nous ne sommes pas de force, je l'avoue, à lutter d'invectives contre toi. Adieu, notre temps est trop précieux pour le perdre avec un pareil rodomont.

PANDOLPHE.

Laissez-moi parler.

LE BATARD.

Non, c'est moi qui parlerai.

LOUIS.

Nous ne voulons entendre ni l'un ni l'autre. — Faites battre les tambours; que la voix de la guerre plaide notre cause et justifie notre présence en ces lieux!

LE BATARD.

Effectivement, vos tambours crieront si vous les battez, et vous crierez aussi quand vous serez battus. Qu'un seul de vos tambours se fasse entendre, et à deux pas d'ici un tambour lui répondra sur un ton tout aussi bruyant; qu'un second élève la voix, et un second ira, par ses sons éclatans, assourdir le ciel, et insulter au bruit du tonnerre; car ici près,—faisant peu de compte de ce tortueux légat, dont il s'est servi pour rire plutôt que par besoin,—est l'intrépide monarque; et sur son front belliqueux plane la mort pâle et décharnée, qui doit aujourd'hui assouvir sa faim sur des milliers de Français.

LOUIS.

Battez, tambours! que nous trouvions ces dangers.

LE BATARD.

Tu les trouveras, dauphin, garde-toi d'en douter.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même pays. — Un champ de bataille.

Bruit de trompettes et de tambours.

Arrivent LE ROI JEAN *et* HUBERT.

LE ROI JEAN.

Comment les choses tournent-elles pour nous? Oh! dis-le-moi, Hubert.

HUBERT.

Je crains qu'elles ne tournent mal. Comment se trouve votre majesté?

LE ROI JEAN.

La fièvre qui m'a si long-temps tourmenté est plus forte que jamais. Oh! je suis atteint au cœur.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Sire, votre brave parent, Fauconbridge, prie votre majesté de vouloir bien quitter le champ de bataille, et de l'instruire par moi de la route que vous prendrez.

LE ROI JEAN.

Dis-lui que je vais me rendre à l'abbaye de Swinstead.

LE MESSAGER.

Ayez bon courage; car les nombreux renforts qu'attendait le dauphin ont fait naufrage, il y a trois nuits, sur les sables de Godwin; Richard vient d'en recevoir à l'instant la nouvelle. Les Français commencent à faiblir et battent en retraite.

LE ROI JEAN.

Hélas! l'impitoyable fièvre me dévore, et ne me permet pas de jouir de ces heureuses nouvelles. — Marchons vers Swinstead; qu'on me place dans ma litière; la force m'abandonne et je vais défaillir.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent SALISBURY, PEMBROKE, BIGOT *et* AUTRES.

SALISBURY.

Je ne croyais pas que le roi eût conservé autant d'amis.

PEMBROKE.

Retournons à la charge, ranimons l'ardeur des Français; s'ils succombent, nous succombons aussi.

SALISBURY.

Ce bâtard, ce diable de Fauconbridge, en dépit de tout, tient à lui seul la victoire en balance.

PEMBROKE.

On dit que le roi Jean, dangereusement malade, a quitté le champ de bataille.

Arrive MELUN *blessé, porté par des soldats.*

MELUN.

Conduisez-moi vers ces Anglais rebelles.

SALISBURY.

Quand nous étions heureux, on nous appelait d'un autre nom.

PEMBROKE.

C'est le comte de Melun.

SALISBURY.

Blessé à mort.

MELUN.

Fuyez, nobles Anglais; vous êtes vendus; que votre aveugle rébellion ouvre les yeux, et rappelez dans votre cœur la fidélité que vous en avez exilée; allez retrouver le roi Jean, et embrassez ses genoux: car si aujourd'hui les Français sont vainqueurs, le dauphin, pour vous récompenser, se propose de vous faire trancher la tête. Il en a fait le serment avec moi et beaucoup d'autres, sur l'autel de Bury-Saint-Edmond, sur ce même autel où nous vous avons juré amitié et affection éternelle.

SALISBURY.

Est-il possible? cela est-il bien vrai?

MELUN.

N'ai-je pas la mort hideuse devant mes yeux, n'ayant plus qu'un reste de vie qui s'écoule avec mon sang, comme ces figures de cire qui, présentées au feu, se fondent et perdent leur forme? Quel intérêt pourrait m'engager à vous tromper, maintenant que tous les mensonges du monde ne sauraient plus m'être d'aucune utilité? Pour quel motif mentirais-je, puisqu'il est vrai que je dois mourir ici, et que je ne puis vivre désormais que par la vérité. Je vous le répète, si Louis remporte la victoire, à moins qu'il ne se parjure, vos yeux ne verront pas luire une nouvelle aurore. Cette nuit même, dont les sombres et contagieuses vapeurs commencent à rembrunir le front du soleil affaibli et fatigué de sa course, — cette nuit verra le terme de votre existence; et si Louis secondé par vous est vainqueur, sa perfidie vous fera payer de votre vie le prix de votre trahison. Recommandez-moi au souvenir d'un nommé Hubert qui est auprès de votre roi; mon affection pour lui, et la mémoire de mon aïeul, qui était Anglais, ont éveillé mes remords, et m'ont engagé à vous faire cette révélation. Pour toute récompense, veuillez m'emporter loin du tumulte et du bruit du champ de bataille, dans un lieu où mes dernières pensées puissent se recueillir, où la contemplation et les pieux désirs puissent présider à la séparation de mon corps et de mon âme.

SALISBURY.

Nous te croyons, — et, sur mon ame, je bénis le ciel de cette occasion qui s'offre à nous de revenir de notre coupable erreur: comme le torrent qui s'affaisse et se retire, abandonnant notre cours irrégulier et funeste, nous allons rentrer dans les limites que nous avions franchies, et couler d'un flot paisible et soumis vers notre Océan, vers le roi Jean, notre auguste maître. — Mon bras va t'aider à quitter ce lieu; car je lis dans tes yeux la cruelle agonie de la mort. — Partons, mes amis; prenons une direction nouvelle; heureux change-

m ut qui a pour but de faire triomoher le bon droit.

Ils s'éloignent et emmènent Melun.

SCENE V.

Même pays. — Le camp français.

Arrivent LOUIS *et* SA SUITE.

LOUIS.

On eût dit que le soleil ne se couchait qu'à regret; prolongeant sa préseoce, il faisait rougir le ciel d'Occident alors que les Anglais, cedant peu à peu le terrain, se retiraieut lentement. Oh! nous avons dignement terminé la journée, lorsque, après ce combat sanglant, nous leur avons envoyé pour adieux une dernière décharge de nos arquebuses, et que maîtres, ou peu s'en faut, du champ de bataille, nous avons, les derniers, replié nos étendards déchirés.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Où est le prince, le dauphin?

LOUIS.

Le voici. — Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Le comte de Melun est tué; les seigneurs anglais, à son instigation, nous ont quittés; et les renforts que vous attendiez depuis si long-temps, ont fait naufrage et ont été submergés sur les sables de Godwin.

LOUIS.

Ah! fatales nouvelles! Messager de malheur! je ne m'attendais pas à éprouver ce soir la tristesse que ces événemens me donnent. — Quel est celui qui a dit que le roi Jean a pris la fuite une heure ou deux avant que la nuit vint séparer les combattans harassés?

LE MESSAGER.

Quiconque l'a dit, a dit vrai, monseigneur.

LOUIS.

Bien; veillons et faisons bonne garde cette nuit; le jour ne sera pas sitôt levé que moi, pour combattre demain, et tenter de nouveau les hasards.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Un terrain découvert, dans le voisinage de l'abbaye de Swinstead. — Il fait nuit.

Arrivent d'un côté LE BATARD; *de l'autre* HUBERT

HUBERT.

Qui est là? Parle! parle vite, ou je tire sur toi.

LE BATARD.

Ami. — Qui es-tu?

HUBERT.

Du parti de l'Angleterre.

LE BATARD.

Où vas-tu?

HUBERT.

Qu'est-ce que cela te fait? N'ai-je pas le droit de te demander compte de tes affaires, comme tu m'interroges sur les miennes?

LE BATARD.

C'est Hubert, je pense.

HUBERT.

Tu ne te trompes pas. Puisque tu reconnais si bien ma voix, je crois pouvoir, à tout hasard, te prendre pour un de mes amis. Qui es-tu?

LE BATARD.

Tout ce qu'il te plaira; si cela te fait plaisir, tu peux me faire l'amitié de me croire descendu, d'un certain côté, de la race des Plantagenets.

HUBERT.

Ingrate mémoire! les ténèbres de la nuit et toi, vous me faites rougir de honte. — Brave guerrier, pardonnez-moi si mon oreille n'a pas reconnu du premier mot votre voix qui m'est familière.

LE BATARD.

Allons, allons, sans complimens, quelles nouvelles?

HUBERT.

Vous me voyez errant dans la nuit obscure, dans l'espoir de vous rencontrer.

LE BATARD.

Soyez bref; quelles nouvelles?

HUBERT.

Hélas! seigneur, des nouvelles appropriées à la nuit, sombres comme elle, inspirant l'effroi, désolantes, horribles.

LE BATARD.

Découvre-moi la plaie toute entière: je ne suis point une femme; je ne m'évanouirai pas.

HUBERT.

Le roi, je le crains, a été empoisonné par un moine. Je l'ai laissé ayant presque perdu l'usage de la parole, et je suis accouru pour vous instruire de ce malheur, afin que vous puissiez vous prémunir contre les occurrences d'une manière

plus efficace que si vous n'aviez appris que plus tard cette nouvelle.

LE BATARD.

Comment a-t-il pris ce poison? qui l'a goûté avant lui?

HUBERT.

Je vous l'ai dit, un moine, un scélérat déterminé dont les intestins ont immédiatement ressenti les effets violens du poison. Le roi vit encore, et peut-être y a-t-il quelque espoir de le sauver.

LE BATARD.

Qui as-tu laissé auprès de sa majesté pour lui donner des soins?

HUBERT.

Eh quoi! ignorez-vous la nouvelle? Tous les lords sont de retour; ils ont amené avec eux le prince Henri; à sa prière, le roi leur a pardonné, et en ce moment ils sont tous auprès de sa majesté.

LE BATARD.

Ciel puissant, détourne ta colère, et ne nous accable pas au-delà de nos forces! — Je te dirai, Hubert, qu'en traversant ces plaines, mes troupes ont été surprises par le flux, et que les marais du Lincoln en ont dévoré plus de la moitié. Ce n'est qu'à grand' peine que, grâce à la vigueur de mon cheval, j'ai pu échapper. Prenons les devans; conduis-moi vers le roi; je crains bien qu'il ne soit mort avant que j'arrive.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Les jardins de l'abbaye de Swinstead.

Arrivent LE PRINCE HENRI, SALISBURY *et* BIGOT.

HENRI.

Il est trop tard; toute la masse du sang est atteinte, et si l'on juge par l'incohérence de ses discours de l'état de son cerveau, cette fragile demeure de l'ame, au dire de quelques-uns, tout annonce la fin prochaine de sa vie mortelle.

Arrive PEMBROKE

PEMBROKE.

Le roi parle encore; il croit que l'air extérieur calmerait les feux brûlans du fatal poison qui le dévore.

HENRI.

Qu'on le fasse porter ici dans le jardin.

BIGOT *s'éloigne.*

HENRI *continuant.*

A-t-il encore le délire?

PEMBROKE.

Il est plus calme que lorsque vous l'avez quitté; tout-à-l'heure encore il chantait.

HENRI.

O symptômes trompeurs! les maux portés à l'extrême finissent par n'être plus sentis. La mort, après avoir agi sur les parties extérieures, les laisse insensibles; et son siége est maintenant dans l'intelligence, qu'elle tourmente et torture par une multitude de fantaisies bizarres qui, se pressant en foule dans ce dernier refuge, s'y perdent et s'y égarent. Il est étrange qu'on chante aux approches de la mort. — Je suis le fils de ce cygne royal, dont la voix faible et plaintive chante son hymne de mort, et, dans une mourante harmonie, berce le corps et l'ame prêts àdormir de l'éternel sommeil.

SALISBURY.

Prenez courage, prince; car vous êtes destiné à mettre l'ordre dans le chaos que va vous léguer votre père.

Revient BIGOT, *avec* LE ROI JEAN *qu'on porte dans un fauteuil.*

LE ROI JEAN.

Ah! maintenant mon ame a de l'espace! les fenêtres et les portes ne lui suffisaient pas. Tous les feux de la canicule sont dans mon sein; tous mes viscéres consumés tombent en cendres. Je suis comme une figure dessinée à la plume sur un parchemin; je me crispe et me raccornis à la chaleur de ce brasier.

HENRI.

Comment se trouve votre majesté?

LE ROI JEAN.

Fort mal! — empoisonné, mort, condamné, perdu; — et nul de vous n'ordonnera à l'hiver de rafraichir ma gorge de ses doigts glacés, ne détournera le cours des fleuves de mon royaume, pour faire couler leurs flots à travers mon sein embrasé; nul ne demandera au nord d'ordonner à ses vents d'effleurer de leur souffle mes lévres desséchées et de me soulager de leur froidure. — Je ne vous demande pas grand' chose; je ne vous demande que de la fraicheur; et ce peu, vous êtes assez avares, assez ingrats pour me le refuser.

HENRI.

Oh! s'il y avait dans mes larmes une vertu qui pût vous soulager!

LE ROI JEAN.

Le sel qu'elles contiennent est chaud. — L'enfer est dans mon sein; là le poison, établi comme un démon impitoyable, tyrannise mon sang irrévocablement condamné.

Arrive LE BATARD.

LE BATARD.

Oh! j'arrive tout haletant de la rapidité de ma course et de l'impatience que j'avais de voir votre majesté.

LE ROI JEAN.

O mon cousin, tu viens à propos pour me fermer les yeux. Le câble de mon cœur est rompu et brûlé, et les voiles avec lesquelles voguait la nef de ma vie sont réduites à un fil, à un cheveu ; mon cœur ne tient plus qu'à une fibre fragile qui va se rompre dès que j'aurai entendu ton rapport ; et alors, tout ce que tu vois ne sera plus qu'un insensible argile, qu'un simulacre vain de la royauté disparue.

LE BATARD.

Le dauphin se prépare à marcher vers ces lieux, où Dieu sait comment nous lui résisterons; car, ayant voulu effectuer une retraite nécessaire, j'ai, dans l'espace d'une nuit, perdu la plus grande partie de mes troupes, englouties par une inondation inattendue.

Le Roi meurt.

SALISBURY.

Vous débitez ces nouvelles mortelles à l'oreille d'un mort! —Mon prince! mon souverain! — Roi tout-à-l'heure, — qu'est-il maintenant?

HENRI.

Arrivé, comme lui, au bout de ma carrière, voilà donc quel en sera le terme! Quelle sûreté, quelle espérance, quelle stabilité fonder sur cette vie, quand ce qui tout-à-l'heure était un roi, n'est maintenant qu'un peu d'argile?

LE BATARD.

Et tu nous as quittés! Je ne reste après toi que pour te venger; puis mon ame ira te servir au ciel, comme elle t'a servi sur la terre. — (*Se retournont vers les seigneurs anglais.*) Astres, qui maintenant êtes rentrés dans votre orbite, suivez-moi, et venez m'aider à repousser du sein de notre mourante patrie la ruine et un déshonneur éternel. Allons à l'ennemi, si nous ne voulons qu'il vienne à nous. Le dauphin, la rage dans le cœur, est à nos portes.

SALISBURY.

Il paraît que vous êtes moins bien instruit que nous : il y a une demi-heure à peine que le cardinal Pandolphe, qui en ce moment se repose dans l'abbaye, nous a apporté, de la part du dauphin, des propositions que nous pouvons accepter avec honneur et avantage, et qui mettent immédiatement fin à la guerre.

LE BATARD.

Ses propositions seront d'autant plus avantageuses qu'il nous trouvera mieux préparés à nous defendre.

SALISBURY.

Déjà les choses sont en quelque sorte arrangées: le dauphin a envoyé vers la côte une grande partie de ses bagages, et a remis sa cause à l'arbitrage du cardinal. Si vous le jugez convenable, vous, moi et quelques autres, nous partirons avec lui cet après-midi, pour amener cette affaire à une heureuse issue.

LE BATARD.

J'y consens. — (*Au prince Henri.*) Vous, noble prince, avec tous les grands dont la présence ne nous sera pas indispensable, vous resterez pour rendre à votre père les honneurs funèbres.

HENRI.

C'est à Worcester que son corps devra être enterré *; il l'a ordonné ainsi.

LE BATARD.

Son vœu sera rempli. Et vous, cher prince, puissiez-vous porter avec bonheur le sceptre héréditaire et glorieux de ce royaume! Je vous offre à genoux, et en sujet soumis, mes fideles services et une obéissance qui ne se démentira jamais.

SALISBURY.

Nous vous offrons également l'hommage de notre inaltérable dévouement.

HENRI.

Mon ame est vivement émue, et je voudrais vous remercier, mais je ne puis vous répondre que par mes larmes.

LE BATARD.

Ne donnons à la douleur que le temps strictement nécessaire ; elle a reçu d'avance notre tribut. — Jamais il n'est arrivé à l'Angleterre, et il ne lui arrivera jamais, de fléchir le genou devant un orgueilleux vainqueur qu'après avoir aidé elle-même à s'infliger des blessures. Maintenant que ses lords sont revenus à elle, dût le monde entier s'armer contre nous, nous lui ferons face. Nous n'avons rien à redouter, tant que l'Angleterre restera fidèle à elle-même.

Ils s'éloignent.

* Un cercueil de pierre, renfermant le corps du roi Jean, a été découvert dans l'église cathédrale de Worcester, le 17 juillet 1797. (*Note du traducteur.*)

FIN DU ROI JEAN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE I.

RICHARD II,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

LE ROI RICHARD II.
EDMOND DE LANGLEY, duc d'York, oncle du roi.
JEAN DE GAND, duc de Lancastre, oncle du roi.
HENRI, *surnommé* BOLINGBROKE, duc d'Hereford, fils de Jean de Gand, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV.
LE DUC D'AUMALE, fils du duc d'York.
MOWBRAY, duc de Norfolk.
LE DUC DE SURREY.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE BERKLEY.
BUSHY, BAGOT, GREEN, favoris du roi Richard.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND
HENRI PERCY, son fils.

PERSONNAGES.

LORD ROSS.
LORD WILLOUGHBY.
LORD FITZWATER
L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.
L'ABBÉ DE WESTMINSTER.
LE LORD MARÉCHAL *et* UN AUTRE LORD.
SIR PIERCE D'EXTON.
SIR STEPHEN SCROOP.
LE CAPITAINE d'une troupe de Gallois.
LA REINE, épouse du roi Richard.
LA DUCHESSE DE GLOSTER.
LA DUCHESSE D'YORK.
DAMES DE LA SUITE DE LA REINE, LORDS, HÉRAUTS D'ARMES, OFFICIERS, SOLDATS, UN JARDINIER, DEUX GARÇONS JARDINIERS, UN GEÔLIER, UN MESSAGER, UN GROOM *et* AUTRES DOMESTIQUES.

La scène se passe successivement dans plusieurs parties de l'Angleterre et du pays de Galles.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI RICHARD *et* SA SUITE; JEAN DE GAND, *et* PLUSIEURS AUTRES SEIGNEURS.

RICHARD.

Jean de Gand, noble vieillard, vénérable Lancastre, as-tu, conformément à l'engagement solennel que tu en as pris, amené ici ton fils altier, Henri Hereford, pour soutenir l'accusation éclatante qu'il a récemment portée contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk, et que je n'ai pas eu le loisir d'entendre?

DE GAND.

Je l'ai amené, sire.

RICHARD.

Un mot encore. T'es-tu appliqué à découvrir si cette accusation provient de quelque ressentiment antérieur, ou si elle est fondée sur des motifs qu'un loyal sujet peut avouer, sur des preuves irrécusables de trahison dans la conduite de Mowbray?

DE GAND.

Autant que j'ai pu le sonder sur cet objet, son accusation est fondée non sur des motifs d'inimitié personnelle, mais sur quelque complot dangereux tramé par Mowbray contre votre majesté.

RICHARD.

Qu'on les fasse comparaître en notre présence; nous voulons entendre l'accusateur et l'accusé parler librement et face à face.

Quelques Officiers *sortent.*

RICHARD, *continuant.*

Ils sont tous deux hautains, pleins de colère; dans leur emportement, ils sont sourds comme la mer, violens comme le feu.

Rentrent les Officiers, *suivis de* BOLINGBROKE *et de* NORFOLK.

BOLINGBROKE.

Que de nombreuses années, d'heureux jours, soient le partage de mon gracieux souverain, de mon roi bien aimé!

NORFOLK.

Que le bonheur de chaque jour surpasse encore celui de la veille, jusqu'à ce que le ciel, enviant à la terre sa félicité, ajoute à votre couronne un titre immortel!

RICHARD.

Nous vous remercions tous deux; cependant il en est un parmi vous qui n'est qu'un flatteur; cela ressort du motif même qui vous amène devant moi, une accusation réciproque de haute trahison. — Cousin d'Hereford, que reproches-tu au duc de Norfolk, Thomas Mowbray?

BOLINGBROKE.

Je dirai d'abord, et je prends le ciel à témoin de ma sincérité, que le motif qui m'anime en venant soutenir mon accusation devant la majesté royale, ce n'est point le ressentiment d'une haine illégitime, mais le dévouement d'un sujet fidèle, empressé d'assurer le salut de son roi — Maintenant, Thomas Mowbray, c'est à toi que je m'adresse, et fais attention à mes paroles: car ce que ma bouche va dire, mon corps le maintiendra sur terre, ou mon ame en répondra dans les cieux. Tu es un traître et un mécréant, d'autant plus exécrable que ta naissance est plus haute; car plus le ciel est pur et serein, plus hideux semblent les nuages qui le traversent. Derechef, et pour aggraver encore ton ignominie, je te jette à la face le nom d'infâme traître, et avec la permission de mon souverain, je demande de ne point quitter ce lieu, que mon épée, tirée dans la plus juste des causes, n'ait prouvé ce que ma bouche affirme.

NORFOLK.

Que la modération de mes paroles n'accuse pas mon courage; ce n'est pas ici un combat de femmes; les aigres clameurs de deux langues animées ne sauraient entre nous terminer cette querelle: il bout dans les veines le sang qu'en cette occasion la mort doit refroidir. Toutefois, je ne saurais me vanter d'une patience telle qu'il me soit possible de garder le silence et de ne rien répondre. Il ne faut pas moins que l'auguste présence de votre majesté pour retenir ma parole, qui, sans cela, ne s'arrêterait qu'après avoir doublement rejeté à la face de ce traître le reproche de trahison. Mettons un instant de côté le sang royal dont il sort; oublions qu'il est le parent de votre majesté; et je le défie, et je lui crache au visage, et je l'appelle un lâche calomniateur et un scélérat, ce que je suis prêt à soutenir, lui donnant tous les avantages qu'on voudra; dussé-je pour le combattre en champ clos être obligé de gravir à pied les flancs glacés des Alpes, ou toute autre région inhabitable, où jamais nul Anglais n'imprima la trace de ses pas. En attendant, et je mets ma loyauté sous l'abri de cette déclaration, — par toutes mes espérances, je l'affirme, il en a menti effrontément.

BOLINGBROKE.

Pâle et tremblant poltron, je te jette mon gage; j'abjure la parenté d'un roi, et j'écarte ma royale naissance, dont ta peur, et non ton respect, se fait un prétexte. Si la terreur d'un cœur coupable te laisse la force de relever mon gant, baisse-toi. J'en jure par ce gage et par tous les insignes de la chevalerie, je te ferai raison de ce que j'ai dit, et de tout ce que tu pourras inventer de plus outrageant.

NORFOLK.

Je le relève, et je jure par le glaive qui m'arma chevalier que je suis prêt à te faire raison par tous moyens loyaux et que la chevalerie peut avouer; et quand je serai monté à cheval, puissé-je n'en pas descendre vivant si je suis un traître, ou si je combats dans une injuste cause!

RICHARD.

De quoi notre cousin accuse-t-il Mowbray? Ce doit être un grief bien grave que celui qui pourra nous inspirer sur son compte une seule pensée défavorable.

BOLINGBROKE.

Je dis, et ma vie répondra de ce que j'avance, je dis que Mowbray a reçu huit mille *nobles* * qui lui avaient été confiés pour la paie des soldats de votre majesté, et qu'il a employés en dépenses illicites, comme un insigne traître et un odieux scélérat; je soutiens en outre, et je le prouverai les armes à la main, soit ici, soit ailleurs, fût-ce au plus lointain rivage qu'ait jamais parcouru le regard d'un Anglais, — que toutes les trahisons qui depuis dix-huit ans ont été complotées et tramées

* Monnaie d'or de l'époque. (*Note du traducteur.*)

dans ce pays, ont eu pour promoteur principal le perfide Mowbray. Je m'engage en outre à prouver, aux dépens de sa criminelle vie, que c'est lui qui a tramé la mort du duc de Gloster; qui a suscité contre lui des adversaires trop crédules, et qui, conséquemment, non moins lâche que perfide, a fait partir son ame innocente à travers des flots de sang. Ce sang, comme celui d'Abel, crie vengeance du sein des muettes cavernes de la terre; il me demande justice et un châtiment rigoureux; j'en jure par ma naissance glorieuse, ce bras le vengera, ou j'y perdrai la vie.

RICHARD.

A quelle hauteur sa résolution s'élève. — Thomas de Norfolk, que réponds-tu à cela?

NORFOLK.

Oh! que mon souverain détourne la tête, qu'il ordonne à ses oreilles de ne point entendre, jusqu'à ce que j'aie dit à cet homme qui déshonore son sang, combien Dieu et les hommes abhorrent un si infâme calomniateur.

RICHARD.

Mowbray, nos yeux sont impartiaux; il n'est que le fils du frère de mon père; mais fût-il mon propre frère, fût-il même l'héritier de ma couronne, j'en jure par la majesté de mon sceptre, une affinité si proche avec notre sang sacré ne lui donnerait aucun privilége, et ne ferait point fléchir l'inébranlable fermeté de mon ame intègre. Il est notre sujet, Mowbray, comme tu l'es toi-même; je te permets de parler librement et sans crainte.

NORFOLK.

Cela étant, Bolingbroke, tu mens par la gorge, et à travers cette gorge parjure je refoule ton mensonge jusqu'à ton cœur. De la somme que j'avais reçue pour Calais, les trois quarts ont été employés par moi à la paie des soldats de sa majesté; quant au dernier quart, je l'ai gardé, ainsi qu'il avait été convenu, pour l'acquit de ce qui m'était dû encore par mon souverain, par suite des sommes considérables avancées par moi dans le dernier voyage que je fis en France pour aller y chercher la reine. Commence donc par avaler ce démenti. — Pour ce qui est de la mort de Gloster, — je ne l'ai pas tué; mais j'avoue à ma honte qu'en cette circonstance je n'ai pas fait mon devoir. — (*Se tournant vers De Gand.*) Quant à vous, noble duc de Lancastre, vous l'honorable père de mon ennemi, il m'est arrivé une fois de dresser des embûches contre vos jours, crime dont mon ame éprouve un sincère remords; mais je m'en suis confessé avant de recevoir le sacrement, la dernière fois que j'ai communié; je vous en ai ponctuellement demandé le pardon, et j'espère l'avoir obtenu. Quant aux autres accusations articulées contre moi, elles prennent leur source dans la haine d'un scélérat, d'un mécréant, d'un traître qui déshonore sa naissance. C'est ce que je suis prêt à soutenir hardiment; et à mon tour, je jette mon gage aux pieds de ce traître présomptueux; je me fais fort de prouver, aux dépens de son sang le plus pur, que je suis un loyal gentilhomme: il me tarde de le faire, et je supplie instamment votre majesté d'assigner le jour du combat.

RICHARD.

Gentilshommes que la fureur transporte, suivez mon conseil; purgeons cette colère sans tirer du sang. Quoique nous ne soyons pas médecins, c'est là notre ordonnance. La haine fait une incision trop profonde. Oubliez, pardonnez, terminez ensemble, et réconciliez-vous; les médecins disent que la saignée n'est pas bonne dans cette saison. — (*A De Gand.*) Mon cher oncle, que cette querelle finisse où elle a commencé. Nous apaiserons le duc de Norfolk; vous, calmez votre fils.

DE GAND.

Le rôle de conciliateur convient à mon âge. — Mon fils, rends le gage du duc de Norfolk.

RICHARD.

Et toi, Norfolk, rends-lui le sien.

DE GAND.

Eh bien, Henri! eh bien! l'obéissance te le commande. Je ne devrais pas ordonner deux fois.

RICHARD.

Norfolk, rejette-lui son gage; je le veux; point de réplique.

NORFOLK.

Je me jette moi-même à vos pieds, ô mon redouté souverain; je puis vous abandonner ma vie, mais non mon honneur; la première vous appartient, ma soumission vous la livre; mais ma réputation, qui en dépit de la mort planera encore sur ma tombe, je ne puis vous la laisser avilir. Ici, je suis déshonoré, accusé, insulté, percé au cœur par le glaive envenimé de la calomnie. C'est une blessure qu'aucun baume ne saurait guérir, si ce n'est le sang le plus pur de celui qui a exhalé le poison.

RICHARD.

Je maîtriserai cette fureur; rends-moi son gage. — Les lions domptent les léopards *.

NORFOLK.

Oui; mais ils n'effacent pas leurs taches; prenez ma honte, et je vous abandonne ce gage. Mon bien aimé souverain, notre trésor le plus pur, dans cette vie mortelle, c'est une réputation intacte; ôtez cela, et les hommes ne sont plus qu'un simulacre doré, qu'une argile peinte. Un cœur courageux dans une poitrine loyale est un joyau dans un coffre à dix serrures. Mon honneur et ma vie ne font qu'un; ils sont inséparables; m'ôter l'honneur, c'est m'ôter la vie. Permettez donc, sire, que je défende mon honneur : c'est en lui que je vis; pour lui je veux mourir

RICHARD, *à Bolingbroke.*

Mon cousin, rends-lui son gage; donne l'exemple.

BOLINGBROKE.

Dieu préserve mon ame d'une telle infamie! Veut-on que je m'humilie en présence de mon père? ou qu'avec le visage pâle d'un suppliant, je

* Les Norfolk avaient un léopard dans leurs armes. (*Note du traducteur.*)

déshonore ma naissance devant cet audacieux scélérat? Avant que par une semblable faiblesse ma langue ne porte à mon honneur une mortelle blessure, et n'articule les termes d'un lâche compromis, mes dents trancheront le servile organe d'une rétractation ignominieuse, et le rejetteront tout saignant à cette face où siége la honte, à la face de Mowbray.

De Gand *sort.*

RICHARD.

Nous ne sommes pas faits pour prier, mais pour commander. Puisque nous ne pouvons réussir à vous réconcilier, préparez-vous, ou vos têtes m'en répondront, à vous trouver à Coventry le jour de la Saint-Lambert. Là, vos glaives et vos lances videront la querelle de votre haine obstinée. Puisque nos tentatives de pacification sont inutiles, nous verrons la justice proclamer la loyauté du vainqueur. — Lord maréchal, ordonnez à notre officier aux armes de se tenir prêt à ordonner ce combat.

Ils sortent.

SCENE II.

Même ville. — Un appartement dans le palais du duc de Lancastre.

Entrent DE GAND, *et* LA DUCHESSE DE GLOSTER.

DE GAND.

Hélas! une portion du sang de Gloster coule dans mes veines; la voix de ce sang, plus puissante que vos clameurs, me crie de poursuivre ses bourreaux. Mais puisque le châtiment réside entre les mains de celui qui a permis le crime que nous ne pouvons réparer, laissons au ciel le soin de venger notre injure. Quand il verra luire sur la terre le moment propice, il lancera sur la tête des coupables la foudre de ses vengeances.

LA DUCHESSE.

Est-ce là tout ce que l'amitié fraternelle vous inspire d'ardeur? La flamme des affections est-elle éteinte dans votre vieux sang? Les sept fils d'Édouard, et vous êtes l'un des sept, étaient sept vases remplis de son sang sacré, sept belles tiges sorties de la même racine. La marche du Temps a fait évaporer le liquide dans quelques-uns de ces vases; quelques-unes de ces branches ont été tranchées par la destinée. Mais Thomas, mon époux bien aimé, ma vie, vase rempli du sang sacré d'Édouard, florissant rameau issu du tronc royal, ce vase a été brisé par la main de la haine, et toute la précieuse liqueur a été répandue; ce rameau a été coupé par la hache sanglante du meurtre, et toutes ses feuilles verdoyantes se sont flétries! Ah! De Gand, son sang était le vôtre; les flancs qui vous ont porté l'avaient porté lui-même; et bien que vous viviez et respiriez encore, cependant vous êtes tué en lui: vous consentez en quelque sorte à la mort de votre père, en laissant sans vengeance la mort d'un frère, sa vivante image. Ne nommez pas cela patience, De Gand, c'est désespoir; en laissant ainsi égorger votre frère, vous avez frayé au couteau des assassins le chemin de votre propre cœur; ce que dans le vulgaire nous nommons patience, c'est couardise et bassesse dans les grands. Que vous dirai-je enfin? Dans l'intérêt de votre propre sûreté, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de venger la mort de Gloster.

DE GAND.

Le ciel est seul compétent dans cette cause; car c'est à son représentant sur la terre, à l'oint du Seigneur, que doit être attribuée la mort de Gloster. Si cette mort fut un crime, que le ciel en tire vengeance; je ne lèverai jamais un bras irrité contre son ministre.

LA DUCHESSE.

A qui donc, hélas! dois-je me plaindre?

DE GAND.

Au ciel, l'appu et le défenseur de la veuve.

LA DUCHESSE.

Eh bien, je le ferai. Adieu, vieillard; vous allez à Coventry voir combattre notre cousin Hereford et le farouche Mowbray. Oh! puisse peser sur la lance d'Hereford le sang de mon époux, afin qu'elle entre plus avant dans la poitrine du sanguinaire Mowbray! ou si le malheur veut qu'Hereford manque la première passe, que les crimes de Mowbray chargent d'un tel poids sa poitrine, que son coursier écumant s'abatte, et jetant son cavalier dans l'arène, livre ce lâche mécréant au glaive d'Hereford! Adieu, De Gand; celle qui fut l'épouse de votre frère devra mourir avec sa douleur.

DE GAND.

Adieu, ma sœur; il faut que je me rende à Coventry. Je vous souhaite tout le bonheur que je désire pour moi-même.

LA DUCHESSE.

Un mot encore: Là où tombe la douleur, elle rebondit, non qu'elle soit creuse et vide, mais en raison de son poids. Je prends congé de vous avant de vous avoir rien dit; car la douleur ne finit pas lorsqu'on la croit terminée. Rappelez-moi au souvenir de mon frère Edmond York; oui, voilà tout. — Non, ne me quittez point encore; quoique ce soit tout, restez encore un moment; peut-être d'autres choses me reviendront-elles à la pensée. Dites-lui, — quoi? de venir me voir sans délai à Plashy. Hélas! et que verra en ce lieu le vieux York, sinon des appartemens vides, des murailles dégarnies, des chambres désertes, des dalles que ne foule aucun pied humain? Quelle autre voix l'accueillera que celle de mes gémissemens? Rappelez-moi donc à son souvenir. Qu'il ne vienne pas à Plashy pour y chercher la douleur qui se trouve partout. Je pars inconsolable; je vais mou-

rir; mes yeux en pleurs vous disent un dernier adieu.

Ils sortent.

SCENE III.

Le champ clos de Gosford, près Coventry. La lice est préparée; un trône est dressé. Les hérauts d'armes et autres officiers sont présens.

Arrivent LE LORD MARÉCHAL *et* AUMALE.

LE LORD MARÉCHAL.

Lord Aumale, Henri Hereford est-il armé?

AUMALE.

Oui, de pied en cap, et il brûle d'entrer dans la lice.

LE LORD MARÉCHAL.

Le duc de Norfolk, plein d'allégresse et d'audace, n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

AUMALE.

Ainsi les champions sont prêts, et l'on n'attend plus que l'arrivée de sa majesté.

Bruit de fanfares. Arrivent LE ROI RICHARD, *qui prend place sur son trône, puis* DE GAND *et* PLUSIEURS AUTRES SEIGNEURS *faisant fonction de juges du camp; ils occupent les siéges disposés à la droite et à la gauche du roi. Une trompette sonne; une autre lui répond de l'extérieur. On voit alors s'avancer le* DUC DE NORFOLK *armé de toutes pièces, précédé d'un héraut d'armes.*

RICHARD.

Maréchal, demandez à ce champion son nom et le sujet qui l'amène couvert de ses armes; et suivant les règles établies, administrez-lui le serment relatif à la justice de sa cause.

LE LORD MARECHAL.

Au nom de Dieu et du roi, dis-nous qui tu es et pourquoi tu viens sous cette armure de chevalier, quel adversaire tu viens combattre, et quelle est la nature de ta querelle. Dis la vérité, sur ta foi de chevalier et en vertu de ton serment, et qu'ainsi le ciel et ta valeur te soient en aide.

NORFOLK.

Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Je viens ici, engagé par mon serment, — Dieu préserve un chevalier de le violer jamais! — pour défendre ma loyauté et mon honneur aux yeux de Dieu, de mon roi et de ma postérité, contre le duc d'Hereford qui me défie; et, par la grâce de Dieu et le secours de ce bras, je viens me défendre et lui prouver qu'il est traître à mon Dieu, à mon roi et à moi; et comme ma cause est juste, que le ciel me soit en aide!

Il s'assied.

Une trompette sonne. Arrive BOLINGBROKE, *armé de pied en cap, précédé d'un héraut d'armes.*

RICHARD.

Maréchal, demandez à ce chevalier armé qui il est, et pourquoi il vient ici dans cet accoutrement belliqueux; et conformément à nos lois, faites-lui prêter serment sur la justice de sa cause.

LE LORD MARÉCHAL.

Quel est ton nom, et pourquoi parais-tu ici, devant le roi Richard, dans la lice royale? contre qui viens-tu combattre, et quel est l'objet de ta querelle? Parle en loyal chevalier, et qu'ainsi Dieu te soit en aide!

BOLINGBROKE.

Je suis Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby. Je viens dans cette lice, les armes à la main, dans le but de prouver, avec l'aide de Dieu et de ma valeur personnelle, à Thomas Mowbray, duc de Norfolk, qu'il est un scélérat dangereux, traître au Dieu du ciel, au roi Richard et à moi; et comme ma cause est juste, que le ciel me soit en aide!

LE LORD MARÉCHAL.

Sous peine de mort, que personne ne soit assez audacieux ou assez téméraire pour toucher les barrières, à l'exception du maréchal et des officiers chargés de présider à ces loyales épreuves.

BOLINGBROKE.

Mylord maréchal, permettez que je baise la main de mon souverain et fléchisse le genou devant sa majesté; car Mowbray et moi, nous ressemblons à deux hommes qui font vœu d'accomplir un long pèlerinage. Prenons donc solennellement congé de nos amis, et faisons-leur affectueusement nos adieux.

LE LORD MARÉCHAL.

L'appelant salue humblement votre majesté; il désire vous baiser la main et prendre congé de vous.

RICHARD.

Nous allons descendre de notre trône et le presser dans nos bras. (*Il descend de son trône, s'avance vers Bolingbroke, et l'embrasse.*) Cousin d'Hereford, que dans ce loyal combat ta fortune réponde à la justice de ta cause. Adieu, mon sang! si tu le répands en ce jour, je pourrai pleurer ta mort, mais je ne la vengerai pas.

BOLINGBROKE.

Qu'aucun œil généreux ne profane une larme pour moi, si la lance de Mowbray est rougie de mon sang. C'est avec la confiance du faucon qui fond sur un oiseau que je vais combattre Mowbray. — (*Au lord maréchal.*) Mylord, je prends congé de vous, — et de vous aussi, mon noble cousin lord Aumale. — Je ne suis pas malade, bien que j'aie affaire à la mort; tout au contraire, je suis jeune, plein de vigueur, et j'ai du plaisir à vivre. — Comme dans nos festins anglais, je garde ce qu'il y a de meilleur pour la bonne bouche. — (*A De Gand.*) O vous, le terrestre auteur de mon

être, l'énergie de votre jeunesse revivant en moi, double ma vigueur et me donne la force d'atteindre à la palme suspendue au-dessus de ma tête. Que vos prières rendent mon armure impénétrable! que vos bénédictions aiguisent la pointe de ma lance, afin qu'elle entre dans la cotte de mailles de Mowbray comme dans de la cire, et que le nom de Jean de Gand puise un nouveau lustre dans la conduite courageuse de son fils.

DE GAND.

Que le ciel fasse triompher la justice de ta cause! Dans l'attaque sois prompt comme l'éclair, et que tes coups redoublés tombent comme la foudre sur ton redoutable ennemi! que ta jeune vigueur s'anime! sois vaillant et vis!

BOLINGBROKE.

Que mon innocence et saint Georges me soient en aide!

Il s'assied.

NORFOLK, *se levant.*

Quel que soit le destin que me réservent le ciel et la fortune, aujourd'hui va vivre ou mourir, fidèle au trône de Richard, un loyal, juste et intègre gentilhomme. Jamais captif ne mit plus d'empressement à briser sa chaîne, et n'accueillit avec plus de joie son affranchissement, sa liberté d'or, que mon ame ne ressent d'allégresse de ce combat fortuné contre mon adversaire. — Mon puissant souverain, et vous, mes égaux et mes pairs, recevez de ma bouche le vœu que je forme pour votre bonheur. Je vais au combat aussi content, aussi joyeux que si j'allais à une fête. La loyauté a le cœur tranquille.

RICHARD.

Adieu, mylord. Je lis avec certitude dans tes regards la vertu et la valeur. — Maréchal, ordonnez que le combat commence.

Le roi et les seigneurs reprennent leurs siéges.

LE LORD MARÉCHAL.

Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, reçois ta lance, et Dieu défende le bon droit!

BOLINGBROKE, *se levant.*

Plein d'espérance et ferme comme une tour, je m'écrie : Ainsi soit-il!

LE LORD MARÉCHAL, *à un officier.*

Allez porter cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

PREMIER HÉRAUT D'ARMES.

Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, se présente ici, au nom de Dieu, de son souverain, et en son propre nom, et s'engage, sous peine d'être estimé imposteur et parjure, à prouver que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, est traître à son Dieu, à son roi et à lui, et il le défie au combat.

DEUXIÈME HÉRAUT D'ARMES.

Thomas Mowbray, duc de Norfolk, se présente ici pour se défendre et prouver, sous peine de passer pour imposteur et parjure, qu'Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, est deloyal à Dieu, à son souverain et à lui. Plein de courage et d'ardeur, il n'attend pour commencer que le signal.

LE LORD MARÉCHAL.

Sonnez, trompettes! Combattans, partez! (*On sonne la charge.*) Attendez; le roi vient de jeter à terre son sceptre.

RICHARD.

Que tous deux ôtent leur casque et déposent leur lance, et qu'ils retournent à leur siége. — (*A De Gand et aux autres seigneurs placés à ses côtés.*) Conférons entre nous, — et que les trompettes sonnent jusqu'au moment où nous ferons connaître à ces ducs ce que nous aurons décidé. (*Longue fanfare. Le roi confère avec les juges du camp, puis il s'adresse aux deux champions.*) Approchez, et écoutez ce que nous venons d'arrêter avec notre conseil. (*Bolingbroke et Norfolk se lèvent de leur siége et s'avancent.*) La terre de notre royaume ne sera pas souillée du sang précieux de ceux qu'elle a vus naître; nos yeux abhorrent le spectacle hideux des fils d'une même patrie s'entr'égorgeant; nous pensons d'ailleurs que les élans ambitieux d'un orgueil sans limite, les mouvemens d'une haine jalouse, vous ont seuls portés à réveiller la paix endormie d'un sommeil paisible, comme l'enfant dans son berceau; nous craignons que le bruit discordant des tambours, la voix aiguë des trompettes retentissantes, ne forcent la douce paix à fuir de nos tranquilles contrées, et nos bras à se baigner dans le sang de nos frères. — C'est pourquoi nous vous bannissons de nos territoires. Toi, cousin Hereford, sous peine de mort, jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos campagnes, tu ne reverras pas notre beau royaume, mais tu fouleras à l'étranger le sentier de l'exil.

BOLINGBROKE.

Que votre volonté soit faite! une chose me console : c'est que le soleil qui vous échauffe ici luira sur ma tête; et les rayons d'or qu'il vous accorde en ces lieux brilleront aussi pour moi et doreront mon exil.

RICHARD.

Norfolk, un arrêt plus rigoureux sera ton partage, et j'éprouve quelque répugnance à le prononcer. Les heures à la marche lente et monotone n'amèneront pas le terme de ton douloureux exil. — Je t'enjoins, sous peine de mort, l'ordre désolant de ne jamais revenir.

NORFOLK.

Cet arrêt est bien dur, ô mon souverain seigneur, et je ne m'attendais pas à le voir sortir de votre bouche. J'ai mérité de votre majesté un tout autre traitement que de me voir ainsi rejeté loin de vous. Le langage que j'ai appris depuis quarante années, mon anglais natal, je dois maintenant l'oublier. Ma langue me sera désormais aussi inutile qu'une viole ou une harpe sans cordes, qu'un instrument mélodieux enfermé dans son étui ou mis en des mains qui ne savent pas le toucher et en tirer l'harmonie. Vous avez dans ma bouche emprisonné ma langue sous le double cadenas

de mes dents et de mes lèvres; et j'aurai pour geôlier, attaché à mes pas, l'ignorance stupide, insensible et stérile. Je suis trop âgé pour m'asseoir dans le giron d'une nourrice, trop vieux pour étudier. Qu'est-ce que l'arrêt prononcé contre moi, sinon une mort muette, l'interdiction à toujours de parler mon langage natal?

RICHARD.

Il ne te sert de rien de te lamenter. Après notre arrêt rendu, il est trop tard pour te plaindre.

NORFOLK.

Eh bien! je vais donc, loin du soleil de ma patrie, habiter les ténèbres d'une nuit éternelle.

RICHARD.

Reviens, et jure, en posant tes mains proscrites sur notre royale épée, jure par l'obéissance que tu dois au ciel, — quant à celle que tu nous devais, tu en es relevé par ton exil*; — jure de tenir le serment que nous allons t'administrer: — Vous promettez tous deux, au nom du ciel et de la vérité, de ne jamais vous réconcilier sur la terre d'exil, de ne jamais vous revoir, de ne jamais correspondre ni de vive voix ni par écrit, de ne jamais apaiser la tempête qu'a soulevée entre vous une haine intestine, de ne jamais vous réunir à dessein pour tramer des complots contre nous, notre couronne, nos sujets et notre royaume.

BOLINGBROKE.

Je le jure.

NORFOLK.

Je jure d'observer ces conditions.

BOLINGBROKE.

Norfolk, quoique mon ennemi, j'ai une demande à te faire. Au moment où je parle, si le roi l'avait permis, l'une de nos deux ames, errante dans les airs, serait bannie de ce frêle sépulcre de chair, comme notre corps est banni de ce pays. Confesse tes trahisons avant de quitter ce royaume. Puisque tu as si loin à aller, n'emporte pas avec toi le pesant fardeau d'une conscience coupable.

NORFOLK.

Non, Bolingbroke; si jamais je fus un traître, que mon nom soit rayé du livre de vie, et moi-même banni des cieux comme je le suis de ce royaume. Mais ce que tu es, le ciel, toi et moi nous le savons; et trop tôt, je le crains, le roi en fera la funeste expérience. — Adieu, sire. — Maintenant, je ne crains pas de perdre ma route. Celui de l'Angleterre excepté, tous les chemins me sont ouverts.

Il s'éloigne.

RICHARD.

Mon oncle, dans le miroir de tes yeux je lis l'affliction de ton cœur. Ton visage contristé a retranché quatre ans du nombre de ses années d'exil. — (*A Bolingbroke.*) Quand les glaces de six hivers seront écoulées, reviens de ton exil, et tu seras bien reçu.

BOLINGBROKE.

Quel long espace de temps renfermé dans une courte parole! Quatre hivers paresseux et quatre printemps folâtres dans un seul mot! ce que c'est que la parole des rois!

DE GAND.

En ce qui me concerne, je remercie mon souverain d'avoir réduit de quatre ans l'exil de mon fils; mais cette faveur ne me profitera guère; car avant que les six années que doit durer son absence aient parcouru leurs lunes et accompli leur cours, l'âge aura éteint dans une nuit éternelle la mourante lueur de ma lampe sans huile; mon reste de bougie sera consumé, et l'aveugle mort ne me permettra pas de revoir mon fils.

RICHARD.

Mais, mon oncle, tu as encore bien des années à vivre.

DE GAND.

Sire, vous ne pouvez pas me faire cadeau d'une seule minute; vous pouvez par les chagrins abréger mes jours et m'enlever mes nuits; mais vous ne sauriez me donner un lendemain*. Vous pouvez accélérer l'œuvre du temps dans les rides de mon visage; mais vous ne sauriez en arrêter une seule dans son cours. Votre parole peut concourir avec lui pour hâter mon trépas; mais une fois mort, votre royaume ne rachèterait pas ma vie.

RICHARD.

Ton fils est banni pour raisons valables que ton suffrage a sanctionnées. Pourquoi donc sembles-tu accuser notre justice?

DE GAND.

Il est des choses qui, agréables au goût, sont difficiles à digérer. Vous m'avez consulté comme juge; mais j'aurais préféré que vous m'eussiez ordonné de raisonner en père. — Oh! si au lieu de mon fils, il eût été question d'un étranger, j'aurais montré plus d'indulgence à excuser sa faute; j'ai voulu éviter le reproche de partialité, et dans cet arrêt, c'est ma propre vie que j'ai condamnée. Hélas! j'espérais que quelqu'un d'entre vous me dirait que j'étais trop sévère de frapper ainsi mon propre fils; mais vous avez laissé ma bouche m'infliger malgré elle, et contre le gré de mon cœur, cette mortelle blessure.

RICHARD.

Cousin, adieu. — Toi, mon oncle, prends congé de lui. Nous le bannissons pour six ans; il faut qu'il parte.

Fanfares. LE ROI *et* SA SUITE *s'éloignent.*

AUMALE.

Adieu, cousin; à défaut de votre présence, que vos lettres nous donnent de vos nouvelles, et nous fassent connaître le lieu de votre résidence.

* Les auteurs qui ont écrit sur le droit des gens ne sont pas d'accord sur la question de savoir si un banni est tenu d'être fidèle au pays qui l'a rejeté de son sein. Ciceron et Clarendon sont pour l'affirmative: Hobbes pour la négative. Il paraît que Shakspeare était de cette dernière opinion. Cette remarque est de Warburton. (*Note du traducteur.*)

* Il n'est malheureusement que trop vrai que la puissance de l'homme, illimitée pour le mal, est bornée pour le bien. (*Note du traducteur.*)

LE LORD MARÉCHAL.

Mylord, je ne vous dis point adieu; je vous accompagnerai jusqu'au lieu de votre embarquement.

DE GAND.

Pourquoi es-tu donc si avare de paroles? N'as-tu rien à répondre aux expressions affectueuses de tes amis?

BOLINGBROKE.

Les paroles me manquent pour vous faire mes adieux, alors que ma bouche devrait en être prodigue, pour vous exprimer toute la douleur dont mon cœur est plein.

DE GAND.

Ce qui t'afflige n'est qu'une absence temporaire.

BOLINGBROKE.

Dans l'absence du bonheur, la douleur est présente.

DE GAND.

Qu'est-ce que six hivers? C'est bientôt passé.

BOLINGBROKE.

Oui, pour l'homme heureux; mais d'une heure le chagrin en fait dix.

DE GAND.

Imagine que c'est un voyage que tu entreprends pour ton plaisir.

BOLINGBROKE.

Cette erreur sera démentie par les gémissemens de mon cœur, qui n'y verra qu'un pélerinage forcé.

DE GAND.

Regarde ce pénible et douloureux pèlerinage comme une gageure dont l'inestimable prix doit être ton retour dans ta patrie.

BOLINGBROKE.

Non, non, dites plutôt que chacun de mes pas pénibles me rappellera toute la distance qui me séparera des objets de ma tendresse. Ne dois-je pas subir un long apprentissage sur la terre étrangère; et après ma libération, quel autre avantage aurai-je recueilli, sinon d'avoir passé tout ce temps au service de la douleur?

DE GAND.

Tous les lieux que l'œil des cieux regarde, offrent au sage un port et un séjour de bonheur; que la nécessité t'apprenne à raisonner ainsi. Il n'y a pas de vertu plus efficace que la nécessité. Pense, non que le roi t'a banni, mais que c'est toi qui as banni le roi. Le malheur pèse plus lourdement encore lorsqu'il s'aperçoit qu'on le porte avec faiblesse. Imagine, non que le roi t'a exilé, mais que je t'ai envoyé chercher au loin la gloire; ou suppose qu'une maladie contagieuse règne dans notre atmosphère, et que tu voles chercher un climat plus salubre. Figure-toi que tout ce que tu as de plus cher est aux lieux où tu vas, non aux lieux d'où tu viens. Vois des musiciens dans les oiseaux qui chantent; dans le gazon que tu foules, le parquet d'un appartement; dans les fleurs, des dames charmantes; dans chacun de tes pas, l'accompagnement des sons harmonieux d'un orchestre de danse; car la douleur morose a bien moins de prise sur l'homme qui la brave et la dédaigne.

BOLINGBROKE.

Oh! pour tenir des charbons allumés dans sa main, est-ce assez que de penser aux glaces du Caucase? L'idée seule d'un festin imaginaire saurait-elle émousser l'aiguillon de la faim? et pour se rouler dans la neige en décembre, suffirait-il de reporter sa pensée aux chaleurs de la canicule? Non, non; la pensée d'un bien ne rend que plus vif le sentiment du mal. La dent cruelle de la douleur n'est jamais plus venimeuse que lorsqu'elle mord sans déchirer la plaie.

DE GAND.

Allons, viens, mon fils; je vais te mettre dans ton chemin. Si j'avais ta jeunesse et les mêmes motifs que toi de partir, je ne resterais pas.

BOLINGBROKE.

Adieu donc, Angleterre; adieu, terre chérie, toi ma mère, ma nourrice, toi qui me portes encore sur ton sein maternel! En quelque lieu que je dirige mes pas, il est une chose dont je pourrai me vanter, c'est d'être toujours, quoique banni, un véritable Anglais.

SCENE IV.

Même ville. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent d'un côté LE ROI RICHARD, BAGOT *et* GREEN; *de l'autre* AUMALE.

RICHARD.

Nous l'avons remarqué. — Cousin Aumale, jusqu'où avez-vous accompagné le superbe Hereford?

AUMALE.

J'ai accompagné le superbe Hereford, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, jusqu'à la route la plus voisine, et là je l'ai quitté.

RICHARD.

Et dans vos adieux a-t-il été répandu bien des larmes?

AUMALE.

Aucune de mon côté; si ce n'est les pleurs que le vent piquant du nord-est, qui nous soufflait alors sur la figure, a fait couler de nos yeux; et si nos froids adieux ont été accompagnés d'une larme, c'est à cette circonstance seule qu'il faut l'attribuer.

RICHARD.

Et qu'a dit notre cousin, quand vous vous êtes quittés?

AUMALE.

Il m'a dit adieu; mais ne voulant pas que ma bouche profanât ce mot, j'ai eu l'air d'éprouver un chagrin si accablant, que mes paroles semblaient ensevelies dans ma douleur comme dans une tombe. Parbleu, si le mot adieu avait eu la puissance d'allonger les heures, et d'ajouter des années à son court exil, je lui aurais donné un vo-

lume d'adieux; mais cela ne se pouvant pas, il n'en a point eu de moi.

RICHARD.

Il est notre cousin, mon cousin; mais lorsque le temps de son exil sera écoulé, il est douteux que notre parent revienne ici retrouver ses amis. Bushy, Bagot, Green et moi, nous avons observé la politesse dont il fait parade envers le menu peuple; l'art avec lequel il s'insinue dans leur affection par l'humilité et la prévenance de ses manières; quels respects il prostitue à des manans, cherchant à se concilier les plus pauvres artisans par l'astuce de ses sourires, et son apparente soumission aux rigueurs de sa fortune, comme s'il voulait emporter leur affection dans son exil, il fallait le voir ôter son bonnet à une marchande d'huîtres. Deux charretiers lui ayant crié : *Dieu vous conduise!* ont obtenu le tribut de son genou flexible *, accompagné d'un : *Merci, mes compatriotes, mes bons amis*, comme s'il avait sur notre Angleterre un droit de réversibilité, et qu'il fût le successeur promis à nos sujets.

GREEN.

Allons, il est parti; n'y pensons plus. Songeons maintenant aux rebelles qui tiennent encore en Irlande. — Sire, il faut prendre à cet égard de promptes mesures; il serait à craindre que de plus longs délais ne fissent qu'accroître leurs moyens de réussite et les chances défavorables à votre majesté.

RICHARD.

Nous partirons en personne pour cette guerre: comme le luxe de notre cour et de trop grandes largesses ont un peu épuisé nos coffres, notre intention est d'affermer les revenus de notre royaume, pour subvenir aux frais de notre entreprise présente. Si cela ne suffit pas, nous laisserons de pleins pouvoirs aux lieutenans chargés de gouverner en notre absence. Dès qu'un homme riche leur aura été signalé, ils le feront contribuer pour une forte somme, qu'ils nous enverront pour faire face à nos dépenses; car nous voulons partir sans délai pour l'Irlande.

Entre BUSHY.

RICHARD, *continuant.*

Bushy, quelles nouvelles?

BUSHY.

Sire, le vieux Jean de Gand est dangereusement malade; ce mal l'a pris subitement, et il m'a envoyé en toute hâte prier votre majesté de venir le voir.

RICHARD.

Où est-il?

BUSHY.

A son palais d'Ely.

RICHARD.

Puisse le ciel inspirer à son médecin l'idée de l'envoyer sur-le-champ dans sa tombe! Le contenu de ses coffres servira à vêtir les soldats de notre armée d'Irlande. — Venez, messieurs. Allons lui faire visite. Dieu veuille qu'en faisant diligence, nous arrivions trop tard!

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

* La révérence, aujourd'hui limitée aux femmes, était alors en usage pour les deux sexes. (*Note du traducteur.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Un appartement dans le palais d'Ely.

DE GAND *est couché sur un lit de repos;* LE DUC D'YORK *et* QUELQUES AUTRES SEIGNEURS *sont auprès de lui.*

DE GAND.

Le roi viendra-t-il? Pourrai-je, à mon dernier soupir, donner encore un avis salutaire à sa jeunesse imprudente?

YORK.

Ne vous tourmentez pas; ménagez le souffle qui vous reste. Avec lui tous les conseils sont vains.

DE GAND.

Oui; mais l'on prétend que la voix des mourans a une harmonie qui commande l'attention; il est rare qu'une bouche économe de paroles ait parlé en vain. L'homme souffrant dit la vérité. Celui qui parle pour la dernière fois est écouté plus attentivement que ceux qui, pleins de jeunesse et de santé, pérorent à leur aise. La mort d'un homme fait plus d'impression que n'en faisait sa vie. En toute chose, le plus délicieux, ce qui laisse les plus longs souvenirs, c'est la fin. Tels sont les rayons du soleil couchant, le morceau final d'un concert, le dernier service d'un festin. Vivant, Richard a refusé d'entendre mes conseils; mais peut-être son oreille ne sera pas sourde à ma voix mourante.

YORK.

Non; elle est obsédée par la voix des flatteurs, dont l'hommage s'adresse à sa puissance; par des vers licencieux, dont le venin trouve toujours auprès de la jeunesse un facile accueil; on l'entretient des modes de la superbe Italie, dont notre

nation s'applique, par une imitation maladroite, à singer les manières. Est-il au monde une frivolité, quelque futile qu'elle soit, pourvu qu'elle soit nouvelle, dont on ne se hâte aussitôt d'étourdir son oreille? Les meilleurs conseils arrivent trop tard, alors que la volonté est en révolte contre la raison. Ne cherchez point à guider un roi qui n'en veut faire qu'à sa tête; ne prodiguez point votre souffle en pure perte; vous en avez besoin pour vous-même.

DE GAND.

Il me semble éprouver l'inspiration prophétique; et voici l'avenir que je lui prédis. Cet ardent brasier de licence ne saurait durer; car tout feu violent s'éteint de lui-même; une pluie modérée dure long-temps, mais les orages passent vite; se fatigue bientôt qui va trop vite. En mangeant trop avidement on s'étouffe. La vanité frivole, vautour insatiable, après avoir consommé ses alimens, ne tarde pas à se dévorer elle-même. Ce trône des rois, cette île impériale, cette terre de majesté, cette patrie de Mars, cet autre Eden, ce paradis terrestre, cette forteresse bâtie par la nature elle-même pour repousser l'invasion de la peste et de la guerre; cette admirable race d'hommes, cet univers en miniature, cette pierre précieuse incrustée dans une mer d'argent, qui lui sert de rempart ou de fossé contre la jalousie de pays moins heureux; ce coin de terre fortuné, ce sol béni du ciel, ce royaume, cette Angleterre, cette mère féconde de tant de rois redoutés pour leur courage, fameux par leur naissance, renommés pour leurs chevaleresques exploits au service de la chrétienté, et qui ont porté leur gloire jusque sur les rivages de la rebelle Judée, jusqu'au sépulcre du Rédempteur du monde, du fils de la bienheureuse Marie; cette patrie de tant d'ames d'élite, cette patrie si chère à ses enfans pour la gloire dont elle les couvre, est maintenant affermée, — je meurs en le prononçant, — affermée comme un lot de terre, comme une location à bail. L'Angleterre, entourée de la mer comme d'une glorieuse ceinture, l'Angleterre, qui, du haut de ses rocheux rivages, repousse les assauts jaloux de l'humide Neptune, est maintenant asservie au grimoire de honteux contrats, à des parchemins pourris. L'Angleterre, accoutumée à conquérir les autres, s'est lâchement conquise elle-même. Plût à Dieu que sa honte finit avec ma vie! Combien alors je m'estimerais heureux de mourir!

Entrent LE ROI RICHARD, LA REINE, AUMALE, BUSHY, GREEN, BAGOT, ROSS *et* WILLOUGHBY.

YORK.

Voici le roi; ménagez sa jeunesse; car le jeune coursier qu'on irrite n'en devient que plus indomptable.

LA REINE.

Comment se porte notre oncle, le noble Lancastre.

RICHARD.

Comment va? Comment se porte le débile vieillard?

DE GAND.

Oh! combien cette épithète m'est applicable! Je suis vieux, en effet, et débile, parce que je suis vieux. Dans moi, la douleur a soutenu un long jeûne; et qui peut jeûner long-temps sans perdre de ses forces? J'ai long-temps veillé l'Angleterre endormie; l'insomnie amène la maigreur; la maigreur, la débilité. Ce plaisir dont vivent les peres, la vue de mes enfans m'a été interdite; et cette abstinence m'a fait maigrir. Il ne me reste plus que les os, cette propriété de la tombe, qui maintenant me réclame.

RICHARD.

Un mourant peut-il bien ainsi jouer sur les mots?

DE GAND.

La douleur se fait un jeu de se moquer d'elle-même. Je me tourne moi-même en ridicule pour te flatter.

RICHARD.

Ceux qui meurent devraient-ils flatter ceux qu vivent?

DE GAND.

Non, non; ceux qui vivent doivent flatter ceux qui meurent.

RICHARD.

Toi qui te meurs, tu viens de dire tout-à-l'heure que tu me flattais.

DE GAND.

Oh! non; c'est toi qui meurs, bien que de nous deux je paraisse le plus malade.

RICHARD.

Je suis plein de santé, je vis, je respire; et je te vois mourant.

DE GAND.

Celui qui m'a créé sait que je te vois tout aussi malade que moi-même. Tu as pour lit de douleur ton royaume, où gît ta réputation agonisante; et toi, malade imprudent, tu confies la cure de ta personne sacrée à ces mêmes médecins qui t'ont infligé tes premières blessures. Abrités sous ta couronne, dont la dimension n'est après tout que celle de ta tête, siégent des milliers de flatteurs, qui de cette étroite enceinte où ils sont confinés, promènent la ruine sur le pays tout entier. Oh! si d'un regard prophetique ton aïeul avait pu voir dans l'avenir comment le fils de son fils ruinerait sa postérité, il eût mis ta honte hors de ta portée; il t'aurait déposé avant que tu ne montasses sur le trône, toi, qu'un fatal vertige pousse à te détrôner toi-même. Mon neveu, quand le monde entier serait soumis à tes lois, ce serait une honte que de donner ce royaume à bail; mais lorsque ce royaume est tout ce que tu possèdes au monde, n'est-ce pas le comble de l'infamie que de l'avilir à ce point? L'Angleterre est une propriété que tu exploites; tu n'en es plus le roi; tu as enchaîné ta souveraineté dans les liens de la loi, et tu, —

RICHARD.

Vieil insensé, tu te prévaux des privilèges de la

maladie: tu pousses l'audace jusqu'à faire pâlir nos joues par ta morale glacée, et à chasser notre sang royal de sa résidence habituelle. J'en jure par la royale majesté de mon trône, si tu n'étais pas le frère du fils du grand Édouard, pour prix des libertés que vient de prendre ta langue, je ferais tomber de tes épaules ta tête insolente.

DE GAND.

Fils de mon frère Édouard, parce que je suis le fils de ton père Édouard, que ce ne soit pas pour toi une raison pour m'épargner. Semblable au pelican, tu as déjà fait couler ce sang, et tu t'en es abreuvé. Mon frère Gloster, ame loyale et candide, — Dieu lui fasse paix au séjour des bienheureux! — te servira de précédent, et prouverait au besoin que tu ne te fais pas scrupule de répandre le sang d'Édouard. Joins-toi à la maladie qui me mine en ce moment; que ta cruauté, venant en aide à la vieillesse, moissonne une fleur depuis long-temps flétrie. Meurs infâme, mais que ton infamie te survive! — que mes paroles deviennent plus tard ton supplice! Portez-moi sur mon lit, puis dans ma tombe; que ceux-là aiment la vie, à qui il reste encore affection et honneur.

Il sort.

RICHARD.

Et qu'ils meurent ceux qui n'ont plus en partage que la vieillesse et la mauvaise humeur, ces deux auxiliaires de la tombe, dont tu es affligé.

YORK.

Que votre majesté n'impute ses paroles qu'à l'égarement de la maladie et de la vieillesse. Il vous aime, sur ma vie, et vous chérit à l'égal d'Henri Hereford, s'il était ici.

RICHARD.

C'est juste; vous dites vrai; son affection est comme celle d'Hereford; la mienne ressemble à la leur; les choses sont ce qu'elles doivent être.

Entre NORTHUMBERLAND

NORTHUMBERLAND.

Sire, le vieux De Gand se recommande au souvenir de votre majesté.

RICHARD.

Que dit-il maintenant?

NORTHUMBERLAND.

Rien; tout est dit pour lui; sa langue est un instrument sans corde; parole, vie, tout est fini pour le vieux Lancastre.

YORK.

Qu'York soit après lui le premier qui fasse banqueroute à la vie! Bien que la mort soit indigente, elle met un terme à de mortelles douleurs!

RICHARD.

Les fruits les plus mûrs tombent les premiers; son tour est venu; il a fait son temps; nous devons achever notre pèlerinage : n'en parlons plus. — Songeons maintenant à la guerre d'Irlande. Il nous faut mettre à la raison ces têtus d'Irlandais, bêtes venimeuses qui vivent là où nul autre reptile ne saurait vivre *. Et comme cette entreprise va nécessiter des dépenses, pour en défrayer une partie, nous saisissons l'argenterie, le numéraire, les revenus et le mobilier que possédait notre oncle De Gand.

YORK.

Jusques à quand garderai-je le silence? Jusques à quand le zèle et l'affection me feront-ils supporter l'injustice? Ni la mort de Gloster, ni le bannissement d'Hereford, ni les indignes traitemens infligés à De Gand, ni les griefs de l'Angleterre, ni la rupture du mariage de l'infortuné Bolingbroke **; ni les mépris dont j'ai moi-même été l'objet, n'ont jamais rembruni mon visage patient, ni contracté mon front en présence de mon souverain. — Je suis le dernier des fils du noble Édouard, de ces fils dont votre père, le prince de Galles, était l'aîné; à la guerre, il n'y eut jamais de lion plus terrible; pendant la paix, jamais agneau ne fut plus doux que ce jeune et royal prince; vous avez ses traits : car il vous ressemblait lorsqu'il avait votre âge; mais quand éclatait sa colère, c'était contre les Français, et non contre ses amis; ce que sa noble main dépensait, elle l'avait conquis; et il ne gaspilla jamais le fruit des conquêtes de son père victorieux; ses mains étaient rougies, non du sang de ses proches, mais du sang des ennemis de sa race. O Richard! la douleur a déjà fait sur moi trop de ravages; sans cela, jamais je n'aurais établi une telle comparaison.

RICHARD.

Eh bien! mon oncle, qu'avez-vous?

YORK.

Sire, pardonnez-moi, s'il plaît à votre majesté; sinon, je me résigne à ne pas être pardonné. Eh quoi! vous voulez saisir et vous approprier les droits souverains et les biens d'Hereford exilé? De Gand n'est-il pas mort? Hereford n'est-il pas vivant? De Gand ne fut-il pas un sujet loyal? Hereford n'est-il pas un sujet fidèle? Le premier ne méritait-il pas d'avoir un héritier? Et n'a-t-il pas laissé pour héritier un fils plein de mérite? Enlever à Hereford ses droits, c'est briser les chartes et les privilèges consacrés par le temps; c'est vouloir que demain ne succède pas à aujourd'hui; c'est vouloir ne plus être vous-même; car à quel titre êtes-vous roi, si ce n'est par droit de primogéniture et de succession légitime? Je le déclare devant Dieu, et Dieu veuille que je ne dise pas vrai, si vous saisissez injustement les biens d'Hereford,

* C'est une antique tradition, à laquelle les paysans irlandais, ajoutent une foi implicite que saint Patrick délivra l'Irlande de toute espèce de reptiles venimeux. (*Note du traducteur.*)

** Bolingbroke, après son exil, s'étant réfugié à la cour de France, y reçut un bienveillant accueil ; il fut même sur le point d'épouser la fille du duc de Berry, oncle du roi de France ; mais Richard II y mit obstacle et fit rompre le mariage. (*Note du traducteur.*)

si vous révoquez les lettres-patentes qui l'autorisent à revendiquer ses armoiries, si vous refusez de recevoir son hommage, vous amassez mille dangers sur votre tête ; vous vous aliénez des milliers de cœurs qui vous sont attachés, et vous me ferez moi-même, tout patient que je suis, accueillir des pensées que réprouvent l'honneur et la fidélité.

RICHARD.

Comme il vous plaira ; quoi qu'il en soit, nous saisissons son argenterie, son numéraire, son mobilier et ses terres.

YORK.

Je n'en serai pas témoin. Adieu, sire. Quelles seront les suites de tout ceci? Nul ne le sait, nul ne le peut dire; mais d'actes répréhensibles il ne saurait sortir rien de bon.

Il sort.

RICHARD.

Bushy, va sur-le-champ trouver le comte de Wiltshire ; dis-lui de venir me trouver au palais d'Ely, afin de traiter cette affaire. Demain nous partons pour l'Irlande; et il est grand temps, sur ma parole. En notre absence, nous créons notre oncle York lord gouverneur d'Angleterre; car c'est un homme juste, et qui nous a toujours été attaché. — (*A la reine.*) Venez, madame ; demain, je pars ; chassez loin de vous la tristesse : nous n'avons pas long-temps à rester ensemble.

Bruit de fanfares; LE ROI, LA REINE, BUSHY, AUMALE, GREEN *et* BAGOT *sortent.*

NORTHUMBERLAND.

Eh bien ! messieurs, le duc de Lancastre est mort.

ROSS.

Et vivant : car voilà son fils devenu duc.

WILLOUGHBY.

Il en a le titre, et non la fortune

NORTHUMBERLAND.

L'un et l'autre seraient son partage si la justice avait son cours.

ROSS.

Mon cœur est gros; mais il se brisera dans la contrainte du silence plutôt que de s'épancher dans un libre entretien.

NORTHUMBERLAND.

Dites-nous votre pensée, et que la parole soit à jamais ravie à quiconque répéterait nos paroles pour vous nuire.

WILLOUGHBY.

Ce que vous voulez dire est-il relatif au duc d'Hereford? S'il en est ainsi, parlez hardiment; je prête une oreille avide à tout ce qui peut lui être favorable.

ROSS.

Je ne puis rien en sa faveur ; en retour du patrimoine dont on le dépouille, je n'ai à lui offrir qu'une stérile pitié.

NORTHUMBERLAND.

Par le ciel, c'est une honte de souffrir que de telles injures soient infligées à un prince du sang royal tel que lui, et à tant d'autres rejetons d'un sang illustre dans ce royaume qui penche vers son déclin. Le roi n'est plus lui-même; il se laisse lâchement gouverner par des flatteurs; et sur leurs rapports dictés par la haine, des poursuites rigoureuses sont dirigées contre nous, nos enfans, et nos héritiers.

ROSS.

Il a surchargé le peuple de taxes exorbitantes, et il a perdu son affection : il a, pour de vieux différends, condamné les nobles à de grosses amendes, et s'est pareillement aliéné leurs cœurs.

WILLOUGHBY.

Chaque jour on invente des exactions nouvelles, telles que blancs-seings, dons volontaires, et je ne sais quoi encore. Qui pourra, au nom du ciel, me dire ce que devient tout cet argent?

NORTHUMBERLAND.

Les guerres ne l'ont point absorbé, car il n'a point fait la guerre ; mais il a lâchement concédé ce que ses ancêtres avaient conquis les armes à la main ; il a plus dépensé dans la paix qu'eux dans la guerre.

ROSS.

Le comte de Wiltshire tient le royaume à ferme.

WILLOUGHBY.

Le roi a fait banqueroute comme un marchand insolvable.

NORTHUMBERLAND.

L'opprobre et la ruine planent sur lui.

ROSS.

Malgré l'énormité de ses taxes, il n'a pas d'argent pour la guerre d'Irlande, et il faut qu'il dépouille le duc exilé.

NORTHUMBERLAND.

Son noble parent. Roi dégénéré ! Mais, messieurs, nous entendons mugir cette redoutable tempête, et nous ne cherchons aucun abri contre l'orage. Nous voyons le vent s'engouffrer dans nos voiles, et nous ne mettons pas en panne, et nous nous laissons tranquillement périr.

ROSS.

Nous voyons le naufrage qui nous attend, et nous n'en écartons pas la cause, et nous ne faisons rien pour nous soustraire au danger.

NORTHUMBERLAND.

Non, non, à travers les yeux creux de la mort, je vois poindre la vie ; mais je n'ose dire combien est proche l'avénement de notre salut.

WILLOUGHBY.

Faites-nous part de vos pensées, comme nous vous avons fait part des nôtres.

ROSS.

Parlez avec assurance, Northumberland; vous et nous, nous ne faisons qu'un; en nous parlant, vos paroles ne seront véritablement que des pensées. Bannissez donc toute crainte.

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, écoutez-moi. — De Port-le-Blanc, petite baie de Bretagne, j'ai reçu la nouvelle qu'Henri Hereford, Reginald lord Cobham, le fils

de Richard, comte d'Arundel; qui a rompu récemment avec le duc d'Exeter; son frère, ci-devant archevêque de Cantorbéry, sir Thomas Erpingham, sir John Ramston, sir John Norbery, sir Robert Waterton, et Francis Quoint, — tous bien approvisionnés par le duc de Bretagne, font voile en diligence vers l'Angleterre, avec huit grands vaisseaux et trois mille hommes de guerre. Leur intention est de prendre terre sous peu sur nos côtes septentrionales; peut-être même seraient-ils débarqués; mais ils attendent le depart du roi pour l'Irlande. Si donc nous voulons secouer notre joug servile, raviver l'aile brisée de notre patrie expirante, racheter la couronne avilie et mise en gage, effacer la poussière dont l'or de notre sceptre est maintenant couvert, et rendre à la majesté du trône son antique splendeur, partez sans délai, avec moi, pour Ravenspurg; mais si le courage vous manque, si la crainte vous arrête, restez, gardez-moi le secret, et je partirai seul.

ROSS.

A cheval! à cheval! parlez de vos doutes à ceux qui ont peur.

WILLOUGBY.

Si mon cheval ne me fait pas défaut, je serai le premier arrivé.

Ils sortent.

SCENE II.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent LA REINE, BUSHY *et* BAGOT.

BUSBY.

Madame, votre majesté s'abandonne trop à la tristesse. Vous avez promis, en quittant le roi, d'écarter une homicide mélancolie et d'entretenir dans votre ame le calme et la sérénité.

LA REINE.

Je l'ai promis pour plaire au roi; mais, à moins de me faire violence, je ne puis tenir ma promesse; et pourtant je ne sache pas que j'aie d'autre motif d'accueillir un hôte tel que la douleur, que ma séparation d'une société aussi chère que l'est pour moi celle de mon cher Richard. Toutefois, je ne sais, mais il me semble que la fortune me tient en réserve quelque malheur inconnu. Toute mon ame frissonne à l'idée d'une calamité qui n'est point encore; et je sens que ce qui m'attriste est quelque chose de plus que la douleur d'être séparée du roi mon époux.

BUSBY.

Chaque parcelle de la douleur a vingt fantômes qu'on prendrait pour la douleur elle-même, mais qui ne la sont pas; car l'œil de la douleur, à travers le voile des larmes, décompose les objets, et dans un seul en voit mille; comme ces cristaux à facettes qui, vus de face, n'offrent qu'un tout confus, et qui, regardés obliquement, présentent des formes regulières et distinctes. C'est ainsi que considéré d'un point de vue oblique, le départ du roi, indépendamment de l'affliction qu'il vous cause, offre aux regards de votre majesté des sujets de douleur qui, en réalité, ne sont que de vains fantômes. Très-gracieuse reine, ne pleurez donc que le départ de votre époux; vous n'avez point d'autre sujet de larmes; ou si vous en voyez d'autres, c'est avec les yeux troublés de la douleur, qui pleure comme véritables des maux imaginaires.

LA REINE.

C'est possible; mais quelque chose me dit intérieurement qu'il en est autrement. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empecher d'etre triste; tellement triste que, — bien que ma pensée ne s'arrete sur aucun objet déterminé, — je ne sais quel poids accablant m'affaiblit et m'oppresse.

BUSHY.

C'est uniquement, madame, l'œuvre de votre imagination.

LA REINE.

Pas autre chose. Et toutefois, ces illusions sont le resultat de quelque chagrin antérieur. Il n'en est pas ainsi de moi; car je ne connais point de cause a la douleur vague que j'eprouve, à ce rien qui m'afflige. C'est d'un mal a venir que je souffre; ce qu'il est, je ne le saurais dire; je ne puis le nommer; c'est un mal indéfinissable.

Entre GREEN.

GREEN.

Dieu garde votre majesté; — Je suis charmé de vous voir, messieurs. J'espère que le roi n'est pas encore embarqué pour l'Irlande.

LA REINE.

Pourquoi l'espérez-vous? il vaut bien mieux espérer qu'il l'est; car ses desseins exigent de la célérité; c'est sur cette célérité que se fonde notre espérance. Pourquoi donc espérez-vous qu'il n'est point embarqué?

GREEN.

C'est que, dans ce cas, il aurait fait rebrousser chemin à son armée, et anéanti l'espoir d'un ennemi qui, avec des forces considérables, a mis le pied sur ce territoire. Le banni Bolingbroke a, de sa propre autorité, révoqué son exil, et il est arrivé à Ravenspurg sain et sauf et les armes à la main.

LA REINE.

Le Dieu du ciel nous en préserve!

GREEN.

Il n'est que trop vrai, madame, et ce qu'il y a de plus fâcheux encore, le lord Northumberland, son jeune fils Henri Percy, les lords Ross, Beaumont et Willoughby, avec tout ce qu'ils ont d'amis puissans, sont allés se réunir à lui.

BUSHY.

Pourquoi n'avez-vous pas fait proclamer traîtres Northumberland et tous les révoltés, ses complices?

GREEN.

Nous l'avons fait; sur quoi le comte de Worcester a brisé son bâton, a résigné ses fonctions, et tous les officiers de la maison du roi ont fui avec lui vers Bolingbroke.

LA REINE.

Green, vous venez d'aider à l'accouchement de ma douleur, et Bolingbroke est le fils fatal qu'elle vient de mettre au monde. Mon ame est délivrée du fruit monstrueux dont elle était grosse, et moi, mère agonisante, à peine échappée aux souffrances maternelles, j'ai ajouté calamité à calamité, douleur à douleur.

GREEN.

Ne désespérez pas, madame.

LA REINE.

Qui m'en empêchera? Je veux désespérer et rompre à jamais avec l'espoir décevant. C'est un flatteur, un parasite; il retient la main de la mort prête à dénouer doucement les liens de la vie, dont l'espoir imposteur prolonge l'agonie.

Entre YORK.

GREEN.

Voici venir le duc d'York.

LA REINE.

Une armure recouvre son corps affaibli par l'âge Oh! quelle préoccupation est peinte dans ses traits! — Mon oncle, au nom du ciel, ditesnous des paroles consolantes.

YORK.

Si j'en disais, je mentirais à ma pensée. Les consolations sont dans le ciel, et nous sommes sur la terre, où l'on ne trouve que contrariétés, soucis et chagrins. Votre époux est allé au loin conquérir, pendant que d'autres viennent le dépouiller jusque dans ses foyers. Il m'a laissé ici pour soutenir son royaume chancelant, moi qui, affaibli par l'âge, puis à peine me soutenir moimême. — Maintenant est venue la crise que ses excès ont fait naître; c'est maintenant qu'il va mettre à l'épreuve les amis qui le flattaient.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mylord, votre fils était parti avant que j'arrivasse.

YORK.

Il était parti? — Allons, bien. — Que les choses suivent leur cours. — Les nobles se sont enfuis; le peuple est plein de froideur, et je crains qu'il ne se révolte en faveur d'Hereford — (*Au domestique.*) Rends-toi à Plashy; va trouver ma sœur Gloster; dis-lui de m'envoyer sur-le-champ mille livres sterling. — Tiens, prends mon anneau.

LE DOMESTIQUE.

Mylord, j'avais oublié de le dire à votre seigneurie. J'y ai passé aujourd'hui en me rendant ici; — mais je crains de vous affliger, si je vous dis le reste.

YORK.

Qu'y a-t-il? parle.

LE DOMESTIQUE.

Une heure avant mon arrivée, la duchesse était morte.

YORK.

Que Dieu ait pitié de nous! un déluge de maux vient fondre à la fois sur ce malheureux pays! Je ne sais quel parti prendre. Plût à Dieu — sans qu'un acte de deloyauté m'eût attiré ce traitement, — que le roi eût pris ma tête en même temps que celle de mes frères *! — A-t-on expédié des dépêches pour l'Irlande? — Où trouverons-nous les fonds nécessaires à cette guerre? — Venez, ma sœur, — ma cousine **, veux-je dire. Excusez-moi, je vous prie. — (*Au domestique.*) Va chez moi; procure-toi des voitures, et transporte ici toutes les armes que tu y trouveras. (*Le domestique sort.*) Messieurs, voulez-vous aller rassembler des troupes? Si je sais comment diriger les affaires embrouillées qui me tombent à présent sur les bras, je veux qu'on ne me croie jamais. Tous deux sont mes parens; — l'un est mon souverain; mes sermens et mon devoir m'ordonnent de le défendre; l'autre est mon neveu, que le roi a traité injustement; ma conscience et les liens du sang m'ordonnent de lui faire rendre justice. Il faut pourtant prendre un parti. — (*A la reine.*) Venez, ma cousine; je vais vous placer en un lieu de sûreté. — (*Aux lords.*) Allez réunir vos hommes, et venez me retrouver aussitôt au château de Berkley. Je devrais aussi me rendre à Plasby; — mais je n'en ai pas le temps. — Tout est en désordre, tout est abandonné au hasard.

YORK *et* LA REINE *sortent.*

BUSHY.

Le vent est favorable pour porter des nouvelles en Irlande. Mais il n'en revient aucune. Lever des troupes en état de faire face à celles de l'ennemi, c'est pour nous chose impossible.

* Il y a ici une impropriété d'expression, fort excusable, du reste, dans la confusion de sentimens et d'idées qui, en ce moment, assiège le duc d'York. Aucun de ses frères n'était mort décapité; la *tête* est mise ici pour la *vie*. Le duc de Gloster, à la mort duquel il fait ici allusion, avait péri à Calais étouffé entre deux matelas, par l'ordre ou à l'instigation de Richard. (*Note du traducteur*.)

** York parle à sa cousine; mais il est encore préoccupé de la nouvelle qu'il vient de recevoir de la mort de sa sœur: c'est à ces traits d'un admirable naturel qu'on reconnaît la main du grand maître. (*Note du traducteur.*)

GREEN.

D'ailleurs, notre intimité avec le roi nous désigne à la haine de ceux qui n'aiment pas le roi.

BAGOT.

C'est-à-dire du peuple inconstant; car son amour, à lui, réside dans sa bourse; et quiconque la vide, par cela même lui remplit le cœur d'une haine acharnée.

BUSHY.

Sous ce rapport, le roi est universellement condamné.

BAGOT.

Au jugement de la multitude, nous le sommes pareillement, à cause de nos rapports intimes avec le roi.

GREEN.

Je vais sur-le-champ me réfugier dans le château de Bristol : le comte de Wiltsbire y est déjà.

GREEN.

Je vais m'y rendre avec vous; car nous n'avons pas grand'chose à attendre du peuple, si ce n'est d'être mis en pièces par lui, comme un cerf, par des chiens affamés. — (*A Bagot.*) Voulez-vous venir avec nous?

BAGOT.

Non; je vais en Irlande rejoindre sa majesté. Adieu; si les présages du cœur ne sont pas vains, nous nous séparons ici tous trois pour ne jamais nous revoir.

BUSHY.

Cela dépendra des succès qu'obtiendra York dans ses efforts pour repousser Bolingbroke.

GREEN.

Hélas! le pauvre duc! il entreprend là une rude tâche! c'est comme s'il essayait de compter les sables du désert ou de boire l'Océan; pour un qui combattra pour lui, mille déserteront.

BUSHY.

Adieu, pour la dernière fois, et pour toujours.

GREEN.

Nous nous reverrons peut-être.

BAGOT.

Jamais, je le crains.

Ils sortent.

SCENE III.

Les montagnes du Glostershire.

Arrivent BOLINGBROKE *et* NORTHUMBERLAND, *accompagnés de leurs troupes.*

BOLINGBROKE.

Mylord, à quelle distance maintenant sommes-nous de Berkley?

NORTHUMBERLAND.

Croyez-moi, noble lord, je suis étranger ici, dans le Glostershire. Ces hautes et sauvages montagnes, ces chemins rudes et inégaux, allongent notre marche et doublent la fatigue. Il est vrai que votre agréable conversation a été comme un baume qui, ôtant à la route ce qu'elle avait de pénible, l'a rendue douce et délectable. Mais combien de Ravenspurg à Cotswold ce chemin devra paraître ennuyeux à Ross et à Willoughby, privés de votre compagnie, qui, je le déclare, a beaucoup allégé pour moi l'ennui du voyage. Il est vrai que pour charmer le leur, ils ont l'espoir de jouir du bienfait que je possède actuellement, et l'espoir du bonheur est presque aussi doux que le bonheur lui-même. Cet espoir, abrégeant leur route, fera pour eux ce qu'a fait pour moi votre noble compagnie.

BOLINGBROKE.

Ma compagnie a beaucoup moins de prix que vos obligeantes paroles. Mais qui vient à nous?

Arrive HENRI PERCY.

NORTHUMBERLAND.

C'est mon fils, le jeune Henri Percy, qui probablement vient de la part de mon frère Worcester. — Henri, comment se porte votre oncle?

PERCY.

Je comptais, mylord, avoir de vous des nouvelles de sa santé.

NORTHUMBERLAND.

Quoi donc? n'est-il pas avec la reine?

PERCY.

Non, mylord; il a quitté la cour, brisé le bâton insigne de ses fonctions, et licencié la maison du roi.

NORTHUMBERLAND.

Quels ont été ses motifs? Il n'était pas dans ces dispositions-là lors du dernier entretien que nous avons eu ensemble.

PERCY.

C'est parce que votre seigneurie a été proclamée traître. Il est allé à Ravenspurg offrir ses services au duc d'Hereford, et m'a envoyé dans la direction de Berkley, afin de m'assurer de la quantité des forces que le duc d'York a rassemblées sur ce point; après quoi j'ai ordre de me rendre à Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND.

Avez-vous oublié le duc d'Hereford, mon enfant?

PERCY.

Non, mylord; car je ne puis avoir oublié ce que je n'ai jamais connu. Je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu.

NORTHUMBERLAND.

Apprenez donc maintenant à le connaître : voici le duc.

PERCY.

Mon gracieux lord, je vous offre mes services, tels que peut vous les offrir un jeune homme neuf et sans expérience, que le temps mûrira, et qui sera un jour à même de vous servir avec plus d'efficacité.

BOLINGBROKE.

Je vous rends grâces, aimable Percy; croyez-

moi, je m'estime heureux de posséder un cœur qui se souvient de ses amis : c'est le don le plus précieux que m'ait fait le ciel. Ma fortune, mûrissant avec votre affection, sera votre récompense. Mon cœur fait ce pacte avec vous; permettez à ma main de le sceller.

Il lui tend la main.

NORTHUMBERLAND.

Combien y a-t-il d'ici à Berkley, et quels soins y retiennent le vieux York avec ses hommes de guerre?

PERCY.

Là-bas, près de ce bouquet d'arbres, est le château, défendu par trois cents hommes, à ce que j'ai ouï dire. Là sont renfermés les lords York, Berkley et Seymour; ce sont les seuls personnages importans qu'on y compte.

Arrivent ROSS *et* WILLOUGHBY.

NORTHUMBERLAND.

Voici les lords Ross et Willoughby qui arrivent tout en nage et à franc étrier.

BOLINGBROKE.

Soyez les bien venus, mylords; je sais que votre affection s'attache aux pas d'un traître, d'un proscrit. Je n'ai à vous offrir que de stériles remercîmens; mais le moment viendra où, devenu plus riche, je pourrai plus dignement récompenser votre zèle et vos efforts.

ROSS.

Votre présence, mylord, est pour nous une récompense assez magnifique.

WILLOUGHBY.

Et qui nous paie avec usure de toutes nos fatigues.

BOLINGBROKE.

Recevez encore mes remercîmens, cette monnaie du pauvre; jusqu'à ce que ma jeune fortune ait grandi, c'est à cela que je dois borner mes largesses. Mais qui vient à nous?

Arrive BERKLEY.

NORTHUMBERLAND.

C'est mylord de Berkley, si je ne me trompe.

BERKLEY.

Mylord d'Hereford, c'est à vous que s'adresse mon message.

BOLINGBROKE.

Mylord, je ne réponds qu'au nom de Lancastre. Je suis venu chercher ce nom en Angleterre, et il faut que je le trouve dans votre bouche, si vous voulez que je réponde à ce que vous pourrez me dire.

BERKLEY.

Ne vous méprenez pas sur mon compte, mylord; je n'ai l'intention de vous refuser aucun des titres qui vous sont dus. Je viens, mylord, de quelque nom qu'il vous plaise d'être qualifié, je viens de la part du très-glorieux régent de ce royaume, le duc d'York, vous demander par quels motifs, profitant de l'absence du roi, vous venez troubler par la guerre civile la paix de votre patrie.

Arrive YORK *et* SA SUITE.

BOLINGBROKE.

Il est inutile que vous vous chargiez de ma réponse : voici son altesse en personne. — (*Au duc d'York.*) Mon noble oncle!...

Il met un genou en terre.

YORK.

C'est ton cœur, et non ton genou, qui doit fléchir. Je ne vois là qu'un respect hypocrite et trompeur.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle! —

YORK.

Bah! bah! il n'y a pas de grâce ni d'oncle qui tienne. Je ne suis pas l'oncle d'un traître; et le mot grâce dans une bouche sacrilége est un mot profané. Comment, malgré l'arrêt qui te bannit, ton pied a-t-il osé toucher la poussière du sol d'Angleterre? Comment, foulant le sein paisible de la patrie, as-tu osé venir si loin, effrayant nos villages consternés par l'appareil de la guerre et des démonstrations hostiles que je méprise? Est-ce l'absence du souverain légitime qui t'a enhardi à venir? Jeune insensé, le roi est présent, et dans mon cœur loyal son autorité réside. Si j'avais en ce moment la vigueur de la jeunesse, comme le jour où le brave De Gand, ton père, et moi, nous dégageâmes le prince Noir, ce jeune Mars terrestre, des rangs de plusieurs milliers de Français, oh! comme ce bras, aujourd'hui paralysé par l'âge, aurait bientôt puni ton audace et châtié ton offense!

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle, faites-moi connaître ma faute. Quelle est sa nature et en quoi consiste-t-elle?

YORK.

Elle est de la nature la plus grave : c'est une rébellion au premier chef, une trahison détestable. Tu es banni, et voilà que tu viens, avant que le temps de ton exil soit expiré, porter les armes contre ton souverain!

BOLINGBROKE.

Ce fut Hereford qui fut banni en ma personne; c'est Lancastre qui revient maintenant. Mon noble oncle, je supplie votre altesse d'examiner mes torts d'un œil impartial. Vous êtes mon père; car il me semble voir revivre en vous le vénérable De Gand. Eh bien donc, ô mon père, souffrirez-vous qu'injustement condamné, je ne sois qu'un malheureux errant et vagabond? qu'on m'arrache violemment mes droits et mes titres souverains

pour les donner à des parvenus indigens? Pourquoi suis-je né? Si mon cousin est roi d'Angleterre, en vertu du même titre je suis duc de Lancastre. Vous avez un fils, Aumale, mon noble parent Si vous étiez mort le premier, et qu'il eût été opprimé comme moi, dans son oncle De Gand il eût trouvé un père qui eût épousé sa querelle, et l'eût soutenue jusqu'au bout. On me défend de revendiquer ici mon patrimoine; et pourtant j'y suis autorisé par mes lettres-patentes. Les biens de mon père ont été saisis et vendus, et le prix en est employé en dépenses sans utilité. Que vouliez-vous que je fisse? Je suis un sujet, et je réclame le bénéfice de la loi. On me refuse des procureurs; je suis donc obligé de venir en personne décliner mes titres à l'héritage qui m'est dévolu par ma naissance.

NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a été trop indignement traité.

ROSS.

Il est de l'intérêt de votre altesse que justice lui soit rendue.

WILLOUGHBY.

Des hommes de rien sont enrichis de ses dépouilles.

YORK.

Lords d'Angleterre, écoutez-moi : — J'ai ressenti les injures de mon neveu, et j'ai employé tous mes efforts pour lui faire rendre justice; mais venir ainsi, les armes à la main, se faire à lui-même justice et poursuivre un but légitime par des moyens coupables, — cela ne se doit pas; et vous qui le soutenez en ceci, vous faites de la révolte, et vous êtes tous des rebelles.

NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a juré qu'il vient seulement réclamer ce qui lui appartient; c'est son droit, et ce droit, nous avons solennellement juré de l'appuyer; et qu'il dise à jamais adieu au bonheur, celui qui enfreindra ce serment!

YORK.

Allons, je vois quelle sera l'issue de cette prise d'armes. Je ne puis y remédier, je l'avoue; car les moyens qui m'ont été laissés sont trop faibles; mais si j'en avais le pouvoir, j'en jure par celui qui m'a donné la vie, je vous ferais tous arrêter, et vous obligerais d'implorer la clémence du roi; mais puisque je n'en ai pas la force, sachez que mon intention est de rester neutre. Sur ce, adieu, — à moins pourtant qu'il ne vous plaise d'entrer dans le château, et de vous y reposer cette nuit.

BOLINGBROKE.

Mon oncle, nous acceptons votre offre; mais il faut que votre altesse consente à nous accompagner au château de Bristol, occupé, dit-on, par Bushy, Bagot et leurs complices, ces chenilles de l'état, dont je veux purger le pays, et que j'ai juré de détruire.

YORK.

Il est possible que j'aille avec vous. — Toutefois, je veux y réfléchir; car j'hésite à enfreindre les lois de mon pays. Vous n'êtes pour moi ni des amis ni des ennemis; toutefois, soyez les bien venus. Le mal est sans remède; je n'y veux plus songer.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Un camp dans le pays de Galles.

Arrivent SALISBURY *et* UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Mylord de Salisbury, nous avons attendu dix jours ; c'est à grand' peine que nous avons pu retenir nos compatriotes; et cependant nous n'apprenons aucune nouvelle du roi; c'est pourquoi nous allons nous disperser. Adieu.

SALISBURY.

Attendez encore un jour, loyal Gallois; le roi a placé en vous toute sa confiance.

LE CAPITAINE.

L'opinion générale est que le roi est mort; nous ne voulons plus attendre. Dans nos campagnes, les lauriers sont tous flétris, et des météores portent l'épouvante parmi les étoiles fixes du ciel. La lune au pâle visage montre à la terre sa face couleur de sang, et des prophètes, au corps amaigri, annoncent tout bas de redoutables changemens ; le front des riches est soucieux; les scélérats bondissent de joie; les premiers, dans la crainte de perdre ce qu'ils possèdent; les autres, dans l'espoir de s'enrichir par le pillage et la guerre Ces signes sont les avant-coureurs de la mort ou de la chute des rois. — Adieu, mes compatriotes sont partis et ont pris la fuite, dans la ferme conviction que Richard, leur roi, est mort.

Il s'éloigne

SALISBURY.

Ah! Richard! le cœur oppressé de tristesse, je vois ta gloire, pareille à une étoile filante, tomber du firmament sur la terre. Ton soleil se couche en pleurant dans l'occident solitaire, annonçant les orages, les malheurs et les troubles que l'avenir recèle. Tes amis désertent et volent au-devant de tes ennemis, et tout se réunit contre ta fortune.

Il s'éloigne.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Le camp de Bolingbroke devant Bristol.

Arrivent BOLINGBROKE, YORK, NORTHUMBERLAND, PERCY, WILLOUGHBY, ROSS; DES OFFICIERS *amènent* BUSHY *et* GREEN *prisonniers*.

BOLINGBROKE.

Faites approcher ces hommes. — Bushy, et vous, Green, je ne veux pas torturer vos ames, qui vont tout-à-l'heure être séparées de vos corps, en vous reprochant trop sévèrement les crimes de votre vie: cela ne serait pas charitable. Néanmoins, comme je veux laver mes mains de votre sang, je vais ici, devant tous, exposer quelques-uns des motifs qui ont nécessité votre mort. Vous avez perverti un prince, un roi illustre, que sa naissance et la nature avaient si noblement partagé; vous l'avez perverti et complètement défiguré. Vos débauches ont en quelque sorte établi un divorce entre la reine et lui. Grâce à vous, elle s'est vue dépossédée de la couche royale; et des pleurs arrachés par vos coupables outrages ont sillonné les joues d'une reine charmante. Moi-même, prince par ma fortune et ma naissance, proche parent du roi, et qui possédais son affection jusqu'au jour où vous l'avez abusé sur mon compte, — j'ai courbé la tête sous vos outrages; Anglais, j'ai respiré l'air de l'étranger, et mangé le pain amer de l'exil, pendant que vous vous engraissiez de mon patrimoine, que vous détruisiez mes parcs, que vous abattiez les arbres de mes forêts, effaciez de mes fenêtres mes armoiries, faisiez disparaître mes écussons et ne laissiez de moi aucun signe, — sauf l'opinion publique et ce sang qui coule dans mes veines, — auquel on pût reconnaître en moi un gentilhomme. Ces motifs, auxquels j'aurais pu en ajouter deux fois autant, vous condamnent à mort. — Qu'on les livre au bourreau et à la main du trépas.

BUSHY.

Le coup de la mort m'est plus agréable que ne l'est à l'Angleterre la présence de Bolingbroke. — Mylords, adieu.

GREEN.

Ce qui me console, c'est que le ciel recevra nos ames et punira l'injustice par les tourmens de l'enfer.

BOLINGBROKE.

Mylord Northumberland, veillez à ce qu'ils soient exécutés.

On emmène les prisonniers; NORTHUMBERLAND *les suit*.

BOLINGBROKE, *continuant, à York*.

Mon oncle, vous dites que la reine est dans votre château. Au nom du ciel, qu'elle soit bien traitée : dites-lui que je lui envoie l'hommage de mes respects; ayez spécialement soin que mon message lui soit rendu.

YORK.

J'ai dépêché vers elle un gentilhomme de ma maison, avec une lettre où je lui fais part de tous vos sentimens pour elle.

BOLINGBROKE.

Je vous en remercie, mon cher oncle. — Messieurs, partons. Allons combattre Glendower et ses complices; à l'œuvre encore pendant quelque temps; après quoi, nous aurons congé.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Le pays de Galles au bord de la mer; un château dans le lointain.

Fanfares; bruit de tambours et de trompettes. Arrivent LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMALE *et* DES SOLDATS.

RICHARD.

C'est, dites-vous, le château de Barklougbly qu'on découvre là-bas?

AUMALE.

Oui, sire. Comment votre majesté trouve-t-elle l'air qu'on respire ici, après avoir été si long-temps ballottée sur les flots en courroux?

RICHARD.

Il est impossible que je ne l'aspire pas avec délices. Peu s'en faut que je ne pleure de joie de me retrouver encore une fois dans mon royaume. — Terre chérie, je te salue, bien que des rebelles te déchirent le sein avec les pieds de leurs chevaux : comme une mère qui, long-temps séparée de son enfant, joyeuse de le revoir, pleure et sourit tout ensemble; de même les larmes aux yeux, et le sourire sur les lèvres, ô terre bien-aimée, je te salue et te caresse de mes royales mains. Terre amie, ne nourris pas les ennemis de ton roi, refuse tes dons à leurs sens affamés; pour entraver la marche des traîtres qui d'un pied usurpateur osent fouler ton sein, jette sur leur chemin tes araignées gonflées de tes poisons, tes crapauds hideux et lourds. Ne fais naître sous les

pas de mes ennemis que des épines et des orties; etquand sur tou sein ils voudront cueillir une fleur, commets à sa garde une vipère, dont la langue fourchue perce d'un trait mortel les ennemis de ton souverain. — Ne riez pas, mylords; ne prenez pas cette apostrophe pour le langage d'un insensé. Cette terre aura du sentiment, ses pierres se transformeront en soldats armés, avant que son roi fléchisse devant les armes criminelles de la rébellion.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Sire, ne craignez rien; le Dieu qui vous a fait roi, saura vous maintenir roi en dépit de tout. Les moyens que présente le ciel, il faut les saisir, et non les négliger. Autrement, si le ciel veut, et que nous ne voulions pas, nous repoussons les offres du ciel, nous refusons les moyens de secours et de salut.

AUMALE.

Sire, il veut dire que nous sommes trop indolens, tandis que Bolingbroke, grâce à notre sécurité, grandit en puissance et recrute des partisans.

RICHARD.

Désolant cousin! ne sais-tu pas que lorsque l'œil pénétrant du ciel disparait à l'occident et va éclairer le monde qui est sous nos pieds, c'est alors que se mettent en campagne les voleurs et les brigands, consommant dans l'ombre leurs meurtres et leurs attentats sanguinaires; mais sitôt que reparaissant à l'horizon de ce globe terrestre, l'astre du jour embrase à l'orient les cimes altières de la forêt, et darde sa lumière dans tous les repaires du crime, alors, les meurtres, les trahisons et les forfaits détestés, n'ayant plus pour se couvrir le manteau de la nuit, restés nus et à découvert, sont épouvantés de se voir. Ainsi, quand ce voleur, ce traître, ce Bolingbroke, qui s'est donné carrière dans la nuit, pendant la tournée que nous avons faite aux antipodes, quand il nous verra remonter sur notre trône oriental, il rougira de ses trahisons; il ne pourra soutenir l'éclat du jour, et vous le verrez, effrayé de lui-même, trembler a la vue de son crime. Tous les flots de l'orageux Océan ne sauraient effacer du front d'un roi l'onction sainte : la parole des mortels ne saurait déposer le représentant élu par le Seigneur. A chacun des soldats que Bolingbroke a réunis pour lever le fer contre notre couronne d'or, Dieu, pour défendre Richard, oppose et entretient à sa céleste solde un ange immortel. Or, si les anges combattent, les faibles humains doivent succomber; car le ciel défend toujours le bon droit.

Arrive SALISBURY.

RICHARD, *continuant.*

Soyez le bien venu, mylord; à quelle distance sont vos forces?

SALISBURY.

Ni plus près, ni plus loin, sire, que ne l'est ce faible bras. Le découragement guide ma langue et ne me laisse articuler que des paroles de désespoir. Je crains, sire, que le retard d'un jour n'ait couvert d'un voile funèbre vos beaux jours ici-bas! Oh! rappelez le jour d'hier, faites revenir le temps sur ses pas, et vous aurez à vos ordres douze mille combattans. Le jour d'aujourd'hui, ce jour malheureux, arrivant trop tard, vous fait perdre à la fois bonheur, amis, fortune, royaume. Car tous les Gallois, sur la nouvelle de votre mort, ou sont allés rejoindre Bolingbroke, ou sont dispersés et en fuite.

AUMALE.

Rassurez-vous, sire. Pourquoi cette pâleur sur le front de votre majesté?

RICHARD.

Tout-à-l'heure encore rayonnait sur mon visage le sang de vingt mille hommes; et voila qu'ils se sont enfuis; et jusqu'à ce que j'aie recouvré une quantité égale de sang, n'est-il pas naturel que je porte sur mon front la pâleur de la mort? Quiconque veut assurer son salut s'enfuit d'auprès de moi; car le temps a jeté un crêpe sur mon orgueil.

AUMALE.

Rassurez-vous, sire; rappelez-vous qui vous êtes.

RICHARD.

Je l'avais oublié! Ne suis-je pas roi? Éveille-toi, majesté indolente. Tu dors! le nom du roi n'en vaut-il pas quarante mille? Arme-toi, mon nom, arme-toi! un vil sujet ose s'attaquer à ta gloire. — N'abaissez point ainsi vos regards vers la terre, vous favoris d'un roi. Ne sommes-nous pas grands? que nos pensées soient grandes. Je sais que mon oncle York a des forces suffisantes pour nous faire triompher. Mais qui s'avance vers nous?

Arrive SCROOP.

SCROOP.

Que le ciel vous accorde, sire, plus de joie et de bonheur que ma voix malheureuse ne peut vous en annoncer!

RICHARD.

Mon oreille écoute, et mon cœur est préparé. Tu ne peux m'annoncer, au pis aller, que la perte de biens terrestres. Parle, ai-je perdu mon royaume? c'était le souci de ma vie, et quel mal y a-t-il à être délivré d'un souci? Bolingbroke aspire-t-il à être aussi grand que nous? il ne sera pas plus grand. S'il sert Dieu, nous le servirons aussi, et en cela nous lui ressemblerons. Est-ce que nos sujets se révoltent? nous n'y pouvons rien. Ils sont parjures envers Dieu aussi bien qu'envers nous. Tu peux m'annoncer mon malheur, ma destruction, ma ruine, ma perte, mon déclin; le pire, c'est la mort, et il faut que la mort ait son jour.

SCROOP.

Je suis charmé de voir votre majesté si bien préparée à entendre de fâcheuses nouvelles. Telle qu'un subit orage qui fait déborder les rivières au flot d'argent, en sorte qu'on croirait que le monde va se fondre en eau; telle, franchissant ses limites, la fureur de Bolingbroke a couvert le pays épouvanté d'acier dur et brillant, et de cœurs plus

durs que l'acier. Les vieillards à la barbe blanchie ont armé d'un casque leur tête chauve contre votre majesté; les adolescens, s'efforçant de grossir leur voix féminine, couvrent leurs membres délicats d'une pesante armure pour attaquer votre couronne. Il n'est pas jusqu'aux prêtres qui ne s'exercent à bander l'if doublement fatal* de leurs arcs, pour s'en servir contre vous. Les femmes elles-mêmes, quittant leur quenouille, ont saisi une lance rouillée, et menacent votre trône: jeunes et vieux se révoltent, et tout va plus mal que je ne saurais dire.

RICHARD.

Tu ne débites que trop bien une aussi mauvaise nouvelle. Où est le comte de Wiltshire? où est Bagot? qu'est devenu Bushy? où est Green? Comment ont-ils laissé ce dangereux ennemi s'avancer paisiblement sur notre territoire? Si je suis vainqueur, leurs têtes me le paieront. Je gage qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

SCROOP.

Ils ont effectivement fait leur paix avec lui, sire.

RICHARD.

O les scélérats! les vipères! damnés sans rédemption! chiens couchans, prêts à lécher la main du premier venu! serpens qui me percent le sein sur lequel je les avais rechauffés. Trois Judas, dont chacun est trois fois pire que Judas! ils ont fait leur paix! Que l'enfer redoutable fasse éternellement la guerre à leurs ames impures pour châtier ce forfait.

SCROOP.

Je vois que la douce affection, changeant de nature, se tourne en haine mortelle; rétractez la malédiction lancée contre leurs ames. Leur paix est faite, mais c'est leur tête qui l'a payée: ceux que vous venez de maudire ont reçu de la mort le coup décisif, et sont gisans dans la fosse.

AUMALE.

Eh quoi! Bushy, Green, et le comte de Wiltshire sont morts!

SCROOP.

Oui, tous trois, à Bristol, ont eu la tête tranchée.

AUMALE.

Où est le duc, mon père, avec ses troupes?

RICHARD.

Qu'importe où il est! qu'on ne me parle plus de consolation. Parlons de tombeaux, de vers et d'épitaphes; que la poussière nous tienne lieu de papier, et avec les larmes de nos yeux écrivons la douleur sur le sein de la terre; choisissons nos exécuteurs testamentaires, et dictons nos dernières volontés. Je me trompe, — qu'avons-nous à léguer? à moins que nous ne léguions à la terre un cadavre détrôné. Nos biens, nos vies, tout ce que nous possédons, appartient à Bolingbroke; il n'est rien que nous puissions dire nôtre, rien, si ce n'est la mort, et ce chétif morceau d'argile qui sert à recouvrir nos os. Au nom du ciel, asseyons-nous à terre, et contons de lamentables histoires de la mort des rois, les uns déposés, d'autres tués à la guerre; ceux-ci poursuivis par les spectres de ceux qu'ils avaient détrônés, d'autres empoisonnés par leurs femmes, d'autres égorgés dans leur sommeil, tous mourant de mort violente. — Car dans la circonférence de cette couronne fragile qui ceint le front mortel d'un roi, le trépas a établi sa cour: c'est là que sa railleuse ironie insulte à sa grandeur, et se rit de sa magnificence. Elle lui accorde un peu de temps et d'espace, pour jouer au monarque, se faire craindre, et tuer les gens de ses regards; elle le gonfle d'égoïsme et d'un vain orgueil, lui laissant croire que cette enveloppe de chair qui abrite notre vie est un impénétrable airain; et après s'être ainsi amusée quelque temps de sa vanité, un moment arrive où, armée d'une chétive épingle, elle traverse de part en part sa forteresse; — et adieu le roi! — Couvrez vos têtes, et n'insultez pas un être de chair et de sang par les démonstrations d'un respect ridicule; mettez de côté les hommages traditionnels, l'étiquette et les cérémonies; jusqu'à présent vous vous êtes mépris sur mon compte. Comme vous, je vis de pain, je ressens les besoins et la douleur; je ne puis me passer d'amis; soumis à toutes ces nécessités, comment pouvez-vous me dire — que je suis roi?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE

Sire, l'homme sage, au lieu de déplorer tranquillement ses malheurs, s'occupe sur-le-champ à en prévenir de nouveaux. La peur ôte la vigueur; craindre l'ennemi, c'est augmenter ses forces de toute l'étendue de notre faiblesse; votre folle douleur est une arme que vous tournez contre vous-même. Combattez, au risque de périr; en combattant, c'est le pire qui peut vous arriver; combattre et mourir, c'est tuer celui qui nous tue; craindre la mort n'aboutit qu'à mourir lâchement.

AUMALE.

Mon père a des troupes sous ses ordres; informez-vous de lui, et d'un membre apprenez à former un corps.

RICHARD.

Tes reproches sont justes. — Orgueilleux Bolingbroke, je vais me mesurer avec toi, et ce jour décidera notre destinée. Cet accès de peur est dissipé; c'est une tâche facile, que de reprendre son bien. Dis-moi, Scroop, où est notre oncle avec ses troupes? Que tes paroles soient consolantes, bien que ton air soit sombre.

SCROOP.

On juge par l'aspect du ciel du temps qu'il fera; de même vous pouvez juger, à la tristesse peinte dans mes regards que je n'ai que de fâcheuses nouvelles à vous dire. Je fais l'office de bourreau; je vous verse la douleur goutte à goutte, afin de reculer le moment où je dois frapper le coup le plus cruel. — Votre oncle York s'est réuni à Bolingbroke; toutes vos forteresses du Nord se sont

* Fatal par la qualité venimeuse de son bois, et par l'emploi homicide auquel on le fait servir, en le transformant en arc meurtrier. (*Note du traducteur.*)

rendues à lui; et dans le sud, toute votre noblesse a pris les armes pour défendre sa cause.

RICHARD

Tu en as dit assez. — (*A Aumale.*) Je t'en veux, cousin, de m'avoir fait quitter la route du désespoir dans laquelle j'étais heureux de marcher! Qu'en dis-tu maintenant? quelle consolation nous reste? Par le ciel, je haïrai éternellement quiconque viendra me parler encore de consolation. Allons au château de Flint; j'y veux mourir de ma douleur; un roi esclave de l'adversité saura lui obéir en roi. Que l'on congédie les troupes qui me restent; qu'elles aillent cultiver un champ qui offre quelque espoir de récolte; pour moi il ne m'en reste plus. Que nul ne me parle pour changer cette résolution; tout conseil serait vain:

AUMALE.

Sire, un mot.

RICHARD.

Il m'offense doublement celui dont la langue me blesse de ses flatteries; congédiez ceux qui me suivent; qu'ils s'éloignent. Partons; passons de la nuit de Richard au jour brillant de Bolingbroke.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Le pays de Galles. — Une plaine devant le château de Flint.

Arrivent, tambour battant, enseignes déployées, BOLINGBROKE *et ses* TROUPES, YORK, NORTHUMBERLAND, *et autres.*

BOLINGBROKE.

Ainsi cet avis nous apprend que les Gallois sont dispersés, et que Salisbury est allé rejoindre le roi, récemment débarqué sur cette côte avec quelques amis.

NORTHUMBERLAND.

Voilà une bonne et agréable nouvelle, mylord; Richard est venu non loin d'ici cacher sa tête.

YORK.

Il serait plus séant au lord Northumberland de dire le roi Richard. — Malheur au jour où le roi légitime serait obligé de cacher sa tête!

NORTHUMBERLAND.

Votre altesse me juge mal; je n'ai omis son titre que pour abréger.

YORK.

Il fut un temps où cette liberté aurait pu vous coûter cher, et où le roi aurait bien pu, en retour de cette abréviation, vous raccourcir de toute la tête.

BOLINGBROKE.

Mon oncle, n'interprétez pas les choses plus mal que vous ne le devez.

YORK.

Mon neveu, ne poussez pas les choses plus loin que vous ne le devez, autrement vous pourriez vous méprendre. Le ciel est au-dessus de vous.

BOLINGBROKE.

Je le sais, mon oncle; aussi je ne m'oppose point à sa volonté. — Mais qui vient ici?

Arrive PERCY.

BOLINGBROKE, *continuant*

Eh bien, Henri, est-ce que cette forteresse ne veut pas se rendre?

PERCY.

Une garnison royale, mylord, vous en défend l'entrée.

BOLINGBROKE.

Une garnison royale! Je ne pense pas qu'elle renferme un roi.

PERCY.

Oui, mylord, elle renferme un roi. Derrière cette enceinte de chaux et de pierre est le roi Richard; et avec lui sont lord Aumale, lord Salisbury, sir Stephen Scroop, ainsi qu'un ecclésiastique vénérable dont j'ignore le nom.

NORTHUMBERLAND.

C'est sans doute l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE, *à Northumberland.*

Noble lord, avancez-vous vers les massifs remparts de cette antique forteresse. Que l'airain de la trompette annonce à ses vieilles murailles l'arrivée d'un parlementaire, et portez au roi ce message: — Henri Bolingbroke baise à deux genoux la main du roi Richard, et envoie l'hommage de son allégeance et de sa fidélité à sa royale personne; je suis venu ici pour déposer à ses pieds mes armes et ma puissance, à condition qu'on m'accordera pleinement la révocation de mon exil, et la restitution de mes biens; sinon, j'userai de tous mes avantages, j'abattrai la poussière avec une pluie de sang, coulant des blessures des Anglais égorgés Il en coûterait beaucoup au cœur de Bolingbroke de noyer dans le sang la face fleurie de ce beau royaume de Richard; ce qui le prouve, c'est l'humble démarche qu'il fait en ce moment. Allez lui porter ces paroles, pendant que nous marcherons sur le tapis verdoyant de cette plaine.

Northumberland s'avance vers la forteresse, précédé d'un trompette.

BOLINGBROKE, *continuant.*

Marchons sans faire entendre le bruit menaçant des tambours, afin que du haut de ces créneaux en ruines, le roi prête une oreille attentive à nos propositions conciliantes. Je ne sais, mais il me semble que la lutte entre le roi Richard et moi ne serait pas moins terrible que celle de deux élémens ennemis, l'eau et le feu, alors que leur choc formidable ébranle les profondeurs des cieux. Qu'il soit le feu, je serai l'eau. Que la fureur soit son partage, pendant que moi, je ferai pleuvoir mon onde sur la terre, sur la terre et non sur lui.

Avançons, et observons la contenance de Richard.

Une trompette sonne; une autre lui répond de l'intérieur de la forteresse. Fanfare. On voit paraître sur les remparts LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMALE, SCROOP *et* SALISBURY.

YORK.

Tenez, voici le roi Richard lui-même qui paraît; ainsi le soleil irrité montre son front rougissant à la porte enflammée de l'Orient, quand il voit les nuages jaloux s'efforcer d'obscurcir sa gloire, et souiller sa route brillante dans son passage à l'Occident. Et toutefois sa mine est celle d'un roi; voyez comme son regard, pareil à celui de l'aigle, éclaire l'imposante majesté de son visage. Hélas! ce serait pitié que le moindre dommage vînt souiller tant d'éclat et de beauté!

RICHARD, *à Northumberland.*

Tu nous vois confondu d'étonnement; nous attendions, immobile, que ton genou respectueux fléchît devant nous, car nous nous regardions comme ton légitime roi. Si nous le sommes, comment tes genoux osent-ils oublier le devoir que leur impose notre auguste présence? Si nous ne le sommes pas, montre-nous l'ordre de Dieu qui nous a retiré notre emploi; car, nous le savons avec certitude, nulle main de chair et d'os ne saurait se saisir de notre sceptre sans se rendre coupable de profanation, de vol, d'usurpation. Tu t'imagines peut-être que tous, à ton exemple, nous ont retiré leur affection et se sont séparés de nous, que nous sommes abandonné et sans amis; mais apprends que mon maître, le Dieu tout-puissant, rassemble dans les nuages, en notre faveur, des armées de fléaux pestilentiels qui frapperont vos enfans encore à naître, ô vous qui levez contre moi vos mains vassales, et menacez la gloire de ma glorieuse couronne. Dis à Bolingbroke, car c'est lui sans doute que je vois là-bas, que chaque pas qu'il fait sur mon territoire est une criminelle trahison. Il est venu ouvrir le testament de la guerre sanglante; mais avant qu'il possède en paix la couronne, objet de ses vœux, dix mille crânes sanglans attristeront les regards de l'Angleterre, feront rougir d'indignation son doux et blanc visage, et abreuveront de sang anglais l'herbe de ses pâturages.

NORTHUMBERLAND.

A Dieu ne plaise que notre seigneur le roi soit exposé aux attaques inciviles de ses propres sujets! Votre trois fois noble cousin, Henri Bolingbroke, vous baise humblement la main, et jure par la tombe honorée qui recouvre les ossemens de vos royaux ancêtres à tous deux, par la royale illustration de vos deux sangs qui prennent leur cours à la même source glorieuse, et par le bras inanimé du belliqueux De Gand, et par sa propre gloire et son honneur personnel, qui vaut à lui seul tous les sermens; il jure, dis-je, que son arrivée ici n'a d'autre but que de revendiquer son royal héritage, et de vous demander à genoux la révocation immédiate de son exil. Si votre majesté lui accorde ces deux objets, il va condamner à la rouille ses armes brillantes, fera rentrer dans l'étable ses coursiers bardés de fer, et se vouera cordialement et fidèlement au service de votre majesté. Il jure, foi de prince, que sa demande est juste; et moi, foi de gentilhomme, je le crois.

RICHARD.

Northumberland, écoute; — voici ce que répond le roi : — Son noble cousin est ici le bienvenu. Toutes ses demandes sont légitimes et lui seront accordées sans contestation. Avec toute l'urbanité dont tu es capable, transmets-lui mes affectueux complimens. *(A Aumale.)* Nous nous avilissons, cousin, n'est ce pas, par un maintien aussi humble et des paroles si amicales. Faut-il rappeler Northumberland, envoyer un défi au traître, et puis mourir?

AUMALE.

Non, sire; combattons avec des paroles conciliantes jusqu'à ce que le temps nous donne des amis, et que nos amis nous offrent le secours de leur épée.

RICHARD.

O Dieu! ô Dieu! Faut-il que ma bouche, après avoir prononcé contre cet homme un rigoureux arrêt de bannissement, le révoque aujourd'hui avec des paroles bienveillantes! Oh! que ne suis-je aussi grand que ma douleur, ou moins grand que mon nom! Oh! que ne puis-je oublier ce que j'ai été! ou ne plus me rappeler ce qu'il faut maintenant que je sois. Gonfle-toi, cœur orgueilleux; tu as raison de battre, après tous les outrages dont mes ennemis nous accablent.

AUMALE.

Northumberland revient de la part de Bolingbroke.

RICHARD.

A présent, que doit faire le roi? se soumettre? le roi se soumettra. Veut-on le déposer? le roi s'y résigne. Veut-on qu'il renonce au nom de roi? au nom de Dieu, qu'on le lui ôte. Je suis prêt à échanger mes joyaux contre un rosaire, mon somptueux palais contre un ermitage, mes brillans habits contre les vêtemens de l'indigence, mes coupes ciselées contre un plat de bois, mon sceptre contre un bâton de pèlerin, mes sujets contre une paire de saints sculptés, et mon vaste royaume contre un étroit tombeau, une tombe chétive et obscure.—Oh! qu'on m'enterre sur le grand chemin, sur la route la plus fréquentée, où les pieds de mes sujets puissent fouler à toute heure la tête de leur souverain; car, de mon vivant, ils foulent aux pieds mon cœur; et pourquoi pas ma tête, une fois enterré? Aumale, tu pleures; tu as le cœur sensible, mon cousin. Eh bien! veux tu que nous versions une pluie de ces larmes qu'on méprise, et qu'y joignant

nos soupirs, nous anéantissions les récoltes, et mettions la famine dans cette terre rebelle? Ou bien, nous faisant un amusement de nos douleurs, veux-tu que nous employions nos larmes à quelque usage intéressant? Par exemple, nous pouvons les faire tomber toujours sur la même place, jusqu'à ce que nous nous soyons creusé en terre deux tombeaux sur lesquels nous graverons ces mots : *Ci gisent les deux cousins, qui, à force de pleurs, ont eux-mêmes creusé leur tombe.* Cela ne serait-il pas charmant? — Allons, je vois que je deraisonne et que tu te moques de moi. — Très-puissant prince, mylord Northumberland, que dit le roi Bolingbroke? Sa majesté veut-elle bien permettre à Richard de vivre jusqu'à ce que Richard meure? Ton genou fléchit, et Bolingbroke dit oui

NORTHUMBERLAND

Sire, il vous attend dans la cour inférieure, pour y conférer avec vous. Que votre majesté veuille bien descendre.

RICHARD.

Je descends, je descends comme un autre Phaéton, inhabile à guider des coursiers indociles.

Northumberland retourne vers Bolingbroke.

RICHARD, *continuant.*

Dans la cour inférieure! Inférieure est en effet la cour où des rois s'abaissent à venir à la voix d'un traitre, et à lui sourire avec bienveillance. Dans la cour inférieure? A bas la cour! à bas le roi! Les hiboux jettent leur cri funèbre là où devrait chanter l'alouette en montant vers les cieux.

Tous se retirent des remparts.

BOLINGBROKE.

Que dit sa majesté?

NORTHUMBERLAND.

La douleur et le chagrin poignant lui font tenir des discours insensés, comme le ferait un frénétique; néanmoins, il vient.

Arrivent LE ROI RICHARD *et* LES SEIGNEURS *de sa suite.*

BOLINGBROKE.

Tenez-vous tous à l'écart, et rendez à sa majesté les respects qui lui sont dus. — (*Il met un genou en terre.*) Mon gracieux souverain! —

RICHARD.

Mon beau cousin, vous déshonorez votre auguste genou en lui faisant baiser la terre, orgueilleuse d'une telle faveur. J'aimerais mieux que mon cœur ressentît les effets de votre affection, que de voir cette courtoisie, déplaisante à mes yeux. Debout, mon cousin, debout! Bien que votre genou soit bas, votre cœur est haut, je le sais; il s'élève au moins à cette hauteur.

Il porte la main sur sa tête.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux souverain, je ne viens que réclamer ce qui m'appartient.

RICHARD.

Ce qui est à vous, vous appartient, et je suis à vous, moi, et tout le reste.

BOLINGBROKE.

Soyez à moi, mon redouté seigneur, autant que mes fidèles services auront mérité votre affection.

RICHARD.

Vous êtes très-méritant. Ils méritent de posséder, ceux qui, pour obtenir, savent employer le moyen le plus sûr et le plus prompt — (*A York.*) Mon oncle, donnez-moi votre main : allons, séchez vos larmes; les larmes prouvent l'affection, mais elles ne remédient à rien. — (*A Bolingbroke.*) Mon cousin, je suis trop jeune pour être votre père, bien que vous soyez d'âge à être mon héritier. Ce que vous voulez avoir, je vous le donnerai, et de grand cœur; car force nous est de faire ce que la nécessité nous impose. Allons à Londres; — le voulez-vous, mon cousin?

BOLINGBROKE.

Oui, sire.

RICHARD.

Alors, je ne dois pas dire : — Non.

Fanfare. Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Langley —Les jardins du duc d'York.

Arrivent LA REINE *et* DEUX DAMES *de sa suite.*

LA REINE.

A quel amusement nous livrerons-nous dans ce jardin pour chasser les pénibles pensées qui m'obsèdent?

PREMIÈRE DAME.

Madame, nous jouerons aux boules.

LA REINE.

Cela me fera penser que le monde est plein d'aspérités, et que ma fortune s'écarte de la bonne route.

PREMIÈRE DAME.

Madame, nous danserons.

LA REINE.

Mes jambes ne sauraient observer la mesure dans le plaisir, quand mon pauvre cœur n'en garde point dans la douleur; ainsi, ma chère, point de danse : trouve-nous quelque autre passe-temps.

PREMIÈRE DAME.

Madame, nous conterons des histoires.

LA REINE.

Tristes, ou gaies?

PREMIÈRE DAME.

L'un et l'autre, madame.

LA REINE.

Ni l'un ni l'autre, ma chère. Si elles sont gaies,

moi qui n'ai pas une ombre de joie dans le cœur, elles ne serviront qu'à me rappeler mieux encore mes chagrins. Si elles sont tristes, comme je ne le suis déjà que trop, elles ne feront qu'ajouter la douleur à mon manque de joie; car ce que j'ai, il est inutile qu'on me le redise; et ce que je n'ai pas, il ne me sert de rien de m'en plaindre.

PREMIÈRE DAME.

Madame, nous chanterons.

LA REINE.

Tant mieux pour toi si tu as sujet de chanter; mais j'aimerais mieux te voir pleurer.

PREMIÈRE DAME.

Je pleurerai, madame, si cela peut vous faire du bien.

LA REINE.

Et moi aussi, je pleurerais si cela pouvait me soulager, et je n'aurais pas besoin d'emprunter tes larmes. Mais, chut! — voici les jardiniers. Écartons-nous à l'ombre de ces arbres.

Arrivent LE JARDINIER *et* DEUX DE SES GARÇONS.

LA REINE, *continuant.*

Je gage mon affliction contre un cent d'épingles, qu'ils vont parler politique. C'est ce que tout le monde fait à la veille d'un changement. Les malheurs publics ont toujours l'anxiété publique pour avant-coureur.

LA REINE *et* SES DAMES *se retirent à l'écart.*

LE JARDINIER.

Etayez-moi ces abricots vagabonds qui, pareils à des enfans indociles, font ployer leur père sous le poids de leur luxe prodigue. Donnez un support à ces branches qui fléchissent. Toi, va, comme le bourreau, abattre les têtes des tiges qui poussent trop vite et s'élèvent à une hauteur déplacée dans une république. Nul dans notre gouvernement ne doit dépasser le niveau. Pendant ce temps-là, je vais extirper les mauvaises herbes qui, sans utilité, dérobent aux fleurs salutaires les sucs nourriciers du sol.

PREMIER GARÇON JARDINIER.

Pourquoi dans cette étroite enceinte maintenir la loi, l'ordre et l'harmonie, comme dans un état modèle, pendant que notre pays, ce grand jardin qui a la mer pour clôture, est plein d'herbes nuisibles, ses plus belles fleurs étouffées, ses arbres fruitiers laissés sans culture, ses haies détruites, ses parterres en désordre, et ses plantes salutaires dévorées par d'innombrables chenilles?

LE JARDINIER.

Tais-toi. — Celui qui a laissé naître et croître ce désordre est arrivé lui-même à la chute des feuilles. Les herbes parasites qu'abritaient ses larges feuilles, qui le dévoraient en paraissant le soutenir, ont été extirpées et déracinées par Bolingbroke. Je veux parler du comte de Wiltshire, de Bushy, de Green?

PREMIER GARÇON JARDINIER.

Comment! est-ce qu'ils sont morts?

LE JARDINIER.

Ils sont morts; et Bolingbroke s'est emparé du roi gaspillateur. — Oh! quel dommage qu'il n'ait pas soigné et cultivé son royaume comme nous ce jardin! Nous, dans la saison propice, nous pratiquons une incision dans l'écorce, cette peau de nos arbres fruitiers, de peur qu'ayant trop de sève et de sang, un excès de santé ne leur nuise. S'il en avait agi de même à l'égard des grands et des puissans, ils auraient porté et lui auraient donné les fruits de leur obéissance. Nous coupons toutes les branches superflues, afin de faire vivre les rameaux producteurs. S'il en avait fait autant, il porterait encore la couronne que ses dissipations lui ont fait perdre.

PREMIER GARÇON JARDINIER.

Vous croyez donc que le roi sera déposé?

LE JARDINIER.

Il est déjà maté, et il ne tardera pas sans doute à être déposé. Hier soir il est arrivé à un ami du duc d'York des lettres qui annoncent de fâcheuses nouvelles.

LA REINE.

Je suffoque; il faut que je parle. — (*Elle s'avance.*) Vieux successeur d'Adam, occupe-toi de la culture de ce jardin. Comment ta bouche grossière ose-t-elle articuler ces tristes nouvelles? Quelle Ève, quel serpent t'a suggéré l'idée de cette seconde chute de l'homme maudit? Pourquoi dis-tu que le roi Richard est déposé? De quel droit, toi, être grossier comme la terre que tu cultives, oses-tu prédire sa chute? Dis-moi où, quand et comment tu as recueilli ces funestes nouvelles? Réponds-moi, misérable!

LE JARDINIER.

Pardonnez-moi, madame. Je n'ai guère de plaisir à répéter ces nouvelles; et pourtant ce que je dis est vrai. Le roi Richard est sous la main redoutable de Bolingbroke; leurs deux fortunes sont pesées, dans le plateau de Bolingbroke; outre lui-même sont tous les pairs d'Angleterre, et grâce à ce poids additionnel, il l'emporte sur le roi Richard. Allez à Londres, et vous vous en convaincrez par vous-même : je ne dis que ce que chacun sait.

LA REINE.

O malheur! ton pas est si agile! c'est à moi, avant tous, que devait s'adresser ton message! Pourquoi suis-je la dernière à en être informée? Oh! tu m'as gardée pour la dernière, afin que mon cœur conservât plus long-temps le trait douloureux. Venez, mesdames; allons rejoindre à Londres le roi de Londres, devenu la proie du malheur. Étais-je donc réservée à décorer de mon deuil le triomphe du superbe Bolingbroke? Jardinier, pour

m'avoir annoncé ces désastreuses nouvelles, je souhaite que les plantes que tu greffes ne fleurissent jamais.

La Reine *et* ses Dames *s'éloignent.*

LE JARDINIER.

Reine infortunée! plut à Dieu que ta malédiction contre mon art s'accomplît, si cela pouvait empêcher le malheur de t'atteindre! Ici elle a laissé tomber une larme; je veux y planter une touffe de rue; emblême de la vertu amère, je veux que bientôt tu croisses en ce lieu en mémoire des pleurs d'une reine.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — La salle de Westminster. Les lords spirituels à la droite du trône; les lords temporels à gauche; les communes en face.

Entrent BOLINGBROKE, et SA SUITE, AUMALE, SURREY, NORTHUMBERLAND, PERCY, FITZWATER, *un autre* LORD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER; BAGOT *les suit sous la garde de plusieurs officiers.*

BOLINGBROKE.

Qu'on fasse avancer Bagot. — Maintenant, Bagot, parle librement; dis ce que tu sais de la mort du noble Gloster; dis-nous qui a tramé avec le roi, et qui a exécuté l'œuvre sanglante de sa fin prématurée.

BAGOT.

Confrontez-moi avec lord Aumale.

BOLINGBROKE, *à Aumale.*

Mon cousin, avancez, et regardez cet homme.

BAGOT.

Mylord Aumale, je sais que vous avez trop de cœur pour renier ce que vous avez dit. A l'époque fatale où fut tramée la mort de Gloster, je vous ai entendu dire: «Ne faut-il pas que j'aie le bras long, pour que du sein de l'orageuse cour d'Angleterre il aille atteindre à Calais la tête de mon oncle?» A cette même époque, parmi beaucoup d'autres propos, je vous ai entendu dire que vous refuseriez l'offre de cent mille écus, plutôt que de consentir au retour de Bolingbroke en Angleterre; et vous ajoutâtes que la mort de votre cousin serait un grand bonheur pour ce pays.

AUMALE.

Princes et nobles lords, quelle réponse dois-je faire à cet homme vil? Faut-il pour le châtier que je déshonore ma naissance au point de me commettre avec lui d'égal à égal? Il le faut; sinon, mon honneur est terni par l'accusation que vient d'articuler sa bouche calomniatrice. (*Il jette à terre son gant.*) Voilà mon gage; c'est pour toi le cachet de la mort, et par lui tu es marqué au sceau de l'enfer. Je déclare que tu mens, et que ce que tu as dit est faux, et je le soutiendrai dans ton sang, tout indigne qu'il est de souiller la trempe de mon épée de chevalier.

BOLINGBROKE.

Arrête, Bagot; je te défends de relever ce gant.

AUMALE.

Je voudrais que semblable provocation m'eût été faite par le plus illustre de cette assemblée, un seul homme excepté.

FITZWATER.

Si ton courage tient tant à ce que celui qui t'accuse, trouve des imitateurs, (*il jette son gant*) Aumale, voici mon gage en retour du tien. Par ce soleil brillant à la clarté duquel je te vois, je t'ai entendu dire, et tu t'en faisais gloire, que tu étais l'auteur de la mort du noble Gloster; quand tu le nierais vingt fois, tu mens, et le jour qu'il te plaira, je me fais fort, à la pointe de mon épée, de refouler ton mensonge dans le cœur où il a été forgé.

AUMALE.

Tu es trop lâche pour voir jamais luire ce jour-là.

FITZWATER.

Sur mon ame, je voudrais que ce fût à l'instant même.

AUMALE.

Fitzwater, tu es damné à tout jamais pour ce que tu viens de dire.

PERCY.

Aumale, tu mens; son honneur est aussi intact dans cette accusation qu'il est vrai que tu en imposes; en foi de quoi, je te jette mon gage, prêt à soutenir mon dire jusqu'au dernier souffle de ma vie mortelle; relève-le, si tu l'oses.

AUMALE.

Si je ne le relève pas, puisse ma main tomber en pourriture et ne plus jamais brandir un acier vengeur sur le casque étincelant de mon ennemi.

UN LORD.

Je prends la terre à témoin des mêmes faits, parjure Aumale, et je t'envoie autant de démentis qu'on peut d'un soleil à un autre en articuler à voix haute à l'oreille d'un traître. Voilà le gage de mon honneur; mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

AUMALE.

Quel nouvel adversaire veut se présenter encore? Par le ciel, je vous défie tous! j'ai dans le cœur mille courages prêts à tenir tête à vingt mille antagonistes tels que vous.

SURREY.

Mylord Fitzwater, je me rappelle parfaitement l'époque de votre conversation avec Aumale.

FITZWATER.

Il est vrai; vous étiez présent, et vous pouvez certifier que ce que j'ai dit est vrai.

SURREY.

Aussi faux, par le ciel, que le ciel lui-même est vrai.

FITZWATER.

Surrey, tu mens.

SURREY.

Jeune homme sans honneur, ce démenti pèsera sur mon épée jusqu'à ce qu'elle en ait tiré vengeance, et que le démenti et celui qui l'a donné dorment sous terre aussi profondément que le crâne de ton père. En foi de quoi, voici le gage de mon honneur; mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

FITZWATER.

Insensé! tu donnes de l'éperon à un cheval fougueux! Puissé-je ne plus oser manger, boire, respirer ou vivre, si je n'ose me présenter face à face devant Surrey dans un désert, et lui cracher au visage en lui disant qu'il en a menti, et menti triplement; et je prends l'engagement de te punir comme tu le mérites. — Comme il est vrai que j'espère prospérer dans le monde où je viens récemment de faire mon entrée*, Aumale est coupable des faits dont je l'accuse. En outre, j'ai entendu dire au banni Norfolk, que toi, Aumale, tu as envoyé deux de tes gens à Calais pour mettre à mort le noble duc.

AUMALE.

Quelque honnête chrétien veut-il me prêter un gage que je puisse jeter encore, en déclarant que Norfolk en a menti? En voici un que je lui jette, dans le cas où l'on révoquerait son exil pour le mettre à même de défendre son honneur.

BOLINGBROKE.

Tous ces défis ne seront vidés qu'après le rappel de Norfolk : et il sera rappelé, et, bien que mon ennemi, réintégré dans la possession de ses biens et de ses titres. Quand il sera de retour, il viendra, contre Aumale, soutenir son dire.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Cet honorable jour ne luira jamais. Le banni Norfolk a mainte fois combattu pour Jésus-Christ; mainte fois, sur des champs de bataille glorieux, ses mains chrétiennes ont déployé l'étendard de la croix contre les Maures, les Turcs et les Sarrasins. Fatigué de ses travaux guerriers, il s'est retiré en Italie : c'est là, c'est à Venise, qu'il a légué son corps à la terre de ces belles contrées, et rendu son ame au Christ son général, sous les drapeaux duquel il avait si long-temps combattu.

* Plus haut, on a vu Surrey l'appeler jeune homme. (*Note du traducteur.*)

BOLINGBROKE.

Eh quoi, prélat, Norfolk est mort?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Aussi vrai que je suis vivant.

BOLINGBROKE.

Que son ame vertueuse aille en paix reposer dans le sein d'Abraham! Lords appelans, la solution de vos différends est ajournée jusqu'à l'époque qui sera ultérieurement fixée pour le jugement.

Entrent YORK *et* SA SUITE.

YORK.

Noble duc de Lancastre, je viens à toi de la part de l'humilié Richard, qui, de sa pleine volonté, t'adopte pour son héritier, et remet son sceptre glorieux en la possession de ta royale main. Le premier après lui par ta naissance, monte sur son trône, et vive Henri, quatrième du nom!

BOLINGBROKE.

Au nom du Seigneur, je vais monter sur le trône royal.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Le ciel nous en préserve! — Ce que je vais dire pourra déplaire à ce royal auditoire, mais le langage de la vérité sied surtout dans ma bouche. Plût à Dieu que parmi les membres de cette noble assemblée il se trouvât quelqu'un d'assez noble pour se constituer le juge impartial du noble Richard! La véritable noblesse lui apprendrait à s'abstenir d'une aussi criminelle iniquité. Quel sujet peut prononcer un verdict contre son roi? et parmi ceux qui siégent ici, quel est celui qui n'est pas sujet de Richard? Quelque évidentes que soient les preuves de leur culpabilité, on ne juge pas les voleurs sans qu'ils soient présens; et l'image de la majesté de Dieu, son lieutenant, son représentant, le substitut choisi par lui, sacré, couronné, régnant depuis de nombreuses années, sera-t-il dit que ses subordonnés, ses sujets le jugeront sans qu'il soit là pour se défendre? Oh! Dieu nous préserve que dans un pays chrétien, des ames civilisées se rendent coupables d'un acte aussi odieux, aussi criminel, aussi infâme! C'est à des sujets que s'adresse en ce moment un sujet, enhardi par le ciel à prendre la défense de son roi. Mylord d'Hereford, ce superbe Hereford qui est ici présent, et que vous appelez roi, n'est qu'un rebelle, traître à son roi légitime : et si vous le couronnez, voici ce que je vous prédis : — Le sang anglais engraissera la terre, et les générations futures porteront la peine de cet odieux forfait. La paix ira dormir chez les Turcs et les infidèles, et à sa place, sur ce sol paisible, la guerre tumultueuse armera frères contre frères, parens contre parens. L'anarchie, la terreur, les alarmes et les rébellions, fixeront ici leur séjour, et cette terre, pavée des crânes de ses habitans, deviendra un champ de Golgotha. Oh! si vous soulevez cette maison contre elle-même, ce sera la plus funeste anarchie qui ait jamais affligé cette terre de ma-

lédiction. Empêchez ce résultat, si vous ne voulez que les enfans de vos enfans ne vous maudissent!

NORTHUMBERLAND.

Vous avez parlé on ne peut mieux; et pour récompense, nous vous arrêtons ici comme coupable de haute trahison. — Mylord de Westminster, je vous charge de le mettre en lieu sûr jusqu'au jour de son jugement. — Mylords, vous plait-il d'accorder aux communes leur requête?

BOLINGBROKE.

Qu'on fasse venir ici Richard, afin qu'il abdique aux yeux de tous; de cette manière, aucun soupçon ne pourra s'attacher à nos actes.

YORK.

Je vais le chercher.

Il sort.

BOLINGBROKE.

Mylords, que nous constituons en état d'arrestation, songez à donner caution de vous représenter au jour où vous serez sommés de comparaître. — (*A l'évêque de Carlisle.*) Nous vous devons fort peu de reconnaissance, et nous n'attendons de vous aucun service.

Rentre YORK, *suivi de* RICHARD *et de plusieurs* OFFICIERS *portant les insignes de la royauté.*

RICHARD.

Hélas! pourquoi m'oblige-t-on à comparaître devant un roi avant que j'aie dépouillé les idées royales avec lesquelles je régnais? Il est impossible que j'aie déjà pu apprendre à parler d'une voix insinuante, à flatter, à m'incliner, à fléchir le genou. — Donnez à la douleur le temps de me façonner à cette soumission. Cependant je me rappelle parfaitement les traits de ces hommes. N'étaient-ils pas à moi? ne m'ont-ils pas souvent salué de leurs acclamations? Ainsi faisait Judas pour le Christ; mais lui, sur douze, tous lui restèrent fidèles, hormis un seul; moi, sur douze mille, je n'en ai pas trouvé un. Dieu sauve le roi! — Personne ne répondra-t-il : *Ainsi soit-il?* Dois-je faire à la fois l'office du prêtre et de l'enfant de chœur? Eh bien, donc, ainsi soit-il! Dieu sauve le roi, fût-ce un autre que moi! Et néanmoins, ainsi soit-il, si le ciel veut que ce soit moi. Pour quel objet m'a-t-on envoyé chercher?

YORK.

Pour effectuer, de votre propre mouvement, ce que la fatigue de régner vous a fait proposer, — la résignation de votre gouvernement et de votre couronne à Henri Bolingbroke.

RICHARD.

Donnez-moi la couronne; tenez, mon cousin, prenez-la. Que votre main la tienne d'un côté pendant que la mienne la tiendra de l'autre. Maintenant cette couronne d'or est un puits profond auquel sont adaptés deux seaux qui s'emplissent l'un après l'autre. Le seau vide se balance perpétuellement dans l'air; quant à l'autre, une fois rempli, il s'enfonce silencieusement dans l'onde, et bientôt les yeux le perdent de vue. Le seau qui va au fond, le seau rempli de larmes c'est moi, abreuvé de mes douleurs; le seau qui monte, c'est vous.

BOLINGBROKE.

Je croyais que vous résigniez volontairement.

RICHARD.

Ma couronne, oui; mais je garde mes chagrins. Vous pouvez me faire abdiquer mon rang et mon autorité, mais non mes douleurs. Je reste roi de ces dernières.

BOLINGBROKE.

En me donnant votre couronne, vous me donnez une portion de vos soucis.

RICHARD.

Les soucis que vous acquérez ne m'ôtent pas les miens. L'idée de voir augmenter vos soucis vous préoccupe, et moi, si je m'afflige, c'est de n'en plus avoir. Je garde mes soucis tout en vous les transmettant; ils vont où va la couronne, et néanmoins ils restent avec moi.

BOLINGBROKE.

Est-ce de votre plein gré que vous résignez la couronne?

RICHARD.

Oui et non; — non et oui; — non, car il faut me résoudre à n'être plus rien; non, non, car c'est en tes mains que je résigne. — Maintenant, regarde, et vois comme je vais me dépouiller moi-même. Je décharge ma tête de cette lourde couronne, et ma main de ce sceptre pesant; j'étouffe dans mon cœur l'orgueil du rang suprême; j'efface avec mes larmes le baume de l'onction sainte; je me défais de ma couronne de mes propres mains; j'abjure, de ma propre bouche, ma grandeur sacrée, et ma voix délie mes sujets de leurs sermens; j'abdique la pompe et la majesté royale; je renonce à mes domaines, à mes redevances, à mes revenus; j'annule mes lois, mes décrets, mes ordonnances. Dieu pardonne à tous ceux qui violeront la foi qu'ils m'ont jurée! Dieu maintienne inviolables tous les sermens qui te seront prêtés! qu'il ne m'afflige plus de rien, moi qui ne possède plus rien, et qu'il t'exauce en tout, toi qui possèdes tout! Puisses-tu vivre longtemps assis sur le trône de Richard, et puisse Richard dormir bientôt dans sa fosse! Dieu sauve le roi Henri! c'est le vœu de Richard détrôné, et qu'il lui envoie de longues années et d'heureux jours! — Que me reste-t-il encore à faire?

NORTHUMBERLAND, *lui présentant un papier.*

Rien, sinon de lire ces accusations, ces crimes odieux commis par vous et les vôtres contre l'état et le bien du pays, afin qu'en vous les entendant confesser, le peuple soit convaincu que vous avez été justement déposé.

RICHARD.

Faut-il m'y résigner? Faut-il que je déroule le long tissu de mes erreurs? Mon cher Northumberland, si tes fautes étaient enregistrées, ne trou-

verais-tu pas humiliant d'en donner lecture devant une assemblée si imposante? Si tu le faisais, tu y trouverais marqué d'une tache noire, et condamné dans le livre du ciel, un article bien odieux, — le détrônement d'un roi et la violation d'un serment solennel. Que dis-je? vous tous qui, les yeux fixés sur moi, jouissez du spectacle de ma misère, réduit que je suis à m'immoler moi-même, bien qu'il y en ait parmi vous qui, comme Pilate, se lavent les mains et montrent un semblant de pitié, néanmoins, vrais Pilates que vous êtes, vous m'avez attaché à ma croix douloureuse, et jamais vous ne pourrez vous laver de ce crime.

NORTHUMBERLAND.

Seigneur, dépêchez-vous : lisez ces articles.

RICHARD.

Mes yeux sont pleins de larmes; je ne saurais y voir. Cependant mes pleurs ne me voilent pas tellement la vue que je ne puisse distinguer ici une bande de traîtres. Que dis-je? si je reporte mes regards sur moi-même, je vois en moi un complice de ces traîtres; car j'ai donné mon consentement au dépouillement de la majesté royale; j'ai avili la gloire, fait de la souveraineté une esclave, du roi un sujet, de la puissance un objet de mépris.

NORTHUMBERLAND.

Monseigneur, —

RICHARD.

Je ne suis point ton seigneur, homme insolent et hautain; je ne suis le seigneur de personne. Je n'ai plus de nom, plus de titre, — qui m'appartienne en propre, pas même le nom qui me fut donné sur les fonts baptismaux. Oh! que ne suis-je un roi pour rire, un monarque de neige, se dissolvant en eau devant le soleil de Bolingbroke! — Bon roi, — grand roi, — et pourtant je ne te crois pas grandement bon, — si ma parole a encore quelque valeur en Angleterre, j'ordonne qu'on m'apporte un miroir, afin de voir quel air a mon visage depuis que la majesté royale l'a quitté.

BOLINGBROKE.

Que l'un de vous aille chercher un miroir.

UN OFFICIER *sort.*

NORTHUMBERLAND.

Lisez ce papier, en attendant que le miroir arrive.

RICHARD.

Démon! tu me tourmentes avant que je sois en enfer.

BOLINGBROKE.

N'insistez plus, mylord Northumberland.

NORTHUMBERLAND.

Les communes ne seront pas satisfaites.

RICHARD.

Elles seront satisfaites : je lirai suffisamment quand j'aurai sous les yeux le livre même où sont écrites toutes mes fautes, c'est-à-dire, — moi-même.

Rentre L'OFFICIER *avec un miroir.*

RICHARD, *prenant le miroir et continuant.*

Donnez-moi ce miroir; c'est là que je veux lire. — Quoi! mes rides ne sont pas plus creusées que cela? La douleur, malgré tous les coups qu'elle m'a portés, n'a pas fait sur mon visage de plus profondes blessures? — O miroir flatteur, comme les compagnons de ma prospérité, tu me trompes. Est-ce là le visage d'un homme qui chaque jour avait dans son palais dix mille hommes à ses ordres? Est-ce là le visage qui faisait l'effet du soleil, et dont nul regard ne pouvait soutenir la vue? Est-ce là la face qui a fait face à tant de folies, et qu'à la fin Bolingbroke a effacée? La gloire que reflète ce visage est fragile, et le visage lui-même est aussi fragile que la gloire, (*il jette à terre le miroir qui se brise*) car le voilà brisé en mille morceaux. — Remarque, roi silencieux, la moralité de ce que je viens de faire; — vois comme ma douleur a promptement détruit mon visage.

BOLINGBROKE.

L'ombre de votre douleur a détruit l'ombre de votre visage.

RICHARD.

Répète cela. L'ombre de ma douleur? Ah! voyons : — c'est très-vrai; ma douleur gît toute entière au dedans de moi; et ces marques extérieures d'affliction ne sont que l'ombre de la douleur invisible, qui fermente silencieuse dans l'ame torturée; c'est là seulement que réside la substance, et je te remercie, ô roi, de ton extrême bonté, toi, qui non content de me donner mes motifs d'affliction, m'enseignes encore a en déplorer la cause. Je n'ai plus qu'une grâce à demander; après quoi je me retire, sans plus vous importuner. L'obtiendrai-je?

BOLINGBROKE.

Nommez-la, mon beau cousin.

RICHARD.

Mon beau cousin! je suis plus grand qu'un roi; quand j'étais roi, je n'avais pour flatteurs que des sujets; maintenant que je suis un sujet, j'ai un roi pour flatteur.

BOLINGBROKE.

Demandez.

RICHARD.

L'obtiendrai-je?

BOLINGBROKE.

Vous l'obtiendrez.

RICHARD.

En ce cas, permets que je m'en aille.

BOLINGBROKE.

Où?

RICHARD.

Où tu voudras, pourvu que je sois loin de ta vue.

BOLINGBROKE.

Que quelques-uns d'entre vous le conduisent à la tour.

RICHARD.

Adieu, traîtres, qui vous élevez sur les ruines d'un roi légitime.

Des gardes emmènent Richard ; quelques lords l'accompagnent.

BOLINGBROKE.

Nous fixons solennellement à vendredi prochain le jour de notre couronnement; lords, préparez-vous.

Tous sortent, à l'exception de l'Abbé de Westminster, de l'Évêque de Carlisle et d'Aumale.

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

Nous venons d'assister à un douloureux spectacle.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

La douleur est à venir; les enfans qui ne sont pas nés encore sentiront cruellement les fatales conséquences de ce jour.

AUMALE.

Ministres des autels, n'y a-t-il aucun moyen de délivrer le royaume de cette souillure funeste?

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

Avant que je m'explique sur ce point, vous vous engagerez aux pieds des autels à ne point révéler mes projets, et à mettre à exécution le plan que je vous aurai tracé. Je vois le mécontentement empreint sur votre visage; je vois l'affliction dans vos cœurs, et les larmes dans vos yeux. Venez souper chez moi; je veux ourdir un complot qui nous ramènera d'heureux jours.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Une rue conduisant à la tour.

Arrivent LA REINE, *et quelques-unes* DES DAMES *de sa suite.*

LA REINE.

Le roi doit passer par ici. Voilà le chemin qui conduit à la fatale tour bâtie par Jules César. C'est dans ses flancs de pierre que mon époux condamné est retenu prisonnier par Bolingbroke. Reposons-nous ici, si toutefois cette terre rebelle peut offrir un instant de repos à l'épouse de son légitime roi.

Arrive RICHARD *conduit par* DES GARDES.

LA REINE, *continuant.*

Mais, silence! voyez, ou plutôt ne la voyez pas, ma belle rose se faner! Et cependant levez les yeux, regardez-la, et que votre pitié, épanchée en rosée, la baigne de pleurs d'amour, et lui rende sa fraicheur. O débris de l'antique Ilion! blason de l'honneur, tombe du roi Richard, plutot que le roi Richard lui-même, magnifique hotellerie, pourquoi la hideuse douleur t'a-t-elle choisi pour demeure, quand le succès triomphant est devenu l'hôte d'un cabaret?

RICHARD.

Femme charmante, ne te ligue point avec la douleur, si tu ne veux avancer ma mort. Apprends, ma bien aimée, à considérer notre premier état comme un rêve fortuné que le réveil a dissipé, pour faire place à la réalité. Mon amour, tu vois en moi le fiancé de la Nécessité; elle et moi nous sommes unis jusqu'à la mort. Va en France, et retire-toi dans quelque maison religieuse. Il nous faut, par une vie sainte, conquérir la couronne d'une vie nouvelle, en retour de celle que nos heures profanes nous ont fait perdre.

LA REINE.

Eh quoi! l'ame de mon Richard est-elle donc énervée et changée comme sa personne? Bolingbroke a-t-il détrôné ton intelligence? A-t-il pénétré jusque dans ton cœur? Avant de mourir, le lion furieux étend sa griffe, et déchire la terre, faute d'un autre objet sur lequel il puisse venger sa défaite; et toi, comme un écolier timide, tu te laisses châtier sans mot dire, tu baises la verge qui te frappe, tu lèches la main de ton bourreau avec une basse humilité, toi qui es un lion, toi, le roi des animaux.

RICHARD.

J'étais en effet le roi des animaux. Si j'avais eu des hommes, et non des bêtes féroces, pour sujets, heureux, je régnerais encore. Ma bien aimée, jadis reine, prépare-toi à partir pour la France: suppose que j'ai cessé de vivre, et qu'en ce moment, à mon lit de mort, tu prends congé de moi pour la dernière fois. Dans les longues soirées de l'hiver, lorsque, assise au coin du feu, tu entendras raconter l'histoire de malheurs arrivés au temps jadis, avant de quitter ces bonnes gens, et pour prendre ta revanche avec eux, conte leur ma chute lamentable, et renvoie à leur lit tes auditeurs fondant en larmes. Il n'y aura pas jusqu'aux tisons insensibles qui ne soient émus

de ton récit, et qui ne pleurent, au point d'éteindre le feu, le sort d'un roi légitime injustement détrôné.

Arrivent LE DUC DE NORTHUMBERLAND *et* SA SUITE.

NORTHUMBERLAND.

Mylord, Bolingbroke a changé d'idée. Ce n'est pas à la tour, mais au château de Pomfret, qu'il faut vous rendre. Et vous, madame, j'ai aussi des ordres relativement à vous. Il vous faut, sans délai, partir pour la France.

RICHARD.

Northumberland, instrument de l'ambitieux Bolingbroke, toi qui lui sers d'échelle pour monter sur mon trône, le temps viendra, et ce temps n'est pas loin, où le crime, venu à maturité, se résoudra en corruption. Bien qu'il partage le royaume en deux, et t'en donne la moitié, lui ayant procuré le tout, tu te croiras trop peu récompensé; et lui, de son côté, il pensera que toi qui sais comment il faut s'y prendre pour mettre sur le trône un usurpateur, tu trouveras bien moyen, à la premiere occasion, de le précipiter de son trône usurpé. L'amitié qui unit deux méchans se convertit en crainte, cette crainte en haine, et la haine conduit l'un ou tous les deux ensemble à d'inévitables périls et à une mort méritée.

NORTHUMBERLAND.

Que mon crime retombe sur ma tête, et n'en parlons plus. Faites-vous vos adieux, et séparez-vous; il le faut à l'instant.

RICHARD.

On nous impose un double divorce. Méchans, vous brisez deux liens sacrés : celui qui existait entre ma couronne et moi, celui qui m'unissait à ma femme.— (*A la reine.*) Un baiser scella notre union, qu'un baiser la détruise. — Sépare-nous, Northumberland; moi, pour aller vers le climat maladif et glacé du nord; ma femme, vers la France, d'où elle était venue brillante et parée comme mai, ce mois embaumé, et où on la renvoie comme la Toussaint, le jour le plus court de l'année.

LA REINE.

Devons-nous donc nous quitter? Faut-il que nous nous séparions?

RICHARD.

Il faut que j'arrache ma main à ta main, mon cœur à ton cœur.

LA REINE.

Bannissez-nous tous deux, et laissez partir le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND.

Ce serait bienveillant, mais fort impolitique.

LA REINE.

Partout où il ira qu'on me permette de le suivre.

RICHARD.

En pleurant ensemble, nos deux douleurs n'en feraient qu'une. Pleure sur moi en France; ici, je pleurerai sur toi. Mieux vaut être loin l'un de l'autre que d'être près, mais séparés. Va, mesure ton chemin par tes soupirs, je mesurerai le mien par mes gémissemens.

LA REINE.

Ainsi le chemin le plus long aura les plus longs gémissemens.

RICHARD.

Si mon chemin est court, à chaque pas je gémirai deux fois, et ma douleur allongera la route. Allons, soyons brefs dans la cour que nous faisons à la douleur; une fois qu'on l'a épousée, l'affliction n'a plus de fin. Qu'un baiser close nos bouches par un muet adieu. Je te donne mon cœur, et je prends le tien en retour.

Ils s'embrassent.

LA REINE.

Rends-moi le mien; ce serait mal à moi de me charger de garder ton cœur et de le faire mourir. (*Ils s'embrassent de nouveau.*) Maintenant que j'ai repris le mien, adieu; je vais m'efforcer de le tuer avec un soupir.

RICHARD.

Nous encourageons l'affliction par ces délais insensés. Encore une fois, adieu; que ma douleur te dise le reste.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Un appartement dans le palais d'York.

Entrent YORK *et* LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Mylord, vous m'avez promis d'achever le récit de l'entrée de vos deux cousins dans Londres, ce récit que vous aviez commencé, et que vos pleurs vous ont forcé d'interrompre.

YORK.

Où en étais-je?

LA DUCHESSE.

A ce douloureux moment, mylord, où du haut des fenêtres, des mains insolentes jetaient de la poussière et des immondices sur la tête du roi Richard

YORK.

Comme je vous le disais, le duc, le superbe Bolingbroke, monté sur un coursier ardent et fougueux qui semblait savoir quel maître ambitieux il portait, — s'avançait à pas lents et majestueux pendant que toutes les voix criaient : — « Dieu te garde, Bolingbroke! » On eût dit que les fenêtres parlaient, tant était pressée la foule des sages jeunes et vieux qui dardaient leurs avides

et ardens regards sur le visage de Bolingbroke; on eût dit que toutes les murailles, chargées de personnages comme une tapisserie, criaient à la fois : « Dieu te conserve! sois le bien venu, Bolingbroke! » et lui, saluant à droite et à gauche, la tête découverte qu'il inclinait plus bas que le cou de son orgueilleux coursier, il leur répétait : « Je vous remercie, mes compatriotes, » et ce disant, il continuait sa marche.

LA DUCHESSE.

Hélas! et le malheureux Richard, quelle était alors son attitude?

YORK.

De même qu'au théâtre lorsqu'un acteur favori vient de quitter la scène, les spectateurs ne portent sur celui qui lui succède que des regards distraits et trouvent son babil insipide; de même, et avec plus de mépris encore, les yeux du peuple s'arrêtaient sur Richard. Nul ne lui criait : « Dieu vous garde! » Nulle bouche joyeuse n'accueillait son retour; mais la poussière tombait sur sa tête sacrée, et lui la secouait avec une douleur si résignée! sur son visage luttaient les pleurs et le sourire, témoignages de sa douleur et de sa patience. — Ah! si Dieu, pour quelque grand dessein, n'avait endurci le cœur des hommes, ils n'eussent pu rester insensibles, et les cœurs les plus barbares se fussent ouverts à la pitié. Mais dans ces événemens, la main du ciel est visible; soumettons-nous avec calme à sa volonté suprême. Nous sommes maintenant les sujets de Bolingbroke; il a reçu nos sermens, et je me dévoue pour jamais à son autorité et à sa gloire.

Entre AUMALE

LA DUCHESSE.

Voici mon fils Aumale.

YORK.

Il était Aumale autrefois; mais son attachement à Richard lui a fait perdre ce titre*. Il faut désormais, madame, que vous l'appeliez Rutland. Je me suis, devant le parlement, rendu caution de sa fidélité et de son féal et inaltérable dévouement au nouveau roi.

LA DUCHESSE.

Soyez le bien venu, mon fils. Où sont maintenant les violettes qui émaillent le sein verdoyant de ce nouveau printemps?

AUMALE.

Madame, je l'ignore, et ne m'en inquiète guère. Dieu sait que je n'ambitionne pas le moins du monde l'honneur d'en faire partie.

YORK.

Conduis-toi bien dans cette saison nouvelle, si tu ne veux être moissonné avant d'avoir mûri. Quelles nouvelles d'Oxford? Les joutes et les fêtes continuent-elles?

AUMALE.

Oui, mylord, autant que je sache.

YORK.

Tu y seras sans doute.

AUMALE.

A moins que Dieu ne s'y oppose, c'est mon intention.

YORK.

Quel est ce papier caché dans ton sein? Eh quoi! tu pâlis? Laisse-moi voir cet écrit.

AUMALE.

Mylord, ce n'est rien.

YORK.

Dès lors, il n'y a pas d'inconvénient à ce que je le voie. Laisse-moi voir cet écrit.

AUMALE.

Je supplie votre altesse de m'excuser; c'est une affaire de peu d'importance; j'ai des motifs pour la tenir secrète.

YORK.

Et moi, monsieur, j'ai des motifs pour désirer la connaître. Je crains, je crains, —

LA DUCHESSE.

Que craignez-vous? c'est un billet qu'il aura souscrit, pour paraître dans les joûtes en costume élégant.

YORK.

Un billet souscrit par lui-même à son profit, n'est-ce pas? Comment aurait-il sur lui un billet souscrit au profit d'un autre? Ma femme, vous êtes une sotte. — Mon fils, je veux voir cet écrit.

AUMALE.

Excusez-moi, je vous prie; je ne puis vous le montrer.

YORK.

Je le veux; laisse-moi le voir, te dis-je. (*Il lui arrache le papier et en lit le contenu.*) Trahison! abominable trahison! — Scélérat! traître! misérable!

LA DUCHESSE.

Qu'y a-t-il, mylord?

YORK.

Holà! quelqu'un!

Entre UN DOMESTIQUE.

YORK, *continuant.*

Qu'on selle mon cheval! Miséricorde divine! quelle trahison est-ce là!

LA DUCHESSE.

De quoi s'agit-il, mylord?

YORK.

Qu'on me donne mes bottes! qu'on selle mon cheval! — Sur mon honneur, sur ma vie, sur ma parole, je veux dénoncer le scélérat.

LE DOMESTIQUE *sort.*

* Les ducs d'*Aumale*, de Surrey et d'Exeter, furent, par une loi émanée du premier parlement rassemblé sous Henri IV, privés de leurs duchés; mais on leur permit de conserver les titres de comtes de *Rutland*, de Kent, et d'Huntington. (*Note du traducteur.*)

LA DUCHESSE.

Qu'y a-t-il ?

YORK.

Taisez-vous, femme insensée.

LA DUCHESSE.

Je ne veux pas me taire. — De quoi s'agit-il, mon fils?

AUMALE.

Soyez tranquille, ma bonne mère; il n'y va que de ma vie.

LA DUCHESSE.

Il y va de ta vie !

Rentre LE DOMESTIQUE, *apportant les bottes d'York.*

YORK.

Donne-moi mes bottes; je vais trouver le roi.

LA DUCHESSE, *montrant le domestique.*

Chasse-le, Aumale. — Mon pauvre enfant, tu es tout interdit. — (*Au domestique.*) Sors d'ici, scélérat; ne reparais plus devant moi.

YORK.

Donne-moi mes bottes, te dis-je.

LA DUCHESSE.

York, que veux-tu faire? Pourquoi ne pas tenir cachée la faute de ton enfant? Avons-nous d'autres fils que celui-là? pouvons-nous espérer d'en avoir d'autres? L'âge n'a-t-il pas tari ma fécondité? Veux-tu enlever à ma vieillesse mon fils unique et me dépouiller de l'heureux titre de mère? Ne te ressemble-t-il pas? n'est-il pas à toi ?

YORK.

Femme extravagante, veux-tu tenir secrète cette conspiration ténébreuse? Ils sont douze qui se sont mutuellement engagés au pied des autels, et par leur signature, à tuer le roi à Oxford.

LA DUCHESSE.

Il n'en fera rien; nous le garderons ici; dès lors, il n'est pour rien dans ce complot.

YORK.

Arrière, femme insensée! fût-il vingt fois mon fils, je le dénoncerais.

LA DUCHESSE.

S'il t'avait coûté les mêmes douleurs qu'à moi, tu serais moins inflexible. Mais maintenant je lis dans ta pensée. Tu as des doutes sur ma fidélité conjugale; tu le soupçonnes d'être un bâtard, et non ton fils. Mon cher York, mon époux bien-aimé, bannis de telles pensées. Jamais fils ne ressembla plus à son père; il n'a rien de moi ni de ma famille, et cependant je l'aime.

YORK.

Laissez-moi passer, femme entêtée.

Il sort.

LA DUCHESSE.

Aumale, suis-le; monte sur son cheval; pars à franc étrier; arrive avant lui auprès du roi; implore ton pardon avant qu'il t'accuse; je te suivrai de près. Toute vieille que je suis, j'ai la certitude d'égaler York en célérité. Je me jetterai à genoux, et ne me relèverai pas que Bolingbroke ne t'ait pardonné. Allons, pars.

Ils sortent.

SCENE III.

Windsor. — Une salle du château.

Entrent BOLINGBROKE, *revêtu des insignes de la royauté,* PERCY, *et d'autres lords.*

BOLINGBROKE.

Personne ne peut-il me donner des nouvelles de mon mauvais sujet de fils? Voilà trois mois entiers que je ne l'ai vu. Si j'ai un tourment au monde, c'est lui. Qu'on fasse des perquisitions à Londres; qu'on fouille les tavernes; c'est là, dit-on, qu'il hante d'habitude, avec des compagnons sans mœurs et sans frein, de ces gens qui se tiennent dans les rues étroites, battent le guet et dévalisent les passans; et lui, jeune homme efféminé et libertin, il se fait un point d'honneur de soutenir cette bande de débauchés.

PERCY.

Mylord, j'ai vu le prince il y a deux jours, et lui ai parlé des tournois qui se donnent à Oxford.

BOLINGBROKE.

Et qu'a dit le galant ?

PERCY.

Il m'a répondu qu'il irait dans un mauvais lieu ramasser le gant de quelque prostituée dont il se ferait un gage, et qu'armé de ce talisman, il se faisait fort de désarçonner le plus vaillant jouteur.

BOLINGBROKE.

Aussi effronté que dissolu; toutefois à travers ses vices j'entrevois quelques étincelles d'un avenir meilleur qu'un âge plus mûr développera peut-être. Mais qui vient ici?

Entre AUMALE *à pas précipités.*

AUMALE.

Où est le roi?

BOLINGBROKE.

Mon cousin, que signifient ce désordre et ces yeux égarés ?

AUMALE.

Dieu garde votre majesté! je la supplie de m'accorder un moment d'entretien particulier.

BOLINGBROKE.

Retirez-vous, et laissez-nous seuls.

PERCY *et les* LORDS *sortent.*

BOLINGBROKE, *continuant.*

Que me veut maintenant mon cousin?

AUMALE, *mettant un genou en terre.*

Je veux que mes genoux prennent racine à la terre, que ma langue soit clouée à mon palais, si je me relève ou parle avant que vous m'ayez pardonné.

BOLINGBROKE.

La faute est-elle commise, ou n'est-elle qu'en

projet? Dans ce dernier cas, quelque odieuse qu'elle puisse être, pour obtenir ton affection dans l'avenir, je te pardonne.

AUMALE.

Permettez alors que je ferme la porte à clef, afin que nul ne vienne nous interrompre jusqu'à ce que je vous aie tout révélé.

BOLINGBROKE.

Comme tu voudras.

Aumale ferme la porte à clef.

YORK, *de l'extérieur.*

Sire, soyez sur vos gardes; veillez sur vous, vous avez un traître avec vous.

BOLINGBROKE, *mettant l'épée à la main.*

Scélérat, je vais m'assurer de toi.

AUMALE.

Retenez votre main vengeresse, vous n'avez rien à craindre.

YORK, *de l'extérieur.*

Ouvrez la porte, roi insensé et trop confiant! Faut-il que, par dévouement, je vous fasse entendre en face un langage coupable? Ouvrez la porte, ou je la brise.

Bolingbroke ouvre la porte.

Entre YORK.

BOLINGBROKE.

Qu'y a-t-il, mon oncle? Parlez; reprenez haleine; dites-moi où est le péril, afin que je me prépare à le repousser.

YORK.

Lisez cet écrit, et vous connaîtrez la trahison que la précipitation que j'ai mise à venir, m'empêche de vous expliquer.

AUMALE.

Rappelez-vous, en lisant, la promesse que vous m'avez faite. Je me repens; ne lisez point mon nom sur ce papier; mon cœur n'est point complice de ma main.

YORK.

Elle l'était, scélérat, avant qu'elle eût apposé ta signature. Roi, j'ai surpris ce papier dans le sein du traître, et l'en ai arraché. Son repentir est fils de la crainte et non de l'affection. Oubliez toute pitié pour lui, de peur que la pitié ne soit un serpent qui vous percera le cœur.

BOLINGBROKE.

O abominable, infernal et audacieux complot! ô loyal père d'un fils perfide! Source pure, immaculée, limpide, d'où est sorti ce ruisseau dont l'onde s'est souillée dans les lieux infects qu'elle a parcourus! Le bien dont tu débordes se convertit en mal; mais l'abondance de tes mérites excusera cette mortelle tache dans ton coupable fils.

YORK.

De cette manière, ma vertu sera complice de ses vices, mon honneur fera les frais de son infamie, comme ces enfans prodigues qui gaspillent l'or d'un père économe. Mon honneur ne peut vivre que par la mort de son déshonneur, sinon sa honte rejaillit sur ma vie. Le laisser vivre, c'est me tuer; en épargnant ses jours, c'est le traître qui vit, c'est le sujet fidèle qu'on met à mort.

LA DUCHESSE, *de l'extérieur.*

Holà! sire, au nom du ciel, ouvrez-moi.

BOLINGBROKE.

Quelle est la voix perçante qui fait entendre ces supplications et ces cris?

LA DUCHESSE.

C'est une femme, c'est votre tante, grand roi; c'est moi. Parlez-moi; ayez pitié de moi, ouvrez la porte; j'ai une grâce à vous demander, moi qui n'en demandai jamais.

BOLINGBROKE.

Voilà la scène qui change; de sérieuse elle devient bouffonne. Nous allons jouer «la Mendiante et le Roi*.» Mon dangereux cousin, faites entrer votre mère; je sais qu'elle vient intercéder pour votre odieux forfait.

YORK.

Si vous pardonnez à la prière de qui que ce soit, je souhaite que cette indulgence enfante de nouveaux crimes (*Montrant son fils.*) Ce membre gangrené une fois coupé, le reste sera sain; si, au contraire, on le laisse, il infectera le reste.

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

O roi! ne croyez pas cet homme au cœur dur; celui qui ne s'aime pas lui-même ne peut aimer personne.

YORK.

Femme frénétique, que faites-vous ici? votre mamelle épuisée veut-elle de nouveau nourrir un traître?

LA DUCHESSE.

Mon cher York, calmez-vous. — (*Au roi.*) Sire, veuillez m'entendre.

Elle met un genou en terre.

BOLINGBROKE.

Relevez-vous, ma chère tante.

LA DUCHESSE.

Pas encore, je vous en conjure. Je veux à jamais rester agenouillée; je veux ne jamais voir le jour que voient les heureux, jusqu'à ce que vous m'ayez donné le bonheur, jusqu'à ce que vous m'ayez ordonné d'être heureuse en pardonnant à Rutland, mon fils coupable.

AUMALE, *mettant un genou en terre.*

Je joins mes prières à celles de ma mère.

YORK, *s'agenouillant à son tour.*

J'oppose mes prières aux leurs. Puissiez-vous ne jamais prospérer, si vous accordez la grâce qu'ils vous demandent!

LA DUCHESSE.

Croyez-vous qu'il parle sérieusement? regardez sa figure : ses yeux ne versent point de larmes; ses prières sont feintes; ses paroles ne sont qu'un vain son qu'articule sa bouche; les nôtres viennent du cœur; il prie faiblement, et souhaite de ne pas être exaucé; en nous, c'est le cœur, l'ame, tout notre être qui prie. Ses genoux, je le sais, ne demanderaient pas mieux que de se relever;

* Allusion à une vieille ballade du temps, alors fort en vogue. (*Note du traducteur.*)

les nôtres resteront à la même place jusqu'à ce qu'ils y aient pris racine. Ses prières sont pleines d'une menteuse hypocrisie, les nôtres pleines d'ardeur et empreintes d'une profonde vérité. Nos prières étouffent les siennes; qu'elles obtiennent donc cette miséricorde à laquelle ont droit les prières sincères.

BOLINGBROKE.

Ma chère tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE.

Ne me dites pas de me relever; pardonnez d'abord; vous ordonnerez ensuite que je me relève. Si j'étais votre nourrice, chargée de vous enseigner à parler, *je pardonne* serait le premier mot que vous prononceriez. Roi, dites, *je pardonne*. Que la pitié vous enseigne à le dire. Le mot est court, mais moins court encore qu'il n'est doux : il n'en est pas de mieux placé dans la bouche des rois.

YORK.

Répondez en français, sire; dites *pardonnez-moi**.

LA DUCHESSE, *à York*.

Voulez-vous donc, époux chagrin, époux au cœur dur, détruire le pardon par le mot qui l'exprime? voulez-vous mettre le mot en contradiction avec la chose? — (*A Bolingbroke.*) Prononcez le pardon dans la langue de notre pays; nous n'entendons rien au baragouin français. Vos yeux commencent à parler; que votre bouche leur serve d'interprète; que votre oreille porte à votre cœur compatissant nos plaintes et nos prières, afin que la pitié vous engage à nous pardonner,

BOLINGBROKE.

Ma chère tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE.

Je ne demande pas à me relever. La grâce que je vous demande est de pardonner.

BOLINGBROKE.

Je lui pardonne comme Dieu me pardonnera.

LA DUCHESSE.

O heureuse victoire accordée à mes supplications! et toutefois je ne suis pas encore rassurée; répétez-le encore. L'assurance du pardon deux fois renouvelée, ne constitue pas deux pardons; la seconde confirme la première.

BOLINGBROKE.

Je lui pardonne de tout mon cœur.

LA DUCHESSE.

Vous êtes un dieu sur la terre.

BOLINGBROKE.

Quant à notre loyal beau-frère** et à l'abbé de Westminster, ainsi qu'au reste de cette bande de conspirateurs, la destruction les poursuivra sans relâche. Mon oncle, donnez des ordres pour que des troupes soient envoyées à Oxford, ou en tout autre lieu visité par ces traîtres. Ils ne respireront pas long-temps l'air de ce monde, je le jure; si je puis les découvrir, je mettrai la main sur eux. Adieu, mon oncle,—et vous aussi, mon cousin; votre mère a efficacement intercédé pour vous; soyez-moi fidèle.

LA DUCHESSE.

Venez, mon pécheur de fils; je prie Dieu qu'il fasse de vous un homme nouveau.

Ils sortent.

SCENE IV.

Entrent EXTON *et* UN DOMESTIQUE

EXTON.

N'as-tu pas remarqué les paroles prononcées par le roi? « Ne trouverai-je pas un ami qui me délivre de cette crainte vivante? » N'est-ce pas cela qu'il a dit?

LE DOMESTIQUE.

Ce sont ses propres paroles.

EXTON.

« Ne trouverai-je pas un ami? » a-t-il dit; il l'a répété deux fois; deux fois il a appuyé sur ces paroles; n'est-il pas vrai?

LE DOMESTIQUE.

C'est vrai.

EXTON.

Et en même temps, il me regardait d'une manière significative, comme s'il eût voulu dire : — Je voudrais que tu fusses l'homme disposé à affranchir mon cœur de cette terreur importune, c'est-à-dire du roi qui est à Pomfret. Allons, viens; je suis l'ami du roi, et je le délivrerai de son ennemi.

Ils sortent.

SCENE V.

Pomfret. — Le donjon du château.

Entre LE ROI RICHARD.

RICHARD.

Voilà quelque temps que je cherche comment on pourrait comparer cette prison que j'habite avec le monde; mais c'est impossible, car le monde est peuplé, et ici il n'y a d'autre créature que moi. — Cependant, je vais essayer. Mon ame est la femelle de mon esprit; mon esprit est le père, et à eux deux ils procréent une génération de pensées fécondes à leur tour; et ces pensées peupleront ce monde en miniature de fantaisies capricieuses comme les habitans du monde véritable; car il n'est point de pensée qui donne une satisfaction sans mélange; les meilleures, celles qui s'occupent des choses divines, sont mêlées de scrupules, et opposent un texte saint à un autre. Ainsi, par exemple, à ces paroles : « Laissez approcher les petits enfans, » elles opposent celles-ci : « Il est aussi difficile d'entrer dans le royaume des cieux qu'il l'est pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Les pensées ambitieuses méditent des projets inexécutables; comme si je voulais, avec ces faibles ongles, me creuser

* Ces mots, dans le texte, sont en français. (*Note du traducteur.*)

** Jean, duc d'Exeter et comte d'Huntington, frère de Richard II, et qui avait épousé lady Elisabeth, sœur d'Henri Bolingbroke. (*Note du traducteur.*)

un passage à travers les flancs de pierre de ce monde si dur, les murs de ma misérable prison ; et voyant leur impuissance, elles meurent dans leur orgueil. Les pensées qui ont le bonheur pour but cherchent à se faire illusion, en faisant dire à l'homme qu'il n'est pas le premier esclave de la fortune, et ne sera pas le dernier; comme ces mendians insensés qui, assis dans les ceps, consolent leur honte en se disant que beaucoup y ont été, et que beaucoup y seront après eux ; et dans cette pensée ils trouvent une sorte de contentement en rejetant le poids de leur infortune sur ceux qui l'ont supportée avant eux. C'est ainsi qu'à moi seul je joue plusieurs rôles, et jamais le rôle d'un homme content. Quelquefois je suis roi ; puis la trahison me fait souhaiter d'être un mendiant, et je deviens mendiant; mais alors la dure indigence me persuade que j'étais mieux quand j'étais roi ; et je redeviens roi ; puis, venant à songer que je suis detrôné par Bolingbroke, en un clin d'œil je ne suis plus rien. Mais quoi que je puisse être, ni moi, ni aucun homme qui n'est qu'homme, ne saurait être satisfait de rien, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le repos, en n'étant plus rien. — Quelle est cette musique que j'entends? — Ha! ha! observez la mesure. — Combien désagréable est la douce musique, quand l'accord est rompu, et que la mesure n'est pas observée ! il en est de même de l'harmonie de la vie humaine. Maintenant j'ai l'oreille difficile ; une dissonance la blesse. Mais le désordre qui troublait l'harmonie de mon gouvernement m'a trouvé insensible. J'ai abusé du temps, et maintenant le temps abuse de moi ; il a fait de moi son horloge; mes pensées sont les secondes marquées par mes soupirs qui remplacent les vibrations du balancier ; mes yeux sont le cadran où mon doigt, tenant lieu d'aiguille, marque le progrès des minutes par le nombre des larmes qu'il essuie à mesure qu'elles se succèdent; les sons qui annoncent l'heure, ce sont les gémissemens qui frappent avec bruit les parois de mon cœur, cette cloche sonore. Ainsi mes soupirs, mes pleurs et mes gémissemens, indiquent les secondes, les minutes et les heures. — Mais le temps vole pour Bolingbroke dans son orgueilleuse prospérité, pendant qu'automate insensé je m'amuse ici à en mesurer les heures*. Cette musique m'irrite; qu'elle cesse de se faire entendre : si parfois la musique a rappelé des insensés à la raison, elle fait en moi un effet tout contraire; elle prive un homme sensé de l'usage de sa raison. Néanmoins, béni soit celui qui me fait entendre ces accords ; c'est un témoignage d'affection; et dans ces temps de haine, l'affection pour Richard est chose aussi étrange qu'un bijou passé de mode.

Entre UN GROOM.

LE GROOM.

Salut, royal prince!

* Il existe encore dans plusieurs églises du moyen âge des cadrans où l'heure est sonnée par un automate. (*Note du traducteur.*)

RICHARD.

Merci, noble pair. Le meilleur marché d'entre nous est dix deniers trop cher. Qui es-tu? et comment as-tu fait pour venir ici, où nul homme ne pénètre, à l'exception du grossier manant qui m'apporte ma nourriture, pour prolonger une vie de douleur?

LE GROOM.

Sire, j'étais un pauvre groom attaché au service de vos écuries du temps que vous étiez roi ; passant par ici pour me rendre à York, j'ai, non sans peine, obtenu la permission de revoir les traits de mon roi, de mon ancien maître. Oh! combien j'avais le cœur gros, quand j'ai vu passer dans les rues de Londres le cortège du couronnement; quand j'ai vu Bolingbroke monté sur votre beau cheval barbe, celui-là même que vous aviez tant de fois monté, celui que j'avais dressé avec tant de soin !

RICHARD.

Il montait mon cheval barbe ! Dis-moi, mon ami, comment se gouvernait-il sous lui?

LE GROOM.

Avec tant de fierté, qu'on eût dit qu'il dédaignait la terre.

RICHARD.

Il était donc bien fier de porter Bolingbroke. Ce cheval a mangé du pain dans ma main royale. Il était tout orgueilleux de se sentir caresser par elle. N'aurait-il pas dû broncher? n'aurait-il pas dû s'abattre, puisque tôt ou tard doit venir la chute de l'orgueil, et briser le cou, à l'orgueilleux qui avait usurpé sur lui la place de son maître? Je te demande pardon, mon cheval ! pourquoi te blâmerais-je ? n'as-tu pas été créé pour obéir à l'homme et le porter? Moi, je n'étais pas né cheval; et cependant je porte mon fardeau comme une bête de somme, pressé par le fouet et l'aiguillon de l'ambitieux Bolingbroke.

Entre LE GEOLIER, *avec un plat.*

LE GEOLIER, *au groom.*

Camarade, sortez, vous ne pouvez rester ici plus long-temps.

RICHARD.

Si tu m'aimes, il est temps que tu te retires.

LE GROOM.

Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur vous le dit.

Il sort.

LE GEOLIER, *posant le plat sur une table devant Richard.*

Mylord, vous plairait-il de manger?

RICHARD.

Goute d'abord, comme c'est ton devoir.

LE GEOLIER.

Mylord, je n'ose; sir Pierce d'Exton, qui vient d'arriver de la part du roi, me commande le contraire.

RICHARD.

Que le diable emporte Henri de Lancastre et toi! Ma patience est usée, et j'en suis las.

Il bat le geôlier.

LE GEOLIER.

Au secours! au secours! au secours!

Entrent EXTON *et* PLUSIEURS DOMESTIQUES *armés.*

RICHARD.

Quoi donc? la mort veut-elle m'attaquer à force ouverte? Scélérat, ta main me fournit l'instrument de ton trépas. (*Il arrache à un domestique son arme, et le tue.*) — Toi, va remplir aux enfers une autre place. (*Il en tue un second; puis Exton le frappe et le renverse.*) Elle brûlera dans un feu inextinguible, la main qui a frappé ma personne. Exton, ta main féroce a souillé cette terre du sang de son roi. Monte, monte, mon ame; ton séjour est là-haut, pendant que ma chair grossière s'affaisse pour mourir.

Il meurt.

EXTON.

Aussi plein de valeur que de sang royal! j'ai tari la source de l'une et de l'autre. Oh! plût au ciel que ce fût un acte méritoire! Le démon, qui me disait que je faisais bien, me dit maintenant que cette action est inscrite sur les registres de l'enfer. Je vais porter ce roi mort au roi vivant. —(*A ses gens.*) Vous, emportez ses restes, et qu'on leur donne ici la sépulture.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Windsor. — Une salle du château.

Fanfare. Entrent BOLINGBROKE *et* SA SUITE; YORK *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

BOLINGBROKE.

York, mon cher oncle, les dernières nouvelles qui nous sont parvenues portent que les rebelles ont livré aux flammes notre ville de Cicester, dans le Glustershire; mais s'ils ont été pris ou tués, c'est ce qu'on ne dit point.

Entre NORTHUMBERLAND.

BOLINGBROKE, *continuant.*

Soyez le bien venu, mylord; quelles nouvelles?

NORTHUMBERLAND.

Permettez-moi d'abord de vous offrir mes vœux pour la prospérité de votre règne. J'ajouterai que j'ai envoyé à Londres les têtes de Salisbury, de Spencer, de Blunt et de Kent. (*Lui remettant un papier.*) Vous trouverez dans cet écrit le détail de leur arrestation.

BOLINGBROKE.

Je suis reconnaissant de tes services, mon cher Percy, et je récompenserai dignement ton mérite.

Entre FITZWATER.

FITZWATER.

Sire, j'ai envoyé d'Oxford à Londres les têtes de Brocas et de sir Bennet Seely, deux des conspirateurs qui voulaient vous assassiner à Oxfurd.

BOLINGBROKE.

Tes services, Fitzwater, ne seront pas oubliés: ton mérite est grand, je le sais.

Entre PERCY, *suivi de* L'ÉVÊQUE DE CARLISLE

PERCY.

Le principal conspirateur, l'abbé de Westminster, accablé de remords et consumé d'une noire mélancolie, a légué son corps à la tombe; mais Carlisle est vivant, et je vous l'amène pour qu'il entende son arrêt de votre royale bouche, et subisse le châtiment dû à son orgueil.

BOLINGBROKE.

Carlisle, voici ton arrêt: — Choisis quelque pieuse retraite, en outre de celles que tu possèdes, et vas y passer le reste de tes jours. Pourvu que tu vives en paix, tu mourras sans être inquiété; car, bien que tu te sois toujours montré mon ennemi, j'ai vu briller en toi de glorieuses étincelles d'honneur.

Entre EXTON, *suivi de* DOMESTIQUES *qui portent un cercueil.*

EXTON.

Grand roi, dans ce cercueil je vous présente enseveli l'objet de vos craintes; là est étendu sans vie, immolé par moi, le plus grand, le plus puissant de vos ennemis, Richard de Bordeaux.

BOLINGBROKE.

Exton, je ne te remercie pas; ta main fatale a commis un acte dont la honte planera sur ma tête et sur cette terre illustre.

EXTON.

Sire, c'est d'après le désir par vous-même exprimé que j'ai agi.

BOLINGBROKE.

Ceux qui ont besoin du poison n'aiment pas pour cela le poison; et je ne l'aime pas non plus. Vivant, je souhaitais sa mort; assassiné, je l'aime, et hais le meurtrier. Je te laisse pour salaire les remords de ta conscience; mais tu n'obtiendras de moi ni parole bienveillante ni royales faveurs. Va, comme Caïn, errer dans les ténèbres de la nuit, et ne montre jamais ton visage à la clarté du jour et des flambeaux. — Mylords, je vous le proteste, mon ame est profondément affligée que le sang ait arrosé ma grandeur naissante; venez gémir avec moi sur un malheur que je déplore, et arborons incontinent les insignes du deuil. Je veux faire un voyage en Terre-Sainte, pour purifier de ce sang mes mains coupables. — Suivez-moi d'un pas lugubre et lent; partagez ici mon deuil en pleurant avec moi cette mort prématurée.

FIN DE RICHARD II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCENE II

HENRI IV,

PREMIÈRE PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI IV.
HENRI, prince de Galles, fils du roi.
LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, fils du roi.
LE COMTE DE WESTMORELAND, seigneur dévoué à la cause du roi.
SIR WALTER BLUNT, seigneur dévoué à la cause du roi.
THOMAS PERCY, comte de Worcester.
HENRI PERCY, comte de Northumberland.
HENRI PERCY, surnommé Hotspur*, son fils
EDMOND MORTIMER, comte de Marche.
SCROOP, archevêque d'York.
ARCHIBALD, comte de Douglas.
OWEN GLENDOWER.
SIR RICHARD VERNON.

PERSONNAGES.

SIR JOHN FALSTAFF.
SIR MICHEL, ami de l'archevêque d'York.
POINS.
GADSHILL
PETO
BARDOLPHE.
LADY PERCY, femme d'Hotspur, et sœur de Mortimer.
LADY MORTIMER, fille de Glendower, et femme de Mortimer.
MADAME VABONTRAIN, hôtesse d'une taverne à East-Cheap.
LORDS, OFFICIERS, UN SHÉRIFF, UN CABARETIER, UN VALET D'HÔTELLERIE, GARÇONS DE CABARET, DEUX VOITURIERS, VOYAGEURS, DOMESTIQUES, MESSAGERS, etc.

La scene est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, WESTMORELAND, SIR WALTER BLUNT *et* D'AUTRES SEIGNEURS.

LE ROI HENRI.

Après les secousses que nous avons éprouvées, dévorés de soucis que nous sommes, laissons un moment respirer la paix effrayée ; reprenons haleine pour entreprendre ensuite de nouvelles guerres sur de lointains rivages. Cette terre altérée ne s'abreuvera plus du sang de ses enfans ; le glaive des combats ne labourera plus ses champs, et ses fleurs ne seront plus brisées sous les pieds

* Littéralement *chaud éperon*, qu'on peut traduire par *tête chaude*. (*Note du traducteur.*)

des coursiers ennemis. Ces bataillons rivaux, formés du même sang, enfans d'une mère commune, qui, pareils aux météores d'un ciel troublé, s'entrechoquant l'un l'autre, se livraient aux fureurs d'une guerre intestine, confondus désormais dans les mêmes rangs, marcheront sous la même bannière. On ne verra plus combattre, opposés l'un à l'autre, alliés contre alliés, parens contre parens. Le glaive de la guerre, pareil à un poignard mal remis dans le fourreau, ne blessera plus son maître. Maintenant, amis, songeons à porter nos armes jusqu'au sépulcre du Christ; soldat enrôlé sous le saint étendard de sa croix, nous avons juré de combattre pour lui. Sous peu nous lèverons à cet effet une armée anglaise. Les Anglais ont été formés dans le sein de leurs mères pour chasser les païens des plaines saintes, foulées par ces pieds divins qui, pour notre salut, furent, il y a quatorze cents ans, cloués sur la croix douloureuse. Mais il y a un an que cette résolution est prise, et il est inutile de vous dire que nous l'exécuterons. C'est dans un autre but que nous sommes maintenant réunis. Westmoreland, cher cousin, apprenez-moi ce qui a été décidé hier dans notre conseil, pour hâter une expédition si chère.

WESTMORELAND.

Sire, le conseil s'est activement occupé de cette question, et hier encore plusieurs états de dépenses ont été arrêtés; lorsque au beau milieu de la délibération est arrivé du pays de Galles un courrier porteur de fâcheuses nouvelles. La pire de toutes, — c'est que le noble Mortimer, ayant mené les bataillons de l'Herefordshire combattre les troupes irrégulières du sauvage Glendower, est tombé au pouvoir de ce Gallois terrible. Mille de ses soldats ont été massacrés, et sur leurs cadavres les femmes ont exercé des mutilations si indignes et si honteuses, qu'on ne saurait les répéter sans rougir.

LE ROI HENRI.

Ainsi la nouvelle de cet échec a fait ajourner notre expédition pour la terre sainte?

WESTMORELAND.

Oui, sire, cette nouvelle jointe à d'autres : car il en est arrivé du nord de plus fâcheuses encore. Le jour de la Sainte-Croix, le vaillant Hotspur, le jeune Henri Percy, et le brave Archibald, ce guerrier éprouvé, cet intrépide Écossais, se sont livré à Holmédon un combat sanglant et acharné, autant qu'on en a pu juger par les décharges de leur artillerie; car celui qui en a apporté la nouvelle était monté à cheval au moment le plus chaud du combat, sans savoir quelle en serait l'issue.

LE ROI HENRI.

Voici un de mes amis les plus chers et les plus dévoués, sir Walter Blunt, qui vient d'arriver, et dont le cheval porte encore l'empreinte des différens sols qu'il a parcourus d'Holmédon jusqu'ici; les nouvelles qu'il nous apporte sont des plus satisfaisantes. Le comte de Douglas est battu. Sir Walter a vu sur les plaines d'Holmédon dix mille Écossais courageux et vingt-deux chevaliers baignés dans leur sang. Hotspur a fait prisonnier Mordake, comte de Fife, le fils aîné du vaincu Douglas; ainsi que les comtes d'Athol, de Murray, d'Angus et de Menteith. N'est-ce pas là un glorieux butin, une vaillante conquête? N'est-il pas vrai, cousin?

WESTMORELAND.

Effectivement, c'est une conquête dont un prince serait fier.

LE ROI HENRI.

Ah! voilà ce qui m'afflige! J'envie à mylord Northumberland le bonheur d'être père d'un fils si accompli, d'un fils dont le nom est célébré par la gloire, le roi des arbres de la forêt, le bien-aimé et l'orgueil de la fortune; tandis que moi, qui entends partout retentir ses louanges, je vois la débauche et le déshonneur souiller le front de mon jeune Henri. Oh! que ne peut-il être prouvé qu'une fée nocturne a changé nos enfans au berceau, a nommé le mien — Percy, — le sien, Plantagenet! Alors j'aurais son Henri, et lui il aurait le mien. — Que vous semble, mon cousin, de l'orgueil de ce jeune Percy? Il prétend garder pour lui les prisonniers qu'il a faits en cette occasion, et me fait dire que je n'en aurai qu'un seul, Mordake, comte de Fife*.

WESTMORELAND.

Je reconnais là les leçons de son oncle Worcester, dont la malveillance se signale contre vous en toute occasion, et qui maintenant suscite contre votre autorité l'amour-propre et la vanité d'un jeune homme.

LE ROI HENRI.

Je l'ai mandé ici pour venir rendre compte de sa conduite. Cet incident nous oblige à suspendre nos saints projets sur Jérusalem. Cousin, mercredi prochain, nous tiendrons notre conseil à Windsor; informez-en les lords; mais revenez promptement nous trouver; car il me reste plus de choses à dire et à faire que ma colère ne me permet de vous en instruire.

WESTMORELAND.

Sire, je n'y manquerai pas.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Un autre appartement du palais

Entrent LE PRINCE HENRI *et* FALSTAFF.

FALSTAFF.

Eh bien! Henri, quelle heure est-il, mon garçon?

* D'après les lois de la guerre alors reconnues, quiconque avait fait un prisonnier dont le rachat n'excédait pas dix mille écus, pouvait en disposer, et le mettre en liberté, soit gratuitement, soit moyennant rançon. C'est ainsi que, le comte de Fife excepté, Percy avait un droit exclusif aux prisonniers en question. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Tu as l'esprit tellement épais, à force de boire du vin vieux, de te déboutonner après souper et de ronfler sur les bancs tous les après-dîners, que tu as oublié de demander ce que tu veux savoir. Que t'importe l'heure qu'il est? A moins que les heures ne fussent des coupes de vin d'Espagne, les minutes des poulardes, les horloges des langues d'entremetteuses, les cadrans des enseignes de mauvais lieux, et le bienfaisant soleil lui-même une courtisane lascive en taffetas couleur flamme, je ne vois pas pourquoi tu perdrais ton temps à demander l'heure qu'il est.

FALSTAFF.

Je suis de ton avis, Henri. Nous autres, preneurs de bourse, nous exerçons à la clarté de la lune et des étoiles, et non à la lumière de Phébus, ce brillant chevalier errant. Et je t'en prie, mon cher, quand tu seras roi, — et puisse longtemps Dieu conserver ta grâce, — je devrais dire majesté, car de grâce, tu n'en auras pas, —

LE PRINCE HENRI.

Comment! pas du tout?

FALSTAFF.

Non, certes; pas même ce qu'il en faudrait pour clore un repas composé d'un œuf à la coque.

LE PRINCE HENRI.

Voyons, au fait, au fait.

FALSTAFF.

Eh bien donc, mon cher, quand tu seras roi, ne souffre pas que nous autres, les gardes du corps de la nuit, on nous appelle voleurs; qu'on nous nomme les chasseurs de Diane, les gentilshommes de l'ombre, les mignons de la lune, et qu'on dise de nous que nous nous gouvernons bien, puisque nous sommes, comme la mer, gouvernés par notre noble et chaste maîtresse, la lune; car, au moindre de ses ordres, — nous volons.

LE PRINCE HENRI.

Tu dis vrai, j'en conviens. Notre fortune à nous autres, serviteurs de la lune, est comme la mer, gouvernée par la lune, et a son flux et son reflux. En voici la preuve : une bourse d'or courageusement volée le lundi soir, est dissolument dépensée le mardi matin ; obtenue en criant *arrête* ; dépensée en criant *opporte* *; aujourd'hui marée basse, c'est-à-dire au pied de l'échelle; demain marée montante, au haut d'une potence.

FALSTAFF.

C'est vrai, mon garçon. — N'est-ce pas que mon hôtesse de la taverne est une délicieuse commère?

LE PRINCE HENRI.

Comme le miel du mont Hybla. N'est-ce pas qu'un habit de buffle** est charmant?

FALSTAFF.

Fou que tu es! toujours des jeux de mots et des quolibets? Que diable ai-je de commun avec les habits de buffle?

LE PRINCE HENRI.

Et que diantre ai-je de commun avec mon hôtesse de la taverne?

FALSTAFF.

Tu l'as bien des fois fait appeler pour régler tes comptes avec elle.

LE PRINCE HENRI.

T'ai-je jamais fait appeler pour payer ta part?

FALSTAFF.

Je te rends cette justice. Là tu as tout payé.

LE PRINCE HENRI.

Là et ailleurs, tant qu'il me restait de l'argent; et quand l'argent manquait, j'usais de mon crédit.

FALSTAFF.

Oui; et tu en as tellement usé, que s'il n'était pas présumable que tu es l'héritier présomptif, — Mais dis-moi, mon cher, y aura-t-il des gibets en Angleterre sous ton règne? les hommes de cœur seront-ils menés en laisse par cette vieille radoteuse qu'on nomme la loi? Crois-moi, quand tu seras roi, ne pends pas les voleurs.

LE PRINCE HENRI.

Non, ce sera toi.

FALSTAFF.

Vraiment! ô prodige! Pardieu, je ferai un excellent juge.

LE PRINCE HENRI.

Tu juges déjà mal. Je veux dire que tu seras chargé de pendre les voleurs, et feras l'office de bourreau.

FALSTAFF.

Fort bien, Henri, fort bien; jusqu'à un certain point, j'aime autant ce métier-là, je t'assure, que celui qui consiste à faire des courbettes aux gens de cour.

LE PRINCE HENRI.

Pour obtenir leur faveur?

FALSTAFF.

Ou leurs garde-robes, dont le bourreau a une ample provision*. Par la sangbleu, je suis aussi triste qu'un vieux matou, ou qu'un ours muselé.

LE PRINCE HENRI.

Ou qu'un lion décrépit, ou que le luth d'un amant.

FALSTAFF.

Oui, ou que le bourdon d'une musette du Lincolnshire**.

LE PRINCE HENRI.

Que dirais-tu si je te comparais à un lièvre *** ou à la solitude de Moor-ditch ****?

FALSTAFF.

Tu as les comparaisons les plus déplaisantes, et

* Du vin. (*Note du traducteur.*)

** Les sergens et recors portaient des vêtemens de peau de buffle. (*Note du traducteur.*)

* Le poëte anglais joue ici sur les mots *suits*, faveurs, et *suits*, vêtemens. La dépouille du condamné revenait de droit au bourreau. (*Note du traducteur.*)

** C'est-à-dire d'une grenouille. Le pays de Lincoln est marécageux. (*Note du traducteur.*)

*** Les anciens Egyptiens dans leurs hiéroglyphes représentaient la tristesse sous la figure d'un lièvre accroupi. (*Note du traducteur.*)

**** Quartier de Londres, qui n'était alors qu'un vaste espace rempli de marécages. (*Note du traducteur.*)

tu es bien le plus taquin, le plus scélérat, le plus charmant jeune prince. — Mais, Henri, je t'en prie, ne m'importune plus de folies et de futilités. Plût à Dieu que toi et moi, on nous enseignât où l'on peut se procurer, à prix d'argent, une bonne renommée! L'autre jour, dans la rue, un vieux lord du conseil m'a sermonné sur votre compte, mon beau sire; je n'ai pas fait attention à ce qu'il disait; et pourtant ses discours étaient fort sensés; mais je n'y ai pas fait la moindre attention. Et pourtant il parlait très-sensément, et dans la rue encore.

LE PRINCE HENRI.

Tu as bien fait. Car il est dit que la sagesse crie dans les rues, et que personne ne la regarde.

FALSTAFF.

Au diable tes citations; tu serais capable de corrompre un saint. Tu m'as fait bien du mal, Henri.—Que Dieu te le pardonne! — Avant de te connaître, Henri, je ne connaissais rien; et maintenant, s'il faut dire la vérité, je ne vaux guère mieux que le commun des pécheurs. Il faut que je renonce à cette vie-là, et je veux y renoncer. Par Dieu, si je ne tiens point parole, dis que je suis un scélérat. Je ne veux pas être damné; tous les fils de roi de la chrétienté ne m'y feraient pas consentir.

LE PRINCE HENRI.

Jack*, où irons-nous demain prendre une bourse?

FALSTAFF.

Où tu voudras, mon garçon; j'en suis; si je me dédis, appelle-moi scélérat, et berne-moi.

LE PRINCE HENRI.

Je vois en toi une amélioration notable; tu passes de la prière au vol.

Entre POINS, *qui s'arrête à quelque distance.*

FALSTAFF.

Que veux-tu, Henri, c'est ma vocation. Il n'y a pas de péché à suivre sa vocation. Poins! — nous allons savoir si Gadshill a quelque expédition sur le tapis. Oh! si les hommes ne devaient être sauvés qu'à raison de leur mérite, quel trou dans l'enfer serait assez chaud pour lui? Voilà le plus omnipotent coquin qui ait jamais crié *arrête* à un honnête homme.

LE PRINCE HENRI.

Bonjour, Édouard.

POINS.

Bonjour, mon cher Henri. — (*A Falstaff.*) Que dit monsieur *de la Contrition***, que dit sir John Sac-à-vin? Jack, comment le diable et toi vous arrangez-vous au sujet de ton ame, que tu lui as vendue le vendredi saint dernier, pour une coupe de Madère et une cuisse de poulet froid?

LE PRINCE HENRI.

Sir John est homme de parole; le diable aura son dû. Sir John n'a jamais fait mentir le proverbe : Il donnera au diable ce qui lui appartient

POINS.

Te voilà donc damné pour avoir tenu parole au diable.

LE PRINCE HENRI.

Il aurait été pareillement damné pour avoir trompé le diable.

POINS.

Mes enfans, demain matin à quatre heures, trouvez-vous à Gadshill : il y a des pèlerins qui se rendent à Canterbury avec de riches offrandes, et des marchands qui vont à Londres avec des bourses bien garnies. J'ai des masques pour vous tous; vous avez des chevaux : Gadshill couche ce soir à Rochester; j'ai commandé à souper pour demain soir à East-Cheap; nous pouvons mettre à fin cette affaire aussi tranquillement que dans notre lit. Si vous voulez venir, je remplirai vos bourses d'écus; si vous ne voulez pas, restez, et allez vous faire pendre.

FALSTAFF.

Écoute-moi, Édouard, si je reste ici et n'y vais pas, que je te fasse pendre pour y avoir été.

POINS.

Viendrez-vous, camarades?

FALSTAFF.

Henri, seras-tu des nôtres?

LE PRINCE HENRI.

Qui? moi, voler? moi, faire le métier de voleur? Non, assurément

FALSTAFF.

Il n'y a en toi ni probité, ni courage, ni affection, et tu n'es point issu du sang royal, si tu ne viens pas.

LE PRINCE HENRI.

Eh bien! une fois en ma vie, je veux faire une extravagance.

FALSTAFF.

Ah! voilà ce qui s'appelle parler.

LE PRINCE HENRI.

Ma foi, arrive ce qui pourra, je reste.

FALSTAFF.

Par Dieu, je serai rebelle et traître quand tu seras roi.

LE PRINCE HENRI.

Cela m'est égal.

POINS.

Sir John, je t'en prie, laisse-moi seul avec le prince; je lui donnerai de si bonnes raisons pour cette expédition qu'il y viendra.

FALSTAFF.

Bien. Puisses-tu avoir l'esprit de persuasion et lui des oreilles dociles, afin que ce que tu lui diras fasse impression sur lui, et qu'il ajoute foi à tes paroles; afin que, par manière de récréation, le prince véritable se fasse voleur pour rire; car les pauvres abus de notre époque ont bien besoin qu'on les protége. Adieu : vous me trouverez à East-Cheap.

LE PRINCE HENRI.

Adieu, printemps arriéré! adieu, été de la Toussaint.

FALSTAFF *sort.*

* Diminutif de John. (*Note du traducteur.*)

** Il fait allusion à l'espèce de remords que Falstaff vient d'exprimer. (*Note du traducteur.*)

POINS.

Allons, mon aimable petit prince, montez à cheval demain, et venez avec nous. J'ai en tête une plaisanterie que je ne puis exécuter à moi tout seul. Falstaff, Bardolphe, Peto et Gadsbill, dévaliseront ces marchands dans l'embuscade que nous leur avons dressée ; vous et moi n'y serons point; mais aussitôt qu'ils seront nantis du butin, si vous et moi ne les dévalisons pas à leur tour, abattez-moi la tête de dessus les épaules.

LE PRINCE HENRI.

Mais comment ferons-nous en route pour nous séparer d'eux?

POINS.

Nous partirons soit avant, soit après, et indiquerons un rendez-vous auquel il nous sera facile de ne pas nous trouver; ils tenteront seuls l'aventure, et ne l'auront pas plus tôt achevée que nous tomberons sur eux.

LE PRINCE HENRI.

Oui; mais il est probable qu'ils nous reconnaitront à nos chevaux, à nos vêtemens, ou à toute autre marque.

POINS.

Bah! pour nos chevaux, ils ne les verront pas; je les attacherai dans la forêt; dès que nous les aurons quittés, nous changerons nos masques; et puis j'ai des blouses de bougran pour cacher nos vêtemens.

LE PRINCE HENRI.

Mais je crains que nous n'ayons affaire à trop forte partie.

POINS.

Allons donc; il y en a deux que je connais pour les plus fieffés poltrons qui aient jamais tourné casaque; et quant au troisième, s'il combat plus long-temps qu'il ne le jugera raisonnable, je veux ne plus porter d'arme de ma vie. Le bon de la plaisanterie consistera dans les incompréhensibles mensonges que nous débitera ce gros scélérat, quand nous serons à souper; comme quoi il s'est battu avec une trentaine au moins, quelles parades il a faites, quels coups il a allongés, à quelles extrémités il a été réduit; et tout le piquant de l'affaire git dans le démenti que nous lui donnerons.

LE PRINCE HENRI.

Eh bien! j'irai avec toi; prépare tout ce qui est nécessaire, et viens me retrouver demain soir à East-Cheap; c'est là que je souperai. Adieu.

POINS.

Adieu, mylord.

POINS *sort.*

LE PRINCE HENRI, *seul.*

Je vous connais tous, et veux bien pour un moment me prêter à favoriser les folies de votre désœuvrement. En cela j'imiterai le soleil, qui permet quelquefois aux nuages jaloux de dérober au monde sa splendeur, afin que l'absence ajoute encore au charme de sa vue, lorsqu'il lui plaît de se montrer, en dissipant le voile de vapeurs hideuses et impures sous lequel il semblait étouffé. Si tous les jours de l'année étaient des jours de fête, les jeux seraient aussi ennuyeux que le travail; mais moins ils arrivent souvent, plus ils sont désirés, et rien ne plaît que ce qui est rare et accidentel; ainsi lorsque je renoncerai à la conduite déréglée que je mène, quand je paierai ce que je n'ai point promis, plus je serai supérieur à ce que j'ai fait espérer, plus je tromperai agréablement l'attente publique. Comme un métal qui reluit sur un sol noirâtre, ma réforme, brillant sur mes fautes passées, paraitra plus attrayante, et fixera plus les regards que si aucune imperfection ne la mettait en relief. Je veux par un calcul habile tirer profit de mes erreurs, et racheter le passé au moment où l'on s'y attendra le moins.

Il sort.

SCENE III.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, NORTHUMBERLAND, WORCESTER, HOTSPUR, SIR WALTER BLUNT *et* D'AUTRES SEIGNEURS.

LE ROI HENRI.

J'ai mis trop de froideur et de modération à ressentir ces indignités; vous avez pénétré le secret de ma faiblesse; et forts de cette découverte, vous avez foulé aux pieds ma patience. Mais, soyez-en sûrs, je veux à l'avenir être moi-même, en imposer, et me faire craindre; en un mot, je veux faire violence à mon caractère, qui, jusqu'à ce jour, doux comme l'huile et le jeune duvet, n'a point commandé le respect, ce tribut que les cœurs fiers ne paient qu'aux ames fières.

WORCESTER.

Sire, notre maison ne mérite pas qu'on déploie contre elle les rigueurs du pouvoir, de ce pouvoir surtout que nos mains ont contribué à élever si haut.

NORTHUMBERLAND

Sire, —

LE ROI HENRI.

Worcester, retire-toi; car je lis dans tes regards la menace et la désobéissance. Beau sire, vous avez le ton trop hardi et trop absolu. La majesté royale ne saurait endurer la colère sur le front d'un sujet. Vous pouvez vous retirer; quand nous aurons besoin de vous et de vos conseils, nous vous enverrons chercher.

WORCESTER *sort.*

LE ROI, *continuant, à Northumberland.*

Vous alliez parler!

NORTHUMBERLAND.

Oui, sire. Ces prisonniers qu'Henri Percy a faits à Holmédon, et que votre majesté lui a fait demander, il ne les a pas, dit-il, refusés d'une ma-

nière aussi absolue qu'on l'a rapporté à votre majesté. Mon fils est innocent de cette faute; ce doit être l'œuvre de l'envie ou d'une méprise.

HOTSPUR.

Sire, je n'ai point refusé les prisonniers en question. Voilà, autant que je me le rappelle, ce qui s'est passé. Lorsque le combat était fini, lorsque, épuisé par la fureur et la fatigue, faible, hors d'haleine, je m'appuyais sur mon épée, est arrivé un certain lord, propre, pimpant, frais comme un jeune marié, le menton rasé et uni comme un champ de blé nouvellement moissonné. Il était parfumé comme un marchand de modes; et entre l'index et le pouce, il portait une boîte de senteur, que de temps à autre il portait à son nez. Il souriait et jasait tour à tour; et comme les soldats passaient auprès de lui emportant les corps morts, il les traitait de grossiers personnages, de drôles mal appris, d'oser interposer de dégoûtans cadavres entre le vent et sa seigneurie. Il me fit cent questions en termes musqués et efféminés; entre autres, il me demanda mes prisonniers au nom de votre majesté. Souffrant alors de mes blessures, qui s'étaient refroidies, excédé par son babil de perroquet, dans ma mauvaise humeur et mon impatience, je lui répondis au hasard, qu'il les aurait ou qu'il ne les aurait pas, je ne sais trop lequel, car j'étais hors de moi en le voyant ainsi, brillant et parfumé, parler, comme une femme de la cour, de mousquets, de tambours, de blessures, mêmes, Dieu me pardonne! me dire comme quoi pour une contusion interne le remède souverain était le *spermaceti* *; et comme quoi c'était grand dommage, en vérité, qu'on eût tiré des entrailles de la terre inoffensive ce maudit salpêtre qui a détruit lâchement plus d'un brave guerrier; que sans ces misérables mousquets, lui-même, il se serait fait soldat. A ces propos impertinens et décousus, sire, j'ai répondu d'une manière vague, comme je viens de le dire, et, je vous en conjure, que son rapport n'élève point entre mon dévouement et votre majesté l'obstacle d'une accusation.

BLUNT.

Sire, toutes les circonstances duement considérées, tout ce qu'Henri Percy a pu dire à un pareil personnage, en pareil lieu et dans un pareil moment, peut raisonnablement être mis en oubli, et ne doit point lui être imputé à crime, puisqu'il le désavoue en ce moment.

LE ROI HENRI.

Il n'en est pas moins vrai qu'il me refuse ses prisonniers, à moins que je ne rachète immédiatement à mes frais son beau-frère, le stupide Mortimer, qui, sur mon ame, a de gaîté de cœur sacrifié la vie de ceux qu'il conduisait au combat contre cet ensorcelé, ce damné de Glendower, dont le comte de Marche** a récemment, dit-on, épousé la fille. Voudrait-on que je vidasse mes coffres pour racheter un traître? Nous faudra-t-il payer la trahison et stipuler pour des lâches qui se sont livrés eux-mêmes? Non; qu'il meure de faim sur les montagnes stériles; je ne tiendrai jamais pour mon ami celui qui me demandera de contribuer, ne fût-ce que d'une obole, à la rançon du rebelle Mortimer.

HOTSPUR.

Du rebelle Mortimer! La fortune de la guerre l'a seule fait tomber au pouvoir de l'ennemi. — Je n'en donnerai pour preuve que ces larges blessures qu'il a reçues en brave, alors que sur les rives de la Séverne il a, pendant près d'une heure, soutenu corps à corps un combat acharné contre le redoutable Glendower. Trois fois ils reprirent haleine, et trois fois, d'un mutuel accord, ils étanchèrent leur soif dans les eaux de la rapide Séverne, qui, effrayée de leur aspect terrible, courut s'abriter parmi ses roseaux tremblans, et cacher sa tête bouclée derrière ses rives escarpées, teintes du sang de ces courageux combattans. Jamais une politique perfide n'aurait pu colorer ses œuvres de blessures si graves; et il est impossible que le noble Mortimer se soit volontairement exposé à en recevoir un si grand nombre. Qu'on cesse donc de le calomnier en le nommant rebelle.

LE ROI HENRI.

C'est toi qui le calomnies, Percy, c'est toi qui le calomnies. Jamais il ne s'est mesuré avec Glendower; crois-moi, il eût mieux aimé avoir le diable pour adversaire, que de se trouver aux prises avec Owen Glendower. Ne devrais-tu pas rougir? Mais, écoute : à l'avenir que je ne t'entende plus parler de Mortimer; envoie-moi tes prisonniers par la voie la plus prompte, ou tu auras de mes nouvelles d'une manière qui te sera peu agréable. — Mylord Northumberland, je vous laisse libre de partir avec votre fils. — Envoie-moi tes prisonniers, ou tu entendras parler de moi.

LE ROI *sort avec* SA SUITE *et* BLUNT.

HOTSPUR.

Quand le diable viendrait me les demander en rugissant, je ne les enverrai pas. Je vais courir après lui et le lui dire à l'instant; il faut que je décharge ce que j'ai sur le cœur, quand je devrais exposer ma tête.

NORTHUMBERLAND.

Eh quoi! ivre de colère? Arrête un moment; voici ton oncle.

Rentre WORCESTER.

HOTSPUR.

Ne plus parler de Mortimer? Parbleu, je parlerai de lui, et que le ciel refuse tout pardon à mon ame, si je ne me joins pas à lui : oui, je veux pour lui épuiser mes veines, verser tout mon sang goutte à goutte sur la poussière, jusqu'à ce que j'aie relevé ce Mortimer qu'on foule aux pieds

* Le blanc de baleine (*Note du traducteur.*)

** C'est-à dire Mortimer. (*Note du traducteur.*)

jusqu'à ce que je l'aie placé aussi haut que ce roi sans mémoire, que cet ingrat, ce dégénéré Bolingbroke.

NORTHUMBERLAND, *à Worcester.*

Mon frère, le roi a rendu votre neveu furieux.

WORCESTER.

Qui a donc fait naître cette irritation depuis mon départ?

HOTSPUR.

Il veut avoir tous mes prisonniers; et quand je lui ai parlé de racheter mon frère, son visage a pâli, et il a jeté sur moi un regard homicide. Le nom de Mortimer lui fait éprouver un tremblement de colère.

WORCESTER.

Je ne saurais le blâmer. Le feu roi Richard n'a-t-il pas proclamé Mortimer le plus proche héritier de la couronne?

NORTHUMBERLAND.

C'est vrai, j'ai entendu publier cette déclaration. C'était à l'époque où l'infortuné roi, — Dieu nous pardonne le mal que nous lui avons fait! — partit pour cette expédition d'Irlande, qu'il fut obligé d'interrompre et d'où il ne revint que pour être déposé, et bientôt après assassiné.

WORCESTER.

Et à propos de cette mort, l'opinion publique nous accuse et nous flétrit.

HOTSPUR.

Un moment, je vous prie. Vous dites que Richard a proclamé mon frère, Edmond Mortimer, l'héritier de sa couronne?

NORTHUMBERLAND.

Oui, et je l'ai entendu moi-même.

HOTSPUR.

En ce cas, je comprends que le roi son cousin ne demande pas mieux que de le voir mourir de faim dans les montagnes stériles. Mais vous, — qui avez mis la couronne sur la tête de cet ingrat, qui avez, pour lui seul, encouru la réputation d'assassins et de traîtres, — sera-t-il dit que vous consentirez à braver pour lui un déluge de malédictions, à n'être sous sa main que d'obscurs instrumens, que des agens secondaires, à lui servir d'échelle, ou plutôt de bourreau? — Excusez-moi si je descends si bas, pour vous montrer le degré d'avilissement auquel vous a réduits ce rusé monarque. Souffrirez-vous qu'on dise de nos jours, ou que l'histoire raconte aux siècles à venir, que des hommes de votre noblesse et de votre puissance se sont engagés dans une injuste cause, comme, — Dieu vous le pardonne! — vous l'avez fait tous deux, en abattant Richard, cette rose charmante, pour mettre à sa place cette épine, ce fléau de Bolingbroke? Et ce qu'il y a de plus humiliant encore, souffrirez-vous qu'il soit dit que vous avez été dupés, délaissés et répudiés par celui au service duquel vous avez subi toutes ces ignominies? Non, le temps est venu pour vous de racheter les souillures de votre gloire et de vous réintégrer dans l'estime des hommes. Tirez vengeance des insultes et des mépris de ce roi orgueilleux, qui ne s'applique nuit et jour qu'à chercher les moyens d'annuler, fût-ce même au prix de votre mort sanglante, la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers vous. Je dis donc, —

WORCESTER.

Assez, mon neveu, n'en dites pas davantage. Je vais maintenant vous ouvrir un livre mystérieux, et lire à votre mécontentement, qui les comprendra sur l'heure, des choses graves, périlleuses, et qui exigent un courage aussi intrépide qu'il en faudrait à celui qui voudrait franchir les ondes mugissantes d'un torrent furieux sur le tremblant appui d'une lance fragile.

HOTSPUR.

S'il tombe, bonsoir! — S'abîmer ou surnager. — Déchaînez le danger de l'est à l'ouest, pourvu que du sud au nord il se croise avec la gloire et qu'on les laisse aux prises. — Oh! le cœur bat plus délicieusement à relancer un lion qu'à faire lever un lièvre.

NORTHUMBERLAND.

L'idée de quelque grand exploit l'emporte au-delà des limites de la modération.

HOTSPUR.

Par le ciel, ce serait chose facile que de s'élancer d'un bond jusqu'à la lune au front pâle pour en arracher la Gloire brillante; ou de plonger dans les profondeurs de l'Océan, où la sonde n'est jamais parvenue, pour y saisir par les cheveux la Gloire prête à se noyer, si son heureux libérateur pouvait jouir seul et sans rival de toutes ses splendeurs. Mais répudions une association mal entendue.

WORCESTER.

Il se préoccupe d'une foule d'images, et nullement de l'objet qui réclame son attention. — Mon cher neveu, veuillez m'écouter un moment.

HOTSPUR.

Je vous demande pardon.

WORCESTER.

Ces nobles écossais qui sont vos prisonniers, —

HOTSPUR.

Je les garderai. Par le ciel, il n'en aura pas un seul; quand il n'en faudrait qu'un pour sauver son ame, il ne l'aura pas : je les garderai, j'en jure par ce bras.

WORCESTER.

Vous vous emportez et ne prêtez aucune attention à ce que je veux vous dire. Ces prisonniers, vous les garderez.

HOTSPUR.

Certainement, je les garderai; c'est positif. — Il a dit qu'il ne rachèterait pas Mortimer; il m'a défendu de parler de Mortimer; mais j'irai le trouver pendant son sommeil et je lui crierai à l'oreille, — Mortimer! Que dis-je? J'aurai un sansonnet auquel je n'apprendrai à prononcer qu'un seul mot, le nom de Mortimer, et je lui en ferai cadeau, pour tenir sa colère en haleine.

WORCESTER.

Ecoutez-moi, mon neveu; un mot.

HOTSPUR.

Je le déclare solennellement, je ne veux m'occuper désormais qu'à chercher des moyens d'irriter et de tourmenter ce Bolingbroke et ce tapageur de prince de Galles. Si je ne croyais que son père ne l'aime pas, et ne serait pas fâché qu'il lui arrivat malheur, je l'empoisonnerais avec un pot de bière.

WORCESTER.

Adieu, mon neveu! je m'entretiendrai avec vous quand vous serez plus disposé à m'entendre.

NORTHUMBERLAND.

Quelle langue as-tu donc, quel écervelé fais-tu, de te livrer, en vraie commère, à ce débordement de paroles, sans vouloir écouter d'autre voix que la tienne?

HOTSPUR.

C'est que, voyez-vous, il me semble qu'on me flagelle à coups de verges, que je ressens les piqûres de mille fourmis, quand j'entends parler de ce fourbe, de cet hypocrite de Bolingbroke. Du temps de Richard, — Comment nommez-vous l'endroit? — Le diable l'emporte! — C'était dans le Glostershire; là où se tenait alors son imbécile d'oncle, son oncle York, — où pour la première fois j'ai fléchi le genou devant ce roi du sourire, devant ce Bolingbroke, lorsque vous et lui veniez de Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND.

Au château de Berkley.

HOTSPUR.

Justement. Combien de politesses sucrées ce chien couchant me prodiguait alors! « Quand sa jeune fortune, » disait-il, « aurait grandi, » et puis, « mon cher cousin, » par-ci, « mon cher Henri Percy, » par-là. — Au diable de pareils flagorneurs! — Dieu me pardonne! Mon cher oncle, contez votre histoire; car j'ai fini.

WORCESTER.

Non; si vous n'avez pas fini, continuez; nous attendrons.

HOTSPUR.

J'ai fini, réellement.

WORCESTER.

Revenons donc à vos prisonniers écossais, mettez-les sur-le-champ en liberté sans rançon; et reposez-vous sur le fils de Douglas pour vous rassembler une armée en Ecosse. Par diverses raisons que je vous communiquerai par écrit, — cela, soyez-en certain, vous sera aisément accordé. — (*A Northumberland.*) Vous, mylord, pendant que votre fils sera ainsi occupé en Écosse, — vous vous insinuerez adroitement près de ce noble et bien-aimé prélat, l'archevêque. —

HOTSPUR.

D'York, n'est-ce pas?

WORCESTER.

Lui-même; lui qui a encore sur le cœur la mort que son frère, lord Scroop, a subie à Bristol. Je ne vous parle pas ici par conjectures; je ne vous dis pas ce que je crois possible; mais ce que je sais être médité, arrangé d'avance et arrêté; en un mot, des projets qui n'attendent qu'une occasion pour se réaliser.

HOTSPUR.

J'y suis; sur ma vie, cela réussira.

NORTHUMBERLAND.

Tu lâches la meute avant que le gibier soit levé.

HOTSPUR.

Comment donc! je réponds que le plan est excellent. — Et puis les troupes de l'Écosse et celles d'York iront opérer leur jonction avec celles de Mortimer, n'est-ce pas?

WORCESTER.

Effectivement.

HOTSPUR.

Vive Dieu! c'est on ne peut mieux combiné.

WORCESTER.

Et il importe que nous ne perdions pas de temps pour lever des troupes, si nous voulons sauver nos têtes. Car quelle que soit la conduite que nous tenions, le roi se croira toujours notre débiteur, et ne cessera de voir en nous des créanciers mécontens, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de nous payer une fois pour toutes. Voyez déjà comme il commence à nous tenir à distance de ses faveurs.

HOTSPUR.

C'est vrai, c'est vrai; nous serons vengés de lui.

WORCESTER.

Mon neveu, adieu. — Dans tout ceci, ayez soin de suivre la marche que mes lettres vous indiqueront. Quand le moment sera venu, et ce sera bientôt, je me rendrai secrètement auprès de Glendower et de Mortimer. J'arrangerai les choses de manière que vos troupes et celles de Douglas opéreront heureusement leur jonction avec les nôtres; et nous tiendrons alors fortement dans nos mains, nos fortunes, aujourd'hui précaires et incertaines.

NORTHUMBERLAND.

Adieu, mon frère; j'espère que nous réussirons.

HOTSPUR.

Mon oncle, adieu. Il me tarde que nous en venions aux coups et au carnage.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Rochester. — La cour d'une auberge.

Arrive UN VOITURIER, *une lanterne à la main.*

LE VOITURIER.

Holà ! ho ! s'il n'est pas quatre heures du matin, je veux être pendu. Le char de David est déjà au-dessus de la cheminée neuve, et notre cheval n'est pas encore chargé. Allons, palefrenier!

LE PALEFRENIER, *de l'intérieur.*

On y va, on y va.

LE VOITURIER.

Je t'en prie, Tom, bats-moi bien la selle à Margot, et mets un peu de bourre dans les pointes; la pauvre bête est écorchée sur les épaules, que c'est vraiment pitié.

Arrive UN AUTRE VOITURIER.

DEUXIÈME VOITURIER.

Les pois et les fèves sont humides en diable dans cette auberge : c'est le moyen de donner des vers à ces pauvres bêtes. Cette maison est sens dessus dessous depuis que le palefrenier Robin est mort.

PREMIER VOITURIER.

Le pauvre homme ! il ne s'est jamais bien porté depuis le renchérissement des avoines : cela lui a donné le coup de la mort.

DEUXIÈME VOITURIER.

Je pense que cette maison est la pire qu'il y ait sur toute la route de Londres pour les puces. Je suis piqué et marqué comme une tanche.

PREMIER VOITURIER.

Comme une tanche? Par la sainte messe, il n'y eut jamais de roi de la chrétienté mieux mordu que je ne l'ai été depuis le premier chant du coq !

DEUXIÈME VOITURIER.

Morbleu ! ils ne nous donnent jamais de pot de nuit; nous sommes obligés de lâcher de l'eau dans la cheminée. Aussi, dans nos chambres, les puces pullulent comme des loches*.

PREMIER VOITURIER.

Eh bien, palefrenier ! allons, dépêche, et que le diable t'emporte.

DEUXIÈME VOITURIER.

J'ai un jambon et deux balles de gingembre à livrer à Charing-Cross**, aussi loin que cela.

* Poisson de rivière fort délicat, et très-prolifique. (*Note du traducteur.*)

** Nom d'un quartier de Londres. (*Note du traducteur.*)

PREMIER VOITURIER.

Par la sangbleu ! les dindons qui sont dans mes paniers meurent de faim. — Holà ! palefrenier ! — que la peste t'étouffe ! N'as-tu pas des yeux dans la tête ? es-tu sourd ? — Que je sois un manant, si je ne suis homme à te fendre la caboche comme je boirais un verre de vin ! Allons, viens, et que le diable t'emporte ! — Es-tu sans conscience ?

Arrive GADSHILL*.

GADSHILL.

Bonjour, camarades ! Quelle heure est-il ?

PREMIER VOITURIER.

Je pense qu'il est deux heures.

GADSHILL.

Prête-moi, je te prie, ta lanterne, pour voir mon cheval dans l'écurie.

PREMIER VOITURIER.

Ho ! ho ! doucement, je te prie. Je sais un tour qui en vaut deux comme celui-là.

GADSHILL.

Je t'en prie, prête-moi la tienne.

DEUXIÈME VOITURIER.

Vraiment? Et quand donc ? pourras-tu me le dire ? Prête-moi ta lanterne, me dit-il. — Parbleu ! je te verrai pendre auparavant.

GADSHILL.

Voiturier, à quelle heure comptes-tu arriver à Londres ?

DEUXIÈME VOITURIER.

Assez tôt pour aller au lit avec une chandelle, je t'en donne ma parole. Allons, voisin Muggs, il nous faut aller réveiller ces messieurs ; ils voyageront de compagnie ; car ils ont avec eux des valeurs.

LES VOITURIERS *s'éloignent.*

GADSHILL.

Holà ! garçon !

LE GARÇON, *de l'intérieur.*

J'y vais, preste comme un filou.

GADSHILL.

Tu aurais pu dire comme un garçon d'auberge ; car entre toi et un coupeur de bourse il n'y a d'autre différence que celle qui existe entre l'indication du coup et son exécution : c'est toi qui le prépares.

* Le poète a baptisé ce personnage du nom d'un endroit de la route de Kent alors célèbre par les vols qui s'y commettaient. (*Note du traducteur.*)

Arrive LE GARÇON

LE GARÇON.

Bonjour, maître Gadshill! Ce que je vous ai dit hier se confirme. Il y a un fermier de Kent qui a apporté trois cents marcs d'or. Je le lui ai entendu dire, hier soir à souper, à une personne de la compagnie, un homme de finance, qui a pareillement sur lui des valeurs considérables; Dieu sait quelles sommes! Ils sont déjà levés, et demandent du beurre et des œufs : ils partiront tout-à-l'heure.

GADSHILL.

Va, s'ils ne rencontrent pas les clercs de Saint-Nicolas*, je t'abandonne ce cou que voilà.

LE GARÇON.

Non, je n'en veux pas; gardez-le pour le bourreau; car je sais que vous adorez Saint-Nicolas aussi dévotement que peut le faire un homme sans foi.

GADSHILL.

Que me parles-tu du bourreau? Si jamais l'on me pend, nous ferons une belle paire de pendus; car si je suis pendu, sir John le sera avec moi, et tu sais que ce n'est pas un meurt-de-faim. Bah! il y a d'autres Troyens ** dont tu ne te doutes même pas, qui, par manière d'amusement, consentent à exercer notre profession, et qui, si on venait à y regarder de trop près, dans l'intérêt même de leur réputation, arrangeraient l'affaire. Je ne suis pas associé avec des bandits à pied, des misérables qui, armés d'un long bâton, vous assomment un homme pour douze sous, avec des fiers à bras, à moustaches, la figure enluminée par les fumées de la bière; mais bien avec tout ce qu'il y a de mieux parmi la noblesse, et la tranquillité du pays, avec des bourguemestres et des financiers, des gens solides qui sont plus disposés à frapper qu'à parler, à parler qu'à boire, et à boire qu'à prier, gens qui font leurs affaires aux dépens de la communauté, et qui mettent du foin dans leurs bottes.

LE GARÇON.

Gare qu'elles ne prennent l'eau par le mauvais temps!

GADSHILL.

Elles sont imperméables; c'est la justice elle-même qui les huile***. Nous volons en sûreté de conscience, aussi tranquilles qu'un baron à l'abri de ses créneaux; nous avons la recette de la graine de fougère****; nous marchons invisibles.

LE GARÇON.

Je pense que c'est à la nuit plus qu'à la graine de fougère que vous devez d'être invisibles.

* Terme d'argot pour désigner le diable. (*Note du traducteur.*)

** Terme d'argot qui probablement voulait dire voleur. (*Note du traducteur.*)

*** Trait satirique contre les chicanes de la justice, qui sous le couvert de la loi aident les malfaiteurs à l'enfreindre. (*Note du traducteur.*)

**** Selon une superstition populaire, la graine de fougère rendait invisible celui qui en portait sur lui. (*Note du traducteur.*)

GADSHILL.

Donne-moi ta main : tu auras ta part du butin, foi d'honnête homme.

LE GARÇON.

Promettez-la-moi plutôt foi de voleur.

GADSHILL.

Va toujours; *homo* est un nom générique, et s'applique à tous les hommes indistinctement. Dis au palefrenier de faire sortir mon cheval de l'écurie. Adieu, maraud.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

La grande route, près de Gadshill.

Arrivent LE PRINCE HENRI *et* POINS; BARDOLPHE *et* PETO *sont à quelque distance*

POINS.

Allons, cachons-nous, cachons-nous. J'ai emmené le cheval de Falstaff, et il se crispe de colère comme du velours gommé.

LE PRINCE HENRI.

Cache-toi.

Arrive FALSTAFF.

Poins! Poins! que le diable t'emporte, Poins!

LE PRINCE HENRI.

Silence, pâté de foie gras! Quel tintamarre nous fais-tu là?

FALSTAFF.

Henri, où est Poins?

LE PRINCE HENRI.

Il est monté au sommet de la colline. Je vais le chercher.

Il fait semblant de chercher Poins.

FALSTAFF.

C'est une malédiction pour moi de voler dans la compagnie de ce filou-là. Le coquin a emmené mon cheval, et l'a attaché je ne sais où. Pour peu que je marche encore l'espace de quatre pieds carrés, je perdrai haleine. Allons, je ne doute pas que, malgré tout, je mourrai de ma belle mort, si j'échappe la corde pour avoir tué ce maraud. Depuis vingt-deux ans, il ne s'est point écoulé une heure que je n'aie juré de renoncer à sa compagnie, et cependant j'en suis ensorcelé. Il faut, ou le diable m'emporte, que le scélérat m'ait donné des philtres pour se faire aimer de moi; c'est impossible autrement. Allons, décidément, j'ai bu des philtres. — Poins! — Henri! — La peste vous étouffe tous les deux! — Bardolphe! — Peto! — Je mourrai de faim, plutôt que de faire un pas de plus pour voler. Devenir honnête homme et quitter ces bandits, serait un acte aussi méritoire que de boire un verre de vin, ou je suis le plus fieffé drôle qui ait jamais mâché avec les dents. A pied, huit verges de terrain inégal équivalent pour moi à soixante-dix milles,

et les inhumains scélérats le savent bien. Quelle malédiction quand les voleurs ne sont pas de bonne foi entre eux ! (*On entend un coup de sifflet.*) Viou ! — Que le diable vous emporte tous ! Donnez-moi mon cheval, coquins ! donnez-moi mon cheval, et allez au diable !

LE PRINCE HENRI.

Tais-toi, grosse bedaine ; couche-toi par terre ; pose ton oreille contre le sol, et dis-nous si tu entends le pas des voyageurs.

FALSTAFF.

Avez-vous des leviers pour me relever quand je serai couché ? Par la sangbleu, il ne m'arrivera jamais de charrier si loin à pied ma pauvre chair, quand on me donnerait tout l'argent monnayé qui est dans le trésor de ton père. — Quelle mauvaise plaisanterie de me dépiter de la sorte !

LE PRINCE HENRI.

On ne t'a pas dépité, mais démonté.

FALSTAFF.

Je t'en prie, mon bon petit prince Henri, aide-moi à retrouver mon cheval, mon cher fils de roi.

LE PRINCE HENRI.

Arrière, maraud ! veux-tu faire de moi ton palefrenier ?

FALSTAFF.

Va te pendre avec ta jarretière * d'héritier présomptif. Si je suis pris, vous me le paierez cher ; si je ne fais composer sur vous tous des ballades chantées sur des airs obscènes, qu'une coupe de vin d'Espagne me serve de poison. Je hais les plaisanteries poussées trop loin, surtout quand je suis à pied.

Arrive GADSHILL.

GADSHILL.

Halte-là !

FALSTAFF.

Parbleu ! je fais halte sur mes jambes bien malgré moi.

POINS.

C'est notre chien d'arrêt, je reconnais sa voix.

Arrive BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

Quelles nouvelles ?

GADSHILL.

Cachez-vous, cachez-vous ; mettez vos masques, voilà de l'argent du roi qui descend la montagne, et qui va au trésor du roi.

FALSTAFF.

Faquin, tu mens ; il va à la taverne du roi.

GADSHILL.

Il y en a assez pour vous enrichir tous.

FALSTAFF.

Et nous faire tous pendre.

* L'ordre de la Jarretière, institué par Édouard III. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Messieurs, vous quatre, vous les attaquerez dans le défilé ; Edouard Poins et moi, nous irons les attendre plus bas ; s'ils vous échappent, ils retomberont dans nos mains.

PETO.

Combien sont-ils ?

GADSHILL.

Huit ou dix.

FALSTAFF.

Diantre ! ne sera-ce pas plutôt eux qui nous voleront ?

LE PRINCE HENRI.

Quel poltron tu es, sire Jean de la Panse !

FALSTAFF.

Il est vrai que je ne suis pas Jean de Gand ton grand-père ; mais, malgré cela, Henri, je ne suis pas un poltron.

LE PRINCE HENRI.

Eh bien, on le verra à l'épreuve.

POINS.

Jack, ton cheval est derrière la haie ; quand tu en auras besoin c'est là que tu le trouveras. Adieu, et fais bonne co[illegible]nce.

FALSTAFF.

Si je pouvais le poignarder, dussé-je être pendu après !

LE PRINCE HENRI.

Edouard, où sont nos déguisemens ?

POINS.

Ici tout près. Suivez-moi.

LE PRINCE HENRI *et* POINS *s'éloignent.*

FALSTAFF.

Maintenant, messieurs, au petit bonheur ! chacun sa besogne.

Arrivent DES VOYAGEURS.

PREMIER VOYAGEUR.

Venez, voisin ; le garçon conduira nos chevaux jusqu'au bas de la colline ; faisons un bout de chemin à pied, cela nous dégourdira les jambes.

LES VOLEURS.

Arrêtez !

LES VOYAGEURS.

Jésus ait pitié de nous !

FALSTAFF.

Frappez, abattez-moi ces gueux-là, coupez-leur la gorge ! Ah ! chenilles ! fils de catins ! maudits mangeurs de lard ! ils nous détestent, nous autres jeunes gens ; qu'on les étende sur le carreau ; qu'on les tonde !

PREMIER VOYAGEUR.

Oh ! c'est fait de nous et de ce que nous possédons ; nous sommes perdus à tout jamais !

FALSTAFF.

Au diable, corpulens coquins ! vous êtes perdus, dites-vous ? Ah ! vieux ladres ; je voudrais que votre coffre-fort fût ici. Marchez, bêtes à lard, marchez. Eh quoi, drôles ! ne faut-il pas que

jeunesse vive? Vous êtes grands jurés, n'est-ce pas? nous allons vous déjurer, soyez tranquilles.

FALSTAFF *et les siens s'éloignent en faisant marcher devant eux les voyageurs.*

Reviennent LE PRINCE HENRI *et* POINS.

LE PRINCE HENRI.

Les voleurs ont garrotté ces honnêtes gens; si nous pouvions voler les voleurs, et nous en retourner gaîment à Londres, cela nous fournirait une semaine de conversation, un mois d'excellent rire, et une éternité de gorges chaudes.

POINS.

Tenez-vous coi; je les entends venir.

Reviennent LES VOLEURS.

FALSTAFF.

Venez, mes maîtres, partageons; puis à cheval avant qu'il soit jour. Si le prince et Poins ne sont pas deux fieffés poltrons, il n'y a point d'équité ici-bas; il n'y a pas plus de courage dans ce Poins que dans un canard sauvage.

Pendant qu'ils sont à partager, le prince Henri et Poins fondent sur eux.

LE PRINCE HENRI.

Votre argent!

POINS.

Scélérats!

Après un ou deux coups de poing d'échangés, Falstaff et les siens s'enfuient, en abandonnant leur butin.

LE PRINCE HENRI.

Notre conquête ne nous a pas coûté grand' peine. Maintenant, à cheval, et vive la joie! Les voleurs sont dispersés, et leur terreur est si grande, qu'ils n'osent pas même se rapprocher l'un de l'autre; chacun d'eux prend son camarade pour un exempt. Partons, mon cher Edouard; Falstaff sue à rendre l'ame, et sa graisse, à chaque pas, fume le sol stérile; si cela n'était pas si plaisant, j'aurais pitié de lui.

POINS.

Comme le coquin hurlait!

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Warkworth.—Un appartement du château.

Entre HOTSPUR, *lisant une lettre.*

HOTSPUR.

— « Pour ce qui est de moi, mylord, je serais » charmé de m'y trouver, Par l'affection que je » porte à votre maison. » — Il serait charmé! — Pourquoi donc n'y va-t-il pas? par l'affection qu'il porte à notre maison! il montre en ceci qu'il aime encore mieux son colombier qu'il n'aime notre maison. Continuons. « L'entreprise que vous tentez est périlleuse! » Sans nul doute; il est dangereux aussi d'attraper un rhume; il est dangereux de dormir et de boire; mais sachez, lord imbécile, que dans les épines de ce danger nous allons cueillir la rose de notre sûreté. « L'entreprise que vous tentez est périlleuse; les amis » que vous me nommez ne sont pas sûrs, le moment est mal choisi, et vos moyens sont trop » faibles pour contrebalancer la puissance des » obstacles à vaincre. » En vérité, c'est vous qui le dites! et moi, je vous répète que vous êtes un poltron, un lâche, et que vous en avez menti, tête sans cervelle! Pardieu, il n'y eut jamais d'entreprise mieux conçue que la nôtre; nos amis sont dévoués et constans; une entreprise admirable! des amis excellens! Quel courage à la glace que cet homme-là! Ignore-t-il donc que monseigneur d'York approuve notre plan et toute la conduite de l'entreprise? Ah! si j'étais auprès de ce drôle-là, je lui briserais la tête avec l'éventail de sa lady. N'y a-t-il pas mon père, mon oncle et moi? Lord Edmond Mortimer, monseigneur d'York, et Owen Glendower? N'y a-t-il pas, en outre, les Douglas? n'ai-je pas leur promesse écrite de venir me joindre avec leurs troupes, le neuf du mois prochain? et quelques-uns d'entre eux ne sont-ils pas déjà en route? Quel infâme mécréant! un véritable infidèle! Ah! je ne doute pas que dans la sincérité de sa frayeur et de sa lâcheté, il n'aille trouver le roi, et ne lui dévoile tous nos projets. Oh! que je m'en veux d'avoir fait une proposition aussi honorable à cette jatte de lait écrémé. Qu'il aille au diable! qu'il révèle tout au roi, nous sommes préparés; je partirai ce soir.

Entre LADY PERCY.

HOTSPUR, *continuant.*

Te voilà, Catherine? il faut que je te quitte dans deux heures.

LADY PERCY.

O mon ami, pourquoi es-tu seul comme cela? par quelle offense ai-je mérité d'être, depuis quinze jours, bannie de la couche de mon Henri? Dis-moi, mon bien-aimé, qu'est-ce qui t'ôte l'appétit, la gaîté, et le doux sommeil? Pourquoi, lorsque tu es seul, te vois-je fixer tes yeux vers la terre, puis tout-à-coup tressaillir? pourquoi, tes joues ont-elles perdu leur fraîcheur? pourquoi, à la rêverie sombre, et à la détestable mélancolie, sacrifies-tu ta jeunesse qui est mon trésor, et sur laquelle j'ai des droits? J'ai épié ton léger sommeil, et je t'ai entendu murmurer des paroles de guerre, adresser la parole à ton coursier bondissant, et crier : Courage! en avant! Tu parlais d'attaques et de retraites, de tranchées, de tentes, de palissades, de retranchemens, de parapets, de basilics*, de canons, de couleuvrines,

* Canon de petit calibre. (*Note du traducteur.*)



Painted by A. E. Chalon R.A.

de prisonniers rachetés, de soldats tués, et de tout ce qui se rapporte à un combat acharné. Il se passait en toi une lutte si violente, et ton sommeil en était tellement troublé, qu'on voyait sur ton front de grosses gouttes de sueur pareilles aux bulles d'eau qui s'élèvent à la surface d'un étang récemment agité; et au mouvement étrange des muscles de ton visage, on eût dit un homme qui retient son souffle dans quelque émotion extraordinaire. Oh! que présagent ces symptômes? Quelque affaire d'importance occupe mon époux, et je dois la connaître, ou il ne m'aime pas.

Entre UN DOMESTIQUE.

HOTSPUR.

Ah! te voilà! Guillaume est-il parti avec le paquet?

LE DOMESTIQUE.

Oui, mylord, il y a une heure.

HOTSPUR.

Butler a-t-il amené ces chevaux de chez le schériff?

LE DOMESTIQUE.

Il vient à l'instant même d'en amener un.

HOTSPUR.

Lequel? est-ce le bai aux oreilles courtes?

LE DOMESTIQUE.

Celui-là même, mylord.

HOTSPUR.

Ce cheval sera mon trône; je vais le monter sur-le-champ. O *espérance*!* — Dis à Butler de le conduire dans le parc.

LE DOMESTIQUE *sort*.

LADY PERCY.

M'entendez-vous, mylord?

HOTSPUR.

Que dites-vous, mylady?

LADY PERCY.

Qui vous entraine ainsi loin de moi?

HOTSPUR.

Eh mais, c'est mon cheval, mon amour, c'est mon cheval.

LADY PERCY.

Méchant que tu es! une belette n'a pas l'humeur plus intraitable que toi. Je veux savoir de quoi il s'agit, Henri; je veux le savoir. Je crains que mon frère Mortimer ne se prépare à faire valoir ses droits, et ne t'ait envoyé chercher pour appuyer son entreprise; mais si tu vas, —

HOTSPUR.

Si loin à pied, je me fatiguerai, mon amour.

LADY PERCY.

Allons, allons, petit perroquet, répondez directement à la question que je vous fais. Je te briserai le petit doigt, Henri, si tu ne me dis pas la vérité toute entière.

HOTSPUR.

Laisse-moi, laisse-moi, petite joueuse! — Moi, t'aimer! — je ne t'aime pas; je ne me soucie guère de toi, Catherine. Ce n'est pas le moment de s'amuser avec des poupées et de jouer des lèvres. Ce sont des figures en sang, des têtes cassées qu'il nous faut; voilà maintenant la seule monnaie qui ait cours. — Allons, mon cheval. — Que dis-tu, Catherine? que me veux-tu?

LADY PERCY.

Est-ce bien vrai que tu ne m'aimes pas? dis-le-moi! allons, soit. Puisque tu ne m'aimes pas, je ne m'aimerai plus moi-même. Est-ce que tu ne m'aimes pas? dis-moi si c'est pour plaisanter, ou si tu parles sérieusement.

HOTSPUR.

Allons, veux-tu me voir monter à cheval? Je te promets qu'une fois à cheval, je te jurerai un amour sans fin. Mais écoute, Catherine; désormais, ne me demande plus ni où je vais ni ce que je me propose de faire. Je vais où je dois aller; et pour en finir, il faut que je te quitte ce soir, ma chère Catherine. Je te connais pour une personne sensée; mais tu ne l'es qu'autant que peut l'être la femme d'Henri Percy. Tu es constante; mais tu es femme. Quant à la discrétion, nulle femme n'en a plus que toi; car je suis fermement convaincu que tu ne révéleras pas ce que tu ignores; et voilà jusqu'où ira ma confiance en toi, ma chère Catherine.

LADY PERCY.

Comment! jusque là?

HOTSPUR.

Pas un pouce au-delà. Mais écoute-moi, Catherine; là où j'irai, tu iras aussi. Je pars aujourd'hui, tu partiras demain. — Es-tu contente, Catherine?

LADY PERCY.

Il le faut bien.

Ils sortent.

SCENE IV.

East-Cheap*. — Une salle dans la taverne, à l'enseigne de la Tête de sanglier.

Entrent LE PRINCE HENRI *et* POINS

LE PRINCE HENRI.

Édouard, je t'en prie, quittons cette vilaine chambre, et viens m'aider à rire un peu.

POINS.

Où avez-vous été, Henri?

LE PRINCE HENRI.

Avec trois ou quatre lourdauds au milieu de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux. J'ai touché la dernière corde de la vulgarité. Me voilà de compère à compagnon avec deux ou trois garçons de cave; et je puis les appeler tous par leurs noms de baptême, comme Thomas, Richard, François. Ils jurent déjà sur le salut de leur ame,

* C'était la devise des Percy. (*Note du traducteur.*)

* C'est le nom d'un quartier de Londres (*Note du traducteur.*)

que, bien que je ne sois encore que prince de Galles, je suis le roi de la courtoisie; ils me diseut sans façon que je ne suis pas un orgueilleux imbécile comme Falstaff, mais un Corinthien*, un bon drille, un bon enfant, — par le ciel, c'est ainsi qu'ils m'appellent,— et ils prétendent que lorsque je serai roi d'Angleterre, j'aurai tous les bons enfans d'East-Cheap à mes ordres. Ils appellent boire largement, *teindre en écarlate;* et quand vous reprenez haleine en buvant, ils crient *hum*, et vous ordonnent de continuer. Pour conclure, j'ai fait tant de progrès en une heure, que je suis en état, pour le reste de ma vie, de tenir, en buvant, conversation suivie avec le premier chaudronnier venu, dans son propre jargon. Je te le dis, Édouard, tu as beaucoup perdu de ne pas être avec moi dans cette rencontre-là. Mais, mon cher Édouard, pour te consoler, je te fais cadeau de ce cornet de sucre, que m'a mis tout-à-l'heure dans la main un sous-garçon qui n'a jamais su dire autre chose que : « Huit schellings six pences, » ou bien : « Vous êtes le bien venu; » en ajoutant d'une voix perçante : « On y va, monsieur, on y va. Servez une pinte de vin doux dans la demi-lune.» Mais, Édouard, pour tuer le temps jusqu'à ce que Falstaff vienne, passe, je te prie, dans la pièce voisine, pendant que je ferai quelques questions à mon benêt de garçon, pour savoir à quel dessein il m'a donné ce sucre. Pendant qu'il me parlera, ne cesse pas d'appeler François, afin que sa conversation avec moi soit un *on y va* perpétuel. Passe de l'autre côté, et je vais te donner une scène curieuse.

POINS.

François !

LE PRINCE HENRI.

C'est parfait.

POINS.

François!

Poins *sort.*

Entre FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

On y va, monsieur, on y va. — (*A la cantonade.* Ralph, regarde par la trappe dans la chambre grenat**.

LE PRINCE HENRI.

Écoute, François.

FRANÇOIS.

Mylord.

LE PRINCE HENRI.

Combien de temps as-tu encore à servir, François ?

FRANÇOIS.

Cinq ans, de manière que, —

POINS, *de la pièce voisine.*

François!

* Terme d'argot signifiant mauvais sujet. (*Note du traducteur.*)

** C'est-à-dire couleur grenat. Beaucoup de chambres avaient des trappes par lesquelles on voyait dans la chambre au-dessous. (*Note du traducteur.*)

FRANÇOIS.

On y va, monsieur, on y va.

LE PRINCE HENRI.

Cinq ans! par Notre-Dame, c'est un long bail pour faire résonner l'étain. Mais, François, serais-tu assez vaillant pour reculer devant ton engagement, lui montrer les talons, et t'enfuir ?

FRANÇOIS.

Oh! mylord, je jurerais sur toutes les Bibles d'Angleterre que j'aurais la résolution nécessaire pour —

POINS.

François!

FRANÇOIS.

On y va, monsieur, on y va.

LE PRINCE HENRI.

Quel âge as-tu, François ?

FRANÇOIS.

Attendez un peu... A la Saint-Michel, j'aurai —

POINS.

François!

FRANÇOIS.

On y va, monsieur, — veuillez m'attendre un moment, mylord.

LE PRINCE HENRI

Mais écoute-moi donc, François; pour le sucre que tu m'as donné, — il y en avait pour un sou, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS.

Oh! mylord, je voudrais qu'il y en eût eu pour deux.

LE PRINCE HENRI.

Je te donnerai en retour mille livres sterling. Demande-moi-les quand tu voudras, et tu les auras.

POINS.

François !

FRANÇOIS.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

LE PRINCE HENRI.

Tout-à-l'heure, François; non, François; mais demain, François, ou mardi, François; enfin, François, ce sera quand tu voudras; mais, François, —

FRANÇOIS.

Mylord?

LE PRINCE HENRI.

Serais-tu homme à voler ce drôle * à jaquette de cuir, boutons de cristal, tête tondue, bague d'agathe au doigt, bas couleur de lie de vin, jarretières de laine, voix doucereuse, panse espagnole?

FRANÇOIS.

De qui voulez-vous parler, mylord?

LE PRINCE HENRI.

Allons, je vois bien que tu ne bois que du vin doux. Vois-tu, François, ton pourpoint de toile blanche se salira; en Barbarie, mon cher, cela ne saurait revenir à tant.

FRANÇOIS.

Que voulez-vous dire, mylord?

* Le prince lui demande s'il consent à voler son maître. (*Note du traducteur.*)

POINS.

François !

LE PRINCE HENRI.

Mais va donc, bélître... ne vois-tu pas qu'on t'appelle ?

En ce moment ils l'appellent tous deux à la fois. Le garçon reste immobile et interdit, ne sachant de quel côté aller.

Entre LE CABARETIER.

LE CABARETIER.

Comment! tu restes là sans bouger pendant qu'on t'appelle de la sorte? va voir ce que l'on demande ?

FRANÇOIS *sort**.

LE CABARETIER, *continuant*.

Mylord, le vieux sir John et une demi-douzaine d'autres sont à la porte. Les ferai-je entrer ?

LE PRINCE HENRI.

Faites-les attendre un moment, puis vous leur ouvrirez.

LE CABARETIER *sort*.

LE PRINCE HENRI, *appelant*.

Poins !

Rentre POINS.

POINS.

On y va, mylord, on y va.

LE PRINCE HENRI.

Dis donc, Falstaff et le reste de sa bande sont à la porte. Faut-il que nous nous amusions?

POINS.

Soyons gais comme des grillons, mylord. Mais, dites-moi, quel était le but de cette plaisanterie avec le garçon de cave? quel en a été le résultat?

LE PRINCE HENRI.

Je suis en ce moment en humeur de me livrer à toutes les fantaisies joyeuses qui ont passé par la tête des humains depuis les vieux jours du bonhomme Adam jusqu'à l'heure présente de minuit.

Rentre FRANÇOIS *apportant du vin*.

LE PRINCE, *continuant*.

Quelle heure est-il, François ?

FRANÇOIS.

On y va, mylord, on y va.

LE PRINCE HENRI.

Se peut-il que ce drôle ait moins de paroles à son service qu'un perroquet, et qu'il soit cependant le fils d'une femme ? toute sa besogne consiste à monter un escalier et à le descendre ; la carte à payer fait toute son éloquence. — (*Reprenant le cours de ses idées.*) Je ne suis pas encore de l'humeur de Percy, l'Hotspur du nord ; lui qui tue à son déjeuner six ou sept douzaines d'Écossais, se lave les mains et dit à sa femme : « Fi de cette vie oisive ! j'ai besoin d'occupation.» — «Oh ! mon cher Henri, » dit-elle, « combien en as-tu tué aujourd'hui ?» — «Qu'on donne à boire à mon cheval bai, » dit-il; puis il répond : « Une quinzaine, » et il ajoute une heure après : « Ce n'est qu'une bagatelle. » Fais entrer Falstaff, je te prie; je ferai Percy, et ce moricaud maudit fera dame Mortimer sa femme. *Rivo* *, disent les ivrognes. Qu'on fasse entrer cette bedaine! qu'on fasse entrer ce pain de suif !

Entrent FALSTAFF, GADSHILL, BARDOLPHE *et* PETO.

POINS.

Bonjour, Jack. D'où viens-tu comme cela?

FALSTAFF.

Maudits soient les poltrons ! je voudrais les voir pendre tous. Ainsi soit-il ! — Donne-moi une coupe de vin, garçon. Plutôt que de continuer à mener cette vie-là, je coudrai des bas, je les raccommoderai, je les ravauderai même. Maudits soient tous les poltrons! — Donne-moi une coupe de vin, drôle. — N'y a-t-il plus de vertu sur la terre ?

Il boit.

LE PRINCE HENRI.

N'as-tu jamais vu Titan caresser de ses rayons une motte de beurre, le sensible Titan fondant en larmes au récit de la tragique aventure de son fils** ? si tu l'as vu, (*montrant Falstaff*) regarde-moi ce morceau-là !

FALSTAFF.

Coquin ! il y a de la chaux dans ce vin-là. Il n'y a que coquinerie dans ce monde pervers ; pourtant un poltron est pire qu'une coupe de vin dans lequel on a mis de la chaux; un infâme poltron ! Va toujours, mon vieux Jack, meurs quand tu voudras ; si alors le courage, le véritable courage n'est pas disparu de la face de la terre, je suis un hareng saur. Il n'y a pas en Angleterre trois hommes de bien qui ne soient pas pendus, et l'un d'eux est gros et se fait vieux. Dieu nous soit en aide ! c'est un pitoyable monde que celui-ci. — Je voudrais être tisserand, je chanterais des psaumes, ou toute autre chose. Je le répète, maudits soient tous les poltrons !

LE PRINCE HENRI.

Eh bien, sac de laine, que marmottes-tu là entre tes dents?

FALSTAFF.

Toi, le fils d'un roi ! si je ne t'expulse pas de ton royaume avec une épée de bois, si je ne chasse pas tous tes sujets devant toi, comme un troupeau d'oies sauvages, je veux n'avoir plus un poil de barbe au menton. Toi, prince de Galles !

* Cette scène n'est, par le fait, qu'une parade ; le prince cherche à dérouter ce pauvre diable par des paroles qui n'ont point de sens. (*Note du traducteur.*)

* Terme d'exultation dans l'argot de la mauvaise compagnie de l'époque. (*Note du traducteur.*)

** Phaéton. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Fils de catin, grosse boule, de quoi s'agit-il?

FALSTAFF.

N'es-tu pas un lâche? réponds-moi à cela, et Poins aussi que voilà.

POINS.

Par la sangbleu, grosse bedaine, si tu m'appelles lâche, je te poignarde.

FALSTAFF.

Moi, t'appeler lâche! je te verrai damner avant que je t'appelle lâche; mais je donnerais mille livres sterling pour courir aussi vite que toi. Mes enfans, vous avez les épaules bien faites, vous n'avez pas peur de montrer votre dos; est-ce que vous appelez cela soutenir vos amis? Joli soutien, ma foi! j'aime les gens qui me font face. — Donnez-moi une coupe de vin; je suis un drôle si j'ai bu aujourd'hui.

LE PRINCE HENRI.

Malheureux! tes lèvres sont encore humides de la dernière rasade que tu as avalée.

FALSTAFF.

N'importe, je le répète, maudits soient tous les poltrons!

Il boit.

LE PRINCE HENRI.

De quoi s'agit-il?

FALSTAFF.

De quoi il s'agit? nous sommes ici quatre qui avons pris ce matin mille livres sterling.

LE PRINCE HENRI.

Où est cet argent, Jack? où est-il?

FALSTAFF.

Où il est? on nous l'a repris. Nous étions quatre contre cent.

LE PRINCE HENRI.

Comment, cent?

FALSTAFF.

Je veux être pendu si je n'ai pas ferraillé avec une douzaine deux heures entières. J'ai échappé par miracle. J'ai reçu huit coups de pointe dans mon pourpoint, quatre dans mes chausses; mon bouclier est percé de part en part; mon épée est ébréchée comme une scie: *ecce signum** . (*Il montre son épée.*) Je ne me suis jamais mieux conduit depuis que je suis homme; tout a été inutile. Maudits soient tous les poltrons! (*Montrant ses camarades.*) Qu'ils parlent, eux : s'ils disent plus ou moins que la vérité, ce sont des scélérats, des enfans de ténèbres.

LE PRINCE HENRI.

Parlez, messieurs, comment les choses se sont-elles passées?

GADSHILL.

Nous quatre, nous sommes tombés sur une douzaine à peu près, —

FALSTAFF.

Seize au moins, mylord.

GADSHILL.

Et nous les avons garrottés.

* En voici la preuve. (*Note du traducteur.*)

PÉTO.

Non, non, ils n'ont pas été garrottés.

FALSTAFF.

Maraud, ils ont tous été garrottés jusqu'au dernier, ou je ne suis qu'un juif, un juif hébreu

GADSHILL.

Pendant que nous étions à partager, six ou sept nouveaux venus nous sont tombés sur le corps.

FALSTAFF.

Et ils ont détaché les premiers; puis il en est arrivé d'autres.

LE PRINCE HENRI.

Comment, est-ce que vous vous êtes battus contre tous?

FALSTAFF.

Tous! je ne sais pas ce que tu appelles tous, mais si je ne me suis pas battu contre une cinquantaine, je ne suis qu'une botte de radis; s'ils n'étaient cinquante-deux ou cinquante-trois contre le pauvre vieux Jack, je ne suis pas une créature à deux pieds.

POINS.

Dieu veuille que vous n'en ayez pas tué quelques-uns.

FALSTAFF.

Ma foi, c'est un souhait qui vient trop tard, car j'en ai poivré deux; je suis sûr qu'il y en a deux à qui j'ai donné leur affaire, deux drôles vêtus de bougran*. Écoute, Henri; — si je te mens, crache-moi au visage, appelle-moi cheval. Tu connais ma parade. (*Il tire son épée et joint à ses paroles la démonstration.*) — j'étais dans cette position; je tenais mon épée comme cela. Quatre coquins en bougran viennent sur moi; —

LE PRINCE HENRI.

Comment, quatre! tu n'en comptais que deux tout-à-l'heure.

FALSTAFF.

Quatre, Henri; je t'ai dit quatre.

POINS.

Oui, oui, il a dit quatre.

FALSTAFF.

Ces quatre individus se sont avancés de front, et m'ont attaqué tous à la fois. Je ne fis ni une ni deux; je reçus sur mon bouclier la pointe de leurs sept lances comme cela, —

LE PRINCE HENRI.

Sept? Ils n'étaient que quatre tout-à-l'heure.

FALSTAFF.

En bougran.

POINS.

Oui, quatre vêtus de bougran.

FALSTAFF.

Sept, par la garde de mon épée, ou je ne suis qu'un scélérat.

LE PRINCE HENRI, *à Poins.*

Laisse-le faire, je te prie; tout-à-l'heure le nombre augmentera encore.

FALSTAFF.

M'entends-tu, Henri?

* Sorte de toile gommée. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Oui, et je t'écoute, Jack.

FALSTAFF.

Tu fais bien; car la chose en vaut la peine. Les neuf individus en bougran dont je viens de te parler, —

LE PRINCE HENRI.

Fort bien; en voilà déjà deux de plus.

FALSTAFF.

Leurs épées s'étant brisées, —

POINS.

Les morceaux en tombèrent à terre.

FALSTAFF.

Commencèrent à reculer : mais je les suivis de près, je leur serrai le bouton, et en un tour de main, j'en expédiai sept sur onze.

LE PRINCE HENRI.

O prodige! de deux hommes en bougran il en est sorti onze.

FALSTAFF.

Mais, comme si le diable s'en fût mêlé, trois audits drôles, en vert de Kendal*, sont venus me prendre par derrière, et fondre sur moi; — car la nuit était si sombre, Henri, que tu n'aurais pu voir ta main.

LE PRINCE HENRI.

Ces mensonges ressemblent à celui qui les débite; ils sont gros comme des montagnes, monstrueux, palpables, s'il en fut jamais. Quoi! lourde bedaine, tête stupide, obscène maraud, pain de suif en fusion, —

FALSTAFF.

Comment donc! est-ce que tu es fou? est-ce que la vérité n'est pas la vérité?

LE PRINCE HENRI.

Comment as-tu pu voir que ces hommes étaient habillés en vert de Kendal, s'il faisait tellement noir, que tu ne pouvais distinguer ta main? Allons, dis-nous tes raisons. Qu'as-tu à répondre à cela?

POINS.

Allons, tes raisons, Jack, tes raisons.

FALSTAFF.

Eh quoi, par contrainte? Non; dût-on m'infliger l'estrapade et toutes les tortures imaginables, je ne m'expliquerai pas par contrainte. Vous donner mes raisons par contrainte? Quand ces raisons seraient aussi communes que les mûres, je n'en donnerais par contrainte à qui que ce soit au monde.

LE PRINCE HENRI.

Je ne veux pas plus long-temps sanctionner ses mensonges par mon silence: ce déterminé poltron, cet effondreur de lits, cet éreinteur de chevaux, cette énorme montagne de chair, —

FALSTAFF.

Arrière, meurt-de-faim, peau de nain, langue de veau séchée, nerf de bœuf, stock-fiche! — Oh! que n'ai-je assez d'haleine pour énumérer tous les objets auxquels on peut te comparer! — Demi-aune de tailleur, fourreau vide, carquois, longue lame!

* Kendal est une ville située dans le Westmorland, et célèbre pour la fabrication et la teinture de ses draps. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Reprends haleine, et continue; quand tu auras vidé ton sac de comparaisons injurieuses, écoute ce que j'ai à te dire.

POINS.

Écoute, Jack!

LE PRINCE HENRI.

Nous deux nous vous avons vus à vous quatre attaquer quatre individus. Vous les avez garrottés, et vous êtes approprié ce qu'ils possédaient. Or, remarque bien comme d'une seule parole je vais vous confondre tous. Alors, nous deux que voilà, nous sommes tombés sur vous quatre, et en un clin d'œil nous vous avons enlevé votre butin; et nous l'avons encore, et nous sommes en état de vous le montrer ici dans la maison. — Quant à toi, Falstaff, tu as joué des jambes et as sauvé ta bedaine avec autant d'agilité et de dextérité qu'un autre; et tout en courant tu demandais quartier avec des hurlemens qui eussent rivalisé avec ceux d'un jeune taureau. Il faut que tu sois un grand misérable pour avoir ébréché ton épée comme tu l'as fait, et venir dire ensuite que c'est en te battant qu'elle a été mise en cet état! Quelle ruse, quel stratagème, quel échappatoire pourras-tu trouver maintenant, pour te dérober à ta honte patente et manifeste?

POINS.

Voyons, Jack, qu'as-tu à dire? par quelle manœuvre vas-tu te tirer de là?

FALSTAFF.

Mon Dieu, je vous ai reconnus aussi bien que celui qui vous a faits. Écoutez-moi, mes maîtres! Était-il convenable que je tuasse l'héritier présomptif? devais-je lever la main sur mon prince légitime? Tu sais que je suis aussi vaillant qu'Hercule; mais l'instinct est toujours là; le lion respecte le sang royal. C'est une chose merveilleuse que l'instinct. J'ai été poltron par instinct; et je n'en aurai que meilleure opinion de moi et de toi le restant de mes jours, de moi, comme lion courageux, de toi, comme prince légitime. Mais, par le ciel, mes enfans, je suis charmé que vous ayez l'argent. Hôtesse, tenez les portes closes; veillez cette nuit; vous prierez demain. Mes braves, mes amis, mes enfans, cœurs d'or, laissez-moi vous donner les noms les plus affectueux! Dites, nous divertirons-nous? voulez-vous que nous ayons une comédie impromptu?

LE PRINCE HENRI.

Je le veux bien; ta poltronnerie en fera le sujet.

FALSTAFF.

Ne parlons plus de cela, Henri, si tu m'aimes.

Entre L'HOTESSE

L'HÔTESSE.

Mylord, mon prince, —

LE PRINCE HENRI.

Eh bien, mylady l'hôtesse! qu'avez-vous à me dire?

L'HÔTESSE.

Mylord, il est arrivé un noble de la cour qui désire vous parler. Il vient, dit-il, de la part de votre père.

LE PRINCE HENRI.

Donnez-lui ce qu'il faut pour que de noble il devienne royal *, et renvoyez-le à ma mère.

FALSTAFF.

Quelle espèce d'homme est-ce ?

L'HÔTESSE.

C'est un vieillard.

FALSTAFF.

Que fait hors de son lit, à minuit, la gravité d'un vieillard ? Voulez-vous que j'aille lui répondre.

LE PRINCE HENRI.

Je t'en prie, Jack, vas-y.

FALSTAFF.

Laissez-moi faire; je vous en débarrasserai.

Il sort.

LE PRINCE HENRI.

Par Notre-Dame, avouez, messieurs, que vous avez bravement combattu; — et toi aussi, Péto; — et toi aussi, Bardolphe. Vous êtes de vrais lions. Vous vous êtes sauvés par instinct : vous n'êtes pas gens à porter la main sur le prince légitime; fi donc !

BARDOLPHE.

Ma foi, je me suis enfui quand j'ai vu fuir les autres.

LE PRINCE HENRI.

Dis-moi franchement comment il se fait que l'épée de Falstaff soit si ébréchée.

PÉTO.

Il l'a ébréchée lui-même avec sa dague; il nous a dit qu'il n'épargnerait ni protestation, ni serment, pour vous faire croire que la chose s'était faite en combattant, et il nous a engagés à imiter son exemple.

BARDOLPHE.

Il nous a conseillé d'introduire dans nos narines du chiendent pour nous faire saigner; de barbouiller nos habits avec ce sang, et de jurer que c'était le sang des hommes qui nous avaient attaqués. J'ai fait ce qui ne m'était pas arrivé depuis sept ans; j'ai rougi en entendant ses monstrueux expédiens.

LE PRINCE HENRI.

Scélérat, il y a dix-huit ans que tu as avalé une coupe de vin en cachette, et que tu as été pris sur le fait; et depuis cette époque, la rougeur est ton état naturel et permanent. Tu avais le feu au visage et le fer au côte, et tu t'es enfui. A quel instinct as-tu obéi en cela ?

BARDOLPHE, *montrant sa trogne rubiconde.*

Mylord, voyez-vous ces météores ? apercevez-vous ces feux ?

* L'auteur joue ici sur les mots *noble* et *royal*: un *royal* ou *réal* était une monnaie de l'époque qui valait dix schellings ; le *noble* ne valait que six schellings huit pences. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Oui.

BARDOLPHE.

Que croyez-vous que cela annonce ?

LE PRINCE HENRI.

Un foie chaud et une bourse froide.

BARDOLPHE.

La colère, mylord, pour qui sait comprendre.

LE PRINCE HENRI.

Dis plutôt, la potence.

Rentre FALSTAFF.

LE PRINCE HENRI, *continuant.*

Voici Jack le maigrelet; voici notre squelette. Eh bien, mon aimable ballon ? Combien y a-t-il de temps, Jack, que tu n'as vu tes genoux ?

FALSTAFF.

Mes genoux ? Quand j'avais ton âge, Henri, ma taille n'égalait pas en circonférence la serre d'un aigle; j'aurais pu tenir dans la bague d'un alderman*. Mais que ne peuvent les soupirs et le chagrin ! ils vous gonflent un homme comme une vessie. J'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer : Sir John Bracy est venu ici de la part de ton père; il te faut demain matin partir pour la cour. Cet écervelé du nord, Percy; et ce Gallois qui a donné la bastonnade au puissant Amaimon **, fait Lucifer cocu, et fait jurer foi et hommage au diable sur le fer d'une pique galloise, — Comment diable est-ce qu'on l'appelle ?

POINS.

Glendower.

FALSTAFF.

Owen Glendower; c'est bien lui ; et son gendre Mortimer ; et le vieux Northumberland ; et cet Écossais si agile, ce Douglas, qui, à cheval, gravit une montagne en ligne perpendiculaire.

LE PRINCE HENRI.

Celui qui, lancé au grand galop, tue avec la balle de son pistolet une hirondelle au vol.

FALSTAFF.

C'est cela, tu as touché la vraie corde.

LE PRINCE HENRI.

Mieux que sa balle ne toucha jamais l'hirondelle.

FALSTAFF.

Eh bien ! c'est un coquin qui a du cœur ; il n'est pas homme à fuir.

LE PRINCE HENRI.

Imbécile que tu es, tu vantais tout-à-l'heure son agilité à courir.

FALSTAFF.

A cheval, coucou ; mais à pied on ne le fera pas bouger d'un pas.

LE PRINCE HENRI.

Par instinct, sans doute ?

FALSTAFF

Par instinct, soit. Eh bien donc, il est là, ainsi

* Conseiller municipal. (*Note du traducteur.*)

** L'un des princes des démons. (*Note du traducteur.*)

qu'un certain Mordake, et des milliers de bonnets bleus *. Worcester s'est enfui cette nuit. Ces nouvelles ont fait blanchir la barbe de ton père : on peut maintenant acheter des terres à aussi vil prix que du maquereau pourri.

LE PRINCE HENRI.

En ce cas, pour peu qu'il fasse chaud en juin, et que ces discordes civiles continuent, nous achèterons les pucelages au cent, comme on achète les clous.

FALSTAFF.

Parbleu, mon garçon, tu dis vrai. Il est probable que nous ferons de bonnes affaires en ce genre Mais dis-moi, Henri, n'as-tu pas horriblement peur? Comme héritier présomptif, le monde entier pouvait-il t'offrir trois ennemis comparables à ce damné de Douglas, à cet enragé de Percy, à ce diable de Glendower? N'as-tu pas horriblement peur? Est-ce que tout ton sang ne se fige pas à ces nouvelles?

LE PRINCE HENRI.

Pas le moins du monde, je t'assure; j'aurais besoin pour cela d'avoir un peu de ton instinct.

FALSTAFF.

En tout cas, tu seras horriblement grondé demain quand tu paraîtras devant ton père; si tu m'aimes, tu prépareras ta réponse.

LE PRINCE HENRI.

Voyons, représente mon père, et fais l'examen de ma conduite.

FALSTAFF.

Tu le veux? Volontiers. Ce fauteuil sera mon trône, cette dague mon sceptre, et ce coussin ma couronne.

LE PRINCE HENRI.

Ton trône est un escabeau, ton sceptre d'or un poignard d'étain, ta précieuse et riche couronne la tonsure d'un débile vieillard.

FALSTAFF.

Allons, si le feu de la grâce n'est pas entièrement éteint dans toi, maintenant tu vas être touché. Versez-moi à boire, afin que j'aie les yeux rouges, et que je paraisse avoir pleuré; car il faut que je parle avec chaleur, et je le ferai sur le ton du roi Cambyse **.

LE PRINCE HENRI.

Allons, mon salut respectueux est fait.

FALSTAFF.

Et moi, je prends la parole. Rangez-vous, ma noblesse.

L'HÔTESSE.

Ma foi, la farce est bonne.

FALSTAFF.

Ne pleurez pas, charmante reine, car les larmes sont inutiles.

* Il veut désigner par là les Ecossais. (*Note du traducteur.*)

** Allusion à un drame de l'époque, intitulé: *Tragédie lamentable*, mêlée de *scènes comiques*, *contenant la vie de Cambyse, roi de Perse*, par Thomas Preston, 1570. (*Note du traducteur.*)

L'HÔTESSE.

Oh! voyez donc comme il joue le rôle de père! comme il tient son sérieux!

FALSTAFF.

Au nom du ciel, mylords, emmenez la reine désolée; les écluses de ses yeux sont obstruées par les pleurs.

L'HÔTESSE.

Oh! c'est parfait! il joue cela comme ces comédiens à qui j'ai vu jouer leurs drôleries.

FALSTAFF.

Silence, pot à bière; silence, chatouille cerveau *. — Henri, je m'étonne, non seul ment de la manière dont tu passes ton temps, mais encore de la compagnie que tu hantes; car si l'on peut dire de la camomille, que plus elle est foulée aux pieds, plus elle pousse; néanmoins la jeunesse, plus on la gaspille, plus vite elle s'use **. Tu es mon fils; j'ai, pour le croire, d'abord la parole de ta mère, puis ma conviction personnelle; mais surtout j'en ai pour garant un abominable tic de l'œil gauche, et un fort sot abaissement de ta lèvre inférieure. Si donc tu es mon fils, voilà où je veux en venir, pourquoi, étant mon fils, te fais-tu montrer au doigt? Verra-t-on l'astre brillant des cieux se comporter en mauvais sujet, et manger des mûres? Ce n'est pas là une question à faire. Le fils du roi d'Angleterre est-il fait pour n'être qu'un voleur et pour chipper des bourses? C'est une question à faire. Il y a une substance, Henri, dont tu as souvent entendu parler, et qui est connue de bien des gens dans notre pays sous le nom de poix : cette poix, ainsi que le rapportent d'anciens auteurs, souille la main qui la touche; il en est de même de la société que tu fréquentes; car, Henri, ce n'est pas sous l'influence des fumées du vin que je te parle, mais les larmes aux yeux; ce n'est pas pour rire, mais avec colère; ce n'est pas du bout des lèvres seulement, mais la douleur dans l'ame. Et pourtant il est un homme vertueux que j'ai souvent remarqué dans ta compagnie, mais j'ignore son nom.

LE PRINCE HENRI.

Quelle sorte d'homme est-ce, sous le bon plaisir de votre majesté?

FALSTAFF.

Un homme d'une mine avantageuse, pardieu, assez corpulent; il a l'air gai, l'œil gracieux et un port des plus nobles. Il peut avoir, je pense, une cinquantaine d'années, ou peut-être, par Notre-Dame, tire-t-il vers la soixantaine. Et maintenant, je me rappelle que son nom est Falstaff: si cet homme était un libertin, je serais fort trompé; car, vois-tu, Henri, je lis la vertu dans ses re-

* C'est sans doute le nom de quelque liqueur forte. (*Note du traducteur.*)

** A propos de cette comparaison de la camomille, de cette manière de prouver une chose par la chose contraire, le docteur Johnson cite la phrase suivante d'un auteur son contemporain : « Quoique Bedlam soit sur la route d'Hogsden, il n'est pas sur la route de la fortune. (*Note du traducteur.*)

gards. Si donc on peut connaître l'arbre par le fruit, comme le fruit par l'arbre, j'affirme, sans craindre de me tromper, qu'il y a de la vertu dans ce Falstaff. Fréquente-le; quant aux autres, bannis-les de ta présence. Et maintenant, dis-moi, mauvais garnement, dis-moi ce que tu es devenu depuis un mois.

LE PRINCE HENRI.

Est-ce ainsi que doit parler un roi? Prends ma place, et je vais faire le rôle de mon père.

FALSTAFF.

Quoi! me détrôner! Si tu t'en acquittes, tant pour l'attitude que pour le langage, avec la moitié seulement de la gravité et de la majesté que j'y ai mise, je veux qu'on me pende par les talons, comme un lapin ou un lièvre dans la boutique d'un marchand de volaille.

LE PRINCE HENRI.

Allons, je suis assis.

FALSTAFF.

Et moi, je suis debout. Messieurs, vous allez juger.

LE PRINCE HENRI.

Ah ça! Henri, d'où viens-tu?

FALSTAFF.

D'East-Cheap, mon noble seigneur.

LE PRINCE HENRI.

Les plaintes qu'on me fait sur ton compte sont graves.

FALSTAFF.

Par la sangbleu, monseigneur, elles sont fausses. — Oh! vous allez voir comme je vais jouer mon rôle de jeune prince.

LE PRINCE HENRI.

Quoi! tu jures, enfant pervers? A l'avenir, ne lève plus les yeux sur moi. Tu es violemment entraîné hors des voies du salut; il y a un démon qui s'attache à tes pas sous la figure d'un corpulent vieillard : tu as pour compagnon non un homme, mais une vraie tonne. Pourquoi fais-tu ta société de ce réceptacle d'humeurs, de cette huche de bestialité, de ce ballon d'hydropisie, de ce tonneau de vin, de cet énorme sac à boyaux, de ce bœuf rôti avec une farce dans le ventre, de ce vice courbé par l'âge, de cette iniquité en cheveux blancs, de ce vieux scélérat, de ce fou couvert de rides? A quoi est-il bon? à goûter le vin et à le boire. A quoi excelle-t-il? à découper un chapon et à le manger. En quoi est-il habile? dans la ruse. En quoi rusé? dans la perversité. En quoi pervers? en toute chose. En quoi estimable? en rien.

FALSTAFF.

Que votre majesté n'aille pas plus vite que je ne peux la suivre. De qui votre majesté veut-elle parler?

LE PRINCE HENRI.

De ce scélérat de Falstaff, de cet abominable corrupteur de la jeunesse, de ce Satan en cheveux blancs.

FALSTAFF.

Monseigneur, je connais cet homme.

LE PRINCE HENRI.

Je le sais.

FALSTAFF.

Mais dire que je connais plus de mauvaises qualités en lui qu'en moi-même, ce serait en dire plus que je n'en sais. Qu'il soit vieux, et il n'en est que plus à plaindre, c'est ce que ses cheveux blancs attestent. Mais qu'il soit, sauf votre respect, un coureur de filles, je le nie formellement. Si le vin d'Espagne et le sucre sont des crimes, Dieu vienne en aide aux criminels! Si c'est un péché que d'être vieux et d'aimer à rire, je connais plus d'un honnête homme qui sera damné pour ce péché-là. Si par cela seul qu'on est gras, on mérite la haine, dès lors, les vaches maigres de Pharaon, ont droit à notre affection. Non, monseigneur; bannissez Péto, bannissez Bardolphe, bannissez Poins; quant à l'aimable Jack Falstaff, à l'excellent Jack Falstaff, au loyal Jack Falstaff, au vaillant Jack Falstaff, d'autant plus vaillant qu'il est ce qu'il est; quant au vieux Jack Falstaff, ne le bannissez point de la compagnie de votre Henri : si vous bannissez le gros Jack, autant bannir le reste de l'univers.

LE PRINCE HENRI.

Je le bannis; je le veux.

On entend frapper à la porte.

L'HÔTESSE, FRANÇOIS *et* BARDOLPHE, *sortent.*

BARDOLPHE *revient courant.*

BARDOLPHE.

O mylord, mylord, le shériff, suivi d'une garde nombreuse, est à la porte.

FALSTAFF.

Va-t'en, coquin. Achevons la pièce. J'ai beaucoup à dire en faveur de ce Falstaff.

L'HOTESSE *accourt toute essoufflée.*

L'HÔTESSE.

O Jésus! mylord, mylord! —

FALSTAFF.

Allons, allons! voilà bien du bruit pour rien! Qu'y a-t-il?

L'HÔTESSE.

Le shériff et toute la garde sont à la porte; ils viennent faire des perquisitions dans la maison; dois-je les faire entrer?

FALSTAFF.

Entends-tu, Henri? Ne prends jamais une bonne pièce d'or pour une pièce fausse. Tu es essentiellement fou, sans le paraître.

LE PRINCE HENRI.

Et toi naturellement poltron, sans instinct.

FALSTAFF.

Je nie ta majeure; si tu refuses de recevoir le shériff, soit; sinon, qu'il entre. Si je ne suis pas homme à figurer sur une charrette, tout aussi bien qu'un autre, ce n'était pas la peine de m'élever

si bien! j'espère qu'une hart m'étranglera aussi vite qu'un autre.

LE PRINCE HENRI.

Va te cacher derrière la tapisserie : — vous autres, montez là haut. Maintenant, messieurs, je vous souhaite à tous un visage d'honnête homme et une bonne conscience.

FALSTAFF.

J'ai eu l'un et l'autre; mais il y a long-temps de cela; c'est pourquoi je vais me cacher.

Tous *sortent, à l'exception du* PRINCE *et de* POINS.

LE PRINCE HENRI.

Faites entrer le shériff.

Entrent LE SHÉRIFF *et* UN VOITURIER.

LE PRINCE, *continuant.*

Eh bien! monsieur le shériff, que me voulez-vous?

LE SHÉRIFF.

Veuillez d'abord m'excuser, mylord. La clameur publique poursuit certains hommes qui sont dans cette maison.

LE PRINCE HENRI.

Quels hommes?

LE SHÉRIFF.

Il y en a un parmi eux qui est bien connu, mon gracieux lord; c'est un homme gros et gras.

LE VOITURIER.

Gras comme du beurre.

LE PRINCE HENRI.

Je vous assure que cet homme n'est pas ici *; car en ce moment il est occupé à faire une commission pour moi. Je vous donne ma parole, shériff, de vous l'envoyer demain à l'heure du dîner, pour répondre devant vous, et devant qui il appartiendra, de tout ce qui pourrait être articulé à sa charge : sur ce, permettez-moi de vous prier de vous retirer.

LE SHÉRIFF.

Je me retire, mylord. Il y a deux bourgeois qui, dans ce vol, ont perdu trois cents marcs.

* Un commentateur s'étonne pieusement que Shakspeare n'ait trouvé qu'un mensonge pour tirer d'affaire le prince Henri. Il oublie que le prince n'est pas un modèle de moralité. Quand on dévalise les voyageurs, on peut bien mentir à un shériff. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

C'est possible. S'il a volé ces hommes, il en répondra. Sur ce, adieu.

LE SHÉRIFF.

Bonne nuit, mon noble lord.

LE PRINCE HENRI.

Je pense qu'il est jour; n'est-ce pas?

LE SHÉRIFF.

En effet, mylord, je crois qu'il est deux heures du matin.

LE SHÉRIFF *et* LE VOITURIER *sortent.*

LE PRINCE HENRI.

Ce gras scélérat est aussi connu que saint Paul appelle-le.

POINS.

Falstaff! — Il dort profondément derrière la tapisserie, et ronfle comme un cheval.

LE PRINCE HENRI.

Écoute avec quel effort il respire! Fouille dans ses poches. (*Poins fouille Falstaff.*) Qu'as-tu trouvé?

POINS.

Rien que des papiers, mylord.

LE PRINCE HENRI.

Voyons ce que c'est. Lis-les.

POINS, *lisant.*

« Item, un chapon, deux schellings deux pences. Item, sauce, quatre pences. Item, vin, deux gallons, cinq schellings huit pences. Item, anchois, et vin après souper, deux schellings six pences. Item, pain, un demi-penny.

LE PRINCE HENRI.

O monstruosité! Un demi-penny seulement de pain pour cette intolérable quantité de vin. Serre le reste, nous le lirons à loisir : laissons-le dormir là jusqu'au jour Demain matin je pars pour la cour. Nous irons tous ensemble à la guerre, et ton poste sera honorable. Je procurerai à cette grosse bedaine un emploi dans l'infanterie; et je sais qu'une marche de deux cents toises le tuera. Je ferai rendre l'argent volé et au-delà. Viens me trouver dans la matinée, de bonne heure; et sur ce, bonsoir, Poins.

POINS.

Bonsoir, mylord.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Bangor.— Un appartement dans la maison de l'archidiacre.

Entrent HOTSPUR, WORCESTER, MORTIMER *et* GLENDOWER.

MORTIMER.

Ces promesses sont brillantes; elles viennent de personnes sûres, et notre entreprise commence sous les plus heureux auspices.

HOTSPUR.

Lord Mortimer; — et vous, cousin Glendower, — veuillez vous asseoir; — et vous aussi, mon oncle Worcester. Parbleu! j'ai oublié la carte.

GLENDOWER, *déroulant une carte sur une table autour de laquelle tous trois prennent place.*

Non, la voici. Asseyez-vous, cousin Percy; asseyez-vous, mon cher cousin Hotspur; car sitôt que Lancastre vous entend appeler de ce nom, soudain son visage pâlit, et, avec un profond soupir, il vous souhaite au ciel.

HOTSPUR.

Et vous en enfer, dès qu'il entend prononcer le nom d'Owen Glendower.

GLENDOWER.

Je ne saurais l'en blâmer : le jour de ma naissance, la voûte du ciel était pleine de météores enflammés, de croix de feu; et au moment où je naquis, la terre trembla de peur jusqu'en ses fondemens.

HOTSPUR.

Elle en eût fait tout autant dans ce moment-là, quand même vous ne seriez jamais né, et que c'eût été la chatte de votre mère qui eût mis bas ses petits.

GLENDOWER.

Je dis qu'à ma naissance la terre tremblait.

HOTSPUR.

Et moi, je dis que la terre ne me ressemblait guère, si vous croyez que c'est la peur qu'elle avait de vous qui l'a fait trembler.

GLENDOWER

Le ciel était tout en feu; la terre tremblait.

HOTSPUR.

En ce cas, la terre tremblait de voir le ciel en feu, et non parce qu'elle redoutait votre naissance. La nature malade a souvent d'étranges éruptions. Souvent elle est tourmentée par des vents rebelles emprisonnés dans ses entrailles, et qui, en se frayant une issue, ébranlent la terre énérable, et jettent bas les clochers et les antiques tours. Il est possible qu'à votre naissance, notre mère commune ait ressenti des douleurs de ce genre, et qu'il en soit résulté l'ébranlement en question.

GLENDOWER.

Mon cousin, il est bien peu d'hommes dont je sois disposé à souffrir ainsi les contradictions. Permettez-moi de vous répéter — qu'à ma naissance des signes menaçans sillonnèrent la voûte des cieux; les chèvres s'enfuirent effrayées du sommet des montagnes, et les troupeaux firent entendre d'étranges clameurs dans les plaines épouvantées. Ces signes annonçaient en moi un homme extraordinaire; et tout le cours de ma vie a fait voir que je sors de la foule des hommes vulgaires. Dans tout l'espace qu'enserre la mer qui baigne les rivages de l'Angleterre, de l'Écosse et du pays de Galles, où est le mortel qui peut se vanter de m'avoir eu pour élève et de m'avoir appris quelque chose? Et cependant montrez-moi un fils de la femme qui puisse me suivre dans les laborieux sentiers de la science, et qui m'égale dans la connaissance des plus merveilleux secrets?

HOTSPUR.

Je pense qu'il n'y a personne au monde qui parle mieux welche. Sur ce, je vais dîner.

MORTIMER.

Assez, cousin Percy; vous allez le faire devenir fou.

GLENDOWER.

Je puis commander aux esprits de s'élever à ma voix du fond de l'abîme.

HOTSPUR.

Et moi aussi, je le puis; et tout homme le peut également; mais viendront-ils quand vous les appellerez?

GLENDOWER.

Je puis même, cousin, vous apprendre à évoquer le diable.

HOTSPUR.

Et moi, cousin, je puis vous apprendre à mettre le diable en fuite, en disant la vérité : dites la vérité, et le diable s'enfuira. Si vous avez le pouvoir de l'évoquer, faites-le venir, et je vous jure que j'ai le pouvoir de le faire déguerpir. Tant que vous vivrez, dites la vérité, et vous ferez fuir le diable.

MORTIMER.

Allons, allons; cessez ce bavardage inutile.

GLENDOWER.

Trois fois Henri Bolingbroke a voulu tenir tête contre ma puissance; trois fois, des rives de la Wye et de la sablonneuse Séverne, je l'ai renvoyé chez lui nu comme la main, et battu de la tempête.

HOTSPUR.

Renvoyé tout nu, et par le mauvais temps encore! comment diable a-t-il fait pour ne pas attraper la fièvre?

GLENDOWER.

Allons, voici la carte. Procéderons-nous au partage, conformément à la triple convention arrêtée entre nous?

MORTIMER.

L'archidiacre a divisé tout le territoire en trois parts complètement égales. L'Angleterre, au sud de la Trente et à l'est de la Séverne, m'est assignée pour ma part; le pays de Galles, et tout le territoire compris entre l'extrémité ouest et la Séverne, sont le partage d'Owen Glendower; et vous, cher cousin, vous avez pour votre lot tous les pays situés au nord de la Trente. Déjà nos trois traités de partage sont dressés; il ne nous reste plus qu'à y apposer mutuellement notre sceau. Cette opération pourra se faire cette nuit. Demain, cousin Percy, vous mylord de Worcester, et moi, nous partirons pour aller, comme nous en sommes convenus, rejoindre à Shrewsbury, votre père et les troupes écossaises. Mon père Glendower n'est pas prêt encore, et nous n'aurons pas besoin de son aide d'ici à quinze jours. — (*A Glendower*.) Dans cet intervalle, vous aurez pu réunir vos tenanciers, vos amis et les gentilshommes de votre voisinage.

GLENDOWER.

En moins de temps que cela, mylords, je vous aurai rejoints; vos dames viendront sous ma conduite. Maintenant partez sans prendre congé d'elles; car votre séparation fera couler un déluge de larmes.

HOTSPUR.

Il me semble que ma portion, située au nord de Burton, n'égale pas les vôtres en étendue. Voyez comme les sinuosités de cette rivière me rognent la meilleure part de mon territoire; voyez l'énorme échancrure, l'angle monstrueux qu'elle m'enlève. Je veux faire en cet endroit intercepter le fleuve. La Trente limpide coulera désormais d'un cours égal et uniforme dans un lit nouveau; je ne veux plus qu'elle serpente en de si longs détours, et me dérobe ainsi un riche domaine.

GLENDOWER.

Elle ne serpentera plus? Elle serpentera; il le faut; vous le voyez bien.

MORTIMER.

Oui; mais remarquez qu'en poursuivant son cours elle pénètre à une distance égale dans la direction opposée, et m'enlève de mon côté autant de territoire qu'elle vous en dérobe du vôtre.

WORCESTER.

Oui; mais on pourrait à peu de frais barrer le fleuve en cet endroit, de manière à ce qu'il coulât en droite ligne, et laissât intacte au nord cette langue de terre.

HOTSPUR.

Je ferai faire ce changement; cela coûtera peu de chose.

GLENDOWER.

Je ne veux pas qu'on fasse de changement.

HOTSPUR.

Vous ne le voulez pas?

GLENDOWER.

Non, et vous n'en ferez pas.

HOTSPUR.

Et qui m'en empêchera?

GLENDOWER.

Moi.

HOTSPUR.

Dites-le donc de manière à ce que je ne le comprenne pas. Parlez welche.

GLENDOWER.

Je puis parler anglais, mylord, tout aussi bien que vous; car j'ai été élevé à la cour d'Angleterre*, où, dans ma jeunesse, j'ai composé avec succès, pour la harpe, plus d'un poëme charmant, et enrichi la langue de mainte grâce nouvelle; et c'est là un mérite que vous n'avez jamais eu.

HOTSPUR.

Et je m'en félicite en toute sincérité; j'aimerais mieux être chat et miauler, que l'un de vos faiseurs de ballades; j'aimerais mieux entendre frapper sur un chandelier de cuivre, ou une roue desséchée criant sur son essieu; cela m'agacerait moins les dents que votre poésie minaudière. Son bruit ressemble au trot forcé d'un bidet boiteux.

GLENDOWER.

Allons, on vous changera le cours de la Trente.

HOTSPUR.

Je ne m'en soucie pas le moins du monde; je donnerais trois fois autant de territoire à un ami qui aurait bien mérité de moi; mais en fait de marché, voyez-vous, je suis homme à chicaner sur la neuvième partie d'un cheveu. Les actes sont-ils rédigés? partons-nous?

GLENDOVER.

Il fait un beau clair de lune. Je vais presser le rédacteur, et, en même temps, annoncer à vos femmes votre départ. Je crains que ma fille n'en perde la raison, tant elle idolâtre son Mortimer.

Il sort.

MORTIMER.

Fi donc, cousin Percy! comme vous contrariez mon père!

HOTSPUR.

Ce n'est pas ma faute. Il y a des momens où il me fait perdre patience, en me parlant de la taupe et de la fourmi, de l'enchanteur Merlin et de ses prophéties, et du dragon, et du poisson sans na-

* Le nom véritable d'Owen Glendower était Vaughan; il avait commencé par être avocat au barreau de Londres. (*Note du traducteur.*)

geoires, et du griffon sans ailes, et du corbeau en mue, et du lion couché, et du chat rampant, et de je ne sais combien d'imaginations de même calibre qui me font sortir de mes gonds. Vous saurez que la nuit dernière il m'a tenu neuf heures à me récapituler les noms de tous les diables qu'il a pour laquais. Je disais *hum, — fort bien, — allons donc,* — mais au diable si j'ai fait attention à un seul mot de ce qu'il m'a dit. Oh! il est aussi insupportable qu'un cheval éreinté ou une femme qui gronde, pire qu'une maison enfumée. J'aimerais mieux vivre de fromage et d'ail dans un moulin, que de me nourrir d'ortolans et d'entendre sa conversation dans la plus agréable maison de plaisance de la chrétienté.

MORTIMER.

C'est en vérité un digne gentilhomme, fort instruit, et versé dans la connaissance des plus merveilleux secrets; vaillant comme un lion, extrêmement affable et d'une générosité aussi inépuisable que les mines de l'Inde. Vous le dirai-je, cousin? Il a pour votre caractère les plus grands ménagemens, et fait même violence à sa nature pour supporter vos contrariétés, je vous en donne ma parole, et je puis vous affirmer qu'il n'est pas d'homme vivant qui l'aurait provoqué comme vous l'avez fait, sans s'exposer au danger de sa colère; mais ne vous en faites pas une habitude, je vous en supplie.

WORCESTER.

En vérité, mylord, en cela vous êtes blâmable; depuis que vous êtes arrivé, vous en avez assez fait pour mettre sa patience à bout. C'est un défaut, mylord, dont il faut vous corriger: quoiqu'il soit parfois un indice de fierté, de courage, de chaleur, et c'est là tout le service que vous pouvez en retirer, néanmoins il décèle une violence intraitable, un défaut d'éducation, l'absence de tout empire sur soi-même, l'orgueil, la hauteur, la présomption et le dédain; le moindre de ces défauts suffit dans un gentilhomme pour lui faire perdre l'affection de ses semblables, et imprime à ses bonnes qualités une tache qui leur fait perdre tout leur mérite.

HOTSPUR.

Allons, me voici à l'école; que votre bonne éducation vous sauve! Voici nos femmes, prenons congé d'elles.

Rentre GLENDOWER, *accompagné des* DAMES.

MORTIMER.

Ce qu'il y a de plus dépitant pour moi, c'est que ma femme n'entend pas l'anglais, et que je ne sais pas un mot de welche.

GLENDOWER.

Ma fille pleure; elle ne veut pas vous quitter; elle veut se faire soldat et vous suivre à la guerre.

MORTIMER.

Mon père, dites-lui qu'elle et sa belle-sœur Percy, nous rejoindront bientôt sous votre escorte.

Glendower parle à sa fille en welche et elle lui répond dans la même langue.

GLENDOWER.

Elle persiste opiniâtrément. C'est une petite obstinée qu'aucune raison ne saurait persuader.

Lady Mortimer parle en welche à Mortimer.

MORTIMER.

Je comprends tes regards; ce langage charmant qui coule de tes lèvres célestes, je l'entends à merveille, et sans la honte qui me retient, je te tiendrais tête dans une conversation de ce genre. (*Lady Mortimer lui parle.*) Je comprends tes baisers, et toi les miens; c'est une lutte de sensibilité; mais je te le promets, mon amour, je n'aurai pas de repos que je n'aie appris ta langue; car, dans ta bouche, le welche est aussi doux que des paroles ravissantes chantées par une reine dans un bocage, en s'accompagnant de son luth.

GLENDOWER.

Si vous vous attendrissez, vous allez la rendre folle.

Lady Mortimer parle de nouveau.

MORTIMER.

Oh! dans cette langue, je suis l'ignorance même.

GLENDOWER.

Elle vous dit de vous asseoir sur ces joncs voluptueux et de poser sur ses genoux votre tête chérie; qu'alors elle vous chantera les airs qui vous plaisent, et fera descendre sur vos paupières le dieu du sommeil qui plongera vos sens dans un délicieux assoupissement, sorte de crépuscule entre la veille et le sommeil, comme l'heure qui sépare le jour de la nuit, avant que le char du soleil commence à l'orient sa course radieuse.

MORTIMER.

De tout mon cœur. Je vais m'asseoir et l'entendre chanter. Pendant ce temps, notre traité sera rédigé, je présume.

GLENDOWER.

Asseyez-vous. Les musiciens que vous allez entendre planent dans les espaces de l'air à mille lieues de nous, et cependant ils vont être ici dans un moment. Asseyez-vous et écoutez.

HOTSPUR.

Viens, Catherine, tu es parfaite quand tu es couchée; allons, étends-toi sur ces nattes, que je repose ma tête sur tes genoux.

LADY PERCY.

Va-t'en, écervelé!

Glendower prononce quelques mots welches; puis la musique se fait entendre.

HOTSPUR.

Je vois maintenant que le diable entend le welche, et je ne m'étonne plus qu'il soit si fantasque. Par Notre-Dame! il est bon musicien.

LADY PERCY.

Alors vous devriez être musicien par excellence, car vous êtes un composé des plus étranges ma-

nies. Bouche close, mauvais sujet; écoutez cette lady chanter une chanson galloise.

HOTSPUR.

J'aimerais autant entendre Lady, ma chienne, hurler en irlandais.

LADY PERCY.

Veux-tu avoir la tête brisée?

HOTSPUR.

Non.

LADY PERCY.

Eh bien! tiens-toi tranquille.

HOTSPUR.

Pas davantage. C'est une manie de femme.

LADY PERCY.

Va; Dieu te conduise!

HOTSPUR.

Au lit de la jolie Galloise?

LADY PERCY.

Que dites-vous là?

HOTSPUR.

Silence! elle chante.

Lady Mortimer chante une chanson galloise.

HOTSPUR.

Allons, Catherine, il faut que tu chantes à ton tour.

LADY PERCY.

Non certes, Dieu me bénisse!

HOTSPUR.

Non certes, Dieu me bénisse! Mon cœur, tu jures comme la femme d'un confiseur! Dieu me bénisse! aussi vrai que je vis! Dieu me soit en aide! aussi vrai qu'il fait jour! tu jures en termes élégans et choisis, comme si dans tes promenades tu n'avais jamais été plus loin que Finsbury *. Exprime-toi, ma Catherine, en véritable lady; jure en termes bien ronflans, et laisse les protestations doucereuses aux muscadins en velours et aux citadins endimanchés. Allons, chante.

LADY PERCY.

Je ne veux pas chanter.

HOTSPUR.

C'est un signe certain de vocation pour le métier de tailleur et de précepteur de merles. Si les actes sont rédigés, dans deux heures je serai parti; et alors venez quand vous voudrez.

Il sort.

GLENDOWER.

Allons, allons, lord Mortimer; autant l'impétueux lord Percy met d'ardeur à partir, autant vous y mettez de lenteur. En ce moment, notre traité doit être rédigé; allons y apposer notre sceau, et ensuite à cheval sur-le-champ!

MORTIMER.

De grand cœur.

Ils sortent.

* Place de Londres qui servait alors de lieu de promenade à la bonne compagnie. (Note du traducteur.)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI *et* PLUSIEURS LORDS.

LE ROI HENRI.

Mylords, laissez-nous seuls, le prince de Galles et moi; nous avons à conférer ensemble: mais ne vous éloignez pas; dans un moment nous aurons besoin de votre présence.

LES LORDS *sortent.*

LE ROI, *continuant.*

J'ignore si c'est pour me punir de quelque faute que le Seigneur, dans ses impénétrables décrets, a voulu faire naître de mon sang le fléau destiné à me punir; mais à l'aspect de tes déportemens, je ne puis m'empêcher de voir en toi l'instrument des vengeances du ciel, la verge dont sa colère veut châtier mes égaremens. Autrement, explique-moi comment des habitudes si oisives, si déréglées, si basses, des plaisirs si abjects, une société aussi grossière que celle à laquelle tu t'associes, accompagnent la grandeur de ta naissance et ont ravalé à leur niveau ton ame de prince.

LE PRINCE HENRI.

Que votre majesté me permette de le lui dire, je voudrais pouvoir me justifier aussi complètement de toutes les fautes qui me sont imputées que j'ai la certitude de me laver d'un grand nombre des accusations dirigées contre moi. Toutefois, après avoir réfuté tous ces contes colportés à l'oreille des grands par d'officieux parasites, de lâches médisans, j'ose espérer que ce qu'il y a de vrai dans les fautes et les irrégularités reprochées à ma jeunesse me sera pardonné en considération de mon repentir sincère.

LE ROI HENRI.

Dieu te pardonne! — Néanmoins, Henri, je m'étonne que tes affections aient pris un vol si différent de la direction suivie par tes ancêtres. Tu as honteusement perdu ta place dans le conseil *; et c'est ton jeune frère qui l'occupe maintenant. Tu t'es, ou peu s'en faut, aliéné les affections de toute la cour et des princes de mon sang; tu as ruiné ton avenir; et il n'est personne qui ne prophétise ta chute. Si j'avais comme toi prodigué ma présence, si je m'étais prostitué à la vue des hommes, si je m'étais mêlé aux compagnies vulgaires, l'opinion publique, qui m'aplanit le chemin du trône, serait restée fidèle au monarque régnant, et m'aurait laissé obscur et inconnu dans

* Il y a ici un anachronisme; ce fut quelques années après la bataille de Shrewsbury, qui eut lieu en 1403, que le prince fut écarté du conseil, pour avoir frappé le lord grand juge Gascoigne; son frère Thomas, duc de Clarence, fut nommé président du conseil à sa place; et il ne fut créé duc qu'en 1411, la 13e année du règne d'Henri IV. (Note du traducteur.)

un exil sans gloire. Mais je me montrais rarement; aussi à peine faisais-je un pas, que ma présence, comme celle d'une comète, excitait l'attention générale. Les pères disaient à leurs enfans: « Le voilà! » — « Où est-il? » répondaient ceux-ci. « Lequel est Bolingbroke? » Et alors, je faisais voir une politesse si exquise, une humilité si profonde, que je me conciliais l'attachement de tous, et que le peuple me saluait de ses acclamations, même en présence du roi couronné. C'est ainsi que je conservais à ma personne l'attrait de la nouveauté. Ma présence, comme une robe pontificale, ne s'offrait jamais aux regards sans exciter l'admiration. Ma grandeur n'apparaissant qu'à de rares intervalles, avait tout l'éclat d'un jour de fête, et sa rareté même faisait sa solennité. Au contraire, le frivole monarque se mêlait sans façon à la compagnie de jeunes fous, esprits légers, feux de bruyères aussitôt éteints qu'allumés; commettait sa grandeur et sa majesté royale avec de mauvais railleurs, exposait sa dignité à la profanation de leurs plaisanteries, et, riant avec eux, servait de plastron au premier bel esprit imberbe venu. A force de se mêler au vulgaire et de se populariser, il advint que, exposé aux regards de la multitude, le peuple, journellement rassasié de sa vue, finit par s'en fatiguer, comme on se fatigue du miel quand il excède une certaine quantité. Aussi lorsqu'il se montrait, sa présence était ce qu'est au mois de juin le chant du coucou, auquel nul ne fait attention. On le voyait avec cette indifférence qu'amène l'habitude, et non avec ce regard avide qu'on porte sur le soleil de la royauté quand il ne brille que de loin en loin à la vue de ses admirateurs. Les yeux se baissaient devant lui; on ne lui accordait que ce regard terne et sombre de l'homme qui est en présence de son ennemi, tant on était rassasié, gorgé, dégoûté de sa présence. Il en est de même de toi, Henri. A force d'être prodiguée, ta présence comme prince a perdu son attrait. Tous les yeux sont fatigués de ta vue banale, à l'exception des miens qui auraient désiré te voir davantage, et qu'aveugle, malgré moi, une folle tendresse.

LE PRINCE HENRI.

A l'avenir, mon très-gracieux souverain, je vous promets d'être moi-même plus que je ne l'ai été par le passé.

LE ROI HENRI.

Sur ma parole, ce que tu es maintenant, Richard l'était, alors qu'à mon retour de France, je débarquai à Ravenspurg; et ce qu'alors j'étais, Percy l'est maintenant. Par mon sceptre, et par le salut de mon ame, il a des titres plus réels à ma couronne que toi, en qui je n'ai que l'ombre d'un successeur. Car sans droit, sans l'apparence même d'un droit, il couvre le royaume de combattans; il affronte la gueule menaçante du lion; et bien qu'il ne soit pas plus âgé que toi, il conduit aux combats sanglans et au carnage des lords blanchis par l'âge et des prélats vénérables. Quelle impérissable gloire n'a-t-il pas acquise contre l'illustre Douglas, à qui ses hauts faits, ses vaillantes incursions et sa réputation militaire, ont valu le premier rang parmi les guerriers, et le titre de premier capitaine du siècle dans tous les royaumes qui reconnaissent le Christ? Trois fois cet Hotspur, ce Mars en brayette, ce héros enfant a fait échouer les entreprises du grand Douglas; il l'a fait prisonnier, lui a rendu la liberté, et s'en est fait un ami; et maintenant le voilà à même de me braver en face et d'ébranler la paix et la stabilité de notre trône. Que dis-tu de cela? Percy, Northumberland, sa grâce l'archevêque d'York, Douglas, Mortimer, se sont ligués contre nous, et ont pris les armes. Mais pourquoi te dirais-je ces nouvelles? Pourquoi, Henri, te parlerais-je de mes ennemis, toi mon ennemi le plus fatal et le plus mortel? qui sait même si par lâcheté, ou fidèle à la bassesse de tes inclinations, ou dans un moment d'humeur, on ne te verra pas combattre contre moi à la solde de Percy, marcher à sa suite, ramper aux pieds de son orgueil, afin de montrer à tous combien tu es dégénéré?

LE PRINCE HENRI.

Ne le croyez pas; ce n'est pas là l'homme que vous trouverez en moi. Que Dieu leur pardonne à ceux qui m'ont desservi à ce point dans l'estime de votre majesté! Percy me payera tous ces reproches. Un jour viendra qu'à la suite d'un combat glorieux, j'oserai vous dire que je suis votre fils; ce jour là, je paraîtrai devant vous, mes vêtemens ensanglantés, mon visage couvert d'un masque de sang; et, en lavant ce sang, je laverai aussi ma honte; et ce sera le jour, à quelque époque qu'il luise, où cet enfant gâté de la gloire, ce vaillant Hotspur, ce guerrier vanté, et votre Henri qu'on méprise, se trouveront face à face. Que les palmes s'accumulent sur sa tête, et les hontes sur la mienne! car un jour viendra que j'obligerai ce jeune héros du nord à échanger sa gloire contre mes ignominies. Sire, Percy n'est que mon facteur, chargé de faire pour moi provisions de hauts faits; et je l'obligerai à me rendre des comptes rigoureux, à me restituer jusqu'au moindre laurier, jusqu'au plus faible hommage, ou mon épée ira le chercher dans son cœur entr'ouvert. Voilà ce que je promets à la face du ciel. Si Dieu me permet d'accomplir ce serment, alors je supplie votre majesté de jeter le baume de l'oubli sur les vieilles blessures de mon intempérance. Sinon, la mort délie de toutes les obligations; et je mourrai cent mille fois avant d'enfreindre la moindre portion de ce serment.

LE ROI HENRI.

Tes paroles sont l'arrêt de mort de cent mille rebelles. — Tu auras de l'emploi, et toute ma confiance.

Entre BLUNT.

LE ROI HENRI, *continuant.*

Eh bien, mon cher Blunt? tu as l'air pressé

BLUNT.

Comme l'objet qui m'amène. Lord Mortimer

d'Écosse vous fait savoir que Douglas et les rebelles anglais ont opéré leur jonction à Shrewsbury, le onze de ce mois : si chacun d'eux tient sa promesse, jamais forces plus formidables n'ont mis l'état en péril.

LE ROI HENRI.

Le comte de Westmoreland est parti aujourd'hui avec mon fils, lord Jean de Lancastre; car cet avis date déjà de cinq jours. Mercredi prochain, Henri, vous partirez; jeudi, nous-même, nous entrerons en campagne. Nous nous réunirons à Bridgenorth; vous, Henri, vous vous y rendrez par le Glostershire. Selon mes calculs, dans douze jours, toutes nos forces seront rassemblées à Bridgenorth. Nous avons bien des affaires sur les bras : partons. Le temps qu'on perd profite à l'ennemi.

Ils sortent.

SCENE III.

Une salle dans la taverne d'East-Cheap.

Entrent FALSTAFF *et* BARDOLPHE.

FALSTAFF.

N'ai-je pas singulièrement dépéri depuis notre dernière expédition? n'ai-je pas maigri? ne me trouves-tu pas réduit? Ma peau pend sur moi comme une robe ample sur une vieille matrone. Je suis flétri comme une vieille pomme reinette. Allons, je veux me repentir, et cela sur-le-champ, pendant que je suis encore en chair; le cœur me manquera bientôt, et alors je n'aurai plus la force nécessaire pour me repentir. Si je n'ai oublié comment est fait l'intérieur d'une église, je veux être un cheval de brasseur, ou tout ce qu'on voudra. L'intérieur d'une église! La mauvaise compagnie m'a perdu.

BARDOLPHE.

Sir John, vous vous affectez si promptement que vous ne sauriez vivre long-temps.

FALSTAFF.

C'est cela même. Allons, chante-moi une chanson gaillarde; égaie-moi. J'étais aussi heureusement né que le peut souhaiter un gentilhomme; j'étais passablement vertueux; je jurais peu, je ne jouais guère que sept fois par semaine; je n'allais dans un mauvais lieu qu'une fois en quinze minutes; il m'est même arrivé trois ou quatre fois de payer ce que je devais; je menais une vie honnête et réglée; maintenant je vis d'une manière irrégulière et hors de toute mesure.

BARDOLPHE.

Vous êtes tellement gras, sir John, qu'il n'est pas étonnant que vous soyez hors de toute mesure, de toute mesure raisonnable, sir John.

FALSTAFF.

Réforme ton visage, et je réformerai ma conduite. Tu es notre amiral. Placé à la poupe du navire, ton nez nous sert de fanal : tu es le chevalier de la lampe ardente.

BARDOLPHE.

Il me semble, sir John, que mon visage ne vous a fait aucun mal.

FALSTAFF.

Non, sur ma parole. Je m'en sers comme on se sert d'une tête de mort; c'est mon *memento mori* *. Je ne le vois jamais sans penser au feu de l'enfer et au mauvais riche qui vivait dans la pourpre. Il me semble le voir dans sa magnificence brûler, et brûler encore. Si tu étais tant soit peu adonné à la vertu, je jurerais par ta face ; mon serment serait : *par ce feu!* Mais tu es un homme perdu à tout jamais, et n'était ta figure enflammée, tu serais sans retour un enfant des ténèbres. Pendant qu'au milieu de la nuit, tu gravissais Gadshill pour chercher mon cheval, si je ne t'ai pas pris pour un feu follet ou une boule de feu magique, il n'y a point de valeur dans l'argent. Oh! tu es un gala perpétuel, un éternel feu de joie! En allant avec toi la nuit, de taverne en taverne, tu m'as épargné un millier de marcs de chandelles et de torches; mais avec l'argent du vin que tu as bu, j'aurais pu acheter des chandelles à aussi bon compte chez le plus cher épicier de toute l'Europe. Voilà trente-deux ans que j'entretiens le feu de cette salamandre. Dieu veuille m'en récompenser!

BARDOLPHE.

Par la sangbleu! je voudrais que vous eussiez ma figure dans le ventre!

FALSTAFF.

Grand merci! C'est pour le coup que j'aurais le feu dans les entrailles.

Entre L'HOTESSE.

FALSTAFF, *continuant.*

Eh bien! ma poule, eh bien! caquet bon bec, avez-vous fait des perquisitions pour découvrir celui qui a vidé mes poches?

L'HÔTESSE.

Comment donc, sir John? A quoi pensez-vous, sir John? Croyez-vous que j'héberge des voleurs dans ma maison? Mon mari et moi, nous avons cherché, nous avons interrogé l'un après l'autre garçons et servantes; il n'a jamais été perdu chez moi la dixième partie d'un cheveu.

FALSTAFF.

Vous mentez, notre hôtesse; Bardolphe s'y est fait raser et y a perdu plus d'un poil de sa barbe; et moi, je soutiens qu'on y a vidé mes poches. Allez, vous êtes une femme ; allez.

L'HÔTESSE.

Qui, moi? Je vous en donne le démenti. C'est pour la première fois qu'on m'appelle ainsi chez moi.

* Souviens-toi qu'il faut mourir. (*Note du traducteur.*)

FALSTAFF.

Allez, je vous connais bien.

L'HÔTESSE.

Non, sir John ; vous ne me connaissez pas, sir John. Je vous connais, sir John ; vous me devez de l'argent, sir John ; et maintenant vous me cherchez querelle pour ne pas me payer. Je vous ai acheté la douzaine de chemises que vous portez.

FALSTAFF.

C'était de la toile grossière. Je les ai données à une boulangère qui en a fait des tamis.

L'HÔTESSE.

Aussi vrai que je suis une honnête femme, c'était de la toile de Hollande à huit schellings l'aune. En outre, sir John, vous devez ici de l'argent pour votre nourriture, pour le vin bu entre les repas, sans compter vingt-quatre livres sterling que je vous ai prêtées.

FALSTAFF, *montrant Bardolphe.*

Il en a eu sa part : qu'il vous paye.

L'HÔTESSE.

Lui ? hélas ! il est pauvre ; il n'a rien.

FALSTAFF.

Lui, pauvre ? Regardez sa figure ; qu'appelez-vous donc riche ? On n'a qu'à monnayer son nez et ses joues. Je ne paierai pas un denier. Est-ce que vous me prenez pour un écolier ? Comment, je ne pourrai prendre mes aises dans ma propre auberge sans m'exposer à être dévalisé ? J'ai perdu un anneau de mon grand-père, qui vaut quarante marcs.

L'HÔTESSE.

O Jésus ! j'ai entendu dire, je ne sais combien de fois, au prince, que cet anneau n'était que du cuivre.

FALSTAFF.

Comment ! Le prince est un imbécile, un mauvais drôle ! S'il était ici, et qu'il osât dire cela, je le bâtonnerais comme un chien.

Entrent LE PRINCE HENRI *et* POINS, *marchant de front et au pas.* FALSTAFF *se trouve tout-à-coup face à face avec le Prince, au moment où celui-ci joue du fifre sur son bâton.*

FALSTAFF.

Eh bien ! mon garçon ! est-ce de ce côté-là que le vent souffle ? Nous faudra-t-il tous marcher ?

BARDOLPHE.

Oui, deux à deux, à la façon de Newgate *.

L'HÔTESSE.

Je vous en prie, mylord, veuillez m'entendre.

LE PRINCE HENRI.

Que dis-tu, madame Vabontrain ? Comment se porte ton mari ? Je l'aime ; c'est un honnête omme.

L'HÔTESSE.

Mylord, écoutez-moi !

FALSTAFF.

Je t'en prie, laisse-la et écoute-moi.

* C'est-à-dire à la façon des prisonniers ; Newgate est la principale prison de Londres. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Qu'as-tu à me dire, Jack ?

FALSTAFF.

Hier soir, je me suis endormi derrière la tapisserie, et pendant mon sommeil on a vidé mes poches. Cette maison est devenue un mauvais lieu ; on y dévalise les gens.

LE PRINCE HENRI.

Qu'as-tu perdu, Jack ?

FALSTAFF.

Me croiras-tu, Henri ? Trois ou quatre billets de quarante livres sterling chacun, et un anneau de mon grand-père.

LE PRINCE HENRI.

C'est une bagatelle, un objet de huit pences au plus.

L'HÔTESSE.

C'est ce que je lui ai dit, mylord, et j'ai ajouté que je l'avais entendu dire à votre altesse. Eh bien ! mylord, il parle de vous d'une manière abominable, comme un grossier personnage qu'il est ; il a dit qu'il vous bâtonnerait.

LE PRINCE HENRI.

Bah ! ce n'est pas possible !

L'HÔTESSE.

S'il ne l'a pas dit, je ne suis pas femme, et il n'y a en moi ni bonne foi ni honnêteté.

FALSTAFF.

Il n'y a pas en toi plus d'honnêteté que dans un pruneau cuit, ni de bonne foi que dans un renard mort traîné par les chasseurs pour exercer la meute ; et quant à ta qualité de femme, la pucelle Marianne * peut aller de pair avec toi. Va-t'en, objet, va-t'en.

L'HÔTESSE.

Comment, objet ? Quel objet ?

FALSTAFF.

Quel objet ? Mais un objet qui sert de prie-dieu.

L'HÔTESSE.

Je ne suis pas faite pour servir de prie-dieu ; je suis bien aise que tu le saches, je suis la femme d'un honnête homme ; et sauf le respect dû à ton titre de chevalier **, tu es un drôle, de m'appeler ainsi.

FALSTAFF.

Sauf le respect dû à ta qualité de femme, tu es un animal, de contester ce que je dis.

L'HÔTESSE.

Quel animal ? réponds, drôle.

FALSTAFF.

Quel animal ? mais, une loutre.

LE PRINCE HENRI.

Une loutre, sir John ? Pourquoi une loutre

FALSTAFF.

Pourquoi ? c'est qu'elle n'est ni chair ni poisson ; un homme ne sait par où la prendre.

* La pucelle Marianne était un homme habillé en jeune fille qui figurait dans la danse moresque. (*Note du traducteur.*)

** Le titre de *sir* placé devant le nom de baptême ne se donne en Angleterre qu'aux chevaliers ou baronnets. (*Note du traducteur*).

L'HÔTESSE.

Tu as grand tort de dire cela. Tu sais et tout homme sait pareillement par où me prendre.

LE PRINCE HENRI.

Tu dis vrai, notre hôtesse, il te calomnie grossièrement.

L'HÔTESSE.

Et vous aussi, mylord. Il disait, l'autre jour, que vous lui deviez mille livres sterling.

LE PRINCE HENRI, *à Falstaff.*

Moi, je te dois mille livres sterling?

FALSTAFF.

Mille livres, Henri! Dis donc un million. Ton amitié vaut un million, et tu me dois ton amitié.

L'HÔTESSE.

Mylord, il vous a appelé imbécile, et a dit qu'il vous bâtonnerait.

FALSTAFF.

Ai-je dit cela, Bardolphe?

BARDOLPHE.

Effectivement, sir John, vous l'avez dit.

FALSTAFF.

Oui, sans doute, s'il disait que ma bague est de cuivre.

LE PRINCE HENRI.

Je dis qu'elle est de cuivre; oseras-tu, maintenant, mettre à exécution ta menace?

FALSTAFF.

Tu sais, Henri, qu'à ne te considérer qu'en ta qualité d'homme, je l'oserais; mais comme tu es prince, j'ai peur de toi, comme j'ai peur du rugissement du lionceau.

LE PRINCE HENRI.

Et pourquoi pas du lion?

FALSTAFF.

Il n'y a que le roi qu'il faut craindre comme le lion. Penses-tu donc que je te craigne comme je crains ton père? si cela est, je veux que ma ceinture se rompe.

LE PRINCE HENRI.

Oh! comme on verrait alors ta bedaine retomber jusque sur tes genoux! Mais, drôle, il n'y a en toi ni bonne foi, ni loyauté, ni probité; tu es tout ventre et diaphragme. Accuser une honnête femme d'avoir vidé tes poches! fils de catin, gueux impudent et boursouflé, s'il se trouvait dans tes poches autre chose que des cartes de cabaret, des adresses de mauvais lieux, et la valeur d'un sou de sucre candi pour t'allonger l'haleine, si tes poches étaient salies d'aucune autre ordure, je veux n'être qu'un misérable. Et cependant tu persistes à le soutenir; aucune infamie ne t'affecte! Ne rougis-tu pas de honte?

FALSTAFF.

Écoute, Henri; tu sais que, dans l'état d'innocence, Adam a failli, et que peux-tu donc exiger du pauvre Jack Falstaff dans ce siècle pécheur? Tu vois que j'ai plus de chair qu'un autre homme; qu'y a-t-il d'étonnant que j'aie plus de fragilité? Tu avoues donc que c'est toi qui as vidé mes poches?

LE PRINCE HENRI.

Cela paraît résulter de l'ensemble des faits.

FALSTAFF.

Notre hôtesse, je te pardonne; va préparer le déjeuner; aime ton mari, aie l'œil sur tes gens, soigne tes hôtes. Tu me trouveras traitable en tant que de raison. Tu vois que je suis pacifié? — Encore! — Je t'en prie, va-t'en.

L'Hôtesse *sort.*

FALSTAFF, *continuant.*

A présent, Henri, revenons aux nouvelles de la cour. — Et quant à l'affaire du vol, qu'est-elle devenue?

LE PRINCE HENRI.

Oh! mon aimable rosbif, il faut bien encore que je sois ton bon ange. L'argent est restitué.

FALSTAFF.

Oh! je n'aime pas du tout cette restitution-là; c'est double peine.

LE PRINCE HENRI.

Je suis réconcilié avec mon père, et il n'y a rien que je ne puisse.

FALTAFF.

Commence-moi par dévaliser le trésor, et n'y va pas de main morte.

BARDOLPHE.

Faites, mylord.

LE PRINCE HENRI.

Je t'ai procuré, Jack, un emploi dans l'infanterie.

FALSTAFF.

J'aurais préféré que ce fût dans la cavalerie. Où trouverai-je un gaillard qui s'entende à voler? oh! que ne donnerais-je pas pour un bon voleur de vingt à vingt-deux ans! je suis horriblement au dépourvu. Allons, en ce qui concerne ces rebelles, Dieu soit loué! ils ne s'attaquent qu'aux gens vertueux; je les en félicite, je les approuve.

LE PRINCE HENRI.

Bardolphe!

BARDOLPHE.

Mylord!

LE PRINCE HENRI.

Va porter cette lettre à lord Jean de Lancastre, à mon frère Jean; celle-ci, à mylord de Westmoreland. Allons, Poins, à cheval, à cheval! car toi et moi, nous avons trente milles à faire avant l'heure du dîner. Jack, viens me trouver demain dans la salle du Temple, à deux heures de l'après-midi; là, tu sauras les fonctions que tu auras à remplir, et tu recevras des instructions et de l'argent. Le pays est en feu; Percy est à l'apogée de sa gloire; eux ou nous, il faut que les uns ou les autres en rabattent.

Le Prince, Poins, *et* Bardolphe *sortent.*

FALSTAFF.

Voilà de belles paroles! un monde admirable! — Notre hôtesse, allons, mon déjeuner. Oh! que cette taverne n'est-elle le drapeau qu'il me faudra suivre!

Il sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Le camp des rebelles, près de Shrewsbury.

Arrivent HOTSPUR, WORCESTER *et* DOUGLAS.

HOTSPUR.

Bien dit, mon noble Écossais. Si dans ce siècle poli le langage de la vérité ne passait pas pour de la flatterie, je dirais de Douglas qu'il n'est point de guerrier de ce temps qui ait mérité une renommée plus universelle. Par le ciel, je ne sais point flatter : je dédaigne les discours adulateurs; mais, je dois le dire, nul n'occupe une plus large place que vous dans mon affection. Faites-en l'essai; éprouvez-moi, mylord.

DOUGLAS.

Vous êtes le roi de l'honneur. Il n'est point ici-bas de mortel si puissant que je ne le brave en face.

HOTSPUR.

Et vous faites bien.

Arrive UN MESSAGER, *avec des lettres.*

HOTSPUR, *continuant.*

Quelles lettres as-tu là? — (*A Douglas.*) Je ne puis que vous remercier.

LE MESSAGER.

Ces lettres viennent de votre père.

HOTSPUR.

Des lettres de mon père! Pourquoi ne vient-il pas en personne?

LE MESSAGER.

Il ne peut venir, mylord; il est dangereusement malade.

HOTSPUR.

Diantre! Où trouve-t-il le temps d'être malade à cette époque de crise? Qui conduit ses troupes? sous quel commandement arrivent-elles?

LE MESSAGER.

Ses lettres, et non moi, mylord, vous expliqueront ses intentions.

WORCESTER.

Dis-moi, je te prie, est-il alité?

LE MESSAGER.

Il l'était depuis quatre jours lorsque je l'ai quitté, et au moment de mon départ les médecins craignaient beaucoup pour sa vie.

WORCESTER

J'eusse désiré voir nos affaires en bon état avant qu'il tombât malade. Sa santé ne nous fut jamais plus nécessaire que maintenant.

HOTSPUR.

Malade en ce moment! Cette maladie attaque au cœur notre entreprise; elle a gagné ici jusqu'à notre camp. Il me mande — qu'il est atteint d'une maladie interne; — que ses amis ne sauraient être réunis aussi promptement par d'autres que par lui, et qu'il n'a pas jugé convenable de confier à des tiers une mission si délicate. Toutefois il nous donne un avis plein d'audace : il nous conseille, malgré notre petit nombre, de tenter la fortune; car, dit-il, il n'y a plus moyen de reculer, attendu que le roi est sans nul doute instruit de nos projets. Que vous en semble?

WORCESTER.

La maladie de votre père est pour nous un coup funeste.

HOTSPUR.

Elle équivaut à une blessure dangereuse, à l'amputation d'un membre. — Et cependant, tout considéré, il n'en est rien. Son absence nous paraît un fait plus grave qu'elle ne l'est effectivement. Serait-il convenable de jouer tout ce que nous possédons sur une seule carte? d'exposer un si riche enjeu au hasard d'une heure incertaine? Cela ne serait pas sage. Ce serait mettre à nu le fond et l'ame de nos espérances, découvrir la limite et le dernier terme de notre fortune.

DOUGLAS.

Ce serait là, en effet, ce qui arriverait; au lieu que maintenant il nous reste de brillantes ressources en perspective. Nous pouvons hardiment dépenser le présent, sur la foi de ce que l'avenir nous tient en réserve. Dans tous les cas, nous sommes assurés d'une retraite.

HOTSPUR.

D'un rendez-vous, d'un refuge, si le diable et le malheur font échouer les prémices de notre entreprise.

WORCESTER.

Toutefois je regrette que votre père ne soit pas avec nous. La nature de notre entreprise ne comporte pas de division. Ceux qui ignorent les motifs de son absence croiront que la prudence, la fidélité, le retiennent loin d'ici, et qu'il désapprouve notre conduite. Jugez combien une pareille idée peut contribuer à changer les déterminations des partis faciles à s'effrayer, et faire planer une sorte de doute sur notre cause; car, vous le savez, nous autres assaillans, nous devons éviter un examen trop rigoureux, et boucher tous les trous, jusqu'à la moindre fente par laquelle l'œil de la raison pourrait nous épier. L'absence de votre père est un rideau tiré qui dévoile à l'i-

gnorant des sujets d'alarmes auxquels il n'avait pas songé.

HOTSPUR.

Vous poussez les choses trop loin. Voici plutôt comme je considère son absence. Elle prête à notre entreprise un lustre plus grand, jette sur elle un reflet d'héroïsme et d'audace qu'elle n'aurait pas au même degré si le comte était ici; car voici le raisonnement qu'on fera. Si, sans son aide, nous pouvons lever l'étendard et insurger le royaume, avec son secours nous sommes gens à le renverser de fond en comble. — Tout va bien encore; tous nos membres sont intacts.

DOUGLAS.

Autant que nous pouvons le désirer. Le mot crainte est un mot inconnu en Écosse.

Arrive SIR RICHARD VERNON.

HOTSPUR.

Mon cousin Vernon! vous êtes le bien venu, sur mon ame.

VERNON.

Plût à Dieu que les nouvelles que j'apporte méritassent un pareil accueil! Le comte de Westmoreland s'avance à la tête de sept mille hommes. Le prince Jean l'accompagne.

HOTSPUR.

Il n'y a pas de mal. Quoi encore?

VERNON.

J'ai appris, en outre, que le roi en personne s'est mis en campagne, et se dispose à marcher contre nous à la tête de forces imposantes.

HOTSPUR.

Il sera le bien venu aussi. Où est son fils, ce prince de Galles, aux pieds légers, à la tête folle? Où est-il avec ses camarades, qui laissent le monde tourner, sans se mêler de ses affaires?

VERNON.

Tous sont équipés, tous en armes, tous la tête ombragée de plumes d'autruche * balancées au souffle du vent, battant des ailes comme des aigles fraîchement baignés, éclatans comme des images sous l'or de leurs armures, pleins d'espoir comme le mois de mai, resplendissans comme un soleil d'été, folâtres comme de jeunes faons, fougueux comme de jeunes taureaux. J'ai vu le prince Henri, couvert de son casque, revêtu de ses cuissarts, armé de pied en cap, s'enlever de terre avec la légèreté d'un Mercure ailé, et s'asseoir en selle avec aisance et grâce; on eût cru voir un ange descendu des nuées pour monter un Pégase indompté, et charmer les spectateurs par la noblesse de son équitation.

HOTSPUR.

En voilà assez. Pires pour moi que le soleil de mars, ces éloges me donnent la fièvre. Qu'ils viennent. Ce sont des victimes pompeusement parées que toutes fumantes, toutes saignantes encore, nous offrirons en holocauste à la farouche déesse de la guerre. Mars, bardé de fer, assis sur son autel, sera plongé dans le sang jusqu'aux oreilles. Je m'indigne à la pensée que cette riche conquête est si près de nous et n'est pas encore à nous. Allons, qu'on me laisse monter mon coursier qui doit me lancer comme la foudre contre la poitrine du prince de Galles. Les deux Henri vont se trouver face à face, et ils ne se sépareront que lorsque de l'un d'eux il ne restera qu'un cadavre. Oh! que Glendower n'est-il arrivé!

VERNON.

J'ai encore d'autres nouvelles. J'ai appris, en traversant Worcester, que Glendower ne pourra réunir ses troupes que dans quinze jours.

DOUGLAS.

De toutes les nouvelles que j'ai entendues, voilà la plus fâcheuse.

WORCESTER.

Oui, sur ma foi; elle a un son glacial.

HOTSPUR.

A combien peut s'élever la totalité des forces du roi?

VERNON.

A trente mille hommes.

HOTSPUR.

Va pour quarante mille. En l'absence de mon père et de Glendower, nos forces sont suffisantes pour soutenir cette grande lutte. Allons, hâtons-nous de passer nos troupes en revue. Le moment décisif approche; s'il nous faut mourir, mourons tous avec joie.

DOUGLAS.

Ne parlez pas de mourir; je n'ai rien à craindre de la mort, ni de son bras, d'ici à six mois.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une grande route près de Coventrey

Arrivent FALSTAFF *et* BARDOLPHE.

FALSTAFF.

Bardolphe, prends les devans et va à Coventry; remplis-moi une bouteille de bon vin: nos soldats traverseront la ville, et nous coucherons ce soir à Sutton-Colfied.

BARDOLPHE.

Voulez-vous me donner de l'argent, capitaine?

FALSTAFF.

Débourse, débourse.

BARDOLPHE.

Plein cette bouteille, cela ne fait pas moins d'un angélus.

FALSTAFF.

Si cela fait un angélus, prends-le pour ta

* On distinguait le prince de Galles et ses hommes d'armes aux plumes d'autruche qui surmontaient leur casque. (*Note du traducteur.*)

peine; si cela en fait vingt, gardes-les tous; je prends la responsabilité du monnayage. Dis à mon lieutenant Péto de venir me joindre à la sortie de la ville.

BARDOLPHE.

Je le lui dirai, capitaine.

Il s'éloigne.

FALSTAFF.

Si je ne suis pas honteux de mes soldats, je ne suis qu'un marmouset. J'ai diantrement abusé de la réquisition * du roi; j'ai reçu, en remplacement de cent cinquante soldats, trois cents et quelques livres sterling. Je ne requiers que de bons bourgeois, que des fils de propriétaires. Je m'informe des jeunes gens qui sont sur le point de contracter mariage, et dont les bans ont déjà été publiés deux fois; de ces drôles qui tiennent à la vie, qui aimeraient autant entendre le diable que le bruit d'un tambour, et à qui la détonnation d'un mousquet cause plus d'épouvante qu'à une becassine blessée, ou qu'à un canard sauvage que le plomb a touché. J'ai eu soin de ne requérir que des hommes de papier mâché, dont le cœur est dans le ventre, et qui n'en ont pas plus gros qu'une tête d'épingle; et tous ces gens-là se sont rachetés du service : de sorte qu'à présent ma troupe ne se compose que de porte-étendards, de caporaux, de lieutenans, d'officiers de fortune, pauvres diables deguenillés, tels qu'on nous représente Lazare quand les chiens du mauvais riche lui lèchent ses plaies. Ce sont des gens qui par le fait n'ont jamais été soldats. Ce sont pour la plupart des domestiques infidèles auxquels on a donné congé, des cadets de cadets, des ivrognes tapageurs, des cabaretiers ruinés, fléaux de la paix publique, ulcères d'une société tranquille, dix fois plus piteux qu'un vieil étendard délabré : voilà les gens que j'ai pris pour remplacer ceux qui se sont rachetés du service; on les prendrait pour cent cinquante enfans prodigues, arrivant de garder les pourceaux, et qui, hier encore, vivaient de lavure et de glands. Un railleur, que j'ai rencontré en route, m'a dit que j'avais mis en réquisition les gibets et dépouillé les cimetières. On n'a jamais vu de pareils épouvantails. Je ne traverserai pas Coventry avec eux, voilà ce qu'il y a de sûr. Les scélérats marchent les jambes écartées, comme s'ils avaient encore les fers aux pieds; et, de fait, c'est des prisons que j'ai tiré la plupart d'entre eux; dans ma compagnie ils n'ont qu'une chemise et demie à eux tous; la moitié de chemise se compose de deux serviettes bâties ensemble, sans manches, et jetée sur les épaules comme le pourpoint d'un hérant d'armes. Quant à la chemise entière, à dire la vérité, je la crois volée à mon hôte de Saint-Albans, ou à l'homme au nez rouge qui tient l'auberge de Daventry; mais cela n'y fait rien; ils trouveront bientôt sur les haies autant de linge qu'ils en voudront.

* Il s'agit ici de la *presse* ou réquisition forcée, mode de recrutement qui existe encore légalement en Angleterre. (*Note du traducteur.*)

Arrivent LE PRINCE HENRI *et* WESTMORELAND.

LE PRINCE HENRI.

Eh bien! mon gros Jack? comment vas-tu, matelas de chair?

FALSTAFF.

C'est toi, Henri? te voilà, mon garçon? Que diable fais tu dans le Warwickshire? — Mylord de Westmoreland, je vous demande pardon, je vous croyais déjà à Shrewsbury.

WESTMORELAND.

Ma foi, sir John, il est grand temps que j'y sois, et vous aussi; mais mes troupes y sont déjà; le roi, je vous assure, compte sur nous tous; il faut que nous voyagions toute la nuit.

FALSTAFF.

Bah! pour ce qui est de moi, soyez tranquille : je suis vigilant comme un chat qui guette de la crême.

LE PRINCE HENRI.

Il faut effectivement que tu aies guetté de la crême, et que tu en aies dérobé, car te voilà devenu beurre. Mais, dis-moi, Jack; qui sont ces drôles qui viennent là-bas?

FALSTAFF.

Ils sont à moi, Henri, à moi.

LE PRINCE HENRI.

Je n'ai vu de ma vie d'aussi pitoyable canaille.

FALSTAFF.

Bah! bah! c'est assez bon pour se faire écharper; c'est de la chair à canon, de la chair à canon; cela remplira une fosse tout aussi bien que de meilleurs soldats : bah! mon cher, ce sont des hommes mortels, des hommes mortels.

WESTMORELAND.

Oui, mais, sir John, il me semble qu'ils sont diablement pauvres et décharnés; cela est par trop piteux.

FALSTAFF.

Ma foi, quant à leur pauvreté, je ne sais où ils l'ont prise; et pour ce qui est de leur maigreur, assurément ce n'est pas de moi qu'ils la tiennent.

LE PRINCE HENRI.

Non, certes, sur ma parole, à moins qu'on n'appelle maigres des côtes recouvertes de trois pouces de graisse. Mais, Falstaff, dépêche-toi, Percy est déjà en campagne.

FALSTAFF.

Comment! est-ce que le roi est déjà campé?

WESTMORELAND.

Oui, sir John : je crains que nous n'arrivions trop tard.

FALSTAFF.

Arriver toujours à la fin
De la bataille, au début du festin,
C'est là le fait, quoi qu'il arrive,
Du soldat peu vaillant, du courageux convive.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Le camp des rebelles près de Shrewsbury.

Arrivent HOTSPUR, WORCESTER, DOUGLAS *et* VERNON.

HOTSPUR.

Nous lui livrerons bataille ce soir.

WORCESTER.

C'est impossible.

DOUGLAS.

C'est un avantage que vous lui donnez sur nous.

VERNON.

Pas le moins du monde.

HOTSPUR.

Que dites-vous là? n'attend-il pas des renforts?

VERNON.

Nous en attendons aussi.

HOTSPUR.

Les siens sont assurés, les nôtres douteux.

WORCESTER.

Mon cher neveu, suivez mon conseil; n'attaquez pas ce soir.

VERNON.

Ne le faites pas, mylord.

DOUGLAS.

Votre conseil est mauvais; c'est la crainte, ou le manque de zèle qui vous fait parler.

VERNON.

Ne me calomniez pas, Douglas; sur ma vie, et ce que j'avance, je le soutiendrai au péril de ma vie, quand l'honneur me commande, je prends aussi peu conseil de la crainte que vous, mylord, ou qu'aucun Écossais actuellement vivant. On verra demain dans la bataille qui de nous a peur.

HOTSPUR.

On le verra ce soir.

VERNON.

Volontiers.

HOTSPUR.

Ce soir, dis-je.

VERNON.

Allons, allons, la chose n'est pas possible. Je m'étonne que des hommes aussi expérimentés que vous ne voient pas les empêchemens qui s'opposent à tant de célérité. La cavalerie de mon cousin Vernon n'est pas encore venue; celle de votre oncle Worcester n'est arrivée que d'aujourd'hui. Chevaux et cavaliers ont leur ardeur assoupie, épuisés qu'ils sont par les fatigues de la route, si bien qu'il n'y a pas un cheval qui n'ait perdu les trois quarts de sa valeur.

HOTSPUR.

Les chevaux de l'ennemi ne sont pas en meilleur état. Ils sont, en général, énervés et rendus de fatigue; tandis que la plus grande partie de notre cavalerie est toute fraîche.

WORCESTER.

L'armée du roi est plus nombreuse que la nôtre. Au nom du ciel, mon neveu, attendez que tous nos renforts soient arrivés.

On entend la trompette d'un parlementaire.

Arrive SIR WALTER BLUNT.

BLUNT.

Je viens vous apporter de la part du roi des propositions gracieuses, si vous voulez bien m'accueillir et m'entendre.

HOTSPUR.

Soyez le bien venu, sir Walter Blunt; et plût à Dieu que vous fussiez des nôtres! il en est parmi nous qui vous portent un sincère attachement, et qui regrettent qu'un homme de votre réputation et de votre mérite, au lieu de servir notre cause, soit dans les rangs de nos ennemis.

BLUNT.

A Dieu ne plaise qu'il n'en soit pas ainsi, aussi long-temps que, sortis des limites du devoir, vous lèverez l'étendard contre l'oint du Seigneur! Mais venons à la mission dont je suis chargé. — Le roi m'envoie savoir la nature de vos griefs, et pourquoi, troublant par votre hostilité téméraire la paix publique, vous donnez à un peuple loyal l'exemple d'une audacieuse cruauté. Si le roi a méconnu en quelque chose le mérite de vos services, et il avoue que vous lui en avez rendu un grand nombre, articulez vos griefs, et sur le-champ vos demandes vous seront libéralement accordées, ainsi qu'un pardon absolu pour vous-mêmes et ceux que vos suggestions ont égarés.

HOTSPUR.

Le roi est trop bon; et nous n'ignorons pas que le roi sait quand il faut promettre et quand il faut payer. Mon père, mon oncle et moi, nous lui avons donné cette royauté dont il est revêtu. A une époque où il était à peine âgé de vingt-six ans, en médiocre estime dans le pays, plongé dans l'abaissement et la misère, pauvre et obscur proscrit, regagnant furtivement sa patrie, mon père l'accueillit sur le rivage; et lorsqu'il l'entendit protestant de son dévouement, et, les larmes aux yeux, prendre Dieu à témoin qu'il ne venait que pour être duc de Lancastre, que pour revendiquer ses titres et la paisible possession de son héritage, mon père, touché de compassion, et cédant à l'impulsion d'un cœur généreux, jura de lui prêter assistance, et lui tint parole. Quand les lords et les barons du royaume virent Northumberland embrasser son parti, grands et petits accoururent lui offrir leurs hommages et fléchir le genou devant lui; allèrent au-devant de lui dans les bourgs, les villes et les villages, lui firent cortége sur les ponts, l'attendirent dans les rues, déposèrent leurs dons à ses pieds, lui prêtèrent serment, lui donnèrent leurs fils, s'attachèrent en foule à ses pas comme des pages. Bientôt, lorsqu'il eut la conscience de sa

grandeur, il s'éleva à un degré plus haut qu'il ne l'avait promis à mon père, alors que ses espérances étaient humbles, sur le rivage désert de Ravenspurg. Le voilà qui prend sur lui de réformer certains édits, certains décrets rigoureux pesant trop lourdement sur l'état ; il déclame contre les abus, feint de gémir sur les maux de son pays, et grâce à ce masque, à ce semblant de justice, il se concilie les cœurs de tous ceux qu'il avait intérêt à séduire : il fait plus, il fait tomber les têtes de tous les favoris que le monarque absent avait laissés chargés de ses pouvoirs, pendant qu'il était occupé en personne à la guerre d'Irlande.

BLUNT.

Allons; je ne suis pas venu pour entendre ceci.

HOTSPUR.

Je viens au fait. Peu de temps après, il déposa le roi; peu de temps après il lui fit ôter la vie, et aussitôt il se mit à surcharger l'état d'impôts : pour combler la mesure, il souffre que son parent, le comte de Marche, qui, si chacun était à sa place, devrait être son roi, reste prisonnier dans le pays de Galles, et il a refusé de payer sa rançon. Il m'a disgracié au milieu de mes victoires ; il a cherché à me faire tomber dans ses piéges; il a exclu mon oncle du conseil; il a outrageusement chassé mon père de la cour, a violé tous ses sermens, accumulé injure sur injure, et enfin nous a forcés à recourir à la force, comme unique moyen de salut, et à mettre en question ses titres à la couronne, titres que nous croyons trop équivoques pour être durables.

BLUNT.

Rapporterai-je cette réponse au roi?

HOTSPUR.

Non, sir Walter; nous allons nous consulter. Retournez auprès du roi ; qu'il nous donne des garanties qui assurent le retour de notre envoyé, et demain matin, de bonne heure, mon oncle lui portera nos intentions; sur ce, adieu.

BLUNT.

Je souhaite que vous acceptiez les propositions de sa clémence et de son amitié.

HOTSPUR.

Peut-être les accepterons-nous.

BLUNT.

Dieu le veuille !

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

York. — Un appartement dans la maison de l'Archevêque.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK *et* SIR MICHEL.

L'ARCHEVÊQUE.

Allez, sir Michel; hâtez-vous de porter cette lettre au lord maréchal, celle-ci à mon cousin Scroop ; et toutes les autres à leurs adresses respectives : si vous saviez combien leur contenu est important, vous feriez toute la diligence possible.

SIR MICHEL.

Mylord, je devine leur contenu.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est probable. Demain, mon cher sir Michel, est un jour où doit se décider la fortune de dix mille hommes; car je tiens de source certaine que demain à Shrewsbury, le roi, à la tête d'une armée formidable rapidement réunie, doit se mesurer avec lord Henri ; et je crains, sir Michel, — que, vu la maladie de Northumberland, dont les troupes formaient le contingent le plus nombreux, vu l'absence d'Owen Glendower, sur l'appui duquel ils comptaient, et que je ne sais quelles prédictions ont empêché de venir, je crains que l'armée de Percy ne soit trop faible pour tenir tête immédiatement au roi.

SIR MICHEL.

Mylord, vous n'avez point de craintes à avoir. Il y a Douglas et lord Mortimer.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, Mortimer n'y est pas.

SIR MICHEL.

Mais il y a Mordake, Vernon, lord Henri Percy; il y a encore mylord Worcester, et un grand nombre de guerriers vaillans, de nobles gentilshommes.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est vrai; mais, de son côté, le roi a réuni toutes les supériorités du pays ; — le prince de Galles, lord Jean de Lancastre, le noble Westmoreland et le belliqueux Blunt, et un grand nombre d'autres guerriers distingués et célèbres.

SIR MICHEL.

Ne doutez pas, mylord, qu'ils ne trouvent des adversaires dignes d'eux.

L'ARCHEVÊQUE.

Je l'espère; et toutefois il est utile d'avoir des craintes. Pour parer à tout événement, sir Michel, faites diligence; car si lord Percy éprouve un échec, le roi, avant de renvoyer ses troupes, est dans l'intention de nous faire une visite. Il a été instruit de notre confédération ; et il est sage de nous mettre en état de lui résister; ainsi hâtez-vous. Il faut que j'aille écrire à d'autres amis. Adieu donc, sir Michel.

Ils sortent dans deux directions différentes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Le camp du roi près de Shrewsbury.

Arrivent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, SIR WALTER BLUNT, *et* SIR JOHN FALSTAFF.

LE ROI HENRI.

Voyez comme est rouge et sanglant le disque du soleil, qui se lève là-bas, au-dessus de cette colline boisée : son aspect menaçant a fait pâlir le jour.

LE PRINCE HENRI.

Le vent du sud sert de héraut à sa colère, et le sourd murmure de sa voix à travers le feuillage annonce une tempête et une journée orageuse.

LE ROI HENRI.

Qu'il sympathise donc avec les vaincus; car tout jour est beau pour les vainqueurs.

Une trompette se fait entendre. Arrivent WORCESTER *et* VERNON.

LE ROI HENRI, *continuant.*

Vous voilà, mylord de Worcester? c'est mal à vous, que nous nous trouvions vis-à-vis l'un de l'autre dans de pareils termes. Vous avez trompé notre confiance, et nous avez forcé de dépouiller les souples vêtemens de la paix, pour comprimer nos vieux membres sous le poids d'un incommode acier. Cela n'est pas bien, mylord; qu'avez-vous à répondre? Voulez-vous dénouer le nœud fatal d'une guerre abhorrée, et vous mouvoir de nouveau dans cette sphère d'obéissance, où vous brilliez naguère d'un éclat légitime et pur? Consentez-vous à ne plus être un météore funeste, un signe de terreur, un présage de calamités pour les générations à venir?

WORCESTER.

Sire, veuillez m'entendre; pour ce qui est de moi, je ne demanderais pas mieux que de passer dans le repos les restes d'une vie défaillante; car, je vous le proteste, je n'ai pas cherché ce jour de haine.

LE ROI HENRI.

Vous ne l'avez pas cherché? comment donc est-il venu?

FALSTAFF.

La rébellion s'est rencontrée sur son chemin.

LE PRINCE HENRI.

Tais-toi, bavard, tais-toi.

WORCESTER.

Il a plu à votre majesté de détourner de moi et de toute notre maison les regards de sa faveur; et néanmoins, sire, permettez-moi de vous rappeler que nous avons été les premiers et les plus dévoués de vos amis. Pour vous, du temps de Richard, je brisai le bâton insigne de ma charge, et voyageai nuit et jour pour aller au-devant de vous, et vous baiser la main, à une époque où vous étiez loin encore de m'égaler en position et en importance; c'est mon frère, son fils et moi, qui, bravant pour vous mille dangers, vous avons ramené dans votre patrie. Vous nous jurâtes alors, et ce fut à Doncaster que nous reçûmes votre serment, que vous ne méditiez aucun dessein contre l'état, que vous ne réclamiez que les droits qui venaient de vous échoir, l'héritage de votre père, le duché de Lancastre. Nous jurâmes de vous appuyer dans ce dessein; mais bientôt la fortune versa sur vous ses dons à pleines mains, et un déluge de grandeurs vint à pleuvoir sur votre tête. L'aide que nous vous prêtâmes, l'absence du roi, les malheurs d'une époque de désordre, les prétendus outrages dont vous aviez été victime, les vents contraires qui retinrent si long-temps Richard dans sa malheureuse guerre d'Irlande, si bien que toute l'Angleterre le croyait mort; tous ces avantages réunis vous servant à souhait, vous en prîtes occasion de vous faire offrir la couronne, que vous vous empressâtes d'accepter. Vous oubliâtes le serment que vous nous aviez fait à Doncaster. Elevé par nous, vous nous traitâtes comme cet oiseau ingrat, le coucou * traite le moineau. Nourri par nos soins, vous atteignîtes à une taille si formidable, que notre affection elle-même dut éviter votre approche, de peur d'être dévorée; et force nous fut, dans l'intérêt de notre vie, de fuir loin de vous d'une aile agile, et d'élever contre vous des moyens de résistance, que vous-même avez créés par vos iniques procédés, votre conduite menaçante, et par la violation des sermens que vous nous aviez faits au début de votre entreprise.

LE ROI HENRI.

Tous ces griefs, vous les avez consignés par écrit, proclamés sur les places publiques et dans les églises, afin de donner au vêtement de la rébellion des couleurs qui plaisent aux yeux des esprits légers de cette tourbe de mécontens, qui

* Le coucou fait couver ses petits par la femelle du moineau; les petits, devenus grands, finissent par dévorer leur mère. (*Note du traducteur.*)

ouvrent une bouche béante et se frottent les mains à la nouvelle des innovations et du désordre. L'insurrection n'a jamais manqué de prétextes pour parer sa cause, et toujours elle a eu à son service la foule des factieux sans ressources, affamés de troubles et d'anarchie.

LE PRINCE HENRI.

Dans l'une et l'autre armée, si elles en viennent aux mains, de nombreuses victimes paieront cher cette rencontre. Dites à votre neveu que le prince de Galles se joint au reste de l'univers dans les éloges qu'il décerne à Henri Percy. J'en jure par tout ce que j'ai d'espérances ; si je fais abstraction de la présente entreprise, je ne pense pas qu'un gentilhomme plus brave, un jeune guerrier d'une valeur plus active, plus entreprenante et plus intrépide, soit aujourd'hui vivant, pour honorer notre époque de ses nobles exploits. Pour moi, je le dis à ma honte, j'ai fait défaut à la chevalerie, et telle est, je le sais, l'opinion que Percy a de moi. Cependant, et je le déclare devant la majesté de mon père, malgré l'avantage que lui donnent sur moi son nom glorieux et sa renommee, j'offre, pour épargner le sang des deux partis, de tenter la fortune contre lui en combat singulier.

LE ROI HENRI.

Prince de Galles, nous vous autorisons à courir ce hasard, bien que les considérations les plus graves s'y opposent. Non, digne Worcester, non! nous aimons notre peuple ; nous aimons ceux-là méme qui se sont égarés dans le parti de votre neveu; et s'ils acceptent le pardon que nous leur offrons, tous, vous compris, redeviendront mes amis, et je serai le leur. Allez le dire de ma part à votre neveu, et me rapportez sa réponse ; mais s'il ne veut pas se soumettre, nous avons de redoutables moyens de châtiment, et nous en ferons usage. Partez donc ; toute réponse maintenant serait inutile ; nos propositions sont honorables; ayez la sagesse de les accepter.

WORCESTER *et* VERNON *s'éloignent.*

LE PRINCE HENRI.

Elles ne seront pas acceptées, sur ma vie! Douglas et Hotspur réunis braveraient le monde entier armé contre eux.

LE ROI HENRI.

Eh bien donc, que chacun se rende à son poste; car aussitôt après leur réponse, nous marcherons contre eux; et Dieu nous soit en aide, car notre cause est juste.

LE ROI, BLUNT, *et* LE PRINCE JEAN, *s'éloignent.*

FALSTAFF.

Henri, si tu me vois tomber dans la bataille, remets-moi en selle; c'est un service qu'on se doit entre amis.

LE PRINCE HENRI.

Il faudrait être un colosse pour te rendre ce service-là. Dis tes prières, et adieu.

FALSTAFF.

Henri, je voudrais qu'il fût temps d'aller se mettre au lit, et que tout se fût bien passé.

LE PRINCE HENRI.

Va, ta mort est une dette que tu dois payer à Dieu.

Il s'éloigne.

FALSTAFF, *seul.*

Elle n'est pas due encore ; je n'ai pas du tout envie de payer avant l'échéance ; pourquoi irais-je au-devant du créancier qui ne me demande rien ? N'importe; l'honneur m'aiguillonne à marcher en avant ; oui, mais si l'honneur me fait partir de ce monde, quand je marcherai en avant, qu'en adviendra-t-il ? l'honneur peut-il remettre une jambe? non; ou un bras? non; ou enlever la douleur d'une blessure ? non. L'honneur ne connaît donc rien en chirurgie? non. Qu'est-ce que l'honneur? un mot; qu'est-ce que ce mot *l'honneur ?* qu'est-ce que cet honneur? du vent ; joli marché, vraiment! Qui le possède, cet honneur? celui qui est mort mercredi. Le sent-il? non ; l'entend-il? non. Est-il donc impalpable? oui, pour les morts. Mais vit-il avec les vivans? non: pourquoi? l'envie ne le permet pas. — Décidément, je n'en veux point. L'honneur n'est qu'un écusson ; ainsi finit mon catéchisme.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Le camp des rebelles.

Arrivent WORCESTER *et* VERNON.

WORCESTER.

Oh! non, sir Richard, il ne faut pas que mon neveu connaisse l'offre généreuse et bienveillante du roi.

VERNON.

Il vaudrait mieux qu'il en fût instruit.

WORCESTER.

Alors nous sommes tous perdus. Il n'est pas présumable, il est impossible que le roi tienne sa parole et nous aime véritablement; nous lui serons toujours suspects, et il trouvera dans d'autres fautes l'occasion de nous punir de celle-ci. Tant que nous vivrons, les cent yeux de la défiance seront ouverts sur nous; car on ne se fie pas plus à la trahison qu'au renard ; il a beau être apprivoisé, soigné, enfermé, il finit toujours par faire quelque tour de sa race. Que notre air soit triste ou gai, on trouvera moyen de l'interpréter à mal, et nous serons comme des bœufs à l'étable ; plus on leur prodigue de soins, plus leur mort est proche. Il se peut qu'on oublie la transgression de mon neveu; il a pour excuse sa jeunesse, l'ardeur d'un sang

bouillant, et ce surnom d'Hotspur * qui lui confère le privilége d'une tête écervelée, gouvernée par ses seuls caprices. La responsabilité de toutes ses fautes pèsera sur ma tête et sur celle de son père ; — nous l'avons élevé, et comme c'est en nous qu'il a puisé son iniquité, nous qui sommes la source de tout le mal, nous paierons pour tous. C'est pour cela, cher cousin, qu'il faut, à tout prix, que les offres du roi soient ignorées d'Henri.

VERNON.

Dites ce qu'il vous plaira ; je dirai comme vous. Voici votre neveu.

Arrivent HOTSPUR *et* DOUGLAS ; DES OFFICIERS *et* DES SOLDATS *les suivent.*

HOTSPUR.

Mon oncle est de retour. Qu'on mette en liberté mylord de Westmoreland. Mon oncle, quelles nouvelles ?

WORCESTER.

Le roi va vous livrer bataille sur-le-champ.

DOUGLAS.

Envoyons-lui un défi par lord Westmoreland.

HOTSPUR.

Allez, Douglas, et chargez-le de ce message.

DOUGLAS.

J'y vais, et de grand cœur.

Il s'éloigne.

WORCESTER.

Il n'y a pas dans le roi une ombre de pardon.

HOTSPUR.

L'avez-vous demandé ? à Dieu ne plaise !

WORCESTER.

Je lui ai parlé avec douceur de nos griefs, de ses sermens violés. Il ne répare sa faute qu'en jurant qu'il n'a pas juré. Il nous nomme rebelles, traîtres, et son bras insolent veut châtier en nous ce nom odieux.

Revient DOUGLAS.

DOUGLAS.

Aux armes, messieurs, aux armes ! J'ai formulé un superbe défi au roi Henri ; Westmoreland, notre otage, l'a porté, et nous ne pouvons manquer d'être attaqués promptement.

WORCESTER.

Le prince de Galles s'est avancé devant le roi, et vous a défié à un combat singulier, mon neveu.

HOTSPUR.

Oh ! plût à Dieu que la querelle reposât sur nos têtes, et qu'il n'y eût aujourd'hui d'exposé à périr que Henri Monmouth et moi ! Dites-moi en quels termes était conçu son défi ? était-il empreint de mépris ?

* Hotspur, littéralement *éperon-chaud*, qu'on peut traduire par *tête-chaude*. (*Note du traducteur.*)

VERNON.

Non, sur mon ame. Je n'ai de ma vie entendu formuler un défi avec plus de modestie ; on eût dit un frère provoquant son frère à une joute pacifique. Il a témoigné pour vous tous les égards possibles ; il vous a loué en prince généreux ; il a parlé de vos mérites comme en parlerait l'histoire ; vous mettant au-dessus de tous les éloges, et trouvant toute louange indigne de vous. Puis, avec une magnanimité bien digne d'un prince, il a fait la censure de lui-même, et a réprimandé son oisive jeunesse avec une telle grâce, qu'on eût dit qu'il y avait en lui deux hommes dont l'un instruisait l'autre. Là il s'est arrêté. Mais, qu'il me soit permis de le dire tout haut, s'il survit aux périls de cette journée, l'Angleterre ne posséda jamais de plus belle espérance que ce jeune prince, que de folles erreurs ont fait trop longtemps méconnaître.

HOTSPUR.

Mon cousin, vous êtes donc bien épris de ses folies ! Je n'ai jamais entendu parler d'aucun prince qui, fou comme celui-là, ait conservé sa liberté. Mais qu'il soit ce qu'il voudra, je veux, avant que la nuit vienne, le presser dans les bras d'un soldat, de manière à lui faire peu goûter ma courtoisie. — Vite, aux armes ! aux armes ! — Camarades, soldats, amis, songez à faire votre devoir, mieux que ne saurait vous y exhorter ma voix, moi qui n'ai pas le don de la parole.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Mylord, voici des lettres pour vous.

HOTSPUR.

Je n'ai pas le temps de les lire maintenant. — Messieurs, la vie est courte ; mais s'il fallait passer en lâche ce rapide intervalle, elle serait trop longue encore, dût-elle, fixée à l'aiguille d'une horloge, se terminer au bout d'une heure. Si nous survivons à cette journée, nous vivons pour marcher sur la tête des rois ; si nous mourons, il est beau de mourir quand des princes meurent avec nous ! Pour ce qui est de nos consciences, — les armes sont légitimes quand l'intention qui les a fait prendre est juste.

Arrive UN AUTRE MESSAGER.

LE MESSAGER.

Mylord, préparez-vous ; le roi s'avance à grands pas.

HOTSPUR.

Je le remercie de venir me couper la parole, car je ne suis pas orateur. — Je ne vous dis plus qu'un mot : que chacun fasse de son mieux. Je tire du fourreau une épée dont je me propose de teindre la lame dans le sang le plus illustre que je

pourrai rencontrer dans les hasards de ce jour périlleux ; maintenant, *Espérance**! — *Percy !* — et marchons. Que tous les instrumens guerriers résonnent à la fois ; et au son de cette musique, embrassons-nous tous ; car je gagerais le ciel contre la terre, qu'il en est parmi nous qui ne renouvelleront pas cette marque de courtoisie.

Les trompettes sonnent Ils s'embrassent et s'éloignent.

SCENE III.

Une plaine pres de Shrewsbury.

La bataille est engagée. On entend le bruit des trompettes ; puis arrivent, de deux côtés différens, DOUGLAS *et* BLUNT.

BLUNT.

Quel est ton nom, toi que je rencontre partout sur mes pas dans la mêlée? Quel honneur te promets-tu de ma mort?

DOUGLAS.

Apprends que mon nom est Douglas. Tu me vois attaché à tes pas parce qu'on m'a dit que tu es un roi.

BLUNT.

On t'a dit vrai.

DOUGLAS.

Lord Stafford a payé cher aujourd'hui sa ressemblance avec toi ; car le prenant pour toi, roi Henri, ce glaive a terminé ses jours. Même sort t'est réservé, si tu ne te rends et ne deviens mon prisonnier.

BLUNT.

Je ne suis pas de ceux qui se rendent, orgueilleux Écossais ; tu vas trouver en moi un roi qui vengera la mort de Stafford.

Ils combattent, et Blunt est tué.

Arrive HOTSPUR.

HOTSPUR.

O Douglas, si tu avais combattu ainsi à Holmédon, je n'aurais jamais triomphé d'un Écossais.

DOUGLAS.

Tout est fini ; la partie est gagnée ; le roi est là étendu sans vie.

HOTSPUR.

Où?

DOUGLAS.

Là.

* C'était le mot d'ordre dans l'armée de Percy le jour de la bataille. La famille des Percy l'a depuis cette époque adopté pour devise. (*Note du traducteur.*)

HOTSPUR.

Cet homme, Douglas? je connais parfaitement ses traits ; c'était un vaillant chevalier ; il se nommait Blunt, et était habillé comme le roi.

DOUGLAS, *se tournant vers le cadavre de Blunt.*

En quelque lieu qu'aille ton ame, qu'un fou l'accompagne et la guide ! Tu as payé trop cher un titre emprunté. Pourquoi m'as-tu dit que tu étais roi?

HOTSPUR.

Le roi a plusieurs guerriers qui marchent revêtus du même costume que lui.

DOUGLAS.

Eh bien, sur mon ame, je ferai main basse sur tous ses habits ; je tuerai l'une après l'autre toutes les pièces de sa garde-robe, jusqu'à ce que je rencontre le roi en personne.

HOTSPUR.

Allons, partons. Tous nos soldats font bonne contenance.

Ils s'éloignent.

Le combat continue ; arrive FALSTAFF.

FALSTAFF.

Quoique je l'aie souvent échappé belle à Londres, je ne l'échapperai pas ici. Ce n'est pas de sa bourse qu'il faut payer maintenant, mais de sa personne. (*Se baissant vers le cadavre.*) Doucement ! qui es-tu ? sir Walter Blunt. — Voilà ce que la gloire t'a valu ! Belle sottise, ma foi. Je brûle comme du plomb fondu, et je suis tout aussi pesant. Dieu me préserve du plomb ! Je n'ai pas besoin d'autre poids que celui de mon ventre. J'ai conduit mes vauriens en un endroit où ils ont été poivrés : de mes cent cinquante, il n'en reste plus que trois de vivans ; et ils ne sont plus bons qu'à demander l'aumône le reste de leurs jours. Mais qui vient ici ?

Arrive LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI.

Comment ! tu restes là les bras croisés? Prête-moi ton épée. Plus d'un gentilhomme est étendu raide mort, foulé sous les pieds des chevaux d'un ennemi insolent, et leur mort n'est pas vengée. Je t'en prie, prête-moi ton épée.

FALSTAFF.

Henri, je t'en prie, laisse-moi respirer un moment. Jamais le Turc Grégoire* n'exécuta des faits d'armes comparables à ceux que j'ai accomplis aujourd'hui. J'ai donné à Percy son compte ; il n'a plus besoin de rien.

* Le pape Grégoire VII, surnommé Hilderbrand, dont la redoutable énergie fit triompher au moyen âge la suprématie de Rome. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

En effet, il est frais et dispos, et tout prêt à te tuer. Je t'en prie, prête-moi ton épée.

FALSTAFF.

Non, par Dieu, Henri; si Percy est vivant, tu n'auras pas mon épée; mais prends mon pistolet si tu veux.

LE PRINCE HENRI.

Donne-le-moi. Comment! est-ce qu'il est dans sa gaîne?

FALSTAFF.

Oui, Henri; il est encore tout chaud; voilà de quoi brûler la cervelle à une ville entière.

Le prince tire du sac de Falstaff un flacon de vin.

LE PRINCE HENRI.

Quoi donc? est-ce le moment de plaisanter?

Il lui rejette le flacon et s'éloigne.

FALSTAFF, *seul.*

Allons, si Percy est vivant, je le percerai de part en part : s'il se trouve dans mon chemin, à la bonne heure. S'il ne s'y trouve pas, et que j'aille à sa rencontre de plein gré, je veux qu'il fasse de moi une grillade. Je n'ambitionne pas le moins du monde la laide et triste gloire qu'a obtenue là sir Walter. Qu'on me laisse la vie. Si je puis la conserver, tant mieux; dans le cas contraire, la gloire viendra sans que je l'aie demandée, et tout sera dit.

Il s'éloigne.

SCENE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Combats. Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN, *et* WESTMORELAND.

LE ROI HENRI.

Henri, retire-toi; ton sang coule en trop grande abondance. — Lord Jean de Lancastre, accompagnez-le.

LE PRINCE JEAN.

Sire, souffrez que j'attende pour cela que mon sang coule comme le sien.

LE PRINCE HENRI.

J'en supplie votre majesté, retournez au combat, de peur que votre absence ne jette le découragement parmi vos amis.

LE ROI HENRI.

C'est ce que je vais faire. — Mylord de Westmoreland, conduisez-le à sa tente.

WESTMORELAND, *au prince Henri.*

Venez, mylord; je vais vous conduire à votre tente.

LE PRINCE HENRI.

Me conduire, mylord? je n'ai pas besoin de votre aide; et à Dieu ne plaise qu'une misérable égratignure éloigne le prince de Galles d'un champ de bataille comme celui-ci, jonché des cadavres de notre noblesse, et où les armes des rebelles triomphent dans le carnage!

LE PRINCE JEAN.

Nous perdons trop de temps à reprendre haleine. Venez, mon cousin Westmoreland, c'est par là que le devoir nous appelle; au nom du ciel, venez!

LE PRINCE JEAN *et* WESTMORELAND *s'éloignent.*

LE PRINCE HENRI

Par le ciel, tu as bien trompé mon attente, Lancastre; je ne t'aurais pas cru aussi intrépide. Auparavant je t'aimais comme un frère; maintenant tu m'es aussi cher que mon ame.

LE ROI HENRI.

Je l'ai vu croiser le fer contre lord Percy avec plus de résolution que je n'en attendais d'un guerrier si jeune.

LE PRINCE HENRI.

Oh! cet enfant nous donne du cœur à tous.

Il s'éloigne.

Bruit de trompettes. Arrive DOUGLAS.

DOUGLAS.

Encore un roi! ils repoussent comme les têtes de l'hydre. Je suis Douglas, fatal à tous ceux qui portent des couleurs comme celles-là! Qui es-tu toi qui contrefais la personne d'un roi?

LE ROI HENRI.

Je suis le roi lui-même, désolé que tu aies, Douglas, tant de fois rencontré son ombre, et jamais le roi en personne. J'ai deux fils qui te cherchent, ainsi que Percy, sur le champ de bataille; mais puisque ma bonne étoile t'amène, je vais te mettre à l'épreuve; ainsi défends-toi!

DOUGLAS.

Je crains que tu ne sois encore un faux Henri; et néanmoins je dois l'avouer, ta contenance est celle d'un roi; mais, qui que tu sois, tu es à moi, et voici comme je fais ta conquête.

Ils combattent; au moment où le roi est en danger, arrive LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI.

Lève la tête, vil Écossais, ou tu cours le risque de ne la relever jamais. Les ombres de Shirley, de Stafford et de Blunt, pèsent sur mon épée; c'est le prince de Galles qui te menace, lui qui ne promet jamais qu'avec l'intention de payer.

Ils combattent; DOUGLAS *s'éloigne en fuyant.*

LE PRINCE HENRI, *continuant, au roi.*

Courage, sire! comment se trouve votre ma-

jesté? Sir Nicolas Gawsey a envoyé chercher du renfort, Clifton également; je vais sur-le-champ joindre Clifton.

LE ROI HENRI.

Arrête, et reprends haleine un moment : tu as réhabilité ta réputation perdue; et dans le secours opportun que tu viens de me prêter, tu as montré que tu faisais quelque cas de ma vie.

LE PRINCE HENRI.

O ciel! combien ils m'ont calomnié, ceux qui ont dit que je soupirais après votre mort! s'il en était ainsi, je n'avais qu'à laisser faire le bras insolent de Douglas déjà levé sur vous; il aurait consommé votre fin aussi promptement que toutes les potions empoisonnées du monde, et aurait épargné un crime à votre fils.

LE ROI HENRI.

Va rejoindre Clifton; je vole au secours de Nicolas Gawsey.

LE ROI HENRI *s'éloigne.*

Arrive HOTSPUR.

HOTSPUR.

Si je ne me trompe, tu es Henri Monmouth?

LE PRINCE HENRI.

On dirait, à t'entendre, que je suis disposé à renier mon nom.

HOTSPUR.

Mon nom est Henri Percy.

LE PRINCE HENRI.

C'est celui d'un vaillant rebelle. Je suis le prince de Galles, et ne crois pas, Percy, que tu resteras plus long-temps mon rival de gloire. Deux étoiles ne peuvent se mouvoir dans la même sphère, et l'Angleterre ne saurait subir un double règne, celui d'Henri Percy et celui du prince de Galles.

HOTSPUR.

Cela ne sera pas non plus, Henri; car l'heure est venue où l'un de nous doit finir; et plût à Dieu que ton renom guerrier fût maintenant aussi grand que le mien!

LE PRINCE HENRI.

Je l'agrandirai avant de me séparer de toi; et toutes les palmes qui fleurissent sur ta tête, je vais les moissonner pour en parer la mienne.

HOTSPUR.

Je ne puis endurer plus long-temps tes bravades.

Ils combattent.

Arrive FALSTAFF.

FALSTAFF.

Bravo, Henri! courage, Henri! — Oh! tu ne trouveras pas ici un jeu d'écolier, je t'en réponds.

Arrive DOUGLAS : *il attaque Falstaff, qui se jette à terre et contrefait le mort, puis* DOUGLAS *s'éloigne; Hotspur est blessé et tombe.*

HOTSPUR.

O Henri, tu m'as ravi ma jeunesse; ce que je regrette, c'est moins cette vie fragile que je perds, que ces titres glorieux que tu as conquis sur moi. Voilà ce qui blesse ma pensée plus douloureusement que ton épée n'a déchiré mes chairs. Mais la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est le jouet du temps, et le temps lui-même, qui voit devant lui passer l'univers, doit finir un jour. Oh! je pourrais prophétiser l'avenir, si la main pesante et glacée de la mort n'enchaînait ma langue. Non, Percy, tu es poussière, et la pâture —

Il meurt*.

LE PRINCE HENRI.

Des vers, brave Percy. Adieu, cœur magnanime! ambition mal tissue, combien te voilà rétrécie! quand la vie animait ce corps, un royaume était pour lui un espace trop étroit; mais maintenant deux enjambées de la terre la plus vile lui suffisent. Cette terre sur laquelle tu es gisant ne compte pas, parmi les vivans qu'elle porte, de guerrier aussi intrépide que toi. Si tu pouvais entendre mes éloges, je ne te prodiguerais pas ces témoignages de mon admiration. (*Il détache son écharpe et lui en couvre la figure.*) Permets que mon écharpe couvre tes traits défigurés; et je m'honore de payer à tes mânes ce tribut légitime de mon affection. Adieu! que ta gloire te suive dans le ciel! que l'humiliation de ta défaite dorme avec toi dans la tombe, mais qu'elle ne soit point rappelée dans ton épitaphe. (*Il aperçoit Falstaff étendu par terre.*) Eh quoi! mon vieux camarade! cette énorme masse de chair n'a-t-elle pu conserver un peu de vie? Pauvre John, adieu! la perte d'un homme meilleur me ferait moins faute. Oh! ton absence me laisserait un grand vide, si j'étais fortement épris de ce qui est sans valeur. Dans cette lutte sanglante la mort a immolé de plus nobles victimes, mais elle n'a point abattu de plus grasse proie. — (*Se tournant vers le cadavre de Percy.*) Sous peu, je te ferai embaumer; jusque là, mon noble Percy, reste étendu dans ton sang.

FALSTAFF, *se relevant avec lenteur.*

M'embaumer! Si tu m'embaumes aujourd'hui, je te permets de me saler demain et de me manger ensuite. Par la sangbleu, il était temps de contrefaire le mort, ou cet Écossais brutal m'aurait donné mon compte.

* Shakspeare a cru devoir faire périr Hotspur par la main du prince de Galles; mais rien dans l'histoire n'autorise cette supposition. On lit dans Holinshed : « Ce » jour-là, le roi tua de sa main trente-six ennemis; ses » soldats, encouragés par son exemple, combattirent vail- » lamment, et tuèrent lord Percy, surnommé Hotspur.» Speed dit que Percy fut tué par une main inconnue. (*Note du traducteur.*)

Que dis-je, contrefaire? je mens, tout est réel en moi : c'est la mort qui est une illusion, la vie est une réalité; l'homme qui ne vit pas n'est qu'un simulacre d'homme; mais contrefaire le mort afin de vivre, ce n'est pas contrefaire, c'est vivre de la vie réelle. La prudence tient une place importante dans la valeur : c'est à l'aide de cette portion précieuse que j'ai sauvé ma vie. Diable! j'ai peur de ce salpêtre de Percy, tout mort qu'il est. Si sa mort aussi n'était qu'une feinte, et s'il allait se relever! je crains bien que des deux morts ce ne fût lui qui eût le dessus ; je vais le mettre hors d'état de nuire, et puis je jurerai que je l'ai tué. Pourquoi ne pourrait-il pas se relever aussi bien que moi? Un témoin oculaire pourrait seul me démentir, et personne ne me voit ; c'est décidé. Allons, camarade, encore cette blessure dans la cuisse, et viens avec moi.

Il porte à Hotspur un coup d'épée, et le charge sur son dos.

Revient LE PRINCE HENRI *accompagné du* PRINCE JEAN.

LE PRINCE HENRI.

Allons, mon frère, tu as bravement étrenné ton épée vierge encore.

LE PRINCE JEAN.

Doucement! Que vois-je là? ne m'aviez-vous pas dit que ce gros homme était tué?

LE PRINCE HENRI.

Oui; je l'ai vu mort, étendu sans vie et sanglant sur la poussière. — (*A Falstaff.*) Es-tu vivant? ou n'est-ce qu'une illusion de mes sens? Je t'en prie, parle; que le témoignage de nos oreilles confirme celui de nos yeux. Tu n'es pas ce que tu sembles.

FALSTAFF.

Non, très-certainement; je ne suis pas un homme double*; mais si je ne suis pas John Falstaff, prenez alors que je ne suis qu'un sot. (*Jetant le cadavre à terre.*) Voilà Percy; si votre père veut me conférer quelques honneurs, soit ; sinon, qu'il tue lui-même le premier Percy qui se présentera. Je m'attends à être fait comte ou duc, je vous en donne ma parole.

LE PRINCE HENRI.

Comment! mais c'est moi-même qui ai tué Percy; et toi, je t'ai vu mort.

FALSTAFF.

Vous l'avez tué? Comment peut-on mentir à ce point? je conviens que j'étais étendu à terre, et sans haleine. Il en était de même de lui; mais nous nous sommes relevés en même temps, et nous sommes battus une grande heure à l'horloge de Shrewsbury. Si l'on me croit, à la bonne heure; sinon, que ceux dont le devoir est de récompenser la valeur, aient sur leur conscience ce péché d'ingratitude. Je soutiendrai jusqu'à la mort que je lui ai fait cette blessure dans la cuisse; si l'homme était encore en vie, et qu'il osât me démentir, je lui ferais avaler la moitié de la lame de mon épée.

LE PRINCE JEAN.

Voilà la plus étrange histoire que j'aie jamais entendue.

LE PRINCE HENRI.

Mon frère, vous saurez que c'est le plus étrange drôle qu'il y ait au monde. — (*A Falstaff.*) Allons, porte sur ton dos ta noble charge. Pour ce qui est de moi, si un mensonge peut t'être bon à quelque chose, je l'habillerai des meilleures couleurs que je pourrai trouver. (*On entend sonner la retraite.*) Les trompettes sonnent la retraite; la victoire est à nous. Viens, mon frère; allons sur le point culminant du champ de bataille, afin de voir quels des nôtres sont vivans, et quels sont morts.

LE PRINCE HENRI *et* LE PRINCE JEAN *s'éloignent.*

FALSTAFF, *seul.*

Je vais les suivre pour demander ma récompense. Celui qui me récompensera, que Dieu le lui rende! Si je deviens grand, je deviendrai moins gras ; car je me purgerai ; je renoncerai à la bouteille et vivrai décemment, comme doit vivre un gentilhomme.

Il s'éloigne en emportant le corps d'Hotspur.

SCENE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Les trompettes sonnent. Arrivent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN, WESTMORELAND *et* D'AUTRES LORDS, *avec* WORCESTER *et* VERNON, *prisonniers et accompagnés de gardes.*

LE ROI HENRI.

Puisse toujours la rébellion recevoir ainsi son châtiment! Malveillant Worcester, ne vous avions-nous pas envoyé à tous des paroles de paix, de pardon et d'amour? n'as-tu pas dénaturé nos offres, et abusé la bonne foi de ton neveu? Trois chevaliers tués aujourd'hui dans nos rangs, un noble comte et beaucoup d'autres guerriers, vivraient encore maintenant, si, en chrétien loyal, tu avais fidèlement transmis d'une armée à l'autre les paroles dont tu étais chargé.

WORCESTER.

Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans l'intérêt de ma sûreté; et puisque je ne puis éviter mon sort, je m'y soumets avec résignation.

LE ROI HENRI.

Conduisez Worcester à la mort, et Vernon aussi;

* C'est-à-dire, je ne suis pas Falstaff et Percy tout ensemble, bien qu'ayant Percy sur mon dos, je paraisse double. (*Note du traducteur.*)

nous prononcerons plus tard sur le sort des autres coupables.

LES GARDES *emmènent* WORCESTER et VERNON.

LE ROI HENRI, *continuant*.

Quel est l'état des choses sur le champ de bataille?

LE PRINCE HENRI.

Le noble Écossais lord Douglas, voyant la fortune du combat entièrement tournée contre lui, l'illustre Percy tué et la terreur répandue parmi les siens, — a fui avec le reste de son armée. En tombant d'une colline, il s'est tellement meurtri, qu'il est tombé au pouvoir des nôtres. Douglas est dans ma tente, et je supplie votre majesté de permettre que je dispose de lui.

LE ROI HENRI.

De tout mon cœur.

LE PRINCE HENRI.

En ce cas, c'est à toi, Jean de Lancastre, c'est à toi, mon frère, que je confie cet honorable office. Va trouver Douglas, et dis-lui qu'il est libre sans rançon. Sa valeur, qui aujourd'hui a imprimé ses marques sur nos cimiers, nous enseigne à respecter de tels exploits, même dans nos adversaires.

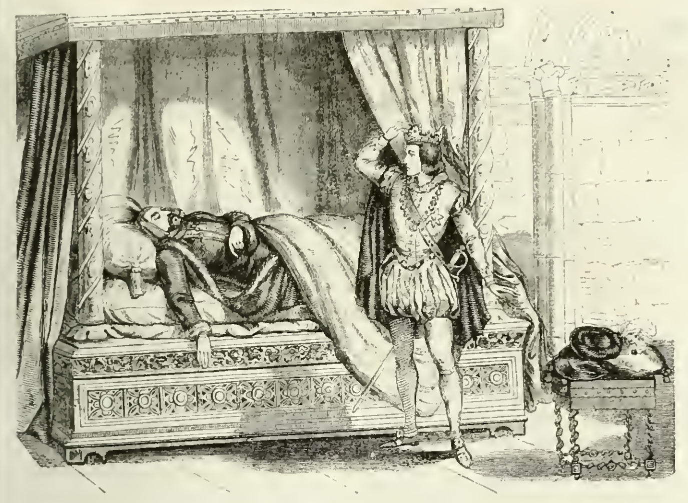
LE ROI HENRI.

Il ne nous reste plus qu'à diviser nos forces. Vous, mon fils Lancastre, et vous, mon cousin Westmoreland, vous marcherez en diligence vers York pour y joindre Northumberland et le prélat Scroop, qui, ainsi que nous venons de l'apprendre, se sont levés en armes. Moi-même et vous, mon fils Henri, nous marcherons vers le pays de Galles, pour y combattre Glendower et le comte de Marche. Encore une journée comme celle-ci, et la rébellion perdra son empire sur ce territoire. Et puisque nous avons si bien commencé, ne quittons pas la partie que nous n'ayons reconquis tout ce qui nous appartient.

Ils s'éloignent

FIN DE HENRI IV.

ARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE IV.

HENRI IV,

DEUXIÈME PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi d'Angleterre.

HENRI, prince de Galles, depuis Henri V, fils du roi.

THOMAS, duc de Clarence, fils du roi.

LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, depuis duc de Bedford, fils du roi.

LE PRINCE HUMPHREY DE GLOSTER, duc de Gloster, fils du roi.

LE COMTE DE WARWICK, seigneur attaché au parti du roi.

LE COMTE DE WESTMORELAND, seigneur attaché au parti du roi.

GOWER, seigneur attaché au parti du roi.

HARCOURT, seigneur attaché au parti du roi.

LE LORD GRAND JUGE de la cour du banc du roi.

UN GENTILHOMME de sa maison.

LE COMTE DE NORTHUMBERLAND, ennemi du roi.

SCROOP, archevêque d'York, ennemi du roi.

LORD MOWBRAY, ennemi du roi.

LORD HASTINGS, ennemi du roi.

LORD BARDOLPHE, ennemi du roi.

SIR JOHN COLEVILLE, ennemi du roi.

TRAVERS, attaché au service de Northumberland.

MORTON, attaché au service de Northumberland.

FALSTAFF.

BARDOLPHE.

PERSONNAGES.

PISTOLET.

UN PAGE au service de Falstaff.

POINS, attaché au service du prince Henri.

PÉTO, attaché au service du prince Henri.

CERVEAUVIDE, juge de paix.

SILENCE, juge de paix.

DAVID, domestique de Cerveauvide.

LEMOISI, conscrit.

POIREAU, conscrit.

SQUELETTE, conscrit.

FAIBLOT, conscrit.

LEBOEUF, conscrit.

LAGRIFFE, officier de justice.

DUPIÉGE, officier de justice.

LA RENOMMÉE.

UN CONCIERGE.

UN DANSEUR, chargé de prononcer l'épilogue.

LADY NORTHUMBERLAND.

LADY PERCY.

Mme VABONTRAIN.

DOROTHÉE BONBEC.

LORDS, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, GARÇONS DE TAVERNE, HUISSIERS, SERGENS, GARDES, DOMESTIQUES, etc.

La scène est en Angleterre.

PROLOGUE.

Warkworth. — Devant le château de Northumberland.

Arrive LA RENOMMÉE, *portant un vêtement parsemé de langues peintes.*

LA RENOMMÉE.

Prêtez l'oreille; qui de vous, quand la Renommée fait entendre sa voix bruyante, voudrait boucher l'organe de l'ouïe? C'est moi qui, d'Orient en Occident, parcourant l'univers, portée sur les ailes des vents, vais divulguant les actes commencés sur ce globe d'argile. Sans cesse mes cent bouches articulent dans toutes les langues d'innombrables calomnies, et portent à l'oreille des hommes des rapports mensongers. Je parle de paix, pendant que l'hostilité, masquée sous le sourire de la sécurité, inflige au monde des blessures. Et quelle autre que la Renommée, quelle autre que moi, rassemble les armées, fait des préparatifs de défense, et fait croire que l'année porte l'impitoyable guerre dans ses flancs, alors qu'il n'en est rien, et que le temps est gros de quelque autre calamité? La Renommée est un instrument à vent que font résonner les soupçons, les jalousies, les conjectures; et il est si facile d'en jouer, que ce monstre aux innombrables têtes, la multitude inconstante et confuse, peut à son gré en tirer des sons. Mais qu'ai-je besoin, ici, au milieu des miens, de décrire ma personne, que tous connaissent parfaitement? Pourquoi la Renommée est-elle ici? Je vole devant la victoire d'Henri, qui, dans les plaines sanglantes de Shrewsbury, a vaincu le jeune Hotspur et son armée, éteignant dans le sang des rebelles la flamme de la rébellion. Mais, quoi! je débute par dire la vérité. Mon rôle est de répandre le bruit qu'Henri Monmouth est tombé sous le glaive irrité du noble Hotspur; et que courbant sa tête sacrée devant la fureur de Douglas, le roi lui-même a péri. Voilà la nouvelle que j'ai semée dans toutes les campagnes situées entre le glorieux champ de bataille de Shrewsbury et ce château antique et délabré, où le père d'Hotspur, le vieux Northumberland, contrefait le malade. Les courriers se succèdent avec rapidité, et ils n'apportent tous d'autres nouvelles que celles qu'ils tiennent de moi; échos de la Renommée, ils débitent des mensonges agréables, pires que des vérités douloureuses *.

Elle s'éloigne.

* Le docteur Johnson observe avec raison que ce prologue est inutile, puisqu'il n'apprend rien que ne fasse suffisamment connaître la première scène. (*Note du traducteur.*)

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Devant la porte est LE CONCIERGE. *Arrive* LORD BARDOLPHE.

LORD BARDOLPHE.

Qui veille aux portes ici? — Où est le comte?

LE CONCIERGE.

Qui dois-je annoncer?

LORD BARDOLPHE.

Dis au comte que lord Bardolphe est ici, attendant ses ordres.

LE CONCIERGE.

Sa seigneurie se promène dans le jardin; veuillez frapper à la porte; il vous répondra lui-même.

Arrive NORTHUMBERLAND.

LORD BARDOLPHE.

Voici le comte qui vient.

NORTHUMBERLAND.

Quelles nouvelles, lord Bardolphe? Maintenant chaque minute peut enfanter quelque événement: les temps sont orageux; la discorde, pareille à un coursier mis à une nourriture trop excitante, a brisé ses liens, a pris son élan, et renversé tout sur son passage.

LORD BARDOLPHE.

Noble comte, je vous apporte de Shrewsbury des nouvelles certaines.

NORTHUMBERLAND.

Fasse le ciel qu'elles soient bonnes!

LORD BARDOLPHE.

Elles sont aussi bonnes qu'on peut les désirer. Le roi est blessé à mort, ou peu s'en faut; et le glaive de mylord votre fils a étendu sans vie le prince Henri; les deux Blunt sont tués par la main de Douglas; le jeune prince Jean, Westmoreland et Stafford, ont fui du champ de bataille; et ce pourceau d'Henri Monmouth, sir John, ce vaisseau de haut-bord, est prisonnier de votre fils. Oh! jamais combat ne fut plus bravement livré et soutenu, jamais victoire plus belle n'illustra une époque depuis les temps de l'heureux César.

NORTHUMBERLAND.

D'où tenez-vous ces nouvelles? Avez-vous vu le champ de bataille? Venez-vous de Shrewsbury?

LORD BARDOLPHE.

Mylord, j'ai parlé à quelqu'un qui en venait, un gentilhomme bien né et bien famé, qui m'a, de son chef, donné ces nouvelles pour vraies.

NORTHUMBERLAND.

Voici mon fidèle Travers, que j'ai envoyé mardi dernier recueillir des nouvelles.

LORD BARDOLPHE.

Mylord, je l'ai devancé en route; et il ne saurait vous apporter de nouvelles sûres, sinon peut-être celles qu'il tient de moi.

Arrive TRAVERS.

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, Travers, quelles nouvelles nous apportes-tu?

TRAVERS.

Mylord, sir John Umfreville m'a fait rebrousser chemin avec de joyeuses nouvelles; et comme il était mieux monté que moi, il m'a devancé. Après lui est arrivé, au grand galop, un cavalier exténué de fatigue, qui s'est arrêté auprès de moi pour laisser respirer son cheval tout en sang: il m'a demandé le chemin de Chester; et moi, je lui ai demandé des nouvelles de Shrewsbury. Il m'a dit que les choses allaient mal pour la rebellion, et que l'eperon du jeune Henri Hotspur était refroidi. Ce disant, il a lâché la bride à son cheval; se penchant sur ses arçons, il a enfoncé ses éperons jusqu'à la molette dans les flancs haletans de la pauvre bête; sans attendre d'autres questions, il est parti comme l'éclair, et il semblait, dans sa course, devorer le chemin.

NORTHUMBERLAND.

Ah! .. répète. A-t-il dit que l'éperon d'Hotspur était refroidi *; que les choses allaient mal pour la rebellion?

LORD BARDOLPHE.

Mylord, écoutez-moi. Si mon jeune lord, votre fils, n'est pas victorieux, sur mon honneur, je consens à échanger ma baronie contre une garniture de dentelles; qu'il n'en soit plus question.

NORTHUMBERLAND.

Comment se fait-il que le cavalier qui a rencontré Travers lui ait si positivement annoncé une defaite?

LORD BARDOLPHE.

Qui? lui? Croyez-moi, c'est quelque manant qui aura volé le cheval sur lequel il était monté, et qui aura parlé à l'aventure. Mais voici encore des nouvelles qui arrivent.

Arrive MORTON.

NORTHUMBERLAND.

Oui, le front de cet homme, comme la page de titre d'un livre, annonce la nature tragique de l'ouvrage. Telle est la rive où les flots irrités ont laissé les traces de leur passage.—Morton, viens-tu de Shrewsbury?

MORTON.

Oui, mon noble lord, je me suis enfui de Shrewsbury, ou l'exécrable mort a mis son masque le plus hideux pour effrayer notre armée.

NORTHUMBERLAND.

Comment se portent mon fils et mon frère? Tu trembles; et, à défaut de ta bouche, la pâleur de tes joues m'annonce la nature de ton message. Tel était le Troyen qui, défaillant, consterné, sombre, la mort dans les yeux, le désespoir dans l'ame, vint, au milieu de la nuit, entr'ouvrir les rideaux de Priam pour lui annoncer que Troie était à moitié consumée; mais Priam aperçut les flammes avant que le messager eût trouvé l'usage de la voix; et moi aussi, j'ai deviné la mort de mon Percy avant que tu me l'aies annoncée. Tu voudrais me dire:—« Voici ce qu'a fait votre fils; voilà ce qu'a fait votre frère; ainsi a combattu le noble Douglas, » tenant mon oreille enchaînée au récit de leurs hauts faits; puis d'un seul coup renversant tout cet édifice de gloire, tu terminerais en m'annonçant que... frère, fils, et tous sont morts

MORTON.

Douglas et votre frère vivent encore; mais pour mylord votre fils, —

NORTHUMBERLAND.

Ah! il est mort. Vois comme le soupçon est prompt a parler. L'homme qui redoute un malheur et tremble de l'apprendre, lit instinctivement dans les yeux d'autrui la certitude qu'il redoutait. Néanmoins, Morton, parle; donne un démenti à mes pressentimens, et cette insulte me sera chère, et je t'enrichirai pour m'avoir ainsi outragé.

MORTON.

Vous êtes trop haut placé pour que j'ose vous dementir. Votre pressentiment n'est que trop vrai, vos craintes que trop certaines.

* On se rappelle qu'*Hotspur* signifie *éperon chaud*. (*Note du traducteur*.)

NORTHUMBERLAND.

Cependant, tu ne me dis pas que Percy est mort. Je lis un étrange aveu dans tes regards. Tu secoues la tête; tu crains, ou tu te fais un scrupule de me dire la vérité. S'il est tué, dis-le-moi. Elle ne saurait m'offenser la voix qui m'annoncera son trépas. Il est coupable celui qui calomnie les morts; mais ce n'est pas calomnier que de dire des morts qu'ils ne vivent plus. Toutefois, le premier messager d'une fâcheuse nouvelle est chargé d'une tâche ingrate, et, à dater de ce moment, sa voix fait sur nous l'effet d'une cloche funéraire sonnant à notre oreille le glas d'un ami qui n'est plus.

LORD BARDOLPHE.

Mylord, je ne puis croire que votre fils soit mort.

MORTON.

Il m'est bien douloureux d'avoir à vous attester ce que, le ciel m'en est témoin, je voudrais n'avoir point vu. Mais, hélas! mes yeux ont vu votre fils sanglant, épuisé, hors d'haleine, ne rendant plus que d'un bras débile les coups de son adversaire; j'ai vu, dans sa fureur rapide, le glaive d'Henri Monmouth étendre l'intrépide Percy sur la poussière, d'où il ne s'est plus relevé. La mort de ce héros, qui enflammait le courage du dernier de ses soldats, une fois ébruitée, a glacé l'ardeur des plus intrépides; car l'armée tenait de son chef toute sa vigueur; une fois ce chef abattu, tout s'est affaissé avec l'inertie du plomb; et de même que plus un objet est lourd, plus est rapide le mouvement qu'on lui imprime, c'est ainsi que nos soldats, affligés du trépas d'Hotspur, joignant au poids de la douleur l'impulsion de la peur, et entraînés par le besoin de sauver leurs jours, se sont enfuis du champ de bataille plus rapides que la flèche ne se dirige vers le but qu'on lui a fixé. C'est alors que le noble Worcester a été fait prisonnier; le fougueux Écossais, le sanglant Douglas, dont l'infatigable épée, trompée par la ressemblance, avait, par trois fois, cru immoler le roi, a commencé à perdre courage, et justifié par sa présence la conduite de ceux qui tournaient le dos; dans la terreur de sa fuite précipitée, il est tombé, et a été pris. Bref, le roi a remporté la victoire; et des troupes, sous la conduite du jeune Lancastre et de Westmoreland, ont été en toute hâte dirigées contre vous. Voilà tout ce que j'avais à vous apprendre.

NORTHUMBERLAND.

J'aurai tout le temps nécessaire pour pleurer ce malheur. Dans le poison réside le remède. Ces nouvelles, si elles m'avaient trouvé bien portant, m'auraient rendu malade; elles m'ont trouvé malade, et m'ont en quelque sorte rendu la santé. De même qu'un malheureux, dont les membres affaiblis par la fièvre, pareils à des gonds sans force, fléchissent sous le poids de la vie, tout-à-coup, dans l'un de ses accès, échappe comme une flamme aux mains de ses gardiens, ainsi mes membres, naguère affaiblis par la douleur, rendus furieux par l'excès de la souffrance, sentent leur vigueur triplée. Arrière donc, bâton fragile, c'est un gantelet d'acier que doit maintenant revêtir cette main; arrière, coiffure de malade, tu es impuissante à protéger une tête qu'aspirent à frapper des princes animés par l'orgueil de leur victoire. Maintenant, que le fer ceigne mon front; et fasse planer ses menaces sur Northumberland en fureur, l'heure la plus désastreuse qu'aient pu enfanter le Temps et la Vengeance! Que le ciel et la terre se confondent! Que la main de la nature cesse de retenir dans ses limites l'Océan courroucé! que tout ordre périsse; que ce monde ne soit plus un théâtre où, dans un drame prolongé, les haines se combattent; mais que l'esprit de Caïn, le premier-né, règne dans tous les cœurs, afin que tous étant livrés à des pensées de meurtre, la toile tombe, l'univers finisse, et les ténèbres recouvrent son cadavre!

TRAVERS.

Ce transport violent vous fait mal, mylord.

LORD BARDOLPHE.

Cher comte, que votre seigneurie ne divorce pas avec la prudence.

MORTON.

La vie de tous vos confédérés qui vous aiment dépend de votre santé, qui ne peut manquer de s'affaiblir, si vous vous livrez à ces emportemens orageux. Songez, mylord, qu'avant de dire: « Levons l'étendard! » vous vous étiez résolu à la guerre, et en aviez calculé les chances. Vous aviez prévu que, dans la répartition des coups, votre fils pouvait être atteint et succomber; vous saviez que, jeté au milieu des périls, il marchait sur la pointe d'un précipice, avec la probabilité d'y tomber plutôt que de le franchir. Vous n'ignoriez pas que sa chair était vulnérable, et que son ardent courage le conduirait toujours au plus fort du danger; et cependant vous lui avez dit: « *Va!* » et aucune de ces graves appréhensions n'a eu la force d'arrêter votre opiniâtre résolution. Qu'est-il donc arrivé? qu'a produit cette audacieuse entreprise, de plus que ce que vous deviez naturellement en attendre?

LORD BARDOLPHE.

Nous tous, que cet échec a frappés, nous savions que nous nous hasardions sur une mer périlleuse; qu'il y avait dix chances contre une que nous n'en sortirions pas la vie sauve; et cependant nous avons tenté l'aventure; car le gain que nous avions en vue faisait taire la crainte des périls probables: puisque notre vaisseau a sombré, tentons encore la fortune; venez, hasardons tout, corps et biens.

MORTON.

Il est plus que temps. Mon noble lord, on m'a assuré comme une chose certaine, et vous pouvez m'en croire, que l'excellent archevêque d'York est debout, à la tête d'une armée bien organisée; c'est un homme qui enchaîne, par un double lien, la fidélité de ses partisans. Mylord votre fils n'avait à son service que des corps, des

ombres, des simulacres de guerriers; car ce mot de *rébellion* avait pour effet de séparer leurs ames de l'action de leurs corps; ils ne combattaient qu'avec répugnance et à contre-cœur, comme on prend une médecine. Leurs armes seules étaient pour nous; quant à leurs volontés et à leurs ames, ce mot de *rébellion* les avait glacées, comme le poisson dans un étang gelé. Mais à présent, l'archevêque fait de l'insurrection un devoir religieux. Réputé sincère et pieux dans ses intentions, corps et ames s'attachent à lui. Le sang du beau roi Richard, recueilli sur les dalles de Pomfret, donne à son entreprise une consécration nouvelle; il met sous la protection du ciel sa querelle et sa cause; il leur crie que le pays qu'ils foulent se débat tout sanglant sous l'oppression du puissant Bolingbroke; et à sa voix, petits et grands se pressent en foule sur ses pas.

NORTHUMBERLAND.

Je savais cela; mais, je l'avoue, ma douleur présente l'avait effacé de ma mémoire. Entrez avec moi, et que chacun donne son avis sur les moyens d'assurer notre sécurité et notre vengeance: le temps presse; procurons-nous des coursiers, expédions des lettres, et faisons-nous des amis. Jamais nous n'en eûmes si peu, et jamais ils ne nous furent plus nécessaires.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Londres. — Une rue.

Arrive SIR JOHN FALSTAFF, *suivi de son petit* PAGE, *qui porte son épée et son bouclier.*

FALSTAFF.

Eh bien, colosse, que dit le docteur de mon urine?

LE PAGE.

Monsieur, il m'a dit que l'urine, par elle-même, était bonne et saine, mais que la personne à laquelle elle appartenait, pouvait être attaquée de plus de maladies qu'elle ne se l'imaginait.

FALSTAFF.

Il semble que chacun se fasse une gloire de tirer sur moi. L'homme, cette sotte créature d'argile, ne peut rien exprimer qui provoque le rire, si je n'en suis l'auteur ou le sujet. Je ne suis pas seulement spirituel pour mon compte; je suis encore cause de tout l'esprit que peuvent avoir les autres. En marchant ainsi devant toi, je ressemble à une truie qui aurait écrasé sous son poids tous ses petits, hormis un seul; si le prince t'a mis à mon service dans un autre but que de faire ressortir ma personne, dis que je manque de jugement. Mandragore*, tu figurerais mieux comme bouton à mon chapeau que comme valet à ma suite; c'est pour la première fois que j'ai une agathe pour laquais; toutefois, je ne te monterai ni sur or ni sur argent; mais je te mettrai dans quelque grossière enveloppe, et t'enverrai à ton maître, mon bijou, au prince ton maître, cet adolescent qui n'a pas encore de poil au menton. Il me poussera de la barbe sur la paume de la main avant qu'il n'en ait sur les joues; et pourtant, il n'a pas de honte de vous dire qu'il a une face royale; elle n'est encore qu'ébauchée, et Dieu ne ferait pas mal de lui donner le dernier coup de rabot. C'est une face royale comme celles qui sont sur les monnaies; elle ne fera jamais gagner six pences à un barbier; et cependant, on dirait à lui voir lever la crête, qu'il était déjà homme quand son père n'était encore que jouvenceau. Il se peut qu'il ait pour lui-même beaucoup d'estime; mais pour le moment, il n'est pas très-avant dans la mienne, je lui en donne ma parole. — Que dit maître Dumbleton, au sujet du satin que je lui ai demandé pour me faire un manteau court et des culottes?

LE PAGE.

Il dit, monsieur, qu'il faut lui donner de meilleur répondants que Bardolphe; il ne prendra ni son billet ni le vôtre; il veut d'autres sûretés.

FALSTAFF.

Qu'il soit damné comme le mauvais riche! que la langue lui brûle mille fois plus encore*. L'impudent Achitophel! le gueux! le gredin! tenir un gentilhomme le bec dans l'eau, et puis exiger des sûretés! Ces manans-là portent maintenant les talons hauts, et un paquet de clefs à leur ceinture; et lorsqu'un homme s'est honnêtement endetté avec eux, ils lui demandent des sûretés. J'aimerais autant qu'un me mît de la mort aux rats dans la bouche, que de me la fermer avec ce mot de sûretés. Je comptais, foi de chevalier, qu'il m'enverrait vingt-deux aunes de satin, et c'est une demande de sûretés qu'il m'envoie. Allons, il peut dormir en sûreté, car il porte la corne d'abondance, et l'infidélité de sa femme perce au travers; et lui, il n'en voit rien, quoiqu'il ait sa propre lanterne pour s'éclairer. Où est Bardolphe?

LE PAGE.

Il est allé à Smithfield** pour acheter un cheval à votre seigneurie.

FALSTAFF.

Lui, je l'ai acheté à Saint-Paul***, et il va m'acheter un cheval à Smithfield. Pour peu que je me

* Herbe fabuleuse, à laquelle on supposait la forme humaine. On connait la Mandragore de Machiavel. (*Note du traducteur.*)

* Allusion à la parabole du mauvais riche qui implore une goutte d'eau pour rafraichir sa langue, de ce même Lazare à qui il refusait naguère les miettes tombées de sa table splendide. (*Note du traducteur.*)

** Marché aux bestiaux, à Londres. (*Note du traducteur.*)

*** C'était le lieu du rendez-vous des oisifs et filous de Londres. Tout ce passage est la paraphrase d'un vieux proverbe anglais. (*Note du traducteur.*)

procure une femme dans quelque mauvais lieu, je serai bien loti : j'aurai fait emplette d'un fripon, d'une rosse, et d'une catin.

Arrivent LE LORD GRAND JUGE, *et un* GENTILHOMME *de sa maison.*

LE PAGE.

Monsieur, voici le lord qui a fait arrêter le prince pour l'avoir frappé à l'occasion de Bardolphe.

FALSTAFF.

Suis-moi; je ne veux pas le voir.

LE GRAND JUGE.

Quel est cet homme qui passe?

LE GENTILHOMME.

Sous le bon plaisir de votre seigneurie, c'est Falstaff.

LE GRAND JUGE.

Celui qui était impliqué dans l'affaire du vol?

LE GENTILHOMME.

Lui-même; mais il a depuis rendu d'importans services à Shrewsbury; et, à ce que j'ai entendu dire, il va remplir un emploi dans l'armée du lord Jean de Lancastre.

LE GRAND JUGE.

Il se rend à York? Appelez-le.

LE GENTILHOMME.

Sir John Falstaff!

FALSTAFF, *à son page.*

Dis-lui que je suis sourd.

LE PAGE.

Parlez plus haut; mon maître est sourd.

LE GRAND JUGE.

Sans nul doute, il est sourd aux conseils salutaires. Allez, tirez-le par le coude; il faut que je lui parle.

LE GENTILHOMME.

Sir John, —

FALSTAFF, *se retournant.*

Comment, maraud, mendier à ton âge! N'y a-t-il plus de guerres? plus de moyens de s'occuper? le roi n'a-t-il pas besoin de sujets? les rebelles de soldats? Bien qu'il n'y ait qu'un parti qui soit le bon, et que celui-là seul soit honorable, néanmoins, il y a plus de honte à mendier qu'à servir, même dans le mauvais parti, fût-il plus mauvais que ne peut le rendre le nom de rébellion.

LE GENTILHOMME.

Vous vous méprenez sur mon compte, monsieur.

FALSTAFF.

Ai-je dit que tu étais honnête homme? si je l'avais dit, sauf le respect dû à ma double qualité de chevalier et de militaire, j'en aurais menti par la gorge.

LE GENTILHOMME.

Mettez donc de côté, je vous prie, votre double qualité de militaire et de chevalier; et permettez-moi de vous dire que vous en avez menti par la gorge, si vous dites que je ne suis pas un honnête homme.

FALSTAFF.

Moi, que je te permette de me dire cela! que je mette de côté ce qui m'est inhérent! si tu obtiens de moi cette permission-là, je veux qu'on me pende; si tu la prends de ton chef, mieux vaudrait pour toi être pendu. Maudit recors, va-t'en!

LE GRAND JUGE.

Sir John Falstaff, j'ai un mot à vous dire.

FALSTAFF, *faisant semblant d'apercevoir le grand juge pour la première fois.*

Mylord, j'ai l'honneur de saluer votre seigneurie; je suis charmé de voir votre seigneurie prendre l'air : on m'avait dit que votre seigneurie était malade. J'espère que c'est par l'avis de votre médecin que votre seigneurie sort aujourd'hui. Quoique votre seigneurie n'ait pas tout-à-fait dit adieu à la jeunesse, cependant l'âge avance, la vieillesse commence à se faire sentir; et je supplie humblement votre seigneurie d'avoir de sa santé un soin respectueux.

LE GRAND JUGE.

Sir John, je vous avais fait dire de passer chez moi avant votre départ pour Shrewsbury.

FALSTAFF.

Avec la permission de votre seigneurie, j'apprends que sa majesté est revenue du pays de Galles passablement chagrine.

LE GRAND JUGE.

Il n'est pas question de sa majesté. Vous ne vous êtes pas soucié de venir quand je vous ai envoyé chercher.

FALSTAFF.

J'apprends en outre que sa majesté a éprouvé une nouvelle attaque de cette maudite apoplexie.

LE GRAND JUGE.

Dieu lui rende la santé! Permettez-moi, je vous prie, de vous parler.

FALSTAFF.

Cette apoplexie est, selon moi, avec la permission de votre seigneurie, une espèce de léthargie, une sorte d'épaississement du sang, comme qui dirait un bourdonnement d'oreilles.

LE GRAND JUGE.

Qu'est-ce que vous me contez là? que cela soit ce que cela voudra.

FALSTAFF.

Le mal provient d'un excès d'affliction, d'une trop grande tension de l'esprit et de la perturbation du cerveau. C'est un effet dont j'ai lu la cause dans Galien : c'est une sorte de surdité.

LE GRAND JUGE.

Vous êtes, je pense, atteint de la même maladie; car vous n'entendez pas ce que je vous dis

* Sir William Gascoigne, grand juge de la cour du banc du roi. (*Note du traducteur.*)

FALSTAFF.

Fort bien, mylord, fort bien; mais avec la permission de votre seigneurie, je crois plutôt que je suis atteint de la maladie de l'inattention, du mal qui consiste à ne pas écouter.

LE GRAND JUGE.

En vous punissant par les talons*, on guérirait vos oreilles, et je me chargerais volontiers d'être votre médecin.

FALSTAFF

Je suis pauvre comme Job, mylord; mais pas tout-à-fait aussi patient. Votre seigneurie peut, en ce qui concerne ma pauvreté, me prescrire la recette de l'emprisonnement; mais pour ce qui est de mon exactitude à me conformer à vos prescriptions, cela peut raisonnablement faire la matière d'un doute.

LE GRAND JUGE.

Je vous avais envoyé chercher pour vous entretenir d'une affaire dans laquelle il y allait de votre vie.

FALSTAFF.

Et moi, conformément à l'avis de mon conseil légal, j'ai cru devoir ne pas me présenter.

LE GRAND JUGE.

Le fait est, sir John, que vous vivez dans une grande infamie.

FALSTAFF.

Un homme de mon volume ne peut se contenter à moins.

LE GRAND JUGE.

Vos ressources sont minces et vos dépenses énormes.

FALSTAFF.

Je voudrais que le contraire eût lieu; du reste, ce n'est pas ma dépense, mais ma panse qui est grande.

LE GRAND JUGE.

Vous avez égaré et perverti le jeune prince.

FALSTAFF.

C'est bien plutôt lui qui m'a égaré : mon ventre m'empêche de voir devant moi; il est le chien qui me guide.

LE GRAND JUGE.

Allons, je ne veux pas rouvrir une blessure fraichement cicatrisée; vos services dans la journée de Shrewsbury ont un peu blanchi votre nocturne exploit de Gadshill. Dans des temps moins troublés que les nôtres, les choses ne se seraient point passées pour vous d'une manière aussi tranquille.

FALSTAFF.

Mylord?

LE GRAND JUGE.

Mais puisque tout est arrangé, restez-en là; n'eveillez pas le loup qui dort.

FALSTAFF.

Éveiller un loup ne vaut guère mieux que de flairer un renard.

* En vous condamnant aux ceps, c'était une sorte de piége dans lequel le patient avait les talons pris. (*Note du traducteur.*)

LE GRAND JUGE.

Vous êtes comme une chandelle aux trois quarts usée.

FALSTAFF.

Vous voulez dire un énorme cierge pascal, tout de suif. La comparaison me va comme de cire

LE GRAND JUGE.

Il n'y a pas à votre barbe un poil blanc qui ne dût avoir quelque chose de grave.

FALSTAFF.

Quelque chose de gras*.

LE GRAND JUGE.

Vous suivez partout le jeune prince, comme son mauvais ange.

FALSTAFF.

Non, mylord : les anges sont d'une substance éthérée et diaphane; moi, je suis un corps opaque. On fait si peu de cas du mérite dans notre siècle positif, que l'homme vaillant en est réduit à se faire conducteur d'ours; le talent se fait garçon de cabaret, et toute son habileté se résume dans la carte à payer. Toutes les autres facultés de l'homme sont tellement dénaturées par la perversité du siècle, que je n'en donnerais pas un fétu. Vous qui êtes vieux, vous ne tenez aucun compte de nos capacités à nous autres jeunes gens; c'est avec l'amertume de votre bile que vous jugez la chaleur de nos sens; et de notre côté, nous qui avons le sang jeune, nous sommes parfois, je l'avoue, un peu mauvais sujets.

LE GRAND JUGE.

Voulez-vous donc vous donner pour jeune, vous qui portez tous les signes de la vieillesse? n'avez-vous pas l'œil humide, la main sèche, le teint jaune, la barbe blanche, des jambes grêles et un gros ventre? n'avez-vous pas la voix cassée, l'haleine courte, le menton large, l'esprit étroit? tout dans vous n'est-il pas flétri par l'âge? et vous osez vous dire jeune? oh! fi, fi, fi, sir John!

FALSTAFF.

Mylord, je suis né sur les trois heures de l'après-midi avec une tête blanche et un ventre déjà rondelet. Pour ce qui est de ma voix, je l'ai perdue à force de crier et de chanter des cantiques. Quant à vous donner d'autres preuves de ma jeunesse, je n'en ferai rien; la vérité est que je ne suis vieux que de jugement et de capacité; et celui qui veut hasarder contre moi mille marcs à qui fera les meilleurs entrechats, n'a qu'à me prêter l'argent, et je suis son homme. Quant au soufflet que vous a donné le prince, il vous l'a donné en prince impoli, et vous l'avez reçu en lord raisonnable. Je lui en ai fait des reproches, et le jeune lion fait pénitence, non dans un cilice, mais dans la soie, non en se couvrant de cendres, mais en sablant du vin vieux.

* Il va sans dire que tout en restant fidèle au sens, nous avons traduit les jeux de mots du texte par des equivalens. (*Note du traducteur.*)

LE GRAND JUGE.

Allons! Dieu veuille donner au prince un meilleur compagnon!

FALSTAFF.

Dieu veuille donner au compagnon un meilleur prince!

LE GRAND JUGE.

Il paraît que le roi vous a séparés. Vous allez, dit-on, rejoindre lord Jean de Lancastre, qui marche contre l'archevêque et le comte de Northumberland.

FALSTAFF.

Oui, c'est un service dont je suis redevable à votre charmante imaginative. Mais vous tous qui restez chez vous dans les bras de la paix, priez Dieu que les deux armées n'en viennent pas aux mains par une journée chaude; car je n'ai pris avec moi que deux chemises, et je ne compte pas transpirer beaucoup. Dans le cas où il ferait chaud, si je brandis autre chose que ma bouteille, je veux ne cracher blanc de ma vie. Il ne se présente jamais une entreprise périlleuse qu'à l'instant même on ne m'y fourre. Que diable! je ne puis pas durer toujours. Mais je reconnais là mes Anglais. Quand ils ont quelque chose de bon, ils vous le mettent à toutes sauces. S'il est vrai que je sois vieux, comme on le prétend, on devrait bien me donner un peu de repos. Plût à Dieu que mon nom inspirât moins de terreur à l'ennemi! J'aimerais mieux être rongé jusqu'aux os par la rouille, qu'usé jusqu'à la corde par un mouvement perpétuel.

LE GRAND JUGE.

Allons, soyez honnête homme, soyez honnête homme; et que Dieu bénisse vos armes!

FALSTAFF.

Votre seigneurie veut-elle me prêter mille livres sterling pour m'équiper?

LE GRAND JUGE.

Pas un penny, pas un penny; je craindrais de vous surcharger; vous êtes déjà bien assez lourd. Adieu, recommandez-moi au souvenir de mon cousin Westmoreland.

Le Grand Juge *et* le Gentilhomme *s'éloignent.*

FALSTAFF.

Si je le fais, je veux bien qu'on m'assomme avec un marteau à trois manches. Vieillesse et avarice sont aussi inséparables que jeunesse et paillardise. L'une a pour fléau la goutte; l'autre des conséquences non moins désagréables; c'est ce qui me dispense de les maudire toutes deux. — Page! —

LE PAGE.

Monsieur?

FALSTAFF.

Combien y a-t-il dans ma bourse?

LE PAGE.

Deux schellings six pences.

FALSTAFF.

Je ne vois pas de remède à cette maladie de consomption dont ma bourse est atteinte: emprunter ne fait que prolonger le mal; mais il est incurable. Va porter cette lettre à mylord de Lancastre; celle-ci au prince; cette autre au comte de Westmoreland; en voici une pour la vieille dame Ursule, à qui j'ai promis toutes les semaines de l'épouser, depuis que le premier poil blanc a fait sur mon menton acte de présence. Dépêche-toi, tu sais où tu dois me rejoindre. (*Le Page s'éloigne.*) Peste soit de la goutte ou de la paillardise! c'est l'une ou l'autre qui me fait souffrir à l'orteil. Qu'importe que je boite? Il n'y a pas de mal à cela; c'est à la guerre que je m'en prendrai, et ma pension n'en sera que plus raisonnable. Un habile homme met tout à profit; je saurai tirer parti même de mes infirmités.

Il s'éloigne.

SCENE III.

York. — Un appartement dans le palais de l'archevêque.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LES LORDS HASTINGS, MOWBRAY *et* BARDOLPHE.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous venez d'entendre nos motifs, et vous connaissez nos moyens; à présent, mes nobles amis, je vous en conjure tous, dites franchement ce que vous pensez de nos espérances. Vous, d'abord, lord Maréchal, qu'en dites-vous?

MOWBRAY.

J'approuve le motif qui nous met les armes à la main; mais j'avoue que je ne serais pas fâché d'être mieux convaincu que je ne le suis que nos forces sont suffisantes pour faire face aux troupes et à la puissance du roi.

HASTINGS.

Nos forces actuelles s'élèvent à vingt-cinq mille hommes d'élite; et pour les renforts que nous attendons, notre espoir repose principalement sur l'illustre Northumberland, dont le cœur brûle du ressentiment de ses injures.

LORD BARDOLPHE.

Dans ce cas, lord Hastings, la question est de savoir si nos vingt-cinq mille hommes suffisent, sans Northumberland.

HASTINGS.

Avec lui ils peuvent suffire.

LORD BARDOLPHE.

Oui, sans doute; mais si, sans lui, nous nous croyons trop faibles, je suis d'avis que nous ne devons pas nous aventurer trop loin, avant d'avoir sous la main son renfort: car dans une lutte aussi sanglante que celle-ci, les conjectures, des espérances vagues et la perspective de secours incertains, ne sauraient être admis dans nos calculs.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous avez raison, lord Bardolphe : car c'est là précisément ce qui est arrivé au jeune Hotspur à Shrewsbury.

LORD BARDOLPHE.

Précisément, mylord : il s'était bercé de l'espoir d'un renfort qu'on lui avait promis; il avait compté sur des forces bien supérieures à celles qu'il avait pu réaliser; et c'est ainsi que, déçu par son imagination, comme un jeune insensé, il conduisit ses troupes à la mort, et s'élança, tête baissée, dans l'abime.

HASTINGS.

Permettez-moi de vous dire que le calcul des probabilités et des espérances ne saurait jamais nuire.

LORD BARDOLPHE.

Il le peut, dans une guerre de cette nature nous devons considérer nos espérances, comme dans les premiers jours du printemps nous voyons les boutons éclore; l'espoir que ces boutons deviendront des fruits a moins de certitude que la crainte de les voir détruits par la gelée. Quand nous voulons bâtir, nous commençons par étudier le terrain, puis nous traçons le plan; et lorsque nous avons sous nos yeux le dessin de l'édifice, il nous faut calculer les frais de construction; si nous voyons que ces frais excèdent nos moyens, que faisons-nous? nous refaisons le plan sur une échelle moins vaste, ou bien, nous renonçons à bâtir. A plus forte raison, dans l'œuvre immense que nous avons entreprise, et dans laquelle il s'agit, ou peu s'en faut, d'abattre un royaume et d'en construire un autre, nous devons étudier l'emplacement, tracer le plan, établir des fondemens solides, interroger les architectes, examiner nos ressources, peser les raisons qui nous permettent ou nous interdisent d'entreprendre une pareille tâche; sans quoi, nous aurons des armées sur le papier et en chiffres, où les noms des hommes seront comptés pour les hommes mêmes. Nous ressemblerons à celui qui trace le plan d'une maison sur une échelle disproportionnée à ses moyens; et qui, arrivé à la moitié de son œuvre, y renonce et laisse son édifice interrompu, abandonné sans défense aux pleurs des nuages et aux tyranniques rigueurs de l'hiver.

HASTINGS.

En supposant même que nos espérances, en dépit de toutes les probabilités favorables, viennent a avorter, et que nous n'ayons plus un seul soldat à attendre, je pense que, tels que nous sommes, nous avons des forces suffisantes pour balancer celles du roi.

LORD BARDOLPHE.

Quoi donc? Est-ce que le roi n'a que vingt-cinq mille hommes?

HASTINGS.

Pour nous, il n'en a pas davantage. Que dis-je, lord Bardolphe, il n'en a pas même autant; car, grâce à nos temps orageux, ses troupes sont divisées en trois corps : l'un marche contre les Français; l'autre contre Glendower; peut-être le troisième est-il dirigé contre nous. Ainsi, le débile monarque est forcé de se partager en trois, et ses coffres appauvris ne rendent plus qu'un son creux.

L'ARCHEVÊQUE.

Nous n'avons pas à craindre qu'il réunisse ses forces divisées et vienne fondre sur nous avec tout le poids de sa puissance.

HASTINGS.

S'il le fait, il laisse ses derrières sans défense, à la merci des Français et des Gallois. Vous pouvez être tranquilles à cet égard.

LORD BARDOLPHE.

Qui croyez-vous qui commandera l'armée dirigée contre nous?

HASTINGS.

Le duc de Lancastre et Westmoreland. Le roi en personne et Henri Monmouth marchent contre les Gallois. Je ne sais quel est le chef qu'on oppose aux Français.

L'ARCHEVÊQUE.

Allons en avant, et publions les motifs de notre prise d'armes. Le peuple est dégoûté de son propre choix; à son ardente affection a succédé la satiété. Celui-là bâtit sur le sable, qui bâtit sur l'amour du vulgaire. O multitude insensée avec quels applaudissemens, avec quelles bénédictions tu accueillais Bolingbroke, avant qu'il devînt ce que tu voulais qu'il fût! Et maintenant que tu as obtenu ce que tu désirais, grossier convive, tu es tellement rassasié de lui, que tu voudrais le rendre. C'est ainsi que ton estomac glouton a rendu le royal Richard : et maintenant, tu voudrais reprendre ce que tu as rejeté, et tu le cherches avec des hurlemens plaintifs. A qui se fier dans ce siècle? Ceux qui, du vivant de Richard, souhaitaient sa mort, se sont maintenant épris d'amour pour sa tombe. Toi, qui jetais de la poussière sur sa tête sacrée, alors qu'à travers Londres joyeux il s'avançait en soupirant à la suite de l'admiré Bolingbroke, tu t'écries maintenant : « O terre! rends-nous ce roi, et reprends celui-ci. » O inconstance des hommes pervers! On n'aime que le passé et l'avenir; le présent, on l'abhorre.

MOWBRAY.

Voulez-vous que nous rassemblions nos troupes, et que nous nous mettions en marche?

HASTINGS.

Nous sommes soumis au temps, et le temps nous commande de partir.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Une rue

Arrivent L'HOTESSE, LAGRIFFE, DUPIÈGE, *et* UN RECORS.

L'HÔTESSE.

Monsieur Lagriffe, avez-vous le mandat?

LAGRIFFE.

Je l'ai.

L'HÔTESSE.

Où est votre recors? Est-ce un recors solide? Fait-il bonne contenance?

LAGRIFFE, *à son aide.*

Où est Dupiège?

L'HÔTESSE.

Oh! oui, ce cher monsieur Dupiège!

DUPIÈGE.

Me voilà, me voilà.

LAGRIFFE.

Dupiège, il nous faut arrêter sir John Falstaff.

L'HÔTESSE.

Oui, mon cher monsieur Dupiège; j'ai un mandat contre lui.

DUPIÉGE.

Il pourra en coûter la vie à quelqu'un de nous; car il jouera de la pointe.

L'HÔTESSE.

Ah! mettez-vous en garde contre lui : il m'a moi-même poignardée dans ma propre maison, et le plus brutalement du monde. Par le fait, une fois qu'il a dégainé, il frappe à tort et à travers. Il vous porte des bottes comme un beau diable, il n'épargne ni homme, ni femme, ni enfant.

LAGRIFFE.

Si je puis le joindre, je ne m'embarrasse guère de ses bottes.

L'HÔTESSE.

Ni moi non plus; je vous seconderai.

LAGRIFFE

Si je l'empoigne une bonne fois, si je mets le grappin sur lui, —

L'HÔTESSE.

Son départ me ruine; je vous assure qu'il est énormément endetté avec moi. Mon cher monsieur Lagriffe, assurez vous de lui. Mon cher monsieur Dupiége, ne le laissez pas échapper. Il doit venir chez le sellier du coin, sauf votre respect, pour acheter une selle, et il est invité à diner à la Tête du Léopard, rue des Lombards, par monsieur Ledoux, marchand de soieries. Je vous en prie, puisque mon action est intentée, et que ma dette est un fait notoire et connu de tout le monde, qu'il soit mis en demeure d'y satisfaire. Cent marcs, c'est une somme bien lourde pour une pauvre femme sans appui. J'ai patienté, patienté, patienté; j'ai été remise d'un jour à l'autre, que c'est une honte rien que d'y penser. Il n'y a pas de probité dans cette manière d'agir, à moins qu'on ne regarde une femme comme une brute, une bête de somme, faite pour supporter tous les torts qu'il plaira au premier manant venu de lui infliger.

Arrivent SIR JOHN FALSTAFF, SON PAGE, *et* BARDOLPHE.

L'HÔTESSE, *continuant.*

Le voici qui vient, accompagné de ce coquin de Bardolphe, au nez enluminé de Malvoisie. Faites votre devoir, monsieur Lagriffe et monsieur Dupiège; faites, faites votre devoir.

FALSTAFF.

Eh bien! qui est-ce qui a perdu son âne ici? Qu'y a-t-il donc?

LAGRIFFE.

Sir John, je vous arrête à la requête de madame Vabontrain.

FALSTAFF.

Arrière, manant! Dégaine, Bardolphe! coupe-moi la tête à ce gueux-là; jette-moi à l'eau cette catin!

L'HÔTESSE.

Qu'on me jette à l'eau! Je t'y jetterai toi-même. Essaie, essaie, infâme coquin! A l'assassin! à l'assassin! O homicide scélérat! oseras-tu bien tuer les officiers du bon Dieu et du roi! O homicide coquin! tu es un homicide, un tueur d'hommes et un tueur de femmes!

FALSTAFF.

Tiens-les à distance, Bardolphe!

LAGRIFFE.

Main-forte! main-forte!

L'HÔTESSE.

Bonnes gens, venez prêter main-forte! — (*A Falstaff.*) Tu ne veux pas? tu ne veux pas? Va donc, coquin! va donc, homicide!

FALSTAFF.

Arrière, catin, mauricaude, carogne! Je vais te chatouiller le casaquin!

Arrivent LE LORD GRAND JUGE *et* SA SUITE.

LE GRAND JUGE.

Qu'y a-t-il? Arrêtez!

L'HÔTESSE.

Mon bon lord, soyez-moi favorable! Je vous en supplie, prenez ma défense.

LE GRAND JUGE.

Eh bien! sir John, quel tintamarre nous faites-vous là? Cela vous sied-il, situé comme vous l'êtes, et avec les fonctions dont vous êtes chargé? Vous devriez être en route pour York. (*A l'un des recors.*) Éloigne-toi de lui, maraud! Pourquoi le relances-tu de la sorte?

L'HÔTESSE.

O mon digne lord, avec la permission de votre seigneurie, je suis une pauvre veuve d'East-Cheap, et il est arrêté à ma requête.

LE GRAND JUGE.

Pour quelle somme?

L'HÔTESSE.

Pour plus que je ne saurais dire, mylord, pour tout mon avoir. Il m'a tout mangé; il m'a laissée sans ressources; il a mis tout ce que je possédais dans cette grosse bedaine que vous lui voyez. — Mais je lui en ferai restituer une partie, ou je me cramponnerai sur lui comme un cauchemar.

FALSTAFF.

Il est probable que c'est moi qui prendrai le dessus, pour peu que j'aie l'avantage du terrain.

LE GRAND JUGE.

Que veut dire ceci, sir John? Fi donc! Quel homme pacifique pourrait endurer une telle tempête d'exclamations? N'avez-vous pas de honte de forcer une pauvre veuve à recourir à cette extrémité pour obtenir son dû?

FALSTAFF, *à l'Hôtesse.*

Quel est le total de ce que je te dois?

L'HÔTESSE.

Jarni! si tu étais honnête homme, tu reconnaîtrais me devoir beaucoup d'argent, et toi-même par-dessus le marché. Tu m'as juré sur une coupe dorée, assis dans ma chambre du dauphin, à la table ronde, auprès d'un feu de charbon, le mercredi de la Pentecôte, le jour où le prince t'a fait une entaille à la tête pour avoir comparé son père à un chanteur de Windsor, — tu m'as juré, pendant que je lavais ta blessure, de m'épouser, et de faire de moi ta femme et une mylady. Auras-tu le front de le nier? A telles enseignes que dans ce moment même est arrivée la femme Keech, la bouchère, qui m'a appelée commère Vaboutrain, et venait pour m'emprunter un peu de vinaigre, en disant qu'elle avait un bon plat de langoustins; sur quoi tu as témoigné le désir d'en manger, et moi, je t'ai dit que cela ne valait rien pour une blessure toute fraîche. Et quand elle fut descendue en bas, ne m'as-tu pas dit que je ne devais plus me familiariser avec de petites gens comme elle, ajoutant qu'avant peu ils m'appelleraient mylady? Et ne m'as-tu pas embrassée? et ne m'as-tu pas dit d'aller te chercher trente schellings? Je te somme de dire si c'est vrai ou non. Nie-le, si tu peux.

FALSTAFF.

Mylord, c'est une pauvre créature qui a le cerveau timbré; elle va par la ville, disant que son fils aîné vous ressemble. Elle s'est vue autrefois dans une assez belle position, et le fait est que la misère lui a fait perdre la raison. Quant à ces imbéciles de recors, permettez que j'en obtienne réparation en justice.

LE GRAND JUGE.

Sir John, sir John, je connais votre manière d'escamoter les choses. Ce n'est ni votre air d'assurance, ni le flot de paroles qui sort de votre bouche avec une insolence plus qu'impudente, qui peut me faire illusion. Il me paraît constant que vous avez abusé de la simplicité de cette femme, et que vous l'avez fait servir aux besoins de votre bourse et de vos sens.

L'HÔTESSE.

Oui, mylord, c'est vrai.

LE GRAND JUGE.

Paix, je vous prie. — Payez-lui ce que vous lui devez, et réparez le tort que vous avez fait à son honneur; vous pouvez faire l'un avec de l'argent au poids légal, et l'autre avec du repentir de bon aloi.

FALSTAFF.

Mylord, je ne puis subir ces reproches sans une réplique. Vous qualifiez d'insolence impudente une honorable franchise. Qu'un homme salue humblement et ne dise rien, c'est un modèle de vertu. Non, mylord, sauf le respect que je vous dois, je ne veux pas être votre suppliant. Je demande qu'on me délivre de ces recors, le service du roi réclamant ma présence pour affaires urgentes.

LE GRAND JUGE.

Vous parlez comme un homme qui aurait le privilége de faire le mal impunément; mais agissez d'une manière conforme au soin de votre réputation, et acquittez-vous envers cette pauvre femme.

FALSTAFF, *prenant l'hôtesse à part.*

Viens ici, hôtesse.

Arrive GOWER.

LE GRAND-JUGE.

Eh bien! maître Gower, quelles nouvelles?

GOWER, *lui remettant des dépêches.*

Mylord, le roi et Henri, prince de Galles, sont près d'arriver; ces papiers vous diront le reste.

FALSTAFF.

Foi de gentilhomme.

L'HÔTESSE.

Vous l'avez déjà dit tant de fois.

FALSTAFF.

Foi de gentilhomme; — allons, n'en parlons plus.

L'HÔTESSE.

Par la terre sur laquelle je marche, je serais obligée de mettre en gage mon argenterie et les tapisseries de mes salles à manger.

FALSTAFF.

Des verres, des verres, c'est ce qu'il y a de mieux pour boire; et quant à tes murailles, une petite drôlerie de rien, comme l'histoire de l'enfant prodigue, ou une chasse allemande, peinte à la détrempe, vaut mille fois mieux que ces tentures et ces tapisseries piquées des mouches. Tâche de me faire dix livres sterling, si tu peux. Allons, n'étaient les lubies qui te prennent parfois, il n'y a pas de meilleure fille que toi en Angleterre. Va, lave ta figure, et retire ta plainte. Allons, tu ne dois pas prendre ces humeurs-là avec moi; est-ce que tu ne me connais pas? Allons, allons, je sais qu'on t'a poussée à cela.

L'HÔTESSE.

Je t'en prie, sir John, contente-toi de vingt nobles. En vérité, je serais obligée de mettre en gage mon argenterie, là, sérieusement.

FALSTAFF.

N'en parlons plus; je m'adresserai ailleurs; vous serez une folle toute votre vie.

L'HÔTESSE.

Eh bien! vous l'aurez, quand je devrais mettre ma robe en gage; j'espère que vous viendrez souper. Vous me paierez tout ensemble.

FALSTAFF.

Aussi vrai que j'existe. — (*A Bardolphe.*) Va avec elle; amorce, amorce.

L'HÔTESSE.

Voulez-vous que Dorothée vienne vous voir à souper?

FALSTAFF.

C'est assez causé; qu'elle vienne.

L'HÔTESSE, BARDOLPHE, LES RECORS et LE PAGE *s'éloignent.*

LE GRAND JUGE.

J'ai vu de meilleures nouvelles que celles-là.

FALSTAFF.

Qu'y a-t-il de nouveau, mylord?

LE GRAND JUGE.

Où a couché le roi la nuit dernière?

GOWER.

A Basingstoke, mylord.

FALSTAFF.

J'espère, mylord, que tout va bien. Qu'y a-t-il de nouveau, mylord?

LE GRAND JUGE.

Ramène-t-il toutes ses troupes?

GOWER.

Non: quinze mille hommes d'infanterie et cinq cents hommes de cavalerie marchent, sous le commandement de mylord de Lancastre, contre Northumberland et l'archevêque.

FALSTAFF.

Est-ce que le roi est de retour du pays de Galles, noble lord?

LE GRAND JUGE, *à Gower.*

Je vous remettrai tout-à-l'heure mes dépêches. Venez avec moi, maître Gower.

FALSTAFF.

Mylord!

LE GRAND JUGE.

Qu'y a-t-il?

FALSTAFF.

Maître Gower, voulez-vous dîner avec moi?

GOWER.

Je suis aux ordres de mylord. Je vous remercie, mon cher sir John.

LE GRAND JUGE.

Sir John, vous traînez ici trop long-temps; car vous avez à lever des recrues dans les comtés que vous allez traverser.

FALSTAFF.

Voulez-vous souper avec moi, maître Gower?

LE GRAND JUGE.

Quel sot maître vous a enseigné ces manières, sir John?

FALSTAFF.

Maître Gower, si elles ont mauvaise grâce, celui qui me les a enseignés était un sot. — C'est là la véritable escrime, mylord. Botte pour botte; partant, quitte.

LE GRAND JUGE.

Que le Seigneur t'illumine, tu es un grand sot.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même ville. — Une autre rue.

Arrivent LE PRINCE HENRI *et* POINS.

LE PRINCE HENRI.

Par ma foi, je suis rendu de fatigue.

POINS.

Est-il possible? je n'aurais jamais cru que la fatigue osât se commettre à un homme d'aussi bonne maison.

LE PRINCE HENRI.

C'est pourtant la vérité, je dois en convenir, quelque vernis désavantageux que cela donne à ma grandeur. N'est-ce pas bien vulgaire à moi, d'avoir envie de boire de la petite bière?

POINS.

Certes, un prince devrait se respecter assez pour ne point évoquer le souvenir d'une aussi pauvre drogue.

LE PRINCE HENRI.

Il paraît que je n'ai pas les goûts très-princiers; car, je l'avoue, la petite bière, cette humble créature, me revient positivement en mémoire. Et de fait, ces chétives considérations me brouillent tout-à-fait avec ma grandeur. Quelle honte pour moi de me rappeler ton nom, de reconnaître demain ta figure, ou de remarquer combien tu as de paires de bas, à savoir ceux que tu portes, et ceux qui sont couleur pêche; ou de faire dans ma

pensée l'inventaire de tes chemises, à savoir une pour le luxe, et une autre pour l'usage? — Mais c'est ce que le maître du jeu de paume doit savoir mieux que moi; car il faut que ton linge soit bien bas pour que tu n'y tiennes pas une raquette; et c'est un exercice dont tu t'es privé depuis longtemps, parce que d'autres motifs ont nécessité de ta part une grande consommation de toile; Dieu sait si les pauvres petites créatures qui ont amené la ruine de ton linge * en hériteront un jour; mais les sages femmes assurent que ce n'est pas la faute des enfans: c'est ainsi que le monde multiplie, et que les liens du sang se resserrent.

POINS.

Il faut avouer que cela jure singulièrement, de vous entendre débiter ces balivernes après la rude campagne que vous venez de terminer! Dites-moi s'il est beaucoup de princes vertueux qui en feraient autant au moment même où leur père serait aussi gravement malade que l'est le vôtre?

LE PRINCE HENRI.

Veux-tu que je te dise une chose, Poins?

POINS.

Oui, et que ce soit une chose excellente.

LE PRINCE HENRI.

Elle sera toujours assez bonne pour un esprit aussi peu relevé que le tien.

POINS.

Allez; j'attends de pied ferme ce que vous m'allez dire.

LE PRINCE HENRI.

Eh bien, écoute. — Il n'est pas convenable que je sois triste, maintenant que mon père est malade; et néanmoins, je te dirai, comme à un homme qu'il me plaît d'appeler mon ami, faute de mieux et comme pis-aller, que je suis plus disposé que tu ne crois, à être triste et sincèrement affligé.

POINS.

Sur un pareil sujet, cela n'est guère probable.

LE PRINCE HENRI.

Tu me crois, pour l'endurcissement et la perversité, aussi avant dans les bonnes grâces du diable que toi et Falstaff. C'est une question que le temps résoudra. Mais je te le déclare, — mon cœur saigne intérieurement de savoir mon père si malade; et si je cache avec soin ma douleur, c'est parce que je fréquente une aussi détestable compagnie que l'est la tienne.

POINS.

La raison?

LE PRINCE HENRI.

Que penserais-tu de moi si je pleurais?

POINS.

Je vous regarderais comme un royal hypocrite.

LE PRINCE HENRI.

Ce serait la pensée de tout le monde; et tu es bien heureux de penser comme tout le monde; personne n'a jamais su mieux que toi maintenir sa pensée dans les sentiers battus. Je passerais aux yeux de tous pour un hypocrite. Et quel motif induit ta seigneurie à penser ainsi?

POINS.

C'est à cause de la vie déréglée que vous avez mené,e et de votre étroite liaison avec Falstaff.

LE PRINCE HENRI.

Et avec toi.

POINS.

Par le ciel, ma réputation est bonne. Je puis entendre, sans me boucher les oreilles, ce qu'on dit sur mon compte. Le pire qu'on puisse dire de moi, c'est que je suis un cadet de famille, et que j'ai été moi-même l'artisan de ma fortune, et j'avoue que je ne saurais qu'y faire. Par la sainte messe, voici Bardolphe.

LE PRINCE HENRI.

Et le petit page dont j'ai fait cadeau à Falstaff. C'était un chrétien quand je le lui ai donné; vois si le gros scélérat ne m'en a pas fait un singe.

Arrivent BARDOLPHE *et* LE PAGE.

BARDOLPHE.

Dieu garde votre altesse!

LE PRINCE HENRI.

Et la vôtre pareillement, très-noble Bardolphe!

BARDOLPHE, *au Page.*

Avancez, âne de sagesse, benêt emprunté; pourquoi rougissez-vous? Vous êtes un homme d'armes bien novice encore! Est-ce donc une si grande affaire que de vider un pot de bière?

LE PAGE.

Tout-à-l'heure, mylord, il m'appelait à travers le treillis rouge d'un cabaret*, et il m'était impossible de distinguer aucune partie de sa figure d'avec la fenêtre. A la fin, j'ai aperçu ses yeux, et j'ai cru qu'il avait fait deux trous dans le cotillon neuf de la cabaretière, et qu'il regardait à travers.

LE PRINCE HENRI.

Cet enfant n'a-t-il pas bien profité?

BARDOLPHE, *au page.*

Va-t'en, innocent lapin, va-t'en.

LE PAGE.

Va-t'en, malheureux, va, rêve d'Althée.

LE PRINCE HENRI.

Instruis-nous, mon enfant; de quel rêve parles-tu?

LE PAGE.

Mylord, Althée rêva qu'elle accouchait d'un tison enflammé **; voilà pourquoi je l'appelle rêve d'Althée.

* C'est-à-dire ses enfans bâtards, enveloppés dans son vieux linge. Nous avons cherché à rendre ce passage moins obscur qu'il ne l'est dans le texte. (*Note du traducteur.*)

* Les fenêtres des tavernes et des cabarets étaient peintes en rouge. (*Note du traducteur.*)

** La science mythologique de Shakspeare est ici en défaut; ce qui n'a rien d'étonnant; car de son temps on n'avait pas sous la main des moyens immédiats de vérification. Shakspeare confond le tison d'Althée qui était réel, et auquel était attachée la vie de Méléagre, avec le tison fictif qu'Hécube avait vu en rêve. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

Cette explication vaut bien un écu : voilà pour toi, mon enfant.

Il lui donne de l'argent.

POINS.

Oh ! puissent les vers ne point attaquer une si belle fleur ! Voici six pences pour contribuer à te préserver du mal.

BARDOLPHE.

Si votre compagnie ne le fait pas pendre, la potence aura tort.

LE PRINCE HENRI.

Et comment se porte ton maître, Bardolphe ?

BARDOLPHE.

Fort bien, mylord. Il a appris le retour de votre altesse à Londres ; voici une lettre pour vous.

Il lui remet une lettre.

LE PRINCE HENRI.

Délivrée avec un bien grand respect. — Et comment se porte ton maître, ce printemps de la Saint-Martin ?

BARDOLPHE.

Bien pour la santé physique.

POINS.

La partie immortelle a besoin d'un médecin ; mais cela ne l'inquiète guère ; bien que cela soit malade, ça ne meurt pas.

LE PRINCE HENRI.

Je permets à ce gros morceau de chair d'être aussi familier avec moi que mon chien ; et il use de la permission ; voyez en quels termes il m'écrit.

Il remet à Poins la lettre de Falstaff.

POINS, *lisant.*

« John Falstaff, chevalier, » — Il a grand soin que nul n'en ignore, toutes les fois qu'il a l'occasion de se nommer ; comme ces parens éloignés du roi à qui il n'arrive jamais de s'égratigner les doigts, sans dire : « Voilà du sang royal qui » coule. » — « Comment cela ? » dit quelqu'un qui fait semblant de ne pas comprendre : la réponse ne se fait pas plus attendre que le salut d'un emprunteur : « J'ai l'honneur, monsieur, moi chétif, » d'être le cousin du roi. »

LE PRINCE HENRI.

Ils veulent à toute force être nos parens, dussent-ils, pour cela, remonter jusqu'à Japhet. Mais la lettre, —

POINS.

« Sir John Falstaff, chevalier, au fils du roi, le » premier après son pére, Henri, prince de Galles, » salut. » — Vraiment, on dirait un certificat.

LE PRINCE HENRI.

Paix !

POINS.

« J'imiterai l'illustre Romain * dans sa brièveté. » Il veut dire sans doute, brièveté de souffle, courte haleine. « Je me recommande à toi, je t'approuve, » et je te quitte. Ne sois pas trop familier avec » Poins ; car il abuse étrangement de ta faveur, » et dit à qui veut l'entendre, que tu dois épouser » sa sœur Hélène. Fais pénitence à ton aise et » dans tes momens de loisir ; et sur ce, adieu. » Tout à toi, oui ou non, — ce qui équivaut à dire, » selon que tu me traiteras, — JACK FALSTAFF, avec » mes familiers ; JOHN, avec mes frères et sœurs ; » et SIR JOHN, avec toute l'Europe. » Mylord, je tremperai cette lettre dans du vin d'Espagne et la lui ferai avaler.

LE PRINCE HENRI.

Ce sera lui faire rentrer ses paroles dans le ventre. Mais est-il vrai, Édouard, que vous me traitez de la sorte ? Dois-je épouser votre sœur ?

POINS.

Puisse-t-elle n'avoir de sa vie de plus grand malheur ! Mais je n'ai jamais dit cela.

LE PRINCE HENRI.

Allons, nous perdons le temps en balivernes ; et les ombres des sages, qui nous contemplent du sein des nues, doivent bien se moquer de nous. — (*A Bardolphe.*) Ton maître est-il à Londres ?

BARDOLPHE.

Oui, mylord.

LE PRINCE HENRI.

Où soupe-t-il ? Le vieux pourceau mange-t-il dans la même auge ?

BARDOLPHE.

Toujours au même endroit, mylord ; à East-Cheap.

LE PRINCE HENRI.

Quelle est sa compagnie ?

LE PAGE.

Des Éphésiens *, mylord, de la vieille église.

LE PRINCE HENRI.

A-t-il des femmes à souper ?

LE PAGE.

Aucune, mylord, si ce n'est la vieille dame Vabontrain et mademoiselle Dorothée Bonbec.

LE PRINCE HENRI.

Quelle païenne est-ce là ?

LE PAGE.

Une demoiselle comme il faut, mylord, une parente de mon maître.

LE PRINCE HENRI.

Oui, comme les genisses de la paroisse le sont du taureau du village. Veux-tu, Édouard, que nous allions les surprendre à souper ?

POINS.

Je suis votre ombre, mylord ; je vous suivrai.

LE PRINCE HENRI.

Jeune homme, et toi, Bardolphe, — ne dites pas à votre maître que je suis arrivé en ville. Voilà pour votre silence.

Il leur donne de l'argent.

BARDOLPHE.

Je n'ai point de langue, mylord.

LE PAGE.

Et quant à la mienne, je la briderai.

LE PRINCE HENRI.

Adieu ; partez.

BARDOLPHE et LE PAGE *s'éloignent.*

* Allusion au *veni, vidi, vici* de César. (*Note du traducteur.*)

* Des ivrognes. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI, *continuant.*

Cette Dorothée Bonbec doit être quelque créature publique.

POINS.

Aussi publique, je vous assure, que la route de Saint-Albans à Londres.

LE PRINCE HENRI.

Comment pourrions-nous faire pour voir cette nuit Falstaff au naturel, sans être vus nous-mêmes?

POINS

Nous mettrons chacun une casaque de cuir et un tablier, et nous le servirons à table, comme si nous étions des garçons de taverne.

LA PRINCE HENRI.

De Dieu devenir taureau! c'est une terrible chute. La chose est arrivée à Jupiter. De prince devenir laquais, quelle basse métamorphose! ce sera la mienne; car, en toute chose, l'importance du but rachète la frivolité du moyen; suis-moi, Edouard.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Warkworth. — Devant le château.

Arrivent NORTHUMBERLAND, LADY NORTHUMBERLAND *et* LADY PERCY.

NORTHUMBERLAND.

Je t'en conjure, épouse bien-aimée, et toi aussi, ma chère fille, laissez un libre cours à mes préoccupations pénibles: ne prenez pas l'aspect fâcheux des circonstances, et ne soyez point importunes comme elles.

LADY NORTHUMBERLAND.

J'ai fini, je ne dirai plus rien : faites comme il vous plaira; que votre sagesse vous guide.

NORTHUMBERLAND.

Hélas, chère épouse, mon honneur est engagé, et mon départ peut seul le racheter.

LADY PERCY

Au nom du ciel, n'allez point à cette guerre; il fut un temps, mon père, où vous avez manqué à votre parole, bien qu'il y allât pour vous même d'intérêts plus chers qu'aujourd'hui. Alors votre Percy, mon bien-aimé Henri, tourna en vain vers le Nord plus d'un regard inquiet, pour voir si son père arrivait avec ses troupes; il ne vit rien venir. Quel motif vous retint alors dans vos foyers? Il y eut deux gloires de perdues, la vôtre et celle de votre fils. Quant à la vôtre, — puisse-t-elle renaître et briller d'un céleste éclat! Pour la sienne, — elle lui était incorporée comme le soleil à la voûte azurée du ciel, et à sa lumière, tous les chevaliers de l'Angleterre marchaient aux exploits magnanimes. Il était le miroir où toute la jeune noblesse venait étudier ses actes; tous les jeunes guerriers modelaient leur démarche sur la sienne, et le rapide parler, défaut qu'il avait reçu de la nature, devint le parler des braves; ceux-là même qui pouvaient s'exprimer posément et avec lenteur, se corrigeaient de cette qualité comme d'un défaut, afin de lui ressembler: si bien, que pour la parole, le maintien, le régime, les plaisirs, les habitudes militaires, le caractère, il était le modèle, le miroir, la copie et le livre d'après lequel tous se modelaient. Et cependant ce merveilleux mortel, ce miracle de l'humanité, que nul ne surpassa jamais, vous l'avez laissé, seul et sans secours, affronter le terrible dieu de la guerre, avec toutes les chances contre lui, à la tête d'une armée où il n'y avait de redoutable que le nom d'Hotspur: voilà comme vous l'avez délaissé. Oh! ne faites pas à son ombre l'injure de tenir parole aux autres plus scrupuleusement qu'à lui; laissez-les se tirer d'affaire. Le maréchal et l'archevêque ont des forces imposantes. Oh! si mon cher Henri avait eu à sa disposition seulement la moitié de leurs troupes, je pourrais aujourd'hui, suspendue au cou de mon Hotspur, parler de la tombe de Monmouth.

NORTHUMBERLAND.

Tu m'affliges, ma fille; tu jettes le découragement dans mon ame en me rappelant d'anciennes erreurs. Mais il faut que je parte et que j'aille là-bas affronter le danger, si je ne veux pas qu'il vienne me chercher ailleurs et me trouve moins bien préparé.

LADY NORTHUMBERLAND.

Oh! réfugiez-vous en Écosse, jusqu'à ce que la noblesse et les communes en armes aient fait l'essai de leur puissance.

LADY PERCY.

S'ils réussissent et triomphent du roi, alors joignez-vous à eux comme une lame d'acier, pour les fortifier encore; mais si nous vous sommes chères, laissez-les d'abord montrer ce qu'ils peuvent faire. C'est ce qu'a fait votre fils; c'est ce que vous lui avez laissé faire: c'est ainsi que je suis devenue veuve, et jamais je n'aurai assez de vie pour abreuver de mes larmes le cyprès de sa tombe, afin qu'il grandisse et qu'il élève jusqu'aux cieux le souvenir de mon glorieux époux.

NORTHUMBERLAND.

Allons, allons, rentrez avec moi: mon ame est comme l'Océan qui, à la marée montante, ayant atteint sa plus grande hauteur, n'épanche ses flots d'aucun côté et s'arrête immobile. Je voudrais aller me réunir à l'archevêque; mais mille raisons me retiennent. Je partirai pour l'Écosse; j'y resterai jusqu'à ce que les circonstances et mes intérêts me rappellent.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Londres. — Une salle dans la taverne d'East-Cheap, à l'enseigne de la Hure.

Entrent DEUX GARÇONS.

PREMIER GARÇON.

Que diable as-tu apporté là ? des coings? tu sais que sir John ne peut pas les souffrir.

DEUXIÈME GARÇON.

C'est vrai. Un jour le prince plaça devant lui une assiettée de coings : « Voilà cinq sir John que je vous présente, » lui dit-il ; puis, ôtant son chapeau, il ajouta : « Permettez que je prenne congé de ces six chevaliers acides, ronds, vieux et ridés.» Cela l'a singulièrement vexé ; mais il l'a oublié.

PREMIER GARÇON.

Eh bien, couvre-les et place-les sur la table : vois si tu n'entends pas le crincrin de Basset, le ménétrier. Mademoiselle Bonbec veut avoir de la musique ; dépêche-toi. La pièce où ils ont soupé est trop chaude ; ils vont tout-à-l'heure passer dans celle-ci.

DEUXIÈME GARÇON.

Le prince et monsieur Poins vont venir dans un instant; nous leur prêterons à chacun une jaquette et un tablier. Il ne faut pas que sir John le sache : c'est Bardolphe qui est venu nous en prévenir.

PREMIER GARÇON.

Par la sainte messe, nous allons rire ; cela fera une excellente farce.

DEUXIÈME GARÇON.

Je vais voir si je puis trouver Basset.

Il sort.

Entrent L'HOTESSE *et* DOROTHÉE BONBEC.

L'HOTESSE.

Il me semble, mon cher cœur, que vous êtes en excellentes dispositions ; votre pouls bat aussi extraordinairement qu'on puisse le désirer ; et vous avez le teint, je vous assure, aussi rouge qu'une rose : mais je crois que vous avez trop bu de Canarie : c'est un vin très-capiteux, et qui vous parfume le sang avant qu'on ait le temps de dire ce que c'est. Comment vous trouvez-vous ?

DOROTHÉE.

Beaucoup mieux maintenant. Hum !

L'HÔTESSE.

J'en suis charmée; quand le cœur est en bon état, cela vaut de l'or. Tenez, voilà sir John qui vient.

FALSTAFF, *entre en chantant.*

Quand Arthur parut à la cour, —

Videz le pot de nuit.

C'était un bon et digne roi

LE GARÇON *sort.*

FALSTAFF, *continuant.*

Comment va mademoiselle Dorothée ?

L'HÔTESSE.

Elle est un peu indisposée.

FALSTAFF.

Voilà bien les femmes ! dès qu'on cesse un instant de s'occuper d'elles, on les indispose.

DOROTHÉE.

Comment, gueux que tu es, voilà toute la consolation que tu me donnes !

FALSTAFF.

Vous les faites bien gras, vos gueux, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE.

Ce n'est pas mon ouvrage; c'est la gloutonnerie et l'humeur qui les gonflent.

FALSTAFF.

Si le cuisinier aide à créer la gloutonnerie, vous, Dorothée, vous contribuez à former notre humeur. C'est de vous que nous la tenons, Dorothée, vous en conviendrez.

DOROTHÉE.

Va te faire pendre, vieux congre, va te faire pendre.

L'HÔTESSE.

Allons, voilà que vous revenez à votre vieille habitude ; vous ne pouvez être ensemble sans vous quereller. Vous êtes comme deux rôties sèches qui ne peuvent se toucher sans qu'elles grattent l'une contre l'autre ; vous ne pouvez supporter vos infirmités mutuelles. Il faut pourtant que l'un des deux supporte l'autre, — (*à Dorothée*) et ce doit être vous. Des deux vous êtes, comme on dit, le vase le plus fragile, le plus vide.

DOROTHÉE.

Comment voulez-vous qu'un vase vide et fragile puisse porter un gros tonneau plein comme celui-là ? il y a dans lui toute une cargaison de Bordeaux; c'est un gros bâtiment chargé du fond jusqu'à la cale. Allons, restons bons amis, Jack. Tu vas partir pour la guerre, et quant à savoir si je te reverrai ou non, c'est ce dont personne ne se soucie.

Rentre LE GARÇON.

LE GARÇON.

Monsieur, l'enseigne Pistolet est en bas et demande à vous parler.

DOROTHÉE.

C'est un maudit tapageur ; qu'il aille au diable ! qu'il n'entre pas ici ; c'est le coquin le plus mal embouché de toute l'Angleterre.

L'HÔTESSE.

Si c'est un tapageur, qu'il n'entre pas ! non,

sur ma parole! il faut que je vive avec mes voisins; je ne veux point de tapageurs; je suis en bonne odeur auprès de ce qu'il y a de mieux. Fermez la porte! — on ne reçoit pas de tapageurs ici; je ne suis pas venue jusqu'ici pour recevoir chez moi des tapageurs. Fermez la porte, je vous prie.

FALSTAFF.

Entends-tu, l'hôtesse?

L'HÔTESSE.

Je vous en prie, apaisez-vous, sir John; je ne veux pas qu'il vienne ici des tapageurs.

FALSTAFF.

Entends-tu? c'est mon enseigne.

L'HÔTESSE.

Laissez donc, sir John, laissez donc; votre tapageur d'enseigne n'entrera pas chez moi. J'étais l'autre jour avec M. Scrupule, l'adjoint; et il me dit, — pas plus tard que mercredi dernier: — « Voisine Vabontrain, » qu'il me dit, — M. Muet, notre curé, était présent, — « voisine Vabontrain, » qu'il me dit, « recevez ceux qui sont civils; car, » qu'il me dit, « vous êtes mal vue. » — Je sais bien pourquoi il m'a dit cela; « car, » qu'il me dit, « vous êtes une honnête femme, et qu'on estime; c'est pourquoi prenez garde aux hôtes que vous recevez; ne recevez pas de tapageurs, » qu'il me dit. Je ne veux pas qu'il en vienne ici; — cela vous ferait du bien d'entendre ce qu'il m'a dit. Non, je ne veux pas de tapageurs.

FALSTAFF.

Ce n'est pas un tapageur, notre hôtesse; c'est tout simplement un joueur doux comme un mouton; vous pouvez le battre aussi tranquillement qu'un petit chien: il ne tiendrait pas tête à une poule, pour peu qu'en redressant ses plumes elle fît mine de résister. Garçon, faites-le monter.

L'HÔTESSE.

C'est un joueur, dites-vous? je ne veux refuser l'entrée de ma maison à aucun honnête homme; il vaut mieux jouer que de se fâcher; mais je n'aime pas le tapage. Voyez-vous, quand il est question de tapageurs, je ne me possède plus; tâtez un peu, messieurs; voyez comme je tremble.

DOROTHÉE.

Oui, par ma foi, l'hôtesse.

L'HÔTESSE.

N'est-ce pas? oh! je tremble comme une feuille. Je ne peux pas souffrir les tapageurs.

Entrent PISTOLET, BARDOLPHE et LE PAGE.

PISTOLET.

Dieu vous garde, sir John!

FALSTAFF.

Soyez le bien venu, Pistolet, mon enseigne. Pistolet, je bois à vous cette coupe de vin d'Espagne. Faites-moi raison en buvant à notre hôtesse.

PISTOLET.

C'est donc elle qui me fera raison

FALSTAFF.

Je vous avertis qu'elle est à l'épreuve du pistolet; vous ne l'entamerez pas.

L'HÔTESSE.

Je me moque de vos raisons et de vos épreuves; je ne boirai par complaisance pour personne; je ne veux boire qu'autant que cela me fera du bien.

PISTOLET.

A vous donc, mademoiselle Dorothée; c'est vous que j'attaque.

DOROTHÉE.

Tu m'attaques, moi! je te méprise, misérable! Va-t'en, pauvre hère, mauvais filou qui n'as point de chemise sur le dos! va-t'en, âne rogneux! c'est pour ton maître que je suis faite.

PISTOLET.

Je vous connais, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE.

Va-t'en, coupeur de bourses! va-t'en, grossier manant! par ce vin que voilà, je t'enfonce mon couteau entre les mâchoires, si tu fais le méchant avec moi; va-t'en, pilier de cabaret! rosse efflanquée! — Depuis quand, monsieur, je vous prie? — Eh quoi! deux aiguillettes* sur l'épaule? voilà quelque chose de frais!

PISTOLET.

Je vais, pour la peine, déchirer ta fraise en mille morceaux.

FALSTAFF.

En voilà assez, Pistolet; je ne voudrais pas vous voir vous oublier ici; quittez notre compagnie, Pistolet.

L'HÔTESSE.

Non, capitaine Pistolet; que ce ne soit pas ici, mon bon capitaine.

DOROTHÉE.

Lui, capitaine! Abominable et maudit filou, n'as-tu pas de honte de t'entendre appeler capitaine? Si les capitaines pensaient comme moi, ils te chasseraient à coups de plat de sabre, pour avoir usurpé leur titre avant de l'avoir gagné. Toi, capitaine! un gueux comme toi! et pourquoi? pour avoir, dans un mauvais lieu, déchiré la fraise d'une catin! Lui, capitaine! qu'il aille se faire pendre, le coquin! Il vit de pruneaux moisis et de galette desséchée! Lui, capitaine! Des scélérats comme lui rendraient le mot capitaine aussi odieux que le mot posséder, qui était un mot excellent avant qu'il fût mal appliqué: que les capitaines y prennent garde!

BARDOLPHE.

Allons, sors, mon cher enseigne.

FALSTAFF.

Un mot, mademoiselle Dorothée.

PISTOLET.

Que je sorte? non, non! Écoute, caporal Bar-

* Insignes de son grade. (*Note du traducteur.*)

dolphe; — il faut que je la mette en pièces; il faut que je me venge d'elle.

LE PAGE.

Je t'en prie, va-t'en.

PISTOLET.

Je la verrai plutôt mille fois damnée, — dans le lac maudit de Pluton, dans l'abîme infernal, avec l'Erèbe et toutes les tortures de l'enfer. Retirez ligne et hameçons, vous dis-je; à bas, canaille! à bas, traîtres! n'avons-nous pas une Hirène* ici?

L'HÔTESSE.

Mon bon capitaine Pistolet, tenez-vous tranquille! il est tard; je vous en prie, n'aggravez pas votre colère.

PISTOLET.

En voilà une bonne, par exemple! Eh quoi! des chevaux de somme, des rosses de l'Asie, qui ne pourraient faire trente milles par jour, oseront se comparer aux Césars, aux Cannibals** et aux Grecs de Troie? Non, qu'ils soient plutôt damnés avec le roi Cerbère, et que le tonnerre gronde dans le firmament. Nous laisserons-nous marcher sur les pieds par des mazettes?

L'HÔTESSE.

En vérité, capitaine, ce sont là de bien vilains propos.

BARDOLPHE.

Va-t'en, mon cher enseigne; cela va devenir du sérieux.

PISTOLET.

Que les hommes meurent comme des chiens! semez les écus comme des épingles! N'avons-nous pas ici une Hirène?

L'HÔTESSE.

Sur ma parole, capitaine, nous n'en avons point ici. Merci de ma vie! est-ce que vous croyez que j'en ferais mystère? Au nom du ciel, restez tranquille.

PISTOLET.

Tiens, mange et repais-toi, belle Callipolis***!

Allons, donnez-moi du vin. *Si fortuna me tormenta, sperato me contenta*****.—Est-ce qu'une bordée nous fait peur? non, que le diable fasse feu. Donnez-moi du vin. — (*A son épée qu'il pose à terre.*) Et toi, ma chérie, reste là. En demeurerons-nous là? est-ce que les *et cætera* ne sont rien?

FALSTAFF.

Pistolet, à votre place je resterais tranquille.

PISTOLET.

Cher chevalier, je vous baise le poing. Eh bien! quoi! nous avons vu les sept étoiles.

DOROTHÉE.

Jetez-le en bas de l'escalier. Je ne puis endurer la vue d'un pareil drôle.

* Expression d'argot, signifiant femme publique. (*Note du traducteur.*)

** Pour Annibal. (*Note du traducteur.*)

*** C'est la parodie d'un vers tiré d'une vieille tragédie intitulée *la Bataille d'Alcazar* (*Note du traducteur.*)

**** Si la fortune me tourmente,
Que l'espoir me contente.
(*Note du traducteur.*)

PISTOLET.

Qu'on me jette en bas de l'escalier! est-ce qu'il n'y a plus de bidets?

FALSTAFF.

Bardolphe, jette-le en bas de l'escalier comme un paquet de linge sale; qu'il ne réplique pas, ou nous le mettrons à la raison.

BARDOLPHE, *à Pistolet.*

Allons, descends.

PISTOLET, *ramassant son épée.*

Eh quoi? faudra-t-il en venir aux incisions? tirerons-nous du sang? — allons,

Que le trépas me berce, et tranche mon destin.
Oui, des blessures meurtrières
Vont débrouiller les nœuds des trois sœurs filandières.

— (*A son épée.*) Allons, viens, Atropos.

L'HÔTESSE.

En voilà-t-il du galimatias!

FALSTAFF.

Page, donne-moi ma rapière.

DOROTHÉE.

Je t'en prie, Jack, je t'en prie, ne dégaîne pas.

FALSTAFF.

Descends, te dis-je.

Il met l'épée à la main et pousse Pistolet vers la porte.

L'HÔTESSE.

Voilà un beau vacarme! je renoncerai à tenir maison plutôt que de me voir encore au milieu de ces transes et de ces frayeurs! Oh! il y aura du sang répandu, j'en suis certaine. — Hélas! hélas! remettez vos épées dans le fourreau.

PISTOLET *et* BARDOLPHE *sortent.*

DOROTHÉE.

Je t'en prie, Jack, calme-toi; le drôle est parti. Ah! vaillant petit scélérat que tu es!

L'HÔTESSE, *à Falstaff.*

N'êtes-vous pas blessé dans l'aine? il m'a semblé le voir vous porter un grand coup dans le ventre.

Rentre BARDOLPHE.

FALSTAFF.

L'as-tu mis à la porte?

BARDOLPHE.

Oui, certes. Le coquin est ivre; vous l'avez blessé à l'épaule.

FALSTAFF.

Un manant comme lui! oser me braver!

DOROTHÉE, *à Falstaff.*

O aimable petit vaurien! Hélas! mon pauvre petit babouin, comme te voilà tout en sueur! Viens, laisse-moi t'essuyer la figure; — avance, mon petit! Ah! vaurien, que je t'aime! tu es aussi vail-

lant qu'Hector de Troie; tu vaux cinq Agamemnon, et dix fois mieux que les neuf héros. Ah! petit coquin!

FALSTAFF.

Un mauvais drôle! je veux le berner dans une couverture.

DOROTHÉE.

Fais si tu l'oses: et moi, je te ballotterai entre deux draps.

Entrent DES MUSICIENS.

LE PAGE.

Monsieur, la musique est arrivée.

FALSTAFF.

Qu'elle joue. — Jouez, messieurs. — Assieds-toi sur mes genoux, Dorothée. Un misérable fanfaron! le coquin m'a échappé comme du vif-argent.

DOROTHÉE.

Et toi, tu t'es mis à sa poursuite comme une cathédrale. O mon gentil petit marsouin, quand cesseras-tu donc de te battre le jour et de te fendre la nuit? quand donc commenceras-tu à préparer ton vieil individu pour l'autre monde?

Entrent, sans être aperçus de Falstaff et de Dorothée, LE PRINCE HENRI *et* POINS, *déguisés en garçons de taverne.*

FALSTAFF.

Paix, ma bonne Dorothée! ne parle pas comme une tête de mort; ne me fais pas ressouvenir de ma fin.

DOROTHÉE.

Dis-moi, mon petit, quelle espèce d'homme est le prince?

FALSTAFF.

C'est un jeune homme assez bon diable, mais assez pauvre d'intelligence. Il aurait fait un bon panetier et eût été fort expert à couper le pain.

DOROTHÉE.

On dit que Poins a de l'esprit.

FALSTAFF.

Lui de l'esprit! un vrai babouin! son esprit est aussi épais que la moutarde de Tewksbury; il n'y a pas en lui plus d'intelligence que dans un maillet.

DOROTHÉE.

Pourquoi le prince en est-il donc si fort entiché?

FALSTAFF

Parce qu'ils ont les jambes de la même dimension, parce qu'il joue fort bien au petit palet, qu'il mange de l'anguille de mer et du fenouil, qu'il avale des bouts de chandelle comme un verre de liqueur, joue avec les enfans au cheval fondu, saute à pieds joints par-dessus des tabourets, jure avec grâce, porte des bottes bien collantes comme sur une jambe qui sert d'enseigne, et ne fait point naître de querelles en rapportant ce qu'il sait de secrètes histoires; enfin parce qu'il possède, dans le domaine des gambades, beaucoup d'autres facultés qui témoignent d'un pauvre esprit et d'un corps agile; et voilà ce qui fait que le prince l'admet auprès de lui; car ils se valent l'un l'autre au point que si on les pesait, un cheveu mis dans l'un des plateaux de la balance suffirait pour la faire pencher.

LE PRINCE HENRI, *à Poins.*

Si nous lui coupions les oreilles? qu'en dis-tu?

POINS.

Battons-le sous les yeux de sa catin.

LE PRINCE HENRI.

Regarde-la chatouiller la tête de ce vieux paillard comme celle d'un perroquet.

POINS.

N'est-il pas étrange que le désir survive si longtemps à la faculté d'agir?

FALSTAFF.

Embrasse-moi, Dorothée.

LE PRINCE HENRI.

Saturne et Vénus entrent cette année en conjonction: qu'en dit l'almanach?

FALSTAFF.

Tu me donnes des baisers flatteurs.

DOROTHÉE.

Non, vraiment; c'est en toute sincérité que je te baise.

FALSTAFF.

Je suis vieux, je suis vieux.

DOROTHÉE.

Je te préfère à tous ces jeunes freluquets.

FALSTAFF.

De quelle étoffe veux-tu avoir un manteau? Je reçois de l'argent jeudi: tu auras un bonnet demain. Allons, chante-nous quelque chanson gaillarde: il se fait tard; nous irons nous coucher. Tu m'oublieras quand je serai parti.

DOROTHÉE.

En vérité, tu vas me faire pleurer, si tu me parles comme cela. Tu verras s'il m'arrive une seule fois de me faire belle jusqu'à ton retour. — Va, sois tranquille.

FALSTAFF.

François, du vin.

LE PRINCE HENRI *et* POINS, *s'avançant.*

On y va, monsieur, on y va.

FALSTAFF.

Ah! un bâtard du roi * ! — Et toi, n'es-tu pas Poins, son frère?

LE PRINCE HENRI.

Eh bien! globe d'incontinence, quelle vie mènes-tu là?

FALSTAFF.

Une meilleure que toi; je suis un homme comme il faut: tu n'es qu'un garçon de taverne, un tireur de vin.

* Le docteur Johnson observe ici, non sans quelque raison, que le comique de cette scène n'en rachète pas l'improbabilité. (*Note du traducteur.*)

LE PRINCE HENRI.

C'est vrai, monsieur; et je viens vous tirer les oreilles.

L'HÔTESSE.

Oh! que le bon Dieu conserve votre chère altesse! Sur ma parole, soyez le bien venu à Londres. — Que le Seigneur bénisse votre aimable figure! O Jésus! êtes-vous donc de retour du pays de Galles?

FALSTAFF, *s'appuyant sur Dorothée.*

Bouffon mélange de folie et de majesté, j'en jure par cette chair fragile et ce sang corrompu, tu es le bien venu.

DOROTHÉE.

Que dis-tu, gros butor? je te méprise.

POINS, *au prince.*

Mylord, il désarmera votre vengeance et tournera tout en plaisanterie, si vous ne battez pas le fer pendant qu'il est chaud.

LE PRINCE HENRI.

Maudite mine à suif, avec quel mépris as-tu parlé de moi tout-à-l'heure, devant cette honnête, vertueuse et civile demoiselle?

L'HÔTESSE.

Dieu bénisse votre excellent cœur! Elle est bien ce que vous dites, je vous assure.

FALSTAFF.

Tu m'as donc entendu?

LE PRINCE HENRI.

Oui; et tu m'as reconnu comme le jour où tu te sauvais à toutes jambes sur la route de Gadshill; tu savais que j'étais derrière toi, et tu n'as parlé qu'à dessein de mettre ma patience à l'épreuve.

FALSTAFF.

Non, non, non; ce n'est pas cela: je ne savais pas que tu m'écoutais.

LE PRINCE HENRI.

Tu seras donc forcé de m'avouer que tu m'as insulté de dessein prémédité; et alors tu vas avoir affaire à moi.

FALSTAFF.

Il n'y a pas eu d'insulte, Henri, sur mon honneur, pas d'insulte.

LE PRINCE HENRI.

Comment! Parler de moi avec mépris, m'appeler pannetier, coupeur de pain, et je ne sais quoi encore.

FALSTAFF.

Il n'y a pas eu d'insulte, Henri.

POINS.

Pas d'insulte?

FALSTAFF.

Pas le moins du monde, Édouard; il n'y en a pas eu, honnête Édouard. Je l'ai déprécié devant les pécheurs, afin que les pécheurs ne songeassent pas à s'éprendre d'affection pour lui; — en cela, j'ai rempli le devoir d'un ami prudent et d'un sujet loyal, et ton pére m'en doit des remercîmens. Il n'y a pas eu d'insulte, Henri, — pas le moins du monde, Édouard, — point, mes enfans, point.

LE PRINCE HENRI.

Ainsi, voilà que par couardise et par lâcheté pure, pour faire ta paix avec nous, tu calomnies cette vertueuse demoiselle. Est-elle du nombre des pécheurs? Ton hôtesse en est-elle? Le page en est-il? Et l'honnête Bardolphe, dont le nez brûle d'un vertueux zèle, est-il aussi du nombre des pécheurs?

POINS.

Réponds, vieil ormeau décrépit; réponds.

FALSTAFF.

Le démon a mis le grappin sans retour sur Bardolphe, et sa figure est la cuisine privée de Lucifer, dans laquelle il ne fait rôtir que des ivrognes. Quant au page, il a un bon ange à ses côtés; mais chez lui, le diable est aussi le plus fort.

LE PRINCE HENRI.

Quant à ces dames?

FALSTAFF.

L'une d'elles est déjà en enfer, et elle brûle, la pauvre créature! Quant à l'autre, — je lui dois de l'argent; et si elle est damnée, c'est ce que j'ignore.

L'HÔTESSE.

Non, assurément.

FALSTAFF.

Non, je ne le crois pas; je pense que sur ce chapitre, tu es absoute. Mais il y a un autre grief contre toi, pour laisser chez toi manger de la viande, en désobéissance à la loi*; et je pense que tu rôtiras pour ce fait.

L'HÔTESSE.

Tous les aubergistes en font autant. Qu'est-ce qu'un ou deux gigots de mouton dans tout un carême?

LE PRINCE HENRI.

Vous, mademoiselle, —

DOROTHÉE.

Que dit votre altesse?

FALSTAFF.

Son altesse dit des choses contre lesquelles sa chair se révolte.

On entend frapper à la porte.

L'HÔTESSE.

Qui est-ce qui frappe si fort? François, va voir ce que c'est.

Entre PÉTO

LE PRINCE HENRI.

Eh bien, Péto, quelles nouvelles?

PÉTO.

Le roi votre père est à Westminster**; vingt

* Plusieurs lois promulguées sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, pour enjoindre l'observance des jours maigres, faisaient défense aux aubergistes de servir de la viande pendant le carême; c'est à ces lois que Falstaff fait allusion. (*Note du traducteur.*)

** C'est au palais de Westminster que se tenait la cour. (*Note du traducteur.*)

courriers exténués sont arrivés du Nord; et en venant ici j'ai rencontré une douzaine de capitaines, nu-tête, tout en nage, frappant à toutes les tavernes, et demandant partout sir John Falstaff.

LE PRINCE HENRI.

Par le ciel, Poins, je m'en veux horriblement de perdre ainsi un temps précieux, alors que, pareil au vent du sud, l'orage de la guerre civile, obscurcissant l'horison de ses noires vapeurs, commence à éclater sur nos têtes nues et désarmées. Donne-moi mon épée et mon manteau; Falstaff, adieu.

LE PRINCE HENRI, POINS, PÈTO *et* BARDOLPHE *sortent.*

FALSTAFF.

Me voilà arrivé au morceau le plus friand de la nuit; et il faut partir sans y toucher. (*On frappe à coups redoublés.*) On frappe encore?

Rentre BARDOLPHE.

FALSTAFF, *continuant.*

Eh bien, qu'y a-t-il?

BARDOLPHE.

Il faut vous rendre sur-le-champ à la cour; il y a là-bas une douzaine de capitaines qui vous attendent à la porte.

FALSTAFF, *au Page.*

Petit, paie les musiciens. — Adieu, notre hôtesse. — Adieu, Dorothée. — Vous voyez, mes enfans, comme on court après les gens de mérite: l'homme inutile peut dormir, pendant que l'homme d'action est réclamé de toutes parts. Adieu, mes enfans. — Si l'on ne me fait pas partir sur-le-champ, je vous reverrai avant mon départ.

DOROTHÉE.

Je ne puis parler; — mon cœur est prêt à se briser. Va, mon cher petit Jack, aie bien soin de toi.

FALSTAFF.

Adieu, adieu.

FALSTAFF, LE PAGE *et* BARDOLPHE *sortent.*

L'HÔTESSE.

Va, porte-toi bien. Il y a vingt-neuf ans, vienne la récolte des pois, que je te connais; mais je ne crois pas qu'un cœur plus honnête et plus sincère, — Allons, porte-toi bien.

BARDOLPHE, *appelant du bas de l'escalier.*

Mademoiselle Bonbec...

L'HÔTESSE.

Qu'y a-t-il?

BARDOLPHE.

Dites à mademoiselle Bonbec de venir trouver mon maître.

L'HÔTESSE.

Oh! courez, Dorothée; courez vite, ma bonne Dorothée.

Elles sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Une chambre du palais.

Entre LE ROI HENRI *dans sa robe de chambre;* UN PAGE *l'accompagne.*

LE ROI HENRI.

Va chercher les comtes de Surrey et de Warwick; mais avant de venir, dis-leur de lire ces lettres, et d'en méditer attentivement le contenu. Dépêche-toi.

LE PAGE *sort.*

LE ROI HENRI, *seul.*

Combien de milliers de mes plus pauvres sujets dorment en ce moment? O sommeil! aimable sommeil, doux réparateur des forces de la nature, qu'ai-je donc fait pour t'effrayer, que tu ne veux plus fermer mes paupières et plonger mes sens dans l'oubli? Pourquoi, sommeil, vas-tu dormir dans des huttes enfumées, sur d'incommodes grabats, au bourdonnement des insectes nocturnes, plutôt que dans les chambres parfumées des grands, sous des dais somptueux, bercé par les accords d'une délicieuse mélodie? Dieu insensé, pourquoi vas-tu reposer avec le misérable dans des lits infects; et pourquoi, par ton absence, fais-tu de la couche royale un lieu aussi impropre au repos que la boîte d'une horloge, ou la cloche du beffroi? Eh quoi! sur la cime élevée et périlleuse d'un mât, tu fermes les yeux du mousse, et tu le berces dans la tempête, au milieu des vents qui mugissent, soulèvent les vagues irritées, et les saisissant par l'humide crinière de leur tête monstrueuse, les suspendent au milieu des nuages, avec un vacarme si effroyable qu'il va éveiller la mort elle-même. Peux-tu bien, ô sommeil injuste, peux-tu bien, dans un moment si terrible, donner le repos au mousse trempé des flots, et le refuser à un roi dans le calme de la nuit la plus paisible, e

avec tous les moyens dont l'opulence dispose? Eh bien donc, heureux vulgaire, dors! plus de repos pour la tête qui porte une couronne.

Entrent WARWICK *et* SURREY.

WARWICK.

Salut à votre majesté.

LE ROI HENRI.

Quelle heure est-il, mylords?

WARWICK.

Il est une heure du matin.

LE ROI HENRI.

Je vous salue, mylords. Avez-vous lu les lettres que je vous ai envoyées?

WARWICK.

Oui, sire.

LE ROI HENRI.

Vous voyez que la santé de notre royaume est gravement compromise, et que la maladie est près d'attaquer le cœur.

WARWICK.

Ce n'est qu'une indisposition comme celles auxquelles le corps humain est sujet; de sages conseils et quelques médicamens suffiront pour rendre à l'état sa vigueur première; l'ardeur de mylord Northumberland ne tardera pas à se refroidir.

LE ROI HENRI.

Oh! si l'on pouvait lire dans le livre du destin, et voir, à la suite des révolutions des temps, les montagnes s'aplanir, et les continens, fatigués de leur solidité ferme, se fondre dans la mer; d'autres fois, la terrestre ceinture de l'Océan devenue trop large pour les flancs de Neptune; si l'on pouvait voir les jeux bizarres de la destinée, et la fortune remplir de liqueurs diverses la coupe inconstante de la vie, oh! si cela pouvait se voir, le plus heureux jeune homme, en jetant un regard sur la route qui lui reste à parcourir, à l'aspect des périls passés, des chagrins à venir, — fermerait le livre et s'asseoirait attendant la mort. Il y a dix ans à peine, que Richard et Northumberland, amis intimes, s'asseyaient à la même table, et deux années plus tard, ils étaient en guerre. Il y a tout au plus huit ans que ce Percy était l'homme le plus avant dans mes affections: il travaillait pour moi comme un frère, et mettait à mes pieds son dévouement et sa vie; que dis-je? il allait même, pour moi, jusqu'à braver Richard en face. Mais, qui de vous était là? — (*A Warwick.*) Vous y étiez, je pense, cousin Névil, quand Richard, les larmes aux yeux, se voyant insolemment traité par Northumberland, lui dit ces paroles prophétiques aujourd'hui accomplies *: « Northumberland, instrument de Bolingbroke, toi qui lui sers d'échelle pour monter sur mon trône; » — et toutefois Dieu m'est témoin que ce n'était pas là d'abord mon intention; je ne fis que céder à la nécessité qui avait mis le royaume si bas, que la royauté et moi nous fûmes contraints de nous embrasser. — « Le temps viendra, » continua-t-il, « le temps viendra où la perversité infecte, venue à maturité, se résoudra en corruption: » — et il continua sur ce ton, prédisant les événemens dont nous somme témoins, et la rupture de notre amitié.

WARWICK.

Il y a dans la vie des hommes des choses qui ne sont que la reproduction des événemens passés; l'homme qui les observe attentivement peut prédire, avec la certitude de ne guère se tromper, les événemeus non éclos, renfermés dans le germe qui les recèle, et que l'avenir couve encore. En vertu de cet enchainement nécessaire des choses, le roi Richard a fort bien pu prédire que l'ambitieux Northumberland, alors traître envers lui, n'en resterait pas là; que de cette semence de trahison naitrait un arbre vigoureux qui, faute d'autre terrain, prendrait racine à vos dépens.

LE ROI HENRI.

Ces choses sont-elles donc des nécessités? eh bien, acceptons-les comme telles; ces mêmes nécessités nous pressent aujourd'hui. On dit que l'évêque et Northumberland ont une armée de cinquante mille hommes.

WARWICK.

Sire, c'est impossible; la rumeur publique, ainsi que la voix de l'écho, double toujours le nombre de ceux qu'on redoute. Que votre majesté veuille bien aller se mettre au lit: sur ma vie, sire, les forces que vous avez déjà envoyées viendront facilement à bout de cette conquête. Pour vous rassurer encore davantage, j'ai reçu la nouvelle certaine de la mort de Glendower *. Voilà quinze jours que votre majesté est malade, et ces heures enlevées à votre sommeil, doivent ajouter encore à votre indisposition.

LE ROI HENRI.

Je suivrai votre conseil. Sitôt que nous serons débarrassés de ces guerres intestines, nous partirons, mylords, pour la terre sainte.

Ils sortent.

SCENE II.

Une salle chez le juge de paix Cerveauvide, dans le Glostershire.

Entrent CERVEAUVIDE *et* SILENCE, *suivis de* LEMOISI, DELOMBRE, FAIBLOT, LEBOEUF, *et de* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CERVEAUVIDE.

Venez, venez, venez: donnez-moi la main, mon-

* Voir le drame de Richard II, acte IV, scène II. (*Note du traducteur.*)

* La mort de Glendower est postérieure à celle d'Henri IV. Shakspeare a pu être induit en erreur par l'historien Holinshed, qui fait mourir Glendower la dixième année du règne d'Henri IV. (*Note du traducteur.*)

sieur, donnez-moi la main. Par la sainte croix, vous êtes bien matinal. Et comment se porte mon cher cousin Silence ?

SILENCE.

Bonjour, mon cher cousin Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Et comment se porte ma cousine, votre camarade de lit? et votre charmante fille, ma blanche filleule Hélène?

SILENCE.

Elle est toujours blanche comme un corbeau, cousin Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Je suis sûr que mon cousin Guillaume est devenu un savant; il est toujours à Oxford. n'est-ce pas?

SILENCE.

Oui, malheureusement pour ma bourse.

CERVEAUVIDE.

Vous l'enverrez bientôt sans doute aux écoles de droit? J'étais autrefois à celle de Saint-Clément, où je pense, qu'on n'a pas oublié l'espiègle Cerveauvide.

SILENCE.

On vous appelait alors Cerveauvide le déterminé.

CERVEAUVIDE.

Parbleu, il n'y avait pas de nom qu'on ne me donnât, et il n'y avait rien que je ne fusse capable de faire, et rondement encore. Il y avait moi, et le petit John Duit de Staffordshire, et le noir George Létriqué, et François Rongemaille, et William Beuglant, de Cotsvold ; on ne trouverait pas dans tous les colléges de droit, quatre mauvais sujets qu'on pût nous comparer ; nous savions où étaient les jolies filles, et nous avions les meilleures à commandement. Jack Falstaff, aujourd'hui sir John, était alors enfant, et page de Thomas Mowbray, duc de Norfolk.

SILENCE.

Ce même sir John qui va venir ici tout-à-l'heure pour des recrues?

CERVEAUVIDE.

Le même sir John, positivement le même; je l'ai vu fendre la tête de Skogan *, à la porte du college, et il n'était alors qu'un bambin pas plus haut que cela. Le même jour, je me battis derrière le college de Gray, avec un certain Samson Stockfiche, marchand de fruits. O que d'espiègleries j'ai faites! et de voir aujourd'hui combien de mes vieilles connaissances sont mortes!

SILENCE.

Nous les suivrons tous, mon cousin.

CERVEAUVIDE.

C'est certain, c'est certain; c'est très-vrai, c'est très-vrai! La mort, comme dit le Psalmiste, est une certitude pour tous; nous devons tous mourir.—Combien s'est vendue une bonne couple de bœufs à la foire de Stamford?

SILENCE.

Ma foi, mon cousin, je n'y ai pas été.

* Il y eut un John Skogan bouffon d'Édouard IV. (*Note du traducteur.*)

CERVEAUVIDE.

La mort est une certitude. — Le vieux Double de votre ville vit-il encore?

SILENCE.

Il est mort, mon cousin.

CERVEAUVIDE.

Mort! — voyez donc! voyez donc! — il tirait si bien de l'arc ; — et dire qu'il est mort! — c'était un bien habile tireur. Jean De Gand l'aimait beaucoup, et a parié pour lui de grosses sommes. Mort! il vous aurait mis dans le blanc à deux cent quarante pas, et vous lançait une flèche à deux cent quatre-vingts ou trois cents pas, que ça vous aurait fait plaisir de le voir. A combien revient maintenant une vingtaine de brebis?

SILENCE.

C'est selon comme elles sont : une vingtaine de bonnes brebis peut valoir dix livres sterling.

CERVEAUVIDE.

Et le vieux Double est donc mort!

Entre BARDOLPHE

SILENCE.

Voici, je pense, l'un des gens de sir John Falstaff.

BARDOLPHE.

Bonjour, honnêtes gentlemen ; veuillez me dire, je vous prie, lequel de vous deux est le juge Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Je suis Robert Cerveauvide, monsieur, pauvre écuyer de ce comté, et l'un des juges de paix du roi. Que me voulez-vous?

BARDOLPHE.

Mon capitaine, monsieur, se recommande à votre souvenir : mon capitaine, sir John Falstaff; un brave gentilhomme, pardieu, et un vaillant officier.

CERVEAUVIDE.

Il me fait bien de la grâce, monsieur; je l'ai connu très-fort à l'espadon. Comment va le bon chevalier? Puis-je vous demander comment se porte mylady son épouse?

BARDOLPHE.

Excusez-moi, monsieur, un militaire n'est jamais mieux loti que lorsqu'il n'a pas de femme.

CERVEAUVIDE.

C'est bien dit, monsieur; c'est fort bien dit, ma foi; mieux loti! — c'est excellent; oui, certes, les bonnes locutions sont et furent toujours très-louables. Loti! — cela vient de *loto;* fort bon, excellente locution.

BARDOLPHE.

Excusez, monsieur; j'ai entendu dire ce mot-là. Vous appelez cela une locution : morbleu! je ne sais pas ce que c'est qu'une locution ; mais je sais, et je suis prêt à le soutenir l'épée à la main, que c'est un mot fort bien placé dans la bouche d'un soldat, et un mot des plus respectables. Loti, c'est-à-dire quand

on est ce qui s'appelle loti; — ce qui fait que — on est — on est censé être, — loti; ce qui est une fort bonne chose.

Entre FALSTAFF.

CERVEAUVIDE.

C'est très-juste. — Voilà sir John qui arrive. — (*A Falstaff.*) Donnez-moi la main; que votre seigneurie me donne la main. Sur ma parole, vous avez bonne mine, et vous portez bien votre âge. Soyez le bien venu, mon cher sir John.

FALSTAFF.

Je suis charmé de vous voir bien portant, mon cher monsieur Robert Cerveauvide. C'est, monsieur Lesur que je vois, je pense?

CERVEAUVIDE.

Non, sir John, c'est mon cousin Silence, mon collègue.

FALSTAFF.

Mon cher monsieur Silence, vous étiez fait pour être juge de paix.

SILENCE.

Votre seigneurie est la bienvenue.

FALSTAFF.

Ouf! qu'il fait chaud! Messieurs, m'avez-vous procuré une demi-douzaine d'hommes aptes au service?

CERVEAUVIDE.

Oui, certes; voulez-vous vous asseoir?

Ils prennent des siéges.

FALSTAFF.

Voyons-les un peu, s'il vous plait.

CERVEAUVIDE.

Où est le registre? où est le registre? où est le registre? — voyons; voyons; bien, bien, bien; c'est cela. — Ralph Lemoisi! qu'ils se présentent dans l'ordre dans lequel je les appellerai; c'est entendu, c'est entendu. — Voyons, où est Lemoisi?

LEMOISI.

Me voilà, monsieur.

CERVEAUVIDE.

Que pensez-vous de celui-là, sir John? un gaillard bien découplé, jeune, robuste et de bonne famille.

FALSTAFF

Tu t'appelles Lemoisi?

LEMOISI.

Oui, monsieur.

FALSTAFF.

Il est grand temps que l'on t'emploie.

CERVEAUVIDE, *riant.*

Ha! ha! ha! c'est excellent, ma foi; ce qui est moisi ne peut attendre long-temps; c'est parfait; à merveille, sir John, à merveille!

FALSTAFF.

Pointez-le.

LEMOISI.

Il est inutile de me pointer; j'aurais autant aimé qu'on m'eût laissé chez nous; ma vieille maîtresse sera bien embarrassée, n'ayant plus personne pour faire son ouvrage: vous ne devriez pas me pointer; il y en a tant d'autres plus en état que moi de partir!

FALSTAFF.

Allons, tais-toi, Lemoisi; tu partiras, Lemoisi; il est temps que l'on t'use.

LEMOISI.

Que l'on m'use!

CERVEAUVIDE.

Silence, drôle! silence; range-toi; sais-tu où tu es? Passons à un autre, sir John. — Voyons. Simon Delombre.

FALSTAFF.

Parbleu, il me servira pour m'abriter du soleil: cela va faire un soldat passablement froid

CERVEAUVIDE.

Où est Delombre?

DELOMBRE.

Me voilà, monsieur.

FALSTAFF.

Delombre, de qui es-tu fils?

DELOMBRE.

De ma mère, monsieur.

FALSTAFF.

Fils de ta mère! c'est probable; et tu es sans doute l'ombre de ton père; ainsi le fils de la mère n'est que l'ombre du père, qui n'y a pas mis grand chose du sien; c'est souvent ce qui arrive.

CERVEAUVIDE

Vous convient-il, sir John?

FALSTAFF.

Delombre nous servira en été: pointez-le; il nous faut un certain nombre d'ombres pour remplir les cadres*.

CERVEAUVIDE.

Thomas Poireau.

FALSTAFF.

Où est-il?

POIREAU.

Me voilà, monsieur.

FALSTAFF.

Tu t'appelles Poireau?

POIREAU.

Oui, monsieur.

FALSTAFF.

Tu es un poireau bien chétif.

CERVEAUVIDE.

Le pointerai-je, sir John?

FALSTAFF.

C'est inutile, car tout son équipement est chargé sur son dos, et le tout repose sur deux allumettes: ne le pointez pas.

CERVEAUVIDE, *riant.*

Ha! ha! ha! — comme vous voudrez, comme vous voudrez, sir John; je vous approuve. — François Faiblot!

FAIBLOT.

Me voilà, monsieur.

* Un certain nombre d'hommes qui ne figurent que sur les rôles, et dont nous touchons la solde. Aucun détail du métier n'échappe à Shakspeare, cet observateur universel. (*Note du traducteur.*)

FALSTAFF.

Quel est ton état, Faiblot?

FAIBLOT.

Tailleur pour femmes, monsieur.

CERVEAUVIDE.

Le pointerai-je?

FALSTAFF.

Pointez-le; mais s'il eût été tailleur pour hommes, c'est lui qui vous aurait fait un point.— Es-tu homme à faire autant de trous dans les rangs ennemis que ton aiguille en fait dans la robe d'une femme?

FAIBLOT.

Je ferai de mon mieux, monsieur; vous ne pouvez m'en demander davantage.

FALSTAFF.

C'est bien dit, mon digne tailleur pour femmes; bien dit, courageux Faiblot! tu seras vaillant comme la formidable colombe ou la souris magnanime. Pointez-moi le tailleur pour femmes, monsieur Cerveauvide; pointez-le-moi bien, monsieur Cerveauvide.

FAIBLOT.

J'aurais bien désiré, monsieur, que Poireau pût partir aussi.

FALSTAFF.

Et moi, je souhaiterais que tu te fasses tailleur pour hommes, afin de le raccommoder et de le mettre en état de partir. Je ne puis enrôler comme simple soldat le chef de tant de bataillons. Que cette raison te suffise, irrésistible Faiblot.

FAIBLOT.

Elle me suffira, monsieur.

FALSTAFF.

Je te suis bien obligé, révérend Faiblot. Qui vient après?

CERVEAUVIDE.

Pierre Lebœuf.

FALSTAFF.

Parbleu, voyons Lebœuf.

LEBŒUF.

Me voilà, monsieur.

FALSTAFF.

Sur ma parole, voilà un gaillard bien bâti! Allons, pointez-moi Lebœuf jusqu'à ce qu'il en beugle.

LEBŒUF.

Oh! mon bon seigneur le capitaine.

FALSTAFF.

Comment! tu beugles avant d'être pointé?

LEBŒUF.

C'est que voyez-vous, monsieur, je suis malade.

FALSTAFF.

Quelle maladie as-tu?

LEBŒUF.

Un maudit rhume, monsieur; un rhume que j'ai attrapé au service du roi en sonnant les cloches le jour de son couronnement, monsieur.

FALSTAFF.

Allons, tu iras à la guerre en robe de chambre; nous te guérirons ton rhume; et j'aurai soin que tes amis sonnent les cloches à ta place. — Est-ce tout?

CERVEAUVIDE.

Il y en a un de plus que le nombre requis. Il ne vous en faut que quatre. Maintenant, si vous voulez, nous irons dîner.

FALSTAFF.

Je boirai volontiers un coup avec vous, mais je ne saurais rester à dîner. En vérité, monsieur Cerveauvide, je suis enchanté d'avoir eu le plaisir de vous voir.

CERVEAUVIDE.

Oh! sir John, vous rappelez-vous la nuit que nous avons passée dans le moulin des Prés-Saint-Georges?

FALSTAFF.

Ne parlons plus de cela, mon cher monsieur Cerveauvide; ne parlons plus de cela.

CERVEAUVIDE.

Ah! nous nous en sommes donnés cette nuit-là. Jeanne Clair-de-Lune vit-elle encore?

FALSTAFF.

Elle vit, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Elle ne pouvait me quitter un instant.

FALSTAFF.

Jamais, jamais: elle disait toujours qu'elle ne pouvait souffrir monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Pardieu, je savais la piquer au vif. Elle était alors fille de joie. Se soutient-elle toujours?

FALSTAFF.

Elle est vieille, vieille, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Oh! elle doit être vieille. Il est impossible qu'elle ne soit pas vieille; sans nul doute, elle est vieille; elle avait eu Robin Clair-de-Lune, du vieux Clair-de-Lune, avant que j'entrasse au collége de Saint-Clément.

SILENCE.

Il y a de cela cinquante-cinq ans.

CERVEAUVIDE.

Ah! cousin Silence, si vous aviez vu ce que le chevalier et moi nous avons vu! — N'est-il pas vrai, sir John?

FALSTAFF.

Nous avons entendu sonner la cloche de minuit, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Oh! c'est bien vrai cela; par exemple, c'est bien vrai, sir John, on peut le dire. Notre mot de ralliement était : « *Hum! enfans!* » Allons dîner, allons dîner! Oh! le bon temps que nous avons vu! — Venez, venez.

FALSTAFF, CERVEAUVIDE *et* SILENCE *sortent.*

LEBŒUF.

Monsieur le caporal Bardolphe, rendez-moi service. Voilà en écus de France quatre henris de dix schelings que je vous donne. En vérité, j'aimerais autant être pendu que de partir. Ce n'est pas

qu'en ce qui me concerne, cela me soucie beaucoup; mais j'éprouve de la répugnance à partir, et je préférerais rester avec mes amis; autrement, voyez-vous, cela me serait égal.

BARDOLPHE.

C'est bien; range-toi de côté.

LEMOISI.

Et moi aussi, monsieur le caporal capitaine, en considération de ma vieille maîtresse, rendez-moi service. Quand je serai parti, elle n'aura plus personne pour faire sa besogne; elle est vieille, et ne peut se servir elle-même; je vous donnerai quarante schelings.

BARDOLPHE.

C'est bien; range-toi de côté.

FAIBLOT.

Moi, cela m'est égal. — On ne meurt qu'une fois: la mort est une dette que nous devons à Dieu : je n'ai point un cœur lâche ; si c'est ma destinée, soit; sinon, c'est tout de même. Nul n'est trop bon pour servir son prince. Quoi qu'il advienne, celui qui meurt cette année est quitte pour l'année prochaine.

BARDOLPHE.

C'est bien dit; tu es un brave garçon.

FAIBLOT.

Pardieu, je n'ai point un cœur lâche.

Rentrent FALSTAFF, CERVEAUVIDE *et* SILENCE.

FALSTAFF.

Allons, messieurs, quels hommes allez-vous me donner?

CERVEAUVIDE.

Prenez les quatre que vous voudrez.

BARDOLPHE, *bas à Falstaff.*

Monsieur, un mot: j'ai trois livres sterling * pour libérer Lemoisi et Lebœuf.

FALSTAFF.

Va, c'est bien.

CERVEAUVIDE.

Voyons, sir John, quels sont les quatre que vous prenez?

FALSTAFF.

Choisissez pour moi.

CERVEAUVIDE.

Eh bien donc: Lemoisi, Lebœuf, Faiblot et Delombre.

FALSTAFF.

Lemoisi et Lebœuf. — Toi, Lemoisi, reste chez toi jusqu'à ce que tu ne sois plus propre au service; et toi, Lebœuf, jusqu'à ce que tu sois en état de servir; je ne veux pas de vous autres.

CERVEAUVIDE.

Sir John, sir John, vous vous faites tort, ce sont vos plus beaux hommes, et j'ai à cœur de vous procurer ce qu'il y a de mieux.

FALSTAFF.

Prétendez-vous, monsieur Cerveauvide, m'apprendre à choisir un homme? est-ce que je me soucie, moi, des membres, des forces musculaires, de la stature, de la corpulence et des formes athlétiques d'un homme? Donnez-moi le cœur, monsieur Cerveauvide. Par exemple, voilà Poireau: vous voyez sa chétive apparence : eh bien, il vous chargera et déchargera un mousquet aussi vite qu'un potier d'étain manie son marteau. Il se portera en avant et en arrière plus lestement que celui qui porte et rapporte des brocs de bière. Et cette moitié d'homme, Delombre, voilà l'homme qu'il me faut: il ne présente aucune surface à la balle de l'ennemi; autant vaudrait viser le tranchant d'un canif; et dans une retraite, avec quelle célérité jouera des jambes Faiblot, le tailleur pour femmes! Oh! donnez-moi les hommes peu étoffés, et faites-moi grâce des hommes à large carrure. Bardolphe, mets-moi un mousquet entre les mains de Poireau.

BARDOLPHE, *à Poireau, en lui commandant l'exercice.*

Fixe; portez arme! une, deux, trois; c'est cela.

FALSTAFF.

Allons, manie-moi ton mousquet. — Bien; très-bien; c'est parfait. Oh! il n'est rien tel qu'un soldat petit, maigre, vieux, usé, ratatiné. C'est à merveille, Poireau; tu es un bon garçon; tiens, voilà six pences pour toi.

CERVEAUVIDE.

Il ne sait pas faire usage de son arme; il la manie mal. Je me rappelle qu'à Mile-End-Green, — c'est à l'époque où j'étais au collége de Saint-Clément, je jouais alors le rôle de sir Dagonet dans la pièce d'Arthur *, — il y avait un petit bonhomme singulièrement agile, qui vous maniait son mousquet comme cela. Il allait, il venait, tournait à droite, tournait à gauche; *ra ta ta*, faisait-il; et puis *boum*, faisait-il; et puis il s'en allait, et puis il revenait encore. Je ne verrai jamais son pareil.

FALSTAFF.

Ces gaillards feront parfaitement mon affaire, monsieur Cerveauvide. Dieu vous garde, monsieur Silence; je serai bref avec vous. Portez-vous bien tous deux, messieurs. Je vous remercie; j'ai encore douze milles à faire ce soir. Bardolphe, donne à ces soldats des uniformes.

CERVEAUVIDE.

Sir John, que le ciel vous bénisse, vous fasse prospérer, et nous envoie bientôt la paix! A votre retour, arrêtez-vous chez moi; nous renouvellerons notre ancienne connaissance; peut-être vous accompagnerai-je à la cour.

FALSTAFF.

J'en serais charmé, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Allons, j'ai dit. Portez-vous bien.

CERVEAUVIDE *et* SILENCE *sortent.*

* On voit que Bardolphe prend vingt-cinq pour cent de commission. Il a reçu quatre livres sterling; il n'en avoue que trois. (*Note du traducteur.*)

* Il s'agit sans doute ici d'une pièce intitulée *la Mort d'Arthur*, qui du temps de Shakspeare jouissait d'une grande popularité, et tirée de l'histoire du roi Arthur, roman alors en vogue. (*Note du traducteur.*)

FALSTAFF.

Portez-vous bien, messieurs. En avant, Bardolphe; emmène ces hommes.

BARDOLPHE *et* LES CONSCRITS *sortent.*

FALSTAFF, *seul, continuant*

A mon retour, je mettrai à contribution ces deux juges de paix; je vois le fond du sac du juge Cerveauvide. Mon Dieu! combien nous autres vieillards nous avons du penchant pour le mensonge! Ce squelette de juge n'a cessé de m'entretenir des bons tours de sa jeunesse, et de ses prouesses dans Turnbull Street*; et sur trois de ses paroles, il y avait un mensonge, tribut plus ponctuellement payé à l'auditeur que celui du Grand-Turc. Je me rappelle la figure qu'il faisait au collége de Saint-Clément; il ressemblait à ces bonshommes qu'on s'amuse à tailler après souper avec des pelures de fromage. Quand il était nu, on eût dit un radis fourchu surmonté d'une tête grotesquement taillée avec la pointe d'un couteau. Il était si chétif, que quelqu'un ayant la vue basse aurait eu de la peine à distinguer ses formes: c'était véritablement le spectre de la famine, ce qui ne l'empêchait pas d'être lascif comme un singe; les catins ne l'appelaient pas autrement que *Mandragore*. Il était toujours d'une lieue en arrière de la mode; il chantait à ses nymphes les chansons qu'il entendait siffler aux charretiers, et il les donnait comme étant de sa composition. Et voilà cette latte d'arlequin* devenue écuyer**; il parle de Jean de Gand aussi familièrement que s'il avait été son ami intime; et pourtant je jurerais qu'il ne l'a jamais vu qu'une fois dans la cour des Carrousels***, et encore, ce jour-là, il fut tellement foulé par les gardes, qu'il en eut la tête toute meurtrie. Je le vis, et le fis remarquer à Jean de Gand, comme un phénomène de maigreur; car on aurait pu le mettre, lui et tout son equipement, dans une peau d'anguille. La caisse d'un hautbois eût été pour lui un palais, une cour: et maintenant il a des terres et des bœufs. Allons! je veux faire sa connaissance si je reviens, et il faudra que je joue de malheur, si je ne fais de lui ma pierre philosophale****. Si le jeune goujon est la proie du vieux brochet, je ne vois pas pourquoi, selon les lois de la nature, je ne donnerais pas un coup de dent à celui-ci. Qui vivra, verra, et voila.

Il sort.

* Rue de Londres, dans le quartier de Clarkenwell. (*Note du traducteur.*)

* *Vice's dagger;* il s'agit ici du grotesque personnage que nos ancêtres représentaient avec une latte et des oreilles d'âne. (*Note du traducteur.*)

** *Esquire*, titre donné à tous ceux qui exercent des professions libérales. (*Note du traducteur.*)

*** *Tilt-yard*, cour consacrée aux joutes et tournois. (*Note du traducteur.*)

**** C'est-à-dire une source intarissable de richesses. (*Note du traducteur.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE

Une forêt dans l'Yorkshire

Arrivent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, MOWBRAY, HASTINGS *et* AUTRES.

L'ARCHEVÊQUE

Comment nommez-vous cette forêt?

HASTINGS.

C'est la forêt de Galtrie, mylord.

L'ARCHEVÊQUE

Arrêtons-nous ici, mylords. Qu'on envoie des éclaireurs en avant pour reconnaître la force de l'ennemi.

HASTINGS.

Nous en avons déjà envoyé.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est fort bien fait. Mes amis, mes collègues dans cette grande entreprise, vous saurez que j'ai reçu de Northumberland des lettres de fraîche date; leur teneur est froide, et en voici la substance: il aurait désiré venir ici en personne à la tête d'un corps nombreux et digne de son rang; mais il n'a pu réussir à faire cette levée. Sur quoi, il s'est retiré en Ecosse, pour y laisser croître et mûrir sa fortune; il termine en faisant des vœux fervens pour que nos efforts triomphent des hasards et des forces redoutables de nos adversaires.

MOWBRAY.

Ainsi, voilà les espérances que nous fondions sur lui tombées à terre et brisées en morceaux.

Arrive UN MESSAGER.

HASTINGS.

Eh bien! quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

A l'ouest de cette forêt, à moins d'un mille d'ici, l'ennemi s'avance en bon ordre. A en juger par l'étendue de terrain qu'ils couvrent, j'estime que leur nombre s'élève à peu près à trente mille.

MOWBRAY.

C'est justement le nombre que nous leur avions supposé; marchons, et allons nous mesurer avec eux dans la plaine.

Arrive WESTMORELAND.

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est ce chef armé de toutes pièces, qui s'avance vers nous?

MOWBRAY.

C'est, je pense, mylord de Westmoreland.

WESTMORELAND.

Recevez les vœux et le bienveillant salut de notre général, le prince Jean, duc de Lancastre.

L'ARCHEVÊQUE.

Parlez sans crainte, mylord de Westmoreland : quel motif vous amène?

WESTMORELAND.

C'est à votre éminence, mylord, que s'adresse principalement mon message. Si la rébellion se montrait telle qu'elle est, au milieu d'une foule abjecte et vile, précédée d'une jeunesse violente et sanguinaire, escortée par la fureur, soutenue par des enfans en guenilles; — si, dis-je, l'abominable anarchie se présentait sous ses traits véritables, on ne vous verrait pas, vous, pieux prélat, et tous ces nobles lords, décorer ici de vos honneurs et de votre présence l'aspect hideux de l'ignoble et sanguinaire insurrection. Vous, lord archevêque, — dont le siége s'appuie sur la paix publique, vous dont la paix a de sa main d'argent touché la barbe vénérable; vous dont la science et l'instruction sont filles de la paix, dont les blancs vêtemens, symbole d'innocence, figurent la colombe et un divin esprit de paix, — pourquoi cette transformation opérée en vous? pourquoi votre parole pacifique, si pleine d'onction, a-t-elle fait place à la voix rude et bruyante de la guerre? Pourquoi avez-vous échangé vos livres contre un glaive, votre encre contre du sang, votre plume contre une lance, et votre voix pieuse contre la trompette guerrière?

L'ARCHEVÊQUE.

Vous me demandez pourquoi j'agis ainsi? — En peu de mots, le voici : — Nous sommes tous malades; nos excès et nos dissipations nous ont donné une fièvre brûlante qui nécessite une perte de sang. Atteint de cette maladie, Richard, notre dernier roi, en est mort. Mais, mon très-noble lord Westmoreland, je ne prends pas ici le rôle de médecin ; je ne viens pas non plus, en ennemi de la paix, me mêler dans les rangs des guerriers. Mais si je me montre temporairement sous un aspect martial, c'est pour guérir les ames malades que le bonheur fatigue, et afin de purger les obstructions qui commencent à intercepter dans nos veines le mouvement de la vie. Je vais m'expliquer plus clairement. J'ai pesé dans une balance impartiale les maux que peuvent faire nos armes, et les maux que nous endurons, et j'ai trouvé que nos griefs l'emportaient sur nos offenses. Nous voyons dans quelle direction le torrent coule, et, arrachés à notre sphère paisible, nous sommes contraints de suivre son cours. Nous avons rédigé, article par article, l'exposé de nos griefs, et quand il le faudra, nous le produirons. Voilà long-temps que nous demandons à le présenter au roi, sans avoir jamais pu obtenir audience. Quand nous sommes lésés, et que nous voulons articuler nos plaintes, tout accès nous est refusé auprès de sa personne, par ceux-là mêmes dont nous avons le plus à nous plaindre. Les périls d'une époque récente, dont le souvenir est écrit sur la terre en caractères de sang qui ne sont point encore effacés, et les exemples que chaque jour amène, nous ont forcé de prendre les armes, non pour porter la main sur l'arbre de la paix, ou pour briser aucun de ses rameaux, mais pour établir une paix véritable qui en ait à la fois le nom et la réalité.

WESTMORELAND.

Quand a-t-on fermé l'oreille à vos réclamations? Quand le roi vous a-t-il maltraité? Quel lord a reçu l'ordre de vous faire mauvais accueil? Quel motif avez-vous donc eu pour sceller d'un sceau divin le livre illégal et sanglant de la rébellion, et consacrer le glaive fatal de l'anarchie?

L'ARCHEVÊQUE.

Mon grief public, c'est l'intérêt de mes frères en Dieu, l'intérêt de l'état. Mon grief particulier, ce sont les outrages faits à mon frère selon la chair.

WESTMORELAND.

Cette réparation n'est pas nécessaire, ou si elle l'est, ce n'est pas de vous qu'elle doit venir.

MOWBRAY.

Pourquoi pas de lui en particulier, et de nous tous, sur qui pèsent douloureusement les blessures du passé, et qui voyons le présent appesantir sur nos honneurs une main oppressive et injuste?

WESTMORELAND.

Mylord Mowbray, faites dans les événemens la part des circonstances, et vous verrez que si vous avez à vous plaindre, c'est des circonstances, et non du roi. Quant à vous personnellement, il me semble que ni le roi ni les circonstances ne vous ont donné le plus léger motif de plainte. N'avez-vous pas été réintégré dans toutes les seigneuries du duc de Norfolk, votre noble et illustre père?

MOWBRAY.

Qu'avait donc perdu mon père dans son honneur, qui eût besoin de renaître en moi? Le roi, qui l'aimait, cédant à une raison d'état, fut obligé de le bannir; et dans le moment où Henri Bolingbroke et lui étaient en présence, tous deux montés sur leurs coursiers hennissans qui n'attendaient plus que l'éperon; la lance en arrêt, la

visière baissée, se lançant l'un à l'autre des regards de flamme, à travers l'acier ; quand la trompette bruyante leur avait donné le signal, alors qu'aucun obstacle ne pouvait plus s'interposer entre mon père et la poitrine de Bolingbroke; dans le moment où le roi jeta son sceptre à terre, il consomma sa propre chute et la chute de tous ceux que Bolingbroke a fait périr par le glaive ou sous la hache de la loi.

WESTMORELAND.

Vous êtes dans l'erreur, lord Mowbray. Le comte d'Hereford était réputé alors le plus vaillant gentilhomme de toute l'Angleterre. Qui sait lequel des deux la fortune aurait favorisé ? mais lors même que votre père serait sorti vainqueur, il n'aurait point quitté Coventry vivant; car les malédictions unanimes du pays le poursuivaient; ses vœux et son amour entouraient Hereford, qui était chéri, adoré, idolâtré plus que le roi lui-même. Mais ceci n'a aucun rapport avec le sujet qui m'amène. Je viens de la part du prince, notre général, pour connaître vos griefs, pour vous dire de la part de son altesse, qu'il est prêt à vous entendre, à faire droit à vos demandes en tout ce qu'elles auront de juste, et à effacer tout souvenir de votre inimitié.

MOWBRAY.

Il nous fait ces offres; mais il nous a forcés à l'y contraindre; c'est la politique, non l'affection qui les lui inspire.

WESTMORELAND.

Mowbray, c'est trop de présomption que de le croire. Cette offre est fille de la clémence et non de la crainte. Vous pouvez voir d'ici notre armée; et je vous l'atteste sur l'honneur, sa confiance en elle-même est trop grande pour qu'elle puisse être accessible à une pensée de crainte. Nos rangs comptent plus de noms illustres que les vôtres, nos hommes sont plus exercés au maniement des armes ; nos glaives sont aussi bons, notre cause est meilleure ; avec cela, est-il raisonnable de croire que nous vous soyons inférieurs en courage ? ne dites donc pas que nos offres sont forcées.

MOWBRAY.

Si l'on m'en croit, nous n'accepterons aucun arrangement.

WESTMORELAND.

Cela ne prouve que l'énormité de votre offense; une blessure incurable n'admet point de remède.

HASTINGS.

Le prince Jean a-t-il reçu de son père de pleins pouvoirs pour débattre et arrêter les conditions qui seront faites entre nous ?

WESTMORELAND.

Vous en avez pour garant le nom du général; je m'étonne que vous me fassiez une question aussi futile.

L'ARCHEVÊQUE.

Prenez donc ce papier, mylord Westmoreland ; il contient nos griefs généraux. Qu'il soit fait droit à chacun des abus ici mentionnés, que tous les membres de notre confédération, tant ici qu'ailleurs, que tous ceux qui ont pris part à cette entreprise soient absous par un pardon en bonne et due forme, ainsi que par l'exécution immédiate de nos volontés, en ce qui concerne nous et les intérêts que nous défendons; aussitôt, nous rentrerons dans les limites de l'obéissance, et nous déposerons les armes à la voix de la paix.

WESTMORELAND.

Je mettrai ce document sous les yeux du général. Permettez, mylord, que nous nous abouchions en présence des deux armées; là, s'il plait au ciel, nous terminerons par la paix nos différends, ou nous en appellerons au glaive pour trancher la question.

L'ARCHEVÊQUE.

Mylord, nous y consentons.

WESTMORELAND *s'éloigne.*

MOWBRAY, *mettant la main sur son cœur.*

Il y a là quelque chose qui me dit que nous ne pouvons faire la paix à des conditions stables.

HASTINGS.

Soyez tranquille à cet égard ; si nous pouvons faire la paix dans les termes larges et absolus que nos conditions prescrivent, elle sera aussi solide que le roc.

MOWBRAY.

Oui, mais nous serons regardés de si mauvais œil par le roi, que le prétexte le plus léger et le moins fondé, le motif le plus mince et le plus futile, lui remettra en mémoire notre conduite actuelle. Eussions-nous pour le roi un dévouement de martyr, nous serons vannés avec tant de rigueur, que même notre froment semblera aussi léger que la paille, et qu'il ne sera fait aucune différence entre le bien et le mal.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, non, mylord. Songez que le roi est fatigué de toutes ces récriminations insignifiantes; il a reconnu par expérience que vouloir éteindre un soupçon par la mort d'un homme, c'est en faire surgir deux dans la personne de ses héritiers. Il passera donc l'éponge sur ses tablettes, et ne conservera plus aucun vestige de ce qui pourrait lui rappeler le souvenir de ses pertes passées : car il sait fort bien qu'il ne peut purger complètement le royaume de ce qui lui porte ombrage. Ses ennemis sont tellement confondus avec ses amis, qu'en cherchant à déraciner un ennemi, il s'expose à perdre un ami. Ce pays ressemble à une femme qui à force d'injures provoque la fureur de son époux ; au moment où il va pour la frapper, elle lui présente son enfant, et arrête le châtiment qu'allait exécuter sur elle son bras déjà levé.

HASTINGS.

Ajoutez que le roi a usé toutes ses verges sur les derniers délinquans, en sorte qu'aujourd'hui sa colère manque d'instrumens, et que sa puissance, pareille à un lion sans griffes, peut menacer, mais ne saurait nuire.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est vrai ; soyez donc bien sûr, mon cher maréchal, que si aujourd'hui nous faisons bien nos conditions, notre paix sera semblable à un membre remis, que sa fracture n'a rendu que plus fort.

MOWBRAY.

Allons, soit. Voici mylord de Westmoreland qui est de retour.

Revient WESTMORELAND.

WESTMORELAND.

Le prince est à deux pas d'ici. Votre seigneurie veut-elle s'aboucher avec sa grâce, dans l'espace intermédiaire qui sépare les deux armées?

MOWBRAY.

Monseigneur d'York, au nom du ciel, allez-y le premier.

L'ARCHEVÊQUE.

Précédez-moi, et saluez le prince. Mylord, nous vous suivons.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent, d'un côté, MOWBRAY, L'ARCHEVÊQUE, HASTINGS *et* AUTRES LORDS ; *de l'autre,* LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND, DES OFFICIERS, *et* LA SUITE DU PRINCE.

LE PRINCE JEAN.

Soyez le bien venu, mon cousin Mowbray; — salut, mon cher lord archevêque. — Salut aussi à vous, lord Hastings. — Salut à tous. — Monseigneur d'York, vous étiez beaucoup mieux à votre place, lorsque votre troupeau, assemblé au son des cloches, faisait cercle autour de vous, pour entendre votre éminence expliquer les saintes Écritures, que vous ne l'êtes aujourd'hui, armé de pied en cap, animant au son du tambour une bande de rebelles, substituant l'épée à la parole, la mort à la vie. L'homme qui possède les affections d'un monarque, et s'épanouit au soleil de sa faveur, s'il abuse de la confiance de son roi, quels maux incalculables ne causera-t-il pas, sous le manteau de l'autorité suprême? Il en est de même de vous, lord archevêque. Qui ne sait combien vous êtes avant dans les bonnes grâces de Dieu? Pour nous, vous étiez l'orateur * de son parlement, l'organe du Seigneur lui-même, l'intermédiaire entre la sainteté du ciel et nos grossières intelligences. Se peut-il que vous abusiez de l'autorité de votre ministère? que vous employiez la faveur et la grâce du ciel, comme un perfide favori le nom de son prince, à des actes déshonorans? Sous prétexte de servir la cause de Dieu, vous avez soulevé les sujets de son représentant sur la terre, et vous les avez ameutés ici contre la paix du ciel et contre lui.

L'ARCHEVÊQUE.

Mylord de Lancastre, je ne me suis point armé contre votre père; mais, comme je l'ai dit à mylord de Westmoreland, les malheurs des temps nous obligent malgré nous à recourir à ces démonstrations violentes, dans l'intérêt de notre sûreté. J'ai envoyé à votre altesse l'exposé détaillé de nos griefs : c'est parce qu'à la cour nos représentations ont été rejetées avec mépris, qu'est née cette hydre de la guerre; il dépend de vous d'assoupir son courroux menaçant, en faisant droit à nos justes et légitimes demandes; et vous verrez à l'instant notre obéissante loyauté, guérie de sa fureur insensée, s'incliner humblement devant la majesté suprême.

MOWBRAY.

Sinon, nous sommes prêts à tenter la fortune et à nous faire tuer tous jusqu'au dernier.

HASTINGS.

Et quand nous devrions succomber dans notre entreprise, d'autres nous succéderont; s'ils échouent à leur tour, ils auront des successeurs; ainsi se perpétuera la résistance : les pères la transmettront à leurs enfans, tant que l'Angleterre verra sur son territoire se succéder les générations.

LE PRINCE JEAN.

Vous avez la vue trop courte, Hastings, pour sonder les profondeurs de l'avenir.

WESTMORELAND.

Votre grâce voudrait-elle leur répondre directement, et leur dire ce que vous pensez de leurs propositions?

LE PRINCE JEAN.

Je les trouve convenables, et je les approuve dans tout leur contenu; je jure ici, par l'honneur de mon sang, que les intentions de mon père ont été méconnues, et que parmi les hommes qui l'entourent, il en est qui ont donné à ses volontés et à son autorité une extension erronée. Mylords, ces griefs seront redressés sans délais, je vous en donne l'assurance formelle. Si vous le trouvez bon, vous renverrez vos troupes dans leurs comtés respectifs, et nous congédierons les nôtres. Ici, à la vue des deux armées, buvons amicalement ensemble, et embrassons-nous, afin que tous ces témoins oculaires emportent chez eux l'assurance de notre réconciliation complète.

L'ARCHEVÊQUE.

J'ai votre parole de prince pour le redressement de nos griefs?

LE PRINCE JEAN.

Je vous la donne, et je la tiendrai fidèlement; sur quoi, je bois à votre éminence.

On apporte une coupe ; il la prend et la vide.

* En Angleterre, le président de la chambre des communes s'appelle l'orateur, *Speaker*. (*Note du traducteur.*)

HASTINGS, *à un officier*.

Capitaine, allez annoncer à notre armée la conclusion de la paix ; que les troupes soient payées et licenciées : je sais qu'elles n'en seront pas fâchées. Allez, capitaine.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

L'ARCHEVÊQUE, *prenant une coupe.*

A vous, mon noble lord de Westmoreland.

WESTMORELAND.

Je fais raison à votre éminence ; si vous saviez toutes les peines que j'ai prises pour amener cette paix, vous boiriez à moi de bon cœur ; mais mon amitié pour vous se manifestera bientôt d'une manière plus patente.

L'ARCHEVÊQUE.

Je n'en doute pas.

WESTMORELAND.

J'en suis charmé. A votre santé, mon cher cousin Mowbray.

MOWBRAY.

Vous me souhaitez de la santé on ne peut plus à propos ; car je viens de me sentir tout-à-coup un certain malaise.

L'ARCHEVÊQUE.

A la veille d'un malheur, on est habituellement gai ; mais la tristesse est le présage de quelque événement heureux.

WESTMORELAND, *à Mowbray.*

Réjouissez-vous donc, mon cousin ; car la douleur soudaine qui vous a saisi doit vous faire dire : Quelque chose d'heureux m'arrivera demain.

L'ARCHEVÊQUE.

Croyez-moi, je ne me suis jamais senti plus alègre.

MOWBRAY.

C'est mauvais signe, d'après la règle posée par vous-même.

On entend dans le lointain des exclamations parties de l'armée des rebelles.

LE PRINCE JEAN.

La nouvelle de la paix est annoncée ; entendez-vous leurs acclamations?

MOWBRAY.

Cela eût été doux à entendre après la victoire.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est une victoire aussi que la paix. Les deux partis sont noblement vaincus, sans que l'un d'eux soit sacrifié à l'autre.

LE PRINCE JEAN, *à Westmoreland.*

Allez, mylord ; qu'on licencie également notre armée.

WESTMORELAND *s'éloigne.*

LE PRINCE JEAN, *continuant, à l'Archevêque.*

Si vous le voulez bien, mylord, vos troupes défileront devant nous, afin que nous voyions à quels hommes nous aurions eu affaire.

L'ARCHEVÊQUE.

Lord Hastings, allez, et avant qu'on les renvoie, que nos troupes défilent devant nous.

HASTINGS *s'éloigne.*

LE PRINCE JEAN.

J'espère, mylord, que ce soir nous coucherons sous le même toit.

Revient WESTMORELAND.

LE PRINCE JEAN, *continuant.*

Eh bien! mon cousin, pourquoi notre armée reste-t-elle immobile?

WESTMORELAND.

Les chefs, ayant reçu de vous l'ordre de rester, ne veulent pas partir qu'ils ne vous aient entendu vous-même.

LE PRINCE JEAN.

Ils connaissent leur devoir.

Revient HASTINGS.

HASTINGS, *à l'Archevêque.*

Mylord, notre armée est déjà dispersée. Comme de jeunes taureaux détachés du joug, nos soldats se dirigent à l'est, à l'ouest, au nord, au sud ; on dirait des écoliers qui, au sortir des classes, se hâtent de retourner chez eux, ou de se rendre au lieu des récréations.

WESTMORELAND.

Bonne nouvelle, mylord Hastings! Pour la peine, je vous arrête comme coupable de haute trahison, ainsi que vous, mylord archevêque, et vous, lord Mowbray ; je vous arrête comme coupables au premier chef.

MOWBRAY.

Ce procédé est-il juste et honorable?

WESTMORELAND.

Votre confédération l'est-elle?

L'ARCHEVÊQUE.

Est-ce ainsi que vous tenez votre parole?

LE PRINCE JEAN.

Je ne vous en ai donné aucune. Je vous ai promis le redressement des abus dont vous vous êtes plaints ; et, sur mon honneur, je remplirai cette promesse avec une religieuse sollicitude. Mais pour vous, rebelles, — attendez-vous à subir le châtiment dû à la rébellion et à des actes tels que les vôtres. Vous avez imprudemment levé des troupes, les avez sottement amenées ici et licenciées plus sottement encore. Qu'on batte le tambour, et qu'on se mette à la poursuite des bandes dispersées ; le ciel aujourd'hui nous a fait triompher sans combattre. Qu'on donne une garde à ces traîtres qu'attend l'échafaud, leur digne lit de mort, où doit s'exhaler leur dernier souffle.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une autre partie de la forêt.

Bruit de trompettes ; escarmouches. FALSTAFF *et* COLEVILLE *se rencontrent.*

FALSTAFF.

Quel est votre nom, monsieur? votre titre? et de quel endroit êtes-vous?

COLEVILLE.

Monsieur, je suis chevalier; mon nom est Coleville de la Vallée.

FALSTAFF.

Ainsi, Coleville est votre nom, chevalier votre titre, et la Vallée votre demeure. Le nom de Coleville vous restera; traître sera votre titre, et un cachot votre demeure; — demeure située au-dessous du niveau du sol; si bien que vous serez toujours Coleville de la Vallée.

COLEVILLE.

N'êtes-vous pas sir John Falstaff?

FALSTAFF.

Je suis un homme qui le vaut bien, monsieur, qui que je puisse être. Votre intention est-elle de vous rendre, monsieur? ou faudra-t-il que je sue pour vous y forcer? si vous prenez ce dernier parti, autant de gouttes que je suerai, autant de larmes seront versées par vos amis, et ils pleureront votre mort. Tremblez donc, et livrez-vous à ma merci.

COLEVILLE.

Je crois que vous êtes sir John Falstaff, et dans cette pensée, je me rends.

FALSTAFF.

Tout le monde me reconnaît à mon ventre; c'est un langage universel qui partout où je vais proclame mon nom. Si j'avais un ventre ordinaire, je serais le gaillard le plus actif de l'Europe; mais mon ventre, oh! mon ventre fait ma ruine. Voici notre général.

Arrivent LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND *et* AUTRES.

LE PRINCE JEAN.

La chaleur du ressentiment est passée; ne poursuivez pas plus loin les fuyards. Cousin Westmoreland, rappelez les troupes.

WESTMORELAND *s'éloigne.*

LE PRINCE JEAN, *continuant.*

Eh bien! Falstaff, où avez-vous été tout ce temps? Quand tout est fini, vous arrivez. Sur ma vie, ces tours-là pourront bien quelque jour faire rompre la potence sous votre poids.

FALSTAFF.

Je serais fâché, mylord, qu'il en fût autrement. Je ne savais pas que le mécontentement et les reproches dussent être le salaire du courage. Me prenez-vous pour une hirondelle, une flèche ou une balle de mousquet? Exigez-vous que, vieux et pesant comme je suis, je vole aussi vite que la pensée? J'ai mis à me rendre ici toute la célérité humainement possible; j'ai éreinté cent quatre-vingt et quelques chevaux; et en ce moment même, tout harassé que je suis par mon voyage, je viens, par un acte de valeur pure, immaculée, de faire prisonnier sir John Coleville de la Vallée, un chevalier redoutable, un ennemi vaillant, s'il en fut. Mais quoi! il m'a vu, et s'est rendu; si bien que je puis dire avec le célèbre Romain au nez crochu* : — Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

LE PRINCE JEAN.

Vous le devez à sa courtoisie plus qu'à votre valeur.

FALSTAFF.

Je ne sais pas; mais le voilà, et je vous le présente ; et je demande à votre altesse que cette action soit consignée parmi les autres faits illustres de cette journée ; sinon, je ferai tout exprès composer une ballade, en tête de laquelle on me verra figurer avec Coleville me baisant les pieds. En me forçant à prendre ce parti, si vous ne paraissez tous auprès de moi comme des pièces de deux pences dorées, et si, dans une brillante auréole de gloire, je ne vous éclipse tous, comme la pleine lune éclipse les étoiles qui, comparées à elle, n'ont l'air que de têtes d'épingles, — ne croyez pas à la parole d'un chevalier. Que justice me soit donc rendue, et que le mérite monte en grade.

LE PRINCE JEAN.

Le tien est trop lourd pour monter.

FALSTAFF.

Eh bien! qu'il brille.

LE PRINCE JEAN.

est trop épais pour briller.

FALSTAFF.

N'importe ; qu'il en résulte quelque chose qui me soit favorable, et ce quelque chose, appelez-le comme vous voudrez.

LE PRINCE JEAN.

Tu t'appelles Coleville?

COLEVILLE.

Oui, mylord.

LE PRINCE JEAN.

Tu es un fameux rebelle, Coleville.

FALSTAFF.

Et c'est un sujet fameusement loyal qui l'a pris.

COLEVILLE.

Je ne suis, mylord, que ce que sont bien d'autres qui valent mieux que moi, et qui m'ont conduit dans la position où je me trouve. S'ils avaient voulu suivre mes conseils, vous auriez payé plus cher votre victoire.

* Jules César. (*Note du traducteur.*)

FALSTAFF.

J'ignore s'ils ont vendu cher leur vie, ou s'ils en ont fait bon marché ; mais toi, tu t'es généreusement donné à moi, et c'est un cadeau dont je te remercie.

Revient WESTMORELAND.

LE PRINCE JEAN.

Eh bien ! a-t-on cessé la poursuite ?

WESTMORELAND.

On a sonné la retraite et arrêté le carnage.

LE PRINCE JEAN.

Envoyez Coleville rejoindre à York ses complices, pour y être exécuté sur-le-champ. Blunt, emmenez-le, et veillez sur sa personne.

On emmène Coleville.

LE PRINCE JEAN, *continuant.*

Maintenant, mylords, hâtons-nous de partir pour la cour. On m'apprend que le roi est dangereusement malade ; que la nouvelle de notre victoire nous précède auprès de sa majesté, et ranime ses forces défaillantes. — (*A Westmoreland.*) C'est vous, mon cousin, qui lui en porterez le message ; nous vous suivrons à petites journées.

FALSTAFF.

Mylord, je vous demande la permission de m'en retourner par le Glostershire ; quand vous serez à la cour, que votre rapport, je vous prie, me soit favorable.

LE PRINCE JEAN.

Adieu, Falstaff ; en ma qualité officielle, je parlerai de toi mieux que tu ne mérites.

Tous *s'éloignent à l'exception de* FALSTAFF.

FALSTAFF, *seul.*

Je te souhaiterais seulement de l'esprit ; cela vaudrait mieux que ta principauté. En vérité, ce glacial jeune homme ne m'aime point ; il n'y a pas moyen de le faire rire : — mais cela ne m'étonne pas, il ne boit pas de vin. Jamais aucun de ces jeunes gens sages n'est venu à bien ; car à force de ne boire que de l'eau et de faire maigre, leur sang se refroidit, et ils ont les pâles couleurs. Et puis, quand ils se marient, ils épousent des catins. Ce sont en général des sots et des lâches, comme quelques-uns d'entre nous le seraient sans les excitatifs. Le bon vin d'Espagne produit un double effet sur moi. Il me monte au cerveau, où il dissipe toutes les sottes, stupides et grossières vapeurs qui l'environnent ; il rend la conception vive, rapide, donne des idées brillantes, délicieuses, qui, reproduites par l'organe de la langue, produisent d'excellentes saillies. La seconde propriété de cet excellent vin est de réchauffer le sang qui, auparavant, stagnant et glacé, laissait le foie blanc et pâle, ce qui est un signe de pusillanimité et de couardise ; mais le vin d'Espagne l'échauffe et le fait énergiquement réagir de l'intérieur aux extrémités. Il illumine la face, qui, pareille à un phare, donne à tous les sujets de ce petit royaume, l'homme, le signal de s'armer. Alors tous les esprits vitaux, toutes les facultés intérieures se rassemblent autour de leur général, le cœur, qui, fier de leur commander, ne recule devant aucun acte courageux ; et ce courage est l'œuvre du vin d'Espagne. Aussi, sans lui, la science des armes n'est rien, car c'est lui qui la met en action. L'instruction n'est qu'un monceau d'or gardé par un démon*, jusqu'à ce que le vin l'exploite et le mette en valeur. De là vient que le prince Henri est vaillant ; car le sang froid qu'il avait naturellement hérité de son père, il l'a, comme un terrain maigre, infécond, stérile, fumé, cultivé, fécondé à force de l'abreuver d'excellent vin ; si bien qu'il est devenu chaleureux et brave. Si j'avais mille fils, le premier principe que je leur inculquerais serait de renoncer aux boissons légères, et de s'adonner au bon vin.

Arrive BARDOLPHE.

FALSTAFF, *continuant.*

Eh bien, Bardolphe !

BARDOLPHE.

Toute l'armée est licenciée et partie.

FALSTAFF.

Qu'elle parte. Je vais passer par le Glostershire, et là, faire une visite à monsieur Robert Cerveau-vide, écuyer. Je le tiens déjà comme une cire molle entre l'index et le pouce, et le moment n'est pas loin où je lui imprimerai mon cachet. — Partons.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Westminster. — Une chambre du palais.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, LE PRINCE HUMPHREY, WARWICK *et* AUTRES LORDS.

LE ROI HENRI.

Maintenant, mylords, si le ciel accorde une heureuse issue au sanglant débat qui se vide à nos portes, nous conduirons notre jeunesse sur de plus glorieux champs de bataille, et nous ne tirerons plus du fourreau que des glaives sanctifiés. Notre flotte est prête, nos troupes rassemblées ; nos lieutenans chargés de gouverner en notre absence sont choisis ; en un mot, tout prospère au

* Une vieille superstition supposait les mines d'or et d'argent gardées par des génies malfaisans. (*Note du traducteur.*)

gré de nos désirs; il ne nous manque qu'un peu de santé et de forces, et nous attendons que les rebelles, maintenant sur pied, viennent se replacer sous le joug de notre gouvernement.

WARWICK.

Nous ne doutons pas que cette double satisfaction ne soit bientôt donnée à votre majesté.

LE ROI HENRI.

Humphrey de Gloster, mon fils, où est le prince votre frère?

LE PRINCE HUMPHREY.

Je pense, sire, qu'il est allé chasser à Windsor.

LE ROI HENRI.

Qui sont donc ceux qui l'accompagnent?

LE PRINCE HUMPHREY.

Je l'ignore, sire.

LE ROI HENRI.

Son frère, Thomas de Clarence, n'est-il pas avec lui?

LE PRINCE HUMPHREY.

Non, sire, il est ici présent.

CLARENCE.

Que me veut mon seigneur et père

LE ROI HENRI.

Il ne te veut que du bien, Thomas de Clarence. Par quel hasard n'es-tu pas avec le prince ton frère? Il t'aime, Thomas, et tu le négliges. Tu occupes dans ses affections une plus large place que tes autres frères; conserve-la, mon enfant; et quand je serai mort, tu pourras noblement entre eux et lui interposer ta médiation. Ne le néglige donc pas; ne laisse point s'émousser son affection pour toi, et ne t'expose pas, par une froideur ou une indifference apparente, à perdre l'avantage de ses bonnes grâces. Car il est affable et bon quand on lui témoigne de la déférence et du respect; il a des larmes pour le malheur, et une main toujours prête à s'ouvrir pour répandre des bienfaits. Mais quand on l'irrite, il est dur comme le roc, aussi changeant que l'hiver, aussi brusque que ces bouffées de vent produites le matin par l'action du soleil sur les vapeurs congelées *. Il faut donc bien étudier son caractère. Quand tu le verras disposé à la gaîté, blâme respectueusement ses fautes: mais quand il est de mauvaise humeur, donne-lui carrière, jusqu'à ce que ses passions, comme une baleine amenée sur la rive, aient consumé leur vigueur en impuissans efforts. Retiens cette leçon, Thomas, et tes amis trouveront en toi un bouclier, tes frères un cercle d'or qui maintiendra solides les parois du vase commun dépositaire de leur sang; si bien que, la jeunesse dût-elle y mêler le venin de ses tentations, la liqueur ne s'échappera pas, quand son action serait aussi énergique que celle de l'aconit**, aussi impétueuse que la poudre.

CLARENCE.

Je l'étudierai avec une affectueuse sollicitude.

LE ROI HENRI.

Pourquoi n'es-tu pas allé avec lui à Windsor?

CLARENCE.

Il n'y est pas aujourd'hui: il dîne à Londres.

LE ROI HENRI

Quelle est sa société? Pourrais-tu me le dire?

CLARENCE.

Il est avec Poins et ses autres compagnons habituels.

LE ROI HENRI.

Le sol le plus fertile est le plus exposé aux mauvaises herbes; et il en est couvert, lui, la noble image de ma jeunesse: aussi mes douloureuses prévisions s'étendent par-delà l'heure de ma mort. Le cœur me saigne quand je me représente, par la pensée, les jours d'égarement, les temps de corruption dont vous serez témoins quand je dormirai avec mes ancêtres. Car lorsque sa licence audacieuse n'aura plus de frein, lorsque la passion et l'ardeur du sang seront ses seuls conseillers, quand l'immoralité et le pouvoir se trouveront réunis, oh! de quel vol rapide ses appétits l'emporteront vers le danger et vers sa ruine!

WARWICK.

Mon gracieux souverain, vos appréhensions vont trop loin. Le prince n'a d'autre but que d'étudier ses compagnons comme on étudie une langue étrangère. Pour en obtenir une connaissance complète, il est indispensable d'apprendre et de retenir jusqu'aux termes les plus immodestes, et cela dans le seul but de les éviter. De même il viendra un temps où le prince rejettera loin de lui ses compagnons comme il rejetterait des termes grossiers; et utilisant les désordres du passé, le souvenir de ces hommes lui servira de point de comparaison pour apprécier la conduite et la moralité des autres.

LE ROI HENRI.

Il est rare que l'abeille dépose son miel dans un réceptacle impur. Qui vient? Westmoreland?

Entre WESTMORELAND.

WESTMORELAND.

Salut à mon souverain, et que pour lui d'autres bonheurs s'ajoutent à celui que je viens lui annoncer! Le prince Jean, votre fils, baise les mains de votre majesté. Mowbray, l'archevêque Scroop Hastings, ont été livrés aux rigueurs de la loi; en ce moment, pas un glaive rebelle qui ne soit rentré dans le fourreau, et partout est arboré l'olivier de la paix. Votre majesté pourra lire à loisir les détails de cet événement.

Il lui remet un papier.

LE ROI HENRI.

O Westmoreland, tu es l'oiseau du printemps, qui, jusqu'au sein de l'hiver, reviens annoncer le jour. Mais voici encore d'autres nouvelles.

* La science météorologique était peu avancée du temps de notre auteur. Nous traduisons Shakspeare et ne nous chargeons pas de redresser ses erreurs scientifiques. (*Note du traducteur.*)

** Herbe vénéneuse. (*Note du traducteur.*)

Entre HARCOURT.

HARCOURT.

Que le ciel préserve d'ennemis votre majesté! et s'ils s'élèvent contre vous, puissent-ils tomber comme ceux dont je viens vous apporter des nouvelles! Le comte de Northumberland et lord Bardolphe, à la tête d'une nombreuse armée d'Anglais et d'Écossais, ont été mis en déroute complète par le shériff de l'Yorkshire. Ces dépêches instruiront votre majesté de tous les détails de ce combat.

LE ROI HENRI.

Pourquoi donc est-ce que je me trouve mal à ces heureuses nouvelles? Faut-il que la fortune n'arrive jamais les deux mains pleines! faut-il que toujours elle écrive en caractères hideux ses plus flatteuses paroles! Tantôt elle donne l'appétit et rien à manger : tel est le pauvre en bonne santé; tantôt elle donne l'abondance et ôte l'appétit : tel est le riche, qui a tout à foison, et n'en jouit pas. Je devrais me réjouir de ces heureuses nouvelles; et voilà que ma vue se trouble, et que ma tête se perd. Oh! venez à moi; je me sens on ne peut plus mal.

LE PRINCE HUMPHREY.

Que votre majesté se remette!

CLARENCE.

O mon royal père!

WESTMORELAND.

Tranquillisez-vous, prince; vous savez que sa majesté est sujette à ces attaques. Eloignez-vous de lui; donnez-lui de l'air : il sera bientôt remis.

CLARENCE.

Non, non; il ne peut soutenir long-temps ces angoisses. Les continuels soucis et les peines incessantes qui assiégent son esprit, en ont tellement miné les parois, que ce n'est plus qu'une cloison diaphane qui ne tardera pas à livrer passage à la vie.

LE PRINCE HUMPHREY.

Les récits du peuple m'effraient : on a récemment observé des naissances équivoques, des productions monstrueuses de la nature. Le cours des saisons est interverti, comme si l'année avait trouvé certains mois endormis, et avait passé outre.

CLARENCE.

La rivière a éprouvé un triple flux, sans reflux intermédiaire*; et les vieillards, ces crédules annales du passé, disent que même chose arriva quelque temps avant la maladie et la mort de notre aïeul Édouard.

WARWICK.

Princes, parlez plus bas; voici le roi qui reprend ses sens.

LE PRINCE HUMPHREY.

Il ne survivra pas à cette apoplexie.

* C'est un fait historique, arrivé le 12 octobre 1411 (*Note du traducteur.*)

LE ROI HENRI.

Soulevez-moi, je vous prie, et transportez-moi dans une autre pièce : doucement, je vous prie.

Ils transportent le roi dans une partie plus reculée de la chambre, et le déposent sur un lit.

LE ROI HENRI, *continuant.*

Qu'on garde le silence, mes amis, à moins qu'une main obligeante ne fasse résonner à mon oreille abattue les cordes d'une harpe mélancolique.

WARWICK.

Qu'on fasse venir les musiciens dans la chambre voisine.

LE ROI HENRI.

Placez la couronne sur le chevet de mon lit.

CLARENCE.

Ses yeux se creusent, et il est tout changé.

WARWICK.

Moins de bruit, moins de bruit.

Entre LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI.

Qui a vu le duc de Clarence?

CLARENCE.

Me voici, mon frère, accablé de tristesse.

LE PRINCE HENRI.

Eh quoi! il pleut à la maison, tandis qu'il fait beau temps dehors! Comment va le roi?

LE PRINCE HUMPHREY.

Extrêmement mal.

LE PRINCE HENRI.

A-t-il appris les heureuses nouvelles? Dites-les-lui.

LE PRINCE HUMPHREY.

C'est en les entendant qu'il a éprouvé une altération subite.

LE PRINCE HENRI.

S'il est malade de joie, il se rétablira sans le secours du médecin.

WARWICK.

Pas tant de bruit, mylord. — Cher prince, parlez bas; le roi votre père va dormir

CLARENCE.

Passons dans l'autre chambre.

WARWICK, *au prince Henri.*

Votre altesse veut-elle venir avec nous?

LE PRINCE HENRI.

Non, je vais m'asseoir ici, et veiller auprès du roi.

Tous *sortent à l'exception du* PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI, *continuant.*

Pourquoi la couronne, cette compagne de nuit si incommode, est-elle sur son chevet? O splendeur importune! souci doré, qui tiens les portes du sommeil ouvertes à tant de nuits inquiètes! —

Mon père, tu dors maintenant avec elle, mais d'un sommeil mille fois moins doux que l'homme qui, le front ceint d'une humble coiffure, repose paisiblement pendant la nuit entière. O majesté! tu pèses à celui qui te porte, comme une riche armure, qui, revêtue dans la chaleur du jour, accable celui qu'elle défend. — (*S'approchant de son père.*) Aux portes de la respiration, j'aperçois une plume de duvet qui reste immobile; s'il respirait, son souffle lui imprimerait nécessairement un mouvement quelconque. Mon gracieux souverain! mon père! Ce sommeil est profond en effet; c'est le sommeil qui a détaché ce cercle d'or du front de tant de monarques anglais. Ce que tu as droit d'attendre de moi, ce sont des larmes, c'est une profonde et sincère douleur; la nature, l'affection, la tendresse filiale, te paieront ce tribut avec usure. Ce que tu me dois à moi, c'est cette couronne royale, qui me revient comme à ton héritier et par droit de naissance. (*Mettant la couronne sur sa tête.*) La voilà posée sur mon front; le ciel l'y maintiendra; dût l'univers conjuré concentrer toutes ses forces dans le bras d'un géant, ce bras ne pourrait m'arracher cette dignité héréditaire.

Il sort avec la couronne.

LE ROI HENRI, *s'éveillant.*

Warwick! Gloster! Clarence!

Rentrent WARWICK *et* LES AUTRES.

CLARENCE.

Est-ce le roi qui appelle?

WARWICK.

Que désire votre majesté? Comment vous trouvez-vous?

LE ROI HENRI.

Pourquoi, mylords, m'avez-vous laissé seul?

CLARENCE.

Sire, nous avons laissé ici le prince mon frère, qui a témoigné le désir de veiller auprès de vous.

LE ROI HENRI.

Le prince de Galles! où est-il? que je le voie. Il n'est pas ici?

WARWICK.

La porte est ouverte; il sera sorti par là.

LE PRINCE HUMPHREY.

Il n'a point passé par la chambre où nous étions.

LE ROI HENRI.

Où est la couronne? Qui l'a prise sur mon chevet?

WARWICK.

Sire, nous l'y avons laissée quand nous sommes sortis.

LE ROI HENRI.

Le prince l'aura prise. — Allez le chercher. Est-il donc si pressé, qu'il prend mon sommeil pour la mort? Allez le chercher, mylord Warwick; amenez-le ici.

WARWICK *sort.*

LE ROI HENRI, *continuant.*

Ce procédé vient se joindre à mon mal pour hâter ma fin. Enfans, voilà pourtant comme vous êtes! La soif de l'or vous rend dénaturés! C'est donc pour en venir là, pères insensés, que, victimes de votre sollicitude, les soucis ont troublé votre sommeil, que vous avez usé votre cerveau par les inquiétudes, vos forces par le travail; c'est pour cela que vous avez péniblement amassé des monceaux d'or bien ou mal acquis; c'est pour cela que votre prévoyante tendresse a pris soin d'élever vos enfans dans la connaissance des arts et dans tous les exercices guerriers. Semblables à l'abeille, nous enlevons à chaque fleur son doux trésor; les pattes chargées de cire, et la trompe de miel, nous apportons à la ruche notre butin; et comme l'abeille, nous recueillons la mort pour salaire. Voilà l'amère récompense qui attend un père aux portes du tombeau.

Rentre WARWICK.

LE ROI HENRI, *continuant.*

Eh bien! où est-il ce fils qui n'a pas la patience d'attendre que la maladie, secondant ses vœux, ait mis un terme à mes jours?

WARWICK.

Sire, j'ai trouvé le prince dans la pièce voisine; son visage était inondé de larmes; et toute sa personne était empreinte d'une douleur si profonde, qu'en le voyant, le tyran le plus sanguinaire n'aurait pu s'empêcher d'arroser de ses pleurs son glaive meurtrier. Il vient ici.

LE ROI HENRI.

Mais pourquoi a-t-il emporté la couronne?

Rentre LE PRINCE HENRI.

LE ROI HENRI, *continuant.*

Le voici. Approche, Henri. — Vous, quittez la chambre; laissez-nous seuls.

Tous sortent.

LE PRINCE HENRI.

Je ne pensais pas entendre encore le son de votre voix.

LE ROI HENRI.

C'est parce que tu le désirais, Henri, que tu l'as pensé. Ma vie se prolonge trop; je te fatigue. Tu es si impatient de voir vaquer mon trône, que tu revêts les insignes de mon rang avant que ton heure soit arrivée. O jeune insensé! tu convoites dans la royauté un fardeau que tu ne saurais porter! Attends quelques momens encore. Le nuage de ma puissance est soutenu dans l'atmosphère par un vent si faible, qu'il ne saurait tarder

à choir; je n'ai plus qu'une ombre de vie. Tu as dérobé ce qui, quelques heures plus tard, t'appartenait sans crime; et à mon heure dernière tu m'as confirmé dans l'opinion que j'avais de toi. Toute ta conduite a prouvé que tu ne m'aimais pas, et tu as voulu qu'en mourant j'emportasse cette certitude. Dans ta pensée, tu gardais en réserve des milliers de poignards, que tu aiguisais sur ton cœur de rocher, pour m'en percer une demi-heure avant ma mort. Eh quoi! ne peux-tu donc m'épargner une demi-heure encore? Eh bien! va toi-même creuser ma fosse; va faire sonner les cloches pour annoncer à ton oreille charmée, non que je suis mort, mais que tu es couronné. Que les pleurs qui devaient arroser mon cercueil servent de baume pour oindre et consacrer ta tête. Que je sois confondu dans la poussière de l'oubli; donne en pâture aux vers celui qui t'a donné la vie. Destitue mes fonctionnaires, révoque mes décrets; car le moment est venu d'insulter à la loi. Henri V est couronné; que la folie monte sur le trône! que la majesté royale en descende! sages conseillers, fuyez loin d'ici! Vous tous, hommes frivoles de tous les pays, venez à la cour d'Angleterre! États voisins, envoyez-nous votre écume. Avez-vous quelque scélérat bien immoral, qui jure, boive, danse, passe la nuit en orgies, vole, assassine, et rajeunisse par la forme les forfaits les plus surannés? Félicitez-vous; il ne vous troublera plus. L'Angleterre offre une double prime à sa triple scélératesse; l'Angleterre a pour lui des emplois, des honneurs, du pouvoir; car le cinquième Henri a démuselé la licence enchaînée; et les dents du monstre pourront impunément plonger dans les chairs de l'innocent.

LE PRINCE HENRI, *s'agenouillant.*

O mon souverain, pardonnez-moi! si mes pleurs ne m'avaient coupé la parole, j'aurais prévenu ces reproches déchirans, cette explosion de votre douleur avant qu'elle se fût emportée si loin; voilà votre couronne, et puisse celui qui en porte une immortelle vous conserver long-temps la vôtre. Si elle m'est chère, c'est parce que votre honneur et votre gloire y sont attachés. Si je l'ambitionne à un autre titre, puissé-je ne plus me relever de cette humble posture que me prescrivent mon devoir et ma sincère et filiale soumission. Quand je suis entré ici, et que je n'ai plus trouvé aucun souffle à votre majesté, le ciel m'en est témoin, de quel froid mortel mon cœur a été saisi! Si je vous en impose, puissé-je mourir au milieu de mes égaremens actuels, et n'avoir jamais l'occasion de montrer au monde le noble changement que je projette. M'étant approché de vous, je vous ai cru mort, et presque mort moi-même à l'idée de vous avoir perdu, j'ai apostrophé la couronne, comme si elle eût pu m'entendre, et je lui ai dit: « Les soucis qui t'accompagnent ont consumé la vie de mon père; aussi, quoique formée de l'or le plus fin, tu n'es à mes yeux qu'un vil métal. Quoique d'un titre moins élevé que le tien, l'or qui, administré en dose potable, rend la santé au malade *, est plus précieux que toi; car tout estimé, tout recherché que tu sois, tu dévores celui qui te porte. » En accusant ainsi la couronne, je l'ai mise sur ma tête, pour faire ce que me prescrivait mon devoir filial, pour me mesurer avec elle, — comme avec un ennemi, qui venait, à mes yeux, d'immoler mon père. Mais si elle a communiqué à mon cœur une infidèle joie ou un coupable orgueil; si sa vue m'a fait éprouver la plus légère sensation de contentement ou de vanité, que Dieu l'éloigne à jamais de ma tête, et fasse de moi le plus humble des vassaux qui fléchissent en tremblant le genou devant elle.

LE ROI HENRI.

Mon fils, ce fut le ciel qui t'inspira la pensée de la prendre, afin que la sagesse de ton excuse te conciliât davantage encore l'affection de ton père. Approche, Henri; assieds-toi auprès de mon lit, et viens entendre mes conseils, les derniers sans doute qui sortiront de ma bouche: Dieu sait, mon fils, par quels sentiers, par quelles voies détournées et tortueuses je suis arrivé à la possession de cette couronne; et nul ne sait mieux que moi combien elle a douloureusement pesé sur ma tête; sur la tienne, elle descendra plus paisible, plus honorée, plus affermie; car tout le blâme qui s'attache à son acquisition va descendre avec moi dans la tombe. Elle ne paraissait en moi qu'une dignité arrachée par la violence; et des témoins vivans étaient là pour me rappeler que je ne la devais qu'à leur concours. De là des dissensions journalières, des luttes sanglantes, fléaux permanens d'une paix simulée. Tu sais quels combats j'ai livrés pour conjurer ces périls; tout mon règne n'a été qu'un long drame sur cette matière. Ma mort change l'état des choses: ce qui en moi était un bien mal acquis, t'arrive par une voie plus légitime; la couronne t'échoit par voie de succession. Toutefois, bien que tu sois plus affermi que je ne pouvais l'être, tu ne l'es pas assez; car les blessures sont récentes; et tous tes amis, dont il t'importe de te concilier l'affection, n'ont perdu que depuis peu leur aiguillon et leurs dents. Ce sont ceux dont les coupables services ont amené mon élévation, et je pouvais légitimement craindre qu'ils n'employassent leur puissance à me renverser; pour éviter ce danger, j'ai détruit les uns, et je me proposais de conduire les autres à la Terre-Sainte, de peur que le repos et l'oisiveté ne leur permissent d'examiner de trop près ma puissance. C'est pourquoi, mon cher Henri, n'oublie pas d'occuper dans des guerres étrangères l'activité des esprits; afin qu'absorbés par des préoccupations lointaines, ils perdent le souvenir du passé. Je t'en dirais davantage, mais mon souffle est tellement épuisé, que je n'ai plus la force

* On croyait alors qu'une dissolution d'or, prise comme potion médicale, communiquait un principe de vie. (*Note du traducteur.*)

de parler. O mon Dieu! pardonne-moi les moyens par lesquels j'ai acquis la couronne, et assure à mon fils sa possession paisible.

LE PRINCE HENRI.

Mon gracieux souverain, vous avez su la conquérir, la porter, la garder; vous me la léguez; je la possède donc au titre le plus incontestable et le plus légitime; et j'emploierai tous mes efforts à la défendre contre les prétentions de l'univers entier.

Entrent LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WARWICK *et* PLUSIEURS LORDS.

LE ROI HENRI.

Voici venir mon fils, Jean de Lancastre.

LE PRINCE JEAN.

Santé, paix et bonheur à mon royal père!

LE ROI HENRI.

Tu m'apportes le bonheur et la paix, mon fils; pour la santé, hélas! déployant ses jeunes ailes, elle s'est envolee loin de ce tronc desséché et flétri; tu viens pour assister au terme de ma tâche mortelle. Où est mylord de Warwick?

LE PRINCE HENRI, *appelant.*

Mylord de Warwick!

Warwick s'approche du roi.

LE ROI HENRI.

La chambre dans laquelle je me suis évanoui pour la première fois, a-t-elle un nom particulier qui la distingue?

WARWICK.

Sire, on l'appelle Jérusalem

LE ROI HENRI.

Dieu soit loué! — c'est là que ma vie doit finir. On m'a prédit, il y a bien des années, que je ne mourrais qu'à Jérusalem; je crus à tort que ce serait dans la Terre-Sainte. Mais portez-moi dans cette chambre, je veux qu'on m'y dépose. C'est dans cette Jérusalem qu'Henri veut mourir.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Le Glostershire. — Une salle dans la maison de Cerveauvide.

Entrent CERVEAUVIDE, FALSTAFF, BARDOLPHE *et* LE PAGE.

CERVEAUVIDE.

Parbleu, chevalier, vous ne partirez pas ce soir. — (*Appelant.*) David! David!

FALSTAFF

Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Je n'accepte point vos excuses; vous ne serez point excusé; aucune excuse ne sera admise; il n'y a pas d'excuses qui tiennent; vous ne serez point excusé. David! David!

Entre DAVID.

DAVID.

Me voilà, monsieur.

CERVEAUVIDE.

David! David! David! — voyons un peu, David; voyons un peu; oui, c'est cela, dis à Guillaume, le cuisinier, de venir me parler. — Sir John, vous ne serez point excusé.

DAVID.

Je vous dirai, monsieur, que ces mandats ne peuvent être exécutés. A propos, monsieur, est-ce en froment que nous sèmerons la grande pièce de terre?

CERVEAUVIDE.

En froment rouge, David. Mais, pour revenir à Guillaume le cuisinier, n'avons-nous pas des pigeonneaux?

DAVID.

Oui, monsieur. Voici le mémoire du maréchal,

pour ferrement de chevaux et fers de charrue.

CERVEAUVIDE.

Qu'il soit vérifié et soldé. — Sir John vous ne serez point excusé.

DAVID.

Monsieur, notre cuvier a besoin d'être cerclé à neuf; — Dites-moi, monsieur, votre intention est-elle de faire payer à Guillaume, sur ses gages, le sac qu'il a perdu l'autre jour à la foire d'Hinckley?

CERVEAUVIDE.

Il faut le lui retenir. — Dis à Guillaume de nous donner des pigeons, David; une couple de poulardes, un gigot de mouton, et quelques petites drôleries, n'importe quoi.

DAVID.

L'homme de guerre restera-t-il ici à coucher, monsieur?

CERVEAUVIDE.

Oui, David. Je veux bien le traiter : un ami à la cour vaut mieux qu'un penny dans la bourse. Traite bien ses gens, David; car ce sont de mauvais drôles qui pourraient bien mordre.

DAVID.

Ils ne mordront pas plus qu'ils ne sont mordus, monsieur; ils ont du linge singulièrement sale.

CERVEAUVIDE.

Bien trouvé, David. A ta besogne, David.

DAVID.

Je vous serais obligé, monsieur, de favoriser Guillaume Lemasque de Wincot, contre Clément Laperche de la montagne.

CERVEAUVIDE.

Il y a beaucoup de plaintes, David, contre ce Lemasque; ce Lemasque est un fieffé coquin, à ma connaissance.

DAVID

Je vous accorde, monsieur, que c'est un coquin; mais je ne vois pas pourquoi un coquin ne serait pas protégé, à la requête d'un ami. Un honnête homme, monsieur, peut plaider pour lui-même; un coquin ne le peut pas. Voilà huit ans, monsieur, que je vous sers fidèlement; et si je ne puis, une ou deux fois par trimestre, faire triompher un coquin d'un honnête homme, il faut que j'aie bien peu de crédit auprès de vous. Ce coquin-là, monsieur, est mon ami; je vous supplie, en conséquence, de vouloir bien le protéger.

CERVEAUVIDE.

Sois tranquille, il ne lui sera fait aucun mal. Dépêche-toi, David.

DAVID *sort.*

CERVEAUVIDE, *continuant.*

Où êtes-vous, sir John? Allons, débottez-vous. Donne-moi ta main, maître Bardolphe.

BARDOLPHE.

Je suis charmé de voir votre seigneurie.

CERVEAUVIDE.

Je te remercie de tout mon cœur, mon cher Bardolphe. — (*Au page.*) Sois le bien venu aussi, mon grand garçon. — Venez, sir John.

Il sort.

FALSTAFF.

Je vous suis, monsieur Robert Cerveauvide. — Bardolphe, jette un coup d'œil sur nos chevaux.

BARDOLPHE *et* LE PAGE *sortent.*

FALSTAFF.

Si l'on me débitait en détail, on pourrait faire de moi quatre douzaines de bâtons d'ermite, comme maître Cerveauvide. C'est étonnant de voir l'analogie complète qui existe entre l'esprit de ses gens et le sien. Eux, à force de l'avoir sous les yeux, se comportent en juges imbéciles; lui, à force de converser avec eux, s'est transformé en laquais qui veut se donner des airs de juge; à force d'être ensemble, leur facultés se sont si bien identifiées, qu'ils ne forment plus qu'une troupe, comme autant d'oies sauvages. Si j'avais quelque chose à obtenir de Cerveauvide, je m'attacherais à convaincre ses gens que j'ai du crédit sur leur maître; si je voulais me bien mettre avec ses gens, je tâcherais de persuader à Cerveauvide qu'il n'y a personne qui ait plus d'empire que moi sur ses domestiques. Il est certain que la capacité et l'ignorance sont contagieuses, et se gagnent comme des maladies : que chacun prenne donc garde à la compagnie qu'il fréquente. Je trouverai dans Cerveauvide de quoi faire rire le prince Henri sans interruption pendant la durée de six modes nouvelles — ce qui équivaut à quatre sessions judiciaires, ou au temps nécessaire pour vider deux procès pour dettes. — C'est étonnant tout ce qu'un mensonge appuyé d'un léger jurement, un lazzi débité d'un air grave, peuvent produire d'effet sur l'esprit d'un gaillard qui ne sait pas encore ce que c'est qu'un rhumatisme dans les reins. Oh! vous le verrez rire jusqu'à ce que la peau de son visage soit aussi plissée qu'un manteau mouillé et mis de travers.

CERVEAUVIDE, *appelant de l'intérieur.*

Sir John!

FALSTAFF.

Je suis à vous, monsieur Cerveauvide, je suis à vous.

Il sort.

SCENE II.

Westminster. — Un appartement du palais.

Entrent WARVICK *et* LE LORD GRAND JUGE.

WARWICK.

Eh bien, mylord grand juge, où allez-vous?

LE GRAND JUGE.

Comment se porte le roi?

WARWICK.

Extrêmement bien; tous ses maux sont finis.

LE GRAND-JUGE.

J'espère qu'il n'est pas mort.

WARWICK.

Il a terminé sa carrière mortelle, et pour nous il ne vit plus.

LE GRAND JUGE.

Plût à Dieu que sa majesté m'eût emmené avec elle! Les loyaux services que je lui ai rendus me laissent exposé à d'injustes rigueurs.

WARWICK.

En effet, je pense que le jeune roi ne vous aime guère.

LE GRAND JUGE.

Je le sais; aussi suis-je préparé à me résigner avec courage à la nécessité des temps, qui ne peuvent être pour moi plus menaçans, que ne me l'a déjà peint mon imagination.

Entrent LE PRINCE JEAN, LE PRINCE HUMPHREY, CLARENCE, WESTMORELAND *et* AUTRES.

WARWICK.

Voici venir les enfans affligés du défunt Henri! Oh! plût à Dieu que le Henri vivant eût les qualités du moins bien partagé de ces trois jeunes princes! combien de nobles alors conserveraient leurs places, qui vont être obligés de baisser pavillon devant ce qu'il y a de plus vil?

LE GRAND JUGE.

Hélas! je crains un bouleversement général.

LE PRINCE JEAN.

Bonjour, cousin de Warwick.

LE PRINCE HUMPHREY *et* CLARENCE.

Bonjour, mon cousin.

LE PRINCE JEAN.

Nous nous abordons comme des gens qui ont perdu l'usage de la parole.

WARWICK.

Nous l'avons conservé; mais le sujet est trop triste pour admettre de longs discours.

LE PRINCE JEAN.

Allons, paix à celui qui cause notre tristesse!

LE GRAND JUGE.

Paix à nous; et Dieu veuille que nous ne soyons pas plus tristes encore!

LE PRINCE HUMPHREY.

Mylord, vous avez effectivement perdu un ami; votre douleur n'est pas empruntée; je suis certain qu'elle est sincère.

LE PRINCE JEAN.

Bien que personne ne puisse savoir avec certitude quel accueil lui sera fait, vous êtes celui qui a le moins à espérer : j'en suis fâché; plû à Dieu qu'il en fût autrement!

CLARENCE.

Il vous faudra maintenant traiter Falstaff avec égard, ce qui répugne à votre caractère.

LE GRAND-JUGE.

Chers princes, dans ce que j'ai fait j'ai agi honorablement, sous l'inspiration impartiale de ma conscience; et vous ne me verrez jamais mendier une humiliante absolution. Si ma loyauté, ma droiture et mon innocence ne me protégent pas, j'irai trouver mon maître dans la tombe; et je lui dirai qui m'a envoyé l'y rejoindre.

WARWICK.

Voici le prince.

Entre LE ROI HENRI.

LE GRAND JUGE.

Salut! que le ciel conserve votre majesté!

LE ROI.

Ce nom de majesté, ce vêtement nouveau et splendide, je le trouve plus lourd à porter que vous ne le pensez. Mes frères, votre douleur est mêlée de crainte. C'est ici la cour d'Angleterre et non la cour de Turquie; ce n'est pas un Amurat qui succède à un Amurat*; c'est Henri qui succède à Henri. Cependant, mes frères, donnez à votre tristesse un libre cours; à vrai dire, elle vous sied bien; votre douleur est si digne, que je veux la partager et la porter dans mon cœur; soyez donc affligés, mais ne voyez dans votre affliction qu'un fardeau que nous devons porter ensemble. Pour moi, j'en atteste le ciel, soyez assurés que vous trouverez en moi un père et un

* Amurat III mourut en 1596; son fils qui lui succéda fit étrangler tous ses frères. Henri V monta sur le trône en 1412. On voit que l'anachronisme est des plus graves Shakspeare ne s'en faisait pas faute. (*Note du traducteur.*)

frère tout ensemble ; aimez-moi seulement, je veillerai et travaillerai pour vous. Pleurez Henri mort, je le pleurerai aussi ; mais vous avez un Henri vivant qui convertira chacune de vos larmes en autant de jours d'allégresse.

LE PRINCE JEAN *et* LES AUTRES.

Nous n'attendons pas moins de votre majesté.

LE ROI.

Vous me regardez tous avec surprise, — (*au grand juge*) et surtout vous. Vous êtes sans doute bien convaincu que je ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE.

Si l'on me juge avec équité, j'ai l'assurance que votre majesté n'a aucun motif de me haïr.

LE ROI.

Non? Comment un prince de mon rang pourrait-il oublier l'indigne traitement que vous m'avez fait subir? Eh quoi! gourmander, morigéner, envoyer impitoyablement en prison l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre! Est-ce là une offense légère et sur laquelle il soit facile de faire passer les eaux du fleuve de l'oubli?

LE GRAND JUGE.

Je représentais alors la personne de votre père; l'image de sa puissance résidait en moi. Au moment où j'administrais ses lois, occupé tout entier de l'intérêt public, il plut à votre altesse d'oublier mes fonctions, la majesté et la puissance de la loi, votre père que je représentais, et vous me frappâtes sur le siége même de la justice; sur quoi j'usai sans crainte de mon autorité, et vous fis arrêter comme coupable d'outrages envers votre père. Si ma conduite a été blâmable, dès lors résignez-vous, maintenant que vous portez la couronne, à voir un fils fouler aux pieds vos décrets, arracher violemment le juge de son siége auguste, interrompre le cours de la loi, émousser le glaive qui protége la paix publique et la sûreté, de votre personne ; que dis-je? insulter à votre royale image et traiter avec mépris les actes de votre représentant. Interrogez votre royale pensée; placez-vous dans cette position ; soyez le pére, et figurez-vous que vous avez un fils : on vient vous apprendre que votre dignité a été profanée par ce fils, que vos lois les plus respectables ont été par lui foulées aux pieds, et qu'il a osé pousser à ce point le mépris pour son père; voyez-moi alors prenant parti pour vous, et faisant servir la puissance que vous m'avez confiée à ramener votre fils dans le devoir. Après cet examen froid et impartial, jugez-moi; et dites, en votre capacité officielle de roi, en quoi j'ai failli à ce que réclamaient ma place, ma personne et l'autorité de mon souverain.

LE ROI.

Vous avez fait votre devoir, magistrat, et vos raisons sont pleines de sens ; continuez donc à porter la balance et le glaive ; et je souhaite que vos honneurs croissent de jour en jour et que vous viviez assez pour voir un fils de moi vous outrager et vous obéir comme je l'ai fait. Je répèterai alors les paroles de mon père : « Heureux roi d'avoir un magistrat assez courageux pour oser soumettre à la justice mon propre fils! Heureux père d'avoir un fils qui livre ainsi sans résistance sa grandeur à l'autorité de la loi! » Vous m'avez fait mettre en prison; c'est pour cela même que je confie en vos mains incorruptibles le glaive que vous portiez, en vous recommandant de vous en servir avec l'équité courageuse et impartiale que vous avez montrée à mon égard. Voilà ma main! Vous servirez de père à ma jeunesse; ma voix sera l'écho de vos conseils, et je soumettrai humblement mes résolutions à votre expérience et à vos lumières. Et vous tous, princes, veuillez, je vous prie, ajouter foi à mes paroles. Mon père a emporté avec lui dans sa tombe mes égaremens et mes affections déréglées ; et son esprit de sagesse va revivre en moi, pour tromper l'attente du monde, pour faire mentir les prédictions, pour extirper l'opinion injurieuse qui me jugeait d'après les apparences. Le fleuve de ma jeunesse a jusqu'ici reflué désordonné, sans frein ; il reprend aujourd'hui son cours vers l'océan majestueux auquel il va réunir ses ondes, et coulera désormais avec une majesté imposante. Convoquons maintenant notre haute cour du parlement, et choisissons pour membres de notre conseil des hommes sages et habiles, afin que l'ensemble de notre état puisse marcher de pair avec la nation la mieux gouvernée ; que la paix ou la guerre, ou toutes deux ensemble soient pour nous choses familières; c'est à quoi, mon père, (*au grand juge*) vous prendrez la part principale. Après notre couronnement, nous réunirons, comme je l'ai dit, notre parlement, et si Dieu vient en aide à mes bonnes intentions, nul prince ni pair n'aura sujet de souhaiter que la vie fortunée d'Henri soit abrégée d'un jour.

Ils sortent.

SCENE III.

Le Glostershire. — Le jardin de Cerveauvide.

Arrivent FALSTAFF, CERVEAUVIDE, SILENCE, BARDOLPHE, LE PAGE *et* DAVID.

CERVEAUVIDE.

Je veux que vous voyiez mon jardin ; là, sous un berceau, nous mangerons une reinette de l'année dernière que j'ai greffée moi-même; nous y joindrons un plat de framboises et autres babioles, — venez, cousin Silence; — après quoi nous irons nous coucher.

FALSTAFF.

Par ma foi, vous avez là une maison confortable et riche.

CERVEAUVIDE.

Pauvre, pauvre, pauvre ! ici nous sommes tous pauvres, tous pauvres, sir John, — mais l'air est bon. — Sers, David ; sers, David : c'est bien, David !

FALSTAFF.

Ce David vous sert à bien des choses ; il est tout à la fois votre valet et votre fermier.

CERVEAUVIDE.

C'est un bon garçon, un bon garçon, un très-bon garçon. Pardieu ! j'ai bu trop de vin à souper ; — un bon garçon. Maintenant asseyez-vous, asseyez-vous ; — approchez, cousin.

SILENCE *chante.*

Mangeons et buvons à pleins verres ;
Le ciel nous donne d'heureux jours.
La viande est à bon compte, et les femmes sont chères :
ivent la table et les amours !

FALSTAFF.

Voilà un joyeux compère ! Mon cher monsieur Silence, je boirai tout-à-l'heure à votre santé pour cela.

CERVEAUVIDE.

David, donne du vin à mait e Bardolphe.

DAVID.

Mon cher monsieur, asseyez-vous ; (*il fait asseoir Bardolphe et le Page à une table à part.*) Je suis à vous à l'instant — Asseyez-vous donc, mon cher monsieur. Monsieur le page, mon cher monsieur le page, asseyez-vous : grand bien vous fasse ! Ce qui manque en bonne chère, vous l'aurez en boisson. Il faut nous excuser, l'intention fait tout.

Il s'éloigne.

CERVEAUVIDE.

Allons, égayez-vous, maître Bardolphe ; — (*au Page*) et vous aussi, mon petit soldat, égayez-vous !

SILENCE *chante.*

Vive la joie ! égayons-nous !...
Ma femme ressemble à bien d'autres
Toutes les femmes, voyez-vous,
La mienne tout comme les autres
Font enrager leurs chers époux !
Ma femme ressemble à bien d'autres :
Mais c'est égal ; égayons-nous !

FALSTAFF.

Je n'aurais jamais cru monsieur Silence un aussi bon compagnon.

SILENCE.

Qui, moi ? c'est pour la seconde ou la troisième fois de ma vie que cela m'arrive.

Revient DAVID.

DAVID, *posant un plat de pommes devant Bardolphe.*

Voilà un plat de reinettes grises pour vous.

CERVEAUVIDE.

David !

DAVID.

Monsieur ! — je suis à vous tout-à-l'heure. — (*A Bardolphe.*) Une coupe de vin, n'est-ce pas, monsieur ?

SILENCE *chante.*

Emplissez ma coupe écumante.
Tiens, je bois à toi, ma charmante !
Buvons à nos vieilles amours ;
La gaîté prolonge les jours.

FALSTAFF.

Bravo, monsieur Silence.

SILENCE.

Soyons gais, morbleu ! voilà le meilleur moment de la soirée.

FALSTAFF.

Je bois à vous, monsieur Silence ! Santé et longue vie !

SILENCE *chante.*

Remplis, remplis toujours mon verre,
Morbleu, je te ferai raison.

CERVEAUVIDE.

Honnête Bardolphe, tu es le bien venu : si tu as besoin de quelque chose et que tu ne le demandes pas, tant pis pour toi ! — (*Au Page.*) Tu es le bien venu aussi, mon petit fripon, et de grand cœur encore. Je porte la santé de maître Bardolphe et de tous les cavaliers * de Londres.

DAVID.

J'espère bien voir Londres avant de mourir.

BARDOLPHE.

Si j'ai occasion de vous y voir, David, —

CERVEAUVIDE.

Vous boirez ensemble chopine.

BARDOLPHE.

Oui, dans un broc de douze pintes.

CERVEAUVIDE.

Je te remercie. Le drôle te tiendra tête, je puis te l'assurer ; il ne reculera pas ; il est de bonne race.

* On donnait le nom de cavaliers aux roués de la bonne compagnie. Plus tard, sous Charles Ier, les soldats royalistes étaient appelés cavaliers, par opposition avec leurs moroses et rigides adversaires, les têtes rondes. (*Note du traducteur.*)

BARDOLPHE.

Et je lui tiendrai tete aussi, monsieur.

CERVEAUVIDE.

Voilà qui s'appelle parler comme un roi. Ne te laisse manquer de rien; égaie-toi. (*On frappe à la porte.*) Va voir qui vient. Holà! qui est-ce qui frappe?

DAVID *s'éloigne.*

FALSTAFF, *a Silence, qui boit une rasade.*

Vous m'avez fait raison, c'est bien.

SILENCE *chante.*

Fais-moi raison, et fais-moi chevalier*.

Santo Domingo! n'est-ce pas cela?

FALSTAFF.

C'est cela.

SILENCE.

Vraiment? vous voyez donc qu'un vieillard est encore bon à quelque chose.

Revient DAVID.

Monsieur, c'est un nommé Pistolet qui vient de la cour et qui apporte des nouvelles.

FALSTAFF.

De la cour? qu'il vienne!

Arrive PISTOLET.

FALSTAFF, *continuant.*

Eh bien, Pistolet?

PISTOLET.

Dieu vous garde, sir John.

FALSTAFF.

Quel vent t'a soufflé ici, Pistolet?

PISTOLET.

C'est un bon vent, dans tous les cas. Cher chevalier, te voilà maintenant devenu l'un des plus importans personnages du royaume.

SILENCE.

Par Notre-Dame, je le crois; après le chevalier *Pouf*** cependant.

PISTOLET.

Pouf? pouf toi-même, lâche mécréant! Sir John, je suis ton Pistolet et ton ami; je suis venu ici à franc étrier, et je t'apporte de bonnes nouvelles, d'inestimables nouvelles, des nouvelles d'or.

FALSTAFF.

Je t'en prie, fais-nous-en part comme le ferait un vulgaire habitant de ce bas monde.

PISTOLET.

Au diable ce bas monde et tous ses lâches habitans! Je parle de l'Afrique et de félicités dignes de l'âge d'or.

FALSTAFF.

Vil chevalier d'Assyrie, quelles sont tes nouvelles? Instruis-en le roi Cophétua.

SILENCE *chante.*

Instruis-en le roi Cuphétua,
Paul, Jean, Guillaume, et cætera.

PISTOLET.

Eh quoi! de misérables manans braveront en face les fils de l'Hélicon? Est-ce ainsi qu'on doit accueillir les bonnes nouvelles? Allons, Pistolet, allons, cache ta tête dans le giron des Furies.

SILENCE.

Mon galant homme, j'ignore qui vous êtes.

PISTOLET.

Tu n'en es que plus à plaindre.

CERVEAUVIDE.

Pardon, monsieur: si vous apportez des nouvelles de la cour, il me semble que vous n'avez que deux partis à prendre, les communiquer ou les taire. Vous saurez, monsieur, que j'exerce, au nom du roi, une certaine portion d'autorité.

PISTOLET.

Au nom de quel roi? parle, ou meurs.

CERVEAUVIDE.

Au nom du roi Henri.

PISTOLET.

Henri IV ou Henri V?

CERVEAUVIDE.

Henri IV

PISTOLET

Au diable ton autorité! Sir John, ton petit agneau est maintenant roi; c'est Henri V qui commande. Je dis la vérité. Quand Pistolet mentira, fais-lui la figue comme à un hableur espagnol.

FALSTAFF.

Quoi donc? le vieux roi est-il mort?

PISTOLET.

Mort et bien mort. Les choses sont telles que je les dis.

FALSTAFF.

Partons, Bardolphe; selle mon cheval. Maître Robert Cerveauvide, choisis la place que tu voudras dans le pays; elle est à toi. Pistolet, je te ferai ployer sous le poids des dignités.

BARDOLPHE.

O jour heureux! je ne donnerais pas ma fortune pour une baronie.

PISTOLET.

Eh bien, n'ai-je pas apporté de bonnes nouvelles?

* C'était parmi les jeunes gens une coutume de boire, à genoux, une rasade à la santé de sa maîtresse; celui qui faisait cet exploit était chevalier pour tout le reste de la soirée. (*Note du traducteur.*)

** De l'anglais *puff*, qui signifie mensonge, charlatanisme. (*Note du traducteur.*)

FALSTAFF.

Qu'on porte maître Silence à son lit. Maître Cerveauvide, mylord Cerveauvide, soisce qu'il te plaira d'être; je suis le distributeur de la fortune. Mets tes bottes; nous voyagerons toute la nuit. O mon cher Pistolet! Dépêche-toi, Bardolphe.

BARDOLPHE *s'éloigne.*

FALSTAFF, *continuant.*

Viens, Pistolet; donne-moi des détails; et en attendant, cherche dans ta tête ce qui pourrait être à ta convenance. Bottez-vous, monsieur Cerveauvide; bottez-vous. Je sais que le jeune roi soupire après ma présence. Prenons les premiers chevaux venus. Les lois de l'Angleterre sont à ma discrétion. Heureux ceux qui ont été mes amis; et malheur au lord grand juge!

PISTOLET.

Que les vautours lui dévorent le foie!

Il chante :

« Où donc est la vie
» Qu'autrefois je menais, »

disent-ils. Eh bien, la voilà! Le bon temps est venu; vivela joie!

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Londres. — Une rue.

Arrivent des SERGENS *conduisant en prison* L'HOTESSE VABONTRAIN *et* DOROTHÉE BONBEC.

L'HÔTESSE.

Non, scélérat maudit; je voudrais te voir pendu, dût-il m'en coûter la vie; tu m'as démantibulé l'épaule.

PREMIER SERGENT.

Les constables l'ont remise entre mes mains; et elle sera fouettée d'importance, je le lui garantis. Il y a eu un homme ou deux tués depuis peu à cause d'elle.

DOROTHÉE.

Happe chair, happe chair, tu mens; écoute bien ce que je vais te dire, damné coquin à trois visages : si l'enfant que je porte maintenant vient avant terme, mieux eût valu pour toi avoir frappé ta mère, gueux à la face poivrée.

L'HÔTESSE.

Oh! que sir John n'est-il ici! il y aurait du sang de répandu. mais veuille le ciel qu'elle fasse une fausse couche!

PREMIER SERGENT, *à Dorothée.*

Dans ce cas, tu en seras quitte pour avoir douze coussins autour de toi; tu n'en as que onze maintenant*. Allons, venez; il faut que je vous emmène toutes deux; car l'homme que Pistolet et vous avez battu est mort ce matin.

DOROTHÉE.

Écoute, figure de magot sculptée sur une bassinoire! je te ferai étriller de la belle manière, pour ta peine, mouche à viande**, bourreau affamé! si je ne te fais pas étriller, je veux ne plus porter de manteaux courts.

PREMIER SERGENT.

Venez, venez, chevalier errant femelle; venez.

L'HÔTESSE.

Faut-il donc que le droit écrase la force! allons, après le bien-être la souffrance***.

DOROTHÉE.

Viens, brigand, viens; mène-moi devant un magistrat****.

L'HÔTESSE.

Oui, viens, dogue affamé.

DOROTHÉE.

Tête de mort! os rongé!

L'HÔTESSE.

Squelette!

DOROTHÉE.

Viens, chat maigre! viens, brigand!

PREMIER SERGENT.

Bien, bien.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Une place publique, devant l'abbaye de Westminster.

Arrivent DEUX VALETS DE VILLE, *jonchant le pavé de joncs.*

PREMIER VALET.

Encore des joncs; il en faut davantage.

* Expédient pour simuler la grossesse. (*Note du traducteur.*)

** A cause de la couleur bleue de son uniforme. (*Note du traducteur.*)

*** C'est le contraire qu'elle veut dire; dans le texte, ces quiproquos lui sont habituels; nous n'avons pu toujours les reproduire. (*Note du traducteur.*)

**** On voit qu'en 1412, il y a plus de quatre siècles, la liberté individuelle était mieux garantie en Angleterre qu'elle ne l'est encore chez nous et dans la plus grande partie de l'Europe. En vertu de l'*habeas corpus*, tout prévenu arrêté doit dans les vingt-quatre heures être conduit devant un magistrat dont les audiences sont publiques. (*Note du traducteur.*)

DEUXIÈME VALET.

Les trompettes ont sonné deux fois.

PREMIER VALET.

Il sera deux heures avant qu'on revienne du couronnement. Dépêchons-nous, dépêchons-nous.

Les Valets de Ville *s'éloignent.*

Arrivent FALSTAFF, CERVEAUVIDE, PISTOLET, BARDOLPHE *et* LE PAGE.

FALSTAFF.

Tenez-vous à côté de moi, monsieur Robert Cerveauvide; je vous ferai obtenir du roi un gracieux accueil; je vais le regarder du coin de l'œil quand il va passer; examinez bien alors l'air qu'il va prendre avec moi.

PISTOLET.

Dieu bénisse tes poumons, bon chevalier !

FALSTAFF.

Approche ici, Pistolet; tiens-toi derrière moi. — (*A Cerveauvide.*) Oh ! si j'avais eu le temps de m'équiper à neuf, j'aurais employé à cela les mille livres sterling que vous m'avez prêtées. Mais, n'importe; cette mise négligée est préférable; elle témoigne de mon empressement à le voir.

CERVEAUVIDE.

C'est vrai.

FALSTAFF.

Elle prouve la sincérité de mon affection.

CERVEAUVIDE.

C'est vrai.

FALSTAFF.

Mon dévouement.

CERVEAUVIDE.

C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai.

FALSTAFF.

J'ai l'air d'avoir voyagé nuit et jour, sans délibérer, sans songer à quoi que ce soit, sans avoir même pris le temps de m'habiller.

CERVEAUVIDE.

C'est indubitable.

FALSTAFF.

J'arrive tout couvert de poussière et de sueur, préoccupé du désir de le voir, n'ayant que cette seule idée en tête, oubliant tout le reste, comme si je n'avais pas d'autre affaire au monde que de le voir.

PISTOLET.

Semper idem; absque hoc nihil est *. C'est tout en tout.

* Toujours la même chose; hors de là il n'y a rien. *(Note du traducteur.)*

CERVEAUVIDE.

C'est cela.

PISTOLET, *à Falstaff.*

Mon chevalier, je vais enflammer ton noble courroux et te mettre au comble de la fureur. Ta Dorothée, l'Hélène de tes nobles pensées, est dans un vil cachot, dans une prison infecte, où l'ont traînée des mains grossières et brutales. Evoque la vengeance de son antre infernal; qu'elle fasse siffler les serpens d'Alecton; car Dorothée est dedans. Pistolet ne dit jamais rien que de vrai.

FALSTAFF.

Je la ferai mettre en liberté.

On entend les acclamations du peuple mêlées au bruit des fanfares.

PISTOLET.

Entendez-vous mugir la mer, et résonner la trompette éclatante?

Arrivent LE ROI *et* son Cortége, *dont* LE LORD GRAND JUGE *fait partie.*

FALSTAFF.

Dieu conserve ta majesté, roi Henri, mon royal Henri!

PISTOLET.

Que le ciel te garde et veille sur toi, royal enfant de la gloire !

FALSTAFF.

Que Dieu te conserve, mon cher enfant !

LE ROI.

Mylord grand juge, parlez à cet insolent.

LE GRAND JUGE, *à Falstaff.*

Avez-vous perdu l'esprit? Savez-vous ce que vous dites?

FALSTAFF.

Mon roi! ma divinité! c'est à toi que je parle, mon cœur !

LE ROI.

Vieillard, je ne te connais pas, — va dire tes prières. Le beau spectacle qu'un bouffon en cheveux blancs! J'ai long-temps vu en rêve un homme tel que toi, chargé d'embonpoint, vieux et profane. Maintenant que je suis éveillé, je n'ai plus que du mépris pour un tel rêve. Songe désormais à faire diminuer ton ventre et croître tes mérites; renonce aux excès de la table; sache que la gueule béante de la tombe s'ouvre pour toi trois fois plus large que pour les autres hommes. Ne me réponds pas avec un quolibet; ne t'imagine pas que je sois encore ce que j'étais. Car le ciel m'est témoin, et le monde ne tardera pas à apprendre que j'ai rompu avec ma vie d'autrefois, et je romps également avec ceux qui faisaient alors ma société. Quand

tu apprendras que je suis redevenu ce que j'etais, tu pourras m'approcher, et tu seras comme auparavant le guide et le ministre de mes déréglemens. Jusque là, je te bannis, comme j'ai déjà banni les autres misérables qui ont égaré ma jeunesse; et je te défends, sous peine de mort, d'approcher de ma personne dans un rayon de moins de dix milles. Quant à tes moyens de subsistance, je te les assurerai, de peur que le besoin ne t'entraine à mal faire; et quand j'apprendrai que tu t'es reformé, je t'emploierai dans la mesure de ta capacité et de ton mérite. (*Au grand juge.*) Je vous charge, mylord, de tenir la main à l'exécution de mes ordres. Continuez la marche.

LE ROI *et* SON CORTÈGE *s'éloignent.*

FALSTAFF, *relevant la tête, qu'il a tenue baissée pendant que le roi lui parlait.*

Monsieur Cerveauvide, je vous dois mille livres sterling.

CERVEAUVIDE.

Oui, sir John, et je vous serais obligé de me les rendre, avant que je retourne chez moi.

FALSTAFF.

Cela n'est pas possible, monsieur Cerveauvide; que tout ceci ne vous chagrine pas; le roi m'enverra chercher pour avoir avec moi un entretien particulier; voyez-vous, il est obligé de feindre ainsi en public. Votre fortune n'en est pas moins certaine; je suis l'homme auquel vous devrez votre agrandissement.

CERVEAUVIDE.

Je ne vois pas trop comment, à moins que vous ne me donniez votre pourpoint, et que vous ne me rembourriez de paille. Je vous en prie, sir John, sur les mille livres sterling, rendez-m'en seulement cinq cents.

FALSTAFF.

Monsieur, je vous tiendrai parole; ce que vous venez d'entendre n'est qu'une feinte, une couleur *.

CERVEAUVIDE.

C'est, je le crains, une couleur que vous emporterez dans la tombe.

FALSTAFF.

Ne craignez rien; venez dîner avec moi. Viens, lieutenant Pistolet; viens, Bardolphe; la soirée ne s'écoulera pas sans qu'on m'envoie chercher de la part du roi.

Reviennent LE PRINCE JEAN, LE LORD GRAND JUGE, *et* DES GARDES.

LE GRAND JUGE.

Allez, conduisez sir John Falstaff à la prison de *Fleet* Street. Emmenez avec lui tous ceux qui l'accompagnent.

FALSTAFF.

Mylord, mylord, —

LE GRAND JUGE.

Je ne puis vous parler en ce moment; je vous entendrai tantôt. — Qu'on les emmène.

PISTOLET.

Si fortuna me tormenta, spero me contenta.

LES GARDES *emmènent* FALSTAFF, CERVEAUVIDE, PISTOLET, BARDOLPHE *et* LE PAGE.

LE PRINCE JEAN.

J'aime cette honorable conduite du roi; son intention est que ses anciens compagnons aient de quoi vivre dans l'aisance; mais ils sont tous bannis, jusqu'à ce qu'ils aient pris dans le monde une attitude plus sensée et plus décente.

LE GRAND JUGE.

C'est vrai.

LE PRINCE JEAN.

Le roi a convoqué son parlement, mylord.

LE GRAND JUGE.

En effet.

LE PRINCE JEAN.

Je gage qu'avant que cette année expire, nous porterons jusqu'en France nos épées et notre courage. Je l'ai entendu chanter à un oiseau, et il m'a semblé que ses accens plaisaient à l'oreille du roi. Allons, partons-nous?

Ils s'éloignent.

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR UN DANSEUR.

D'abord ma crainte, ensuite ma révérence, puis mon discours. Ma crainte est d'encourir votre déplaisir; ma révérence est le témoignage de mon respect; mon discours a pour but de réclamer votre indulgence. Maintenant, si vous vous attendez à un bon discours, je suis perdu; car ce que j'ai à vous dire est de ma façon, et je crains bien d'échouer dans ce que j'ai à dire. Mais venons au fait, et tentons l'aventure. Vous savez, — et vous le savez fort bien, — qu'il n'y a pas long-temps, j'ai paru ici à la fin d'une pièce malheureuse, afin de vous demander votre indulgence pour elle, et de vous en promettre une meilleure; je comptais avec celle-ci m'acquitter envers vous. Si son voyage ne réussit pas, et qu'elle rentre au port sans bénéfice, je fais faillite, et vous perdez votre créance

* Dans notre langage populaire, *couleur* conserve encore le sens que lui donne ici Shakspeare. (*Note du traducteur.*)

je vous avais donné rendez-vous ici, me voilà, et je m'abandonne à votre merci : rabattez-moi quelque chose, je vous paierai un a-compte, et comme tous les débiteurs, je vous promettrai monts et merveilles.

Si mes paroles ne peuvent m'obtenir quittance, voulez-vous m'ordonner de faire usage de mes jambes? Et toutefois ce serait vous solder en monnaie bien légère, que de vous payer avec des entrechats. Mais une bonne conscience rend toute satisfaction possible, et c'est ce que je ferai. Toutes les dames ici présentes m'ont déjà pardonné ; et si les messieurs s'y refusent, c'est qu'alors les messieurs ne s'accordent pas avec les dames, ce qui ne s'est jamais vu dans une pareille assemblée.

Un mot encore, je vous prie. Si vous n'êtes pas fatigués de faire gras, notre humble auteur vous donnera la suite de cette histoire, dans laquelle figurera sir John, et il vous fera rire avec Catherine de France. Là, autant que je puis le savoir, Falstaff mourra d'un excès de transpiration, à moins qu'il ne soit déjà mort sous le poids d'une supposition injuste ; car Oldcastle * est mort martyr, et notre homme n'a rien de commun avec lui. Ma langue est fatiguée ; quand mes jambes le seront aussi, je vous souhaiterai le bonsoir ; sur ce, je me prosterne devant vous ; — mais c'est afin de prier pour la reine **.

* On accusait Shakspeare d'avoir voulu, dans le personnage de Falstaff, peindre Oldcastle, lord Cobham, l'un des martyrs de la cause protestante. Shakspeare repousse ici cette supposition injurieuse; il n'est pas probable que notre auteur ait voulu ridiculiser le martyr d'une cause si chaleureusement épousée par sa protectrice, la reine Élisabeth. (*Note du traducteur.*)

** Presque tous les anciens drames se terminent par une prière pour le roi, ou la reine, la chambre des communes, etc. De là peut-être ces mots : *vivant rex et regina*, qu'on lit encore en Angleterre au bas des affiches de spectacle. (*Note du traducteur.*)

FIN D'HENRI IV

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE I.

HENRI V,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

HENRI V, roi d'Angleterre.
LE DUC DE GLOSTER, frère du roi.
LE DUC DE BEDFORD, frère du roi.
LE DUC D'EXETER, oncle du roi.
LE DUC D'YORK, cousin du roi.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE WESTMORELAND.
LE COMTE DE WARWICK.
L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.
L'ÉVÊQUE D'ÉLY.
LE COMTE DE CAMBRIDGE, conspirateur contre le roi.
LORD SCROOP, conspirateur contre le roi.
SIR THOMAS GREY, conspirateur contre le roi.
SIR THOMAS ERPINGHAM, officier de l'armée anglaise.
GOWER, officier de l'armée anglaise.
FLUELLEN, officier de l'armée anglaise.
MACMORRIS, officier de l'armée anglaise.
JAMY, officier de l'armée anglaise.
BATES, soldat anglais.
COURT, soldat anglais.
WILLIAMS, soldat anglais.
NYM, ancien serviteur de Falstaff, maintenant soldat dans l'armée anglaise.

PERSONNAGES.

BARDOLPHE, ancien serviteur de Falstaff, maintenant soldat dans l'armée anglaise.
PISTOLET, ancien serviteur de Falstaff, maintenant soldat dans l'armée anglaise.
LE PAGE DE FALSTAFF, maintenant attaché à leur service.
UN HÉRAUT D'ARMES ANGLAIS.
LE CHOEUR.
CHARLES VI, roi de France.
LOUIS, dauphin de France.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ORLÉANS.
LE DUC DE BOURBON.
RAMBURES, seigneur français.
GRANDPRÉ, seigneur français.
LE GOUVERNEUR D'HARFLEUR.
MONTJOIE, héraut d'armes français.
AMBASSADEURS FRANÇAIS députés auprès du roi d'Angleterre.
ISABELLE, reine de France.
CATHERINE, fille de Charles VI et d'Isabelle
ALICE, dame d'honneur de la princesse Catherine.
Mme VABONTRAIN, hôtesse de la taverne d'East-Cheap, à Londres, femme de Pistolet.
SEIGNEURS, DAMES, OFFICIERS et SOLDATS FRANÇAIS ANGLAIS, MESSAGERS, etc.

La scène est, d'abord, en Angleterre ; puis en France.

ACTE PREMIER.

LE CHOEUR.

Oh! que n'avons-nous une Muse qui, sur des ailes de flamme, s'élève aux régions les plus brillantes de l'invention; un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs, et des monarques pour spectateurs de cette scène imposante! Vous verriez alors le belliqueux Henri paraître sous ses traits véritables, avec la fière majesté du dieu Mars, traînant à sa suite, comme des chiens en laisse, la Famine, la Guerre et l'Incendie, impatiens de s'élancer sur leur proie. Mais pardonnez, spectateurs indulgens, pardonnez à l'humble et faible génie qui n'a pas craint de produire sur une scène si étroite un sujet si vaste. Cette arène, propre tout au plus à des combats de coqs, peut-elle contenir les vastes plaines de la France? Pouvons-nous entasser dans cette enceinte circulaire tous ces casques qui, aux champs d'Azincourt, ont resplendi dans l'air épouvanté? Daignez nous excuser! Si un simple chiffre, n'occupant sur le papier qu'un bien faible espace, peut représenter un million, permettez que pour figurer des guerriers innombrables, aux yeux de votre imagination nous fassions l'office des chiffres. Supposez que dans cette enceinte sont maintenant renfermées deux monarchies puissantes et limitrophes, qui lèvent leur tête altière et colossale, séparées seulement par une mer étroite et périlleuse. Que votre pensée supplée à notre impuissance : de chacun de nos guerriers faites-en mille, et créez des armées imaginaires. Quand nous parlons de chevaux, figurez-vous que vous les voyez marquer sur le sol l'empreinte de leurs sabots; car c'est votre imagination qui doit parer nos rois, les transporter d'un lieu à un autre, franchir les limites du temps, resserrer dans l'intervalle d'une heure les événemens de plusieurs années; à cet effet, souffrez qu'en ma qualité de Chœur, je supplée aux lacunes de cette histoire; permettez aussi que, remplissant le rôle de prologue, je vous supplie de prêter à notre drame une bienveillante attention, et de le juger avec indulgence.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Une antichambre dans le palais du roi.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY *et* L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ARCHEVÊQUE.

Je vous annonce, mylord, qu'on presse vivement l'adoption de ce même bill* qui, dans la onzième année du règne du dernier roi, a failli être promulgué contre nous, et l'aurait été en effet, si les troubles de cette époque orageuse ne l'avaient fait ajourner.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Mais, maintenant, mylord, quel obstacle lui opposerons-nous?

L'ARCHEVÊQUE.

Il faut y réfléchir. Si la loi est adoptée, nous perdons la plus grande partie de nos possessions; nous nous verrions enlever tous les biens temporels que la piété des fidèles a légués à l'Église; le produit en serait employé à doter, d'une manière qui réponde à la munificence royale, quinze comtes, quinze cents chevaliers, six mille deux cents gentilshommes, à fonder et dûment entretenir cent maisons de charité destinées au soulagement des lépreux et des indigens et de ceux que la vieillesse ou des infirmités rendent inaptes au travail; en outre, mille livres sterling devront être annuellement versées dans les coffres du roi. Voilà ce que le bill porte en substance.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Cette loi s'abreuverait largement à la coupe de nos richesses.

L'ARCHEVÊQUE.

Elle la viderait entièrement.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Mais comment l'empêcher?

L'ARCHEVÊQUE.

Le roi est pour nous plein de bienveillance et d'égards.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Et il est sincèrement attaché à la sainte Église.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce n'était pas là ce que promettait sa jeunesse. Son père avait à peine rendu le dernier souffle, que son extravagance, corrigée tout-à-coup en lui, parut expirer également : à cet instant même, la réflexion, comme son ange propice, descendit en lui, et en chassa le péché d'Adam**; son corps devint un paradis habité par des esprits célestes. Jamais conversion ne fut plus rapide; jamais la réforme n'épancha plus abondamment ses flots purificateurs; jamais le génie du mal, cette hydre aux cent têtes, n'abandonna plus vite et plus spontanément son empire.

* En Angleterre, on nomme bill ce que nous nommons un projet de loi. Une loi sanctionnée par les trois pouvoirs s'appelle acte du parlement. (*Note du traducteur.*)

** Le péché originel. (*Note du traducteur.*)

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Ce changement est pour nous un bienfait du ciel.

L'ARCHEVÊQUE.

Écoutez-le parler théologie ; on l'admire, on se prend à désirer intérieurement que le ciel eût fait du roi un prélat : écoutez-le discuter les affaires publiques ; vous diriez qu'il en a fait l'étude de toute sa vie : s'il parle guerre, vous croyez entendre une musique savante vous reproduire les sons et les bruits formidables d'une bataille. Mettez-le sur une question politique quelconque, il vous dénouera le nœud gordien aussi aisément que sa jarretière ; si bien que lorsqu'il parle, l'air, cet inconstant privilégié, s'arrête et fait silence ; et ses muets auditeurs prêtent une oreille avide pour recueillir le doux miel de sa parole. Tant de science ne peut être que le résultat de la pratique, et on se demande comment le roi a pu l'acquérir, lui qui ne s'est adonné qu'à des objets futiles ; qui n'a fréquenté que des sociétés illettrées, grossières et ignorantes ; lui dont les jours ont été remplis par l'orgie, les banquets et les plaisirs ; lui qu'on n'a jamais vu s'isoler, loin d'une foule importune, dans le recueillement et la retraite.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

La fraise croît sous les orties ; et c'est à côté des productions de qualités inférieures, que prospèrent et mûrissent les fruits les plus salutaires. C'est ainsi que le prince a couvert ses méditations du voile de la folie ; sa science ressemblait au gazon de l'été ; c'est dans l'ombre des nuits surtout qu'elle grandissait invisible, et toujours croissante.

L'ARCHEVÊQUE.

Il lé faut bien ; car le temps des miracles est passé, et force nous est d'expliquer les effets par des causes naturelles.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Mais, mylord, par quel moyen pourrons-nous mitiger le bill réclamé par les communes ? sa majesté lui est-elle favorable ou contraire ?

L'ARCHEVÊQUE.

Le roi paraît indifférent ; il semble même plutôt incliner de notre côté que favoriser nos adversaires ; car j'ai fait une offre à sa majesté, — à propos de la convocation des lords spirituels*, et relativement aux affaires de la France, sur lesquelles je lui ai amplement dit mon avis. — J'ai offert de lui donner une somme plus considérable que n'en ait jamais accordé le clergé à ses prédecesseurs.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Comment a-t-il paru recevoir cette offre, mylord ?

L'ARCHEVÊQUE.

Le roi l'a favorablement accueillie ; mais le temps lui a manqué pour entendre, comme j'ai cru m'apercevoir qu'il l'aurait désiré, l'explication catégorique et claire de ses titres légitimes à certains duchés, et généralement à la couronne et au trône de France, titres qui lui ont été transmis par Édouard, son aïeul.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Quel est l'incident qui est venu interrompre cet entretien ?

L'ARCHEVÊQUE.

En ce moment, l'ambassadeur de France a demandé audience ; et, si je ne me trompe, voilà l'heure fixée pour sa réception. Est-il quatre heures ?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Oui, mylord.

L'ARCHEVÊQUE.

Entrons donc pour connaître le sujet de son ambassade, que du reste je devine avant qu'il n'ait dit un mot.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Je vous suis ; il me tarde de l'entendre.

Ils sortent.

SCENE II

Même lieu. — Une salle d'apparat.

Entrent LE ROI HENRI *et* SA SUITE, GLOSTER, BEDFORD, EXETER, WARWICK *et* WESTMORELAND.

LE ROI HENRI.

Où est mon gracieux lord de Canterbury ?

EXETER.

Il n'est pas présent.

LE ROI HENRI.

Cher oncle, envoyez-le chercher.

WESTMORELAND.

Sire, ferons-nous entrer l'ambassadeur ?

LE ROI HENRI.

Pas encore, mon cousin : avant de l'entendre, nous désirerions éclaircir quelques points importans et qui nous préoccupent, dans la question pendante entre nous et la France.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY *et* L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ARCHEVÊQUE.

Dieu et ses anges gardent votre trône sacré et vous accordent d'en être long-temps l'ornement !

LE ROI HENRI.

Nous vous remercions. Savant prélat, nous vous prions de poursuivre et de vouloir bien expliquer dans un esprit de religion et de justice en quoi la loi salique, en vigueur en France, est ou n'est pas un empêchement à nos prétentions ; et à Dieu ne plaise, mylord, que par une interprétation forcée et de subtils sophismes, vous commettiez sciemment la coupable faute de proclamer des

* Les archevêques et evêques siégent à la chambre des pairs en qualité de lords spirituels, par opposition aux lords temporels ou laïcs. (*Note du traducteur.*)

titres qui ne pourraient soutenir le grand jour de la vérité : — car Dieu sait combien d'hommes, aujourd'hui pleins de vie, verseront leur sang pour soutenir le parti que votre éminence va nous conseiller. Gardez-vous d'aller imprudemment engager notre personne et réveiller le glaive endormi de la guerre. Songez-y bien, nous vous en sommons au nom de Dieu ; car jamais deux royaumes aussi puissans ne sont entrés en lutte sans qu'il ait été répandu beaucoup de sang. Chaque goutte de ce sang innocent devra crier vengeance contre celui qui aura injustement aiguisé le glaive et abrégé la vie de tant d'hommes. Après cette recommandation, parlez, mylord ; nous sommes prêts à écouter, à saisir et à croire implicitement ce que vous nous direz, assuré que ce sera l'expression d'une conscience aussi pure que le pécheur lavé par les eaux du baptême.

L'ARCHEVÊQUE.

Écoutez-moi donc, mon gracieux souverain, et vous, pairs qui avez voué votre vie, votre foi et vos services à ce trône impérial. — Sire, les droits de votre majesté au trône de France ne rencontrent d'autre obstacle que ce principe qu'on fait remonter jusqu'à Pharamond : « *In terram salicam mulieres ne succedant.* » «Nulle femme ne succédera en terre salique. » Les Français soutiennent à tort que cette terre salique est le royaume de France, et attribuent à Pharamond cette loi qui exclut les femmes ; et néanmoins leurs propres auteurs affirment positivement que la terre salique est située en Allemagne, entre la Sabl et l'Elbe. Ce fut là que Charlemagne, après avoir subjugué les Saxons, laissa une colonie de Français qui, mécontens des femmes allemandes, auxquelles ils croyaient avoir quelques désordres à reprocher, établirent la loi en question, à savoir qu'aucune femme n'hériterait en terre salique ; or, cette terre salique est située, comme je l'ai dit, entre l'Elbe et la Sahl, et s'appelle aujourd'hui en Allemagne Meisen. Il est donc évident que la loi salique n'a pas été faite pour le royaume de France. Les Français d'ailleurs n'ont possédé la terre salique que quatre cent vingt-un ans après la mort du roi Pharamond, considéré à tort comme l'auteur de cette loi ; car ce roi mourut l'an de grâce quatre cent vingt-six ; et Charlemagne subjugua les Saxons et établit les Français au-delà de la Sabl en huit cent cinq. En outre, nous voyons dans leurs historiens que le roi Pépin, qui déposa Childéric, fit valoir, pour établir ses droits à la couronne de France, sa descendance de Blitbilde, fille du roi Clothaire. De même Hugues Capet, qui usurpa la couronne au préjudice de Charles, duc de Lorraine, seul héritier mâle de la branche légitime de Charlemagne, pour colorer de quelque apparence de vérité ses prétentions nulles et mal fondées, prétendit descendre de la princesse Lingare, fille de Carloman, lequel était fils de l'empereur Louis, et ce dernier fils de Charlemagne. On peut en dire autant de Louis X, qui, seul héritier de l'usurpateur Capet, ne put porter avec une conscience tranquille la couronne de France, qu'après avoir acquis la conviction que la belle reine Isabelle, son aïeule, descendait en ligne directe de la princesse Ermengare, fille du susdit Charles, duc de Lorraine, et que par son mariage, la branche de Charlemagne avait été rattachée à la couronne de France. Ainsi il est aussi évident que la clarté du jour que les titres du roi Pépin, les droits de Hugues, et l'apaisement des scrupules de Louis, sont fondés sur la descendance des femmes. Il en a été de même de tous les rois de France jusqu'à ce jour ; et néanmoins, ils opposent cette loi salique aux justes droits que votre majesté tient du chef des femmes ; et ils s'enveloppent dans les filets captieux de la chicane plutôt que de masquer leurs titres équivoques, usurpés sur vos ancêtres et sur vous.

LE ROI HENRI.

Puis-je, légitimement et en toute sûreté de conscience, proclamer cette prétention ?

L'ARCHEVÊQUE.

Que le crime, s'il en est, retombe sur ma tête, ô mon redouté souverain ; car il est écrit dans le livre des Nombres : « *Quand le fils meurt, que l'héritage passe a la fille.* » Sire, maintenez votre droit ; déployez votre drapeau sanglant ; tournez vos regards sur vos illustres ancêtres. Allez interroger la tombe de votre aïeul, qui vous a transmis ses droits ; évoquez son ombre guerrière, et celle de votre grand oncle Édouard le prince Noir, lui qui, dans une tragique et sanglante journée, défit toutes les forces de la France, pendant que, debout sur une colline, son glorieux père regardait en souriant ce jeune lion s'abreuver dans le sang de la noblesse française. O valeureux Anglais, qui pouvaient, avec la moitié de leurs forces, tenir tête à toute la puissance de la France, tandis que l'autre moitié les regardait faire en riant, et les bras croisés.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Evoquez la mémoire de ces morts vaillans, et que votre bras puissant renouvelle leurs hauts faits. Vous êtes leur héritier, vous siégez sur leur trône ; le sang valeureux qui les illustra coule dans vos veines, et mon tout puissant souverain est au printemps de son âge, mûr pour les exploits et les grandes entreprises.

EXETER.

Vos frères, les rois et monarques de la terre, s'attendent tous à vous voir vous lever dans votre force, comme ont fait avant vous les lions de votre race.

WESTMORELAND.

Ils savent que votre majesté a pour elle le droit, les moyens et la force ; et cela est vrai. Jamais roi d'Angleterre n'eut une noblesse plus riche, des sujets plus loyaux : les corps seuls sont ici ; tous les cœurs sont déjà campés dans les plaines de la France.

L'ARCHEVÊQUE.

Oh! que les corps suivent, mon bien-aimé souverain, et qu'avec le fer et le feu ils aillent faire triompher votre droit. Pour vous aider dans cette entreprise, nous, votre fidèle clergé, nous contribuerons pour une somme plus forte que l'Eglise n'en offrit jamais à aucun de vos ancêtres.

LE ROI HENRI.

Non seulement nous devons nous armer pour envahir la France; mais il nous faut encore pourvoir au moyen de nous défendre contre les Écossais, qui profiteront de l'occasion pour nous attaquer avec avantage.

L'ARCHEVÊQUE.

Les populations de cette partie de nos frontières, mon gracieux souverain, seront un rempart suffisant pour protéger l'intérieur du royaume contre les attaques de ces brigands.

LE ROI HENRI.

Nous ne voulons pas parler seulement des incursions de quelques maraudeurs; mais nous craignons le mauvais vouloir de l'Ecosse, qui a toujours été pour nous un voisin des plus remuans; l'histoire nous apprend que mon aïeul n'a jamais porté la guerre en France, qu'aussitôt les Ecossais ne se précipitassent avec toutes leurs forces dans le royaume dégarni, comme la marée haute dans une brèche ouverte à sa fureur; promenant le trépas dans nos champs dévastés, assiégeant nos châteaux et nos villes; si bien qu'au bruit de leurs ravages, l'Angleterre, vide de ses défenseurs, tremblait jusqu'en ses fondemens.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, elle a éprouvé de leur part plus de peur que de mal; voyez en effet ce qui est arrivé. Pendant que tous ses guerriers étaient en France et qu'elle était veuve de sa noblesse absente, non seulement elle se défendit avec succès, mais encore elle fit prisonnier le roi d'Écosse, qu'elle envoya en France, pour ajouter au triomphe d'Édouard la présence d'un roi captif, et rendre nos annales aussi riches de gloire que le fond de la mer abonde en débris de naufrage et en incalculables trésors.

WESTMORELAND.

Mais il est un vieil adage, plein de vérité, qui dit :

> Pour venir à bout des Français,
> Commencez par les Écossais.

Car l'aigle d'Angleterre une fois parti pour aller chercher sa proie, vous verrez la belette d'Écosse se glisser dans son nid sans défense, sucer les œufs de sa royale couvée, et, comme la souris en l'absence du chat, gaspiller plus de provisions qu'elle n'en peut dévorer.

EXETER.

Il faut en conclure qu'il y a nécessité pour le chat de rester au logis; toutefois c'est là une nécessité malheureuse; car nous avons des clefs pour enfermer nos provisions et des souricières pour attraper les voleurs. Pendant que le bras armé combat au dehors, la tête prudente et sage doit se défendre à l'intérieur; car toutes les parties d'un gouvernement, quelle que soit la place qu'elles occupent dans l'échelle hiérarchique, doivent concourir à un but commun, et comme dans la musique, se coordonner pour produire l'harmonie générale.

L'ARCHEVÊQUE.

Il est vrai : aussi le ciel a divisé l'économie de l'homme en diverses fonctions, dans lesquelles tous les efforts, subordonnés à l'obéissance, tendent à un but unique. Ainsi travaillent les abeilles, que la nature a voulu offrir à l'homme comme un exemple de l'ordre qui doit régner dans un état populeux. Elles ont un roi et des fonctionnaires de différens degrés: les uns, en qualité de magistrats, répriment les délits à l'intérieur; d'autres, comme marchands, se livrent au commerce extérieur; d'autres, comme soldats, armés de leurs aiguillons, vont butiner sur les fleurs veloutées du printemps, et la troupe joyeuse rapporte le produit de sa maraude à la tente du roi; celui-ci, dans sa majesté vigilante, surveille le travail des architectes bourdonnans qui construisent leurs lambris d'or; les citoyens laborieux qui pétrissent le miel; le peuple des travailleurs qui, chargés de leurs pesans fardeaux, encombrent la porte étroite du palais; le magistrat à l'œil grave, au bourdonnement sévère, livrant à l'exécuteur sinistre le frelon paresseux. J'en conclus que plusieurs parties d'un tout, ayant un but commun, peuvent agir dans une direction contraire, comme plusieurs flèches lancées de points différens volent vers le même but, comme plusieurs routes diverses aboutissent à la même ville, comme plusieurs cours d'eau ont leur embouchure dans le même océan, comme plusieurs lignes convergent au centre d'un cadran solaire. C'est ainsi que des milliers d'actions, une fois le mouvement imprimé, peuvent aboutir à un but unique et marcher simultanément sans se nuire En France, donc, sire. Partagez votre heureuse Angleterre en quatre portions. Emmenez-en une en France, et avec elle vous ferez trembler toute la Gaule. Si nous, restés au logis avec des forces trois fois plus considérables, nous ne pouvons écarter de notre porte la dent du chien de l'étranger, qu'il nous déchire à belles dents, et que notre nation perde sa réputation de courage et d'intelligence.

LE ROI HENRI.

Faites entrer les envoyés du dauphin.

UN OFFICIER *sort.*

Le roi monte sur son trône.

LE ROI, *continuant.*

Maintenant, notre résolution est prise, et avec l'aide de Dieu et le vôtre, qui êtes le nerf de notre puissance, puisque la France nous appartient nous l'obligerons à fléchir sous notre loi, ou nous la briserons en éclats; ou nous régnerons d'une

manière absolue et sans partage sur la France et ses duchés, qui valent presque des royaumes, ou nous déposerons nos ossemens dans une urne chétive, sans tombeau et sans épitaphe ; ou notre histoire racontera nos hauts faits avec orgueil, ou notre tombe sera silencieuse comme les muets du sérail, et il n'en sera point question dans nos annales.

Entrent L'AMBASSADEUR DE FRANCE *et* SA SUITE.

Pendant ce temps, on apporte un baril qu'on dépose devant le trône.

LE ROI, *continuant.*

Nous voici maintenant disposé à entendre le message de notre beau cousin le dauphin; car on nous annonce que c'est de sa part, et non de celle du roi, que vous vous présentez à nous.

L'AMBASSADEUR.

Votre majesté veut-elle nous permettre d'articuler librement le message dont nous sommes chargés; ou nous faudra-t-il adoucir l'expression des sentimens du dauphin et les termes de notre ambassade?

LE ROI HENRI.

Nous ne sommes pas un tyran, mais un roi chrétien; notre raison tient notre ressentiment aussi complètement enchaîné que le sont les malheureux chargés de fers dans nos prisons. Faites-nous connaître librement et sans crainte les intentions du dauphin.

L'AMBASSADEUR.

Les voici en peu de mots : Votre majesté a dernièrement envoyé en France revendiquer la possession de certains duchés, du chef de votre illustre prédécesseur Édouard III. En réponse à cette réclamation, le prince notre maître nous charge de vous dire, — que vos prétentions se ressentent un peu trop de votre jeunesse: il vous avertit charitablement qu'il n'y a rien en France que vous puissiez gagner avec une sarabande; vous ne sauriez y faire une orgie de duchés. En conséquence, il vous envoie, comme beaucoup plus conforme à vos goûts, le trésor que voici, en retour duquel il désire qu'il ne soit plus question entre vous des duchés que vous réclamez. Voilà ce que le dauphin vous fait dire.

LE ROI HENRI.

De quoi se compose ce trésor, mon oncle?

EXETER, *après avoir regardé dans le baril.*

De balles de paume, sire!

LE ROI HENRI.

Nous sommes charmé de voir le dauphin prendre avec nous ce ton facétieux. Nous le remercions de son cadeau, et vous de vos peines. Quand nous aurons appareillé nos raquettes avec ces balles, Dieu aidant, nous jouerons en France une partie qui pourrait bien compromettre sérieusement la couronne de son père. Dites-lui qu'il vient d'engager la partie avec un adversaire qui ne lui laissera pas de répit, et qui lancera ses balles dans toutes les cours de France. Nous comprenons parfaitement l'à propos de son allusion aux jours orageux de notre jeunesse ; mais il ne réfléchit pas à l'usage que nous en avons fait. Nous n'avons eu le trône d'Angleterre qu'en médiocre estime : il nous paraissait trop chétif ; aussi nous en sommes-nous tenu éloigné ; et comme il arrive toujours que l'on n'est jamais plus gai que lorsqu'on voyage à l'étranger, nous nous sommes abandonné à une licence effrénée. Mais dites au dauphin, — qu'une fois monté sur le trône de France, je saurai maintenir ma dignité, agir en roi et déployer le pavillon de ma grandeur. C'est dans ce but que, dépouillant ma majesté, j'ai travaillé sans relâche comme un humble artisan ; mais j'apparaîtrai bientôt avec le front ceint d'une si éclatante auréole, que les yeux de la France en seront éblouis, et que le dauphin ne pourra, sans s'aveugler, fixer les rayons de ma gloire. Dites de ma part à ce prince qui raille si agréablement, — que sa plaisanterie a transformé ces balles en boulets, et qu'il aura à répondre du carnage qui va voler avec eux. Cette plaisanterie sera cause que plus d'un époux sera enlevé à son épouse, plus d'un fils à sa mère, que plus d'un château croulera ; et les générations qui sont encore à naître auront sujet de maudire l'insultante ironie du dauphin. Mais Dieu en décidera dans ses décrets impénétrables ; c'est à ce Dieu que j'en appelle ; c'est en son nom, dites-le au dauphin, que je vais me mettre en marche, pour venger mon injure selon la mesure de mes forces, et déployer un bras armé par la justice, dans une cause légitime et sainte. Sur ce, partez en paix, et dites au dauphin qu'il trouvera sa plaisanterie bien sotte, lorsqu'il verra qu'elle fait verser plus de larmes qu'elle n'a provoqué de rires. — Qu'ils soient reconduits sous une escorte sûre. — Adieu.

L'AMBASSADEUR *et* SA SUITE *sortent.*

EXETER.

Voilà un facétieux message.

LE ROI HENRI, *descendant de son trône.*

Nous espérons en punir celui qui nous l'envoie. Mettons donc le temps à profit, mylords, pour hâter notre expédition. Car après Dieu, qui doit passer avant tout, la France est l'objet qui absorbe toutes nos pensées. Rassemblons donc promptement les troupes nécessaires, et n'omettons rien de ce qui peut accélérer nos préparatifs et ajouter de nouvelles plumes à nos ailes; car, j'en prends Dieu à témoin, nous irons châtier ce dauphin jusque sous les yeux de son père. Que chacun n'ait donc plus qu'une pensée unique, la réalisation de cette belle entreprise.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

LE CHŒUR.

Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre est en feu ; on a mis sous clef parures et vêtemens soyeux; maintenant les armuriers prospèrent, et le sentiment de l'honneur domine toutes les ames. On vend le pâturage pour acheter le coursier ; et tous les Anglais, nouveaux Mercures aux pieds ailés, volent sur les pas d'un roi, modèle de tous les rois chrétiens. L'espérance plane à tous les regards, agitant dans les airs une épée à laquelle sont passées, depuis la pointe jusqu'à la garde, des couronnes de roi, de ducs et de comtes, promises à Henri et aux braves qui le suivent. Les Français, qu'un avis fidèle a informés de ces préparatifs formidables, tremblent d'effroi, et leur politique au front pâle cherche à conjurer les projets des Anglais. O Angleterre, qui portes au-dedans de toi ta grandeur, corps de nain avec un cœur de géant, quels sont les actes commandés par l'honneur qui seraient au-dessus de tes forces, si tous tes enfans étaient loyaux et fidèles? Mais vois le défaut de ta cuirasse! la France a trouvé en toi trois ames vénales qu'elle achète avec un or perfide : trois hommes corrompus, Richard, comte de Cambridge, le lord Henri Scroop de Masham, et sir Thomas Grey, chevalier de Northumberland, gagnés par l'or coupable du monarque français, ont ourdi avec lui un infâme complot. Si l'enfer et la trahison tiennent leur promesse, à Southampton, avant de s'embarquer pour la France, le modèle des rois doit tomber sous leurs coups. Prenez patience; digérez du mieux que vous pourrez les événemens que notre drame entasse dans un espace étroit. La somme est payée; les traitres sont d'accord; le roi est parti de Londres. Permettez, bienveillans spectateurs, que maintenant le drame soit transporté à Southampton : c'est là que va s'ouvrir la scène, c'est là qu'il faut vous asseoir; de là nous vous conduirons en France et vous ramènerons sains et saufs, vous promettant de charmer les mers et de vous procurer un passage agréable; car, en tant que la chose nous sera possible, notre drame ne donnera de nausées ni de maux de cœur à personne*. Mais ce ne sera qu'à l'arrivée du roi, et point avant, que nous transporterons la scène à Southampton.

* Allusion au mal de mer. (*Note du traducteur.*)

SCENE PREMIERE.

La taverne d'East-Cheap.

Entrent NYM *et* BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

Je suis charmé de vous voir, caporal Nym.

NYM.

Bonjour, lieutenant Bardolphe.

BARDOLPHE.

Eh bien, l'enseigne Pistolet et vous, êtes-vous toujours amis?

NYM.

Pour ma part, cela ne m'inquiète guère : je ne fais pas grand bruit, mais quand l'occasion se présentera, je la saisirai avec joie.—N'importe; il adviendra ce qu'il pourra. Je ne suis pas homme à me battre, mais j'aurai l'œil au guet et je tiendrai mon épée nue; c'est une épée fort ordinaire que la mienne; mais quoi? elle peut embrocher une tranche de fromage et endurer le froid tout comme une autre; et voilà!

BARDOLPHE.

Je paie à déjeuner pour vous rapatrier; puis nous partirons tous trois pour la France comme de véritables frères d'armes. C'est entendu, n'est-ce pas, caporal Nym?

NYM.

Parbleu, je vivrai tant que je pourrai, voilà ce qu'il y a de certain; puis quand je ne pourrai plus vivre, je ferai comme je pourrai. C'est à quoi je suis résolu; je ne dis que cela.

BARDOLPHE.

Il est certain, caporal, que Pistolet a épousé Hélène Vabontrain; et en cela elle a mal agi avec vous, car elle vous était fiancée.

NYM.

Je ne saurais dire; les choses sont ce qu'elles peuvent être. Il se peut qu'un homme dorme, et que pendant ce temps-là il ait la gorge intacte; et, comme on dit, les couteaux coupent. Il faut que les choses aient leur cours : bien que la patience soit lasse, elle n'en continue pas moins à se traîner. Il faut une fin à tout; je ne puis en dire davantage.

Entrent PISTOLET *et* Mme VABONTRAIN.

BARDOLPHE.

Voici venir l'enseigne Pistolet et sa femme! Mon cher caporal, contenez-vous. — Comment va mon hôte Pistolet?

PISTOLET.

Vil pékin, tu m'appelles ton hôte? j'en jure par cette main, c'est un titre que je méprise souverainement, et mon Hélène n'hébergera personne.

Mme VABONTRAIN.

Oui, certes, et avant peu encore; car on ne peut loger et nourrir une douzaine de demoiselles bien nées qui vivent honnêtement de leur aiguille, qu'à l'instant on ne vous accuse de tenir un mauvais lieu. (*Nym tire son épée.*) O mon Dieu, voilà le caporal Nym qui dégaîne! il va y avoir ici adultére et homicide prémédités. — Mon cher lieutenant Bardolphe, — mon cher caporal, ne commettez point ici de violence.

NYM.

Bah!

PISTOLET.

Bah toi-même, chien d'Islande! dogue d'Islande aux courtes oreilles!

Mme VABONTRAIN.

Mon cher caporal Nym, montrez le courage d'un homme, et rengaînez votre épée.

NYM, *à Pistolet.*

Veux-tu que nous sortions? je voudrais te tenir seul à seul.

PISTOLET.

Seul à seul, dogue fieffé! lâche vipère! je te rejette ton seul à seul à la face; ton seul à seul en a menti par la gorge! Tremble! le chien du pistolet est armé, et il ne tardera pas à faire feu.

NYM.

Je ne suis point un Barbazon*; tu ne saurais m'exorciser. Je suis d'humeur à t'étriller de la belle façon; si tu ne ménages pas tes termes, Pistolet, je vais te chatouiller les côtes d'importance avec ma rapiére. Si tu veux sortir avec moi, je me fais fort de te mettre deux pouces d'acier dans le ventre, le plus joliment du monde; et voilà!

PISTOLET.

O vil fanfaron, qui te donnes des airs de colère, ta fosse est béante et la mort attend sa proie; vapeur, évanouis-toi.

Ils dégaînent, et leurs épées se croisent.

BARDOLPHE, *mettant l'épée à la main et cherchant à les séparer.*

Écoutez-moi; écoutez ce que j'ai à vous dire. — Celui qui frappe le premier, je lui passe mon épée au travers du corps jusqu'à la garde, foi de soldat!

PISTOLET.

Voilà un serment qui m'en impose; ma fureur s'apaise. — (*A Nym.*) Donne-moi une poignée de main; tu as l'ame on ne peut plus martiale.

NYM.

Tôt ou tard je te couperai la gorge le plus loyalement du monde; et voilà!

PISTOLET.

Me couper la gorge! — je te défie de nouveau. O chien limier, espères-tu t'emparer de ma femme? Va-t'en à l'hôpital; et dans le bourbier de l'infamie, va déterrer l'infecte créature connue sous le nom de Dorothée Bonbec*, et fais-en ton épouse : j'ai et je garderai pour mon unique femme la ci-devant Vabontrain. — Je n'en dis pas davantage.

Entre LE PAGE *de Falstaff.*

LE PAGE.

Pistolet, mon cher hôte, il faut absolument que vous veniez trouver mon maître, — et vous aussi, notre hôtesse; — il est très-mal, et s'est mis au lit. Cher Bardolphe, venez mettre entre ses draps votre nez brûlant; cela lui servira de bassinoire. Véritablement, il est on ne peut plus mal.

BARDOLPHE.

Va-t'en, petit coquin.

Mme VABONTRAIN

Sur ma parole, un de ces jours il servira de pâture aux corbeaux; le roi l'a frappé au cœur. Mon mari, ne tarde pas à me joindre.

Mme VABONTRAIN *et* LE PAGE *sortent.*

BARDOLPHE.

Allons, permettez-moi de vous réconcilier. Il faut que nous partions ensemble pour la France. Pourquoi diable serions-nous entre nous à couteaux tirés?

PISTOLET.

Que les eaux débordent et que les démons crient famine!

NYM.

Veux-tu me payer les huit schellings que je t'ai gagnés à un pari?

PISTOLET.

Il n'y a que les manans qui paient.

NYM.

Il me faut cet argent; et voilà!

PISTOLET.

Le courage en décidera. En garde!

BARDOLPHE.

Par cette épée, celui qui porte la premiére botte, je le tue.

PISTOLET.

Jurer par une épée, c'est un serment comme un autre, et il faut que les sermens aient leur cours.

BARDOLPHE.

Caporal Nym, si vous voulez être amis, soyez

* L'un des princes des démons. (*Note du traducteur.*)

* Voir, pour ce personnage, la deuxième partie d'Henri IV. (*Note du traducteur.*)

amis; si vous ne le voulez pas, eh bien! soyez donc aussi ennemis avec moi. Je vous en prie, rengaînez tous deux.

NYM.

Aurai-je les huit schellings que je t'ai gagnés?

PISTOLET.

Je te donnerai un *noble* comptant*, et, par-dessus le marché, je te paierai à boire, et nous serons unis par l'amitié et la fraternité : je vivrai pour Nym et Nym vivra pour moi.— Cela n'est-il pas juste? — Vois-tu, je serai vivandier dans le noble et nous ferons ensemble des bénéfices. moi ta main.

NYM.

Aurai-je mon *noble*?

PISTOLET.

Tu l'auras en bel et bon argent.

NYM.

Eh bien, voilà!

Rentre Mme VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN.

S'il est vrai que vous avez eu des femmes pour mères, venez promptement voir sir John. La pauvre chère ame! il est tellement secoué par une fièvre tierce quotidienne, que c'est pitié de le voir. Mes bons amis, venez le trouver.

NYM.

Le roi lui a tourné la bile, et voilà.

PISTOLET.

Tu dis vrai; son cœur est brisé, torturé.

NYM.

Le roi est un bon roi; mais quoi qu'il en soit, il a ses lubies aussi.

PISTOLET.

Allons consoler le pauvre chevalier, car nous devons tous rester unis.

Ils sortent.

SCENE II.

Southampton. — La chambre du conseil.

Entrent EXETER, BEDFORD et WESTMORELAND.

BEDFORD.

Par ma foi, je trouve le roi bien hardi de se confier à ces traîtres.

EXETER.

Ils ne tarderont pas à être arrêtés.

WESTMORELAND.

Quel air doux et candide ils affectent! comme si leur cœur était le trône de la fidélité couronnée par la foi et la loyauté constante.

* Le *noble* valait six schellings, huit pences. (*Note du traducteur.*)

BEDFORD.

Le roi est instruit de tous leurs complots par la saisie de leur correspondance, chose dont ils sont loin de se douter.

EXETER.

L'homme qui était dans son intimité, celui qu'il avait comblé de bienfaits et de ses faveurs royales, se peut-il que, vendu à l'étranger, il ait consenti à livrer son souverain à la mort et à la trahison!

Bruit de fanfares. Entrent LE ROI HENRI *et* SA SUITE, SCROOP, CAMBRIDGE, GREY, *et* PLUSIEURS LORDS.

LE ROI HENRI.

Un vent favorable souffle maintenant, et nous allons nous embarquer. — Mylord de Cambridge, — (*à Scroop*) et vous, mylord de Masham, — (*à Grey*) et vous, mon cher chevalier, — donnez-moi votre avis. Croyez-vous que l'armée que nous emmenons avec nous, s'ouvrira un passage à travers les forces de la France, et remplira le but que nous nous sommes proposé en la rassemblant?

SCROOP.

Sans nul doute, sire, si chacun fait de son mieux.

LE ROI HENRI.

Nous n'avons à cet égard aucun doute, dans la persuasion où nous sommes, que parmi tous ceux qui nous accompagnent il n'en est pas un dont l'affection ne nous soit dévouée et qu'il n'est pas un des cœurs que nous laissons derrière nous qui ne fasse des vœux pour le succès de notre entreprise.

CAMBRIDGE.

Jamais monarque ne fut plus respecté et plus chéri que ne l'est votre majesté; et je ne crois pas qu'il y ait un seul sujet malheureux et mécontent sous l'ombre tutélaire de votre gouvernement.

GREY.

Il n'est pas jusqu'aux ennemis de votre père dont le ressentiment n'ait fait place à des sentimens plus doux, et qui ne vous servent d'un cœur plein de dévouement et de zéle.

LE ROI HENRI.

C'est pour nous un inépuisable sujet de gratitude, et cette main oubliera son office avant que notre cœur oublie de récompenser, selon leur mérite, les services qui nous sont rendus.

SCROOP.

De cette manière, le zèle redoublera d'efforts, et, ravivé par l'espoir, rendra sans cesse à votre majesté de nouveaux services.

LE ROI HENRI.

Nous n'attendons pas moins. — Mon oncle Exeter, ordonnez qu'on mette en liberté l'homme arrêté hier pour propos outrageans sur notre personne. Nous pensons qu'il y a été poussé par l'ivresse. A présent que ses sens sont redevenus plus calmes, nous lui pardonnons.

SCROOP.

C'est là de la clémence; mais c'est porter trop oin la sécurité. Sire, que cet homme soit puni de peur que l'indulgence ne lui crée des imitateurs.

LE ROI HENRI.

Oh! soyons miséricordieux.

CAMBRIDGE.

Votre majesté peut l'être, et néanmoins punir.

GREY.

Sire, vous aurez fait suffisamment acte de clémence, si vous lui laissez la vie, après l'infliction d'un châtiment sévère.

LE ROI HENRI.

Hélas! votre excès d'affection et de sollicitude pour moi milite puissamment contre ce malheureux. S'il nous est interdit de fermer les yeux sur des fautes légères, fruit de l'intempérance, combien grands ne devons-nous pas les ouvrir, quand nous avons devant nous des crimes capitaux, conçus, médités, tramés de longue main! Toutefois, nous voulons que cet homme soit élargi, bien que Cambridge, Scroop et Grey,—dans leur tendre sollicitude pour la sûreté de notre personne, — demandent qu'il soit puni. Venons maintenant aux affaires de la France. — Quels sont ceux qui ont à recevoir de nous une commission spéciale?

CAMBRIDGE.

Moi, sire. Votre majesté m'a enjoint de la demander aujourd'hui.

SCROOP.

Vous m'en avez dit autant, sire.

GREY.

Et à moi aussi, mon royal souverain.

LE ROI HENRI, *remettant un papier à chacun d'eux.*

Richard de Cambridge, voilà la vôtre; — voici la vôtre, lord Scroop de Masham; — et vous, chevalier Grey de Northumberland, recevez aussi la vôtre. — Prenez-en lecture; vous y verrez le cas que je fais de vous. — Mylord de Westmoreland, — et vous, mon oncle Exeter, nous nous embarquerons ce soir. — Eh bien! messieurs, que voyez-vous donc dans ces papiers, que vous changez ainsi de couleur? Voyez comme ils pâlissent! Leur visage est aussi blanc que le papier qu'ils tiennent à la main. Qu'avez-vous donc lu qui vous fait ainsi trembler, et glace le sang dans vos veines?

CAMBRIDGE.

Je confesse mon crime et m'abandonne à votre merci.

GREY *et* SCROOP.

Nous l'implorons tous trois.

LE ROI HENRI.

Cette merci, qui tout-à-l'heure était vivante, vos conseils l'ont étouffée, l'ont tuée. Vous ne sauriez, sans rougir, me parler de clémence; vos propres raisonnemens se tournent contre vous, comme des chiens qui dévorent leur maître. — Voyez-vous, princes, et vous, mes nobles pairs, voyez-vous ces Anglais, ces monstres d'ingratitude? Ce lord de Cambridge que voilà, vous savez combien mon amitié était empressée à le combler de tous les honneurs appropriés à son rang. Et cet homme a, pour quelques écus, sottement conspiré contre nous; et, cédant aux propositions vénales de la France, il s'est engagé à nous tuer, ici même, à Southampton. — (*Montrant Grey.*) Et ce chevalier, non moins notre obligé que Cambridge, a pris le même engagement. — Mais que te dirai-je, à toi, lord Scroop? homme cruel, ingrat, barbare, inhumain! toi, qui avais la clef de tous mes secrets, qui connaissais le fond de mon ame, qui aurais pu en quelque sorte frapper monnaie avec moi, si ton intérêt l'avait exigé? Comment l'or de l'étranger a-t-il pu extraire de toi une seule étincelle de mal pour me causer le plus léger préjudice? Le fait est si étrange, que, bien que l'évidence en soit aussi palpable que du noir sur du blanc, c'est à peine si j'en crois mes yeux. La trahison et le meurtre ont toujours marché de compagnie; couple de génies malfaisans, dévoués l'un à l'autre, l'œuvre du mal est pour eux une chose si naturelle, qu'ils n'excitent la surprise de personne. Mais en toi le meurtre et la trahison sont contre nature, et font naître l'étonnement. Quel que soit l'esprit des ténèbres qui t'a si étrangement converti au crime, la palme de l'enfer lui est due. Quand les autres démons travaillent à souffler la trahison, ils colorent d'un semblant de piété des actes dignes de la damnation éternelle; mais toi, le démon qui t'a façonné à ses fins, t'a commandé le crime, sans te donner aucune raison pour le commettre, si ce n'est la satisfaction de te parer du nom de traître. Si le démon qui t'a ainsi dupé parcourait l'univers en vainqueur, il pourrait, en rentrant dans le vaste Tartare, dire aux légions des damnés: — Je n'ai point trouvé d'ame aussi facile à conquérir que celle de cet Anglais. Oh! de quelle injurieuse amertume tu as empoisonné les douceurs de l'amitié loyale! Un homme se montre-t-il dévoué? et toi aussi, tu l'étais. Parait-il grave et instruit? et toi aussi, tu l'étais. Est-il de noble race? et toi aussi, tu l'étais. Semble-t-il religieux? tu le semblais aussi. Est-il frugal, exempt de folle joie et d'emportemens grossiers, d'une humeur égale et constante, orné de qualités simples et modestes, appuyant le témoignage des yeux de celui de l'oreille, et n'y ajoutant foi qu'à bon escient? toutes ces perfections, tu semblais les posséder, et ta chute a laissé une sorte de tache qui imprime à l'homme le plus parfait le stigmate du soupçon. Je pleurerai sur toi; car je vois dans ta trahison une seconde chute de l'homme. — Leur crime est manifeste. Arrêtez-les, pour qu'ils aient à en répondre devant la loi, et que Dieu les absolve!

EXETER.

Richard, comte de Cambridge, je t'arrête pour crime de haute trahison. — Henri, lord Scroop de Masham, je t'arrête pour crime de haute trahison. — Thomas Grey, chevalier de Northum-

berland, je t'arrête pour crime de haute trahison.

SCROOP.

C'est justement que Dieu a découvert nos projets, et je déplore ma faute plus que mon trépas. Que je la paie de ma vie; mais que votre majesté me la pardonne.

CAMBRIDGE.

Pour moi, l'or de la France ne m'a pas séduit, bien qu'il ait été pour moi un motif de plus pour effectuer ce que je projetais depuis long-temps. Mais je remercie Dieu de l'avoir empêché. Je m'en réjouis sincèrement, malgré la mort qui m'attend, et je supplie Dieu et vous de me pardonner.

GREY.

Jamais sujet fidèle n'éprouva plus de joie à la découverte d'une trahison dangereuse, que je n'en éprouve à me voir arrêté dans l'exécution d'une entreprise infernale. Sire, prenez ma vie, et pardonnez ma faute.

LE ROI HENRI.

Que Dieu vous absolve dans sa merci! Écoutez votre arrêt. Vous avez conspiré contre notre royale personne; vous vous êtes ligués avec un ennemi patent et déclaré, et en acceptant l'or de ses coffres, vous avez touché les arrhes de notre mort. Vous vous êtes engagés à livrer votre roi au glaive, ses princes et ses pairs à la servitude, ses sujets à l'oppression et au mépris, et tout son royaume à la dévastation. En ce qui nous concerne personnellement, nous ne demandons point de vengeance; mais nous sommes tenus de veiller à la sûreté de notre royaume dont vous avez voulu consommer la ruine, et nous vous livrons à la rigueur de ses lois. Sortez donc, malheureux que je plains, et allez à la mort! Que Dieu, dans sa miséricorde, vous donne la force de la subir avec résignation, et vous inspire un repentir sincère de votre énorme forfait! Qu'on les emmène!

LES CONSPIRATEURS *sortent, emmenés par des gardes.*

LE ROI, *continuant.*

Maintenant, mylords, partons pour la France. Cette entreprise sera également glorieuse et pour vous et pour nous. Nous ne doutons pas que cette guerre n'ait une heureuse issue, puisque Dieu a daigné, dans sa bonté, dévoiler au grand jour cette trahison dangereuse, qui épiait le moment favorable pour arrêter notre marche dès les premiers pas, je ne doute pas que dans notre route tous les obstacles ne soient aplanis. En avant donc, mes chers compatriotes! mettons notre entreprise sous la protection de Dieu, et que l'exécution commence. Voguons sur les flots avec joie. Déployons l'étendard de la guerre; que je ne sois plus roi d'Angleterre, si je ne suis roi de France!

Ils sortent.

SCÈNE III.

La maison de Mme Vabontrain, dans East-Cheap.

Entrent PISTOLET, Mme VABONTRAIN, NYM, BARDOLPHE *et* LE PAGE.

Mme VABONTRAIN, *à Pistolet.*

Je t'en prie, mon ami, permets que je t'accompagne jusqu'à Staines.

PISTOLET.

Non; car j'ai le cœur navré. — Bardolphe, appelle ta gaîté à ton aide. Nym, réveille ta verve fanfaronne. Page, ranime ton courage; car Falstaff est mort, et c'est pour nous un grand sujet d'affliction.

BARDOLPHE.

Je voudrais être avec lui, en quelque lieu qu'il soit, au ciel ou en enfer.

Mme VABONTRAIN.

Il n'est pas en enfer, cela est sûr; il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme y est allé. Il a fait une belle fin, et il a passé comme un enfant qui sort d'être baptisé : il s'est éteint entre midi et une heure, précisement à la descente de la marée*; car, lorsque je l'ai vu froisser ses draps, jouer avec des fleurs et rire en regardant le bout de ses doigts, j'ai vu que tout était fini pour lui; il avait le nez aussi pointu que le bec d'une plume, et il battait la campagne. « Eh bien, sir John, lui ai-je dit, comment vous trouvez-vous? ayez bon courage! » Alors il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! » trois ou quatre fois; moi, pour le réconforter, je lui ai dit qu'il ne devait pas penser au bon Dieu. J'espérais qu'il n'y avait pas encore nécessité qu'il se troublât la cervelle de ces pensées-là; pour toute réponse, il me dit de lui couvrir davantage les pieds; je mis ma main dans le lit pour lui tâter les pieds, ils étaient froids comme marbre. Je lui tâtai les genoux, et puis un peu plus haut, et un peu plus haut encore, et tout était déjà froid comme marbre.

NYM.

On dit qu'il a parlé de vin?

Mme VABONTRAIN.

C'est vrai.

BARDOLPHE.

Et des femmes.

Mme VABONTRAIN.

Par exemple! cela n'est pas.

LE PAGE.

Si fait; il a même dit que c'étaient des diables couleur de rose.

Mme VABONTRAIN.

Il n'a jamais aimé le rose; c'est une couleur qu'il ne pouvait souffrir.

* C'était une opinion fortement enracinée parmi les esprits superstitieux de ce temps-là, que personne ne mourait à la marée montante. (*Note du traducteur.*)

LE PAGE.

Une fois, il a dit que le diable l'emporterait à cause des femmes.

Mme VABONTRAIN.

Il est vrai qu'il lui est arrivé parfois, dans les discours, de maltraiter les femmes; mais alors il n'était pas dans son bon sens, et puis c'était de la prostituée de Babylone qu'il parlait alors.

LE PAGE.

Ne vous rappelez-vous pas qu'ayant vu une mouche posée sur le nez de Bardolphe, il dit que c'était une ame pécheresse qui brûlait dans le feu de l'enfer ?

BARDOLPHE.

Hélas! le combustible qui alimentait ce feu est parti; c'est toute la fortune que j'ai amassée à son service.

NYM.

Décampons-nous? si nous tardons davantage, le roi sera parti de Southampton.

PISTOLET.

Allons, partons. — (*A sa femme.*) Mon amour, embrasse-moi. Aie l'œil sur mes biens, meubles et immeubles; conduis-toi selon les règles de la raison; que ta devise soit : Pas d'argent, point de suisse. Ne fais crédit à personne, car les sermens ne sont qu'une paille légère; la foi des hommes est chose aussi fragile qu'un pain à cacheter; il n'est rien tel que de tenir, ma poule; que la prudence soit donc ton guide; va, essuie tes larmes.— Mes frères d'armes, partons pour la France, et comme des sangsues, mes enfans, suçons, suçons, suçons jusqu'au sang!

LE PAGE.

On dit que c'est une nourriture malsaine.

PISTOLET.

Embrassez-la, et marchons.

BARDOLPHE.

Adieu, notre hôtesse.

Il l'embrasse.

NYM.

Je ne saurais l'embrasser, moi; et voilà; mais, adieu.

PISTOLET, *à sa femme.*

Montre-toi bonne ménagère; sois sédentaire, je te l'ordonne.

Mme VABONTRAIN.

Bon voyage; adieu.

Ils sortent.

SCENE IV.

La France. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Entrent LE ROI DE FRANCE *et* SA SUITE, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, LE CONNÉTABLE, *et* D'AUTRES SEIGNEURS.

LE ROI DE FRANCE.

Les Anglais marchent contre nous avec des forces imposantes; et il importe essentiellement que nous leur opposions une honorable résistance; en conséquence, les ducs de Berry, de Bretagne, de Brabant et d'Orléans, vont partir, — et vous aussi, dauphin, — pour visiter sans délai nos villes de guerre, et les pourvoir d'hommes de courage et de moyens de défense; car le roi d'Angleterre nous attaque avec la violence des eaux qui se précipitent dans un gouffre. Prenez donc toutes les mesures de prévoyance que la prudence nous conseille; et que les récens souvenirs qu'a laissés dans nos champs l'Anglais fatal et trop méprisé, ne soient pas perdus pour nous.

LE DAUPHIN.

Mon très-redouté père, il est juste que nous prenions les armes contre l'ennemi; car lors même qu'il n'y a pas de guerre, ni de motifs d'hostilité, la paix ne doit pas tellement énerver un royaume que tout ne soit préparé pour la défense, comme si la guerre était imminente. Il convient donc que nous partions pour inspecter les points les plus faibles de la France; mais procédons-y sans montrer le moindre sentiment de crainte, sans en témoigner plus que si nous apprenions que l'Angleterre fait les préparatifs d'une danse mauresque pour les fêtes de la Pentecôte; et en effet, sire, elle est si follement gouvernée, son sceptre est confié aux mains fantasques d'un jeune homme si frivole, si étourdi, si incapable, si capricieux, que nous n'avons rien à craindre d'elle.

LE CONNÉTABLE.

Prince, gardez-vous de le croire; vous vous méprenez étrangement sur le compte de ce roi. Que votre altesse interroge les ambassadeurs récemment de retour; ils vous diront avec quelle dignité il a reçu leur ambassade, quels nobles conseillers l'entourent, combien il met de retenue dans ses objections, d'inflexible fermeté dans ses résolutions; vous vous convaincrez alors que ses égaremens passés n'étaient que le masque dont se couvrait le Brutus de Rome, cachant la sagesse sous le manteau de la folie, comme les jardiniers recouvrent de fumier les plantes les plus précoces et les plus délicates.

LE DAUPHIN.

Vous êtes dans l'erreur, monsieur le grand connétable; mais peu importe notre opinion à cet égard. Lorsqu'il est question de se défendre, il est bon de supposer l'ennemi plus fort qu'il ne le paraît; on donne alors à la défense les proportions convenables; on ne lésine pas sur les moyens, comme l'avare qui gâte son habit pour économiser un peu d'étoffe.

LE ROI DE FRANCE.

Voyons dans le roi Henri un ennemi redoutable; songez donc, princes, à réunir toutes vos forces pour le combattre. Sa race s'est engraissée de nos dépouilles; il appartient à cette famille d'hommes redoutables qui sont venus porter la terreur jusque dans nos foyers; témoin ce jour d'éternelle honte, où fut livrée pour notre malheur la bataille de

Crécy, et où tous nos princes furent faits prisonniers par ce fatal Édouard, surnommé le prince Noir, pendant que le géant son père, debout sur une colline, le front ceint des rayons du soleil, comme d'une aureole, contemplait son fils héroïque, et souriait de le voir mutiler l'œuvre de Dieu et de la nature, et ravir à l'amour paternel toute une génération française de vingt ans Henri est un rejeton de cette souche victorieuse; redoutons sa vigueur native et sa fatale étoile.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Des ambassadeurs d'Henri, roi d'Angleterre, demandent audience à votre majesté.

LE ROI DE FRANCE.

Nous sommes prêt à les recevoir; qu'on les introduise.

LE MESSAGER *et* PLUSIEURS SEIGNEURS *sortent.*

LE ROI DE FRANCE, *continuant.*

Vous voyez, mes amis, avec quelle vigueur cette chasse est suivie.

LE DAUPHIN.

Tournez la tête, et vous arrêterez la poursuite des chasseurs; car la meute pusillanime fait retentir au loin ses aboiemens, quand la proie qu'elle semble menacer fuit devant elle. Sire, donnez à ces Anglais une rude leçon, et qu'ils apprennent de quelle monarchie vous êtes le chef. Mieux vaut une trop grande préoccupation de nous-mêmes, que l'extrême abnégation.

Rentrent LES SEIGNEURS *avec* EXETER *et sa* SUITE.

LE ROI DE FRANCE.

Vous venez de la part de notre frère le roi d'Angleterre?

EXETER.

De sa part; et voici ce qu'il fait savoir à votre majesté. Il vous demande, au nom du Dieu tout puissant, de renoncer aux grandeurs empruntées qui par le don du ciel, en vertu de la loi de la nature et de celle des nations, lui appartiennent à lui et à ses héritiers; à savoir la couronne de France, et tous les honneurs que la coutume et la succession des temps y ont attachés. Afin que vous sachiez qu'il ne s'appuie pas sur des titres injustes ou frivoles exhumés des débris vermoulus d'un passé lointain, et de la poussière d'un long oubli, (*lui remettant un papier*) il vous envoie ce mémoire heraldique, concluant dans toutes ses parties; il vous prie d'examiner avec attention cette généalogie, et quand vous serez convaincu qu'il descend en ligne directe de son illustre aïeul, Édouard III, il attend de vous que vous résignerez votre couronne et votre royaume retenus par vous au préjudice du véritable et légitime possesseur.

LE ROI DE FRANCE.

Dans le cas contraire, qu'arrivera-t-il?

EXETER.

Il vous y contraindra par la force; quand vous cacheriez la couronne jusque dans votre cœur, il irait l'y chercher. C'est pourquoi, tel qu'un autre Jupiter, il arrive précédé par la tempête, entouré de la foudre et des éclairs; il vient obtenir par la force ce que vous aurez refusé à sa demande; il vous enjoint, par la miséricorde du Seigneur, de lui restituer la couronne, et d'avoir compassion des malheureux que va dévorer la gueule béante du monstre affamé de la guerre; il met sur votre responsabilité le sang des morts, les larmes de la veuve, les cris de l'orphelin, les gémissemens de la jeune fille, qui vous redemanderont un époux, un père, un fiancé, moissonnés dans cette fatale querelle. Voilà sa requête, sa menace, et mon message, à moins que le dauphin ne soit ici présent; car j'ai aussi un message pour lui.

LE ROI DE FRANCE.

Quant à nous, nous examinerons plus à loisir cette matière: demain vous porterez nos dernières intentions à notre frère le roi d'Angleterre.

LE DAUPHIN

Quant au dauphin, je le représente. Qu'avez-vous à lui transmettre de la part de l'Anglais?

EXETER.

Un dédaigneux défi, l'expression du mépris le plus complet auquel puisse descendre la dignité du puissant monarque qui m'envoie. Ainsi parle mon souverain; si le roi, votre père, faisant droit à toutes ses demandes, ne répare pas l'insultante raillerie que vous lui avez adressée, le bruit de sa vengeance ira reveiller l'écho de tous les caveaux, de toutes les voûtes de France; et il répondra à votre insolent message par la voix tonnante de son artillerie.

LE DAUPHIN.

Dis-lui que si mon père lui fait une réponse favorable, ce sera contre ma volonté; car je ne désire rien tant que d'en venir aux mains avec le roi d'Angleterre; c'est pour cela que, voulant lui faire un cadeau qui plût à sa jeunesse et à sa frivolite, je lui ai envoyé ces balles de paume de Paris.

EXETER.

En revanche, il fera trembler jusqu'en ses fondemens votre Louvre de Paris, quand le monarque absolu de l'Europe y tiendrait sa cour puissante: et soyez certain que vous trouverez comme nous, ses sujets, une grande difference entre ce qu'annonçaient les jours de sa jeunesse et ce qu'il est aujourd'hui. Aujourd'hui, il met le temps à profit, et n'en perd pas une minute; vous l'apprendrez à vos dépens, pour peu qu'il reste en France.

LE ROI DE FRANCE.

Demain vous connaîtrez nos intentions définitives.

EXETER.

Expédiez-nous promptement, si vous ne voulez que notre roi vienne en personne s'enquérir des raisons de ce délai; car il a déjà mis le pied sur ce territoire.

LE ROI DE FRANCE.

Vous partirez bientôt avec des propositions honorables; ce n'est pas trop du court intervalle d'une nuit pour arrêter une décision sur des matières de cette importance.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE CHOEUR.

Ainsi, portée sur les ailes de la pensée, notre scène vole rapide comme la pensée. Figurez-vous le roi et son armée s'embarquant sur la jetée de Southampton, et sa belle flotte déployant ses pavillons de soie aux rayons du soleil matinal. Appelez l'imagination à votre aide; voyez les mousses grimper aux cordages; entendez le coup de sifflet qui rétablit l'ordre au milieu de tous ces bruits confus; voyez les voiles, gonflées par les vents invisibles, entraîner les lourdes carènes à travers la mer sillonnée, dont les vagues se brisent sur leur large poitrail. Figurez-vous que vous êtes sur le rivage, et que de là vous contemplez une cité mouvante portée sur les flots inconstans; car tel est l'aspect que présente cette flotte majestueuse se dirigeant vers Harfleur. Suivez-la, suivez-la. Que votre pensée s'embarque avec elle; laissez votre Angleterre aussi calme que l'heure de minuit, gardée par des vieillards, des enfans et des vieilles femmes, les uns ayant passé l'âge de la vigueur, les autres n'y étant pas arrivés encore. Car quel est celui qui, ayant le moindre duvet au menton, ne s'est empressé de suivre en France cette élite de cavaliers? Que votre pensée travaille et se représente un siége: voyez les canons sur leurs affûts, et leurs bouches redoutables tournées contre les remparts d'Harfleur. Supposez que l'ambassadeur de France revient trouver Henri, et lui annonce que le roi lui offre sa fille Catherine, et avec elle, en dot, je ne sais quels duchés insignifians et sans valeur. Cette offre n'est pas acceptée; l'agile canonnier touche de sa mèche fatale la lumière des canons, (*bruit de fanfares; les décharges d'artillerie se font entendre,*) et devant eux tout s'écroule. Continuez-nous votre indulgence, et que votre pensée suppléé à l'insuffisance de notre représentation.

SCÈNE PREMIÈRE.

La France. — Devant Harfleur.

Bruit de fanfares. Arrivent LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD, GLOSTER *et* DES SOLDATS *portant des échelles de siége.*

LE ROI HENRI.

Retournons à la brèche, mes amis, retournons à la brèche, ou comblons-la avec les cadavres des Anglais. En temps de paix, rien ne sied mieux à un homme qu'une modeste et humble douceur. Mais quand la tempête de la guerre éclate à votre oreille, imitez alors l'action du tigre; que vos muscles se tendent; que votre sang circule plus rapide; que la fureur aux traits farouches altère votre visage; que votre regard prenne un aspect terrible; qu'à travers son orbite, il apparaisse menaçant comme un canon braqué; que le sourcil froncé l'ombrage, aussi effrayant que le rocher se projette sur sa base battue des flots irrités. Serrez les dents, ouvrez les narines, retenez avec force votre haleine, que vos esprits soient portés à leur plus haut point d'énergie! — En avant, en avant, valeureux Anglais, qui devez le jour à des pères éprouvés par la guerre, à des pères qui, comme autant d'Alexandres, ont, dans ces mêmes lieux, combattu depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et n'ont remis l'épée dans le fourreau que lorsqu'il n'y avait plus d'ennemi à immoler. Prouvez maintenant que vous êtes bien leurs fils. Servez d'exemple à des hommes d'un sang plus vulgaire, et montrez-leur comment il faut combattre! — Et vous, brave milice de nos comtés, vous dont les membres ont été formés en Angleterre, faites voir maintenant votre vigueur natale; montrez-nous que vous êtes dignes de la race qui vous a produits; ce dont je ne doute pas, car il n'en est

pas un parmi vous dans les yeux duquel je ne voie briller une noble ardeur. Je vous vois comme des limiers en laisse, impatiens de prendre votre élan. Le gibier est levé : suivez votre instinct, et en chargeant l'ennemi, criez : *Dieu pour Henri! Angleterre et Saint Georges!*

Ils s'élancent vers les remparts, au bruit des fanfares et des décharges de l'artillerie.

SCENE II.

Même lieu.

On voit passer les troupes anglaises; puis arrivent NYM, BARDOLPHE, PISTOLET *et* LE PAGE.

BARDOLPHE.

En avant, en avant! à la brèche, à la brèche!

NYM.

Un moment, caporal; l'action est trop chaude; je n'ai en tout et pour tout qu'une vie; les coups tombent trop dru; voilà l'histoire.

PISTOLET.

C'est une histoire on ne peut plus juste; il ne fait pas bon sur la brèche; les coups vont et viennent, les vassaux du bon Dieu tombent et meurent.

Et sur le sol sanglant le glaive des batailles
Fait d'immortelles funérailles.

LE PAGE.

Je voudrais être maintenant dans une taverne de Londres. Je donnerais ma part de gloire pour un pot d'ale *, et la vie sauve.

PISTOLET.

Si j'avais ce que je désire,
Mon choix bien vite se ferait;
J'irais de ce pas, sans mot dire,
Chercher refuge au cabaret.

LE PAGE.

Oui, comme l'oiseau sur la branche.

Arrive FLUELLEN.

FLUELLEN.

Par la sangbleu! à la brèche, canaille! à la brèche!

Il les chasse devant lui.

PISTOLET.

Doucement, grand duc; sois miséricordieux envers de chétifs mortels! apaise ta fureur! apaise ta mâle colère! Apaise ta fureur, grand duc! Beau coq, apaise ta fureur! De la douceur, mon bijou!

* Sorte de bière forte. Prononcez *éle*. (*Note du traducteur.*)

NYM.

C'est une drôle d'humeur que la vôtre! — Il y a de quoi faire monter la moutarde au nez; et voilà.

NYM, PISTOLET *et* BARDOLPHE *s'éloignent, suivis de* FLUELLEN.

LE PAGE, *seul.*

Tout jeune que je suis, j'ai observé de près ces trois fanfarons. Je les sers tous les trois; mais tels qu'ils sont, s'ils voulaient me servir, il n'y en a pas un parmi eux dont je voulusse pour mon laquais. — Pour Bardolphe, il a le foie pâle et la face rouge; de sorte qu'il paie de mine; mais pour ce qui est de se battre, serviteur. Quant à Pistolet, — il a une langue redoutable et une épée fort inoffensive: aussi il fait volontiers assaut de paroles, et ne rompt jamais une lance. Pour ce qui est de Nym, — il a entendu dire que les hommes qui valent le mieux sont ceux qui parlent le moins; aussi il ne dit pas même ses prières, de peur de passer pour lâche; mais si ses paroles de tapageur sont rares, ses actes de vaillance le sont plus encore; Il n'a jamais cassé d'autre tête que la sienne, et encore était-ce contre une borne, un jour qu'il était ivre. Ils dérobent tout ce qui leur tombe sous la main, et qualifient leurs vols d'achats. L'autre jour Bardolphe vola un étui de luth, le porta à douze lieues de là, et le vendit pour trois demi pences. Nym et Bardolphe sont camarades en filouterie : à Calais ils ont volé une pelle de cheminée, sans doute pour ne pas se brûler les doigts en tirant les marrons du feu. Si je les en croyais, je serais aussi familier avec les poches des gens que le sont leurs gants ou leur mouchoir. Or il répugne à mes principes de prendre de la poche d'un autre pour mettre dans la mienne; car c'est le moyen d'empocher plus d'un affront. Il faut que je les quitte et cherche une meilleure condition: leur perversité me fait mal au cœur; il faut que je la rejette.

Il s'éloigne.

Revient FLUELLEN *suivi de* GOWER.

GOWER.

Capitaine Fluellen, il faut à l'instant vous rendre aux mines; le duc de Gloster désire vous parler.

FLUELLEN.

Aux mines? Dites au duc qu'il ne fait pas bon aux mines; car, voyez-vous, les mines ne sont pas faites selon les règles de la guerre; les concavités ne sont pas suffisantes; l'ennemi, vous pourrez le faire comprendre au duc, a contre-miné à douze pieds au dessous des mines. Par Jésus, il nous fera sauter tous, si l'on n'y met ordre.

GOWER.

Le duc de Gloster, à qui est confiée la conduite du siége, est entièrement dirigé par un Irlandais qui est, ma foi, un très-vaillant homme.

FLUELLEN.

N'est-ce pas le capitaine Macmorris?

GOWER.

Je pense que c'est lui.

FLUELLEN.

Par Jésus, c'est un âne, s'il y en eut jamais un; je le lui dirai à sa barbe; il ne connaît pas plus la discipline de la guerre, la discipline des Romains, qu'un chien caniche.

On aperçoit à quelque distance MACMORRIS *et* JAMY *qui s'approchent.*

GOWER.

Le voici qui vient, accompagné du commandant des Écossais, le capitaine Jamy.

FLUELLEN.

Le capitaine Jamy est un homme d'un merveilleux courage, cela est certain; un homme plein d'activité, et très-versé dans la connaissance des anciennes guerres, autant que j'ai pu m'en convaincre. Par Jésus, il n'y a pas de militaire au monde plus capable que lui de soutenir une conversation sur la discipline des anciennes guerres des Romains.

JAMY.

Bonjour, capitaine Fluellen.

FLUELLEN.

Bonjour à votre seigneurie, capitaine Jamy.

GOWER.

Comment va, capitaine Macmorris? avez-vous abandonné, les mines? Les pionniers ont-ils quitté la besogne?

MACMORRIS.

Par le Christ, c'est pitoyable; l'ouvrage est abandonné, la trompette sonne la retraite. J'en jure par cette main et par l'ame de mon père, c'est pitoyable; tout est planté là! et pourtant, Dieu me pardonne, j'aurais fait sauter la ville en une heure. Oh! c'est pitoyable, pitoyable; par cette main, c'est pitoyable!

FLUELLEN.

Capitaine Macmorris, voulez-vous me permettre d'avoir avec vous quelques minutes d'entretien sur la discipline de la guerre chez les Romains, par manière d'argumentation et de conversation amicale, tant pour la satisfaction de mon opinion que, voyez-vous, pour la satisfaction de mon esprit, concernant la direction de la discipline militaire; voilà le fait.

JAMY.

Mes chers capitaines, cette conversation sera on ne peut plus intéressante, et je vous demande la permission d'y joindre mon mot par-ci par-là, quand j'en trouverai l'occasion.

MACMORRIS.

Ce n'est pas le moment de discuter, Dieu me pardonne; la journée est chaude ainsi que le temps, la guerre, le roi et les ducs : ce n'est pas le moment de discuter. La ville est assiégée, et la trompette nous appelle à la brèche; et nous, morbleu, nous bavardons ici les bras croisés! C'est une honte à nous tous tant que nous sommes; oui, c'est une honte de rester ainsi sans rien faire; par cette main, c'est une honte. Il y a des gorges à couper, de la besogne à faire, et nous ne faisons rien, Dieu me pardonne.

JAMY.

Par la sainte messe, avant que mes paupières se ferment pour dormir, j'aurai fait de la besogne, ou je serai étendu mort sur le carreau. Je ferai mon devoir aussi vaillamment que je pourrai, voilà ce qu'il y a de sûr, en un mot comme en mille; cela n'empêche pas que je ne fusse bien aise de vous entendre discuter un peu entre vous deux.

FLUELLEN.

Capitaine Macmorris, avec votre permission, je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes de votre nation, —

MACMORRIS.

De ma nation? Qu'est-ce que c'est que ma nation? est-ce une nation de gueux, de bâtards, de lâches, de scélérats? Qu'est-ce que c'est que ma nation? qui parle de ma nation?

FLUELLEN.

Voyez-vous, capitaine Macmorris, si vous prenez les choses autrement qu'elles ne doivent être prises, il se pourrait que je pensasse que vous ne me traitez pas avec l'affabilité et les égards que vous devez à un homme qui vous vaut bien, tant pour la discipline de la guerre, que pour la naissance, et sous tous les autres rapports.

MACMORRIS.

Je ne crois pas que vous me valiez; et, Dieu me pardonne, je vous couperai la tête.

GOWER.

Messieurs, vous vous méprenez l'un sur l'autre.

JAMY.

Ah! c'est une grande sottise que vous faites là.

On sonne en parlementaire.

GOWER.

La ville demande à parlementer.

FLUELLEN.

Capitaine Macmorris, quand nous aurons l'occasion de nous retrouver ensemble, et que le moment sera plus propice, je prendrai la liberté de vous affirmer que je connais la discipline de la guerre; je ne vous dis que cela.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu. — Devant les portes d'Harfleur.

LE GOUVERNEUR *et* QUELQUES BOURGEOIS *sont sur les remparts; au bas sont* LES TROUPES ANGLAISES. *Arrivent* LE ROI HENRI *et* SA SUITE.

LE ROI HENRI.

Quelle est la résolution adoptée par le gouverneur de la ville? voilà le dernier pourparler que nous accorderons; songez donc à vous rendre à notre merci, ou, si vous êtes jaloux de provoquer votre destruction, attendez-vous à ce qu'il y a de pire; car, je vous le jure, foi de soldat, et c'est le titre que je suis le plus fier de porter, si je recommence à battre vos murailles, je ne quitterai pas Harfleur que je ne l'aie laissée ensevelie sous ses cendres. Tout accès à la clémence sera fermé; et le soldat acharné, au cœur impitoyable, libre de se livrer à ses appétits sanguinaires, se déchaînera avec une conscience aussi large que l'enfer, moissonnant comme l'herbe des prairies vos vierges fraîches écloses et vos enfans en fleur. Alors, que m'importe, à moi, si la guerre impie, couronnée de flammes, comme le prince des démons, et le visage noirci, accomplit toutes les horreurs compagnes du pillage et de la dévastation? Que m'importe, lorsque c'est vous-mêmes qui en êtes la cause, si vos chastes vierges tombent sous la main du viol effréné et brutal? quel frein peut retenir la licence perverse une fois qu'elle a pris son redoutable élan? C'est en vain que nous voudrions commander au soldat acharné au pillage; autant vaudrait ordonner au Léviathan de se rendre au rivage. Ainsi, bourgeois d'Harfleur, prenez pitié de votre ville et de ses habitans, pendant que mes soldats sont encore soumis à mes ordres; pendant que le vent frais et tempéré de la raison chasse devant lui les infects et contagieux nuages du carnage homicide, du pillage et du crime : sinon, attendez-vous à voir tout-à-l'heure le soldat aveugle et altéré de sang souiller de sa main sacrilége la chevelure de vos filles éplorées, vos pères saisis par leur barbe argentée, et leurs têtes vénérables brisées contre les murailles; vos enfans empalés nus sur le fer des lances, pendant que leurs mères éplorées ébranleront les airs de hurlemens confus, comme autrefois les femmes de Judée poursuivaient de leurs clameurs les bourreaux d'Hérode dans leur tâche homicide. Qu'en dites-vous? Voulez-vous nous rendre et éviter ces maux? ou, par une coupable résistance, provoquer votre destruction?

LE GOUVERNEUR.

Ce jour met un terme à notre espoir. Le dauphin, à qui nous avons fait demander du secours, nous fait répondre qu'il n'a point encore réuni des troupes suffisantes pour faire lever un siége si formidable; c'est pourquoi, grand roi, nous livrons notre ville et nos vies à votre merci; nos portes vous sont ouvertes; disposez de nous et de ce qui nous appartient; car nous ne pouvons nous défendre plus long-temps.

LE ROI HENRI.

Ouvrez vos portes. — Mon oncle Exeter, entrez dans Harfleur, restez-y, et vous y fortifiez puissamment contre les Français : usez de clémence envers tous. Quant à nous, cher oncle, vu l'approche de l'hiver et les maladies qui règnent dans notre armée, nous nous retirerons à Calais. Cette nuit, nous serons votre hôte à Harfleur; demain nous nous mettrons en marche.

Fanfares. Le roi et son armée entrent dans la ville.

SCÈNE IV.

Rouen. — Un appartement du palais.

Entrent CATHERINE *et* ALICE.

CATHERINE.

Alice, tu as été en Angleterre et tu parles bien la langue?

ALICE.

Un peu, madame.

CATHERINE.

Enseigne-moi-la, je te prie; il faut que j'apprenne à la parler. Comment appelle-t-on la main en anglais?

ALICE.

La main? on l'appelle *de hand.*

CATHERINE.

De hand. Et les doigts?

ALICE.

Les doigts? Ma foi, j'ai oublié les doigts; je vais tâcher de me le rappeler. Les doigts, je pense qu'on les appelle *de fingres,* oui, *de fingres.*

CATHERINE.

La main, *de hand;* les doigts, *de fingres.* Tu vois que je suis bonne écolière; je sais déjà deux mots d'anglais. Comment appelez-vous les ongles?

ALICE.

Les ongles? nous les appelons *de nails.*

CATHERINE.

De nails. Écoute, dis-moi si je parle bien : *de hand, de fingres, de nails.*

ALICE.

C'est bien dit, madame; c'est du fort bon anglais.

CATHERINE.

Dis-moi en anglais le bras.

ALICE.

De arm, madame.

CATHERINE.

Et le coude.

ALICE.

De elbow.

CATHERINE.

De elbow. Je m'en vais répéter tous les mots que tu m'as déjà appris.

ALICE.

Je pense, madame, que cela vous sera trop difficile.

CATHERINE.

Point du tout. Écoute : *De hand, de fingres, de nails, de arm, de bilbow.*

ALICE.

De elbow, madame.

CATHERINE.

O mon Dieu ! j'oublie; *de elbow.* Comment appelez-vous le cou ?

ALICE.

De neck, madame.

CATHERINE.

De neck. Et le menton ?

ALICE.

De chin.

CATHERINE.

De sin. Le cou, *de neck:* le menton, *de sin.*

ALICE.

Oui ; sauf votre honneur, en vérité, vous prononcez les mots anglais aussi correctement que les natifs d'Angleterre.

CATHERINE.

Je ne doute pas d'apprendre par la grâce de Dieu et en peu de temps.

ALICE.

N'avez-vous pas déjà oublié ce que je vous ai enseigné ?

CATHERINE.

Non ; je vais te le réciter à l'instant même. *De hand, de fingres, de mails,* —

ALICE.

De nails, madame.

CATHERINE.

De nails, de arm, de ilbow.

ALICE.

Sauf votre honneur, *de elbow.*

CATHERINE.

C'est ce que je dis : *de elbow, de neck* et *de sin.* Comment appelez-vous le pied et la robe ?

ALICE.

De foot, madame, et *de gown.*

CATHERINE.

Mon Dieu, voilà des mots bien impolis, et qui ne conviennent guère dans la bouche d'une femme. Je ne voudrais pas prononcer ces mots devant les seigneurs de France pour tout au monde; il faut néanmoins les apprendre. Je vais de nouveau te réciter ma leçon. *De hand, de fingres, de nails, de arm, de elbow, de neck, de sin, de foot, de gown.*

ALICE.

Excellent, madame !

CATHERINE.

C'est assez pour cette fois ; allons-nous-en dîner*.

Elles sortent

SCENE V.

Même ville. — Un autre appartement du palais.

Entrent LE ROI DE FRANCE, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURBON. LE CONNÉTABLE DE FRANCE *et* D'AUTRES SEIGNEURS.

LE ROI DE FRANCE.

Il est certain qu'il a passé la Somme.

LE CONNÉTABLE.

Sire, si on ne lui livre pas bataille, renonçons à vivre en France ; partons tous, et abandonnons nos vignobles à un peuple barbare.

LE DAUPHIN.

O Dieu vivant! Sera-t-il dit que quelques menues boutures de notre nation, — sève égarée, provenant du trop plein de nos pères, rejetons entés sur un tronc inculte et sauvage, — élèveront tout-à-coup leurs rameaux jusqu'aux nues, et surpasseront en hauteur la tige paternelle ?

BOURBON.

Des Normands ! des bâtards normands ! des Normands bâtards ! *Mort de ma vie!* si nous les laissons passer ainsi sans combattre, je veux vendre mon duché pour acheter une ferme pauvre et chétive dans cette île au rivage dentelé qu'on nomme Albion.

LE CONNÉTABLE.

Dieu des batailles ! D'où leur vient cette vaillance? leur climat n'est-il pas brumeux, terne et sombre? le soleil ne jette qu'à regret sur eux de pâles rayons, et tue leurs fruits de ses regards irrités. Serait-ce leur bière, ignoble mélange d'orge et d'eau, bonne tout au plus à abreuver des rosses éreintées, qui communique à leur sang glacé cette chaleur courageuse? Et nous, dont le sang est vivifié par un vin généreux, nous resterons mornes et engourdis ? Oh ! pour l'honneur de notre pays, ne demeurons pas immobiles et transis comme les glaçons qui pendent aux toits de nos chaumières, pendant qu'une nation, fille d'un froid climat, humecte d'une sueur vaillante nos riches campagnes, riches par leur sol, pauvres par les maîtres qui les possèdent.

LE DAUPHIN.

D'honneur, nos dames se raillent de nous ; elles disent hautement que notre vigueur est épuisée,

* Dans le texte, toute cette scène est en français, et en français incorrect bien entendu. (*Note du traducteur.*)

** Les mots que nous avons soulignés sont en français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

et qu'elles livreront leurs charmes aux jeunes Anglais pour repeupler la France de guerriers bâtards.

BOURBON.

Elles nous renvoient aux écoles de danse de l'Angleterre, et nous conseillent d'enseigner la gavotte et la courante, attendu que tout notre mérite est dans les jambes, et que nous sommes de superbes coureurs.

LE ROI DE FRANCE.

Où est Montjoie le héraut d'armes? Qu'il se mette en route, et porte au roi d'Angleterre un sanglant défi. Debout, princes, et armés d'une résolution plus tranchante que la lame de vos épées, volez au combat. Charles d'Albret, grand connétable de France, et vous, d'Orléans, Bourbon, Berry, Alençon, Brabant, Bar, Bourgogne, Jacques Châtillon, Rambures, Vaudemont, Beaumont, Grandpré, Roussi, Faucooberg, Foix, Lestrelles, Boucicaut et Charollais, ducs, princes, barons, seigneurs et chevaliers, pour conserver vos manoirs et vos titres, effacez votre opprobre; opposez une digue à Henri d'Angleterre, qui déborde sur notre territoire avec des étendards teints du sang d'Harfleur. Précipitez-vous sur lui comme l'avalanche sur la vallée, alors que cette dernière reçoit les sécrétions des Alpes qui la dominent. Fondez sur lui, — car vous avez des forces suffisantes, et amenez-le à Rouen, captif dans un char.

LE CONNÉTABLE.

Voilà le rôle qui sied à un grand cœur. Je suis fâché que son armée soit si peu nombreuse, que ses soldats soient malades et affaiblis par la fatigue et la faim; car j'ai la certitude que lorsqu'il verra notre armée, découragé et tremblant, il viendra, pour tout exploit, nous offrir sa rançon.

LE ROI DE FRANCE.

Hâtez-vous donc, connétable, de faire partir Montjoie; qu'il dise au roi d'Angleterre que nous désirons savoir quelle rançon il consent à donner. Dauphin, vous resterez à Rouen avec nous.

LE DAUPHIN.

Non, mon père, j'en supplie votre majesté.

LE ROI DE FRANCE.

Résignez-vous; car vous resterez avec nous. Maintenant, connétable, et vous, princes, partez, et apportez-nous promptement la nouvelle de votre victoire sur l'Anglais.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Le camp anglais en Picardie.

Arrivent GOWER *et* FLUELLEN.

GOWER.

Eh bien, capitaine Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN.

Je vous assure qu'il se fait d'excellente besogne à ce pont.

GOWER.

Le duc d'Exeter est-il sain et sauf?

FLUELLEN.

Le duc d'Exeter est aussi magnanime qu'Agamemnon; c'est un homme que j'aime et que j'honore de toute mon ame, de tout mon cœur; je voue à son service mon affection, ma vie, ma fortune et toutes mes facultés. Il n'a pas, Dieu soit loué et béni, reçu la moindre blessure; il garde le pont le plus vaillamment du monde, avec une excellente discipline. Il y a au pont un enseigne que je considère en conscience comme aussi brave que Marc-Antoine. C'est un homme sans réputation, mais je l'ai vu se conduire on ne peut mieux.

GOWER.

Comment l'appelez-vous?

FLUELLEN.

On l'appelle l'enseigne Pistolet.

GOWER.

Je ne le connais pas.

Arrive PISTOLET.

FLUELLEN.

Vous ne le connaissez pas? le voici qui vient.

PISTOLET.

Capitaine, j'ai un service à vous demander : vous êtes dans les bonnes grâces du duc d'Exeter?

FLUELLEN.

Oui, Dieu merci, et je crois avoir mérité une place dans son amitié.

PISTOLET.

Bardolphe, soldat intrépide et courageux, d'une valeur notable, a, par un coup malheureux du destin, et par un tour de roue de la capricieuse Fortune, cette aveugle déesse qui se tient debout sur une boule en rotation permanente, —

FLUELLEN.

Excusez, enseigne Pistolet. La Fortune est représentée aveugle avec un bandeau sur les yeux, pour signifier que la fortune est aveugle. On la représente aussi avec une roue pour signifier, et c'est la morale de la chose, qu'elle est mobile, inconstante, variable et changeante; et c'est aussi pour cela, voyez-vous, que son pied pose sur une pierre sphérique qui roule, roule, roule sans cesse. En vérité, les poètes font une excellente description de la Fortune. La Fortune, voyez-vous, est une excellente moralité.

PISTOLET.

La fortune est l'ennemie de Bardolphe. Il est l'objet de son courroux; car il a volé un ciboire, et doit être pendu, ce qui fait une fort vilaine mort. Le gibet est bon pour les chiens; quant à l'homme, qu'il reste libre, et que le chanvre ne lui coupe pas le sifflet. Mais Exeter a prononcé un

arrêt de mort pour un ciboire de peu de valeur. Allez donc lui parler ; le duc entendra votre voix. Que Bardolphe ne voie pas le fil de ses jours coupé par une chétive ficelle, et d'une manière ignominieuse. Parlez pour lui, capitaine, et je serai reconnaissant de ce service.

FLUELLEN.

Enseigne Pistolet, je crois vous comprendre.

PISTOLET.

Réjouissez-vous-en donc.

FLUELLEN.

Il n'y a pas de quoi ; car, voyez-vous, il serait mon frère, que je laisserais la volonté du duc suivre son cours, et ne m'opposerais pas à son exécution : il faut que la discipline soit maintenue.

PISTOLET.

Meurs, et sois damné. Je fais la figue à ton amitié.

FLUELLEN.

Bien.

PISTOLET.

La figue espagnole*.

Il s'éloigne.

FLUELLEN.

Très-bien.

GOWER.

Voilà, par ma foi, un fieffé coquin. Je me le rappelle maintenant ; c'est un entremetteur, un coupeur de bourses.

FLUELLEN.

Je vous assure que je lui ai entendu débiter sur le pont les plus belles paroles du monde. Mais, c'est égal, ce qu'il m'a dit tout-à-l'heure, je m'en souviendrai dans l'occasion.

GOWER.

Pardieu ! c'est un fat, un drôle qui de temps en temps va à la guerre, afin de pouvoir, à son retour à Londres, se donner des airs de soldat. Ces gens-là savent sur le bout de leurs doigts les noms de tous les généraux. Ils vous diront, comme s'ils l'avaient appris par cœur, quels engagemens ont eu lieu, à quels retranchemens, à quelle brèche, à quel convoi ; les noms de ceux qui se sont distingués, de ceux qui ont été tués, de ceux qui se sont mal conduits ; quelles positions occupait l'ennemi : tout cela débité en style militaire, assaisonné des juremens les plus neufs ; et vous n'avez pas d'idée de ce qu'une barbe taillée sur le patron de celle du général, et un habit tout noirci encore par la poudre des camps, peut produire d'effet, au milieu des brocs écumans, sur des cerveaux exaltés par les fumées de la bière. Mais il vous faut apprendre à reconnaître ces misérables, la honte de notre âge, si vous ne voulez être exposé à d'étranges méprises.

FLUELLEN.

Tenez, capitaine Gower, — je vois bien qu'il n'est pas ce qu'il voudrait paraître. Au premier défaut que je trouverai à sa cuirasse, je lui dirai son fait. (*On entend le tambour.*) Écoutez ! voilà le roi qui vient ; il faut que je lui parle sur ce qui se passe au pont.

Arrivent LE ROI HENRI, GLOSTER *et* DES SOLDATS.

FLUELLEN.

Dieu bénisse votre majesté !

LE ROI HENRI.

Eh bien ! Fluellen, venez-vous du pont ?

FLUELLEN.

Oui, sire. Le duc d'Exeter l'a vaillamment défendu : les Français se sont retirés, et le passage est libre. L'ennemi a voulu s'emparer du pont ; mais il a été forcé de battre en retraite, et le pont est resté au pouvoir du duc d'Exeter. Je puis assurer à votre majesté que le duc est un vaillant homme.

LE ROI HENRI.

Combien avez-vous perdu de monde, Fluellen ?

FLUELLEN.

La perte de l'ennemi a été très-grande ; pour moi, je pense que le duc n'a pas perdu un seul homme, à l'exception d'un individu qui doit être pendu, pour vol dans une église, d'un certain Bardolphe, que votre majesté connaît peut-être. Il a la figure enluminée et toute bourgeonnée ; ses lèvres font l'office de soufflet sous son nez, véritable brasier ardent, tantôt bleu, tantôt rouge ; mais son nez va être exécuté, et son feu éteint.

LE ROI HENRI.

Je voudrais nous voir défaits ainsi de tous les délinquans de cette espèce ! — Et nous ordonnons expressément que, pendant notre marche à travers le pays, il ne soit rien enlevé dans les villages ; que tout ce qu'on prendra soit payé comptant, qu'il ne soit fait aucune insulte, adressé aucune parole outrageante aux Français ; car, lorsque la douceur et la cruauté se disputent un royaume, c'est la douceur qui gagne la partie.

On entend le son d'un cor. Arrive MONTJOIE.

MONTJOIE.

Vous me reconnaissez à mon costume ?

LE ROI HENRI.

Oui, je te reconnais. Que viens-tu me faire savoir ?

MONTJOIE.

Les intentions de mon maître.

LE ROI HENRI.

Fais-les-moi connaître.

MONTJOIE.

Voici ce que dit mon roi : — Dis à Henri d'Angleterre qu'il nous a crus morts, lorsque nous n'étions qu'endormis ; la sagacité qui sait agir à propos est un meilleur soldat que la témérité. Dis-lui

* Allusion aux figues empoisonnées qu'employait la vengeance espagnole. (*Note du traducteur.*)

que nous aurions pu le repousser à Harfleur ; mais nous n'avons pas cru devoir punir une injure avant qu'elle ne fût mûre. — Maintenant, c'est à notre tour à parler, et notre puissante voix va se faire entendre. Le roi d'Angleterre regrettera sa folie, verra sa faiblesse, et admirera notre patience. Dis-lui donc de songer à sa rançon, qui doit être proportionnée aux pertes que nous avons faites, aux sujets que nous avons perdus, et aux humiliations que nous avons endurées. Si la réparation devait égaler l'offense, sa faiblesse succomberait sous le poids. Pour défrayer nos pertes, son trésor est trop pauvre; pour réparer l'effusion de notre sang, toute la population de son royaume serait insuffisante; et quant à l'insulte qui nous a été faite, lors même qu'il viendrait en personne se prosterner à nos pieds, ce serait encore une satisfaction bien faible et bien chétive. Ajoute que nous le défions, et finis en lui disant qu'il a voué à la mort ceux qui le suivent, et que leur condamnation est prononcée. Ainsi parle le roi mon maître; tel est le message dont il m'a chargé.

LE ROI HENRI.

Je connais ta qualité. Quel est ton nom?

MONTJOIE.

Montjoie.

LE ROI HENRI.

Tu t'acquittes loyalement de ton office. Retourne sur tes pas, et dis au roi : — Qu'en ce moment, je ne le cherche pas, et ne demanderais pas mieux que de me diriger sur Calais, sans empêchement; car, à dire vrai, — quoiqu'il n'y ait pas de sagesse à faire cet aveu à un ennemi rusé et disposé à en tirer avantage, — la maladie a beaucoup affaibli mes soldats; leur nombre est diminué, et le peu qui m'en restent ne valent guère mieux qu'un pareil nombre de Français; et cependant, quand ils se portaient bien, je te le dis, Montjoie, chacun d'eux valait trois Français. — Que Dieu me pardonne cet accès de forfanterie! — C'est un défaut que m'a inoculé l'air de la France, et dont il faut que je me corrige. — Va donc dire à ton maître que je suis ici; ce corps frêle et chétif, voilà ma rançon. Je n'ai pour armée que des soldats malades et débiles; néanmoins, dis-lui que, Dieu aidant, nous nous ouvririons un passage, quand le roi de France lui-même et un autre monarque voisin tout aussi puissant que lui, devraient se mettre en travers. Voilà pour ta peine, Montjoie. (*Il lui remet une bourse.*) Va dire à ton maître de faire mûrement ses réflexions. Si on nous laisse passer, nous passerons; si l'on veut nous en empêcher, nous teindrons de votre sang pourpré votre sol noirâtre. Sur ce, Montjoie, adieu. En deux mots, voici notre réponse : — En l'état où nous sommes, nous ne chercherons pas le combat; mais tels que nous sommes, néanmoins, nous ne l'éviterons pas. Porte cette réponse à ton maître.

MONTJOIE.

Je vais la lui porter. Je remercie votre majesté.

Il s'éloigne.

GLOSTER.

J'espère, à présent, qu'ils ne viendront pas nous attaquer.

LE ROI HENRI.

Nous sommes dans la main de Dieu, mon frère, non dans les leurs. Marchez au pont; la nuit s'approche; — nous camperons de l'autre côté de la rivière, et demain, nous nous mettrons en marche.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Le camp français, près d'Azincourt.

Arrivent LE CONNÉTABLE DE FRANCE, LE SEIGNEUR DE RAMBURES, LE DUC D'ORLÉANS, LE DAUPHIN *et* AUTRES.

LE CONNÉTABLE.

Bah! j'ai la meilleure armure qu'il y ait au monde. — Que je voudrais qu'il fût jour!

ORLÉANS.

Vous avez une excellente armure; mais mon cheval a bien son prix.

LE CONNÉTABLE.

C'est le meilleur cheval de l'Europe.

ORLÉANS.

Le jour ne se lèvera-t-il donc jamais?

LE DAUPHIN.

Monseigneur d'Orléans, et vous, monsieur le grand connétable, vous parlez de cheval et d'armure?

ORLÉANS.

Sous ces deux rapports, vous êtes aussi bien pourvu qu'aucun prince du monde.

LE DAUPHIN.

Comme cette nuit est longue! — Je ne changerais pas mon cheval contre toute autre monture à quatre pieds. Ça! ah! il bondit de terre comme s'il était élastique. C'est le cheval volant, c'est le Pégase aux narines de feu! Quand je le monte, je vole, je suis un faucon. Il trotte dans l'air; la terre résonne mélodieusement quand il la touche; il y a plus d'harmonie dans la corne de son sabot que dans la flûte d'Hermès.

ORLÉANS.

Il a la couleur de la muscade.

LE DAUPHIN.

Et la chaleur du gingembre. C'est un coursier digne de Persée; il n'est formé que d'air et de feu; et les grossiers élémens de la terre et de l'eau ne se manifestent en lui que par sa docilité tranquille, quand son cavalier le monte. Voilà un

cheval! tous les autres, comparés à lui, ne son que des bêtes de somme.

LE CONNÉTABLE.

C'est effectivement un cheval excellent et accompli.

LE DAUPHIN.

C'est le prince des palefrois; son hennissement ressemble à la parole impérieuse d'un monarque, et on ne peut le voir sans lui rendre hommage.

ORLÉANS.

En voilà assez sur ce sujet, mon cousin.

LE DAUPHIN.

Celui-là n'est qu'un idiot, qui n'est pas en état, depuis le lever de l'alouette jusqu'au coucher de l'agneau, de célébrer sur tous les modes l'éloge de mon palefroi. C'est un sujet aussi inépuisable que la mer; quand chaque grain de sable serait une voix éloquente, mon cheval mériterait d'être célébré par toutes; il est digne d'occuper les pensées d'un roi, et d'être monté par un empereur. Il mérite que tout l'univers, tant connu qu'inconnu, s'arrête pour l'admirer. Il m'est arrivé un jour d'écrire à sa louange un sonnet qui commençait ainsi :

« O merveille de la nature, »

ORLÉANS.

J'ai entendu réciter un sonnet que l'auteur adressait à sa maîtresse, et qui commençait de la même manière.

LE DAUPHIN.

C'est qu'alors il aura imité celui que j'ai composé pour mon coursier; car mon cheval est ma maîtresse.

ORLÉANS.

Votre maîtresse est une bonne monture.

LE DAUPHIN.

Oui, pour moi; c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une maîtresse accomplie.

LE CONNÉTABLE.

Ma foi, si je ne me trompe, votre maîtresse vous a, l'autre jour, méchamment désarçonné.

LE DAUPHIN.

Qui sait si la vôtre ne vous en a pas fait autant?

LE CONNETABLE.

La mienne n'avait pas de bride.

LE DAUPHIN.

Sans doute qu'elle était vieille et docile, et que vous la montiez à cru, comme un paysan irlandais.

LE CONNÉTABLE.

Je vois que vous vous connaissez en équitation.

LE DAUPHIN.

Suivez donc mes conseils. Ceux qui montent de cette manière, et ne prennent pas leurs précautions, tombent dans de sales fondrières. J'aime mieux avoir mon cheval pour maîtresse.

LE CONNÉTABLE.

J'aime tout autant avoir ma maîtresse pour cheval.

LE DAUPHIN.

Vous saurez que ma maîtresse ne porte d'autres poils que les siens.

LE CONNÉTABLE.

J'en pourrais dire autant, si j'avais une truie pour maîtresse.

LE DAUPHIN.

*Le chien est retourné a son vomissement, et la truie s'est lavée au bourbier**. Vous faites flèche de tout bois.

LE CONNÉTABLE.

Cependant, je ne fais pas de mon cheval une maîtresse, et je n'applique pas les proverbes à contre-sens.

RAMBURES.

Monseigneur le connétable, l'armure que j'ai vue ce soir dans votre tente, sont-ce des étoiles ou des soleils qu'elle porte?

LE CONNÉTABLE.

Des étoiles, seigneur.

LE DAUPHIN.

Il en tombera demain quelques-unes, j'espère.

LE CONNÉTABLE.

Cela n'empêchera pas mon ciel** d'en avoir encore assez.

LE DAUPHIN.

C'est possible; car vous en avez trop; et il n'y aurait pas de mal qu'on vous en ôtât quelques-unes.

LE CONNÉTABLE.

C'est comme les louanges dont vous chargez votre cheval; il ne trotterait pas moins bien si quelques-unes de vos gasconnades étaient démontées.

LE DAUPHIN.

Plût à Dieu que je pusse le charger selon son mérite! — Ne fera-t-il jamais jour? — Je veux trotter demain l'espace d'un mille, et que ma route soit pavée de visages anglais.

LE CONNÉTABLE.

Je n'en dirai pas autant; je craindrais qu'on ne me dévisageât : mais je voudrais qu'il fût jour; car il me tarde de frotter les oreilles aux Anglais.

RAMBURES.

Je parie de faire vingt prisonniers anglais. Qui veut courir avec moi le hasard de la gageure ?

LE CONNÉTABLE.

Avant de les avoir, vous avez vous-même plus d'un hasard à courir.

LE DAUPHIN.

Il est minuit; je vais m'armer.

Il s'éloigne.

* La phrase soulignée est en français dans le texte (*Note du traducteur.*)

** Terme de blason. (*Note du traducteur.*)

ORLÉANS.

Le dauphin soupire après l'aube.

RAMBURES.

Il lui tarde de manger les Anglais.

LE CONNÉTABLE.

Je m'engagerais volontiers à manger tout ce qu'il tuera.

ORLÉANS.

Par la blanche main de ma dame, c'est un vaillant prince.

LE CONNÉTABLE.

Jurez plutôt par le pied de votre dame, afin qu'elle puisse sauter à pieds joints par-dessus le serment.

ORLÉANS.

C'est assurément l'homme de France le plus actif.

LE CONNÉTABLE.

Être actif, c'est agir; et de fait, il est toujours agissant.

ORLÉANS.

Je n'ai jamais ouï dire qu'il ait fait du mal à qui que ce soit.

LE CONNÉTABLE.

Il n'en fera pas non plus demain; il gardera cette bonne réputation intacte.

ORLÉANS.

Je sais qu'il a du courage.

LE CONNÉTABLE.

C'est ce que m'a dit quelqu'un qui le connait mieux que vous.

ORLÉANS.

Qui donc?

LE CONNÉTABLE.

Parbleu, il me l'a dit lui-même, ajoutant qu'il lui était égal qu'on le sût.

ORLÉANS.

Il a raison : ce n'est point en lui un mérite caché.

LE CONNÉTABLE.

Je vous demande pardon. Nul ne l'a vu encore, si ce n'est son laquais. C'est une vaillance tenue sous verre, et qui s'évapore au grand air.

ORLÉANS.

On ne saurait dire du bien de ce qu'on n'aime pas.

LE CONNÉTABLE.

A cette maxime je réponds par une autre : Il y a de la flatterie dans l'amitié.

ORLÉANS.

J'y ajoute celle-ci : Il faut donner au diable son dû.

LE CONNÉTABLE.

Bien répondu; ainsi vous vous constituez l'avocat du diable. Je vous riposte par ces mots : La peste soit du diable!

ORLÉANS.

A ce jeu-là vous êtes plus alerte que moi. — La flèche d'un fou est bientôt lancée.

LE CONNÉTABLE.

Vous avez dépassé le but.

ORLÉANS.

Ce n'est pas la première fois qu'on vous dépasse.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Monseigneur le grand connétable, les Anglais sont à quinze cents pas de votre tente

LE CONNÉTABLE.

Qui a mesuré le terrain?

LE MESSAGER.

Le seigneur de Grandpré.

LE CONNÉTABLE.

C'est un gentilhomme vaillant et fort expert. Que je voudrais qu'il fût jour! Hélas! le pauvre Henri d'Angleterre ne soupire pas comme nous après le lever de l'aurore.

ORLÉANS

Quel imbécile que ce roi d'Angleterre, d'aller, avec ses Anglais stupides, s'aventurer si loin dans un pays inconnu.

LE CONNÉTABLE.

Si les Anglais avaient tant soit peu de bon sens, ils se sauveraient à toutes jambes.

ORLÉANS.

C'est le bon sens qui leur manque. S'il y avait dans leur tête quelque intelligence, jamais ils ne porteraient des casques si pesans.

RAMBURES.

Cette île d'Angleterre produit d'intrépides créatures; leurs boule-dogues sont d'un courage sans égal.

ORLÉANS.

Sots animaux, qui vont tête baissée se jeter dans la gueule d'un ours de Russie qui leur écrase la tête comme une pomme pourrie. C'est comme si vous appeliez vaillante la puce qui ose aller prendre son déjeuner sur la moustache d'un lion.

LE CONNÉTABLE.

C'est juste; les hommes de ce pays-là ressemblent à leurs dogues pour la vigueur et la brutalité de l'attaque; ce sont des gens qui en partant laissent leur esprit avec leurs femmes; donnez-leur une forte ration de bœuf, fournissez-leur du fer et de l'acier, ils mangeront comme des loups, et se battront comme des lions.

ORLÉANS.

Oui; mais ces pauvres Anglais sont diablement à court de bœuf.

LE CONNÉTABLE.

En ce cas, nous leur trouverons grande envie de manger, et nulle envie de combattre. Maintenant, il est temps de nous armer. Venez-vous?

ORLÉANS.

Il est deux heures : voyons un peu, — à dix heures chacun de nous aura cent Anglais.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME.

LE CHŒUR.

Figurez-vous maintenant que c'est l'heure où tous les bruits expirent en un faible murmure, où les ténèbres commencent à régner sur le vaste univers. D'un camp à l'autre, à travers les ombres de la nuit, arrive à l'oreille un sourd bruissement; et peu s'en faut que les sentinelles d'une armée n'entendent la consigne donnée à voix basse aux sentinelles de l'armée opposée. Les feux des deux camps se répondent, et à leurs pâles lueurs on voit les visages de l'ennemi se dessiner dans l'ombre. Le coursier menace le coursier, et frappe l'oreille engourdie de la nuit de ses bruyans et fiers hennissemens. L'armurier, dans les tentes, achève l'équipement des chevaliers, et le bruit de son marteau rivant les derniers clous de leur armure, annonce des préparatifs redoutables. Les coqs chantent, les cloches sonnent, et annoncent trois heures du matin. Fiers de leur nombre, et pleins de sécurité, les Français confians et présomptueux jouent aux dés le destin des Anglais qu'ils méprisent, et accusent la marche paresseuse de la nuit, la traitant de fée boiteuse et difforme qui se traîne avec une insupportable lenteur. Les pauvres Anglais, victimes condamnées, sont assis avec résignation autour de leurs feux vigilans, et ruminent intérieurement les dangers du lendemain; vus à la clarté de la lune, leur morne maintien, leurs joues amaigries, leurs vêtemens en lambeaux, en font autant de spectres horribles. Qui verrait maintenant le royal chef de ces troupes délabrées, allant de poste en poste, d'une tente à l'autre, s'écrierait : Gloire à lui! Il s'avance; il visite toute son armée; il adresse à tous le salut du matin avec un sourire modeste; les appelant ses frères, ses amis, ses compatriotes. Sur ses traits augustes rien n'indique qu'une armée ennemie l'entoure de ses rangs redoutables; rien n'atteste qu'il ait passé une nuit pénible et sans sommeil; à voir son visage frais, où la fatigue n'a point laissé de trace, son air de gaîté, sa majesté tranquille, le malheureux tout-à-l'heure pâle et abattu puise dans ses regards une vigueur nouvelle : comme le soleil, son œil bienfaisant dispense à tous une chaleur généreuse, et dissout les glaces de la crainte. Vous donc, spectateurs de tout rang, contemplez dans l'ombre de la nuit un faible portrait de Henri, tel que peut vous l'offrir notre insuffisance; de là nous transporterons la scène sur le champ de bataille; c'est là qu'avec quatre ou cinq fleurets émoussés, et un vain simulacre de combat, nous allons déshonorer le nom fameux d'Azincourt. Cependant asseyez-vous et voyez; et qu'une imitation imparfaite et grossière vous tienne lieu de la réalité.

SCENE PREMIERE.

Le camp des Anglais, à Azincourt.

Arrivent LE ROI HENRI, BEDFORD *et* GLOSTER.

LE ROI HENRI.

Il est vrai, Gloster, nous sommes dans une position périlleuse; aussi notre courage doit grandir avec le danger. — Bonjour, mon frère Bedford. Vive Dieu! il n'est point de mal qui ne contienne une essence de bien, si les hommes savaient l'en extraire. Nos dangereux voisins nous obligent à nous lever matin, ce qui est salutaire à la santé, et conforme aux habitudes d'une vie bien réglée; indépendamment de cela, ils sont pour nous une sorte de conscience extérieure, et nous tiennent lieu de prédicateurs, nous avertissant de nous préparer à notre heure dernière. C'est ainsi que nous pouvons extraire de doux sucs des herbes les plus sauvages, et tirer du diable lui-même une utilité morale.

Arrive ERPINGHAM.

LE ROI, *continuant*.

Bonjour, vénérable sir Thomas Erpingham! un doux oreiller vaudrait mieux pour votre tête blanchie, que le bivouac en plein air sur la terre de France.

ERPINGHAM.

Détrompez-vous, sire; je préfère ce lit à tout autre; car je puis dire que je suis couché comme un roi.

LE ROI HENRI.

On fait bien de se réconcilier avec sa position par l'exemple d'autrui. On en éprouve un soulagement; quand l'ame est ravivée, sans nul doute les organes, auparavant éteints et amortis, brisent leur tombe léthargique, et, comme le serpent rajeuni, se meuvent avec une légèreté et une fraîcheur nouvelle. — Prêtez-moi votre manteau, sir Thomas. — Mes frères, recommandez-moi tous deux aux princes qui sont dans notre camp; offrez-leur mes salutations, et invitez-les tous à se rendre sans délai dans ma tente.

GLOSTER.

Nous n'y manquerons pas, sire.

GLOSTER *et* BEDFORD *s'éloignent.*

ERPINGHAM.

Suivrai-je votre majesté?

LE ROI HENRI.

Non, mon bon chevalier. Accompagnez mes frères auprès de nos lords d'Angleterre; j'ai besoin de m'entretenir un instant avec moi-même, et je serai bien aise d'être seul.

ERPINGHAM.

Que le Dieu du ciel vous bénisse, noble Henri!

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI.

Merci, bon vieillard, cœur loyal! ton langage respire la confiance et la sécurité.

Arrive PISTOLET.

PISTOLET.

Qui va là * ?

LE ROI HENRI.

Ami.

PISTOLET.

Réponds-moi; es-tu officier, ou appartiens-tu au commun du vulgaire?

LE ROI HENRI.

Je suis gentleman, et sers dans une compagnie.

PISTOLET.

Portes-tu la pique redoutable?

LE ROI HENRI.

Oui. Qui êtes-vous?

PISTOLET.

D'aussi bonne maison que l'empereur.

LE ROI HENRI.

Alors, vous êtes de meilleure maison que le roi.

PISTOLET.

Le roi est un beau coq, un cœur d'or, un gaillard dégourdi, un enfant de la gloire, de bonne race, et qui a le poignet fort. Je baise la poussière de ses souliers, et du plus profond de mon cœur j'aime cet aimable sabreur. Comment te nommes-tu?

LE ROI HENRI.

Henri Le Roi.

PISTOLET.

Le Roi! Voilà un nom qui sent le pays de Cornouailles; es-tu de ce pays-là ?

LE ROI HENRI.

Non; je suis Gallois.

PISTOLET.

Connais-tu Fluellen ?

LE ROI HENRI.

Oui.

PISTOLET.

Dis-lui que je lui casserai la tête le jour de la saint David.

* En français dans le texte (*Note du traducteur*)

LE ROI HENRI.

Je vous conseille ce jour-là de ne pas porter votre dague à votre chapeau; il pourrait fort bien la déranger de place.

PISTOLET.

Es-tu son ami?

LE ROI HENRI.

Et son parent aussi.

PISTOLET.

En ce cas, va au diable.

LE ROI HENRI.

Je vous remercie. Que Dieu vous conduise!

PISTOLET.

Je m'appelle Pistolet.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI.

Vous avez un caractère aussi brutal que votre nom.

Arrivent d'un côté FLUELLEN, *de l'autre* GOWER.

GOWER.

Le capitaine Fluellen!

FLUELLEN.

Lui-même. Au nom du Christ, parlez plus bas. Il n'y a rien qui doive étonner davantage que de ne pas voir observer les anciennes lois et prérogatives de la guerre. Si vous prenez la peine d'examiner les guerres du grand Pompée, vous trouverez, croyez-moi, qu'on ne babillait pas dans le camp de Pompée. Vous y verrez, je vous assure, que les cérémonies de la guerre, et ses préoccupations, et ses formes, et la sobriété et la modestie qui lui sont inhérentes, étaient tout autrement observées.

GOWER.

L'ennemi est fort bruyant; vous l'avez entendu toute la nuit.

FLUELLEN.

Si l'ennemi est un âne, un sot et un bavard, croyez-vous, là, en conscience, que ce soit une raison pour que nous soyons des ânes, des sots et des bavards comme lui?

GOWER.

Je parlerai plus bas.

FLUELLEN

Je vous en prie en grâce.

GOWER *et* FLUELLEN *s'éloignent.*

LE ROI HENRI.

Malgré ses formes excentriques, il y a beaucoup de sollicitude et de valeur dans ce Gallois.

Arrivent BATES, COURT *et* WILLIAMS.

COURT.

Camarade John Bates, n'est-ce pas le jour qui pointe là-bas?

BATES.

Je le crois ; mais nous n'avons pas beaucoup de motifs pour désirer la venue du jour.

WILLIAMS.

Nous voyons le commencement de la journée, mais je pense que nous n'en verrons pas la fin. Qui va là ?

LE ROI HENRI.

Ami.

WILLIAMS.

Sous quel capitaine servez-vous ?

LE ROI HENRI.

Sous sir Thomas Erpingham.

WILLIAMS.

C'est un bon et vieil officier, et un excellent homme. Que pense-t-il, je vous prie, de notre position actuelle ?

LE ROI HENRI.

Il nous regarde comme des hommes échoués sur un banc de sable, et qui s'attendent à être, d'un moment à l'autre, balayés par la marée prochaine.

BATES.

Sans doute qu'il n'a pas dit sa pensée au roi ?

LE ROI HENRI.

Non ; et il ne convient pas qu'il la lui dise ; car, je vous le dis entre nous, je pense que le roi n'est qu'un homme comme nous ; la violette a pour lui le même parfum que pour moi ; il ressent comme moi l'impression des élémens ; tous ses sens sont soumis aux conditions de l'humanité ; si vous écartez la pompe qui l'environne, une fois mis à nu, vous ne verrez en lui qu'un homme ; et quoique ses affections prennent un vol plus élevé que les nôtres, cependant, quand elles s'abaissent, elles descendent au niveau des nôtres. Aussi, lorsqu'il voit comme nous des motifs d'inquiétude, ses craintes, sans nul doute, sont de la même nature que les nôtres ; dans tous les cas, il convient que personne ne lui témoigne la moindre alarme, de peur qu'en laissant voir ses appréhensions, il ne jette le découragement dans son armée.

BATES.

Il peut montrer extérieurement tout le courage qu'il voudra ; je gage néanmoins que, malgré le froid qu'il fait cette nuit, il ne serait pas fâché d'être plongé dans la Tamise jusqu'au cou ; et je voudrais y être avec lui, à tout hasard, à la condition de partir d'ici sain et sauf.

LE ROI HENRI.

Ma foi, je vous dirai en conscience ce que je pense du roi ; je crois qu'il se trouve bien où il est, et ne souhaite pas être ailleurs.

BATES.

En ce cas, il serait à désirer qu'il y fût seul ; il serait sûr alors d'être admis à rançon, et la vie de bien des pauvres diables serait épargnée.

LE ROI HENRI.

J'ose croire que vous ne lui voulez pas du mal au point de le souhaiter seul ici ! vous ne dites cela que pour sonder l'opinion des gens. Pour moi, je ne mourrais nulle part plus volontiers qu'en la compagnie du roi, sa cause étant juste et sa querelle honorable.

WILLIAMS.

C'est ce que nous ne savons pas.

BATES.

C'est ce dont nous ne devons pas nous enquérir ; tout ce que nous avons besoin de savoir, c'est que nous sommes les sujets du roi : si sa cause est injuste, nous ne faisons qu'obéir, et cette considération nous absout.

WILLIAMS.

Oui, mais si sa cause est mauvaise, le roi aura un compte rigoureux à rendre quand toutes ces jambes, tous ces bras, toutes ces têtes coupées dans la bataille, se rejoindront au dernier jour, et s'écrieront tous ensemble : « Nous sommes morts en tel lieu, les uns en jurant, d'autres en appelant à grands cris un chirurgien, d'autres en pensant à leurs femmes, que leur mort laissait sans ressources, d'autres à leurs dettes, d'autres à leurs enfans orphelins. » Il en est bien peu, je le crains, qui meurent chrétiennement dans une bataille. Comment songer à leur salut au milieu de préoccupations sanguinaires ? Or, si ces hommes ne meurent pas en état de grâce, c'est le roi qui devra en répondre ; car c'est lui qui les a conduits à la mort, et ils ne pouvaient lui désobéir sans manquer à tous leurs devoirs de sujets.

LE ROI HENRI.

Si donc un fils, envoyé par son père pour faire le négoce, commet un crime sur mer, la responsabilité de son forfait devra, d'après votre raisonnement, peser sur son père qui l'a envoyé ; si un domestique, que son maître a chargé de porter une somme d'argent, est attaqué en chemin par des voleurs et meurt en état de péché mortel, vous accuserez la commission du maître d'avoir causé la damnation du domestique. Mais il n'en est point ainsi. Le roi n'a point à répondre de la fin particulière de chacun de ses soldats, non plus que le père de son fils, ou le maître de son serviteur ; car ils n'ont pas en vue leur mort quand ils emploient leurs services. D'ailleurs, quelque pure que soit une cause, lorsqu'elle est remise à la décision du glaive, il n'y a point de roi qui ne puisse employer à la soutenir que des soldats sans reproche. Les uns ont sur la conscience des meurtres antérieurement tramés et commis ; d'autres ont séduit quelque vierge innocente par un odieux parjure ; d'autres se réfugient dans la guerre après avoir ensanglanté la paix par le pillage et le vol. Or, si ces hommes, trompant la vigilance des lois, se sont soustraits au châtiment qu'ils avaient encouru, bien qu'ils aient échappé aux hommes, ils n'ont point d'ailes pour échapper aux mains de Dieu. La guerre est son prévôt, la guerre est sa vengeance. Ainsi se trouvent punis dans les querelles du roi ceux qui ont enfreint les lois du royaume. Là où ils se croyaient en péril, ils sont sortis la vie sauve ; et ils trouvent la mort là où ils avaient cherché un moyen de salut. Si donc ils meurent en état de péché, le roi n'est pas plus responsable de leur damnation, qu'il n'avait été coupable des impiétés dont ils portent maintenant

la peine. Un sujet doit au roi ses services; mais il conserve la propriété exclusive de son ame. Tout soldat devrait faire à la guerre ce que fait un malade en danger de mort, purger sa conscience de toutes ses souillures. S'il meurt ainsi, la mort lui devient profitable; s'il ne meurt pas, c'est un temps bien employé que celui qu'on a passé à une telle préparation; et à celui qui échappe ainsi il est permis de croire qu'ayant fait à Dieu l'offrande volontaire de sa vie, Dieu la lui a conservée pour qu'il rendît témoignage à sa grandeur, et enseignât aux autres comment ils doivent se préparer à mourir.

WILLIAMS.

Il est certain que lorsqu'un homme meurt en état de péché, la faute en est à lui seul : le roi n'en est pas responsable.

BATES.

Je ne demande pas qu'il réponde pour moi, et pourtant je suis résolu à me battre vigoureusement pour lui.

LE ROI HENRI.

J'ai moi-même entendu dire au roi, qu'il ne rachèterait pas sa vie par une rançon.

WILLIAMS.

Il a dit cela pour nous faire combattre de meilleur cœur; mais quand on nous aura coupé la gorge, il rachètera la sienne, et nous n'en serons pas plus avancés.

LE ROI HENRI.

Si pareille chose arrive, et que j'en sois témoin, je ne croirai plus jamais à sa parole.

WILLIAMS.

Vous lui en demanderez raison, n'est-ce pas? Que peut contre un monarque le chétif ressentiment d'un simple particulier? C'est un moyen aussi périlleux que la décharge d'un vieux mousquet rouillé : c'est comme si vous vouliez changer le soleil en glace, en l'éventant avec une plume de paon. Vous ne croirez plus jamais à sa parole! Allons, c'est une sottise que vous venez de dire là.

LE ROI HENRI.

Je trouve votre réprimande un peu trop cavalière : dans toute autre circonstance, je serais homme à m'en fâcher.

WILLIAMS.

Nous viderons ensemble ce différend, si vous survivez.

LE ROI HENRI.

J'y consens.

WILLIAMS.

Comment te reconnaîtrai-je?

LE ROI HENRI.

Donne-moi un gage, et je le porterai à mon chapeau : si jamais il t'arrive d'oser le redemander, je te promets de te rendre raison.

WILLIAMS.

Voici mon gant; donne-moi l'un des tiens.

LE ROI HENRI.

Le voici.

WILLIAMS.

Je le porterai aussi à mon chapeau : si jamais, la journée de demain une fois passée, tu viens à moi, et me dis : « Ce gant est à moi, » je jure, par la main que voilà, que je t'appliquerai un vigoureux soufflet.

LE ROI HENRI.

Si je survis et que je te voie porteur de mon gant, je t'en demanderai raison.

WILLIAMS.

Tu n'en auras pas plus l'envie que de t'aller pendre.

LE ROI HENRI.

Oui, je le ferai, quand même ce serait en présence du roi.

WILLIAMS.

Tiens ta parole: adieu.

BATES.

Soyez en bonne intelligence, Anglais sans cervelle; vous auriez bien assez des Français pour adversaires, si vous saviez compter.

LE ROI HENRI.

Effectivement, les Français sont vingt contre un; mais nos épées éclairciront leur nombre, et rendront la partie plus égale; c'est une œuvre dans laquelle le roi compte demain prendre sa part.

LES SOLDATS *s'éloignent.*

LE ROI HENRI *seul, continuant.*

Le roi doit en répondre. Mettons nos vies, nos ames, nos dettes, nos péchés, la position malheureuse de nos femmes et de nos enfans, mettons tout sur le compte du roi.—On nous rend responsables de tout. O dure condition! inhérente à la grandeur! il nous faut être solidaires du premier sot venu qui ne ressent que ses propres douleurs. A combien de jouissances de l'ame, que possèdent les simples particuliers, il faut que les rois disent adieu! Et qu'ont les rois, que les particuliers ne puissent avoir pareillement, sauf le vain appareil de la représentation? Et qu'es-tu après tout, pompe qu'on idolâtre? quelle sorte de divinité es-tu donc, toi qui souffres plus de douleurs mortelles que tes adorateurs? quels sont tes revenus? quels sont tes bénéfices? O pompe vaine, montre-moi ce que tu vaux; quelle est la valeur réelle des hommages qu'on t'adrese? qu'es-tu autre chose qu'une position, un rang consacré par l'étiquette, imprimant le respect et la crainte aux autres hommes, et rendant le monarque que l'on craint moins heureux que ceux qui le craignent? Dans les hommages que l'on t'offre, c'est souvent le poison de la flatterie que tu bois. O majesté superbe, sois malade, et ordonne à l'étiquette de te guérir; crois-tu que la fièvre brûlante fuira devant les titres prodigués par l'adulation? se retirera-t-elle devant les prosternemens et les génuflexions? parce que tu commandes au genou du mendiant de fléchir, penses-tu que tu puisses t'approprier sa santé? Non, rêve orgueilleux, qui escamotes si adroitement le repos des rois; je suis roi, et tu ne saurais m'en imposer. Je sais que ce n'est ni l'huile sainte, ni le sceptre, ni le globe, ni l'épée, ni la main de

justice, ni la couronne royale, ni la robe tissue d'or et de perles, ni les titres pompeux qui précèdent le nom du roi, ni le trône sur lequel il est assis, ni les flots de splendeur qui viennent battre la rive de ces hautes régions, que ce n'est pas tout cela qui donne le bonheur. Je sais qu'un monarque, entouré de toutes ces pompes, étendu sur un lit majestueux, ne saurait dormir d'un sommeil aussi profond que le dernier des paysans qui se couche l'esprit vide, et l'estomac plein du pain de l'indigence, et n'a jamais ces nuits horribles, filles de l'enfer; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il travaille sous l'œil de Phébus, et toute la nuit il dort dans l'Élysée; le lendemain, il se lève avec l'aube, il aide Hypérion* à atteler ses coursiers, et c'est ainsi qu'occupé d'un travail utile, il atteint le terme de l'année; aux vaines grandeurs près, cet humble mortel, dont le travail remplit les jours, et le sommeil les nuits, est plus heureux qu'un roi. Le paysan, membre d'une société paisible, en goûte les bienfaits, mais son grossier cerveau est loin de se douter de ce qu'il en coûte de veilles au roi pour maintenir cette paix dont le villageois retire les plus doux avantages

Arrive ERPINGHAM.

ERPINGHAM.

Sire, vos nobles, impatiens de vous voir, vous cherchent par tout le camp.

LE ROI HENRI.

Vénérable et digne chevalier, allez les réunir dans ma tente; j'y serai avant vous.

ERPINGHAM.

Je vais exécuter votre ordre, sire.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI, *seul.*

O dieu des batailles! mets l'intrépidité au cœur de mes soldats, bannis-en la crainte; ôte-leur la faculté de compter, si le nombre des ennemis devait les effrayer. Oublie, Seigneur, oublie pour aujourd'hui la faute commise par mon père pour obtenir la couronne. J'ai donné au corps de Richard une sépulture nouvelle; je l'ai arrosé de plus de larmes pénitentes que le fer fatal n'en a fait sortir de gouttes de sang; je pensionne cinq cents pauvres qui, deux fois par jour, lèvent vers le ciel leurs mains flétries pour en obtenir le pardon du sang; et j'ai fait bâtir deux chapelles où des prêtres entonnent un chant grave et solennel pour le repos de l'ame de Richard. Je ferai plus encore; mais je sais que tout ce que je puis faire n'est d'aucune valeur; et malgré ces expiations, je viens encore, d'un cœur contrit, implorer mon pardon.

Arrive GLOSTER.

GLOSTER.

Sire!

* Le soleil. (*Note du traducteur.*)

LE ROI HENRI.

N'est-ce pas la voix de mon frère Gloster? oui; je sais le motif qui t'amène; je te suis; le jour, mes amis, et toute chose me devancent.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Le camp français.

Arrivent LE DAUPHIN, ORLÉANS, RAMBURES, *et* AUTRES.

ORLÉANS.

Le soleil dore nos armures, debout, messeigneurs.

LE DAUPHIN.

*Montez à cheval**! — Mon cheval! *valets! laquais!* ha!

ORLÉANS

O noble ardeur!

LE DAUPHIN.

Courage! — *Les eaux et la terre*, —

ORLÉANS.

Rien de plus? l'air et le feu —

LE DAUPHIN

Ciel! Mon cousin Orléans. —

Arrive LE CONNÉTABLE.

LE DAUPHIN, *continuant.*

Eh bien, monsieur le connétable.

LE CONNÉTABLE.

Entendez-vous hennir nos coursiers impatiens?

LE DAUPHIN.

Montez-les, messieurs; faites des incisions dans leurs flancs, afin que leur sang venant à jaillir aux yeux des Anglais, éteigne le superflu de leur courage! ha!

RAMBURES.

Voulez-vous donc qu'ils pleurent du sang, celui de nos chevaux? comment distinguerions-nous alors leurs larmes naturelles?

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Pairs de France, les Anglais sont en bataille.

LE CONNÉTABLE.

A cheval, princes vaillans! vite à cheval! Jetez les yeux sur leurs bandes chétives et affamées; il suffira de votre belliqueuse présence pour glacer leurs ames, et ne leur laisser plus que le squelette d'hommes. Ils ne sauraient donner de l'occupation à tous nos glaives; à peine si leurs veines

* Ce que nous avons souligné est en français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

maladives ont assez de sang pour laisser une tache sur tous nos coutelas; nos braves Français les auront à peine tirés qu'il faudra les remettre dans le fourreau, faute d'emploi ; le souffle de notre vaillance suffira pour les renverser. Croyez-moi, messeigneurs, nos laquais et nos manans, — cette foule de gens inutiles qui embarrassent les mouvemens de nos bataillons, — suffiraient pour purger la plaine d'un ennemi aussi méprisable; et nous pourrions, au pied de cette colline, nous contenter de les regarder faire; mais l'honneur nous le défend. Que vous dirai-je? nous n'avons que bien peu de chose à faire, et tout sera fini. Que nos trompettes sonnent donc une fanfare et le boute-selle; notre approche répandra un tel effroi dans la plaine, que les Anglais terrifiés vont se coucher à terre et se rendre.

Arrive GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ.

Pourquoi tardez-vous si long-temps, nobles seigneurs de France? ces insulaires moribonds, ces squelettes décharnés, déparent, ce matin, la beauté de nos campagnes; ils ont péniblement déroulé des lambeaux d'étendards sur lesquels le vent ne souffle qu'avec dédain. Mars lui-même semble honteux de cette armée de mendians, et ne jette qu'un regard indécis à travers la visière d'un casque rouillé; leurs cavaliers ressemblent à des candélabres qui portent des torches; leurs tristes montures attendent la tête baissée, les flancs amaigris, la peau pendante, les yeux éteints et chassieux; et dans leur bouche inanimée, mêlé à quelques brins d'herbe remâchés, le mors reste immobile; leurs exécuteurs, les corbeaux, voltigent au-dessus de leurs têtes, impatiens de dévorer leur proie. La parole est impuissante à reproduire l'image inerte de ce cadavre d'armée.

LE CONNETABLE.

Ils ont dit leurs prières, et attendent la mort.

LE DAUPHIN.

Si, avant de les attaquer, nous leur envoyions à diner, des vêtemens neufs, et de l'avoine pour leurs chevaux? que vous en semble?

LE CONNÉTABLE.

Je n'attends plus que mon gorgerin. Marchons au combat; je vais prendre une trompette, et sonner moi-même la charge. Allons, partons ; déjà le jour est avancé, et nous le perdons dans l'inaction.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Le camp anglais.

Arrivent GLOSTER, BEDFORD, EXETER, SALISBURY *et* WESTMORELAND.

GLOSTER.

Où est le roi?

BEDFORD.

Le roi est allé en personne reconnaître l'ennemi.

WESTMORELAND.

Ils ont soixante mille combattans.

EXETER.

Ils sont cinq contre un; et des troupes toutes fraiches encore.

SALISBURY.

Que le bras de Dieu combatte pour nous! La partie est périlleuse. Dieu soit avec vous tous, princes; je vais à mon poste. Si nous ne devons plus nous revoir que dans le ciel, séparons-nous sans chagrin; — mon noble lord de Bedford, — mon cher lord Gloster, — mon digne lord Exeter, — (*à Westmoreland*) vous, mon bien-aimé parent, — vous tous, guerriers, recevez mes adieux.

BEDFORD.

Adieu, digne Salisbury; que le bonheur t'accompagne.

EXETER.

Adieu, cher lord; combats vaillamment aujourd'hui; mais c'est te faire injure que de t'adresser une pareille recommandation; car ta valeur est solide et à toute épreuve.

SALISBURY *s'éloigne.*

BEDFORD.

Son courage égale sa bonté; il excelle dans ces deux qualités.

WESTMORELAND.

Oh! que n'avons-nous ici maintenant dix mille seulement de ces hommes qui en Angleterre ne travaillent pas aujourd'hui!

Arrive LE ROI HENRI.

LE ROI HENRI.

Qui exprime un pareil vœu? mon cousin Westmoreland? — Non, mon beau cousin, si nous sommes destinés à mourir, nous sommes assez nombreux, et notre patrie perdra assez en nous perdant; si nous devons survivre à cette journée, moins nous serons, plus grande sera notre part de gloire. Au nom du ciel, je vous en supplie, ne souhaitez pas un seul homme de plus. Par Jupiter, je n'ai point la soif de l'or, et je ne trouve pas mauvais qu'on vive à mes dépens; peu m'importe que mes vêtemens soient usés par d'autres; tous ces biens extérieurs ne sont point l'objet de mes désirs; mais si c'est un péché que de convoiter la gloire, je suis le plus grand pécheur qu'il y ait au monde; non, mon cousin, croyez-moi, n'appelez pas de vos vœux un seul Anglais de plus. Vive Dieu! j'en jure par mes plus chères espérances ici-bas, je ne voudrais pas partager avec un homme de plus un aussi grand honneur. Oh! n'en souhaite pas un de plus, Westmoreland: faites plutôt publier dans les rangs de mon armée, que celui à qui ce combat répugne, peut partir; il re-

cevra son passeport, et l'argent nécessaire pour sa route lui sera remis. Je ne veux pas mourir dans la compagnie d'un homme qui n'est pas résolu à partager mon trépas. C'est aujourd'hui la saint Crépin* : celui qui survivra à cette journée, et retournera sain et sauf dans sa patrie, ne pourra sans orgueil entendre nommer ce jour, et lèvera la tête avec fierté au nom de Crepin. Celui qui survivra à cette journée et atteindra un long âge, fêtera chaque année ce jour glorieux; et la veille, réunissant à table ses amis, il leur dira : « C'est demain la saint Crépin. » Puis, relevant sa manche, et montrant ses cicatrices, il ajoutera : « J'ai reçu ce jour-là ces blessures que vous voyez. » Le vieillard oublie; mais il aura tout oublié, qu'il se rappellera encore avec orgueil ses exploits dans cette journée. Alors nos noms, familiers à toutes les mémoires, le roi Henri, Bedford, Exeter, Warwick, Talbot, Salisbury, Glocester, seront répétés la coupe à la main; le père racontera cette histoire à son fils; et d'ici la fin du monde, la saint Crépin ne reviendra jamais sans que notre souvenir soit évoqué, notre souvenir à nous, poignée d'hommes heureux de notre petit nombre, troupe de frères; car celui qui versera aujourd'hui son sang avec moi sera mon frère; quelque humble que soit sa condition, ce jour l'anoblira. En Angleterre, les gentilshommes maintenant au lit regretteront amèrement de ne pas s'être trouvés ici; et ils n'oseront lever les yeux, quand ils entendront parler l'un de ceux qui auront combattu avec nous le jour de la saint Crépin**.

Revient SALISBURY.

SALISBURY.

Mon souverain seigneur, préparez-vous sans délai : les Français sont bravement rangés en bataille, et ne tarderont pas à nous attaquer.

LE ROI HENRI.

Tout est prêt, si nos volontés le sont.

WESTMORELAND.

Périsse celui dont le courage est tiède en ce moment!

LE ROI HENRI.

Vous ne souhaitez donc plus des renforts d'Angleterre, mon cousin?

WESTMORELAND.

Plût à Dieu, sire, que vous et moi nous pussions à nous seuls livrer ce combat!

LE ROI HENRI.

C'est comme si vous nous souhaitiez cinq mille hommes de moins, ce qui me plairait beaucoup mieux que d'en avoir un de plus. — Vous connaissez tous vos postes : Dieu soit avec vous!

Fanfare. Arrive MONTJOIE.

MONTJOIE.

Une seconde fois, je viens te demander, roi Henri, si tu veux traiter de ta rançon, avant ta défaite inévitable; car, assurément, tu es si près de l'abîme, qu'il est impossible que tu n'y tombes pas. En outre, mû par un sentiment charitable, le connétable désire que tu rappelles à ceux qui te suivent, la nécessité de faire leur paix avec Dieu, afin que leurs ames s'envolent tranquilles et pures loin de ces champs où leurs corps vont tomber et pourrir.

LE ROI HENRI.

Qui t'envoie maintenant?

MONTJOIE.

Le connétable de France.

LE ROI HENRI.

Veuille, je te prie, lui rapporter ma première réponse. — Dis-leur de m'abattre, et de vendre ensuite mes os. Vive Dieu! pourquoi insulter ainsi à des pauvres diables? L'homme qui avait vendu la peau du lion du vivant de la bête, fut tué en lui donnant la chasse. Beaucoup d'entre nous, je l'espère, trouveront dans le sein de leur patrie des tombeaux où revivront sur l'airain leurs exploits de ce jour; et quant à ceux qui laisseront en France leurs vaillans ossemens, n'eussent-ils que vos fumiers pour sépulture, morts en braves, ils seront immortels; le soleil les saluera de son sourire; et fumante encore, aspirera, pour la porter aux cieux, la vapeur de leur gloire, laissant leur terrestre dépouille empester vos climats, et propager en France une contagion vengeresse. Il y a dans nos Anglais une surabondance de valeur capable de donner la mort, même après que la vie est éteinte, comme ces balles mortes qui par ricochet blessent encore. Excuse-moi, si je te parle avec fierté : — Dis au connétable que nous ne sommes pas des guerriers endimanchés; une marche longue et pénible a terni l'éclat de notre parure. Il ne reste pas une plume dans toute notre armée, excellent motif pour ne pas nous enfuir à tire d'aile; et le temps nous a passablement usés et salis; mais, par la sainte messe, nos cœurs sont frais et pimpans; et mes pauvres soldats m'assurent qu'avant que la nuit vienne ils auront des vêtemens neufs, sinon, ils arracheront ceux des soldats français, et les mettront hors d'état de servir. S'il en est ainsi, et avec l'aide de Dieu, cela sera, tu vois que ma rançon sera bientôt trouvée. Héraut d'armes, épargne-toi une peine inutile; ne viens plus me parler de rançon : je le jure, ils n'en auront point d'autre que ces membres; et s'ils les ont, en l'état où je les leur laisserai, ils n'en retireront plus grand'chose : va dire cela au connétable.

* La bataille d'Azincourt fut livrée le 25 octobre, le jour de la saint Crépin. (*Note du traducteur.*)

** Nous pensons, avec le docteur Johnson, que ce discours gagnerait baucoup à être réduit de moitié. (*Note du traducteur.*)

MONTJOIE.

J'y vais, roi Henri; sur ce, je prends congé de toi. Tu n'entendras plus la voix du héraut d'armes.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI.

Et moi, j'ai bien peur que tu ne viennes encore parler de rançon.

Arrive LE DUC D'YORK.

YORK.

Sire, je vous demande à genoux le commandement de l'avant-garde.

LE ROI HENRI.

Je te l'accorde, brave York. — Maintenant, soldats, marchons ; — et toi, grand Dieu, dispose à ta volonté du sort de cette journée.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Le champ de bataille.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent UN SOLDAT FRANÇAIS, PISTOLET, *et* LE PAGE.

PISTOLET.

Rends-toi, coquin.

LE SOLDAT.

Je pense que vous êtes un gentilhomme de bonne qualité* ?

PISTOLET.

Qualité ! que veux-tu dire? Es-tu gentilhomme? quel est ton nom? réponds.

LE SOLDAT.

O Seigneur Dieu !

PISTOLET.

Il n'y a pas de Seigneur Dieu qui tienne ; tu meurs par la lame de cette épée que voilà, si tu ne me donnes une excellente rançon.

LE SOLDAT.

O miséricorde ! ayez pitié de moi !

PISTOLET.

Tout cela est inutile; il me faut des écus, ou je t'arrache par la gorge ton diaphragme sanglant.

LE SOLDAT.

Est-il possible d'échapper à la force de ton bras vaillant ?

PISTOLET.

Quoi donc, impudent satyre, tu n'as pas un sou vaillant ?

LE SOLDAT.

Oh ! pardonnez-moi.

* Dans le texte, Pistolet parle anglais, le soldat parle français ; on conçoit la difficulté de rendre le dialogue vraisemblable, avec une langue unique. (*Note du traducteur.*)

PISTOLET.

Que me chantes-tu là ? ne me comprends-tu pas ? Écoute un peu ici, page ; demande en français à ce manant quel est son nom.

LE PAGE, *au soldat.*

Écoutez ; comment vous nommez-vous ?

LE SOLDAT.

Monsieur Le Fer.

LE PAGE.

Il dit qu'il se nomme monsieur Le Fer.

PISTOLET.

Monsieur Le Fer ! je le ferrerai d'importance. Dis-lui de se préparer, car je vais lui couper la gorge.

LE SOLDAT, *au Page.*

Que dit-il, monsieur ?

LE PAGE.

Il m'ordonne de vous dire de vous tenir prêt; car il va à l'instant même vous couper la gorge.

PISTOLET.

Oui, maraud, je vais te couper la gorge ; il faut que tu me donnes des écus, des écus de bon aloi, ou cette épée que voilà va te mettre en pièces.

LE SOLDAT.

Oh ! je vous supplie, pour l'amour de Dieu, de me pardonner ! Je suis gentilhomme de bonne maison ; laissez-moi la vie, et je vous donnerai deux cents écus.

PISTOLET.

Qu'est-ce qu'il dit ?

LE PAGE.

Il vous prie de lui laisser la vie; il est gentilhomme de bonne maison, et pour sa rançon il vous donnera deux cents écus.

PISTOLET.

Dis-lui, — que ma fureur s'apaisera, et que je prendrai ses écus.

LE SOLDAT, *au Page.*

Mon petit monsieur, que dit-il ?

LE PAGE.

Encore qu'il soit contraire à son serment de faire grâce à aucun prisonnier, néanmoins, en retour des écus que vous lui avez promis, il consent à vous donner la liberté.

LE SOLDAT.

Je vous fais à genoux mille remercîmens, et m'estime heureux d'être tombé dans les mains d'un chevalier qui est, je pense, le plus brave, le plus vaillant et le plus distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOLET.

Explique-moi ce qu'il dit, page.

LE PAGE.

Il vous fait à genoux mille remercîmens, et s'estime heureux d'être tombé entre les mains d'un homme qu'il considère comme le plus brave, le plus vaillant et le plus distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOLET.

Par la sangbleu ! je veux me montrer clément. Suis-moi, maraud.

PISTOLET *s'éloigne.*

LE PAGE, *au Soldat.*

Suivez le grand capitaine.

LE SOLDAT *s'éloigne.*

LE PAGE, *seul, continuant.*

Je n'ai jamais entendu une voix si pleine sortir d'un cœur aussi vide, mais le proverbe a raison : — vase vide est sonore. Bardolphe et Nym avaient dix fois plus de courage que ce diable hurleur de la vieille comédie*, à qui chacun donne impunément sur les ongles à coups de latte; et tous deux sont pendus, et il en adviendrait autant à celui-ci, s'il osait commettre un vol tant soit peu hardi. Il faut que j'aille rejoindre les valets qui sont avec les bagages. Les Français feraient sur nous un beau butin, s'ils le savaient; car il n'y a que de la valetaille pour garder le camp.

Il s'éloigne.

SCENE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent LE DAUPHIN, ORLÉANS, BOURBON, LE CONNÉTABLE, RAMBURES *et* AUTRES.

LE CONNÉTABLE.

*O diable*** !

ORLÉANS.

O seigneur! — la bataille est perdue! — tout est perdu!

LE DAUPHIN.

Mort de ma vie! tout est perdu, tout! La honte et une éternelle infamie planent sur nos cimiers! *O méchante fortune!* — Ne fuyez pas!

Un bruit confus se fait entendre.

LE CONNÉTABLE.

Tous nos rangs sont rompus.

LE DAUPHIN.

O honte ineffaçable! Poignardons-nous! Voilà donc les misérables dont nous avons joué le sort aux dés!

ORLÉANS.

Voilà le roi à qui nous avons envoyé demander sa rançon!

BOURBON.

Honte! honte éternelle! honte partout! Mourons les armes à la main! retournons au combat. Celui qui ne voudra pas suivre Bourbon, qu'il s'éloigne d'ici; et, vil entremetteur, son chapeau à la main, qu'il reste en sentinelle à la porte de sa chambre, pendant qu'un esclave plus vil que mon chien déshonorera la plus belle de ses filles.

LE CONNÉTABLE.

Que la confusion qui a causé notre défaite nous soit maintenant en aide! Allons en masse nous faire tuer par les Anglais, ou résolvons-nous à mourir infâmes.

ORLÉANS.

Nous sommes encore assez de monde pour écraser les Anglais sous le poids de notre masse compacte, si nous voulons y mettre un peu d'ordre.

BOURBON.

Au diable l'ordre maintenant! Je retourne au fort de la mêlée. Abrégeons notre vie, si nous ne voulons éterniser notre honte.

Il s'éloigne.

SCENE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent LE ROI HENRI, *à la tête de ses troupes,* EXETER *et* D'AUTRES LORDS.

LE ROI HENRI.

Je suis content de vous, mes braves compatriotes; mais tout n'est pas fini; les Français tiennent encore.

EXETER.

Le duc d'York se recommande à votre majesté.

LE ROI HENRI.

Est-il vivant, cher oncle? Trois fois, depuis une heure, je l'ai vu tomber; trois fois je l'ai vu se relever et combattre. Du cimier aux éperons, il était couvert de sang.

EXETER.

C'est dans cet état qu'il est gisant dans la plaine, ce brave guerrier. A côté de lui est étendu son compagnon de mort et de gloire, le noble comte de Suffolk. Suffolk est mort le premier; York, sanglant et mutilé, s'approche de son ami, baigné dans son sang, le prend par la barbe, baise ses blessures larges et béantes, et s'écrie : — « Attends-moi, cher cousin Suffolk! mon ame accompagnera la tienne dans son vol vers les cieux. Chère ame, attends la mienne; elles partiront ensemble, comme ensemble nous avons combattu en dignes frères d'armes dans cette bataille glorieuse et sanglante! » A ces mots, j'arrive et lui adresse quelques paroles d'espoir; il me prend la main en souriant, et me la serrant d'une faible étreinte : « Cher lord, me dit-il, rappelez mes services au souvenir de mon roi. » Ensuite, il se retourne, jette son bras blessé autour du cou de Suffolk, et lui donne un baiser sur les lèvres; et c'est ainsi qu'unis dans la mort, ces deux amis ont scellé dans le sang le pacte de leur généreuse affection. Ce spectacle touchant m'a tiré des pleurs que je me suis vainement efforcé de rete-

* Dans les vieilles comédies, jouées sous le nom de *Moralités*, le diable etait toujours attaqué par le niais de la pièce, qui l'étrillait à coups de latte, et le faisait fuir en beuglant. (*Note du traducteur.*)

** Ce qui est souligné est en français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

nir; ma fermeté d'homme a été impuissante; toute la sensibilité de ma mère est venue dans mes yeux, et j'ai senti couler mes larmes.

LE ROI HENRI.

Je ne vous blâme pas; car moi-même, en vous entendant, j'ai peine à retenir mes pleurs. (*On entend un bruit de trompettes.*) Mais écoutez! quelle est cette nouvelle alerte? Les Français ont réuni leurs troupes dispersées. Eh bien! que chaque soldat tue ses prisonniers. Allez porter cet ordre.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent FLUELLEN *et* GOWER.

FLUELLEN.

Comment donc! tuer les valets commis à la garde des bagages! C'est une violation expresse des lois de la guerre; c'est, voyez-vous, le plus grand trait de scélératesse qui se puisse commettre dans le monde. N'est-il pas vrai, en conscience?

GOWER.

Il est certain que pas un valet n'a été laissé vivant; et cette boucherie est l'ouvrage de ces lâches coquins qui se sont enfuis du champ de bataille. En outre, ils ont brûlé ou enlevé tout ce qui se trouvait dans la tente du roi; aussi le roi a-t-il, avec raison, ordonné à chaque soldat d'égorger son prisonnier. Oh! c'est un vaillant roi!

FLUELLEN.

Il est né à Montmouth, capitaine Gower. Comment nommez-vous la ville où est né Alexandre le Gros?

GOWER.

Alexandre le Grand.

FLUELLEN.

Le gros ou le grand, n'est-ce pas la même chose? Le gros, le grand, le puissant, le colossal, le magnanime, tout cela revient au même, à une légère variante près.

GOWER.

Je crois qu'Alexandre le Grand est né en Macédoine: son père, si je ne me trompe, se nommait Philippe de Macédoine.

FLUELLEN.

Je pense que c'est en Macédoine qu'est né Alexandre. Tenez, capitaine, si vous jetez un coup d'œil sur la carte, en comparant la Macédoine et Monmouth, vous trouverez, je vous assure, que leur position géographique est la même. Il y a une rivière en Macédoine. Il y a aussi une rivière à Monmouth. Celle de Monmouth s'appelle la Wye; mais je ne me rappelle plus le nom de l'autre. N'importe; elles se ressemblent comme l'un de mes doigts ressemble aux autres, et dans toutes deux il y a du saumon. En examinant de près la vie d'Alexandre, vous verrez qu'elle a beaucoup d'analogie avec celle d'Henri de Monmouth; car il y a des similitudes dans toutes choses. Dieu sait, et vous le savez aussi, qu'Alexandre, dans sa rage, dans sa furie, dans son emportement, dans sa colère, dans un moment de dépit et de mauvaise humeur, et aussi pour avoir un peu trop bu, Alexandre, dis-je, dans sa mauvaise humeur et sa colère, tua son meilleur ami, Clytus.

GOWER.

En cela notre roi ne lui ressemble pas. Il n'a jamais tué aucun de ses amis.

FLUELLEN.

Vous avez tort, voyez-vous, de me couper la parole avant que j'aie fini. Je ne parle que par manière de similitude et de comparaison. De même qu'Alexandre, dans l'ivresse et l'emportement, tua son ami Clytus, de même Henri Monmouth, dans son bon sens et dans la plénitude de sa raison, a congédié le gras chevalier à la grosse bedaine, celui qui était si fertile en bouffonneries, en bons mots et en méchans tours; j'ai oublié son nom.

GOWER.

Sir John Falstaff.

FLUELLEN.

Lui-même. Je vous assure que Monmouth a produit de braves gens.

GOWER.

Voici venir sa majesté.

Fanfares. Arrivent LE ROI HENRI *avec une partie de ses troupes;* WARWICK, GLOSTER, EXETER *et* AUTRES.

LE ROI HENRI.

Depuis mon arrivée en France, voilà le premier moment de colère que j'éprouve. Héraut, prends une trompette; pique des deux jusqu'à ces cavaliers que tu vois là-bas sur la colline. S'ils veulent combattre contre nous, dis-leur de descendre; sinon qu'ils évacuent le champ de bataille; leur vue nous déplaît; s'ils ne veulent adopter ni l'un ni l'autre parti, nous irons les trouver, et leur ferons prendre leur vol aussi vite que la pierre lancée par les frondeurs de l'antique Assyrie: en outre, nous égorgerons nos prisonniers, et nous traiterons sans miséricorde tous ceux qui tomberont en notre pouvoir. Va leur dire cela.

Arrive MONTJOIE.

EXETER.

Sire, voici le héraut d'armes français.

GLOSTER.

Son regard est plus humble que de coutume.

LE ROI HENRI.

Eh bien! que veut dire ceci, héraut d'armes?

ne t'ai-je pas dit que, pour toute rançon, je n'avais à donner que ces membres que voilà? Viens-tu encore me parler de rançon?

MONTJOIE.

Non, grand roi; je viens faire un appel à ton humanité, et te demander la permission de parcourir cette plaine sanglante, de faire le dénombrement de nos morts, puis de les ensevelir; de séparer la dépouille de nos nobles de celle du vulgaire; car un grand nombre de nos princes, — malheureux que nous sommes! — sont gisans, baignés dans un sang mercenaire; de même nos morts obscurs baignent leurs membres vulgaires dans le sang des princes; les coursiers blessés, dans le sang jusqu'au fanon, s'agitent, et saisis d'une aveugle rage, leurs pieds armés de fer lancent des ruades à leurs maîtres expirés, et les tuent une seconde fois. Oh! permets-nous, grand roi, de parcourir en sûreté le champ de bataille, et d'enlever nos morts.

LE ROI HENRI.

Je te dirai franchement, héraut d'armes, que je ne sais si la victoire est ou n'est pas à nous. Car je vois encore un grand nombre de vos cavaliers qui se montrent et galopent dans la plaine.

MONTJOIE.

La victoire est à vous.

LE ROI HENRI.

Grâces en soient rendues à Dieu et non à notre force! Comment nomme-t-on ce château qui est tout près d'ici?

MONTJOIE.

On l'appelle Azincourt.

LE ROI HENRI.

Eh bien, nous nommons cette bataille, la bataille d'Azincourt, livrée le jour de la saint Crépin.

FLUELLEN.

Plaise à votre majesté, votre aïeul de glorieuse mémoire, et votre grand-oncle, le prince Noir, à ce que j'ai lu dans les chroniques, ont livré ici en France une fameuse bataille.

LE ROI HENRI.

C'est vrai, Fluellen.

FLUELLEN.

Votre majesté dit vrai. Si votre majesté se le rappelle, les Gallois firent merveille ce jour-là dans un jardin où croissaient des poireaux; ils portaient tous des poireaux à leur coiffure de Monmouth, et vous savez que jusque aujourd'hui cette coutume s'est conservée en mémoire de ce fait d'armes. J'ai la certitude que votre majesté ne rougit pas de porter le poireau à la saint David.

LE ROI HENRI.

Je me fais gloire de le porter; car je suis Gallois. Vous le savez, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Toute l'eau de la Wye ne saurait laver le sang gallois contenu dans vos veines; c'est ce que je puis vous assurer. Dieu le bénisse et le conserve aussi long-temps qu'il plaira à sa grâce et à sa majesté aussi.

LE ROI HENRI.

Merci, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Par Jésus, je suis le compatriote de votre majesté; je le dirai à qui voudra l'entendre. Je le confesserai au monde entier. Grâce à Dieu, je n'ai point à rougir de votre majesté tant que votre majesté sera honnête homme.

LE ROI HENRI.

Dieu veuille me conserver tel! — (*Montrant Montjoie.*) Que nos hérauts d'armes l'accompagnent. Qu'on fasse le relevé exact des morts dans l'une et l'autre armée, et qu'on me l'apporte.

MONTJOIE *et* QUELQUES ANGLAIS *s'éloignent.*

LE ROI HENRI, *continuant, en montrant Williams.*

Faites approcher cet homme.

EXETER.

Soldat, venez auprès du roi.

LE ROI HENRI.

Soldat, pourquoi ce gant que tu portes à ton chapeau?

WILLIAMS.

Plaise à votre majesté, c'est le gage d'un homme avec lequel je dois me battre, s'il est en vie.

LE ROI HENRI.

Un Anglais?

WILLIAMS.

Plaise à votre majesté, un maraud, qui, hier, s'est pris de dispute avec moi. S'il est en vie, et qu'il ose réclamer ce gant, j'ai promis de lui appliquer un soufflet; de mon côté, si je vois mon gant à son chapeau, et il a juré, foi de soldat, de le porter s'il est en vie, je le délogerai de la belle manière.

LE ROI HENRI.

Qu'en pensez-vous, capitaine Fluellen? convient-il que ce soldat tienne sa promesse?

FLUELLEN.

Avec la permission de votre majesté, il n'est qu'un lâche et un misérable s'il ne la tient pas; je le dis en conscience.

LE ROI HENRI.

Il peut se faire que son adversaire soit un gentilhomme de haut rang qui ne pourrait, sans déroger, se commettre avec un homme de sa sorte.

FLUELLEN.

Fût-il aussi bon gentilhomme que le diable, que Lucifer et Belzébuth lui-même, il faut absolument qu'il tienne sa parole et son serment. S'il se parjure, voyez-vous, sire, il est perdu de réputation; il n'est plus que le plus fieffé misérable dont la semelle ait jamais foulé la terre de Dieu; là, je vous le dis en conscience.

LE ROI HENRI.

Eh bien, tiens ta parole quand tu verras l'individu en question.

WILLIAMS.

C'est ce que je ferai, sire, aussi vrai que je vis.

LE ROI HENRI.

Sous qui sers-tu?

WILLIAMS.

Sous le capitaine Gower, sire.

FLUELLEN.

Gower est un bon capitaine; il est très-versé dans la connaissance et la littérature de la guerre.

LE ROI HENRI.

Soldat, va lui dire de venir me trouver.

WILLIAMS.

J'y vais, sire.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI.

Tiens, Fluellen. (*Il lui remet le gant de Williams.*) Porte ce gage à ma place, et mets-le à ton chapeau. Au moment où Alençon et moi étions par terre, j'ai arraché ce gant de son casque. Quiconque le réclamera est un ami d'Alençon et un ennemi de notre personne: si tu m'aimes, tu l'arrêteras.

FLUELLEN.

Votre majesté me fait là un aussi grand honneur que puisse en désirer le cœur d'un sujet. Je voudrais bien voir l'homme n'ayant que deux jambes, qui osera trouver à redire à ce gant. Je ne dis que cela. Mais je serais charmé de le voir. Dieu veuille m'accorder cette grâce!

LE ROI HENRI.

Connais-tu Gower?

FLUELLEN.

Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est mon ami intime.

LE ROI HENRI.

Va le chercher, je te prie, et amène-le à ma tente.

FLUELLEN.

J'y vais.

Il s'éloigne.

LE ROI HENRI.

Mylord de Warwick, — et vous, mon frère Gloster, — suivez de près Fluellen. Le gant que je viens de lui remettre pourrait fort bien lui attirer un soufflet. C'est le gant du soldat; j'étais convenu de le porter moi-même. Suivez-le donc, mon cher cousin Warwick. Si le soldat le frappe, et à son air résolu, je le crois homme à tenir sa parole, il pourra en résulter quelque malheur subit; car je connais Fluellen pour un homme de cœur; quand il est en colère, il prend feu comme la poudre, et il est prompt à ressentir un outrage. Suivez-le, et veillez à ce qu'il n'arrive entre eux aucun malheur. — Venez avec moi, mon oncle Exeter.

Ils s'éloignent.

SCENE VIII.

Devant la tente du roi Henri.

Arrivent GOWER *et* WILLIAMS.

WILLIAMS.

Je gage, capitaine, que c'est pour vous faire chevalier.

Arrive FLUELLEN.

FLUELLEN.

Avec la grâce de Dieu, et sous son bon plaisir, capitaine, veuillez, je vous prie, vous rendre sur-le-champ auprès du roi : peut-être se prépare-t-il pour vous plus de bien que vous ne vous y attendez.

WILLIAMS.

Connaissez-vous ce gant?

FLUELLEN.

Si je connais ce gant? je sais que c'est un gant.

WILLIAMS.

Je le sais; et voilà comme je le salue.

Il le frappe.

FLUELLEN.

Par la sambleu, voilà bien le plus fieffé traître que possède l'univers, la France, ou l'Angleterre!

GOWER, *à Williams.*

Qu'y a-t-il? que prétends-tu, misérable?

WILLIAMS.

Croyez-vous donc que je veuille me parjurer?

FLUELLEN.

Écartez-vous, capitaine Gover; croyez-moi, je vais payer ce traître comme il le mérite.

WILLIAMS.

Je ne suis pas un traître.

FLUELLEN.

Tu en as menti par la gorge. — (*A Gower.*) Je vous ordonne, au nom de sa majesté, de l'arrêter : c'est un ami du duc d'Alençon.

Arrivent WARWICK *et* GLOSTER.

WARWICK.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? de qui s'agit-il?

FLUELLEN.

Mylord de Warwick, grâce à Dieu, il vient de se découvrir une trahison, voyez-vous, la plus pernicieuse qui se puisse désirer. Voici sa majesté.

Arrivent LE ROI HENRI *et* EXETER

LE ROI HENRI.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FLUELLEN.

Sire, voici un scélérat, un traître, qui a osé porter la main sur le gant que votre majesté a arraché du casque d'Alençon.

WILLIAMS.

Sire, ce gant est à moi; voici l'autre; et l'homme à qui je l'ai donné eu échange du sien, a promis de le porter à son chapeau; et moi, s'il le faisait, j'ai promis de le frapper. Je viens de rencontrer cet homme avec mon gant à son chapeau, et j'ai tenu ma promesse.

FLUELLEN.

Votre majesté l'entend; sous le bon plaisir de votre vaillante majesté, vous voyez quel misérable maraud vous avez là. J'espère que votre majesté, m'appuyant de son témoignage, attestera et certifiera consciencieusement que c'est bien là le gant d'Alençon que votre majesté m'a remis.

LE ROI HENRI.

Soldat, donne-moi le gant que tu portes à ton chapeau; tiens, voilà le pareil. (*Il lui présente un gant.*) C'est moi que tu as promis de frapper, et tu m'as adressé les propos les plus insultans.

FLUELLEN.

Plaise à votre majesté que son cou en réponde, s'il y a encore des lois martiales dans le monde.

LE ROI HENRI.

Quelle satisfaction peux-tu m'offrir pour réparer ton offense?

WILLIAMS.

Toute offense, sire, doit être intentionnelle : je n'ai jamais eu l'intention d'offenser votre majesté.

LE ROI HENRI.

C'est moi-même, en personne, que tu as injurié.

WILLIAMS.

Votre majesté n'a point paru devant moi sous son véritable caractère; j'en atteste la nuit qu'il faisait, les vêtemens que vous portiez, votre humble apparence. Ce que votre majesté a souffert sous ce déguisement, veuillez l'attribuer à vous-même, non à moi. Si vous aviez été ce que je vous croyais, il n'y aurait pas eu d'offense : je supplie donc votre majesté de vouloir bien me pardonner.

LE ROI HENRI.

Mon oncle Exeter, remplissez d'écus ce gant que voilà, et donnez-le à cet homme. — Prends-le, camarade, et porte-le à ton chapeau, comme une marque d'honneur, jusqu'à ce que je te le redemande. — Donnez-lui les écus. — Capitaine, il faut vous réconcilier avec lui.

FLUELLEN.

Par la lumière du jour, ce gaillard a du cœur au ventre. Tiens, voilà douze pences pour toi, et, je t'en prie, évite le train, le bruit et les querelles; je t'assure que tu ne t'en trouveras pas plus mal.

WILLIAMS.

Je ne veux pas de votre argent.

FLUELLEN.

Je te l'offre de bon cœur. Crois-moi, cela te servira à faire raccommoder tes souliers. Allons, pourquoi faire le honteux? tes souliers ne sont déjà pas en si bon état : le schelling est bon, je t'assure : ou bien, attends, je le changerai.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES ANGLAIS.

LE ROI HENRI.

Eh bien, héraut d'armes, a-t-on fait le relevé des morts?

LE HÉRAUT D'ARMES, *lui remettant un papier.*

Voici l'état des Français qui ont péri.

LE ROI HENRI, *à Exeter.*

Quels personnages importans ont été faits prisonniers?

EXETER.

Charles, duc d'Orléans, neveu du roi; Jean, duc de Bourbon, et le seigneur de Boucicaut; quinze cents seigneurs, barons, chevaliers, gentilshommes, sans compter les soldats.

LE ROI HENRI, *parcourant le papier qu'on lui a remis.*

L'état que voici porte à dix mille le nombre des Français qui ont péri dans la bataille. Sur ce nombre, il y a vingt-six princes et nobles portant bannière, huit mille quatre cents chevaliers, gentilshommes et autres guerriers de distinction, parmi lesquels beaucoup n'étaient faits chevaliers que d'hier; en sorte que sur les dix mille hommes que l'ennemi a perdus, il n'y a que seize cents soldats; tous les autres sont des princes, des barons, des seigneurs, des chevaliers, des gentilshommes, des hommes de naissance et de qualité. Parmi les nobles qui ont été tués sont Charles d'Albret, grand connétable de France; Jacques de Châtillon, amiral de France; le capitaine des arbalétriers; le seigneur de Rambures; le brave sire Guichard, dauphin, grand-maître de France; Jean, duc d'Alençon; Antoine, duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne; et Édouard, duc de Bar. Parmi les comtes, Grandpré, Roussi, Fauconberg, Foix, Beaumont, Marle, Vaudemont et Lestrelles. Voilà, j'espère, une liste de morts illustres! — Où est l'état des Anglais qui ont péri? (*Le héraut d'armes lui présente un autre papier.*) Édouard, duc d'York; le comte de Suffolk; sir Richard Ketley; David Gam, écuyer; point d'autres personnages notables; et, parmi les soldats, vingt-cinq en tout. O Dieu puissant, ici ton bras est visible; ce n'est pas à nous, mais à ton bras seul que nous devons tout rapporter. En l'absence de tout stratagème, en rase campagne, et dans un combat loyal, a-t-on jamais vu une perte si énorme d'un côté, si minime de l'autre? — Prends en tout l'honneur, grand Dieu; il t'appartient tout entier!

EXETER.

C'est miraculeux.

LE ROI HENRI.

Rendons-nous processionnellement au village; et qu'il soit publié dans notre armée qu'il y a peine de mort contre quiconque se vantera de cette victoire et enlèvera à Dieu une gloire qui est à lui seul.

FLUELLEN.

Est-il permis, sire, de dire le nombre des morts?

LE ROI HENRI.

Oui, capitaine, mais à condition de reconnaître que Dieu a combattu pour nous.

FLUELLEN.

Oui, en conscience, il nous a été fort utile.

LE ROI HENRI.

Que tous les rites de la religion soient accomplis; qu'il soit chanté un *Non nobis* et un *Te Deum*; que les morts soient inhumés avec respect; puis nous partirons pour Calais, de là pour l'Angleterre, qui n'aura jamais vu revenir de France de plus fortunés mortels.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

LE CHŒUR.

Permettez, vous qui n'avez pas lu l'histoire, que je vous mette au fait. Quant à ceux qui l'ont lue, je les en supplie humblement, qu'ils nous pardonnent d'abréger les temps, les nombres et le cours des événemens, qui ne sauraient être représentés ici dans leurs détails et leur réalité. Maintenant nous transportons Henri à Calais. Supposez qu'il y est arrivé : de là, portez-le sur l'aile de votre pensée, et faites-lui franchir la mer. Voyez sur le rivage anglais cette large ceinture d'hommes, de femmes, d'enfans; leurs acclamations dominent le bruit de l'Océan, dont la grande voix précède la marche du roi et annonce son arrivée. Voyez-le débarquer, puis se mettre solennellement en route pour Londres. La pensée marche si vite, que vous pouvez déjà le voir à Blackheath; là, les lords demandent qu'à son entrée dans la ville on porte devant lui son casque brisé et son épée déformée. Mais lui, exempt de vanité et d'orgueil, il ne le permet pas, et veut que toute la gloire soit rapportée à Dieu seul. Maintenant, grâce à un travail actif de la pensée, voyez Londres verser les flots de ses citoyens! Le maire et tous ses collègues *, dans leur costume le plus riche, pareils aux sénateurs de Rome antique, et suivis de la foule des plébéiens, vont au-devant de César pour le ramener en triomphe. Ainsi dans une occasion moins grande que celle-ci, sans doute, mais que nous nous plaisons à lui comparer, si le général de notre gracieuse reine** revenait maintenant d'Irlande, comme il pourra en revenir un jour, rapportant sur la pointe de son glaive la rébellion percée de part en part, combien quitteraient la cité paisible pour venir saluer son retour! Une affluence beaucoup plus considérable encore, et bien plus justifiée, se presse sur les pas de Henri. A présent, placez-le à Londres, où les récentes blessures de la France invitent le roi d'Angleterre à prolonger son séjour, pendant que l'empereur vient en faveur de la France interposer sa médiation pour la conclusion de la paix. Laissons de côté tous les événemens qui se sont succédé jusqu'au retour d'Henri en France : c'est là que nous allons le conduire; j'ai comblé la lacune en vous rappelant le passé. Pardonnez-moi cet abrégé imparfait, et que vos yeux et vos pensées se reportent vers la France.

* Les conseillers municipaux, ou les aldermen. (*Note du traducteur.*)

** Le comte d'Essex. (*Note du traducteur.*)

SCENE PREMIERE.

La France. — Un corps de garde anglais.

Entrent FLUELLEN *et* GOWER.

GOWER.

Oui, vous avez raison; mais pourquoi portez-vous aujourd'hui votre poireau? La saint David est passée.

FLUELLEN.

Il y a des motifs et des raisons à toutes choses. Tenez, je vais vous le dire, en ami, capitaine Gower; ce gueux, ce pelé, ce misérable, ce pouilleux, ce fanfaron de Pistolet, que vous savez et que tout le monde sait n'être qu'un drôle, sans le moindre mérite, eh bien! hier, il est venu à moi, m'apportant du pain et du sel, voyez-vous, et il m'a dit de manger mon poireau. C'était dans un lieu où je ne pouvais pas me prendre de querelle avec lui; mais je veux porter ce poireau à mon chapeau jusqu'à ce que je le rencontre, et alors je lui dirai ma façon de penser.

Entre PISTOLET.

GOWER.

Le voilà justement qui vient en se rengorgeant comme un dindon.

FLUELLEN.

Je me moque de ses dindons et de ses rengor-

gemens. Dieu te bénisse, enseigne Pistolet; gueux, misérable, gredin, Dieu te bénisse!

PISTOLET.

Bah! Es-tu fou? Vil Troyen, as-tu donc envie que je coupe le fil de ta destinée? Eloigne-toi! l'odeur du poireau me fait mal au cœur.

FLUELLEN.

Je te prie instamment, mauvais drôle, de vouloir bien, à ma prière, à ma demande, à ma requête, manger ce poireau; parce que tu ne l'aimes pas, qu'il ne s'accorde ni avec tes affections, ni avec tes appétits, ni avec ta digestion, c'est pour cela même que tu m'obligeras de le manger.

PISTOLET.

Pas pour Cadwallader et toutes ses chèvres.

FLUELLEN.

Tiens, voilà pour tes chèvres. (*Il le frappe.*) Voudrais-tu bien, drôle, me faire l'amitié de manger cela?

PISTOLET.

Vil Troyen, tu mourras.

FLUELLEN.

Tu dis vrai, misérable; je mourrai quand il plaira à Dieu : mais en attendant je veux que tu vives et que tu manges ta ration; allons, je vais y joindre un peu d'assaisonnement. (*Il le frappe de nouveau.*) Tu m'as appelé hier gentilhomme montagnard; je vais faire de toi un gentilhomme de bas étage. Allons, mange; puisque tu te moques des poireaux, tu peux bien en manger.

GOWER.

En voilà assez, capitaine. Vous l'avez étourdi.

FLUELLEN.

Il faut absolument qu'il mange de mon poireau, ou je lui bâtonnerai la tête quatre jours de suite. Mange, je t'en prie; rien n'est meilleur pour les contusions récentes et pour les blessures des fanfarons.

PISTOLET.

Faut-il que je morde?

FLUELLEN.

Oui, certainement; sans aucune espèce de doute ou d'équivoque.

PISTOLET.

Par ce poireau! je m'en vengerai horriblement. Je mange; mais aussi je jure, —

FLUELLEN,

Mange, je te prie. Veux-tu que j'y ajoute encore un peu de sauce? Il n'y a pas là assez de poireau pour que cela vaille la peine de jurer.

PISTOLET.

Tiens ta canne en repos; tu vois, je mange.

FLUELLEN.

Je souhaite que tu le trouves bon, drôle. Oh! il ne faut pas en laisser; la peau est bonne pour les contusions d'un fat. Quand il t'arrivera une autre fois de voir des poireaux, je te conseille de t'en moquer; voilà tout.

PISTOLET.

Bon.

FLUELLEN.

Oui, les poireaux, c'est fort bon. Tiens, voilà quatre pences pour toi.

PISTOLET.

A moi, quatre pences?

FLUELLEN.

Oui, vraiment, et tu les prendras; sinon, j'ai encore dans ma poche un poireau que je te ferai manger.

PISTOLET.

Je prends tes quatre pences comme arrhes de vengeance.

FLUELLEN.

Si je te dois quelque chose, je te paierai en coups de bâton; nous ferons le commerce du bois vert, et tu n'achèteras de moi que des gourdins. Dieu soit avec toi, te conserve, et guérisse ta caboche.

Il sort.

PISTOLET.

Il me le paiera, quand je devrais mettre tout l'enfer en révolution.

GOWER.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un drôle et un lâche. Vous vous avisez de faire des gorges-chaudes sur une ancienne tradition établie dans un motif honorable, et conservée comme un glorieux trophée de la valeur de nos pères, et vous n'avez pas le cœur de soutenir vos paroles par vos actes? Je vous ai vu trois ou quatre fois railler et turlupiner cet officier. Vous pensiez, parce qu'il ne parlait pas l'anglais correctement, qu'il ne saurait pas manier un gourdin anglais : vous êtes détrompé maintenant; à dater de ce jour, que la correction d'un Gallois vous apprenne à vous conduire en bon Anglais.

Il sort.

PISTOLET.

Est-ce que la fortune me fait faux-bond maintenant? Je viens d'apprendre que mon Hélène est morte à l'hôpital; de ce côté, je n'ai plus rien à attendre. Je commence à vieillir, et de mes vieux membres l'honneur est chassé à coups de bâton. Allons, je vais me faire entremetteur et adroit filou. Je vais m'esquiver en Angleterre, et là je filouterai. Je mettrai des emplâtres sur les blessures que le bâton m'a faites, et je soutiendrai que je les ai reçues dans les guerres de France.

Il sort.

SCENE II.

Troyes en Champagne. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Entrent, d'un côté, LE ROI HENRI, BEDFORD, GLOSTER, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND *et* AUTRES LORDS; *d'un autre,* LE ROI DE FRANCE, LA REINE ISABELLE, LA PRINCESSE CATHERINE, DIVERS SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR, LE DUC DE BOURGOGNE *et* SA SUITE.

LE ROI HENRI.

Que la paix qui nous rassemble préside à cette

entrevue! Santé et bonheur à notre frère le roi de France et à la reine notre sœur. — Contentement et joie à notre belle cousine la princesse Catherine! — Et vous, membre de cette royale famille, vous qui avez provoqué cette auguste réunion, je vous salue, duc de Bourgogne, — et vous aussi, princes et pairs de France!

LE ROI DE FRANCE.

C'est avec joie que nous vous voyons, notre illustre frère d'Angleterre; vous êtes le bien venu, — et vous tous pareillement, princes anglais.

LA REINE ISABELLE.

Mon frère d'Angleterre, puisse l'issue de cette gracieuse entrevue être aussi heureuse qu'est grande la joie que nous éprouvons à vous voir, et à envisager cet œil terrible, aussi fatal aux Français qui l'ont rencontré, que le regard meurtrier du basilic. Nous espérons que vos yeux ont perdu leur propriété homicide, et que ce jour verra nos douleurs et nos discordes se transformer en sentimens affectueux.

LE ROI HENRI.

Nous souscrivons à ce vœu, et c'est ce qui motive ici notre présence.

LA REINE ISABELLE.

Princes anglais, recevez tous mes salutations.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Recevez tous deux, dans une proportion égale, le tribut de mes respects et de mon affection, puissans monarques de France et d'Angleterre. Vous pouvez me rendre tous deux ce témoignage, que je n'ai épargné ni soins ni efforts pour amener entre vos royales majestés cette auguste conférence. Puisque j'ai réussi à vous mettre en présence et face à face, excusez-moi si je demande devant cette royale assemblée quel obstacle, quel empêchement s'oppose à ce que la paix, cette mère chérie des arts, de l'abondance et des hymens féconds, aujourd'hui indigente, nue et couverte de blessures, revienne dans ce jardin du monde, notre fertile France, montrer son visage charmant. Hélas! depuis trop long-temps elle en est exilée. La France voit ses richesses languir amoncelées, et se corrompre dans leur fécondité. Ses vignes, dont le nectar console et réjouit le cœur, meurent, faute de culture; ses haies, autrefois alignées et régulières, semblables aujourd'hui à des prisonniers qui laissent croître leur chevelure en désordre, se hérissent de rejetons confus et inutiles. Dans ses plaines en friche croissent l'ivraie, la ciguë, et l'impur fumeterre, pendant qu'on laisse rouiller le soc qui devrait déraciner ces plantes sauvages. La prairie où croissaient la primevère tachetée, la pimprenelle et le trèfle verdoyant, en l'absence de la faux, dans son oisiveté forcée, se couvre d'un luxe nuisible et désordonné, et ne produit que l'odieuse bardane et le chardon épineux, qui la déparent et la détériorent tout ensemble. En même temps que nos vignes, nos terres, nos prairies et nos haies, dégénérées de leurs qualités natives, ne donnent plus que des produits sauvages, nos familles, nos enfans et nous-mêmes, nous avons oublié, ou, faute de temps, nous négligeons d'apprendre les sciences dont la culture importe à notre patrie; nous vivons en vrais sauvages, en soldats qui ne se préoccupent que de pensées de meurtre; partout on ne rencontre que juremens, que visages farouches, que luxe effréné dans la parure; tout porte un cachet d'étrangeté hideuse. Vous êtes assemblés pour rendre au pays sa beauté première, et je m'adresse à vous pour connaître quel obstacle s'oppose à ce que la douce paix fasse disparaître ces inconvéniens, et nous dispense de nouveau ses bienfaits.

LE ROI HENRI.

Duc de Bourgogne, si vous désirez la paix dont l'absence produit les imperfections que vous avez signalées, il vous faut acheter cette paix en accédant à toutes nos justes demandes, dont vous avez entre les mains la teneur et le bref exposé.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Le roi de France en a entendu la lecture, et il n'a pas encore donné sa réponse.

LE ROI HENRI.

C'est de cette réponse que dépend la paix que vous demandez si instamment.

LE ROI DE FRANCE.

Je n'ai fait que jeter sur les articles un coup d'œil rapide. Si votre majesté veut bien désigner quelques-uns des membres de son conseil pour conférer avec nous, nous les parcourrons de nouveau à tête reposée, et nous ferons connaître sans délai notre acceptation et notre réponse définitive.

LE ROI HENRI.

Volontiers, mon frère. — Allez, mon oncle Exeter, — mon frère Clarence, — mon frère Gloster, — Warwick, — Huntington, — suivez le roi; je vous donne plein pouvoir pour ratifier et modifier nos demandes, y ajouter ou en retrancher selon que votre sagesse le jugera convenable à notre dignité; nous y donnons d'avance notre assentiment. — (*A la reine.*) Voulez-vous, aimable sœur, accompagner les princes ou rester ici avec nous?

LA REINE ISABELLE.

Mon gracieux frère, j'irai avec eux: la voix d'une femme pourra faire quelque bien, lorsque certains articles seront défendus avec trop d'insistance.

LE ROI HENRI.

Du moins, laissez-nous ici notre cousine, la princesse Catherine. Elle est l'objet de notre demande principale, et dans nos conditions, elle forme l'article le plus important.

LA REINE ISABELLE.

Elle peut rester.

Tous *sortent, à l'exception du* ROI HENRI, *de* CATHERINE *et de sa* DAME D'HONNEUR.

LE ROI HENRI.

Belle Catherine, vous, la belle des belles, daignez apprendre à un soldat des paroles qui plai-

sent à l'oreille d'une femme, et plaident auprès de son tendre cœur la cause de l'amour*.

CATHERINE.

Votre majesté se moquerait de moi; je ne saurais parler votre anglais.

LE ROI HENRI.

O belle Catherine, si votre cœur français veut m'aimer tout de bon, je serai charmé de vous entendre exprimer vos sentimens dans votre mauvais anglais. M'aimez-vous, Catherine?

CATHERINE.

Pardonnez-moi, je ne comprends pas ce que veut dire aimer**.

LE ROI HENRI.

Un ange vous ressemble, Catherine, et vous êtes semblable à un ange.

CATHERINE.

Que dit-il? que je suis semblable aux anges?

ALICE.

Oui vraiment, sauf votre grâce, c'est ce qu'il dit.

LE ROI HENRI.

Je le dis, Catherine, et je n'hésite pas à l'affirmer.

CATHERINE.

O bon Dieu! le langage des hommes est plein de tromperies!

LE ROI HENRI, *à Alice.*

Que dit-elle, belle demoiselle? que le langage des hommes est plein de tromperies?

ALICE.

Oui, c'est ce que dit la princesse.

LE ROI HENRI.

La princesse est de vous deux la plus forte sur l'anglais***. Effectivement, Catherine, en vous faisant la cour, il est heureux pour moi que vous ignoriez ma langue; je suis charmé que vous parliez si mal l'anglais : si vous le parliez mieux, vous trouveriez en moi un roi si vulgaire, que vous pourriez me soupçonner d'avoir vendu ma ferme pour acheter une couronne. Je n'entends rien au jargon des amans; tout ce que je puis, c'est de vous dire tout uniment : — *Je vous aime.* Si, au lieu de vous borner à me dire : *Est-ce bien vrai?* vous exigez que je vous en dise davantage, je suis au bout de mon chapelet. Donnez-moi votre réponse, là, franchement; frappons-nous dans la main, et que ce soit un marché conclu. Qu'en dites-vous, madame?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, je vous comprends fort bien.

LE ROI HENRI.

Vive Dieu! s'il me fallait faire des vers ou danser pour vous plaire, Catherine, je serais un homme perdu. Pour le premier de ces exercices, je n'ai ni rime ni mesure; pour le second, j'ai plus de vigueur que de cadence. S'il ne me fallait, pour conquérir le cœur d'une dame, que sauter prestement en selle, mon armure sur le dos, forfanterie à part, je ne serais point embarrassé; s'il me fallait faire le coup de poing pour ma belle, ou faire caracoler mon cheval pour obtenir ses faveurs, je défierais un boxeur ou un écuyer de s'en tirer mieux que moi; mais, vive Dieu! je ne puis jouer l'amoureux novice, ni exhaler mon éloquence en soupirs, ni me confondre en protestations savamment calculées; je ne sais donner qu'une parole toute unie que je ne donne que lorsqu'on me la demande, et que je n'enfreins jamais. Si tu peux aimer, Catherine, un homme de cette trempe, dont la figure ne vaut pas la peine que le soleil la brûle, qui ne regarde jamais dans son miroir pour le plaisir de s'y voir, que tes yeux me le disent. Je te parle en soldat; si je te conviens ainsi, prends-moi; sinon, te dire que je mourrai, ce serait dire vrai; mais dire que je mourrai d'amour pour toi, ce serait mentir, et toutefois je t'aime; et si tu m'en crois, Catherine, tu prendras pour époux un homme au cœur sincère et sans artifice : il faudra, bon gré, mal gré, qu'il te soit fidèle, car il n'a pas le don de faire sa cour ailleurs. Quant à ces beaux diseurs au babil inépuisable qui s'insinuent dans la faveur des dames, ils en sortent comme ils y sont entrés : la rime les y porta, la raison les en chasse. Après tout, un beau parleur n'est qu'un bavard, la poésie qu'une ballade. Le meilleur jarret s'affaiblit; la taille la plus droite finit par se courber; une barbe noire devient blanche; une tête frisée devient chauve, un beau visage se fane, les plus beaux yeux deviennent creux et ternes; mais un bon cœur, Catherine, un bon cœur, c'est le soleil et la lune; ou plutôt c'est le soleil, non la lune, car il brille toujours, ne change jamais et reste invariable. Si tu veux un homme de cette trempe, prends-moi; en me prenant, tu prendras un soldat, et non seulement un soldat, mais un roi. Voyons, que te semble de mon amour? Parle, ma charmante, et franchement, je t'en conjure.

CATHERINE.

Est-il possible que j'aime l'ennemi de la France?

LE ROI HENRI.

Non, il n'est pas possible que vous aimiez l'ennemi de la France, Catherine; mais en m'aimant, c'est l'ami de la France que vous aimerez; car j'aime la France à tel point que je ne veux pas en céder un seul village; je la veux toute entière. Catherine, quand la France sera à moi, et moi à vous, alors la France sera à vous, et vous serez à moi.

CATHERINE.

Je ne vous comprends pas.

LE ROI HENRI.

Non, Catherine? je vais m'exprimer en termes français qui vont rester collés à ma langue comme

* Pour comprendre cette scène, il est nécessaire de se rappeler que dans le texte, Catherine parle en français, et le roi Henri en anglais. (*Note du traducteur.*)

** Il y a ici un jeu de mots sur *like*, semblable, et *like*, aimer. (*Note du traducteur.*)

*** Le roi fait allusion au mauvais anglais et à la pitoyable prononciation d'Alice, qui se fait moins comprendre en parlant anglais que sa maîtresse en parlant français. (*Note du traducteur.*)

une nouvelle mariée au cou de son époux dont on ne peut la détacher. *Quand j'aurai pris posses-sion de la France, et vous possession de moi*, — voyons, après? Saint Denis, viens à mon aide! — *alors, la France sera vôtre, et vous serez mienne**. J'aimerais autant, Catherine, avoir à conquérir le royaume que d'être obligé de t'en dire encore autant en français. Je n'obtiendrai jamais rien de toi en français, si ce n'est que tu te moques de moi.

CATHERINE.

Sauf votre honneur, le français que vous parlez est meilleur que l'anglais que je parle.

LE ROI HENRI.

Non certainement, Catherine; mais je pense que nous parlons également mal, vous, ma langue, moi, la vôtre; et je crois qu'à cet égard nous ne nous devons rien. Mais, Catherine, sais-tu assez d'anglais pour comprendre ceci : Peux-tu m'aimer?

CATHERINE.

C'est ce que je ne puis dire.

LE ROI HENRI.

Quelqu'un de tes voisins pourrait-il me le dire, Catherine? je le leur demanderai. Allons, je sais que tu m'aimes. Ce soir, quand tu seras retirée dans ta chambre, tu questionneras cette demoiselle sur mon compte, et je sais qu'en lui parlant, Catherine, tu déprécieras justement celles de mes qualités que tu aimes le mieux; mais, ma bonne Catherine, traite-moi avec ménagement, d'autant plus, aimable princesse, que je t'aime à la fureur. Si jamais tu es à moi, Catherine, et il y a quelque chose en moi qui me dit que cela sera, comme je t'aurai conquise les armes à la main, il faut que tu donnes le jour à de vaillans guerriers. Avec l'aide de saint Denis et de saint Georges, ne pourrons-nous, à nous deux, procréer un fils, moitié français, moitié anglais, qui ira à Constantinople tirer le grand Turc par sa barbe? Que t'en semble? qu'en dis-tu, ma belle fleur de lis?

CATHERINE.

Je ne sais pas cela.

LE ROI HENRI.

Non, c'est plus tard que tu le sauras; mais dès à présent tu peux le promettre. Promets-moi seulement, Catherine, que tu contribueras pour ta part à procréer un tel fils, du moins dans sa moitié française, et quant à la moitié anglaise, je promets de m'en acquitter, foi de monarque et de bachelier. Que répondez-vous à cela, ô *la plus belle Catherine du monde, ma très-chère et divine déesse***?

CATHERINE.

Votre majesté possède assez de français menteur pour tromper la plus sage demoiselle qu'il y ait en France.

LE ROI HENRI.

Ah! fi de mon français menteur! Par mon honneur, je te le dis en anglais sincère et vrai : je t'aime, Catherine. Par mon honneur, je n'oserais jurer que tu m'aimes, néanmoins, j'ai dans le sang quelque chose qui me dit que cela est, malgré le peu d'attrait que ma figure doit avoir pour toi. Maudite ambition de mon père! sa pensée était absorbée par la guerre civile quand il m'engendra; en conséquence, il m'a donné un extérieur dur, un visage de fer, si bien que lorsque je m'approche des dames pour leur faire ma cour, je leur fais peur. Mais la vérité est, Catherine, que plus je vieillirai, mieux je serai; ce qui me console, c'est que l'âge, ce destructeur de la beauté, ne pourra pas m'enlaidir davantage. Tu me prends, si toutefois tu consens à me prendre, dans mon état le plus défavorable; quand tu me posséderas, si tu me possèdes, tu me verras gagner de jour en jour. Réponds-moi donc, belle Catherine, veux-tu de moi? Mets de côté ta timidité virginale; révèle les pensées de ton cœur avec le regard d'une impératrice; prends-moi par la main, et dis-moi : — Henri d'Angleterre, je suis à toi. Tu ne m'auras pas plus tôt dit ces mots fortunés, que je répondrai à haute et intelligible voix : L'Angleterre est à toi; l'Irlande est à toi, la France est à toi, et Henri Plantagenet est à toi; et tu peux m'en croire, bien que je le dise en sa présence, tu trouveras en lui, sinon le meilleur des rois, du moins le meilleur des compagnons. Allons, réponds-moi dans ton mélodieux jargon; car ta voix est une mélodie, et ton anglais un jargon. — Veux-tu de moi?

CATHERINE.

C'est comme il plaira au roi mon père.

LE ROI HENRI.

Oh! cela lui plaira, Catherine, cela lui plaira.

CATHERINE.

Dans ce cas, cela me plaira également.

LE ROI HENRI.

Cela étant, permettez que je vous baise la main, et vous nomme ma reine.

CATHERINE.

Laissez, monseigneur, laissez, laissez; vraiment, je ne veux pas que vous abaissiez votre grandeur, en baisant la main de votre indigne servante; excusez-moi, je vous prie, mon très-puissant seigneur.

LE ROI HENRI.

Eh bien, je vous baiserai donc sur les lèvres, Catherine?

CATHERINE.

Ce n'est pas la coutume de France de baiser les dames et demoiselles avant leur noce.

LE ROI HENRI, *à Alice*.

Mademoiselle, qui êtes mon interprète, que dit-elle?

ALICE.

Que ce n'est pas la coutume des dames de France, — Je ne sais pas comment on dit baiser en anglais.

LE ROI HENRI.

To kiss.

* Le roi prononce en français la phrase que nous avons soulignée. (*Note du traducteur.*)

** Le roi dit ceci en français. (*Note du traducteur.*)

ALICE.

Votre majesté sait le français mieux que je ne sais l'anglais.

LE ROI HENRI.

Elle veut dire que ce n'est pas la coutume des jeunes filles en France de se laisser embrasser avant d'être mariées; est-ce cela?

ALICE.

Oui, vraiment.

LE ROI HENRI.

O Catherine! les grands rois font fléchir les coutumes gênantes. Chère Catherine, ce n'est pas à des gens comme vous et moi que les usages d'un pays opposent leurs faibles barrières; c'est nous qui établissons les usages, Catherine; et la liberté que notre rang nous donne ferme la bouche à la censure, comme je vais fermer la vôtre par un baiser, pour vous punir de me l'avoir refusé, en m'opposant les usages de votre pays: résignez-vous donc de bonne grâce. (*Il l'embrasse.*) Vos lèvres sont ensorcelées, Catherine; il y a plus d'éloquence dans leur délicieux contact que dans les discours du conseil de France; elles exerceraient sur Henri d'Angleterre une influence plus persuasive que l'intervention de tous les monarques du monde. Voici venir votre père.

Entrent LE ROI *et* LA REINE DE FRANCE, LE DUC DE BOURGOGNE, BEDFORD, GLOSTER, EXETER, WESTMORELAND, *et* AUTRES SEIGNEURS FRANÇAIS *et* ANGLAIS.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Dieu garde votre majesté, mon royal cousin! n'étiez-vous pas occupé à enseigner l'anglais à notre princesse?

LE ROI HENRI.

Je voulais, mon beau cousin, lui apprendre combien je l'aime; et c'est effectivement là du bon anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE.

A-t-elle des dispositions?

LE ROI HENRI.

Notre langue est rude, mon cousin, et mon caractère l'est passablement aussi; en sorte que, n'ayant ni la voix ni le cœur prédisposés à l'adulation, je ne puis évoquer en elle, sous ses traits véritables, le genie de l'amour.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pardonnez à la franchise de ma gaité, si je vous réponds là-dessus. Si vous voulez procéder avec elle par voie d'évocation, il vous faut commencer par tracer un cercle magique; si vous évoquez l'amour sous ses traits véritables, il doit apparaître nu et aveugle. Pouvez-vous donc blâmer une jeune fille dont la joue est encore colorée du modeste incarnat de la pudeur virginale, de se refuser à la présence d'un enfant aveugle et nu? Il me semble que c'est trop exiger d'une jeune fille.

LE ROI HENRI.

Cependant, tout en fermant les yeux, elles cèdent; et tout aveugle qu'il est, l'amour triomphe.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Sire, elles sont excusables, puisqu'elles ne voient pas ce qu'elles font.

LE ROI HENRI.

Veuillez donc, seigneur, engager votre cousine à fermer les yeux.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je le veux bien, si vous voulez vous engager à lui faire comprendre mes motifs. Les jeunes filles, après les ardeurs d'un chaud été, sont comme les mouches à la saint Barthélemi, aveugles bien qu'ayant des yeux; et l'on peut alors toucher avec la main celles qui auparavant n'enduraient pas même le regard.

LE ROI HENRI.

La moralité de votre apologue, c'est que je dois m'en référer au temps et à un été chaud, à la fin duquel j'attraperai la mouche, c'est-à-dire votre cousine, qui alors sera aveugle.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comme l'est l'amour avant d'aimer.

LE ROI HENRI.

C'est vrai; et il en est parmi vous qui peuvent remercier l'amour de mon aveuglement; car il est bon nombre de belles cités de France que je ne vois pas parce qu'une belle et jeune pucelle de France s'interpose entre elles et mes regards.

LE ROI DE FRANCE.

Oui, seigneur, c'est avec raison que, vue de loin, chacune d'elles se transforme en pucelle à vos yeux; elles ont toutes une ceinture de murailles vierges, que la guerre n'a jamais franchies.

LE ROI HENRI.

Catherine sera-t-elle ma femme?

LE ROI DE FRANCE.

Ce sera comme il vous plaira.

LE ROI HENRI.

Je désire qu'elle ait pour dames d'honneur les cités vierges dont vous venez de parler; de cette manière, la jeune fille qui s'interposait entre moi et l'objet de mes désirs aura comblé tous mes vœux.

LE ROI DE FRANCE.

Nous avons consenti à toutes les conditions raisonnables.

LE ROI HENRI.

Est-il vrai, mylords d'Angleterre?

WESTMORELAND.

Le roi a tout accordé, sa fille d'abord, puis successivement tous les autres articles, tels que vous les aviez proposés.

EXETER.

Le seul qu'il n'ait point accepté est celui dans lequel votre majesté demande, — que le roi de France, toutes les fois que dans un acte diplomatique il sera fait mention de votre majesté, la désigne dans les termes suivans; savoir, en français: *Notre très-cher fils Henri, roi d'Angleterre, héritier de France;* et en latin: *Præcharissimus filius noster Henricus, rex Angliæ et hæres Franciæ.*

LE ROI DE FRANCE.

Il est vrai, mon frère, que j'ai refusé cet ar-

ticle; mais si vous insistez, je suis prêt à l'accorder.

LE ROI HENRI.

Je vous prie, dans l'intérêt de notre affection et d'une alliance chérie, de permettre que cet article soit joint aux autres; et pour conclusion, veuillez me donner votre fille.

LE ROI DE FRANCE.

Prenez-la, mon cher fils, et puissiez-vous tous deux me donner des successeurs. Puissent les royaumes rivaux de France et d'Angleterre, dont les rivages mêmes semblent pâles d'envie à la vue du bonheur l'un de l'autre, mettre fin à leur haine! Puisse cette union chérie établir entre les deux nations des sentimens d'harmonie et de bon voisinage; et que la guerre n'étende jamais son glaive ensanglanté entre l'Angleterre et la France!

TOUS.

Ainsi soit-il!

LE ROI HENRI.

A présent, Catherine, soyez la bien venue; — et soyez-moi tous ici témoins que j'embrasse en elle mon épouse et ma souveraine.

LA REINE ISABELLE.

Que Dieu, dont la volonté fait seule les mariages fortunés, fasse de vos cœurs un seul cœur, de vos royaumes un royaume unique! Comme l'époux et l'épouse, quoique deux, n'en font qu'un par l'amour, de même qu'entre vos deux royaumes l'union soit si intime, que les mauvais procédés ou l'odieuse jalousie, qui viennent parfois troubler la couche des meilleurs hymens, ne se glissent jamais entre les deux nations, pour rompre par le divorce leur pacte indissoluble. Que l'Anglais soit Français et le Français Anglais, et qu'ils s'accueillent en frères! — Que Dieu veuille m'entendre!

TOUS.

Ainsi soit-il!

LE ROI HENRI.

Allons tout préparer pour mon mariage. — Ce jour-là, duc de Bourgogne, nous recevrons votre serment et celui de tous les pairs, comme garant de notre alliance. Catherine recevra mes sermens, moi je recevrai les vôtres; puissent-ils être tous inviolables et prospères!

Ils sortent.

LE CHŒUR.

Nous voilà au terme où notre auteur a conduit à grand'peine cette histoire, resserrant de grands hommes dans un étroit espace, et ne faisant qu'ébaucher çà et là le cours lumineux de leur gloire. Henri, cet astre d'Angleterre, brilla peu de temps; mais dans ce court intervalle il jeta un éclat immense. La fortune avait forgé son épée; après avoir conquis le jardin de l'univers *, il en laissa la souveraineté à son fils. A ce roi succéda Henri VI, couronné au berceau roi de France et d'Angleterre; tant de mains prirent part à son gouvernement, qu'elles perdirent la France, et ensanglantèrent l'Angleterre; notre scène vous a souvent offert ces tableaux; veuillez en leur faveur faire à celui-ci un indulgent accueil.

* La France. (*Note du traducteur.*)

FIN DE HENRI V.

PARIS, — IMPRIMERIE DE Mme VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE VII.

HENRI VI,

PREMIÈRE PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

HENRI VI, roi d'Angleterre.

LE DUC DE GLOSTER, oncle du roi et protecteur du royaume pendant la minorité d'Henri VI.

LE DUC DE BEDFORD, oncle du roi et régent de France.

THOMAS BEAUFORT, duc d'Exeter, grand-oncle du roi.

HENRI BEAUFORT, grand-oncle du roi, évêque de Winchester, depuis cardinal.

JEAN BEAUFORT, comte, et depuis duc de Somerset.

RICHARD PLANTAGENET, fils aîné de Richard, dernier comte de Cambridge ; et depuis duc d'York.

LE COMTE DE WARWICK.

LE COMTE DE SALISBURY.

LE COMTE DE SUFFOLK.

LORD TALBOT, depuis comte de Shrewsbury.

JOHN TALBOT, son fils.

EDMOND MORTIMER, comte de Marche.

DEUX GARDIENS.

UN HOMME DE LOI.

SIR JOHN FASTOLFE.

SIR WILLIAM LUCY.

SIR WILLIAM GLANSDALE.

SIR THOMAS GARGRAVE.

PERSONNAGES.

LE MAIRE DE LONDRES.

WOODVILLE, lieutenant de la tour de Londres.

VERNON, partisan de la rose blanche, ou faction d'York.

BASSET, partisan de la rose rouge, ou faction de Lancastre.

CHARLES, dauphin, depuis roi de France.

RENÉ, duc d'Anjou, et roi titulaire de Naples.

LE DUC DE BOURGOGNE.

LE DUC D'ALENÇON.

LE GOUVERNEUR DE PARIS.

LE BATARD D'ORLÉANS.

UN MAITRE CANONNIER d'Orléans, et son Fils.

LE GÉNÉRAL commandant les troupes françaises à Bordeaux.

UN SERGENT FRANÇAIS.

UN CONCIERGE.

UN VIEUX BERGER, père de Jeanne d'Arc

MARGUERITE, fille de René, depuis femme d'Henri VI, et reine d'Angleterre.

LA COMTESSE D'AUVERGNE.

JEANNE D'ARC, surnommée la Pucelle d'Orléans.

DÉMONS *qui apparaissent à la Pucelle*, LORDS, GARDES DE LA TOUR, HÉRAUTS D'ARMES, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, SERVITEURS ANGLAIS *et* FRANÇAIS.

La scene se passe tantôt en France, tantôt en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'abbaye de Westminster.

Marche funèbre. On aperçoit le corps du feu roi HENRI V *sur un lit de parade, autour duquel sont rangés* LES DUCS DE BEDFORD, DE GLOSTER *et* D'EXETER, LE COMTE DE WARWICK, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, DES HÉRAUTS D'ARMES, ETC.

BEDFORD.

Que le ciel soit tendu de noir; que le jour fasse place à la nuit! Comètes, qui annoncez les révolutions des empires, secouez dans les airs votre chevelure radieuse, et châtiez les étoiles rebelles qui ont permis la mort d'Henri V, ce roi trop illustre pour vivre long-temps! Jamais l'Angleterre n'a perdu un si grand roi.

GLOSTER.

Avant lui, l'Angleterre n'avait jamais eu de roi. Il possédait des vertus dignes du commandement. La vue ne pouvait soutenir les éclairs de son épée flamboyante; il étendait ses bras plus loin que le dragon ses ailes. Ses ennemis éblouis reculaient devant ses yeux étincelans du feu de la colère comme devant les rayons ardens du soleil à son midi. Que dirai-je encore? La parole est impuissante à exprimer ses exploits: son bras ne s'est jamais levé que pour vaincre.

EXETER.

Au lieu de la couleur noire, c'est la couleur du sang que devrait revêtir notre deuil. Henri est mort et ne revivra plus : rangés autour de son cercueil, nous venons décorer de notre présence ce triomphe de la mort, comme des captifs enchaînés au char du vainqueur. Eh quoi! nous en prendrons-nous aux planètes qui ont conspiré la ruine de notre gloire? ou faut-il croire que les rusés Français, dont il était l'effroi, sont des enchanteurs et des sorciers qui, par des vers magiques, ont accéléré sa fin?

WINCHESTER.

C'était un roi chéri du roi des rois. Le jugement dernier sera moins terrible aux Français que ne l'était sa vue. Il a combattu au nom du Dieu des armées. C'est aux prières de l'Église qu'il a dû ses succès.

GLOSTER.

L'Église! où est-elle? Si les ministres de l'Église n'avaient pas prié, la trame de ses jours n'aurait pas été sitôt coupée. Il ne vous faut pour roi qu'un prince efféminé, que vous puissiez conduire comme un écolier.

WINCHESTER.

Gloster, quel que soit le roi qu'il nous faut, tu es protecteur, et tu aspires à gouverner le prince et le royaume. Tu as une femme hautaine, et tu la redoutes plus que tu ne crains Dieu et les ministres de la religion.

GLOSTER.

Ne prononce pas le mot de religion; car tu aimes la chair, et jamais tu ne vas à l'église, si ce n'est pour prier contre tes ennemis.

BEDFORD.

Laissez là, laissez là ces querelles, et restez en paix. Marchons vers l'autel. Hérauts d'armes, suivez-nous; — au lieu d'or, nous offrirons nos armes; car maintenant qu'Henri n'est plus, nos armes sont inutiles. Que nos neveux s'attendent à des années malheureuses; les enfans suceront un lait trempé des pleurs de leurs mères; notre île ne sera plus qu'un séjour d'amertume et de larmes; et pour pleurer les morts il ne restera plus que des femmes. Henri V, j'invoque ton ombre. Protège ce royaume; préserve-le des discordes civiles; combats dans les cieux l'influence des astres ennemis. Ton ame sera pour nous une constellation plus glorieuse que celle de Jules César, ou que,—

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Mes honorables lords, salut à vous tous; je vous apporte de France de fâcheuses nouvelles; je viens vous annoncer des pertes, du carnage et des revers; la Guyenne, la Champagne, Reims, Orléans, Paris, Gisors, Poitiers, sont perdus pour nous.

BEDFORD.

Qu'oses-tu dire, malheureux, devant la dépouille mortelle du roi Henri? Parle plus bas, ou à la nouvelle de ces désastres, il va briser son cercueil et ressusciter des morts.

GLOSTER.

Paris perdu? Rouen rendu? Si Henri était rappelé à la vie, ces nouvelles lui feraient derechef rendre l'ame.

EXETER.

Comment avons-nous perdu ces villes? Quelle trahison nous les a enlevées?

LE MESSAGER.

Ce n'est pas la trahison, mais le manque d'hommes et d'argent. Les soldats se disent tout bas que vous vous occupez ici à fomenter des dissensions,

et lorsqu'il faudrait combattre, vous vous disputez sur le choix de vos généraux. L'un voudrait prolonger la guerre, sans qu'il en coûtât grand'chose; un autre voudrait voler d'un vol rapide, et pour cela, il ne lui manque que des ailes; un troisième pense que, sans aucun frais et avec de belles paroles seulement, la paix peut être obtenue. Réveillez-vous, réveillez-vous, noblesse d'Angleterre! Ne laissez pas ternir dans l'oisiveté votre gloire récente: les fleurs de lis sont détachées de vos armoiries, et la moitié de l'écusson d'Angleterre est retranchée.

EXETER.

Si les larmes manquaient à ce convoi funèbre, il suffirait de ces nouvelles pour en faire couler des flots.

BEDFORD.

C'est moi qu'elles intéressent; je suis régent de France. — Qu'on me donne mon armure, je vais combattre pour conserver la France aux Anglais! Arrière ces vêtemens d'un deuil pusillanime. C'est avec du sang et non avec des larmes que je veux que les Français pleurent leurs désastres un moment interrompus.

Entre UN AUTRE MESSAGER.

DEUXIÈME MESSAGER.

Mylords, lisez ces lettres, qui ne vous annoncent que des malheurs. La France toute entière, à l'exception de quelques villes de peu d'importance, a secoué le joug des Anglais: le dauphin Charles a été couronné roi à Reims; le bâtard d'Orléans s'est joint à lui; René, duc d'Anjou, a embrassé son parti; le duc d'Alençon s'est rangé sous ses étendards.

EXETER.

Le dauphin couronné roi! tous vont se réunir à lui! Où fuir? où cacher notre honte?

GLOSTER.

Nous ne fuirons pas; nous marcherons droit à l'ennemi. Bedford, si tu hésites, j'irai combattre pour toi.

BEDFORD.

Gloster, pourquoi doutes-tu de mon empressement? Dans ma pensée j'ai déjà rassemblé une armée, et la France est déjà domptée.

Entre UN TROISIÈME MESSAGER.

TROISIÈME MESSAGER.

Mes gracieux lords, pour ajouter encore à votre deuil et aux larmes dont vous arrosez le cercueil du roi Henri, j'ai l'ordre de vous instruire d'un combat malheureux livré entre le vaillant lord Talbot et les Français.

WINCHESTER.

Un combat dans lequel Talbot a triomphé, n'est-ce pas?

TROISIÈME MESSAGER.

Oh! non! mais dans lequel Talbot a été vaincu. Je vais vous en raconter les détails. Le dix août dernier, revenant du siége d'Orléans, avec six mille hommes de troupes au plus, ce guerrier redoutable a été entouré et attaqué par vingt-trois mille Français Il n'a pas eu le temps de ranger son monde en bataille; il n'avait point de lances pour planter devant ses archers; il a fallu y suppléer par des pieux pointus arrachés des haies, et plantés en terre à la hâte, pour arrêter le choc de la cavalerie. Le combat a duré plus de trois heures. Talbot y a montré une valeur plus qu'humaine; son épée et sa lance ont fait des prodiges; il envoyait les ennemis par centaines aux enfers; nul n'osait l'attendre de pied ferme; ici, là, partout, il promenait sa fureur; les Français s'écriaient que c'était le diable en personne qui avait pris les armes contre eux; l'armée entière le contemplait, étonnée, immobile. Ses soldats, électrisés par son courage intrépide, s'élançaient dans la mêlée aux cris de : Talbot! Talbot! et il aurait remporté une victoire complete sans la lâcheté de sir John Fastolfe, qui, placé à l'avant-garde avec ordre de couvrir et d'appuyer le corps de bataille, s'est mis à fuir lâchement sans avoir frappé un seul coup. Une déroute et un massacre général s'en sont suivis; car l'ennemi nous entourait de toutes parts. Un misérable Wallon, pour se faire bien venir du dauphin, a frappé par derrière d'un coup de lance ce même Talbot, que la France entière, avec toutes ses forces réunies, n'eût pas osé regarder en face.

BEDFORD.

Talbot est tué? Que ne suis-je tué moi-même, au lieu de rester ici oisif, dans la pompe et la mollesse, pendant qu'un tel général, abandonné sans secours, est livré à ses lâches ennemis?

TROISIÈME MESSAGER.

Oh! non; il vit; mais il est prisonnier, ainsi que lord Scales et lord Hungerford; les autres sont pour la plupart ou massacrés ou pris.

BEDFORD.

Ce sera moi, moi seul qui paierai sa rançon. Je précipiterai le dauphin de son trône; sa couronne sera la rançon de mon ami: j'échangerai quatre de leurs seigneurs contre un des nôtres. Adieu, messieurs. Je vais où mon devoir m'appelle. Je vous promets, dans peu, d'allumer en France des feux de joie pour célébrer la fête de notre grand saint George. J'emmènerai avec moi dix mille soldats dont les sanglans exploits feront trembler l'Europe entière.

TROISIÈME MESSAGER.

Vous en avez besoin; car Orléans est assiégé; l'armée anglaise s'affaiblit de jour en jour; le comte de Salisbury demande des renforts; et c'est avec peine qu'il empêche ses soldats de se mutiner à l'aspect de leur petit nombre devant une si grande multitude d'ennemis.

EXETER.

Mylords, rappelez-vous le serment que vous avez

fait à Henri d'écraser le dauphin, ou de le ramener sous votre joug.

BEDFORD.

Je me le rappelle; et je prends congé pour aller faire mes préparatifs.

Il sort.

GLOSTER.

Je vais me rendre à la tour en diligence, pour y inspecter l'artillerie et les munitions; de là j'irai faire proclamer roi le jeune Henri.

Il sort.

EXETER.

En ma qualité de gouverneur spécial du jeune roi, je vais à Eltham, où il fait sa résidence; là je prendrai pour sa sûreté les mesures les plus efficaces.

Il sort.

WINCHESTER, *seul.*

Chacun ici a son poste et ses fonctions; on m'a oublié, il ne reste rien pour moi. Mais je ne demeurerai pas long-temps sans emploi; je me propose de faire quitter au roi le séjour d'Eltham, et de prendre en main le gouvernail de l'état.

Il sort.

SCENE II.

La France. — Devant Orléans.

Arrivent CHARLES, *à la tête de ses troupes,* ALENÇON, RENÉ *et* AUTRES.

CHARLES.

Sur la terre, comme au ciel, la marche véritable de Mars est inconnue jusqu'à ce jour. Naguère encore il brillait sur les Anglais; maintenant nous sommes vainqueurs, et c'est à nous qu'il sourit. Quelles sont les villes de quelque importance que nous ne possédons pas? Nous sommes ici tranquillement campés près d'Orléans. Les Anglais affamés, ressemblant à de pâles spectres, nous attaquent mollement; et c'est à peine si dans un mois ils nous assiégent une heure.

ALENÇON.

Ils n'ont point ici leur soupe et leur bœuf gras; il faut les nourrir comme des mulets, et leur attacher à la bouche le sac qui contient leur pitance, si l'on ne veut qu'ils aient l'air piteux comme des souris qui se noient.

RENÉ.

Obligeons-les à lever le siége. Pourquoi restons-nous ici les bras croisés? Talbot, l'objet de notre terreur, est prisonnier. Il ne reste plus que cet écervelé de Salisbury; il peut exhaler sa bile en fureurs vaines : il n'a, pour faire la guerre, ni soldats, ni argent.

CHARLES.

Sonnez, sonnez la charge. Fondons sur eux. Il y va de l'honneur des Français, trop long-temps vaincus. Je pardonne ma mort à qui me tuera, s'il me voit fuir ou reculer d'un pas.

Il s'éloigne.

La charge sonne; le combat s'engage; puis on entend sonner la retraite, et l'on voit revenir CHARLES, ALENÇON, RENÉ *et* AUTRES.

CHARLES.

A-t-on jamais rien vu de pareil? Quels soldats ai-je donc? des misérables, des poltrons, des lâches! — Jamais je n'aurais fui, s'ils ne m'avaient laissé au milieu de nos ennemis.

RENÉ.

Salisbury tue en désespéré. Il combat comme un homme las de vivre. Les autres lords, en vrais lions affamés, s'élancent sur nous comme sur une proie.

ALENÇON.

Froissard, un de nos compatriotes, rapporte que sous le règne d'Édouard III l'Angleterre ne produisait que des Olivier et des Roland*. Cela est plus vrai que jamais en ce moment; car elle n'envoie pour nous combattre que des Samson et des Goliath. Un contre dix! des misérables qui n'ont que la peau et les os! Qui jamais eût pu croire qu'ils auraient tant de courage et d'audace?

CHARLES.

Laissons là cette ville; ce sont des forcenés, et la faim ne fera qu'ajouter à leur acharnement. Je les connais de vieille date: plutôt que d'abandonner le siége, ils démoliront les remparts avec leurs dents.

RENÉ.

On dirait que leurs bras sont mus par quelque ressort, pour frapper dans un moment donné, comme la batterie d'une horloge; c'est le seul moyen d'expliquer leur persistance. Je suis d'avis que nous les laissions là.

ALENÇON.

Et moi aussi.

Arrive LE BATARD D'ORLÉANS.

LE BATARD.

Où est le dauphin? J'ai des nouvelles à lui apprendre.

CHARLES.

Bâtard d'Orléans, vous êtes le très-bien venu.

LE BATARD.

Vous me paraissez tristes; votre visage est pâle. Est-ce le dernier échec qui en est cause? Rassurez-vous, je vous annonce des renforts. J'amène avec moi une jeune fille qui, dans une vision que le ciel lui a envoyée, a reçu la mission

* Célèbres preux de Charlemagne. (*Note du traducteur.*)

de faire lever ce siége fastidieux et de chasser les Anglais hors des frontières de France. Elle est inspirée d'un esprit prophétique que n'ont point égalé les neuf Sibylles* de l'ancienne Rome. Elle évoque le passé, et lit dans l'avenir. Voulez-vous que je la fasse paraître devant vous? Croyez-en mes paroles; je vous parle avec une certitude infaillible.

CHARLES.

Faites-la venir.

Le Batard *s'éloigne.*

CHARLES, *continuant.*

Mais d'abord, pour mettre sa science à l'épreuve, René, prenez ma place, et représentez le Dauphin. — Interrogez-la fièrement; que vos regards soient sévères. — Nous connaîtrons par là jusqu'où va son savoir-faire.

Il se retire un peu à l'écart.

Arrivent LA PUCELLE, LE BATARD D'ORLÉANS *et* AUTRES.

RENÉ.

Belle pucelle, est-ce toi qui promets d'accomplir ces prodiges?

LA PUCELLE.

René, est-ce toi qui t'imagines me mettre en défaut? Où est le Dauphin? — Allons, montre-toi. (*Le Dauphin s'avance.*) Je te connais sans t'avoir jamais vu. Que ton étonnement cesse; rien ne m'est caché. Je désire avoir avec toi un entretien particulier. — Écartez-vous un peu, messeigneurs, et laissez-nous seuls un instant.

RENÉ.

Voilà un début des plus hardis.

Ils se retirent tous à quelque distance.

LA PUCELLE.

Dauphin, je suis la fille d'un berger, et nulle leçon jamais n'instruisit ma jeunesse. Il a plu au ciel et à Notre-Dame de jeter les yeux sur leur humble servante. Un jour, exposant mon teint aux brûlantes ardeurs du soleil, je gardais mes tendres agneaux; la mère de Dieu daigna m'apparaître; et, dans une vision pleine de majesté, elle m'ordonna de quitter mon humble condition, et de mettre un terme aux malheurs de mon pays. Elle me promit son aide et un succès certain: elle se révéla à moi dans toute sa gloire. Auparavant j'étais noire et basanée; c'est elle qui, me pénétrant des rayons de sa pure lumière, m'a donné la beauté que tu me vois. Fais-moi toutes les questions que tu voudras; j'y répondrai sans préparation. Si tu l'oses, éprouve mon courage les armes à la main, et tu verras que je suis supérieure à mon sexe. Sois assuré que la fortune te sourira, si tu permets que je sois la compagne de tes travaux guerriers.

CHARLES.

La fierté de ton langage m'étonne. Voilà la seule épreuve à laquelle je mettrai ta valeur: tu te mesureras avec moi en combat singulier; si tu as l'avantage, je crois à la vérité de tes paroles; autrement, je te refuse ma confiance.

LA PUCELLE.

Je suis prête; voilà mon glaive à la lame affilée, ornée de chaque côté de cinq fleurs de lis. C'est dans le cimetière de Sainte-Catherine, en Touraine, que je l'ai choisi parmi un amas de vieilles armes.

CHARLES.

Viens donc, au nom de Dieu; je ne crains pas une femme.

LA PUCELLE.

Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai jamais devant un homme.

Ils combattent.

CHARLES.

Arrête; retiens ton bras; tu es une amazone, et tu combats avec le glaive de Déborah.

LA PUCELLE.

La mère de Dieu me prête son secours; sans elle, je serais bien faible.

CHARLES.

Qui que ce soit qui te prête son secours, il faut que tu me prêtes le tien. Je brûle pour toi d'un désir impatient; tu as subjugué à la fois et mon bras et mon cœur. Excellente Pucelle, si c'est là ton nom, permets que je sois ton serviteur, et non ton souverain; c'est le Dauphin de France qui t'en prie.

LA PUCELLE.

Je ne dois point subir le pouvoir de l'amour; car ma mission sainte me vient d'en-haut. Quand j'aurai chassé de France tous tes ennemis, alors je songerai à ma récompense.

CHARLES.

En attendant, jette un gracieux regard sur ton humble esclave.

RENÉ, *à Alençon.*

Mylord, il me semble que l'entretien se prolonge beaucoup.

ALENÇON.

Sans doute qu'il confesse cette femme à fond; sans quoi, la conversation ne serait pas aussi longue.

RENÉ.

Troublerons-nous leur conférence, puisqu'elle dure outre mesure?

ALENÇON.

Il est possible qu'il porte ses intentions plus loin que notre bonhomie ne le soupçonne. Ce sont de rusées tentatrices que ces femmes, avec leur langue enchanteresse!

René *et ses* Compagnons *s'avancent.*

* Il veut dire les neuf livres de la sibylle. Cette méprise est fort naturelle dans un guerrier de ce temps-là. (*Note du traducteur.*)

RENÉ.

Monseigneur, où êtes-vous? Que résolvez-vous? abandonnerons-nous Orléans, oui ou non?

LA PUCELLE

Non, vous dis-je, hommes timides et sans foi! Combattez jusqu'au dernier soupir, je serai votre bouclier.

CHARLES.

Ce qu'elle dit, je le confirme. Nous combattrons jusqu'au bout.

LA PUCELLE.

Je suis prédestinée à être le fléau des Anglais. Je vous promets de faire lever le siége dès cette nuit A dater du moment où je prends part à cette guerre, attendez-vous à voir luire des jours plus heureux*. La gloire est comme un cercle dans l'onde, qui va toujours s'élargissant, jusqu'à ce qu'à force de s'étendre, il finisse par disparaître. A la mort de Henri, les Anglais ont vu s'évanouir le cercle de leurs prospérités, et leur gloire est éclipsée. Je suis maintenant cette barque fière et superbe qui portait César et sa fortune.

CHARLES.

S'il est vrai qu'une colombe ait inspiré Mahomet, toi, c'est un aigle qui t'inspire Ni Hélène, la mère du grand Constantin, ni les filles de saint Philippe**, ne peuvent t'être comparées. Brillante étoile de Vénus, tombée sur notre terre, quelle adoration digne de toi puis-je t'offrir?

ALENÇON.

Abrégeons les délais, et faisons lever le siége.

RENÉ.

Femme, fais ce qui est en ton pouvoir pour sauver notre gloire. Chasse les Anglais loin d'Orléans, et tu seras immortelle.

CHARLES.

Nous allons en faire l'essai. — Allons-y de ce pas; si elle trompe mon attente, je ne crois plus à aucun prophète.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Londres. — Devant la tour.

LE DUC DE GLOSTER *s'approche des portes, suivi de* SES GENS *vêtus de bleu.*

GLOSTER.

Je viens pour visiter la tour; je crains, depuis la mort de Henri, que quelques soustractions n'aient eu lieu. Où sont donc les gardes? Pourquoi ne sont-ils pas à leur poste? (*Élevant la voix.*) Ouvrez les portes; c'est Gloster.

Les domestiques frappent à la porte.

PREMIER GARDE, *de l'intérieur.*

Quel est celui qui ose ainsi frapper en maître?

PREMIER DOMESTIQUE.

C'est le noble duc de Gloster.

DEUXIÈME GARDE.

Qui que vous soyez, vous ne pouvez entrer ici.

PREMIER DOMESTIQUE.

Misérables, est-ce ainsi que vous répondez au lord protecteur?

PREMIER GARDE.

Que le Seigneur le protége! voilà notre réponse. Nous ne faisons que ce qui nous est ordonné.

GLOSTER.

Qui vous a donné des ordres? Quelle autre volonté que la mienne doit commander ici? Il n'y a pas d'autre protecteur du royaume que moi. Brisez les portes; je vous y autorise. De méchans valets se joueraient ainsi de moi!

Les gens du duc se précipitent sur les portes, pour les ouvrir de force. Le lieutenant Woodville s'en approche à l'intérieur.

WOODVILLE, *de l'intérieur.*

Que signifie ce bruit? Quels sont ces traîtres?

GLOSTER.

Lieutenant, est-ce vous dont j'entends la voix? Ouvrez les portes; c'est Gloster qui demande à entrer.

WOODVILLE.

Ne vous fâchez pas, noble duc; je ne puis vous ouvrir; le cardinal de Winchester le défend. Il m'a donné l'ordre exprès de ne laisser entrer ni vous, ni aucun des vôtres.

GLOSTER.

Pusillanime Woodville, tu lui obéis donc plutôt qu'à moi, à cet arrogant Winchester, à ce prélat hautain, que notre feu roi Henri ne pouvait souffrir? Tu n'es l'ami ni de Dieu ni du roi. Ouvre les portes, si tu ne veux bientôt être mis à la porte de la tour.

PREMIER DOMESTIQUE.

Ouvrez les portes au lord protecteur; nous allons les enfoncer, si vous ne venez pas à l'instant.

Arrive L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, *suivi de* SES GENS, *en habit brun**.

WINCHESTER.

Eh bien! ambitieux Homfroy, que veut dire ceci?

GLOSTER.

Prêtre tondu**, est-ce toi qui commandes que les portes me soient fermées?

* Il y a dans le texte: *attendez-vous à des jours heureux, à l'été après la Saint-Martin;* c'est-à-dire de beaux jours après que l'hiver a commencé. (*Note du traducteur.*)

** Les quatre filles de saint Philippe, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, chap. XXI. vers. 9. (*Note du traducteur.*)

* Les huissiers des cours ecclésiastiques étaient vêtus de brun. C'était aussi une couleur de deuil. (*Note du traducteur.*)

** Allusion à sa tonsure. (*Note du traducteur.*)

WINCHESTER.

C'est moi, perfide usurpateur, et non protecteur du roi ou du royaume.

GLOSTER.

Arrière, audacieux conspirateur, toi qui as contribué à la mort du roi défunt; toi qui donnes aux prostituées leur brevet d'infamie*. Je te bernerai dans ton large chapeau de cardinal, si tu continues à te montrer insolent.

WINCHESTER.

Arrière toi-même; je ne reculerai point d'un pas. Nous sommes à Damas**; sois Caïn le maudit, et tue ton frère Abel, si tu l'oses.

GLOSTER.

Je ne veux pas te tuer, mais te chasser d'ici. Je t'emporterai dans ta robe rouge, comme un enfant dans ses langes.

WINCHESTER.

Fais, si tu l'oses; je te défie à ta barbe.

GLOSTER.

Eh quoi! je me laisserais braver et insulter en face? (*A ses gens.*) Dégaînez, vous autres, en dépit des priviléges de ce lieu; les habits bleus contre les habits bruns. Prêtre, gare à ta barbe! (*Gloster et ses gens s'avancent contre le Cardinal.*) Je vais te l'arracher et te bouspiller d'importance. Tiens, vois, je foule aux pieds ton chapeau de cardinal. En dépit du pape et des dignités de l'Église, je vais te traîner sur le pavé.

WINCHESTER.

Gloster, tu répondras de cela devant le pape.

GLOSTER.

Stupide Winchester! — Qu'on me donne une corde! expulsez-les d'ici! Pourquoi cela n'est-il pas déjà fait? — Je te chasserai d'ici, loup dévorant sous la peau d'un agneau! Hors d'ici, habits bruns! Hors d'ici, hypocrite en écarlate!

Les gens de Gloster en viennent aux mains avec ceux de l'évêque.

Au milieu du tumulte, arrive LE MAIRE DE LONDRES *suivi de ses* OFFICIERS.

LE MAIRE.

Quelle honte, mylords! vous, les magistrats suprêmes, troubler ainsi avec audace la paix publique!

GLOSTER.

Maire, tais-toi; tu ne sais pas quels affronts on m'a faits. Ce Beaufort, qui ne respecte ni Dieu ni le roi, prétend disposer de la tour, et la garder pour lui.

WINCHESTER.

Voilà Gloster, l'ennemi des citoyens, un homme qui pousse toujours à la guerre, jamais à la paix, qui met vos bourses à contribution par de larges impôts, qui marche au renversement de la religion, parce qu'il est protecteur de ce royaume, et voudrait s'emparer des armes qui sont dans la tour, pour se faire couronner roi et détrôner le prince.

GLOSTER.

Je te répondrai par des coups, non par des paroles.

Le combat recommence.

LE MAIRE.

Dans cette rixe tumultueuse, il ne me reste d'autre ressource que de faire la proclamation légale. Officier, avance, et élève la voix le plus que tu pourras.

L'OFFICIER, *élevant la voix.*

Gens de tous états, assemblés ici en armes contre la paix de Dieu et du roi, nous vous sommons et ordonnons, au nom de sa majesté, de vous rendre chacun dans vos domiciles respectifs, et de ne plus porter ou manier désormais épée, dague, ou poignard, sous peine de mort.

Le combat cesse.

GLOSTER.

Cardinal, je ne veux point enfreindre la loi; mais nous nous reverrons, et nous nous expliquerons à loisir.

WINCHESTER.

Gloster, nous nous reverrons: il t'en coûtera cher, sois-en sûr: ton sang me paiera ce que tu as fait aujourd'hui.

LE MAIRE.

Je vais appeler les constables, si vous ne vous retirez pas. — Ce cardinal est plus hautain que le diable.

GLOSTER.

Maire, adieu; tu n'as fait que ton devoir.

WINCHESTER, *à part.*

Abominable Gloster, veille sur ta tête; car je prétends l'avoir avant peu.

LE MAIRE.

Faites évacuer ces lieux, et après nous nous retirerons. Bon Dieu, quels hommes haineux et violens que ces nobles! Moi, il ne m'arrive pas de me battre une fois tous les quarante ans.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

La France. — Devant Orléans.

Arrivent sur les remparts UN MAITRE CANONNIER *et* SON FILS.

LE MAITRE CANONNIER.

Écoute, mon garçon; tu sais comme quoi Orléans est assiégé, et comme quoi les Anglais ont emporté les faubourgs?

* Les prostituées étaient sous la juridiction de l'évêque de Winchester, comme elles sont de nos jours sous celle du préfet de police. (*Note du traducteur.*)

** La tradition place aux environs de Damas le théâtre du premier fratricide. (*Note du traducteur.*)

LE FILS.

Je le sais, mon père, et j'ai souvent tiré sur eux; mais, malheureusement, j'ai bien des fois manqué mon coup.

LE MAITRE CANONNIER.

A présent, tu ne le manqueras pas; écoute-moi bien: Maître canonnier, préposé à la défense de cette ville, il fautque je me recommande par quelque service important. Les espions du prince m'ont appris que les Anglais, bien retranchés dans les faubourgs, pénètrent par une grille de fer secrète dans la tour que tu vois là-bas, pour de là dominer la ville, et reconnaître les points d'attaque les plus avantageux, soit pour leur artillerie, soit pour un assaut; afin de remédier à cet inconvénient, j'ai pointé contre cette tour une pièce de canon, et depuis trois jours, je veille et les guette. Veille à ton tour, car je ne puis rester ici plus long-temps; si tu vois paraître quelqu'un, viens m'en avertir; tu me trouveras chez le gouverneur.

Il s'éloigne.

LE FILS.

Mon père, croyez-moi, soyez sans inquiétude: si je les vois, je n'irai pas vous déranger.

Sur la plate-forme d'une tourelle, on voit paraître LES LORDS SALISBURY *et* TALBOT, SIR WILLIAM GLANSDALE, SIR THOMAS GARGRAVE, *et* AUTRES.

SALISBURY.

Talbot, ma vie, ma joie, te voilà donc de retour! Comment t'ont-ils traité pendant que tu étais prisonnier? et par quels moyens as-tu recouvré ta liberté? Causons, je te prie, sur la plate-forme de cette tourelle.

TALBOT.

Le duc de Bedford avait parmi ses prisonniers un vaillant gentilhomme, nommé Potbon de Xaintrailles; c'est contre lui que j'ai été échangé: on avait voulu, par mépris, me troquer contre un homme d'armes d'une qualité bien inférieure; je n'y ai pas voulu consentir, et j'ai demandé qu'on me donnât la mort plutôt que de m'estimer à si bas prix: enfin, je me suis vu racheté comme je le désirais. Mais mon cœur saigne au souvenir de la trahison de Fastolfe! je le tuerais de mes propres mains, si je le tenais maintenant en ma puissance.

SALISBURY.

Mais tu ne me dis pas comment on t'a traité.

TALBOT.

On m'a prodigué l'insulte, l'outrage et l'injure; ils m'ont exposé sur la place publique, et m'ont offert en spectacle à tout le peuple. « Voilà, disaient-ils, la terreur des Français, l'épouvantail dont on effraie nos enfans. » Alors, je me suis dégagé avec violence des mains des gardes qui me conduisaient, et arrachant les pavés de terre, je me suis mis à les lancer aux spectateurs de mon opprobre. A mon aspect irrité, tout le monde s'est enfui; nul n'osait m'approcher, dans la crainte d'une mort immédiate. Ils ne me jugeaient pas en sûreté derrière des murs d'airain; mon nom leur inspirait une terreur si grande, qu'ils me croyaient capable de briser des barres d'acier, et de broyer des colonnes de diamant. On me donna donc une garde de fusiliers d'élite, qui ne cessaient de se promener auprès de moi, avec ordre, si je bougeais de mon lit, de me tirer une balle au cœur.

SALISBURY.

Je souffre au récit des tourmens que tu as endurés; mais nous serons suffisamment vengés. C'est maintenant à Orléans l'heure du souper; d'ici, à travers cette grille, je puis compter les forces des Français, et suivre des yeux leurs travaux de défense; regardons, cette vue te fera plaisir. — Sir Thomas Gargrave, — et vous, sir William Glansdale, veuillez nous donner votre opinion positive, et nous dire sur quel point vous croyez utile de diriger le feu de nos batteries.

GARGRAVE.

Je pense que c'est à la porte du nord; car j'y aperçois plusieurs guerriers de distinction.

GLANSDALE.

Et moi, ici, au parapet du pont.

TALBOT.

Autant que je puis en juger, il faut affamer cette ville, ou l'affaiblir par une succession d'attaques partielles.

On entend un coup de canon, parti des remparts de la ville. Salisbury et sir Thomas Gargrave tombent.

SALISBURY.

Mon Dieu, ayez pitié de nous, misérables pécheurs!

GARGRAVE.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, malheureux que je suis!

TALBOT.

Quel soudain et fatal coup du sort vient traverser nos projets! — Parle, Salisbury, si tu peux parler encore. Comment te trouves-tu, modèle des guerriers? l'un de tes yeux et un côté de ta joue enlevés! — Tourelle maudite! abominable main qui a causé cette terrible catastrophe! Dans treize batailles Salisbury fut vainqueur; ce fut à son école qu'Henri V apprit le métier de la guerre. Jusqu'au dernier son de la trompette, au dernier roulement du tambour, son glaive ne cessait de frapper sur le champ de bataille. — Respires-tu encore, Salisbury? Bien que la voix te manque, l'œil qui te reste regarde le ciel en implorant sa miséricorde. Le soleil avec un œil unique embrasse l'univers! — Ciel, ne sois miséricordieux pour personne, si Salisbury n'éprouve pas ta merci! — Emportez d'ici son corps; je vous aiderai à l'ensevelir. — Sir Thomas Gargrave, as-tu encore un reste de vie? parle à Talbot; du moins, lève les

yeux vers lui. — Salisbury, console-toi, tu ne mourras pas, tant que, — il me fait signe de la main, et me sourit comme pour me dire : « Quand je serai mort, souviens-toi de me venger sur les Français. » Plantagenet, je te le promets; nouveau Néron, je jouerai du luth en contemplant l'incendie de leurs villes; je veux que mon nom fasse le désespoir de la France. (*Le tonnerre gronde, puis on entend un bruit de trompettes.*) Qu'entends-je? quel tumulte règne dans les cieux? Pourquoi ce bruit de trompettes?

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Mylord, mylord, les Français ont réuni leurs forces. Le Dauphin, secondé d'une certaine Jeanne la Pucelle, une prophétesse nouvellement parue, arrive à la tête d'une armée nombreuse, pour faire lever le siége.

Salisbury pousse un sourd gémissement.

TALBOT.

Entendez-vous gémir Salisbury mourant? Il souffre de ne pouvoir être vengé. Français, je serai pour vous un autre Salisbury: pucelle ou non pucelle, dauphin ou requin, je briserai vos crânes sous le sabot de mon cheval, et je ferai jaillir votre cervelle sanglante. Portez Salisbury dans sa tente; et nous verrons ensuite ce que les Français oseront entreprendre.

Ils s'éloignent, emportant les deux morts.

SCENE V.

Devant l'une des portes d'Orléans.

Bruit de trompettes. Escarmouches. TALBOT *poursuit* LE DAUPHIN, *et le chasse devant lui; puis vient* JEANNE LA PUCELLE, *chassant les Anglais devant elle; ensuite revient* TALBOT.

TALBOT.

Où est ma valeur, mon courage, ma force? Nos Anglais se retirent; je ne puis les arrêter : une femme guerrière les chasse devant elle.

Arrive LA PUCELLE.

TALBOT, *continuant.*

La voici qui vient. — Il faut que je me mesure avec toi; diable ou diablesse, je veux te conjurer; tu es sorcière; je vais te tirer du sang * et envoyer sur-le-champ ton ame à celui que tu sers.

LA PUCELLE.

Viens, viens, c'est à moi seule qu'il est réservé de ternir ta gloire.

Ils combattent.

TALBOT.

Ciel, permettras-tu à l'enfer de prévaloir ainsi? Dussé-je, dans un dernier effort, briser un vaisseau de ma poitrine, et me disloquer une épaule, il faut que je châtie cette femme insolente.

LA PUCELLE.

Talbot, adieu; ton heure n'est pas encore venue; il faut que j'aille de ce pas ravitailler Orléans. Atteins-moi, si tu peux; je me ris de ta force. Va ranimer tes soldats abattus par la faim; va aider Salisbury à faire son testament. Cette victoire est à nous; beaucoup d'autres nous attendent encore.

LA PUCELLE *entre dans Orléans, suivie de ses soldats.*

TALBOT.

La tête me tourne comme la roue d'un potier; je ne sais ni où je suis, ni ce que je fais. Une sorcière, non par la force, mais par la terreur, comme un autre Annibal *, met nos troupes en fuite, et triomphe sans peine. Ainsi l'on voit les abeilles, devant la fumée, les colombes, devant une odeur infecte, déserter la ruche et le columbier. Ils nous qualifient de dogues anglais à cause de notre acharnement; et voilà que maintenant, semblables à de petits chiens, nous fuyons avec des cris plaintifs. (*Bruit de trompettes.*) Compatriotes, écoutez: ou recommencez le combat, ou arrachez les lions des armes d'Angleterre; renoncez au sol paternel; remplacez les lions par des brebis. Les brebis fuient avec moins d'effroi devant le loup, le cheval ou le bœuf devant le léopard, que vous devant ces misérables par vous tant de fois vaincus. (*Bruit de trompettes. Nouvelle escarmouche.*) Il n'en sera point ainsi. — Retirez-vous dans vos retranchemens : vous êtes tous complices de la mort de Salisbury; car nul de vous n'a voulu combattre pour le venger. La Pucelle est entrée dans Orléans, malgré nous et tout ce que nous avons pu faire. Oh! que ne puis-je mourir avec Salisbury! Accablé de honte, je n'oserai jamais relever la tête.

Bruit de trompettes. La retraite sonne.

TALBOT *s'éloigne avec ses troupes.*

SCENE VI.

Même lieu.

Paraissent sur les remparts LA PUCELLE, CHARLES, RENÉ, ALENÇON *et* DES SOLDATS.

LA PUCELLE.

Arborons sur les murs nos étendards déployés;

* On croyait qu'en tirant du sang à une sorcière on se mettait à l'abri de ses sortiléges. (*Note du traducteur.*)

* On connait la ruse d'Annibal, qui mit le désordre dans l'armée romaine en lâchant contre elle des bœufs aux cornes desquels étaient attachés des fagots allumés. Voir Tite-Live, livre XXII, ch. 16. (*Note du traducteur.*)

Orléans est délivré des Anglais. — Ainsi Jeanne la Pucelle a tenu sa promesse.

CHARLES.

Divine créature, fille d'Astrée, quels honneurs t'offrirai-je en retour de cette victoire? Tes promesses ressemblent aux jardins d'Adonis, qui donnaient aujourd'hui des fleurs et le lendemain des fruits. France, enorgueillis-toi de ta glorieuse prophétesse! — La ville d'Orléans est reconquise : jamais jour plus heureux n'a lui sur notre empire.

RENÉ.

Pourquoi ne met-on pas en branle toutes les cloches de la ville? Dauphin, ordonnez aux citoyens d'allumer des feux de joie et d'ouvrir des banquets en pleine rue, pour célébrer le triomphe que Dieu nous a donné.

ALENÇON.

Toute la France sera enivrée de bonheur et de joie, quand elle apprendra quels hommes nous nous sommes montrés.

CHARLES.

Ce n'est pas à nous, mais à Jeanne que cette victoire est due. Pour l'en récompenser, je veux partager ma couronne avec elle. Tous les prêtres et tous les moines de mon royaume iront en procession entonner ses louanges. Je lui élèverai une pyramide plus colossale que celle de Rhodope ou de Memphis. Pour honorer sa mémoire, après sa mort, ses cendres, renfermées dans une urne plus précieuse que la cassette de Darius, enrichie de diamans, seront portées, aux fêtes solennelles, devant les rois et les reines de France. Ce ne sera plus saint Denis que nous invoquerons; Jeanne la Pucelle sera le patron de la France; venez, et après ce beau jour de victoire, allons nous asseoir à un banquet splendide.

Fanfares. Ils s'éloignent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Arrivent UN SERGENT FRANÇAIS *et* DEUX SENTINELLES.

LE SERGENT.

Camarades, prenez vos postes, et soyez vigilans; si vous entendez du bruit, ou si vous voyez des militaires s'approcher des remparts, ayez soin, par quelque signal intelligible, de nous le faire savoir au corps de garde.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Sergent, nous n'y manquerons pas.

LE SERGENT *s'éloigne.*

PREMIÈRE SENTINELLE, *continuant.*

Ainsi, pendant que les autres dorment tranquillement dans leur lit, de pauvres diables sont obligés de veiller dans les ténèbres, exposés au froid et à la pluie.

Arrivent au pied des murailles TALBOT, BEDFORD, LE DUC DE BOURGOGNE *et* UNE TROUPE DE SOLDATS *portant des échelles; leurs tambours battent une marche sourde et voilée.*

TALBOT.

Lord régent, — et vous, duc redouté, dont l'alliance nous donne l'amitié de l'Artois, du pays wallon et de la Picardie, — cette nuit nous est favorable: les Français reposent sans défiance, après avoir consacré tout le jour à l'allégresse et aux festins. Mettons l'occasion à profit pour punir nos ennemis de leur imposture fondée sur la ruse et la sorcellerie.

BEDFORD.

Lâche dauphin de France! — Combien il se déshonore en désespérant de la force de son bras, et en appelant à son aide des sorcières et les secours de l'enfer!

LE DUC DE BOURGOGNE.

De tels associés conviennent à des traîtres. — Mais quelle est cette pucelle qu'on prétend si chaste et si pure?

TALBOT.

C'est une jeune vierge, dit-on.

BEDFORD.

Pour une jeune vierge, elle est bien martiale!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je crains bien que dans cette prétendue femme on ne découvre un homme, si, continuant à porter les armes sous l'étendard de la France, elle poursuit comme elle a commencé.

TALBOT.

Eh bien! laissons-les comploter et se liguer avec les esprits infernaux; Dieu fait notre force; en son nom vainqueur, décidons-nous à escalader leurs remparts.

BEDFORD.

Monte, brave Talbot; nous te suivrons.

TALBOT.

Pas tous à la fois; il vaut mieux, selon moi, que nous entrions dans la ville par différens points, afin que si le malheur veut que l'un de

nous échoue, les autres puissent tenir tête aux forces de l'ennemi.

BEDFORD.

C'est convenu. Je vais monter par cet angle là-bas.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Et moi, par celui-ci.

TALBOT.

Et c'est par ici que Talbot va monter, dût-il y trouver la mort. Maintenant, Salisbury, c'est pour toi et pour Henri d'Angleterre que je vais combattre : cette nuit prouvera combien je vous suis dévoué à tous deux.

Les Anglais escaladent la muraille au cri de *Saint-Georges! Talbot!* et tous pénètrent dans la ville.

UNE SENTINELLE *crie de l'intérieur.*

Aux armes! aux armes! voilà l'ennemi!

Les Français accourent à demi-vêtus et sautent en bas des remparts. Arrivent, par différens côtés, LE BATARD, ALENÇON *et* RENÉ; *les uns sont habillés, les autres ne le sont qu'à moitié.*

ALENÇON.

Comment, messieurs, à demi-nus?

LE BATARD.

A demi-nus? oui, sans doute, et fort heureux encore d'avoir pu nous échapper ainsi.

RENÉ.

Parbleu! il était temps de nous réveiller et de quitter le lit; l'ennemi était déjà à la porte de nos chambres.

ALENÇON.

Depuis que je suis dans le métier des armes, je n'ai jamais ouï parler d'une attaque plus hardie et plus audacieuse que celle-ci.

LE BATARD.

Il faut que ce Talbot soit un diable d'enfer.

RENÉ.

Si ce n'est l'enfer, c'est assurément le ciel qui le protége.

ALENÇON.

Voici Charles qui vient à nous; je suis curieux de savoir comment il a pu s'en tirer.

Arrivent CHARLES *et* LA PUCELLE.

LE BATARD.

Bah! Jeanne la sainte lui a servi de sauvegarde.

CHARLES.

Est-ce donc là ton savoir-faire, femme trompeuse? N'as-tu d'abord flatté notre espoir en nous procurant un léger succès, que pour nous faire perdre ensuite dix fois plus que nous n'avions gagné?

LA PUCELLE.

Pourquoi Charles se fâche-t-il contre moi? Voulez-vous qu'en tout temps ma puissance soit la même? Exigez-vous qu'éveillée ou endormie, je triomphe toujours? Est-ce sur moi que doivent être rejetées toutes les fautes? Guerriers sans prévoyance, si vous aviez fait meilleure garde, ce désastre inattendu ne serait pas arrivé.

CHARLES.

Duc d'Alençon, c'est votre faute; cette nuit, le commandement de la garde vous était confié. Vous auriez dû mieux remplir cette charge importante.

ALENÇON.

Si tous les quartiers avaient été aussi bien gardés que celui dont j'avais le commandement, nous n'aurions pas été aussi honteusement surpris.

LE BATARD.

Le mien était bien gardé.

RENÉ.

Et le mien aussi, monseigneur.

CHARLES.

Quant à moi, j'ai passé la plus grande partie de la nuit à parcourir le quartier de la Pucelle et le mien, occupé à relever les sentinelles. Comment donc et par quel côté l'ennemi a-t-il pu pénétrer?

LA PUCELLE.

Il est inutile, monseigneur, de s'enquérir comment la chose s'est faite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont trouvé quelque issue faiblement gardée; et c'est par là qu'ils sont entrés. Il ne nous reste plus maintenant qu'un seul parti à prendre; c'est de réunir nos soldats épars, et de concerter de nouveaux plans pour molester l'ennemi.

Bruit de trompettes. UN SOLDAT ANGLAIS *accourt en criant*

Talbot! Talbot!

Ils fuient laissant derrière eux une partie de leurs vêtemens que le soldat ramasse.

LE SOLDAT.

Je prendrai la liberté de ramasser ce qu'ils ont laissé tomber. Le cri de *Talbot* me tient lieu d'épée; car je me suis déjà procuré une grande quantité de butin sans employer d'autre arme que son nom.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Orléans. — L'intérieur de la ville.

Arrivent TALBOT, BEDFORD, LE DUC DE BOURGOGNE, UN CAPITAINE *et* AUTRES.

BEDFORD.

Le jour commence à poindre et a chassé la nuit, dont le noir manteau couvrait la terre. Son

nons ici la retraite, et arrêtons notre poursuite acharnée.

On sonne la retraite.

TALBOT.

Apportez le corps de Salisbury. Qu'on le dépose ici, sur cette place publique, au centre de cette ville maudite. Maintenant, j'ai accompli le serment que j'avais fait à ses mânes. Pour chaque goutte de sang qu'il a perdu, cinq Français au moins sont morts cette nuit. Et pour transmettre aux générations futures le souvenir des désastres par lesquels nous l'avons vengé, je veux que dans leur temple principal une tombe soit élevée, qui contiendra son corps, et sur laquelle une inscription retracera à tous les yeux le sac d'Orléans, le coup perfide qui a causé sa mort déplorable, et la terreur qu'il inspirait à la France. Mais, mylords, dans ce sanglant carnage, je m'étonne que nous n'ayons rencontré ni son altesse le Dauphin, ni son nouveau champion, la vertueuse Jeanne d'Arc, ni aucun de ses perfides complices.

BEDFORD.

On croit, lord Talbot, qu'au commencement du combat, réveillés en sursaut, ils se sont levés à la hâte, et que traversant les pelotons d'hommes armés, ils ont sauté en bas des remparts, et se sont sauvés dans les campagnes.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Autant que j'ai pu distinguer à travers la fumée et les sombres vapeurs de la nuit, je suis sûr d'avoir vu le Dauphin et sa belle s'enfuir bras dessus bras dessous, comme un couple de tourtereaux fidèles qui ne peuvent se quitter ni de jour ni de nuit. Quand nous aurons ici mis ordre à tout, nous nous mettrons à leur poursuite avec toutes nos forces.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Salut, mylords! Quel est dans cette illustre assemblée celui qu'on nomme le valeureux Talbot, célèbre dans la France entière par ses exploits?

TALBOT.

Je suis Talbot; qui veut lui parler?

LE MESSAGER.

Une vertueuse dame, la comtesse d'Auvergne, éprise pour ta gloire d'une chaste admiration, te supplie, par ma voix, illustre lord, de venir visiter l'humble château où elle réside, afin qu'elle puisse se vanter d'avoir vu l'homme qui remplit l'univers du bruit éclatant de sa renommée.

LE DUC DE BOURGOGNE.

En vérité? Allons, je le vois, nos guerres vont se transformer en joyeux et pacifiques ébats, puisque voilà les dames qui demandent qu'on se mesure avec elles. — Il vous est impossible, mylord, de ne pas vous rendre à une aussi aimable requête.

TALBOT.

Je me garderai bien de refuser. Ce que les hommes, avec toute leur éloquence, n'ont pu obtenir de moi, je l'accorde à la bienveillante politesse d'une femme. — (*Au messager.*) Dites-lui que je lui fais mes remerciemens, et que j'irai lui présenter mes hommages respectueux. — Vos seigneuries veulent-elles me tenir compagnie?

BEDFORD.

Non, assurément; les convenances s'y opposent. J'ai toujours entendu dire qu'un hôte qui arrive sans être attendu nous oblige surtout lorsqu'il nous quitte.

TALBOT.

Allons, puisqu'il le faut absolument, j'irai seul mettre à l'épreuve la courtoisie de cette dame. Capitaine, approchez. — (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous me comprenez?

LE CAPITAINE.

Oui, mylord; ce que vous désirez sera fait.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

L'Auvergne. — La cour d'un château.

Arrivent LA COMTESSE *et* SON CONCIERGE.

LA COMTESSE.

Concierge, souviens-toi de l'ordre que je t'ai donné; quand tu l'auras exécuté, rapporte-moi les clefs.

LE CONCIERGE.

Madame, je vous obéis.

LA COMTESSE, *seule.*

Mon plan est dressé: si tout réussit, je deviendrai aussi célèbre par cet exploit que Thomyris de Scythie par la mort de Cyrus. Grand est le renom de ce chevalier redoutable, et ses exploits ne sont pas moins grands. Il me tarde de le voir et de l'entendre, pour juger jusqu'à quel point il justifie ces merveilleux récits.

Arrivent LE MESSAGER *et* TALBOT.

LE MESSAGER.

Madame, conformément au désir que vous avez exprimé, mandé par vous, le lord Talbot vient vous voir.

LA COMTESSE.

Il est le bien venu. Quoi donc! Est-ce là l'homme en question?

LE MESSAGER.

C'est lui, madame.

LA COMTESSE.

Est-ce là le fléau de la France? est-ce là ce Talbot partout si redouté qu'en prononçant son nom les mères font taire leurs enfans? Je vois que

la renommée est infidèle et fausse. Je m'attendais à voir un Hercule, un second Hector, à l'aspect farouche, aux formes colossales, aux membres vigoureux. Eh! mon Dieu, celui-ci n'est qu'un enfant, un nain ridicule. Il n'est pas possible que cet avorton exigu et débile ait inspiré à ses ennemis une telle terreur.

TALBOT.

Madame, j'ai pris la liberté de vous importuner de ma présence; mais puisque vous n'avez pas le temps de me recevoir, je viendrai vous visiter une autre fois.

LA COMTESSE.

Quelle est son intention? — (*Au messager.*) Demande-lui où il va.

LE MESSAGER.

Restez, mylord Talbot; madame désire savoir le motif de votre brusque départ.

TALBOT.

Comme je la vois sous l'impression d'une idée erronée, je vais lui prouver que c'est bien Talbot qu'elle a devant elle.

Revient LE CONCIERGE, *tenant des clefs à la main.*

LA COMTESSE.

Si tu es Talbot, tu es prisonnier.

TALBOT.

Prisonnier? De qui?

LA COMTESSE.

De moi, lord altéré de sang; et c'est pour cela que je t'ai attiré chez moi. Il y a long-temps que ton ombre m'est soumise; car ton portrait est appendu dans ma galerie; mais maintenant l'original subira le même sort; et je chargerai de chaînes les jambes et les bras du tyran farouche qui depuis tant d'années ravage notre pays, immole nos concitoyens, et réduit nos fils et nos époux en captivité.

TALBOT, *riant aux éclats.*

Ha, ha, ha!

LA COMTESSE.

Tu ris, misérable! ta gaîté se changera en gémissemens.

TALBOT.

Je ris de votre simplicité, de ne pas voir que vous n'avez ici pour but de vos rigueurs que l'ombre de Talbot.

LA COMTESSE.

Quoi donc! Est-ce que tu n'es pas Talbot?

TALBOT.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Je n'en ai donc pas seulement l'ombre, mais la substance.

TALBOT.

Non, non; je ne suis que l'ombre de moi-même: une illusion vous abuse; ce que vous voyez n'est que la moindre portion, qu'une fraction minime de moi-même. Je vous assure, madame, que si Talbot tout entier était ici, ses proportions sont si vastes, que votre demeure ne pourrait pas le contenir.

LA COMTESSE.

Cet homme parle par énigmes: il est ici, et il n'y est pas. Comment concilier ces assertions contradictoires?

TALBOT.

Vous l'allez voir sur-le-champ, madame.

Il sonne du cor. Les tambours battent; une décharge d'artillerie se fait entendre; les portes sont enfoncées, et on voit paraître une troupe de soldats.

TALBOT *continuant.*

Qu'en dites-vous, madame? Êtes-vous convaincue maintenant que Talbot n'est que l'ombre de lui-même? Voilà sa substance. Voilà les muscles, les bras, la force avec lesquels il courbe sous le joug vos têtes rebelles, rase vos villes, renverse vos places fortes, et les transforme en un moment en muettes solitudes.

LA COMTESSE.

Victorieux Talbot, pardonne mes injures; je vois que tu justifies ta renommée, et que tu es plus grand que ne l'annonce ta stature. Que ma présomption ne provoque pas ta colère; je regrette de ne t'avoir pas traité avec le respect qui t'est dû.

TALBOT.

Rassurez-vous, belle dame, et ne vous méprenez pas sur les sentimens de Talbot, comme vous vous êtes méprise sur ses formes extérieures. Ce que vous avez fait ne m'a point offensé; la seule satisfaction que je vous demande, c'est de permettre que nous goûtions votre vin, et de voir quels morceaux friands vous avez à nous offrir; car les soldats ont toujours bon appétit.

LA COMTESSE.

De tout mon cœur, et ce m'est un honneur de traiter dans mon château un aussi grand guerrier.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Londres. — Les jardins du Temple *.

Arrivent LES COMTES DE SOMERSET, DE SUFFOLK *et* DE WARWICK; RICHARD PLANTAGENET, VERNON, *et* UN AUTRE HOMME DE LOI.

PLANTAGENET.

Mylords et messieurs, pourquoi ce silence? personne n'ose-t-il plaider la cause de la vérité?

SUFFOLK.

Dans la salle du Temple notre voix faisait trop de bruit; ce jardin est un lieu plus convenable.

* Le Temple est une réunion d'édifices spécialement affectés au barreau de Londres, constitué en corporation, et dont les repas se font en commun. Un beau et magnifique jardin borde la Tamise. (*Note du traducteur.*)

PLANTAGENET.

Décidez donc sur-le-champ si la vérité était de mon côté, et si l'obstiné Somerset était dans l'erreur.

SUFFOLK.

Ma foi, j'ai fait de pitoyables études en droit; ne pouvant ployer ma volonté à la loi, j'ai pris le parti de ployer la loi à ma volonté.

SOMERSET.

Jugez donc entre nous, mylord de Warwick.

WARWICK.

S'il s'agit de décider de deux faucons, lequel vole le plus haut; de deux chiens, lequel a le plus fort aboiement; de deux lames, laquelle a la meilleure trempe; de deux chevaux, lequel est le mieux dressé; de deux jeunes filles, laquelle a les yeux les plus agaçans, je crois en savoir assez pour prononcer en ces matières; mais dans ces subtilités de la loi, je vous avoue que je ne suis qu'un âne.

PLANTAGENET.

Bah! bah! c'est une excuse polie pour ne pas dire votre avis. De mon côté, la vérité est si patente, que l'œil le moins exercé peut la voir.

SOMERSET.

Et de mon côté, elle se manifeste d'une manière si claire, si éclatante, si évidente, qu'elle frapperait les yeux même d'un aveugle.

PLANTAGENET.

Puisque vos langues sont enchaînées, et que la parole vous répugne, exprimez votre avis par une manifestation muette. Quiconque d'entre vous est un vrai gentilhomme, est jaloux de soutenir l'honneur de sa naissance, et croit que j'ai raison, que celui-là cueille avec moi sur ce buisson une rose blanche.

SOMERSET.

Quiconque n'est pas un lâche ni un flatteur, et ne craint pas de se ranger du parti de la vérité, que celui-là cueille avec moi sur ce buisson une rose rouge.

WARWICK.

Je hais le mensonge, et, repoussant l'insinuante et basse flatterie, je cueille une rose blanche avec Plantagenet.

SUFFOLK.

Je cueille une rose rouge avec le jeune Somerset, et je déclare qu'à mon avis c'est lui qui a raison.

VERNON.

Arrêtez, mylords et messieurs, et avant de poursuivre, convenons que celui des deux adversaires qui aura de son côté le moins de roses cueillies, aura tort, et baissera pavillon devant l'autre.

SOMERSET.

Mon cher monsieur Vernon, votre proposition est raisonnable; si j'ai moins de roses que mon adversaire, je me soumets sans mot dire.

PLANTAGENET.

Et moi pareillement.

VERNON.

Eh bien donc, maintenant qu'il ne saurait plus y avoir d'équivoque, je cueille cette fleur pâle et virginale, et donne mon vote au parti de la rose blanche.

SOMERSET.

Prenez garde, en la cueillant, de vous piquer les doigts, de peur que votre sang ne la colore, et ne vous range de mon parti contre votre gré.

VERNON.

Mylord, si pour mon opinion mon sang vient à couler, elle guérira ma blessure, et me fera rester fidèle au parti que j'embrasse.

SOMERSET.

Bien, bien: allons, qui cueille encore?

L'HOMME DE LOI, *à Somerset.*

A moins que ma science et mes livres ne me trompent, la thèse que vous avez soutenue est fausse; en foi de quoi je cueille aussi une rose blanche.

PLANTAGENET.

Maintenant, Somerset, où sont vos argumens?

SOMERSET, *portant la main sur son épée.*

Ils sont là, dans ce fourreau; et leur discussion teindra votre rose blanche en rouge de sang.

PLANTAGENET.

En attendant, vos joues ont pris la couleur de nos roses; elles ont pâli d'effroi en voyant la vérité de notre côté.

SOMERSET.

Non, Plantagenet; ce n'est pas d'effroi qu'elles pâlissent, mais de colère, en voyant le rouge de la honte donner à vos joues la couleur de nos roses, tandis que votre bouche se refuse encore à confesser votre erreur.

PLANTAGENET.

Somerset, n'y a-t-il pas un ver rongeur caché dans ta rose?

SOMERSET.

Plantagenet, ta rose n'a-t-elle pas une épine?

PLANTAGENET.

Oui, et une épine acérée et perçante pour défendre la vérité dont elle est l'emblème, tandis que le ver qui ronge la tienne se repait de mensonge.

SOMERSET.

Eh bien, je trouverai des amis qui porteront mes roses sanglantes, et qui soutiendront la vérité de mon dire, alors que l'imposteur Plantagenet n'osera pas se montrer.

PLANTAGENET.

Par la fleur virginale que je tiens à la main, je te méprise toi et ton langage, présomptueux enfant.

SUFFOLK.

N'adresse pas tes mépris de ce côté, Plantagenet.

PLANTAGENET.

C'est au contraire mon intention, orgueilleux Poole; et je te méprise ainsi que lui.

SUFFOLK.

Pour ma part, je te renvoie tes mépris, et ton sang me le paiera.

SOMERSET.

Allons-nous-en, mon cher William de la Poole,

nous faisons trop d'honneur à un roturier en conversant avec lui.

WARWICK.

Par le ciel, tu lui fais injure, Somerset; il a eu pour aïeul Lionel, duc de Clarence, troisième fils d'Édouard III, roi d'Angleterre. Sort-il beaucoup de roturiers d'une telle souche?

PLANTAGENET.

Il se fie au privilége du lieu où nous sommes*; sans cela, son cœur lâche n'eût jamais osé se permettre un tel langage.

SOMERSET.

Par le Dieu qui m'a créé, je suis prêt à soutenir mon dire, en quelque lieu de la chrétienté que ce soit. Ton père, Richard, comte de Cambridge, ne fut-il pas, sous le régne du feu roi, exécuté pour crime de haute trahison; et entaché de cette souillure, n'es-tu pas déchu de ton ancienne noblesse? Avec son sang, il t'a transmis son crime; et jusqu'à ce que tu sois réhabilité, tu n'es qu'un roturier.

PLANTAGENET.

Mon père fut accusé, non convaincu; il fut condamné à mort pour crime de trahison; mais il ne fut point un traître; c'est ce que je soutiendrai contre des adversaires plus redoutables que Somerset, quand le moment de le faire sera venu. Quant à toi et à Poole, ton partisan, je vous noterai dans le registre de ma mémoire, pour vous châtier un jour de l'opinion que vous venez d'exprimer. Souvenez-vous-en, et tenez-vous pour avertis.

SOMERSET.

Soit! tu nous trouveras toujours prêts à te répondre, et tu nous reconnaîtras, à ces couleurs, pour tes ennemis; mes amis les porteront en dépit de toi.

PLANTAGENET.

Et je jure sur mon ame que mes partisans et moi nous porterons désormais cette rose pâle de courroux, symbole de ma haine altérée de ton sang. Nous la porterons jusqu'à ce qu'elle se soit flétrie avec moi dans la tombe, ou que sa tige ait atteint la hauteur à laquelle j'ai droit de prétendre.

SUFFOLK.

Poursuis, et que l'ambition t'étouffe! Adieu, jusqu'au moment où nous nous rejoindrons.

Il s'éloigne.

SOMERSET.

Je te suis, Poole. — Adieu, ambitieux Richard.

Il s'éloigne.

PLANTAGENET.

A quel point on me brave! et il me faut dévorer ces outrages!

WARWICK.

La tache qu'ils allèguent contre votre maison sera effacée dans le prochain parlement convoqué pour arranger le différend survenu entre l'évêque de Winchester et Gloster; et si alors vous n'êtes pas créé duc d'York, je veux ne plus être Warwick. D'ici là, en témoignage de mon affection pour vous, et de mon hostilité contre l'orgueilleux Somerset et William Poole, je veux porter cette rose et me ranger de votre parti. Et voilà ce que je prédis : cette querelle, née aujourd'hui dans les jardins du Temple, et qui nous a divisés en deux factions, armant la rose rouge contre la rose blanche, précipitera des milliers d'hommes dans la tombe.

PLANTAGENET.

Mon cher monsieur Vernon, je vous remercie d'avoir bien voulu, dans la rose que vous avez cueillie, prendre parti pour moi.

VERNON.

Et je veux toujours la porter au même titre.

L'HOMME DE LOI.

Et moi aussi.

PLANTAGENET.

Monsieur, je vous rends grâces. — Allons dîner tous les quatre. Un jour viendra, j'en suis convaincu, que cette querelle fera couler du sang.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Une salle dans la tour de Londres.

Entre le vieux MORTIMER, *aveugle, porté dans un fauteuil par* DEUX GARDIENS.

MORTIMER.

Charitables gardiens de ma vieillesse défaillante, laissez reposer ici le mourant Mortimer. Un long emprisonnement a endolori mes membres comme ceux d'un homme qui sort de la torture; aussi vieux que Nestor, arrivé aux soucis du vieil âge, ces cheveux blanchis, poursuivans* de la Mort, annoncent la fin prochaine de Mortimer; ces yeux, — comme des lampes qui n'ont plus d'huile, — s'obscurcissent et sont prêts à s'éteindre; mes débiles épaules fléchissent sous le poids des chagrins; et mes bras sans force ressemblent à la vigne flétrie qui penche vers la terre ses branches où la sève est tarie; et cependant ces pieds, engourdis, sans vigueur, incapables de soutenir cette masse grossière, redeviennent agiles pour marcher vers la tombe, comme pour m'indiquer que c'est le seul refuge qui me reste. — Mais dis-moi, gardien, mon neveu viendra-t-il?

PREMIER GARDIEN.

Mylord, Richard Plantagenet va venir. Nous avons envoyé au Temple, à son appartement, et on a répondu qu'il allait venir.

MORTIMER.

Assez; mon ame alors sera satisfaite. Pauvre

* Le Temple était une maison religieuse et par conséquent un lieu d'asile contre la violence et le meurtre. (*Note du traducteur.*)

* On appelait poursuivans, certains officiers qui accompagnaient les hérauts d'armes. (*Note du traducteur.*)

jeune homme! ses injures égalent les miennes. Depuis le commencement du règne d'Henri Monmouth, dont ma renommée guerrière a précédé la gloire, j'ai subi cette odieuse réclusion ; et depuis la même époque, Richard a vécu obscur, privé d'honneurs et d'héritage. Mais voilà que la mort équitable, ce bienfaisant arbitre qui met un terme à tous les désespoirs, qui clot toutes les misères, va m'élargir et me rendre à la liberté. Plût à Dieu que lui aussi il fût arrivé au terme de ses maux, et qu'il pût recouvrer ce qu'il a perdu!

Entre RICHARD PLANTAGENET.

PREMIER GARDIEN.

Mylord, votre neveu bien-aimé est arrivé.

MORTIMER.

Mon cher Richard Plantagenet? est-il ici?

PLANTAGENET.

Oui, mon noble oncle, votre neveu, si indignement traité, abreuvé de récens outrages, votre Richard est devant vous.

MORTIMER.

Conduisez mes mains; que je puisse le serrer dans mes bras et exhaler dans son sein mon dernier soupir. Oh! avertissez-moi quand mes lèvres toucheront ses joues, afin que j'y imprime un débile et affectueux baiser. Et maintenant, dis-moi, cher rejeton de l'illustre famille d'York, que parlais-tu tout-à-l'heure de récens outrages?

PLANTAGENET.

Commencez par appuyer sur mon bras votre âge vieillissant, et dans cette position plus commode, je vous ferai le récit de mes chagrins. Aujourd'hui, à propos d'une discussion légale, quelques paroles de colère ont été échangées entre Somerset et moi; dans la chaleur du débat, il a donné carrière à sa langue et m'a reproché la mort de mon père. Ce reproche m'a fermé la bouche et m'a empêché de repousser l'injure par l'injure. Veuillez donc, cher oncle, au nom de mon père et des liens de parenté qui nous unissent, par l'honneur d'un vrai Plantagenet, — veuillez m'apprendre pour quel motif mon père, le comte de Cambridge, a été décapité.

MORTIMER.

Mon cher neveu, le même motif qui a causé mon emprisonnement, qui a retenu ma jeunesse florissante dans les ennuis d'un hideux cachot, a été aussi la cause détestée de sa mort.

PLANTAGENET.

Expliquez-moi ce motif plus en détail, car je l'ignore et ne puis le deviner.

MORTIMER.

Je le veux bien, si le peu de souffle qui me reste me le permet, et si la mort ne vient pas avant que mon récit soit terminé. Henri IV, aïeul du roi actuel, déposa son cousin Richard, fils d'Édouard, le premier-né et le légitime héritier du roi Édouard troisième du nom. Pendant son règne, les Percy du nord, trouvant son usurpation souverainement injuste, tentèrent de me porter au trône. Voici le motif qui faisait agir ces lords belliqueux : après la mort du jeune roi Richard, qui ne laissait point d'héritier, j'étais le plus rapproché du trône par ma naissance et ma parenté : car je descendais par ma mère de Lionel, duc de Clarence, troisième fils d'Édouard III; tandis que lui, Henri Bolingbroke, était fils de Jean de Gand, qui n'était que le quatrième rejeton de cette race héroïque. Mais suis-moi bien; dans cette grande et audacieuse entreprise où ils s'efforçaient de placer sur le trône l'héritier légitime, ils perdirent la vie, et moi ma liberté. Longtemps après, sous le règne d'Henri V, qui succéda à son père Bolingbroke, ton père, le comte de Cambridge, qui descendait du fameux Edmond Langley, duc d'York, — épousa ma sœur qui fut ta mère; touché de mon sort déplorable, il leva une armée, dans l'intention de me délivrer et de placer la couronne sur ma tête; mais ce noble comte échoua comme les autres, et fut décapité. Ainsi ont été détruits les Mortimers, seuls légitimes héritiers du trône.

PLANTAGENET.

Et vous êtes, mylord, le dernier de leur race?

MORTIMER.

Il est vrai, et tu vois que je n'ai point de postérité, et ma voix défaillante t'annonce ma mort prochaine. Tu es mon héritier, je n'ai pas besoin de t'en dire davantage; mais sois circonspect dans tes efforts persévérans.

PLANTAGENET.

Je me conformerai à vos graves conseils; mais il me semble que l'exécution de mon père n'a été qu'un acte de tyrannie sanglante.

MORTIMER.

Mon neveu, sois silencieux et prudent. La maison de Lancastre est solidement établie : c'est une montagne qu'on ne peut déplacer. Mais maintenant ton oncle va quitter ce séjour, comme les princes, quand ils sont fatigués d'une résidence trop prolongée dans le même lieu, transportent ailleurs leur cour.

PLANTAGENET.

O mon oncle, que ne puis-je, aux dépens d'une portion de mes jeunes années, prolonger vos vieux jours de quelque temps encore!

MORTIMER.

Tu as tort; ton vœu est aussi cruel que le boucher qui donne au bœuf plusieurs coups, lorsqu'un seul suffirait pour lui infliger la mort. Ne t'afflige pas, à moins que tu ne t'affliges de ce qui m'est avantageux. Donne seulement des ordres pour mes obsèques; adieu; que tes espérances se réalisent, et que ta vie soit heureuse dans la paix comme dans la guerre!

Il meurt.

PLANTAGENET.

Que la paix seule accompagne ton ame! Tu as passé en prison ton pèlerinage, et tes jours se sont écoulés comme ceux d'un ermite. Oui, en-

fermons son conseil dans mon sein, et laissons reposer mes projets. Gardiens, emportez-le hors d'ici; je vais lui faire des funérailles plus brillantes que n'a été sa vie. (*Les gardiens emportent Mortimer.*) Ici s'éteint le pâle flambeau de Mortimer, qu'une égoïste et lâche ambition a étouffé. Quant aux outrages de Somerset, aux injures amères qu'il a déversées sur ma maison, je ne doute pas de les voir effacer avec honneur. Dans ce but, bâtons-nous de nous rendre au parlement; ou je serai rétabli dans les prérogatives de ma naissance, ou je ferai servir à mes vues le mal même qu'on m'aura infligé.

Il sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — La salle du parlement.

Le parlement est assemblé. Bruit de fanfares. Entrent LE ROI HENRI, EXETER, GLOSTER, WARWICK, SUFFOLK, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, RICHARD PLANTAGENET *et* AUTRES.

Gloster se prépare à donner lecture d'un bill d'accusation; l'évêque de Winchester le lui arrache et le déchire.

WINCHESTER.

Quoi donc, Homfroy de Gloster, tu viens avec des discours rédigés d'avance, des accusations écrites, préparées avec art? Si tu as quelque chose à me reprocher, quelque charge à produire contre moi, fais-le sur-le-champ, sans préparation; de même que mon intention est de faire à tes accusations une réponse immédiate et improvisée.

GLOSTER.

Prêtre présomptueux! le lieu où nous sommes m'impose la modération, sans quoi, je te ferais sentir que tu m'as outragé. Quoique j'aie mis par écrit l'exposé de tes lâches et scandaleux forfaits, ne crois pas que j'aie fait un tableau inventé, et que ma voix soit incapable de reproduire littéralement ce que ma plume a tracé. Non, prélat, telle est ton audacieuse scélératesse, ta licence impure et contagieuse, ton amour de la discorde, qu'il n'est pas jusqu'aux enfans au berceau qui ne parlent de ton orgueil. Tu es un infâme usurier, querelleur par nature, ennemi de la paix, impudique libertin, plus qu'il ne convient à un homme de ta profession et de ton rang. Quant à ta perfidie, quoi de plus notoire? Tu as voulu m'ôter la vie par un guet-apens, tant au pont de Londres qu'à la tour. En outre, si on sondait le fond de tes pensées, on trouverait, je le crains, que le roi ton souverain n'est pas lui-même à l'abri de l'envieuse perversité de ton cœur orgueilleux.

WINCHESTER.

Gloster, je te brave. Mylords, daignez entendre ma réponse. Si je suis avare, ambitieux ou pervers, comme il le prétend, comment se fait-il que je sois si pauvre? comment arrive-t-il que, ne recherchant ni les dignités, ni les grandeurs, je me renferme dans les fonctions de mon ministère? Et quant à l'esprit de discorde, — est-il au monde un homme plus pacifique que moi, à moins que je ne sois provoqué? Non, mylords, ce n'est pas là ce qui offense le duc, ce n'est pas là ce qui l'irrite. Il voudrait qu'il n'y eût que lui qui gouvernât; que nul autre que lui n'approchât le roi. Voilà ce qui soulève dans son ame cette tempête, et lui fait fulminer ces accusations. Mais il saura qu'étant son égal, —

GLOSTER.

Mon égal! toi, bâtard de mon aïeul *! —

WINCHESTER.

Oui, lord insolent; car qu'es-tu, je te prie, sinon le dépositaire orgueilleux d'une grandeur empruntée?

GLOSTER.

Eh, suis-je pas le protecteur, prêtre insolent?

WINCHESTER.

Ne suis-je pas un prélat de l'Eglise?

GLOSTER.

Oui, comme un brigand qui habite un château, et qui s'en sert pour abriter ses vols.

WINCHESTER.

Irrespectueux Gloster!

GLOSTER.

Tu commandes le respect par tes fonctions spirituelles, non par ta conduite.

WINCHESTER.

Rome me vengera.

WARWICK.

Allez donc à Rome.

SOMERSET.

Mylord, votre devoir serait de vous abstenir.

WARWICK.

Oui, il faut baisser pavillon devant l'évêque, n'est-ce pas?

* L'évêque de Winchester était un fils naturel de Jean de Gand, duc de Lancastre, qui l'avait eu de Catherine Swynford, qu'il épousa plus tard. (*Note du traducteur.*)

SOMERSET.

Il me semble que mylord devrait être religieux, et connaître les devoirs que cette qualité impose.

WARWICK.

Il me semble que son éminence devrait être plus humble: ce ton ne convient pas à un prélat.

SOMERSET.

Ce ton lui convient quand on s'attaque ainsi à son caractère sacré.

WARWICK.

Sacré ou profane, qu'importe? son altesse n'est-elle pas le protecteur du roi?

PLANTAGENET, *à part.*

Plantagenet, je le vois, doit retenir sa langue, de peur qu'on ne lui dise : « Ne parlez que lorsque vous en aurez le droit : vous êtes bien hardi de vous mêler à la conversation des lords. » Sans cela, j'aurais déjà dit à Winchester son fait.

LE ROI HENRI.

Gloster, et vous, Winchester, mes chers oncles, spécialement préposés au maintien de la prospérité publique, si mes prières ont sur vous quelque empire, je vous prie de réunir vos cœurs dans un commun sentiment d'affection et d'amitié. Quel scandale pour notre couronne, que deux nobles pairs tels que vous soient divisés! Croyez-moi, mylords, permettez à ma jeunesse de vous le dire, la discorde civile est un serpent rongeur, qui dévore les entrailles de la patrie. (*On entend crier du dehors:* A bas les habits bruns!) — Quel est ce tumulte?

WARWICK.

C'est une émeute soulevée sans doute par la malveillance des gens de l'Évêque. (*On entend crier :* Des pierres! des pierres!)

Entre LE MAIRE DE LONDRES *avec* SA SUITE.

LE MAIRE.

O mes dignes lords,— et vous, vertueux Henri, prenez pitié de la cité de Londres; prenez pitié de nous! Les gens de l'Évêque et du duc de Gluster, à qui le port d'armes avait été récemment interdit, ont rempli leurs poches de cailloux; et se divisant en deux partis contraires, ils se lancent ces projectiles à la tête avec un tel acharnement, que plusieurs crânes sont déjà fracassés. Dans toutes les rues les fenêtres sont brisées, et la peur nous a contraints de fermer nos boutiques.

Entrent en se battant et couverts de sang LES PARTISANS DE L'ÉVÊQUE *et* DE GLOSTER.

LE ROI HENRI.

Nous vous ordonnons, au nom de l'obéissance que vous nous devez, de retenir vos mains homicides, et de rester en paix. Mon oncle Gloster, apaisez, je vous prie, cette rixe.

PREMIER DOMESTIQUE.

Si on nous interdit les pierres, nous combattrons avec les dents.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Faites ce qu'il vous plaira; nous sommes déterminés.

Le combat recommence.

GLOSTER.

Vous tous, qui faites partie de ma maison, cessez cette indigne querelle, et mettez fin à ce combat indécent.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Mylord, nous savons que votre altesse est un homme juste et loyal; et que pour la naissance vous ne le cédez qu'à sa majesté. Plutôt que de souffrir qu'un prince tel que vous, un homme aussi sincèrement dévoué au pays, soit déshonoré par un homme de plume*, nous sommes prêts à combattre, nous, nos femmes et nos enfans, et nous nous ferons tous tuer jusqu'au dernier.

PREMIER DOMESTIQUE.

Oui, et même après notre mort, nous creuserons encore la terre de nos ongles furieux.

Le combat recommence.

GLOSTER.

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je; si vous m'aimez comme vous le dites, écoutez ma voix, et suspendez un instant les hostilités.

LE ROI HENRI.

Oh! combien ces dissensions affligent mon ame! —Pouvez-vous bien, mylord de Winchester, voir mes soupirs et mes larmes, et rester inflexible? Qui sera miséricordieux, si vous ne l'êtes pas? Qui voudra s'appliquer à établir la paix, si les hommes d'église se plaisent dans le trouble et la violence?

WARWICK.

Cédez, mylord protecteur, — cédez, mylord de Winchester, — à moins que, par un refus obstiné, votre intention ne soit de causer la mort du roi et la ruine du royaume. Vous voyez tout le mal qu'a déjà causé votre inimitié; tout le sang qu'elle a fait répandre. Restez donc en paix, si vous n'êtes altérés de sang.

WINCHESTER.

Qu'il commence par se soumettre, ou je ne céderai jamais.

GLOSTER, *à part.*

Ma compassion pour le roi me fait un devoir de ployer; sans quoi, plutôt que de permettre que ce prêtre pût se vanter d'avoir obtenu sur moi cet avantage, je lui arracherais le cœur.

WARWICK.

Voyez, mylord de Winchester, le duc a banni toute colère et tout mécontentement; la sérénité de son front vous l'annonce. Pourquoi conservez-vous cet air farouche et tragique?

* Dans un temps où la noblesse se vantait de ne savoir ni lire ni écrire, le nom d'homme de plume était un terme de mépris qui désignait les savans et les ecclésiastiques. (*Note du traducteur.*)

GLOSTER.

Mylord de Winchester, voilà ma main.

LE ROI HENRI.

Fi! mon oncle Beaufort! je vous ai entendu prêcher que l'esprit de haine était un grand et énorme péché. Voulez-vous donc ne pas pratiquer la morale que vous enseignez? voulez-vous être le premier à l'enfreindre?

WARWICK.

Sire! l'évêque est ému, quelle honte, mylord de Winchester! rendez-vous. Faut-il qu'un enfant vous apprenne votre devoir?

WINCHESTER.

Eh bien, duc de Gloster, je vous cède, et vous rends affection pour affection, et j'unis ma main à la vôtre.

GLOSTER, *à part.*

Oui; mais je crains bien que ce ne soit à contre-cœur. — (*Haut.*) Mes amis, mes chers compatriotes, voyez; et que cet exemple vous serve de signal pour rétablir la paix entre nos partisans respectifs: comme il est vrai que je suis de bonne foi, que Dieu me soit en aide!

WINCHESTER, *à part.*

Comme il est vrai que je dissimule, que Dieu me soit en aide!

LE ROI HENRI.

O mon oncle bien aimé, mon bon duc de Gloster, combien cette réconciliation me comble de joie! — Partez, braves gens; ne nous importunez plus; mais redevenez amis, à l'exemple de vos maîtres.

PREMIER DOMESTIQUE.

Volontiers; je vais chez le chirurgien.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Et moi aussi.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Et moi, je vais recourir à la médecine du cabaret.

LE MAIRE, *ainsi que* LES GENS DE L'ÉVÊQUE *et* DU DUC *se retirent.*

WARWICK, *présentant un papier au roi.*

Mon gracieux souverain, veuillez recevoir ce placet, que nous présentons à votre majesté, au nom de Richard Plantagenet.

GLOSTER.

J'approuve votre démarche, mylord de Warwick; — en effet, sire, si votre majesté considère toutes les circonstances, de graves motifs militent en faveur de Richard, entre autres, ceux dont j'ai eu l'honneur, à Eltham, d'entretenir votre majesté.

LE ROI HENRI.

Et ces motifs sont d'une grande force: c'est pourquoi, mylords, notre volonté est que Richard soit rétabli dans les prérogatives de sa naissance.

WARWICK.

Que Richard soit rétabli dans les prérogatives de sa naissance; ainsi seront réparées les injures de son père.

WINCHESTER.

Je me range à l'avis du reste de l'assemblée.

LE ROI HENRI, *à Plantagenet.*

Si Richard nous est fidèle, là ne se borneront pas nos bienfaits. Nous lui donnerons encore tout l'héritage qui appartient à la maison d'York, dont il descend en ligne directe.

PLANTAGENET.

Votre humble sujet vous dévoue son obéissance et ses humbles services jusqu'à son dernier soupir.

LE ROI HENRI.

Baisse-toi donc et laisse-moi poser mon pied sur ton genou; en retour de ton serment de foi et hommage, je te ceins la vaillante épée d'York; Richard Plantagenet, relève-toi duc d'Yorck.

PLANTAGENET.

Que Richard prospère, et que vos ennemis succombent! Puissé-je croître en fidélité, et périssent tous ceux qui nourriraient contre votre majesté une pensée malveillante!

TOUS.

Salut, noble prince, puissant duc d'York!

SOMERSET, *à part.*

Périsse ce prince vil, l'ignoble duc d'York!

GLOSTER.

Maintenant, il est nécessaire que votre majesté passe la mer et aille se faire couronner en France. La présence d'un roi, en même temps qu'elle décourage ses ennemis, éveille l'affection dans le cœur de ses sujets et de ses loyaux amis.

LE ROI HENRI.

Quand Gloster a parlé, le roi Henri n'hésite plus; car le conseil d'un ami détruit bien des ennemis.

GLOSTER.

Vos vaisseaux sont prêts à mettre à la voile.

TOUS *sortent, à l'exception* D'EXETER.

EXETER, *seul.*

Que nous voyagions en Angleterre ou en France, nous ignorons les événemens qui vont suivre. Cette dernière dissension allumée parmi les pairs, brûle sous la cendre cachée d'une amitié trompeuse, et finira par produire un incendie. Comme des membres gangrenés tombent graduellement en dissolution, jusqu'à ce que les os, les chairs et les muscles se détachent, ainsi germera sourdement cette vile et haineuse discorde. Je crains maintenant de voir se vérifier cette prophétie fatale, qui du temps d'Henri V était dans la bouche de tous les enfans à la mamelle:

Tout ce qu'Henri de Monmouth gagnera,
Henri de Windsor le perdra.

Ce résultat est si probable, que le vœu d'Exeter est que ses jours finissent avant la venue de ces temps désastreux.

Il sort.

SCENE II.

La France. — Devant Rouen.

Arrivent LA PUCELLE, *déguisée, et* DES SOLDATS, *vêtus en paysans et portant des sacs sur le dos*.*

LA PUCELLE.

Voici les portes de la ville, les portes de Rouen, dont il faut que notre adresse nous ouvre l'entrée. Soyez prudens; prenez garde à la manière dont vous placerez vos paroles. Parlez comme les paysans qui viennent au marché vendre leur blé. Si on nous laisse entrer, comme je l'espère, et si nous trouvons la garde négligente et faible, j'en avertirai nos amis par un signal, afin que le dauphin Charles vienne attaquer les Anglais.

PREMIER SOLDAT.

Au moyen de nos sacs nous allons saccager la ville, et nous rendre maîtres de Rouen; frappons donc.

Ils frappent aux portes.

LA SENTINELLE, *de l'intérieur.*

Qui va là?

LA PUCELLE.

*Paysans, pauvres gens de France**.* Nous venons au marché vendre notre blé.

LA SENTINELLE.

Entrez, entrez; la cloche du marché a sonné.

On ouvre les portes.

LA PUCELLE.

Maintenant, Rouen, je vais ébranler tes remparts jusqu'en leurs fondemens.

LA PUCELLE *et* SES SOLDATS *entrent dans la ville.*

Arrivent CHARLES, LE BATARD D'ORLÉANS, ALENÇON, *à la tête des troupes françaises.*

CHARLES.

Que saint Denis bénisse cet heureux stratagème; et de nouveau nous dormirons tranquilles dans Rouen.

LE BATARD.

La pucelle est entrée avec ses compagnons de ruse; maintenant qu'elle est dans la ville, comment nous indiquera-t-elle l'endroit le plus facile et le plus sûr pour y pénétrer?

ALENÇON.

En faisant briller là-bas, du sommet de cette tour, une torche allumée; ce qui signifiera que l'endroit le plus favorable est celui par lequel elle est entrée.

LA PUCELLE.

Voyez, voici l'heureuse torche d'hymenée qui unit Rouen à ses compatriotes; mais sa flamme sera fatale aux Talbotistes*.

LE BATARD.

Voyez, noble Charles, le phare de notre amie, la torche allumée, brille au haut de cette tour.

CHARLES.

Elle resplendit comme une comète vengeresse, présage de la chute de tous nos ennemis!

ALENÇON.

Ne perdons pas de temps; les délais ont des résultats dangereux : Entrons sur-le-champ en criant : *Le Dauphin!* et faisons main basse sur la garde.

Ils entrent dans la ville.

Bruit de trompettes. Arrivent TALBOT *et* DES SOLDATS ANGLAIS.

TALBOT.

France, tu paieras de tes larmes cette trahison, si Talbot survit à ta perfidie. La Pucelle, cette damnée sorcière, a préparé cette ruse infernale; et pris à l'improviste, nous n'avons qu'à grand' peine échappé au glaive des Français.

Ils entrent dans la ville

Bruit de trompettes; combat; escarmouches. Sortent de la ville BEDFORD *malade, porté dans une litière, suivi de* TALBOT, DU DUC DE BOURGOGNE, *et* DES TROUPES ANGLAISES. *Puis on voit paraître sur les remparts* LA PUCELLE, CHARLES, LE BATARD, ALENÇON *et* AUTRES.

LA PUCELLE.

Bonjour, mes braves! avez-vous besoin de blé pour faire du pain? Si je ne me trompe le duc de Bourgogne jeûnera long-temps avant d'en acheter encore à pareil prix. Il était plein d'ivraie; comment le trouvez-vous?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Poursuis tes railleries, démon femelle, courtisane effrontée! J'espère avant peu te donner une indigestion de ton blé, et t'en faire maudire la récolte.

CHARLES.

Vous pourriez bien mourir de faim avant ce temps-là.

BEDFORD.

Ce n'est pas par des paroles, mais des actes, qu'il faut tirer vengeance de cette trahison.

LA PUCELLE.

Que prétends-tu faire, barbe grise? Veux-tu

* Ce stratagème est historique. (*Note du traducteur.*)
** Les mots soulignés sont en français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

* Aux partisans de Talbot. (*Note du traducteur.*)

rompre une lance, et combattre à mort couché dans ta litière?

TALBOT.

Hideuse mégère de France, odieuse sorcière entourée de tes impudiques galans, il te sied bien d'insulter à sa glorieuse vieillesse, et de taxer de couardise un homme à demi mort! Ma belle, si je ne romps encore une lance avec toi, que Talbot meure dans l'ignominie!

LA PUCELLE.

Vous êtes bien pressé, beau sire! — Mais tais-toi, Pucelle ; si Talbot commence à tonner, la pluie suivra de près. (*Talbot et les lords confèrent ensemble.*) Dieu soit en aide au parlement! Qui de vous sera l'orateur?

TALBOT.

Venez à nous, si vous l'osez, et mesurons-nous en rase campagne.

LA PUCELLE.

Votre seigneurie nous prend pour des sots, si elle croit que nous allons remettre en question ce qui est déjà décidé en notre faveur.

TALBOT.

Je ne parle point à cette railleuse Hécate ; mais à toi, Alençon, et à ceux qui t'accompagnent. Voulez-vous venir, en vrais guerriers, combattre contre nous?

ALENÇON.

Non, seigneur.

TALBOT.

Toi et ton seigneur, allez au diable! — Vils goujats de France! ils restent sur les remparts comme de lâches manans, et n'osent pas combattre en gentilshommes.

LA PUCELLE.

Capitaine, partons; quittons les remparts; car les regards de Talbot ne nous présagent rien de bon. Dieu soit avec vous, mylord! Nous ne sommes venus que pour vous dire que nous sommes ici.

LA PUCELLE *et* LES SIENS *quittent les remparts.*

TALBOT.

Et nous, si nous n'y sommes aussi avant qu'il soit long-temps, que Talbot voie l'ignominie ternir sa gloire la plus pure! Duc de Bourgogne, toi qui as à venger sur la France de publics affronts, jure par l'honneur de ta maison de reprendre la ville, ou de périr. Et moi, — aussi vrai que Henri d'Angleterre est vivant, et que son père a parcouru ce pays en vainqueur, aussi vrai que dans cette ville, dont la trahison nous chasse, le cœur du grand Cœur-de-Lion repose, — je jure de reprendre la ville, ou de mourir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je m'associe à ton serment.

TALBOT.

Mais avant de nous éloigner, songeons à ce héros mourant, au vaillant duc de Bedford. — (*A Bedford.*) Venez, mylord; nous allons vous déposer dans un lieu plus convenable à votre état de maladie et à votre grand âge.

BEDFORD.

Lord Talbot, ne me déshonorez pas. Je veux rester ici devant les murs de Rouen, et partager votre bonne ou mauvaise fortune.

LE DUC DE BOURGONNE.

Courageux Bedford, que nos conseils vous persuadent.

BEDFORD.

Je ne bougerai pas d'ici. J'ai lu quelque part que le vaillant Pendragon*, étant malade, se fit porter dans sa litière sur le champ de bataille, et triompha de l'ennemi. Mes soldats ont toujours sympathisé avec moi; il me semble que ma vue les ranimerait encore.

TALBOT.

Ame intrépide dans un corps mourant! eh bien, soit! — Que Dieu veille sur le vieux Bedford! Maintenant, trêve de paroles, brave duc de Bourgogne. Rassemblons nos soldats dispersés, et précipitons-nous sur notre insolent ennemi.

LE DUC DE BOURGOGNE, TALBOT *et* LES TROUPES *s'éloignent, laissant* BEDFORD *et* QUELQUES SOLDATS.

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrivent SIR JOHN FASTOLFE, *et* UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Pourquoi vous en allez-vous si vite, sir John Fastolfe?

FASTOLFE.

Pourquoi je m'en vais? Pour sauver mes jours par la fuite : tout annonce que nous aurons encore le dessous.

LE CAPITAINE.

Quoi! vous fuyez, et vous abandonnez lord Talbot?

FASTOLFE.

Oui, et tous les Talbot du monde, pour sauver ma vie.

Il s'éloigne.

LE CAPITAINE.

Chevalier couard, que le malheur te suive!

Il s'éloigne.

On sonne la retraite; escarmouches. LA PUCELLE, ALENÇON, CHARLES, *etc., quittent la ville et fuient.*

BEDFORD.

Maintenant, mon ame, tu peux partir en paix quand il plaira au ciel; car j'ai vu la défaite de nos ennemis**. Homme insensé! tout dans toi

* Père du roi Arthur, et frère d'Aurélius. Shakspeare attribue à Pendragon une action d'Aurélius. Bossuet, décrivant la bataille de Lens, parle de ce vaillant comte de Fontaine qu'on voyait « aller de rang en rang, porté dans sa chaise, et montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. » BOSSUET. *Oraison funèbre du prince de Condé.* (*Note du traducteur.*)

** Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
RACINE (*Mithridate*).

n'est qu'instabilité et faiblesse! Ceux qui tout-à-l'heure exhalaient la raillerie et l'insulte, s'estiment heureux maintenant de devoir leur salut à la fuite.

Il meurt, et on l'emporte dans sa litière.

Fanfare. Arrivent TALBOT, LE DUC DE BOURGOGNE *et* AUTRES.

TALBOT.

Une ville perdue et recouvrée en un jour! c'est une double gloire, duc de Bourgogne. Mais laissons au ciel tout l'honneur de cette victoire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Intrépide et belliqueux Talbot, le duc de Bourgogne te voue dans son cœur un sanctuaire où vivront tes exploits glorieux, monumens de ta valeur.

TALBOT.

Merci, aimable duc. Mais où est la Pucelle maintenant? je pense que son démon familier est endormi. Que sont devenues les bravades du bâtard, les railleries de Charles? Eh quoi! tout est silencieux; Rouen baisse la tête, affligée qu'elle est d'avoir perdu des hôtes si braves. Maintenant, prenons dans la ville les dispositions nécessaires, mettons-y des officiers expérimentés, puis allons à Paris rejoindre le roi; c'est là qu'est le jeune Henri avec sa cour.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tout ce que veut lord Talbot, le duc de Bourgogne y accède.

TALBOT.

Cependant, avant notre départ, n'oublions pas le noble duc de Bedford, qui vient de mourir. Faisons-lui rendre à Rouen les honneurs funèbres. Jamais guerrier plus brave ne brandit une lance; jamais esprit plus aimable ne fascina la cour; mais les rois et les plus fiers potentats doivent mourir: c'est le terme commun des humaines misères.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une plaine aux environs de Rouen.

On entend une marche française. Arrivent CHARLES, LE BATARD, ALENÇON, LA PUCELLE *et* UNE PORTION DES TROUPES FRANÇAISES.

LA PUCELLE.

Princes, que ce revers ne vous décourage pas, et ne vous affligez point de voir Rouen retombé au pouvoir des Anglais. L'affliction ne remédie à rien; elle ne fait qu'envenimer les plaies incurables. Laissez le frénétique Talbot triompher un moment, et, comme un paon orgueilleux, étaler son plumage: nous lui arracherons ses plumes brillantes, et nous châtierons son orgueil, si le dauphin et vous tous, vous voulez suivre mes conseils.

CHARLES.

Jusqu'à présent, nous avons été guidés par toi, et nous avons foi en tes lumières. Un échec imprévu n'ébranlera pas notre confiance.

LE BATARD.

Cherche dans ton esprit quelque heureux expédient, et nous publierons au loin ta gloire.

ALENÇON.

Nous t'élèverons une statue dans quelque saint lieu, et nous t'adorerons comme une sainte bienheureuse. Travaille donc pour nous, vierge secourable!

LA PUCELLE.

Voici ce qu'il faut faire, voici l'expédient que Jeanne propose. Par des discours persuasifs et de flatteuses paroles, il nous faut engager le duc de Bourgogne à quitter Talbot et à nous suivre.

CHARLES.

Ah! vierge bien-aimée, si nous pouvions obtenir un tel résultat, la France cesserait bientôt de voir les soldats de Henri; la nation anglaise prendrait avec nous un ton moins fier, et nous l'extirperions de nos provinces.

ALENÇON.

Les Anglais seraient pour jamais chassés de la France, et n'y conserveraient pas un seul duché.

LA PUCELLE.

Vous allez être témoins de ce que je vais faire pour amener ce résultat désiré. (*Le tambour bat.*) Écoutez! au son de ces tambours, vous pouvez reconnaître que leurs troupes se dirigent vers Paris. (*On entend une marche anglaise; on voit poster à quelque distance Talbot et son armée.*) Voilà Talbot qui s'avance; toutes les troupes anglaises le suivent, enseignes déployées.

On entend une marche française. Arrivent LE DUC DE BOURGOGNE *et* SES TROUPES.

LA PUCELLE, *continuant.*

Après eux viennent le duc et ses troupes; heureusement pour nous, il reste un peu en arrière. Faites sonner en parlementaire; nous allons entamer une conférence avec lui.

On sonne en parlementaire.

CHARLES, *élevant la voix.*

Nous demandons à parler au duc de Bourgogne.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Qui demande à parler au duc de Bourgogne?

LA PUCELLE.

Le prince Charles de France, ton compatriote.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Charles, que me veux-tu? Tu vois que je suis en marche pour quitter ces lieux.

CHARLES.

Pucelle, parle-lui, et que tes paroles le captivent.

LA PUCELLE.

Vaillant duc de Bourgogne, l'infaillible espoir de la France, arrête! permets que ton humble servante te parle.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parle, mais abrége.

LA PUCELLE.

Regarde ton pays, regarde la fertile France; vois ses bourgs et ses villes défigurés par les ravages destructeurs d'un ennemi cruel; jette sur la France malade et souffrante le coup d'œil d'une mère sur son enfant expirant, dont la mort va fermer les tendres paupières. Regarde les blessures dont ta main dénaturée a déchiré son sein malheureux! Oh! tourne ailleurs la pointe de ton glaive: frappe ceux qui la blessent, ne blesse pas ceux qui la défendent. Une seule goutte de sang tirée du sein de ta patrie doit t'être plus douloureuse que des flots de sang étranger: reviens donc sur tes pas, et essuie avec tes larmes les taches qu'a laissées le sang de ton pays.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ou elle m'a ensorcelé avec ses paroles, ou c'est la nature qui tout-à-coup m'attendrit.

LA PUCELLE.

Et puis la France et tous les Français s'étonnent et mettent en doute la légitimité de ta naissance. Avec qui fais-tu cause commune? Avec une nation altière, qui ne te continuera sa confiance qu'autant qu'elle y trouvera son profit. Quand Talbot sera solidement établi en France, et qu'il se sera servi de toi comme d'un instrument fatal, quel autre que Henri d'Angleterre sera maître? Quant à toi, tu seras proscrit comme un fugitif. Rappelle à ta mémoire un fait qui doit te convaincre. Le duc d'Orléans n'était-il pas ton ennemi? et n'était-il pas prisonnier en Angleterre? Eh bien, quand ils ont su qu'il était ton ennemi, ils l'ont mis en liberté sans rançon, en haine du duc de Bourgogne et de tous ses amis? Ainsi, tu le vois, c'est contre tes compatriotes que tu combats, et tu t'es joint à ceux qui un jour seront tes bourreaux. Reviens, reviens à nous, noble transfuge; Charles et les siens te tendent les bras.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je suis vaincu; ses paroles irrésistibles m'ont foudroyé comme le canon bat les remparts d'une ville assiégée, et je sens sous moi fléchir mes genoux. Pardonne-moi, ô ma patrie; pardonnez-moi, ô mes concitoyens. Seigneurs, recevez mes sincères et affectueux embrassemens. Les forces dont je dispose sont à vous. — Adieu, Talbot, je romps désormais avec toi.

LA PUCELLE, *à part.*

Je reconnais là nos Français. Ils tournent à tout vent.

CHARLES.

Sois le bien venu, duc vaillant! ton amitié nous réconforte!

LE BATARD.

Et met dans nos cœurs un courage nouveau.

ALENÇON.

La Pucelle a rempli admirablement son rôle, et mérite une couronne d'or.

CHARLES.

Maintenant, mylords, marchons; allons rejoindre nos troupes, et cherchons tous les moyens de nuire à l'ennemi.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Paris. — Une salle du palais.

Entrent d'un côté LE ROI HENRI, GLOSTER *et* AUTRES LORDS; VERNON, BASSET, ETC.; *de l'autre,* TALBOT *suivi de* QUELQUES-UNS DE SES OFFICIERS.

TALBOT.

Mon gracieux prince, — et vous, honorables pairs, — ayant appris votre arrivée dans ce royaume, j'ai fait trêve un instant à mes travaux guerriers pour venir rendre hommage à mon souverain. Or donc, ce bras qui a remis sous votre autorité cinquante forteresses, douze cités et sept villes fortes, outre cinq cents prisonniers de marque, laisse tomber son glaive aux pieds de votre majesté; et moi, d'un cœur loyal et soumis, je rapporte la gloire de mes conquêtes à Dieu d'abord, puis à mon roi.

LE ROI HENRI.

Mon oncle Gloster, est-ce là ce lord Talbot qui a si long-temps résidé en France?

GLOSTER.

C'est lui-même, sire.

LE ROI HENRI.

Soyez le bien venu, brave capitaine, victorieux seigneur. Quand j'étais jeune, et je ne suis pas vieux encore, je me rappelle avoir entendu dire à mon père, que jamais champion plus brave ne mania l'épée. Nous connaissions depuis long-temps votre loyauté, vos fidèles services et vos travaux guerriers; et cependant vous n'avez jamais reçu de nous la moindre récompense, pas même un remerciement verbal, parce que nous vous voyons aujourd'hui pour la première fois: donc relevez-vous; en retour de vos bons services, nous vous créons ici comte de Shrewsbury; vous prendrez rang en cette qualité à notre couronnement.

Tous sortent, à l'exception de VERNON *et* BASSET.

VERNON.

Un mot, monsieur, vous qui, sur mer, faisiez le fanfaron, et vous moquiez de ces couleurs que je porte en l'honneur de mon noble lord d'York, — oserez-vous maintenir ces propos que vous avez tenus?

BASSET.

Oui, monsieur, si vous maintenez vous-même

l'insultant langage que vous avez tenu sur le compte de mon noble lord, le duc de Somerset.

VERNON.

Ton lord, je l'estime ce qu'il est.

BASSET.

Et qu'est-il, s'il vous plaît? il vaut bien York.

VERNON.

Non, il ne le vaut pas, entends-tu? En preuve, reçois cela.

Il le frappe.

BASSET.

Misérable, tu sais qu'il nous est défendu de tirer l'épée sous peine de mort; autrement, le plus pur de ton sang m'aurait payé cet outrage. Mais je vais trouver le roi et lui demander de m'autoriser à tirer vengeance de cet affront; alors je te joindrai, et il t'en coûtera cher.

VERNON.

Bien, mécréant, je serai auprès du roi aussitôt que toi, et ensuite je te joindrai plus tôt que tu ne le voudras.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu. — Une salle d'apparat.

Entrent LE ROI HENRI, GLOSTER, EXETER, YORK, SUFFOLK, SOMERSET, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, WARWICK, TALBOT, LE GOUVERNEUR DE PARIS, *et* AUTRES.

GLOSTER.

Monseigneur l'évêque, placez la couronne sur sa tête.

WINCHESTER.

Dieu sauve Henri, le sixième du nom!

GLOSTER.

Maintenant, gouverneur de Paris, prêtez votre serment. (*Le gouverneur met un genou en terre.*) Vous jurez de ne reconnaître d'autre roi que lui, de n'avoir d'amis que ses amis, d'ennemis que ceux qui nourriraient de coupables projets contre son autorité. En agissant ainsi, que Dieu vous soit en aide!

LE GOUVERNEUR *sort avec* SA SUITE.

Entre SIR JOHN FASTOLFE.

FASTOLFE.

Mon gracieux souverain, comme je venais de Calais en toute hâte, pour assister à votre couronnement, on m'a remis en route une lettre du duc de Bourgogne pour votre majesté.

Il remet une lettre au roi.

TALBOT.

Opprobre sur le duc de Bourgogne et sur toi, lâche chevalier; j'ai juré, la première fois que je te rencontrerais, d'arracher la jarretière de ta jambe déshonorée, (*il lui arrache sa jarretière*) comme je fais en ce moment, parce que tu étais indigne d'être admis à cette haute distinction. — Pardonnez-moi, sire, et vous tous, nobles lords. — A la bataille de Patay, alors que je n'avais avec moi que six mille hommes, et que les Français étaient presque dix contre un, avant qu'on en vînt aux mains, avant qu'un seul coup eût été porté, ce misérable, ce chevalier félon s'est enfui; dans cette affaire, nous avons perdu douze cents hommes; moi-même, ainsi que plusieurs autres gentilshommes, nous avons été surpris et faits prisonniers. Jugez maintenant, mylords, si j'ai eu tort de faire ce que j'ai fait; dites si de pareils lâches sont faits pour porter les insignes de la chevalerie.

GLOSTER.

A dire vrai, cette conduite est infâme; elle déshonorerait l'homme le plus vulgaire, à plus forte raison, un chevalier, un officier, un chef.

TALBOT.

Mylords, dans les premiers temps où cet ordre fut institué, les chevaliers de la Jarretière étaient de noble naissance, vaillans et vertueux, pleins d'un mâle courage; c'étaient des hommes qui s'étaient signalés à la guerre, ne craignant pas la mort, supportant d'un cœur ferme la mauvaise fortune, et inébranlables dans les extrémités les plus critiques. Celui donc qui n'a pas ces qualités usurpe le nom sacré de chevalier, profane cet ordre honorable, et si j'étais jugé digne d'être son juge, je le dégraderais, je l'assimilerais au manant né sur la glèbe qui se vanterait de sortir d'un sang illustre.

LE ROI HENRI.

Opprobre de ton pays ! tu viens d'entendre ton arrêt : sors donc d'ici, toi qui fus chevalier; nous te bannissons de notre présence, sous peine de mort.

FASTOLFE *sort.*

LE ROI HENRI, *continuant.*

Maintenant, mylord protecteur, voyez la lettre que nous adresse notre oncle le duc de Bourgogne.

GLOSTER, *lisant la suscription.*

Que signifie sa seigneurie, qu'elle a changé son style? L'adresse ne porte que ces mots : *Au Roi.* A-t-il oublié que ce roi est son souverain? ou cette suscription impolie annonce-t-elle quelque changement dans ses dispositions à notre égard? Lisons: — (*Il lit.*) « Cédant à des motifs spéciaux, » ému des malheurs de mon pays et des plaintes » douloureuses de ceux qui portent le poids de » votre oppression, je me suis séparé de votre fac- » tion funeste, et me suis réuni à Charles, le roi » légitime de la France ! » O monstrueuse trahison! Se peut-il que l'alliance, l'amitié, les sermens, soient violés avec une mauvaise foi aussi insigne ?

LE ROI HENRI.

Est-ce que mon oncle le duc de Bourgogne se révolte?

GLOSTER.

Oui, sire, et il est devenu votre ennemi.

LE ROI HENRI.

Est-ce là tout ce que sa lettre contient de désagréable ?

GLOSTER.

C'est tout, sire; sa lettre ne contient pas autre chose.

LE ROI HENRI.

En ce cas, lord Talbot ira lui parler, et châtiera sa perfidie. — Qu'en dites-vous, mylord? cela vous convient-il?

TALBOT.

Si cela me convient, sire? oui; si vous ne m'aviez prévenu, j'allais vous demander de me charger de cette tâche.

LE ROI HENRI.

Rassemblez donc vos troupes, et marchez sur-le-champ contre lui; qu'il voie que nous ne sommes pas gens à endurer sa trahison et qu'on ne se joue pas impunément de ses amis.

TALBOT.

J'y vais, sire; et je souhaite ardemment que vous puissiez bientôt voir vos ennemis confondus.

Il sort.

Entrent VERNON *et* BASSET.

VERNON, *un genou en terre.*

Gracieux souverain, accordez-moi le combat.

BASSET, *dans la même attitude.*

Sire, j'implore la même faveur.

YORK, *montrant Vernon.*

Cet homme est de ma maison: veuillez l'entendre, noble prince.

SOMERSET, *montrant Basset.*

Celui-ci est de la mienne: sire, soyez-lui favorable.

LE ROI HENRI.

Un peu de patience, mylords, et laissez-les parler. — (*A Vernon et à Basset.*) Dites, messieurs, quel motif vous anime? Pourquoi et avec qui demandez-vous le combat.

VERNON.

Avec lui, sire ; car il m'a outragé.

BASSET.

Et moi avec lui; car il m'a outragé.

LE ROI HENRI.

Quel est l'outrage dont vous vous plaignez tous deux? Faites-le-moi connaître, et ensuite je vous répondrai.

BASSET.

Pendant la traversée d'Angleterre en France, cet homme que vous voyez s'est mis à me railler avec une insultante amertume au sujet de la rose que je porte; il a prétendu que la couleur sanguine de ses feuilles représentait le rouge qui était monté au visage de mon maître un jour qu'il s'était opiniâtré à plaider le faux dans certaine question légale débattue entre le duc d'York et lui; il ajouta encore d'autres reproches offensans; et c'est pour en avoir raison, ainsi que pour défendre l'honneur de mon maître attaqué par lui, que je réclame le bénéfice de la loi des armes.

VERNON.

Et c'est aussi ce que je demande, sire; car, bien qu'il cherche adroitement à colorer son insulte, sachez, sire, que j'ai été provoqué par lui; c'est lui qui le premier s'est formalisé de la rose que je porte, soutenant que sa pâleur était un indice de la pusillanimité de mon maître.

YORK.

Somerset, ne mettrez-vous point un terme à cette malveillance?

SOMERSET.

Mylord d'York, votre animosité cachée se fait jour, quelque adresse que vous mettiez à la dissimuler.

LE ROI HENRI.

Bon Dieu ! à quelle frénésie sont en proie ces hommes au cerveau malade ! Se peut-il que pour des motifs aussi légers, aussi frivoles, surgissent des rivalités factieuses? Mes chers cousins, vous, York, et vous, Somerset, calmez-vous, je vous prie, et vivez en paix.

YORK.

Que ce différend soit d'abord vidé par les armes; ensuite votre majesté nous commandera la paix.

SOMERSET.

La querelle ne concerne que nous seuls; permettez qu'elle soit vidée entre nous.

YORK.

Voilà mon gage; acceptez-le, Somerset.

VERNON, *à York.*

Que la querelle reste où elle a commencé.

BASSET, *à Somerset.*

Consentez-y, mon honorable lord.

GLOSTER.

Qu'il y consente ! Soyez maudits avec vos querelles et votre effronté bavardage ! Vassaux présomptueux ! n'avez-vous pas de honte de venir par vos violentes et indécentes clameurs importuner le roi et nous ? — Et vous, mylords, vous avez graud tort, selon moi, d'encourager leurs coupables dispositions, et encore plus, de prendre occasion de leurs propos pour faire naitre une querelle entre vous. Croyez-moi, adoptez une marche plus raisonnable.

EXETER.

Ceci afflige sa majesté. Mylords, soyez amis.

LE ROI HENRI.

Approchez, vous qui demandez le combat. Je vous ordonne, sous peine d'encourir notre déplaisir, d'oublier totalement cette querelle et le motif qui l'a suscitée. — Et vous, mylords, rappelez-vous où nous sommes ; nous sommes au milieu d'une nation inconstante et mobile. Si les Français aperçoivent parmi vous la moindre dissension, s'ils voient que vous êtes divisés, doutez-vous que leur mécontentement ne se transforme bientôt en désobéissance formelle et en rébellion ? Et puis, quelle honte pour vous, quand les princes étrangers apprendront que pour une bagatelle, un motif des plus futiles, les pairs du roi Henri et les principaux de sa noblesse se sont mutuellement détruits, et ont perdu le royaume de France ! Oh ! songez à la conquête de mon père et à ma tendre jeunesse, et ne perdons pas pour si peu ce qui a coûté tant de sang ! Permettez que dans ce différend je sois votre arbitre. Si je porte cette rose (*il détache une rose rouge d'un vase qui sert d'ornement à la salle, et l'attache sur sa poitrine*), je ne vois pas pour quel motif on me soupçonnerait d'incliner vers Somerset plutôt que vers York. Tous deux sont mes parens, et tous deux me sont chers. C'est comme si on me reprochait de porter une couronne, parce que le roi d'Écosse en porte une. Mais vos propres lumières vous en diront plus sur ce point que je ne pourrais vous en apprendre. Nous sommes venus ici en paix ; continuons à vivre en paix et à nous aimer. Cousin d'York, nous vous nommons régent de nos possessions en France ; vous, mon cher lord de Somerset, joignez votre cavalerie à son infanterie ; en sujets loyaux, dignes fils de vos pères, coopérez ensemble avec joie, et déchargez votre colère sur vos ennemis. Nous même, le lord protecteur et le reste de notre cour, après un court séjour, nous retournerons à Calais, puis en Angleterre, où j'espère qu'avant peu vos victoires m'enverront Charles, Alençon, et toute cette bande de traîtres.

Fanfare. LE ROI HENRI, GLOSTER, SOMERSET, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, SUFFOLK *et* BASSET *sortent.*

WARWICK.

Mylord d'York, ne trouvez-vous pas que le roi vient de nous donner un fort joli échantillon de son talent d'orateur ?

YORK.

C'est vrai ; mais une chose me déplait, c'est de lui voir porter les insignes de Somerset.

WARWICK.

Bah ! c'est pure fantaisie. Ne lui en voulez pas ; j'en suis sûr, le cher prince n'a pas songé à mal.

YORK.

Si je le croyais, — mais laissons cela ; d'autres affaires maintenant nous réclament.

YORK, WARWICK *et* VERNON *sortent.*

EXETER, *seul.*

Tu as bien fait, Richard, de t'arrêter tout court ; car si les ressentimens de ton cœur avaient éclaté au grand jour, on y aurait découvert, je le crains, plus de haine vindicative, plus de violence acharnée qu'il n'est possible de se l'imaginer. Quoi qu'il en soit, l'esprit le plus borné ne saurait voir ces discordes qui divisent la noblesse, la manière dont les seigneurs de la cour s'épaulent les uns les autres, cette protection factieuse qu'ils donnent à leurs favoris, sans y reconnaitre le présage de quelque événement funeste. C'est un malheur quand le sceptre est aux mains d'un enfant ; mais c'en est un plus grand quand la jalousie engendre des dissensions cruelles ; alors vient la ruine, alors commence la confusion.

Il sort.

SCENE II.

La France. — Devant Bordeaux.

Arrive TALBOT, *à la tête de* SES TROUPES.

TALBOT.

Trompette, présente-toi devant les portes de Bordeaux, et somme le général de paraitre sur le rempart.

Une trompette sonne. Arrive sur le rempart LE GÉNÉRAL, *commandant les troupes françaises, suivi de* QUELQUES OFFICIERS.

TALBOT, *continuant.*

Capitaines, celui qui vous appelle est l'Anglais John Talbot, homme d'armes au service de Henri, roi d'Angleterre, et voici ce qu'il vous dit : Ou-

vrez les portes de votre ville; fléchissez devant nous; reconnaissez mon roi pour votre souverain; prêtez-lui foi et hommage en sujets obéissans, et je m'éloignerai, moi et ma redoutable armée. Mais si vous refusez la paix que je vous offre, vous provoquerez la furie des trois fléaux qui m'accompagnent, la famine au corps maigre, le fer tranchant, et le feu qui dévore. Si vous repoussez mes propositions amies, tous trois vont en un moment renverser vos superbes tours, qui lèvent dans les airs leur front orgueilleux.

LE GÉNÉRAL.

Funèbre et redoutable messager de la mort, terreur et fléau sanglant de notre nation, le terme de ta tyrannie approche. Tu ne peux arriver jusqu'à nous sans perdre la vie ; car, je te le déclare, nous sommes bien fortifiés et en état de sortir de nos murs pour te combattre. Si tu recules, le Dauphin, à la tête de troupes nombreuses, est prêt à t'envelopper dans les piéges de la guerre. De tous côtés autour de toi des escadrons sont échelonnés pour te couper la retraite; tu ne peux faire aucun mouvement sans rencontrer la mort devant toi, sans te trouver face à face avec la pâle destruction. Dix mille Français se sont engagés, sur la foi du sacrement, à ne diriger leur feu homicide sur aucun autre chrétien que l'Anglais Talbot. Maintenant tu respires, tu vis, guerrier vaillant, fier de ta force invincible, de ton courage indompté; c'est le dernier hommage que tu recevras de moi, ton ennemi; car avant que dans ce sablier le sable qui commence à couler ait achevé la révolution d'une heure, mes yeux, qui te voient maintenant plein de vie, te verront flétri, sanglant, pâle et mort. (*On entend dans le lointain le bruit du tambour.*) Écoute, écoute, ce sont les tambours du dauphin ; c'est la cloche fatale qui sonne le glas funèbre à ton oreille épouvantée; les miens vont leur répondre, et donner le signal de ton trépas.

LE GÉNÉRAL *et* SES OFFICIERS *quittent le rempart.*

TALBOT.

Il dit vrai; j'entends l'ennemi. — Qu'on envoie quelques cavaliers agiles reconnaître leurs ailes. O discipline négligente et imprévoyante! Nous sommes coupés et cernés de toutes parts. Anglais, faible troupeau de daims timides, la meute aboyante des Français nous environne. Si nous sommes des daims anglais, soyons de la bonne espèce; ne succombons pas en cerfs pusillanimes; présentons aux chiens notre bois menaçant, et tenons ces lâches à distance. Que chacun vende sa vie aussi cher que je vendrai la mienne, et ils ne trouveront pas en nous, mes amis, une proie facile. Dieu et Saint Georges! Talbot et les droits de l'Angleterre! que de ce combat périlleux nos drapeaux sortent triomphans!

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une plaine de la Gascogne.

Arrivent d'un côté YORK, *à la tête de ses troupes, de l'autre* UN MESSAGER.

YORK.

Les éclaireurs envoyés pour reconnaître la formidable armée du Dauphin sont-ils de retour?

LE MESSAGER.

Ils sont de retour, mylord, et ils annoncent que le Dauphin marche sur Bordeaux avec toutes ses troupes pour combattre Talbot. En route, deux armées plus nombreuses que la sienne ont effectué avec lui leur jonction, et toutes ces forces réunies se dirigent vers Bordeaux.

YORK.

Malédiction sur ce scélérat de Somerset, qui ne m'envoie pas le renfort de cavalerie levé tout exprès pour ce siége. L'illustre Talbot s'attend à être secouru par moi, et je suis joué par un traître, et je ne puis venir en aide au noble chevalier. Dieu veuille l'assister dans sa détresse! S'il vient à échouer, il nous faut renoncer à faire la guerre en France.

Arrive SIR WILLIAM LUCY.

LUCY.

Illustre chef des guerriers anglais, jamais sur la terre de France votre coopération ne fut plus nécessaire; volez au secours du noble Talbot, qu'environne maintenant une ceinture de fer, et qu'assiége de toutes parts la destruction. A Bordeaux, duc belliqueux! à Bordeaux, York! sinon dites adieu à Talbot, à la France et à l'honneur de l'Angleterre.

YORK.

O Dieu! ce Somerset, dont l'orgueil jaloux retient mes cornettes, — que n'est-il à la place de Talbot! nous sauverions un vaillant gentilhomme, en sacrifiant un traître et un lâche. Je pleure de colère et de rage, de voir que nous périssons ainsi pendant que des traîtres s'endorment dans une lâche inaction.

LUCY.

Oh! envoyez des secours à ce général en détresse.

YORK.

Il meurt; nous sommes vaincus; je manque à ma parole de guerrier; nous sommes dans le deuil; la France sourit; nous sommes vaincus; ils triomphent, et tout cela par la faute de ce lâche, de ce traître de Somerset.

LUCY.

En ce cas, Dieu fasse miséricorde à l'ame du

brave Talbot, ainsi qu'à son jeune fils John, que j'ai rencontré il y a deux heures, allant rejoindre son père belliqueux ! Voilà sept ans que Talbot n'a vu son fils, et maintenant ils ne vont se revoir que pour mourir tous deux.

YORK.

Hélas ! la triste joie qu'éprouvera Talbot à embrasser son jeune fils au bord de sa tombe! Partons ! la colère m'ôte presque la parole. Faut-il que deux cœurs long-temps séparés ne se réunissent qu'à l'heure de leur mort ! Lucy, adieu; tout ce que ma destinée me permet de faire; c'est de maudire la cause qui m'empêche de secourir Talbot. Le Maine, Blois, Poitiers et Tours, sont perdus pour nous par la faute de Somerset et de son inaction.

Il s'éloigne avec ses troupes.

LUCY *seul.*

Ainsi, pendant que le vautour de la sédition dévore le cœur de nos généraux, l'inaction et la négligence nous font perdre les conquêtes d'un roi victorieux à peine refroidi dans sa tombe, de Henri V d'immortelle mémoire. Pendant qu'ils se traversent l'un l'autre, la vie de nos soldats, notre gloire, nos conquêtes, nous perdons tout à la fois.

Il s'éloigne.

SCENE IV.

Une autre partie de la Gascogne.

Arrive SOMERSET *avec* SES TROUPES; *un* DES OFFICIERS *de Talbot l'accompagne.*

SOMERSET.

Il est trop tard; je ne puis envoyer maintenant les troupes qu'il me demande; cette expédition a été témérairement combinée par York et Talbot; d'un moment à l'autre une sortie des assiégés peut compromettre le salut de toutes nos forces. Dans cette entreprise imprudente et désespérée, Talbot a, par un excès d'audace, terni tout l'éclat de ses premiers hauts faits. C'est York qui l'a envoyé combattre et mourir sans gloire, afin que Talbot mort, tout l'honneur de cette guerre lui revienne sans partage.

L'OFFICIER.

Voilà sir William Lucy, qui a quitté en même temps que moi notre armée compromise, pour aller chercher du renfort.

Arrive SIR WILLIAM LUCY.

SOMERSET.

Eh bien! sir William, de quelle part venez-vous?

LUCY.

De quelle part? De la part de Talbot abandonné et trahi : cerné de toutes parts, assailli par le malheur, il implore à grands cris le secours d'York et de Somerset, pour qu'ils repoussent la mort acharnée contre ses légions affaiblies; et tandis que ce glorieux capitaine, couvert d'une sueur de sang, dispute le terrain pied à pied, jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attend, — vous en qui il espère vainement, vous les dépositaires de l'honneur de l'Angleterre, cédant aux inspirations honteuses d'une haine jalouse, vous vous tenez à l'écart. Que vos dissentimens personnels ne le privent pas des secours dont il a besoin, au moment où ce guerrier illustre et généreux voit sa vie menacée par d'innombrables périls. Le bâtard d'Orléans, Charles, le duc de Bourgogne, Alençon, René, le tiennent cerné; et Talbot va périr, victime de votre abandon.

SOMERSET.

C'est York qui l'a engagé dans ce péril; c'est à York à le secourir.

LUCY.

York, de son côté, rejette la faute sur vous; il prétend que vous lui retenez les troupes levées pour cette expédition.

SOMERSET.

York ment; il n'avait qu'à envoyer chercher la cavalerie, il l'aurait eue. Je ne lui dois pas de déférence, encore moins d'affection; je n'ai pas voulu m'abaisser à lui envoyer ce renfort sans qu'il le demandât.

LUCY.

C'est la perfidie de l'Angleterre, et non le pouvoir de la France, qui a réduit à cette extrémité le généreux Talbot. L'Angleterre ne le reverra plus vivant; il meurt victime de vos discordes.

SOMERSET.

Venez; je vais sur-le-champ envoyer la cavalerie : dans six heures il recevra ce renfort.

LUCY.

Il sera trop tard : il est déjà pris ou tué; car il ne pouvait fuir, lors même qu'il l'eût voulu; et quand il l'aurait pu, il n'y aurait jamais consenti.

SOMERSET.

S'il est mort, adieu donc au brave Talbot.

LUCY.

Sa gloire vivra autant que votre honte.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Le camp des Anglais près de Bordeaux.

Arrivent TALBOT *et son fils* JOHN.

TALBOT.

O mon fils ! je t'avais envoyé chercher pour te

servir de maître dans l'art de la guerre, afin que le nom de Talbot pût revivre en toi, alors que l'âge, ayant tari la sève dans mes membres caducs et débiles, aurait confiné ton père dans son oisif fauteuil. Mais, ô destinée fatale et cruelle, tu n'es venu que pour être la proie du trépas, que pour tomber dans des périls terribles et inévitables. Va, mon fils, monte le plus agile de mes coursiers, et je t'enseignerai le moyen d'échapper par une fuite soudaine; allons, ne diffère plus, et pars.

JOHN.

J'ai nom Talbot; je suis votre fils, et vous voulez que je fuie? Oh! si vous aimez ma mère, ne déshonorez pas sa réputation sans tache, en faisant de moi un bâtard et un misérable. Le monde dira : « Il n'est pas le fils de Talbot, celui qui a fui lâchement, quand le noble Talbot faisait face au péril. »

TALBOT.

Fuis pour venger ma mort, si je suis tué.

JOHN.

Pour qui fuit ainsi, il n'y a plus de retour.

TALBOT.

Si nous restons tous deux, notre mort à tous deux est certaine.

JOHN.

Eh bien! que ce soit moi qui reste, et vous, mon père, fuyez. Votre mort est une perte immense; le soin de votre conservation est pour vous un devoir. Mon mérite est inconnu, et on ne perd rien en moi. Les Français gagneront peu à ma mort, ils gagneront beaucoup à la vôtre; avec vous vont mourir toutes nos espérances. La fuite ne saurait ternir votre gloire; elle me déshonorerait, moi qu'aucun exploit n'a encore illustré. Tout le monde dira que vous n'avez fui que pour mieux vaincre; mais moi, on imputera ma fuite à la peur. On désespérera de me voir jamais tenir tête au péril, si, dès mon premier combat, je recule et je fuis. Mon père, je demande la mort à genoux, plutôt qu'une vie conservée au prix de l'infamie.

TALBOT.

Tu veux donc qu'une même tombe ensevelisse toutes les espérances de ta mère?

JOHN.

Oui, plutôt que de déshonorer les flancs qui m'ont porté.

TALBOT.

Sous peine de forfaire ma bénédiction, je t'ordonne de partir.

JOHN.

Oui, pour combattre l'ennemi, mais non pour le fuir.

TALBOT.

En toi tu sauveras une portion de ton père.

JOHN.

Je ne sauverais qu'une portion déshonorée.

TALBOT.

Tu n'as point encore acquis de gloire; tu n'en as point à perdre.

JOHN.

J'ai la vôtre; la flétrirai-je par ma fuite?

TALBOT.

L'ordre de ton père sera ta justification.

JOHN.

Une fois tué, vous ne serez pas là pour m'absoudre par votre témoignage. Si le trépas est inévitable, fuyons tous deux.

TALBOT.

Que je laisse ici mes soldats combattre et mourir sans moi? Jamais pareille infamie ne souillera ma vieillesse.

JOHN.

Et vous voulez que ma jeunesse s'en rende coupable? On ne pourra pas plus me séparer de vous que vous ne pourriez vous partager en deux : restez, partez; faites ce qu'il vous plaira; je ferai comme vous. Si mon père meurt, je ne veux pas lui survivre.

TALBOT.

Eh bien, viens, reçois ici mes adieux, ô mon fils, dont la vie doit s'éteindre avant la fin du jour; viens, vivons ou mourons ensemble; et que des champs français nos deux ames s'envolent ensemble vers les cieux.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Un champ de bataille.

Bruit de trompettes. Combat. Dans une escarmouche, LE FILS DE TALBOT *est enveloppé;* TALBOT *vient à son secours et le délivre.*

TALBOT.

Saint George et victoire! Combattez, soldats, combattez : le régent a manqué de parole à Talbot, et nous abandonne au glaive de la France. Où est John Talbot? — Repose-toi et reprends haleine : je t'ai donné la vie, et je viens de te soustraire à la mort.

JOHN.

Oh! tu es doublement mon père, et je suis deux fois ton fils. La vie que tu m'avais donnée était perdue, lorsque avec ton glaive valeureux, en dépit du destin, tu m'as donné une vie nouvelle.

TALBOT.

Quand j'ai vu ton épée faire du casque du Dauphin jaillir des étincelles, le cœur de ton père s'est échauffé d'un noble désir de ressaisir hardiment la victoire. Alors, à la glace de l'âge j'ai senti succéder la bouillante furie et la belliqueuse ardeur de la jeunesse: j'ai abattu sous mes coups Alençon, Orléans, le duc de Bourgogne, et t'ai arraché à la fureur des Français. Je me suis mesuré avec le bâtard d'Orléans, qui avait fait couler ton sang, ô mon fils, et avait eu les prémices de ton premier combat; après quelques

coups échangés, j'ai bientôt vu mon glaive teint de son sang bâtard, et d'un ton de mépris je lui ai dit : « Je viens de répandre ton sang vil, impur, illégitime et méprisable, en retour du sang pur que tu as tiré de Talbot, de mon valeureux fils. » Ce disant, j'allais porter au bâtard le coup mortel, quand on est venu en force le délivrer. Parle, cher objet de la sollicitude de ton père, n'es-tu pas fatigué? comment te trouves-tu? Mon enfant, veux-tu quitter le champ de bataille et sauver tes jours, maintenant que tu as fait tes preuves de vaillance? Fuis pour venger ma mort quand je ne serai plus : un guerrier de plus ne saurait m'être d'une grande utilité. Insensé que je suis, d'avoir hasardé nos deux vies dans une seule et fragile nacelle! Si je ne meurs pas aujourd'hui sous la fureur des Français, je mourrai demain sous le fardeau de l'âge; ils ne gagneront rien à ma mort; ils n'auront fait qu'abréger d'un jour mon existence. Avec toi vont mourir et ta mère, et le nom de notre race, et ma vengeance, et ta jeunesse, et l'honneur de l'Angleterre. Nous hasardons tout cela, si tu restes; tout cela sera sauvé, si tu fuis.

JOHN.

Le glaive d'Orléans m'a trouvé insensible; tes paroles me font saigner le cœur. Plutôt que de sauver une vie méprisable en immolant une gloire éclatante, plutôt que d'acheter un si faible avantage au prix d'une telle infamie, avant qu'on voie le jeune Talbot abandonner son père, que le cheval qui me porte s'abatte sous moi et meure! qu'on me ravale au niveau du dernier paysan de France, et que je sois pour tous un objet de risée et de mépris! J'en atteste ta gloire; si je fuyais, je ne serais pas le fils de Talbot; ne me parle donc plus de fuir, c'est inutile; si Talbot est mon père, c'est à ses pieds que je dois mourir.

TALBOT.

Eh bien, nouvel Icare, suis ton père dans son périlleux essor; ta vie m'est chère : si tu veux combattre, combats à mes côtés, et guerriers sans reproche, mourons avec gloire.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrive TALBOT *blessé, soutenu par* UN DE SES SERVITEURS.

TALBOT.

Où est ma seconde vie? — C'en est fait de la mienne! Ah! où est le jeune Talbot? où est le vaillant John? Mourir prisonnier! N'importe; la valeur du jeune Talbot efface à mes yeux l'horreur d'une telle mort. Lorsqu'il m'a vu faiblir et mes genoux fléchir, il a brandi son glaive sanglant au-dessus de ma tête, et alors, semblable à un lion affamé, il s'est signalé par les plus terribles exploits; mais quand mon redoutable défenseur s'est vu seul, protégeant ma dernière heure et libre d'ennemis, alors, les yeux égarés par la fureur, et saisi d'une subite rage, il s'est élancé d'auprès de moi au milieu des rangs ennemis; et c'est dans cette mer de sang que mon fils a noyé son indomptable courage; c'est là que mon jeune, mon vaillant rejeton est mort dans la gloire.

Arrivent DES SOLDATS, *portant le corps de* JOHN TALBOT.

LE SERVITEUR.

Voyez, mylord; voilà votre fils qu'ils apportent.

TALBOT.

O mort! hideux bouffon qui nous regardes avec un rire insultant, bientôt nous serons affranchis de ta tyrannie insolente; et unis par des liens éternels, les deux Talbot, en dépit de toi, fendant d'un vol léger les flots d'azur de l'empyrée, échapperont à la puissance du trépas. — (*A son fils.*) O toi, dont le corps est couvert de mortelles blessures, parle à ton père avant de rendre l'ame; brave la mort en m'adressant la parole malgré elle. Suppose que c'est un Français et ton ennemi. — Pauvre enfant! on dirait qu'il sourit. Il semble me dire : « Si la mort avait été un Français, la mort serait morte aujourd'hui. » Allons, déposez-le dans les bras de son père. Je ne puis soutenir plus long-temps le poids de ces calamités. Soldats, adieu! J'ai obtenu ce que je demandais; maintenant, qu'au jeune Talbot mes vieux bras servent de sépulture.

Il meurt.

Bruit de trompettes. LES SOLDATS *et* LE SERVITEUR *s'éloignent, laissant les deux cadavres. Arrivent* CHARLES, ALENÇON, LE DUC DE BOURGOGNE, LE BATARD, LA PUCELLE, *et* UNE PORTION DES TROUPES FRANÇAISES.

CHARLES.

Si York et Somerset avaient envoyé du renfort, nous aurions eu une journée bien sanglante.

LE BATARD.

Avec quelle rage le fils de Talbot, ce jeune lionceau, abreuvait de sang français sa ch[illegible] épée!

LA PUCELLE.

Je me suis trouvée face à face avec lui, et je lui ai dit : « Jeune homme, vierge encore, sois vaincu par une vierge. » Mais lui, d'un ton plein de fierté et de hauteur, il m'a répondu : « Le jeune Talbot n'est pas fait pour se mesurer avec une courtisane. » A ces mots, s'élançant au milieu des ba-

taillons français, il m'a dédaigneusement quittée comme un adversaire indigne de lui.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Certes, il aurait fait un brave chevalier: voyez-le ici gisant, enseveli dans les bras de celui qui l'éleva à sa sanglante école.

LE BATARD.

Mutilons les cadavres, brisons les os de ces hommes qui furent de leur vivant la gloire de l'Angleterre, la terreur de la France.

CHARLES.

Oh! non; gardez-vous-en bien. N'insultons pas, après leur mort, ceux que nous avons fuis vivans.

Arrive SIR WILLIAM LUCY, *accompagné d'une escorte;* UN HÉRAUT FRANÇAIS *le précède.*

LUCY.

Héraut d'armes, conduis-moi à la tente du dauphin; que je sache à qui est resté l'avantage de cette journée.

CHARLES.

De quel message de soumission es-tu chargé?

LUCY.

De soumission, Dauphin? C'est un mot français dont nous autres guerriers anglais nous ne connaissons pas le sens. Je viens savoir quels prisonniers tu as faits, et reconnaître nos morts.

CHARLES.

Tu parles de prisonniers? L'enfer est leur prison. Mais dis-moi qui tu cherches.

LUCY.

Où est le grand Alcide des combats, le vaillant lord Talbot, comte de Shrewsbury, créé, pour ses merveilleux faits d'armes, comte de Washford, Waterford et Valence, lord Talbot de Goodrig et Urchinfield, lord Strange de Blackmère, lord Verdun d'Alton, lord Cromwell de Wingfield, lord Furnival de Sheffield, le trois fois victorieux lord de Falconbridge, chevalier de l'ordre illustre de Saint-George, de Saint-Michel et de la Toison-d'Or, grand maréchal des armées d'Henri VI dans le royaume de France?

LA PUCELLE.

Voilà, ma foi, un style bien sot et bien ampoulé. Le Turc, qui a cinquante-deux royaumes, n'écrit pas, à beaucoup près, en style aussi ennuyeux. — Celui que tu décores de tous ces titres, cadavre impur, est ici gisant à nos pieds.

LUCY.

Il est donc tué ce Talbot, fléau des Français, Némésis vengeresse, terreur de ce royaume? Oh! que les prunelles de mes yeux ne sont-elles changées en balles! Je vous les lancerais au visage! Oh! que ne puis-je rendre la vie à ces morts! c'en serait assez pour jeter l'épouvante dans le royaume de France. Si vous aviez ici seulement son image, elle frapperait d'effroi le plus fier d'entre vous. Donnez-moi leurs corps; que je les emporte et leur donne une sépulture digne d'eux.

LA PUCELLE.

On prendrait cet écervelé pour l'ombre de Talbot, tant son ton est fier et impérieux. Au nom du ciel, qu'il emporte ces cadavres; ils ne serviraient ici qu'à infecter l'air.

CHARLES.

Va, tu peux enlever ces corps.

LUCY.

Je vais les enlever; mais il naîtra de leurs cendres un phénix, un héros qui fera trembler la France.

CHARLES.

Fais-en ce que tu voudras, pourvu que tu nous en débarrasses. Maintenant que nous sommes en veine de victoire, marchons sur Paris. Tout va fléchir devant nous, à présent que le redoutable Talbot n'est plus.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI *et* SA SUITE, GLOSTER et EXETER.

LE ROI HENRI.

Avez-vous lu les lettres du pape, de l'empereur et du comte d'Armagnac?

GLOSTER.

Je les ai lues, sire, et voici leur contenu en substance: elles supplient humblement votre majesté de faire en sorte qu'une paix solide soit conclue entre les royaumes d'Angleterre et de France.

LE ROI HENRI.

Que pensez-vous de cette proposition?

GLOSTER.

Je l'approuve, sire, comme le seul moyen d'ar-

rêter l'effusion du sang chrétien, et de rendre le repos aux deux peuples.

LE ROI HENRI.

Vous avez raison, mon oncle; j'ai toujours considéré comme impies et dénaturées ces luttes barbares et sanglantes entre des peuples qui professent la même foi.

GLOSTER.

En outre, sire, pour atteindre ce but plus promptement et resserrer le nœud de cette alliance, le comte d'Armagnac, proche parent de Charles, et l'un des seigneurs les plus considérables de France, offre à votre majesté sa fille en mariage, avec une dot large et opulente.

LE ROI HENRI.

En mariage, mon oncle? Hélas! je suis encore bien jeune: l'étude et les livres me conviendraient mieux que l'amour et la société d'une femme. Néanmoins, faites entrer les ambassadeurs; et qu'il leur soit répondu comme vous le jugerez convenable. Votre choix sera le mien, pourvu qu'il ait pour objet la gloire de Dieu et le bonheur de mon pays.

Entrent UN LÉGAT, DEUX AMBASSADEURS *et* WINCHESTER, *en habit de cardinal.*

EXETER.

Eh quoi! mylord de Winchester est installé et promu à la dignité de cardinal *? Je vois bien que ce qu'a prédit Henri V va se réaliser: « Si jamais, disait-il, cet homme devient cardinal, son chapeau sera l'égal de la couronne. »

LE ROI HENRI.

Messieurs les ambassadeurs, vos demandes respectives ont été examinées et débattues. Vos propositions sont justes et raisonnables; nous avons donc résolu de rédiger les conditions d'une paix durable, qui seront incessamment portées en France par mylord de Winchester.

GLOSTER, *à l'un des ambassadeurs.*

Et quant à l'offre de votre maître, — je l'ai communiquée à sa majesté; le roi, considérant les vertus de la princesse, sa beauté et la dot qu'elle apporte, consent à ce qu'elle devienne reine d'Angleterre.

LE ROI HENRI, *à l'ambassadeur.*

A l'appui de cette assurance, remettez-lui ce joyau comme gage de mon affection. — Sur ce, mylord protecteur, faites-les conduire sains et saufs à Douvres; là qu'on les embarque et qu'on les confie à la fortune de la mer.

LE ROI HENRI *et* SA SUITE, GLOSTER, EXETER *et* LES AMBASSADEURS *sortent.*

WINCHESTER.

Attendez un moment, seigneur légat: il faut que je vous remette la somme que j'ai promise à sa sainteté en échange de ces vénérables insignes dont elle m'a revêtu.

LE LÉGAT.

Je suis aux ordres de votre éminence.

WINCHESTER.

Maintenant, j'espère bien que Winchester ne fléchira pas et marchera l'égal du pair le plus fier. Humphroy de Gloster, tu apprendras bientôt que ni en naissance, ni en autorité, l'évêque ne se laissera primer par toi; ou je t'obligerai à courber la tête et à fléchir le genou, ou je désolerai le pays par les discordres civiles.

Ils sortent.

SCÈNE II.

La France. — Une plaine dans l'Anjou.

Arrivent CHARLES, LE DUC DE BOURGOGNE, ALENÇON, LA PUCELLE *et* UNE PORTION DES TROUPES FRANÇAISES.

CHARLES.

Ces nouvelles, messieurs, sont bien faites pour relever nos courages abattus. On dit que les braves Parisiens se révoltent et reviennent au parti des Français.

ALENÇON.

Cela étant, Charles de France, marchez sur Paris, et ne retenez point ici vos troupes dans l'inaction.

LA PUCELLE.

Que la paix soit avec eux, s'ils prennent parti pour nous; sinon, que leurs palais s'écroulent!

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Succès à notre vaillant général, et prospérité à ses amis!

CHARLES.

Quelles nouvelles donnent nos éclaireurs? Parle, je te prie.

LE MESSAGER.

L'armée anglaise, qui s'était divisée en deux corps, n'en forme plus qu'un, et se prépare en ce moment à vous livrer bataille.

CHARLES.

Cet avis nous prend un peu au dépourvu; mais nous allons nous préparer à les recevoir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'espère que l'ombre de Talbot n'est pas au milieu d'eux. Maintenant qu'il est mort, monseigneur, vous n'avez plus rien à craindre.

LA PUCELLE.

De tous les sentimens vils, la peur est le plus

* Ceci est un oubli de Shakspeare. Dans la scène III du premier acte, Gloster menace Winchester de le berner dans son large chapeau de cardinal. (*Note du traducteur.*)

maudit; Charles, commande à la victoire, et la victoire est à toi, en dépit de Henri et de tout l'univers conjuré.

CHARLES.

En avant, messieurs, et que la France soit victorieuse!

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même pays. Devant Angers.

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrive LA PUCELLE.

LA PUCELLE.

Le régent triomphe, et les Français sont en fuite. — A présent, venez à mon aide, magiques symboles, charmes mystérieux; et vous, esprits d'élite qui me conseillez et me dévoilez l'avenir. (*Le tonnerre gronde.*) Génies légers, ministres du puissant monarque du nord*, paraissez, et secondez-moi dans cette entreprise.

Des esprits infernaux apparaissent.

LA PUCELLE, *continuant.*

A cette prompte apparition, je reconnais votre obéissance accoutumée. Maintenant, démons familiers, choisis entre tous dans le redoutable empire des régions souterraines, venez à mon secours, et faites que la France obtienne la victoire. (*Les esprits se promènent dans un morne silence.*) Oh! rompez enfin ce trop long silence! Autrefois, je vous abreuvais de mon sang; je suis prête à me couper un membre et à vous le donner, si j'obtiens de vous une nouvelle assistance, et si vous daignez me venir en aide. (*Ils baissent la tête.*) Point d'espoir de secours? — Si vous m'accordez ma demande, je vous offrirai mon corps en tribut. (*Ils secouent la tête.*) Eh quoi! ni l'offre de mon corps, ni le sacrifice de mon sang, rien ne peut éveiller pour moi votre sollicitude habituelle? Prenez donc mon ame; je vous livre corps, ame, et tout, plutôt que de voir la France vaincue par l'Angleterre.

Les esprits s'évanouissent.

LA PUCELLE, *continuant.*

Hélas! ils m'abandonnent. Le moment est venu où la France doit courber son front orgueilleux et cacher sa tête dans le giron de l'Angleterre. Mes anciens sortiléges sont impuissans; l'enfer est trop fort; je ne puis lutter contre lui. Maintenant, ô France, ta gloire est dans la poussière.

Elle s'éloigne.

* Le nord était réputé la demeure des mauvais génies; c'est dans le nord que Milton convoque ses anges rebelles. (*Note du traducteur.*)

Bruit de trompettes. Les Français et les Anglais se mêlent et combattent. LA PUCELLE *et* YORK *luttent corps à corps. La Pucelle est prise. Les Français fuient.*

YORK.

Damoiselle de France, je te tiens, et tu ne m'échapperas pas! Appelle maintenant ta magie à ton aide; déchaîne tes esprits infernaux; essaie s'ils pourront te mettre en liberté. Brillante conquête, ma foi, et digne de tenter le démon! — Voyez comme cette hideuse sorcière jette sur moi des regards courroucés: on dirait que cette autre Circé vent métamorphoser ma personne.

LA PUCELLE.

On ne saurait la rendre plus laide qu'elle n'est.

YORK.

Oh! le dauphin Charles est un bel homme, lui: nulle autre figure ne saurait plaire à ton œil difficile.

LA PUCELLE.

Malédiction sur Charles et sur toi! puissiez-vous tous deux, dans vos lits, être éveillés en sursaut par des mains sanglantes!

YORK.

Tais-toi, sorcière infernale!

LA PUCELLE.

Laisse-moi exhaler mes imprécations.

YORK.

Tu les exhaleras sur le bûcher.

Ils s'éloignent.

Bruit de trompettes. Arrive SUFFOLK, *tenant par la main la princesse* MARGUERITE.

SUFFOLK.

Qui que tu sois, tu es ma prisonnière. (*Il contemple ses traits.*) Oh! la plus belle des belles, ne crains rien; ne cherche point à fuir; mes mains ne te touchent qu'avec respect; et c'est à peine si elles osent se poser sur ta taille charmante. (*Il lui baise la main.*) Je baise ces doigts en signe d'une paix éternelle. Qui es-tu? dis-le-moi, afin que je te rende l'hommage qui t'est dû.

MARGUERITE.

Marguerite est mon nom; et qui que tu sois, moi, je suis fille d'un roi, le roi de Naples.

SUFFOLK.

Et moi, je suis comte, et on me nomme Suffolk. Merveille de la nature, n'accuse pas le sort qui t'a faite ma captive. Je serai pour toi ce qu'est le cygne pour ses petits qu'il abrite sous son aile. Toutefois, si ce nom de captive t'offense, va, et sois libre comme l'amie de Suffolk. (*Elle fait quelques pas pour s'éloigner.*) Ah! reste! — Je n'ai pas la force de la laisser partir; ma main voudrait l'affranchir; mais mon cœur s'y refuse. Sa beauté ravissante fait sur mes yeux l'effet d'un

rayon du soleil réfléchi dans le cristal d'un ruisseau limpide. Je voudrais lui dévoiler mon cœur; mais je n'ose. Je vais me procurer une plume et de l'encre, et lui exprimer mes sentimens par écrit. Fi donc! De la Poole, aie meilleure opinion de toi! N'as-tu pas une langue? n'est-elle pas ta prisonnière? Te laisseras-tu intimider par la vue d'une femme? Oui, telle est de la beauté la majesté souveraine, qu'elle rend la langue muette, et amortit nos sens.

MARGUERITE.

Dites-moi, comte de Suffolk, — si tel est votre nom, — quelle rançon exigez-vous de moi pour m'affranchir? car, à ce que je vois, je suis votre prisonnière.

SUFFOLK, *à part.*

Comment peux-tu être certain d'éprouver un refus avant d'avoir sondé son cœur?

MARGUERITE.

Pourquoi ne me répondez-vous pas? Quelle rançon dois-je payer?

SUFFOLK, *à part.*

Elle est belle, donc elle doit être aimée; elle est femme, donc on peut triompher d'elle.

MARGUERITE.

Voulez-vous accepter ma rançon, oui ou non?

SUFFOLK, *à part.*

Souviens-toi que tu as une épouse; comment donc peux-tu songer à être aimé de Marguerite?

MARGUERITE.

Il vaut mieux que je le quitte, car il ne veut pas m'entendre.

SUFFOLK, *à part.*

Cela renverse tous mes projets; c'est un obstacle insurmontable.

MARGUERITE

Il prononce des paroles en l'air; sûrement, cet homme est fou.

SUFFOLK, *à part.*

Et toutefois on pourrait obtenir une dispense.

MARGUERITE.

Et toutefois je serais bien aise que vous voulussiez me répondre.

SUFFOLK, *à part.*

Il faut que j'obtienne le cœur de cette belle Marguerite. Pour qui? Pour mon roi. Impossible: mon cœur est aux abois.

MARGUERITE.

Il parle de bois; c'est sans doute un charpentier.

SUFFOLK, *à part.*

Pourtant ce serait le moyen de contenter mon amour et de rétablir la paix entre les deux royaumes; mais j'y vois un obstacle: quoique son père soit roi de Naples, duc d'Anjou et du Maine, néanmoins il est pauvre, et notre noblesse dédaignera son alliance.

MARGUERITE.

Ecoutez-moi, capitaine; n'avez-vous pas le loisir de m'entendre?

SUFFOLK, *à part.*

Cette union aura lieu, en dépit de leurs dédains. Henri est jeune, il cédera facilement. — (*A Marguerite.*) Madame, j'ai un secret à vous confier.

MARGUERITE, *à part.*

Qu'importe que je sois captive? Il m'a l'air d'un chevalier, et je n'ai à craindre de lui aucune insulte.

SUFFOLK.

Madame, veuillez entendre ce que j'ai à vous dire.

MARGUERITE, *à part.*

Peut-être serai-je délivrée par les Français; et dans ce cas, je n'ai pas besoin de sa courtoisie.

SUFFOLK.

Madame, j'ai à vous entretenir d'un objet, —

MARGUERITE, *à part.*

Bah! je ne suis pas la première femme qui se soit vue captive.

SUFFOLK.

Madame, pourquoi vous parlez-vous ainsi à vous-même?

MARGUERITE.

Je vous demande mille pardons; c'est un *qui pro quo.*

SUFFOLK.

Dites-moi, charmante princesse, ne béniriez-vous pas votre captivité, si vous deveniez reine?

MARGUERITE.

Être reine dans l'esclavage, c'est une destinée plus vile que celle du dernier des esclaves; car les princes doivent être libres.

SUFFOLK.

Et vous le serez aussi, si le roi de l'heureuse Angleterre est libre.

MARGUERITE.

Qu'il soit libre ou non, en quoi cela peut-il me toucher?

SUFFOLK.

Je me fais fort de vous donner le roi Henri pour époux, de mettre dans vos mains un sceptre d'or, et sur votre tête une riche couronne, si vous daignez répondre à mes, —

MARGUERITE.

A quoi?

SUFFOLK.

A ses désirs.

MARGUERITE.

Je suis indigne d'être l'épouse de Henri.

SUFFOLK.

Non, madame, c'est moi qui suis indigne de lui servir d'interprète auprès d'une beauté si ravissante, et je ne suis personnellement pour rien dans ce choix. Qu'en dites-vous, madame? y consentez-vous?

MARGUERITE.

Si mon père l'a pour agréable, j'y consens.

SUFFOLK, *à l'un de ses officiers.*

Faites avancer nos guerriers et nos étendards. — (*A Marguerite.*) Madame, nous allons appeler votre père sur les remparts et entrer avec lui en pourparler.

Les troupes s'avancent.

Une trompette sonne. RENÉ *paraît sur le rempart.*

SUFFOLK.

Vois, René ; ta fille est prisonnière.

RENÉ.

De qui?

SUFFOLK.

De moi.

RENÉ.

Suffolk, quel remède? je suis un soldat, incapable de verser des larmes et de m'emporter en plaintes vaines contre l'inconstance de la fortune.

SUFFOLK.

Il y a un remède, seigneur: consentez, je vous en conjure dans l'intérêt de votre gloire, consentez au mariage de votre fille avec mon roi, que j'ai amené, non sans peine, à accepter ce parti; et votre fille, au prix d'une captivité bien douce, aura conquis un trône avec la liberté.

RENÉ.

Suffolk parle-t-il comme il pense?

SUFFOLK.

La belle Marguerite m'est témoin que Suffolk ne sait ni flatter, ni tromper, ni feindre.

RENÉ.

Sur la foi de ta parole de comte, je descends, pour répondre à une demande aussi raisonnable.

Il quitte le rempart.

SUFFOLK.

Et moi, je t'attends ici.

Bruit de trompettes. Arrive RENÉ.

RENÉ.

Brave comte, sois le bien venu sur nos territoires. Tu peux dans l'Anjou commander en maître.

SUFFOLK.

Je te rends grâces, René, heureux père d'une fille aussi charmante, faite pour devenir la compagne d'un roi. Quelle réponse fais-tu à ma demande?

RENÉ.

Puisque, nonobstant ses faibles mérites, tu as daigné jeter les yeux sur elle, pour en faire l'épouse d'un aussi grand monarque, qu'on me laisse posséder en paix ce qui m'appartient, les comtés du Maine et de l'Anjou, à l'abri de toute oppression et des ravages de la guerre ; à ces conditions, ma fille sera l'épouse de Henri, si cela peut lui convenir.

SUFFOLK.

Il ne lui faut pas d'autre rançon; dès ce moment, elle est libre, et je te garantis d'avance la jouissance paisible et entière de ces deux comtés.

RENÉ.

Et moi, au nom du roi Henri et en ta qualité de représentant de sa gracieuse personne, je te donne la main de ma fille, pour gage de ta foi.

SUFFOLK.

René de France, je te rends de royales actions de grâces; car en ce moment je représente un roi. — (*A part.*) J'aurais, je crois, préféré dans cette affaire, agir pour mon compte. — (*A René.*) Je vais porter en Angleterre cette nouvelle, et hâter la célébration du mariage. Adieu donc, René; dépose ce diamant dans un palais d'or, seul digne de le recevoir.

RENÉ.

Je t'embrasse comme j'embrasserais ce prince chrétien, le roi Henri, s'il était ici.

MARGUERITE.

Adieu, mylord. L'estime, les vœux et les prières de Marguerite ne cesseront d'accompagner Suffolk.

SUFFOLK, *faisant quelques pas pour s'éloigner.*

Adieu, madame. (*Revenant sur ses pas.*) Mais dites moi, Marguerite, n'avez-vous rien à mander au roi?

MARGUERITE.

Dites-lui de ma part tout ce que peut convenablement lui dire une jeune fille, une vierge et sa servante.

SUFFOLK.

Langage enchanteur et que la modestie avoue! Mais, madame, il faut que je vous importune encore. N'envoyez-vous à sa majesté aucun gage d'amour?

MARGUERITE.

Si fait, mylord; j'envoie au roi un cœur pur et sans tache que l'amour n'a jamais profané.

SUFFOLK.

Et ceci par-dessus le marché.

Il l'embrasse.

MARGUERITE.

Ceci est pour vous; je n'aurais pas l'impolitesse d'envoyer si peu de chose à un roi.

RENÉ et MARGUERITE *s'éloignent.*

SUFFOLK.

Oh! que n'es-tu pour moi! — Mais arrête, Suffolk; ne va pas t'égarer dans ce labyrinthe : on y trouve des Minotaures et d'horribles trahisons. Éveille la passion de Henri par un pompeux éloge de la princesse; repasse dans ta mémoire ses qualités sans égales, sa grâce naturelle et naïve, bien au-dessus de l'art : retrace-toi souvent cette image en traversant les mers, afin qu'arrivé aux pieds de Henri, il soit émerveillé de tes récits au point d'en perdre la tête.

Il s'éloigne.

SCENE IV.

Le camp du duc d'York, en Anjou.

Arrivent YORK, WARWICK *et* D'AUTRES LORDS.

YORK.

Qu'on amène cette sorcière condamnée au bûcher.

Des gardes amènent LA PUCELLE; UN VIEUX BERGER *l'accompagne.*

LE BERGER.

Ah! ma fille, voilà qui porte au cœur de ton père le coup de la mort. Je te cherchais de contrée en contrée; faut-il que je ne t'aie retrouvée que pour être témoin de ta mort cruelle et prématurée! Jeanne, ma fille, ma chère enfant, je veux mourir avec toi.

LA PUCELLE.

Malheureux vieillard! créature ignoble et vile! je suis issue d'un plus noble sang. Tu n'es ni mon père, ni mon parent.

LE BERGER.

Comment! — Ne la croyez pas, mylords; je suis son père; toute la paroisse le sait; sa mère est encore vivante et peut certifier qu'elle est le premier fruit de notre mariage.

WARWICK, *à la Pucelle.*

Malheureuse! peux-tu bien renier ta famille!

YORK.

On peut juger par-là de la vie qu'elle a menée, une vie de crime et de bassesse; elle finit comme elle a vécu.

LE BERGER.

Fi donc, Jeanne! peux-tu bien pousser l'entêtement à ce point! Dieu sait que tu es un fragment de ma chair. J'ai pour toi versé bien des larmes; ne me renie pas, ma fille, je t'en conjure.

LA PUCELLE.

Paysan, arrière! — Vous avez suborné cet homme dans le but de ravaler ma noble origine.

LE BERGER.

Il est vrai que j'ai donné un *noble* au prêtre, le jour où j'ai été marié à ta mère. Mets-toi à genoux, et reçois ma bénédiction, ma chère fille! Tu refuses? Eh bien, maudite soit l'heure où tu es née! je voudrais que le lait que tu as bu à la mamelle de ta mère eût été pour toi un poison! Je regrette que, lorsque tu gardais aux champs mes agneaux, quelque loup affamé ne t'ait pas dévorée! Tu renies ton père, misérable! Oh! brûlez-la, brûlez-la; la potence est pour elle un supplice trop doux.

Il s'éloigne.

YORK.

Qu'on l'emmène! elle a trop long-temps vécu, pour donner en spectacle au monde son contagieux exemple.

LA PUCELLE.

Laissez-moi auparavant vous faire connaître celle que vous condamnez. Je ne suis point la fille d'un berger; je suis issue de la race des rois. Vertueuse et sainte, élue par le ciel, inspirée par sa grâce pour accomplir sur la terre des actes surnaturels, je n'ai jamais eu commerce avec les esprits impurs. Mais vous, corrompus par la débauche, couverts d'un sang innocent, souillés d'innombrables vices, parce que vous n'avez pas la grâce que d'autres possèdent, vous jugez impossible d'opérer des miracles autrement que par le secours des démons. Désabusez-vous : Jeanne-d'Arc est vierge depuis son enfance; sa pensée est restée chaste et pure; et la voix de son sang virginal que votre cruauté va répandre, montera jusqu'aux cieux et demandera vengeance.

YORK.

Allons; — qu'on la conduise au supplice.

Les gardes emmènent LA PUCELLE*.

Arrivent LE CARDINAL BEAUFORT *et* SA SUITE.

LE CARDINAL.

Lord régent, je salue votre excellence et vous remets des lettres du roi. Car sachez, mylords, que les états de la chrétienté, émus de compassion à l'aspect de ces sanglans démêlés, ont imploré avec instance une paix générale entre notre nation et l'ambitieuse France. Le dauphin et sa suite sont à deux pas d'ici, et viennent conférer avec vous sur cette matière.

YORK.

Est-ce donc là le résultat de tous nos travaux? Après avoir vu périr tant de pairs, tant d'officiers, de gentilshommes et de soldats qui ont trouvé la mort dans cette querelle et qui ont sacrifié leur

* Nous ne croyons pas devoir donner la fin de cette scène qui n'est qu'une dégoûtante diatribe contre l'héroïne courageuse, qu'auraient dû protéger son sexe et son noble dévouement à sa patrie. Qu'il suffise de savoir que dans cette scène, dont certainement Shakspeare n'est pas l'auteur, et qui appartient sans doute au dramaturge dont le travail a servi de base à sa pièce, Jeanne d'Arc déclare qu'elle est enceinte, et s'accuse d'avoir eu des relations coupables avec le Dauphin, Alençon et René. Nous respectons trop nos lecteurs pour leur donner de si dégoûtans détails. C'est la seule suppression que nous ayons faite dans tout le théâtre de Shakspeare. Nous pensons qu'on nous approuvera. (*Note du traducteur.*)

vie dans l'intérêt de leur patrie, finirons-nous par conclure une paix lâche et honteuse? N'avons-nous pas déjà perdu par la trahison et la fraude la plupart des villes que nos glorieux pères avaient conquises? — O Warwick, Warwick! je prévois avec douleur la perte complète de tout le royaume de France.

WARWICK.

Calmez-vous, York : si nous signons la paix, ce sera à des conditions si étroites et si rigoureuses que les Français n'y gagneront pas grand'chose.

Arrivent CHARLES *et* SA SUITE, ALENÇON, LE BATARD, RENÉ *et* AUTRES.

CHARLES.

Lords d'Angleterre, puisqu'il est convenu qu'une paix durable sera proclamée en France, nous venons savoir de vous quelles doivent êtrel es conditions de cette paix.

YORK.

Parlez, Winchester: car à la vue de nos mortels ennemis, la bouillante colère me suffoque, et intercepte le passage à ma voix indignée.

WINCHESTER.

Charles, et vous tous, voici les clauses du traité: Le roi Henri, mu par un sentiment de pure compassion et d'humanité, consent à délivrer votre pays du fléau de la guerre, et à vous laisser respirer au sein d'une paix féconde, à la condition que vous vous reconnaîtrez les vassaux fidèles de sa couronne, et que vous, Charles, vous lui paierez tribut, lui rendrez foi et hommage, et gouvernerez sous lui en qualité de vice-roi, en jouissant néanmoins de toutes les prérogatives attachées à la dignité royale.

ALENÇON.

Veut-on qu'il ne soit plus que l'ombre de lui-même, qu'il porte une couronne sans avoir plus de puissance et d'autorité réelle qu'un simple particulier? Cette proposition est absurde et déraisonnable.

CHARLES.

On sait que je possède déjà plus de la moitié du territoire de la France, et que j'y suis reconnu pour le souverain légitime. Veut-on que, pour obtenir la partie encore inconquise, j'abdique mes prérogatives au point de ne régner sur le tout qu'en qualité de vice-roi? Non, monsieur l'ambassadeur, j'aime mieux garder ce que j'ai que d'en convoiter davantage, en renonçant pour jamais à la chance d'obtenir le tout.

YORK.

Présomptueux Charles, tu as, par de secrètes brigues, intercédé pour obtenir la paix; et aujourd'hui qu'il s'agit d'en arrêter les bases, tu te prévaux de ta condition présente pour rejeter celle que nous t'offrons! De deux choses, l'une: accepte le titre que tu usurpes en reconnaissant le tenir de notre roi, et non de ton droit propre, ou attends-toi à te voir harassé par nous de guerres éternelles.

RENÉ, *à Charles.*

Monseigneur, vous avez tort de chicaner sur les clauses de ce traité. Cette occasion une fois perdue, il y a dix à parier contre un qu'il ne s'en représentera plus une semblable.

ALENÇON, *bas à Charles.*

S'il faut vous dire vrai, la politique vous fait un devoir d'épargner à vos sujets les massacres et le carnage inhumain que cette guerre enfante chaque jour; acceptez donc ce traité, quitte à l'enfreindre quand il vous plaira.

WARWICK.

Qu'en dites-vous, Charles? Acceptez-vous nos conditions?

CHARLES.

Je les accepte; je demande seulement que vous ne conserviez aucune prétention sur nos villes de guerre.

YORK.

Fais donc serment d'allégeance à sa majesté; jure de ne jamais désobéir, ni toi ni ta noblesse, et de n'être jamais rebelle à la couronne d'Angleterre.

Charles et les siens lèvent la main en signe d'assentiment.

YORK, *continuant.*

A présent, licenciez votre armée quand il vous plaira; appendez vos étendards, imposez silence à vos tambours; car nous concluons ici une paix solennelle.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Londres. — Un appartement du palais.

Arrive LE ROI HENRI *s'entretenant avec* SUFFOLK; GLOSTER *et* EXETER *les suivent.*

LE ROI HENRI.

Noble comte, le portrait enchanteur que vous m'avez fait de la belle Marguerite a excité mon étonnement. Ses vertus, rehaussées encore par les dons de la beauté extérieure, ont allumé dans mon cœur une passion réelle et durable. De même que par une tempête, les vents poussent un navire contre la marée; de même, au récit de son mérite, je me sens entraîné malgré moi; et je ferai naufrage, ou j'arriverai au port de son amour.

SUFFOLK.

Eh bien, sire, le peu que je vous en ai dit n'est que la préface des louanges qu'elle mérite. Les hautes perfections de cette princesse charmante, si j'avais le talent de les décrire, formeraient un volume dont la lecture enchanteresse raviverait l'imagination la plus insensible. Mais il y a plus: à ces perfections divines, à cette profusion de

qualités ravissantes, elle joint une modestie incomparable; elle n'a d'autre ambition que de vous obéir en tout ce qui n'est pas contraire à la vertu et à la chasteté, que d'aimer et honorer Henri comme son époux.

LE ROI HENRI.

Jamais le roi Henri n'aura la présomption de l'entendre autrement : ainsi, mylord protecteur, consentez à ce que Marguerite soit la reine d'Angleterre.

GLOSTER.

Ce serait consentir à flatter l'iniquité. Vous savez, sire, que votre majesté est fiancée à une autre princesse, pleine de mérite. Comment ferez-vous pour vous soustraire à cet engagement sans entacher votre caractère?

SUFFOLK.

Comme un gouvernant se dégage d'un serment illégal, ou comme un homme qui, dans un tournoi, ayant promis de rompre une lance, abandonne la lice, en voyant l'infériorité de son adversaire. La fille d'un comte obscur n'est point un parti sortable, et un pareil engagement peut être rompu sans crime.

GLOSTER.

Et qu'est de plus Marguerite, je vous prie? son père n'est pas plus qu'un comte, malgré les titres fastueux dont il se décore.

SUFFOLK.

Pardonnez-moi, mylord : son père est roi ; il est roi de Naples et de Jérusalem, et il jouit en France d'une si grande autorité, que son alliance affermira la paix et maintiendra les Francais dans l'obéissance.

GLOSTER.

Il en est de même du comte d'Armagnac, qui est proche parent de Charles.

EXETER.

En outre, son opulence promet une dot libérale, tandis que René est plus prêt à recevoir qu'à donner.

SUFFOLK.

Une dot, mylords? Ne déshonorez pas à ce point votre roi, ne le faites point si pauvre, si abject et si bas, qu'il lui faille se marier par intérêt, et non par amour. Henri est en état d'enrichir sa femme, et n'a pas besoin que sa femme l'enrichisse. Laissez de vils paysans marchander une femme comme on marchande au marché un bœuf, un mouton ou un cheval. Le mariage est une chose trop importante pour qu'en cette matière on s'en rapporte à d'autres qu'à soi-même : le roi doit prendre pour compagne de son lit nuptial, non celle qui nous convient, mais celle qui lui plaît davantage ; et, puisqu'il préfère la fille de René, c'est une raison péremptoire, pour que dans notre opinion elle soit préférée, car qu'est-ce qu'un mariage forcé, sinon un enfer, une vie de discorde et de querelles permanentes, tandis qu'une union d'un caractère opposé donne le bonheur, et offre une image de la paix des cieux. A Henri, à un roi, quelle femme convient mieux que Marguerite, que la fille d'un roi? Avec sa beauté sans égale et sa haute naissance, tout autre qu'un monarque serait indigne d'elle ; son courage et son intrépidité, qui font d'elle une femme supérieure à son sexe, promettent de donner au roi une vaillante lignée. Henri, fils d'un héros, devra engendrer des héros, si l'amour l'unit à une femme d'une ame aussi haute que l'est Marguerite. Rendez-vous donc, mylords, et concluez avec moi, que Marguerite, et Marguerite seule, sera notre reine.

LE ROI HENRI.

J'ignore si c'est l'impression que m'a faite votre récit, mon noble lord de Suffolk, ou le résultat de ma tendre jeunesse qui n'a jamais éprouvé le sentiment de l'amour ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je sens dans mon cœur des combats si douloureux, une si violente alternative d'espérances et de craintes, que je ne puis supporter le travail de ma pensée. Allez donc vous embarquer, mylord ; rendez-vous en France ; arrêtez les conventions ; obtenez de la princesse Marguerite qu'elle traverse l'Océan, et vienne en Angleterre se faire couronner comme reine et comme l'épouse fidèle et sacrée de Henri. Pour défrayer vos dépenses, vous lèverez un décime sur le peuple. Partez, vous dis-je ; jusqu'à votre retour, je vais être agité de mille inquiétudes. — Et vous, mon cher oncle, bannissez tout mécontentement : si vous me jugez d'après ce que vous avez été, non d'après ce que vous êtes, j'ai la certitude que vous excuserez la soudaineté de ma résolution. — Maintenant, conduisez-moi dans un lieu, où seul et sans témoin, je puisse librement ruminer ma peine et mes ennuis.

Il sort.

GLOSTER.

Oui, ses peines commencent, pour ne plus cesser, je le crains.

GLOSTER *et* EXETER *sortent.*

SUFFOLK, *seul.*

Suffolk a triomphé ; et maintenant il part pour la France, comme autrefois le jeune Pâris pour la Grèce. Je compte obtenir le même succès en amour ; mais j'espère être plus heureux que ce Troyen. Marguerite sera reine, et gouvernera le roi ; moi, je gouvernerai la reine, le roi et le royaume.

Il sort.

FIN D'HENRI VI. (Première partie.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



HENRI VI,

DEUXIÈME PARTIE.

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

HENRI VI, roi d'Angleterre.
HOMFROY, duc de Gloster, son oncle.
LE CARDINAL DE BEAUFORT, évêque de Winchester, grand oncle du roi.
RICHARD PLANTAGENET, duc d'York.
ÉDOUARD PLANTAGENET, } fils du duc d'York.
RICHARD PLANTAGENET, }
LE DUC DE SOMERSET, }
LE DUC DE SUFFOLK, }
LE DUC DE BUCKINGHAM, } partisans du roi.
LORD CLIFFORD, }
LE JEUNE CLIFFORD, son fils, }
LE COMTE DE SALISBURY, } de la faction d'York.
LE COMTE DE WARWICK, }
LORD SCALES, gouverneur de la tour de Londres.
LORD SAY.
SIR HOMFROY STAFFORD et son frère.
SIR JOHN STANLEY.
UN CAPITAINE DE NAVIRE, }
UN PATRON, }
UN CONTRE-MAITRE, } pirates.
WALTER WHITMORE, }
DEUX GENTILSHOMMES, prisonniers avec Suffolk.
UN HÉRAUT D'ARMES.
DE VAUX.

PERSONNAGES.

HUME, } prêtres.
SOUTHWELL, }
BOLINGBROKE, magicien.
UN ESPRIT, évoqué par lui.
THOMAS HORNER, armurier.
PIERRE, son apprenti.
LE MAITRE D'ECOLE DE CHATHAM.
LE MAIRE DE SAINT ALBANS.
SIMPCOX, imposteur.
DEUX ASSASSINS.
JACK CADE, chef de rebelles.
GEORGE, }
JEAN, }
RICHARD, } partisans de Jack Cade.
SMITH, le tisserand, }
MICHEL, }
ALEXANDRE IDEN, gentilhomme du comté de Kent.
MARGUERITE, femme d'Henri VI, reine d'Angleterre.
ÉLÉONORE, duchesse de Gloster.
MARGUERITE JOURDAIN, sorcière.
LA FEMME DE SIMPCOX.
SEIGNEURS, DAMES, SERVITEURS, PÉTITIONNAIRES, ALDERMEN, UN JUSTICIER, UN SCHÉRIFF, EXEMPTS BOURGEOIS, APPRENTIS, FAUCONNIERS, GARDES, SOLDATS, MESSAGERS, etc.

La scène est transportée successivement dans différentes parties de l'Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Une salle du palais.

Bruit de trompettes, suivi du son des hautbois. Entrent d'un côté LE ROI HENRI, LE DUC DE GLOSTER, SALISBURY, WARWICK, *et* LE CARDINAL DE BEAUFORT; *de l'autre,* LA REINE MARGUERITE, *conduite par* SUFFOLK; YORK, SOMERSET, BUCKINGHAM *et autres les suivent.*

SUFFOLK.

A mon départ pour la France, votre majesté impériale m'avait chargé d'épouser en son nom la princesse Marguerite; en conséquence, dans l'ancienne et illustre ville de Tours, en présence des rois de France et de Sicile, des ducs d'Orléans, de Calabre, de Bretagne et d'Alençon, de sept comtes, douze barons, vingt vénérables évêques, j'ai accompli ma mission, et j'ai épousé la princesse. Maintenant, je fléchis humblement le genou, (*il met un genou en terre*) et à la vue de l'Angleterre et de ses illustres pairs, je remets tous mes droits sur la reine à votre gracieuse majesté, qui est la substance dont je n'étais que l'ombre glorieuse; je vous offre le don le plus récieux que marquis ait jamais fait, la plus belle ine que roi ait jamais reçue.

LE ROI HENRI.

Suffolk, relevez-vous. — Reine Marguerite, soyez la bien venue. (*Il l'embrasse.*) Je ne puis vous donner de mon amour un plus affectueux témoignage que ce tendre baiser. Grand Dieu qui m'as donné la vie, prête-moi un cœur plein de reconnaissance! car, dans ces traits si beaux, tu m'as donné un monde de terrestres délices, si nos ames sont unies par la sympathie de l'amour.

LA REINE MARGUERITE.

Puissant roi d'Angleterre, mon gracieux seigneur, depuis long-temps une douce communion existe entre mon ame et vous; le jour, la nuit, éveillée, dans mes rêves, dans les cercles de la cour, ou disant mon rosaire, toujours mon bien-aimé souverain a été présent à ma pensée; c'est ce qui me donne la hardiesse de saluer mon roi en termes trop peu choisis, tels que me les fournissent ma faible intelligence et la joie dont mon cœur déborde.

LE ROI HENRI.

Sa vue m'avait ravi; mais la grâce de sa parole, la sagesse et la dignité de son langage, me font passer de l'étonnement aux larmes de la joie, tant dans mon cœur le bonheur surabonde. Mylords, que vos acclamations joyeuses et unanimes saluent l'objet de mon amour!

TOUS.

Vive la reine Marguerite, la joie de l'Angleterre!

Bruit de fanfares.

LA REINE MARGUERITE.

Nous vous rendons grâces à tous.

SUFFOLK.

Mylord protecteur, avec la permission de votre altesse, voici les articles de la trêve conclue d'un commun accord, pour dix-huit mois, entre notre souverain et Charles, roi de France.

Il lui remet un papier

GLOSTER, *lisant.*

« Premièrement, il est convenu entre Charles, » roi de France, et William de la Poole, marquis » de Suffolk, ambassadeur de Henri, roi d'Angleterre, — que le susdit Henri épousera la princesse Marguerite, fille de René, roi de Naples, de » Sicile et de Jérusalem, et la couronnera reine » d'Angleterre, le trente de mai prochain. — *Item,* » — que le duché d'Anjou et le comté du Maine » seront évacués et remis au roi son père, — »

Sa voix éprouve une altération, et il interrompt sa lecture.

LE ROI HENRI.

Eh bien, mon oncle?

GLOSTER.

Veuillez m'excuser, mon gracieux souverain; un malaise subit vient de me saisir; mes yeux se troublent; je ne puis en lire davantage.

LE ROI HENRI.

Mon oncle de Winchester, lisez, je vous prie.

LE CARDINAL, *prenant le papier et lisant.*

« *Item,* — Il est en outre convenu entre eux, » — que les duchés d'Anjou et du Maine seront » évacués et remis au roi son père, et que la prin- » cesse se rendra auprès du roi d'Angleterre, au » frais dudit roi, qui devra la recevoir sans dot. »

LE ROI HENRI.

Je suis satisfait de ces conditions. Marquis, mets un genou en terre; nous te créons ici premier duc de Suffolk, et nous te ceignons l'épée. Mon cousin d'York, nous vous déchargeons des fonctions de régent de France, jusqu'à ce que le

terme de dix-huit mois soit pleinement expiré. Recevez nos remercîmens, mon oncle Winchester; Gloster, York, Buckingham, Somerset, Salisbury et Warwick, nous vous remercions des honneurs et du gracieux accueil que notre royale épouse a reçus de vous. Allons presser les préparatifs de son couronnement.

LE ROI, LA REINE et SUFFOLK *sortent.*

GLOSTER.

Vaillans pairs d'Angleterre, colonnes de l'état, permettez que le duc Homfroy exhale devant vous sa douleur, la vôtre, celle du pays tout entier. Eh quoi! mon frère Henri n'a-t-il donc prodigué dans les combats sa jeunesse, sa valeur, son or et le sang de ses peuples; n'a-t-il si souvent couché en plein air, exposé aux rigueurs de l'hiver, aux brûlantes ardeurs de l'été, pour conquérir la France, son légitime héritage; mon frère Bedford n'a-t-il épuisé les ressources de son esprit pour conserver par la politique les conquêtes de Henri; vous-mêmes, Somerset, Buckingham, brave York, Salisbury, victorieux Warwick, n'avez-vous reçu en France et en Normandie tant de périlleuses blessures; mon oncle Beaufort et moi, ainsi que tous les sages conseillers du royaume, n'avons-nous si long-temps siégé en conseil, depuis le lever de l'aurore jusque bien avant dans la nuit, pour débattre les mesures propres à retenir sous le joug la France et les Français; enfin le roi n'a-t-il été couronné à Paris, dans son enfance, en depit des efforts de nos ennemis, que pour voir anéantir en un jour tant de travaux et de gloire? Quoi! nous verrions périr les fruits de la conquête de Henri, de la vigilance de Bedford, de vos nobles exploits? O pairs d'Angleterre, c'est une paix honteuse; c'est un mariage fatal que celui qui detruit votre gloire, qui efface vos noms du livre de mémoire, qui fait disparaitre les titres de votre renommée, qui défigure les monumens de nos victoires sur la France, qui défait tout comme si rien n'avait été.

LE CARDINAL.

Mon neveu, que signifie ce langage passionné, ce plaidoyer plein de violence? car enfin, la France est à nous, et nous la conserverons

GLOSTER.

Oui, mon oncle, nous la conserverons, si nous le pouvons; mais maintenant, c'est chose impossible. Suffolk, ce duc de nouvelle date, dont la volonté fait loi, a donné les duchés d'Anjou et du Maine au pauvre roi René, dont les titres pompeux ne répondent guère à la maigreur de sa bourse.

SALISBURY.

Par la mort de celui qui est mort pour tous, ces comtés étaient les clefs de la Normandie. — Pourquoi pleure Warwick, mon malheureux fils?

WARWICK.

Je pleure de douleur en voyant ces pays perdus pour nous sans retour; car s'il restait quelque espoir de les recouvrer, mon épée verserait du sang, mes yeux ne verseraient point de larmes. L'Anjou et le Maine! c'est moi qui ai conquis ces deux provinces; c'est ce bras qui les a domptées: eh quoi! ces villes dont la prise m'a coûté des blessures, faut-il que je les voie rendre avec des paroles de paix? Mort Dieu!

YORK.

Périsse le duc de Suffolk, qui ternit l'honneur de cette île belliqueuse! La France m'aurait arraché le cœur avant de me faire souscrire à un pareil traité. L'histoire nous apprend que nos rois ont toujours reçu de leurs femmes de grosses sommes d'argent et des dots considérables; mais notre roi Henri donne ses propres domaines pour épouser une femme qui ne lui apporte rien en retour.

GLOSTER.

N'est-ce pas une dérision, une chose inouïe, que Suffolk ose demander un quinzième, ni plus ni moins, pour s'indemniser des dépenses que lui a occasionnées le voyage de la reine? Je l'aurais laissée mourir de faim en France, plutôt que,—

LE CARDINAL.

Mylord de Gloster, vous passez les bornes! Ainsi l'a voulu notre seigneur le roi.

GLOSTER.

Mylord de Winchester, je vous comprends; ce ne sont pas mes paroles qui vous déplaisent; c'est ma présence qui vous importune. Votre malveillance se trahit. Orgueilleux prélat, je lis ta fureur sur ton visage: si je reste ici plus long-temps, nous allons recommencer nos anciennes querelles. — Mylords, adieu. Quand je ne serai plus, dites que je vous ai prédit qu'avant peu la France serait perdue pour nous.

Il sort.

LE CARDINAL.

Notre protecteur s'éloigne furieux; vous savez qu'il est mon ennemi; que dis-je, il est votre ennemi à tous; et je crains bien que le roi n'ait en lui un ami fort equivoque. Songez, mylords, qu'il est, par sa naissance, le plus rapproché du trône, et l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Lors même qu'Henri aurait, par son mariage, gagné un empire, et tous les opulens royaumes de l'occident, Gloster eût encore eu des raisons pour être mécontent. Prenez-y garde, mylords; ne vous laissez pas séduire à son langage mielleux; soyez prudens et circonspects. Qu'importe qu'il se soit concilié les bonnes grâces du menu peuple, qui ne l'appelle qu'*Homfroy, le bon duc de Gloster?* qu'importe qu'en le voyant ces gens-là battent des mains et s'écrient: *Dieu conserve notre bon duc Homfroy!* Je crains bien, mylords, qu'en dépit de ce vernis flatteur, nous ne trouvions en lui un protecteur fort dangereux.

BUCKINGHAM.

Pourquoi continuerait-il à proteger notre souverain, qui est d'âge à se gouverner lui-même? —

Mon cousin de Somerset, joignez-vous à moi; unissons-nous tous au duc de Suffolk, et je vous réponds que nous aurons bientôt renversé de son siége le duc Homfroy

LE CARDINAL.

La chose est trop importante pour souffrir le moindre délai; je vais sur-le-champ trouver le duc de Suffolk.

Il sort.

SOMERSET.

Mon cousin de Buckingham, bien que l'orgueil d'Homfroy et l'éclat du haut rang qu'il occupe affligent nos regards, ne laissons pas d'épier les mouvemens de ce cardinal hautain : son insolence est plus intolérable que tous les princes de l'Angleterre réunis Si Gloster est renversé ; c'est lui qui sera protecteur.

BUCKINGHAM.

Ce sera vous ou moi, en dépit du duc Homfroy ou du cardinal.

BUCKINGHAM *et* SOMERSET *sortent.*

SALISBURY.

L'orgueil vient de sortir; l'ambition le suit. Pendant que ces hommes travaillent dans l'intérêt de leur grandeur, il est de notre devoir de travailler dans l'intérêt du royaume. J'ai toujours vu Homfroy, duc de Gloster, se conduire en loyal gentilhomme; mais il m'est souvent arrivé de voir l'orgueilleux cardinal, plus semblable à un soldat qu'à un homme d'église, aussi vain, aussi fier que si tout lui était soumis, jurer comme un bandit et se conduire d'une manière peu digne de l'un des chefs de l'état. Warwick, mon fils, consolation de ma vieillesse, tes exploits, ta franchise, tes vertus domestiques, t'ont concilié l'estime du peuple. A l'exception du bon duc Homfroy, nul n'est plus avant que toi dans son affection. — Et vous, mon frère York, vos efforts en Irlande pour soumettre cette nation au joug des lois, et vos derniers faits d'armes au cœur de la France, alors que vous étiez régent de ce pays au nom de notre souverain, — vous ont mérité le respect et l'amour du peuple; réunissons-nous pour le bien public. Faisons tous nos efforts pour brider et contenir l'orgueil de Suffolk et du cardinal, l'ambition de Somerset et de Buckingham, en même temps que nous appuierons les actes du duc Homfroy, en tant qu'ils auront pour but le bien du pays.

WARWICK.

Dieu m'est témoin que Warwick aime sa patrie et n'a d'autre objet en vue que le bien public.

YORK.

York en dit autant, et avec bien plus de raison encore.

SALISBURY.

Hâtons-nous de faire tout ce qui est possible à la prudence humaine.

WARWICK

Que parlez-vous du Maine ? Il est perdu pour nous, le Maine, que le bras de Warwick avait conquis, et qu'il aurait conservé tant qu'il lui serait resté un souffle de vie. Je l'arracherai à la France, ou je me ferai tuer.

WARWICK *et* SALISBURY *sortent.*

YORK, *seul.*

L'Anjou et le Maine sont cédés aux Français; Paris est perdu ; et maintenant le sort de la Normandie ne tient plus qu'à un fil ; Suffolk a conclu ce traité; les pairs l'ont approuvé; et Henri, plein de joie, a échangé deux duchés contre la fille charmante d'un duc. Je ne saurais les blâmer : que leur importe, à eux? York, c'est ton bien qu'ils donnent, et non le leur. Des pirates font bon marché de leur butin; ils s'en servent pour se faire des amis, pour payer des courtisanes; et puis ils font bombance, jusqu'à ce qu'ils aient tout dépensé : le propriétaire insensé pleure ses biens perdus, se tord les mains de désespoir, secoue la tête, se tient à l'écart tout tremblant, pendant qu'on se partage et qu'on emporte ses richesses, et se laisse mourir de faim sans oser toucher à ce qui est à lui. De même, il faut qu'York reste là, les bras croisés, qu'il se consume d'impatience, qu'il se morde les lèvres pendant que d'autres trafiquent de ses domaines. Il me semble que les royaumes d'Angleterre, de France et d'Irlande, exercent sur ma vie la même influence que le fatal tison d'Althée sur le destin de Méléagre*. L'Anjou et le Maine cédés aux Français! c'est pour moi une fâcheuse nouvelle ; car j'avais l'espoir de posséder la France au même titre que le sol de la fertile Angleterre. Un jour viendra où York revendiquera ce qui lui appartient; embrassons donc le parti des Névils, et montrons un semblant d'amitié à l'orgueilleux duc Homfroy ; puis, quand l'occasion sera propice, revendiquons la couronne; car c'est là le but brillant que j'ai en vue. Je ne souffrirai pas que l'orgueilleux Lancastre usurpe mes droits, qu'il porte le sceptre dans sa main d'enfant et le diadème sur sa tête ; tiens-toi donc tranquille, York, jusqu'à ce que ton heure sonne, pendant que les autres dorment, veille et fais le guet pour surprendre les secrets de l'état; attends le moment où Homfroy et Henri, épris de sa nouvelle épouse, cette reine que l'Angleterre a payée si cher, seront brouillés avec les pairs du royaume. Alors tu arboreras la rose sans tache dont les suaves parfums embaumeront les airs; et tu déploieras ton étendard aux armes d'York contre la bannière de la maison de Lancastre; et de gré ou de force, tu l'obligeras à te céder la couronne, ce roi pédant dont le règne a causé la ruine de la belle Angleterre.

Il sort.

* La vie de Méléagre devait durer autant qu'un certain tison. Sa mère Althée ayant jeté le tison au feu, le jeune homme expira sur-le-champ. (*Note du traducteur.*)

SCÈNE II.

Même ville — Un appartement dans la résidence du duc de Gloster.

Entrent GLOSTER *et* LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Pourquoi mon seigneur penche-t-il la tête comme un épi surchargé des dons de Cérès? pourquoi fronce-t-il le sourcil, comme si les faveurs de la fortune n'excitaient que sa colère? pourquoi tes yeux sont-ils baissés vers la terre, occupés à fixer un objet qui semble échapper à ta vue troublée? Que vois-tu donc? est-ce le diadème de Henri, enchâssé dans tous les honneurs du monde? S'il en est ainsi, regarde et rampe, jusqu'à ce que ton front ait ceint la couronne. Étends la main, tâche d'atteindre au métal radieux. — Eh quoi! as-tu le bras trop court? j'y ajouterai le mien, et quand nos deux mains réunies auront soulevé ce diadème, tous deux nous relèverons fièrement la tête vers le ciel, et désormais nos yeux ne s'abaisseront plus si bas que d'accorder un seul regard à la terre.

GLOSTER.

Éléonore, ma chère Éléonore, si ton époux t'est cher, bannis le ver rongeur des pensées ambitieuses. Si jamais il m'arrive de concevoir une pensée hostile à mon neveu, à mon roi, le vertueux Henri, puisse ce moment être le dernier de ma vie mortelle! Mon rêve de la nuit dernière me trouble et m'attriste.

LA DUCHESSE.

Qu'a rêvé mon époux? dis-le-moi, et je te dirai à mon tour mon rêve charmant de ce matin.

GLOSTER.

Il m'a semblé que ce bâton, insigne de mon autorité, était brisé en deux, j'ai oublié par qui; mais je crois me souvenir que c'était par le cardinal; sur chacun des deux fragmens était fixée une tête, celle d'Edmond, duc de Somerset, et celle de William de la Poole, duc de Suffolk. Voilà mon rêve; Dieu sait ce qu'il présage.

LA DUCHESSE.

Ce rêve annonce que quiconque rampra un seul rameau du pouvoir de Gloster, paiera de sa tête son audace. Maintenant, mon cher duc, écoute ce que j'ai rêvé. Il m'a semblé que j'étais majestueusement assise dans l'église cathédrale de Westminster, sur le siége où les rois et les reines sont couronnés. Henri et la princesse Marguerite se sont prosternés devant moi, et ont déposé sur mon front le diadème.

GLOSTER.

Éléonore, tu m'obliges à me fâcher tout de bon. Femme présomptueuse, coupable Éléonore, n'es-tu pas la seconde femme du royaume, l'épouse chérie du protecteur? N'as-tu pas à ta disposition tous les plaisirs du monde, au-delà même de tout ce que tu peux désirer? Et cependant tu médites des pensées de trahison, pour précipiter ton époux et toi du faîte des honneurs au dernier degré de l'opprobre! Laisse-moi; je ne veux plus t'entendre.

LA DUCHESSE.

Eh quoi! mylord, tant de colère contre Éléonore pour un rêve qu'elle vous raconte! Désormais je garderai mes rêves pour moi, afin de ne pas m'attirer de réprimandes.

GLOSTER.

Calme-toi; je ne suis plus fâché.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Mylord protecteur, la volonté de sa majesté est que vous vous prépariez à partir pour Saint-Albans, où le roi et la reine se proposent de chasser au faucon.

GLOSTER.

J'y vais. — Éléonore, veux-tu venir avec nous?

LA DUCHESSE.

Oui, mylord; je vais vous suivre.

GLOSTER *et* LE MESSAGER *sortent.*

LA DUCHESSE, *seule, continuant.*

Il faut bien que je suive; je ne puis prendre le pas sur les autres, tant que Gloster conservera ces idées abjectes et serviles. Si j'étais homme, duc et premier prince du sang, je me débarrasserais des gens qui me font obstacle et j'aplanirais ma voie en abattant leurs têtes: toute femme que je suis, je ne serai pas la dernière à jouer mon rôle dans le drame de la fortune. Ah! te voilà, sir John *; ne crains rien, mon ami; nous sommes seuls; il n'y a ici que toi et moi.

Entre HUME.

HUME.

Jésus garde votre royale majesté!

LA DUCHESSE.

Que dis-tu, majesté? je ne suis que duchesse.

HUME.

Il est vrai; mais par la grâce de Dieu et les conseils de Hume, vous aurez bientôt un titre plus grand.

LA DUCHESSE.

Que dis-tu, mon ami? As-tu déjà conféré avec Marguerite Jourdain, cette habile sorcière, et avec le magicien Roger Bolingbroke? Consentent-ils à me servir?

* Le titre de *sir*, qui ne se donne aujourd'hui qu'aux baronnets, se donnait autrefois, en Angleterre, aux membres du clergé. (*Note du traducteur.*)

HUME.

Ils ont promis d'évoquer des profondeurs de la terre, et de faire paraître aux yeux de votre altesse, un esprit qui répondra à toutes les questions qu'il vous plaira de lui adresser.

LA DUCHESSE.

Il suffit. Je préparerai mes questions. A notre retour de Saint-Albans, nous verrons à leur faire accomplir leurs promesses. Tiens, Hume, voilà pour te récompenser. (*Elle lui donne une bourse.*) Va, mon ami, va te réjouir avec tes associés dans cette importante opération.

La Duchesse *sort.*

HUME, *seul.*

On veut qu'Hume s'égaye avec l'or de la duchesse; parbleu, il n'y manquera pas Mais doucement, sir John. Mets un sceau sur tes lèvres, et que pas un mot ne sorte de ta bouche! L'affaire exige du silence et du secret La duchesse Éléonore me donne de l'or pour lui amener la sorcière; quand elle serait un démon, son or n'en est pas moins le bien venu. Et cependant il m'en arrive aussi d'une autre direction; il m'en vient du riche cardinal et du puissant Suffolk, ce duc de nouvelle date C'est à peine si j'ose le dire, et pourtant cela est vrai; car, pour parler franchement, connaissant le caractère ambitieux de la duchesse Éléonore, ils m'emploient pour tramer sa ruine, et lui mettre en tête ces conjurations magiques. On dit qu'un fripon habile n'a pas besoin de compère; et pourtant je suis le compère de Suffolk et du cardinal. Hume, si tu n'y prends garde, tu cours risque de les appeler tous deux un couple de rusés scélérats. Allons, les choses en sont là; la scélératesse de Hume causera, je le crains, la ruine de la duchesse, dont l'opprobre amènera la chute d'Homfroy: de quelque manière que les choses tournent, j'aurai toujours de l'or.

Il sort.

SCÈNE III.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent PIERRE *et* PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE, *tenant leurs pétitions à la main.*

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

Messieurs, tenons-nous réunis; mylord le protecteur va passer par ici tout-à-l'heure, et nous pourrons alors lui remettre nos pétitions écrites.

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE.

Ma foi, que le bon Dieu le protége; car c'est un brave homme. Que Jésus le bénisse!

Entrent SUFFOLK *et* LA REINE MARGUERITE

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

Le voilà qui vient, je crois, et la reine avec lui. Parbleu, je veux être le premier.

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE.

Reviens à ta place, imbécile; ce n'est pas mylord le protecteur.

SUFFOLK.

Eh bien, qu'y a-t-il? Que me veux-tu?

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

Veuillez me pardonner, mylord! je vous prenais pour mylord le protecteur.

LA REINE MARGUERITE, *lui prenant sa supplique et lisant la suscription.*

« A mylord le protecteur! » Est-ce à sa seigneurie que vos suppliques sont adressées? Laissez-moi les voir. — Quelle est la tienne?

PREMIER PÉTITIONNAIRE.

La mienne est dirigée contre Jean Bonhomme, intendant de mylord le cardinal, qui m'a pris ma maison, mes terres, ma femme et tout.

SUFFOLK.

Et ta femme aussi? C'est fort mal à lui, en effet. — Quelle est la tienne? Que vois-je? (*Il lit.*) « Contre le duc de Suffolk, pour avoir clos et fermé » le terrain communal de Melford. » — Qu'est-ce à dire, monsieur le drôle?

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE.

Hélas, mylord, je suis un pauvre diable chargé de pétitionner au nom de la commune.

PIERRE, *présentant sa pétition.*

Contre Thomas Horner, mon maître, pour avoir dit que le duc d'York était l'héritier légitime de la couronne.

LA REINE MARGUERITE.

Que dis-tu là? Le duc d'York a-t-il dit qu'il était l'héritier légitime de la couronne?

PIERRE.

Que mon maître l'était? non, parbleu; c'est mon maître qui a dit cela du duc d'York, ajoutant que le roi était un usurpateur.

SUFFOLK, *appelant.*

Holà, quelqu'un!

DES DOMESTIQUES *entrent.*

SUFFOLK, *continuant.*

Mettez cet homme en lieu sûr; et qu'un poursuivant aille sur-le-champ chercher son maître. — Nous approfondirons cette affaire en présence du roi.

Les Domestiques *emmènent* Pierre.

LA REINE MARGUERITE.

Et quant à vous qui implorez l'appui du protecteur et lui demandez de vous abriter sous ses ailes, recommencez vos suppliques et adressez-

vous à lui sur nouveaux frais. (*Elle déchire les pétitions.*) Hors de ma présence, drôles! — Suffolk, faites-les chasser.

TOUS LES PÉTITIONNAIRES.

Allons-nous-en.

Ils sortent.

LA REINE MARGUERITE.

Dites-moi, mylord de Suffolk, voilà donc comme les choses se passent à la cour d'Angleterre? C'est donc comme cela qu'on gouverne la Grande-Bretagne? c'est donc là la royauté des monarques d'Albion? Eh quoi! le roi Henri ne sera-t-il jamais qu'un écolier soumis a la férule du morose Gloster? Et moi, ne suis-je reine que de nom, et faut-il que je sois la sujette d'un duc? Je te le dis, Suffolk; lorsque, dans la ville de Tours, tu rompis une lance en mon honneur, et fascinas les cœurs de toutes les dames de France, je crus que le roi Henri te ressemblait en courage, en courtoisie et en beauté : mais son esprit est absorbé par la dévotion; il passe sa vie à compter des *Ave Maria* sur son rosaire. Ses champions, ce sont les prophètes et les apôtres; ses armes, des citations des saintes Écritures; l'étude est son carrousel; ses amours, ce sont les images des saints canonisés. Je voudrais que le collége des cardinaux l'élût pape, qu'on l'emmenât à Rome et qu'on lui mît sur la tête la triple couronne : voilà la place qui convient à sa piété.

SUFFOLK.

Madame, prenez patience: c'est moi qui suis cause que votre majesté est venue en Angleterre, je ferai en sorte qu'en Angleterre tous vos vœux soient comblés.

LA REINE MARGUERITE.

Outre l'orgueilleux protecteur, nous avons Beaufort, cet impérieux prelat, Somerset, Buckingham, et York qui toujours murmure; et le moindre de ces hommes est en Angleterre plus puissant que le roi.

SUFFOLK.

Et les plus puissans d'entre eux, ce sont les Névils. Salisbury et Warwick ne sont pas des pairs ordinaires.

LA REINE MARGUERITE.

Tous ces lords réunis ne blessent pas la moitié autant ma vue que cette femme arrogante, l'épouse du lord protecteur. A la voir se pavaner à la cour, suivie d'un cortége de dames d'honneur, on la prendrait pour une impératrice plutôt que pour la femme du duc Homfroy; les étrangers la prennent pour la reine : elle porte sur elle le revenu d'un duché, et au fond de son cœur, son orgueil insulte à notre indigence. L'impudente se vantait l'autre jour, au milieu de ses favorites, que la queue de la moindre de ses robes était d'un prix supérieur à toute la fortune de mon père, avant que Suffolk lui eût donné deux duchés en échange de sa fille.

SUFFOLK.

Madame, j'ai tendu des lacs pour la prendre; j'y ai placé des oiseaux au chant séducteur; elle viendra pour les entendre, et une fois prise au piége, je vous réponds qu'elle ne vous importunera plus. Cessons donc de nous occuper d'elle : maintenant, madame, veuillez m'écouter, et permettez-moi de vous donner un conseil. Quoique nous n'aimions pas le cardinal, il faut néanmoins nous liguer avec lui et avec les lords, jusqu'à ce que nous ayons amené la disgrâce d'Humfroy. Quant au duc d'York, l'accusation récente* n'avancera pas ses affaires; ainsi, nous les extirperons tous l'un après l'autre; et vous-même, vous prendrez en main le gouvernail.

Entrent LE ROI HENRI, *s'entretenant avec* YORK *et* SOMERSET; LE DUC *et* LA DUCHESSE DE GLOSTER, LE CARDINAL BEAUFORT, BUCKINGHAM, SALISBURY *et* WARWICK.

LE ROI HENRI.

En ce qui me concerne, nobles lords, peu m'importe que ce soit York ou Somerset; tous deux sont égaux à mes yeux.

YORK.

Si York a démérité en France, que la régence lui soit refusée.

SOMERSET.

Si Somerset est indigne de cette place, qu'York soit régent; je me retire devant lui.

WARWICK.

Que vous en soyez digne ou non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit; York en est le plus digne.

LE CARDINAL.

Ambitieux Warwick, laisse parler tes supérieurs.

WARWICK.

Le cardinal n'est pas mon supérieur sur les champs de bataille.

BUCKINGHAM.

Tous ceux qui sont ici présens sont tes supérieurs, Warwick.

WARWICK.

Un temps viendra peut-être où Warwick sera leur supérieur à tous.

SALISBURY.

Silence, mon fils. — Vous, Buckingham, dites-nous pour quel motif Somerset doit obtenir la préférence en cette occasion.

LA REINE MARGUERITE.

Parce que telle est la volonté du roi.

GLOSTER.

Madame, le roi est d'âge à donner lui-même son avis; ces sortes d'affaires ne sont point de la compétence des femmes.

LA REINE MARGUERITE.

Si le roi est d'un âge suffisant, qu'est-il besoin que vous soyez le protecteur de sa majesté?

* Celle de l'apprenti Pierre contre l'armurier, son maître. (*Note du traducteur.*)

GLOSTER.

Madame, je suis le protecteur du royaume; et quand il me l'ordonnera, je résignerai mes fonctions.

SUFFOLK.

Résigne-les donc, et mets un terme à ton insolence. Depuis que tu es roi, — car n'est-ce pas toi qui règnes? — l'état n'a cessé de marcher vers sa ruine; le dauphin a triomphé au-delà des mers; les pairs et tous les nobles du royaume ont été asservis en esclaves à ta souveraineté.

LE CARDINAL.

Tu as rançonné le peuple; tes extorsions ont appauvri et vidé la bourse du clergé.

SOMERSET.

Tes palais somptueux et le luxe de ta femme ont coûté des sommes énormes au trésor public.

BUCKINGHAM.

Ta cruauté dans le supplice des criminels a dépassé les limites de la loi, et c'est à la loi que tu dois en répondre.

LA REINE MARGUERITE.

En France, la vente des emplois et des villes, si la certitude égalait les soupçons, pourrait bien compromettre ta tête.

GLOSTER *sort.*

La reine Marguerite laisse tomber son éventail.

LA REINE MARGUERITE, *continuant.*

Donnez-moi mon éventail. — (*A la duchesse de Gloster.*) Eh bien, ma mignonne, ne m'entendez-vous pas? (*Elle lui donne un soufflet.*) Je vous demande pardon, madame. Quoi! c'est vous?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est moi, arrogante Française; si mes ongles pouvaient atteindre ta beauté, j'imprimerais mes dix commandemens sur ton visage

LE ROI HENRI

Chère tante, calmez-vous, elle ne l'a pas fait exprès.

LA DUCHESSE.

Pas fait exprès? Roi trop bon, prends-y garde avant qu'il soit trop tard; elle te gouvernera, te fera mouvoir comme un enfant. Quoique ce soit une femme qui règne en ces lieux, elle n'aura pas frappé impunément la duchesse Éléonore.

Elle sort.

BUCKINGHAM.

Lord cardinal, je vais suivre les pas d'Éléonore, et m'informer des mouvemens d'Humfroy. La voilà maintenant piquée au vif; elle n'a plus besoin de l'éperon; elle va courir d'elle-même à sa perte.

BUCKINGHAM *sort.*

Rentre GLOSTER.

GLOSTER.

Maintenant, mylords, qu'un tour de promenade dans la quadrangle a fait passer ma colère, je reviens m'entretenir des affaires de l'état. Quant à vos accusations haineuses, prouvez-les, et je me soumets à la rigueur des lois; mais que Dieu fasse miséricorde à mon ame, comme il est vrai que j'ai servi fidèlement mon roi et mon pays! Revenons au sujet actuellement en délibération. Sire, je déclare qu'York est l'homme qui convient le mieux pour remplir les fonctions de régent dans le royaume de France.

SUFFOLK.

Avant que nous procédions à ce choix, permettez-moi de prouver, par des raisons qui ne sont pas sans valeur, qu'York est l'individu le moins digne d'occuper ce poste.

YORK.

Je vais te dire, Suffolk, pourquoi j'en suis indigne; c'est, d'abord, parce que je ne saurais flatter ton orgueil; ensuite, parce que, si l'on me nomme à cette dignité, mylord de Somerset me laissera sans soldats, sans argent, sans munitions, jusqu'à ce que la France soit livrée au pouvoir du dauphin. La dernière fois, en attendant qu'il plût à sa volonté de se prononcer, Paris a eu le temps d'être assiégé, affamé et pris.

WARWICK.

J'en ai été témoin; et jamais traître ne commit un acte plus abominable.

SUFFOLK.

Tais-toi, intraitable Warwick.

WARWICK.

Image de l'orgueil, pourquoi me tairais-je?

Entrent DES SERVITEURS DE SUFFOLK, *amenant avec eux* HORNER *et* PIERRE.

SUFFOLK.

Parce que voilà un homme accusé de trahison. Dieu veuille que le duc d'York parvienne à se justifier!

YORK.

Y a-t-il ici quelqu'un qui accuse York d'être un traître?

LE ROI HENRI.

Que veux-tu dire, Suffolk? Dis-moi qui sont ces hommes?

SUFFOLK.

Sire, voilà l'homme qui accuse son maître de haute trahison. Il prétend lui avoir entendu dire, « que Richard, duc d'York, était l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre, et que votre majesté était un usurpateur. »

LE ROI HENRI, *à Horner.*

Réponds, est-il vrai que tu aies dit cela?

HORNER.

Sous le bon plaisir de votre majesté, je n'ai jamais dit ni pensé rien de semblable. Je prends Dieu à témoin que je suis faussement accusé par ce scélérat.

PIERRE, *levant les mains.*

Par ces dix doigts, mylords, j'affirme qu'il a tenu le langage en question dans le grenier, un soir que nous étions occupés à polir l'armure du duc d'York.

YORK, *à Horner.*

Vil coquin, misérable artisan, il faut que tu paies de ta tête tes coupables paroles. — Je demande à votre majesté que cet homme soit puni suivant toute la rigueur des lois.

HORNER.

Hélas! mylord, je veux être pendu, si j'ai prononcé les paroles qu'on m'impute; mon accusateur est mon apprenti : un jour que je l'avais corrigé pour certaine faute, il a fait vœu, à genoux, de s'en venger, je puis le prouver par des témoins. Je supplie donc votre majesté de ne pas sacrifier un honnête homme sur l'accusation d'un scélérat.

LE ROI HENRI.

Mon oncle, quelle est la décision que la loi nous prescrit en pareille circonstance?

GLOSTER.

Sire, voilà mon avis. Que lord Somerset soit nommé régent de France, attendu que cet incident fait planer sur York des soupçons. Que le jour et le lieu soient fixés pour un combat singulier entre ces deux hommes, attendu que l'accusé offre d'établir par des témoignages que son serviteur est guidé par des motifs de haine; ainsi le veut la loi, et telle est la sentence du duc Homfroy.

LE ROI HENRI.

Qu'il en soit donc ainsi. — Mylord de Somerset, nous vous nommons régent de France.

SOMERSET.

Je remercie humblement votre majesté.

PIERRE.

Hélas! mylord, je ne sais pas me battre. Au nom du ciel, ayez pitié de moi! Je suis victime de la méchanceté des hommes. O mon Dieu! ayez pitié de moi! jamais je ne serai en état de porter un coup. O mon Dieu, mon Dieu!

GLOSTER.

Drôle, choisis de te battre, ou d'être pendu.

LE ROI HENRI.

Qu'on les mène en prison; nous fixons le jour du combat au dernier du mois prochain. — Venez, Somerset : nous allons nous occuper de votre départ.

Ils sortent.

SCENE IV.

Même ville. — Les jardins du duc de Gloster.

Arrivent MARGUERITE JOURDAIN, HUME, SOUTHWELL *et* BOLINGBROKE.

HUME.

Venez, messieurs! comme je vous l'ai dit, la duchesse attend l'accomplissement de vos promesses.

BOLINGBROKE.

Messire Hume, nous sommes prêts. La duchesse veut-elle voir et entendre nos exorcismes *?

HUME.

Oui; pourquoi pas? vous pouvez compter sur son courage.

BOLINGBROKE.

J'ai entendu dire que c'était une femme d'un courage invincible. Mais il sera bon, messire Hume, que vous soyez là-haut avec elle, pendant qu'ici nous procéderons à notre œuvre; retirez-vous donc, au nom du ciel, et laissez-nous.

HUME *s'éloigne.*

BOLINGBROKE, *continuant.*

Mère Jourdain, jetez-vous à plat ventre contre terre! — John Southwell, lisez; et mettons-nous à l'œuvre.

LA DUCHESSE, *paraît à son balcon.*

LA DUCHESSE.

Fort bien, messieurs; soyez tous les bien venus; procédez; le plus tôt sera le mieux.

BOLINGBROKE.

Patience, madame; les magiciens savent prendre leur temps. La nuit règne, profonde, sombre et silencieuse. C'est l'heure où commença l'incendie de Troie, l'heure où l'on entend le cri de la chouette, le hurlement des chiens de garde, l'heure où les esprits errent librement, où les morts sortent de leur tombeau; c'est l'heure qui convient le mieux à l'œuvre qui nous occupe. Asseyez-vous, madame, et ne craignez rien; l'esprit que nous évoquerons, nous allons l'emprisonner dans un cercle magique.

Ils accomplissent les cérémonies de l'évocation, et tracent un cercle magique. Southwell lit la formule sacramentelle *conjuro te***, etc. L'éclair brille, le tonnerre gronde, l'esprit s'élève au milieu des flammes.

L'ESPRIT.

*Adsum****.

* On sait que par exorcisme, Shakspeare entend l'évocation des esprits. (*Note du traducteur.*)

** Je te conjure, etc.

*** Me voici.

MARGUERITE JOURDAIN.

Asmath, par le Dieu éternel dont le nom et le pouvoir te font trembler, réponds aux questions que je vais te faire; car tu ne t'en iras pas d'ici que tu n'aies parlé.

L'ESPRIT.

Demande-moi ce que tu voudras. — Que n'ai-je déjà dit et fini * !

BOLINGBROKE, *lisant.*

« D'abord le roi. Qu'adviendra-t-il de lui ? »

L'ESPRIT.

Le duc est vivant qui déposera Henri; mais Henri lui survivre et mourra de mort violente.

A mesure que l'esprit parle, Southwell écrit sa réponse.

BOLINGBROKE.

« Quelle destinée attend le duc de Suffolk ? »

L'ESPRIT.

Il périra par l'eau, c'est là qu'il trouvera sa fin.

BOLINGBROKE.

« Quel sera le sort du duc de Somerset ? »

L'ESPRIT.

Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines que sur les hauteurs d'où les châteaux dominent. Finis; car je n'en puis endurer davantage.

BOLINGBROKE.

Descends dans les ténèbres et dans le lac brûlant; démon imposteur, disparais.

L'esprit rentre dans la terre, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre.

Arrivent à la hâte YORK *et* BUCKINGHAM, *suivis de plusieurs* GARDES.

YORK.

Mettez la main sur ces traîtres et sur leur diabolique appareil. — (*A Marguerite Jourdain.*) Nous vous y prenons, la belle. — (*A la duchesse.*) Quoi! vous ici, madame? Le roi et l'état vous ont beaucoup d'obligation des soins que vous prenez. Je ne doute pas que le lord protecteur ne vous récompense convenablement pour cette bonne œuvre.

LA DUCHESSE.

Elle est moins menaçante que toi pour le roi d'Angleterre, duc insolent, qui m'accuses sans motif.

BUCKINGHAM.

Sous le plus léger motif, en effet, madame. (*Lui montrant le papier qu'il a saisi.*) Comment qualifiez-vous ceci? — Qu'on les emmène; qu'on les mette en lieu sûr et qu'ils soient enfermés séparément. — (*A la duchesse.*) Vous, madame, vous viendrez avec nous. — Strafford, prenez-la sous votre garde. (*La duchesse quitte le balcon.*) Qu'on emporte tout l'appareil de leurs diableries; tout — Allez.

LES GARDES *sortent emmenant* SOUTHWELL, BOLINGBROKE, ETC.

YORK.

Lord Buckingham, vous l'avez épiée on ne peut mieux. C'est une excellente occasion que vous avez trouvée là; on pourra en tirer un merveilleux parti. Permettez, mylord, que je voie l'écriture du diable. (*Buckingham lui remet le papier.*) Oh! oh! qu'est-ce que je vois? (*Il lit.*) « Le duc est vivant, » qui déposera Henri; mais Henri lui survivra et » mourra de mort violente. » Parbleu, c'est justement comme dit le poëte :

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse *.

« Dis-moi quelle destinée attend le duc de Suffolk? — Il périra par l'eau; c'est là qu'il trouvera sa fin. — Quel sera le sort du duc de Somerset? — Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines que sur les hauteurs d'où les châteaux dominent. » Venez, venez, mylords; ces oracles coûtent cher à obtenir; et il n'est pas facile de les comprendre. Le roi est maintenant en route pour Saint-Albans, accompagné de l'époux de cette aimable dame; que cette nouvelle y soit portée à franc étrier; ce sera un triste régal pour mylord le protecteur.

BUCKINGHAM.

Permettez, mylord d'York, que j'en sois porteur, dans l'espoir d'être récompensé par lui.

YORK.

Comme il vous plaira, mon cher lord. — (*Appelant.*) Holà! quelqu'un!

Arrive UN DOMESTIQUE.

YORK, *continuant.*

Qu'on invite de ma part les lords Salisbury et Warvick à souper avec moi demain soir. — Partons!

Ils s'éloignent.

* On croyait que les esprits évoqués par les magiciens ne cédaient à leur appel qu'avec répugnance. (*Note du traducteur.*)

* Je dis, fils des Æacides, que tu peux vaincre les Romains. (*Note du traducteur.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Saint-Albans.

Arrivent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, GLOSTER, LE CARDINAL, *et* SUFFOLK, *suivis de* FAUCONNIERS *le faucon au poing.*

LA REINE MARGUERITE.

Croyez-moi, mylords, voilà bien des années que je ne me suis autant amusée qu'à cette chasse aux poules d'eau. Et cependant, le vent était trés-fort, et il y avait dix à parier contre un que le vieux faucon John ne prendrait pas sa volée.

LE ROI HENRI, *à Gloster.*

A quelle hauteur, mylord, votre faucon s'est élevé, et comme il a laissé bien loin derrière lui tous les autres! Que l'œuvre de Dieu est admirable dans toutes ses créatures! Il en est de l'homme comme de l'oiseau, tous deux aspirent à monter.

SUFFOLK.

Sous le bon plaisir de votre majesté, il n'est pas étonnant que les faucons de mylord le protecteur montent si haut; ils savent que leur maître aime à s'élever, et que sa pensée va bien au-delà du vol de son faucon.

GLOSTER.

Celui-là aurait l'ame bien vile et bien vulgaire, dont la pensée n'irait pas plus loin que le vol d'un oiseau.

LE CARDINAL.

Je le savais; il voudrait planer au-dessus des nuages.

GLOSTER.

Il est vrai, mylord cardinal: que voulez-vous dire par là? Votre éminence ne serait-elle pas charmée de prendre son vol vers les cieux?

LE ROI HENRI.

Vers le séjour de la félicité éternelle.

LE CARDINAL.

Ton ciel à toi est sur la terre; tes yeux et ta pensée couvent une couronne; c'est le trésor qu'ambitionne ton cœur, funeste protecteur, prince dangereux qui fascines les yeux du monarque et du peuple.

GLOSTER.

Eh quoi, cardinal! pour un prêtre vous le prenez bien haut!

Tantæne in animis cœlestibus iræ *!

Tant d'emportement dans un homme d'église! Mon cher oncle, cachez mieux votre haine; elle s'accorde mal avec votre saint caractère.

SUFFOLK.

Sa haine n'est que ce qu'elle doit être dans une querelle si juste, et avec un pair si odieux.

GLOSTER.

Quel pair, mylord?

SUFFOLK.

Vous-même, mylord, n'en déplaise à l'orgueil du protecteur.

GLOSTER.

Suffolk, l'Angleterre connaît ton insolence.

LA REINE MARGUERITE.

Et ton ambition, Gloster.

LE ROI HENRI.

Cessez, de grâce, mon amie; n'attisez pas la fureur de ces pairs. Bénis sont sur la terre les pacificateurs.

LE CARDINAL.

Dieu me bénisse! mais si je fais la paix avec cet arrogant protecteur, ce ne sera qu'avec mon épée.

GLOSTER, *bas au Cardinal.*

Plut à Dieu, mon vénérable oncle, que les choses en vinssent là!

LE CARDINAL, *bas à Gloster.*

Ce sera quand tu en auras le cœur.

GLOSTER, *bas au Cardinal.*

N'ameute pas pour cette querelle une troupe de factieux. Viens seul et de ta personne soutenir ton langage insolent.

LE CARDINAL, *bas à Gloster.*

Je viendrai alors que toi tu n'oseras pas te montrer; si tu l'oses, je te donne rendez-vous ce soir sur la lisière orientale du bois.

LE ROI HENRI.

Qu'y a-t-il donc, mylords?

LE CARDINAL, *haut.*

Croyez-moi, cousin Gloster, si votre faucon-

* Tant de fiel entre-t-il dans les ames célestes! Virgile, Énéide, ch. I. (*Note du traducteur.*)

nier n'avait pas sitôt rappelé l'oiseau, notre amusement se serait prolongé. — (*Bas.*) Viens avec ta longue épée.

GLOSTER, *haut.*

C'est vrai, mon oncle.

LE CARDINAL, *bas à Gloster.*

Tu m'entends? la lisière orientale du bois.

GLOSTER, *bas au Cardinal.*

Cardinal, je m'y trouverai.

LE ROI HENRI.

Que dites-vous donc là, mon oncle Gloster?

GLOSTER.

Sire, nous parlons de chasse, voilà tout. — (*Bas au Cardinal.*) Par la mère de Dieu, prêtre, j'élargirai ta tonsure, ou mon épée me fera défaut.

LE CARDINAL, *bas à Gloster.*

*Medica teipsum** ; protecteur, songe à te protéger toi-même.

LE ROI HENRI.

Le vent devient plus fort, ainsi que votre colère, mylords. Combien cette musique est discordante! Quand de telles cordes détonnent, quelle harmonie peut-on espérer? Permettez, mylords, que j'apaise ce différend.

Accourt UN HABITANT *de Saint-Albans.*

L'HABITANT, *criant :*

Miracle !

GLOSTER.

Que signifie ce bruit?

L'HABITANT.

Miracle! miracle !

SUFFOLK.

Avance vers le roi, et dis-lui quel est ce miracle.

L'HABITANT.

Il y a tout au plus une demi-heure qu'à la chapelle de Saint-Albans un aveugle a recouvré la vue, un homme qui n'y avait vu de sa vie.

LE ROI HENRI.

Loué soit le Seigneur, qui, pour récompenser la foi, éclaire les ténèbres et console le désespoir!

Arrivent LE MAIRE *et* LES CONSEILLERS MUNICIPAUX *de Saint-Albans ;* SIMPCOX, *que deux personnes portent dans une chaise;* SA FEMME *le suit, accompagnée d'une foule de* PEUPLE.

LE CARDINAL.

Voilà les habitans de la ville qui viennent processionnellement présenter l'individu en question à votre majesté.

* Guéris-toi toi-même. (*Note du traducteur.*)

LE ROI HENRI.

Grande est sa consolation dans cette vallée terrestre, bien que le don de la vue doive multiplier pour lui les occasions de péché.

GLOSTER.

Arrêtez, messieurs; déposez cet homme auprès du roi; sa majesté désire lui parler.

LE ROI HENRI.

Mon ami, raconte-nous les détails de ce miracle, afin que nous puissions, à ton sujet, glorifier le Seigneur. Est-il vrai que tu étais aveugle, et que maintenant tu y vois?

SIMPCOX.

Aveugle de naissance, sous le bon plaisir de votre majesté.

LA FEMME.

Oui, c'est vrai.

SUFFOLK.

Quelle est cette femme?

LA FEMME.

Je suis sa femme, sous le bon plaisir de votre seigneurie.

GLOSTER.

Si tu étais sa mère, tu pourrais parler plus pertinemment.

LE ROI HENRI.

Où es-tu né?

SIMPCOX.

A Berwick du Nord, sire.

LE ROI HENRI.

Infortuné! la miséricorde de Dieu a été grande à ton égard; ne laisse passer ni un jour ni une nuit sans le bénir, et n'oublie jamais ce que le Seigneur a fait pour toi.

LA REINE MARGUERITE.

Dis-moi, mon ami, est-ce le hasard ou la dévotion qui t'a conduit à la sainte chapelle?

SIMPCOX.

C'est la dévotion seule, car cent fois et plus, dans mon sommeil, j'avais entendu la voix de saint Albans qui m'appelait, en me disant : « Viens, Simpcox, viens à ma chapelle, et je te guérirai. »

LA FEMME.

C'est très-vrai; j'ai entendu bien des fois cette voix l'appeler.

SUFFOLK.

Quoi donc? est-ce que tu es boiteux?

SIMPCOX.

Oui; que le Dieu tout puissant ait pitié de moi!

SUFFOLK.

A la suite de quel accident?

SIMPCOX.

Je suis tombé d'un arbre.

LA FEMME.

D'un prunier, mylord.

GLOSTER.

Depuis combien de temps es-tu aveugle?

SIMPCOX.

Oh! je suis aveugle de naissance, seigneur.

GLOSTER.

Et l'envie t'a pris de monter sur un arbre?

SIMPCOX.

Cela ne m'est arrivé qu'une fois dans ma vie, lorsque j'étais enfant.

LA FEMME.

C'est vrai, et il a payé cher son imprudence.

GLOSTER.

Il fallait que tu aimasses diantrement les prunes, pour t'exposer ainsi.

SIMPCOX.

Hélas! mylord, ma femme voulait absolument manger des reine-claudes, et m'a prié de monter sur l'arbre, au risque de me tuer.

GLOSTER.

Voilà un rusé coquin! Mais toute son astuce ne lui servira de rien. — Laisse-moi voir tes yeux, — ferme-les, — maintenant ouvre-les; — Je ne crois pas que tu aies la vue parfaitement claire.

SIMPCOX.

Aussi claire que le jour, grâce à Dieu et à saint Albans.

GLOSTER.

En vérité? De quelle couleur est ce manteau?

SIMPCOX.

Il est rouge, mylord, rouge comme du sang.

GLOSTER.

Fort bien; et de quelle couleur est mon vêtement?

SIMPCOX.

Noir comme du charbon, noir comme du jais.

GLOSTER.

Tu sais donc de quelle couleur est le jais!

SUFFOLK.

Et pourtant, j'imagine qu'il n'en a jamais vu.

GLOSTER.

Mais il a déjà vu bien des manteaux et bien des vêtemens.

LA FEMME.

Il n'en a vu de sa vie.

GLOSTER.

Dis-moi, mon ami, quel est mon nom?

SIMPCOX.

Hélas! mylord, je n'en sais rien.

GLOSTER.

Quel est le nom de ce lord?

SIMPCOX.

Je ne sais pas.

GLOSTER.

Et le nom de celui-ci?

SIMPCOX.

Je ne sais pas, en vérité.

GLOSTER.

Et quel est ton nom à toi?

SIMPCOX.

Saunder Simpcox, plaise à votre seigneurie.

GLOSTER.

Eh bien, Saunder, tu es le plus fieffé imposteur de la chrétienté. Si tu étais né aveugle, il ne t'aurait pas été plus difficile de nous désigner par nos noms, tous tant que nous sommes, que de nommer les diverses couleurs de nos vêtemens. La vue peut distinguer les couleurs; mais les nommer ainsi toutes, immédiatement, c'est chose impossible. — Mylords, saint Albans a fait là un miracle. Et que diriez-vous de mon savoir-faire si je rendais à cet estropié l'usage de ses jambes?

SIMPCOX.

Oh! plût à Dieu que cela vous fût possible, mylord!

GLOSTER.

Messieurs de Saint-Albans, n'avez-vous pas des justiciers dans votre ville, ainsi que certains instrumens qu'on nomme fouets?

LE MAIRE.

Nous en avons, mylord.

GLOSTER.

Qu'on nous en procure à l'instant.

LE MAIRE, *à un de ses officiers.*

Va sur-le-champ chercher le justicier.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

GLOSTER.

Qu'on me donne un escabeau. — (*On apporte un escabeau.*) Maintenant, drôle, si tu veux éviter le fouet, saute par dessus cet escabeau, et décampe au plus vite.

SIMPCOX.

Hélas, mylord, je ne saurais me tenir debout; vous allez me mettre inutilement à la torture.

Revient L'OFFICIER, *accompagné* DU JUSTICIER, *tenant un fouet à la main.*

GLOSTER.

Drôle, il faut absolument que tu retrouves l'usage de tes jambes. — Justicier, fouettez-le jusqu'à ce qu'il ait sauté par-dessus cet escabeau.

LE JUSTICIER.

Je vais vous obéir, mylord. — (*A Simpcox.*) Allons, ôte vite ton pourpoint.

SIMPCOX.

Hélas! que vais-je devenir? je ne puis me tenir sur mes jambes.

Après le premier coup de fouet, il saute par dessus l'escabeau et se sauve; la foule court après lui en criant *miracle.*

LE ROI HENRI.

O Dieu, tu le vois et tu le souffres!

LA REINE MARGUERITE.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant déguerpir ce coquin-là.

GLOSTER.

Qu'on se mette à sa poursuite, et qu'on emmène cette misérable.

Il montre la femme de Simpcox.

LA FEMME.

Hélas, sire, c'est la misère qui nous a fait agir.

GLOSTER.

Qu'on les reconduise à Berwick, d'où ils sont venus, et que dans tous les villages qu'ils traverseront ils soient fouettés en place publique.

Le Maire, le Justicier, la Femme de Simpcox, etc., *s'éloignent.*

LE CARDINAL.

Le duc Homfroy a fait aujourd'hui un miracle.

SUFFOLK.

C'est vrai, il a fait sauter et courir un boiteux.

GLOSTER.

Vous avez fait des miracles plus grands, mylord. En un jour, à votre voix, des villes entières ont pris leur volée.

Arrive BUCKINGHAM.

LE ROI HENRI.

Quelles nouvelles nous apporte notre cousin Buckingham?

BUCKINGHAM.

Des nouvelles que je ne puis vous annoncer sans frémir. Un ramas d'individus pervers et impies, sous la protection de la duchesse Éléonore, la femme du protecteur, le chef de cette bande, ont tramé de dangereux complots contre votre autorité. Nous les avons surpris avec des sorcières et des magiciens, évoquant de l'abîme des esprits impurs, les interrogeant sur la vie et la mort du roi Henri et d'autres personnages, membres du conseil privé de votre majesté, ainsi qu'on vous l'exposera plus en détail.

LE CARDINAL.

A ces causes, mylord le protecteur, votre femme est en ce moment détenue à Londres. (*A voix basse.*) Cette nouvelle, sans doute, aura émoussé votre épée; il est probable, mylord, que vous ne viendrez pas au rendez-vous.

GLOSTER.

Ambitieux prélat, cesse de contrister mon cœur. Les chagrins et la douleur ont atterré mon courage; accablé et vaincu, je baisse pavillon devant toi, comme je ferais devant le dernier des esclaves.

LE ROI HENRI.

Grand Dieu, que d'iniquités trament les pervers, attirant par là le châtiment sur leur propre tête!

LA REINE MARGUERITE.

Gloster, tu vois que le crime est entré dans ta propre maison; aie soin d'être toi-même irréprochable, — je te le conseille.

GLOSTER.

Pour ce qui est de moi, madame, je prends le ciel à témoin de mon dévouement au roi et à l'état; quant à ma femme, j'ignore ce qu'on peut avoir à lui reprocher. Je suis affligé de ce que je viens d'entendre. Elle sort d'un sang illustre; mais s'il est vrai qu'elle ait mis en oubli l'honneur et la vertu, et lié commerce avec des êtres dont le contact, pareil à la poix, est une souillure pour la noblesse, je la bannis de mon lit et de ma société, et je livre à la rigueur des lois et à l'opprobre celle qui a déshonoré le nom sans tache de Gloster.

LE ROI HENRI.

Allons, nous coucherons ici cette nuit; demain nous retournerons à Londres pour examiner à fond cette affaire, interroger les coupables, et peser leur cause dans la balance de la justice dont les décisions sont impartiales, et qui fait triompher le bon droit.

Bruit de fanfares. Ils s'éloignent.

SCENE II.

Londres. — Les jardins du duc d'York.

Arrivent YORK, SALISBURY *et* WARWICK.

YORK.

Maintenant, mylords de Salisbury et de Warwick, puisque votre souper frugal est terminé, permettez-moi, dans cette promenade solitaire, et pour ma propre satisfaction, de consulter votre opinion sur la validité de mon titre à la couronne d'Angleterre, titre que je crois incontestable.

SALISBURY.

Mylord, il me tarde d'entendre cet exposé dans tous ses détails.

WARWICK.

Mon cher York, commence, et si tes droits sont fondés, les Névils se soumettront à tes ordres.

YORK.

Écoutez-moi donc : Édouard III, mylords, eut sept fils : le premier fut Edouard, prince de Galles, surnommé le prince Noir; le second Guillaume d'Hatfield; le troisième Lionel, duc de Clarence; le quatrième Jean de Gand, duc de Lancastre; le cinquième Edmond Langley, duc d'York; le sixième fut Thomas de Woodstock, duc de Gloster; Guillaume de Windsor fut le septième et dernier. Édouard, le prince Noir, mourut avant son père, et laissa un fils unique, Richard, qui, après la mort

d'Édouard III, régna sur l'Angleterre jusqu'au jour où Henri Bolingbroke, duc de Lancastre, le fils aîné et l'héritier de Jean de Gand, s'empara du royaume, se fit couronner sous le nom d'Henri IV, déposa le roi légitime, renvoya la malheureuse reine en France, d'où elle était venue, et enferma Richard au château de Pomfret, où vous savez tous que cet infortuné monarque fut traîtreusement assassiné.

WARWICK.

Mon père, c'est la vérité que le duc vient de nous dire ; c'est ainsi que la maison de Lancastre a obtenu la couronne.

YORK.

Elle la retient aujourd'hui par la force, mais sans droit ; car l'héritier du premier fils d'Édouard III, Richard étant mort, c'est à la postérité du second fils que devait revenir la couronne.

SALISBURY.

Mais Guillaume d'Hatfield était mort sans enfans.

YORK.

Le troisième fils, du chef duquel je revendique la couronne, eut une fille, du nom de Philippe, qui épousa Edmond Mortimer, comte de Marche. Edmond eut un fils, Roger, comte de Marche. Roger eut un fils, Edmond, et deux filles, Anne et Éléonore.

SALISBURY.

J'ai lu que, sous le règne de Bolingbroke, cet Edmond revendiqua la couronne ; et il fût devenu roi, si Owen Glendower ne l'avait retenu captif jusqu'à sa mort. Mais passons aux autres.

YORK.

Anne, sa sœur et ma mère, étant l'héritière de la couronne, épousa Richard, comte de Cambridge, qui était fils d'Edmond Langley, cinquième fils d'Édouard III ; et c'est de son chef que je réclame la couronne. Elle était fille de Roger, comte de Marche, fils d'Edmond Mortimer, lequel avait épousé Philippe, fille unique de Lionel, duc de Clarence ; si donc la postérité de l'aîné doit succéder avant celle du cadet, je suis roi.

WARWICK.

Il n'y a rien de plus évident que cela. Henri réclame la couronne du chef de Jean de Gand, quatrième fils d'Édouard III ; York la réclame du chef du troisième jusqu'à ce que la branche de Lionel soit éteinte, celle de Jean de Gand ne doit pas régner ; or, elle n'est pas éteinte ; elle fleurit dans toi et dans tes fils, superbes rejetons d'une si belle tige. Ainsi, Salisbury, mon père, fléchissons ensemble le genou, et dans ce lieu solitaire, soyons les premiers à saluer notre légitime souverain, à proclamer ses droits à la couronne.

TOUS DEUX.

Vive notre souverain Richard, roi d'Angleterre !

YORK.

Mylords, je vous rends grâces ; mais je ne serai votre roi que lorsque je serai couronné et que mon épée sera teinte du sang de la maison de Lancastre ; et cette tâche n'est pas l'œuvre d'un jour ; elle veut de la réflexion et le silence du secret. Imitez mon exemple dans ces temps de périls. Fermez les yeux sur l'insolence de Suffolk, l'orgueil de Beaufort, l'ambition de Somerset, sur Buckingham et sur toute leur bande, jusqu'à ce qu'ils aient fait tomber dans le piége le pasteur du troupeau, ce vertueux prince, le bon duc Homfroy : c'est ce résultat qu'ils cherchent, et en le cherchant, ils trouveront la mort, si l'avenir ne trompe pas mes prévisions.

SALISBURY.

Mylord, restons-en là ; nous connaissons pleinement vos intentions.

WARWICK.

Mon cœur me dit qu'un jour viendra où le comte de Warwick fera du duc d'York un roi.

YORK.

Et moi, Névil, il y a une chose dont je suis certain, c'est que Richard, si Dieu lui prête vie, fera du comte de Warwick le premier personnage de l'Angleterre, après le roi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même ville. — Une cour de justice.

Bruit de fanfares. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, GLOSTER, YORK, SUFFOLK *et* SALISBURY ; LA DUCHESSE DE GLOSTER, MARGUERITE JOURDAIN, SOUTHWELL, HUME *et* BOLINGBROKE, *entrent conduits par* DES GARDES.

LE ROI HENRI.

Levez-vous, dame Éléonore Cobham, épouse de Gloster ; aux yeux de Dieu et aux nôtres, votre crime est grand : recevez la sentence de la loi pour des attentats auxquels le livre de Dieu a attaché la peine de mort. — (*A Marguerite Jourdain et à ses complices.*) Vous quatre, vous allez retourner en prison, d'où vous serez conduits au lieu du supplice. La sorcière sera brûlée vive sur la place de Smithfield ; les trois autres seront pendus au gibet jusqu'à ce que mort s'ensuive. — (*A la Duchesse.*) Vous, madame, en considération de votre naissance, vous serez dépouillée de tous vos honneurs pendant votre vie, et après une pénitence publique de trois jours, vous vivrez exilée, dans votre patrie, sous la garde de Stanley : je vous assigne l'île de Man pour résidence.

LA DUCHESSE.

J'accepte l'exil avec joie, j'eusse de même accepté la mort.

GLOSTER.

Éléonore, tu le vois, la loi t'a jugée; je ne puis justifier ce que la loi condamne.

Des Gardes *emmènent* la Duchesse *et les* autres Prisonniers.

GLOSTER, *continuant.*

Mes yeux sont pleins de larmes et mon âme de douleur. Ah! Homfroy, cet opprobre, au déclin de ton âge, va remplir d'amertume tes derniers jours et hâter ton trépas! — Je demande à votre majesté la permission de me retirer; ma douleur veut du soulagement, et ma vieillesse du repos.

LE ROI HENRI.

Arrête, Homfroy, duc de Gloster; avant de me quitter, donne-moi ton bâton de commandement : Henri n'aura désormais d'autre protecteur que lui-même : c'est en Dieu que je mets mon espérance; il sera mon appui, mon guide et le flambeau qui éclairera mes pas. Sur ce, va en paix, Homfroy, non moins chéri que lorsque tu étais le protecteur de ton roi.

LA REINE MARGUERITE.

Je ne vois pas pourquoi un roi de votre âge aurait besoin d'être protégé comme un enfant. — Que Dieu et le roi Henri tiennent le gouvernail de l'Angleterre. — (*A Gloster.*) Résignez, mylord, le bâton de commandement, et rendez au roi son royaume.

GLOSTER.

Mon bâton de commandement? Noble Henri, le voilà. Je le résigne aussi volontiers que je l'acceptai des mains de votre père Henri; et je le dépose à vos pieds avec autant de joie que d'autres, plus ambitieux, en mettraient à le recevoir. Quand je ne serai plus, puissent la gloire et la paix environner votre trône!

Il sort.

LA REINE MARGUERITE.

Enfin, Henri est roi, et Marguerite est reine; et Gloster n'est plus que l'ombre de lui-même, après cette mutilation douloureuse : deux blessures lui sont infligées à la fois; sa femme est bannie, et le bras de sa puissance est coupé. Cette verge d'honneur est enfin recouvrée; — qu'elle reste à la place où elle doit être, dans la main de Henri.

SUFFOLK.

Ainsi ce pin orgueilleux s'affaisse en inclinant ses rameaux, ainsi l'orgueil d'Éléonore expire dans sa fleur.

YORK.

Mylords, occupons-nous d'autre chose. — Sire, voici le jour fixé pour le combat; l'appelant et le défendeur, l'armurier et son apprenti, sont prêts à entrer dans la lice, si votre majesté consent à assister au spectacle de ce combat.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, sans doute, mylord; j'ai quitté la cour tout exprès pour voir vider ce différend.

LE ROI HENRI.

Au nom du ciel, visitez la lice, et veillez à ce que toutes choses se passent comme elles le doivent. Qu'ils vident ici leur querelle, et que Dieu défende le bon droit.

YORK.

Je n'ai jamais vu, mylords, un drôle plus embarrassé et ayant plus peur de se battre que l'appelant, l'apprenti de cet armurier.

Entrent dans la lice, d'un côté, HORNER, *précédé d'un* Tambour *et portant sur son épaule un bâton auquel est attaché un sac de sable *; ses* VOISINS *l'accompagnent, boivent à sa santé, et le font boire au point qu'il en est ivre. Entrent, d'un autre côté,* PIERRE, *précédé d'un* Tambour *et portant un bâton pareil;* DES APPRENTIS, *ses camarades, l'accompagnent, et boivent à sa santé.*

PREMIER VOISIN.

Allons, voisin Horner, je bois à toi une coupe de vin; va, voisin, ne crains rien, tu t'en acquitteras à merveille.

DEUXIÈME VOISIN.

Tiens, voisin, voilà une coupe de Charneco **.

TROISIÈME VOISIN.

Et voici un pot d'excellente double bière, voisin : bois, et ne crains pas ton adversaire.

HORNER.

Donnez, je vous ferai raison à tous, et je me moque de Pierre.

PREMIER APPRENTI.

Tiens, Pierre, je bois à toi; va, n'aie pas peur.

DEUXIÈME APPRENTI.

Du courage, Pierre; et ne crains pas ton maître : soutiens l'honneur des apprentis.

PIERRE.

Je vous rends grâce à tous : buvez, et priez pour moi, je vous prie, car je crois bien que j'ai bu ma dernière rasade.—Tiens, Robin, si je meurs, je te donne mon tablier; toi, Guillaume, tu auras mon marteau; et toi, Tom, tiens, prends tout l'ar-

* D'après les lois du duel, les chevaliers seuls combattaient avec l'épée et la lance; les manans devaient combattre avec un bâton d'ébène, à l'extrémité duquel était fixé un sac de sable. (*Note du traducteur.*)

** Sorte de vin doux fait dans un village de ce nom, aux environs de Lisbonne. (*Note du traducteur.*)

gent que j'ai. O mon Dieu, assiste-moi! je ne viendrai jamais à bout de mon maître; il est trop exercé.

SALISBURY.

Allons, cessez de boire, et battez-vous. — Toi, quel est ton nom?

PIERRE.

Pierre.

SALISBURY.

Pierre! et ton nom de famille?

PIERRE.

Poucet.

SALISBURY.

Eh bien, Poucet! pousse-moi à ton maître des bottes solides.

HORNER.

Messieurs, je suis venu ici, comme qui dirait, à l'instigation de mon apprenti, pour prouver qu'il est un gueux, et que je suis un honnête homme. Et pour ce qui regarde le duc d'York, que je meure si je lui ai jamais voulu aucun mal, non plus qu'au roi ou à la reine! En conséquence, Pierre, je vais t'asséner un coup terrible comme celui que Bevis de Southampton asséna au géant Ascapart.

YORK.

Qu'on se dépêche; — ce drôle commence à avoir la langue épaisse. Trompettes, donnez le signal aux combattans.

Les trompettes sonnent; le combat commence; du premier coup, Pierre étend son maître à terre.

HORNER.

Arrête, Pierre, arrête! je confesse, je confesse ma trahison.

Il meurt.

YORK, *montrant Pierre.*

Qu'on lui enlève son arme. — L'ami, remercie Dieu et le vin qu'avait bu ton maître.

PIERRE.

Grand Dieu! ai-je donc terrassé mon ennemi en présence de cette assemblée? O Pierre, le bon droit a triomphé.

LE ROI HENRI.

Allez; qu'on emporte d'ici le corps de ce traître; sa mort nous prouve qu'il était coupable; et Dieu dans sa justice nous a révélé la sincérité et l'innocence de ce pauvre diable que l'autre espérait immoler injustement. Viens, mon ami, viens recevoir ta récompense.

Ils sortent.

SCENE IV.

Même ville. — Une rue.

Arrivent en habits de deuil GLOSTER *et* PLUSIEURS DE SES SERVITEURS.

GLOSTER.

Ainsi parfois un nuage voile la splendeur du plus beau jour; ainsi après l'été vient invariablement l'hiver stérile avec ses rigoureux frimas et sa piquante froidure. Les douleurs et les joies se succèdent comme les saisons. — Amis, quelle heure est-il?

UN SERVITEUR.

Dix heures, mylord.

GLOSTER.

C'est l'heure qui m'a été indiquée pour attendre au passage mon épouse condamnée. Les cailloux du chemin doivent blesser ses pieds délicats. Chère Éléonore, que ta fierté doit souffrir, lorsqu'il te faut subir les insolens regards et les rires moqueurs d'une foule abjecte qui aujourd'hui insulte à ta honte, elle qui naguère suivait roues de ton char triomphal! Mais, la voilà qui s'approche; préparons mes yeux humides de pleurs à contempler ses misères.

Arrive LA DUCHESSE DE GLOSTER, *nu-pieds, couverte d'un linceul blanc, tenant à la main une torche allumée, et portant un écriteau sur son dos;* SIR JOHN STANLEY, UN SCHÉRIFF *et* DES GARDES *l'accompagnent.*

LE SERVITEUR.

Si votre seigneurie le permet, nous allons l'arracher aux mains du schériff.

GLOSTER.

Ne bougez pas, si vous tenez à la vie; laissez-la passer.

LA DUCHESSE.

Viens-tu, Gloster, pour être témoin de ma honte publique? Maintenant, toi aussi, tu fais pénitence avec moi. Vois comme ils te regardent; vois la multitude insensée te montrer du doigt en secouant la tête, et tous les yeux se fixer sur toi! Ah! Gloster, dérobe-toi à tous ces regards haineux; et, renfermé chez toi, va pleurer mon opprobre et maudire mes ennemis et les tiens.

GLOSTER.

Résigne-toi, ma chère Éléonore; oublie cette douloureuse épreuve.

LA DUCHESSE.

Ah! Gloster, apprends-moi à m'oublier moi-même; tant que je me rappelle que je suis ta légitime épouse, et que toi, tu es prince, le protecteur de ce royaume, il me semble que je ne devrais pas être ainsi conduite, enveloppée dans l'opprobre, avec un écriteau sur mon dos, et suivie par une lâche populace qui s'applaudit de voir couler mes larmes et d'entendre mes profonds gémissemens; les cailloux cruels blessent mes pieds endoloris; et quand je tressaille, la foule malveillante se met à rire, et m'avertit de prendre garde où je pose mes pas. Ah! Homfroy, puis-je supporter tant d'opprobre? crois-tu que je veuille jamais revoir le monde, ou estimer heureux ceux qui jouissent de la lumière du soleil? Non, les ténèbres seront ma lumière, et mes jours des nuits; le souvenir de ma splendeur passée sera mon enfer. Je me dirai quelquefois: « Je suis la femme du duc Homfroy; et lui, il est prince; il gouverne le pays; et cependant, tout prince qu'il était, il est resté spectateur immobile, tandis que moi, sa malheureuse épouse, j'étais montrée au doigt par la populace la plus vile. » Mais résigne-toi, et ne rougis pas de ma honte; que rien ne t'émeuve jusqu'au moment où tu verras la hache de la mort se lever sur ta tête, ce qui ne se fera pas attendre; car Suffolk, à qui tout obéit, ligué avec celle qui te hait et nous hait tous, et York, et l'impie Beaufort, ce pontife imposteur, ont tendu leurs lacs autour de toi, et tu chercherais vainement à leur échapper. Mais ne crains rien, jusqu'à ce que tu sois pris au piége, et ne cherche jamais à te précautionner contre tes ennemis.

GLOSTER.

Ah! ne parle point ainsi, Éléonore; tu t'abuses. Il faut que je sois coupable, avant qu'on puisse me condamner; et quand j'aurais vingt fois plus d'ennemis, et que chacun d'eux aurait vingt fois plus de puissance, ils ne peuvent rien contre moi, tant que je resterai loyal, fidèle et sans reproche. Voudrais-tu donc que je t'arrachasse à cet opprobre? Je n'effacerais pas ta honte, et je me mettrais en péril, en violant la loi. La résignation, Éléonore, est le seul parti que tu aies à prendre. Que ton ame se résigne, je t'en conjure: ces quelques jours de scandale seront bientôt oubliés.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES.

LE HÉRAUT.

Je somme votre altesse de se rendre au parlement de sa majesté, convoqué à Bury pour le premier du mois prochain.

GLOSTER.

Et mon assentiment préalable à cette mesure n'a point été demandé! il y a quelque chose là-dessous. — (*Au Héraut.*) C'est bien; je m'y rendrai.

LE HÉRAUT *s'éloigne.*

GLOSTER, *continuant.*

Éléonore, je te quitte. — Monsieur le schériff, que la pénitence n'excède pas l'ordre du roi.

LE SCHÉRIFF.

Mylord, ici se terminent mes fonctions; maintenant sir John Stanley est chargé de conduire la duchesse à l'île de Man.

GLOSTER.

Est-ce vous, sir John, qui êtes chargé de veiller sur elle?

STANLEY.

J'en ai reçu l'ordre, mylord.

GLOSTER.

Je vous supplie de la bien traiter; que ma demande ne soit pas un motif pour aggraver son sort: la fortune peut de nouveau nous sourire; et je pourrai reconnaître les bontés que vous aurez eues pour elle; sur ce, sir John, recevez mes adieux.

LA DUCHESSE.

Eh quoi, mylord, vous partez sans me dire adieu?

GLOSTER.

Tu vois mes pleurs; je ne puis t'en dire davantage.

GLOSTER *et* SES SERVITEURS *s'éloignent.*

LA DUCHESSE.

Te voilà donc parti? — Toute consolation est disparue avec toi; il ne m'en reste plus; tout mon espoir est dans la mort, la mort, dont naguère je ne pouvais entendre le nom sans effroi, parce que je souhaitais que cette vie fût éternelle. Stanley, je t'en conjure, emmène-moi d'ici! peu m'importe en quel lieu; je ne demande point de faveur; conduis-moi où tu as ordre de me conduire.

STANLEY.

Madame, c'est à l'île de Man; là vous serez traitée conformément à votre rang et à votre position.

LA DUCHESSE.

Je serai donc traitée bien mal; car ma position est cruelle; je suis dans l'opprobre: serai-je donc traitée avec opprobre?

STANLEY.

Non, mais comme il convient à une duchesse, à l'épouse du duc Homfroy.

LA DUCHESSE.

Adieu, schériff, je te souhaite plus de bonheur que je n'en ai, bien que tu aies été chargé de présider à ma honte.

LE SCHÉRIFF.

Je n'ai fait que mon devoir; veuillez m'excuser, madame.

LA DUCHESSE.

Adieu; ton office est rempli. — Allons, Stanley, partons-nous?

STANLEY.

Madame, votre pénitence étant terminée, vous allez quitter ce linceul, et prendre des habits de voyage.

LA DUCHESSE.

Je ne dépouillerai pas mon opprobre avec ce linceul. De quelque manière que je sois vêtue, il percera à travers mes plus riches parures. Allons, montre-moi le chemin; il me tarde de voir ma prison.

Ils s'éloignent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

L'Abbaye de Bury.

Le parlement est assemblé. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE CARDINAL BEAUFORT, SUFFOLK, YORK, BUCKINGHAM *et* AUTRES.

LE ROI HENRI.

Je m'étonne que mylord de Gloster ne soit pas encore venu. Quels que soient les motifs qui le retiennent, il n'a pas pour habitude de se présenter le dernier.

LA REINE MARGUERITE.

Ne voyez-vous donc pas et n'avez-vous pas observé le changement qui s'est opéré dans ses manières, quelle fierté il affiche, combien depuis quelque temps il est devenu insolent, orgueilleux, impérieux, tout différent de ce qu'il était? Il fut un temps où il était doux et affable. Au moindre coup d'œil que nous lui jetions, à l'instant il était à nos genoux, si bien que toute la cour admirait son humble déférence. Maintenant, si nous le rencontrons le matin, au lieu de nous donner comme tout le monde le salut d'usage, il fronce le sourcil, il nous fixe d'un œil de colère, et passe raide et fier sans daigner nous rendre les respects qui nous sont dus. On ne fait pas attention aux grognemens d'un petit chien; mais le rugissement du lion fait trembler l'homme le plus hardi, et Homfroy est un homme important en Angleterre. Songez qu'il est après vous le premier par la naissance, et que, si vous veniez à mourir, il serait votre successeur immédiat. Considérant donc ses dispositions hostiles à votre égard, et les avantages qui résulteraient pour lui de votre mort, je pense qu'il est impolitique de le laisser approcher de votre royale personne, et de l'admettre dans les conseils de votre majesté. En flattant le peuple, il a conquis son affection, et le jour où il lui plaira de provoquer un soulèvement, il est à craindre que tous ne le suivent. Nous sommes au printemps, et les herbes nuisibles n'ont poussé encore que de faibles racines; mais si vous leur donnez le temps de croître, grâce à votre négligence, elles couvriront entièrement le sol, et étoufferont les plantes utiles. Ma respectueuse affection pour mon époux me fait apercevoir dans le duc tous ces périls. Si je m'abuse, appelez mes craintes une faiblesse de femme; qu'on leur oppose des raisons meilleures que les miennes, je suis prête à me rendre, et à reconnaître mon injustice envers le duc. Mylords de Suffolk, de Buckingham et d'York, réfutez mes allégations, si vous le pouvez; sinon, approuvez ce que je viens de dire.

SUFFOLK.

Votre majesté a parfaitement jugé le duc de Gloster, et si j'avais été le premier à exprimer mon avis, j'aurais tenu précisément le langage que vous venez de tenir. J'ai la conviction intime que c'est à son instigation que la duchesse s'est livrée à ses pratiques infernales; en supposant même qu'il y fût étranger, c'est en se vantant sans cesse de sa royale descendance, de sa qualité d'héritier présomptif de la couronne, c'est en exaltant à tout propos sa noblesse, qu'il a égaré la raison de cette femme fanatique, et l'a poussée à de criminels complots contre la vie de notre souverain. C'est à l'endroit où l'eau est le plus profonde qu'elle est le plus calme, et sous un semblant de

loyauté, il cache sa trahison. Le loup ne hurle pas quand il se prépare à enlever l'agneau. Non, non, mon souverain, Gloster est un homme que nul n'a sondé encore, et plein d'une hypocrisie profonde.

LE CARDINAL.

N'a-t-il pas, contrairement aux lois, infligé la mort au milieu des tortures, à des hommes coupables de délits peu graves?

YORK.

N'a-t-il pas, dans le cours de son protectorat, levé dans le royaume d'énormes subsides destinés à la solde de notre armée en France, et qu'il n'a jamais envoyés; ce qui amenait chaque jour la révolte de quelque ville nouvelle?

BUCKINGHAM.

Bah! ce sont là, dans ce duc hypocrite, des peccadilles, comparées aux attentats que nous ignorons encore, et que le temps nous révélera.

LE ROI HENRI.

Mylords, un mot: votre sollicitude pour nous, le soin que vous prenez d'écarter de notre voie les épines qui pourraient nous blesser, sont on ne peut plus louables; mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? notre oncle le duc de Gloster est aussi innocent de toute pensée de trahison envers notre royale personne que l'est l'agneau à la mamelle, ou la colombe inoffensive. Le duc est vertueux et doux, et trop honnête homme pour songer à mal faire, ou tramer ma ruine.

LA REINE MARGUERITE.

Ah! le dévouement qu'il affecte n'en est que plus dangereux. Il a l'air d'une colombe, mais son plumage est emprunté, et il a le cœur d'un odieux vautour. C'est un agneau, dites-vous; mais sa peau lui a été prêtée, car ses penchans sont ceux d'un loup dévorant. Quel est le fourbe qui ne sache pas se travestir? Prenez-y garde, sire, il importe qu'on se débarrasse de cet hypocrite; notre salut à tous en dépend.

Entre SOMERSET.

SOMERSET.

Santé et longs jours à mon gracieux souverain!

LE ROI HENRI.

Vous êtes le bien venu, lord Somerset. Quelles nouvelles nous apportez-vous de France?

SOMERSET.

Vous ne possédez plus rien sur ces territoires: tout est perdu.

LE ROI HENRI.

Voilà de fâcheuses nouvelles, lord Somerset; mais, la volonté de Dieu soit faite!

YORK, *à part.*

C'est pour moi que ces nouvelles sont douloureuses; car j'espérais aussi fermement posséder la France que je compte régner sur la fertile Angleterre. Ainsi, mes fruits périssent dans leur germe, et les chenilles dévorent mon feuillage. Mais je veux avant peu porter remède à cet état de choses, ou j'échangerai mon titre contre un glorieux tombeau.

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

Que le bonheur soit le partage de mon seigneur le roi! Pardonnez-moi, sire, d'être arrivé si tard.

SUFFOLK.

Non, Gloster; sache que tu es arrivé trop tôt; pour qu'il en fût autrement, il faudrait que tu fusses plus loyal que tu n'es. Je t'arrête ici comme coupable de haute trahison.

GLOSTER.

Fort bien, duc de Suffolk; tu ne me verras pas pour cela rougir ou changer de visage: un cœur sans tache n'est pas facile à intimider. La source la plus limpide n'est pas plus pure de fange que je ne suis pur de trahison envers mon souverain. Qui peut m'accuser? En quoi suis-je coupable?

YORK.

On vous soupçonne, mylord, de vous être laissé corrompre par le dauphin pendant votre protectorat, et d'avoir retenu la solde de l'armée, ce qui est cause que sa majesté a perdu la France.

GLOSTER.

Voilà ce dont on me soupçonne? Qui sont ceux qui le croient? Je n'ai jamais frustré l'armée de sa solde; je n'ai jamais rien reçu du dauphin. Dieu m'est témoin que j'ai passé bien des nuits à travailler dans l'intérêt de l'Angleterre; si jamais j'ai reçu du roi la moindre somme, si j'ai approprié une obole à mon usage, que cette obole soit produite contre moi au jour de mon jugement! Non; ne voulant pas taxer les communes appauvries, j'ai maintes fois, pour solder les garnisons, avancé de ma bourse des sommes considérables dont je n'ai jamais demandé la restitution.

LE CARDINAL.

Il est dans votre intérêt, mylord, de parler ainsi.

GLOSTER.

Je ne dis rien que de vrai; j'en prends Dieu à témoin.

YORK.

Pendant votre protectorat, vous avez fait infliger aux condamnés des tortures inouïes, qui ont donné à l'Angleterre un renom de cruauté tyrannique.

GLOSTER.

Loin de là, c'est un fait bien connu que tant que j'ai été protecteur je n'ai péché que par un

excès d'indulgence : je me laissais attendrir aux larmes des coupables, et pour obtenir leur pardon, il leur suffisait de l'implorer avec des paroles de repentir. A moins que ce ne fût pour meurtre sanglant ou pour vol exercé avec violence sur le voyageur inoffensif, je n'ai jamais appliqué le châtiment prononcé par la loi. Il est vrai que j'ai puni le meurtre plus rigoureusement que la félonie ou que tout autre délit.

SUFFOLK.

Mylord, il vous est aisé de répondre à ces accusations; mais il existe contre vous des charges plus graves et dont il ne vous sera pas facile de vous disculper. Je vous arrête au nom de sa majesté, et je vous remets à la garde de monseigneur le cardinal, jusqu'au jour de votre mise en jugement.

LE ROI HENRI.

Mylord de Gloster, j'ai la ferme espérance que vous vous justifierez pleinement. Ma conscience me dit que vous êtes innocent.

GLOSTER.

Ah! mon gracieux souverain, nous vivons dans des jours périlleux : la vertu est étouffée par l'ambition impure, et la haine chasse l'humanité. Partout domine le mensonge suborneur, et l'équité est exilée de ce royaume. Je sais qu'ils en veulent à ma vie, et si ma mort pouvait assurer le bonheur du pays et marquer le terme de leur tyrannie, je me sacrifierais avec joie. Mais ma mort ne serait que le prologue de leur drame; des milliers d'autres victimes, qui ne redoutent rien encore, ne cloront pas la tragédie qu'ils préparent. Je lis dans les yeux enflammés de Beaufort la haine que son cœur recèle, et les nuages dont le front de Suffolk est rembruni couvent les tempêtes de sa haine; le mordant Buckingham se soulage dans ses paroles du poids jaloux qui pèse sur son cœur; et York, que dévore son ambition lunatique, York, dont j'ai rabattu le bras présomptueux, attaque ma vie par de fausses accusations. — (*A la reine.*) Et vous, madame, faisant cause commune avec eux, vous avez sans motif accumulé les disgrâces sur ma tête; vous n'avez rien épargné pour soulever contre moi l'inimitié de mon souverain bien aimé. — Vous vous êtes tous ligués contre moi, et je n'ignorais pas vos complots. Pour me condamner, les faux témoins ne manqueront pas, et vous avez des trahisons en réserve pour augmenter ma culpabilité; on verra se vérifier le vieil adage : Quand on veut battre un chien, on a bientôt trouvé un bâton.

LE CARDINAL.

Sire, ses invectives sont intolérables. Si les hommes qui ont à cœur d'écarter de votre royale personne les poignards de la trahison et la fureur des traîtres sont ainsi en butte aux outrages et aux injures, et qu'une licence effrénée soit accordée à la langue du coupable, il y a là de quoi attiédir leur dévouement pour votre majesté.

SUFFOLK.

N'a-t-il pas adressé à notre souveraine des paroles injurieuses, bien qu'artistement combinées, donnant à entendre qu'elle avait suborné contre lui de faux témoins pour amener sa ruine?

LA REINE MARGUERITE.

A qui perd la partie, la mauvaise humeur est permise.

GLOSTER.

Vous venez de dire plus vrai que vous n'en aviez l'intention : je perds en effet la partie. — Malheur aux gagnans; car ils ont joué de mauvaise foi, et il est permis au perdant de se plaindre!

BUCKINGHAM.

Il va épiloguer et nous retenir ici tout le jour. — Lord cardinal, il est votre prisonnier.

LE CARDINAL.

Gardes, emmenez le duc, et ne le perdez pas de vue.

GLOSTER.

Ainsi le roi Henri rejette sa béquille avant que ses jambes soient assez fortes pour le soutenir. On chasse le berger loin de toi, pendant que les loups se disputent à qui te dévorera le premier. Ah! puissent mes craintes ne point se vérifier! Combien je le souhaite! Henri, vertueux monarque, j'appréhende ta chute.

LES GARDES *emmènent* GLOSTER.

LE ROI HENRI.

Mylords, adoptez les mesures que votre sagesse jugera convenables. Faites et défaites comme si nous étions ici en personne.

LA REINE MARGUERITE.

Eh quoi! votre majesté veut-elle donc quitter le parlement?

LE ROI HENRI.

Ah! Marguerite, dans mon cœur la douleur déborde et commence à inonder mes yeux. Ma vie est assiégée de misère; car qu'y a-t-il de plus misérable qu'un esprit troublé et mécontent? Oh! cher oncle, cher Homfroy! je lis empreints dans tes traits l'honneur, l'intégrité, la loyauté; et jamais il ne m'est arrivé de te trouver perfide, ou de mettre en doute ta fidélité. Quelle destinée ennemie en veut donc à ta fortune, pour que ces puissans lords et Marguerite, mon épouse, s'arment ainsi contre ton innocente vie? Tu ne leur as jamais fait de mal ni à eux ni à personne au monde. De mêm que le boucher enlève l'agneau, lie le malheureux, et, le conduisant à l'abattoir, le frappe pour peu qu'il s'écarte du chemin, ainsi ces hommes cruels t'ont emmené d'ici; et de même que la mère erre çà et là dans la direction qu'a prise son cher petit, et ne peut rien, si ce n'est pleurer sa perte, ainsi je donne au malheur de

Gloster des larmes impuissantes; mes yeux humides suivent sa trace, et je ne puis rien faire pour lui, tant sont puissans ses ennemis conjurés. Je veux pleurer son triste sort; et d'une voix entrecoupée de sanglots, je ne cesserai de redire : « Qui donc ici est un traître? Gloster ne l'est pas. »

Il sort.

LA REINE MARGUERITE.

Mylords, hommes sans préjugés, la froide neige se fond aux chauds rayons du soleil. Henri, mon royal époux, est de glace dans les grandes affaires; il se laisse prendre à une sotte pitié. L'apparente vertu de Gloster le fascine, comme le crocodile attire par ses cris plaintifs le voyageur attendri; ou comme la vipère qui, roulée sur les fleurs, étalant les couleurs bigarrées de sa peau brillante, blesse de son dard mortel l'enfant imprudent qui la voyant si belle croyait à sa bonté. Je vous le proteste, mylords, si nul n'était plus sage que moi, et en cette occasion, néanmoins, je pense que j'émets un avis salutaire, le monde serait bientôt débarrassé de Gloster, et nous ne le craindrions plus.

LE CARDINAL.

Sa mort serait un acte de saine politique; mais nous manquons de prétextes pour le faire mourir. Il faut qu'il soit condamné dans les formes légales.

SUFFOLK.

Ce serait là, selon moi, une grande imprudence. Le roi fera tout au monde pour lui sauver la vie; peut-être les communes se soulèveront-elles pour sa défense; et puis, nous n'avons pour appuyer sa condamnation que des motifs assez faibles, que de simples soupçons.

YORK.

En sorte que votre intention n'est pas de le faire mourir?

SUFFOLK.

Ah! York, nul homme vivant ne le désire autant que moi.

YORK.

C'est York qui a le plus grand intérêt à sa mort. Mais, monseigneur le cardinal, et vous, mylord de Somerset, parlez-moi franchement, et dans toute la sincérité de vos ames; ne vaudrait-il pas autant confier à un aigle à jeun le soin de protéger des poulets contre un vautour affamé, que de faire du duc Homfroy le protecteur du roi?

LA REINE MARGUERITE.

Les pauvres poulets seraient bien sûrs d'être dévorés.

SUFFOLK.

Il est vrai, madame: et par la même raison, ne serait-ce pas folie que de faire du loup le gardien du troupeau? Et si quelqu'un l'accusait de n'être qu'un rusé meurtrier, suffirait-il pour le faire absoudre de dire qu'il n'a pas encore mis à exécution son criminel dessein? non, sans attendre que sa gueule soit teinte de sang, qu'il meure en sa qualité de loup et d'ennemi naturel du troupeau, comme Homfroy, tout nous le prouve, est l'ennemi naturel du roi; et quant au genre de mort, ne perdons point le temps en combinaisons inutiles. Qu'il meure par la ruse ou le guet-apens, endormi ou éveillé, n'importe, pourvu qu'il meure: la fraude est permise quand il s'agit de prévenir un fourbe.

LA REINE MARGUERITE.

Trois fois noble Suffolk, c'est parler en homme résolu.

SUFFOLK.

Il n'y a point de résolution si l'action ne suit les paroles; souvent on dit ce qu'on n'a pas l'intention de faire: mais moi, mon cœur s'accorde avec mon langage. — Heureux d'accomplir un acte méritoire, et voulant mettre mon souverain à l'abri de son ennemi, dites un mot, et je suis prêt à administrer Gloster et à lui servir de prêtre.

LE CARDINAL.

Fort bien, mylord de Suffolk; mais pour qu'il meure, je ne suis pas d'avis d'attendre que vous soyez dûment entré dans les ordres; dites que vous consentez, et approuvez la chose, et je me charge de pourvoir au choix de l'exécuteur, tant j'ai à cœur la sûreté de mon souverain.

SUFFOLK.

Voici ma main; c'est une action qui mérite d'être faite.

LA REINE MARGUERITE.

J'en dis autant.

YORK.

Et moi aussi: et maintenant que tous trois nous avons prononcé cet arrêt, peu importe à qui il pourrait déplaire.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Puissans lords, j'arrive d'Irlande pour vous annoncer que la population de ce pays s'est révoltée, et a passé les Anglais au fil de l'épée. Envoyez des renforts, mylords, et arrêtez à temps la violence du mal, avant que la blessure ne devienne incurable; car elle est récente encore, et vous pouvez espérer la guérir.

LE CARDINAL.

Voilà une brèche qui demande à être promptement réparée. Quel conseil donnez-vous dans cette grave occurrence?

YORK.

Je suis d'avis qu'on envoie Somerset dans ce pays. Il convient d'employer un général aussi heureux; témoin le succès qu'il a obtenu en France.

SOMERSET.

Si York, avec sa politique tortueuse, avait été

régent à ma place, il n'eût jamais tenu en France aussi long-temps que moi.

YORK.

Non, assurément, pour finir par tout perdre comme tu as fait. J'aurais mieux aimé mourir que de rapporter dans ma patrie le poids d'un tel déshonneur, que de ne rester si long-temps en France que pour voir ce royaume perdu pour nous sans retour. Montre-moi sur ta poitrine une seule cicatrice : il est rare que la victoire soit le partage de ceux qui prennent tant de soin de conserver leur personne intacte.

LA REINE MARGUERITE.

Que le vent souffle, qu'on donne au feu des alimens, et cette étincelle deviendra un jour un incendie. Assez, duc d'York. — Cher Somerset, contenez-vous. — York, si vous aviez été régent de France, peut-être auriez-vous été encore plus malheureux que lui.

YORK.

Faire pire que lui! En ce cas, opprobre sur le tout!

SOMERSET.

Et sur toi d'abord, toi qui appelles de tes vœux notre opprobre!

LE CARDINAL.

Mylord d'York, éprouvez votre fortune. Les grossiers Irlandais sont en armes, et abreuvent le sol de sang anglais. Voulez-vous conduire en Irlande une armée d'hommes d'élite, pris dans tous les comtés, et tenter les hasards contre les Irlandais?

YORK.

Je le veux bien, mylord, si le roi y consent.

SUFFOLK.

Ce que nous ordonnons, il le veut; ce que nous faisons, il l'approuve. Ainsi, noble York, prenez en main cette tâche.

YORK.

Je l'accepte : mylords, levez-moi des soldats, pendant que je mettrai ordre à mes affaires particulières.

SUFFOLK.

C'est un soin dont je me charge, lord York. Mais revenons à l'hypocrite Homfroy.

LE CARDINAL.

Qu'il n'en soit plus question; je prendrai des mesures pour qu'il ne nous importune plus. Maintenant, séparons-nous. Le jour touche à sa fin. Lord Suffolk, vous et moi, nous avons à causer sur ce chapitre.

YORK.

Mylord de Suffolk, dans quinze jours je compte que mes soldats seront réunis à Bristol; c'est là que je les embarquerai pour l'Irlande.

SUFFOLK.

Je donnerai pour cela les ordres nécessaires, mylord d'York.

Tous *sortent, à l'exception* d'YORK.

YORK, *seul.*

Maintenant, York, voilà l'instant, ou jamais, d'affermir tes résolutions craintives et de remplacer le doute par l'intrépidité. Sois ce que tu espères être, ou consigne à la tombe ce que tu es; c'est une existence qui ne vaut pas la peine d'être conservée. Que la crainte au front pâle soit le partage de l'homme obscur; elle ne doit pas trouver place dans une ame royale. Plus pressées qu'une pluie du printemps, mes pensées se succèdent, et il n'en est pas une qui n'ait la royauté pour objet. Mon cerveau, plus actif que l'araignée laborieuse, ourdit péniblement des trames pour envelopper mes ennemis. Fort bien, mylords, c'est politiquement agir, que de m'envoyer au loin avec une armée. Je crains bien que vous n'ayez fait que réchauffer le serpent mourant de faim, qui, recueilli dans votre sein, vous percera le cœur. C'étaient des soldats qu'il me fallait, et vous m'en donnez; je vous en suis reconnaissant; toutefois, croyez-moi, vous mettez des armes dangereuses aux mains d'un homme à craindre. Pendant qu'en Irlande j'entretiendrai une armée redoutable, j'aurai soin de fomenter en Angleterre quelque noire tempête, qui enverra bien des milliers d'ames au ciel ou en enfer; et cette tempête fatale ne cessera de mugir que lorsqu'un cercle d'or ceindra ma tête, et que son éclat radieux, pareil aux rayons transparens du soleil, calmera la fureur de cet ouragan. Déjà pour exécuter mes projets, j'ai mis dans mes intérêts un homme résolu du comté de Kent, John Cade d'Ashford. Sous le nom de John Mortimer, il doit provoquer un soulèvement, et il est homme à bien s'acquitter de ce rôle. J'ai vu en Irlande cet indomptable Cade tenir tête, à lui seul, à toute une troupe d'Irlandais. Il avait combattu si long-temps que ses cuisses étaient hérissées de dards comme la peau d'un porc-épic : lorsqu'on fut venu à son secours, je le vis, alerte et agile, bondir et secouer gaîment ses dards ensanglantés, comme un danseur moresque ses grelots. Plus d'une fois déguisé sous l'épaisse chevelure de l'Irlandais, il s'est introduit auprès des ennemis pour s'entretenir avec eux; et, sans être découvert, il est revenu me rendre compte de leurs coupables projets. Ce démon sera ici mon substitut; car dans ses traits, dans son port, dans le son de sa voix, il ressemble au défunt Mortimer. Je sonderai par là les dispositions du peuple; je verrai de quel œil il voit la maison d'York et ses prétentions. Si Cade est pris et livré aux tortures, je sais que tous les tourmens qu'on pourra lui infliger ne pourront lui faire avouer que c'est moi qui lui ai mis les armes à la main. Si, au contraire, il réussit, comme cela est très-probable, alors j'arrive d'Irlande avec mon armée, et je recueille la moisson que le coquin aura semée : car Homfroy une fois mort, comme il le sera bientôt, et Henri mis de côté, mon rôle, à moi, commence.

Il sort.

SCENE II.

Bury. — Un appartement du palais.

Entrent d'un air égaré DEUX ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Va sur-le-champ trouver mylord de Suffolk; dis-lui que nous avons expédié le duc, ainsi qu'il l'a commandé.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Oh! que la chose n'est-elle encore à faire!... Qu'avons-nous fait?... As-tu jamais entendu un homme si pénitent?

Entre SUFFOLK.

PREMIER ASSASSIN.

Voici mylord.

SUFFOLK.

Eh bien! messieurs, avez-vous terminé cette affaire?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, monseigneur; il est mort.

SUFFOLK.

Allons, voilà qui est bien. Rendez-vous chez moi, je vous récompenserai de cet acte périlleux. Le roi et tous les pairs vont venir à l'instant... Avez-vous réparé le désordre du lit? Tout est-il disposé comme je l'avais ordonné?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, mylord.

SUFFOLK.

Allez, partez!

Les Assassins *sortent*.

(*Entrent* LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE CARDINAL BEAUFORT, SOMERSET *et* PLUSIEURS AUTRES LORDS.

LE ROI HENRI.

Allez dire à notre oncle de venir ici sur-le-champ. Dites-lui que mon intention est de juger aujourd'hui sa cause, et de m'assurer par moi-même s'il est coupable, comme on le publie.

SUFFOLK.

Sire, je vais le chercher.

LE ROI HENRI.

Mylords, prenez vos places. — Je vous en conjure tous, ne procédez avec rigueur contre notre oncle Gloster qu'autant que des témoignages évidens, des preuves suffisantes déposeront de sa culpabilité

LA REINE MARGUERITE.

A Dieu ne plaise qu'aucun sentiment de haine s'interpose pour faire condamner injustement un gentilhomme!

LE ROI HENRI.

Je vous remercie, Marguerite; je suis heureux de vous entendre tenir ce langage.

Rentre SUFFOLK.

LE ROI HENRI, *continuant*.

Qu'y a-t-il? Pourquoi cette pâleur? Pourquoi trembles-tu? Où est notre oncle? Qu'as-tu, Suffolk?

SUFFOLK.

Mort dans son lit, sire; Gloster est mort.

LA REINE MARGUERITE.

Le ciel nous en préserve!

LE CARDINAL.

O mystérieux jugement de Dieu! — J'ai rêvé cette nuit que le duc était muet, et ne pouvait prononcer une parole.

Le roi s'évanouit.

LA REINE MARGUERITE.

Qu'avez-vous, monseigneur? Du secours, mylords! le roi est mort.

SOMERSET.

Soulevez-le; pincez-lui le nez!

LA REINE MARGUERITE.

Courez, courez chercher des secours! — O Henri, ouvre les yeux!

SUFFOLK.

Il revient à lui. — Madame, calmez-vous.

LE ROI HENRI, *reprenant peu à peu ses sens*.

O Dieu du ciel!

LA REINE MARGUERITE.

Comment se trouve mon gracieux seigneur?

SUFFOLK.

Remettez-vous, mon souverain! gracieux Henri, remettez-vous!

LE ROI HENRI.

Qu'entends-je? est-ce bien mylord de Suffolk qui entreprend de me consoler? Tout-à-l'heure il vient de me faire entendre le cri funèbre du hibou, et ce cri effrayant a suspendu en moi les sources de la vie; et il s'imagine qu'il suffira du gazouillement d'un sansonnet sifflant à mon oreille le mot de consolation pour effacer de ma mémoire l'impression que le premier son y a laissée! Ne

déguise pas ton poison sous des paroles mielleuses. Ne pose point tes mains sur moi, je te le défends; leur contact m'épouvante comme le ferait le dard d'un serpent... Hors de ma vue, messager de mort! Dans tes regards farouches siégent le meurtre et la tyrannie, et de là, leur hideuse majesté répand au loin l'effroi. Ne me regarde pas; tes regards assassinent : — mais non, ne t'en va pas. — Approche, basilic, et que tes yeux donnent le trépas à l'imprudent qui te regarde : c'est à l'ombre de la mort que je trouverai la joie; ma vie ne sera qu'une double mort, maintenant que Gloster n'est plus.

LA REINE MARGUERITE.

Pourquoi maltraiter ainsi mylord de Suffolk? Bien que le duc fût son ennemi, il ne laisse pas, en bon chrétien, de déplorer sa mort; et moi, tout hostile qu'il m'était, si des larmes versées à flots, si des gémissemens à fendre le cœur, si des soupirs à tarir le sang dans les veines, pouvaient le rappeler à la lumière, je deviendrais aveugle à force de pleurer, malade à force de gémir, pâle comme la primevère à force de soupirer, et tout cela pour rendre la vie au noble duc. Qui sait ce que le monde pensera de moi? car on savait que nous n'étions que médiocrement amis; on pourra croire que c'est moi qui ai fait périr le duc. Ainsi mon nom sera en butte aux morsures de la calomnie, et les cours des princes retentiront de reproches dirigés contre moi. Voilà ce que je gagne à sa mort! Malheureuse que je suis d'être reine, et d'avoir l'infamie pour couronne!

LE ROI HENRI.

Ah! malheureux Gloster!

LA REINE MARGUERITE.

C'est moi qui suis malheureuse; je suis plus à plaindre que lui! Pourquoi détournes-tu de moi ton visage? Je ne suis point un lépreux infect; regarde-moi. Quoi donc! Es-tu sourd comme la couleuvre? Sois venimeux comme elle, et tue ton épouse infortunée. Tout ton bonheur est-il donc descendu avec Gloster dans la tombe? S'il en était ainsi, Marguerite ne fut jamais ta joie. Élève-lui une statue, que tu adoreras, et moi, fais de mon image l'enseigne d'un cabaret. Était-ce donc pour en venir là que j'ai failli faire naufrage, et que deux fois les vents contraires m'ont repoussée des rivages de l'Angleterre dans mon pays natal? Ah! c'était un avertissement du ciel; le vent prophétique semblait me dire : « Ne va pas chercher un nid de scorpion, et garde-toi de poser le pied sur ce sol inhospitalier. » Et moi, que faisais-je alors? Je maudissais ces vents amis, et celui qui les avait déchaînés de leurs cavernes d'airain. Je les suppliais de pousser mon navire vers les fortunés rivages de l'Angleterre, ou de le briser contre les écueils. Mais Éole ne voulut pas être un meurtrier; il te laissa cet office inhumain. La mer secourable refusa de m'engloutir sous ses vagues bondissantes, sachant que ta cruauté devait plus tard me noyer dans un océan de larmes amères. Les rochers s'affaissèrent dans les sables, ne voulant pas que je me brisasse sur leurs flancs escarpés, et sachant que ton cœur de marbre, plus dur que leur granit, ferait périr Marguerite dans l'enceinte de ton palais. Pendant que la tempête nous repoussait loin de la côte, aussi long-temps que je pus distinguer vos blanches falaises, je me tins sur le tillac, au milieu de l'orage; et quand, à l'horizon brumeux, ton île disparut à mes avides regards, je détachai de mon cou un joyau précieux (c'était un cœur entouré de diamans), et je le jetai dans la direction de la terre; la mer le reçut, et je souhaitai que ton sein pût de même recevoir bientôt mon cœur; ce disant, et n'apercevant plus la belle Angleterre, j'ordonnai à mes yeux de partir avec mon cœur; je les accusai de cécité et d'impuissance, pour n'avoir pu conserver plus long-temps la vue d'Albion et de son rivage tant désiré. Combien de fois j'ai prié Suffolk, le fidèle agent de ta coupable inconstance, de s'asseoir auprès de moi, et d'enchanter mon oreille par ses récits, comme autrefois le jeune Ascagne, alors qu'à Didon éperdue d'amour il racontait l'histoire de son père, depuis sa sortie de Troie en flammes! Ne suis-je pas ensorcelée comme elle? N'es-tu pas perfide comme lui? Hélas! je n'en puis dire davantage! Meurs, Marguerite! Henri pleure de te voir vivre si long-temps.

On entend un grand bruit à l'extérieur. Entrent WARWICK *et* SALISBURY. *Le peuple se presse aux portes de la salle.*

WARWICK.

Puissant souverain, le bruit court que le noble duc Homfroy a été traîtreusement assassiné; on accuse de ce meurtre Suffolk et le cardinal de Beaufort. Le peuple, semblable à un essaim d'abeilles irritées qui ont perdu leur chef, se répand çà et là, prêt à immoler le premier venu à sa vengeance. J'ai calmé momentanément sa colère, et il attend qu'on lui fasse connaître les circonstances de la mort de Gloster.

LE ROI HENRI.

Sa mort n'est que trop réelle, mon cher Warwick; mais comment il est mort, Dieu le sait, Henri l'ignore. Entrez dans sa chambre; examinez sa dépouille inanimée, et cherchez l'explication de sa mort soudaine.

WARWICK.

J'y vais, sire. Salisbury, restez avec la multitude jusqu'à mon retour.

WARWICK *entre dans une chambre intérieure, et* SALISBURY *se retire.*

LE ROI HENRI.

O toi, qui juges toutes choses, arrête mes pensées, mes pensées, qui cherchent à persuader à

mon ame que des mains violentes ont attenté à la vie d'Homfroy! Si mes conjectures sont fausses, pardonne-les-moi, ô mon Dieu! car l'infaillibilité n'appartient qu'à toi. Oh! je voudrais réchauffer par d'innombrables baisers ses lèvres pâlissantes, arroser son visage d'un océan de larmes amères; entretenir de mon affection son cadavre muet et sourd; presser dans mes mains ses mains insensibles. Mais à quoi serviraient ces vains témoignages? Le spectacle de son argile inanimée ne ferait qu'accroître ma douleur !]

Les portes d'une chambre intérieure s'ouvrent, et on aperçoit GLOSTER *étendu mort sur son lit, autour duquel sont rangés* WARWICK *et quelques autres.*

WARWICK.

Approchez, gracieux souverain, jetez les yeux sur ce corps.

LE ROI HENRI.

C'est me demander de mesurer des yeux la profondeur de ma tombe; car avec son ame sont parties toutes mes espérances de bonheur ici-bas; et, en le voyant, je vois ma vie compromise par sa mort.

WARWICK.

Aussi vrai que mon ame espère vivre avec ce roi redoutable qui revêtit la condition humaine pour nous racheter de l'indignation de son père, je crois que des mains violentes ont attenté à la vie de l'illustre duc.

SUFFOLK.

Voilà un serment terrible, articulé d'une voix solennelle! De quelles preuves Warwick appuie-t-il son allégation?

WARWICK.

Voyez comme le sang s'est porté à la face. J'ai toujours vu que le visage de ceux qui meurent de mort naturelle est livide, blême, pâle, décoloré; car dans ce moment suprême tout le sang reflue vers le cœur, qui, dans sa lutte désespérée contre la mort, l'appelle à son aide pour combattre l'ennemi. Là il se fige en même temps que le cœur se glace, et ne remonte plus colorer et embellir la joue. Mais ici, voyez, son visage est noir, et le sang y abonde; ses prunelles se projettent bien plus saillantes que lorsqu'il vivait; ses yeux ont un aspect convulsif et hagard comme ceux d'un homme qu'on aurait étranglé : ses cheveux sont hérissés, ses narines fortement dilatées, ses mains ouvertes et tendues comme celles d'un homme qui a lutté avec effort, et que la violence a vaincu; voyez encore sur le drap des mèches de ses cheveux; sa barbe, si régulière, maintenant emmêlée et en désordre, comme les blés après un orage. Il est impossible qu'il n'ait pas été assassiné; le moindre de ces signes suffit pour l'attester*.

SUFFOLK.

Qui donc, Warwick, aurait donné la mort au duc? Il était placé sous ma protection et sous celle de Beaufort, et j'espère, mylord, que vous ne nous prenez pas pour des assassins.

WARWICK.

Vous étiez l'un et l'autre ennemis déclarés d'Homfroy, et il était confié à votre garde. Il est probable que votre intention n'était pas de le traiter en ami; et vous voyez qu'il a trouvé un ennemi.

LA REINE MARGUERITE.

Ainsi vous donnez à entendre que vous soupçonnez ces deux lords d'être les auteurs de cette mort soudaine?

WARWICK.

Quand on trouve la génisse égorgée et saignante encore, et, à deux pas de là, le boucher, sa hache à la main, n'est-il pas naturel de croire que c'est lui qui l'a tuée? En voyant la perdrix sans vie dans le nid du milan, bien que l'oiseau de proie s'envole, le bec dégagé de toutes traces de sang, est-il si difficile de deviner comment la perdrix est morte? Ce tragique spectacle fait naître des soupçons semblables.

LA REINE MARGUERITE.

Est-ce vous qui êtes le boucher, Suffolk? où est votre couteau? Beaufort est-il un milan? où sont donc ses serres?

SUFFOLK.

Je n'ai point de couteau pour égorger les gens dans leur sommeil; mais je porte une épée vengeresse, rouillée dans l'oisiveté, et dont je ferai reluire la lame en la plongeant dans le cœur du calomniateur qui voudrait imprimer sur moi le sanglant stigmate de l'assassinat. Ose soutenir, orgueilleux Warwick, que je suis coupable de la mort d'Homfroy.

Le CARDINAL *et* SOMERSET *sortent.*

WARWICK.

Que n'osera pas Warwick, si le perfide Suffolk le défie?

LA REINE MARGUERITE.

Il ne calmera pas sa fureur de calomnie; il ne mettra pas un terme à ses accusations insolentes, dût Suffolk le défier mille fois.

WARWICK.

Madame, gardez le silence, je vous en donne respectueusement le conseil; car chacune des paroles que vous articulez en sa faveur est une offense que vous faites à votre royale dignité.

SUFFOLK.

Lord stupide et grossier, nul doute que ta mère,

* Cette description est d'une effroyante vérité; on n'y trouve pas la plus légère trace de travail littéraire; l'auteur s'efface complètement pour laisser parler le personnage. (*Note du traducteur.*)

si jamais femme outragea son époux à ce point, n'ait reçu dans son lit coupable quelque manant brutal, et greffé un sauvageon sur une noble tige; tu es le fruit de son adultère, et tu n'appartiens pas à la noble race des Névil.

WARWICK.

Si tu n'étais marqué du sceau des assassins, si je ne craignais de voler au bourreau sa victime, et de t'affranchir de l'infamie qui t'attend; si la présence de mon souverain ne m'obligeait à me contenir, je te forcerais, perfide et lâche meurtrier, à me demander pardon à genoux de ce que tu viens de dire, à me déclarer que c'est de ta mère que tu as entendu parler, que c'est toi qui es un bâtard; et après t'avoir fait, tout tremblant, rendre ce témoignage, je te donnerais ton salaire, et j'enverrais ton ame en enfer, monstre qui te repais du sang des hommes endormis.

SUFFOLK.

Tu seras éveillé quand je répandrai le tien, si tu as le courage de me suivre.

WARWICK.

Viens donc à l'instant même, ou je te fais sortir de force; tout indigne que tu es, que je me mesure avec toi, je donnerai cette satisfaction aux mânes du duc Homfroy.

SUFFOLK *et* WARWICK *sortent.*

LE ROI HENRI.

Quelle cuirasse plus forte qu'un cœur irréprochable! Il est triplement armé, celui dont la cause est juste; et quoique bardé d'acier, celui-là est sans défense dont la conscience est souillée par l'iniquité.

On entend du bruit à l'extérieur.

LA REINE MARGUERITE.

Quel est ce bruit?

Rentrent SUFFOLK *et* WARWICK, *l'épée nue.*

LE ROI HENRI.

Eh quoi, mylords, vous osez tirer l'épée en notre présence? D'où vous vient tant d'audace?—Quelles sont ces clameurs tumultueuses qu j'entends?

SUFFOLK.

Puissant souverain, les habitans de Bury, le traître Warwick à leur tête, m'attaquent et me poursuivent.

On entend le bruit que fait à l'extérieur la multitude. Rentre SALISBURY.

SALISBURY, *au peuple.*

Mes amis, restez là; le roi connaîtra vos intentions.— (*Au roi.*) Sire, je suis député par le peuple pour vous déclarer que, si le perfide Suffolk n'est pas immédiatement mis à mort ou banni du territoire de l'Angleterre, on viendra l'arracher par force de ce palais, et lui infliger une mort lente au milieu des tortures. Ils disent que c'est lui qui a fait périr le digne duc Homfroy; ils prétendent qu'avec lui la vie de votre majesté n'est pas en sûreté. Ce n'est pas l'entêtement d'une aveugle opposition, ce n'est pas l'intention de contrarier les désirs de votre majesté, c'est l'instinct de leur affection et de leur loyauté qui leur fait demander avec tant d'instance son bannissement. C'est la sécurité de votre royale personne qui les préoccupe. Lors même que votre majesté, disent-ils, voulant reposer, aurait défendu qu'on troublât son sommeil, sous peine d'encourir votre déplaisir, ou sous peine de mort, si cependant on voyait un serpent, dardant sa langue fourchue, se glisser en silence vers votre majesté, malgré une défense aussi formelle, il faudrait bien vous réveiller, de peur que, si on vous laissait dormir, le dangereux reptile ne rendît ce sommeil éternel. Ils disent donc qu'en dépit de votre défense, ils vous protégeront, que vous le vouliez ou non, contre d'abominables serpens tels que Suffolk, dont le dard envenimé et fatal a lâchement immolé votre oncle bien aimé, dont la mort de vingt Suffolk ne rachèterait pas la perte.

LE PEUPLE, *de l'extérieur.*

La réponse du roi, mylord de Salisbury!

SUFFOLK.

Ce message d'une populace ignorante et grossière à son souverain n'a rien qui m'étonne; mais vous, dans cette circonstance, mylord, vous n'avez pas été fâché de faire montre de votre talent d'orateur; quoi qu'il en soit, Salisbury n'aura retiré de cette mission d'autre fruit que la gloire d'avoir paru devant son roi en qualité d'ambassadeur d'une tourbe de manans.

LE PEUPLE, *de l'extérieur.*

La réponse du roi, ou nous allons forcer les portes.

LE ROI HENRI.

Allez, Salisbury, et dites-leur de ma part que je les remercie de leur affectueuse sollicitude: avant d'avoir entendu l'expression de leurs vœux, je me proposais de faire ce qu'ils me demandent; car un secret pressentiment m'avertit à toute heure que Suffolk doit attirer des malheurs sur mon royaume. En conséquence, je jure par la majesté de celui dont je ne suis ici-bas que le représentant indigne, qu'il ne souillera pas plus de trois jours encore l'air que nous respirons, et cela sous peine de mort.

SALISBURY *sort.*

LA REINE MARGUERITE.

O Henri! permettez que j'intercède en faveur du digne Suffolk.

LE ROI HENRI.

Indigne épouse, d'oser appeler digne un homme tel que Suffolk! N'ajoute plus un mot: en plaidant sa cause, tu ne feras qu'accroître ma colère. Si je n'avais fait qu'une simple déclaration, je tiendrais ma parole; mais quand je jure, l'arrêt est irrévocable. — (*A Suffolk.*) Si, passé le terme de trois jours, on te trouve sur l'un des territoires soumis à mon sceptre, le monde entier ne rachètera pas ta vie. — Venez, Warwick; venez, mon cher Warwick : j'ai d'importantes communications à vous faire.

LE ROI *sort avec* SA SUITE; WARWICK *l'accompagne.*

LA REINE MARGUERITE.

Que l'infortune et la douleur vous accompagnent! que les chagrins de l'ame et l'affliction amère vous suivent et ne vous quittent pas! Vous êtes deux : que le diable fasse le troisième, et qu'une triple vengeance s'attache à tous vos pas!

SUFFOLK.

Cesse, ô reine bien aimée, ces imprécations, et laisse ton Suffolk te dire un douloureux adieu.

LA REINE MARGUERITE.

Fi donc, ame lâche et efféminée! tu n'as donc pas le courage de maudire tes ennemis?

SUFFOLK.

Malédiction sur eux! Pourquoi les maudirais-je? Si les imprécations pouvaient tuer, comme le gémissement de la mandragore *, j'inventerais les expressions les plus amères, les plus infernales, les plus dures, les plus horribles à entendre; je les exhalerais avec les grincemens de dents et la mortelle rage de l'envie au teint hâve, dans sa caverne infecte. Ma langue ne pourrait suffire à la violence de mes paroles; mes yeux étincelleraient comme le caillou sous l'acier; mes cheveux se hérisseraient comme ceux d'un frénétique; tous mes muscles se contracteraient pour mieux maudire : et en ce moment même, je sens que mon cœur se gonfle et va se briser, si je ne le soulage par des imprécations. Qu'ils soient donc maudits! Que le poison soit leur breuvage! Le fiel, pis que le fiel, leur mets le plus succulent! leur plus délicieux ombrage, un berceau de cyprès! leur spectacle habituel, des basilics homicides! Que leur toucher le plus doux soit aussi cuisant que la piqûre du lézard **! leur musique aussi effrayante que le sifflement du serpent, et que le cri sinistre du hibou complète le concert! Que les plus épouvantables terreurs de l'enfer, —

* Plante fabuleuse qu'on croyait douée d'une sorte de vie animale. Quand on l'arrachait, elle exhalait, dit-on, un sourd gémissement fatal à l'audacieux qui s'était permis cet acte sacrilège. Cette superstition est fort ancienne; on en retrouve des traces dans l'Enéide. (*Note du traducteur.*)

** Un lézard n'a point de dard; c'est un animal tout-à-fait inoffensif. (*Note du traducteur.*)

LA REINE MARGUERITE.

Assez, mon cher Suffolk; tu te déchires de tes propres mains; toutes ces imprécations, comme les rayons du soleil reflété par une glace, ou comme un mousquet trop chargé, se répercutent, et toute leur force se tourne contre toi.

SUFFOLK.

Tu m'ordonnais de maudire, et tu me dis maintenant de me taire! Oh! j'en atteste cette patrie dont on m'exile, je pourrais maudire sans interruption toute une nuit d'hiver, nu et debout au sommet d'une montagne, par un froid glacial qui ne permettrait pas au moindre brin d'herbe de croître; et cette nuit-là s'écoulerait pour moi aussi vite qu'une minute passée dans le plaisir.

LA REINE MARGUERITE.

Oh! cesse, je t'en conjure! donne-moi ta main, que je l'arrose de mes pleurs douloureux. Que la pluie du ciel n'efface jamais ces larmes, monument de mon affliction. (*Elle baise sa main.*) Oh! je voudrais que ces baisers laissassent sur ta main leur empreinte, afin que ce cachet te rappelât ces lèvres d'où s'exhalent pour toi des milliers de soupirs. Pars, afin que je connaisse mon malheur; je me l'imagine à peine, tant que tu es auprès de moi, pareille à l'homme qui se fait illusion et savoure en idée les biens qu'il n'a pas. Je ferai révoquer ton exil; sinon, sois assuré que je m'exposerai à être exilée moi-même; et c'est l'être déjà que de vivre loin de toi. Va-t'en; ne me parle point; pars à l'instant. — Oh! non, pas encore! Ainsi deux amis condamnés s'embrassent, se couvrent de baisers et se disent mille fois adieu, trouvant cent fois plus pénible de se quitter que de mourir; et cependant, adieu, adieu à toi et à la vie!

SUFFOLK.

Ainsi le malheureux Suffolk est dix fois banni : une fois par le roi, et les neuf autres par toi. Ce n'est pas l'Angleterre, c'est toi que je regrette. Un désert pour Suffolk serait assez peuplé, s'il y jouissait de ta céleste présence; car là où tu es, là est pour moi le monde avec toutes ses délices; et là où tu n'es pas, il n'y a plus qu'une affreuse solitude. Je n'en puis dire davantage. — Vis et sois heureuse; pour moi, mon seul bonheur sera de savoir que tu respires.

Entre DE VAUX.

LA REINE MARGUERITE.

De Vaux, où allez-vous donc si vite? Quelles nouvelles, de grâce?

DEVAUX.

Je cours annoncer à sa majesté que e cardinal Beaufort est à l'article de la mort : un mal soudain vient de le saisir; ses yeux sont égarés; il aspire l'air avec effort, blasphémant Dieu et maudissant les hommes. Quelquefois il parle comme si



DEATH OF CARDINAL BEAUFORT.

le spectre du duc Homfroy était à ses côtés; d'autres fois il appelle le roi, et croyant lui parler, révèle tout bas à son oreiller les secrets de son ame surchargée. On m'envoie auprès de sa majesté pour lui dire qu'en ce moment même il la demande à grands cris.

LA REINE MARGUERITE.

Allez porter au roi ce douloureux message.

De Vaux *sort.*

LA REINE, *continuant.*

Hélas! qu'est-ce que ce monde? Quelles nouvelles! Mais quoi! j'irais m'affliger pour un vieillard qui perd tout au plus une heure de vie, et j'oublierais l'exil de Suffolk, ce trésor de mon ame! Ah! Suffolk, je ne veux pleurer que pour toi; pour toi, je veux lutter de larmes avec le vent du midi : les siennes féconderont la terre, les miennes ma douleur. Maintenant, pars. Le roi, tu le sais, va venir : si l'on te trouve auprès de moi, tu es mort.

SUFFOLK.

Si je pars, je ne saurais vivre; mourir sous tes yeux, ce serait m'endormir délicieusement dans tes bras. Ici, j'exhalerais mon ame dans les airs, aussi paisiblement que le petit enfant qui meurt en pressant de ses lèvres la mamelle de sa mère; mais loin de toi, mon agonie serait celle du désespoir; je te demanderais à grands cris pour me fermer les yeux, pour imprimer tes lèvres sur ma bouche mourante; alors, ou tu rappellerais mon ame fugitive, ou tu l'aspirerais dans ton sein, et ce serait pour elle le plus doux Élysée. Mourir auprès de toi, ce ne serait pas mourir; mais la mort loin de toi serait le plus affreux des supplices.

LA REINE MARGUERITE.

Éloigne-toi! Bien que notre séparation soit un corrosif douloureux, c'est un remède appliqué à une blessure mortelle. En France, cher Suffolk. Donne-moi de tes nouvelles. Où que tu sois sur ce globe, j'aurai une Iris * qui saura te découvrir.

SUFFOLK.

Je pars.

LA REINE MARGUERITE.

Prends et emporte avec toi mon cœur.

SUFFOLK.

Jamais joyau plus précieux ne fut enfermé dans une cassette plus lugubre. Nous nous séparons comme les deux moitiés d'une barque qui se brise. Je tombe dans l'abîme de ce côté.

LA REINE MARGUERITE.

Et moi de celui-ci.

Ils sortent par deux portes opposées.

* Iris était la messagère de Junon. (*Note du traducteur.*)

SCENE III.

Londres. — La chambre à coucher du cardinal Beaufort.

Entrent LE ROI HENRI, SALISBURY, WARWICK, *et d'autres* LORDS. LE CARDINAL *est au lit; quelques* SERVITEURS *sont auprès de lui.*

LE ROI HENRI.

Comment vous trouvez-vous, mylord? Parlez, Beaufort, à votre souverain.

LE CARDINAL.

Si tu es la Mort, je te donnerai des trésors de l'Angleterre assez pour acheter une autre île pareille, pourvu que tu me laisses vivre, et que je ne souffre point.

LE ROI HENRI.

Ah! quel signe d'une vie pécheresse, quand l'approche de la mort paraît si redoutable!

WARWICK.

Beaufort, c'est votre souverain qui vous parle.

LE CARDINAL.

Qu'on me mette en jugement quand on voudra. N'est-il pas mort dans son lit? où fallait-il donc qu'il mourût? Puis-je faire vivre les gens malgré eux? — Oh! ne me torturez plus; je confesserai. Il est ressuscité, dites-vous? Oh! montrez-moi où il est. Je donnerai mille livres sterling pour le voir. — Il n'a point d'yeux; la poussière l'a aveuglé. — Rabattez ses cheveux; voyez! voyez! Ils sont dressés comme des lacs tendus pour prendre mon ame qui s'envole! Donnez-moi à boire; et dites à l'apothicaire d'apporter le poison violent que je lui ai acheté.

LE ROI HENRI.

O moteur éternel des cieux, daigne jeter un regard de compassion sur ce malheureux! chasse le démon importun et acharné qui assiége son ame, et affranchis son cœur de ce noir désespoir.

WARWICK.

Voyez comme les angoisses de la mort le font grincer des dents.

SALISBURY.

Ne le troublons pas; laissons-le passer paisiblement.

LE ROI HENRI.

Paix à son ame, si c'est la volonté de Dieu. Lord cardinal, si vous pensez aux joies du ciel, soulevez la main; donnez quelque signe de votre espérance. — Il meurt et ne donne aucun signe. O Dieu, pardonnez-lui!

WARWICK.

Une fin aussi horrible annonce une vie monstrueuse.

LE ROI HENRI.

Abstenons-nous de juger, car nous sommes tous pécheurs. — Fermez ses yeux, tirez les rideaux sur lui, et allons tous méditer *.

* Voilà, dit le docteur Johnson, une de ces scènes qui seront toujours admirées. Ce sont là des beautés dont la nature et la vérité ont fait tous les frais ; le lecteur superficiel les comprend : les esprits profonds et supérieurs ne peuvent rien imaginer au-delà. Ici la tâche du traducteur consiste à ne point affaiblir par des traits énervés la vigueur d'un tel burin. (*Note du traducteur.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Le comté de Kent. — Le rivage de la mer aux environs de Douvres.

On entend plusieurs coups de canon. Puis une chaloupe s'approche, et on en voit sortir un CAPITAINE DE PIRATES, LE PATRON *du navire, son* CONTRE-MAITRE, WALTER WHITMORE *et* PLUSIEURS PIRATES, *conduisant prisonniers* SUFFOLK *et* DEUX GENTILSHOMMES. *Il fait nuit.*

LE CAPITAINE.

Le jour éclatant, indiscret et favorable à la pitié, est rentré dans le sein de l'Océan; voici l'heure où les hurlemens des loups éveillent les coursiers indolens qui traînent le char de la nuit tragique et sombre, frappent de leurs ailes somnifères, traînantes et débiles *, les tombeaux des morts, et de leurs gueules humides font exhaler dans l'air des ténèbres empestées et contagieuses; amenez donc les prisonniers que nous venons de faire. Pendant que notre pinasse ** est à l'ancre dans les dunes, ces hommes régleront avec nous le prix de leur rançon, ou leur sang rougira ce rivage. Patron, je te donne ce prisonnier pour ta part; et toi, son contre-maître, tu t'accommoderas de celui-ci. L'autre, (*montrant Suffolk*) Walter Whitmore, sera ton partage.

PREMIER GENTILHOMME.

Patron, dites-moi quelle sera ma rançon?

LE PATRON.

Mille écus, ou je te couperai la tête.

LE CONTRE-MAITRE, *au deuxième gentilhomme.*

Tu en donneras autant, ou je ferai sauter la tienne.

LE CAPITAINE.

Eh quoi! vous vous donnez le titre et les allures de gentilhomme, et deux mille écus vous semblent une somme trop forte? Coupez-leur la gorge à tous deux; il faut qu'ils meurent; la mort des hommes que nous avons perdus dans le combat ne saurait être contre-balancée par une aussi faible somme.

PREMIER GENTILHOMME.

Je consens à la payer; épargnez donc ma vie.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Et moi également; et je vais écrire sur-le-champ pour qu'on m'envoie la somme.

WHITMORE, *à Suffolk.*

J'ai perdu un œil à l'abordage de la prise; pour venger cette perte, tu mourras; et il en serait de même de tes compagnons, si l'on m'en croyait.

LE CAPITAINE.

Ne sois pas aussi intraitable; accepte une rançon; laisse-le vivre.

SUFFOLK, *montrant l'ordre dont il est décoré.*

Regarde mon saint Georges; je suis gentilhomme; évalue-moi au prix que tu voudras; tu seras payé.

WHITMORE.

Et moi aussi je suis gentilhomme; je me nomme Walter Whitmore. Quoi donc? qu'as-tu à tressaillir? Est-ce que la mort te fait peur?

SUFFOLK.

C'est de ton nom que j'ai peur; il contient mon arrêt de mort. Un savant a fait mon horoscope et m'a prédit que je mourrais par l'eau; que cette circonstance ne te rende pas impitoyable; ton nom devrait se prononcer Gualtier *.

WHITMORE.

Que ce soit Gualtier ou Walter, peu importe. Jamais le déshonneur n'a terni notre nom qu'aussitôt notre épée n'ait effacé la souillure. Quand donc on me verra, comme un marchand, vendre

* Le char de la nuit était traîné par des dragons ailés. (*Note du traducteur.*)

** Ce mot désignait alors un navire d'un faible tonnage. (*Note du traducteur.*)

* *Water*, eau, a presque la même consonance que *Walter*, dont nous avons fait *Gualtier*, puis *Gautier*. C'est sur ce jeu de mots que roule l'horoscope de Suffolk. Nous avons dû le conserver, quoiqu'il fût intraduisible. Les oracles de l'antiquité roulaient fréquemment sur des équivoques de la même force. (*Note du traducteur.*)

ma vengeance, que mon épée soit rompue, mon armure brisée et mutilée, et que je sois proclamé lâche à la face du monde.

SUFFOLK.

Arrête, Whitmore; ton prisonnier est un prince, le duc de Suffolk, William de la Poole.

WHITMORE.

Le duc de Suffolk sous cet habit grossier!

SUFFOLK.

Oui; mais cet habit ne fait pas partie du duc: Jupiter s'est quelquefois travesti; pourquoi pas moi?

LE CAPITAINE.

Mais Jupiter ne fut pas tué, et toi tu vas l'être.

SUFFOLK.

Obscur et vil manant, le glorieux sang de Lancastre ne doit pas être versé par un drôle tel que toi. Combien de fois tu as baisé ta main devant moi et tenu mon étrier! Je t'ai vu marcher nu-tête à côté de la housse de mon palefroi, et tu t'estimais heureux quand je te faisais un léger salut. Combien de fois, lorsque j'étais à table avec la reine Marguerite, je t'ai vu tendre le bras pour prendre ma coupe, te nourrir de mes restes, et attendre à genoux mes ordres! Que ce souvenir te rende plus humble et rabatte un peu ton orgueil. Combien de fois tu t'es tenu dans mon antichambre, attendant respectueusement ma sortie! Il suffira de cette main qui a signé des grâces en ta faveur pour enchaîner ta langue téméraire.

WHITMORE.

Parlez, capitaine, poignarderai-je ce misérable?

LE CAPITAINE.

Laisse d'abord ma parole le poignarder, comme vient de faire la sienne.

SUFFOLK.

Malheureux! tes paroles sont impuissantes comme toi.

LE CAPITAINE.

Emmenez-le d'ici, et sur l'arrière de notre grande chaloupe qu'on lui tranche la tête.

SUFFOLK.

Tu n'oserais; car il y va de la tienne.

LE CAPITAINE.

Je l'oserai, Poole.

SUFFOLK.

Poole?

LE CAPITAINE.

Oui, Poole; sir Poole, mylord; oui, mare infecte*, égout, sentine, eau bourbeuse, qui as troublé de ta fange la source limpide à laquelle s'abreuve l'Angleterre. Je vais clore cette bouche affamée qui a dévoré la substance de l'état; tes lèvres, qui se sont unies à celles de la reine, balayeront la poussière; et toi, que la mort du vertueux duc Homfroy a fait sourire, tu exhaleras en vain ta rage aux vents, qui, pour toute réponse, te siffleront aux oreilles. Va, sois marié aux sorcières de l'enfer, pour avoir fiancé un puissant monarque à la fille d'un roitelet sans sujets, sans richesses ni couronne. Tu as grandi à la faveur d'une politique infernale, et, comme l'ambitieux Sylla, tu t'es gorgé du sang de ta mère!... Par toi l'Anjou et le Maine ont été vendus à la France; grâce à toi, les perfides et rebelles Normands ne veulent plus de nous pour maîtres; la Picardie a égorgé ses gouverneurs, surpris nos forteresses, et renvoyé dans leur pays nos soldats nus et blessés. L'illustre Warwick, et tous les Névils, dont la redoutable épée ne fut jamais tirée en vain, en haine de toi courent aux armes; et la maison d'York, écartée du trône par l'indigne assassinat d'un roi innocent, et par une tyrannie orgueilleuse, insolente et usurpatrice, brûle des feux de la vengeance; déjà s'avancent ses drapeaux pleins d'espoir, portant le croissant d'un soleil qui aspire à briller, et sous lequel on lit: *Invitis nubibus**. Ici, dans le comté de Kent, le peuple a pris les armes. Pour conclure enfin, l'opprobre et l'indigence sont entrés dans le palais de notre roi; et tout cela est ton ouvrage! — Allons! qu'on l'emmène.

SUFFOLK.

Oh! que ne suis-je un dieu, pour darder mon tonnerre sur ces êtres vils, abjects et méprisables! Il faut peu de chose pour enfler d'orgueil des gens de bas étage; ce scélérat que voici, parce qu'il est capitaine d'une pinasse, parle plus haut que Bargulus, ce fameux pirate d'Illyrie. Les frelons ne sucent pas le sang des aigles, mais pillent les ruches des abeilles. Il est impossible que je meure par l'ordre d'un vassal aussi infime que toi. Tes paroles m'indignent et ne m'effraient pas: je vais en France, chargé d'un message de la reine; je te somme de me transporter de l'autre côté du détroit.

LE CAPITAINE.

Walter?

WHITMORE.

Viens, Suffolk, je vais t'expédier au rivage des morts.

SUFFOLK, *à part.*

Penè gelidus timor occupat artus *. — C'est toi que je crains.

WHITMORE.

Tu auras sujet de me craindre avant que je te quitte. Eh bien! maintenant, as-tu peur? Es-tu disposé à fléchir?

PREMIER GENTILHOMME.

Mon gracieux lord, intercédez; parlez-lui avec douceur.

SUFFOLK.

La voix souveraine de Suffolk est inflexible et rude; habituée au commandement, elle ne sait pas

* *Poole*, nom patrimonial de Suffolk, se prononce comme *pool*, mare, étang. (*Note du traducteur.*)

* En dépit des nuages. (*Note du traducteur.*)

* Une peur glaciale court dans tous mes membres. *Note du traducteur.*)

prier. A Dieu ne plaise que nous honorions de pareilles gens de nos intercessions! Plutôt courber ta tête sur le billot que de fléchir le genou devant qui que ce soit, le Dieu du ciel et mon roi exceptés. J'aime mieux que ma tête figure au haut d'une pique sanglante que de la découvrir devant un vil esclave. La vraie noblesse est exempte de peur. J'en puis supporter plus que vous n'oserez en exécuter.

LE CAPITAINE.

Emmenez-le, et faites cesser son babil.

SUFFOLK.

Venez, soldats, et montrez jusqu'à quel point peut aller votre cruauté, afin que mon trépas soit à jamais mémorable. Plus d'un grand homme est tombé sous les coups d'un assassin vulgaire; un soldat romain et un lâche brigand * égorgèrent l'harmonieux Tullius; le bras bâtard de Brutus poignarda Jules César; de sauvages insulaires ** tuèrent Pompée; et Suffolk est immolé par des pirates.

SUFFOLK *est emmené par* WHITMORE *et quelques-uns des* PIRATES.

LE CAPITAINE.

Quant à ceux dont nous avons fixé la rançon, nous ordonnons que l'un d'eux soit délivré sur parole. Que celui-ci parte donc; — (*au deuxième gentilhomme*) et vous, suivez-moi.

Tous s'éloignent, à l'exception du PREMIER GENTILHOMME. *Revient* WHITMORE, *portant le cadavre de* SUFFOLK.

WHITMORE.

Que sa tête et son corps restent ici gisans, jusqu'à ce que la reine, sa maîtresse, lui donne la sépulture.

Il s'éloigne.

PREMIER GENTILHOMME.

O barbare et sanglant spectacle! Je vais porter son corps au roi; s'il ne le venge pas, ses amis le vengeront, ainsi que la reine, à qui il était si cher de son vivant.

Il s'éloigne emportant le cadavre.

* Cicéron fut tué par Herennius, centurion, et Pobilius Lœnas, tribun militaire. (*Note du traducteur.*)

** Pompée fut tué en Egypte, et non dans une île; à moins que notre auteur n'ait considéré le Delta comme une île formée par les deux principales branches du fleuve. (*Note du traducteur.*)

SCENE II.

Blackheath.

Arrivent GEORGE BEVIS *et* JOHN HOLLAND.

GEORGE.

Allons, procure-toi une épée, fût-elle de bois; voilà deux jours que nos gens sont sur pied.

JOHN.

Ils n'en ont que plus besoin de dormir.

GEORGE.

Tu sauras que Jack Cade, le drapier, se propose de remettre à neuf le manteau de l'état, de le retourner, et de lui donner un nouveau poil.

JOHN.

Il en a grand besoin; car il montre terriblement la corde. Parbleu, il n'y a plus eu de bonheur en Angleterre depuis qu'il y a eu des gens comme il faut.

GEORGE.

O malheureux siècle! la vertu n'est plus considérée dans les artisans.

JOHN.

La noblesse regarde comme au-dessous d'elle de porter le tablier de cuir.

GEORGE.

Il y a plus, c'est que les conseillers du roi sont de fort mauvais ouvriers.

JOHN.

C'est vrai; et cependant il est écrit, *travaille selon ta vocation;* ce qui veut dire, que les magistrats soient des ouvriers; donc c'est nous qui devrions être les magistrats.

GEORGE.

C'est juste; car la meilleure preuve d'un esprit habile, c'est une main calleuse.

JOHN.

Je les vois! je les vois! je reconnais le fils de Best, le tanneur de Wingham.

GEORGE.

Il aura le cuir de nos ennemis pour en faire de la peau de chien.

JOHN.

Et Richard le boucher.

GEORGE.

Oh! en ce cas, nous allons assommer la tyrannie comme un bœuf, et égorger l'iniquité comme un veau.

JOHN.

Et Smith le tisserand.

GEORGE.

Alors, la trame de leur vie touche à sa fin.

JOHN.

Viens, viens; allons nous joindre à eux.

Bruit de tambours. Arrivent CADE, *le boucher* RICHARD, *le tisserand* SMITH, *suivis d'une foule de peuple.*

CADE.

Nous, John Cade, ainsi nommé de notre père putatif, —

RICHARD, *à part.*

Ou plutôt pour avoir volé une caque * de harengs.

CADE.

Car nos ennemis tomberont ** devant nous; ayant reçu du ciel la mission de jeter bas les rois et les princes, nous ordonnons qu'on fasse silence.

RICHARD.

Silence!

CADE.

Mon père était un Mortimer.

RICHARD, *à part.*

C'était un honnête homme, et un excellent maçon.

CADE.

Ma mère une Plantagenet.

RICHARD, *à part.*

Je l'ai parfaitement connue; elle était sage-femme.

CADE.

Ma femme descendait des Lacys.

RICHARD, *à part.*

En effet, elle était fille d'un colporteur, et vendait beaucoup de lacets.

SMITH, *à part.*

Mais depuis quelque temps, n'étant plus en état de voyager avec sa balle, elle fait la lessive dans son village.

CADE.

Ainsi, vous voyez que je suis d'une honorable maison.

RICHARD, *à part.*

Rien de plus honorable qu'une maison en plein air, avec le ciel pour abri ; c'est là qu'il est né, sous une haie ; car son père n'a jamais eu d'autre domicile que la prison.

CADE.

Je suis vaillant.

SMITH, *à part.*

Cela va sans dire ; ceux qui n'ont rien sont vaillans.

* *Cade* est un vieux mot anglais qui signifie baril. (*Note du traducteur.*)

** Il fait allusion à son nom de *Cade*, du mot latin *cado, cadere*, tomber. Peut-être pousse-t-il un peu loin, pour son rôle, la science des étymologies. (*Note du traducteur.*)

CADE.

Je suis dur à la peine.

RICHARD, *à part.*

Je n'en doute pas ; je l'ai vu fouetter trois jours de marché consécutifs.

CADE.

Je ne crains ni le fer ni le feu.

SMITH, *à part.*

Il ne doit pas craindre le fer ; car il porte un habit à l'épreuve, et qui n'a rien à craindre.

RICHARD, *à part.*

Il me semble pourtant qu'il doit craindre le feu ; car il a eu la main marquée d'un fer chaud pour avoir volé du bétail.

CADE.

Soyez donc vaillans, car votre général est vaillant, et il est résolu d'effectuer des réformes radicales dans le pays. Je veux que désormais en Angleterre sept petits pains d'un sou soient vendus pour un sou ; la pinte aura trois demi-setiers, et ce sera un crime de félonie que de boire de la petite bière : tout le royaume sera possédé en commun ; je ferai paître mon palefroi dans Cheapside* ; et quand je serai roi, car je le serai, —

TOUS.

Dieu conserve votre majesté!

CADE.

Je vous remercie, braves gens. Il n'y aura plus d'argent : tout le monde boira et mangera à mes frais, et tous mes sujets porteront la même livrée, afin qu'ils vivent en frères, et m'honorent comme leur seigneur et maître.

RICHARD.

Que la première chose que nous ferons soit de tuer tous les gens de loi.

CADE.

C'est bien mon intention. N'est-il pas déplorable que de la peau d'un innocent agneau on fasse du parchemin, et que ce parchemin, sur lequel on aura griffonné quelque chose, suffise pour consommer la ruine d'un homme? Il y en a qui disent que l'abeille pique, et moi je dis que c'est la cire de l'abeille. Pour mon compte, je n'ai jamais qu'une seule fois en ma vie attaché un sceau à un acte, et depuis cette époque je ne me suis plus appartenu. Eh bien! qu'y a-t-il? Quel est cet homme?

Arrive une troupe de gens du peuple, conduisant le MAITRE D'ÉCOLE *de Chatam.*

SMITH.

C'est le maître d'école de Chateau : il sait écrire, et compter.

CADE.

Quelle abomination!

SMITH.

Nous l'avons surpris écrivant des modèles po les enfans.

* Une des rues principales de la cité de Londres (*Note du traducteur.*)

CADE.

En voilà un scélérat!

SMITH.

Il a dans sa poche un livre dans lequel il y a des lettres rouges.

CADE.

C'est, à coup sûr, un sorcier.

RICHARD.

Il sait faire des contrats et écrire par abréviation.

CADE.

J'en suis fâché pour lui : il m'a l'air d'un honnête homme, sur ma parole. A moins que je ne le trouve coupable, il ne mourra pas. Approche, mon ami, je veux t'interroger. Quel est ton nom?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Emmanuel.

RICHARD.

Il a coutume de l'écrire au bas des lettres. — Tes affaires vont mal.

CADE.

Qu'on me laisse lui parler. Est-ce que tu écris ton nom? ou bien as-tu ta marque particulière, comme doit l'avoir tout homme honnête et loyal?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Je remercie Dieu d'avoir été assez bien élevé pour savoir écrire mon nom.

TOUS.

Il a avoué; qu'on l'expédie; c'est un scélérat, un traître.

CADE.

Qu'on l'emmène, et qu'il soit pendu avec sa plume et son écritoire au cou.

QUELQUES-UNS *des gens du peuple emmènent le* MAÎTRE D'ÉCOLE.

Arrive MICHEL.

MICHEL.

Où est notre général?

CADE.

Me voici, singulier personnage.

MICHEL.

Fuyez! fuyez! fuyez! sir Homfroy Stafford et son frère sont à deux pas d'ici, avec les troupes du roi.

CADE.

Reste, coquin, reste, ou je t'assomme. Il aura affaire à un homme qui le vaut bien. Ce n'est qu'un chevalier, n'est-ce pas?

MICHEL.

Comme vous dites.

CADE.

Pour m'égaler à lui, je vais à l'instant même me créer chevalier. (*Il met un genou en terre.*) Lève-toi sir John Mortimer. (*Il se relève.*) Maintenant il trouvera à qui parler.

Arrivent, au son du tambour et à la tête de leurs troupes, SIR HOMFROY STAFFORD *et* WILLIAM, *son frère.*

STAFFORD.

Manans rebelles, la fange et l'écume de Kent marqués pour la potence, — mettez bas les armes retournez dans vos chaumières; abandonnez ce misérable; le roi sera miséricordieux si vous rentrez dans le devoir.

WILLIAM STAFFORD.

Mais il sera irrité, inexorable et sanguinaire, si vous persistez dans la révolte; ainsi, la soumission ou la mort.

CADE.

Pour ce qui est de ces esclaves en habits de soie, je n'ai rien à leur dire; c'est à vous que je parle, bonnes gens sur qui j'espère bien régner un jour; car je suis le légitime héritier du trône.

STAFFORD.

Scélérat, ton père était maçon; et toi, tu n'es qu'un tondeur de draps; n'est-ce pas vrai?

CADE.

Adam était jardinier.

WILLIAM STAFFORD.

Et que veux-tu en conclure?

CADE.

Ceci. — Edmond Mortimer, comte de Marche, épousa la fille du duc de Clarence. Est-ce vrai?

STAFFORD.

Oui.

CADE.

Il eut d'elle deux enfans jumeaux.

WILLIAM STAFFORD.

C'est faux.

CADE.

C'est là la question; mais moi, je dis que c'est vrai. — L'aîné, ayant été mis en nourrice, fut dérobé par une mendiante; et ignorant sa naissance et sa famille, quand il fut devenu grand, il se fit maçon; je suis son fils; nie-le, si tu le peux.

RICHARD.

Oui, c'est la vérité; en conséquence, il sera roi.

SMITH.

Mylord, il a bâti une cheminée dans la maison de mon père, et les briques sont encore là pour l'attester; ne le niez donc pas.

STAFFORD.

Ajouterez-vous foi aux paroles d'un vil manant qui ne sait ce qu'il dit?

TOUS.

Nous le croyons; ainsi, allez-vous-en.

WILLIAM STAFFORD.

Jack Cade c'est le duc d'York qui t'a soufflé ton rôle.

CADE, *à part.*

Il ment; car c'est moi qui en suis l'inventeur. —(*Haut.*) Va dire au roi, de ma part, qu'en considération de son père Henri V, sous le règne duquel les petits garçons jouaient à la fossette avec des écus français, je consens à le laisser régner; mais je veillerai sur lui en qualité de protecteur.

RICHARD.

Et, en outre, nous voulons avoir la tête de lord Say, qui a vendu le duché du Maine.

CADE.

Rien de plus juste; car par là l'Angleterre a perdu un membre, et elle ne pourrait marcher sans bâton, si ma puissance ne lui servait d'appui. Rois, mes confrères, sachez que lord Say a mutilé l'état, et l'a fait eunuque. Il y a plus; il parle français; donc c'est un traître.

STAFFORD.

O grossière et pitoyable ignorance!

CADE.

Réfutez ce raisonnement, si vous pouvez. Les Français sont nos ennemis; eh bien! je vous le demande, celui qui parle le langage d'un ennemi peut-il être un loyal conseiller, oui, ou non?

TOUS.

Non, non; il nous faut sa tête.

WILLIAM STAFFORD.

Allons, puisque les paroles de douceur sont inutiles, attaquons-les avec les troupes du roi.

STAFFORD.

Héraut d'armes, allez dans toutes les villes proclamer traîtres Cade et ses adhérens; annoncez que tous ceux qui seront pris les armes à la main seront pendus, pour l'exemple, à leur porte, à la vue de leurs femmes et de leurs enfans. — Vous tous, qui aimez le roi, suivez-moi.

LES DEUX STAFFORD *s'éloignent avec leurs troupes.*

CADE.

Et vous, qui aimez le peuple, suivez-moi. Montrez maintenant que vous êtes des hommes; c'est pour la liberté. Ne laissons pas vivant un seul noble, un seul gentilhomme; n'épargnons personne, hormis ceux qui ont des souliers ferrés; car ceux-là sont d'honnêtes gens qui, s'ils l'osaient, feraient cause commune avec nous.

RICHARD.

Les voilà rangés en bon ordre; et ils marchent contre nous.

CADE.

Le meilleur ordre pour nous, c'est le désordre. Allons, marchons.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une autre partie de Blackheath.

Bruit de trompettes. Combat. Les deux partis en viennent aux mains; les deux Stafford sont tués.

CADE.

Où est Richard, le boucher d'Ashford?

RICHARD.

Me voilà.

CADE.

Ils sont tombés devant toi comme des bœufs et des moutons, et tu as travaillé comme si tu avais été dans ton abattoir. En conséquence, voici la récompense que je t'accorde: le carême sera une fois plus long qu'il ne l'est à présent, et pendant toute sa durée tu auras le privilége de tuer, pendant que cent autres ne l'auront pas.

RICHARD.

Je n'en désire pas davantage.

CADE.

Et, à dire vrai, tu le mérites. (*Il ramasse l'épée de Stafford.*) Je veux porter ce monument de notre victoire; je traînerai ces deux cadavres, attachés à la queue de mon cheval, jusqu'à ce que j'arrive à Londres, où je veux que l'épée du maire soit portée devant moi.

RICHARD.

Si nous voulons prospérer et bien faire, il nous faut ouvrir les prisons et mettre en liberté les prisonniers.

CADE.

Nous le ferons, sois tranquille. Allons, marchons sur Londres.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Londres. — Un appartement du palais.

On aperçoit LA REINE MARGUERITE, *assise, éplorée, auprès d'une table, sur laquelle est placée la tête de Suffolk. Entre* LE ROI HENRI, *lisant une supplique;* LE DUC DE BUCKINGHAM *et* LORD SAY *l'accompagnent.*

LA REINE MARGUERITE

J'ai souvent ouï dire que la douleur énerve l'ame, qu'elle la rend pusillanime et la fait dégénérer. Songeons donc à la vengeance, et cessons de pleurer. Mais qui pourrait retenir ses pleurs en contemplant ceci? Je puis appuyer sa tête sur mon sein palpitant; mais qui me rendra son corps pour le presser dans mes bras?

BUCKINGHAM, *au roi.*

Quelle réponse fait votre majesté à la supplique des rebelles ?

LE ROI HENRI.

J'enverrai quelque saint évêque pour parlementer avec eux ; car à Dieu ne plaise que je fasse périr par le glaive tant de pauvres créatures égarées ! Plutôt que de les laisser moissonner par la guerre sanglante, j'irai moi-même m'aboucher avec Jack Cade, leur général. — Mais, attendez ; je veux la relire encore.

LA REINE MARGUERITE.

Ah ! scélérats inhumains ! ce visage enchanteur était pour moi comme une planète dont l'influence toute-puissante me dominait, et il n'a pas eu le pouvoir de désarmer des barbares indignes de le regarder.

LE ROI HENRI.

Lord Say, Jack Cade veut absolument avoir votre tête.

SAY.

Oui, mais j'espère qu'auparavant votre majesté aura la sienne.

LE ROI HENRI.

Eh bien, madame ? Toujours désolée, toujours pleurant la mort de Suffolk ? Si je mourais, ma bien-aimée, vous ne me pleureriez pas tant, je le crois.

LA REINE MARGUERITE.

Non, mon ami, je ne vous pleurerais pas, je mourrais pour vous.

Entre UN MESSAGER.

LE ROI HENRI.

Eh bien ! quelles nouvelles ? Quel motif te fait ainsi accourir à la hâte ?

LE MESSAGER.

Les rebelles sont dans Southwark*. Fuyez, sire. Jack Cade se proclame lord Mortimer, issu de la maison du duc de Clarence ; il traite votre majesté d'usurpateur, et jure de se couronner lui-même dans Westminster. Son armée est une multitude déguenillée, un ramas de paysans grossiers et féroces. La mort de sir Homfroy Stafford et de son frère leur a enflé le cœur et donné le courage de poursuivre : ils traitent de chenilles perfides et jurent d'exterminer tous les lettrés, les gens de loi, les courtisans et les gentilshommes.

LE ROI HENRI.

O pécheurs ignorans ! ils ne savent ce qu'ils font.

BUCKINGHAM.

Mon gracieux souverain, retirez-vous à Kenelworth, jusqu'à ce qu'on ait réuni des troupes suffisantes pour les écraser.

* L'un des faubourgs de Londres, séparé de la cité par la Tamise. (*Note du traducteur.*)

LA REINE MARGUERITE.

Ah ! si le duc de Suffolk vivait, ces rebelles de Kent seraient bientôt mis à la raison !

LE ROI HENRI.

Lord Say, les traîtres vous haïssent ; partez donc avec nous pour Kenelworth.

SAY.

J'exposerais par là votre royale personne : ma vue leur est odieuse ; je préfère rester dans cette ville, et y vivre seul le plus secrètement que je pourrai.

Entre UN DEUXIEME MESSAGER.

DEUXIÈME MESSAGER.

Jack Cade est arrivé au pont de Londres ; les bourgeois fuient et désertent leurs maisons ; la populace, altérée de butin, se réunit à ce traître ; et de concert ils jurent de mettre au pillage la ville et votre royale cour.

BUCKINGHAM.

Ne perdez pas un moment, sire ; montez à cheval et partez.

LE ROI HENRI.

Venez, Marguerite ; Dieu, notre espoir, viendra à notre aide.

LA REINE MARGUERITE.

Tout espoir est mort pour moi, maintenant que Suffolk n'est plus.

LE ROI HENRI, *à lord Say.*

Adieu, mylord ; ne vous fiez pas aux rebelles de Kent.

BUCKINGHAM.

Ne vous fiez à personne, de peur d'être trahi.

SAY.

Je me confie en mon innocence ; c'est ce qui me rend hardi et résolu.

Ils sortent.

SCENE V.

Même ville. — La Tour.

On voit paraître sur les remparts LORD SCALES *et quelques* AUTRES. *Plusieurs* BOURGEOIS *s'approchent des murailles.*

SCALES.

Eh bien ! Jack Cade est-il tué ?

PREMIER BOURGEOIS.

Non, mylord, et il n'y a pas apparence qu'il le soit ; ils ont pris possession du pont, immolant tout ce qui leur résistait. Le lord-maire vous prie de lui envoyer de la Tour des renforts pour défendre la cité contre les rebelles.

SCALES.

J'enverrai tous les secours dont je pourrai disposer ; mais les rebelles me donnent à moi-même des inquiétudes ; ils ont tenté de s'emparer de la

Tour. Gagnez Smithfield; rassemblez-y toutes vos forces; j'enverrai Mathieu Gough* vous y rejoindre. Combattez pour défendre votre roi, votre patrie et votre propre vie: sur ce, adieu; car il faut que je vous quitte.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Même ville. — Canon-Street.

Arrivent JACK CADE *et* SES PARTISANS. *Il frappe de son bâton de commandement sur la borne milliaire de Londres.*

CADE.

Mortimer est maintenant le seul souverain de cette ville. Ici même, assis sur la borne milliaire de Londres, j'entends et j'ordonne qu'aux frais de la ville, il ne coule des fontaines que du vin de Bordeaux, pendant toute cette année, la première de mon règne; et à l'avenir, ce sera un crime de haute trahison que de m'appeler autrement que lord Mortimer.

UN SOLDAT *arrive en courant.*

LE SOLDAT.

Jack Cade! Jack Cade!

CADE.

Qu'on l'assomme!

Le soldat est massacré.

SMITH.

Si ce drôle est sage, il ne vous appellera plus Jack Cade : il vient de recevoir un avertissement salutaire.

RICHARD.

Mylord, une armée se rassemble à Smithfield.

CADE.

Eh bien, marchons, et allons la combattre. Mais commencez d'abord par mettre le feu au pont de Londres, et si vous pouvez, brûlez aussi la Tour jusqu'en ses fondemens. Allons, partons!

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Même ville. — Smithfield.

Bruit de trompettes. Arrivent d'un côté CADE *et les* REBELLES; *de l'autre les* BOURGEOIS *et les troupes du roi commandées par* MATHIEU GOUGH. *Le combat s'engage; les* BOURGEOIS *sont mis en déroute, et* MATHIEU GOUGH *est tué.*

CADE.

Fort bien, messieurs! Maintenant que quelques-uns se détachent, et aillent tout détruire au quartier de Savoie; que d'autres se rendent aux colléges de droit, et qu'on jette tout à bas.

RICHARD.

J'ai une demande à faire à votre seigneurie.

CADE.

Quand tu me demanderais une seigneurie, je te l'accorde pour ce mot-là.

RICHARD.

Je demande seulement qu'à l'avenir les lois de l'Angleterre émanent de votre bouche.

JOHN, *à part.*

Ce seront des lois bien sanglantes; car il a reçu un coup de pique dans la bouche, et elle saigne encore.

SMITH, *à part.*

Dis donc, John, que ce seront des lois puantes; car à force de manger du fromage grillé, son haleine s'en ressent.

JOHN, *à part.*

Et nous pouvons compter aussi sur des lois mordantes, à moins qu'on ne lui arrache les dents.

CADE.

Je veux qu'à l'avenir tous les biens soient en commun.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Mylord, une prise, une prise! Lord Say, qui a vendu les villes de France, et qui, lors du dernier subside, nous a fait payer vingt et un quinzièmes*, et un schelling par livre sterling**.

Arrive GEORGES BÉVIS *conduisant* LORD SAY.

CADE.

Eh bien! pour cela, il sera décapité dix fois! — Te voilà donc, pourpoint de soie, de serge, ou plutôt de bougran; te voilà maintenant face à face avec notre royale juridiction. Comment t'excuseras-tu auprès de ma majesté, d'avoir livré la Normandie au dauphin de France? Apprends de ma bouche, de la bouche de lord Mortimer, que je suis le balai destiné à nettoyer la cour d'immondices tels que toi. Tu as traîtreusement perverti la jeunesse de ce royaume, en érigeant une école de grammaire; et tandis que nos pères n'avaient d'autres livres de comptes que la marque

* Prononcez *Goffe*. (*Note du traducteur.*)

* Un quinzième était la quinzième partie de la propriété mobilière ou personnelle de chaque contribuable. (*Note du traducteur.*)

** Une livre sterling contenant vingt schellings, un schelling par livre était le sou pour livre, ou cinq pour cent. (*Note du traducteur.*)

et la taille, tu as propagé l'imprimerie *, et, contrairement aux intérêts du roi, de sa couronne, et de sa dignité, tu as fait bâtir une papeterie. Il sera prouvé à ta face que tu as à ta suite des gens qui parlent habituellement de noms, de verbes, et autres mots abominables, qu'aucune oreille chrétienne ne saurait entendre sans frémir. Tu as établi des juges de paix pour faire comparaître devant eux les pauvres gens, à propos de matières sur lesquelles ils n'étaient pas en état de répondre : il y a plus, tu les as envoyés en prison, et parce qu'ils ne savaient pas lire **, tu les as fait pendre, tandis que c'était justement pour cela qu'ils méritaient de vivre. Tu montes un cheval revêtu d'une housse, n'est-il pas vrai?

SAY.

Qu'importe?

CADE.

N'as-tu pas de honte de faire porter à ton cheval un manteau, pendant que tant d'honnêtes gens vont en chausses et en pourpoint?

RICHARD.

Et travaillent même en manches de chemise, comme moi, par exemple, qui suis boucher.

SAY.

Hommes de Kent, —

RICHARD.

Que dis-tu de Kent?

SAY.

J'en dis seulement ceci : *Bona terra, mala gens* ***.

CADE.

Qu'on l'expédie, qu'on l'expédie! Il parle latin.

SAY.

Ecoutez-moi; puis vous ferez de moi ce que vous voudrez. César, dans ses Commentaires, désigne le pays de Kent comme le plus policé de notre île. Ses campagnes sont belles et fertiles; ses habitans généreux, vaillans, laborieux et riches; ce qui me fait espérer que vous n'êtes pas dénués de pitié. Je n'ai pas vendu le Maine, je n'ai pas perdu la Normandie; mais, pour les recouvrer, je donnerais ma vie; j'ai toujours tempéré la justice par l'indulgence; les prières et les larmes ont pu me fléchir, les présens jamais. Vous ai-je jamais accablés d'impôts, pour subvenir aux dépenses du comté, du roi et du royaume? J'ai répandu de grandes largesses sur les hommes de savoir, parce que c'était à ma science que j'avais dû la faveur du roi; et comme l'ignorance est la malédiction de Dieu, la science l'aile propice avec laquelle nous prenons notre essor vers les cieux, à moins que vous ne soyez possédés d'une perversité infernale, je ne puis concevoir que ce soit pour vous un motif pour m'assassiner. Ma bouche a traité de vos intérêts avec les monarques étrangers.

CADE.

Bah! t'a-t-on jamais vu frapper un seul coup sur le champ de bataille?

SAY.

L'homme supérieur a le bras long; il m'est souvent arrivé de frapper un ennemi que je ne voyais pas, et je l'ai étendu mort.

GEORGE.

O monstre de lâcheté! Quoi! frapper les gens par derrière!

SAY.

Les veilles que je vous ai consacrées ont pâli mon visage.

CADE.

Qu'on lui applique un vigoureux soufflet; cela lui donnera des couleurs.

SAY.

Les longues séances que j'ai passées à juger les causes des pauvres gens m'ont valu des souffrances et des infirmités.

CADE.

On va t'administrer une potion de chanvre, et une saignée pratiquée à la hache.

RICHARD.

Est-ce que tu trembles?

SAY.

Oui; mais c'est de paralysie, et non de peur.

CADE.

Il hoche la tête en nous regardant, comme s'il voulait nous dire : « Je prendrai ma revanche sur » vous. » Nous allons voir si sa tête sera plus stable au bout d'une pique. Emmenez-le, et tranchez-lui la tête.

SAY.

Dites-moi en quoi je suis coupable. Ai-je recherché les richesses ou les honneurs? Parlez. Mes coffres sont-ils remplis d'un or acquis à force d'extorsions? Le faste brille-t-il dans mes vêtemens? A qui de vous ai-je fait tort, pour que vous demandiez ma mort? Ces mains sont pures de sang innocent : jamais une pensée déloyale n'est entrée dans mon cœur. Oh! laissez-moi la vie.

CADE.

Ses paroles éveillent la pitié dans mon ame; mais je veux la comprimer. Il mourra, ne fût-ce que pour avoir si habilement défendu sa vie. Qu'on l'emmène! un démon familier dicte ses paroles; son langage ne lui vient pas de Dieu. Emmenez-le, vous dis-je, tranchez-lui la tête sur-le-champ; entrez de force dans la maison de son gendre, sir James Cromer; tranchez-lui aussi la tête, et qu'on me les apporte au bout de deux piques.

TOUS.

Ce sera fait.

SAY.

Oh! mes concitoyens, si lorsque vous dites vos

* Cette accusation est un peu anticipée. C'est un anachronisme, l'imprimerie n'était pas encore inventée. (*Note du traducteur.*)

** C'est-à-dire parce qu'ils ne pouvaient pas réclamer le privilége du clergé, comme faisaient les clercs. (*Note du traducteur.*)

*** Bon pays et mauvaises gens. (*Note du traducteur.*)

prières, Dieu était aussi inexorable que vous, quelle serait, après la mort, la condition de vos ames? Laissez-vous donc fléchir, et épargnez ma vie.

CADE.

Qu'on l'emmène, et que mes ordres soient exécutés

On emmène LORD SAY.

CADE, *continuant.*

Le pair le plus fier du royaume ne gardera pas sa tête sur ses épaules, s'il ne me paie tribut; il ne se mariera pas une seule jeune fille, que je n'aie ses prémices avant son mari; les hommes me paieront la capitation; et j'entends et j'ordonne que les femmes soient cœur aussi libérales de leur personne que le cœur peut le souhaiter ou la langue l'exprimer.

RICHARD.

Mylord, quand irons-nous à Cheapside faire provision de vivres au bout de nos pertuisanes?

CADE.

Tout-à-l'heure.

TOUS.

C'est magnifique.

Reviennent les REBELLES *avec les têtes de Lord Say et de son Gendre.*

CADE.

Voici quelque chose de plus magnifique encore. — Rapprochez-les, et qu'ils s'embrassent; car ils s'aimaient de leur vivant. Bien! séparez-les maintenant, de peur qu'ils ne complotent la reddition de quelque nouvelle ville de France. Soldats, différez jusqu'à la nuit le pillage de la ville; nous allons parcourir les rues à cheval, avec ces têtes portées devant nous, en guise de masses d'armes, et à tous les carrefours nous les ferons s'embrasser. — Marchons!

Ils s'éloignent.

SCENE VIII.

Southwark.

Bruit de trompette. Arrivent CADE *et sa bande.*

CADE.

Remontez Fish-Street! longez l'angle de Saint-Magnus! Tuez-moi ces coquins-là! Assommez-les! jetez-les à la Tamise! (*On entend sonner en parlementaire, puis la retraite.*) Qu'est-ce que j'entends? Qui est assez hardi pour sonner en parlementaire ou la retraite, quand je commande le carnage?

Arrivent BUCKINGHAM *et* CLIFFORD, *suivis de leurs troupes.*

BUCKINGHAM.

C'est nous qui avons cette hardiesse, et qui venons t'importuner de notre présence; Cade, apprends que nous sommes députés par le roi auprès du peuple que tu as égaré; nous proclamons ici amnistie pleine et entière pour tous ceux qui se sépareront de toi et retourneront paisiblement chez eux.

CLIFFORD.

Qu'en dites-vous, mes concitoyens? Voulez-vous rentrer dans le devoir, et accepter le pardon qui vous est offert, ou permettre qu'une poignée de misérables vous conduisent à la mort? Que ceux qui aiment le roi et veulent profiter de sa clémence jettent leur bonnet en l'air et crient: « Dieu garde sa majesté! » Que ceux qui le haïssent et n'honorent pas son père Henri V, qui fit trembler la France, brandissent leurs armes contre nous, et passent de ce côté.

TOUS.

Vive le roi! vive le roi!

CADE.

Eh quoi! Buckingham et Clifford, avez-vous donc tant d'assurance? — Et vous, manans stupides, est-ce que vous croyez ce qu'il vous dit? Voulez-vous être pendus avec votre grâce attachée au cou? Mon épée ne m'a-t-elle ouvert les portes de Londres que pour que vous m'abandonniez au Cerf-Blanc, au beau milieu de Southwark? Je pensais que vous ne déposeriez les armes qu'après avoir recouvré vos vieilles franchises; mais vous n'êtes que des misérables et des lâches, et vous courbez la tête avec joie sous le joug des nobles. Qu'ils vous écrasent de fardeaux, s'emparent de vos maisons, violent sous vos yeux vos femmes et vos filles. Pour moi, — je saurai me tirer d'affaire; et que la malédiction de Dieu descende sur vous tous!

TOUS.

Nous suivrons Cade, nous suivrons Cade!

CLIFFORD.

Cade est-il donc le fils d'Henri V, que vous vous écriez que vous voulez le suivre? Vous conduira-t-il au cœur de la France? Fera-t-il des derniers d'entre vous des ducs et des comtes? Hélas! il n'a ni foyer ni asile; il ne peut vivre que de rapine, qu'en volant vos amis et nous. Pendant que vous êtes ainsi divisés, ne serait-ce pas une honte pour vous que de voir les Français, tant de fois vaincus par vous, passer les mers et venir vous donner des lois? A la faveur de nos discordes civiles, il me semble déjà les voir, se pavanant en maîtres dans les rues de Londres, et criant, « *Villageois!* » à tous ceux qu'ils rencontrent. Ah! périssent dix mille misérables comme Cade, plutôt que vous vous abaissiez à demander grâce à des Français!

En France! en France! et regagnez ce que vous avez perdu; épargnez l'Angleterre; c'est votre pays natal. Henri a de l'argent; vous êtes forts et braves: Dieu est pour nous; ne doutez pas de la victoire.

TOUS.

Vive Clifford! Nous suivrons le roi et Clifford!

CADE.

Multitude inconstante, plume légère, qui cède au moindre souffle! Le nom d'Henri V les pousse à mille résolutions fatales; et me voilà seul et sans appui. Je les vois qui se consultent pour s'emparer de moi. En dépit des démons et de l'enfer, je me fraierai un chemin au milieu de vous! Et je prends le ciel et l'honneur à témoin que ce n'est pas le manque de résolution, mais la honteuse et lâche trahison des miens, qui m'oblige à tourner les talons.

Il s'enfuit.

BUCKINGHAM.

Eh quoi! il se sauve! Que quelques-uns se détachent et se mettent à sa poursuite : celui qui apportera sa tête au roi recevra mille écus de récompense.

Quelques-uns s'éloignent.

BUCKINGHAM, *continuant.*

Vous autres, suivez-moi : nous allons prendre des mesures pour vous faire tous rentrer en grâce avec le roi.

Ils s'éloignent.

SCENE IX.

La terrasse du château de Kenelworth.

Arrivent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, *et* SOMERSET.

LE ROI HENRI.

Jamais monarque assis sur un trône terrestre goûta-t-il moins de bonheur que moi? A l'âge de neuf mois, à peine sorti du berceau, je fus fait roi. Jamais sujet ne souhaita de devenir roi aussi ardemment que j'aspire à la condition de sujet.

Arrivent BUCKINGHAM *et* CLIFFORD.

BUCKINGHAM.

Santé et bonnes nouvelles à votre majesté!

LE ROI HENRI.

Eh bien! Buckingham, le traître Cade est-il pris, ou ne s'est-il retiré que pour réunir de nouvelles forces?

On voit arriver devant le château, au-dessous de la terrasse, un grand nombre de partisans de Cade, qui s'avancent l'air suppliant et la corde au cou.

CLIFFORD.

Sire, il est en fuite; tous ses partisans ont fait leur soumission, et ils viennent humblement, et la corde au cou, entendre de la bouche de votre majesté leur arrêt de vie ou de mort.

LE ROI HENRI.

Ouvre donc, ô ciel, tes portes éternelles pour accueillir mes actions de grâce et le tribut de ma reconnaissance! — Mes amis, vous avez dans ce jour racheté votre vie, et montré combien vous sont chers votre prince et votre pays. Persévérez dans de si bons sentimens, et soyez sûrs qu'Henri, bien qu'il soit malheureux, ne sera jamais ingrat. Recevez tous mes remercimens et votre pardon, et retournez dans vos cantons respectifs.

TOUS.

Vive le roi! vive le roi!

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Sire, j'ai l'honneur d'informer votre majesté que le duc d'York est récemment arrivé d'Irlande, et qu'à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie, il s'avance vers ces lieux, publiant sur sa route qu'il n'a d'autre objet en vue que d'éloigner de votre personne le duc de Somerset, qu'il qualifie de traître.

LE ROI HENRI.

Me voilà placé entre deux calamités, entre Cade et York, pareil à un navire qui, au sortir d'une tempête, est surpris par un calme et abordé par des pirates. A peine Cade est-il repoussé et son monde dispersé, et voilà qu'York paraît en armes pour le soutenir. Veuillez, Buckingham, aller au-devant de lui; demandez-lui les motifs de cette levée de boucliers. Dites-lui que le duc Edmond sera envoyé à la Tour. — Somerset, notre intention est de vous y enfermer jusqu'à ce qu'il ait licencié son armée.

SOMERSET.

Mylord, j'irai volontiers en prison, et même à la mort, si le bonheur de mon pays l'exige.

LE ROI HENRI, *à Buckingham.*

En tout cas, parlez-lui avec ménagement; il est très-irritable, et ne supporterait pas un langage peu mesuré.

BUCKINGHAM.

Je me conformerai aux ordres de votre majesté, et je ne doute pas que je ne réussisse à donner aux événemens la tournure la plus favorable à vos intérêts.

LE ROI HENRI, *à la reine.*

Venez, madame, rentrons; et apprenons à mieux gouverner; car, jusqu'à ce jour, l'Angleterre peut, à bon droit, maudire mon malheureux règne.

Ils s'éloignent.

SCÈNE X.

Le comté de Kent. — Le jardin d'Iden.

Arrive CADE.

Je maudis l'ambition ! je me maudis moi-même, qui ai une épée, et me vois prêt à mourir de faim. Je suis resté cinq jours caché dans ces bois, sans oser en sortir ; car tout le pays est sur pied et à ma recherche. Mais à présent je me sens si affamé, que l'on m'offrirait à bail mille ans de vie, qu'il me serait impossible de rester dans ma retraite un instant de plus : j'ai donc gravi un mur de brique, et pénétré dans ce jardin, pour voir si je pourrai manger des herbes ou cueillir une salade ; c'est un repas merveilleusement propre à rafraichir l'estomac par ce temps chaud *.

Arrive IDEN, *suivi de quelques* DOMESTIQUES.

IDEN.

O Dieu ! qui voudrait, pouvant jouir de ces paisibles ombrages, vivre au milieu du tumulte des cours? Ce modeste héritage, que m'a laissé mon père, suffit à mes désirs et vaut une monarchie. Je ne cherche point à m'agrandir aux dépens d'autrui ; je ne suis pas dévoré de la soif des richesses ; il me suffit que j'aie de quoi maintenir mon rang, et que le pauvre qui heurte à ma porte s'en éloigne satisfait.

CADE.

Voici le propriétaire du sol qui vient m'arrêter, pour m'être introduit dans son domaine sans sa permission. Ah ! scélérat, tu veux me vendre et gagner mille écus, en portant ma tête au roi ; mais je te ferai manger du fer comme une autruche, et avaler mon épée comme une épingle longue, avant que toi et moi nous nous séparions.

IDEN.

Qui que tu sois, grossier personnage, je ne te connais pas : pourquoi donc te vendrais-je ? Ne te suffit-il pas de t'être introduit furtivement dans mon jardin, d'en avoir escaladé les murs, comme un voleur, pour dérober les produits de mon domaine? Veux-tu encore me braver par ton insultant langage ?

CADE.

Te braver ? Oui, par le meilleur sang qui fut jamais versé, et t'insulter en face. Regarde-moi bien. Je n'ai pas mangé de viande depuis cinq jours ; et cependant, viens, toi et tes cinq satellites, et si je ne vous étends tous raides morts, je veux ne plus manger d'herbe de ma vie.

IDEN.

Tant qu'il y aura une Angleterre au monde, il ne sera pas dit qu'Alexandre Iden, écuyer de Kent, s'est mesuré avec un pauvre diable affamé. Regarde-moi fixement ; vois si tes yeux feront baisser les miens ; membre contre membre, tu es loin de me valoir ; ta main n'est qu'un doigt, comparée à mon poignet ; ta jambe est à la mienne ce qu'est une badine à un gourdin ; et si je lève le bras en l'air pour te frapper, ta fosse est déjà creusée en terre ; quant à te tenir tête dans un combat de paroles, que cette épée supplée à ma langue.

CADE.

Par ma valeur, voilà le plus ferme champion que j'aie entendu de ma vie. — (*A son épée.*) Acier, si ton fil s'émousse, si avant de dormir dans le fourreau, tu ne découpes pas en tranches l'échine de ce grand butor, puisses-tu être changé en clou. (*Ils combattent ; Cade tombe.*) Oh ! je suis mort ! La faim, la faim seule m'a tué ; quand dix mille diables viendraient m'attaquer, qu'on me donne seulement les dix repas que j'ai perdus, et je les défie tous. Jardin, flétris-toi ; et sois désormais un lieu de sépulture pour tous les habitans de cette maison, puisqu'ici l'ame indomptée de Cade s'est envolée.

IDEN.

Est-ce donc Cade que j'ai tué, Cade, ce traitre infâme? O mon épée, cet exploit te sanctifie à mes yeux ; quand je serai mort, tu seras suspendue sur ma tombe ; je ne veux point effacer le sang dont ta lame est rougie ; tu le garderas comme un glorieux écusson, emblème de l'honneur que ton maitre vient d'acquérir.

CADE.

Iden, adieu, et sois fier de ta victoire. Dis de ma part au pays de Kent qu'il a perdu le meilleur de ses fils ; recommande à tous les hommes d'être des lâches ; car moi, qui n'ai jamais eu peur de personne, je suis vaincu par la faim et non par la valeur.

Il meurt.

IDEN.

Tu me fais injure *, le ciel m'en est témoin. Meurs, infernal scélérat, la malédiction de celle qui te porta dans ses flancs ; de même que j'enfonce mon épée dans ton corps, que ne puis-je précipiter ton ame en enfer ! Je vais te traîner par les talons sur un fumier qui te servira de sépulture ; là, je couperai ta tête odieuse et la porterai en triomphe au roi, laissant ton corps servir de pâture aux corbeaux.

Il s'éloigne avec ses domestiques, traînant après lui le cadavre.

* Nous passons ici quelques lignes dans lesquelles le mot *sallet*, salade, rappelle à Cade le casque qui a protégé sa tête contre le fer des lances ennemies, et dans les marches militaires, lui a servi à puiser de l'eau pour étancher sa soif. C'est qu'en effet *sallet* signifie tout à la fois, en anglais, salade et casque. (*Note du traducteur.*)

* En me supposant sur ton compte une opinion aussi avantageuse. (*Note du traducteur.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Les plaines situées entre Dartfort et Blackheath.

D'un côté est le camp du roi; de l'autre arrive YORK; *le tambour bat, les enseignes sont déployées; ses troupes sont à quelque distance.*

YORK.

York est enfin de retour; il a quitté l'Irlande; il vient revendiquer ses droits et arracher la couronne de la tête du faible Henri. Cloches, sonnez à triple carillon! feux de joie, brûlez clairs et brillans, pour annoncer le roi légitime de l'Angleterre. Ah! majesté sacrée, qui ne t'achèterait pas à tout prix! Que ceux-là obéissent qui ne savent pas commander! cette main ne saurait manier autre chose qu'un sceptre d'or. Pour donner à mes paroles le ton et l'action convenables, il faut que j'aie à la main un sceptre ou une épée. Si Dieu me prête vie, je porterai un sceptre avec lequel je ferai voler en l'air les fleurs de lis de France.

Arrive BUCKINGHAM.

YORK, *continuant.*

Qui s'avance vers moi? c'est Buckingham. Viendrait-il s'opposer à ma marche? C'est le roi qui l'envoie sans doute. Dissimulons.

BUCKINGHAM.

York, si tu te présentes en ami, c'est en ami aussi que je te salue.

YORK.

Humfroy de Buckingham, j'accepte ton salut. M'apportes-tu un message, ou est-ce de ton propre mouvement que tu viens?

BUCKINGHAM.

Je viens de la part de Henri, notre auguste maître, pour connaître les motifs de ces armemens en pleine paix, et te demander pourquoi toi, sujet comme moi, infidèle à tes sermens et à tes devoirs de sujet, tu as levé sans sa permission des troupes aussi nombreuses, et oses les conduire dans un rayon si rapproché de la cour.

YORK, *à part.*

Je puis à peine parler, tant ma colère est grande. Oh! je me sens capable de soulever des rocs, de combattre la pierre, tant je suis indigné de ce langage servile! Je pourrais, comme Ajax, fils de Télamon, décharger ma fureur sur des bœufs et des moutons! Je suis beaucoup mieux né que le roi; je ressemble plus à un roi que lui; j'ai des pensées plus royales; mais il me faut montrer un visage serein, jusqu'à ce qu'Henri soit plus faible et moi plus fort. — (*Haut.*) O Buckingham, pardonne-moi, je te prie, d'être resté si long-temps sans te répondre; une mélancolie profonde absorbait ma pensée. Le but que je me suis proposé en conduisant ici cette armée, c'est d'éloigner de la personne du roi l'orgueilleux Somerset, traître à sa majesté et à l'état.

BUCKINGHAM.

C'est de ta part un acte de présomption bien grande. Mais si tes armemens n'ont pas d'autre objet, le roi a fait droit à ta demande; le duc de Somerset est à la Tour.

YORK.

Sur ton honneur, est-il prisonnier?

BUCKINGHAM.

Sur mon honneur, il est prisonnier.

YORK.

En ce cas, Buckingham, je vais licencier mes troupes. — (*Faisant quelques pas vers son armée.*) Soldats, je vous rends grâces de vos services; dispersez-vous; venez me retrouver demain aux prés de Saint-Georges; là vous recevrez votre solde, et tout ce que vous demanderez vous sera accordé. — (*A Buckingham.*) Dites à mon souverain, au vertueux Henri, que je mets à sa disposition l'aîné de mes fils, — que dis-je, tous mes fils, comme gages de ma fidélité et de mon affection, sans plus de répugnance que je n'en ai à vivre. Terres, biens, chevaux, armures, tout ce que je possède, qu'il en dispose, pourvu que Somerset meure.

BUCKINGHAM.

York, je loue cette affectueuse soumission; allons tous deux à la tente du roi.

Il lui donne le bras.

Arrivent LE ROI HENRI *et* SA SUITE.

LE ROI HENRI.

Buckingham, York n'a donc aucun dessein de nous nuire, que je le vois marcher ainsi avec toi, dans une attitude amicale?

YORK.

En toute humilité et soumission, York se présente à votre majesté.

LE ROI HENRI.

Dans quelle intention as-tu amené ces troupes?

YORK.

Pour chasser d'ici le traître Somerset, et pour combattre Cade, cet infâme rebelle qui, ainsi que je viens de l'apprendre, a vu échouer ses projets.

Arrive IDEN, *portant la tête de Cade.*

IDEN.

S'il est permis à un homme aussi étranger aux usages des cours, d'une condition aussi obscure, de paraître en la présence d'un roi, permettez que je présente à votre majesté la tête de Cade, que j'ai tué les armes à la main.

LE ROI HENRI.

La tête de Cade! — Grand Dieu! que tu es juste! — Maintenant qu'il est mort, que je voie son visage, lui qui, vivant, m'a causé tant d'inquiétudes. Dis-moi, mon ami, est-ce toi qui l'as tué?

IDEN.

Oui, sire.

LE ROI HENRI.

Comment te nommes-tu? et quelle est ta condition?

IDEN.

Je me nomme Alexandre Iden; je suis un pauvre écuyer de Kent, dévoué à son roi.

BUCKINGHAM.

Avec la permission de votre majesté, il conviendrait, je crois, de le créer chevalier, en récompense d'un si important service.

LE ROI HENRI.

Iden, mets un genou en terre; (*Iden fléchit le genou.*) maintenant, relève-toi chevalier. (*Il se relève.*) Je te donne mille marcs pour récompense, et veux qu'à dater de ce jour tu sois attaché à notre personne.

IDEN.

Puisse Iden se rendre digne d'une faveur si grande, et rester toujours fidèle à son souverain!

LE ROI HENRI.

Vois, Buckingham! Somerset vient avec la reine; va lui dire de se soustraire en toute hâte aux regards du duc.

Arrivent LA REINE MARGUERITE *et* SOMERSET.

LA REINE MARGUERITE.

Pour mille York, il ne cachera pas sa tête; mais il le regardera face à face et sans crainte.

YORK.

Quoi donc? Somerset en liberté! Eh bien! York, donne l'essor à tes pensées long-temps comprimées, et que ta bouche soit l'interprète de ton cœur. Endurerai-je la vue de Somerset? Roi déloyal, pourquoi as-tu violé avec moi ta parole, toi qui sais que je ne puis endurer un outrage? J'ai tort de t'appeler roi; non, tu n'es pas un roi, tu n'es pas fait pour gouverner des peuples, toi qui n'oses ni ne peux maîtriser un traître. Ta tête n'est pas formée pour une couronne; ta main est faite pour tenir le bâton du pèlerin, et non un sceptre auguste et redoutable. C'est à moi à ceindre mon front de ce cercle d'or, moi dont le sourire et la menace, comme la lance d'Achille, peuvent blesser et guérir tour à tour. Voilà une main capable de porter le sceptre et d'imposer des lois fortes et respectées. Fais-moi place : par le ciel, tu ne régneras plus sur celui que le ciel créa pour régner sur toi.

SOMERSET.

O traître infâme! — York, je t'arrête pour crime de haute trahison au premier chef, envers le roi et la couronne. Obéis, traître audacieux; demande grâce à genoux.

YORK.

Tu veux que je m'agenouille? (*Montrant du doigt son armée.*) Permets d'abord que je demande à ces hommes s'ils sont gens à souffrir que je ploie le genou devant un homme. — (*A l'un de ses officiers.*) Va chercher mes fils pour qu'ils soient ma caution.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

YORK, *continuant.*

Je sais que plutôt que de me laisser aller en prison, ils mettront leurs épées en gage pour me racheter.

LA REINE MARGUERITE.

Allez chercher Clifford; qu'il vienne nous dire s'il entend que les fils bâtards d'York servent de caution au traître leur père.

BUCKINGHAM *s'éloigne.*

YORK.

Napolitaine au sang impur, rebut de Naples, sanglant fléau de l'Angleterre, les fils d'York, tes supérieurs en naissance, seront la caution de leur père; malheur à ceux qui la refuseront!

Arrivent, d'un côté, ÉDOUARD *et* RICHARD PLANTAGENET, *à la tête de leurs troupes; de l'autre,* CLIFFORD *et* SON FILS, *à la tête des leurs.*

YORK, *continuant.*

Tenez, les voilà qui viennent; je réponds qu'ils ne me démentiront pas.

LA REINE MARGUERITE.

Et voici Clifford qui arrive pour refuser leur caution.

CLIFFORD.

Santé et heureux jours à mon seigneur le roi!

Il met un genou en terre.

YORK.

Je te remercie, Clifford. Eh bien! quelles nouvelles? Pourquoi ce regard irrité que tu nous lances? Nous sommes ton souverain, Clifford; fléchis de nouveau le genou; nous te pardonnons ta méprise.

CLIFFORD.

Voici mon roi, York; je ne me méprends point. C'est t'abuser étrangement que de le croire. Qu'on

le conduise à Bedlam*! Est-ce qu'il est devenu fou ?

LE ROI HENRI.

Oui, Clifford; une folle et ambitieuse frénésie le porte à se poser l'adversaire de son roi.

CLIFFORD.

C'est un traître : qu'on le mène à la Tour, et que sa tête séditieuse soit tranchée.

LA REINE MARGUERITE.

On lui a signifié son arrestation; mais il refuse d'obéir : ses fils, dit-il, lui serviront de caution.

YORK.

Le voulez-vous, mes fils ?

ÉDOUARD.

Oui, mon noble père, si notre parole suffit.

RICHARD.

Et ce que notre parole ne pourrait faire, nos épées le feront.

CLIFFORD.

Quoi donc? Quelle nichée de traîtres avons-nous donc ici?

YORK.

Regarde dans un miroir, et tu y verras l'image d'un traître. Je suis ton roi, et toi, tu es un imposteur et un rebelle. Qu'on aille chercher mes deux ours vaillans, afin qu'ils soient de la partie, et que le seul bruit de leur chaîne frappe d'épouvante ces dogues hideux autant que lâches. Dites à Salisbury et à Warwick de venir me trouver.

Bruit de tambours. Arrivent WARWICK *et* SALISBURY, *à la tête de leurs troupes.*

CLIFFORD.

Sont-ce là tes ours**? Si tu oses les amener dans la lice, nous les harcèlerons jusqu'à ce que mort s'ensuive, et avec leur chaîne nous garrotterons leur gardien.

RICHARD.

J'ai vu souvent des dogues présomptueux mordre l'ours par derrière; mais lorsqu'ils se trouvaient sous sa patte redoutable, aussitôt ils mettaient la queue entre les jambes, et jetaient les hauts cris. Vous en ferez tout autant, si jamais il vous arrive de vous mesurer avec lord Warwick.

CLIFFORD.

Arrière, amas de laideur et de rage, masse indigeste et hideuse, dont l'ame est aussi difforme que le corps!

YORK.

Tout-à-l'heure nous te frotterons de la belle manière.

CLIFFORD.

Prenez garde de vous endommager les doigts à cet exercice.

* Hôpital des fous. *(Note du traducteur.)*

** Les Névil, comtes de Warwick, avaient sur leur écu un ours rampant enchaîné à un rameau dépouillé. *(Note du traducteur.)*

LE ROI HENRI.

Quoi donc, Warwick, tes genoux ne savent-ils plus fléchir ?—Vieux Salisbury, honte à tes cheveux blancs, guide insensé d'un fils sans cervelle! — Eh quoi! tu veux sur ton lit de mort jouer le rôle d'un scélérat, et vieillard en lunettes, te chercher des douleurs? Où est donc la foi? Où est la loyauté? Si elles sont bannies de ta tête glacée, où trouveront-elles un refuge sur la terre? Veux-tu creuser le sol pour y trouver la guerre, et souiller de sang ta vieillesse vénérable? Comment, à ton âge, manques-tu d'expérience? ou si tu en as, pourquoi en fais-tu un si mauvais usage? Quelle honte! Rentre dans le devoir, et fléchis le genou devant moi, toi qui fléchis déjà sous le fardeau de l'âge.

SALISBURY.

Mylord, j'ai attentivement examiné les titres de cet illustre duc; et, dans ma conscience, je le regarde comme le légitime héritier du trône d'Angleterre.

LE ROI HENRI.

Ne m'as-tu pas juré fidélité?

SALISBURY.

Oui.

LE ROI HENRI.

Peux-tu te dégager avec le ciel d'un tel serment ?

SALISBURY.

C'est un grand crime de faire un serment coupable, mais c'est un crime plus grand de le tenir. Quel serment solennel peut obliger un homme à commettre un meurtre ou un vol; à violer la chasteté d'une vierge pure et sans tache; à frustrer l'orphelin de son patrimoine; à dépouiller la veuve de ses droits légitimes? Lui suffirait-il, pour excuser ces actes, de dire qu'il s'y était engagé sous la foi du serment?

LA REINE MARGUERITE

La trahison n'a pas besoin d'être étayée du sophisme.

LE ROI HENRI.

Qu'on aille dire à Buckingham de s'armer.

YORK.

Appelle à ton aide Buckingham et tous les amis qui te restent; ma résolution est prise; je veux la mort ou la royauté.

CLIFFORD.

Je te garantis la première, si mon rêve de la nuit dernière s'accomplit.

WARWICK.

Tu ferais mieux d'aller au lit et de rêver encore que de venir affronter la tempête du champ de bataille.

CLIFFORD.

Je suis homme à soutenir de plus terribles orages que tu ne pourras en soulever aujourd'hui : c'est ce que mon épée se propose d'écrire sur ton casque, si je puis te reconnaître à l'emblème de ta maison.

WARWICK.

J'en jure par les armoiries de mon père, je porterai aujourd'hui sur mon casque l'antique

emblème des Névil, l'ours rampant enchaîné à un rameau dépouillé; et pareil au cèdre de la montagne qui conserve son feuillage en dépit des autans, je le porterai si haut et si fier, que tu n'en pourras soutenir la vue.

CLIFFORD.

J'arracherai ton ours de dessus ton casque, et en dépit de son gardien, je le foulerai sous mes pieds avec mépris.

LE JEUNE CLIFFORD.

Aux armes, donc, mon victorieux père; écrasons les rebelles et leurs complices.

RICHARD.

Un peu plus de charité, jeune homme; laisse là les paroles de colère; car tu souperas ce soir avec Jésus-Christ.

LE JEUNE CLIFFORD.

Monstre de laideur, c'est plus que tu n'en saurais dire.

RICHARD.

Si ce n'est au ciel, tu souperas très-certainement en enfer.

Les deux partis s'éloignent dans des directions opposées.

SCENE II.

Le champ de bataille de Saint-Albans. Sur le premier plan, on aperçoit une hôtellerie, à l'enseigne du *Château de Saint-Albans.*

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrive WARWICK.

WARWICK.

Clifford de Cumberland, c'est Warwick qui t'appelle! et si tu n'as pas peur de rencontrer l'ours, maintenant que la trompette irritée sonne l'alarme, et que les cris des mourans retentissent dans les airs, — Clifford, viens te mesurer avec moi! Prince orgueilleux du nord, Clifford de Cumberland, Warwick s'enroue à t'appeler au combat.

Arrive YORK.

WARWICK, *continuant.*

Eh bien, mon noble lord? quoi, à pied!

YORK.

Le terrible Clifford a tué mon cheval sous moi; mais je lui ai rendu la pareille, et j'ai livré en pâture aux vautours et aux corbeaux le noble coursier qu'il aimait tant.

Arrive CLIFFORD.

WARWICK.

Voici la dernière heure de l'un de nous ou de tous deux.

YORK.

Arrête, Warwick; cherche une autre proie; laisse-moi m'acharner à la poursuite de ce daim, jusqu'à ce que je l'aie tué.

WARWICK.

Eh bien, York, songe à t'en acquitter noblement; c'est pour une couronne que tu combats. — Clifford, aussi vrai que j'ai à cœur de prospérer aujourd'hui, c'est avec douleur que je te quitte sans combattre.

WARWICK *s'éloigne.*

CLIFFORD.

Que vois-tu donc en moi, York? pourquoi demeures-tu immobile?

YORK.

Ta fière contenance me plaît, et tu aurais toutes mes sympathies, si tu n'étais pas autant mon ennemi.

CLIFFORD.

Ta vaillance obtiendrait pareillement mon approbation et mon estime, si elle ne s'alliait à l'infamie et à la trahison.

YORK.

Qu'elle me défende aujourd'hui contre ton épée, comme il est vrai qu'elle soutient la justice et le bon droit!

CLIFFORD.

Appelons à ce combat toute mon énergie, corps et ame!

YORK.

C'est un terrible enjeu! — Défends-toi.

Ils combattent, Clifford tombe.

CLIFFORD.

La fin couronne les œuvres*.

Il meurt.

YORK.

Ainsi la guerre t'a donné la paix; car te voilà immobile. Paix à ton ame, si c'est la volonté du ciel!

Il s'éloigne.

Arrive LE JEUNE CLIFFORD.

LE JEUNE CLIFFORD.

Honte et confusion! tout est en déroute; la peur crée le désordre, et le désordre frappe ceux qu'il faudrait défendre. O guerre, fille de l'enfer, dont le ciel fait l'instrument de sa colère, allume dans les cœurs glacés de nos soldats les feux de la vengeance! — Qu'aucun ne fuie. Le véritable guerrier doit faire l'abnégation de son être; celui qui s'aime lui-même n'est pas courageux par essence; il ne l'est qu'accidentellement. (*Apercevant le cadavre de son père.*) Oh! que

* Ces mots sont en français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

ce vil monde prenne fin! que les flammes du dernier jour viennent avant le temps confondre le ciel et la terre embrasés! que la trompette universelle résonne et fasse taire tous les autres bruits! O père bien aimé, après avoir coulé en paix ta jeunesse, avoir atteint les cheveux blancs et la sagesse du vieillard, devais-tu donc, à l'âge du respect et du repos, périr sous le fer brutal des batailles! Ce spectacle endurcit mon cœur, et tant que je vivrai il restera de marbre. York n'épargne pas nos vieillards; et moi, je n'épargnerai pas leurs enfans au berceau. Les larmes des jeunes vierges ne feront pas plus d'effet sur moi que la rosée sur le feu; et la beauté, qui souvent désarme le tyran, ne fera que doubler la violence de mon courroux, comme l'huile et la cire jetées sur la flamme. Je dis pour jamais adieu à la pitié. Qu'un enfant de la maison d'York s'offre à moi, je le couperai en autant de morceaux que Médée en fureur coupa le jeune Absyrte*. Je veux me rendre fameux par ma cruauté. (*Relevant le corps de son père, et le chargeant sur son épaule.*) Viens, nouveau débris de l'antique maison des Clifford, viens, que je te porte sur mes mâles épaules, comme autrefois Énée le vieil Anchise. Mais la charge d'Énée était vivante et bien légère comparée à ce douloureux fardeau.

Il s'éloigne.

RICHARD PLANTAGENET *et* OMERSET *arrivent en combattant. Somerset blessé à mort va tomber à deux pas de l'hôtellerie.*

RICHARD.

Toi, reste ici, auprès de cette chétive hôtellerie qui a pour enseigne le *Château de Saint-Albans*, ainsi tu auras vérifié, par ta mort, la prédiction de la sorcière**. — Que mon epée garde sa trempe, et mon cœur sa colère : les prêtres prient pour leurs ennemis; mais les princes les tuent.

Il s'éloigne.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent LE ROI HENRI *et* LA REINE MARGUERITE, *avec* QUELQUES TROUPES *qui battent en retraite.*

LA REINE MARGUERITE.

Fuyez, mon seigneur! que vous êtes lent! Au nom du ciel, fuyez!

LE ROI HENRI.

La fuite peut-elle nous soustraire au courroux du ciel? Ma chère Marguerite, arrêtons-nous ici.

LA REINE MARGUERITE.

De quelle nature êtes-vous donc? Vous ne voulez ni combattre ni fuir. Il y a maintenant fermeté, sagesse et prudence à éviter l'ennemi; et puisque la fuite est le seul moyen de salut qui nous reste, ayons-y recours. (*Le bruit du combat s'approche.*) Si vous êtes pris, notre fortune est à sec; mais si nous échappons, comme nous le pouvons encore, si votre apathie n'y met obstacle, nous tâcherons de gagner Londres, où l'on vous aime encore, et où nous pourrons réparer promptement le dommage fait à notre fortune.

Arrive LE JEUNE CLIFFORD.

LE JEUNE CLIFFORD.

Si je n'étais fermement résolu à tirer de nos désastres une prompte vengeance, je regarderais comme un blasphème de vous conseiller la fuite; mais il le faut, un découragement incurable a saisi le cœur de tous nos partisans. Fuyez; votre salut l'exige. Plus tard nos ennemis auront leur tour, et nous leur renverrons les désastres qu'ils nous infligent.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une plaine aux environs de Saint-Albans.

On continue à entendre le bruit du combat; puis la retraite sonne, mêlée au bruit des fanfares. On voit arriver, tambours battant, enseignes déployées, l'armée victorieuse, que précèdent YORK, RICHARD PLANTAGENET *et* WARWICK.

YORK.

Qui peut nous donner des nouvelles de Salisbury, ce vieux lion qui, dans sa colère, oublie les ravages du temps et les injures de la vieillesse? On le dirait à la fleur de l'âge, et cette journée semble le rajeunir; nous n'avons rien gagné aujourd'hui, et notre fortune n'a pas fait un pas, si nous avons perdu Salisbury.

RICHARD.

Mon noble père, trois fois aujourd'hui je l'ai aidé à remonter à cheval; trois fois, le couvrant de mes armes, je l'ai conduit hors de la mêlée, en le suppliant de n'y plus revenir; mais bientôt, au plus fort du danger je le retrouvais encore; et comme une riche tapisserie dans une cabane indigente, une volonté forte animait son corps débile. Mais ce noble guerrier, le voilà qui s'avance.

Arrive SALISBURY.

SALISBURY, *à York.*

Par mon épée, tu as bravement combattu au

* Médée en fuyant de Colchos avec Jason, égorgea son frère Absyrte, et coupa son corps par morceaux, afin que ce spectacle ralentît pour quelque temps la poursuite de son père. (*Note du traducteur.*)

** Il fait allusion à la prophétie de Marguerite Jourdain, acte I, scène IV. (*Note du traducteur.*)

jourd'hui, et nous en avons tous fait autant. — Je te remercie, Richard : Dieu sait ce que j'ai encore à vivre. Il a permis que trois fois dans cette journée je fusse sauvé par toi d'une mort imminente. — Mylords, il faut assurer les fruits de notre victoire; ce n'est pas assez pour nous que nos ennemis soient en fuite; ils ne tarderont pas à reparer leurs désastres.

YORK.

Nous devons les poursuivre; il y va de notre sûreté, j'apprends que le roi a fui vers Londres, pour y convoquer sans délai la cour du parlement. Allons l'y rejoindre avant que les lettres de convocation soient parties. Qu'en dit lord Warwick? Est-il d'avis que nous devons les suivre?

WARWICK.

Les suivre? Devançons-les plutôt, si nous pouvons! Sur ma parole, mylords, voilà une journée glorieuse. La bataille de Saint-Albans, gagnée par l'illustre York, vivra éternellement dans la mémoire des siècles à venir. Battez, tambours! sonnez, trompettes! — Marchons tous vers Londres; et puissent d'autres journées semblables à celle-ci nous échoir en partage!

Ils s'éloignent

FIN DE HENRI VI (Deuxième partie)

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.


ACTE II, SCÈNE V.

HENRI VI,

TROISIÈME PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

HENRI VI, roi d'Angleterre.
EDOUARD, prince de Galles, son fils.
LOUIS XI, roi de France.
LE DUC DE SOMERSET, LE DUC D'EXETER, LE COMTE D'OXFORD, LE COMTE DE NORTHUMBERLAND, LE COMTE DE WESTMORELAND, LORD CLIFFORD, partisans du roi.
RICHARD PLANTAGENET, duc d'York.
ÉDOUARD, comte de Marche, depuis Édouard IV, EDMOND, comte de Rutland, GEORGE, plus tard duc de Clarence, RICHARD, plus tard duc de Gloster, ses fils.
LE DUC DE NORFOLK, LE MARQUIS DE MONTAIGU, LE COMTE DE WARWICK, LE COMTE DE PEMBROKE, LORD HASTINGS, LORD STAFFORD, partisans du duc d'York.

PERSONNAGES.

SIR JOHN MORTIMER, SIR HUGUES MORTIMER, oncles du duc d'York.
LE JEUNE HENRI, comte de Richemond, depuis Henri VII.
LORD RIVERS, frère de Lady Grey.
SIR WILLIAM STANLEY.
SIR JOHN MONTGOMERY.
SIR JOHN SOMERVILLE
LE GOUVERNEUR DE RUTLAND.
LE MAIRE D'YORK.
LE LIEUTENANT DE LA TOUR.
UN LORD.
DEUX GARDES-CHASSE.
UN CHASSEUR.
UN FILS QUI A TUÉ SON PÈRE.
UN PÈRE QUI A TUÉ SON FILS.
LA REINE MARGUERITE, femme d'Henri VI.
LADY GREY, plus tard reine d'Angleterre et femme d'Édouard IV.
BONA, sœur de la reine de France.
SOLDATS, SUITE DES ROIS HENRI ET ÉDOUARD, MESSAGERS, GARDES, ETC.

Dans une partie du troisième acte, la scène est en France ; dans le reste de la pièce, elle est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Londres. — La salle du parlement.

Bruit de tambours. Quelques Soldats *du parti d'York se précipitent dans la salle; puis, entrent* LE DUC D'YORK, ÉDOUARD, RICHARD, NORFOLK, MONTAIGU, WARWICK *et* Autres, *avec des roses blanches à leurs chapeaux.*

WARWICK.

Je ne conçois pas comment le roi a pu nous échapper.

YORK.

Pendant que nous poursuivions la cavalerie du Nord, il s'est adroitement esquivé, abandonnant son armée, pendant que le grand lord de Northumberland, dont la fierté guerrière s'est toujours révoltée au mot de retraite, encourageait de la voix les troupes démoralisées; lord Clifford, lord Stafford et lui, ont attaqué de front notre corps de bataille, et pénétrant au milieu de nos rangs, sont tombés sous l'épée de nos soldats *.

ÉDOUARD.

Le père de lord Stafford, le duc de Buckingham, doit être ou tué ou dangereusement blessé. Je lui ai fendu le casque d'un coup d'épée; et pour preuve, mon père, voilà son sang.

Il montre son épée sanglante.

MONTAIGU, *à York en lui montrant la sienne.*

Et voilà, mon père, le sang du comte de Whiltshire, avec qui je me suis mesuré au commencement de la bataille.

RICHARD.

Toi, parle pour moi, et dis ce que j'ai fait.

Il entr'ouvre son manteau, et jette à terre la tête de Somerset.

YORK.

De tous mes fils, c'est Richard qui a mérité la palme. — Eh quoi! vous êtes donc mort, mylord de Somerset?

NORFOLK.

Ainsi périsse toute la postérité de Jean de Gand!

RICHARD.

J'espère abattre de même la tête du roi Henri.

* Notre auteur semble avoir oublié que, dans le drame précédent, il a fait périr Clifford par la main du duc d'York : du reste, le récit actuel est conforme à l'histoire. (*Note du traducteur.*)

WARWICK.

Et moi aussi. — Victorieux prince d'York, jusqu'à ce que je t'aie vu assis sur ce trône qu'usurpe maintenant la maison de Lancastre, je jure, par le ciel, que ces yeux ne se fermeront pas. Voici le palais de ce peureux monarque, et voici le siége royal : York, prends-en possession; il est à toi, et non aux héritiers de Henri.

YORK.

Soutiens-moi, Warwick, et je ne demande pas mieux; car nous sommes entrés ici de force.

NORFOLK

Nous vous soutiendrons tous; le premier qui recule est mort.

YORK.

Merci, mon cher Norfolk. — Rangez-vous auprès de moi, mylords. — Et vous, soldats, restez, et ne me quittez pas de la nuit.

WARWICK.

Quand le roi viendra, ne lui faites aucune violence, à moins qu'il ne veuille vous expulser de vive force.

Les Soldats *se retirent dans une pièce voisine.*

YORK.

Ici la reine doit tenir aujourd'hui son parlement; elle ne se doute pas que nous aurons voix délibérative : par la force ou par la persuasion, il faut que notre droit triomphe.

RICHARD.

Armés comme nous sommes, restons dans cette enceinte.

WARWICK.

Ce parlement s'appellera le parlement de sang, à moins que Plantagenet, duc d'York, ne soit roi, et que nous ne déposions ce timide Henri, dont la lâcheté nous a rendus la risée de nos ennemis.

YORK.

Ne me quittez donc pas, mylords. De la résolution; je prétends entrer en possession de mes droits.

WARWICK.

Ni le roi, ni son plus dévoué défenseur, le plus fier des partisans de Lancastre n'osera remuer l'aile, si Warwick agite son grelot *; Plantagenet une fois planté par moi, qu'on ose le déraciner! De la résolution, Richard; revendique la couronne d'Angleterre.

Conduit par Warwick, York monte sur le trône et s'y place.

* Allusion à la fauconnerie. On attachait au cou du faucon des grelots dont le bruit ajoutait à l'effroi des oiseaux. (*Note du traducteur.*)

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, CLIFFORD, NORTHUMBERLAND, WESTMORELAND, EXETER *et* AUTRES, *portant des roses rouges à leurs chapeaux.*

LE ROI HENRI.

Mylords, le voyez-vous cet audacieux rebelle assis sur le trône royal ? Sans doute qu'appuyé sur la puissance de Warwick, ce pair parjure, il prétend porter la couronne et régner ! Comte de Northumberland, il a tué ton père;—et le tien aussi, lord Clifford : et tous deux vous avez juré de venger leur mort sur lui, ses fils, ses partisans et ses amis.

NORTHUMBERLAND.

Si je ne l'en punis, me punisse le ciel !

CLIFFORD.

C'est dans cet espoir que j'ai pris une armure pour vêtement de deuil.

WESTMORELAND.

Eh quoi! souffrirons-nous tant d'audace? arrachons-le du trône; mon cœur bout de colère, je ne puis y tenir !

LE ROI HENRI.

Patientez un peu, mon cher comte de Westmoreland.

CLIFFORD.

La patience est faite pour les poltrons comme lui : il n'oserait pas s'asseoir sur ce trône, si votre père vivait. Mon gracieux souverain, permettez qu'ici, en plein parlement, nous attaquions la famille d'York.

NORTHUMBERLAND.

C'est bien parlé, mon cousin; procédons.

LE ROI HENRI.

Ne savez-vous pas que Londres est pour eux, et qu'ils ont des troupes à leurs ordres ?

EXETER.

Le duc une fois tué, vous les verrez fuir.

LE ROI HENRI.

Loin du cœur de Henri la pensée de faire du parlement un champ de bataille ! Cousin d'Exeter, la réprimande, les paroles et la menace, sont les seules armes dont Henri veuille faire usage. (*Ils s'avancent vers le Duc.*) York, duc séditieux, descends de mon trône, et implore à genoux ta grâce et ma merci; je suis ton souverain.

YORK.

Tu te trompes, c'est moi qui suis le tien.

EXETER.

Par pudeur, descends, c'est lui qui t'a fait duc d'York.

YORK.

C'est un titre que m'avaient transmis mes ancêtres, tout aussi bien que celui de comte *.

EXETER.

Ton père fut traître à la couronne.

WARWICK.

Exeter, tu es traître à la couronne, en embrassant la cause de l'usurpateur Henri.

CLIFFORD.

Ne doit-il pas embrasser la cause de son roi légitime ?

WARWICK.

C'est vrai, Clifford, et ce roi légitime, c'est Richard, duc d'York.

LE ROI HENRI.

Et je resterai debout pendant que tu seras assis sur mon trône !

YORK.

Il le faut; résigne-toi.

WARWICK.

Sois duc de Lancastre, et lui roi.

WESTMORELAND.

Il est tout à la fois et roi et duc de Lancastre, et c'est ce que Westmoreland est prêt à soutenir.

WARWICK.

Et Warwick soutient le contraire. Vous oubliez que c'est nous qui vous avons chassé du champ de bataille, qui avons tué vos pères, et qui avons traversé Londres, enseignes déployées, pour arriver à ce palais.

NORTHUMBERLAND.

Oui, Warwick, je me le rappelle avec douleur, et je jure par l'ame de mon père de m'en venger sur toi et ta maison.

WESTMORELAND.

Plantagenet, toi, tes fils, tes partisans et tes amis, vous me paierez la mort de mon père, et j'immolerai plus de victimes à ses mânes qu'il n'avait de gouttes de sang dans les veines.

CLIFFORD.

Trêve sur cette matière, de peur qu'avant de sortir d'ici, Warwick, je ne t'envoie un messager homicide qui vengera la mort de mon père.

WARWICK.

Pauvre Clifford ! combien je méprise tes impuissantes menaces !

YORK.

Voulez-vous que je démontre mes titres à la couronne? Sinon nos épées plaideront ma cause sur le champ de bataille.

LE ROI HENRI.

Réponds, traître, quels titres as-tu à la couronne? Ton père était, comme toi, duc d'York. Ton aïeul était Roger Mortimer, comte de Marche : moi, je suis le fils de Henri V, qui fit ployer sous son joug le dauphin et les Français, et conquit leurs villes et leurs provinces.

WARWICK.

Ne parle pas de la France; car c'est toi qui l'as perdue toute entière.

LE ROI HENRI.

C'est le lord protecteur qui l'a perdue, et non pas moi. Quand je fus couronné, je n'avais que neuf mois.

RICHARD.

Aujourd'hui tu es d'un âge raisonnable, et pourtant tu continues à perdre, ce me semble.

* York était comte de Marche avant d'être créé duc d'York. Il était fils de Richard, comte de Cambridge. Voir Henri VI, première partie. (*Note du traducteur.*)

Mon père, arrache la couronne de la tête de l'usurpateur.

ÉDOUARD.

Prenez-la, mon père, et ceignez-en votre front.

MONTAIGU, *à York.*

Mon frère, pour votre honneur de guerrier, vidons la question par les armes, et cessons un partage inutile.

RICHARD.

Que le tambour batte, que la trompette sonne, et le roi va fuir.

YORK.

Mes fils, silence!

LE ROI HENRI.

Silence, toi-même, et laisse parler le roi Henri.

WARWICK.

Plantagenet parlera le premier. — Écoutez-le, mylords; restez silencieux et attentifs; que nul ne l'interrompe; il y va de la vie.

LE ROI HENRI.

Crois-tu donc que je consente à céder mon trône royal où se sont assis mon aïeul et mon père? Avant que pareille chose arrive, la guerre aura dépeuplé ce royaume, et leur drapeau, que la France vit autrefois flotter, et qui, à ma grande douleur, n'est plus arboré maintenant qu'en Angleterre, leur drapeau sera mon linceul. Pourquoi cette froideur, mylords? Mon titre est légitime, et meilleur que le sien.

WARWICK.

Prouve-le, Henri, et tu seras roi.

LE ROI HENRI.

Henri IV conquit la couronne.

YORK.

En s'insurgeant contre son roi.

LE ROI HENRI, *à part.*

Je ne sais plus que dire; mon titre est faible. (*Haut.*) Dites-moi, un roi ne peut-il pas adopter un héritier?

YORK.

Eh bien, après?

LE ROI HENRI.

S'il le peut, je suis roi légitime: car Richard, en présence d'un grand nombre de lords, a résigné sa couronne en faveur de Henri IV, dont mon père fut l'héritier, comme je suis celui de mon père.

YORK.

Il se révolta contre son souverain, et l'obligea par force à résigner sa couronne.

WARWICK.

En supposant même qu'il eût agi de son plein gré, pensez-vous, mylord, qu'un tel acte ait pu invalider le droit héréditaire de la couronne?

EXETER.

Non; car, lorsqu'il résigna sa couronne, le plus proche héritier devait lui succéder et régner.

LE ROI HENRI.

Êtes-vous contre nous, duc d'Exeter?

EXETER.

Veuillez m'excuser; mais le droit est pour lui.

YORK.

Pourquoi vous parlez-vous à l'oreille, mylords, et ne répondez-vous point?

EXETER.

Ma conscience me dit qu'il est le roi légitime.

LE ROI HENRI.

Tous vont m'abandonner et embrasser son parti.

NORTHUMBERLAND.

Plantagenet, en dépit des prétentions que tu affiches, n'espère pas qu'Henri soit déposé.

WARWICK.

Il le sera, malgré vous tous.

NORTHUMBERLAND.

Tu te trompes; ce ne sont pas tes bataillons du midi, tes guerriers d'Essex, de Norfolk, de Suffolk et de Kent, quels que soient la présomption et l'orgueil qu'ils t'inspirent, qui mettront le duc sur le trône, si je m'y oppose.

CLIFFORD.

Roi Henri, que ton titre soit légitime ou non, lord Clifford jure de combattre pour ta défense. Que la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse vivant, lorsqu'il m'arrivera de fléchir le genou devant le meurtrier de mon père!

LE ROI HENRI.

O Clifford! combien tes paroles ont ravivé mon courage!

YORK.

Henri de Lancastre, résigne ta couronne. — Que chuchottez-vous, mylords? que complottez-vous ensemble?

WARWICK.

Reconnaissez les droits de l'illustre duc d'York, ou je vais remplir cette salle d'hommes armés, et sur ce trône même où il est assis, j'écrirai son titre avec le sang de l'usurpateur.

Il frappe du pied, et les Soldats se montrent.

LE ROI HENRI.

Mylord de Warwick, un mot seulement. — Laissez-moi régner ma vie durant.

YORK.

Garantis-moi la couronne ainsi qu'à mes héritiers, et tu régneras en paix le reste de tes jours.

LE ROI HENRI.

J'y consens. Richard Plantagenet, possède la couronne après ma mort.

CLIFFORD.

Pouvez-vous sacrifier ainsi les intérêts du prince votre fils?

WARWICK.

Il sert ses propres intérêts et ceux de l'Angleterre.

WESTMORELAND.

Roi lâche et timide, prompt à désespérer!

CLIFFORD.

Quelle injure tu te fais à toi-même et à nous!

WESTMORELAND.

Je n'assisterai point à la conclusion d'un pareil traité.

NORTHUMBERLAND.

Ni moi.

CLIFFORD.

Venez, mon cousin; allons apprendre à la reine ces nouvelles

WESTMORELAND.

Adieu, monarque faible et dégénéré, dont le sang glacé ne recèle pas une seule étincelle d'honneur.

NORTHUMBERLAND.

Puisses-tu, en punition de cet acte de lâcheté, devenir la proie de la maison d'York et mourir dans les fers!

CLIFFORD.

Puisses-tu mourir vaincu dans une guerre sanglante, ou vivre en paix dans l'abandon et le mépris!

NORTHUMBERLAND, CLIFFORD *et* WESTMORELAND *sortent.*

WARWICK.

Tournez-vous de notre côté, Henri, et ne faites pas attention à eux.

EXETER.

Ils n'ont pour but que la vengeance; c'est ce qui leur donne cette opiniâtre inflexibilité.

LE ROI HENRI.

Ah! Exeter!

WARWICK.

Sire, pourquoi ce soupir?

LE ROI HENRI.

Il n'est pas pour moi, Warwick, mais pour mon fils, qu'en père dénaturé je vais déshériter; mais que les destinées s'accomplissent. (*A York.*) Je proclame ici pour mes successeurs toi et tes héritiers, à condition que tu jureras de mettre fin à la guerre civile, de m'honorer, tant que je vivrai, comme ton roi et ton souverain, et de ne jamais chercher, par trahison ou par violence, à me renverser du trône pour t'y placer toi-même.

YORK, *descendant du trône.*

Je fais volontiers ce serment, et je le tiendrai.

WARWICK.

Vive le roi Henri!— Plantagenet, embrasse-le.

York et le roi s'embrassent.

LE ROI HENRI.

Toi et tes enfans, si riches d'espérances, puissiez-vous vivre de longs jours!

YORK.

Maintenant York et Lancastre sont réconciliés.

EXETER.

Maudits soient ceux qui chercheraient à les rendre ennemis!

Fanfare. LES LORDS *s'avancent.*

YORK.

Adieu, mon gracieux souverain; je retourne à mon château.

WARWICK.

Et moi, je vais à Londres avec mes soldats.

NORFOLK.

Et moi, dans le comté de Norfolk avec mes partisans.

MONTAIGU.

Et moi aux bords de la mer, d'où je suis venu.

YORK *et ses* FILS, WARWICK, NORFOLK, MONTAIGU *et* LES SOLDATS *sortent.*

LE ROI HENRI.

Et moi, je retourne à mon palais, le chagrin et la douleur dans l'ame.

Entrent LA REINE MARGUERITE *et* LE PRINCE DE GALLES.

EXETER.

Voici la reine; la colère se peint sur son visage. Je vais me retirer.

LE ROI HENRI.

J'en vais faire autant.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

LA REINE MARGUERITE.

Ne cherche pas à m'éviter: je m'attache à tes pas.

LE ROI HENRI.

Modérez-vous, Marguerite, et je resterai.

LA REINE MARGUERITE.

Qui peut se modérer en de telles extrémités? Malheureux roi! plût à Dieu que je fusse restée fille, que je ne t'eusse jamais vu, et n'eusse point donné un fils à un père dénaturé tel que toi! A-t-il mérité d'être ainsi dépouillé des droits de sa naissance? Si tu l'avais aimé la moitié seulement autant que je l'aime, s'il t'avait coûté les mêmes douleurs qu'à moi; si, comme moi, tu l'avais nourri de ton sang, tu en aurais versé ici jusqu'à la dernière goutte avant de faire de ce duc barbare ton héritier et de déshonorer ton fils unique.

LE PRINCE.

Mon père, vous ne pouvez pas me déshériter. Si vous êtes roi, pourquoi ne le serais-je pas après vous?

LE ROI HENRI.

Pardonnez-moi, Marguerite. — Pardonne-moi, mon cher fils, — le comte de Warwick et le duc m'y ont forcé.

LA REINE MARGUERITE.

Forcé! Tu es roi, et tu te laisses dicter des lois! Je rougis de t'entendre tenir un tel langage. Ah! misérable et lâche roi! tu nous as tous perdus, toi, ton fils et moi. Tu as donné à la maison d'York une force si formidable, que désormais tu ne régneras plus que sous son bon plaisir. Abandonner ta succession à lui et à ses héritiers, qu'est-ce, sinon creuser ton sépulcre et y descendre avant le terme de tes jours? Warwick est chancelier et maître de Calais; le farouche Fauconbridge commande dans la Manche: le duc est nommé protecteur du royaume, et tu prétends être en sûreté? Oui, comme l'agneau tremblant que les loups environnent. Si j'avais été là, moi qui ne suis qu'une faible femme, les soldats m'auraient

pelotée sur la pointe de leurs lances avant que j'eusse donné mon assentiment à un pareil acte. Mais toi, tu préfères ta vie à ton honneur ; ce que voyant, je fais divorce avec toi, Henri: je répudie ta table et ta couche, jusqu'à ce que j'aie vu révoquer l'acte du parlement qui déshérite mon fils. Les lords des comtés du nord qui ont abandonné ton drapeau, suivront le mien dès qu'ils le verront déployé, et il va l'être à ta honte indélébile et pour la ruine complète de la maison d'York. Sur ce, je te quitte. Viens, mon fils, partons; notre armée nous attend ; allons la rejoindre.

LE ROI HENRI.

Chère Marguerite, arrêtez, et daignez m'entendre.

LA REINE MARGUERITE.

Tu n'en as déjà que trop dit; va-t'en!

LE ROI HENRI.

Édouard, mon cher fils, veux-tu rester avec moi?

LA REINE MARGUERITE.

Oui, pour être égorgé par ses ennemis.

LE PRINCE.

Lorsque du champ de bataille je reviendrai vainqueur, je verrai votre majesté; jusque là, je suivrai ma mère.

LA REINE MARGUERITE.

Allons, mon fils, partons ; nous n'avons pas de temps à perdre.

LA REINE MARGUERITE *et* LE PRINCE *sortent.*

LE ROI HENRI.

Pauvre reine! sa tendresse pour moi et pour son fils a fait explosion dans la fureur de son langage. Puisse-t-elle être vengée sur ce duc odieux dont l'insatiable orgueil s'abat sur ma couronne, et, comme un aigle affamé, se repait de ma chair et de celle de mon fils! La défection de ces trois lords m'inquiète et me tourmente; je vais leur écrire, et tâcher de les apaiser. — Venez, mon cousin, vous leur porterez ma lettre.

EXETER.

Et j'espère réussir à vous les ramener tous.

Ils sortent.

SCENE II.

Un appartement dans le château de Sandal, près de Wakefield, dans le comté d'York.

Entrent ÉDOUARD, RICHARD *et* MONTAIGU.

RICHARD.

Mon frère, quoique le plus jeune, laisse-moi parler.

ÉDOUARD.

Non, je jouerai mieux que toi le rôle d'orateur.

MONTAIGU.

Mais j'ai des raisons fortes et irrésistibles.

Entre YORK.

YORK.

Eh quoi! mes fils et mon frère qui se querellent! Quel est le sujet de votre discussion? Comment a-t-elle commencé?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas une querelle, mais un léger dissentiment.

YORK.

Sur quoi?

RICHARD.

Sur un point qui intéresse votre seigneurie et nous : sur la couronne d'Angleterre qui est à vous, mon père.

YORK.

A moi, mon fils? oui, mais seulement lorsque Henri sera mort.

RICHARD.

Votre droit n'est subordonné ni à sa vie ni à sa mort.

ÉDOUARD.

Héritier de la couronne, jouissez-en dès aujourd'hui. Si vous laissez à la maison de Lancastre le temps de reprendre haleine, mon père, elle finira par vous devancer dans la carrière.

YORK.

J'ai fait serment de le laisser régner en paix.

ÉDOUARD.

Mais pour un royaume, il n'est pas de serment qu'on ne puisse enfreindre. J'en violerais mille pour régner une année.

RICHARD.

Non. A Dieu ne plaise que vous soyez parjure!

YORK.

Je le serai, si j'ai recours à la force.

RICHARD.

Je prouverai le contraire, si vous voulez m'entendre.

YORK.

Tu ne le prouveras pas, mon fils; c'est impossible.

RICHARD.

Un serment n'est valable que lorsqu'il a été prêté devant un magistrat légal et légitime, ayant autorité sur celui qui jure. Henri n'en avait aucune sur vous; car c'est un usurpateur ; or, comme c'est lui qui a requis votre serment, ce serment, mon père, est nul et sans valeur. Aux armes donc! Songez, mon père, combien il est doux de porter une couronne. Il y a là tout un élysée de délices, toutes les félicités imaginées par les poètes. Pourquoi hésiter encore? Je n'aurai point de repos que la rose blanche que je porte n'ait été rougie du sang tiède et paresseux de Henri.

YORK.

Richard, il suffit; je veux régner ou mourir.—

Mon frère, vous allez sur-le-champ vous rendre à Londres, afin d'exciter Warwick à cette entreprise; — toi, Richard, tu iras trouver le duc de Norfolk, et le prenant en particulier, tu lui feras part de notre résolution. — Toi, Édouard, tu te rendras auprès de lord Cobham; les habitans de Kent sont prêts à marcher à sa voix; j'ai confiance en eux; ils sont braves, spirituels, courtois, et pleins d'une chaleur généreuse. — Pendant que vous serez ainsi occupés, il ne me restera plus qu'à trouver l'occasion de lever l'étendard, sans que ni le roi ni aucun des membres de la maison de Lancastre puissent soupçonner mes desseins.

Entre UN MESSAGER.

YORK, *continuant.*

Mais attendez un moment. — (*Au Messager.*) Quelles nouvelles? pourquoi te vois-je ainsi accourir à la hâte?

LE MESSAGER.

La reine, appuyée de toute la noblesse du nord, se prépare à vous assiéger ici, dans votre château. Elle arrive à la tête d'une armée de vingt mille hommes; songez donc à vous défendre, mylord.

YORK.

Oui, l'épée à la main. Quoi! t'imagines-tu que nous ayons peur d'eux? — Édouard et Richard, vous resterez avec moi. — Mon frère Montaigu partira pour Londres. Que le noble Warwick, Cobham et ceux de nos autres amis que nous avons chargés de veiller sur le roi, prennent toutes les mesures qu'exige la prudence, et ne se fient point à la bonhomie d'Henri et à ses sermens.

MONTAIGU.

Mon frère, je pars. Je vous réponds d'eux, n'en doutez pas; sur ce, je prends humblement congé.

Il sort.

Entrent SIR JOHN *et* SIR HUGUES MORTIMER.

YORK, *continuant.*

Sir John et sir Hugues Mortimer, mes oncles! vous arrivez à Sandal fort à propos; l'armée de la reine se prepare à nous assiéger.

SIR JOHN.

Nous ne lui donnerons pas cette peine; nous irons à sa rencontre en rase campagne.

YORK.

Quoi! avec cinq mille hommes?

RICHARD.

Oui, et, au besoin, avec cinq cents, mon père. Leur général est une femme : qu'avons-nous à craindre?

On entend le bruit lointain d'une marche militaire.

ÉDOUARD.

J'entends leurs tambours. Allons ranger nos soldats; puis faisons une sortie et livrons bataille à l'ennemi.

YORK.

Vingt contre cinq! — Quelque inégale que soit la partie, mon oncle, je ne doute pas que nous ne soyons vainqueurs. J'ai gagné en France plus d'une bataille dans laquelle les ennemis étaient dix contre un. Pourquoi aujourd'hui n'aurais-je pas le même succès?

Bruit de trompettes. Ils sortent.

SCENE III.

Une plaine aux environs du château de Sandal.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent RUTLAND *et* SON GOUVERNEUR.

RUTLAND.

Où fuir? comment leur échapper? Ah! cher gouverneur! voyez; l'impitoyable Clifford vient à nous!

Arrive CLIFFORD *suivi de* SOLDATS.

CLIFFORD.

Chapelain, retire-toi; ton sacré caractère te sauve la vie. Quant à cet enfant, vil rejeton de ce duc maudit, son père tua mon père; il faut qu'il meure.

LE GOUVERNEUR.

Permettez, mylord, que je meure avec lui.

CLIFFORD.

Soldats, qu'on l'emmène.

LE GOUVERNEUR.

Ah! Clifford, ne tuez pas cet enfant innocent; vous provoqueriez la haine de Dieu et des hommes.

Il s'éloigne, entraîné par les soldats.

CLIFFORD.

Quoi donc! est-il déjà mort? ou est-ce la peur qui lui fait fermer les yeux? — Je vais les lui ouvrir.

RUTLAND, *à part.*

Ainsi le lion couve du regard sa victime qui tremble sous sa griffe dévorante; c'est ainsi qu'il s'avance, insultant à sa proie; c'est ainsi qu'il se prépare à déchirer ses membres. — (*A Clifford.*) Mon bon Clifford, tue-moi avec ton épée, et non avec ces regards cruels et menaçans. Généreux Clifford, entends-moi avant que je meure. — Je suis un objet trop chétif pour mériter ta colère; venge-toi sur des hommes, et laisse-moi vivre.

CLIFFORD.

Tu parles en vain, malheureux enfant; le sang de mon père a fermé dans mon cœur tout passage à la pitié.

RUTLAND.

Eh bien, que le sang de mon père le rouvre; c'est un homme, lui; Clifford, va le combattre.

CLIFFORD.

Quand j'aurais ici tes frères, leurs vies et la tienne ne suffiraient pas à ma vengeance: non, si j'exhumais tes ancêtres, et suspendais en l'air leurs cercueils pourris et enchaînés, ma fureur ne serait pas éteinte, ni mon cœur soulagé; la vue d'un membre de la maison d'York est un supplice dont mon ame est torturée; et jusqu'à ce que j'aie exterminé cette race maudite, sans en laisser un seul individu vivant, ma vie est un eufer. C'est pourquoi, —

Il lève le bras pour le frapper.

RUTLAND.

Oh! laisse-moi prier avant de mourir; c'est toi que je prie: bon Clifford, aie pitié de moi.

CLIFFORD.

Oui, toute la pitié que comporte la pointe de mon épée.

RUTLAND.

Pourquoi veux-tu me tuer? Je ne t'ai jamais fait de mal.

CLIFFORD.

Ton père m'en a fait.

RUTLAND.

Mais c'était avant que je fusse né. Tu as un fils: au nom de ce fils, aie pitié de moi, si tu ne veux qu'en expiation de ma mort, — car Dieu est juste, — il ne périsse aussi misérablement que moi. Ah! laisse-moi passer ma vie en prison, et quand il m'arrivera de te donner un sujet de mécontentement, alors fais-moi mourir; car maintenant tu n'as aucun motif.

CLIFFORD.

Aucun motif? Ton père a tué mon père; c'est pourquoi, meurs.

Il le poignarde.

RUTLAND.

Dii faciant laudis summa sit ista tuæ *.

Il meurt.

CLIFFORD.

Plantagenet! Je viens, Plantagenet! Le sang de ton fils figé sur mon épée y restera jusqu'à ce que le tien s'y réunisse, et que je les efface tous deux.

Il s'éloigne.

SCENE IV.

Même lieu.

Bruit de trompettes. Arrive YORK.

YORK.

L'armée de la reine est victorieuse; mes deux oncles ont péri en me défendant, et tous mes partisans tournent le dos à l'ennemi impétueux, comme des vaisseaux devant le souffle du vent, ou des agneaux que poursuivent des loups affamés, et fuient. Mes fils, — Dieu sait ce qu'ils sont devenus; mais ce que je sais, c'est qu'ils se sont conduits en hommes que, vivans ou morts, doit couronner la gloire. Trois fois Richard m'a ouvert un passage à travers la foule ennemie; trois fois il s'est écrié: « Courage, mon père! combattez jusqu'au bout! » Trois fois Édouard est venu prendre place à mes côtés, l'épée rougie jusqu'à la garde du sang de ceux qui s'étaient mesurés contre lui. Et au moment où les guerriers les plus infatigables se retiraient, Richard s'est écrié: « Chargez! ne cédez pas un pouce de terrain! » Puis il a ajouté: « Une couronne ou un glorieux tombeau! un sceptre ou un cercueil! » Alors nous avons renouvelé le combat; mais, hélas! nous avons échoué de nouveau, comme on voit un cygne essayer de lutter en vain contre le courant, et user inutilement ses forces contre les flots qui le maîtrisent. (*On entend le bruit des combattans qui s'approchent.*) Ah! qu'entends-je? Le fatal vainqueur nous poursuit! et je suis trop faible pour fuir sa fureur; mais, quand même je serais assez fort, je ne la fuirais pas. Le sablier de ma vie est arrivé à son terme: il faut demeurer ici; c'est ici que je dois mourir.

Arrivent LA REINE MARGUERITE, CLIFFORD *et* NORTHUMBERLAND, *suivis d'une troupe de* SOLDATS.

YORK, *continuant.*

Viens, sanguinaire Clifford, — farouche Northumberland; j'appelle sur moi l'explosion la plus violente de votre insatiable fureur; je m'offre en but à vos coups, et je les attends.

NORTHUMBERLAND.

Orgueilleux Plantagenet, rends-toi à notre merci.

CLIFFORD.

Oui, une merci du genre de celle que son bras sans pitié a témoignée à mon père en lui donnan[t] la mort. Phaéton, te voilà tombé de ton char, et c'est à ton midi que ta carrière est close.

YORK.

Pareil au phénix, peut-être naîtra-t-il de me[s] cendres un vengeur qui vous châtiera tous: dans cet espoir, je lève les yeux au ciel, et je brave tout ce que peut m'infliger votre fureur. Que n'avancez-vous? Quoi! vous êtes une foule, et vous avez peur?

CLIFFORD.

Ainsi combattent les lâches quand ils ne peuvent plus fuir; ainsi la colombe frappe de son be[c] les serres pénétrantes du faucon; ainsi le voleur dont la vie est condamnée sans retour, se répand en invectives coutre ses gardiens.

YORK.

O Clifford! réfléchis un moment; rappelle-to[i]

* F[illegible]ent les dieux que ce soit là ton plus grand exploit. (*Note du traducteur.*)

ce que je fus; alors, si tu le peux sans rougir, regarde-moi en face, et mords cette langue qui me calomnie en accusant de lâcheté l'homme dont naguère le regard te faisait trembler et fuir.

CLIFFORD.

Je ne veux pas lutter avec toi de paroles; je vais te combattre avec le glaive, en te portant quatre coups pour un.

Il met l'épée à la main.

LA REINE MARGUERITE.

Arrête, vaillant Clifford. J'ai mille raisons pour prolonger la vie du traître. — La rage le rend sourd : parle-lui, Northumberland.

NORTHUMBERLAND.

Arrête, Clifford. Ne lui fais pas tant d'honneur que de te blesser le bout du doigt, même en lui perçant le cœur. Quand un chien montre les dents, quelle valeur y a-t-il à lui mettre la main dans la gueule, alors qu'on peut le chasser à coups de pied. Il est permis à la guerre de prendre tous ses avantages; on peut être dix contre un et conserver sa réputation de courage.

Ils portent la main sur York, qui se débat contre eux.

CLIFFORD.

Ainsi se débat l'oiseau dans les lacs.

NORTHUMBERLAND.

Ou le lapin dans le filet.

York est fait prisonnier.

YORK.

Ainsi les voleurs triomphent en contemplant la proie qu'ils ont conquise; ainsi succombe l'honnête homme, accablé par des brigands.

NORTHUMBERLAND.

Maintenant, que votre majesté veut-elle que nous fassions de lui?

LA REINE MARGUERITE.

Braves guerriers, Clifford et Northumberland, obligez-le à se tenir debout sur ce monticule, lui dont les bras ambitieux s'ouvraient pour embrasser des montagnes, et n'embrassaient que leur ombre. Eh quoi! c'est donc toi qui voulais être roi d'Angleterre? C'est donc toi qui, en plein parlement, étalais ton orgueil, et vantais l'illustration de ta race! Où sont maintenant tes fils nombreux? Que ne viennent-ils te défendre? Où sont le libertin Édouard et le robuste George? Où est ce vaillant monstre au dos voûté, ton fils Richard, dont la voix grommelante ne cessait d'encourager son père dans sa révolte? Où est aussi Rutland, ton enfant chéri? York, regarde. (*Elle lui montre un mouchoir ensanglanté.*) J'ai trempé ce mouchoir dans le sang que l'épée du vaillant Clifford a fait jaillir du sein de ton fils; et si tu as des larmes à donner à sa mort, voilà qui pourra te servir à les essuyer. Hélas! infortuné York, si je ne te haïssais mortellement, je déplorerais ton malheureux sort. York, je t'en prie, réjouis-moi du spectacle de ton affliction; frappe du pied, rugis, écume, pour que je chante et danse. Eh quoi! l'orgueil a-t-il donc à ce point desséché tes entrailles, que tu n'as pas une seule larme à donner à la mort de Rutland? Pourquoi cette résignation? Je voudrais te voir délirer, et c'est pour cela que je t'insulte. Mais je vois que pour m'égayer il te faut un salaire. Tu ne parleras pas, si tu n'as une couronne sur la tête. Vite, une couronne pour York! — Mylords, prosternez-vous humblement devant lui. — Tenez-lui les mains pendant que je lui ceindrai le diadème. — (*Elle lui met sur la tête une couronne de papier.*) A présent, ne trouvez-vous pas qu'il a vraiment l'air d'un roi! Voilà l'homme qui s'est assis sur le trône du roi Henri; voilà celui qui était son héritier adoptif. — Mais comment se fait-il qu'au mépris de son serment, le grand Plantagenet se soit couronné sitôt? Si je ne me trompe, tu ne devais être roi qu'après que la mort et le roi Henri se seraient donné la main. Comment se fait-il que tu aies arraché la couronne à son front pour en ceindre ta tête, lui vivant, et en violation de ton serment solennel? Oh! c'est un crime impardonnable. Qu'on abatte en même temps sa couronne et sa tête, et qu'en un clin d'œil il ait cessé de vivre.

CLIFFORD.

Je remplirai cet office en mémoire de mon père.

LA REINE MARGUERITE.

Un instant encore; écoutons sa harangue.

YORK.

Louve de France, pire que les loups les plus féroces, toi dont la langue est plus envenimée que la dent de la vipère! combien il est peu séant à ton sexe d'insulter, en femme sans pudeur, au malheur de ceux que la fortune a rendus tes captifs. Si tu n'avais le visage aussi impassible qu'un masque, si l'habitude du crime ne t'avait cuirassée d'impudence, reine orgueilleuse, j'essaierais de te faire rougir. Te dire d'où tu viens, et de qui tu es née, c'en serait assez pour te couvrir de confusion, si la honte avait encore quelque prise sur toi. Ton père prend le titre de roi de Naples, des deux Siciles et de Jérusalem; et cependant il est moins riche qu'un fermier anglais. Est-ce ce monarque indigent qui t'a enseigné l'insolence? C'est peine inutile, reine arrogante, à moins que tu ne veuilles vérifier cet adage, qui dit qu'un gueux, une fois à cheval, éreinte sa monture. Habituellement c'est la beauté qui rend les femmes fières; Dieu sait que le ciel n'en fut pas prodigue envers toi. C'est pour leur vertu surtout qu'elles sont admirées; c'est le contraire qui dans toi excite notre étonnement. C'est la pudeur et la dignité qui en font à nos regards des êtres divins; c'est par l'absence de ces qualités que tu es abominable à nos yeux. Tu es l'opposé de tout bien, comme nous le sommes des antipodes, comme le midi l'est du septentrion. O cœur de tigre dans une poitrine de femme, as-tu bien pu, après avoir trempé ce mouchoir dans le sang de mon enfant, l'offrir à son père pour essuyer ses larmes, et conserver encore les traits extérieurs de ton sexe?

Les femme ont en partage la douceur, la pitié, la sensibilité; tu es impassible, dure comme le roc, farouche, impitoyable. Tu voulais me voir délirer? Maintenant tu es satisfaite. Tu voulais me voir pleurer? A présent, tes vœux sont remplis; car l'ouragan chasse la pluie; mais quand sa fureur s'est calmée, la pluie commence. Ces larmes sont un tribut aux mânes de mon bien-aimé Rutland, et chacune d'elles crie vengeance contre ses bourreaux, — contre toi, barbare Clifford, — et toi, perfide Française.

NORTHUMBERLAND.

Malédiction! ses souffrances m'émeuvent au point que j'ai de la peine à retenir mes larmes.

YORK.

Son visage, des cannibales affamés ne l'auraient pas ensanglanté, mais vous êtes plus inhumains, plus inexorables, — oh! dix fois plus, — que les tigres de l'Hyrcanie. Contemple, reine barbare, les pleurs d'un malheureux père; tu as trempé ce mouchoir dans le sang de mon fils chéri; moi, j'efface ce sang avec mes larmes. Tiens, reprends-le, et garde-le comme un trophée. (*Il lui rejette le mouchoir.*) Si tu racontes cette histoire sans altérer la vérité, sur mon ame, ceux qui l'entendront verseront d'abondantes larmes; et ils diront: «Hélas! ce fut là une action bien atroce!» Tiens, prends la couronne, et avec la couronne ma malédiction. Puisses-tu, dans ta détresse, éprouver le traitement que m'inflige à présent ta main trop cruelle. Impitoyable Clifford, ôte-moi de ce monde; que mon ame monte aux cieux, et que mon sang retombe sur vos têtes!

NORTHUMBERLAND.

Quand il aurait été le bourreau de toute ma famille, je ne pourrais m'empêcher de pleurer avec lui, en voyant les angoisses qui torturent son ame.

LA REINE MARGUERITE.

Eh quoi! vous pleurez, mylord de Northumberland. Songez aux maux qu'il nous a faits à tous; cette pensée aura bientôt séché vos larmes.

CLIFFORD.

Voilà pour accomplir mon serment, voilà pour la mort de mon père.

Il poignarde York.

LA REINE MARGUERITE, *lui portant aussi un coup de poignard.*

Et voilà pour venger notre bon roi.

YORK.

Ouvre-moi les portes de ta miséricorde, Dieu clément! mon ame, s'échappant par ces blessures, s'envole vers toi.

Il meurt.

LA REINE MARGUERITE.

Qu'on lui coupe la tête, et qu'on la place sur les portes d'York; afin que de là York puisse contempler sa ville d'York.

Ils s'éloignent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Une plaine près de la croix de Mortimer, dans l'Herefordshire.

Marche militaire. Arrivent ÉDOUARD *et* RICHARD, *à la tête de leur armée.*

ÉDOUARD.

Je voudrais savoir si notre illustre père est sain et sauf, et s'il a pu échapper à la poursuite de Clifford et de Northumberland. S'il avait été pris, nous en serions informés. S'il avait été tué, nous le saurions; s'il a pu échapper à l'ennemi, cette heureuse nouvelle aurait dû parvenir jusqu'à nous. Comment se porte mon frère? pourquoi est-il si triste?

RICHARD.

Je ne saurais ouvrir mon cœur à la joie que je ne sache ce que notre valeureux père est devenu. Je l'ai vu parcourir le champ de bataille, et s'attacher à tous les pas de Clifford. Je l'ai vu au plus fort de la mêlée, tel qu'un lion au milieu d'un troupeau de bétail; ou tel qu'un ours que la meute des chiens environne; quand il en a blessé quelques-uns, et leur a fait jeter les hauts cris, les autres se tiennent à distance, en aboyant contre lui. Tel était notre père au milieu de ses ennemis; tels on les voyait fuir son bras belliqueux. C'est une gloire que d'être le fils d'un tel père. Vois, l'aube ouvre ses portes d'or, et prend congé du soleil radieux! combien il ressemble au jeune homme brillant et paré paur plaire à son amante!

ÉDOUARD.

Est-ce que mes yeux m'abusent, ou vois-je en effet trois soleils?

RICHARD.

Ce sont bien trois soleils brillans, formant chacun un soleil véritable et distinct. Des nuages tumultueux ne les séparent pas; ils brillent dans un ciel pur et blanchissant. Vois, ils s'approchent, et on dirait qu'il s'embrassent, comme s'ils juraient ensemble une ligue inviolable : maintenant ils ne forment plus qu'un flambeau, qu'une lumière, qu'un soleil. Dans ce phénomène, le ciel a voulu figurer quelque événement.

ÉDOUARD.

C'est un prodige étrange, inouï; je crois, mon frere, que c'est pour nous un avertissement de recommencer la guerre. Nous, les fils du brave Plantagenet, astres déjà brillans par nous-mêmes, le ciel nous ordonne de réunir nos splendeurs fraternelles, et de luire sur la terre, comme le soleil sur le monde. Quel que soit ce présage, je veux à l'avenir avoir sur mon écu trois soleils radieux.

RICHARD.

Dis plutôt trois lunes; soit dit sans te déplaire, tu aimes mieux les femelles que les mâles.

Arrive UN MESSAGER.

RICHARD, *continuant.*

Qui es-tu, toi dont le visage sombre annonce que tu es porteur de quelque funeste nouvelle?

LE MESSAGER.

Hélas! vous voyez en moi un homme qui malheureusement était préseot quand on a tué le noble duc d'York, votre illustre père, et mon bienaimé maitre.

ÉDOUARD.

Ah! n'en dis pas davantage ; j'en ai trop entendu.

RICHARD.

Fais-moi le récit de sa mort; j'en veux connaître toutes les circonstances.

LE MESSAGER.

Environné d'un cercle d'ennemis, il leur faisait face à tous, comme autrefois Hector, l'espoir de Troie, tenait tête aux Grecs qui voulaient pénétrer dans la ville. Mais quand la lutte est aussi inégale, Hercule lui-même doit succomber, et les coups répétés d'une faible hache finissent par abattre le chêne le plus vigoureux. Bien des bras ont aidé à dompter votre père; mais il n'a été égorgé que par le bras de l'impitoyable Clifford et par celui de la reine; elle a couronné le duc par dérision, a fait éclater devant lui sa joie insultante; et quand il a versé des larmes de désespoir, cette reine cruelle lui a donné pour essuyer ses pleurs un mouchoir trempé dans le sang innocent de l'aimable et jeune Rutland, tué par le farouche Clifford. Après l'avoir abreuvé d'insultes et d'outrages, ils lui ont tranché la tête qu'ils ont placée sur les portes d'York, où elle est encore maintenant, spectacle funeste, le plus douloureux qui ait jamais affligé mes regards

ÉDOUARD.

Bien aimé duc d'York, toi qui étais notre support, maintenant que tu n'es plus, nous n'avons plus personne sur qui nous appuyer! O Clifford, barbare Clifford, tu as détruit la fleur des chevaliers de l'Europe, et tu l'as immolé en traître, car seul à seul, il t'aurait vaincu! Maintenant le palais de mon ame est devenu pour elle une prison: ah! que ne peut-elle s'en échapper, et que ne peut mon corps dormir en paix dans la tombe; car il n'est plus de joie pour moi sur la terre; je dis pour jamais adieu au bonheur.

RICHARD.

Je ne puis pleurer; tout ce que j'ai de larmes suffit à peine pour tempérer l'ardente fournaise, qui brûle dans mon cœur; et ma langue ne peut alléger le poids douloureux qui accable mon ame. Le souffle qui devrait servir à ma parole attise les charbons qui alimentent dans mon sein l'incendie que les larmes devraient éteindre. Pleurer, c'est rendre la douleur moins intense: aux enfans donc les pleurs; à moi le glaive et la vengeance; Richard, je porte ton nom, je vengerai ta mort, ou je mourrai avec gloire dans cette noble tentative.

ÉDOUARD.

Ce vaillant duc t'a légué son nom; à moi, il a légué son duché et son siége.

RICHARD.

Si tu es le digne aiglon de cet aigle royal, prouve ton origine en fixant le soleil. Il t'a légué non son siége et son duché, mais son trône et son royaume; l'un et l'autre t'appartiennent, ou tu n'es pas son fils.

Marche militaire. Arrivent WARWICK et MONTAIGU, *à la tête de leurs troupes.*

WARWICK.

Eh bien, mes beaux seigneurs, où en êtes-vous? quelles nouvelles?

RICHARD.

Illustre Warwick, s'il nous fallait conter nos fâcheuses nouvelles, et à chaque parole que nous prononcerions, enfoncer dans notre chair la lame d'un poignard jusqu'à la fin de notre récit, les paroles seraient plus douloureuses que les blessures. O valeureux lord, le duc d'York est tué.

ÉDOUARD.

O Warwick! Warwick! ce Plantagenet à qui tu étais aussi cher que le salut de son ame, le barbare Clifford lui a donné la mort.

WARWICK.

Voilà déjà dix jours que j'ai noyé cette nouvelle dans les larmes; et maintenant, pour ajouter encore à vos douleurs, je viens vous dire ce qui est arrivé depuis. Après le sanglant combat de Wakefield, où votre valeureux père a rendu le dernier soupir, j'ai promptement reçu la nouvelle de votre défaite et de sa mort; j'étais alors à Londres, commis à la garde du roi. Je me hâtai de rassembler mes soldats et mes partisans; et à la tête d'une armée que je croyais suffisante, je marchai sur Saint-Albans, au-devant de la reine, traînant le roi à ma suite, pour m'appuyer de sa présence; car j'avais été averti par mes éclaireurs que la reine venait dans la ferme intention de faire casser le dernier décret du parlement touchant le serment du roi Henri et votre succession,

Bref, nous nous sommes rencontrés à Saint-Albans; les deux armées en sont venues aux mains, et les deux partis ont combattu avec une égale fureur. Mais bientôt, soit que la froideur du roi, qui jetait d'affectueux regards vers sa guerrière épouse, ait refroidi l'ardeur de mes soldats; soit que ce résultat ait été produit par la nouvelle de la victoire de la reine ou la crainte des rigueurs de Clifford, dont la voix tonnante ne parle à ses prisonniers que de sang et de mort; quelle que soit la cause de ce changement, toujours est-il que les glaives ennemis nous frappaient avec la rapidité de la foudre, tandis que les nôtres, pareils au vol pesant de la chouette, ou au fléau que manie une main paresseuse, ne frappaient qu'avec mollesse, et comme sur des amis. J'ai eu beau leur parler de la justice de notre cause, leur promettre une haute paie et de grandes récompenses, tout a été inutile; ils ne combattaient qu'à contre-cœur; et nous, voyant que nous n'avions aucun espoir de vaincre, nous avons fui ; le roi est allé rejoindre la reine ; lord George, votre frère, Norfolk et moi, nous sommes accourus nous réunir à vous; car on nous avait appris que vous étiez dans ces cantons, occupés à rassembler des forces pour renouveler la lutte.

ÉDOUARD.

Où est le duc de Norfolk, mon cher Warwick? et quand George est-il revenu de Bourgogne en Angleterre?

WARWICK.

Le duc est à six milles d'ici avec ses troupes; et quant à votre frère, votre excellente tante, la duchesse de Bourgogne, l'a récemment envoyé à notre aide avec un renfort de soldats.

RICHARD.

Il faut que la partie ait été bien inégale, pour que le vaillant Warwick ait consenti à fuir. J'ai souvent entendu vanter son ardeur à poursuivre l'ennemi; mais c'est pour la première fois que j'apprends le déshonneur de sa fuite.

WARWICK.

Dans ce que tu apprends, Richard, il n'y a rien qui porte atteinte à mon honneur; je te ferai voir que j'ai encore le bras assez fort pour enlever le diadème de la tête de l'impuissant Henri, et arracher de sa main le sceptre du pouvoir, quand il serait aussi célèbre et aussi intrépide à la guerre qu'il est renommé pour sa faiblesse et sa pacifique dévotion.

RICHARD.

Je le sais, lord Warwick; ne m'en veux pas; c'est l'intérêt que je porte à ta gloire qui me fait parler. Mais dans ces jours d'épreuve, quel parti prendre? Devons-nous dépouiller nos armures d'acier, et nous enveloppant dans des robes de deuil, réciter sur notre chapelet des *Ave Maria?* Sur les casques de nos ennemis, ne vaut-il pas mieux imprimer d'un bras vengeur les traces de notre dévotion? Si vous êtes pour ce dernier parti, dites-le, mylords, et marchons.

WARWICK.

C'est pour cela même que Warwick vient vous chercher; c'est aussi le motif qui amène mon frère Montaigu. Ecoutez-moi, mylords. La reine impérieuse et arrogante, de concert avec Clifford, l'orgueilleux Northumberland, et beaucoup d'autres lords de la même trempe, a pétri comme une cire le flexible monarque. Il vous avait solennellement proclamé son successeur; le parlement a enregistré son serment. Maintenant, toute leur bande est allée à Londres pour annuler son engagement et toute disposition contraire à la maison de Lancastre. Je pense que leurs forces s'élèvent à trente mille hommes; or, si les troupes de Norfolk et les miennes, et tous les amis qu'il te sera possible, brave comte de Marche, de te procurer parmi tes fidèles Gallois, peuvent porter notre armée à vingt-cinq mille hommes, vive Dieu! nous marcherons directement sur Londres, et nous crierons de nouveau : *chargez l'ennemi*, sans plus jamais tourner bride.

RICHARD.

Maintenant je reconnais Warwick, et c'est bien lui que j'entends. Puisse-t-il de sa vie ne plus voir un beau jour, celui qui commandera la retraite quand Warwick ordonnera de tenir ferme!

ÉDOUARD.

Lord Warwick, c'est sur toi que je m'appuie; si tu tombes,—ce qu'à Dieu ne plaise!—force me sera de tomber, et veuille le ciel me préserver de ce péril!

WARWICK.

Ci-devant comte de Marche, maintenant duc d'York, monte encore un degré, et prends place sur le trône d'Angleterre. Tu seras proclamé roi d'Angleterre dans tous les bourgs où nous passerons; et quiconque ne jettera pas de joie son bonnet en l'air, paiera de sa tête son offense. Roi Édouard, — vaillant Richard, — Montaigu, — c'est assez rêver de gloire; que la trompette sonne, et mettons-nous à l'œuvre.

RICHARD.

Cela étant, Clifford, quand ton cœur serait aussi dur que l'acier, — et tes actes l'ont prouvé qu'il était de marbre, — je vais te le percer, ou te livrer le mien.

ÉDOUARD.

Allons, battez, tambours! — Que Dieu et saint Georges nous soient en aide!

Arrive UN MESSAGER.

WARWICK.

Eh bien! quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Le duc de Norfolk m'envoie vous dire que la reine s'avance à la tête d'une armée nombreuse, et il désire votre présence pour concerter sans retard vos résolutions.

WARWICK.

Nous sommes servis à souhait, braves guerriers. Marchons.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Devant la ville d'York.

Arrivent, à la tête de leurs troupes, LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES, CLIFFORD *et* NORTHUMBERLAND.

LA REINE MARGUERITE.

Soyez le bien venu, mon seigneur, dans votre bonne ville d'York. Vous voyez ici la tête de cet ennemi acharné qui voulait ceindre votre couronne. Cette vue ne vous fait-elle pas du bien, mon seigneur?

LE ROI HENRI.

Oui, comme la vue des écueils réjouit le cœur du matelot près de faire naufrage. Ce spectacle afflige mon ame. — Dieu puissant, retiens ta vengeance; ce n'est pas ma faute; c'est malgré moi que j'ai enfreint mon serment.

CLIFFORD.

Mon gracieux souverain, il faut quitter cette excessive douceur et cette pitié funeste. A qui le lion accorde-t-il un bienveillant regard? Ce n'est pas à la bête féroce qui veut usurper sa tanière. A qui l'ours des forêts lèche-t-il la main? Ce n'est pas à celui qui lui ravit ses petits sous ses yeux. Qui échappe à la mortelle piqûre du serpent caché sous l'herbe? Ce n'est pas celui qui le foule sous ses pieds. Le plus chétif reptile se retourne contre le pied qui l'écrase; et il n'est pas jusqu'à la colombe qui, pour défendre sa couvée, n'arme son bec de colère. L'ambitieux York aspirait à votre couronne, et votre bouche lui souriait pendant qu'il fronçait un sourcil irrité. Lui qui n'était que duc, il voulait que son fils fût roi, et, en bon père, il travaillait à l'élévation de sa postérité. Vous qui êtes roi, à qui le ciel a accordé un fils plein de mérite, vous avez consenti à le déshériter, ce qui était l'acte d'un pére sans entrailles. Les créatures privées de raison nourrissent leurs petits, et malgré l'effroi que leur inspire la vue de l'homme, qui ne les a pas vues, avec ces mêmes ailes qui les aident à fuir, combattre l'ennemi qui escaladait leur nid, exposant leur vie pour sauver leurs enfans? Sire, qu'un sentiment de honte vous fasse prendre exemple sur elles! Ne serait-ce pas dommage que ce noble enfant perdît les droits de sa naissance par la faute de son père, et qu'il pût dire un jour à son fils: « Ce que mon bisaïeul et mon aïeul avaient conquis, mon père négligent en a sottement fait l'abandon? » Oh! quelle honte ce serait! regardez le jeune prince; que son mâle visage, qui promet un heureux avenir, stimule votre faiblesse, et vous détermine à garder votre bien et à lui en transmettre l'héritage.

LE ROI HENRI.

Clifford vient de parler en orateur disert, et ses argumens sont pleins de force. Mais, Clifford, dis-moi, n'as-tu jamais entendu dire qu'un bien mal acquis ne profite jamais? et voit-on toujours prospérer le fils dont le père a gagné l'enfer en thésaurisant *? Je léguerai à mon fils l'héritage de mes bonnes actions, et plût à Dieu que mon père ne m'en eût point laissé d'autre! Quant aux autres biens, on les achète à trop haut prix; leur conservation donne mille fois plus de soucis que leur possession ne procure de jouissances. — Ah! cousin York, je voudrais que tes meilleurs amis pussent savoir combien je suis navré de voir ici ta tête!

LA REINE MARGUERITE.

Mon seigneur, ranimez vos esprits abattus; l'ennemi est à deux pas, et votre défaut de résolution pourrait jeter le découragement dans votre armée. Vous avez promis de conférer la chevalerie à notre fils précoce. Tirez votre épée et armez-le chevalier. Édouard, un genou en terre!

LE ROI HENRI.

Édouard Plantagenet, relève-toi chevalier, et retiens cette leçon : — Ne tire l'épée que dans une cause juste.

LE PRINCE.

Mon gracieux père, avec la permission de votre majesté, je la tirerai en héritier présomptif de la couronne, et dans cette querelle j'en ferai usage jusqu'à la mort.

CLIFFORD.

Allons, voilà parler en prince qui promet.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Sire, et vous, chefs illustres, tenez-vous prêts; Warwick s'avance avec une armée de trente mille hommes pour soutenir les droits du duc d'York; il le proclame roi dans toutes les villes qu'il traverse, et un grand nombre accourent sous ses étendards. Rangez vos troupes en ordre de bataille, car ils ne sont plus qu'à deux pas.

CLIFFORD.

Je désirerais que votre majesté voulût bien quitter le champ de bataille; le sort n'est jamais plus propice à la reine que lorsque vous êtes absent.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, mon seigneur; laissez-nous à notre fortune.

LE ROI HENRI.

C'est ma fortune aussi à moi; c'est pourquoi je reste.

* Allusion au proverbe : « Heureux l'enfant dont le père est allé au diable. (*Note du traducteur.*) »

NORTHUMBERLAND.

Que ce soit donc avec la résolution de combattre.

LE PRINCE.

Mon royal père, ranimez le courage de ces nobles lords, et donnez de la confiance à ceux qui combattent pour vous défendre. Tirez votre épée du fourreau, mon père, et criez : « Saint George! »

Marche militaire. Arrivent ÉDOUARD, GEORGE, RICHARD, WARWICK, NORFOLK, MONTAIGU, *et* DES SOLDATS.

ÉDOUARD.

Eh bien! parjure Henri, veux-tu implorer ton pardon à genoux et poser le diadème sur ma tête, ou courir les mortels hasards d'une bataille?

LA REINE MARGUERITE.

Va tancer tes mignons, fanfaron imberbe! il te sied bien de tenir cet audacieux langage en présence de ton souverain, de ton roi légitime!

ÉDOUARD.

Je suis son roi, et c'est à lui à fléchir le genou. Il m'a, de son plein gré, adopté pour son héritier; depuis, il a violé son serment; car, à ce que j'ai appris, — (*à la reine*) vous qui régnez en effet, bien que ce soit lui qui porte la couronne, — vous l'avez forcé, dans un nouvel acte du parlement, à me frapper de déchéance et à me substituer son fils.

CLIFFORD.

Et c'est avec raison : qui doit succéder au père, sinon le fils?

RICHARD.

Ah! tu es ici, boucher! —Je ne puis parler.

CLIFFORD.

Oui, dos voûté, me voici prêt à te répondre, à toi, et à tous les audacieux de ta sorte.

RICHARD.

C'est toi, n'est-ce pas, qui as tué le jeune Rutland?

CLIFFORD.

Oui, et le vieux York aussi, et je ne suis pas encore satisfait.

RICHARD.

Au nom du ciel, mylords, donnez le signal du combat.

WARWICK.

Quelle est ta réponse, Henri? veux-tu, oui ou non, résigenr la couronne?

LA REINE MARGUERITE.

Te voilà, verbeux Warwick? et tu oses parler encore? La dernière fois que nous nous sommes vus à Saint-Albans, tes jambes t'ont mieux servi que ton bras.

WARWICK.

C'était alors mon tour de fuir; maintenant c'est le tien.

CLIFFORD.

Tu en avais déjà dit autant; et cela ne t'a pas empêché de fuir.

WARWICK.

Ce n'est pas ta vaillance, Clifford, qui m'a fait lâcher pied.

NORTHUMBERLAND.

Et toute la tienne n'a pu te faire tenir ferme.

RICHARD.

Northumberland, je te respecte. — Mettons fin à cette conférence ; j'ai peine à contenir l'indignation de mon cœur contre ce Clifford, ce barbare égorgeur d'enfans.

CLIFFORD.

J'ai tué ton père; était-ce donc un enfant?

RICHARD.

Oui, tu l'as tué en lâche et en traître, comme tu as tué notre jeune frère Rutland; mais avant le coucher du soleil, je te ferai maudire ces furfaits.

LE ROI HENRI.

Cessez ces invectives, mylords, et laissez-moi parler.

LA REINE MARGUERITE.

Adressez-leur des paroles de défi, ou gardez le silence.

LE ROI HENRI.

Je vous en prie, que ma parole soit libre; je suis roi, et j'ai le droit de parler.

CLIFFORD.

Sire, la blessure qui fait l'objet de cette conférence ne saurait être guérie par des paroles; veuillez donc garder le silence.

RICHARD.

Cela étant, bourreau, tire donc ton épée du fourreau. Par celui qui nous créa tous, j'ai la conviction que tout le courage de Clifford consiste en paroles.

ÉDOUARD.

Parle, Henri; serai-je mis en possession de mon droit, oui ou non? Trente mille hommes ont déjeuné aujourd'hui, qui ne dîneront pas si tu ne me cèdes la couronne.

WARWICK.

Si tu t'y refuses, que leur sang retombe sur ta tête; car c'est dans une cause juste qu'York a pris les armes.

LE PRINCE.

Si ce que Warwick qualifie de juste l'est effectivement, il n'y a rien d'injuste sur la terre, et toute cause est juste.

RICHARD.

Quel que soit celui qui t'engendra, (*montrant la reine*) très-certainement voila ta mère; car tu as toute son insolence.

LA REINE MARGUERITE.

Mais toi, tu ne ressembles ni à ton père ni à ta mère; tu es un monstre hideux et contrefait que la destinée a marqué d'un stigmate, un être malfaisant qu'on doit fuir comme le venin des crapauds ou le dard redoutable des serpens.

RICHARD.

Fer de Naples que dora l'Angleterre, toi dont

le père se donne le titre de roi, comme si un ruisseau s'appelait l'Océan, n'as-tu pas de honte, sachant d'où tu sors, de trahir par ton langage la bassesse de ton cœur?

ÉDOUARD.

Je voudrais pour mille écus avoir ici une poignée de verges pour châtier cette impudente, et lui apprendre à ne plus se méconnaître. — (*A la reine.*) Hélène de Grèce était cent fois plus belle que toi, et cependant tu as fait de ton mari un Ménélas; et jamais le frère d'Agamemnon ne fut outragé par sa perfide moitié comme Henri l'a été par toi. Son père porta ses armes victorieuses au cœur de la France, il dompta son monarque, et força le dauphin à fléchir; si son successeur avait fait un mariage conforme à son rang, toute cette gloire serait encore aujourd'hui son partage. Mais le jour où il fit entrer dans son lit une fille sans dot, et honora par son alliance ton père indigent, ce jour amassa sur sa tête un orage dont l'explosion en France balaya les conquêtes de son père, et à l'intérieur accumula la sédition autour de sa couronne. Car quelle autre cause que ton orgueil a suscité ces troubles? Si tu t'étais montrée humble et douce, nos titres sommeilleraient encore, et par égard pour un roi clément et bon, nous aurions ajourné le triomphe de nos droits.

GEORGE.

Mais quand nous avons vu que, réchauffé par nos rayons, croissait l'arbre de ta fortune, qu'il se couvrait de fruits sans qu'il nous en revînt aucun avantage, nous avons appliqué la hache à sa racine usurpatrice, et quoique son tranchant nous ait parfois blessés nous-mêmes, apprend que, puisque nous avons commencé cette tâche, nous ne l'abandonnerons que lorsque nous t'aurons abattue, ou qu'abreuvée des flots de notre sang tu auras pris une vigueur nouvelle.

ÉDOUARD.

Et c'est dans cette résolution bien arrêtée que je te défie; et nous allons rompre ici cette conférence, puisque, abusant de la bonté du roi, tu lui refuses la liberté de parler. — Sonnez, trompettes! — Que nos enseignes sanglantes soient déployées! — La victoire ou la tombe!

LA REINE MARGUERITE.

Arrête, Édouard.

ÉDOUARD.

Non, femme insolente; nous ne resterons pas davantage: cet entretien coûtera aujourd'hui la vie à des milliers d'hommes.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Un champ de bataille entre Towton et Saxton, dans l'Yorkshire.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrive WARWICK.

WARWICK.

Accablé de fatigue, comme celui qui a disput le prix de la course, je vais m'étendre ici un moment pour reprendre haleine: car les coups reçus et rendus ont épuisé mes forces, et il faut que je prenne un instant de repos.

ÉDOUARD *arrive en courant.*

ÉDOUARD.

Souris-moi, ciel propice! ou frappe-moi, mort impitoyable! car ma fortune s'assombrit, et le soleil d'Édouard est éclipsé.

Arrive GEORGE.

WARWICK.

Eh bien! mylord, que nous annoncez-vous? Quel espoir nous reste?

GEORGE.

Je n'ai à vous annoncer que des revers; notre espoir a fait place à un affreux désespoir. Nos rangs sont rompus, et la destruction nous poursuit. Quel conseil donnez-vous? Où fuirons-nous?

ÉDOUARD.

La fuite est inutile; ceux qui nous poursuivent ont des ailes; et dans l'épuisement où nous sommes, nous ne pouvons leur échapper.

Arrive RICHARD.

RICHARD.

Ah! Warwick! pourquoi as-tu quitté le combat? La terre altérée a bu le sang de ton frère; la lame de Clifford l'a percé de sa pointe acérée; dans l'agonie de la mort, sa voix, pareille au son lointain d'une harmonie lugubre, sa voix criait: «Warwick, venge-moi! mon frère, venge ma mort!» Et sous les pieds de leurs chevaux, dont les fanons trempaient dans son sang fumant encore, le noble gentilhomme a rendu l'ame.

WARWICK.

Allons, que la terre s'enivre de notre sang; je vais tuer mon cheval, car je ne veux pas fuir. Pourquoi restons-nous ici à pleurer nos désastres, comme des femmes timides, pendant que l'ennemi promène au loin sa rage? Pourquoi demeurons-nous spectateurs immobiles, comme si c'était une tragédie jouée pour notre amusement par des personnages fictifs? Je jure ici, à genoux, devant Dieu, de ne plus prendre de repos, de ne plus m'arrêter, que la mort n'ait fermé mes yeux, ou que la fortune ne m'ait accordé une ample vengeance.

ÉDOUARD.

O Warwick! je m'agenouille avec toi, et dans ce serment mon ame s'associe à la tienne. — Avant que mon genou se détache de la terre, dont il presse la froide surface, je tends vers toi mes mains, mes yeux, mon cœur, Dieu qui fais et dé-

fais les rois; te suppliant, si c'est ta volonté que ce corps devienne la proie de mes ennemis, d'ouvrir pour moi les portes radieuses du ciel, et d'accueillir avec bonté mon ame pécheresse.—Maintenant, mylords, adieu, jusqu'au revoir, que ce soit au ciel ou sur la terre!

RICHARD.

Mon frère, donne-moi ta main; — et toi, mon cher Warwick, laisse-moi te presser dans mes bras fatigués. Moi qui n'ai jamais pleuré, je pleure maintenant en voyant l'hiver détruire ainsi l'espoir de notre printemps.

WARWICK.

Partons, partons! Encore une fois, adieu, mylords.

GEORGE.

Allons ensemble rejoindre nos troupes; donnons la permission de fuir à ceux qui refuseront de rester; quant à ceux qui ne voudront pas nous quitter, appelons-les nos plus fermes appuis; promettons-leur, si nous triomphons, les récompenses que dans les jeux olympiques on décernait aux vainqueurs. Cela peut rappeler le courage dans leurs cœurs chancelans; car il y a encore espoir de vivre et de vaincre. Ne différons plus; partons résolument.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Escarmouches. Arrivent RICHARD *et* CLIFFORD.

RICHARD.

Maintenant, Clifford, je te tiens seul à seul. Imagine que ce bras est pour le duc d'York, cet autre pour Rutland; tous deux les vengeront, fusses-tu entouré d'un mur d'airain.

CLIFFORD.

Maintenant, Richard, me voilà face à face avec toi. Voilà la main qui a poignardé ton père York, voilà celle qui a tué ton frère Rutland; et voici le cœur qui s'applaudit de leur trépas, et aspire à voir ces mains, qui ont tué ton père et ton frère, t'infliger le même sort; ainsi, défends-toi.

Ils combattent. Warwick survient; Clifford s'enfuit.

RICHARD.

Warwick, cherche une autre proie; je veux chasser ce loup jusqu'à ce que je l'aie tué.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Une autre partie du champ de bataille.

On continue à entendre le bruit du combat. Arrive LE ROI HENRI.

LE ROI HENRI.

Cette bataille ressemble à cette heure indécise du matin, où l'ombre mourante lutte contre la lumière naissante, alors que le berger souffle dans ses doigts, et que n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour. On dirait une vaste mer qui, poussée par le flux, tantôt lutte avec force contre le vent, et tantôt recule devant la violence de son adversaire. Tantôt c'est le flot qui l'emporte, tantôt c'est le vent; l'avantage reste tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Ils combattent corps à corps à qui triomphera, et cependant il n'y a ni vainqueur ni vaincu : tel est l'équilibre maintenu dans cette affreuse bataille. Je vais m'asseoir ici, sur cette hauteur; que la victoire reste à qui il plaira à Dieu! Car Marguerite et Clifford m'ont engagé à quitter le champ de bataille, jurant l'un et l'autre qu'ils ne sont jamais plus sûrs de réussir que lorsque je n'y suis pas. Je voudrais être mort, si c'était la volonté de Dieu! Car, qu'y a-t-il dans ce monde, sinon des chagrins et des douleurs? O Dieu! il me semble que ce serait une destinée bien heureuse que de mener la vie d'un simple berger, d'être assis sur une colline, comme je le suis maintenant; là, de suivre de l'œil sur le cadran la fuite des minutes, de voir combien il en faut pour compléter une heure, combien d'heures font un jour, combien de jours une année, de combien d'années se compose la vie ordinaire d'un mortel; puis, le calcul terminé, de faire la distribution de mon temps; tant d'heures à garder mon troupeau, tant d'heures pour le sommeil, tant d'heures consacrées à la méditation, tant d'heures pour me récréer; voilà tant de jours que mes brebis sont pleines; il s'écoulera tant de semaines avant que les pauvres créatures mettent bas, tant d'années avant qu'elles me livrent leur toison. C'est ainsi que les minutes, les heures, les jours, les mois et les années, employées d'une manière conforme au but qui présida à leur création, amèneraient pour moi les cheveux blancs et une mort paisible. Ah! que ce serait une existence heureuse et enchanteresse! L'aubépine ne donne-t-elle pas un plus doux ombrage aux bergers veillant sur leur innocent troupeau, qu'un dais richement brodé n'en donne aux rois redoutant sans cesse le poignard de leurs sujets! Oh! oui, sans doute, et mille fois plus doux. Enfin, le lait caillé du berger, sa boisson légère dans sa gourde, son sommeil à ses heures sous un frais ombrage, ces biens dont il jouit en paix et avec délices, sont mille fois au-dessus du luxe d'un roi, de ses mets recherchés servis dans une vaisselle d'or, de ses nuits passées dans un lit somptueux, autour duquel veillent les soucis, la défiance et la trahison.

Bruit de trompettes. Arrive UN FILS *traînant le cadavre de son père.*

LE FILS.

C'est un mauvais vent que celui qui ne profite à personne. Cet homme, que j'ai tué dans un com-

bat corps à corps, a peut-être de l'argent sur lui, et moi qui vais l'en dépouiller, un autre peut-être m'en dépouillera à mon tour en m'ôtant la vie. — (*Il examine ses traits.*) Que vois-je ? Grand Dieu ! c'est le visage de mon père, que j'ai tué sans le connaître. O jours affreux qui enfantent de tels événemens ! On m'a recruté à Londres pour le service du roi ; mon père, qui était l'un des vassaux du comte de Warwick, enrôlé par son seigneur, est venu combattre pour le duc d'York, je lui ai ôté la vie, moi qui lui dois la mienne. Pardonnez-moi, mon Dieu, je ne savais pas ce que je faisais ! Pardonne-moi, mon père, je ne t'ai pas reconnu. Mes pleurs vont effacer ces marques sanglantes, et ma bouche ne s'ouvrira plus que je n'aie soulagé ma douleur par d'abondantes larmes.

LE ROI HENRI.

O spectacle d'horreur ! ô jours de sang ! Quand les lions se font la guerre, et se disputent la possession d'une tanière, les pauvres agneaux inoffensifs souffrent de leur hostilité. Pleure, malheureux, j'unirai mes larmes aux tiennes ; comme la guerre civile, que nos yeux soient aveuglés par les pleurs, nos cœurs brisés par le désespoir.

Arrive UN PÈRE *portant dans ses bras le cadavre de son fils.*

LE PÈRE.

Toi qui m'as opposé une si opiniâtre résistance, donne-moi ton or, si tu en as, car je l'ai chèrement acheté. — (*Il regarde son visage.*) Mais voyons ; est-ce là le visage de mon ennemi ? Oh ! non, non, non, c'est celui de mon fils unique ! — O mon fils, s'il te reste encore un souffle de vie, ouvre les yeux ; vois, vois quelle pluie de larmes s'échappant de l'orage de mon ame, tombe sur ces blessures dont la vue assassine et mes yeux et mon cœur ! O Dieu ! prends en pitié nos temps malheureux ! Quels événemens cruels, quelles méprises sanglantes, quels forfaits contre nature cette fatale querelle enfante chaque jour ! O mon fils, ton père t'a donné trop tôt la vie, et il t'a reconnu trop tard pour te la conserver !

LE ROI HENRI.

Malheurs sur malheurs ! douleurs qui dépassent la commune mesure. Oh ! que ne peut mon trépas mettre un terme à ces abominables forfaits ! O miséricorde, miséricorde ! ciel clément, miséricorde ! Sur le visage de ce cadavre sont peintes les fatales couleurs de nos maisons rivales : le sang qui l'inonde est l'emblème de l'une des deux roses ; la pâleur de son front me représente l'autre ; que l'une de vous deux se flétrisse, et puisse l'autre fleurir ! Votre lutte, si elle continue, moissonnera des milliers d'existences.

LE FILS.

En apprenant ta mort, ô mon père, quelle douleur saisira ma mère inconsolable !

LE PÈRE.

Que de larmes versera sur la mort de son fils ma femme désolée !

LE ROI HENRI.

Comme ces douloureux événemens soulèveront l'indignation du pays contre son roi !

LE FILS.

Jamais fils fut-il plus inconsolable de la mort d'un père ?

LE PÈRE.

Jamais père déplora-t-il plus amèrement la mort d'un fils ?

LE ROI HENRI.

Jamais roi fut-il plus contristé des maux de ses sujets ? votre douleur est grande, la mienne est dix fois plus grande encore.

LE FILS.

Je vais t'emporter de ces lieux, et donner à mes larmes un libre cours.

Il s'éloigne en emportant le corps de son père.

LE PÈRE.

Mes bras te serviront de linceul ; mon cœur, cher enfant, sera ton sépulcre, car ton image ne sortira plus de mon cœur ; mes soupirs seront ton glas funéraire ; ma pieuse douleur te rendra les derniers devoirs, et ton père, dont tu étais l'unique enfant, pleurera autant ta perte que Priam pleura celle de tous ses vaillans fils. Je vais t'emporter d'ici ; désormais combatte qui voudra, car j'ai tué celui que mon bras devait respecter.

Il s'éloigne en emportant le corps de son fils.

LE ROI HENRI.

Pauvres gens que la douleur accable, il y a ici un roi plus affligé que vous.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES, *et* EXETER.

LE PRINCE.

Fuyez ; fuyez ; mon père ; fuyez ; tous vos amis sont en fuite, et Warwick est comme un taureau furieux. Sauvez-vous, car la mort nous talonne.

LA REINE MARGUERITE.

Montez à cheval, mon seigneur, et rendez-vous à Berwick à toute bride. Édouard et Richard, comme deux limiers qui voient fuir devant eux le lièvre timide, le regard menaçant, les yeux étincelans de colère, pressant un acier sanglant dans leur main frémissante, accourent sur nos traces ; hâtons-nous donc de quitter ces lieux.

EXETER.

Partons ! car la vengeance les accompagne. Ne vous arrêtez point à gémir, faites diligence ; ou bien suivez-moi, je vais prendre les devans.

LE ROI HENRI.

Non ; emmène-moi avec toi, mon cher Exeter ;

ce n'est pas que je craigne de rester; mais je veux aller où ira la reine. Allons, partons.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Même lieu.

Le bruit du combat redouble. Arrive CLIFFORD, *blessé.*

CLIFFORD.

Le flambeau de mes jours touche à sa fin; c'est ici qu'il va s'éteindre, lui qui, tant qu'il a duré, a éclairé les pas du roi Henri. O Lancastre, je déplore ta chute bien plus que la séparation de mon corps d'avec mon ame. L'affection et la crainte que j'inspirais t'avaient rattaché un grand nombre d'amis. Maintenant que je succombe, ces liens énergiques vont se détendre. Affaiblissant Henri de toute la force qu'il donne à son rival, le peuple accourt en foule grossir les rangs de l'orgueilleux York. Ainsi pullulent les mouches dans les chaleurs de l'été. Est-ce que les moucherons ne volent pas toujours vers le soleil? et qui brille aujourd'hui, sinon les ennemis de Henri? O Phébus! si tu n'avais permis que Phaéton conduisît tes fougueux coursiers, ton char brûlant n'eût point embrasé la terre. Et toi, Henri, si tu avais gouverné comme doit gouverner un roi, comme avaient fait ton père et ton aïeul, si tu n'avais pas laissé prendre pied à la maison d'York, on ne verrait pas maintenant pulluler son parti comme les insectes en été. Moi, et des milliers d'autres dans ce malheureux royaume, nos veuves ne seraient pas condamnées à pleurer notre mort; et toi, tu aurais jusqu'à ce jour régné en paix. Car n'est-ce pas sous un ciel doux que croissent de préférence les plantes malfaisantes? et qui enhardit les brigands, sinon un excès d'indulgence? Mais mes plaintes sont inutiles, et mes blessures incurables; tous les chemins sont fermés à la fuite. L'ennemi est impitoyable, et il sera sans pitié, car je n'en ai point mérité de sa part. L'air a pénétré dans mes blessures mortelles, et le sang que j'ai répandu me fait défaillir. Venez, York, Richard, Warwick, venez tous; j'ai poignardé votre père, poignardez-moi.

Il s'évanouit.

On entend sonner la retraite. Arrivent ÉDOUARD, GEORGE, RICHARD, MONTAIGU, WARWICK, *et* DES SOLDATS.

ÉDOUARD.

Respirons maintenant, mylords; notre bonne fortune nous permet de prendre du répit, et d'éclaircir par le sourire de la paix le front menaçant de la guerre. Quelques troupes sont à la poursuite de la reine sanguinaire qui conduisait l'impassible Henri, tout roi qu'il était, comme une voile enflée par un vent frais fait avancer un navire à travers les flots écumeux. Mais pensez-vous que Clifford ait fui avec eux?

WARWICK.

Non, il est impossible qu'il échappe; car votre frère Richard, qu'il me permette de le dire en sa présence, l'a marqué pour le tombeau; et où qu'il soit, il est sûrement mort.

Clifford exhale un sourd gémissement et meurt.

ÉDOUARD.

Quel est celui dont l'ame prend son congé douloureux?

RICHARD.

C'est un gémissement lugubre comme celui qui marque le passage de la vie à la mort.

ÉDOUARD.

Vois qui c'est, et maintenant que la bataille est finie, ami ou ennemi, qu'on le traite avec humanité.

RICHARD, *après s'être baissé pour reconnaître le cadavre.*

Révoque cet ordre de clémence; car c'est Clifford, qui, non content, en donnant la mort à Rutland, de couper la branche au moment où elle déployait son naissant feuillage, a porté sa cognée meurtrière à la racine d'où était sortie cette tige charmante, et égorgé notre illustre père, le duc d'York.

WARWICK.

Qu'on enlève des portes d'York la tête de votre père, que Clifford y avait placée, et qu'on lui substitue celle-ci; il faut lui rendre mesure pour mesure.

ÉDOUARD.

Amenez devant nous ce hibou fatal à notre maison, dont la voix sinistre ne présagea que des malheurs à nous et aux nôtres. A présent la mort va étouffer ses accens fatals et lugubres, et sa voix funèbre ne se fera plus entendre.

WARWICK.

Je pense qu'il a perdu toute espèce de sentiment. Réponds, Clifford; connais-tu celui qui te parle? Les ombres de la mort ont voilé le flambeau de sa vie; il ne nous voit ni ne nous entend.

Des soldats apportent le corps de Clifford.

RICHARD.

Oh! plût à Dieu qu'il fût encore vivant! Qui sait? il nous entend peut-être; c'est une feinte pour se soustraire aux sarcasmes amers qu'il a prodigués à notre père au moment de sa mort.

GEORGE.

Si tu le crois, irrite-le par des paroles blessantes.

RICHARD.

Clifford, demande grâce pour ne pas l'obtenir.

ÉDOUARD.

Clifford, repens-toi inutilement.

WARWICK.

Clifford, cherche des excuses pour justifier tes torts.

GEORGE.

Pendant que nous chercherons des tourmens pour t'en punir.

RICHARD.

Tu aimais York, et je suis son fils.

ÉDOUARD.

Tu as eu pitié de Rutland; j'aurai pitié de toi.

GEORGE.

Où est le général Marguerite, pour te défendre maintenant?

WARWICK.

Ils se moquent de toi, Clifford; jure comme tu en avais l'habitude.

RICHARD.

Quoi! pas un jurement! il faut que les choses aillent bien mal pour que Clifford n'ait pas une imprécation au service de ses amis. A ce signe-là, je reconnais qu'il est bien mort. Sur mon ame, si par le sacrifice de ma main droite je pouvais lui racheter deux heures de vie qui me permettraient de le railler à mon aise, ma main gauche la couperait sur-le-champ; et je le forcerais à en boire le sang jusqu'à en étouffer, le scélérat dont le sang d'York et de Rutland n'a pu étancher la soif inextinguible.

WARWICK.

Oui, mais il est mort; qu'on tranche la tête du traître, et qu'on la mette à la place de celle de votre père. — (*A Edouard.*) A présent, marchons en triomphe sur Londres, pour vous y faire couronner roi d'Angleterre. De là, Warwick, fendant les mers, se rendra en France, afin d'y demander pour vous la main de la princesse Bona; ainsi vous unirez les deux pays par un étroit lien; ayant la France pour alliée, vous ne craindrez plus vos ennemis dispersés qui espèrent se relever encore. Bien qu'ils ne puissent plus vous faire grand mal, attendez-vous néanmoins à être importuné encore de leur bourdonnement. Je veux d'abord vous voir couronner; puis, si vous l'approuvez, je passerai la mer, et j'irai en Bretagne conclure ce mariage.

ÉDOUARD.

Fais ce que tu jugeras convenable, cher Warwick; car tu es le plus ferme appui de mon trône, et je n'entreprendrai jamais rien sans ton conseil et ton consentement. Richard, je te créerai duc de Gloster, — toi, George, duc de Clarence. — Quant à Warwick, il pourra, comme nous-même, faire et défaire à son gré.

RICHARD.

Laissez-moi être duc de Clarence, et que George soit duc de Gloster; le duché de Gloster porte malheur*.

WARWICK.

Bah! c'est un enfantillage; Richard, sois duc de Gloster. Maintenant, allons à Londres nous mettre en possession de ces honneurs.

Ils s'éloignent.

* Il fait allusion, sans doute, à la fin tragique de Thomas de Woodstock, et de Homfroi, ducs de Gloster, voir les deux premières parties d'Henri VI. (*Note du traducteur.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Une forêt dans le nord de l'Angleterre.

Arrivent DEUX GARDES-CHASSE, *leur arbalète à la main.*

PREMIER GARDE-CHASSE.

Il faut nous cacher sous ces taillis épais; car les daims vont tout-à-l'heure traverser cette clairière, et, à l'affût sous ce couvert, nous choisirons les plus beaux pour les abattre.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Je vais me poster sur la hauteur, de manière que nous puissions tirer tous deux.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Cela ne se peut pas : le bruit de ton arbalète effraiera les daims, et mes coups seront perdus. Restons ici tous deux et visons les meilleurs de la troupe; pour passer le temps, je te conterai ce qui m'est arrivé un jour en ce même endroit où nous sommes maintenant.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Voici quelqu'un qui vient; tenons-nous tranquilles jusqu'à ce qu'il soit passé.

Arrive LE ROI HENRI, *déguisé, un livre de prières à la main.*

LE ROI HENRI.

J'ai quitté secrètement l'Ecosse pour venir, de mes avides regards, saluer mon royaume. Que dis-tu, Henri? ce royaume n'est plus à toi; ta place est occupée, ton sceptre est arraché de tes mains,

l'huile sainte est effacée de ton front, nul genou maintenant ne fléchit devant toi, nul ne t'appelle César, nul ne vient humblement te présenter sa requête, nul n'implore de toi le redressement de ses griefs; car que pourrais-tu pour autrui, toi qui ne peux rien pour toi-même?

PREMIER GARDE-CHASSE.

Voilà un daim dont la peau sera pour nous une bonne aubaine : c'est le ci-devant roi ; saisissons-nous de lui.

LE ROI HENRI.

Résignons-nous à ces cruelles épreuves; les sages disent que c'est le parti sage.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Que tardons-nous? mettons la main sur lui.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Tout-à-l'heure; écoutons-le encore.

LE ROI HENRI.

Ma femme et mon fils sont allés en France implorer des secours, et j'apprends que l'illustre Warwick y est allé aussi demander pour Édouard la main de la sœur du roi de France. Si cette nouvelle est vraie, pauvre reine, et toi, mon fils, vous avez pris une peine inutile; car Warwick est un habile orateur, et Louis est un prince qu'un langage pathétique peut facilement émouvoir. A ce compte, il se peut que Marguerite le persuade, car c'est une femme bien digne de pitié : avec ses soupirs elle battra en brèche le cœur du roi; ses larmes attendriraient un cœur de marbre; ses gémissemens adouciraient un tigre; à entendre ses plaintes, à voir couler ses larmes, Néron lui-même sentirait la pitié. Il est vrai, mais elle vient demander, et Warwick vient offrir. Je la vois à la gauche du roi de France, implorant des secours pour Henri, pendant qu'à sa droite Warwick demande une épouse pour Édouard. Elle dit en pleurant que son Henri est détrôné; il dit en souriant que son Édouard est installé sur le trône ; elle, l'infortunée, la douleur lui coupe la parole, pendant que Warwick explique les titres d'Édouard, en pallie l'injustice, fait valoir des argumens d'une grande force, et finit par mettre le roi dans ses intérêts et en obtenir la promesse de sa sœur ainsi que des renforts pour affermir le roi Édouard sur son trône. O Marguerite, voilà ce qui arrivera, et toi, pauvre reine, tu étais venue désolée, tu t'en retourneras sans appui.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Réponds, qui es-tu, toi qui parles de rois et de reines?

LE ROI HENRI.

Plus que je ne parais, et moins que je devrais être par ma naissance : en tout cas, je suis un homme; je ne saurais être moins : les hommes peuvent parler des rois; pourquoi n'en parlerais-je pas?

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Oui; mais tu parles comme si tu étais roi.

LE ROI HENRI.

Je le suis par la pensée, et cela suffit.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Mais si tu es roi, où est ta couronne

LE ROI HENRI.

Ma couronne n'est pas sur ma tête, mais dans mon cœur. Elle n'est point garnie de diamans et de pierres précieuses; elle est invisible; ma couronne s'appelle contentement : c'est une couronne que possèdent rarement les rois.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Eh bien! si vous êtes roi, si vous êtes couronné de contentement, il faut, votre couronne et vous, que vous nous suiviez, car, comme nous le présumons, vous êtes le roi que le roi Édouard a détrôné, et nous qui sommes ses sujets, qui lui avons fait serment d'allégeance, nous vous appréhendons comme son ennemi.

LE ROI HENRI.

Mais ne vous est-il jamais arrivé d'enfreindre un serment?

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Un serment de ce genre, jamais, et nous ne commencerons pas maintenant.

LE ROI HENRI.

Où habitiez-vous quand j'étais roi?

DEUXIÈME GARDE-CHASSE.

Dans ce pays, où nous demeurons encore aujourd'hui.

LE ROI HENRI.

Je fus sacré roi à l'âge de neuf mois ; mon père et mon aïeul étaient rois; vous étiez mes sujets, et comme tels, vous me deviez fidélité ; maintenant, répondez, n'avez-vous pas violé vos sermens?

PREMIER GARDE-CHASSE.

Non; car nous n'avons été vos sujets qu'autant de temps que vous avez été roi.

LE ROI HENRI.

Quoi donc! suis-je mort? Ne suis-je pas bien vivant? Hommes simples, vous ne savez pas ce que vous jurez. Voyez cette plume que mon souffle écarte, et que l'air me renvoie : elle obéit d'abord à mon souffle, puis elle cède à un autre, et toujours elle cède au vent le plus fort; voilà l'image de la mobilité du vulgaire. Mais ne violez pas vos sermens ; je ne voudrais pas par mes supplications vous induire à commettre une telle faute. Menez-moi où vous voudrez ; le roi sera commandé ; soyez rois, vous; ordonnez, et j'obéirai.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Nous sommes les sujets fidèles du roi, le roi Édouard.

LE ROI HENRI.

Vous seriez de nouveau les sujets de Henri, si j'étais à la place qu'occupe le roi Édouard.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Nous vous sommons, au nom de Dieu et du roi, de nous suivre devant les magistrats.

LE ROI HENRI.

Au nom de Dieu, conduisez-moi; le nom de votre roi sera obéi; ce que Dieu veut, que votre roi l'accomplisse; je me soumets humblement à sa volonté.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI ÉDOUARD, GLOSTER, CLARENCE, *et* LADY GREY.

LE ROI ÉDOUARD.

Mon frère Gloster, le mari de cette dame, sir John Grey, a été tué à la bataille de Saint-Albans. Ses biens ont été confisqués par le vainqueur; elle demande maintenant qu'ils lui soient rendus, ce que la justice ne nous permet guère de lui refuser; car c'est en servant la cause de la maison d'York que ce digne gentilhomme a perdu la vie.

GLOSTER.

Votre majesté fera bien de lui accorder sa demande; il y aurait injustice à lui opposer un refus.

LE ROI ÉDOUARD.

C'est vrai; toutefois, je réfléchirai encore.

GLOSTER, *bas à Clarence.*

Oui! en vérité? Je vois bien qu'il faut que la dame accorde quelque chose avant que le roi fasse droit à son humble requête.

CLARENCE, *bas à Gloster.*

Il n'est pas novice à la chasse; voyez comme il sait prendre le vent!

GLOSTER, *bas à Clarence.*

Silence!

LE ROI ÉDOUARD.

Belle veuve, nous examinerons votre demande; revenez une autre fois; nous vous ferons connaître nos intentions.

LADY GREY.

Mon gracieux souverain, tout délai me serait hautement préjudiciable; que votre majesté ait la bonté de me donner une réponse maintenant; et votre décision, quelle qu'elle soit, me satisfera.

GLOSTER, *à part.*

Vraiment, belle veuve? Je vous garantis la totalité de vos biens, si ce qui lui plaira vous plaît également. Serrez votre adversaire de plus près, sinon, sur ma parole, c'est à lui que restera l'avantage.

CLARENCE, *bas à Gloster.*

Je ne crains pour elle qu'une chose, c'est qu'elle ne fasse un faux pas.

GLOSTER, *bas à Clarence.*

Dieu l'en préserve! c'est un avantage qu'il saurait mettre à profit.

LE ROI ÉDOUARD.

Dites-moi, belle veuve, combien avez-vous d'enfans?

CLARENCE, *bas à Gloster.*

Est-ce que, par hasard, il voudrait lui demander un enfant?

GLOSTER, *bas à Clarence.*

Allons donc! je veux être fouetté s'il n'est pas plutôt homme à lui en donner deux.

LADY GREY.

Trois, mon gracieux souverain.

GLOSTER, *à part.*

Tu en auras quatre, si tu te laisses gouverner par lui.

LE ROI ÉDOUARD.

Ce serait dommage qu'ils perdissent le patrimoine de leur père.

LADY GREY.

Ayez donc pitié d'eux, sire, et faites qu'il leur soit rendu.

LE ROI ÉDOUARD.

Mylords, laissez-nous en tête-à-tête un moment; je veux sonder cette veuve.

GLOSTER.

Volontiers; vous aimerez le tête-à-tête jusqu'à ce que la jeunesse vous quitte, et que vous marchiez avec des béquilles.

GLOSTER *et* CLARENCE *se retirent de l'autre côté de l'appartement.*

LE ROI ÉDOUARD.

Maintenant, madame, répondez-moi; aimez-vous vos enfans?

LADY GREY.

Aussi tendrement que moi-même.

LE ROI ÉDOUARD.

Et ne feriez-vous pas beaucoup pour leur être utile?

LADY GREY.

Pour leur faire du bien, j'endurerais volontiers quelque mal.

LE ROI ÉDOUARD.

Dans ce but, il vous faut obtenir la restitution des propriétés de votre mari.

LADY GREY.

C'est pour cela que je suis venue trouver votre majesté.

LE ROI ÉDOUARD.

Je vais vous dire comment vous pourrez l'obtenir.

LADY GREY.

J'en conserverai pour votre majesté une éternelle reconnaissance.

LE ROI ÉDOUARD.

Si je vous rends ces biens, par quel service reconnaîtrez-vous ma bienveillance?

LADY GREY.

Par tous ceux que vous me commanderez, et qui seront en mon pouvoir.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais vous vous refuserez à ce que je vais vous proposer.

LADY GREY.

Non, mon gracieux souverain, à moins que la chose ne soit impossible.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous pouvez faire ce que j'ai à vous demander.

LADY GREY.

En ce cas, je ferai ce que votre majesté m'ordonnera.

GLOSTER, *à part.*

Il la presse vivement; et la pluie finit par user le marbre.

CLARENCE, *à part.*

Il est rouge comme le feu; elle va voir bientôt sa glace se fondre.

LADY GREY.

Que votre majesté achève; faites-moi connaître ma tâche.

LE ROI ÉDOUARD.

C'est une tâche des plus aisées; elle consiste à aimer un roi.

LADY GREY.

Cela me sera facile; car je suis votre sujette.

LE ROI ÉDOUARD.

En ce cas, je vous restitue de grand cœur les terres de votre mari.

LADY GREY.

Je prends congé de votre majesté, en lui rendant grâce mille fois.

GLOSTER, *à part.*

Le marché est conclu; elle le scelle par une révérence.

LE ROI ÉDOUARD.

Demeurez encore. J'entends qu'il vous faudra me donner des preuves d'amour.

LADY GREY.

C'est bien ainsi que je l'entends, mon bien aimé souverain.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, mais je crains que ce ne soit pas dans le même sens que moi; quelle sorte d'amour croyez-vous que je vous demande avec tant d'instances?

LADY GREY.

Mon affection jusqu'à la mort, mon humble reconnaissance, mes prières; l'amour, en un mot, que réclame la vertu, et que la vertu accorde.

LE ROI ÉDOUARD.

Non; sur ma parole, ce n'est pas de cet amour-là que j'ai entendu parler.

LADY GREY.

En ce cas, vos intentions ne sont pas ce que je les supposais.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais maintenant vous devez en partie les comprendre.

LADY GREY.

Jamais je n'accorderai ce que vous avez en vue, si j'ai deviné juste.

LE ROI ÉDOUARD.

Pour vous parler clairement, je veux obtenir vos faveurs.

LADY GREY.

A vous parler franchement, je préférerais la prison.

LE ROI ÉDOUARD.

En ce cas, vous n'aurez pas les biens de votre mari.

LADY GREY.

Eh bien! mon honneur sera mon douaire; car je ne les achèterai jamais à un tel prix.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous nuisez à vos enfans par votre refus.

LADY GREY.

C'est votre majesté qui leur fait injure ainsi qu'à elle-même. Mais, sire, un tel badinage s'accorde peu avec la gravité de ma requête; veuillez me répondre par un oui ou par un non.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, si vous dites oui à ma proposition, non, si vous dites non.

LADY GREY.

Eh bien, non, sire; je retire ma demande.

GLOSTER, *bas à Clarence.*

La veuve n'est pas contente de lui; elle fronce le sourcil.

CLARENCE, *bas à Gloster.*

C'est le galant le plus maladroit de la chrétienté.

LE ROI ÉDOUARD, *à part.*

Tout en elle annonce une femme vertueuse; ses discours décèlent un esprit sans pareil. Elle a des perfections dignes du trône; sous tous les rapports elle est faite pour être la compagne d'un roi, et elle sera ma maîtresse ou ma femme. — (*Haut.*) Et si le roi Édouard vous prenait pour épouse?

LADY GREY.

Cela est plus facile à dire qu'à faire, mon gracieux souverain; je suis une sujette avec laquelle on peut plaisanter, mais je ne suis pas faite, tant s'en faut, pour être reine.

LE ROI ÉDOUARD.

Charmante veuve, j'en jure par ma couronne, je ne dis que ce que je pense; je suis résolu à vous posséder pour ma bien-aimée.

LADY GREY.

C'est à quoi je ne saurais consentir. Je sais que je ne suis pas digne d'être votre épouse, mais je m'estime trop pour être votre concubine.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous épiloguez sur les mots, belle veuve; j'ai voulu dire que vous serez ma femme.

LADY GREY.

Il répugnerait à votre majesté d'entendre mes fils vous appeler leur père.

LE ROI ÉDOUARD.

Pas plus que d'entendre mes filles vous appeler ma mère. Vous êtes veuve, et vous avez des enfans; et, par la mère de Dieu, moi qui suis garçon, j'en ai aussi quelques-uns; c'est, selon moi, un bonheur que d'être père de plusieurs fils. Point de réplique, vous serez ma femme.

GLOSTER, *bas à Clarence.*

Le bon père a terminé sa confession.

CLARENCE, *bas à Gloster.*

Il ne s'est fait confesseur que pour en venir à ses fins.

LE ROI ÉDOUARD.

Mes frères, vous vous demandez sans doute quel a pu être le sujet de notre conversation.

GLOSTER.

Il paraît qu'elle n'a pas été du goût de la veuve, car elle paraît fort mécontente.

LE ROI ÉDOUARD.

Que diriez-vous si je lui donnais un époux?

CLARENCE.

Qui donc, sire?

LE ROI ÉDOUARD.

Moi-même, Clarence.

GLOSTER.

Il y aurait là de quoi s'émerveiller dix jours, pour le moins.

CLARENCE.

Ce serait un jour de plus que ne dure une merveille.

GLOSTER.

La merveille n'en est que plus grande.

LE ROI ÉDOUARD.

Fort bien; plaisantez, mes frères. Je puis vous donner l'assurance à tous deux que sa demande lui est accordée, et qu'elle aura les biens de son mari.

Entre UN LORD.

LE LORD.

Mon gracieux souverain, Henri, votre ennemi, est pris, et on l'amène captif à la porte de votre palais.

LE ROI ÉDOUARD.

Faites-le conduire à la Tour. — Nous, mes frères, allons voir l'homme qui l'a pris, et sachons de lui les détails de cette arrestation. — Belle veuve, venez avec nous. — Mylords, traitez-la avec tous les égards qui lui sont dus.

TOUS *sortent, à l'exception de* GLOSTER.

GLOSTER, *seul.*

Oh! Édouard traite les femmes avec égards. Plût à Dieu qu'il fût épuisé jusqu'à la moelle, afin qu'il ne pût naître de lui aucun rejeton vigoureux, capable de me frustrer du brillant avenir que je convoite. Et cependant le libertin Édouard une fois dans le tombeau, entre moi et le but auquel mon ame aspire, il y a Clarence, Henri et son jeune fils Édouard, et toute leur postérité encore à naître; tous ceux-là doivent occuper le trône avant que je puisse moi-même y prendre place: voilà qui est singulièrement propre à refroidir mes espérances. Ainsi ma royauté n'est qu'un rêve; je ressemble à un homme qui, debout sur un promontoire, découvre dans un horizon lointain le rivage qu'il brûle de fouler sous ses pas; il regrette que ses pieds ne puissent suivre ses yeux, et s'irritant contre la mer qui le sépare de l'objet de ses vœux, il voudrait pouvoir la mettre à sec, afin de s'ouvrir un passage. Ainsi je convoite la couronne encore si loin de moi; ainsi je m'irrite contre les obstacles qui m'en séparent, me disant que je trancherai ces obstacles, et me flattant de réaliser l'impossible. Mes regards vont trop loin, mon but est trop haut placé, si ma main et mes forces ne peuvent y atteindre. Supposons qu'il n'y ait point de couronne à espérer pour Richard, quelle autre jouissance le monde peut-il lui offrir? Dois-je attacher mon bonheur au sourire d'une femme, me parer avec élégance, et fasciner le cœur des belles de mes paroles et de mes regards? O misérable pensée, et moins réalisable cent fois que la conquête de vingt couronnes! J'ai été brouillé avec l'amour dès le ventre de ma mère, et pour que je restasse étranger à ses douces lois, il a suborné contre moi la fragile nature; pour lui complaire, elle a desséché mon bras comme une branche flétrie; elle a élevé sur mon dos une hideuse voûte, siége de la laideur, et qui me rend un objet de risée; elle m'a donné des jambes inégales; elle a fait de moi un tout disproportionné, une sorte de chaos informe, un ours mal léché, n'ayant avec sa mère aucun point de ressemblance. Suis-je donc un homme fait pour être aimé? Quelle absurdité de ma part de nourrir une pareille pensée! Donc, puisque ce monde n'a d'autre plaisir à m'offrir que celui de régner, de commander, de courber sous ma volonté ceux que la nature a mieux partagés que moi, je mettrai mon bonheur à rêver le trône; et aussi long-temps que je vivrai, ce monde ne sera pour moi qu'un enfer, tant que la tête qui surmonte ce tronc contrefait ne sera pas ceinte du diadème. Mais comment arriver à ce but? un grand nombre d'existences s'interposent entre le trône et moi; je suis comme un homme perdu dans les profondeurs d'un bois épineux; il brise les épines, et les épines le déchirent; plus il cherche à retrouver son chemin, plus il s'égare; il ne sait comment il trouvera une issue, et se fatigue à la chercher. Ainsi je me tourmente pour saisir la couronne d'Angleterre; mais je saurai m'affranchir de ce tourment, et me frayer avec la hache une voie sanglante. Je puis égorger ma victime le sourire sur les lèvres; je sais affecter la joie quand la douleur me déchire le cœur; je sais mouiller mes joues de larmes factices, et selon l'occasion composer mon visage; je suis homme à faire noyer plus de matelots que la sirène, à donner à mes regards une vertu plus funeste que celle du basilic; je jouerai le rôle d'orateur aussi bien que Nestor; je tromperai mieux que ne le fit jamais Ulysse; et, comme un autre Sinon, je suis homme à prendre une nouvelle Troie. Je puis revêtir plus de couleurs que le caméléon, jouter de métamorphoses avec Protée, et donner des leçons au sanguinaire Machiavel. Je puis faire cela, et je ne pourrais me procurer une couronne? Bah! quand elle serait plus loin encore de ma portée, je saurai la saisir.

Il sort.

SCENE III.

La France. — Un appartement du palais.

Fanfare. Arrivent LE ROI DE FRANCE, LA PRINCESSE BONA *et leur* SUITE. *Le roi prend place sur son trône. Puis on introduit* LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE ÉDOUARD *son fils, et* LE COMTE D'OXFORD.

LE ROI LOUIS.

Belle reine d'Angleterre, illustre Marguerite,

asseyez-vous avec nous; il sied mal à votre rang et à votre naissance que vous soyez debout quand Louis est assis.

LA REINE MARGUERITE.

Non, puissant monarque de la France, il faut maintenant que Marguerite s'abaisse, et qu'elle apprenne à servir là où des rois commandent. Je l'avoue, en des jours plus heureux, j'étais la reine de la puissante Albion; mais aujourd'hui, le malheur a jeté bas mon titre et m'a précipitée avec ignominie dans la poussière; il faut que mon attitude soit d'accord avec ma fortune, et je dois me conformer à mon humble condition.

LE ROI LOUIS.

Dites-moi, belle reine, d'où provient ce profond désespoir?

LA REINE MARGUERITE.

D'une cause qui remplit mes yeux de larmes, étouffe ma voix et noie mon ame dans un océan de douleurs.

LE ROI LOUIS.

Quoi qu'il en soit, soyez toujours vous-même, et prenez place à nos côtés. (*Il la fait asseoir à côté de lui.*) Ne courbez pas la tête sous le joug de la fortune, mais que votre ame intrépide s'élève triomphante au-dessus du malheur. Parlez librement, reine Marguerite, et confiez-moi vos chagrins; je les adoucirai, s'il est au pouvoir du roi de France d'y porter remède.

LA REINE MARGUERITE.

Ces gracieuses paroles ravivent mes esprits abattus, et rendent la parole à ma douleur muette. Apprenez donc, noble Louis, qu'Henri, l'unique objet de mon amour, de roi qu'il était, n'est plus qu'un proscrit, forcé de vivre en Écosse dans l'obscurité et l'isolement, pendant que l'arrogant et ambitieux Édouard, duc d'York, usurpe le titre de roi et le trône de l'oint du Seigneur, du légitime souverain de l'Angleterre. Voilà le motif pour lequel l'infortunée Marguerite, accompagnée de son fils que vous voyez, le prince Édouard, l'héritier de Henri, est venue implorer votre équitable et légitime appui; si vous nous le refusez, tout espoir est perdu pour nous. L'Écosse a la volonté de nous secourir, mais elle n'en a pas les moyens. Notre peuple et notre noblesse sont égarés et séduits, nos trésors sont saisis, nos soldats mis en fuite, et nous-mêmes réduits, comme vous le voyez, à une condition déplorable.

LE ROI LOUIS.

Illustre reine, supportez avec résignation cet orage, pendant que nous aviserons aux moyens de le dissiper.

LA REINE MARGUERITE.

Plus nous différons, plus notre ennemi se fortifie.

LE ROI LOUIS.

Plus nous différons, plus nos secours seront efficaces.

LA REINE MARGUERITE.

Hélas! l'impatience est inséparable de la vraie douleur. Et tenez, voici venir l'auteur de mes chagrins.

Entrent WARWICK *et* SA SUITE.

LE ROI LOUIS.

Quel est l'audacieux qui ose ainsi paraître en notre présence?

LA REINE MARGUERITE.

Le comte de Warwick, le plus puissant des amis d'Édouard.

LE ROI LOUIS.

Soyez le bien venu, brave Warwick. Quel motif vous amène en France?

Il descend de son trône; la reine Marguerite se lève.

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Nous allons voir s'élever un second orage; car voilà celui qui fait la pluie et le beau temps.

WARWICK.

Je viens de la part d'Édouard, roi d'Albion, mon souverain seigneur et votre ami dévoué; je viens, chargé par lui d'un message d'affection et d'amitié sincère, d'abord, présenter ses salutations à votre royale personne, puis vous proposer la conclusion d'un traité d'alliance; enfin, pour affermir cette alliance par le saint nœud de l'hymen, je viens vous demander pour le roi d'Angleterre la main de la vertueuse princesse Bona, votre charmante sœur.

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Ce début me fait craindre pour les espérances de Henri.

WARWICK, *à la princesse Bona.*

Et vous, gracieuse princesse, mon roi m'a chargé de vous demander en son nom la permission de baiser humblement votre main, et de vous exprimer de vive voix les sentimens de son cœur, où la renommée de votre beauté et de vos vertus a profondément gravé votre image.

LA REINE MARGUERITE.

Roi Louis, — et vous, princesse Bona, — daignez m'entendre avant de répondre à Warwick. Ce n'est pas un loyal amour dans le cœur d'Édouard qui a dicté sa demande, mais une politique perfide, fille de la nécessité. Ne sait-on pas que pour régner chez eux avec sécurité, les tyrans ont toujours soin de contracter à l'étranger de puissantes alliances? Pour prouver qu'il n'est qu'un tyran, il suffit de savoir qu'Henri est encore vivant; mais fût-il mort, vous avez devant vous le prince Édouard, fils du roi Henri. Craignez donc, Louis, que cette alliance et ce mariage ne deviennent pour vous une source de dangers et de déshonneur. Les usurpateurs peuvent régner quelque temps, mais le ciel est juste, et le temps amène la chute de l'iniquité.

WARWICK.

Outrageante Marguerite!

LE PRINCE ÉDOUARD.

Pourquoi pas reine?

WARWICK.

Parce que ton père Henri est un usurpateur, et tu n'es pas plus prince qu'elle n'est reine.

OXFORD.

Ainsi Warwick compte pour rien l'illustre Jean de Gand, qui subjugua la plus grande partie de l'Espagne; et après Jean de Gand, Henri IV, dont la sagesse servit de modèle aux plus sages; et, après ce prince éclairé, Henri V, dont la valeur conquit toute la France. C'est d'eux que notre Henri descend en ligne directe.

WARWICK.

Oxford, il est une chose que tu as oubliée dans cette adroite énumération; tu ne nous dis pas comment Henri VI a perdu tout ce qu'Henri V avait gagné. Il me semble qu'il y a là de quoi faire sourire ces pairs de France. Mais passons. — Tu nous étales une généalogie de soixante-deux ans; c'est un bien court espace pour prescrire les droits d'une race royale.

OXFORD.

Peux-tu bien, Warwick, parler contre ton souverain à qui tu as obéi pendant trente-six ans, sans déceler ta trahison par ta rougeur?

WARWICK.

Oxford, toi qui as toujours soutenu le bon droit, peux-tu bien aujourd'hui t'étayer d'une généalogie pour masquer le mensonge? Fi donc! laisse là Henri, et reconnais Édouard pour ton roi.

OXFORD.

Que je reconnaisse pour mon roi celui dont l'ordre inique a envoyé à la mort mon frère aîné, le lord Aubry de Vère; et qui, non content de cela, a fait mourir mon père au déclin de son âge, alors que la nature l'avait amené aux portes du trépas? Non, Warwick, non; tant qu'il restera à ce bras une ombre de vie, ce bras soutiendra la maison de Lancastre.

WARWICK.

Et moi, la maison d'York.

LE ROI LOUIS.

Reine Marguerite, prince Édouard, et vous, Oxford, veuillez, à notre requête, vous retirer un instant à l'écart, pendant que je continuerai à m'entretenir avec Warwick.

LA REINE MARGUERITE.

Fasse le ciel qu'il ne se laisse pas fasciner par les paroles de Warwick!

MARGUERITE, LE PRINCE *et* OXFORD *se retirent à quelque distance.*

LE ROI LOUIS.

Maintenant, Warwick, dites-le-moi en toute sincérité, Édouard est-il votre roi légitime? car il me répugnerait d'accepter l'alliance d'un roi qui ne serait pas légitimement élu.

WARWICK.

Il est légitime; je l'affirme sous la foi de ma réputation et de mon honneur.

LE ROI LOUIS.

Mais est-il agréable aux yeux de la nation?

WARWICK.

Il l'est d'autant plus que le règne d'Henri a été calamiteux.

LE ROI LOUIS.

Un mot encore: — Toute dissimulation mise à part, dites-moi quelle est en réalité la mesure de son amour pour notre sœur Bona?

WARWICK.

C'est un amour digne en tout point d'un monarque tel que lui. Moi-même, je lui ai souvent entendu dire et protester que son amour était une plante immortelle ayant sa racine dans la vertu, déployant ses feuilles et ses fruits au soleil de la beauté; qu'il était au-dessus du ressentiment, mais non de la douleur que lui causerait un dédain, si la princesse Bona ne payait pas ses sentimens de retour.

LE ROI LOUIS.

Maintenant, ma sœur, quelle est votre décision définitive?

BONA.

Je confirmerai votre consentement ou votre refus. — (*A Warwick.*) Je vous avouerai, toutefois, que souvent, en entendant publier les mérites de votre roi, je me suis surprise à le souhaiter pour époux.

LE ROI LOUIS.

Eh bien, Warwick, voici ma réponse: — Notre sœur sera l'épouse d'Édouard; à l'instant même on va dresser le contrat et stipuler le douaire que doit accorder votre roi, lequel doit être proportionné à la dot qu'elle lui apportera. Approchez, reine Marguerite, et soyez témoin que nous accordons la main de la princesse Bona au roi d'Angleterre.

LE PRINCE ÉDOUARD.

A Édouard, mais non au roi d'Angleterre.

LA REINE MARGUERITE.

Artificieux Warwick, tu as voulu par cette alliance faire échouer mes démarches. Avant ton arrivée, Louis était l'ami de Henri.

LE ROI LOUIS.

Et je suis encore son ami et celui de Marguerite; mais si vos droits à la couronne sont peu solides, — comme sembleraient le prouver les succès d'Édouard, — il est juste que je sois dispensé de vous accorder les secours que je vous ai promis. Quoi qu'il en soit, vous recevrez à ma cour le traitement et l'accueil que votre rang exige, et que le mien me permet d'accorder.

WARWICK.

Henri est maintenant en Écosse, où il vit paisible et sans tracas; n'ayant rien, il ne peut rien perdre; quant à vous, notre ci-devant reine, vous avez un père capable de vous donner une existence conforme à votre rang; et vous feriez mieux d'aller le rejoindre que d'importuner le roi de France.

LA REINE MARGUERITE.

Tais-toi, impudent et insolent Warwick! tais-toi, arrogant faiseur et défaiseur de rois! Je ne partirai pas d'ici que mes larmes et mes prières,

dans leur sincérité, n'aient éclairé le roi Louis sur ton astucieuse politique et le perfide amour de ton maître; car vous êtes tous deux des hommes de la même trempe.

On entend le son d'un cor.

LE ROI LOUIS.

Warwick, c'est un courrier porteur de quelque message pour vous ou pour moi.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER, *à Warwick.*

Mylord l'ambassadeur, ces lettres sont pour vous; elles viennent de votre frère le marquis de Montaigu. — (*Au roi.*) Celles-ci sont de notre roi, et adressées à votre majesté. — (*A la reine Marguerite.*) Et celles-ci, madame, sont pour vous; j'ignore de quelle part.

Tous ouvrent leurs lettres et les lisent.

OXFORD, *au prince Édouard.*

Je vois avec plaisir que notre reine sourit en lisant sa lettre, tandis que le front de Warwick s'assombrit pendant qu'il parcourt la sienne.

LE PRINCE ÉDOUARD, *à Oxford.*

Voyez comme Louis frappe du pied avec colère. Tout cela me semble de bon augure.

LE ROI LOUIS.

Warwick, que contient votre lettre? — Et que contient la vôtre, belle reine?

LA REINE MARGUERITE.

La mienne me remplit le cœur d'une joie inespérée.

WARWICK.

Et la mienne me remplit de douleur et d'indignation.

LE ROI LOUIS.

Eh quoi! votre roi a épousé lady Grey, et voilà que, pour pallier sa perfidie et la vôtre, il m'écrit une lettre dans laquelle il cherche à calmer mon mécontentement. Est-ce là l'alliance qu'il recherche avec la France? ose-t-il bien se jouer de nous aussi impudemment?

LA REINE MARGUERITE.

J'en avais averti votre majesté; voilà qui prouve l'amour d'Édouard et la loyauté de Warwick.

WARWICK.

Je proteste ici, à la face du ciel, et par l'espoir que j'ai d'obtenir le bonheur des élus, que je suis innocent de ce méfait d'Édouard. Il n'est plus mon roi; car il me déshonore, et lui-même plus que moi encore, si toutefois il ne s'aveugle pas au point de ne pas voir sa honte. J'avais oublié que la mort prématurée de mon père était l'œuvre de la maison d'York. J'avais fermé les yeux sur l'outrage fait à ma nièce. J'avais ceint son front de la couronne des rois. J'avais dépouillé Henri de son droit héréditaire. Et voilà que pour me récompenser on m'inflige un affront! Que l'affront retombe sur lui-même; car pour moi, l'honneur sera ma récompense; et pour réhabiliter mon honneur compromis par lui, je le renonce formellement, et je retourne au service de Henri. Ma noble reine, oublions les griefs du passé; désormais vous aurez en moi un dévoué serviteur. Je vengerai l'affront fait à la princesse Bona, et je replacerai Henri dans sa position première.

LA REINE MARGUERITE.

Warwick, ces paroles ont transformé ma haine en affection; je pardonne et j'oublie entièrement les fautes passées, et me réjouis de vous voir redevenu l'ami du roi Henri.

WARWICK.

Je suis tellement son ami, et son ami sincère, que si le roi Louis veut bien mettre à ma disposition quelques troupes d'élite, je me fais fort de les débarquer sur nos côtes, et de détrôner le tyran, les armes à la main. Ce n'est pas dans sa nouvelle épouse qu'il pourra trouver un appui; et quant à Clarence, si j'en crois ce qu'on me mande, il est probable qu'il se séparera de sa cause, indigné qu'il est d'avoir vu son frère consulter dans son mariage sa passion plutôt que l'honneur, plutôt que l'intérêt et la sûreté du pays.

BONA.

Mon frère, ne pensez-vous pas que le meilleur moyen de me venger serait de venir en aide à cette reine infortunée?

LA REINE MARGUERITE.

Prince illustre, si vous voulez que le malheureux Henri vive, daignez l'arracher à son affreux désespoir!

BONA.

Ma cause et celle de cette reine d'Angleterre n'en font qu'une.

WARWICK.

Et la mienne, belle princesse, est unie à la vôtre.

LE ROI LOUIS.

Et la mienne est liée à la vôtre à tous trois. — Ainsi, Marguerite, la résolution en est prise, vous aurez mon aide.

LA REINE MARGUERITE.

Recevez-en d'avance mes humbles remerciemens.

LE ROI LOUIS.

Messager anglais, retourne vers celui qui t'envoie, et dis au déloyal Édouard, ton prétendu roi, — que Louis de France se dispose à lui envoyer des masques pour le faire danser lui et sa nouvelle épouse; tu as vu ce qui vient de se passer; redis-le à ton roi, et qu'il tremble.

BONA.

Dis que dans l'espoir de le voir bientôt veuf, je porterai le deuil pour l'amour de lui.

LA REINE MARGUERITE.

Dis-lui que j'ai quitté mes habits de deuil, et que je vais revêtir l'armure des guerriers.

WARWICK.

Dis lui qu'il m'a fait un affront, et qu'avant peu

je le détrônerai. Tiens, voilà pour toi; (*il lui donne une bourse*) pars.

LE MESSAGER *sort.*

LE ROI LOUIS.

Warwick, vous et Oxford, à la tête de cinq mille hommes, vous allez traverser les mers et livrer bataille au déloyal Édouard; en temps opportun, cette noble reine et le prince son fils iront vous rejoindre avec des renforts. Toutefois, avant de partir, délivrez-moi d'un doute; — quel gage nous donnerez-vous de votre inaltérable loyauté?

WARWICK.

Pour vous assurer de ma loyauté constante, si notre reine et ce jeune prince y donnent leur consentement, j'unirai à lui par le saint nœud du mariage ma fille aînée, qui fait toute ma joie.

LA REINE MARGUERITE.

J'y consens, et vous rends grâces de cette offre. Édouard, mon fils, elle est belle et vertueuse; n'hésite donc pas à donner ta main à Warwick, et avec ta main, la promesse irrévocable que tu n'auras jamais d'autre épouse que sa fille.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Oui, je l'accepte pour femme, et elle le mérite; et pour gage de ma sincérité, voilà ma main.

Il donne la main à Warwick.

LE ROI LOUIS.

Qu'attendons-nous à présent? on va hâter la levée de ces troupes; et vous, duc de Bourbon, notre grand amiral, vous les transporterez en Angleterre sur notre flotte royale. — Il me tarde de voir Édouard tomber victime des hasards de la guerre, pour avoir joué au mariage avec une dame de France.

TOUS *sortent, à l'exception de* WARWICK.

WARWICK, *seul.*

Je suis venu l'ambassadeur d'Édouard; je m'en retourne son ennemi mortel. Il m'avait chargé de négocier pour lui un mariage; une guerre sanglante sera la réponse à sa demande. N'avait-il que moi à prendre pour plastron? Eh bien! moi seul, aussi, je lui ferai expier sa plaisanterie par des larmes amères. C'est moi qui l'ai élevé sur le trône; ce sera moi qui l'en ferai descendre; non que je compatisse au malheur de Henri; mais je veux tirer vengeance de l'insultante moquerie d'Édouard.

Il sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent GLOSTER, CLARENCE, SOMERSET, MONTAIGU, *et* AUTRES.

GLOSTER.

Dis-moi, Clarence, mon frère, que penses-tu de ce nouveau mariage avec lady Grey? Notre frère n'a-t-il pas fait là un digne choix?

CLARENCE.

Hélas! tu sais qu'il y a loin d'ici en France. Comment aurait-il pu attendre le retour de Warwick?

SOMERSET.

Mylords, laissez là cette conversation; voici le roi qui s'avance.

Fanfare. Entrent LE ROI ÉDOUARD *et* SA SUITE; *Lady Grey, devenue maintenant* LA REINE ÉLISABETH, PEMBROKE, STAFFORD, HASTINGS, *et* AUTRES.

GLOSTER.

Avec le digne objet de son choix.

CLARENCE.

Je me propose de lui dire ouvertement ma façon de penser.

LE ROI ÉDOUARD.

Eh bien! mon frère Clarence, est-ce que vous n'approuvez pas notre choix, que je vous trouve l'air pensif et presque mécontent?

CLARENCE.

Je l'approuve comme Louis de France et le comte de Warwick, qui ont assez peu de courage pour ne pas s'offenser de notre insultant procédé.

LE ROI ÉDOUARD.

Lors même qu'ils se fâcheraient sans raison, ce ne sont après tout que Louis et Warwick; je suis Edouard, votre roi et celui de Warwick, et il faut que ma volonté se fasse.

GLOSTER.

Et votre volonté se fera parce que vous êtes notre roi; cependant il est rare qu'un mariage précipité soit heureux.

LE ROI ÉDOUARD.

Et vous aussi, mon frère Richard, vous êtes fâché contre moi?

GLOSTER.

Non, certes: non; à Dieu ne plaise que je veuille séparer ceux que Dieu a joints; et ce serait pitié

que de désunir des époux si bien faits l'un pour l'autre.

LE ROI ÉDOUARD.

Laissons là vos dédains et vos répugnances; dites-moi quels motifs s'opposaient à ce que lady Grey devînt ma femme et la reine d'Angleterre. — Et vous aussi, Somerset et Montaigu, dites-moi franchement ce que vous en pensez.

CLARENCE.

Eh bien! mon opinion est que vous vous êtes fait dans le roi Louis un ennemi, en vous jouant de lui au sujet du mariage de la princesse Bona.

GLOSTER.

Et Warwick, qui a rempli la mission dont vous l'avez chargé, est maintenant déshonoré par ce nouvel hyménée.

LE ROI ÉDOUARD.

Et si je parviens à calmer et Louis et Warwick par quelque expédient?

MONTAIGU.

Il n'en est pas moins vrai qu'une alliance avec la France nous eût donné, pour conjurer les orages venus de l'étranger, une force bien plus grande qu'un mariage contracté dans le pays.

HASTINGS.

Eh quoi! Montaigu ignore-t-il donc que l'Angleterre n'a rien à craindre, tant qu'elle reste fidèle à elle-même?

MONTAIGU.

Elle serait plus affermie encore avec l'aide de la France.

HASTINGS.

Mieux vaut se servir de la France que de s'appuyer sur elle. Appuyons-nous sur Dieu, et sur l'Océan qu'il nous a donné comme un rempart imprenable, et avec leur seul secours sachons nous défendre. C'est en eux et en nous-mêmes que notre salut réside.

CLARENCE.

Par ce discours seul, Hastings prouve qu'il a mérité d'obtenir la main de l'héritière de lord Hungerford.

LE ROI ÉDOUARD.

Eh bien! après? Telle a été ma volonté et mon bon plaisir; et pour cette fois, ma volonté fera loi.

GLOSTER.

Et toutefois il me semble que votre majesté aurait pu mieux faire que de donner l'héritière de lord Scales * au frère de votre fiancée; ce parti eût mieux convenu à Clarence ou à moi: mais votre épouse vous fait oublier vos frères.

CLARENCE.

Sans quoi vous n'auriez pas donné l'héritière de lord Bouville au fils de votre tendre épouse, et laissé vos frères se pourvoir ailleurs.

LE ROI ÉDOUARD.

Hélas! mon pauvre Clarence! est-ce une femme qu'il te faut? C'est donc là ce qui te fâche? va, je saurai te pourvoir.

CLARENCE.

En choisissant pour vous-même, vous avez montré si peu de jugement, que vous me permettrez de choisir pour mon propre compte; et dans cette intention, je me propose de prendre sous peu congé de vous.

LE ROI ÉDOUARD.

Pars ou reste, Édouard sera roi, et ne sera pas l'esclave de la volonté de son frère.

LA REINE ÉLISABETH.

Mylords, rendez-moi plus de justice; avant qu'il plût à sa majesté de m'élever à la condition de reine, vous conviendrez que je n'étais pas d'une basse naissance; et de plus humbles que moi ont eu pareille fortune. Mais en même temps que ce titre honore moi et les miens, ces répugnances que vous manifestez contre moi, vous à qui je voudrais être agréable, jettent sur ma félicité un nuage de dangers et de douleurs.

LE ROI ÉDOUARD.

Mon amour, ne t'abaisse point à désarmer leur mauvaise humeur. Quelles douleurs, quels dangers peuvent t'atteindre, tant qu'Édouard sera ton ami constant, et leur légitime souverain, auquel ils doivent obéissance; que dis-je? auquel ils obéiront, et qu'ils aimeront, s'ils ne veulent encourir ma haine? S'ils prennent ce dernier parti, je saurai te mettre à l'abri de toute atteinte, et ils sentiront le poids vengeur de ma colère.

GLOSTER, *à part.*

J'écoute, et je ne dis mot; mais je n'en pense pas moins.

Entre UN MESSAGER.

LE ROI ÉDOUARD.

Eh bien! messager, quelles lettres ou quelles nouvelles nous apportes-tu de France?

LE MESSAGER.

Sire, point de lettres; mais seulement quelques réponses verbales, qui sont de telle nature, que, sans votre autorisation spéciale, je n'ose les redire.

LE ROI ÉDOUARD.

Va, je t'y autorise; allons, trêve de délais; rends-moi leurs paroles aussi fidèlement que le permettra ta mémoire. Quelle est la réponse du roi Louis à nos lettres?

LE MESSAGER.

Voici les paroles textuelles avec lesquelles il m'a congédié: «Va dire au déloyal Édouard, ton prétendu roi, que Louis de France se dispose à lui envoyer des masques pour le faire danser lui et sa nouvelle épouse.»

LE ROI ÉDOUARD.

Louis le prend sur un ton bien haut! Il croit avoir affaire à Henri, sans doute. Mais qu'a dit de mon mariage la princesse Bona?

* Les filles mineures de la haute noblesse étaient autrefois placées sous la tutelle du roi. (*Note du traducteur.*)

LE MESSAGER.

Voici quelles ont été ses paroles, prononcées avec un calme dédaigneux : « Dis-lui que dans l'espoir de le voir bientôt veuf, je porterai le deuil pour l'amour de lui. »

LE ROI ÉDOUARD.

Je ne la blâme pas; elle ne pouvait en dire moins; c'est elle qui a été offensée. Mais qu'a dit l'épouse de Henri? car on m'assure qu'elle était présente.

LE MESSAGER.

« Fais-lui savoir, m'a-t-elle dit, que j'ai quitté mes habits de deuil, et que je vais revêtir l'armure des guerriers. »

LE ROI ÉDOUARD.

Sans doute qu'elle se dispose à jouer le rôle d'amazone. Mais qu'a répondu Warwick à ces discours injurieux?

LE MESSAGER.

Warwick, plus indigné que tous les autres, m'a congédié avec ces paroles : « Dis-lui qu'il m'a fait un affront, et qu'avant peu je le détrônerai. »

LE ROI ÉDOUARD.

Ah! le traître a osé articuler des paroles aussi arrogantes? Allons, averti ainsi d'avance, je vais m'armer. Ils auront la guerre, et paieront cher leur présomption. Mais, dis-moi, Warwick et Marguerite font-ils cause commune?

LE MESSAGER.

Oui, mon gracieux souverain; ils sont unis d'une si étroite amitié, que le jeune prince Edouard doit épouser la fille de Warwick.

CLARENCE.

L'aînée, sans doute; Clarence aura la cadette. Adieu, mon royal frère, et tenez-vous bien; car je vais de ce pas demander la main de l'autre fille de Warwick, afin que si je n'ai point en partage un royaume, en mariage, du moins, je ne vous sois pas inférieur.— Que ceux qui aiment Warwick et moi me suivent.

CLARENCE *sort, et* SOMERSET *le suit.*

CLOSTER, *à part.*

Je n'en ferai rien; je porte mes vues plus loin; et je reste par attachement non pour Édouard, mais pour la couronne.

LE ROI ÉDOUARD.

Clarence et Somerset partis tous deux pour aller rejoindre Warwick! N'importe; je tiendrai tête au péril, quel qu'il puisse être. Mais la célérité est indispensable dans cette crise terrible.— Pembroke, et vous, Stafford, allez en notre nom lever des troupes, et tout préparer pour la guerre; ils sont déjà débarqués, ou ne tarderont pas à l'être : moi-même, en personne, je ne tarderai pas à vous suivre.

PEMBROKE *et* STAFFORD *sortent.*

LE ROI, *continuant.*

Mais avant que je parte, Hastings et vous, Montaigu, tirez-moi d'un doute. Tous deux, vous êtes étroitement unis à Warwick par les liens du sang et par alliance : dites-moi si vous aimez Warwick plus que moi. S'il en est ainsi, allez tous deux le rejoindre. J'aime mieux vous avoir pour ennemis que pour amis équivoques. Mais si votre intention est de me rester fidèles, donnez-m'en l'assurance par un serment d amitié, afin que je sois sans défiance à votre égard.

MONTAIGU.

Montaigu vous sera fidèle; qu'ainsi Dieu lui soit en aide!

HASTINGS.

Hastings défendra la cause d'Édouard; il en prend Dieu à témoin!

LE ROI ÉDOUARD.

Et vous, mon frère Richard, serez-vous des nôtres?

GLOSTER.

Oui, en dépit de tous ceux qui s'élèveront contre vous.

LE ROI ÉDOUARD.

Fort bien; à présent je suis sûr de la victoire. Partons, et ne perdons pas un moment que nous n'ayons joint Warwick et son armée étrangère.

Ils sortent.

SCENE II.

Une plaine dans le Warwickshire.

Arrivent WARWICK *et* OXFORD, *à la tête des troupes françaises et anglaises réunies.*

WARWICK.

Croyez-moi, mylords, tout va bien jusqu'ici. Le peuple vient en foule grossir nos rangs.

Arrivent CLARENCE *et* SOMERSET.

WARWICK, *continuant.*

Mais, voyez, voici Somerset et Clarence qui viennent à nous.— Répondez sur-le-champ, mylords; sommes-nous tous amis?

CLARENCE.

N'en doutez pas, mylord.

WARWICK.

Cela étant, mon cher Clarence, soyez le bien venu auprès de Warwick; — et vous aussi, Somerset. — C'est couardise, selon moi, que de conserver de la défiance, lorsqu'un noble cœur nous tend loyalement la main en signe d'amitié; autrement je pourrais penser que Clarence, le frère d'Édouard, n'accorde à nos projets qu'une coopération feinte. Mais sois le bien venu, cher Clarence; tu épouseras ma fille. En ce moment, ton frère est imprudemment campé; ses soldats sont dispersés dans les villages voisins, et il n'est gardé que par une faible escorte. A la faveur des om-

bres de la nuit, il nous sera aisé de le surprendre et de nous emparer de sa personne. Nos éclaireurs estiment que la chose est d'une exécution facile. Comme Ulysse et Diomède, qui, s'armant de ruse et d'audace, pénétrèrent au milieu des tentes de Rhésus, et emmenèrent les coursiers de Thrace, marqués du sceau des destins, de même nous pouvons, couverts du manteau de la nuit, attaquer à l'improviste la garde d'Édouard, et le faire prisonnier; je ne dis pas le tuer; car je ne veux que le surprendre. Que ceux d'entre vous qui veulent me suivre dans cette entreprise crient avec leur chef : « Vive Henri! »

TOUS, *criant.*

Vive Henri!

WARWICK, *continuant.*

Partons donc, et marchons en silence : que Dieu et saint Georges protégent Warwick et ses amis!

SCENE III.

Le camp d'Édouard près de Warwick.

Arrivent DES GARDES, *chargés de veiller près de la tente du roi.*

PREMIER GARDE.

Avancez, messieurs; que chacun prenne son poste; en ce moment le roi dort sous cette tente.

DEUXIÈME GARDE.

Quoi donc! est-ce qu'il ne se mettra pas au lit cette nuit?

PREMIER GARDE.

Non; il a fait le serment solennel de ne jamais se coucher, ni prendre son repos ordinaire, jusqu'à ce que Warwick ou lui soit mort.

DEUXIÈME GARDE.

Il est probable que ce sera demain, si Warwick est aussi près qu'on le rapporte.

TROISIÈME GARDE.

Mais quel est, dites-moi, ce gentilhomme qui repose avec le roi dans sa tente?

PREMIER GARDE.

C'est lord Hastings, le plus intime ami du roi.

TROISIÈME GARDE.

Vraiment? Mais pourquoi le roi a-t-il donné l'ordre que ses principaux officiers fussent logés dans les villages voisins, pendant que lui-même il couche sur la terre froide et nue?

DEUXIÈME GARDE.

Il y a plus d'honneur, parce qu'il y a plus de péril.

TROISIÈME GARDE.

Donnez-moi l'aisance et le repos; je les préfère à un honneur dangereux. Si Warwick connaissait la position du roi, sans nul doute il viendrait l'éveiller.

PREMIER GARDE.

Si nos hallebardes ne lui fermaient le passage.

DEUXIÈME GARDE.

Oui, certes : et pourquoi gardons-nous sa tente royale, sinon pour protéger sa personne contre les ennemis nocturnes?

Arrivent WARWICK, CLARENCE, OXFORD, SOMERSET *et* UNE TROUPE DE SOLDATS.

WARWICK.

Voilà sa tente, et vous voyez ses gardes. Courage, messieurs : l'honneur maintenant ou jamais! suivez-moi seulement, et Édouard est à nous.

PREMIER GARDE.

Qui vive?

DEUXIÈME GARDE.

Halte là, ou tu es mort.

Warwick et sa troupe crient tous ensemble : *Warwick! Warwick!* et fondent sur la garde, qui s'enfuit en criant : *Aux armes! aux armes!* Warwick et les siens les poursuivent.

Les tambours battent; la trompette sonne. On voit revenir WARWICK *et* SA TROUPE, *qui amènent le roi porté dans un fauteuil.* GLOSTER *et* HASTINGS *s'échappent.*

SOMERSET.

Qui sont ceux qui fuient là-bas?

WARWICK.

Richard et Hastings : qu'ils partent, nous tenons le duc.

LE ROI ÉDOUARD.

Le duc! Warwick, la dernière fois que nous nous sommes vus, tu m'appelais le roi!

WARWICK.

Oui; mais les temps sont changés. Quand vous m'avez déshonoré dans mon ambassade, moi je vous ai dégradé; je vous ai ôté votre titre de roi; et maintenant je viens vous créer duc d'York. Hélas! comment pourriez-vous gouverner un royaume, vous qui ne savez pas traiter convenablement les ambassadeurs, ni vous contenter d'une épouse, ni en user fraternellement avec vos frères, ni travailler au bonheur des peuples, ni vous garantir de vos ennemis?

LE ROI ÉDOUARD.

Et toi aussi, mon frère Clarence, je t'aperçois ici? Oh! je vois bien maintenant qu'il faut qu'Édouard succombe. — Toutefois, Warwick, en dépit de tous les malheurs, de toi et de tous tes complices, Édouard conservera toujours l'attitude d'un roi. Dût le courroux de la fortune renverser ma grandeur, mon ame est au-dessus des caprices de sa roue.

WARWICK, *lui ôtant sa couronne.*

Qu'Édouard soit donc roi d'Angleterre en idée; Henri portera la couronne; il sera le roi véritable; tu n'en seras que l'ombre. — Mylord de Somerset, je vous charge de conduire sur-le-champ

le duc Édouard à la résidence de mon frère, l'archevêque d'York. Quand j'aurai livré bataille à Pembroke et à ses partisans, j'irai vous rejoindre, et je porterai à Édouard la réponse de Louis et de la princesse Bona. Jusque là, adieu, mon cher duc d'York.

LE ROI ÉDOUARD.

Ce qu'impose la destinée, il faut que l'homme le supporte : il est inutile de vouloir naviguer malgré vents et marées.

ÉDOUARD *s'éloigne, accompagné de* SOMERSET *et d'une escorte.*

OXFORD.

Il ne nous reste plus, mylords, qu'à marcher sur Londres avec nos soldats.

WARWICK.

Oui, ce doit être notre premier soin; allons faire cesser l'emprisonnement de Henri, et replaçons-le sur le trône des rois.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LA REINE ÉLISABETH *et* RIVERS.

RIVERS.

Madame, d'où provient cette subite altération que je remarque en vous?

LA REINE ÉLISABETH.

Rivers, mon frère, ne savez-vous pas encore le malheur qui vient d'arriver au roi?

RIVERS.

Quoi donc? la perte de quelque bataille contre Warwick?

LA REINE ÉLISABETH.

Non, mais la perte de sa royale personne.

RIVERS.

Mon souverain a-t-il été tué?

LA REINE ÉLISABETH.

C'est presque comme s'il l'était; car il est prisonnier. Soit qu'il ait été victime de la trahison de sa garde, soit que l'ennemi l'ait surpris inopinément. J'apprends qu'on l'a confié à la surveillance de l'archevêque d'York, frère de l'implacable Warwick, et conséquemment notre ennemi.

RIVERS.

Ces nouvelles, je l'avoue, sont des plus douloureuses; cependant, madame, soutenez ce malheur de votre mieux : Warwick, qui a l'avantage aujourd'hui, peut le perdre demain.

LA REINE ÉLISABETH.

Jusque là, l'espoir soutiendra ma vie défaillante; ce qui me donne le courage de ne pas désespérer, c'est que je porte dans mon sein un fruit de l'amour d'Édouard; c'est là ce qui met un frein à mon affliction, et me fait porter avec résignation la croix du malheur. C'est pour cela que je retiens bien des larmes, que je comprime plus d'un soupir brûlant, de peur de noyer sous le torrent de mes pleurs, ou de flétrir sous le vent de mes soupirs de flamme, le fruit du roi Édouard, le légitime héritier de la couronne d'Angleterre.

RIVERS.

Mais, madame, où est donc Warwick en ce moment?

LA REINE ÉLISABETH.

J'apprends qu'il marche sur Londres, dans l'intention de replacer la couronne sur la tête de Henri; je n'ai pas besoin de vous dire le reste; il faut que les amis d'Édouard se soumettent. Mais pour prévenir la violence du tyran, car on ne peut se fier à celui qui a déjà enfreint son serment, je vais quitter ce palais, et me réfugier dans le sanctuaire, afin de sauver du moins l'héritier des droits d'Édouard. Là je serai à l'abri de la force et de la fraude. Venez donc; fuyons, pendant que nous le pouvons encore; si nous tombons au pouvoir de Warwick, notre mort est certaine.

Ils sortent.

SCENE V.

Un parc près du château de Middleham dans l'Yorkshire.

Arrivent GLOSTER, HASTINGS, SIR WILLIAM STANLEY, *et* AUTRES.

GLOSTER.

Mylord Hastings, et vous, sir William Stanley, ne vous étonnez plus si je vous ai conduits ici dans les taillis les plus épais de ce parc. En voici la raison : vous savez que notre roi, mon frère, est ici prisonnier de l'archevêque, qui le traite avec égard, et lui laisse une assez grande liberté. Il vient souvent, accompagné d'une faible escorte, chasser dans cette partie du parc pour se récréer. Je lui ai fait savoir secrètement que s'il veut, vers cette heure, diriger ses pas de ce côté, sous prétexte de chasser comme à son ordinaire, il trouvera ici ses amis avec un cheval et quelques hommes résolus, pour le délivrer de sa captivité.

Arrivent LE ROI ÉDOUARD *et* UN CHASSEUR.

LE CHASSEUR.

De ce côté, mylord; c'est par ici qu'est le gibier.

LE ROI ÉDOUARD.

Non, par ici, mon ami; ne vois-tu pas là-bas les chasseurs? — Eh bien, mon frère Gloster, lord Hastings et vous tous, êtes-vous ici à l'affût pour faire main-basse sur les daims de l'archevêque?

GLOSTER.

Mon frère, le temps presse; il faut vous dépêcher; votre cheval vous attend au coin du parc.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais où allons nous?

HASTINGS.

A Lynn, sire; là nous nous embarquerons pour la Flandre.

GLOSTER.

Bien imaginé, je vous assure; car c'était là ma pensée.

LE ROI ÉDOUARD.

Stanley, je saurai reconnaître ton zèle.

GLOSTER.

Mais qu'attendons-nous? ce n'est pas le moment de causer.

LE ROI ÉDOUARD.

Chasseur, qu'en dis-tu? veux-tu venir avec nous?

LE CHASSEUR.

J'aime mieux cela que de rester et d'être pendu.

GLOSTER.

Partons donc; trêve de paroles.

LE ROI ÉDOUARD.

Archevêque, adieu: prémunis-toi contre la colère de Warwick, et prie Dieu que je reprenne possession de la couronne.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Une salle dans la tour de Londres.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, WARWICK, SOMERSET, LE JEUNE RICHEMOND, OXFORD, MONTAIGU, LE LIEUTENANT DE LA TOUR, *et* DES GARDES.

LE ROI HENRI

Monsieur le lieutenant, maintenant que Dieu et nos amis ont renversé Édouard du trône, et ont transformé notre emprisonnement en liberté, nos craintes en espoir, nos chagrins en joie, que vous devons-nous au moment de notre élargissement?

LE LIEUTENANT.

Des sujets n'ont rien à exiger de leur souverain, mais s'il vous plaît d'exaucer mon humble requête, je ne demanderai à votre majesté qu'une chose, c'est de vouloir bien me pardonner.

LE ROI HENRI.

Pourquoi, lieutenant? pour m'avoir bien traité? Soyez sûr que je saurai reconnaître vos attentions délicates qui, pour moi, ont fait de mon emprisonnement un plaisir, ce plaisir qu'éprouve l'oiseau captif, lorsque après avoir été long-temps chagrin, il charme sa solitude par ses chants mélodieux, au point d'en oublier la perte de sa liberté. — Warwick, après Dieu, c'est à toi que je dois ma délivrance; c'est donc à Dieu et à toi que j'en rends grâces. Il en a été l'auteur, et toi l'instrument. Maintenant, afin de conjurer les rigueurs de la fortune, en me faisant si humble que la fortune ne puisse m'atteindre, et afin d'épargner aux peuples de cet heureux pays les maux qui s'attachent à ma malheureuse étoile, — Warwick, bien que ma tête continue à porter la couronne, je remets le gouvernement en tes mains, car tu es heureux dans toutes tes entreprises.

WARWICK.

Votre majesté fut toujours renommée pour sa vertu; aujourd'hui elle prouve tout à la fois et sa vertu et sa haute raison, en cherchant à se dérober aux coups de la fortune; car il est bien peu d'hommes qui sachent prendre des sentimens conformes à leur destinée. Permettez toutefois que je blâme votre majesté de m'avoir choisi lorsque Clarence est ici présent.

CLARENCE.

Non, Warwick, tu mérites de gouverner, toi à qui le ciel, à ta naissance, décerna une couronne où l'olivier s'entrelaçait au laurier, pour indiquer que tu serais également heureux dans la paix et dans la guerre; c'est pourquoi je te donne librement ma voix.

WARWICK.

Et moi, je choisis Clarence seul pour protecteur.

LE ROI HENRI.

Warwick et Clarence, donnez-moi tous deux votre main; à présent, unissez vos mains, et en même temps vos cœurs, afin qu'aucune dissidence n'entrave le gouvernement. Je vous fais tous deux gouverneurs du royaume, pendant que moi-même je rentrerai dans la vie privée, et passerai mes derniers jours dans la dévotion, occupé à faire pénitence de mes péchés et à louer le Créateur.

WARWICK.

Que répond Clarence au vœu de son souverain?

CLARENCE.

Qu'il consent si Warwick consent; car je me repose entièrement sur ta fortune.

WARWICK.

Eh bien! je consens, quoiqu'à regret, à cet arrangement. Tous deux, attelés au même joug, double image de Henri, nous le remplacerons; c'est-à-dire que nous porterons pour lui le poids du gouvernement, pendant que l'honneur lui en reviendra et que le repos sera son partage. Maintenant, Clarence, il est indispensable que, sans délai, Édouard soit déclaré traître, et que tous ses domaines et tous ses biens soient confisqués.

CLARENCE.

Il faut aussi que sa succession soit ouverte.

WARWICK.

Oui, sans doute, et Clarence y aura une large part.

LE ROI HENRI.

Mais avant toute chose, je prie instamment, car je ne commande plus, qu'on fasse promptement venir de France votre reine Marguerite et mon fils Édouard; jusqu'à ce que je les voie, l'inquiétude et la crainte ôtent à la liberté que j'ai recouvrée la moitié de son charme.

CLARENCE.

Sire, vos désirs seront remplis avec toute la célérité possible.

LE ROI HENRI.

Mylord de Somerset, quel est ce jeune adolescent pour qui vous paraissez avoir une si tendre sollicitude?

SOMERSET.

Sire, c'est le jeune Henri, comte de Richemond*.

LE ROI HENRI.

Approche, espoir de l'Angleterre. (*Il pose la main sur la tête du jeune Richemond.*) Si j'en crois l'inspiration qui révèle l'avenir à ma pensée prophétique, cet aimable adolescent fera le bonheur de notre patrie. Une majesté paisible reluit dans ses regards, sa tête est conformée pour porter une couronne, sa main pour tenir un sceptre, et lui-même pour occuper avec gloire le trône des rois. Veillez sur lui avec soin, mylords; car il est destiné à vous faire un jour plus de bien que je ne vous ai fait de mal.

Entre UN MESSAGER.

WARWICK.

Ami, quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Édouard s'est échappé du château de votre frère; il est allé, dit-on, chercher un asile en Bourgogne.

WARWICK.

Fâcheuse nouvelle! Comment s'est faite son évasion?

LE MESSAGER.

Il a été emmené par Richard, duc de Gloster, et lord Hastings, qui l'attendaient en embuscade sur la lisière de la forêt, et qui l'ont enlevé des mains des chasseurs; car la chasse était son exercice journalier.

WARWICK.

Mon frère a mis trop de négligence dans l'accomplissement de sa charge. —Mais, sire, quittons ce lieu, et cherchons à nous prémunir contre toutes les occurrences.

LE ROI HENRI, WARWICK, CLARENCE, LE LIEUTENANT *et* LES GARDES *sortent.*

SOMERSET.

Mylord, cette évasion d'Édouard ne m'annonce rien de bon; car je ne doute pas qu'il n'obtienne des secours du duc de Bourgogne, et avant qu'il soit long-temps la guerre va recommencer. Si les prophétiques pressentimens de Henri au sujet du jeune Richemond ont réjoui mon cœur, toutefois je crains qu'il ne lui arrive malheur, ainsi qu'à nous, au milieu de ces luttes sanglantes. Ainsi, lord Oxford, pour parer à tout événement nous allons sans délai l'envoyer en Bretagne jusqu'à ce que les orages des discordes civiles soient dissipés.

OXFORD.

Oui certes; car si Édouard reprend possession de la couronne, il est probable que Richemond ne sera pas plus épargné que les autres.

SOMERSET.

C'est décidé; il partira pour la Bretagne. Venez donc, et occupons-nous sur-le-champ de ce soin.

Ils s'éloignent.

* Depuis Henri VII. (*Note du traducteur.*)

SCENE VII.

Devant la ville d'York.

Arrivent LE ROI ÉDOUARD, GLOSTER *et* HASTINGS, *à la tête de* LEURS TROUPES.

LE ROI ÉDOUARD.

Mon frère Richard, lord Hastings, et vous tous, mes amis, vous le voyez, la fortune répare ses torts envers moi; elle a résolu de me faire échanger de nouveau ma position malheureuse contre la couronne royale d'Henri. Nous avons sains et saufs passé et repassé les mers, amenant de Bourgogne les renforts que nous en attendions. Débarqués à Ravenspurg, nous voilà arrivés devant les portes d'York; il ne nous reste plus qu'à rentrer dans cette ville pour y prendre possession de notre duché.

GLOSTER.

Quoi! les portes sont fermées! — Mon frère, cela me paraît de mauvais augure. Quand on trébuche sur le seuil d'une maison, c'est signe que rien de bon ne vous attend dans l'intérieur.

LE ROI ÉDOUARD.

Bah! de vains présages ne doivent pas nous effrayer maintenant. Il faut que, de gré ou de force, nous entrions dans cette ville; car c'est là que nos amis viendront nous joindre.

On voit paraître sur les remparts LE MAIRE D'YORK *et* SES COLLÈGUES*.

LE MAIRE.

Mylords, nous avons été prévenus de votre arrivée, et, pour notre propre sûreté, nous avons fermé nos portes; car c'est à Henri qu'est due notre allégeance.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais, monsieur le maire, si Henri est votre roi, dans tous les cas, Édouard est duc d'York.

* Les aldermen, ou membres du conseil de la commune. (*Note du traducteur.*)

LE MAIRE.

C'est vrai, mylord; je vous reconnais pour tel.

LE ROI ÉDOUARD.

Eh bien! je ne réclame que mon duché; je ne demande pas autre chose.

GLOSTER, *à part.*

Oui, mais quand le renard aura réussi à faire entrer son museau, le corps ne tardera pas à suivre.

HASTINGS.

Qu'attendez-vous, monsieur le maire? pourquoi cette hésitation? Nous sommes les amis du roi Henri.

LE MAIRE.

En vérité? En ce cas, les portes vous seront ouvertes.

Il quitte les remparts avec ses collègues.

GLOSTER.

Voilà un général habile autant que brave, et bientôt persuadé!

HASTINGS.

Le bon vieillard n'y entend pas malice; il ne demande qu'à ne pas se compromettre; mais une fois que nous serons entrés, je ne doute pas que nous ne lui fassions entendre raison, ainsi qu'à ses collègues.

Les portes s'ouvrent, et on voit s'avancer LE MAIRE *et* DEUX ALDERMEN.

LE ROI ÉDOUARD.

C'est bien, monsieur le maire : ces portes ne doivent être tenues fermées que la nuit, ou en temps de guerre. Allons, mon ami, ne craignez rien, et donnez-moi les clefs. (*Il lui prend les clefs.*) Édouard défendra la ville et vous, et tous les amis fidèles qui voudront bien me suivre.

Bruit de tambours. Arrive MONTGOMERY, *à la tête de* SES TROUPES.

GLOSTER.

Mon frère, voici sir John Montgomery, notre ami fidèle, si je ne me trompe.

LE ROI ÉDOUARD.

Soyez le bien venu, sir John! Mais pourquoi arrivez-vous en armes?

MONTGOMERY.

Pour venir en aide au roi Édouard dans ses périls, comme c'est le devoir de tout sujet loyal.

LE ROI ÉDOUARD.

Nous vous rendons grâce, mon cher Montgomery : mais maintenant nous oublions nos droits à la couronne, et ne revendiquons que notre duché, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous donner le reste.

MONTGOMERY.

En ce cas, adieu; car je vais repartir. J'étais venu servir un roi, et non un duc. Battez, tambours, et remettons-nous en marche.

Les tambours battent une marche militaire.

LE ROI ÉDOUARD.

Arrêtez un moment, sir John; nous allons examiner par quels moyens sûrs on pourrait recouvrer la couronne?

MONTGOMERY.

Qu'est-il besoin d'examiner? En deux mots, si vous ne consentez pas à être proclamé roi sur-le-champ, je vous abandonne à votre fortune, je pars et fais contremander la marche des renforts qui vous arrivent. Pourquoi combattrions-nous, si vous ne prétendez rien?

GLOSTER.

Allons, mon frère, pourquoi ces scrupules?

LE ROI ÉDOUARD.

Quand nous serons plus forts, nous ferons valoir nos droits; jusque là il est plus prudent de dissimuler nos intentions.

HASTINGS.

Arrière ces distinctions subtiles! C'est aux armes à décider aujourd'hui.

GLOSTER.

Et c'est par l'intrépidité qu'on arrive à la couronne! Mon frère, nous allons vous proclamer roi tout d'abord; à cette nouvelle, vous verrez accourir auprès de vous une foule d'amis.

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'il soit fait comme vous voudrez. Car je suis dans mon droit, et Henri n'est qu'un usurpateur.

MONTGOMERY.

Je reconnais mon souverain à ce langage; maintenant, vous voyez en moi le champion d'Édouard.

HASTINGS.

Sonnez, trompettes. Édouard va être proclamé roi à l'instant même. — (*A un soldat.*) Soldat, approche, et lis à haute voix la proclamation.

Il lui remet un papier. Les trompettes jouent une fanfare.

LE SOLDAT, *lisant.*

« Édouard IV, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre et de France, et seigneur d'Irlande, etc.»

MONTGOMERY.

Et quiconque contestera le droit du roi Édouard, je le défie en combat singulier, et voilà mon gage.

Il jette à terre son gantelet.

TOUS.

Vive Édouard IV!

LE ROI ÉDOUARD.

Merci, brave Montgomery. — Je vous remercie tous. Si la fortune me seconde, je saurai reconnaître votre attachement. Nous allons passer la nuit dans notre bonne ville d'York; demain, dès que le char du soleil paraîtra au bord de l'horizon, nous irons à la rencontre de Warwick et de ses partisans. Car, pour Henri, ce n'est point un guerrier. — Ah! indocile Clarence! combien tu dois souffrir de flatter Henri, et d'abandonner ton frère! Mais, Dieu aidant, je saurai tenir tête

tout à la fois à Warwick et à toi. — Marchons, braves soldats; ne doutez pas de la victoire; et l'ennemi une fois vaincu, attendez-vous à être largement récompensés.

Ils s'éloignent.

SCENE VIII.

Londres.— Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, WARWICK, CLARENCE, MONTAIGU, EXETER, *et* OXFORD.

WARWICK.

Quel parti conseillez-vous, mylords? Édouard, quittant la Belgique à la tête d'une armée d'Allemands brutaux, de Hollandais stupides, a franchi le détroit sans obstacle; et maintenant il marche sur Londres avec ses troupes, et plus d'un insensé court se ranger sous son étendard.

OXFORD.

Levons des troupes, et repoussons-le.

CLARENCE.

On étouffe sous les pieds un feu naissant. Si on le laisse faire, il devient un incendie que des rivières ne sauraient éteindre.

WARWICK.

J'ai dans le Warwickshire des amis dévoués, soumis dans la paix, courageux dans la guerre; je vais les réunir. — Vous, Clarence, mon gendre, vous irez dans les comtés de Suffolk, de Norfolk et de Kent, faire un appel aux chevaliers et aux gentilshommes.—Vous, mon frère Montaigu, vous trouverez dans le pays de Buckingham et de Northampton, ainsi que dans le Leicestershire, la population disposée à écouter votre voix; — et vous, brave Oxford, chéri comme vous l'êtes dans l'Oxfordshire, vous y rassemblerez vos amis. Mon souverain attendra dans Londres que nous venions le rejoindre; il restera entouré de l'amour des citoyens, comme cette île qui a l'océan pour ceinture, comme la modeste Diane au milieu du cercle de ses nymphes. Mylords, prenez congé du roi, sans plus de paroles. — Adieu, mon souverain.

LE ROI HENRI.

Adieu, mon Hector, solide espoir de mon Ilion.

CLARENCE.

En témoignage de mon dévouement, je baise les mains de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Honnête Clarence, puisses-tu être heureux!

MONTAIGU.

Du courage, sire; et recevez mes adieux.

OXFORD, *baisant la main du roi.*

Par ce baiser, je scelle ma foi, et prends congé.

LE ROI HENRI.

Mon cher Oxford, mon bien aimé Montaigu, et vous tous, recevez de nouveau mes adieux.

WARWICK.

Adieu, mylords; retrouvons-nous à Coventry.

WARWICK, CLARENCE, OXFORD *et* MONTAIGU *sortent.*

LE ROI HENRI.

Je vais me reposer un moment dans le palais. — Cousin Exeter, que pensez-vous de tout ceci? Il me semble que l'armée d'Édouard n'est pas de force à tenir tête à la mienne.

EXETER.

Il est à craindre qu'il n'attire les vôtres dans son parti.

LE ROI HENRI.

Ce n'est pas là ce que je redoute; on me connaît, et ma réputation est bien établie. Je n'ai point fermé l'oreille à la voix de mes peuples, et n'ai point éludé leurs requêtes par d'éternels ajournemens : ma pitié a été un baume bienfaisant versé sur leurs blessures; ma bonté s'est empressée d'adoucir leurs peines; ma merci a séché le torrent de leurs larmes : je n'ai point convoité leurs richesses; je ne les ai pas accablés sous le poids des subsides. Malgré la multiplicité de leurs offenses, j'ai été pour eux économe de rigueurs. Pourquoi donc aimeraient-ils Édouard plus que moi? Non, Exeter, la bienveillance provoque la bienveillance; et quand le lion se montre doux pour l'agneau, l'agneau ne cesse pas de le suivre.

CRIS, *à l'extérieur.*

Lancastre! Lancastre!

EXETER.

Écoutez, mylord! Quels sont ces cris?

Entrent LE ROI EDOUARD *et* GLOSTER, *suivis d'une troupe de* SOLDATS.

LE ROI ÉDOUARD.

Saisissez Henri, ce roi poltron; qu'on l'emmène d'ici; et qu'on nous proclame de nouveau roi d'Angleterre. — (*Au roi Henri.*) Tu es la source qui alimentait mille petits ruisseaux; maintenant que la source est tarie, je suis l'océan qui va les absorber tous, et leurs flots enfleront mon onde. — Qu'on le mène à la Tour, et qu'on ne lui donne pas le temps de répliquer.

DES SOLDATS *emmènent* LE ROI HENRI.

LE ROI ÉDOUARD, *continuant.*

Mylords, marchons sur Coventry, où se trouve en ce moment le présomptueux Warwick. Un chaud soleil brille pour nous; si nous différons, le froid mordant de l'hiver détruira la récolte que convoite notre espérance.

GLOSTER.

Partons sur-le-champ, avant que les forces de Warwick aient pu se réunir, et surprenons le traître qu'ont grandi ses succès. Braves guerriers marchons sur Coventry.

Ils sortent.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Devant Coventry.

On voit paraître sur les remparts WARWICK, LE MAIRE *de Coventry*, DEUX MESSAGERS, *et* AUTRES.

WARWICK.

Où est le courrier envoyé par le vaillant Oxford? — (*Au courrier.*) A quelle distance est ton maître, mon brave?

LE PREMIER MESSAGER.

Il doit être en ce moment à Dunsmore, marchant sur Coventry.

WARWICK.

A quelle distance est notre frère Montaigu? — Où est le courrier venu de la part de Montaigu?

DEUXIÈME MESSAGER.

Il doit être maintenant à Daintry, à la tête d'un corps de troupes nombreux.

Arrive SIR JOHN SOMERVILLE.

WARWICK.

Eh bien, Somerville, que nous fait dire notre bien aimé gendre? A quelle distance à peu près se trouve en ce moment Clarence?

SOMERVILLE.

Je l'ai laissé à Southam, avec ses troupes, et je l'attends ici dans deux heures.

On entend un bruit de tambours.

WARWICK.

En ce cas, Clarence n'est pas loin; j'entends ses tambours.

SOMERVILLE.

Ce n'est pas lui, mylord: Southam est de ce côté; le tambour que vous entendez est dans la direction de Warwick.

WARWICK.

Qui serait-ce donc? sans doute des amis que nous n'attendions pas?

SOMERSET.

Les voic ; vos doutes vont être éclaircis.

Bruit de tambours. Arrivent LE ROI ÉDOUARD *et* GLOSTER *à la tête de leurs troupes.*

LE ROI ÉDOUARD.

Trompette, approche des murailles, et sonne en parlementaire.

GLOSTER.

Voyez sur les remparts le sombre Warwick.

WARWICK.

O fâcheux contre-temps! quoi! le libertin Édouard est déjà arrivé! Où donc ont dormi nos éclaireurs, ou qui les a séduits, que nous n'avons point été avertis de son approche?

LE ROI ÉDOUARD.

Maintenant, Warwick, veux-tu ouvrir les portes de la ville, me tenir un langage pacifique, et fléchir humblement le genou? Reconnais Édouard pour ton roi; implore sa merci, et il te pardonnera tes outrages.

WARWICK.

Et toi, veux-tu éloigner ton armée de ces murs, et reconnaître en moi celui qui te donna et t'ôta la couronne? Appelle Warwick ton protecteur, sois repentant, et tu pourras encore rester duc d'York.

GLOSTER.

J'ai cru qu'il allait dire roi; serait-ce une mauvaise plaisanterie qui lui est échappée malgré lui?

WARWICK.

Comment donc, est-ce qu'un duché n'est pas déjà un présent assez beau?

GLOSTER.

Oui, assurément, quand c'est un comte chétif qui le donne. Je te témoignerai ma reconnaissance de ce cadeau.

WARWICK.

C'est moi qui ai donné un royaume à ton frère.

LE ROI ÉDOUARD.

Il est donc à moi, quand même il serait vrai que je le tiens de Warwick.

WARWICK.

Tu n'es point un Atlas; tu n'as pas les épaules assez fortes pour porter un aussi grand fardeau; te voyant si faible, Warwick te reprend ses dons; Henri est mon roi, Warwick est son sujet.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, mais le roi de Warwick est prisonnier d'Édouard; valeureux Warwick, réponds à cette question: que devient le corps quand la tête est tranchée?

GLOSTER.

Quel joueur maladroit que Warwick! en voulant escamoter un dix, il laisse tomber le roi. Tu as laissé le pauvre Henri au palais de l'évêque*;

* Au palais de Lambeth, résidence de l'évêque de Londres; ce palais a souvent été habité par les rois. (*Note du traducteur.*)

et il y a dix à parier contre un que tu le retrouveras à la Tour.

LE ROI ÉDOUARD.

Tout cela est vrai, ce qui n'empêche pas que tu ne sois toujours Warwick.

GLOSTER.

Allons, Warwick, profite du moment; à genoux, à genoux: pas encore? quand donc? Crois-moi, bats le fer pendant qu'il est chaud.

WARWICK.

J'aimerais mieux trancher d'un seul coup ma main droite, et avec la gauche te la jeter au visage, que de m'avilir au point de baisser pavillon devant toi.

LE ROI ÉDOUARD.

Tu auras beau déployer toutes tes voiles, avoir pour toi les vents et la marée; cette main, enlacée aux longs anneaux de ta noire chevelure, soulèvera ta tête chaude encore et fraîchement coupée, et avec ton sang, sur la poussière elle écrira ces mots: « Le changeant Warwick désormais ne peut plus changer. »

Arrive OXFORD *avec ses troupes, tambours battant, enseignes déployées.*

WARWICK.

O fortuné drapeau! voyez, c'est Oxford qui vient à nous.

OXFORD.

Oxford! Oxford pour Lancastre!

OXFORD *et ses* TROUPES *entrent dans la ville.*

GLOSTER.

Les portes sont ouvertes; entrons avec eux.

LE ROI ÉDOUARD.

D'autres ennemis pourraient nous prendre en queue. Maintenons-nous en bon ordre; ils feront sans doute une sortie, et nous présenteront la bataille; dans le cas contraire, la ville ne pouvant faire une longue défense, nous ne tarderons pas à y aller chercher les traîtres.

WARWICK.

Sois le bien venu, Oxford! nous avons grand besoin de ton aide.

Arrive MONTAIGU *avec ses* TROUPES, *tambours battant, enseignes déployées.*

MONTAIGU.

Montaigu, Montaigu, pour Lancastre!

Il entre dans la ville avec ses troupes.

GLOSTER.

Toi et ton frère, vous paierez cette trahison du plus pur de votre sang.

LE ROI ÉDOUARD.

Plus nombreux sera l'ennemi, plus glorieux sera le triomphe; un secret pressentiment me présage le succès et la victoire.

Arrive SOMERSET *avec ses* TROUPES, *tambours battant, enseignes déployées.*

SOMERSET.

Somerset, Somerset, pour Lancastre!

Il entre dans la ville avec ses troupes.

GLOSTER.

Deux ducs de ton nom, deux Somerset sont tombés sous les coups de la maison d'York. Tu feras le troisième, si cette épée ne trompe pas mon espoir.

Arrive CLARENCE *avec ses* TROUPES, *tambours battant, enseignes déployées.*

WARWICK.

Voyez s'avancer George de Clarence, avec des forces suffisantes pour livrer bataille à son frère. Chez lui le dévouement à la bonne cause l'emporte sur l'amour fraternel. — Viens, Clarence, viens; c'est Warwick qui t'appelle.

CLARENCE, *arrachant la rose rouge fixée à son chapeau.*

Mon beau-père Warwick, sais-tu ce que cela signifie? Tiens, je te rejette mon infamie à la face. Je ne veux pas, travaillant à l'élévation de Lancastre, aider à la ruine de la maison de mon père, qui cimenta de son sang l'édifice de notre grandeur. Warwick, as-tu pu croire Clarence assez dur, assez stupide, assez dénaturé pour diriger les fatals instrumens de la guerre contre son frère et son roi légitime? Peut-être m'objecteras-tu mon serment. Si je tenais ce serment, je serais plus impie que Jephté quand il sacrifia sa fille. Je me reproche amèrement mon erreur; pour mériter le pardon de mon frère, je me proclame ici ton ennemi mortel; et je jure que partout où je te joindrai comme j'espère bien te joindre, si tu oses sortir de ces remparts, je te ferai payer cher la faute à laquelle tu m'as entraîné. Ainsi donc, orgueilleux Warwick, je te défie, et je tourne vers mon frère un visage que la confusion couvre de rougeur. Pardonne-moi, Édouard; je réparerai mes torts; et toi, Richard, ne jette pas sur ma faute un regard mécontent et sévère; désormais je ne mériterai plus le reproche d'inconstance.

LE ROI ÉDOUARD.

Sois le bien venu; tu m'es dix fois plus cher que si tu n'avais jamais mérité ma haine.

GLOSTER.

Sois le bien venu, mon cher Clarence; à la bonne heure, c'est se conduire en frère!

LE ROI ÉDOUARD.

Eh bien, Warwick, veux-tu quitter la ville, et venir te mesurer avec nous? ou faudra-t-il que nous fassions voler en éclats et rejaillir sur toi les pierres de ce rempart?

WARWICK.

Ne crois pas que je me sois claquemuré ici pour me défendre. Je vais tout-à-l'heure me diriger sur Barnet; et là, Édouard, te livrer bataille, si tu oses l'accepter.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, Édouard l'accepte et va prendre les devans. Mylords, allons combattre : saint George et victoire!

Ils s'éloignent; les troupes défilent au son d'une marche militaire

SCENE II.

Un champ de bataille près de Barnet.

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrive LE ROI ÉDOUARD, *amenant* WARWICK *blessé.*

LE ROI ÉDOUARD.

Toi, reste là; meurs, et qu'avec toi meurent nos alarmes; car Warwick était un épouvantail qui nous terrifiait tous. — Maintenant, Montaigu, attends-moi; je vais te chercher; je veux que les os de Warwick tiennent compagnie aux tiens.

Ils s'éloignent.

WARWICK, *seul.*

Ah! qui est près de moi? Approche, ami ou ennemi, et dis-moi lequel est vainqueur d'York ou de Warwick? Pourquoi cette demande? Mon corps mutilé, mon sang qui coule, mes forces qui m'abandonnent, la défaillance dont je me sens saisir, tout m'indique suffisamment qu'il me faut léguer mon corps à la terre, et par ma chute, abandonner la victoire à l'ennemi. Ainsi tombe le cèdre sous le tranchant de la hache, lui qui abritait l'aigle majestueux, qui voyait dormir le lion sous son ombre, dont la cime dominait l'arbre de Jupiter aux vastes rameaux, et qui protégeait l'humble arbuste contre les vents et la tempête. Mes yeux couverts maintenant du voile noir de la mort, étaient naguère aussi perçans que le soleil à son midi, et allaient scruter l'abîme de la trahison dans ses plus secrètes profondeurs. Les rides de mon front, maintenant remplies de sang, étaient souvent comparées à des sépulcres de rois; car quel était le roi vivant dont je ne pusse creuser la tombe? Et qui osait sourire quand Warwick fronçait le sourcil? Et maintenant voilà que la poussière et le sang ont défiguré ma gloire. Mes parcs, mes allées, mes manoirs, tout ce que je possédais m'abandonne; et de toutes mes terres, il ne me reste plus que l'espace que recouvre mon corps. Qu'est-ce donc que les grandeurs, l'empire, la puissance? Tout cela n'est qu'argile et que poussière; et de quelque manière que nous ayons vécu, il n'en faut pas moins mourir.

Arrivent OXFORD *et* SOMERSET.

SOMERSET.

Ah! Warwick, si tu étais encore ce que nous sommes, nous pourrions réparer toutes nos pertes. La reine a ramené de France de puissans renforts; nous venons à l'instant d'en apprendre la nouvelle. Ah! que ne peux-tu fuir!

WARWICK.

Alors même, je ne fuirais pas. — Ah! Montaigu, si tu es ici, mon frère bien-aimé, prends ma main; et que tes lèvres imprimées sur les miennes retiennent un moment mon ame fugitive. Tu ne m'aimes pas; car, mon frère, si tu m'aimais, tes larmes laveraient le sang figé et glacé qui obstrue mes lèvres et m'empêche de parler. Viens vite, Montaigu, ou je meurs.

SOMERSET.

Ah! Warwick, Montaigu a cessé de vivre: jusqu'à son dernier soupir, il a demandé Warwick : « Recommandez-moi, a-t-il dit, à mon valeureux frère; » puis il a continué encore de parler; mais ses paroles, pareilles à la détonation d'une pièce d'artillerie sous une voûte souterraine, ne faisaient entendre qu'un murmure sourd et confus; à la fin, au milieu d'un profond et dernier soupir, j'ai distingué ces mots : « Adieu, Warwick.»

WARWICK.

Paix à son ame! Fuyez, mylords, et sauvez votre vie; Warwick vous dit à tous adieu; nous nous retrouverons dans le ciel!

OXFORD.

Partons, partons; courons joindre l'armée de la reine!

Ils s'éloignent, emportant le corps de Warwick.

SCENE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Fanfare. LE ROI ÉDOUARD, *arrive vainqueur, accompagné de* CLARENCE, *de* GLOSTER, *et* D'UNE SUITE NOMBREUSE.

LE ROI ÉDOUARD.

Ainsi nous poursuivons le cours de nos prospérités, et nos fronts sont couronnés des lauriers de la victoire; mais au milieu des splendeurs de ce beau jour, j'aperçois à l'horizon un nuage sombre, inquiétant et funeste, qui menace d'éclipser notre soleil glorieux, avant qu'il se soit paisiblement couché à l'occident. Je veux parler, mylords, — de l'armée que la reine a levée en France, qui a débarqué sur nos côtes, et qui, suivant l'avis que nous en avons reçu, est en marche pour venir nous combattre.

CLARENCE.

Une brise légère aura bientôt dispersé le nuage, et le renverra vers les régions d'où il est venu ; il suffira de vos rayons pour boire ces vapeurs: tout nuage n'enfante pas une tempête.

GLOSTER.

On estime à trente mille hommes les forces de la reine; Somerset et Oxford sont allés se réunir à elle. Si on lui laisse le temps de respirer, comptez que son parti ne tardera pas à être aussi puissant que le nôtre.

LE ROI ÉDOUARD.

Nous sommes informés par des amis fidèles qu'ils dirigent leur marche vers Tewksbury ; vainqueurs dans les plaines de Barnet, allons les joindre sur ce nouveau champ de bataille; ce n'est pas la bonne volonté qui nous manque ; sur notre route, dans tous les comtés que nous traverserons, nous verrons nos forces s'accroître. Dites aux tambours de battre; criez: Courage! et marchons.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Une plaine aux environs de Tewksbury.

Marche militaire. Arrivent LA REINE MARGUERITE, *à la tête de son armée; près d'elle s'avancent* LE PRINCE ÉDOUARD, SOMERSET *et* OXFORD.

LA REINE MARGUERITE.

Mylords, les hommes sages ne restent pas oisifs à déplorer leurs désastres; mais, animés d'un nouveau courage, ils s'occupent à les réparer. Qu'importe que notre mât brisé ait disparu sous les flots, que nos câbles soient rompus, notre ancre perdue, et la moitié de nos matelots engloutis sous les ondes? Notre pilote vit encore. Convient-il qu'il abandonne le gouvernail, et que, pareil à un enfant timide, il mêle ses larmes à l'eau de la mer, ajoutant de nouveaux alimens au péril qui n'en a déjà que trop, tandis que sa dolente affliction laisserait briser sur les écueils le vaisseau qu'un peu de vigueur et de courage auraient sauvé? Ah! quelle honte! et quelle faute ce serait de notre part! Warwick était notre ancre de salut; qu'importe? Montaigu, notre mât de misaine; qu'importe? Nos amis égorgés étaient nos cordages; qu'importe encore? N'avons-nous pas dans Oxford une autre ancre; dans Somerset un autre mât excellent; dans nos amis de France d'autres voiles et d'autres cordages? Et malgré notre insuffisance, Édouard et moi, ne pouvons-nous, pour un jour, remplacer un pilote habile? Nous ne quitterons pas le gouvernail pour croiser les bras et pleurer; nous ferons marcher le navire, malgré les vents contraires, et nous vous sauverons des écueils qui vous menacent du naufrage. Il ne sert à rien de gourmander la mer pas plus que de lui adresser de belles paroles. Et qu'est-ce qu'Édouard, sinon une mer impitoyable? Qu'est-ce que Clarence, sinon un sable mouvant et perfide? et Richard, sinon un roc âpre et fatal? Voilà les ennemis qui menacent notre barque chétive. Vous savez nager, dites-vous; vous ne nagerez pas long-temps: vous marcherez sur les sables; ils se déroberont sous vous : vous gravirez les rocs; le flot vous en balaiera, ou vous y mourrez de faim; et c'est trois fois mourir. Je vous parle ainsi, mylords, pour que vous sachiez bien, au cas où quelqu'un d'entre vous serait tenté de nous abandonner, qu'il n'a point de merci à attendre de ces trois barbares frères, pas plus qu'il n'en attendrait des vagues, des sables et des rochers. Courage, donc! Ce qu'on ne peut éviter, c'est faiblesse puérile que de le déplorer ou de le craindre.

LE PRINCE ÉDOUARD.

En entendant ce langage d'une femme intrépide, quel est le lâche qui ne se sentirait animé d'une mâle bravoure, et prêt à combattre sans armes un ennemi armé? Ce n'est pas que je soupçonne un seul d'entre vous de manquer de courage ; car, si j'en soupçonnais un seul, je lui permettrais de s'éloigner dès à présent, de peur qu'il ne communiquât sa lâcheté à d'autres. S'il est ici un seul homme de cette espèce, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'il parte avant que nous ayons besoin de son secours.

OXFORD.

Quand des femmes et des enfans montrent tant d'intrépidité, des guerriers faibliraient! Ce serait un opprobre éternel. O jeune et brave prince! ton immortel aïeul revit en toi : puisses-tu vivre long-temps, pour nous retracer son image et renouveler sa gloire!

SOMERSET.

Quiconque refuse de combattre dans une telle espérance, qu'il retourne chez lui; et comme la chouette en plein jour, qu'il ne puisse se montrer sans soulever contre lui le mépris et la risée!

LA REINE MARGUERITE.

Merci, cher Somerset. — Digne Oxford, merci.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Recevez les remercîmens de celui qui n'a que cela à vous offrir.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Préparez-vous, mylords; car Édouard est à deux pas d'ici, prêt à livrer bataille; armez-vous donc de résolution.

OXFORD.

Je m'en doutais : il entre dans sa tactique de

procéder avec célérité, afin de nous surprendre.

SOMERSET.

Il sera déçu dans son attente; nous sommes prêts à le recevoir.

LA REINE MARGUERITE.

Votre belliqueuse ardeur remplit mon cœur de joie.

OXFORD.

Plantons ici notre étendard et attendons l'ennemi de pied ferme.

Marche militaire. Arrivent LE ROI ÉDOUARD, CLARENCE *et* GLOSTER, *à la tête de leurs troupes.*

LE ROI ÉDOUARD.

Braves compagnons, vous voyez devant vous la forêt d'épines, qu'avec l'aide de Dieu et de votre vaillance, il nous faut déraciner avant que la nuit vienne. Il est inutile que je donne de nouveaux alimens à votre feu martial; je le vois qui flamboie et s'apprête à les consumer. Donnez le signal du combat, et en avant, mylords.

LA REINE MARGUERITE.

Lords, chevaliers, gentilshommes, que vous dirai-je qui ne soit démenti par mes pleurs? A chaque parole que ma bouche prononce, vous le voyez, je bois les larmes qui coulent de mes yeux! Je me bornerai donc à vous dire ce peu de mots: — Henri, votre souverain, est prisonnier de l'ennemi; son trône est usurpé, son royaume transformé en un champ de carnage, ses sujets égorgés, ses décrets annulés, et ses trésors mis au pillage; vous avez devant vous le cruel auteur de tous ces maux. Vous combattez pour la justice; ainsi donc, au nom de Dieu, mylords, soyez vaillans et donnez le signal du combat.

Les deux armées s'éloignent.

SCENE V.

Le champ de bataille de Tewksbury.

Bruit de trompettes. Escarmouches; puis on entend sonner la retraite. Arrivent LE ROI ÉDOUARD, CLARENCE, GLOSTER, *à la tête de leurs troupes, et amenant* LA REINE MARGUERITE, OXFORD *et* SOMERSET, *prisonniers.*

LE ROI ÉDOUARD.

Nous voilà enfin au terme de ces tumultueux discords. Qu'Oxford soit sur-le-champ conduit au château de Ham *. Quant à Somerset, qu'on tranche sa tête coupable. Qu'on les emmène; je ne veux pas les entendre.

* Château de Picardie, le même qui, trois siècles et demi plus tard, a reçu les ministres de Charles X. (*Note du traducteur.*)

OXFORD.

Pour ce qui est de moi, je ne t'importunerai pas de mes paroles.

SOMERSET.

Ni moi non plus; je me résigne à mon sort.

DES GARDES *emmènent* OXFORD *et* SOMERSET.

LA REINE MARGUERITE.

Nous nous quittons avec tristesse dans cette vie de douleurs, pour nous rejoindre avec joie dans la bienheureuse Jérusalem.

LE ROI ÉDOUARD.

A-t-on fait publier que celui qui trouvera Édouard recevra une forte récompense et que le jeune prince aura la vie sauve?

GLOSTER.

On l'a fait; et, tenez, voilà le jeune prince qui s'avance.

Arrive LE PRINCE ÉDOUARD, *conduit par* DES SOLDATS.

Le roi Édouard s'assied, Clarence et Gloster prennent place à ses côtés.

LE ROI ÉDOUARD.

Amenez ici ce galant; je veux l'entendre. Eh quoi! une épine si jeune peut-elle déjà piquer? Édouard, quelle justification peux-tu offrir pour avoir porté les armes contre moi, et soulevé mes sujets, et pour tous les embarras que tu m'as causés?

LE PRINCE ÉDOUARD.

Parle en sujet, arrogant, ambitieux York! Suppose qu'en ce moment c'est la voix de mon père que tu entends; cède-moi ton siége, et à la place où je suis, agenouille-toi, pendant que je te ferai les mêmes questions, traître, que tu as l'audace de m'adresser.

LA REINE MARGUERITE.

Ah! que ton père n'a-t-il eu ta résolution!

GLOSTER.

Tu porterais encore le cotillon, et tu n'aurais pas usurpé les culottes de Lancastre.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Qu'Ésope garde ses contes pour les veillées d'hiver; ses grossiers apologues ne sont pas de mise en ce lieu.

GLOSTER.

Par le ciel, enfant mutin, je te punirai de cette insolence.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, sans doute; car tu naquis pour le châtiment des hommes.

GLOSTER.

Pour Dieu, qu'on nous délivre de cette captive impudente.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Qu'on nous délivre plutôt de ce bossu insolent.

LE ROI ÉDOUARD.

Silence, présomptueux enfant, ou je saurai enchaîner ta langue.

CLARENCE.

Enfant indiscipliné, tu te conduis bien mal.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Je connais mon devoir; c'est vous tous qui méconnaissez le vôtre. Impudique Édouard, — et toi, parjure Georges, — et toi, difforme Richard, je vous le dis à tous, je suis votre supérieur, vous n'êtes que des traîtres, — (*a Édouard*) et toi, tu usurpes les droits de mon père et les miens.

LE ROI ÉDOUARD.

Tiens, voilà pour toi, image de cette insolente.

Il lui donne un coup de poignard.

GLOSTER.

Tu te débats contre la mort? Tiens, voilà pour finir ton agonie.

Gloster lui donne un second coup de poignard.

CLARENCE.

Et voilà pour m'avoir traité de parjure.

Clarence lui donne un troisième coup de poignard.

LA REINE MARGUERITE.

Oh! tuez-moi aussi!

GLOSTER.

C'est ce que je vais faire.

Il lève le bras pour la frapper.

LE ROI ÉDOUARD.

Arrête, Richard, arrête; nous n'en avons déjà que trop fait.

GLOSTER.

Pourquoi la laisser vivre? Pour qu'elle aille remplir l'univers de ses clameurs?

La reine Marguerite s'évanouit.

LE ROI ÉDOUARD.

Ciel! elle s'évanouit; faites-la revenir à elle.

GLOSTER.

Clarence, excuse mon absence auprès du roi mon frère: une affaire importante m'appelle à Londres; avant d'y arriver, compte que tu apprendras des nouvelles!

CLARENCE.

Quoi donc? quoi donc?

GLOSTER.

La Tour! la Tour!

Il s'éloigne. La reine Marguerite, revenue à elle, presse dans ses bras le corps de son fils.

LA REINE MARGUERITE.

O Édouard, cher Édouard! parle à ta mère, ô mon fils! Est-ce que tu ne peux plus parler? — O traîtres! ô meurtriers! Ceux qui poignardèrent César n'ont point versé de sang; ils étaient innocens, purs de tout blâme, comparés aux auteurs de cet abominable forfait. C'était un homme, lui; celui-ci n'était en quelque sorte qu'un enfant, et jamais des hommes ne déchargent leur furie sur un enfant! Si je connaissais un nom plus odieux que celui de meurtrier, je le leur donnerais. Non, non, mon cœur va éclater si je parle; — eh bien! je veux parler, pour que mon cœur éclate. Bourreaux! scélérats! cannibales sanguinaires! Quelle plante charmante vous avez moissonnée avant le temps! Vous n'avez point d'enfant, bourreaux! Si vous en aviez, leur souvenir eût éveillé la pitié dans vos cœurs. Mais si jamais vous avez un enfant, attendez-vous à le voir immoler dans sa fleur, comme vous avez, ministres de mort, égorgé ce prince jeune et charmant.

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'on l'emmène; entraînez-la de force.

LA REINE MARGUERITE.

Ne m'arrachez pas de ce lieu; faites-moi mourir ici. — (*Au roi Edouard.*) Tiens, voilà ma poitrine; frappe, je te pardonnerai ma mort. Eh quoi! tu me refuses? — Eh bien, toi, Clarence, donne-moi la mort; je t'en conjure.

CLARENCE.

Par le ciel, je me garderai bien de te rendre un aussi grand service.

LA REINE MARGUERITE.

Mon bon Clarence, mon cher Clarence, je t'en supplie.

CLARENCE.

Ne m'as-tu pas entendu jurer que je n'en ferais rien?

LA REINE MARGUERITE.

Oui; mais tu es dans l'habitude de te parjurer: ton premier parjure était un crime, celui-ci sera un acte d'humanité. Eh quoi! tu ne veux pas? — Où est ce boucher infernal, le hideux Richard? Richard, où es-tu? tu n'es pas ici. Ta charité, à toi, c'est le meurtre: on ne t'a jamais demandé du sang sans partir satisfait.

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'on l'emmène, vous dis-je! Emmenez-la, je vous l'ordonne!

LA REINE MARGUERITE.

Puissiez-vous, vous et les vôtres, avoir le sort de ce jeune prince!

On l'entraîne.

LE ROI ÉDOUARD.

Où est allé Richard?

CLARENCE.

A Londres, à franc étrier; je conjecture qu'il est allé faire à la Tour un souper sanglant.

LE ROI ÉDOUARD.

Quand une idée lui vient en tête, l'exécution suit de près. Maintenant, quittons ce lieu; que les soldats retournent chez eux avec leur solde et des remerciemens. Quant à nous, partons pour Londres; allons voir comment se porte notre charmante reine. En ce moment j'espère qu'elle m'a donné un fils.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Londres. — Une salle dans la Tour.

LE ROI HENRI *est assis un livre à la main*, LE LIEUTENANT DE LA TOUR *est debout à quelques pas de lui. Entre* GLOSTER.

GLOSTER.

Bonjour, mylord. Eh quoi! absorbé par votre lecture!

LE ROI HENRI.

Oui, mon bon lord, ou plutôt mylord, devrais-je dire. C'est un péché que de flatter les gens, et ici le mot bon serait une flatterie évidente. Donner à Gloster l'épithète de bon, serait aussi déplacé que de l'appliquer au diable. Ainsi, ne disons pas mon bon lord.

GLOSTER, *au lieutenant.*

Ami, laissez-nous seuls; nous avons à conférer ensemble.

LE LIEUTENANT *sort.*

LE ROI HENRI.

Ainsi fuit devant le loup le berger négligent; ainsi la brebis inoffensive cède d'abord sa toison, puis tend la gorge au couteau du boucher! Quelle scène de mort Roscius * se prépare-t-il à jouer?

GLOSTER.

La crainte assiége toujours l'ame du coupable; le voleur voit un exempt dans chaque buisson.

LE ROI HENRI.

L'oiseau qui a été pris au piége dans un buisson fuit d'une aile tremblante tous les buissons qu'il aperçoit. Et moi, le père infortuné d'un charmant oiseau, j'ai maintenant sous les yeux l'objet fatal qui a pris et tué mon pauvre enfant.

GLOSTER.

Quel imbécille que ce Crétois qui voulut enseigner à son fils à voler dans les airs! En dépit de ses ailes, le sot se noya.

LE ROI HENRI.

Je suis Dédale; mon pauvre enfant Icare; ton père fut le Minos qui entrava notre liberté; ton frère Édouard est le soleil qui a fait fondre les ailes de mon fils bien-aimé; et toi, tu es la mer qui dans son gouffre jaloux a englouti sa vie. Ah! tue-moi avec ton arme, et non avec tes paroles; moins douloureuse à ma poitrine sera la pointe de ton poignard, qu'à mon oreille cette tragique histoire. Mais que viens-tu faire ici? est-ce ma vie que tu viens chercher?

GLOSTER.

Me prends-tu donc pour un bourreau?

LE ROI HENRI.

Tu es tout au moins un barbare. Si égorger des innocens est l'office d'un bourreau, dès lors tu en es un.

* Nom d'un célèbre auteur de l'ancienne Rome. (*Note du traducteur.*)

GLOSTER.

J'ai tué ton fils à cause de son insolence.

LE ROI HENRI.

Si on t'avait tué la première fois que tu as été insolent, tu n'aurais pas vécu pour assassiner mon fils. L'avenir se dévoile à mes regards, et voilà ce que je prédis : des milliers de victimes qui ne soupçonnent rien encore de ce que prévoient mes craintes; le vieillard, par ses gémissemens, la veuve et l'orphelin, par leurs larmes; le vieillard pleurant un fils, la veuve un époux, et l'orphelin un père, moissonnés avant le temps, maudiront l'heure fatale où tu es né. A ta naissance, le hibou fit entendre son cri de sinistre augure; le corbeau nocturne croassa dans l'ombre, pour annoncer des temps désastreux; les chiens hurlèrent, l'ouragan furieux déracina les arbres; la corneille se percha sur le haut des cheminées, et la pie babillarde déchira l'oreille de ses sons discordans. Ta mère éprouva plus que les douleurs d'une mère pour voir tromper son espérance maternelle, en donnant le jour à une masse hideuse et difforme, détestable fruit d'un arbre excellent. Tu naquis la bouche armée de dents, pour indiquer que tu venais dévorer le monde; et, s'il faut en croire ce que j'ai entendu dire, tu vins au monde, —

GLOSTER.

Je n'en entendrai pas davantage. Meurs, prophète, au milieu de tes prédictions. (*Il le poignarde.*) J'étais né aussi pour cela.

LE ROI HENRI.

Oui, et pour commettre beaucoup d'autres meurtres encore. Que Dieu fasse miséricorde à mes péchés, et qu'il te pardonne!

Il meurt.

GLOSTER.

Eh quoi! est-ce que le sang orgueilleux de Lancastre s'écoule comme un sang vulgaire? Je m'attendais à le voir jaillir avec fierté. Voyez comme ma lame humide pleure en larmes de sang la mort du pauvre roi! Oh! puissent verser toujours des larmes pareilles ceux qui désirent la chute de notre maison! — S'il te reste encore quelque étincelle de vie, va, descends, descends aux enfers, et dis que c'est moi qui t'y envoie, (*il le poignarde de nouveau*) moi, qui ne connais ni la pitié, ni l'amour, ni la crainte. Ce que disait Henri est effectivement vrai : j'ai souvent entendu dire à ma mère que je suis venu au monde les pieds devant : n'avais-je pas raison de me hâter; afin de consommer la ruine des usurpateurs de nos droits? La sage-femme resta immobile d'étonnement, et les femmes s'écrièrent : «Que Jésus nous bénisse! il est né avec des dents.» Et c'était vrai; ce qui voulait dire clairement que je grognerais, mordrais, et aurais en tout les instincts d'un dogue. Or donc, puisque le ciel a si mal partagé mon physique, que l'enfer me donne un moral tout aussi difforme. Je n'ai point de semblable, je n'ai d'analogie avec personne. Cet amour que les barbes grises nomment divin, je

l'abandonne au commun des humains ; mais il ne sera jamais mon partage; car moi, je suis un être à part, je suis seul. Clarence, prends garde à toi, tu es devant mon soleil; mais je ferai naître pour toi un jour néfaste. Grâces aux prédictions sinistres que je ferai circuler, Edouard tremblera pour ses jours; et moi, pour calmer ses craintes, je te ferai mourir. Le roi Henri et le prince, son fils, ont cessé de vivre; Clarence, ton tour est venu, les autres viendront après; je ne serai content que lorsqu'il n'y aura personne au-dessus de moi. Henri, je vais jeter ton cadavre dans une autre chambre; ton trépas fait ma joie.

Il sort.

SCENE VII.

Même ville. — Un appartement du palais.

LE ROI ÉDOUARD *est assis sur son trône ; auprès de lui sont* LA REINE ÉLISABETH *tenant son jeune enfant dans ses bras*, CLARENCE, GLOSTER, HASTINGS *et* AUTRES.

LE ROI ÉDOUARD.

Enfin nous voilà une seconde fois assis sur le trône d'Angleterre racheté au prix du sang de nos ennemis. Combien de vaillans adversaires, pareils aux épis mûrs de l'automne, ont été moissonnés à l'apogée de leur orgueil! Trois ducs de Somerset *, tous trois renommés par leur courage indomptable; deux Clifford, le père et le fils; et deux Northumberland; jamais guerriers plus braves ne piquèrent le flanc de leurs coursiers au signal de la trompette; et avec eux, ces deux ours intrépides, Warwick et Montaigu, qui retenaient dans leurs chaînes le lion royal, et faisaient trembler la forêt au bruit de leurs rugissemens. C'est ainsi que nous avons balayé tout ce qui menaçait notre trône, et affermi notre sécurité. —Approche, Élisabeth; que je baise mon enfant. — Mon petit Édouard, c'est pour toi que tes oncles et moi, nous avons, debout sous notre armure, passé les froides nuits de l'hiver, exécuté de longues marches sous les ardeurs dévorantes de l'été; grâce à nous, tu hériteras en paix de la couronne, et tu recueilleras le fruit de nos travaux.

GLOSTER, *à part.*

Je ferai périr sa moisson une fois que tu seras dans la tombe: car on fait encore trop peu d'attention à moi dans le monde. Ces épaules n'ont été constituées si fortes et si épaisses que pour soulever un poids; et elles en soulèveront ou je me romprai l'échine. (*Se touchant le front, puis regardant sa main.*) Toi, mûris mes plans; toi, tu les exécuteras.

LE ROI ÉDOUARD.

Clarence, et toi, Gloster, aimez votre aimable reine; mes frères, baisez votre royal neveu.

CLARENCE.

Que le baiser que j'imprime sur les lèvres de cet enfant chéri, soit le gage de l'obéissance que je dois à votre majesté.

LE ROI ÉDOUARD.

Merci, noble Clarence; mon digne frère, merci.

GLOSTER.

Que le baiser affectueux que je te donne, fruit charmant, soit le garant de mon amour pour l'arbre dont tu es sorti. — (*A part.*) S'il faut dire vrai, c'est un baiser comme celui que donna Judas à son maître, lorsque, lui donnant tout haut un salut d'amitié, tout bas il complotait sa mort.

LE ROI ÉDOUARD.

J'ai obtenu maintenant tout ce que mon ame désirait, la pacification de mon pays et l'affection de mes frères.

CLARENCE.

Que votre majesté veut-elle qu'on fasse de la reine Marguerite? René, son père, a engagé dans les mains du roi de France les deux Siciles et Jérusalem, et il nous en a fait parvenir le prix pour sa rançon.

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'elle parte! faites-la conduire en France. Maintenant il ne nous reste plus qu'à consacrer notre temps aux réjouissances, aux spectacles comiques et à tous les plaisirs de la cour. — Trompettes, faites-nous entendre de joyeuses fanfares! adieu, soucis cuisans. Ce jour, je l'espère, commence pour nous l'ère d'une prospérité durable.

Ils sortent.

* Le premier était Edmond, tué à la bataille de Saint-Albans, en 1455; le second Henri, son fils, décapité après la bataille d'Hexham, en 1463; le dernier Edmond, fils de Henri, fait prisonnier à Tewksbury en 1471, et décapité. Son frère Jean avait été tué dans la même bataille. (*Note du traducteur.*)

FIN D'HENRI VI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



RICHARD III,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

EDOUARD IV, roi d'Angleterre.
ÉDOUARD, d'abord prince de Galles, puis roi sous le nom d'Édouard V, } fils du roi.
RICHARD, duc d'York, }
GEORGES, duc de Clarence, } frères du roi.
RICHARD, d'abord duc de Gloster, puis roi sous le nom de Richard III, }
UN JEUNE FILS DE CLARENCE.
HENRI, comte de Richemond, depuis Henri VII.
LE CARDINAL BOURCHIER, archevêque de Canterbury.
THOMAS ROTHERAM, archevêque d'York.
JOHN MORTON, évêque d'Ely.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE NORFOLK.
LE COMTE DE SURREY, son fils.
LE COMTE DE RIVERS, frère de la reine Élisabeth.
LE MARQUIS DE DORSET, } fils de la reine.
LORD GREY, }
LE COMTE D'OXFORD.
LORD HASTINGS.
LORD STANLEY.

PERSONNAGES.

LORD LOVEL.
SIR THOMAS VAUGHAN.
SIR RICHARD RATCLIFF.
SIR WILLIAM CATESBY.
SIR JAMES TYRREL.
SIR JAMES BLOUNT.
SIR WALTER HERBERT.
SIR ROBERT BRAKENBURY, lieutenant de la Tour.
CHRISTOPHE URSWICK, prêtre.
UN AUTRE PRÊTRE.
LE LORD MAIRE DE LONDRES.
LE SCHÉRIFF DE WILTSHIRE.
LA REINE ÉLISABETH, femme d'Édouard IV.
MARGUERITE, veuve du roi Henri VI.
LA DUCHESSE D'YORK, mère d'Edouard IV, de Clarence et de Gloster.
LADY ANNE, veuve d'Édouard, prince de Galles, fils d'Henri VI ; mariée ensuite au duc de Gloster.
UNE JEUNE FILLE DE CLARENCE.
PLUSIEURS LORDS, UN POURSUIVANT, UN CLERC, BOURGEOIS, ASSASSINS, MESSAGERS, APPARITIONS, SOLDATS, SERVITEURS, ETC.

La scène est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Une rue.

Arrive GLOSTER.

GLOSTER.

Le soleil d'York* a changé en été radieux l'hiver de nos disgrâces, et tous les nuages qui pesaient sur notre maison sont ensevelis dans les profonds abîmes de l'Océan. Maintenant les palmes de la victoire ceignent nos fronts; nos glaives ébréchés sont suspendus en trophées; de joyeuses réunions ont remplacé nos redoutables prises d'armes, et à nos marches guerrières ont succédé les doux accords de la danse. Le guerrier farouche a déridé son front menaçant; et maintenant, au lieu de monter son cheval de bataille et de porter l'effroi au cœur de nos ennemis, il danse d'un pied léger dans l'appartement des femmes, aux sons enchanteurs d'un luth voluptueux. Mais moi, qui ne suis pas fait pour me livrer aux folâtres ébats, ni pour me regarder amoureusement dans une glace; moi qui, grossièrement façonné, n'ai point ce qu'il faut pour étaler mes grâces sémillantes devant une nymphe agaçante et légère; moi, à qui la capricieuse nature a refusé les belles proportions et les nobles traits; moi qu'elle envoya avant terme dans ce monde des vivans, difforme, incomplet, à peine ébauché, et encore d'une manière si défectueuse et si disgracieuse, que les chiens, lorsque je passe près d'eux en boitant, aboient après moi; — durant ces amusemens efféminés de la paix, il ne me reste, à moi, d'autre passe-temps que de regarder mon ombre au soleil, et d'analyser ma propre difformité. — Eh bien! puisque le rôle de galant ne me va pas, et que je n'ai point le don de plaire, je suis déterminé à devenir un scélérat et à prendre en haine ces frivoles plaisirs. Déjà, par des trames dangereuses habilement ourdies, mettant en jeu d'absurdes prédictions, des libelles et des songes, j'ai su exciter entre mon frère Clarence et le roi une haine mortelle; et si le roi Édouard montre autant de droiture et de justice que j'ai su déployer de ruse, d'artifice et de perfidie, ce jour même doit voir Clarence emprisonné, en conséquence d'une prophétie qui annonce que G — ; sera le meurtrier des héritiers d'Édouard. Rentrez, mes pensées, dans le fond de mon ame! voici Clarence.

* Edouard IV avait pris pour devise un soleil, en mémoire des trois soleils qui lui étaient, dit-on, apparus le jour de la victoire qu'il remporta sur la maison de Lancastre à la Croix de Mortimer. Voir la troisième partie d'Henri VI, acte II, scène I. (*Note du traducteur.*)

Arrivent CLARENCE, *escorté par des gardes, et* BRAKENBURY.

GLOSTER, *continuant.*

Bonjour, mon frère. Pourquoi cette troupe armée qui accompagne votre altesse?

CLARENCE.

Sa majesté, dans sa sollicitude pour la sûreté de ma personne, m'a donné cette escorte pour me conduire à la Tour.

GLOSTER.

Pour quel motif?

CLARENCE.

Parce que je m'appelle George.

GLOSTER.

Hélas! mon frère, la faute n'en est point à vous; c'est à vos parrains qu'il devrait s'en prendre. L'intention de sa majesté est sans doute de vous faire rebaptiser à la Tour. Mais au fait, Clarence, de quoi s'agit-il? Puis-je le savoir?

CLARENCE.

Oui, Richard, quand je le saurai moi-même; car je proteste que jusqu'à présent je n'en sais rien encore. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que le roi se préoccupe de prophéties et de songes; il tire au hasard dans l'alphabet la lettre G, et prétend qu'un devin lui a prédit que ses enfans seraient déshérités par G—; et comme mon nom commence par un G, il en conclut dans sa pensée que c'est moi qu'a désigné l'oracle. Voilà, autant que j'ai pu le savoir, les raisons puériles qui ont porté sa majesté à ordonner mon arrestation.

GLOSTER.

Voilà ce qui arrive quand les hommes sont gouvernés par les femmes : ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour, c'est mylady Grey, sa femme. — Clarence, c'est elle qui le pousse à ces extrémités. N'est-ce pas elle et cet homme de bien, Antoine Woodville, son frère, qui lui ont fait envoyer lord Hastings à la Tour, d'où il doit sortir aujourd'hui même? Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE.

Par le ciel, personne, je pense, n'est ici en sûreté, hormis les parens de la reine et les nocturnes messagers qui vont et viennent du roi à mistriss Shore*. N'avez-vous pas appris à quelles

* Jeanne Shore, maîtresse d'Édouard IV. Après la mort du roi, elle subit une pénitence publique, et mourut dans la misère. (*Note du traducteur.*)

humbles supplications Hastings s'est abaissé auprès d'elle, pour obtenir son élargissement ?

GLOSTER.

C'est après s'être fait l'humble suppliant de sa divinité qu'Hastings a recouvré sa liberté. Croyez-moi, nous n'avons d'autre moyen pour conserver les bonnes grâces du roi que de nous faire les serviteurs de cette femme et de porter sa livrée. La reine, surannée et jalouse, et cette Jeanne Shore, depuis que notre frère en a fait de nobles dames, sont des commères toutes puissantes dans cette monarchie.

BRAKENBURY.

J'en demande pardon à vos altesses; la volonté expresse de sa majesté est que nul, quel que puisse être son rang, n'ait un entretien particulier avec son frère.

GLOSTER.

En vérité? Pour peu que cela vous convienne, Brakenbury, vous pouvez prendre part à notre conversation ; nous ne disons rien que de fort innocent, mon cher. — Nous disons que le roi est vertueux et sage, et que sa noble épouse, quoique un peu mûre, est belle et point jalouse ; — nous disons que la femme de Shore a un joli pied, des lèvres vermeilles, des yeux agaçans et le parler le plus aimable ; nous disons qu'on a anobli les parens de la reine. Qu'en dites-vous ? tout cela n'est-il pas vrai?

BRAKENBURY.

Mylord, je n'ai rien de commun avec tout cela.

GLOSTER.

Rien de commun avec mistriss Shore? Croyez-moi, mon cher, celui qui, un seul homme excepté, aurait quelque chose de commun avec elle, ferait bien de tenir la chose secrète.

BRAKENBURY.

Et quel est celui que vous exceptez, mylord ?

GLOSTER.

Son mari, apparemment. Voudrais-tu nous trahir ?

BRAKENBURY.

Votre altesse voudra bien m'excuser ; mais je vous prie de cesser toute conversation avec le noble duc.

CLARENCE.

Nous connaissons tes devoirs, Brakenbury, et nous obéirons.

GLOSTER.

Nous sommes les très-humbles valets de la reine, et lui devons obéissance. Adieu, mon frère, je vais trouver le roi, et à quelque démarche qu'il vous plaise de m'employer, me fallût-il appeler la veuve du roi Édouard, ma sœur, je le ferai pour obtenir votre élargissement. En attendant, cette profonde brèche à l'affection fraternelle m'affecte plus profondément que vous ne sauriez l'imaginer.

CLARENCE.

Je sais qu'elle nous déplaît fort à tous deux.

GLOSTER.

Allez, votre emprisonnement ne sera pas long. Je vous délivrerai, ou j'irai prendre votre place. En attendant, prenez patience.

CLARENCE.

Il le faut bien. Adieu.

CLARENCE, BRAKENBURY *et* LES GARDES *s'éloignent.*

GLOSTER, *seul.*

Va, pour ne plus revenir, candide et crédule Clarence! — Je t'aime tant, que je compte sous peu expédier ton ame au ciel, si toutefois le ciel veut bien te recevoir de ma main. Mais qui s'approche? C'est Hastings, nouvellement élargi.

Arrive HASTINGS.

HASTINGS.

Salut à mon gracieux lord!

GLOSTER.

Je vous en dis autant, mylord chambellan. Je vous félicite de respirer un air libre. Comment votre seigneurie a-t-elle supporté sa prison ?

HASTINGS.

Avec patience, mylord, comme il convient à des prisonniers; mais j'espère vivre assez, mylord, pour remercier les auteurs de mon emprisonnement.

GLOSTER.

Sans doute, sans doute ; et Clarence l'espère bien aussi; car vos ennemis sont aussi les siens; et ils ont prévalu contre lui, aussi bien que contre vous.

HASTINGS.

Quelle pitié que l'aigle soit mis en cage, pendant qu'on laisse en liberté les milans, ces brigands des airs !

GLOSTER.

Quelles n[illegible] dans le monde?

HASTINGS.

Il n'y en a point dans le monde d'aussi fâcheuses que celles que nous avons ici. Le roi est maladif, faible et triste ; ses médecins craignent beaucoup pour lui.

GLOSTER.

Par saint Paul, voilà en effet une fâcheuse nouvelle. Il a long-temps suivi un régime funeste qui a épuisé sa royale personne : c'est douloureux que d'y penser. Mais quoi! garde-t-il le lit ?

HASTINGS.

Oui, mylord.

GLOSTER.

Allez devant; je vais vous suivre.

HASTINGS *s'éloigne.*

GLOSTER, *seul, continuant.*

Il ne vivra pas, j'espère; mais il ne faut pas

qu'il meure avant que George soit parti en poste pour le ciel. Je vais le trouver pour irriter encore sa haine contre Clarence par des mensonges appuyés de raisons puissantes; et si je n'échoue pas dans le projet que j'ai mûri, Clarence n'a pas un jour de plus à vivre. Cela fait, que Dieu dispose du roi Édouard dans sa miséricorde, et me laisse jouer mon rôle sur la scène de ce monde! Alors j'épouserai la fille cadette de Warwick. Il est vrai que j'ai tué son mari et son père; n'importe; la meilleure réparation que je puisse lui donner, c'est de faire qu'elle retrouve en moi un père et un époux. C'est ce que je ferai; non que je l'aime, mais dans un autre but secret que j'atteins en l'épousant. Mais, dans mon impatience d'arriver au marché, je vais plus vite que mon cheval. Clarence respire encore; Édouard vit et règne; pour compter mes gains, attendons qu'ils soient partis.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Même ville. — Une autre rue.

On voit paraître le corps du roi Henri VI, porté dans un cercueil découvert; des GARDES *armés de hallebardes l'accompagnent;* LADY ANNE *conduit le deuil.*

ANNE.

Déposez, déposez ce glorieux fardeau, si toutefois la gloire peut être renfermée sous le bois d'un cercueil; reposez-vous pendant que, remplissant un funèbre devoir, je déplorerai la mort prématurée du vertueux Lancastre. Triste et pâle effigie d'un saint roi, froides cendres de la maison de Lancastre, relique inanimée de ce sang royal, permets que j'évoque ton ombre; entends mes lamentations, moi la veuve infortunée de ton Édouard, de ton fils égorgé, assassiné par la même main qui t'infligea ces blessures! Vois: sur ces blessures par lesquelles s'est échappée ta vie je verse vainement le baume de mes larmes. Maudite soit la main qui les a faites! Maudit soit le cœur qui a eu cet affreux courage! Maudit soit le sang de l'homme qui a fait couler ce sang! malédiction sur le scélérat abhorré qui nous a rendus misérables par ta mort! Je le hais à l'égal de la vipère, de l'araignée, du crapaud, et des plus venimeux reptiles. S'il a jamais un fils, que ce soit un monstre né avant terme! et qu'en voyant sa laideur et son étrange aspect sa mère détourne de lui ses regards effrayés! S'il a jamais une femme, que sa vie* la rende plus misérable que je ne le suis par ta mort et par celle de mon jeune époux! — Allons, reprenez, reprenez votre saint fardeau; portons à Chertsey, pour y être inhumé, ce dépôt que nous a cédé l'église de Saint-Paul; quand vous serez fatigués, vous ferez une nouvelle pause, tandis que j'exhalerai mes douleurs sur le cercueil du roi Henri.

Les porteurs reprennent le corps et se remettent en marche.

Arrive GLOSTER.

GLOSTER.

Arrêtez, vous qui portez ce corps, et posez-le à terre.

ANNE.

Quel noir magicien a évoqué ce démon pour mettre obstacle à l'accomplissement d'un pieux devoir?

GLOSTER.

Drôles, posez à terre ce cadavre, ou, par saint Paul, je fais un cadavre du premier qui me désobéit.

UN DES GARDES.

Mylord, rangez-vous, et laissez passer le cercueil.

GLOSTER.

Grossier valet! arrête, quand je te l'ordonne; écarte de ma poitrine la pointe de ta hallebarde; ou, par saint Paul, je t'étends à terre, et te foule aux pieds, misérable, pour te punir de ton audace.

Les porteurs posent le cercueil à terre.

ANNE.

Quoi! vous tremblez? vous avez peur? Hélas! je ne saurais vous blâmer; vous n'êtes que des mortels, et des yeux mortels ne peuvent soutenir la vue du démon. Arrière, effroyable ministre de l'enfer! ce corps, de son vivant, fut soumis à ta puissance; mais tu n'as point juridiction sur son ame; ainsi, éloigne-toi.

GLOSTER.

Bel ange, par charité, pas tant de colère.

ANNE.

Démon impur, au nom de Dieu, va-t'en, et laisse-nous en paix. Tu as fait de cette heureuse terre un enfer d'où s'élève, grâce à toi, un concert de gémissemens et de malédictions. Si tu te délectes au spectacle de tes forfaits, contemple cet échantillon de tes assassinats. Oh! voyez, messieurs, voyez! les blessures glacées du cadavre de Henri se sont rouvertes, et son sang coule de nouveau! Rougis, rougis, ignoble amas de difformités; c'est ta présence* qui fait couler du sang de ces veines refroidies qui n'en contiennent plus. Ton forfait inhumain et dénaturé provoque cet épanchement contraire aux lois de

* Toutes les éditions de Shakspeare portent *sa mort* au lieu de *sa vie*. Nous avons pensé que c'était une erreur des éditeurs primitifs. On s'en convaincra en lisant la scène première de l'acte IV, dans laquelle lady Anne rappelle les paroles qu'elle a prononcées en cette occasion. (*Note du traducteur.*)

* C'était une superstition généralement répandue que les blessures d'un homme assassiné se rouvraient au contact du meurtrier. (*Note du traducteur.*)

la nature. O Dieu, qui formas ce sang, venge la mort de la victime! O terre qui bois son sang, venge sa mort! Ciel, écrase de ta foudre le meurtrier! Terre, ouvre tes abîmes, et ensevelis-le vivant, de même que tu engloutis le sang de ce bon roi qu'a massacré son bras conduit par l'enfer.

GLOSTER.

Madame, vous connaissez peu les lois de la charité, qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal, et de bénir ceux qui nous maudissent.

ANNE.

Scélérat, tu méconnais toutes les lois divines et humaines; il n'est point d'animal, si féroce qu'il soit, qui ne soit accessible à la pitié.

GLOSTER.

J'y suis totalement étranger; donc je ne suis pas une bête féroce.

ANNE.

Quel prodige d'entendre un démon dire la vérité!

GLOSTER.

Il en est un plus grand, c'est de voir tant de courroux dans un ange. Permettez, ô la plus divine et la plus parfaite des femmes, que je me justifie à vos yeux des prétendus crimes que vous m'imputez.

ANNE.

Permets, ô le plus abominable de tous les hommes, que, pour ces crimes avérés, je maudisse ton infernale personne.

GLOSTER.

Beauté plus ravissante que le langage ne saurait l'exprimer, daignez m'accorder un moment d'audience pour me justifier.

ANNE.

Monstre plus hideux que la pensée ne peut l'imaginer, tu n'as qu'un moyen de te justifier, c'est de te pendre.

GLOSTER.

Montrer un pareil désespoir, ce serait m'accuser moi-même.

ANNE.

Ce désespoir t'excuserait, en infligeant un juste châtiment à l'auteur de tant d'injustes trépas.

GLOSTER.

Et si ma main était innocente de leur mort?

ANNE.

Ils ne sont donc pas morts! Mais ils le sont, et par toi, infernal scélérat.

GLOSTER.

Je n'ai pas tué votre époux.

ANNE.

Il est donc vivant!

GLOSTER.

Non; il est mort de la main d'Édouard.

ANNE.

Infâme, tu mens par la gorge! La reine Marguerite t'a vu retirer de son flanc ton fer fumant encore dont tu te préparais à la frapper elle-même, lorsque tes frères en ont détourné la pointe.

GLOSTER.

Elle avait provoqué ma colère par son injurieux langage, en rejetant sur ma tête innocente le crime de mes frères.

ANNE.

Tu fus provoqué par ton âme sanguinaire, qui ne rêva jamais que massacres et carnage. N'as-tu pas tué ce roi?

GLOSTER.

Je l'avoue.

ANNE.

Tu l'avoues, monstre? Puisses-tu être damné pour ce forfait exécrable! Oh! il était doux, humain, vertueux!

GLOSTER.

Il n'en était que plus digne du roi du ciel, qui maintenant le possède.

ANNE.

Il est dans le ciel, où tu n'iras jamais.

GLOSTER.

Il me doit des remercîmens de l'y avoir envoyé; car sa place était dans le ciel plutôt que sur la terre.

ANNE.

Ta place, à toi, est en enfer.

GLOSTER.

J'en sais une autre encore, si vous me permettez de la nommer.

ANNE.

Un cachot, sans doute.

GLOSTER.

Votre chambre à coucher.

ANNE.

Que l'insomnie habite la chambre où tu reposes!

GLOSTER.

Il en sera ainsi, madame, jusqu'à ce que j'y repose avec vous.

ANNE.

Je l'espère bien.

GLOSTER.

J'en suis certain.— Mais, charmante lady Anne, laissons là cet assaut d'épigrammes, et passons à une conversation plus sérieuse. — La cause du trépas prématuré de ces Plantagenets, Henri et Edouard, n'est-elle pas aussi coupable que le bras qui en a été l'instrument?

ANNE.

Tu en as été la cause aussi bien que l'instrument.

GLOSTER.

Votre beauté en fut la cause, votre beauté, qui me poursuivait dans mon sommeil, au point que j'aurais donné la mort au monde entier, afin de reposer seulement une heure sur votre sein charmant.

ANNE.

Si je le croyais, je te le déclare, homicide, ces ongles déchireraient mon visage et en détruiraient la beauté.

GLOSTER.

Cette destruction ne se consommerait pas sous mes yeux; je ne le souffrirais pas. Votre beauté

est pour moi ce qu'est le soleil pour l'univers: elle est ma lumière, ma vie.

ANNE.

Que les ténèbres éteignent ta lumière, et la mort ta vie!

GLOSTER.

Ne vous maudissez pas vous-même, créature adorable; vous êtes l'une et l'autre.

ANNE.

Je le voudrais, pour me venger de toi.

GLOSTER.

C'est un sentiment contre nature, que de vouloir vous venger de celui qui vous aime.

ANNE.

C'est un sentiment juste et raisonnable que de vouloir me venger du meurtrier de mon époux.

GLOSTER.

Celui qui vous a privée de votre époux, madame, ne l'a fait que pour vous en offrir un meilleur.

ANNE.

Il n'a point son égal sur la terre.

GLOSTER.

Il existe un homme qui vous aime plus qu'il ne pouvait vous aimer.

ANNE.

Nomme-le.

GLOSTER.

Plantagenet.

ANNE.

C'était son nom.

GLOSTER.

C'est le même nom; mais l'homme dont je parle lui est bien supérieur.

ANNE.

Où est-il?

GLOSTER.

Ici. (*Elle lui crache au visage.*) Pourquoi me crachez-vous au visage?

ANNE.

Je voudrais que ce fût pour toi du poison!

GLOSTER.

Jamais poison ne sortit d'un lieu aussi charmant.

ANNE.

Jamais poison ne s'attacha à un plus odieux reptile. Ote-toi de ma vue; ta présence est un venin pour mes yeux!

GLOSTER.

Vos yeux, femme charmante, ont exercé sur les miens de contagieux ravages.

ANNE.

Que ne sont-ils des basilics, pour te donner la mort!

GLOSTER.

Plût à Dieu! Je mourrais d'un seul coup, tandis que maintenant ils ont fait de ma vie une longue agonie. Vos yeux ont arraché des larmes aux miens, honteux de cette puérile faiblesse. Je n'en ai pas versé le jour où mon père York et Édouard pleurèrent en entendant le cri déchirant poussé par Rutland, au moment où l'affreux Clifford brandit son épée contre lui : mes pleurs n'ont pas coulé pour le trépas d'un père, quand le vôtre, ému comme un enfant, nous fit ce douloureux récit qu'interrompirent vingt fois ses sanglots, au point que les visages de tous les assistans étaient baignés de pleurs, comme des arbres arrosés par la pluie. Pour de telles douleurs, mes yeux mâles n'ont pas trouvé de larmes; mais ce que de pareils chagrins n'ont pu faire, votre beauté l'a fait, et je verse des pleurs. Je n'ai jamais supplié ni ami ni ennemi. Jamais ma bouche n'a su tenir un langage doux et flatteur; mais maintenant que ta beauté est le prix où j'aspire, mon cœur superbe descend à la prière, et m'oblige à parler. (*Elle jette sur lui un regard de mépris.*) Ne donne pas à ta bouche l'expression du dédain; elle fut faite pour le baiser, et non pour le mépris. Si ton cœur altéré de vengeance ne peut pardonner, tiens, prends ce glaive à la pointe acérée. (*Elle prend l'épée qu'il lui présente.*) Plonge-le dans ce sein loyal, et fais-en partir l'ame qui t'adore. J'offre ma poitrine nue au coup mortel, et je te demande la mort à genoux. (*Il lui présente son sein découvert.*) Frappe, n'hésite plus; c'est moi qui ai tué le roi Henri. (*Elle dirige l'épée contre sa poitrine.*) Mais c'est ta beauté qui m'a poussé à ce meurtre. — (*Elle laisse retomber l'épée.*) Hâte-toi de frapper; c'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard. (*Elle dirige de nouveau l'épée contre lui.*) Mais ce fut ton visage céleste qui arma mon bras. (*Elle laisse tomber l'épée à terre.*) Reprends cette épée, ou ordonne-moi de me relever.

ANNE.

Relève-toi, trompeur : je désire ta mort, mais je ne veux pas être ton bourreau.

GLOSTER.

Eh bien, ordonne-moi de me tuer de mes propres mains, et je le ferai.

ANNE.

Je te l'ai déjà dit.

GLOSTER.

C'était dans ta colère; redis-le encore, et au même instant, cette main, qui par amour pour toi a tué celui qui t'aimait, tuera aussi par amour pour toi celui qui t'aime plus sincèrement encore : ainsi tu seras complice de leurs deux morts.

ANNE.

Je voudrais pouvoir lire au fond de ton cœur.

GLOSTER.

C'est lui qui parle par ma bouche.

ANNE.

Ils mentent tous deux, je le crains.

GLOSTER.

Nul homme alors ne dit la vérité.

ANNE.

Allons, remettez votre épée dans le fourreau.

GLOSTER.

Ainsi donc ma paix est faite?

ANNE.

Vous le saurez plus tard.

GLOSTER.

Mais puis-je espérer?

ANNE.

Tous les hommes espèrent, je pense.

GLOSTER, *lui présentant un anneau.*

Daignez porter cet anneau.

ANNE.

Prendre n'est pas donner.

Elle met l'anneau à son doigt.

GLOSTER.

Voyez comme cet anneau embrasse votre doigt; c'est ainsi que dans votre sein est enchâssé mon pauvre cœur : portez-les l'un et l'autre ; car tous deux sont à vous. Si vous permettiez que votre humble et dévoué serviteur osât encore vous demander une grâce, vous assureriez son bonheur à jamais.

ANNE.

Quelle est cette grâce?

GLOSTER.

De vouloir bien laisser remplir ces tristes devoirs par celui à qui, dans cette occasion, le deuil convient plus qu'à personne. Veuillez vous rendre à ma résidence de Crosby *. C'est là qu'après avoir fait solennellement inhumer ce noble roi au monastère de Chertsey, et avoir arrosé sa tombe de mes pleurs pénitens, j'irai vous présenter mes humbles devoirs. Pour diverses raisons connues de moi seul, je vous en conjure, accordez-moi cette grâce.

ANNE.

De tout mon cœur; et ce m'est une grande joie de vous voir devenu si repentant. — Tressel et Berkley, suivez-moi.

GLOSTER.

Dites-moi adieu.

ANNE.

C'est plus que vous ne méritez; mais puisque vous m'avez appris à vous flatter, supposez que je vous ai dit adieu.

LADY ANNE *s'éloigne avec* TRESSEL *et* BERKLEY.

GLOSTER.

Messieurs, emportez ce corps.

UN DES GARDES.

A Chertsey, mylord?

GLOSTER.

Non, à White-Friars; là vous m'attendrez.

Le cortége s'éloigne avec le corps.

GLOSTER, *seul, continuant.*

Vit-on jamais courtiser une femme, et triompher d'elle dans un pareil moment? Je l'épouserai, mais je ne prétends pas la garder long-temps. Eh quoi! moi qui ai tué son époux et son père, je la trouve exhalant contre moi le torrent de sa haine, l'injure à la bouche, et les larmes aux yeux; près d'elle est le témoin sanglant qu'atteste sa vengeance. J'ai contre moi Dieu, ses pleurs, sa conscience ; nul ami dont la voix me prête son secours; je n'ai pour tout appui que le diable et ma mine hypocrite, et la voilà conquise! oui, je gage le monde entier contre rien qu'elle est à moi. — Ah! a-t-elle donc déjà oublié ce vaillant prince Édouard, son époux, que dans ma colère j'ai poignardé à Tewsbury il y a trois mois? C'était bien le cavalier le plus aimable et le plus charmant! la nature à plaisir semblait l'avoir formé; jeune, brave, sage, et, sans nul doute, d'un sang royal; tel enfin que l'univers entier ne pourrait offrir son semblable. Et elle ne rougit pas d'abaisser ses regards sur moi qui ai moissonné ce jeune prince dans sa fleur, et lui ai infligé les douleurs du veuvage; sur moi, dont le tout n'égale pas la moitié d'Édouard ; sur moi, boiteux et contrefait? — Mais que dis-je? mon duché contre un denier que j'ai jusqu'ici mal jugé ma personne: il faut, sur ma vie, qu'elle voie en moi ce que je n'y vois pas moi-même, et qu'elle me trouve fort bel homme. Allons, je veux faire la dépense d'un miroir, et avoir à ma suite deux ou trois douzaines de tailleurs, afin de parer ma personne dans le dernier goût. Puisque me voilà réconcilié avec mon individu, je maintiendrai ce bon accord, dût-il m'en coûter quelque argent. Mais d'abord, commençons par caser ce camarade-là dans son tombeau; puis, les larmes aux yeux, allons retrouver mes amours. En attendant que j'aie acheté un miroir, luis, soleil brillant, afin qu'en marchant je puisse voir mon ombre.

Il s'éloigne.

SCENE III.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent LA REINE ÉLISABETH, LORD RIVERS, *et* LORD GREY.

RIVERS.

Prenez patience, madame; je ne doute pas que sa majesté ne recouvre bientôt sa santé habituelle.

GREY.

Votre impatience empire son mal; ainsi, au nom du ciel, conservez bonne espérance, et réconfortez sa majesté par l'enjouement de votre conversation.

LA REINE ÉLISABETH.

S'il venait à mourir, que deviendrais-je?

GREY.

Il n'en résulterait pour vous d'autre malheur que la perte d'un tel époux.

LA REINE ÉLISABETH.

La perte d'un tel époux est un malheur qui les comprend tous.

GREY.

Le ciel vous a fait don d'un excellent fils qui, après la mort du roi, sera votre consolateur.

* Maison appartenant au duc de Gloster, dans Bishopgate Street, cité de Londres. (*Note du traducteur.*)

LA REINE ÉLISABETH.

Hélas! il est jeune, et sa minorité sera confiée à la tutelle de Richard de Gloster, qui n'aime ni moi ni aucun de vous.

RIVERS.

Est-il décidé qu'il sera protecteur?

LA REINE ÉLISABETH.

C'est un point résolu, bien que la chose ne soit pas encore faite; mais si le roi meurt, cela aura lieu infailliblement.

Entrent BUCKINGHAM *et* STANLEY.

GREY.

Voici les lords Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM.

Salut à votre gracieuse majesté.

STANLEY.

Dieu rende à votre majesté le bonheur et la joie.

LA REINE ÉLISABETH.

Mon cher lord Stanley, la comtesse de Richemond ne se joindrait pas au vœu bienveillant que vous venez de m'exprimer; néanmoins, Stanley, bien qu'elle soit votre femme, et qu'elle ne m'aime pas, soyez certain, mon cher lord, qu'en dépit de son orgueilleuse arrogance, je ne vous en veux pas.

STANLEY.

Je vous conjure de ne pas ajouter foi aux accusations jalouses de ses calomniateurs, et de voir dans ce qu'elles pourraient présenter de vrai, non le résultat d'une malveillance enracinée, mais d'une faiblesse maladive.

LA REINE ÉLISABETH.

Avez-vous vu le roi aujourd'hui, mylord Stanley?

STANLEY.

Le duc de Buckingham et moi nous venons à l'instant même de quitter sa majesté.

LA REINE ÉLISABETH.

Y a-t-il quelque apparence de mieux?

BUCKINGHAM.

Il y a tout à espérer, madame: sa majesté parle avec gaieté.

LA REINE ÉLISABETH.

Dieu lui rende la santé! Lui avez-vous parlé?

BUCKINGHAM.

Oui, madame: il a exprimé le désir de réconcilier le duc de Gloster avec vos frères, et d'opérer un rapprochement entre ces derniers et le lord chambellan; à cet effet, il vient de les mander en sa royale présence.

LA REINE ÉLISABETH.

Dieu veuille que tout aille bien! — Mais cela ne sera jamais; je crains que notre bonheur n'ait atteint son apogée.

Entrent GLOSTER, HASTINGS *et* DORSET.

GLOSTER.

Ils me font injure, et je ne le souffrirai pas. Qui sont-ils ceux qui se plaignent au roi que je suis morose, et que je ne les aime pas? Par saint Paul, ceux-là portent à sa majesté bien peu d'affection, qui lui rebattent les oreilles de tracasseries semblables. Parce que je ne suis ni flatteur ni beau parleur, que je ne sais pas sourire à la face des gens, faire patte de velours, tromper, câliner, prodiguer les saluts à la française, et les politesses grimacières, on me fera passer pour un ennemi haineux! Ne peut-on vivre en homme franc, loyal et inoffensif, sans voir sa bonhomie calomniée par les insinuations d'un tas de faquins hypocrites et doucereux?

GREY.

A qui dans cette assemblée s'adresse ce discours de votre seigneurie?

GLOSTER.

A toi, homme sans probité et sans foi. Quel mal t'ai-je fait? En quoi t'ai-je nui, — à toi, — ou à toi, — ou à qui que ce soit de votre coterie? Malédiction sur vous tous! Sa majesté, — que Dieu veuille long-temps conserver en santé, plus longtemps qu'en secret votre cœur ne le désire, — ne peut respirer un moment en repos, que vos plaintes indécentes ne viennent le troubler.

LA REINE ÉLISABETH.

Mon frère de Gloster, vous êtes dans l'erreur: le roi, de son propre mouvement, et sans en être sollicité par personne, ayant sans doute en vue la haine que vous nourrissez secrètement contre mes enfans, mes frères et moi, et qui se manifeste dans tous vos actes, vous mande tous auprès de lui, afin de connaître les motifs de votre animosité, et de les faire cesser.

GLOSTER.

Je ne saurais dire: — le monde est devenu si pervers, que le roitelet va chercher sa proie là où l'aigle n'oserait se percher. Depuis que tant de faquins sont devenus gentilshommes, plus d'un gentilhomme est devenu faquin.

LA REINE ÉLISABETH.

Allons, allons, mon frère de Gloster, nous devinons votre pensée: vous êtes jaloux de mon élévation et de celle de ma famille. Dieu veuille que nous n'ayons jamais besoin de vous!

GLOSTER.

En attendant, Dieu veut que nous ayons besoin de vous. Grâce à vous, mon frère est en prison, moi je suis disgracié, la noblesse traitée avec mépris, tandis que chaque jour voit faire des promotions nouvelles pour anoblir des hommes qui, deux jours auparavant, ne possédaient pas un *noble* *.

LA REINE ÉLISABETH.

Par le Dieu qui me tira de mon heureuse obscurité

* Monnaie du temps, valant six schellings, huit pences. (*Note du traducteur.*)

pour m'élever à ce haut rang que les soucis environnent, je n'ai jamais aigri sa majesté contre le duc de Clarence ; loin de là, j'ai plaidé chaleureusement sa cause. Mylord, c'est me faire gravement injure que d'élever contre moi d'aussi outrageans soupçons.

GLOSTER.

Pouvez-vous nier aussi que vous ayez été la cause du récent emprisonnement de lord Hastings?

RIVERS.

Elle le peut, mylord, car, —

GLOSTER.

Elle le peut, mylord Rivers? — Eh mais, qui en doute? Elle peut faire plus encore que de nier cela : elle peut vous procurer de hautes dignités, et puis nier d'y avoir pris aucune part, et mettre ces honneurs sur le compte de votre éclatant mérite. Que ne peut-elle pas? Elle peut, —

RIVERS.

Que peut-elle, mylord?

GLOSTER.

Mais, parbleu, elle peut épouser un roi célibataire et joli garçon. Si je ne me trompe, votre grand'mère a choisi plus mal.

LA REINE ÉLISABETH.

Mylord de Gloster, j'ai trop long-temps enduré vos reproches grossiers et vos amers sarcasmes. Par le ciel, j'instruirai sa majesté de ces ignobles outrages que j'ai trop long-temps soufferts. J'aimerais mieux être une servante de village qu'une grande reine, à la condition d'être ainsi en butte à l'injure, au mépris et aux persécutions. Je goûte bien peu de bonheur comme reine d'Angleterre.

LA REINE MARGUERITE *entre et reste dans le fond de la scène.*

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Et ce peu, Dieu veuille le diminuer encore! Tes honneurs, ton rang, ton trône, sont un bien qui m'appartient.

GLOSTER, *sans voir Marguerite, et s'adressant à la reine Élisabeth.*

Quoi! vous me menacez de le dire au roi! Dites-le-lui, ne vous en faites pas faute : sachez que ce que j'ai dit, je le soutiendrai en présence du roi, quand je devrais m'exposer à être envoyé à la Tour. Il est temps de parler; on a entièrement oublié mes services.

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Arrière, démon! Je ne me les rappelle que trop bien. Tu as tué Henri, mon époux, à la Tour, et mon pauvre fils Édouard, à Tewksbury.

GLOSTER, *à la reine Élisabeth.*

Avant que vous fussiez reine, avant même que votre mari fût roi, j'ai porté la chaleur du jour* dans toutes ses affaires importantes; j'étais l'exterminateur de ses ennemis orgueilleux, le prodigue rémunérateur des services de ses amis : pour royaliser son sang, j'ai versé le mien.

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Oui, et même un sang plus pur que le sien ou le tien.

GLOSTER, *à la reine Élisabeth.*

Et pendant tout ce temps, vous et votre mari Grey, vous étiez des factieux, soutenant le parti de la maison de Lancastre; — et vous aussi, Rivers. — Votre époux, à la bataille de Saint-Albans, n'a-t-il pas été tué dans les rangs de Marguerite*? Permettez que je vous rappelle, si vous l'avez oublié, ce que vous avez été et ce que vous êtes, comme aussi ce que j'ai été et ce que je suis.

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Tu étais un infâme meurtrier, et tu l'es encore.

GLOSTER, *à la reine Élisabeth.*

Le pauvre Clarence abandonna les drapeaux de Warwick, son beau-père, et se parjura, — que Jésus lui pardonne! —

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Que Dieu l'en punisse!

GLOSTER, *à la reine Élisabeth.*

Pour combattre dans les rangs d'Édouard et lui assurer la couronne; et l'infortuné, voilà que pour toute récompense on l'emprisonne. Plût à Dieu que j'eusse le cœur dur comme Édouard, ou que celui d'Édouard fût tendre et compatissant comme le mien! Ma sotte sensibilité est déplacée dans ce monde.

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Quitte la scène de ce monde, démon de perversité, et va cacher ton infamie dans les enfers; c'est là qu'est ton royaume.

RIVERS.

Mylord de Gloster, dans ces temps d'agitation que vous rappelez, pour donner à entendre que nous étions vos ennemis, nous servions la cause de notre seigneur et légitime roi, comme nous servirions la vôtre si vous étiez notre roi.

GLOSTER.

Si je l'étais? Dieu m'en préserve! j'aimerais mieux être porte-balle! Loin de moi d'en avoir la pensée!

LA REINE ÉLISABETH.

Si vous attachez peu de bonheur à l'idée d'être le roi de ce pays, croyez que je n'en éprouve pas davantage à en être la reine.

LA REINE MARGUERITE, *à part.*

Elle goûte en effet bien peu de bonheur, la reine d'Angleterre; car cette reine, c'est moi, et j'ai dit adieu à la joie. Je ne puis me contenir plus long-temps. — (*Elle s'avance.*) Écoutez-moi, pirates en discorde, qui vous querellez dans le par-

* Il y a dans le texte : « J'ai été un cheval de somme. » (*Note du traducteur.*)

* Cette assertion de Gloster est en contradiction avec ce que dit le roi Édouard en présentant lady Grey à ses frères. Voir la troisième partie d'Henri VI, acte III, scène II. (*Note du traducteur.*)

tage de mes dépouilles. Qui de vous peut me regarder sans frémir? sinon comme des sujets craintifs devant leur reine, du moins comme des rebelles tremblans en présence de la reine qu'ils ont détrônée? — (*A Gloster.*) Ah! noble scélérat, ne détourne pas de moi ton visage!

GLOSTER.

Impure et ridée sorcière, que viens-tu faire en ma présence?

LA REINE MARGUERITE.

La récapitulation de tes crimes; voilà ce que je prétends faire avant de te laisser partir.

GLOSTER.

N'as-tu pas été bannie sous peine de mort?

LA REINE MARGUERITE.

Il est vrai; mais l'exil est pour moi une peine plus forte que la mort à laquelle je m'expose en restant ici. Tu me dois un époux et un fils; — toi, un royaume; — vous tous, l'obéissance. Les chagrins que j'endure vous reviennent de droit; et tous les plaisirs que vous usurpez m'appartiennent.

GLOSTER.

Maintenant s'accomplit la malédiction que mon père exhala contre toi dans l'amertume de son ame, le jour où tu ceignis d'un diadème de papier son front belliqueux, où tes outrageans discours firent couler de ses yeux des ruisseaux de larmes, et où, pour les sécher, tu lui donnas un mouchoir trempé dans le sang innocent de l'aimable Rutland; sa malédiction retombe maintenant sur toi: ce n'est pas nous, c'est Dieu qui a puni ton forfait sanguinaire.

LA REINE ÉLISABETH.

Dieu est juste; il venge l'innocent.

HASTINGS.

Oh! ce fut un crime abominable que le meurtre de cet enfant; c'est l'action la plus barbare dont on ait jamais oui parler.

RIVERS.

Les tyrans eux-mêmes n'ont pu en entendre le récit sans verser des larmes.

DORSET.

Tout le monde prédit alors que ce forfait serait vengé.

BUCKINGHAM.

Northumberland, qui était présent, pleura en le voyant commettre.

LA REINE MARGUERITE.

Eh quoi! vous vous querelliez avant que je vinsse, vous étiez tout prêts à vous prendre à la gorge; et voilà que toutes vos haines se tournent contre moi? Croirai-je que la terrible malédiction d'York a eu auprès du ciel assez de puissance pour que la mort d'Henri, celle de mon charmant Édouard, la perte de leur royaume, et mon douloureux bannissement, ne fussent que l'expiation du trépas d'un enfant mutin et maussade? Les malédictions peuvent-elles percer les nues et pénétrer dans le ciel? Eh bien! épais nuages, livrez passage à mes imprécations pénétrantes. Que notre roi meure, sinon par la guerre, du moins par la débauche, comme le nôtre a péri par le meurtre, pour le faire roi! — (*A la reine.*) Qu'Édouard, ton fils, maintenant prince de Galles, en expiation du trépas de mon fils Édouard, alors prince de Galles, périsse à la fleur de l'âge, moissonné, comme lui, par une mort violente! Et toi, qui es reine, puisses-tu, pour me venger, moi qui fus reine, survivre à tes grandeurs, et devenir aussi malheureuse que moi! Puisses-tu vivre long-temps pour pleurer la perte de tes enfans! Puisses-tu en voir une autre, comme je te vois, revêtue de tes dépouilles comme tu l'es des miennes! Et après une vie prolongée au milieu des douleurs, puisses-tu mourir veuve de tes titres d'épouse, de mère et de reine d'Angleterre! — Rivers, et toi, Dorset, — vous étiez présens, — et toi aussi, lord Hastings, quand mon fils fut frappé de poignards homicides. Je prie Dieu que nul de vous ne vive jusqu'au terme marqué par la nature, mais que vos jours soient tranchés par quelque accident imprévu.

GLOSTER.

Cesse tes conjurations, sorcière odieuse et décharnée.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, et que je t'oublie, toi, n'est-ce pas? Arrête, monstre; il faut que tu m'entendes. Si le ciel tient en réserve quelques châtimens plus terribles que ceux que j'appelle sur ta tête, qu'il les garde jusqu'à ce que la moisson de tes crimes soit mûre; qu'alors il lance les foudres de son indignation sur toi, sur le perturbateur du repos du monde; que ton ame soit rongée par le ver du remords! Tant que tu vivras, puisses-tu dans tes amis ne voir que des traîtres, et prendre pour tes amis les plus chers des traîtres consommés! Que jamais le sommeil ne vienne fermer tes paupières sans qu'un rêve horrible offre à tes regards effrayés tout un enfer de hideux démons! Avorton prédestiné au crime, pourceau * destructeur, toi qu'à ta naissance l'enfer a marqué de son sceau, et la nature des stigmates de l'esclave! opprobre du lit de ta mère, produit impur du sang paternel, guenille d'infamie, exécrable —

GLOSTER.

Marguerite!

LA REINE MARGUERITE.

Richard!

GLOSTER.

Quoi?

LA REINE MARGUERITE.

Je ne t'appelle pas.

GLOSTER.

En ce cas, je te prie de m'excuser; je croyais que c'était à moi que tu adressais tous ces noms odieux.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, c'était à toi; mais je ne te demandais pas de réponse. Oh! laisse-moi finir mon imprécation.

* Allusion au sanglier qui figurait dans les armoiries de la maison d'York. (*Note du traducteur.*)

GLOSTER.

Je l'ai terminée moi-même par le nom de Marguerite.

LA REINE ÉLISABETH.

Ainsi c'est contre vous-même que vous avez exhalé vos malédictions.

LA REINE MARGUERITE.

Pauvre reine en peinture, vain simulacre de ma grandeur! pourquoi jettes-tu du sucre sur cette hideuse araignée dont la fatale toile t'enserre de toutes parts? Insensée! insensée! tu aiguises le couteau qui doit t'égorger! Un jour viendra que tu souhaiteras ma présence pour t'aider à maudire ce crapaud venimeux au dos voûté.

HASTINGS.

Prophétesse menteuse, finis tes imprécations frénétiques, ou crains, pour ton malheur, de lasser notre patience.

LA REINE MARGUERITE.

Opprobre sur vous! vous avez tous lassé la mienne.

RIVERS.

Si l'on vous traitait comme vous le méritez, on vous apprendrait votre devoir.

LA REINE MARGUERITE.

Si vous me traitiez comme je le mérite, vous me rendriez vos devoirs; vous verriez en moi votre reine, et en vous mes sujets. Traitez-moi donc comme je le mérite, et faites votre devoir.

DORSET.

Ne discutez pas avec elle; elle est folle.

LA REINE MARGUERITE.

Taisez-vous, monsieur le marquis; vous êtes un sot. Votre noblesse de fraîche date est une monnaie qui n'a point cours encore! Oh! si votre jeunesse pouvait comprendre ce qu'on souffre à perdre son rang et à mener une vie misérable! Ceux qui sont haut placés sont battus de tous les vents, et lorsqu'ils tombent, ils se brisent en morceaux.

GLOSTER.

Le conseil est bon; faites-en votre profit, marquis.

DORSET.

Il vous concerne tout autant que moi.

GLOSTER.

Et beaucoup plus encore, mais je suis né en si haut lieu, que notre aire, bâtie sur la cime du cèdre, insulte à la tempête et brave le soleil.

LA REINE MARGUERITE.

Et change sa lumière en ténèbres; — hélas! hélas! témoin mon fils, maintenant couvert des ombres de la mort, lui dont ta noire fureur a éteint les rayons dans la nuit éternelle. C'est dans notre aire que vous avez construit la vôtre. Grand Dieu, qui le voyez, ne le souffrez pas; que le produit du sang périsse dans le sang!

BUCKINGHAM.

Silence! silence! par bienséance du moins, si ce n'est par charité.

LA REINE MARGUERITE.

Que me parlez-vous de charité ou de bienséance? vous en avez usé avec moi sans charité, et vous avez sans honte assassiné ceux qui faisaient mon espérance. Ma charité, c'est l'outrage; la honte est ma vie; et puisse la rage de ma douleur puiser un aliment dans mon opprobre!

BUCKINGHAM.

Finissez, finissez.

LA REINE MARGUERITE.

O noble Buckingham, je baise ta main en signe d'union et d'amitié. Que le bonheur plane sur toi et ta noble maison! Tes vêtemens ne sont pas tachés de notre sang, et tu n'es pas compris dans mes malédictions.

BUCKINGHAM.

Ni moi, ni aucun de ceux qui sont ici présens; les malédictions ne vont pas plus loin que les lèvres qui les exhalent.

LA REINE MARGUERITE.

Je croirai toujours qu'elles montent aux cieux, et vont y réveiller Dieu dans son repos auguste. O Buckingham, crains ce dogue; quand il caresse, il mord, et lorsqu'il mord, il laisse dans la blessure un venin mortel. N'aie rien de commun avec lui; défie-toi de lui: le Crime, la Mort et l'Enfer l'ont marqué de leur sceau, et leurs ministres lui obéissent.

GLOSTER.

Que dit-elle, mylord de Buckingham?

BUCKINGHAM.

Rien qui mérite attention, mon gracieux lord.

LA REINE MARGUERITE.

Eh quoi! tu réponds par le mépris à mes conseils affectueux, et tu flattes le démon contre lequel je te mets en garde? Un jour tu te rappelleras mes paroles, alors qu'il brisera aussi ton ame de douleur, et tu reconnaîtras que l'infortunée Marguerite t'avait dit la vérité. Que chacun de vous soit en butte à sa haine, lui à la vôtre, et tous à la colère de Dieu!

Elle sort.

HASTINGS.

Mes cheveux se dressent d'horreur en entendant ses imprécations.

RIVERS.

Les miens aussi: je m'étonne qu'on la laisse ainsi en liberté.

GLOSTER.

Par la sainte mère de Dieu, je ne saurais la blâmer: elle n'a que trop souffert, et je me repens, pour ma part, du mal que je lui ai fait.

LA REINE ÉLISABETH.

Je ne lui en ai jamais fait, que je sache.

GLOSTER.

Vous en avez tout le profit. J'ai mis trop de chaleur à servir un homme qui, maintenant, en met trop peu à s'en souvenir. Pour Clarence, il est, ma foi, bien récompensé; le voilà enfermé comme un porc qu'on engraisse: Dieu pardonne à ceux qui en sont cause!

RIVERS.

C'est le fait d'une ame vertueuse et chrétienne que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal

GLOSTER.

C'est toujours ma coutume, et je m'en trouve bien. — (*A part.*) Car si j'avais maudit en cette occasion, je me serais maudit moi-même.

Entre CATESBY.

CATESBY.

Madame, sa majesté vous demande, — (*à Gloster*) ainsi que votre altesse, — et vous aussi, nobles lords.

LA REINE ÉLISABETH.

Catesby, j'y vais. — Mylords, venez-vous avec moi?

RIVERS.

Madame, nous suivons votre majesté.

Tous *sortent, à l'exception de* GLOSTER.

GLOSTER, *seul.*

Je fais le mal, et je suis le premier à jeter les hauts cris. Les méchans tours que je trame dans l'ombre, je les mets sur le compte des autres. Ce Clarence, que j'ai fait emprisonner, j'ai l'air de le plaindre aux yeux d'un tas d'imbéciles, tels que Stanley, Hastings et Buckingham; et je leur dis que c'est la reine et ses parens qui aigrissent le roi contre le duc mon frère Maintenant ils le croient, et ils me poussent à la vengeance contre Rivers, Vaughan et Grey; mais moi, je me prends à soupirer, et citant un passage de l'Écriture sainte, je leur réponds que Dieu nous ordonne de rendre le bien pour le mal; et c'est ainsi qu'habillant ma scélératesse de sentences prises dans les livres sacrés, je parais un saint quand j'agis le plus en démon.

Entrent DEUX ASSASSINS.

GLOSTER, *continuant.*

Mais chut! je vois venir les exécuteurs de mes hautes œuvres. — Eh bien! mes braves camarades, allez-vous maintenant expédier cet homme?

PREMIER ASSASSIN.

Nous y allons, mylord; et nous venons chercher l'ordre au moyen duquel nous pourrons pénétrer jusqu'à lui.

GLOSTER.

Bien pensé; je l'ai sur moi. (*Il leur donne un papier.*) Quand vous aurez fini, venez me trouver à mon hôtel de Crosby. Mais surtout, messieurs, de la célérité dans l'exécution. Soyez inexorables; n'écoutez pas ce qu'il voudra vous dire; car Clarence est un beau parleur, et ses paroles pourraient vous attendrir.

PREMIER ASSASSIN.

Bah! bah! mylord, nous ne nous amuserons pas à babiller : les grands parleurs sont de mauvais faiseurs; soyez certain que nous allons pour jouer des bras, et non de la langue.

GLOSTER.

Je vois que vous avez l'ame ferme comme le roc* et que vous laissez les pleurs aux imbéciles. Vous me plaisez, mes braves; vite, à la besogne! allez, allez, dépêchez!

PREMIER ASSASSIN.

Nous y allons, mon noble lord.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Même ville. — Une salle dans la Tour.

Entrent CLARENCE *et* BRAKENBURY.

BRAKENBURY.

D'où vient aujourd'hui à votre altesse cet air abattu?

CLARENCE.

Oh! j'ai passé une nuit cruelle, si remplie de rêves effrayans et de fantômes hideux, que, foi de chrétien et d'honnête homme, je ne voudrais point passer encore une nuit semblable, dussé-je acheter à ce prix une éternité de jours heureux, tant elle était pleine d'épouvante et d'horreur.

BRAKENBURY.

Quel rêve avez-vous fait, mylord? Racontez-le-moi, je vous prie.

CLARENCE.

Il me semblait que je m'étais échappé de la Tour et que je faisais voile pour la Bourgogne. Avec moi était mon frère Gloster, qui m'invita à quitter la cabine et à me promener avec lui sur le pont : là, es yeux tournés vers l'Angleterre, nous rappelions le souvenir de tous les mauvais jours que nous avions passés durant les guerres d'York et de Lancastre. Pendant que nous marchions sur le plancher glissant du tillac, Gloster tomba, et dans sa chute, au moment où je voulais le retenir, il me poussa par-dessus le bord au milieu des vagues mugissantes de l'Océan. O Dieu! je crus éprouver le supplice d'un homme qui se noie! Avec quel bruit terrible les eaux bourdonnaient à mes oreilles! sous combien de formes hideuses la mort s'offrait à mes yeux! Il me semblait voir les effrayans débris d'innombrables naufrages; des milliers d'hommes qui servaient de pâture aux poissons; des lingots d'or, des ancres, des monceaux de perles, des pierres précieuses, d'inestimables joyaux, étaient semés çà et là au fond de la mer. Des diamans s'étaient logés dans les crânes des noyés; et dans les cavités qu'occupaient autrefois les yeux, — affreuse dérision! — étincelaient des pierreries qui semblaient jeter des regards d'amour sur le fangeux abîme et insulter à tous ces ossemens épars.

* Il y a dans le texte : « Il pleut de vos yeux des meules de moulin, quand les imbéciles versent des larmes. » (*Note du traducteur*).

BRAKENBURY.

Aviez-vous le loisir, à l'heure de la mort, de contempler les mystères de l'abîme?

CLARENCE.

Il me semblait que je l'avais. Plusieurs fois je m'efforçai de rendre le dernier souffle; mais toujours le flot cruel retenait mon ame prisonnière, l'empêchait de s'envoler dans les vides, immenses et libres espaces de l'air, et la refoulait dans ma poitrine haletante, prête à se briser dans les violens efforts qu'elle faisait pour l'exhaler dans l'onde.

BRAKENBURY.

Ne vous êtes-vous pas éveillé au milieu d'une si terrible agonie?

CLARENCE.

Oh! non; mon rêve s'est prolongé par-delà le trépas. Oh! alors a commencé la tempête pour mon ame! Il m'a semblé que je passais le fleuve de douleur, sous la conduite du sombre nocher dont parlent les poètes, et que j'entrais dans l'empire de la nuit éternelle. Sur ces bords étrangers, le premier que rencontra mon ame, ce fut mon illustre beau-père, le grand Warwick, qui, à ma vue, s'écria : « Quel supplice destiné au parjure ce noir royaume tient-il en réserve pour le perfide Clarence? » Il dit, et disparut. Puis je vis errer près de moi une ombre semblable à un ange, dont la chevelure brillante était trempée de sang, et je l'entendis s'écrier : « Clarence est ici, — le perfide, l'inconstant, le parjure Clarence, qui m'a poignardé dans les champs de Tewksbury. Furies, emparez-vous de lui, et infligez-lui vos tortures.» Alors je me suis vu environné d'une légion de hideux démons; ils ont fait retentir à mes oreilles de si effroyables clameurs, qu'à ce bruit, je me suis réveillé tout tremblant, et que, long-temps après, je me croyais encore en enfer, tant mon rêve avait laissé en moi une impression terrible.

BRAKENBURY.

Je ne m'étonne pas, mylord, que ce songe vous ait épouvanté; le récit que vous m'en avez fait m'a effrayé moi-même.

CLARENCE.

O Brakenbury, ces actes qui maintenant déposent contre mon ame, je les ai faits pour Édouard, et tu vois comme il m'en récompense! O Dieu! si mes ferventes prières ne peuvent t'apaiser, si tu es résolu de tirer vengeance de mes crimes, ne fais du moins tomber que sur moi seul les coups de ta colère; oh! épargne ma femme innocente et mes pauvres enfans! — Je vous en prie, mon ami, restez auprès de moi: mon ame est accablée, et je voudrais m'assoupir.

BRAKENBURY.

Volontiers, mylord. Dieu donne à votre altesse un sommeil paisible! (*Clarence s'endort sur une chaise.*) — La douleur intervertit les temps, et change les heures du repos; du matin elle fait le soir, et de la nuit le jour. La gloire des princes se réduit à de vains titres : ils achètent la pompe extérieure au prix des tourmens de l'ame; et souvent, en échange de plaisirs vides et imaginaires, ils ressentent un monde de soucis trop réels; de sorte qu'entre eux et le vulgaire il n'y a d'autre différence que le vain éclat d'une gloire apparente.

Entrent les DEUX ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Holà! y a-t-il quelqu'un ici?

BRAKENBURY.

Que veux-tu, drôle? et comment es-tu venu en ce lieu?

PREMIER ASSASSIN.

Je veux parler à Clarence, et je suis venu sur mes jambes.

BRAKENBURY.

Voilà un ton bien bref!

DEUXIÈME ASSASSIN.

Oh! monsieur, il vaut mieux être bref que d'ennuyer les gens. Montre-lui notre commission, et trêve de paroles.

On remet un papier à Brakenbury, qui le lit.

BRAKENBURY.

Cet écrit m'enjoint de remettre entre vos mains le noble duc de Clarence. Je n'examinerai pas les motifs de cet ordre; quels qu'ils soient, je veux les ignorer. Voici les clefs; — vous voyez là le duc endormi. Je vais trouver le roi, et lui annoncer que je vous ai remis le dépôt dont on m'avait chargé.

PREMIER ASSASSIN.

Vous le pouvez, monsieur; c'est agir prudemment. Adieu.

BRAKENBURY *sort.*

DEUXIÈME ASSASSIN.

Dis donc, le poignarderons-nous dans son sommeil?

PREMIER ASSASSIN.

Non; il dirait à son réveil que nous l'avons tué en lâches.

DEUXIÈME ASSASSIN.

A son réveil! imbécile, il ne s'éveillera plus qu'au jour du jugement.

PREMIER ASSASSIN.

Eh bien, alors il dira que nous l'avons poignardé pendant qu'il dormait.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Ce mot de jugement a éveillé en moi je ne sais quel remords...

PREMIER ASSASSIN.

Quoi donc? as-tu peur?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Non de le tuer, puisque nous en avons l'ordre: mais j'ai peur, si je le tue, d'être damné, et il n'y a pas d'ordre au monde qui puisse me mettre à l'abri de ce danger-là.

PREMIER ASSASSIN.

Je t'avais cru plus résolu.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je suis résolu de le laisser vivre.

PREMIER ASSASSIN.

Je vais retourner auprès du duc de Gloster, et le lui dire.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Non; atteuds un moment encore, je te prie. J'espère que ce pieux accès me passera; d'habitude il ne me dure que le temps de compter jusqu'à vingt.

PREMIER ASSASSIN.

Eh bien! comment te trouves-tu maintenant?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je t'avouerai qu'il me reste encore là quelque velléité de conscience.

PREMIER ASSASSIN.

Songe à la récompense qui nous attend quand la chose sera faite.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Allons, il mourra : j'avais oublié la récompense.

PREMIER ASSASSIN.

Où est ta conscience maintenaot?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Dans la bourse du duc de Gloster.

PREMIER ASSASSIN.

De sorte qu'au moment où il ouvrira sa bourse pour nous récompenser, ta conscience s'envolera.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Cela m'est égal; elle peut partir : il y a peu de gens, si toutefois il en est, qui s'accommodent d'un pareil hôte.

PREMIER ASSASSIN.

Et si elle vient te retrouver?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je ne veux plus rien avoir de commun avec elle : c'est une créature dangereuse; elle fait d'un homme un lâche : on ne peut voler, qu'elle ne vous accuse; on ne peut jurer, qu'elle ne vous impose silence; on ne peut convoiter la femme de son prochain, qu'elle ne vous trahisse. C'est un lutin à la face timide et toujours prête à rougir qui se révolte au dedans de nous. Elle suscite mille obstacles : elle m'a fait un jour restituer une bourse d'or que j'avais trouvée ; elle met à la besace tous ceux qui l'hébergent; elle est proscrite de toutes les villes et cités, comme chose dangereuse; et quiconque veut vivre à son aise doit ne s'en rapporter qu'à lui-même et se passer d'elle.

PREMIER ASSASSIN.

Diantre! la voilà maintenant qui rôde autour de moi, et qui voudrait me persuader de ne pas tuer le duc.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Impose-lui silence, et ne la crois pas; si tu te laisses enjôler par elle, tu t'en repentiras.

PREMIER ASSASSIN.

Je suis de forte trempe; elle ne prévaudra pas contre moi.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Voilà parler en brave qui tient à sa réputation. Allons, nous mettons-nous à l'œuvre?

PREMIER ASSASSIN.

Assène-lui un coup sur la tête avec la garde de ton épée; puis nous le jetterons dans cette cuve de malvoisie qui est dans la pièce voisine.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Excellente idée! Nous ferons de lui une soupe au vin.

PREMIER ASSASSIN.

Chut! il s'éveille.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Frappe.

PREMIER ASSASSIN.

Non; parlons-lui.

CLARENCE, *s'éveillant.*

Où êtes-vous, mon ami? Donnez-moi une coup de vin.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Vous aurez tout-à-l'heure du vin à foison, mylord.

CLARENCE.

Au nom de Dieu, qui es-tu?

PREMIER ASSASSIN.

Un homme comme vous.

CLARENCE.

Tu n'es pas, comme moi, un personnage royal.

PREMIER ASSASSIN.

Vous n'êtes pas, comme nous, un sujet loyal.

CLARENCE.

Ta voix est un tonnerre; pourtant ta mine est humble.

PREMIER ASSASSIN.

En ce moment ma voix est à mon prince; ma mine est à moi.

CLARENCE.

Que ton accent est effrayant et terrible! Vos yeux me menacent. Pourquoi êtes-vous si pâles? Qui vous a envoyés ici? pourquoi êtes-vous venus?

LES DEUX ASSASSINS.

Pour, pour, pour, —

CLARENCE.

Pour m'assassiner?

LES DEUX ASSASSINS.

Oui, oui.

CLARENCE.

C'est à peine si vous avez le cœur de le dire; vous n'aurez donc pas le cœur de le faire. En quoi, mes amis, vous ai-je offensés?

PREMIER ASSASSIN.

Ce n'est pas nous, mais le roi, que vous avez offensé.

CLARENCE.

On duit me réconcilier avec lui.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Jamais, mylord. Ainsi préparez-vous à mourir.

CLARENCE.

Avez-vous donc été choisis entre tous pou égorger l'innocent? Quel est mon crime? quel

témoignages déposent contre moi? Quel jury légal a donné son verdict au juge sévère? et qui a prononcé contre Clarence la terrible sentence de mort*? Avant que la loi m'ait condamné, me menacer de la mort est un acte illégal. Au nom de la rédemption que vous espérez, par le sang précieux du Christ versé pour nos péchés, je vous somme de sortir d'ici, et de ne pas porter la main sur moi. L'action que vous voulez faire vous damnerait.

PREMIER ASSASSIN.

Dans ce que nous voulons faire, nous n'agissons que par ordre.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Et celui qui nous a donné cet ordre est notre roi.

CLARENCE.

Aveugle vassal! le roi des rois a écrit dans les tables de sa loi : « *Tu ne tueras point.* » Voulez-vous donc enfreindre son commandement, pour obéir à celui d'un homme? Prenez garde; car il tient dans sa main la vengeance, pour la faire éclater sur la tête des violateurs de sa loi.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Cette même vengeance, il la darde sur toi, coupable que tu es de parjure et de meurtre. Tu avais juré sur l'eucharistie de combattre pour la maison de Lancastre ; —

PREMIER ASSASSIN.

Et traître au nom de Dieu, tu as violé ton serment; et ton poignard félon a déchiré le flanc du fils de ton souverain, —

DEUXIÈME ASSASSIN.

Que tu avais juré de protéger et de défendre.

PREMIER ASSASSIN.

Comment peux-tu alléguer la loi redoutable de Dieu, toi qui l'as enfreinte d'une manière si flagrante?

CLARENCE.

Hélas! pour qui ai-je commis cet acte coupable? Pour Édouard, pour mon frère, pour lui seul; il ne vous a pas chargé de me tuer pour cela, car il a trempé dans ce crime aussi largement que moi. Si Dieu veut en tirer vengeance, il saura faire éclater ses châtimens au grand jour. Laissez à son bras puissant le soin de sa querelle. Il n'a pas besoin de recourir à des moyens indirects et illégaux pour retrancher du monde ceux qui l'ont offensé.

PREMIER ASSASSIN.

Qui donc t'avait rendu le ministre de sa colère, le jour où ce jeune et vaillant Plantagenet, qui promettait un si brillant avenir, tomba mort sous tes coups?

CLARENCE.

Mon affection pour mon frère, le démon et ma rage.

* Ce passage prouve que du temps de Shakspeare l'institution du jury en Angleterre était déjà ancienne et passée dans les mœurs. (*Note du traducteur*).

PREMIER ASSASSIN.

Eh bien, c'est notre affection pour ton frère, notre devoir et ton crime, qui nous amènent ici pour t'égorger.

CLARENCE.

Si vous aimez mon frère, ne me haïssez pas; je suis son frère, et je l'aime tendrement. Si c'est la promesse d'un salaire qui vous fait agir, retirez-vous, et je vous adresserai à mon frère Gloster, qui vous paiera ma vie à plus haut prix qu'Édouard ne vous eût payé ma mort.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Vous êtes dans l'erreur; votre frère Gloster vous hait.

CLARENCE.

Oh! non; il m'aime, et je lui suis cher. Allez le trouver de ma part.

LES DEUX ASSASSINS.

C'est bien aussi ce que nous comptons faire.

CLARENCE.

Dites-lui que le jour où York, notre illustre père, étendit son bras victorieux sur ses trois fils pour les bénir, et nous recommanda de toute la chaleur de son ame de nous aimer les uns les autres, il était loin de prévoir cette brèche faite à notre amitié. Dites cela à Gloster; et vous le verrez pleurer et s'attendrir.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, comme un roc; c'est le modèle qu'il nous a proposé!

CLARENCE.

Oh! ne le calomniez pas, car il est bon.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, comme la neige sur la moisson. Allez, vous vous abusez : c'est lui qui nous envoie pour vous faire mourir.

CLARENCE.

C'est impossible; car il a pleuré mon malheur, m'a pressé dans ses bras, et m'a juré avec des sanglots de tout faire pour obtenir mon élargissement.

PREMIER ASSASSIN.

C'est aussi ce qu'il fait alors qu'il rompt ici-bas votre esclavage et vous envoie goûter les joies du ciel.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Faites votre paix avec Dieu, car il faut mourir, mylord.

CLARENCE.

Eh quoi! tu as assez de piété dans l'ame pour me conseiller de faire ma paix avec Dieu, et tu pousses l'aveuglement sur ton propre salut au point de te mettre en guerre avec Dieu en m'assassinant? Ah! messieurs, songez que celui qui vous a commandé ce meurtre vous détestera pour l'avoir commis.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Que faire?

CLARENCE.

Vous laisser toucher et sauver vos ames.

PREMIER ASSASSIN.

Nous laisser toucher ! ce serait lâcheté et faiblesse de femme.

CLARENCE.

Rester inflexible est d'une bête féroce et d'un démon. Qui de vous, s'il était fils de roi, et privé de sa liberté comme je le suis maintenant, voyant venir à lui deux meurtriers comme vous, ne supplierait pas qu'on lui laissât la vie ? — (*Au deuxième assassin.*) Mon ami, j'ai surpris une lueur de pitié dans ton regard. Oh ! si elle ne m'a pas flatté d'une vaine espérance, embrasse ma défense, et plaide pour moi comme tu ferais pour toi-même, si tu étais dans ma position critique. Quel mendiant ne plaindrait un prince qui mendie ?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Regardez derrière vous, mylord.

PREMIER ASSASSIN, *poignardant Clarence.*

Prends cela, et ceci encore : si tout cela ne suffit pas, je vais te noyer dans la cuve de malvoisie.

Il sort, emportant le corps.

DEUXIÈME ASSASSIN *seul.*

O forfait sanguinaire! ô crime forcené! Que ne puis-je, comme Pilate, me laver les mains de ce meurtre abominable !

Rentre LE PREMIER ASSASSIN.

PREMIER ASSASSIN.

Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi ne m'as-tu pas aidé ? Par le ciel, le duc apprendra ta tiédeur.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Plût à Dieu qu'il pût aussi apprendre que j'ai sauvé son frère ! Va recevoir la récompense, et redis-lui mes paroles, car je me repens de la mort du duc.

Il sort.

PREMIER ASSASSIN *seul.*

Moi, je ne m'en repens pas : va, poltron que tu es. — Allons, je vais cacher le corps dans quelque coin, jusqu'à ce que le duc donne des ordres pour l'enterrer ; et quand j'aurai reçu mon salaire, je décamperai ; car tout ceci va s'ébruiter ; et alors il ne serait pas prudent à moi de rester ici.

Il sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Un appartement du palais.

LE ROI ÉDOUARD, *malade et que deux lords soutiennent*, LA REINE ÉLISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GREY, *et* AUTRES.

LE ROI ÉDOUARD.

Allons, c'est bien ; — aujourd'hui j'ai utilement rempli ma journée : nobles pairs, conservez entre vous cette union. J'attends de jour en jour de mon Rédempteur le message qui doit me rappeler de ce monde ; mon ame partira en paix pour le ciel, maintenant que j'ai réconcilié mes amis sur la terre. Rivers et Hastings, donnez-vous la main ; plus de haine cachée entre vous ! jurez-vous amitié !

RIVERS.

Par le ciel, mon ame ne conserve plus aucun ressentiment, et ma main va sceller l'affection de mon cœur.

HASTINGS.

Que le sort me soit propice, comme il est vrai que je fais le même serment en toute sincérité.

LE ROI ÉDOUARD.

Gardez-vous bien d'en imposer à votre roi, de peur que le suprême roi des rois ne confonde votre imposture, et ne vous condamne à perir les uns par les autres.

HASTINGS.

Puissé-je ne prospérer qu'autant que ce serment d'amitié est sincère !

LE ROI ÉDOUARD, *à la Reine.*

Madame, vous n'êtes pas étrangère à ceci, — ni votre fils Dorset, — ni vous, Buckingham : vous avez été hostiles les uns aux autres. Ma femme, aimez lord Hastings ; donnez-lui votre main à baiser, et que votre réconciliation soit franche.

LA REINE ÉLISABETH.

Voilà ma main, Hastings. Je ne veux plus me souvenir de notre haine passée ; j'y engage mon bonheur et celui des miens.

LE ROI ÉDOUARD.

Dorset, embrassez-le ; Hastings, soyez l'ami du marquis.

DORSET.

Je proteste que, pour ma part, ce pacte d'amitié sera inviolable.

HASTINGS.

Je le jure également.

Il embrasse Dorset.

LE ROI ÉDOUARD.

Maintenant, noble Buckingham, mettez le sceau

à cette réconciliation en embrassant les parens de ma femme ; et que j'aie le plaisir de vous voir amis.

BUCKINGHAM, *à la Reine*.

Si jamais Buckingham tourne son ressentiment contre votre majesté, s'il cesse jamais d'avoir pour vous et les vôtres une respectueuse affection, que Dieu me punisse par la haine de ceux dont je dois attendre le plus d'attachement. Quand j'aurai le plus besoin d'un ami, que je croirai le plus pouvoir compter sur son amitié, puissé-je ne trouver en lui qu'un cœur faux et vide, qu'un traître et un fourbe! Voilà ce que je demande au ciel, si jamais il m'arrive de refroidir mon affection pour vous ou les vôtres.

Il embrasse Rivers, etc.

LE ROI ÉDOUARD.

C'est pour mon cœur malade un cordial salutaire et doux que cette assurance que vous venez de nous donner. Il ne manque plus ici que la présence de notre frère Gloster pour compléter cette heureuse réconciliation.

BUCKINGHAM.

Voici, on ne peut plus à propos, le noble duc quis'avance.

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

Salut à mon souverain roi et à la reine! et vous aussi, nobles pairs, je vous souhaite un heureux jour.

LE ROI ÉDOUARD.

Ce jour est heureux pour nous, grâce à l'emploi que nous en avons fait. Nous avons accompli, mon frère, une œuvre de charité : nous avons, dans le cœur de ces pairs irrités et implacables, fait succéder la paix à l'hostilité, l'affection à la haine.

GLOSTER.

Vous avez fait là une œuvre méritoire, mon souverain seigneur. Si dans cette illustre assemblée il se trouve quelqu'un qui, trompé par de faux rapports et d'injustes soupçons, me regarde comme son ennemi; ou si, sans le vouloir, ou dans un mouvement de colère, il m'est arrivé d'offenser qui que ce soit parmi les personnages ici présens, je désire faire ma paix avec lui. C'est la mort pour moi que de haïr; je déteste l'inimitié, et je recherche l'affection de tous les gens de bien. — Vous d'abord, madame, je vous demande une paix sincère que j'achèterai au prix de mon respectueux dévouement. — Je vous en dis autant, mon noble cousin Buckingham, pour peu que le moindre dissentiment ait existé entre nous; — ainsi qu'à vous, lord Rivers, — et à vous, lord Grey, — à tous ceux qui, sans motif, ont pu nourrir contre moi des dispositions malveillantes, ducs, comtes, lords, gentilshommes, enfin tous. Je ne connais pas un seul Anglais vivant contre lequel mon cœur ait plus de rancune que n'en aurait l'enfant qui vient de naître. Je remercie Dieu de m'avoir donné ces sentimens d'humilité.

LA REINE ÉLISABETH.

Ce jour sera dans l'avenir un jour de fête. Dieu veuille que toutes nos querelles soient complètement pacifiées! — (*Au roi.*) Mon souverain seigneur, je supplie votre majesté de rendre ses bonnes grâces à notre frère Clarence.

GLOSTER.

Eh quoi, madame, ne vous ai-je fait de pacifiques avances que pour me voir raillé en présence du roi? Qui ne sait que le noble duc est mort? (*Tous font un mouvement de surprise.*) Vous lui faites outrage et insultez à son cadavre.

LE ROI ÉDOUARD.

Qui ne sait qu'il est mort? Et qui donc le sait?

LA REINE ÉLISABETH.

Ciel, qui vois tout, quel monde est celui-ci!

BUCKINGHAM.

Lord Dorset, suis-je aussi pâle que tous les autres?

DORSET.

Oui, mylord. Il n'est personne dans cette assemblée dont le visage n'ait perdu ses couleurs.

LE ROI ÉDOUARD.

Clarence est mort? L'ordre avait été révoqué.

GLOSTER.

Il est vrai; mais l'infortuné est mort en vertu de votre premier ordre; et celui-là, un Mercure ailé l'a fait parvenir; le contre-ordre a été porté par quelque messager boiteux arrivé trop tard pour voir enterrer le duc. Dieu veuille que quelqu'un, moins noble et moins loyal que lui, tenant au trône de plus près par les passions vindicatives, mais de moins près par les liens du sang, et sur qui néanmoins aucun soupçon ne plane, n'en ait pas mérité pire que le malheureux Clarence!

Entre STANLEY.

STANLEY, *un genou en terre*.

Sire, je vous demande une grâce en retour de mes services.

LE ROI ÉDOUARD.

Laisse-moi, je t'en conjure; mon ame est pleine d'affliction.

STANLEY.

Je ne me relèverai pas que votre majesté ne m'ait entendu.

LE ROI ÉDOUARD.

Parle donc, et dis-moi ce que tu demandes.

STANLEY.

Veuillez faire grâce de la vie à l'un de mes gens, qui a tué aujourd'hui un gentilhomme querelleur, attaché depuis peu au duc de Norfolk.

LE ROI ÉDOUARD.

Ma bouche a pu prononcer l'arrêt de mort de mon frère, et cette même bouche pardonnerait à un esclave! Mon frère n'avait tué personne; il n'était coupable que de pensée, et cependant une

mort cruelle a été son châtiment. Qui m'a demandé sa grâce? qui, dans ma colère, s'est agenouillé devant moi, et m'a supplié de réfléchir? Qui m'a parlé de lien fraternel? qui m'a parlé d'affection? qui m'a remis en mémoire comment l'infortuné avait abandonné le puissant Warwick, et combattu pour moi? Qui m'a dit que sur le champ de bataille de Tewksbury, Oxford m'ayant abattu à ses pieds, il me sauva la vie en me disant : « *Vivez, mon frère, et soyez roi?* Qui m'a rappelé ce moment où couchés tous deux sur la terre, à demi-morts de froid, il me couvrit de ses propres vêtemens, et resta lui-même presque nu exposé aux rigueurs d'une nuit glaciale? Tout cela, ma coupable et brutale colère l'avait effacé de mon souvenir, et nul d'entre vous n'a eu la charité de me le rappeler. Mais lorsqu'un de vos charretiers ou de vos valets a commis un meurtre dans l'ivresse, et détruit l'image précieuse de notre bien-aimé Rédempteur, soudain vous tombez à genoux pour implorer son pardon; et moi, non moins injuste que vous, il faut que je l'accorde. Mais pour mon frère, nul n'a élevé la voix; et moi-même, ingrat que je suis, mon cœur ne m'a pas parlé pour lui, l'infortuné! Les plus fiers d'entre vous ont été ses obligés pendant sa vie; et cependant il n'en est pas un qui, prenant sa défense, ait essayé de le soustraire à la mort. Ah! je crains que la justice de Dieu, punissant ce forfait, ne s'appesantisse sur moi et les miens, sur vous et les vôtres. — Venez, Hastings; aidez-moi à regagner mon appartement. — Pauvre Clarence!

LE ROI, LA REINE, HASTINGS, RIVERS, DORSET *et* GREY *sortent.*

GLOSTER.

Voilà les fruits d'une aveugle colère! N'avez-vous pas remarqué la pâleur qui a paru sur le visage des coupables parens de la reine, quand on a annoncé la mort de Clarence? Oh! ce sont eux qui l'ont conseillée au roi. Dieu en tirera vengeance. Allons, mylords, voulez-vous que nous allions tenir compagnie à Édouard et le consoler?

BUCKINGHAM.

Nous sommes aux ordres de votre altesse.

Ils sortent.

SCENE II.

Même lieu.

Entre LA DUCHESSE D'YORK *avec* LE FILS *et* LA FILLE DE CLARENCE.

LE FILS.

Dites-nous, grand'maman, est-ce que notre père est mort?

LA DUCHESSE.

Non, mon enfant.

LA FILLE.

Pourquoi vous voyons-nous si souvent pleurer, et vous frapper la poitrine en criant : « O Clarence, mon malheureux fils! »

LE FILS.

Pourquoi nous regardez-vous en secouant la tête? pourquoi nous appelez-vous orphelins, pauvres abandonnés, s'il est vrai que notre noble père soit vivant?

LA DUCHESSE.

Mes chers petits enfans, vous vous méprenez tous deux : je m'afflige de la maladie du roi, que nous sommes menacés perdre, et non de la mort de votre père; pleurer un mort serait peine perdue.

LE FILS.

Ainsi, grand'maman, vous convenez qu'il est mort. Le roi mon oncle a fait là une action condamnable. Dieu en tirera vengeance; pour l'obtenir, je l'importunerai de mes prières ferventes.

LA FILLE.

Et moi aussi.

LA DUCHESSE.

Taisez-vous, enfans, taisez-vous! Le roi vous aime tendrement : pauvres innocens que vous êtes, vous ne pouvez deviner qui a causé la mort de votre père.

LE FILS.

Si, grand'maman, nous le pouvons. Mon bon oncle Gloster m'a dit que le roi, à l'instigation de la reine, l'avait fait mettre en prison : en me disant cela, mon oncle pleurait; il s'apitoyait sur moi, et me baisait affectueusement sur la joue. Il me dit que je pouvais compter sur lui comme sur mon père, et qu'il m'aimerait aussi tendrement que si j'étais son fils.

LA DUCHESSE.

Ah! faut-il que l'hypocrisie prenne des formes si séduisantes, et cache tant de perversité sous un masque de vertu! Il est mon fils, hélas! et ma honte. Pourtant, ce n'est point à ma mamelle qu'il a sucé tant de fourberie.

LE FILS.

Vous pensez donc, grand'maman, que mon oncle nous en impose?

LA DUCHESSE.

Oui, mon enfant.

LE FILS.

Moi, je ne le crois pas. Écoutez! quel est ce bruit?

Entre LA REINE ÉLISABETH, *en proie au plus violent désespoir;* RIVERS *et* DORSET *la suivent.*

LA REINE ÉLISABETH.

Oh! qui m'empêchera de gémir et de pleurer, d'accuser le sort et de me désoler? Laissez-moi contre moi-même unir mes efforts à ceux du désespoir, et devenir ma propre ennemie.

LA DUCHESSE.

A quoi tendent ces transports furieux?

LA REINE ÉLISABETH.

A quelque acte de violence tragique. — Édouard, mon époux, votre fils, votre roi, est mort. Pourquoi les rameaux continuent-ils à pousser quand la racine n'est plus? Pourquoi les feuilles ne se flétrissent-elles pas quand la sève est tarie? Si vous voulez vivre, que ce soit pour pleurer; si vous voulez mourir, hâtez-vous; que nos ames, dans leur vol rapide, aillent rejoindre celle du roi, ou qu'en fidèles sujettes, elles le suivent dans son nouvel empire, au séjour de l'éternel repos.

LA DUCHESSE.

Ah! je prends à ta douleur une part aussi vive qu'étaient étroits les liens qui m'attachaient à ton noble époux! J'ai pleuré la mort d'un époux glorieux, et je ne vivais qu'en contemplant ses vivantes images; mais maintenant deux des miroirs où se reproduisaient ses traits augustes sont brisés par la mort ennemie; et, pour consolation, je n'ai plus qu'une glace infidèle qui afflige ma vue et ne réfléchit que ma honte. Tu es veuve, il est vrai, mais tu es mère encore, et il te reste tes enfans pour consolation; pour moi, la mort, après avoir arraché mon époux de mes bras, m'a ravi encore les deux appuis de ma faiblesse, Clarence et Édouard. Ta douleur n'est que la moitié de la mienne; et il est juste que ma voix étouffe tes plaintes et domine tes clameurs.

LE FILS DE CLARENCE.

Ah! ma tante, vous n'avez pas donné des pleurs à la mort de notre père; comment pourrions-nous joindre nos larmes aux vôtres?

LA FILLE DE CLARENCE.

Notre douleur d'orphelins n'a pas trouvé d'échos, que votre douleur de veuve n'en trouve pas davantage!

LA REINE ÉLISABETH.

Mon affliction n'a pas besoin de la vôtre; les lamentations ne me feront pas faute. Je voudrais que tous les fleuves apportassent à mes yeux le tribut de leurs ondes; devenue alors une vaste mer, soumise à l'influence de la lune, je noierais l'univers sous un déluge de larmes. Ah! laissez-moi pleurer mon époux, mon bien-aimé Édouard!

LES DEUX ENFANS.

Laissez-nous pleurer notre père, notre bien-aimé Clarence!

LA DUCHESSE.

Laissez-les-moi pleurer tous deux, Édouard et Clarence!

LA REINE ÉLISABETH.

Édouard était mon unique appui, et il n'est plus.

LES DEUX ENFANS.

Clarence était notre unique appui, et il n'est plus.

LA DUCHESSE.

Je n'avais qu'eux pour appui, et ils ne sont plus.

LA REINE ÉLISABETH.

Jamais veuve fit-elle une perte plus grande?

LES DEUX ENFANS.

Jamais orphelins firent-ils une perte plus grande?

LA DUCHESSE.

Jamais mère fit-elle une perte plus grande? Hélas! je suis la mère de toutes ces douleurs. Les leurs sont partielles, la mienne les réunit toutes. Elle pleure Édouard, et moi aussi; je pleure Clarence, elle ne le pleure pas; ces enfans pleurent Clarence, et moi aussi; je pleure Édouard, ils ne le pleurent pas. — Hélas! c'est sur moi, trois fois malheureuse, que doivent retomber vos larmes à tous trois: mère de vos douleurs, c'est à moi à les nourrir de mes lamentations.

DORSET, *à la Reine.*

Consolez-vous, ma mère; c'est offenser Dieu que d'accueillir ses actes avec ingratitude. Dans les choses ordinaires de la vie, on appelle ingrat celui qui restitue de mauvaise grâce la somme qu'avait prêtée avec bienveillance une main généreuse; à plus forte raison l'êtes-vous d'accuser ainsi le ciel, parce qu'il redemande le prêt royal qu'il vous avait fait.

RIVERS.

Madame, que votre sollicitude maternelle reporte ses pensées vers le jeune prince votre fils. Envoyez-le chercher sur-le-champ; qu'il soit couronné; c'est en lui que réside votre espoir. Dans la tombe d'Édouard mort ensevelissez vos douleurs; sur le trône d'Édouard vivant, vos joies vont refleurir.

Entrent GLOSTER, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, RATCLIFF, *et* AUTRES.

GLOSTER.

Ma sœur, consolez-vous; la perte de l'astre brillant qui vient de s'éclipser est pour nous tous un sujet de douleur; mais nul ici-bas ne peut guérir ses maux avec des larmes. — (*A la Duchesse.*) Madame ma mère, veuillez m'excuser; je ne vous voyais pas; je vous demande humblement à genoux votre bénédiction.

LA DUCHESSE.

Que Dieu te bénisse, et mette dans ton cœur la douceur, l'affection, la charité, l'obéissance, et la fidélité au devoir!

GLOSTER, *à part, en se relevant.*

Ainsi soit-il; et qu'il m'accorde de mourir vieux; c'est le but obligé de toute bénédiction maternelle, je m'étonne que ma mère l'ait oublié.

BUCKINGHAM.

Vous tous, pairs et seigneurs, que l'affliction accable, et qui partagez le poids de la douleur commune, cherchez une consolation dans votre affection mutuelle: nous avons perdu la moisson de bonheur que nous tenions du roi; mais son fils nous en promet une autre dans l'avenir; le ressentiment a disparu de vos cœurs irrités; la bonne intelligence, récemment rétablie entre vous, doit être soigneusement conservée. Je crois qu'il serait

à propos que le jeune prince, avec une suite peu nombreuse, fût ramené de Ludlow à Londres pour y être couronné roi.

RIVERS.

Pourquoi avec une suite peu nombreuse, mylord de Buckingham?

BUCKINGHAM.

Parce que, dans la confusion d'une agglomération trop nombreuse, les blessures de nos discordes, à peine cicatrisées, pourraient se rouvrir, ce qui serait doublement dangereux dans l'etat mal affermi d'un nouveau règne. Quand les chevaux ont la bride sur le cou, et peuvent diriger leur course au gré de leur caprice, il faut, à mon sens, prévenir la crainte du mal autant que le mal luimême.

GLOSTER.

J'espère que le roi a fait cesser entre nous toute mésintelligence; de mon côté, la réconciliation est solide et sincère.

RIVERS.

De mon côté aussi; et je pense qu'il en est de même de nous tous. Mais ce lien étant nouveau encore, il faut éviter tout ce qui pourrait l'exposer à se rompre; ce qui serait à craindre peut-être si la foule était trop considérable. Je demande donc, avec Buckingham, que le cortége qui doit ramener le prince soit peu nombreux.

HASTINGS.

Je suis du même avis.

GLOSTER.

Eh bien! soit; allons déterminer le choix de ceux qui vont partir pour Ludlow. — Madame, — et vous, ma mère, — voulez-vous venir donner votre avis sur ce point important?

Tous *sortent, à l'exception de* Buckingham *et de* Gloster.

BUCKINGHAM.

Mylord, qui que ce soit qui se rende auprès du prince, au nom du ciel, nous deux ne restons pas ici; car, comme preliminaire à l'arrangement dont nous avons parlé, je trouverai en route l'occasion de séparer du prince l'orgueilleuse parenté de la reine.

GLOSTER.

Mon autre moi-même, tabernacle de mes conseils, mon oracle, mon prophète, mon cher cousin, je me laisse guider par toi comme un enfant. A Ludlow donc; car il ne nous faut pas rester en arrière.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville. — Une rue.

DEUX BOURGEOIS *se rencontrent.*

PREMIER BOURGEOIS.

Bonjour, voisin. Ou allez-vous si vite?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je le sais à peine moi-même, je vous jure. Savez-vous la nouvelle?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui; on dit que le roi est mort.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mauvaise nouvelle, par Notre-Dame! il est rare que nous en ayons de bonnes. Je crains bien que tout n'aille de travers.

Arrive UN AUTRE BOURGEOIS.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Voisins, Dieu vous garde.

PREMIER BOURGEOIS.

Voisin, je vous donne le bonjour.

TROISIÈME BOURGEOIS.

La nouvelle de la mort du bon roi Édouard se confirme-t-elle?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Hélas! elle n'est que trop vraie : Dieu nous soit en aide!

TROISIÈME BOURGEOIS.

En ce cas, messieurs, attendez-vous à voir luire des temps orageux.

PREMIER BOURGEOIS.

Non, non ; s'il plaît à Dieu, son fils régnera.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Malheur au pays qu'un enfant gouverne!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Nous avons du moins en lui l'espoir d'un gouvernement; pendant sa minorité, un conseil administrera en son nom; et quand il sera mûri par l'âge, il régnera par lui-même; à cette époque, et en attendant qu'elle vienne, je ne doute pas que nous ne soyons bien gouvernés.

PREMIER BOURGEOIS.

La situation est la même qu'au temps où Henri VI fut couronné à Paris à l'âge de neuf mois.

TROISIÈME BOURGEOIS.

La situation est la même? Non, non, mes amis, Dieu le sait. Le pays alors abondait en hommes d'état supérieurs; alors le roi avait pour le protéger des oncles vertueux.

PREMIER BOURGEOIS.

Celui-ci en a pareillement, tant du côté paternel que du côté maternel.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Il vaudrait mieux ou qu'ils fussent tous du côté paternel, ou qu'il n'y en eût aucun de ce côté-là: car leur rivalité à qui sera le plus près du roi, nous touchera de trop près, si Dieu n'y met ordre. Oh! c'est un homme dangereux que le duc de Gloster; et puis les fils et les frères du roi sont orgueilleux et hautains: si tous ces gens-là au lieu de gouverner étaient gouvernés eux-mêmes, la patrie malade pourrait reprendre sa santé première.

PREMIER BOURGEOIS.

Allons, allons, nous mettons les choses au pire : tout ira bien.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Quand le ciel se couvre de nuages, les hommes sages mettent leur manteau ; quand les larges feuilles tombent, l'hiver n'est pas loin ; quand le soleil se couche, qui ne s'attend pas à la nuit ? Les orages hors de saison font prévoir la disette. Il est possible que tout aille bien ; mais si Dieu l'ordonne ainsi, c'est plus que nous ne méritons, ou que je n'espère.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la crainte est dans tous les cœurs : on ne peut entrer en conversation avec un homme qu'on ne lui voie l'air triste et plein d'alarmes.

TROISIÈME BOURGEOIS.

C'est le signe précurseur des révolutions. Un instinct fait pressentir aux hommes les périls à venir ; c'est ainsi qu'on voit l'onde s'enfler à l'approche d'une tempête. Mais laissons Dieu régler toutes choses. Où allez-vous ?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Nous sommes appelés devant les juges.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Et moi aussi : je vous tiendrai compagnie.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LE JEUNE DUC D'YORK, LA REINE ÉLISABETH, *et* LA DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVÊQUE.

J'apprends qu'hier soir ils ont couché à Northampton ; ils seront ce soir à Stony-Stratford : demain ou après-demain ils seront ici.

LA DUCHESSE.

Je suis impatiente de voir le prince : j'espère qu'il est beaucoup grandi depuis la dernière fois que je l'ai vu.

LA REINE ÉLISABETH.

J'ai ouï dire que non : on m'assure que mon fils York est presque aussi grand que lui.

YORK.

C'est vrai, ma mère ; mais j'en suis fâché.

LA DUCHESSE.

Pourquoi, mon enfant ? C'est une bonne chose que de grandir.

YORK.

Grand'maman, un soir, à souper, mon oncle Rivers ayant dit que je grandissais plus que mes frères, « Oui, a dit mon oncle Gloster, petite plante a des vertus utiles ; mauvaise herbe croît toujours. » Depuis ce temps-là, j'ai souhaité de grandir moins rapidement, par la raison que les fleurs aux doux parfums sont lentes à venir, et que les mauvaises herbes poussent vite.

LA DUCHESSE.

Vraiment ! vraiment ! Celui qui te tenait ce propos ne l'a pas justifié par son exemple. C'était dans son enfance l'être le plus chétif qu'on pût voir. Il a été si lent à grandir que, si la règle était vraie, il devrait être plein de bonnes qualités.

L'ARCHEVÊQUE.

Et il l'est aussi sans doute, ma gracieuse dame.

LA DUCHESSE.

Je l'espère ; mais laissez le doute aux mères.

YORK.

Ma foi, si j'y avais pensé, j'aurais, à propos de sa croissance, donné à mon oncle un coup de patte qui aurait porté plus juste que le sien.

LA DUCHESSE.

Comment cela, mon jeune York ? Dites-le-moi, je vous prie.

YORK.

On dit que mon oncle a grandi si vite, que deux heures après sa naissance il pouvait manger une croûte ; or, moi, ce n'est qu'à l'âge de deux ans que j'ai eu ma première dent. N'est-ce pas, grand'-maman, que c'eût été là une plaisanterie mordante ?

LA DUCHESSE.

Mon petit York, qui vous a dit cela ?

YORK.

Sa nourrice, grand'maman.

LA DUCHESSE.

Sa nourrice ? Mais elle était morte avant que vous fussiez né.

YORK.

Si ce n'est pas elle, je ne saurais dire de qui je le tiens.

LA REINE ÉLISABETH.

Voilà un enfant bien jaseur. — Allons, pas tant de malice.

L'ARCHEVÊQUE.

Madame, ne le grondez pas.

LA REINE ÉLISABETH.

Petites écuelles ont de grandes oreilles.

Entre UN MESSAGER.

L'ARCHEVÊQUE.

Voici un messager. Quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

Des nouvelles d'une telle nature qu'elles me coûtent à dire.

LA REINE ÉLISABETH.

Comment se porte le prince ?

LE MESSAGER.

Il est en bonne santé, madame.

LA DUCHESSE.

Quelles sont tes nouvelles ?

LE MESSAGER.

Lord Rivers, lord Grey et sir Thomas Vaughan, ont été conduits prisonniers à Pomfret.

LA DUCHESSE.

Qui les a fait arrêter?

LE MESSAGER.

Les puissans ducs de Gloster et de Buckingham.

LA REINE ÉLISABETH.

Pour quel crime?

LE MESSAGER.

J'ai dit tout ce que je savais. Quant au motif pour lequel ces lords ont été arrêtés, je l'ignore entièrement, ma gracieuse dame.

LA REINE ÉLISABETH.

Hélas! j'entrevois la ruine de ma maison. Maintenant le tigre a saisi le faon timide; la tyrannie insolente commence à empiéter sur le trône d'un enfant innocent et sans défense. Viennent à présent la destruction, le carnage et le massacre! Je vois clairement, et comme sur un plan tout tracé, le dénouement de tout ceci.

LA DUCHESSE.

Combien mes yeux ont déjà vu luire de ces jours maudits, de ces jours de troubles et de discordes. Mon époux a perdu la vie en cherchant à conquérir une couronne; mes fils se sont vus tour à tour favorisés et trahis par la fortune; tantôt je me réjouissais de leurs succès; tantôt je pleurais sur leurs désastres. Enfin, une fois affermis, et les discordes civiles complétement dissipées, les vainqueurs se sont fait la guerre les uns aux autres; frere contre frère, sang contre sang, ils se sont déchirés de leurs propres mains. Mets un terme à tes fureurs, ô courage insensé et frénétique! ou que je meure enfin, pour n'avoir plus devant les yeux ces spectacles de mort!

LA REINE ÉLISABETH.

Venez, venez, mon fils; allons chercher un asile dans le sanctuaire. — Adieu, madame.

LA DUCHESSE.

Attendez; j'irai avec vous.

LA REINE ÉLISABETH.

Vous, rien ne vous y oblige.

L'ARCHEVÊQUE, *à la Reine.*

Venez, madame, et portez dans cet asile vos trésors et vos richesses. Pour moi, je remettrai aux mains de votre majesté les sceaux qui m'étaient confiés; et puisse mon destin suivre mon dévouement à vous et à tous les vôtres! Venez, je vais vous conduire au sanctuaire.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Une rue.

Les trompettes sonnent. Arrivent LE PRINCE DE GALLES, GLOSTER, BUCKINGHAM, LE CARDINAL BOURCHIER, CATESBY, *et* AUTRES.

BUCKINGHAM.

Aimable prince, soyez le bien venu dans Londres, dans votre capitale.

GLOSTER.

Soyez le bien venu, mon cher neveu, souverain de mes pensées. La fatigue de la route vous a rendu triste.

LE PRINCE.

Non, mon oncle; mais nos altercations pendant le voyage me l'ont rendu ennuyeux, pénible et fatigant. Il me manque encore ici des oncles pour me souhaiter la bienvenue.

GLOSTER.

Cher prince, l'innocence de votre âge n'a pas encore sondé dans ses profondeurs l'artificieuse perversité du monde; vous ne jugez un homme que par ses qualités extérieures, et [illegible] que l'extérieur est rarement, pour ne pas dire jamais, l'indice des sentimens du cœur. Ces oncles que vous regrettez de ne point voir ici étaient des hommes dangereux; votre altesse se laissait prendre au miel de leurs paroles, et ne voyait pas le poison de leur cœur. Dieu vous préserve d'eux et d'amis aussi perfides!

LE PRINCE.

Dieu me préserve d'amis perfides! mais ils ne l'étaient pas.

GLOSTER.

Mylord, le maire de Londres vient vous présenter ses hommages.

Arrivent LE LORD MAIRE *et* SON CORTÉGE.

LE LORD MAIRE.

Dieu accorde à votre altesse la santé et d'heureux jours!

LE PRINCE.

Je vous remercie, mylord; je vous remercie tous.

LE LORD MAIRE *et* SON CORTÉGE *s'éloignent.*

LE PRINCE, *continuant.*

Je pensais que ma mère et mon frère York seraient depuis long-temps venus nous rejoindre en route. Que fait donc ce paresseux d'Hastings, qu'il ne vient pas nous apprendre s'ils viendront ou non?

Arrive HASTINGS.

BUCKINGHAM.

Justement, le voilà qui arrive tout couvert de sueur.

LE PRINCE.

Salut, mylord. Eh bien, notre mère va-t-elle venir?

HASTINGS.

La reine votre mère et votre frère York se sont retirés dans le sanctuaire; Dieu sait pour quel motif, quant à moi, je l'ignore. Le jeune prince était disposé à venir avec moi rejoindre votre altesse, mais sa mère s'y est péremptoirement opposée.

BUCKINGHAM.

Voilà une conduite bien étrange et bien déplacée! — Lord cardinal, voulez-vous aller trouver la reine, et la decider à envoyer immédiatement le duc d'York à son auguste frère? Lord Hastings, allez avec lui, et si elle refuse, arrachez-le par force de ses bras jaloux.

LE CARDINAL.

Mylord de Buckingham, si ma faible éloquence peut obtenir de la reine le jeune duc d'York, attendez-vous à le voir ici dans un moment. Mais si à toutes les instances elle oppose un refus opiniâtre, que le Dieu du ciel nous préserve de violer le saint privilége du divin sanctuaire! Pour le royaume entier, je ne voudrais pas me rendre coupable d'un tel attentat.

BUCKINGHAM.

C'est de votre part, mylord, un entêtement peu raisonnable: vous tenez trop aux formes et aux vieilles traditions. Si vous comparez cet acte aux pratiques licencieuses du siècle, vous trouverez que ce n'est pas violer le sanctuaire que d'y saisir la personne du prince. Le droit d'asile n'est accordé qu'à ceux à qui leurs actes rendent ce refuge nécessaire, et qui sont moralement aptes à le réclamer. Or, le prince ne l'a point réclamé, et n'a rien fait pour en avoir besoin; j'en conclus qu'il ne saurait jouir de ce privilége. Cela étant, en l'arrachant d'un refuge qui n'est pas fait pour lui, vous ne violez ni charte ni privilége. J'ai souvent entendu parler d'hommes qui réclamaient l'immunité du sanctuaire; mais je n'ai jamais ouï dire que des enfans l'aient revendiquée.

LE CARDINAL.

Mylord, je consens cette fois à faire fléchir mon opinion devant la vôtre. Venez, lord Hastings; voulez-vous m'accompagner?

HASTINGS.

J'y vais, mylord.

LE PRINCE.

Mylords, faites le plus de diligence que vous pourrez.

LE CARDINAL *et* HASTINGS *s'éloignent.*

LE PRINCE, *continuant.*

Dites-moi, mon oncle Gloster, si mon frère vient, où habiterons-nous jusqu'au jour de notre couronnement?

GLOSTER.

Là où il plaira à votre altesse royale. S'il m'est permis de vous donner un conseil, votre altesse ferait bien de se reposer un jour ou deux à la Tour; puis elle choisira le séjour qui lui conviendra le mieux dans l'intérêt de sa santé et de se plaisirs.

LE PRINCE.

Je n'aime pas du tout la Tour. N'est-ce pas Jules César qui l'a bâtie, mylord?

GLOSTER.

C'est lui qui l'a commencée, mon gracieux lord; mais, dans les siècles suivans, elle a été rebâtie plusieurs fois.

LE PRINCE.

L'histoire dit-elle que c'est lui qui l'a bâtie, ou n'est-ce qu'une tradition transmise d'une génération à l'autre?

BUCKINGHAM.

L'histoire le dit, mon gracieux lord.

LE PRINCE.

Mais, mylord, lors même que le fait ne serait pas consigné dans l'histoire, il me semble que la vérité doit vivre d'âge en âge, transmise à la postérité jusqu'au dernier jour du monde.

GLOSTER, *à part.*

Tant de sagesse à son âge! Les enfans précoces, dit-on, ne vivent pas long-temps.

LE PRINCE.

Que dites-vous, mon oncle?

GLOSTER.

Je dis que la renommée n'a pas besoin d'être consignée par écrit pour vivre long-temps. — (*A part.*) Ainsi, comme le bouffon de notre ancien théâtre, je donne aux mots un double sens.

LE PRINCE.

Ce Jules César était un bien grand homme; l'éclat de sa valeur rehaussait son génie, et son génie à son tour a perpétué le souvenir de sa valeur. La mort n'a pu conquérir ce conquérant; sa vie est éteinte, mais sa gloire est toujours vivante. Savez-vous bien une chose, mon cousin Buckingham?

BUCKINGHAM.

Quoi, mon gracieux lord?

LE PRINCE.

Si j'atteins l'âge d'homme, je veux reconquérir en France nos anciens droits, ou mourir en soldat après avoir vécu en roi.

GLOSTER, *à part.*

Les courts étés ont un printemps précoce.

Arrivent YORK, HASTINGS *et* LE CARDINAL BOURCHIER.

BUCKINGHAM.

Voici le duc d'York, qui arrive fort à propos.

LE PRINCE.

Richard d'York! comment se porte notre bien-aimé frère?

YORK.

Bien, mon redouté seigneur; c'est ainsi que je dois vous appeler désormais.

LE PRINCE.

Oui, mon frère, à ma grande douleur ainsi qu'à la vôtre. Plût à Dieu qu'il eût plus long-temps conservé ce titre, celui dont la mort lui a fait perdre une grande partie de sa majesté.

GLOSTER.

Comment se porte notre neveu, le noble lord d'York?

YORK.

Je vous remercie, gracieux oncle. O mylord, vous disiez que mauvaise herbe croît toujours. Le prince mon frère a grandi beaucoup plus que moi.

GLOSTER.

C'est vrai, mylord.

YORK.

Il n'est donc qu'une mauvaise herbe?

GLOSTER.

O mon beau cousin, je ne dois pas dire cela.

YORK.

En ce cas, il vous a plus d'obligation que moi.

GLOSTER.

Il peut me commander à titre de souverain; mais vous avez des droits sur moi à titre de parent.

YORK.

Je vous en prie, mon oncle, donnez-moi cette dague.

GLOSTER.

Ma dague, mon petit cousin? De tout mon cœur.

Il la lui donne.

LE PRINCE.

Vous demandez, mon frère?

YORK.

Je demande à mon bon oncle, qui n'est pas homme à me refuser; et puis c'est une bagatelle qu'on peut donner sans conséquence.

GLOSTER.

Je suis prêt à faire à mon cousin un cadeau plus important.

YORK.

Un cadeau plus important? Oh! vous voulez sans doute y joindre l'épée.

GLOSTER.

Oui, mon cousin, si elle était plus légère.

YORK.

Oh! alors, je vois que vous n'aimez à faire que de légers cadeaux. A qui vous demanderait des choses de plus grand poids, vous diriez : Non!

GLOSTER.

Elle est trop lourde pour votre altesse.

YORK.

Je la porterais sans peine, fût-elle plus pesante.

GLOSTER.

Sérieusement, vous voulez avoir mon épée, mon petit lord?

YORK.

Je veux l'avoir; et mon remercîment sera conforme à l'épithète que vous me donnez.

GLOSTER.

Comment sera-t-il?

YORK.

Petit.

LE PRINCE.

Mylord d'York aime à contrarier dans la conversation. — Mon oncle, votre seigneurie sait comment il faut le supporter.

YORK.

Vous voulez dire me porter, et non me supporter. — Mon oncle, mon frère se moque de vous et de moi : parce que je ne suis pas plus gros qu'un singe, il pense que vous êtes homme à me porter sur vos épaules.

BUCKINGHAM, *à part.*

Avec quel à-propos il s'exprime! Pour atténuer le sarcasme qu'il lance à son oncle, il s'exécute lui-même habilement et de bonne grâce. C'est merveilleux de voir tant de finesse dans un âge si tendre!

GLOSTER, *au prince.*

Mylord, vous plaît-il de continuer votre route? Mon cousin Buckingham et moi, nous allons trouver votre mère, et la prier d'aller vous rejoindre à la Tour, pour vous féliciter de votre heureuse arrivée.

YORK.

Eh quoi! monseigneur, est-ce que vous allez à la Tour?

LE PRINCE.

Mylord protecteur le veut ainsi.

YORK.

Je ne dormirai pas tranquille à la Tour.

GLOSTER.

Qu'y pourriez-vous craindre?

YORK.

Ma foi, l'ombre irritée de mon oncle Clarence. Ma grand'maman m'a dit qu'il y a été assassiné.

LE PRINCE.

En fait d'oncles, je ne crains pas les morts.

GLOSTER.

Ni les vivans non plus, je pense.

LE PRINCE.

Tant qu'ils vivront, j'espère n'avoir rien à craindre. — (*Au cardinal.*) Mais marchons, mylord; en songeant à eux, je me rends à la Tour le cœur gros de tristesse.

LE PRINCE *et* SA SUITE, YORK, HASTINGS *et* LE CARDINAL *s'éloignent.*

BUCKINGHAM.

Ne soupçonnez-vous pas, mylord, ce petit ba-

vard d'York d'être poussé par sa mère matoise à vous railler et à vous insulter d'une manière si outrageante?

GLOSTER.

Oh! sans doute, sans doute! C'est un enfant beau parleur, hardi, vif, spirituel, intelligent et capable : c'est sa mère de la tête aux pieds.

BUCKINGHAM.

Laissons là ce sujet. — Approche, Catesby : tu nous as juré d'exécuter nos ordres ponctuellement, et de nous garder le sceau du secret. Nous t'avons dit en chemin nos projets. — Qu'en penses-tu? Ne serait-il pas facile de faire entrer lord William Hastings dans notre dessein de placer le noble duc sur le trône de cette île glorieuse?

CATESBY.

Il est tellement dévoué au prince, par attachement pour la mémoire de son père, qu'il ne consentira jamais à rien entreprendre contre lui.

BUCKINGHAM.

Et Stanley? Qu'en penses-tu? Y consentira-t-il?

CATESBY.

Il agira en tout comme Hastings.

BUCKINGHAM.

En ce cas, bornons-nous à ceci. Va, mon cher Catesby, va trouver lord Hastings ; tu le sonderas avec précaution, afin de pressentir ses dispositions relativement à nos projets; et tu l'inviteras à se rendre demain à la Tour, pour y délibérer au sujet du couronnement. Si tu le trouves traitable à notre égard, encourage-le, et fais-lui part de tous nos plans : s'il se montre réservé, glacial, froid, mal disposé, montre-toi de même ; brise là l'entretien, et viens nous rendre compte de ses dispositions; car, demain, nous tenons deux conseils séparés, où toi-même tu auras à jouer un rôle important.

GLOSTER.

Fais mes complimens à lord William : dis-lui, Catesby, que le vieil essaim de ses dangereux adversaires est au château de Pomfret, où demain leur sang va couler ; et, en réjouissance de cette bonne nouvelle, dis à mon ami de donner à mistress Shore un doux baiser de plus.

BUCKINGHAM.

Va, mon cher Catesby; remplis cette tâche avec intelligence.

CATESBY.

Mylords, j'y donnerai tous mes soins.

GLOSTER.

Aurons-nous de tes nouvelles, Catesby, avant de nous mettre au lit?

CATESBY.

Oui, mylord.

GLOSTER.

A Crosby; c'est là que tu nous trouveras tous deux.

CATESBY *s'éloigne.*

BUCKINGHAM.

Que ferons-nous, mylord, si nous voyons qu'Hastings refuse d'accéder à nos projets?

GLOSTER.

On lui tranchera la tête; — nous ferons ce qu'il faudra. — A propos, quand je serai roi, n'oublie pas de me demander le comté d'Hereford avec tous ses biens meubles, tels que les possédait mon frère.

BUCKINGHAM.

Je réclamerai un jour de vous, mylord, l'accomplissement de cette promesse.

GLOSTER.

Compte que je la remplirai avec empressement. Viens ; allons souper de bonne heure, afin d'avoir le temps de digérer nos plans.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Devant la résidence de lord Hastings.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER, *frappant à la porte.*

Mylord, mylord, —

HASTINGS, *de l'intérieur.*

Qui frappe?

LE MESSAGER.

Quelqu'un venu de la part de lord Stanley.

HASTINGS, *de l'intérieur.*

Quelle heure est-il?

LE MESSAGER.

Près de quatre heures.

Arrive HASTINGS.

HASTINGS.

Est-ce que pendant ces longues nuits ton maître ne peut dormir?

LE MESSAGER.

On le croirait, à en juger par ce que j'ai à vous dire. D'abord, il fait ses complimens à votre noble seigneurie.

HASTINGS.

Et puis, —

LE MESSAGER.

Puis il vous envoie dire qu'il a rêvé cette nuit que le sanglier lui avait abattu son casque d'un coup de ses défenses. Il ajoute qu'il doit se tenir deux conseils séparés, et que ce qui aura été arrêté dans l'un, vous et lui pourrez le déplorer dans l'autre. En conséquence, il désire savoir si vous voulez monter à cheval avec lui et fuir ensemble en toute hâte vers le nord, pour éviter le péril que son ame pressent.

HASTINGS.

Va, mon ami, va retrouver ton maître; dis-lui de ne rien craindre des deux conseils distincts; sa seigneurie et moi faisons partie de l'un; j'ai dans l'autre mon bon ami Catesby, et il ne s'y décidera rien contre nous sans que j'en sois instruit. Dis-lui que ses craintes sont frivoles e

mal fondées: et quant à ses rêves, — je m'étonne qu'il soit assez faible pour se préoccuper des visions d'un somme agité. Fuir devant le sanglier avant qu'il nous poursuive, ce serait l'exciter à nous donner la chasse alors qu'il n'y songerait pas. Va dire à ton maître de se lever et de venir me voir; nous nous rendrons ensemble à la Tour, où il verra que le sanglier* nous fera bon accueil.

LE MESSAGER.

Je pars, mylord, et vais lui porter votre réponse.

Il s'éloigne.

Arrive CATESBY.

CATESBY.

Mille bonjours à mon noble lord.

HASTINGS.

Bonjour, Catesby: vous êtes matinal aujourd'hui. Qu'y a-t-il de nouveau dans notre époque vacillante?

CATESBY.

C'est, en effet, un monde vacillant que celui-ci, mylord, et j'ai la conviction qu'il ne sera solidement affermi que le jour où Richard portera le bandeau des rois.

HASTINGS.

Comment, le bandeau des rois? Veux-tu dire la couronne?

CATESBY.

Oui, mylord.

HASTINGS.

J'aurai la tête abattue de dessus les épaules avant que je voie la couronne si indignement placée. Mais croyez-vous en effet qu'il y vise?

CATESBY.

Oui, sur ma vie; et dans cette entreprise il espère être secondé par vous. Dans cette conviction, il m'envoie vous annoncer une heureuse nouvelle: — aujourd'hui même vos ennemis, les parens de la reine, doivent être mis à mort à Pomfret.

HASTINGS.

Ma foi, je ne prendrai pas le deuil à cette nouvelle; car de tout temps ces gens-là ont été mes ennemis; mais pour ce qui est de donner ma voix à Richard, au préjudice de l'héritier direct et légitime de mon maître, Dieu m'est témoin que je n'en ferai rien, dût-il m'en coûter la vie!

CATESBY.

Dieu maintienne votre seigneurie dans ces bons sentimens!

HASTINGS.

Mais je rirai encore dans un an d'avoir vécu assez pour voir la fin tragique de ceux qui m'avaient attiré la haine de mon maître. Croyez-moi, Catesby, avant que je sois plus vieux de quinze jours, j'enverrai hors de ce monde des gens qui n'y pensent guère.

CATESBY.

Mon gracieux lord, c'est affreux de mourir sans s'y être préparé, et lorsqu'on s'y attend le moins.

HASTINGS.

Oh! affreux, affreux! Et c'est ce qui arrive à Rivers, Vaughan, Grey; et autant en adviendra à certaines gens qui se croient aussi en sûreté que vous et moi, qui sommes, vous le savez, dans les meilleurs termes avec le prince Richard et Buckingham.

CATESBY.

Ils font tous deux le plus grand cas de vous. — (*A part.*) Ils en font si grand cas, qu'ils veulent absolument avoir sa tête.

HASTINGS.

Je le sais, et je le mérite.

Arrive STANLEY.

HASTINGS, *continuant.*

Arrivez, arrivez: où est donc votre épieu? Quoi! vous avez peur du sanglier, et vous marchez ainsi sans défense?

STANLEY.

Bonjour, mylord; bonjour, Catesby. — Vous pouvez plaisanter; mais, par la sainte croix, pour mon compte, je n'aime pas ces conseils.

HASTINGS, *à part.*

Mylord, je tiens à ma vie, autant que vous à la vôtre, et je vous proteste qu'elle ne m'a jamais été aussi chère que maintenant. Croyez-vous que si je n'étais pas en parfaite sécurité, j'aurais l'air radieux que vous me voyez?

STANLEY.

Les lords qui sont à Pomfret, quand ils ont quitté Londres, étaient gais et pleins de sécurité; en effet, ils n'avaient aucun sujet de défiance; et cependant vous voyez que pour eux l'horizon s'est bientôt rembruni. Ce coup subit, cet acte de vengeance m'inspire des craintes; fasse le ciel que j'aie tremblé sans motif! Eh bien, allons-nous à la Tour? Le jour s'avance.

HASTINGS.

Allons, allons, venez. Savez-vous bien, mylord, que les lords dont vous parlez sont décapités?

STANLEY.

Pour leur loyauté, ils étaient plus dignes de porter leur tête que certains de leurs accusateurs de porter leurs chapeaux. Mais, venez, mylord; partons.

* Glocester, qui avait dans ses armoiries un sanglier. (*Note du traducteur.*)

Arrive UN POURSUIVANT.

HASTINGS, *à Stanley.*

Allez devant, j'ai un mot à dire à cet homme.

STANLEY *et* CATESBY *s'éloignent.*

HASTINGS, *continuant, au Poursuivant.*

Eh bien, mon brave, comment vont pour toi les affaires?

LE POURSUIVANT.

D'autant mieux que votre seigneurie me fait l'honneur de me le demander.

HASTINGS.

Et moi, mon cher, tu sauras que mes affaires sont en meilleure posture que la dernière fois où nous nous sommes rencontrés en ce même endroit; alors je me rendais à la Tour comme prisonnier, à l'instigation des parens de la reine; mais aujourd'hui, je te le dis en confidence, ces mêmes ennemis vont être mis à mort; et moi, je suis en meilleure situation que je ne l'ai jamais été.

LE POURSUIVANT.

Dieu veuille vous y maintenir, à la satisfaction de votre seigneurie!

HASTINGS.

Grand merci, mon ami : tiens, voilà pour boire à ma santé.

Il lui jette sa bourse.

LE POURSUIVANT.

Je remercie votre seigneurie.

LE POURSUIVANT *s'éloigne.*

Arrive UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

Salut, mylord : je suis charmé de voir votre seigneurie.

HASTINGS.

Je vous rends grâce, messire Jean, et de tout cœur, croyez-moi. Je vous suis redevable pour votre dernier exercice; venez me voir dimanche prochain, et je m'acquitterai envers vous.

Arrive BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Eh quoi! en conversation avec un prêtre, mylord chambellan? Ce sont vos amis à Pomfret qui ont besoin de prêtres; mais je ne pense pas que votre seigneurie ait besoin de se confesser.

HASTINGS.

Vous avez raison : quand j'ai rencontré ce saint homme, les gens dont vous me parlez me sont revenus en mémoire. Eh bien, allez-vous à la Tour?

BUCKINGHAM.

J'y vais, mylord; mais je n'y pourrai rester long-temps; j'en sortirai avant votre seigneurie.

HASTINGS.

C'est probable; car je compte y dîner.

BUCKINGHAM, *à part.*

Tu y souperas aussi, quoique tu ne t'en doutes guère. — (*Haut.*) Eh bien, venez-vous?

HASTINGS.

Je suis aux ordres de votre seigneurie.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Pomfret. — Devant le château.

Arrive RATCLIFF, *avec* DES GARDES *conduisant au supplice* RIVERS, GREY *et* VAUGHAN

RATCLIFF.

Allons, amenez les prisonniers.

RIVERS.

Richard Ratcliff, écoute : tu vas voir aujourd'hui mourir un sujet fidèle, victime de son dévouement, de son zèle et de sa loyauté.

GREY.

Dieu préserve le prince de votre maudite engeance, damnés buveurs de sang que vous êtes!

VAUGHAN.

Il en est qui vivent maintenant et qui plus tard porteront la peine de tout ceci.

RATCLIFF.

Dépêchons; le terme de votre existence est expiré.

RIVERS.

O Pomfret, Pomfret! prison sanglante, prison sinistre et fatale aux pairs de ce royaume! Dans la coupable enceinte de tes murs, Richard II fut massacré; et pour ajouter encore à ta funeste renommée, nous te donnons à boire notre sang innocent.

GREY.

Maintenant retombe sur nos têtes la malédiction de Marguerite, alors qu'elle nous reprochait, à Hastings, à vous et à moi, d'être restés spectateurs impassibles pendant que Richard poignardait son fils.

RIVERS.

Alors elle a maudit Hastings, elle a maudit Buckingham, elle a maudit Richard! Souviens-toi, grand Dieu, d'exaucer ses prières pour eux comme pour nous! Et pour ce qui est de ma sœur et des princes ses fils, mon Dieu, contente-toi de notre sang fidèle, qui, nous t'en prenons à témoin, va être injustement versé.

RATCLIFF.

Finissons; l'heure de votre mort est déjà passée.

RIVERS.

Viens, Grey; viens, Vaughan : embrassons-nous ici. Adieu, nous nous reverrons dans le ciel.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Londres. — Une salle dans la Tour.

Autour d'une table sont assis BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'ÉVÊQUE D'ÉLY, CATESBY, LOVEL *et* AUTRES; LES HUISSIERS DU CONSEIL *sont debout.*

HASTINGS.

Nobles pairs, l'objet de cette réunion est de fixer le jour du couronnement. Au nom de Dieu, parlez, quel sera ce jour solennel?

BUCKINGHAM.

Tout est-il prêt pour cette auguste cérémonie?

STANLEY.

Tout est prêt; il ne reste plus qu'à fixer le jour.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Je pense que demain serait un jour convenable.

BUCKINGHAM.

Qui connaît sur ce point les intentions du Protecteur? Qui de vous est le plus avant dans la confiance du noble duc?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Nous pensons que votre seigneurie est, plus que personne, à même de connaître ses intentions.

BUCKINGHAM.

Il connaît mon visage, moi le sien : quant à nos cœurs, — il ne connaît pas plus le mien que moi les vôtres; et moi je ne connais pas plus le sien, mylord, que vous le mien.—Lord Hastings, vous et lui vous êtes intimes.

HASTINGS.

Je sais que sa seigneurie me porte de l'affection, et je lui en rends grâces; quant à ses intentions au sujet du couronnement, je ne les lui ai point demandées, et il ne m'a point fait connaître sur ce point ses gracieuses volontés. Mais vous, mon noble lord, vous pourriez nommer le jour; je donnerai ma voix au nom du noble duc, et j'espère qu'il le prendra en bonne part.

Entre GLOSTER.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Voici le duc lui-même qui vient fort à propos.

GLOSTER.

Mes nobles lords et cousins, je vous donne à tous le bonjour. Je me suis levé tard ce matin; mais j'espère que mon absence n'a fait négliger aucune affaire importante pour laquelle ma présence fût nécessaire.

BUCKINGHAM.

Si vous n'étiez pas venu si à propos, mylord, lord William Hastings aurait opiné pour vous, — je veux dire qu'il aurait donné votre voix pour le couronnement du roi.

GLOSTER.

C'est une liberté que nul plus que lord Hastings n'eût été en droit de prendre. Sa seigneurie me connait à fond et m'est tendrement attachée.

HASTINGS.

Je remercie votre altesse.

GLOSTER.

Mylord d'Ély, la dernière fois que je me suis trouvé à Holborn *, j'ai vu dans votre jardin de fort belles fraises : je vous serais obligé de m'en envoyer chercher.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

De tout mon cœur, mylord.

GLOSTER.

Mon cousin Buckingham, j'ai un mot à vous dire. (*Il le prend à part.*) Catesby a sondé Hastings sur notre projet; il l'a trouvé si chaudement résolu, qu'il est décidé à perdre la tête plutôt que de consentir à ce que le fils de son maître, c'est ainsi que le qualifie sa loyauté, soit frustré de ses droits au trône d'Angleterre.

BUCKINGHAM.

Sortez un instant; je vous suivrai.

GLOSTER *et* BUCKINGHAM *sortent.*

STANLEY.

Nous n'avons pas encore arrêté le jour solennel. Demain, à mon avis, serait trop tôt; car moi-même, je ne suis pas aussi bien préparé que je le serais si on fixait un jour plus éloigné.

Rentre L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Où est mylord protecteur? J'ai envoyé chercher les fraises en question.

HASTINGS.

Son altesse paraît gaie et de bonne humeur ce matin : il faut que le duc soit occupé de quelque idée qui lui plaise, pour nous avoir souhaité le bonjour avec tant de cordialité. A mon avis, il n'y a personne, dans toute la chrétienté, moins capable que lui de déguiser son affection ou sa haine : on peut sur-le-champ lire sur son visage ce qu'il a dans le cœur.

* C'est aujourd'hui un quartier populeux de Londres. (*Note du traducteur.*)

STANLEY.

Et que lisez-vous donc sur son visage, d'après ses manifestations d'aujourd'hui?

HASTINGS.

Qu'il n'a de mauvais vouloir contre personne dans cette assemblée; car, si cela était, il l'aurait laissé voir dans ses traits.

STANLEY.

Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

Rentrent GLOSTER *et* BUCKINGHAM.

GLOSTER.

Je vous le demande à tous, quel châtiment méritent ceux qui conspirent ma mort par les damnables complots d'une magie infernale, et qui ont soumis mon corps à leurs charmes diaboliques?

HASTINGS.

La tendre affection que je porte à votre altesse, mylord, m'enhardit à prendre l'initiative dans cette noble assemblée pour prononcer l'arrêt des coupables. Quels qu'ils soient, je dis, mylord, qu'ils ont mérité la mort.

GLOSTER.

Soyez donc témoins oculaires du mal qu'ils m'ont fait. Voyez le résultat de leurs sortiléges; regardez : mon bras est desséché comme une branche morte. C'est l'ouvrage de la femme d'Édouard, cette monstrueuse sorcière, liguée avec Shore la prostituée; ce sont elles qui, par leurs maléfices, m'ont marqué ainsi.

HASTINGS.

Si elles sont coupables de ce crime, mon noble lord, —

GLOSTER.

Si! Protecteur de cette damnée courtisane, que parles-tu de si? Tu es un traître! Qu'on lui coupe la tête. — Je le jure par saint Paul, je ne dînerai pas qu'on ne me l'ait apportée. — Lovel et Catesby, veillez à ce que cela s'exécute.

GLOSTER *et* BUCKINGHAM *sortent;* LE CONSEIL *se lève et les suit. Il ne reste avec Hastings que Lovel et Catesby.*

HASTINGS.

Malheur, malheur à l'Angleterre! Et pas un regret pour moi! Insensé que je suis, j'aurais pu prévenir ce qui arrive! Stanley avait rêvé que le sanglier lui avait jeté bas son casque; mais j'ai méprisé cet avertissement, et j'ai dédaigné de fuir. Trois fois mon cheval s'est cabré; trois fois il a bronché à la vue de la Tour, comme s'il eût refusé de mener son maître à la boucherie. Oh! maintenant j'aurais besoin du prêtre qui m'a parlé tantôt: je me repens d'avoir dit au poursuivant, d'un air de triomphe, qu'aujourd'hui, à Pomfret, devait couler le sang de mes ennemis, et que moi, j'étais plus que jamais en grâce et en faveur. O Marguerite, Marguerite, c'est maintenant que ta malédiction retombe de tout son poids sur la tête du malheureux Hastings!

CATESBY.

Dépêchez, mylord; le duc attend son dîner : faites une courte confession; il lui tarde de voir votre tête.

HASTINGS.

O faveur passagère des mortels, que nous recherchons avec plus d'ardeur que la grâce de Dieu! O grands! celui qui bâtit ses espérances sur la foi de votre sourire, ressemble au matelot ivre au haut d'un mât, prêt, au moindre souffle, à tomber dans les fatals abîmes de l'Océan.

LOVEL.

Allons, allons, vite; il ne sert de rien de vous lamenter.

HASTINGS.

O sanguinaire Richard! — Malheureuse Angleterre! je te prédis les jours les plus désastreux qu'aient jamais vu luire les siècles les plus misérables! Allons, conduisez-moi au billot; portez-lui ma tête : parmi ceux qui sourient à mon malheur. il en est qui seront bientôt morts.

Ils sortent.

SCENE V.

Même ville.—Les remparts de la Tour.

Arrivent GLOSTER *et* BUCKINGHAM, *couverts d'armures rouillées et dans l'accoutrement le plus hideux.*

GLOSTER.

Dis-moi, mon cousin, peux-tu trembler et changer de couleur, t'interrompre tout-à-coup au milieu d'un mot, recommencer, puis t'arrêter encore, comme un homme égaré et dont la terreur a troublé la raison?

BUCKINGHAM.

Bah! je puis contrefaire le tragédien consommé : je puis parler en regardant derrière moi et en promenant çà et là un œil inquiet; trembler et tressaillir au froissement d'une paille, et simuler enfin le plus complet effroi; les regards effarés et les sourires forcés sont à mes ordres, prêts à toute heure à faire leur office et à servir mes stratagèmes. Mais quoi! Catesby est-il parti?

GLOSTER.

Oui! et le voici qui nous amène le lord maire.

Arrivent LE LORD MAIRE *et* CATESBY.

BUCKINGHAM.

Laissez-moi lui parler seul. — Lord maire, —

GLOSTER, *simulant le plus grand effroi.*

Qu'on ait l'œil sur le pont-levis.

BUCKINGHAM.

Écoutez! le bruit d'un tambour.

GLOSTER.

Catesby, regarde par-dessus les remparts.

BUCKINGHAM.

Lord maire, — le motif pour lequel nous vous vous envoyé chercher, —

GLOSTER.

Regarde derrière toi, défends-toi ; voilà les ennemis.

BUCKINGHAM.

Que Dieu et notre innocence nous défendent et nous protégeut!

Arrivent LOVEL *et* RATCLIFF, *portant la tête* *D'HASTINGS.*

GLOSTER.

Rassure-toi; ce sont des amis, Ratcliff et Lovel.

LOVEL.

Voici la tête de cet ignoble traître, de ce dangereux Hastings, dont personne ne se défiait.

GLOSTER.

Cet homme m'était si cher, que je ne puis retenir mes larmes; je le prenais pour la créature la plus simple, le chrétien le plus inoffensif qui respirât sur la face de la terre; il était le livre où mon ame écrivait l'histoire de ses pensées les plus secrètes ; il était si habile à couvrir ses vices d'un semblant de vertu, que si on excepte sa culpabilité évidente et notoire, je veux dire ses relations avec la femme de Shore, il vivait à l'abri de toute accusation.

BUCKINGHAM.

Oh! c'était le traître le plus dissimulé qui ait jamais vécu. (*Au lord maire.*) Par exemple, mylord, pourriez-vous croire, ou même vous imaginer, si,miraculeusement préservés, nous ne vivions pour vous le dire, que le rusé scélérat avait comploté aujourd'hui, dans la chambre du conseil, de nous assassiner, moi et mylord de Gloster?

LE LORD MAIRE.

Comment! serait-il vrai ?

GLOSTER.

Quoi donc ? Nous prenez-vous pour des Turcs ou des infidèles? Croyez-vous que nous aurions ainsi, contrairement aux formes légales, consommé violemment la mort du scélérat, si l'urgence du péril, le repos de l'Angleterre et la sûreté de nos personnes, ne nous avaient forcés à cette exécution ?

LE LORD MAIRE.

Alors, que tout vous prospère! Il a mérité la mort; vos seigneuries ont sagement agi en faisant un exemple capable de détourner les traîtres de pareilles tentatives. Je n'ai rien attendu de bon de sa part depuis qu'il s'est mis à fréquenter mistriss Shore.

BUCKINGHAM.

Toutefois, notre intention n'était pas qu'il mourût avant que votre seigneurie fût là pour assister à sa fin ; mais nos amis que vous voyez, dans la chaleur de leur zèle, ont procédé plus rapidement que nous ne le voulions. Nous aurions désiré, mylord, que vous entendissiez le traître, et qu'il vous avouât lui-même en tremblant les moyens et le but de sa trahison, afin que vous pussiez en rendre compte aux citoyens qui pourraient mal interpréter nos actes à son égard, et plaindre sa mort.

LE LORD MAIRE.

Mylord, il me suffit de la parole de votre seigneurie; c'est comme si je l'avais vu et entendu parler. Et ne doutez pas, très-nobles princes, que je n'informe nos citoyens fidèles de la justice qui a présidé à vos actes dans cette circonstance.

GLOSTER.

C'était pour cela que nous souhaitions ici la présence de votre seigneurie, afin d'éviter la censure des mauvaises langues.

BUCKINGHAM.

Mais puisque vous êtes venu trop tard pour remplir nos intentions, prenez acte de ce que nous vous avons dit sur les motifs qui ont guidé notre conduite ; sur ce, mylord, adieu.

LE LORD MAIRE *s'éloigne.*

GLOSTER.

Suis-le, suis-le, mon cousin Buckingham. Le maire va se rendre en toute hâte à Guild-Hall* ; vas-y avec lui : là, quand tu trouveras le moment favorable, mets en avant la bâtardise des enfans d'Édouard ; dis-leur comme quoi Édouard fit mettre à mort un citoyen pour avoir dit qu'il ferait de son fils l'héritier de la couronne, voulant parler de sa maison, qui avait une couronne pour enseigne. En outre, parle-leur de ses impudiques amours et de la brutalité de ses volages convoitises, qui s'attaquaient indistinctement à leurs servantes, à leurs filles et à leurs femmes, partout où son œil lascif, son cœur grossier et sans frein voyaient une proie. Tu pourras même, au besoin, frapper plus près de ma personne. Dis-leur que lorsque ma mère était enceinte de cet insatiable Édouard, le noble York, mon illustre père, était occupé à faire la guerre en France, et qu'un calcul exact du temps écoulé le convainquit que l'enfant n'était pas de lui; ce qu'indiquaient suffisamment ses traits, qui ne ressemblaient en rien

* C'est la maison commune de la Cité de Londres. (*Note du traducteur.*)

à ceux du noble duc mon père. Toutefois, ne touche ce chapitre qu'avec ménagement, car tu sais que ma mère vit encore.

BUCKINGHAM.

Soyez tranquille, mylord : je vais m'acquitter du rôle d'orateur comme si le brillant salaire pour lequel je plaiderai devait m'appartenir. Sur ce, mylord, adieu.

GLOSTER.

Si tu réussis, amène-les au château de Baynard*, où tu me trouveras accompagné de révérends pères et de savans évêques.

BUCKINGHAM.

J'y vais ; vers trois ou quatre heures, attendez-vous à recevoir des nouvelles de Guild-Hall.

BUCKINGHAM *s'éloigne.*

GLOSTER.

Lovel, rends-toi sur-le-champ chez le docteur Shaw ; — (*à Catesby*) toi, va trouver le moine Penker** ; — dites-leur de venir me joindre, d'ici une heure, au château de Baynard.

LOVEL *et* CATESBY *s'éloignent.*

GLOSTER, *seul, continuant.*

Maintenant, rentrons ; allons donner secrètement l'ordre d'éloigner de tous les regards les marmots de Clarence, et recommander que personne ne puisse, sous aucun prétexte, avoir accès auprès des princes.

Il s'éloigne.

SCENE VI.

Une rue de Londres.

Arrive UN CLERC.

LE CLERC.

Voici l'acte d'accusation de ce bon lord Hastings : je l'ai copié au net, et on doit aujourd'hui en donner lecture à Saint-Paul ; voyez le volume que cela fait. J'ai mis onze heures à le transcrire ; car c'est hier soir que Catesby me l'a envoyé ; la minute a dû demander autant de temps à rédiger ; et cependant, il y a cinq heures, Hastings vivait encore, non suspect, inaccusé et libre. Le joli monde que celui dans lequel nous vivons ! Qui serait assez stupide pour ne pas voir ce grossier artifice ? Mais qui serait assez hardi pour dire qu'il le voit ? Le monde est bien pervers ; et tout est perdu sans ressource, du moment où, voyant de si vilaines choses, il faut garder le silence.

Il s'éloigne.

SCENE VII.

Même ville. — La cour du château de Baynard.

GLOSTER *et* BUCKINGHAM *se rencontrent.*

GLOSTER.

Eh bien, eh bien, que disent les bourgeois ?

BUCKINGHAM.

Par la sainte mère de Notre-Seigneur, les bourgeois sont muets et ne disent pas un mot.

GLOSTER.

As-tu touché l'article de la bâtardise des enfans d'Édouard ?

BUCKINGHAM.

Je l'ai fait ; j'ai parlé de ses engagemens avec lady Lucy, et de son mariage contracté en France par ambassadeur ; j'ai peint son insatiable convoitise, ses violences sur les femmes de la Cité ; ses rigueurs tyranniques pour des riens ; sa bâtardise, attendu qu'il était né pendant que votre père était en France, et n'avait aucune ressemblance avec le duc. J'ai parlé alors de vous, comme étant le véritable portrait de votre père, tant par les formes physiques que par la noblesse de l'ame ; j'ai rappelé toutes vos victoires en Écosse, vos talens dans la guerre, votre sagesse dans la paix, votre générosité, vos vertus, votre humble modestie : en un mot, je n'ai rien négligé, rien omis dans ma harangue de ce qui pouvait servir vos vues. En terminant, j'ai adjuré ceux qui voulaient le bien de leur pays, de crier avec moi : « Vive Richard, roi d'Angleterre ! »

GLOSTER.

Et l'ont-ils fait ?

BUCKINGHAM.

Non, Dieu me pardonne ; ils n'ont pas soufflé un mot. Ils sont restés là comme des statues muettes ou des pierres insensibles, se regardant l'un l'autre, ébahis et le visage couvert d'une pâleur mortelle ; ce que voyant, je leur en ai fait des reproches, et j'ai demandé au maire ce que signifiait ce silence obstiné. Il m'a répondu que le peuple n'était pas habitué à être harangué par d'autres que par le recorder *. Alors j'ai chargé ce dernier de répéter mon discours, ce qu'il a fait, en ayant soin toute-

* Ce château, bâti, dit-on, par un nommé Baynard, venu en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant, était situé à Londres, rue de la Tamise, au bord de ce fleuve. On voit encore, à la marée basse, des vestiges de ses fondations colossales. (*Note du traducteur.*)

** Le docteur Shaw et le moine Penker étaient de célèbres prédicateurs de l'époque. Selon la coutume de ce temps, Richard leur confia la mission de prêcher en faveur de ses droits au trône ; tâche dont ils s'acquittèrent avec succès dans l'église Saint-Paul. (*Note du traducteur.*)

* L'un des officiers municipaux. (*Note du traducteur.*)

fois d'employer cette formule : « Ainsi dit le duc, ainsi pense le duc, » mais sans rien avancer de son chef. Son discours terminé, quelques-uns de mes partisans, postés à l'extrémité de la salle, ont jeté leurs bonnets en l'air, et une douzaine de voix ont crié : « Vive le roi Richard! » Alors, prenant avantage de cette manifestation équivoque : « Je vous remercie, chers concitoyens, braves amis, » ai-je repris aussitôt; « ces applaudissemens unanimes, ces acclamations enthousiastes témoignent de votre sagesse et de votre affection pour Richard. » Cela dit, je me suis retiré.

GLOSTER.

Muets stupides ! Quoi ! ils n'ont rien dit? Ainsi le maire et ses collègues ne viendront point?

BUCKINGHAM.

Le maire est à deux pas d'ici. Simulez l'inquiétude et la crainte; ne consentez à l'entendre qu'après les plus vives instances; ayez soin de tenir à la main un livre de prières et d'être accompagné de deux ecclésiastiques, mylord. Je bâtirai sur ce texte un sermon des plus édifians. Ne vous rendez qu'avec répugnance à notre requête; faites la jeune fille : dites non, tout en acceptant.

GLOSTER.

Je vais rentrer, et si tu mets autant d'habileté à plaider pour eux que j'en mettrai à te répondre non, je ne doute pas que nous ne conduisions l'affaire à bonne fin.

BUCKINGHAM.

Allez, montez là-haut; voilà le maire qui frappe.

GLOSTER *rentre dans le château.*

Arrivent LE LORD MAIRE, LES ALDERMEN *et* PLUSIEURS BOURGEOIS.

BUCKINGHAM, *continuant.*

Soyez le bien venu, mylord. J'attends ici audience. Je ne crois pas que le duc veuille recevoir.

Arrive CATESBY *venant du château.*

BUCKINGHAM, *continuant.*

Eh bien, Catesby, que répond mylord à ma requête?

CATESBY.

Mon noble lord, il supplie votre seigneurie de revenir le voir demain ou après-demain : il est renfermé avec deux révérends pères, et occupé de saintes méditations; il désire qu'aucune affaire mondaine ne vienne le distraire de ses pieux exercices.

BUCKINGHAM.

Retournez, mon cher Catesby, vers le gracieux duc: dites-lui que le maire, les aldermen et moi, venus pour affaires importantes, d'une urgence extrême, et qui intéressent le bien du royaume, nous demandons à conférer un moment avec son altesse.

CATESBY.

Je vais sur-le-champ l'en instruire.

Il rentre.

BUCKINGHAM.

Ah ! ah ! mylord, ce prince n'est pas un Édouard; il n'est pas nonchalamment couché sur un lit de repos, mais à genoux et en contemplation ; il n'est pas à folâtrer avec une couple de courtisanes, mais en conférence avec deux savans docteurs; il ne passe point son temps à dormir pour engraisser son corps oisif, mais à prier pour enrichir son ame vigilante. Heureuse l'Angleterre, si ce vertueux prince voulait consentir à la gouverner! mais c'est, je le crains, ce que nous n'obtiendrons jamais de lui.

LE LORD MAIRE.

Dieu nous préserve d'un refus de son altesse* !

BUCKINGHAM.

J'en ai peur. Voici Catesby de retour.

Revient CATESBY.

BUCKINGHAM, *continuant.*

Eh bien! Catesby, que dit son altesse?

CATESBY.

Le duc se demande ce qui peut amener devant lui un si nombreux rassemblement de citoyens, sans qu'il lui en ait été donné aucun avis préalable. Il craint, mylord, que vous ne nourrissiez contre lui quelque mauvais dessein.

BUCKINGHAM.

Je suis peiné de voir mon noble cousin soupçonner mes intentions à son égard. Par le ciel, nous venons à lui dans les sentimens les plus affectueux; retournez, je vous prie, vers son altesse, et dites-le-lui.

CATESBY *rentre.*

BUCKINGHAM, *continuant.*

Quand ces hommes pieux sont à leur rosaire, il est difficile de les en arracher, tant pour eux les contemplations ferventes ont de charmes !

On voit paraître dans une galerie élevée GLOSTER *entre deux évêques;* CATESBY *l'accompagne.*

LE LORD MAIRE.

Tenez, voilà son altesse qui s'avance entre deux ecclésiastiques.

* Ce lord maire si pieux et si courtois était Edmond Shaw, frère du docteur Shaw dont il a été question plus haut. (*Note du traducteur.*)

BUCKINGHAM.

Deux vertueux appuis pour un prince chrétien, et qui le garantissent des chutes de la vanité. Voyez, il tient à la main un livre de prières : à ces attributs, on reconnait un saint homme. — Illustre Plantagenet, très-gracieux prince, daignez prêter à notre requête une oreille favorable, et nous pardonner d'interrompre vos dévotions et les exercices d'un zèle vraiment chrétien.

GLOSTER.

Mylord, vous n'avez pas besoin d'excuses; c'est bien plutôt à moi de vous en faire, moi, qui, tout entier au service de mon Dieu, néglige la visite de mes amis. Mais laissons cela : que demande de moi votre seigneurie ?

BUCKINGHAM.

Une chose qui sera, je l'espère, agréable à Dieu ainsi qu'à tous les gens de bien de cette ile sans gouvernement.

GLOSTER.

Je crains d'avoir, par quelque faute, offensé les habitans de cette ville, et vous venez sans doute réprimander mon ignorance.

BUCKINGHAM.

Il est vrai, mylord. Plût à Dieu que, cédant à nos instances, votre altesse voulût réparer sa faute !

GLOSTER.

Si j'en agissais autrement, mériterais-je de vivre dans un pays chrétien ?

BUCKINGHAM.

Sachez donc que vous commettez une faute grave quand vous abandonnez le siége de suprématie, le trône de majesté, le sceptre qu'ont porté vos ancêtres, le rang qui vous est dû et que vous assigne votre naissance, la gloire héréditaire de votre royale maison, au rejeton corrompu d'une tige souillée, pendant que, plongé dans le sommeil de l'insouciance, sommeil dont nous venons vous tirer dans l'intérêt du pays, cette noble île languit privée de l'usage de ses forces, voit sa face defigurée par les stigmates de l'infamie, d'ignobles plantes greffées sur son arbre royal, et se voit elle-même sur le point de disparaître dans le gouffre de l'oubli et du néant. Pour l'arracher à ces périls, nous vous sollicitons avec instances de vouloir bien prendre en main le gouvernement de ce pays, non en qualité de protecteur, de lieutenant, de substitut, d'agent subalterne, fonctionnant pour le compte d'un autre, mais par droit de succession et de primogéniture, en vertu de votre naissance, et comme souverain d'un empire qui vous appartient légitimement ; à cet effet, nos amis respectueux et dévoués, de concert avec les bourgeois de la Cité, et cédant à leurs instigations pressantes, viennent présenter à votre altesse leur juste requête.

GLOSTER.

Je ne sais ce qui convient le mieux à mon rang ou à votre condition, de m'eloigner en silence, ou de vous adresser d'amers reproches; si je me tais, vous pourrez penser que l'ambition enchaîne ma langue, et induire de mon silence que je consens à porter ce joug doré du pouvoir que vous voulez follement m'imposer : d'un autre côté, si je réponds par des reproches à cette requête empreinte d'une si fidèle affection pour moi, je m'expose à maltraiter des amis. Je parlerai donc, afin d'éviter le premier de ces inconvéniens ; mais, ne voulant pas, en vous répondant, tomber dans le second, voici définitivement ma réponse : Votre affection est digne de toute ma reconnaissance ; mais mon peu de mérite ne me permet pas d'accepter des offres d'une nature si élevée. D'abord, si tous les obstacles étaient aplanis, si le chemin du trône m'était ouvert, si la couronne me revenait de droit, et en vertu de ma naissance, ma capacité est si faible, mes imperfections sont si grandes et si nombreuses, que je chercherais à me dérober à mon élévation, tant ma frêle barque est peu propre à affronter la haute mer, plutôt que de m'exposer à me voir perdu sous l'eclat de ma grandeur, étouffé sous les vapeurs de ma gloire. Mais, Dieu soit loué, on n'a nul besoin de moi, et si ce besoin existait, mon insuffisance ne pourrait y répondre. L'arbre royal nous a laissé un fruit royal, qui, mûri par le temps et la fuite des heures, ne déparera pas la majesté du trône, et je ne doute pas que nous ne soyons heureux sous son règne. C'est à lui que je renvoie la mission que vous voudriez m'imposer; il la tient de son droit et de son heureuse étoile, — et à Dieu ne plaise que je la lui ravisse !

BUCKINGHAM.

Mylord, c'est là, dans votre altesse, un honorable scrupule ; mais ses motifs sont frivoles et dénués d'importance, si l'on considère mûrement les choses : vous dites qu'Édouard est le fils de votre frère, nous le disons aussi; mais Édouard ne l'a pas eu de sa légitime épouse : il s'etait d'abord engagé à lady Lucy ; votre mère est vivante pour attester sa promesse ; plus tard, il fut fiancé, par procuration, à Bona, sœur du roi de France. Toutes deux mises à l'écart, une humble solliciteuse, une mère chargée d'une nombreuse famille, une veuve affligée, déjà dans l'automne de sa beauté, et sur le déclin de l'âge, fascina ses yeux libertins, et maîtrisa toutes ses pensées, au point de l'amener à un lâche avilissement, à une infâme bigamie *. De cette union illégitime est né Édouard, à qui, par courtoisie, nous donnons le titre de prince. Je pourrais en dire davantage, si par respect pour certaine personne vivante, je n'imposais à ma langue un frein respectueux. Veuillez donc accepter, mylord, et prendre en vos royales mains, cette dignité qui vous est offerte, sinon dans notre intérêt et celui du pays, du moins pour soustraire

* La bigamie, par un canon du concile de Lyon, qui porte la date de 1274, fut declarée coupable et infâme. Elle consistait à épouser successivement deux vierges, ou simplement une veuve. Elle différait de la polygamie, ou mariage multiple. (*Note du traducteur.*)

votre noble race à la corruption et à l'imposture, et la rendre à son cours direct et légitime.

LE LORD MAIRE.

Acceptez, mylord ; vos concitoyens vous en conjurent.

BUCKINGHAM

Ne refusez pas, puissant lo. ', cette offre de notre amour.

CATESBY.

Oh ! comblez leurs vœux ; faites droit à leur légitime requête.

GLOSTER.

Hélas ! pourquoi voulez-vous m'imposer le fardeau de tant de soucis ? Je ne suis pas fait pour le trône et les grandeurs. Je vous en conjure, ne vous offensez pas de mon refus ; je ne puis ni ne veux accéder à votre demande.

BUCKINGHAM.

Si vous nous refusez, — si par un excès d'affection et de zèle, vous répugnez à détrôner un enfant, le fils de votre frère ;—car la bonté de votre cœur nous est connue ; nous avons été témoins de la tendresse affectueuse de vos sentimens, non seulement pour votre famille, mais pour toutes les classes de citoyens indistinctement ; — sachez-le bien, néanmoins, que vous acceptiez ou non notre offre, le fils de votre frère ne règnera pas sur nous ; nous élèverons quelque autre sur votre trône, au mépris et au détriment de votre maison : dans cette ferme résolution, nous prenons congé de vous. Venez, citoyens, ne supplions pas plus long-temps.

BUCKINGHAM, LE LORD MAIRE, LES ALDERMEN, *et* LES BOURGEOIS *s'éloignent.*

CATESBY.

Rappelez-les, cher prince ; acceptez leur offre ; si vous refusez, le pays tout entier en portera la peine.

GLOSTER.

Voulez-vous donc absolument m'imposer ce fardeau de douleurs ? Eh bien ! rappelle-les ; je ne suis pas de marbre ; je me rends à vos affectueuses instances, —

CATESBY *s'éloigne.*

GLOSTER, *continuant.*

Bien que je fasse violence à ma conscience et à mes sentimens.

Reviennent BUCKINGHAM, LE LORD MAIRE, LES ALDERMEN, *et* LES BOURGEOIS.

GLOSTER, *continuant.*

Mon cousin Buckingham, — et vous, hommes prudens et graves, — puisque vous voulez absolument m'imposer malgré moi le fardeau des grandeurs, il faut bien que je me résigne à le porter ; mais si la noire calomnie, le reproche odieux, sont la conséquence de la violence que vous me faites, cette violence même sera ma justification, et me lavera de toute tache et de tout blâme qui pourraient en résulter pour moi. Car Dieu sait, et vous pouvez voir vous-même, combien tout ceci était loin de mes désirs.

LE LORD MAIRE.

Dieu bénisse votre altesse ! nous le voyons et nous le dirons.

GLOSTER.

En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM.

Je vous salue donc du titre de roi. — Vive le roi Richard, le digne souverain de l'Angleterre !

TOUS.

Ainsi soit-il !

BUCKINGHAM.

Vous plaît-il d'être couronné demain ?

GLOSTER.

Ce sera quand il vous plaira, puisque vous le voulez absolument.

BUCKINGHAM.

Demain donc, nous serons aux ordres de votre altesse. Sur ce, nous prenons congé de vous, le cœur comblé de joie.

GLOSTER, *aux deux évêques.*

Venez ; allons reprendre notre saint exercice. — (*A Buckingham.*) Adieu, mon cher cousin. — (*Au lord Maire, aux Aldermen et aux Bourgeois.*) Adieu, mes bons amis.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

Devant la Tour de Londres.

Arrivent d'un côté LA REINE ÉLISABETH, LA DUCHESSE D'YORK *et* LE MARQUIS DE DORSET; *de l'autre,* ANNE, DUCHESSE DE GLOSTER, *conduisant par la main la jeune* MARGUERITE PLANTAGENET, *fille du* DUC DE CLARENCE.

LA DUCHESSE.

Qui rencontrons-nous ici? — Ma petite-fille Plantagenet, que conduit par la main sa bonne tante Anne de Gloster. Sans doute qu'elle se rend à la Tour pour complimenter le jeune prince. — Ma fille, je me réjouis de vous voir.

ANNE.

Dieu vous donne à toutes deux un heureux jour!

LA REINE ÉLISABETH.

Je vous en souhaite autant, ma chère sœur. Où allez-vous?

ANNE.

Pas plus loin qu'à la Tour, et dans le même sentiment qui vous y conduit vous-même, pour présenter nos félicitations aux jeunes princes.

LA REINE ÉLISABETH.

Merci, ma chère sœur : nous entrerons ensemble. Voilà fort à propos le lieutenant qui vient à nous. —

Arrive BRAKENBURY.

LA REINE ÉLISABETH, *continuant.*

Monsieur le lieutenant, seriez-vous assez bon pour nous dire comment se portent le prince et mon jeune fils York?

BRAKENBURY.

Très-bien, madame. Veuillez me pardonner, mais je ne puis vous permettre de les voir; le roi l'a strictement défendu.

LA REINE ÉLISABETH.

Le roi! quel roi?

BRAKENBURY.

Je veux dire le lord Protecteur.

LA REINE ÉLISABETH.

A Dieu ne plaise qu'il porte jamais le titre de roi! Prétend-il donc élever des barrières entre leur affection et moi? Je suis leur mère : qui m'empêchera de les voir?

LA DUCHESSE.

Je suis la mère de leur père; je veux les voir.

ANNE.

Je suis leur tante par alliance, et leur mère par ma tendresse; conduisez-moi donc vers eux : je prends sur moi la faute, et je lève votre consigne, à mes risques et périls.

BRAKENBURY.

Non, madame, non; je ne puis laisser aller ainsi les choses : je suis lié par mon serment; veuillez donc m'excuser.

BRAKENBURY *s'éloigne.*

Arrive STANLEY.

STANLEY, *à la duchesse d'York.*

Madame, dans une heure si je vous rencontre, je pourrai saluer en vous la respectable mère de deux reines charmantes. — (*A la duchesse de Gloster.*) Venez, madame; j'ai l'ordre de vous conduire sur-le-champ à Westminster, pour y être couronnée reine, en votre qualité d'épouse de Richard.

LA REINE ÉLISABETH.

Ah! coupez mon lacet, que mon cœur oppressé puisse battre en liberté; ou je sens que je vais m'évanouir à cette foudroyante nouvelle.

ANNE.

O funeste événement! ô fâcheuse nouvelle!

DORSET.

Remettez-vous, ma mère; comment vous trouvez-vous?

LA REINE ÉLISABETH.

O Dorset, ne me parle pas; sauve-toi; le trépas et la destruction te poursuivent : le nom de ta mère porte malheur à ses enfans. Si tu veux éviter la mort, passe les mers, et va vivre avec Richemond loin des atteintes de l'enfer. Fuis, te dis-je, fuis ce charnier sanglant, si tu ne veux augmenter le nombre des morts, et que je meure en réalisant la malédiction de Marguerite, veuve de mes titres de mère, d'épouse et de reine d'Angleterre.

STANLEY.

Votre conseil est sage, madame. — (*A Dorset.*) Ne perdez pas un moment; en route vous recevre

des lettres de recommandation pour mon fils. Ne vous laissez pas surprendre par d'imprudens délais.

LA DUCHESSE.

O vent du malheur qui ne cesse de souffler sur nous! ô flancs malheureux qui avez enfanté la mort, et d'où le monde a vu éclore un serpent fatal dont le regard inévitable fait mourir!

STANLEY, *à la duchesse de Gloster.*

Venez, madame, venez; on m'a recommandé la célérité.

ANNE.

Je vais vous suivre, mais à contre-cœur. Oh! plût à Dieu que le cercle d'or qui doit ceindre mon front fût un fer rouge qui me brûlât le crâne! Qu'un poison mortel remplace l'huile sainte! et que je meure avant que personne ait pu dire : Vive la reine!

LA REINE ÉLISABETH.

Va, femme infortunée! je ne t'envie pas ta gloire : ma douleur n'a pas besoin de se repaître de la tienne, et je ne te souhaite aucun mal.

ANNE.

Non! Pourquoi? — Quand celui qui maintenant est mon époux vint à moi au moment où je suivais le cercueil de Henri, les mains à peine lavées de sang de cet ange qui fut mon premier époux, et de ce saint roi dont je suivais en pleurant la dépouille mortelle; en cet instant, quand mes yeux se portèrent sur le visage de Richard, voici quel fut mon vœu : — « Soit maudit, » m'écriai-je, « toi qui m'as condamnée si jeune aux douleurs d'un long veuvage; quand tu te marieras, que les chagrins assiégent ta couche nuptiale; et s'il se trouve une femme assez insensée pour accepter ta main, puisse ta vie la rendre plus misérable que tu ne m'as rendue malheureuse par la mort de mon époux bien aimé! » Hélas! en moins de temps qu'il ne m'en faut pour répéter cette imprécation, mon cœur de femme s'est grossièrement laissé prendre au miel de ses paroles, et je suis moi-même devenue l'objet de mes propres malédictions. A dater de ce jour, mes yeux ne se sont plus fermés; jamais dans sa couche il ne m'est arrivé de savourer une heure la rosée bienfaisante du sommeil, sans être réveillée en sursaut par ses rêves terribles. D'ailleurs, il me hait à cause de mon père Warwick; et je ne doute pas que bientôt il ne se défasse de moi.

LA REINE ÉLISABETH.

Infortunée, adieu! j'ai pitié de tes chagrins.

ANNE.

Et moi, du plus profond de mon ame, je déplore les tiens.

DORSET, *à la duchesse de Gloster.*

Adieu, toi qui fais aux grandeurs un si triste accueil.

ANNE, *à la reine Elisabeth.*

Adieu, pauvre ame, qui prends congé d'elles.

LA DUCHESSE, *à Dorset.*

Allez rejoindre Richemond, et que le bonheur vous accompagne! — (*A la duchesse de Gloster.*) Allez trouver Richard, et que les bons anges veillent sur vous! — (*A la reine Elisabeth.*) Rendez-vous au sanctuaire, et que de salutaires pensées y remplissent votre ame! — Moi, je vais à mon tombeau, et puissent la paix et le repos y descendre avec moi! J'ai vu quatre-vingts ans de chagrins, et j'ai payé chaque heure de joie par une semaine de douleur.

LA REINE ÉLISABETH.

Arrêtez; jetons encore un regard vers la Tour. Antique forteresse, aie pitié des enfans délicats que la haine a renfermés dans l'enceinte de tes murailles, rude berceau pour ces pauvres petits! âpre et dure nourrice, vieille et lugubre compagne des jeux de deux princes si jeunes, sois bonne pour mes enfans! ce sont les adieux que t'adresse ma douleur insensée.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Le palais. — La salle du trône.

Fanfares. RICHARD, *revêtu des insignes de la royauté, est assis sur son trône; à quelque distance se tiennent debout* BUCKINGHAM, CATESBY, UN PAGE *et* DIVERS LORDS.

LE ROI RICHARD.

Écartez-vous tous. — Mon cousin Buckingham.

BUCKINGHAM.

Mon gracieux souverain.

LE ROI RICHARD.

Donne-moi ta main. Le roi Richard est assis sur le trône, grâce à tes conseils et à ton assistance : mais ces grandeurs ne doivent-elles vivre qu'un jour, ou seront-elles durables, et en jouirons-nous sans partage?

BUCKINGHAM.

Elles vivent, et puissent-elles durer toujours!

LE ROI RICHARD.

Ah! Buckingham, je te soumets maintenant à l'épreuve de la pierre de touche, pour connaître si ton or est de bon aloi. Le jeune Édouard est vivant : — Tâche de me comprendre.

BUCKINGHAM.

Parlez, mon bien aimé souverain.

LE ROI RICHARD.

Buckingham, je dis que je voudrais être roi.

BUCKINGHAM.

Vous l'êtes, mon très-illustre souverain.

LE ROI RICHARD.

Ah! je suis roi! c'est vrai; mais Édouard est vivant.

BUCKINGHAM.

Il est vrai, noble prince.

LE ROI RICHARD.

Ah! conséquence amère! Édouard est vivant, et tu en conclus que c'est un vrai et noble prince! Mon cousin, tu n'as pas eu toujours l'entendement aussi dur. — Faut-il m'expliquer clairement? je voudrais que les bâtards fussent morts; je voudrais que cela se fît sur-le-champ. Que dis-tu maintenant? parles vite, sois bref.

BUCKINGHAM.

Votre majesté peut faire ce qu'il lui plaira.

LE ROI RICHARD.

Allons donc, tu es de glace; ton dévouement se refroidit. Parle, consens-tu à leur mort?

BUCKINGHAM.

Laissez-moi, sire, me consulter un instant, avant que je vous donne, à ce sujet, une réponse positive. Dans un moment votre majesté connaîtra ma détermination.

BUCKINGHAM *sort.*

CATESBY, *à part.*

Le roi est en colère; le voilà qui se mord les lèvres.

LE ROI RICHARD, *descendant de son trône.*

Je ne veux désormais avoir affaire qu'à des têtes de fer, sans cervelle, à de jeunes fous; celui qui veut de trop près scruter mes desseins, celui-là n'est pas mon homme. L'ambitieux Buckingham devient circonspect. — Page!

LE PAGE.

Sire!

LE ROI RICHARD.

Connaîtrais-tu, par hasard, un homme que le pouvoir corrupteur de l'or déciderait à commettre secrètement un meurtre?

LE PAGE.

Je connais un gentilhomme mécontent, dont l'humble fortune n'est point en rapport avec la hauteur de ses prétentions; l'or ferait sur lui plus d'effet que vingt orateurs, et le déterminerait sans doute à tout entreprendre.

LE ROI RICHARD.

Quel est son nom?

LE PAGE.

Son nom, sire, est Tyrrel.

LE ROI RICHARD.

Je crois le connaître; va le chercher.

LE PAGE *sort.*

LE ROI RICHARD, *continuant.*

Le profond et rusé Buckingham ne sera plus le bras droit de mes conseils. Jusqu'ici il avait marché avec moi sans se lasser; et voilà maintenant qu'il s'arrête pour reprendre haleine! allons, c'est bien.

Entre STANLEY.

LE ROI RICHARD, *continuant.*

Eh bien, lord Stanley, quelles nouvelles?

STANLEY.

J'ai appris, mon bien aimé souverain, et je viens vous annoncer que le marquis de Dorset s'est enfui pour aller rejoindre Richemund au pays qu'il habite.

LE ROI RICHARD.

Approche, Catesby; fais circuler le bruit qu'Anne ma femme est dangereusement malade; je prendrai des mesures pour qu'elle ne sorte pas. Cherche-moi quelque gentilhomme obscur que je marierai sur-le-champ avec la fille de Clarence; quant au fils, il est idiot, et je ne le crains pas. Eh bien! est-ce que tu rêves? — Aie soin, dis-je, d'annoncer partout qu'Anne est malade et n'en relèvera pas Dépêche-toi, car il m'importe de couper court aux espérances qui plus tard pourraient me nuire.

CATESBY *sort.*

LE ROI RICHARD, *continuant.*

Il faut que j'épouse la fille de mon frère, sans quoi mon trône n'a qu'une base fragile. Faire mourir ses frères, et puis l'épouser, c'est un moyen de réussite bien chanceux! Mais je suis si avant dans le sang, qu'un crime doit suivre l'autre; la pitié larmoyante n'habite pas dans ces yeux-là.

Rentre LE PAGE, *accompagné de* TYRREL.

LE ROI RICHARD, *continuant.*

Tu te nommes Tyrrel?

TYRREL.

James Tyrrel, votre très-obéissant sujet.

LE ROI RICHARD.

Est-ce bien vrai?

TYRREL.

Mettez-moi à l'épreuve, mon gracieux souverain.

LE ROI RICHARD.

Es-tu homme à tuer un de mes amis?

TYRREL.

Comme il vous plaira; mais je préférerais tuer deux ennemis.

LE ROI RICHARD.

Tu l'as dit : ce sont deux ennemis acharnés de mon repos, deux perturbateurs de mon doux sommeil, que ceux contre qui je voudrais employer ton bras; Tyrrel, je veux parler des bâtards qui sont à la Tour.

TYRREL.

Donnez-moi les moyens d'arriver jusqu'à eux et je vous promets de vous en débarrasser.

LE ROI RICHARD.

Tu fais entendre à mon oreille une délicieuse harmonie. Viens ici, Tyrrel, tiens, prends cet ordre. (*Il lui remet un papier.*) Avance, et approche ton oreille. (*Il lui parle tout bas.*) Voilà tout ce qu'il y aura à faire. Viens m'annoncer que c'est fait, et je t'aimerai; et un brillant aveuir sera ton partage.

TYRREL.

Je vais sur-le-champ s exécuter la chose.

Il s'éloigne.

Rentre BUCKINGHAM.

BUKINGHAM.

Mylord, j'ai réfléchi à la proposition que vous m'avez faite tout-à-l'heure.

LE ROI RICHARD.

C'est bien; n'en parlons plus. Dorset est allé rejoindre Richemond.

BUCKINGHAM.

Je l'ai entendu dire, sire.

LE ROI RICHARD.

Stanley, Richemont est le fils de ta femme: — aie l'œil à cela.

BUCKINGHAM.

Sire, je réclame le don que vous vous êtes engagé sur votre honneur et sur votre foi à m'accorder, à savoir le comté d'Hereford et ses dépendances, dont vous m'avez promis la possession.

LE ROI RICHARD

Stanley, veille avec soin sur ta femme: si elle porte des lettres a Richemond, tu en répondras.

BUCKINGHAM.

Que répond votre majesté à ma juste requête?

LE ROI RICHARD.

Je me souviens d'avoir entendu le roi Henri VI prédire que Richemond serait roi, à une époque où Richemond n'était encore qu'un enfant maussade. Richemond roi! — peut-être, —

BUCKINGHAM.

Sire, —

LE ROI RICHARD.

Comment se fait-il que le prophète ne m'ait pas dit, moi qui étais alors auprès de lui, que je le tuerais un jour?

BUCKINGHAM.

Sire, le comté que vous m'avez promis, —

LE ROI RICHARD.

Richemond! La dernière fois que je me suis trouvé à Exeter, le maire, pour me faire honneur, me montra le château qu'il appelait Rougemont; à ce nom je tressaillis, parce qu'un barde d'Irlande m'a dit autrefois que je ne vivrais pas longtemps après avoir vu Richemond

BUCKINGHAM.

Sire, —

LE ROI RICHARD.

Quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

Je prends la liberté de rappeler à votre majesté la promesse qu'elle m'a faite.

LE ROI RICHARD.

Oui, mais quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

Dix heures vont sonner.

LE ROI RICDARD.

Eh bien! qu'elles sonnent.

BUCKINGDAM.

Pourquoi cela?

LE ROI RICHARD.

Parce que, comme l'automate d'une horloge, tu places ton bruit monotone entre ta demande et ma méditation. Je ne suis pas aujourd'hui en veine de générosité.

BUCKINGHAM.

Eh bien! dites-moi si vous voulez, oui ou non, tenir votre promesse.

LE ROI RICHARD.

Tu m'importunes; je ne suis pas en veine.

LE ROI RICHARD *et* SA SUITE *sortent*.

BUCKINGHAM, *seul*.

Ah! c'est comme cela? c'est par de tels mépris qu'il récompense mes services? Est-ce donc pour cela que je l'ai fait roi? Oh! rappelons-nous le sort d'Hastings, et partons pour Brecknock *, pendant que ma tête en péril est encore sur mes épaules.

Il sort.

SCENE III.

Même lieu.

Entre TYRREL.

TYRREL.

Il est consommé l'acte de tyrannie et de sang, le plus grand forfait, le meurtre le plus inhumain dont ce pays se soit jamais rendu coupable. Ceux que j'avais chargés de cette horrible boucherie, Dighton et Forest, bien que ce soient des scélérats endurcis, des dogues sanguinaires, émus de pitié et de compassion, pleuraient comme des enfans en me racontant cette douloureuse histoire de mort. « Voilà, disait Dighton, comme

* [illegible] du duc de Buckingham, dans le pays de Galles. (N. du traducteur.)

étaient couchés ces pauvres petits. » — « Voilà, continuait Forest, comme ils se tenaient mutuellement enlacés dans leurs bras innocens et blancs comme l'albâtre. A voir leurs lèvres, on eût cru voir sur une même tige quatre roses vermeilles, dans tout l'éclat de leur beauté, et se baisant l'une l'autre. Sur leur chevet était posé un livre de prière ; et cette vue, ajoutait Forest, a failli changer ma résolution; mais le démon, » — Ici, le scélérat s'est arrêté, et Dighton a continué en ces termes : « Nous avons étouffé le plus parfait ouvrage que, depuis la création, la nature ait jamais formé. » Aussitôt ils m'ont quitté, le cœur si pénétré de douleur et de remords, qu'ils ne pouvaient parler ; et je les ai laissés aller, pour apporter cette nouvelle au roi sanguinaire.

Entre LE ROI RICHARD.

TYRREL, *continuant*

Le voilà qui vient. — Santé et joie à mon souverain maître !

LE ROI RICHARD.

Mon bon Tyrrel, la nouvelle que tu m'apportes va-t-elle me rendre heureux ?

TYRREL.

Si la certitude que l'ordre donné par vous a été exécuté peut vous procurer le bonheur, soyez donc heureux ; car la chose est faite.

LE ROI RICHARD.

Mais les as-tu vus morts ?

TYRREL.

Oui, sire.

LE ROI RICHARD.

Et enterrés, mon bon Tyrrel ?

TYRREL.

Le chapelain de la Tour les a enterrés ; quant à vous dire où, la vérité est que je n'en sais rien.

LE ROI RICHARD.

Tyrrel, viens me trouver après souper ; tu me conteras les détails de leur mort. En attendant, cherche dans ta pensée en quoi je puis t'être utile, et sois assuré de voir tes désirs satisfaits. Adieu jusque là.

TYRREL.

Je prends humblement congé de vous.

Il sort.

LE ROI RICHARD, *seul*.

J'ai fait renfermer le fils de Clarence; j'ai marié sa fille à un homme obscur ; les fils d'Édouard dorment dans le sein d'Abraham, et Anne ma femme a dit adieu au monde. Je sais que Richemond de Bretagne* vise à la main de la jeune Élisabeth, fille de mon frère, et que son ambition voudrait se faire de cette alliance un titre à la couronne ; moi, je vais la trouver, et, amant heureux, lui faire gaiement ma cour.

* Ainsi nommé parce qu'après la bataille de Tewksbury il s'était réfugié à la cour de François II, duc de Bretagne. (*Note du traducteur.*)

Entre CATESBY.

CATESBY.

Sire,—

LE ROI RICHARD.

Sont-ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles que tu viens m'apporter si brusquement ?

CATESBY.

De mauvaises nouvelles, sire : Morton* est parti pour rejoindre Richemond ; Buckingham, à la tête des audacieux Gallois, est entré en campagne, et voit à chaque instant ses forces s'accroître.

LE ROI RICHARD.

Ely allant rejoindre Richemond me donne plus de soucis que Buckingham et sa téméraire levée de boucliers. Viens, — J'ai appris par expérience que l'irrésolution parleuse est la tardive compagne du délai : le délai amène après lui l'impuissante misère qui marche à pas de tortue. Empruntons donc les ailes de la célérité, la messagère de Jupiter, et le digne héraut d'un roi ! Allons rassembler nos troupes ; mon intelligence est un bouclier. Il faut de la promptitude quand les traîtres ont l'audace de lever l'étendard.

Ils sortent.

SCENE IV.

Même ville. — Devant le palais.

Arrive LA REINE MARGUERITE.

LA REINE MARGUERITE.

Maintenant la prospérité des York commence à décliner, et, pareille à un fruit mûr, ne tardera pas à tomber dans la gueule infecte de la mort. Je viens secrètement rôder en ces lieux pour suivre des yeux le déclin de mes ennemis. J'en ai déjà vu le sinistre prologue, et je retourne en France, dans l'espoir que la suite ne sera pas moins amère, lugubre et tragique. Tiens-toi à l'écart, malheureuse Marguerite ! Qui vient ici ?

Arrivent LA REINE ÉLISABETH *et* LA DUCHESSE D'YORK.

LA REINE ÉLISABETH.

Ah ! mes pauvres princes, mes pauvres enfans,

* Évêque d'Ely. (*Note du traducteur.*)

fleurs non épanouies, boutons naissans! si vos ombres innocentes voltigent dans l'air ; si vous n'êtes point encore fixés dans votre éternel séjour, que vos ailes aériennes planent au-dessus de moi, et entendez les gémissemens de votre mère.

LA REINE MARGUERITE.

Planez au-dessus d'elle ; dites-lui que la loi du talion a etendu sur votre jeune aurore le voile de l'éternelle nuit.

LA DUCHESSE.

Tant de misères ont brisé ma voix, que ma langue usée par la plainte est immobile et muette. Édouard Plantagenet, pourquoi es-tu mort?

LA REINE MARGUERITE.

Un Plantagenet est tombé en retour d'un Plantagenet; un Édouard en mourant a expié la mort d'un Édouard.

LA REINE ÉLISABETH.

As-tu bien pu, grand Dieu, abandonner ces innocens agneaux, et les jeter dans la gueule du loup? Pourquoi fermais-tu les yeux quand s'accomplissait un tel crime?

LA REINE MARGUERITE.

Et quand on égorgeait le pieux Henri et mon fils bien aimé?

LA DUCHESSE.

Spectre vivant dont la vue est éteinte et dont l'existence ne tient plus qu'à un souffle, monument d'infortune, opprobre du monde, propriété du tombeau que retient injustement la vie; abrégé et archives de jours malheureux, repose tes douleurs sans repos sur le sol de l'Angleterre, sur cette terre légale, illégalement abreuvée de sang innocent.

Elle s'assied à terre.

LA REINE ÉLISABETH.

O terre, que ne peux-tu m'offrir un tombeau aussi promptement que tu m'offres un siége de douleur! alors tu recouvrirais mes os au lieu de les reposer. Ah! qui plus que nous a sujet de gémir?

Elle s'assied auprès de la duchesse.

LA REINE MARGUERITE.

Si la plus ancienne douleur est la plus digne de respect, cédez à la mienne le droit d'aînesse, et que mes chagrins aient la prééminence sur les vôtres.—(*Elle s'assied à côté d'elles.*) Si la douleur admet la société, que le souvenir de mes malheurs vous rappelle les vôtres. J'avais un Édouard; un Richard l'a tué : j'avais un Henri; un Richard l'a tué! — (*A la reine Elisabeth.*) Tu avais un Édouard; un Richard l'a tué : tu avais un Richard; un Richard l'a tué.

LA DUCHESSE.

Et moi aussi, j'avais un Richard, et tu l'as tué; j'avais un Rutland, et tu as aidé à le tuer.

LA REINE MARGUERITE.

Tu avais aussi un Clarence, et Richard l'a tué. De tes flancs malheureux est sorti un limier infernal qui nous donne à tous la chasse jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce limier, qui avait des dents avant d'avoir des yeux, pour déchirer les agneaux et s'abreuver de leur sang innocent; cet impur destructeur des œuvres de Dieu ; ce tyran par excellence; cet oppresseur de la terre, qui se délecte aux pleurs des malheureux, ton sein l'a vomi pour nous poursuivre jusqu'au tombeau. O Dieu juste, équitable dispensateur, combien je bénis ta justice, qui a permis que ce dogue sanguinaire exerçât sa fureur sur le fruit des entrailles de sa propre mère, et la forçât de joindre sa douleur à la douleur des autres!

LA DUCHESSE.

Épouse de Henri, ne triomphe pas de mes malheurs : Dieu m'est témoin que mes larmes ont coulé pour les tiens.

LA REINE MARGUERITE.

Pardonnez-moi; je suis affamée de vengeance, et maintenant qu'elle est sous mes yeux, j'en repais mes regards. Il est mort ton Édouard, qui a tué mon Édouard; en expiation de son trépas, ton autre Édouard est également mort, et le jeune York par-dessus le marché ; car à eux deux ils ne sauraient compenser la grandeur de ma perte. Il est mort ton Clarence, qui a poignardé mon Édouard; et les témoins de ce drame tragique, l'adultère Hastings*, Rivers, Vaughan, Grey, sont descendus avant le temps dans la nuit du tombeau. Richard vit encore, lui, le noir émissaire de l'enfer, chargé de lui acheter des ames et de les lui envoyer : mais elle approche à grands pas sa fin déplorable, et qui ne sera point pleurée. La terre s'entr'ouvre, l'enfer jette des flammes, les démons hurlent, les saints prient, demandant qu'il soit promptement retranché de ce monde. Tranche le fil de ses jours, ô Dieu! je t'en conjure, afin qu'avant de cesser de vivre, je puisse dire : Le monstre est mort!

LA REINE ÉLISABETH.

Oh! tu m'as prédit qu'un jour viendrait où je t'appellerais pour m'aider à maudire cette hideuse araignée, ce crapaud impur au dos voûté.

LA REINE MARGUERITE.

Je t'appellai alors, futile simulacre de ma grandeur; je t'appellai alors, ombre chétive, reine en peinture, vaine représentation de ce que j'etais, programme flatteur d'un spectacle lugubre, femme élevée si haut pour être précipitée si bas, mère dérisoire de deux beaux enfans, rêve de ce que tu semblais être, drapeau éclatant servant de but aux coups les plus dangereux, insigne de dignité, souffle, bulle d'eau. Où est ton époux maintenant? où sont tes frères? où sont tes deux fils? où sont tes joies? Qui t'implore? qui s'agenouille et dit : Dieu sauve la reine! Où sont les grands respec-

* A cause de ses liaisons avec Jeanne Shore. (*Note du traducteur.*)



tueux qui te flattaient? où est la foule qui accompagnait tes pas? Repasse tous ces souvenirs dans ta mémoire, et vois ce que tu es maintenant. L'épouse heureuse est devenue une veuve désolée; mère pleine de joie, tu déplores aujourd'hui ce titre; toi que l'on suppliait, tu n'es plus qu'une humble suppliante; de reine que tu étais, tu n'es plus qu'une malheureuse couronnée de douleurs; tu me méprisais, maintenant je te méprise; tous te craignaient, aujourd'hui il est un homme que tu redoutes; celle qui commandait à tous n'a plus personne qui lui obéisse. Ainsi la roue de la justice a tourné et t'a laissée en pâture au temps; il ne te reste plus que le souvenir du passé pour aggraver encore le supplice du présent. Toi qui avais pris ma place, tu as également pris une large part de mes douleurs. Aujourd'hui ta tête orgueilleuse porte la moitié de mon joug, et voilà que je dégage ma tête fatiguée pour te laisser porter le fardeau tout entier. Adieu, épouse d'York, reine de malheur; ces maux de l'Angleterre feront ma joie en France.

LA REINE ÉLISABETH.

O toi qui excelles à maudire, reste encore un instant, et apprends-moi à maudire mes ennemis.

LA REINE MARGUERITE.

Ne dors pas la nuit, et jeûne le jour; compare ta félicité morte avec tes douleurs vivantes; représente-toi tes enfans plus beaux qu'ils n'étaient, et leur meurtrier plus hideux qu'il n'est; exagère le prix de ce que tu as perdu, pour haïr davantage l'auteur de cette perte; que ce soient là les pensées qui t'occupent, et tu apprendras à maudire.

LA REINE ÉLISABETH.

Mes paroles sont sans force; que les tiennes les ravivent.

LA REINE MARGUERITE.

Tes douleurs les aiguiseront et les rendront perçantes comme les miennes.

La reine Marguerite *s'éloigne.*

LA DUCHESSE.

La douleur est-elle donc si prodigue de paroles?

LA REINE ÉLISABETH.

Avocats qui n'ont que du souffle à mettre au service du malheur, leur client, vaines héritières d'un bonheur intestat, impuissans orateurs prêtant leur voix à nos misères! laissons-leur un libre cours : elles ne sont pas tout-à-fait inutiles; elles soulagent le cœur.

LA DUCHESSE.

S'il en est ainsi, donne carrière à ta langue; viens avec moi, et sous le souffle de nos paroles amères, étouffons mon fils maudit qui a étouffé tes deux fils charmans. (*Bruit de tambours.*) J'entends le bruit de ses tambours : n'épargne pas les imprécations.

Arrive LE ROI RICHARD, *à la tête de ses troupes.*

LE ROI RICHARD.

Qui ose m'arrêter dans ma marche?

LA DUCHESSE.

Celle qui, à ta naissance, aurait dû t'arrêter au passage, en t'étouffant dans son sein maudit, et prévenir ainsi, misérable, tous les meurtres que tu as commis.

LA REINE ÉLISABETH.

Quoi! tu veux ceindre d'une couronne d'or ce front où, si l'on faisait justice, devraient être gravés avec un fer chaud le meurtre du prince à qui appartenait cette couronne, et la mort lamentable de mes fils et de mes frères?

LA DUCHESSE.

Reptile immonde, où est ton frère Clarence?

LA REINE ÉLISABETH.

Où sont le noble Rivers, Vaughan et Grey?

LA DUCHESSE.

Où est le généreux Hastings?

LE ROI RICHARD.

Sonnez, trompettes! — battez, tambours! empêchez que le ciel n'entende la voix menteuse de ces femmes insulter à l'oint du Seigneur. Sonnez, vous dis-je. — (*Bruit de trompettes et de tambours.*) Modérez-vous et parlez-moi avec plus de douceur, sinon la voix bruyante de la guerre couvrira vos clameurs.

LA DUCHESSE.

Es-tu mon fils?

LE ROI RICHARD.

Oui, j'en rends grâces à Dieu, à mon père et à vous.

LA DUCHESSE.

Écoute donc patiemment l'expression de ma colère.

LE ROI RICHARD.

Madame, j'ai un peu hérité de votre caractère, et je ne saurais supporter patiemment le reproche.

LA DUCHESSE.

Oh! laisse-moi parler.

LE ROI RICHARD.

Parlez donc; mais je ne vous écouterai pas.

LA DUCHESSE.

Je serai douce et modérée dans mes paroles.

LE ROI RICHARD.

Abrégez, ma mère, car je suis pressé.

LA DUCHESSE.

Tu es pressé! je t'ai bien attendu, moi, Dieu sait dans quels tourmens et dans quelle agonie.

LE ROI RICHARD.

Et ne suis-je pas venu enfin vous consoler de vos souffrances?

LA DUCHESSE.

Non, par la sainte croix, tu le sais fort bien; tu

vins au monde pour me faire de la terre un enfer. Ta naissance fut pour moi une douloureuse affliction; ton enfance a été méchante et colère; ton adolescence intolérable, violente, sauvage et furieuse; ta jeunesse audacieuse, téméraire, avide de dangers. Dans l'âge mûr tu as été hautain, rusé, dissimulé, sanguinaire, plus doux en apparence, mais plus dangereux, caressant dans ta haine. M'est-il jamais arrivé de passer avec toi un seul instant heureux?

LE ROI RICHARD.

Aucun à l'exception de l'instant qui vous appelait hors de ma présence. Si je suis si déplaisant, à vos yeux, laissez-moi continuer ma marche, et vous débarrasser de ma vue importune. — Tambours, battez.

LA DUCHESSE.

Je t'en prie, écoute-moi.

LE ROI RICHARD.

Vous mettez dans votre langage trop d'amertume.

LA DUCHESSE.

Deux mots seulement: ce seront les derniers que tu entendras de moi.

LE ROI RICHARD.

Soit.

LA DUCHESSE.

Ou, par un juste décret de Dieu, tu mourras avant de revenir de cette guerre triomphant et vainqueur; ou je mourrai de chagrins et de vieillesse sans plus jamais revoir ton visage. Emporte donc avec toi ma plus formidable malédiction; et puisse-t-elle, au jour du combat, peser sur toi plus lourdement que ton armure! Je prierai le ciel pour tes adversaires; les jeunes ames des enfans d'Édouard souffleront le courage au cœur de tes ennemis, et leur promettront le succès et la victoire. Homme de sang, ta fin sera sanglante; l'opprobre qui plana sur ta vie accompagnera ta mort.

Elle s'éloigne.

LA REINE ÉLISABETH.

J'ai beaucoup plus de motifs, mais bien moins de force qu'elle pour maudire: je ne puis que joindre mes vœux aux siens.

Elle fait quelques pas pour s'éloigner

LE ROI RICHARD.

Arrêtez, madame; j'ai un mot à vous dire.

LA REINE ÉLISABETH.

Je n'ai plus de fils du sang royal que tu puisses égorger. Quant à mes filles, Richard, elles seront des religieuses en prières, non des reines en pleurs; ne cherche donc pas à attenter à leur vie.

LE ROI RICHARD.

Vous avez une fille appelée Élisabeth, vertueuse, belle et ornée d'une grâce toute royale.

LA REINE ÉLISABETH.

Et pour cela faut-il donc qu'elle meure? Oh! laisse-la vivre; et je corromprai ses mœurs, je flétrirai sa beauté, je me déshonorerai moi-même, comme infidèle à la couche d'Édouard; je jetterai sur elle le voile de l'infamie. Pour la soustraire au poignard sanglant, je déclarerai qu'elle n'est pas la fille d'Édouard.

LE ROI RICHARD.

Ne portez pas atteinte à l'honneur de sa naissance; elle est du sang royal.

LA REINE ÉLISABETH.

Pour sauver sa vie, je dirai qu'elle n'en est pas.

LE ROI RICHARD.

Sa naissance assure son salut.

LA REINE ÉLISABETH.

C'est là ce qui a causé la mort de ses frères.

LE ROI RICHARD.

Ils étaient nés sous une funeste étoile.

LA REINE ÉLISABETH.

Non, des amis pervers leur ont été funestes.

LE ROI RICHARD.

On ne peut éviter sa destinée.

LA REINE ÉLISABETH.

Il est vrai, quand c'est le crime qui en dispose. Mes enfans auraient eu une mort moins horrible si le ciel t'avait donné en partage une vie moins criminelle.

LE ROI RICHARD.

Vous parlez comme si j'avais tué mes neveux.

LA REINE ÉLISABETH.

Tes neveux en effet; c'est leur oncle qui leur a ravi le bonheur, la couronne, leurs parens, leur liberté, leur vie. Quelle que soit la main qui ait percé leurs jeunes cœurs, c'est toi qui l'as conduite. Sans nul doute, le fer homicide fût resté impuissant, émoussé, s'il n'eût été aiguisé sur ton cœur de pierre avant d'être plongé dans les entrailles de mes innocens agneaux. Si la continuité de la douleur ne lui ôtait de sa violence, avant que ma bouche fit entendre à ton oreille le nom de mes enfans, mes ongles jetteraient l'ancre dans tes yeux; et moi, dans ces désolés parages de la mort, barque frêle et chétive, dépouillée de voiles et d'agrès, je me briserais en éclats contre le roc dont est formé ton cœur inhumain.

LE ROI RICHARD.

Madame, puissé-je échouer dans mon entreprise et revenir vaincu de cette guerre périlleuse, s'il n'est pas vrai que je vous veux, ainsi qu'aux vôtres, plus de bien que je ne vous ai fait de mal!

LA REINE ÉLISABETH.

Quel bien peut-il encore exister pour moi sous la voûte des cieux?

LE ROI RICHARD.

L'élévation de vos enfans, madame.

LA REINE ÉLISABETH.

Sur un échafaud, sans doute, pour y perdre leurs têtes?

LE ROI RICHARD.

Non, au faîte de la fortune, à l'apogée des gloires de la terre.

LA REINE ÉLISABETH.

Flatte ma douleur de cette illusion; dis-moi de quelle fortune, de quelles dignités, de quels honneurs tu peux disposer en faveur de l'un de mes enfans?

LE ROI RICHARD.

Tous ceux que je possède, et moi-même avec eux, je veux les donner à l'un de vos enfans. Ainsi votre ame irritée noiera dans le fleuve d'oubli le souvenir des torts que vous me supposez envers vous.

LA REINE ÉLISABETH.

Abrége; de peur que ta munificence ne dure moins de temps que tu n'en auras mis à l'exprimer.

LE ROI RICHARD.

Apprenez donc que j'aime votre fille de toute mon ame.

LA REINE ÉLISABETH.

La mère de ma fille le croit de toute son ame.

LE ROI RICHARD.

Que croyez-vous?

LA REINE ÉLISABETH.

Que tu aimes ma fille de toute ton ame. C'était de toute ton ame aussi que tu aimais ses frères; et c'est de toute mon ame que je t'en remercie.

LE ROI RICHARD.

Ne vous hâtez pas de juger défavorablement mes intentions. Je veux dire que j'aime votre fille en toute sincérité, et je me propose de la faire reine d'Angleterre.

LA REINE ÉLISABETH.

Qui veux-tu donc lui donner pour roi?

LE ROI RICHARD.

Celui-là même qui la fera reine; quel autre pourrait-ce être?

LA REINE ÉLISABETH.

Qui? toi?

LE ROI RICHARD.

Moi, moi-même; qu'en dites-vous, madame?

LA REINE ÉLISABETH.

Comment feras-tu pour lui faire agréer ta recherche?

LE ROI RICHARD.

C'est ce que vous pourriez m'apprendre, comme étant, mieux que personne, au fait de son caractère.

LA REINE ÉLISABETH.

Tu veux le savoir de moi?

LE ROI RICHARD.

De tout mon cœur, madame.

LA REINE ÉLISABETH.

Envoie-lui, par l'homme qui a tué ses frères, deux cœurs sanglans, sur lesquels tu auras tracé deux noms : ÉDOUARD et YORK; à cet aspect, sans doute, elle versera des larmes; alors, présente-lui un mouchoir, comme autrefois à ton père Marguerite en présenta un trempé dans le sang de Rutland; tu lui diras qu'il a bu le sang vermeil de ses frères bien aimés, et l'engageras à s'en servir pour essuyer ses pleurs. Si cela ne suffit pas pour la persuader, envoie-lui la liste de tes hauts faits: dis-lui que tu as fait périr ses oncles Clarence et Rivers, et que, pour lui plaire, tu as promptement expédié sa bonne tante Anne.

LE ROI RICHARD.

Vous vous moquez de moi, madame; ce n'est pas là le moyen de gagner le cœur de votre fille.

LA REINE ÉLISABETH.

Il n'y en a pas d'autre, à moins que tu ne te métamorphoses et ne sois plus le Richard qui a fait tout cela.

LE ROI RICHARD.

Et si je ne l'avais fait que pour l'amour d'elle?

LA REINE ÉLISABETH.

Alors, en vérité, elle ne peut que te haïr, si c'est à un prix aussi sanglant qu'elle a acquis ton amour.

LE ROI RICHARD.

Écoutez, ce qui est fait ne peut plus maintenant se réparer. On commet quelquefois des actes inconsidérés dont on a plus tard tout le loisir de se repentir. Si j'ai ravi la couronne à vos fils, pour réparer mes torts, je veux la rendre à votre fille : si j'ai tué le fruit de vos entrailles, pour rendre la vie à votre postérité, je veux faire naître de votre fille une postérité nouvelle. Le nom d'aïeule n'est guère moins cher et moins doux que le tendre nom de mère. Ses enfans seront les vôtres, bien qu'à un degré plus éloigné; formés de votre sang, ils tiendront de vous; ils ne vous auront coûté de moins qu'une nuit de douleurs, endurée par celle pour qui vous avez souffert les mêmes douleurs. Vos enfans ont été une source de désagrémens pour votre jeunesse; mais les miens seront la consolation de vos vieux jours. Vous avez perdu l'assurance de voir votre fils roi; mais, par cette perte même, votre fille devient reine. Je ne puis vous faire toutes les réparations que je voudrais; veuillez donc accepter celles qu'il est en mon pouvoir de vous offrir. Dorset, votre fils, qui, cédant à ses appréhensions, a porté ses mécontentemens sur la terre étrangère, rappelé dans sa patrie par cette heureuse alliance, va voir s'ouvrir devant lui le chemin de la fortune et des dignités les plus hautes. Le roi qui donnera à votre fille charmante le nom d'épouse appellera familièrement votre Dorset son frère. Vous serez encore la mère d'un roi, et les ruines d'un passé malheureux seront réparées par un redoublement de bonheur. Eh quoi! l'avenir nous tient encore en réserve d'heureux jours. Les larmes que vous avez versées reviendront transformées en perles orientales; et la somme de vos félicités, grossie par l'intérêt, vous sera rendue deux fois décuplée. Allez donc, ô ma mère, allez trouver votre

fille; que votre expérience enhardisse sa timide jeunesse; préparez son oreille à entendre les vœux de mon amour; allumez dans son jeune cœur le noble désir de régner; dites à la princesse le bonheur de l'hymen et ses joies silencieuses : et dès que ce bras aura châtié un rebelle méprisable, l'insensé Buckingham, je reviendrai, le front ceint de palmes triomphantes, conduire votre fille à la couche du vainqueur; je déposerai à ses pieds mes conquêtes; la victoire sera pour elle seule, et, César véritable, elle régnera sur César.

LA REINE ÉLISABETH.

Que lui dirai-je? Comment lui désignerai-je celui qui demande à être son époux? Dirai-je que c'est le frère de son père, ou son oncle, ou le meurtrier de ses frères et de ses oncles? En lui parlant pour toi, quel nom te donnerai-je que Dieu, les lois, mon honneur et ses affections puissent rendre acceptable et doux à sa tendre jeunesse?

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que la paix de l'Angleterre sera le prix de cette alliance.

LA REINE ÉLISABETH.

Paix qu'elle achètera au prix d'interminables guerre.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que le roi, qui pourrait commander, la supplie.

LA REINE ÉLISABETH.

Pour obtenir d'elle ce que le Roi des rois lui défend *.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui qu'elle sera une haute et puissante reine.

LA REINE ÉLISABETH.

Pour en déplorer le titre, comme fait sa mère.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que je l'aimerai toujours.

LA REINE ÉLISABETH.

Combien de temps durera ce *toujours?*

LE ROI RICHARD.

Autant que sa belle vie.

LA REINE ÉLISABETH.

Mais combien de temps sa belle vie doit-elle durer?

LE ROI RICHARD.

Aussi long-temps que voudront la prolonger le ciel et la nature.

LA REINE ÉLISABETH.

Aussi long-temps que l'enfer et Richard le permettront.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que moi, son souverain, je suis son humble sujet.

* Allusion aux prohibitions de la loi judaïque. (*Note du traducteur.*)

LA REINE ÉLISABETH.

Mais elle, ta sujette, abhorre un souverain tel que toi.

LE ROI RICHARD.

Employez pour moi votre éloquence auprès d'elle.

LA REINE ÉLISABETH.

La sincérité, quand son langage est simple, n'en persuade que mieux.

LE ROI RICHARD.

Exposez-lui donc simplement mon amour.

LA REINE ÉLISABETH.

Une proposition malhonnête faite sans art et sans détour n'en est que plus choquante.

LE ROI RICHARD.

Vos raisons sont trop superficielles et trop vives.

LA REINE ÉLISABETH.

Mes raisons sont trop profondes et trop mortes. Ils sont morts, mes pauvres enfans, et leur fosse est profonde.

LE ROI RICHARD.

Ne touchez point cette corde, madame; cela est passé.

LA REINE ÉLISABETH.

Je continuerai à la toucher jusqu'à ce que celles de mon cœur se soient brisées.

LE ROI RICHARD.

Par mon saint George, ma jarretière *, et ma couronne, —

LA REINE ÉLISABETH.

Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, et la troisième est usurpée.

LE ROI RICHARD.

Je jure, —

LA REINE ÉLISABETH.

Par rien; ce n'est pas là un serment. Ton saint George profané a perdu son lustre sacré; ta jarretière déshonorée n'a plus sa vertu chevaleresque; ta couronne usurpée a perdu son éclat glorieux. Si donc tu veux qu'on ajoute foi à ton serment, jure par quelque chose que tu n'aies pas souillée.

LE ROI RICHARD.

Eh bien, par l'univers, —

LA REINE ÉLISABETH.

Il est plein de tes crimes.

LE ROI RICHARD.

Par la mort de mon père, —

LA REINE ÉLISABETH.

Ta vie l'a déshonorée.

LE ROI RICHARD.

Par moi-même, —

LA REINE ÉLISABETH.

Tu t'es toi-même avili.

* L'ordre de la Jarretière. (*Note du traducteur.*)

LE ROI RICHARD.

Eh bien donc, par le ciel, —

LA REINE ÉLISABETH.

C'est envers le ciel que tu es le plus coupable. Si tu avais craint de violer un serment fait en son nom, la réconciliation que ton frère avait effectuée n'aurait pas été brisée, et mon frère n'aurait pas été égorgé. Si tu avais craint de violer un serment fait en son nom, le royal diadème qui ceint en ce moment ta tête brillerait sur le jeune front de mon fils; et ils vivraient encore ces deux princes, tendres hôtes de la tombe, et que ton parjure a livrés en proie aux vers. Par quoi peux-tu jurer maintenant?

LE ROI RICHARD.

Par l'avenir. —

LA REINE ÉLISABETH.

Tu l'as flétri dans le passé; car moi, j'ai bien des larmes à essuyer pour le passé que m'ont fait tes crimes. Ils vivent les enfans dont tu as assassiné les pères; et leur jeunesse, laissée sans guides, lèguera ses douleurs à leur âge mûr. Ils vivent les pères dont tu as massacré les enfans, vieilles plantes stériles dont la vieillesse est condamnée aux larmes. Ne jure pas par l'avenir, car tu l'as vicié d'avance par le coupable usage que tu as fait du passé.

LE ROI RICHARD.

S'il n'est pas vrai que je veux revenir au bien et au repentir, puissé-je échouer dans la lutte que j'entreprends contre mes ennemis en armes! Puissé-je moi-même me détruire! Puissent le ciel et la fortune ne point m'accorder un seul instant de bonheur! Que le jour me refuse sa lumière, et la nuit son repos! Que tous les astres propices me soient contraires, s'il n'est pas vrai que je ressens pour votre charmante et auguste fille l'amour le plus pur, le dévouement le plus vertueux, les sentimens les plus saints! C'est d'elle que dépendent mon bonheur et le vôtre! Sans elle, pour vous, pour moi, pour elle-même, pour le pays et pour bien des ames chrétiennes, il n'y a que mort, désolation, ruine et malheurs à attendre. Ces maux ne peuvent être et ne seront détournés que par cet hymen. Ainsi, mère chérie,—permettez-moi de vous donner ce nom,—soyez auprès d'elle l'interprète de mon amour. Dites-lui ce que je serai, non ce que j'ai été; non mes démérites passés, mais mes mérites futurs. Représentez-lui la nécessité des temps, et que d'étroits ressentimens ne vous fassent pas perdre de vue de grands desseins.

LA REINE ÉLISABETH.

Me laisserai-je ainsi tenter par le démon?

LE ROI RICHARD.

Oui, si le démon vous pousse à faire le bien.

LA REINE ÉLISABETH.

Pour redevenir moi, m'oublierai-je moi-même?

LE ROI RICHARD.

Oui, si ce souvenir est pour vous un mal.

LA REINE ÉLISABETH.

Mais tu as tué mes enfans.

LE ROI RICHARD.

Je leur donne pour sépulture la couche nuptiale de votre fille; là, dans ce lieu de délices, ils se reproduiront eux-mêmes, pour votre consolation.

LA REINE ÉLISABETH.

Dois-je aller préparer ma fille à accueillir tes vœux?

LE ROI RICHARD.

Allez; et ce faisant, devenez une heureuse mère.

LA REINE ÉLISABETH.

J'y vais. — Écrivez-moi sans délai, et vous connaîtrez par moi ses intentions.

LE ROI RICHARD.

Portez-lui ce baiser en témoignage de mon tendre amour, et recevez mes adieux.

Il l'embrasse. Elle s'éloigne.

LE ROI RICHARD, *continuant.*

Femme sans caractère! femme sotte et changeante! — Eh bien! quelle nouvelle?

Arrive RATCLIFF; *puis* CATESBY.

RATCLIFF.

Très-puissant souverain, sur la côte occidentale on signale une flotte formidable; on voit accourir sur le rivage une foule d'amis équivoques, d'hommes peu dévoués: ils sont sans armes, et ne paraissent point disposés à repousser l'ennemi. Ces vaisseaux sont, dit-on, commandés par Richemond; ils attendent, les voiles en panne, que Buckingham vienne leur prêter appui et protéger le débarquement.

LE ROI RICHARD.

Qu'un courrier agile soit dépêché au duc de Norfolk: — toi, Ratcliff, — ou Catesby; où est-il?

CATESBY.

Sire, me voici.

LE ROI RICHARD.

Catesby, vole vers le duc.

CATESBY.

J'y cours, sire, avec toute la célérité possible.

LE ROI RICHARD.

Ratcliff, approche; rends-toi en toute hâte à Salisbury: quand y seras-tu arrivé, — (*A Catesby.*) — Manant stupide et sans mémoire, que fais-tu là? Pourquoi ne vas-tu pas trouver le duc?

CATESBY.

Il faudrait d'abord, sire, que je connusse le bon plaisir de votre majesté, et quels ordres je dois porter au duc.

LE ROI RICHARD.

Oh! tu as raison, mon bon Catesby; dis-lui de

lever sur-le-champ toutes les forces qu'il pourra réunir, et de venir au plus tôt me rejoindre à Salisbury.

CATESBY.

J'y vais.

Il s'éloigne.

RATCLIFF.

Que votre majesté veut-elle que je fasse à Salisbury?

LE ROI RICHARD.

Que voudrais-tu y faire avant mon arrivée?

RATCLIFF

Votre majesté m'avait dit de m'y rendre avant elle.

LE ROI RICHARD.

J'ai changé d'idée.

Arrive STANLEY.

LE ROI RICHARD, *continuant.*

Stanley, quelles nouvelles m'apportes-tu?

STANLEY.

Aucune qui soit assez bonne pour vous plaire, aucune assez mauvaise pour qu'il faille la taire.

LE ROI RICHARD.

Oh! oh! une énigme! des nouvelles qui ne sont ni bonnes ni mauvaises! Pourquoi prendre tous ces détours, au lieu d'en venir sur-le-champ au fait? Encore une fois, quelles nouvelles?

STANLEY.

Richemond est en mer.

LE ROI RICHARD.

Que la mer l'engloutisse et qu'il y reste! Ce lâche renégat, que fait-il en mer?

STANLEY.

Sire, je ne puis faire à cet égard que des conjectures.

LE ROI RICHARD.

Eh bien! quelles sont-elles?

STANLEY.

Je pense que, stimulé par Dorset, Buckingham et Morton, il fait voile vers l'Angleterre, pour revendiquer la couronne.

LE ROI RICHARD.

Le trône est-il vacant? l'épée royale sans maître? Le roi est-il mort? L'empire est-il sans possesseur? Quel autre héritier de la maison d'York vit encore, si ce n'est moi? Et qui est roi d'Angleterre, si ce n'est l'héritier de l'illustre York? Dis-moi donc ce qu'il fait en mer?

STANLEY.

Si ce n'est pas là son projet, je ne saurais le deviner.

LE ROI RICHARD.

Si ce n'est pas pour être ton roi, tu ne saurais deviner ce que ce Gallois vient faire? Tu veux me trahir et passer de son côté; je le crains.

STANLEY.

Non, mon puissant maître; ne vous défiez pas de moi.

LE ROI RICHARD.

Quelles troupes as-tu donc réunies pour le repousser? Où sont tes vassaux et tes amis? Ne sont-ils pas en ce moment sur la côte occidentale, occupés à débarquer sains et saufs les rebelles?

STANLEY.

Non, si[illegible]s sont dans le nord.

LE ROI RICHARD.

Ce sont là pour moi des amis bien froids. Que font-ils dans le nord, quand ils devraient servir leur souverain dans le sud?

STANLEY.

Ils n'ont point reçu d'ordres, roi puissant. Si votre majesté veut bien me le permettre, je vais rassembler mes amis, et j'irai rejoindre votre majesté au lieu et au jour qu'il lui plaira de m'indiquer.

LE ROI RICHARD.

Oui, oui, tu voudrais déjà être parti pour aller rejoindre Richemond; je ne me fie point à vous, monsieur.

STANLEY.

Très-puissant souverain, vous n'avez aucun sujet de mettre ma fidélité en doute: je n'ai jamais été et ne serai jamais un traître.

LE ROI RICHARD.

Va donc réunir tes troupes; mais écoute; tu me laisseras en otage ton fils George Stanley: que ton cœur reste inébranlable dans son devoir, sinon sa tête ne tient qu'à un fil.

STANLEY.

Agissez-en avec lui comme j'en agirai avec vous.

STANLEY *s'éloigne.*

Arrive UN MESSAGER

LE MESSAGER.

Mon gracieux souverain, suivant l'avis que m'en ont donné des amis sûrs, sir Edouard Courtney et l'orgueilleux prélat, l'évêque d'Exeter, son frère aîné, sont en armes dans le Devonshire avec un parti nombreux.

Arrive UN SECOND MESSAGER.

LE SECOND MESSAGER.

Sire, dans le comté de Kent, les Guildford ont pris les armes; à chaque instant de nouveaux partisans viennent grossir les rangs des rebelles, dont les forces augmentent à vue d'œil.

Arrive UN TROISIÈME MESSAGER.

LE TROISIÈME MESSAGER.

Sire, l'armée du puissant Buckingham, —

LE ROI RICHARD.

Arrière, oiseaux de mauvais augure! Quoi! rien que des chants de mort! — (*Au troisième Messager.*) Tiens, prends cela, en attendant que tu m'apportes de meilleures nouvelles.

Il le frappe.

LE TROISIÈME MESSAGER.

La nouvelle que je viens annoncer à votre majesté, est celle-ci : Par suite des pluies et de la crue subite des eaux, l'armée de Buckingham est rompue et dispersée; lui-même il erre seul et sans escorte, on ne sait dans quelle direction.

LE ROI RICHARD.

Oh! je te demande pardon! tiens, voilà ma bourse pour guérir le coup que je t'ai donné. (*Il lui donne une bourse.*) — Quelqu'un de nos amis a-t-il eu le bon esprit de faire publiquement annoncer une récompense pour celui qui nous amènera le traître?

LE TROISIÈME MESSAGER.

Sire, une proclamation de cette nature a été faite.

Arrive UN QUATRIÈME MESSAGER.

LE QUATRIÈME MESSAGER.

Sire, le bruit court que sir Thomas Lovel et le marquis Dorset sont en armes dans l'Yorkshire. Mais j'ai une bonne nouvelle à apprendre à votre majesté. — La flotte de Bretagne est dispersée par la tempête. Sur les côtes du Dorsetshire, Richemond a envoyé une chaloupe à terre pour demander à ceux qui se tenaient sur le rivage s'ils étaient pour ou contre lui. Ils lui ont répondu qu'ils venaient de la part de Buckingham se réunir à lui; mais Richemond, ne se fiant pas à eux, a remis à la voile et a repris le chemin de la Bretagne.

LE ROI RICHARD.

Marchons, marchons, puisque nous sommes sous les armes, sinon pour combattre l'ennemi étranger, du moins pour écraser les rebelles de l'intérieur.

Arrive CATESBY.

CATESBY.

Sire, le duc de Buckingham est pris, c'est meilleure nouvelle. Il en est une autre moins agréable, et qui, néanmoins, doit être dite, c'est que le comte de Richemond est débarqué à Milford à la tête d'une armée formidable.

LE ROI RICHARD.

Partons pour Salisbury, dans le temps que nous employons ici à causer, une bataille décisive peut être gagnée ou perdue. Que l'un de vous se charge de faire conduire Buckingham à Salisbury; que tous les autres me suivent.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Un appartement dans la résidence de lord Stanley.

Entrent STANLEY *et* CHRISTOPHE URSWICK *.

STANLEY.

Messire Christophe, vous direz de ma part à Richemond, que mon fils George Stanley est retenu comme otage dans le repaire de ce sanglier féroce ** : si je lève l'étendard, sa tête tombera; c'est cette crainte qui m'empêche, pour le moment, de prêter mon appui au comte. Mais, dites-moi, où est maintenant l'illustre Richemond?

URSWICK.

A Pembroke, ou à Harford-Ouest, dans le pays de Galles.

STANLEY.

Quels hommes de marque se sont réunis à lui?

URSWICK.

Sir Walter Herbert, guerrier renommé, sir Gilbert Talbot, sir William Stanley, Oxford, le redoutable Pembroke, sir James Blunt et Ricea Thomas, avec une troupe aguerrie; ainsi qu'un grand nombre d'autres seigneurs de mérite et de renom; ils se portent sur Londres, à moins qu'on ne leur livre bataille en route.

STANLEY.

Fort bien; allez rejoindre le comte; portez-lui mon hommage : dites-lui que la reine consent de grand cœur à ce qu'il épouse sa fille Élisabeth. Voilà des lettres qui lui feront connaître mes intentions. Adieu.

Il lui remet divers papiers. Ils sortent dans deux directions opposées.

* C'était le chapelain de la comtesse de Richemond, femme de Stanley, mère du prétendant. (*Note du traducteur.*)

** Richard III. (*Note du traducteur.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Salisbury. — Une place publique.

Arrivent LE SHÉRIFF *et* DES GARDES *conduisant* BUCKINGHAM *au supplice.*

BUCKINGHAM.

Le roi Richard ne veut donc pas me permettre de lui parler?

LE SHÉRIFF.

Non, mylord; ainsi, résignez-vous.

BUCKINGHAM.

Hastings, et vous, enfans, d'Édouard, Rivers, Grey, saint roi Henri, et ton aimable fils Édouard, Vaughan, vous tous qui êtes tombés sous la main corrompue d'un tyran hypocrite, si, à travers les nuages, vos ombres affligées et plaintives me contemplent en cet instant fatal, applaudissez à ma mort qui vous venge! — N'est-ce pas aujourd'hui le jour des morts?

LE SHÉRIFF.

Oui, mylord.

BUCKINGHAM.

Eh bien, le jour des morts sera mon dernier jour. C'est le jour que, du vivant du roi Édouard, j'ai appelé sur ma tête, si jamais il m'arrivait de me montrer perfide envers ses enfans ou les parens de sa femme; c'est le jour où j'ai demandé à Dieu de me faire périr par la trahison de l'homme en qui j'aurais le plus de confiance. Ce jour des morts est pour mon ame tremblante le terme assigné pour le châtiment de mes fautes. Ce Dieu qui voit tout, et dont je me jouais alors, a tourné contre moi mon vœu hypocrite, et ce que je demandais d'une voix mensongère, il me l'a accordé tout de bon. C'est ainsi qu'il force les glaives des méchans à tourner leur pointe contre la poitrine de leurs maîtres; ainsi retombe de tout son poids sur ma tête la malédiction de Marguerite: « Lors- » qu'il brisera ton cœur de douleur, me disait- » elle, souviens-toi que Marguerite te l'a prédit. » Allons, messieurs, conduisez-moi au billot de l'infamie. Le crime est puni par le crime, l'injustice par l'injustice.

Il s'éloigne avec le Shériff et les gardes.

SCENE II.

Une plaine près de Tainworth.

Arrivent RICHEMOND, OXFORD, SIR JAMES BLUNT, SIR WALTER HERBERT, *et* AUTRES, *suivis de l'armée de Richemond, tambour battant, enseignes déployées.*

RICHEMOND.

Chers amis et compagnons d'armes, écrasés sous le joug de la tyrannie, nous avons jusqu'ici pénétré sans obstacles dans les entrailles du pays, et nous venons de recevoir de Stanley, notre beau-père, des lettres qui nous inspirent confiance et courage. L'usurpateur pervers, le sanglier féroce, qui après avoir ravagé vos moissons et vos vignobles fertiles, se vautre dans votre sang fumant encore, et fait son auge de vos entrailles, ce pourceau immonde est maintenant couché, dit-on, au centre de cette île, dans le voisinage de la ville de Leicester. De Tainworth jusque là, nous n'avons qu'un jour de marche. Au nom de Dieu, allons gaiement en avant, courageux amis; et au prix des sanglans hasards d'un combat meurtrier, allons recueillir la moisson d'une paix éternelle.

OXFORD.

La conscience de chacun de nous équivaut à mille épées pour combattre ce sanguinaire assassin.

HERBERT.

Je ne doute pas que ses amis ne passent dans nos rangs.

BLUNT.

Il n'a d'amis que ceux que lui donne la crainte. Au moment où il aura le plus besoin d'eux, ils l'abandonneront.

RICHEMOND.

Tant mieux pour nous. Ainsi, au nom de Dieu, marchons. L'espérance sincère va vite; elle a les ailes de l'hirondelle; des rois elle fait des dieux, et des mortels vulgaires elle fait des rois.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

La plaine de Bosworth.

Arrive, à la tête de ses troupes, LE ROI RICHARD; LE DUC DE NORFOLK, LE COMTE DE SURREY, *et* AUTRES *l'accompagnent.*

LE ROI RICHARD.

Dressons nos tentes ici, dans la plaine de Bos-

worth. — Mylord de Surrey, pourquoi cet air sombre?

SURREY.

J'ai le cœur dix fois plus gai que la mine.

LE ROI RICHARD.

Mylord de Norfolk, —

NORFOLK.

Me voici, mon très-gracieux souverain.

LE ROI RICHARD.

Norfolk, il y aura aujourd'hui des coups d'échangés; — ha! ha! n'est-il pas vrai?

NORFOLK.

Nous en donnerons et nous en recevrons, mon bien-aimé souverain.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dresse ma tente : je reposerai ici cette nuit. (*Des soldats se mettent à dresser la tente du roi.*) Mais où reposerai-je demain? — N'importe. — Qui a reconnu le nombre des rebelles?

NORFOLK.

Ils sont tout au plus six à sept mille hommes.

LE ROI RICHARD.

Notre armée est trois fois plus nombreuse : en outre, le nom du roi est une puissance formidable qui manque aux factieux. Qu'on dresse ma tente. — Venez, nobles lords, allons reconnaître le terrain : qu'on appelle quelques officiers d'un jugement sûr; observons une exacte discipline, et point de perte de temps; car, mylords, nous aurons demain une rude journée.

Ils s'éloignent.

De l'autre côté de la plaine on voit arriver RICHEMOND, SIR WILLIAM BRANDON, OXFORD, ET AUTRES LORDS. *Des soldats dressent la tente de Richemond.*

RICHEMOND.

Le soleil fatigué s'est couché dans l'or; et la traînée de lumière que laisse après lui son char étincelant nous annonce pour demain un beau jour. — Sir William Brandon, vous porterez mon étendard. — Qu'on me donne de l'encre et du papier dans ma tente; je veux tracer le plan de la bataille, assigner à chacun son poste et répartir avec sagesse les forces de notre petite armée. — Mylord Oxford, — vous, sir William Brandon, — et vous, sir Walter Herbert, vous resterez avec moi. — Le comte de Pembroke est avec son régiment; capitaine Blunt, allez souhaiter au comte une bonne nuit de ma part, et dites-lui de venir sur les deux heures du matin me trouver dans ma tente. J'ai encore une chose à vous demander, mon cher capitaine : où est le quartier de lord Stanley? le savez-vous?

BLUNT.

A moins que je n'aie confondu ses étendards avec ceux d'un autre, — et cela n'est pas, j'en ai l'assurance, — son régiment a pris position à un demi-mille au moins au sud de la formidable armée du roi.

RICHEMOND.

Si la chose peut se faire sans courir trop de risques, mon cher Blunt, faites en sorte de le voir, et remettez-lui cette dépêche, qui est des plus importantes.

BLUNT.

Au péril de ma vie, mylord, je m'en charge; Dieu veuille vous accorder, cette nuit, un sommeil paisible!

RICHEMOND.

Bonne nuit, mon cher capitaine Blunt. — Venez, messieurs. Allons conférer sur les opérations de demain. Entrons dans ma tente; l'air est piquant et froid.

Ils entrent dans la tente de Richemond.

LE ROI RICHARD *entre dans sa tente, suivi de* NORFOLK, *de* RATCLIFF *et de* CATESBY.

LE ROI RICHARD.

Quelle heure est-il?

CATESBY.

Il est six heures, l'heure du souper.

LE ROI RICHARD.

Je ne souperai pas ce soir. — Donnez-moi de l'encre et du papier. — Mon casque est-il plus commode qu'il ne l'était, et toutes les pièces de mon armure sont-elles dans ma tente?

CATESBY.

Oui, sire; tout est prêt.

LE ROI RICHARD.

Cher Norfolk, rendez-vous à votre poste; faites bonne garde; ayez des sentinelles sûres.

NORFOLK.

J'y vais, sire.

LE ROI RICHARD.

Levez-vous demain avec l'alouette, mon cher Norfolk.

NORFOLK.

Je vous le promets, sire.

Il sort.

LE ROI RICHARD.

Ratcliff, —

RATCLIFF.

Sire?

LE ROI RICHARD.

Envoie un poursuivant d'armes au régiment de Stanley, avec l'ordre d'amener sa troupe, s'il ne veut pas que son fils Georges tombe dans la caverne sombre de la nuit éternelle. Remplis-moi une coupe de vin. — (*A Catesby.*) Donne-moi une lumière. — (*A un autre.*) Tu selleras pour demain *Surrey*, mon cheval blanc. — (*A un autre.*) Aie

soin que le bois de mes lances soit solide, et pas trop lourd. — Ratcliff, —

RATCLIFF.

Sire?

LE ROI RICHARD.

As-tu vu le mélancolique lord Northumberland?

RATCLIFF.

Vers le coucher du soleil, Thomas, comte de Surrey, et lui ont parcouru l'armée, allant de rang en rang animer les soldats.

LE ROI RICHARD.

C'est bien ; je suis content. Donne-moi une coupe de vin. Je n'ai pas cette allégresse du cœur, cette gaîté de l'esprit que j'avais coutume d'avoir. — Bon, pose-les ici. — L'encre et le papier sont-ils prêts?

RATCLIFF.

Oui, sire.

LE ROI RICHARD.

Ratcliff, dis à ma garde d'être vigilante ; laisse-moi. Vers le milieu de la nuit viens dans ma tente ; tu m'aideras à m'armer. Laisse-moi, te dis-je.

RATCLIFF *et* CATESBY *sortent; la tente du roi Richard se referme sur lui.*

La tente de Richemond s'ouvre ; on voit le Comte et ses officiers.

Entre STANLEY.

STANLEY.

Que la fortune et la victoire planent sur ton cimier!

RICHEMOND.

Que tout le bonheur que peut apporter la nuit sombre accompagne tes pas, mon noble beau-père! Dis-moi, comment se porte notre mère bien-aimée?

STANLEY.

Elle m'a chargé de te bénir en son nom, et ne cesse de prier pour le bonheur de Richemond. Mais c'en est assez sur ce sujet. Les heures silencieuses s'enfuient, et déjà les premières clartés de l'Orient percent l'épaisseur des ombres. Pour abréger, car le temps presse, prépare tout pour la bataille au point du jour ; commets ta fortune au sanglant arbitrage des combats et de la guerre au regard meurtrier. Pour moi, en tant qu'il me sera possible, — car je ne puis tout ce que je voudrais, — je chercherai à gagner du temps et à te prêter main-forte dans cette lutte incertaine ; mais il me faut éviter toute démonstration trop ouverte en ta faveur, si je ne veux voir ton frère Georges exécuté sous les yeux de son père. Adieu; l'urgence et le péril des circonstances coupent court aux protestations réitérées d'attachement, aux douceurs d'un long entretien qui plairaient tant à deux amis depuis si long-temps séparés. Dieu veuille nous donner le loisir d'accomplir ces rites de l'amitié! Encore une fois, adieu : sois vaillant et heureux!

RICHEMOND.

Mylords, conduisez-le jusqu'à son régiment. Au milieu de mes préoccupations pénibles, je vais essayer de dormir, de peur d'être alourdi demain par un sommeil de plomb, alors qu'il me faudra, pour voler, les ailes de la victoire. Encore une fois, bonne nuit, mylords et messieurs.

TOUS *sortent à l'exception de* RICHEMOND.

RICHEMOND, *seul, continuant.*

O toi, dont je me considère ici comme le capitaine, jette sur mon armée un regard favorable; mets dans nos mains les carreaux exterminateurs de ta colère, afin que, dans leur chute pesante, ils écrasent les cimiers usurpateurs de nos ennemis! Fais de nous les ministres de tes châtimens, afin que nous puissions te glorifier dans ta victoire! Je mets sous ta garde mon âme inquiète avant que le sommeil abaisse le rideau de mes yeux! Endormi ou éveillé, oh! défends-moi toujours!

Il s'endort. Les tentes du roi Richard et de Richemond sont ouvertes ; tous deux sont endormis.

L'OMBRE DU PRINCE ÉDOUARD, *fils de Henri VI, s'élève entre les deux tentes.*

L'OMBRE, *au roi Richard.*

Que demain mon souvenir pèse sur ton âme! Souviens-toi que tu m'as assassiné à Tewksbury, au printemps de mon âge : c'est pourquoi désespère et meurs! — (*A Richemond.*) Courage, Richemond ; les âmes irritées des princes assassinés combattent pour toi : Richemond, c'est le fils du roi Henri qui vient te rassurer.

L'OMBRE DU ROI HENRI VI *s'élève.*

L'OMBRE, *au roi Richard.*

Lorsque j'étais mortel, mon corps, que l'huile sainte avait consacré, fut criblé par toi de mortelles blessures. Souviens-toi de la Tour et de moi; désespère, et meurs : Henri VI t'ordonne de désespérer et de mourir! — (*A Richemond.*) Vertueux et saint, à toi la victoire! Henri, qui t'a prédit que tu serais roi, t'encourage dans ton sommeil : vis et prospère!

L'OMBRE DE CLARENCE *s'élève.*

L'OMBRE, *au roi Richard.*

Que demain mon souvenir pèse sur ton âme,

moi, l'infortuné Clarence, que l'on noya dans les flots d'un malvoisie impur, et dont ta perfidie a causé la mort! Demain, dans la bataille, pense à moi, et que ton glaive retombe émoussé; désespère et meurs! — (*A Richemond.*) Rejeton de la maison de Lancastre, les héritiers d'York, injustement immolés, prient pour toi. Que les bons anges veillent sur ton armée! Vis et prospère!

LES OMBRES DE RIVERS, DE GREY *et* DE VAUGHAN, *s'élèvent.*

L'OMBRE DE RIVERS, *au roi Richard.*

Que demain mon souvenir pèse sur ton ame! je suis Rivers, que tu fis mourir à Pomfret. Désespère et meurs!

L'OMBRE DE GREY, *au roi Richard.*

Souviens-toi de Grey, et que ton ame désespère!

L'OMBRE DE VAUGHAN, *au roi Richard.*

Souviens-toi de Vaughan, et saisi de la terreur qui suit le crime, laisse tomber ta lance! Désespère et meurs!

LES TROIS OMBRES, *à Richemond.*

Éveille-toi avec la pensée que le souvenir de nos injures, attaché au cœur de Richard, suffira pour le terrasser; éveille-toi, et sois vainqueur!

L'OMBRE D'HASTINGS *s'élève.*

L'OMBRE, *au roi Richard.*

Homme de sang et de crime, lève-toi avec la conscience d'un criminel, et termine tes jours dans une bataille sanglante! Souviens-toi de lord Hastings: désespère et meurs! — (*A Richemond.*) Ame paisible et pure, éveille, éveille-toi! prends tes armes, et, pour la cause de l'Angleterre, va combattre et vaincre!

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, *fils du roi Édouard, s'élèvent.*

LES DEUX OMBRES, *au roi Richard.*

Souviens-toi de tes neveux étouffés dans la Tour. Que notre souvenir, ô Richard, pèse sur ton cœur comme une masse de plomb, et t'entraine à ta ruine, à l'opprobre, à la mort! Les ames de tes neveux t'ordonnent de désespérer et de mourir. — (*A Richemond.*) Dors, Richemond, dors en paix et réveille-toi dans la joie! Que les bons anges te protégent contre les attaques du sanglier! Vis et sois le père d'une brillante race de rois. Les malheureux enfans d'Édouard font des vœux pour ta prospérité.

L'OMBRE DE LA REINE ANNE *s'élève.*

L'OMBRE, *au roi Richard.*

Richard, ta femme, la malheureuse Anne, qui jamais ne goûta auprès de toi une heure de sommeil tranquille, vient maintenant troubler le tien. Demain, dans la bataille, pense à moi, et que ton glaive retombe émoussé; désespère et meurs! — (*A Richemond.*) Toi, ame paisible, dors d'un paisible sommeil: rêve le bonheur et la victoire: la femme de ton ennemi prie pour toi.

L'OMBRE DE BUCKINGHAM *s'élève.*

L'OMBRE, *au roi Richard.*

C'est moi qui le premier t'aidai à monter sur le trône; c'est moi qui suis la dernière victime de ta tyrannie. Oh! dans la bataille, pense à Buckingham, et meurs en proie aux terreurs d'une ame coupable! Rêve, rêve de sang et de mort! Désespère, et dans l'agonie du désespoir exhale ton dernier souffle. — (*A Richemond.*) Je suis mort pour avoir voulu te servir, et avant d'avoir pu t'être utile; mais prends courage, et ne te laisse point effrayer. Dieu et ses anges combattent pour Richemond, et Richard va tomber de toute la hauteur de son orgueil.

Les ombres disparaissent. Le roi Richard se réveille en sursaut.

LE ROI RICHARD.

Donnez-moi un autre cheval, bandez mes blessures. — Jésus, ayez pitié de moi! doucement; ce n'était qu'un rêve. O lâche conscience, que tu me fais souffrir! Ce flambeau jette une clarté bleuâtre. — Il est maintenant minuit. La sueur glacée de la crainte couvre ma chair tremblante. De quoi ai-je peur? De moi-même? Il n'y a ici que moi: Richard aime Richard, et je suis encore moi. Y a-t-il ici un meurtrier? Non. — Oui; j'en suis un. Fuyons donc. Me fuir moi-même? Oui, et ce serait avec grande raison. Pourquoi? De peur que je ne venge, — Quoi? sur qui? sur moi-même? Mais je m'aime, moi. Pour quel motif? pour quelque bien que je me suis fait à moi-même? Oh! non; je me hais bien plutôt pour les actes odieux que j'ai commis. Je suis un scélérat. Mais non, je mens; cela n'est pas. — Insensé! dis du bien de toi-même. — Insensé, ne va pas te flatter. Ma conscience a des milliers de voix, et chaque voix élève contre moi une accusation différente, et chaque accusation me dénonce comme un scélérat. Le parjure, mais le parjure au premier chef; le meurtre impitoyable, le meurtre dans tout ce qu'il y a de plus hideux; tous les crimes enfin, dans tous leurs degrés de culpabilité, se pressent en foule à la barre, en criant: *Coupable! coupable!* Je n'ai de refuge que dans le désespoir. Il n'y a pas une créature au monde qui m'aime; et si je meurs, pas une ame ne me plaindra. — Et pourquoi me plaindrait-on, puisque moi même, je ne trouve en moi aucune pitié pour moi? Il m'a semblé que les ames de tous ceux que j'ai assassinés venaient dans ma

tente, et que chacune d'elles appelait pour demain la vengeance sur la tête de Richard.

Entre RATCLIFF.

RATCLIFF.

Sire, —

LE ROI RICHARD.

Qui est là ?

RATCLIFF.

Ratcliff, sire : c'est moi. Le coq du village, de sa voix matinale, a deux fois salue l'aurore : vos amis sont debout et revêtent leur armure.

LE ROI RICHARD.

O Ratcliff, j'ai fait un rêve épouvantable! Penses-tu que nos amis seront tous fideles?

RATCLIF.

Sans nul doute, sire.

LE ROI RICHARD.

Ratcliff, je crains, je crains, —

RATCLIFF.

Allons, sire, ne vous laissez pas effrayer par des fantômes.

LE ROI RICHARD.

Par l'apôtre Paul, cette nuit, des fantômes ont jeté plus de terreur dans l'ame de Richard que ne l'auraient pu dix mille soldats en chair et en os, armés de pied en cap, et commandés par l'écervelé Richemond. Le jour est loin encore. Viens avec moi; je vais rôder autour des tentes et me mettre aux écoutes, afin de savoir s'il en est qui songent à m'abandonner.

LE ROI RICHARD *et* RATCLIFF *s'éloignent.*

RICHEMOND *s'éveille. Entrent dans sa tente* OXFORD *et* AUTRES LORDS.

LES LORDS.

Salut, Richemond.

RICHEMOND.

Mylords et messieurs, guerriers diligens, veuillez excuser ma paresse.

LES LORDS.

Comment avez-vous reposé, mylord?

RICHEMOND.

Depuis votre départ, mylords, j'ai goûté le sommeil le plus doux, et j'ai fait les rêves les plus heureux qui soient jamais entrés dans le cerveau d'un dormeur. Il m'a semblé que les ames dont Richard a assassiné les corps entraient dans ma tente, et me criaient : En avant! victoire! Le souvenir d'un si beau rêve remplit mon cœur de joie, je vous assure. A quelle heure du matin sommes-nous, mylords?

LES LORDS.

Quatre heures vont sonner.

RICHEMOND.

En ce cas, il est temps de s'armer et de donner des ordres. (*Il s'avance vers ses troupes rangées en bataille.*) Mes chers compatriotes, je n'ajouterai que peu de chose à ce que je vous ai déjà dit; car le temps presse, et les longs discours sont hors de saison. Souvenez-vous toutefois que nous avons pour nous Dieu et la justice de notre cause. Les prières des saints et les ombres des victimes élèvent autour de nous un invincible rempart. Richard excepté, ceux contre qui nous allons combattre nous souhaitent la victoire plutôt qu'au chef dont ils suivent l'étendard. Car ce chef, qu'est-il autre chose qu'un tyran sanguinaire, un homicide élevé par le meurtre, et dont le sang a cimenté la puissance; un homme à qui aucun moyen n'a coûté pour arriver où il est, et qui ensuite a égorgé ceux qui avaient servi d'instrument à son élévation; une pierre vile et grossière qui doit tout son lustre à l'éclat que fait rejaillir sur elle le trône d'Angleterre, auquel elle s'est illégitimement enchâssée; un homme qui de tout temps a été l'ennemi de Dieu? Si donc vous combattez l'ennemi de Dieu, vous êtes les soldats de Dieu, qui, dans sa justice, vous couvrira de son bouclier, si vous faites d'héroïques efforts pour renverser un tyran. Le tyran une fois renversé, vous dormirez en paix; si vous faites la guerre aux ennemis de votre patrie, le bonheur de votre patrie vous paiera de vos peines; si vous combattez pour défendre vos femmes, vos femmes, à votre retour, viendront au-devant de vous accueillir les vainqueurs; si vous mettez vos enfans à l'abri du glaive, la reconnaissance des enfans de vos enfans entourera vos vieux jours. Ainsi donc, au nom de Dieu et à tous ces titres, en avant vos étendards, et tirez avec joie vos épées! Pour moi, si j'échoue, la récompense de mon audacieuse entreprise sera mon froid cadavre gisant sur la froide surface de la terre. Mais si je réussis, le dernier d'entre vous aura sa part du gain de la victoire. Sonnez, trompettes; battez, tambours, hardiment et avec joie! Dieu et saint George! Richemond et victoire!

Ils s'éloignent.

Reviennent LE ROI RICHARD *et* RATCLIFF; *le roi est à la tête de ses troupes et accompagné des* OFFICIERS *de sa suite.*

LE ROI RICHARD.

Que disait Northumberland au sujet de Richemond?

RATCLIFF.

Qu'il n'a pas été élevé dans le métier des armes.

LE ROI RICHARD.

Il a dit vrai. Et que disait à cela lord Surrey?

RATCLIFF.

Il a répondu, en souriant, que c'était tant mieux pour nous.

LE ROI RICHARD.

Il avait raison ; c'est la vérité. (*L'horloge sonne.*) Quelle heure est-il? — Donne-moi un calendrier. Qui a vu le soleil aujourd'hui ?

RATCLIFF.

Ce n'est pas moi, sire.

LE ROI RICHARD.

C'est qu'alors il dédaigne de luire; car, selon le calendrier, voilà déjà une heure qu'il devrait briller à l'Orient. Ce jour sera un jour néfaste pour quelqu'un! Ratcliff, —

RATCLIFF.

Sire?

LE ROI RICHARD.

Le soleil refuse de se montrer aujourd'hui ; le ciel montre à notre armée un front sombre et courroucé. Point de soleil aujourd'hui! Eh ! que m'importe à moi plus qu'à Richemond? Le même ciel qui est menaçant pour moi, l'est également pour lui.

Arrive NORFOLK.

NORFOLK.

Aux armes, sire, aux armes! l'ennemi s'avance fièrement dans la plaine.

LE ROI RICHARD.

Allons, alerte, alerte ! —Caparaçonnez mon cheval; — qu'on appelle lord Stanley ; qu'on lui dise d'amener ses troupes. Je veux conduire en personne mes soldats dans la plaine, et voici quel sera mon ordre de bataille : mon avant-garde se déploiera toute sur une ligne, composée moitié de cavalerie et moitié d'infanterie, et au centre seront placés nos archers; cette cavalerie et cette infanterie seront commandées par Jean, duc de Norfolk, et Thomas, comte de Surrey. Leur position ainsi assignée, nous les suivrons avec le corps de bataille, qui sera flanqué sur ses ailes par le gros de notre cavalerie. Après cela, que saint George nous soit en aide ! — Qu'en dis-tu, Norfolk ?

NORFOLK.

Ce sont d'excellentes dispositions, mon belliqueux souverain. J'ai trouvé ce papier ce matin dans ma tente.

Il lui remet un papier.

LE ROI RICHARD *lisant.*

« Jean de Norfolk, ne chante pas victoire ;
» Car ton maître est vendu comme un mulet en foire.»

C'est un stratagème de l'ennemi. — Que chacun de vous, messieurs, aille occuper son poste: que nos ames ne se laissent pas effrayer par des rêves stupides. La conscience est un mot à l'usage des lâches, et inventé pour en imposer aux forts. Qu'un bras vigoureux soit notre conscience; que nos épées soient notre loi. Marchons, abordons bravement l'ennemi; jetons-nous dans la mêlée, et nous donnant la main, à défaut du ciel, allons tous ensemble en enfer. — Que vous dirai-je de plus? Rappelez-vous quels sont ceux que vous allez combattre; — un ramas de vagabonds, de misérables, de bandits, l'écume de la Bretagne, lâches et vils manans, fléau de leur patrie, qui les rejette de son sein et les pousse à des entreprises désespérées, à une mort certaine. Vous dormez en paix, ils viennent troubler votre repos: vous possédez des terres, vous avez en partage des épouses charmantes; ils viennent vous exproprier des unes, et vous ravir les autres. Et quel est celui qui les conduit? un misérable, long-temps hébergé en Bretagne aux frais de notre mère! une soupe au lait, un homme qui n'a jamais dans sa vie bravé le froid au point seulement d'avoir de la neige par-dessus ses souliers! Renvoyez-moi à coups de gaules ces coquins au-delà des mers ; chassez-moi ces orgueilleux manans de France, ces mendians affamés, las de vivre, qui, s'ils n'avaient rêvé ce bel exploit, pauvres diables, n'auraient eu d'autre ressource que de se pendre. Si nous devons être vaincus, soyons-le du moins par des hommes, et non par ces bâtards de Bretons, que nos pères ont chez eux conspués, battus, et bouspillés, et à qui, l'histoire en fait foi, ils ont laissé pour adieux le déshonneur et l'opprobre. Et ces gens-là posséderaient nos terres ! ils coucheraient avec nos femmes! ils dérfloreraient nos filles! — Écoutez, j'entends leurs tambours. Au combat, gentilshommes d'Angleterre ! au combat, brave milice ! Archers, visez à la tête, donnez de l'éperon à vos coursiers, et galopez dans le sang; effrayez le firmament des éclats de vos lances !

Arrive UN MESSAGER.

LE ROI RICHARD, *continuant.*

Que dit lord Stanley? Va-t-il amener ses troupes ?

LE MESSAGER.

Sire, il refuse de marcher.

LE ROI RICHARD.

A bas la tête de son fils George!

NORFOLK.

Sire, l'ennemi a passé le marais : remettez après la bataille la mort de George Stanley.

LE ROI RICHARD.

Je sens dans ma poitrine mille cœurs gros de courage. En avant nos étendards ! marchons à l'ennemi; que notre ancien cri de guerre, *saint George!* nous inspire la rage de dragons furieux. Allons à eux ! la victoire plane sur nos cimiers !

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrive d'un côté NORFOLK *avec des troupes; de l'autre* CATESBY.

CATESBY.

Du secours, mylord de Norfolk, du secours, du secours! Le roi fait des prodiges surhumains; il fait face à tous les dangers; son cheval est tué; il continue à combattre à pied, cherchant Richemond jusque dans la gueule de la mort. Du secours, mylord, ou la bataille est perdue.

Bruit de trompettes. Arrive LE ROI RICHARD.

LE ROI RICHARD.

Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

CATESBY.

Retirez-vous, sire; je vais vous procurer un cheval.

LE ROI RICHARD.

Esclave, j'ai joué ma vie sur un coup de dés, et j'en courrai la chance. Je crois, en vérité, qu'il y a six Richemond sur le champ de bataille; aujourd'hui j'en ai déja tué cinq que j'ai pris pour lui. Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

Ils s'éloignent.

Bruit de trompettes. Arrivent LE ROI RICHARD *et* RICHEMOND. *Ils s'éloignent en combattant. On sonne la retraite; puis on entend jouer une fanfare. Alors arrivent* RICHEMOND *et* STANLEY *portant la couronne de Richard; ils sont suivis de plusieurs lords et d'une foule de soldats.*

RICHEMOND.

Grâces soient rendues à Dieu et à vos armes, victorieux amis; la victoire est à nous; le monstre est mort.

STANLEY.

Courageux Richemond, tu t'es dignement conduit! vois ce royal diadème, trop long-temps usurpé; je l'ai arraché du front sanglant de ce misérable pour en décorer le tien; porte-le, jouis-en, et puisses-tu le conserver long-temps!

RICHEMOND.

Dieu puissant, daigne confirmer ce vœu! — Mais, dites-moi, le jeune George Stanley est-il vivant?

STANLEY.

Sire, il est sain et sauf dans la ville de Leicester; c'est là, si vous le jugez bon, que nous allons à présent nous retirer.

RICHEMOND.

Quels hommes de marque ont péri dans l'une et l'autre armée?

STANLEY.

Jean, duc de Norfolk, Walter lord Ferrers, sir Robert Brakenbury et sir William Brandon.

RICHEMOND.

Qu'on leur rende des honneurs funèbres conformes à leur rang. Qu'on publie un pardon général pour tous les soldats en fuite qui voudront faire leur soumission; puis, ainsi que nous en avons fait serment sur l'eucharistie, nous unirons la rose blanche à la rose rouge. Veuille sourire à leur union ce ciel qui a long-temps vu avec colère leur hostilité! Quel rebelle ici m'entend, et ne dit pas *amen* à mes paroles? Trop long-temps l'Angleterre insensée s'est déchirée de ses propres mains; le frère a versé aveuglément le sang de son frère; le père a d'un bras égaré immolé son propre fils; le fils a malgré lui égorgé son père. Tels ont été les fruits amers de la division des deux maisons d'York et de Lancastre. Que maintenant Richemond et Élisabeth, légitimes héritiers des deux races royales, s'unissent sous les yeux et de l'aveu du Seigneur; et que leurs héritiers, s'il plaît à Dieu de leur en donner, lèguent aux générations à venir une paix sans nuage, une heureuse abondance, et des jours prospères! Dieu bienfaisant, fais tomber l'épee des traîtres qui tenteraient de ramener ces jours funestes, et de faire encore verser à l'Angleterre des larmes de sang. Qu'ils ne vivent pas pour goûter la prospérité de ce royaume, les pervers qui voudraient troubler par la trahison le repos de ce beau pays! Enfin les plaies de la guerre civile sont fermées, et la paix est de retour. Permets, grand Dieu, que ce soit pour long-temps!

Ils s'éloignent.

FIN DE RICHARD III.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE IV.

HENRI VIII,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

HENRI VIII, roi d'Angleterre.
LE CARDINAL WOLSEY.
LE CARDINAL CAMPEIUS.
CAPUCIUS, ambassadeur de l'empereur Charles-Quint.
CRANMER, archevêque de Canterbury.
LE DUC DE NORFOLK.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE SUFFOLK.
LE COMTE DE SURREY.
LE LORD CHAMBELLAN.
LE LORD CHANCELIER.
GARDINER, évêque de Winchester.
L'ÉVÊQUE DE LINCOLN.
LORD ABERGAVENNY.
LORD SANDS.
SIR HENRI GUILDFORD.
SIR THOMAS LOVELL.
SIR ANTONY DENNY.
SIR NICOLAS DE VAUX.
DEUX SECRETAIRES DE WOLSEY.
CROMWELL, au service de Wolsey.

PERSONNAGES.

GRIFFITH, huissier de la reine Catherine.
LE DOCTEUR BUTTS, médecin du roi.
LA JARRETIÈRE, roi d'armes.
L'INTENDANT DU DUC DE BUCKINGHAM.
BRANDON.
UN SERGENT D'ARMES.
L'HUISSIER DE LA CHAMBRE DU CONSEIL.
UN CONCIERGE ET SON VALET.
UN PAGE, au service de Gardiner.
UN AUDIENCIER.
LA REINE CATHERINE, d'abord femme d'Henri VIII, puis répudiée.
ANNE BULLEN, d'abord dame d'honneur de la reine, puis reine.
UNE VIEILLE DAME, amie d'Anne Bullen.
PATIENCE, suivante de la reine Catherine.
PLUSIEURS LORDS *et* LADIES, *personnages muets*; FEMMES de la suite de la reine Catherine : ESPRITS qui lui apparaissent; BOURGEOIS, HUISSIERS, GREFFIERS, OFFICIERS, GARDES, ETC.

La scène se passe en Angleterre.

PROLOGUE.

Je ne viens plus vous faire rire*; nous vous présentons aujourd'hui des objets sérieux et graves, des événemens importans et tragiques, de ces scènes nobles et touchantes qui font couler les larmes. Ceux dont le cœur est ouvert à la pitié pourront ici verser des pleurs; le sujet en est digne : ceux qui donnent leur argent dans l'espoir qu'on leur offrira des faits réels et dignes de foi, pourront ici trouver la vérité; ceux qui ne demandent qu'une ou deux scènes faisant tableau, et, moyennant cela, trouvent la pièce passable, s'ils veulent rester tranquilles, et avoir un peu de bonne volonté, je leur promets que dans l'espace de deux petites heures, ils en auront amplement pour leur schelling**. Quant à ceux qui viennent pour assister à une pièce gaillarde et ordurière, pour entendre le cliquetis des boucliers, ou pour voir un drôle en longue robe bigarrée, bordée de jaune*, ceux-là seront trompés dans leur attente; car, sachez, auditeurs bénévoles, que si nous mêlions la vérité historique avec des scènes aussi insignifiantes que celles d'un bouffon ou d'un combat, outre que ce serait ravaler notre intelligence, et démentir notre réputation, que nous avons, au contraire, à cœur de justifier, nous nous exposerions à ce qu'il ne nous restât plus le suffrage d'un seul ami éclairé. Vous donc, auditoire d'élite, et le premier de la ville, soyez assez bon pour être aussi tristes que nous vous désirons : imaginez que vous voyez les personnages de notre imposante histoire tels qu'ils étaient de leur vivant; imaginez que vous les voyez puissans, suivis de la foule et entourés de milliers d'amis empressés à leur plaire; puis voyez comme en un instant le malheur s'attaquer à toute cette grandeur; et alors, si vous conservez encore votre gaîté, je dirai qu'un homme peut pleurer le jour de ses noces.

* Ceci faisait sans doute allusion à quelque comédie en vogue, récemment représentée. (*Note du traducteur.*)

** Les places se payaient un schelling, ou vingt-quatre sous de France. Il y en avait sans doute à meilleur marché ; on sait que du temps de Boileau, les places du parterre étaient à quinze sous.

Un clerc pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre insulter Attila.

(*Note du traducteur.*)

* C'était le costume des bouffons. (*Note du traducteur.*)

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Londres. — Une antichambre du palais.

Entrent par une porte LE DUC DE NORFOLK; *par l'autre* LE DUC DE BUCKINGHAM *et* LORD ABERGAVENNY.

BUCKINGHAM.

Salut, mylord : je suis enchanté de vous voir. Comment vous êtes-vous porté depuis que nous nous sommes vus en France?

NORFOLK.

Je remercie votre seigneurie; j'ai toujours été bien portant et toujours dans une admiration nouvelle de ce que j'ai vu dans ce pays.

BUCKINGHAM.

Une fièvre malencontreuse me retenait prisonnier dans ma chambre quand ces soleils de gloire, ces deux luminaires du monde, se sont abouchés dans la vallée d'Ardres.

NORFOLK.

Entre Guines et Ardres. J'étais présent; je les vis se saluer à cheval; je les vis mettre pied à terre, et se tenir si étroitement embrassés, qu'on eût dit que les deux rois n'en faisaient qu'un : s'il en eût été ainsi, où sont les quatre monarques qui à eux tous, eussent pu valoir celui-là?

BUCKINGHAM.

J'ai passé tout ce temps-là emprisonné dans ma chambre.

NORFOLK.

Alors vous avez perdu le spectacle le plus éblouissant que la terre ait jamais présenté. Rien d'admirable comme ces deux splendeurs réunies, et pour ainsi dire mariées*. Chaque journée l'emportait sur la journée précédente, et la dernière résumait les merveilles de toutes les autres : aujourd'hui les Français, resplendissans et couverts d'or, comme des dieux païens, éclipsaient les Anglais; le lendemain l'Angleterre étalait les richesses de l'Inde : on eût pris chaque personnage

* Il y a dans le texte : « Jusque là on avait pu dire que la splendeur était fille ; mais alors elle était mariée à quelqu'un au-dessus d'elle. (*Note du traducteur.*)

pour une mine d'or; leurs petits pages étaient comme des chérubins tout dorés; les dames elles-mêmes, peu faites à la fatigue, fléchissaient sous le poids de leur parure; l'effort qu'elles faisaient colorait leurs joues, et leur tenait lieu de fard: la fête d'aujourd'hui était proclamée incomparable; comparée à celle du lendemain, elle n'était que chétive et misérable. Les deux rois brillaient d'un égal éclat; celui des deux qui était présent l'emportait sur l'autre; c'était lui qui obtenait tous les suffrages; mais quand tous deux étaient présens, on eût dit qu'on n'en voyait qu'un, et il était impossible de distinguer entre eux. Lorsque ces soleils, — c'est ainsi qu'on les appelait, — eurent fait, par leurs hérauts d'armes, donner aux nobles preux le signal des joutes, il se fit des prodiges inimaginables, au point de rendre vraisemblables tous les récits fabuleux des anciens temps, et de rendre l'histoire de Bévis même croyable *.

BUCKINGHAM.

C'est beaucoup dire.

NORFOLK.

Aussi vrai que je tiens à l'honneur et à ma réputation de loyauté, dans la description de ces fêtes, la parole la plus habile ne pourrait qu'en affaiblir les couleurs, et resterait bien au-dessous de la réalité. Tout y était royal; tout s'y harmonisait; un ordre intelligent mettait toute chose en son jour et assignait à chacun et à chaque chose sa place distincte et son rôle véritable.

BUCKINGHAM.

Qui a ordonné l'ensemble de cette fête, je veux dire qui a mis en mouvement les membres divers de ce grand corps? Pourriez-vous me le dire?

NORFOLK

C'est un homme de qui certes on ne pouvait attendre les connaissances les plus élémentaires dans une affaire de ce genre.

BUCKINGHAM.

Qui donc, je vous prie?

NORFOLK.

Tout a été dirigé par le prudent discernement du très-vénérable cardinal d'York.

BUCKINGHAM.

Que le diable l'emporte! il ne se peut rien faire qu'il n'y mette les doigts. Qu'avait-il à s'ingérer dans ces vanités mondaines? C'est merveille comme cette masse de graisse intercepte les rayons bienfaisans du soleil au détriment du reste du monde.

NORFOLK.

Sans nul doute, mylord, il trouve dans son propre fonds de quoi suffire à tout cela. Car, n'ayant à s'appuyer ni sur d'illustres aïeux, dont le mérite fraie la route à leurs successeurs, ni sur d'éminens services rendus à la couronne, ni sur d'illustres alliances, pareil à l'araignée qui tire d'elle-même la toile qu'elle ourdit, il s'est fait connaître et a fait son chemin par la force de son propre mérite. Grâce à ce don du ciel, il a conquis la première place après celle du roi.

* Allusion à la vieille légende de Bevis de Southampton. (*Note du traducteur.*)

ABERGAVENNY.

J'ignore quels dons il a reçus du ciel; j'abandonne à des yeux plus exercés le soin de sonder ces mystères; mais je vois son orgueil percer en lui de toutes parts. D'où le tient-il? si ce n'est pas de l'enfer, il faut que le diable ait été bien chiche; peut-être aussi a-t-il depuis long-temps épuisé ses dons envers le cardinal, qui se voit maintenant forcé de recréer en lui-même un nouvel enfer.

BUCKINGHAM.

Comment diable, en cette occasion, a-t-il pu prendre sur lui, sans consulter le roi, de désigner ceux qui devaient accompagner sa majesté? Lui-même il a dressé la liste des gentilshommes ainsi requis, ayant grand soin de choisir de préférence ceux à qui son intention était d'imposer une énorme dépense en retour d'un fort petit honneur; et sans prendre l'avis des honorables membres du conseil, une simple lettre de lui oblige celui qu'il a désigné à se rendre à ses ordres.

ABERGAVENNY.

Je sais au moins trois de mes parens qui, en cette circonstance, ont tellement épuisé leurs fortunes, qu'ils ne s'en relèveront jamais.

BUCKINGHAM.

Oh! il en est un grand nombre qui ont été écrasés sans retour, en emportant sur leur dos, pour ce coûteux voyage, le produit de leurs manoirs. On pouvait prévoir que cette vanité n'amènerait que de pitoyables résultats.

NORFOLK.

Je le dis avec peine, mais je pense que la paix conclue entre les Français et nous ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

BUCKINGHAM.

Après l'orage affreux qui suivit immédiatement, chacun se sentit prophète, et par un mouvement unanime et simultané, vit, dans la tempête qui dispersa les ornemens de cette paix, le présage de sa rupture prochaine.

NORFOLK.

La prophétie commence à se réaliser; car la France vient de faire une brèche au traité, et a mis l'embargo sur les marchandises de nos négocians à Bordeaux.

ABERGAVENNY.

Est-ce pour cela qu'on a refusé audience à l'ambassadeur?

NORFOLK.

C'est pour cela même.

ABERGAVENNY.

Voilà une jolie paix, ma foi, et qui nous a coûté beaucoup trop cher!

BUCKINGHAM.

Toute cette affaire a été conduite par notre vénérable cardinal.

NORFOLK.

Que votre seigneurie me permette de le lui dire, le public a remarqué la mésintelligence particulière qui s'est élevée entre vous et le cardinal. J'a un conseil à vous donner, et j'espère que vous

voudrez bien l'accueillir comme venant d'un cœur à qui votre gloire et votre sûreté sont chères; ne voyez pas seulement la malveillance du cardinal, voyez aussi sa puissance; considérez en outre que ce que sa haine a la volonté de faire, sa puissance lui en fournit les moyens. Vous connaissez son caractère vindicatif; moi, je sais que son épée est tranchante; elle est longue, elle atteint de loin, et où elle ne peut arriver, il la lance. Recueillez mon conseil, vous le trouverez salutaire. Mais voici venir l'écueil que je vous avertis d'éviter.

Entre LE CARDINAL WOLSEY; *on porte la bourse devant lui;* PLUSIEURS GARDES *et* DEUX SECRÉTAIRES *l'accompagnent. Le Cardinal, en passant, jette un regard dédaigneux sur Buckingham, qui le lui rend.*

WOLSEY.

L'intendant du duc de Buckingham? Ah! où est sa déposition?

PREMIER SECRÉTAIRE.

La voici, mylord.

WOLSEY.

Est-il prêt à comparaître en personne?

PREMIER SECRÉTAIRE.

Oui, mylord.

WOLSEY.

C'est bien; nous en saurons davantage, et Buckingham rabattra de son orgueil.

WOLSEY *sort avec sa suite.*

BUCKINGHAM.

Ce chien de boucher* a la dent venimeuse, et je ne suis pas assez fort pour le museler; en conséquence, il vaut mieux ne pas l'éveiller. La science d'un gueux a le pas sur le sang d'un noble.

NORFOLK.

Eh quoi! vous êtes courroucé? Demandez à Dieu de la modération; c'est le seul remède que votre maladie exige.

BUCKINGHAM.

J'ai lu sur son visage quelque projet funeste contre moi; il a laissé tomber sur moi un regard de mépris comme sur la créature la plus abjecte. En ce moment, il me frappe de quelque coup perfide; il est allé chez le roi; je vais l'y suivre et l'obliger à baisser les yeux.

NORFOLK.

Restez, mylord; que votre raison, discutant avec votre colère, examine ce que vous allez faire. Quand on veut gravir une montagne escarpée, il faut commencer par marcher lentement; la colère est pareille à un cheval fougueux; si on lui lâche la bride, son trop d'ardeur l'a bientôt épuisé. Il n'est personne en Angleterre dont je reçusse un conseil plus volontiers que de vous : soyez pour vous ce que vous seriez pour votre ami.

BUCKINGHAM.

Je vais trouver le roi; je veux que devant lui la bouche d'un gentilhomme rabatte l'insolence de ce roturier d'Ipswich, ou je proclamerai à haute voix que tous les hommes sont égaux.

NORFOLK.

Consultez la prudence; n'allumez pas pour votre ennemi une fournaise si chaude qu'elle vous brûle vous-même. Un excès de vitesse peut nous faire dépasser le but et nous empêcher d'atteindre l'objet après lequel nous courons. Ne savez-vous pas que le feu qui fait déborder le liquide, tout en paraissant l'augmenter, le diminue par le fait? Soyez prudent. Je vous le répète, il n'y a personne en Angleterre plus en état de bien vous diriger que vous-même, si vous voulez bien permettre à la sève de la raison d'éteindre ou du moins de calmer le feu de la passion.

BUCKINGHAM.

Mylord, je vous suis reconnaissant, et je suivrai vos conseils : mais ce mortel orgueilleux, — et ce n'est pas la haine, mais le zèle d'une vertueuse indignation qui m'anime contre lui, — j'ai acquis des preuves aussi claires que le cristal des ruisseaux en juillet, alors qu'on peut distinguer au fond de l'eau chaque grain de sable; j'ai, dis-je, acquis la preuve que c'est un homme corrompu et un traître.

NORFOLK.

Ne dites pas un traître.

BUCKINGHAM.

Je le dirai au roi, et je le soutiendrai avec la fermeté d'un roc. Écoutez-moi, ce pieux renard ou ce loup, car il est l'un et l'autre, aussi féroce que subtil, aussi enclin à concevoir le mal que capable de l'exécuter, son cœur et sa place exerçant l'un sur l'autre une influence délétère; c'est uniquement dans le but de faire étalage de sa grandeur en France aussi bien qu'ici, qu'il a suggéré au roi notre maître l'idée de cette entrevue qui a englouti tant de trésors, de ce traité coûteux et fragile comme un verre que l'on casse en le rinçant.

NORFOLK.

C'est, ma foi, vrai.

BUCKINGHAM.

Permettez, mylord. Ce rusé cardinal a dressé les articles du traité comme il lui a plu, et ils ont été ratifiés conformément à sa volonté suprême. Il est bien vrai que ce traité est aussi inutile que le serait une béquille à un mort; mais c'est notre comte cardinal qui l'a fait, et tout est pour le mieux; c'est l'ouvrage du grand Wolsey, qui ne saurait mal faire. Or, voilà ce qui s'en est suivi, ce que je considère comme frisant de très-près la haute trahison. L'empereur Charles, sous prétexte de voir la reine, sa tante, — c'est le prétexte qu'il a pris, mais il est certain qu'il n'est venu que pour s'entendre secrètement avec Wolsey, — a fait une visite dans ce pays : il craignait que l'a-

* Le cardinal Wolsey était fils d'un boucher. (*Note du traducteur.*)

mitié établie entre les rois de France et d'Angleterre, à la suite de leur entrevue, ne lui causât quelque préjudice; car cette alliance était menaçante pour lui. Le voilà donc qui entame avec le cardinal des négociations secrètes; en cela je ne crois pas me tromper; j'ai la conviction que l'empereur a payé avant de promettre; aussi sa demande lui a-t-elle été accordée avant même qu'il l'eût formulée. — La voie ainsi préparée et pavée avec de l'or, l'empereur exprima le désir qu'il voulût bien modifier les vues du roi et faire rompre la susdite paix. Il faut que le roi sache, — et bientôt il le saura par moi, — que le cardinal trafique de son honneur comme il lui plaît, et à son profit particulier.

NORFOLK.

Je suis fâché d'apprendre cela de lui, et je souhaiterais qu'il y eût erreur dans l'opinion que vous m'exprimez sur son compte.

BUCKINGHAM.

Ce que je vous dis est vrai jusqu'à la dernière syllabe: je vous le représente tel qu'il est en effet, tel que les preuves le montreront.

Entre BRANDON, *précédé d'un* SERGENT D'ARMES *et de deux ou trois* GARDES.

BRANDON.

Sergent, faites votre devoir.

LE SERGENT.

Mylord, duc de Buckingham, comte d'Hereford, de Stafford et de Northampton, je vous arrête pour crime de haute trahison, au nom de notre souverain roi.

BUCKINGHAM, *à Norfolk.*

Vous le voyez, mylord, me voilà pris dans les filets. Je périrai victime de perfides menées.

BRANDON.

Je suis fâché de vous voir privé de votre liberté, et d'être témoin de ce qui vous arrive; c'est la volonté de sa majesté que vous alliez à la Tour.

BUCKINGHAM.

Il ne me servira de rien d'attester mon innocence; car j'ai contre moi un grief qui noircit mes actes les plus purs. La volonté de Dieu soit faite en ceci comme en toute chose! — J'obéis. — Mylord Abergavenny, adieu.

BRANDON.

Il faut qu'il vous accompagne. — (*A lord Abergavenny.*) Le roi ordonne que vous alliez à la Tour pour y attendre sa volonté ultérieure.

ABERGAVENNY.

Comme a dit le duc, la volonté de Dieu soit faite; je me soumets au bon plaisir du roi.

BRANDON.

Voici un ordre du roi pour arrêter lord Montaigu, le confesseur du duc, Jean de la Cour, un nommé Gilbert Peck, son chancelier, —

BUCKINGHAM.

Bien, bien; voilà les membres du complot, il n'y en a pas d'autres, j'espère.

BRANDON.

Un moine de l'ordre des Chartreux.

BUCKINGHAM.

Oh! Nicolas Hopkins?

BRANDON.

Lui-même.

BUCKINGHAM.

Mon intendant est un traître: le trop puissant cardinal lui a montré de l'or: mes jours sont comptés: je ne suis plus que l'ombre du malheureux Buckingham, dont ce nuage vient de prendre la forme pour éclipser mon brillant soleil. Adieu, mylord.

Ils sortent.

SCENE II.

La chambre du conseil.

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, LE CARDINAL WOLSEY, LES LORDS DU CONSEIL, SIR THOMAS LOVELL, LES OFFICIERS ET HUISSIERS DU CONSEIL. LE ROI *entre appuyé sur l'épaule du Cardinal.*

LE ROI HENRI.

Ma vie elle-même, et ce qu'elle a de plus précieux vous rendent grâce de cette extrême sollicitude. J'étais menacé par une conspiration prête à éclater, et je vous remercie d'en avoir prévenu l'explosion. Qu'on fasse venir devant nous cet homme attaché au service de Buckingham. Je veux l'entendre lui-même confirmer ses dépositions. Je veux qu'il redise de point en point les trahisons de son maître.

Le Roi s'assied sur son trône: les lord du conseil occupent leurs siéges respectifs; le Cardinal se place aux pieds du Roi, à sa droite.

Un bruit s'entend de l'extérieur; on crie: « Place à la Reine! » LA REINE *entre précédée des* DUCS DE NORFOLK *et de* SUFFOLK; *elle se prosterne aux pieds du Roi, qui se lève de son trône, la relève, l'embrasse, et la fait asseoir auprès de lui.*

LA REINE CATHERINE.

Laissez-moi prosternée; je suis une suppliante.

LE ROI HENRI.

Relevez-vous, et prenez place à nos côtés. Vous pouvez nous taire la moitié de votre demande, car vous avez la moitié de notre pouvoir; l'autre vous est accordée avant que vous l'ayez exprimée; dites quelle est votre volonté, et vous serez obéie.

LA REINE CATHERINE.

Je rends grâce à votre majesté. Je viens vous demander de vous aimer vous-même, et de ne pas

oublier le soin de votre honneur et de votre dignité : tel est l'objet de ma requête.

LE ROI HENRI.

Continuez, madame.

LA REINE CATHERINE.

On se plaint à moi, — et ceux qui se plaignent sont nombreux et bien nés, — que vos sujets gémissent sous d'accablans abus. Il a été établi parmi eux de nouvelles taxes qui ont porté une grave atteinte à leurs sentimens de fidélité. — A cette occasion, mylord cardinal, bien que les plus amers reproches aient été déversés sur vous comme auteur de ces exactions, toutefois, le roi notre maître, — que le ciel veuille préserver sa gloire de toute souillure! — n'est pas lui-même à l'abri des expressions d'un langage irrespectueux, qui foule aux pieds l'obéissance et qui a presque l'apparence d'une révolte déclarée.

NORFOLK.

Elle n'en a pas seulement l'apparence, mais la réalité; car à la vue de ces taxes nouvelles, les fabricans de drap, dans l'impuissance de continuer à donner de l'ouvrage à leurs nombreux ouvriers, ont renvoyé les fileurs, les cardeurs, les fouleurs, les tisserands. Ces malheureux, incapables de tout autre travail, poussés par la faim, sans ressource, abjurant toute crainte et n'écoutant que leur désespoir, sont dans une agitation croissante et prêts à braver tous les périls.

LE ROI HENRI.

Des taxes! De quoi s'agit-il? Quelles taxes?— Mylord cardinal, vous à qui l'on s'en prend aussi bien qu'à moi, avez-vous connaissance de ces taxes?

WOLSEY.

Sire, je ne connais des affaires de l'état que ce qui se réfère à la part individuelle que j'y prends; j'agis concurremment avec d'autres et marche du même pas qu'eux.

LA REINE CATHERINE.

Il est vrai, mylord, vous n'en connaissez pas plus que les autres; mais vous êtes le premier moteur des mesures qui sont ensuite portées à la connaissance de tous. Ces mesures funestes, ils voudraient en vain les ignorer; force leur est de les connaître. Quant aux exactions sur lesquelles mon souverain demande des renseignemens, le seul récit en fait frémir; elles écrasent le peuple auquel elles sont imposées. — (*A Wolsey.*) On prétend que c'est vous qui en êtes l'auteur; si cela n'est pas, on vous calomnie étrangement.

LE ROI HENRI.

Des exactions! Quelle en est la nature? De quelle espèce sont ces exactions?

LA REINE CATHERINE.

Je vais trop loin, et j'abuse de votre patience; mais la promesse de votre pardon m'enhardit à continuer. Le mécontentement public provient d'un ordre nouvellement promulgué, en vertu duquel chacun est tenu de donner sans délai la sixième partie de son revenu; et le prétexte qu'on donne à cet impôt, ce sont vos guerres en France. Aussi tous s'expriment sans ménagement; chacun abjure son devoir, et la fidélité se glace dans tous les cœurs : ils maudissent aujourd'hui celui qu'ils bénissaient, et chacun n'obéit plus qu'au sentiment d'indignation qui l'anime. Je supplie votre majesté de donner à cet objet son attention immédiate; car il n'en est pas de plus important.

LE ROI HENRI.

Sur ma vie, voilà qui nous déplaît fort.

WOLSEY.

Pour moi, je n'ai pris à tout ceci d'autre part que de donner ma voix comme les autres; et je ne l'ai fait qu'après avoir consulté l'opinion éclairée des juges. Si je suis calomnié par une foule ignorante qui ne connaît ni mes facultés ni ma personne, il n'est pas étonnant qu'on censure injustement mes actes. — C'est là le destin des hommes du pouvoir; ce sont là les rudes obstacles qui entravent la marche de la vertu. Nous ne devons pas surseoir à l'accomplissement d'actes nécessaires, dans la crainte d'être en butte au blâme de censeurs malveillans, qui, pareils au requin vorace, suivent le sillage de tout navire fraîchement équipé, sans recueillir aucun fruit de leur vaine poursuite. Le bien que nous faisons, trop souvent des commentateurs insensés nous en refusent le mérite; et parfois aussi les pires d'entre nos actes, appréciés par des esprits grossiers et vulgaires, sont exaltés comme nos chefs-d'œuvre. Si nous voulons rester immobiles de peur que nos actes ne prêtent à la malignité, il faut nous résoudre à prendre racine là où nous sommes, ou à n'avoir d'autre rôle que celui de statues d'apparat.

LE ROI HENRI.

Quand on agit bien et avec discernement, on n'a aucune crainte à concevoir; au contraire, les innovations qu'aucun précédent ne justifie entraînent après elles des dangers. Avez-vous un précédent à l'appui de la taxe en question? Je ne le pense pas. Nous ne devons pas briser le lien qui unit les sujets à la loi et les enchaîner à notre caprice. La sixième partie de leur revenu! Quelle effrayante contribution! c'est enlever à chaque arbre les branches, l'écorce et une partie du tronc; et bien que nous lui laissions sa racine, ainsi mutilé, l'air en boira la sève. Qu'on écrive dans tous les comtés où il a été question de cet impôt, et qu'on proclame un pardon absolu pour tous ceux qui ont refusé de s'y soumettre. — (*A Wolsey.*) Veillez à ce que cela s'exécute; c'est vous que je charge de ce soin.

WOLSEY, *bas à l'un de ses secrétaires.*

J'ai un mot à vous dire. Que des lettres soien expédiées dans chaque comté, annonçant la grâce et le pardon du roi. Le peuple mécontent porte sur moi un jugement peu favorable. Qu'on fasse répandre le bruit que le retrait de la taxe et le pardon des coupables sont dus à mon intercession. Tout-à-l'heure, je vous donnerai à ce sujet des instructions particulières.

Le Secrétaire sort.

On introduit L'INTENDANT *du duc de Buckingham.*

LA REINE CATHERINE.

Je suis fâchée que le duc de Buckingham ait encouru votre déplaisir.

LE ROI HENRI.

Beaucoup en sont affligés. C'est un savant gentilhomme, doué d'un merveilleux talent de parole; nul n'a été mieux partagé de la nature; son instruction est telle qu'il peut en remontrer aux plus grands maîtres, sans avoir jamais besoin du secours de lumières étrangères. Toutefois, remarquez-le bien, quand d'aussi nobles qualités ne sont pas accompagnées d'une bonne nature, l'ame une fois corrompue, elles se transforment en vices qui ont dix fois plus de laideur qu'elles n'avaient de beauté. Cet homme si parfait, qu'on regardait comme un prodige, qui ravissait notre oreille par sa conversation, au point qu'en l'écoutant les heures passaient comme des minutes, — eh bien, madame, cet homme a perverti en de monstrueuses pratiques les dons qu'il avait en partage, et il est devenu aussi noir que s'il avait été plongé dans la fumée de l'enfer. Siégez à côté de nous; vous allez entendre de la bouche de cet homme (*montrant l'Intendant*) des choses bien faites pour porter l'affliction dans toute ame honnête. — (*A Wolsey.*) Dites-lui de répéter les faits qu'il a déjà révélés, contre lesquels nous ne pouvons trop nous mettre en garde, et que nous ne saurions trop entendre.

WOLSEY, *à l'Intendant.*

Avancez, et rapportez sans crainte ce qu'en sujet fidèle vous avez recueilli dans vos rapports avec le duc de Buckingham.

LE ROI HENRI.

Parlez librement.

L'INTENDANT.

D'abord il avait coutume de dire, et il ne se passait pas un jour sans que de tels propos n'infectassent sa conversation, que si le roi mourait sans postérité, il ferait en sorte que le sceptre lui revînt. Je lui ai entendu tenir positivement ce langage à son gendre lord Abergavenny, et lui jurer qu'il se vengerait du cardinal.

WOLSEY.

Que votre majesté veuille bien remarquer cette partie de ses funestes projets. Désaffectionné dans ses vœux, son mauvais vouloir s'attaque méchamment à votre personne sacrée, et s'étend même à la personne de ceux qui vous sont dévoués.

LA REINE CATHERINE.

Savant lord cardinal, soyez un peu plus charitable dans vos interprétations.

LE ROI HENRI.

Parlez: sur quoi fondait-il ses titres à la couronne, à défaut de postérité de notre part? L'avez-vous entendu s'expliquer sur ce point?

L'INTENDANT.

Il se fondait sur une sotte prédiction de Nicolas Hopkins.

LE ROI HENRI.

Quel était cet Hopkins?

L'INTENDANT.

Sire, un moine chartreux, son confesseur, qui à chaque instant nourrissait son orgueil de rêves de souveraineté.

LE ROI HENRI.

Comment savez-vous cela?

L'INTENDANT.

Quelque temps avant le départ de votre majesté pour la France, le duc étant à l'hôtel de *la Rose**, dans la paroisse de Saint-Laurent-Poultney, me demanda ce qu'on disait à Londres du voyage du roi en France; je répondis qu'on craignait que les Français ne jouassent au roi quelque mauvais tour qui mettrait sa vie en danger. Le duc me dit alors qu'en effet cela était à craindre; il ajouta: « Cela tend à confirmer la vérité des paroles d'un certain moine; ce saint homme a souvent envoyé chez moi demander la permission d'entretenir en particulier Jean de la Cour, mon chapelain, voulant, disait-il, lui faire une révélation importante. Après lui avoir fait jurer, sous le sceau de la confession, de ne révéler à aucune créature vivante, hormis moi, ce qu'il allait lui communiquer, il lui dit d'une voix grave et solennelle: — « Dites au duc que ni le roi ni ses héritiers ne prospéreront; dites-lui de faire tout son possible pour se concilier l'attachement du peuple; le duc gouvernera l'Angleterre. »

LA REINE CATHERINE.

Si je ne me trompe, vous avez été l'intendant du duc, et vous avez perdu votre place sur les plaintes de ses tenans**. N'allez pas accuser par dépit un noble personnage, et perdre votre ame plus noble encore. Prenez-y garde, vous dis-je; oui, je vous le recommande avec instance.

LE ROI HENRI.

Qu'il poursuive. — Continuez.

L'INTENDANT.

Sur mon ame, je ne dis que la vérité. Je dis à mylord le duc qu'il était possible que ce moine fût égaré par les inspirations du démon, qu'il y avait danger pour lui à trop s'arrêter à de pareilles idées, qu'il en pourrait résulter dans sa pensée quelque projet arrêté qu'une conviction forte l'engagerait vraisemblablement à mettre à exécution. « Bah! répondit-il, il n'en peut résulter pour moi aucun mal. » Il ajouta que si le roi était mort, lors de sa dernière maladie, les têtes du cardinal et de sir Thomas Lovell auraient sauté.

LE ROI HENRI.

Comment donc? sa haine va jusque là? Ah! ah! cet homme est dangereux. En savez-vous davantage?

* Cet édifice, situé à Londres dans Suffolk-lane, fut acheté en 1561 par Richard Hill, alors président de la compagnie des marchands tailleurs, et sert maintenant de maison d'école à cette corporation, qui réunit tout ce que l'aristocratie anglaise a de plus éminent. (*Note du traducteur.*)

** Ceux qui tiennent des terres à bail. (*Note du traducteur.*)

L'INTENDANT.

Oui, sire.

LE ROI HENRI.

Poursuivez.

L'INTENDANT.

Le duc se trouvant à Greenwich, le jour où votre majesté lui témoigna son déplaisir au sujet de sir William Blomer, —

LE ROI HENRI.

Je me rappelle ce jour-là : bien qu'il fût à mon service, le duc l'avait pris au sien : — mais, continuez.

L'INTENDANT.

« Si, pour ce fait, me dit-il, j'avais été arrêté et envoyé à la Tour, j'aurais agi comme mon père se proposait d'agir à l'égard de l'usurpateur Richard ; étant à Salisbury, il demanda à être conduit en présence du roi ; si on le lui avait accordé, il se serait approché de lui sous prétexte de lui rendre son hommage, et lui aurait enfoncé son poignard dans le sein. »

LE ROI HENRI.

L'effroyable traître !

WOLSEY, *à la Reine*.

Je vous le demande, madame, la vie de sa majesté peut-elle être en sûreté, et cet homme rester libre?

LA REINE CATHERINE.

Que le ciel ordonne tout pour le mieux!

LE ROI HENRI, *à l'Intendant*.

Vous semblez avoir encore quelque chose à ajouter. Parlez.

L'INTENDANT.

Après ces paroles, sur le duc son père et sur son poignard, il a pris une attitude d'exaltation menaçante, et une main sur sa dague, l'autre sur sa poitrine, les yeux levés vers le ciel, il a juré, en accompagnant son serment des imprécations les plus horribles, que si on en usait mal avec lui, il irait plus loin que son père de toute la distance qui sépare l'exécution d'un projet indécis.

LE ROI HENRI.

Voilà sa conclusion, c'est de nous plonger son poignard dans le sein. Il est arrêté ; qu'on lui fasse immédiatement son procès; si la justice lui est indulgente, qu'il en ait le bénéfice ; dans le cas contraire, qu'il n'attende de nous aucune grâce. Par le jour et la nuit, c'est un traître au premier chef.

Ils sortent.

SCENE III.

Un appartement du palais.

Entrent LE LORD CHAMBELLAN *et* LORD SANDS.

LE LORD CHAMBELLAN.

Est-il bien possible que les talismans de France exercent à ce point sur les gens leur magique pouvoir?

SANDS.

Les modes nouvelles, quelque ridicules, quelque indignes de l'homme qu'elles soient, n'en sont pas moins suivies.

LE LORD CHAMBELLAN.

Autant que j'en puis juger, tout le profit que nos Anglais ont rapporté de leur dernier voyage se réduit à une ou deux grimaces ; mais elles ont bien leur mérite, car lorsqu'ils les font, il n'est pas jusqu'à leurs nez qu'on ne prît pour des conseillers de Pépin ou de Clotbaire, tant leur morgue est imposante.

SANDS.

Ils ont tous des jambes neuves et boiteuses; quelqu'un qui ne les aurait jamais vu marcher, pourrait croire qu'ils ont l'éparvin *.

LE LORD CHAMBELLAN.

Mort de ma vie, mylord, la coupe de leurs habits est tellement païenne, qu'elle doit sûrement être antérieure au christianisme! — Eh bien, quelles nouvelles, sir Thomas Lovell?

Entre SIR THOMAS LOVELL.

LOVELL.

Ma foi, mylord, la seule que je sache, c'est le nouvel édit qu'on vient d'afficher aux portes du palais.

LE LORD CHAMBELLAN.

Quel en est l'objet?

LOVELL.

La réforme de nos petits maîtres voyageurs, qui encombrent la cour de leurs querelles, de leur babil et de leurs tailleurs.

LE LORD CHAMBELLAN.

J'en suis bien aise; maintenant je conseille à ces messieurs de vouloir bien croire qu'un courtisan anglais peut n'être pas un sot, sans qu'il soit pour cela nécessaire qu'il ait vu le Louvre.

LOVELL.

Il leur est enjoint par cet édit d'abandonner les velléités folles qu'ils ont rapportées de France, avec toutes les futilités ignorantes qui s'y rattachent, tels que combats et feux d'artifices, toutes choses à l'aide desquelles ils en imposent à des gens qui valent mieux qu'eux, par un vernis de qualités étrangères ; d'abjurer tout net leur enthousiasme pour le jeu de paume, les longs bas, les chausses bouffantes, signes distinctifs auxquels se reconnaît le voyageur, et de redevenir des hommes comme tout le monde ; sinon, ils ont ordre de plier bagage, et d'aller rejoindre leurs compagnons de sottise; là il leur sera donné, je pense, toute licence, pour user les restes de leur folie et se faire moquer d'eux.

SANDS.

Il est temps d'entreprendre la cure, car leur maladie est contagieuse.

LE LORD CHAMBELLAN.

Quelle perte nos dames vont faire dans ces damoiseaux!

* Maladie des chevaux. (*Note du traducteur.*)

LOVELL.

Oh! il y aura bien des cœurs contristés, mylord; les rusés vauriens avaient un moyen prompt pour triompher des dames; pour cela il n'y a rien de tel qu'une chanson française et un violon.

SANDS.

Qu'ils aillent au diable avec leur violon! je suis bien aise qu'ils décampent; car, assurément, ils ne sont pas gens à se convertir. Au moins, maintenant, un honnête gentilhomme campagnard comme moi, obligé depuis long-temps à battre en retraite, pourra, sans prétention, placer son mot comme un autre, et se faire écouter une heure, sans trop écorcher les oreilles.

LE LORD CHAMBELLAN.

A merveille, lord Sands; vous avez encore des velléités de jeunesse.

SANDS.

Je les conserverai tant que je pourrai faire feu qui flambe.

LE LORD CHAMBELLAN.

Sir Thomas, où alliez-vous?

LOVELL.

Chez le cardinal; votre seigneurie aussi est invitée.

LE LORD CHAMBELLAN.

Oh! c'est vrai : ce soir, il donne un grand souper à quantité de lords et de ladies; je vous promets que vous y verrez la fleur des beautés d'Angleterre.

LOVELL.

Ce prêtre a le cœur libéral, et la main aussi prodigue de ses dons que la terre qui nous nourrit; il répand partout sa rosée.

LE LORD CHAMBELLAN.

Il est certain qu'il agit noblement; ce serait le calomnier que de dire autrement.

SANDS.

Il le peut, mylord; il en a les moyens; en lui, la lésinerie serait pire que l'hérésie. Les hommes de son rang doivent être généreux; ils doivent donner l'exemple.

LE LORD CHAMBELLAN.

Il est vrai qu'ils le doivent; mais il en est peu qui en donnent d'aussi grands. Ma barque m'attend *. Votre seigneurie m'accompagnera. Venez, mon cher sir Thomas; sans quoi, nous arriverions trop tard, ce que je veux éviter; car sir Henri Guildford et moi nous devons être les ordonnateurs de la fête.

SANDS.

Je suis aux ordres de votre seigneurie.

Ils sortent.

* Il parle dans le palais du roi à *Bridewell,* d'où il va se rendre par eau à la résidence du Cardinal, à York-Place, maintenant Whitehall. (*Note du traducteur.*)

SCÈNE IV.

La salle d'honneur dans York-Place.

On entend les sons du hautbois. On voit une petite table à part, sous un dais, pour le cardinal; une autre plus longue est dressée pour les convives. Entre par une porte ANNE BULLEN, *accompagnée de* PLUSIEURS LORDS *et* LADIES; *par une autre,* SIR HENRI GUILDFORD.

GUILDFORD.

Mesdames, son éminence vous adresse à toutes ses salutations et ses complimens. Il consacre cette soirée à la joie et à vous. Il espère qu'il n'en est pas une, dans cette noble assemblée, qui ait apporté avec elle un souci du dehors : son désir est de vous voir toutes aussi gaies que peuvent l'être d'honnêtes gens qui ont bonne compagnie, bon vin et bon accueil. — Oh! milords, vous êtes en retard

Entrent LE LORD CHAMBELLAN, LORD SANDS, *et* SIR THOMAS LOVELL.

GUILDFORD, *continuant.*

L'idée seule de me trouver en si belle compagnie m'a donné des ailes.

LE LORD CHAMBELLAN.

Vous êtes jeune, sir Henri Guildford.

SANDS.

Sir Thomas Lovell, si le cardinal avait la moitié seulement de mes sentimens laïcs, quelques-unes de ces dames, avant de dormir, trouveraient à qui parler; et je pense que cela ne leur déplairait pas. Sur ma vie, voilà un admirable cercle de beautés.

LOVELL.

Que n'êtes-vous le confesseur d'une ou deux de ces dames!

SANDS.

Je voudrais l'être; je leur imposerais une pénitence bien douce.

LOVELL.

Comment douce?

SANDS.

Aussi douce qu'un lit de plume peut l'offrir.

LE LORD CHAMBELLAN.

Belles dames, vous plait-il de vous asseoir? — Sir Henri, placez-vous de ce côté; je me charge de celui-ci. Son éminence va entrer. — Oh! mesdames, je ne veux pas que vous geliez; deux dames placées l'une à côté de l'autre ont froid. — Mylord Sands, c'est vous qui les tiendrez éveillées; veuillez vous asseoir entre ces dames.

SANDS.

Ma foi, je remercie votre seigneurie. — Avec votre permission, belles dames. (*Il s'assied entre Anne Bullen et une autre dame.*) Si je déraisonne un

peu, veuillez me le pardonner; c'est un défaut que j'ai hérité de mon père.

ANNE.

Est-ce qu'il était fou, mylord?

SANDS.

Oh! extrêmement fou, on ne peut plus fou, surtout en amour : mais il ne mordait personne; seulement il vous donnait vingt baisers en un clin d'œil, comme je fais maintenant.

Il l'embrasse.

LE LORD CHAMBELLAN.

A merveille, mylord. Maintenant tout le monde est assis. — Messieurs, ce sera votre faute si ces dames sont mécontentes.

SANDS.

Pour ce qui me regarde, laissez-moi faire.

On entend le son des hautbois. LE CARDINAL WOLSEY, *accompagné de sa suite, entre et s'assied à la place qui lui est réservée.*

WOLSEY.

Vous êtes les bien venus, mes aimables hôtes. Quiconque, noble dame ou cavalier, qui n'est pas franchement gai, n'est pas mon ami; en foi de quoi, je vide cette coupe à votre santé à tous.

Il boit.

SANDS.

Votre éminence est pleine de grandeur. Qu'on me donne une coupe assez ample pour couronner mes remerciemens; on m'épargnera bien des paroles.

WOLSEY.

Mylord Sands, je vous rends grâces : égayez vos voisines. — Mesdames, vous n'êtes pas gaies; — messieurs, à qui la faute?

SANDS.

Il faut d'abord qu'un vin vermeil colore leurs joues charmantes; alors leur babil fera taire le nôtre.

ANNE.

Vous faites gaîment votre partie, mylord Sands.

SANDS.

Oui, quand on me laisse choisir mon jeu. Je bois à vous, madame; et veuillez me faire raison; car mon défi s'adresse à un objet merveilleux, —

ANNE.

Que vous seriez très-embarrassé de me montrer.

SANDS.

Quand je disais à votre éminence que ces dames parleraient bientôt.

On entend le bruit des tambours et des trompettes; le canon tire.

WOLSEY.

Qu'est-ce que cela?

LE LORD CHAMBELLAN.

Que l'un de vous aille voir ce que c'est.

UN DOMESTIQUE *sort.*

WOLSEY.

Quels sont ces bruits belliqueux? et à quelle fin? — N'ayez pas peur, mesdames; par toutes les lois de la guerre vous êtes privilégiées.

Rentre LE DOMESTIQUE.

LE LORD CHAMBELLAN.

Eh bien? qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

Une société d'illustres étrangers, si j'en juge par leur apparence. Ils ont quitté leur barque, sont descendus à terre et s'avancent vers ces lieux; on les prendrait pour des ambassadeurs députés par des princes étrangers.

WOLSEY.

Mylord chambellan, allez les recevoir; vous parlez le français; veuillez, je vous prie, les accueillir avec distinction, et les conduire dans cette salle, où tous ces astres de beauté resplendiront à la fois à leurs yeux éblouis. — Que quelques-uns d'entre vous l'accompagnent.

LE LORD CHAMBELLAN *sort;* PLUSIEURS LORDS *le suivent; tout le monde se lève, et on fait disparaître les tables.*

WOLSEY, *continuant.*

Voilà le banquet interrompu; mais nous réparerons cela. Bonne digestion à tous, et, une fois encore, mille remerciemens : soyez tous les bien venus.

Au son des hautbois entrent LE ROI *et* DOUZE LORDS *masqués et habillés en bergers; ils sont accompagnés de* SEIZE SERVITEURS *portant des torches. Introduits par le Lord Chambellan, ils défilent devant le Cardinal, et lui font en passant un salut gracieux.*

WOLSEY, *continuant.*

Voilà une brillante compagnie. Que demandent-ils?

LE LORD CHAMBELLAN.

Comme ils ne parlent pas l'anglais, ils m'ont prié de dire à votre éminence, — qu'ayant entendu parler de cette noble et charmante réunion, tant est grand le respect qu'ils portent à la beauté, qu'ils n'ont pu moins faire que de quitter leurs troupeaux; et ils vous demandent la permission de jouir de la vue de ces dames et de passer une heure de divertissement avec elles.

WOLSEY.

Mylord chambellan, dites-leur qu'ils font beaucoup d'honneur à mon humble logis; je leur en fais mille remerciemens, et les prie de vouloir bien prendre part à nos plaisirs.

L'orchestre donne le signal de la danse. Chaque cavalier choisit sa dame; le Roi choisit Anne Bullen.

LE ROI HENRI.

Voilà la plus belle main que j'aie jamais tou-

chée. O beauté, je te connais aujourd'hui pour la première fois!

La musique joue. On danse.

WOLSEY.

Mylord, —

LE LORD CHAMBELLAN.

Votre éminence?

WOLSEY.

Dites-leur de ma part qu'il y a parmi eux un personnage qui par son rang est plus digne que moi d'occuper cette place, et à qui, si je le connaissais, je la céderais en lui offrant l'hommage de mes respects et de mes devoirs.

LE LORD CHAMBELLAN.

Je vais le leur dire, mylord.

Il aborde les masques, et revient un moment après.

WOLSEY.

Que disent-ils?

LE LORD CHAMBELLAN.

Ils avouent la présence d'un tel personnage; ils prient votre éminence de vouloir bien le découvrir vous-même, et alors il ne s'en défendra plus.

WOLSEY, *quittant son siége.*

Voyons donc. — Avec votre permission, messieurs. (*Il désigne un masque.*) C'est ici que je fixe mon choix, et je le crois royal.

LE ROI HENRI, *se démasquant.*

Vous avez deviné juste, cardinal. Vous avez là, vraiment, une réunion charmante; c'est à merveille, cardinal: vous êtes homme d'église, sans quoi, je vous jure, cardinal, qu'en ce moment je vous jugerais d'une manière peu favorable.

WOLSEY.

Je suis charmé de voir votre majesté d'humeur si joviale.

LE ROI HENRI.

Mylord chambellan, approchez, je vous prie. Quelle est cette belle dame?

LE LORD CHAMBELLAN.

Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est la fille de sir Thomas Bullen, vicomte de Rochefort, l'une des dames d'honneur de la reine.

LE ROI HENRI.

Par le ciel, c'est un friand morceau. — (*A Anne Bullen.*) Bel ange, c'est bien impoli à moi de vous avoir invitée sans vous embrasser. (*Il l'embrasse.*) Portons une santé, messieurs; une santé à la ronde.

WOLSEY.

Sir Thomas Lovell, le banquet est-il prêt dans la salle particulière?

LOVELL.

Oui, mylord.

WOLSEY, *au roi.*

Votre majesté, je le crains, est un peu échauffée par la danse.

LE ROI HENRI.

Beaucoup trop, j'en ai peur.

WOLSEY.

Sire, l'air est plus frais dans la pièce voisine.

LE ROI HENRI.

Allons, conduisez chacun vos dames. — (*A Anne Bullen.*) Ma belle compagne, je ne dois pas vous quitter encore. — Soyons gais. — Mylord cardinal, j'ai une demi-douzaine de santés à boire à ces charmantes ladies, et une sarabande encore à leur faire danser; et après, se croie qui voudra le plus favorisé. Que la musique joue.

Il sortent au son des fanfares.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIERE

Une rue.

DEUX BOURGEOIS *se rencontrent.*

PREMIER BOURGEOIS.

Où allez-vous donc si vite?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Oh! — Dieu vous garde! je vais à la salle de justice, pour apprendre quel sera le sort de l'illustre duc de Buckingham.

PREMIER BOURGEOIS.

Je puis vous épargner cette peine. Tout est fini; il ne reste plus à remplir que la formalité de ramener le prisonnier dans sa prison.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Étiez-vous présent?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, sans doute.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Quel est le résultat, je vous prie?

PREMIER BOURGEOIS.

Vous pouvez aisément le deviner.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

A-t-il été déclaré coupable?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, certes, et sa condamnation a été prononcée.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

J'en suis fâché.

PREMIER BOURGEOIS.

Beaucoup d'autres le sont pareillement.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Apprenez-moi, de grâce, comment les choses se sont passées.

PREMIER BOURGEOIS.

Je vais vous le dire en peu de mots. Le noble duc est venu à la barre; là, aux accusations dirigées contre lui, il a persisté à répondre qu'il n'était pas coupable; et il a allégué plusieurs raisons habiles pour se soustraire aux atteintes de la loi. De son côté, l'avocat du roi a fait valoir les dépositions, les preuves, les confessions de divers témoins que le duc a désiré entendre face à face et de vive voix. Alors ont déposé contre lui son intendant; sir Gilbert Peck, son chancelier; Jean de la Cour, son confesseur, et ce maudit moine, Hopkins, qui a fait tout le mal.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Celui qui nourrissait son orgueil de ses prophéties?

PREMIER BOURGEOIS.

Lui-même. Tous ont proféré contre lui les accusations les plus fortes, qu'il a cherché mais en vain à repousser. Sur quoi ses pairs, en présence de toutes ces preuves, l'ont déclaré coupable de haute trahison. Il a parlé longuement et savamment pour écarter l'application de la peine capitale, mais son discours n'a produit d'autre effet qu'une pitié stérile.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Après tout cela, quelle a été son attitude?

PREMIER BOURGEOIS.

Quand on l'a ramené à la barre, — pour entendre sonner son glas de mort, prononcer son jugement, — il s'est trouvé saisi d'une agonie si intense, que la sueur lui coulait à grosses gouttes; a il prononcé à la hâte quelques paroles d'irritation : mais bientôt il a repris possession de lui-même, et il n'a cessé de montrer depuis une douceur et une résignation exemplaires.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je ne pense pas qu'il craigne la mort.

PREMIER BOURGEOIS.

Non, assurément; il n'est pas pusillanime à ce point. Mais ce qui doit quelque peu l'affecter, c'est la cause qui a amené ce résultat.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Certainement, le cardinal est au fond de tout cela!

PREMIER BOURGEOIS.

C'est probable; toutes les conjectures semblent l'établir; d'abord, la mise en accusation de Kildare, alors gouverneur de l'Irlande, où pour le remplacer on s'est hâté d'envoyer le comte de Surrey dans la crainte qu'il ne défendît son père.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ce fut l'acte d'une politique bien profondément perverse.

PREMIER BOURGEOIS.

A son retour, sans nul doute, il en témoignera sa reconnaissance à qui de droit. Il y a une remarque que tout le monde a faite; quelqu'un obtient-il la faveur du roi, à l'instant le cardinal lui trouve de l'emploi, et se hâte de l'éloigner de la cour.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Autant le peuple le hait cordialement et voudrait le voir à dix pieds sous terre; autant le duc est aimé et idolâtré; on ne l'appelle que le bienfaisant Buckingham, l'homme affable par excellence. —

PREMIER BOURGEOIS.

Restez ici un moment, et vous allez voir l'illustre malheureux dont vous parlez.

Arrive BUCKINGHAM, *revenant du tribunal; il est précédé de* PLUSIEURS HUISSIERS A VERGE; *on porte devant lui la hache dont le tranchant est tourné de son côté; à droite et à gauche marchent des* HALLEBARDIERS; *puis viennent* SIR THOMAS LOVELL, SIR NICOLAS DE VAUX, SIR WILLIAM SANDS *et* LA FOULE DU PEUPLE.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Tenons-nous ici, et regardons-le.

BUCKINGHAM.

Bonnes gens, vous tous qui êtes venus jusqu'ici pour vous apitoyer sur mon sort, écoutez ce que je vais vous dire; après quoi rentrez chacun chez vous, et oubliez-moi. J'ai été aujourd'hui condamné comme traître, et c'est comme tel que je vais mourir; toutefois, j'en prends le ciel à témoin, — puissé-je tomber foudroyé sous les coups du remords avant d'être frappé par la hache, s'il n'est pas vrai que je n'ai cessé d'être un sujet fidèle. Je n'en veux point à mes juges, et leur pardonne ma mort; en l'état de la cause, ils n'ont pu juger autrement; mais quant à ceux qui ont voulu ma mort, je pourrais les souhaiter plus chrétiens qu'ils ne sont. Qu'ils soient ce qu'ils voudront, je leur pardonne de grand cœur : néanmoins, qu'ils ne se glorifient pas du mal qu'ils commettent, et qu'ils n'élèvent pas sur la tombe des grands l'édifice de leur perversité; car alors mon sang innocent crierait contre eux vengeance. Je n'espère pas que ma vie soit prolongée en ce monde; je ne le demanderai même pas, quoique la bonté du roi soit plus inépuisable que mes fautes ne pourraient être nombreuses. O vous, cœurs d'élite, qui chérissez Buckingham, et ne craignez pas de lui donner des pleurs, vous, ses nobles amis, ses compagnons fidèles, dont il lui est si pénible de se séparer, et pour qui seuls il regrette de mourir, accompagnez-moi, comme de bons anges, jusqu'à mon trépas; et quand la hache, qui doit faire entre nous un long divorce, tombera sur moi, que vos prières s'exhalent ensemble et portent mon ame vers les cieux. — (*Aux gardes.*) Conduisez-moi, au nom de Dieu.

LOVELL.

Au nom de la charité, je supplie votre seigneurie, si jamais il vous est arrivé de nourrir un sentiment malveillant contre moi, de vouloir bien maintenant me pardonner en toute sécurité.

BUCKINGHAM.

Sir Thomas Lovell, je vous pardonne d'aussi

bon cœur que je désire être pardonné; je pardonne à tous; quelque nombreux que puissent être ceux qui m'ont voulu nuire, je fais ma paix avec eux : je ne veux emporter dans ma tombe aucun sentiment de haine. Recommandez-moi à sa majesté; et s'il vous parle de Buckingham, dites-lui que vous l'avez rencontré en route pour le ciel ; mes vœux et mes prières sont encore pour le roi ; et jusqu'à ce que mon ame m'ait quitté, je ne cesserai d'appeler sur lui les bénédictions divines. Qu'il vive plus d'années que je ne pourrais en compter dans le temps qui me reste à vivre! Que son règne soit doux, et que son peuple l'aime! et lorsque, plein de jours, il arrivera au terme de sa carrière, que la bonté et lui descendent dans le même tombeau!

LOVELL.

Je dois conduire votre seigneurie au bord du fleuve; là je vous remettrai entre les mains de sir Nicolas de Vaux, qui est chargé de vous accompagner jusqu'à votre fin.

DE VAUX, *à quelques officiers.*

Allez tout préparer; le duc va venir : ayez soin que le bateau soit prêt, et décoré comme il convient à la grandeur de son rang.

BUCKINGHAM.

Non, sir Nicolas; laissez ce soin; le faste en ce moment ne serait pour moi qu'une dérision. En arrivant ici, j'étais lord grand connétable et duc de Buckingham; maintenant je ne suis que le chétif Édouard Bohun; néanmoins je suis plus grand que mes accusateurs, qui n'ont jamais su ce que c'était que la vérité : moi, maintenant je la scelle de mon sang, et ils porteront un jour la peine de ce sang. Mon noble père, Henri de Buckingham, le premier qui ait levé l'étendard contre l'usurpateur Richard, ayant dans sa détresse cherché un asile chez son serviteur Banister, fut livré par ce misérable et mis à mort sans jugement : la paix de Dieu soit avec lui! Henri VII, son successeur, douloureusement affecté de la perte de mon père, en prince généreux, me rétablit dans les honneurs de ma race, fit sortir ma maison de ses ruines et lui rendit son premier lustre. Maintenant, son fils Henri VIII me ravit d'un seul coup la vie, l'honneur, mon nom et tout ce qui me rendait heureux. J'ai eu des juges, je l'avoue, et l'avantage d'un débat solennel; en cela j'ai été mieux partagé que mon malheureux père. Mais il est un point sur lequel nos deux destinées se ressemblent; — tous deux nous avons été victimes de nos serviteurs, des hommes que nous aimions le mieux; conduite dénaturée et perfide! En toute chose le ciel a ses desseins. Vous qui m'écoutez, recevez et tenez pour vrai ce conseil d'un mourant: — A ceux qui ont votre affection et votre confiance ne vous livrez pas avec trop d'abandon ; car ceux dont vous faites vos amis, et à qui vous donnez votre cœur, dès qu'ils aperçoivent le moindre déclin dans votre fortune, vous échappent comme une onde fugitive, et vous ne les retrouvez plus qu'au bout de l'abime où ils veulent vous précipiter. Vous tous, bonnes gens, priez pour moi! Il faut maintenant que je vous quitte : la dernière heure de ma longue et pénible existence est venue. Adieu : quand vous voudrez conter quelque histoire douloureuse, dites comment je suis mort. J'ai fini; et que Dieu me pardonne!

BUCKINGHAM *et sa* SUITE *s'éloignent.*

PREMIER BOURGEOIS.

Oh! cela navre le cœur! Cette mort attirera bien des malédictions sur ses auteurs.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Si le duc est innocent, c'est chose déplorable : mais je puis vous faire part en confidence d'un autre événement qui, s'il arrive, sera plus malheureux encore.

PREMIER BOURGEOIS.

Que les bons anges nous en préservent! De quel événement voulez-vous parler? vous ne doutez pas, j'espère, de ma discrétion?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ce secret est si important, qu'il faut à le garder une fidélité à toute épreuve.

PREMIER BOURGEOIS.

Faites-m'en part; je ne suis pas indiscret.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je le sais : je vais donc vous le dire. N'avez-vous pas depuis quelques jours entendu circuler le bruit d'un divorce entre le roi et la reine Catherine?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, mais il n'a pas pris de consistance; car ce bruit étant parvenu aux oreilles du roi, plein de colère, il a envoyé au lord maire l'ordre d'arrêter sur-le-champ cette rumeur, et d'imposer silence aux bouches qui la propageaient.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mais ce bruit mensonger est devenu aujourd'hui une vérité; il a repris son cours de plus belle; et tenez pour certain que le roi tentera l'aventure. Le cardinal ou quelque autre de ceux qui l'approchent, par animosité contre notre bonne reine, a mis dans l'esprit du roi des scrupules qui finiront par la perdre. Ce qui le confirme, c'est l'arrivée récente du cardinal Campéius, qui vient, dit-on, pour cette affaire.

PREMIER BOURGEOIS.

C'est l'ouvrage du cardinal; il a voulu par là se venger de l'empereur, pour lui avoir refusé l'archevêché de Tolède qu'il lui avait demandé.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je pense que vous avez deviné juste; mais n'est-il pas cruel que ce soit la reine qu'on punisse? Le cardinal en viendra à ses fins, et il faudra qu'elle succombe.

PREMIER BOURGEOIS.

C'est douloureux. Nous sommes ici trop en public pour traiter cette matière; allons causer ensemble plus en particulier.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une antichambre du palais.

Entre LE LORD CHAMBELLAN, *lisant une lettre.*

LE LORD CHAMBELLAN.

« Mylord, je me suis procuré les chevaux que » désirait votre seigneurie; j'ai mis le plus grand » soin à les choisir; je les ai pris bien dressés et » bien équipés : ils étaient jeunes et beaux, et » d'une des meilleures races du nord. Au mo- » ment où ils étaient prêts à partir pour Londres, » un des gens de mylord cardinal, muni d'ordres » et de pleins pouvoirs, me les a enlevés en me » donnant pour raison que son maître devait être » servi avant un sujet, si même il ne devait pas » l'être avant le roi; cela nous a fermé la bou- » che, mylord. » Effectivement, il faudra bientôt le servir avant le roi, je le crains. Eh bien, qu'il les garde; il faut que tout lui appartienne, je pense.

Entrent LES DUCS DE NORFOLK *et* DE SUFFOLK.

NORFOLK.

Nous vous rencontrons à propos, mylord chambellan.

LE LORD CHAMBELLAN.

Salut à vos seigneuries.

SUFFOLK.

Que fait le roi en ce moment?

LE LORD CHAMBELLAN.

Je l'ai laissé seul, livré à des pensées douloureuses et inquiètes.

NORFOLK.

Quel en est le motif?

LE LORD CHAMBELLAN.

Il paraît que son mariage avec la femme de son frère a touché de trop près sa conscience.

SUFFOLK.

Non, c'est sa conscience qui a touché de trop près une autre dame.

NORFOLK.

C'est vrai; c'est l'œuvre du cardinal, du roi-cardinal : ce prêtre aveugle, en fils aîné de la fortune, retourne la carte qu'il lui plaît. Le roi le connaîtra un jour.

SUFFOLK.

Plût à Dieu! sans quoi il ne se connaîtra jamais lui-même.

NORFOLK.

Avec quelle onction sainte il procède dans tout ce qu'il entreprend! et avec quel zèle! Maintenant qu'il a rompu l'alliance formée entre nous et l'empereur, le puissant neveu de la reine, il s'insinue dans l'ame du roi, il y sème les alarmes, les doutes, les remords de conscience, les craintes, les désespoirs, et tout cela à propos de son mariage : pour délivrer le roi de tous ces tourmens, il conseille un divorce; il veut qu'il se sépare du joyau qui est resté vingt ans suspendu à son cou sans rien perdre de son lustre, de la femme qui l'aime de cet amour parfait dont les anges aiment les hommes de bien; de celle qui sous les coups les plus poignans de la fortune bénirait encore le roi. Et n'est-ce pas là l'œuvre d'un homme pieux?

LE LORD CHAMBELLAN.

Le ciel me garde d'un pareil conseiller! Il n'est que trop vrai; cette nouvelle est dans toutes les bouches; chacun en parle, et tous les cœurs s'en affligent. Tous ceux dont le regard ose pénétrer dans cette affaire voient le but auquel on tend, et nomment la sœur du roi de France*. Le ciel ouvrira un jour les yeux du roi, tenus si longtemps fermés sur cet homme audacieux.

SUFFOLK.

Et il nous affranchira de sa tyrannie.

NORFOLK.

Nous aurions grand besoin de prier, et avec ferveur, pour notre délivrance, si nous ne voulons que ce mortel impérieux nous réduise tous de la condition de princes à celle de pages : tous les honneurs, toutes les dignités des grands sont entassées en bloc devant lui, et sa main, les façonnant à son gré, leur donne les proportions qu'il lui plaît.

SUFFOLK.

Quant à moi, mylords, je ne l'aime ni ne le crains; voilà ma profession de foi : comme je ne lui dois pas ce que je suis, je me maintiendrai sans lui, s'il plaît au roi; sa haine et sa faveur me sont également indifférentes; je n'ai foi ni à l'une ni à l'autre. Je l'ai connu, et je le connais, et je l'abandonne à celui dont son orgueil est l'ouvrage, au pape.

NORFOLK.

Entrons, et cherchons par quelque autre objet à distraire le roi de ces sombres pensées, qui le préoccupent beaucoup trop. Mylord, voulez-vous nous accompagner?

LE LORD CHAMBELLAN.

Veuillez m'excuser; les ordres du roi m'appelleut ailleurs : en outre, vous prenez mal votre temps pour troubler sa solitude. Je salue vos seigneuries.

NORFOLK.

Merci, mylord chambellan.

LE LORD CHAMBELLAN *sort.*

Norfolk ouvre le battant d'une porte ; on aperçoit le roi assis, un livre à la main et absorbé par sa lecture.

SUFFOLK.

Qu'il a l'air sombre! il faut qu'il soit bien profondément affligé.

* La duchesse d'Alençon. (*Note du traducteur*).

LE ROI HENRI.

Qui est là? Ha?

NORFOLK.

Dieu veuille qu'il ne se mette pas en colère!

LE ROI HENRI.

Qui est là, dis-je? Comment osez-vous troubler la solitude de mes méditations? Qui suis-je? Ha?

NORFOLK.

Un gracieux monarque qui pardonne toutes les offenses involontaires. Si nous avons commis une faute, c'est pour vous entretenir d'une affaire d'état sur laquelle nous venons prendre les ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Vous poussez trop loin la hardiesse; allez; je vous apprendrai à connaître les heures destinées aux affaires. Est-ce maintenant le moment de s'occuper de choses temporelles? Ha? —

Entrent WOLSEY *et* CAMPÉIUS.

LE ROI HENRI, *continuant.*

Qui est là? mylord cardinal? — O mon cher Wolsey, pacificateur de ma conscience blessée, vous êtes digne d'être l'Esculape d'un roi. — (*A Campéius.*) Vous êtes le bien venu dans notre royaume, savant et vénérable prélat; disposez-en ainsi que de nous. — (*A Wolsey.*) Mylord, ayez soin de veiller à ce que ce ne soient pas là, de ma part, de vaines paroles.

WOLSEY.

Sire, vous en êtes incapable. Je désirerais que votre majesté voulût bien nous accorder une heure d'entretien particulier.

LE ROI HENRI, *à Norfolk et à Suffolk.*

Nous sommes en affaires; retirez-vous.

NORFOLK, *bas à Suffolk.*

Ce prêtre n'est pas pétri d'orgueil? non?

SUFFOLK.

Pas le moins du monde; je ne voudrais pas, dût-on me donner sa place, être aussi malade qu'il est orgueilleux. Mais cela ne peut durer.

NORFOLK.

Si cela dure, il aura, coûte que coûte, affaire à moi.

SUFFOLK.

Et à moi aussi.

NORFOLK *et* SUFFOLK *sortent.*

WOLSEY.

Votre majesté a donné à tous les rois un exemple éminent de sagesse, en soumettant sans réserve vos scrupules à l'arbitrage de la chrétienté. Qui pourrait maintenant s'offenser? quelle haine peut vous atteindre? L'Espagnol, que les liens du sang et de l'amitié attachent à la reine, s'il a dans le cœur quelque droiture, doit reconnaître la justice et l'importance de ce debat. Tout ce que les royaumes chrétiens comptent de clercs instruits a pu donner librement son opinion; Rome, cette mamelle de science et d'équité, nous a envoyé, comme organe universel, ce mortel vertueux, cet ecclésiastique intègre et savant, le cardinal Campéius, que je présente de nouveau à votre majesté.

LE ROI HENRI.

Et de nouveau je le presse dans mes bras, en l'assurant du plaisir que me fait sa présence; et je remercie le conclave de sa bienveillance affectueuse; il m'a envoyé l'homme que j'aurais moi-même choisi.

CAMPÉIUS.

Votre majesté, par la noblesse de ses procédés, mérite l'amour de tous les étrangers. J'ai l'honneur de présenter à votre majesté copie des pouvoirs en vertu desquels la cour de Rome me charge, moi son serviteur, ainsi que vous, mylord cardinal d'York, de rendre un jugement impartial dans cette affaire.

LE ROI HENRI.

Deux hommes d'un mérite égal. La reine sera immédiatement informée du motif qui vous amène. Où est Gardiner?

WOLSEY.

Je sais que votre majesté a toujours voué à la reine une affection si tendre, que vous ne lui refuserez pas ce que la loi accorderait à une femme d'un rang moins élevé, des conseils qui lui prêtent le libre appui de leurs talens.

LE ROI HENRI.

Oui, elle aura les plus habiles, et je promets ma faveur à qui la défendra le mieux. A Dieu ne plaise qu'il en soit autrement! — (*A Wolsey.*) Cardinal, veuillez, je vous prie, faire venir Gardiner, mon nouveau secrétaire; c'est un homme qui me convient.

WOLSEY *sort.*

WOLSEY *rentre avec* GARDINER.

WOLSEY, *à Gardiner.*

Donnez-moi votre main; je vous souhaite félicité et faveur. Maintenant vous appartenez au roi.

GARDINER, *bas à Wolsey.*

Je serai toujours aux ordres de votre éminence, à qui je dois mon élévation.

LE ROI HENRI.

Approchez, Gardiner.

Ils s'entretiennent à part.

CAMPÉIUS.

Mylord d'York, n'était-ce pas un certain docteur Pace qui occupait l'emploi que remplit actuellement cet homme?

WOLSEY.

Oui, c'était lui.

CAMPÉIUS.

N'avait-il pas une haute réputation de science?

WOLSEY.

Oui, assurément.

CAMPÉIUS.

Croyez-moi, lord cardinal, il court sur vous à ce sujet des bruits peu favorables.

WOLSEY.

Comment? sur moi?

CAMPÉIUS.

On ne se fait pas faute de dire que vous étiez jaloux de lui, et que dans la crainte de voir un homme si vertueux s'élever par son mérite, vous l'avez tenu éloigné en l'employant à des missions à l'étranger, ce qui l'a tant affecté, qu'il en a perdu la raison et en est mort.

WOLSEY.

Que la paix du ciel soit avec lui! C'est un vœu charitable et chrétien : quant aux vivans qui murmurent, il est pour eux des lieux de répression. C'était un sot qui voulait à toute force faire de la vertu. — (*Montrant Gardiner.*) Cet honnête homme que vous voyez, dès que je commande, obéit à mes ordres; je ne permets qu'à cette condition d'approcher le roi d'aussi près. Apprenez, mon collègue, que nous ne sommes pas faits pour être desservis par des subalternes.

LE ROI HENRI, *à Gardiner.*

Dites ceci à la reine en termes doux et modérés.

GARDINER *sort.*

LE ROI, *continuant.*

Le lieu le plus convenable pour recevoir les dépositaires de tant de science est Black-Friars; c'est là que vous vous réunirez pour traiter cette importante affaire. — Mon cher Wolsey, veillez à ce que tout y soit disposé en conséquence.—O mylord, n'est-ce pas désolant pour un homme encore dans la force de l'âge, de perdre une compagne de lit aussi charmante? mais la conscience, la conscience! — oh! c'est une chose bien délicate! — et il faut que je la quitte.

Ils sortent.

SCENE III.

Une antichambre dans les appartemens de la reine.

Entrent ANNE BULLEN *et* UNE VIEILLE DAME.

ANNE.

Pas même à ce prix-là*. — Ah! c'est là une douleur poignante. Après que sa majesté a vécu si long-temps avec elle, — elle si vertueuse que jamais la médisance n'a pu l'atteindre; — sur ma vie, elle n'a jamais su ce que c'était que de faire du mal; — après tant d'années passées sur le trône, au milieu de la pompe et des grandeurs, dont il est mille fois plus amer de se séparer qu'il n'est doux de les acquérir; — après tout cela, la rejeter loin de lui! Il y a là de quoi émouvoir un monstre.

LA VIEILLE DAME.

Les cœurs les plus durs s'attendrissent et s'affligent pour elle.

ANNE.

O volonté de Dieu! Mieux eût valu pour elle qu'elle n'eût jamais connu la grandeur! Bien qu'elle ne soit que passagère, s'il arrive que la fortune, cette querelleuse, nous oblige à faire divorce avec elle, oh! alors c'est une souffrance égale à celle qui accompagne la séparation de l'ame d'avec le corps.

LA VIEILLE DAME.

Hélas! l'infortunée! la voilà redevenue étrangère.

ANNE.

Elle n'en est que plus digne de pitié. En vérité, je le proteste, il vaut mieux être né dans une condition obscure et vivre heureux dans une humble atmosphère, que de porter sur le trône l'auréole d'une éclatante infortune et de cacher la douleur sous l'or d'une couronne.

LA VIEILLE DAME.

Le contentement est le premier des biens.

ANNE.

Sur ma parole et mon honneur de jeune fille, je ne voudrais pas être reine.

LA VIEILLE DAME.

Je voudrais l'être, moi, et à ce prix, j'aventurerais mon honneur de femme; et vous-même vous en feriez tout autant, en dépit de vos airs hypocrites. Vous qui réunissez à un si haut point tous les charmes de la femme, vous avez aussi un cœur de femme, et ce cœur-là a toujours aimé passionnément l'élévation, l'opulence, la souveraineté; ce sont, il faut l'avouer, de bien bonnes choses; et, quoique vous fassiez la petite bouche, je ne doute pas qu'avec un peu d'effort la capacité de votre conscience élastique ne se prête à les recevoir.

ANNE.

Non, en vérité.

LA VIEILLE DAME.

Oui, en vérité. — Vous ne voudriez pas être reine?

ANNE.

Non, pas pour toutes les richesses qui sont sous le ciel.

LA VIEILLE DAME.

C'est singulier; pour moi, toute vieille que je suis, je ne me ferais pas prier pour être reine; mais, dites-moi, que pensez-vous du titre de duchesse? Avez-vous les épaules assez fortes pour le porter?

ANNE.

Non, certes.

* Elle dit qu'elle ne voudrait pas même être reine à ce prix-là; c'est la suite d'une conversation commencée. (*Note du traducteur.*)

LA VIEILLE DAME.

En ce cas, il faut que vous soyez bien faiblement constituée. — Descendons un degré plus bas : au prix de quelque chose de plus que ce qui fait rougir la pudeur, je ne voudrais pas être un jeune comte et me trouver dans votre chemin ; si vous n'avez pas la force de porter ce fardeau-là, vous n'aurez jamais celle de mettre au jour un garçon.

ANNE.

Comme vous babillez ! Je jure de nouveau que je ne voudrais pas être reine pour le monde entier.

LA VIEILLE DAME.

Sur ma parole, pour la petite Angleterre seule vous risqueriez l'aventure ; je la tenterais, moi, pour le comté de Carnarvon, quand il ne resterait pas à la couronne d'autre territoire. Mais qui vient à nous ?

Entre LE LORD CHAMBELLAN.

LE LORD CHAMBELLAN.

Bonjour, mesdames. Peut-on vous demander le secret de votre entretien ?

ANNE.

Cela ne mérite pas que vous nous le demandiez, mylord. Nous déplorions les chagrins de notre maîtresse.

LE LORD CHAMBELLAN.

C'est une occupation des plus humaines, et qui sied bien à des femmes. Il y a lieu d'espérer que tout ira bien.

ANNE.

Je prie Dieu que cela soit !

LE LORD CHAMBELLAN.

Vous avez une ame compatissante; et les bénédictions du ciel sont le partage des cœurs qui vous ressemblent. Pour vous prouver, belle dame, que je parle en toute sincérité, et que vos nombreuses vertus ont attiré l'attention en haut lieu, sa majesté vous envoie ses complimens respectueux, et se propose de vous honorer du titre éclatant de marquise de Pembroke, auquel il daigne ajouter une pension annuelle de mille livres sterling.

ANNE.

Je ne sais comment lui témoigner ma reconnaissance ; tout ce que j'ai est sans valeur ; mes prières n'ont point de vertu efficace ; mes vœux ne sont que d'impuissantes paroles ; et toutefois des prières et des vœux sont tout ce que je puis offrir en retour. Je supplie votre seigneurie de vouloir bien être, auprès de sa majesté, l'interprète de mes sentimens de gratitude et de dévouement, tels que peut les offrir une jeune fille timide. Je prie le ciel pour la prolongation de ses jours et de son règne.

LE LORD CHAMBELLAN.

Madame, je ne manquerai pas d'appuyer par mon suffrage la haute opinion que le roi a conçue de vous. (*A part.*) Je l'ai suffisamment examinée ; la beauté et la vertu sont tellement unies en elle, qu'elles ont captivé le cœur du roi. Et qui sait si de cette dame ne doit pas naître un glorieux joyau qui éclairera cette île de sa splendeur ? — (*A Anne Bullen.*) Je vais trouver le roi et lui dire que je vous ai parlé.

ANNE.

Mon honoré lord, —

LE LORD CHAMBELLAN *sort.*

LA VIEILLE DAME.

Eh bien, voyez donc ; voilà seize ans que je mendie à la cour, et c'est un métier que je continue encore; toujours mes demandes sont arrivées trop tôt ou trop tard, et je n'ai jamais pu obtenir une obole; et vous, — ô destinée ! — vous qui êtes ici fraîchement débarquée, — maudite soit la capricieuse fortune ! — on vous accorde tout avant que vous ayez rien demandé.

ANNE.

Cela me paraît bien étrange.

LA VIEILLE DAME.

Quel goût trouvez-vous à la chose ? Vous paraît-elle amère ? Non, parbleu. Il y avait une fois une dame, — c'est une vieille histoire, — une dame qui ne voulait pas être reine, qui n'en aurait pas voulu pour tout le limon de l'Égypte : — Connaissez-vous ce conte ?

ANNE.

Allons, vous êtes en humeur de rire.

LA VIEILLE DAME.

Sur un si beau sujet, ma voix joyeuse dominerait le chant de l'alouette. Marquise de Pembroke ! mille livres sterling par an ! Par pure estime, sans autre obligation. Sur ma vie, voilà un début qui promet bien d'autres mille livres ; la fortune, quand elle commence, ne s'arrête pas en si bon chemin. Maintenant je vois que vous êtes de force à porter le titre de duchesse. — Dites, ne vous sentez-vous pas plus forte que vous ne l'étiez ?

ANNE.

Ma chère dame, égayez-vous avec des sujets de votre propre fonds, et laissez-moi en dehors de votre gaîté. Je veux mourir si cet incident me cause la moindre sensation de joie : je ne puis sans douleur penser à ce qui va suivre. La reine est plongée dans l'affliction, et nous l'oublions dans notre longue absence. Ne lui dites pas, je vous prie, ce que vous venez d'entendre.

LA VIEILLE DAME.

Pour qui me prenez-vous ?

Elles sortent.

SCENE IV.

Une salle dans le palais de Black-Friars.

Bruit de trompettes et fanfares. L'assemblée entre dans l'ordre suivant : DEUX HUISSIERS A VERGE, *portant à la main une courte baguette d'argent;* DEUX SECRÉTAIRES, *en robes de docteur;* L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY; LES ÉVÊQUES DE LINCOLN, D'ÉLY, DE ROCHESTER *et de* SAINT-ASAPH; UN OFFICIER *portant la bourse, le grand sceau et un chapeau de cardinal;* DEUX PRÊTRES, *portant chacun une croix d'argent;* UN HUISSIER, *tête nue, accompagné d'un* SERGENT D'ARMES, *portant une masse d'argent;* DEUX OFFICIERS, *portant chacun une grande colonne d'argent* *; LES DEUX CARDINAUX WOLSEY *et* CAMPÉIUS; DEUX LORDS, *portant l'un l'épée, l'autre la masse. Puis, entrent* LE ROI, LA REINE, ET LEUR SUITE. *Le Roi prend place sous le dais; les deux Cardinaux siégent au-dessous de lui, en qualité de juges. La Reine prend place à quelque distance du Roi. Les Évêques se rangent à droite et a gauche de la cour en forme de consistoire; au-dessous d'eux se placent les Secrétaires. Les Lords siégent à côté des Évêques; l'Audiencier et les autres officiers de la cour se tiennent debout à la place que chacun d'eux doit occuper.*

WOLSEY.

Pendant qu'on va donner lecture des pouvoirs que Rome nous a envoyés, qu'on ordonne le silence.

LE ROI HENRI.

A quoi bon? Cette lecture a déjà été faite publiquement, et vos pouvoirs ne sont contestés par personne; c'est une perte de temps que vous pouvez nous épargner.

WOLSEY.

Soit. Qu'on procède.

UN DES SECRÉTAIRES.

Appelez Henri, roi d'Angleterre, à comparaître devant la cour.

L'AUDIENCIER.

Henri, roi d'Angleterre, comparaissez devant la cour.

LE ROI HENRI.

Me voici.

LE SECRÉTAIRE.

Appelez Catherine, reine d'Angleterre, à comparaitre devant la cour.

L'AUDIENCIER.

Catherine, reine d'Angleterre, comparaissez devant la cour.

La Reine ne répond pas; elle se lève de son siége, traverse la salle, s'approche du Roi, s'agenouille devant lui, et lui adresse ce discours :

LA REINE CATHERINE.

Sire, je vous demande de me rendre justice et de m'accorder votre pitié; car je suis une faible femme, une étrangère, née hors des limites de votre empire; je n'ai point ici de juge impartial, et je ne puis compter sur un jugement équitable. Hélas! sire, en quoi vous ai-je offensé? quelle cause de déplaisir vous a donné ma conduite, que vous vous apprêtez à me répudier et à me retirer vos bonnes grâces? Le ciel m'est témoin que je me suis conduite avec vous en épouse humble et fidèle; soumise en tout temps à votre bon plaisir; attentive à ne pas éveiller votre mécontentement, et composant mon visage sur votre physionomie gaie ou sombre. Quand m'est-il arrrivé de contredire votre volonté et de ne pas y conformer la mienne? Quel est celui de vos amis que je ne me suis pas efforcée d'aimer, alors même que je savais qu'il était mon ennemi? S'il arrivait qu'un de mes amis devînt l'objet de votre colère, je lui retirais à l'instant mon amitié, et l'avertissais de ne plus, à l'avenir, approcher de ma personne. Rappelez-vous, sire, que, fidèle à cette obéissance, j'ai été votre épouse pendant plus de vingt années, et que j'ai eu le bonheur de vous donner plusieurs enfans. Si pendant ce long intervalle vous pouvez articuler contre moi, et prouver la moindre atteinte à mon honneur, à la foi conjugale, à mon affection et à mes devoirs envers votre personne sacrée, — au nom de Dieu, chassez-moi; que l'opprobre devienne à jamais mon partage, et livrez-moi aux plus redoutables rigueurs de la loi. Sire, souffrez que je vous le dise, le roi votre père était renommé pour sa prudence et l'excellence de son jugement; Ferdinand, mon père, roi d'Espagne, passait pour un des princes les plus sages qu'on eût vus sur le trône depuis bien des années. On ne saurait douter que cette question n'ait été débattue devant eux par les hommes les plus éclairés, par des conseillers d'élite qui ont admis la légitimité de notre mariage. Je vous supplie donc humblement, sire, de m'épargner, jusqu'à ce que j'aie envoyé en Espagne consulter mes amis, dont je vais solliciter le conseil : si vous me refusez, au nom de Dieu, que votre volonté s'accomplisse.

WOLSEY.

Vous avez devant vous, madame, ces personnages vénérables choisis par vous-mêmes, hommes d'une science et d'une intégrité rares, l'élite du pays, qui sont assemblés ici pour plaider votre cause; il est donc inutile d'ajourner plus longtemps la décision de la cour; cette décision est utile dans l'intérêt de votre repos, et pour apaiser les scrupules du roi.

CAMPÉIUS.

Ce que vient de dire son éminence est raisonnable et juste; il convient donc, madame, que l'examen de cette affaire continue, et que les argumens pour et contre soient sans délai produits et entendus.

* Ces colonnes étaient portées devant les cardinaux, comme insignes de leur dignité. (*Note du traducteur.*)

LA REINE CATHERINE, *à Wolsey.*

Mylord cardinal! — c'est à vous que je parle.

WOLSEY.

Quel est votre bon plaisir, madame?

LA REINE CATHERINE.

Mylord, je suis prête à pleurer; mais songeant que je suis reine, — du moins je l'ai long-temps rêvé, — et dans la certitude que je suis fille de roi, je veux refouler mes larmes, et les remplacer par les flammes de l'indignation.

WOLSEY.

Daignez être patiente.

LA REINE CATHERINE.

Je le serai quand vous serez humble; je le serai même avant, ou Dieu me punira. J'ai de fortes raisons de croire que vous êtes mon ennemi, et je vous récuse pour mon juge; car c'est vous qui avez allumé entre mon époux et moi cet incendie. Dieu veuille l'éteindre avec la rosée de sa grâce! Je répète que, mue par un profond sentiment de répulsion, je vous refuse pour mon juge. Je répète que je vous considère comme mon ennemi le plus acharné, et qu'il m'est impossible de voir en vous un ami de la vérité.

WOLSEY.

Je ne vous reconnais point dans ce langage, vous dont la bienveillance ne s'est jamais démentie, et qui avez toujours déployé une douceur et une sagesse au-dessus de votre sexe. Madame, vous me faites injure; je n'ai contre vous, ni contre qui que ce soit au monde, aucun sentiment de haine ou d'injustice. Dans tout ce que j'ai fait, dans tout ce que je pourrai faire encore, je n'ai agi qu'en vertu des pouvoirs émanés du consistoire de Rome, unanime sur ce point. Vous m'accusez d'avoir allumé cet incendie; je le nie. Le roi est présent : s'il sait que je renie mes actes, combien il lui est facile de démasquer mon imposture, aussi douloureusement que vous faites injure à ma véracité. C'est donc à lui à me justifier et à bannir de votre cœur ces pensées. Avant que sa majesté s'explique sur ce point, je vous conjure, madame, de rétracter vos paroles, et de ne pas persister dans vos accusations.

LA REINE CATHERINE.

Mylord, mylord, je ne suis qu'une femme simple, beaucoup trop faible pour lutter contre les ressources de votre esprit. Vous êtes doux et humble de langage; vous apportez dans vos fonctions une apparence de candeur et d'humilité; mais votre cœur est gonflé d'arrogance, de haine et d'orgueil. Parti de très-bas, grâce à votre bonne étoile et à la faveur de sa majesté, vous vous êtes rapidement élevé. Maintenant, dans la haute position où vous êtes, vous disposez en maître de vos facultés, et la parole est à vos ordres; l'ambition vous préoccupe bien plus que vos devoirs spirituels. Je proteste de nouveau que je ne vous accepte pas pour mon juge; et en présence de toute cette assemblée, je déclare en appeler au pape; je veux porter ma cause devant sa sainteté, et demande à être jugée par elle.

Elle salue le Roi et fait quelques pas pour sortir. Sa suite imite son exemple.

CAMPÉIUS.

La reine s'obstine; rebelle à la justice qu'elle accuse, elle refuse de se soumettre à ses décisions : cela n'est pas bien. Elle se prépare à sortir.

LE ROI HENRI.

Qu'on la rappelle.

L'AUDIENCIER.

Catherine, reine d'Angleterre, présentez-vous devant la cour.

GRIFFITH, *l'huissier de la reine.*

Madame, on vous rappelle.

LA REINE CATHERINE.

Qu'est-ce que cela vous fait? suivez votre chemin, je vous prie; quand on vous appellera, vous reviendrez sur vos pas. Le Seigneur me soit en aide; ils mettent ma patience à l'épreuve au-delà de toutes les bornes! Sortons, je vous prie; je ne resterai pas plus long-temps. Désormais je ne comparaîtrai au sujet de cette affaire dans aucune de leurs cours.

LA REINE *sort avec* GRIFFITH *et le reste de sa suite.*

LE ROI HENRI.

Va, Catherine, l'homme qui osera soutenir qu'il a une femme meilleure que toi, qu'il ne soit cru en rien, car il ment. Si tes rares qualités, ta douceur charmante, ton humilité sainte, ton attitude dans ton intérieur, où tu commandes en obéissant, et le pieux attrait de tes vertus souveraines, pouvaient parler pour toi, tu serais la reine des reines de la terre. — Elle est d'un noble sang, et sa conduite envers moi a été digne de sa noblesse.

WOLSEY.

Très-gracieux monarque, je supplie humblement votre majesté de vouloir bien déclarer devant toutes les personnes qui nous écoutent, — car puisque c'est ici qu'il m'a été fait injure, il est juste que ce soit ici qu'ait lieu la réparation, toute insuffisante qu'elle puisse être, — de déclarer, dis-je, si c'est moi qui le premier ai entretenu votre majesté de cette affaire; si j'ai fait naître en vous des scrupules propres à appeler votre attention sur cette matière; si jamais je vous ai parlé de la reine autrement que pour remercier Dieu de vous avoir donné une épouse si accomplie; si jamais il m'est échappé une parole au préjudice de son rang actuel, ou qui pût le moins du monde porter atteinte à sa bonne réputation.

LE ROI HENRI.

Mylord cardinal, je vous disculpe de tout reproche; oui, sur mon honneur, vous êtes pleine-

ment absous. Je n'ai pas besoin de vous apprendre que vous avez beaucoup d'ennemis qui ne savent pas pourquoi ils le sont, mais qui, pareils aux dogues d'un village, aboient quand ils entendent aboyer les autres : ce sont ces gens-là qui ont indisposé la reine contre vous. Vous êtes disculpé; mais voulez-vous être justifié plus pleinement encore? Vous avez toujours souhaité qu'on assoupît cette affaire; vous n'avez jamais désiré qu'on la réveillât : loin de là, vous avez souvent opposé des obstacles à ses progrès; — sur mon honneur, je rends justice sur ce point à mylord cardinal, et je le déclare à l'abri de toute imputation à cet égard. Quant à ce qui m'a engagé à mettre sur le tapis cette affaire, — si vous me permettez d'abuser de votre temps et de votre attention, je vais vous en dire les motifs. Voilà comment la chose est venue, — veuillez m'écouter, je vous prie : — Les scrupules de ma conscience furent éveillés pour la première fois par certains propos tenus par l'évêque de Bayonne, alors ambassadeur de France, qui avait été chargé de venir ici négocier un mariage entre le duc d'Orléans et notre fille Marie. Dans le cours de cette négociation, avant d'en venir à une résolution arrêtée, cet homme, je veux dire l'évêque, demanda un ajournement, afin de pouvoir consulter le roi son maître sur la question de savoir si notre fille était légitime, étant née de la reine douairière, antérieurement l'épouse de notre frère. Cet ajournement blessa ma conscience au vif, la perça de part en part, et ébranla mon ame dans ses plus intimes profondeurs. Ce sentiment pénétra si avant, que des milliers de considérations compliquées, nées de ce premier avertissement, vinrent en foule m'assiéger. D'abord je me dis que le ciel refusait de me sourire, lui qui, prescrivant ses volontés à la nature, avait ordonné que si le sein de mon épouse venait à concevoir un enfant mâle de mes œuvres, il ne lui prêtât pas plus de vie que le tombeau n'en donne aux morts; et, en effet, tous ses enfans mâles sont morts dans le sein de leur mère, ou peu de temps après avoir vu le jour. Je pensai que c'était un jugement de Dieu; que mon royaume, bien digne du premier héritier du monde, n'obtiendrait jamais par moi un tel bienfait. Par une suite toute naturelle, je songeai aux périls que pouvait entraîner pour mes états le défaut de postérité mâle, et cela me fit éprouver de cruelles angoisses. Ainsi flottant sur la mer agitée de ma conscience, je dirigeai ma marche vers le remède pour lequel nous sommes ici rassemblés en ce jour; j'ai voulu, pour fixer les incertitudes de ma conscience, long-temps malade et qui n'est pas encore bien rétablie, invoquer les lumières de tous les vénérables prélats, de tous les savans docteurs du pays. J'ai commencé par m'en ouvrir en particulier avec vous, mylord de Lincoln : vous devez vous rappeler de quel poids accablant j'étais oppressé, quand je vous parlai de cet objet pour la première fois.

LINCOLN.

Je me le rappelle, sire.

LE ROI HENRI.

J'ai parlé long-temps; ayez la bonté de dire vous-même quel conseil vous m'avez alors donné.

LINCOLN.

Avec la permission de votre majesté, la question me frappa tout d'abord par son extrême importance et par les conséquences graves qu'elle pouvait entraîner; — si bien que mes conseils n'osèrent aller au-delà du doute, et que je suppliai votre majesté d'adopter la marche qu'elle suit aujourd'hui.

LE ROI HENRI.

Je vous parlai alors, mylord de Canterbury, et j'obtins votre assentiment pour convoquer cette assemblée : je pris l'avis de tous les vénérables membres de cette cour, sans en oublier aucun; et je n'ai agi qu'après avoir obtenu votre consentement à tous, signé de votre main, et scellé de votre sceau. Poursuivez donc votre œuvre; car ce qui m'engage à persévérer dans cette voie, ce n'est pas un sentiment d'antipathie contre la personne de l'excellente reine, je n'éprouve rien de semblable; ce sont les douloureux scrupules fondés sur les raisons que je viens d'exposer. Prouvez seulement que notre mariage est légitime, par ma vie et ma dignité royale, je ne demande pas mieux que d'achever ma carrière mortelle avec Catherine, mon épouse, et je la préfère à tout ce que l'univers contient de plus parfaites créatures.

CAMPÉIUS.

Si votre majesté le permet, la reine étant absente, il est nécessaire d'ajourner cette cour à un jour ultérieur : dans l'intervalle, la reine devra être pressée instamment de se désister de l'appel qu'elle se propose de faire à sa sainteté.

L'assemblée se lève pour sortir.

LE ROI HENRI, *à part.*

Je vois que ces cardinaux se moquent de moi : j'abborre les lenteurs et la politique cauteleuse de Rome. Cranmer, mon savant et bien aimé serviteur, reviens, je t'en conjure : avec toi, je le sais, ma consolation s'approche. — (*Haut.*) Levez la séance : que chacun se retire.

L'assemblée sort dans l'ordre dans lequel elle est entrée.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le palais de Bridewell.

Une chambre dans les appartemens de la Reine. LA REINE *travaille avec quelques-unes de* SES FEMMES.

LA REINE CATHERINE.

Jeune fille, prends ton luth : j'ai l'ame triste et agitée ; chante, et si tu le peux, dissipe mes ennuis : quitte ton ouvrage.

UNE JEUNE FILLE *chante en s'accompagnant de son luth.*

Quand Orphée exhalait ses chants mélodieux,
A sa parole cadencée
Les arbres s'agitaient, et les monts sourcilleux
Inclinaient leur tête glacée ;
Et l'on voyait plantes et fleurs
A ses accens s'épanouir plus belles ;
Et sa voix remplaçait pour elles,
Le soleil et ses feux, la rosée et ses pleurs.
Aux magiques accords de sa lyre brillante,
Soudain de la mer turbulente
On voyait les flots s'aplanir,
Tant la mélodie est puissante !
Il n'est pas de douleur cuisante
Qui ne vienne à sa voix sommeiller et mourir.

Entre UN OFFICIER *de la maison de la Reine.*

LA REINE CATHERINE.

Qu'y a-t-il ?

L'OFFICIER.

Sous le bon plaisir de votre majesté, les deux illustres cardinaux attendent dans la salle d'audience.

LA REINE CATHERINE.

Veulent-ils me parler ?

L'OFFICIER.

Ils m'ont chargé de vous le dire, madame.

LA REINE CATHERINE.

Priez leurs éminences d'entrer.

L'OFFICIER *sort.*

LA REINE, *continuant.*

Quel motif les amène auprès de moi, chétive et faible femme, tombée en disgrâce ? Je n'augure rien de bon de leur visite, toute réflexion faite. Ils devraient être des hommes justes ; tous leurs actes devraient être vertueux ; mais l'habit ne fait pas le moine.

Entrent WOLSEY *et* CAMPÉIUS.

WOLSEY.

Paix à votre majesté.

LA REINE CATHERINE.

Vos éminences me trouvent ici au milieu des occupations d'une ménagère. Dans ma position, je dois être préparée aux extrémités les plus dures. Que me voulez-vous, vénérables lords ?

WOLSEY.

Si vous voulez, madame, que nous allions dans une pièce plus retirée, nous vous expliquerons en détail le sujet qui nous amène.

LA REINE CATHERINE.

Dites-le-moi ici : ma conscience me rend ce témoignage que je n'ai rien fait encore qui demande le secret et l'ombre. Plût à Dieu que toutes les autres femmes pussent en dire autant, et avec autant de vérité que moi. Mylords, plus heureuse que beaucoup d'autres, peu m'importe que mes actions soient commentées par toutes les bouches, que tous les yeux les voient, qu'elles soient en butte à l'envie et à la calomnie, tant j'ai la certitude que ma vie est irréprochable. Si donc vous venez m'examiner dans ma conduite comme épouse, dites-le sans détour ; la vérité aime la franchise.

WOLSEY.

Tanta est erga te mentis integritas, regina serenissima *.

LA REINE CATHERINE.

Point de latin, mylords ; depuis mon arrivée je n'ai pas été paresseuse au point de ne pas savoir la langue du pays dans lequel j'ai vécu. Un idiome étrange rend ma cause plus étrange encore, et lui donne un air suspect. Veuillez parler en anglais ; il y a des personnes qui, si vous dites la vérité, vous en sauront gré dans l'intérêt de leur malheureuse maîtresse. Croyez-moi, on a été bien cruel à son égard. Mylord cardinal, le péché le plus intentionnel que j'aie commis peut être absous en anglais.

WOLSEY.

Noble dame, je regrette que mon intégrité et mon zèle pour sa majesté et vous fassent naître de si violens soupçons, alors que je suis animé des intentions les plus pures. Nous ne venons point en accusateurs, pour flétrir votre honneur, dont l'éloge est dans toutes les bouches, ni pour vous préparer de nouvelles douleurs ; vous n'en

* Si grande est notre intégrité d'esprit à votre égard, reine sérénissime. (*Note du traducteur.*)

avez déjà que trop, madame; nous venons pour savoir quelles dispositions d'esprit vous apportez dans l'importante question pendante entre le roi et vous; nous venons vous donner, en hommes loyaux et sincères, notre opinion consciencieuse, et vous offrir nos services à l'appui de votre cause.

CAMPÉIUS.

Très-honorée dame, mylord d'York, obéissant à sa nature généreuse, et guidé par le zèle et l'obéissance qu'il a toujours professés pour votre majesté, oubliant, en homme de bien, la censure récemment dirigée par vous contre sa personne et sa moralité, censure dans laquelle vous avez été trop loin, vous offre, ainsi que moi, en signe de paix, ses services et ses conseils.

LA REINE CATHERINE, *à part.*

Pour me trahir. — (*Haut.*) Mylords, je vous remercie tous deux de vos bonnes intentions; votre langage est celui d'hommes loyaux; — fasse le ciel que vous vous montriez tels! — Mais comment avec mon faible jugement répondre à des hommes aussi graves, aussi savans que vous? comment, dis-je, vous faire une réponse immédiate sur un objet si important, qui touche de si près à mon honneur, et même à ma vie, je le crains? En vérité, je l'ignore. J'étais ici occupée avec mes femmes, et Dieu m'est témoin que j'étais peu préparée à recevoir une telle visite et à traiter une affaire de cette importance. En considération de ce que j'ai été, — car je touche aux derniers momens de ma grandeur, — veuillez, mylords, me laisser le temps nécessaire et le choix de mes conseils pour défendre ma cause.

WOLSEY.

Madame, ces craintes sont un outrage à la tendresse du roi; vos espérances sont sans limites, et vos amis sans nombre.

LA REINE CATHERINE.

En Angleterre, ils ne peuvent m'être d'aucune utilité. Croyez-vous, mylords, qu'aucun Anglais ose m'offrir le secours de ses conseils, et se déclarer ouvertement pour moi contre la volonté de sa majesté? Le sujet qui pousserait la vertu jusqu'à cet excès d'audace serait-il assuré de vivre? Ah! les amis qui pourraient contrebalancer le poids de mes afflictions, ceux qui ont ma confiance, ne sont point ici, mylords. Ils sont, ainsi que tous les objets qui me sont chers, bien loin de ces lieux, dans mon pays natal.

CAMPÉIUS.

Je désirerais que votre majesté voulût bien faire trêve à ses chagrins, et accepter mon conseil.

LA REINE CATHERINE.

Quel est-il, mylord?

CAMPÉIUS.

Remettez votre cause à la protection du roi. Il vous aime; il est généreux; vous servirez beaucoup mieux par là l'intérêt de votre honneur et celui de votre cause; car si la loi vous frappe de ses rigueurs, vous partirez déshonorée.

WOLSEY.

Ce qu'il vous dit est vrai.

LA REINE CATHERINE.

Vous me conseillez ce que vous désirez tous deux, ma ruine. Est-ce là un conseil chrétien? Honte sur vous! mais le ciel est au-dessus de tout; là siége un juge qu'aucun roi ne peut corrompre.

CAMPÉIUS.

La passion vous rend injuste; vous vous méprenez sur notre compte.

LA REINE CATHERINE.

La honte n'en est que plus grande pour vous; sur mon ame, je vous prenais pour des hommes pieux; je voyais en vous deux vertus cardinales; mais vous n'êtes, je le crains, que des péchés cardinaux, que des cœurs hypocrites. Fi donc, mylords; hâtez-vous de vous corriger. Sont-ce là vos consolations? est-ce là le baume que vous apportez aux maux d'une femme malheureuse, isolée au milieu de vous, outragée, insultée? Je ne vous souhaite pas la moitié de mes misères; j'ai trop de charité pour cela: mais je vous donne un avertissement salutaire; craignez, au nom du ciel, craignez que tout le poids de mes douleurs ne retombe à la fois sur vous.

WOLSEY.

Madame, c'est véritablement du délire. Vous réduisez à des calculs de haine l'offre de notre dévouement.

LA REINE CATHERINE.

Vous me réduisez à néant. Malheur à vous et à tous les hypocrites qui vous ressemblent! Si vous aviez au cœur le moindre sentiment de justice ou de pitié, si vous aviez du prêtre autre chose que l'habit, voudriez-vous me voir remettre ma cause en péril entre les mains de celui qui m'abhorre? Hélas! il m'a déjà bannie de son lit, depuis longtemps de son amour: je suis vieille, mylords, et je ne lui suis plus attachée que par le lien de l'obéissance. Que peut-il m'arriver de pire qu'une telle misère? Que toute votre science me trouve une malédiction égale à celle-là.

CAMPÉIUS.

Vos craintes vont trop loin.

LA REINE CATHERINE.

Je parlerai pour moi-même, puisque la vertu ne trouve pas de défenseur. Ai-je donc vécu si longtemps épouse loyale et fidèle, en femme, je puis le dire sans vaine gloire, que le soupçon ne flétrit jamais? ai-je reporté sur le roi toutes mes affections? a-t-il été après le ciel mon amour le plus cher? lui ai-je obéi? l'ai-je idolâtré avec une tendresse superstitieuse, oubliant presque mes prières, dans ma sollicitude à lui complaire, et tout cela pour me voir ainsi récompensée? Cela n'est pas bien, mylords. Montrez-moi une femme fidèle à son époux, une femme qui n'ait jamais rêvé d'autre joie que ce qui peut lui plaire, et au mérite de cette femme, lorsqu'elle aura poussé aux dernières limites l'accomplissement du devoir, j'en ajouterai un plus glorieux que tous les autres, — une grande résignation.

WOLSEY.

Madame, vous perdez de vue l'objet utile qui nous amène.

LA REINE CATHERINE.

Mylord, je ne commettrai pas le crime de résigner volontairement le noble titre d'épouse que je tiens de votre maître. La mort seule pourra effectuer un divorce entre ma dignité et moi.

WOLSEY.

Veuillez m'entendre.

LA REINE CATHERINE.

Plût à Dieu que je n'eusse jamais mis le pied sur le sol de l'Angleterre, ni respiré les parfums adulateurs qui s'en exhalent! Vous avez des visages d'ange, mais le ciel connaît vos cœurs. Malheureuse, que vais-je devenir maintenant? Jamais femme fut-elle plus à plaindre que moi? — (*A ses femmes.*) Hélas! pauvres filles, à présent quelle destinée est la vôtre, comme moi, jetées par la tempête dans un royaume où il n'y a pour vous ni pitié, ni amis, ni espérance, où je n'ai point à attendre de larmes sympathiques, où je puis à peine espérer un tombeau. Pareille au lis naguère florissant et l'orgueil du vallon, j'incline ma tête et je meurs.

WOLSEY.

Si votre majesté nous permettait de lui faire comprendre la loyauté de nos intentions, ce serait un adoucissement à vos maux. Pourquoi, madame, par quels motifs voudrions-nous vous nuire? Hélas! de telles vues seraient en contradiction avec la place que nous occupons, avec les devoirs de notre ministère. Nous avons mission de guérir de telles douleurs, non de les faire naître. Au nom du ciel, considérez ce que vous faites; songez que la marche que vous suivez peut vous causer un grave préjudice, et vous aliéner complètement le cœur du roi. L'obéissance est chère aux cœurs des princes; ils en sont amoureux; mais dès qu'on leur résiste, ils se courroucent, ils éclatent terribles comme la tempête. Je sais que votre nature est bienveillante et généreuse; que votre ame est paisible comme la mer dans un calme. Daignez voir en nous, ce que nous faisons profession d'être, des pacificateurs, des amis, qui s'offrent à vous servir.

CAMPÉIUS.

Madame, l'événement vous le prouvera. Vous faites tort à vos vertus par ces craintes dignes d'une ame faible, efféminée. Un noble cœur tel que le vôtre doit rejeter ces défiances comme monnaie de mauvais aloi. Le roi vous aime; ne vous exposez pas à perdre son affection : quant à nous, si vous daignez nous accorder votre confiance dans cette affaire, nous sommes prêts à mettre à votre service tout ce que nous avons de lumières.

LA REINE CATHERINE.

Faites ce que vous jugerez à propos, mylords; et veuillez me pardonner de vous avoir traités avec si peu de ménagemens. Vous savez que je ne suis qu'une femme dépourvue de la capacité nécessaire pour répondre convenablement à des personnages tels que vous. Portez, je vous prie, à sa majesté, l'expression de mon dévouement. Il a encore mon cœur, et il aura mes vœux et mes prières tant que durera ma vie. Venez, vénérables prélats, venez me donner vos conseils : elle implore aujourd'hui celle qui, en posant le pied sur ce rivage, ne s'attendait pas à payer ses dignités si cher.

Ils sortent.

SCENE II.

Une antichambre de l'appartement du roi.

Entrent LE DUC DE NORFOLK, LE DUC DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY, LE LORD CHAMBELLAN.

NORFOLK.

Si vous voulez maintenant réunir vos plaintes, et y mettre de la persévérance, le cardinal ne pourra vous résister; si vous laissez échapper l'occasion actuelle, je vous prédis que vous ajouterez de nouvelles disgrâces à celles que vous subissez déjà.

SURREY.

Je me félicite de la plus légère occasion qui me remet en mémoire l'obligation de venger sur lui la mort du duc mon beau-père.

SUFFOLK.

Quel est le pair qui n'ait pas essuyé ses mépris, ou qu'il n'ait pas laissé dans un étrange oubli? A-t-il jamais respecté le rang et la dignité ailleurs que dans sa propre personne?

LE LORD CHAMBELLAN.

Mylord, vous direz tout ce qu'il vous plaira. Je sais ce qu'il a mérité de vous et de moi; mais quoique maintenant l'occasion semble nous servir, je crains beaucoup que nous ne puissions pas grand'chose contre lui. Si vous ne parvenez à lui interdire tout accès auprès du roi, tout ce que vous tenterez contre lui sera inutile; car sa parole a un charme qui maîtrise le roi.

NORFOLK.

Oh! soyez tranquille; son charme est détruit sous ce rapport. Le roi a contre lui des griefs qui gâtent pour toujours le miel de son langage. Non, il est tombé dans la disgrâce de manière à ne s'en relever jamais.

SURREY.

Mylord, ce serait une grande joie pour moi que d'apprendre toutes les heures de pareilles nouvelles.

NORFOLK.

Croyez-moi, la chose est certaine. Ses actes contradictoires dans l'affaire du divorce sont tous découverts, et il y joue un rôle tel que je le pourrais souhaiter à mon ennemi.

SURREY.

Comment sa conduite a-t-elle été dévoilée?

SUFFOLK.

De la manière la plus étrange.

SURREY.

Oh! comment, comment?

SUFFOLK.

La lettre du cardinal au pape a été interceptée, et a été mise sous les yeux du roi. On y a vu comment le cardinal conjurait sa sainteté d'arrêter la procédure relative au divorce; « car s'il avait lieu, » y disait-il, «je m'aperçois que les affections du roi se portent sur une créature de la reine, lady Anne Bullen. »

SURREY.

Le roi a-t-il cette lettre?

SUFFOLK.

Vous pouvez m'en croire.

SURREY.

Cela produira-t-il quelque effet?

LE LORD CHAMBELLAN.

Le roi voit tous les détours qu'il prend pour en venir à ses fins : mais, sur ce point, tout son manége est en pure perte, et son remède arrive après la mort du malade : le roi a déjà épousé la belle.

SURREY.

plût à Dieu!

SUFFOLK.

Réjouissez-vous donc, mylord; car, je vous le proteste, votre vœu est accompli.

SURREY.

J'applaudis avec transport à cette union.

SUFFOLK.

Elle a tous mes vœux.

NORFOLK.

Et les vœux de tous.

SUFFOLK.

Les ordres sont donnés pour son couronnement; il est vrai que c'est encore du fruit nouveau, et il ne faut pas en parler à tout le monde. — Mais, mylords, je vous dirai entre nous que c'est une charmante créature, joignant au charme de la beauté les perfections de l'esprit. Je me flatte que d'elle il sortira pour le pays quelque bienfait memorable.

SURREY.

Mais croyez-vous que le roi digérera cette lettre du cardinal? A Dieu ne plaise!

NORFOLK.

J'en dis autant que vous.

SUFFOLK.

Non, non; d'autres mouches bourdonnent à son oreille, qui lui rendront encore cette piqûre plus sensible. Le cardinal Campéius est parti secrètement pour Rome, sans prendre congé, laissant la cause du roi sans solution; il est parti en toute hâte pour servir d'agent au cardinal, et appuyer son intrigue. Je vous assure qu'à cette nouvelle le roi a crié : Ha!

LE LORD CHAMBELLAN.

Dieu veuille enflammer de plus en plus son courroux et lui faire crier ha! plus énergiquement encore!

NORFOLK.

Mais, mylord, quand revient Cranmer?

SUFFOLK.

Il est de retour, persistant dans ses opinions antérieures qui ont déterminé le roi à demander le divorce; il les rapporte, appuyées de la décision de tous les colléges célèbres de la chrétienté. Je pense que sous peu le second mariage du roi sera publié, et que le couronnement de sa nouvelle épouse ne tardera pas. Catherine n'aura plus le titre de reine, mais celui de princesse douairière, veuve du prince Arthur.

NORFOLK.

Ce Cranmer est un honnête homme, et il s'est donné bien des peines dans l'affaire du roi.

SUFFOLK.

C'est vrai, et pour sa récompense nous le verrons archevêque.

NORFOLK.

C'est ce que j'ai ouï dire.

SUFFOLK.

Cela sera. — Le cardinal!

Entrent WOLSEY *et* CROMWELL.

NORFOLK.

Remarquez-le bien; il a de l'humeur.

WOLSEY.

Ce paquet, Cromwell, — l'as-tu remis au roi?

CROMWELL.

Je l'ai remis à lui-même, dans sa chambre à coucher.

WOLSEY.

A-t-il jeté les yeux sur ce qu'il contenait?

CROMWELL.

Il l'a décacheté sur-le-champ; au premier papier qui a frappé sa vue, il a pris un air sérieux; une vive préoccupation était peinte sur son visage, et il m'a chargé de vous dire de venir le trouver ici ce matin.

WOLSEY.

Se disposait-il à sortir?

CROMWELL.

Je crois qu'il va sortir dans l'instant.

WOLSEY.

Laisse-moi un moment.

CROMWELL *sort.*

WOLSEY, *continuant.*

Ce sera la duchesse d'Alençon, la sœur du roi de France; — il faut qu'il l'épouse. — Anne Bullen! Je ne veux pas d'Anne Bullen pour lui : il nous faut ici quelque chose de plus qu'un beau visage. — Bullen! non, point de Bullen. — Il me tarde de recevoir des nouvelles de Rome. — La marquise de Pembroke!

NORFOLK.

Il est mécontent.

SUFFOLK.

Peut-être a-t-il appris que le roi aiguise sa colère contre lui.

SURREY.

Rends-la tranchante, ô ciel, dans ta justice!

WOLSEY.

Une dame d'honneur de la ci-devant reine, la fille d'un simple baronnet, serait la maîtresse de sa maîtresse! la reine de la reine! — Cette bougie n'éclaire pas; c'est à moi de la moucher; et en même temps, de l'éteindre. — Je connais ses qualités et ses mérites; mais je la connais aussi pour une enragée luthérienne, et il n'est pas bon pour notre cause qu'elle repose dans les bras de notre roi, déjà si difficile à gouverner. Et puis, voilà un certain Cranmer qui commence à surgir, un archi-hérétique, qui s'est insinué dans la faveur du roi, et qui est devenu son oracle.

NORFOLK.

Quelque chose le dépite.

SURREY.

Je voudrais qu'elle le dépitât au point de lui déchirer la principale fibre de son cœur!

Entrent LE ROI, *lisant un papier*, *et* LOVELL.

SUFFOLK.

Le roi, le roi!

LE ROI HENRI.

Quel amas de richesses il a accumulées à son profit particulier! Et quels flots de dépense son luxe fait couler! Comment, et par quelle âpreté au gain, a-t-il pu réunir une fortune pareille? — (*Apercevant les lords.*) Mylords, avez-vous vu le cardinal?

NORFOLK, *montrant Wolsey.*

Voilà quelque temps que nous sommes occupés ici à l'observer. Son cerveau est en proie à quelque étrange commotion; il se mord les lèvres; on le voit tressaillir; il s'arrête brusquement, fixe les yeux en terre, pose son doigt sur sa tempe; puis tout-à-coup marche à pas précipités, s'arrête de nouveau, frappe sa poitrine à coups redoublés, puis lève les yeux au ciel: en un mot, nous l'avons vu prendre les postures les plus étranges.

LE ROI HENRI.

Cela ne m'étonne pas; il y a du désordre dans ses idées. Ce matin, il m'a envoyé des papiers d'état que je lui avais demandés à lire; et savez-vous ce que j'y ai trouvé, mêlé sans doute par inadvertance? Pas moins qu'un inventaire contenant un état détaillé de toutes les parties de son argenterie, de son trésor, des riches étoffes et ameublemens de ses maisons; le tout porté à un tel excès d'opulence, que cela dépasse de beaucoup les limites de la fortune d'un sujet.

NORFOLK.

C'est l'œuvre du ciel; quelque esprit invisible aura glissé ce papier dans le paquet, afin qu'il arrivât sous les yeux de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Si je pouvais croire que sa pensée plane au-dessus des choses de la terre, et qu'elle est uniquement fixée sur les intérêts spirituels, je le laisserais poursuivre ses méditations; mais je crains que ses préoccupations n'aient pour objet le monde sublunaire, et qu'elles ne méritent pas de l'absorber aussi sérieusement.

Il s'assied et dit quelques mots à l'oreille de Lovell, qui s'approche de Wolsey.

WOLSEY.

Que le ciel me pardonne! — Que Dieu bénisse à jamais votre majesté!

LE ROI HENRI.

Mylord, vous abondez en célestes trésors; c'est dans votre esprit que vous portez l'inventaire de vos richesses les plus précieuses, et vous étiez en ce moment occupé à en faire la récapitulation: c'est à peine si vous pouvez dérober à vos loisirs spirituels quelques rapides instans pour vous occuper du règlement de vos comptes temporels. En cela je vous trouve un assez mauvais économe, et je vois avec plaisir que vous me ressemblez sur ce point.

WOLSEY.

Sire, je consacre une certaine portion de mon temps aux saints devoirs de mon ministère; une autre à l'accomplissement des fonctions que je remplis dans l'état; la nature, dans l'intérêt de sa conservation, réclame aussi ses heures; et moi, son enfant fragile, je suis, tout comme mes frères mortels, forcé de me prêter à ses besoins.

LE ROI HENRI.

C'est fort bien dit.

WOLSEY.

Et puisse votre majesté, ainsi que j'espère lui en donner toujours l'occasion, ne jamais séparer dans sa pensée mon bien dire de mon bien faire!

LE ROI HENRI.

Voilà encore qui est on ne peut mieux dit; et c'est un acte louable que de bien dire, et pourtant les paroles ne sont pas des actes. Mon père vous aimait; il le disait, et ses actes ont à votre égard confirmé ses paroles. Depuis que je remplis mes fonctions royales, vous avez occupé la première place dans mon cœur: non seulement je vous ai confié des emplois dont vous pouviez retirer de grands profits; j'ai même pris sur ce que je possédais pour répandre sur vous mes bontés.

WOLSEY, *à part.*

Où veut-il en venir?

SURREY, *à part.*

Dieu veuille que la suite justifie ce début!

LE ROI HENRI.

N'ai-je pas fait de vous le premier personnage de l'état? Dites-moi, je vous prie, si vous reconnaissez la vérité de ce que je vous dis en ce moment; et si vous en convenez, dites si vous m'avez, oui ou non, des obligations. Que répondez-vous?

WOLSEY.

Mon souverain, je l'avoue, vos royales faveurs, versées chaque jour sur moi, comme une pluie bienfaisante, ont de beaucoup dépassé ce que pouvait mériter mon zèle persévérant poussé au-delà des forces de l'homme; mes efforts, bien que restés au-dessous de mes désirs, ont été en raison de mes facultés : personnellement, j'ai toujours eu en vue le bien de votre personne sacrée et l'avantage de l'état. En retour des grâces sans nombre que vous avez accumulées sur moi, bien au-delà de mes faibles mérites, je ne puis vous offrir que mon dévouement reconnaissant, les prières que j'adresse au ciel pour vous, ma loyale fidélité, qui a toujours augmenté, et qui ne cessera de croître que lorsque l'hiver de la mort l'aura fait périr.

LE ROI HENRI.

Voilà une fort belle réponse, telle qu'on la devait attendre d'un sujet obéissant et loyal. L'honneur qu'il retire de sa loyauté en est la récompense; de même que l'opprobre attaché à une conduite contraire en est le châtiment. Par cela même que ma main a généreusement déversé sur vous plus de grâces, mon cœur plus d'affection, mon pouvoir plus d'honneurs que sur aucun autre mortel, je présume que votre intelligence, toutes vos facultés, indépendamment des strictes obligations du devoir, me sont dévouées avec toute la chaleur d'une amitié particulière, et que moi, votre ami, je puis, plus que personne, compter sur vous.

WOLSEY.

Je proteste que j'ai toujours travaillé dans l'intérêt de votre majesté plus que dans le mien; tel je suis, tel j'ai été, tel je serai toujours. Quand le reste des hommes briseraient envers vous les liens du devoir et en rejeteraient de leur ame jusqu'au dernier vestige, quand vous seriez entouré de périls aussi nombreux que peut les imaginer la pensée, et sous les formes les plus effrayantes; — mon dévouement, tel qu'un rocher battu des vagues, soutiendrait le choc des flots mugissans, et resterait inébranlable.

LE ROI HENRI.

Vous tenez là un noble langage. — Soyez témoins, mylords, de la loyauté de son cœur; car il vient de le découvrir devant vous. — (*Il lui remet des papiers.*) Lisez cet écrit, ensuite cet autre; puis allez déjeûner avec l'appétit que vous pourrez avoir.

LE ROI *sort en lançant au cardinal Wolsey un regard courroucé. Les lords se pressent sur ses pas en souriant et en se parlant tout bas.*

WOLSEY, *seul.*

Que veut dire ceci? D'où vient cette colère subite? comment me la suis-je attirée? Il m'a quitté en me lançant des regards terribles, comme s'il eût voulu m'anéantir d'un coup d'œil. Tel est le regard que lance le lion irrité au chasseur téméraire qui l'a blessé, et qu'ensuite il l'extermine. Lisons ce papier; c'est, je le crains, ce qui a provoqué sa colère. En effet, ce papier m'a perdu; — c'est l'état des immenses richesses que j'ai accumulées dans mon intérêt privé, et spécialement pour obtenir la papauté, et soudoyer mes amis à Rome. O négligence qui cause ma ruine, et qu'un insensé a seul pu se permettre! Quel démon ennemi m'a fait placer cette pièce importante et secrète dans les papiers que j'envoyais au roi? n'y a-t-il aucun moyen de remédier au mal? Nul expédient nouveau pour chasser ceci de sa pensée? Je comprends qu'il a dû en être fortement courroucé. Mais je sais un moyen qui, bien employé, pourra, en dépit de la fortune, me tirer de ce mauvais pas. — Quel est cet autre papier? « Au pape. » Sur ma vie, c'est la lettre que j'ai écrite à sa sainteté, et qui contient tous les détails de l'affaire. C'en est fait, j'ai atteint l'apogée de ma puissance, et mon astre, du méridien de gloire s'avance rapidement vers son déclin : je tomberai comme ces brillans météores qui le soir sillonnent les airs, et l'œil des hommes ne me reverra plus.

Rentrent LES DUCS DE NORFOLK *et* DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY, *et* LE LORD CHAMBELLAN.

NORFOLK.

Ecoutez, cardinal, la volonté du roi; il vous ordonne de remettre sur-le-champ le grand sceau entre nos mains, et de vous retirer dans le château d'Esther, résidence de mylord de Winchester, jusqu'à ce qu'il vous ait fait connaître ses intentions ultérieures.

WOLSEY.

Un instant; où sont vos pouvoirs, mylords? pour assumer une autorité si imposante, des paroles ne suffisent pas.

SUFFOLK.

Qui ose contester les pouvoirs que nous tenons de la bouche même du roi?

WOLSEY.

Jusqu'à ce qu'on me donne d'autres preuves que votre volonté et vos paroles inspirées par la haine, sachez-le bien, lords officieux, j'oserai et je dois révoquer en doute votre autorité. Je vois maintenant de quel dur métal vous êtes faits; c'est celui de l'envie. Avec quelle avidité vous poursuivez ma disgrâce, comme pour vous en repaître! Et quel air dégagé vous apportez dans tout ce qui se rattache à ma ruine! Suivez votre marche jalouse, hommes haineux; elle est conforme, sans doute, à la charité chrétienne, et un jour viendra qu'elle trouvera sa récompense. Ce sceau que vous me demandez avec tant de violence, le roi, — mon maître et le vôtre, — me l'a remis de ses propres mains, me disant d'en jouir, ainsi que de la place et des honneurs qui y sont attachés, pendant la durée de ma vie; et pour donner plus de solidité encore à ce don de sa

bienveillance, il me l'a confirmé par lettres patentes. Après cela, qui osera me le reprendre?

SURREY.

Le roi, qui l'a donné.

WOLSEY.

Il faut donc que ce soit lui-même en personne.

SURREY.

Prêtre, tu es un traître orgueilleux.

WOLSEY.

Lord orgueilleux, tu mens : il y a quarante heures, Surrey aurait préféré se voir brûler la langue plutôt que d'articuler ce qu'il vient de dire.

SURREY.

Péché revêtu d'écarlate, ton ambition a ravi à ce pays en deuil le noble Buckingham, mon beau-père. Les têtes de tous les cardinaux tes confrères, en y joignant la tienne, et tout ce que tu as de meilleur, ne valaient pas un cheveu de la sienne. Malédiction sur ta politique! Tu m'envoyas en Irlande en qualité de gouverneur, loin de celui que j'aurais pu secourir, loin du roi, loin de tous ceux qui pouvaient procurer le pardon de la faute que tu lui imputais; et pendant ce temps ta bonté suprême, émue pour lui d'une pitié sainte, l'absolvait avec la hache.

WOLSEY.

Je réponds que ceci et tout ce que ce lord babillard met sur mon compte, est de la dernière fausseté. Le duc a reçu le châtiment qu'il avait légalement mérité : combien, dans sa mort, j'ai été innocent de toute haine privée, son noble jury et l'infamie de sa cause sont là pour l'attester. Si j'aimais à parler, mylords, je vous dirais qu'il y a en vous aussi peu de bonne foi que d'honneur ; j'ajouterais que sous le rapport de la loyauté et de la fidélité au roi, mon royal maître, je puis mettre au défi de me valoir un homme plus solide que Surrey et tous ceux qui se plaisent à ses extravagances.

SURREY.

Par mon ame, prêtre, ta longue robe te protége; sans quoi tu sentirais dans ta poitrine la lame de mon épée. — Mylords, pouvez-vous endurer tant d'arrogance, et de la part d'un pareil homme? Si nous nous laissons ainsi lâchement dominer par un morceau d'écarlate, adieu la noblesse; son éminence peut hardiment lever la tête; pour nous effrayer comme des moineaux, il suffira de son chapeau rouge.

WOLSEY.

Toute vertu est du poison pour ton estomac.

SURREY.

Oui, la vertu qui consiste à réunir dans tes mains, par d'odieuses extorsions, toutes les richesses du pays; la vertu de tes lettres interceptées, de tes missives au pape contre le roi; ta vertu, puisque tu m'y provoques, sera rendue notoire. — Mylord de Norfolk, au nom de votre sang véritablement noble, par votre sollicitude pour le bien public, pour les prérogatives de notre noblesse méprisée, de nos enfans, qui, si cet homme continue à vivre, seront à peine des gentilshommes ; déroulez la vaste liste de ses crimes, les méfaits de sa coupable vie. — (*A Wolsey.*) Je veux que ce récit te fasse lever en sursaut, lord cardinal, comme le jour où le bruit de la sainte crecelle t'éveilla dans les bras de ta brune maîtresse.

WOLSEY.

Quel profond mépris j'éprouverais pour cet homme, si je n'étais retenu par la charité!

NORFOLK.

Ces faits, mylord, ont été mis sous les yeux du roi; dans tous les cas, ils sont abominables.

WOLSEY.

Mon innocence n'en apparaîtra que plus brillante et plus pure, quand le roi connaîtra ma loyauté.

SURREY.

Cela ne vous sauvera pas. Je rends grâce à ma mémoire de ce que je me rappelle quelques-uns des méfaits en question ; et je vais les produire : maintenant, si vous pouvez rougir, et vous avouer coupable, cardinal, vous montrerez du moins un reste de pudeur.

WOLSEY.

Parlez: je brave toutes vos accusations : si je rougis, ce sera de voir un gentilhomme manquer de savoir-vivre.

SURREY.

J'aime mieux manquer de savoir-vivre, et conserver ma tête sur mes épaules. Écoutez donc: vous êtes accusé premièrement d'avoir, sans le consentement et à l'insu du roi, travaillé à vous faire nommer légat, et, à l'aide de ce pouvoir, invalidé la juridiction de tous nos évêques.

NORFOLK.

D'avoir dans toutes vos lettres adressées à Rome, et aux princes étrangers, adopté cette formule : *ego et rex meus* *, dans laquelle vous preniez le pas sur le roi lui-même.

SUFFOLK.

En outre, quand vous fûtes envoyé en ambassade auprès de l'empereur, sans en donner connaissance ni au roi ni au conseil, vous avez eu l'audace d'emporter en Flandre le grand sceau.

SURREY.

Item, vous envoyâtes de pleins pouvoirs à Grégoire de Cassalis, pour conclure, sans l'autorisation du roi ou le consentement de l'état, une alliance entre sa majesté et Ferrare.

SUFFOLK.

Par un excès d'orgueil, vous avez fait frapper l'empreinte de votre chapeau de cardinal sur la monnaie du roi.

SURREY.

En outre, vous avez envoyé à Rome des sommes énormes, — par quels moyens acquises, j'en fais juge votre conscience, pour vous aplanir les voies aux dignités, au grave préjudice de tout le royaume. Il est encore un grand nombre d'autres méfaits dont, attendu qu'ils sont de vous, et infâmes, je ne veux pas souiller ma bouche.

* Moi et mon roi. (*Note du traducteur.*)

LE LORD CHAMBELLAN.

O mylord, n'accablez pas trop rudement un homme qui tombe; c'est vertu de l'épargner. Ses fautes sont soumises à la juridiction des lois; que ce soient elles, et non vous, qui le punissent. Mon cœur saigne de le voir déchu à ce point de sa grandeur première.

SURREY.

Je lui pardonne.

SUFFOLK.

Mylord cardinal, attendu que tous les actes récemment accomplis par vous dans ce royaume en vertu de vos pouvoirs de légat, tombent sous la juridiction pénale, — la volonté du roi est que les dispositions de la loi vous soient appliquées; qu'on procède à la confiscation de toutes vos propriétés, terres, domaines, biens meubles et immeubles quelconques; et que vous soyez mis hors de la protection du roi : voilà ce que j'ai ordre de vous annoncer.

NORFOLK.

Sur ce, nous vous laissons à vos méditations, pour réformer votre vie. Quant à votre refus insolent de nous rendre le grand sceau, le roi en sera informé, et vous en remerciera sans doute. Adieu donc, mon bon petit lord cardinal.

Tous *sortent, à l'exception de* WOLSEY.

WOLSEY, *seul.*

Adieu donc au peu de bien que vous me voulez; adieu, un long adieu à toutes mes grandeurs! Telle est la destinée de l'homme; aujourd'hui il déploie les tendres feuilles de l'espérance; demain il se couvre de fleurs, et s'épanouit dans tout son orgueil: le troisième jour, survient une gelée, une gelée meurtrière; et au moment où il croit dans sa simplicité naïve, que sa grandeur touche au point de sa maturité, — le froid tue sa racine, et alors il tombe comme moi. Comme ces enfans imprudens qui nagent avec des vessies, pendant un grand nombre d'étés je me suis hasardé dans un océan de gloire où mes pieds ne touchaient pas le fond; à la fin, mon orgueil gonflé d'air a crevé sous moi; et voilà qu'il me laisse, vieux et délabré, à la merci d'une mer redoutable qui va pour jamais m'engloutir. Pompes vaines, frivoles grandeurs de ce monde, je vous hais : je sens mon cœur s'ouvrir à de nouveaux sentimens. Oh! combien est malheureux l'homme qui fait dépendre son bonheur de la faveur des grands! Entre le sourire auquel nous aspirons, le caressant regard des princes, et la ruine qu'entraîne leur disgrâce, il y a pour lui plus de transes et d'angoisses que la guerre n'en fait éprouver, que n'en ressentent les femmes; et quand il tombe, il tombe comme Lucifer, en disant adieu à l'espérance.

Entre CROMWELL, *l'air consterné.*

WOLSEY, *continuant.*

Eh bien, qu'y a-t-il, Cromwell?

CROMWELL.

Je n'ai pas la force de parler, mylord.

WOLSEY.

Quoi donc, te voilà consterné à la vue de mes malheurs? Peux-tu t'étonner qu'un homme puissant décline? Ah! si tu pleures, c'est l'annonce que ma chute est complète et certaine.

CROMWELL.

Comment se trouve votre éminence?

WOLSEY.

Mais bien; je n'ai jamais été si heureux, mon cher Cromwell; je sens au-dedans de moi une paix bien supérieure à toutes les grandeurs de la terre, une conscience calme et tranquille. Le roi m'a guéri; je lui en rends d'humbles actions de grâces; il a par pitié déchargé mes épaules, ces piliers en ruines, d'un fardeau sous lequel une flotte coulerait à fond. Un excès de grandeur, oh! c'est un fardeau, Cromwell, c'est un fardeau trop pesant pour un homme qui aspire au ciel.

CROMWELL.

Je suis charmé de voir votre éminence faire de l'adversité un si bon usage.

WOLSEY.

Je l'espère, du moins: j'ai dans l'ame une telle fortitude, que je me sens capable de supporter des malheurs plus nombreux et plus grands que la faiblesse de mes ennemis n'oserait m'en infliger. Quelles nouvelles dans le monde?

CROMWELL.

La plus douloureuse et la pire est votre disgrâce auprès du roi.

WOLSEY.

Dieu le bénisse!

CROMWELL.

La seconde, c'est que sir Thomas More est nommé lord chancelier à votre place.

WOLSEY.

C'est procéder un peu vite; mais c'est un homme instruit. Puisse-t-il conserver long-temps la faveur du roi, et rendre la justice en n'obéissant qu'à la vérité et à sa conscience! Arrivé au terme de sa carrière, puisse-t-il dormir en paix, et les larmes des orphelins arroser sa tombe!

CROMWELL.

Cranmer est de retour; il a reçu un gracieux accueil, et il est installé lord archevêque de Canterbury.

WOLSEY.

Voilà du nouveau, en effet.

CROMWELL.

Enfin, lady Anne, que le roi a depuis long-temps épousée en secret, a été vue aujourd'hui publiquement, se rendant à la chapelle, dans l'appareil des reines, et il n'est bruit que de son prochain couronnement.

WOLSEY.

Voilà le poids qui a précipité ma chute. O Cromwell, le roi m'échappe sans retour. C'est cette femme qui a causé à jamais ma ruine. Nul soleil ne luira plus sur ma gloire, et ne dorera de sa lumière les flots de courtisans qui briguaient mon sourire. Va, quitte-moi, Cromwell: je ne suis plus qu'un homme déchu, indigne maintenant d'être ton seigneur et ton maître. Va trouver le roi; — puisse ce soleil n'avoir jamais de déclin! — Je lui ai dit quel homme tu es, et combien tu es fidèle : il favorisera ton avancement. En souvenir de moi, — car je connais sa noble nature, il ne voudra pas laisser sans récompense tes loyaux services. Mon cher Cromwell, ne le néglige point; songe à tes intérêts, et assure-toi un port dans l'avenir.

CROMWELL.

O mylord, faut-il donc que je vous quitte? faut-il que j'abandonne un maître si bon, si noble, si loyal? Soyez témoins, ô vous qui n'avez pas un cœur de fer, avec quelle douleur Cromwell se sépare de son maître. Le roi aura mes services; mais mes vœux et mes prières seront à jamais pour vous.

WOLSEY.

Cromwell, je ne croyais pas répandre une seule larme dans toutes mes infortunes; mais tu me forces, par ton loyal attachement, à montrer la faiblesse d'une femme. Essuyons nos pleurs, Cromwell, et entends mes derniers conseils. Quand je serai oublié, comme j'ai la certitude de l'être, quand je dormirai sous le marbre glacé de la tombe, et qu'il ne sera plus question de moi dans le monde, dis que je t'ai donné une leçon utile; dis que ce même Wolsey, — qui avait marché dans les sentiers de la gloire, et sondé toutes les profondeurs, tous les écueils de la puissance, — a tiré pour toi de son naufrage même un moyen d'assurer ton élévation, un moyen certain et infaillible, bien que ton maître l'eût négligé. Observe seulement ma chute, et ce qui l'a causée. Cromwell, je t'en conjure, rejette loin de toi l'ambition; c'est par ce péché que sont tombés les anges; comment donc l'homme, image de son créateur, pourrait-il espérer d'y trouver un moyen de succès? Ne songe à toi qu'en dernière ligne; affectionne les cœurs qui te haïssent : la corruption n'obtient pas plus que la probité. Porte toujours dans ta main droite la paix bienveillante, pour imposer silence à l'envie. Sois juste, et ne crains rien. N'aie en vue que l'intérêt de ton pays, la gloire de ton Dieu et la vérité; alors, si tu tombes, ô Cromwell, tu tomberas avec la couronne bienheureuse des martyrs. Sers le roi; et maintenant, viens me reconduire chez moi. Là, fais un inventaire de tout ce que je possède, jusqu'à la dernière obole; tout appartient au roi; ma robe et mon intégrité envers le ciel sont tout ce que je puis dire mien. O Cromwell, Cromwell, si j'avais servi mon Dieu avec la moitié seulement du zèle que j'ai mis à servir mon roi, il ne m'aurait pas, dans ma vieillesse, livré sans défense en butte à mes ennemis.

CROMWELL.

Mylord, ayez de la résignation.

WOLSEY.

J'en ai aussi. Adieu, espérances de cour! c'est dans le ciel que réside désormais mon espoir.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Une rue dans Westminster.

DEUX BOURGEOIS *se rencontrent*

PREMIER BOURGEOIS.

Je suis charmé que nous nous retrouvions ensemble.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

J'en suis bien aise également.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous venez pour prendre ici votre place, et voir passer lady Anne, à son retour du couronnement?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je ne viens pas dans un autre but. La première fois que nous nous sommes vus, le duc de Buckingham revenait du tribunal.

PREMIER BOURGEOIS.

Cela est vrai; mais alors c'était un jour de deuil; aujourd'hui c'est un jour de joie universelle.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est fort bien : certes, on peut dire que les bourgeois ont amplement déployé leurs sentimens d'affection pour le roi; et on doit leur rendre cette justice qu'ils ne sont jamais en retard quand il s'agit de célébrer des jours comme celui-ci par les spectacles, la pompe extérieure, et les manifestations publiques.

PREMIER BOURGEOIS.

Il n'y en eut jamais de plus éclatantes, et jamais je vous assure, de mieux placées.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Puis-je prendre la liberté de vous demander ce que contient ce papier que vous tenez à la main?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui; c'est la liste de ceux qui, en vertu d'anciens usages, ont le privilége de figurer aujourd'hui dans les cérémonies du couronnement. Le duc de Suffolk est le premier, et devra figurer comme grand-maître de la maison du roi; puis vient le duc de Norfolk, comme comte maréchal; vous pouvez lire le reste.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je vous remercie; si je n'étais pas au fait de ces coutumes, j'aurais consulté ce papier pour m'en instruire. Mais, dites-moi, je vous prie, qu'est devenue Catherine, la princesse douairière? quelle est sa position?

PREMIER BOURGEOIS.

C'est ce que je puis également vous apprendre. L'archevêque de Canterbury, accompagné d'autres savans et vénérables ecclésiastiques, a tenu dernièrement une cour de justice à Dunstable, à six milles d'Ampthill, où résidait la princesse; sommée plusieurs fois de comparaître devant eux, elle s'y est refusée; bref, on a donné défaut contre elle, et prenant en considération les récens scrupules du roi, le divorce a été prononcé, et le mariage annulé; après quoi elle a été transférée à Kimbolton, où elle est actuellement souffrante et malade.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Hélas! la vertueuse dame! — (*Bruit de trompettes.*) J'entends les trompettes; tenons-nous ici; la reine va venir.

Arrive le cortége du couronnement.

ORDRE DU CORTÉGE.

1° DEUX JUGES;

2° LE LORD CHANCELIER, *devant qui on porte la bourse et la masse;*

3° UN CHOEUR DE CHANTEURS, *dont la musique accompagne la voix;*

4° LE MAIRE DE LONDRES, *portant la masse, suivi du* ROI D'ARMES LAJARRETIÈRE, *vêtu de sa cotte d'armes, et portant sur sa tête une couronne de cuivre doré;*

5° LE MARQUIS DE DORSET, *tenant en main un sceptre d'or, et ayant sur la tête une demi-couronne d'or; à côté de lui* LE COMTE DE SURREY, *une couronne de comte sur la tête, et tenant a la main la verge d'argent surmontée d'une colombe. Tous deux portent le collier de l'ordre du Saint-Esprit;*

6° LE DUC DE SUFFOLK, *dans sa robe de cérémonie, sa couronne ducale sur la tête, et portant une longue baguette blanche, en sa qualité de grand-maître de la maison du roi; à côté de lui* LE DUC DE NORFOLK, *sa couronne sur la tête, et son bâton de maréchal à la main. Tous deux portent le collier de l'ordre du Saint-Esprit;*

7° *Un dais porté par quatre des barons des cinq ports**; *sous ce dais marche* LA REINE, *revêtue des insignes de la royauté; la couronne est sur sa tête, et des perles magnifiques sont entremêlées à sa chevelure; à ses côtés sont les* ÉVÊQUES DE LONDRES *et* DE WINCHESTER;

8° LA VIEILLE DUCHESSE DE NORFOLK, *la tête ceinte d'une couronne d'or entremêlée de fleurs, porte la queue de la robe de la reine;*

9° *Plusieurs* LADIES *ou* COMTESSES, *la tête ceinte d'un cercle d'or tout uni, sans mélange de fleurs.*

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Voilà un cortége vraiment royal, sur ma parole! — Je connais ceux-ci. Quel est celui qui porte le sceptre?

PREMIER BOURGEOIS.

Le marquis de Dorset; celui qui tient à la main la verge d'argent est le comte de Surrey.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est un gentilhomme fier et de bonne mine. Cet autre est le duc de Suffolk?

PREMIER BOURGEOIS.

Lui-même, le grand-maître de la maison du roi.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et celui-ci est mylord de Norfolk?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui.

DEUXIÈME BOURGEOIS, *apercevant la reine.*

Que Dieu répande sur toi ses bénédictions! — Aussi vrai que j'ai une ame, c'est un ange; quand notre roi presse cette lady dans ses bras, il peut se vanter de posséder un trésor plus précieux que toutes les richesses de l'Inde. Je ne puis blâmer sa conscience.

PREMIER BOURGEOIS.

Ceux qui portent le dais au-dessus de sa tête sont les quatre barons des cinq ports.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ces hommes sont heureux, ainsi que tous ceux qui sont près d'elle. Si je ne me trompe, celle qui porte la queue de sa robe est cette noble lady, la vieille duchesse de Norfolk?

PREMIER BOURGEOIS.

C'est elle; et toutes les autres sont des comtesses.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Leurs couronnes l'annoncent; ce sont des astres, et parfuis des étoiles qui tombent.

PREMIER BOURGEOIS.

Laissons cela.

Le cortége s'éloigne au bruit des fanfares.

* Les cinq ports d'Angleterre du côté de la France, savoir: *Douvres*, *Sandwich*, *Hithe*, *Rumney*, *Hastings*, auxquels on ajoute *Rye* et *Winchelsea*. Le duc de Wellington est actuellement baron des Cinq ports. (*Note du traducteur.*)

Arrive UN TROISIÈME BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS, *continuant.*

Bonjour, messire! Où avez-vous été, que vous êtes tout en nage?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Parmi les spectateurs qui encombraient l'abbaye; la foule y était tellement pressée qu'on n'aurait pu y faire pénétrer le petit doigt; l'explosion de leur joie a failli m'étouffer.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Vous avez vu la cérémonie?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Oui, certes.

PREMIER BOURGEOIS.

Comment était-elle?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Cela méritait d'être vu.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Contez-nous cela, je vous prie.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je vais vous le conter de mon mieux. Un brillant cortége de lords et de ladies ayant conduit la reine à la place qui lui était destinée dans le chœur, tous se sont aussitôt retirés à quelque distance, et sa majesté s'est reposée environ l'espace d'une demi-heure, assise dans un riche fauteuil, exposant pleinement la beauté de sa personne aux regards du peuple. Croyez-moi, c'est la plus belle femme qu'aucun homme ait jamais possédée. Lorsqu'elle a paru ainsi complétement en vue du peuple, il s'est élevé un bruit formé de mille bruits divers, pareil à celui que font les voiles d'un navire, pendant une violente tempête; chapeaux, manteaux, pourpoints même, je crois, ont volé en l'air; et si leurs visages avaient pu se détacher, ils les auraient perdus aujourd'hui. Je n'ai jamais vu de pareils transports de joie. Des femmes touchant au terme de leur grossesse, et n'ayant plus que quelques jours à attendre, frappaient la foule de leur ventre, comme autrefois les béliers battaient les remparts, et faisaient tout céder devant elles. Pas un homme n'eût pu dire: « Voilà ma femme, » tant la confusion était grande.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mais contez-nous la suite.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Enfin, sa majesté s'est levée, et avec une gravité modeste elle s'est approchée de l'autel; là elle s'est agenouillée, et, ses beaux yeux levés vers le ciel, elle s'est mise à prier avec ferveur: ensuite elle s'est relevée et s'est inclinée devant le peuple; alors elle a reçu avec dignité des mains de l'archevêque de Canterbury tous les attributs du couronnement des reines, tels que l'huile sainte, la couronne d'Édouard le Confesseur, le sceptre et l'oiseau de paix, et autres emblèmes. Cela fait, le chœur, accompagné de la plus belle musique du royaume, a chanté le *Te Deum*. Ensuite elle a quitté l'église, et elle est revenue dans le même appareil à York-Place, où se donne la fête.

PREMIER BOURGEOIS.

Messire, ce n'est plus York-Place que vous devez l'appeler; cela est du vieux style; depuis la chute du cardinal, ce palais a changé de nom; aujourd'hui il appartient au roi, et s'appelle Whitehall.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je le sais: mais le changement est si récent, que l'ancien nom me revient toujours.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Quels étaient les deux vénérables évêques qui marchaient aux côtés de la reine?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Stokesly et Gardiner; ce dernier, évêque de Winchester, siége auquel il a été récemment promu, de secrétaire du roi qu'il était; l'autre, évêque de Londres.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

On dit que l'évêque de Winchester est médiocrement l'ami de l'archevêque, le vertueux Cranmer.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Tout le pays sait cela. Néanmoins, jusqu'à présent, il n'y a pas eu de rupture ouverte; quand cela viendra, Cranmer trouvera un ami qui ne l'abandonnera pas.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Quel est-il, je vous prie?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Thomas Cromwell, homme fort estimé du roi, ami loyal et sincère. Le roi l'a créé grand-maître des joyaux de la couronne, et il est déjà membre du conseil privé.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Son mérite le mènera plus loin encore.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Sans aucun doute. Venez, messires; accompagnez-moi; je vais à la cour, et vous y serez mes hôtes. J'y jouis de quelque autorité; chemin faisant, je vous en dirai davantage.

LES DEUX AUTRES BOURGEOIS.

Nous sommes à vos ordres.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Le palais de Kimbolton.

Entre LA REINE DOUAIRIÈRE CATHERINE; *elle est malade; elle s'appuie sur* GRIFFITH *et* PATIENCE.

GRIFFITH.

Comment se trouve votre majesté?

CATHERINE.

O Griffith, malade à mourir. Mes jambes, pareilles à des rameaux surchargés, ploient vers la terre, comme pour y déposer leur fardeau. Approchez

un siége. — Bien; — à présent il me semble que je me sens un peu mieux. — Ne me disais-tu pas, Griffith, en me conduisant, que cet illustre enfant de la grandeur, le cardinal Wolsey, était mort?

GRIFFITH.

Oui, madame; mais je crois qu'absorbée par ses souffrances, votre majesté ne m'écoutait pas.

CATHERINE.

Mon cher Griffith, dis-moi, je te prie, comment il est mort. S'il a fait une bonne fin, peut-être m'a-t-il précédée pour me servir d'exemple?

GRIFFITH.

Sa fin a été bonne, madame; tout le monde s'accorde à le dire. — Le puissant comte de Northumberland l'ayant arrêté à York pour le traduire en jugement, comme un homme poursuivi par les accusations les plus graves, il tomba tout-à-coup malade, et le mal fit tant de progrès, qu'il ne put se tenir en selle sur sa mule.

CATHERINE.

Hélas! le pauvre homme!

GRIFFITH.

Voyageant à petites journées, il arriva enfin à Leicester, et alla loger dans l'abbaye. Le vénérable abbé, avec tout son couvent, étant venu à sa rencontre, pour lui faire un accueil honorable, il leur adressa ces paroles : « Mon père, un vieillard qu'ont brisé les tempêtes politiques vient déposer parmi vous ses os fatigués : donnez-lui par charité un peu de terre! » Il se mit au lit, où son mal ne fit qu'empirer; la troisième nuit, vers la huitième heure, qu'il avait lui-même désignée comme devant être sa dernière, plein de repentance, dans un recueillement absolu, au milieu des larmes et des soupirs, il a rendu ses dignités au monde, son ame au ciel, et il s'est endormi en paix.

CATHERINE.

Puisse-t-il reposer de même! que ses fautes lui soient légères! Toutefois, Griffith, permets que, sans blesser la charité, je dise de lui ce que j'en pense. C'était un homme d'un orgueil sans limite, voulant toujours marcher l'égal des princes; un homme qui par ses conseils tenait le royaume entier sous le joug. Il se faisait un jeu de la simonie; son opinion était sa loi : devant le roi, il déguisait la vérité; ses paroles et sa pensée avaient toujours un double objet. Il ne témoignait de l'intérêt qu'à ceux dont il méditait la ruine : ses promesses étaient ce qu'il était alors, magnifiques et brillantes; mais l'exécution était ce qu'il est aujourd'hui, néant; sa personne était atteinte des infirmités du vice; et il donnait au clergé un mauvais exemple.

GRIFFITH.

Madame, les torts des hommes vivent sur le bronze; leurs vertus sont écrites dans l'onde. Votre majesté veut-elle maintenant me permettre de dire le bien qu'il avait en lui?

CATHERINE.

Oui, mon cher Griffith; autrement, il y aurait de ma part de la malveillance.

GRIFFITH.

Ce cardinal, bien que sa naissance fût humble, était incontestablement fait pour briller au premier rang. Dès son jeune âge, il était savant, d'un esprit mûr et capable; il était éclairé, éloquent, persuasif; hautain et dur avec ceux qui ne l'aimaient pas, mais doux comme l'été à ceux qui recherchaient son amitié; et bien que d'une avidité insatiable pour acquérir des richesses, ce qui était un péché, il était dans ses dons grand et généreux: j'en atteste ces deux sanctuaires de la science, élevés par lui à Ipswich et à Oxford, dont l'un est mort avec lui, ne voulant pas survivre à son fondateur, et dont l'autre, bien qu'imparfait encore, a déjà tant de célébrité, de supériorité scientifique, et fait des progrès si rapides, que sa renommée vivra éternellement dans la chrétienté. Quant à lui, sa félicité a daté de sa chute; car c'est alors seulement qu'il s'est connu lui-même, et qu'il a senti le bonheur de vivre obscur; et pour couronner sa vieillesse de plus de gloire que les hommes n'en peuvent donner, il est mort dans la crainte de Dieu.

CATHERINE.

Après ma mort, je ne veux d'autre historien, d'autre panégyriste de ma vie, pour protéger ma mémoire contre la calomnie, qu'un chroniqueur aussi honnête homme que Griffith. Celui que je haïssais vivant, ta pieuse et modeste sincérité me fait honorer sa cendre. Que la paix soit avec lui! — Patience, demeure auprès de moi. Place-moi plus bas, je n'ai plus long-temps à t'importuner. — Mon cher Griffith, dis aux musiciens de jouer cet air mélancolique que, l'autre jour, je nommais mon glas funéraire pendant que je resterai ici absorbée dans la contemplation de la céleste harmonie dont je jouirai bientôt.

On entend les sons d'une musique lugubre et solennelle; Catherine s'endort.

GRIFFITH.

Elle dort. Asseyons-nous, et ne bougeons pas, de peur de la réveiller. — Doucement, ma bonne Patience.

Catherine a une vision. On voit entrer l'un après l'autre six personnages, vêtus de robes blanches, portant sur la tête des guirlandes de laurier, des masques d'or sur le visage, et tenant à la main des branches de laurier ou des palmes. Ils commencent par saluer la reine, puis ils dansent; à certains momens, les deux premiers tiennent une guirlande suspendue sur sa tête, et les quatre autres lui font de respectueux saluts; ensuite les deux qui tenaient la guirlande la remettent aux deux suivans qui observent le même ordre dans les évolutions, et tiennent à leur tour la guirlande suspendue sur sa tête; cela fait, ils la cèdent aux deux derniers qui exécutent les mêmes mouvemens. Alors on voit la la reine, comme par inspiration, donner dans son sommeil des signes de joie, et lever ses mains vers le ciel. Puis les esprits s'évanouissent en dansant, emportant la guirlande avec eux. Pendant tout ce temps, la musique continue à se faire entendre.

CATHERINE, *s'éveillant.*

Esprits de paix, où êtes-vous? m'avez-vous donc

tous quittée en m'abandonnant ici à ma misère?

GRIFFITH.

Madame, nous sommes ici.

CATHERINE.

Ce n'est pas vous que j'appelle. Depuis que je suis endormie, n'avez-vous vu entrer personne?

GRIFFITH.

Personne, madame.

CATHERINE.

Non? N'avez-vous pas vu à l'instant même une troupe d'esprits bienheureux m'inviter à un banquet? leurs faces brillantes comme le soleil dardaient sur moi mille rayons; ils m'ont promis une félicité éternelle, Griffith, et m'ont apporté des guirlandes que je ne suis pas encore digne de porter; mais je le serai, j'en suis sûre.

GRIFFITH.

Je me réjouis, madame, que d'aussi doux songes bercent votre imagination.

CATHERINE.

Fais cesser la musique; elle me blesse et m'importune.

La musique cesse.

PATIENCE, *à Griffith.*

Remarquez-vous le changement subit qui s'est opéré dans sa majesté? Comme sa figure est allongée! comme elle est froide et pâle! voyez ses yeux.

GRIFFITH.

Elle va passer : prions.

PATIENCE.

Que le ciel lui vienne en aide!

GRIFFITH *et* LE MESSAGER *sortent.*

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Avec la permission de madame, —

CATHERINE.

Tu es un impudent : ne dois-tu pas me témoigner plus de respect?

GRIFFITH, *au messager.*

Vous avez tort, sachant le soin qu'elle apporte à maintenir les marques extérieures de son ancienne grandeur, de vous présenter si cavalièrement devant elle. Allons, un genou en terre!

LE MESSAGER.

Je supplie humblement votre majesté de me pardonner; ma précipitation m'a rendu impoli. Une personne, qui vient de la part du roi, demande à vous parler.

CATHERINE.

Fais-le entrer, Griffith. Quant à ce drôle, que je ne le revoie plus.

GRIFFITH *et* LE MESSAGER *sortent.*

GRIFFITH *rentre avec* CAPUCIUS.

CATHERINE, *continuant.*

Si mes yeux ne me trompent pas, vous êtes l'ambassadeur de l'empereur, mon royal neveu, et votre nom est Capucius?

CAPUCIUS.

Oui, madame, je suis Capucius, votre dévoué serviteur.

CATHERINE.

O seigneur, les temps et ma position sont bien changés depuis que vous ne m'avez vu : mais, je vous prie, que désirez-vous de moi?

CAPUCIUS.

D'abord, je viens offrir mes services à votre majesté; ensuite, madame, je vous dirai que c'est par ordre du roi que je viens vous voir; il est affligé de l'affaiblissement de votre santé; il vous envoie, par mon organe, la royale assurance de ses sentimens, et vous prie instamment de ne pas repousser toutes consolations.

CATHERINE.

Seigneur, ces consolations viennent trop tard; c'est la grâce qui arrive après l'exécution : ce baume bienfaisant, administré à temps, m'aurait guérie; mais maintenant, tout ce qu'on ferait pour moi serait impuissant, je n'ai plus besoin que de prières. Comment se porte sa majesté?

CAPUCIUS.

Sa santé est bonne, madame.

CATHERINE.

Qu'elle le soit toujours! qu'il vive florissant et prospère, lorsque j'habiterai avec les vers, et que mon triste nom sera oublié dans ce royaume! — Patience, la lettre que je t'ai dictée, est-elle partie?

PATIENCE.

Non, madame.

Elle remet une lettre à Catherine.

CATHERINE, *la présentant à Capucius.*

Seigneur, je vous prie humblement de vouloir bien remettre cette lettre à mon seigneur le roi.

CAPUCIUS.

Très-volontiers, madame.

CATHERINE.

J'y recommande à sa bienveillance le fruit de nos chastes amours, sa jeune fille *. — Veuille le ciel verser sur elle en abondance la rosée de ses bénédictions! — Elle est jeune et d'un naturel noble et modeste; j'espère qu'elle justifiera ses soins; qu'il lui donne une éducation vertueuse, et qu'il l'aime un peu en mémoire de celle qui l'aima, lui, le ciel sait avec quelle tendresse. Ce que je demande ensuite à sa majesté, c'est de vouloir bien prendre quelque pitié de mes malheureuses femmes qui ont si long-temps et si fidèle-

* Depuis reine sous le nom de Marie Ire. (*Note du traducteur.*)

ment suivi ma fortune. Je le déclare, et, dans un pareil moment je ne voudrais pas mentir, il n'est pas une d'entre elles qui, pour la vertu, la beauté de l'ame, la seule véritable, pour l'honnêteté et la modestie de la conduite, n'ait mérité un mari estimable, fût-il même gentilhomme; et certes, ceux qui les auront pour épouses seront heureux. Ma dernière demande a pour objet mes serviteurs;— ils sont bien pauvres, mais la pauvreté n'a jamais pu les séparer de moi. Je prie que leurs gages leur soient exactement payés, et qu'on y ajoute quelque chose pour qu'ils se ressouviennent de moi. S'il avait plu au ciel de m'accorder une vie plus longue et des moyens suffisans, nous ne nous serions pas séparés ainsi. Voilà tout le contenu de ma lettre. Seigneur, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par cette paix chrétienne que vous souhaitez aux ames des morts, soyez l'avocat de ces pauvres gens, et pressez le roi d'accomplir pour moi ce dernier acte de justice.

CAPUCIUS.

Par le ciel, je le ferai, ou puissé-je perdre à jamais mes droits au titre d'homme!

CATHERINE.

Je vous remercie, seigneur. Rappelez-moi en toute humilité au souvenir de sa majesté : dites-lui que l'auteur de ses longs troubles est sur le point de quitter ce monde ; dites-lui que sur mon lit de mort je l'ai béni, comme en effet je le bénirai. — Un nuage s'étend sur ma vue. — Adieu, seigneur. — Griffith, adieu. — Patience, ne me quitte pas encore; il faut que tu me conduises à mon lit : appelle quelques-unes de mes femmes. Quand je serai morte, ma fille, que je sois traitée avec honneur; semez sur moi des fleurs virginales, afin que le monde entier sache que j'ai été jusqu'à ma mort épouse chaste : embaumez-moi, et qu'on m'expose ensuite aux regards du public; quoique dépouillée de mon titre, je veux être enterrée en reine et en fille de roi. Je n'en puis dire davantage.—

Ils sortent, emmenant Catherine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Une galerie dans le palais.

GARDINER, *évêque de Winchester, entre précédé d'un* PAGE *qui porte un flambeau. Il est abordé par* SIR THOMAS LOVELL.

GARDINER.

Page, il est une heure, n'est-ce pas?

LE PAGE.

Une heure vient de sonner.

GARDINER.

Ces heures devraient être consacrées à des devoirs indispensables, et non aux plaisirs; c'est un temps pendant lequel la nature doit réparer ses forces par un repos salutaire, et nous ne devons pas le perdre en frivolités. — Bonne nuit, sir Thomas; où allez-vous si tard?

LOVELL.

Venez-vous de chez le roi, mylord?

GARDINER.

J'en viens, sir Thomas; et je l'ai laissé jouant à la prime* avec le duc de Suffolk.

LOVELL.

Il faut que je le voie avant son coucher. Je vais prendre congé de vous.

GARDINER.

Pas encore, sir Thomas. De quoi s'agit-il? vous semblez pressé : si vous le pouvez sans crime, dites à votre ami quelques mots de l'affaire qui vous oblige à être sur pied si tard. Les affaires qui rôdent dans les ténèbres de la nuit, comme on dit que font les esprits, sont d'une nature tout autrement redoutable que celles qui se traitent au grand jour.

LOVELL.

Mylord, je vous aime, et j'ose vous confier à l'oreille un secret des plus importans. La reine est en travail; elle court, dit-on, les plus grands dangers, et on craint qu'elle ne survive pas à l'accouchement.

GARDINER.

Je prie de tout cœur pour le fruit qu'elle porte; quant à l'arbre, sir Thomas, je ne souhaite rien tant que de le voir déraciné.

LOVELL.

Je serais tenté de joindre mes vœux aux vôtres; et pourtant ma conscience me dit que c'est une bonne créature, et une femme charmante qui mérite de nous des vœux plus bienveillans.

GARDINER.

Mais, sir Thomas, sir Thomas, — écoutez-moi. Je sais que vous pensez comme moi; je vous connais pour un homme moral et religieux; eh bien, c'est moi qui vous le dis, les choses n'iront ja-

* Jeu de cartes de ce temps là. (*Note du traducteur.*)

mais bien, jamais, sir Thomas; retenez-le, tant que cette femme et ses deux bras, Cranmer et Cromwell, ne dormiront pas dans leurs tombeaux.

LOVELL.

Vous me parlez là, mylord, des deux personnages qui fixent le plus l'attention publique. Quant à Cromwell, en addition à la charge de grand-maître des joyaux de la couronne, il vient d'être créé directeur des archives de la chancellerie et secrétaire du roi; d'autres dignités l'attendent encore, et le temps se chargera de les accumuler sur sa tête. L'archevêque est la main et la langue du roi; et qui oserait articuler une syllabe contre lui?

GARDINER.

Oui, oui, sir Thomas, il en est qui ont cette audace; et moi-même je me suis hasardé à déclarer ma pensée sur son compte. Aujourd'hui même, je puis vous le dire, je pense avoir convaincu les membres du conseil que cet homme est, — et je sais qu'il l'est, et ils le savent aussi, — un archi — hérétique, une peste qui infecte le pays. Dans cette persuasion, ils en ont parlé au roi; dans sa royale sollicitude, comprenant la gravité des dangers que nous lui dénoncions, il a prêté l'oreille à nos plaintes, et a ordonné qu'il fût sommé de comparaître demain matin devant le conseil assemblé. Sir Thomas, c'est une herbe malfaisante que cet homme, et il nous faut l'arracher. Mais je vous retiens trop long-temps: bonne nuit, sir Thomas.

LOVELL.

Mille fois bonne nuit, mylord : je reste votre serviteur.

GARDINER *et* LE PAGE *sortent.*

Au moment où LOVELL *va sortir, entrent* LE ROI *et* LE DUC DE SUFFOLK.

LE ROI HENRI.

Charles, je ne joue plus cette nuit; mon esprit est préoccupé; vous êtes trop fort pour moi.

SUFFOLK.

Sire, c'est la première fois que je vous gagne.

LE ROI HENRI.

Vous m'avez rarement gagné; et cela ne vous arrivera pas quand mon attention sera au jeu. — Eh bien, Lovell, quelles nouvelles de la reine?

LOVELL.

Je n'ai pu lui délivrer en personne le message dont vous m'aviez chargé pour elle; mais je le lui ai transmis par une de ses femmes, qui m'a rapporté la réponse de la reine : elle vous envoie ses très-humbles remerciemens, et désire que votre majesté veuille bien prier avec ferveur pour elle.

LE ROI HENRI.

Que dis-tu? ah! prier pour elle? Eh quoi! elle est dans les douleurs?

LOVELL.

Ses femmes le disent; ses souffrances sont si aiguës, que chaque accès de douleur équivaut presque à une mort.

LE ROI HENRI.

Hélas! pauvre femme!

SUFFOLK.

Dieu veuille la délivrer heureusement et sans douleur, et puisse-t-elle gratifier votre majesté d'un héritier!

LE ROI HENRI.

Il est plus de minuit, Charles; allez vous mettre au lit, et n'oubliez pas de prier pour ma pauvre femme. Laissez-moi seul, car les pensées qui m'occupent ont besoin de solitude.

SUFFOLK.

Je souhaite à votre majesté une nuit paisible, et je n'oublierai pas ma bonne maîtresse dans mes prières.

LE ROI HENRI.

Adieu, Charles.

SUFFOLK *sort.*

Entre SIR ANTONNY DENNY.

LE ROI, *continuant.*

Eh bien! qu'y a-t-il?

DENNY.

Sire, je vous ai amené mylord l'archevêque, comme vous me l'avez commandé.

LE ROI HENRI.

Ah! Canterbury?

DENNY.

Oui, sire.

LE ROI HENRI.

C'est vrai. Où est-il, Denny?

DENNY.

Il attend les ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Amène-le-moi.

DENNY *sort.*

LOVELL, *à part.*

Il s'agit sans doute de l'affaire dont l'évêque m'a parlé : je suis venu ici fort à propos.

Rentre DENNY *avec* CRANMER.

LE ROI HENRI.

Videz la galerie. (*A Lovell qui fait mine de vouloir rester.*) Ah! — J'ai dit. — Partez.

LOVELL *et* DENNY *sortent.*

CRANMER, *à part.*

Je tremble : pourquoi ce visage sombre? Tel est son aspect quand il est irrité. Quelque chose va mal.

LE ROI HENRI.

Eh bien! mylord? Vous désirez savoir pour quel motif je vous ai envoyé chercher?

CRANMER, *mettant un genou en terre.*

C'est mon devoir d'être aux ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Relevez-vous, je vous prie, mon bon et gracieux lord de Canterbury. Venez, nous allons, vous et moi, faire un tour de promenade; j'ai des nouvelles à vous apprendre; venez, venez, donnez-moi votre main. Ah! mon cher lord, je vous parle avec douleur, et ce que j'ai à vous dire m'afflige sincèrement. J'ai récemment, et bien à contre-cœur, entendu articuler contre vous, mylord, de nombreuses plaintes, de la nature la plus grave. Après les avoir examinées, j'ai décidé, de concert avec mon conseil, de vous faire, ce matin, comparaître devant nous. Pour vous laver d'une manière satisfaisante des charges sur lesquelles vous aurez à répondre, il est nécessaire qu'avant toute poursuite ultérieure, vous vous résigniez à faire de la Tour votre résidence. Nous sommes obligé de procéder ainsi envers un collègue*, sans quoi, aucun témoin n'oserait déposer contre vous.

CRANMER.

Je remercie humblement votre majesté; et je me félicite de cette occasion qui se présente de me vanner à fond, afin de séparer mon bon grain de mon ivraie; car je sais que jamais homme ne fut plus en butte que moi, chétif, aux attaques de la calomnie.

LE ROI HENRI.

Relève-toi, mon cher Canterbury. La conviction de ta loyauté et de ta sincérité est enraciné dans notre cœur, le cœur de ton ami : donne-moi ta main; relève-toi; promenons-nous, je te prie. Par Notre-Dame, quel homme es-tu donc? Je m'attendais que tu m'allais demander de te mettre en présence de tes accusateurs et d'entendre ta justification, sans te faire subir un emprisonnement préalable.

CRANMER.

Mon redouté souverain, l'espoir sur lequel je me fonde, c'est ma loyauté et ma probité; si ces appuis me font défaut, je suis prêt à me joindre au triomphe de mes ennemis contre ma personne, dont je ne fais plus le moindre cas, si ces vertus lui manquent. Je ne redoute rien de ce qu'on peut avancer contre moi.

LE ROI HENRI.

Ne sais-tu pas quelle est ta position dans le monde? Tes ennemis sont nombreux et puissans; leurs attaques doivent nécessairement être redoutables; ce n'est pas toujours la justice et le bon droit qui triomphent. Combien n'est-il pas facile à des cœurs corrompus de se procurer contre toi le témoignage de misérables tout aussi corrompus? Ces choses-là se sont vues. L'hostilité de tes adversaires est puissante, et leur perversité ne l'est pas moins. Espère-tu donc, en fait de faux témoins, être mieux partagé que le divin maître dont tu es le ministre, alors qu'il vivait sur cette terre coupable? Va, va, tu prends un précipice pour un passage qu'on peut franchir sans danger, et tu cours à ta perte.

CRANMER.

Que Dieu et votre majesté protégent mon innocence, ou je tomberai dans le piége qu'on m'a tendu!

LE ROI HENRI.

Prends courage; leur triomphe n'ira que jusqu'où je voudrai. Rassure-toi; ne manque pas, ce matin, de comparaître devant eux. Si à la suite des accusations articulées contre toi, ils décident ton arrestation, fais valoir contre cette mesure les raisons les plus convaincantes, les motifs les plus forts que ton éloquence te fournira : si toutes tes instances sont inutiles, remets-leur cet anneau, (*il détache son anneau et le lui donne*) et déclare que tu en appelles à nous-même. — Voyez, il pleure, l'excellent homme! Il est plein de loyauté, sur mon honneur. Sainte mère de Dieu, son cœur est pur et intègre, je le jure; — va, et fais ce que je t'ai ordonné.

CRANMER *sort.*

LE ROI; *seul, continuant.*

Les larmes lui ont coupé la parole.

Entre UNE VIEILLE DAME.

UNE VOIX, *du dehors.*

Revenez. Que demandez-vous?

LA VIEILLE DAME.

Je ne veux point retourner sur mes pas; la nouvelle que j'apporte servira d'excuse à mon infraction à l'étiquette. — (*Au roi.*) Que les anges du ciel planent sur votre tête royale et couvrent votre personne de l'ombre sainte de leurs ailes!

LE ROI HENRI.

A ta mine, je devine ton message. La reine est-elle délivrée? Dis oui et ajoute que c'est d'un garçon.

LA VIEILLE DAME.

Oui, oui, sire; et d'un charmant garçon encore! Dieu la bénisse maintenant et à toujours! — C'est une fille qui nous promet des garçons plus tard. Sire, la reine désire vous voir et vous faire faire connaissance avec la nouvelle venue; elle vous ressemble comme une cerise à une cerise.

LE ROI HENRI, *appelant.*

Lovell! —

Entre LOVELL.

LOVELL.

Sire!

* Un membre du conseil dont nous faisons partie. (*Note du traducteur.*)

LE ROI HENRI.

Donne-lui cent marcs. Je vais voir la reine.

Le Roi *sort.*

LA VIEILLE DAME.

Cent marcs! Par cette lumière, j'en veux davantage; c'est un cadeau bon tout au plus pour un valet : j'aurai davantage, ou nous saurons pourquoi. Est-ce donc pour si peu que je lui ai dit que sa fille lui ressemble? J'aurai davantage, ou je rétracte mon compliment; allons battre le fer pendant qu'il est chaud.

Ils sortent.

SCENE II.

L'antichambre de la salle du conseil.

DES DOMESTIQUES *et* UN HUISSIER *de service.* *Entre* CRANMER.

CRANMER.

J'espère que je ne suis pas arrivé trop tard; et cependant celui qui m'a été envoyé de la part du conseil m'a prié de me hâter. Tout est fermé? que veut dire ceci? — Holà! Qui est ici de service? — (*A l'huissier.*) Vous me connaissez, je pense?

L'HUISSIER.

Oui, mylord; et cependant je ne puis vous laisser entrer.

CRANMER.

Pourquoi?

L'HUISSIER.

Il faut que votre éminence attende qu'on l'appelle.

Entre LE DOCTEUR BUTTS.

CRANMER.

Fort bien!

BUTTS, *à part, en apercevant Cranmer confondu parmi les valets.*

C'est un méchant tour qu'on lui joue là. Je suis bien aise d'être venu aussi à propos: le roi va en être instruit à l'instant même.

Butts *sort.*

CRANMER, *à part.*

C'est Butts, le médecin du roi : en passant devant moi, avec quel sérieux il m'a regardé! Dieu veuille qu'il n'ait pas pressenti ma disgrâce! Sans nul doute, c'est un affront arrangé à dessein par quelques-uns de ceux qui me haïssent. — Dieu veuille changer leurs cœurs! Je n'ai rien fait pour mériter leur haine; — autrement ils rougiraient de faire attendre à la porte un collègue, un conseiller, parmi des laquais et des valets. Mais que leur volonté s'accomplisse; j'attendrai avec patience; il le faut.

A une fenêtre qui donne sur l'antichambre on voit paraître* LE ROI *et* BUTTS.

BUTTS.

Je vais montrer à votre majesté le spectacle le plus étrange. —

LE ROI HENRI.

Qu'est-ce que c'est, Butts?

BUTTS.

Voilà une chose que votre majesté a vue souvent, je pense.

LE ROI HENRI.

Quoi? de quel côté?

BUTTS.

Là-bas, sire. Voyez la haute considération qu'on témoigne à son éminence de Canterbury, qu'on fait attendre à la porte, parmi les poursuivans, les pages et les valets.

LE ROI HENRI.

Ha! c'est lui, en effet. Voilà donc les égards qu'ils ont les uns pour les autres! Il est fort heureux qu'il y ait encore quelqu'un au-dessus d'eux. J'aurais pensé qu'il y avait parmi eux assez d'honneur, ou tout au moins de savoir-vivre, pour ne pas souffrir qu'un homme de son rang, placé si avant dans notre faveur, fût aux ordres de leurs seigneuries, et attendît à la porte, comme un courrier porteur de dépêches. Par sainte Marie, Butts, il y a de la méchanceté là-dessous. Laissons-les et tirons le rideau; tout-à-l'heure nous en verrons davantage.

Ils quittent la fenêtre.

SCENE III.

La chambre du conseil.

Entrent LE LORD CHANCELIER, LE DUC DE NORFOLK, LE DUC DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY, LE LORD CHAMBELLAN, GARDINER *et* CROMWELL. *Le lord chancelier se place au haut bout de la table, à gauche; au-dessus de lui, il reste un siége vide, celui de l'archevêque de Canterbury. Les membres du conseil se placent en ordre à sa droite et à sa gauche; à l'autre bout de la table s'assied Cromwell en qualité de secrétaire.*

LE LORD CHANCELIER.

Monsieur le secrétaire, apppelez l'affaire pour laquelle le conseil est assemblé.

* Dans beaucoup d'anciennes constructions, on voit encore de ces fenêtres intérieures qu'avait inventées la jalouse surveillance de nos pères. (*Note du traducteur.*)

CROMWELL.

Sous le bon plaisir de vos seigneuries, l'objet principal de cette réunion concerne son éminence de Canterbury.

GARDINER.

Lui en a-t-on donné connaissance?

CROMWELL.

Oui.

NORFOLK.

Qui attend dans la pièce voisine?

L'HUISSIER.

Dans l'antichambre, mes nobles lords?

GARDINER.

Oui.

L'HUISSIER.

Mylord l'archevêque. Il est là depuis une demi-heure, attendant vos ordres.

LE LORD CHANCELIER.

Qu'il entre.

L'HUISSIER.

Votre éminence peut entrer.

CRANMER *entre et s'approche de la table du conseil.*

LE LORD CHANCELIER.

Mon cher lord archevêque, je suis affligé d'être assis à la place que j'occupe, et de voir ce siége resté vide; mais nous sommes tous des hommes faibles et fragiles par notre nature; et parmi ceux qui sont revêtus de cette chair mortelle, bien peu sont des anges; par suite de cette fragilité, de ce défaut de sagesse, vous qui étiez plus capable que personne de nous donner des leçons, vous avez gravement failli contre le roi d'abord, puis contre ses lois, en propageant dans tout le royaume, par vos prédications et celles de vos chapelains, — car nous en sommes informés, — des opinions nouvelles très-dangereuses, de véritables hérésies, qui, s'il n'y était pas porté remède, pourraient avoir les plns pernicieuses conséquences.

GARDINER.

Ce remède doit être prompt et immédiat, mes nobles lords; ceux qui veulent dresser des chevaux rétifs ne se bornent point à les faire aller au pas, en les menant à la main, pour les rendre dociles; ils leur bâillonnent la bouche d'un mords vigoureux, et leur donnent de l'éperon jusqu'à ce qu'ils soient devenus obéissans. Si par notre faiblesse et une compassion puérile pour l'honneur d'un seul homme, nous laissons se répandre ce mal contagieux, adieu tous les remèdes. Et quels seront les résultats? des commotions, les soulèvemens et l'infection de tout le royaume, comme peut nous l'apprendre la récente et coûteuse expérience de nos voisins de la haute Allemagne *, dont les malheurs sont encore tout frais dans notre mémoire.

* Allusion à l'hérésie récente et à la levée de bouclier de Martin Luther. (*Note du traducteur.*)

CRANMER.

Mylords, jusqu'à ce jour, dans tout le cours de ma vie, et dans l'exercice de mon ministere, j'ai fait en sorte, — et j'y ai mis la plus vive sollicitude, — de mettre d'accord, mon enseignement avec les actes de mon autorité; mon but a toujours été de bien faire; et, je le déclare, mylords, dans toute la sincérité de mon cœur, il n'y a personne au monde qui, dans son for intérieur et dans ses actes officiels, abhorre et combatte plus franchement que moi les perturbateurs de la paix publique. Fasse le ciel que le roi ne trouve nulle part des cœurs moins fidèles que le mien! Les hommes qui font de l'envie et de la haine hypocrite leur aliment habituel ne craignent pas de s'attaquer à ce qu'il y a de plus vertueux. Je demande à vos seigneuries que, dans cette cause, mes accusateurs, quels qu'ils soient, soient confrontés avec moi, face à face, et produisent ouvertement leurs accusations.

SUFFOLK.

Non, mylord; cela ne se peut pas; vous êtes membre du conseil; et dans votre position, personne n'oserait se porter votre accusateur.

GARDINER.

Mylord, comme nous avons des affaires plus importantes à traiter, nous serons brefs avec vous. La volonté de sa majesté, d'accord avec notre avis, est que, pour donner à votre jugement plus de garantie d'impartialité, vous soyez renfermé à la Tour. Là, redevenu simple particulier, vous verrez un grand nombre d'accusateurs se présenter hardiment, plus je le crains, que vous n'êtes en mesure d'en réfuter.

CRANMER.

Ah! mylord de Winchester, je vous rends grâce; vous êtes toujours mon affectionné ami; si l'on vous écoutait, je trouverais tout à la fois dans votre seigneurie un juré et un juge, tant vous êtes sensible et miséricordieux : je vois quel est votre but; c'est ma perte. La charité et la douceur, mylord, conviennent à un prêtre plus que l'ambition : ramenez par la modération les ames qui s'égarent; n'en repoussez aucune. Quel que soit le fardeau que vous imposiez à ma patience, je me justifierai; j'ai à cet égard aussi peu de doute que vous mettez peu de scrupule à multiplier vos iniquités de chaque jour : j'en pourrais dire davantage, si le respect que j'ai pour votre ministère ne m'imposait le devoir de la modération.

GARDINER.

Mylord, mylord, vous êtes un sectaire; voilà la vérité toute pure. Sous le vernis dont vous vous couvrez, les hommes qui savent vous comprendre aperçoivent le vide de vos raisons et de vos paroles.

CROMWELL.

Mylord de Winchester, avec votre permission, vous me semblez par trop rigoureux; des hommes aussi considérables, quelque répréhensibles qu'ils soient, ont droit d'exiger qu'on respecte en eux ce qu'ils ont été : c'est une cruauté que d'accabler un homme à terre.

GARDINER.

Monsieur le secrétaire, permettez-moi de vous le dire, de toute cette assemblée, vous êtes le dernier à qui puisse convenir un tel langage.

CROMWELL.

Pourquoi, mylord?

GARDINER.

Est-ce que je ne vous connais pas pour un fauteur de la nouvelle secte? Vous n'êtes pas pur.

CROMWELL.

Je ne suis pas pur?

GARDINER.

Vous ne l'êtes pas, vous dis-je.

CROMWELL.

Plût à Dieu que vous fussiez la moitié seulement aussi irréprochable! Vous seriez alors béni des hommes, au lieu d'être leur effroi.

GARDINER.

Je me rappellerai cet audacieux langage.

CROMWELL.

Vous le pouvez; rappelez-vous aussi le scandale de votre vie.

LE LORD CHANCELIER.

C'en est trop; fi donc, mylords, contenez-vous.

GARDINER.

J'ai fini.

CROMWELL.

Et moi aussi.

LE LORD CHANCELIER, *à Cranmer.*

Revenons à vous, mylord; nous décidons, à l'unanimité, je pense, que vous serez conduit prisonnier à la Tour, pour y rester, jusqu'à ce que le roi nous ait fait connaître sa volonté ultérieure. — Êtes-vous de cet avis, mylords?

TOUS.

Nous le sommes.

CRANMER.

N'ai-je rien à attendre de votre merci; et faut-il absolument que j'aille à la Tour, mylords?

GARDINER.

Quelle merci attendriez-vous? Vous êtes étrangement importun. Qu'on fasse venir quelques-uns des gardes.

Entre UN GARDE.

CRANMER.

Pour moi? Veut-on que je sois conduit à la Tour comme un traître?

GARDINER.

Emmenez-le; et veillez à ce qu'il soit conduit sûrement à la Tour.

CRANMER.

Arrêtez, mylords; j'ai encore deux mots à vous dire. — (*Il leur montre l'anneau du roi.*) Regardez ceci, mylords. Par le privilége de cet anneau je retire ma cause des griffes d'hommes cruels, et je la remets dans les mains du plus noble des juges, le roi, mon maître.

LE LORD CHANCELIER.

C'est l'anneau du roi.

SURREY.

Ce n'est pas une contrefaçon.

SUFFOLK.

Par le ciel, c'est l'anneau véritable; je vous avais tous avertis, quand nous avons commencé à rouler cette pierre dangereuse, qu'elle retomberait sur vous.

NORFOLK.

Croyez-vous donc, mylords, que le roi veuille souffrir qu'on fasse le moindre mal à cet homme?

LE LORD CHANCELIER.

Cela n'est que trop vrai. Nous voyons tout le prix qu'il attache à sa vie! Plût à Dieu que je fusse tiré de ce mauvais pas!

CROMWELL.

Quelque chose me disait, qu'en cherchant des motifs d'accusation contre cet homme, dont le diable et ses disciples peuvent seuls haïr la loyauté, vous allumiez un feu qui vous brûlerait vous-mêmes. Vous avez ce que vous méritez.

LE ROI *entre, jette sur eux un regard courroucé, et s'assied.*

GARDINER.

Redouté souverain, combien nous devons, chaque jour, remercier le ciel de nous avoir donné un prince, non seulement bon et sage, mais éminemment religieux, un prince qui, humble et soumis, fait de l'église le plus cher objet de sa sollicitude, et qui, pour ajouter encore à la force de ce pieux devoir, dans son respect pour elle, vient lui-même en personne siéger dans la cause qui s'agite entre elle et ce grand coupable.

LE ROI HENRI.

Vous avez toujours eu un art merveilleux pour improviser des complimens, évêque de Winchester; mais sachez que je ne suis pas venu pour m'entendre adresser en ma présence de pareilles flagorneries; leur tissu est trop chétif et trop mince pour cacher des actes qui m'offensent. Votre astuce ne peut arriver jusqu'à moi; vous jouez le rôle d'épagneul, et vous pensez me séduire en remuant la langue; je ne sais pour qui vous me prenez, mais ce dont je suis certain, c'est que vous avez l'ame cruelle et sanguinaire. — (*A Cranmer.*) Homme de bien, asseyez-vous. (*Cranmer s'assied à la place qui lui était destinée.*) Que le plus fier d'entre ces hommes ait l'audace de vous menacer seulement du bout du doigt : par tout ce qu'il y a de sacré, mieux vaudrait pour lui qu'il se laissât

mourir de faim, que d'avoir seulement la pensée que celte place ne vous sied pas.

SURREY.

S'il plaisait à votre majesté, —

LE ROI HENRI.

Non, monsieur, il ne me plaît pas. Je croyais avoir dans mon conseil des hommes intelligens et sages; mais je n'en trouve pas un seul. Était-il convenable et décent, mylords, de laisser cet homme, cet homme de bien, — peu d'entre vous méritent ce titre, — de laisser, dis-je, cet honnête homme se morfondre à la porte, comme un vil laquais? Et un homme qui est votre égal? C'est véritablement honteux! Mes instructions vous enjoignent-elles de vous oublier à ce point? Je vous avais autorisé à le juger, comme un membre du conseil, et non pas comme un valet. Il en est parmi vous, je le vois, qui, mus par un sentiment de haine, plus que d'intégrité, ne demanderaient pas mieux que de déployer contre lui les dernières rigueurs, s'ils en avaient le pouvoir; mais vous ne l'aurez jamais, tant que je vivrai.

LE LORD CHANCELIER.

Très-redouté souverain, que votre majesté me permette de nous disculper tous. La mesure de son emprisonnement, s'il y a quelque bonne foi dans le cœur des hommes, n'a pas été dictée par un sentiment de haine; elle avait pour but d'assurer à l'accusé les moyens d'une justification complète aux yeux du monde : j'en réponds du moins en ce qui me concerne.

LE ROI HENRI.

Fort bien, fort bien, mylords, respectez-le; donnez-lui votre estime et traitez-le bien; il le mérite. Je le déclare franchement, si jamais prince eut des obligations envers un sujet, j'en ai envers lui, en raison de son dévouement et de ses services. Allons, sans plus de façon, embrassez-le tous. Allons donc, mylords, soyez amis. — Mylord de Canterbury, j'ai une faveur à vous demander; il faut que vous me l'accordiez; une jeune et charmante enfant demande le baptême; il faut que vous soyez son parrain, et que vous répondiez pour elle.

CRANMER.

Le plus grand monarque de la terre ambitionnerait un tel honneur : comment pourrais-je en être digne, moi votre chétif et humble sujet?

LE ROI HENRI.

Allons, allons, mylord, vous voulez épargner vos cuillers*. Vous aurez deux nobles marraines, la vieille duchesse de Norfolk, et la marquise de Dorset; vous conviennent-elles? — Je vous le répête, mylord de Winchester, je vous ordonne d'embrasser et d'aimer cet homme.

GARDINER, *embrassant Cranmer.*

Je le fais de grand cœur et avec l'affection d'un frère.

CRANMER, *les larmes aux yeux.*

Le ciel m'est témoin combien cette assurance m'est chère.

LE ROI HENRI.

Homme vertueux, ces larmes de joie témoignent de la sincérité de ton cœur; et tu confirmes la vérité de ce mot qui a parmi le peuple acquis l'autorité d'un adage : « Faites à mylord de Canterbury un méchant tour, et soyez sûr qu'il sera pour toujours votre ami. » Venez, mylord, nous perdons ici le temps : il me tarde que nous fassions de cette petite une chrétienne. Je vous ai réconciliés, mylords; restez amis; j'en serai plus fort, et vous plus honorés.

Ils sortent.

SCENE IV.

La cour du palais.

Bruit et tumulte à l'extérieur. Arrivent LE CONCIERGE *et son* VALET.

LE CONCIERGE.

Je vais vous faire cesser ce vacarme, coquins! Prenez-vous la cour pour le *Jardin de Paris* *? vile canaille, finissez vos hurlemens.

UNE VOIX, *du dehors.*

Monsieur le concierge, j'appartiens à l'office.

LE CONCIERGE.

Appartiens au gibet, et va te faire pendre, coquin! Est-ce ici un lieu pour un tel tintamarre? Allez me chercher une douzaine de gourdins, et qu'ils soient forts; ceux-ci ne sont que des houssines. Je vais vous chatouiller la tête. Ah! vous voulez voir des baptêmes; vous attendez-vous à ce qu'on vous donne ici de l'ale et des gâteaux, grossiers manans?

LE VALET.

Un peu de patience, monsieur, je vous prie; à moins que nous ne balayions ces gens-là à coups de canon, il est aussi impossible de les écarter de la porte, que de les faire dormir le matin du premier mai ce qu'on ne verra jamais. On ne peut les faire bouger; autant vaudrait entreprendre de faire reculer Saint-Paul.

LE CONCIERGE.

Comment sont-ils entrés, coquin?

LE VALET.

Hélas! je n'en sais rien. Comment la marée entre-t-elle? Autant qu'un robuste gourdin de quatre pieds, — vous en voyez les restes, — a pu distribuer de coups, je ne les ai pas épargnés, monsieur.

LE CONCIERGE.

Tu n'as rien fait.

* En vertu d'une coutume bien antérieure à Shakspeare, le parrain devait faire cadeau à l'enfant, d'une ou plusieurs cuillers en vermeil. (*Note du traducteur.*)

* C'était le nom d'une place de Londres, ainsi nommée de Robert de Paris, qui, sous le règne de Richard II, y possédait une maison et un jardin. (*Note du traducteur.*)

LOVELL.

Je ne suis pa un Samson, un sir Guy, ou un Colbrand *, pour les abattre devant moi comme une herbe fauchée; mais si j'ai fait grâce à quiconque avait une caboche à frapper, jeune ou vieux, homme ou femme, cocufié ou cocufieur, puissé-je ne voir de ma vie une tranche de bœuf, et c'est ce que je ne voudrais pas quand on me donnerait une vache, avec tout le respect que je lui dois.

UNE VOIX, *du dehors*.

Dites donc, monsieur le concierge!

LE CONCIERGE.

Je vais venir à toi dans l'instant, monsieur le drôle! — (*A son valet.*) Tiens la porte fermée.

LE VALET.

Que voulez-vous que je fasse?

LE CONCIERGE.

Ce que je veux que tu fasses? que tu les renverses par douzaines. Sommes-nous ici à Moorfields pour y venir parader** ? ou vient-il d'arriver ici, à la cour, quelque Indien bien étrange, pour que les femmes nous assiègent ainsi? Dieu me bénisse, quel amas de fornications se passe à la porte? Sur ma conscience de chrétien, ce baptême en occasionnera mille: et l'on trouvera ici père, parrain, et tout ensemble.

LE VALET.

Il n'y en aura que plus de cuillers, monsieur. Il y a tout près de la porte, un certain drôle, qui doit être un forgeron *** à en juger par la mine; car il porte sur sa trogne tous les feux de la canicule; tous ceux qui se trouvent dans son voisinage sont sous la ligne, et n'ont pas besoin d'autre pénitence ****. J'ai trois fois frappé sur la tête de cette salamandre, et trois fois sa trogne a jeté feux et flammes contre moi. Il se tenait là comme un mortier prêt à nous bombarder. Il y avait auprès de lui la femme d'un mercier, assez mal partagée du côté de l'intellect; elle m'a débité des injures, jusqu'à ce qu'enfin son bonnet est tombé de sa tête, en punition du tintamarre qu'elle faisait. Il m'est arrivé une fois de manquer mon météore *****, et de frapper la commère qui s'est mise à crier: « Au secours! » J'ai vu alors accourir à son aide une quarantaine de gourdins, la fleur du Strand ******, où elle est domiciliée; ils se sont avancés, j'ai tenu bon; enfin ils se sont mis à jouer avec moi du bâton: je continuais à leur tenir tête, lorsque derrière eux, une troupe d'enfans, lâches en tirailleurs, ont fait voler contre moi une telle grêle de cailloux, que force m'a été d'abriter ma vaillance et d'abandonner la position. Je crois, ma foi, que le diable était de leur bande.

LE CONCIERGE.

Ce sont ces jeunes vauriens qui font tapage au théâtre, et se battent pour attraper une pomme mordue; si bien qu'aucun auditoire, s'il n'appartient à la canaille du quartier de la Tour, ou à la clique de Limehouse *, sa digne rivale, ne peut les tolérer. J'en ai fait loger quelques-uns dans les *limbes des patriarches* **, et ils y danseront sans doute ces trois jours de fêtes, sans compter le dessert que le fouet leur prépare.

Entre LE LORD CHAMBELLAN.

LE LORD CHAMBELLAN.

Merci de moi, quelle foule! Elle grossit encore! Ils accourent de toutes parts, comme si l'on tenait ici une foire! Où sont donc les portiers, ces lâches coquins? — Vous avez fait là quelque chose de beau, drôles que vous êtes! Vous avez laissé entrer une jolie canaille! Tous ces gens-là sont-ils vos fidèles amis des faubourgs? Assurément, il nous restera grand'place pour les dames lorsqu'elles vont passer à leur retour du baptême.

LE CONCIERGE.

Sous le bon plaisir de votre seigneurie, nous ne sommes que des hommes, et tout ce que nous pouvions faire à nous tous, sans être mis en pièces, nous l'avons fait. Une armée ne pourrait pas les contenir.

LE LORD CHAMBELLAN.

Sur ma vie, si le roi m'en fait des reproches, je vous fais tous mettre aux ceps, immédiatement, et vous ferai payer de grosses amendes pour vous punir de votre négligence. Vous êtes de paresseux drôles; et vous êtes là occupés à vider les barils de bière, quand vous devriez faire votre service. Écoutez; les trompettes sonnent; voilà déjà qu'on revient du baptême. Pénétrez à travers la foule, et frayez un chemin pour laisser passer librement le cortége, où je vous ferai mettre en prison pour deux mois.

LE CONCIERGE, *fendant la foule.*

Faites place pour la princesse.

LE VALET, *à un spectateur.*

Grand drôle, range-toi, ou je vais te caresser la tête.

LE CONCIERGE, *à un autre.*

Toi, l'habit de camelot, à bas des barrières, ou je t'empale sur l'un des pieux.

Ils s'éloignent.

* Guy de Warwick et Calbrand le Danois, sont les noms de héros fabuleux, célébrés dans les romans de chevalerie du moyen âge. (*Note du traducteur.*)

** C'était sur la place de Moorfiels que s'exerçait la milice bourgeoise de la cité. (*Note du traducteur.*)

*** Il y a dans le texte *brasier*, qui signifie tout à la fois *braisière* et *ouvrier sur métaux;* Shakspeare a voulu jouer sur ce mot. (*Note du traducteur.*)

**** Peut-être l'auteur fait-il ici allusion au baptême de la ligne. (*Note du traducteur.*)

***** Le Forgeron; c'est encore un jeu de mots. (*Note du traducteur.*)

****** L'une des principales rues de la cité. (*Note du traducteur.*)

* Le quartier de la Tour et Limehouse sont à Londres ce qu'est à Paris le faubourg Saint-Marceau, l'antipode des quartiers fashionnables. (*Note du traducteur.*)

** En prison. Les limbes des patriarches sont l'endroit où les patriarches sont supposés attendre le jour de la résurrection. (*Note du traducteur.*)

SCENE V.

Le palais.

On voit s'avancer des trompettes jouant une fanfare; puis DEUX ALDERMEN, LE LORD MAIRE, LA JARRETIÈRE, CRANMER, LE DUC DE NORFOLK, *avec son bâton de maréchal*, LE DUC DE SUFFOLK, DEUX LORDS *portant deux grands calices pour les présens du baptême; puis* QUATRE LORDS *portant un dais sous lequel s'avance* LA DUCHESSE DE NORFOLK, *marraine, portant l'enfant enveloppé dans un riche manteau;* UNE DAME *porte la queue de sa robe; puis viennent* LA MARQUISE DE DORSET, *l'autre marraine, et* PLUSIEURS DAMES. *Le cortége défile sur la scène; puis la Jarretière prononce d'une voix solennelle ces paroles:*

LA JARRETIÈRE.

Ciel, dans ta bonté infinie, accorde une vie prospère, longue et fortunée à la haute et puissante princesse d'Angleterre, Élisabeth *.

Fanfare. Entrent LE ROI *et* SA SUITE.

CRANMER, *mettant un genou en terre.*

Mes nobles commères et moi, voici la prière que nous adressons au ciel pour votre majesté, et notre bonne reine : — tout le bonheur, toute la félicité que le ciel tient en réserve pour les parens qu'il aime, puissiez-vous les trouver chaque jour dans cette charmante enfant !

LE ROI HENRI.

Je vous rends grâces, mon cher lord archevêque. Quel est son nom ?

CRANMER.

Élisabeth.

LE ROI HENRI.

Relevez-vous, mylord. (*Il embrasse l'enfant.*) Avec ce baiser, reçois ma bénédiction. Que Dieu te protége ! c'est dans ses mains que je remets ta vie.

CRANMER.

Ainsi soit-il.

LE ROI HENRI, *aux deux marraines.*

Mes nobles commères, vous avez été trop libérales : je vous remercie cordialement ; cette jeune fille fera de même, quand elle saura assez d'anglais pour cela.

CRANMER.

Permettez-moi de parler, sire ; car le ciel me l'ordonne ; dans les paroles que je vais prononcer, que nul ne voie de la flatterie ; l'événement doit les confirmer. Cette royale enfant, — que le ciel veille toujours sur elle, — bien qu'elle soit encore au berceau, promet à ce pays mille et mille bénédictions que le temps doit mûrir. Elle sera, — mais parmi ceux qui vivent aujourd'hui, il en est peu qui verront briller ses vertus, — elle sera le modèle de tous les princes de son temps, et de tous ceux qui leur succéderont. La reine de Saba ne fut jamais plus avide de sagesse et de vertus que ne le sera cette ame pure. Toutes les grâces souveraines que le ciel départit aux grands rois, avec toutes les vertus qui sont l'apanage des bons princes, seront doublées dans sa personne. La vérité l'élèvera dans son giron ; les saintes et célestes pensées nourriront son esprit : les siens la béniront. Ses ennemis trembleront comme des épis battus, et pencheront leur tête attristée. Le bien va grandir avec elle : durant son règne, chacun mangera en sûreté, sous sa vigne, les fruits qu'il aura plantés, et chantera à ses voisins des cantiques de paix : Dieu sera connu et adoré comme il veut l'être ; ceux qui vivront auprès d'elle, apprendront d'elle à marcher avec perfection dans les voies de l'honneur ; et c'est là et non dans la naissance qu'ils placeront leur grandeur. Cette paix ne finira pas avec elle ; lorsque l'oiseau merveilleux, le phénix vierge, vient à mourir, il en renait un autre de ses cendres aussi admirable que le premier; de même, quand le ciel la rappellera de ce séjour de ténèbres, elle transmettra ses dons et ses vertus à un successeur qui, des cendres sacrées de sa gloire, s'élèvera tel qu'un astre brillant, héritera de sa gloire, et la conservera. La paix, l'abondance, l'amour, la vérité, la terreur, qui étaient les ministres de cette enfant chérie, seront aussi les siens, et s'attacheront à lui comme la vigne à l'ormeau. Partout où brillera l'astre éclatant du ciel, sa gloire et la renommée de son nom se feront jour et fonderont des nations nouvelles : il fleurira, et pareil au cèdre des montagnes, il étendra ses vastes rameaux sur toutes les plaines d'alentour. Les enfans de nos enfans verront tout celd, et béniront le ciel.

LE ROI HENRI.

Vous nous annoncez des prodiges.

CRANMER.

Cette enfant, pour le bonheur de l'Angleterre, atteindra un long âge ; elle verra luire bien des jours ; et il ne s'en écoulera pas un, qu'un acte méritoire ne l'ait signalé. Hélas ! plût à Dieu que mon regard prophétique ne pénétrât pas plus loin ? Mais elle doit mourir ; il le faut ; il faut que les saints la possèdent ; cependant elle mourra vierge ; elle passera sur la terre comme un lis pur et sans tache; et l'univers sera dans le deuil.

LE ROI HENRI.

O lord archevêque, tu viens maintenant de faire de moi un homme ; tout ce que je possédais, avant d'avoir cette heureuse enfant, n'était rien. Cet oracle fortuné m'a tellement ravi que, lorsque je serai dans le ciel, le desir me prendra de voir ce que fait cet enfant, et je bénirai mon créateur.

* Ce sont les paroles textuelles prononcées au baptême d'Élisabeth. (*Note du traducteur.*)

— Recevez tous mes remercîmens. Je vous suis sincèrement obligé, mon cher lord maire, ainsi qu'à vos dignes collègues. Je m'estime très-honoré de votre présence, et vous me trouverez reconnaissant. — Ouvrez la marche, mylords. Il faut que vous visitiez tous la reine, et qu'elle vous remercie, sans quoi elle serait malade. Aujourd'hui, personne ne doit avoir affaire chez lui; tous resteront avec moi : cette enfant fera de ce jour un jour de fête.

Ils sortent.

Il y a dix à parier contre un que cette pièce ne plaira pas à tous ceux qui sont ici présens. Il en est qui viennent pour prendre leurs aises et dormir pendant un acte ou deux; ceux-là, je crains que nous ne les ayons réveillés par le bruit de nos fanfares : ils ne manqueront donc pas de dire que la pièce ne vaut rien. D'autres viennent pour entendre injurier les bourgeois de la cité, et s'écrier : « Comme c'est spirituel! » Or, nous n'avons rien fait de pareil; en sorte que, je le crains fort, tout le bien que nous entendrons dire de cette pièce, aujourd'hui, nous le devrons à l'indulgence des femmes vertueuses; car nous leur en avons montré une de ce caractère *. Si elles sourient et disent : « Cela peut passer, » en moins de rien nous aurons pour nous tout ce qu'il y a de mieux en hommes : car nous jouerions de malheur, s'ils s'obstinaient à rester froids quand leurs femmes leur commandent d'applaudir.

* Dans le rôle de Catherine. (*Note du traducteur.*)

FIN DE HENRI VIII.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 16, au Marais.

TIMON D'ATHÈNES,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare,

PERSONNAGES.

TIMON, noble athénien.
LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, } nobles, flatteurs de Timon.
VENTIDIUS, un des faux amis de Timon.
APEMANTUS, philosophe chagrin.
ALCIBIADE, général athénien.
FLAVIUS, intendant de Timon.
FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS, } serviteurs de Timon.
HORTENSIUS, CAPHIS, PHILOTAS, TITUS, LUCIUS, } serviteurs des créanciers de Timon.
DEUX SERVITEURS DE VARRON.

PERSONNAGES.

UN SERVITEUR D'ISIDORE.
DEUX DES CRÉANCIERS DE TIMON.
CUPIDON.
PLUSIEURS MASQUES.
TROIS ÉTRANGERS.
UN POÈTE.
UN PEINTRE.
UN JOAILLIER.
UN MARCHAND.
UN VIEILLARD.
UN PAGE.
UN BOUFFON.
PHRYNÉ, TIMANDRE, } maîtresses d'Alcibiade.
NOBLES, SÉNATEURS, OFFICIERS, SOLDATS, VOLEURS, DOMESTIQUES, ETC.

La scène est à Athènes et dans les bois aux environs de cette ville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Une salle dans la maison de Timon.

Entrent par différentes portes UN POÈTE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, UN MARCHAND, *et* AUTRES.

LE POÈTE.

Bonjour, seigneur.

LE PEINTRE.

Je suis ravi de vous trouver en bonne santé.

LE POÈTE.

Il y a long-temps que je ne vous ai vu. Comment va le monde?

LE PEINTRE.

Il s'use à mesure qu'il vieillit.

LE POÈTE.

On sait cela. Mais n'y a-t-il point quelque rareté particulière, quelque étrangeté qui ne se voie pas tous les jours? O magie de la munificence, c'est ton charme qui évoque en ce lieu tous ces esprits! Je connais ce marchand.

LE PEINTRE.

Je les connais tous deux; l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND, *au joaillier.*

Oh! c'est un digne seigneur

LE JOAILLIER.

Cela est incontestable.

LE MARCHAND.

C'est un homme incomparable; sa bienfaisance, toujours en action, ne s'épuise et ne se lasse jamais. Elle n'a point de limites.

LE JOAILLIER.

J'ai ici un bijou.

LE MARCHAND.

Oh! laissez-moi le voir, je vous prie; c'est sans doute pour le seigneur Timon?

LE JOAILLIER.

S'il veut en donner le prix : mais pour ce qui est de cela, —

LE POÈTE, *se récitant à lui-même des vers nouvellement composés.*

Lorsque le favori des filles de mémoire
Prodigue à l'homme vil un mercenaire encens,
D'avance il flétrit les accens
Où de l'homme de bien il consacre la gloire.

LE MARCHAND, *au joaillier, en regardant le diamant.*

La forme en est belle.

LE JOAILLIER.

C'est un joyau de prix : voyez quelle eau admirable.

LE PEINTRE, *au poète.*

Vous méditez sans doute quelque œuvre nouvelle, quelque dédicace à notre magnifique patron?

LE POÈTE.

C'est une production négligemment tombée de ma plume. Notre poésie est comme une gomme qui distille de l'arbre qui la porte. Il faut frapper le caillou pour en faire jaillir le feu qu'il recèle : mais le feu de la pensée s'allume de lui-même, et semblable au torrent, chacun de ses bonds ajoute à la rapidité de sa course.—Qu'avez-vous là?

LE PEINTRE.

Un tableau, seigneur. — Quand votre poème doit-il paraître?

LE POÈTE.

Aussitôt que je l'aurai présenté. — Voyons votre tableau.

LE PEINTRE.

C'est un bel ouvrage.

LE POÈTE.

C'est vrai; voilà des figures qui se détachent supérieurement.

LE PEINTRE.

C'est passable.

LE POÈTE.

C'est admirable. Que cette attitude est gracieuse! Quelle haute intelligence étincelle dans ce regard! Quelle imagination puissante dans le mouvement de cette lèvre! Toute muette qu'est cette figure, on dirait qu'elle va parler.

LE PEINTRE.

C'est une imitation assez heureuse de la vie réelle. Regardez cette touche. La trouvez-vous bonne?

LE POÈTE.

Je dirai d'elle qu'elle en remontre à la nature: l'art y est plus vivant que la réalité.

On voit passer plusieurs sénateurs.

LE PEINTRE.

Quelle cour assidue on fait au maître de céans!

LE POÈTE.

Les sénateurs d'Athènes; — les heureux mortels!

LE PEINTRE.

Regardez, en voilà encore d'autres.

LE POÈTE.

Vous voyez cette affluence, ce déluge de visiteurs. J'ai dans mon ouvrage, à peine ébauché, représenté un homme objet des hommages et des caresses de ce monde sublunaire. Ma libre invention ne s'adresse à personne en particulier, mais se donne librement carrière sur la cire de mes tablettes*; nulle allusion maligne, dans le cours de mon poème, n'envenime une seule virgule; mon génie poursuit libre et fier son vol d'aigle, sans laisser après lui la trace de son passage.

LE PEINTRE.

Si vous vouliez vous faire comprendre?

LE POÈTE.

Je vais m'expliquer. Vous voyez comme toutes les conditions, toutes les volontés, depuis les natures légères et frivoles jusqu'aux esprits d'une trempe plus grave et plus austère, viennent offrir leurs services au seigneur Timon : son immense fortune, jointe à son naturel gracieux et bon, subjugue et lui soumet tous les cœurs, tous, depuis l'adulateur dont le visage réfléchit celui du maître, jusqu'à cet Apemantus, qui n'aime rien autant qu'il se hait lui-même; il n'est pas jusqu'à ce dernier qui ne fléchisse le genou devant Timon, et qui ne s'en retourne heureux s'il a obtenu de lui la faveur d'un coup d'œil.

LE PEINTRE.

Je les ai vus causer ensemble.

LE POÈTE.

J'ai peint la Fortune assise sur une haute et riante colline, comme sur un trône. La base de la montagne est couverte de toutes les sortes de mérites, de tous les genres de talent qui s'agitent sur la surface de ce globe pour améliorer leur condition. Au milieu de cette foule dont les regards sont fixés sur cette souveraine, je représente un homme à qui je donne les traits de Timon. La Fortune, de sa main d'albâtre, lui fait signe d'approcher; aussitôt ceux qui étaient naguère ses rivaux ne sont plus que ses serviteurs et ses esclaves.

LE PEINTRE.

C'est on ne peut mieux conçu. Ce trône, cette Fortune, cette colline, cet homme choisi entre tous au milieu de cette foule, et qui, la tête pen-

* Les anciens écrivaient, avec un stilet, sur des tablettes en cire. (*Note du traducteur.*)

chée en avant, gravit le mont escarpé pour arriver au bonheur, il me semble que tout cela figurerait bien dans un tableau.

LE POÈTE.

Laissez-moi poursuivre, seigneur : Tous ceux qui tout-à-l'heure encore étaient ses égaux, quelques-uns même ses supérieurs, à l'instant même s'attachent à ses pas, remplissent ses antichambres de leur foule respectueuse, murmurent à son oreille l'hommage de leur dévoûment servile, révèrent jusqu'à son étrier, et ne respirent que par lui.

LE PEINTRE.

Eh bien! après?

LE POÈTE.

Le jour où la Fortune, dans l'un de ses reviremens d'humeur, repousse loin d'elle son ci-devant favori, tous ses inférieurs, qui sur ses pas gravissaient à genoux la colline, le laissent rouler en bas, et pas un n'accompagne sa chute.

LE PEINTRE.

C'est l'habitude : je pourrais vous faire voir cent tableaux qui représentent ces coups de la Fortune d'une manière plus frappante que ne font les paroles. Toutefois, vous faites bien de montrer au seigneur Timon qu'il est arrivé plus d'une fois aux yeux vulgaires de voir les pieds dominer la tête.

Fanfare. Entrent TIMON *et* SA SUITE; LE SERVITEUR DE VENTIDIUS *s'entretient avec lui.*

TIMON.

Il est en prison, dites-vous?

LE SERVITEUR.

Oui, seigneur : sa dette se monte à cinq talens; ses ressources sont épuisées; ses créanciers inflexibles : il vous demande de vouloir bien écrire à ceux qui l'ont fait emprisonner; sinon, tout espoir est perdu pour lui.

TIMON.

Noble Ventidius! Bien; je ne suis pas homme à rompre avec un ami au moment où il a besoin de moi. Je le connais pour un homme d'honneur, qui mérite qu'on l'aide, et je l'aiderai. Je paierai sa dette et lui ferai rendre sa liberté.

LE SERVITEUR.

Il vous sera éternellement reconnaissant.

TIMON.

Présentez-lui mes complimens : je vais envoyer sa rançon; et lorsqu'il sera libre, dites-lui de venir me voir; il ne suffit pas de relever le faible; il faut ensuite le soutenir. Adieu.

LE SERVITEUR.

Que toutes les félicités soient votre partage!

Il sort.

Entre UN VIEILLARD D'ATHÈNES.

LE VIEILLARD.

Seigneur Timon, veuillez m'entendre.

TIMON.

Parlez, bon vieillard.

LE VIEILLARD.

Vous avez un serviteur nommé Lucilius?

TIMON.

Il est vrai. Que lui voulez-vous?

LE VIEILLARD.

Très-noble Timon, faites venir cet homme devant vous.

TIMON.

Est-il ici? — (*Appelant.*) Lucilius!

Entre LUCILIUS.

LUCILIUS.

Me voici, seigneur, à vos ordres.

LE VIEILLARD.

Cet homme, qui vous appartient, seigneur Timon, hante de nuit ma demeure. Depuis ma jeunesse je me suis adonné au négoce, et je veux avoir pour héritier de ma fortune quelque chose de plus qu'un homme qui sert à table.

TIMON.

Fort bien; après?

LE VIEILLARD.

J'ai une fille unique à laquelle je puis transmettre tout ce que je possède. Elle est jeune et belle, et je lui ai donné, à grands frais, l'éducation la plus brillante. Cet homme ose prétendre à son amour. Veuillez, seigneur, vous joindre à moi pour lui interdire tout accès auprès d'elle; pour moi, je lui ai inutilement parlé.

TIMON.

C'est un honnête homme.

LE VIEILLARD.

Eh bien, qu'il se montre tel à mon égard. Il doit trouver en lui-même la récompense de son honnêteté; ce n'est pas ma fille qui doit en faire les frais.

TIMON.

L'aime-t-elle?

LE VIEILLARD.

Elle est jeune, et disposée à aimer : l'expérience que nous avons faite des passions nous apprend combien la jeunesse est chose légère.

TIMON, *à Lucilius.*

Aimes-tu cette jeune fille?

LUCILIUS.

Oui, mon bon seigneur, et elle agrée mon amour.

LE VIEILLARD.

S'il lui arrive de se marier sans mon consentement, j'en prends les dieux à témoins, je choisirai pour héritier le premier mendiant venu, et la déshériterai.

TIMON.

Quelle doit être sa dot, si elle trouve un époux sortable?

LE VIEILLARD.

Trois talens dès à présent, et plus tard toute ma fortune.

TIMON.

Cet homme m'a servi long-temps : pour fonder sa fortune, je ferai quelques sacrifices ; et en cela, je remplirai un devoir. Donnez-lui votre fille. Je ferai pour lui ce que vous ferez pour elle, et je rendrai entre eux la balance égale.

LE VIEILLARD.

Très-noble seigneur, donnez-moi votre parole, et ma fille est à lui.

TIMON.

Voilà ma main ; j'en prends l'engagement sur l'honneur.

LUCILIUS.

Recevez, seigneur, mes humbles actions de grâces. Tout ce qui pourra m'advenir de biens et de fortune, je reconnais d'avance les tenir de vous, et les mets à votre disposition.

LUCILIUS *et* LE VIEILLARD *sortent.*

LE POÈTE, *s'approchant de Timon.*

Daignez agréer mon travail, et que le ciel vous accorde de longs jours!

TIMON.

Je vous remercie : vous aurez de mes nouvelles dans un instant: ne vous éloignez pas. — (*Au peintre.*) Qu'avez-vous là, mon ami?

LE PEINTRE.

Un tableau que je vous prie, seigneur, de vouloir bien accepter.

TIMON.

J'aime les tableaux. La peinture nous offre l'homme dans sa réalité, à très-peu de chose près; car depuis que le déshonneur trafique de la nature de l'homme, chez lui l'extérieur est tout. Ces personnages sont pleins de vérité. Votre œuvre me plaît, et je vous le prouverai : attendez ici ici jusqu'à ce que je vous fasse avertir.

LE PEINTRE.

Que les dieux vous conservent!

TIMON, *au joaillier et au marchand.*

Bonjour, seigneurs. Donnez-moi votre main. Nous dinerons ensemble. — (*Au joaillier.*) Votre bijou a été singulièrement maltraité.

LE JOAILLIER.

Comment, maltraité?

TIMON.

Oui, on l'a écrasé sous le poids des éloges Si je vous le payais le prix auquel on l'estime, je me ruinerais.

LE JOAILLIER.

Seigneur, il est estimé d'après sa valeur vénale; mais vous savez fort bien que des objets de valeur égale changent de prix en changeant de propriétaire, et sont estimés en raison de l'estime qu'on fait du maître.

TIMON.

La plaisanterie est bonne.

LE MARCHAND.

Non, seigneur; il ne dit que ce que dit tout le monde.

TIMON.

Voici quelqu'un qui vient. Aimez-vous à être morigénés?

Entre APEMANTUS.

LE JOAILLIER.

Ce que vous souffrirez, seigneur, nous le souffrirons pareillement.

LE MARCHAND.

Il n'épargne personne.

TIMON.

Salut, aimable Apemantus.

APEMANTUS.

Quand je serai aimable, je te rendrai ton salut. Cette époque viendra quand tu seras le chien de Timon, et que ces coquins seront honnêtes gens.

TIMON.

Pourquoi les appelles-tu coquins? tu ne les connais pas.

APEMANTUS.

Ne sont-ils pas Athéniens?

TIMON.

Oui.

APEMANTUS.

En ce cas, je maintiens mon dire.

LE JOAILLIER.

Tu me connais, Apemantus.

APEMANTUS.

Tu le sais bien; je viens de t'appeler par ton nom.

TIMON.

Tu es fier, Apemantus.

APEMANTUS.

Ce dont je suis le plus fier, c'est de ne pas ressembler à Timon.

TIMON.

Où vas-tu en ce moment?

APEMANTUS.

Briser la cervelle de quelque honnête Athénien.

TIMON.

C'est un acte pour lequel tu seras condamné à mort.

APEMANTUS.

Sans doute, si c'est un crime digne de mort que de briser la cervelle à qui n'a point de cervelle.

TIMON.

Comment trouves-tu ce tableau, Apemantus?

APEMANTUS

Je le trouve fort innocent.

TIMON.

Celui qui l'a fait n'est-il pas habile?

APEMANTUS.

Il est plus habile encore celui qui a fait le peintre, et toutefois il a fait là un sot ouvrage.

LE PEINTRE.

Tu es un chien

APEMANTUS.

Ta mère est de mon espèce. Qu'est-elle si je suis un chien?

TIMON.

Veux-tu dîner avec moi, Apemantus?

APEMANTUS.

Non, je ne mange pas des hommes.

TIMON.

Si tu en mangeais, tu fâcherais les dames.

APEMANTUS.

Oh! elles mangent des hommes; c'est ce qui fait que parfois elles ont un gros ventre.

TIMON.

C'est une observation indécente.

APEMANTUS.

Elle l'est dans ta pensée : prends-la pour ta peine.

TIMON.

Comment trouves-tu ce bijou, Apemantus?

APEMANTUS.

Moins beau que la probité qui ne coûte pas une obole.

TIMON.

Que crois-tu qu'il peut valoir?

APEMANTUS.

Pas même la peine que j'y pense. — Eh bien, poëte?

LE POËTE.

Eh bien, philosophe?

APEMANTUS.

Tu mens.

LE POËTE.

N'es-tu pas philosophe?

APEMANTUS.

Oui.

LE POËTE.

Alors, je ne mens pas.

APEMANTUS.

N'es-tu pas poëte?

LE POËTE.

Oui.

APEMANTUS.

Alors, tu mens; relis ton dernier ouvrage, où dans une fiction tu fais de Timon un digne et vertueux personnage.

LE POËTE.

Ce n'est pas une fiction, c'est la vérité.

APEMANTUS.

Oui, il est digne de toi; il est digne de te payer tes peines : l'homme qui aime à être flatté est digne du flatteur. Oh! si j'étais riche!

TIMON.

Que ferais-tu, Apemantus?

APEMANTUS.

Apemantus ferait ce qu'il fait maintenant; il haïrait un riche de toute son âme.

TIMON.

Quoi! toi-même?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Pourquoi?

APEMANTUS.

Pour avoir sottement souhaité d'être riche. — N'es-tu pas marchand?

LE MARCHAND.

Oui, Apemantus.

APEMANTUS.

Que le trafic cause ta ruine, à défaut des dieux!

LE MARCHAND.

Si le trafic cause ma ruine, ce sera l'ouvrage des dieux.

APEMANTUS.

Le trafic est ton dieu; que ton dieu te confonde!

Bruit de trompettes. Entre UN SERVITEUR.

TIMON.

Que nous annonce cette trompette?

LE SERVITEUR.

L'arrivée d'Alcibiade et d'une vingtaine de cavaliers de sa société.

TIMON.

Qu'on aille les recevoir, je te prie; et qu'on les amène ici.

QUELQUES SERVITEURS *sortent.*

TIMON *au marchand et au joaillier.*

Vous dînerez avec moi. — (*Au poëte.*) Ne partez pas que je ne vous aie remercié; et après l dîner, montrez-moi ce poëme. — Je suis charmé de vous voir tous tant que vous êtes.

Entrent ALCIBIADE *et* SA SOCIÉTÉ.

TIMON.

Soyez le bienvenu, seigneur.

Ils se saluent.

APEMANTUS.

Bien, bien; c'est cela. — Que la goute contracte vos souples articulations! Il n'y a pas la moindre parcelle d'amitié parmi ces coquins doucereux; et cependant, voyez quelles politesses! En vérité, les hommes ne sont plus qu'une race de magots et de singes.

ALCIBIADE.

Seigneur, j'étais impatient de vous voir; vous avez prévenu mon désir, et je dévore avidement le bonheur de votre vue.

TIMON.

Vous êtes le bienvenu, seigneur; avant de nous séparer, nous passerons gaiement le temps et varierons nos plaisirs. — Entrons, je vous prie.

Tous *sortent, à l'exception* D'APEMANTUS.

Entrent DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Quelle heure est-il, Apemantus?

APEMANTUS.

L'heure d'être honnête homme.

PREMIER SEIGNEUR.

Il est toujours cette heure-là.

APEMANTUS.

Tu n'en es que plus impardonnable, de ne rien faire pour cela.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Tu vas assister au banquet du seigneur Timon?

APEMANTUS.

Oui, pour voir se gorger des fripons et se griser des imbéciles.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Adieu, adieu.

APEMANTUS.

Tu es un sot de me dire adieu deux fois.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pourquoi cela, Apemantus?

APEMANTUS.

Tu aurais dû garder un de tes saluts pour toi, car de moi tu n'en auras point.

PREMIER SEIGNEUR.

Va te faire pendre.

APEMANTUS.

Je ne veux rien faire à ta requête; adresse-toi à tes amis.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Va-t'en, chien hargneux, ou je te chasse d'ici.

APEMANTUS.

A l'exemple du chien, fuyons les ruades de l'âne.

Il sort.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est l'implacable ennemi de l'humanité. Voulez-vous que nous entrions et que nous prenions notre part des générosités de Timon? c'est un prodige de libéralité.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il la verse à flots : Plutus, le dieu de l'or, est à ses ordres : point de service qu'il ne récompense au décuple; point de cadeau qu'il ne paie par un autre qui dépasse toutes les limites de la reconnaissance.

PREMIER SEIGNEUR.

Il porte l'ame la plus noble qu'un mortel ait jamais eue.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Puisse-t-il long-temps vivre dans la prospérité! Entrons-nous?

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous suis.

Ils sortent.

SCENE II.

Même ville. — Une salle d'apparat dans la maison de Timon.

Les hautbois jouent; une musique éclatante résonne. Les tables sont servies pour un banquet magnifique. FLAVIUS *et autres se préparent à servir les convives. Alors entrent avec leur suite* TIMON, ALCIBIADE, LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS *et* AUTRES SÉNATEURS ATHENIENS; *puis* VENTIDIUS. APEMANTUS *les suit d'un air morose.*

VENTIDIUS.

Très-honoré Timon, il a plu aux dieux de se ressouvenir de l'âge de mon père, et de l'appeler au séjour d'une éternelle paix. Il est mort heureux et m'a laissé riche. Je viens, comme la reconnaissance m'en fait un devoir, vous rendre, en les doublant et en y joignant le tribut de mes actions de grâces et de mon dévouement, les talens qui m'ont rendu à la liberté.

TIMON.

Aux dieux ne plaise, loyal Ventidius! vous interprétez mal mon affection. Je vous ai donné cette somme en pur don et à toujours; et celui-là n'a rien donné qui souffre qu'on lui rende. Les grands de la terre peuvent en user ainsi; mais nous ne devons pas les imiter. Les fautes des puissans n'en sont pas moins des fautes.

VENTIDIUS.

Quel noble cœur!

Tous les convives, par déférence, restent debout les yeux fixés sur Timon.

TIMON.

Seigneur, les cérémonies ont été inventées pour colorer l'insuffisance des actes, pour déguiser un froid accueil, une générosité honteuse, qui se repent avant d'avoir agi. Mais là où se trouve l'amitié véritable, les cérémonies sont inutiles. Veuillez, je vous prie, vous asseoir. Toute ma fortune est à vous plus encore qu'à moi.

Ils s'asseyent.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, nous en avons toujours été convaincus.

APEMANTUS.

Oh! oui, convaincus; vraiment?

TIMON.

O Apemantus! tu es le bienvenu.

APEMANTUS.

Non, je ne veux pas être le bienvenu ici; je viens pour que tu me mettes à la porte.

TIMON.

Fi donc! tu es fort incivil, tu as une humeur qu

ne sied pas à un homme : tu as le plus grand tort. — On dit, seigneurs, *ira furor brevis est** ; mais cet homme est toujours en colère. Qu'on lui donne une table à part ; car il n'aime pas la compagnie, et il n'est pas fait pour elle.

APEMANTUS.

Je resterai donc à tes risques et périls, Timon. Je viens pour observer, je t'en avertis.

TIMON.

Je ne fais aucune attention à toi ; tu es Athénien ; cela me suffit pour que tu sois le bienvenu. Je veux ne conserver ici aucune autorité : je t'en conjure, que mon dîner me procure ton silence.

APEMANTUS.

Je ne veux pas de ton dîner : je ne pourrais pas le payer par de l'adulation, et il me resterait dans la gorge. O dieux ! Quelle foule de parasites dévorent Timon, et il ne le voit pas ! Je souffre de voir tant de limiers à la curée d'un seul homme ; et, pour comble de folie, c'est cet homme lui-même qui les y excite. Je m'étonne que les hommes puissent se fier aux hommes : il me semble qu'ils devraient les inviter à venir sans couteaux**. Il y aurait des viandes d'épargnées, et la sécurité serait plus grande ; l'expérience en fait foi. L'homme qui en ce moment est assis à côté du maître de la maison, qui rompt le pain avec lui et boit à sa santé, serait le premier à l'assassiner ; cela s'est vu. Si j'étais un homme puissant, je n'oserais boire à table, de peur de laisser voir à ceux qui voudraient me couper la gorge l'endroit le plus favorable pour me porter le coup mortel. Les grands ne devraient jamais boire sans avoir le cou protégé par un gorgerin.

TIMON, *à l'un des convives.*

Seigneur, je bois à vous ; — que les santés circulent a la ronde.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Qu'elles circulent de mon côté, seigneur.

APEMANTUS.

De son côté ! voilà un déterminé gaillard ! — il sait prendre son temps. — Timon, ces santés-là te rendront malade toi et ta fortune. (*Versant de l'eau dans une coupe.*) Voilà un breuvage innocent, l'eau, ce vertueux liquide, qui n'a jamais mis l'homme dans l'embarras. Cette boisson convient à la nature de mes alimens. L'orgueil préside aux grands festins ; je ne m'étonne pas qu'on oublie d'y rendre grâces aux dieux.

PRIÈRE D'APEMANTUS AVANT LE REPAS.

Dieux immortels, je ne demande rien ;
J'ai la liberté pour tout bien :
Ce n'est que pour moi que je prie.
Faites que point je ne me fie
A qui jure ou qui signe en blanc ;
A femme qui gémit et pleure ;
A chien qui dort, ou fait semblant ;
A la prison, pour ma demeure ;
A mes amis, quand j'aurai besoin d'eux.
Ainsi soit-il. Laissons le riche
Faire son repas somptueux ;
Mangeons notre plat de pois chiche.

Il boit et mange.

Grand bien te fasse, Apemantus.

TIMON.

Général Alcibiade, votre pensée est sur le champ de bataille, maintenant ?

ALCIBIADE.

Ma pensée et ma personne sont à vos ordres, seigneur.

TIMON.

Vous préférez un déjeuner d'ennemis à un dîner d'amis ?

ALCIBIADE.

Quand ils sont fraîchement tués, il n'est pas de mets que je préfère à celui-là ; c'est un régal que je souhaite à mon meilleur ami.

APEMANTUS.

Plût à Dieu que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les tuer et m'inviter au festin ?

PREMIER SEIGNEUR.

Si nous étions assez heureux, seigneur, pour vous voir mettre notre affection à l'épreuve, et vous donner l'occasion de vous manifester une portion de notre dévouement, nous nous croirions au comble de la félicité.

TIMON.

Oh ! ne doutez pas, mes bons amis, que les dieux ne tiennent en réserve un jour où j'aurai besoin de votre assistance : sans cela, pourquoi seriez-vous mes amis ? Pourquoi vous aurais-je choisi entre mille, pour vous donner ce doux nom, si vous ne m'étiez pas plus attachés que d'autres ? J'ai de vous, à part moi, une opinion plus avantageuse que vous ne pouvez modestement l'avoir de vous-mêmes, et à cet égard, je suis d'accord avec vous. O dieux ! ai-je souvent pensé, quel besoin avons-nous d'amis, si leur secours ne doit jamais nous être nécessaire ? Ce seraient les êtres les plus inutiles qu'il y eût au monde, si nous ne devions jamais avoir l'occasion de nous en servir. Ils ressembleraient à ces instrumens mélodieux renfermés dans leur étui, et qui gardent leurs sons pour eux seuls. Vous le dirai-je ? j'ai souvent souhaité d'être moins riche, afin de me rapprocher davantage de vous. Nous sommes nés pour faire du bien. S'il est une chose que nous pouvons raisonnablement appeler nôtre, c'est la fortune de nos amis. Et quel bonheur c'est pour nous de pouvoir disposer en frères de nos richesses mutuelles !... O volupté qui meurt avant de naître ! ô joie qui expire dans les pleurs ! Mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes ; pour expier leur faute, je bois à votre santé.

APEMANTUS.

Timon, tu pleures pour les faire boire.

* La colère est une folie furieuse, passagère. (*Note du traducteur*)

** Il paraît que, du temps de notre auteur, chaque convive apportait son couteau. (*Note du traducteur.*)

DEUXIÈME SEIGNEUR.

La joie a produit en nous le même effet, et la voila qui pleure comme un enfant.

APEMANTUS.

Ah! ah! c'est un enfant bâtard que cette joie-là, et je ne puis m'empêcher d'en rire.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je vous proteste, seigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APEMANTUS.

Beaucoup!

On entend le son d'un cor.

TIMON.

Que nous annonce ce cor? Qu'y a-t-il?

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Sous votre bon plaisir, seigneur, il y a là-bas des dames qui demandent à entrer.

TIMON.

Des dames? Que veulent-elles?

LE SERVITEUR.

Seigneur, elles ont avec elles un courrier qui est chargé de vous faire connaître leur volonté.

TIMON.

Qu'on les fasse entrer, je vous prie.

Entre CUPIDON.

CUPIDON.

Salut, à toi, illustre Timon, et à tous ceux qui participent ici à tes libéralités. Les Cinq Sens te proclament leur patron, et rendent spontanément hommage à ton cœur plein de munificence; l'Ouïe, le Goût, le Toucher, l'Odorat, se lèvent de ta table réjouis et charmés : maintenant mes compagnes ne viennent que récréer tes yeux.

TIMON.

Elles sont toutes les bienvenues; qu'on les accueille avec empressement. Que la musique salue leur entrée.

CUPIDON *sort.*

PREMIER SEIGNEUR.

Vous voyez, seigueur, à quel point on vous aime.

La musique se fait entendre. CUPIDON *rentre suivi de plusieurs femmes vêtues en* AMAZONES; *elles tiennent à la main un luth dont elles s'accompagnent en dansant.*

APEMANTUS.

Dieux! quel essaim de frivoles créatures! Elles dansent; ce sont des femmes folles. Toute la gloire de cette vie n'est que folie, de même que ce vain luxe, comparé à un peu d'huile et de racines. Nous nous faisons insensés pour nous divertir; nous prodiguons la flatterie, pour dévorer la substance d'un homme. Quand il est devenu vieux et indigent, nous prenons sur lui notre revanche, en lui prodiguant le mépris et la haine. Quel est l'homme ici-bas qui ne soit pas corrupteur ou corrompu? Qui meurt sans emporter au tombeau un outrage de ses amis? Je craindrais que ceux qui dansent maintenant devant moi ne fussent un jour les premiers à me fouler sous leurs pieds. Cela s'est vu : les hommes tournent le dos au soleil couchant.

Les convives se lèvent de table en faisant à Timon d'humbles saluts, en témoignage de leur affection pour lui; chacun d'eux choisit une amazone, et danse avec elle une ou deux figures, aux sons du hautbois; après quoi, la musique et la danse cessent.

TIMON, *aux amazones.*

Belles dames, vous avez embelli notre fête et ajouté un nouvel attrait à nos plaisir qui auraient perdu sans vous la moitié de leur agrément; vous avez relevé l'éclat de cette fête; l'idée est de moi, mais vous m'avez charmé par son exécution. Je vous en remercie.

PREMIÈRE AMAZONE.

Seigneur, vous nous accordez plus de mérite que nous n'en avons.

APEMANTUS.

Sans nul doute; car s'il vous voyait telles que vous êtes, il détournerait la vue avec dégoût.

TIMON.

Belles dames, une légère collation vous attend: veuillez en prendre votre part.

CUPIDON *et les* AMAZONES *sortent.*

TIMON.

Flavius, —

FLAVIUS.

Seigneur?

TIMON.

Apporte-moi la petite cassette.

FLAVIUS.

Oui, seigneur. — (*A part.*) Encore des bijoux! Il ne faut pas contredire ses fantaisies; sans quoi, je lui dirais, — fort bien; — par ma foi, je le devrais. Quand tout sera dépensé, il me reprochera de l'avoir laissé faire; mais il ne sera plus temps. Quel dommage que la libéralité n'ait pas des yeux par derrière, pour voir les fatales conséquences de ses actes.

Il sort et revient avec la cassette.

PREMIER SEIGNEUR.

Où sont nos gens?

UN SERVITEUR.

Ils sont ici, seigneur, à vos ordres.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Nos chevaux?

TIMON.

Mes amis, j'ai encore un mot à vous dire. — Seigneur, faites-moi l'honneur d'accepter ce bi-

jon; daignez, seigneur, doubler son prix en le portant.

PREMIER SEIGNEUR.

Je suis déjà tellement votre obligé, en fait de cadeaux, —

TOUS.

Nous le sommes tous.

Entre UN SERVITEUR.

UN SERVITEUR.

Seigneur, plusieurs membres du sénat ont mis pied à terre, et viennent vous visiter.

TIMON.

Ils sont les bienvenus.

FLAVIUS.

Veuillez, seigneur, me permettre de vous dire un mot : il est de la plus haute importance que je vous parle.

TIMON.

De la plus haute importance? Eh bien, je t'entendrai dans un autre moment; va tout préparer pour faire aux nouveaux venus un digne accueil.

FLAVIUS, *à part.*

Je ne sais avec quelles ressources.

Entre UN SECOND SERVITEUR.

LE SECOND SERVITEUR.

Seigneur, sous votre bon plaisir, le seigneur Lucius vous envoie, en témoignage d'affection, quatre chevaux blancs comme le lait, avec leurs harnais d'argent.

TIMON.

Je les accepte bien volontiers : que ceux qui les amènent soient dignement récompensés.

Entre UN TROISIÈME SERVITEUR.

TIMON, *continuant.*

Eh bien, qu'y a-t-il?

TROISIÈME SERVITEUR.

Seigneur, le noble Lucullus vous invite à chasser avec lui demain; et il vous envoie une couple de levriers.

TIMON.

Je chasserai avec lui; qu'on accepte le cadeau, et que ceux qui ont été chargés de l'offrir soient largement récompensés.

FLAVIUS, *à part.*

Comment tout cela va-t-il finir? Il nous ordonne de faire d'amples provisions, et de donner de riches cadeaux; et tout cela il faut le puiser dans un coffre vide : il ne veut pas connaître l'état de sa bourse; il ne veut pas me permettre de lui faire voir son indigence, et l'impuissance où il est de réaliser ses désirs. Ses promesses dépassent à tel point les limites de sa fortune, que chacune de ses générosités est une dette nouvelle qu'il contracte : chacune de ses paroles est un créancier de plus : il paye les intérêts de sa libéralité : ses terres sont chargées d'hypothèques. Ah! je voudrais être tout doucement évincé de ma place, avant d'être forcé de la quitter brusquement. Heureux qui n'a pas à nourrir des amis plus funestes que des ennemis! Le cœur me saigne pour mon maître.

Il sort.

TIMON, *continuant la distribution de ses cadeaux.*

Vous vous faites injure; vous ravalez trop bas votre mérite. — Acceptez, seigneur, ce léger témoignage de mon amitié.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je le reçois avec la plus vive reconnaissance.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Oh! c'est le type de la générosité.

TIMON.

A propos, seigneur, je me rappelle que vous avez beaucoup vanté, l'autre jour, le cheval bai que je montais : il est à vous, puisqu'il vous à plu.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

A cet égard, seigneur, je vous prie de vouloir bien m'excuser.

TIMON.

Vous pouvez m'en croire, seigneur; je sais qu'un homme ne peut louer sincèrement que ce qui lui plaît. Les prédilections de mes amis me sont aussi chères que les miennes propres : ce que je vous dis est vrai. — Je compte vous faire à tous ma visite.

TOUS.

Nul ne recevra un plus cordial accueil.

TIMON.

Je mets un tel prix à vos visites obligeantes, que c'est trop peu que des cadeaux pour vous en témoigner ma reconnaissance; je voudrais avoir des royaumes à distribuer à mes amis; je ne me lasserais pas de leur en donner. Alcibiade, vous êtes militaire, partant loin d'être riche (*lui présentant un bijou*), ce diamant pour vous n'est donc pas de refus; car vous n'avez pour tout profit que des cadavres, et toutes vos terres sont des champs de bataille.

ALCIBIADE.

Ce sont des terres improductives, seigneur

PREMIER SEIGNEUR.

Nous sommes si sincèrement vos obligés, —

TIMON.

Et moi, je suis le vôtre.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Notre affection sans bornes vous est acquise à tel point, —

TIMON.

Tous mes vœux sont pour vous. — Des flambeaux, d'autres flambeaux encore.

PREMIER SEIGNEUR.

Que le bonheur, la gloire et la fortune, vous restent à jamais fidèles, seigneur Timon!

TIMON.

Timon sera toujours au service de ses amis.

Tous *sortent, à l'exception de* Timon *et d'*Apemantus.

APEMANTUS.

Quel tumulte ici! quelle prodigieuse dépense de salutations et de courbettes! Je doute que ces jambes vaillent les sommes dont on paie leur flexibilité servile. Il y a bien de la lie au fond de la coupe de l'amitié. Il me semble que des jambes saines ne devraient point accompagner un cœur faux. Ainsi d'honnêtes imbéciles prodiguent leur richesses pour des révérences.

TIMON.

Apemantus, si tu n'étais si morose, j'aurais des bontés pour toi.

APEMANTUS.

Non, je ne veux rien; car si tu me gagnais aussi par tes largesses, il ne resterait plus personne pour se moquer de toi, et tu n'en pècherais que plus vite. Il y a si long-temps que tu donnes, Timon, que bientôt tu finiras, je le crains, par te donner toi-même, avec ta signature. A quoi bon ces banquets, ce luxe, et ces vaines magnificences?

TIMON.

Allons, si tu commences tes diatribes contre la société, je suis résolu à ne pas t'écouter. Adieu; reviens avec de la musique plus agréable.

Il sort.

APEMANTUS, *seul.*

Allons; tu ne veux pas m'écouter maintenant! tu ne m'entendras jamais; je te sèvrerai de mes avis salutaires. Oh! faut-il que les oreilles des hommes soient sourdes aux bons conseils, mais non à la flatterie!

Il sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Même ville. — Un appartement dans la maison d'un sénateur.

Entre UN SÉNATEUR, *des papiers à la main.*

LE SÉNATEUR.

Cinq mille qu'il a dernièrement empruntées à Varron; il en doit neuf mille à Isidore; outre les sommes que je lui ai déjà prêtées, ce qui forme un total de vingt-cinq mille. Et sa rage de dépense continue? Cela ne saurait durer; c'est impossible. Si j'ai besoin d'or, je n'ai qu'à voler le chien d'un pauvre et le donner à Timon; ce chien va pour moi battre monnaie. Si je veux vendre mon cheval et en acheter vingt autres meilleurs, je n'ai qu'à donner mon cheval à Timon, sans lui rien demander, et aussitôt il va me produire vingt chevaux superbes. Il n'y a point de portier à sa porte; il y a un homme qui sourit et invite à entrer tous ceux qui passent. Cela ne peut durer. Nul homme raisonnable ne peut croire à la solidité de sa fortune. — Caphis! holà! Caphis!

Entre CAPHIS.

CAPHIS.

Me voici, seigneur; qu'avez-vous à m'ordonner?

LE SÉNATEUR.

Prends ton manteau et cours chez le seigneur Timon; redemande-lui mon argent avec instances; ne te laisse pas rebuter par un refus sans conséquence; ne souffre pas qu'on te ferme la bouche par un: «Présente mes complimens à ton maître,» ou en portant la main droite à son bonnet, comme cela: mais dis-lui, morbleu, que j'ai des besoins pressans; je veux me servir de ce qui m'appartient; les délais que je lui avais accordés sont passés, et pour m'être fié à ses échéances, j'ai fortement endommagé mon crédit. Je l'aime et je l'honore, mais je ne suis pas tenu à me rompre les reins pour guérir son petit doigt. Mes nécessités sont immédiates; je ne veux plus me payer de paroles; il me faut de l'argent sur-le-champ. Pars: prends-moi une mine pressante; un vrai visage de créancier. Je crains bien que le seigneur Timon, qui maintenant brille comme un phénix, ne soit bientôt laissé nu comme le geai de la fable quand chacun aura repris la plume qui lui appartient. Allons, pars.

CAPHIS.

J'y vais, seigneur.

LE SÉNATEUR.

J'y vais, seigneur? et les billets? prends-les avec toi, et tiens compte des dates.

CAPHIS.

Oui, seigneur.

LE SÉNATEUR.

Va.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Une salle de la maison de Timon.

Entre FLAVIUS, *tenant à la main un grand nombre de mémoires.*

FLAVIUS.

Nulle prudence, aucun frein! Il porte dans ses dépenses un aveuglement si insensé, qu'il ne veut ni s'enquérir des moyens d'y faire face, ni arrêter le torrent de ses prodigalités. Il ne s'informe pas comment l'argent part, ni de ce qui doit suivre; jamais tant d'imprudence ne fut unie à tant de générosité. Que faire? il n'entendra rien jusqu'à ce que l'aiguillon du malheur se fasse sentir. Il revient maintenant de la chasse; il faut que je m'explique franchement avec lui. Oh! pitié! pitié! pitié!

Entrent CAPHIS, LE SERVITEUR D'ISIDORE *et celui* DE VARRON.

CAPHIS.

Bonjour, Varron *: tu viens chercher de l'argent, n'est-ce pas?

LE SERVITEUR DE VARRON.

N'est-ce pas là aussi le motif qui t'amène?

CAPHIS.

Oui; et toi aussi, Isidore?

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Comme tu dis.

CAPHIS.

Fasse le ciel que nous soyons tous payés!

LE SERVITEUR DE VARRON.

J'en doute.

CAPHIS.

Voici le maître de la maison.

Entrent TIMON, ALCIBIADE *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

TIMON.

Aussitôt après le dîner, nous retournerons à la chasse, mon cher Alcibiade. — (*Aux serviteurs qui lui présentent leurs billets.*) Est-ce à moi? Que me voulez-vous?

CAPHIS.

Seigneur, voici la note de certaines sommes dues par vous.

* Ces domestiques, comme c'est l'usage, se donnent entre eux le nom de leurs maîtres. (*Note du traducteur.*)

TIMON.

Dues par moi? D'où êtes-vous?

CAPHIS.

D'Athènes, seigneur.

TIMON.

Allez trouver mon intendant.

CAPHIS.

Sous votre bon plaisir, seigneur, il m'a remis de jour en jour, pendant tout ce mois. Des nécessités pressantes obligent mon maître à demander son argent; et il vous supplie humblement de vouloir bien, fidèle aux nobles qualités qui vous distinguent, lui rendre ce qui lui est dû.

TIMON.

Mon honnête ami, viens, je te prie, me revoir demain matin.

CAPHIS.

Mais, seigneur, —

TIMON.

Modère-toi, mon ami.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Je suis le serviteur de Varron, seigneur, —

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Moi, d'Isidore. Il vous supplie de lui rembourser promptement, —

CAPHIS.

Si vous saviez, seigneur, à quel point mon maître est gêné, —

LE SERVITEUR DE VARRON.

Voilà plus de six semaines, seigneur, que le billet est échu.

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Votre intendant me remet de jour en jour, seigneur, et j'ai l'ordre de m'adresser directement à vous.

TIMON.

Laissez-moi respirer. — (*Aux personnes qui l'accompagnent.*) Allez toujours devant, seigneurs; je vais vous rejoindre dans un moment.

ALCIBIADE *et* LES SEIGNEURS *sortent.*

TIMON, *continuant, à Flavius.*

Approche, je te prie. Comment se fait-il que je sois assiégé de demandes d'argent, qu'on me parle de billets non payés à leur échéance, de dettes depuis long-temps contractées et qui portent atteinte à mon honneur?

FLAVIUS, *aux serviteurs des créanciers.*

Mes amis, vous venez parler affaires dans un moment inopportun; ajournez vos demandes jusqu'après le dîner, afin que j'aie le temps d'expliquer au seigneur Timon pourquoi vous n'êtes pas payés.

TIMON.

C'est cela, mes amis. — (*A Flavius.*) Ayez soin de les bien traiter.

TIMON *sort.*

FLAVIUS.

Venez, je vous prie.

FLAVIUS *sort.*

Entrent APEMANTUS *et* LE BOUFFON.

CAPHIS.

Restez, restez; voici le fou qui vient avec Apemantus : amusons-nous un moment avec eux.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Qu'il aille se faire pendre ; il va nous dire des injures.

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Que la peste l'étouffe, ce chien !

LE SERVITEUR DE VARRON.

Fou comment te portes-tu ?

APEMANTUS.

Est-ce avec ton ombre que tu converses?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Je ne te parle pas, à toi.

APEMANTUS.

Non, tu te parles à toi-même. — (*Au Bouffon.*) Allons-nous-en.

LE SERVITEUR D'ISIDORE *au serviteur de Varron.*

Tu as déjà le fou à tes trousses.

APEMANTUS.

Non, tu n'y es pas encore.

CAPHIS.

Qui de nous tous est le fou maintenant?

APEMANTUS.

Celui qui m'interroge. Pauvres hères, valets d'usuriers, infâmes intermédiaire entre l'or et le besoin.

TOUS LES SERVITEURS.

Que sommes-nous, Apemantus ?

APEMANTUS.

Des ânes.

TOUS LES SERVITEURS.

Pourquoi?

APEMANTUS.

Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. — Fou, parle-leur.

LE BOUFFON.

Amis, comment vous portez-vous ?

TOUS LES SERVITEURS.

Fou, grand merci. Que fait ta maîtresse?

LE BOUFFON.

Elle fait bouillir de l'eau pour vous échauder, mes poulets. Je voudrais vous voir à Corinthe.

APEMANTUS.

Très-bien ! grand merci!

Entre UN PAGE.

LE BOUFFON.

Tenez, voici le page de ma maîtresse qui vient.

LE PAGE *au Bouffon.*

Eh bien, capitaine, que faites-vous en si sage compagnie? — Comment te portes-tu ?

APEMANTUS.

Que ma langue n'est-elle un bâton ! je te répondrais pertinemment.

LE PAGE.

Apemantus, lis-moi, je te prie, l'adresse de ces lettres, je n'y connais rien.

APEMANTUS.

Est-ce que tu ne sais pas lire ?

LE PAGE.

Non.

APEMANTUS.

Cela étant, le jour où tu seras pendu, ce ne sera pas une grande perte pour la science. — Cette lettre est adressée au seigneur Timon ; cettre autre est pour Alcibiade. Va, tu es né bâtard ; et tu mourras infâme.

LE PAGE.

Tu as eu pour mère une chienne, et tu mourras de faim, comme un chien que tu es. Point de réplique; je suis parti.

Il sort.

APEMANTUS.

Va, cours, et fuis la vertu à toutes jambes. — (*Au Bouffon.*) Fou, je vais aller avec toi chez le seigneur Timon.

LE BOUFFON.

Me laisseras-tu là?

APEMANTUS.

Si Timon est chez lui. — Vous trois, vous servez des usuriers.

TOUS LES SERVITEURS.

Oui; plût au ciel que ce fussent eux qui nous servissent !

APEMANTUS.

Moi, je suis prêt à vous servir, — d'exécuteur pour vous pendre.

LE BOUFFON.

Vous êtes tous trois au service d'usuriers?

TOUS LES SERVITEURS.

Oui, fou.

LE BOUFFON.

Je pense qu'il n'y a pas d'usurier qui n'ait un fou à son service. Ma maîtresse est une usurière, et moi je suis son fou. Quand un homme vient faire un emprunt à vos maîtres, il arrive triste, et s'en retourne joyeux; tout au contraire, il entre joyeux chez ma maîtresse, et s'en va fort triste. En savez-vous la raison?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Je pourrais en donner une.

APEMANTUS.

Donne la donc, afin que nous t'inscrivions sur nos tablettes, comme un paillard et un drôle, ce que tu es, dans tous les cas, à nos yeux.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Fou, qu'est-ce qu'un paillard?

LE BOUFFON.

Un fou en habit fin, et qui te ressemble. C'est un esprit ; il apparait par fois sous la figure d'un seigneur, par fois sous celle d'un homme de loi, par fois sous celle d'un philosophe, avec deux

pierres philosophales au lieu d'une. Il prend fréquemment la figure d'un chevalier; enfin, il revêt toutes les formes sous lesquelles l'homme chemine de treize à quatre-vingts ans.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Tu n'es pas tout-à-fait fou.

LE BOUFFON.

Et toi, pas tout-à-fait sage : tu es aussi pauvre en sagesse, que je suis riche en folie.

APEMANTUS.

Voilà une réponse qu'Apemantus ne désavouerait pas.

TOUS LES SERVITEURS.

Rangeons-nous, rangeons-nous; voici le seigneur Timon.

Rentrent TIMON *et* FLAVIUS.

APEMANTUS.

Viens, fou, viens avec moi.

LE BOUFFON.

On ne me voit pas toujours suivre l'amant, le frère aîné, et la femme; je suis parfois les pas du philosophe.

APEMANTUS et LE BOUFFON *sortent.*

FLAVIUS, *aux serviteurs.*

Ne vous écartez point, je vous prie; j'aurai à vous parler tout-à-l'heure.

Les serviteurs sortent.

TIMON.

Ce que tu me dis m'étonne: Pourquoi avoir attendu jusqu'aujourd'hui pour mettre pleinement sous mes yeux l'état de ma fortune? j'aurais pu proportionner mes dépenses aux moyens qui me restaient.

FLAVIUS.

Je vous l'ai proposé plusieurs fois; mais vous n'avez pas voulu m'entendre.

TIMON.

Allons, allons, peut-être faisais-tu tes affaires à mes dépens, alors que je refusais de t'entendre; et maintenant, tu fais de cette répugnance une excuse de ta conduite.

FLAVIUS.

O mon bon maître! bien des fois j'ai apporté mes comptes, et les ai mis sous vos yeux; vous refusiez de les voir en disant que vous vous reposiez sur ma probité. Lorsque, en retour d'un léger présent, vous m'ordonniez de remettre telle ou telle somme, combien de fois n'ai-je pas secoué la tête, et sortant des bornes du respect, ne vous-ai-je pas supplié, les larmes aux yeux, d'avoir la main moins prodigue : je me suis souvent exposé à être rudoyé par vous en cherchant à vous faire connaître la baisse de votre fortune et le torrent de vos dettes. O mon cher maître! je vous le dis, bien que cet avertissement vous arrive aujourd'hui trop tard, les ressources qui vous restent sont de moitié trop faibles pour faire face à vos engagemens actuels.

TIMON.

Qu'on vende toutes mes terres.

FLAVIUS.

Elles sont toutes fortement grevées; quelques-unes sont perdues pour vous; et ce qui reste est à peine suffisant pour payer vos dettes actuellement exigibles; l'avenir amène à grands pas de nouvelles charges. Comment ferez-vous dans l'intervalle? et, en définitive, dans quelle situation vous trouverez-vous?

TIMON.

Mes domaines s'étendent jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS.

O mon cher maître! l'univers n'est qu'un mot; s'il était à vous, et si vous le donniez d'une seule parole, avec quelle rapidité il vous échapperait!

TIMON.

Tu dis vrai.

FLAVIUS.

Si vous suspectez ma gestion ou ma probité, faites-moi comparaître devant les contrôleurs les plus rigides, et sommez-moi rendre des comptes rigoureux. Les dieux m'en sont témoins, quand je voyais nos offices encombrés d'avides parasites, nos caves inondées des flots de vin gaspillé par l'ivresse, quand tous nos appartemens resplendissans de lumières retentissaient du bruit de la musique, je me retirais dans quelque réduit solitaire, et là, je donnais à mes larmes un libre cours.

TIMON.

Assez, je te prie.

FLAVIUS.

Ciel, disais-je, quelle libéralité que celle du seigneur Timon! Que de mets exquis, prodigues à de grossiers esclaves, cette nuit a vu dévorer! Qui ne se dit pas le serviteur dévoué de Timon? qui ne met pas son cœur, sa tête, son épée, son courage et sa bourse au service du grand Timon, du noble, du digne, du loyal Timon? Ah! ces éloges ne durent qu'autant que l'opulence les paie. Ce qui est gagné à table est perdu à jeun; il suffit d'une averse pour faire disparaître toutes ces mouches parasites.

TIMON.

Allons, cesse de me sermonner; mon cœur n'a point à se reprocher de prodigalités coupables; mes dons ont été parfois entachés d'imprudence, jamais d'infamie. Pourquoi pleures-tu? As-tu assez peu de confiance pour croire que je manquerai d'amis? Que ton cœur se rassure : quand je voudrai sonder leur affection, et mettre leurs cœurs à l'épreuve en faisant un appel à leur bourse, je disposerai d'eux et de leur fortune aussi facilement que je puis t'ordonner de parler.

FLAVIUS.

Puisse l'événement justifier votre confiance !

TIMON.

Je dirai même plus, je bénis la nécessité où je me trouve, et je m'en applaudis ; elle me fournit un moyen d'éprouver mes amis. Tu vas voir combien tu t'es mépris sur l'état de ma fortune. Je suis riche de la richesse de mes amis. — (*Appelant.*) Hulà, quelqu'un ! — Flaminius ! Servilius !

Entrent FLAMINIUS, SERVILIUS, *et d'autres* SERVITEURS.

LES SERVITEURS.

Seigneur, seigneur, —

TIMON.

J'ai diverses commissions à vous confier. — Toi, va trouver de ma part le seigneur Lucius, — toi, le seigneur Lucullus ; j'ai chassé aujourd'hui avec lui ; — toi, Sempronius : — présentez-leur mes complimens, et dites-leur que je me félicite de l'occasion qui m'oblige aujourd'hui à recourir à leur bourse : demandez-leur cinquante talens.

FLAMINIUS.

Vos ordres seront exécutés, seigneur.

FLAVIUS, *à part.*

Les seigneurs Lucius et Lucullus ? Hom ?

TIMON, *à un autre serviteur.*

Toi, va trouver les sénateurs ; j'ai mérité leur reconnaissance, par l'assistance que j'ai prêtée à l'état ; dis-leur de m'envoyer, sur-le-champ, mille talens.

FLAVIUS.

J'ai pris la liberté, persuadé que c'était l'expédient le plus prompt, de leur offrir votre signature et votre nom ; mais ils ont secoué la tête, et je ne suis pas revenu plus riche.

TIMON.

Est-ce bien vrai ? Est-il possible ?

FLAVIUS.

Ils répondent tous, et d'une voix unanime, que maintenant ils sont gênés ; l'argent leur fait faute ; il ne peuvent faire ce qu'ils désireraient ; ils sont bien fâchés ; — vous êtes un homme honorable, et cependant ils auraient souhaité ; — ils ne savent, — mais, il y a eu de la faute de quelqu'un ; — la plus noble nature peut faillir. — Ils regrettent que les choses ne soient pas en meilleure posture ! — C'est grand dommage. — Et sur ce, prétextant des affaires sérieuses, accompagnant ces phrases entrecoupées de regards dédaigneux, de demi-saluts, de signes de tête pleins de froideur, ils ont glacé la parole sur mes lèvres.

TIMON.

Grands dieux, récompensez-les comme ils le méritent ! — (*A Flavius.*) Va, mon ami, ne t'afflige pas : ce sont des vieillards chez qui l'ingratitude est enracinée : leur sang épais et froid coule à peine dans leurs veines. S'ils manquent de sensibilité, c'est faute d'être animés d'une chaleur salutaire : notre nature, à mesure qu'elle s'incline vers la terre, s'acclimate pour son dernier voyage, et devient lourde et terne. — (*A un serviteur.*) Va chez Ventidius. — (*A Flavius.*) Bannis la tristesse ; tu es honnête et loyal ; je le dis à haute voix, tu n'as aucun tort. — (*Au même serviteur.*) Ventidius depuis peu a enterré son père ; cette mort lui a légué une grande fortune. Lorsqu'il était pauvre, en prison et sans amis, je lui ai prêté cinq talens : va le saluer de ma part ; dis-lui que son ami est dans un besoin pressant qui l'oblige à lui redemander ces cinq talens : — (*A Flavius.*) Aussitôt que tu les auras, donne-les à ces gens dont la créance est immédiatement exigible. La fortune de Timon, grâce à ses amis, ne saurait périr ; ne dis pas, et garde-toi de penser le contraire.

FLAVIUS.

Je voudrais le pouvoir. Cette pensée fait mal à un cœur généreux ; libéral et bon, il juge des autres par lui-même.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Lucullus.

FLAMINIUS *attend. Entre* UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Je vous ai annoncé à mon maître ; il descend pour vous parler.

FLAMINIUS.

Ami, je vous remercie.

Entre LUCULLUS.

LE SERVITEUR.

Voici mon maître.

LUCULLUS, *à part.*

Un des gens de Timon? c'est quelque présent, je gage; cela vient à propos; j'ai rêvé cette nuit de bassin et d'aiguière d'argent. — Flaminius, honnête Flaminius, tu es cordialement le bien venu. — (*A son serviteur.*) Remplis une coupe de vin. (*Le serviteur sort.*) Et comment se porte cet honorable, cet accompli, ce généreux citoyen d'Athènes, ton très-excellent seigneur et maître?

FLAMINIUS.

Sa santé est bonne, seigneur.

LUCULLUS.

Je suis charmé que sa santé soit bonne. Que portes-tu là sous ton manteau, mon bon Flaminius?

FLAMINIUS.

Seigneur, ce n'est qu'un coffre vide, que je viens de la part de mon maître vous prier de vouloir bien remplir. Il a un pressant besoin de cinquante talens; il m'envoie vous les demander, et ne doute pas que vous ne vous empressiez de lui rendre ce service.

LUCULLUS.

La, la, la, la; — il n'en doute pas, dis-tu? Hélas! l'excellent homme! c'est un noble cœur, s'il en fut jamais; pourquoi faut-il qu'il tienne une si bonne maison? Que de fois j'ai dîné chez lui, et lui ai dit ma pensée sur ce chapitre! il m'est même arrivé de revenir souper avec lui, tout exprès pour l'engager à modérer sa dépense; mais il ne voulait suivre les conseils de personne, et mes visites ne l'ont pas rendu plus sage. Chaque homme a son défaut, et le sien, c'est la libéralité; je le lui ai dit; mais je n'ai jamais pu le corriger.

Rentre LE SERVITEUR, *qui apporte du vin.*

LE SERVITEUR.

Seigneur, voici du vin.

LUCULLUS.

Flaminius, je t'ai toujours regardé comme un homme prudent. A ta santé!

Il remplit une coupe et la vide.

FLAMINIUS.

Vous êtes bien bon, seigneur.

LUCULLUS.

J'ai toujours reconnu en toi, c'est une justice que je dois te rendre, un esprit intelligent et prompt, un homme à qui on peut parler raison, et qui sait mettre à profit l'occasion quand elle se présente: tu as d'excellentes qualités. — (*Au serviteur.*) Va-t'en.

LE SERVITEUR *se retire.*

LUCULLUS, *continuant.*

Approche, honnête Flaminius. Ton maître est un seigneur plein de munificence, mais toi tu es prudent et sage, et quoique tu viennes me demander de l'argent, tu sais fort bien que ce n'est pas le moment d'en prêter, surtout par pur sentiment d'obligeance, et sans aucune sûreté. Tiens, voilà trois *solidaires**; ferme les yeux, mon enfant, et dis que tu ne m'as pas vu. Adieu.

FLAMINIUS.

Se peut-il qu'en un si court espace de temps les hommes diffèrent d'eux-mêmes à un tel point! (*Rejetant avec mépris l'argent que lui a donné Lucullus.*) Va-t'en, métal maudit et infâme; retourne à celui qui t'adore.

LUCULLUS.

Ha! je vois que tu es un sot, et bien digne de ton maître.

LUCULLUS *sort.*

FLAMINIUS *seul.*

Puisse cet argent s'ajouter à celui qui doit faire ton supplice! sois plongé aux enfers dans un bain d'or et d'argent fondu, ami faux, cœur pourri! L'amitié n'est-elle donc qu'un breuvage débile qui, pareil au lait, tourne en vingt-quatre heures? O dieux! je ressens d'avance toute l'indignation de mon maître. Cet esclave porte encore dans son estomac les mets qu'il a mangés à la table de mon maître: les alimens devraient-ils conserver leurs qualités nutritives, quand le convive s'est transformé en poison? Oh! puissent-ils ne produire en lui que des maladies! Et quand il verra la mort approcher, qu'aucune parcelle des forces vitales créées aux dépens de mon maître ne lui vienne en aide! Impuissantes à expulser le mal, qu'elles ne servent qu'à prolonger son agonie!

Il sort.

SCÈNE II.

Même ville. — Une place publique.

Arrivent LUCIUS *et* TROIS ÉTRANGERS.

LUCIUS.

Qui, le seigneur Timon? c'est mon intime ami; c'est un homme honorable.

PREMIER ÉTRANGER.

Nous le savons, bien que nous ne le connaissions pas personnellement. Mais il est une chose que je puis vous dire, seigneur; s'il faut en croire la rumeur publique, les jours prospères de Timon sont passés, et sa fortune s'écroule.

LUCIUS.

N'en croyez rien: il est impossible qu'il soit à court d'argent.

* Un commentateur observe ici que, selon toutes les probabilités, cette monnaie-là est de l'invention de Shakspeare. (*Note du traducteur.*)

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Je vous assure, seigneur, qu'il n'y a pas longtemps qu'un de ses gens est venu, de sa part, trouver Lucullus, pour lui emprunter je ne sais combien de talens; il a vivement insisté, disant que son maître en avait un besoin pressant; et néanmoins il a essuyé un refus.

LUCIUS.

Comment dites-vous?

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Je dis, seigneur, qu'il a essuyé un refus.

LUCIUS.

Quelle chose étrange! Par tous les dieux, j'en rougis de honte. Répondre par un refus à un homme aussi honorable! c'est là une conduite qui l'est bien peu. Pour ce qui est de moi, je dois l'avouer, j'ai reçu parfois de légères marques de sa bienveillance, telles que de l'argent, de la vaisselle plate, des bijoux, et autres bagatelles de ce genre qui sont loin d'égaler ce qu'a reçu Lucullus; néanmoins, si, faisant peu de fonds sur lui, il s'était adressé à moi, je ne lui aurais pas refusé les talens qu'il demandait.

Arrive SERVILIUS.

SERVILIUS.

Voilà justement le seigneur Lucius que je rencontre fort à propos; je le cherche depuis longtemps. — (*A Lucius.*) Honoré seigneur, —

LUCIUS.

Servilius! je suis charmé de te voir. Adieu, fais mes complimens à ton honorable et vertueux maître, le plus cher de mes amis.

SERVILIUS.

Sous votre bon plaisir, seigneur, mon maître vous envoie, —

LUCIUS.

Ha! que m'envoie-t-il? j'ai tant d'affection pour lui! il ne cesse d'envoyer. Dis-moi comment je puis lui témoigner ma reconnaissance? Et que m'envoie-t-il maintenant?

SERVILIUS.

Il vous envoie seulement prévenir de la nécessité pressante où il se trouve, et vous prie de mettre immédiatement à sa disposition un certain nombre de talens.

LUCIUS.

Je vois que ton maître veut plaisanter avec moi; eût-il besoin de cinq mille talens, il ne serait pas embarrassé pour les trouver.

SERVILIUS.

Mais en attendant, seigneur, il a besoin d'une somme beaucoup moins forte. Si ses besoins n'étaient pas réels, je ne mettrais pas la moitié autant d'énergie dans mes instances.

LUCIUS.

Parles-tu sérieusement, Servilius?

SERVILIUS.

Ce que je vous dis est vrai, seigneur.

LUCIUS.

Quel imbécile je suis de m'être dégarni d'argent, et cela au moment où je trouve l'heureuse occasion d'agir honorablement! Par quelle fatalité faut-il qu'hier j'aie fait une fort petite acquisition qui me prive d'un très-grand honneur? Servilius, je te le jure à la face des dieux, la chose m'est impossible : que je m'en veux de ma sottise! — ces personnes me sont témoins que j'allais moi-même envoyer chez le seigneur Timon pour lui faire un emprunt; mais, pour toutes les richesses d'Athènes, je ne voudrais pas à présent l'avoir fait. Présente mes sincères complimens à ton excellent maître; j'espère qu'il ne m'en voudra pas de ce que je suis dans l'impuissance de l'obliger. Dis-lui de ma part que je regarde comme le plus grand malheur qui pût m'affliger de n'avoir pu rendre service à un homme aussi honorable. Mon cher Servilius, fais-moi le plaisir de lui rapporter textuellement mes paroles.

SERVILIUS.

Je n'y manquerai pas, seigneur.

LUCIUS.

Je t'en serai reconnaissant, Servilius.

SERVILIUS *s'éloigne.*

LUCIUS, *continuant.*

Vous aviez bien raison de dire que les affaires de Timon vont mal; et quand une fois un homme a éprouvé un refus, il est rare qu'il aille loin.

LUCIUS *s'éloigne.*

PREMIER ÉTRANGER.

Avez-vous remarqué ceci, Hostilius?

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Que trop bien.

PREMIER ÉTRANGER.

Voilà comme est fait le monde; voilà comme sont tous les flatteurs. Qui peut donner le nom d'ami à l'homme qui puise au même plat que lui? Il est à ma connaissance que Timon a servi de père à ce seigneur, qu'il a étayé son crédit de sa bourse, qu'il l'a aidé à soutenir son rang; il n'est pas jusqu'aux gages de ses gens qui n'aient été payés avec les finances de Timon. Il ne boit jamais que ses lèvres ne pressent l'argent de Timon; et cependant, — oh! voyez quel monstre fait l'homme, quand il se montre sous les traits de l'ingrat! — Il lui refuse maintenant une somme qui, vu l'état de sa fortune, n'est pas plus pour lui que ne serait pour un autre une aumône faite à un mendiant.

TROISIÈME ÉTRANGER.

La religion s'en indigne.

PREMIER ÉTRANGER.

Pour ma part, je n'ai jamais rien reçu de Timon; jamais ses dons ne sont venus me chercher, et m'inscrire au nombre de ses amis; toutefois, je le déclare, en considération de la noblesse

son caractère, de ses vertus notoires, de sa conduite honorable, si, dans ses besoins, il s'était adressé à moi, j'aurais considéré ma fortune comme me venant de lui, et je lui en aurais rendu la plus forte moitié, tant j'aime sa nature bonne et bienveillante; mais, je le vois, il faut ici-bas apprendre à se passer d'humanité; car l'intérêt prévaut sur la conscience.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Sempronius.

Entrent SEMPRONIUS *et* UN SERVITEUR DE TIMON.

SEMPRONIUS.

Pourquoi m'importuner, moi, de préférence à tous les autres? Il pouvait s'adresser à Lucius ou à Lucullus; il y a encore Ventidius qui est riche et qu'il a fait sortir de prison. Tous ces hommes lui doivent leur fortune.

LE SERVITEUR.

Seigneur, tous ont été soumis à l'épreuve, et trouvés de mauvais aloi; car tous ont répondu par un refus.

SEMPRONIUS.

Eh quoi! ils ont refusé! Ventidius et Lucullus ont refusé, et c'est à moi qu'il s'adresse! Tous trois? diantre! — Voilà qui annonce de sa part bien peu d'amitié ou de jugement. Suis-je donc sa dernière ressource? Ses amis, comme autant de médecins, après s'être enrichis à ses dépens, l'ont condamné : est-ce moi qui dois entreprendre sa guérison? C'est en user avec moi d'une manière peu délicate; j'en suis indigné; il aurait dû me rendre plus de justice : je ne vois pas pourquoi, dans ses besoins, il ne s'est pas d'abord adressé à moi; car, en conscience, je suis le premier qui ait reçu de lui des présens; et a-t-il donc si mauvaise opinion de mes sentimens au point de ne compter qu'en dernière ligne sur ma reconnaissance? Non, je ne veux pas m'exposer à la risée de tous, et passer aux yeux du monde pour un imbécile. J'aurais voulu, ne fût-ce que pour ma satisfaction personnelle, et quand il aurait dû m'en coûter une somme trois fois plus forte, qu'il se fût d'abord adressé à moi, tant j'avais le cœur disposé à lui rendre service. Mais, à présent, retourne vers lui, et à la froide réponse de ses amis ajoute celle-ci : «Qui ravale mon honneur ne verra jamais mon argent.»

Il sort.

SERVILIUS, *seul.*

A merveille! voilà un scélérat plein de vertu. A quoi donc songeait le diable quand il fit l'homme égoïste et hypocrite? c'était marcher sur ses propres brisées : et je ne puis m'empêcher de croire qu'un jour viendra où l'iniquité des hommes le feront paraître pur et sans reproche. De quels beaux sentimens cet homme colore sa bassesse! De quel semblant de vertu il assaisonne sa perversité! pareil à ceux qui, sous le masque d'un ardent patriotisme, sont prêts à mettre tout un royaume en feu. Son politique attachement est de la même nature. C'est sur lui que mon maître fondait son principal espoir : le voilà maintenant abandonné de tous, hormis des dieux. Maintenant ses amis sont morts; ses portes qui, dans des temps plus heureux, ne connurent jamais les verroux, doivent aujourd'hui protéger la liberté de leur maître. Voilà le résultat de ses largesses. Qui ne sait pas garder son argent doit garder la maison.

Il sort.

SCENE IV.

Même ville. — Une salle dans la maison de Timon.

DEUX SERVITEURS DE VARRON, *et* LE SERVITEUR DE LUCIUS, *se rencontrent avec* TITUS, HORTENSIUS *et* D'AUTRES SERVITEURS *des créanciers de Timon qui attendent sa sortie.*

UN SERVITEUR DE VARRON.

Je suis charmé de vous voir; bonjour, Titus et Hortensius.

TITUS.

Bonjour, mon cher Varron.

HORTENSIUS.

C'est toi, Lucius? quel hasard nous rassemble?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Je pense que c'est le même objet qui nous amène tous; le mien, c'est de l'argent.

TITUS.

C'est pareillement le leur et le nôtre.

Entre PHILOTAS.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Et Philotas aussi?

PHILOTAS.

Je vous souhaite à tous le bonjour.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Sois le bienvenu, camarade. Quelle heure crois-tu qu'il soit?

PHILOTAS.

Il est près de neuf heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Si tard que cela?

PHILOTAS.

Est-ce que le maître de céans n'est pas encore visible?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Pas encore.

PHILOTAS.

Cela m'étonne; il avait coutume de nous éclairer de sa présence à sept heures !

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Oui, mais les jours pour lui sont devenus plus courts. Songe que la carrière d'un prodigue ressemble à celle du soleil; seulement, une fois couché, il ne reparaît plus à l'horizon. Je crains bien que la bourse de Timon ne soit vide; on peut y enfoncer la main bien avant sans y trouver grand' chose.

PHILOTAS.

Je partage tes craintes.

TITUS.

Je vais vous faire faire une remarque assez bizarre.— (*A Hortensius.*) Ton maître t'envoie chercher de l'argent?

HORTENSIUS.

Il est vrai.

TITUS.

Eh bien, il porte encore à présent les bijoux dont Timon lui a fait cadeau, et dont je viens, moi, réclamer le paiement.

HORTENSIUS.

Je fais cette démarche à contre-cœur.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Bien que la chose soit étrange, il n'en est pas moins vrai qu'en cette occasion Timon paie plus qu'il ne doit; c'est comme si ton maître envoyait demander le paiement des bijoux qu'il porte lui-même.

HORTENSIUS.

Les dieux me sont témoins de ma répugnance à m'acquitter de ce message. Je sais que mon maître a eu part aux largesses de Timon, et, en pareille circonstance, l'ingratitude est pire que le vol.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

Ma créance à moi est de trois mille écus; quelle est la tienne?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

De cinq mille.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

C'est beaucoup: ton maître avait sans doute plus de confiance en Timon que le mien; sans quoi ma créance égalerait la tienne.

Entre FLAMINIUS.

TITUS.

Voici l'un des gens du seigneur Timon.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Hé! Flaminius! un mot. Dis-moi, ton maître va-t-il bientôt paraître?

FLAMINIUS.

Non, pas encore.

TITUS.

Nous l'attendons; dis-le-lui, je te prie.

FLAMINIUS.

Je n'ai pas besoin de le lui dire: il sait que vous n'êtes que trop ponctuels.

FLAMINIUS *sort.*

Entre FLAVIUS, *le visage caché dans son manteau.*

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Ho! ho! n'est-ce pas là son intendant qui passe enveloppé dans son manteau? Il s'esquive à la sourdine: appelez-le, appelez-le.

TITUS.

Entendez-vous, seigneur?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

Avec votre permission, seigneur, —

FLAVIUS.

Que me veux-tu, mon ami?

TITUS.

Nous attendons de l'argent, seigneur.

FLAVIUS.

Oui, si le paiement était aussi certain que votre persistance à l'attendre, on pourrait compter dessus en toute sûreté. Pourquoi n'avez-vous pas présenté vos billets et vos mémoires, quand vos maîtres mangeaient à la table du mien? Ils étaient alors coulans et faciles sur leurs créances, et leur bouche affamée en dévorait d'avance les intérêts. Vous avez tort de me presser ainsi; laissez-moi passer tranquillement. Vous pouvez m'en croire, tout est fini pour mon maître et pour moi; nous n'avons plus rien, moi à compter, lui à dépenser.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Tout cela est fort bien; mais cette réponse là ne peut servir.

FLAVIUS.

Si elle ne peut servir, elle est moins vile que vous qui servez des fripons.

Il sort.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

Eh bien, que dit notre intendant congédié?

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON.

Peu importe ce qu'il dit: il est pauvre, et c'est une punition assez grande. Qui a le droit de parler haut, sinon celui qui n'a pas un toit pour reposer sa tête? il lui est permis de se moquer des vastes édifices.

Entre SERVILIUS.

TITUS.

Ah! voilà Servilius; nous allons avoir une réponse.

SERVILIUS.

Si vous vouliez, mes amis, revenir dans un autre moment, vous nous obligeriez beaucoup; car, je vous l'affirme, mon maître est dans une irritation extrême. L'égalité de son caractère l'a abandonné; sa santé est dérangée, et il garde la chambre.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Bien des gens gardent la chambre sans être malades: si sa santé est tellement compromise, c'est une raison de plus pour payer ses dettes, afin que son ame retourne sans obstacle vers les dieux.

SERVILIUS.

Justes dieux!

TITUS.

Nous ne saurions, mon cher, nous payer d'une .elle réponse.

FLAMINIUS, *de l'intérieur.*

Servilius, au secours! — Seigneur! seigneur!

Entre TIMON *en fureur;* FLAMINIUS *le suit.*

TIMON.

Eh quoi, mes portes aussi me ferment-elles le passage? Quoi! j'aurai toujours été libre, et on fera de ma propre maison l'ennemie de ma liberté, ma prison? La demeure où j'ai donné tant de festins, a-t-elle pour moi, comme toute la race humaine, un cœur de fer?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Commence, Titus.

TITUS.

Seigneur, voici mon mémoire.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Voici le mien.

HORTENSIUS.

Et le mien, seigneur.

LES DEUX SERVITEURS DE VARRON.

Et le nôtre, seigneur.

PHILOTAS.

Voilà tous nos mémoires.

TIMON.

Écrasez-moi sous leur poids; écharpez-moi.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Hélas! seigneur, —

TIMON.

Coupez mon cœur en morceaux et battez-en monnaie.

TITUS.

Mon billet est de cinquante talens.

TIMON.

Paye-toi avec mon sang.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Cinq mille écus, seigneur.

TIMON.

Cinq mille gouttes payeront cela. — Et le tien? — et le tien?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

Seigneur, —

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON.

Seigneur, —

TIMON.

Prenez-moi, prenez-moi, et que les dieux vous confondent!

Il sort.

HORTENSIUS.

Ma foi, je vois bien que nos maîtres peuvent dire adieu à leur argent : on peut bien dire que ce sont des créances désespérées, car le débiteur est fou.

Ils sortent.

Rentrent TIMON *et* FLAVIUS.

TIMON.

Ils m'ont mis tout hors d'haleine, les scélérats! Eux, des créanciers! Non, ce sont des démons!

FLAVIUS.

Mon cher maître, —

TIMON.

Si je mettais à exécution cette idée?

FLAVIUS.

Seigneur, —

TIMON.

Je veux le faire. — Mon intendant!

FLAVIUS.

Me voici, seigneur.

TIMON.

Le tour sera excellent! — Va de nouveau inviter tous mes amis, Lucius, Lucullus, Sempronius, enfin tous. Je veux une fois encore régaler ces gens-là.

FLAVIUS.

Seigneur, c'est l'égarement où vous êtes qui vous fait parler ainsi; tout ce qui vous reste ne suffirait pas pour garnir une table ordinaire.

TIMON.

Que cela ne t'inquiète pas. Va; je te l'ordonne; invite-les tous : amène-nous une fois encore cette bande de coquins; mon cuisinier et moi, nous nous chargerons du reste.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Même ville. — La salle du sénat.

Le sénat est assemblé. Entrent ALCIBIADE *et* SUITE.

PREMIER SÉNATEUR.

Seigneur, je me range de cet avis; il a versé le sang; il faut qu'il meure. Rien n'encourage le crime, comme l'indulgence.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

C'est vrai; il faut que la loi l'écrase.

ALCIBIADE.

Je souhaite au sénat gloire, santé et miséricorde.

PREMIER SÉNATEUR.

Qu'y a-t-il, général?

ALCIBIADE.

Je viens, humble suppliant, implorer vos vertus; car la pitié est la vertu qui doit tempérer la loi, et il n'y a que les tyrans qui l'appliquent avec cruauté. Il a plu au Temps et à la Fortune de frapper de leurs rigueurs un de mes amis, qui, dans la chaleur d'un premier mouvement, est tombé dans le gouffre de la loi, ce gouffre sans fonds pour ceux qui imprudemment s'y plongent. A part l'action qu'il a fatalement commise, c'est un homme doué des qualités les plus estimables; et ce qui

l'honore, ce qui rachète sa faute, c'est qu'elle n'est entachée d'aucune lâcheté. Voyant sa réputation mortellement blessée, saisi d'une noble indignation il a ouvertement fait face à son ennemi; et avant de donner l'essor à sa colère, il l'a modérée et contenue avec tant de sagesse, qu'on eût dit un homme exposant ses raisons avec calme, et cherchant à les faire prévaloir.

PREMIER SÉNATEUR.

Vous avancez un paradoxe insoutenable, en présentant comme innocente une action coupable : à voir les efforts que vous faites, on dirait que votre intention est de légitimer le meurtre, et de donner le nom de valeur à la violence, qui n'est qu'une valeur bâtarde, venue au monde au moment où sont nées les factions et les sectes. Le vrai brave est celui qui sait souffrir avec patience tout ce que la langue des hommes peut exhaler de pire, qui porte l'injure avec indifférence, comme une chose qui lui est étrangère, comme le vêtement qui le couvre, sans la laisser pénétrer jusqu'à son cœur, et le mettre en péril. Si l'offense est un délit qu'il faut punir de mort, quelle folie à nous de donner notre vie pour elle!

ALCIBIADE.

Seigneur, —

PREMIER SÉNATEUR.

Vous ne sauriez justifier des crimes. Le courage consiste non à se venger d'une injure, mais à la supporter.

ALCIBIADE.

Permettez-moi, seigneurs, de vous parler en soldat. Pourquoi les hommes sont-ils assez fous pour exposer leur vie dans les batailles? Que n'endurent-ils toutes les insultes ? Que ne dorment-ils sur l'injure ? Que ne se laissent-ils tranquillement couper la gorge par l'ennemi? S'il y a tant de courage dans la résignation, que faisons-nous à la guerre? Si c'est à la patience qu'il faut décerner la palme, les femmes, qui restent au logis, sont plus vaillantes que nous, l'âne plus courageux que le lion; le prisonnier chargé de fers est plus sage que le juge, si la sagesse consiste à savoir souffrir. Seigneur, par cela même que vous êtes puissans, soyez miséricordieux et bons. On doit condamner quiconque tue de sang-froid; le meurtre, je l'avoue, est la dernière aggravation du crime; mais tuer pour sa défense est, certes, une action que l'équité absout. La colère est une chose impie; mais quel est l'homme qui ne s'est jamais mis en colère? En pesant son crime, mettez ces considérations dans la balance.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Vous parlez en vain.

ALCIBIADE.

En vain? Les services qu'il a rendus à Lacédémone et à Byzance sont des titres suffisans pour racheter sa vie.

PREMIER SÉNATEUR.

Que dites-vous?

ALCIBIADE.

Je dis, seigneur, qu'il a rendu d'éminens services, et fait mordre la poussière, dans maint combat, à un grand nombre de vos ennemis. Dans la dernière guerre, avec quelle valeur ne s'est-il pas conduit, que de sang n'a-t-il pas versé?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Il s'en est amplement payé sur le butin; c'est un querelleur juré; il est sujet à un vice qui noie toutes ses facultés et enchaîne sa valeur. A défaut d'autres ennemis, celui-là suffirait pour l'abattre. Dans les emportemens de sa fureur brutale, on l'a vu commettre des actes de violence et susciter des querelles. Nous en avons la conviction, sa vie est souillée, et il a le vin dangereux.

PREMIER SÉNATEUR.

Il mourra.

ALCIBIADE.

Destin cruel! il aurait mieux valu qu'il mourût à la guerre! Seigneurs, si ses titres personnels ne peuvent vous émouvoir, bien qu'il pût, au prix de ses exploits, racheter sa vie, et ne rien devoir à personne, cependant, pour mieux vous fléchir, prenez mes services avec les siens et joignez-les ensemble : à votre âge vous tenez à ce qu'on vous donne des sûretés; eh bien! j'engage mes victoires et ma gloire pour garant de sa conduite à venir. Si en expiation de son crime, la loi réclame sa vie, qu'il meure sur le champ de bataille, en versant noblement son sang. Car la loi est rigoureuse; et c'est là aussi le caractère distinctif de la guerre.

PREMIER SÉNATEUR.

Nous ne devons voir que la loi; il mourra: n'insistez pas davantage, sous peine d'encourir notre déplaisir. Ami ou frère, qui répand le sang d'autrui doit se résigner à voir couler le sien.

ALCIBIADE.

Il le faut donc? Cela ne doit pas être. Seigneurs, je vous en conjure, connaissez-moi.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Comment?

ALCIBIADE.

Rappelez-vous qui je suis.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Que dites-vous?

ALCIBIADE.

Je dois croire que l'âge m'a effacé de votre souvenir. Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour que j'éprouve la honte de vous supplier en vain, et qu'on me refuse une grâce aussi vulgaire. Vous rouvrez mes blessures.

PREMIER SÉNATEUR.

Oses-tu bien provoquer notre colère? Notre décision sera laconique, mais immense dans ses effets. Nous te bannissons à jamais.

ALCIBIADE.

Me bannir? Bannissez votre radotage; bannissez l'usure qui déshonore le sénat.

PREMIER SÉNATEUR.

Si dans deux jours Athènes te voit encore dans

ses murs, attends de nous un arrêt plus sévère. Quant à lui, sans plus de colère de notre part, il va être exécuté sur l'heure.

LES SÉNATEURS *sortent.*

ALCIBIADE, *seul.*

Puissent les dieux vous faire vieillir assez pour qu'il ne vous reste plus que les os, et que tous les regards se détournent de vous avec horreur! Ma rage est au comble. J'ai tenu leurs ennemis en respect, pendant qu'ils comptaient leur argent et plaçaient leurs fonds à gros intérêts; moi, je ne suis riche qu'en larges cicatrices.—Et voilà mon salaire? voilà le baume qu'un sénat usurier verse sur les blessures d'un soldat? le bannissement? Cela ne me déplaît pas; je ne suis pas fâché d'être banni: c'est une digne occasion offerte à ma fureur pour châtier Athènes. Je vais soulever mes soldats mécontens, et gagner l'affection du peuple. Il y a de la gloire à combattre de nombreux ennemis. Un guerrier, à l'exemple des dieux, ne doit pas laisser l'offense impunie.

Ils sortent.

SCENE VI.

Une salle magnifique dans la maison de Timon.

La musique se fait entendre. Les tables sont dressées; LES SERVITEURS *attendent. Entrent* PLUSIEURS SEIGNEURS, *par des portes différentes.*

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous souhaite le bonjour, seigneur.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je vous en souhaite autant. Je pense que le seigneur Timon n'a voulu que nous éprouver l'autre jour.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est la réflexion qui m'occupait quand nous nous sommes rencontrés. J'espère qu'il n'est pas aussi bas que pouvait le faire supposer la démarche faite auprès de ses amis.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Ce qui semble le prouver, c'est le nouveau banquet qu'il donne aujourd'hui.

PREMIER SEIGNEUR.

Je suis disposé à le croire: il m'a envoyé une invitation pressante, que plusieurs affaires urgentes ne me permettaient pas d'accepter; mais ses instances ont été si vives, que je n'ai pu faire autrement que de venir.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Des affaires indispensables me réclamaient aussi; mais il n'a pas voulu entendre mes excuses. Je regrette de m'être trouvé sans argent, lorsqu'il a envoyé m'en emprunter.

PREMIER SEIGNEUR.

J'éprouve aussi le même regret en voyant la tournure que prennent les choses.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Chacun ici en dit autant. Combien demandait-il à vous emprunter?

PREMIER SEIGNEUR.

Mille pièces d'or.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mille pièces d'or?

PREMIER SEIGNEUR.

Et à vous?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Il m'avait envoyé demander, — Mais le voici qui vient.

Entrent TIMON *et* SA SUITE.

TIMON.

Je suis charmé de vous voir l'un et l'autre, seigneurs. — Comment vous portez-vous?

PREMIER SEIGNEUR.

Notre santé ne va jamais mieux que lorsque nous savons que la vôtre est bonne.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

L'hirondelle ne suit pas l'été avec plus d'empressement que nous ne vous suivons.

TIMON, *à part.*

Et elle ne fuit pas l'hiver d'une aile plus agile; les hommes sont des oiseaux de passage. — (*Haut.*) Seigneur, ce dîner ne vous indemnisera pas de votre longue attente; repaissez un moment vos oreilles de musique, si les sons de la trompette ne sont pas pour elles un trop rude ordinaire: nous allons dans un instant nous mettre à able.

PREMIER SEIGNEUR.

J'espère, seigneur, que vous ne m'en voulez pas d'avoir renvoyé votre messager les mains vides?

TIMON.

Oh! seigneur, que cela ne vous inquiète pas.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Noble seigneur, —

TIMON.

Ah! mon cher ami, comment vous va?

On apporte les mets du festin.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Très-honoré seigneur, je suis véritablement honteux de m'être trouvé si pauvre le jour où vous avez envoyé chez moi.

TIMON.

Oubliez cela, seigneur.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si vous aviez seulement envoyé deux heures plus tôt, —

TIMON.

Bannissez cela de votre souvenir. — (*A ses serviteurs.*) Allons, qu'on serve tout à la fois.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Quoi! tous les plats couverts!

PREMIER SEIGNEUR.

Festin de roi, soyez-en sûr.

TROISIÈME SEIGNEUR.

A n'en point douter, tout ce que l'argent et la saison peuvent procurer.

PREMIER SEIGNEUR.

Comment vous portez-vous? Quelles nouvelles?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Alcibiade est banni : l'avez-vous entendu dire?

PREMIER ET DEUXIÈME SEIGNEURS.

Alcibiade banni!

TROISIÈME SEIGNEUR.

Oui ; la chose est certaine.

PREMIER SEIGNEUR.

Comment? comment?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pour quel motif, je vous prie?

TIMON.

Mes dignes amis, voulez-vous approcher?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je vous en dirai tantôt davantage. Nous avons là un banquet magnifique.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Le patron n'a pas changé ; c'est toujours le même homme.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Cela durera-t-il? cela durera-t-il?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Bon pour le présent; mais plus tard, — il est possible, —

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je vous comprends.

TIMON.

Que chacun prenne son siége avec la même ardeur que lorsqu'il est suspendu aux lèvres de sa maîtresse : vous serez servis de la même manière, quelque place que vous occupiez. Ne faites pas de ce diner un banquet municipal, où les mets ont le temps de refroidir avant qu'on ait réglé les droits de préséance : asseyez-vous, asseyez-vous. Commençons par rendre grâce aux dieux :

« Puissans bienfaiteurs, propagez parmi nous la reconnaissance : faites-vous bénir à cause de vos dons ; mais tenez-en quelques-uns en réserve, si vous ne voulez voir vos divinités méprisées. Donnez à chaque homme en quantité suffisante pour que l'un n'ait pas besoin de prêter à l'autre ; car si demain vos divinités venaient emprunter aux hommes, les hommes planteraient là les dieux. Faites que le festin soit aimé plus que l'homme qui le donne. Que là où il y aura vingt hommes réunis, il y ait vingt scélérats ; s'il y a douze femmes à table, qu'une douzaine d'entre elles soient, — ce qu'elles sont toutes. Quant au reste de vos justiciables, ô dieux, les sénateurs d'Athènes et la lie du peuple, faites du mal qui est en eux l'instrument de leur destruction. Quant à ces amis ici présent, de même qu'ils ne me sont rien, que votre protection soit pour eux ce qu'est le festin auquel je les invite, — néant. »

Découvrez les plats, meute affamée, et lapez.

Les convives découvrent les plats et les trouvent remplis d'eau chaude.

UN DES CONVIVES.

Qu'est-ce que cela veut dire?

UN AUTRE CONVIVE.

Je n'en sais rien.

TIMON.

Amis de la bouche, puissiez-vous ne jamais vous trouver à meilleur régal. De la fumée et de l'eau tiède, voilà tout ce que vous êtes. Voilà le dernier banquet de Timon. Celui à qui vous avez prodigué vos flatteries s'en lave maintenant, et vous rejette à la face votre infamie flagrante. (*Il leur jette de l'eau à la figure.*) Puissiez-vous traîner dans l'opprobre votre vieillesse abhorrée, flatteurs doucereux, détestables parasites, assassins courtois, loups affables, ours caressans, bouffons de la fortune, amis de la table, mouches parasites, esclaves bas et rampans, vapeurs, vils automates, éphémères! que tous les maux qui affligent l'homme et la brute vous couvrent tout entiers comme d'une lèpre. — Où vas-tu, toi? arrête, prends d'abord ta potion, — et toi aussi, — et toi encore. (*Il leur jette les plats à la tête, et les chasse.*) — Arrête ; je veux te prêter de l'argent, et non t'en emprunter. — Hé quoi, tous prennent la fuite? Qu'il n'y ait plus à l'avenir de banquet auquel les fripons ne soient les bienvenus. Maison, brûle ; Athènes, abîme-toi. Timon voue à l'humanité une éternelle haine.

Il sort.

Rentrent PLUSIEURS SEIGNEURS *et* SÉNATEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Eh bien, seigneurs?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pourriez-vous me donner l'explication de cette folie furieuse du seigneur Timon?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Diantre! Avez-vous vu ma toque?

QUATRIÈME SEIGNEUR.

J'ai perdu ma toge.

TROISIÈME SEIGNEUR.

C'est un fou, que le seul caprice gouverne; l'autre jour il me donne un diamant, et aujourd'hui il le fait sauter de mon chapeau. Avez-vous vu mon diamant?

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Avez-vous vu ma toque?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

La voilà.

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Voici ma toge.

PREMIER SEIGNEUR.

Sortons vite de céans.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Le seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Mes os s'en sont aperçus.

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Un jour il nous donne des diamans, un autre jour des pierres.

Ils sortent.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Hors des murs d'Athènes qu'on aperçoit à quelque distance.

Arrive TIMON.

TIMON.

Que je vous regarde encore, ô murs qui renfermez ces loups dans votre enceinte. Abîmez-vous en terre, et cessez d'enclore Athènes. Épouses, abjurez la chasteté! Enfans, renoncez à l'obéissance! Esclaves et fous, arrachez de leur siége les vieux et graves sénateurs, et gouvernez à leur place! Jeunes vierges, livrez-vous à d'infâmes débauches, jusque sous les yeux de vos mères! Banqueroutiers, tenez ferme; plutôt que de payer vos dettes, tirez vos poignards et coupez la gorge à vos créanciers! Serviteurs, volez; vos maîtres sont des voleurs en grand qui ont organisé un pillage légal! Servante, entre au lit de ton maître: ta maîtresse est une prostituée! Adolescent de seize ans, arrache à ton vieux père la béquille rembourrée qui soutient ses pas chancelans, et sers-t'en pour lui briser la tête. Piété, respect, crainte des dieux, paix, justice, vérité, obéissance domestique, repos des nuits, bon voisinage, instruction, savoir-vivre, arts et sciences, hiérarchie, usages, coutumes et lois, faites place à vos contraires, et que partout règne l'anarchie! — Fléaux auxquels l'humanité est sujette, soufflez sur Athènes, mûre pour le châtiment, vos fièvres terribles et contagieuses! Froide sciatique, estropie nos sénateurs, et rends leurs corps aussi malades que leurs ames. Impudicité et libertinage, glissez-vous au cœur et jusque dans la moelle de nos jeunes hommes; qu'ils nagent contre le courant de la vertu, et se noient dans la débauche. Que des infirmités hideuses s'attachent à tous les Athéniens, et qu'ils ne recueillent pour tout fruit qu'une lèpre universelle! Que l'haleine infecte l'haleine; et que leur société, comme leur amitié, soit un poison! Ville abominable, je n'emporte de toi que ce corps nu! tu peux aussi le prendre, et avec lui mes malédictions multipliées. Timon va vivre dans les bois, où les animaux les plus cruels seront pour lui moins barbares que les hommes. Exaucez-moi, dieux justes; je vous implore tous, dans les murs, hors des murs d'Athènes, exterminez les Athéniens! faites que Timon voie chaque jour croître sa haine pour la race des hommes grands ou petits.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Athènes. — Une salle dans la maison de Timon.

Entrent FLAVIUS *et* DEUX OU TROIS SERVITEURS.

PREMIER SERVITEUR.

Parlez, notre intendant. Où est notre maître? Tout est-il perdu, désespéré? ne reste-t-il plus rien?

FLAVIUS.

Hélas! mes amis, que vous dirai-je? les justes dieux me sont témoins que je suis aussi pauvre que vous.

PREMIER SERVITEUR.

Une maison si opulente ruinée! un si généreux maître tombé dans le malheur! il a tout perdu! Il ne lui reste pas même un ami, qui dans son infortune le prenne par le bras et l'accompagne!

DEUXIÈME SERVITEUR.

De même que nous tournons le dos à notre camarade dès qu'il est jeté dans sa fosse, de même ses amis s'éloignent prudemment de sa fortune enterrée, lui laissant pour adieux des vœux trompeurs comme des bourses vides: et lui-même, indigent, sans autre bien que l'air, emportant sa pauvreté que tout le monde fuit, il erre seul, comme le mépris. — Voilà encore quelques-uns de nos camarades.

Entrent D'AUTRES SERVITEURS.

FLAVIUS.

Tristes débris d'une maison ruinée.

TROISIÈME SERVITEUR.

Néanmoins, je lis sur vos visages que nous portons encore la livrée de Timon; nous sommes encore camarades, serviteurs affligés du même maître. Notre barque fait eau de toutes parts, et nous, pauvres matelots, debout sur le tillac prêt à s'abîmer, prêtant l'oreille aux vagues menaçantes, nous allons tous être emportés dans l'océan de l'air.

FLAVIUS.

Mes bons amis, je vais partager avec vous le peu qui me reste. En quelque lieu que nous nous retrouvions, en mémoire de Timon, restons toujours unis; secouons la tête, et saluant d'un dernier adieu la fortune de notre maître, disons-nous que nous avons vu des jours meilleurs. Tenez, que

chacun prenne sa part; tendez tous la main. (*Il leur donne de l'argent.*) Pas un mot de plus. Nous nous séparons pauvres d'argent, mais riches de douleur.

LES SERVITEURS *sortent.*

FLAVIUS, *seul, continuant.*

Oh! combien l'opulence touche de près à l'infortune! Qui ne souhaiterait d'être exempt du fardeau des richesses, puisque les richesses mènent à la misère et au mépris. Qui voudrait jouir d'un bonheur sans réalité au milieu d'amis dont l'amitié n'est qu'un rêve? Qui voudrait d'une fortune mensongère comme les faux amis qui nous entourent? Mon pauvre et vertueux maître, ton bon cœur a causé ta ruine; ta générosité t'a perdu! c'est chose étrange et rare qu'un homme dont le plus grand crime est d'avoir fait trop de bien, — Qui osera maintenant avoir seulement la moitié de sa bonté, puisque la bonté, qui fait les dieux, est funeste aux hommes. Mon maître bien-aimé, — tes félicités n'ont servi qu'à consommer ton malheur, tes richesses, qu'à te rendre misérable: ton opulence est devenue la principale source de tes calamités. Hélas, ce bon maître, il a fui, la rage dans le cœur, ce monstrueux repaire d'amis ingrats, sans rien emporter pour subvenir aux besoins de l'existence. Je vais suivre sa trace et tâcher de le rejoindre. Je mettrai mon dévouement au service de ses volontés; tant que j'aurai de l'or, je veux rester son intendant.

Il sort.

SCENE III.

Une forêt. — On voit l'entrée d'une caverne.

Arrive TIMON, *une bêche à la main.*

O soleil bienfaisant, dégage les vapeurs malsaines de la terre; infecte l'air compris entre ce globe et l'orbe de ta sœur. Deux frères sont sortis le même jour du même sein; ils ont le même père, la même résidence; leur naissance est égale. Eh bien! que la fortune les traite différemment, le plus grand méprisera le plus petit. L'homme, qu'ici-bas tant de maux assiégent, ne peut soutenir le poids d'une grande fortune sans mépriser son semblable. Élevez-moi ce mendiant; abaissez-moi ce grand seigneur; un mépris héréditaire va frapper les sénateurs; le mendiant jouira des honneurs de son rang! C'est la pâture qui engraisse les flancs du bélier; c'est la disette qui le maigrit. Qui osera, la tête haute, et la main sur la conscience, dire: « Cet homme est un flatteur? » S'il est vrai que l'un le soit, tous le sont; car la pente de chacun des degrés de la [illegible] oue a oucie par le degré immédiatement inférieur; la tête du savant s'incline devant l'ignorant cousu d'or. Tout est oblique, rien n'est de niveau dans notre organisation maudite, si ce n'est la perversité directe et avouée. Haine donc à tous les festins, à toutes les sociétés, à toutes les réunions d'hommes! Timon hait ses semblables; il se déteste lui-même: — Périsse le genre humain! — (*Il bêche la terre.*) Terre, donne-moi quelques racines. Quant à l'homme qui te demande davantage, porte à son palais tes poisons les plus violens.—Que vois-je? de l'or? ce jaune, brillant et précieux métal! Non, dieux justes, je ne rétracte pas mon vœu! je ne vous demande que des racines! Gros comme cela seulement de ce métal suffit pour rendre blanc ce qui est noir, beau ce qui est laid, bien ce qui est mal, noble ce qui est vil, jeune ce qui est vieux, vaillant ce qui est lâche. Oh! pourquoi cela, grands dieux, pourquoi cela? ce métal vous enlèvera vos prêtres et vos serviteurs; il arrachera l'oreiller de dessous la tête de l'homme fort. Ce coupable agent noue et dénoue les engagemens; sanctifie ce qui doit être maudit; fait adorer la vieillesse la plus impure; met les voleurs en place, les fait siéger sur le banc des sénateurs, et les entoure d'honneurs, d'hommages et de considération; par lui, la veuve désolée contracte un nouvel hymen; il pare, il parfume, il rend fraîche et riante comme une journée d'avril celle dont ne voudrait pas un échappé de l'hôpital que d'affreux ulcères dévorent. Viens, substance maudite à laquelle le genre humain se prostitue, qui sèmes la discorde parmi les nations, je veux te restituer la place que t'assigna la nature. — (*On entend le bruit d'une marche militaire.*) Eh quoi! un tambour? — Tu es agile, et cependant je vais t'enterrer! Voleur robuste, tu échappes aux mains débiles de tes goutteux possesseurs. — Mais gardons-en pour échantillon.

Il prend quelques poignées d'or et recouvre le reste.

On entend le bruit des fifres et des tambours. Arrive ALCIBIADE *en costume de guerrier;* PHRYNÉ *et* TIMANDRE *l'accompagnent.*

ALCIBIADE.

Qui es-tu? parle.

TIMON.

Un animal comme toi. Qu'un cancer te ronge le cœur pour te punir d'offrir à mes regards la face d'un homme.

ALCIBIADE.

Quel est ton nom? Hais-tu donc l'homme à ce point, toi qui es un homme?

TIMON.

Je suis misanthrope, et je hais le genre humain. En ce qui te concerne, je regrette que tu ne sois pas un chien; peut-être pourrais-je t'aimer quelque peu.

ALCIBIADE.

Je te connais parfaitement; mais j'ignore quels événemens t'ont conduit ici.

TIMON.

Je te connais aussi, et je n'ai nul désir de te connaître davantage. Suis tes tambours; rougis la terre du sang de l'homme; les lois religieuses, les lois civiles sont cruelles; que ne doit donc pas être la guerre? — (*Montrant Phryné.*) Cette courtisane qui t'accompagne, en dépit de ses yeux célestes, est un instrument de destruction plus fatal que ton épée.

PHRYNÉ.

Puissent tes lèvres tomber en pourriture!

TIMON.

Je ne t'embrasserai pas : la pourriture dont tu parles, je la renvoie à tes lèvres.

ALCIBIADE.

Comment ce changement étrange s'est-il opéré dans le noble Timon?

TIMON.

Comme les changemens de la lune, faute de lumière à répandre : mais je n'ai pu comme elle renouveler ma clarté; il n'y avait point de soleil qui pût m'en prêter.

ALCIBIADE.

Noble Timon, que puis-je faire pour toi?

TIMON.

Rien, sinon de professer mon opinion.

ALCIBIADE.

Quelle est-elle?

TIMON.

Promets-moi ton amitié, mais ne tiens pas ta parole : si tu ne veux pas promettre, que les dieux te punissent, car tu es homme! Si tu tiens ta parole, malédiction sur toi, car tu es homme!

ALCIBIADE.

J'ai entendu confusément parler de tes malheurs.

TIMON.

Tu les as vus quand j'étais dans la prospérité.

ALCIBIADE.

C'est maintenant que je les vois : tu étais heureux alors.

TIMON.

Comme tu l'es maintenant, suivi d'une couple de courtisanes.

TIMANDRE.

Est-ce là ce mignon d'Athènes dont l'éloge était dans toutes les bouches?

TIMON.

Es-tu Timandre?

TIMANDRE.

Oui.

TIMON.

Continue ton métier de prostituée! ceux qui te fréquentent ne t'aiment pas; empoisonne leurs veines, en retour de leurs impudiques ardeurs; utilise tes heures de licence; envoie au bain ces coquins-là, et condamne à la diète tes jeunes adorateurs aux joues roses.

TIMANDRE.

Va te faire pendre, monstre!

ALCIBIADE.

Pardonnez-lui, chère Timandre : ses malheurs ont noyé et tué son intelligence. Brave Timon, il ne me reste que bien peu d'or, et cette disette provoque chaque jour des actes d'insubordination parmi mes soldats indigens. J'ai appris avec douleur que la coupable Athènes, ingrate à ton mérite, oubliant tes exploits, alors que les états voisins, sans ton épée et ton étoile, l'auraient écrasée sous leurs pieds, —

TIMON.

Je t'en prie, fais battre tes tambours, et va-t'en.

ALCIBIADE.

Je suis ton ami et je te plains, mon cher Timon.

TIMON.

Comment peux-tu dire que tu plains celui que ta présence importune? Je préfère être seul.

ALCIBIADE.

Eh bien, adieu; tiens, voilà de l'or.

TIMON.

Garde-le; je n'en mange pas.

ALCIBIADE.

Quand j'aurai fait de la superbe Athènes un monceau de ruines, —

TIMON.

Quoi! tu fais la guerre aux Athéniens?

ALCIBIADE.

Oui, Timon, et ce n'est pas sans cause.

TIMON.

Que les dieux les punissent par ton bras victorieux, et toi après, quand tu les auras vaincus.

ALCIBIADE.

Pourquoi moi, Timon?

TIMON.

Parce qu'en immolant des scélérats, tu es destiné à vaincre ma patrie. Garde ton or; poursuis ta marche,—voilà de l'or; pars; sois comme une planète pestilentielle, alors que Jupiter, pour punir une cité coupable, empoisonne les airs et fait planer la mort sur elle. Que ton glaive n'épargne personne; sois sans pitié pour le vieillard vénérable, malgré sa barbe blanchissante; c'est un usurier. Frappe la matrone hypocrite; elle n'a d'honnête que son vêtement; que la joue de la jeune vierge n'émousse pas le tranchant de ton épée; point de pitié pour ce sein d'albâtre qui, à travers la gaze transparente, sollicite les yeux de l'homme; c'est un perfide et un traître. N'épargne point l'enfant à la mamelle, dont le gracieux sourire désarme des imbéciles; dis-toi que c'est quelque bâtard désigné par l'oracle pour te couper un jour la gorge, et tue-le sans remords. Sois à l'épreuve de toute pitié; cuirasse tes oreilles et tes yeux; sois inexorable aux cris des mères, des filles, des enfans, à la vue des prêtres rougissant de leur sang leurs vêtemens sacerdotaux. Voici de l'or pour payer tes soldats; entasse ruines sur ruines, et, ta fureur une fois assouvie, sois exterminé toi-même! Pas de réponse; va-t'en.

ALCIBIADE.

As-tu donc encore de l'or? j'accepte l'or que tu m'offres, mais non tes conseils.

TIMON.

Accepte-les ou ne les accepte pas, que la malédiction du ciel te poursuive !

PHRYNÉ *et* TIMANDRE.

Donne-nous de l'or, cher Timon; en as-tu encore ?

TIMON.

Assez pour faire quitter à une courtisane son état, et pour faire d'une prostituée une prostituante. Viles créatures, tendez vos tabliers. Vos sermens ne méritent aucune créance; et toutefois, je le sais, vous êtes prêtes à jurer par les imprécations les plus horribles, de manière à donner le frisson et la fièvre aux dieux immortels qui vous entendent. — Epargnez-vous un parjure; je me fie à votre profession. Persistez dans le métier de courtisanes; si quelque bouche pieuse tente de vous convertir, redoublez d'efforts lubriques auprès de cet insensé ; ensorcelez-le, brûlez-le de vos feux ; que votre flamme ardente domine sa fumée, et ne désertez pas votre drapeau. Toutefois, puissiez-vous, six mois de l'année expier vos excès par des épreuves d'une nature toute contraire. Revêtez vos crânes chétifs et minces de la dépouille des morts ; — eussent-ils rendu l'ame sur le gibet, n'importe ; — portez leur chevelure; qu'elle vous aide à faire des dupes : soyez toujours courtisanes; mettez-vous du fard ; rendez votre visage luisant au point qu'un cheval puisse s'y mirer, et moquez-vous des rides.

PHRYNÉ *et* TIMANDRE.

Eh bien, encore de l'or ! — Que faut-il faire encore? Crois-moi, il n'est rien que nous ne fassions pour de l'or.

TIMON.

Épuisez les hommes jusqu'à la moelle; atrophiez* leurs jambes amaigries; frappez-les d'atonie; cassez la voix de l'avocat, afin qu'il ne puisse plus plaider l'injuste, ni faire entendre ses subtilités en fausset; blanchissez les cheveux du flamine**, qui déclame contre les convoitises de la chair et ne se croit pas lui-même. Faites tomber le nez gangrené de l'homme habile à flairer son propre avantage, et à se donner un parfum de vertu publique. Dépouillez nos jeunes roués de leur chevelure bouclée, et que les matamores de la guerre, échappés sans une égratignure, puisent chez vous des maux et des douleurs. Inoculez le fléau à tous; tarissez les sources de la volupté; étouffez tous les germes de la génération : voilà encore de l'or. Damnez les autres; que cet or vous damne vous-mêmes, et que les fossés de la voie publique vous servent à tous de tombeau!

PHRYNÉ *et* TIMANDRE.

Encore des conseils et de l'or, généreux Timon!

TIMON.

Mettez-vous d'abord à l'œuvre de la prostitution et des calamités; je vous ai donné des arrhes.

* L'atrophie est une maladie d'épuisement. (*Note du traducteur.*)

** Du prêtre. (*Note du traducteur.*)

ALCIBIADE.

Battez, tambours ! marchons sur Athènes. Adieu, Timon : si mon expédition réussit, je viendrai te revoir.

TIMON.

J'espère bien ne te revoir jamais.

ALCIBIADE.

Je ne t'ai jamais fait de mal.

TIMON.

Si fait; tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE.

Appelles-tu cela un mal?

TIMON.

C'en est un; les hommes en font chaque jour l'expérience. Va-t'en, et emmène tes catins avec toi.

ALCIBIADE.

Nous ne faisons ici que l'aigrir. — Battez, tambours !

Le tambour bat. ALCIBIADE, PHRYNÉ *et* TIMANDRE *s'éloignent.*

TIMON, *seul.*

Se peut-il que la nature malade et découragée par l'ingratitude des hommes ait pourtant faim encore! (*Il se met à bêcher la terre.*) Notre mère commune, toi dont le sein immense et fécond enfante et nourrit tout, qui de la même substance qui a servi à former ton orgueilleux enfant, l'homme arrogant, engendres le noir crapaud, la couleuvre bleuâtre, le lézard doré, le serpent aveugle*, et toutes les créatures abhorrées sous la voûte de ce ciel où brillent les feux vivifians d'Hypérion ; terre, à celui qui hait tous les humains, tes fils, que ton sein libéral accorde une chétive racine! stérilise tes entrailles fécondes et prolifiques; qu'elles n'enfantent plus l'homme, cette ingrate créature; produis des tigres, des dragons, des loups et des ours ; fais pulluler de nouveaux monstres que ta surface ne présenta jamais à la clarté des cieux ! — De grâce, une racine ! — Je te remercie ! — Taris les sources de ta fécondité; dessèche tes vignobles et tes guérets, d'où l'homme ingrat tire ces doux breuvages, ces sucs onctueux qui amollissent son ame, et la rendent incapable de toute considération sérieuse !

Arrive APEMANTUS.

TIMON, *continuant.*

Encore un homme ! Malédiction ! malédiction !

APEMANTUS.

On m'a indiqué ta demeure. On prétend que tu affectionnes mes manières et que tu les imites.

TIMON.

C'est parce que tu n'as pas de chien; car alors ce serait lui que j'imiterais. Que la consomption te mine!

* Ainsi nommé à cause de la petitesse de ses yeux. (*Note du traducteur.*)

APEMANTUS.

Ce n'est que de l'affectation de ta part; une sotte et lâche mélancolie, née de ton changement de fortune. Pourquoi cette bêche, ce séjour, ce vêtement d'esclave et cet air morose? Tes flatteurs, comme par le passé, portent de la soie, boivent du vin, dorment sur le duvet, se parfument, et ne se souviennent plus s'il y eut jamais un Timon au monde. Ne scandalise pas cette forêt en affectant l'esprit d'un censeur. Fais-toi flatteur à ton tour, et cherche à prospérer par ce qui a causé ta chute. Donne à ton genou de la souplesse, et quand tu verras quelqu'un venir à toi, qu'il suffise de son souffle pour faire voler ton bonnet de dessus ta tête; loue ce qu'il a de plus vicieux, et qualifie-le d'excellent. C'est le langage qu'on te tenait: pareil à l'hôte d'un cabaret, tu faisais bon accueil à tout venant, fripons ou autres. Il est juste que maintenant tu deviennes un fripon toi-même. Si tu redevenais riche, ce serait au profit des fripons. Ne cherche pas à m'imiter.

TIMON.

Si je te ressemblais, je me détruirais.

APEMANTUS.

Sans ressembler à personne, tu t'es détruit toi-même: naguère insensé, tu es aujourd'hui un sot. Crois-tu donc que le vent froid qui siffle à tes oreilles va te servir de valet de chambre, et te chauffer ta chemise? Ces arbres couverts de mousse, et plus vieux que l'aigle, crois-tu qu'ils vont te suivre comme des pages, et se mouvoir à ta volonté? L'onde du ruisseau glacé se changera-t-elle pour toi en un breuvage fortifiant et salutaire, pour réparer le matin les excès de la nuit? Fais un appel aux créatures qui vivent exposées à l'inclémence des saisons, aux injures des élémens; — ordonne-leur de te flatter : — Tu trouveras alors, —

TIMON.

Un imbécile en toi. Va-t'en.

APEMANTUS.

A présent, je t'aime plus que je ne t'ai jamais aimé.

TIMON.

Et moi, je te hais davantage.

APEMANTUS.

Pourquoi?

TIMON.

Parce que tu flattes le malheur.

APEMANTUS.

Je ne te flatte pas; je te dis seulement que tu es un pauvre diable.

TIMON.

Pourquoi m'es-tu venu chercher?

APEMANTUS.

Pour te vexer.

TIMON.

C'est le fait d'un méchant ou d'un sot. Y trouves-tu du plaisir?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Tu es donc un méchant aussi?

APEMANTUS.

Si tu embrassais cette vie grossière pour châtier ton orgueil, ce serait bien; mais tu le fais forcément : tu redeviendrais courtisan si tu n'étais pas un gueux. L'indigence qui se résigne est préférable à l'opulence inquiète; elle arrive plus tôt au but de ses désirs. Celle-ci obtient sans cesse et n'est jamais satisfaite; l'autre est toujours au comble de ses vœux. Sans le contentement, l'homme le plus opulent est malheureux; sa condition est cent fois pire que celle de l'extrême indigence que le contentement accompagne. Tu dois désirer de mourir, puisque tu es misérable.

TIMON.

En cela, je ne prendrai pas l'avis d'un homme plus misérable encore. Tu es un malheureux que la fortune ne pressa jamais dans ses bras caressans; elle t'a traité comme on traite un chien. Si, comme moi, tu avais, dès ta plus tendre enfance, passé successivement par toutes les jouissances qu'offre cette courte vie à ceux qui voient la foule de leurs semblables servir d'instrumens passifs à leurs volontés, tu te serais plongé tout entier dans la débauche; toutes les voluptés auraient énervé ta jeunesse; sourd aux froids préceptes de la modération, tu aurais suivi la route fleurie déroulée devant toi. Mais moi qui voyais le monde entier tributaire de mes goûts et de mes désirs, moi qui avais à mes ordres la parole, les yeux, les cœurs de plus d'hommes que je n'en pouvais employer ; ces hommes qui étaient attachés à moi comme les feuilles le sont au chêne qui les porte, il a suffi du souffle d'un seul hiver pour en dépouiller mes rameaux, et me laisser nu à la merci de tous les orages. — Cette position, pour moi qui en ai connu de meilleures, est un fardeau pénible à porter. Pour toi, dès le berceau tu as connu la souffrance; le temps t'y a endurci. Pourquoi haïrais-tu les hommes? Ils ne t'ont jamais flatté. Que leur as-tu donné? Si tu veux maudire, maudis ton père, ce pauvre diable, qui, dans un moment malheureux, s'unissant à quelque mendiante, te procréa et te légua son indigence héréditaire. Va-t'en! éloigne-toi! Si tu n'étais né le pire de tous les hommes, tu aurais été un fripon et un flatteur.

APEMANTUS.

Tu es donc toujours fier?

TIMON.

Oui, de ne pas être toi.

APEMANTUS.

Moi, de n'avoir pas été un prodigue.

TIMON.

Moi, de l'être encore; lors même que tout ce que je possède au monde serait contenu dans toi, je ne t'en donnerais pas moins la permission de t'aller pendre. Va-t'en. Que la vie de tous les Athéniens n'est-elle dans cette racine! voilà comme je la mangerais.

Il mord dans une racine.

APEMANTUS, *tirant quelques alimens de sa besace et les lui offrant.*

Tiens ; je veux améliorer ton repas.

TIMON.

Commence par améliorer ma compagnie ; délivre-moi de ta présence.

APEMANTUS.

En me privant de ta compagnie, j'améliorerai la mienne.

TIMON.

Au lieu de l'améliorer ainsi, tu la gâteras ; du moins je le souhaite.

APEMANTUS.

Que voudrais-tu faire dire à Athènes ?

TIMON.

Je voudrais t'y voir emporté par un ouragan. Si tu veux, dis-leur que j'ai de l'or : vois, j'en ai.

APEMANTUS.

Ici, l'or est inutile.

TIMON.

Il n'en est que meilleur et plus pur : car ici, il dort et ne salarie point le vice.

APEMANTUS.

Où dors-tu, la nuit, Timon ?

TIMON.

Sous ce qui est au-dessus de moi. Où prends-tu tes repas, le jour, Apemantus ?

APEMANTUS.

Où je trouve de quoi manger, ou plutôt où je mange.

TIMON.

Oh ! si le poison était obéissant et connaissait ma volonté !

APEMANTUS.

Où l'enverrais-tu ?

TIMON.

Assaisonner tes mets.

APEMANTUS.

Tu n'as jamais connu le juste milieu de l'humanité ; tu n'en as connu que les deux extrêmes. Quand tu étais couvert d'or et de parfums, on se moquait de tes raffinemens prétentieux ; tu n'en as plus sous les haillons, et on te méprise pour le défaut contraire. Tiens, voilà une nèfle ; mange-la.

TIMON.

Je ne mange pas de ce que je hais.

APEMANTUS.

Est-ce que tu hais les nèfles ?

TIMON.

Oui, quand je les tiens de toi.

APEMANTUS.

Si tu avais toujours agi avec cette réserve, tu serais maintenant plus content de toi que tu ne l'es. As-tu jamais connu un prodigue qui ait vu l'affection de ses amis survivre à la perte de ses richesses ?

TIMON.

Et toi, as-tu jamais connu un homme qui, sans ces richesses dont tu parles ait eu des amis ?

APEMANTUS.

Oui ; moi.

TIMON.

Je te comprends : tu as eu les moyens de nourrir un chien.

APEMANTUS.

Quel est l'objet dans le monde qu'on puisse avec le plus de raison comparer aux flatteurs ?

TIMON.

Les femmes en approchent le plus ; mais les hommes, les hommes sont l'adulation personnifiée. Que ferais-tu de l'univers, Apemantus, si tu l'avais à ta disposition ?

APEMANTUS.

Je le donnerais aux bêtes, pour être débarrassé des hommes.

TIMON.

Voudrais-tu donc toi-même partager la déchéance des hommes, et rester bête avec les bêtes ?

APEMANTUS.

Oui, Timon.

TIMON.

C'est le but d'une ambition bien bestiale ; fassent les dieux que tu l'obtiennes ! Si tu étais lion, le renard te duperait ; si tu étais agneau, le renard te mangerait ; si tu étais renard, et que l'âne vînt à t'accuser, le lion te suspecterait ; si tu étais âne, ta stupidité serait ton tourment et tôt ou tard tu servirais de déjeuner au loup ; loup, ta voracité ferait ton supplice, et souvent il t'arriverait de hasarder ta vie pour un dîner ; licorne *, l'orgueil et la colère te perdraient, et tu périrais victime de ta fureur ; ours, tu serais tué par le cheval ; cheval, tu deviendrais la proie du léopard ; léopard, tu serais cousin-germain du lion, et les taches de ta peau seraient l'arrêt de ta mort ; tu n'aurais de salut que dans la fuite, et d'autre moyen de sécurité que l'absence. Quel animal pourrais-tu être, qui n'eût à redouter quelque autre animal ? Et combien déjà il faut que tu sois bête, pour ne pas voir combien tu perdrais à la métamorphose !

APEMANTUS.

Si je pouvais me plaire à t'entendre, ce serait surtout dans ce que tu viens de me dire. La société d'Athènes est devenue une forêt de bêtes féroces.

TIMON.

Est-ce que l'âne a brisé son licou, que je te vois hors de la ville ?

APEMANTUS.

J'aperçois un poète et un peintre qui se dirigent de ce côté. Que la compagnie des hommes t'inflige sa malédiction ! De peur de m'y exposer, je m'éloigne. Quand je n'aurai rien de mieux à faire, je viendrai te revoir.

* On rapporte de la licorne que lorsque le lion, son ennemi, l'aperçoit, il se tient appuyé sur le tronc d'un arbre ; la licorne s'élance vers lui pour le percer, le lion se retire ; son ennemi enfonce sa corne dans l'arbre, et devient ainsi la proie du lion. (*Note du traducteur.*)

TIMON.

Quand il n'y aura que toi de vivant dans le monde, tu seras le bien venu. J'aimerais mieux être le chien d'un mendiant que d'être Apemantus.

APEMANTUS.

Tu es le coq de tous les imbéciles vivans.

TIMON.

Si tu étais plus propre, je cracherais sur toi.

APEMANTUS.

Que la peste t'étouffe! tu es trop vil pour qu'on daigne te maudire.

TIMON.

Les plus fieffés coquins, comparés à toi, sont vertueux et purs.

APEMANTUS.

Il n'y a pas de lèpre plus repoussante que ta parole.

TIMON.

Oui, quand je prononce ton nom. Je te battrais, si je ne craignais d'infecter mes mains.

APEMANTUS.

Je voudrais pouvoir, d'un mot, les faire tomber en pourriture!

TIMON.

Arrière, postérité de chien galeux! je meurs de colère de te savoir vivant: ta vue me fait trouver mal.

APEMANTUS.

Puisses-tu n'en revenir jamais!

TIMON.

Va-t'en, gueux insipide! je regrette la pierre que je te jette.

Il lui jette une pierre.

APEMANTUS.

Bête féroce!

TIMON.

Esclave!

APEMANTUS.

Reptile!

TIMON.

Coquin! coquin! coquin!

Apemantus s'éloigne à reculons, et fait mine de s'en aller.

TIMON, *se croyant seul, et continuant.*

Je suis las de ce monde imposteur; je n'en veux souffrir que ce qui est indispensable au soutien de l'existence. Or donc, Timon, prépare maintenant ta tombe; repose en un lieu où l'écume de la mer viendra chaque jour couvrir ton marbre funéraire: compose ton épitaphe, afin que ta mort soit la satire de la vie des autres. (*Regardant l'or qu'il a trouvé.*) O toi, délicieux assassin des rois, bien aimé fauteur de discordes entre le père et le fils, brillant profanateur de la pureté du lit nuptial, Mars vaillant, adorateur toujours jeune, frais, délicat, toujours aimé, dont l'éclat fait fondre la neige sur le chaste sein de Diane; dieu visible, qui réalises l'impossible et réunis les contraires; qui parles tous les langages et sur tous les sujets; ô pierre de touche des cœurs, suppose que l'homme, ton esclave, se révolte, et usant de ta puissance, jette dans la race humaine le trouble et l'anarchie, afin que la brute hérite de l'empire du monde!

APEMANTUS, *s'avançant.*

Puisse ton vœu être exaucé, mais seulement après ma mort! — Je dirai que tu as de l'or: Bientôt, on va en foule accourir auprès de toi.

TIMON.

Accourir auprès de moi?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Montre-moi les talons, je te prie.

APEMANTUS.

Vis, et chéris ta misère!

TIMON.

Vis long-temps misérable, et meurs de même! — Nous sommes quittes.

Apemantus *s'éloigne.*

TIMON, *seul, continuant.*

Encore des visages humains? — Mange tes racines, Timon, et abhorre les hommes.

Arrivent DES VOLEURS.

PREMIER VOLEUR.

Comment se trouve-t-il en possession de cet or? Sans doute ce sont quelques restes, quelques chétifs débris de sa fortune. C'est le manque d'argent et l'abandon de ses amis qui l'ont jeté dans cette mélancolie.

DEUXIÈME VOLEUR.

Le bruit court qu'il possède d'immenses trésors.

TROISIÈME VOLEUR.

Faisons une tentative auprès de lui: s'il se soucie peu de son or, il nous en donnera sans difficulté; s'il le garde avec un soin avare, comment ferons-nous pour l'avoir?

DEUXIÈME VOLEUR.

C'est vrai, car il ne le porte pas sur lui; son trésor est caché.

PREMIER VOLEUR.

N'est-ce pas lui que j'aperçois?

LES VOLEURS.

Où?

DEUXIÈME VOLEUR.

C'est quelqu'un qui lui ressemble.

TROISIÈME VOLEUR.

C'est lui; je le reconnais.

Ils s'approchent de Timon.

LES VOLEURS.

Le ciel te garde, Timon!

TIMON.

Oh! oh! des voleurs?

LES VOLEURS.

Des soldats, et non des voleurs.

TIMON.

Vous êtes l'un et l'autre, et de plus, des enfans nés de la femme.

LES VOLEURS.

Nous ne sommes pas des voleurs, mais des hommes dans le plus grand besoin.

TIMON.

Votre plus grand besoin, c'est de faire bonne chère. Que vous manque-t-il? voyez, la terre a des racines : ici, dans le rayon d'un mille, jaillissent cent ruisseaux d'une eau vive : les chênes portent des glands, les ronces des baies rouges; sur tous les buissons, la nature, cette hôtesse bienveillante, vous sert un abondant repas. Pourquoi donc éprouveriez-vous le besoin?

PREMIER VOLEUR.

Nous ne pouvons, comme les bêtes des champs, les oiseaux et les poissons, vivre d'herbe, de fruits sauvages et d'eau.

TIMON.

Vous ne pouvez pas même vivre sur les bêtes des champs, les oiseaux et les poissons; il vous faut des hommes à dévorer. Toutefois je vous rends grâces de ce que vous êtes des voleurs de profession; de ce que, pour faire votre métier, vous ne prenez pas le masque de la vertu : car dans les professions légales, le brigandage s'exerce sans limites. Voleurs pauvres diables, tenez, voilà de l'or. Allez, abreuvez-vous des sucs de la grappe, jusqu'à cequ'ils aient allumé dans votre sang une fièvre bouillante qui vous sauve du gibet; n'ayez point foi au médecin; ses antidotes sont un poison; il tue plus que vous ne volez. Prenez tout à la fois la bourse et la vie; puisque le crime est votre profession, allez-y de franc jeu, comme des ouvriers qui font leur tâche. Tout vole dans la nature : par sa puissante attraction, le soleil vole la vaste mer; la lune vole effrontément au soleil la pâle lumière dont elle brille; la mer dérobe à la lune les larmes dont elle compose l'amertume de ses flots : la terre ne se nourrit et ne produit qu'à la faveur des substances décomposées qu'elle vole au reste de la création. Tout vole; les lois qui vous contiennent et vous châtient, les lois, dans l'exercice de leur tyrannique puissance, volent impunément. Ne vous aimez point entre vous; égorgez sans pitié; tous ceux à qui vous aurez affaire sont des voleurs. Allez à Athènes; enfoncez les boutiques; tout ce que vous prendrez sera volé à des voleurs. Que cet or que je vous donne ne vous empêche pas de voler encore; que l'or, de manière ou d'autre, vous perde et vous confonde! Ainsi soit-il!

TIMON *rentre dans sa caverne.*

TROISIÈME VOLEUR.

Peu s'en faut qu'en voulant me faire aimer mon métier, il ne me l'ait fait haïr.

PREMIER VOLEUR.

Ce n'est pas le désir de nous voir prospérer dans notre profession, c'est sa haine pour le genre humain qui lui a dicté ces conseils.

DEUXIÈME VOLEUR.

Je le crois comme je croirais un ennemi, et je quitte le métier.

PREMIER VOLEUR.

Commençons par retourner en paix à Athènes. Il n'est pas de temps si malheureux où l'homme ne puisse être honnête.

LES VOLEURS *s'éloignent.*

Arrive FLAVIUS.

FLAVIUS.

O dieux! est-ce bien mon maître que je vois dans cet état de misère et d'opprobre, plongé dans l'indigence et la ruine! O monument merveilleux de bienfaits mal appliqués! Quel changement a produit le passage de l'opulence à la misère! Quoi de plus vil sur la terre que des amis qui ont pu amener l'ame la plus noble à cet état d'abaissement! Quel temps, que celui où l'homme en est réduit à aimer ses ennemis! Puissé-je m'attacher à ceux qui me veulent ouvertement du mal, plutôt qu'à ceux qui m'en font sous le masque de l'amitié! Son œil m'a aperçu. Je vais lui présenter le tribut de ma loyale douleur, le servir comme mon maître, et lui consacrer ma vie. — Mon bien aimé maître!

TIMON *sort de sa caverne.*

TIMON.

Arrière! Qui es-tu?

FLAVIUS.

M'avez-vous oublié, seigneur?

TIMON.

Pourquoi cette question? J'ai oublié tous les hommes; si donc, de ton aveu, tu es un homme, je t'ai oublié.

FLAVIUS.

Je suis l'un de vos humbles et honnêtes serviteurs.

TIMON.

En ce cas, je ne te connais pas : je n'ai jamais eu un seul honnête homme auprès de moi; je n'avais que des fripons pour servir à manger à des scélérats.

FLAVIUS.

Je prends les dieux à témoin que jamais intendant ne versa sur l'infortune de son maître des larmes plus sincères que celles que j'ai versées pour vous.

TIMON.

Quoi donc, est-ce que tu pleures? — Approche; oh! en ce cas, je t'aime; je vois que tu es une femme : tu n'as rien de commun avec les hommes au cœur de rocher, qui ne pleurent que de volupté ou de rire. La pitié est assoupie dans tous les cœurs : siècle étrange, où l'on a des larmes pour la joie, et point pour la pitié!

FLAVIUS.

Mon cher maître, veuillez me reconnaître; agréez

ma sincère douleur; et tant que durera ce peu d'or qui me reste, (*il lui présente quelques pièces d'or*) regardez-moi toujours comme votre intendant.

TIMON.

Se peut-il que j'aie eu un intendant si fidèle, si honnête homme, et dont maintenant la sympathie me console? Voilà qui est fait pour changer ma misanthropie en folie. Que je contemple tes traits. (*Il s'approche de lui et le regarde attentivement.*) Sans nul doute, cet homme est né de la femme. Pardonnez-moi, dieux justes et toujours calmes, l'anathème téméraire dans lequel j'ai enveloppé tous les hommes! Je le proclame devant vous, il existe au monde un honnête homme,—entendons-nous bien,—j'en reconnais un,—un seul,—pas davantage, — et cet homme est un intendant. J'aurais voulu haïr le genre humain tout entier, mais je fais une exception en ta faveur; je leur donne à tous, hormis à toi, ma malédiction. Je ne sais, mais il me semble qu'il y a dans ton fait plus d'honnêteté que de prudence; car en achevant de m'accabler et en me trahissant, tu avais chance d'obtenir une nouvelle place. Combien arrivent au service d'un second maître en marchant sur le corps du premier! Mais parle-moi franchement, car, en dépit de tous les motifs de certitude, je ne puis m'empêcher de douter encore; ta sympathie n'est-elle pas une ruse, un calcul, une spéculation habile? Ne ressemble-t-elle pas à ces cadeaux que font certains riches, dans l'espoir de recevoir vingt fois plus qu'ils ne donnent?

FLAVIUS.

Non, mon digne maître! Hélas! votre cœur s'ouvre trop tard aux doutes et aux soupçons; c'est au temps de votre prospérité que cette défiance vous eût été utile; mais elle est sans objet, maintenant que vous n'avez plus rien à perdre. Ma démarche, le ciel m'en est témoin, est dictée par l'affection la plus pure, par mon zèle pour vous, par mon respect pour vos qualités incomparables, par ma sollicitude pour vos besoins et votre subsistance; et croyez-moi, mon très-honoré maître, tout ce que je possède, de fait ou en espérance, je le donnerais pour voir s'accomplir le vœu le plus cher à mon cœur, pour vous voir redevenir puissant et riche; je me croirais alors assez récompensé.

TIMON.

Le vœu que tu formes est accompli! — Homme probe et loyal, prends. (*Il lui offre de l'or.*) Les dieux, du sein de ma misère, ont tiré pour toi ces trésors. Va, vis opulent et heureux, mais à une condition, — c'est que tu iras vivre loin des habitations des hommes. Abhorre-les tous, maudis-les tous, ne sois charitable pour personne. Plutôt que de secourir l'indigent affamé, laisse sa chair se détacher de ses os : donne aux chiens ce que tu refuseras aux hommes; que les prisons les engloutissent, que les dettes les consument et les dévorent! Que les hommes se flétrissent comme le rameau que la foudre a frappé, et que les maladies boivent leur sang vicié! Sur ce, adieu, et sois heureux.

FLAVIUS.

O mon maître, souffrez que je reste auprès de vous pour vous consoler.

TIMON.

Si tu crains les malédictions, ne reste pas; fuis pendant que tu en es exempt et que je te bénis encore; ne revois jamais les hommes, et que je ne te revoie plus.

Ils s'éloignent dans deux directions opposées.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même lieu. Devant la caverne de Timon.

Arrivent LE POÈTE *et* LE PEINTRE. TIMON, *qu'ils ne voient pas, les observe à quelque distance.*

LE PEINTRE.

J'ai remarqué l'endroit; sa demeure ne doit pas être éloignée d'ici.

LE POÈTE.

Que devons-nous penser de lui? Faut-il en croire le bruit public? Est-il vrai qu'il regorge d'or?

LE PEINTRE.

Cela est certain, Alcibiade l'a affirmé; Phryné et Timandre ont reçu de l'or de lui; il a eu aussi donné une grande quantité à des soldats maraudeurs. On dit qu'il a fait cadeau à son intendant d'une somme considérable.

LE POÈTE.

Ainsi sa prétendue ruine n'a été qu'un stratagème pour éprouver ses amis?

LE PEINTRE.

Pas autre chose. Vous le verrez triompher de nouveau dans Athènes et s'élever au niveau des têtes les plus hautes. Il est donc à propos que nous lui fassions l'offre de nos services dans son infortune supposée : cela nous donnera un vernis

d'honnêteté, et il est probable que nous atteindrons le but que nous nous proposons, s'il est aussi riche qu'on le dit.

LE POÈTE.

Qu'avez-vous maintenant à lui offrir?

LE PEINTRE.

Rien pour le moment, si ce n'est ma visite, mais je lui promettrai un excellent tableau.

LE POÈTE.

J'en userai de même avec lui; je lui dirai que je prépare un ouvrage pour lui.

LE PEINTRE.

C'est on ne peut mieux; promettre est à l'ordre du jour; cela tient l'espérance en éveil. Tenir est ce qu'il y a au monde de plus sot, sauf parmi les ames simples et ignorantes: tenir sa parole est passé d'usage; les promesses sont une chose polie et fashionable; l'exécution est une sorte de testament; elle atteste un état grave de maladie dans le jugement de son auteur.

TIMON, *à part.*

Excellent peintre! Tu n'as jamais fait de portrait plus hideux que toi-même.

LE POÈTE.

Je cherche de quelle nature doit être l'ouvrage que je lui dirai avoir préparé pour lui: il faut qu'il en soit lui-même le sujet. Ce sera une satire contre la mollesse de la prospérité, avec un aperçu des adulations sans fin qui obsèdent la jeunesse et l'opulence.

TIMON, *à part.*

Veux-tu donc, dans ton propre ouvrage, jouer le rôle d'un malhonnête homme? Veux-tu, sous le nom des autres, flageller tes propres vices? Fais cela; j'ai de l'or pour toi.

LE POÈTE.

Allons le trouver: nous agissons contre nos intérêts, quand, pouvant réaliser un profit, nous arrivons trop tard.

LE PEINTRE.

C'est vrai: avant que la nuit vienne, pendant qu'il fait jour, mettons sa lumière à profit pour chercher ce dont nous avons besoin; venez.

TIMON, *à part.*

Je vais aller au-devant de vous. — Quel dieu que cet or adoré dans des temples plus abjects qu'une auge à pourceaux! Or, tu frètes le navire qui fend l'onde écumante; tu environnes d'admiration et de respect l'esclave le plus vil. Sois adoré, et que tous les fléaux accablent les insensés dévoués à ton culte! — Abordons-les.

Il s'avance.

LE POÈTE.

Salut, digne Timon!

LE PEINTRE.

Notre ancien et noble maître.

TIMON.

M'est-il enfin donné de voir deux honnêtes gens?

LE POÈTE.

Seigneur, nous qui avons souvent eu part à vos bontés, ayant appris votre retraite et la désertion de vos amis, dont l'ingratitude, — cœurs abominables! le ciel n'a pas assez de châtimens pour eux. — Eh quoi! vous, dont la générosité, telle qu'un astre radieux, donnait à tout leur être la chaleur et la vie! — Vous me voyez confondu, et je ne trouve pas de mots assez amples pour en habiller l'immensité de cette ingratitude.

TIMON.

Laissez-la marcher nue, elle n'en sera que plus visible aux regards des hommes. Vous qui êtes d'honnêtes gens, le contraste de votre loyauté fait suffisamment ressortir leur infamie.

LE PEINTRE.

Lui et moi, nous avons reçu l'abondante rosée de vos bienfaits, et nous en avons gardé un souvenir reconnaissant.

TIMON.

Oh! vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

Nous venons pour vous offrir nos services.

TIMON.

Cœurs honnêtes! Comment m'acquitter envers vous? Aimez-vous les racines et l'eau pure? Non.

TOUS DEUX.

Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous.

TIMON.

Vous êtes d'honnêtes gens. On vous a dit que j'avais de l'or: dites la vérité; vous êtes d'honnêtes gens?

LE PEINTRE.

On nous l'a dit, seigneur; mais ce n'est pas pour cela que nous sommes venus, mon ami et moi.

TIMON.

Les honnêtes gens que vous faites! — (*Au Peintre.*) Tu fais un portrait mieux qu'aucun peintre d'Athènes; tu es le premier dans ton art; nul artiste ne sait mieux que toi simuler la vie et vérité.

LE PEINTRE.

Vous me flattez, seigneur.

TIMON.

Je dis ce qui est. — (*Au Poète.*) Et toi, dans tes fictions, ton vers coule gracieux et doux, et l'art rivalise avec la nature. — Mais cela n'empêche pas, mes dignes amis, que vous n'ayez un léger défaut, permettez-moi de vous le dire; ce défaut n'a rien en vous de bien monstrueux, et je ne désire pas que vous preniez beaucoup de peine pour vous en corriger.

TOUS DEUX.

Veuillez, seigneur, nous le faire connaître.

TIMON.

Vous prendrez mes paroles en mauvaise part.

TOUS DEUX.

Nous serons, au contraire, on ne peut plus reconnaissans, seigneur.

TIMON.

Vous le voulez sérieusement?

TOUS DEUX.

N'en doutez pas, seigneur.

TIMON.

Eh bien! je vous dirai que chacun de vous se confie à un coquin qui le trompe.

TOUS DEUX.

Vous croyez, seigneur ?

TIMON.

Oui, certes; vous l'entendez vous flatter, vous le voyez dissimuler et feindre, vous connaissez son grossier artifice, et cependant vous l'aimez, vous le nourrissez, vous le réchauffez dans votre sein : tenez toutefois pour certain que c'est un scélérat fieffé.

LE PEINTRE.

Je ne connais personne de ce caractère, seigneur.

LE POÈTE.

Ni moi non plus.

TIMON.

Écoutez: je vous veux du bien; je vous donnerai de l'or, mais chassez-moi ces coquins de votre compagnie; pendez-les, poignardez-les, noyez-les dans la fange, détruisez-les par un moyen quelconque; puis revenez me trouver; je vous donnerai beaucoup d'or.

TOUS DEUX.

Nommez-les, seigneur, faites-nous-les connaître.

TIMON.

Vous, — et vous — quand vous êtes ensemble vous n'êtes que deux; cependant lorsque chacun de vous est à part, et seul, un archi-scélérat lui tient compagnie. — (*Au Peintre.*) Si tu ne veux pas que là où tu es il y ait deux scélérats, ne t'approche pas de lui. — (*Au Poète.*) Si tu veux que là où tu résides il n'y ait qu'un seul coquin, éloigne-toi de lui. — Partez, décampez ; voilà de l'or. C'est de l'or que vous êtes venus chercher, misérables. Vous avez travaillé pour moi; voilà votre paiement. Hors d'ici. — (*Au Peintre.*) Tu es alchimiste; fais de l'or avec cela.

Il s'éloigne en les battant et les chassant devant lui.

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent FLAVIUS *et* DEUX SÉNATEURS.

FLAVIUS.

C'est en vain que vous cherchez à parler à Timon; il s'est tellement concentré en lui-même, que, lui excepté, tout ce qui a figure humaine lui est odieux.

PREMIER SÉNATEUR.

Conduisez-nous à sa caverne. Nous sommes chargés de parler à Timon; nous l'avons promis aux Athéniens.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Les hommes ne sont pas les mêmes en toute occurrence. C'est le Temps et le Chagrin qui l'ont ainsi changé : le Temps, d'une main plus propice, lui rendant le bonheur de ses premiers jours, peut le faire redevenir ce qu'il était. Conduisez-nous vers lui, et tentons l'événement.

FLAVIUS.

Voici sa caverne: que la paix et le contentement y habitent! Seigneur Timon! Timon! montrez-vous, et parlez à vos amis. Les Athéniens vous députent deux de leurs sénateurs les plus vénérables. Parlez-leur, noble Timon.

Arrive TIMON.

TIMON.

Soleil, au lieu de vivifier, brûle! — Parlez, et soyez maudits! Pour chaque vérité que vous direz, puissiez-vous être affligés d'une pustule; et pour chaque mensonge, qu'un feu dévorant cauterise votre langue jusqu'à la racine.

PREMIER SÉNATEUR.

Digne Timon, —

TIMON.

Digne de vous comme vous de lui.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Timon, les sénateurs d'Athènes vous saluent.

TIMON.

Je les remercie; et en retour, je leur enverrais la peste, si je pouvais l'attraper pour la leur donner.

PREMIER SÉNATEUR.

Oh! oubliez une injure que nous regrettons nous-mêmes d'avoir commise. Les sénateurs, unanimes dans leur affection pour vous, vous supplient de revenir à Athènes, où les premières dignités de l'état vous attendent.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Ils s'avouent coupables envers vous d'une ingratitude trop violente et trop grave; le peuple lui-même, qui rarement revient sur ses décisions, comprend le besoin qu'il a de Timon, et pénétré du sentiment de sa faute, il implore votre assistance. Il nous a chargés de vous témoigner son repentir et de vous offrir une récompense qui dépasse de beaucoup la gravité de l'offense, une telle somme d'affection, de richesses et d'honneurs, qu'elle effacera nos torts et sera un monument éternel de notre reconnaissance.

TIMON.

Vous m'enchantez; peu s'en faut que je ne pleure de surprise et de joie. Donnez-moi le cœur d'un imbécile et les yeux d'une femme, et vous me verrez, dignes sénateurs, accueillir par des pleurs vos offres consolantes.

PREMIER SÉNATEUR.

Daignez donc revenir parmi nous et prendre en main le gouvernement d'Athènes, votre patrie et la nôtre; vous serez accueilli avec gratitude, on vous conférera un absolu pouvoir, et l'autorité de votre nom glorieux sera respectée. Dès lors nous aurons bientôt repoussé les attaques du fa-

rouche Alcibiade, qui, tel qu'un sanglier furieux, déracine la paix au sein de sa patrie.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et brandit son glaive menaçant contre les murs d'Athènes.

PREMIER SÉNATEUR.

Ainsi donc, Timon, —

TIMON.

Oui, seigneur, je le veux bien; je le veux bien, seigneur; — voici ma réponse : — Si Alcibiade tue mes concitoyens, dites à Alcibiade, de la part de Timon, que Timon ne s'en embarrasse guère : mais s'il saccage la brillante Athènes, s'il tire par la barbe nos vénérables vieillards, s'il livre nos vierges sacrées à la licence effrénée, grossière et sauvage de la guerre, alors qu'il sache, et dites-lui de la part de Timon, qu'ému de pitié pour nos jeunes filles et nos vieillards, je ne puis m'empêcher de lui dire, — que cela m'est fort égal; qu'il le prenne comme il le voudra. Croyez-moi, moquez-vous de leurs glaives, tant qu'il vous restera une gorge à couper; quant à moi, il n'est pas un couteau dans le camp que je n'estime à plus haut prix que la gorge la plus vénérable d'Athènes. Sur ce, je vous abandonne à la protection des dieux propices, comme des voleurs à la garde des exempts.

FLAVIUS.

Ne restez pas plus long-temps; tous vos efforts sont inutiles.

TIMON.

Tout-à-l'heure encore, j'écrivais mon épitaphe; on la verra demain. La longue agonie de mon existence touche à son terme, et le néant va tout me donner. Adieu, continuez à vivre; qu'Alcibiade soit votre fléau, soyez le sien, et que cela dure long-temps!

PREMIER SÉNATEUR.

Nous parlons en vain.

TIMON.

Cependant j'aime ma patrie, et je ne suis point homme à me réjouir du naufrage commun, comme on en fait courir le bruit.

PREMIER SÉNATEUR.

Voilà qui est bien parlé.

TIMON.

Recommandez-moi à mes bien aimés compatriotes, —

PREMIER SÉNATEUR.

Ces paroles sont dignes de la bouche qui les prononce.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Elles entrent dans nos oreilles, comme les généraux vainqueurs passent sous la porte triomphale.

TIMON.

Faites-leur mes complimens; et dites-leur que pour calmer leurs angoisses, leur frayeur de l'ennemi, pour adoucir leurs souffrances, leurs pertes, leurs peines d'amour, ainsi que toutes les autres douleurs auxquelles est exposé le fragile vaisseau de notre existence dans le périlleux voyage de la vie, je veux leur rendre un service; je veux leur apprendre à se mettre à l'abri de la colère du farouche Alcibiade.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Voilà qui me plait; nous le ramènerons.

TIMON.

J'ai dans mon jardin un arbre que j'ai le projet d'abattre pour mon usage, et que je couperai bientôt. Dites à mes amis, dites à tous les Athéniens, depuis le premier jusqu'au dernier, que ceux d'entre eux qui veulent mettre fin à leur affliction se hâtent de venir ici se pendre à mon arbre avant que j'y porte la hache. Dites-leur cela de ma part, je vous prie.

FLAVIUS.

Ne l'importunez plus; vous le trouverez toujours le même.

TIMON.

Ne revenez plus me voir : mais dites aux Athéniens que Timon a établi son éternelle demeure aux bords de la mer, dont le flot turbulent viendra chaque jour le couvrir de son écume. Venez-y, et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle. O ma bouche, prononce encore des paroles amères, et ensuite que ma voix s'éteigne à jamais! Ce qui est mal, que la peste et la contagion le corrigent! Que les hommes n'aient que leur tombe à creuser pour travail, et la mort pour salaire! Soleil, cache tes rayons! Timon a terminé son règne.

TIMON *s'éloigne.*

FLAVIUS.

Ses ressentimens sont incorporés sans retour à sa nature.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

L'espérance que nous placions en lui est morte: retournons sur nos pas, et voyons quels autres expédiens nous restent dans nos périls pressans.

PREMIER SÉNATEUR.

Il n'y a pas de temps à perdre.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Les remparts d'Athènes.

Arrivent DEUX SÉNATEURS *et* UN MESSAGER.

PREMIER SÉNATEUR.

Ton rapport est désolant: son armée est-elle donc aussi nombreuse que tu le dis?

LE MESSAGER.

Je l'ai estimée au plus bas; d'ailleurs tout annonce sa venue prochaine.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Nous courons de grands risques s'ils n'amènent pas Timon.

LE MESSAGER.

J'ai rencontré un courrier de mes amis; — quoique nous servions deux partis opposés, notre vieille amitié a conservé toute sa force, et nous avons conversé amicalement. Cet homme se rendait du camp d'Alcibiade à la caverne de Timon; il était porteur de lettres dans lesquelles ce dernier le pressait de faire cause commune avec lui dans une expédition entreprise en partie pour le venger.

Arrivent LES SÉNATEURS *députés vers Timon.*

PREMIER SÉNATEUR.

Voici nos collègues.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Ne parlons plus de Timon; n'attendez rien de lui. On entend les tambours de l'ennemi, et des nuages de poussière s'élèvent dans les airs. Rentrons et préparons-nous. Je crains que nous ne succombions et que nous ne soyons la proie de nos adversaires.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

La forêt. On aperçoit la caverne de Timon, et un peu plus loin, une pierre tumulaire.

Arrive UN SOLDAT *qui cherche Timon.*

LE SOLDAT.

Selon la description qu'on m'en a faite, ce doit être ici l'endroit. Qui est là? Holà! parlez! — Pas de réponse? — (*Apercevant le tombeau.*) Qu'est ceci? Timon est mort: il avait trop tendu la corde de son existence. Il faut que quelque animal ait [illegible] ceci; point d'homme vivant en ces lieux. Sûrement il est mort, et voilà son tombeau. Je ne puis lire ce qui est tracé sur cette pierre; prenons-en l'empreinte avec de la cire. Notre général est un savant; tout jeune qu'il est, il a la science des vieillards. En ce moment, il doit avoir planté ses drapeaux devant Athènes, dont la chute est le but de son ambition.

Il s'éloigne.

SCENE V.

Devant les murs d'Athènes.

Les trompettes sonnent. ALCIBIADE *arrive à la tête de ses troupes.*

ALCIBIADE.

Trompettes, annoncez notre approche à cette ville efféminée et lâche.

On sonne en parlementaire. Plusieurs SÉNATEURS *paraissent sur les remparts.*

ALCIBIADE, *continuant.*

Jusqu'à ce jour vous avez poursuivi votre carrière, multipliant les actes arbitraires, substituant votre volonté à la loi; jusqu'à ce jour, moi et tous ceux qui dormaient à l'ombre de votre puissance, nous nous sommes promenés les bras croisés, exhalant en vain nos souffrances. Maintenant les temps sont mûrs; l'homme fort, longtemps courbé sous l'oppression, se relève, et s'écrie: « En voilà assez! » Le moment est venu où sur vos siéges le crime va rester interdit et respirant à peine, où la richesse insolente, dans sa terreur, va s'enfuir à perdre haleine.

PREMIER SÉNATEUR.

Jeune et noble guerrier, quand tes premiers griefs n'avaient point encore franchi la limite de ta pensée, avant que tu fusses puissant et que nous eussions des raisons de te craindre, nous avons envoyé vers toi, pour verser du baume sur ta fureur, pour effacer notre ingratitude par les témoignages d'une affection sincère.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Après la métamorphose de Timon, nous avons tenté aussi, par une humble députation, et par la promesse d'une honorable opulence, de le ramener dans nos murs. Nous n'avons pas tous été ingrats, et nous n'avons pas tous mérité que la guerre nous enveloppât dans ses châtimens.

PREMIER SÉNATEUR.

Ces murs ne sont pas l'ouvrage de ceux qui t'ont outragé, et ces offenses ne sont pas de telle nature, que, pour punir les fautes de quelques-uns, il faille détruire nos glorieuses tours, nos trophées et nos académies.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

D'ailleurs ils ne vivent plus, les auteurs de ton exil; désolés d'avoir manqué de prudence, l'excès de leur honte les a fait mourir. Entre, noble guerrier, entre dans notre ville, enseignes déployées: s'il te faut du sang, si tu veux te repaître de cet aliment que la nature abhorre, décime-nous, prélève sur nous la dime de la mort, et que le sort désigne les victimes.

PREMIER SÉNATEUR.

Tous ne sont pas coupables; il n'est pas juste que les fautes des morts soient punies sur les vivans; on n'hérite pas des crimes comme des terres. Ainsi, cher compatriote, fais entrer ton armée, mais dépose ta fureur à nos portes: épargne Athènes, ton berceau; épargne tes parens, qui, dans l'explosion de ta colère, périraient avec ceux qui t'ont offensé: pareil au berger, approche de la bergerie; fais disparaître les brebis malsaines, mais ne tue pas tout le troupeau.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Pour nous imposer tes volontés, ton sourire sera plus puissant que ton épée.

PREMIER SÉNATEUR.

Touche seulement du pied nos portes formidables, et elles vont s'ouvrir, si tu nous assures de ta bienveillance, et nous annonces des intentions amies.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Jette ton gantelet, ou tout autre gage, en nous promettant, sur l'honneur, que tu emploieras la force dont tu disposes à obtenir réparation et non consommer notre ruine; ton armée entière entrera dans la ville, et y restera jusqu'au moment où nous aurons complètement rempli tes désirs.

ALCIBIADE.

Eh bien, voici mon gantelet : descendez et ouvrez vos portes sans combat. Ceux des ennemis de Timon et des miens que vous-mêmes désignerez au châtiment, ceux-là seuls mourront, et point d'autres; et pour que la générosité de mes intentions dissipe entièrement vos craintes, je vous déclare que si quelqu'un de mes soldats sort des limites de son quartier et s'écarte des règles du bon ordre dans l'enceinte de votre cité, justice sera faite, et il sera puni avec toute la rigueur des lois.

LES DEUX SÉNATEURS.

Voilà un noble langage.

ALCIBIADE.

Descendez, et tenez votre promesse.

Les Sénateurs descendent et ouvrent les portes.

Arrive UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Mon noble général, Timon est mort; sur le bord de la mer on a creusé sa tombe; sur sa pierre tumulaire j'ai trouvé une inscription dont j'ai pris l'empreinte avec de la cire et qui suppléera à mon ignorance.

Il remet une tablette à Alcibiade.

ALCIBIADE, *lisant.*

« Ci-gît un mortel malheureux.
» Que t'importe son nom? Du souverain des dieux
» Que la foudre aujourd'hui dévore
» Tous les fripons qui sont sur terre encore!
» Ci-gît Timon, qu'on vit haïr le genre humain :
» Maudis-moi si tu veux, mais passe ton chemin.»

Ces mots expriment bien tes derniers sentimens. Quoique tu fusses sans pitié pour les douleurs des hommes, que tu méprisasses ces pleurs stériles que la nature fait couler de nos yeux, toutefois une noble pensée t'inspira; tu voulus que le vaste Océan pleurât à jamais sur ta tombe des fautes pardonnées. Le noble Timon est mort; plus tard nous rendrons hommage à sa mémoire. — Conduisez-moi dans votre ville; je veux associer l'olive à mon épée; je veux que la guerre enfante la paix; que la paix mette un terme à la guerre et que l'une soit le correctif de l'autre. — Battez, tambours!

Ils s'éloignent.

FIN DE TIMON D'ATHÈNES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCENE I.

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ,

DRAME-FÉERIQUE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, duc d'Athènes.
ÉGÉE, père d'Hermia.
LYSANDRE, } amoureux d'Hermia.
DÉMÉTRIUS, }
PHILOSTRATE, ordonnateur des fêtes de Thésée
LECOING, charpentier.
VILBREQUIN, menuisier.
LANAVETTE, tisserand.
FLUTE, marchand de soufflets.
MUFLE, chaudronnier.
MEURT-DE-FAIM, tailleur.
HIPPOLYTE, reine des Amazones, fiancée à Thésée.
HERMIA, fille d'Égée, amoureuse de Lysandre.
HÉLÈNE, amoureuse de Démétrius.

PERSONNAGES.

OBÉRON, roi des génies et des fées.
TITANIA, reine des génies et des fées.
FARFADET, ou ROBIN BON-DIABLE, génie
FLEUR-DES-POIS, }
TOILE-D'ARAIGNÉE, } génies
PAPILLON, }
GRAIN-DE-MOUTARDE, }
PYRAME, }
THISBÉ, }
LA MURAILLE, } personnages de l'intermède.
LE CLAIR DE LUNE, }
LE LION, }
GÉNIES ET FÉES DE LA SUITE D'OBÉRON ET DE TITANIA; SUITE DE THÉSÉE ET D'HIPPOLYTE.

La scène est à Athènes et dans un bois des environs.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Athènes. — Un appartement dans le palais de Thésée.

Entrent THÉSÉE ET SA SUITE, HIPPOLYTE, *et* PHILOSTRATE.

THÉSÉE.

Belle Hippolyte, l'heure de notre hymen s'approche; quatre jours fortunés amèneront une lune nouvelle; mais que l'ancienne me semble lente à décroître! Elle tarde au gré de mon impatience, comme une belle-mère ou une douairière par qui le jeune héritier est long-temps sevré de son revenu.

HIPPOLYTE.

Quatre jours auront bientôt fait place à autan

de nuits; quatre nuits auront bientôt vu le temps s'envoler comme un songe; et alors la lune, pareille à un arc d'argent tendu dans les cieux, éclairera la nuit de nos solennités.

THÉSÉE.

Va, Philostrate, invite à la joie la jeunesse athénienne; éveille le génie des plaisirs et de la gaité; relègue la tristesse dans son tombeau ; la pâleur de son front assombrirait nos fêtes.

PHILOSTRATE *sort.*

THÉSÉE, *continuant.*

Hippolyte, je vous ai conquise l'épée à la main*, et c'est sans autres titres que ceux d'un ennemi que j'ai obtenu votre amour; mais je veux vous épouser sous d'autres auspices, au milieu de a pompe, des fêtes et de l'allégresse.

Entrent ÉGÉE, HERMIA, LYSANDRE *et* DÉMÉTRIUS.

ÉGÉE.

Prospéri à Thésée, notre illustre duc!

THÉSÉE.

Je vous rends grâces, mon cher Égée. Quelles nouvelle nous annoncez-vous?

ÉGÉE.

Je viens, l'ame contristée, porter plainte contre mon enfant, ma fille Hermia. — Avancez, Démétrius, — mon noble seigneur, cet homme a mon consentement pour l'épouser. — Avancez, Lysandre, — mon gracieux duc, cet homme a ensorcelé le cœur de mon enfant. — Oui, Lysandre, tu as composé des vers pour elle; tu as échangé avec elle des gages d'amour; et à la clarté de la lune, tu as sous ses fenêtres chanté d'une voix mensongère les vers d'un amour imposteur; tu as séduit son imagination à l'aide de bracelets tissus de tes cheveux, de bagues, de colifichets, de frivoles bagatelles, de bouquets, de friandises; moyens toujours puissans sur la jeunesse inexpérimentée : c'est ainsi que tu as adroitement dérobé le cœur de ma fille, transformé l'obéissance qu'elle me doit en obstination rebelle. — Mon gracieux duc, si à l'instant même, devant vous, elle ne consent à épouser Démétrius, je revendique l'antique privilége d'Athènes. Elle est à moi, et je puis disposer d'elle; qu'elle choisisse donc entre la main de ce jeune homme ou la mort immédiate, que, dans ce cas, nos lois prononcent.

THÉSÉE

Que répondez-vous, Hermia? Réfléchissez jeune fille, votre père doit être un dieu pour vous; c'est de lui que vous tenez votre être et vos charmes; vous devez être dans ses mains comme une cire molle, dont il peut à son gré laisser subsister la forme ou la détruire. Démétrius est un cavalier digne d'estime.

HERMIA.

Il en est de même de Lysandre.

THÉSÉE.

Personnellement, oui; mais comme il n'a pas le suffrage de votre père, l'autre doit lui être préféré.

HERMIA.

Que mon père n'a-t-il mes yeux!

THÉSÉE.

Vos yeux doivent être d'accord avec son jugement.

HERMIA.

Je vous supplie, seigneur, de me pardonner. Je ne sais quelle force secrète me rend si hardie, et si je ne porte pas atteinte à la modestie de mon sexe en déclarant mes sentimens devant cette auguste assemblée. Mais je vous conjure de me faire connaître le pire destin qui peut m'advenir si je refuse d'épouser Démétrius.

THÉSÉE.

Ce sera ou de subir la mort, ou de renoncer à jamais à la société des hommes. Ainsi donc, belle Hermia, interrogez vos désirs, considérez votre jeunesse, examinez vos penchans; voyez si en refusant d'accéder au choix de votre père, vous vous sentez capable de porter la livrée des vierges, de vous renfermer à jamais dans l'ombre de la retraite, de passer toute votre vie dans la stérilité, en chantant des hymnes insipides à l'insensible et froide Diane. Trois fois heureuses celles qui, maîtresses de leurs sens, peuvent soutenir ce monotone pèlerinage; mais plus heureuse ici-bas est la rose qui nous cède ses parfums, que celle qui, se flétrissant sur sa tige virginale, croît, vit et meurt solitaire.

HERMIA.

Je veux ainsi, seigneur, croître, vivre et mourir, plutôt que de donner ma virginité à un homme dont je repousse le joug, et dont mon cœur ne consent point à reconnaître la souveraineté.

THÉSÉE.

Prenez le temps de la réflexion; et le jour de la lune nouvelle, qui doit entre ma fiancée et moi consacrer les liens d'une union indissoluble, ce jour-là, préparez-vous à mourir pour désobéissance aux volontés de votre père, ou à épouser Démétrius, comme il le désire, ou à jurer sur l'autel de Diane une austérité et une virginité éternelle.

DÉMÉTRIUS.

Laissez-vous fléchir, charmante Hermia; — et toi, Lysandre, fais céder ton titre fragile à l'incontestable légitimité de mes droits.

* Après sa victoire sur les Amazones, Thésée emmena captive leur reine Hippolyte, que d'autres nomment Antiope; il l'épousa et en eut un fils nommé Hippolyte, qui mourut victime de sa chasteté et de l'amour adultère de Phèdre. (*Note du traducteur.*)

LYSANDRE.

Démétrius, vous avez l'affection de son père; épousez-le, et laissez-moi Hermia.

ÉGÉE.

Insultant Lysandre! oui, sans doute, il a mon affection; et ce qui est à moi, mon affection le lui donnera; or, ma fille est à moi, et je transmets à Démétrius tous mes droits sur elle.

LYSANDRE, *à Thésée.*

Seigneur, je suis aussi haut placé que lui par la naissance et la fortune; mon amour l'emporte sur le sien; mon rang est égal au sien, si même il ne lui est supérieur, et j'ai de plus que lui l'amour de la belle Hermia: pourquoi donc ne soutiendrais-je pas mes droits? Démétrius, je le déclare à sa face, a offert ses hommages à la fille de Nédar, à Hélène, et il a séduit son cœur; cette beauté charmante aime d'un amour idolâtre cet homme inconstant et coupable.

THÉSÉE.

J'avoue que ce bruit est venu jusqu'à moi, et je me proposais d'en parler à Démétrius; mais préoccupé de mes propres affaires, je n'y ai plus pensé. — Venez avec moi, Démétrius, — et vous aussi, Egée; j'ai à vous donner à tous deux quelques avis particuliers. — Quant à vous, belle Hermia, préparez-vous à vous conformer aux volontés de votre père; sinon les lois d'Athènes, que nous n'avons aucun moyen d'adoucir, vous condamnent à mourir, ou à faire vœu de virginité pour le reste de vos jours. — Venez, ma chère Hippolyte! comment vous trouvez-vous, ma bien-aimée? — Démétrius, — et vous, Egée, — suivez-moi: j'ai à vous confier une mission pour le jour de notre hymen; et je veux m'entretenir avec vous sur un sujet qui vous intéresse personnellement.

ÉGÉE.

Avec respect et dévoûment nous vous suivrons.

THÉSÉE *et* SA SUITE, HIPPOLYTE, ÉGÉE *et* DÉMÉTRIUS *sortent.*

LYSANDRE.

Eh bien! mon amour? pourquoi vos joues sont-elles si pâles? Quelle cause a fané si tôt les roses de votre teint?

HERMIA.

Le manque de pluie, sans doute; disette à laquelle pourrait aisément suppléer l'orage de mes larmes.

LYSANDRE.

Hélas! je n'ai jamais lu, je n'ai jamais entendu dire que l'amour sincère eût un cours paisible; tantôt c'est la naissance qui diffère, —

HERMIA.

Quel supplice! quand l'amour enchaîne le prince à l'humble bergère!

LYSANDRE.

Tantôt c'est la disproportion d'âge; —

HERMIA.

O tourment! quand la vieillesse est unie à l'extrême jeunesse.

LYSANDRE.

Tantôt il faut que le cœur se détermine par le choix des parens; —

HERMIA.

Quel enfer, de choisir l'objet de son amour par les yeux d'autrui!

LYSANDRE.

Ou si ce choix répond à nos sympathies, la guerre, la mort ou la maladie, viennent le traverser; si bien que l'amour est aussi fugitif qu'un son, aussi passager qu'une ombre, aussi court qu'un rêve, aussi rapide que l'éclair dans la nuit obscure, qui brusquement découvre à nos regards et le ciel et la terre, et avant qu'on ait le temps de dire, « Voyez! » disparaît au sein des ténèbres; tant il est vrai que tout ce qui brille est prompt à s'évanouir.

HERMIA.

Si l'amour sincère a toujours rencontré des obstacles, c'est en vertu d'un décret de la destinée. Apprenons donc à supporter cet inconvénient avec patience, puisque c'est un mal inévitable, aussi habituel aux amans que la rêverie, les songes, les soupirs, les vœux, les larmes, triste accompagnement de l'amour.

LYSANDRE.

Le conseil est sage; écoutez-moi donc, Hermia. J'ai une tante qui est veuve, une riche douairière qui n'a pas d'enfans. Sa demeure est à sept lieues d'Athènes, et elle me chérit comme si j'étais son fils unique. Dans cet asile, Hermia, je puis vous épouser, et les lois rigoureuses d'Athènes ne nous y poursuivront pas. Si donc vous m'aimez, fuyez demain de la maison de votre père. Je vous attendrai dans un bois situé à une lieue de la ville, à l'endroit même où je vous rencontrai un jour avec Hélène, allant célébrer la première aurore de mai.

HERMIA.

Mon cher Lysandre! je te le jure par l'arc le plus fort de Cupidon, par sa flèche dorée la plus acérée; par la simplesse des colombes de Vénus; par les nœuds qui enchaînent les ames et font prospérer les amours; par le feu qui brûla la reine de Carthage *, alors qu'elle vit le parjure Troyen fuyant à pleines voiles; par tous les sermens que les hommes ont violés, en plus grand nombre que les femmes n'en firent jamais, j'irai te rejoindre sans faute au rendez-vous que tu m'as assigné.

* Shakespeare paraît ici avoir oublié que Thésée est de beaucoup antérieur à Didon; mais on sait que notre auteur ne se fait pas faute d'anachronismes. (*Note du traducteur.*)

LYSANDRE.

Tenez votre promesse, mon amour. Voici Hélène qui vient à nous.

Entre HÉLÈNE.

HERMIA.

Que les dieux vous protégent, belle Hélène! Où allez-vous ainsi?

HÉLÈNE.

Vous m'appelez belle? Rétractez cette parole. — Démétrius aime la beauté. Que vous êtes heureuses, vous qui êtes belles! vos yeux sont l'étoile polaire des amans; vos voix ont une harmonie plus douce que le chant de l'alouette à l'oreille du berger, quand les blés sont verts et l'aubépine en fleurs. Les maladies sont contagieuses; oh! que la beauté ne l'est-elle pareillement! Je gagnerais la vôtre, belle Hermia, avant de vous quitter. Mon oreille saisirait votre voix, mes yeux vos regards; ma voix la suave mélodie de la vôtre. Si le monde m'appartenait, Démétrius excepté, je donnerais tout le reste pour être comme vous. Oh! enseignez-moi à vous ressembler; apprenez-moi par quel art vous gouvernez les mouvemens du cœur de Démétrius.

HERMIA.

Je le regarde avec colère, et cependant il continue à m'aimer.

HÉLÈNE.

Oh! si mon sourire pouvait ce que peut votre colère!

HERMIA.

Je lui dis des injures; il me répond par des protestations d'amour.

HÉLÈNE.

Oh! si mes prières pouvaient obtenir de lui cet amour!

HERMIA.

Plus je le hais, plus il s'attache à mes pas.

HÉLÈNE.

Plus je l'aime, plus il me hait.

HERMIA.

Sa folle passion, Hélène, n'est pas ma faute.

HÉLÈNE.

C'est la faute de votre beauté. Plût aux dieux que ce fût la mienne!

HERMIA.

Consolez-vous; il ne reverra plus mon visage; Lysandre et moi nous allons fuir de ces lieux. Avant que j'eusse vu Lysandre, Athènes était un paradis * pour moi. Voyez l'effet charmant qu'a produit mon amour! il a changé mon ciel en enfer.

LYSANDRE.

Hélène, nous allons vous communiquer nos projets. Demain soir, quand Phébé contemplera sa face argentée dans le miroir de l'onde, et fera scintiller la prairie de diamans liquides, à l'heure qui protége la fuite des amans, nous avons résolu de franchir furtivement les portes d'Athènes.

HERMIA.

Vous connaissez le bois où, vous et moi, couchées sur un lit de primevères, nous exhalions nos pensées dans le sein l'une de l'autre; c'est là que Lysandre et moi devons nous réunir; puis, détournant nos regards d'Athènes, nous irons chercher de nouveaux amis et une patrie nouvelle. Adieu, chère compagne de mon enfance; prie pour nous, et puisses-tu obtenir ton Démétrius! — Tiens ta promesse, Lysandre: il faut jusqu'à demain, à l'heure de minuit, nous sevrer du bonheur de nous voir, cet aliment de l'amour.

HERMIA *sort.*

LYSANDRE.

Je tiendrai ma promesse, Hermia. — Adieu, Hélène! Puissiez-vous être aimée de Démétrius comme vous l'aimez vous-même!

LYSANDRE *sort.*

HÉLÈNE, *seule.*

Combien certains mortels sont plus heureux que d'autres! Je passe dans Athènes pour être son égale en beauté. Mais quoi? Démétrius pense différemment. Il se refuse à reconnaître ce que tout le monde, excepté lui, reconnaît; et nous sommes aveugles tous deux, lui en se passionnant pour les yeux d'Hermia, moi en me montrant éprise de son mérite à lui. L'amour peut transformer les choses les plus abjectes et les plus communes, et leur donner de la dignité et de la grâce. L'amour ne voit point avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'ame; c'est pour cela que l'enfant ailé, Cupidon, est représenté aveugle; des ailes et point d'yeux, sont l'emblème d'une précipitation imprudente. On dit que l'Amour est un enfant, à cause du peu de raison qu'il apporte dans ses choix. Comme on voit les enfans dans leurs jeux enfreindre sans scrupule leurs puériles sermens, de même l'enfant qu'on nomme Amour se parjure en tous lieux. C'est ainsi qu'avant d'avoir vu Hermia, Démétrius disait qu'il n'était qu'à moi seule, et il appuyait son dire d'une grêle de sermens; mais aux rayons d'Hermia cette grêle s'est dissoute, et tous ses sermens sont retombés en pluie. Je vais lui révéler la fuite de la belle Hermia; il ne manquera pas demain soir de la poursuivre au bois; si en retour de cet avis j'obtiens de lui quel-

* L'expression de paradis est plus biblique que mythologique; c'est encore un de ces anachronismes de phraséologie si fréquens dans notre auteur. (*Note du traducteur.*)

ques remercîmens, je les aurai achetés bien cher. Mais je m'estimerai trop payée par sa seule présence, je ne veux que le voir en ce lieu, et m'en retourner après.

Elle sort.

SCÈNE II.

Même ville. — L'intérieur d'une chaumière.

Entrent VILBREQUIN, LANAVETTE, FLUTÉ, MUFLE, LECOING ET MEURT-DE-FAIM.

LECOING.

Toute notre troupe est-elle ici?

LANAVETTE.

Vous devriez nous appeler tous l'un après l'autre, suivant la liste.

LECOING.

Voici les noms de tous ceux qui, dans la ville d'Athènes, ont été jugés capables de jouer notre intermède devant le duc et la duchesse, le soir du jour de leurs noces.

LANAVETTE.

Commencez d'abord, Pierre Lecoing, par nous dire le sujet de la pièce; puis vous lirez les noms des acteurs et la distribution des rôles.

LECOING.

Eh bien! notre pièce, c'est la très-lamentable comédie et très-cruelle mort de Pyrame et Thisbé.

LANAVETTE.

Voilà, je vous assure, une chose excellente et des plus gaies. Maintenant, Pierre Lecoing, appelez les acteurs dans l'ordre de la liste. — Mes amis, rangez-vous sur une ligne.

LECOING.

Vous répondrez au fur et à mesure que je vous appellerai. — Olivier Lanavette, le tisserand.

LANAVETTE.

Me voilà; nommez le rôle qui m'est destiné, et puis continuez.

LECOING.

Vous, Olivier Lanavette, vous devez jouer le rôle de Pyrame.

LANAVETTE.

Qu'est-ce que Pyrame? Un amoureux ou un tyran?

LECOING.

C'est un amoureux qui se tue on ne peut plus galamment pour l'objet de sa flamme.

LANAVETTE.

Il faudra des larmes pour jouer ce rôle convenablement Si c'est moi qui le joue, gare aux yeux de l'auditoire: je soulèverai une averse; j'exciterai joliment la pitié. Passez aux autres rôles. Néanmoins, c'est dans les rôles de tyran que j'excelle; par exemple, je jouerais Hercule dans la perfection; ce serait à faire miauler les chats, à tout fendre.

Il déclame.

Les rochers en fureur, par leurs chocs redoutables,
Briseront des cachots les verroux formidables,
Et le char de Phébus, dans son brillant lointain,
A son gré cassera les arrêts du destin*.

En voilà du sublime! Allons, nommez les autres acteurs. C'est le langage d'Hercule, le langage d'un tyran; un amoureux le prend sur un ton plus plaintif.

LECOING.

François Fluté, le marchand de soufflets.

FLUTÉ.

Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING.

Il faut que vous vous chargiez du rôle de Thisbé.

FLUTÉ.

Qu'est-ce que Thisbé? Est-ce un chevalier errant?

LECOING.

C'est la belle que doit aimer Pyrame.

FLUTÉ.

Ma foi, je ne veux pas jouer un rôle de femme; je commence à avoir de la barbe au menton.

LECOING.

Cela ne fait rien; vous jouerez ce rôle avec un masque, et vous ferez la petite voix autant qu'il vous plaira.

LANAVETTE.

Si l'on me permet de cacher ma figure sous le masque, je demande à jouer aussi le rôle de Thisbé. Vous verrez comme je saurai joliment faire la petite voix. (*Imitant la voix d'une femme.*) Thisbé! Thisbé! Ah! Pyrame, mon cher amour; ta chère Thisbé! ta bien aimée!

LECOING.

Non, non; il faut que vous fassiez Pyrame, et vous, Fluté, Thisbé.

LANAVETTE.

Allons, continuez.

LECOING.

Robin Meurt-de-Faim, le tailleur.

MEURT-DE-FAIM.

Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING.

Robin Meurt-de-Faim, vous ferez la mère de Thisbé. — Thomas Mufle, le chaudronnier.

MUFLE.

Me voici, Pierre Lecoing.

* Ces vers faisaient sans doute partie de quelque tirade ampoulée, dans un drame de l'époque. (*Note du traducteur.*)

LECOING.

Vous, le père de Pyrame; moi, le père de Thisbé. — Vilbrequin, le menuisier, vous ferez le lion : — voilà, j'espère, des rôles bien distribués.

VILBREQUIN.

Rôle du lion est-il écrit? S'il est écrit, je vous prie de me le donner, car j'ai la mémoire lente.

LECOING.

Vous pourrez improviser; tout le rôle consiste à rugir.

LANAVETTE.

Laissez-moi jouer le lion aussi; je vous promets de rugir de façon que ce sera plaisir de m'entendre; je rugirai de manière à faire dire au duc : « Qu'il rugisse encore, qu'il rugisse encore! »

LECOING.

Si vous rugissez d'une manière trop effrayante, vous ferez peur à la duchesse et à ses dames, au point de leur faire jeter des cris; et c'en serait assez pour nous faire tous pendre.

TOUS.

Il n'en faudrait pas plus pour nous faire pendre tous tant que nous sommes.

LANAVETTE.

Je conçois, mes amis, que si nous épouvantons les dames, elles seraient assez peu raisonnables pour nous faire pendre; mais je grossirai ma voix de manière à rendre mes rugissemens aussi doux que les roucoulemens d'une jeune colombe; je rugirai comme le rossignol chante.

LECOING.

Vous ne pouvez jouer d'autre rôle que celui de Pyrame; car Pyrame est un homme au visage doux, un aussi beau garçon qu'on en puisse voir; un aimable et charmant cavalier; vous voyez bien qu'il faut absolument que vous jouiez Pyrame.

LANAVETTE.

Allons, je m'en charge. Quelle barbe prendrai-je pour ce rôle?

LECOING.

Ma foi, celle qu'il vous plaira.

LANAVETTE.

Je porterai une barbe couleur paille, ou une barbe couleur orange, ou une barbe violet cramoisi, ou une barbe couleur de tête française, d'un jaune parfait.

LECOING.

Il y a des têtes françaises qui n'ont pas de chevelure du tout; vous joueriez donc votre rôle sans barbe. — Enfin, mes amis, voilà vos rôles : je vous prie, je vous demande, je vous recommande de les apprendre pour demain soir; nous nous réunirons dans le bois qui avoisine le palais, à un mille de la ville, au clair de la lune; c'est là que nous ferons la répétition: car, si nous nous assemblons dans la ville, nous serons importunés par la foule des curieux, et nos projets seront ébruités. En attendant, je vais dresser la liste du petit matériel théâtral qui nous est indispensable. Soyez exacts, je vous prie.

LANAVETTE.

Nous nous y trouverons; là nous pourrons donner à notre répétition plus d'énergie et d'effet. Appliquez-vous; sachez parfaitement vos rôles : adieu.

LECOING.

Au chêne du duc; c'est là qu'est notre rendez-vous.

LANAVETTE.

Cela suffit. Nous y serons sans faute.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Un bois aux environs d'Athènes.

UNE FÉE *et* FARFADET *se rencontrent.*

FARFADET.

Eh bien, jeune fée, où allez-vous comme cela?

LA FÉE.

Sur les coteaux, dans les vallons,
Je franchis forêts et buissons;
Je traverse la flamme et l'onde;
Je promène en tous lieux ma course vagabonde;
Je devance Diane au disque pâlissant;
Je sers la reine des génies,
Et j'arrose dans les prairies
Ses cercles figurés sur le gazon naissant.
Vois-tu ces hautes primevères;
Vois-tu l'or éclatant dont brillent leurs habits?
Ce sont les joyaux, les rubis
Dont la fée a paré leurs corolles légères.
Avant que de midi ne vienne la chaleur,
Je vais sur la terre arrosée
Chercher des gouttes de rosée,
Et suspendre une perle au front de chaque fleur.
Lutin, il faut que je te quitte,
Adieu donc; je pars au plus vite;
Bientôt votre reine et sa cour,
Vont arriver dans ce sejour.

FARFADET.

Le roi tient ici son sabbat cette nuit; veillez à ce que la reine ne s'offre pas à sa vue; car Obéron

est fort irrité contre elle, de ce qu'elle mène à sa suite un bel enfant dérobé à un roi de l'Inde. Jamais elle n'eut auprès d'elle d'enfant plus joli que celui-là. Le jaloux Obéron veut en faire son page, pour parcourir avec lui les vastes forêts, mais elle persiste à garder l'enfant chéri, le couronne de fleurs, et fait de lui toute sa félicité. Maintenant le roi et la reine ne se rencontrent plus dans les bosquets, sur le gazon, aux bords des ruisseaux limpides, à la brillante clarté des étoiles, qu'aussitôt ils ne se querellent, au point que tous les sylphes vont se cacher de frayeur dans la coupe des glands.

LA FÉE.

Ou ton extérieur m'abuse, ou tu es ce lutin espiègle et malin qu'on nomme Robin-Bon-Diable; n'est-ce pas toi qui effraies les jeunes villageoises; qui écrêmes le lait, qui, rendant inutiles tous les efforts de la ménagère, empêches le beurre de prendre et le levain de la boisson de fermenter; qui égares la nuit les voyageurs et ries de leur mésaventure? Ceux qui t'appellent aimable gobelin, Farfadet chéri, ceux-là, tu fais leur ouvrage; et tu leur portes bonheur. N'es-tu pas celui dont je parle?

FARFADET.

Tu dis vrai; je suis ce rôdeur nocturne. Je suis le bouffon d'Obéron, et je le fais sourire, lorsque je donne le change à un cheval gras et nourri de fèves succulentes, en imitant le hennissement d'une jeune cavale. Parfois, sous la forme d'une pomme cuite, je me fourre dans la tasse de quelque commère; et lorsqu'elle boit, je viens frapper sa lèvre, et répands sa bière sur sa gorge flétrie. La duègne la plus sage, contant la plus lamentable histoire, me prend parfois pour un escabeau; alors je me dérobe sous elle; elle fait la culbute, et tombe dans un accès de toux; et aussitôt chacun de se tenir les côtés et de rire, d'éternuer, et de jurer dans un paroxysme de gaîté qu'il n'a jamais passé un plus joyeux quart d'heure.— Mais, place, jeune fée; voici Obéron qui vient.

LA FÉE.

Et voici ma maîtresse. — Que je voudrais qu'il fût parti!

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent d'un côté OBÉRON *et* SA SUITE; *de l'autre* TITANIA *et* SON CORTÉGE.

OBÉRON.

Vous ici, à la clarté de la lune, orgueilleuse Titania?

TITANIA.

Quoi! le jaloux Obéron? Fées, allons-nous-en; j'ai juré de fuir toujours son lit et sa présence.

OBÉRON.

Arrête, épouse impudente et infidèle. Ne suis-je pas ton roi et ton époux?

TITANIA.

Alors je suis ta reine et ton épouse : mais que de fois ne t'est-il pas arrivé de quitter secrètement le pays des fées, et, sous la figure de Corin, de rester tout le jour à jouer du chalumeau et à soupirer des vers à l'amoureuse Philis? Pourquoi es-tu ici, de retour des bords les plus reculés de l'Inde? c'est parce que l'altière Amazone, ta maîtresse en brodequins, ton amante guerrière, est sur le point de s'unir à Thésée, et que tu veux semer de bonheur et de joie leur couche nuptiale.

OBÉRON.

Il te sied bien, Titania, de parler de mon amitié pour Hippolyte, lorsque tu sais que ton amour pour Thésée m'est connu. N'est-ce pas sous ta conduite qu'à la clarté douteuse des étoiles il s'est évadé des bras de Périgone, qu'il avait enlevée? N'est-ce pas toi qui lui as fait violer sa foi envers la belle Églé, Ariane et Antiope?

TITANIA.

Ce sont là des contes forgés par la jalousie. Jamais, depuis le solstice d'été, il ne nous est arrivé de nous réunir sur la montagne, dans la vallée, la forêt ou la prairie, auprès des claires fontaines, ou des ruisseaux bordés de joncs, ou sur le rivage de la mer, pour y danser nos rondes au sifflement des vents, sans que tu sois venu troubler nos plaisirs par tes clameurs importunes. Aussi les vents, lassés de nous tenir inutilement lieu d'orchestre, pour se venger, ont pompé dans la mer des brouillards contagieux qui venant à tomber sur les campagnes, ont tellement enflé les plus chétives rivières, qu'elles ont inondé leurs rives. Dès lors, les efforts du bœuf attelé au joug ont été rendus inutiles; le laboureur a perdu le fruit de ses sueurs; et le blé vert a pourri avant que le jeune épi fût orné de son premier duvet; les parcs restent vides dans les champs noyés, et les corbeaux s'engraissent de la mortalité des troupeaux; la fange a recouvert la place où bondissait la danse, et l'œil ne distingue plus dans la prairie les traces qu'y avaient imprimées les pas d'une jeunesse folâtre. Les mortels humains * sont sevrés des plaisirs de l'hiver. Les hymnes, les chants sacrés ne charment plus le silence des nuits.—Aussi la lune, cette souveraine des flots, pâle de colère, répand l'humidité dans l'air et fait pleuvoir les rhumes et les catarrhes. Grâce à cette perturbation des élémens, l'ordre des saisons est interverti; la blanche gelée tombe dans le frais giron de la rose vermeille; et au menton du vieil Hiver, sur sa tête glacée, l'Été, comme pour se moquer, suspend le chapelet odorant de ses jeunes boutons. Le printemps, l'été, le fertile automne, l'hiver chagrin,

* Elle appelle les hommes des mortels humains, par opposition avec les génies et les fées, qui étaient des êtres mortels, bien que placés en dehors de la nature de l'homme. *Note du traducteur.*)

changent réciproquement de livrée, et les hommes étonnés ne les distinguent plus par leurs produits : et la source de tous ces maux, ce sont nos débats et nos dissensions; nous en sommes les auteurs et l'origine.

OBÉRON.

Mets-y donc un terme; cela dépend de toi. Pourquoi Titania contrarierait-elle son Obéron? Je ne lui demande qu'un enfant pour en faire mon page.

TITANIA.

Tu peux te le tenir pour dit; tout l'empire des fées ne me payerait pas cet enfant. Sa mère était une fée du même ordre que moi. Que de fois, dans l'air parfumé de l'Inde, nous avons causé ensemble! Assise à mes côtés sur les sables jaunes de Neptune, elle aimait à suivre sur les flots les navires des marchands; elle riait de voir le vent enfler les voiles et leur donner un gros ventre; enceinte alors de mon jeune écuyer, elle essayait de les imiter en nageant dans l'air; suspendue au-dessus de la terre, elle simulait un navire voguant sur les flots; elle allait et revenait, m'apportant quelque bagatelle, comme si, de retour d'un long voyage, elle m'eût ramené une riche cargaison. Mais elle était mortelle; elle est morte en donnant le jour à cet enfant; et je l'élève pour l'amour d'elle; et pour l'amour d'elle je ne veux pas m'en séparer.

OBÉRON.

Combien de temps comptes-tu rester dans ce bois?

TITANIA.

Peut-être jusque après les noces de Thésée. Si tu veux paisiblement danser dans nos rondes, et assister à nos ébats au clair de la lune, viens avec nous; sinon, laisse-moi, et j'éviterai ta présence.

OBÉRON.

Donne-moi cet enfant, et je suis prêt à te suivre.

TITANIA.

Je ne te le donnerais pas pour tout le royaume de la féerie. Fées, partons; nous ne cesserons pas de quereller, si je reste.

TITANIA *et son cortége s'éloignent.*

OBÉRON.

Va, pars, tu ne sortiras pas de ce bois que je ne t'aie punie de cet outrage. — Mon cher Farfadet, approche. Tu te rappelles le jour où, assis sur un promontoire, j'écoutais une sirène, portée sur le dos d'un dauphin, exhalant des chants si doux et si harmonieux, que la mer turbulente s'apaisait à sa voix, et que des étoiles brusquement détachées de leur sphère venaient pour l'écouter?

FARFADET.

Je me le rappelle.

OBÉRON.

En cet instant je vis, mais toi tu ne pus le voir, Cupidon tout armé voler dans l'espace qui s'étend entre la froide lune et la terre. Il visa une belle vestale assise sur l'un des trônes de l'occident *, et décocha contre elle un trait d'amour des plus acérés, comme si d'un seul coup il eût voulu percer mille cœurs à la fois. Mais je vis la flèche enflammée du jeune Cupidon s'éteindre dans les chastes rayons de la lune humide; et la vestale couronnée, échappée aux atteintes de l'Amour, passa son chemin, absorbée dans ses pensées virginales. Toutefois, je remarquai l'endroit où tomba le trait de Cupidon : il tomba sur une petite fleur d'occident, autrefois blanche comme le lait, aujourd'hui rougie par la blessure de l'Amour. Les jeunes filles la nomment pensée d'amour. Va me chercher cette fleur; je te l'ai déjà montrée. Le suc de cette fleur exprimé sur des paupières endormies, suffit pour rendre une personne, homme ou femme, éperdument amoureuse de la première créature vivante qu'elle verra. Va me chercher cette plante, et reviens, en moins de temps qu'il n'en faut au Leviathan pour nager une lieue.

FARFADET.

Je puis faire le tour de la terre en quarante minutes.

FARFADET *s'éloigne.*

OBÉRON.

Une fois en possession du suc de cette plante, j'épierai Titania dans son sommeil, et j'en laisserai tomber quelques gouttes sur ses yeux; alors le premier objet qui va s'offrir à sa vue, à son réveil, fût-ce un lion, un ours, un loup, un taureau ou un singe, elle s'éprendra d'amour pour lui; et avant de désensorceler sa vue, comme je le puis à l'aide d'une autre herbe, je l'obligerai à me céder son page. Mais qui vient? je suis invisible; écoutons leur entretien.

Arrive DÉMÉTRIUS; HÉLÈNE *le suit.*

DÉMÉTRIUS.

Je ne t'aime pas; cesse donc de me poursuivre. Où sont Lysandre et la belle Hermia? Je tuerai l'un; l'autre me tue. Tu m'as dit qu'ils s'étaient réfugiés dans ce bois; m'y voici, et ma colère est grande de n'y point rencontrer Hermia. Laisse-moi, va-t'en, et ne suis plus mes pas.

HÉLÈNE.

Ton cœur dur, ton cœur de diamant m'attire; mais ce n'est pas un fer grossier que tu attires; car mon cœur est pur comme l'acier. Dépouille-toi de ta puissance d'attraction; je ne serai plus prédisposée à te suivre.

* La reine Élisabeth. (*Note du traducteur.*)

DÉMÉTRIUS.

Est-ce que je cherche à te plaire? Est-ce que je t'adresse de douces paroles? Est-ce que, au contraire, je ne te dis pas sans détour que je ne t'aime pas, que je ne puis pas t'aimer?

HÉLÈNE.

Et je ne t'en aime que davantage. Je suis ton épagneul, Démétrius; plus tu me bats et plus je te caresse : traite-moi comme ton épagneul; repousse-moi du pied, frappe-moi, oublie-moi, perds-moi; seulement, toute indigne que je suis, permets-moi de te suivre. Quelle place plus humble puis-je réclamer dans ton affection, — et cette place serait encore pour moi d'un prix inestimable,—que de demander d'être traitée comme tu traites ton chien?

DÉMÉTRIUS.

Cesse de provoquer ma haine; ta vue me fait mal au cœur.

HÉLÈNE.

Et moi, mon cœur est malade quand je ne te vois pas.

DÉMÉTRIUS.

C'est porter une grave atteinte à la pudeur de ton sexe, que de quitter ainsi la ville, et de te livrer à la merci d'un homme qui ne t'aime pas, que d'exposer imprudemment aux dangers de la nuit et aux mauvaises inspirations de la solitude, le riche trésor de ta virginité.

HÉLÈNE.

Ta vertu est mon excuse. La nuit cesse pour moi quand je vois ton visage; et alors je ne me crois plus dans les ténèbres : ce bois n'est pas une solitude; il est peuplé de ta présence; car tu es pour moi le monde entier : comment donc peut-on dire que je suis seule ici, alors que le monde entier m'y contemple?

DÉMÉTRIUS.

Je vais m'enfuir loin de toi, et me cacher dans les taillis, te laissant à la merci des bêtes féroces.

HÉLÈNE.

L'animal le plus féroce est moins cruel que toi. Fuis où tu voudras; les rôles seront intervertis. Apollon fuit et Daphné lui donne la chasse; la colombe poursuit le griffon; le timide chevreau redouble de vitesse pour atteindre le tigre. Inutiles efforts! quand c'est la faiblesse qui poursuit et le courage qui fuit.

DÉMÉTRIUS.

Je ne veux plus t'entendre; laisse-moi m'éloigner; ou si tu persistes à me suivre, sois certaine que je ne t'épargnerai pas et qu'il t'arrivera malheur dans le bois.

HÉLÈNE.

Hélas! dans le temple, à la ville, à la campagne, partout tu fais mon malheur. Quelle honte, Démétrius! Les affronts que tu me fais subir sont un opprobre pour tout mon sexe. Nous ne pouvons, comme les hommes, soutenir notre amour les armes à la main; la nature nous a faites pour recevoir des hommages, et non pour en offrir. Je veux te suivre, et faire de mon enfer un ciel, en mourant de la main de ce que j'aime.

DÉMÉTRIUS *et* HÉLÈNE *s'éloignent.*

OBÉRON.

Adieu, nymphe; avant que tu aies quitté ce bois, tu le fuiras, et ce sera lui qui te priera d'amour.

Revient FARFADET.

OBÉRON, *continuant.*

Eh bien! as-tu la fleur en question?

FARFADET.

Oui, la voici.

OBÉRON.

Donne-la-moi, je te prie. Je sais un bosquet où croît le thym sauvage; où la violette se balance auprès de la grande primevère; il est ombragé par le chèvrefeuille odorant, la rose de Damas et la fleur de l'églantier. C'est là qu'à certaines heures de la nuit, lasse de la danse et des plaisirs, Titania repose mollement couchée sur les fleurs; c'est là que le serpent dépose sa peau brillante, assez ample pour habiller une fée. Je frotterai légèrement du suc de cette fleur les yeux de Titania, et je remplirai son cerveau d'étranges et hideuses fantaisies. Prends-en également, et cherche dans ce bois. Une jeune et belle Athénienne est éprise d'un jeune homme qui la dédaigne : humecte les yeux de cet ingrat; mais fais en sorte que le premier objet qui s'offrira à sa vue soit la femme dont il est aimé. Tu le reconnaîtras à son costume athénien. Fais la chose avec soin, en sorte qu'il soit plus idolâtre d'elle qu'elle ne l'est de lui. Tu viendras me retrouver avant le premier chant du coq.

FARFADET.

Soyez tranquille, monseigneur; votre serviteur exécutera vos ordres.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une autre partie du bois.

Arrivent TITANIA *et* SA COUR.

TITANIA.

Allons, dansez une ronde, et chantez-moi un air féerique; puis vous vous éloignerez pendant le tiers d'une minute; les uns iront tuer les vers cachés dans les boutons de rose; d'autres feront

la guerre aux chauve-souris, pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller mes petits sylphes; d'autres s'occuperont à écarter le bruyant hibou qui fait entendre la nuit son cri sinistre, et qu'étonne la présence de nos esprits délicats. Maintenant, bercez mon sommeil; puis, chacune à vos fonctions, et laissez-moi reposer.

UNE JEUNE FÉE *chante.*

Hérissons épineux, serpens au dard jaloux,
N'approchez pas de notre reine;
Couleuvres et lézards qui sillonnez la plaine,
De cette enceinte éloignez-vous.

LE CHOEUR.

Module tes chants, Philomèle;
Par tes mélodieux accens
Plonge en un doux sommeil et son ame et ses sens.
Que rien de malfaisant n'ose s'approcher d'elle;
Pour troubler son repos, que, grâce à notre zèle,
Tous les charmes soient impuissans.

LA JEUNE FÉE.

Que l'araignée ailleurs file sa toile vaine;
Vous, faucheurs aux longs pieds, limaçons, escarbots,
N'approchez pas de notre reine,
Et respectez son doux repos.

LE CHOEUR.

Module tes chants, Philomèle;
Par tes mélodieux accens
Plonge en un doux sommeil et son ame et ses sens.
Que rien de malfaisant n'ose s'approcher d'elle;
Pour troubler son repos, que, grâce à notre aèle,
Tous les charmes soient impuissans.

UNE FÉE.

Partons, maintenant, tout est dans l'ordre: qu'une de nous seulement reste en sentinelle.

LES FÉES *s'éloignent.* TITANIA *s'endort.*

Arrive OBÉRON.

Il s'approche de Titania et exprime sur ses paupières le suc de la fleur magique.

OBÉRON.

Quand tu rouvriras ta paupière,
Que le premier objet qu'apercevront tes yeux
Enchaîne ton cœur amoureux.
Aime-le. Donne-lui ton ame toute entière;
Quand ce serait un ours, un tigre, un léopard,
Un sanglier hérissant sa crinière,
Qu'il règne sur ton cœur percé de part en part,
Quand tu rouvriras ta paupière.

Il s'éloigne.

Arrivent LYSANDRE *et* HERMIA.

LYSANDRE.

Mon amour, vous êtes fatiguée d'errer dans ce bois, et je vous avoue que j'ai perdu mon chemin. Si vous le trouvez bon, Hermia, nous nous reposerons un peu, et nous attendrons ici la clarté bienfaisante du jour.

HERMIA.

Je le veux bien, Lysandre; cherchez un lit pour vous; moi je vais reposer ma tête sur ce gazon.

LYSANDRE.

La même touffe de verdure nous servira d'oreiller à tous deux; ayons un seul cœur, un même lit, deux ames, et une seule foi.

HERMIA.

Non, mon cher Lysandre; pour l'amour de moi mon ami, placez-vous plus loin; ne vous mettez pas si près de moi.

LYSANDRE.

Oh! prenez mes paroles dans le sens le plus innocent; le langage des amans doit être interprété par l'amour. Je veux dire que mon cœur est indissolublement lié au vôtre, en sorte que les deux n'en font plus qu'un: nos deux ames sont enchaînées par le même serment, si bien que nous avons deux ames et une seule foi. Ne me refusez donc pas une place à côté de vous et confiez-vous à ma loyauté.

HERMIA.

Lysandre s'entend à merveille à soutenir un paradoxe. Me préservent ma vertu et ma fierté de mettre en doute la loyauté de Lysandre! Mais, mon ami, au nom de l'amour et par courtoisie, veuillez reposer un peu plus loin. La pudeur exige cette séparation; elle sied bien à un amant vertueux et à une jeune fille. Tenez-vous donc à une certaine distance. Sur ce, bonsoir, mon doux ami; que votre amour demeure inaltérable jusqu'à la fin de votre existence chérie.

LYSANDRE.

Je joins mes vœux à votre douce prière! Puisse ma vie finir le jour où finira ma fidélité! Voici mon lit. Que le sommeil verse sur vous tous ses pavots!

HERMIA.

Qu'il en réserve la moitié pour clore les paupières de celui qui m'adresse ce souhait!

Ils s'endorment.

Arrive FARFADET.

FARFADET.

J'ai parcouru la forêt dans tous les sens, mais d'Athénien, je n'en ai point trouvé sur les yeux duquel je pusse essayer la vertu amoureuse de cette fleur. Partout la nuit et le silence! Quel est cet homme? Il porte le costume athénien; c'est celui que m'a désigné mon maître, et qui dédaigne l'amour de la jeune Athénienne; et la voici elle-même qui dort d'un profond sommeil sur le sol humide et fangeux. La jolie enfant! Elle n'a pas osé se coucher auprès de ce cavalier insensible et discourtois. (*Il fait tomber sur les*

fieux de Lysandre quelques gouttes du suc magique.) Mortel sauvage, je répands sur tes yeux les propriétés puissantes que ce charme possède : quand tu t'éveilleras, que l'amour chasse le sommeil loin de tes paupières. Réveille-toi dès que je serai parti ; il faut que j'aille retrouver Obéron.

Il s'éloigne.

DÉMÉTRIUS *et* HÉLÈNE *arrivent en courant.*

HÉLÈNE.

Cher Démétrius, arrête, quand tu devrais me tuer.

DÉMÉTRIUS.

Laisse-moi, te dis-je, et ne me poursuis pas ainsi.

HÉLÈNE.

Veux-tu donc m'abandonner ici dans les ténèbres? Oh! non, je t'en conjure.

DÉMÉTRIUS.

Demeure, ou malheur à toi! je veux m'en aller seul.

DÉMÉTRIUS *s'éloigne.*

HÉLÈNE.

Cette poursuite de celui que j'adore m'a mise hors d'haleine. Plus je prie, et moins j'obtiens. Hermia est heureuse, en quelque lieu qu'elle se trouve ; car elle a des yeux beaux et attrayans. Qui a rendu ses yeux si brillans? ce ne sont pas les larmes : mes yeux en sont plus souvent baignés que les siens. Non, non, je suis aussi laide que la compagne de l'ours, car les bêtes qui me rencontrent se sauvent de frayeur ; je ne dois donc pas m'étonner que Démétrius fuie ma présence comme celle d'un monstre. Sur la foi de quel miroir perfide et mensonger ai-je pu me comparer aux beaux yeux d'Hermia? — Mais qui est ici? Lysandre! étendu par terre! Est-il mort ou endormi? Je ne vois point de sang, point de blessure. — Lysandre, si vous êtes vivant, seigneur, éveillez-vous.

LYSANDRE, *s'éveillant.*

Oui, et je passerais à travers les flammes pour l'amour de toi, ma diaphane Hélène! La nature montre sa puissance en me faisant voir ton cœur à travers ta poitrine. Où est Démétrius? Que ce nom est odieux! qu'il est bien celui d'un homme fait pour périr par mon épée!

HÉLÈNE.

Ne dites point cela, Lysandre, ne dites point cela. Qu'importe qu'il aime votre Hermia? Qu'importe? Hermia n'aime que vous ; soyez donc heureux.

LYSANDRE.

Heureux avec Hermia? Non, je regrette les ennuyeux instans que j'ai perdus avec elle. Maintenant, ce n'est pas Hermia, c'est Hélène que j'aime. Qui n'échangerait un corbeau contre une colombe? La volonté de l'homme est gouvernée par sa raison, et ma raison me dit que vous êtes la plus digne d'être aimée. Les fruits n'atteignent leur maturité que dans leur saison ; jeune jusque alors, ce n'est que d'aujourd'hui que je suis venu à la raison ; et arrivé à l'âge où l'homme voit ses facultés atteindre leur plus grande perfection, la raison, servant seule de guide à ma volonté, me montre vos beaux yeux, brillant livre d'amour, où je lis l'expression des plus doux sentimens.

HÉLÈNE.

Pourquoi faut-il que je sois en butte à cette amère ironie? En quoi ai-je mérité d'essuyer de votre part de tels mépris? N'est-ce pas assez, jeune homme, n'est-ce pas assez que je n'aie jamais obtenu, qu'il ne me soit jamais donné d'obtenir de Démétrius un bienveillant regard? Faut-il encore que vous insultiez à mon impuissance? c'est bien mal agir, croyez-moi, que de me présenter ainsi votre ironique hommage. Mais, adieu ; j'avoue que je vous croyais plus de véritable courtoisie. Faut-il donc qu'une femme, parce qu'elle est dédaignée par un homme, soit insultée par un autre!

Elle s'éloigne.

LYSANDRE.

Elle ne voit point Hermia. — Dors, Hermia, et puisses-tu ne jamais t'approcher de Lysandre! De même que l'excès des mets les plus délicieux porte à l'estomac le plus invincible dégoût ; ou de même que les hérésies qu'on abjure sont surtout détestées de ceux qu'elles ont égarés, ainsi toi, l'objet de ma satiété, toi, mon hérésie, sois abhorrée de tous, et surtout de moi! Tout ce que mes facultés ont de puissance, mon amour d'énergie, je le consacre au culte d'Hélène, et je me dévoue à son service.

Il s'éloigne.

HERMIA, *s'éveillant.*

A mon secours, Lysandre, à mon secours! Fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein! Hélas! aie pitié de moi! — Quel rêve j'ai fait! Regardez, Lysandre, j'en tremble encore de frayeur. Il me semblait qu'un serpent me dévorait le cœur, et que tu le regardais faire en souriant. — Lysandre! Quoi! m'aurait-il quittée? Lysandre! Seigneur! Quoi! Il ne m'entend pas? il est parti? Pas un son, pas une parole? Hélas, où es-tu? Parle, si tu m'entends ; parle, au nom de tout ce que tu as de plus cher ; je suis prête à m'évanouir de terreur. Non? — Oh! je vois bien que tu n'es pas à portée de m'entendre. Il faut que je trouve à l'instant ou la mort ou toi.

Elle s'éloigne.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu. — La reine des fées est endormie.

Arrivent LECOING, VILBREQUIN, LANAVETTE, FLUTÉ, MUFLE, *et* MEURT-DE-FAIM.

LANAVETTE.

Sommes-nous tous ici?

LECOING.

Bon, bon; voilà un endroit admirable pour faire notre répétition. Cette pelouse sera notre scène, ce bosquet d'aubépine, nos coulisses; et nous allons jouer la pièce tout comme nous la jouerons devant le duc.

LANAVETTE.

Pierre Lecoing, —

LECOING.

Que dis-tu, Lanavette?

LANAVETTE.

Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont pas. D'abord, Pyrame doit tirer son épée et se tuer; c'est ce que les dames ne supporteront pas. Que répondez-vous à cela?

MUFLE.

Par ma foi, voilà un danger qu'il faut éviter!

MEURT-DE-FAIM.

Je pense que, tout considéré, il faut renoncer à la tuerie.

LANAVETTE.

Pas du tout: j'ai un expédient qui conciliera tout. Écrivez-moi un prologue, et que ce prologue donne à entendre que nous ne ferons de mal à personne avec nos épées, et que Pyrame ne se tue que pour rire; pour plus grande assurance, dites-leur que moi, Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais bien le tisserand Lanavette. Cela fera cesser toute espèce de crainte.

LECOING.

Eh bien! nous aurons un prologue de ce genre, et il sera écrit en vers de huit et de six *.

LANAVETTE.

Non, mettez-en deux de plus; qu'on l'écrive en vers de huit et de huit.

MUFLE.

Le lion n'effraiera-t-il pas les dames?

* De huit et de six syllabes. (*Note du traducteur.*)

MEURT-DE-FAIM.

Je le crains bien, sur ma parole.

LANAVETTE.

Mes maîtres, réfléchissez-y bien; amener — Dieu nous en préserve! — un lion parmi des dames, c'est une chose terrible; car il n'y a pas de bête sauvage plus redoutable que le lion vivant; et c'est à quoi il faut faire attention.

MUFLE.

Il faudra, dans un autre prologue, avertir que ce n'est pas un lion.

LANAVETTE.

Il y a plus, il faudra que l'acteur chargé de ce rôle dise son nom, qu'à travers le cou du lion il montre à moitié son visage, et qu'il dise ceci ou quelque chose d'approchant: — « Mesdames, ou belles dames, je vous demande, ou je vous prie, ou je vous conjure de ne pas avoir peur, de ne pas trembler: je réponds de votre vie sur la mienne; si vous croyez que c'est un lion que vous avez devant vous, vous vous trompez singulièrement. Non, il n'en est rien; je suis un homme tout comme les autres hommes, » et alors qu'il décline son nom et dise tout bonnement qu'il est Vilbrequin, le menuisier.

LECOING.

Allons, cela sera ainsi; mais il reste encore deux difficultés graves; c'est, d'abord, d'introduire le clair de lune dans un appartement.

VILBREQUIN.

La lune brillera-t-elle la nuit où nous devons représenter notre pièce?

LANAVETTE.

Un almanach! un almanach! regardez dans l'almanach; voyez s'il fera clair de lune.

LECOING.

Oui, la lune brillera cette nuit-là.

LANAVETTE.

Alors il faudra laisser ouverte une des fenêtres de la pièce dans laquelle nous jouerons; et la lune y brillera à travers la croisée.

LECOING.

Oui, sans doute; il y aurait encore un autre moyen; un homme viendrait avec un fagot d'épines et une lanterne, et il dirait qu'il vient pour figurer, ou représenter la personne du clair de lune. Mais il y a encore une autre difficulté, il nous faut une muraille dans la grande salle; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient à travers les fentes d'un mur.

VILBREQUIN.

Vous ne pourrez jamais amener une muraille sur la scène ; qu'en dis-tu, Lanavette?

LANAVETTE.

Il faut que quelqu'un représente la muraille, qu'il ait sur lui quelque enduit de plâtre, d'argile ou de crépi pour figurer un mur, ou qu'il tienne ses doigts comme cela; et à travers les interstices, Pyrame et Thisbé se parleront tout bas.

LECOING.

Si cela peut se faire, alors tout est pour le mieux; allons, asseyez-vous tous, enfans, et répétez vos rôles. Vous, Pyrame, commencez : quand vous aurez débité ce que vous avez à dire, vous entrerez dans ce taillis, et ainsi de suite, chacun dans l'ordre de son rôle.

Arrive FARFADET, *invisible.*

FARFADET.

Quels rustiques personnages sont ici à brailler à deux pas du lieu où repose la reine des fées ? Eh quoi! une pièce de spectacle qu'on va jouer ? je veux y assister comme spectateur; et peut-être y serai-je acteur, si l'occasion s'en présente.

LECOING.

Parlez, Pyrame. — Thisbé, avancez.

PYRAME, *déclamant.*

Suave est, ma Thisbé, le parfum que j'arrose.

LECOING, *le reprenant.*

De la rose.

PYRAME.

Le parfum de la rose.
Ton haleine est encor plus suave cent fois.
Mais silence! voilà que j'entends une voix.
Laisse-moi m'éloigner un instant, et pour cause;
Tout-à-l'heure je vais reparaître à tes yeux.

Il s'éloigne.

FARFADET, *à part.*

Jamais ces lieux n'ont vu de Pyrame plus étrange.

Il s'éloigne.

THISBÉ.

C'est mon tour de parler.

LECOING.

Oui, assurément; il n'est sorti que pour s'assurer de la cause d'un bruit qu'il a entendu, et il va revenir.

THISBÉ, *déclamant.*

Mon Pyrame chéri, mon amant radieux,
Jeune homme au teint de lis, ta figure charmante
Efface en incarnat la rose triomphante ;
Aimable compagnon, jouvenceau sans égal,
Plus léger, plus nerveux que le jeune cheval
Qui poursuit sans broncher sa course infatigable.
Va, j'irai te rejoindre au tombeau de Ninni.

LECOING.

Au tombeau de Ninus! Mais vous n'en êtes pas encore là ; ce dernier vers fait partie d'une réponse que vous faites plus tard à Pyrame. Vous débitez votre rôle tout d'une haleine, sans attendre la réplique. — Pyrame, entrez ; votre interlocutrice en est restée à ces mots :

Sa course infatigable.

Reviennent FARFADET *et* LANAVETTE , *affublé d'une tête d'âne.*

THISBÉ.

Plus léger, plus nerveux que le jeune cheval
Qui poursuit sans broncher sa course infatigable.

PYRAME.

C'est pour toi seulement que je veux être aimable,
Ma Thisbé...

LECOING, *tout effrayé à la vue de la tête d'âne,*

O monstruosité! ô prodige! des esprits malfaisans nous poursuivent. En prières, mes amis! sauvons-nous ! au secours!

Toute la troupe s'enfuit.

FARFADET.

Attendez un peu, mes compères,
Que je vous donne une leçon.
A travers taillis et buissons,
Marécages et fondrières ,
Je vais vous tailler des croupières ;
Tantôt cheval, tantôt limier,
Ours sans tête, ou bien sanglier,
Ou bien encore feu qui flambe,
Vous me verrez, plus que vous tous, ingambe;
Vous m'entendrez, à vos trousses, rugir,
Grogner, japper, étinceler, hennir,
Mieux que ne ferait, sur mon ame,
Ours des bois, sanglier, limier, cheval, ou flamme.

Il s'éloigne.

LANAVETTE.

Pourquoi fuyez-vous ainsi ? c'est un tour qu'ils me jouent; ils veulent me faire peur.

Revient MUFLE.

MUFLE.

O Lanavette, comme te voilà métamorphosé ! Que vois-je sur tes épaules ?

LANAVETTE.

Ce que tu vois! une tête d'âne qui t'appartient n'est-il pas vrai ?

MUFLE *s'éloigne.*

Revient LECOING.

LECOING.

Le ciel te bénisse, Lanavette! le ciel te bénisse! Te voilà métamorphosé.

Il s'éloigne.

LANAVETTE.

Je vois leur malice; ils veulent faire de moi un âne; ils veulent m'effrayer, mais ils auront beau faire, je ne bougerai pas de cette place : je vais me promener de long en large, et me mettre à chanter, afin de leur faire voir que je n'ai pas peur.

Il chante.

Le merle au bec orange, au sombre et noir plumage;
La grive au gracieux ramage;
Le roitelet
Au modeste duvet.

TITANIA, *s'éveillant.*

Quel ange me réveille sur mon lit de fleurs?

LANAVETTE, *chante.*

Le gai pinson, le moineau, la linotte;
Le coucou dont le chant ne renferme qu'un son,
Et dont plus d'un époux a remarqué la note,
Sans oser lui répondre, non.

Et en effet, qui voudrait perdre son temps à répondre à si sot oiseau? Qui voudrait donner un démenti à un oiseau, dût-il crier *coucou* à tue-tête?

TITANIA.

Je t'en conjure, mortel charmant, chante encore; tes chants ont captivé mon oreille; de même, mes yeux sont épris de tes formes, et la force de ton brillant mérite m'oblige, à la première vue, à dire, à jurer que je t'aime.

LANAVETTE.

Il me semble, madame, que vous avez bien peu de raison de m'aimer; mais, à dire vrai, par le temps qui court, la raison et l'amour vont rarement ensemble : c'est grand dommage que quelque honnête voisin n'entreprenne pas de les réconcilier. Vous voyez que je sais plaisanter dans l'occasion.

TITANIA.

Tu es aussi sage que tu es beau.

LANAVETTE.

Je ne suis ni l'un ni l'autre; mais si j'avais seulement assez d'esprit pour sortir de ce bois, je croirais en avoir assez pour mon usage.

TITANIA.

Ne désire pas sortir de ce bois; tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis une fée d'un ordre supérieur. L'été est à mes ordres, et je t'aime. Viens donc avec moi; je te donnerai des fées et ces génies pour te servir; ils t'iront chercher des joyaux au fond de la mer; endormi sur un lit de fleurs, leurs chants berceront ton sommeil, et je purifierai a tel point les grossiers élémens de ta nature mortelle, que tu auras l'elasticité d'un esprit aérien. (*Elle appelle.*) Fleur-de-Pois! Toile-d'Araignée! Papillon! Grain-de-Moutarde!

Arrivent QUATRE GÉNIES.

PREMIER GÉNIE.

Me voilà.

DEUXIÈME GÉNIE.

Et moi aussi.

TROISIÈME GÉNIE.

Et moi aussi.

QUATRIÈME GÉNIE

Et moi aussi.

TOUS.

Où faut-il que nous allions?

TITANIA.

Soyez bienveillans et courtois pour ce mortel; sautillez devant lui, et gambadez à ses yeux; nourrissez-le d'abricots et de groseilles, de grappes vermeilles, de figues vertes et de mûres; dérobez aux abeilles leurs rayons de miel; recueillez leurs cuisses enduites de cire; faites-en des flambeaux que vous allumerez à l'œil radieux du ver luisant, pour éclairer mon bien-aimé à son lever et à son coucher. Arrachez les ailes des papillons diaprés, pour vous en servir comme d'un éventail à écarter les rayons de la lune de ses yeux endormis; inclinez-vous devant lui, sylphes, et rendez-lui hommage.

PREMIER GÉNIE.

Salut, mortel!

DEUXIÈME GÉNIE.

Salut!

TROISIÈME GÉNIE.

Salut!

QUATRIÈME GÉNIE.

Salut!

LANAVETTE.

Je vous rends mille grâces, en toute sincérité. — Quel est votre nom, je vous prie?

TOILE-D'ARAIGNÉE.

Toile-d'Araignée.

LANAVETTE.

Je serai ravi de faire avec vous plus ample connaissance, seigneur Toile-d'Araignée; si jamais il m'arrive de me couper le doigt, je prendrai la liberté de m'adresser à vous. — Votre nom, mon honnête monsieur?

FLEUR-DE-POIS.

Fleur-de-Pois.

LANAVETTE.

Présentez, je vous prie, mes civilités à madame Petit-Pois votre mère, et au seigneur Pois-Chiche votre père. Seigneur Fleur-des-Pois, je serai pareillement enchanté de cultiver votre connaissance. — Votre nom, je vous prie, seigneur

GRAIN-DE-MOUTARDE.

Grain-de-Moutarde.

LANAVETTE.

Seigneur Grain-de-Moutarde, je connais par-

faitement votre seigneurie. Ce lâche et gigantesque Rostbif a dévoré bien des rejetons de votre maison; je vous assure que ceux de votre race m'ont bien souvent fait venir la larme à l'œil. Je désire beaucoup cultiver votre connaissance, seigneur Grain-de-Moutarde.

TITANIA.

Allons, mettez-vous à son service; conduisez-le sous mon berceau. Il me semble que la lune nous regarde d'un œil humide; et quand elle répand des larmes, toutes les fleurs pleurent également, portant le deuil de quelque virginité ravie. Charmez la langue de mon bien-aimé; conduisez-le en silence.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Arrive OBÉRON.

OBÉRON.

Il me tarde de savoir si Titania s'est éveillée, et quelle est la première créature qui s'est offerte à sa vue et dont il faut qu'elle raffole.

Arrive FARFADET.

OBÉRON, *continuant*.

Voici mon messager. — Eh bien, esprit follet, quelle partie de plaisir aurons-nous cette nuit dans ce bois enchanté?

FARFADET.

Ma maîtresse est amoureuse d'un monstre. Pendant qu'elle dormait auprès de son bocage sacré et solitaire est arrivée une troupe d'imbéciles, de grossiers artisans qui travaillent pour gagner leur pain dans les échopes d'Athènes; ils venaient faire la répétitiun d'une pièce qui doit être jouée le jour des noces du grand Thésée. Le plus sot de la stupide bande, chargé du rôle de Pyrame, a quitté la scène et est entré dans un taillis. J'ai profité de ce moment pour l'affubler d'une tête d'âne : son tour étant venu de donner la réplique à sa Thisbé, mon acteur est rentré en scène. A peine les autres l'ont-il aperçu, pareils à l'oie sauvage qui a rencontré le regard du chasseur à l'affût, ou à une troupe de corneilles qui, à la détonation du mousquet, élevant tour à tour et abaissant leur vol, tout-à-coup se dispersent et fendent les champs de l'air d'une aile précipitée, tels à sa vue ses compagnons s'enfuient; au bruit de mes pas, de temps en temps, il en tombe un par terre, criant au meurtre, appelant au secours. Dans le trouble de leurs esprits, leurs terreurs insensées se créent un ennemi dans les objets inanimés; les épines et les ronces arrachent leurs vêtemens; à celui-ci sa manche, à celui-là son chapeau, qu'ils se hâtent de leur abandonner. Les chassant ainsi devant moi, en proie à leur frayeur insensée, j'avais laissé sur les lieux le beau Pyrame dans sa métamorphose, quand Titania s'est éveillée, et tout aussitôt s'est éprise d'amour pour un âne.

OBÉRON.

Voilà qui surpasse mes espérances. Mais as-tu, ainsi que je t'en avais donné l'ordre, versé de notre philtre d'amour sur les yeux de l'Athénien?

FARFADET.

Je l'ai trouvé endormi; — c'est pareillement une besogne faite. — La jeune Athénienne était couchée à ses côtés; quand il s'éveillera, son premier regard devra nécessairement tomber sur elle.

Arrivent DÉMÉTRIUS *et* HERMIA.

OBÉRON.

Reste coi; voici l'Athénien en question.

FARFADET.

C'est bien la dame; mais l'homme n'est pas le même.

DÉMÉTRIUS.

Oh! pourquoi rebutez-vous ainsi un homme qui vous aime avec tant d'ardeur?

HERMIA.

Je ne te fais essuyer que mes dédains; mais tu as mérité pire, car je crains bien que tu ne m'aies donné des motifs de te maudire. S'il est vrai que tu aies tué Lysandre pendant son sommeil, déjà un pied dans le crime, achève de t'y plonger, et tue-moi également. Le soleil n'était pas plus fidèle au jour qu'il ne l'était pour moi. Puis-je croire qu'il ait abandonné Hermia endormie? Je croirais tout aussitôt que la terre peut être percée de part en part, et que la lune, pénétrant par cette voie jusque chez les antipodes, pourrait venir à midi opposer sa clarté aux rayons de son père. Il est impossible que tu ne l'aies pas tué: ce visage sombre et pâle est bien celui d'un meurtrier.

DÉMÉTRIUS.

C'est celui de la victime percée au cœur par votre implacable cruauté; et cependant vous, mon assassin, votre beauté resplendit d'un éclat aussi pur que l'étoile de Vénus, qui brille là-haut dans les cieux.

HERMIA.

Qu'a cela de commun avec mon Lysandre? Où est-il? O mon bon Démétrius, veux-tu me le rendre?

DÉMÉTRIUS.

J'aimerais mieux donner à mes chiens sa carcasse.

HERMIA.

Loin de moi, monstre! loin de moi, bête fé-

roce! Tu m'obliges à franchir toutes les bornes, à fouler aux pieds la résignation de mon sexe. Dis-moi; tu l'as donc tué? Sois à jamais rayé de la liste des hommes! Oh! par pitié, dis-moi, dis-moi une fois la vérité : tu l'as donc tué endormi, toi qui, éveillé, n'aurais pas osé le regarder en face? O l'exploit courageux! un ver, une vipère en pourrait faire autant. C'est l'œuvre d'une vipère; jamais serpent ne blessa d'un dard plus empoisonné que le tien, lâche reptile!

DÉMÉTRIUS.

Votre fureur se méprend; je ne suis pas coupable du trépas de Lysandre, et rien ne me prouve qu'il soit mort.

HERMIA.

Ah! dis-moi, je t'en conjure, dis-moi qu'il est sain et sauf!

DÉMÉTRIUS.

Si je pouvais vous l'affirmer, quelle serait ma récompense?

HERMIA.

Le privilége de ne me revoir jamais. Sur ce, je fuis ta présence abhorrée. Qu'il soit mort ou vivant, songe à ne plus me revoir.

Elle s'éloigne.

DÉMÉTRIUS.

C'est peine perdue que de la suivre dans l'état d'irritation où elle se trouve. Reposons-nous ici quelques instans. La douleur n'en devient que plus intense, quand le sommeil, débiteur insolvable, refuse d'acquitter envers nous sa dette; si je l'attends ici, peut-être me paiera-t-il un léger à-compte.

Il s'étend sur le gazon et s'endort.

OBÉRON.

Qu'as-tu fait? tu t'es complètement mépris; tu as versé le philtre amoureux sur les paupières d'un amant fidèle; il doit résulter de ce quiproquo la transformation de quelque amour légitime, et non la substitution d'un amour raisonnable à un amour déplacé.

FARFADET.

Ainsi l'ordonnent les destins : pour un homme resté fidèle, des millions sont fragiles et entassent parjures sur parjures.

OBÉRON.

Parcours le bois plus vite que le vent, et fais en sorte de trouver Hélène d'Athènes. Malade d'amour, la pâleur sur les joues, elle exhale des soupirs brûlans qui altèrent la fraîcheur de son sang. A l'aide de quelque enchantement, tâche de l'amener ici. En attendant qu'elle paraisse, je vais charmer les yeux de ce jeune homme.

FARFADET.

Je pars, je vole, plus rapide que la flèche décochée de l'arc du Tartare.

Il s'éloigne.

OBÉRON, *versant le suc de la fleur magique sur les yeux de Démétrius.*

Philtre de Cupidon, humecte sa paupière;
Quand son amante va venir,
A ses yeux fais-la resplendir
D'une vive et pure lumière,
Comme on voit briller dans les cieux
De Vénus l'astre radieux.
Si ton réveil, jeune amoureux,
Est éclairé de sa présence,
Demande-lui ta récompense.

Revient FARFADET.

FARFADET.

Général de notre féerique armée, Hélène en ce moment s'approche, suivie du jeune homme victime de ma méprise, et qui lui demande le salaire de son amour. Voulez-vous que nous assistions à cette risible scène? Quels insensés que ces mortels!

OBÉRON.

Tiens-toi à l'écart; le bruit qu'ils vont faire éveillera Démétrius.

FARFADET.

Alors ils seront deux à courtiser une femme; cela seul sera un spectacle des plus réjouissans: rien ne me plaît comme l'absurde et le bizarre.

Arrivent LYSANDRE *et* HÉLÈNE.

LYSANDRE.

Pourquoi vous imaginer que c'est pour me moquer que je vous prie d'amour? La moquerie et la dérision n'ont pas les larmes aux yeux: voyez, je pleure en vous parlant, et c'est une preuve de la sincérité de mes paroles. Tout en moi porte l'empreinte de la bonne foi; comment pouvez-vous y voir des signes de mépris?

HÉLÈNE.

Vous poursuivez votre imposture avec un talent de plus en plus habile. Quand c'est la vérité qui tue la vérité, quelle lutte à la fois infernale et céleste! Ces hommages appartiennent à Hermia; renoncez-vous à elle? Sermens pesés contre sermens ne pèsent rien; l'hommage que vous lui adressiez, celui que vous m'offrez maintenant, mis chacun dans l'un des bassins de la balance, ont un poids égal; tous deux sont aussi légers que des paroles en l'air.

LYSANDRE.

J'avais perdu l'esprit quand je lui offrais mes hommages.

HÉLÈNE.

Vous l'avez perdu maintenant que vous renoncez à elle.

LYSANDRE.

Démétrius l'aime, et ne vous aime point.



DÉMÉTRIUS, *s'éveillant.*

O Hélène! ô déesse, ô nymphe, ô perfection divine! à quoi, mon amour, comparerai-je tes yeux? Le cristal auprès d'eux est impur et trouble. Comme tes lèvres, pareilles à deux cerises mûres et vermeilles, appellent le baiser! La neige pure et blanche, glacée au sommet du Taurus, et que le vent d'Orient caresse de son souffle, paraît noire comme le plumage du corbeau, quand tu lèves ta main; oh! laisse-moi baiser cette merveille de blancheur, ce sceau de la félicité!

HÉLÈNE.

O méchanceté infernale! je vois que vous êtes tous d'accord pour faire de moi l'objet de votre risée. Si vous aviez quelque politesse, quelque ombre de courtoisie, vous ne m'insulteriez pas ainsi. Ne suffit-il pas que vous me haïssiez, comme j'en ai la certitude; faut-il encore que vous vous liguiez corps et ame pour me tourner en ridicule? Si vous étiez des hommes, comme votre extérieur l'annonce, vous ne traiteriez pas ainsi une femme inoffensive; on ne vous verrait pas me prodiguer sermens sur sermens, et me louer bien au-delà de mon mérite, alors que, j'en suis certaine, vous me haïssez du fond de l'ame? Rivaux tous deux dans votre amour pour Hermia, vous rivalisez d'ardeur à insulter Hélène. O le sublime exploit, l'héroïque entreprise, que de voir, par d'insolentes moqueries, faire monter les larmes aux yeux d'une jeune fille! Des hommes qui auraient le cœur noble ne s'attaqueraient point ainsi à une faible femme, et ne se feraient pas un jeu de pousser à bout sa patience.

LYSANDRE.

Votre procédé est peu généreux, Démétrius; cessez d'en agir ainsi; car vous aimez Hermia; je ne l'ignore pas, vous le savez; et ici, je le déclare en toute sincérité, je renonce en votre faveur à tous mes droits à l'amour d'Hermia; renoncez en ma faveur à toute prétention à l'amour d'Hélène, que j'aime et que j'aimerai jusqu'à la mort.

HÉLÈNE.

Jamais railleurs ne tinrent un plus sot langage.

DÉMÉTRIUS.

Lysandre, garde ton Hermia; je n'en veux point: si je l'aimai jamais, tout cet amour s'est éteint. Mon cœur n'est resté auprès d'elle qu'en passant, comme un hôte étranger; maintenant il est retourné auprès d'Hélène, pour s'y fixer à jamais, comme dans sa demeure natale.

LYSANDRE.

Hélène, cela n'est pas.

DÉMÉTRIUS.

Ne cherche point à déprécier des sentimens que tu ne connais pas, ou crains de payer cher ton audace. — Voilà ton amante qui vient, voilà ta bien aimée.

Arrive HERMIA.

HERMIA.

La nuit sombre, en suspendant les fonctions des yeux, rend l'oreille plus prompte à saisir les sons; tout en affaiblissant le sens de la vue, elle double la finesse de l'ouïe. — Mes yeux ne te voient pas, ô Lysandre; c'est le son de ta voix qui m'a guidée vers toi. Mais pourquoi donc, méchant, m'as-tu quittée ainsi?

LYSANDRE.

Et pourquoi serait-il resté celui que l'amour pressait de partir?

HERMIA.

Et quel amour pouvait chasser Lysandre d'auprès de moi?

LYSANDRE.

L'amour de Lysandre, cet amour qui ne lui permettait pas de rester, la belle Hélène, cet astre qui éclaire la nuit d'une clarté plus vive que tous ces globes enflammés, que tous ces yeux de lumière qui étincellent là-haut. Pourquoi me cherches-tu? N'as-tu pas dû comprendre que c'est ma haine pour toi qui m'a fait te quitter ainsi?

HERMIA.

Tu ne dis pas ce que tu penses; c'est impossible.

HÉLÈNE.

Voyez; elle aussi, elle est du complot! Je vois maintenant qu'ils se sont entendus tous les trois pour organiser contre moi ce passe-temps cruel. Outrageuse Hermia! fille ingrate! as-tu tramé, as-tu préparé cette scène d'infâme dérision, pour me tourmenter? As-tu donc oublié notre intimité, notre affection de sœur, les heures si douces que nous avons passées ensemble, alors que nous reprochions au temps aux pieds agiles de trop hâter le moment où il fallait nous séparer? Tout cela est-il oublié; tout, l'amitié de l'enfance, l'innocence du jeune âge? Que de fois, rivalisant avec les dieux, nous avons toutes deux, avec nos aiguilles, créé une même fleur, travaillant sur le même modèle, assises sur un seul coussin, chantant la même chanson, sur le même ton, comme si nos mains, nos cœurs, nos voix et nos ames eussent été incorporés! C'est ainsi que nous avons grandi ensemble, pareilles à deux cerises jumelles, qu'on dirait séparées, mais qu'un lien commun rassemble, sœurs charmantes, qui s'élèvent sur la même tige: c'est ainsi qu'avec deux corps visibles, nous n'avions qu'un seul cœur, comme on voit dans un blason deux quartiers égaux, appartenant au même écu et couronnés d'une seule crête. Et tu brises le lien de notre ancienne affection, et tu te joins à ces hommes pour insulter ta pauvre amie? Ce n'est l'acte ni d'une amie ni d'une jeune fille; ce n'est pas à moi seule que s'adresse cette injur c'est à notre sexe tout entier, bien qu je sois seu à la supporter

HERMIA.

Je ne comprends rien à l'amertume de vos paroles; je ne vous insulte point; il me semble plutôt que c'est vous qui m'insultez.

HÉLÈNE.

N'avez-vous pas excité Lysandre à me suivre par dérision et à exalter mes yeux et mon visage? N'est-ce pas aussi à votre instigation que Démétrius, qui, il n'y a qu'un moment, me repoussait avec mépris, m'a qualifiée de déesse, de nymphe, de divinité, de merveille adorable et céleste? Pourquoi tient-il ce langage à une femme qu'il déteste si profondément? Pourquoi Lysandre renie-t-il votre amour si fortement enraciné dans son ame, et pourquoi me présente-t-il ses hommages, sinon par votre ordre et de votre aveu? Si j'ai moins de grâces que vous en partage, si je traîne moins d'amans à ma suite, si je suis moins heureuse que vous en amour, si, au contraire, j'ai le malheur d'aimer sans être aimée, c'est une infortune qui devrait exciter votre pitié plutôt que vos mépris.

HERMIA.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire par là.

HÉLÈNE.

Fort bien, continuez, affectez la tristesse; chuchottez entre vous quand je tourne le dos, faites-vous des signes d'intelligence; soutenez la plaisanterie, menez-la jusqu'au bout; il en sera parlé dans le monde. Si vous aviez un peu d'humanité, d'honneur ou de savoir-vivre, vous ne me prendriez pas pour but de vos railleries. Mais adieu; c'est en partie ma faute; la mort ou l'absence l'auront bientôt réparée.

LYSANDRE.

Arrêtez, aimable Hélène; écoutez ma justification, ô mon amour, ma vie, mon ame, charmante Hélène!

HÉLÈNE.

C'est admirable!

HERMIA, *à Lysandre.*

Mon ami, cessez de la railler ainsi

DÉMÉTRIUS.

Si vos prières n'obtiennent pas cela de lui, je saurai l'y forcer, moi.

LYSANDRE.

Ta force n'obtiendrait pas plus que ses prières. Tes menaces sont aussi impuissantes que ses supplications. — Hélène, je t'aime; je t'aime, sur ma vie; par cette vie que je suis prêt à perdre pour toi, je jure qu'il en a menti celui qui osera dire que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS, *à Hélène.*

Et moi, je soutiens que je t'aime plus qu'il ne saurait t'aimer.

LYSANDRE.

Si tu soutiens cela, suis-moi, et prouve-le.

DÉMÉTRIUS.

Sur-le-champ, viens, —

HERMIA, *s'approchant de Lysandre et s'efforçant de le retenir.*

Lysandre, que veut dire ceci?

LYSANDRE.

Arrière, Éthiopienne.

DÉMÉTRIUS.

Non, non, soyez tranquille. — Lysandre, fais semblant de vouloir te dégager; fais comme si tu voulais me suivre; mais néanmoins ne viens pas : oh! tu es doux comme un mouton, va.

LYSANDRE.

Laisse-moi, effrontée; importune créature, misérable, laisse-moi, ou je te rejette loin de moi comme on rejette un serpent.

HERMIA.

Pourquoi tant de rudesse? Que veut dire ce changement, mon doux ami?

LYSANDRE.

Ton ami? Loin de moi, Tartare basanée! Loin de moi, dégoûtante médecine! Potion amère et détestable, va-t'en.

HERMIA.

Est-ce que tu plaisantes?

HÉLÈNE.

Oui, certes, et vous aussi.

LYSANDRE.

Démétrius, je tiendrai la parole que je t'ai donnée.

DÉMÉTRIUS.

Je voudrais en avoir la certitude; car je vois qu'il faut peu de chose pour te retenir; je ne crois pas à ta parole.

LYSANDRE.

Eh quoi! faut-il donc que je la blesse, cette femme, que je la frappe, que je la tue? Quoique je la haïsse, je ne veux pas lui faire du mal.

HERMIA.

Quel mal plus grand peux-tu me faire que de me haïr? Me haïr? Et pourquoi? Hélas! Que s'est-il donc passé, mon ami? Ne suis-je pas Hermia? N'es-tu pas Lysandre? Je suis belle aujourd'hui comme je l'étais hier. Dans le court espace d'une nuit tu m'as aimée et quittée. Tu m'as quittée! me préservent les dieux de croire que ce fût sérieusement!

LYSANDRE.

Oui, sur ma vie; et c'était dans la ferme intention de ne plus te revoir : bannis à cet égard toute espèce d'espoir, d'incertitude et de doute. sois-en certaine, ce n'est pas une plaisanterie; rien n'est plus vrai; je te déteste, et j'adore Hélène.

HERMIA.

Malheureuse que je suis! (*A Hélène.*) Magicienne, ver fatal caché au fond du calice des fleurs! voleuse d'amour, tu t'es donc furtivement glissée dans l'ombre de la nuit, et tu m'as volé le cœur de mon amant?

HÉLÈNE.

Voilà qui est beau vraiment! Vous êtes-vous donc dépouillée de toute modestie, de toute honte, de toute pudeur? Voulez-vous arracher à ma douceur habituelle un langage de colère? F donc, hypocrite, vile marionnette!

HERMIA.

Marionnette! Pourquoi cette épithète! Ah! J'y suis maintenant. Elle aura établi une comparaison entre sa taille et la mienne; elle aura fait valoir sa haute stature, et, se targuant de cet avantage, c'est par là qu'elle aura su lui plaire. Ne t'es-tu donc placée si haut dans son estime que parce que je suis petite! Je te semble donc bien petite, mât de cocagne? réponds-moi! Je te parais donc bien petite? Toutefois je ne suis pas tellement petite, que mes ongles ne puissent encore atteindre à tes yeux.

HÉLÈNE.

Je vous en prie, seigneurs, bien que vous ayez formé le projet de vous moquer de moi, empêchez néanmoins qu'elle ne me blesse. Je ne suis pas méchante, je ne m'entends pas le moins du monde à faire du mal; je suis une vraie fille pour la couardise; ne permettez pas qu'elle me frappe. Vous pourriez croire peut-être que parce qu'elle est plus petite que moi, je puis lui tenir tête.

HERMIA.

Plus petite! Vous l'entendez encore?

HÉLÈNE.

Ma bonne Hermia, ne sois pas si méchante avec moi; je t'ai toujours aimée, Hermia; j'ai toujours gardé fidèlement tes secrets; jamais je ne t'ai fait de mal; mon seul tort envers toi est d'avoir, poussée par mon amour pour Démétrius, de lui avoir, dis-je, révélé ta fuite dans le bois. Il t'a suivie; l'amour m'a conduit sur ses pas; mais il m'a repoussée loin de lui; il m'a menacée de me frapper, de me fouler aux pieds, de me tuer même. Et maintenant, si vous voulez me laisser partir en paix, je vais ramener ma folle passion dans Athènes, et je ne vous suivrai plus; laissez-moi partir. Vous voyez à quelle fille sotte et simple vous avez affaire.

HERMIA.

Et bien, pars! qui te retient?

HÉLÈNE.

Un cœur insensé, que je laisse ici en partant.

HERMIA.

Au pouvoir de qui? De Lysandre?

HÉLÈNE.

De Démétrius.

LYSANDRE.

Ne craignez rien, Hélène; elle ne vous fera pas de mal.

DÉMÉTRIUS.

Non, Lysandre, elle ne lui fera pas de mal, quand tu devrais prendre parti pour elle.

HÉLÈNE.

Oh! quand elle est en colère, elle est méchante et brutale : c'était une batailleuse quand elle était à l'école, et quoiqu'elle soit petite, elle est à craindre.

HERMIA.

Encore petite! On me rejettera sans cesse ma petitesse au visage! Souffrirez-vous qu'on m'insulte ainsi? Laissez-moi la joindre.

LYSANDRE.

Éloigne-toi, naine, bout de femme, créature nouée, grain de verre, gland de chêne.

DÉMÉTRIUS.

Tu te montres par trop officieux pour une femme qui n'accepte pas tes services. Ne t'occupe pas d'elle; ne parle pas d'Hélène, ne prends pas sa défense; car si jamais tu as la présomption de témoigner pour elle la moindre velléité d'amour, tu me le paieras cher.

LYSANDRE.

Maintenant qu'elle ne me retient plus, suis-moi, si tu l'oses; et voyons qui de nous deux a le plus de droit au cœur d'Hélène.

DÉMÉTRIUS.

Que je te suive? Oui, certes; marchons; je ne te quitte plus.

LYSANDRE *et* DÉMÉTRIUS *s'éloignent pour aller se battre.*

HERMIA.

C'est pourtant vous, la belle, qui êtes cause de tout ce remue-ménage. Ne vous en allez pas.

HÉLÈNE.

Je ne me fie pas à vous, et je ne resterai pas plus long-temps en votre compagnie. Vos mains, quand il s'agit d'en venir aux coups, sont plus promptes que les miennes; mais lorsqu'il est question de fuir, mes jambes sont plus longues que les vôtres.

Elle s'éloigne.

HERMIA.

Je m'y perds et ne sais plus que dire.

Elle s'éloigne et court après Hélène.

OBÉRON.

Voilà pourtant le résultat de ta sottise; tu commets toujours des bévues, quand tu ne fais pas tes mauvais tours à dessein.

FARFADET.

Croyez-moi, roi des esprits, c'est une méprise. Ne m'avez-vous pas dit que je reconnaîtrais le jeune homme à son costume athénien? Dans ce que j'ai fait je suis exempt de blâme, en ce sens que ce sont les yeux d'un Athénien que j'ai charmés avec votre philtre. Je ne suis même pas fâché du résultat, puisque les querelles de ces gens-là nous ont fourni une scène fort amusante.

OBÉRON.

Tu vois que ces deux amans cherchent pour se battre un endroit propice; hâte-toi donc, Robin; redouble l'obscurité de la nuit. Couvre la voûte étoilée d'un épais brouillard, d'une vapeur humide et noire comme l'Achéron; et fais en sorte d'égarer ces rivaux irrités de manière à ce qu'ils ne puissent se rencontrer. Tantôt imite la voix de Lysandre, et adresse à Démétrius des railleries amères; tantôt raille Lysandre d'une voix qui lui semble celle de Démétrius. Éloigne-les ainsi l'un de l'autre, jusqu'à ce que le sommeil, image de la mort, pose sur leur front ses pieds de plomb

et ses ailes de chauve-souris. Alors, tu insinueras dans les yeux de Lysandre le suc de cette herbe; elle a la propriété de dissiper toute illusion qui fascine la vue et de rendre à cet organe ses fonctions habituelles. Lorsqu'ils viendront à s'éveiller toute cette dérision leur paraîtra un rêve, une vision vaine; et ces amans reprendront le chemin d'Athènes, unis par des liens que la mort seule pourra rompre. Pendant que tu t'acquitteras de cette tâche, moi, je vais rejoindre la reine et lui demander son petit Indien; puis j'écarterai de ses yeux le charme qui l'attire vers un monstre, et la paix sera partout rétablie.

FARFADET.

Seigneur, il faut nous hâter; car les dragons de la nuit fendent les nuages à plein vol, et déjà brillent là-bas les premiers feux, avant-coureurs de l'aurore; déjà, à son approche, les spectres errans regagnent en foule les cimetières; les ames maudites, qui ont eu les grands chemins ou les flots pour sépulture, sont déjà rentrés dans leur couche rongée des vers. Craignant que le jour n'éclaire leur opprobre, elles s'exilent volontairement de la lumière, et se condamnent à habiter éternellement avec la nuit sombre.

OBÉRON.

Mais nous, nous sommes des esprits d'un autre ordre. Il m'est souvent arrivé de chasser avec l'amant de l'aurore et de parcourir avec lui les forêts jusqu'au moment où la porte d'orient, brillant d'un rouge enflammé, venant à s'ouvrir, verse sur Neptune ses rayons bienfaisans et change en jaune d'or la teinte verdâtre de ses ondes. Cependant, hâte-toi; ne perds pas un instant; nous pouvons encore achever cette opération avant le jour.

OBÉRON *s'éloigne.*

FARFADET.

Menons-les par monts et par vaux;
Ne leur laissons point de repos;
On me craint à la ville, ainsi qu'à la campagne,
Dans la plaine et sur la montagne.
Ne leur laissons point de repos;
Menons-les par monts et par vaux.

En voici déjà un qui vient.

Arrive LYSANDRE.

LYSANDRE.

Où es-tu, arrogant Démétrius?... Réponds-moi.

FARFADET.

Me voici, scélérat; en garde, et défends-toi. Où es-tu?

LYSANDRE.

Je suis à toi dans un instant.

FARFADET.

Suis-moi donc sur un terrain plus égal.

LYSANDRE *s'éloigne, croyant poursuivre* DÉMÉTRIUS.

Arrive DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS.

Lysandre! parle encore. Eh quoi! lâche, tu fuis? Es-tu dans un buisson? Où caches-tu ta tête?

FARFADET.

Lâche que tu es, tu jettes tes rodomontades aux étoiles; tu dis aux buissons que tu ne demandes qu'à te battre, et tu n'as garde de m'approcher. Viens, misérable; viens, enfant timide; je vais te fouetter avec une verge. C'est se déshonorer que de tirer l'épée contre toi.

DÉMÉTRIUS.

Et où es-tu donc?

FARFADET.

Suis ma voix; cet endroit-ci n'est pas propre à essayer notre courage.

Ils s'éloignent.

Revient LYSANDRE.

LYSANDRE.

Il fuit toujours devant moi, en continuant de me défier; lorsque j'arrive à l'endroit d'où il m'appelle, il en est déjà parti. Le scélérat est beaucoup plus ingambe que moi: j'ai marché vite; mais il a fui plus vite encore; et à la fin je me suis engagé dans un chemin obscur et inégal; reposons-nous ici. (*Il se couche par terre.*) Hâte-toi de reparaître, jour bienfaisant; aussitôt que tu me montreras ta lumière blanchâtre, je saurai trouver Démétrius, et me venger de son insolence.

Il s'endort.

Reviennent FARFADET *et* DÉMÉTRIUS.

FARFADET.

Ho, ho! ho, ho! poltron, pourquoi ne viens-tu pas?

DÉMÉTRIUS.

Attends-moi, si tu l'oses; car je vois bien que tu cours devant moi, allant d'un endroit à l'autre sans oser t'arrêter à aucun, ni me regarder en face. Où es-tu?

FARFADET.

Viens ici; je suis ici.

DÉMÉTRIUS.

Allons, tu te moques de moi, tu me paieras cela cher, si jamais je revois ta face à la clarté du jour! Maintenant, va où tu voudras. La fatigue m'oblige à m'étendre de toute ma longueur sur c

it humide. — A l'approche du jour attends-toi à recevoir ma visite.

Il se couche par terre et s'endort.

Arrive HELÈNE.

HÉLÈNE.

O nuit fatigante! ô longue et ennuyeuse nuit! abrége tes heures! brille à l'orient, aurore bienfaisante, afin que, loin de ces gens qui détestent ma compagnie, je profite de la clarté du jour pour retourner à Athènes? — Et toi, sommeil, qui parfois viens clore les yeux de la douleur, arrache-moi quelque temps à moi-même.

Elle se couche et s'endort.

FARFADET.

Il n'y en a encore que trois. Qu'il en vienne une de plus. Deux de chaque sexe, cela fera quatre. La voici qui arrive courroucée et triste. — Cupidon est un enfant bien espiègle de faire ainsi perdre la raison à de pauvres femmes.

Arrive HERMIA.

HERMIA.

Jamais je ne fus si lasse, jamais si affligée; humide de rosée et déchirée par les ronces, je ne puis me traîner, ni aller plus loin; mes jambes ne peuvent plus obéir à ma volonté. Reposons-nous ici jusqu'à la pointe du jour: s'ils doivent se battre, que le ciel protége Lysandre!

Elle se couche par terre.

FARFADET.

Jeune amoureux, repose,
Jusqu'au lever du jour.
Je vais sur ta paupière close
De ce philtre d'amour,
Appliquer une dose.
Quand ton œil s'ouvrira,
De ta première amante
La présence charmante
De joie et de bonheur soudain te comblera;
Et dans vous se vérifiera
Ce vieil adage
De la sagesse du village:
Rien de travers ne marchera,
Jean aura sa Jeanne,
Martin son âne,
Et tout pour le mieux sera.

FARFADET, *s'éloigne, les laissant tous endormis.*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même lieu.

Arrivent TITANIA *et* LANAVETTE, *accompagnés du cortége des génies et des fées.* OBÉRON, *invisible, les suit et les observe à quelque distance.*

TITANIA.

Approche, viens t'asseoir sur ce lit de fleurs; viens que je caresse tes joues charmantes, que j'attache des roses de damas sur ta tête douce et lisse, et que je baise tes belles et longues oreilles, ô mon unique joie.

LANAVETTE.

Où est Fleur-de-pois?

FLEUR-DE-POIS.

Me voici.

LANAVETTE.

Gratte ma tête, Fleur-de-pois. — Où est monsieur Toile-d'Araignée?

TOILE-D'ARAIGNÉE.

Me voici.

LANAVETTE.

Monsieur Toile-d'Araignée, mon cher monsieur, prenez vos armes et tuez-moi cette abeille aux cuisses rouges, qui est posée sur ce chardon; et, mon cher monsieur, apportez-moi son sac à miel. Ne vous échauffez pas trop dans cette opération, monsieur; surtout, mon cher monsieur, évitez avec soin que le miel se répande. Je ne voudrais pas, signor, vous voir enseveli sous des flots de miel. — Où est monsieur Grain-de-Moutarde.

GRAIN-DE-MOUTARDE.

Me voici.

LANAVETTE.

Donnez-moi une poignée de main, monsieur Grain-de-Moutarde. Trève de politesses, je vous prie, mon cher monsieur.

GRAIN-DE-MOUTARDE.

Que puis-je faire pour votre service?

LANAVETTE.

Rien, mon cher monsieur, sinon d'aider le ca-

vallero Fleur-de-Pois, à me gratter. Il faut que j'aille chez le barbier, monsieur, car j'ai la face singulièrement velue : et je suis un âne si nerveux que pour peu que mon poil me démange, il faut que je me gratte.

TITANIA.

Veux-tu entendre de la musique, mon doux ami?

LANAVETTE.

En fait de musique, j'ai l'oreille assez bonne : donnez-moi la clef et les pincettes.

TITANIA.

Dis-moi, mon amour, ce que tu désires manger.

LANAVETTE.

Je mangerais volontiers un picotin d'avoine, de bonne avoine, bien sèche; je me sens aussi une grande tentation pour une botte de foin; de bon foin, du foin bien succulent, il n'y a rien d'égal à cela.

TITANIA.

J'ai une fée agile et ingambe qui ira fouiller dans le magasin de l'écureuil, et t'apportera des noix nouvelles.

LANAVETTE.

Je préférerais une poignée ou deux de pois biches. Mais dites, je vous prie, à os gens de me laisser tranquille; je me sens une certaine disposition à dormir.

TITANIA.

Dors, je te soutiendrai dans mes bras. Fées, partez et allez occuper vos postes respectifs. — (*Elle le prend dans ses bras.*) Ainsi les tiges du chèvrefeuille odorant s'enlacent avec amour ; ainsi le lierre entoure étroitement l'écorce de l'ormeau, comme l'anneau de l'époux presse le doigt de la fiancée. Oh! combien je t'aime, combien je t'idolâtre!

OBÉRON *s'avance; arrive* FARFADET.

OBÉRON.

Sois le bien venu, mon cher Robin; vois-tu ce délicieux spectacle? Je commence maintenant à avoir pitié de sa folie : tout-à-l'heure, l'ayant rencontrée sur la lisière du bois, occupée à recueillir de doux parfums pour cet odieux imbécile, je lui ai fait des reproches et l'ai vertement tancée. Et en effet, elle avait ceint les tempes velues de son amant de couronnes de fleurs fraîches et odorantes; les gouttes de rosée, qui naguère rayonnaient sur les boutons comme des perles d'orient, semblaient maintenant, au fond du calice de ces fleurs, comme autant de larmes qui pleuraient leur propre avilissement. Lorsque je l'eus grondée tout à mon aise, et qu'elle eut imploré mon pardon en termes doux et soumis, je lui demandai son petit page; elle me l'accorda sur-le-champ et donna à une de ses fées l'ordre de le conduire sous mon berceau dans mon féerique empire. Maintenant qu'elle m'a cédé cet enfant, je vais guérir ses yeux de leur abominable erreur. Toi, Farfadet, tu rendras à cet artisan athénien la tête que lui donna la nature, afin que se réveillant avec les autres, il retourne à Athènes, sans avoir conservé des événemens de cette nuit d'autre souvenir que celui qu'on garde d'un songe déplaisant. Mais commençons par rompre le charme de la reine des fées.

Il s'approche de Titania et verse sur ses paupières le suc d'une fleur qu'il tient à la main.

Reprends ta forme première!
Que tes yeux puissent voir
Comme ils voyaient naguère,
Sur la fleur du Dieu de Cythère,
De la fleur de Diane il est grand le pouvoir.

Allons, ma chère Titania; éveillez-vous, charmante reine.

TITANIA, *s'éveillant.*

Mon cher Obéron! quelles visions j'ai eues! Il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBÉRON.

Voilà votre amant.

TITANIA.

Comment cela s'est-il fait? Oh! combien maintenant mes yeux abhorrent son visage!

OBÉRON.

Silence un instant. —Robin, détache cette tête.— Titania, appelez la musique, et que ses accords plongent les sens de ces cinq personnages dans un assoupissement plus profond que le sommeil ordinaire.

TITANIA.

Musique! holà, musique! donnez-nous des accords qui charment le sommeil.

FARFADET, *faisant disparaître la tête d'âne de Lanavette et lui rendant sa figure naturelle.*

Quand tu t'éveilleras, vois avec tes propres yeux les yeux d'un imbécile.

OBÉRON.

Musique, jouez! (*Une musique lente et monotone se fait entendre.*) Venez, Titania, donnons-nous la main, et imprimons à la terre où sont couchés ces dormeurs, un tremblement qui les berce : maintenant, vous et moi, nous sommes réconciliés*; demain, à minuit nous danserons dans le palais du duc Thésée, des danses solennelles; et nous appellerons sur sa maison toutes les bénédictions du ciel. Là aussi seront unis, en même temps que Thésée, ces deux couples d'amans fidèles, et tout le monde sera dans la joie.

FARFADET.

Monarque du féerique empire,
Ecoutez l'alouette et son concert joyeux

OBÉRON.

Titania, partons d'un vol silencieux;
Et suivons de la nuit l'ombre qui se retire;
Nous pouvons, au besoin, du terrestre séjour,

En moins de temps faire le tour;
Qu'il n'en faut à la lune errante.

TITANIA.

Venez donc, et pendant que notre aide puissante
Fendra les flots d'azur, vous me direz comment,
Par quel bizarre enchaînement
De la destinée ennemie,
Parmi tous ces mortels, en un pareil moment,
Titania s'est trouvée endormie.

Ils s'éloignent. On entend les sons du cor.

Arrivent THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE, *et leur Suite.*

THÉSÉE.

Que l'un de vous aille chercher le garde de la forêt; car maintenant nos rites religieux * sont accomplis; et puisqu'il est encore de bonne heure, je veux que ma bien-aimée entende le concert de mes chiens. Découplez-les dans la vallée occidentale; allez. — Amenez-moi le garde sur-le-champ. — Nous allons belle, Hippolyte, nous rendre au sommet de la montagne, et de là prêter l'oreille à l'harmonieuse confusion de la voix des chiens et de l'écho réunis.

HIPPOLYTE.

Je me suis trouvée un jour avec Hercule et Cadmus, lorsqu'ils chassaient l'ours dans une forêt de Crête, avec des chiens de Sparte. Jamais je n'ai entendu de concert plus magnifique : non seulement la forêt, mais le ciel, les eaux et le pays d'alentour semblaient un vaste clavier sonore. Je n'entendis jamais de dissonnance plus musicale, de plus harmonieux fracas.

THÉSÉE.

Mes chiens sont de race spartiate, ils ont la gueule large, le poil roux; leurs oreilles pendantes balaient la rosée du matin; ils ont les jambes arquées et un fanon comme les taureaux de Thessalie. Ils sont lents à la poursuite; mais leurs voix sont assorties comme des cloches accordées à l'octave. Jamais en Crête, à Sparte, en Thessalie, le cor de chasse ne donna le signal d'un concert plus harmonieux. Vous en jugerez, quand vous l'entendrez.—Mais, doucement. Quelles sont ces nymphes?

ÉGÉE.

Seigneur, c'est ma fille qui est ici endormie. Voici Lysandre; voilà Démétrius; et voici Hélène, la fille du vieux Nédar; je m'étonne de les trouver ici tous ensemble.

* A l'occasion de la fête du printemps, le 1er Mai. Les commentateurs se sont demandé pourquoi les événemens de ce drame se passant la veille du 1er Mai, l'auteur l'a intitulé *Songe d'une nuit d'été*; ils auraient voulu qu'il l'intitulât, *Songe d'une nuit de Mai.* Ces messieurs auraient dû se rappeler que les belles nuits de l'été, étan, par leur beauté poétique, et la chaleur de la température les mieux appropriées aux visions merveilleuses de la nature de celle qui fait le sujet de ce drame, cela doit suffire pour justifier le titre que Shakespeare lui a donné. (*Note du traducteur.*)

THÉSÉE.

Ils se sont levés sans doute de grand matin pour accomplir les rites de la fête de Mai; et instruits de nos projets, ils sont venus ici se réunir à nous pour cette solennité. — Mais, dites-moi, Égée, n'est-ce pas aujourd'hui qu'Hermia doit vous donner sa réponse sur le choix d'un époux?

ÉGÉE.

Oui, seigneur.

THÉSÉE.

Allez, qu'on ordonne aux chasseurs de les éveiller au son de leur cor.

Un grand cri est poussé. On entend le son du cor. Démétrius, Lysandre, Hermia et Hélène se réveillent en sursaut et se lèvent.

THÉSÉE.

Bonjour, mes amis; la Saint-Valentin * est passée. Ces oiseaux ne commencent-ils à s'accoupler que d'aujourd'hui?

LYSANDRE.

Veuillez nous pardonner, Seigneur.

Ils mettent tous les quatre un genou en terre devant Thésée.

THÉSÉE.

Levez-vous tous, je vous prie. Je sais que vous deux, vous êtes ennemis et rivaux. D'où vient entre vous ce merveilleux accord? Comment la haine, dépouillant toute amertume jalouse, dort-elle à côté de la haine, sans craindre aucun acte d'hostilité?

LYSANDRE.

Seigneur, je ne sais trop que vous répondre, dans l'étonnement où je suis, moitié endormi, moitié éveillé. Je vous jure que je ne saurais dire comment je suis venu ici. Mais, si je ne me trompe, — car je voudrais dire la vérité, — oui, maintenant je me le rappelle, je suis venu ici avec Hermia; notre projet était de nous enfuir d'Athènes, afin de nous mettre hors de l'atteinte de ses lois.

ÉGÉE, *à Thésée.*

Assez, assez, seigneur; vous en avez assez entendu : je réclame contre lui l'application de la loi.—Ils voulaient s'enfuir, ils voulaient, Démétrius, vous ravir votre épouse et rendre nulle ma ferme volonté de vous donner la main de ma fille.

DÉMÉTRIUS.

Seigneur, Hélène m'a révélé leur fuite, et l'intention qui les conduisait dans ce bois. Furieux, je les y ai suivis; l'amour y a conduit Hélène sur mes pas. Je ne sais comment cela se fait, seigneur : il faut que ce soit l'ouvrage de quelque puissance inconnue; mon amour pour Hermia s'est fondu comme la neige. Son souvenir n'est plus pour moi que celui d'un vain hochet dont

* Allusion au vieil adage qui dit qu'à la Saint-Valentin les oiseaux commencent à s'accoupler. La Saint-Valentin, en Grèce, et du temps de Thésée, n'est pas le moins singulier des anachronismes que Shakespeare s'est permis. (*Note du traducteur.*)

raffolait mon enfant ; et maintenant le seul obje de ma foi, et de toutes les affections de mon ame, l'unique plaisir de mes yeux, c'est Hélène. C'est à elle, seigneur, que j'avais été fiancé, avant de voir Hermia. Je la dédaignais comme un malade ses alimens ; mais avec la santé, mon goût naturel m'est revenu ; à présent je la désire, je l'aime, je soupire après elle, et mon cœur à jamais lui restera fidèle.

THÉSÉE.

Heureux amans, vous êtes les bien venus. Vous nous raconterez plus tard le détail de cette aventure. — Égée, il faut que votre volonté fléchisse devant la mienne ; je veux qu'aujourd'hui ces deux couples soient, en même temps que nous, unis par un lien éternel ; et comme la matinée est maintenant trop avancée, nous laisserons là notre projet de chasse. — Venez avec nous à Athènes ; il n'y aura pour les trois couples qu'une seule et même solennité.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE, *et leur Suite s'éloignent.)*

DÉMÉTRIUS.

Ces souvenirs ne s'offrent plus à moi que dans un lointain confus comme ces montagnes qu'on prendrait de loin pour des nuages.

HERMIA.

Il me semble qu'une illusion d'optique m'abuse et que je vois double.

HÉLÈNE.

C'est aussi ce que j'éprouve ; Démétrius me semble comme un diamant que j'aurais trouvé, qui est à moi, et qui n'est point à moi.

DÉMÉTRIUS.

Êtes-vous bien sûrs que nous soyons éveillés ? Quelque chose me dit que nous dormons, que nous rêvons encore. — Ne vous a-t-il pas semblé que le duc était ici tout-à-l'heure et qu'il nous a dit de le suivre ?

HERMIA.

Oui, et mon père y était aussi.

HÉLÈNE.

Ainsi qu'Hippolyte.

LYSANDRE.

Et il nous a invités à l'accompagner au temple.

DÉMÉTRIUS.

Voilà qui prouve que nous sommes éveillés : suivons-le ; chemin faisant, nous nous raconterons nos rêves.

Pendant qu'ils s'éloignent, Lanavette s'éveille.

LANAVETTE.

Quand mon tour viendra, appelez-moi, et je répondrai. Mon tour doit venir après ces mots : « Mon beau Pyrame ! » — Hé ! holà ! Pierre Lecoing ! Fluté, le marchand de soufflets ! Mufle le chaudronnier ! Meurt-de-faim ! Dieu me pardonne ! ils sont tous décampés et m'ont laissé endormi. J'ai eu la vision la plus merveilleuse. J'ai fait un rêve, — toutes les facultés de l'homme ne suffiraient pas pour dire ce qu'était ce rêve. Il m'a semblé que j'étais, — nul homme au monde ne pourrait dire quoi. Il m'a semblé que j'étais, — il m'a semblé que j'avais, — mais il serait un fier imbécile l'homme qui aurait la prétention de dire ce qu'il me semblait que j'avais. Les yeux de l'homme n'ont point entendu, les oreilles de l'homme n'ont point vu, la main de l'homme ne saurait goûter, sa langue concevoir, ni son cœur exprimer ce qu'était mon rêve. Il faut que Pierre Lecoing me compose une ballade sur mon rêve : on l'appellera le Rêve du tisserand, parce que c'est un tissu de merveilles ; et je la chanterai devant le duc à la fin de quelque pièce. Il est possible même que je la chante à la mort de Thisbé, pour lui donner plus de grâce.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Athènes. — Une chambre dans la maison de Lecoing.

Entrent LECOING, FLUTÉ, MUFLE et MEURT-DE-FAIM.

LECOING.

A-t-on envoyé chez Lanavette ? Est-il rentré chez lui ?

MEURT-DE-FAIM.

On ne sait ce qu'il est devenu. Sans nul doute, il est ensorcelé.

FLUTÉ.

S'il ne vient pas, adieu notre pièce ; elle ne peut plus aller, n'est-ce pas ?

LECOING.

C'est impossible. Il n'y a que lui dans toute la ville d'Athènes capable de jouer le rôle de Pyrame.

FLUTÉ.

C'est vrai, c'est l'esprit le plus fort qu'il y ait parmi tous les artisans d'Athènes.

LECOING.

Et le plus bel homme aussi ; sa voix est ce qu'il y a au monde de plus galant.

FLUTÉ.

Vous voulez dire de plus agréable ; c'est, Dieu nous bénisse, une fort laide qualité que d'être galant.

Entre VILBREQUIN.

VILBREQUIN.

Messieurs, le duc revient en ce moment du temple, et il y a deux ou trois seigneurs et dames de plus qui se sont mariés avec lui : si notre divertissement avait pu être joué, notre fortune à tous était faite.

FLUTÉ.

O mon cher Lanavette, tu as perdu un revenu

de douze sous par jour ta vie durant; il était impossible qu'on ne lui fît pas douze sous par jour : oui, le duc lui aurait fait une rente de douze sous par jour pour avoir joué Pyrame, ou je veux être pendu. Il l'aurais bien mérité : douze sous par jour, ou rien pour jouer Pyrame.

Entre LANAVETTE.

LANAVETTE.

Où sont-ils, les camarades? où sont-ils ces bons enfans?

LECOING.

Lanavette! — O le jour courageux! ô l'heure fortunée!

LANAVETTE.

Messieurs, j'ai à vous dire des choses surprenantes; mais ne me demandez pas ce que c'est; car, si je vous le dis, je ne suis pas un véritable Athénien. Je vous dirai les choses sans en rien omettre, exactement comme elles se sont passées.

LECOING.

Conte-nous ça, mon cher Lanavette.

LANAVETTE.

Je ne vous dirai rien de moi; vous saurez seulement que le duc a dîné : dépêchez-vous de vous habiller; attachez bien vos barbes; mettez des rubans neufs à vos escarpins; rendez-vous immédiatement au palais; que chacun repasse son rôle; car le long et le court de la chose, c'est que notre pièce va être représentée. A tout événement, que Thisbé ait du linge blanc; et que celui qui est chargé du rôle du lion, ne rogne pas ses ongles; ils feront l'office des griffes de la bête. Vous tous, très-chers acteurs, ne mangez ni de l'oignon, ni de l'ail; car il faut que nous ayons la parole douce, et je ne doute pas que nous n'entendions dire de notre pièce, que c'est la fleur des comédies. Assez causé; partons, détalons.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Même ville. — Un appartement dans le palais de Thésée.

Entrent THÉSÉE *et* SA SUITE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE, *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

HIPPOLYTE.

Ce que racontent ces amans est bien étrange, mon cher Thésée.

THÉSÉE.

Plus étrange que vrai. Je ne pourrai jamais ajouter foi à ces vieilles fables, à cette magie puérile. Laissons aux amans et aux fous ces imaginations bouillantes, ces fantaisies bizarres, qui voient au-delà de ce que la froide raison peut percevoir. Le fou, l'amant et le poète sont tout imagination; l'un, c'est le fou, voit plus de démons que l'enfer n'en peut contenir; l'amant non moins insensé, voit la beauté d'Hélène sur un front de bohémienne; le regard du poète, brûlant d'un beau délire, se porte tour à tour des cieux à la terre, et de la terre aux cieux; et pendant que l'imagination donne un corps et des formes aux objets inconnus, la plume du poète les personnifie et leur assigne une demeure locale et un nom. Tels sont les caprices d'une imagination forte, que s'il lui arrive de percevoir un sentiment de joie, elle charge un être de sa création d'en être le porteur; ou si, pendant la nuit, elle se forge quelque terreur, avec quelle facilité elle prend un buisson pour un ours!

HIPPOLYTE.

Oui; mais tout ce qu'on nous a raconté de cette nuit, la transformation des facultés intellectuelles de tous ces personnages divers, il y a là-dedans plus que les illusions vaines de l'imagination; tout cela porte le cachet de la réalité, quelque étrange et merveilleuse qu'elle puisse être.

Entrent LYSANDRE, DÉMÉTRIUS, HERMIA *et* HÉLÈNE.

THÉSÉE.

Voici nos amans qui viennent ivres de bonheur et d'allégresse. — Félicité et joie, mes chers amis; et puisse l'amour faire goûter à vos cœurs de longs jours d'un bonheur toujours nouveau!

LYSANDRE.

Qu'un bonheur plus pur encore que le nôtre ne cesse de vous accompagner dans vos promenades, à table et dans votre couche auguste!

THÉSÉE.

Voyons, maintenant; quels divertissemens, quelles danses aurons-nous pour passer sans trop

d'ennui ce long siècle de trois heures qui doit s'écouler entre le souper et l'heure du coucher? Où est l'ordinaire ordonnateur de nos fêtes? Quels divertissemens a-t-on préparés ? N'a-t-on pas quelque comédie à nous offrir, pour alléger les angoisses d'une heure de torture? Appelez Philostrate.

PHILOSTRATE, *s'avançant.*

Me voici, puissant Thésée.

THÉSÉE.

Dites, quels amusements nous donnerez-vous pour ce soir? quels divertissemens? quelle musique? Il nous faut absolument quelque passe-temps agréable pour abréger la longueur des heures.

PHILOSTRATE, *lui remettant un papier.*

Voici la liste des divertissemens qui sont préparés; veuillez choisir celui que vous voulez voir le premier.

THÉSÉE, *lisant.*

« Le combat des centaures, chanté par un eu- » nuque d'Athénes, avec accompagnement de » harpe.» Nous ne voulons point de cela; j'en ai fait le récit à ma bien-aimée, à la gloire de mon parent Hercule. — « Le soulèvement des Bac- » chantes ivres, déchirant dans leur rage le chan- » tre de la Thrace. » C'est une production déjà vieille; je l'ai vu jouer à mon retour de ma dernière victoire sur les Thébains. — « Les neuf » Muses pleurant la mort de la science, récem- » ment décédée dans la misère. » Ce doit être quelque satire bien acérée, bien mordante, et qui ne s'accorde guére avec une cérémonie nuptiale. — « Scène ennuyeusement courte du jeune » Pyrame et de son amante; divertissement tra- » gique. » Un divertissement qui est tragique, ennuyeux et court! c'est comme qui dirait de la glace chaude, ce qui serait fort étrange. Comment accorder ces dissonnances?

PHILOSTRATE.

C'est une pièce qui ne contient guére qu'une dixaine de mots, ce qui constitue assurément la pièce la plus courte que je connaisse; mais elle contient encore dix mots de trop, ce qui la rend ennuyeuse; car dans toute la pièce, il n'y a pas un mot juste, pas un acteur propre à son rôle. La pièce est tragique, seigneur, car Pyrame s'y tue; et j'avoue qu'à la répétition cette mort m'a fait venir les larmes aux yeux, mais jamais rire fou n'en fit répandre de plus gaies.

THÉSÉE.

Qui sont les acteurs ?

PHILOSTRATE.

Des artisans d'Athènes qui n'ont jamais travaillé que de leurs mains calleuses, et dont l'esprit est à l'œuvre pour la première fois ; ils ont préparé cette pièce dont ils ont chargé leur mémoire novice, afin de la jouer le jour de vos noces.

THÉSÉE.

Nous la verrons jouer.

PHILOSTRATE.

Non, mon noble prince, elle n'est pas digne de vous; je l'ai entendue d'un bout à l'autre; ce n'est rien, absolument rien, à moins que vous ne preniez plaisir à leur bonne volonté et aux laborieux efforts que fera leur mémoire pour vous plaire.

THÉSÉE.

Je veux entendre cette pièce; ce que la bonne volonté et le zèle nous offrent, n'est jamais déplacé. Faites-les venir.—Et vous, mesdames, prenez vos places.

PHILOSTRATE *sort.*

HIPPOLYTE.

Je n'aime pas le mauvais quand il excède les bornes, ni voir le zèle succombant dans l'inutilité de ses efforts.

THÉSÉE.

Vous ne verrez rien de pareil, mon amour.

HIPPOLYTE.

Il dit qu'ils ne peuvent rien faire de supportable en ce genre.

THÉSÉE.

En les remerciant pour rien, notre bienveillance n'en aura que plus de mérite. Notre amusement consistera à remarquer leurs bévues; quand la bonne volonté est impuissante, un noble cœur lui tient compte de ses efforts, à défaut de mérite. Pendant mes voyages, il est souvent arrivé que, dans les réceptions qu'on me faisait, de grands clercs avaient préparé d'avance les complimens qu'ils devaient m'adresser. Quand je les voyais trembler et pâlir, s'interrompre au milieu d'une phrase commencée, bégayer timidement les inflexions de leur langue exercée, rester court et ne pouvoir achever leurs harangues, croyez-moi, mon amour, dans leur silence même je lisais la cordialité de leur accueil; et la timidité craintive de leur respect m'en disait plus que n'aurait pu m'en apprendre la verbeuse éloquence d'un orateur effronté. Je préfère même dans leur silence l'affection et la sincérité naïve.

Rentre PHILOSTRATE.

PHILOSTRATE.

Avec votre permission, seigneur, le prologue est tout prêt.

THÉSÉE.

Qu'il s'avance.

Bruit de fanfares.

Entre LE PROLOGUE.

LE PROLOGUE.

« Si nous déplaisons, c'est avec intention — » non de vous déplaire, mais, — Déployer de-

» vant vous nos humbles talens, c'est le commencement de la fin, — que nous nous proposons; » Considérez que nous ne venons pas dans » l'intention de vous satisfaire; nous ferons nos » efforts. — Pour vous amuser, nous ne sommes » pas venus ici. — Pour vous donner des regrets, » les auteurs sont tout prêts, et leur jeu vous ap» prendra ce que vous allez probablement ap» pendre *. »

THÉSÉE.

Voilà un gaillard qui n'est pas très-fort sur les points et virgules.

LYSANDRE.

Il a mené son prologue ventre à terre, comme un jeune cheval, qui, une fois lancé, ne sait pas s'arrêter. Il y a là une leçon morale, seigneur. Il ne suffit pas de parler, il faut parler convenablement.

HIPPOLYTE.

Effectivement, il a débité son prologue comme un enfant qui joue du flageolet; il a rendu des sons, mais sans mesure ni accord.

THÉSÉE.

Son discours ressemblait à une chaîne embrouillée; tous les anneaux y étaient, mais en désordre. Qu'avons-nous ensuite?

Entrent, comme personnages muets, PYRAME *et* THISBÉ, LA MURAILLE, LE CLAIR-DE-LUNE *et* LE LION.

LE PROLOGUE

« Messieurs et dames, peut-être que ce que » vous voyez vous étonne; mais continuez à vous » étonner jusqu'à ce que la vérité vienne tout » éclaircir. Cet homme est Pyrame, si vous voulez » le savoir. Cette belle dame est Thisbé; rien de » plus certain. Cet homme qui porte un enduit de » chaux et de crépi représente une muraille, cette » détestable muraille qui sépare nos deux amans, » à travers les fentes de laquelle il faut que » ces pauvres enfans se contentent de se par» ler tout bas. Cet autre, avec sa lanterne, » son chien et son fagot d'épines, représente le » Clair-de-lune : car vous saurez que nos deux » amans n'ont pas jugé au-dessous d'eux, de se » donner rendez-vous à la tombe de Ninus, pour » s'y faire la cour. Au moment où Thisbé arrivait » la première, ce terrible animal, qui a nom lion, » l'effraya, ou plutôt lui fit peur; elle s'enfuit, et » dans sa fuite laissa tomber son voile, que l'in» fâme lion rougit de sa gueule ensanglantée. » Bientôt arrive Pyrame, beau et grand jeune » homme, et il trouve le voile sanglant de sa fi» dèle Thisbé qu'il croit morte; sur quoi, tirant » son épée, d'un bras cruel et coupable, il la » plonge bravement dans sa poitrine d'où le sang » s'élance à gros bouillons. Thisbé, qui s'était ré» fugiée à l'ombre d'un mûrier, arrive, saisit le » poignard de son ami, et meurt. Le Lion, le » Clair-de-lune, La Muraille et les deux amans » vous diront le reste en détail dans le dialogue » qu'ils vont avoir pendant qu'ils seront en » scène. »

* Tout le comique de cette tirade, dont nous avons essayé de reproduire l'effet, consiste dans les repos placés à contresens. Ainsi . *Nous ferons nos efforts pour vous amuser ; nous ne sommes pas venus ici pour vous donner des regrets ;* grâce à une ponctuation vicieuse, font place à des phrases exprimant tout le contraire : c'est du comique peu noble, mais enfin, c'est du comique. (*Note du traducteur*).

LE PROLOGUE, THISBÉ, LE LION *et le* CLAIR-DE-LUNE, *sortent.*

THÉSÉE.

Je voudrais bien savoir si le Lion doit parler.

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi pas? Un lion peut bien parler, il y a tant d'ânes qui parlent.

LA MURAILLE.

« Dans cet intermède il se trouve que moi, qu » m'appelle Mufle, je représente une muraille, » mais une muraille, je vous prie de le croire, » qui a une fente ou crevasse à travers laquelle » nos deux amans, Pyrame et Thisbé, s'entrete» naient fort souvent en secret. Cette chaux, ce » crépi et cette pierre vous indiquent que je suis » une muraille; c'est effectivement ce qui est. Et » voici, de gauche à droite, la crevasse à tra» vers laquelle ces timides amans doivent se » parler. »

THÉSÉE.

Peut-on exiger que du mortier et de la chaux parlent mieux que cela?

DÉMÉTRIUS.

C'est bien le mur le plus spirituel que j'aie jamais entendu causer.

THÉSÉE.

Voilà Pyrame qui s'approche de la muraillei Écoutons.

PYRAME, *s'avance.*

PYRAME.

« O nuit au visage sombre! ô nuit noire! ô nuit » qui es partout où le jour n'est pas! ô nuit, ô » nuit, ô nuit! hélas, hélas, hélas! — Je crains que » ma Thisbé n'ait oublié sa promesse! — Et » toi, ô muraille, ô aimable et charmante mu» raille, interposée entre le terrain de son père » et le mien, ô muraille, ô muraille, aimable et » charmante muraille, montre-moi ta crevasse, » que je regarde à travers. (*La Muraille lui pré» sente sa main dont les doigts sont quelque peu » entr'ouverts.*) Merci, muraille officieuse. Qu'en » retour de ce service, Jupiter te protége! — Mais

» que vois-je? je ne vois pas Thisbé. O méchante » muraille, au travers de laquelle je ne vois pas » celle qui fait mon bonheur! maudites soient tes » pierres, pour m'avoir ainsi trompé ! »

THÉSÉE.

Puisque la muraille a l'usage de la raison, il me semble qu'elle devrait lui rendre ses malédictions.

PYRAME.

Non, certes, elle ne le devrait pas. — Après ces mots, *pour m'avoir ainsi trompé*, Thisbé doit paraître; et je dois la voir venir à travers la muraille; vous allez voir que les choses vont se passer comme je vous l'ai dit. — La voilà qui arrive.

THISBÉ, *s'avance.*

THISBÉ.

« O muraille, que de fois tu as entendu mes » gémissemens te reprocher de me séparer du » beau Pyrame! Que de fois mes lèvres vermeilles » ont baisé tes pierres, tes pierres cimentées avec » de la chaux et du mortier!

PYRAME.

» J'aperçois une voix, regardons à travers la » fente, pour voir si je n'entendrai pas le visage » de ma Thisbé! — Thisbé!

THISBÉ.

» Mon bien-aimé! Tu es mon bien-aimé, je » crois?

PYRAME.

» Crois ce que tu voudras; je suis ton ami, et je » suis fidèle comme Limandre. (*)

THISBÉ.

» Et moi, je te serai fidèle comme Hélène, » jusqu'à ce que les Parques m'aient fait mourir.

PYRAME.

» Chaphale ne fut pas plus dévoué Procrus (*).

THISBÉ.

» Autant que Chaphale le fut à Procrus, je le » suis à toi.

PYRAME.

» Oh! embrasse-moi à travers la crevasse de ce » mur jaloux.

THISBÉ.

« Je baise la crevasse du mur, mais non tes » lèvres.

PYRAME.

» Veux-tu venir à l'instant me rejoindre au » tombeau de Ninus?

THISBÉ.

» A la vie, à la mort : j'y vais à l'instant. »

* Pour Léandre (*Note du traducteur*).

** Pour Céphale et Procris (*Note du traducteur.*)

LA MURAILLE.

Maintenant, moi, muraille, j'ai rempli mon rôle, et ce rôle étant fini, la muraille s'en va.

LA MURAILLE, PYRAME *et* THISBE *sortent.*

THISBÉ.

A présent la muraille qui séparait les deux voisins, est à bas.

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a pas moyen qu'il en soit autrement quand les murs ont des oreilles.

HIPPOLYTE.

Voila bien le gâchis le plus stupide que j'aie jamais entendu.

THÉSÉE.

Les meilleurs spectacles ne sont que des illusions; et les pires les valent, pour peu que l'imagination veuille s'y prêter.

HIPPOLYTE.

Il faut donc que ce soit votre imagination, et non la leur.

THÉSÉE.

Si nous n'avons pas d'eux une opinion plus désavantageuse que celle qu'ils ont d'eux-mêmes, ils peuvent passer pour d'excellens acteurs. Voilà deux animaux imposans qui s'avancent, un homme et un lion.

Entrent LE LION *et* LE CLAIR-DE-LUNE.

LE LION.

« Mesdames, vous qui ne pouvez entendre sans » frayeur la plus petite souris trotter sur le par- » quet, vous pourriez bien ici frémir et trembler » aux rugissemens d'un lion furieux. Sachez » donc que moi, Vilbrequin, le menuisier, c'est » moi qui joue ce lion, mais que je ne suis pas un » lion; car si j'étais un lion, et si je venais en fu- » reur dans ce lieu, ce serait une chose vérita- » blement lamentable. »

THÉSÉE.

Voilà un doux animal, et qui a de la conscience.

DÉMÉTRIUS.

C'est la meilleure pâte d'animal que j'aie jamais vue.

LYSANDRE.

Ce lion est un vrai renard pour le courage.

THÉSÉE.

Certainement, et un véritable oison pour la prudence.

DÉMÉTRIUS.

Pas tout-à-fait, seigneur; car son courage est trop faible pour porter sa prudence, tandis que le renard emporte l'oison.

THÉSÉE.

Sa prudence, j'en suis sûr, ne peut porter so

courage, pas plus que l'oison n'emporte le renard. Allons fort bien ; laissons-les, lui et sa prudence, et écoutons la Lune.

LE CLAIR-DE-LUNE.

« Cette lanterne représente la lune et ses » cornes. »

DÉMÉTRIUS.

Il devrait porter des cornes sur la tête.

THÉSÉE.

Il ne représente pas la lune en croissant, mais dans son plein ; c'est pour cela qu'on ne voit pas ses cornes.

LE CLAIR-DE-LUNE.

« Cette lanterne représente la lune et ses cor- » nes ; et moi, mon visage représente le visage de » la lune. »

THÉSÉE.

On a commis là la plus grande de toutes les bévues : l'homme aurait dû être mis dans la lanterne ; sans cela comment voulez-vous qu'il représente le visage de la lune ?

DÉMÉTRIUS.

Il craindrait de se brûler à la chandelle qui est dans la lanterne.

HIPPOLYTE.

Voilà une lune qui m'ennuie fort. Je voudrais qu'il y eût un changement de lune.

THÉSÉE.

A en juger par son peu de lumière, il paraît qu'elle est dans son déclin. En tout cas, la politesse et la raison veulent que nous attendions qu'elle ait achevé sa révolution.

LYSANDRE.

Lune, continue.

LE CLAIR-DE-LUNE.

« Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que cette » lanterne est la lune ; moi, je suis le visage de » la lune, ce fagot d'épines est mon fagot d'é- » pines, et ce chien est mon chien. »

DÉMÉTRIUS.

Tout cela devrait être dans la lanterne ; car tout cela fait partie de la lune. Mais silence, voici Thisbé.

Entre THISBÉ.

THISBÉ.

Voici le tombeau du vieux Ninni ; où est mon bien-aimé ?

LE LION.

O ! —

LE LION *rugit.* THISBÉ *se sauve en laissant tomber son voile.*

DÉMÉTRIUS.

Bien rugi, Lion.

THÉSÉE.

Bien couru, Thisbé.

HIPPOLYTE.

Bien brillé, lune. — Vraiment, voilà une lune qui luit avec bien de la grâce.

LE LION *déchire le voile de* THISBÉ, *et sort.*

THÉSÉE.

Bien déchiré, Lion.

DÉMÉTRIUS.

Là-dessus, voilà Pyrame qui vient.

LYSANDRE.

Et la Lune qui disparaît sans doute.

Entre PYRAME.

PYRAME.

« Lune charmante, je te remercie de tes rayons » radieux. Lune, je te remercie de ton éclatante » lumière ; car aux rayons d'or de ta clarté bril- » lante, j'espère jouir de la vue de la fidèle » Thisbé. Mais, arrêtons ! — O horreur ! exami- » nons. Malheureux que je suis ! quel affreux » spectacle ! Mes yeux, voyez-vous ? Est-il bien » possible ? O ma chère poulette ! ô ma bien-ai- » mée ! Eh quoi, ton voile souillé de sang ! Ap- » prochez, furies impitoyables ! Venez, venez, ô » Parques ; couper la trame de mes jours. Tuez- » moi, écrasez-moi ; mettez fin à ma vie, dé- » truisez-moi. »

THÉSÉE.

Cet accès de désespoir et la mort d'un ami bien cher seraient capables de rendre un homme triste.

HIPPOLYTE.

En vérité, j'ai pitié de lui.

PYRAME.

« O nature ! pourquoi as-tu créé des lions, » puisqu'un lion infâme a déflore ma bien-aimée, » qui est, — non, non, — qui était la plus belle » femme qui ait jamais vécu, aimé et porté visage ? » Coulez, mes pleurs, coulez avec désespoir ; hors » du fourreau, mon épée, et perce le sein de Py- » rame, ce sein gauche où le cœur bat. (*Il se frappe » de son épée.*) Maintenant, je suis mort ; mainte- » nant, je suis parti ; mon ame est dans les cieux : » ma langue, perds ta lumière ! Lune, prends ton » vol ! Maintenant, je meurs, je meurs, je meurs. »

Il meurt.

LE CLAIR-DE-LUNE *sort.*

LYSANDRE.

Le voilà mort.

THÉSÉE.

Avec l'aide d'un chirurgien, il pourrait en réchapper encore et redevenir un âne comme auparavant.

HIPPOLYTE.

Comment se fait-il que le Clair-de-Lune soit parti avant que Thisbé ne soit venue et n'ait retrouvé son amant?

THÉSÉE.

Elle le retrouvera à la clarté des étoiles. — La voici; et sa douleur va terminer la pièce.

Entre THISBÉ.

HIPPOLYTE.

Je pense que pour la perte d'un pareil Pyrame, sa douleur sera courte. J'espère qu'elle aura bientôt fini.

DÉMÉTRIUS.

Lequel vaut le mieux de Pyrame ou de Thisbé? Je ne donnerais pas un fétu de la différence.

LYSANDRE.

Déjà ses beaux yeux l'ont aperçu.

DÉMÉTRIUS.

Voilà ses lamentations qui commencent.

THISBÉ.

« Est-ce que tu dors, mon amour? Es-tu mort, » ma colombe? O Pyrame, lève-toi, parle, parle. » Quoi! tout-à-fait muet! mort, mort! une tombe » devra recouvrir tes yeux charmans. Ces lèvres » de lis, ce nez vermeil, ces joues jaunes comme » la primevére, tout celà n'est plus, tout cela n'est » plus. Amans, gémissez! Il avait les yeux verts » comme le poireau. O Parques, fatales sœurs, venez, » venez à moi, avec vos mains pâles comme le lait; » trempez-les dans le sang, puisque vos ciseaux » ont coupé le fil de soie de ses jours. Ma bouche, » pas une parole. — Viens, fidèle épée; viens, » lame, plonge-toi dans mon sein; — et vous, mes » amis, adieu. — Ainsi meurt Thisbé: adieu, adieu, » adieu. »

Elle se frappe et meurt.

THÉSÉE.

Le Clair-de-lune et le Lion restent pour enterrer les morts.

DÉMÉTRIUS

Oui, et la Muraille aussi.

LANAVETTE.

Non, je vous assure; la Muraille qui séparait leurs péres est à bas. Voulez-vous voir l'Épilogue? ou préférez-vous entendre une danse bergamasque, dansée par deux acteurs de notre troupe?

THÉSÉE.

Point d'Épilogue, je vous prie; car notre pièce n'a nul besoin d'apologie. Vous n'avez rien à excuser; quand tous les personnages sont morts, il n'y a de blâme à infliger à personne. Si l'auteur de la pièce avait joué le rôle de Pyrame, et s'était pendu avec la jarretière de Thisbé, cela aurait fait une belle tragédie; et dans tous les cas, c'en est une fort belle, et jouée avec distinction. Mais voyons votre bergamasque, et laissez-moi là votre épilogue.

Une danse bouffonne.

THÉSÉE, *continuant.*

La langue d'airain de minuit a compté douze heures. — Amans, au lit: voici bientôt l'heure des fées. Je crains bien que nous ne reprenions sur la matinée le sommeil que nous avons enlevé à la nuit. Cette farce grotesque a merveilleusement accéléré la marche pesante des heures. — Chers amis, au lit, — Pour célébrer dignement cette solennité, consacrons une quinzaine aux divertissemens nocturnes, et que chaque jour donne le signal de nouveaux plaisirs.

Ils sortent.

SCENE II.

Même lieu.

Entre FARFADET.

FARFADET.

Voici l'heure de minuit,
Où le loup hurle, où le lion rugit;
Où, las des travaux de la veille,
Le laboureur ronfle et sommeille;
Où, dans l'âtre de la maison,
On éteint le dernier tison.
C'est l'heure où la chouette, au milieu des ténèbres,
Exhalant ses accens funèbres,
Porte au mortel souffrant un souvenir de deuil,
Et lui rappelle son cercueil.
C'est l'heure où des tombeaux la pierre se découvre,
Où, du sépulcre qui s'entrouvre
Le spectre osant franchir le seuil,
Se promène, couvert de son drap mortuaire,
Dans le sentier qui mène au sanctuaire.
Voici l'heure où des airs nous autres habitans,
Loin du soleil aux rayons éclatans,
Suivant le char de la nuit sombre,
Comme un songe léger qui voltige dans l'ombre,
Nous venons célébrer nos nocturnes sabbats,
Et prendre nos joyeux ébats.
Que pas une souris, trottant dans cette enceinte,
Ne trouble le repos de cette maison sainte!
Mais il faut qu'avec soin ce lieu soit balayé;
C'est pour cela que je suis envoyé.

Entrent OBÉRON *et* TITANIA, *avec leur cortége de génies et de fées.*

OBÉRON.

A l'éclat vacillant, aux mourantes clartés
Du feu qui lentement se consume dans l'âtre,
Esprits de l'air, dansez, sautez,
Légers comme l'oiseau folâtre,
Qui sautille dans le buisson;
Et répétez tous ma chanson.

TITANIA.

Observez bien le rhythme et la cadence,

Et retenez les paroles par cœur ;
Puis à nos chants joignant la danse,
Nous tenant par la main, nous chanterons en chœur.

CHANT ET DANSE.

OBÉRON.

Jusqu'à l'aube matinale,
Dans ce palais dispersez-vous ;
Moi, je vais au lit des époux,
Je bénirai leur couche nuptiale,
Les enfans qui naîtront de ces couples heureux
Seront comblés de la faveur des cieux ;
Chacun de ces amans, à ses sermens fidèle,
Nourrira dans son cœur une flamme éternelle ;
Leurs enfans seront beaux ; la nature sur eux
Prodigue, et déployant sa bonté souveraine,
N'en marquera pas un du cachet de sa haine.

Comme un songe léger qui voltige dans l'ombre,
Esprits de l'air, sylphes joyeux,
Prenez ces gouttes de rosée,
Et que par vous chaque chambre arrosée
Soit à jamais
Un asile sacré de bonheur et de paix.
Dans la sécurité que son hôte y repose,
Et que jamais le chagrin ne s'y pose.
Allez, volez, parcourez ce séjour,
Et venez me rejoindre aux premiers feux du jour.

OBÉRON, TITANIA, *et leur cortége sortent.*

FARFADET.

Si nous, fantômes vains, troupe errante et futile,
Nous avons fait, pour plaire, un effort inutile,
Mettez que vous dormiez d'un sommeil calme et doux,
Lorsque ces visions ont passé devant vous.
Du drame singulier, représenté par nous,
Si vous trouvez la trame trop légère,
Prenez que c'est un rêve, et que votre courroux
Ne nous inflige pas un blâme trop sevère.
Votre pardon pourra nous corriger ;
Du sifflet discordant épargnez-nous l'injure ;
Et, foi de Farfadet, je jure
Sous peu de vous dédommager ;
Si je ne tiens pas ma parole,
Dites que je suis un menteur.
Adieu donc, bonne nuit, spectateur bénévole.
Pour montrer votre bonne humeur,
Claquez des mains, applaudissez sans honte,
Et Robin vous en tiendra compte.

Il sort.

FIN DE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CORIOLAN,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare,

PERSONNAGES.

CAIUS MARCIUS CORIOLAN, Romain de l'ordre des patriciens.
TITUS LARTIUS, } généraux de Rome dans la guerre
COMINIUS, } contre les Volsques.
MÉNÉNIUS AGRIPPA, ami de Coriolan.
SICINIUS VELUTUS, } tribuns du peuple.
JUNIUS BRUTUS, }
LE JEUNE MARCIUS, fils de Coriolan.
UN HÉRAUT D'ARMES.
TULLUS AUFIDIUS, général des Volsques.
UN LIEUTENANT d'Aufidius.

PERSONNAGES.

CONSPIRATEURS volsques, d'intelligence avec Aufidius.
UN CITOYEN d'Antium.
DEUX SOLDATS volsques.
VOLUMNIE, mère de Coriolan.
VIRGILIE, femme de Coriolan.
VALÉRIE, jeune dame romaine, amie de Virgilie.
UNE SUIVANTE de Virgilie.
SÉNATEURS ROMAINS, SÉNATEURS VOLSQUES, PATRICIENS, ÉDILES, LICTEURS, SOLDATS, CITOYENS, MESSAGERS, SERVITEURS d'Aufidius, etc.

La scène est tantôt à Rome et tantôt sur le territoire des Antiates.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Rome. — Une rue.

Arrive UNE FOULE DE CITOYENS *armés de bâtons et de fourches.*

PREMIER CITOYEN.

Avant que nous allions plus loin, écoutez-moi.

PLUSIEURS CITOYENS, *à la fois.*

Parlez, parlez.

PREMIER CITOYEN.

Êtes-vous résolus à périr plutôt que de vous laisser mourir de faim?

LES CITOYENS.

Résolus, résolus.

PREMIER CITOYEN.

D'abord, vous savez que Caïus Marcius est le plus grand ennemi du peuple.

LES CITOYENS.

Nous le savons, nous le savons

PREMIER CITOYEN.

Tuons-le, et nous aurons le blé au prix qu'il nous plaira. Est-ce décidé?

LES CITOYENS.

N'en parlons plus; tuons-le; partons, partons.

DEUXIÈME CITOYEN.

Un mot, bons citoyens.

PREMIER CITOYEN.

On nous regarde comme des pauvres diables; les patriciens seuls sont bons *: le superflu de nos gouvernans suffirait pour soulager notre misère. S'ils nous donnaient seulement ce qu'ils ont de trop avant qu'il soit gâté, nous pourrions faire honneur de ce soulagement à leur humanité; mais

* Bon est pris ici dans le sens commercial et signifie solvable. (*Note du traducteur.*)

nous ne valons pas à leurs yeux ce que cela leur coûterait : la maigreur qui nous afflige, résultat de notre misère, leur donne la mesure exacte de leur abondance ; nos souffrances sont un gain pour eux. Que nos fourches nous vengent avant que nous soyons réduits à l'état de squelettes ; car les dieux me sont témoins que c'est la faim qui me fait parler, et non la soif de la vengeance.

DEUXIÈME CITOYEN.

Prétendez-vous agir spécialement contre Caïus Marcius?

LES CITOYENS.

Contre lui d'abord ; il est le fléau du peuple.

DEUXIÈME CITOYEN.

Considérez-vous les services qu'il a rendus à son pays?

PREMIER CITOYEN.

C'est fort bien, et je ne demanderais pas mieux que de lui en tenir compte, s'il ne s'en était lui-même payé en orgueil

DEUXIÈME CITOYEN.

Parlez de lui sans prévention et sans fiel.

PREMIER CITOYEN.

Je vous dis que tout ce qu'il a fait de grand, il l'a fait dans ce but ; ses actions n'ont point eu pour objet l'intérêt de son pays, comme il plaît à de bonnes ames de le dire; il n'a agi que pour plaire à sa mère, et dans l'intérêt de son orgueil, qui est pour le moins à la hauteur de son mérite.

DEUXIÈME CITOYEN.

Vous lui faites un crime de ce qui est un défaut de sa nature. Vous ne l'accuserez pas du moins de cupidité.

PREMIER CITOYEN.

Si je ne puis lui adresser ce reproche, il m'en reste assez d'autres à lui faire: il a, sans celui-là, des défauts si nombreux que je me fatiguerais à les énumérer. (*Des cris se font entendre dans l'éloignement.*) Quels sont ces cris? L'autre côté de la ville est en insurrection : pourquoi perdre ici le temps à bavarder? Au Capitole!

LES CITOYENS.

Marchons, marchons.

PREMIER CITOYEN.

Un instant. Qui s'avance vers nous?

Arrive MÉNÉNIUS AGRIPPA.

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est le digne Ménénius Agrippa, un homme qu a toujours aimé le peuple.

PREMIER CITOYEN.

C'est un honnête homme : plût aux dieux que tous les autres lui ressemblassent!

MÉNÉNIUS.

Qu'avez-vous donc en tête, mes concitoyens? Où allez-vous ainsi armés de bâtons et de fourches? Qu'y a-t-il? parlez, je vous prie.

PREMIER CITOYEN.

L'objet qui nous occupe n'est pas ignoré du sénat; nos intentions lui sont connues depuis quinze jours; le moment est venu de les mettre a exécution Ils disent que les solliciteurs indigens ont la voix forte; nous leur prouverons aujourd'hui que nous avons aussi les bras forts

MÉNÉNIUS.

Eh quoi! mes bons amis, mes honnêtes voisins, voulez-vous donc vous perdre ?

PREMIER CITOYEN.

C'est impossible; nous sommes déjà perdus.

MÉNÉNIUS.

Croyez-moi, mes amis, les patriciens sont animés pour vous de la plus charitable sollicitude. Quant à la misère que vous éprouvez, aux souffrances que vous inflige la disette actuelle, autant vaudrait brandir vos bâtons contre le ciel, que de les lever contre le gouvernement de Rome, qui continuera sa marche, écrasant sous les roues de son char mille fois plus d'obstacles que vous ne pouvez lui en susciter. La disette est l'ouvrage non des patriciens, mais des dieux; vos armes n'y peuvent rien ; recourez aux prières. Hélas! le malheur vous pousse à des malheurs plus grands; vous calomniez les hommes placés au gouvernail de l'état, et vous maudissez comme vos ennemis ceux qui veillent sur vous en pères.

PREMIER CITOYEN.

Eux veiller sur nous! — Oui, vraiment! — Ils ne se sont jamais souciés de nous. Nous laisser mourir de faim, pendant que leurs greniers regorgent de blé; rendre des édits en faveur de l'usure et dans l'intérêt des usuriers ; révoquer chaque jour quelque loi utile établie contre les riches, et promulguer des décrets rigoureux, destinés à enchaîner, à pressurer le pauvre, — si la guerre ne nous dévore, ce sera eux ; et voilà toute la sollicitude qu'ils nous portent.

MÉNÉNIUS.

Ou il faut que la perversité vous égare étrangement, ou votre folie est grande. Je vais, à ce sujet, vous dire une histoire fort jolie: peut-être quelques-uns d'entre vous l'ont-ils déjà entendue; mais comme elle vient on ne peut plus à propos, je vais essayer de la conter à ceux qui l'ignorent.

PREMIER CITOYEN.

Je l'entendrai volontiers ; ne croyez pas cependant qu'un conte nous fasse prendre le change sur nos griefs ; mais si cela peut vous faire plaisir, contez toujours.

MÉNÉNIUS.

Un jour tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac. Ils l'accusaient de rester paresseux et inactif au centre du corps, avalant comme un gouffre toute la nourriture, sans jamais partager les travaux communs, tandis que les autres se fatiguaient à voir, à entendre, a penser, à diriger, à marcher, à sentir et à pourvoir, chacun pour sa part, aux appétits et aux besoins du corps tout entier. L'estomac répondit, —

PREMIER CITOYEN.

Voyons un peu ce que l'estomac répondit.

MÉNÉNIUS.

Je vais vous le dire. — Avec un sourire, non de satisfaction, mais de mépris, — puisque je fais parler l'estomac, je puis bien le faire sourire, — il répondit d'un ton railleur aux membres mécontens et mutinés, jaloux de ce qu'il recevait avec aussi peu de raison que vous en avez d'en vouloir aux sénateurs, parce qu'ils ne sont pas ce que vous êtes

PREMIER CITOYEN.

Voyons la réponse de l'estomac. Eh quoi! la tête qui commande, l'œil vigilant, le cœur qui conseille, le bras qui combat, la jambe qui nous porte, la langue qui nous annonce, et tous ces autres menus organes qui servent de ressorts à notre machine, si l'estomac, ce cormoran, cette sentine du corps, prétendait leur faire la loi, —

MÉNÉNIUS.

Eh bien, après? Voyez-vous comme ce drôle parle! — Eh bien, après? après?

PREMIER CITOYEN.

Les autres organes seraient en droit de se plaindre; et alors, que pourrait répondre l'estomac?

MÉNÉNIUS.

Je vais vous le dire; si vous voulez bien m'accorder un peu de ce que vous n'avez guère, un peu de patience, vous allez entendre la réponse de l'estomac.

PREMIER CITOYEN

Vous nous la faites bien attendre.

MÉNÉNIUS.

Notez bien ceci, mon ami; l'estomac était calme et réfléchi autant que ses accusateurs étaient violens et inconsidérés; il leur répondit : « Il » est vrai, mes chers associés, que je re- » çois le premier la nourriture dont vous vivez » tous : et cela doit être ; car je suis l'entrepôt et » le magasin du corps; mais souvenez-vous bien que » ce que je reçois, je le fais parvenir par les ri- » vières du sang jusqu'au cœur, centre de la puis- » sance vitale, — jusqu'au siége du cerveau; par » l'intermédiaire d'une multitude de canaux si- » nueux, les nerfs les plus forts et les plus petites » veines reçoivent de moi l'aliment qui les fait » vivre. Il est vrai, mes amis, » ajoutait le ventre, remarquez bien ceci, —

PREMIER CITOYEN.

Oui, oui, fort bien.

MÉNÉNIUS.

« Il est vrai que chacun de vous ne peut pas voir ce que je donne aux autres; cependant il me serait facile de vous démontrer, comptes en main, que je vous donne la fleur de toute chose, et ne garde pour moi que le son. » — Eh bien, qu'en dites-vous?

PREMIER CITOYEN.

C'était une réponse. Qu'en voulez-vous conclure?

MÉNÉNIUS.

Les sénateurs de Rome sont ce ventre raisonnable, et vous êtes les membres révoltés : examinez leurs conseils et leurs soins; voyez les choses sainement, et sous le point de vue de l'intérêt général. Vous vous convaincrez que tout le bien public auquel vous avez part, vous le tenez d'eux, et nullement de vous. — Qu'en penses-tu, toi, le gros orteil de cette assemblée?

PREMIER CITOYEN.

Moi, le gros orteil? pourquoi le gros orteil?

MÉNÉNIUS.

Parce qu'étant l'un des plus chétifs, des plus vils, des plus pauvres de cette multitude révoltée, drôle déguenillé, le dernier en courage, tu te mets en tête du désordre, dans l'espoir d'en tirer quelque profit. — Eh bien, préparez vos bâtons et vos fourches : puisque Rome aujourd'hui doit livrer bataille à ses rats, nous verrons auquel des deux partis la lutte sera fatale. — Salut, noble Marcius!

Arrive CAIUS MARCIUS.

MARCIUS.

Je vous remercie. — Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, misérables factieux, qui, cédant à la démangeaison de vos opinions ridicules, envenimez vos plaies à force de les gratter?

PREMIER CITOYEN.

Vous avez toujours des choses agréables à nous dire.

MARCIUS.

Celui qui te dirait des choses agréables serait un flatteur pour lequel il n'y aurait pas assez de mépris. — Que demandez-vous, impudens, que ne satisfait ni la paix ni la guerre? L'une vous fait peur; l'autre vous rend orgueilleux. Malheur à qui se fie à vous : où il espérait trouver des lions, il trouvera des lièvres; au lieu de renards, il n'aura que des oies. Vous n'êtes pas plus sûrs, pas plus solides que le charbon qui s'éteint sur la glace, que la grêle qui fond au soleil : votre vertu consiste à exalter le crime et à maudire la justice qui le frappe. Toute gloire méritée obtient votre haine; et vos affections ressemblent aux appétits d'un malade qui convoite surtout ce qui doit aggraver son mal. S'appuyer sur votre faveur, c'est nager avec des nageoires de plomb, c'est vouloir abattre un chêne avec des roseaux. Se fier à vous! chaque minute vous voit changer de sentimens; vous exaltez maintenant celui que tout-à-l'heure poursuivait votre haine; vous accablez de vos mépris celui pour qui vos mains tressaient des couronnes. Qu'avez-vous? Pourquoi, dans tous les quartiers de la ville, élevez-vous vos clameurs contre ce noble sénat qui, après les dieux, vous maintient en respect et vous empêche de vous dévorer les uns les autres? — Que veulent-ils?

MÉNÉNIUS.

Ils veulent acheter du blé au prix qui leur convient, et prétendent savoir que la ville en est abondamment approvisionnée.

MARCIUS.

Ah! ils prétendent le savoir? Assis au coin de

leur feu, ils prétendent savoir ce qu'on fait au Capitole, qui a des chances d'élévation, qui prospère ou décline; ils prennent fait et cause pour tel et tel, font circuler des bruits de mariage, exaltent tel parti; et tel autre qu'ils n'aiment pas, est rabaissé par eux au-dessous de la semelle de leur chaussure. Ils prétendent savoir que le blé abonde! Ah! si nos patriciens étaient moins indulgens, s'ils laissaient agir mon épée, je taillerais en pièces des milliers de ces misérables, et j'élèverais les monceaux de leurs cadavres assez haut pour que ma lance y disparût toute entière.

MÉNÉNIUS.

Je crois ceux-ci complètement persuadés; car bien qu'ils n'aient pas la plus légère dose de jugement, ils sont d'une poltronnerie sans égale. Mais que fait, je vous prie, l'autre attroupement?

MARCIUS.

Il s'est dispersé. Que le ciel les confonde! Ils s'écriaient qu'ils avaient faim, citaient de vieux proverbes, disaient que la faim brise les murs de pierre, qu'il faut que le chien mange, que la viande est faite pour la nourriture de l'homme, que les dieux n'ont pas créé le blé seulement pour les riches; ils ont assaisonné leurs plaintes de ces lambeaux de phrases décousues. Lorsqu'on y eut fait droit, et qu'on eut accueilli leur requête, — et quelle requête encore? elle ne va pas à moins qu'à frapper au cœur l'ordre des patriciens et qu'à faire pâlir l'autorité suprême, — ils ont jeté leurs bonnets en l'air, comme pour les accrocher au croissant de la lune — et ont exhalé par des cris leur factieuse joie.

MÉNÉNIUS.

Que leur a-t-on accordé?

MARCIUS.

Cinq tribuns de leur choix, pour défendre leur politique roturière; ils ont nommé Junius Brutus, Sicinius Velutus; j'ai oublié le nom des autres. — Mort de ma vie! la populace aurait démoli tous les toits de la ville avant d'obtenir de moi de pareilles concessions: ce sera, par la suite, une arme contre le pouvoir et la source d'insurrections plus graves.

MÉNÉNIUS.

Voilà qui est étrange.

MARCIUS.

Allez, retournez chez vous, malheureux.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Où est Caïus Marcius?

MARCIUS.

Me voici; de quoi s'agit-il?

LE MESSAGER.

On annonce que les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS.

J'en suis bien aise. Nous allons avoir le moyen de nous débarrasser d'un superflu infect. — Voici nos anciens.

Arrivent COMINIUS, TITUS LARTIUS, *et* AUTRES SÉNATEURS; JUNIUS BRUTUS *et* SICINIUS VELUTUS.

PREMIER SÉNATEUR.

Marcius, vous nous avez dit vrai; les Volsques sont en armes.

MARCIUS.

Ils ont un général, Tullus Aufidius, qui vous donnera de la tablature. Je ne puis m'empêcher de porter envie à sa gloire, et si je n'étais moi, je voudrais être lui.

COMINIUS.

Vous vous êtes déjà mesurés?

MARCIUS.

Si la moitié du monde était en guerre avec l'autre, et qu'il fût de mon parti, je me révolterais pour avoir le plaisir de le combattre: c'est un lion auquel je suis fier de donner la chasse.

PREMIER SÉNATEUR.

Eh bien! digne Marcius, suivez Cominius à cette guerre, et soyez son lieutenant.

COMINIUS.

Vous nous l'avez promis.

MARCIUS.

C'est vrai, et je tiendrai ma parole. — Titus Lartius, vous me verrez encore attaquer Tullus en face. — Eh quoi! êtes-vous perclus? voulez-vous rester en arrière?

COMINIUS.

Non, Marcius; je m'appuierai sur une béquille et combattrai avec l'autre, plutôt que de rester en arrière en cette circonstance.

MÉNÉNIUS.

Je reconnais là un homme de cœur.

PREMIER SÉNATEUR.

Allons au Capitole; nos meilleurs amis nous y attendent.

LARTIUS.

Précédez-nous; passez, Cominius; c'est à nous de vous suivre, vous, notre digne chef.

COMINIUS.

Noble Lartius!

PREMIER SÉNATEUR, *au peuple.*

Hors d'ici! rentrez chez vous! partez!

MARCIUS.

Non, laissez-les nous suivre; les Volsques ont beaucoup de blé; emmenez chez eux nos rats pour

ronger leurs provisions. — Respectables mutins, vous venez de faire acte de valeur : suivez-nous, je vous prie.

Les Sénateurs, Cominius, Marcius, Lartius *et* Ménénius *s'éloignent,* les Citoyens *se retirent.*

SICINIUS.

Vit-on jamais mortel plus orgueilleux que ce Marcius?

BRUTUS.

Il n'a pas son pareil.

SICINIUS.

Quand nous avons été élus tribuns du peuple,—

BRUTUS.

Avez-vous remarqué son regard et le mouvement de sa lèvre?

SICINIUS.

Et ses insultans sarcasmes?

BRUTUS.

Dans sa colère, ses insultes ne feraient pas grâce aux dieux.

SICINIUS.

Ni même à la modeste Diane.

BRUTUS.

Que cette guerre le dévore! c'est dommage que tant de valeur soit jointe à tant d'orgueil.

SICINIUS.

Un homme de ce caractère, enflé de ses succès, dédaigne jusqu'à l'ombre sur laquelle il marche en plein midi. Mais je m'étonne que son insolence consente à se laisser commander par Cominius.

BRUTUS.

La gloire à laquelle il aspire, et dont il a déjà conquis une assez belle part, ne saurait s'acquérir et se conserver plus sûrement qu'à la seconde place : car les échecs seront mis sur le compte du général, eût-il fait au-delà de ce qu'on peut attendre de l'homme; et le blâme inconsidéré ne manquera pas de s'écrier : « Oh! si Marcius avait été chargé de cette opération! »

SICINIUS.

En cas de succès, l'opinion, prévenue en faveur de Marcius, dépouillera Cominius de tous ses mérites.

BRUTUS.

Allons; Marcius partagera avec Cominius tous les honneurs de ce dernier, sans avoir rien fait pour les obtenir; et toutes les fautes qu'il lui arrivera de commettre tourneront à la gloire de Marcius, sans qu'il y ait le moindre titre.

SICINIUS.

Allons voir la nature des pouvoirs qui lui sont confiés, et quels sont ceux qui doivent l'accompagner.

BRUTUS.

Allons nous en assurer.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Corioles. — La salle du sénat.

Entrent TULLUS AUFIDIUS *et* PLUSIEURS SÉNATEURS.

PREMIER SÉNATEUR.

Ainsi, Aufidius, votre opinion est que les Romains ont pénétré nos projets, et sont instruits de ce que nous voulons faire?

AUFIDIUS.

N'est-ce pas votre avis? Quel projet avons-nous jamais pu mettre à exécution avant que Rome en eût connaissance? Il y a quatre jours à peine que j'ai reçu des nouvelles de cette ville. Voilà ce qu'on me mande : je crois que j'ai la lettre sur moi; justement, la voici! — (*Il lit.*) « On a rassemblé des troupes; mais on ignore si elles sont » destinées pour l'est ou pour l'ouest. La disette » est grande, le peuple est en insurrection, et le » bruit court que Cominius, Marcius, votre vieil » ennemi, plus haï des Romains que de vous, et » Titus Lartius, Romain plein de vaillance doi- » vent commander cette armée. Il est probable » que c'est vous que menacent ces préparatifs; » mettez-vous sur vos gardes. »

PREMIER SÉNATEUR.

Notre armée est en campagne; nous n'avons jamais douté que Rome ne fût en mesure de nous combattre.

AUFIDIUS.

Et vous avez jugé prudent de tenir vos desseins secrets, jusqu'au moment où il faudrait de nécessité les dévoiler; il paraît que Rome en a été instruite à l'avance. Leur découverte nous fait un devoir d'en précipiter l'exécution et de modifier notre plan, qui était de nous emparer successivement de plusieurs villes, avant même que Rome sût que nous avions pris les armes.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Noble Aufidius, prenez votre commission; et allez rejoindre vos troupes. Laissez-nous seuls garder Corioles. Si les Romains viennent camper sous nos murs, amenez votre armée, et faites-leur lever le siége; mais vous reconnaîtrez, je crois, que leurs préparatifs n'étaient pas dirigés contre nous.

AUFIDIUS.

Oh! n'ayez aucun doute à ces égard. Il y a plus; quelques-unes de leurs forces sont déjà en marche. et viennent droit à nous. Je vous quitte, seigneurs. Si Caïus Marcius et moi, nous venons à nous rencontrer, nous avons fait serment de ne cesser le combat, que lorsque l'un de nous restera sur la place.

TOUS LES SÉNATEURS.

Que les dieux vous secondent!

AUFIDIUS.

Et qu'ils vous gardent sains et saufs!

PREMIER SÉNATEUR.

Adieu!

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Adieu!

TOUS.

Adieu!

Ils sortent.

SCENE III.

Rome.—Un appartement dans la maison de Marcius.

Entrent VOLUMNIE *et* VIRGILIE : *elles vont s'asseoir sur des escabeaux et cousent.*

VOLUMNIE.

Je vous en prie, ma fille, chantez, ou mettez moins de tristesse dans vos discours. Si mon fils était mon époux, je serais plus heureuse d'une absence pendant laquelle il acquiert de la gloire, que des embrassemens de sa couche et des plus doux transports de son amour. Lorsque ce fils unique de mes entrailles était dans un âge encore tendre; quand sa jeunesse et sa beauté attiraient sur lui tous les regards; à l'époque où, lors même qu'un roi l'en eût suppliée tout un jour, sa mère n'eût pas consenti à se priver une heure de sa vue, —eh bien, convaincue que l'honneur ne pouvait que relever merveilleusement sa bonne mine, que si elle n'était embellie par l'amour de la renommee, elle n'aurait pas plus de prix qu'un vain portrait attaché à la muraille, je me plus à l'envoyer chercher le péril là où il pouvait espérer de rencontrer la gloire. Je l'envoyai à une guerre cruelle; il en revint le front ceint de la couronne de chêne*. Croyez-moi, ma fille, je n'éprouvai pas plus de joie en apprenant que j'avais donné naissance à un enfant mâle, que le jour où je vis pour la premiere fois qu'il s'était montré homme.

VIRGILIE.

Cependant s'il avait péri dans cette guerre?

VOLUMNIE.

Alors j'aurais eu pour enfant sa gloire : elle m'aurait tenu lieu de postérité. Je le déclare en toute sincérité, — si j'avais douze fils, tous égaux dans mon amour, et que chacun d'eux me fût aussi cher que l'est pour nous notre cher Marcius, — j'aimerais mieux en voir onze mourir glorieusement pour leur pays, que d'en voir un seul languir dans la volupté et l'inaction.

Entre UNE SUIVANTE *de Virgilie.*

LA SUIVANTE.

Madame, Valérie vient vous voir.

VIRGILIE.

Permettez que je me retire.

* C'était un honneur décerné à celui qui avait sauvé la vie d'un citoyen. (*Note du traducteur.*)

VOLUMNIE.

Non, en vérité, vous n'en ferez rien. Il me semble déjà entendre le tambour de votre époux; il me semble le voir traîner Aufidius par les cheveux dans la poussière, et les Volsques fuir devant lui comme des enfans fuiraient devant un ours. Il me semble l'entendre frapper du pied la terre et s'écrier : « Suivez-moi, lâches engendrés dans la peur, bien que vous soyez nés à Rome! » A ces mots, essuyant son front ensanglanté, il s'avance pareil au moissonneur obligé d'accomplir une tâche donnée, s'il ne veut perdre son salaire.

VIRGILIE.

Son front ensanglanté! ô Jupiter, point de sang.

VOLUMNIE.

Taisez-vous, insensée! Le sang sur le front d'un homme sied mieux que l'or sur un trophée d'armes. Le sein d'Hécube, alors qu'elle allaitait Hector, n'était pas plus beau que le front d'Hector, quand sous l'épée des Grecs il ruisselait de sang. Dites à Valérie que nous sommes prêtes à la recevoir.

LA SUIVANTE *sort.*

VIRGILIE.

Contre le redoutable Aufidius que le ciel protége mon époux!

VOLUMNIE.

Il est homme à courber jusqu'à terre le front d'Aufidius et à le fouler sous ses pieds.

Entre VALÉRIE, *introduite par* LA SUIVANTE, *et suivie de son* ÉCUYER.

VALÉRIE.

Mesdames, je vous souhaite à toutes deux le bonjour.

VOLUMNIE.

Ma chère Valérie, —

VIRGILIE.

Je suis charmée de vous voir.

VALÉRIE.

Comment vous portez-vous l'une et l'autre? Vous êtes, ma foi, d'excellentes ménagères. Eh quoi! vous cousez ici? voilà qui est joli, en vérité! Comment va votre petit garçon?

VIRGILIE.

Je vous remercie; il se porte bien, madame.

VOLUMNIE.

Il préfère la vue d'une epée et le bruit d'un tambour à son maître d'école.

VALÉRIE.

Sur ma parole, il est bien le fils de son père; c'est, ma foi, un charmant enfant; vendredi dernier, je restai une demi-heure à le regarder : il a une physionomie si decidee. Je le vis courir après un papillon aux ailes d'or; quand il l'eut attrapé, il le lâcha; puis il se mit de nouveau à sa poursuite. Il continua ce manége, l'attrappant, le lâ-

chant et le poursuivant tour à tour; puis il tomba; et soit que sa chute l'eût mis en colère, soit par tout autre motif, il se mit à déchirer le papillon à belles dents; je vous assure qu'il le déchiqueta de la belle manière.

VOLUMNIE.

Son père en faisait tout autant.

VALÉRIE.

Oh! en vérité, c'est un noble enfant.

VIRGILIE.

C'est un petit étourdi, madame.

VALÉRIE.

Voyons, laissez là votre couture; il faut que cet après-midi vous fassiez avec moi la paresseuse.

VIRGILIE.

Non, madame, je ne sortirai pas.

VALÉRIE.

Vous ne sortirez pas?

VOLUMNIE.

Elle sortira, elle sortira.

VIRGILIE.

Non, veuillez m'excuser : je ne franchirai pas le seuil de ma maison avant que mon époux soit revenu de la guerre.

VALÉRIE.

Fi donc! vous avez grand tort de vous claquemurer ainsi. Venez, il faut que nous allions faire une visite à cette dame qui vient d'accoucher.

VIRGILIE.

Je fais des vœux pour son prompt rétablissement, et je prierai les dieux pour elle; mais je ne puis aller la voir.

VOLUMNIE.

Et pourquoi, je vous prie?

VIRGILIE.

Ce n'est de ma part ni paresse ni indifférence.

VALÉRIE.

Vous voulez donc être une autre Pénélope? On prétend que toute la laine qu'elle fila durant l'absence d'Ulysse ne servit qu'à remplir Ithaque de papillons de nuit. Venez, je voudrais que votre étoffe eût la sensibilité de vos doigts; par pitié pour elle, vous cesseriez de la piquer. Allons; il faut que vous veniez avec nous.

VIRGILIE.

Excusez-moi, madame; je ne sortirai pas.

VALÉRIE.

Allons, venez avec nous; j'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre de votre époux.

VIRGILIE.

Madame, il ne peut y en avoir encore.

VALÉRIE.

Sérieusement; je ne plaisante pas; on a reçu de ses nouvelles hier soir.

VIRGILIE.

En vérité, madame?

VALÉRIE.

Rien de plus vrai; je le tiens d'un sénateur. Les Volsques ont mis, dit-on, des troupes en campagne; on a envoyé contre eux le général Cominius avec une partie de l'armée romaine : votre époux et Titus Lartius ont mis le siége devant Corioles; ils ne doutent pas de réussir, et de terminer promptement la guerre. Ce que je vous dis est vrai, sur mon honneur; venez donc avec nous.

VIRGILIE.

Veuillez m'excuser, madame : je vous promets, plus tard, de vous obéir en toute chose.

VOLUMNIE.

Laissons-la, madame : telle qu'elle est maintenant, elle ne ferait qu'attrister notre joie.

VALÉRIE.

En vérité, je le crois. — Adieu donc. — Venez, madame; — je vous en prie, Virgilie, faites prendre l'air à votre gravité, et accompagnez-nous.

VIRGILIE.

Non, madame, décidement. Vraiment, je ne puis pas; je vous souhaite beaucoup de plaisir.

VALÉRIE.

Eh bien donc, adieu!

Elles sortent.

SCENE IV.

Devant Corioles.

Arrivent MARCIUS *et* TITUS LARTIUS, *a la tête de leurs troupes, tambours battans, enseignes déployées. Un* MESSAGER *s'avance vers eux.*

MARCIUS.

Voici des nouvelles qui arrivent. Je gage qu'on s'est battu.

LARTIUS.

Mon cheval contre le vôtre, que non.

MARCIUS.

J'accepte la gageure.

LARTIUS.

C'est convenu.

MARCIUS, *au Messager.*

Dis-moi, notre général a-t-il abordé l'ennemi?

LE MESSAGER.

Ils sont en présence, mais sans s'être rien dit encore.

LARTIUS.

Ainsi, votre bon cheval est à moi.

MARCIUS.

Je vous le rachète.

LARTIUS.

Je ne veux ni le vendre, ni le donner; mais je consens à vous le prêter pour cinquante ans. — Qu'on somme la ville de se rendre.

MARCIUS.

A quelle distance de nous sont les deux armées?

LE MESSAGER.

A un mille et demi.

MARCIUS.

En ce cas, nous entendrons leurs trompettes,

et eux les nôtres. O Mars, je t'en conjure, que nous ayons bientôt terminé ici, afin que nous puissions, nos glaives fumans à la main, voler au secours de nos frères! — Sonnez, trompettes.

On sonne un parlementaire. Des sénateurs de Corioles et plusieurs soldats paraissent sur les remparts.

MARCIUS, *continuant.*

Tullus Aufidius est-il dans vos murs?

PREMIER SÉNATEUR.

Non; et il n'est personne ici qui vous craigne moins que lui, et il ne vous craint pas le moins du monde. (*On entend le bruit du tambour.*) Entendez-vous le bruit de nos tambours? C'est notre jeunesse qui s'avance. Nous renverserons nos remparts plutôt que de nous y laisser emprisonner. Nos portes vous paraissent closes; mais de faibles roseaux seuls en défendent l'entrée; vous allez les voir s'ouvrir d'elles-mêmes. (*On entend de nouveaux bruits dans le lointain.*) Entendez-vous ces bruits dans l'éloignement? C'est Aufidius; il porte le ravage dans vos rangs écharpés.

MARCIUS.

Ils combattent!

LARTIUS.

Suivons leur exemple. — Holà, des échelles.

On voit les Volsques sortir de la ville et se ranger en ordre de bataille.

MARCIUS.

Ils ne nous craignent pas; ils osent sortir de leur ville. Soldats, placez vos boucliers devant votre poitrine, et combattez avec un cœur plus fort que vos boucliers. En avant, brave Titus. Ils portent le mépris pour nous beaucoup plus loin que je ne pensais, et j'en sue d'indignation. Marchons, camarades; celui qui recule, je le tiens pour un Volsque, et il sentira le tranchant de mon épée.

Bruit de trompettes: les Romains et les Volsques s'éloignent en combattant. Les Romains sont repoussés jusque dans leurs retranchemens.

Revient MARCIUS.

MARCIUS.

Que tous les fléaux du sud fondent sur vous, vous la honte de Rome! vous, troupeau de — qu'envahis par la lèpre, vos corps n'offrent plus qu'une plaie! Qu'on vous abhorre avant de vous voir, et puissiez-vous porter l'infection à un mille sous le vent! Véritables oies sous les traits de l'homme, vous avez fui devant des misérables que des singes battraient! Pluton et enfer! tous sont blessés par derrière; leur dos est rougi de leur sang; la fuite et la peur fébrile ont mis la pâleur sur leur visage. Réparez votre faute, et revenez à la charge, ou par le feu du ciel, laissant là l'ennemi, je tournerai ma colère contre vous. Je vous en avertis. Suivez-moi; si vous voulez tenir, nous allons les forcer à s'enfuir vers leurs femmes, comme ils nous ont poursuivis jusque dans nos retranchemens.

Nouveau bruit de trompettes. Les Volsques et les Romains reviennent, et le combat recommence. Les Volsques rentrent dans Corioles, et Marcius les poursuit jusqu'aux portes de la ville.

MARCIUS.

Maintenant les portes sont ouvertes; secondez-moi bravement; c'est pour l'assaillant, et non pour les fuyards, que la fortune les ouvre. Regardez-moi faire, et imitez-moi.

Il entre dans la ville, les portes se ferment sur lui.

PREMIER SOLDAT.

Bien fou qui le suivrait; ce ne sera pas moi.

DEUXIÈME SOLDAT.

Ni moi.

TROISIÈME SOLDAT.

Voyez, ils ont refermé les portes sur lui.

Le bruit du combat continue.

TOUS.

Il est pris dans le sac.

Arrive TITUS LARTIUS.

LARTIUS.

Qu'est devenu Marcius?

TOUS.

Il est tué, sans nul doute.

PREMIER SOLDAT.

Il poursuivait les fuyards de si près, qu'il est entré avec eux dans la ville; tout-à-coup les portes se sont refermées sur lui, et il est seul à combattre contre la ville entière.

LARTIUS.

O noble guerrier, plus ferme que ton glaive insensible! Il a beau plier, toi, tu restes debout Marcius, on t'abandonne! Un diamant de ta grosseur serait moins précieux que toi. Tu as réalisé l'idéal du guerrier de Caton, épouvantant l'ennemi non pas seulement par les coups que tu lui portais, mais par tes regards terribles et ta voix tonnante. Tu frappais tes ennemis de terreur comme si la terre eût tremblé sous leurs pas.

Revient MARCIUS, *couvert de sang, poursuivi par l'ennemi.*

PREMIER SOLDAT.

Voyez, seigneur.

LARTIUS.

Oh! c'est Marcius! il faut le sauver, ou périr avec lui.

Le combat recommence; Romains et Volsques entrent pêle-mêle dans la ville.

SCENE V.

L'intérieur de la ville. — Une rue.

Arrivent QUELQUES ROMAINS, *chargés de butin.*

PREMIER ROMAIN.

Je veux porter ceci à Rome.

DEUXIÈME ROMAIN.

Et moi, cela.

TROISIÈME ROMAIN.

Imbécile que j'étais! je prenais ceci pour de l'argent.

On continue à entendre dans le lointain le bruit du combat.

Arrivent MARCIUS *et* TITUS LARTIUS, *précédés d'un* TROMPETTE.

MARCIUS.

Voyez ces pillards qui estiment leur temps à la valeur d'une drachme rognée! Des coussins, des cuillères d'étain, de vieux fers, des vêtemens que le bourreau enterrerait avec ceux qui les ont portés; voilà le butin dont ces misérables font provision avant que le combat soit terminé. A bas ces vils coquins! Mais écoutez ce bruit; il vient de l'armée de notre général; c'est là qu'est l'objet de ma haine, Aufidius, immolant nos Romains. Vaillant Titus, prenez un nombre de soldats suffisant pour garder la ville, pendant que moi, avec ceux qui ont du cœur, je vais voler au secours de Cominius.

LARTIUS.

Seigneur, votre sang coule; vous avez fait des efforts trop violens pour pouvoir entreprendre un second combat.

MARCIUS.

Point de louanges, seigneur; c'est à peine si l'exercice que j'ai fait m'a mis en haleine. Adieu; le sang que je perds me soulage au lieu de m'affaiblir. C'est dans cet état que je veux paraître devant Aufidius et le combattre.

LARTIUS.

Que la Fortune, la charmante déesse, devienne amoureuse de toi, et que ses charmes puissans détournent le glaive de tes ennemis! Intrépide guerrier, que la prospérité soit ton page!

MARCIUS, *lui tendant la main.*

Je ne suis pas moins ton ami que ceux qu'elle place au plus haut rang. Adieu.

LARTIUS.

Adieu, brave Marcius.

MARCIUS *s'éloigne.*

LARTIUS, *continuant, au Trompette.*

Appelle sur la place publique, au son de la trompette, tous les fonctionnaires de la ville c'est là que nous leur ferons connaître nos intentions. Pars.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Devant le camp de Cominius.

Arrivent COMINIUS *et* SES TROUPES, *battant en retraite.*

COMINIUS.

Reprenez haleine, mes amis; vous avez bien combattu. Nous nous sommes conduits en Romains, sans témérité folle dans la résistance, sans lâcheté dans la retraite. Attendons-nous, mes amis, à être attaqués encore. Pendant que nous combattions, les vents nous ont apporté les cris de guerre de nos frères. Dieux de Rome, accordez à leurs armes le succès que nous souhaitons pour les nôtres; et que nos deux armées, réunies et joyeuses, vous offrent en commun le tribut de leur reconnaissance!

Arrive UN MESSAGER.

COMINIUS, *continuant.*

Quelles nouvelles nous apportes-tu?

LE MESSAGER.

Les citoyens de Corioles ont fait une sortie et livré bataille à Lartius et à Martius. J'ai vu les nôtres repoussés dans leurs retranchemens; c'est alors que je suis parti.

COMINIUS.

Tes paroles peuvent être vraies, mais elles sonnent mal. Combien de temps y a-t-il de cela?

LE MESSAGER.

Plus d'une heure, seigneur.

COMINIUS.

C'est à peine si d'ici là il y a un mille de distance. Tout-à-l'heure encore, nous entendions leurs tambours : comment pour faire un mille as-tu pu mettre une heure, et rester si long-temps à nous apporter ces nouvelles?

LE MESSAGER.

Des éclaireurs volsques m'ont donné la chasse, et m'ont forcé de faire trois ou quatre milles de détours; sans cela, seigneur, voilà une demi-heure que je serais arrivé.

Arrive MARCIUS.

COMINIUS.

Quel est cet homme qu'on prendrait pour un écorché? O dieux! il porte le cachet de Marcius, et ce n'est pas la première fois que je le vois en cet état.

MARCIUS.

Suis-je arrivé trop tard?

COMINIUS.

Le berger ne distingue pas mieux le bruit du tonnerre de celui du tambourin, que je ne distingue la voix de Marcius de celle des mortels vulgaires.

MARCIUS.

Suis-je arrivé trop tard?

COMINIUS.

Oui, si ce sang est le tien, et non celui des autres.

MARCIUS, *l'embrassant.*

Oh! laissez-moi vous presser dans mes bras, aussi bien portant qu'à l'époque où j'offrais l'hommage de mon amour à ma jeune fiancée, d'un cœur aussi joyeux que le jour qui éclaira notre hyménée, et où les flambeaux nous escortèrent à la couche nuptiale.

COMINIUS.

Fleur des guerriers, que fait Titus Lartius?

MARCIUS.

Il est maintenant occupé à rendre des décrets, condamnant les uns à mort, les autres à l'exil, acceptant la rançon de celui-ci, faisant grâce à celui-là, et menaçant cet autre; occupant Corioles au nom de Rome, comme un levrier qu'on tient en laisse et qu'on peut lâcher à volonté.

COMINIUS.

Où est l'esclave qui m'a dit qu'on vous avait repoussés dans vos retranchemens? où est-il? qu'on l'appelle.

MARCIUS.

Laissez-le en paix; il vous a dit vrai : quant à nosseigneurs, nos héros populaires, — accordez donc des tribuns à de pareilles gens! — Jamais souris n'ont pris la fuite devant un chat, comme ils ont lâché pied devant des coquins encore pires qu'eux.

COMINIUS.

Mais comment avez-vous fait pour vaincre?

MARCIUS.

Le moment est-il opportun pour vous faire ce récit? je ne le pense pas. Où sont les ennemis? Êtes-vous maîtres du champ de bataille? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi avez-vous cessé de combattre avant d'être vainqueurs?

COMINIUS.

Marcius, nous avons combattu avec des chances désavantageuses, et nous nous sommes repliés pour vaincre ensuite plus sûrement.

MARCIUS.

Quel est leur ordre de bataille? savez-vous sur quel point sont leurs troupes d'élite?

COMINIUS.

Autant que j'en puis juger, Marcius, les Antiates forment leur avant-garde; ce sont leurs meilleurs soldats; Aufidius, leur plus solide espoir, les commande.

MARCIUS.

Au nom de toutes les batailles que nous avons livrées, par le sang que nous avons versé ensemble, par le serment d'éternelle amitié qui nous lie, je vous conjure de m'envoyer sur-le-champ contre Aufidius et ses Antiates : ne perdons pas un moment; permettez que, brandissant dans l'air nos dards et nos épées, nous en venions aux mains à l'instant même.

COMINIUS.

J'aurais préféré vous voir conduit à un bain salutaire, et des baumes bienfaisans appliqués sur vos blessures; mais je ne puis rien vous refuser; choisissez vous-même ceux que vous jugerez les plus capables de vous seconder dans votre entreprise.

MARCIUS.

Il me faut des hommes de bonne volonté. — Amis, s'il en est parmi vous, — et ce serait un crime d'en douter, — à qui le sang qui me colore fait plaisir; s'il en est qui soient plus soigneux de leur renommée que de leur personne, s'il en est qui préfèrent une mort glorieuse à une vie infâme, et leur patrie à eux-mêmes; que ceux qui sont dans ces sentimens le fassent connaître en levant la main, et qu'ils suivent Marcius.

Une acclamation générale s'élève : les soldats agitent en l'air leurs épées et leurs casques, et prennent Marcius dans leurs bras.

MARCIUS, *continuant.*

Oh! laissez-moi! voulez-vous faire de moi un glaive? Si je dois ajouter foi à ces manifestations, qui de vous ne vaut pas quatre Volsques? il n'en est pas un parmi vous qui ne soit en état de soutenir sur son bouclier le choc du bouclier d'Aufidius. Recevez, tous, mes remerciemens; mais je ne dois choisir qu'un petit nombre d'entre vous; les autres réserveront leur courage pour une autre occasion. Marchons, et que quatre d'entre vous désignent sur-le-champ ceux qui doivent me suivre.

COMINIUS.

Marchons, camarades; que votre conduite réponde à cette manifestation, et nous partagerons, tous, les fruits de la victoire.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Devant les portes de Corioles.

TITUS LARTIUS *ayant posé des sentinelles aux portes de Corioles, quitte cette ville pour aller rejoindre Cominius et Caïus Marcius. Il est accompagné de son* LIEUTENANT. UN TAMBOUR *et* UN TROMPETTE *le précèdent;* DES SOLDATS *et* UN GUIDE *le suivent.*

LARTIUS.

Que les portes soient gardées : suivez de point en point les ordres que je vous ai donnés. Au premier avis que vous en recevrez de moi, envoyez à notre aide les centuries; le reste suffira pour te-

nir quelque temps ; si nous sommes battus, nous ne pourrons garder la ville.

LE LIEUTENANT.

Comptez sur notre zèle, seigneur.

LARTIUS.

Rentrez, et fermez vos portes sur nous. — Toi, guide, marche devant; conduis-nous au camp des Romains.

Ils s'éloignent.

SCENE VIII.

Un champ de bataille entre le camp des Volsques et celui des Romains.

On entend le bruit du combat. Arrivent MARCIUS *et* AUFIDIUS.

MARCIUS.

Je ne veux combattre qu'avec toi seul; car je te hais plus que le mortel sans foi.

AUFIDIUS.

Ma haine est égale à la tienne. L'Afrique n'a pas de serpent que j'abhorre plus que ta gloire. Attends-moi de pied ferme.

MARCIUS.

Que le premier qui reculera meure esclave de l'autre, et que dans l'autre vie les dieux le punissent encore !

AUFIDIUS.

Si je fuis, Marcius, siffle-moi comme un lâche.

MARCIUS.

Tullus, il y a trois heures, que, seul contre tous, je combattais dans Corioles, et je m'y suis rassasié de carnage. Ce sang que tu vois sur moi, ce n'est pas le mien; pour le venger, appelle à toi toutes tes forces.

AUFIDIUS.

Quand tu serais Hector, ce foudre des aïeux dont les Romains se vantent, tu ne m'échapperais pas ici. (*Ils combattent; quelques Volsques viennent au secours d'Aufidius.*) Amis, plus officieux que vaillans, vous me déshonorez par votre assistance importune.

Ils s'éloignent en combattant, poursuivis par Marcius.

SCENE IX.

Le camp des Romains.

On entend le bruit du combat ; puis on sonne la retraite. Fanfares. Arrivent d'un côté COMINIUS *et* PLUSIEURS ROMAINS; *de l'autre* MARCIUS, *un bras en écharpe, suivi* D'AUTRES ROMAINS.

COMINIUS.

Si je te racontais tes exploits dans cette journée, tu refuserais d'y croire. Mais je garde ce récit pour un autre lieu; c'est là qu'en m'écoutant nos sénateurs mêleront le sourire et les larmes ; nos illustres patriciens, attentifs et surpris, seront frappés d'admiration ; nos dames, agitées d'un doux frémissement, demanderont la suite d'un récit qui les charme et les effraie tout ensemble ; les stupides tribuns eux-mêmes, qui, ligués avec les vils plébéiens, détestent ta gloire, s'écrieront malgré eux : « Nous rendons grâces aux dieux d'avoir donné à Rome un tel guerrier. » Et pourtant, lorsque tu es venu prendre ta part de ce festin héroïque, tu t'étais déjà rassasié du sang de nos ennemis.

Arrive TITUS LARTIUS *ramenant de la poursuite de l'ennemi ses troupes victorieuses.*

LARTIUS, *montrant Marcius.*

Mon général, voilà le coursier; nous n'en sommes que le caparaçon.

MARCIUS.

De grâce, épargnez-moi : ma mère, qui a le privilége d'exalter son fils, en me louant m'afflige. J'ai fait ce que j'ai pu ; vous l'avez fait aussi ; le même motif nous a fait agir, l'amour de la patrie. Celui dont les actes ont été au niveau de sa volonté, celui-là a fait plus que moi.

COMINIUS.

N'ensevelissez point votre mérite. Il faut que Rome connaisse ce que valent ses enfans. Ce serait lui faire un vol, ce serait commettre une trahison, que de lui dérober la connaissance de vos actions, que de couvrir d'un coupable silence des actes pour lesquels la louange, poussée au plus haut point, est peut-être encore trop modeste. Je vous en conjure donc, et ici je veux rendre témoignage à ce que vous êtes, non récompenser ce que vous avez fait, en présence de notre armée, veuillez m'écouter.

MARCIUS.

J'ai sur le corps quelques blessures; on ne peut en parler sans les rendre plus cuisantes.

COMINIUS.

N'en pas parler, ce serait une ingratitude qui pourrait les envenimer et les rendre mortelles. De tous les chevaux que nous avons pris, et ils sont excellens et nombreux, de tout le butin que nous avons conquis tant sur le champ de bataille que dans Corioles, nous vous offrons le dixième prélevé pour vous avant le partage général et à votre choix.

MARCIUS.

Je vous rends grâces, général; mais je ne saurais consentir à voir payer mon épée d'un salaire. Je le refuse, et veux ne recevoir que la part qui me revient ainsi qu'à ceux qui nous ont regardé faire.

Longue fanfare. Toutes les voix s'écrient . *Marcius! Marcius!* Toutes les lances s'agitent ; tous les casques sont en l'air. Cominius et Lartius se découvrent.

MARCIUS.

Ah! que ces instrumens, qu'ainsi vous profanez, se taisent pour jamais! Si sur le champ de bataille nos tambours et nos clairons se changent en flatteurs, que les cours et les villes soient livrées tout entières à l'adulation perfide! Si l'acier s'amollit comme la soie du parasite, qu'il cesse de protéger la poitrine du guerrier! Assez, vous dis-je: parce que mon nez a saigné, et que je ne l'ai point lavé, parce que j'ai terrassé quelque coquin débile, ce que beaucoup d'entre vous ont fait sans qu'on l'ait remarqué, vous m'accueillez avec des acclamations hyperboliques, comme si j'aimais à voir assaisonné le peu que j'ai fait de louanges mensongères.

COMINIUS.

Vous avez trop de modestie; vous êtes trop sévère pour votre propre gloire, et vous ne rendez pas assez justice à la sincérité de nos sentimens. Avec votre permission, si vous vous emportez contre vous-même, nous en agirons avec vous comme avec ces furieux qui attentent à leurs jours; nous vous enchaînerons, afin de raisonner ensuite avec vous avec sécurité. Que l'univers entier sache donc, comme nous, que tout l'honneur de cette guerre appartient à Marcius; en témoignage de quoi je lui donne, tout caparaçonné, mon noble coursier connu de tout le camp. Et à dater de ce jour, en mémoire de sa conduite devant Corioles, nous lui décernons, aux applaudissemens de l'armée, le nom de CAÏUS MARCIUS CORIOLAN. Puisse-t-il le porter long-temps avec gloire!

TOUS.

Caïus Marcius Coriolan!

CORIOLAN.

Je vais me laver le visage; vous pourrez juger alors si je rougis ou non. Quoiqu'il en soit, je vous remercie. Je monterai votre coursier, mon général, et quant au nom que vous m'avez décerné, je ferai mon possible pour le porter en tout temps avec honneur.

Fanfares. Les trompettes sonnent; les tambours battent.

COMINIUS.

Entrons dans ma tente; avant de nous livrer au repos, il nous faut écrire à Rome pour mander nos succès.— Vous, Titus Lartius, retournez à Corioles; et envoyez-nous à Rome ses habitans les plus notables, pour régler avec nous par un traité ses intérêts et les nôtres.

LARTIUS.

J'exécuterai vos ordres, seigneur.

CORIOLAN.

Les dieux commencent à se moquer de moi. Moi, qui tout-à-l'heure ai refusé des présens dignes d'un prince, je me vois réduit à demander une faveur à mon général.

LARTIUS.

Je vous l'accorde d'avance. Quelle est-elle?

CORIOLAN.

J'ai logé à Corioles chez un pauvre citoyen qui m'a traité avec bienveillance. Je l'ai vu prisonnier; il a imploré ma protection; Aufidius s'est alors offert à ma vue, et dans mon ame la colère a étouffé la pitié. Je vous demande la liberté de mon hôte indigent.

COMINIUS.

J'applaudis à cette requête; fût-il le meurtrier de mon fils, qu'il soit libre comme l'air.—Mettez-le en liberté, Titus.

LARTIUS.

Marcius, quel est son nom?

CORIOLAN.

Par Jupiter, je l'ai oublié. Je suis las, ma mémoire est fatiguée. N'avez-vous pas du vin ici?

COMINIUS.

Allons dans ma tente: le sang se fige sur votre visage; il est temps qu'on vous panse. Venez.

Ils s'éloignent.

SCENE X.

Le camp des Volsques.

Fanfare. Bruit de cors. Arrive TULLUS AUFIDIUS *blessé, suivi de* DEUX *ou* TROIS SOLDATS.

AUFIDIUS.

La ville est prise!

PREMIER SOLDAT.

Elle sera rendue à des conditions équitables.

AUFIDIUS.

Des conditions! — Je voudrais être Romain; car, étant Volsque, je ne puis supporter d'être ce que je suis.— Des conditions! Quelles conditions équitables peut-il y avoir quand l'une des parties est à la merci de l'autre. O Marcius, j'ai cinq fois combattu contre toi; cinq fois tu m'as vaincu; et tu me vaincrais toujours, quand nos combats devraient être aussi fréquens que nos repas. Par les élémens, si nous nous trouvons encore face à face, j'aurai sa vie, ou il aura la mienne. Ma haine sera désormais moins scrupuleuse sur les moyens; naguère je voulais le vaincre à force égale, épée contre épée; maintenant tous les moyens me seront bons; j'emploierai indifféremment la force ou l'artifice.

PREMIER SOLDAT.

C'est le diable en personne.

AUFIDIUS.

Il est plus audacieux, mais moins rusé. Ma valeur, souillée par lui seul d'une tache indélébile, abjurera pour lui sa nature primitive. Le sommeil, le droit d'asile, l'indigence, la maladie, le temple, le Capitole, les prières des pontifes, l'heure du sacrifice, ces barrières devant lesquelles il n'est

point de fureur qui ne s'arrête, interposeront en vain leur privilége antique et suranné, et ne pourront sauver Marcius de ma haine. Partout où je le trouverai, fût-ce dans mes propres foyers, sous la garde de mon frère, là même, sans respect pour les lois de l'hospitalité, je baignerai dans son sang ma main impitoyable. Rends-toi à la ville ; informe-toi des forces qui la gardent, et sache quels sont les otages qu'on doit envoyer à Rome.

PREMIER SOLDAT.

Ne viendrez-vous pas ?

AUFIDIUS.

Je suis attendu dans le bois de cyprès, au midi des moulins de la ville. Tu viendras m'y rejoindre et m'apprendre ce qui se passe, afin que j'agisse en conséquence.

PREMIER SOLDAT.

Vous serez obéi, seigneur.

Ils s'éloignent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Rome. — Une place publique.

Arrivent MÉNÉNIUS, SICINIUS et BRUTUS.

MÉNÉNIUS.

L'augure m'annonce que nous aurons des nouvelles ce soir.

BRUTUS.

Bonnes, ou mauvaises ?

MÉNÉNIUS.

Elles ne seront point au gré du peuple ; car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS.

La nature apprend aux animaux à connaître leurs amis.

MÉNÉNIUS.

Dites-moi, qui le loup aime-t-il ?

SICINIUS.

L'agneau.

MÉNÉNIUS.

Oui, pour le dévorer, comme les plébéiens affamés le noble Marcius.

BRUTUS.

Lui ! c'est un agneau qui bêle comme un ours.

MÉNÉNIUS.

Dites plutôt que c'est un ours qui vit comme un agneau. Vous, qui êtes des hommes mûris par l'âge, répondez à une question que je vais vous faire.

LES DEUX TRIBUNS.

Voyons, seigneur.

MÉNÉNIUS.

Que manque-t-il à Marcius que vous n'ayez tous deux en abondance ?

BRUTUS.

Ce ne sont pas les défauts qui lui manquent ; il en a à foison.

SICINIUS.

Surtout de l'orgueil.

BRUTUS.

Nul ne l'égale en présomption.

MÉNÉNIUS.

Voilà, par exemple, qui est singulier. Savez-vous le reproche que nous vous faisons dans Rome nous autres gens comme il faut ? le savez-vous ?

LES DEUX TRIBUNS.

Quel est donc ce reproche ?

MÉNÉNIUS.

Comme je vois que maintenant vous parlez d'orgueil, — je pense que vous ne vous fâcherez pas ?

LES DEUX TRIBUNS.

Allez toujours, allez.

MÉNÉNIUS.

Au reste, peu importe ; il suffit de la plus mince occasion pour vous dépouiller d'une grande partie de votre patience ; lâchez les rênes à votre caractère ; fâchez-vous tant qu'il vous plaira, si toutefois c'est un état qui peut vous plaire. Vous reprochez à Marcius son orgueil.

BRUTUS.

Nous ne sommes pas les seuls.

MÉNÉNIUS.

Je sais qu'il y a peu de choses que vous puissiez faire seuls ; vos assistans sont nombreux, sans quoi vos actes seraient singulièrement insignifians. Vos talens sont encore en lisières, et ne peuvent marcher seuls. Vous parlez d'orgueil : oh ! si vous pouviez tourner vos yeux vers votre poche de derrière*, et vous passer vous-mêmes intérieurement en revue ! oh ! si vous le pouviez !

BRUTUS.

Qu'en arriverait-il, seigneur ?

* Allusion à la fable de la Besace. « Jupiter, dit La Fontaine, nous créa besaciers tous tant que nous sommes.

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui. »

(Note du traducteur.)

MÉNÉNIUS.

Alors vous apercevriez une couple de magistrats ou plutôt de niais, aussi indignes, orgueilleux, violens, atrabilaires, qu'on en ait jamais vu dans Rome.

SICINIUS.

Ménénius, on vous connaît parfaitement aussi.

MÉNÉNIUS.

On me connaît pour un patricien jovial, pour un homme qui aime à boire une coupe de vin généreux sans y mêler une seule goutte du Tibre; j'ai le défaut d'accueillir la plainte du premier venu; je suis prompt et prends feu comme de l'amadou pour le plus léger motif; je suis plus familier avec les talons de la Nuit qu'avec le visage de l'Aurore. Ce que je pense, je le dis, et ma malice s'exhale en paroles. Quand je me trouve avec des hommes d'état de votre force, — je ne puis en conscience vous appeler des Lycurgues; — si la boisson que vous me servez affecte désagréablement mon palais, je fais la grimace. Je ne puis dire que vos excellences ont parlé sensément quand je trouve de l'âne mêlé à la majeure partie de vos syllabes; et quoiqu'il me faille supporter ceux qui disent que vous êtes des hommes sages et graves, ils n'en mentent pas moins impudemment, ceux qui prétendent que vous avez la physionomie heureuse. Si vous voyez cela dans la carte de mon microcosme, est-ce à dire que je vous sois parfaitement connu? Quel mal votre aveugle perspicacité signale-t-elle dans le portrait que je viens de vous faire, si je vous suis connu, comme vous le dites?

BRUTUS.

Allons, seigneur, allons, nous vous connaissons parfaitement.

MÉNÉNIUS.

Vous ne connaissez ni moi, ni vous, ni quoi que ce soit au monde; vous quêtez des saluts et des courbettes; vous passez toute une matinée à entendre une discussion entre une marchande d'oranges et un marchand de robinets, et vous ajournez à une prochaine audience la décision d'une controverse de trois liards. Quand on plaide devant vous, s'il vous arrive d'avoir la colique, vous faites des figures de vrais masques; vous arborez le drapeau rouge contre toute patience, et, hurlant comme de beaux diables, vous plantez là la cause toute saignante, plus embrouillée qu'elle ne l'était : toute la solution que vous donnez aux plaideurs, c'est de les appeler fripons. Vous êtes deux plaisans originaux.

BRUTUS.

Allons, allons, on sait fort bien que vous vous entendez à faire rire votre monde à table, beaucoup mieux qu'à siéger au Capitole.

MÉNÉNIUS.

Nos prêtres eux-mêmes apprendraient à railler, s'ils rencontraient des êtres aussi ridicules que vous. Lorsque vous parlez le mieux, ce que vous dites ne vaut pas un poil de votre barbe; et vos barbes elles-mêmes ne méritent pas l'honneur de rembourrer le coussin d'un ravaudeur ou la selle d'un âne. Et vous avez le front de dire que Marcius est orgueilleux, lui, qui, évalué au plus bas, vaut à lui seul tous vos prédécesseurs depuis Deucalion, dont plusieurs, et ce sont probablement les meilleurs, ont été bourreaux de père en fils. Bonsoir à vos seigneuries. Pasteurs d'un troupeau de plébéiens immondes, une conversation plus longue avec vous infecterait mon cerveau. Permettez que je prenne congé de vous.

BRUTUS *et* SICINIUS *se retirent à quelque distance.*

Arrivent VOLUMNIE, VIRGILIE, VALÉRIE, *et* PLUSIEURS DAMES.

MÉNÉNIUS, *continuant.*

Belles et nobles dames, — la lune, si elle descendait sur terre, serait moins noble que vous. — Où allez-vous donc si vite?

VOLUMNIE.

Honorable Ménénius, mon fils Marcius approche : par Junon, ne nous retardez pas.

MÉNÉNIUS.

Ah! Marcius est de retour?

VOLUMNIE.

Oui, digne Ménénius; il revient couvert de gloire.

MÉNÉNIUS.

Prends mon bonnet, Jupiter, et reçois mes actions de grâces. — Quoi! Marcius est de retour

DEUX DAMES.

Oui, rien de plus vrai.

VOLUMNIE.

Tenez, voici une lettre de lui; le sénat en reçu une, sa femme une autre; et je pense qu'i y en a une aussi pour vous à la maison.

MÉNÉNIUS.

Je veux que ce soir les éclats de la joie ébranlent ma maison. — Une lettre pour moi?

VIRGILIE.

Oui, certainement, il y a une lettre pour vous je l'ai vue.

MÉNÉNIUS.

Une lettre pour moi? cela me vaudra sept années de santé, pendant lesquelles je ferai la figu au médecin. Comparée à ce fortifiant, l'ordonnance la plus efficace de Gallien n'est que d l'orviétan, qu'une véritable médecine de cheval N'est-il point blessé? Il est dans l'habitude d revenir toujours avec quelque blessure.

VIRGILIE.

Oh! non, non, non.

VOLUMNIE.

Oh! il est blessé, j'en rends grâces aux dieux.

MÉNÉNIUS.

Et moi aussi, pourvu que ses blessures n soient pas trop graves. Les blessures lui von bien. — Rapporte-t-il une victoire dans sa poche

VOLUMNIE.

Sur son front, Ménénius : il revient pour la troisième fois avec la couronne de chêne.

MÉNÉNIUS.

A-t-il châtié Aufidius de la bonne façon ?

VOLUMNIE.

Titus Lartius mande qu'ils se sont mesurés ensemble, mais qu'Aufidius a lâché pied.

MÉNÉNIUS.

Et il était temps, je lui en donne ma parole. S'il avait tenu ferme, il eût été traité comme je ne voudrais pas l'être pour tous les coffres forts de Corioles et pour tout l'or qu'ils contiennent. Le sénat sait-il ces nouvelles ?

VOLUMNIE.

Mesdames, allons. — Oui, oui, oui : le sénat a reçu des lettres du général qui donne à mon fils tout l'honneur de la guerre. Il s'est de beaucoup surpassé lui-même en cette occasion.

VALÉRIE.

Il est certain qu'on raconte de lui des prodiges.

MÉNÉNIUS.

Des prodiges ! oui, certes, et je vous promets que pour les accomplir il a payé de sa personne.

VIRGILIE.

Les dieux veuillent que ces nouvelles soient vraies !

VOLUMNIE.

Vraies ! ah ! bien, par exemple !

MÉNÉNIUS.

Vraies ? J'ai la certitude qu'elles le sont. — Où est-il blessé ? — (*Aux Tribuns qui s'avancent.*) Que les dieux gardent vos excellences. Marcius est de retour : il a de nouveaux motifs pour être orgueilleux. — Où est-il blessé ?

VOLUMNIE.

A l'épaule et au bras gauche. Il aura de larges cicatrices à faire voir au peuple, quand il briguera le consulat. A l'époque de l'expulsion de Tarquin, il reçut sept blessures.

MÉNÉNIUS.

Une au cou, et deux à la cuisse. — Je lui en connais neuf.

VOLUMNIE.

Il en avait vingt-cinq avant cette dernière campagne.

MÉNÉNIUS.

Il en a maintenant vingt-sept : chacune d'elles a été le tombeau d'un ennemi. (*On entend des acclamations et des fanfares.*) Entendez-vous les trompettes ?

VOLUMNIE.

Elles nous annoncent l'approche de Marcius. Le fracas le précède, et il ne laisse après lui que des larmes : son bras vigoureux porte la Mort, ce spectre terrible ; il le lève, on tremble ; il l'abaisse, on meurt.

Fanfares. Les trompettes sonnent. Arrivent COMINIUS *et* TITUS LARTIUS ; *au milieu d'eux marche* CORIOLAN, *le front ceint d'une couronne de chêne. Des officiers et des soldats les suivent ;* UN HÉRAUT D'ARMES *les précède.*

LE HÉRAUT.

On fait savoir à Rome que Marcius a combattu seul contre tous, dans l'intérieur de Corioles ; en mémoire de quoi, au nom de Caïus Marcius, on a ajouté le nom glorieux de Coriolan. Sois le bien venu à Rome, illustre Coriolan !

Fanfares.

TOUS.

Sois le bien venu à Rome, illustre Coriolan !

CORIOLAN.

Assez, ces honneurs me font mal ; assez, je vous en conjure.

COMINIUS.

Voyez votre mère.

CORIOLAN, *mettant un genou en terre.*

Oh ! vous avez, je le sais, appelé sur mes armes la faveur de tous les dieux.

VOLUMNIE.

Lève-toi, mon valeureux soldat, mon bien aimé Marcius, mon digne Caïus ; dois-je ajouter à ces noms celui que viennent de te mériter tes nouveaux exploits ? Quel est-il ? N'est-ce pas Coriolan que je dois t'appeler ? Mais tiens, voilà ta femme.

CORIOLAN, *à Virgilie, qui pleure de joie.*

Salut, mon gracieux silence ! Tu aurais donc ri en me voyant revenir dans un cercueil, puisque tu pleures de me revoir triomphant ? Ah ! ma bien-aimée, laisse les larmes aux veuves de Corioles et aux mères qui ont perdu leurs fils.

MÉNÉNIUS.

Qu'aujourd'hui les dieux te couronnent !

CORIOLAN.

Ami, je te revois ! — (*A Valérie.*) Madame, pardonnez.

VOLUMNIE.

Je ne sais de quel côté me tourner. — (*A Lartius.*) Soyez le bien venu. — (*A Cominius.*) Vous aussi, général : soyez tous les bien venus.

MÉNÉNIUS.

Soyez mille fois les bien venus ; je me sens prêt à pleurer et à rire ; j'ai le cœur tout à la fois joyeux et oppressé. Sois le bien venu. Que la malédiction s'attache au cœur de celui qui n'est pas joyeux de te voir. Vous êtes trois qui avez mérité l'amour de Rome. Cependant, croyez-moi, nous avons ici quelques pommiers sauvages sur qui l'on ne saurait greffer la moindre affection pour vous. Néanmoins, guerriers, soyez les bien venus. Pour nous, l'ortie n'est, après tout, que de l'ortie ; et les bévues des sots, nous les nommons sottises.

COMINIUS.

Toujours plein de raison.

CORIOLAN.

Toujours Ménénius.

LE HÉRAUT.

Faites place; avançons.

CORIOLAN, *à sa femme et à sa mère.*

Votre main, — et vous la vôtre. Avant que sous mon toit j'aille abriter ma tête, je dois faire visite à nos bons patriciens, de qui j'ai reçu un bienveillant accueil et de nouveaux honneurs.

VOLUMNIE.

Les dieux m'ont accordé de voir combler tous mes vœux et se réaliser tout ce qu'avait rêvé mon imagination. Il ne manque plus qu'une récompense, et je ne doute pas que Rome ne te la confère.

CORIOLAN.

Ma tendre mère, j'aime mieux les servir à ma manière que leur commander à la leur.

COMINIUS.

Allons au Capitole.

Fanfare. Bruit de cors. Le cortége s'éloigne en suivant l'ordre dans lequel il est entré. Les Tribuns restent seuls.

BRUTUS.

Il est le sujet de tous les entretiens; ceux qui ont la vue faible mettent des lunettes pour le voir; la nourrice babillarde, occupée à jaser de lui, oublie dans son enthousiasme les cris de son enfant; la servante, mettant sur son cou graisseux son plus beau mouchoir, escalade les murs pour le voir : boutiques, échoppes, fenêtres, toits, gouttières, sont surchargés de spectateurs de toute classe, qui brûlent de le contempler. Les prêtres, qui se montrent si rarement en public, fendent les flots du peuple pour tâcher de gagner une place vulgaire. Nos dames, relevant leur voile, livrent aux lascifs et brûlans baisers de Phébus les lis et les roses de leurs visages coquettement parés. C'est un empressement! On dirait que le dieu, quel qu'il soit, qui le guide, a secrètement revêtu sa figure mortelle, et donné à sa personne une nouvelle grâce.

SICINIUS.

Je vous garantis qu'il sera consul d'emblée.

BRUTUS.

En ce cas, nous pourrons laisser dormir notre autorité pendant tout le temps de sa charge.

SICINIUS.

Il est impossible qu'il porte ses honneurs avec modération, du commencement jusqu'à la fin; il ne tardera pas à perdre ce qu'il a gagné.

BRUTUS.

Cet espoir me console.

SICINIUS.

Ne doutez pas que le peuple que nous représentons, revenant à son ancienne aversion contre lui, n'oublie, à la première occasion, les honneurs qu'il vient récemment d'acquérir; et lui-même, soyez-en sûr, il se fera gloire de s'en dépouiller.

BRUTUS.

Je l'ai entendu jurer, que, lorsqu'il briguerait le consulat, il ne consentirait pas à paraître sur la place publique en habit de suppliant, ni à se conformer à l'usage en montrant ses blessures au peuple pour se concilier ses vils suffrages.

SICINIUS.

Il est vrai.

BRUTUS.

Ce sont ses propres expressions. Il renoncerait plutôt à cette dignité, et ne veut la devoir qu'aux suffrages des chevaliers, et au vœu des patriciens.

SICINIUS.

Tout ce que je demande, c'est qu'il persiste dans cette résolution, et y conforme sa conduite.

BRUTUS.

Il est probable qu'il le fera.

LICINIUS.

Le résultat sera ce que notre intérêt demande, sa destruction infaillible.

BRUTUS.

Il faut qu'il succombe, ou c'est fait de notre autorité. Pour arriver à nos fins, persuadons au peuple qu'il a toujours été son ennemi; que, s'il le pouvait, il ferait des plébéiens de véritables bêtes de somme, imposerait silence à leurs défenseurs, les dépouillerait de leurs libertés, les plaçant, sous le rapport des facultés, de la capacité, de la moralité et de l'aptitude aux affaires, sur la même ligne que ces chameaux qu'on emploie à la guerre, qui reçoivent leur ration pour porter des fardeaux, et qu'on accable de coups quand ils succombent sous le faix.

SICINIUS.

Ces idées devront être présentées à propos, dans un moment où son orgueilleuse insolence irritera le peuple, — et c'est ce qui ne manquera pas d'arriver, pour peu qu'on lui en fournisse l'occasion; c'est chose aussi facile que de lancer le chien à la poursuite des moutons; — ce brandon suffira pour allumer contre lui un incendie dont la flamme le noircira pour jamais.

Arrive UN MESSAGER.

BRUTUS.

Eh bien! qu'y a-t-il?

LE MESSAGER.

On réclame votre présence au Capitole. On croit que Marcius sera nommé consul : j'ai vu des muets s'empresser pour le voir, des aveugles pour l'entendre : sur son passage, les dames lui jetaient leurs gants, les jeunes filles leurs écharpes et leurs mouchoirs; les nobles s'inclinaient comme devant la statue de Jupiter; et le peuple, jetant en l'air d'innombrables bonnets qui formaient comme un nuage, faisait retentir le tonnerre de ses acclamations. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

BRUTUS.

Allons au Capitole; là, nous aurons des yeux et des oreilles; mais nous nous tiendrons prêts à tout événement.

SICINIUS.

Allons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Même ville. — Le Capitole.

Entrent DEUX OFFICIERS *qui placent des coussins.*

PREMIER OFFICIER.

Dépêchons, dépêchons; ils seront ici dans un moment. Combien se présente-t-il de candidats pour le consulat?

DEUXIÈME OFFICIER.

Trois, dit-on; mais tout le monde pense que Coriolan l'emportera.

PREMIER OFFICIER.

C'est un brave; mais il est singulièrement fier, et n'aime pas le peuple.

DEUXIÈME OFFICIER.

Ma foi, il y a eu beaucoup de grands hommes qui ont flatté le peuple, et ne l'ont jamais aimé; et il y en a eu beaucoup d'autres que le peuple a aimés sans savoir pourquoi; en sorte que si le peuple aime sans savoir pourquoi, il lui arrive aussi de haïr sans plus de motifs; si donc Coriolan ne se soucie ni de sa haine ni de son amour, il montre par là qu'il connaît à fond son caractère, et sa fière indifférence en est une preuve évidente.

PREMIER OFFICIER.

S'il ne se souciait ni de leur haine ni de leur amour, il lui serait indifférent de lui faire du bien ou du mal; mais il recherche leur haine avec plus d'ardeur qu'ils n'en mettent à le haïr, et ne néglige aucune occasion de se montrer leur ennemi. Or, se complaire dans la haine du peuple est un tort aussi répréhensible que celui qu'il réprouve, le flatter pour obtenir son affection.

DEUXIÈME OFFICIER.

Il a bien mérité de son pays, et il ne s'est pas élevé par des degrés faciles comme ceux qui, souples et courtois devant la multitude, se sont bornés à lui prodiguer les saluts et les courbettes, sans rien faire pour mériter ses louanges et son estime; lui, au contraire, son mérite a éclaté à tous les yeux, ses actions sont gravées dans tous les cœurs, au point que garder le silence et lui refuser la justice qui lui est due, ce serait de l'ingratitude et de l'iniquité; dire autrement, ce serait une malveillance qui, se donnant à elle-même un démenti, attirerait le reproche et le mépris de tous ceux qui l'entendraient.

PREMIER OFFICIER.

N'en parlons plus; c'est un brave homme. Rangeons-nous; les voilà qui viennent.

Entrent, précédés des LICTEURS, LE CONSUL COMINIUS, MÉNÉNIUS, CORIOLAN, *un grand nombre d'autres* SÉNATEURS; SICINIUS *et* BRUTUS. *Les sénateurs occupent leurs siéges; les tribuns s'asseoient à une place distincte.*

MÉNÉNIUS.

Maintenant que nous avons décidé la question des Volsques et ordonné le retour de Titus Lartius, il nous reste, et c'est l'objet principal de cette nouvelle réunion, à récompenser les nobles services de l'homme qui a si vaillamment combattu pour son pays. Veuillez donc, vénérables pères conscrits, prier notre consul actuel, notre digne général dans cette heureuse guerre, de nous donner quelques détails sur les exploits accomplis par Caïus Marcius Coriolan; car nous sommes rassemblés ici pour le remercier publiquement, et lui décerner des honneurs dignes de lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Parlez, noble Cominius; ne supprimez aucun détail, et mettez plutôt en doute l'impuissance de l'état à s'acquitter dignement, que la sincérité de notre reconnaissance. — (*Aux tribuns.*) Chefs du peuple, nous réclamons maintenant votre attention bienveillante, et ensuite votre obligeante intervention auprès du peuple, pour sanctionner la décision que nous aurons prise.

SICINIUS.

Nous sommes rassemblés pour un objet qui ne peut que nous être agréable, et nous sommes on ne peut plus disposés à nous joindre à vous pour récompenser l'homme en l'honneur duquel a lieu cette réunion.

BRUTUS.

Nous nous acquitterons de ce devoir avec plus de joie encore s'il veut bien faire du peuple un peu plus de cas qu'il n'en a fait jusqu'ici.

MÉNÉNIUS.

Cela est de trop, cela est de trop; vous auriez mieux fait de ne rien dire. Vous plaît-il d'entendre Cominius?

BRUTUS.

Très-volontiers: toutefois je persiste à penser que ma réflexion était plus juste que votre blâme.

MÉNÉNIUS.

Il aime vos plébéiens; mais n'exigez pas qu'il soit leur camarade de lit. — Noble Cominius, parlez. — (*Coriolan se lève et se prépare à sortir.*) Vous, gardez votre place.

PREMIER SÉNATEUR.

Asseyez-vous, Coriolan; ne rougissez pas d'entendre ce que vous avez fait de glorieux.

CORIOLAN.

Veuillez m'excuser, seigneurs; j'aimerais mieux voir mes blessures se rouvrir que d'entendre raconter comment je les ai reçues.

BRUTUS.

J'espère, seigneur, que ce ne sont pas mes paroles qui vous font sortir.

CORIOLAN.

Non, seigneur ; cependant, moi que les coups ont toujours fait rester, il est arrivé bien souvent que les paroles m'ont fait partir. Ne m'ayant point flatté, vous ne m'offensez pas : quant à vos plébéiens, je les estime ce qu'ils valent.

MÉNÉNIUS.

Veuillez vous asseoir.

CORIOLAN.

J'aimerais mieux, au moment où la trompette appellerait au combat, rester courbé au soleil, pendant qu'un esclave me gratterait la tête, que d'assister, oisivement assis, au récit de ces riens que l'éloge exagère.

CORIOLAN *sort*.

MÉNÉNIUS.

Chefs du peuple, comment voulez-vous que cet homme flatte votre prolifique engeance, où l'on trouve un homme de sens sur mille imbéciles, quand vous le voyez aimer mieux affronter la mort pour la gloire que de prêter l'oreille au récit de ses exploits? Parlez, Cominius.

COMINIUS.

Je manquerai d'haleine : ce n'est pas d'une voix débile que les hauts faits de Coriolan doivent être racontés. La bravoure est regardée comme la première des vertus, comme celle qui honore le plus celui qui la possède. Si cela est, l'homme dont je parle n'a pas, dans le monde, son égal. A seize ans, lorsque Tarquin vint attaquer Rome, il se distingua entre tous par sa vaillance; notre dictateur d'alors, que nous voyons avec respect siéger ici parmi nous, fut témoin de ses premiers faits d'armes, et vit cet adolescent au menton d'amazone chasser devant lui plus d'une barbe grise : il couvrit de son corps un Romain terrassé, et, sous les yeux du consul, tua trois ennemis de sa main; il attaqua Tarquin lui-même, le forçant à fléchir, et à toucher la terre du genou. Dans ce jour mémorable, à un âge où il eût pu jouer sur la scène les rôles de femme*, il se montra le premier des guerriers, et mérita qu'on ceignit son front de la couronne de chêne. Après ce passage de l'adolescence à la virilité, on le vit grandir et croître comme la mer, et dans le choc de dix-sept batailles successives, il remporta la palme sur tous les guerriers. Quant à ses derniers exploits sous les murs et dans l'enceinte de Corioles, il m'est impossible d'en parler comme ils le méritent. Il a arrêté les fuyards, et par son rare exemple, il a forcé les lâches à rire de leurs terreurs. Comme les algues marines devant un vaisseau cinglant à pleines voiles, les phalanges s'ouvraient ou tombaient devant sa proue. Il imprimait le sceau de la mort partout où s'abattait son glaive. Couvert de sang de la tête aux pieds, partout les cris des mourans marquaient son passage. Corioles l'a vu franchir seul ses portes redoutables, et les marquer du sceau d'un inévitable destin. Il en est sorti sans aide, et revenant aussitôt sur ses pas avec des renforts, il s'est comme une planète abattu sur Corioles. Tout ce qui s'est fait depuis est encore son ouvrage : le bruit des armes est venu de nouveau frapper son oreille; soudain son âme intrépide rendant à son corps fatigué des forces nouvelles, il est accouru sur le champ de bataille : là son glaive n'a cessé de moissonner les hommes comme si on les eût livrés à sa discrétion; et jusqu'au moment où nous sommes restés maîtres tout à la fois et du champ de bataille et de la ville, on ne l'a pas vu un seul instant reprendre haleine.

MÉNÉNIUS.

Noble héros !

PREMIER SÉNATEUR.

Il est digne des honneurs que nous nous proposons de lui décerner.

COMINIUS.

Il a refusé le butin qu'on lui offrait; les objets les plus précieux ne sont que de la boue à ses yeux; il convoite moins que ne donnerait l'avarice elle-même; il trouve la récompense de ses actions dans ses actions mêmes; c'est pour lui une manière comme une autre d'employer le temps.

MÉNÉNIUS.

C'est un noble mortel; il faut le rappeler.

PREMIER SÉNATEUR.

Faites rentrer Coriolan.

UN OFFICIER.

Le voici.

Rentre CORIOLAN.

MÉNÉNIUS.

Coriolan, le sénat avec joie vous nomme consul.

CORIOLAN.

Je lui consacre, comme par le passé, ma vie et mes services.

MÉNÉNIUS.

Il ne vous reste plus qu'à parler au peuple.

CORIOLAN.

Je supplie qu'on me dispense de cet usage; je ne puis me résoudre à revêtir la robe de suppliant, à me présenter au peuple la tête nue, à le prier, en lui montrant mes blessures, de m'accorder son suffrage; veuillez m'épargner cette formalité.

SICINIUS.

Seigneur, le peuple doit avoir son vote; il est décidé à ne rien rabattre des formalités requises.

MÉNÉNIUS.

Ne leur donnez point ce prétexte; conformez-vous à l'usage, je vous en conjure; et à l'exemple de vos prédécesseurs, obtenez le consulat dans les formes requises.

CORIOLAN.

C'est un rôle que je ne pourrai jouer sans rougir, et l'on devrait bien enlever ce privilége au peuple.

BRUTUS, *à Sicinius*.

L'entendez-vous ?

* Ceci est un anachronisme; il n'y eut à Rome des théâtres que plus de deux cent cinquante ans après la mort de Coriolan. On sait que du temps de notre auteur les rôles de femmes étaient joués par de jeunes garçons. (*Note du traducteur.*)

CORIOLAN.

Moi, leur faire de longs discours, leur dire comme quoi j'ai fait ceci, et cela, leur montrer des blessures depuis long-temps cicatrisées, et que je devrais cacher avec soin, comme si je ne les avais reçues qu'en vue du salaire de leurs suffrages! —

MÉNÉNIUS.

Ne vous arrêtez point à cela. — Tribuns du peuple, nous vous recommandons d'appuyer auprès de lui le vœu du sénat; et nous souhaitons bonheur et gloire à votre noble conseil.

LES SÉNATEURS.

Bonheur et gloire à Coriolan!

Fanfare. Les sénateurs sortent. Il ne reste que Brutus et Sicinius.

BRUTUS.

Vous voyez comme il entend traiter le peuple.

SICINIUS.

Puissent les citoyens lire dans sa pensée! Il sollicitera leur suffrage en homme qui regrette qu'il soit en leur pouvoir d'accorder ce qu'il demande.

BRUTUS.

Allons les informer de ce qui vient de se passer ici : je sais qu'ils nous attendent sur la place publique.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville. — Le forum.

Arrivent PLUSIEURS CITOYENS.

PREMIER CITOYEN.

Aujourd'hui, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous le pouvons si nous le voulons.

TROISIÈME CITOYEN.

Nous en avons le pouvoir; mais c'est un pouvoir dont il n'est pas en notre pouvoir d'user ; car s'il nous montre ses blessures, nous devrons leur donner une voix et parler pour elles; et s'il nous raconte ses exploits, nous devrons lui en témoigner noblement notre reconnaissance. L'ingratitude est un vice monstrueux; si la multitude se montrait ingrate, elle ne serait plus qu'un monstre ; et comme nous en faisons partie, nous serions tous des monstres.

PREMIER CITOYEN.

C'est l'idée qu'il a déjà de nous, et dans laquelle nous ne ferons que le confirmer; car à l'époque où nous nous sommes soulevés pour le prix du blé, il ne s'est pas gêné pour nous appeler le monstre aux cent têtes.

TROISIÈME CITOYEN.

C'est un nom que bien d'autres nous ont donné, non point parce qu'il y a parmi nous des têtes brunes, noires, blondes ou chauves, mais parce que nos esprits sont diversement conformés; en vérité, je pense que si tous sortaient du même cerveau, on les verrait s'envoler à l'est, à l'ouest, au nord, au sud; et la seule chose dans laquelle ils s'accorderaient, ce serait de s'éparpiller sur tous les points de l'horizon.

DEUXIÈME CITOYEN.

Vous croyez cela? Et dans quelle direction pensez-vous que s'envolerait mon esprit?

TROISIÈME CITOYEN.

Votre esprit se dégagera moins promptement qu'un autre; il est trop profondément enfoncé dans la matière : mais s'il était libre, sans nul doute, il irait droit au sud.

DEUXIÈME CITOYEN.

Pourquoi de ce côté-là?

TROISIÈME CITOYEN.

Pour s'y perdre dans les brouillards; là les trois quarts iraient s'absorber dans une rosée malsaine, et le quart restant reviendrait charitablement, pour t'aider à trouver une femme.

DEUXIÈME CITOYEN.

Vous avez toujours le mot pour rire. — Prenez-en à votre aise.

TROISIÈME CITOYEN.

Êtes-vous tous résolus à lui donner vos voix? Mais n'importe ; la majorité décidera. Je soutiens que s'il était mieux disposé pour le peuple, il n'y aurait pas un homme plus méritant que lui.

Arrivent CORIOLAN *et* MÉNÉNIUS.

TROISIÈME CITOYEN, *continuant.*

Le voici qui vient en robe de suppliant; voyons comment il va s'y prendre. Il ne faut pas que nous restions tous ensemble; nous devons l'aborder un à un, ou par groupes de deux ou de trois. Il faut qu'il nous sollicite chacun en particulier, afin que chacun de nous ait l'honneur de lui donner sa voix en personne; suivez-moi donc, et je vous dirigerai vers lui à tour de rôle.

TOUS.

C'est cela, c'est cela.

Ils s'éloignent.

MÉNÉNIUS.

Seigneur, vous avez tort : ne savez-vous pas que c'est un usage auquel les plus grands hommes se sont conformés?

CORIOLAN.

Que faut-il que je dise? — Je vous prie, seigneur, — malédiction! je ne puis façonner ma langue à ce langage : — Tenez, seigneurs, voyez mes blessures; je les ai reçues au service de mon pays, alors que certains des vôtres jetaient les hauts cris, et s'enfuyaient épouvantés au bruit de nos tambours.

MÉNÉNIUS.

O dieux! il ne faut point parler ainsi. Vous devez les prier de penser à vous dans leur choix.

CORIOLAN.

De penser à moi ? Morbleu ! j'aime mieux qu'ils m'oublient, ainsi que les vertus que nos pontifes leur prêchent inutilement.

MÉNÉNIUS.

Ah ! vous gâterez tout. Je vous laisse. Parlez-leur convenablement, je vous en conjure.

Il s'éloigne.

Arrivent DEUX CITOYENS.

CORIOLAN.

Dites-leur de se laver le visage et de nettoyer leurs dents. — En voilà deux qui s'avancent. — Vous savez, seigneur, pourquoi je suis ici ?

PREMIER CITOYEN.

Nous le savons, seigneur : dites-nous ce qui vous y amène.

CORIOLAN.

Mon mérite.

DEUXIÈME CITOYEN.

Votre mérite ?

CORIOLAN.

Oui, et non ma volonté.

PREMIER CITOYEN.

Et non votre volonté ?

CORIOLAN.

Non, seigneur ; ce n'a jamais été mon désir de demander l'aumône aux pauvres.

PREMIER CITOYEN.

Vous devez penser que si nous vous donnons quelque chose, c'est dans l'espoir d'obtenir du retour.

CORIOLAN.

Fort bien ; dites-moi, je vous prie, quel prix vous mettez au consulat.

PREMIER CITOYEN.

Nous y mettons pour prix de nous le demander poliment.

CORIOLAN.

Poliment ! eh bien, soit. Daignez me l'accorder, seigneur. J'ai des blessures que je puis vous montrer en particulier. Je vous demande votre voix, seigneur : me la donnerez-vous ?

DEUXIÈME CITOYEN.

Vous l'aurez, noble seigneur.

CORIOLAN.

Marché conclu ; voilà déjà deux honorables voix d'obtenues. Vous m'avez fait l'aumône : adieu.

PREMIER CITOYEN.

Ceci me semble tant soit peu bizarre.

DEUXIÈME CITOYEN.

Si c'était à recommencer, — mais c'est égal.

LES DEUX CITOYENS *s'éloignent.*

Arrivent DEUX AUTRES CITOYENS.

CORIOLAN.

S'il vous convient que je sois consul, si cela s'accorde avec le diapason de vos voix, vous voyez que j'ai revêtu la robe d'usage.

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez et vous n'avez pas bien mérité de votre pays.

CORIOLAN.

Le mot de cette énigme ?

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez été le fléau de ses ennemis, et aussi de ses amis ; vous n'avez point aimé le peuple.

CORIOLAN.

Vous devriez me regarder comme d'autant plus vertueux, que je n'ai pas ravalé mes affections. Mais s'il le faut, je flatterai mes frères les plébéiens, pour me faire bien venir d'eux ; ils appellent cela de l'affabilité ; puisque dans leur sagesse, ils préfèrent des saluts à des sentimens, je m'exercerai dans l'art tout-puissant des courbettes, et dans la science des grimaces ; c'est-à-dire que je m'attacherai à imiter les manières séduisantes de quelque citoyen populaire, et les prodiguerai à qui en voudra. Veuillez donc, je vous prie, me choisir pour consul.

QUATRIÈME CITOYEN.

Nous espérons trouver en vous un ami ; en conséquence, nous vous donnons nos voix de grand cœur.

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez reçu beaucoup de blessures au service de votre pays.

CORIOLAN.

Pour vous confirmer dans cette conviction, il n'est pas nécessaire que je vous les montre. Je fais grand cas de votre suffrage, et ne veux pas vous retenir plus long-temps.

LES DEUX CITOYENS.

Que les dieux vous donnent bonheur et joie, seigneur ; nous le souhaitons cordialement.

Ils s'éloignent.

CORIOLAN, *seul.*

Comme ces suffrages-là sont flatteurs ! Mieux vaut mourir, mieux vaut succomber de besoin, que d'avoir à mendier le salaire que nous avons gagné. Pourquoi, sous cette robe, comme un loup sous la peau d'un agneau, viens-je ici implorer du premier venu un suffrage qui m'est inutile ? C'est un devoir que l'usage m'impose. Si en toute chose nous nous conformions à l'usage, la poussière des vieux temps ne serait jamais balayée, et l'erreur amoncelée s'élèverait trop haut pour permettre à la vérité de se faire jour. Plutôt que de jouer ce sot rôle, laissons le consulat et ses honneurs à qui consent à les acheter ainsi. Mais je suis à la moitié de ma tâche ; puisque j'ai été si loin, achevons la corvée.

Arrivent TROIS AUTRES CITOYENS.

CORIOLAN, *continuant.*

Voici venir de nouveaux suffrages! — Je vous demande vos voix; pour vos voix j'ai combattu; pour vos voix j'ai veillé; pour vos voix j'ai reçu vingt-quatre et quelques blessures, j'ai assisté à dix-huit batailles; pour vos voix j'ai fait quantité de choses plus ou moins méritoires; donnez-moi donc vos voix; je veux être consul.

CINQUIÈME CITOYEN.

Il s'est noblement conduit, et un honnête homme ne peut lui refuser son suffrage.

SIXIÈME CITOYEN.

Qu'il soit donc consul. Que les dieux le comblent de félicités et le rendent l'ami du peuple!

TOUS ENSEMBLE.

Ainsi soit-il! ainsi soit-il! Que les dieux te gardent, noble consul!

LES CITOYENS *s'éloignent.*

CORIOLAN.

Les dignes suffrages!

Revient MÉNÉNIUS, *accompagné de* SICINIUS *et de* BRUTUS.

MÉNÉNIUS.

Votre épreuve a duré le temps fixé; et les tribuns vous apportent les suffrages du peuple. Il ne vous reste plus qu'à vous présenter au sénat, revêtu des insignes de votre nouvelle dignité.

CORIOLAN.

Tout est-il fini?

SICINIUS.

Vous avez accompli la formalité de la candidature; le peuple vous admet, et va bientôt s'assembler pour confirmer votre élection.

CORIOLAN.

Où? Au sénat?

SICINIUS.

Là même, Coriolan.

CORIOLAN.

Puis-je changer ces habits?

SICINIUS.

Vous le pouvez, seigneur.

CORIOLAN.

Je vais le faire sur-le-champ; et redevenu moi-même, je vais me rendre au sénat.

MÉNÉNIUS.

Je vous accompagnerai. — (*Aux Tribuns.*) Venez-vous avec nous?

BRUTUS.

Nous restons ici pour parler au peuple.

SICINIUS.

Adieu.

CORIOLAN *et* MÉNÉNIUS *s'éloignent.*

SICINIUS, *continuant.*

Il tient maintenant le consulat; et si j'en juge à sa mine, il est au comble de la joie.

BRUTUS.

Qu'il laissait voir de fierté sous ses humbles habits! Voulez-vous congédier le peuple?

Reviennent LES CITOYENS.

SICINIUS.

Eh bien! mes amis, vous avez donc élu cet homme?

PREMIER CITOYEN.

Il a nos voix, seigneur.

BRUTUS.

Fassent les dieux qu'il mérite votre amour!

DEUXIÈME CITOYEN.

Je le souhaite, seigneur. Selon mon pauvre jugement, il s'est moqué de nous en sollicitant nos voix.

TROISIÈME CITOYEN.

Certainement, il nous a persifflés de la bonne manière.

PREMIER CITOYEN.

Non, c'est sa manière; il ne s'est pas moqué de vous.

DEUXIÈME CITOYEN.

Tout le monde ici, à l'exception de vous, est d'avis qu'il nous a traités avec le dernier mépris: il aurait dû nous montrer les marques de son mérite, les blessures qu'il a reçues au service de son pays.

SICINIUS.

Il les a montrées sans nul doute.

LES CITOYENS.

Non; personne ne les a vues.

TROISIÈME CITOYEN.

Il a dit qu'il avait des blessures qu'il nous ferait voir en particulier. Puis balançant son chapeau comme cela, d'un air dédaigneux: «Je veux être consul, nous a-t-il dit; l'usage ne me permet pas de l'être sans vos suffrages; donnez-moi donc vos suffrages.» Quand nous les lui avons accordés, il a ajouté: « Je vous remercie de m'avoir donné vos voix, — je vous remercie. — Elles me sont bien précieuses, vos voix: maintenant que j'ai obtenu vos voix, je n'ai plus rien à vous dire. » N'était-ce pas là se moquer de nous?

SICINIUS.

Pourquoi avez-vous été assez aveugle pour ne point le voir? ou, si vous vous en êtes aperçus, comment avez-vous eu la puérile faiblesse de lui donner vos voix?

BRUTUS.

Ne pouviez-vous pas lui dire, ainsi qu'on vous en avait fait la leçon, — que lorsqu'il n'avait encore aucun pouvoir, qu'il n'était qu'un humble serviteur de la république, il était votre ennemi, ne cessait de déclamer contre vos libertés, contre les priviléges dont vous êtes investis dans l'état, et que maintenant, devenu puissant, appelé à

gouverner l'état, s'il continuait à rester l'ennemi implacable des plébéiens, il était à craindre que vos suffrages ne tournassent contre vous-mêmes? Vous auriez dû lui dire que si ses exploits lui avaient mérité la charge qu'il sollicitait, il ne devait pas moins, reconnaissant et affable, vous savoir gré de vos suffrages, changer sa haine en affection, et se montrer désormais votre protecteur bienveillant.

SICINIUS.

En lui tenant ce langage, comme on vous l'avait recommandé, vous auriez sondé ses dispositions et mis ses sentimens à l'épreuve; de deux choses l'une : ou vous lui auriez arraché des promesses bienveillantes, dont plus tard, dans l'occasion, vous auriez pu vous prévaloir; ou vous auriez irrité son naturel plein d'aigreur, fort peu porté à se laisser dicter des conditions. Après avoir ainsi éveillé sa colère, vous en auriez pris avantage pour ne point l'élire.

BRUTUS.

Celui qui, alors qu'il avait besoin de se concilier votre bienveillance, tout en sollicitant vos suffrages, vous prodiguait ouvertement ses mépris, ne vous en accablera-t-il pas lorsqu'il aura le pouvoir de vous écraser? Etiez-vous donc des corps sans ames? ou n'avez-vous fait servir vos langues qu'à contredire l'autorité de la raison?

SICINIUS.

Vous avez plus d'une fois refusé vos suffrages à qui les sollicitait; et maintenant vous les accordez à un homme qui ne vous les demande pas, et qui se moque de vous?

TROISIÈME CITOYEN.

Il n'est pas confirmé; nous pouvons encore le repousser.

DEUXIÈME CITOYEN.

Et nous le repousserons. J'aurai cinq cents voix contre lui.

PREMIER CITOYEN.

Et moi, j'en aurai mille, sans compter leurs amis.

BRUTUS.

Allez les trouver à l'instant : dites-leur qu'ils ont élu un consul qui les dépouillera de leurs libertés, qui ne leur accordera pas plus d'importance qu'à des chiens qu'on garde pour aboyer, et que souvent on bat lorsqu'ils aboient.

SICINIUS.

Qu'ils s'assemblent, et que, la réflexion venue, tous révoquent ce choix insensé. Représentez-leur son orgueil et sa vieille haine contre vous : n'oubliez pas non plus le mépris qu'il faisait éclater sous ses humbles vêtemens et les dédains qu'il mêlait à ses sollicitations. Dites que l'estime que vous aviez pour ses services vous avait empêchés de remarquer son attitude inconvenante, offensante, ridicule, et marquée au cachet de la haine invétérée qu'il vous porte.

BRUTUS.

Rejetez la faute sur nous, sur vos tribuns; dites que nous avons fait nos efforts pour assurer à tout prix son élection.

SICINIUS.

Dites que vous l'avez élu plutôt pour nous obéir qu'en suivant votre inclination véritable; et que, préoccupés de ce qu'on exigeait de vous, plutôt que de ce que vous deviez faire, vous lui avez à contre-cœur donné vos voix pour le consulat. Rejetez toute la faute sur nous.

BRUTUS.

Oui, ne nous épargnez pas : dites que nous vous avons représenté les services que, jeune encore, il a rendus à son pays, et qu'il lui a si long-temps continués, sa haute naissance, l'illustration de la maison des Marciens, de laquelle sont sortis cet Ancus Marcius, gendre de Numa, qui, après le grand Hostilius, régna sur nous; Publius et Quintus, à qui nous sommes redevables de nos aquéducs les plus utiles; et ce Censorinus, chéri du peuple, ainsi nommé pour avoir deux fois exercé la censure.

SICINIUS.

Dites que nous avions recommandé à vos suffrages un homme qui à l'illustration de sa naissance joignait des titres personnels aux plus hautes dignités; mais que, mettant dans la balance sa conduite présente et son passé, vous avez acquis la conviction qu'il est votre irréconciliable ennemi, et qu'en conséquence vous révoquez votre choix inconsidéré.

BRUTUS.

Insistez surtout sur ce point, que vous ne l'auriez jamais élu sans notre insistance; puis, aussitôt que vous serez en nombre, rendez-vous au Capitole.

LES CITOYENS.

Oui, oui; presque tous se repentent de leur choix.

Plusieurs parlent à la fois.

LES CITOYENS *s'éloignent.*

BRUTUS.

Laissons-les faire; il vaut mieux courir les chances de cette irritation populaire que d'attendre le moment inévitable qui en susciterait une plus grande. Si, comme son caractère nous en donne l'assurance, ce refus excite au plus haut point sa colère, nous saurons en tirer avantage, et mettre l'occasion à profit.

SICINIUS.

Allons au Capitole; trouvons-nous-y avant que le flot du peuple y arrive; ce qu'ils vont faire est en partie leur ouvrage; on nous y croira complètement étrangers, quoiqu'ils aient été aiguillonnés par nous.

Ils s'éloignent.

DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même ville. — Une rue.

Fanfares. Arrivent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, TITUS LARTIUS, *suivis d'un grand nombre* DE SÉNATEURS *et* DE PATRICIENS.

CORIOLAN.

Et vous dites qu'Aufidius a de nouveau levé l'étendard?

LARTIUS.

Oui, seigneur; et c'est le motif qui nous a fait hâter la conclusion du traité.

CORIOLAN.

Ainsi donc les Volsques ont repris leur première attitude, tout prêts à nous attaquer à la première occasion favorable.

COMINIUS.

Seigneur consul, ils sont tellement affaiblis, que de long-temps, sans doute, nous ne verrons flotter leurs bannières.

CORIOLAN.

Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS.

Il est venu me voir avec un sauf-conduit, et s'est emporté en imprécations contre les Volsques, pour avoir si lâchement rendu la ville; il s'est retiré à Antium.

CORIOLAN.

A-t-il parlé de moi?

LARTIUS.

Oui, seigneur.

CORIOLAN.

En quels termes?

LARTIUS.

Il a dit qu'il s'est plus d'une fois mesuré avec vous glaive contre glaive : vous êtes de tous les mortels celui qu'il abhorre le plus, et il sacrifierait toute sa fortune avec joie, s'il pouvait, à ce prix, se dire votre vainqueur.

CORIOLAN.

Il s'est fixé à Antium?

LARTIUS.

A Antium.

CORIOLAN.

Je voudrais avoir l'occasion de l'y aller trouver pour mettre au défi sa haine! Vous êtes le bien venu dans Rome.

Arrivent SICINIUS *et* BRUTUS.

CORIOLAN, *continuant.*

Mais voici les tribuns du peuple, les organes de la multitude. Combien je les méprise! combien est intolérable pour des gens de cœur l'orgueil avec lequel ils se targuent de leur autorité!

SICINIUS.

N'allez pas plus loin.

CORIOLAN.

Ah! qu'est-ce à dire?

BRUTUS.

Il y aurait péril pour vous à continuer sur ce ton : restez-en là.

CORIOLAN.

D'où vient ce changement?

MÉNÉNIUS.

Qu'y a-t-il donc?

COMINIUS.

N'a-t-il pas réuni les suffrages des nobles et du peuple?

BRUTUS.

Non, Cominius.

CORIOLAN.

N'avais-je donc obtenu que des voix d'enfans?

PREMIER SÉNATEUR.

Tribuns, écartez-vous; il va se rendre sur la place publique.

BRUTUS.

Le peuple est irrité contre lui.

SICINIUS.

Arrêtez, ou craignez un bouleversement.

CORIOLAN.

Voilà donc le troupeau dont vous êtes les chefs? Donnez donc le droit d'élire à des gens qui donnent leur suffrage, et le rétractent l'instant d'après! — (*Aux tribuns.*) Quelle est l'utilité de vos fonctions? Vous, qui êtes leur bouche, que ne gouvernez-vous leurs dents? N'est-ce pas à votre instigation qu'ils agissent?

MÉNÉNIUS.

Soyez calme, soyez calme.

CORIOLAN.

C'est un complot prémédité; on veut dicter des lois à la noblesse. Le souffrir, c'est vouloir vivre

avec des gens qui ne peuvent commander et ne veulent pas obéir.

BRUTUS.

N'appelez pas cela un complot. Le peuple se plaint hautement d'avoir été persifflé par vous. Récemment encore, lorsqu'on a fait une distribution gratuite de blé, vous en avez témoigné votre mécontentement; vous avez insulté ceux qui venaient supplier au nom du peuple, leur prodiguant les noms de lâches complaisans, de flatteurs, d'ennemis de la noblesse.

CORIOLAN.

Cela n'est pas nouveau; on le savait déjà.

BRUTUS.

Tous ne le savaient pas.

CORIOLAN.

C'est donc vous qui le leur avez appris.

BRUTUS.

Qui? moi, le leur apprendre?

CORIOLAN.

Vous êtes capables d'une telle conduite.

BRUTUS.

Elle aura probablement pour résultat d'améliorer la vôtre.

CORIOLAN.

De quel droit dès lors serais-je consul? Par le ciel, ravalez-moi à votre niveau, et faites de moi votre collègue dans le tribunat.

SICINIUS.

Vous montrez un peu trop de cette humeur altière dont s'offense le peuple; vous faites fausse route; pour arriver au but auquel vous tendez, vous feriez mieux de demander votre chemin, et de le demander surtout plus poliment; sans quoi vous courez grand risque de n'être jamais ni consul ni le collègue de Brutus.

MÉNÉNIUS.

Soyons calmes.

COMINIUS.

On trompe le peuple, on l'excite; ces lâches détours sont indignes de Rome; et Coriolan n'a pas mérité les injurieux obstacles dont on veut perfidement entraver la voie de son mérite.

CORIOLAN.

Venir me parler de blé! je me souviens très-bien de ce que je dis alors, et je vais le redire; —

MÉNÉNIUS.

Pas maintenant, pas maintenant.

PREMIER SÉNATEUR.

Vous êtes trop ému.

CORIOLAN.

Sur ma vie, je parlerai; je le veux. — J'en demande pardon à mes nobles amis. — Quant à la multitude ignoble et inconstante, je ne la flatte point; dans le miroir que je lui présente, elle peut se reconnaître. Je répète qu'en faisant des concessions à ces gens-là, nous entretenons l'ivraie de la révolte, de l'insolence, de la sédition. Cette ivraie, nous l'avons semée et cultivée nous-mêmes, en nous mésalliant avec eux, nous, classe privilégiée, qui nous sommes dépouillés en faveur de cette canaille indigente, d'une portion de notre autorité, portion qui aujourd'hui nous fait faute.

MÉNÉNIUS.

En voilà assez.

PREMIER SÉNATEUR.

Taisez-vous, je vous en conjure.

CORIOLAN.

Moi, me taire! De même que j'ai versé mon sang pour mon pays, et que j'ai toujours affronté l'ennemi face à face, de même aujourd'hui je veux, jusqu'à ce que le souffle me manque, fulminer ma parole contre cette peste dont nous évitons avec dégoût le contact, tout en faisant justement ce qu'il faut pour que la contagion nous atteigne.

BRUTUS.

Vous parlez du peuple comme si vous étiez un dieu armé pour nous punir, et non un mortel fragile comme nous.

SICINIUS.

Il serait à propos que le peuple en fût instruit par nous.

MÉNÉNIUS.

Eh quoi! des paroles prononcées dans la colère?

CORIOLAN.

Que parlez-vous de colère? Quand je serais aussi calme que le sommeil à l'heure de minuit, par Jupiter, je persisterais dans mon dire.

SICINIUS.

Nous voulons que le poison que de telles paroles renferment reste où il est, et n'aille pas plus loin.

CORIOLAN.

Nous voulons! Entendez-vous ce triton d'un peuple de fretins? Avez-vous entendu son despotique *nous voulons?*

COMINIUS.

La loi elle-même a parlé.

CORIOLAN.

Nous voulons! ô patriciens vertueux, mais imprévoyans; ô graves, mais imprudens sénateurs, vous avez permis à l'hydre populaire de se choisir un magistrat, qui, organe des cent voix du monstre, ose vous dire impérieusement, *nous voulons,* et déclare insolemment qu'il détournera le cours de votre autorité, et substituera son onde à la vôtre? S'il a ce pouvoir, courbez devant lui votre ignorance; s'il ne l'a pas, éveillez-vous et abjurez votre fatale indulgence; si vous êtes des hommes éclairés, n'agissez point en insensés; si vous ne l'êtes pas, laissez-les siéger à côté de vous; vous n'êtes que des plébéiens s'ils sont sénateurs; et ils le sont du moment où, dans le mélange de leur suffrage et du vôtre, c'est le leur qui domine. Ils choisissent des magistrats du genre de celui qui vient de jeter son *nous voulons,* son *nous voulons* populaire à la face d'un sénat plus auguste que n'en vit jamais la Grèce. Par Jupiter, il y a là de quoi avilir vos conseils, et je souffre de voir en présence deux autorités rivales, dont aucune ne prédomine. Je crains que l'anarchie ne se glisse entre elles, et ne détruise l'une par l'autre.

COMINIUS.

Allons, rendons-nous sur la place publique.

CORIOLAN.

Qui que ce soit qui ait donné le conseil de distribuer gratuitement le blé des greniers de l'état, comme cela s'est fait quelquefois en Grèce, —

MÉNÉNIUS.

Allons, allons, ne revenons pas sur ce chapitre.

CORIOLAN.

Bien que le peuple en Grèce eût plus de pouvoir que chez nous, — je soutiendrai toujours qu'on a nourri la désobéissance, alimenté la ruine de l'état.

BRUTUS.

Et l'on veut que le peuple donne son suffrage à l'homme qui ose parler ainsi!

CORIOLAN.

Écoutez mes raisons; elles ont plus de poids que son suffrage. Le peuple sait fort bien que ce n'est pas en qualité de récompense que cette distribution de blé a eu lieu; car il n'avait rien fait pour la mériter. Ces gens-là, appelés à prendre les armes au moment où l'état était attaqué au cœur, n'avaient pas même voulu franchir les portes de la ville; ce n'est pas assurément un pareil service qu'on a prétendu payer en leur donnant du blé gratis. A la guerre, les soulèvemens et les révoltes dans lesquels a surtout éclaté leur vaillance, ne parlaient pas beaucoup en leur faveur. Les injustes accusations fréquemment élevées par eux contre le sénat ne pouvaient assurément leur donner des titres à une telle libéralité. Eh bien! quel en sera le résultat? Comment l'estomac populaire digérera-t-il cette courtoisie du sénat? Que leurs actes expriment ce que diraient probablement leurs paroles: « Nous l'avons demandé; nous sommes les plus nombreux, et c'est par peur qu'ils ont fait droit à notre requête. » C'est ainsi que nous rabaissons l'honneur de nos siéges. Cette même populace qui aujourd'hui qualifie de peur notre paternelle sollicitude, finira quelque jour par forcer les portes du sénat; et les corbeaux viendront donner la chasse aux aigles.

MÉNÉNIUS.

Allons, en voilà assez.

BRUTUS.

En voilà beaucoup trop.

CORIOLAN.

Non; vous en aurez encore. Je prends toutes les puissances divines et humaines à témoin de la vérité des paroles par lesquelles je vais conclure. Dans une organisation politique où la puissance est fractionnée en deux parts dont l'une a raison de dédaigner l'autre, qui à son tour l'insulte sans raison; où la noblesse, le rang, le savoir, ne peuvent rien décider sans les *oui* et les *non* d'une multitude ignorante, — il y a nécessairement oubli des nécessités réelles, légèreté et instabilité; avec de pareilles entraves, rien ne se fait à propos. Écoutez-moi donc, je vous en conjure, vous chez qui le bon sens l'emporte sur la crainte, qui, fortement attachés aux institutions fondamentales de l'état, ne redoutez pas des changemens partiels, qui préférez une vie honorée à une longue vie, qui n'hésitez pas à courir les risques d'un remède périlleux, quand c'est l'unique moyen de salut qui reste, — n'hésitez plus, arrachez la langue au monstre populaire; sevrez-le d'une friandise qui est pour lui un poison; votre déshonneur égare et pervertit la saine intelligence, et prive l'état de cette unité qui lui est si nécessaire. Soumis au contrôle du mal, vous n'avez pas le pouvoir de faire le bien.

BRUTUS.

Il en a dit assez.

SICINIUS.

Il a parlé en traître et subira le châtiment des traîtres.

CORIOLAN.

Misérable! que la rage te confonde! — De quelle utilité sont au peuple ces chauves tribuns sur lesquels il s'appuie en refusant son obéissance à une autorité plus auguste? Dans une révolte où la nécessité seule fit la loi, ils ont été choisis: dans un moment plus propice, replaçons les choses en l'état où elles doivent être, et renversons leur pouvoir dans la poussière.

BRUTUS.

Trahison manifeste!

SICINIUS.

Lui, consul? Non.

BRUTUS, *appelant.*

Édiles, holà! — qu'on l'appréhende!

SICINIUS.

Allez chercher le peuple, —

BRUTUS *s'éloigne.*

SICINIUS, *continuant.*

Au nom duquel je t'arrête comme un coupable novateur, un ennemi du bien public. Obéis, je te l'ordonne, et suis-moi pour répondre de ta conduite.

CORIOLAN.

Retire-toi, vieux bouc.

LES SÉNATEURS *et* LES PATRICIENS.

Nous sommes tous sa caution.

COMINIUS, *à Sicinius qui veut porter la main sur Coriolan.*

Vieillard, ne le touchez pas.

CORIOLAN.

Va-t'en, vieux squelette, ou je fais voler tes os hors de tes vêtemens.

SICINIUS.

Au secours, citoyens!

Revient BRUTUS *suivi des* ÉDILES *et d'une foule de* CITOYENS.

MÉNÉNIUS.

Des deux côtés, qu'on montre plus de raison.

SICINIUS.

Voilà celui qui veut vous dépouiller de toute votre puissance.

BRUTUS.

Édiles, saisissez-le.

LES CITOYENS.

A bas le traître! à bas! à bas!

Plusieurs voix parlent à la fois; les Patriciens et le peuple se pressent autour de Coriolan.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Des armes, des armes, des armes! — Holà! ho! Sicinius! Brutus! Coriolan! citoyens!

LES CITOYENS.

Silence, silence, silence! arrêtez, silence!

MÉNÉNIUS.

Qu'est-ce que tout cela va devenir? — Je suis tout hors d'haleine: nous touchons à un dénouement; je n'ai pas la force de parler. — Vous, tribuns du peuple. — Coriolan, contenez-vous. — Parlez, Sicinius.

SICINIUS.

Peuple, écoutez-moi; silence.

LES CITOYENS.

Écoutons notre tribun. Silence. Parlez, parlez, parlez.

SICINIUS.

Vous êtes à la veille de perdre vos libertés! Marcius veut vous les ravir toutes, — Marcius que vous venez de choisir pour consul.

MÉNÉNIUS.

Allons donc, c'est le moyen d'allumer l'incendie, et non de l'éteindre.

PREMIER SÉNATEUR.

C'est le moyen de bouleverser la cité de fond en comble.

SICINIUS.

Qu'est-ce que la cité, sinon le peuple?

LES CITOYENS.

C'est vrai, la cité, c'est le peuple.

BRUTUS.

Du consentement de tous, nous avons été institués les magistrats du peuple.

LES CITOYENS.

Et vous l'êtes toujours.

MÉNÉNIUS.

Et vous continuerez à l'être.

CORIOLAN.

De ce train-là, vous allez livrer la ville à l'anarchie, mettre le toit sous les fondemens, et faire disparaître toute espèce d'ordre sous un amas de ruines.

SICINIUS.

Ceci mérite la mort.

BRUTUS.

Il faut que nous maintenions notre autorité, ou qu'on nous la retire. Nous déclarons ici, au nom du peuple, de qui nous tenons nos pouvoirs, que Marcius a mérité la mort, et une mort immédiate.

SICINIUS.

Emparez-vous donc de lui; qu'on l'emmène, et qu'il soit précipité du haut de la roche Tarpéienne.

BRUTUS.

Saisissez-le, édiles.

LES CITOYENS.

Rends-toi, Marcius, rends-toi.

MÉNÉNIUS.

Laissez-moi dire un mot; écoutez-moi, tribuns, je n'ai qu'un mot à dire.

LES ÉDILES.

Silence, silence.

MÉNÉNIUS.

Soyez en effet ce que vous paraissez être, les vrais amis de votre pays, et procédez avec calme au remède violent que vous voulez appliquer.

BRUTUS.

Seigneur, ces voies lentes, qui semblent des remèdes prudens, sont de véritables poisons quand le mal est violent. — Mettez la main sur lui, et entraînez-le à la roche fatale.

CORIOLAN, *tirant son épée du fourreau.*

Non, je veux mourir ici. Il en est parmi vous qui m'ont vu combattre; ils savent ce que je puis faire; qu'ils viennent en faire l'expérience sur eux-mêmes.

MÉNÉNIUS.

Déposez cette épée. — Tribuns, retirez-vous un moment.

BRUTUS.

Mettez la main sur lui.

MÉNÉNIUS.

Défendons Marcius! nobles, défendez-le! Jeunes et vieux, à son secours!

LES CITOYENS.

A bas le traître! à bas! à bas!

Dans la lutte tumultueuse qui s'engage, les tribuns, les édiles et le peuple sont repoussés.

MÉNÉNIUS, *à Coriolan.*

Maintenant rentrez chez vous; partez, éloignez-vous, ou tout est perdu.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Partez.

CORIOLAN.

Restons ici de pied ferme; nous avons autant d'amis que d'ennemis.

MÉNÉNIUS.

En viendrons-nous à cette extrémité?

PREMIER SÉNATEUR.

Les dieux nous en préservent! Mon noble ami, je vous en conjure, rentrez chez vous; laissez-nous arranger cette malheureuse affaire.

MÉNÉNIUS.

C'est une plaie que vous ne pouvez guérir vous-même; éloignez-vous, je vous en prie.

COMINIUS.

Venez avec nous, seigneur.

CORIOLAN.

Que ne sont-ils des barbares, — et ils le sont quoique nés dans Rome, — au lieu d'être Romains, — mais ils ne le sont pas, quoique leurs mères les aient mis bas sous le portique du Capitole.

MÉNÉNIUS.

Partez! que votre noble courroux ne s'exhale pas en paroles; nous aurons aussi notre jour.

CORIOLAN.

Dans un combat loyal, j'en battrais quarante.

MÉNÉNIUS.

Je me fais fort moi-même de mettre à la raison deux des meilleurs d'entre eux, les deux tribuns, par exemple.

COMINIUS.

En ce moment, la lutte serait trop inégale; ce n'est pas courage, mais folie, que de vouloir étayer de son corps un édifice qui tombe. Éloignons-nous avant le retour de la populace, dont la fureur, comme un torrent dont on interrompt le cours, renverse tous les obstacles qu'on lui oppose.

MÉNÉNIUS.

Je vous en prie, partez d'ici: je vais essayer ce que pourra ma vieille sagacité auprès de gens qui n'en ont guère : il faut mettre une pièce à ce trou, n'importe la couleur de l'étoffe.

COMINIUS.

Allons-nous-en.

CORIOLAN *et* COMINIUS *s'éloignent, suivis d'un groupe de* PATRICIENS.

PREMIER PATRICIEN.

Cet homme a gâté sa fortune.

MÉNÉNIUS.

Sa nature est trop noble pour ce monde où nous vivons. Il ne flatterait pas Neptune pour obtenir son trident, ni Jupiter pour disposer de sa foudre. Il a le cœur sur les lèvres; ce que son cerveau pense, il faut que sa bouche l'exhale; et lorsqu'il est en colère, il oublie jusqu'au nom de la mort. (*On entend un bruit confus.*) Voilà de la besogne qui se prépare.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Je voudrais les voir au lit!

MÉNÉNIUS.

Je voudrais les voir dans le Tibre. — Pourquoi diantre aussi ne leur a-t-il pas parlé plus poliment ?

Reviennent BRUTUS *et* SICINIUS, *suivis de la populace.*

SICINIUS.

Où est cette vipère? Où est cet homme qui voudrait dépeupler la cité, et être tout à lui seul ?

MÉNÉNIUS.

Dignes tribuns, —

SICINIUS.

Il faut qu'il soit précipité du haut de la roche Tarpéienne, et par des mains vigoureuses; il a résisté à la loi; en conséquence, la loi, sans plus de formalité, le livre à toute la rigueur de la puissance publique qu'il a bravée.

PREMIER CITOYEN.

On lui apprendra que les tribuns sont la bouche du peuple, et que nous sommes ses bras.

LES CITOYENS.

On le lui apprendra.

Plusieurs parlent à la fois.

MÉNÉNIUS.

Seigneur, seigneur, —

SICINIUS.

Silence.

MÉNÉNIUS.

N'appelez point la violence à votre aide dans une affaire où vous devez procéder avec calme et prudence.

SICINIUS.

Comment se fait-il, vous, que vous ayez prêté la main à son évasion ?

MÉNÉNIUS.

Veuillez m'entendre : — Je connais les qualités du consul, mais je connais aussi ses défauts.

SICINIUS.

Du consul! — quel consul?

MÉNÉNIUS.

Le consul Coriolan.

BRUTUS.

Lui, consul?

LES CITOYENS.

Non, non, non, non, non.

MÉNÉNIUS.

Avec la permission des tribuns, et la vôtre, mes amis, je demande à vous dire un mot ou deux : il n'en pourra résulter pour vous d'autre mal que la perte de quelques minutes.

SICINIUS.

Parlez brièvement; car nous sommes résolus à en finir avec cette vipère, ce traître. L'exiler, ce serait nous créer des périls; le garder dans Rome, ce serait rendre notre perte certaine. Il est donc décidé qu'il mourra ce soir.

MÉNÉNIUS.

Nous préservent les dieux que notre glorieuse

Rome, dont la reconnaissance envers ses fils méritans est écrite dans les registres de Jupiter, se conduise en mère dénaturée, et dévore ses propres enfans !

SICINIUS.

C'est un mal qu'il faut couper dans sa racine.

MÉNÉNIUS.

Ce n'est qu'un membre malade. Le couper, est mortel ; le guérir, est facile. Par quel crime envers Rome a-t-il mérité la mort ? Est-ce parce qu'il a immolé nos ennemis ? Le sang qu'il a perdu, et il en a perdu beaucoup plus qu'il ne lui en reste, il l'a versé pour son pays. Faut-il donc que ce peu qui lui reste, ce soit son pays qui le répande ? Si nous étions capables de le faire ou de le souffrir, un opprobre éternel planerait sur nous.

SICINIUS.

Ceci est tout-à-fait hors de propos.

BRUTUS.

Tout-à-fait : tant qu'il a aimé son pays, son pays l'a honoré.

MÉNÉNIUS.

Si le pied vient à se gangrener, on ne doit donc plus lui tenir compte des services qu'il a rendus ?

BRUTUS.

Nous n'écoutons plus rien. — Qu'on aille le chercher jusque dans sa maison, et qu'on l'en arrache par force ; le mal dont il est atteint est contagieux et pourrait se répandre.

MÉNÉNIUS.

Un mot encore, un seul mot. Quand le tigre en fureur verra le résultat fatal de sa précipitation irréfléchie, il voudra, mais trop tard, attacher du plomb à ses pieds agiles. Procédez selon les formes légales. Coriolan est aimé ; craignez de mettre les parties aux prises et de saccager Rome par des mains romaines.

BRUTUS.

S'il en était ainsi, —

SICINIUS.

Que dites-vous ? N'avez-vous pas eu un échantillon de son obéissance ? N'a-t-il pas frappé nos édiles ? Nous-mêmes ne nous a-t-il pas ouvertement résisté ? — Allons, —

MÉNÉNIUS.

Considérez une chose ; — il a vécu au milieu des camps depuis que sa main a la force de tenir une épée ; sa langue est inhabile à mesurer ses paroles, il jette indifféremment la farine et le son. Laissez-moi faire, j'irai le trouver, et je prends l'engagement de l'amener devant votre tribunal pour vous répondre paisiblement, selon les formes légales, et à ses risques et périls.

PREMIER SÉNATEUR.

Nobles tribuns, c'est la voie la plus humaine ; l'autre ferait couler beaucoup de sang, et on ne peut prévoir quel en serait le résultat définitif.

SICINIUS.

Noble Ménénius, soyez donc l'officier légal du peuple. — Amis, déposez vos armes.

BRUTUS.

Ne rentrez pas chez vous.

SICINIUS.

Rassemblez-vous sur la place publique : nous allons vous y rejoindre. — (*A Ménénius.*) Là, si vous ne nous amenez pas Marcius, nous procéderons comme c'était d'abord notre intention.

MÉNÉNIUS.

Je vous l'amènerai. — (*Aux sénateurs.*) Veuillez m'accompagner. Il faut qu'il vienne, ou tout est perdu.

LES SÉNATEURS.

Allons le trouver.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Un appartement dans la maison de Coriolan.

Entrent CORIOLAN *et plusieurs* PATRICIENS.

CORIOLAN.

Oui, quand on devrait tout renverser autour de moi, me présenter la mort sur la roue, ou attaché à la queue d'un cheval indompté ; dût-on entasser dix collines sur la roche Tarpéienne, afin que de la cime de cette hauteur la vue ne pût s'étendre jusqu'au bas, je resterai le même à leur égard.

Entre VOLUMNIE.

PREMIER PATRICIEN.

Vous n'en êtes que plus noble à nos yeux.

CORIOLAN.

Je m'étonne que ma mère n'approuve pas davantage ma conduite, elle qui habituellement traitait ces gens-là d'esclaves à laine, de creatures faites pour être achetées et vendues comme une marchandise, qui ne doivent paraître en notre présence que la tête nue, rester immobiles et admirer bouche béante, quand un homme de mon rang se lève pour parler de la paix ou de la guerre. — (*A Volumnie.*) Je parle de vous. Pourquoi me souhaiter plus d'aménité ? Voulez-vous que je mente à ma nature ? Il vaut mieux, croyez-moi, que je reste ce que je suis.

VOLUMNIE.

O mon fils, mon fils, j'aurais voulu qu'avant d'user votre pouvoir vous l'eussiez solidement établi.

CORIOLAN.

Laissez faire.

VOLUMNIE.

Vous ne seriez pas moins resté ce que vous

êtes, en faisant moins d'efforts pour cela. Votre caractère eût rencontré moins d'obstacles irritans, si, avant de le dévoiler au peuple, vous aviez attendu qu'il fût impuissant à vous contre-carrer.

CORIOLAN.

Que l'enfer les confonde !

VOLUMNIE.

Et les brûle.

Entrent MÉNÉNIUS *et plusieurs* SÉNATEURS.

MÉNÉNIUS.

Allons, allons, vous avez été trop brusque, un peu trop brusque; il faut revenir avec nous, et tâcher de rajuster les choses.

PREMIER SÉNATEUR.

Il n'y a pas d'autre remède, si l'on ne veut voir l'édifice de Rome se fendre par le milieu, et s'écrouler.

VOLUMNIE.

Je vous en prie, acceptez ce conseil; j'ai un cœur aussi peu disposé à céder que le vôtre; mais j'ai une tête qui sait imprimer à ma colère une direction conforme à mon intérêt.

MÉNÉNIUS.

Voilà qui est bien parlé, noble dame. Plutôt que de souffrir qu'il abaissât sa fierté devant ce troupeau, si le salut de tout l'état n'exigeait ce remède, on me verrait revêtir l'armure que j'ai à peine la force de porter.

CORIOLAN.

Que faut-il faire ?

MÉNÉNIUS.

Retourner auprès des tribuns.

CORIOLAN.

Et après ?

MÉNÉNIUS.

Rétracter ce que vous avez dit.

CORIOLAN.

Me rétracter ? — Je ne le ferais pas pour les dieux ; et je le ferais pour eux !

VOLUMNIE.

Vous êtes trop absolu ; la plus noble fierté peut céder sans honte, alors qu'une impérieuse nécessité l'exige. Je vous ai entendu dire qu'à la guerre le courage et l'habileté doivent aller ensemble, comme deux amis inséparables. Je vous l'accorde ; mais je vous demande si dans la paix leur concours n'est pas moins nécessaire, et si tous deux ne perdent pas beaucoup à être séparés ?

CORIOLAN.

Bah, bah !

MÉNÉNIUS.

La question est fort judicieuse.

VOLUMNIE.

Si l'honneur vous permet à la guerre de paraître autres q e vous n'êtes — et c'est une conduite que l'habileté vous prescrit dans votre intérêt, — pourquoi cette habileté ne serait-elle pas aussi permise dans la paix que dans la guerre, puisqu'elle est aussi indispensable dans l'une que dans l'autre ?

CORIOLAN.

Pourquoi ce raisonnement ?

VOLUMNIE.

Parce que maintenant votre devoir est de parler au peuple, non d'après vos véritables sentimens, non en lui disant ce que votre cœur vous dicte, mais en lui adressant des phrases banales, des paroles insignifiantes qui n'exprimeront point votre pensée. Or, il n'y a pas là plus de déshonneur qu'à soumettre par les voies de la douceur une ville dont la prise eût pu mettre votre fortune en péril et compromettre la vie de vos soldats. Je n'hésiterais pas à dissimuler, si mon salut et celui de mes amis imposait à mon honneur cette nécessité ; et je vous parle en ce moment au nom de votre femme, de votre fils, des sénateurs, des nobles. Préférez-vous donc faire parade de vos mépris aux yeux de la populace, plutôt que de lui faire quelques cajoleries pour vous concilier son affection, et sauver par là ceux dont une conduite contraire peut consommer la ruine ?

MÉNÉNIUS.

Noble dame ! — (*A Coriolan.*) Allons, venez avec nous ; parlez au peuple un langage conciliant ; par là vous pouvez non seulement conjurer les dangers du présent, mais encore réparer les pertes du passé.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, mon fils, va te présenter à eux ton bonnet à la main, que tu tendras vers eux ; que tes genoux baisent le pavé, car, en pareille circonstance, aux yeux des ignorans, l'action a plus d'éloquence que la parole; imprime à ta tête un balancement plein de lenteur, comme pour corriger la fierté de ton cœur devenu humble et docile comme le fruit mûr qui cède à la main qui le touche : dis-leur que tu es leur soldat; que, nourri dans le tumulte des camps, tu n'as pas ces manières conciliantes que néanmoins tu devrais avoir, et qu'on est en droit d'exiger de toi en cette occasion, où tu as besoin de te concilier leurs bonnes grâces ; ajoute toutefois qu'à l'avenir tu feras ton possible pour leur complaire.

MÉNÉNIUS.

Si vous faites ce qu'elle vous dit, cela suffira pour que leurs cœurs soient à vous ; car ils sont aussi prompts à accorder leur pardon quand on le leur demande, qu'ils le sont à parler sans savoir ce qu'ils disent.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, va, et conduis-toi d'après nos conseils, quoique je sache que tu aimerais mieux suivre ton ennemi dans un gouffre de flammes que le flatter dans un bosquet riant. Voici Cominius.

Entre COMINIUS.

COMINIUS.

Je viens de la place publique ; seigneur, prenez des mesures pour vous défendre ; vous n'avez plus de ressources que dans la modération ou l'absence : la fureur du peuple est au comble.

MÉNÉNIUS.

Il faut des paroles conciliantes.

COMINIUS.

Ce moyen pourra réussir, si toutefois sa fierté consent à l'employer.

VOLUMNIE.

Il le faut, et il y consentira. Je t'en prie, dis que tu le veux, et vas-y sur-le-champ.

CORIOLAN.

Faut-il donc que j'aille leur montrer ma tête rasée, et que ma langue avilie donne à mon noble cœur un démenti qu'il lui faudra supporter ? Eh bien, je le ferai; et cependant, s'il n'y avait de menacé que ce morceau d'argile, que ce corps de Marcius, ils le réduiraient plutôt en poussière et le jetteraient à tous les vents. — Allons au forum. Vous m'avez imposé là un rôle dont je ne m'acquitterai jamais d'une manière naturelle.

COMINIUS.

Venez, venez; nous vous soufflerons.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, mon cher fils ! Tu as dit que mes louanges avaient fait de toi un guerrier; pour obtenir de moi de nouveaux éloges, fais ce que jusqu'à ce jour tu n'as pas fait encore.

CORIOLAN.

Allons, il le faut. Imposons silence à mon caractère, et prenons celui d'une courtisane; que ma voix mâle et guerrière, qui dominait le bruit des tambours, soit remplacée par le fausset débile d'un eunuque, ou le timbre argentin de la jeune fille qui berce le sommeil des enfans. Ayons sur les lèvres le sourire du fourbe, et dans les yeux les pleurs de l'écolier. Ayons l'humble parole du mendiant; et que ces genoux armés, qui jusqu'à ce jour n'avaient appris à plier que dans l'étrier, fléchissent comme ceux de l'indigent qui vient de recevoir l'aumône ! — Non, je n'en ferai rien, de peur de forfaire à mon propre honneur, et que cet avilissement de ma personne n'inocule à mon ame une bassesse indélébile.

VOLUMNIE.

Eh bien, comme tu voudras : il est plus humiliant pour moi d'avoir à te prier que pour toi de supplier le peuple. Allons, que tout périsse ; que ta mère soit victime de ta fierté ; elle ne redoute pas pour elle les suites périlleuses de ton obstination, car elle brave la mort aussi intrépidement que toi. Fais comme il te plaira ; tu tiens de moi ta vaillance, tu l'as sucée avec mon lait; ton orgueil est à toi seul.

CORIOLAN.

Vous allez être satisfaite, ma mère; je me rends au forum. Ne me grondez plus ; je vais escamoter l'affection du peuple, soutirer son amour et revenir adoré de tous les artisans de Rome. Tenez, voilà que j'y vais. Rappelez-moi au souvenir de ma femme. Je reviendrai consul, ou ne vous fiez plus jamais à mon talent dans l'art de la flatterie.

VOLUMNIE.

Fais à ta volonté.

Elle sort.

COMINIUS.

Partons ; les tribuns vous attendent ; préparez-vous à répondre avec douceur ; car ils se proposent, dit-on, d'élever contre vous de nouvelles charges plus graves encore que les premières.

CORIOLAN.

Avec douceur, voilà ma consigne. — Partons, je vous prie : qu'ils inventent des accusations contre moi; je leur répondrai en homme d'honneur.

MÉNÉNIUS.

Oui, mais avec douceur.

CORIOLAN.

Avec douceur, soit; avec douceur.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville. — Le Forum.

Arrivent SICINIUS *et* BRUTUS.

BRUTUS.

Accusez-le spécialement d'affecter un pouvoir tyrannique; s'il nous échappe sur ce point, reprochez-lui sa haine contre le peuple; ajoutez que le butin conquis sur les Antiates n'a jamais été distribué.

Arrive UN ÉDILE.

BRUTUS, *continuant.*

Eh bien ! viendra-t-il?

L'ÉDILE.

Il vient.

BRUTUS.

Qui sont ceux qui l'accompagnent ?

L'ÉDILE.

Le vieux Ménénius, et les sénateurs qui l'ont toujours protégé.

SICINIUS.

Avez-vous la liste de toutes les voix que nous avons recueillies, séparément et par tête ?

L'ÉDILE.

Je l'ai; elle est prête.

SICINIUS.

Les avez-vous classées par tribus ?

L'ÉDILE.

Oui.

SICINIUS.

Maintenant, faites venir le peuple. Quand ils m'entendront dire: « Au nom et de l'autorité du peuple, nous ordonnons qu'il eu soit ainsi,» que ce soit la mort, l'amende ou l'exil, qu'ils fassent chorus avec moi. Si je dis l'amende, qu'ils crient l'amende; si je dis la mort, qu'ils crient la mort, en insistant sur leurs anciens priviléges et sur leur droit de prononcer dans cette cause.

L'ÉDILE.

Je le leur dirai.

BRUTUS.

Et une fois qu'ils auront commencé à crier, qu'ils ne cessent plus, mais que leurs clameurs confuses et incessantes exigent l'exécution immédiate de la sentence que nous aurons prononcée.

L'ÉDILE.

Fort bien.

SICINIUS.

Qu'ils montrent de l'énergie, et soient exacts à dire comme nous quand nous aurons parlé.

BRUTUS.

Allez-y sur-le-champ.

L'ÉDILE *s'éloigne.*

BRUTUS, *continuant.*

Ayez soin tout d'abord de le mettre en colère. Il a l'habitude de dominer et d'avoir partout ses coudées franches; une fois en courroux, il est impossible de le ramener à la modération; alors il dit tout ce qu'il a sur le cœur, et il n'en faut pas davantage pour assurer sa perte.

Arrivent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, *accompagnés d'un grand nombre* SÉNATEURS *et de* PATRICIENS.

SICINIUS.

Bon! le voici qui vient!

MÉNÉNIUS.

Du calme, je vous en conjure.

CORIOLAN.

Oui, comme un valet d'auberge qui, pour la moindre pièce de monnaie, se laissera traiter de faquin tant qu'on voudra.—(*S'adressant aux tribuns.*) Que les dieux vénérés veillent au salut de Rome, et que les siéges de la justice soient occupés par des hommes de bien! Que l'affection règne parmi nous, qu'une foule pacifique se presse dans nos vastes temples, et que la discorde et la guerre s'éloignent de nos rues!

LES SÉNATEURS.

Ainsi soit-il! ainsi soit-il!

MÉNÉNIUS.

Voilà un noble souhait

Revient L'ÉDILE, *suivi de la foule des* CITOYENS.

SICINIUS.

Approchez-vous, citoyens.

L'ÉDILE.

Écoutez vos tribuns; paix, silence, dis-je!

CORIOLAN.

Laissez-moi parler le premier.

LES DEUX TRIBUNS.

Bien, parlez. —Holà, silence!

CORIOLAN.

Sont-ce les dernières accusations auxquelles j'aurai à répondre? Tout se terminera-t-il ici?

SICINIUS.

Je demande si vous vous soumettez au jugement du peuple, si vous reconnaissez ses magistrats et consentez à subir les censures légales que vous pourriez avoir justement encourues?

CORIOLAN.

J'y consens.

MÉNÉNIUS.

Vous voyez, citoyens, il dit qu'il y consent. Considérez ses services militaires; songez aux blessures qui couvrent son corps, pareilles à des fosses creusées dans un saint cimetière.

CORIOLAN.

Des égratignures de ronces, des blessures pour rire.

MÉNÉNIUS.

Considérez encore que s'il ne parle pas en citoyen, vous l'avez toujours vu se conduire en guerrier; ne lui imputez point à crime la rudesse de sa parole; c'est celle d'un guerrier, et elle n'a rien de malveillant pour vous.

COMINIUS.

Bien, en voilà assez!

CORIOLAN.

Comment se fait-il qu'après avoir été élu par vous consul à l'unanimité, le moment d'après, vous me fassiez l'injure de me retirer vos suffrages?

SICINIUS.

C'est à vous de nous répondre.

CORIOLAN.

Vous avez raison; parlez.

SICINIUS.

Nous vous accusons d'avoir cherché à détruire dans Rome tous les pouvoirs établis, et à usurper pour vous-même une autorité tyrannique; en conséquence, nous vous déclarons traître au peuple.

CORIOLAN.

Comment, traître?

MÉNÉNIUS.

Allons, de la modération; rappelez-vous votre promesse.

CORIOLAN.

Que toutes les flammes de l'enfer enveloppent le peuple! — M'appeler traître! — Insolent tribun, quand il y aurait vingt mille morts dans tes yeux, autant de millions dans tes mains, et le double de ce nombre sur ta langue, — je dirais que tu mens, d'une voix aussi sincère que lorsque j'adresse aux dieux ma prière.

SICINIUS.

Peuple, vous l'entendez!

LES CITOYENS.

A la roche Tarpéienne! à la roche Tarpéienne!

SICINIUS.

Silence! il est inutile d'articuler contre lui de nouvelles charges; vous avez vu ses actes, vous avez entendu ses paroles; il a frappé vos magistrats, il a opposé aux lois la violence, il vous a prodigués à vous-mêmes l'insulte et l'outrage, il a bravé l'autorité de ceux que leur devoir appelle à le juger; pour s'être ainsi rendu coupable au plus haut chef, il a mérité la mort.

BRUTUS.

Mais, en considération des services qu'il a rendus à Rome, —

CORIOLAN.

Que parles-tu de services?

BRUTUS.

Je parle de ce que je sais.

CORIOLAN

Toi?

MÉNÉNIUS.

Est-ce là ce que vous avez promis à votre mère?

COMINIUS.

Je vous en prie, sachez, —

CORIOLAN.

Je ne veux rien savoir. Qu'ils me condamnent à être précipité du haut de la roche Tarpéienne, à mener dans l'exil une vie vagabonde, à périr écorché; quand ils devraient prolonger mon supplice, en me réduisant d'un atome par jour, je n'achèterais pas leur merci au prix d'une seule parole bienveillante; et en retour de tous les dons qu'ils pourraient me faire, je n'abaisserais pas ma fierté à leur adresser un simple bonjour!

SICINIUS.

Attendu qu'en diverses occasions, et autant qu'il a été en lui, il a signalé sa haine contre le peuple, cherchant à lui ravir ses priviléges; attendu qu'il a levé une main coupable, non seulement en présence de la justice, objet du respect de tous, mais sur les ministres mêmes chargés de la rendre; — nous, tribuns du peuple, en son nom et en vertu de nos pouvoirs, nous bannissons Coriolan de cette ville, lui enjoignons de la quitter à l'instant même, et de ne plus remettre les pieds dans Rome, sous peine d'être précipité de la roche Tarpéienne. Nous voulons, au nom du peuple, que cela soit ainsi.

LES CITOYENS.

Que cela soit ainsi! que cela soit ainsi! Qu'il parte! Il est banni : c'est décidé.

COMINIUS.

Écoutez-moi, mes concitoyens, mes amis; —

SICINIUS.

Il est jugé; il n'y a plus rien à entendre.

COMINIUS.

Laissez-moi parler : j'ai été consul, et je puis montrer sur mon corps les marques qu'y ont laissées les ennemis de Rome. Je porte à mon pays un amour plus tendre, plus saint, plus profond, qu'à ma propre existence, qu'à la vertu de ma femme, qu'aux fruits précieux de ses entrailles et de mon sang; si donc je vous dis que, —

SICINIUS.

Nous vous voyons venir : que direz-vous?

BRUTUS.

Il n'y a plus rien à dire, sinon qu'il est banni comme ennemi du peuple et de son pays. Il faut que cela soit.

LES CITOYENS.

Cela sera, cela sera.

CORIOLAN.

Meute aboyante dont j'abborre le souffle à l'égal des exhalaisons d'un marais empesté, dont je prise l'amour à l'égal des cadavres restés sans sépulture, et qui infectent l'air que je respire; c'est moi qui vous bannis; restez ici en proie à votre inconstance! Que la moindre rumeur porte l'effroi dans vos ames! Que vos ennemis ne puissent faire un pas sans que le mouvement de leurs flottans panaches vous plonge dans le désespoir! Conservez le pouvoir de bannir vos défenseurs, jusqu'à ce qu'enfin votre ignorance, qui a besoin de sentir pour comprendre, se tournant contre vous-mêmes et vous prenant pour victimes, vous livre, avilis et captifs, au pouvoir d'un vainqueur qui vous aura conquis sans combattre. Objets de mon mépris, je tourne le dos à votre ville. Le monde ne finit pas ici.

CORIOLAN, COMINIUS, MÉNÉNIUS, LES SÉNATEURS et LES PATRICIENS *s'éloignent.*

L'ÉDILE.

L'ennemi du peuple est parti; il est parti.

LES CITOYENS.

Notre ennemi est banni; il est parti! Bravo bravo!

Une acclamation générale s'élève; tous les bonnets volent en l'air.

SICINIUS.

Allez, reconduisez-le jusqu'aux portes en lui prodiguant votre haine, comme il vous a prodigué la sienne; traitez-le comme il l'a mérité. Qu'une escorte nous accompagne dans Rome.

LES CITOYENS.

Allons, allons; suivons-le jusqu'aux portes la ville : allons; que les dieux conservent nos dignes tribuns! — Allons.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Devant l'une des portes de Rome.

Arrivent CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MÉNÉNIUS, COMINIUS, *et plusieurs jeunes* PATRICIENS.

CORIOLAN.

Allons, séchez vos pleurs; abrégeons cet adieu. — Le bélier aux cent têtes me chasse à coups de cornes. — Eh bien, ma mère, qu'avez-vous fait de votre ancien courage? L'adversité, me disiez-vous autrefois, est la pierre de touche des caractères; le vulgaire des humains peut se résigner à des infortunes vulgaires; quand la mer est calme, tous les vaisseaux naviguent avec une égale habileté; quand la fortune nous frappe de ses coups les plus rudes, il n'y a qu'une grande ame qui supporte ses blessures sans se plaindre. Vous chargiez ma mémoire de tous ces préceptes qui devaient, disiez-vous, rendre invincible le cœur qui saurait les retenir!

VIRGILIE.

O ciel! ô ciel!

CORIOLAN.

Femme, je t'en conjure!

VOLUMNIE.

Que tous les fléaux accablent les artisans de Rome, et que tous les travaux cessent!

CORIOLAN.

Quoi donc! ils m'aimeront quand ils ne m'auront plus. Ma mère, reprenez le courage qui vous animait à l'époque où vous disiez que si vous aviez été la femme d'Hercule, épargnant à votre époux une moitié de ses fatigues, vous eussiez accompli six de ses travaux. — Cominius, point de faiblesse; adieu. — Adieu, ma femme! adieu, ma mère; je me tirerai d'affaires. — Ménénius, mon vieil et fidèle ami, tes pleurs sont plus amers que ceux d'un jeune homme; c'est du venin pour tes yeux. — (*A Cominius.*) Mon ancien général, je vous ai vu impassible contempler les plus déchirans spectacles. Dites à ces femmes affligées, que déplorer des maux inévitables est aussi insensé que d'en rire. — Ma mère, vous aviez raison alors que mes périls faisaient votre joie; croyez-moi, bien que je parte seul, comme un dragon solitaire qui du fond de ses marécages est redouté au loin, dont on parle beaucoup et que bien peu ont vu, ou votre fils s'élévera au-dessus du commun des hommes, ou il tombera dans les piéges de la ruse et de l'artifice.

VOLUMNIE.

Mon noble fils, où vas-tu porter tes pas? permets au digne Cominius de t'accompagner quelque temps; arrête un plan, et ne cours pas t'exposer à tous les hasards qui peuvent surgir devant toi.

CORIOLAN.

O dieux!

COMINIUS.

Je te suivrai pendant un mois: nous déterminerons ensemble le lieu où tu te fixeras, afin que tu puisses recevoir de nos nouvelles et nous donner des tiennes. Alors, s'il se présente quelque chance d'obtenir ton rappel, nous n'aurons pas besoin d'envoyer parcourir le vaste univers en quête d'un seul homme, et nous ne donnerons pas à l'occasion le temps de se refroidir.

CORIOLAN.

Adieu. Tu es chargé d'années, tu es trop affaibli par les fatigues de la guerre pour accompagner dans sa vie errante un homme encore dans sa vigueur premiére. Conduis-moi seulement jusqu'aux portes de Rome. — Venez, mon épouse chérie, ma mère bien-aimée, mes nobles et fidèles amis; et quand j'aurai franchi nos murs, dites-moi adieu avec le sourire sur les lèvres. Tant que je serai sur cette terre vous aurez de mes nouvelles, et jamais vous n'apprendrez rien de moi qui démente ce que j'ai été.

MÉNÉNIUS.

Voilà le plus digne langage qu'on ait jamais entendu. — Allons, ne pleurons plus. Si je pouvais seulement rajeunir de sept années ces vieux bras et ces vieilles jambes, par les dieux immortels, je ne voudrais point te quitter d'un seul pas.

CORIOLAN.

Donne-moi ta main. Allons.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une rue avoisinant l'une des portes de Rome.

Arrivent SICINIUS, BRUTUS, *et un* ÉDILE.

SICINIUS, *à l'Édile.*

Dites-leur de rentrer chez eux: il est parti, et nous n'irons pas plus loin. Les nobles, qui, nous le voyons, s'étaient rangés de son parti, dévorent maintenant leur dépit.

BRUTUS.

A présent que nous avons fait acte de puissance, nous devons, après la victoire, nous montrer plus humbles qu'avant.

SICINIUS.

Congédiez-les; dites-leur que leur grand ennemi est parti, et qu'ils ont recouvré leur ancienne puissance.

BRUTUS.

Renvoyez-les chez eux.

L'Édile *s'éloigne.*

Arrivent VOLUMNIE, VIRGILIE, *et* MÉNÉNIUS.

BRUTUS, *continuant.*

Voici venir sa mère.

SICINIUS.

Évitons-la.

BRUTUS.

Pourquoi ?

SICINIUS.

On dit qu'elle est folle.

BRUTUS.

Elles nous ont aperçus : continuez votre chemin.

VOLUMNIE.

Oh ! je vous rencontre à propos. Que les dieux, pour récompenser vos bons offices, fassent pleuvoir sur vous les trésors de leur colère !

MÉNÉNIUS.

Silence ! silence ! ne faites point d'éclat.

VOLUMNIE.

Si les pleurs ne me coupaient la voix, vous entendriez mes clameurs. — Toutefois, je ne saurais me taire. — (*A Brutus.*) Eh quoi, tu pars ?

VIRGILIE, *à Sicinius.*

Demeure aussi, toi. Que ne puis-je en dire autant à mon époux !

SICINIUS.

De femmes que vous étiez, êtes-vous devenues hommes ?

VOLUMNIE.

Oui, insensé; quelle honte y a-t-il à cela ? Dis-moi, mortel stupide, mon père n'était-il pas un homme ? Tu as donc eu la lâche cruauté de bannir un citoyen qui a porté plus de coups aux ennemis de Rome, que tu n'as, dans ta vie, proféré de paroles ?

SICINIUS.

Dieux du ciel !

VOLUMNIE.

Oui, il a porté pour la défense de Rome plus de coups glorieux que tu n'as proféré de paroles sensées. Écoute, — Mais, va-t'en. — Non, tu resteras. Je voudrais que mon fils fût en Arabie, et que, sa bonne épée à la main, il se trouvât en face de toi et des tiens.

SICINIUS.

Qu'arriverait-il ?

VIRGILIE.

Ce qu'il arriverait ? Il aurait bientôt mis fin à ta postérité.

VOLUMNIE.

Y compris les bâtards. — Ce généreux mortel, quelles blessures lui fait l'ingratitude de Rome !

MÉNÉNIUS.

Allons, allons, taisez-vous.

SICINIUS.

Plût aux dieux qu'il fût resté pour son pays ce qu'il était d'abord, et qu'il n'eût pas lui-même dénoué le nœud glorieux qui les unissait !

BRUTUS.

Plût aux dieux !

VOLUMNIE

Plût aux dieux, dites-vous ? C'est vous qui ave ameuté contre lui la populace, animaux stupides, aussi capables de juger de son mérite que je le suis de comprendre les mystéres dont le ciel interdit la connaissance à la terre.

BRUTUS, *à Sicinius.*

Allons-nous-en, je vous prie.

VOLUMNIE.

Vous pouvez partir : vous avez fait un admirable chef-d'œuvre. Mais avant de vous en aller, écoutez bien ceci. — Autant le Capitole surpasse en grandeur la dernière bicoque de Rome, autant mon fils, l'époux de cette femme que vous voyez ici, autant l'homme que vous avez banni l'emporte sur vous tous.

BRUTUS.

Fort bien, fort bien, nous vous quittons.

SICINIUS.

Nous sommes bien bons de rester ici à écouter les injures d'une malheureuse qui a perdu l'esprit.

VOLUMNIE.

Emportez mes prières ! Je voudrais que les dieux n'eussent autre chose à faire qu'à exaucer mes malédictions !

Les Tribuns *s'éloignent.*

VOLUMNIE, *continuant.*

Oh ! si je pouvais rencontrer ces gens-là une fois par jour ! je déchargerais mon cœur du poids qui l'accable.

MÉNÉNIUS.

Vous leur avez parlé un langage qui a dû faire impression, et, par ma foi, ils l'ont bien mérité. — Soupez-vous avec moi ?

VOLUMNIE.

La colère me nourrit. Je me dévore moi-même. Dussé-je mourir d'inanition, je ne veux pas d'autre aliment. Allons, éloignons-nous. — (*A Virgilie.*) Laissez là ces pleurs pusillanimes ; lamentez-vous comme moi, et à l'exemple de Junon.

que votre douleur soit mêlée de colère. Allons, venez.

MÉNÉNIUS.

Hélas! hélas! hélas!

Ils s'éloignent.

SCENE III.

La route qui conduit de Rome à Antium.

UN ROMAIN *et* UN VOLSQUE *se rencontrent*

LE ROMAIN.

Je vous connais fort bien, seigneur; et vous me connaissez: vous vous nommez, je pense, Adrien.

LE VOLSQUE.

Comme vous dites, seigneur: d'honneur, je ne vous remets pas.

LE ROMAIN.

Je suis Romain, et c'est contre les Romains que je sers comme vous. Me connaissez-vous, maintenant?

LE VOLSQUE.

Ne seriez-vous pas Nicanor?

LE ROMAIN.

Lui-même, seigneur.

LE VOLSQUE.

La dernière fois que je vous ai vu, vous aviez plus de barbe que maintenant; mais je vous reconnais à votre voix. Qu'y a-t-il de nouveau à Rome? J'ai reçu du gouvernement volsque l'ordre d'aller vous y chercher: vous m'avez épargné une journée de marche.

LE ROMAIN.

Il y a eu à Rome une grave insurrection du peuple contre les sénateurs, les patriciens et les nobles.

LE VOLSQUE.

Il y a eu, dites-vous? Elle est donc terminée? Notre gouvernement ne le pense pas: il fait de grands préparatifs militaires, et il espère fondre sur les Romains dans le fort de leurs divisions.

LE ROMAIN.

Le gros de l'incendie est éteint, mais il ne faudrait pas grand'chose pour le rallumer: car les nobles sont si vivement affectés de l'exil du brave Coriolan, qu'ils sont fortement disposés à dépouiller le peuple de tous ses pouvoirs, et à lui enlever pour jamais ses tribuns. C'est un feu ardent qui couve sous la cendre, croyez-moi; et il ne tardera pas à faire violemment explosion.

LE VOLSQUE.

Coriolan est banni?

LE ROMAIN.

Banni, seigneur.

LE VOLSQUE.

Avec cette nouvelle, Nicanor, attendez-vous à être le bien venu.

LE ROMAIN.

L'occasion est bonne pour les Volsques. J'ai ouï dire que le moment le plus favorable pour séduire une femme, c'est lorsqu'elle est brouillée avec son mari. Votre fameux Tullus Aufidius va figurer avec avantage dans cette guerre, maintenant que les services de son grand adversaire Coriolan ne sont plus réclamés par son pays.

LE VOLSQUE.

C'est indubitable. Je suis on ne peut plus heureux, que le hasard m'ait fait vous rencontrer; vous avez mis fin à ma mission, et je vais avec joie vous accompagner chez nous.

LE ROMAIN.

D'ici à l'heure du souper, je vous dirai sur ce qui se passe à Rome des choses qui vous surprendront, et qui toutes sont favorables à ses adversaires. Vous dites que vous avez une armée sur pied?

LE VOLSQUE.

Une armée superbe: les centurions et leurs soldats sont déjà enrôlés et reçoivent la solde; ils devront se tenir prêts à marcher au premier signal.

LE ROMAIN.

Je suis charmé d'apprendre qu'ils sont prêts, et je crois que ma présence sera le signal qui les mettra en mouvement: je suis bien aise, seigneur, de vous avoir rencontré, et votre compagnie me fait grand plaisir.

LE VOLSQUE.

Vous vous chargez là de mon rôle, seigneur; c'est à moi de me réjouir de votre rencontre.

LE ROMAIN.

Bien; faisons route ensemble.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Antium. — Devant la maison d'Aufidius.

Arrive CORIOLAN, *déguisé sous d'humbles vêtemens et le visage à demi caché dans son manteau.*

CORIOLAN.

C'est une belle ville qu'Antium. Ville, tes veuves sont mon ouvrage. Combien d'héritiers de ces beaux édifices sont tombés sous mes coups en jetant leur dernier cri; ne me reconnais pas; armés de broches et de pierres, tes femmes et tes enfans me tueraient dans un combat sans gloire.

Arrive UN CITOYEN.

CORIOLAN, *continuant.*

Les dieux vous gardent, seigneur.

LE CITOYEN.

Vous pareillement.

CORIOLAN.

Ayez l'obligeance de m'indiquer la demeure du grand Aufidius. Est-il à Antium?

LE CITOYEN.

Il y est, et ce soir il donne chez lui à souper à tous les grands de l'état.

CORIOLAN.

Où est sa maison, je vous prie?

LE CITOYEN.

Ici, devant vous.

CORIOLAN.

Je vous remercie, seigneur; adieu!

LE CITOYEN *s'éloigne.*

CORIOLAN, *seul, continuant.*

O monde, quelles sont tes vicissitudes! ceux qui tout-à-l'heure étaient amis, qui n'avaient qu'un seul cœur dans deux poitrines, qui mettaient tout en commun, les loisirs, le lit, la table, la promenade; que leur affection rendait pour ainsi dire jumeaux et inséparables, à la moindre dissidence, à propos d'une obole, les voilà tout-à-coup animés l'un contre l'autre de l'inimitié la plus violente! De même, des ennemis acharnés qui, altérés de vengeance, passaient les nuits à rêver aux moyens de se détruire mutuellement, il suffira de la circonstance la plus frivole, d'une misère, pour qu'ils deviennent amis intimes, et marient entre eux leurs enfans. Il en est de même de moi. — Je hais mon pays natal, et je reporte mes affections sur cette cité ennemie. Entrons: s'il me tue, il ne fera que ce qu'il doit; s'il m'accueille, je rendrai à son pays d'utiles services.

Il s'éloigne.

SCENE V.

Même ville. — Une salle dans la maison d'Aufidius.

On entend de la musique à l'intérieur. Entre UN SERVITEUR.

PREMIER SERVITEUR.

Du vin! du vin! du vin! qu'est-ce qu'un service comme celui-là? je pense que tous nos drôles dorment.

Il sort.

Entre UN AUTRE SERVITEUR.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Où est Cotus? Mon maître le demande. Cotus!

Il sort.

Entre CORIOLAN.

CORIOLAN.

Voilà une bonne maison. Je sens le fumet du festin; mais je n'ai guère l'air d'un convive.

Rentre LE PREMIER SERVITEUR.

PREMIER SERVITEUR.

Que demandez-vous, mon ami? D'où êtes-vous? ce n'est pas ici votre place. Regagnez la porte, je vous prie.

CORIOLAN.

Je ne mérite pas une meilleure réception, en ma qualité de Coriolan.

Rentre LE DEUXIÈME SERVITEUR.

DEUXIÈME SERVITEUR.

D'où êtes-vous, l'ami? — Il faut que le portier n'ait pas les yeux dans la tête pour laisser entrer de pareilles gens. — Sortez, je vous prie.

CORIOLAN.

Va-t'en!

DEUXIÈME SERVITEUR.

Comment, va-t'en! allez-vous-en vous-même.

CORIOLAN.

Tu commences à devenir importun.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Ah! tu fais le fier! je vais chercher quelqu'un qui te parlera de la bonne manière.

Entre UN TROISIÈME SERVITEUR; *le premier va à sa rencontre.*

TROISIÈME SERVITEUR.

Quel est cet homme?

PREMIER SERVITEUR.

C'est l'être le plus étrange que j'aie vu de ma vie: je ne puis le faire sortir de la maison. Va, je te prie, avertir mon maître.

TROISIÈME SERVITEUR.

Qu'avez-vous à faire ici, camarade? Quittez la maison, je vous prie.

CORIOLAN.

Laissez-moi ici debout, je n'endommagerai pas votre foyer.

TROISIÈME SERVITEUR.

Qui êtes-vous?

CORIOLAN.

Un homme de qualité.

TROISIÈME SERVITEUR.

Singulièrement pauvre.

CORIOLAN.

Il est vrai.

TROISIÈME SERVITEUR.

Mon pauvre homme de qualité, veuillez prendre votre station ailleurs : il n'y a pas ici de place pour vous; sortez, je vous prie ; allons.

CORIOLAN, *le repoussant.*

Va faire ton service et t'engraisser de la desserte.

TROISIÈME SERVITEUR.

Quoi! vous ne voulez pas vous en aller? — (*Au deuxième serviteur.*) Dis, je te prie, à mon maître quel hôte étrange il a ici.

DEUXIÈME SERVITEUR.

J'y vais.

Il sort.

TROISIÈME SERVITEUR.

Où demeures-tu?

CORIOLAN.

A la belle étoile.

TROISIÈME SERVITEUR.

A la belle étoile?

CORIOLAN.

Oui.

TROISIÈME SERVITEUR.

Où est-ce?

CORIOLAN.

Dans la cité des milans et des corbeaux.

TROISIÈME SERVITEUR.

Dans la cité des milans et des corbeaux? Quel imbécile! Tu demeures donc aussi avec les corneilles?

CORIOLAN.

Non, je ne sers pas ton maître.

TROISIÈME SERVITEUR.

Que dis-tu là? qu'as-tu affaire à mon maître?

CORIOLAN.

En tout cas, c'est chose plus honnête que d'avoir affaire à ta maîtresse. Tu babilles, tu babilles, — va faire ton service, va-t'en.

Il le pousse dehors.

Entrent AUFIDIUS et LE SECOND SERVITEUR.

AUFIDIUS.

Où est-il, ce drôle?

DEUXIÈME SERVITEUR.

Le voici, seigneur. Je l'aurais battu comme un chien, si je n'avais craint de troubler vos nobles convives.

AUFIDIUS, *à Coriolan.*

D'où viens-tu? Que demandes-tu? Ton nom? Pourquoi ne réponds-tu pas? Parle, l'ami, quel est ton nom?

CORIOLAN, *ouvrant son manteau.*

Tullus, si tu ne me reconnais pas, si en me voyant tu ne peux pas dire qui je suis, il faudra bien que je me nomme.

AUFIDIUS.

Quel est ton nom?

LES SERVITEURS *se retirent dans le fond de la salle.*

CORIOLAN.

C'est un nom désagréable aux oreilles des Volsques, et qui sonne mal aux tiennes.

AUFIDIUS.

Parle; quel est ton nom? Ton air est redoutable, et l'orgueil du commandement est empreint sur ta face; bien que ton câble soit rompu, on voit encore en toi un superbe navire. Quel est ton nom?

CORIOLAN.

Prépare-toi à froncer le sourcil. Ne me reconnais-tu pas encore?

AUFIDIUS.

Je ne te connais pas. Ton nom?

CORIOLAN.

Mon nom est Caïus Marcius; mon surnom Coriolan. ce surnom atteste tout le mal que j'ai fait à tous les Volsques et à toi en particulier; en retour de mes pénibles services, de mes périls sans nombre, du sang que j'ai versé pour ma patrie ingrate, je n'ai reçu pour toute récompense que ce surnom, gage du ressentiment que tu dois me porter. Je n'ai plus que ce nom; la cruauté et la haine du peuple, tolérés par nos lâches patriciens, qui m'ont tous abandonné, ont dévoré le reste; et les huées d'une vile populace m'ont expulsé de Rome. C'est cette extrémité qui m'amène à ton foyer, non dans l'espérance, garde-toi de le croire, de sauver ma vie; car si j'avais craint la mort, de tous les hommes tu es celui dont j'aurais le plus évité la présence; c'est la haine, c'est le désir de tirer une ample vengeance de ceux qui m'ont banni, qui m'amène devant toi. Si donc le ressentiment parle à ton cœur, si tu veux venger tes injures particulières, fermer les blessures de ta patrie, effacer les monumens de sa honte, — prends sur-le-champ ton parti, et fais servir mon malheur à tes projets; utilise ma vengeance, car je combattrai ma patrie gangrenée avec l'acharnement d'un démon subalterne. Mais si tu n'oses tenter cette entreprise, si tu es peu soucieux de courir de nouveaux basards, — moi, de mon côté, je suis peu soucieux de vivre; fatigué de l'existence, je présente ma tête à ton inimitié. Il y aurait de ta part folie à m'épargner, moi qui n'ai cessé de te poursuivre de ma haine, qui ai tiré des flots de sang du sein de ta patrie, et qui, si je ne vis pour te servir, ne puis vivre que pour ta honte.

AUFIDIUS.

O Marcius, Marcius! chacune de tes paroles a détaché de mon cœur une racine de mon ancienne inimitié. Si Jupiter, m'apparaissant au milieu des nuages, me révélait les choses divines, et ajoutait : « Ce que je t'ai dit est vrai ; » je ne le croirais pas plus que je ne te crois, noble Marcius. O laisse-moi presser dans mes bras ce corps contre lequel cent fois ma lance brisée a volé en éclats. Que j'embrasse cette enclume de mon glaive. Je veux mettre dans mon affection pour toi la même ardeur généreuse que mettait autrefois mon ambitieuse audace à lutter contre toi de force et de courage. Apprends que j'adorais la jeune fille qui est devenue mon épouse; jamais cœur ne brûla d'un amour plus sincère. Eh bien, noble mortel, mon cœur en te voyant éprouve un plus doux ravissement que le jour où je vis pour la première fois ma belle fiancée franchir le seuil de ma demeure. O Mars! je t'annonce que nous avons une armée sur pied; j'étais décidé à tenter encore de t'arracher ton bouclier aux risques d'y perdre mon bras. Tu m'as vaincu douze fois; et depuis, toutes les nuits je n'ai cessé de rêver que je combattais avec toi, corps à corps ; nous nous terrassions dans mon sommeil, et, cherchant à nous enlever nos casques, nous nous saisissions à la gorge; et moi, je me réveillais à demi mort, épuisé par un vain songe. Vaillant Marcius, quand nous n'aurions d'autres griefs contre Rome que ton exil, ce motif suffirait pour faire prendre les armes à tous les Volsques de douze à soixante dix ans, pour nous faire porter la guerre au sein de Rome ingrate, et pousser contre elle le flot de nos bataillons. Oh! viens, entre avec moi dans la salle du festin, et présente une main amie à nos sénateurs réunis en ce moment pour prendre congé de moi qui suis prêt à marcher non contre Rome même, mais contre son territoire.

CORIOLAN.

Je vous bénis, ô dieux!

AUFIDIUS.

Si donc tu veux prendre en main ta propre vengeance, je te remets la moitié de mon autorité ; trace toi-même tes plans d'après ton expérience, car tu connais mieux que personne la force et la faiblesse de ta patrie. Tu décideras toi-même s'il faut aller frapper aux portes de Rome, où l'attaquer sur des points plus éloignés afin de l'effrayer avant de la détruire. Mais entrons; que je te présente d'abord à ceux qui diront oui à toutes tes volontés. Sois mille fois le bien venu, mille fois plus mon ami que tu ne fus jamais mon ennemi, et c'est beaucoup dire, Marcius. Ta main! sois le très-bien venu!

CORIOLAN *et* AUFIDIUS *sortent.*

PREMIER SERVITEUR, *s'avançant.*

En voilà un changement, j'espère.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Ma foi, j'ai été sur le point de lui administrer quelques coups de bâton ; et pourtant quelque chose me disait que ses vêtemens nous en imposaient sur son compte.

PREMIER SERVITEUR.

Quel poignet il a! il m'a pris entre le premier doigt et le pouce, et m'a fait tourner comme une toupie.

DEUXIÈME SERVITEUR.

J'ai tout de suite vu à son air qu'il y avait en lui quelque chose : il a dans la figure, là, — je ne saurais dire quoi.

PREMIER SERVITEUR.

C'est vrai,—quelque chose, comme qui dirait, — que je sois pendu si je n'ai pas soupçonné qu'il y avait en lui plus que je ne pouvais me figurer.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Et moi aussi, je le jure. C'est tout simplement l'homme le plus étonnant qu'il y ait au monde.

PREMIER SERVITEUR.

Je le crois; mais tu connais un plus grand guerrier que lui.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Qui? mon maître?

PREMIER SERVITEUR.

N'importe.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Celui-ci en vaut six comme lui.

PREMIER SERVITEUR.

Pas tout-à-fait ; mais je le crois meilleur soldat.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Vois-tu, c'est une question difficile à décider. Notre général est excellent pour la défense d'une place.

PREMIER SERVITEUR.

Oui, et pour un assaut aussi.

Rentre LE TROISIÈME SERVITEUR.

TROISIÈME SERVITEUR.

Coquins que vous êtes, je puis vous apprendre des nouvelles, oui, des nouvelles, misérables !

PREMIER ET DEUXIÈME SERVITEUR.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Fais-nous-en part.

TROISIÈME SERVITEUR.

Je ne voudrais pas être Romain ; c'est la dernière nation à laquelle je voudrais appartenir ; j'aimerais autant être un condamné.

PREMIER ET DEUXIÈME SERVITEUR.

Pourquoi cela? pourquoi cela?

TROISIÈME SERVITEUR.

C'est que nous avons ici celui qui a tant de fois houspillé notre général; Caïus Marcius.

PREMIER SERVITEUR.

Que dis-tu là? houspillé notre général?

TROISIÈME SERVITEUR.

Je ne dis pas qu'il ait houspillé notre général, mais enfin il était en état de lui tenir tête.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Allons, nous pouvons parler en camarades et en amis; notre maître a toujours trouvé dans Caïus un adversaire trop fort pour lui; je le lui ai entendu dire à lui-même.

PREMIER SERVITEUR.

A dire vrai, oui, ce Romain était trop fort pour lui; devant Corioles, il vous l'a taillé et dépecé comme une carbonnade.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Pour peu qu'il eût eu des goûts de cannibale, il aurait pu le mettre sur le gril et le manger.

PREMIER SERVITEUR.

As-tu encore d'autres nouvelles?

TROISIÈME SERVITEUR.

Je vous dirai qu'on le traite ici comme s'il était le fils et l'héritier du dieu Mars; on l'a placé au haut bout de la table; les sénateurs ne lui parlent que tête nue. Notre général lui-même lui prodigue les mêmes attentions qu'à une maîtresse; il ne lui prend la main qu'avec respect, et lorsqu'il parle, il lève les yeux vers lui avec admiration. Mais l'important de l'affaire, c'est que notre général est coupé par le milieu, et n'est plus que la moitié de ce qu'il était hier. L'autre moitié du commandement est décernée à Marcius, de l'aveu et sur les instances de toute la compagnie. Il ira, dit-il, tirer les oreilles au portier de Rome; il fauchera tout ce qui se présentera devant lui et fera place nette sur son passage.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Il est homme à le faire plus que personne au monde.

TROISIÈME SERVITEUR.

Homme à le faire? il le fera; car, voyez-vous, il a tout autant d'amis que d'ennemis, lesquels amis, voyez-vous, n'osent pas, comme qui dirait, se montrer, comme on dit, ses amis, pendant qu'il est dans la débâcle.

PREMIER SERVITEUR.

Comment, dans la débâcle?

TROISIÈME SERVITEUR.

Mais quand ils le verront revenir sur l'eau et relever la tête, vous les verrez tous sortir de leurs terriers comme des lapins après une pluie d'orage, et venir prendre avec lui leurs ébats.

PREMIER SERVITEUR.

Mais quand cela doit-il avoir lieu?

TROISIÈME SERVITEUR.

Demain, aujourd'hui, tout-à-l'heure. Cet après-midi, vous allez entendre le tambour; cela doit pour ainsi dire faire partie du festin, et devra s'exécuter avant que les convives se soient essuyé la bouche.

DEUXIÈME SERVITEUR.

En ce cas, nous allons voir renaître le mouvement et la vie; la paix n'est bonne qu'à rouiller le fer, à augmenter le nombre des tailleurs et à faire pulluler les faiseurs de ballades.

PREMIER SERVITEUR.

Ma foi, vive la guerre! elle l'emporte sur la paix autant que le jour sur la nuit. Elle est vive, elle est vigilante, elle a toujours du nouveau à entendre ou à conter. La paix, c'est l'apoplexie, la léthargie en personne; elle est morne, sourde, assoupie, insensible, et fait naître plus d'enfans bâtards que la guerre ne fait périr d'hommes.

DEUXIÈME SERVITEUR.

C'est vrai; et de même que le viol est l'un des méfaits de la guerre, de même on ne peut nier que la paix ne fasse bien des cocus.

PREMIER SERVITEUR.

Oui, certes, et elle est cause que les hommes se haïssent les uns les autres.

TROISIÈME SERVITEUR.

Par une raison bien simple, c'est qu'alors ils ont bien moins besoin les uns des autres. Vive la guerre! je paierais s'il le faut pour l'avoir! j'espère voir bientôt les Romains à aussi bon marché que les Volsques. Mais voilà qu'on se lève de table.

TOUS.

Rentrons, rentrons, rentrons, rentrons.

Ils sortent.

SCENE VI.

Rome. — Une place publique.

Arrivent SICINIUS *et* BRUTUS.

SICINIUS.

Nous n'entendons plus parler de lui, et nous n'avons pas besoin de le craindre. Ses secours nous sont inutiles dans cette situation pacifique et cette tranquillité du peuple, auparavant livré à une effroyable agitation. Ses amis sont mécontens de voir tout aller bien; ils aimeraient mieux, dussent-ils eux-mêmes en souffrir, voir le peuple ameuté infester les rues, que de voir nos artisans chanter dans leurs boutiques et se rendre paisiblement à leurs occupations.

Arrive MÉNÉNIUS.

BRUTUS.

Voici Ménénius qui vient fort à propos. N'est-ce pas lui?

SICINIUS.

C'est lui-même. Oh! depuis quelque temps il s'est bien radouci. Salut, seigneur!

MÉNÉNIUS.

Salut à tous deux!

SICINIUS.

Votre Coriolan n'est pas fort regretté, si ce n'est de ses amis. La république est debout, et elle restera debout en dépit de tous ses ressentimens.

MÉNÉNIUS.

Tout va bien; mais tout irait mieux encore s'il avait pu prendre sur lui de temporiser.

SICINIUS.

Où est-il? L'avez-vous appris?

MÉNÉNIUS.

Je n'ai rien appris : sa mére et sa femme n'ont pas reçu de ses nouvelles.

Arrivent TROIS *ou* QUATRE CITOYENS.

LES CITOYENS, *aux tribuns.*

Que les dieux vous conservent tous deux!

SICINIUS.

Bonjour, voisins.

BRUTUS.

Je vous souhaite le bonjour à tous; bonjour.

PREMIER CITOYEN.

Nous, nos femmes et nos enfans, nous devons à genoux prier pour vous le ciel.

SICINIUS.

Vivez et prospérez!

BRUTUS.

Adieu, mes bons voisins. Plût aux dieux que Coriolan vous eût aimés comme nous!

LES CITOYENS.

Que les dieux vous gardent!

LES DEUX TRIBUNS.

Adieu, adieu.

LES CITOYENS *s'éloignent.*

SICINIUS.

Les temps sont meilleurs et plus propices qu'à l'époque où ces drôles parcouraient les rues en poussant des cris anarchiques.

BRUTUS.

Caïus Marcius était un excellent homme de guerre; mais insolent, bouffi d'orgueil, ambitieux au-delà de toute imagination, égoïste, —

SICINIUS.

Et aspirant à dominer seul et sans partage.

MÉNÉNIUS.

Je ne partage pas votre avis.

SICINIUS.

Nous en aurions fait la douloureuse expérience s'il eût été consul.

BRUTUS.

Les dieux nous ont préservés de ce péril, et Rome est paisible et sauve sans lui.

Arrive UN ÉDILE.

L'ÉDILE.

Dignes tribuns, un esclave que nous avons fait mettre en prison, rapporte que les Volsques ont envahi le territoire romain sur deux points différens, et, déployant tout ce que la guerre a de plus redoutable, détruisent tout ce qui est sur leur passage.

MÉNÉNIUS.

C'est Aufidius qui, apprenant l'exil de notre Marcius, sort de sa coquille, lui qui, tant que Marcius combattait pour Rome, se tenait caché et n'osait pas montrer ses cornes

SICINIUS.

Que dites-vous de Marcius?

BRUTUS.

Allez, faites fustiger ce porteur de fausses nouvelles. Il n'est pas possible que les Volsques osent rompre avec nous.

MÉNÉNIUS.

Cela n'est pas possible! Nous avons eu la preuve que cela se peut fort bien, et j'en ai vu trois exemples de mon temps. Mais causez avec cet esclave avant de le punir; sachez de lui d'où il tient cette nouvelle, de peur qu'il ne vous arrive de châtier un avis utile, et de battre le messager qui vient vous mettre en garde contre le péril.

SICINIUS.

Laissez donc, je sais que cela ne peut pas être.

BRUTUS.

C'est impossible.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Les nobles, en proie à une vive inquiétude, se rendent tous à la salle du sénat; il est arrivé des nouvelles qui leur ont fait changer de visage.

SICINIUS.

C'est cet esclave. Allez, qu'on le fasse fouetter aux yeux de tout le peuple assemblé! — Ce sont des faussetés! C'est le résultat de son rapport!

LE MESSAGER.

Oui, seigneur, le rapport de l'esclave se confirme, et on annonce des nouvelles plus terribles encore.

SICINIUS.

Comment, plus terribles?

LE MESSAGER.

On dit tout haut, et le bruit se répand, — je ne sais quelle foi on doit y ajouter, — que Marcius, réuni à Aufidius, conduit une armée contre Rome, et jure de tirer de nous une vengeance aussi large que l'intervalle qui sépare la première enfance de l'extrême vieillesse.

SICINIUS.

Comme c'est probable!

BRUTUS.

Ce sont des bruits qu'on fait répandre à dessein, pour inspirer aux esprits timorés le désir de voir rappeler leur cher Marcius.

SICINIUS.

C'est cela même.

MÉNÉNIUS.

Cette nouvelle est improbable : lui et Aufidius ne peuvent pas plus se réunir que les contraires les plus incompatibles.

Arrive UN AUTRE MESSAGER.

LE DEUXIÈME MESSAGER.

Vous êtes mandés au sénat : une armée redoutable, sous la conduite de Caïus Marcius, ligué avec Aufidius, ravage nos territoires; déjà ils ont tout renversé sur leur passage; partout ils promènent la flamme, et ils s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent.

Arrive COMINIUS.

COMINIUS.

Ah! vous avez fait d'excellente besogne!

MÉNÉNIUS.

Quelles nouvelles? quelles nouvelles?

COMINIUS.

Vous allez, par votre faute, voir violer vos filles, le plomb de vos toits fondre sur vos têtes, et déshonorer vos femmes sous vos yeux, —

MÉNÉNIUS.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

COMINIUS.

Vous allez voir vos temples brûler jusque dans leurs fondemens; et vos priviléges, dont vous étiez si fiers, seront réduits au point de tenir dans le trou d'une vrille.

MÉNÉNIUS.

Qu'y a-t-il de nouveau, je vous prie? — (*Aux tribuns.*) Je crains que vous n'ayez fait de triste besogne.—(*A Cominius.*) Vos nouvelles, de grâce. Si Marcius s'est réuni aux Volsques, —

COMINIUS.

Si! Il est leur dieu; il s'avance à leur tête, tel qu'un être créé par quelque autre puissance que la nature, et qui s'entend mieux qu'elle à former l'homme: eux, ils le suivent contre nous, méprisable engeance, avec toute l'assurance d'enfans qui poursuivent les papillons de l'été, ou de bouchers qui tuent des mouches.

MÉNÉNIUS.

Vous avez fait de la belle besogne, vous et vos gens à tabliers, vous qui attachiez tant d'importance aux suffrages des artisans et aux voix des mangeurs d'ail!

COMINIUS.

Ils vont faire écrouler votre Rome sur vos têtes.

MÉNÉNIUS.

Aussi facilement qu'Hercule, secouant un arbre, en faisait tomber les fruits mûrs. Vous avez fait d'admirable besogne!

BRUTUS.

Mais cette nouvelle est-elle bien vraie, seigneur?

COMINIUS.

Oui, et votre pâleur ne tardera pas à la confirmer. Tout le pays se révolte avec empressement; ceux qui résistent sont réputés stupides dans leur bravoure, et périssent victimes de leur fidélité insensée. Qui pourrait le blâmer? Vos ennemis et les siens rendent hommage à sa supériorité.

MÉNÉNIUS.

Nous sommes tous perdus, si ce grand homme n'a pitié de nous!

COMINIUS.

Qui ira l'implorer? Les tribuns ne le pourraient sans honte; le peuple mérite sa pitié comme le loup celle du berger; ses meilleurs amis, s'ils osaient lui dire: « ayez compassion de Rome, » se ravaleraient à ses yeux au niveau de ceux qui ont mérité sa haine, et se montreraient ses ennemis.

MÉNÉNIUS.

C'est vrai; s'il approchait de ma maison le brandon qui doit la consumer, je n'aurais pas le courage de lui dire: « Arrête, je t'en conjure. » — Vous avez bien travaillé, vous et vos travailleurs! Admirez votre ouvrage!

COMINIUS.

Vous avez attiré sur Rome un orage que rien ne saurait conjurer.

LES TRIBUNS.

Ne dites pas que c'est nous qui l'avons attiré.

MÉNÉNIUS.

Et qui donc? Est-ce nous? Nous l'aimions, nous autres nobles; mais nous avons eu la sottise et la lâcheté de laisser le champ libre à votre populace, qui l'a chassé de la ville en l'accompagnant de ses huées.

COMINIUS.

Je crains bien qu'ils ne le ramènent avec des hurlemens. Tullus Aufidius, le second des humains, lui obéit en tout comme un officier subalterne. Inhabile et faible, Rome n'a que son désespoir à lui opposer.

Arrive UNE TROUPE DE CITOYENS.

MÉNÉNIUS.

Voici la populace.—(*A Cominius.*) Et vous dites qu'Aufidius est avec lui? — (*Aux citoyens.*) Vous voilà donc, vous qui infectiez l'air en y faisant voler vos bonnets sales et graisseux, alors que l'exil de Coriolan vous arrachait des hurlement de joie. Il revient maintenant, et chacun des cheveux de ses soldats se transformera pour vous en fouet vengeur; tous les imbéciles qui ont jeté alors leurs bonnets en l'air seront écrasés par lui, et il leur paiera dignement leurs suffrages. N'importe; quand il nous consumerait tous dans un même embrasement, nous l'avons mérité.

LES CITOYENS.

Voilà de terribles nouvelles!

PREMIER CITOYEN.

Pour moi, quand j'ai dit « bannissons-le, » j'ai ajouté que c'était dommage.

DEUXIÈME CITOYEN.

Et moi aussi.

TROISIÈME CITOYEN.

Et moi aussi; et, à dire vrai, c'était le sentiment d'un grand nombre d'entre nous: dans ce que nous avons fait, nous avons cru faire pour le mieux; et quoique nous ayons consenti volontiers à son bannissement, cependant c'était contre notre volonté.

COMINIUS.

Vous êtes de singulières gens avec vos suffrages.

MÉNÉNIUS.

Vous avez fait une belle œuvre, vous et votre engeance. — (*A Cominius.*) Allons-nous au Capitole?

COMINIUS.

Oui, oui; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Cominius et Ménénius s'éloignent.

SICINIUS.

Mes amis, retournez chez vous; ne prenez point l'alarme; ces hommes appartiennent à une faction qui ne demanderait pas mieux que de voir se vérifier la nouvelle qu'elle affecte de craindre. Rentrez dans vos maisons, et ne montrez aucun signe d'effroi.

PREMIER CITOYEN.

Que les dieux nous soient en aide! Venez, mes amis, rentrons chez nous. J'ai toujours pensé que nous avions tort de le bannir.

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous en avons tous dit autant.

Les Citoyens s'éloignent.

BRUTUS.

Je n'aime point cette nouvelle.

SICINIUS.

Ni moi.

BRUTUS.

Allons au Capitole. Je donnerais la moitié de ma fortune pour que cela fût faux!

SICINIUS.

Allons, je vous prie.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Un camp dans le voisinage de Rome.

Arrivent AUFIDIUS *et son* LIEUTENANT.

AUFIDIUS.

Continuent-ils toujours à se rendre en foule au près de lui?

LE LIEUTENANT.

Je ne sais vers lui quel charme les attire; mais il est l'objet de l'entretien de vos soldats avant, pendant et après le repas; et même aux yeux des vôtres, seigneur, vous êtes, dans cette circonstance, éclipsé par lui.

AUFIDIUS.

Je n'y puis rien en ce moment, à moins d'employer des moyens qui nuiraient à nos projets. Il montre, même vis-à-vis de moi, plus d'orgueil que je ne m'y attendais lorsque j'ai accueilli son malheur; mais en cela il est fidèle à sa nature, et il faut que j'excuse ce que je ne puis changer.

LE LIEUTENANT.

Toutefois, j'aurais préféré, dans votre intérêt, que vous ne l'eussiez pas pris pour collègue, que vous eussiez gardé le commandement pour vous seul, ou qu'il l'eût exercé sans partage.

AUFIDIUS.

Je te comprends; et sois bien persuadé que le jour où il faudra compter entre nous, il ne se doute pas de ce que je lui prépare. Quoique à ses yeux, comme à ceux du vulgaire, sa conduite semble jusqu'ici sans reproche, qu'il paraisse agir franchement dans l'intérêt des Volsques, qu'il combatte comme un lion, et que pour triompher il lui suffise de tirer l'épée; cependant il a négligé un point qui doit amener sa perte ou la mienne, le jour où nous en viendrons à balancer nos comptes.

LE LIEUTENANT.

Croyez-vous, seigneur, qu'il parvienne à s'emparer de Rome?

AUFIDIUS.

Toutes les places se rendent à lui à son approche; la noblesse de Rome lui est dévouée; il a pour amis les sénateurs et les patriciens. Les tribuns n'entendent rien à la guerre, et le peuple votera son rappel aussi légèrement qu'il a voté son exil. Je pense qu'il sera pour Rome ce qu'est l'aigle de mer pour le poisson dont il fait sa proie, en vertu de la supériorité de sa nature. Il fut pour eux d'abord un noble serviteur; mais il n'a pu porter ses honneurs avec modération; soit orgueil, cette tache qu'impriment à l'homme heureux des succès journaliers; soit défaut de jugement et d'adresse à tirer parti des chances dont il était le maître; soit que sa nature l'eût circonscrit dans un caractère unique, incapable de déposer le casque du guerrier pour s'asseoir sur le siége du législateur, commandant au sein de la paix avec la même austérité et du même ton qu'à la guerre. Un seul de ces défauts,—et sans les avoir dans toute leur étendue, je lui rends cette justice, il a de chacun d'eux une teinte légère, — un seul, dis-je, a suffi pour le faire craindre, haïr et bannir. Il a du mérite; mais il l'étouffe en le proclamant. C'est l'opinion de nos semblables qui assigne à nos qualités leur valeur; et le génie qui a le plus la conscience de lui-même, n'a pas de tombeau plus assuré que la chaire du haut de laquelle nous exaltons nos actes. Un feu éteint un autre feu; un clou chasse l'autre. Le droit succombe sous le droit; la force périt sous la force. Viens, éloignons-nous. Marcius, quand tu seras maître de Rome, tu seras plus impuissant que jamais; tu ne tarderas pas à être en mon pouvoir!

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Une place publique.

Arrivent MÉNÉNIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS *et* AUTRES.

MÉNÉNIUS.

Non, je n'irai pas; vous avez entendu comment il a traité celui qui fut autrefois son général, et qui l'aimait d'une amitié si tendre. Moi-même il m'appelait son père; mais qu'est-ce que cela fait? Allez le trouver, vous qui l'avez banni; prosternez-vous à un mille de sa tente, et rampez à genoux jusqu'à lui pour implorer sa clémence. Puisqu'il n'a consenti qu'avec répugnance à entendre Cominius, je resterai ici.

COMINIUS.

Il affectait de ne me pas connaître.

MÉNÉNIUS.

Vous entendez!

COMINIUS.

Pourtant il m'a appelé une fois par mon nom: je lui ai parlé de notre vieille amitié et du sang que nous avons versé ensemble. Il refusait de répondre au nom de Coriolan, et n'en voulait accepter aucun, disant qu'il n'était rien, et qu'il voulait rester sans nom jusqu'à ce qu'il s'en fût forgé un au brasier de Rome en flammes.

MÉNÉNIUS.

Allons, c'est bien; vous avez produit là un beau chef-d'œuvre. Vous avez fait ce qu'il fallait pour mettre le charbon à bon marché dans Rome. Vous laisserez un noble souvenir.

COMINIUS.

Je lui représentais qu'il était digne d'une grande ame de pardonner à ceux qui n'avaient plus de grâce à attendre : il m'a répondu que l'état n'avait point de grâce à demander au coupable qu'il avait puni.

MÉNÉNIUS.

Fort bien; pouvait-il dire moins?

COMINIUS.

J'ai essayé d'éveiller sa sollicitude pour ses amis particuliers: il m'a répondu qu'il ne pouvait perdre son temps à les trier dans un monceau de paille gâtée et pourrie. Ce serait folie, a-t-il ajouté, pour épargner un grain ou deux, de ne pas la brûler et de la laisser infecter l'air.

MÉNÉNIUS.

Pour épargner un grain ou deux? Je suis l'un de ces grains; sa mère, sa femme, son enfant, (*montrant Cominius*) et ce digne Romain en sont aussi; nous sommes le bon grain, nous autres. (*Aux Tribuns.*) Vous êtes la paille dont l'infection corrompt l'atmosphère terrestre; il faudra donc que nous soyons brûlés à cause de vous!

SICINIUS.

Épargnez-nous, de grâce. Si vous nous refusez votre aide dans un moment où elle ne nous fut jamais si nécessaire, du moins n'insultez pas à notre malheur. Assurément, si vous vouliez plaider la cause de votre pays, votre parole éloquente, plus efficace que l'armée que nous pourrions rassembler à la hâte, arrêterait notre concitoyen.

MÉNÉNIUS.

Non, je ne veux point m'en mêler.

SICINIUS.

Je vous en conjure, allez le trouver.

MÉNÉNIUS.

A quoi cela pourra-t-il servir?

BRUTUS.

Essayez ce que peut pour Rome l'amitié que Marcius vous porte.

MÉNÉNIUS.

Supposons que Marcius me traite comme Cominius, qu'il me renvoie sans m'entendre, et m'oblige, moi, son ami, à revenir confus, la douleur dans l'ame et désolé de sa cruelle indifférence, — que ferez-vous alors?

SICINIUS.

Rome vous en saura gré, et mesurera sa reconnaissance à vos bonnes intentions.

MÉNÉNIUS.

Je tenterai la chose; je pense qu'il m'entendra; cependant, quand je le vois mordre ses lèvres et n'accueillir Cominius qu'avec humeur, cela n'est guère propre à m'encourager. Il faut qu'on lui ait parlé dans un moment inopportun; peut-être n'avait-il pas dîné: quand les artères sont vides, notre sang est froid; nous boudons l'aurore, nous ne sommes en veine ni de générosité, ni de pardon; mais quand le vin et la bonne chère ont rempli ces canaux, ces conduits de notre sang, nous avons l'ame plus traitable que lorsque nous avons jeûné comme des prêtres. J'épierai donc le moment où il sera disposé comme je le veux, et c'est alors que je l'aborderai.

BRUTUS.

Vous connaissez le chemin de sa sensibilité; il est impossible que vous vous égariez.

MÉNÉNIUS.

A tout événement, je l'essaierai. Je saurai avant peu à quoi m'en tenir sur ce point.

Il s'éloigne.

COMINIUS.

Il ne voudra pas l'entendre.

SICINIUS.

Non ?

COMINIUS.

Il est assis dans l'or, vous dis-je ; son œil flamboie comme s'il voulait brûler Rome, et son injure tient la porte de son ame fermée à la pitié. Je me suis agenouillé devant lui : c'est à peine si d'une voix bien faible il m'a dit : « Relevez-vous ; » puis d'un mouvement de sa main, il m'a fait signe de m'éloigner. Il m'a fait remettre ses volontés par écrit, et s'est engagé par serment à ne point admettre d'autres conditions. Il ne nous reste donc plus d'espoir, si ce n'est dans sa noble mère et dans sa femme, qui, m'a-t-on dit, se proposent d'intercéder auprès de lui en faveur de leur patrie. Allons donc les trouver et les supplier de hâter leur démarche.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Un poste avancé du camp volsque devant Rome.

Des sentinelles sont en faction. Arrive MÉNÉNIUS.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Halte-là ; d'où viens-tu ?

DEUXIÈME SENTINELLE.

Arrête et rebrousse chemin.

MÉNÉNIUS.

Vous faites votre devoir : c'est bien ; mais, avec votre permission, je suis un fonctionnaire de l'état, et je viens pour parler à Coriolan.

PREMIÈRE SENTINELLE.

D'où venez-vous ?

MÉNÉNIUS.

De Rome.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Vous ne pouvez passer, il faut retourner sur vos pas ; notre général ne veut plus recevoir personne venant de Rome.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Vous verrez votre Rome consumée par les flammes, avant d'être admis auprès de Coriolan.

MÉNÉNIUS.

Mes bons amis, si vous avez entendu votre général parler de Rome, et des amis qu'il compte dans cette ville, il y a mille à parier contre un que mon nom a frappé votre oreille : je suis Ménénius.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Soit ; retournez-vous-en ; la vertu de votre nom n'est pas ici un passeport.

MÉNÉNIUS.

Tu sauras, mon cher, que ton général est mon ami ; j'étais le registre de ses belles actions ; c'est là que les hommes lisaient sa gloire, un peu exagérée peut-être ; car j'ai toujours rendu témoignage à mes amis, parmi lesquels il tient le premier rang, en donnant à leur éloge toute l'étendue que pouvait permettre la vérité ; quelquefois même, tel qu'une boule lancée sur un terrain trompeur, j'ai dépassé le but ; c'est ainsi qu'en louant Marcius j'ai parfois frisé de près le mensonge ; ainsi donc, mon cher, permets-moi de passer.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Ma foi, quand vous auriez dit autant de mensonges en sa faveur que vous avez proféré de paroles pour votre propre compte, vous ne passeriez pas ; non, lors même qu'il y aurait autant de vertu à mentir qu'à vivre chastement : rebroussez donc chemin.

MÉNÉNIUS.

Songe donc, mon cher, que je m'appelle Ménénius, et que j'ai toujours été du parti de ton général.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Vous avez beau avoir menti pour son compte, comme vous venez de le dire, moi qui suis véridique en servant sous ses ordres, je vous déclare que vous ne passerez pas : allez-vous-en donc.

MÉNÉNIUS.

A-t-il dîné ? pourrais-tu me le dire ? car je ne veux lui parler qu'après son dîner.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Vous êtes Romain, n'est-il pas vrai ?

MÉNÉNIUS.

Je le suis comme l'est ton général.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Vous devriez alors haïr Rome comme il la déteste. Après avoir chassé de vos murs l'homme le plus capable de les défendre, après avoir dans un accès d'ignorance populaire donné à votre ennemi votre bouclier, croyez-vous donc pouvoir arrêter sa vengeance avec les gémissemens de vos vieilles femmes, les supplications virginales de vos filles, ou la débile intercession d'un radoteur décrépit comme vous ? Croyez-vous qu'il suffise de votre faible souffle pour écarter l'incendie qui se prépare à dévorer votre ville ? Non, non, vous vous trompez ; retournez donc à Rome, et résignez-vous à l'exécution de votre sentence ; vous êtes condamnés. Notre général a fait serment de ne vous accorder ni sursis ni grâce.

MÉNÉNIUS.

L'ami, si ton capitaine savait que je suis ici, il me traiterait avec égard et considération.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Mon capitaine ne vous connaît pas.

MÉNÉNIUS.

Je veux dire ton général.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Mon général ne s'embarrasse guère de vous. Éloignez-vous, vous dis-je ; partez, si vous ne voulez

que je vous retire la demi-pinte de sang tout au plus qui vous reste : allez-vous-en.

MÉNÉNIUS.

Mais, mon cher, mon cher, —

Arrivent CORIOLAN *et* AUFIDIUS.

CORIOLAN.

De quoi s'agit-il ?

MÉNÉNIUS, *à la sentinelle.*

Je vais maintenant te faire avoir ce que tu mérites ; tu verras que je suis considéré ici ; tu verras si un soldat imbécile tel que toi peut m'empêcher de parvenir jusqu'à mon fils Coriolan : juge à la manière dont il va me traiter si tu n'es pas à deux doigts d'être pendu ou de subir quelque autre mort plus longue et plus cruelle ; regarde bien maintenant, et tremble sur le sort qui t'attend. — (*A Coriolan.*) Que les dieux immortels restent assemblés en permanence pour s'occuper exclusivement de ta félicité, et que leur amour pour toi soit égal à celui que te porte ton vieux père Ménénius ! O mon fils ! ô mon fils ! tu prépares la flamme qui doit nous consumer ; vois couler mes pleurs, et permets-leur de l'éteindre. Je n'ai consenti qu'à regret à venir vers toi ; mais, persuadé que nul autre que moi ne pouvait te fléchir, je suis parti chargé des vœux et des soupirs de tout un peuple ; je te conjure de pardonner à Rome et à tes concitoyens supplians : que les dieux propices apaisent ta colère, et qu'ils en détournent les restes (*montrant la sentinelle*) sur ce coquin qui, obstiné comme un bloc, a refusé de me laisser approcher de toi.

CORIOLAN.

Arrière !

MÉNÉNIUS.

Comment, arrière ?

CORIOLAN.

Femme, mère, enfant, je ne connais plus rien ; mes résolutions sont subordonnées à la volonté d'autrui : ma vengeance seule m'appartient ; mon pardon réside dans le cœur des Volsques. Qu'un ingrat oubli efface le souvenir de notre amitié plutôt que de permettre à la pitié de le rappeler. Allez-vous-en donc ; mon oreille saura résister à vos prières plus que vos portes à mes attaques ; cependant, en témoignage de notre ancienne affection, (*il lui donne un papier*) prenez ceci ; je l'ai écrit pour vous, et me proposais de vous l'envoyer. Pas un mot, Ménénius, je ne veux rien entendre. —Cet homme, Aufidius, était mon ami dans Rome ; cependant, vous voyez.

AUFIDIUS.

Vous montrez un caractère des plus fermes.

CORIOLAN *et* AUFIDIUS *s'éloignent.*

PREMIÈRE SENTINELLE.

Eh bien ! seigneur, vous vous appelez Ménénius ?

DEUXIÈME SENTINELLE.

Vous voyez que ce nom a beaucoup de pouvoir ? Vous connaissez le chemin pour vous en retourner ?

PREMIÈRE SENTINELLE.

Vous voyez comme on nous a réprimandés d'avoir interdit le passage à votre grandeur ?

DEUXIÈME SENTINELLE.

Pensez-vous que j'aie beaucoup à trembler pour le sort qui m'attend ?

MÉNÉNIUS.

Je ne me soucie ni de votre général, ni de personne ! Quant à vous, chétives créatures, vous êtes si peu de chose, que je sais à peine si vous existez. Celui qui est décidé à se donner la mort ne la craint pas de la main d'un autre. Que votre général fasse ce qu'il pourra faire de pire. Pour vous, restez long-temps ce que vous êtes, et que vos misères s'accroissent avec vos années ! Je vous dis comme on m'a dit, arrière !

Il s'éloigne.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Je le garantis un brave homme.

DEUXIÈME SENTINELLE

Le brave homme, c'est notre général ; c'est un roc, un chêne qu'aucun vent ne fait ployer.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Le tente de Coriolan.

Entrent CORIOLAN, AUFIDIUS *et* AUTRES.

CORIOLAN.

Nous conduirons demain notre armée devant les murs de Rome. — Mon collègue, dans cette expédition, vous voudrez bien, j'espère, rapporter aux chefs des Volsques avec quelle sincérité j'ai agi.

AUFIDIUS.

Vous n'avez eu en vue que leurs intérêts ; vous avez fermé l'oreille à toutes les sollicitations des Romains ; vous n'avez voulu avoir d'entretien particulier avec aucun d'eux, pas même avec ceux d'entre vos amis qui paraissaient le plus compter sur vous.

CORIOLAN.

Le dernier, ce vieillard que j'ai renvoyé à Rome le cœur brisé, avait pour moi plus que l'affection d'un père ; peu s'en fallait que je ne fusse un dieu pour lui. En le députant vers moi, ils épuisaient leur dernière ressource. Malgré le dur accueil que je lui ai fait, néanmoins, par égard pour sa vieille amitié, je leur ai de nouveau offert, par son intermédiaire, les conditions qu'ils avaient déjà refusées, et qu'ils ne peuvent maintenant accepter ; c'est toute la grâce que j'ai accordée à un homme

qui, certes croyait obtenir davantage; et assurément j'ai concédé bien peu de chose. Désormais je ne veux plus accueillir ni députations ni sollicitations nouvelles, qu'elles émanent de l'état ou de mes amis particuliers. — (*On entend du dehors un bruit d'acclamations.*) Ah! quelles sont ces clameurs? Tenterait-on de me faire enfreindre mon serment au moment même où je viens de le prononcer? Je ne l'enfreindrai pas.

Entrent, en habits de deuil, VIRGILIE, *et* VOLUMNIE *conduisant par la main* LE JEUNE MARCIUS; VALÉRIE *et plusieurs* AUTRES DAMES ROMAINES *les accompagnent.*

CORIOLAN, *continuant.*

Ma femme s'avance la première; puis la mère vénérable dont les flancs m'ont porté, tenant par la main son petit-fils. Mais chassons loin de moi toute affection. Brisons tous les liens, annulons tous les droits de la nature; faisons consister la vertu dans l'obstination. Que m'importe cette humble attitude, ou ces yeux de colombe qui rendraient les dieux parjures? — Je sens que je m'attendris; je ne suis pas formé d'une argile plus dure que les autres hommes. — Ma mère s'incline: c'est comme si l'Olympe devant une humble taupinière abaissait son front suppliant. Et mon jeune enfant qui semble intercéder d'un air si touchant, que j'entends la voix puissante de la nature me crier: « Ne le refuse pas! » — Que les Volsques promènent la charrue sur Rome et la herse sur l'Italie, je n'aurai point la sottise d'obéir à un aveugle instinct. Je veux rester insensible comme un homme qui se serait fait lui-même et n'aurait point de famille.

VIRGILIE.

Mon seigneur et mon époux.

CORIOLAN.

Je ne vous vois plus des mêmes yeux dont j vous voyais dans Rome.

VIRGILIE.

La douleur qui nous a changées vous le fait croire ainsi.

CORIOLAN, *à part.*

Comme un acteur sans mémoire, j'ai oublié mon rôle, et je reste court à ma honte. — (*Haut.*) O la plus chère moitié de moi-même, pardonne à ma tyrannie; mais ne me demande pas de pardonner aux Romains. — Oh! donne-moi un baiser, long comme mon exil, doux comme ma vengeance! (*Il l'embrasse.*) Par la jalouse reine du ciel*, c'est le baiser que tu m'as donné à mon départ, ô ma bien-aimée; ma lèvre fidèle l'a conservé pur et vierge. — Mais, tandis que je parle, grands dieux! je laisse là, sans la saluer, la plus noble des mères. Fléchissons le genou, (*il met un genou en terre*) et témoignons de ma soumission par des respects plus profonds que n'en montreraient des fils vulgaires.

VOLUMNIE.

Oh! reste debout, et sois béni, pendant que, sans autre coussin que les durs cailloux, je m'agenouillerai devant toi, et que, par une manifestation déplacée, entre le fils et la mère, les rôles seront intervertis.

Elle s'agenouille devant lui.

CORIOLAN.

Que vois-je? Vous à genoux devant moi, devant le fils que vos soins ont formé? Que les cailloux du rivage aillent frapper les étoiles; que les vents mutinés lancent contre le soleil brûlant les cèdres orgueilleux; que l'absurde se réalise, et que l'impossible devienne facile!

VOLUMNIE.

Tu es mon guerrier, tu es mon ouvrage. (*Lui montrant Valérie.*) Connais-tu cette dame?

CORIOLAN.

C'est la noble sœur de Publicola, le modèle de Rome, chaste comme le glaçon formé de la neige la plus pure et que l'hiver a suspendu au temple de Diane. — Chère Valérie!

VOLUMNIE, *lui présentant son fils.*

Voici ton imparfaite image, l'abrégé de son père, qui, développé par le temps, pourra un jour en tout te ressembler.

CORIOLAN, *à son fils.*

Que le dieu des guerriers, de l'aveu du puissant Jupiter, ne mette dans ton cœur que de nobles pensées! Puisses-tu être invulnérable à la honte et briller sur les champs de bataille comme un fanal au bord des mers, présentant un front calme à toutes les tempêtes et sauvant ceux qui le voient!

VOLUMNIE, *au jeune Marcius.*

Mets-toi à genoux.

CORIOLAN, *embrassant son fils.*

Voilà un bel enfant.

VOLUMNIE.

Lui, ta femme, cette dame et moi, nous sommes tes supplians.

CORIOLAN.

Je vous en conjure, restez-en là, ou, du moins, avant de m'adresser votre demande, rappelez-vous que ma persistance à vous refuser ce que j'ai juré de ne pas accorder ne doit pas être regardée par vous comme un refus. Ne me demandez pas de renvoyer mes soldats, ou de capituler avec les artisans de Rome: ne me reprochez pas ma cruauté apparente; ne cherchez pas à tempérer ma fureur et ma soif de vengeance par de froides raisons.

VOLUMNIE.

Oh! assez, assez! tu viens de nous déclarer ta résolution de ne rien nous accorder; car nous n'avons pas autre chose à te demander, que ce que déjà tu nous refuses. Nous t'adresserons néanmoins notre demande, et si tu nous refuses, c'est sur ta dureté qu'en retombera tout le blâme: écoute-nous donc.

* Junon, qui présidait au mariage. (*Note du traducteur.*)



CORIOLAN.

Aufidius, et vous, Volsques, écoutez; car nous ne voulons entendre en secret rien de ce qui concerne Rome. — Parlez.

VOLUMNIE.

Quand nous resterions silencieuses et muettes, nos vêtemens et notre maigreur témoigneraient assez quelle existence nous avons menée depuis ton exil. Juge si nous ne sommes pas malheureuses, plus qu'aucune femme vivante ne l'a jamais été, puisque ta vue, qui devrait remplir nos yeux de larmes de joie et faire tressaillir nos cœurs d'allégresse, nous arrache des pleurs amers, et nous fait frissonner de crainte et de douleur, en montrant aux yeux d'une mère, d'une épouse et d'un enfant, leur fils, leur époux et leur père, déchirant les entrailles de sa patrie. Mais c'est à nous surtout, à nous, infortunées, que ton inimitié est fatale : tu nous mets dans l'impossibilité de prier les Dieux, cette consolation accordée à tous, hormis à nous; car comment les prier en même temps et pour notre patrie, comme nous y sommes obligées, et pour le succès de tes armes, comme c'est notre devoir? Hélas! il faut nous résoudre à perdre ou la patrie bien aimée, notre mère commune, ou ta personne, à laquelle était attaché notre bonheur dans la patrie. Quel que soit celui de nos vœux qui s'accomplisse, quel que soit le parti qui triomphe, des deux côtés notre infortune est égale. Il faut nous résoudre à te voir ou traîné dans nos rues, chargé de fers, tel qu'un étranger criminel, ou marcher en vainqueur sur les débris fumans de ta patrie, et ceindre ton front de palmes triomphales pour avoir courageusement versé le sang de ta femme et de tes enfans. Pour moi, mon fils, je n'attendrai point l'événement ni l'issue de cette guerre : si je ne puis obtenir de toi que tu te montres grand et généreux aux deux nations belligérantes, plutôt que de consommer la ruine de l'une d'elles, — dès les premiers pas que tu feras pour attaquer ta patrie, il te faudra, je te le jure, marcher sur le sein de ta mère, sur ce sein qui t'a donné le jour.

VIRGILIE.

Et sur le mien aussi, qui t'a donné ce fils pour perpétuer ton nom dans l'avenir.

LE JEUNE MARCIUS.

Il ne marchera pas sur moi; je me sauverai jusqu'à ce que je sois devenu grand, et alors je me battrai.

CORIOLAN.

Celui qui ne veut pas faiblir comme une femme ne doit avoir devant les yeux ni l'aspect de l'enfance ni le visage de la femme. J'ai écouté trop long-temps.

Il se lève.

VOLUMNIE.

Non, ne nous quitte pas ainsi; si nous te demandions de sauver les Romains en détruisant les Volsques, sous les drapeaux desquels tu sers, tu pourrais condamner notre prière, comme tendant à flétrir ton honneur. Non, ce que nous te demandons, c'est de réconcilier les deux peuples, afin que les Volsques puissent dire : « Nous avons été clémens, » les Romains répondre : « Nous vous avons cette obligation, » et que tous, te saluant de leurs acclamations, s'écrient : « Béni soit celui qui nous fit cette paix! » Tu le sais, ô mon illustre fils, la fortune de la guerre est incertaine; mais ce qui est certain, c'est que si tu triomphes de Rome, le seul fruit que tu en retireras, ce sera un nom chargé des malédictions de l'avenir; l'histoire dira : « C'était un noble cœur; mais sa dernière action a effacé sa gloire : il a perdu son pays, et son nom est dévoué à la haine des générations futures. » Parle-moi, ô mon fils, toi, qui as toujours marché dans les voies de la générosité et de l'honneur; imite l'indulgence des dieux, qui ébranlent du bruit de leur tonnerre le vaste sein de l'air, et dont la foudre, après tout, ne va frapper qu'un chêne. Pourquoi gardes-tu le silence? Penses-tu qu'il soit honorable pour un noble cœur de conserver le souvenir des injures? — Ma fille, parle-lui; tes pleurs ne font aucune impression sur lui. — Parle-lui, enfant, peut-être que ton innocence et ta faiblesse le toucheront plus que nos raisons. — Jamais il n'y eut dans le monde de fils plus redevable à sa mère; et cependant il me laisse parler sans but, comme un condamné au pilori. Jamais tu ne témoignas à ta mère la moindre déférence, elle qui, renonçant à l'espoir d'un second hymen, avec l'amour d'une poule assidue, t'abritait sous son aile, t'envoyait à la guerre, et te ramenait sain et sauf, chargé d'honneurs. Si ma requête est injuste, dis-le-moi, et rejette-la; mais si elle ne l'est pas, tu manques à ton devoir, et les Dieux te puniront d'avoir refusé à une mère l'obéissance qui lui est due. — Il détourne la tête : femmes, prosternez-vous; ajoutons à sa honte par notre humiliation. Son nom de Coriolan lui donne plus d'orgueil que nos prières ne peuvent obtenir de pitié. A genoux; finissons-en : c'est notre dernier effort. — Après quoi, nous retournerons à Rome et irons mourir avec nos voisins. — Accorde-nous un regard : cet enfant, qui, ne pouvant exprimer ce qu'il voudrait dire, fait ce qu'il nous voit faire, se prosterne et tend vers toi ses mains suppliantes, ajoute à nos supplications plus de force que tu n'en saurais mettre à les repousser. — Venez, partons : cet homme eut une Volsque pour mère; sa femme est à Corioles, et c'est par hasard que cet enfant lui ressemble. — Qu'on nous donne la permission de nous retirer : je garderai le silence jusqu'à ce que notre cité soit en flammes; alors ma voix articulera un faible et dernier son.

CORIOLAN.

O ma mère, ma mère! (*Il prend les mains de Volumnie, et reste quelques momens sans parler.*) Qu'avez-vous fait? Voyez, les cieux s'ouvrent, les Dieux abaissent vers nous leurs regards, et ils sourient de pitié en voyant cette scène contre nature. O ma mère, ma mère! oh! vous avez rem-

porté une victoire heureuse pour Rome ; mais pour votre fils,—croyez-moi, oh! croyez-moi, cette victoire lui sera bien fatale, si même elle ne lui est pas mortelle ; mais j'en accepte les conséquences. — Aufidius, si je me vois dans l'impuissance de poursuivre loyalement la guerre jusqu'au bout, je veux du moins conclure une paix convenable. Mon cher Audifius, qu'auriez-vous fait à ma place? Auriez-vous pu, Aufidius, écouter une mère moins long-temps, ou lui accorder moins ?

AUFIDIUS.

Mon cœur s'en est ému.

CORIOLAN.

Je n'en doute pas ; et moi-même, seigneur, sachez qu'il n'est pas aisé de tirer de mes yeux des pleurs de compassion. Mais, seigneur, je prendrai votre conseil pour régler les conditions de la paix : pour moi, je n'irai point à Rome ; je retourne avec vous pour justifier ma conduite ; j'espère m'appuyer de votre approbation. — O ma mère ! ô ma femme !

AUFIDIUS, *à part.*

Je suis charmé que tu aies mis ta clémence en contradiction avec ton honneur : je ferai sortir de ceci les moyens de ressaisir mon ancienne puissance.

Les dames font des signes à Coriolan.

CORIOLAN, *à Volumnie, Virgilie, etc.*

Oui, tout-à-l'heure ; mais auparavant nous prendrons ensemble quelques rafraîchissemens ; je veux que vous rapportiez à Rome des assurances plus solides que de simples paroles, dans le traité qui devra être accepté et signé de part et d'autre. Venez, suivez-nous. Femmes, vous méritez qu'on vous élève un temple ; tous les glaives de l'Italie, tous ses guerriers réunis, n'auraient pu obtenir cette paix.

Ils sortent.

SCENE IV.

Arrivent MÉNÉNIUS *et* SICINIUS.

Rome. — Une place publique.

MÉNÉNIUS.

Voyez-vous cette encoignure du Capitole, cette pierre angulaire ?

SICINIUS.

Oui ; eh bien ! après ?

MÉNÉNIUS.

S'il vous est possible de la déplacer avec votre petit doigt, nous pouvons espérer que les dames de Rome, et surtout sa mère, parviendront à le fléchir ; mais je dis qu'il n'y a pas d'espoir que cela soit ; nos têtes sont condamnées et n'attendent plus que l'exécution de la sentence.

SICINIUS.

Est-il possible qu'un si court intervalle puisse changer à ce point la condition d'un homme?

MÉNÉNIUS.

Il y a de la différence entre un ver et un papillon ; et cependant le papillon a commencé par n'être qu'un ver ; de même Marcius, d'homme qu'il était, est devenu un dragon ; il a des ailes, il ne touche plus à la terre.

SICINIUS.

Il aimait tendrement sa mère !

MÉNÉNIUS.

Il m'aimait aussi ; et maintenant il ne se souvient pas plus de sa mère qu'un cheval de huit ans. L'aigreur empreinte sur son visage suffirait pour tourner le raisin. Quand il marche, il se meut comme une machine de guerre, et le sol s'affaisse sous ses pas ; il percerait une cuirasse d'un seul de ses regards ; sa voix ressemble au son d'une cloche funèbre, et son murmure au bruit d'une batterie. Il est assis sur son trône comme une espèce d'Alexandre : ce qu'il commande est exécuté aussitôt qu'ordonné ; il ne lui manque, pour être un dieu, que l'éternité et un ciel pour trône.

SICINIUS.

Il lui manque encore la clémence, si ce que vous dites de lui est vrai.

MÉNÉNIUS.

Je le peins tel qu'il est. Vous verrez quelle miséricorde sa mère obtiendra de lui. Il n'y a pas plus de miséricorde en lui que de lait chez un tigre mâle : notre malheureuse ville en fera l'expérience ; et tout cela, c'est vous qui en êtes cause.

SICINIUS.

Que les dieux nous soient en aide !

MÉNÉNIUS.

Non, dans la circonstance actuelle les dieux ne nous seront point en aide. Quand nous l'avons banni, nous ne les avons pas consultés ; et maintenant qu'il revient pour nous briser la tête, ils ne s'inquiètent pas de nous.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER, *à Sicinius.*

Si vous voulez sauver vos jours, courez vous réfugier dans votre maison ; les plébéiens ont saisi le tribun votre collègue ; ils le traînent au milieu d'eux en jurant que si les dames Romaines ne rapportent pas des nouvelles rassurantes, ils le feront mourir à petit feu.

Arrive UN AUTRE MESSAGER.

SICINIUS.

Quelles nouvelles ?

DEUXIÈME MESSAGER.

De bonnes nouvelles ! de bonnes nouvelles ! Les dames ont réussi ; les Volsques se retirent, et Marcius est parti ; jamais jour plus fortuné n'a lui sur Rome, pas même celui qui vit expulser les Tarquins.

SICINIUS.

Ami, es-tu certain que cela soit vrai? En es-tu certain?

DEUXIÈME MESSAGER.

Aussi certain qu'il l'est que le soleil est de feu. Où étiez-vous donc caché, que vous en doutez encore? Jamais la marée ne se précipita sous l'arche d'un pont avec plus de violence que la foule consolée à travers nos portes. Écoutez! (*On entend le bruit des trompettes et des hautbois et les roulemens des tambours, mêlés aux acclamations du peuple.*) Les trompettes, les flûtes, le psaltérion, les fifres, le tambourin et les cymbales, se mêlent aux cris des Romains, et font danser le soleil. Entendez-vous?

Les acclamations recommencent.

MÉNÉNIUS.

Voilà de bien bonnes nouvelles. Je vais aller au-devant des dames. Cette Volumnie vaut toute une ville de consuls, de sénateurs, de patriciens; de tribuns comme vous elle vaut une mer et une terre toutes pleines. Vous avez aujourd'hui prié avec succès: ce matin, pour dix mille de vos têtes, je n'aurais pas donné une obole. Entendez-vous leurs acclamations joyeuses?

Les acclamations et la musique se font entendre.

SICINIUS, *au deuxième Messager*.

D'abord, que les dieux te bénissent pour tes bonnes nouvelles; ensuite, reçois mes remerciemens.

DEUXIÈME MESSAGER.

Seigneur, nous avons tous sujet d'être reconnaissans.

SICINIUS.

Tu dis que le cortége s'approche de la ville?

DEUXIÈME MESSAGER.

Il est sur le point d'y entrer.

SICINIUS, *faisant quelques pas pour s'éloigner*.

Allons à sa rencontre et partageons la joie générale.

Arrivent LES DAMES, *accompagnées* DES SÉNATEURS, DES PATRICIENS *et* DU PEUPLE; *le cortége défile devant les spectateurs.*

PREMIER SÉNATEUR.

Voyez notre protectrice, celle qui a sauvé Rome. Convoquez toutes les tribus; qu'on remercie les dieux; qu'on allume des feux de joie; semez des fleurs sur leur chemin; que vos cris de joie fassent oublier les clameurs qui ont accompagné l'exil de Marcius; proclamez son rappel en saluant sa mère; criez: «Soyez les bien venues, Romaines! soyez les bien venues!»

TOUS.

Soyez les bien venues, Romaines! soyez les bien venues!

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Antium. — Une place publique.

Arrivent TULLUS AUFIDIUS *et* SA SUITE.

AUFIDIUS.

Allez, dites aux chefs de la ville que je suis ici, remettez-leur ce papier: quand ils l'auront lu, dites-leur de se rendre sur la place publique; là, en leur présence, et devant tout le peuple, j'établirai la preuve du contenu de cet écrit. Celui que j'accuse est déjà entré dans nos murs, et il se propose de paraître devant le peuple, dans l'espoir de se justifier avec des paroles: hâtez-vous.

LA SUITE D'AUFIDIUS *s'éloigne.*

Arrivent trois ou quatre CONJURÉS, *d'intelligence avec* AUFIDIUS.

AUFIDIUS, *continuant*.

Soyez les bien venus!

PREMIER CONJURÉ.

Comment va notre général?

AUFIDIUS.

Comme un homme empoisonné par ses propres bienfaits, et qui périt victime de sa générosité.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Noble seigneur, si vous persistez dans le projet auquel vous avez désiré nous associer, nous vous délivrerons du danger qui vous menace.

AUFIDIUS.

C'est ce que je ne saurais dire. Nous conformerons notre conduite aux dispositions du peuple.

TROISIÈME CONJURÉ.

Le peuple flottera incertain tant qu'il y aura de la division entre vous; la chute de l'un rendra le survivant héritier de toute la faveur publique.

AUFIDIUS.

Je le sais; et pour le frapper j'ai des raisons plausibles; je l'ai élevé au pouvoir, et je me suis rendu garant de sa fidélité: lui, une fois parvenu à cette haute position, il s'est mis à arroser ses plantes nouvelles avec les eaux de la flatterie; il a séduit mes amis; et dans ce but, il a fait fléchir sa nature auparavant brusque, ingouvernable et indépendante.

TROISIÈME CONJURÉ.

Seigneur, son inflexibilité, lorsqu'il briguait le consulat qu'il ne put obtenir, faute d'avoir su plier, —

AUFIDIUS.

J'allais en parler. Banni pour son orgueil, il vint à mon foyer, tendit la gorge à mon épée; je l'accueillis, je me l'associai, je lui laissai faire ce qu'il voulut: j'allai jusqu'à lui permettre, pour accomplir ses projets, de choisir parmi mes sol-

dats les meilleurs et les plus aguerris ; moi-même, je servis ses projets en payant de ma personne : je l'aidai à recueillir une renommée qu'il s'appropria toute entière : si bien qu'à la fin je parus son subalterne, et non son égal, et il me récompensait d'un sourire comme si j'eusse été un mercenaire.

PREMIER CONJURÉ.

C'est vrai, seigneur : et l'armée s'en est étonnée; et en dernier lieu, quand Rome était en son pouvoir, et que nous attendions non moins de profit que de gloire, —

AUFIDIUS.

C'est cela même; c'est là le chef d'accusation que je chercherai surtout à faire valoir. Pour quelques larmes de femmes qui ne coûteut pas plus que des mensonges, il a sacrifié le sang et les travaux de cette glorieuse campagne : pour ce motif, il faudra qu'il meure, et sa chute relèvera ma gloire. Mais écoutons!

On entend le bruit des tambours et des trompettes qui se mêle aux acclamations du peuple.

PREMIER CONJURÉ.

Vous êtes entré dans votre ville natale comme un soliveau, et personne ne vous a fait le moindre accueil; mais lui, il revient, et les airs retentissent d'acclamations.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Et tous ces insensés dont il a tué les enfans s'enrouent à proclamer sa gloire.

TROISIÈME CONJURÉ.

Avant qu'il ait parlé et que sa parole ait électrisé le peuple, saisissez le moment opportun, faites-lui sentir la lame de votre épée, et nous vous seconderons quand il sera couché sur le carreau ; vous direz sur son compte tout ce qu'il vous plaira, et ses raisons seront enterrées avec son corps.

AUFIDIUS.

N'en dites pas davantage; voici les sénateurs.

Arrivent LES SÉNATEURS *de la ville.*

LES SÉNATEURS.

Soyez le bien venu parmi nous.

AUFIDIUS.

Je ne l'ai pas mérité : mais, dignes seigneurs, avez-vous lu attentivement ce que je vous ai écrit?

LES SÉNATEURS.

Nous l'avons lu.

PREMIER SÉNATEUR.

Et cette lecture nous a affligés. Les torts qu'il avait eus jusqu'ici pouvaient, je pense, aisément s'excuser ; mais finir par où il aurait dû commencer, sacrifier le fruit de nos armemens, nous rembourser nos frais pour tout salaire, conclure un traité avec des gens qui se rendaient, ce sont là des fautes qui n'admettent point d'excuse.

AUFIDIUS.

Il approche : vous allez l'entendre.

Coriolan s'avance; les tambours battent; on porte des étendarts devant lui; une foule de peuple l'accompagne.

CORIOLAN.

Salut, seigneurs ! je reviens votre soldat et portant dans le cœur tout aussi peu d'amour pour mon pays que lorsque je vous ai quittés, et toujours soumis à vos ordres suprêmes. Sachez que j'ai commencé notre expédition avec succès, et que, me frayant un chemin sanglant, j'ai conduit vos guerriers jusqu'aux portes de Rome. Le butin que nous rapportons dépasse de plus d'un tiers les frais de la campagne; nous avons conclu la paix à des conditions non moins glorieuses pour les Antiates qu'ignominieuses pour les Romains; en voici le traité signé des consuls et patriciens, et portant le sceau du sénat.

AUFIDIUS.

Ne le lisez pas, nobles seigneurs; mais répondez au traître qu'il a, au plus haut degré, abusé de ses pouvoirs.

CORIOLAN.

Traître? Qu'entends-je?

AUFIDIUS.

Oui, traître, Marcius.

CORIOLAN.

Marcius!

AUFIDIUS.

Oui, Marcius, Caïus Marcius! Crois-tu donc que je veuille t'honorer de ce nom de Coriolan que tu as volé dans Corioles? — Sénateurs et chefs de l'état, il a perfidement trahi vos intérêts, et pour quelques larmes frivoles il a vendu à sa femme et à sa mère votre ville de Rome, car elle était la vôtre; il a rompu son serment et sa résolution comme un fil de soie pourri; et sans daigner rassembler un conseil de guerre, il lui a suffi des pleurs de sa nourrice pour sacrifier lâchement et piteusement votre victoire; si bien que les enfans ont rougi pour lui, et que les hommes de cœur se regardaient l'un l'autre, indignés et confus.

CORIOLAN.

Dieu Mars, tu l'entends!

AUFIDIUS.

Ne nomme point ce dieu, enfant pleureur et pusillanime!

CORIOLAN.

Ah! ah!

AUFIDIUS.

Tu n'es que cela!

CORIOLAN.

Inépuisable menteur, tu viens de gonfler mon cœur au point que ma poitrine ne peut plus le contenir. — Moi, un enfant! — O misérable! — Pardonnez-moi, seigneurs; c'est la première fois que je me vois forcé d'échanger des injures. Graves sénateurs, votre jugement doit donner un démenti à cet impudent; il porte encore les traces que mes coups ont imprimées sur son corps ; il les portera jusqu'au tombeau, et elles m'autorisent à dire qu'il en a menti par la gorge.

PREMIER SÉNATEUR.

Silence, l'un et l'autre, et laissez-moi parler.

CORIOLAN.

Volsques, coupez-moi par morceaux! Hommes et enfans, rougissez tous de mon sang la pointe de vos glaives. — Moi, un enfant! — Vil imposteur! — Si vos annales disent vrai, vous y lirez que, tel qu'un aigle dans un colombier, j'ai mis en fuite vos Volsques dans Corioles, et j'étais seul encore! — Un enfant!

AUFIDIUS.

Nobles seigneurs, souffrirez-vous que cet infâme imposteur rappelle sous vos yeux les succès de son aveugle fortune, ces succès qui ont fait votre honte?

LES CONJURÉS.

Qu'il meure pour expier cette insulte!

PLUSIEURS CITOYENS, *parlant à la fois.*

Mettez-le en pièces à l'instant même. Il a tué mon fils; — il a tué ma fille; — il a tué mon cousin, Marcius; — il a tué mon père. —

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Holà! silence! — point de violence! — taisez-vous! C'est un guerrier illustre; il a rempli le monde de sa gloire. La dernière faute dont il s'est rendu coupable envers vous sera jugée par les voies légales. — Arrêtez, Aufidius; ne troublez point la paix.

CORIOLAN.

Oh! que je voudrais le tenir au bout de mon épée, quand six autres Aufidius de son espèce se joindraient à lui!

AUFIDIUS.

Insolent scélérat!

LES CONJURÉS.

Tuez-le, tuez-le, tuez-le.

Aufidius et les conjurés tirent l'épée et tuent Coriolan, qui tombe et meurt; Aufidius pose un pied sur son cadavre.

LES SÉNATEURS.

Arrêtez! arrêtez! arrêtez! arrêtez!

AUFIDIUS.

Mes nobles maîtres, écoutez-moi!

PREMIER SÉNATEUR.

O Tullus, —

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Tu as commis un acte que la valeur réprouve.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Ne marchez pas sur lui! — Contenez-vous tous. Remettez vos épées dans le fourreau.

AUFIDIUS.

Seigneurs, quand vous saurez ce que, parmi ce tumulte provoqué par lui seul, on ne saurait vous dire, quand vous connaîtrez les graves périls auxquels vous exposait la vie de cet homme, vous vous réjouirez de le voir moissonné. Veuillez me faire comparaître devant votre sénat : si je ne prouve que j'ai agi en loyal serviteur du pays, je me soumettrai à votre jugement le plus rigoureux.

PREMIER SÉNATEUR.

Qu'on enlève son corps et qu'on porte son deuil. Jamais héraut d'armes ne suivit l'urne d'un mort plus illustre.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

L'irritation d'Aufidius absout son action d'une grande partie du blâme qui s'y attache; prenons-en notre part.

AUFIDIUS.

Ma fureur est passée, et je me sens pénétré de douleur. Emportons-le. — Que trois des principaux guerriers viennent m'aider dans cet office; que nos tambours en deuil fassent entendre leur morne roulement; renversez l'acier de vos lances : quoique dans cette ville il ait fait bien des veuves et ravi bien des fils à leurs pères, quoique ces blessures saignent encore, nous rendrons de légitimes honneurs à sa mémoire. Aidez-moi.

Ils sortent, emportant le corps de Coriolan, au son d'une marche funèbre.

FIN DE CORIOLAN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme VEUVE DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

JULES CÉSAR,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

JULES CÉSAR.
OCTAVE CÉSAR, MARC ANTOINE, M. ÉMILIUS LÉPIDE, — Triumvirs après la mort de Jules César.
CICÉRON, PUBLIUS, POPILIUS LÉNA, — Sénateurs.
MARCUS BRUTUS, CASSIUS, CASCA, TRÉBONIUS, LIGARIUS, DÉCIUS BRUTUS, MÉTELLUS CIMBER, CINNA, — Conjurés contre César.
FLAVIUS, MARULLUS, — Tribuns du peuple.
ARTÉMIDORE, rhéteur de Gnide.

PERSONNAGES.

UN DEVIN.
CINNA, poète de la suite de César.
UN AUTRE POÈTE.
LUCILIUS, TITINIUS, MESSALA, CATON LE JEUNE, VOLUMNIUS, — Amis de Brutus et de Cassius.
VARRON, CLITUS, CLAUDIUS, STRATON, LUCIUS, DARDANIUS, — Serviteurs de Brutus.
PINDARUS, serviteur de Cassius.
CALPHURNIA, femme de Jules César.
PORTIA, femme de Brutus.
SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES, SERVITEURS, etc.

La scène, dans les trois premiers actes, est à Rome; puis à Sardes, et aux environs de Philippes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Rome. — Une rue.

Arrivent FLAVIUS, MARULLUS, *et* UNE FOULE DE CITOYENS.

FLAVIUS.

Allez-vous-en ; rentrez chez vous, fainéans, rentrez : est-ce fête aujourd'hui ? Eh quoi ! ne savez-vous pas que, les jours ouvrables, nul artisan ne doit sortir sans porter les insignes de sa profession ? — Parle, toi ; de quel métier es-tu ?

PREMIER CITOYEN.

Je suis charpentier.

MARULLUS.

Où sont ton tablier de cuir et ton équerre ? Pourquoi as-tu mis tes plus beaux habits ? — Et toi, quel est ton métier ?

DEUXIÈME CITOYEN.

Ma foi, seigneur, ma profession n'a rien de bien distingué ; je suis tout bonnement comme qui dirait un réparateur.

MARULLUS.

Quel est ton métier ? réponds-moi sans détours.

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est un métier, seigneur, que je puis exercer, je l'espère, en toute sûreté de conscience : je raccommode les gens.

MARULLUS.

Quel métier, coquin? Voyons, quel est ton métier, mauvais drôle?

DEUXIÈME CITOYEN.

Je vous en prie, seigneur, ne sortez pas de vos gonds; si quelque chose se détraque chez vous, je puis vous rafistoler.

MARULLUS.

Comment, me rafistoler? Que veux-tu dire, drôle?

DEUXIÈME CITOYEN.

Ou si vous l'aimez mieux, je puis vous rapetasser.

FLAVIUS.

Tu es savetier, n'est-ce pas?

DEUXIÈME CITOYEN.

Ma foi, seigneur, mon alène est mon gagne-pain; je ne me mêle des affaires des gens, hommes ou femmes, qu'à l'endroit de la chaussure. Je suis, s'il faut vous le dire, chirurgien de vieux souliers; quand ils sont en péril, je les fais revivre, et les personnages les plus huppés ont marché sur mon ouvrage.

FLAVIUS.

Mais, pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique aujourd'hui? Pourquoi traînes-tu à ta suite cette foule de gens?

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est d'abord pour leur faire user leur chaussure, et par là me procurer de l'ouvrage; puis, à vous dire vrai, c'est fête pour nous aujourd'hui; nous allons voir César et nous réjouir à son triomphe.

MARULLUS.

Pourquoi vous réjouir? quelle conquête César nous rapporte-t-il? quel captif attelé à son char le ramène triomphant dans Rome? Peuple stupide, plus stupide que la pierre insensible, cœurs durs, cruels enfans de Rome, n'avez-vous pas connu Pompée? Combien de fois, montant sur les murs et les créneaux, sur les tours, sur les fenêtres, jusque sur le sommet des chemins, vos enfans dans les bras, vous avez patiemment attendu tout le jour pour voir le grand Pompée passer dans les rues de Rome! Du plus loin que vous voyiez son char paraître, vous poussiez de toutes parts des acclamations telles que le Tibre tremblait sous ses rives au bruit de vos voix répétées par l'écho de ses cavernes profondes! Et maintenant vous mettez vos vêtemens les plus beaux? vous vous réjouissez comme en un jour de fête et vous semez des fleurs sous les pas de l'homme qui revient triomphant couvert du sang de Pompée? Retirez-vous; hâtez-vous de rentrer dans vos demeures; là, tombez à genoux, priez les dieux de suspendre les fléaux qui doivent punir tant d'ingratitude.

FLAVIUS.

Allez, allez, mes chers concitoyens; pour réparer votre faute, rassemblez tous les pauvres gens de votre classe, conduisez-les au bord du Tibre, et là, versez des flots de larmes dans son lit, jusqu'à ce que son onde, grossie par vos pleurs, atteigne sa rive la plus haute.

LES CITOYENS *s'éloignent.*

FLAVIUS, *continuant.*

Voyez comme leur ame grossière s'est émue; ils s'éloignent silencieux, et comprenant leurs torts. Rendez-vous au Capitole par cette rue; je m'y rendrai par cette autre; dépouillez les statues que vous trouverez couvertes de leurs ornemens sacrés.

MARULLUS

Le pouvons-nous? Vous savez que c'est aujourd'hui la fête des Lupercales?

FLAVIUS.

N'importe; ne laissons aucune statue parée des trophées de César. Je vais parcourir les rues et en chasser la populace; faites-en autant partout où vous verrez la foule rassemblée. Arrachons de l'aile de César ces plumes naissantes, si nous voulons qu'il ne prenne qu'un ordinaire essor; autrement il élèvera son vol à perte de vue, et nous tiendra tous courbés dans une crainte servile.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même ville. — Une place publique.

Arrivent processionnellement, au son d'une musique triomphale, CÉSAR, ANTOINE, *vêtu pour la course;* CALPHURNIA, PORTIA, DÉCIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS *et* CASCA, *suivis d'*UNE FOULE DE PEUPLE *dans laquelle se trouve* UN DEVIN.

CÉSAR.

Calphurnia, —

CASCA.

Silence! César parle.

La musique cesse.

CÉSAR.

Calphurnia, —

CALPHURNIA.

Me voici, seigneur.

CÉSAR.

Tenez-vous sur le passage d'Antoine lorsqu'il exécutera sa course. — Antoine!

ANTOINE.

César, seigneur.

CÉSAR.

Antoine, souviens-toi de toucher Calphurnia dans ta course; car nos anciens disent que la femme inféconde, si elle est touchée dans cette course sacrée, est guérie de sa stérilité.

ANTOINE.

Je n'y manquerai pas : quand César dit, *fais cela!* cela est fait.

CÉSAR.

Continuons notre marche, et n'omettons aucune cérémonie.

La musique recommence.

LE DEVIN.

César!

CÉSAR.

Ha! Qui m'appelle?

CASCA.

Que tout bruit cesse! Qu'on fasse de nouveau silence.

La musique cesse.

CÉSAR.

Qui m'appelle dans la foule? quelle voix perçante, dominant le bruit des instrumens, a crié César? Parle, César se tourne pour t'entendre.

LE DEVIN.

Crains les ides de Mars.

CÉSAR.

Quel est cet homme?

BRUTUS.

C'est un devin qui te dit de craindre les ides de Mars.

CÉSAR.

Qu'on l'amène devant moi, je veux le voir en face.

CASCA.

L'ami, sors de la foule, regarde César.

CÉSAR.

Qu'as-tu à me dire, maintenant? parle de nouveau.

LE DEVIN.

Crains les ides de Mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le; continuons notre marche.

LE CORTÉGE *s'éloigne, à l'exception de* BRUTUS *et* CASSIUS.

CASSIUS.

Te proposes-tu d'aller voir la course?

BRUTUS.

Moi? non.

CASSIUS.

Viens-y, je te prie.

BRUTUS.

Je n'aime point les jeux; Antoine devrait me céder une partie de sa gaîté folâtre : que je ne t'empêche pas d'y aller, Cassius; je vais te quitter.

CASSIUS.

Brutus, depuis quelque temps je t'observe; je ne vois plus dans tes yeux cette tendresse affectueuse que j'y trouvais naguère. Il y a quelque chose de trop froid, de trop réservé dans tes rapports avec l'ami qui te chérit.

BRUTUS.

Cassius, tu te trompes; si de sombres nuages voilent mon front, le mécontentement empreint sur mon visage est dirigé contre moi seul. Depuis quelque temps, je suis tourmenté par une lutte de sentimens contraires, par des idées qui ne concernent que moi; tout cela a pu altérer mes manières; mais que mes amis, parmi lesquels je te compte, Cassius, ne s'en affligent pas; qu'ils se disent, pour expliquer ma négligence, que le pauvre Brutus, en guerre avec lui-même, oublie de témoigner à ses amis l'affection qu'il leur porte.

CASSIUS.

Je me suis donc bien mépris, Brutus, sur la nature de tes sentimens; cette erreur est cause que j'ai renfermé en moi-même des pensées d'une haute importance, de graves méditations. Dis-moi, Brutus, peux-tu voir ton visage?

BRUTUS.

Non, Cassius; l'œil ne peut se voir lui-même que lorsque un autre objet le réfléchit.

CASSIUS.

C'est juste; on déplore amèrement, Brutus, que tu n'aies pas un miroir qui réfléchisse à tes yeux ton mérite ignoré de toi-même, et dans lequel tu puisses contempler ton image. J'ai entendu les hommes les plus considérables de Rome, après l'immortel César, parler de Brutus, et gémissant sous le joug qui nous opprime, souhaiter que le noble Brutus eût des yeux.

BRUTUS.

Dans quels périls veux-tu m'entraîner, Cassius, en m'excitant à chercher en moi-même ce qui n'y est pas?

CASSIUS.

Entends-moi donc, Brutus; et puisque tu ne peux te voir toi-même sans un réflecteur, je serai ton miroir; je veux, sans flatterie, te montrer dans toi ce que tu n'y as point vu encore; et ne te défie pas de moi, mon cher Brutus. Si je n'étais qu'un bouffon vulgaire, si j'avais l'habitude de prodiguer au premier venu les protestations de mon amitié banale; si tu me connaissais pour l'un de ces hommes qui vous accablent de caresses, vous embrassent à vous étouffer, et vous quittent pour vous calomnier; si j'étais de ces gens qui font profession de figurer dans tous les banquets, alors tu pourrais te défier de moi.

On entend un bruit de fanfares et d'acclamations.

BRUTUS.

Que signifient ces acclamations? Je crains que le peuple ne choisisse César pour son roi.

CASSIUS.

Tu le crains? Je dois en conclure que tu ne le voudrais pas?

BRUTUS.

Je ne le voudrais pas, Cassius, et cependant j'aime sincèrement César. — Mais pourquoi me retiens-tu si long-temps ici? qu'as-tu à me communiquer? Si c'est quelque chose qui intéresse le bien général, place devant moi d'un côté la gloire, de l'autre la mort, je les regarderai l'une et l'autre avec calme. Car, que les dieux me soient en aide comme il est vrai que j'aime la gloire plus que je ne crains la mort.

CASSIUS.

Je connais en toi cette vertu, Brutus, comme je connais les traits de ton visage. Eh bien, c'est de gloire que je veux te parler. Je ne saurais dire ce que toi et les autres hommes vous pensez de cette vie ; mais en ce qui me concerne, j'aimerais autant n'être pas, que de vivre pour craindre une créature qui n'est pas plus que moi. Je suis né aussi libre que César ; toi, de même : nous avons été nourris aussi sainement que lui, et tous deux nous pouvons aussi bien que lui soutenir la rigueur des hivers. Un jour d'orage, où le Tibre courroucé assiégeait ses rives, César me dit : « Oserais-tu, Cassius, t'élancer avec moi dans ces flots irrités et nager jusqu'à tel endroit ? » Il avait à peine articulé ces mots, que tout habillé je plongeai dans le fleuve, en le sommant de me suivre : ce qu'il fit en effet. Le torrent mugissait ; luttant contre lui d'un bras nerveux, et rejetant des deux côtés les vagues en fureur, nous nageâmes en rivalisant de force et d'intrépidité ; mais, avant que nous eussions atteint le but marqué, César me cria : « Viens à mon secours, Cassius, ou je me noie. » Comme autrefois Énée, notre glorieux ancêtre, emporta le vieil Anchise sur ses épaules, et l'arracha aux flammes du Troie, de même j'arrachai aux flots du Tibre César épuisé ; et aujourd'hui cet homme est devenu un Dieu ; et Cassius n'est qu'une chétive créature, et il faut qu'il s'incline humblement, s'il arrive à César de lui faire en passant un léger signe de tête. Pendant qu'il était en Espagne, il eut la fièvre : quand une attaque le prenait, je remarquai qu'il tremblait : oui, rien n'est plus vrai, ce Dieu tremblait. Ses lèvres pusillanimes avaient perdu leur couleur ; ces yeux dont le regard tient le monde en crainte, étaient devenus ternes. Je l'entendis gémir ; et cette voix que les Romains n'écoutent qu'avec respect, et dont ils inscrivent les paroles dans leurs annales, — elle criait, comme eût pu faire une jeune fille malade : « Titinius, donne-moi à boire. » Dieux, je m'étonne qu'un mortel si débile ait pris un tel essor dans la lice du monde, et seul ait remporté la palme.

Fanfares, acclamations.

BRUTUS.

Encore une acclamation ! ces applaudissemens, sans doute, sont provoqués par de nouveaux honneurs décernés à César.

CASSIUS.

C'est un géant qui enjambe en deux pas cet étroit univers ; nous autres, mortels chétifs, nous marchons entre ses jambes colossales et promenons autour de nous un timide regard pour trouver une tombe ignominieuse. Il est des momens où un homme est maître de sa destinée. Si nous ne sommes que d'obscurs subalternes, mon cher Brutus, la faute en est à nous, et non à notre étoile. Brutus ! César ! qu'y a-t-il dans ce César ? En quoi ce nom sonne-t-il mieux que le tien ? Écris-les tous deux ; le tien est un nom tout aussi beau : prononce-les ; il est tout aussi sonore : pèse-les ; leur poids est égal ; si tu t'en sers pour évoquer les esprits, le nom de Brutus sera aussi puissant que celui de César. (*Les acclamations recommencent.*) Au nom de tous les dieux, de quels alimens se nourrit donc ce César, pour être devenu si grand ? Quelle honte pour notre époque ! Rome, tu as perdu la race des nobles courages ! Quelle est, depuis le déluge universel, la génération qui n'a eu qu'un seul homme dont elle pût s'énorgueillir ? Jusqu'à ce jour, quand a-t-on pu dire, en parlant de Rome, que dans sa vaste enceinte elle ne contenait qu'un homme ? C'est pour le coup que nous pouvons appeler Rome un désert, puisque un seul homme l'habite. O ! toi et moi, nous avons entendu dire à nos pères qu'il y avait autrefois un Brutus* qui eût autant aimé voir le démon éternel trôner dans Rome que d'y souffrir un roi.

BRUTUS.

Que tu m'aimes, c'est ce dont je ne doute point. Ce à quoi tu voudrais m'amener, je le devine en partie : je te communiquerai plus tard ce que je pense sur ce sujet et sur l'état actuel des affaires. Pour le moment, je te supplie au nom de l'amitié de ne point m'en parler davantage. Je réfléchirai à ce que tu m'as dit ; ce que tu as à me dire, je l'écouterai avec attention ; et je ménagerai un moment convenable où nous pourrons traiter ces importantes matières. Jusque là, mon noble ami, retiens bien ceci. Brutus aimerait mieux n'être qu'un villageois que de se dire enfant de Rome aux dures conditions que les événemens se préparent à nous imposer.

CASSIUS.

Je suis charmé que mes faibles paroles aient fait jaillir de l'ame de Brutus cette noble étincelle.

Revient CÉSAR *et* SON CORTÉGE.

BRUTUS.

Les jeux sont terminés, et César est de retour.

CASSIUS.

Quand ils vont passer près de nous, tire Casca par la manche ; et dans sa brusque franchise il te racontera ce qui s'est passé aujourd'hui de remarquable.

BRUTUS.

Je le ferai : — mais, Cassius, la colère est peinte sur le front de César, et tous ceux qui l'accompagnent ont l'air humilié et confus ; les joues de Calphurnia sont pâles ; Cicéron a le visage irrité, et ses yeux flamboient comme nous l'avons souvent vu dans les débats du Capitole quand il arrive à quelque sénateur de le contredire.

CASSIUS.

Casca nous dira de quoi il est question.

* Lucius Junius Brutus, qui expulsa les Tarquins. (*Note du traducteur.*)

CÉSAR.

Antoine !

ANTOINE.

César !

CÉSAR.

Je veux avoir auprès de moi des hommes gras, légers de cervelle, et qui dorment la nuit : ce Cassius a un aspect de maigreur et un air décharné; il pense trop! ces hommes-là sont dangereux.

ANTOINE.

Ne le crains pas, César; il n'est pas dangereux; c'est un noble Romain bien intentionné.

CÉSAR.

Je voudrais qu'il fût plus gras, mais je ne le crains pas. Cependant si j'étais susceptible de crainte, de tous les hommes, celui que j'éviterais avec le plus de soin, ce serait ce maigre Cassius; il lit beaucoup, il est grand observateur, et il pénètre la pensée des hommes à travers leurs actes; il n'a pas comme toi le goût des spectacles et des jeux; il n'aime pas la musique; rarement il sourit; et quand cela lui arrive, il a l'air de se moquer de lui-même et de se prendre en pitié d'avoir pu se laisser aller à une telle faiblesse. Ces hommes-là n'ont jamais de repos tant qu'ils voient quelqu'un au-dessus d'eux, et c'est ce qui en fait des hommes dangereux. Je te dis ce qui est à craindre plutôt que ce que je crains; car je suis toujours César. Place-toi à ma droite, car j'ai cette oreille dure, et dis-moi franchement ce que tu penses de lui.

CÉSAR *et son cortége s'éloignent;* CASCA *demeure.*

CASCA.

Vous m'avez tiré par mon manteau; voulez-vous me parler ?

BRUTUS.

Oui, Casca; dites-nous ce qui est arrivé aujourd'hui, que César a l'air si mécontent?

CASCA.

Est-ce que vous n'étiez pas avec lui ?

BRUTUS.

Si j'y avais, été je ne demanderais pas à Casca ce qui s'est passé.

CASCA.

On lui a offert une couronne et il l'a écartée avec la main; et alors le peuple a poussé de grands cris.

BRUTUS.

Pourquoi la seconde acclamation a-t-elle eu lieu ?

CASCA.

Pour la même cause.

CASSIUS.

Il y a eu trois acclamations; pourquoi la dernière ?

CASCA.

Pour le même motif encore.

BRUTUS.

Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois ?

CASCA.

Oui, et trois fois il l'a écartée, mais à chaque fois c'était d'une manière plus molle; et à chaque refus, les cris de nos gens recommençaient.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne?

CASCA.

Antoine.

BRUTUS.

Mon cher Casca, raconte-nous comment les choses se sont passées.

CASCA.

Que je sois pendu si je puis vous le dire; c'était une farce toute pure, j'y ai à peine pris garde. J'ai vu Marc Antoine lui offrir une couronne, et encore n'était-ce pas une couronne, mais quelque chose d'approchant; comme je vous l'ai dit, il a refusé de la recevoir, quoique selon moi il eût grande envie de la prendre. Antoine la lui a offerte de nouveau; il l'a écartée une seconde fois; mais à mon sens ses doigts avaient grand' peine à s'en détacher; alors Antoine la lui a présentée une troisième fois; et pour la troisième fois il a refusé de la prendre; à ce troisième refus, la foule a poussé des cris, a claqué des mains; des milliers de bonnets gras ont volé en l'air; et de toutes ces bouches tant de miasmes malsains se sont exhalés, que César a failli en être suffoqué; il a perdu connaissance et est tombé par terre, pendant que moi, je n'osais rire, de crainte d'ouvrir les lèvres et d'aspirer le mauvais air.

CASSIUS.

Doucement, je vous prie. Quoi! César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé au milieu de la place, la bouche écumante et sans voix.

BRUTUS.

Cela ne m'étonne pas; il est sujet au mal caduc.

CASSIUS.

Non, ce n'est pas César; c'est vous et moi, c'est l'honnête Casca, c'est nous qui, grâce à notre faiblesse, avons le mal caduc.

CASCA.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que César est tombé. Si la canaille ne l'a pas tour à tour applaudi et sifflé selon que sa conduite lui plaisait ou lui déplaisait, comme elle en use à l'égard des acteurs sur la scène, je veux qu'on ne me croie jamais.

BRUTUS.

Qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui ?

CASCA.

Avant de s'évanouir, ayant vu la foule stupide témoigner sa joie de ce qu'il refusait la couronne, il a entr'ouvert sa tunique et a présenté sa poitrine à leurs coups. — Si j'avais été l'un des artisans qui se trouvaient là, je l'aurais pris au mot, ou je consens à descendre aux enfers de compagnie avec ces drôles; il est donc tombé. Quand il est revenu à lui, il a déclaré que s'il avait fait ou dit

quelque chose de répréhensible, il priait le peuple de vouloir bien l'attribuer à son infirmité. Trois ou quatre femmes auprès de moi se sont mises à crier : « Hélas! le pauvre homme! » assurant qu'elles le lui pardonnaient de tout leur cœur! mais ne faut pas s'en étonner; quand même César aurait poignardé leurs mères, elles en auraient fait tout autant.

BRUTUS.

Et c'est après cela qu'il s'est retiré de si mauvaise humeur?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron n'a-t-il rien dit?

CASCA.

Si fait, il a parlé grec.

CASSIUS.

Qu'a-t-il dit?

CASCA.

Si je peux vous le dire, je veux ne jamais vous regarder en face; ceux qui l'ont compris souriaient en se regardant et hochaient la tête; mais c'était du grec pour moi. Je puis vous apprendre encore d'autres nouvelles : Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les statues de César, sont réduits au silence. Adieu. Il s'est passé bien d'autres drôleries encore dont je ne me souviens plus.

CASSIUS.

Voulez-vous souper avec moi ce soir, Casca?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Voulez-vous dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, si je suis vivant, si votre intention est la même et si votre dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Bien; je vous attendrai.

CASCA.

Vous le pouvez. Adieu, tous deux.

Casca *s'éloigne.*

BRUTUS.

Comme cet homme est devenu épais et lourd! Dans son enfance il était plein de feu.

CASSIUS.

Tel il est encore, malgré son apathie apparente, lorsqu'il s'agit d'exécuter une entreprise noble et hardie. Cette rudesse est un assaisonnement à son bon sens; elle fait digérer ses paroles de meilleur appétit.

BRUTUS.

C'est vrai. Maintenant je vais te quitter : demain, nous causerons ensemble; j'irai te trouver, ou, si tu le préfères, viens me voir chez moi; je t'attendrai.

CASSIUS.

J'irai te voir : jusque là, songe à l'état des choses.

Brutus *s'éloigne.*

CASSIUS, *continuant.*

Bien, Brutus, tu as l'ame grande; mais quelque généreux que soit le métal qui te compose, je vois qu'on peut en altérer la trempe : c'est pourquoi il convient que les nobles cœurs ne s'associent jamais qu'avec leurs pareils. Car quelle est l'ame assez ferme pour qu'on ne puisse la séduire? César ne m'aime point, mais il chérit Brutus : aujourd'hui si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius, César n'influerait pas sur mes sentimens. Je veux ce soir jeter sur ses fenêtres des billets d'écritures différentes et qui auront l'air de venir de plusieurs citoyens; tous exprimeront les hautes espérances que Rome fonde sur son nom et feront indirectement allusion à l'ambition de César : après cela, que César songe à s'affermir; car nous ébranlerons son siége, ou des jours plus mauvais luiront sur nous.

Il s'éloigne.

SCENE III.

Même ville. — Une rue.

Il fait nuit; le tonnerre gronde, les éclairs brillent.

Arrive d'un côté CASCA, *l'épée nue; de l'autre,* CICÉRON.

CICÉRON.

Bonjour, Casca. Avez-vous reconduit César à sa demeure? Pourquoi vous vois-je hors d'haleine? Pourquoi cet air effaré?

CASCA.

Pouvez-vous rester impassible, quand la masse entière du globe s'ébranle comme une machine qui se détraque? O Cicéron! j'ai vu des orages dans lesquels les vents irrités déracinaient les chênes noueux. J'ai vu l'ambitieux Océan s'enfler, mugir, écumer, s'élever jusqu'à la hauteur des nuages menaçans; mais c'est la première fois que j'assiste à une tempête dans laquelle il pleut du feu. Il faut que le ciel soit livré à une guerre intestine, ou que le monde, insolent envers les dieux, ait provoqué leur colère à consommer sa destruction.

CICÉRON.

Qu'avez-vous donc vu de si étrange?

CASCA.

Un esclave que vous connaissez de vue, ayant levé sa main gauche en l'air, je l'ai vue flamboyer et brûler comme auraient pu faire vingt torches réunies; et cependant sa main restait insensible au feu et intacte. En outre, — et depuis ce moment, je n'ai pas remis mon épée dans le fourreau, — à deux pas du Capitole j'ai vu passer un lion, qui m'a regardé et a continué son chemin d'un air sombre, sans me faire de mal; j'ai rencontré un groupe d'une centaine de femme

pâles, effrayées et immobiles; elles m'ont juré qu'elles avaient vu des hommes tout en feu parcourir les rues. Hier, l'oiseau de la nuit s'est abattu en plein midi, sur la place publique, et a fait retentir son cri sinistre. Quand tous ces prodiges apparaissent à la fois, qu'on ne dise pas qu'on peut les expliquer, et qu'ils n'ont rien que de naturel; je suis d'avis que ce sont des présages menaçans pour les pays dans lesquels ils arrivent.

CICÉRON.

Effectivement, ce qui se passe est étrange; mais souvent les hommes interprètent les choses à leur façon et d'une manière tout-à-fait opposée à leur signification réelle. César viendra-t-il demain au Capitole?

CASCA.

Il y viendra; car il a chargé Antoine de vous faire savoir qu'il s'y rendrait demain.

CICÉRON.

Bonsoir donc, Casca; dans la perturbation actuelle des élémens il ne fait pas bon être dehors.

CASCA.

Adieu, Cicéron.

CICÉRON *s'éloigne.*

Arrive CASSIUS.

CASSIUS.

Qui est là?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS

C'est vous, Casca; je vous reconnais à votre voix

CASCA.

Vous avez l'oreille bonne, Cassius. Quelle nuit!

CASSIUS.

Une nuit qui ne peut qu'être agréable aux gens de bien.

CASCA.

Qui jamais a vu les cieux si menaçans?

CASSIUS.

Ceux qui ont vu la terre chargée d'autant de crimes. Pour moi, je me suis mis à parcourir les rues, m'exposant aux périls de cette nuit terrible, la poitrine découverte, comme vous le voyez, Casca; je l'ai présentée aux flèches du tonnerre, et quand de son sillon bleuâtre l'éclair semblait entr'ouvrir le vaste sein du ciel, je m'offrais aux coups de la foudre et me jetais au-devant de sa flamme.

CASCA.

Mais pourquoi braver ainsi le ciel? Le devoir des hommes est de trembler et craindre, quand les dieux tout-puissans nous envoient ces signes éclatans, redoutables messagers de leur colère.

CASSIUS.

Vous avez l'intelligence engourdie. Il vous manque ces étincelles de vie que tout Romain doit avoir, ou vous n'en faites point usage. Votre visage est pâle, vos yeux sont égarés: la terreur et l'étonnement vous ont saisi au spectacle de cet étrange courroux des cieux. Mais si vous vouliez remonter à la vraie cause et vous demander pourquoi ces feux flambaient, ces spectres apparaissent, les oiseaux et les quadrupèdes sortent de leur nature, les vieillards, les insensés et les enfans sont saisis d'un prophétique pressentiment; pourquoi toutes choses changent leurs instincts, leur nature, leurs facultés originelles, pour subir des transformations monstrueuses; en y réfléchissant, vous trouveriez que le ciel a donné aux hommes et aux choses cette physionomie nouvelle, pour nous faire entendre un avertissement salutaire et nous signaler la situation monstrueuse dans laquelle nous sommes. Je pourrais, Casca, vous nommer un homme en tout semblable à cette nuit effrayante, un homme qui lance la foudre et les éclairs, ouvre les tombeaux, et rugit comme le lion au Capitole: un homme qui, personnellement, n'a rien de plus que vous ou moi; et qui cependant est devenu colossal et formidable comme ces apparitions étranges.

CASCA.

C'est de César que vous voulez parler; n'est-il pas vrai, Cassius?

CASSIUS.

Peu importe de qui. Les Romains de nos jours ont des muscles et des membres pareils à ceux de leurs ancêtres; mais, hélas! le génie de nos pères n'est plus; nous sommes gouvernés par le génie de nos mères: courbés sous le joug, et résignés, nous ne sommes plus qu'un peuple de femmes.

CASCA.

En effet, on dit que demain les sénateurs se proposent de faire de César un roi; et il ceindra, dit-on, la couronne, sur terre et sur mer, partout, excepté ici, en Italie.

CASSIUS.

Je sais bien alors où je porterai ce poignard Cassius rompra l'esclavage de Cassius: c'est par là, justes dieux, que vous rendez forts les faibles; par là que vous trompez la fureur des tyrans. Ni la tour de pierre, ni les murs d'airain, ni le cachot privé d'air, ni les chaînes de fer massif, ne sauraient retenir l'ame dans ses liens; quand la vie est lasse de porter ces entraves du monde, elle a toujours le pouvoir de s'affranchir. Si je sais cela, l'univers entier doit savoir, que je puis, quand il me plaira, résilier ma part d'esclavage.

CASCA.

Et moi aussi, je le puis; et tout esclave a dans ses mains le pouvoir de briser sa captivité.

CASSIUS.

Dès lors, pourquoi César serait-il un tyran? Le pauvre homme! j'en suis convaincu, s'il est devenu un loup, c'est qu'il a vu que les Romains n'étaient que des moutons. Il ne serait pas un lion, si les Romains n'étaient de timides chevreaux. Quand on veut à la hâte allumer un grand feu, on le commence avec de faibles brins de paille. Rome n'est-elle donc qu'une paille chétive, qu'un inutile amas de vile matière, qu'elle alimente le feu qui fait resplendir une créature aussi insignifiante

que César? Mais ô douleur! Casca, où m'avez-vous entraîné? Peut-être que je parle devant un esclave volontaire : dans ce cas, je sais que j'aurai à répondre de mes paroles ; mais je suis armé, et les périls me sont indifférens.

CASCA.

Vous parlez à Casca; ce n'est pas parmi les gens de sa trempe qu'on trouve des dénonciateurs. Prenez ma main : poursuivez le redressement de tous ces griefs, et dans cette carrière, je ne me laisserai devancer par personne.

CASSIUS.

C'est un marché conclu. Apprenez donc, Casca, que j'ai déjà engagé un certain nombre des Romains les plus intrépides à entrer avec moi dans une entreprise pleine de gloire et de dangers. En ce moment, je sais qu'ils m'attendent sous le portique de Pompée; car, par cette nuit effroyable, il n'y a pas moyen de sortir ni de marcher dans les rues; la physionomie des élémens est, comme l'œuvre que nous avons en vue, sanglante, menaçante et terrible.

Arrive CINNA.

CASCA.

Arrêtez un moment, quelqu'un s'avance vers nous à grands pas.

CASSIUS.

C'est Cinna ; je le reconnais à sa marche; c'est un ami. — Cinna, où courez-vous ainsi?

CINNA.

Je vous cherche. Quel est cet homme? Métellus Cimber?

CASSIUS.

Non, c'est Casca ; il est associé à notre entreprise. Ne suis-je pas attendu, Cinna?

CINNA.

J'en suis bien aise. Quelle nuit terrible! deux ou trois d'entre nous ont vu d'étranges phénomènes.

CASSIUS.

Ne suis-je pas attendu, Cinna? dites-le-moi.

CINNA.

Oui, vous l'êtes. O Cassius, si vous pouviez engager dans notre parti, le noble Brutus, —

CASSIUS.

Soyez tranquille, mon cher Cinna; prenez ce papier, déposez-le dans la chaire du prêcheur, de façon que Brutus puisse l'y trouver. (*Il lui remet différens papiers.*) Jetez celui-là sur sa fenêtre; cet autre, fixez-le avec de la cire, sur la statue de l'ancien Brutus : cela fait, rendez-vous au portique de Pompée, où vous nous trouverez. Décius Brutus et Trébonius y sont-ils déjà?

CINNA.

Tous y sont, à l'exception de Métellus Cimber qui est allé vous chercher à votre demeure. Je vais sur-le-champ déposer ces papiers ainsi que vous me l'avez prescrit.

CASSIUS.

Cela fait, vous vous rendrez au théâtre de Pompée.

CINNA *s'éloigne.*

CASSIUS, *continuant.*

Venez, Casca; vous et moi nous irons avant le jour voir Brutus chez lui : il est déjà aux trois quarts à nous; à la première rencontre, il nous appartiendra tout entier.

CASCA.

Il est haut placé dans les affections du peuple et ce qui dans nous paraîtrait un crime, l'autorité de son nom, plus puissante que l'alchimie, le transformera en vertu et en acte méritoire.

CASSIUS.

Vous avez parfaitement compris tout ce qu'il vaut et combien il nous est nécessaire. Partons car il est minuit passé, et avant le jour il nous faut aller l'éveiller et nous assurer de lui.

Ils s'éloignent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Même ville. Les jardins de Brutus.

Arrive BRUTUS.

BRUTUS.

Holà! Lucius! holà! — je ne puis à l'inspection des étoiles juger combien il y a encore d'ici au jour. — Lucius, allons donc! — Je voudrais avoir le défaut de dormir si profondément. — Allons, Lucius, allons! éveille-toi, te dis-je! Holà, Lucius!

Arrive LUCIUS.

LUCIUS.

M'avez-vous appelé, seigneur?

BRUTUS.

Porte un flambeau dans mon cabinet, Lucius : dès qu'il sera allumé, reviens ici m'avertir.

LUCIUS.

J'y vais, seigneur.

Il s'éloigne.

BRUTUS.

On ne peut y arriver que par sa mort : et

pour moi, je n'ai aucun motif personnel de lui en vouloir; l'intérêt public seul m'y engage. Il veut porter la couronne. La question est de savoir si cela ne changera pas sa nature. C'est l'éclat du jour qui fait sortir le serpent de sa retraite; et il faut alors marcher avec prudence. — Le couronner? — allons; — j'avoue que ce sera lui remettre une arme dangereuse dont il pourra se servir à volonté. Le défaut de la grandeur, c'est qu'elle sépare la pitié du pouvoir: c'est une justice qu'il faut rendre à César, je n'ai jamais vu que ses passions dominassent sa raison. Mais l'expérience nous apprend que l'humilité est l'échelle dont la jeune ambition se sert pour gravir au but qu'elle convoite: mais dès qu'elle est parvenue au sommet, elle tourne le dos à l'échelle, porte son regard vers les cieux et dédaigne les humbles degrés qui ont servi à son élévation: il peut en être de même de César; c'est un danger qu'il faut prévenir. Il est vrai que ce qu'il a été jusqu'ici ne saurait justifier notre hostilité contre lui; mais ce qu'il est, une fois agrandi, pourrait nous entraîner dans d'extrêmes périls. Considérons-le donc comme un œuf de serpent qui, si on le laissait éclore, deviendrait malfaisant comme toute son espèce; et tuons-le dans sa coquille.

Revient LUCIUS.

LUCIUS.

Le flambeau est allumé dans votre cabinet, seigneur. En cherchant une pierre à feu sur la fenêtre, j'ai trouvé ce papier ainsi cacheté, et je suis sûr qu'il n'y était pas quand je me suis mis au lit.

Il lui remet un billet.

BRUTUS.

Va te recoucher; il n'est pas jour. Dis-moi, ne sommes-nous pas demain aux ides de Mars?

LUCIUS.

Je ne sais pas, seigneur.

BRUTUS.

Consulte le calendrier, et reviens me le dire.

LUCIUS.

J'y vais, seigneur.

Il s'éloigne.

BRUTUS.

Les météores qui sillonnent les airs jettent tant de clarté que je puis lire à leur lumière. (*Il ouvre le billet et lit.*) « Tu dors, Brutus; réveille-» toi, et vois qui tu es. Veux-tu que Rome, etc. » Parle, frappe, fais justice! » — « Tu dors, Bru-» tus; réveille-toi. » — J'ai fréquemment trouvé sur mon chemin et ramassé de pareils avertissemens. « Veux-tu que Rome, etc. » J'achèverai le sens. Veux-tu que Rome tremble sous l'autorité d'un homme? Quoi! Rome, mes ancêtres chassèrent Tarquin des rues de Rome, alors qu'il prenait le nom de roi. « Parle, frappe, fais justice! » — On me demande de parler et de frapper! Rome, je te le promets; si justice doit suivre, Brutus accomplira tout ce que tu lui demandes!

Revient LUCIUS.

LUCIUS.

Seigneur, le quatorzième jour de mars est expiré.

On entend frapper à la porte extérieure.

BRUTUS.

C'est bien. Va ouvrir: quelqu'un frappe.

Lucius *s'éloigne.*

BRUTUS, *continuant.*

Depuis que Cassius a soulevé mon hostilité contre César, je n'ai pas dormi. Entre la première pensée d'une action redoutable et son exécution, tout l'intervalle est une vision terrible, un rêve hideux. Le génie et nos facultés mortelles tiennent alors conseil, et le cœur de l'homme est comme un petit royaume en proie à l'insurrection.

Revient LUCIUS.

LUCIUS.

Seigneur, votre frère Cassius est à la porte; il demande à vous voir.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, seigneur; plusieurs personnes l'accompagne.

BRUTUS.

Les connais-tu?

LUCIUS.

Non, seigneur; leurs chapeaux sont rabattus sur leurs yeux, et leurs figures sont a demi-cachées dans leurs manteaux, si bien qu'il m'a été impossible de reconnaître leurs traits.

BRUTUS.

Fais-les entrer.

Lucius *s'éloigne.*

BRUTUS, *continuant.*

Ce sont les conjurés. O conspiration! si tu crains donc de montrer ton front redoutable dans les ombres de la nuit, alors que le mal erre libre et sans crainte, où trouveras-tu donc pendant le jour une caverne assez noire pour y cacher ton monstrueux visage? Ne cherche point à le cacher, ô conspiration! déguise-le sous le masque du sourire et de l'affabilité; car si tu te montres sous ses traits véritables, l'Érèbe lui-même n'a pas assez de ténèbres pour te dérober aux regards du soupçon.

Arrivent CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, METELLUS CIMBER *et* TREBONIUS.

CASSIUS.

Je crains que notre présence importune n'ait troublé ton repos. Bonjour, Brutus; est-ce que nous te dérangeons?

BRUTUS.

Je suis levé depuis une heure et n'ai pas dormi de la nuit. Ceux qui t'accompagnent me sont-ils connus?

CASSIUS.

Oui, tu les connais tous ; il n'en est pas un qui ne t'honore, pas un qui ne souhaite que tu aies de toi-même l'opinion qu'en ont tous les nobles Romains. Voici Trébonius!

BRUTUS.

Il est ici le bienvenu.

CASSIUS.

Voici Décius Brutus.

BRUTUS.

Il est le bienvenu aussi.

CASSIUS.

Voici Casca; voilà Cinna; celui-ci est Métellus Cimber.

BRUTUS.

Ils sont tous les bienvenus. Quels soucis vigilans s'interposent entre vos yeux et la nuit!

CASSIUS.

J'ai un mot à te dire.

Ils s'entretiennent à part.

DÉCIUS.

C'est de ce côté qu'est l'orient. N'est-ce pas le jour que je vois percer?

CASCA.

Non.

CINNA.

Pardonnez-moi, seigneur, c'est le jour; et ces traits blanchâtres qui sillonnent les nuages, sont les messagers de l'aurore.

CASCA.

Vous allez convenir que vous êtes tous deux dans l'erreur. C'est vers le sud, du côté où je dirige mon épée, que le soleil se lève, conduisant à sa suite la jeune saison de l'année. Dans deux mois il se rapprochera du nord, et c'est de là qu'il dardera ses premiers feux : l'orient est là-bas, dans la direction du Capitole.

Brutus et Cassius se rapprochent des autres conjurés.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main l'un après l'autre.

CASSIUS.

Et jurons d'accomplir notre résolution.

BRUTUS.

Non, point de sermens. Si l'approbation publique, le joug qui pèse sur nos ames, les abus dont nous sommes témoins, — si ce sont là des motifs trop faibles, séparons-nous sur-le-champ, et que chacun retourne dans son lit oisif; laissons la tyrannie marcher tête levée et décimer ses victimes jusqu'à ce que le dernier homme ait succombé. Mais si ces motifs, comme j'en ai l'assurance, sont assez brûlans pour enflammer jusqu'au cœur des lâches et pour donner, même à des femmes timides, une cuirasse de bravoure, alors, mes concitoyens, qu'avons-nous besoin d'autre aiguillon que notre cause même pour nous stimuler à obtenir la réparation de nos griefs? d'autre lien que la parole de Romains conjurés qui sauront la tenir? d'autre serment que l'engagement pris entre gens d'honneur de faire leur devoir, même au péril de leur vie? Faites prêter serment aux prêtres, aux poltrons, aux hommes circonspects, aux vieillards débiles, à ces ames résignées qui acceptent l'outrage; enchaînez par serment à une mauvaise cause ces gens dont la foi est suspecte; mais ne faites pas cet affront à la calme vertu de notre entreprise, à l'indomptable énergie de nos ames, de penser que notre cause, ou nos actes, aient besoin d'un serment; car lorsqu'un Romain a promis, il ne saurait enfreindre la moindre partie de sa promesse sans faire dégénérer à l'instant chaque goutte de sang qui coule dans ses veines.

CASSIUS.

Que penses-tu de Cicéron? n'es-tu pas d'avis de le sonder? Je pense que nous trouverons dans lui un appui chaleureux.

CASCA.

Tâchons de nous l'adjoindre.

CINNA.

Assurément.

MÉTELLUS.

Ayons-le pour nous; ses cheveux blancs mettront de notre côté l'opinion publique, et concilieront à nos actes les suffrages des hommes. On dira que ses conseils ont dirigé nos bras; notre jeunesse et notre témérité disparaîtront sous le manteau de sa gravité.

BRUTUS.

Oh! ne le nommez pas; ne nous ouvrons point à lui; il ne s'attachera jamais à une entreprise commencée par d'autres.

CASSIUS.

En ce cas, laissons-le.

CASCA.

Effectivement, c'est un homme qui ne nous convient pas.

DÉCIUS.

Ne frappera-t-on que César?

CASSIUS.

Décius, cette question est fort juste, à mon avis: il convient que Marc Antoine, si chéri de César, ne lui survive pas. Nous trouverons en lui un rusé adversaire. Si on le laisse faire, vous n'ignorez pas qu'il est homme à nous donner à tous bien de la tablature : pour prévenir ce danger, il faut qu'Antoine et César tombent ensemble.

BRUTUS.

Notre conduite semblera trop sanguinaire, Caïus Cassius, si après avoir coupé la tête, nous mutilons les membres, si après avoir immolé notre adversaire avec rage, nous nous acharnons sur son cadavre; car Antoine n'est qu'un membre de César. Caïs, soyons des sacrificateurs et non des bourreaux. Nous nous insurgeons tous contre le génie de César: or, dans le génie d'un homme, il n'y a point de sang. Plût à Dieu qu'il nous fût possible d'immoler son génie sans immoler César lui-même! Mais il faut que le sang de César soit versé! Eh

bien! mes amis, tuons-le hardiment, mais non avec rage; découpons-le comme un mets digne d'être servi aux dieux, et non comme un cadavre qui n'est propre qu'à être jeté aux chiens; et que nos cœurs fassent comme font ces maîtres habiles qui, après avoir excité leurs serviteurs à un acte sanguinaire, font ensuite semblant de les réprimander. Cela donnera à notre entreprise la sanction de la nécessité au lieu du cachet de la haine, et nous fera paraître aux yeux du vulgaire des purificateurs, et non des meurtriers. Pour ce qui est de Marc-Antoine, ne songez point à lui; il sera tout aussi impuissant que le bras de César quand la tête sera coupée.

CASSIUS.

Cependant je le redoute; car dans le vif attachement qu'il porte à César, —

BRUTUS.

Hélas! mon cher Cassius, ne songe point à lui; s'il aime César, tout le mal qu'il pourra faire sera dirigé contre lui-même; l'humeur noire s'emparera de lui, et il mourra pour César; et encore, est-ce beaucoup dire; car c'est un homme livré au plaisir, menant une vie folle et dissipée.

TRÉBONIUS.

Il n'est point à craindre: ne le faisons pas mourir; il est d'humeur à vivre, et sera le premier à rire de tout ceci.

On entend sonner l'horloge.

BRUTUS.

Silence, comptons les heures.

CASSIUS.

L'horloge a sonné trois heures.

TRÉBONIUS.

Il est temps de partir.

CASSIUS.

Mais nous ignorons encore si César sortira aujourd'hui; il est devenu depuis quelque temps singulièrement superstitieux; il a tout-à-fait renoncé à l'opinion arrêtée qu'il avait autrefois sur les pressentimens, les rêves et les présages. Il est possible que les prodiges, les apparitions, les terreurs de cette nuit étrange et les conseils de ses augures, l'empêchent aujourd'hui de se rendre au Capitole.

DÉCIUS.

Soyez sans crainte à cet égard; si telle est sa résolution, je me charge de la changer. Il aime à s'entendre dire qu'on triomphe des unicornes avec des arbres, des ours avec des miroirs, des éléphans avec des trappes, des lions avec des toiles, et des hommes avec des flatteurs; mais quand je lui dis qu'il déteste les flatteurs, il me répond que c'est vrai, sans voir que c'est encore là une flatterie que je lui adresse. Laissez-moi agir: je sais la manière de le prendre, et je m'engage à vous l'amener au Capitole.

CASSIUS.

Nous irons tous chez lui le chercher.

BRUTUS.

A huit heures, au plus tard · est-ce entendu?

CINNA.

Au plus tard, et soyons exacts!

MÉTELLUS.

Caïus Ligarius en veut beaucoup à César, qui l'a durement repris pour avoir parlé de Pompée avec éloge: je m'étonne qu'aucun de vous n'ait pensé à lui.

BRUTUS.

Mon cher Métellus, veuillez passer chez lui: il m'est attaché, et ce n'est pas sans raison. Envoyez le ici, et je le façonnerai.

CASSIUS.

Le jour vient nous surprendre; nous allons te quitter, Brutus. — Amis, séparez-vous; mais rappelez-vous tous ce que vous avez dit, et montrez-vous de véritables Romains.

BRUTUS.

Mes amis, prenez un visage riant; que notre air ne trahisse pas nos projets; mais, à l'exemple de nos acteurs romains, soutenons notre rôle avec une noble aisance et une fermeté imperturbable. Sur ce, je prends congé de vous tous.

Tous *s'éloignent, à l'exception de* BRUTUS.

BRUTUS, *seul, continuant.*

Holà, Lucius! — Eh quoi! tu dors? N'importe, que le sommeil te verse sa douce et céleste rosée! ton repos n'est pas troublé par les images et les fantômes que les soucis évoquent dans le cerveau des hommes; voilà pourquoi tu dors si paisiblement.

Arrive PORTIA.

PORTIA.

Brutus! seigneur!

BRUTUS.

Portia, que fais-tu? pourquoi te lever à cette heure? Est-il prudent d'exposer ainsi ta faible constitution au froid piquant du matin?

PORTIA.

Cela n'est pas bon non plus pour toi; tu m'as fait de la peine en quittant mon lit à la dérobée; hier soir, à table, tu t'es brusquement levé, et, les bras croisés, tu t'es mis à marcher à grands pas en rêvant et en soupirant. Quand je t'ai demandé ce que tu avais, tu m'as regardée d'un air sévère; je t'ai pressé davantage; tu as passé la main sur ton front en frappant du pied avec impatience; j'ai insisté, tu ne m'as pas répondu, mais faisant de la main un geste d'humeur, tu m'as fait signe de te quitter; je l'ai fait pour ne pas exciter davantage une colère qui était déjà trop allumée, et je pensai que ce n'était qu'un de ces momens d'humeur auxquels les hommes sont sujets; cette disposition d'esprit ne te permet ni de manger, ni de causer, ni de dormir; si tes traits étaient aussi changés que ton caractère, je ne te reconnaîtrais plus, Brutus. Fais-moi connaître la cause de ta douleur.

BRUTUS.

Je ne me porte pas bien, et voilà tout.

PORTIA.

Brutus est sage, et s'il ne se portait pas bien, il prendrait les moyens de se guérir.

BRUTUS.

C'est ce que je fais, ma chère Portia. Va te remettre au lit.

PORTIA.

Brutus est-il malade? est-il prudent à lui de sortir à demi vêtu, pour aspirer l'humidité du matin? Eh quoi! Brutus est malade, et il quitte son lit bienfaisant pour affronter les émanations malsaines de la nuit, et s'exposer à ce que les vapeurs grossières du matin augmentent son mal? Mon cher Brutus, tu as dans l'ame quelque blessure secrète; mon titre et la place que j'occupe auprès de toi me donnent le droit de la connaître : je t'adjure à genoux, au nom de ma beauté qu'on vantait autrefois, par tous tes sermens d'amour, et par ce serment solennel qui, nous incorporant l'un à l'autre, a réuni nos deux existences en une seule; confie-toi à moi, qui suis un autre toi-même et ta moitié. Pourquoi es-tu triste? Quels sont ces hommes qui sont venus cette nuit? ils étaient six ou sept, et cachaient leur visage, même aux regards de la nuit.

BRUTUS.

Ne t'agenouille pas, mon aimable Portia.

PORTIA.

Je n'en aurais pas besoin, si tu étais l'aimable Brutus. Dis-moi, Brutus, est-ce que, dans notre contrat de mariage, il a été stipulé que je ne dois connaître aucun de tes secrets? Ne suis-je donc un autre toi-même que moyennant des limites et des restrictions, pour te tenir compagnie à table, pour partager ton lit, et te parler de temps à autre? Dois-je être tenue à distance de ton bon plaisir? Si je ne suis rien de plus, Portia n'est pas la femme de Brutus, mais sa courtisane.

BRUTUS.

Tu es ma fidèle et honorable épouse; tu m'es aussi chère que les gouttes vermeilles qui portent la vie à mon cœur affligé.

PORTIA.

Si cela était, je connaîtrais tes secrets. Je ne suis, il est vrai, qu'une femme, mais une femme que Brutus a choisie pour épouse; je ne suis qu'une femme, mais une femme honorée, la fille de Caton. Penses-tu qu'ayant un tel père et un tel époux, je ne sois pas supérieure à mon sexe? Dis-moi tes secrets, je ne les divulguerai pas. Pour te donner une preuve de ma fermeté, vois, je me suis blessée volontairement à la cuisse; pourrais-je supporter cette douleur avec patience, si je n'étais pas capable de garder les secrets de mon époux?

BRUTUS.

O dieux! rendez-moi digne d'une si noble épouse! (*On entend frapper.*) Écoute, écoute! quelqu'un frappe. Portia, rentre un instant; tout-à-l'heure ton cœur partagera les secrets du mien; je te confierai tous mes engagemens et toutes les causes de ma tristesse; hâte-toi de me quitter.

PORTIA *s'éloigne.*

Arrivent LUCIUS *et* LIGARIUS.

BRUTUS, *continuant.*

Lucius, qui est-ce qui frappe?

LUCIUS.

Voici un malade qui demande à vous parler.

BRUTUS.

C'est Caïus Ligarius, dont Métellus a parlé. — Lucius, éloigne-toi. — Caïus Ligarius, eh bien?

LIGARIUS.

Accepte le salut que t'adresse une voix débile.

BRUTUS.

Brave Caïus, quel moment avez-vous choisi pour être malade? Que n'êtes-vous en bonne santé!

LIGARIUS.

Je ne suis pas malade, si Brutus a sur le tapis quelque entreprise glorieuse.

BRUTUS.

J'ai en main une entreprise de ce genre; je vous la dirais si vous vous portiez assez bien pour m'entendre.

LIGARIUS.

Par tous les dieux que les Romains adorent, je ne sens plus ma maladie. Ame de Rome, fils vaillant d'ancêtres glorieux, la magie de ta parole a rallumé mon énergie éteinte. Commande-moi maintenant, et je tenterai l'impossible, et j'en viendrai à bout. Que faut-il faire?

BRUTUS.

Une œuvre qui rendra la santé à des gens malades.

LIGARIUS.

Mais ne conviendrait-il pas de l'ôter à certains hommes bien portans?

BRUTUS.

C'est ce que nous ferons aussi. Mon cher Caïus, je vous expliquerai de quoi il s'agit, en nous rendant ensemble auprès de celui à qui nous devons avoir affaire.

LIGARIUS.

Marchez, et, le cœur rempli d'un nouveau feu, je vous suivrai pour exécuter un acte que j'ignore; mais il suffit que Brutus me guide.

BRUTUS.

Suivez-moi donc.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même ville. — Un appartement dans le palais de César.

Le tonnerre gronde, l'éclair brille. Entre CÉSAR, *en robe de chambre.*

CÉSAR.

Ni le ciel ni la terre n'ont été en paix cette

nuit : trois fois dans son sommeil, Calphurnia s'est écriée : « Au secours ! on assassine César ! » Holà ! quelqu'un !

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Seigneur...

CÉSAR.

Dis aux prêtres d'offrir un sacrifice, et viens me rapporter l'augure qu'ils en auront tiré.

LE SERVITEUR.

J'y vais, seigneur.

Il sort.

Entre CALPHURNIA.

CALPHURNIA.

Quelle est votre intention, César ? vous proposez-vous de sortir ? Vous ne mettrez pas le pied dehors aujourd'hui.

CÉSAR.

César sortira ; les périls qui m'ont menacé ne m'ont jamais vu que par derrière ; quand ils verront César en face, ils s'évanouiront.

CALPHURNIA.

César, je n'ai jamais fait attention aux présages, mais aujourd'hui ils m'épouvantent. Sans parler de ce que nous avons vu et entendu nous-mêmes, il y a ici quelqu'un qui raconte des prodiges horribles dont les gardes ont été témoins. Une lionne a mis bas au milieu de la rue ; les tombeaux se sont ouverts, et les morts ont quitté leur sépulture ; on a vu des bataillons armés se heurter dans les nuages et verser une pluie de sang sur le Capitole ; on a entendu dans l'air le cliquetis des armes, le hennissement des coursiers, le râle des mourans ; on a vu des spectres errer dans les rues en poussant des cris lamentables. O César ! ces prodiges sont inouis, et je les redoute.

CÉSAR.

Ce que les dieux puissans ont arrêté dans leurs décrets ne peut être évité ; César n'en sortira pas moins, car ces prédictions menacent le reste du monde aussi bien que César.

CALPHURNIA.

Quand un mendiant meurt, nulle comète n'apparaît ; mais les cieux eux-mêmes proclament la mort des princes.

CÉSAR.

Les lâches meurent plusieurs fois avant de mourir ; l'homme vaillant ne meurt qu'une fois. De tous les prodiges dont j'ai entendu parler, le plus étrange, à mon avis, c'est qu'un homme puisse éprouver le sentiment de la crainte, quand je considère que la mort, consommation nécessaire, arrivera toujours à son heure.

Rentre LE SERVITEUR.

CÉSAR, *continuant.*

Que disent les augures ?

LE SERVITEUR.

Ils sont d'avis que vous ne devez pas sortir aujourd'hui ; en retirant les entrailles de la victime, ils n'ont pu trouver le cœur de l'animal.

CÉSAR.

Les dieux, par là, veulent faire honte aux lâches ; César serait sans cœur si la crainte le faisait aujourd'hui rester au logis. Non, César ne restera pas ; le danger sait fort bien que César est plus à craindre que lui. Nous sommes deux lions nés le même jour ; je suis l'aîné et le plus terrible des deux ; César sortira.

CALPHURNIA.

Hélas ! seigneur, un excès de confiance étouffe en vous la sagesse : ne sortez pas aujourd'hui ! dites que ce sont mes craintes, et non les vôtres, qui vous retiennent chez vous. Nous enverrons Marc Antoine au sénat ; il dira qu'aujourd'hui vous êtes indisposé. Accordez-moi cette grâce ! je vous la demande à genoux.

CÉSAR.

Marc-Antoine dira que je suis indisposé, et pour vous complaire je resterai au logis.

Entre DÉCIUS.

CÉSAR, *continuant.*

Voici Décius Brutus ; il ira le leur dire.

DÉCIUS.

Salut, César ! salut, illustre César ! je viens vous accompagner au sénat.

CÉSAR.

Tu viens on ne peut plus à propos pour porter mes complimens aux sénateurs, et leur annoncer que je ne sortirai pas aujourd'hui ; dire que je ne puis, ce serait un mensonge ; que je ne l'ose, c'en serait un plus grand encore ! Je ne veux pas me rendre au sénat aujourd'hui ; tu le leur diras, Décius.

CALPHURNIA.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

Faut-il que César mente ? N'ai-je étendu si loin mon bras victorieux que pour en venir à n'oser dire la vérité à des barbes grises ? Décius, va leur dire que César ne veut pas venir.

DÉCIUS.

Très-puissant César, veuillez me donner quelque motif, afin qu'on ne se moque pas de moi quand je délivrerai mon message.

CÉSAR.

Le motif est dans ma volonté ; je n'y veux pas aller ; le sénat n'a pas besoin d'en savoir davantage ; mais, pour ta satisfaction particulière, et parce que je t'aime, je veux bien t'en dire la raison. (*Montrant Calphurnia.*) Elle a rêvé cette

nuit qu'elle voyait de ma statue, comme d'une fontaine, jaillir du sang par une centaine d'ouvertures, et qu'un grand nombre de Romains intrépides venaient en souriant baigner leurs mains dans ce sang : elle voit là un avertissement et un présage de malheurs imminens; elle m'a supplié à genoux de rester chez moi aujourd'hui.

BRUTUS.

Ce rêve est mal interprété ; c'est une vision heureuse et favorable. Ces ruisseaux de sang qui jaillissent de votre statue, et dans lesquels de nombreux Romains viennent en souriant tremper leurs mains vaillantes, signifient qu'en vous la puissante Rome puisera un sang nouveau qui doit la rajeunir; et que les hommes les plus illustres s'empresseront pour obtenir des reliques, des gages vénérés de votre mémoire. Voilà l'explication du rêve de Calphurnia.

CÉSAR.

Et ton explication est juste.

DÉCIUS.

Vous n'en douterez pas quand vous saurez ce que j'ai à vous apprendre. Sachez-le donc, le sénat a résolu de décerner aujourd'hui la couronne au puissant César. Si vous lui envoyez dire que vous ne viendrez pas, ses intentions peuvent changer ; d'ailleurs ce serait une insulte qui pourrait faire dire que le sénat renvoie la séance à un autre jour, où la femme de César aura fait de meilleurs rêves. Si César se cache, ne se dira-t-on pas à l'oreille : « Vous le voyez, César a peur? » Pardonnez-moi, César; ma tendre sollicitude pour vos actes m'oblige à vous tenir ce langage, et je fais céder la prudence à mon dévouement.

CÉSAR.

Que vos terreurs semblent puériles maintenant, Calphurnia! J'ai honte d'y avoir cédé ; qu'on me donne ma toge ; j'irai au sénat.

Entrent PUBLIUS, BRUTUS, LIGARIUS, MÉTELLUS, CASCA, TRÉBONIUS *et* CINNA.

CÉSAR, *continuant.*

Tenez, voici Publius qui vient me chercher.

PUBLIUS.

Salut, César.

CÉSAR.

Salut, Publius. — Et toi aussi, Brutus, levé de si bonne heure ? — Bonjour, Casca. — Caïus Ligarius, César n'a jamais été autant ton ennemi que la fièvre qui t'a réduit à cet état de maigreur. — Quelle heure est-il ?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous rends grâce à tous de votre complaisance et de votre courtoisie.

Entre ANTOINE.

CÉSAR, *continuant.*

Voyez! Antoine, qui donne ses nuits au plaisir, n'en est pas moins levé. — Bonjour, Antoine.

ANTOINE.

Salut au noble César.

CÉSAR.

Dites à mes gens de tout préparer. — J'ai tort de me faire ainsi attendre. — Bonjour, Cinna. — Te voici, Métellus. — C'est toi, Trébonius! je veux avoir avec toi une heure d'entretien ; n'oublie pas de venir me voir aujourd'hui; tiens-toi près de moi pour m'en faire souvenir.

TRÉBONIUS.

Je le ferai, César. — (*A part.*) Et je me tiendrai si près, que tes meilleurs amis déploreront que je n'aie pas été plus loin.

CÉSAR.

Entrez dans cette salle, mes amis, et prenez avec moi une coupe de vin : puis, tels que de bons amis, nous partirons ensemble.

BRUTUS, *à part.*

Ce qui paraît semblable diffère quelquefois beaucoup, ô César! et cette pensée navre le cœur de Brutus.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville. — Une rue près du Capitole.

Arrive ARTÉMIDORE, *lisant un papier.*

ARTÉMIDORE.

« César, prends garde à Brutus; défie-toi de
» Cassius; n'approche point de Casca ; aie l'œil
» ouvert sur Cinna; ne te fie pas à Trébonius;
» observe bien Métellus Cimber; Décius Brutus
» ne t'aime pas; tu as offensé Caïus Ligarius.
» Tous ces hommes n'ont qu'une pensée, et elle est
» hostile à César. Si tu n'es pas immortel, prends
» tes précautions : la sécurité favorise les con-
» spirateurs. Que les dieux puissans te défendent!
» Ton ami,

» ARTÉMIDORE. »

J'attendrai ici le passage de César, et je lui présenterai ce papier comme si c'était une supplique. Mon cœur déplore que le mérite ne puisse, dans cette vie, se soustraire à la dent de la haine. Si tu lis ceci, ô César, tu peux vivre; sinon, les destins sont d'intelligence avec les traîtres.

Il s'éloigne.

SCÈNE IV.

Une autre partie de la même rue devant la maison de Brutus.

Arrivent PORTIA *et* LUCIUS.

PORTIA.

De grâce, Lucius, cours au sénat ; ne t'arrête point à me répondre; mais pars. Qu'attends-tu?

LUCIUS.

Que vous m'ayez fait connaître mon message, madame.

PORTIA.

Je te voudrais arrivé là-bas, et de retour ici, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te dire ce que tu dois y faire. O fermeté, viens à mon aide! élève une montagne colossale entre mon cœur et ma langue! j'ai l'ame d'un homme, mais la force d'une femme. Combien il est difficile aux femmes de garder un secret! Hé quoi! tu es encore ici?

LUCIUS.

Madame, que m'ordonnez-vous? de courir au Capitole, sans but? de revenir sans avoir rien fait?

PORTIA.

Oui, Lucius, tu me diras si ton maître te semble bien portant; car il était indisposé quand il est sorti : en même temps observe ce que fait César, et quels solliciteurs l'entourent. Écoute, Lucius! Quel est ce bruit?

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORTIA.

Prête l'oreille, je te prie; j'ai entendu des clameurs confuses, comme un bruit de tumulte que le vent apporte du Capitole.

LUCIUS.

En vérité, madame, je n'entends rien.

Arrive LE DEVIN.

PORTIA.

Approche, mon ami : de quel côté viens-tu?

LE DEVIN.

Je viens de chez moi, madame.

PORTIA.

Quelle heure est-il?

LE DEVIN.

Environ neuf heures, madame.

PORTIA.

César est-il en marche pour le Capitole?

LE DEVIN.

Pas encore, madame. Je viens prendre ma place pour le voir passer.

PORTIA.

Tu as sans doute quelque grâce à demander à César; n'est-ce pas?

LE DEVIN.

Effectivement, madame : si, dans l'intérêt de César, il plaît à César de m'entendre, j'appellerai sur lui-même sa sollicitude.

PORTIA.

Quoi donc? est-il à ta connaissance qu'il soit menacé de quelque péril?

LE DEVIN.

Aucun que je sache, beaucoup que j'appréhende. Je prends congé de vous. Ici la rue est étroite; la foule des sénateurs, des préteurs, des solliciteurs qui se pressent sur les pas de César, étoufferait un faible vieillard; je vais gagner un lieu plus dégagé, et là parler au grand César au moment de son passage.

Il s'éloigne.

PORTIA.

Il faut que je rentre.— Hélas! combien le cœur d'une femme est faible! O Brutus! que le ciel te seconde dans ton entreprise! — (*A part.*) Assurément, Lucius m'a entendue. — (***Haut.***) Brutus a une requête à présenter, César ne l'accueillera pas. — Oh! je me sens défaillir. — Cours, Lucius, et rappelle-moi au souvenir de mon époux; dis-lui que je suis gaie; et reviens vite me rapporter ce qu'il t'aura dit.

LUCIUS *s'éloigne;* PORTIA *rentre chez elle.*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même ville. — Le Capitole; le sénat est en séance.

Une foule de peuple encombre la rue qui mène au Capitole; ARTÉMIDORE *et* LE DEVIN *en font partie. Fanfares. Arrivent* CÉSAR, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, MÉTELLUS, TREBONIUS, CINNA, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS PUBLIUS *et* AUTRES.

CÉSAR.

Les ides de Mars sont arrivées.

LE DEVIN.

Oui, César, mais elles ne sont point passées.

ARTÉMIDORE, *présentant un papier à César.*

Salut, César ! lit cet écrit.

DÉCIUS, *présentant un papier à César.*

Trébonius vous prie de vouloir bien parcourir à loisir son humble requête que voici.

ARTÉMIDORE.

Oh! César, lis la mienne la première; elle touche César de plus près. Lis-la, grand César.

CÉSAR.

Ce qui n'intéresse que nous sera examiné le dernier.

ARTÉMIDORE.

Ne diffère pas, César; lis sur-le-champ.

CÉSAR.

Comment donc ? cet homme est-il fou ?

PUBLIUS, *à Artémidore.*

Drôle, range-toi !

CASSIUS.

Est-ce que c'est dans la rue qu'il faut présenter vos suppliques ? Venez au Capitole.

CÉSAR *entre dans le Capitole, suivi de son cortége. Tous* LES SÉNATEURS *se lèvent.*

POPILIUS, *à Cassius.*

Je souhaite qu'aujourd'hui votre entreprise réussisse.

CASSIUS.

Quelle entreprise, Popilius ?

POPILIUS.

Adieu.

Il s'avance vers César.

BRUTUS.

Que dit Popilius Léna ?

CASSIUS.

Qu'il souhaite qu'aujourd'hui notre entreprise réussisse. Je crains que notre projet ne soit découvert.

BRUTUS.

Vois, il se dirige vers César ; observe-le bien.

CASSIUS.

Casca, sois expéditif; car nous craignons d'être prévenus. — Brutus, que ferons-nous ? Si nous sommes trahis, c'est fait de Cassius ou de César ; l'un des deux ne sortira pas d'ici vivant ; je me tuerai plutôt.

BRUTUS.

Cassius, de la fermeté; Popilius Léna ne parle pas de notre dessein ; vois, il sourit, et César ne change point de visage.

CASSIUS.

Trébonius sait jouer son rôle; vois, Brutus, il nous débarrasse de la présence de Marc-Antoine.

ANTOINE et TRÉBONIUS *sortent ;* CÉSAR et LES SÉNATEURS, *prennent leurs siéges.*

DÉCIUS.

Où est Métellus Cimber ? qu'il s'avance et présente à l'instant sa supplique à César.

BRUTUS.

Il est prêt ; suivons-le, et le secondons.

CINNA.

Casca, c'est toi qui dois lever le bras le premier.

CÉSAR.

Sommes-nous tous prêts ? Maintenant quels sont les griefs qu'on dénonce à la sollicitude de César et du sénat?

MÉTELLUS.

Très-haut, très-grand et très-puissant César, Métellus-Cimber s'incline humblement devant ton tribunal ; —

Il met un genou en terre.

CÉSAR.

Je ne le permettrai pas, Cimber. Ces bassesses, ces attitudes rampantes peuvent émouvoir un homme vulgaire, et changer des résolutions arrêtées, de vains projets d'enfans ; n'aie point la sottise de croire que le cœur de César soit assez stupide pour se laisser amollir et modifier par ces moyens qui émeuvent les sots, par des paroles insinuantes, d'humbles génuflexions, et d'avilissantes bassesses. Un décret a banni ton frère ; tu as beau te courber, supplier et t'humilier pour lui, je te repousse du pied comme un animal immonde ; apprends que César n'est point injuste et ne fait rien sans cause.

MÉTELLUS.

N'est-il point ici quelque voix plus puissante que la mienne, et plus douce à l'oreille de César, pour lui demander le rappel de mon frère exilé ?

BRUTUS.

Je baise ta main, César, mais sans adulation, en te demandant que Publius Cimber obtienne à l'instant son rappel.

CÉSAR.

Quoi! Brutus ?

CASSIUS.

Pardon, César ; César, pardon ; Cassius se prosterne à tes pieds pour implorer de toi le rappel de Publius Cimber.

CÉSAR.

Je me laisserais émouvoir si j'étais comme vous; si je pouvais prier, des prières pourraient me fléchir ; mais je suis constant comme l'étoile polaire, qui, pour la fixité et l'immobilité, n'a point d'égale dans le firmament. Les cieux sont parsemés d'innombrables étoiles ; toutes sont de feu, et toutes étincellent ; mais parmi elles, il n'en est qu'une qui garde constamment sa place. Il en est de même du monde ; il est peuplé d'hommes, et les hommes sont composés de chair et de sang, et des créatures intelligentes : néanmoins, parmi eux, je n'en connais qu'un seul qui reste inébranlable, inaccessible aux sollicitations ; cet homme, c'est moi, et voici comment je le prouve : — j'ai résolu le bannissement de Cimber, — et je le maintiens.

CINNA.

Oh ! César, —

CÉSAR.

Arrière! As-tu la prétention de soulever l'Olympe?

DÉCIUS.

Grand César, —

CÉSAR.

Brutus ne s'est-il pas agenouillé en vain?

CASCA.

Poignards, parlez pour moi.

Casca frappe César, et lui fait une blessure au cou ; César le saisit par le bras ; il est alors poignardé par plusieurs autres conspirateurs, et en dernier lieu par Marcus Brutus.

CÉSAR.

Et toi aussi, Brutus? — Meurs donc, César!

Il meurt. LES SÉNATEURS *et* LE PEUPLE *se retirent précipitamment.*

CINNA.

Liberté! délivrance! la tyrannie est morte! — Courez le proclamer dans les rues.

CASSIUS.

Que quelques-uns montent aux tribunes et fassent retentir ce cri : « Liberté, délivrance, affranchissement! »

BRUTUS.

Peuple et sénateurs, ne craignez rien; ne fuyez pas; restez à vos places: — l'ambition a payé sa dette.

CASCA.

Monte à la tribune, Brutus.

DÉCIUS.

Et Cassius aussi.

BRUTUS.

Où est Publius?

CINNA.

Il est ici, tout consterné de ce soulèvement.

MÉTELLUS.

Serrons nos rangs, de crainte que des amis de César, —

BRUTUS.

Que parlez-vous de serrer nos rangs? — Publius, rassure-toi; aucun péril ne te menace, ni toi, ni aucun autre Romain; va l'annoncer, Publius.

CASSIUS.

Quitte-nous, Publius, de peur que le peuple, se précipitant sur nous, ne porte la main sur ta vieillesse.

BRUTUS.

Oui, va, et que la responsabilité de cet événement retombe sur nous seuls, qui en sommes les auteurs.

Rentre TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Où est Antoine?

TRÉBONIUS.

Il a pris la fuite et s'est réfugié chez lui, glacé d'épouvante; hommes, femmes, enfans, courent effarés et jettent des cris comme si le dernier jour du monde était arrivé.

BRUTUS.

Destins, faites-nous connaître vos volontés; nous savons que nous devons mourir; il n'y a d'incertitude que sur l'époque, et sur le nombre de nos jours.

CASSIUS.

Celui qui abrége sa vie de vingt ans aura vingt ans de moins à craindre la mort.

BRUTUS.

Cela étant, la mort est donc un bienfait : nous sommes donc les amis de César, nous qui avons abrégé le temps pendant lequel il aurait craint la mort. — Baissons-nous, Romains, baissons-nous; trempons nos bras jusqu'au coude dans le sang de César, et rougissons-en nos épées : puis, sortons, avançons-nous sur la place publique, et, brandissant sur nos têtes nos glaives sanglans, crions tous : Paix, délivrance, liberté!

CASSIUS.

Baissons-nous donc, et rougissons nos mains et nos épées. — Les siècles à venir verront représenter ce drame sublime, notre ouvrage, chez des nations à naître, et dans des langues encore inconnues!

BRUTUS.

Combien de fois les jeux de la scène représenteront la mort de ce César qui, maintenant gisant au pied de la statue de Pompée, n'est plus qu'une chétive poussière!

CASSIUS.

Chaque fois que ce spectacle sera offert, on dira de nous, de notre bande généreuse : Ce sont des hommes qui ont donné la liberté à leur patrie!

DÉCIUS.

Eh bien! sortons-nous?

CASSIUS.

Oui, sortons tous; que Brutus marche à notre tête, ayant pour cortége les cœurs les plus nobles et les plus vaillans de Rome.

Entre UN SERVITEUR.

BRUTUS.

Un moment! qui entre ici? un partisan d'Antoine.

LE SERVITEUR, *mettant un genou en terre.*

Brutus, mon maître m'a ordonné de m'agenouiller comme je fais; Marc-Antoine m'a commandé de me prosterner devant toi, et dans cette posture, il m'a chargé de te dire : « Brutus est noble, sage, vaillant et loyal; César était puissant, intrépide, généreux et aimant; dis que j'aime Brutus et que je l'honore; dis que je craignais, honorais et chérissais César; si Brutus veut donner sa parole qu'Antoine peut sans crainte venir le trouver, et qu'on lui expliquera en quoi César a mérité le

trépas, Marc Antoine aimera César mort moins que Brutus vivant; et il s'engage à s'associer franchement aux intérêts du noble Brutus, à suivre sa fortune, et à courir avec lui les hasards de cette situation nouvelle. » Ainsi parle Antoine, mon maître.

BRUTUS.

Ton maître est un Romain vaillant et sage; c'est l'opinion que j'ai toujours eue de lui. Dis-lui que s'il veut bien venir en ce lieu, ses doutes seront éclaircis; je promets sur mon honneur qu'il partira sans qu'il lui soit fait aucun mal.

LE SERVITEUR.

Je vais le chercher sur-le-champ.

LE SERVITEUR *sort.*

BRUTUS.

J'ai la certitude que nous l'aurons pour ami.

CASSIUS.

Je le souhaite; mais j'avoue que je crains beaucoup cet homme, et il est rare que je me trompe dans mes pressentimens.

Rentre ANTOINE.

BRUTUS.

Mais voici Antoine qui s'avance. — Sois le bienvenu, Marc Antoine.

ANTOINE.

O puissant César, te voilà donc couché sur la poussière? De toutes tes conquêtes, de tes triomphes, de tes trophées, et de ta gloire, hélas! voilà donc ce qui reste? — Reçois mes adieux! — J'ignore, seigneurs, ce que vous méditez, quel sang doit couler encore, quelle autre tête superbe doit être abattue. Si c'est la mienne, je ne saurais choisir pour mourir d'heure plus opportune que celle qui a vu tomber César, ni d'instrument de mort plus glorieux que ces glaives rougis du plus noble sang de l'univers. Si je vous fais ombrage, maintenant que vos mains sont encore fumantes, je vous en conjure, assouvissez votre ressentiment; quand je vivrais mille ans, jamais je ne serais mieux préparé à mourir; aucun lieu, aucun genre de mort ne saurait mieux me convenir: heureux de mourir ici, près de César, et sous vos coups, vous l'élite des supériorités de notre époque.

BRUTUS.

O Antoine, ne nous demande pas la mort. Tout sanguinaires, tout cruels que nous paraissons, si on en juge par l'aspect de nos mains et par l'action que nous venons de commettre, cependant tu ne vois que nos mains et leur sanglant ouvrage; tu ne vois pas nos cœurs: ils sont humains et sensibles; mais de même que le feu chasse le feu, une pitié en étouffe une autre; et c'est mus par un sentiment de compassion pour les griefs publics, pour les maux de Rome, que nous avons frappé ce coup sur César; pour toi, Marc Antoine, nos glaives sont sans pointe contre ton cœur. Nous t'ouvrons nos bras résolus, nos cœurs fraternels, et nous t'accueillons avec tous les sentimens d'affection, de bienveillance et de respect.

CASSIUS.

Nulle voix n'aura plus d'influence que la tienne dans la répartition des nouvelles dignités.

BRUTUS.

Attends seulement que nous ayons apaisé la multitude que la terreur a mise hors d'elle-même, et alors nous t'expliquerons pourquoi, moi, qui aimais César alors même que je le frappais, j'ai cru devoir agir ainsi.

ANTOINE.

Je ne mets pas en doute votre sagesse. Que chacun de vous me tende sa main sanglante: d'abord, Marcus Brutus, laisse-moi serrer la tienne; — et la tienne aussi, Caïus Cassius; — toi, Décius Brutus; — toi, Métellus; — toi, Cinna; — et toi, mon vaillant Casca; — et toi, le dernier, mais non le moins cher à mon cœur, digne Trébonius; — vous tous, seigneurs, — hélas! que vous dirai-je? ma réputation pose maintenant sur un terrain si glissant, qu'il ne vous reste que le choix entre deux suppositions odieuses: — vous devez voir en moi un lâche ou un flatteur. O César, il est bien vrai que je t'aimais tendrement; si maintenant ton ame nous contemple, n'es-tu pas saisi d'une douleur plus cuisante que celle de ta mort, en voyant ton Antoine faire la paix et presser les mains sanglantes de tes ennemis, ô grand homme! en présence de ton cadavre? Si j'avais autant d'yeux que tu as de blessures, et si mes larmes coulaient aussi abondamment que ton sang, cela me siérait mieux que de faire alliance avec tes ennemis. O Jules, pardonne-moi! — Lion intrépide, ici tu as été cerné, ici tu es tombé, et ici tes meurtriers sont debout, parés de tes dépouilles et rougis de ton sang. O monde, tu étais la forêt où régnait ce lion, et tu n'avais pas d'habitant plus noble que lui. — Comme le monarque des forêts frappé par la troupe des chasseurs, te voilà donc ici gisant!

CASSIUS.

Marc-Antoine, —

ANTOINE.

Pardonne-moi, Caïus Cassius. Voilà ce que diraient les ennemis de César; c'est bien le moins qu'un ami tienne le même langage.

CASSIUS.

Je ne te blâme pas de louer ainsi César; mais quel accord prétends-tu faire avec nous? veux-tu être inscrit au nombre de nos amis, ou devons-nous poursuivre notre marche sans compter sur toi?

ANTOINE.

C'est dans une intention amicale que j'ai serré vos mains; mais la vue de César a distrait ma pensée. Je suis votre ami à tous, et veux vous aimer tous, dans l'espérance que vous m'expliquerez comment et en quoi César était dangereux.

BRUTUS.

Autrement, ce serait un spectacle barbare que celui-ci; nos raisons sont si justes et si fondées,

Antoine, que si tu étais le fils de César, tu les approuverais.

ANTOINE.

C'est tout ce que je désire. Je vous demanderai encore de permettre que son corps soit exposé sur la place publique, et qu'à la tribune la voix d'un ami lui paye un funèbre tribut.

BRUTUS.

On te le permet, Marc Antoine.

CASSIUS.

Brutus, un mot! — (*Bas.*) Ne consens pas à ce qu'Antoine prononce la harangue funèbre. Qui sait à quel point ses paroles pourront émouvoir le peuple?

BRUTUS, *bas à Cassius.*

Laisse-moi faire; je monterai le premier à la tribune, et là, j'exposerai les motifs de la mort de César; je déclarerai que ce qu'Antoine dira, c'est de notre aveu et avec notre permission, et que nous consentons qu'on accorde à César tous les honneurs de la tombe.

CASSIUS, *bas à Brutus.*

Je ne sais ce qui en peut arriver; il y a là quelque chose qui ne me plaît pas.

BRUTUS, *haut.*

Marc Antoine, emporte le corps de César. Dans ton oraison funèbre, tu ne nous blâmeras pas; mais tu diras de César tout le bien que tu voudras, en ajoutant que c'est nous qui te l'avons permis; sans quoi, tu ne prendras aucune part à ses funérailles; tu parleras à la même tribune que moi, et lorsque j'aurai terminé mon discours.

ANTOINE.

Soit; je n'en demande pas davantage.

BRUTUS.

Prépare donc le corps, et viens ensuite nous rejoindre.

Tous *sortent, à l'exception d'*ANTOINE.

ANTOINE, *seul, s'agenouillant devant le corps de César.*

Oh! pardonne-moi, morceau d'argile sanglante, si je suis humble et doux avec ces bourreaux! tu es le débris de l'homme le plus grand qui ait jamais paru dans le cours des siècles. Malheur à la main qui a répandu ce sang précieux! Ici, sur tes blessures béantes, qui, comme autant de bouches muettes, entr'ouvrant leurs lèvres vermeilles, invoquent le secours de ma parole,—voilà ce que je prédis. La malédiction va descendre sur la tête des hommes; les discordes intestines et les fureurs de la guerre civile ravageront toute l'Italie entière; le sang et la destruction deviendront chose si commune, et les plus affreux spectacles tellement familiers, que les mères ne feront que sourire à la vue de leurs enfans égorgés par les mains de la guerre; les actions barbares étoufferont toute pitié; et l'ombre de César, ayant à sa droite Até, accourue des enfers, viendra dans ces contrées promener sa vengeance, et de sa royale voix criant: « Point de quartier! » déchaînera les limiers de la guerre, au point que la terre sera empestée par l'infection des cadavres laissés sans sépulture.

Entre UN SERVITEUR.

ANTOINE.

N'es-tu pas au service d'Octave César?

LE SERVITEUR.

Oui, Marc-Antoine.

ANTOINE.

César lui a écrit de venir à Rome.

LE SERVITEUR.

Il a reçu ses lettres. Il s'est mis en route, et m'a chargé de vous dire de vive voix, — (*Apercevant le cadavre.*) Oh! César! —

ANTOINE.

Ton cœur est gros de douleur; mets-toi à l'écart, et pleure. Je vois que l'émotion est contagieuse; car en voyant les pleurs qui mouillent tes yeux, les miens commencent à se remplir de larmes. Ton maître vient-il?

LE SERVITEUR.

Il couche cette nuit à sept lieues de Rome.

ANTOINE.

Retourne sur-le-champ auprès de lui, et dis-lui ce qui est arrivé; il n'y a ici qu'une Rome en deuil, qu'une Rome pleine de dangers; ce n'est point encore un séjour sûr pour Octave: pars, et va le lui dire. Mais non, demeure; tu ne partiras qu'après que j'aurai transporté ce cadavre sur la place publique: là, je sonderai dans ma harangue les dispositions du peuple et l'impression qu'a faite sur lui l'acte cruel de ces hommes sanguinaires; et, selon le cours que les choses prendront, tu rendras compte au jeune Octave de l'état des affaires. Aide-moi.

Ils s'éloignent en emportant le corps de César.

SCÈNE II.

Même ville. — Le forum.

Arrivent BRUTUS *et* CASSIUS, *suivis d'une foule de* CITOYENS.

LES CITOYENS.

Nous voulons qu'on s'explique avec nous; il faut qu'on s'explique.

BRUTUS.

Suivez-moi donc, et accordez-moi votre attention, mes amis. — Cassius, passe dans la rue voisine, et partageons-nous le peuple; que ceux qui veulent m'entendre restent ici; que ceux qui veulent suivre Cassius aillent avec lui; et nous rendrons publiquement raison de la mort de César.

PREMIER CITOYEN.

Je veux entendre parler Brutus.

DEUXIÈME CITOYEN.

Je veux entendre Cassius, afin de comparer leurs raisons quand nous les aurons écoutés séparément l'un et l'autre.

CASSIUS *s'éloigne avec une partie des citoyens.* BRUTUS *monte à la tribune aux harangues.*

TROISIÈME CITOYEN.

Le noble Brutus est à la tribune. Silence !

BRUTUS.

Écoutez-moi patiemment jusqu'à la fin, Romains! compatriotes, amis! entendez-moi dans ma cause, et faites silence pour pouvoir m'entendre; croyez-moi pour mon honneur, et ayez foi en mon honneur, afin de croire à mes paroles; jugez-moi dans votre sagesse, et prêtez-moi votre attention, afin d'être mieux en état de juger. S'il y a dans cette assemblée quelque ami sincère de César, je lui dirai que l'affection de Brutus pour César n'était pas moindre que la sienne. Si alors cet ami demande pourquoi Brutus s'est armé contre César, voici ma réponse : Ce n'est pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais Rome davantage. Aimeriez-vous mieux voir César vivant et mourir tous esclaves, que de voir César mort et de vivre tous libres? César m'aimait, je le pleure; il était heureux, je m'en réjouis; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, et je l'ai tué. Ainsi des larmes pour son amitié, de la joie pour ses succès, du respect pour sa vaillance, et la mort pour son ambition. Quel est ici l'homme assez lâche pour consentir à être esclave? S'il en est un, qu'il parle; c'est lui que j'ai offensé; quel est ici l'homme assez stupide pour ne vouloir pas être Romain? S'il en est un, qu'il parle, c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez vil pour ne pas aimer sa patrie? S'il en est un, qu'il parle, c'est lui que j'ai offensé. J'attends une réponse.

LES CITOYENS

Personne, Brutus, personne.

Plusieurs voix parlent à la fois.

BRUTUS.

Ainsi je n'ai offensé personne; je n'ai fait à César que ce que vous feriez à Brutus. Les motifs de sa mort sont enregistrés au Capitole dans un exposé impartial où l'on n'a rien diminué de la gloire qu'il avait justement acquise, rien ajouté aux fautes qui lui ont mérité la mort.

Arrive ANTOINE, *suivi de* PLUSIEURS CITOYENS *portant le corps de* CÉSAR.

BRUTUS, *continuant.*

Voici son corps qu'accompagne Marc Antoine en deuil, lui qui, sans avoir eu part à sa mort, en recueillera les bienfaits sans résultats, une place dans la république; et qui de vous n'en recueillera pas autant? Voici ma conclusion : j'ai tué mon meilleur ami pour le salut de Rome. (*Tirant un poignard de son sein.*) Je garde le même poignard pour moi quand il plaira à mon pays de demander ma mort!

LES CITOYENS.

Vive Brutus! vive Brutus!

PREMIER CITOYEN.

Ramenons-le chez lui en triomphe.

DEUXIÈME CITOYEN.

Élevons-lui une statue parmi celles de ses ancêtres.

TROISIÈME CITOYEN.

Faisons de lui un autre César.

QUATRIÈME CITOYEN.

Ce qu'il y avait de mieux dans César sera aujourd'hui couronné dans Brutus.

PREMIER CITOYEN.

Reconduisons-le chez lui au milieu de nos acclamations.

BRUTUS.

Mes concitoyens, —

DEUXIÈME CITOYEN.

Paix, silence! Brutus parle.

PREMIER CITOYEN.

Holà, silence!

BRUTUS.

Mes chers concitoyens, laissez-moi m'éloigner seul, et, pour l'amour de moi, restez ici avec Antoine; honorez les funérailles de César et entendez son apologie, que Marc Antoine va prononcer avec votre permission; je vous en conjure, que personne, moi seul excepté, ne s'éloigne qu'après qu'Antoine aura parlé.

Il s'éloigne

PREMIER CITOYEN.

Holà! restons; écoutons parler Marc-Antoine.

TROISIÈME CITOYEN.

Qu'il monte à la tribune, nous voulons l'entendre. — Noble Antoine, à la tribune.

ANTOINE.

Grâce à Brutus, je vous suis redevable.

QUATRIÈME CITOYEN.

Que dit-il de Brutus?

TROISIÈME CITOYEN.

Il dit que grâce à Brutus il nous est redevable à tous.

QUATRIÈME CITOYEN.

Il fera bien de ne pas dire ici de mal de Brutus.

PREMIER CITOYEN.

Ce César était un tyran.

TROISIÈME CITOYEN.

Sans aucun doute; il est heureux que Rome soit délivrée de lui.

DEUXIÈME CITOYEN.

Paix : écoutons ce qu'Antoine pourra dire

ANTOINE.

Bienveillans Romains, —

LES CITOYENS.

Silence! écoutons-le.

ANTOINE.

Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi votre attention; car je viens pour inhumer César, non pour le louer. Le mal que font les hommes leur survit; le bien est souvent enterré avec leurs os! qu'il en soit de même de César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux; si cela était, c'était un tort grave, et César l'a cruellement expié. Ici, avec la permission de Brutus et des autres,— car Brutus est un homme honorable, et tous les autres aussi sont des hommes honorables, — je viens prononcer l'oraison funèbre de César; il était mon ami fidèle et sincère; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Il a ramené dans Rome une foule de captifs dont les rançons ont rempli les coffres publics : est-ce en cela qu'il s'est montré ambitieux? Quand les pauvres faisaient entendre une voix plaintive, César pleurait. L'ambition a une nature moins tendre; cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Vous m'avez tous vu, le jour des Lupercales, lui présenter trois fois une couronne royale que trois fois il a refusée. — Était-ce là de l'ambition; cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et assurément c'est un homme honorable. Je ne parle pas pour blâmer ce que Brutus a dit, je viens ici pour dire ce que je sais. Il fut un temps où vous l'aimiez tous, non sans motifs; et quel motif maintenant vous empêche de le pleurer? O bon sens, tu es devenu le partage des brutes, et les hommes ont perdu leur raison! — Pardonnez-moi, mon cœur est dans ce cercueil avec César, et jusqu'à ce qu'il me soit rendu, il faut que je m'arrête.

PREMIER CITOYEN.

Il me semble qu'il y a beaucoup de raison dans ce qu'il dit.

DEUXIÈME CITOYEN.

A bien considérer les choses, on a traité César avec beaucoup d'injustice.

TROISIÈME CITOYEN.

Vous croyez, citoyen? Je crains qu'il n'en vienne un pire que lui pour le remplacer.

QUATRIÈME CITOYEN.

Avez-vous remarqué ses paroles? Il n'a pas voulu accepter la couronne! donc il est certain qu'il n'était pas ambitieux!

PREMIER CITOYEN.

Si cela est prouvé, il en est qui le paieront cher.

DEUXIÈME CITOYEN.

Pauvre Antoine, à force de pleurer, ses yeux sont rouges comme du feu.

TROISIÈME CITOYEN.

Rome n'a pas un citoyen plus noble qu'Antoine.

QUATRIÈME CITOYEN.

Maintenant, écoutez-le; il recommence à parler.

ANTOINE.

Hier encore, un mot de César eût pu tenir le monde en échec, maintenant le voilà ici gisant; il ne commande plus le respect de personne, pas même du dernier des mortels. O citoyens! si j'essayais de vous soulever et d'exaspérer vos ames, je serais injuste envers Brutus et Cassius, qui, vous le savez tous, sont des hommes honorables; je ne veux point être injuste à leur égard; j'aime mieux l'être envers les morts, envers vous et moi, qu'envers des hommes aussi honorables. Mais voici un écrit revêtu du sceau de César; — je l'ai trouvé dans son cabinet; c'est son testament. Si j'en donnais lecture au peuple, ce que je n'ai pas l'intention de faire, je vous prie de le croire, on vous verrait tous baiser les blessures de César mort, tremper vos mouchoirs dans son sang sacré, implorer, comme souvenir de lui, un de ses cheveux, et, par vos testamens, le transmettre, en mourant, à votre postérité, comme un riche héritage.

QUATRIÈME CITOYEN.

Faites-nous connaître ce testament! Lisez-le, Marc Antoine.

LES CITOYENS.

Le testament! le testament! nous voulons entendre le testament de César.

ANTOINE.

Calmez-vous, mes chers amis; je ne dois pas le lire, il ne faut pas que vous sachiez combien César vous aimait. Vous n'êtes pas de bois ou de pierre, vous êtes des hommes, et vous ne pourriez entendre le testament de César sans entrer en fureur, sans devenir frénétiques; il n'est pas bon que vous sachiez que vous êtes ses héritiers, car si vous le saviez, qu'arriverait-il, grands dieux,

QUATRIÈME CITOYEN.

Lisez le testament, nous voulons l'entendre, Antoine; il faut nous lire le testament, le testament de César.

ANTOINE.

Veuillez vous modérer, veuillez attendre un peu; j'ai été plus loin que je ne voulais. Je crains de faire tort aux hommes honorables dont les poignards ont immolé César, je le crains.

QUATRIÈME CITOYEN.

Eux, des hommes honorables! ce sont des traîtres.

LES CITOYENS.

Le testament! le testament!

DEUXIÈME CITOYEN.

Ce sont des scélérats, des assassins. Le testament! le testament!

ANTOINE.

Ainsi, vous voulez me forcer à lire le testament? Eh bien, rangez-vous en cercle autour du corps de César, et laissez-moi vous montrer celui qui a fait ce testament. Descendrai-je? me le permettez-vous?

LES CITOYENS.

Descendez.

DEUXIÈME CITOYEN.

Descendez.

Antoine descend de la tribune.

TROISIÈME CITOYEN.

On vous le permet.

QUATRIÈME CITOYEN.

Rangez-vous; formez le cercle.

PREMIER CITOYEN.

Écartez-vous du catafalque! écartez-vous du corps!

DEUXIÈME CITOYEN.

Place à Antoine, — au noble Antoine!

ANTOINE.

Ne vous pressez pas ainsi sur moi; écartez-ous.

LES CITOYENS.

Qu'on s'écarte! place! reculez!

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous maintenant à en répandre. (*Soulevant le manteau qui couvre le corps.*) Vous connaissez tous ce manteau! Je me souviens du jour où il le porta pour la première fois; c'était un soir d'été, dans sa tente; ce jour-là, il vainquit les Nerviens; — regardez, à cet endroit a pénétré le poignard de Cassius: voyez quelle déchirure a faite celui de l'implacable Casca; c'est ici qu'a frappé le bien aimé Brutus; et quand sa main a retiré l'infernal acier, voyez la trace de sang qu'il a laissée à sa suite; comme si le sang de César se fût hâté de sortir pour s'assurer si c'était bien Brutus qui avait frappé ce coup inhumain; car Brutus, vous le savez, était le bien aimé de César! Jugez, ô dieux, avec quelle tendresse César l'aimait! De tous les coups qui lui furent portés, celui-là lui fut le plus cruel; car sitôt que le noble César vit s'avancer le poignard de Brutus, l'ingratitude, plus forte que les bras des traitres, le terrassa: alors son cœur magnanime se brisa, et se couvrant la face de son manteau, aux pieds de la statue de Pompée toute ruisselante de son sang, le grand César tomba. O quelle chute, mes concitoyens! alors, vous et moi, le même coup nous a tous jetés aux pieds de la trahison sanglante et victorieuse. Oh! maintenant vous pleurez! je vois que la pitié se fait sentir à vos ames? Ce sont de généreuses larmes que celles-là. Cœurs compatissans, quoi, vous pleurez, et vous n'avez vu encore que les plaies du manteau de César? (*Il découvre le corps.*) Regardez, le voici lui-même, tel que l'ont fait les poignards des traitres.

PREMIER CITOYEN.

O douloureux spectacle!

DEUXIÈME CITOYEN.

O noble César!

TROISIÈME CITOYEN.

O malheureux jour!

QUATRIÈME CITOYEN.

O traîtres, scélérats!

PREMIER CITOYEN.

O spectacle sanglant!

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous serons vengés. Vengeance! à l'œuvre, en marche, — brûlons, — réduisons en cendres, — tuons, — massacrons! — Ne laissons pas vivre un seul traître.

ANTOINE.

Arrêtez, mes concitoyens.

PREMIER CITOYEN.

Silence, là-bas! — Ecoutons le noble Antoine.

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous l'écouterons; nous le suivrons; nous voulons mourir avec lui.

ANTOINE.

Mes bons amis, mes chers amis, que ce ne soit pas moi qui provoque de votre part cette soudaine explosion de colère. Ceux qui ont fait cette action sont des hommes honorables! j'ignore quels griefs personnels les ont fait agir! Ils sont sages et gens d'honneur, et je ne doute pas qu'ils ne vous donnent de bonnes raisons pour justifier leur conduite. Je ne viens pas, mes amis, pour surprendre votre sensibilité: je ne suis pas orateur comme l'est Brutus; je ne suis, vous le savez tous, qu'un homme simple, sincèrement attaché à son ami; et c'est ce que savent fort bien ceux qui m'ont permis de parler de lui publiquement: car je n'ai, pour vous émouvoir, ni l'esprit, ni le talent oratoire, ni l'éloquence du geste, ni l'élocution, ni le don de la parole: je vous parle sans art, je vous dis ce que vous savez vous-mêmes; je vous montre les blessures du bien aimé César, et je laisse ces bouches plaintives, silencieuses, parler pour moi. Si j'étais Brutus et que Brutus fût Antoine, cet Antoine enflammerait votre indignation, et à chacune des blessures de César il donnerait une voix capable de soulever et d'ameuter jusqu'aux pavés de Rome.

LES CITOYENS.

Nous nous insurgerons.

PREMIER CITOYEN.

Nous brûlerons la maison de Brutus.

TROISIÈME CITOYEN.

Marchons donc, venez; allons chercher les conspirateurs.

ANTOINE.

Ecoutez-moi, mes concitoyens, veuillez m'entendre.

LES CITOYENS.

Holà, silence! écoutons Antoine, le noble Antoine.

ANTOINE.

Mes amis, vous allez agir sans savoir pourquoi. En quoi César a-t-il mérité votre amour? Hélas! vous l'ignorez. Je dois donc vous le dire: vous avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

LES CITOYENS.

C'est vrai; le testament! restons, et écoutons le testament.

ANTOINE.

Le voici, ce testament revêtu du sceau de César.

A chaque citoyen romain, à chacun de vous, il donne soixante-quinze drachmes *.

DEUXIÈME CITOYEN.

O noble César! nous vengerons sa mort.

TROISIÈME CITOYEN.

O magnifique César!

ANTOINE.

Veuillez m'écouter patiemment.

LES CITOYENS

Holà! silence!

ANTOINE.

En outre, il vous a légué tous ses jardins, ses parcs particuliers, ses vergers récemment plantés de ce côté du Tibre! il vous les a légués, à vous et à vos héritiers, à perpétuité, pour vous servir de promenades et de lieux d'agrément. Voilà ce qu'était César; quand trouverons nous son pareil?

PREMIER CITOYEN.

Jamais, jamais. Venez, partons, partons. Allons brûler son corps sur la place même, et avec les brandons de son bûcher mettons-le feu aux maisons des traîtres.

DEUXIÈME CITOYEN.

Allons chercher du feu.

TROISIÈME CITOYEN.

Arrachons les bancs.

QUATRIÈME CITOYEN.

Abattons les portes, les fenêtres, enfin tout.

LES CITOYENS *s'éloignent avec le corps.*

ANTOINE, *seul.*

Maintenant, laissons faire! voilà le désordre déchaîné; qu'il suive son cours!

Arrive UN SERVITEUR.

ANTOINE, *continuant.*

Eh bien! qu'y a-t-il?

LE SERVITEUR.

Seigneur, déjà Octave est arrivé dans Rome.

ANTOINE.

Où est-il?

LE SERVITEUR.

Lépide et lui sont dans la maison de César.

ANTOINE.

Je vais sur-le-champ l'y rejoindre! il vient on ne peut plus à propos. La fortune est de bonne humeur, et dans ce caprice, elle nous accordera tout.

LE SERVITEUR.

J'ai entendu dire à Octave que Brutus et Cassius sont montés à cheval, et ont franchi à bride abattue les portes de Rome.

ANTOINE.

Il est probable qu'ils ont appris les dispositions du peuple et la manière dont je l'ai soulevé. Conduis-moi vers Octave.

Ils s'éloignent.

* La drachme, monnaie grecque, équivalait au denier romain, c'est-à-dire à soixante-dix centimes de notre monnaie. (*Note du traducteur.*)

SCENE III.

Même ville. — Une rue.

Arrive CINNA LE POÈTE.

CINNA.

J'ai rêvé cette nuit que j'étais à table avec César, et de sinistres pressentimens obsèdent mon imagination. Je n'ai aucune envie de sortir; mais j'obéis à une impulsion que j'ignore.

Arrivent UN GRAND NOMBRE DE CITOYENS.

PREMIER CITOYEN.

Quel est ton nom?

DEUXIÈME CITOYEN.

Où vas-tu?

TROISIÈME CITOYEN.

Où demeures-tu?

QUATRIÈME CITOYEN.

Es-tu marié ou célibataire?

DEUXIÈME CITOYEN.

Réponds à chacun de nous directement.

PREMIER CITOYEN.

Et brièvement.

QUATRIÈME CITOYEN.

Et sensément.

TROISIÈME CITOYEN.

Et franchement, je te le conseille.

CINNA.

Quel est mon nom? où je vais? où je demeure? si je suis marié ou célibataire? et répondre à chacun directement, brièvement, sensément et franchement? Je vous dirai sensément que je suis célibataire.

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est comme si tu disais que ceux qui se marient sont des imbéciles; ce mot-là, je le crains, te vaudra une taloche. Continue sur-le-champ.

CINNA.

Je vais sur-le-champ au convoi de César.

PREMIER CITOYEN.

Comme ami ou comme ennemi?

CINNA.

Comme ami.

DEUXIÈME CITOYEN.

Voilà ce qui s'appelle répondre directement.

QUATRIÈME CITOYEN.

Tu demeures, — brièvement.

CINNA.

Brièvement, je demeure près du Capitole.

TROISIÈME CITOYEN.

Ton nom, camarade, franchement?

CINNA.

Franchement, mon nom est Cinna.

PREMIER CITOYEN.

Mettons-le en pièces; c'est un conspirateur.

CINNA.

Je suis Cinna le poète, je suis Cinna le poète.

QUATRIÈME CITOYEN.

Mettons-le en pièces pour ses mauvais vers; mettons-le en pièces pour ses mauvais vers.

DEUXIÈME CITOYEN.

N'importe; il se nomme Cinna; arrachons-lui le cœur et lâchons-le ensuite.

TROISIÈME CITOYEN.

Déchirons-le, déchirons-le. Holà! des tisons, des tisons! Chez Brutus, chez Cassius; brûlons tout. Qu'un certain nombre aillent chez Décius, d'autres chez Casca, d'autres chez Ligarius. Allons, partons.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Même ville. — Un appartement dans la maison d'Antoine.

ANTOINE, OCTAVE *et* LÉPIDE *sont assis autour d'une table.*

ANTOINE, *tenant une liste à la main.*

Ainsi, tous ces hommes mourront; leurs noms sont marqués.

OCTAVE.

Il faut que ton frère meure aussi, Lépide; y consens-tu?

LÉPIDE.

J'y consens.

OCTAVE.

Marque-le, Antoine.

LÉPIDE.

A condition qu'on fera aussi mourir Publius, le fils de ta sœur, Antoine.

ANTOINE.

Il mourra; voici une marque qui le condamne. Mais, Lépide, rends-toi à la maison de César; tu y prendras le testament et nous l'apporteras ici. (*Montrant la liste.*) Nous verrons à nous défaire encore du fardeau de quelques legs.

LÉPIDE.

Vous retrouverai-je ici?

OCTAVE.

Ou ici ou au Capitole.

LÉPIDE *sort.*

ANTOINE.

C'est un homme médiocre et nul, et qui n'est propre qu'à faire des commissions. Convient-il que dans le partage du monde il entre pour un tiers?

OCTAVE.

Tu en as jugé ainsi, et tu as demandé sa voix pour sanctionner le fatal décret de nos proscriptions.

ANTOINE.

Octave, j'ai vu plus de jours que toi: en conférant ces honneurs à cet homme, nous n'avons voulu que nous décharger sur lui d'une partie de l'odieux qui s'attache à nos actes; il les portera comme l'âne porte l'or, haletant et suant sous son fardeau, et suivant aveuglément la voie que nous lui prescrivons; quand il aura transporté notre trésor au lieu désigné par nous, nous lui ôterons sa charge; et le congédiant comme un âne qu'on desselle, nous l'enverrons secouer ses oreilles et paître dans la prairie.

OCTAVE.

Il en sera ce que tu voudras; mais c'est un guerrier éprouvé et intrépide.

ANTOINE.

Mon cheval l'est aussi, Octave; et c'est pour cela que je lui alloue sa ration de fourrage. Je l'instruis à combattre, à volter, à s'arrêter, à galoper; les mouvemens de son corps sont gouvernés par mon intelligence; jusqu'à un certain point, Lépide n'est pas autre chose: il a besoin d'être dressé, discipliné et commandé: c'est une nature stérile, un esprit imitateur, qui fait son aliment des objets de rebut, et attend pour adopter une mode qu'elle soit surannée et délaissée. Ne le considérons que comme un instrument qui nous appartient. Et maintenant, Octave, de grands intérêts réclament notre attention. — Brutus et Cassius lèvent des troupes; il faut sur-le-champ nous préparer à leur tenir tête; combinons donc notre alliance, faisons-nous des amis et appelons toutes nos ressources à notre aide; allons à l'instant même tenir conseil, et avisons aux meilleurs moyens de révéler ce qui est encore tenu secret et de faire face aux périls patens.

OCTAVE.

Faisons ce que tu dis: car nous sommes de toutes parts assiégés d'ennemis; et parmi ceux qui nous suivent, il en est, je le crains, qui couvent contre nous bien des desseins hostiles.

Ils sortent.

SCENE II.

Le camp près de Sardes. — Devant la tente de Brutus.

Bruit de tambours. Arrivent d'un côté BRUTUS, LUCILIUS, LUCIUS, *et des* SOLDATS; *de l'autre* TITINIUS *et* PINDARUS.

BRUTUS.

Halte-là!

LUCILIUS.

Halte-là! avancez à l'ordre.

BRUTUS.

Eh bien! Lucilius? Cassius est-il proche?

LUCILIUS.

Il est à deux pas d'ici, et Pindarus a précédé son maître pour venir vous saluer de sa part.

Pindarus remet une lettre à Brutus.

BRUTUS.

Il m'envoie ses complimens.—Ton maître, Pindarus, soit qu'il ait changé, soit qu'il ait été mal servi, m'a donné gravement sujet de souhaiter que certaines choses qui ont eu lieu n'eussent pas eu lieu; mais s'il est près d'ici, je m'en expliquerai avec lui.

PINDARUS.

Je ne doute pas que mon noble maître n'apparaisse à vos yeux tel qu'il est, plein de prudence et d'honneur.

BRUTUS.

Je n'en doute pas. — Un mot, Lucilius: Dis-moi comment il t'a reçu?

LUCILIUS.

Avec beaucoup de politesse et de respect; mais non avec la familiarité, les manières franches et communicatives qui lui étaient ordinaires autrefois.

BRUTUS.

Tu viens de me peindre le refroidissement d'un ami chaleureux. Remarque, Lucilius, que lorsque l'amitié commence à s'affaiblir et à décliner, elle affecte un redoublement de cérémonies. La bonne foi simple et naïve est sans détours; mais les hommes au cœur vide ressemblent à ces coursiers qui, pleins de feu d'abord, montrent beaucoup d'énergie et d'ardeur; puis lorsqu'il faut obéir à l'éperon sanglant, toute leur ardeur s'éteint, et trompant notre attente, ils succombent à l'épreuve. Son armée s'avance-t-elle?

LUCILIUS.

Elle doit camper ce soir à Sardes; le gros de l'armée, y compris la cavalerie toute entière, arrive avec Cassius.

On entend le bruit d'une marche militaire.

BRUTUS.

Écoutons: Il est arrivé. — Marchons sans bruit à sa rencontre.

Arrivent CASSIUS *et plusieurs* SOLDATS.

CASSIUS.

Halte-là!

BRUTUS.

Halte-là! avancez à l'ordre.

UNE VOIX DE L'EXTÉRIEUR.

Halte!

UNE DEUXIÈME VOIX

Halte!

UNE TROISIÈME VOIX.

Halte!

CASSIUS.

Mon noble frère, tu as eu des torts envers moi.

BRUTUS.

Jugez-moi, ô dieux! Je ne voudrais pas avoir des torts envers un ennemi, à plus forte raison envers un frère.

CASSIUS.

Brutus, tu cherches à cacher tes torts sous cette réserve affectée; et quand tu en as envers moi,—

BRUTUS.

Cassius, possède-toi; expose tranquillement tes griefs; — je te connais parfaitement. Sous les yeux de nos deux armées, qui ne doivent voir en nous que de l'affection, ne nous querellons pas; fais retirer les troupes; puis, viens dans ma tente, Cassius, et alors expose-moi toutes tes plaintes, et je t'écouterai.

CASSIUS.

Pindarus, dis à nos chefs de faire retirer les troupes à quelque distance.

BRUTUS.

Lucilius, fais-en autant; et tant que durera notre conférence, que personne n'approche de notre tente. Lucius et Titinius en garderont l'entrée.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

L'intérieur de la tente de Brutus; on aperçoit à quelque distance Lucius et Titinius.

Entrent BRUTUS *et* CASSIUS.

CASSIUS.

Voici la preuve que tu as mal agi envers moi: — Tu as condamné et mis à l'ordre de l'armée Lucius Pella, pour avoir reçu des Sardiens des sommes illicites; et ma lettre dans laquelle j'intercédais pour cet homme, parce que je le connaissais, tu l'as considérée comme non avenue.

BRUTUS.

Tu t'es fait tort à toi-même, en te constituant le défenseur d'une pareille cause.

CASSIUS.

Dans une époque comme celle où nous vivons, il ne faut pas scruter de trop près chaque peccadille.

BRUTUS.

Permets-moi de te dire, Cassius, que tu passes toi-même pour ne pas avoir les mains nettes, pour trafiquer des emplois et les vendre à des gens indignes de les occuper.

CASSIUS.

Moi, je n'ai pas les mains nettes? Si ce n'était pas Brutus qui me tient ce langage, par les dieux, cette parole eût été ta dernière.

BRUTUS.

Le nom de Cassius couvre ces exactions, ce qui fait que le châtiment n'ose montrer la tête.

CASSIUS.

Le châtiment!

BRUTUS.

Souviens-toi, souviens-toi des ides de Mars. N'est-ce pas au nom de la justice que nous avons immolé le grand Jules? Parmi ceux qui l'ont poignardé, où est l'infâme qui a obéi à une autre impulsion qu'à celle de la justice? Eh quoi, — nous qui avons frappé le plus grand homme de l'univers, parce qu'il protégeait des brigands, — irons-nous maintenant souiller nos doigts par le contact de cadeaux impurs, et vendre notre immense gloire pour quelques poignées d'un vil métal? J'aimerais mieux être un chien, et aboyer à la lune, que d'être un pareil Romain.

CASSIUS.

Brutus, ne me provoque point ainsi; je ne le souffrirai pas. Tu t'oublies quand tu prétends contrôler ma conduite. Je suis un soldat plus ancien que toi, plus capable de me conduire convenablement dans les affaires.

BRUTUS.

Allons donc, tu ne l'es pas, Cassius.

CASSIUS.

Je le suis.

BRUTUS.

Je dis que tu ne l'es pas.

CASSIUS.

Ne m'irrite plus; je pourrais m'oublier. Songe à toi; ne me provoque pas davantage.

BRUTUS.

Arrière, homme que je méprise.

CASSIUS.

Est-il possible?

BRUTUS.

Écoute moi, car je prétends parler. Crois-tu donc que je vais baisser pavillon devant ta colère forcenée? Parce qu'un insensé me regarde d'un œil furieux, est-ce une raison pour que je m'effraie?

CASSIUS.

O dieux! ô dieux! faut-il que j'endure tout cela?

BRUTUS.

Tout cela? Oui; et davantage encore: rugis, écume jusqu'à ce que ton cœur orgueilleux se brise; va montrer à tes esclaves le spectacle de ta colère, et fais trembler leurs ames serviles. Faut-il donc que je me tienne à distance? que je te ménage? que je me prosterne humblement devant ta mauvaise humeur? Par les dieux, tu digéreras le venin de ta rage, quand elle devrait te suffoquer; car, à dater d'aujourd'hui, je veux me faire un passe-temps et un jeu de tes risibles fureurs.

CASSIUS.

Peux-tu bien pousser les choses à ce point?

BRUTUS.

Tu prétends être meilleur soldat que moi: fais-le voir; justifie ta rodomontade, et tu me feras plaisir. Pour moi, je serai charmé de prendre des leçons d'un tel maître.

CASSIUS.

Tu es injuste à mon égard, Brutus, injuste sous tous les rapports. J'ai dit que j'étais plus ancien et non meilleur soldat que toi: ai-je dit meilleur?

BRUTUS.

Peu m'importe que tu l'aies dit.

CASSIUS.

Lorsque César vivait, il n'eût point osé me braver ainsi.

BRUTUS.

Tais-toi, tais-toi; tu n'aurais point osé provoquer ainsi sa colère.

CASSIUS.

Je ne l'aurais point osé?

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

Quoi! je n'aurais point osé provoquer sa colère?

BRUTUS.

Tu t'en serais bien gardé.

CASSIUS.

Ne présume pas trop de mon amitié; je pourrais faire des choses dont je serais fâché après.

BRUTUS.

Tu as fait des choses dont tu devrais être fâché maintenant. Cassius, je ne crains pas tes menaces; couvert de ma probité comme d'une impénétrable armure, elles glissent sur moi comme le vain souffle du vent que je ne remarque même pas. Je t'ai envoyé demander certaines sommes d'argent, que tu m'as refusées; — car, moi, je ne sais pas me procurer de l'argent par des voies honteuses; par le ciel, j'aimerais mieux monnayer mon cœur et couler mon sang en drachmes, que d'arracher de la main calleuse des paysans leur chétive obole par des moyens illégitimes. Je t'ai envoyé demander de l'or pour payer mes légions, et tu me l'as refusé: est-ce là une conduite digne de Cassius? Est-ce ainsi que j'en aurais agi avec Caïus Cassius? Quand Marcus Brutus deviendra surdide au point de refuser à ses amis ce misérable métal,

préparez, grands dieux, tous vos foudres, et brisez-le en morceaux !

CASSIUS.

Je ne t'ai pas refusé.

BRUTUS.

Tu l'as fait.

CASSIUS.

Cela n'est pas, celui qui t'a rapporté ma réponse n'était qu'un imbécile. — Brutus a brisé mon cœur; un ami devrait être indulgent aux faiblesses de son ami; mais Brutus fait les miennes plus grandes qu'elles ne sont.

BRUTUS.

J'ai attendu pour les voir que j'en fusse moi-même la victime.

CASSIUS.

Tu ne m'aimes pas.

BRUTUS.

Je n'aime pas tes défauts.

CASSIUS.

Ce sont des défauts que les yeux d'un ami ne devraient pas voir.

BRUTUS.

Les yeux d'un flatteur ne les verraient pas, lors même qu'ils paraîtraient aussi énormes que le haut Olympe.

CASSIUS.

Viens, Antoine; viens, jeune Octave; venez, seuls, vous venger sur Cassius; car Cassius est las de vivre : haï par celui qu'il aime, bravé par son frère, réprimandé comme un esclave, il voit toutes ses fautes comptées, enregistrées, apprises et retenues par cœur pour lui être ensuite jetées à la face. Oh ! je pourrais pleurer au point de voir toute mon énergie se fondre en larmes ! — (*Tirant son poignard.*) Tiens, voici mon poignard, et voilà ma poitrine nue; elle renferme un cœur plus riche que les mines de Plutus, plus précieux que l'or : si tu es Romain, prends-le; moi, qui t'ai refusé de l'or, je te donne mon cœur : frappe, comme tu as frappé César; car je le sais, quand tu le haïssais le plus, tu l'aimais mieux encore que tu n'as jamais aimé Cassius.

BRUTUS.

Remets ton poignard dans le fourreau : sois en colère quand tu voudras, je te donnerai libre carrière; fais ce qu'il te plaira; le déshonneur même, je ne ferai qu'en rire. O Cassius, tu as pour frère un agneau; la colère est en lui comme le feu dans le caillou qui, à force d'être frappé, laisse échapper une étincelle, et à l'instant redevient froid.

CASSIUS.

Lorsque Cassius est triste et mal disposé, faut-il donc qu'il serve à Brutus de jouet et de risée?

BRUTUS.

Quand je t'ai dit cela, j'étais mal disposé moi-même.

CASSIUS.

Tu fais cet aveu? Donne-moi ta main.

BRUTUS.

Et aussi mon cœur.

CASSIUS.

O Brutus!

BRUTUS.

Qu'as-tu donc?

CASSIUS.

Aime-moi assez pour me supporter quand cette humeur fougueuse, que je tiens de ma mère, fait que je m'oublie.

BRUTUS.

Oui, Cassius; et désormais, s'il t'arrive d'avoir un moment de vivacité avec ton Brutus, je le mettrai sur le compte de ta mère, et tout sera dit.

Bruit de l'extérieur.

UN POÈTE, *de l'extérieur.*

Laissez-moi entrer. Il faut que je voie les généraux; il y a querelle entre eux : il ne faut pas les laisser seuls.

LUCIUS, *de l'extérieur.*

Tu ne pénétreras pas jusqu'à eux.

LE POÈTE, *de l'extérieur.*

La mort seule pourra m'arrêter.

Entre LE POÈTE.

CASSIUS.

Eh bien ! qu'y a-t-il?

LE POÈTE.

Que faites-vous, seigneurs, et que prétendez-vous?
Croyez-moi, généraux, apaisez ce courroux;
Moi qui vous dis cela, je suis plus vieux que vous.

CASSIUS.

Ah! ah! que nous veut cet imbécile avec ses rimes?

BRUTUS.

Va-t'en, drôle; coquin, retire-toi.

CASSIUS.

Pardonne-lui, Brutus : c'est sa manière.

BRUTUS.

Je me prêterai à son humeur quand il choisira mieux son temps. Qu'avons-nous besoin à l'armée de ces rimailleurs stupides? Va-t'en, drôle.

CASSIUS.

Pars, pars; retire-toi.

LE POÈTE *sort.*

Entrent LUCILIUS *et* TITINIUS.

BRUTUS.

Lucilius et Titinius, dites aux chefs d'assigner des logemens à leurs troupes pour cette nuit.

CASSIUS.

Reviens ensuite sans délai, et amène-nous Messala.

LUCILIUS *et* TITINIUS *sortent.*

BRUTUS.

Lucius, une coupe de vin.

CASSIUS.

Je ne t'aurais jamais cru capable de tant d'irritation.

BRUTUS.

O Cassius, je suis affligé de bien des douleurs !

CASSIUS.

Tu ne fais pas usage de ta philosophie, si tu te laisses affecter de maux accidentels.

BRUTUS.

Nul mieux que moi ne sait supporter la douleur : — Portia est morte.

CASSIUS.

Ah ! Portia ?

BRUTUS.

Elle est morte.

CASSIUS.

Et tu ne m'as pas tué quand je t'ai contrecarré ainsi ? — O perte sensible, insupportable ! — De quelle maladie ?

BRUTUS.

Le chagrin que lui causait mon absence, la douleur de voir s'augmenter à tel point les forces d'Octave et de Marc Antoine, — car j'en ai reçu la nouvelle en même temps que j'ai appris sa mort; — sa raison s'est égarée, et, pendant l'absence de ses femmes, elle a avalé des charbons ardens.

CASSIUS.

Et voilà comme elle est morte ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

O dieux immortels !

Entre LUCIUS *apportant du vin et des flambeaux.*

BRUTUS.

Ne me parle plus d'elle. — (*A Lucius.*) Donne-moi une coupe de vin. — Cassius, je noie dans cette libation tout sentiment d'aigreur.

Il boit.

CASSIUS.

Mon cœur accepte avidement ce noble défi. — Lucius, remplis ma coupe jusqu'au bord; je ne puis trop boire à l'amitié de Brutus.

Il boit.

Rentre TITINIUS *avec* MESSALA.

BRUTUS.

Entre, Titinius. — Sois le bienvenu, mon cher Messala. — Asseyons-nous maintenant autour de ce flambeau, et parlons de nos affaires.

CASSIUS.

O Portia ! tu n'es donc plus ?

BRUTUS.

Cesse, je te prie. — Messala, j'ai reçu la nouvelle que le jeune Octave et Marc Antoine s'avancent contre nous à la tête d'une armée puissante, et dirigent leur marche sur Philippes.

MESSALA.

J'ai reçu des lettres dans lesquelles on me mande la même nouvelle.

BRUTUS.

Qu'ajoutent-elles ?

MESSALA.

Qu'en vertu de décrets de proscription et de mises hors la loi, Octave, Antoine et Lépide ont mis à mort cent sénateurs.

BRUTUS.

En cela, nos lettres ne s'accordent pas : les miennes parlent de soixante-dix sénateurs que leurs proscriptions ont fait périr, et au nombre desquels est Cicéron.

CASSIUS.

Quoi ! Cicéron ?

MESSALA.

Oui, Cicéron est mort en vertu de ce décret de proscription. — Avez-vous reçu des lettres de votre femme, seigneur ?

BRUTUS.

Non, Messala.

MESSALA.

Et dans vos lettres ne vous dit-on rien d'elle ?

BRUTUS.

Rien, Messala.

MESSALA.

Cela me semble étrange.

BRUTUS.

Pourquoi cette demande ? Te parle-t-on d'elle dans les tiennes ?

MESSALA.

Non, seigneur.

BRUTUS.

Par ton titre de Romain, dis-moi la vérité.

MESSALA.

Supportez donc en Romain la vérité que je vais dire ; car il est certain qu'elle est morte, et d'une manière étrange.

BRUTUS.

Eh bien ! adieu, Portia. — Il nous faut tous mourir, Messala. A force de me dire qu'elle devait mourir un jour, je me suis préparé à me résigner à sa mort.

MESSALA.

Voilà comme les grands hommes doivent supporter les grandes infortunes.

CASSIUS.

En théorie, j'en sais là-dessus autant que toi, mais ma nature ne serait pas capable d'une telle résignation.

BRUTUS.

Allons, vite, à notre tâche. Que pensez-vous du projet de marcher immédiatement sur Philippes ?

CASSIUS.

Je ne l'approuve pas.

BRUTUS.

Tes motifs ?

CASSIUS.

Les voici : il vaut mieux que l'ennemi vienne nous chercher : il va ainsi consumer ses ressou-

ces, fatiguer ses soldats et s'affaiblir considérablement, tandis que nous, en demeurant immobiles, nous resterons entiers, frais et dispos.

BRUTUS.

De bonnes raisons doivent nécessairement céder à de meilleures. Les populations entre Philippes et le pays où nous sommes ne nous portent qu'une affection forcée et ne nous ont payé leurs contributions qu'à regret : l'ennemi, en traversant leur territoire, verra grossir ses rangs à chaque pas, et puisera chez eux de nouvelles forces et un nouveau courage; nous lui enlevons ces avantages en allant à Philippes au-devant de lui et en laissant ces peuples sur nos derrières.

CASSIUS.

Écoute-moi, mon frère.

BRUTUS.

Laisse-moi poursuivre. — Considérez d'ailleurs que nous avons tiré de nos amis tout ce qu'ils nous offraient de ressources; nos légions sont au complet, notre cause est mûre. L'ennemi accroît ses forces chaque jour; nous, arrivés à notre plus haut période, nous ne pouvons plus que décliner. Il est sur l'océan des affaires humaines une marée qu'il faut saisir à propos, si on veut faire voile vers la fortune; si on la néglige, tout le voyage de la vie se passe au milieu des écueils et dans la détresse. Telle est la pleine mer sur laquelle nous sommes à flot; il nous faut profiter du courant, tandis qu'il nous sert, ou nous résoudre à manquer le but de notre voyage.

CASSIUS.

Eh bien! nous ferons comme tu le dis; nous irons au-devant de l'ennemi à Philippes.

BRUTUS.

Pendant que nous causons, la nuit épaissit ses ténèbres, et il faut que la nature obéisse à une loi nécessaire : accordons-lui donc quelque repos. Il ne nous reste rien de plus à dire?

CASSIUS.

Rien de plus : bonne nuit. Demain, nous nous lèverons de bonne heure et partirons.

BRUTUS.

Lucius, ma robe de chambre.

LUCIUS *sort.*

BRUTUS, *continuant.*

Adieu, mon cher Messala. — Bonne nuit, Titinius. — Noble, noble Cassius, bonne nuit et doux repos.

CASSIUS.

O mon frère bien-aimé! cette nuit a bien mal commencé : que jamais pareille discorde ne s'élève entre nos âmes! Ne le permets pas, Brutus.

BRUTUS.

Tout va bien.

CASSIUS.

Bonne nuit, Brutus.

BRUTUS.

Bonne nuit, mon frère.

TITINIUS *et* MESSALA.

Bonne nuit, Brutus.

BRUTUS.

Adieu, tous.

CASSIUS, TITINIUS *et* MESSALA *sortent.*

Rentre LUCIUS, *apportant la robe de chambre de Brutus.*

BRUTUS, *continuant.*

Donne-moi ma robe de chambre. Où est ta harpe?

LUCIUS.

Ici, dans la tente.

BRUTUS.

Eh quoi! tu es tout endormi? Pauvre enfant, je ne te blâme pas; tu es harassé de veilles. Appelle Claudius et quelque autre de mes gens. Ils dormiront sur des coussins dans ma tente.

LUCIUS, *appelant.*

Varron et Claudius!

Entrent VARRON *et* CLAUDIUS.

VARRON.

Mon seigneur appelle?

BRUTUS.

Veuillez, mes amis, vous coucher dans ma tente et dormir; il est possible que je vous réveille bientôt pour porter quelque message à mon frère Cassius.

VARRON.

Si vous le permettez, nous veillerons en attendant vos ordres.

BRUTUS.

Je ne le veux pas ainsi : couchez-vous, mes amis; il est possible que je change de pensée. (*Tirant un livre de la poche de sa robe de chambre.*) Regarde, Lucius, voici le livre que je cherchais; je l'avais mis dans la poche de ma robe de chambre.

Les serviteurs se couchent.

LUCIUS.

J'étais bien sûr, seigneur, que vous ne me l'aviez pas donné.

BRUTUS.

Pardonne-moi, mon enfant : j'ai si peu de mémoire! Pourras-tu tenir ouverts un moment tes yeux appesantis, et me jouer un air ou deux sur ton instrument?

LUCIUS.

Oui, seigneur, si cela vous fait plaisir.

BRUTUS.

Cela m'en fera, mon enfant; je te fatigue trop, mais tu as bonne volonté.

LUCIUS.

C'est mon devoir, seigneur.

BRUTUS.

Je ne devrais pas étendre tes devoirs au point de dépasser la mesure de tes forces : je sais que la jeunesse a besoin de repos.

LUCIUS.

J'ai déjà dormi, seigneur.

BRUTUS.

Tu as bien fait, et tu dormiras encore ; je ne te retiendrai pas long-temps : si je vis, tu n'auras pas à te plaindre de moi.

Lucius chante en s'accompagnant de sa harpe, et insensiblement il s'assoupit.

BRUTUS, *continuant.*

Cet air est bien mélancolique.— O sommeil homicide ! tu appesantis ton sceptre de plomb sur mon serviteur au moment où il essaie de te charmer par ses accords. — Dors, mon enfant : je n'aurai pas la cruauté de t'éveiller. Ta tête s'incline, tu vas briser ton instrument ; je vais l'ôter de tes mains. Maintenant, dors, mon enfant. —(*Il prend son livre.*) N'ai-je pas marqué l'endroit où j'en suis resté de ma lecture? C'est ici, je pense.

Il s'assied.

L'OMBRE DE CÉSAR *apparaît.*

BRUTUS, *continuant.*

Que ce flambeau brûle mal ! — Ah ! qui vient ici? C'est sans doute ma vue affaiblie qui crée cette horrible apparition. Il s'avance vers moi ! — Es-tu quelque chose de réel? Es-tu un dieu? un génie ou un démon, toi, dont la présence glace mon sang et fait dresser mes cheveux sur ma tête? Dis-moi qui tu es ?

L'OMBRE.

Ton mauvais génie, Brutus.

BRUTUS.

Que me veux-tu ?

L'OMBRE.

Je viens te dire que tu me verras à Philippes.

BRUTUS.

C'est bien ; je te verrai donc encore?

L'OMBRE.

Oui, à Philippes.

L'OMBRE *disparaît.*

BRUTUS.

Au revoir, donc, à Philippes. Maintenant que j'ai retrouvé mon courage, tu disparais : mauvais génie, je voudrais encore causer avec toi. — Lucius ! — Varron ! — Claudius ! — Amis, éveillez-vous ! — Claudius !

LUCIUS, *à moitié endormi.*

Seigneur, la harpe n'est pas d'accord.

BRUTUS.

Il croit l'avoir encore dans les mains.—Lucius, éveille-toi.

LUCIUS.

Seigneur.

BRUTUS.

Est-ce que tu rêvais, Lucius, que tu as crié ainsi ?

LUCIUS.

Seigneur, je ne pense pas avoir crié.

BRUTUS.

Oui, tu as poussé un cri. As-tu vu quelque chose?

LUCIUS.

Rien, seigneur.

BRUTUS.

Rendors-toi, Lucius. — Claudius ! et toi, l'ami, éveillez-vous.

VARRON.

Seigneur.

CLAUDIUS.

Seigneur.

BRUTUS.

Pourquoi donc, mes amis, ce cri que vous avez poussé dans votre sommeil ?

VARRON *et* CLAUDIUS.

Nous, seigneur?

BRUTUS.

Oui; avez-vous vu quelque chose?

VARRON.

Non, seigneur, je n'ai rien vu.

CLAUDIUS.

Ni moi, seigneur.

BRUTUS.

Allez saluer de ma part mon frère Cassius; dites-lui de mettre ses troupes en marche de bonne heure, et de prendre les devans; nous le suivrons.

VARRON *et* CLAUDIUS.

Vous serez obéi, seigneur.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Les plaines de Philippes.

Arrivent OCTAVE, ANTOINE *et* LEUR ARMÉE.

OCTAVE.

Aujourd'hui, Antoine, nos espérances se réalisent. Tu disais que l'ennemi ne descendrait pas dans la plaine, mais continuerait à occuper les montagnes et les regions supérieures. Il n'en est point ainsi; leur armée est à deux pas de nous; ils veulent nous attaquer ici à Philippes, et viennent à nous sans attendre que nous allions les chercher.

ANTOINE.

Bah! je lis dans leur pensée, et je sais le motif qui les fait agir: ils seraient charmés de se diriger sur d'autres points; s'ils viennent à nous, c'est qu'ils ont le courage de la peur; et veulent, par cette démonstration, nous faire croire à une bravoure qu'ils n'ont pas.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Généraux, tenez-vous prêts: l'ennemi arrive en bon ordre, le signal sanglant du combat est arboré, et il faut sur-le-champ prendre vos mesures.

ANTOINE.

Octave, conduis tes troupes au pas, en prenant la gauche de la plaine.

OCTAVE.

Je prendrai la droite; prends toi-même la gauche

ANTOINE.

Pourquoi me contrarier en ce moment critique?

OCTAVE.

Je ne te contrarie pas; mais je le veux ainsi.

Marche militaire.

[illegible] *de tambours. Arrivent* BRUTUS *et* CASSIUS, *à la tête de leurs troupes;* LUCILIUS, TITINIUS, MESSALA *et* AUTRES.

BRUTUS.

Ils s'arrêtent, et semblent vouloir parlementer.

CASSIUS.

Fais faire halte, Titinius: nous allons sortir des lignes, et conférer avec eux.

OCTAVE.

Marc Antoine, donnerons-nous le signal de la bataille?

ANTOINE.

Non, César; nous répondrons à leur attaque. Sors des rangs; les généraux ennemis demandent à s'aboucher avec nous.

OCTAVE, *à ses troupes.*

Ne bougez pas avant d'avoir reçu le signal.

BRUTUS.

Les paroles avant d'en venir aux coups; n'est-ce pas, compatriotes?

OCTAVE.

Ce n'est pas qu'à votre exemple, nous préférions les paroles.

BRUTUS.

De bonnes paroles valent mieux que de mauvais coups, Octave.

ANTOINE.

Tes mauvais coups, Brutus, tu les accompagnes de bonnes paroles, témoin la plaie que tu fis au cœur de César, en criant: «César, salut et longue vie!»

CASSIUS.

Antoine, la nature de tes coups est encore inconnue. Pour ce qui est de tes paroles, tu mets à contribution les abeilles de l'Hybla et les dépouilles de leur miel.

ANTOINE.

Mais non de leur dard.

BRUTUS.

Si fait, et de leur voix aussi; car tu leur as pris leur bourdonnement, Antoine, et tu as la prudence de menacer avant de piquer.

ANTOINE.

Scelérats, vous n'en avez point fait de même, quand vous avez l'un après l'autre plongé vos lâches poignards dans les flancs de César: vous montriez les dents comme des singes, vous rampiez comme des chiens couchans, et prosternés comme des esclaves, vous baisiez les pieds de César, pendant que l'infâme Casca, tel qu'un dogue féroce, frappait César au cou. O sycophantes!

CASSIUS.

Sycophantes! — C'est toi, Brutus, que tu dois remercier; cette langue ne nous insulterait pas aujourd'hui, si on avait suivi le conseil de Cassius.

OCTAVE.

Venons au fait, et débattons notre cause: si l'argumentation nous arrache des gouttes de sueur, la preuve les changera en gouttes de sang. (*Mettant l'épée à la main.*) Voyez, je tire le glaive contre les conspirateurs. Quand croyez-vous qu'il rentrera dans le fourreau? Jamais,

tant que les vingt-trois blessures de César ne seront pas pleinement vengées, ou que le meurtre d'un autre César n'aura pas donné une seconde victime au poignard des traîtres.

BRUTUS.

César, tu n'as point à mourir par la main des traîtres, à moins que tu ne mènes ces traîtres avec toi.

OCTAVE.

Je l'espère bien : je ne suis pas destiné à périr sous le poignard de Brutus.

BRUTUS.

Oh! quand tu serais le plus noble de ta race, jeune homme, tu ne saurais avoir une mort plus glorieuse.

CASSIUS.

Il est indigne d'un tel honneur, cet écolier mutin, compagnon d'un baladin et d'un débauché.

ANTOINE.

Cassius n'a pas changé.

OCTAVE.

Viens, Antoine, retirons-nous! Traîtres, nous vous jetons notre défi à la face; si vous osez combattre aujourd'hui, entrez en lice; sinon, quand le cœur vous en dira.

OCTAVE, ANTOINE *et* LEUR ARMÉE *s'éloignent.*

CASSIUS.

Que les vents soufflent, que les vagues s'enflent, et vogue le navire! La tempête gronde, et tout est à la merci du hasard.

BRUTUS.

Lucilius, écoute! j'ai un mot à te dire.

LUCILIUS.

Seigneur.

Brutus et Lucilius s'entretiennent à voix basse

CASSIUS.

Messala!

MESSALA.

Que veut mon général?

CASSIUS.

Messala, c'est aujourd'hui mon jour de naissance; c'est à pareil jour que Cassius est né. Donne-moi ta main, Messala; je te prends à témoin que c'est malgré moi que je suis forcé, comme le fut Pompée, de remettre au hasard d'une bataille le destin de toutes nos libertés. Tu sais que je suis fortement attaché aux principes d'Épicure; maintenant je change d'opinion et commence à croire aux présages. Pendant notre marche en venant de Sardes, deux aigles superbes se sont abattus sur notre enseigne la plus avancée; ils s'y sont posés, et prenant leur pâture des mains de nos soldats, ils nous ont accompagnés jusqu'à Philippes. Ce matin, ils ont pris leur vol, et ont disparu; ils ont été remplacés par des corbeaux et des vautours qui voltigent au-dessus de nos têtes, et nous regardent du haut des airs comme une proie prête à succomber. L'ombre qu'ils projettent sur nous est comme un funèbre linceul sous lequel est couchée notre armée expirante.

MESSALA.

Ne croyez point à tout cela.

CASSIUS.

Je n'y crois qu'en partie; car je suis plein d'ardeur, et déterminé à faire résolument face à tous les périls.

BRUTUS, *à haute voix.*

C'est cela, Lucilius.

CASSIUS.

Maintenant, noble Brutus, les dieux nous sont propices; puissent-ils permettre qu'unis par l'amitié, nous arrivions en paix à la vieillesse! Mais comme l'incertitude est le partage des affaires de ce monde, nous devons prévoir ce qui peut arriver de pire. Si nous perdons cette bataille, nous causons maintenant pour la dernière fois; quelle conduite alors prétends-tu tenir?

BRUTUS.

Une conduite conforme à cette philosophie qui me fit blâmer Caton de s'être donné la mort. Je ne sais; mais je trouve qu'il y a de la lâcheté et de la faiblesse à mettre fin à son existence dans la crainte de ce qui peut arriver. J'ai donc résolu de m'armer de patience, et d'attendre l'intervention providentielle des puissances suprêmes qui gouvernent les choses d'ici-bas.

CASSIUS.

Si donc nous perdons cette bataille, tu te résignes à être traîné en triomphe dans les rues de Rome?

BRUTUS.

Non, Cassius. Ne crois pas, noble Romain, que jamais Brutus entre enchaîné dans Rome; il a pour cela l'ame trop grande. Ce jour doit consommer l'œuvre que les ides de Mars ont commencée; et j'ignore si nous devons nous revoir. Disons-nous donc un éternel adieu : — Pour jamais, pour jamais, adieu, Cassius! si nous nous revoyons, eh bien, nous sourirons de bonheur; sinon, nous faisons bien de prendre congé l'un de l'autre.

CASSIUS.

Pour jamais, pour jamais, adieu, Brutus! tu as raison, nous sourirons de bonheur, si nous nous revoyons encore : sinon, nous faisons bien de prendre congé l'un de l'autre.

BRUTUS.

Marchons donc. Oh! si l'on pouvait savoir d'avance quelle sera l'issue de cette journée! Mais il nous suffit de savoir que cette journée aura un terme, et alors on en connaîtra l'issue. Allons, marchons!

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même lieu. — Le champ de bataille.

On entend le bruit du combat. Arrivent BRUTUS *et* MESSALA.

BRUTUS.

A cheval, à cheval, Messala; à cheval, et va

porter ces ordres (*il lui remet plusieurs billets*) aux légions de l'autre aile. (*Le bruit du combat redouble.*) Qu'elles s'ébranlent à la fois ; car je vois que l'aile d'Octave a refroidi son ardeur, et une brusque attaque suffira pour l'enfoncer. A cheval, à cheval, Messala ! qu'elles viennent toutes ensemble.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu.—Une autre partie du champ de bataille.

Le bruit du combat continue. Arrivent CASSIUS *et* TITINIUS.

CASSIUS.

Oh ! regarde, Titinius, regarde; les misérables fuient ! mes propres soldats ont trouvé en moi un ennemi. Cet enseigne que voilà avait tourné le dos; j'ai tué le lâche, et lui ai arraché son aigle.

TITINIUS.

O Cassius, Brutus a donné trop tôt le signal. Ayant obtenu quelques avantages sur Octave, il s'est laissé emporter à son ardeur; ses soldats se sont livrés au pillage pendant que nous étions tous enveloppés par Antoine.

Arrive PINDARUS.

PINDARUS.

Fuyez plus loin, seigneur, fuyez plus loin; Marc Antoine est dans vos tentes, seigneur ! fuyez donc, noble Cassius, fuyez plus loin.

CASSIUS.

Cette colline est assez loin. — Regarde, regarde, Titinius ! sont-ce mes tentes que je vois en flammes ?

TITINIUS.

Ce sont elles, seigneur.

CASSIUS.

Titinius, si tu m'aimes, monte mon cheval, enfonce tes éperons dans ses flancs, jusqu'à ce qu'il t'ait transporté vers ces troupes que tu vois là-bas, et ramené ici, afin que je sache décidément si ces troupes sont amies ou ennemies.

TITINIUS.

Je reviens dans un clin d'œil.

Il s'éloigne.

CASSIUS.

Va, Pindarus, gravis cette hauteur, j'ai toujours eu la vue trouble : regarde Titinius, et dis-moi ce que tu remarques sur le champ de bataille.

PINDARUS *s'éloigne.*

CASSIUS, *continuant.*

C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où j'ai respiré pour la première fois; le temps a décrit son cercle; et je finirai au point où j'ai commencé : ma vie a parcouru sa période. — Eh bien ? quelles nouvelles ?

PINDARUS, *de loin.*

O seigneur !

CASSIUS.

Quelles nouvelles ?

PINDARUS.

Titinius est enveloppé par des cavaliers qui le poursuivent à bride abattue; cependant il galope encore. — Ils sont maintenant sur le point de l'atteindre. — Maintenant, Titinius ! — quelques hommes mettent pied à terre. — Oh ! il met pied à terre aussi. — Il est pris. — (*On entend des cris lointains.*) Écoutez; ils poussent des cris de joie.

CASSIUS.

Descends; cesse de regarder. — O lâche que je suis de vivre encore, et de voir mon fidèle ami pris sous mes yeux !

Revient PINDARUS.

CASSIUS, *continuant.*

Approche, Pindarus : je t'ai fait prisonnier chez les Parthes; et je t'ai fait jurer, en te donnant la vie, que tout ce que je t'ordonnerais de faire, tu le ferais. Le moment est venu de tenir ton serment? à dater de ce moment, sois libre, et avec cette bonne épée qui se plongea dans les flancs de César, cherche mon cœur : ne t'arrête point à me répliquer ! Tiens, prends la poignée de mon glaive; laisse-moi couvrir mon visage; à présent, c'est fait; enfonce la lame. — César, tu es vengé, avec l'épée qui t'immola toi-même.

Il meurt.

PINDARUS.

Me voilà donc libre, mais je ne le serais pas si j'avais fait ma volonté. O Cassius ! Pindarus va fuir loin de ces contrées, et se dérober pour jamais aux regards des Romains.

Il s'éloigne.

Revient TITINIUS *avec* MESSALA.

MESSALA.

Ce n'est qu'un échange de succès et de revers, Titinius; car Octave est refoulé par les troupes du noble Brutus, comme les légions de Cassius le sont par Antoine.

TITINIUS.

Ces nouvelles feront plaisir à Cassius.

MESSALA.

Où l'as-tu laissé ?

TITINIUS.

Là, sur cette colline, livré au désespoir, avec son esclave Pindarus.

MESSALA.

N'est-ce pas lui que je vois étendu par terre ?

TITINIUS.

Son repos ne ressemble pas à celui d'un homme vivant. O mon cœur!

MESSALA.

N'est-ce pas lui?

TITINIUS.

Non, c'était lui, Messala; mais Cassius n'est plus. O soleil couchant! tu descends vers l'horizon dans tes rayons de pourpre; ainsi s'éteint dans son sang vermeil le jour de Cassius. Le soleil de Rome est couché! notre jour est fini; les nuages, les brouillards et les dangers lui succèdent : notre carrière est achevée! une fausse conjecture sur l'issue de ma tentative a produit ces malheurs.

MESSALA.

Une fausse conjecture sur l'issue du combat a produit ces malheurs. O erreur, détestable fille de la douleur! pourquoi fais-tu voir à l'imagination des hommes des choses qui ne sont pas? O erreur trop tôt conçue, tu n'arrives jamais heureusement à terme; mais tu donnes la mort à la mère qui t'engendra.

TITINIUS, *appelant.*

Holà, Pindarus! Où es-tu, Pindarus?

MESSALA.

Cherche-le, Titinius, pendant que je vais rejoindre le noble Brutus et percer son cœur de cette fatale nouvelle : percer est le mot, car jamais lame tranchante, jamais flèche empoisonnée ne porteraient à Brutus un coup aussi terrible que la nouvelle de ce spectacle.

TITINIUS.

Va, Messala, pendant que je vais me mettre à la recherche de Pindarus.

MESSALA *s'éloigne.*

TITINIUS, *continuant.*

Pourquoi m'as-tu envoyé loin de toi, brave Cassius? n'ai-je pas rencontré tes amis, et n'ont-ils pas déposé sur mon front cette couronne de victoire en m'ordonnant de te la donner? N'as-tu pas entendu leurs cris de joie? Hélas! tu as donné à tout une interprétation sinistre. Mais laisse-moi déposer cette couronne sur ta tête; ton Brutus m'a commandé de te la donner; je veux exécuter son ordre. (*Il ôte sa couronne de laurier et la dépose sur le front de Cassius.*) Brutus, accours et juge à quel point j'estimais Caius Cassius. Pardonnez, grands dieux! — Voici comment doit agir un Romain : viens, épée de Cassius, va chercher le cœur de Titinius.

Il se frappe et meurt.

Bruit d'instrumens guerriers. Revient MESSALA *avec* BRUTUS, LE JEUNE CATON, STRATON, VOLUMNIUS *et* LUCILIUS.

BRUTUS.

Où est-il, Messala? où est son corps?

MESSALA.

Le voilà! et auprès de lui Titinius gémissant.

BRUTUS.

La face de Titinius est tournée vers le ciel.

CATON.

Il est mort.

BRUTUS.

O Jules César! tu es puissant encore! ton ombre parcourt la terre et tourne nos épées contre nos propres entrailles.

CATON.

Brave Titinius! Voyez, il a couronné Cassius mort!

BRUTUS.

Est-il encore deux Romains vivans qu'on leur puisse comparer? O toi, le dernier des Romains, adieu! il est impossible que Rome produise jamais ton semblable. — Amis, je dois à ce héros mort plus de larmes que vous ne m'en voyez répandre. —J'en trouverai le temps, Cassius; j'en trouverai le temps. — Venez donc, et faites transporter ce corps à Thassos; ses funérailles n'auront pas lieu dans notre camp: elles nous décourageraient trop.—Suis-moi, Lucilius; — Toi aussi, jeune Caton; retournons au combat. Labéo et Flavius, faites avancer nos troupes; — il est trois heures! Romains, il faut qu'avant la nuit nous tentions la fortune dans un second combat.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Le bruit du combat continue. Arrivent en combattant des soldats de l'une et l'autre armée; puis BRUTUS, CATON, LUCILIUS *et autres.*

BRUTUS.

Compatriotes, continuez à combattre de pied ferme!

CATON.

Quel cœur dégénéré ne le ferait? Qui veut venir avec moi? Je vais proclamer mon nom sur le champ de bataille. — Je suis le fils de Marcus Caton! le fléau des tyrans, l'ami de ma patrie! je suis le fils de Marcus Caton!

Il charge l'ennemi.

BRUTUS.

Et moi je suis Brutus, Marcus Brutus, l'ami de mon pays : reconnaissez-moi pour Brutus.

Il s'éloigne en chargeant l'ennemi; Caton est tué et tombe.

LUCILIUS.

O jeune et noble Caton, te voilà donc tombé? tu meurs aussi courageusement que Titinius; tu viens de prouver que tu étais le fils de Caton.

DES SOLDATS *s'approchent de lui.*

PREMIER SOLDAT.

Rends-toi, ou tu es mort.

LUCILIUS.

Je me rends, mais à la condition de mourir. (*Il lui offre de l'or.*) Prends cet or, et tue-moi à

l'instant; tue Brutus, et illustre-toi par sa mort.

PREMIER SOLDAT.

Nous ne le tuerons pas, — c'est un noble prisonnier.

DEUXIÈME SOLDAT.

Holà! place! dites à Antoine que Brutus est pris.

PREMIER SOLDAT.

Je vais lui dire cette nouvelle. — Voici le général. —

Arrive ANTOINE.

PREMIER SOLDAT, *continuant.*

Brutus est pris, Brutus est pris, seigneur.

ANTOINE.

Où est-il?

LUCILIUS.

En sûreté, Antoine; Brutus est en sûreté. J'ose t'affirmer que jamais ennemi ne prendra le noble Brutus vivant. Les dieux le préservent d'une telle ignominie! En quelque lieu que tu le trouves, vivant ou mort, tu le trouveras toujours Brutus, toujours lui-même.

ANTOINE.

Amis, ce n'est point Brutus; mais c'est une prise qui n'est pas moins glorieuse. Gardez bien cet homme; qu'on lui prodigue tous les égards. J'aimerais mieux avoir de tels hommes pour amis que pour ennemis. Allez voir si Brutus est vivant ou mort, et revenez à la tente d'Octave nous rendre compte de tout.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, STRATON *et* VOLUMNIUS.

BRUTUS.

Venez, seuls amis qui me restez, reposez-vous sur ce rocher.

CLITUS.

Statilius a montré de loin sa torche allumée; mais, seigneur, il n'est pas revenu : il est pris ou tué.

BRUTUS.

Assieds-toi, Clitus : tuer est à l'ordre du jour; c'est un acte du bon ton. Écoute, Clitus!

Il lui parle à l'oreille.

CLITUS.

Qui? moi, seigneur? Pas pour le monde entier.

BRUTUS.

Silence donc, pas un mot.

CLITUS.

Je me tuerais plutôt moi-même.

BRUTUS.

Écoute, Dardanius.

Il lui parle à l'oreille.

DARDANIUS.

Moi, commettre une pareille action?

CLITUS.

O Dardanius!

DARDANIUS.

O Clitus!

CLITUS.

Quelle funeste demande Brutus t'a-t-il faite?

DARDANIUS.

Il m'a demandé de le tuer, Clitus; regarde; le voilà qui est absorbé dans ses méditations.

CLITUS.

Maintenant ce noble vaisseau est si plein de douleur qu'il déborde, et les larmes se répandent par ses yeux.

BRUTUS.

Approche, mon cher Volumnius! un mot, je te prie.

VOLUMNIUS.

Que veut mon seigneur?

BRUTUS.

Le voici, Volumnius. L'ombre de César m'est apparue plusieurs fois pendant la nuit; une fois à Sardes, et la nuit dernière, ici, dans les champs de Philippes. Je sais que mon heure est venue.

VOLUMNIUS.

Non, seigneur.

BRUTUS.

J'en ai la certitude, Volumnius, tu vois, Volumnius, dans quelle situation sont nos affaires; nos ennemis nous ont acculés au bord de l'abîme : il est plus noble de nous y lancer nous-mêmes, que d'attendre qu'on nous y précipite. Mon cher Volumnius, tu sais que nous avons étudié ensemble. Au nom de notre vieille amitié, je t'en conjure, tiens la garde de mon épée, pendant que je me précipiterai sur la pointe.

VOLUMNIUS.

Ce n'est pas là l'office d'un ami, seigneur.

Le bruit du combat approche.

CLITUS.

Fuyez, seigneur : il n'y a plus moyen de rester ici.

BRUTUS.

Adieu, toi; — et toi; — et toi, Volumnius. — Straton, tu as dormi pendant tout ce temps; adieu, toi aussi, Straton. — Compatriotes, mon cœur se réjouit de ce que, dans tout le cours de ma vie, je n'ai pas trouvé un homme qui ne me fût fidèle. La défaite de ce jour me vaudra plus de gloire qu'Octave et Marc Antoine n'en obtiendront par leur honteuse victoire. Adieu donc pour la dernière fois; car la bouche de Brutus a presque terminé l'histoire de sa vie. La voile de la nuit s'étend sur mes yeux; mes os aspirent au

repos, après n'avoir travaillé que pour arriver à ce moment.

Le bruit du combat redouble. On entend des voix qui crient : *Fuyez, fuyez, fuyez!*

CLITUS.

Fuyez, seigneur, fuyez.

BRUTUS.

Partez : je vais vous suivre.

CLITUS, DARDANIUS *et* VOLUMNIUS *s'éloignent.*

BRUTUS, *continuant.*

Straton, je t'en conjure, reste auprès de ton maître. Tu es un homme honorable ; ta vie n'a pas été sans gloire: tiens donc mon épée, et détourne la tête, pendant que je m'élancerai sur la pointe. Le veux-tu, Straton?

STRATON.

Auparavant, donnez-moi votre main. Adieu, seigneur.

BRUTUS.

Adieu, mon cher Straton. — César, apaise-toi, maintenant : je ne t'ai pas tué avec la moitié autant d'ardeur.

Il se précipite sur son épée et meurt.

Bruits guerriers. On sonne la retraite. Arrivent OCTAVE, ANTOINE *et leur armée;* MESSALA *et* LUCILIUS *les accompagnent.*

OCTAVE.

Quel est cet homme?

MESSALA.

L'esclave de mon général. — Straton, où est ton maître?

STRATON.

Il est libre des chaînes que tu portes, Messala : les vainqueurs ne peuvent plus que le réduire en cendres; car Brutus seul a vaincu Brutus, et nul autre que lui n'a eu la gloire de sa mort.

LUCILIUS.

Et c'était ainsi qu'on devait trouver Brutus. — Je te remercie, Brutus, d'avoir justifié les paroles de Lucilius.

OCTAVE.

Tous ceux qui ont servi Brutus, je les prends à mon service. — (*A Straton.*) Ami, veux-tu passer ta vie avec moi?

STRATON.

Oui, si Messala veut me présenter à vous.

OCTAVE.

Fais-le, Messala.

MESSALA.

Straton, comment mon général est-il mort?

STRATON.

J'ai tenu son épée, et il s'est précipité sur elle.

MESSALA.

Octave, prends à ta suite l'homme qui a rendu à mon maître le dernier service.

ANTOINE.

De tous ces Romains, celui-là était le plus noble. Tous les autres conspirateurs n'ont agi que par haine contre le grand César : lui seul, en se joignant à eux, n'avait loyalement en vue que le bien public et l'intérêt général. Sa vie était pacifique, et les élémens qui le formaient étaient si harmonieusement combinés, que la nature pourrait se lever hardiment et dire à l'univers : « C'était là un homme! »

OCTAVE.

Rendons-lui avec respect tous les devoirs funèbres que mérite sa vertu. Je veux que son corps repose aujourd'hui dans ma tente, dans tout l'appareil et avec tous les honneurs qu'on doit à un guerrier. — Qu'on ordonne à l'armée de se livrer au repos, et nous, allons partager les fruits glorieux de cette heureuse journée.

Ils s'éloignent.

FIN.

PARIS — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, no 46, au Marais.

ANTOINE ET CLÉOPATRE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

MARC ANTOINE, OCTAVE CÉSAR, M. ÉMILIUS LÉPIDE, — Triumvirs.
SEXTUS POMPÉE.
DOMITIUS ÉNOBARBUS, VENTIDIUS, ÉROS, SCARUS, DERCÉTAS, DÉMÉTRIUS, PHILON, — Amis d'Antoine.
MÉCÈNE, AGRIPPA, DOLABELLA, PROCULÉIUS, THYRÉUS, GALLUS, — Amis de César.

PERSONNAGES.

MÉNAS, MÉNÉCRATE, VARRIUS, — Amis de Pompée.
TAURUS, lieutenant-général de César.
CANIDIUS, lieutenant-général d'Antoine.
SILIUS, officier servant dans l'armée de Ventidius.
EUPHRONIUS, député par Antoine à César.
ALEXAS, MARDIAN, SELEUCUS, DIOMÈDE, — Attachés au service de Cléopâtre.
UN DEVIN.
UN BOUFFON.
CLÉOPATRE, reine d'Égypte.
OCTAVIE, sœur de César, et femme d'Antoine.
CHARMION, IRAS, — Suivantes de Cléopâtre.
OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, SERVITEURS, etc.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

Alexandrie en Égypte. — Un appartement dans le palais de Cléopâtre.

Entrent DÉMÉTRIUS *et* PHILON.

PHILON.

En vérité, ce fol amour de notre général dépasse toute mesure. Ses yeux guerriers qui naguère, devant ses légions rangées en bataille, étincelaient comme le dieu Mars sous son armure, esclaves maintenant d'un visage basané, ne sauraient en détacher leurs serviles regards : ce cœur belliqueux, que ne pouvaient contenir, dans la chaleur des combats, les boucles de sa cuirasse, a perdu sa trempe vigoureuse ; et maintenant, une Égyptienne s'en sert comme d'un éventail pour calmer ses lascives ardeurs. Tenez, les voilà qui viennent.

Fanfares. Entrent ANTOINE *et* CLÉOPATRE, *accompagnés de leur* SUITE ; DES EUNUQUES *agitent des éventails devant la reine.*

PHILON, *continuant.*

Examinez-les attentivement, et dans l'une des trois colonnes qui soutiennent le monde vous ne verrez plus que le jouet d'une courtisane. Regardez et voyez.

CLÉOPATRE, *à Antoine.*

Si c'est là de l'amour, dis-moi à quel degré.

ANTOINE.

C'est un bien pauvre amour que celui dont on peut faire l'évaluation précise.

CLÉOPATRE.

Je veux fixer la limite jusqu'où l'amour peut s'étendre.

ANTOINE.

En ce cas, il te faut découvrir de nouveaux cieux et une terre nouvelle.

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Des nouvelles de Rome, mon seigneur.

ANTOINE.

Tu m'importunes; — Sois bref.

CLÉOPATRE.

Entends-les, Antoine : Fulvia est peut-être courroucée; ou qui sait si l'imberbe César, te faisant signifier ses ordres souverains, ne t'envoie pas dire : — «fais ceci, ou cela; subjugue ce royaume; affranchis cet autre; obéis, ou nous consommons ta ruine ? »

ANTOINE.

Quoi donc, mon amour?

CLÉOPATRE.

Peut-être, — et c'est ce qu'il y a de plus probable, — il t'est interdit de rester ici plus long-temps; César t'envoie l'ordre de partir; écoute cet ordre, Antoine. — Où est le commandement signifié par Fulvia, — par César, veux-je dire, — par tous deux? — Fais entrer les messagers. — Aussi vrai que je suis reine d'Égypte, tu rougis, Antoine; et ta rougeur est un hommage que tu rends à César : ou bien, elle est l'indice de ta confusion, alors que la voix glapissante de Fulvia te gronde. — Fais entrer les messager.

ANTOINE.

Que Rome s'abîme dans le Tibre, et que la voûte immense qui soutient l'empire s'écroule! Voilà mon univers; les royaumes ne sont que de l'argile : et la terre fangeuse nourrit indifféremment l'homme et la brute. Le plus noble emploi de la vie, c'est de faire ce que je fais maintenant, (*il embrasse Cléopâtre*) quand la nature a réuni un couple tel que nous; et il faut que le monde sache, sous peine de châtiment, que ce couple ici-bas n'a pas son pareil.

CLÉOPATRE.

Délicieux mensonge! Pourquoi l'époux de Fulvia ne l'a-t-il pas aimée? — Je ne suis pas aussi folle que je le parais; Antoine sera toujours lui-même.

ANTOINE.

Oui, tant qu'il sera électrisé par Cléopâtre. — Mais, au nom de l'amour et de ses douces heures, ne perdons pas notre temps en audiences insipides; que pas une minute de notre vie ne s'écoule sans être marquée par quelque nouveau plaisir. A quel amusement nous livrons-nous ce soir ?

CLÉOPATRE.

Donne audience aux ambassadeurs.

ANTOINE.

Cesse donc, reine contrariante, à qui tout sied, l'humeur, le rire, les larmes; chez qui toutes les passions se font aimer et admirer! Laissons là les messagers; ce soir, toi et moi, nous parcourrons les rues d'Alexandrie, et nous observerons tout à notre aise. Viens, ô ma reine; tu me l'as demandé hier soir. — (*Au serviteur.*) Ne nous parle pas.

ANTOINE, CLÉOPATRE *et* LEUR SUITE *sortent.*

DÉMÉTRIUS.

Est-ce là tout le cas qu'Antoine fait de César?

PHILON.

Il lui arrive parfois, quand il n'est plus Antoine, d'oublier ce respect de lui-même qui ne devrait jamais l'abandonner.

DÉMÉTRIUS.

Je suis fâché de le voir justifier les bruits fâcheux qui courent à Rome sur son compte; mais j'espère que demain sa conduite sera plus digne. Adieu, vivez heureux.

Ils sortent.

SCENE II.

Un autre appartement du palais.

Entrent CHARMION*, IRAS, ALEXAS *et* UN DEVIN.

CHARMION.

Seigneur Alexas, charmant Alexas, incomparable Alexas, la perfection personnifiée, où est le devin dont vous avez parlé avec tant d'éloge à la reine? Oh! que je voudrais connaître ce époux qui, dites-vous, se fera gloire de porter de cornes!

ALEXAS.

Devin.

LE DEVIN.

Que me voulez-vous ?

CHARMION.

Est-ce là l'homme en question ? — Est-ce to qui connais l'avenir?

LE DEVIN.

Dans ce livre immense des secrets de la natur je puis lire quelque peu.

ALEXAS, *à Charmion.*

Montrez-lui votre main.

Entre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS.

Apportez vite le dessert; et du vin en abondance pour boire à la santé de Cléopâtre.

* Il y a dans le texte *Charmian;* nous avons cru devoi écrire le nom de ce personnage, comme l'a fait le grand Corneille dans sa tragédie de Pompée. (*Note du traducteur.*)

CHARMION, *au devin.*

Mon ami, donne-moi une heureuse destinée.

LE DEVIN.

Je ne la fais pas, je la prédis.

CHARMION.

Hé bien, tâche de m'en prédire une bonne.

LE DEVIN.

Vous serez beaucoup plus belle encore que vous n'êtes.

CHARMION.

Sous le rapport de l'embonpoint, sans doute?

IRAS.

Non, il veut dire que vous mettrez du fard quand vous serez vieille.

CHARMION.

Que les rides m'en préservent!

ALEXAS.

Ne contrariez pas sa prescience. Soyez attentive.

CHARMION.

Chut!

LE DEVIN.

Vous aimerez plus que vous ne serez aimée.

CHARMION.

Je préférerais m'échauffer le sang à force de boire.

ALEXAS.

Écoutez-le donc.

CHARMION.

Voyons, annonce-moi quelque fortune bien attrayante! comme d'épouser trois rois dans la même matinée, et de porter leur deuil à tous trois; ou d'avoir à cinquante ans un enfant auquel Hérode de Judée viendra rendre hommage; trouve moyen de me marier à Octave César, et de me faire marcher l'égale de ma maîtresse.

LE DEVIN.

Vous survivrez à la maîtresse que vous servez.

CHARMION.

O excellent! j'aime mieux une longue vie que des figues.

LE DEVIN.

Vous avez vu luire des jours plus heureux que ceux qui vous attendent.

CHARMION.

A ce compte, il y a toute apparence que mes enfans ne feront pas grand bruit dans le monde. Dis-moi, je te prie, combien de garçons et de filles je dois avoir?

LE DEVIN.

Si chacun de vos désirs était prolifique, et chacune de vos pensées, féconde, vous en auriez un million.

CHARMION.

Tais-toi, imbécile! en ta qualité de sorcier je te pardonne.

ALEXAS.

Vous pensez qu'il n'y a que vos draps qui soient dans la confidence de vos désirs.

CHARMION.

Voyons, dis à Iras sa bonne aventure.

ALEXAS.

Nous voulons tous connaître notre destinée.

ENOBARBUS.

La mienne, et celle de bien d'autres, sera d'aller nous coucher ivres ce soir.

IRAS, *présentant sa main.*

Voilà, dans tous les cas, une main qui annonce de la chasteté.

CHARMION.

Oui, comme les débordemens du Nil présagent la famine.

IRAS.

Taisez-vous, folle que vous êtes; vous n'entendez rien à la bonne aventure.

CHARMION.

Si la moiteur de la main n'est pas un présage de fécondité, je ne m'y connais pas. — Dis-lui seulement sa bonne aventure pour les jours ouvrables.

LE DEVIN.

Vos destinées sont pareilles.

IRAS.

Mais en quoi, en quoi? Donne-moi des détails.

LE DEVIN.

J'ai dit.

IRAS.

Eh quoi! n'ai-je pas en bonheur un pouce de plus qu'elle?

CHARMION.

Si tu avais en bonheur un pouce de plus que moi, en quoi le placerais-tu?

IRAS.

Ce ne serait pas dans les bonnes grâces de mon mari.

CHARMION.

Que le ciel corrige nos mauvaises pensées! A ton tour, Alexas. — (*Au devin.*) Allons, dis-lui sa bonne aventure. — Oh! qu'il épouse une femme impotente! Bonne Isis*, je te le demande à genoux! que celle-là meure, et alors, donne-lui-en une seconde pire que la première; et après celle-là une pire encore, jusqu'à ce que la pire de toutes conduise en riant à sa dernière demeure son mari cinquante fois cocufié! Bienfaisante Isis, accorde-moi cette grâce, dusses-tu me refuser des choses beaucoup plus importantes; bonne Isis, je t'en conjure!

IRAS.

Ainsi soit-il! Exauce notre prière à tous; car, s'il est douloureux de voir un galant homme marié à une femme infidèle, il est bien plus douloureux encore de voir un mauvais garnement échapper au cocuage; ainsi, chère Isis, sois équitable, et donne-lui la destinée qui lui convient!

CHARMION.

Ainsi soit-il!

ALEXAS.

S'il dépendait d'elles de faire de moi un cocu, elles le feraient, dussent-elles se prostituer pour obtenir ce résultat.

* L'une des divinités égyptiennes. (*Note du traducteur.*)

ÉNOBARBUS.

Chut! voici Antoine!

CHARMION.

Ce n'est pas lui, c'est la reine.

Entre CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Avez-vous vu mon seigneur?

ÉNOBARBUS.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

N'était-il pas ici tout-à-l'heure?

CHARMION.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

Il était d'une humeur gaie, quand tout-à-coup une pensée romaine lui est venue. — Énobarbus!

ÉNOBARBUS.

Madame.

CLÉOPATRE.

Va le chercher, et amène-le ici. — Où est Alexas?

ALEXAS.

Me voici, madame, à vos ordres. — Mon maître s'approche.

Entre ANTOINE *avec* SA SUITE *et* UN MESSAGER.

CLÉOPATRE.

Je ne veux pas le regarder. Venez avec moi.

CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, ALEXAS, IRAS, CHARMION *et* LA SUITE *d'Antoine sortent.*

LE MESSAGER.

Fulvia, votre épouse, s'est mise la première en campagne.

ANTOINE.

Contre mon frère Lucius?

LE MESSAGER.

Oui; mais cette guerre a bientôt pris fin; la politique les a réconciliés et ils ont réuni leurs forces contre César, qui, dès le premier choc, les a vaincus et chassés de l'Italie.

ANTOINE.

Fort bien. Qu'as-tu de pire encore à m'apprendre?

LE MESSAGER.

Le porteur d'une mauvaise nouvelle déplait à celui qui l'entend.

ANTOINE.

Oui, quand ce dernier est un sot ou un lâche. — Poursuis : ce qui est passé est fini pour moi; c'est mon habitude. — Celui qui vient me dire la vérité, la mort fût-elle au bout de son message, je l'écoute avec l'attention bienveillante qu'on prête à la voix qui nous flatte.

LE MESSAGER.

Labiénus, — c'est là une fâcheuse nouvelle, — à la tête de l'armée des Parthes, a conquis l'Asie jusqu'à l'Euphrate; sa bannière victorieuse a tout soumis depuis la Syrie jusqu'à la Lydie et l'Ionie; tandis que, —

ANTOINE.

Tandis qu'Antoine, — poursuis.

LE MESSAGER.

O seigneur!

ANTOINE.

Parle-moi sans détours; rends-moi dans toute son énergie l'expression du mécontentement puplic; qualifie Cléopâtre comme on la désigne dans Rome; reproduis-moi les insultans reproches de Fulvie, et gourmande mes torts avec toute la liberté que peuvent prendre la vérité et la haine. Dans un oisif repos, nos âmes fécondes restent en friche; la voix qui nous reproche nos torts est le soc bienfaisant qui la remue et la fertilise. Laisse-moi un instant.

LE MESSAGER.

Je suis à vos ordres, seigneur.

Il sort.

ANTOINE.

Quelles nouvelles a-t-on reçues de Sicyone? — Vous, répondez.

UN SERVITEUR.

Le courrier de Sicyone! — En est-il arrivé un?

DEUXIÈME SERVITEUR.

Seigneur, il attend vos ordres.

ANTOINE.

Qu'il vienne. — Il faut que je brise ces chaînes égyptiennes, dont l'étreinte st si forte, si je ne veux me perdre dans un complet abrutissement.

Entre UN DEUXIÈME MESSAGER.

ANTOINE, *continuant.*

Qui es-tu?

DEUXIÈME MESSAGER.

Votre épouse Fulvie est morte.

ANTOINE.

Où est-elle morte?

DEUXIÈME MESSAGER.

A Sicyone. Cet écrit vous apprendra la durée de sa maladie et d'autres choses plus graves encore qu'il vous importe de connaître.

Il lui remet une lettre.

ANTOINE.

Laisse-moi.

LE MESSAGER *sort.*

ANTOINE, *continuant.*

Une âme énergique à quitté ce monde! c'est un événement qu'appelaient mes vœux. Ce que nous avons repoussé avec mépris, nous voudrions le posséder encore; le bonheur que nous tenons, le temps l'affaiblit dans son cours, et il finit par être

l'opposé de lui-même. Elle m'est chère à présent qu'elle n'est plus; la main qui la rejetait voudrait maintenant la reprendre. Il faut que je me dérobe au magique pouvoir de cette reine : mon oisiveté couve des milliers de désastres plus grands que ceux que je connais déjà. — Holà ! — Énobarbus !

Entre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS.

Que vous plaît-il, seigneur?

ANTOINE.

Il faut que je quitte ce pays sans délai.

ÉNOBARBUS.

En ce cas, nous allons tuer toutes ces dames; le moindre déplaisir que nous leur causons leur porte un coup mortel; s'il leur faut subir notre départ, leur mort est infaillible.

ANTOINE.

Il faut que je parte.

ÉNOBARBUS.

Quand la nécessité commande, laissons mourir les femmes: ce serait dommage de les sacrifier pour rien; mais quand il s'agit de décider entre elles et un grand intérêt, elles ne doivent être plus rien à nos yeux. Cléopâtre, au premier vent qu'elle aura de cette nouvelle, va mourir aussitôt; je l'ai vu mourir vingt fois pour des motifs beaucoup moins graves : il faut que la mort ait quelque chose de bien attrayant pour elle, si j'en juge par la promptitude qu'elle met à mourir.

ANTOINE.

Elle est rusée au delà de toute expression.

ÉNOBARBUS.

Hélas! non, seigneur; ses passions sont formées de ce qu'il y a de plus subtil dans l'amour pur : nous ne pouvons donner le nom de soupirs et de larmes à ses bourrasques et aux flots qu'elle répand ; ce sont des orages et des ouragans plus furieux que les almanachs n'en prédisent; ce ne peut être chez elle un artifice; sinon il faut en conclure qu'elle peut faire pleuvoir une averse tout aussi bien que Jupiter.

ANTOINE.

Plût aux dieux que je ne l'eusse jamais vue !

ÉNOBARBUS.

O seigneur, vous auriez alors perdu l'occasion de voir un merveilleux chef-d'œuvre; et ce bonheur-là de moins eût laissé dans vos voyages une fâcheuse lacune.

ANTOINE.

Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS.

Seigneur ?

ANTOINE.

Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS.

Fulvie?

ANTOINE.

Morte.

ÉNOBARBUS.

Cela étant, seigneur, rendez grâces aux dieux. Quand il plaît à leurs divinités de priver un homme de sa femme, ils lui montrent des motifs de consolations, à savoir que lorsque d'anciens vêtemens sont usés, il reste des tailleurs pour en faire de nouveaux. S'il n'y avait au monde d'autre femme que Fulvie, ce serait une perte fâcheuse, et vous auriez raison de vous désoler : mais cette douleur vous laisse une consolation. Votre vieille jupe fera place à un cotillon neuf, et les larmes qui laveront cette douleur, c'est un ognon qui doit les provoquer.

ANTOINE.

Les affaires qu'elle a suscitées dans l'état ne sauraient comporter mon absence.

ÉNOBARBUS.

Les affaires que vous avez entamées ici ne peuvent se passer de vous, surtout celles de Cléopâtre pour lesquelles votre présence est indispensable.

ANTOINE.

Plus de réponses frivoles. Que nos officiers soient instruits de ma résolution. Je dirai à la reine le motif de notre départ, et j'obtiendrai son consentement : car ce n'est pas seulement la mort de Fulvie qui m'impose cette nécessité urgente ; les lettres d'un grand nombre de nos amis les plus dévoués à Rome me pressent de hâter mon retour. Sextus Pompée a jeté le gant à César, et tient la mer sous son empire. Notre peuple inconstant dont l'amour ne se rattache jamais à l'homme méritant, que lorsque son mérite a disparu, commence à reporter sur le fils de Pompée toute la gloire et toute l'importance de son père. Redoutable par son nom et sa puissance, mais plus encore par son activité et son énergie, il se pose comme le premier guerrier de l'époque, et s'il n'est arrêté dans son essor, les destinées du monde sont en péril. L'avenir couve plus d'un germe malfaisant qui, pareil au crin du coursier*, commence à peine à prendre vie, et n'a point encore le venin du serpent. Fais savoir à ceux qui sont sous nos ordres que notre volonté exige notre prompt départ de ces lieux.

ÉNOBARBUS.

Je vais exécuter vos ordres.

Ils sortent.

SCENE III.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* ALEXAS.

CLÉOPATRE.

Où est-il?

* Allusion à cette superstition populaire qu'un crin de cheval, jeté dans de l'eau trouble, se métamorphose en serpent (*Note du traducteur.*)

CHARMION.

Je ne l'ai pas vu depuis.

CLÉOPATRE, *à Alexas.*

Vois où il est, qui est avec lui et ce qu'il fait; ne dis pas que je t'ai envoyé : si tu le trouves triste, dis lui que je danse; s'il est gai, annonce-lui que je me suis subitement trouvée mal : faits vite et reviens.

ALEXAS *sort.*

CHARMION.

Madame, il me semble que, si vous l'aimez tendrement, vous ne prenez pas les moyens de l'obliger à vous payer de retour.

CLÉOPATRE.

Que faut-il que je fasse?

CHARMION.

Cédez-lui en tout; ne le contrariez en rien.

CLÉOPATRE.

Tu ne sais ce que tu dis, ce serait là le moyen de le perdre.

CHARMION.

Ne poussez pas les choses trop loin : modérez-vous, je vous prie; ce que nous craignons trop souvent, nous finissons par le haïr.

Entre ANTOINE.

CHARMION, *continuant.*

Mais voici Antoine.

CLÉOPATRE.

Je me sens malade et triste.

ANTOINE.

Je regrette d'avoir a vous faire connaître le dessein où je suis, —

CLÉOPATRE.

Aide-moi à sortir, Charmion; je vais tomber; les choses ne peuvent long-temps aller ainsi; les forces de la nature n'y suffiraient pas.

ANTOINE.

Ma reine bien-aimée, —

CLÉOPATRE.

Éloignez vous de moi, je vous prie.

ANTOINE.

Qu'y a-t-il donc?

CLÉOPATRE.

Je lis dans tes yeux que tu as reçu de bonnes nouvelles. Que dit ton épouse? Tu peux partir; plût aux dieux qu'elle ne t'eût jamais laissé venir! qu'elle ne dise pas que c'est moi qui te retiens ici; je n'ai aucun pouvoir sur toi; tu es tout à elle.

ANTOINE.

Les dieux me sont témoins, —

CLÉOPATRE.

Oh! jamais femme fut-elle plus indignement trahie! et pourtant, dès l'origine, j'ai prévu sa trahison.

ANTOINE.

Cléopâtre, —

CLÉOPATRE.

Quand tes serments ébranleraient le trône des dieux, comment te croire à moi et fidèle, toi qui as été parjure à Fulvie? quelle monstrueuse folie que d'ajouter foi à des sermens aussitôt rompus que prononcés!

ANTOINE.

Reine charmante, —

CLÉOPATRE.

De grâce, ne cherche point de prétexte pour colorer ton départ; mais dis-moi adieu et va-t'en. quand tu implorais la faveur de rester, alors les paroles étaient de mise; tu ne parlais pas alors de me quitter; l'éternité était sur mes lèvres et dans mes yeux; le bonheur dans l'arc de mes sourcils; rien de si chétif en moi qui ne portât un cachet céleste; ce que j'étais, je le suis encore, ou toi, le plus grand guerrier de l'univers, tu en es devenu le plus grand imposteur.

ANTOINE.

Eh quoi! madame?

CLÉOPATRE.

Je voudrais avoir ta taille; tu apprendrais qu'il y a en Égypte une femme de cœur.

ANTOINE.

Daigne m'écouter, ô reine! l'impérieuse nécessité des circonstances exige pour quelque temp mes services; mais mon cœur tout entier restera près de toi. Partout, dans notre Italie, étincellent les glaives de la guerre civile : Sextus Pompée menace les portes de Rome! l'égalité des pouvoirs domestiques alimente les inquiétudes des partis; ceux qu'on haïssait, devenus puissans, ont presque conquis la faveur publique : Pompée proscrit, mais riche de la gloire de son père, s'insinue insensiblement dans les cœurs de tous ceux qui n'ont point gagné à l'établissement actuel. Leur nombre devient redoutable, et les esprits, énervés par une inaction débilitante, veulent se retremper dans des commotions violentes. Un motif plus spécial et qui doit auprès de toi justifier mon départ, c'est la mort de Fulvie.

CLÉOPATRE.

Si l'âge n'a pu me mettre à l'abri de la folie, il me préserve du moins de la crédulité de l'enfance. — Fulvie peut-elle mourir?

ANTOINE.

Elle est morte, ma reine : jette les yeux sur cet écrit, et prends connaissance à loisir de tous les troubles qu'elle a suscités; la dernière nouvelle est la meilleure : vois l'époque et le lieu de sa mort.

CLÉOPATRE.

O le plus faux de tous les cœurs! où sont les fioles sacrées que tu aurais dû remplir des larmes de ta douleur? Ah! je vois, je vois maintenant dans la mort de Fulvie comment sera reçue l'annonce de la mienne.

ANTOINE.

Cesse tes reproches, et prépare-toi à connaître mes desseins, que je vais abandonner ou accomplir, selon que tu me le conseilleras. Par l'astre qui anime et féconde le limon du Nil, je

pars de ces lieux ton guerrier, ton serviteur, faisant la paix, la guerre, selon que tu l'ordonneras.

CLÉOPATRE.

Coupe mon lacet, Charmion ; viens ; — mais non, laisse-moi; je me trouve mal et me rétablis dans un instant : c'est ainsi qu'aime Antoine.

ANTOINE.

Reine bien-aimée, calme-toi, et accorde à mon amour l'épreuve dont sa loyauté sortira triomphante.

CLÉOPATRE.

L'exemple de Fulvie m'apprend ce que je dois en croire. Détourne-toi, je te prie, et donne-lui des pleurs; puis dis-moi adieu, et jure-moi que ces larmes coulent pour la reine d'Égypte; de grâce, joue-moi une scène d'hypocrisie parfaite, et imite au naturel l'expression de la loyauté.

ANTOINE.

Tu vas m'irriter ; cesse.

CLÉOPATRE.

Tu pourrais faire mieux encore ; mais cela n'est pas mal.

ANTOINE.

Je jure par mon épée, —

CLÉOPATRE.

Et par ton bouclier. — Allons, voilà qui est mieux, mais ce n'est pas encore ton meilleur; regarde, Charmion, vois comme la colère sied bien à cet Hercule romain *.

ANTOINE.

Je vais vous quitter, madame.

CLÉOPATRE.

Héros courtois, un mot! Seigneur, vous et moi il faut nous séparer, — mais ce n'est pas cela que je voulais dire. Seigneur, vous et moi, nous nous sommes aimés, — mais ce n'est pas cela encore, vous le savez bien : je ne sais plus ce que je voulais dire. — Oh! ma mémoire est aussi infidèle qu'Antoine, et j'oublie tout.

ANTOINE.

Si je ne savais que l'enfantillage fait partie des sujets auxquels tu commandes en reine, je te prendrais pour l'enfantillage en personne.

CLÉOPATRE.

C'est un sujet difficile à gouverner, qu'un enfantillage qui vous tient de si près au cœur. Mais, seigneur, pardonnez-moi, je ne puis voir, sans une mortelle douleur, que ma conduite qui n'est que trop justifiable à mes yeux, ne l'est point aux vôtres. L'intérêt de votre gloire vous appelle; soyez donc sourd et inflexible à ma folle passion, et que tous les dieux vous accompagnent! Que la victoire couvre de ses lauriers la garde de votre épée, et que la victoire sème sur vos pas ses trophées!

ANTOINE.

Sortons, viens. Telle est la nature de notre séparation, que toi, bien que tu restes ici, tu m'accompagnes, et moi, tout en m'éloignant, je reste auprès de toi. Sortons.

Ils sortent.

* Antoine faisait remonter sa généalogie à *Anton*, fils d'Hercule.

SCENE IV.

Rome. Un appartement dans le palais de César.

Entrent OCTAVE CÉSAR, LÉPIDE, *et* LEUR SUITE.

CÉSAR.

Tu peux voir, Lépide, et la suite te fera connaître qu'il n'est pas dans le caractère de César de haïr le mérite dans un collègue. Voici ce qu'on m'écrit d'Alexandrie : « Il pêche, boit et prolonge » ses orgies bien avant dans la nuit; il n'est pas » plus homme que Cléopâtre, et la veuve de Ptolémée n'est pas plus femme que lui. A peine a-» t-il consenti à entendre votre envoyé, ou daigné » se souvenir qu'il avait des collègues. Il réunit à » lui seul tous les défauts répartis au reste des » hommes. »

LÉPIDE.

Je ne crois pas que ses défauts soient assez nombreux pour obscurcir entièrement l'éclat de ses bonnes qualités; ses faiblesses sont en lui comme les taches du firmament, dont les ténèbres de la nuit font ressortir la splendeur; elles sont héréditaires plutôt qu'acquises; elles sont moins de son fait qu'inhérentes à sa nature.

CÉSAR.

Tu es trop indulgent; j'accorde qu'il n'y ait pas de mal à se vautrer sur la couche de Ptolémée, à donner un royaume en échange d'un quolibet, à s'attabler et boire avec des esclaves, à parcourir les rues en dansant en plein midi, à faire assaut de sarcasmes grossiers avec des misérables dont la présence offense l'odorat : admettons que cette conduite ne lui messied pas, — et assurément ce doit être une organisation rare que celle sur laquelle de tels excès ne font point tache, — cependant rien ne saurait excuser les faiblesses d'Antoine, du moment où nous en supportons avec lui les conséquences. S'il ne donnait à la volupté que ses loisirs, la satiété et l'épuisement prendraient le soin de l'en punir ; mais gaspiller un temps précieux, quand la voix de son intérêt et du nôtre devrait le réveiller et l'arracher à ses plaisirs, c'est mériter d'être grondé comme ces jeunes gens qui, déjà en état de connaître leur devoir, immolent leur expérience au plaisir présent, et se révoltent contre les lois de la raison.

Entre UN MESSAGER.

LÉPIDE.

Voici encore des nouvelles qui arrivent.

LE MESSAGER.

Vos ordres sont exécutés, noble César, et vous serez instruit d'heure en heure de la marche des événemens. Pompée est puissant sur les mers, et

il paraît s'être concilié l'affection de ceux que la crainte seule attachait à César; les mécontens accourent dans les ports, et l'opinion publique le représente comme une victime de l'injustice.

CÉSAR.

J'aurais dû m'y attendre : l'histoire des temps les plus reculés aurait dû m'apprendre que l'homme qui aspire au pouvoir a pour lui les vœux du peuple jusqu'à ce qu'il y soit parvenu, qu'on n'obtient son amour qu'après qu'on a cessé de le mériter, et que l'homme déchu lui devient cher par son absence même. Le peuple ressemble au pavillon flottant sur les ondes, qui va et vient au gré des flots inconstans, et pourrit dans son agitation sans fin.

LE MESSAGER.

César, je t'annonce que Ménécrate et Ménas, ces pirates fameux, ont asservi la mer qu'ils sillonnent en tout sens de leurs nombreux navires. Ils font en Italie de chaudes et nombreuses incursions; leur nom fait pâlir d'effroi les populations des côtes, et l'ardente jeunesse s'insurge : nul vaisseau ne s'aventure en pleine mer, sans être aussitôt pris qu'aperçu; et le nom de Pompée coûte la vie à plus d'hommes qu'on n'en perdrait à lui résister les armes à la main.

CÉSAR.

Antoine, laisse là tes oisives orgies. A l'époque où tu fus chassé de Modène, après avoir tué les deux consuls, Hirtius et Pansa, talonné par la famine, tu la combattis; et bien qu'élevé dans la molesse, tu la supportas plus patiemment que des sauvages n'auraient pu faire. On te vit boire l'urine des chevaux, et des eaux croupissantes que les animaux mêmes auraient rejetées avec dégoût : ton palais ne dédaignait pas les fruits les plus sauvages des buissons; pareil au cerf, quand la neige couvre les pâturages, tu mangeais jusqu'à l'écorce des arbres : on dit même que, sur les Alpes, on t'a vu te repaître de chairs étranges que plusieurs de tes soldats n'ont pu voir sans mourir : et tout cela, — je le dis à ta honte, — tu l'as supporté avec un si facile courage, que ton visage même n'en était pas maigri.

LÉPIDE.

C'est déplorable de sa part.

CÉSAR.

Que le sentiment de la honte le ramène surle-champ à Rome. Il est temps que toi et moi nous entrions en campagne. A cet effet, assemblons à l'instant le conseil : notre inaction sert les intérêts de Pompée.

LÉPIDE.

Demain, César, je serai à même de t'instruire avec exactitude des ressources dont il me sera possible de disposer, tant sur mer que sur terre, pour faire face aux circonstances actuelles.

CÉSAR.

Jusque là, je vais m'occuper du même objet. Adieu.

LÉPIDE.

Adieu, César. Si, dans l'intervalle, des nouvelles du dehors te parviennent, tu m'obligeras de m'en faire part.

CÉSAR.

N'en doute pas, Lépide. Je sais que c'est mon devoir.

Ils sortent.

SCENE V.

Alexandrie. Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* MARDIAN.

CLÉOPATRE.

Charmion!

CHARMION.

Madame ?

CLÉOPATRE.

Ha, ha! donne-moi une potion de mandragore *.

CHARMION.

Pourquoi, madame?

CLÉOPATRE.

Pour me faire dormir pendant tout le temps que doit durer l'absence d'Antoine.

CHARMION.

Vous pensez trop à lui.

CLÉOPATRE.

Oh! c'est une trahison.

CHARMION.

J'espère que non, madame.

CLÉOPATRE.

Eunuque! Mardian!

MARDIAN.

Que m'ordonne votre majesté ?

CLÉOPATRE.

Ce n'est pas de chanter. Un eunuque n'a rien qui puisse me plaire. Tu es bien heureux dans ton impuissance! du moins ta pensée est libre, et ne prend pas son vol loin de l'Égypte. Éprouves-tu le sentiment de l'amour ?

MARDIAN.

Oui, gracieuse reine.

CLÉOPATRE.

En vérité ?

MARDIAN.

Non point en vérité et en fait; car je ne puis rien faire dont l'honneur puisse s'offenser; mais je n'en ressens pas moins toute la violence des passions, et ma pensée se complait à l'image de Mars dans les bras de Vénus.

CLÉOPATRE.

O Charmion, où crois-tu qu'il est maintenant? Est-il debout ou assis? à pied ou à cheval? O fortuné cheval qui portes mon Antoine! songe à te bien conduire sous lui. Sais-tu bien qui tu portes? l'Atlas qui soutient un tiers du monde; le

* Une potion soporifique. (*Note du traducteur.*)

glaive et le casque du genre humain. En ce moment il parle et dit tout bas : « Où est mon serpent du Nil? » Car c'est ainsi qu'il m'appelle. Mais je m'abuse, et m'abreuve à plaisir d'un délicieux poison. — Lui, penser à moi, à moi, qu'ont noircie les amoureux baisers de Phébus, à moi que le temps a sillonné de ses rides? — César au large front, de ton vivant, j'étais un morceau digne d'un monarque : le grand Pompée immobile, les yeux fixés sur mon visage, ne pouvait en détacher ses regards, et eût voulu mourir en contemplant l'objet où il puisait la vie.

Entre ALEXAS.

ALEXAS.

Souveraine de l'Égypte, salut!

CLÉOPATRE.

Combien tu diffères de Marc Antoine! Mais tu viens de sa part; pierre philosophale, il t'a touché, et t'a converti en or. — Comment se porte mon vaillant Marc Antoine?

ALEXAS.

La dernière chose qu'il a faite, reine bien-aimée, a été d'imprimer un baiser, à la suite d'un grand nombre d'autres, sur cette perle orientale; ses paroles sont enracinées dans mon cœur.

CLÉOPATRE.

Mon oreille est impatiente de les en arracher.

ALEXAS.

« Ami, » m'a-t-il dit, « va, dis que le fidèle Romain envoie à la puissante reine d'Égypte ce trésor qu'une huître a recélé; pour racheter ce que ce présent a de trop chétif, j'irai bientôt déposer des royaumes sur les marches de son trône superbe : dis-lui que tout l'Orient la reconnaîtra pour sa souveraine. » En achevant ces mots, il s'est incliné, et s'est élancé avec calme sur un coursier fougueux, dont les fiers hennissemens ont couvert ma voix.

CLÉOPATRE.

Était-il triste ou gai?

MARDIAN.

Comme la saison de l'année qui tient le milieu entre les deux extrêmes du froid et du chaud; il n'était ni triste, ni gai.

CLÉOPATRE.

O disposition bien équilibrée! — Remarque cela, chère Charmion; je le reconnais là; mais observe-le bien : il n'était pas triste, car il brillait aux yeux de ceux qui sur le sien composaient leur visage : il n'était pas gai, comme pour leur dire que sa pensée se reportait vers l'Égypte où il avait laissé son bonheur; entre ces deux sentimens il gardait un juste milieu. O céleste mélange! — Que tu sois triste ou gai, l'un ou l'autre extrême te sied bien, mieux qu'à personne au monde. — As-tu rencontré mes courriers?

ALEXAS.

Oui, madame, une vingtaine, au moins. Pourquoi les envoyez-vous ainsi coup sur coup?

CLÉOPATRE.

L'enfant qui naîtra le jour où j'aurai oublié d'envoyer vers Antoine mourra indigent. — De l'encre et du papier, Charmion. — Sois le bienvenu, mon cher Alexas. — Dis-moi, Charmion, ai-je jamais aimé César à ce point?

CHARMION.

O ce vaillant César!

CLÉOPATRE.

Qu'une seconde exclamation de ce genre t'étouffe! Dis, ô le vaillant Antoine!

CHARMION.

Le vaillant César.

CLÉOPATRE.

Par Isis, je te briserai les dents, s'il t'arrive encore de ravaler au-dessous de César le premier des humains.

CHARMION.

J'en demande pardon à votre gracieuse majesté, je ne fais que répéter ce que je vous ai entendu dire.

CLÉOPATRE.

C'étaient mes jours de primeur, avant que mon jugement fût mûr. — Qu'il fallait que mon sang fût froid pour dire ce que je disais alors! —Mais, viens, donne-moi de l'encre et du papier; je veux qu'il reçoive de moi chaque jour un nouveau courrier, dussé-je dépeupler l'Égypte.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Messine. Une salle dans la maison de Pompée.

Entrent POMPÉE, MÉNÉCRATE *et* MÉNAS.

POMPÉE.

Si les dieux puissans sont justes, ils viendront en aide au parti le plus juste.

MÉNÉCRATE.

Brave Pompée, ce que les dieux diffèrent, ils ne le refusent pas.

POMPÉE.

Pendant que nous les supplions, agenouillés devant leurs trônes, la cause pour laquelle nous les implorons dépérit.

MÉNÉCRATE.

Ignorans de nous-mêmes, nous demandons souvent ce qui nous est nuisible; c'est dans notre intérêt que leur sagesse nous le refuse; et nous gagnons à ne point être exaucés.

POMPÉE.

Je réussirai : le peuple m'aime, et la mer est à moi. Ma puissance est à son aurore, et j'espère qu'elle ne tardera pas à être à son midi. Marc Antoine passe son temps à table et n'entend pas quitter l'Égypte pour aller faire au loin la guerre; César amasse de l'argent tout en perdant des cœurs; Lépide flatte l'un et l'autre, et il en est flatté; mais il ne les aime pas et n'en est point aimé.

MÉNAS.

César et Lépide sont entrés en campagne à la tête d'une armée nombreuse

POMPÉE.

D'où tiens-tu cette nouvelle? elle est fausse.

MÉNAS.

De Silvius, seigneur.

POMPÉE.

Il rêve; je sais qu'ils sont tous deux à Rome, où ils attendent Antoine : mais, ô lascive Cléopâtre, puissent tous les charmes de l'amour embellir tes lèvres flétries! que la magie se joigne à la beauté et à la volupté! enchaîne le libertin dans un cercle de plaisirs et de fêtes; maintiens son cerveau dans les fumées de l'ivresse; que des cuisiniers consommés dans l'art d'Épicure aiguisent son appétit et flattent son palais, jusqu'à ce que le sommeil et la bonne chère aient plongé son courage dans un assoupissement semblable au sommeil du Léthé. — Hé bien, Varrius?

Entre VARRIUS.

VARRIUS.

Je viens vous apprendre une nouvelle certaine : Marc Antoine est d'heure en heure attendu dans Rome; depuis qu'il est parti d'Égypte, il s'est écoulé plus de temps qu'il n'en faut pour qu'il soit arrivé.

POMPÉE.

J'aurais écouté plus volontiers une nouvelle moins grave. — Ménas, je n'aurais jamais pensé que ce voluptueux aurait mis son casque pour une guerre aussi insignifiante; comme guerrier, il vaut à lui seul plus que ses deux collègues réunis; mais soyons fiers d'avoir, au bruit de notre marche, arraché des bras de la veuve égyptienne l'insatiable Antoine.

MÉNAS.

Je ne puis croire que César et Antoine s'accordent ensemble. Sa femme, qui vient de mourir, s'est montrée hostile à César, et son frère lui a fait la guerre. Cependant je ne crois pas qu'ils aient agi à l'instigation d'Antoine.

POMPÉE.

Il est possible Ménas que de grandes inimitiés en suspendent de moins graves. S'ils ne nous voyaient pas armés contre eux tous, il est probable que la discorde se mettrait entre eux; car ils ont des motifs suffisans pour tirer l'épée. Jusqu'à quel point la crainte que nous leur inspirons pourra-t-elle concilier leurs dissentimens et mettre un terme à leurs dissidences? C'est ce que nous ignorons encore; mais la volonté des Dieux soit faite! Déployons toutes nos ressources; il y va de nos têtes. Viens, Ménas.

Ils sortent.

SCENE II.

Rome. Une salle dans la maison de Lépide.

Entrent ÉNOBARBUS *et* LÉPIDE.

LÉPIDE.

Mon cher Énobarbus, tu feras un acte méritoire et digne de toi, en disposant ton général à s'expliquer avec douceur et modération.

ÉNOBARBUS.

Je l'engagerai à répondre conformément à son caractère : si César l'irrite, qu'Antoine lui regarde par-dessus la tête et lui parle aussi haut que ferait le dieu Mars; par Jupiter, si je portais la barbe d'Antoine, je ne la raserais pas aujourd'hui.

LÉPIDE.

Ce n'est pas le moment de donner carrière à ses ressentimens.

ÉNOBARBUS.

Tout moment est bon pour vider les affaires qu'il voit surgir.

LÉPIDE.

Les moins importantes doivent céder aux plus graves.

ÉNOBARBUS.

Non, si les moins importantes viennent les premières.

LÉPIDE.

La passion parle par ta bouche. Mais de grâce n'attise pas le feu sous la cendre. Voici le noble Antoine.

Entrent ANTOINE *et* VENTIDIUS.

ÉNOBARBUS.

Et voilà César.

Entrent CÉSAR, MÉCÈNE *et* AGRIPPA.

ANTOINE.

Si nous nous arrangeons ici à l'amiable, nous irons au pays des Parthes : entends-tu, Ventidius?

CÉSAR.

Je ne sais pas, Mécène; demande à Agrippa.

LÉPIDE.

Des circonstances graves ont provoqué notre union ; ne souffrons pas qu'elle soit brisée pour des causes légéres. S'il y a quelques reproches à faire, qu'ils soient écoutés avec modération : en élevant la voix pour débattre des dissidences peu importantes, c'est comme si nous commettions un meurtre en pansant des blessures. Ainsi, nobles collégues, je vous en supplie instamment, abordez les points les plus irritans avec le langage le plus doux, et n'envenimez point le sujet de la discussion par des paroles offensantes.

ANTOINE.

C'est juste; quand nos armées seraient en présence et prêtes à combattre, j'en agirais ainsi.

CÉSAR.

Sois le bienvenu dans Rome.

ANTOINE.

Je te rends grâces.

CÉSAR.

Prends un siége.

ANTOINE.

Prends toi-même.

CÉSAR.

Ainsi donc, —

ANTOINE.

J'apprends que tu trouves du mal dans des choses qui n'en ont pas, ou qui, lors même qu'elle en auraient, ne te regardent pas.

CÉSAR.

Je serais ridicule, si pour rien ou pour peu de chose je me disais offensé, et surtout avec toi; je serais plus ridicule encore, si je prononçais ton nom d'une manière irrespectueuse à propos de choses qui ne me regarderaient pas.

ANTOINE.

Que pouvais-tu, César, avoir à redire à mon séjour en Égypte?

CÉSAR.

Pas plus qu'en Égypte tu ne pouvais te formaliser de mon séjour à Rome : si cependant tes actes m'étaient hostiles, ton séjour en Égypte pouvait m'importer.

ANTOINE.

Qu'entends-tu par actes hostiles?

CÉSAR.

Tu peux aisément le deviner par ce qui m'est arrivé. Ta femme et ton frère ont pris les armes contre moi; leurs hostilités devaient servir de prélude à la tienne; c'est en ton nom qu'ils me faisaient la guerre.

ANTOINE.

Tu te trompes; jamais mon frère ne s'est servi de mon nom dans cette guerre; je m'en suis informé, et je tiens mes renseignemens des rapports véridiques de ceux-là mêmes qui combattaient pour toi. Loin de là; il s'attaquait à mon autorité en même temps qu'à la tienne, et notre cause étant la même, il me faisait la guerre aussi bien qu'à toi. J'ai déjà éclairci ce point dans les lettres que je t'ai adressées. Si, n'ayant pas de sujet de querelle, tu veux en fabriquer un, il faut en chercher un autre.

CÉSAR.

Tu te loues à mes dépens et voudrais me faire croire que j'ai mal jugé ; mais tes excuses sont loin d'être suffisantes.

ANTOINE.

En aucune manière : il est impossible, j'en ai la certitude, que tu n'aies pas compris que moi, ayant les mêmes intérêts que toi, lié à la cause que l'on attaquait, je ne pouvais favoriser des hostilités dirigées contre moi-même. Quant à ma femme, je t'en souhaiterais une qui lui ressemblât : le tiers de l'univers est à toi, et tu peux le gouverner sans effort, mais il n'en serait pas de même d'une telle femme.

ÉNOBARBUS.

Plût aux dieux que nous eussions tous de pareilles épouses ! les hommes pourraient mener leurs femmes à la guerre.

ANTOINE.

Les troubles que t'a suscités son caractère violent, qui ne manquait pas d'une certaine dose d'habileté, je l'avoue avec douleur, t'ont donné bien des embarras; tout ce que je puis dire, c'est que je n'en suis pas coupable.

CÉSAR.

Je t'ai écrit pendant tes débordemens à Alexandrie ; tu as mis mes lettres dans ta poche sans les ouvrir; et sans vouloir écouter mon messager, tu l'as renvoyé avec mépris.

ANTOINE.

Il est entré brusquement sans se faire annoncer; je sortais de table, où je venais de dîner avec trois rois, et je n'étais plus tout-à-fait ce que j'avais été le matin ; mais le lendemain je le lui ai dit moi-même, et cela équivalait presque à des excuses formelles. Que ce drôle ne soit donc pour rien dans notre différend, et rayons-le du sujet de nos contestations.

CÉSAR.

Tu as violé tes engagemens; et c'est un reproche que tu ne seras jamais en droit de m'adresser.

LÉPIDE.

Doucement, César.

ANTOINE.

Non, Lépide, laisse-le parler. S'il est vrai que j'aie manqué à l'honneur, comme il le dit, ce point est grave; mais poursuis, César; j'ai, dis-tu, violé mes engagemens?

CÉSAR.

Tu devais, à ma première réquisition, me prêter le secours de tes armes, et tu me l'as refusé.

ANTOINE.

Dis plutôt que j'ai négligé de le faire dans un moment où un charme malfaisant m'avait enlevé la connaissance de moi-même. J'en témoigne ici, autant qu'il est en mon pouvoir, mon repentir sincère ; mais si la loyauté est inséparable de ma grandeur, je ne veux pas que ma franchise serve à ravaler ma fierté. La vérité est que Fulvie, pour

m'obliger à quitter l'Égypte, a levé ici l'étendard de la guerre. Moi qui suis la cause innocente du mal, je t'en fais toutes les excuses auxquelles, en pareille occasion, l'honneur me permet de descendre.

LÉPIDE.

Voilà un noble langage!

MÉCÈNE.

Veuillez ne pas pousser plus loin cet éclaircissement de vos griefs réciproques; oubliez-les entièrement, en vous rappelant que les circonstances actuelles vous font de la réconciliation un devoir.

LÉPIDE.

Voilà qui est sagement parlé, Mécène!

ÉNOBARBUS.

Échangez provisoirement l'un avec l'autre des sentimens d'affection; dès que vous n'entendrez plus parler de Pompée, vous pourrez les rendre; vous aurez le temps de vous quereller quand vous n'aurez plus autre chose à faire.

ANTOINE.

Tu n'es qu'un soldat; tais-toi.

ÉNOBARBUS.

J'avais presque oublié que la vérité doit se taire.

ANTOINE.

Tu manques de respect à la compagnie; n'en dis pas davantage.

ÉNOBARBUS.

Allons, ne soyons plus qu'un soliveau qui pense.

CÉSAR.

J'approuve le fond de ce qu'il dit tout en en blâmant la forme; car il est impossible qu'avec des caractères aussi opposés que les nôtres nous restions long-temps amis. Cependant, si je savais un lien assez fort pour nous tenir étroitement unis, il n'est rien que je ne fisse pour me le procurer.

AGRIPPA.

Permettez-moi, César, —

CÉSAR.

Parle, Agrippa.

AGRIPPA.

Vous avez du côté maternel une sœur, la belle Octavie. L'illustre Marc Antoine est veuf en ce moment.

CÉSAR.

Ne parle point ainsi, Agrippa: si Cléopâtre t'entendait, elle te traiterait avec une colère méritée.

ANTOINE.

Je ne suis pas marié, César: laisse poursuivre Agrippa.

AGRIPPA.

Pour établir entre vous une amitié éternelle, pour faire de vous des frères et unir vos cœurs par un lien indissoluble, qu'Antoine épouse Octavie, digne par sa beauté d'avoir pour époux le premier des mortels, dont la vertu et les grâces sont au-dessus de tout ce qu'on pourrait dire. Avec ce mariage, toutes ces petites défiances qui maintenant vous paraissent si importantes, et toutes ces craintes sérieuses qui peuvent avoir de grands dangers, auraient bientôt disparu. Dès lors, au lieu de transformer en vérités de simples soupçons, les griefs les mieux fondés n'obtiendraient pas créance: la tendresse d'Octavie pour tous deux serait le lien de votre affection mutuelle et vous concilierait tous les cœurs. Pardonnez-moi ma franchise. Ce n'est pas une idée qui m'est venue en ce moment; c'est le fruit de la réflexion, et il y a long-temps que mon zèle s'en occupe.

ANTOINE.

Que dit César?

CÉSAR.

J'attendrai qu'Antoine me fasse connaître comment il reçoit cette proposition.

ANTOINE.

En supposant que je dise: « Agrippa, j'accepte, » quels pouvoirs a-t-il pour accomplir ce qu'il propose?

CÉSAR.

Les pouvoirs de César et son autorité sur Octavie.

ANTOINE.

Loin de moi la pensée de mettre aucun obstacle à l'exécution d'un projet si heureux et conçu dans des intentions si honorables. (*A César.*) Donne-moi ta main, et accorde-moi cette faveur; à dater de ce moment soyons frères, et que l'affection préside à nos grands desseins!

CÉSAR.

Voici ma main; je te donne une sœur chérie comme jamais sœur ne le fut. Qu'elle soit le lien qui unira nos empires et nos cœurs; et puisse notre affection durer toujours!

LÉPIDE.

Ainsi soit-il!

ANTOINE.

Je ne pensais pas avoir à tirer le glaive contre Pompée; il m'a récemment témoigné de grands égards; pour qu'on ne m'accuse pas d'ingratitude, je vais lui en témoigner mes remercîmens, et immédiatement après l'appeler au combat.

LÉPIDE.

Le temps presse; il nous faut sur-le-champ marcher contre Pompée, si nous ne voulons qu'il vienne nous chercher.

ANTOINE.

Où est-il?

CÉSAR.

Aux environs du cap de Misène.

ANTOINE.

Quelles sont ses forces sur terre?

CÉSAR.

Elles sont imposantes et augmentent tous les jours; mais sur mer il est le maître absolu.

ANTOINE.

On le dit. Il me tarde que ma conférence avec lui soit terminée! procédons-y sans délais: cepen-

dant, avant de prendre les armes, terminons l'affaire dont nous avons parlé.

CÉSAR.

Très-volontiers; et si tu veux venir avec moi, je vais sur-le-champ te présenter à ma sœur.

ANTOINE.

Fais-nous le plaisir, Lépide, de nous accompagner.

LÉPIDE.

La maladie même ne m'empêcherait pas de vous suivre.

Fanfares.

CÉSAR, ANTOINE *et* LÉPIDE *sortent.*

MÉCÈNE.

Soyez le bienvenu d'Égypte, seigneur.

ÉNOBARBUS.

Digne Mécène, l'ami le plus cher de César! — mon honorable ami Agrippa!

AGRIPPA.

Mon cher Enobarbus!

MÉCÈNE.

Il est heureux pour nous que les choses se soient si heureusement arrangées. Vous avez fait des vôtres en Égypte?

ÉNOBARBUS.

Oui, nous dormions tout le jour et passions les nuits à boire.

MÉCÈNE.

Huit sangliers rôtis servis à déjeuner, et pour douze convives seulement! — Ce fait est-il vrai?

ÉNOBARBUS.

Bon! cela n'est qu'une mouche comparée à un aigle : nous avons eu, en fait de banquets, des choses beaucoup plus monstrueuses que celle-là et plus dignes d'être citées.

MÉCÈNE.

C'est une femme incomparable, si la renommée dit vrai.

ÉNOBARBUS.

La première fois qu'elle et Antoine se sont vus, c'est sur le fleuve Cydnus, et ce jour-là elle fit la conquête de son cœur.

AGRIPPA.

Elle devait être admirable ce jour-là, si le portrait qu'on m'en a fait n'était pas flatté.

ÉNOBARBUS.

Je vais vous conter la chose. La galère sur laquelle elle était assise, pareille à un trône éblouissant, resplendissait sur les ondes : la poupe était d'or battu; les voiles de pourpre exhalaient des parfums si doux, que les vents les caressaient avec amour : les rames étaient d'argent; elles frappaient l'onde en cadence au son des flûtes, et les flots, amoureux de leurs coups, semblaient s'y offrir d'eux-mêmes avec empressement. Quant à la personne de Cléopâtre, il n'est point d'expression qui puisse la peindre : couchée sous un pavillon de drap d'or, elle effaçait cette Vénus où nous voyons l'art surpasser la nature : à ses côtés étaient assis de beaux enfans aux joues roses, semblables à de rians Cupidons; ils tenaient à la main des éventails de diverses couleurs qu'ils agitaient devant elle, et dont le mouvement, en rafraîchissant ses joues délicates, semblait animer encore leur incarnat et défaire leur propre ouvrage.

AGRIPPA.

Quel merveilleux spectacle pour les yeux d'Antoine!

ÉNOBARBUS.

Ses femmes, qu'on eût prises pour des Néréïdes ou des Syrènes, lui obéissaient au moindre signe, et leur attitude humble et soumise ajoutait à leur beauté une grâce de plus. Une Syrène était assise au gouvernail; les cordages de soie frémissaient de plaisir sous le contact de ces doigts de rose qui manœuvraient avec agilité. De la galère s'exhalaient d'étranges et invisibles parfums qui allaient embaumer au loin les navires; toute la population, de la ville était accourue pour la voir; Antoine assis sur un trône, dans la place publique, est resté seul, frappant vainement l'air de sa voix; l'air lui-même, s'il eût pu, fût parti, et laissant un vide dans la nature, aurait été contempler Cléopâtre.

AGRIPPA.

L'admirable Égyptienne!

ÉNOBARBUS.

Sitôt qu'elle fut débarquée, Antoine lui envoya un message, pour l'inviter à souper avec lui; elle répondit qu'il convenait mieux qu'elle fût son hôte, et le pria d'accepter son invitation. Notre courtois Antoine, que jamais femme n'a entendu dire non, se fit raser dix fois, se rendit à la fête, et en retour des charmes qu'avaient dévoré ses yeux, donna son cœur pour écot.

AGRIPPA.

Reine adorable! Elle fit coucher César, l'épée au côté, et le champ cultivé par lui ne fut pas stérile.

ÉNOBARBUS.

Je l'ai vu une fois faire quarante pas à cloche-pied dans les rues d'Alexandrie, puis, hors d'haleine, tomber par terre pâmée, en sorte que d'un défaut elle faisait une perfection, et qu'évanouie, elle paraissait plus belle encore.

MÉCÈNE.

A présent, voilà Antoine obligé de la quitter pour toujours.

ÉNOBARBUS.

Jamais il ne la quittera : l'âge ne saurait la flétrir, ni l'habitude diminuer en rien le charme de sa variété infinie. Les autres femmes émoussent les désirs qu'elles rassasient; mais elle, plus elle satisfait l'appétit des sens, plus elle l'aiguise. Le vice lui-même en elle a de la grâce, et au milieu de ses débordemens, les prêtres saints la bénissent.

MÉCÈNE.

Si la beauté, la sagesse, la modestie peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie sera pour lui un bienheureux trésor.

AGRIPPA.

Sortons. — Mon cher Enobarbus, acceptez-moi pour votre hôte, pendant votre séjour à Rome.

ÉNOBARBUS.

Je vous remercie humblement, seigneur.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville. Un appartement dans le palais de César.

Entrent CÉSAR *et* ANTOINE, *tenant chacun une main d'*OCTAVIE ; PLUSIEURS SERVITEURS *et* UN DEVIN *les suivent.*

ANTOINE.

Les intérêts du monde et les devoirs de ma haute dignité m'obligeront parfois à m'arracher de vos bras.

OCTAVIE.

Toutes les fois que cela vous arrivera, j'offrirai pour vous mes prières aux dieux.

ANTOINE, *à César.*

Bonne nuit, seigneur. — (*A Octavie.*) Ne jugez pas mes défauts sur les récits de la renommée : je n'ai pas toujours conservé toute la régularité nécessaire; mais à l'avenir je ne m'écarterai plus des règles. Adieu, chère Octavie. — Adieu, seigneur.

OCTAVIE.

Adieu, seigneur.

CÉSAR.

Adieu.

CÉSAR *et* OCTAVIE *sortent.*

ANTOINE, *au devin.*

Eh bien! mon ami, est-ce que tu regrettes l'Égypte ?

LE DEVIN.

Plût aux dieux que je ne l'eusse jamais quittée, et que vous n'y fussiez jamais venu !

ANTOINE.

Tes raisons, si tu en as à donner?

LE DEVIN.

Mon art me l'apprend, mais ma langue ne peut l'exprimer : quoi qu'il en soit, retourne en Égypte.

ANTOINE.

Dis-moi, qui de César ou de moi portera plus haut sa fortune?

LE DEVIN.

César : c'est pourquoi, Antoine, ne reste pas à côté de lui : le démon, le génie préposé à ta garde est noble, courageux, fier, sans égal partout où César n'est pas ; mais près de lui, ton ange, dominé par son ascendant, n'est plus que le génie de la Peur; mets donc entre lui et toi un vaste espace.

ANTOINE.

Ne me parle plus de cela.

LE DEVIN.

Je ne le dis qu'à toi ; je n'en parle qu'en ta présence. Si tu joues avec lui à quelque jeu que ce soit, tu es sûr de perdre, et son bonheur est si grand, qu'il te gagnera contre toutes les probabilités; ton éclat s'éclipse lorsqu'il brille auprés de toi. Je le répète, ton génie, en sa présence, a peur de te gouverner; mais loin de lui, il reprend toute sa grandeur.

ANTOINE.

Va-t'en : dis à Ventidius que je veux lui parler, il faut qu'il marche contre les Parthes.

LE DEVIN *sort.*

ANTOINE, *continuant.*

Soit science, soit hasard, il a dit la vérité; les dés mêmes obéissent à Octave, et dans nos jeux, toute mon adresse échoue contre son bonheur. Si nous tirons au sort, il gagne ; ses coqs battent les miens, malgré toutes chances contraires, et toujours mes cailles sont vaincues par les siennes*. Je veux retourner en Égypte ; je conclus ce mariage pour faire ma paix, mais c'est en Orient que sont tous mes plaisirs.

Entre VENTIDIUS.

ANTOINE, *continuant.*

Oh ! viens, Ventidius; il faut marcher contre les Parthes : ta commission est prête. Suis-moi, je vais te la remettre.

Ils sortent.

SCENE IV.

Même ville. Une rue.

Arrivent LÉPIDE, MÉCÈNE *et* AGRIPPA.

LÉPIDE.

N'allez pas plus loin, je vous prie ; veuillez presser le départ vos généraux.

AGRIPPA.

Seigneur, dès que Marc Antoine aura embrassé Octavie, nous vous suivrons.

LÉPIDE.

Jusqu'à ce que je vous revoie dans votre costume de guerrier qui vous sied si bien à tous deux, recevez mes adieux.

MÉCÈNE.

Autant que je puis en juger, Lépide, nous serons avant vous au cap de Misène.

* Parmi les amusemens qu'affectionnaient les anciens étaient les combats de cailles. (*Note du traducteur.*)

LÉPIDE.

La route que vous prenez est la plus courte ; je serai obligé de m'en écarter beaucoup, et vous gagnerez deux journées sur moi.

MÉCÈNE *et* AGRIPPA.

Seigneur, bon succès !

LÉPIDE.

Adieu !

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Alexandrie. Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, *et* PLUSIEURS SERVITEURS.

CLÉOPATRE.

Donnez-nous de la musique, ce mélancolique aliment dont nous vivons, nous autres amoureux.

UN SERVITEUR.

Holà ! les musiciens !

Entre MARDIAN.

CLÉOPATRE.

Point de musique ! allons jouer au billard ! Viens, Charmion.

CHARMION.

Mon bras me fait mal ; jouez plutôt avec Mardian.

CLÉOPATRE.

Pour une femme, autant vaut jouer avec un eunuque qu'avec une femme. — (*A Mardian.*) Veux-tu jouer avec moi ?

MARDIAN.

Je jouerai de mon mieux, madame.

CLÉOPATRE.

Quand on fait de son mieux, lors même qu'on ne réussit pas, on a droit à l'indulgence. — Je ne veux pas jouer à présent; qu'on me donne ma ligne ; nous irons au fleuve. Là, aux sons d'une musique lointaine, nous prendrons des poissons aux nageoires dorées ; mon hameçon percera leurs visqueuses mâchoires ; à chaque poisson que je tirerai de l'eau, j'imaginerai que c'est un Antoine, et je dirai : Ah ! ah ! te voilà pris !

CHARMION.

Nous avons bien ri, le jour où vous aviez fait avec Antoine un pari à qui ferait la meilleure pêche, et où votre plongeur attacha à son hameçon un poisson salé qu'il retira de l'eau, ivre de joie.

CLÉOPATRE.

Qu'est devenu ce temps? je me moquai de lui à lui faire perdre patience, et cette nuit-là, je mis sa patience à l'épreuve ; le lendemain matin, avant neuf heures, je l'enivrai au point de l'obliger à se mettre au lit ; puis je lui mis ma coiffure et mes vêtemens, et moi, je ceignis son épée de Philippes*.

Entre UN MESSAGER.

CLÉOPATRE, *continuant.*

Oh ! des nouvelles d'Italie ! Épanche tes nouvelles fécondes dans mon oreille long-temps stérile.

LE MESSAGER.

Madame, madame, —

CLÉOPATRE.

Antoine est mort ? — Si tu dis cela, scélérat, tu assassines ta maîtresse ; mais si tu m'annonces qu'il est libre et bien portant, voilà de l'or et voici ma main à baiser, cette main aux veines d'azur, que des rois ont pressée de leurs lèvres, et n'ont baisée qu'en tremblant.

LE MESSAGER.

D'abord, madame, Antoine est bien.

CLÉOPATRE.

Tiens ! voilà encore de l'or. Mais prends-y garde, nous disons que les morts sont bien. Si c'est ainsi que tu l'entends, cet or que je te donne, je le ferai fondre, et je verserai tout bouillant dans ton gosier de mauvais augure.

LE MESSAGER.

Madame, veuillez m'écouter.

CLÉOPATRE.

Allons, je le veux bien ; poursuis ; mais ta mine ne m'annonce rien de bon. Si Antoine est libre et bien portant, pourquoi une physionomie si sombre pour annoncer d'heureuses nouvelles ? s'il se porte mal, tu devrais te présenter à moi comme une furie, couronnée de serpens, et non comme un homme en possession de toute sa raison.

LE MESSAGER.

Veuillez avoir la bonté de m'entendre.

CLÉOPATRE.

Je suis tentée de te frapper avant que tu parles. Cependant si tu dis qu'Antoine est vivant et en bonne santé, qu'il est en bonne intelligence avec César, et qu'il n'est pas son captif, je verserai sur toi une pluie d'or et une grêle de perles fines.

LE MESSAGER.

Madame, il est en bonne santé.

CLÉOPATRE.

Voilà qui est bien !

LE MESSAGER.

Et en bonne intelligence avec César.

CLÉOPATRE.

Tu es un honnête homme.

LE MESSAGER.

César et lui sont meilleurs amis que jamais.

CLÉOPATRE.

Sois assuré que je ferai ta fortune.

LE MESSAGER.

Mais, madame, —

* L'épée qu'il portait à la bataille de Philippes, livrée contre les meurtriers de César. (*Note du traducteur.*)

CLÉOPATRE.

Je n'aime point ce « mais » ; il gâte le bien qui précède. Je déteste ce mais! C'est un geôlier qui va tirer de son cachot quelque monstrueux malfaiteur. De grâce, ami, dis-moi tout ce que tu as à me dire, le bien et le mal tout ensemble. Il est en bonne intelligence avec César, dis-tu ; il est bien portant et libre.

LE MESSAGER.

Libre, madame! Non, je n'ai point dit cela : il est lié à Octavie.

CLÉOPATRE.

Comment cela ?

LE MESSAGER.

Comme doivent l'être deux époux.

CLÉOPATRE.

Je suis pâle, Charmion.

LE MESSAGER.

Madame, il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

Que la peste te dévore!

Elle le frappe.

LE MESSAGER.

Madame, calmez-vous.

CLÉOPATRE.

Qu'oses-tu dire? — (*Elle le frappe de nouveau.*) Loin de moi, effroyable scélérat, ou je vais t'arracher les yeux, et les chasser à coups de pied devant moi comme des paumes ; je dépouillerai ta tête de tous ses cheveux ; (*elle le secoue avec force*) je te ferai fustiger avec des verges de fer, bouillir à petit feu et mariner dans la saumure.

LE MESSAGER.

Gracieuse reine, c'est moi qui vous apporte ces nouvelles ; mais je ne suis pas l'auteur de ce mariage.

CLÉOPATRE.

Rétracte-toi, et je te donnerai une province, et je t'élèverai à la plus haute fortune ; le coup que tu as reçu expiera la faute que tu as faite en me mettant en fureur ; mais je t'en dédommagerai par tous les dons raisonnables que tu pourras me demander.

LE MESSAGER.

Il est marié, madame.

CLÉOPATRE.

Scélérat, tu as vécu trop long-temps.

Elle tire un poignard.

LE MESSAGER.

Ma foi, je me sauve. Que prétendez-vous, madame? je n'ai commis aucune faute.

Il sort.

CHARMION.

Madame, modérez-vous ; cet homme est innocent.

CLÉOPATRE.

Il est des innocens qui n'échappent pas à la foudre. Que l'Égypte soit abîmée sous le Nil! que tout ce qu'il y a de créatures bienveillantes se transforment en serpens! — Rappelez cet esclave ; toute furieuse que je suis, je ne le mordrai pas. — Rappelez-le.

CHARMION.

Il n'osera pas revenir.

CLÉOPATRE.

Je ne lui ferai pas de mal ; ces mains s'avilissent en frappant un individu placé à une telle distance de moi, alors que je suis moi-même la cause de tout ce qui m'arrive.

Rentre LE MESSAGER.

CLÉOPATRE, *continuant.*

Approchez ; s'il y a de la sincérité, il y a aussi de l'imprudence à dire de mauvaises nouvelles : que des milliers de voix s'empressent d'annoncer un gracieux message ; mais que les nouvelles fâcheuses s'annoncent elles-mêmes par leurs résultats.

LE MESSAGER.

J'ai fait mon devoir.

CLÉOPATRE.

Est-il marié? Si tu dis encore oui, il ne m'est pas possible de te haïr plus que je ne fais déjà.

LE MESSAGER.

Il est marié, madame.

CLÉOPATRE.

Que les dieux te confondent! Tu persistes donc?

LE MESSAGER.

Faut-il que je mente, madame ?

CLÉOPATRE.

Oh! je voudrais que tu eusses menti, dût la moitié de mon Égypte être submergée et transformée en citerne pour les serpens à écailles. Va, sors de ma présence ; quand tu serais aussi beau que Narcisse, tu serais hideux à mes regards. Il est marié ?

LE MESSAGER.

Je demande pardon à votre majesté.

CLÉOPATRE.

Il est marié?

LE MESSAGER.

Ne soyez point offensée ; je n'ai pas eu l'intention de vous déplaire. Me punir pour vous avoir obéi est souverainement injuste. Il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

Oh! plût au ciel que tu fusses comme lui imposteur et perfide! Es-tu bien sûr de ce que tu dis? — Retire-toi : la marchandise que tu as apportée de Rome est trop chère pour moi ; qu'elle te reste, et te ruine!

LE MESSAGER *sort.*

CHARMION.

Que votre majesté daigne se calmer!

CLÉOPATRE.

En faisant l'éloge d'Antoine, j'ai déprécié César.

CHARMION.

Bien des fois, madame.

CLÉOPATRE.

J'en suis punie maintenant; aide-moi à sortir, mes forces m'abandonnent! O Iras, Charmion, — n'importe : — va trouver cet homme, mon cher Alexas; demande-lui de te dire les traits d'Octavie, son âge, ses goûts; qu'il n'oublie point la couleur de ses cheveux. Reviens promptement m'en instruire.

ALEXAS *sort.*

CLÉOPATRE, *continuant.*

Renonçons à lui pour toujours : — Mais non ; — Charmion, quoique sous une face il m'offre les traits d'une Gorgone, sous l'autre il est beau comme le dieu Mars. — (*A Mardian.*) Va dire à Alexas de me rapporter qu'elle est sa taille. — Aie pitié de moi, Charmion, mais ne me parle pas. — Aide-moi à gagner ma chambre.

Ils sortent.

SCENE VI.

Aux environs du cap de Misène.

Arrivent d'un côté POMPÉE *et* MÉNAS, *précédés de tambours et de trompettes ; de l'autre* CÉSAR, LEPIDE, ANTOINE, ÉNOBARBUS *et* MÉCÈNE, *suivis d'une troupe de soldats.*

POMPÉE.

J'ai vos otages, vous avez les miens, et nous allons avoir un pourparler avant de combattre.

CÉSAR.

Il convient que nous commencions par recourir aux paroles; c'est pourquoi nous avons envoyé d'avance nos propositions écrites; tu les as sans doute examinées; fais nous savoir si elles suffisent pour désarmer ton mécontentement, et renvoyer en Sicile cette brave jeunesse, qui autrement devra périr ici.

POMPÉE.

Je m'adresse à vous trois, vous les maîtres absolus de ce vaste univers, les premiers représentans des dieux sur la terre; — Je ne vois pas pourquoi mon père, laissant après lui un fils et des amis, manquerait de vengeurs, puisque Jules César, dont l'ombre apparut, à Philippes, au vertueux Brutus, vous a vus tous trois dans cette journée combattre pour sa cause. Quel motif engagea le pâle Cassius à conspirer? Quelles raisons portèrent ce Romain respecté, le loyal Brutus et tous les autres conjurés, ces amans de la belle liberté, à ensanglanter le Capitole? c'est qu'ils ne voulurent pas souffrir qu'un homme fût plus qu'un homme; c'est là aussi le motif qui m'a fait armer ma flotte sous le poids de laquelle l'Océan écume indigné, et qui devait me servir à châtier l'ingratitude dont l'injuste Rome a payé mon illustre père.

CÉSAR.

Quand il te plaira.

ANTOINE.

Ne crois pas, Pompée, nous affrayer avec tes vaisseaux; sur mer nous saurons te tenir tête : sur terre, tu sais combien nous l'emportons sur toi.

POMPÉE.

Sur terre, effectivement, tu m'as enlevé la maison de mon père; mais semblable à l'oiseau qui s'instale dans le nid d'un autre, restes-y tant que tu pourras.

LÉPIDE.

Ceci s'écarte de l'objet qui a motivé l'entrevue actuelle. Veuilles nous dire ce que tu penses des offres que nous t'avons envoyées.

CÉSAR.

Voilà la question.

ANTOINE.

En cela ne cède point à nos instances, mais pèse mûrement le parti que tu dois prendre.

CÉSAR.

Et la haute fortune qui t'attend dans l'avenir.

POMPÉE.

Vous m'avez offert la Sicile et la Sardaigne ; je dois m'engager à purger la mer de pirates et à envoyer du blé à Rome; moyennant ces conditions, nous remettrons dans le fourreau nos épées sans brèches, et rapporterons nos boucliers intacts.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

Voilà nos offres.

POMPÉE.

Sachez donc que je me suis rendu ici devant vous dans l'intention de les accepter, mais Marc Antoine m'a donné quelque mouvement d'impatience. — Quoique je diminue le mérite du bienfait, en en parlant, tu dois savoir, qu'à l'époque où César et tes frères étaient en guerre, ta mère est venue en Sicile, où elle a trouvé un bienveillant accueil?

ANTOINE.

Je le sais, Pompée, et je suis prêt à te témoigner toute la reconnaissance que je te dois.

POMPÉE.

Donne-moi ta main. Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici.

ANTOINE.

Les lits d'Orient sont bien doux, et je te dois des remercîmens de m'avoir fait venir ici plus tôt que je ne comptais; car j'y ai gagné.

CESAR.

Depuis la dernière fois que je t'ai vu, tu me parais changé.

POMPÉE.

J'ignore quelles traces la fortune a laissées sur mon visage; mais elle n'entamera jamais mon cœur; elle ne fera jamais de moi son esclave.

LÉPIDE.

Je te vois ici avec plaisir.

POMPÉE.

Je l'espère, Lépide. — Ainsi nous sommes d'accord : je demande que nos conventions soient mises par écrit et revêtues de notre sceau.

CÉSAR.

C'est la première chose que nous allons faire.

POMPÉE.

Il faut nous traiter mutuellement avant de nous séparer; tirons au sort à qui commencera.

ANTOINE.

Ce sera moi, Pompée.

POMPÉE.

Non, Antoine, le sort en décidera ; mais que tu sois le premier ou le dernier, ta savante cuisine égyptienne emportera la palme. J'ai ouï dire que César avait gagné de l'embonpoint dans les banquets de ce pays-là.

ANTOINE.

Tu as ouï diro bien des choses.

POMPÉE.

Je n'y entends pas malice.

ANTOINE.

Et tes paroles sont fort innocentes.

POMPÉE.

Voilà ce que j'ai ouï dire. On m'a dit aussi qu'Apollodore porta, —

ÉNOBARBUS.

Il suffit ; le fait est vrai.

POMPÉE,

Que porta-t-il donc ?

ÉNOBARBUS.

Une reine à César dans un matelas.

POMPÉE.

Je te reconnais à présent. Comment va la santé, camarade ?

ÉNOBARBUS.

Fort bien ! Et il y a apparence que je continuerai; car j'ai quatre banquets en perspective.

POMPÉE.

Donne-moi une poignée de main; je ne t'ai jamais haï; je t'ai vu combattre, et ta valeur m'a rendu jaloux.

ÉNOBARBUS.

Seigneur, je ne vous ai jamais beaucoup aimé ; mais je vous ai loué, alors que vous méritiez dix fois plus d'éloges que je ne vous en donnais.

POMPÉE.

Que ta franchise ait carte blanche ; elle te sied à merveille. Je vous invite tous à venir à bord de ma galère. Venez-vous, seigneurs ? passez les premiers.

CÉSAR, ANTOINE, *et* LÉPIDE.

Pompée, montre-nous le chemin.

POMPÉE.

Venez.

Tous s'éloignent, à l'exception de MÉNAS *et d'*ÉNOBARBUS.

MÉNAS, *à part*,

Ton père, Pompée, n'aurait jamais conclu un pareil traité. — (*Haut.*) Vous et moi nous nous sommes déjà vus, seigneur ?

ÉNOBARBUS.

Sur mer, je pense.

MÉNAS.

En effet, seigneur.

ÉNOBARBUS.

Vous avez fait des prouesses sur mer.

MÉNAS.

Et vous sur terre.

ÉNOBARBUS.

Je suis prêt à louer quiconque me loue ; toutefois, on ne peut nier que je ne m'en sois bien acquitté sur terre.

MÉNAS.

Et moi, sur mer.

ÉNOBARBUS.

Pourtant, il est des choses que vous pouvez nier dans votre intérêt; vous avez commis bien des brigandages sur mer.

MÉNAS.

Et vous sur terre.

ÉNOBARBUS,

Ces services-là, je les nie. Mais donnez-moi votre main, Ménas ; si nos yeux étaient des exempts, ils arrêteraient ici deux brigands qui s'embrassent.

MÉNAS.

Tous les hommes ont la physionomie honnête, quoi que puissent être leurs mains.

ÉNOBARBUS.

Mais il n'est pas de belles femmes dont le visage ne mente.

MÉNAS.

Leur visage ne les calomnie pas ; elles volent les cœurs.

ÉNOBARBUS.

Nous sommes venus ici pour vous combattre.

MÉNAS.

Quant à moi, je suis fâché que cela finisse par une partie de table. Aujourd'hui Pompée prend en riant congé de sa fortune.

ÉNOBARBUS.

Cela étant, ce n'est pas en pleurant qu'il la rappellera.

MÉNAS.

Comme vous dites, seigneur : nous ne nous attendions pas à voir Marc Antoine; dites-moi, je vous prie, est-il marié à Cléopâtre ?

ÉNOBARBUS.

La sœur de César se nomme Octavie.

MÉNAS.

Il est vrai, seigneur ; elle a été la femme de Caïus Marullus.

ÉNOBARBUS.

Mais elle est maintenant la femme de Marc Antoine.

MÉNAS.

Que dites-vous, seigneur ?

ÉNOBARBUS.

Rien de plus vrai.

MÉNAS.

En ce cas, César et lui sont liés pour toujours.

ÉNOBARBUS.

Si j'étais obligé de prédire le sort de cette union, je ne prophétiserais pas ainsi.

MÉNAS.

Je pense que, dans ce mariage, la politique a eu plus de part que l'amour.

ÉNOBARBUS.

Je le crois comme vous, mais vous verrez que le lien qui doit resserrer leur amitié sera justement ce qui l'étranglera. Octavie est d'un tempérament chaste, froid et tranquille.

MÉNAS.

Qui ne voudrait trouver ces qualités dans sa femme?

ÉNOBARBUS.

Tout le monde, excepté celui qui ne les a pas, et tel est Marc Antoine. Il retournera à son Égyptienne; alors les soupirs d'Octavie attiseront la colère de César; et, comme je le disais tout-à-l'heure, ce qui fait la force de leur amitié sera la cause immédiate de leur rupture. Antoine laissera ses affections où il les a placées. Il ne s'est marié que par nécessité.

MÉNAS.

Cela pourrait bien être. Allons, seigneur, voulez-vous venir à bord? J'ai votre santé à boire!

ÉNOBARBUS.

Je vous ferai raison; nous nous sommes desséché le gosier en Égypte.

MÉNAS.

Allons, venez.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

A bord de la galère de Pompée, à l'ancre devant le cap de Misène.

On entend une symphonie. Arrivent deux ou trois SERVITEURS *portant un dessert.*

PREMIER SERVITEUR.

Ils vont arriver, camarade; il y en a déjà parmi eux qui sont mal affermis sur leurs jambes; le moindre vent les jetterait par terre.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Lépide a le visage enluminé.

PREMIER SERVITEUR.

Ils lui ont fait boire leur portion et la sienne.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Lorsqu'ils se portent des bottes l'un à l'autre, il leur crie : « En voilà assez, » il les réconcilie, et se remet à boire de plus belle.

PREMIER SERVITEUR.

Mais la mésintelligence entre lui et sa raison n'en devient que plus grande.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Voilà ce que c'est que de s'ingérer dans la société des hommes puissans; j'aimerais mieux un roseau qui pourrait me servir, qu'une lance que je ne pourrais pas soulever.

PREMIER SERVITEUR.

Être admis dans une spère élevée, et y rester sans action, c'est ressembler à ces visages hideux chez qui les yeux manquent, et qui n'en ont plus que les cavités.

Les trompettes sonnent. Arrivent CÉSAR, ANTOINE, POMPÉE, LÉPIDE, AGRIPPA, MÉCÈNE, ÉNOBARBUS, MÉNAS, *et plusieurs* OFFICIERS.

ANTOINE, *à César.*

Voilà comme ils font en Égypte; ils mesurent la crue du Nil par certains degrés marqués sur les pyramides; ils connaissent par la hauteur plus ou moins grande des eaux s'il y aura disette ou abondance. Plus le Nil s'élève, plus il promet; lorsqu'il se retire, le laboureur sème son grain sur le limon et la vase qui ne tardent pas à se couvrir de moissons.

LÉPIDE.

Vous avez dans ce pays-là de prodigieux serpens?

ANTOINE.

Oui, Lépide.

LÉPIDE.

Le serpent d'Égypte naît du limon par l'opération du soleil; il en est de même du crocodile.

ANTOINE.

C'est vrai.

POMPÉE.

Asseyons-nous, et qu'on apporte du vin. — Une santé à Lépide!

LÉPIDE.

Je ne suis pas aussi bien que je le voudrais; mais j'ai encore toute ma tête.

ÉNOBARBUS, *à part.*

Tu ne l'auras qu'après que tu auras dormi; jusque là, je crains bien que tu ne sois dedans.

LÉPIDE.

Assurément, j'ai entendu dire que les pyramides de Ptolémée étaient de fort belles choses; sans contredit, je l'ai entendu dire.

MÉNAS, *bas à Pompée.*

Pompée, un mot.

POMPÉE.

Parle-moi à l'oreille : que veux-tu?

MÉNAS.

Levez-vous un instant, je vous en conjure, mon général; j'ai un mot à vous dire.

POMPÉE.

Tu me parleras plus tard; — cette coupe pour Lépide.

LÉPIDE.

Quelle sorte d'animal est le crocodile?

ANTOINE.

Il est fait comme un crocodile, et a autant de

largeur qu'il est large : il est tout juste aussi haut que le comporte sa hauteur, et se meut par ses propres organes : il vit des substances dont il se nourrit; et quand il a perdu l'élément vital, il cesse de vivre.

LÉPIDE.

De quelle couleur est-il?

ANTOINE.

De la couleur qui lui est propre.

LÉPIDE.

C'est un étrange serpent.

ANTOINE.

C'est vrai; et les pleurs qu'il verse sont liquides.

CÉSAR.

Cette description le satisfera-t-elle?

ANTOINE.

Oui, avec la santé que Pompée lui porte, ou il faudrait qu'il fût bien difficile.

POMPÉE, *bas à Ménas.*

Allons, laisse-moi; que peux-tu avoir à me dire? Va-t'en; fais ce que je t'ai dit. — Où est la coupe que j'ai demandée?

MÉNAS.

Si, en considération de mes services, vous consentez à m'entendre, levez-vous de votre siége.

POMPÉE.

Tu es fou, je pense. De quoi s'agit-il?

Il se lève, et ils s'entretiennent à part.

MÉNAS.

Je me suis toujours tenu chapeau bas devant votre fortune.

POMPÉE.

Tu m'as fidèlement servi. — Qu'as-tu de plus à me dire? — Livrez-vous à la joie, seigneurs.

ANTOINE.

Lépide, gare aux bancs de sable; tu commences à perdre pied.

MÉNAS, *bas à Pompée.*

Voulez-vous être le souverain absolu du monde?

POMPÉE.

Que dis-tu?

MÉNAS.

Encore une fois, voulez-vous être le seul maître du monde entier?

POMPÉE.

Comment cela se pourrait-il?

MÉNAS.

Consentez-y seulement, et je me fais fort de vous donner tout l'univers.

POMPÉE.

Tu as un peu trop bu, n'est-ce pas?

MÉNAS.

Non, Pompée, je n'ai point approché la coupe de mes lèvres. Vous êtes, si vous l'osez, le Jupiter terrestre : tout ce que l'océan embrasse, tout ce qu'enserre la voûte du ciel est à vous, si vous voulez le prendre.

POMPÉE.

Montre-moi par quel moyens.

MÉNAS.

Ces trois co-associés dans l'empire du monde, les triumvirs, sont à bord de votre galère; laissez-moi couper le cable; quand nous serons en mer, coupez-moi le cou à ces gens-là, et tout est à vous.

POMPÉE.

Ah! tu aurais dû le faire sans m'en parler. De ma part, ce serait une lâcheté et un crime; de la tienne, ce ne serait qu'un service que tu m'aurais rendu. Tu dois savoir que mon intérêt ne commande pas à mon honneur, mais qu'il lui est au contraire subordonné. Il est fâcheux que ta langue ait trahi ton projet : si tu l'avais exécuté à mon insu, la chose une fois faite, je l'aurais approuvée; mais à présent mon devoir est de la condamner. Laisse là cette idée, et bois.

MÉNAS, *à part.*

C'est bien; désormais je ne suivrai plus ta fortune déclinante. Qui recherche un objet désiré et refuse de le prendre quand il s'offre à lui, ne le retrouvera plus.

POMPÉE.

Je bois à Lépide.

ANTOINE.

Portez-le à terre. — Pompée, je te ferai raison pour lui.

ÉNOBARBUS.

Je bois à vous, Ménas.

MÉNAS.

Je l'accepte de bon cœur.

POMPÉE.

Remplis la coupe jusqu'au bord.

ÉNOBARBUS, *montrant le matelot qui emporte Lépide.*

Voilà un robuste gaillard, Ménas.

MÉNAS.

Pourquoi cela?

ÉNOBARBUS.

Ne vois-tu pas qu'il porte un tiers de l'univers?

MÉNAS.

En ce cas, le tiers du monde est ivre; que ne l'est-il tout entier! tout marcherait comme sur des roulettes.

ÉNOBARBUS.

Allons, bois, et augmente le branle.

MÉNAS.

Allons.

POMPÉE.

Ce n'est pas encore là un festin d'Alexandrie.

ANTOINE.

Cela en approche. — Choquons les coupes! Je bois à César.

CÉSAR.

Je voudrais pouvoir m'en dispenser; c'est pour moi une tâche pénible que de laver mon cerveau pour qu'il n'en devienne que plus trouble.

ANTOINE.

Prête-toi à la circonstance.

CÉSAR.

Je te ferai raison, crois-moi; mais j'aimerais mieux ne rien prendre pendant quatre jours, que de tant boire en un seul.

ÉNOBARBUS, *à Antoine.*

Eh bien, mon vaillant empereur, si nous dan-

sions la bacchanale égyptienne, pour compléter notre orgie?

POMPÉE.

Dansons-la, mon brave.

ANTOINE.

Allons, tenons-nous tous par la main jusqu'à ce que le vin victorieux ait plongé nos sens dans un doux et voluptueux oubli.

ÉNOBARBUS.

Prenons-nous tous par la main; que le bruit de la musique résonne à nos oreilles: — pendant ce temps là je vous placerai; puis, ce jeune homme va chanter, et chacun répétera le refrain aussi haut que le lui permettra la force de ses poumons.

La musique joue, les convives se tiennent par la main et dansent en rond.

UNE VOIX CHANTE.

Joufflu monarque de la treille,
Bacchus, accours à nos accens joyeux;
Qu'en festons la grappe vermeille
Pende sur nos fronts radieux.
Des chagrins noyons la mémoire
Dans les flots de ce jus si doux :
Buvons tant, qu'à force de boire,
Le monde tourne autour de nous.

CÉSAR.

En voilà assez, — Pompée, bonne nuit. (*A Antoine.*) Mon frère, retirons-nous; tant de légèreté sied mal à la gravité de nos affaires. — Seigneurs, séparons-nous; vous voyez comme nos joues sont enflammées; le vin a triomphé du robuste Énobarbus; et ma langue ne fait plus que bégayer; peu s'en faut que cette orgie ne nous ait tous métamorphosés. Qu'ai-je besoin d'en dire davantage? Bonne nuit.—Cher Antoine, ta main.

POMPÉE.

Nous nous mesurerons à terre.

ANTOINE.

Oui, certes, donne-moi ta main.

POMPÉE.

O Antoine, tu possèdes la maison de mon père; — Mais quoi? nous sommes unis; descendons dans la chaloupe.

ÉNOBARBUS.

Prenez garde de tomber.

*Tous s'éloignent, à l'exception d'*ÉNOBARBUS *et de* MÉNAS.

ÉNOBARBUS, *continuant.*

Ménas, je n'irai point à terre.

MÉNAS.

Non, venez dans ma cabine. — Battez, tambours! — sonnez, trompettes! — flûtes, faites-vous entendre! Que Neptune prête l'oreille à notre adieu bruyant à ces grands personnages; allons, que la musique résonne.

Les tambours battent, les trompettes sonnent.

ÉNOBARBUS, *agitant son bonnet en l'air.*

Allons, allons! voilà mon bonnet.

MÉNAS.

Holà! mon noble capitaine! venez.

Ils s'éloignent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Une plaine en Syrie.

Arrive VENTIDIUS *victorieux;* SILIUS *ainsi que* PLUSIEURS SOLDATS *et* OFFICIERS ROMAINS *l'accompagnent; on porte devant lui le corps de* PACORUS.

VENTIDIUS.

Maintenant, ces archers redoutables, les Parthes sont vaincus; et il a plu à la Fortune de se servir de moi pour venger la mort de Marcus Crassus. Qu'on porte sur le front de notre armée le corps du jeune prince: — ton fils, Orodes *, est la victime immolée aux mânes de Crassus.

SILIUS.

Noble Ventidius, pendant que votre glaive fume encore du sang des Parthes, poursuivez leurs troupes fugitives; pénétrez dans la Médie, la Mésopotamie, partout où les fuyards vont chercher un asile; alors Antoine, votre illustre général, vous fera monter sur le char triomphal et ceindra votre tête des palmes de la victoire.

VENTIDIUS.

Oh! Silius! Silius! j'en ai fait assez. Souviens-toi qu'un subalterne ne doit pas accomplir des choses trop éclatantes: retiens cette leçon, Silius; il vaut mieux s'abstenir que d'acquérir une gloire trop brillante, en l'absence du chef que nous servons. César et Antoine ont remporté plus de victoires par leurs lieutenans qu'en personne; Sossius, le lieutenant d'Antoine, qui occupait en Syrie la place que j'occupe, perdit sa faveur pour avoir conquis en peu de temps une immense gloire. Quiconque, à la guerre, fait plus que son géné-

* Pacorus était fils d'Orodes, roi des Parthes. (*Note du traducteur.*)

ral ne peut faire, devient le général de son général; et l'ambition, cette vertu du guerrier, préfère une défaite à une victoire qui l'éclipse. Je pourrais faire plus dans l'intérêt d'Antoine ; mais je l'offenserais, et ce serait à ses yeux un crime qui effacerait tout le mérite de mes services.

SILIUS.

Ventidius, vous avez des qualités sans lesquelles le guerrier ne diffère que bien peu de son aveugle épée; vous écrirez sans doute à Antoine?

VENTIDIUS.

Je lui manderai humblement ce qu'en son nom, ce cri de guerre électrisant et magique, nous avons accompli; je dirai comment, avec ses étendards et ses troupes bien payées, nous avons chassé et mis en fuite la cavalerie des Parthes, jusque alors invincible.

SILIUS.

Où est-il maintenant?

VENTIDIUS.

Il doit se rendre à Athènes; c'est là que nous irons le rejoindre avec toute la célérité que permettra le butin dont nous sommes chargés. —En avant! marchons!

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Rome. — Une antichambre dans le palais de César.

Entrent d'un côté AGRIPPA ; *de l'autre* ÉNOBARBUS.

AGRIPPA.

Eh bien! les trois collègues sont-ils séparés?

ÉNOBARBUS.

Ils ont terminé avec Pompée, qui est parti; tous trois sont occupés à sceller le traité; Octavie pleure et regrette de quitter Rome; César est triste; et depuis le festin de Pompée, Lépide, à ce que dit Ménas, a l'humeur sombre et chagrine.

AGRIPPA.

C'est un digne homme, que Lépide.

ÉNOBARBUS.

Un très-digne homme. Oh! combien il aime César!

AGRIPPA.

Oui, mais combien il adore Marc Antoine!

ÉNOBARBUS.

César! c'est pour lui le Jupiter des hommes!

AGRIPPA.

Antoine! c'est pour lui un dieu supérieur à Jupiter lui-même.

ÉNOBARBUS, *contrefaisant Lépide.*

Vous parlez de César! lui, le non pareil!

AGRIPPA, *sur le même ton.*

Oh! Antoine! oh! phénix des humains!

ÉNOBARBUS.

Quand on veut louer César, il suffit de dire : César, sans aller plus loin.

AGRIPPA.

Par le fait, il leur a prodigué à tous deux d'excellentes louanges.

ÉNOBARBUS.

C'est César qu'il préfère; cependant il aime beaucoup Antoine. Oh! il n'est point de cœurs, de langues, de métaphores, de scribes, de bardes, de poëtes, qui puissent concevoir, exprimer, peindre, écrire, chanter, énumérer toute l'étendue de son affection pour Antoine; mais, pour César, à genoux, à genoux, et prosternez-vous d'admiration.

AGRIPPA.

Il les aime tous deux; ils sont les ailes du papillon, il en est la chenille; si bien que, — (*on entend sonner la trompette.*) C'est le boute-selle.

ÉNOBARBUS.

Adieu, noble Agrippa.

AGRIPPA.

Bonne chance, brave soldat, et adieu.

Entrent CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE, *et* OCTAVIE.

ANTOINE.

Ne va pas plus loin.

CÉSAR.

Tu m'enlèves une grande portion de moi-même: songe à me bien traiter dans sa personne. — Ma sœur, montre-toi une épouse telle que ma pensée te figure, et justifie la haute opinion que j'ai donnée de toi. — Noble Antoine, que le trésor de vertu mis entre nous comme le ciment de notre affection, pour en maintenir debout l'édifice, ne devienne pas le bélier destiné à le battre en ruine; car mieux eût valu ne point donner à notre amitié ce nouvel auxiliaire, si nous ne devons pas, de part et d'autre, le cultiver avec soin.

ANTOINE.

Ne m'offense pas par une injuste défiance.

CÉSAR.

J'ai dit.

ANTOINE.

Avec toute la susceptibilité possible, tu ne trouveras pas le moindre motif qui puisse justifier les craintes que tu parais avoir : sur ce, que les dieux te soient en aide, et disposent les cœurs des Romains à servir tes projets! Nous allons nous séparer ici.

CÉSAR.

Adieu, ma sœur bien aimée; sois heureuse; que les élémens te soient propices, et entretiennent dans ton ame la santé et la joie; adieu.

OCTAVIE.

Mon noble frère!

ANTOINE.

Avril est dans ses yeux : c'est un pressentiment d'amour, et ses pleurs sont la pluie bienfaisante qui l'arrose et le fertilise. Bannissez la tristesse.

OCTAVIE, *à César*.

Mon frère, aie pour la maison de mon époux des sentimens favorables; et —

CÉSAR.

Quoi, Octavie?

OCTAVIE.

Je vais te le dire tout bas.

Elle s'entretient à voix basse avec son frère.

ANTOINE.

Sa langue refuse d'obéir à son cœur, et son cœur ne peut trouver de voix. C'est le duvet du cygne qui, sur les flots, surnage en équilibre, sans incliner d'un côté ni de l'autre.

ÉNOBARBUS, *bas à Agrippa*.

Se peut-il que César pleure?

AGRIPPA.

Un sombre nuage obscurcit son front.

ÉNOBARBUS.

Je n'ai pas meilleure opinion de lui pour cela.

AGRIPPA.

Pourquoi, Énobarbus? Lorsque Antoine fut en présence du cadavre de Jules César, il rugit presque de douleur; et à Philippes il pleura sur le corps de Brutus.

ÉNOBARBUS.

Cette année-là il avait au cerveau une surabondance d'humeurs: il pleurait ceux dont le trépas lui était le plus agréable. Croyez à ces larmes quand vous m'aurez vu pleurer.

CÉSAR.

Non, chère Octavie; tu recevras de mes nouvelles; le temps ne t'effacera pas de mon souvenir.

ANTOINE.

Allons, César, allons; je rivaliserai avec toi de tendresse pour elle. Vois, je t'embrasse, et maintenant je te quitte, et te laisse à la garde des dieux.

CÉSAR.

Adieu! Sois heureuse!

LÉPIDE, *à Antoine*.

Que toutes les étoiles du ciel éclairent ta route fortunée!

CÉSAR.

Adieu, adieu.

Il embrasse Octavie.

ANTOINE.

Adieu.

Les trompettes sonnent. Ils s'éloignent.

SCENE III.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* ALEXAS.

CLÉOPATRE.

Où est cet homme?

ALEXAS.

Il n'ose paraître devant vous.

CLÉOPATRE.

Allons, allons. — Approche, l'ami.

Entre LE MESSAGER.

ALEXAS.

Grande reine, Hérode de Judée n'oserait lever les yeux sur vous lorsque vous êtes de mauvaise humeur.

CLÉOPATRE.

Je veux un jour avoir la tête de cet Hérode; mais comment, maintenant que j'ai perdu Antoine, qui aurait pu me l'apporter. Approche.

LE MESSAGER.

Gracieuse reine, —

CLÉOPATRE.

As-tu vu Octavie?

LE MESSAGER.

Oui, auguste reine.

CLÉOPATRE.

Où?

LE MESSAGER.

A Rome, madame. Je l'ai vue en face, au moment où elle marchait entre son frère et Marc Antoine.

CLÉOPATRE.

Est-elle aussi grande que moi

LE MESSAGER.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

L'as-tu entendue parler? A-t-elle la voix claire ou voilée?

LE MESSAGER.

Madame, je l'ai entendue parler; elle a la voix sourde et voilée.

CLÉOPATRE.

Cette voix-là n'est pas agréable: il est impossible qu'il l'aime long-temps.

CHARMION.

Lui, l'aimer? ô Isis! c'est impossible

CLÉOPATRE.

Je le crois, Charmion, une voix sourde et une taille exiguë! — Sa démarche est-elle majestueuse? interroge tes souvenirs, si toutefois tu te connais en majesté.

LE MESSAGER.

Elle se traîne avec lenteur: qu'elle marche ou reste immobile, c'est même chose, c'est un corps inanimé, une statue plutôt qu'une femme vivante.

CLÉOPATRE.

En es-tu bien sûr?

LE MESSAGER.

Oui, ou je ne m'y connais pas.

CHARMION.

Il n'y a pas, en Egypte, trois observateurs plus habiles que lui.

CLÉOPATRE.

Il a beaucoup d'intelligence, je le vois. — Je ne vois encore en elle rien de bien merveilleux. Cet homme a beaucoup de jugement.

CHARMION.

Beaucoup.

CLÉOPATRE.

Quel est à peu près son âge, je te prie?

LE MESSAGER.

Madame, elle était veuve.

CLÉOPATRE.

Veuve? — Tu entends, Charmion?

LE MESSAGER.

Et je pense qu'elle a trente ans.

CLÉOPATRE.

Te rappelles-tu sa figure? est-elle allongée ou ronde?

LE MESSAGER.

Ronde à l'excès.

CLÉOPATRE.

La plupart de celles qui ont le visage ainsi fait sont sans esprit. — De quelle couleur sont ses cheveux?

LE MESSAGER.

Bruns, madame; et elle a le front aussi bas qu'elle peut le souhaiter.

CLÉOPATRE.

Tiens, voilà de l'or. Ne prends pas en mauvaise part mes premières vivacités. — Je veux t'employer de nouveau; je te trouve très-propre aux affaires. Va te préparer, mes lettres sont prêtes.

LE MESSAGER *sort.*

CHARMION.

C'est un habile homme.

CLÉOPATRE.

Oui, vraiment : je me repens beaucoup de l'avoir ainsi maltraité. Si j'en crois son rapport, cette femme n'a rien de bien merveilleux.

CHARMION.

Rien, madame.

CLÉOPATRE.

Cet homme se connait en fait de majesté, et il est juge compétent.

CHARMION.

S'il se connaît en fait de majesté? Par Isis, est-il possible qu'il en soit autrement, après avoir été si long-temps à votre service?

CLÉOPATRE.

J'ai encore une question à lui faire, ma bonne Charmion. Mais n'importe, tu me l'amèneras dans l'appartement où je vais écrire ma lettre : tout peut encore aller bien.

CHARMION.

J'en réponds, madame.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Athènes. — Un appartement dans la maison d'Antoine.

Entrent ANTOINE *et* OCTAVIE.

ANTOINE.

Ce n'est pas cela seul, Octavie : — j'excuserais ce tort, et mille autres de la même nature : mais il a recommencé la guerre contre Pompée, il a fait son testament, et en a donné une lecture publique. C'est à peine s'il a parlé de moi; lorsqu'il n'a pu s'empêcher de s'exprimer sur mon compte en termes respectueux, il l'a fait froidement et à contre cœur; il a été pour moi avare d'éloges : mis en demeure de se prononcer à mon égard, il s'en est abstenu ou ne l'a fait que du bout des lèvres.

OCTAVIE.

O mon frère, gardez-vous de tout croire, ou si vous le croyez, n'y voyez pas des motifs de ressentiment. S'il faut que cette rupture ait lieu, jamais femme ne fut plus malheureuse que moi? placée entre deux partis rivaux et faisant des vœux pour tous deux : les dieux se riront de mes prières, quand je leur dirai : « Oh! protégez mon époux et seigneur! » et que rétractant aussitôt ce vœu, je leur crierai d'une voix tout aussi forte: « Oh! protégez mon frère! » que je demande le triomphe de mon frère ou de mon époux, une prière détruira l'autre; pour moi point de terme moyen entre ces extrémités.

ANTOINE.

Ma bonne Octavie, que votre amour se résigne au seul parti qui me permettra de rester digne de vous : si je perds mon honneur, je me perds moi-même. Mieux vaudrait pour vous ne point m'avoir pour époux que d'avoir un époux déshonoré. Mais, conformement à la demande que vous m'en avez faite, soyez médiatrice entre nous deux. Pendant ce temps je ferai les préparatifs d'une guerre dont votre frère conservera mémoire : faites toute la diligence possible. Je me rends à vos désirs.

OCTAVIE.

Je remercie mon époux. Que le tout-puissant Jupiter fasse de ma faiblesse l'instrument de votre réconciliation! La guerre entre vous deux, ce serait comme si le globe venait à se fendre, et qu'il fallût combler l'ouverture avec des cadavres.

ANTOINE.

Quand vous aurez reconnu de quelle part viennent les premiers torts, tournez de ce côté votre déplaisir; car nos fautes ne peuvent point être tellement égales, que votre amour puisse se partager également entre nous. Occupez-vous des préparatifs de votre départ : choisissez les personnes qui doivent vous accompagner et faites tous les frais que vous jugerez convenables.

Ils sortent.

SCENE V.

Même ville. — Un appartement dans la même maison

Entrent d'un côté ÉNOBARBUS, *de l'autre* EROS

ÉNOBARBUS.

Eh bien! mon cher Eros?



ÉROS.

Il est arrivé d'étranges nouvelles, seigneur.

ÉNOBARBUS.

Quelles sont-elles ?

ÉROS.

César et Lépide ont fait la guerre à Pompée.

ÉNOBARBUS.

C'est déjà vieux : quelle en a été l'issue ?

ÉROS.

César, après avoir profité des services de Lépide dans la guerre contre Pompée, a refusé de voir en lui son égal ; il n'a pas voulu qu'il partageât la gloire de cette expédition ; non content de cela, il l'accuse d'avoir entretenu avec Pompée une correspondance écrite, et sans autre forme de procès, il le fait arrêter. Voilà donc le pauvre triumvir entre quatre murs jusqu'à ce que la mort l'élargisse.

ÉNOBARBUS.

Ainsi, ô monde, tu n'as plus que deux tigres en présence : tu auras beau jeter entre eux toutes les provisions que tu possèdes, ils se dévoreront l'un l'autre. Où est Antoine ?

ÉROS.

Il se promène dans les jardins, — comme cela, foulant aux pieds l'arbuste qui se rencontre devant lui, s'écriant de temps à autre : « Imbécile Lépide ! » et menaçant la tête de celui de ses officiers qui a assassiné Pompée.

ÉNOBARBUS.

Notre nombreuse flotte est prête à mettre à la voile.

ÉROS.

Pour aller attaquer l'Italie et César ; en outre, Domitius, Antoine désire vous parler un instant. J'aurais dû remettre mes nouvelles à un autre moment.

ÉNOBARBUS.

C'est sans doute pour quelque bagatelle ; mais n'importe. — Conduisez-moi vers Antoine.

ÉROS.

Venez, seigneur.

Ils sortent.

SCENE VI.

Rome. — Un appartement dans le palais de César.

Entrent CÉSAR, AGRIPPA *et* MÉCÈNE.

CÉSAR.

Au mépris de Rome, il a fait tout cela, et plus encore, dans Alexandrie ; — voici comment les choses se sont passées. Dans la place publique, sur un tribunal d'argent, Cléopâtre et lui assis sur des siéges d'or ont été publiquement intrônisés : à leurs pieds étaient assis Césarion, qu'ils qualifiaient de fils de mon père, et toute la race illégitime à laquelle leurs débauches ont donné naissance. Il a conféré à Cléopâtre le gouvernement de l'Égypte ; il l'a proclamée reine absolue de la Syrie, de l'île de Chypre et de la Lydie.

MÉCÈNE.

Et tout cela en public ?

CÉSAR.

Au milieu même de la place destinée aux exercices publics ; il a proclamé ses fils rois des rois ; il a donné à Alexandre la grande Médie, le royaume des Parthes et l'Arménie ; à Ptolémée il a assigné la Syrie, la Cilicie et la Phénicie ; elle, ce jour-là, s'est montrée en public sous le costume de la déesse Isis ; et déjà, souvent, il lui était arrivé, dit-on, de donner audience dans cet appareil.

MÉCÈNE.

Il faut que Rome en soit instruite.

AGRIPPA.

Rome, qui, déjà fatiguée de l'insolence d'Antoine, lui retirera son estime.

CÉSAR.

Le peuple en est instruit, et déjà il a reçu ses accusations.

AGRIPPA.

Qui accuse-t-il ?

CÉSAR.

César. Il se plaint de ce qu'ayant dépouillé Sextus Pompée de la Sicile, je ne lui ai point donné sa part de cette île ; il dit m'avoir prêté des vaisseaux que je ne lui ai point rendus ; enfin il s'indigne que Lépide ait été déposé du triumvirat, et que j'aie confisqué tous ses biens.

AGRIPPA.

Seigneur, il faut répondre à ces accusations.

CÉSAR.

Cette réponse est déjà faite, et le messager qui en est porteur est parti. Je lui mande que Lépide était devenu trop cruel ; qu'il abusait de son immense autorité, et que sa déposition était méritée. Quant à mes conquêtes, je lui en accorde sa part ; mais, à mon tour, je lui demande ma part de l'Arménie et des autres royaumes qu'il a conquis.

MÉCÈNE.

Il ne consentira jamais à cela.

CÉSAR.

Alors, de mon côté, je ne lui concéderai pas non plus ses demandes.

Entre OCTAVIE.

OCTAVIE.

Salut, César ! Salut, mon seigneur ! Salut, bien-aimé César !

CÉSAR.

Devais-je m'attendre à donner à ma sœur le titre de répudiée ?

OCTAVIE.

Vous n'avez point sujet de me donner ce titre.

CÉSAR.

Pourquoi venir ainsi nous surprendre ? Pour-

quoi ce retour imprévu ? Tu ne reviens pas comme il convient à la sœur de César. La femme d'Antoine devrait avoir une armée pour précéder sa marche ; les hennissemens des chevaux devraient annoncer son approche long-temps avant qu'elle parût ; les arbres du chemin devraient être chargés de spectateurs fatigués par une longue attente ; que dis-je? la poussière, élevée sous les pas de ton nombreux cortége, devrait monter comme un nuage vers la voûte des cieux ; mais tu es arrivée à Rome comme la villageoise qui va au marché, et tu as prévenu les honneurs que t'aurait rendus notre tendresse, oubliant que souvent l'affection se perd quand on en supprime les témoignages. Nous aurions dû venir à ta rencontre par mer et par terre, et t'offrir à chaque pas de nouveaux témoignages de notre allégresse.

OCTAVIE.

Seigneur, si je suis venue ainsi, ce n'est pas que j'y sois forcée, c'est de mon plein gré. Seigneur, Marc Antoine, apprenant vos préparatifs de guerre, en a instruit mon oreille affligée ; sur quoi, je lui ai demandé la permission de venir vous trouver.

CÉSAR.

Et cette permission, il te l'a sans peine accordée, car tu étais un obstacle interposé entre lui et ses passions impudiques.

OCTAVIE.

Ne dites point cela, seigneur.

CÉSAR.

J'ai les yeux sur lui, et les vents m'apportent la nouvelle de tous ses actes. Où est-il maintenant?

OCTAVIE.

A Athènes, seigneur.

CÉSAR.

Non, ma sœur ; non, épouse outragée ; Cléopâtre, d'un coup d'œil, l'a rappelé auprès d'elle. Il a donné son empire à une prostituée, et tous deux maintenant s'occupent à armer contre moi tous les rois de la terre. Il a rassemblé Bocchus, roi de Libye ; Archelaüs, roi de Cappadoce ; Philadelphos, roi de Paphlagonie ; Adallas, roi de Thrace ; Malchus, roi d'Arabie ; le roi de Pont ; Hérode de Judée ; Mithridate, roi de Comagène ; Polémon, roi des Mèdes ; Amyntas, roi de Lycaonie, et une foule d'autres que je passe sous silence.

OCTAVIE.

Ah ! malheureuse, dont le cœur est partagé entre deux objets chéris qui sont hostiles l'un à l'autre !

CÉSAR.

Sois ici la bienvenue. Tes lettres ont retardé notre rupture, jusqu'au moment où j'ai vu les outrages dont tu étais l'objet et les périls qu'entraînerait une plus longue inertie. Console-toi, résigne-toi aux circonstances qui imposent à ton bonheur ces inévitables nécessites ; et laissons tranquillement les destins suivre leur cours. Sois la bienvenue à Rome : je n'ai rien au monde de plus cher que toi ; tu as été trompée au delà de tout ce qu'on peut concevoir ; et les dieux puissans, pour te donner la réparation qui t'est due, ont fait choix de nous et de ceux qui t'aiment. Console-toi, et sois la bienvenue auprès de nous.

AGRIPPA.

Soyez la bienvenue, madame.

MÉCÈNE.

Madame, soyez la bienvenue, tous les cœurs à Rome vous aiment et vous plaignent. Seul, l'adultère Antoine, sans frein dans ses abominations, vous répudie pour livrer sa puissance aux mains d'une misérable qui s'en fait contre nous un sujet d'insulte et de triomphe.

OCTAVIE.

Est-il bien vrai, seigneur ?

CÉSAR.

Rien n'est plus certain. Ma sœur, sois la bienvenue ; je t'en conjure, arme-toi de résignation, ma sœur bien-aimée !

Ils sortent.

SCENE VII.

Le camp d'Antoine, près du promontoire d'Actium.

Arrivent CLÉOPATRE *et* ENOBARBUS.

CLÉOPATRE.

Tu me le paieras, sois-en sûr.

ÉNOBARBUS.

Mais pourquoi donc? pourquoi ?

CLÉOPATRE.

Tu t'es opposé à ce que j'assistasse en personne à cette guerre ; tu as prétendu qu'ici ma présence était déplacée.

ÉNOBARBUS.

Voyons, est-elle convenable?

CLÉOPATRE.

Si elle est convenable? Prouve-moi qu'il ne convient pas que je sois ici en personne.

ÉNOBARBUS, *à part.*

Je sais bien la réponse que je pourrais faire ; je pourrais répondre : Si nous voulions aller à la guerre avec les chevaux et les cavales tout ensemble, les chevaux deviendraient inutiles, car chaque cavale porterait un cheval et son cavalier.

CLÉOPATRE.

Que dis-tu ?

ÉNOBARBUS.

Votre présence doit nécessairement embarrasser Antoine, préoccuper son cœur et son esprit, et lui prendre un temps précieux. On le blâme déjà de sa frivolité, et l'on prétend à Rome que l'eunuque Photin et vos femmes ont la direction de cette guerre.

CLÉOPATRE.

Que Rome disparaisse dans un gouffre, et qu'elles se dessèchent, les langues qui parlent contre nous ! je suis intéressée à cette guerre, et, au nom

du royaume que je gouverne, je dois y figurer comme si j'étais homme; tes objections sont inutiles : je ne resterai point en arrière.

ÉNOBARBUS.

Eh bien, je me tais. Voici l'empereur.

Arrivent ANTOINE *et* CANIDIUS.

ANTOINE.

N'est-il pas étrange, Canidius, que son armée, partie de Tarente et de Brindes, ait pu en si peu de temps franchir la mer d'Ionie, et s'emparer de Toryne? (*A Cléopâtre.*) Tu sais cette nouvelle, ma charmante?

CLÉOPATRE.

Ceux que la diligence étonne le plus, ce sont les paresseux.

ANTOINE.

Voilà un reproche mérité adressé à notre indolence et qui ferait honneur au guerrier le plus brave. — Canidius, nous nous mesurerons avec lui sur mer.

CLÉOPATRE.

Sur mer ! Et puis ?

CANIDIUS.

Pourquoi, mon seigneur?

ANTOINE.

Parce qu'il nous présente le combat.

ÉNOBARBUS.

Vous lui avez bien offert de se mesurer avec vous en combat singulier.

CANIDIUS.

Oui, et de prendre pour champ clos la plaine de Pharsale où César vainquit Pompée ; mais ce défi ne lui présentant aucun avantage, il a refusé d'y répondre ; imitez son exemple.

ÉNOBARBUS.

Vos équipages sont en mauvais état; vos matelots ne sont que des muletiers, des moissonneurs levés à la hâte et par force. La flotte de César porte les marins qui ont combattu Pompée ; ses vaisseaux manœuvrent avec célérité : les vôtres sont lourds ; il n'y a pour vous aucun déshonneur à refuser le combat sur mer dès que vous êtes prêt à l'accepter sur terre.

ANTOINE.

Sur mer, sur mer.

ÉNOBARBUS.

Mon brave général, vous rendez par là inutile votre habileté et votre supériorité dans le commandement des armées de terre; vous vous privez des secours de vos légions composées en grande partie d'une infanterie aguerrie; vous annulez les fruits de votre expérience et de vos talens renommés; vous renoncez aux moyens qui vous promettent un succès assuré, pour vous livrer aux aveugles chances du hasard.

ANTOINE.

Je suis décidé à combattre sur mer.

CLÉOPATRE.

J'ai soixante vaisseaux ; César n'en a pas de meilleurs.

ANTOINE.

Nous brûlerons nos navires inutiles ; et avec les autres, dont nous mettrons les équipages au grand complet, nous attendrons César au promontoire d'Actium, et nous le battrons : si nous succombons, nous pourrons alors prendre notre revanche sur terre.

Arrive UN MESSAGER.

ANTOINE, *continuant.*

Quel sujet t'amène ?

LE MESSAGER.

La nouvelle se confirme, seigneur; on signale la flotte de César ; il a pris Toryne.

ANTOINE.

Se peut-il qu'il soit là en personne? C'est impossible; il est bien étrange que son armée y soit déjà. — Canidius, tu commanderas sur terre nos dix-neuf légions et nos douze mille chevaux ; nous allons nous rendre à bord de la flotte. — Viens, ma Thétis !

Arrive UN SOLDAT.

ANTOINE, *continuant.*

Qu'y a-t-il, mon brave?

LE SOLDAT.

O noble empereur, ne combats point sur mer; ne te confie point à des planches pourries. (*Montrant son épée et découvrant sa poitrine.*) Fie-toi à cette épée et à ces blessures ; laisse barbotter dans l'eau les Égyptiens et les Phéniciens : nous, nous sommes accoutumés à combattre de pied ferme et à vaincre sur terre.

ANTOINE.

Allons, allons, partons.

ANTOINE, CLÉOPATRE *et* ÉNOBARBUS *s'éloignent.*

LE SOLDAT.

Par Hercule, je crois avoir raison.

CANIDIUS.

Oui, soldat; mais en ce moment la raison a perdu son empire sur notre général; notre guide se laisse conduire, et nous sommes commandés par des femmes.

LE SOLDAT.

N'est-ce pas à vous qu'est confié sur terre le commandement des légions et de toute la cavalerie?

CANIDIUS.

Marcus Octavius, Marcus Justénius, Publicola et Célius commandent sur mer; mais nous avons l'ordre de rester tous à terre. Cette célérité de César passe toute croyance.

LE SOLDAT.

Pendant qu'il était encore à Rome, son armée se rendait à sa destination par petits détachemens de manière à tromper l'observateur le plus habile.

CANIDIUS.

Sais-tu quel est son lieutenant?

LE SOLDAT.

C'est, dit-on, un nommé Taurus.

CANIDIUS.

Je le connais.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

L'empereur mande Canidius.

CANIDIUS.

Le temps est gros de nouvelles, et en enfante à chaque minute.

Ils s'éloignent.

SCENE VIII.

Une plaine près d'Actium.

Arrivent CÉSAR, TAURUS, *et* PLUSIEURS OFFICIERS *et* SOLDATS.

CÉSAR.

Taurus, —

TAURUS.

Seigneur.

CÉSAR.

Évite tout engagement sur terre; maintiens ton armée intacte : ne présente pas le combat avant que nous ayons terminé sur mer. Conforme-toi de point en point aux ordres que contient cet écrit : ce moment va décider de notre fortune.

Ils s'éloignent.

Arrivent ANTOINE *et* ÉNOBARBUS.

ANTOINE.

Plaçons nos escadrons du côté de la montagne, en face de l'armée de César; de ce point nous pourrons découvrir le nombre de ses vaisseaux et agir en conséquence.

On voit défiler, d'un côté, CANIDIUS à la tête de ses légions; de l'autre, TAURUS, lieutenant de César, à la tête des siennes; dès qu'ils se sont éloignés, on entend le bruit d'un combat naval.

Le bruit continue. Revient ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS.

C'en est fait, tout est perdu! je ne puis en voir davantage : le vaisseau amiral de la flotte Égyptienne, l'Antoniade *, suivi de ses soixante voiles, vire de bord et prend la fuite : ce spectacle a fait sur mes yeux l'effet de la foudre.

Arrive SCARUS.

SCARUS.

A nous dieux, et déesses, et tout le conseil de l'Olympe!

ÉNOBARBUS.

Pourquoi ce transport?

SCARUS.

Le plus beau tiers du monde est perdu par la plus déplorable ignorance : nous venons de dire adieu de gaîté de cœur à des royaumes et à des provinces.

ÉNOBARBUS.

Quelle est la situation actuelle du combat?

SCARUS.

De notre côté, c'est comme si la peste promenait sa faux contagieuse, et la mort est inévitable. Cette infâme prostituée d'Égypte, — que la lèpre l'étouffe! — Au beau milieu du combat, quand nos deux fortunes, telles que deux sœurs jumelles, étaient de tout point semblables, si même la nôtre n'avait l'avantage, — Cléopâtre, — qu'elle soit à jamais maudite! — je ne sais quel taon est venu la piquer; mais telle qu'une génisse au mois de juin, déployant toutes ses voiles, elle s'est mise à fuir.

ÉNOBARBUS.

J'en ai été témoin; ce spectacle m'a fait mal, et je n'ai pu en soutenir plus long-temps la vue.

SCARUS.

A peine a-t-elle viré de bord, qu'Antoine, l'illustre victime de son magique pouvoir, a déployé les ailes de ses vaisseaux, et, abandonnant le combat au plus fort de l'action, tel qu'un insensé, il s'est mis à voler après elle; je n'ai jamais rien vu de si honteux; jamais l'expérience, la bravoure, l'honneur, ne se sont aussi indignement trahis.

ÉNOBARBUS.

Hélas! hélas!

Arrive CANIDIUS.

CANIDIUS.

Notre fortune sur mer est épuisée et coule à fond de la manière la plus lamentable; si notre général s'était montré ce qu'il était jadis, tout aurait bien été. Oh! il nous a donné honteusement l'exemple de la fuite.

ÉNOBARBUS, *à part.*

Ah! les choses en sont à ce point! en ce cas, bonsoir.

* La galère capitane que montait Cléopâtre, s'appelait l'Antoniade. (*Note du traducteur.*)

CANIDIUS.

Ils ont pris dans leur fuite la route du Péloponnèse.

SCARUS.

Nous pouvons facilement nous y rendre, et j'irai attendre là l'événement.

CANIDIUS.

Je vais faire ma soumission à César, avec mes légions et ma cavalerie; déjà six rois m'ont montré l'exemple.

ÉNOBARBUS.

Je continuerai à suivre la fortune chancelante d'Antoine, quoique ma raison me conseille le contraire.

Ils s'éloignent.

SCENE IX.

Alexandrie.— Un appartement du palais.

Entrent ANTOINE *et* PLUSIEURS SERVITEURS.

ANTOINE.

Écoutez! la terre me défend de la fouler sous mes pas; elle a honte de me porter! Amis, approchez; la nuit m'a surpris dans ce monde, et j'ai pour jamais perdu mon chemin : — j'ai un navire chargé d'or, je vous le donne; partagez-le entre vous: fuyez, et faites votre paix avec César.

LES SERVITEURS.

Nous, fuir! jamais!

ANTOINE.

J'ai fui moi-même, et j'ai appris aux lâches à tourner le dos à l'ennemi. Amis, partez; j'ai adopté un parti dans lequel je n'ai plus besoin de vous: partez, mes trésors sont dans le port, prenez-les. — Oh! j'ai partagé la fuite d'un objet que je rougis maintenant de regarder; il n'est pas jusqu'à mes cheveux qui ne s'indignent; les blancs reprochent aux noirs leur imprudence, et ces derniers accusent les autres de lâcheté et de faiblesse. — Amis, partez; je vous donnerai des lettres pour des amis qui vous aplaniront la route auprès de César. Je vous en conjure, bannissez la tristesse; ne manifestez aucune répugnance à me quitter. Embrassez le parti que mon désespoir vous prescrit; abandonnez qui s'abandonne. Rendez-vous au rivage; je vais vous mettre en possession du vaisseau dont je vous ai parlé, et de son trésor. Laissez-moi, je vous prie, un moment. — Je vous en prie, car j'ai perdu le droit de vous commander; — j'irai vous rejoindre tout-à-l'heure.

Il s'assied.

Entrent ÉROS *et* CLÉOPATRE, *qui s'avance soutenue par* CHARMION *et* IRAS.

ÉROS.

Abordez-le, madame: — consolez-le.

IRAS.

Consolez-le, reine bien-aimée.

CHARMION.

C'est tout ce que vous pouvez pour lui.

CLÉOPATRE.

Laissez-moi m'asseoir. O Junon!

ANTOINE, *à Éros, qui lui montre Cléopâtre.*

Non, non, non, non, non.

ÉROS.

La voyez-vous, seigneur?

ANTOINE.

Oh! arrière, arrière, arrière.

CHARMION.

Madame, —

IRAS.

Madame; impératrice bien aimée! —

ÉROS.

Seigneur, seigneur!

ANTOINE.

Oui, seigneur, oui; — à Philippes, il tenait son épée dans le fourreau comme un danseur, tandis que je frappais le maigre et ridé Cassius; et ce fut moi qui donnai la mort au forcené Brutus; il ne combattait que par ses lieutenans, et n'avait aucune expérience de la guerre : et voilà qu'aujourd'hui; — n'importe.

CLÉOPATRE.

Écartez-vous.

ÉROS.

La reine, seigneur, la reine.

IRAS.

Allez vers lui, madame; parlez-lui dans la confusion qui l'accable; parlez-lui.

CLÉOPATRE.

Eh bien! soutenez-moi donc: — Hélas!

ÉROS.

Noble seigneur, levez-vous; la reine s'avance; sa tête est penchée, et la mort est prête à la saisir. Mais un mot de consolation de votre bouche va la rappeler à la vie.

ANTOINE.

J'ai forfait à l'honneur; ma conduite est infâme.

ÉROS.

Seigneur, la reine.

ANTOINE.

Reine d'Égypte, à quel état m'as-tu réduit? vois, je détourne mes yeux de toi pour te cacher ma honte, et mes regards se reportent en arrière sur les monumens de ma ruine et de mon déshonneur.

CLÉOPATRE.

O seigneur, seigneur! pardonnez-moi la fuite de mes vaisseaux; j'étais loin de prévoir que vous alliez me suivre.

ANTOINE.

Reine d'Égypte, tu savais trop bien que mon cœur était inséparablement lié à ton gouvernail, et que tu m'entraînerais après toi; tu connaissais ton empire absolu sur mon âme; tu savais qu'un signe de tes yeux m'eût fait désobéir aux dieux mêmes.

CLÉOPATRE.

Oh! pardonnez-moi.

ANTOINE.

Il me faut maintenant envoyer à ce jeune homme

d'humbles supplications, et descendre avec lui aux expédiens de la bassesse, moi qui régnais en maître sur la moitié du monde, faisant et défaisant à mon gré les fortunes; tu savais à quel point tu m'avais asservi, et que mon épée, esclave de ma tendresse, lui obéirait en toute circonstance.

CLÉOPATRE.

Oh! pardon, pardon.

ANTOINE.

Ne pleure pas; une seule de tes larmes vaut tout ce qui a été gagné et perdu. Embrasse-moi; ce baiser me paiera de tout. J'ai envoyé vers César le gouverneur de nos enfans; est-il revenu? Mon amour, je me sens abattu : qu'on m'apporte du vin et quelques rafraîchissemens. La fortune sait que plus elle frappe, plus je méprise ses coups.

Ils sortent.

SCENE X.

Le camp de César en Égypte.

Arrivent CÉSAR, DOLABELLA, THYRÉUS *et* AUTRES.

CÉSAR.

Faites venir l'envoyé d'Antoine. — Le connaissez-vous?

DOLABELLA.

C'est le gouverneur de ses enfans. Jugez de l'état critique auquel il est réduit, puisqu'il vous envoie une si chétive plume de son aile, lui qui, il y a quelques mois, avait des rois pour ses messagers.

Arrive EUPHRONIUS.

CÉSAR.

Approche, et parle.

EUPHRONIUS.

Obscur individu, je viens député par Antoine; jusqu'à ce jour, j'étais aussi inutile à ses desseins que l'est au vaste Océan la goutte de rosée qui brille sur la feuille du myrte.

CÉSAR.

Soit; fais connaître ton message.

EUPHRONIUS.

Il te reconnaît pour l'arbitre de son sort, et demande qu'il lui soit permis de vivre en Égypte; si cela lui est refusé, il se borne à te demander de le laisser respirer entre le ciel et la terre en simple citoyen dans Athènes : voilà pour ce qui le regarde. Quant à Cléopâtre, elle rend hommage à ta grandeur; elle se soumet à ta puissance, et te demande pour ses enfans cette couronne des Ptolomées que la fortune te livre.

CÉSAR.

Pour ce qui est d'Antoine, je suis sourd à sa requête; quant à la reine, je consens à l'entendre et à lui accorder ce qu'elle désire; mais c'est à condition qu'elle chassera de l'Égypte son amant perdu sans ressource ou lui ôtera la vie; cela fait, je prêterai l'oreille à sa prière. Porte-leur à tous deux ma réponse.

EUPHRONIUS.

Que la fortune vous accompagne!

CÉSAR.

Reconduisez-le à travers nos lignes.

EUPHRONIUS *s'éloigne.*

CÉSAR, *continuant, à Thyréus.*

Le moment est venu d'essayer le pouvoir de ton éloquence; pars à l'instant, détache Cléopâtre de la cause d'Antoine; promets en mon nom tout ce qu'elle demandera; ajoutes-y des offres de ton chef; les femmes, au sein même de la prospérité, sont loin d'être fortes; mais le malheur rendrait parjure la plus pure des vestales. Emploie toutes les ressources de ton habileté, Thyréus; tu fixeras toi-même ta récompense; ta volonté fera loi.

THYRÉUS.

César, j'y vais.

CÉSAR.

Observe l'attitude d'Antoine dans son malheur; étudie et cherche à pénétrer les mouvemens de son âme.

THYRÉUS.

César, je le ferai.

Ils s'éloignent.

SCENE XI.

Alexandrie.—Un appartement du palais

Entrent CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMION, *et* IRAS.

CLÉOPATRE.

Quel parti prendre, Énobarbus?

ÉNOBARBUS.

Faire vos réflexions et mourir.

CLÉOPATRE.

Est-ce Antoine ou moi qu'il faut accuser de ce qui arrive?

ÉNOBARBUS.

Antoine seul, qui a permis à ses passions de maîtriser sa raison. Qu'importe que vous ayez fui de ce théâtre imposant de la guerre, où la terreur passait tour à tour dans tous les rangs? Était-ce une raison pour vous suivre? Les faiblesses de son cœur n'auraient pas dû frapper de vertige sa capacité guerrière dans un moment où la moitié du monde combattait contre l'autre, et alors que sa destinée personnelle était en cause : c'a été une action aussi honteuse que déplorable de

suivre vos vaisseaux dans leur fuite, aux yeux de sa flotte étonnée.

CLÉOPATRE.

Tais-toi, je te prie.

Entrent ANTOINE *et* EUPHRONIUS.

ANTOINE.

Est-ce là sa réponse?

EUPHRONIUS.

Oui, seigneur.

ANTOINE.

Ainsi la reine sera bien accueillie si elle veut me sacrifier.

EUPHRONIUS.

Il l'a déclaré ainsi.

ANTOINE.

Il faut qu'elle en soit instruite. — (*A Cléopâtre.*) Envoie à César cette tête qui grisonne, et il te donnera tous les royaumes que tu pourras désirer.

CLÉOPATRE.

Cette téte, seigneur?

ANTOINE, *à Euphronius.*

Retourne auprés de lui; dis-lui que son front est couronné des roses de la jeunesse, et qu'à son âge le monde attend de lui quelque chose qui sorte des erremens vulgaires : ses trésors, ses vaisseaux, ses légions, peuvent être à la disposition d'un lâche, et obtiendraient, au service d'un enfant, les mêmes succès que sous le commandement de César; c'est pourquoi je le somme de mettre de côté les avantages que lui a conférés la fortune, et de venir se mesurer, l'épée à la main et seul à seul, avec un homme sur le déclin de l'âge et de la puissance! Je vais le lui écrire; suis-moi.

ANTOINE *et* EUPHRONIUS *sortent.*

ÉNOBARBUS.

Comme il est probable, en effet, que César victorieux ira compromettre sa fortune et se donner en spectacle contre un spadassin! Je vois que le jugement des hommes se modifie avec leur fortune, et que leur âme éprouve les mêmes altérations que leur situation extérieure. Comment, sans avoir perdu le sens, s'imaginer que l'heureux César relèvera le gant que son dénûment lui jette! César, tu as aussi vaincu sa raison.

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Un envoyé de César.

CLÉOPATRE.

Eh quoi! sans plus de cérémonie? — Vous le voyez, mes filles? Ils se détournent avec dédain de la rose épanouie, ceux qui en adoraient à genoux le bouton. — Faites entrer.

ÉNOBARBUS, *à part.*

Ma conscience et moi nous commençons à n'être plus d'accord. La fidélité aux insensés est une folie: cependant celui qui a la constance de rester fidèle à son maître déchu est le vainqueur du vainqueur de son maître et conquiert une place dans l'histoire.

Entre THYRÉUS.

CLÉOPATRE.

La volonté de César?

THYRÉUS.

Je vous la ferai connaître en particulier.

CLÉOPATRE.

Il n'y a ici que mes amis; parle hardiment.

THYRÉUS.

Peut-être sont-ils aussi les amis d'Antoine.

ÉNOBARBUS.

Ses amis sont maintenant aussi rares que ceux de César sont nombreux, sans quoi il n'aurait pas besoin de nous. S'il plait à César, notre maître volera au-devant de son amitié; pour nous, ses amis sont les nôtres, et notre affection est acquise à César.

THYRÉUS.

Soit. — Écoutez-moi donc, reine illustre. César vous conjure d'oublier votre situation présente, pour vous ressouvenir seulement qu'il est César.

CLÉOPATRE.

C'est user d'une générosité royale : poursuis.

THYRÉUS.

Il sait qu'en vous attachant à Antoine, vous avez cédé non à l'amour, mais à la crainte.

CLÉOPATRE.

Oh!

THYRÉUS.

C'est pourquoi il vous plaint, et regarde les taches faites à votre honneur comme forcées et non méritées.

ÉNOBARBUS, *à part.*

Pour m'assurer du fait, je vais le demander à Antoine. Seigneur, seigneur, je vois que vous faites eau de toutes parts, il faut que je vous laisse couler à fond, tout seul; car ceux qui tiennent à vous de plus près vous quittent.

ÉNOBARBUS *sort.*

THYRÉUS.

De quelle requête me chargez-vous pour César? car il ne demande que l'occasion de vous obliger. Il serait charmé, si vous vouliez vous faire de sa fortune un appui pour vous étayer; mais il serait au comble de la joie d'apprendre de moi, que vous avez quitté Antoine et que vous vous êtes placée sous la protection du maître du monde.

CLÉOPATRE.

Quel est ton nom?

THYRÉUS.

Mon nom est Thyréus.

CLÉOPATRE.

Gracieux messager, porte au grand César ma réponse. — Je baise par ton intermédiaire sa main victorieuse; dis-lui que je suis prête à déposer ma couronne à ses pieds et à fléchir le genou devant lui; dis-lui que sa voix souveraine peut prononcer sur le sort de l'Égypte.

THYRÉUS.

Vous prenez le parti le plus honorable. Quand la sagesse et la fortune sont aux prises, si la première a la prudence de ne faire que ce qu'elle peut, aucun événement ne saurait l'ébranler; accordez-moi la faveur de baiser humblement votre main.

CLÉOPATRE, *lui présentant sa main.*

Plusieurs fois, le père de votre César, après avoir médité la conquête des empires, daigna imprimer sa lèvre sur cette chétive main, comme pour y recueillir une pluie de baisers.

Rentrent ANTOINE *et* ÉNOBARBUS.

ANTOINE.

Des faveurs, par Jupiter Tonnant ! — Qui es-tu, drôle ?

THYRÉUS.

L'exécuteur des ordres de l'homme le plus puissant et le plus digne d'être obéi.

ÉNOBARBUS.

Tu seras fouetté.

ANTOINE.

Approche, misérable. — Ciel et enfer ! toute mon autorité m'abandonne. Naguères, au seul son de ma voix, pareils à des écoliers en insurrection, les rois accouraient à moi en criant : « Qu'ordonnez-vous ? » Êtes-vous sourds ! je suis encore Antoine. Emmenez ce drôle, et frappez-le de verges.

ÉNOBARBUS.

Il vaut mieux se jouer à un lionceau qu'à un vieux lion mourant.

ANTOINE.

Lune et cieux ! fouettez-le fussent-ils : vingt des plus puissans d'entre les tributaires qui reconnaissent l'autorité de César, si je les surprenais se permettant de baiser la main de cette femme, — quelle est son nom depuis qu'elle n'est plus Cléopâtre ? — Fouettez-le, mes amis, jusqu'à ce que, pareil à un enfant qu'on châtie, vous le voyiez, le visage défiguré par la douleur, implorer sa grâce à grands cris. Qu'on l'emmène.

THYREUS.

Marc Antoine, —

ANTOINE.

Entraînez-le hors d'ici : après l'avoir fouetté, vous le ramènerez. — Le valet de César lui portera de ma part un message.

On emmène THYRÉUS.

ANTOINE, *continuant, à Cléopâtre.*

Tu étais à moitié flétrie avant que je te connusse. — Eh quoi ! je me suis abstenu à Rome d'appuyer ma tête sur l'oreiller conjugal ? j'ai renoncé à obtenir une postérité légitime de la perle des femmes, et pourquoi ? pour me voir trompé par une perfide qui descend jusqu'à des valets !

CLÉOPATRE.

Seigneur, —

ANTOINE.

Tu n'as jamais été qu'une impudique. Mais, quand nous nous endurcissons dans le vice, les dieux, malheureux que nous sommes, nous frappent d'aveuglement; ils éteignent dans la turpitude les lumières de notre raison, nous font adorer nos erreurs, et rient de nous voir courir à notre honte.

CLÉOPATRE.

En suis-je donc venue à ce point d'humiliation ?

ANTOINE.

Je t'ai trouvée comme un morceau refroidi sur l'assiette de César expiré ; que dis-je ? tu n'étais plus que les restes de Cneïus Pompée , sans compter toutes les heures libertines qu'a dérobées ton impudicité et que la renommée n'a point enregistrées : car, j'en ai la conviction, tu ne sais pas ce que c'est que la continence ; c'est tout au plus si tu peux le deviner par conjecture.

CLÉOPATRE.

Où en voulez-vous venir ?

ANTOINE.

Permettre à un drôle qui accepte un salaire et vous dit, Dieu vous le rende ! de toucher familièrement la main qui joue avec la mienne, ce sceau royal, ce garant de la foi des grands cœurs ! — Oh ! que ne suis-je dans les montagnes de Basan ! ma voix y dominerait les mugissemens de tous les animaux à cornes ! Je n'ai pour cela que de trop cruels motifs; et si je mettais de la modération à le proclamer, je ressemblerais au condamné qui, la hart au cou, remercierait le bourreau de son adresse expéditive.

Plusieurs SERVITEURS *ramènent* THYRÉUS.

ANTOINE, *continuant.*

L'a-t-on fustigé ?

PREMIER SERVITEUR.

Comme il faut, seigneur.

ANTOINE.

A-t-il crié ? a-t-il demandé pardon ?

PREMIER SERVITEUR.

Il a demandé grâce.

ANTOINE, *à Thyréus.*

Si ton père vit encore, il regrettera de n'avoir pas eu une fille au lieu de toi ; et toi, tu ne te réjouiras guère de suivre César dans son triomphe, en songeant que pour lui tu as été fouetté : à l'avenir, que la blanche main d'une dame te donne la fièvre; tremble, rien qu'en la voyant. Retourne

vers César; dis-lui comment on t'a traité; n'oublie pas de lui dire à quel point il m'a mis en colère, car il affecte l'orgueil et le dédain, et en voyant que je suis il oublie ce que je fus; il m'irrite, ce qui n'est pas difficile en ce moment où mon heureuse étoile, qui guidait naguères ma destinée, s'est détachée de son orbite et s'est plongée dans l'abime de l'enfer. S'il est mécontent de ce que j'ai dit et de ce que j'ai fait, dis lui qu'il a en sa puissance Hipparque, mon affranchi, et que, par mesure de représailles, il peut le fustiger, le pendre ou le mettre à la torture comme il lui plaira : propose-lui cet expédient. Retire-toi avec ta flagellation ; va-t'en.

THYRÉUS *sort.*

CLÉOPATRE.

Avez-vous fini?

ANTOINE.

Ah! l'astre de mes nuits est maintenant éclipsé; et ce présage suffirait à lui seul pour annoncer la chute d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Il faut que j'attende qu'il ait terminé.

ANTOINE.

Quoi! pour flatter César, tu ne rougis pas d'échanger d'amoureux regards avec un de ses valets?

CLÉOPATRE.

Ne pas me connaître encore?

ANTOINE.

Me montrer de la froideur, à moi?

CLÉOPATRE.

Ah! si tels sont mes sentimens pour toi, que de mon cœur glacé le ciel fasse pleuvoir une grêle homicide et empoisonnée; — que le premier grêlon tombe sur ma tête, et qu'en se dissolvant, il fasse dissoudre ma vie; que le second frappe Césarion * et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute ma postérité, ainsi que tous mes braves Égyptiens, nagent sans vie, privés de sépulture, dans les flots de cette grêle fondue, dévorés par les insectes du Nil.

ANTOINE.

Je suis satisfait. César compte s'établir dans Alexandrie; c'est là que je l'attends pour le combattre. Notre armée de terre s'est courageusement maintenue; notre flotte dispersée s'est ralliée et présente encore sur les mers un appareil menaçant. Qu'avais-je donc fait de mon courage? — Écoute, Cléopâtre; si je reviens encore du champ de bataille pour déposer un baiser sur tes lèvres, je reviendrai couvert de sang. Mon glaive et moi, nous allons nous conquérir une place dans l'histoire. J'espère encore en lui.

* Le fils qu'elle avait eu de Jules César. (*Note du traducteur.*)

CLÉOPATRE.

Je reconnais mon vaillant héros.

ANTOINE.

Mes forces, mon courage, ma vie vont être triplés, et je vais combattre à outrance. Quand mes heures coulaient heureuses et prospères, avec moi les vaincus rachetaient leur vie par une plaisanterie; mais maintenant je vais serrer les dents, et j'enverrai aux enfers tout ce qui s'opposera à mon passage. — Viens, donnons encore une nuit à la joie! Qu'on appelle autour de moi tous nos capitaines attristés; qu'on remplisse nos coupes, et qu'une fois encore la cloche de minuit nous trouve à table.

CLÉOPATRE.

C'est aujourd'hui mon jour de naissance: je m'attendais à le passer tristement; mais puisque tu es redevenu Antoine, je veux être encore Cléopâtre.

ANTOINE.

Nous sortirons triomphans de cette épreuve.

CLÉOPATRE.

Qu'on appelle auprès de mon Antoine tous ses braves officiers.

ANTOINE.

Faites; je veux leur parler, et ce soir, je veux que le vin déborde par leurs cicatrices. Viens, ma reine; il me reste encore de la sève. La première fois que je combattrai, je rendrai la mort amoureuse de moi; car je veux que mon glaive rivalise avec sa faux homicide.

ANTOINE, CLÉOPATRE *et* LEUR SUITE *sortent.*

ÉNOBARBUS.

Le voilà résolu à présenter à la foudre un front intrépide. Être furieux, c'est porter la peur jusqu'à la démence, et dans cet état la colombe est capable d'attaquer l'autruche à coups de bec. Je vois que notre général n'a repris du cœur qu'aux dépens de sa tête : quand le courage empiète sur la raison, il ronge le glaive avec lequel il combat. Je vais chercher les moyens de le quitter

Il sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Le camp de César devant Alexandrie.

Arrivent CÉSAR *lisant une lettre*, AGRIPPA, MÉCÈNE *et* AUTRES.

CÉSAR.

Il me traite d'enfant, et me gourmande comme s'il avait le pouvoir de me chasser d'Égypte. Il a fait battre de verges mon messager; il me provoque à un combat singulier, César contre Antoine. Que le vieux scélérat sache que j'ai à ma disposition beaucoup d'autres moyens de mourir, et qu'en attendant je me moque de son cartel.

MÉCÈNE.

César doit penser que du moment où un aussi grand personnage commence à délirer, c'est qu'il est aux abois. Ne lui donnez pas le temps de respirer et mettez à profit sa démence : jamais la colère n'a su se défendre avec avantage.

CÉSAR.

Annoncez à nos principaux officiers que demain de tant de batailles verra livrer la dernière. Nous avons dans nos rangs un assez grand nombre de déserteurs de l'armée d'Antoine pour s'emparer de sa personne et nous l'amener. Veillez à ce que cela se fasse : dites qu'on fasse prendre à l'armée un repas abondant : nous avons pour cela les provisions nécessaire, et c'est une profusion qu'elle a bien méritée. Malheureux Antoine!

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Alexandrie.—Un appartement du palais.

Entrent ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMION, IRAS, ALEXAS *et* AUTRES.

ANTOINE.

Il ne veut pas se mesurer avec moi, Domitius?

ÉNOBARBUS.

Non.

ANTOINE.

Pourquoi cela?

ÉNOBARBUS.

Il pense qu'étant vingt fois plus favorisé que vous de la fortune, ce serait vingt contre un.

ANTOINE.

Demain, Énobarbus, je combattrai sur mer et sur terre. Ou je reviendrai vivant, ou en mourant je donnerai à ma gloire un bain de sang qui la fera revivre. Te sens-tu disposé à bien combattre?

ÉNOBARBUS.

Je frapperai en criant : La victoire ou la mort!

ANTOINE.

C'est bien dit; viens. — Qu'on appelle les serviteurs de ma maison; que dans le banquet d'aujourd'hui rien ne soit épargné.

Entrent PLUSIEURS SERVITEURS.

ANTOINE, *continuant*.

Donne-moi ta main, toi; tu m'as toujours fidèlement servi; — et toi aussi; — et toi, — et toi; — et toi; vous m'avez tous bien servi, et vous avez eu des rois pour collègues.

CLÉOPATRE.

Que veut dire ceci?

ÉNOBARBUS, *à part*.

C'est une de ces fantaisies que la douleur suggère.

ANTOINE.

Et toi aussi, tu es un fidèle serviteur; je voudrais qu'il me fût possible de me subdiviser en autant d'individus que vous êtes; et que vous tous incorporés vous ne fassiez qu'un Antoine, afin que je pusse vous servir aussi bien que vous m'avez servi.

LES SERVITEURS.

Aux dieux ne plaise!

ANTOINE.

Allons, mes bons amis, servez-moi encore ce soir: n'épargnez pas mon vin et disposez de ce qui m'appartient comme à l'époque où mon empire partageait votre condition et obéissait à mes ordres.

CLÉOPATRE.

Que prétend-il?

ÉNOBARBUS.

Faire pleurer ses amis.

ANTOINE.

Servez-moi ce soir; peut-être est-ce pour la dernière fois; peut-être ne devez-vous plus me revoir; ou, si vous me revoyez, je ne serai plus que l'ombre de moi-même : peut-être que demain vous servirez un autre maître; il me semble que cette entrevue est la dernière. Mes fidèles amis,

je ne vous congédie pas; mais inséparablement attaché à vous, je ne vous quitterai qu'à la mort. Je vous demande encore ce soir vos services pendant deux heures, et que les dieux vous en récompensent!

ÉNOBARBUS.

Quelle est votre idée, seigneur? Pourquoi jeter ainsi leur âme dans le découragement? Voyez, ils pleurent, et moi, comme un sot, je sens mes yeux s'humecter de larmes; fi donc! ne nous métamorphosez pas en femmes.

ANTOINE.

Quo donc! que le ciel me punisse si c'était là mon intention! bénies soient ces généreuses larmes! Mes chers amis, vous prêtez à mes paroles un sens trop douloureux : ce que je vous ai dit de ranimer votre courage; je vous demandais de faire resplendir cette nuit de l'éclat de mille flambeaux. Sachez, mes amis, que j'espère bien de la journée de demain. Le combat auquel je veux vous conduire, je m'attends à en revenir vivant et victorieux plutôt qu'à y mourir avec gloire. Allons souper; venez, et noyons dans le vin les réflexions importunes.

Ils sortent.

SCENE III.

Même ville.—Devant le palais.

Arrivent DEUX SOLDATS *de garde.*

PREMIER SOLDAT.

Bonsoir, camarade; c'est demain le grand jour.

DEUXIÈME SOLDAT.

Il décidera la question dans un sens ou dans un autre. Adieu. N'as-tu entendu parler de rien d'étrange dans la rue?

PREMIER SOLDAT.

De rien : quelles nouvelles?

DEUXIÈME SOLDAT.

Il est probable que ce n'est qu'un bruit sans fondement. Bonne nuit.

PREMIER SOLDAT.

Bonne nuit, camarade.

Arrivent DEUX AUTRES SOLDATS.

DEUXIÈME SOLDAT.

Soldats, soyez vigilans.

TROISIÈME SOLDAT.

Et vous aussi : bonne nuit, bonne nuit.

Les deux premiers se placent au poste qui leur est assigné.

QUATRIÈME SOLDAT.

Nous autres, c'est ici qu'est notre poste.

Lui et son camarade se placent à leurs postes respectifs.

QUATRIÈME SOLDAT *continuant.*

Si demain notre flotte a l'avantage, j'ai la certitude que l'armée de terre tiendra ferme.

TROISIÈME SOLDAT.

C'est une vaillante armée et pleine de résolution.

On entend une symphonie de hautbois qui semble sortir de dessous terre.

QUATRIÈME SOLDAT.

Silence! Quel est ce bruit?

PREMIER SOLDAT.

Écoutez, écoutez!

DEUXIÈME SOLDAT.

Taisez-vous.

PREMIER SOLDAT.

De la musique dans l'air.

TROISIÈME SOLDAT.

Elle sort de dessous terre.

QUATRIÈME SOLDAT.

C'est bon signe, n'est-ce pas?

TROISIÈME SOLDAT.

Non.

PREMIER SOLDAT.

Silence, vous dis-je. Qu'est-ce que cela signifie?

DEUXIÈME SOLDAT.

C'est le dieu Hercule, qu'affectionnait Antoine, et qui l'abandonne aujourd'hui.

PREMIER SOLDAT.

Avançons. Voyons si les autres sentinelles entendent les mêmes bruits que nous.

Ils s'avancent vers un autre poste.

DEUXIÈME SOLDAT.

Eh bien! vous autres,

PLUSIEURS SOLDATS *à la fois.*

Eh bien! eh bien! entendez-vous ces sons,

PREMIER SOLDAT.

Oui; cela n'est-il pas étrange?

TROISIÈME SOLDAT.

Entendez-vous, camarades? entendez-vous?

PREMIER SOLDAT.

Suivons ces sons aussi loin que notre consigne nous le permet. Voyons à quel endroit ils cesseront.

PLUSIEURS SOLDATS *parlant à la fois.*

Volontiers : voilà qui est étrange.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Même ville.—Un appartement du palais.

Entrent ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION, *et plusieurs* SERVITEURS.

ANTOINE.

Éros! mon armure, Éros!

CLÉOPATRE.

Repose un moment.

ANTOINE.

Non, mon amour. — Éros, viens; Éros, apporte-moi mes armes.

Entre ÉROS, *portant l'armure d'*ANTOINE.

ANTOINE, *continuant.*

Allons, mon ami, revêts ton armure. — Si la fortune n'est pas aujourd'hui pour nous, c'est que nous l'aurons bravée. — Allons.

CLÉOPATRE.

Éros, laisse-moi t'aider. Où cette pièce se place-t-elle?

ANTOINE.

Eh bien, soit, soit! Tu es l'armurier de mon cœur. — Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela; bon, tu y es maintenant.

CLÉOPATRE.

Permets-moi d'aider : voilà comme cela doit être.

ANTOINE.

Bien, bien; nous prospérerons maintenant, — (*à Éros*) vois-tu, mon brave camarade? Allons, va t'armer.

ÉROS.

Tout-à-l'heure, seigneur.

CLÉOPATRE.

Cela n'est-il pas bien bouclé?

ANTOINE.

A merveille, à merveille; celui qui débouclera cette cuirasse, avant qu'il me plaise de la quitter pour me reposer, aura à faire à rude partie. Ta main s'embrouille, Éros, et ma reine est un écuyer plus habile que toi : dépêche. — (*A Cléopâtre.*) O mon amour, que ne peux-tu me voir combattre aujourd'hui? que n'es-tu versée dans le noble métier des armes! tu verrais comme je vais m'en acquitter.

Entre UN OFFICIER *armé.*

ANTOINE, *continuant.*

Bonjour; sois le bienvenu : on voit à ta mine que tu connais les devoirs d'un guerrier Pour une occupation qui nous plaît, nous nous levons de bonne heure, et nous nous y livrons avec joie.

PREMIER OFFICIER.

Quoiqu'il soit de bonne heure, en effet, seigneur, mille guerriers ont revêtu leur armure, et vous attendent aux portes de la ville.

On entend des acclamations mêlées au bruit des fanfares.

Entrent PLUSIEURS OFFICIERS *et* SOLDATS.

DEUXIÈME OFFICIER.

La matinée est belle. — Salut, général.

TOUS.

Salut, général.

ANTOINE.

Voilà de bonne musique, mes enfans. Le lever de ce jour, pareil au génie d'un jeune homme qui donne de brillantes espérances, est précoce et matinal. — (*A Éros, qui achève de l'armer.*) Bon, bon : donne-moi ceci; comme cela; c'est bien. — (*A Cléopâtre.*) Adieu, reine, et sois heureuse, quel que soit le destin qui m'attende. (*Il l'embrasse.*) C'est le baiser d'un soldat; je mériterais tes reproches et tes mépris si je perdais le temps à te faire des complimens plus étudiés. Je te quitte sans façon comme doit le faire un homme couvert d'acier. Que ceux qui veulent combattre me suivent : je vais vous conduire à l'ennemi. — Adieu.

ANTOINE, ÉROS, LES OFFICIERS *et* LES SOLDATS *sortent.*

CHARMION, *à Cléopâtre.*

Voulez-vous venir vous enfermer dans votre chambre?

CLÉOPATRE.

Aide-moi à m'y rendre. Il part avec toute l'ardeur d'un héros. Plût aux dieux que lui et César décidassent cette grande querelle dans un combat singulier! Alors Antoine, — mais maintenant; — n'importe, — sortons.

Elles sortent.

SCENE V.

Le camp d'Antoine, près d'Alexandrie.

Arrivent d'un côté ANTOINE *et* ÉROS, *de l'autre un* SOLDAT.

LE SOLDAT.

Plaise aux dieux que cette journée soit heureuse pour Antoine!

ANTOINE.

Plût aux dieux que j'en eusse cru tes conseils et tes blessures et que j'eusse combattu sur terre!

LE SOLDAT.

Si tu l'avais fait, les rois qui ont quitté tes drapeaux et le guerrier qui t'a abandonné ce matin marcheraient encore à ta suite.

ANTOINE.

Qui m'a abandonné ce matin?

LE SOLDAT.

Qui? un homme qui t'était cher. Appelle Énobarbus, il ne t'entendra point, ou du camp de César, il te répondra : «Je ne suis plus des tiens!»

ANTOINE.

Que dis-tu?

LE SOLDAT.

Il est allé rejoindre César.

ÉROS.

Seigneur, il n'a emporté ni ses effets ni son argent.

ANTOINE.

Est-il parti ?

LE SOLDAT.

Rien de plus certain.

ANTOINE.

Va, Éros, et envoie-lui son argent et ses effets; ne retiens pas une obole, je te le recommande; écris-lui une lettre que je signerai, et fais-lui mes adieux dans les termes les plus affectueux : dis-lui que je souhaite qu'il ne soit jamais obligé à changer une seconde fois de maître. — Oh! ma mauvaise fortune a vicié jusqu'aux cœurs les plus honnêtes! — Hâte-toi; — Énobarbus!

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Le camp de César devant Alexandrie.

Fanfares. Arrivent CÉSAR, AGRIPPA, ÉNOBARBUS *et autres.*

CÉSAR.

Agrippa, va donner le signal du combat : notre volonté est qu'Antoine soit pris vivant; va le faire savoir.

AGRIPPA.

César, j'y vais.

AGRIPPA *s'éloigne.*

CÉSAR.

Le moment de la paix universelle approche : si cette journée est heureuse pour moi, l'olive va croître sans obstacles dans les trois parties du monde.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Antoine est arrivé sur le champ de bataille.

CÉSAR.

Qu'on dise à Agrippa de placer les déserteurs à l'avant-garde, afin qu'on voie Antoine épuiser sur lui-même sa furie.

CÉSAR *et* SA SUITE *s'éloignent.*

ÉNOBARBUS, *seul.*

Alexas a trahi, il est allé en Judée par l'ordre d'Antoine; là il a engagé le grand Hérode à se ranger du parti de César et à déserter la cause d'Antoine, son maître : pour le récompenser, César l'a fait pendre. Canidius et les autres officiers qui ont passé à l'ennemi ont obtenu de l'emploi; mais on ne leur accorde aucune confiance. J'ai commis une faute : je me la reproche avec amertume, et désormais il n'est plus de bonheur pour moi.

Arrive UN SOLDAT DE CÉSAR.

LE SOLDAT.

Énobarbus, Antoine vous envoie vos effets et votre argent, en y ajoutant un témoignage de sa libéralité : son messager est arrivé au camp sous mon escorte; il est maintenant à votre tente, occupé à décharger ses mulets.

ÉNOBARBUS.

Je te fais don de tout ce qu'il m'apporte.

LE SOLDAT.

Ce n'est pas une plaisanterie, Énobarbus. Je vous dis la vérité. Vous feriez bien d'escorter le messager jusqu'à la sortie du camp; je l'aurais fait moi-même, si mon poste ne réclamait ma présence. Votre empereur continue à se conduire en véritable Jupiter.

LE SOLDAT *s'éloigne.*

ÉNOBARBUS, *seul.*

Moi seul, je suis un scélérat, et je sens toute mon ignominie. O Antoine, trésor de générosité, si tu récompenses avec de l'or ma turpitude, de quel prix aurais-tu donc payé ma fidélité ? Mon cœur est gros de douleur; et si le remords ne le brise pas bientôt, j'aurai recours à un moyen plus prompt; mais le remords suffira, je le sens. Moi combattre contre toi ? Non; cherchons la boue de quelque fossé pour y mourir et y ensevelir l'opprobre de mes derniers jours.

Il s'éloigne.

SCENE VII.

Le champ de bataille entre les deux camps.

On entend le bruit du combat, les roulemens des tambours et le son des trompettes. Arrive AGRIPPA, *suivi d'une partie de* SES TROUPES.

AGRIPPA.

Battons en retraite; nous nous sommes engagés trop avant. César lui-même a de la besogne sur les bras, et nous avons trouvé plus de résistance que nous n'en attendions.

Ils s'éloignent. Le bruit du combat continue.

Arrivent ANTOINE *et* SCARUS *blessé.*

SCARUS.

O mon vaillant empereur, voilà ce qui s'appell

combattre! Si dès le commencement nous nous en étions acquittés de cette manière, nous les aurions chassés devant nous criblés de blessures.

ANTOINE.

Tu saignes beaucoup.

SCARUS.

J'avais ici une blessure en forme de T; elle a maintenant la forme d'un H.

ANTOINE.

Ils se mettent en retraite.

SCARUS.

Il faut les battre à plate couture : j'ai encore de la place pour six entailles.

Arrive EROS.

ÉROS.

Ils sont battus seigneur, et nous avons remporté là une magnifique victoire.

SCARUS.

Taillons-leur des croupières et empoignons-les par derrière comme des lièvres : c'est plaisir que d'étriller un fuyard.

ANTOINE.

Je te donnerai une récompense pour ta gaîté et dix pour ta bravoure. Suis-moi.

SCARUS.

Je vous suivrai de mon mieux.

Ils s'éloignent.

SCENE VIII.

Sous les murs d'Alexandrie.

Le bruit du combat continue. Arrive ANTOINE, *à la tête de ses troupes;* SCARUS *l'accompagne.*

ANTOINE.

Nous l'avons repoussé jusque dans son camp. Que l'un de vous prenne les devans et aille annoncer à la reine les hôtes qui vont lui arriver. — Demain, avant que le soleil ne nous voie, nous verserons le sang qui nous a échappé aujourd'hui. Je vous rends grâces à tous; car vous êtes des braves, et vous avez combattu, non en hommes qui servent les intérêts d'un tiers, mais comme si cette cause eût été la vôtre à tous aussi bien que la mienne : vous vous êtes tous conduits comme autant d'Hectors. Rentrez dans la ville, embrassez vos femmes, vos amis; contez-leur vos exploits, pendant qu'avec des pleurs de joie ils laveront le sang figé de vos glorieuses blessures et les baiseront avec respect. — (*A Scarus.*) Donne-moi ta main.

Arrivent CLÉOPATRE *et sa* SUITE.

ANTOINE, *continuant.*

Je veux louer tes exploits en présence de cette puissante enchanteresse et t'attirer ses remercîemens. — (*A Cléopâtre.*) O toi, astre de l'univers, entoure de tes bras mon cou bardé de fer; en dépit de ma cuirasse, viens sur mon cœur, et avec une joie triomphante, viens sentir sous ta main ses fiers battemens.

CLÉOPATRE.

O roi des rois! ô vaillance sans limite! te voilà donc revenu souriant, sain et sauf, des périls de la guerre!

ANTOINE.

Ma tendre Philomèle, nous les avons renvoyés à leurs lits. Oui, ma fille; malgré les cheveux gris qui commencent à se mêler à ma brune chevelure, il me reste encore assez de vigueur pour suppléer à la jeunesse. Regarde cet homme : accorde-lui la faveur de te baiser la main. — (*A Scarus.*) Baise cette main, mon brave. — (*A Cléopâtre.*) Il a combattu aujourd'hui comme un Dieu qui, indigné contre les humains, serait venu les châtier en personne.

CLÉOPATRE.

Ami, je te ferai présent d'une armure d'or; elle a naguère appartenu à un roi.

ANTOINE.

Il l'a méritée, fût-elle toute étincelante de rubis comme le char sacré de Phébus. — Donne-moi ta main, faisons dans Alexandrie notre joyeuse entrée; portons nos boucliers glorieusement meurtris comme leurs maîtres; si notre palais était assez vaste pour contenir l'armée entière, nous souperions tous ensemble, et nous boirions à la ronde à la journée de demain, qui nous promet de glorieux périls. Trompettes, faites retentir aux oreilles d'Alexandrie vos fanfares sonores; qu'elles se mêlent au bruit des tambourins; que le ciel et la terre leur répondent et applaudissent à notre approche.

Ils s'éloignent.

SCENE IX.

Le camp de César. — Plusieurs soldats sont posés en sentinelle.

Arrive ÉNOBARBUS.

PREMIER SOLDAT.

Si nous ne sommes pas relevés d'ici à une heure, nous devrons retourner au corps-de-garde : la nuit est brillante, et l'on dit que nous serons en bataille à deux heures du matin.

DEUXIÈME SOLDAT.

La journée d'hier a été rude pour nous.

ÉNOBARBUS, *se croyant seul.*

Sois témoin, ô nuit, —

TROISIÈME SOLDAT.

Quel est cet homme?

DEUXIÈME SOLDAT.

Silence! écoutons-le.

ÉNOBARBUS.

O lune bienfaisante! quand l'avenir chargera de

son exécration les noms des traîtres qui ont quitté leurs drapeaux, sois témoin qu'en ta présence le malheureux Énobarbus s'est repenti ! —

PREMIER SOLDAT.

Énobarbus !

TROISIÈME SOLDAT.

Silence ! écoutons encore.

ÉNOBARBUS.

Astre de la douleur, verse sur moi les humides poisons de la nuit et délivre-moi d'une vie importune ; brise mon cœur sous le poids accablant de ma faute, et mets un terme aux tourmens que j'endure. O Antoine, plus généreux que ma trahison n'est infâme, pardonne-moi pour ta part, et que le monde inscrive mon nom sur la liste des traîtres et des déserteurs. O Antoine! ô Antoine!

Il meurt.

DEUXIÈME SOLDAT.

Parlons-lui.

PREMIER SOLDAT.

Interrogeons-le ; ce qu'il dit pourrait intéresser César.

TROISIÈME SOLDAT.

Oui; mais il dort.

PREMIER SOLDAT.

Je crois plutôt qu'il est évanoui, car jamais prière aussi douloureuse que la sienne n'eut pour effet d'appeler le sommeil.

DEUXIÈME SOLDAT.

Allons à lui.

TROISIÈME SOLDAT.

Éveillez-vous, éveillez-vous, ami ; parlez-nous.

DEUXIÈME SOLDAT.

L'entends-tu répondre, camarade?

PREMIER SOLDAT.

La main de la mort l'a saisi. (*On entend le bruit lointain des tambours.*) Écoutez! Les sourds roulemens du tambour éveillent l'armée endormie; portons-le au corps-de-garde; c'est un personnage de marque. Notre heure de faction est plus que passée.

TROISIÈME SOLDAT.

Portons-le doux ; on pourra peut-être le rappeler à la vie.

Ils s'éloignent en emportant le corps.

SCENE X.

Entre les deux camps.

Arrive ANTOINE *à la tête de ses troupes*, SCARUS *l'accompagne.*

ANTOINE.

Ils prennent leurs dispositions pour un combat naval; ils ne veulent pas avoir affaire à nous sur terre.

SCARUS.

On combattra sur terre et sur mer, seigneur

ANTOINE.

Je voudrais qu'ils pussent combattre dans le feu ou dans l'air; là aussi nous les attaquerions. Mais voici l'état des choses : notre infanterie restera avec nous, et prendra position sur les hauteurs qui avoisinent la ville; les ordres sont donnés à la flotte, et déjà elle est sortie du port. Cherchons un endroit d'où nous puissions facilement distinguer le nombre des vaisseaux et suivre leurs évolutions.

Ils s'éloignent.

Arrive CÉSAR *à la tête de ses troupes.*

CÉSAR.

Nous ne ferons sur terre aucun mouvement, à moins que nous ne soyons attaqués, et nous ne le serons pas ; car l'ennemi a envoyé ses meilleurs troupes sur ses galères. Gagnons les vallées et conservons tous nos avantages.

Ils s'éloignent.

Reviennent ANTOINE *et* SCARUS.

ANTOINE.

Ils n'en sont pas encore venus aux mains. De la hauteur où s'élève là-bas ce bois de pins, je pourrai tout découvrir ; je vais revenir à l'instant te dire la tournure que prennent les choses.

Il s'éloigne.

SCARUS, *seul.*

Les hirondelles ont fait leurs nids dans les agrès de la flotte de Cléopâtre ; les augures disent qu'ils ne savent pas, — qu'ils ne sauraient dire, — ce que cela présage ; ils ont un air consterné et n'osent pas dire ce qu'ils savent. Antoine est vaillant et découragé, et dans l'état précaire et incertain de sa fortune, à la vue de ce qu'il a et de ce qui lui manque, il est en proie à de brusques alternatives de crainte et d'espoir.

On entend le bruit lointain d'un combat naval.

Revient ANTOINE.

ANTOINE.

Tout est perdu : l'infâme Égyptienne m'a trahi ; ma flotte s'est rendue à l'ennemi : les voilà maintenant qui jettent leurs bonnets en l'air et qui fraternisent, la coupe à la main, comme des amis qui avaient depuis long-temps perdu l'espérance de se revoir. — Triple prostituée * ! c'est toi qui

* Elle s'était donnée d'abord à Jules César, puis à Antoine, et maintenant, dans la pensée de ce dernier, elle se prépare à se donner à Auguste. (*Note du traducteur.*)

m'as vendu à cet écolier, et ce n'est plus qu'avec toi que mon cœur est en guerre. — (*A Scarus.*) Dis à nos soldats de se disperser; car lorsque je serai vengé de mon infernale enchanteresse, tout sera fini pour moi; — dis-leur à tous de fuir. Va-t'en.

SCARUS *s'éloigne.*

ANTOINE, *continuant.*

O soleil, je ne verrai plus ton lever! Ici la fortune et Antoine se séparent, ici nous nous disons adieu pour la dernière fois. — Voilà donc où j'en suis venu! — Les cœurs qui rampaient à mes pieds, dont je comblais tous les désirs, se refroidissent pour moi et reportent leurs affections sur le florissant César; le chêne qui les dominait tous n'offre plus, [illegible] ant qu'un tronc nu et flétri. Je suis trahi, [illegible] erfide et infâme Égyptienne! cette enchanteresse maudite, qui d'un regard armait ou désarmait mon bras, dont l'amour était ma couronne, le principal but de ma vie; fidèle à sa nature, elle m'a indignement joué et m'a plongé dans [illegible] de malheurs. — Holà! Éros, Éros!

Arrive CLÉOPATRE.

ANTOINE, *continuant.*

[illegible] magicienne infernale! retire-toi.

CLÉOPATRE.

Pourquoi mon seigneur est-il courroucé contre son amie?

ANTOINE.

Disparais, ou je te traiterai comme tu l'as mérité et gâterai le triomphe de César. Qu'il t'emmène et te présente aux acclamations des plébéiens, marche à la suite de son char, et fais voir en ta personne le plus grand opprobre de ton sexe. Monstre de turpitude, sois exposée aux regards du peuple pour quelque chétive pièce de monnaie, et que l'impassible Octavie laboure ton visage de ses ongles qu'elle a laissés croître pour cet usage.

CLÉOPATRE *s'éloigne.*

ANTOINE, *continuant.*

Tu as bien fait de partir, si toutefois c'est un bien de vivre; mieux eût valu pour toi tomber sous ma furie, ce trépas t'eût sauvé mille morts. — Holà, Éros! — J'ai sur moi la tunique de Nessus. Alcide, mon illustre ancêtre, enseigne-moi ta rage, que je lance Lychas dans la région de la lune, et qu'à l'exemple de ta main, cett [illegible] in qui mania la plus pesante des massues, la mienne me donne noblement la mort. L'infâme magicienne mourra; elle m'a vendu au jeune Romain, et je péris victime de ses complots : elle mourra po [illegible] pier ce crime. — Holà, Éros!

Il s'éloigne.

SCENE XI.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* MARDIAN.

CLÉOPATRE.

Secourez-moi, mes filles! Oh! il est plus furieux que les fils de Télémon frusté du bouclier d'Achille. Le sanglier de Thessalie n'était pas plus menaçant.

CHARMION.

Venez au tombeau des Ptolémées, enfermez-vous dans son enceinte, et envoyez dire à César que vous êtes morte. La perte de la vie ne brise pas le lien qui unit l'âme au corps plus violemment que ne fait la perte de la grandeur.

CLÉOPATRE.

Allons au tombeau des Ptolémées. Mardian, va lui dire que je me suis donné la mort; ajoute que le dernier mot que j'ai prononcé, c'est le nom d'Antoine; et dis-lui cela, je te prie, de manière à l'émouvoir. Va, Mardian, et reviens m'apprendre comment il aura reçu la nouvelle de ma mort. — Allons au tombeau des Ptolémées.

Elles sortent.

SCÈNE XII.

Même ville. — Un autre appartement du palais.

Entrent ÉROS *et* ANTOINE.

ANTOINE.

Éros, tu me vois encore?

ÉROS.

Oui, mon noble maître.

ANTOINE.

Nous voyons parfois un nuage en forme de dragon, une vapeur nous offre l'image d'un ours ou d'un lion, d'une citadelle flanquée de tours, d'un roc menaçant, d'un mont à double cime, d'un promontoire bleuâtre couronné de forêts qui semblent se balancer dans l'air et dont l'illusion trompe nos regards. Tu as vu ces images, ces vains fantômes nés des ombres du soir?

ÉROS.

Oui, seigneur.

ANTOINE.

Le nuage se disperse, et ce qui tout-à-l'heure était un cheval, se mêle, se confond et ne forme plus qu'un tout indistinct comme l'eau dans l'eau.

ÉROS.

C'est vrai, seigneur.

ANTOINE.

Mon fidèle Éros, ton général ressemble à l'un de ces corps fantastiques. Ici je suis Antoine; mais, mon ami, je ne puis conserver plus long-temps cette forme visible. C'est pour la reine d'Égypte que j'ai entrepris cette guerre; et cette reine, — dont je croyais posséder le cœur comme elle possédait le mien, qui, si je l'eusse conservé libre, m'aurait concilié un million de cœurs maintenant perdus pour moi, — eh bien! Éros, elle a joué le jeu de César et sacrifié ma gloire trahie au triomphe de mon ennemi. — Va, ne pleure pas, mon fidèle Éros; il me reste moi-même pour mettre un terme à mon existence.

Entre MARDIAN.

ANTOINE, *continuant, à Mardian.*

Oh! ton infâme maîtresse, elle m'a fait tomber le glaive des mains.

MARDIAN.

Non, Antoine; ma maîtresse vous aimait; et elle avait associé sans réserve sa fortune à la vôtre.

ANTOINE.

Arrière, eunuque insolent; tais-toi! Elle m'a trahi, et il faut qu'elle meure.

MARDIAN.

On ne peut payer qu'une fois son tribut à la mort; et cette dette, elle l'a déjà acquittée. Ce que vous voudriez faire est fait, et c'est vous qui en êtes cause: les dernières paroles qu'elle a prononcées ont été: « Antoine! généreux Antoine! » Alors un sourd gémissement lui a coupé la parole qui est restée suspendue entre son cœur et ses lèvres, et c'est votre nom à la bouche, qu'elle a rendu l'âme.

ANTOINE.

Elle est donc morte?

MARDIAN.

Morte.

ANTOINE.

Désarme-moi, Éros, ma journée est finie; j'ai terminé ma tâche, allons dormir. — (*A Mardian.*) Toi, pour prix de ton message, estime-toi heureux de sortir d'ici vivant. Va-t'en. — (*A Éros.*) Voyons, dépêche-toi.

MARDIAN *sort.*

ANTOINE, *continuant.*

Le bouclier aux sept peaux, le bouclier d'Ajax ne pourrait comprimer les bonds violens de mon cœur. O mes flancs, ouvrez-vous; mon cœur, sois plus fort que la poitrine qui te contient: brise ta frêle enveloppe! — Dépêche-toi, Éros, dépêche-toi. — (*Après qu'Éros a achevé de le désarmer.*) Maintenant je ne suis plus un guerrier: débris de mon armure, allez loin de moi; vous fûtes portés avec honneur. — (*A Éros.*) Laisse-moi un moment.

ÉROS *sort.*

ANTOINE, *seul, continuant.*

Je vais te rejoindre, ô Cléopâtre, et les larmes aux yeux, j'implorerai mon pardon: il le faut, car tout délai est pour moi un supplice: puisque mon flambeau est éteint, ne restons pas debout plus long-temps et couchons-nous. Maintenant tous les efforts seraient superflus et ne feraient que se briser contre eux-mêmes: mettons donc le sceau définitif, et que tout soit terminé. — Éros! — Je viens, ô ma reine! — Éros! — Attends-moi. Dans ces lieux fortunés où les âmes reposent sur des lits de fleurs, nous nous promènerons, nous tenant par la main, notre démarche passionnée fixera les regards des ombres. Didon et son Énée verront s'éloigner leur cortége, et l'empressement ne sera que pour nous. — Holà! Éros! Éros!

Rentre ÉROS.

ÉROS.

Que veut mon seigneur?

ANTOINE.

Depuis que Cléopâtre est morte, je me sens sous le poids d'un si intolérable opprobre, que les dieux ont horreur de ma bassesse; moi qui avec mon épée partageais le monde, qui chargeais le sein de Neptune de cités flottantes, je me vois réduit à n'avoir pas même le courage d'une femme; j'ai l'âme moins intrépide qu'elle, qui, par sa mort, semble dire à César: « Nul autre que moi ne m'a vaincue. » Tu as pris l'engagement, Eros, que si jamais les circonstances l'exigeaient, — et elles l'exigent maintenant, — si je me voyais dans la position de ne pouvoir éviter la honte et l'opprobre, tu as promis qu'alors, à mon premier commandement, tu me donnerais la mort. Accomplis ta promesse; le moment est venu; ce n'est pas moi que tu frapperas, c'est César, dont tu vas déconcerter les projets. Allons, rappelle sur tes joues leur incarnat.

ÉROS.

Me préservent les dieux d'une action pareille! Ferai-je ce que les flèches des Parthes ennemis n'ont pu faire?

ANTOINE.

Éros, voudrais-tu, des fenêtres de la puissante Rome, voir ton maître marcher les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée et le visage couvert d'une honte pénétrante, suivre à pied le char de l'heureux César éclairant de son triomphe ma honte et mon opprobre.

ÉROS.

Je ne voudrais pas le voir.

ANTOINE.

Approche donc; car il faut qu'une blessure me guérisse. Tire la fidèle épée qui, dans tes mains, servit tant de fois ton pays.

ÉROS.

Veuillez m'excuser, seigneur.

ANTOINE.

Quand je t'ai affranchi, ne m'as-tu pas juré de faire ce que je te demande, dès que je te l'ordonnerais? Fais-le donc, ou tous tes services antérieurs ne sont que des accidens indépendans de ta volonté. Tire ton épée, et approche.

ÉROS.

Détournez donc de moi ce noble visage où tant de majesté est empreinte.

ANTOINE, *détournant son visage.*

Allons.

ÉROS.

Mon épée est tirée.

ANTOINE.

Qu'elle exécute donc l'acte pour lequel tu l'as tirée.

EROS.

Mon cher maître, mon général, mon empereur, permettez qu'avant de frapper ce coup sanglant, je vous dise adieu.

ANTOINE.

C'est fait; — adieu.

ÉROS.

Adieu, chef illustre; frapperai-je maintenant?

ANTOINE.

Frappe, Éros.

ÉROS.

Eh bien! voilà! — (*Il se précipite sur la pointe de son épée.*) C'est ainsi que j'échappe à la douleur de tuer Antoine.

Il meurt.

ANTOINE.

O cœur trois fois plus noble que le mien! tu m'enseignes, ô vaillant Éros, à faire moi-même ce que je dois, et ce que tu n'as pu faire. La reine et le fidèle Éros m'ont légué leur glorieux et courageux exemple; mais je veux prendre la mort pour ma fiancée, et voler dans ses bras comme au lit d'une amante. Allons donc, Éros, ton maître en mourant prend leçon de toi. Voilà ce que tu m'as enseigné. (*Il se précipite sur son épée.*) Eh! quoi! je ne suis pas encore mort! — Holà, gardes! — oh! achevez-moi.

Entrent DERCÉTAS *et* PLUSIEURS GARDES.

PREMIER GARDE.

D'où vient ce bruit?

ANTOINE.

J'ai mal fait ma besogne, mes amis; oh! achevez ce que j'ai commencé.

DEUXIÈME GARDE.

L'astre est tombé.

PREMIER GARDE.

Et tout est consommé.

TOUS.

Hélas! ô malheur!

ANTOINE.

Que celui d'entre vous qui m'aime achève de me donner la mort.

PREMIER GARDE.

Ce ne sera pas moi.

DEUXIÈME GARDE.

Ni moi.

TROISIÈME GARDE.

Ni aucun de nous.

LES GARDES *sortent.*

DERCÉTAS.

Ta mort et ta mauvaise fortune mettent tes amis en fuite. Portons cette nouvelle à César, montrons-lui cette épée, et je suis sûr d'un bon accueil.

Entre DIOMÈDE.

DIOMÈDE.

Où est Antoine?

DERCÉTAS.

Là, Diomède, là.

DIOMÈDE.

Est-il en vie? Vous ne me répondez pas, seigneur?

DERCÉTAS *sort.*

ANTOINE.

Est-ce toi, Diomède? tire ton épée et frappe-moi jusqu'à ce que je sois mort.

DIOMÈDE.

Illustre et puissant seigneur, ma maîtresse Cléopâtre m'envoie vers vous.

ANTOINE.

Quand t'a-t-elle envoyé?

DIOMÈDE.

A l'instant, seigneur.

ANTOINE.

Ou est-elle?

DIOMÈDE.

Elle est renfermée dans son monument funéraire, elle avait un douloureux pressentiment de ce qui est arrivé, voyant que vous la soupçonniez d'avoir traité avec César, chose qu'elle ne fera jamais, et que rien ne pouvait apaiser votre fureur, elle vous a fait annoncer qu'elle était morte; mais bientôt, craignant l'effet que cette nouvelle pourrait produire sur vous, elle m'a envoyé vous déclarer la vérité, et je crains d'être arrivé trop tard.

ANTOINE.

Trop tard, mon cher Diomède: — appelle mes gardes, je te prie.

DIOMÈDE.

Holà! les gardes de l'empereur! Gardes, venez, votre général vous appelle.

Entrent PLUSIEURS GARDES.

ANTOINE.

Mes amis, portez-moi auprès de Cléopâtre;

c'est le dernier service que je vous commanderai.

PREMIER GARDE.

O malheur! combien nous aurions désiré, seigneur, que vous pussiez survivre au dernier de vos fidèles serviteurs!

TOUS.

O jour de calamités!

ANTOINE.

Mes bons amis, ne donnez pas au destin barbare la joie de votre douleur; c'est nous venger du malheur que de recevoir ses coups avec indifférence. Je vous ai conduits souvent, emportez-moi maintenant, mes bons amis, et recevez mes remercimens.

Ils sortent, emportant Antoine.

SCENE XIII.

Même ville. — Un monument sépulcral.

Sur la terrasse du monument paraissent CLÉOPATRE, CHARMION *et* IRAS.

CLÉOPATRE.

O Charmion! je ne sors plus d'ici.

CHARMION.

Consolez-vous, madame.

CLÉOPATRE.

Non, plus de consolations pour moi; tous les événemens les plus terribles et les plus étranges seront les bienvenus; mais je repousse avec mépris touteconsolation; ma douleur, proportionnée à sa cause, doit être immense comme elle.

Arrive DIOMÈDE.

CLÉOPATRE, *continuant.*

Eh bien, est-il mort?

DIOMÈDE.

La mort plane sur lui, mais il respire encore; jetez les yeux là-bas, de l'autre côté du monument; voyez, il vient porté par ses gardes.

Arrive ANTOINE, *porté par ses gardes.*

CLÉOPATRE.

O soleil! brûle la sphère immense dans laquelle tu te meus; que les ténèbres couvrent la face de ce monde changeant! — O Antoine, Antoine, Antoine! Aide-moi, Charmion, aide-moi; Iras, aide-moi; vous, mes amis, là-bas, aidez-moi à le monter ici.

ANTOINE.

Silence! Antoine n'a pas succombé sous la valeur de César, il n'a eu de vainqueur que lui-même.

CLÉOPATRE.

Il en devait être ainsi; nul autre qu'Antoine ne devait triompher d'Antoine; mais c'est un malheur que je déplore!

ANTOINE.

Je meurs, reine d'Égypte, je meurs; mais je demande à la mort de m'accorder le temps de déposer un faible et dernier baiser sur tes lèvres, qui en ont reçu de moi tant de milliers.

CLÉOPATRE.

Je n'ose pas, mon bien-aimé, pardonne-moi, je n'ose pas, je crains d'être prise. Jamais le triomphe du fortuné César ne sera décoré de ma présence; si les poignards ont une pointe, les serpens un dard, les poisons de la force, je suis sans inquiétude sur ce point. La pruderie de ta femme Octavie, avec ses chastes regards et sa glaciale inflexibilité, ne triomphera pas à mes dépens. — Mais, viens, viens, Antoine. Aidez-moi, mes filles; il faut que nous le montions; — secondez-moi, mes bons amis.

ANTOINE.

Oh! hâtez-vous, ou je serai mort.

CLÉOPATRE.

Voilà qui est singulier! comme le corps de mon ami est lourd! La douleur nous ôte la force, et c'est ce qui ajoute à son poids. Si j'avais la puissance de l'immortelle Junon, à ma voix, Mercure t'enlèverait sur ses robustes ailes, et irait te déposer à la droite de Jupiter. Mais, viens toujours; — quand on désire, on déraisonne. — Oh! viens, viens, viens; — (*à l'aide de cordes, ils hissent Antoine sur la terrasse du monument*) et maintenant, sois le bienvenu! meurs où tu as vécu: renais à la vie sous mes baisers; si mes lèvres avaient ce pouvoir, je les userais à cette tâche.

TOUS.

O douloureux spectacle!

ANTOINE.

Je meurs, reine d'Égypte, je meurs! donne-moi du vin, et laisse-moi prononcer quelques paroles.

CLÉOPATRE.

Non, laisse-moi parler; laisse-moi élever si haut mes imprécations, qu'en m'entendant, la perfide Fortune brise sa roue de dépit.

ANTOINE.

Un mot, reine chérie: fais ta soumission à César; assure auprès de lui ton honneur et ta vie. — Ah!

CLÉOPATRE.

Ils sont inconciliables.

ANTOINE.

Ma bien-aimée, écoute-moi. De tous ceux qui entourent César, ne te fie qu'à Proculéius.

CLÉOPATRE.

Je me fierai à ma résolution et à mon bras, mais jamais aux agens de César.

ANTOINE.

Ne t'afflige point des malheurs qui me sont sur-

venus à la fin de ma carrière; complais-toi plutôt à rappeler à ta mémoire ma fortune passée alors que j'étais le plus grand, le plus noble prince de l'univers. Ne va pas maintenant t'infliger une mort pusillanime et lâche; porte à mon compatriote le casque d'un Romain noblement vaincu par un Romain. A présent, mon âme s'envole ; je n'en puis dire davantage.

Il meurt.

CLÉOPATRE.

O le plus grand des humains! peux-tu bien mourir? N'as-tu donc plus de moi aucun souci? Faut-il que je reste dans ce monde insipide, qui, en ton absence, n'est plus pour moi qu'un séjour infect? — O mes filles! voyez, le chef-d'œuvre du monde se dissout. — Mon seigneur! — Oh! la palme de la guerre est flétrie; l'étendard du guerrier est abattu; désormais les adolescens et les jeunes filles marcheront de pair avec les hommes: les supériorités ne sont plus, et dans ce monde sublunaire, il ne reste plus rien de remarquable.

Elle s'évanouit.

CHARMION.

Oh! calmez-vous, madame!

IRAS.

Elle est morte aussi notre souveraine.

CHARMION.

Madame, —

IRAS.

Madame, —

CHARMION.

O madame, madame, madame!

IRAS.

Reine d'Égypte! impératrice!

CHARMION.

Silence, silence, Iras!

CLÉOPATRE, *reprenant ses sens.*

Je ne suis qu'une femme, soumise aux mêmes passions vulgaires que la pauvre villageoise qui se livre aux plus humbles occupations. Je serais en droit de jeter mon sceptre à la face des dieux insolens, en leur disant que ce monde était l'égal du leur avant qu'ils nous eussent enlevé notre trésor. Tout n'est ici-bas que néant; la résignation est sottise, et le désespoir sied bien aux frénétiques. Quel mal y a-t-il donc de s'élancer dans la caverne de la Mort, avant que la Mort vienne à nous? — Comment vous trouvez-vous, mes filles? — Allons, allons, bon courage! — Eh bien, Charmion! — Mes nobles filles! — Ah! mes filles, mes filles! voyez; notre flambeau est consumé, il s'est éteint. — (*Aux gardes qui sont en bas.*) Mes amis, prenez courage, nous l'ensevelirons avec toute la pompe d'un Romain illustre, et rendrons la Mort fière de sa proie. Sortons; l'enveloppe qui renfermait cette âme magnanime est froide maintenant. Ah! mes filles, mes filles! venez; nous n'avons plus de ressource que dans notre résolution, et la mort la plus prompte.

Ils s'éloignent; on emporte le corps d'Antoine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Le camp de César devant Alexandrie.

Arrivent CÉSAR, AGRIPPA, DOLABELLA, MÉCÈNE, GALLUS, PROCULÉIUS et AUTRES.

CÉSAR.

Va le trouver, Dolabella; dis-lui de se rendre; dis-lui que dans l'état critique où il se trouve, tous ces délais sont ridicules.

DOLABELLA.

J'y vais, César.

DOLABELLA *s'éloigne.*

Arrive DERCÉTAS *tenant à la main l'épée d'Antoine.*

CÉSAR.

Qu'est-ce que cela veut dire? et qui es-tu, pour oser paraître en cet état devant nous?

DERCÉTAS.

Mon nom est Dercétas; je servais Marc Antoine, l'homme le plus digne de trouver des serviteurs fidèles; tant qu'il a conservé la vie et la parole, il est resté mon maître, et je ne vivais que pour combattre ses ennemis. S'il te plaît de me prendre à ton service, ce que j'ai été pour lui, je le serai pour César; si tel n'est pas ton bon plaisir, prends ma vie, je te l'abandonne.

CÉSAR.

Que me dis-tu là?

DERCÉTAS.

Je dis, ô César, qu'Antoine est mort.

CÉSAR.

La chute d'un si grand homme aurait dû faire plus de bruit; la terre aurait dû trembler, chassant les lions épouvantés dans les rues des villes, et les humains effrayés, dans les antres des lions. La mort d'Antoine n'est point un trépas isolé; ce nom comprenait la moitié de l'univers.

DERCÉTAS.

Il est mort, César; non sous le glaive de l'exécuteur, ni sous un poignard mercenaire; mais cette même main qui a écrit sa gloire en caractères impérissables, cette main, avec un courage digne du grand cœur qui l'animait, a mis fin à ses jours. Voilà son épée; je l'ai retirée de sa blessure : tu la vois teinte encore de son noble sang.

CÉSAR.

Amis, je vois vos visages attristés: que les dieux me punissent si ce n'est pas là une nouvelle à tirer des larmes des yeux des rois.

AGRIPPA.

Chose étrange que la nature nous force à déplorer les résultats que nous avons poursuivis avec le plus de persévérance!

MÉCÈNE.

Ses qualités balançaient ses défauts.

AGRIPPA.

Jamais une plus belle âme ne revêtit la forme humaine. Mais, ô dieux, vous nous donnez quelques faiblesses, afin que nous soyons hommes. César est ému.

MÉCÈNE.

Dans le spacieux miroir placé devant lui il ne peut s'empêcher de se voir.

CÉSAR.

O Antoine! c'est moi qui t'ai réduit à cette extrémité; mais nous sommes parfois forcés de pratiquer sur nous-mêmes des opérations douloureuses. Il fallait nécessairement que je t'offrisse le spectacle d'une telle mort, ou que j'assistasse à la tienne : le monde était trop étroit pour que nous pussions y tenir ensemble ; mais je pleure avec des larmes de sang cette douloureuse nécessité. Toi, mon frère, mon collégue dans toutes mes entreprises, mon associé à l'empire, mon ami, mon compagnon d'armes, mon bras droit, le cœur où le mien puisait ses inspirations, pourquoi faut-il que l'incompatibilité de nos deux destinées nous ait empêchés d'être égaux et ait amené entre nous ce triste dénouement? — Écoutez-moi, mes amis, — Mais nous reparlerons de cela dans un moment plus opportun.

Arrive UN MESSAGER.

CÉSAR, *continuant.*

Cet homme a l'air d'avoir à nous apprendre quelque chose; écoutons ce qu'il va nous dire.— Qui es-tu?

LE MESSAGER.

Je ne suis encore qu'un pauvre Égyptien. La reine, ma maîtresse, renfermée dans son tombeau, le seul bien qui lui reste, désire être instruite de vos intentions, afin de se préparer à prendre le parti qui lui sera imposé.

CÉSAR.

Dis-lui de se rassurer, elle apprendra bientôt de nous, par un de nos envoyés, le traitement honorable et bienveillant que nous voulons lui faire; car la rigueur est incompatible avec César.

LE MESSAGER.

Qu'ainsi les dieux vous gardent!

Il s'éloigne.

CÉSAR.

Approche, Proculéius. Va lui dire de ne craindre de nous aucune humiliation : donne-lui les consolations que nécessitera son état, de peur que sa fierté blessée ne la porte à se donner la mort et à déranger nos projets; car sa présence à Rome éterniserait notre triomphe. — Va, et hâte-toi de venir m'apprendre ce qu'elle dit et les dispositions dans lesquelles tu l'auras trouvée.

PROCULÉIUS.

J'y vais, César.

CÉSAR.

Gallus, accompagne-le.

GALLUS *s'éloigne.*

CÉSAR, *continuant.*

Où est Dolabella pour appuyer Proculéius?

AGRIPPA *et* MÉCÈNE.

Dolabella.

CÉSAR.

Laissez. Je me rappelle maintenant que je l'ai chargé d'un message; il sera prêt en temps opportun. Suivez-moi dans ma tente; je vous y montrerai avec quelle répugnance je me suis vu entraîné dans cette guerre, quelle douceur et quelle modération j'ai toujours mises dans ma correspondance : suivez-moi et venez voir les preuves de ce que j'avance.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Alexandrie. — L'intérieur du tombeau des Ptolémées.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION *et* IRAS.

CLÉOPATRE.

Mon désespoir commence à faire place à un état meilleur. C'est un rôle avilissant, que celui de César; il n'est pas la Fortune, il n'est que son valet, que le ministre de ses volontés. Et c'est un acte glorieux, que celui qui met un terme à tous les autres, qui nous met à l'abri des revers et des changemens, qui nous donne le repos et nous arrache à la fange où végètent également et le mendiant et César.

PROCULÉIUS, GALLUS *et* PLUSIEURS SOLDATS *s'approchent du monument.*

PROCULÉIUS.

César envoie ses complimens à la reine d'Égypte, et désire savoir quelles demandes légitimes vous avez à lui faire.

CLÉOPATRE, *de l'intérieur.*

Quel est ton nom?

PROCULÉIUS.

Mon nom est Proculéius.

CLÉOPATRE, *de l'intérieur.*

Antoine m'a parlé de toi, et m'a dit que je pouvais t'accorder ma confiance ; mais peu m'importe d'être trompée, je n'ai plus besoin de la fidélité de personne. Si ton maître est jaloux d'avoir une reine pour suppliante, va lui dire qu'une souveraine ne peut honorablement demander moins qu'un royaume. S'il lui plait de m'accorder pour mon fils l'Égypte qu'il a conquise, il me donnera ce qui est à moi, et je l'en remercierai à genoux.

PROCULÉIUS

Prenez courage : vous êtes tombée dans des mains généreuses ; tranquillisez-vous : livrez sans crainte votre destinée à mon maître dont la générosité se repand sur tous ceux qui l'implorent. Laissez-moi lui annoncer votre gracieuse soumission, et vous trouverez en lui un vainqueur tout prêt à pardonner lorsqu'on fait appel à sa clémence.

CLÉOPATRE, *de l'intérieur.*

Dis-lui, je te prie, que je rends hommage à sa fortune et que je lui envoie la couronne qu'il a conquise. Je m'instruis d'heure en heure dans l'art d'obéir, et je serai charmée de le voir en personne.

PROCULÉIUS.

Je vais le lui dire, madame ; consolez-vous ; car je sais que votre malheur a excité la compassion de celui qui l'a causé.

GALLUS.

Vous voyez combien il est aisé de la surprendre.

Ici Proculéius et deux soldats escaladent le monument au moyen d'une échelle, entrent par une fenêtre, et font Cléopâtre prisonnière, pendant que quelques-uns des soldats ouvrent la porte du monument.

GALLUS, *continuant, à Proculéius et aux soldats.*

Gardez-la jusqu'à l'arrivée de César.

GALLUS *s'éloigne.*

IRAS.

O reine !

CHARMION.

O Cléopâtre! vous voilà captive.

CLÉOPATRE.

Mes mains, venez vite à mon aide.

Elle tire un poignard ; Proculéius la saisit et la désarme.

PROCULÉIUS.

Arrêtez, madame, arrêtez ; ne tournez point sur vous une injuste fureur ; laissez-moi vous défendre contre vous-même.

CLÉOPATRE.

Quoi! m'interdire jusqu'à la mort qui met un terme aux souffrances des plus vils animaux!

PROCULÉIUS.

Cléopâtre, ne calomniez pas la clémence de mon maître en vous immolant de vos propres mains ; laissez éclater aux yeux du monde la générosité dans tout son jour, et que votre mort n'y mette point obstacle.

CLÉOPATRE.

Où es-tu, ô mort? Viens, approche, et prends une reine, au lieu de perdre ton temps à moissonner des enfans et des victimes vulgaires.

PROCULÉIUS.

Calmez-vous, madame.

CLÉOPATRE.

Je ne veux plus ni manger ni boire; et si les paroles en ce moment n'étaient pas superflues, j'ajouterais que je ne dormirai plus : en dépit de César, je détruirai cette demeure mortelle. Sachez bien que je ne souffrirai pas qu'on m'enchaîne à la cour de ton maître, ni que la prude Octavie vienne m'y châtier de son regard glacial. Qui, moi, je serais donnée en spectacle à la populace de Rome, et j'essuierais ses sarcasmes! Ah! puissé-je plutôt avoir pour sépulture un fossé de l'Égypte! Qu'on m'étende toute nue sur le limon du Nil, et que les insectes m'y dévorent! Qu'on me donne pour gibet les hautes Pyramides, et qu'on m'y pende enchaînée !

PROCULÉIUS.

Vos terreurs vont beaucoup trop loin, vous ne trouverez dans César rien qui les justifie.

Entre DOLABELLA.

DOLABELLA.

Proculéius, César votre maître est instruit de ce que vous avez fait, et il vous envoie l'ordre d'aller le trouver ; quant à la reine, je la prends sous ma garde.

PROCULÉIUS.

Je n'en suis pas fâché, Dolabella ; traitez-la avec douceur. — (*A Cléopâtre.*) Si vous voulez me confier quelque message pour César, je m'en chargerai volontiers.

CLÉOPATRE.

Dis-lui que je veux mourir.

PROCULÉIUS *et* LES SOLDATS *s'éloignent.*

DOLABELLA.

Illustre impératrice, vous avez entendu parler de moi ?

CLÉOPATRE.

Je ne saurais dire.

DOLABELLA.

Certainement, vous me connaissez.

CLÉOPATRE.

Peu importe que je te connaisse ou que j'ai en-

tendu parler de toi. Tu te mets à rire lorsqu'un enfant ou une femme te raconte son rêve ; n'est-il pas vrai ?

DOLABELLA.

Je ne comprends pas, madame.

CLÉOPATRE.

J'ai rêvé qu'il y avait un empereur nommé Antoine ; — oh ! que ne puis-je dormir encore et revoir en songe un pareil mortel !

DOLABELLA.

Permettez, madame, —

CLÉOPATRE.

Sa figure était un ciel éclatant ; deux astres y brillaient et éclairaient dans leur cours notre terre chétive.

DOLABELLA.

Puissante souveraine, —

CLÉOPATRE.

D'une seule enjambée il franchissait l'océan : son bras étendu planait sur le monde : sa voix, quand il parlait à des amis, avait l'harmonie des sphères ; mais quand il voulait faire trembler l'univers, elle était comme un tonnerre retentissant : sa munificence n'avait pas d'hiver ; c'était un automne perpétuel et inépuisable ; ses plaisirs ressemblaient au dauphin ; ils se montraient à la surface de l'élément dans lequel ils vivaient. Il avait à sa suite des têtes couronnées ; des pans de sa robe, pleuvaient, comme une monnaie brillante, des royaumes et des îles.

DOLABELLA.

Cléopâtre, —

CLÉOPATRE.

Penses-tu qu'il y ait jamais eu, ou qu'il puisse y avoir un homme comme celui que j'ai vu en rêve ?

DOLABELLA.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

Tu mens, je le soutiens à la face des dieux ; mais s'il existe ou s'il exista jamais un semblable mortel, il dépasse toutes les proportions d'un songe. La nature n'est pas assez riche pour rivaliser de magnificence avec l'imagination ; et néanmoins l'existence d'un Antoine serait un chef-d'œuvre de la nature qui laisserait bien loin derrière lui et l'imagination et les illusions d'un rêve.

DOLABELLA.

Écoutez-moi, madame. Ce que vous perdez est comme vous d'un prix inestimable, et votre douleur répond à la grandeur de votre perte : puissé-je ne jamais obtenir le succès que j'aurai ambitionné, s'il n'est pas vrai que votre affliction porte à mon ame une commotion qui l'ébranle dans ses plus intimes profondeurs.

CLÉOPATRE.

Je te rends grâces. Sais-tu ce que César prétend faire de moi ?

DOLABELLA.

Je n'ose vous dire ce que pourtant je ne voudrais pas vous laisser ignorer.

CLÉOPATRE.

Dis-le-moi, je te prie.

DOLABELLA.

Quoique César soit généreux, —

CLÉOPATRE.

Il veut me traîner en triomphe.

DOLABELLA.

C'est son intention, madame, je le sais.

UNE VOIX, *de l'extérieur.*

Faites place ; César.

Entrent CÉSAR, GALLUS, PROCULÉIUS, MÉCÈNE, SÉLEUCUS *et* LA SUITE DE CÉSAR.

CÉSAR.

Où est la reine d'Égypte ?

DOLABELLA.

C'est l'empereur, madame.

Cléopâtre met un genou en terre.

CÉSAR.

Levez-vous, ne vous agenouillez pas ; levez-vous, je vous prie, levez-vous, reine d'Égypte.

CLÉOPATRE.

Seigneur, les dieux le veulent ainsi ; je dois obéir à mon seigneur et maître.

CÉSAR.

Écartez toute idée pénible. Le souvenir du mal que vous nous avez fait, bien qu'il soit écrit avec notre sang, nous voulons l'oublier ou n'y voir que l'ouvrage du hasard.

CLÉOPATRE.

Seul arbitre du monde, je ne puis plaider assez bien ma cause pour me justifier entièrement ; mais je m'avoue coupable de faiblesses qui ont souvent, avant moi, déshonoré mon sexe.

CÉSAR.

Sachez, Cléopâtre, que nous sommes disposé à excuser vos fautes, plutôt qu'à les aggraver. Si vous vous conformez à nos intentions, qui sont pour vous pleines de bienveillance, vous vous trouverez avoir gagné au changement de votre position ; mais si vous cherchez à faire planer sur moi le reproche de cruauté, en suivant l'exemple d'Antoine, vous vous priverez des effets de mon bon vouloir, et vous condamnerez vos enfans à une destruction dont je suis prêt à les sauver, si vous reposez sur moi votre confiance. Je vais prendre congé de vous.

CLÉOPATRE.

Le monde entier vous est ouvert, il est à vous, et nous, vos écussons, trophées de vos victoires, nous resterons à la place où il vous plaira de nous mettre. Prenez ceci, seigneur.

Elle lui présente un papier.

CÉSAR.

En tout ce qui concerne Cléopâtre, ce sera votre conseil que je prendrai.

CLÉOPATRE.

Voici l'état des sommes, de la vaisselle d'or

et d'argent et des bijoux que je possède : il est exact et comprend tout, sauf des objets de peu d'importance.— Où est Séleucus?

SÉLEUCUS.

Me voici, madame.

CLÉOPATRE.

Voilà mon trésorier : sommez-le, seigneur, à ses risques et périls, de déclarer si j'ai rien détourné. Dis la vérité, Séleucus.

SÉLEUCUS.

Madame, j'aime mieux me taire, que d'affirmer à mes risques et périls ce que je sais être faux.

CLÉOPATRE.

Qu'ai-je donc détourné?

SÉLEUCUS.

Assez pour racheter la totalité de ce que vous avez déclaré.

CÉSAR.

Ne rougissez pas, Cléopâtre, j'approuve en ceci votre prudence.

CLÉOPATRE.

Voyez, César, voyez comme la prospérité attire tout à elle; mes serviteurs se donnent à vous; mais si nous changions de position, les vôtres se donneraient à moi. L'ingratitude de ce vil Séleucus soulève mon indignation. — O misérable, aussi peu digne de confiance que l'amour mercenaire!— Quoi! tu t'éloignes; tu fais bien de t'éloigner, crois-moi; mais je t'arracherai les yeux quand ils auraient des ailes : esclave, scélérat sans âme, vile créature! o monstre de bassesse!

CÉSAR.

Aimable reine, permettez, je vous prie,—

CLÉOPATRE.

O César, pour moi quel opprobre cruel! au moment même où vous daignez me visiter, où votre grandeur consent à m'honorer dans mon adversité, faut-il que mon propre serviteur vienne ajouter sa haine à la somme de mes disgrâces! Quand il serait vrai, généreux César, que j'aurais réservé quelque parure de femme, quelques objets futiles et sans valeur, de ces légers cadeaux qu'on offre à ses amis; quand j'aurais mis à part quelques dons plus riches pour les offrir à Livie et à Octavie, afin de me les concilier, est-ce une raison pour que je sois dénoncée avec opprobre par un homme que j'ai nourri; ô dieux! ce coup m'est plus douloureux que ma chute elle-même. — (*A Séleucus.*) De grâce, va-t'en, ou les étincelles de ma fierté vont jaillir du milieu des cendres de ma grandeur déchue. — Si tu étais un homme tu aurais pitié de moi.

CÉSAR.

Sors, Séleucus.

SÉLEUCUS *sort.*

CLÉOPATRE.

Voilà le malheur des grands, on nous accuse des fautes d'autrui! et au jour de notre chute nous avons à répondre de ce qui n'est point notre ouvrage. C'est là ce qui nous rend dignes de pitié.

CÉSAR.

Cléopâtre, nous ne porterons sur l'état de nos conquêtes ni les trésors que vous avez mis en réserve ni ceux que vous avez déclarés. Gardez-les; disposez-en comme il vous plaira; croyez que César n'est point un marchand, et n'a point l'intention de débattre avec vous des questions vénales. Chassez donc la tristesse; ne vous forgez point une captivité imaginaire. Non, reine chérie, notre intention est de régler votre sort comme vous nous le conseillerez vous-même. Réparez vos forces par la nourriture et le sommeil, notre sollicitude et notre sympathie s'étendront sur vous, et nous restons votre ami; sur ce, adieu.

CLÉOPATRE.

Mon souverain, mon maître,—

CÉSAR.

Je n'accepte point ce titre. Adieu.

CÉSAR *et* SA SUITE *sortent.*

CLÉOPATRE.

Il me flatte de belles paroles, mes filles, afin de me faire oublier le soin de ma gloire! mais écoute? Charmion.

Elle parle bas à Charmion.

IRAS.

Terminez, madame; le jour brillant est fini, et nous n'avons plus que des ténèbres à attendre.

CLÉOPATRE.

Retourne là-bas; j'ai déjà donné mes ordres; tout est arrangé, va dire qu'on se dépêche.

CHARMION.

J'y vais, madame.

Rentre DOLABELLA.

DOLABELLA.

Où est la reine?

CHARMION.

Vous la voyez, seigneur.

CHARMION *sort.*

CLÉOPATRE.

Dolabella!

DOLABELLA.

Madame, conformément au serment que vous m'avez fait prêter, et que mon zèle pour vous me fait un devoir sacré de remplir, je viens vous annoncer que César est sur le point de se mettre en route pour la Syrie, et que, dans trois jours, vous et vos enfans vous devez prendre les devans et partir. Profitez de cet avis rempli, j'ai exécuté vos ordres et ma promesse.

CLÉOPATRE.

Dolabella, je reste la débitrice.

DOLABELLA.

Et moi votre serviteur. Adieu, grande reine; il faut que je me rende auprès de César.

CLÉOPATRE.

Adieu, et reçois mes remercimens.

DOLABELLA *sort.*

CLÉOPATRE, *continuant.*

Eh bien, Iras, qu'en penses-tu? Marionnette d'Égypte, tu seras comme moi donnée en spectacle à Rome. De grossiers artisans avec leurs tabliers crasseux, leur marteau et leur équerre à la main, nous soulèveront dans leurs bras pour nous montrer à la foule. Plongées dans l'atmosphère épaisse de leurs haleines impures, chargée des émanations de leurs grossiers alimens, il nous faudra malgré nous en respirer la vapeur.

IRAS.

Que les dieux nous en préservent!

CLÉOPATRE.

Rien n'est plus certain, Iras; d'impudens licteurs mettront la main sur nous comme sur des prostituées; de misérables rimailleurs composeront sur nous des ballades discordantes; les comédiens, à l'affût des nouveautés, nous traduiront sur la scène, et représenteront nos orgies d'Alexandrie; Antoine sera traîné sur le théâtre, et la voix glapissante d'un jouvenceau travesti en Cléopâtre parodiera ma grandeur dans le rôle d'une courtisane.

IRAS.

Grands dieux !

CLÉOPATRE.

Oui, tu peux en être certaine.

IRAS.

Jamais je ne verrai ces horreurs! certes j'ai les ongles plus forts que je n'ai les yeux endurans.

CLÉOPATRE.

C'est le moyen de déjouer leurs préparatifs et de déconcerter leurs absurdes projets. —

Rentre CHARMION.

CLÉOPATRE, *continuant.*

Eh bien, Charmion? — Allons, mes filles, parez-moi comme une reine; allez chercher mes plus beaux vêtemens; supposez que je vais de nouveau sur le Cydnus, à la rencontre d'Antoine. — Allons, Iras, va. — Maintenant, ma courageuse Charmion, nous allons tout de bon en finir. Quand tu auras rempli cette dernière tâche, tu auras congé jusqu'à la fin du monde. — Qu'on apporte aussi ma couronne. D'où vient ce bruit ?

IRAS *sort. On entend du bruit à l'extérieur.*

Entre UN GARDE.

LE GARDE.

Il y a ici un paysan qui veut absolument paraître en présence de votre majesté; il vous apporte des figues.

CLEOPATRE.

Qu'on le fasse entrer !

LE GARDE *sort.*

CLÉOPATRE, *continuant.*

Il suffit souvent du plus chétif instrument pour accomplir les plus grandes choses! il m'apporte la liberté: ma résolution est prise, et dans moi il n'y a plus rien de la femme; maintenant, des pieds à la tête, je suis un marbre inflexible; maintenant, l'astre changeant des nuits n'est point ma planète.

Rentre LE GARDE, *accompagné d'*UN BOUFFON *portant une corbeille.*

LE GARDE.

Voilà l'homme en question !

CLÉOPATRE.

Éloigne-toi et laisse-nous!

LE GARDE *sort.*

CLÉOPATRE, *continuant.*

M'apportes-tu ce joli serpent du Nil qui tue sans faire de mal?

LE BOUFFON.

Certainement, je vous l'apporte; mais je ne vous engagerai pas à le toucher, car sa morsure est immortelle *. Ceux qui en meurent n'en reviennent jamais ou rarement.

CLÉOPATRE.

Te rappelles-tu quelques personnes qui en soient mortes?

LE BOUFFON.

Beaucoup, tant hommes que femmes. Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu parler d'une femme qui en est morte, une très-honnête femme, un peu sujette à mentir, ce qu'une femme ne doit pas faire, si ce n'est pour d'honnêtes motifs, — on m'a dit comme quoi elle est morte de la morsure du serpent, quelle douleur elle en a éprouvée; il est de fait qu'elle rend du reptile un témoignage fort satisfaisant. Mais qui voudra croire tout ce que ces dames disent, ne sera pas sauvé par la moitié de ce qu'elles font. Ce qu'il y a de faillible*, c'est que c'est un serpent fort drôle.

CLÉOPATRE.

Tu peux te retirer. Adieu.

LE BOUFFON.

Je vous souhaite beaucoup de plaisir avec le serpent.

Il pose la corbeille à terre.

CLÉOPATRE.

Adieu.

* Il veut dire mortelle (*Note du traducteur.*)

* Il veut dire infaillible, (*Note du traducteur.*)

LE BOUFFON.

N'oubliez pas, voyez-vous, que le serpent suivra son instinct.

CLÉOPATRE.

Oui, oui; adieu !

LE BOUFFON.

Méfiez-vous-en, je vous en avertis; ne le confiez qu'en des mains sûres ; car vous ne devez en attendre rien de bon.

CLÉOPATRE.

Sois sans inquiétude; on y veillera.

LE BOUFFON.

Fort bien; ne lui donnez rien, je vous prie; il ne vaut pas la nourriture.

CLÉOPATRE.

Et moi, me mangerait-il?

LE BOUFFON.

N'allez pas me croire assez simple pour ne pas savoir que le diable lui-même ne mangerait pas une femme. Je sais que la femme est un plat digne d'être servi aux dieux, quand ce n'est pas le diable qui l'accommode. Mais il faut convenir que ces diables de démons font grand tort aux dieux sur le chapitre des femmes; car sur dix que les dieux font, le diable en gâte cinq.

CLÉOPATRE.

Allons, va-t'en; adieu !

LE BOUFFON.

Par ma foi; je vous souhaite beaucoup de plaisir avec le serpent.

Le Bouffon *sort.*

Rentre IRAS, *portant un manteau royal, une couronne, etc.*

CLÉOPATRE.

Donnez-moi mon manteau; posez ma couronne sur ma tête; je sens un avant-goût de l'immortalité. Le jus de la grappe d'Égypte n'humectera plus mes lèvres : — Hâte-toi, ma chère Iras : — Il me semble entendre Antoine qui m'appelle; je le vois se lever de sa tombe pour applaudir à mon action généreuse; je l'entends rire de la fortune de Cesar, cette fortune que les Dieux accordent aux hommes en dédommagement des châtimens que leur inflige ensuite leur colère. — Je viens, ô mon époux! Que maintenant mon courage me donne des droits à ce titre! Je suis de feu et d'air; je rends à la vie vulgaire la partie grossière des élémens qui formaient ma nature. — C'est bien, — avez-vous fini? Venez donc, et recueillez sur mes lèvres ma dernière chaleur. Adieu, ma bonne Charmion! — Iras, un long adieu ! (*Elle les embrasse. Iras tombe et meurt**.) Mes lèvres ont-elles donc le venin de l'aspic? — Quoi! tu tombes! Si la séparation entre la matière et nous est toujours aussi peu douloureuse qu'elle l'est en toi, le coup de la mort est comme l'étreinte d'un amant qui fait mal et que pourtant on désire Quoi! tu restes dans ton immobilité! en t'éclipsant ainsi, tu sembles dire au monde qu'il ne vaut pas la peine qu'on prenne congé de lui.

CHARMION.

Dissolvez-vous, épais nuages, et fondez-vous en eau ! je dirai alors que les Dieux eux-mêmes ont pleuré.

CLÉOPATRE.

Son exemple est pour moi un reproche de lâcheté; si elle rencontre avant moi mon Antoine à la belle chevelure, il lui demandera de mes nouvelles, et lui donnera pour sa peine un de ces baisers qui sont pour moi le ciel. — (*A l'aspic qu'elle s'applique au sein.*) Viens, reptile homicide, dénoue sur-le-champ pour moi le nœud embrouillé de la vie! Oh! si tu pouvais parler, comme tu raillerais le grand César de sa stupide imprévoyance*!

CHARMION.

O étoile d'Orient!

CLÉOPATRE.

Silence! silence! Ne vois-tu pas mon enfant à ma mamelle? Laisse-le téter sa nourrice jusqu'à ce qu'il l'ait endormie.

CHARMION.

Oh! en voilà assez! en voilà assez!

CLÉOPATRE.

Aussi suave qu'un baume, aussi doux que l'air, aussi placide, — ô Antoine! — Allons, viens aussi, toi ! (*Elle s'applique au bras un autre aspic.*) Pourquoi rester plus long-temps, —

Elle tombe sur un lit et meurt.

CHARMION.

Dans cet absurde monde? — Adieu donc! O Trépas, tu peux maintenant te vanter d'avoir en ta possession une beauté sans rivale. — Fenêtres d'albâtre, fermez-vous! (*Elle lui ferme les paupières.*) Et puissent deux yeux aussi pleins de majesté ne jamais voir le char d'or de Phébus! Sa couronne est dérangée; je vais la redresser, puis jouer mon rôle.

Elle replace sur le front de Cléopâtre la couronne qui s'était dérangée.

Entrent précipitamment Plusieurs GARDES.

PREMIER GARDE.

Où est la reine?

CHARMION.

Parlez bas; ne l'éveillez point.

PREMIER GARDE.

César a envoyé, —

CHARMION.

Un messager trop lent. (*Elle s'applique un aspic au bras.*) Oh! viens! allons, dépêche-toi! Je commence à te sentir.

* Il faut supposer qu'Iras s'est appliqué un aspic au bras pendant que sa maitresse revêtait ses habits royaux; sans quoi on ne saurait comment expliquer sa mort subite. (*Note du traducteur.*)

* En laissant ainsi à ma portée le moyen de mourir. (*Note du traducteur.*)

PREMIER GARDE.

Approchons. Oh! il y a quelque malheur d'arrivé; César est trompé.

DEUXIÈME GARDE.

Dolabella vient d'arriver de la part de César; appelez-le.

PREMIER GARDE.

Qu'est-ce que je vois? — Charmion, voilà qui est bien mal!

CHARMION.

Voilà, au contraire, qui est bien, et digne d'une princesse descendue de tant d'illustres monarques! Ah! soldat! —

Elle meurt.

Entre DOLABELLA.

DOLABELLA.

Que se passe-t-il ici?

DEUXIÈME GARDE.

Toutes sont mortes.

DOLABELLA.

César, tes pressentimens se réalisent: tu viens pour voir accompli l'acte funeste que tu as tant cherché à prévenir

UNE VOIX, *de l'extérieur.*

Place, place à César!

Entrent CÉSAR *et* SA SUITE.

DOLABELLA.

Seigneur, vos prévisions n'étaient que trop justes: ce que vous redoutiez est fait.

CÉSAR.

Intrépide jusqu'au dernier moment! elle avait pénétré nos desseins, et, dans sa fierté de reine, elle a fait à sa volonté. — Comment sont-elles mortes? je ne vois sur elles aucune trace de sang.

DOLABELLA, *aux gardes.*

Qui les a quittées le dernier?

PREMIER GARDE.

Un pauvre villageois qui leur a apporté des figues. Voilà sa corbeille.

CÉSAR.

C'étaient donc des figues empoisonnées?

PREMIER GARDE.

O César, Charmion que vous voyez là était encore vivante, il y a un moment. Elle était debout et parlait; je l'ai trouvée arrangeant le diadème sur le front de sa maîtresse expirée. Puis tout-à-coup je l'ai vue chanceler et tomber.

CÉSAR.

O faiblesse héroïque! — Si elle avait avalé du poison, on le reconnaîtrait à quelque inflammation extérieure: mais on la dirait endormie, pressant un autre Antoine dans l'énergique étreinte de ses bras voluptueux.

DOLABELLA.

Voilà sur son sein une trace de sang et une inflammation; la même chose se remarque sur son bras.

PREMIER GARDE.

C'est la trace d'un aspic: ces feuilles de figuiers portent encore la bave que laissent les aspics dans les cavernes du Nil.

CÉSAR.

Il est probable que c'est ainsi qu'elle est morte; car je tiens de ses médecins qu'elle s'est livrée à de longues recherches pour trouver les manières de mourir les plus douces. Enlevez-la de son lit de repos, et emportez ses femmes hors de ce monument. Elle sera ensevelie auprès de son Antoine, et nulle tombe sur la terre n'aura enfermé un couple aussi illustre. D'aussi grandes catastrophes frappent d'étonnement ceux-là même qui les ont produites, et la pitié qu'excitera leur histoire vivra autant que la gloire de celui qui causa leur malheur. Notre armée suivra, dans une pompe solennelle, leur convoi funèbre; puis, nous retournerons à Rome. — C'est toi, Dolabella, que je charge de présider aux préparatifs de cette grande solennité.

Ils sortent.

FIN D'ANTOINE ET CLÉOPATRE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

MACBETH,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOLM, DONALBAIN, ses fils.
MACBETH, BANQUO, généraux de l'armée du roi.
MACDUFF, LÉNOX, ROSS, MENTETH, ANGUS, CATHNESS, seigneurs Écossais.
FLÉANCE, fils de Banquo.
SIWARD, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise.
LE JEUNE SIWARD, son fils.

PERSONNAGES.

SEYTON, officier de la suite de Macbeth.
UN FILS DE MACDUFF.
UN MÉDECIN ANGLAIS.
UN MÉDECIN ÉCOSSAIS.
UN SOLDAT.
UN CONCIERGE.
UN VIEILLARD.
LADY MACBETH.
LADY MACDUFF.
UNE FEMME DE CHAMBRE de lady Macbeth.
HÉCATE et TROIS SORCIÈRES.
SEIGNEURS, DAMES, OFFICIERS, SOLDATS, ASSASSINS, SERVITEURS ET MESSAGERS.
L'OMBRE *de Banquo,* et plusieurs autres apparitions.

La scène, à la fin du quatrième acte, est en Angleterre; durant le reste de la pièce, elle est en Écosse, et principalement au château de Macbeth.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Une plaine.— L'éclair brille, le tonnerre gronde.

Arrivent TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous réunirons-nous de nouveau toutes les trois au milieu du tonnerre, des éclairs ou de la pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand le tintamarre sera fini, quand la bataille sera gagnée et perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

En quel endroit?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Là, nous nous trouverons sur le passage de Macbeth.

On entend le miaulement d'un chat.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

J'y vais, Grippeminaude.

On entend le coassement d'un crapaud.

TOUTES TROIS.

Crappaudine nous appelle; — on y va. — Le

beau est horrible, l'horrible est beau : planons à travers les brouillards, et dans l'air impur.

LES SORCIÈRES *disparaissent.*

SCENE II.

Un camp près Forès. — On entend le bruit d'un combat.

Arrivent, d'un côté, DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LÉNOX, *et* LEUR SUITE; *de l'autre,* UN SOLDAT *blessé.*

DUNCAN.

Quel est cet homme tout couvert de sang? à en juger par l'état où il est, il peut nous donner des nouvelles fraîches des révoltés.

MALCOLM.

C'est le sergent qui, en guerrier loyal et intrépide, a empêché par son courage, qu'on ne me fît prisonnier. — Salut, vaillant ami; dis au roi où en étaient les affaires des rebelles au moment où tu as quitté le champ de bataille.

LE SOLDAT.

L'issue de la lutte était incertaine. Les deux partis ressemblaient à deux nageurs épuisés, qui se cramponnent l'un à l'autre, et annullent réciproquement leur vigueur. L'impitoyable Macdonwald, — bien digne d'être un rebelle, tant la nature en lui a entassé de vices, — avait reçu des îles de l'Ouest un renfort d'infanterie légère et de troupes pesamment armées; et déjà, la Fortune, souriant à sa cause maudite, semblait se prostituer aux désirs d'un rebelle; mais tous ces obstacles étaient impuissans; car le brave Macbeth, — il a bien mérité ce nom, — méprisant la Fortune, et brandissant son épée toute fumante de carnage, en véritable fils de la valeur, s'est frayé un sanglant passage jusqu'à ce misérable, et il ne l'a point quitté qu'il ne lui eût fendu la tête du crâne à la mâchoire, et n'eût planté cette tête sur nos créneaux.

DUNCAN.

O vaillant cousin! digne guerrier!

LE SOLDAT.

Souvent c'est du point du ciel où le soleil se lève que naissent la foudre et les tempêtes; c'est ainsi que le péril est venu pour nous de la victoire même qui semblait nous promettre une source de joie. Écoutez, roi d'Écosse, écoutez: à peine la justice, armée de la valeur, avait forcé les rebelles à chercher leur salut dans la fuite, que, mettant l'occasion à profit, le chef des Norvégiens, avec des armes fraîchement fourbies et de nouveaux renforts, a recommencé l'attaque.

DUNCAN.

Cette circonstance n'a-t-elle pas déconcerté nos généraux Macbeth et Banquo?

LE SOLDAT.

Oui, comme le passereau fait peur à l'aigle, ou le lièvre au lion; à vrai dire, on peut les comparer à des canons portant une double charge, tant ils ont frappé l'ennemi à coups redoublés; on eût dit qu'ils voulaient prendre un bain de sang, ou immortaliser un nouveau Golgotha: — mais je me sens défaillir, mes blessures ont besoin d'être pansées.

DUNCAN.

Ton langage te sied aussi bien que tes blessures. — Allez; qu'on le confie aux soins d'un chirurgien.

LE SOLDAT *s'éloigne accompagné.*

Arrive ROSS.

DUNCAN, *continuant.*

Qui vient ici?

MALCOLM.

Le vaillant thane de Ross.

LENOX.

Quel empressement se peint dans ses regards! c'est bien là l'air d'un homme qui vient annoncer des nouvelles importantes.

ROSS.

Dieu sauve le roi!

DUNCAN.

D'où viens-tu, brave thane?

ROSS.

De Fife, grand roi, où les bannières de Norvège se déroulaient fièrement dans l'air, et où leur vue glaçait d'effroi le cœur de nos soldats. Le prince de Norvège en personne, accompagné d'une armée formidable, et secondé par le plus déloyal des traîtres, le thane de Cawdor, avait engagé contre nous une lutte fatale, quand notre fiancé de Bellone, couvert de son impénétrable armure, est accouru, et l'attaquant face à face, glaive contre glaive, bras contre bras, a courbé devant lui l'audace du rebelle: pour conclure, la victoire nous est restée; —

DUNCAN.

O bonheur!

ROSS.

Si bien que Swéno, roi de Norwège, a demandé à traiter, et nous ne lui avons accordé la faveur d'enterrer ses morts qu'après lui avoir fait débourser à Saint-Colmes dix mille dollars au profit de l'armée.

DUNCAN.

Ce thane de Cawdor ne trahira plus notre cause et nos intérêts. — Allez, qu'on prononce à l'instant son arrêt de mort, et qu'on transporte son titre à Macbeth.

ROSS.

Je veillerai à ce que cela se fasse.

DUNCAN.

Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth l'a gagné.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une bruyère. — Le tonnerre gronde.

Arrivent les TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

D'où viens-tu, ma sœur?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

De tuer des pourceaux.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et toi, ma sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La femme d'un marin avait dans son giron des châtaignes qu'elle mâchait, mâchait, mâchait.— « Donne-m'en, lui dis-je. — Va-t'en, sorcière, » s'est écriée la coquine. Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre;* mais je vais à sa poursuite m'embarquer dans un crible, et comme un rat sans queue, je sais bien, je sais bien ce que je ferai.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Je te donnerai un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tu es bien bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tout le reste m'appartient, ainsi que les ports où ils soufflent et tous les points marqués sur la carte marine. Je veux le rendre sec comme du foin ; ni nuit ni jour le sommeil ne fermera sa paupière ; son existence sera celle d'un excommunié. Pendant neuf fois neuf semaines, je le verrai maigrir, se consumer et languir; son navire, que je ne puis submerger, sera du moins sans relâche battu de la tempête. Regardez ce que je tiens,

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Voyons, voyons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est le pouce d'un pilote naufragé à son retour dans sa patrie.

On entend un bruit de tambours.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour! le tambour! Macbeth s'approche.

TOUTES TROIS, *se prenant par la main et dansant en rond.*

Les prophétiques sœurs, se tenant par la main,
Ainsi se mettent en chemin,
Et vont, sur la terre et sur l'onde,
Promener leur magique ronde.
Trois pour toi, trois pour moi, trois encor : c'est fini ;
En voilà neuf; le charme est accompli.

Arrivent MACBETH *et* BANQUO

MACBETH.

Je n'ai jamais vu un jour si affreux et si beau tout ensemble.

BANQUO.

Combien y a-t-il d'ici à Forès? — Quelles sont ces créatures décharnées dont l'accoutrement est si bizarre? elles ne ressemblent point aux habitans de la terre, quoiqu'elles soient sur la terre. — Êtes-vous en vie? êtes-vous des êtres que l'homme puisse interroger? On dirait que vous me comprenez, à voir chacune de vous placer son doigt osseux sur ses lèvres flétries. — Je vous prendrais pour des femmes, si vos barbes ne me défendaient de le croire.

MACBETH.

Parlez, si vous le pouvez. Qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! salut, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! salut, thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! un jour, tu seras roi!

BANQUO, *à Macbeth.*

Seigneur, pourquoi vous vois-je tressaillir? Pourquoi paraissez-vous redouter des paroles qui sonnent si agréablement à l'oreille? — (*Aux Sorcières.*) Au nom de la vérité, n'êtes-vous qu'un produit de l'imagination, ou êtes-vous en effet ce que vous semblez être? Vous saluez mon noble compagnon de titres flatteurs, de magnifiques prédictions et de royales espérances, au point de jeter son esprit dans une ravissante extase ; mais moi, vous ne me parlez pas. Si les germes de ce que couve l'avenir se dévoilent à vos regards ; si vous pouvez dire quel grain croîtra et quel ne croîtra pas, parlez-moi donc, moi qui n'implore ni ne redoute vos faveurs ni votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Inférieur à Macbeth, et néanmoins plus grand que lui!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, et cependant beaucoup plus heureux !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Tu donneras le jour à des rois sans être roi toi-même. Salut donc, Macbeth et Banquo !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Banquo et Macbeth, salut !

MACBETH.

Demeurez, oracles obscurs; dites-m'en davantage : je sais que, par la mort de Sinel*, je suis thane de Glamis; mais comment puis-je être thane de Cawdor? Le thane de Cawdor est vivant et prospère; quant à devenir roi, la chose est tout aussi improbable. Dites-moi d'où vous tenez ces choses étranges, et pourquoi, m'abordant sur cette aride bruyére, vous me saluez de ces acclamations prophétiques? Parlez, je vous l'ordonne.

LES SORCIÈRES *disparaissent.*

BANQUO.

La terre a comme l'eau ses bulles d'air, et tels sont les objets que nous venons de voir. Où se sont-ils évanouis ?

MACBETH.

Dans l'air; et ce que nous avions pris pour une substance corporelle s'est mêlé au souffle des vents. Que ne sont-elles restées !

BANQUO.

Les créatures dont nous parlons étaient-elles réellement ici tout-à-l'heure, ou avons-nous mangé de la racine qui trouble la raison et la retient captive?

MACBETH.

os enfans seront rois.

BANQUO.

Vous serez roi vous-même.

MACBETH.

Et thane de Cawdor; n'est-ce pas là ce qu'elles ont dit ?

BANQUO.

Précisément. — Qui vient à nous?

Arrivent ROSS et ANGUS.

ROSS.

Macbeth, le roi a reçu avec joie la nouvelle de tes succès, et aprés avoir lu le récit de tes exploits personnels dans la bataille contre les rebelles, il ne sait ce qui doit l'emporter chez lui, de l'étonnement ou de l'admiration. Muet de surprise, jetant les yeux sur les autres événemens de la même journée, il te voit dans les rangs des Norvégiens intrépides, contemplant sans effroi le carnage terrible, ouvrage de ton bras. Avec la rapidité de la parole, les courriers se succèdent, et chacun d'eux, exaltant tes services dans la défense de son royaume, apporte ton éloge, et le dépose à ses pieds.

ANGUS.

Nous venons te présenter les remerciemens de notre royal maître; nous sommes chargés de te conduire en sa présence, mais non de te récompenser.

ROSS.

Et, pour préluder à des honneurs plus grands, il m'a chargé de te saluer thane de Cawdor; permets-moi donc, vaillant thane, de te saluer sous ce nouveau titre; car il t'appartient.

BANQUO.

Quoi donc? Le diable peut-il dire vrai?

MACBETH.

Le thane de Cawdor est vivant; pourquoi me parez-vous des vêtemens d'un autre?

ANGUS.

Il est vrai; celui qui fut thane de Cawdor vit encore; mais cette vie qu'il a mérité de perdre est sous le poids d'un jugement fatal. Soit qu'il ait fait cause commune avec les Norvégiens, soit qu'il ait appuyé secrètement les efforts des rebelles, soit qu'il ait, de concert avec ces deux ennemis, travaillé à la ruine de son pays, je ne sais, mais le crime de trahison au premier chef ayant été prouvé contre lui, et lui-même en ayant fait l'aveu, il est perdu sans ressource.

MACBETH, *à part.*

Thane de Glamis, et thane de Cawdor; le titre le plus imposant est encore à venir. — (*A Ross et à Angus.*) Recevez mes remerciemens. — (*A Banquo.*) N'espérez-vous pas que vos fils seront rois, puisque celles qui m'ont annoncé que je serais thane de Cawdor leur ont promis la royauté ?

BANQUO.

Une foi trop implicite à leurs prédictions pourrait vous faire élever vos vues au-delà du thanat de Cawdor et jusqu'à la couronne. Il y a là quelque chose d'étrange; souvent, pour nous conduire à notre perte, les esprits de ténèbres nous disent des vérités; ils nous amorcent par des succès secondaires, mais irréprochables, pour nous entraîner ensuite aux plus funestes conséquences. — (*A Ross et à Angus.*) Cousins, un mot, je vous prie.

Ils s'entretiennent à part.

MACBETH, *à part.*

Deux prédictions se sont réalisées, prologues fortunés d'un drame dont l'intérêt croîtra de scène en scène, et dont la royauté sera le dénouement. — (*A Ross et à Angus.*) *Je vous remercie, seigneurs.* — (*A part.*) Cet avertissement surnaturel ne saurait être mauvais, ne saurait être bon. S'il est mauvais, comment se fait-il qu'il m'ait donné par avance un gage de sa réalisation, en

* Sinel était le père de Macbeth. (*Note du traducteur.*)

débutant par une vérité ? Je suis thane de Cawdor. S'il est bon, pourquoi cédé-je à une tentation dont l'horrible image fait dresser mes cheveux et déplaçant mon cœur le fait battre contre ses parois avec une violence qui n'est pas naturelle ? La présence de l'objet qu'on redoute est moins effrayante que les créations horribles de l'imagination. Ma pensée, où le meurtre n'est encore qu'à l'état de fantôme, ébranle à tel point mes facultés, que toutes leurs fonctions sont comme enchaînées par les pressentimens, et que pour moi le présent est nul, l'avenir seul existe.

BANQUO.

Voyez dans quelle extase est plongé notre collègue.

MACBETH.

Si le hasard veut faire de moi un roi, le hasard peut me couronner sans que je m'en mêle.

BANQUO.

Ces nouveaux honneurs sont pour lui comme des habits neufs qu'il faut avoir portés quelque temps pour qu'ils s'ajustent à la taille.

MACBETH.

Advienne que pourra; sous le ciel le plus sombre, le temps marche, et l'occasion se fait jour.

BANQUO.

Noble Macbeth, nous sommes à vos ordres.

MACBETH.

Veuillez m'excuser : — je cherchais dans mon cerveau brouillé des souvenirs effacés. Mes dignes seigneurs, vos services sont consignés dans un registre dont chaque jour je tournerai les feuillets pour les lire. Allons trouver le roi. — (*A Banquo.*) Pensez à ce qui est arrivé, et après avoir mûrement réfléchi, dans un moment plus opportun, nous en reparlerons à cœur ouvert.

BANQUO.

Très-volontiers.

MACBETH.

Jusque là, c'est assez. — Venez, mes amis.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Forès. — Un appartement du palais.

Fanfares. Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LÉNOX, *et* LEUR SUITE.

DUNCAN.

Cawdor est-il exécuté ? Ceux que j'avais chargés de ce soin sont-ils de retour ?

MALCOLM.

Pas encore, mon souverain; mais j'ai parlé à quelqu'un qui l'a vu mourir; si j'en crois son rapport, il a franchement avoué son crime, imploré le pardon de votre majesté, et manifesté un profond repentir. Le plus beau moment de sa vie a été celui où il a pris congé d'elle. Il est mort en homme préparé à mourir et renonçant au plus précieux des biens comme à une chose futile et sans valeur.

DUNCAN.

Il n'y a plus moyen de juger des sentimens de l'ame par les traits du visage. C'était un homme en qui j'avais placé une confiance absolue.

Entrent MACBETH, BANQUO, ROSS *et* ANGUS.

DUNCAN, *continuant.*

O mon digne cousin ! Le sentiment de mon ingratitude commençait à peser sur moi. Tu nous as devancé de si loin, que la récompense la plus rapide a les ailes trop lentes pour t'atteindre. Que n'as-tu mérité moins ! je pourrais plus aisément alors proportionner à tes services mes remercimens et ta récompense. Pour tout dire en un mot, ce que je te dois, rien au monde ne saurait l'acquitter.

MACBETH.

L'obéissance et la fidélité que je vous rends trouvent en elles-mêmes leur récompense. Le rôle de votre majesté est de nous commander; nous sommes pour votre trône et pour l'état des enfans et des serviteurs qui ne font que leur devoir lorsqu'ils se dévouent pour vous plaire et servir votre gloire.

DUNCAN.

Sois le bien venu, bel arbre que j'ai planté, et que je veux travailler à faire croître et grandir. — Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité, et je veux qu'on le sache; laissé-moi t'embrasser et te presser sur mon cœur.

BANQUO.

Si sur ce terrain-là je prends racine, c'est pour vous que sera la récolte.

DUNCAN.

Ma joie, que mon cœur ne peut plus contenir, cherche à s'épancher par des larmes. Mes fils, princes du sang, thanes valeureux, et vous, qui siégez sur les degrés du trône, nous vous faisons savoir que notre intention est de proclamer pour notre successeur * notre fils aîné, qui prendra désormais le titre de prince de Cumberland. Ces honneurs ne seront pas les seuls que nous décernerons ; des marques de distinction brilleront comme autant d'étoiles sur tous ceux qui s'en sont rendus dignes. — (*A Macbeth.*) Nous allons main-

* Dans les premiers temps, la couronne d'Écosse n'était pas héréditaire. Le successeur désigné du vivant du roi prenait le titre de prince de Cumberland. Le roi d'Écosse possédait le Cumberland à titre de fief, relevant de la couronne d'Angleterre. (*Note du traducteur.*)

tenant à Inverness resserrer les liens qui nous unissent à toi.

MACBETH.

Le temps que je passe sans vous servir est pour moi non un repos, mais une fatigue : je vais moi-même vous annoncer, et porter à ma femme l'heureuse nouvelle de votre approche. Je prends humblement congé de vous.

DUNCAN.

Mon digne Cawdor!

Il s'entretient à voix basse avec Banquo.

MACBETH, *à part.*

Prince de Cumberland! — Voilà sur mon chemin un obstacle que je dois franchir, sous peine de tomber. Étoiles, cachez vos feux : que la lumière n'éclaire pas mes ténébreux désirs : que l'œil ne voie point ce que fera la main ; et cependant qu'elle s'accomplisse l'œuvre qu'une fois terminée l'œil frémirait de voir!

Il sort.

DUNCAN.

Tu dis vrai, digne Banquo ; il est plein de vaillance ; son éloge est pour moi un aliment, un banquet véritable. Suivons-le ; il a voulu nous précéder pour nous préparer un meilleur accueil. C'est un mortel sans égal.

Fanfares. Ils sortent.

SCENE V.

Inverness.—Un appartement dans le château de Macbeth.

Entre LADY MACBETH, *lisant une lettre.*

LADY MACBETH.

« Je les ai rencontrées le jour de ma victoire, » et j'ai appris, par des témoignages dignes de foi, » qu'elles possèdent une science plus qu'humaine. » Au moment où je brûlais de les interroger encore, elles se sont évaporées et ont disparu » dans l'air. J'étais encore immobile d'étonnement, quand sont arrivés des envoyés du roi, » qui m'ont donné le titre de thane de Cawdor; » les sœurs prophétiques m'avaient déjà salué de » ce titre, et me référant à l'avenir, elles avaient » ajouté : *Salut, toi qui seras roi!* J'ai jugé à propos de te mander ces choses, bien aimée compagne de ma grandeur, afin de ne pas te frustrer de ta part dans ma joie, en te laissant » ignorer les hautes destinées qui t'attendent. » Renferme ceci dans ton cœur ; adieu. »

Tu es thane de Glamis et de Cawdor; et tu seras ce qu'on t'a prédit. — Mais je me défie de ta nature; elle est trop imprégnée du lait de l'humaine bonté, pour prendre la voie la plus courte. Tu convoites les grandeurs; tu n'es pas sans ambition, mais tu la veux sans les peines qui l'accompagnent. Le but que tu te proposes est élevé, mais tu veux y parvenir par des moyens innocens; tu ne veux pas jouer un jeu déloyal, et pourtant tu t'accommoderais d'un gain illégitime. Noble Glamis, tu aspires à posséder un bien qui te crie : « Voici ce que tu dois faire pour m'obtenir; » et cette action-là, tu crains de la faire, bien plus que tu ne désires qu'elle ne soit point faite. Viens donc, viens, que je verse dans ton oreille une courageuse ardeur, et que ma langue hardie, châtiant ta faiblesse, écarte les scrupules qui t'empêchent de saisir le cercle d'or dont les destins et une assistance surnaturelle semblent vouloir couronner ton front.

Entre UN SERVITEUR.

LADY MACBETH, *continuant.*

Quelles nouvelles m'apportes-tu?

LE SERVITEUR.

Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Il faut que tu aies perdu la tête, pour parler ainsi. Ton maître n'est-il pas avec lui? si ce que tu dis était vrai, il m'en aurait informée, pour que je pusse faire mes préparatifs.

LE SERVITEUR.

Avec votre permission, la chose est certaine; notre thane approche; un de nos camarades, qui l'a devancé, est arrivé hors d'haleine, et c'est à peine s'il lui en restait assez pour délivrer son message.

LADY MACBETH.

Qu'on prenne soin de lui ; il apporte de grandes nouvelles.

LE SERVITEUR *sort.*

LADY MACBETH, *seule, continuant.*

Elle est enrouée et rauque la voix du corbeau qui annonce par ses croassemens la fatale entrée de Duncan dans l'enceinte de mes créneaux. Venez, esprits qui présidez aux pensées homicides; dépouillez-moi de mon sexe et remplissez-moi de la tête aux pieds de la plus inflexible cruauté! Épaississez mon sang; fermez dans mon cœur tout accès, tout passage à la pitié; faites qu'aucune faiblesse de la nature ne vienne ébranler ma terrible résolution et en paralyser les effets. Venez dans mes mamelles de femme transformer mon lait en fiel; venez, génies du meurtre, en quelque lieu que votre présence invisible préside à l'exécution du mal. Viens, nuit sombre, et enveloppe-toi des plus noires vapeurs de l'enfer ; de peur que mon poignard acéré ne voie la blessure qu'il va faire et que le ciel, perçant l'épaisseur de tes ombres, ne vienne à me crier : Arrête! arrête!

Entre MACBETH.

LADY MACBETH, *continuant.*

Noble Glamis! illustre Cawdor! toi, qu'un titre plus grand attend encore! tes lettres m'ont transportée par-delà les étroites limites de l'actuel, et pour moi l'avenir est devenu le présent.

MACBETH.

Ma bien-aimée, Duncan arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Et quand partira-t-il?

MACBETH.

Demain; c'est son projet, du moins.

LADY MACBETH.

Ah! jamais le soleil ne verra ce demain! Ton visage, mon thane, est un livre où l'on peut lire d'étranges choses. Pour en imposer au monde, il faut lui ressembler; que tes regards, ton geste, ton langage, respirent un caressant accueil. Parais à tous les yeux comme la fleur innocente; mais sois le serpent qu'elle recèle. A l'égard de celui qui arrive, prenons nos mesures; abandonne à mes soins l'œuvre de cette nuit, qui, pour toute la durée et des jours qui vont suivre, doit nous assurer l'exclusive possession de la souveraineté et de la puissance.

MACBETH.

Nous reparlerons de cela.

LADY MACBETH.

En attendant, montre un front serein; il est toujours dangereux de laisser parler son visage. Je me charge de tout le reste.

Ils sortent.

SCENE VI.

Devant le château.

Symphonie de hautbois; les serviteurs de Macbeth sont debout et découverts, attendant des ordres. Arrivent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LÉNOX, MACDUFF, ROSS, ANGUS, *et* LEUR SUITE.

DUNCAN.

J'aime la situation de ce château; on y respire un air suave et pur.

BANQUO.

Cet hôte de l'été, l'hirondelle qui hante les saints édifices, montre, en fixant ici son habitation chérie, que l'haleine du ciel y souffle avec amour: pas de saillie, de frise, d'arc-boutant, de coin propice, où elle n'ait suspendu son nid et son berceau fécond; j'ai toujours remarqué qu'aux lieux où cet oiseau habite et se multiplie on jouit d'un air pur.

Arrive LADY MACBETH.

DUNCAN.

Voici notre honorable hôtesse! L'affection qui s'attache à nos pas est parfois importune, et néanmoins nous en sommes reconnaissans, parce que c'est de l'affection. C'est vous dire que vous devez prier Dieu de nous récompenser de vos peines, et nous remercier des embarras que nous vous donnons.

LADY MACBEH.

Tous nos services, fussent-ils doublés et quadruplés, ne seraient encore qu'un bien faible retour pour les immenses honneurs dont votre majesté comble notre maison. Pour vos anciennes faveurs, et pour les dignités nouvelles que vous y avez récemment ajoutées, nous restons vos humbles obligés.

DUNCAN.

Où est le thane de Cawdor? Nous l'avons suivi de près, et nous nous proposions de préparer ses logemens; mais il est bon cavalier; et aiguillonné par son affection pour nous, il est arrivé avant nous. Belle et noble châtelaine, nous serons votre hôte cette nuit.

LADY MACBETH.

Nous et tous ceux qui nous appartiennent, nous tenons nos vies et nos fortunes à la disposition de votre majesté, et nous sommes prêts, au premier ordre, à vous en rendre compte, comme d'un bien qui est à vous.

DUNCAN.

Donnez-moi votre main, et conduisez-nous vers notre hôte; notre amitié pour lui est grande, et nous lui continuerons nos bonnes grâces. Voulez-vous permettre, aimable hôtesse?

Ils sortent.

SCENE VII.

Un appartement du château.

Une symphonie de hautbois se fait entendre; des flambeaux sont allumés. On voit passer et repasser un maître d'hôtel et plusieurs serviteurs occupés à servir et portant des plats. Puis entre MACBETH.

MACBETH.

Si, la chose une fois faite, tout était fini, le plus tôt serait le mieux. Si l'assassinat ne devait être suivi d'aucune conséquence, et que l'exécution assurât le succès; si après avoir frappé le coup tout devait se terminer là ici-bas, de ce côté du fleuve de l'éternité, — je ferais bon marché de la vie à venir. — Mais c'est l'un de ces actes qui, dès cette vie, entraînent avec eux leur châtiment;

la leçon sanglante que nous avons donnée nous est rendue, et retombe sur son auteur; une justice inexorable reporte à nos lèvres la coupe empoisonnée par nous. — Il est ici sous une double sauvegarde : je suis son parent et son sujet, deux raisons puissantes qui s'opposent à ce crime; puis, e suis son hôte, et à ce titre, non seulement je ne dois pas lever le poignard contre lui, mais mon devoir est de fermer la porte contre son meurtrier. D'ailleurs ce Duncan a mis tant de douceur dans son gouvernement, il a exercé d'une manière tellement irréprochable ses hautes fonctions, que pareilles à des anges, frappant l'air de leurs trompettes sonores, ses vertus iront soulever l'indignation contre les abominables auteurs de son assassinat : et la pitié, semblable à l'ame d'un enfant nouveau-né, portée sur l'aile des autans, ou à ces chérubins du ciel montés sur les invisibles coursiers de l'air, exposera à tous les yeux cet horrible attentat, au point d'abattre le vent sous une pluie de larmes. Je n'ai pour m'animer à l'exécution de mon projet d'autre aiguillon qu'une ambition démesurée qui, dans son impétueux élan, dépasse son but, et retombe sur autrui.

Entre LADY MACBETH.

MACBETH, *continuant.*

Eh bien! quelles nouvelles ?

LADY MACBETH.

Il a presque fini de souper. — Pourquoi as-tu quitté la salle ?

MACBETH.

M'a-t-il demandé ?

LADY MACBETH.

Est-ce que tu ne le sais pas ?

MACBETH.

Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. Il m'a récemment conféré de nouveaux honneurs; et je me suis concilié l'estime universelle; c'est un vêtement brillant dont je ne dois pas me dépouiller si vite, et qu'il convient de porter quelque temps dans sa fraîcheur.

LADY MACBETH.

Était-elle donc ivre l'espérance que tu avais embrassée ? A-t-elle dormi depuis, et s'éveille-t-elle maintenant blême et pâle à l'aspect du projet qu'elle avait si résolument conçu ? A dater de ce moment, je n'ai pas meilleure opinion de ton amour. As-tu peur de mettre tes actes et ton courage en harmonie avec tes désirs ? Voudrais-tu posséder ce que tu regardes comme l'ornement de la vie, et néanmoins n'être qu'un lâche dans ta propre estime, poussé par le désir et retenu par la crainte, comme le pauvre chat du proverbe* ?

* Il s'agit ici du vieil adage : le chat aime le poisson, mais il craint de se mouiller les pieds. *Catus amat pisces, sed non vult tingere plantas.* (*Note du traducteur*).

MACBETH.

Paix, je t'en prie. J'ai le courage de faire tout ce qui sied à un homme; qui ose davantage n'en est pas un.

LADY MACBETH.

Quelle stupidité t'a donc porté à me confier ce projet ? Quand tu as-eu ce courage, tu étais homme, et en devenant plus que tu n'étais, tu n'en serais que plus homme ? Ni l'occasion ni le lieu ne te favorisaient alors, et pourtant tu te faisais fort de les créer tous deux : ils viennent maintenant s'offrir d'eux-mêmes, et devant leur concours ta résolution fléchit. J'ai allaité, et je sais quelle est la tendresse d'une mère pour le nourrisson suspendu à son sein : eh bien! au moment même où je verrais mon enfant me sourire, j'arracherais ma mamelle de ses molles gencives, et je lui briserais le crâne, si je l'avais juré, comme tu as juré, toi, d'exécuter ceci.

MACBETH.

Si nous venions à échouer ? —

LADY MACBETH.

Nous, échouer ! Raffermis seulement ton courage, et nous n'échouerons pas. Aussitôt que, cédant à la fatigue du voyage, Duncan dormira d'un profond sommeil, j'aurai soin d'enivrer si bien de vin et d'hydromel ses deux chambellans, que chez eux la mémoire, cette sentinelle du cerveau, ne sera plus qu'une fumée, et le siége de la raison, qu'un alambic. Lorsque, ainsi noyés dans la boisson, ils seront plongés dans un assoupissement voisin de la mort, que ne pouvons-nous pas exécuter, toi et moi, sur Ducan sans défense ? Qui nous empêche de laisser sur ses officiers pleins de vin des marques qui les signalent comme les auteurs du meurtre ?

MACBETH.

Ne donne le jour qu'à des enfans mâles ! car la trempe de ta nature intrépide ne doit former que des hommes. Quand nous aurons imprimé des marques de sang sur ces deux chambellans, et que nous nous serons servis de leurs poignards, qui ne croira que ce meurtre est leur ouvrage ?

LADY MACBETH.

Qui osera croire le contraire quand nous ferons retentir sur sa mort nos clameurs douloureuses ?

MACBETH.

Me voilà décidé, et pour ce terrible exploit je vais tendre tous les ressorts de mon énergie corporelle. Allons, composons-nous un visage serein; des dehors imposteurs doivent couvrir les secrets d'un cœur faux.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Une cour intérieure du château.

Arrivent BANQUO *et* FLÉANCE, *précédés d'un Serviteur qui porte un flambeau.*

BANQUO.

Quelle heure est-il, mon enfant?

FLÉANCE.

La lune est couchée; je n'ai pas entendu l'horloge.

BANQUO.

La lune se couche à minuit?

FLÉANCE.

Je crois qu'il est plus tard que cela

BANQUO.

Tiens, prends mon épée. — Le ciel se montre économe; tous ses flambeaux sont éteints. — Prends encore ceci. — Le besoin de dormir pèse sur moi comme du plomb; et cependant je ne voudrais pas me livrer au sommeil. Puissances miséricordieuses! réprimez en moi les pensées maudites auxquelles la nature se laisse aller dans les bras du repos!

Arrivent MACBETH *et un Serviteur qui porte un flambeau.*

BANQUO, *continuant, à Fléance.*

Donne-moi mon épée. — (*A Macbeth.*) Qui va là?

MACBETH.

Un ami.

BANQUO.

Eh quoi! seigneur, vous ne reposez pas encore? Le roi est couché. Il a été d'une gaîté peu commune, et a largement récompensé le zèle de vos gens. Il envoie ce diamant à votre femme, en la saluant du nom de très-aimable hôtesse; et il s'est retiré satisfait au-delà de toute expression.

MACBETH.

N'étant point préparés à cette visite, notre bon vouloir, qui sans cela se serait déployé en toute liberté, s'est trouvé un peu restreint et paralysé.

BANQUO.

Tout s'est parfaitement passé. La nuit dernière, j'ai rêvé des trois sœurs prophétiques; leurs prédictions se sont déjà réalisées en partie, à votre égard.

MACBETH.

Je n'y pense plus; néanmoins, quand nous pourrons disposer d'une heure, si vous y consentez, nous en causerons ensemble.

BANQUO.

Quand il vous plaira.

MACBETH.

Si vous entrez dans mes vues, quand le moment sera venu, il en rejaillira sur vous de l'honneur.

BANQUO.

Pourvu que je ne perde rien de mon honneur en cherchant à l'augmenter, que je conserve ma conscience pure et ma foi intacte, je suivrai vos conseils.

MACBETH.

Bonne nuit, en attendant!

BANQUO.

Merci, seigneur. Je vous en souhaite autant.

BANQUO, FLÉANCE *et* UN *des deux Serviteurs s'éloignent.*

MACBETH, *au deuxième Serviteur.*

Va dire à ta maîtresse de donner un coup de cloche quand ma boisson sera prête. Va te mettre au lit.

LE SERVITEUR *sort.*

MACBETH, *continuant.*

Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la garde tournée vers ma main? Viens, que je te saisisse. — Tu m'échappes, et cependant je te vois toujours. Fatale vision, n'es-tu pas sensible au toucher comme à la vue? ou n'es-tu qu'un poignard imaginaire, que le produit mensonger d'un cerveau en délire? Je continue à te voir sous une forme aussi palpable que celui qu'en ce moment je tire du fourreau. Tu marches devant moi dans la direction que j'allais prendre; et c'est justement là l'instrument dont j'allais me servir. Ou mes yeux sont les dupes de mes autres sens, ou à eux seuls ils les valent tous : je te vois encore, et maintenant sur ta lame et ta poignée il y a des gouttes de sang qui n'y étaient pas tout-à-l'heure. — Rien de tout cela n'existe : c'est mon projet sanguinaire qui fascine ainsi ma vue. En ce moment, sur une moitié de ce globe terrestre, la nature semble morte, et des rêves coupables abu-

sent le mortel sur sa couche endormi. Voici l'heure où les sorcières offrent à la pâle Hécate leurs nocturnes offrandes; voici l'heure où le meurtre décharné, au signal que lui donne le loup, sa sentinelle, dont les hurlemens lui servent d'horloge, s'avance à pas silencieux, tel qu'autrefois le ravisseur Tarquin, et se glisse comme une ombre vers sa proie. O toi, terre solide et ferme, n'entends point le bruit de mes pas, ignore le chemin qu'ils prennent, de peur que tes pierres indiscrètes ne disent où je vais, et n'enlèvent à la nuit la silencieuse horreur qui lui sied si bien en ce moment. Mais tandis que je menace, il vit; quand on est dans la chaleur de l'action, les paroles ne font que la refroidir. (*On entend le son d'une cloche.*) Allons accomplir notre œuvre; la cloche me donne le signal. Ne l'entends pas, Duncan; c'est le glas qui t'appelle au ciel ou en enfer.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Même lieu.

Arrive LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Ce qui les a rendus ivres m'a rendue courageuse; ce qui les a assoupis m'a électrisée. — Écoutons! — Silence! c'est le cri du hibou, lugubre veilleur qui donne un funèbre bonsoir. — Il est à l'œuvre : les portes sont ouvertes; et les domestiques, gorgés de vin, ronflent au lieu de veiller. J'ai drogué leurs breuvages, au point qu'on ne saurait dire s'ils sont vivans ou morts.

MACBETH, *de l'intérieur.*

Qui est là? — Holà!

LADY MACBETH.

Hélas! je tremble qu'ils ne se soient éveillés et que rien ne soit fait. Ce coup manqué nous perdrait. — Écoutons! — J'avais disposé leurs poignards; il a dû les trouver. — Si dans son sommeil il n'avait pas ressemblé à mon père, j'aurais fait le coup.

Arrive MACBETH.

LADY MACBETH, *continuant.*

Mon époux?

MACBETH.

L'affaire est faite. N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY MACBETH.

J'ai entendu le cri de la chouette et le chant du grillon. N'as-tu pas parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

A l'instant même.

MACBETH.

Au moment où je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Écoute! — Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains.*

Voilà quelque chose d'horrible à voir.

LADY MACBETH.

Quelle folie d'appeler cela horrible!

MACBETH.

Il y en a un qui a ri dans son sommeil; un autre qui a crié : *Au meurtre!* si bien qu'ils se sont mutuellement éveillés. Je me suis arrêté et j'ai prêté l'oreille; mais ils ont dit leurs prières et se sont rendormis.

LADY MACBETH.

Ils sont deux dans la même pièce.

MACBETH.

L'un a crié : *Dieu nous bénisse!* l'autre a répondu : *Amen!* comme s'ils m'avaient vu avec ces mains de bourreau. J'écoutais leur frayeur; mais je n'ai pu répondre *amen* lorsqu'ils ont dit : *Dieu vous bénisse!*

LADY MACBETH.

Ne considère pas la chose sous un point de vue si lugubre.

MACBETH.

Mais pourquoi n'ai-je pu dire *amen?* j'avais si grand besoin de benédiction! Et pourtant le mot *amen* a expiré sur ma langue.

LADY MACBETH.

Ces choses ne doivent pas être envisagées de cette manière-là; ce serait le moyen de perdre la raison.

MACBETH.

Il m'a semblé entendre une voix me crier : « Tu ne dormiras plus! Macbeth a tué le sommeil, le sommeil innocent, qui arrête par un nœud le fil de la douleur, le sommeil, mort quotidienne, bain qui rafraîchit nos sens fatigués, baume versé sur les blessures du cœur, second service au splendide festin de la nature, principal aliment du banquet de la vie; — »

LADY MACBETH.

Que veux-tu dire?

MACBETH.

Sa voix, retentissant dans toute la maison, a continué de crier: «Tu ne dormiras plus! Glamis a tué le sommeil; c'est pourquoi Cawdor ne dormira plus; Macbeth ne dormira plus *! »

* Cette énumération des titres de Macbeth, dans un pareil moment, semble peu naturelle. C'est comme si on disait en parlant du maréchal Ney : « Le duc d'Elchingen a tué le sommeil; c'est pourquoi le prince de la Moscowa ne dormira plus; Ney ne dormira plus. » C'est, du reste, une des taches bien rares qui déparent cet admirable chef-d'œuvre. (*Note du traducteur.*)

LADY MACBETH.

Qui donc criait ainsi? Noble thane, ces aberrations d'un cerveau malade sont indignes de toi. Va te procurer de l'eau, lave tes mains et fais-en disparaître ces témoignages accusateurs. — Pourquoi n'as-tu pas laissé ces poignards à leur place? Il faut qu'ils y restent; va les reporter; et n'oublie pas de barbouiller de sang les domestiques endormis.

MACBETH.

Je ne veux plus y aller; je frémis à la pensée de ce que j'ai fait; je n'ose y reporter mes regards.

LADY MACBETH.

Homme pusillanime! donne-moi les poignards; les dormans et les morts ressemblent à des images peintes, et un démon en peinture ne fait peur qu'aux enfans. S'il saigne, je tacherai de son sang le visage des domestiques; car il faut que le crime paraisse leur ouvrage.

Elle s'éloigne. On entend frapper à la porte extérieure.

MACBETH.

D'où vient qu'on frappe? Comment se fait-il que le plus léger bruit m'épouvante? (*Regardant ses mains.*) Quelles mains j'ai là! ah! elles me font horreur à voir! Tous les flots de Neptune suffiront-ils à nettoyer ma main de ce sang? Non, ce serait bien plutôt cette main qui teindrait de sa couleur l'immensité des mers, et rougirait ses eaux verdâtres.

Revient LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Mes mains ont la couleur des tiennes, mais je rougirais d'avoir un cœur aussi pusillanime. (*On frappe.*) J'entends frapper à la porte du sud: — rentrons dans notre appartement; il suffira d'un peu d'eau pour nous laver de cette action: vois comme c'est chose facile! Toute ta résolution t'a abandonné. — (*On frappe.*) Écoute! on frappe encore. Va mettre ta robe de chambre; car nous pourrions être obligés de nous montrer, et il ne faut pas qu'on voie que nous avons veillé. Ne reste point ainsi tristement perdu dans tes réflexions.

MACBETH.

Que ne puis-je m'oublier aussi bien que mon crime! (*On frappe.*) Éveille Duncan à force de frapper; plût au ciel que cela fût possible!

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même lieu.

On continue de frapper à la porte extérieure. Arrive LE CONCIERGE *du château.*

LE CONCIERGE.

Voilà qui s'appelle frapper. Un homme qui serait portier de l'enfer aurait fort à faire à tourner la clef. (*On frappe.* Toc, toc, toc. —Qui est là, au nom de Belzébut?—C'est un fermier qui s'est pendu, las d'attendre une bonne récolte. — Tu es le bien venu; j'espère que tu as fait provision de mouchoirs; nous allons ici, pour ta peine, te faire suer d'importance.(*On frappe.*)Toc, toc.— Qui est là, au nom de n'importe quel autre diable?— Parbleu! c'est un casuiste prêt à soutenir à volonté le pour et le contre, qui, après avoir à qui mieux mieux trompé et menti, pour la plus grande gloire de Dieu, n'a pu définitivement en imposer au ciel. — Oh! entrez, monsieur le casuiste. (*On frappe.*) Toc, toc, toc. — Qui est là? — Ma foi, c'est un tailleur anglais qui vient ici pour avoir rogné sur un haut-de-chausses français. — Entrez, monsieur le tailleur, vous pourrez ici rôtir votre oie. (*On frappe.*) Toc, toc, toc. — Jamais de repos. Qui êtes-vous? — Mais cette cour est trop froide pour représenter l'enfer. Je ne veux plus être le portier du diable; je me proposais d'ouvrir la porte à des gens de toutes les professions, de ceux-là qui vont par un chemin de fleurs au feu de joie éternel. (*On frappe.*) On y va, on y va. (*Il ouvre la porte.*) N'oubliez pas le concierge, je vous prie.

Arrivent MACDUFF *et* LÉNOX.

MACDUFF.

Tu t'es donc couché bien tard, l'ami, que tu es si peu matinal?

LE CONCIERGE.

Ma foi, seigneur, nous sommes restés à boire jusqu'au second chant du coq; et le boire, seigneur, provoque amplement trois choses.

MACDUFF.

Quelles sont les trois choses que le boire provoque?

LE CONCIERGE.

Parbleu! seigneur, la rougeur de la trogne, le sommeil et le besoin d'uriner. Il provoque et réprime la paillardise; il provoque le désir, et empêche l'exécution; en sorte qu'on peut dire que le boire est pour la paillardise un visage à deux faces; il la crée et la détruit; il la stimule et la décourage; il l'élève et l'abat; en un mot, il la trompe, l'endort, et, lui donnant un démenti, il la plante là.

MACDUFF.

Je crois, l'ami, que le boire t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE CONCIERGE.

Effectivement, seigneur, et des mieux conditionnés; mais je le lui ai fait payer; bien qu'il m'ait un moment pris par les jambes, j'ai été le plus fort, et j'ai réussi à m'en débarrasser.

MACDUFF.

Ton maître est-il levé? — Nos coups de marteau l'ont éveillé; le voici qui vient.

Arrive MACBETH.

LÉNOX.

Bonjour, noble seigneur.

MACBETH.

Salut à tous deux !

MACDUFF.

Noble thane, le roi est-il levé ?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

Il m'a ordonné d'aller le trouver de bonne heure : je crains d'être en retard.

MACBETH.

Je vais vous conduire vers lui.

MACDUFF.

C'est une peine qui, je le sais, vous est agréable; mais pourtant c'en est une.

MACBETH.

Une peine qu'on prend avec plaisir n'en est plus une. Voici la porte.

MACDUFF.

Je vais prendre la liberté d'entrer; mon devoir m'y oblige.

MACDUFF *s'éloigne.*

LÉNOX.

Le roi part-il aujourd'hui ?

MACBETH.

Il en témoigne, — (*se reprenant*) il en a témoigné l'intention.

LÉNOX.

La nuit a été orageuse : dans les chambres où nous couchions les cheminées ont été renversées par le vent; on dit qu'on a entendu dans l'air des clameurs lamentables, d'étranges cris de mort, et des voix qui, avec des accens terribles, prophétisaient des bouleversemens, des événemens confus, un avenir de malheurs. L'oiseau des ténèbres a fait entendre toute la nuit son chant lugubre : on prétend même que, saisie d'une agitation fébrile, la terre a tremblé.

MACBETH.

La nuit a été affreuse.

LÉNOX.

Mes jeunes souvenirs ne m'en rappellent point une pareille.

Revient MACDUFF.

MACDUFF.

O horreur! horreur! horreur! la pensée ne peut te concevoir, ni la parole t'exprimer.

MACBETH *et* LÉNOX.

Qu'y a-t-il ?

MACDUFF.

Le génie de la destruction a ici accompli son chef-d'œuvre. Le meurtre le plus sacrilége a brisé les portes du saint temple du Seigneur et en a dérobé la vie qui l'animait.

MACBETH.

Que dites-vous ? la vie ?

LÉNOX.

Est-ce de sa majesté que vous parlez ?

MACDUFF.

Entrez dans la chambre, et devenez aveugles en présence d'une nouvelle Gorgone. — Ne me demandez point de parler; voyez, et puis parlez vous-même.

MACBETH *et* LÉNOX *s'éloignent.*

MACDUFF, *continuant.*

Debout! debout! — Qu'on sonne la cloche d'alarme ! — Meurtre ! trahison ! Banquo ! Donalbain ! Malcolm ! éveillez-vous ! Secouez ce tranquille sommeil, pâle contrefaçon de la mort, et venez contempler la mort elle-même ! — Debout ! debout ! et venez voir une image du dernier jour de l'univers ! Malcolm ! Banquo ! levez-vous comme du sein de vos tombeaux, et avancez-vous comme des ombres pour compléter cet horrible tableau !

Arrive LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Qu'y a-t-il ? pourquoi cette affreuse trompette qui sonne le réveil dans toute la maison ? parlez, parlez !

MACDUFF.

O aimable dame, ce que je dis ne doit pas parvenir à votre oreille : une femme ne pourrait l'entendre sans en mourir.

Arrive BANQUO.

MACDUFF, *continuant.*

O Banquo ! Banquo ! notre royal maître est assassiné !

LADY MACBETH.

O malheur ! Eh quoi ! dans notre maison ?

BANQUO.

Ce malheur est affreux, n'importe en quel lieu. — Cher Macduff, je t'en conjure, rétracte-toi et dis qu'il n'en est rien.

Reviennent MACBECTH *et* LÉNOX.

MACBETH.

Que ne suis-je mort une heure avant ce funeste événement ! j'aurais vécu heureux ; car, à dater de ce moment, il n'y a plus rien de sérieux ici-bas;

tout n'est que dérision. La gloire et la vertu sont mortes; le vin de la vie est tiré, et il ne nous en reste plus que la lie.

Arrivent MALCOLM *et* DONALBAIN.

DONALBAIN.

Quel malheur est donc arrivé?

MACBETH.

C'est vous que ce malheur frappe, et vous l'ignorez! La source de votre sang a cessé de couler; son onde est à jamais tarie.

MACDUFF.

Votre royal père est assassiné.

MALCOLM.

Oh! par qui?

LÉNOX.

Ce sont les domestiques couchés dans sa chambre qui, selon toute apparence, ont fait le coup; leurs mains et leur figure étaient toutes souillées de sang, ainsi que leurs poignards, que nous avons trouvés, non encore essuyés, sur leur chevet. Ils avaient le visage effaré et les yeux hagards. La vie d'un homme ne pouvait être en sûreté avec de pareilles gens.

MACBETH.

Oh! je me repens d'avoir cédé à ma fureur et de les avoir tués.

MACDUFF.

Pourquoi l'avez-vous fait?

MACBETH.

Quel homme peut être, au même moment, sage et bouleversé, calme et furieux, loyal et indifférent? personne. La violence de mon affection a devancé la raison plus lente. Ici gisait Duncan; le rouge éclat de son sang brillait sur sa poitrine; et à voir ses larges plaies, on eût dit une brèche pratiquée au rempart de la vie et par où étaient entrés le ravage et la mort: plus loin étaient les meurtriers, portant encore la livrée de leur crime, leurs poignands souillés de sang jusqu'à la garde. — Quel homme, ayant un cœur capable d'aimer, et dans ce cœur le courage de manifester son affection, eût pu rester maître de lui?

LADY MACBETH, *feignant de se trouver mal.*

Emmenez-moi d'ici.

MACDUFF.

Prenez soin d'elle.

MALCOLM.

Pourquoi gardons-nous le silence, nous que cette affaire concerne plus que personne?

DONALBAIN.

Que pourrions-nous dire ici, où la mort en embuscade peut à tout moment fondre sur nous et nous saisir? Partons; nos larmes ne sont pas encore mûres.

MALCOLM.

Ni la violence de notre douleur en mesure d'éclater.

BANQUO.

Qu'on donne des soins à lady Macbeth!

On emporte LADY MACBETH.

BANQUO, *continuant.*

Quand nous aurons mis nos vêtemens et protégé nos personnes contre l'inclémence de l'air, réunissons-nous et tâchons d'approfondir cette sanglante affaire. Nous sommes agités de terreurs et de doutes; pour moi, je m'abrite sous la main de Dieu, et, fort de son appui, je poursuivrai les auteurs de cette trahison criminelle, quels que soient les desseins qu'ils méditent encore.

MACBETH.

J'en dis autant.

TOUS.

Nous en disons tous autant.

TOUS *s'éloignent, à l'exception de* MALCOLM *et de* DONALBAIN.

MALCOLM.

Quel parti prendras-tu? Ne nous associons pas avec eux : faire paraître une douleur mensongère est une tâche dont l'hypocrite s'acquitte facilement. Je vais partir pour l'Angleterre.

DONALBAIN.

Moi, pour l'Irlande. En séparant nos destins, nous serons plus en sûreté. Ici il y a des poignards dans les sourires; ceux qui nous touchent de plus près par le sang sont ceux dont nous avons le plus à craindre les projets sanguinaires.

MALCOLM.

La flèche meurtrière n'a pas encore arrêté son vol, et le plus sûr pour nous est d'éviter son atteinte. Montons donc à cheval; ne nous arrêtons pas à prendre congé, mais fuyons sans délai. La fuite est permise quand il n'y a plus de merci à attendre.

Ils s'éloignent

SCENE IV.

Hors du château.

Arrivent ROSS *et* UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

J'ai vu luire soixante-dix ans; dans cet espace, j'ai vu passer bien des heures terribles et des événemens étranges; mais cette nuit funeste a laissé bien loin derrière elle tout ce que j'avais connu jusqu'ici.

ROSS.

Ah! bon vieillard, tu vois que le ciel, comme s'il était indigné du drame joué par l'homme, en menace le sanglant théâtre. D'après l'horloge, il devrait faire jour, et cependant la nuit sombre nous cache encore le flambeau du monde. Fait-il nuit, ou le jour craint-il de se montrer, que les ténèbres couvrent la face de la terre à l'heure où la lumière devrait la caresser?

LE VIEILLARD.

Cela n'est pas naturel, pas plus que le forfait qui vient de se commettre. Mardi dernier, un faucon, au moment où il planait fièrement dans l'air, a été saisi et tué par un hibou.

ROSS.

Et les chevaux de Duncan, — le fait est étrange, mais certain, — ces chevaux si beaux et si légers, la perle de leur race, devenus tout-à-coup sauvages et farouches, ont brisé leurs liens, et se sont enfuis comme s'ils eussent voulu se mettre en guerre ouverte avec l'homme.

LE VIEILLARD.

On prétend qu'ils se dévoraient entre eux.

ROSS.

Je l'a. vu de mes yeux, à ma grande surprise. Voici l'honnête Macduff.

Arrive MACDUFF.

ROSS, *continuant.*

Eh bien, seigneur, où en sont les choses?

MACDUFF.

Ne le voyez-vous pas?

ROSS.

Sait-on qui a commis ce forfait plus que sanguinaire?

MACDUFF.

Ceux que Macbeth a tués.

ROSS.

Hélas! quel avantage espéraient-ils en retirer?

MACDUFF.

On les a subornés; Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, ont disparu et pris la fuite, ce qui les fait soupçonner d'être les auteurs du crime.

ROSS.

Ce n'en est pas moins un acte contre nature: elle est bien aveugle l'ambition qui s'attaque à la source de sa propre vie! — Cela étant, il est probable que la couronne va revenir à Macbeth.

MACDUFF.

Il est déjà proclamé et parti pour Scône, où l'on doit le couronner.

ROSS.

Où est le corps de Duncan?

MACDUFF.

On l'a transporté à Colme, dans l'asile sacré, dépositaire des os de ses prédécesseurs.

ROSS.

Irez-vous à Scône?

MACDUFF.

Non, cousin, mais à Fife.

ROSS.

Moi, je vais à Scône.

MACDUFF.

Puissiez-vous y voir les choses se passer comme elles le doivent! — Adieu! — Je crains que nos habits neufs ne nous soient moins commodes que les vieux.

ROSS.

Adieu, vieillard.

LE VIEILLARD.

Que la bénédiction de Dieu soit avec vous, et avec ceux qui ont à cœur de faire sortir le bien du mal, et de transformer les ennemis en amis!

Ils s'éloignent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Forès — Un appartement du palais.

Entre BANQUO.

BANQUO.

Te voilà donc maintenant roi, Cawdor, Glamis, tout ce que les sœurs prophétiques t'avaient promis; et je crains bien que tu n'y sois arrivé par des voies criminelles: cependant elles ont dit que la couronne ne serait pas transmise à ta postérité, et que moi, je serais la souche et le père d'une longue lignée de rois. Si elles ont dit vrai, — et à ton égard, Macbeth, leurs paroles se vérifient, — comment leurs oracles véridiques pour toi ne le seraient-ils pas également pour moi, et n'auto-

riseraient-ils pas mes espérances? Mais, silence! taisons-nous.

Fanfare. Entrent MACBETH, *roi*. LADY MACBETH, *reine*, LÉNOX, ROSS, PLUSIEURS DAMES *et* SEIGNEURS *et* UNE SUITE NOMBREUSE.

MACBETH.

Voici notre principal convive.

LADY MACBETH.

Si nous l'avions oublié, c'eût été dans la fête un vide qui lui aurait ôté tout son prix.

MACBETH.

Ce soir, seigneur. nous donnons un banquet solennel, et nous y désirons votre présence.

BANQUO.

Que votre majesté me commande; mon obéissance vous est acquise, et un lien indissolubble m'attache à vous.

MACBETH.

Montez-vous à cheval cet après-midi?

BANQUO.

Oui, sire.

MACBETH.

Dans le cas contraire, nous vous aurions demandé de nous donner votre avis, toujours sensé et salutaire, dans le conseil qui doit se tenir aujourd'hui; mais nous causerons demain. Resterez-vous long-temps dehors?

BANQUO.

Le temps nécessaire pour remplir l'intervalle d'ici au souper; à moins que mon cheval ne fasse grande diligence, il faudra que j'emprunte une heure ou deux aux ombres de la nuit.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre banquet.

BANQUO.

Sire, je n'aurai garde.

MACBETH.

Nous apprenons que nos sanguinaires cousins se sont retirés l'un en Angleterre, l'autre en Irlande, et que, niant effrontément leur cruel parricide, ils débitent à qui veut les entendre des contes étranges; mais nous parlerons de cela demain, ainsi que d'autres affaires graves qui appellent toute notre sollicitude. Montez a cheval; adieu jusqu'à ce soir à votre retour. Est-ce que Fléance vous accompagne?

BANQUO.

Oui, sire. Voici l'heure où nous devons partir.

MACBETH.

Je vous souhaite des chevaux rapides et au pied sûr; et je vous recommande à leur célérité. Adieu.

BANQUO *sort*.

MACBETH, *continuant*.

Que chacun dispose de son temps comme il lui plaira jusqu'à sept heures du soir; pour trouver ensuite plus de charme à la société, nous voulons rester seul jusqu'à l'heure du souper; jusque là, que Dieu soit avec vous.

TOUS *sortent, à l'exception de* MACBETH *et* D'UN SERVITEUR

MACBETH.

Toi, un mot Ces hommes sont-ils là?

LE SERVITEUR.

Sire, ils attendent à la porte du palais.

MACBETH.

Amène-les-moi.

LE SERVITEUR *sort*.

MACBETH, *seul, continuant*.

Ce n'est rien que d'être ce que je suis, si on ne l'est avec sécurité. — Banquo m'inspire des craintes sérieuses. Il porte un cachet de noblesse qui le rend redoutable. Il est homme à beaucoup oser; et à cette trempe intrépide de son âme il joint une sagesse qui sert de guide à son courage et assure le succès de ses actes. Il est le seul dont l'existence soit pour moi un sujet d'effroi. Mon génie tremble devant le sien comme autrefois Antoine devant le génie de Cesar. Il a brusquement interpellé les trois sœurs quand elles m'ont salué du nom de roi, et leur a ordonné de lui parler: alors leur voix prophétique l'a proclamé le père d'une lignée de rois! Elles ont mis sur ma tête une couronne stérile et dans ma main un sceptre impuissant. Une main étrangère doit me l'arracher, et nul fils ne me succédera. S'il en est ainsi, c'est pour les enfans de Banquo que j'ai souillé mon âme; pour eux que j'ai assassiné le vertueux Duncan; pour eux seuls que j'ai empoisonné la coupe de mon repos; et je n'aurai livré à l'ennemi du genre humain le trésor de mon âme immortelle que pour les faire rois; les fils de Banquo, rois! Plutôt qu'il en soit ainsi, destin, entre dans la lice contre moi et viens me combattre à outrance!

Rentre LE SERVITEUR, *suivi de* DEUX ASSASSINS.

MACBETH, *continuant*.

Qui est là? — Reste a la porte jusqu'à ce que je t'appelle.

LE SERVITEUR *sort*.

MACBETH, *continuant*.

N'est-ce pas hier que nous avons causé ensemble?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, seigneur.

MACBETH.

Eh bien ! avez-vous pensé à ce que je vous ai dit? Sachez que c'est lui qui est l'auteur de vos misères, et non moi, que vous en accusiez; je crois vous l'avoir prouvé dans notre dernier entretien : je vous ai montré comment on vous avait abusé par de vaines promesses, quels obstacles on avait semés sur vos pas, quels instrumens on avait employés contre vous, quelles mains les avaient fait jouer; enfin, je vous en ai fait voir assez pour faire dire à une moitié d'âme, à l'intelligence la plus courte : Ceci est l'ouvrage de Banquo.

PREMIER ASSASSIN.

Vous nous l'avez démontré.

MACBETH.

Assurément; j'ai fait plus : j'ai abordé un autre point qui doit être l'objet de ce second entretien. Vous trouvez-vous doués d'une somme de résignation assez forte pour passer par-dessus tout cela? Êtes-vous évangéliques au point de prier pour ce digne homme et pour sa postérité, lui dont la main pesante vous a courbés vers la tombe, et a condamné les vôtres à une misère éternelle?

PREMIER ASSASSIN.

Sire, nous sommes des hommes.

MACBETH.

Oui, vous êtes portés comme hommes sur le catalogue universel, de même que les lévriers, les métis, les épagneuls, les dogues, les chiens-loups, les chiens pêcheurs, les demi-loups sont tous désignés sous la qualification générale de chiens; mais dans l'état détaillé qu'on en dresse, on distingue le chien agile, le lent, le subtil, le chien de garde, le chien de chasse; chacun est classé selon l'instinct particulier que la nature libérale lui a départi; aussi sur la liste générale où tous figurent, à chacun d'eux est annexé une désignation particulière. Il en est de même des hommes. Si donc vous occupez une place dans le catalogue de l'humanité, et que cette place ne soit pas la dernière, dites-le, et je vous confierai un projet dont l'exécution vous débarrassera de votre ennemi et vous donnera des droits à notre affection, nous qui, tant qu'il vivra, ne mènerons que des jours languissans, et à qui sa mort donnera une santé parfaite.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Sire, vous voyez en moi un homme qu'ont tellement aigri les lâches sarcasmes et les brocards du monde, que, pour me venger de lui, il n'est rien que je ne fasse.

PREMIER ASSASSIN.

Et moi, je suis tellement accablé par les revers, tellement las de lutter contre la fortune, que, pour améliorer ma position ou me débarrasser de l'existence, je suis prêt à jouer ma vie sur la première carte venue.

MACBETH.

Vous savez l'un et l'autre que Banquo s'est montré votre ennemi?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous le savons, sire.

MACBETH.

Il est aussi le mien ; et je le hais à tel point, que chaque minute de son existence attaque la mienne dans sa source. Je pourrais à force ouverte en délivrer ma vue sans en donner d'autre raison que ma volonté ; mais, par égard pour quelques-uns de mes amis qui sont aussi les siens, et dont je veux conserver l'affection, je suis obligé d'en agir autrement, et de paraître déplorer la chute de l'homme que moi-même j'aurai abattu. Voilà ce qui m'oblige à recourir à votre assistance, pour masquer une action que des raisons puissantes m'obligent à tenir secréte.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Sire, nous exécuterons vos ordres.

PREMIER ASSASSIN.

Dût notre vie —

MACBETH.

Je vois que vous êtes des gens de cœur. Dans une heure au plus, je vous désignerai l'endroit où vous devrez vous poster; je vous indiquerai l'heure, le moment précis; car il faut que la chose soit faite ce soir, à quelque distance du palais. Surtout rappelez-vous que je dois paraître n'y être pour rien; et pour ne point faire la besogne à demi, Fléance, son fils, qui l'accompagne, et dont la mort m'est aussi essentielle que celle de son père, doit comme lui subir le destin de cette heure fatale. Allez vous consulter; dans un moment j'irai vous rejoindre.

LES ASSASSINS.

Nous sommes tout décidés, sire.

MACBETH.

J'irai tout-à-l'heure vous trouver; ne sortez pas du palais. C'est une affaire conclue. — Banquo, si c'est au ciel que doit aller ton ame, elle prendra ce soir sa volée.

Ils sortent.

SCENE II.

Un autre appartement du palais.

Entrent LADY MACBETH *et* UN SERVITEUR.

LADY MACBETH.

Banquo est-il sorti du palais?

LE SERVITEUR.

Oui, madame; mais il revient ce soir.

LADY MACBETH.

Va dire au roi que je désire avoir avec lui un moment d'entretien.

LE SERVITEUR.

J'y vais, madame.

Il sort.

LADY MACBETH, *seule.*

C'est avoir perdu ses peines, que de posséder ce qu'on désirait sans en être plus heureux. Mieux vaut le sort de la victime immolée par nous que de n'obtenir par sa mort qu'un bonheur douteux.

Entre MACBETH.

LADY MACBETH, *continuant.*

Eh bien! mon époux? Pourquoi, rêveur et solitaire, n'avoir pour compagnie que de sombres pensées, qui devraient être mortes avec ceux qui en sont l'objet? Quand les choses sont sans remède, on n'y doit plus songer; ce qui est fait est fait.

MACBETH.

Nous avons blessé le serpent, nous ne l'avons pas tué; il va se remettre et redevenir lui-même, et notre hostilité impuissante reste comme auparavant exposée à ses morsures; mais que le mécanisme de l'univers se détraque, que les deux mondes soient anéantis plutôt que de manger notre pain dans la crainte, plutôt que de dormir dans le supplice des rêves terribles qui, toutes les nuits, nous agitent! Mieux vaudrait pour nous rejoindre dans la paix de la tombe ceux que nous y avons envoyés, pour arriver où nous sommes, que de rester livrés sans relâche aux tortures de l'ame. Duncan est dans son tombeau; pour lui, la fièvre de la vie est passée; il dort d'un profond somme; il n'a plus rien à craindre de la trahison: le poignard, le poison, les complots intérieurs, les armes de l'étranger, ne peuvent plus rien contre lui.

LADY MACBETH.

Allons, mon ami, éclaircis ce front soucieux; montre-toi ce soir serein et joyeux aux regards de tes convives.

MACBETH.

Je le ferai, mon amour; fais-en autant de ton côté, je t'en conjure. Que Banquo soit l'objet de tes attentions; honore-le de la voix et des yeux: point de sécurité pour nous tant qu'il nous faudra tremper nos grandeurs dans cette onde adulatrice, déguiser nos vrais sentimens et faire de nos visages les masques de nos cœurs.

LADY MACBETH.

Écarte ces idées.

MACBETH.

O chère épouse, mon ame est pleine de scorpions. Tu sais que Banquo et Fléance, son fils, vivent encore.

LADY MACBETH.

Le bail de leur vie n'est point éternel.

MACBETH.

C'est une consolation; ils sont vulnérables: livre-toi donc à la joie. Avant que la chauve-souris ait pris son vol solitaire, avant qu'à la voix de la noire Hécate, l'escarbot, déployant ses ailes écailleuses, ait, par son bourdonnement monotone, donné le signal de la nuit, un acte terrible sera consommé.

LADY MACBETH.

Que doit-on faire?

MACBETH.

Reste étrangère à la connaissance de ce projet, jusqu'au moment où tu applaudiras à son exécution. Viens, nuit sombre, jette ton voile sur les yeux timorés du jour compatissant; et de ta main sanglante et invisible déchire et mets en pièces le pacte redoutable qui sur mon front imprime la pâleur! La lumière s'obscurcit; le corbeau prend son vol vers la voûte des bois: les bêtes innocens du jour s'assoupissent, et les noirs agens de la nuit se lèvent pour chercher leur proie. Mon langage t'étonne, mais sois tranquille; il faut que le mal consolide ce que le mal a commencé. Viens donc avec moi.

Ils sortent.

SCENE III.

Un parc avec une grille qui conduit au palais.

Arrivent TROIS ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Qui t'a dit de te joindre à nous?

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous n'avons pas lieu de nous méfier de lui, puisqu'il vient nous assigner notre tâche, et nous indiquer d'une manière precise ce que nous avons à faire.

PREMIER ASSASSIN.

Reste donc avec nous. Quelques rayons du jour brillent encore à l'occident. Voici l'heure où le voyageur attardé double le pas pour gagner l'auberge désirée; celui que nous attendons sera bientôt ici.

TROISIÈME ASSASSIN.

Écoutez! j'entends des chevaux.

BANQUO, *de loin.*

Holà! de la lumière!

DEUXIÈME ASSASSIN.

C'est lui; toutes les personnes invitées sont déjà au palais.

PREMIER ASSASSIN.

Ses chevaux s'en retournent.

TROISIÈME ASSASSIN.

A près d'un mille d'ici; mais il a coutume, comme tout le monde, de faire à pied le chemin d'ici au palais.

Arrivent BANQUO *et* FLÉANCE, *précédés d'un serviteur portant une torche.*

DEUXIÈME ASSASSIN.

Une lumière! une lumière!

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui.

PREMIER ASSASSIN.

Tenons ferme.

BANQUO.

Il tombera de la pluie cette nuit.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe.

Il attaque Banquo.

BANQUO.

Trahison! fuis, mon cher Fléance, fuis, fuis; tu pourras me venger. — O misérable!

Il meurt. FLÉANCE *et* LE SERVITEUR *s'échappent.*

TROISIÈME ASSASSIN.

Qui donc a éteint la lumière?

PREMIER ASSASSIN.

N'ai-je pas bien fait?

TROISIÈME ASSASSIN.

Il n'y en a qu'un d'à bas; le fils s'est échappé.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous avons manqué la meilleure moitié de notre besogne.

PREMIER ASSASSIN.

Partons, et allons rendre compte de ce qu'il y a de fait.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Une salle d'apparat dans le palais. Un banquet est préparé.

Entrent MACBETH, LADY MACBETH, ROSS, LÉNOX, *plusieurs Seigneurs et des Serviteurs.*

MACBETH.

Vous connaissez les places que votre rang vous assigne; asseyez-vous. Vous êtes les bien venus en tout temps.

LES SEIGNEURS.

Nous rendons grâces à votre majesté.

MACBETH.

Nous nous mêlerons à la société comme doit faire un hôte affable. Notre hôtesse gardera sa place d'honneur; mais tout-à-l'heure, en temps opportun, nous lui demanderons de nous donner la bienvenue.

LADY MACBETH.

Soyez mon interprète auprès de tous nos amis; je le leur dis de tout cœur, ils sont les bien venus.

LE PREMIER ASSASSIN *paraît à la porte de la salle.*

MACBETH.

Ils vous remercient cordialement. — Des deux côtés le nombre des convives est égal; je me placerai ici au milieu; livrez-vous sans contrainte à la joie; tout à l'heure nous allons boire une santé à la ronde. — (*S'avançant vers la porte.*) Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN.

Ce doit être celui de Banquo.

MACBETH.

Je l'aime mieux sur toi que dans ses veines.

L'ASSASSIN.

Sire, il a la gorge coupée; c'est moi qui lui ai fait son affaire.

MACBETH.

Tu es la perle des égorgeurs; mais il a son mérite aussi celui qui en a fait autant à Fléance; si c'est toi, tu n'as pas ton pareil.

L'ASSASSIN.

Sire, Fléance s'est échappé.

MACBETH.

Voilà la fièvre qui me reprend; autrement j'aurais été en parfait état, entier comme le marbre, solide comme le roc, libre, dilaté comme l'air; mais maintenant me voilà comprimé, mis à la gêne, emprisonné, confiné dans mes inquiétudes et mes craintes. Mais Banquo est bien mort?

L'ASSASSIN.

Oui, sire; il est gisant dans un fossé, avec vingt entailles à la tête, dont la moindre suffisait pour lui donner la mort.

MACBETH.

Je t'en remercie: — le vieux serpent est mort; quant au jeune reptile, il s'est sauvé; quoiqu'un jour il doive porter du poison, il n'a pas de dents encore. Retire-toi; demain nous nous reverrons.

L'ASSASSIN *sort.*

LADY MACBETH.

Mon royal époux, vous laissez la gaieté languir; lorsqu'un banquet n'est pas assaisonné de grâce et de bonne mine, il semble qu'on le vend, et non pas qu'on le donne: quand il ne s'agit que de manger, on n'est jamais mieux que chez soi;

chez les autres, c'est la politesse qui est l'assaisonnement du repas; sans elle, il est insipide.

MACBETH.

Aimable moniteur! — Allons, que l'appétit soit suivi d'une bonne digestion, et que la santé préside à tous deux.

LÉNOX.

Votre majesté veut-elle s'asseoir?

L'ombre de BANQUO *apparaît, et va s'asseoir à la place destinée à Macbeth.*

MACBETH.

Nous compterions ici tout ce que le pays a de plus glorieux, si notre cher Banquo nous avait gratifiés de sa présence; j'aime mieux l'accuser d'un manque d'égards que de craindre pour lui quelque malheur.

ROSS.

Sire, son absence donne un démenti à sa promesse; votre majesté veut-elle nous honorer de son auguste compagnie?

MACBETH.

Toutes les places sont occupées.

LÉNOX.

En voici une réservee pour vous, sire.

MACBETH.

Où donc?

LÉNOX.

Ici, monseigneur. — Qu'a donc votre majesté?

MACBETH.

Qui de vous a fait cela?

LES SEIGNEURS.

Quoi donc, sire?

MACBETH, *au Spectre, visible pour lui seul.*

Tu ne peux pas dire que je l'aie fait. Tu as beau secouer, en me regardant, ta sanglante chevelure.

ROSS.

Mes seigneurs, levons-nous; sa majesté n'est pas bien.

LADY MACBETH.

Asseyez-vous, dignes amis. — Mon époux est souvent dans cet état. C'est un mal auquel il est sujet depuis son enfance. Veuillez garder vos places : c'est un accès passager; dans un instant vous le verrez rendu à son état habituel. Si vous faites trop attention à lui, vous le fâcherez et vous augmenterez son mal. Mangez, et ne le regardez pas. — (*A Macbeth.*) Es-tu un homme?

MACBETH.

Oui, et un homme intrépide, qui ose regarder un objet capable de faire reculer d'effroi le démon lui-même.

LADY MACBETH.

Quel enfantillage! voilà encore une de tes erreurs imaginaires, comme ce poignard fantastique qui, m'as-tu dit, guidait tes pas vers Duncan. Oh! ce trouble, ces accès, parodie d'une terreur réelle, siéraient à merveille dans un récit de bonne femme, conté l'hiver au coin du feu, et appuyé du témoignage de la grand'mère. Fi donc! pourquoi ces regards effarés? Après tout, tes yeux ne regardent qu'un siége.

MACBETH.

Je t'en prie, regarde de ce côté! vois, regarde! Eh bien! qu'en dis-tu? — Que m'importe, après tout? Puisque tu peux remuer la tête, que ne parles-tu aussi? — Ah! si les cimetières et les tombeaux laissent ainsi échapper ceux que nous leur confions, autant vaut les livrer au bec des vautours.

LE SPECTRE *disparaît.*

LADY MACBETH..

Eh quoi! la démence t'a-t-elle dépouillé de toute ta raison?

MACBETH.

Aussi vrai que je suis ici, je l'ai vu.

LADY MACBETH.

Fi! quelle honte!

MACBETH.

Ce n'est pas la premiere fois qu'on a versé du sang; on en a répandu dans les temps anciens, avant que la rigueur des lois eût assuré la paix publique; et depuis aussi, des meurtres ont été commis, trop horribles pour être racontés. Il fut un temps où, dès que le crâne était vide de cervelle, l'homme mourait, et tout était fini; mais aujourd'hui, avec vingt blessures mortelles sur la tête, les morts ressuscitent, et viennent hardiment nous chasser de nos siéges. C'est là une chose plus étrange que le meurtre lui-même.

LADY MACBETH.

Mon digne époux, vos nobles amis vous attendent.

MACBETH.

Ah! j'oubliais. — Ne vous étonnez pas, mes dignes amis! je suis affligé d'une étrange infirmité, qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons, amitié et santé à tous; je vais m'asseoir. — Donnez-moi du vin; remplissez ma coupe jusqu'aux bords. — Je bois à la félicité de tous les convives.

L'OMBRE *reparaît.*

MACBETH, *continuant.*

Et principalement de notre cher Banquo, dont nous regrettons l'absence. Que n'est-il ici? Nous buvons à lui et à vous tous! joie et bonheur à tous!

LES SEIGNEURS.

Nous faisons respectueusement raison à votre majesté.

MACBETH, *apercevant le Spectre.*

Arrière ! ôte-toi de ma vue ! Que la terre te cache ! Tes os sont sans moelle ; ton sang est froid; il n'y a point de vie dans ces yeux que tu fixes sur moi !

LADY MACBETH.

Nobles pairs, ne voyez dans ceci qu'une indisposition ordinaire. Ce n'est pas autre chose ; seulement, il est fâcheux qu'elle vienne troubler la joie de ce festin.

MACBETH.

Tout ce que peut oser un homme, je l'ose. Approche sous la figure de l'ours de Russie, du rhinocéros armé, ou du tigre de l'Hyrcanie; apparais sous toute autre forme que celle-ci, et ma fermeté ne tremblera pas à ton aspect ; ou bien redeviens vivant, et dans un désert appelle-moi au combat. Si j'ai peur de toi et t'évite ne vois plus en moi que le marmot d'une petite fille. Arrière, spectre horrible ! Vaine vision, arrière !

LE SPECTRE *disparaît.*

MACBETH, *continuant.*

Ah ! je respire ; — dès qu'il n'est plus là, je redeviens homme. — (*Aux convives.*) Restez, je vous prie.

LADY MACBETH.

Vous avez fait fuir la gaîté, et étrangement troublé l'harmonie de cette réunion.

MACBETH.

Peut-on voir de telles choses sans y faire plus d'attention qu'à un nuage qui passe dans un ciel d'été ? Je ne me comprends plus moi-même quand je songe que vous pouvez contempler de tels spectacles, et conserver à vos joues leurs couleurs naturelles, tandis que la terreur a pâli les miennes.

ROSS.

De quels spectacles parlez-vous, sire ?

LADY MACBETH.

Je vous en prie, ne lui adressez pas la parole ; son état empire. Les questions le mettent hors de lui ; adieu à tous. — Sortez tous à la fois, et sans cérémonie.

LENOX.

Bonne nuit, et meilleure santé à sa majesté !

LADY MACBETH.

Bonne nuit à tous !

TOUS *sortent, à l'exception de* MACBETH *et de* LADY MACBETH.

MACBETH.

Il demande du sang ; on dit que le sang veut du sang. On a vu les pierres se mouvoir, et les arbres parler. Des révélations, s'appuyant sur le rapport des effets et des causes, ont souvent, par la voix des corbeaux, des geais et des corneilles, dévoilé l'assassin le mieux protégé par le secret. — A quelle heure de la nuit sommes-nous ?

LADY MACBETH.

La nuit lutte contre l'aube matinale.

MACBETH.

Que dis-tu du refus de Macduff de se rendre à notre invitation positive ?

LADY MACBETH.

As-tu envoyé vers lui ?

MACBETH.

Non, je l'ai su indirectement ; mais j'y enverrai. Il n'y en a pas un parmi eux qui n'ait dans sa maison un serviteur à mes gages. Demain matin, de bonne heure, j'irai faire visite aux sœurs prophétiques : il faut qu'elles parlent encore. Je veux absolument connaître, n'importe par quels moyens, ce qui peut m'arriver de pire. Je suis enfoncé si avant dans le sang, qu'en supposant que je m'arrêtasse, il me faudrait autant d'efforts pour rebrousser chemin que pour gagner l'autre bord. Ma tête a des projets qu'exécutera ma main ; je veux les accomplir de suite, sans me donner le temps de les examiner de trop près.

LADY MACBETH.

Tu as besoin de sommeil, ce baume réparateur des forces de tous les êtres.

MACBETH.

Allons reposer. Le trouble étrange par lequel je me suis moi-même trahi est l'effet d'une timidité novice encore, et que l'habitude n'a pas aguerrie. — Nous sommes encore jeunes dans le crime.

Ils sortent.

SCENE V.

La bruyère.

Le tonnerre gronde. Arrivent d'un côté HÉCATE, *de l'autre* LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Qu'avez-vous, Hécate ? Vous paraissez en colère.

HÉCATE.

N'ai-je pas raison de l'être, mégères insolentes? Quoi ! vous avez osé lier avec Macbeth un commerce d'oracles et d'affaires de mort? Et moi, la dispensatrice de vos sortiléges, l'ardente promotrice de tout mal, vous ne m'avez seulement pas appelée à y prendre part et à déployer la puissance de votre art ? Et ce qui est pis encore, tout ce que vous avez fait l'a été pour un mortel capricieux, emporté et ingrat, qui comme tant d'autres, vous aime, non pour vous, mais pour lui et dans son seul intérêt. Mais réparez maintenant vos torts : partez, et demain matin venez me re-

joindre au trou de l'Achéron; il doit s'y rendre pour vous interroger sur sa destinée; préparez vos vases, vos sortiléges, vos charmes et tout votre appareil. Moi, je remonte dans les airs, et je vais employer cette nuit à une œuvre terrible et fatale. De grandes choses seront accomplies avant l'heure de midi. A l'angle du croissant de la lune pend une mystérieuse vapeur; je m'en emparerai avant qu'elle soit descendue à terre; distillée par des procédés magiques, je l'emploierai à évoquer des visions fantastiques qui, par la force de leurs illusions, entraîneront Macbeth à sa ruine. Il bravera les destins, méprisera la mort, et portera ses espérances par-delà les limites de la sagesse, de la vertu et de la crainte: et vous savez toutes qu'une aveugle confiance est la plus grande ennemie des mortels.

On entend des voix lointaines qui chantent:

Venez, venez, venez à nous, etc.

HÉCATE, *continuant.*

Écoutez! on m'appelle: mon petit Farfadet m'attend, assis sur un brouillard.

Elle s'éloigne.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Allons, dépêchons-nous; elle sera bientôt de retour

Elles s'éloignent.

SCENE VI.

Forès. — Un appartement du palais.

Entrent LÉNOX *et* UN AUTRE SEIGNEUR.

LÉNOX.

Notre dernier entretien vous a fait entrevoir ma pensée, et vous pouvez maintenant pousser plus loin vos conjectures. Je dis seulement qu'il s'est passé d'étranges choses. Macbeth s'est apitoyé sur le vertueux Duncan; — il est vrai qu'alors ce dernier était mort. Le vaillant Banquo a prolongé trop tard sa promenade; et rien ne vous empêche de dire que c'est Fléance qui l'a tué; car Fléance a pris la fuite. Il est dangereux de se promener trop tard. Qui ne voit combien ç'a été une action monstrueuse de la part de Malcolm et de Donalbain que d'assassiner leur père? Forfait exécrable! Quelle douleur en a éprouvée Macbeth! N'a-t-il pas sur-le-champ, dans sa pieuse rage, égorgé les deux coupables, enchaînés sous la double influence du vin et du sommeil? N'y avait-il pas de l'héroïsme à en agir ainsi? Il y avait aussi de la prudence; car qui n'eût été indigné d'entendre ces gens-là nier le fait? Je le répète, tout s'est passé on ne peut mieux pour lui; et s'il tenait sous sa main les fils de Duncan, — ce qui, je l'espère, ne sera pas, — il leur ferait voir ce que c'est que de tuer un père; et Fléance pareillement en saurait quelque chose. Mais chut! — Pour avoir trop parlé et avoir refusé sa présence au banquet du tyran, j'apprends que Macduff est tombé en disgrâce. Seigneur, pourriez-vous m'apprendre où il s'est réfugié?

LE SEIGNEUR.

Le fils de Duncan, dont ce tyran a usurpé l'héritage, vit à la cour d'Angleterre, où le pieux Édouard lui a fait un si gracieux accueil, que les rigueurs de la fortune ne lui ont rien fait perdre des honneurs dus à son rang. C'est là que Macduff s'est rendu, dans l'intention de prier le saint roi d'envoyer Northumberland et le vaillant Siward à notre aide, afin que, grâce à leur appui et à celui du ciel, nous puissions rendre à nos repas l'appétit, à nos nuits le sommeil, délivrer nos banquets et nos fêtes des poignards homicides, payer à notre roi un légitime hommage, et recevoir de lui des honneurs que n'assaisonne pas la crainte, toutes choses après lesquelles nous soupirons aujourd'hui. Cette nouvelle a tellement exaspéré le roi, qu'il se prépare à la guerre.

LÉNOX.

A-t-il fait mander Macduff?

LE SEIGNEUR.

Oui; et le messager n'ayant reçu pour réponse que ces mots dédaigneux: « Moi? non! » lui a tourné le dos en grommelant comme s'il eût voulu lui dire: « Vous vous repentirez de me charger d'un aussi déplaisant message! »

LÉNOX.

Ce doit être pour lui un avertissement de se tenir à une sage distance. Puisse un ange du ciel à la cour d'Angleterre précéder sa venue, et faire d'avance connaître l'objet de sa visite, afin qu'un prompt soulagement soit donné à notre patrie gémissante sous une main abhorrée!

LE SEIGNEUR.

Mes vœux l'accompagnent.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Une caverne sombre; au milieu une chaudière bouillante.

Le tonnerre gronde. Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le chat tigré a miaulé trois fois.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois; et une fois a glapi la voix du hérisson.

TROISIÈME SORCIÈRE.

J'entends la harpie qui nous crie: Il est temps, il est temps.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Dansons en rond autour de la chaudière.

Elles se prennent par la main, et commencent une ronde en jetant dans la chaudière divers ingrédiens magiques.

PREMIÈRE SORCIÈRE, *continuant.*

Jetons-y les entrailles empoisonnées. — Crapaud, qui, pendant trente-un jours, endormi sous la froide pierre, t'es gonflé d'un venin échauffé, bous le premier dans la marmite enchantée.

TOUTES TROIS.

Travaillons, travaillons; que le feu tourbillonne,
Et que la chaudière bouillonne.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Filet d'un serpent aquatique, bous et cuis dans la chaudière. Œil de lézard d'eau, patte de grenouille, poil de chauve-souris, langue de chien, langue fourchue de vipère, dard d'un serpent sans yeux, cuisse de lézard, aile de hibou, pour composer un charme puissant et fatal, bouillez, infernale soupe, bouillez à gros bouillons.

TOUTES TROIS.

Travaillons, travaillons; que le feu tourbillonne,
Et que la chaudière bouillonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Écaille de dragon, dent de loup, momie de sorcière, gueule de requin vorace, racine de ciguë arrachée pendant la nuit, foie de Juif qui a blasphémé, fiel de bouc, morceaux d'ifs coupés dans une éclipse de lune, nez de Turc, lèvres de Tartare, doigt de l'enfant d'une prostituée, mis bas dans un fossé et étranglé en naissant; composons de tout cela une bouillie épaisse et gluante; ajoutons les intestins d'un tigre aux ingrédiens de notre chaudière.

TOUTES TROIS.

Travaillons, travaillons; que le feu tourbillonne,
Et que la chaudière bouillonne.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Refroidissons le tout avec du sang de singe, et le charme sera solide et bon.

Entrent HÈCATE *et* TROIS AUTRES SORCIÈRES.

HÈCATE.

Voilà qui est bien; votre travail mérite mes louanges; chacune de vous aura part au profit. Maintenant, pour enchanter tout ce que vous avez mis dans la chaudière, entonnez la ronde des génies et des fées.

LES SORCIÈRES, *chantent.*

Esprits blancs, noirs, rouges ou gris,
Qui savez faire les mélanges,
Mêlez, mêlez, mêlez, esprits,
Tous ces ingrédiens étranges.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Au picottement de mon pouce, je sens qu'un maudit s'approche. — Qui que ce soit qui frappe, portes, ouvrez-vous.

Entre MACBETH.

MACBETH.

Noires, mystérieuses et nocturnes sorcières, que faites-vous là?

TOUTES.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Au nom de la science que vous possédez, n'importe où vous la prenez, je vous adjure de me répondre: dussent les vents déchaînés par vous, faire en mugissant la guerre aux églises; dût la mer écumante engloutir tous les vaisseaux qui la sillonnent; dût l'ouragan coucher les blés et jeter bas les arbres; dussent les châteaux s'écrouler sur la tête de ceux qui les gardent, les palais et les pyramides être renversés de fond en comble; dût tout le trésor des germes de la nature s'abîmer et se confondre jusqu'à ce que la destruction elle-même tombe de lassitude, répondez à mes questions.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Interroge.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Veux-tu entendre cette réponse de notre bouche, ou de celle de nos maîtres?

MACBETH.

Appelez-les : que je les voie.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Versons le sang d'une truie qui a dévoré ses neuf marcassins; prenons de la graisse qui a suinté du gibet d'un meurtrier, et jetons-la dans le feu.

TOUTES ENSEMBLE, *chantent.*

Humble ou puissant fantôme,
Dans le sombre royaume
Quel que soit ton pouvoir,
Viens, et fais ton devoir.

Le tonnerre gronde; on voit s'élever une tête armée d'un casque.

MACBETH.

Puissance inconnue, dis-moi. —

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée; écoute-le parler, mais ne dis rien.

L'APPARITION.

Macbeth! Macbeth! Macbeth! crains Macduff, crains le thane de Fife. — Laisse-moi partir. — Assez.

L'APPARITION *rentre en terre.*

MACBETH.

Qui que tu sois, je te remercie de ton avis utile; tu as touché du doigt la corde de ma crainte. Mais un mot encore : —

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il ne t'obéira pas. En voici un autre plus puissant que le premier.

Le tonnerre gronde; on voit s'élever le Fantôme d'un enfant ensanglanté.

L'APPARITION.

Macbeth! Macbeth! Macbeth! —

MACBETH.

Quand j'aurais trois oreilles, je t'écouterais de toutes les trois.

L'APPARITION.

Sois impitoyable, hardi et résolu; ris-toi du pouvoir de l'homme; nul être né de la femme ne pourra nuire à Macbeth.

L'APPARITION *rentre en terre.*

MACBETH.

Tu peux vivre, Macduff. Qu'ai-je besoin de te craindre? Toutefois je veux m'assurer doublement et enchaîner le destin par une garantie. Tu mourras; alors je pourrai dire à la Peur au front pâle qu'elle en a menti, et je dormirai en dépit du tonnerre.

Le tonnerre gronde. On voit s'élever le Fantôme d'un enfant couronné, tenant un rameau à la main.

MACBETH, *continuant.*

Quel est celui-ci, qui a l'air d'un fils de roi et dont le front enfantin est ceint du diadème?

TOUTES, *ensemble.*

Écoute, mais ne lui parle pas.

L'APPARITION.

Aie le courage et la fierté du lion; ne t'inquiète pas de savoir qui murmure, qui remue ou conspire; Macbeth ne sera vaincu que le jour où la vaste forêt de Birnam, s'avançant vers la haute montagne de Dunsinane, marchera contre lui.

L'APPARITION *rentre en terre.*

MACBETH.

Cela n'arrivera jamais. Qui peut commander à la forêt de marcher, ordonner à l'arbre de détacher sa racine de la terre? O joyeuse prédiction! ô bonheur! Rébellion, attends pour lever la tête que la forêt de Birnam se mette en marche, et que Macbeth, au faîte de la grandeur, ait achevé le bail de la nature et payé son tribut à la vieillesse et à la commune loi. — Toutefois il est une chose encore que mon cœur est impatient de savoir : dis-moi, si ta science va jusque là, la race de Banquo régnera-t-elle un jour sur cet empire?

TOUTES ENSEMBLE.

Ne cherche pas à en savoir davantage.

MACBETH.

Je le veux : si vous me refusez cela, qu'une éternelle malédiction tombe sur vous! faites-moi connaître, — Pourquoi cette chaudière disparaît-elle sous terre, et que signifie cette musique?

On entend une symphonie de hautbois.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Paraissez!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Paraissez!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Paraissez!

TOUTES ENSEMBLE.

Montrez-vous à ses yeux, et affligez son cœur; venez comme des ombres, et disparaissez de même.

Huit rois paraissent à la file; le dernier tient un miroir; Banquo les suit.

MACBETH.

Tu ressembles trop à l'ombre de Banquo : va-t'en! la vue de ta couronne me brûle les yeux. — Et toi, dont le front aussi est ceint d'un cercle d'or, tu as les traits du premier ; — en voilà un troisième qui ressemble aux deux autres. — Sorcières impures, pourquoi me montrez-vous ces objets? — Un quatrième! — Sortez de vos orbites, ô mes yeux! Eh quoi! vont-ils défiler comme cela jusqu'à la fin du monde? — Encore un? — Un septième? — Je n'en veux pas voir davantage ; — et cependant un huitième paraît, tenant un miroir qui m'en montre une foule d'autres ; parmi eux, j'en vois un qui porte deux globes et un triple sceptre*. Horrible spectacle ! — Maintenant, je le vois, tout cela est vrai ; car voilà Banquo tout sanglant qui sourit en me montrant du doigt sa postérité. — (*Aux Sorcières.*) Eh quoi! en usera-t-il donc ainsi?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Oui, il en sera ainsi. — Mais pourquoi Macbeth reste-t-il donc plongé dans la stupéfaction? Venez, mes sœurs, égayons ses esprits, et donnons-lui le spectacle de nos plus beaux divertissemens; je vais charmer l'air, afin qu'il rende des sons mélodieux pendant que vous exécuterez votre antique ronde. Il faut que ce grand roi puisse dire, dans sa bonté, que nos respects ont dignement fêté sa présence.

Une symphonie se fait entendre. Les Sorcières *dansent, puis disparaissent.*

MACBETH.

Où sont-elles? disparues? — Que cette heure fatale reste à jamais maudite dans le calendrier! (*Appelant.*) Holà! quelqu'un!

Entre LÉNOX.

LÉNOX.

Que désire votre majesté?

MACBETH.

As-tu vu les sœurs prophétiques?

LÉNOX.

Non, sire.

MACBETH.

N'ont-elles point passé à côté de toi?

* Ceci est une allusion à Jacques Ier, qui descendait, dit-on, de Banquo, et qui, le premier réunit sous le même sceptre les deux îles britanniques et les trois royaumes. La tête armée d'un casque figure la tête de Macbeth, coupée et présentée à Malcolm par Macduff ; l'enfant ensanglanté est Macduff venu au monde avant terme ; l'enfant avec une couronne sur la tête et un rameau à la main, c'est le royal Malcolm, qui dans sa marche sur Dunsinane ordonna à chacun de ses soldats de couper une branche et de la porter devant lui. (*Note du traducteur.*)

LÉNOX.

Non, en vérité, sire.

MACBETH.

Empoisonné soit l'air que traverse leur vol, et damnés soient tous ceux qui croient en elles! — J'ai entendu le galop d'un cheval : qui est donc arrivé?

LÉNOX.

Ce sont deux ou trois cavaliers qui vous apportent la nouvelle que Macduff s'est enfui en Angleterre.

MACBETH.

Enfui en Angleterre?

LÉNOX.

Oui, sire.

MACBETH.

O temps, tu préviens et fais échouer mes exploits terribles. Pour que la volonté fugitive se réalise, il faut que l'action marche de front avec elle. A dater de ce moment, l'exécution suivra la pensée ; et dès à présent, couronnant ma pensée par des actes, je veux, simultanément, concevoir et agir. Je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses enfans et tous ceux qui ont le malheur d'appartenir à sa race. Ce ne sont pas là de vaines rodomontades : j'exécuterai la chose avant que ma résolution ait eu le temps de se refroidir ; mais plus de visions! — Où sont ces hommes? conduis-moi vers eux.

Ils sortent.

SCENE II.

Fife. — Un appartement dans le château de Macduff.

Entrent LADY MACDUFF, LE JEUNE MACDUFF *son fils, et* ROSS.

LADY MACDUFF.

Qu'avait-il fait qui l'obligeât à fuir de son pays?

ROSS.

Ayez quelque patience, madame.

LADY MACDUFF.

Il n'en a point eu, lui : sa fuite est de la démence. A défaut de nos actes, nos frayeurs font de nous des traîtres.

ROSS.

Vous ignorez s'il y a eu de sa part sagesse ou frayeur.

LADY MACDUFF.

Sagesse! Laisser sa femme, laisser ses enfans, sa maison, ses titres, dans un lieu d'où lui-même il s'enfuit? Il ne nous aime pas; il est étranger aux affections de la nature ; le chétif roitelet, le

plus petit des oiseaux, défend son nid et sa couvée contre le hibou. Tout est peur, rien n'est amour ni sagesse, dans une fuite aussi peu raisonnable.

ROSS.

Ma chère cousine, gardez vos sermons pour vous-même; quant à votre époux, il est noble, sage, judicieux, et sait mieux que personne ce qu'il est convenable de faire. C'est à peine si j'ose en dire davantage; mais ce sont des temps bien cruels que ceux où nous sommes coupables sans nous en douter; où, sans savoir ce que nous avons à craindre, nos craintes nous font ajouter foi à tous les bruits; où nous flottons ballottés dans tous les sens sur une mer orageuse et courroucée. Je prends congé de vous; je ne tarderai pas à revenir. Les choses sont au pis; il faut qu'elles finissent ou qu'elles reviennent à leur premier état. — (*Au jeune Macduff.*) Mon aimable petit cousin, que le ciel vous bénisse!

LADY MACDUFF.

Il a un père, et il n'en a pas.

ROSS.

Je serais insensé de rester plus long-temps; ce serait consommer votre perte et la mienne; je vous quitte sans plus tarder.

Il sort.

LADY MACDUFF.

Mon enfant, ton père est mort; que vas-tu devenir? comment vas-tu faire pour vivre?

LE JEUNE MACDUFF.

Comme les oiseaux, ma mère.

LADY MACDUFF.

Quoi! tu vivras de vers et de mouches?

LE JEUNE MACDUFF.

De ce que je trouverai, comme eux.

LADY MACDUFF.

Pauvre oiseau! Tu ne crains donc ni les filets, ni la glu, ni les trappes, ni le trébuchet?

LE JEUNE MACDUFF.

Pourquoi les craindrais-je, ma mère? ce n'est pas pour les petits oiseaux que sont tendus ces piéges. Quoi que vous en disiez, mon père n'est pas mort.

LADY MACDUFF.

Oui, il est mort! Que deviendras-tu sans père?

LE JEUNE MACDUFF.

Que deviendrez vous sans mari?

LADY MACDUFF.

Je puis en acheter vingt au marché.

LE JEUNE MACDUFF.

Vous ne les achèterez donc que pour les revendre.

LADY MACDUFF.

Tu mets dans ce que tu dis tout ce que tu as d'esprit, et, en vérité, tu en as assez pour ton âge.

LE JEUNE MACDUFF.

Est-ce que mon père était un traître, ma mère?

LADY MACDUFF.

Oui, c'en était un.

LE JEUNE MACDUFF.

Qu'est-ce qu'un traître?

LADY MACDUFF.

C'est un homme qui fait des sermens et les viole.

LE JEUNE MACDUFF.

Et tous ceux qui font cela sont-ils des traîtres?

LADY MACDUFF.

Quiconque en agit ainsi est un traître, et mérite d'être pendu.

LE JEUNE MACDUFF.

Faut-il donc pendre tous ceux qui jurent et qui mentent?

LADY MACDUFF.

Tous.

LE JEUNE MACDUFF.

Et qui doit les pendre?

LADY MACDUFF.

Les honnêtes gens.

LE JEUNE MACDUFF.

En ce cas, les menteurs et les parjures sont des imbéciles; car il y a dans le monde assez de parjures et de menteurs pour battre les honnêtes gens et les pendre.

LADY MACDUFF.

Que Dieu te soit en aide, petit espiègle! mais comment feras-tu maintenant que tu n'as plus de père?

LE JEUNE MACDUFF.

S'il était mort, vous le pleureriez; et si vous ne le pleuriez pas, ce serait signe que j'en aurais bientôt un autre.

LADY MACDUFF.

Petit babillard! comme tu jases!

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Que Dieu vous bénisse, noble dame; je vous suis inconnu, quoique je sache parfaitement qui vous êtes et le rang que vous tenez. Je crains qu'un danger immédiat ne vous menace : si vous voulez suivre l'avis d'un humble individu tel que moi, ne restez point ici; partez avec vos enfans. Il me semble bien dur de vous effrayer ainsi; mais ce serait une affreuse cruauté que de vous laisser en proie au péril redoutable qui est prêt à fondre sur vous. Que le ciel vous protége! je n'ose pas rester plus long-temps.

LE MESSAGER *sort.*

LADY MACDUFF.

Où fuirai-je? je n'ai pas fait de mal. Mais j'oubliais que je suis dans ce monde terrestre, où mal faire est souvent un mérite, et où faire le bien est réputé parfois une dangereuse folie. Pourquoi donc, hélas! mettre en avant cette excuse de femme, que je n'ai point fait de mal?

Entrent DES ASSASSINS.

LADY MACDUFF, *continuant.*

Quels sont ces visages?

PREMIER ASSASSIN.

Où est votre époux?

LADY MACDUFF.

Il n'est pas, j'espère, en assez mauvais lieu pour y être trouvé par des gens qui te ressemblent.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

LE JEUNE MACDUFF.

Tu mens, scélérat stupide!

L'ASSASSIN.

Comment, avorton! graine de traître!

Il le poignarde.

LE JEUNE MACDUFF.

Il m'a tué, ma mère : de grâce, sauvez-vous.

Il meurt; lady Macduff s'enfuit en criant : *Au meurtre!* et poursuivie par les assassins.

SCENE III.

L'Angleterre. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent MALCOLM *et* MACDUFF.

MALCOLM.

Allons chercher quelque retraite sombre et solitaire, et donnons-y un libre cours à nos pleurs.

MACDUFF.

Saisissons plutôt d'une main ferme le glaive meurtrier, et, en gens de cœur, défendons résolument nos droits. Chaque aurore nouvelle entend de nouvelles veuves gémir, de nouveaux orphelins sangloter, de nouvelles douleurs monter vers le ciel, qui semble répondre aux lamentations de l'Écosse et leur servir d'écho.

MALCOLM.

De tout ceci, je déplore ce que j'en crois, j'en crois ce que j'en sais, et ce que j'en pourrai réparer, je le ferai quand l'occasion sera propice. Il se peut que ce que tu m'as dit soit vrai. Ce tyran, dont le nom blesse la langue qui le prononce, était naguère réputé honnête homme : tu l'aimais; ses coups ne t'ont point encore atteint. Je suis jeune, mais je puis te servir à te procurer ses bonnes grâces; et ce serait prudemment agir que de sacrifier un faible, chétif et innocent agneau pour apaiser un Dieu irrité.

MACDUFF.

Je ne suis point un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un. Le plus honnête homme peut faillir quand un roi lui commande. Mais je te demande pardon : quoi que je puisse penser de toi, cela ne change rien à ce que tu es. Les anges sont brillans encore, quoique les plus brillans soient déchus. Lors même que tout ce qu'il y a d'impur emprunterait ses traits, la vertu n'en serait pas moins la vertu.

MACDUFF.

J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM.

Peut-être à l'endroit même où j'ai trouvé mes doutes. Pourquoi avoir ainsi quitté brusquement et sans prendre congé ta femme et tes enfans, ces objets précieux, ces puissans liens d'amour? — Je te prie de ne point voir un outrage dans des soupçons que me commande le soin de ma sécurité. Tu peux être irréprochable, quelle que soit mon opinion sur ton compte.

MACDUFF.

Saigne, saigne, malheureuse patrie! Puissante tyrannie, regarde-toi comme irrévocablement affermie; car les gens de bien n'osent pas te faire obstacle; porte, la tête haute, ta couronne usurpée; tes droits sont solidement établis. — Adieu, seigneur; je ne voudrais pas être le misérable que vous me supposez, pour tout l'espace soumis à la juridiction du tyran, quand on y ajouterait l'Orient et ses trésors.

MALCOLM.

Ne sois point offensé : si je te parle ainsi, ce n'est pas que je me défie absolument de toi. Notre patrie, je le crois, s'affaisse sous le joug; elle pleure, elle saigne; et chaque jour ajoute à ses plaies une blessure nouvelle. Je pense, néanmoins, qu'il est des bras prêts à s'armer pour soutenir mes droits; et le roi d'Angleterre offre généreusement de mettre à ma disposition des milliers de braves : mais avec tout cela, quand je marcherai sur la tête du tyran, ou que je la porterai sur la pointe de mon épée, ma malheureuse patrie verra régner plus de vices encore qu'auparavant; elle souffrira plus cruellement et de plus de manières que jamais sous le règne de l'homme qui lui succédera.

MACDUFF.

De quel homme parlez-vous?

MALCOLM.

De moi-même; je me connais tous les vices tellement enracinés dans l'ame, que le jour où ils apparaîtront, le noir Macbeth semblera aussi blanc que la neige, et que la malheureuse Écosse

verra en lui un agneau, en comparant ses actes à mes innombrables méfaits.

MACDUFF.

L'enfer dans ses légions ne compte pas de démon plus abominable que Macbeth.

MALCOLM.

J'accorde qu'il est sanguinaire, plein de luxure, avare, faux, perfide, violent, méchant, infecté de tous les vices qu'il est possible de nommer; mais ma soif de voluptés n'a pas de limites; vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges, ne pourraient combler le gouffre de ma luxure, et ma passion renverserait tous les obstacles modérateurs qu'on tenterait de lui opposer; mieux vaut Macbeth qu'un pareil homme sur le trône.

MACDUFF.

L'intempérance effrénée des sens est une tyrannie; ce vice a précipité la fin de plus d'un règne heureux, et a causé la chute de plus d'un monarque. Cependant que cela ne vous empêche pas de prendre possession de ce qui vous appartient. Vous pourrez promener vos désirs dans un champ sans limites, et passer encore pour tempérant, quand il vous plaira de le paraître. Nous ne manquons pas de dames de bonne volonté; et quelque insatiable que soit le vautour de vos sens, il ne pourra en dévorer autant qu'il en est de disposées à s'offrir d'elles-mêmes aux appétits des grands.

MALCOLM.

Ce n'est pas tout encore: à mon organisation vicieuse se joint l'inextinguible soif d'une telle avarice, que, si j'étais roi, je ferais trancher la tête aux nobles pour m'emparer de leurs terres: à l'un je ravirais ses trésors, à l'autre sa maison; et l'accroissement de mes richesses ne ferait qu'irriter la faim de ma convoitise. Je chercherais aux gens honnêtes et loyaux d'injustes querelles, et les ferais périr pour avoir leurs biens.

MACDUFF.

Cette avarice jette des racines plus profondes et plus dangereuses que l'ardente luxure; elle est le glaive qui a égorgé bien des rois. Toutefois rassurez-vous; l'Écosse vous offrira, dans les domaines qui vous appartiennent, assez de richesses pour combler tous vos désirs. Tous ces défauts peuvent être tolérés en faveur des qualités qui les rachètent.

MALCOLM.

Mais je n'en ai aucune en partage. Les vertus dont la possession sied aux rois, telles que la justice, la foi, la tempérance, l'esprit de suite, la générosité, la persévérance, la clémence, la modestie, la piété, la patience, le courage, la fermeté, je n'y ai aucun goût; mais je réunis tous les mauvais penchans dans toutes leurs nuances et sous toutes leurs formes. Si j'en avais le pouvoir, je jetterais aux enfers le lait de la douce concorde, je bouleverserais la paix du monde et briserais toute harmonie sur la terre.

MACDUFF.

O Écosse! Écosse!

MALCOLM.

Si un tel homme est digne de gouverner, parle: je suis tel que je viens de le dire.

MACDUFF.

Digne de gouverner! non, pas même de vivre. — O malheureuse nation qu'opprime un usurpateur sanguinaire, quand verras-tu renaître les jours de ta prospérité? Voilà que le légitime héritier de ton trône, de son propre aveu, n'est qu'un monstre et blasphème sa race! — (*A Malcolm.*) Ton noble père était un saint roi; la reine qui t'a porté dans ses flancs, plus souvent à genoux que sur ses pieds, mourait chaque jour de sa vie. Adieu! Les vices affreux dont tu t'accuses me bannissent à jamais de l'Écosse. O mon cœur, ici finit ta dernière espérance!

MALCOLM.

Macduff, cette noble douleur, fille de l'intégrité, a effacé de mon ame les noirs soupçons, et je ne mets plus en doute ta loyauté et ton honneur. L'infernal Macbeth a plus d'une fois cherché par des moyens semblables à m'attirer dans son pouvoir, et la prudence me fait un devoir de me défendre d'une crédulité trop prompte. Mais entre toi et moi que Dieu seul s'interpose! A dater de ce moment, je me place sous ta direction, et je rétracte tout ce que j'ai dit contre moi-même en m'imputant des vices étrangers à ma nature. Je suis encore inconnu à la femme; je ne me suis jamais parjuré; à peine si j'ai convoité ce qui m'appartenait; jamais je n'ai forfait à ma parole; je ne trahirais pas un démon au profit d'un autre, et la vérité m'est aussi chère que la vie. Mon premier mensonge est celui que tu viens de m'entendre articuler contre moi-même. Ce que je suis en effet, toi et ma malheureuse patrie, vous pouvez en disposer; et déjà, même avant ton arrivée ici, le vieux Siward, à la tête de dix mille braves, s'est mis en marche pour l'Écosse. Allons nous joindre à lui, et qu'avec l'aide de la bonté divine, le succès réponde à la justice de notre cause! Pourquoi gardes-tu le silence?

MACDUFF.

J'ai peine à concilier deux langages si différens, l'un me comblant de joie, et l'autre de tristesse.

MALCOLM.

Bien, nous en reparlerons.

Entre UN MÉDECIN.

MALCOLM, *continuant.*

Le roi va-t-il bientôt paraître?

LE MÉDECIN.

Oui, seigneur: il y a là une foule de malheureux qui attendent de lui leur guérison: leur maladie a résisté à tous les efforts de l'art; mais

telle est la vertu sainte que le ciel a donnée à la main du roi, qu'il suffit que cette main les touche pour qu'à l'instant même ils soient guéris.

MALCOLM.

Je vous remercie, docteur.

Le Médecin *sort.*

MACDUFF.

De quelle maladie veut-il parler?

MALCOLM.

On la nomme le mal du roi *; c'est une cure tout-à-fait miraculeuse de ce bon prince, et que, depuis que je suis en Angleterre, je lui ai souvent vu faire. Comment il se fait exaucer du ciel, lui seul peut le savoir ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que des gens affligés de maux étranges, tout gonflés et couverts d'ulcères, faisant peine à voir, et le désespoir de la chirurgie, sont guéris par lui; il lui suffit pour cela de suspendre à leur cou une pièce d'or, qu'il accompagne de pieuses prières : on prétend qu'il transmettra aux rois ses successeurs le privilège de guérir. A cette singulière vertu il ajoute le céleste don de prophétie; et toutes les bénédictions qui entourent son trône annoncent assez qu'en lui la grâce abonde.

Entre ROSS.

MACDUFF, *continuant.*

Voyez, qui vient à nous?

MALCOLM.

Un compatriote; mais je ne puis dire qui c'est.

MACDUFF, *après que Ross s'est approché.*

Mon bon et cher cousin, soyez ici le bien venu.

MALCOLM.

Je le reconnais maintenant. Grand Dieu, éloigne bientôt les causes qui nous séparent et nous rendent étrangers les uns aux autres!

ROSS.

Ainsi soit-il, seigneur.

MACDUFF.

L'Écosse occupe-t-elle toujours la même place?

ROSS.

Hélas! notre malheureuse patrie! elle ose à peine jeter les yeux sur elle-même. On ne peut l'appeler notre mère, mais notre tombeau, cette terre où, hormis ceux qui n'ont pas encore la conscience d'eux-mêmes, pas un être ne sourit; où les soupirs, les gémissemens, les cris de désespoir dont l'air est déchiré, n'attirent l'attention de personne; où les douleurs les plus violentes sont regardées comme des chagrins futiles; où le glas d'un mort sonne sans qu'on demande pour qui; où la vie des gens de bien expire avant la fleur dont leur chapeau est paré; où l'on meurt avant d'avoir été malade.

MACDUFF.

O comparaison trop subtile, et cependant trop vraie!

MALCOLM.

Quelle est la douleur la plus récente?

ROSS.

Celle qui a une heure de date fait siffler celui qui la raconte; chaque minute en enfante une nouvelle.

MACDUFF.

Comment se porte ma femme?

ROSS.

Mais, bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfans?

ROSS.

Bien, également.

MACDUFF.

Le tyran ne les a point encore inquiétés?

ROSS.

Non; ils étaient en paix quand je les ai quittés.

MACDUFF.

Soyez moins avare de paroles. Comment vont les choses?

ROSS.

En me rendant ici pour apporter des nouvelles dont le poids me pesait, le bruit courait que bon nombre de gens de cœur s'étaient mis en campagne; j'ai d'autant plus ajouté foi à cette nouvelle, que j'ai vu les forces du tyran sur pied. L'heure de la délivrance est venue; vos regards en Écosse créeraient des soldats et feraient combattre jusqu'à nos femmes, pour mettre un terme à nos misères.

MALCOLM.

Qu'ils se réjouissent ; nous allons nous rendre auprès d'eux; la généreuse Angleterre nous a prêté le brave Siward, à la tête de dix mille hommes; il n'y a pas de plus ancien ni de meilleur soldat dans toute la chrétienté.

ROSS.

Je voudrais, en retour de cette bonne nouvelle, en avoir une pareille à vous annoncer! mais les paroles que j'ai à prononcer devraient être hurlées dans l'air solitaire, là où personne ne pourrait les entendre.

MACDUFF.

Ces nouvelles, qui intéressent-elles? La cause générale? ou n'est-ce que le tribut d'une douleur privée, destiné à un seul cœur?

ROSS.

Il n'y a point d'ame honnête qui n'en prenne sa part, bien que la portion principale appartiennent à vous seul.

MACDUFF.

Si elle m'appartient, ne me la retenez pas, donnez-moi-la sur-le-champ.

* Les Écrouelles. (*Note du traducteur.*)

ROSS.

Vous m'en voudrez à jamais d'avoir affligé votre oreille des sons les plus affreux qu'elle ait jamais entendus.

MACDUFF.

Ah ! je devine.

ROSS.

Votre château a été surpris, votre femme et vos enfans inhumainement égorgés. Vous en donner le détail, serait ajouter à tant de meurtres votre propre mort.

MALCOLM.

Ciel miséricordieux ! — Ami, n'enfonce point ainsi ton chapeau sur tes yeux ; exhale ta douleur en paroles. La douleur qui ne parle point annonce que le cœur est prêt à se briser.

MACDUFF.

Mes enfans aussi ?

ROSS.

Femme, enfans, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

Et je n'y étais pas? ma femme égorgée aussi ?

ROSS.

J'ai dit.

MALCOLM.

Prends courage. Pour guérir cette mortelle douleur, appelons la vengeance à notre aide.

MACDUFF.

Ah ! il n'a pas d'enfans ! Tous mes pauvres innocens ? — As-tu dit tous ? — O infernal vautour ! — Tous ! Hé quoi! tous mes pauvres enfans et leur mère moissonnés à la fois ?

MALCOLM.

Soutiens ce malheur en homme.

MACDUFF.

Je le ferai ; mais je ne puis m'empêcher de le sentir en homme. Comment oublier qu'il exista des êtres qui m'étaient si chers ? Coupable Macduff, ils ont tous été frappés à cause de toi ! Misérable que je suis, ce n'est pas pour leurs fautes, mais pour les miennes qu'un barbare trépas a fondu sur eux. Maintenant, que le ciel leur fasse paix !

MALCOLM.

Que ceci soit la pierre où ton épée s'aiguise ! Convertis ta douleur en courroux ; au lieu d'abattre ton cœur, qu'elle l'irrite jusqu'à la rage !

MACDUFF.

Oh ! je pourrais pleurer comme une femme, et me répandre en impuissantes menaces ! — mais, Dieu miséricordieux, coupe court à tout délai ; place-moi face à face de ce démon de l'Écosse ; amène-le à la longueur de mon épée ; et s'il m'échappe, que le ciel aussi lui pardonne !

MALCOLM.

Voilà parler en homme. Allons trouver le roi. Notre armée est prête ; il ne nous reste plus qu'à prendre congé. Macbeth est mûr pour sa ruine, et les puissances du ciel préparent contre lui leurs armes. Console-toi autant que cela t'est possible. Elle est longue la nuit qui n'est pas suivie du jour !

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Dunsinane. — Un appartement du château.

Entrent UN MÉDECIN *et* UNE FEMME DE CHAMBRE.

LE MÉDECIN.

Voilà deux nuits que je veille avec vous ; mais je ne vois pas que la vérité de votre rapport se confirme. Quelle est la dernière fois où elle s'est promenée dans son sommeil ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Depuis que sa majesté est entrée en campagne, je l'ai vue chaque nuit sortir de son lit, jeter sur elle sa robe, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, puis le cacheter et se remettre au lit ; et tout cela dans le sommeil le plus profond.

LE MÉDECIN.

Voilà qui annonce une grande perturbation dans les fonctions de la nature ! Goûter le bienfait du sommeil, et agir comme une personne éveillée ! Pendant ce somnambulisme, outre la marche et les actes que vous signalez, que lui avez-vous entendu dire ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Des choses, seigneur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pouvez me les dire à moi ; vous le devez même.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne les dirai ni à vous, ni à personne, n'ayant aucun témoin qui puisse confirmer mon récit.

Entre LADY MACBETH, *tenant à la main un flambeau qu'elle pose sur une table.*

LA FEMME DE CHAMBRE, *continuant.*

Tenez, la voilà qui vient! c'est bien là sa manière; et, sur ma vie, elle est profondément endormie.

LE MÉDECIN.

Comment s'est-elle procuré ce flambeau?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle l'avait près d'elle; elle a toujours de la lumière, elle le veut ainsi.

LE MÉDECIN.

Vous voyez, ses yeux sont ouverts.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui; mais le sens de la vue n'y est pas.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle maintenant? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est une habitude qu'elle a d'imiter l'action d'une personne qui se lave les mains: je le lui ai vu faire pendant un quart d'heure de suite.

LADY MACBETH.

Quoi! toujours cette tache?

LE MÉDECIN.

Écoutez, elle parle; je vais écrire ce qu'elle dira, pour mieux fixer mes souvenirs!

LADY MACBETH.

Va-t'en, tache maudite! va-t'en, te dis-je! — une, deux; il est temps: — il fait noir en enfer! — Fi donc, mon époux! fi donc! Un guerrier avoir peur? Que nous importe qu'on le sache quand nous serons tout-puissans et que personne ne pourra nous demander des comptes? — Mais qui eût pu croire qu'il y avait tant de sang dans ce vieillard?

LE MÉDECIN.

Entendez-vous cela?

LADY MACBETH.

Le thane de Fife avait une femme; où est-elle maintenant? — Ne pourrai-je donc jamais nettoyer ces mains? — En voilà assez, seigneur, en voilà assez; vous gâtez tout avec vos terreurs.

LE MÉDECIN.

Allons, allons; vous en savez plus que vous n'en devriez savoir.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle a dit ce qu'elle n'aurait pas dû dire, j'en suis sûre; quant à ce qu'elle sait, c'est le secret du ciel.

LADY MACBETH.

Toujours l'odeur du sang; toute petite qu'est cette main, tous les parfums de l'Arabie ne pourront pas la désinfecter. Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN.

Quel soupir! un poids cruel pèse sur ce cœur.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne voudrais pas, pour toutes les grandeurs de sa royale personne, avoir dans mon sein un cœur comme celui-là.

LE MÉDECIN.

Bien, bien, bien, —

LA FEMME DE CHAMBRE.

Priez Dieu que tout soit bien, seigneur.

LE MÉDECIN.

Cette maladie est au-dessus des ressources de mon art! cependant j'ai connu des somnambules qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lave tes mains, mets ta robe de chambre; ne sois point si pâle; je te le répète, Banquo est enterré; il ne peut sortir de sa tombe.

LE MÉDECIN.

Eh quoi!

LADY MACBETH.

Au lit, au lit; on frappe à la porte. Viens, viens, viens, viens; donne-moi ta main; ce qui est fait ne peut être défait; au lit, au lit, au lit!

LADY MACBETH *reprend son flambeau et sort.*

LE MÉDECIN.

Retourne-t-elle maintenant à son lit?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, tout droit.

LE MÉDECIN.

D'horribles révélations se font jour: des actes dénaturés engendrent des désordres contre nature. Les consciences malades confient leurs secrets à leurs sourds oreillers; elle a plus besoin du prêtre que du médecin: — Dieu, Dieu nous pardonne à tous! Veillez sur elle; mettez hors de sa portée tous les objets dont elle pourrait faire usage contre elle-même, et ne la perdez pas de vue. — Sur ce, bonne nuit. Elle a confondu mon esprit, épouvanté mes yeux; je pense, mais je n'ose parler.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bonne nuit, docteur.

Ils sortent.

SCENE II.

Les environs de Dunsinane.

Arrivent, à la tête de leurs troupes, tambours battans, enseignes déployées, MENTETH, CATHNESS, ANGUS *et* LÉNOX.

MENTETH.

L'armée anglaise approche sous la conduite de Malcolm, de son oncle Siward, et du brave Macduff. La soif de la vengeance les brûle; car leur cause est si digne de sympathie qu'elle exciterait l'homme le plus froid à verser son sang et à courir aux armes.

ANGUS.

Nous les rejoindrons près de la forêt de Birnam; c'est par cette route qu'ils arrivent.

CATHNESS.

Qui sait si Donalbain est avec son frère?

LÉNOX.

Non, je puis vous l'assurer; j'ai la liste de tous leurs personnages notables; le fils de Siward y figure, ainsi qu'un grand nombre de jeunes gens imberbes, qui font aujourd'hui le premier essai de leur courage.

MENTETH.

Que fait le tyran?

CATHNESS.

Il fortifie Dunsinane: quelques-uns prétendent qu'il est fou; d'autres qui le haïssent moins, disent qu'il a la frénésie du courage. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la cause désespérée qu'il défend, il ne peut garder ni règle ni mesure.

ANGUS.

Il commence à sentir maintenant le sang de ses meurtres secrets s'attacher à ses mains; à chaque instant de nouvelles révoltes viennent punir ses parjures. Ceux qu'il commande marchent par obéissance, et non par affection; sa grandeur ne tient pas à lui: c'est comme le manteau d'un géant sur un nain qui l'aurait volé.

MENTETH.

Comment s'étonner des accès et du trouble auxquels il est en proie, lorsqu'il n'est rien en lui qui ne s'indigne d'y être?

CATHNESS.

Marchons donc; portons notre obéissance à celui à qui nous la devons: allons trouver le médecin de la patrie malade; et, pour la guérir, versons avec lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

LÉNOX.

Versons-en du moins ce qu'il en faudra pour arroser la royale tige et noyer les herbes malfaisantes. En marche vers Birnam!

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Dunsinane. — Un appartement du château.

Entrent MACBETH, SA SUITE *et* LE MÉDECIN.

MACBETH.

Je ne veux plus entendre de nouvelles; qu'ils fuient tous: jusqu'à ce que la forêt de Birnam s'approche de Dunsinane, je ne saurais éprouver la moindre crainte. Qu'est-ce que l'adolescent Malcolm? n'est-il pas né d'une femme? Les esprits, à qui toutes les choses mortelles sont connues, m'ont dit: «Ne crains rien, Macbeth; nul homme né de la femme ne pourra prévaloir contre toi.» — Fuyez donc, thanes parjures, et allez rejoindre les Anglais efféminés. L'intelligence par laquelle je gouverne et le cœur que je porte ne se laisseront jamais abattre par le doute ou ébranler par la peur.

Entre UN SERVITEUR.

MACBETH, *continuant.*

Que le diable te damne et te charbonne, face à la crême! Où as-tu pris ce visage d'oie?

LE SERVITEUR.

Il y a dix mille, —

MACBETH.

Dix mille oisons, imbécile!

LE SERVITEUR.

Dix mille soldats, sire.

MACBETH.

Va te frictionner la figure et rappeler la rougeur sur ta face effrayée, poltron que tu es! Quels soldats, belître? Mort de ton âme! Le seul aspect de tes joues livides est fait pour inspirer la peur. Quels soldats, visage au petit lait?

LE SERVITEUR.

L'armée anglaise, sire.

MACBETH.

Ote ta face de devant mes yeux. — Seyton! — Je sens mon cœur faillir quand je vois, — Seyton, dis-je! — Cette secousse va me mettre en joie pour toujours, ou me jeter à bas. J'ai assez vécu; le printemps de ma vie fait place à son automne; et tout ce qui devrait escorter mon vieil âge, l'honneur, l'affection, l'obéissance, des amis nombreux, tout cela m'est refusé; je n'y dois pas prétendre; à leur place, je n'ai en partage que des malédictions silencieuses, mais implaca-

bles, de vains hommages que la bouche profère et que le cœur refuserait s'il l'osait. Seyton !

Entre SEYTON.

SEYTON.

Quel est le bon plaisir de votre majesté?

MACBETH.

Quelles nouvelles encore?

SEYTON.

Sire, les premiers rapports se confirment.

MACBETH.

Je combattrai jusqu'à ce qu'il ne me reste plus sur les os un seul lambeau de chair. — Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Il n'est pas temps encore.

MACBETH.

Je m'en veux revêtir. Qu'on envoie en éclaireurs de nouveaux cavaliers : qu'on fasse battre tout le pays d'alentour. Qu'on pende ceux qui parlent de peur. — Donne-moi mon armure. — Docteur, comment va votre malade?

LE MÉDECIN.

Son corps est moins malade que son esprit, obsédée d'imaginations qui la troublent et l'empêchent de reposer.

MACBETH.

Guéris-la de ce mal. N'as-tu pas des remèdes qui puissent soulager les souffrances de l'ame, arracher de la mémoire un chagrin enraciné, effacer du cerveau l'empreinte des douleurs qui l'assiègent, et, avec l'aide bienfaisant d'un élixir d'oubli, débarrasser le cœur du poids dangereux qui l'oppresse?

LE MÉDECIN.

Dans ce cas, c'est au malade à se guérir lui-même.

MACBETH.

Jette la médecine aux chiens ; je n'en veux point. — (*A Seyton.*) Attache-moi mon armure; donne-moi ma lance. Seyton, mets des éclaireurs en campagne.—(*Au médecin.*) Docteur, les thanes m'abandonnent.—(*A Seyton.*) Allons, dépêche.—(*Au médecin.*) Docteur, si tu peux, à l'inspection des symptômes, découvrir la maladie qui afflige mon royaume et le rendre à sa santé première, je ferai répéter tes louanges à tous les échos. — (*A Seyton.*) Ote-moi cette armure, te dis-je. — (*Au médecin.*) Quelle rhubarbe, quel séné, quel purgatif pourra nous débarrasser de ces Anglais? As-tu ntendu parler d'eux?

LE MÉDECIN.

Oui, sire. Les préparatifs de votre majesté nous ont appris leur approche.

MACBETH, *à Seyton.*

Tu m'apporteras tout-à-l'heure mon armure. — Je ne crains ni les revers ni la mort tant que la forêt de Birnam ne sera pas venue à Dunsinane.

Il sort.

LE MÉDECIN.

Si j'étais une bonne fois hors de Dunsinane, l'appât du gain ne m'y ramenerait pas.

Ils sortent.

SCENE IV.

Les environs de Dunsinane. — Sur la lisière d'une forêt.

Arrivent, à la tête de leurs troupes, tambours battans, enseignes déployées, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD *et son* FILS, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LÉNOX *et* ROSS.

MALCOLM.

Cousins, j'espère que le jour n'est pas loin où nous serons en sûreté dans nos alcôves

MENTETH

Nous n'en doutons pas

SIWARD

Quelle est cette forêt qui est là devant nous?

MENTETH.

La forêt de Birnam.

MALCOLM.

Que chaque soldat coupe une branche et la porte devant lui ; par ce moyen, nous cacherons à l'ennemi notre nombre, et nous donnerons le change à ses éclaireurs.

PLUSIEURS SOLDATS.

Nous allons le faire.

SIWARD.

Nous n'avons rien appris, sinon que le tyran se tient toujours dans Dunsinane, et s'y dispose à soutenir un siége.

MALCOLM.

C'est la seule ressource qui lui reste ; car partout où la chose a été possible, petits et grands se sont insurgés contre lui ; et il ne commande plus qu'à des gens qui le servent forcément et à contre-cœur.

MACDUFF.

Pour lui infliger nos justes censures, attendons l'événement; jusque là, faisons usage de toute notre expérience militaire.

SIWARD.

Le temps approche où nous connaîtrons avec certitude la balance de notre avoir et de nos dettes ; l'imagination fait entrer en ligne de compte des espérances incertaines; mais c'est le glaive qui doit décider la question ; avançons ce moment.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Dunsinane. — Dans l'enceinte de la forteresse.

Arrive MACBETH *à la tête de ses troupes, tambours battans, enseignes déployées;* SEYTON *l'accompagne.*

MACBETH.

Qu'on plante nos bannières sur le rempart extérieur. « Ils viennent! » voilà notre cri de ralliement. Ce château est assez fort pour se moquer d'un siége; ils sont campés devant nous; qu'ils y restent jusqu'à ce que la famine et la fièvre les dévorent. S'ils n'étaient pas renforcés par ceux qui devraient être des nôtres, nous irions hardiment les attaquer face à face, et leur faire reprendre en fuyant le chemin de leurs foyers. — (*On entend des cris poussés par des voix de femmes.*) Quel est ce bruit?

SEYTON.

Sire, ce sont des cris de femmes!

MACBETH.

J'ai presque oublié le sentiment de la peur. Il fut un temps où un cri poussé dans l'ombre m'aurait glacé de terreur; où, en entendant un récit lamentable, mes cheveux se seraient dressés sur ma tête comme si la vie les eût animés. Je me suis rassasié d'horreur. Maintenant que ma pensée meurtrière est familiarisée avec les choses les plus terribles, rien ne peut plus m'effrayer. Pourquoi ces cris?

SEYTON.

Sire, la reine est morte.

MACBETH.

Elle aurait dû mourir plus tard et attendre que j'eusse le loisir de m'occuper de cette nouvelle. Ainsi, d'un pas insensible, les jours suivent les jours, jusqu'à la dernière syllabe du livre où le temps inscrit ses fastes; et nul jour ne s'écoule sans aplanir à quelques-uns des chétifs humains le chemin de la tombe. Éteins-toi, éteins-toi, lumière d'un moment. La vie n'est qu'une ombre qui passe; c'est le pauvre comédien qui s'agite et se démène une heure sur la scène, et qu'ensuite on ne revoit plus: c'est une histoire contée par un idiot, avec grand bruit et grand fracas, et qui n'a aucun sens.

Arrive UN MESSAGER.

MACBETH, *continuant.*

Tu as quelque chose à me dire; allons, dépêche-toi.

LE MESSAGER.

Mon gracieux souverain, je voudrais vous dire ce que j'ai vu; mais je ne sais comment m'y prendre.

MACBETH.

Voyons, parle.

LE MESSAGER.

Comme j'étais de faction sur la colline, et que je regardais dans la direction de Birnam, il m'a semblé tout-à-coup voir la forêt se mouvoir.

MACBETH.

Abominable menteur!

Il le frappe.

LE MESSAGER.

Déchargez sur moi votre colère, si ce que je dis n'est pas vrai: à la distance de trois milles, vous pouvez la voir qui s'avance; c'est, vous dis-je, une forêt qui marche.

MACBETH.

Si tu mens, je te ferai accrocher vivant au premier arbre, et t'y laisserai mourir de faim; si ton rapport est vrai, tu pourras, si tu veux, me faire subir le même sort; peu m'importe. Recueillons toute ma résolution; je commence à croire que le démon s'est joué de moi, par une équivoque, en donnant à son mensonge l'apparence de la vérité. « Ne crains rien, m'a-t-il dit, jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane; » et voilà maintenant qu'une forêt s'approche de Dunsinane. — Aux armes! aux armes! et sortons! Si ce qu'il affirme est vrai, il n'y a de salut pour moi ni à fuir ni à rester ici. Je commence à être las de la lumière du soleil, et je voudrais voir l'univers s'anéantir. Sonnez la cloche d'alarme: vents, soufflez! destruction, accours! du moins nous mourrons le harnais sur le dos.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Une plaine devant le château.

Arrivent à la tête de leurs troupes, tambours battans, enseignes déployées, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD, MACDUFF, *etc. Les soldats portent des branches d'arbres.*

MALCOLM.

Maintenant, nous sommes assez près; vous pouvez jeter vos écrans de feuillage, et laisser voir qui vous êtes; vous, mon vaillant oncle, avec mon cousin, votre noble fils, vous commanderez notre première attaque; le brave Macduff et nous, suivant le plan que nous avons tracé, nous nous chargeons du reste.

SIWARD.

Adieu. — Si nous rencontrons ce soir l'armée du tyran et si nous ne lui livrons pas bataille, je consens à être battu.

MACDUFF.

Que nos trompettes sonnent toutes à la fois; faites parler tuus ces bruyans messagers de sang et de mort.

Ils s'éloignent au bruit des trompettes.

SCENE VII.

Une autre partie de la plaine.

Arrive MACBETH.

MACBETH.

Ils m'ont enchaîné à un poteau; il m'est impossible de fuir; et, comme un ours, il faut que je soutienne la lutte jusqu'au bout. Où est-il celui qui n'est pas né d'une femme? C'est lui seul que je dois craindre.

Arrive le jeune SIWARD.

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

MACBETH.

Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD.

Non, quand tu t'appellerais d'un nom plus brûlant que tous ceux de l'enfer.

MACBETH.

Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

Le démon lui-même ne pourrait prononcer un nom plus abominable à mon oreille.

MACBETH.

Ni plus terrible.

LE JEUNE SIWARD.

Tu mens, tyran abborré; mon épée va te le prouver.

Ils combattent, le jeune Siward est tué.

MACBETH.

Tu étais né de la femme; je me ris des épées, je me moque des armes brandies par des hommes nés d'une femme.

Il s'éloigne.

On entend le bruit du combat. Arrive MACDUFF.

MACDUFF.

C'est par ici qu'est le bruit. Tyran, montre ta face; si tu as succombé sous d'autres coups que les miens, les ombres de ma femme et de mes enfans continueront à me poursuivre. Je ne puis frapper les misérables dont tu as armé les bras mercenaires: c'est toi qu'il me faut, Macbeth; sinon, je remets dans le fourreau mon épée inutile. Tu devrais être ici; le bruit que j'ai entendu annonçait un guerrier du premier ordre; fais-le-moi rencontrer, Fortune, et je ne te demande plus rien.

Il s'éloigne.

Arrivent MALCOLM *et* LE VIEUX SIWARD.

SIWARD.

Par ici, seigneur; le château s'est rendu sans coup férir; les gens du tyran combattent dans l'un et l'autre parti; les nobles thanes se conduisent bravement; la victoire n'est pas loin de se déclarer pour vous; et il ne reste que peu de chose à faire.

MALCOLM.

Nous avons eu affaire à des ennemis dont les coups portaient à faux.

SIWARD.

Seigneur, entrons dans le château.

Ils s'éloignent.

Revient MACBETH.

MACBETH.

Pourquoi ferais-je sottement le héros romain, et me donnerais-je moi-même la mort? Tant que j'aurai devant moi des vivans, j'aime mieux frapper sur leur personne que sur la mienne.

Revient MACDUFF.

MACDUFF.

Tourne-toi, monstre infernal, tourne-toi.

MACBETH.

Tu es de tous les hommes celui que je me suis le plus attaché à éviter; mais retire-toi; je n'ai déjà que trop de ton sang, qui pése sur mon ame.

MACDUFF.

Je ne puis trouver de paroles: mon épée va te parler pour moi, monstre plus exécrable que la parole ne peut l'exprimer.

Ils combattent.

MACBETH.

Tu perds ta peine. Il ne t'est pas plus possible de me tirer du sang que d'imprimer sur l'air impalpable le tranchant de ton épée. Va frapper de ton glaive des têtes vulnérables; ma vie est protégée par un charme contre lequel nul homme né de la femme ne saurait prévaloir.

MACDUFF.

N'espère plus dans ce charme. Que l'ange que tu as servi jusqu'à ce jour t'apprenne que Macduff a été arraché avant terme du sein de sa mère.

MACBETH.

Maudite soit la bouche qui me dit cela, car elle

vient de paralyser la meilleure partie de mon courage! Qu'on n'ajoute plus foi désormais à ces démons imposteurs qui nous égarent par des paroles à double sens, qui font entendre à notre oreille de flatteuses promesses et trompent notre espoir. — Je ne combattrai pas contre toi.

MACDUFF.

Rends-toi donc, lâche, et vis pour être donné en spectacle à la foule. Nous te ferons peindre sur une enseigne comme un monstre des plus rares, et au-dessous nous écrirons : « Ici on peut » voir le tyran. »

MACBETH.

Moi, me rendre pour baiser la poussière devant les pas du jeune Malcolm, pour être en butte aux exécrations de la populace! Quoique la forêt de Birnam soit venue à Dunsinane, et que je t'aie pour adversaire, toi qui n'es pas né d'une femme, je lutterai jusqu'au bout. Me voilà couvert de mon bouclier belliqueux. Frappe, Macduff, et damné soit celui qui criera le premier : « C'est assez : » arrête! »

Ils s'éloignent en combattant.

Retraite. Fanfares. Reviennent, à la tête de leurs troupes, tambours battans, enseignes déployées, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD, ROSS, LÉNOX, ANGUS, CATHNESS, MENTETH.

MALCOLM.

Veuille le ciel que ceux de nos amis qui nous manquent soient sains et saufs!

SIWARD.

Nous devons en avoir perdu quelques-uns; mais si j'en juge par ceux que je vois, nous n'avons pas payé trop cher une si grande victoire

MALCOLM.

Il nous manque Macduff et votre noble fils.

ROSS.

Votre fils, seigneur, a payé la dette du guerrier : il n'a vécu que le temps nécessaire pour devenir homme; à peine son courage a-t-il prouvé ses droits à ce titre, au poste où il a combattu de pied ferme, qu'il est mort en homme.

SIWARD.

Il est donc mort ?

ROSS.

Oui, et on l'a emporté du champ de bataille! Votre douleur ne doit point être mesurée à son mérite; car alors elle serait sans fin.

SIWARD.

A-t-il reçu ses blessures par devant?

ROSS.

Oui, par devant.

SIWARD.

Eh bien donc! qu'il soit le soldat de Dieu! quand j'aurais autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort. Voilà son glas sonné.

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets et les larmes, et il les aura de moi.

SIWARD.

Il n'en mérite pas davantage; on dit qu'il a fait une belle mort, et qu'il a payé sa dette! Ainsi, que Dieu soit avec lui! — Voici venir de nouveaux sujets de consolation.

Revient MACDUFF, *portant la tête de Macbeth au bout d'une lance.*

MACDUFF.

Salut, roi! car tu l'es. Vois l'exécrable tête de l'usurpateur : l'Écosse est libre; je te vois entouré de la fleur de ton royaume; tous au fond de leur cœur te saluent du même nom que moi; que leurs voix s'unissent à la mienne, et qu'ils crient avec moi : « Salut, roi d'Écosse! »

TOUS.

Salut, roi d'Écosse!

Fanfares.

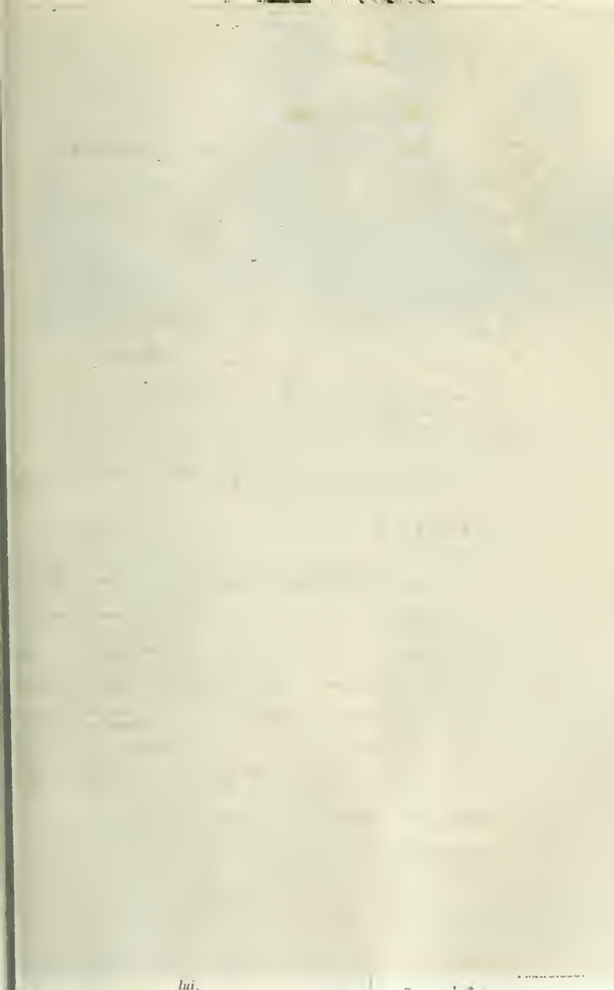
MALCOLM.

Nous ne laisserons pas s'écouler un long terme avant de compter avec vos dévouemens, et de nous acquitter envers vous. Thanes et seigneurs de mon sang, dès aujourd'hui soyez comtes, les premiers que l'Écosse ait vus honorés de ce titre. Quant aux autres actes que réclament les circonstances, tels que le rappel de nos amis exilés qui ont fui pour échapper aux piéges d'une tyrannie ombrageuse, et la mise en jugement des cruels ministres de ce bourreau sanguinaire et de son infernale épouse, qui a, dit-on, mis fin à ses jours par une mort violente, toutes ces mesures, et toutes celles qu'il sera nécessaire de prendre, avec l'aide de Dieu, nous y procéderons progressivement et en temps et lieu. Sur quoi, nous vous rendons grâces à tous et à chacun, et nous vous invitons à venir à Scône, assister à notre couronnement.

Fanfares. Ils s'éloignent.

FIN DE MACBETH.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



lui.

Il allait bientôt mourir ....

L'anima.

Dio, che all'umana polvere
Ogni virtù comandi,
Tuoi cenni son sì grandi!
Come innalzar a te?

Dio.

Figlio, perchè tu m'ami,
Prenderti in braccio intendo;
Amami et a te discendo,
Ti porto in ciel con me

(Silvio Pellico.)

1853 -

S. Pellico mourut le 31 Janvier 1854; il fut enterré au Campo santo de Turin. Sur sa tombe fut élevée une colonne de marbre blanc; j'aime cette épitaphe composée par sa bienfaitrice, la Mise de Barol.

Sotto il peso della Croce,
Imparò la via del Cielo.
Cristiani, pregate per lui,
E seguitelo.-



ACTE V, SCÈNE I.

HAMLET,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

CLAUDIUS, roi de Danemarck.
HAMLET, fils du roi défunt et neveu du roi régnant.
POLONIUS, grand chambellan.
HORATIO, ami d'Hamlet.
LAERTE, fils de Polonius.
VOLTIMAND, CORNÉLIUS, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, OSRIC, seigneurs de la cour de Danemarck.
UN AUTRE SEIGNEUR.
UN PRÊTRE.

PERSONNAGES.

MARCELLUS, BERNARDO, officiers.
FRANCISCO, soldat.
RINALDO, serviteur de Polonius.
UN AMBASSADEUR.
L'OMBRE du père d'Hamlet.
FORTINBRAS, prince de Norwége.
GERTRUDE, reine de Danemarck, et mère d'Hamlet.
OPHÉLIE, fille de Polonius.
SEIGNEURS, DAMES, OFFICIERS, SOLDATS, COMÉDIENS, PRÊTRES, FOSSOYEURS, MATELOTS, MESSAGERS, SERVITEURS, ETC.

La scène est à Elseneur.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Elseneur. — Une esplanade devant le château.

FRANCISCO *est en sentinelle;* BERNARDO *vient à lui.*

BERNARDO.

Qui vive?

FRANCISCO.

Réponds toi-même; halte, et fais-toi connaître.

BERNARDO.

Vive le roi!

FRANCISCO.

Bernardo?

BERNARDO.

Lui-même.

FRANCISCO.

Vous êtes ponctuel.

BERNARDO.

Minuit vient de sonner; va te coucher, Francisco.

FRANCISCO.

Je vous remercie de m'avoir relevé; il fait un froid piquant, et je ne me sens pas bien.

BERNARDO.

Ta faction a-t-elle été paisible?

FRANCISCO.

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

BERNARDO.

Allons, bonne nuit; si tu rencontres Horatio et Marcellus, qui sont de garde avec moi, dis-leur de se dépêcher.

Arrivent HORATIO *et* MARCELLUS.

FRANCISCO.

Je crois que je les entends. — Halte-là! Qui vive?

HORATIO.

Amis de ce pays.

MARCELLUS.

Et sujets du roi de Danemarck

FRANCISCO.

Bonne nuit.

MARCELLUS.

Adieu, brave soldat. Qui t'a relevé?

FRANCISCO.

Bernardo a pris ma place. Bonne nuit.

FRANCISCO *s'éloigne.*

MARCELLUS.

Holà, Bernardo!

BERNARDO.

N'est-ce pas Horatio que je vois?

HORATIO.

Quelque chose qui lui ressemble.

BERNARDO.

Sois le bien venu, Horatio; et toi aussi, mon cher Marcellus.

HORATIO.

Eh bien, l'apparition est-elle revenue cette nuit?

BERNARDO.

Je n'ai rien vu.

MARCELLUS.

Horatio dit que c'est l'effet de notre imagination, et il refuse de croire à la vision effrayante dont nous avons deux fois été témoins; je l'ai donc engagé à venir cette nuit partager notre garde, afin que si le fantôme se montre encore, il puisse confirmer le témoignage de nos yeux et lui adresser la parole.

HORATIO.

Bah! bah! il ne paraitra pas.

BERNARDO.

Asseyons-nous un instant, pendant que nous allons de nouveau faire entendre à ton oreille, si étrangement incrédule, le récit de ce que nous avons vu deux nuits consécutives.

HORATIO.

Volontiers; asseyons-nous, et laissons parler Bernardo.

BERNARDO.

La nuit dernière, à l'heure où cette étoile que vous voyez à l'occident du pôle, avait décrit son tour et venait illuminer cette partie du ciel où maintenant elle brille, Marcellus et moi, au moment où la cloche sonnait une heure, —

MARCELLUS.

Paix! tais-toi! regarde, le voilà qui revient!

Arrive L'OMBRE.

BERNARDO.

Il ressemble au roi défunt.

MARCELLUS.

Toi qui as étudié, parle-lui, Horatio.

BERNARDO.

N'est-il pas vrai qu'il ressemble au roi? observe-le bien, Horatio.

HORATIO.

La ressemblance est frappante : — la surprise et l'effroi me rendent immobiles.

BERNARDO.

Il semble attendre qu'on lui parle.

MARCELLUS.

Parle-lui, Horatio.

HORATIO.

Qui es-tu toi, qui, à cette heure de la nuit, usurpes la forme majestueuse et guerrière sous laquelle se montrait le défunt roi de Danemarck? au nom du ciel, parle, je te l'ordonne.

MARCELLUS.

Il paraît mécontent.

BERNARDO.

Le voilà qui s'éloigne d'un pas lent et grave.

HORATIO.

Arrête; parle, parle; je te somme de parler.

L'OMBRE *s'éloigne.*

MARCELLUS.

Il est parti sans vouloir nous répondre.

BERNARDO.

Eh bien, Horatio, te voilà tremblant et pâle; n'y a-t-il pas là quelque chose de plus qu'une erreur de l'imagination? Qu'en dis-tu?

HORATIO.

Par le Dieu du ciel, je ne le croirais pas, sans le témoignage positif et irrécusable de mes propres yeux.

MARCELLUS.

Ne ressemble-t-il pas au roi?

HORATIO.

Comme tu te ressembles à toi-même; c'était là l'armure qu'il portait quand il combattit l'am-

bitieux Norwégien; il avait cet air menaçant, le jour où, au milieu d'une discussion violente, il frappa dans son traîneau le guerrier polonais et l'étendit mort sur la glace. C'est étrange.

MARCELLUS.

C'est ainsi que déjà deux fois, à cette heure silencieuse de la nuit, il a passé devant notre poste avec une démarche grave et martiale.

HORATIO.

Dans quel dessein, je l'ignore; mais, dans mon opinion, cela présage à l'état quelque étrange explosion.

MARCELLUS.

Eh bien, asseyons-nous, et que celui d'entre vous qui le sait, me dise pourquoi ces gardes vigilantes et rigoureuses dont on fatigue chaque nuit les sujets de ce royaume; pourquoi cette fonte journalière de canons de bronze, et ces achats d'armes et de munitions faits à l'étranger; pourquoi dans les chantiers maritimes ce surcroît d'ouvriers dont le travail ne distingue plus le dimanche du reste de la semaine; pourquoi cette activité incessante qui fait partager à la nuit les fatigues du jour. Que se prépare-t-il? qui de vous peut me le dire?

HORATIO.

Je le puis, du moins d'après les bruits qui courent. Notre dernier roi, dont l'image vient tout-à-l'heure de nous apparaître, fut, comme vous le savez, appelé en champ clos par Fortinbras de Norwège, qu'un jaloux orgueil avait poussé à cet acte; dans ce combat, notre vaillant Hamlet, tel il était réputé de ce côté de la tombe, tua Fortinbras. Or, en vertu d'un acte authentique, sanctionné par les lois et la chevalerie, si Fortinbras succombait, toutes les terres dont il était possesseur devaient appartenir au vainqueur; de son côté, notre roi avait souscrit un engagement semblable; et dans le cas où il aurait été vaincu, une égale portion de territoire devait échoir en partage à Fortinbras. Ainsi, en vertu de cette convention réciproque, la succession du vaincu revenait de droit à Hamlet. Cependant, le jeune Fortinbras, bouillant et sans expérience, a rassemblé çà et là, et à la hâte, sur les frontières de la Norwège, une troupe d'aventuriers résolus, prêts, pour avoir du pain, à servir toute entreprise hardie; or, son projet, comme notre gouvernement en est informé, n'est autre que de reprendre à main armée et à force ouverte les terres que son père a perdues: voilà, selon moi, la cause principale des préparatifs qui se font, des gardes qu'on nous oblige à monter, et de cette activité tumultueuse qu'on remarque dans le pays.

BERNARDO.

Je pense que tout cela n'a pas d'autre cause; ceci nous explique pourquoi nous voyons devant nos postes apparaître toute armée, et dans sa majesté imposante, l'ombre du roi, qui fut, et qui est encore l'occasion de cette guerre.

HORATIO.

C'est un fétu jeté dans l'œil de l'intelligence pour en troubler la vue. Aux jours les plus glorieux et les plus florissans de Rome, un peu avant que tombât le grand Jules, les tombeaux s'ouvrirent, et les morts couverts de leurs suaires errèrent dans les rues de Rome en poussant des cris aigus; on vit des étoiles laisser derrière elles une longue traînée de feu; il plut du sang, des signes désastreux apparurent dans le soleil, et l'astre humide qui tient sous son influence l'empire de Neptune, s'éclipsa au point de faire croire au dernier jour du monde. Ces mêmes signes précurseurs d'événemens terribles, avant-coureurs des destinées, prélude des grandes catastrophes, le ciel et la terre les ont fait apparaître à nos climats et aux yeux de nos compatriotes.

L'OMBRE *revient.*

HORATIO, *continuant.*

Mais silence! tenez, le voilà qui revient! je vais l'interpeller, dût-il me foudroyer. — Arrête, illusion! si tu as l'usage de la voix, si tu peux articuler des sons, parle-moi; s'il est quelque bonne action dont l'accomplissement puisse te soulager et être utile à mon salut, parle-moi; si tu es instruit de quelque malheur qui menace ton pays, et que peut-être en le connaissant d'avance on pourrait éviter, oh! parle! ou si, de ton vivant, tu as caché dans les entrailles de la terre des trésors mal acquis, et c'est souvent pour cela, dit-on, qu'on vous voit, vous autres esprits, errer après la mort, dis-le-moi. — (*Le coq chante.*) — Arrête, et parle. — Barre-lui le passage, Marcellus.

MARCELLUS.

Le frapperai-je de ma pertuisane?

HORATIO.

Frappe, s'il ne veut pas s'arrêter.

BERNARDO.

Par ici.

HORATIO.

Par là.

L'OMBRE *s'éloigne.*

MARCELLUS.

Il est parti; il a un air si majestueux! Nous avons tort de lui faire ces démonstrations violentes; car il est invulnérable comme l'air, et nos coups ne sont que le ridicule effort d'une colère impuissante.

BERNARDO.

Il allait parler quand le coq a chanté.

HORATIO.

Et alors il a tressailli comme un coupable qu'une sommation subite vient effrayer. J'ai ouï dire que le coq, qui est le clairon de l'Aurore, de sa voix sonore et pénétrante éveille le dieu du jour, et qu'à ce signal, tous les esprits errans dans la mer, dans le feu, dans la terre ou dans l'air, se hâtent de regagner leurs domaines respectifs; ce qui vient de se passer le prouve.

MARCELLUS.

Il a disparu au chant du coq. Quelques-uns disent

qu'aux approches du jour où l'on célèbre la nativité de notre Sauveur, le héraut du matin chante toute la nuit sans interruption; et on prétend qu'alors aucun esprit n'ose se mettre en campagne; les nuits sont salubres, nulle étoile n'exerce de maligne influence, nul maléfice ne prend, nulle sorcière n'a le pouvoir de charmer, tant cette époque est bénie et sous l'empire d'une grâce céleste.

HORATIO.

C'est aussi ce que j'ai ouï dire, et j'en crois quelque chose. Mais voilà qu'à l'orient, là-bas, sur la colline, le Matin, vêtu de son manteau de pourpre, s'avance à travers la rosée. Terminons ici notre garde, et, si vous m'en croyez, allons rapporter au jeune Hamlet ce que nous avons vu cette nuit; car, sur ma vie, cet esprit, muet pour nous, lui parlera. Approuvez-vous cette confidence, que notre affection et notre devoir nous prescrivent?

MARCELLUS.

Allons-y de ce pas; je sais où nous le trouverons, et pourrons lui parler à notre aise.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une salle d'apparat dans le château.

Entrent LE ROI *et* SA SUITE, LA REINE, HAMLET, POLONIUS, LAERTE, VOLTIMAND, CORNELIUS *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

LE ROI.

Le souvenir de la mort d'Hamlet, de notre frère bien aimé, est si récent encore, qu'il semblait convenable que nos cœurs restassent plongés dans la tristesse, et qu'un nuage de douleur continuât à s'étendre sur la face de ce royaume; — toutefois la raison a combattu les mouvemens de la nature, si bien que notre douleur est devenue plus sage, et que tout en pensant à lui, nous pensons aussi à nous-mêmes. En conséquence, avec une joie incomplète, unissant à la fois le sourire et les larmes, mêlant la gaieté aux funerailles, et des accens funèbres au chant nuptial, faisant une part égale à l'allégresse et au deuil, nous avons pris pour épouse celle qui fut autrefois notre sœur, et l'avons fait asseoir avec nous sur le trône de ce belliqueux royaume. Dans toute cette affaire, nous n'avons agi qu'après avoir pris vos sages conseils librement exprimés. — Recevez-en nos remerciemens. — Venons maintenant au jeune Fortinbras. Se faisant sans doute une faible idee de notre puissance, ou s'imaginant que la mort de notre frère cheri a jeté dans l'etat la division et l'anarchie, se berçant d'un chimérique espoir, il n'a pas manqué de nous envoyer message sur message, nous sommant de restituer le territoire perdu par son père, et légalement acquis à notre vaillant frère : — voilà pour ce qui le concerne. Venons maintenant à nous et à l'objet de cette réunion. Cet objet, le voici. Par les présentes, nous écrivons au roi de Norwège, oncle du jeune Fortinbras, qui, infirme et alité, connaît à peine les projets de son neveu; nous lui demandons d'arrêter cette entreprise; car c'est parmi ses sujets que se font les levées d'hommes et les enrôlemens: nous vous chargeons, vous, Cornélius, et vous, Voltimand, de porter nos salutations au vieux monarque de Norwège, et notre volonté est, que dans vos négociations avec le roi vous vous conformiez aux instructions détaillées ci-jointes. Adieu, et par votre célérité prouvez-nous votre dévouement.

CORNÉLIUS *et* VOLTIMAND.

En ceci comme en toute chose, nous vous témoignerons notre obéissance.

LE ROI.

Nous n'en doutons pas. Nous vous disons un cordial adieu.

VOLTIMAND *et* CORNÉLIUS *sortent.*

LE ROI, *continuant.*

Maintenant, Laërte, où en es-tu? On nous a dit que tu avais une requête à nous faire? Quelle est-elle, Laërte? Tu ne saurais faire au monarque danois une demande raisonnable, et t'adresser à lui en vain. Que pourrais-tu désirer de nous, Laërte, que nous ne soyons prêt à te l'offrir avant même que tu l'aies demandé? La tête n'est pas plus sympathique au cœur, la main n'est pas plus prête à servir la bouche, que le trône de Danemark n'est dévoué à ton père? Que désires-tu, Laërte?

LAERTE.

Mon auguste souverain, votre permission et votre agrément pour retourner en France. Je me suis rendu en Danemarck avec empressement pour assister à votre couronnement; mais ce devoir rempli, je l'avoue, mes pensées et mes vœux se reportent vers la France; et je supplie votre majesté de vouloir bien me permettre de prendre congé d'elle.

LE ROI.

As-tu le consentement de ton père? Que dit Polonius?

POLONIUS.

Sire, il me l'a arraché à force d'importunités, et j'ai fini par céder à contre-cœur à ses désirs. Je vous supplie de lui donner la permission de partir.

LE ROI.

Tu peux partir quand il te plaira, Laërte; je te laisse libre de disposer comme tu l'entendras de ton temps et de ta personne. — Eh bien, Hamlet, mon cousin et mon fils, —

HAMLET, *à part.*

Quoique très-proches parens, nous ne sommes pas cousins.

LE ROI.

Pourquoi ces nuages qui planent encore sur ton front?

HAMLET.

Il n'en est rien, sire; je suis trop au soleil pour cela.

LA REINE.

Mon cher Hamlet, quitte ces sombres vêtemens, et jette des regards amis vers le roi de Danemarck; cesse de tenir tes yeux fixés sur le sol, comme si tu y cherchais les pas de ton glorieux père. Tu sais que c'est une destinée commune; tout ce qui vit doit mourir, et ce monde n'est qu'un passage pour arriver à l'éternité.

HAMLET.

Oui, madame, c'est une destinée commune.

LA REINE.

S'il en est ainsi, pourquoi te semble-t-elle si extraordinaire?

HAMLET.

Elle me *semble*, madame? non, elle l'est en effet. Je ne connais pas les *semblans*. Ma mère, ce n'est ni ce noir manteau, ni cette livrée obligée d'un deuil solennel, ni l'abondance des larmes, ni les soupirs s'exhalant avec effort de la poitrine oppressée, ni l'abattement du visage, ni toutes ces formes diverses sous lesquelles se manifeste la douleur, qui peuvent indiquer ce que j'éprouve. Tous ces signes peuvent n'être que des semblans; c'est un rôle qu'un homme peut jouer; ce n'est pas la douleur; ce n'en est que la livrée; mais moi, (*mettant la main sur son cœur*) j'ai là quelque chose qu'aucune manifestation ne peut rendre.

LE ROI.

Rien de plus touchant à la fois et de plus louable, Hamlet, que ces funèbres devoirs rendus à la mémoire d'un père; mais rappelle-toi que ton père avait perdu un père, qui lui-même avait perdu le sien; c'est pour le survivant un devoir de piété filiale de donner pendant quelque temps les marques d'une douleur respectueuse: mais persévérer dans une affliction opiniâtre est le fait d'un entêtement impie; c'est une lâche douleur, c'est la preuve d'une volonté rebelle aux décrets du ciel, d'un cœur sans énergie, d'une âme incapable de se résigner, d'une intelligence pauvre et bornée; car un événement que nous savons être une nécessité, et qui arrive aussi fréquemment que les occurrences les plus vulgaires, devons-nous, dans notre indocilité chagrine, nous en affecter à un tel point? Fi donc! c'est une offense au ciel, une offense aux morts, une absurde offense à la nature, qui n'a pas dans ses fastes d'événement plus vulgaire que la mort des pères, et qui, depuis le premier cadavre jusqu'à l'homme décédé aujourd'hui, n'a cessé de nous crier: *Il en doit être ainsi*. Je t'en conjure donc, dépouille cette affliction impuissante, et vois en nous un second père; car nous voulons qu'on le sache, tu es le plus rapproché de notre trône, et toute l'affection que porte à son fils le père le plus tendre, je l'éprouve pour toi. Pour ce qui est de ton intention de retourner à Wittenberg reprendre tes études, rien n'est plus opposé à nos désirs; nous t'en conjurons, consens à rester ici; sois le plaisir de nos yeux, le premier de notre cour, notre neveu, notre fils.

LA REINE.

Hamlet, que ta mère ne t'ait pas prié en vain; je t'en supplie, reste avec nous, ne va pas à Wittenberg.

HAMLET.

Je ferai de mon mieux, madame, pour vous obéir en toutes choses.

LE ROI.

Allons, voilà une réponse affectueuse et convenable: sois en Danemarck un autre nous-même. — (*A la reine.*) Venez, madame; cet acte de déférence d'Hamlet, accompli naturellement et sans effort, comble mon cœur de joie. Pour le célébrer, le roi de Danemarck aujourd'hui ne videra pas sa coupe, qu'aussitôt la voix du canon n'aille l'apprendre aux nuages; à chacune des rasades du roi, je veux que le ciel l'annonce, en répétant le bruit des foudres de la terre. — Allons, sortons!

Tous *sortent à l'exception d'Hamlet.*

HAMLET, *seul.*

Oh! que cette chair trop solide ne peut-elle se fondre et se résoudre en rosée! Oh! si l'Éternel n'avait pas fulminé ses défenses contre le suicide!... O Dieu! ô Dieu! combien insipides, fastidieuses et vaines, me semblent toutes les jouissances de ce monde! Quelle pitié! c'est un jardin en friche, qui ne renferme que des plantes grossières et malfaisantes. Se peut-il que les choses en soient venues là! Mort depuis deux mois — que dis-je? pas même deux mois; un roi si excellent, qui était à celui-ci ce qu'est Hypérion * à un satyre, si plein de tendresse pour ma mère, qu'il ne pouvait endurer que le vent soufflât trop rudement sur son visage. Ciel et terre! faut-il que je me le rappelle? Elle s'attachait à lui, comme si l'aliment destiné à satisfaire l'appétit n'eût fait que l'accroître encore. Et cependant un mois à peine écoulé, — Je n'y veux plus penser. — Fragilité, tu as nom femme! — Un mois seulement, avant d'avoir usé la chaussure avec laquelle elle avait suivi le convoi de mon pauvre père, toute en larmes, comme une Niobé, — elle-même, cette femme, — ô ciel! un animal privé du secours de la raison aurait prolongé davantage son deuil, — elle s'est mariée avec mon oncle, le frère de mon père, mais qui ne ressemble pas plus à mon père que moi à Hercule. Au bout d'un mois, avant que ses larmes hypocrites fussent séchées dans ses yeux rougis, elle s'est mariée. — O coupable précipitation! voler avec tant d'empressement à un lit incestueux; ce n'est pas bien, et il est impossible que cela tourne à bien: mais brise-toi, mon cœur, car il faut que je me taise!

* Apollon. *Note du traducteur.*

Arrivent HORATIO, BERNARDO *et* MARCELLUS.

HORATIO.

Salut à votre altesse.

HAMLET.

Je suis charmé de te voir en bonne santé. C'est Horatio, si je ne me trompe pas.

HORATIO.

Lui-même, seigneur, et votre humble serviteur pour la vie.

HAMLET.

Tu veux dire mon ami ; j'échangerai ce titre avec toi. Que fais-tu loin de Wittenberg, Horatio? — Marcellus ?

MARCELLUS.

Monseigneur, —

HAMLET.

Je suis enchanté de te voir ; bonjour. — (*A Horatio.*) Mais, franchement, quel motif t'a fait venir de Wittenberg ?

HORATIO.

La dissipation, monseigneur.

HAMLET.

Je ne souffrirais pas que ton ennemi parlât ainsi de toi, et tu ne me feras point violence au point de m'obliger à croire ton propre témoignage contre toi-même : je sais que tu n'es point un homme dissipé. Mais quel motif t'amène à Elseneur ? nous t'apprendrons à boire à larges rasades avant ton départ.

HORATIO.

Seigneur, je suis venu pour assister aux funérailles de votre père.

HAMLET.

Je t'en prie, mon cher camarade d'étude, ne te moque pas de moi ; je crois plutôt que tu es venu pour assister au mariage de ma mère.

HORATIO.

Il est vrai que l'un a suivi l'autre de bien près.

HAMLET.

Mesure d'économie, Horatio. La desserte du convoi a fourni de viandes froides le repas des noces. J'aurais mieux aimé rencontrer dans le ciel mon ennemi le plus acharné, que de voir luire un pareil jour, Horatio ! — Mon père, — il me semble que je vois mon père.

HORATIO.

Où donc, seigneur ?

HAMLET.

Dans ma pensée, Horatio.

HORATIO.

Je l'ai vu autrefois; c'était un excellent roi.

HAMLET.

C'était un homme qui, tout considéré, n'aura jamais ici-bas son pareil.

HORATIO.

Monseigneur, je crois l'avoir vu la nuit dernière.

HAMLET.

Vu? qui?

HORATIO.

Le roi votre père, monseigneur.

HAMLET.

Le roi mon père?

HORATIO.

Calmez un instant votre étonnement, et prêtez-moi votre attention pendant que je vais, appuyé du témoignage de ces messieurs, vous raconter ce prodige.

HAMLET.

Pour l'amour de Dieu, parle, je t'écoute.

HORATIO.

Durant deux nuits consécutives, au milieu des ténèbres et du silence, pendant que ces messieurs, Marcellus et Bernardo, étaient en sentinelle, voici ce qui leur est arrivé. Une figure ressemblant à votre père, armée de toutes pièces, de pied en cap, leur est apparue, et a passé auprès d'eux d'un pas lent et majestueux : trois fois à leurs yeux effrayés et interdits elle a passé devant eux à une distance égale à la longueur du bâton de commandement qu'il tenait à la main, pendant qu'eux, glacés par la peur, sont restés muets et n'ont pas osé lui parler. Ils m'ont confié en tremblant, et sous la foi du secret, ce qu'ils avaient vu. La nuit suivante, j'ai été de garde avec eux ; et, confirmant la vérité de leurs paroles, à l'heure qu'ils m'avaient indiquée, sous la forme qu'ils avaient décrite, l'apparition est revenue. J'ai reconnu votre père ; ces deux mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET

Mais où cela s'est-il passé ?

MARCELLUS.

Monseigneur, sur l'esplanade où nous étions en sentinelle.

HAMLET.

Lui avez-vous parlé?

HORATIO.

Oui, monseigneur; mais il ne m'a pas répondu. Cependant une fois il m'a semblé qu'il levait la tête et faisait le mouvement d'un homme qui va parler; mais dans cet instant le coq matinal a chanté ; à ce bruit, le spectre s'est éloigné à la hâte, et nous l'avons perdu de vue.

HAMLET.

Voilà qui est étrange.

HORATIO.

Sur ma vie, monseigneur, la chose est vraie, et nous avons cru de notre devoir de vous en instruire.

HAMLET.

En vérité, en vérité, messieurs, ceci m'inquiète. Êtes-vous de garde cette nuit?

TOUS.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Armé, dites-vous ?

TOUS.

Armé, monseigneur.

HAMLET.

De pied en cap?

TOUS.

De la tête aux pieds, monseigneur.

HAMLET.

N'avez-vous pas vu sa figure ?

HORATIO.

Oui, monseigneur; sa visière était levée.

HAMLET.

Avait-il un air menaçant?

HORATIO.

Il y avait dans l'expression de ses traits plus de tristesse que de courroux.

HAMLET.

Était-il pâle ou coloré?

HORATIO.

Très-pâle.

HAMLET.

Et ses yeux étaient fixés sur vous?

HORATIO.

Constamment.

HAMLET.

Je voudrais m'être trouvé là.

HORATIO.

Vous auriez été bien étonné.

HAMLET.

C'est probable, c'est probable. Est-il resté long-temps?

HORATIO.

Le temps qu'il faudrait pour compter sans se presser jusqu'à cent.

MARCELLUS et BERNARDO.

Plus long-temps, plus long-temps.

HORATIO.

Pas la fois que je l'ai vu.

HAMLET.

Sa barbe était-elle grisonnante? non?

HORATIO.

Elle était, comme je la lui ai vue de son vivant, d'un noir argenté.

HAMLET.

Je veillerai cette nuit; peut-être reviendra-t-il encore.

HORATIO.

Je vous le garantis.

HAMLET.

S'il se présente à moi sous la figure de mon père, je lui parlerai, dût l'enfer ouvrir sa gueule béante et m'ordonner de me taire. Je vous en conjure tous, si vous avez jusqu'à présent tenu cette apparition secrète, gardez encore le silence sur ce sujet; et quelque chose qui puisse arriver cette nuit, pensez-y, mais n'en parlez pas : je reconnaîtrai cette preuve de votre affection. Ainsi donc, adieu; j'irai vous rejoindre sur l'esplanade entre onze heures et minuit

TOUS.

Nos respects à votre altesse.

HAMLET.

Votre amitié comme vous avez la mienne. Adieu.

HORATIO, MARCELLUS *et* BERNARDO *s'éloignent.*

HAMLET, *seul, continuant.*

L'ombre de mon père qui apparaît en armes! Il y a quelque chose qui va mal. Je soupçonne quelque déloyauté : je voudrais que la nuit fût déjà venue. Jusque là calme-toi, mon âme! les forfaits se dévoilent toujours aux yeux des hommes, quand la terre entière les couvrirait.

Ils sort.

SCENE III.

Un appartement dans la maison de Polonius

Entrent LAERTE *et* OPHÉLIE.

LAERTE.

Mes effets sont embarqués; adieu, ma sœur; quand les vents seront favorables, et que des navires partiront, que ta négligence ne s'endorme pas; mais donne-moi de tes nouvelles.

OPHÉLIE.

En peux-tu douter?

LAERTE.

Pour ce qui est d'Hamlet et de sa frivole amitié, regarde-la comme une mode éphémère, un caprice des sens, une violette printanière, précoce mais passagère, suave mais sans durée, dont on respire le parfum une minute; rien de plus.

OPHÉLIE.

Rien de plus?

LAERTE.

Pas davantage, crois-moi; car, dans la croissance, la nature ne développe pas seulement les muscles et la masse du corps; mais à mesure que le temple prend des proportions plus vastes, le service intérieur de l'esprit et de l'âme s'étend et s'agrandit. Il se peut que maintenant il t'aime, et qu'aucune souillure, aucune déloyauté ne ternisse la pureté de ses sentimens; mais prends-y garde, dans le rang qu'il occupe sa volonté n'est pas à lui, car il est l'esclave de sa naissance. Il ne lui est pas permis, comme au vulgaire des humains, de choisir par lui-même; car à son choix sont attachés le salut et la santé de tout l'état; c'est pourquoi ce choix doit être subordonné au vœu et à l'approbation de ce corps dont il est le chef. Si donc il dit qu'il t'aime, tu feras sagement de n'y ajouter foi que dans les limites de ce que sa position lui permet d'effectuer, attendu qu'il ne peut rien sans l'assentiment du Danemarck. Considère donc quelle atteinte serait portée à ta réputation si tu allais prêter une oreille trop crédule à la magie de ses discours, perdre ton cœur, ouvrir le trésor de ta chasteté à ses importunités audacieuses. Prends-y garde, Ophélie; prends-y garde, sœur bien aimée; tiens-toi en arrière de ton affection, à l'abri des traits et des périls du désir. La vierge prudente est assez prodigue, si elle dévoile sa beauté aux rayons de la lune : la vertu elle-même ne peut se soustraire aux coups de la calomnie; le ver ronge les filles du printemps avant même que leurs boutons soient éclos; et c'est à son aurore, sous les liquides perles de la rosée, que la jeunesse est le plus exposée à se

flétrir. Sois donc circonspecte : la meilleure protection, c'est la crainte du danger : la jeunesse devient son propre ennemi quand elle n'en a point d'autre près d'elle.

OPHÉLIE.

Je garderai dans mon cœur comme préservatif cette leçon salutaire. Mais, mon cher frère, ne fais pas comme certains pasteurs sans vertu, qui montrent à leurs ouailles la voie escarpée, épineuse, qui mène au ciel, tandis qu'eux-mêmes, libertins fougueux et déhontés, suivent le chemin de fleurs de la licence, et ne tiennent aucun compte de leurs propres leçons.

LAERTE

Oh! sois sans inquiétude à mon égard. Je devrais déjà être parti ; mais voici mon père.

Entre POLONIUS.

LAERTE, *continuant.*

Une double bénédiction est un double bienfait; je bénis l'occasion de prendre une seconde fois congé.

POLONIUS.

Encore ici, Laërte! A bord, à bord! c'est honteux! Ton navire a le vent en poupe, et l'on n'attend plus que toi. Approche, reçois ma bénédiction, et grave dans ta mémoire ce petit nombre de préceptes: garde pour toi ta pensée, et ne donne pas d'exécution à des pensées mal digérées. Sois familier sans vulgarité. Quand tu as adopté un ami, et que tu as éprouvé son affection, enchaîne-le à ton âme par des liens d'acier; mais ne presse point dans ta main banale la main du premier camarade venu. Évite d'entrer dans une querelle; mais une fois que tu y seras engagé, comporte-toi de manière à donner à tes adversaires l'envie de t'éviter. Écoute tout le monde, mais sois avare de ta parole: prends l'avis de chacun, mais réserve ton jugement. Dans ta mise sois aussi somptueux que te le permettront tes moyens, mais jamais affecté; qu'elle soit riche, non éclatante; car la mise révèle souvent l'homme, et sous ce rapport, les gens de qualité, en France, montrent un goût exquis et le tact le plus judicieux. Ne prête ni n'emprunte ; qui prête perd souvent argent et ami; et les emprunts émoussent l'esprit d'ordre. Mais, surtout, — sois vrai envers toi-même, et il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour, que tu ne pourras jamais être faux avec personne. Adieu, que ma bénédiction inculque ces conseils dans ton âme!

LAERTE.

Je prends très-humblement congé de vous, mon père.

POLONIUS.

Tu n'as pas de temps à perdre. Va, tes serviteurs t'attendent.

LAERTE.

Adieu, Ophélie, et rappelle-toi ce que je t'ai dit.

OPHÉLIE.

Tes paroles sont renfermées dans ma mémoire, et tu en garderas toi-même la clef.

AERTE.

Adieu.

Il sort.

POLONIUS.

Que t'a-t-il donc dit, Ophélie?

OPHÉLIE.

Sous votre bon plaisir, quelque chose concernant le seigneur Hamlet.

POLONIUS.

Ma foi, il a bien fait. On m'a dit que depuis peu Hamlet a eu avec toi de fréquens entretiens, et que tu t'es montrée pour lui prodigue de ta société. Si cela est, et l'on m'en a informé pour que je me tinsse sur mes gardes, je dois te dire que tu n'envisages pas ta position avec la lucidité qui siérait à ma fille et qu'exige ton honneur. Qu'y a-t-il entre vous? dis-moi la vérité.

OPHÉLIE.

Il m'a depuis peu fait mainte protestation de son affection pour moi.

POLONIUS.

De son affection! Bah! Tu parles en fille novice, qui n'a point encore traversé ces épreuves. Ajoutes-tu foi à ses protestations, comme tu les appelles?

OPHÉLIE.

Je ne sais, seigneur, ce que je dois en penser.

POLONIUS.

Eh bien, moi, je vais te l'apprendre : il faut que tu sois bien enfant de prendre pour argent comptant ses protestations, qui, certes, sont fort loin d'être une monnaie de bon aloi. Estime-toi à un plus haut prix ; sinon, pour parler sans périphrase, tu m'estimeras un sot.

OPHÉLIE.

Seigneur, il m'a importunée de son amour d'une façon respectueuse.

POLONIUS.

Oui, tu as raison d'appeler cela façon ; allons donc!

OPHÉLIE.

Et il a appuyé ses discours de tous les sermens les plus saints qu'on puisse offrir au ciel.

POLONIUS.

Véritables trébuchets à prendre des bécasses. Je sais, alors que le sang brûle, avec quelle prodigalité l'âme prête à la bouche des sermens. Ma fille, ces lueurs qui donnent plus de lumière que de chaleur, et qui s'éteignent au moment même où elles commencent à briller, garde-toi de les prendre pour une véritable flamme. A dater d'aujourd'hui, sois un peu plus avare de ta virginale présence, ne mets pas tes entretiens à si bas prix, que pour les obtenir il suffise de les demander. Pour ce qui est du seigneur Hamlet et de la confiance que tu peux mettre en lui, considère qu'il est jeune, et peut se donner plus de liberté que tu n'en peux prendre. En un mot, Ophélie, ne crois point à ses sermens, car ils ne sont point ce qu'ils semblent; interprètes de pro-

fanes désirs, ils empruntent pour mieux tromper le langage de la sincérité la plus sainte. Une fois pour toutes, et pour m'expliquer franchement, je t'ordonne, à dater de ce moment, de ne plus perdre ton temps à causer avec le seigneur Hamlet. Songes-y bien, je te l'ordonne. Viens.

OPHÉLIE.

J'obéirai, mon père.

Ils sortent.

SCENE IV.

L'esplanade.

Arrivent HAMLET, HORATIO *et* MARCELLUS.

HAMLET.

La bise est mordante. Il fait très-froid.

HORATIO.

L'air est vif et piquant.

HAMLET.

Quelle heure est-il ?

HORATIO.

Je pense qu'il n'est pas loin de minuit.

MARCELLUS.

Minuit a sonné.

HORATIO.

Vraiment? Je ne l'ai point entendu ; en ce cas, nous approchons de l'heure où le fantôme a coutume de faire son apparition. (*On entend dans le lointain des fanfares guerrières mêlées au bruit de l'artillerie.*) Quel est ce bruit, monseigneur?

HAMLET.

Le roi consacre cette nuit à la joie; il boit, et à chacune des coupes de vin du Rhin que sa majesté vide, les tymbales et les tambours proclament la santé qu'il a portée.

HORATIO.

Est-ce la coutume ?

HAMLET.

Oui, assurément ; mais, — quoique je sois né dans ce pays et habitué à ses usages, —c'est, selon moi, une coutume qu'il y a plus d'honneur à enfreindre qu'à observer. Ces orgies abrutissantes nous livrent, de l'orient à l'occident, au mépris des autres nations, qui nous qualifient d'ivrognes, et accolent à notre nom les épithètes les plus grossières ; ce défaut ternit nos qualités les plus brillantes et leur ôte tout leur prix. C'est ce qui arrive aux individus. S'ils ont reçu de la nature, à leur naissance, quelque tache originelle dont on ne saurait leur faire un crime, puisque notre naissance est un fait indépendant de nous; s'ils sont affligés de quelque vice de tempérament contre lequel tous les efforts de la raison sont impuissans, de quelque habitude qui se mêle désagréablement à leurs manières et en altère le charme, il arrive à ces hommes, portant l'empreinte d'un défaut unique, livrée de la nature, cachet de leur étoile, — il arrive, dis-je, que toutes leurs vertus fussent-elles aussi pures que la grâce d'en-haut, aussi infinies que l'humanité les comporte, seront entachées, dans l'opinion de tous, par cette seule imperfection : il suffira de la plus légère parcelle de vile matière pour altérer toute leur substance, et les déprécier.

Arrive L'OMBRE.

HORATIO.

Monseigneur, le voilà qui vient.

HAMLET.

Anges du ciel, puissances miséricordieuses, défendez-nous! — Génie bienfaisant ou démon infernal, que tu exhales les parfums du ciel ou les émanations de l'enfer, que tes intentions soient sinistres ou charitables, tu m'apparais sous une forme qui m'est si chère, que je veux te parler. Je t'interpelle, Hamlet, sire, mon père, roi de Danemarck : oh ! réponds-moi; ne me laisse point, dans l'ignorance, mourir de l'émotion que j'éprouve ; mais dis-moi pourquoi tes ossemens bénits, enclos dans le cercueil, ont brisé leurs ligatures ; pourquoi le sépulcre où nous t'avions enseveli en paix a soulevé ses marbres, et ouvert sa gueule immense pour te rejeter parmi nous. Comment se fait-il que toi, cadavre inanimé, revêtant l'acier de ton armure, tu reviens errer à la douteuse clarté de la lune, imprimant à la nuit un cachet d'épouvante, nous jetant, nous fragiles jouets de la nature, dans des angoisses de terreur, et plongeant nos âmes dans des pensées qui dépassent de bien loin leur portée? Réponds, pourquoi cela? dans quel but? Qu'exiges-tu de nous ?

HORATIO.

Il vous fait signe de le suivre, comme s'il voulait vous entretenir en particulier.

MARCELLUS.

Voyez avec quel geste plein de courtoisie il vous invite à vous rendre avec lui dans un lieu plus écarté. Mais n'y allez pas.

HORATIO.

Gardez-vous-en bien.

HAMLET.

Il ne veut pas me parler; eh bien, je vais le suivre.

HORATIO.

N'en faites rien, monseigneur.

HAMLET.

Pourquoi? qu'ai-je à redouter? Je ne fais pas plus de cas de ma vie que d'une épingle; et quant à mon âme, il ne peut rien contre elle, car elle est immortelle comme lui. — Il me fait signe de nouveau ; je vais le suivre.

HORATIO.

Et s'il allait, monseigneur, vous attirer vers l'océan ou sur la cime effrayante de quelque rocher qui se projette sur sa base bien avant dans la mer; et là, s'il allait prendre quelque autre forme horrible

dont la vue vous privera de votre raison, et vous jettera dans un accès de démence? Songez-y. La tête tourne et le vertige vous saisit, rien qu'à regarder la mer à une telle profondeur et à l'entendre mugir à vos pieds.

HAMLET.

Il continue à me faire signe. Marche, je te suis.

MARCELLUS

Vous n'irez pas, monseigneur.

HAMLET.

Ne me retenez pas.

HORATIO.

Soyez raisonnable; vous n'irez pas.

HAMLET.

J'entends la voix de ma destinée; elle crie; elle rend chacune de mes fibres aussi robuste que les muscles du lion de Némée. — (*L'Ombre lui fait signe de venir.*) Il m'appelle encore : — Lâchez-moi, messieurs. — (*Il s'échappe de leurs bras.*) Par le ciel, je fais une ombre de celui qui voudra me retenir. — Écartez-vous, vous dis-je. — (*A l'Ombre.*) Marche, je te suis.

L'OMBRE et HAMLET *s'éloignent.*

HORATIO.

Son imagination le jette dans le délire.

MARCELLUS.

Suivons-le : nous ne devons pas lui obéir en cette circonstance.

HORATIO.

Allons sur ses pas. Quelle sera l'issue de tout ceci ?

MARCELLUS.

Il y a quelque chose de vicié dans la constitution du Danemarck.

HORATIO.

Le ciel avisera.

MARCELLUS.

Allons, suivons-le.

Ils s'eloignent.

SCENE V.

Une partie plus reculée de l'esplanade.

Arrivent L'OMBRE *et* HAMLET.

HAMLET.

Où veux-tu me conduire? parle : je n'irai pas plus loin.

L'OMBRE.

Regarde-moi.

HAMLET.

Je te regarde.

L'OMBRE.

L'heure approche où je dois rentrer dans les flammes sulfureuses et dévorantes.

HAMLET.

Hélas! pauvre âme !

L'OMBRE.

Ne me plains pas, mais prête toute ton attention à ce que je vais te révéler.

HAMLET.

Parle; mon devoir est de t'écouter

L'OMBRE.

Ce sera ton devoir aussi de me venger quand tu auras entendu.

HAMLET.

Quoi ?

L'OMBRE.

Je suis l'âme de ton père, condamnée pendant un temps marqué à errer la nuit, et à jeûner le jour dans une prison de flamme, jusqu'à ce que les fautes qui ont souillé ma vie mortelle soient effacées par le feu expiatoire. S'il ne m'était interdit de révéler les secrets de ma prison, je te ferais un récit dont chaque mot frapperait ton âme d'épouvante, glacerait ton jeune sang; tes yeux pareils à deux étoiles s'élanceraient hors de leurs orbites; les boucles de ta chevelure se dérouleraient en désordre, et chacun de tes cheveux se dresserait sur ta tête comme les dards d'un porc-épic; mais ces mystères éternels ne sont pas faits pour des oreilles de chair et de sang. — Écoute, écoute, oh! écoute! si jamais tu aimas ton tendre père, —

HAMLET.

O ciel !

L'OMBRE.

Venge sa mort, causée par un meurtre infâme, abominable.

HAMLET.

Un meurtre ?

L'OMBRE.

Un meurtre infâme; tous les meurtres le sont; mais il n'en fut jamais de plus infâme, de plus inouï, de plus abominable que celui-là.

HAMLET.

Hâte-toi de m'instruire, afin que, rapide comme la méditation ou la pensée de l'amour, je vole à la vengeance.

L'OMBRE.

J'aime à voir ton empressement, et il faudrait que tu fusses plus apathique que la plante épaisse et grasse qui pourrit immobile et inerte sur la rive du Léthé, si tu n'étais pas ému en ce moment. Maintenant, Hamlet, écoute-moi : on a fait courir le bruit que tandis que je dormais dans mon jardin, un serpent m'avait piqué; c'est ainsi qu'un récit mensonger a trompé le Danemarck sur la cause de ma mort; mais connais la vérité, noble jeune homme; le serpent dont le dard a tué ton père porte aujourd'hui sa couronne.

HAMLET.

O mes prophétiques pressentimens ! mon oncle !

L'OMBRE.

Oui, ce monstre incestueux, adultère, par la magie de sa parole, par ses dons criminels, — ô parole perverse, ô dons abominables, qui ont le

pouvoir de séduire à ce point! — réussit à faire partager sa honteuse passion à mon épouse, si vertueuse en apparence. O Hamlet, quelle chute pour elle! De moi, dont l'amour noble et digne n'avait pas un instant démenti la promesse que j'avais faite à l'autel, descendre à un misérable dont les qualités naturelles étaient peu de chose comparées aux miennes! Mais de même que la vertu demeure inébranlable aux sollicitations du vice, dût-il lui apparaître sous la figure d'une divinité, de même l'impudicité, fût-elle associée à un ange de lumière, se lassera des plaisirs d'une couche céleste, et se ravalera aux plus grossiers rebuts. Mais attends! je crois déjà sentir la brise matinale : il faut que j'abrége. Pendant que je dormais dans mon jardin, comme c'était ma coutume tous les après-midi, profitant de ma sécurité, ton oncle s'introduisit auprès de moi, muni d'une fiole de jusquiame, et me versa dans l'oreille cette liqueur fatale. Elle est pour le sang de l'homme un poison si actif, qu'avec la subtilité du vif-argent elle court et s'introduit dans tous les canaux, dans toutes les veines du corps, où son action énergique caille et fige le sang le plus pur et le plus limpide, comme ferait une goutte d'acide dans du lait : tel fut son effet sur moi; et une lèpre instantanée m'enveloppa comme d'une écorce et couvrit la surface lisse de mon corps d'une croûte infecte et hideuse. Voilà comment, dans mon sommeil, je perdis tout à la fois, par la main d'un frère, la vie, ma couronne et mon épouse. La mort me surprit en état flagrant de péché, sans préparation, sans avoir reçu les derniers sacremens, sans avoir eu le temps de régler les comptes de ma conscience, et obligé de comparaître devant mon juge, chargé de tout le poids de mes iniquités. O horrible! horrible! ô comble de l'horrible! si tu as quelque sensibilité, ne le souffre pas. Ne permets pas que le lit du roi de Danemarck devienne la couche de la luxure et de l'inceste maudit. Mais, de quelque manière que tu poursuives cette vengeance, conserve-toi moral et pur, et n'entreprends rien contre ta mère. Abandonne son châtiment au ciel et aux aiguillons qu'elle porte dans son cœur, et qui la transpercent. Adieu, il faut que je te quitte; le ver luisant, dont le feu sans chaleur commence à pâlir, annonce l'approche du matin. Adieu, adieu, adieu; souviens-toi de moi.

L'OMBRE *s'éloigne.*

HAMLET.

O saintes légions du ciel! ô terre! quoi encore? Y joindrai-je l'enfer? — O opprobre! — Contiens-toi, contiens-toi, ô mon cœur; et vous, mes muscles, ne vieillissez pas en un instant, mais redoublez d'énergie pour me soutenir. — Me souvenir de toi? Oui, ombre malheureuse, tant que la mémoire aura un siége dans ce cerveau en désordre. Me souvenir de toi? oui, je veux du registre de ma mémoire effacer tous les souvenirs frivoles, toutes les maximes puisées dans les livres, tous les vestiges, toutes les impressions du passé, tout ce que la jeunesse et l'observation y ont déposé; et à leur place, sur les tablettes de mon cerveau, ton commandement figurera seul et dégagé de tout alliage impur; oui, j'en jure par le ciel. O femme perverse! ô scélérat, scélérat! caressant et damné scélérat! Mes tablettes : — notons-y qu'un homme peut sourire, sourire et n'être qu'un scélérat; du moins, je suis sûr qu'il en peut être ainsi en Danemarck. (*Il écrit sur ses tablettes.*) Ainsi, mon oncle, vous êtes là. Venons maintenant à mon mot d'ordre; c'est, *adieu, adieu! souviens-toi de moi.* Je l'ai juré.

HORATIO, *de loin.*

Monseigneur, monseigneur, —

MARCELLUS, *de loin.*

Seigneur Hamlet, —

HORATIO, *de loin.*

Que le ciel le protége!

HAMLET.

Ainsi soit-il.

MARCELLUS, *de loin.*

Holà, holà, monseigneur!

HAMLET.

Arrive, mon bel oiseau, arrive *.

Arrivent HORATIO *et* MARCELLUS.

MARCELLUS.

Qu'est-il arrivé, monseigneur?

HORATIO.

Quelles nouvelles, monseigneur?

HAMLET.

Oh! des plus étranges.

HORATIO.

Monseigneur, dites-nous-les!

HAMLET.

Non, vous les rediriez.

HORATIO.

Pas moi, monseigneur, j'en jure par le ciel.

MARCELLUS.

Ni moi, monseigneur.

HAMLET.

Qu'en dites-vous donc? Quel cœur d'homme l'aurait pensé? mais vous me promettez le secret?

HORATIO *et* MARCELLUS.

Oui, par le ciel, monseigneur.

HAMLET.

Il n'y a pas dans tout le Danemarck un scélérat qui ne soit un coquin fieffé.

* Il imite le cri du chasseur rappelant son faucon. Ici et dans le reste de cette scène se manifeste un commencement de perturbation cérébrale qui n'est point l'aliénation mentale caractérisée, mais qui, du moins, sert à expliquer les paroles bouffonnes ou incohérentes qui, à dater de ce moment, échappent parfois à Hamlet, et que certains commentateurs ont si injustement blâmées. (*Note du traducteur.*)

HORATIO.

Il n'était pas nécessaire, monseigneur, qu'un spectre sortît du tombeau pour nous apprendre cela.

HAMLET.

C'est juste; oui, vous avez raison : sur quoi, sans entrer dans plus de détails, je trouve à propos que nous nous donnions une poignée de main, et que nous nous séparions, vous pour aller où vous appellent vos affaires et vos inclinations, — car chacun a ses inclinations et ses affaires, quelles qu'elles soient, — et moi, humble et chétif, voyez-vous, je vais prier.

HORATIO.

Ce sont là des paroles vides et incohérentes, monseigneur.

HAMLET.

Je suis fâché qu'elles vous offensent, oui, très-fâché.

HORATIO.

Il n'y a point là d'offense, monseigneur.

HAMLET.

Oui, par saint Patrice, il y a là une offense, et une bien grave. Quant à la vision de tout-à-l'heure, — c'est un honnête fantôme, permettez-moi de vous le dire : — quant à votre désir de connaître ce qui s'est passé entre nous, réprimez-le de votre mieux; et maintenant, mes bons amis, je vous en conjure par notre titre d'amis, de condisciples, de compagnons d'armes, accordez-moi une grâce.

HORATIO.

Quelle est-elle, monseigneur? nous vous l'accordons.

HAMLET.

C'est de ne jamais révéler ce que vous avez vu cette nuit.

HORATIO *et* MARCELLUS.

Nous vous le promettons, monseigneur.

HAMLET.

Oui; mais jurez-le.

HORATIO.

Sur ma parole, monseigneur, je n'en dirai jamais rien.

MARCELLUS.

Ni moi, monseigneur, je vous le promets.

HAMLET.

Jurez sur mon épée.

MARCELLUS.

Nous avons déjà juré, monseigneur.

HAMLET.

Oui, mais sur mon épée.

LA VOIX DE L'OMBRE *crie de dessous terre.*

Jurez!

HAMLET.

Ah! ah! mon camarade, est-ce toi qui parles? es-tu là, mon brave? viens ici; — vous entendez le camarade qui est dans la cave; consentez à prêter ce serment.

HORATIO.

Dites-nous-en les paroles, monseigneur.

HAMLET, *les emmenant à quelques pas plus loin.*

Jurez sur mon épée de ne jamais parler de ce que vous avez vu.

L'OMBRE, *de dessous terre.*

Jurez!

HAMLET.

Hic et ubique *? En ce cas, nous allons plus loin. (*Il s'éloigne de quelques pas.*) Approchez, messieurs, et la main étendue sur mon épée, jurez par ce glaive de ne jamais parler de ce que vous avez entendu.

L'OMBRE, *de dessous terre.*

Jurez par son épée.

HAMLET.

Bien dit, vieille taupe! Comme tu fais du chemin sous terre en peu de temps! l'excellent pionnier! — Éloignons-nous encore une fois, mes bons amis.

HORATIO.

Par le jour et la nuit, voilà une étrange merveille.

HAMLET.

Faisons-lui donc l'accueil que l'on fait aux étrangers. Le ciel et la terre, Horatio, recèlent plus de mystères que vos philosophes ne se l'imaginent; mais venez. — Quelque singularité que vous remarquiez dans ma conduite, si, par la suite, je juge convenable d'affecter des manières bizarres, jurez par le salut de vos âmes, qu'en me voyant ainsi, jamais il ne vous arrivera de vous croiser les bras, ou de secouer la tête, ou de prononcer des paroles ambiguës, comme par exemple : « Fort bien, fort bien, nous savons ce que c'est; » ou, « Nous pourrions si nous voulions; » ou, « S'il nous prenait envie de parler; » ou bien encore, « Il y a des gens qui, s'ils l'osaient, » ou telles autres expressions équivoques, donnant à entendre que vous êtes dans ma confidence; jurez de n'en rien faire; et puisse, à l'heure où vous en aurez le plus pressant besoin, la grâce divine ne point vous faire faute!

L'OMBRE, *de dessous terre.*

Jurez!

HAMLET.

Calme-toi, calme-toi, âme en peine! — Ainsi, messieurs, je me recommande à vous avec toute l'affection que je vous porte; et tout ce qu'un homme aussi chétif qu'Hamlet pourra faire pour vous témoigner son amitié et son attachement, Dieu aidant, il le fera. Rentrons ensemble, et toujours le doigt sur les lèvres, je vous prie. Il y a dans ce monde quelque grande perturbation! — O malédiction! Pourquoi suis-je appelé à la faire cesser! Allons, venez; partons ensemble.

Ils s'éloignent.

* Ici et partout. (*Note du traducteur.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Un appartement dans la maison de Polonius.

Entrent POLONIUS *et* RINALDO.

POLONIUS.

Donne-lui cet argent et ces billets, Rinaldo.

RINALDO.

Oui, monseigneur.

POLONIUS.

Avant de l'aller voir, mon cher Rinaldo, tu feras très-sagement de prendre des renseignemens sur son compte.

RINALDO.

C'était mon intention, monseigneur.

POLONIUS.

Bien dit, très-bien dit. Vois-tu, informe-toi d'abord des Danois qui sont à Paris; où, avec qui, et sur quel pied ils vivent; quelle est leur société, leur dépense; après t'être assuré, par toutes ces questions, qu'ils connaissent mon fils, tâche de recueillir à son égard des informations plus précises que tes questions n'auront l'air d'en demander : fais comme si tu ne le connaissais qu'imparfaitement; dis, par exemple,— « Je connais son père et sa famille; et lui-même il ne m'est pas entièrement inconnu. » Entends-tu bien ceci, Rinaldo?

RINALDO.

Fort bien, monseigneur.

POLONIUS.

« Il ne m'est pas entièrement inconnu; — mais, pourras-tu ajouter, je le connais peu; cependant, si c'est celui dont je parle, c'est un jeune homme fort dissipé, adonné à tels ou tels déréglemens; » — et alors, impute-lui tous les vices qu'il te plaira, aucun cependant qui puisse le déshonorer, garde-t'en bien, mais tous les écarts, toutes les folies inséparables de la jeunesse qui a ses coudées franches.

RINALDO.

Par exemple, le jeu, monseigneur.

POLONIUS.

Oui, ou le vin, l'escrime, l'habitude de jurer, l'humeur querelleuse, la fréquentation des mauvais lieux : — tu peux aller jusque là.

RINALDO.

Monseigneur, il y aurait là de quoi le déshonorer.

POLONIUS.

Point du tout, si, pour faire cette imputation, tu sais t'y prendre convenablement. Ne va pas aggraver la chose en l'accusant de débauche habituelle; ce n'est pas là ce que je veux dire : mets dans tes reproches un tact habile; fais en sorte qu'on ne puisse attribuer ses torts qu'aux défauts qui accompagnent ordinairement la jeunesse, l'abus de la liberté, l'entraînement d'un esprit fougueux, l'effervescence d'un sang bouillant.

RINALDO.

Mais, monseigneur, —

POLONIUS.

Pourquoi est-il à propos que tu agisses de cette manière?

RINALDO.

Voilà, justement, monseigneur, ce que je voudrais savoir.

POLONIUS.

C'est précisément où je voulais en venir; et c'est un coup de maître, à mon avis. Après que tu auras imputé à mon fils ces légers défauts, qu'on peut tout au plus regarder comme des taches dans un bel ouvrage, pour peu que ton interlocuteur, celui que tu veux sonder, ait remarqué dans le jeune homme dont tu parles quelques-uns des vices que nous venons d'énumérer, tu peux compter qu'il te répondra sur-le-champ : « mon cher monsieur, » ou « mon ami, » ou « mon gentilhomme, » suivant la formule habituelle à l'individu, ou usitée dans le pays.

RINALDO.

Fort bien, monseigneur.

POLONIUS.

Eh bien donc, alors, — où en étais-je ? Par la sainte messe, je voulais dire quelque chose; — où en suis-je resté ?

RINALDO.

Vous en étiez à la réponse qu'on me fera.

POLONIUS.

A la réponse qu'on te fera : — c'est cela ; il ne manquera pas de te répondre : —« Je connais ce jeune homme; je l'ai vu hier ou l'autre jour, à telle époque, avec tels et tels; là, comme vous dites, je l'ai surpris au jeu ou dans une orgie, ou se prenant de querelle dans une partie de paume; ou bien, je l'ai vu entrer dans une maison suspecte,» ou autres choses semblables ; maintenant, tu vois; c'est ainsi qu'avec l'amorce d'un mensonge on prend la vérité à l'hameçon. C'est ainsi que nous autres gens entendus, à force de circuits et de détours, en plaidant le faux, nous découvrons le vrai. Et voilà comme, en suivant la marche que je viens de t'indiquer, tu te mettras au courant de la conduite de mon fils. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

RINALDO.

Oui, monseigneur.

POLONIUS.

Que Dieu soit avec toi! bon voyage.

RINALDO.

Monseigneur, —

POLONIUS.

Observe par toi-même ses penchans.

RINALDO.

C'est ce que je ferai, monseigneur.

POLONIUS.

Et laisse-lui jouer son jeu

RINALDO.

Bien, monseigneur.

POLONIUS.

Adieu

RINALDO *sort.*

Entre OPHÉLIE.

POLONIUS, *continuant*,

Eh bien, Ophélie, qu'y a-t-il donc?

OPHELIE.

O mon père, mon père, vous me voyez encore toute effrayée.

POLONIUS.

De quoi, au nom du ciel?

OPHÉLIE.

Mon père, j'étais occupée à coudre dans ma chambre, quand le seigneur Hamlet, — les vêtemens en desordre, la tête nue, ses bas sans jarretières et tombant sur ses talons; pâle et blanc comme son linge, les genoux tremblans et s'entrechoquant, et le visage empreint d'un tel cachet de détresse qu'on eût dit qu'il s'était échappé de l'enfer pour apporter quelque horrible message, — s'est tout-à-coup presenté devant moi.

POLONIUS.

Est-ce que son amour pour toi l'a rendu fou?

OPHÉLIE.

Je ne sais, mon père; mais, en vérité, je le crains.

POLONIUS.

Que t'a-t-il dit?

OPHÉLIE.

Il m'a prise par le poignet et m'a serrée fortement; puis s'éloignant de la longueur de son bras, son autre main posée comme cela sur son front, il s'est mis à examiner attentivement mon visage, comme s'il eût voulu le dessiner. Il est resté long-temps dans cette attitude; enfin, — secouant légèrement mon bras, baissant et relevant trois fois la tête par un mouvement alternatif, il a poussé un soupir si douloureux et si profond que tout son corps en a paru ébranlé, et qu'on eût dit qu'il allait mourir. Cela fait, il m'a laissée et s'est éloigné en détournant la tête, comme un homme qui, pour trouver son chemin, n'a pas besoin de ses yeux effectivement, il a franchi la porte sans leur aide, et son regard, jusqu'au dernier moment, n'a cessé d'être fixé sur moi.

POLONIUS.

Viens, suis-moi; je vais trouver le roi. C'est bien là le délire de l'amour; il tourne sa violence contre lui-même, et pousse la volonté à des actes de désespoir plus qu'aucune des passions qui affligent ici-bas notre nature. Je suis fâché. — Dis-moi, est-ce que tu lui aurais récemment adressé des paroles dures?

OPHÉLIE.

Non, mon père; mais, conformément à vos ordres, j'ai refusé ses lettres et lui ai interdit ma présence.

POLONIUS.

Voilà ce qui a égaré sa raison. Je suis fâché de ne l'avoir pas plus sagement jugé: j'ai craint que ses intentions ne fussent pas sérieuses et qu'il ne se proposât que de consommer ta ruine. Que je m'en veux de ma défiance! Il semble que ce soit l'attribut des hommes de mon âge de pousser trop loin la prévoyance, comme c'est le défaut des jeunes gens d'en manquer. Viens, allons trouver le roi: il faut qu'il sache ce qui se passe; car cet amour tenu caché pourrait attirer sur nous plus de malheurs que sa révélation ne peut provoquer de ressentimens.

Ils sortent.

SCENE II.

Un appartement du château.

Entrent LE ROI, LA REINE *et* LEUR SUITE, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Soyez les bien venus, cher Rosencrantz, et vous, Guildenstern! Indépendamment du désir que nous éprouvions de vous voir, le besoin que nous avons de vos services nous a engagé à vous appeler auprès de nous sans délai. Vous avez entendu parler de la transformation d'Hamlet; je dis transformation, parce que à l'extérieur comme à l'intérieur il n'est plus le même homme. La cause qui a ainsi alteré sa raison ne peut être que la mort de son père, je n'en puis imaginer d'autre. Elevés avec lui dès votre enfance, sympathisant avec lui par l'âge et le caractère, — veuillez, je vous en prie, rester quelque temps ici à notre cour; tâchez, par votre société, de lui inspirer le goût des plaisirs, et mettez à profit toutes les occasions pour découvrir si son affliction n'a pas quelque cause inconnue dont la révélation nous permettrait d'y porter remède.

LA REINE.

Messieurs, il a beaucoup parlé de vous: et j'ai la conviction qu'il n'y a pas au monde deux hommes auxquels il soit plus attaché. Si vous voulez

bien nous faire l'amitié de passer quelque temps avec nous, et nous rendre le service que nous attendons de votre complaisance, vous pouvez compter sur des témoignages de reconnaissance dignes de la libéralité d'un roi.

ROSENCRANTZ.

Vos majestés ont sur nous une autorité souveraine; au lieu de prier, elles ont le droit de signifier leur volonté suprême.

GUILDENSTERN.

Nous vous obéirons l'un et l'autre; nous sommes tout entiers à votre disposition; nous mettons à vos pieds nos services et notre dévouement; commandez.

LE ROI.

Merci, Rosencrantz, et vous, mon cher Guildenstern.

LA REINE.

Merci, Guildenstern, — et vous, mon cher Rosencrantz; veuillez, je vous prie, vous rendre auprès de mon fils, aujourd'hui méconnaissable. — (*A sa suite.*) Que quelques-uns d'entre vous conduisent ces messieurs auprès d'Hamlet.

GUILDENSTERN.

Fasse le ciel que notre présence lui soit agréable et nos soins salutaires!

LA REINE.

Puisse-t-il en être ainsi!

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *sortent suivis de quelques* SERVITEURS.

Entre POLONIUS.

POLONIUS.

Sire, les ambassadeurs sont revenus de Norwège, satisfaits du résultat de leur mission.

LE ROI.

Tu ne m'as jamais annoncé que de bonnes nouvelles.

POLONIUS.

Vraiment, sire! Soyez certain que dans mon âme, je mets sur la même ligne, mon dévouement à mon roi, et mon devoir envers mon Dieu. A moins que la sagacité habituelle de mon intelligence ne soit en défaut, je crois avoir découvert la cause véritable de la folie d'Hamlet.

LE ROI.

Oh! fais-la-moi connaître; il me tarde de l'apprendre

POLONIUS.

Veuillez commencer par donner audience aux ambassadeurs; ce que j'ai à vous dire sera le dessert de ce festin splendide.

LE ROI.

Fais-leur toi-même les honneurs, et introduis-les.

POLONIUS *sort.*

LE ROI, *continuant.*

Il m'annonce, ma chère Gertrude, qu'il a trouvé la cause et la source de la maladie de votre fils.

LA REINE.

Je crains bien qu'il n'y en ait point d'autre que la mort de son père et notre mariage précipité.

LE ROI.

Bien, nous le sonderons.

Rentre POLONIUS, *suivi de* VOLTIMAND *et de* CORNÉLIUS.

LE ROI.

Soyez les bien venus, mes bons amis! Parlez, Voltimand, quelles nouvelles nous apportez-vous de notre frère de Norwège?

VOLTIMAND.

Il vous envoie ses complimens et ses salutations cordiales. Au premier mot que nous lui avons dit, il a expédié des ordres pour arrêter les préparatifs de guerre faits par son neveu. Jusque alors il les avait cru dirigés contre la Pologne; mais un plus ample examen l'ayant convaincu que c'était contre votre majesté, indigné qu'on osât se prévaloir ainsi de son état maladif, de son âge et de l'impuissance où il est réduit, il a envoyé à Fortinbras l'ordre de comparaître devant lui; celui-ci a obtempéré à cette injonction, et après avoir reçu du roi de Norwège une sévère réprimande, il a fait devant son oncle le serment de ne plus rien entreprendre contre votre majesté; sur quoi, le vieux monarque, transporté de joie, lui a accordé un subside annuel de trois mille écus, ainsi que l'autorisation d'employer contre les Polonais les soldats levés par lui. En même temps, par la lettre que voici, (*il lui remet un papier*) il vous prie de vouloir bien accorder à ses troupes le passage à travers votre territoire, aux conditions et sous les réserves stipulées dans cet écrit.

LE ROI.

Nous sommes charmé de ce résultat; quant à cette requête, nous la lirons, nous l'examinerons plus à loisir, et nous y répondrons. En attendant, nous vous remercions d'avoir mené à bien cette affaire. Allez vous reposer; ce soir nous souperons ensemble. Vous êtes ici les bien venus!

VOLTIMAND *et* CORNÉLIUS *sortent.*

POLONIUS.

Cette affaire est heureusement terminée. Sire, et vous, madame, discuter ce qui constitue l'autorité royale et en quoi consiste l'obéissance des sujets, pourquoi la nuit est la nuit, le jour le jour, et le temps le temps, ce serait perdre inutilement la nuit, le jour et le temps : en conséquence, puisque la brièveté est l'âme de l'esprit, tandis que la prolixité n'en est que le corps et l'enveloppe extérieure, je serai bref. Votre noble fils est fou; je dis fou, car il y aurait folie à vou-

loir définir en quoi la folie véritable consiste; mais laissons cela.

LA REINE.

Venez au fait, et mettez-y moins d'art.

POLONIUS.

Madame, je n'y mets aucun art, je vous le jure. Il n'est que trop vrai que votre fils est fou. Il est vrai que c'est dommage, et c'est grand dommage que ce soit vrai ; c'est là une assez sotte antithèse ; mais telle qu'elle est acceptez-la, car je ne veux employer aucun art. Il est donc fou ; ceci une fois accordé, il ne reste plus qu'à trouver la cause de cet effet, ou plutôt la cause de ce défaut ; car cet effet, dans sa défectuosité, a une cause. Voilà ce qui reste à faire, et voilà comme je procède ; suivez-moi bien : j'ai une fille ; je l'ai tant qu'elle m'appartient ; ma fille, fidèle à son devoir et à l'obéissance qu'elle me doit, remarquez-le bien, m'a remis ceci. (*Il montre un papier.*) Réfléchissez, et tirez la conclusion. — (*Il lit.*) « A l'idole de mon âme, la céleste Ophélie, la beauté personnifiée. » — C'est là une mauvaise, une pitoyable expression ; « Beauté personnifiée, » est une mauvaise expression ; mais, écoutez la suite : — « Qu'elle conserve précieusement ces lignes dans son beau sein d'albâtre.

LA REINE.

Ceci est-il adressé par Hamlet à Ophélie ?

POLONIUS.

Attendez un instant, madame ; je cite textuellement :

Il lit :

» Doute qu'au firmament les astres soient de flamme,
» Doute que dans les cieux marche l'astre du jour :
» Mets la vérité même en doute dans ton âme ;
» Mais ne doute jamais, jamais de mon amour.

« Chère Ophélie, la poésie ne me va pas ; je ne sais point moduler mes soupirs avec art ; mais quant à savoir que je t'aime par-dessus tout, ô ma charmante, tu peux le croire. Adieu. A toi pour toujours, ma bien-aimée, à toi, tant que cette machine mortelle m'appartiendra. HAMLET. »

Voilà ce que, dans son obéissance, ma fille m'a montré ; antérieurement déjà, elle m'avait confié successivement, et à mesure qu'il les lui a faites, ses ouvertures amoureuses.

LE ROI.

Mais comment a-t-elle accueilli son amour ?

POLONIUS.

Pour qui me prenez-vous ?

LE ROI.

Pour un homme loyal et honorable.

POLONIUS.

Je chercherai toujours à me montrer tel ; mais quelle opinion auriez-vous de moi, si, voyant éclore ce violent amour, — et je vous dirai que je m'en étais aperçu avant que ma fille m'en eût parlé, — que penseriez-vous de moi, sire, ou vous, madame, si, jouant le rôle de pupitre ou de calepin, j'avais été le muet confident de leurs amours ; si, témoin de leur passion, j'avais imposé silence à mon cœur ; si je l'avais regardée d'un œil indifférent : quelle idée vous feriez-vous de moi ? Non, je me suis mis sur-le-champ à l'œuvre, et j'ai dit à ma jeune demoiselle : — « Le seigneur Hamlet est un prince placé hors de ta sphère : cela ne doit pas être : » et alors je lui ai prescrit de s'interdire sa société et de ne plus recevoir ni ses messages ni ses cadeaux. Elle a suivi mon conseil, et pour abréger cette histoire, le prince, se voyant ainsi rebuté, est tombé d'abord dans la tristesse, puis dans un dégoût absolu pour tous les alimens, puis dans l'insomnie, puis dans la langueur, puis dans la faiblesse de tête, et de là, toujours par gradation, dans la démence qui le fait maintenant délirer et que nous déplorons tous.

LE ROI.

Penses-tu que ce soit cela ?

LA REINE.

C'est très-probable.

POLONIUS.

Quand m'est-il arrivé, je voudrais le savoir, de dire positivement : « Telle chose est », quand il en était autrement.

LE ROI.

Jamais, que je sache.

POLONIUS.

Si ce que j'ai dit n'est pas, (*montrant sa tête, puis ses épaules*) qu'on fasse sauter ceci de dessus cela : quand les circonstances me mettent sur la voie, je suis sûr de découvrir la vérité, fût-elle cachée au centre de la terre.

LE ROI.

Par quel autre moyen pourrais-tu nous en donner l'assurance ?

POLONIUS.

Vous savez qu'il se promène quelquefois quatre heures de suite dans cette galerie.

LA REINE.

Il est vrai.

POLONIUS.

Au moment où il y sera, je lui enverrai ma fille ; vous et moi, cachés derrière une tapisserie, nous serons témoins de leur entrevue. S'il ne l'aime pas, si ce n'est pas l'amour qui lui a fait perdre la raison, que je cesse d'être admis aux conseils de l'état, qu'on m'envoie diriger une ferme et commander à des charretiers.

LE ROI.

Nous essaierons ce moyen.

Entre HAMLET *lisant.*

LA REINE.

Voyez l'infortuné s'avancer tristement, un livre à la main.

POLONIUS.

Allez-vous-en tous deux, je vous en conjure ; je

vais l'aborder à l'instant. — Oh! laissez-moi faire.

Le Roi, la Reine *et leur suite sortent*

POLONIUS, *continuant.*

Comment se porte monseigneur Hamlet?

HAMLET.

Bien, Dieu merci.

POLONIUS.

Me connaissez-vous, monseigneur?

HAMLET.

Parfaitement; vous êtes un marchand de poissons.

POLONIUS.

Vous vous trompez, monseigneur.

HAMLET.

En ce cas, je voudrais vous voir aussi honnête homme qu'un de ces gens-là.

POLONIUS.

Honnête homme, monseigneur?

HAMLET.

Oui, seigneur; au train dont va le monde, c'est à peine si l'on trouve un honnête homme sur dix mille.

POLONIUS.

C'est très-vrai, monseigneur.

HAMLET.

En effet, si le soleil engendre des vers dans un chien mort; et, tout dieu qu'il est, caresse une charogne, — Avez-vous une fille?

POLONIUS.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Ne la laissez pas se promener au soleil : la conception est un bienfait du ciel; mais, comme votre fille peut concevoir, — mon cher, prenez-y garde.

POLONIUS.

Que voulez-vous dire par là? — (*A part.*) C'est toujours ma fille qui l'occupe; cependant il ne m'a pas reconnu au premier abord; il m'a pris pour un marchand de poisson. Son cerveau est gravement atteint; et de fait, dans ma jeunesse, l'amour m'a quelquefois réduit à un état déplorable, approchant de celui-ci. Parlons-lui encore. — Que lisez-vous là, monseigneur?

HAMLET.

Des mots, des mots, des mots.

POLONIUS.

De quoi est-il question, monseigneur?

HAMLET.

Entre qui?

POLONIUS.

Je vous demande ce que contient le livre que vous lisez, monseigneur?

HAMLET.

Des calomnies, seigneur. Le satirique vaurien dit ici que les vieillards ont la barbe grise; que leur visage est ridé, que leurs yeux distillent abondamment l'ambre et la gomme de prunier; qu'ils ont une ample disette d'esprit, et les jarrets extrêmement débiles toutes choses, seigneur, que je crois fermement et en conscience, mais qu'on ne doit pas se permettre d'écrire; quant à vous, seigneur, vous seriez aussi âgé que moi, si, comme l'écrevisse, vous pouviez aller à reculons.

POLONIUS, *à part*

Quoique ce soit là de la folie, cependant c'est une folie qui ne manque pas d'une certaine méthode*. — (*Haut.*) Voulez-vous venir prendre l'air, monseigneur?

HAMLET.

Quel air? celui de la tombe?

POLONIUS, *à part.*

Quelle justesse il y a parfois dans ses répliques! Les reparties des insensés ont souvent un bonheur d'à propos que la raison la plus saine ne saurait atteindre. Je vais le quitter et combiner les moyens d'amener une entrevue entre lui et ma fille. — Monseigneur, je vais humblement prendre congé de vous.

HAMLET.

Vous ne sauriez me rien prendre dont je fasse plus volontiers l'abandon; excepté ma vie, excepté ma vie, excepté ma vie.

POLONIUS.

Adieu, monseigneur.

HAMLET.

Le sot et ennuyeux vieillard!

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

POLONIUS.

Vous cherchez le seigneur Hamlet; le voici.

ROSENCRANTZ, *à Polonius.*

Dieu vous garde, seigneur.

Polonius *sort.*

GUILDENSTERN.

Mon noble seigneur, —

ROSENCRANTZ.

Cher prince.

HAMLET.

Mes bons, mes excellens amis! Comment vous portez-vous, Guildenstern? et vous, Rosencrantz? Mes enfans, comment allez-vous?

ROSENCRANTZ.

Ni trop bien, ni trop mal.

GUILDENSTERN.

Nous avons le bonheur de ne point être affligés d'un excès de félicité : notre place n'est pas tout-à-fait au point culminant du chapeau de la fortune.

ROSENCRANTZ.

Ni à la semelle de sa chaussure.

HAMLET.

Vous êtes donc à la hauteur de sa ceinture, dans le giron de ses faveurs.

* Insanire paret certâ ratione modoque
HORACE.

GUILDENSTERN.

Elle nous traite sans façon.

HAMLET.

Ah ! vous êtes dans l'intimité de la fortune ! je ne m'en étonne pas ; c'est une courtisane. Quelles nouvelles ?

ROSENCRANTZ

Aucune, monseigneur, si ce n'est que le monde est devenu vertueux.

HAMLET.

En ce cas, la fin du monde approche ; mais votre nouvelle n'est pas vraie. Permettez-moi de vous adresser une question qui vous touche de plus près. Dites-moi, mes chers amis, qu'avez-vous fait à la fortune, pour qu'elle vous envoie ici en prison ?

GUILDENSTERN.

En prison, monseigneur?

HAMLET.

Le Danemarck est une prison

ROSENCRANTZ.

Le monde alors en est une.

HAMLET.

Oui, une vaste prison qui comprend un grand nombre de quartiers, de préaux et de cachots, parmi lesquels l'un des pires est le Danemarck.

ROSENCRANTZ.

Nous ne sommes pas de cet avis, monseigneur.

HAMLET.

C'est qu'alors le Danemarck n'est point une prison pour vous ; car le bien et le mal n'existent pour nous qu'autant que nous le jugeons tel : pour moi, c'est une prison.

ROSENCRANTZ.

C'est votre ambition qui du Danemarck fait pour vous une prison ; votre âme y est trop à l'étroit.

HAMLET.

O mon Dieu ! je tiendrais dans une coquille de noix ; je m'y croirais au large et le roi d'un empire sans limites, si je n'avais pas de mauvais rêves.

GUILDENSTERN.

Ce sont justement ces rêves-là qui constituent l'ambition ; car toute la substance de l'ambitieux n'est que l'ombre d'un rêve.

HAMLET.

Un rêve n'est lui-même qu'une ombre.

ROSENCRANTZ.

C'est vrai, et je considère l'ambition comme chose si subtile et si légère, qu'à mon sens elle n'est que l'ombre d'une ombre.

HAMLET.

Ainsi, nos mendians sont des corps, et nos monarques, nos héros ambitieux ne sont que leur ombre. Voulez-vous que nous allions à la cour? car, franchement, je ne me sens pas en train de discuter.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Nous sommes à vos ordres.

HAMLET.

Je ne l'entends point ainsi : je ne veux pas vous confondre avec le reste de mes serviteurs, car, pour vous parler en honnête homme, je suis horriblement servi. Mais, franchement et en amis, qu'êtes-vous venus faire à Elseneur ?

ROSENCRANTZ.

Vous voir, monseigneur ; notre arrivée ici n'a pas d'autre motif.

HAMLET.

Je suis tellement pauvre, que je suis même à court de remerciemens ; mais je vous rends grâces, et mes remerciemens, à coup sûr, mes bons amis, sont d'une obole trop chers encore. Ne vous a-t-on pas envoyé chercher ? Êtes-vous venus de votre propre mouvement ? Est-ce votre inclination qui vous amène ? Allons, allons, soyez francs avec moi : allons, allons, parlez

GUILDENSTERN.

Que voulez-vous que nous vous disions, monseigneur ?

HAMLET.

Tout ce qu'il vous plaira ; — mais répondez à ma question. On vous a envoyé chercher, et je lis dans vos traits une sorte d'aveu que votre candeur n'a pas le talent de dissimuler. Je sais que notre bon roi et notre excellente reine vous ont envoyé chercher.

ROSENCRANTZ.

Dans quel but, monseigneur

HAMLET.

C'est à vous de me le dire. Mais je vous adjure par les droits de notre amitié, par les sympathies de notre âge, par les devoirs que nous impose notre longue affection, enfin par toutes les raisons plus convaincantes encore que pourrait alléguer un orateur plus habile que moi, soyez francs et sincères avec moi ; vous a-t-on envoyé chercher, oui ou non ?

ROSENCRANTZ, *bas à Guildenstern.*

Que faut-il répondre ?

HAMLET, *à part.*

J'ai l'œil sur vous. — (*Haut.*) Si vous m'aimez, expliquez-vous franchement.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, on nous a envoyé chercher.

HAMLET.

Je vais vous dire pourquoi : de cette manière, mes aveux iront au-devant de vos investigations, et le secret que vous devez au roi et à la reine ne recevra pas la plus légère atteinte. J'ai depuis peu, je ne sais pourquoi, perdu toute ma gaieté, renoncé à toute espèce d'exercice ; et je me sens dans l'âme une telle tristesse, que cette merveilleuse machine, la terre, ne me semble plus qu'un stérile promontoire ; ce dais superbe, le ciel, ce magnifique firmament suspendu sur nos têtes, ce dôme majestueux où étincelle l'or d'innombrables étoiles, tout cela ne me paraît plus qu'un amas infect de vapeurs pestilentielles. Quel chef-d'œuvre que l'homme ! quelle élévation dans son intelligence ! que ses facultés sont infinies ! que sa forme est imposante et admirable ! Comme ses actes le rapprochent de l'ange ! sa raison d'un dieu ! c'est la merveille du monde ! le roi de la

création animée! et pourtant qu'est-elle à mes yeux, cette quintessence de poussière? L'homme ne saurait me plaire, — ni la femme non plus, quoique votre sourire semble dire le contraire.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, une pareille intention n'était pas dans ma pensée.

HAMLET.

Pourquoi donc avez-vous ri, quand j'ai dit que l'homme ne saurait me plaire?

ROSENCRANTZ.

C'est que je pensais que si l'homme n'avait plus le don de vous plaire, vous feriez un triste accueil aux comédiens que nous avons rencontrés en route, et qui viennent ici vous offrir leurs services.

HAMLET.

Celui qui joue les rois sera le bien venu; sa majesté aura le tribut de mes hommages; le chevalier errant jouera du fleuret et du bouclier; l'amoureux ne soupirera pas en vain; le comique achèvera en paix son rôle; le bouffon fera rire les moins enclins à se désopiler la rate. Enfin l'amoureuse estropiera les vers blancs plutôt que de ne pas dire franchement ce qu'elle a sur le cœur. — Qui sont ces comédiens?

ROSENCRANTZ.

Ceux qui vous plaisaient tant, les tragédiens de la ville.

HAMLET.

Pourquoi donc sont-ils devenus ambulans? ils trouveraient à se fixer plus d'honneur et de profit.

ROSENCRANTZ.

Je pense que les innovations récentes les en ont empêchés.

HAMLET.

Leur réputation est-elle la même que lorsque j'habitais la ville? Leurs représentations sont-elles aussi suivies?

ROSENCRANTZ.

Non, certes.

HAMLET.

Comment cela se fait-il? est-ce qu'ils commencent à se rouiller?

ROSENCRANTZ.

Point du tout; leur zèle ne se ralentit pas; mais vous saurez, monseigneur, qu'il nous est arrivé une nichée d'enfans à peine sortis de leur coquille, qui dans le dialogue le plus simple déclament sur le diapason le plus élevé, et que, pour cela, on applaudit à outrance*. Ils sont à la mode, et ont jeté une telle défaveur sur les comédiens ordinaires, c'est ainsi qu'ils les appellent, que bien des gens portant l'épée ont peur des plumes d'oies, et n'osent plus se présenter à leur théâtre habituel.

HAMLET.

Comment, ce sont des enfans? Qui les entretient? qui les paie? leur intention est-elle de ne suivre leur profession qu'aussi long-temps qu'ils conserveront leur voix d'enfans de chœur? Et si par la suite ils deviennent à leur tour des comédiens ordinaires, ce qui est très-probable s'ils n'ont pas le moyen de faire autrement, ne seront-ils pas en droit de regarder comme leur ayant rendu un fort mauvais service les écrivains qui leur font aujourd'hui ravaler d'avance leur propre héritage?

ROSENCRANTZ.

Ma foi, on s'est donné bien du mouvement de part et d'autre; et la nation ne s'est pas fait faute de les mettre aux prises. Il y a eu un temps où il ne fallait pas espérer de recette, si le poète et les acteurs n'en venaient aux coups.

HAMLET.

Est-il possible?

GUILDENSTERN.

Oh! il y a eu bien des têtes en capilotade.

HAMLET.

Et ce sont les enfans qui l'emportent?

ROSENCRANTZ.

Oui, monseigneur, ils emportent Hercule et son fardeau*.

HAMLET.

Cela n'a rien qui m'étonne : car mon oncle est roi de Danemarck; et ceux qui lui faisaient la moue du vivant de mon père, donnent maintenant vingt, quarante, cinquante, cent ducats pour son portrait en miniature. Par la sangbleu, il y a là-dedans quelque chose de surnaturel, et que la philosophie devrait s'appliquer à découvrir.

On entend le bruit d'une fanfare.

GUILDENSTERN

Voici les acteurs.

HAMLET.

Messieurs, vous êtes les bien venus à Elseneur. Donnez-moi la main. Allons : ce qui distingue un bon accueil, ce sont les prévenances et les attentions polies : laissez-moi m'acquitter envers vous sous ce rapport; autrement je craindrais que ma courtoisie envers les acteurs, auxquels je vous préviens que mon intention est d'en montrer beaucoup, ne parût dépasser celle que je vous témoigne. Vous êtes les bien venus; mais l'oncle que j'ai pour beau-père et la mère que j'ai pour tante, sont dans une grave erreur.

GUILDENSTERN.

En quoi, monseigneur?

HAMLET.

Je ne suis fou que lorsque le vent souffle du nord-nord-ouest : quand le vent est au sud, je sais distinguer un milan d'un héron.

* Shakspeare fait ici allusion à plusieurs théâtres rivaux du sien, et où jouaient les enfans de la chapelle du roi. (*Note du traducteur.*)

* Ceci est probablement une allusion au théâtre du Globe, qui avait pour emblème, Hercule portant le globe. (*Note du traducteur.*)

Entre POLONIUS.

POLONIUS.

Salut, messieurs !

HAMLET

Écoutez, Guildenstern. — (*A Rosencrantz.*) Et vous pareillement, — à bon entendeur demi-mot: ce grand enfant que vous voyez ici n'a pas encore quitté ses langes.

ROSENCRANTZ.

Peut-être les a-t-il repris; on dit que la vieillesse est une seconde enfance.

HAMLET.

Je gage qu'il vient me parler des acteurs; vous allez voir. — Vous avez raison, monsieur : c'était effectivement lundi matin.

POLONIUS.

Monseigneur, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

HAMLET.

Monseigneur, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

Du temps que Roscius à Rome était acteur, —

POLONIUS.

Les acteurs viennent d'arriver ici, monseigneur.

HAMLET.

Bah ! bah !

POLONIUS.

Sur mon honneur, —

HAMLET.

Chaque acteur arriva sur son âne monté.

POLONIUS.

Ce sont les meilleurs acteurs du monde pour la tragédie, la comédie, le drame historique, la pastorale, la pastorale comique, la pastorale historique, la tragédie historique, la pastorale tragico-comico-historique, avec ou sans unité de lieu et d'action. Pour eux Sénèque ne saurait être trop triste, ni Plaute trop gai. Pour le style et la facilité d'expression, ils n'ont pas leurs pareils.

HAMLET.

« O Jephté, juge en Israël, » quel trésor tu avais !

POLONIUS.

Quel trésor avait-il, monseigneur ?

HAMLET.

Mais, —

Une fille unique et charmante
Que de tout son cœur il aimait.

POLONIUS, *à part.*

Encore ma fille !

HAMLET.

N'ai-je pas raison, vieux Jephté ?

POLONIUS.

Si vous m'appelez Jephté, monseigneur, c'est sans doute parce que j'ai une fille que j'aime de tout mon cœur.

HAMLET

Cela ne s'ensuit pas.

POLONIUS.

Qu'est-ce donc qui s'ensuit?

HAMLET.

Le voici.

« Dieu sait que par
» Un grand hasard. »

Vous connaissez la suite.

Il arriva donc, comme
Il devait arriver.

Je vous renvoie pour le reste à la première partie de la complainte *: car voici qui me force d'abréger.

Entrent trois ou quatre COMÉDIENS.

HAMLET, *continuant.*

Vous êtes les bien venus, messieurs, tous les bien venus. — Je suis charmé de te voir en bonne santé. — Soyez les bien venus, mes bons amis. — O mon vieil ami, comme ton menton s'est ombragé depuis que je ne t'ai vu! Voudrais-tu en Danemarck me donner de l'ombrage? — Ah! vous voilà, ma jeune demoiselle! Par Notre-Dame, depuis que je ne vous ai vue, vous vous êtes rapprochée du ciel, de la hauteur d'une galoche : fasse le ciel que votre voix, semblable à une monnaie de mauvais aloi, ne soit pas trop altérée pour avoir cours **. — Messieurs, vous êtes tous les bien venus; allons droit au fait comme les fauconniers français, qui donnent la chasse à la première proie venue : voyons, montrez-nous un echantillon de votre savoir-faire; allons, une tirade bien pathétique.

PREMIER COMÉDIEN.

Quelle tirade, monseigneur ?

HAMLET.

Je t'ai un jour entendu déclamer un morceau qui n'a jamais été dit sur la scéne, ou, dans tous les cas, ne l'a été qu'une fois ; car, si j'ai bonne mémoire, la pièce n'était pas du goût de tout le monde; c'était du *caviar* *** pour la foule; mais suivant mon opinion, et celle de personnes dont le jugement en ces matières est de beaucoup supérieur au mien, ce n'en était pas moins une excellente pièce, bien conduite, et écrite avec autant de décence que d'art. Autant que je me le rappelle, on convenait généralement qu'on n'en avait point épicé les vers pour relever l'insipidité du fond, que le style ne contenait rien qui pût mé-

* Il s'agit ici de ces noels que les gens du peuple, à cette époque de l'année, allaient chantant en demandant l'aumône. Hamlet cite des bribes de ces noels, et pour le reste, renvoie Polonius à la complainte originale. (*Note du traducteur.*)

** Ceci s'adresse à un acteur chargé des rôles de femmes, comme c'était l'usage à cette époque. (*Note du traducteur.*)

*** Le *caviar* est un mets russe, fort recherché, fait des œufs de l'esturgeon. (*Note du traducteur.*)

riter à l'auteur le reproche d'affectation ; mais qu'au demeurant, la pièce, faite avec autant de simplicité que de méthode, était pleine de naturel et d'agrément, et d'une beauté sans prétention. Il y avait surtout un passage que j'aimais : c'était le récit d'Énée à Didon, et entre autres l'endroit où il raconte le meurtre de Priam ; s'il est encore gravé dans ta mémoire, commence à ce vers ; attends, laisse-moi me rappeler.

Ce farouche Pyrrhus, ce tigre d'Hyrcanie, —

Ce n'est pas cela ; le morceau commence par Pyrrhus.

Ce farouche Pyrrhus, de qui l'armure sombre,
Ainsi que ses projets, disparaissait dans l'ombre,
Aux flancs du sinistre cheval,
Maintenant son aspect est plus terrible encore ;
Maintenant un rouge infernal
De la tête aux pieds le colore ;
C'est le sang qu'a versé son courage fatal,
C'est le sang des vieillards, des filles et des femmes.
Il s'avance au milieu des flammes,
Que Troie au loin reflète sur ses pas,
De son roi malheureux éclairant le trépas.
Ainsi, dégouttant de carnage
L'exécrable Pyrrhus, les yeux étincelans
Du feu de l'incendie et du feu de la rage,
Cherche Priam courbé sous le fardeau des ans.

Toi, continue.

POLONIUS.

Pardieu, monseigneur, voilà qui est bien déclamé, avec la mesure et les intonations convenables.

PREMIER COMÉDIEN.

Il le trouve bientôt opposant à l'orage
L'effort d'un impuissant courage.
Le fer dont son bras s'est armé,
Refusant d'obéir à cette main débile,
Retombe et demeure immobile.
Pyrrhus, de courroux enflammé,
Marche droit à Priam : le seul vent de sa lance
Fait tomber à ses pieds le vieillard sans défense.
Pergame a ressenti ce coup. Ses monumens
S'écroulent renversés jusqu'en leurs fondemens;
Et ce bruit, ô Pyrrhus, arrive à ton oreille ;
Pyrrhus lève le bras. O prodige! ô merveille!
Prêt à frapper, son glaive ensanglanté
Dans l'air soudain s'est arrêté.
A le voir en cette posture,
Immobile, on dirait un tyran en peinture :
Bouche béante, indécis, éperdu,
Entre deux sentimens il semble suspendu.
Ainsi, pendant l'instant qui précède un orage,
Tout fait silence sur la plage ;
Nul bruit dans l'air n'est entendu ;
Le ciel se tait ; les vents retiennent leur haleine ;
Le calme de la mort règne au loin dans la plaine.
Mais bientôt du tonnerre on entend les éclats
La foudre gronde avec fracas.
Ainsi, Pyrrhus, à ton morne silence,
Bientôt succède la vengeance.
Et jamais le marteau du Cyclope inhumain,
Forgeant de Mars l'armure impénétrable,
Avec moins de pitié ne tomba sur l'airain,
Que le fer de Pyrrhus sur ce front vénérable.
Sois maudite, Fortune, impudente catin,
Qui des mortels fais le destin.
Dieux puissans dont elle se joue,
De son pouvoir délivrez l'univers ;
Brisez les rayons de sa roue,
Et jetez-en les débris aux enfers.

POLONIUS.

C'est trop long.

HAMLET.

Pour le raccourcir on l'enverra au barbier en même temps que votre barbe. — *(Au Comédien.)* Continue, je te prie; si on ne lui donne un ballet grotesque ou une scène grivoise, il s'endort. Continue ; arrivons à Hécube.

PREMIER COMÉDIEN.

Qui de son voile aurait vu la reine affublée...

HAMLET.

La reine affublée !

POLONIUS.

Très-bien ; reine affublée est bon.

PREMIER COMÉDIEN.

Nu-pieds, et menaçant les flammes de ses pleurs
Un lambeau sur son front couronné de douleurs,
Et d'une couverture à la hâte saisie,
Couvrant la nudité de la reine d'Asie ;
Quiconque eût regardé ce spectacle touchant,
Le mortel le plus dur, le cœur le plus méchant
Aurait cent fois maudit la fortune cruelle :
Mais si les dieux avaient jeté les yeux sur elle,
Lorsqu'elle vit Priam sans défense immolé,
Par le fer de Pyrrhus lâchement mutilé ;
S'ils avaient entendu ses longs cris de détresse,
A moins que les douleurs de ce monde mortel
Ne trouvent point de sympathie au ciel,
Le ciel se fût ému d'une sainte tristesse ;
La pitié pénétrant dans les âmes des dieux,
De pleurs aurait mouillé leurs yeux.

POLONIUS.

Voyez, il a changé de couleur, il a les larmes aux yeux. — Assez, je te prie.

HAMLET.

C'est bien, tu me réciteras le reste dans un autre moment. — *(A Polonius.)* Seigneur, veillez, je vous prie, à ce que ces comédiens soient bien traités ; vous m'entendez? que rien ne leur manque ; car ils sont la chronique abrégée et vivante de l'époque ; mieux vaudrait pour vous une mauvaise épitaphe après votre mort, que leur blâme pendant votre vie.

POLONIUS.

Monseigneur, je les traiterai selon leur mérite.

HAMLET.

Beaucoup mieux, mon cher, beaucoup mieux ; si l'on traitait chacun selon son mérite, quel est celui qui échapperait aux étrivières? Traitez-les d'une manière qui réponde à votre rang et à votre dignité ; moins ils auront de titres à votre bienveillance, plus elle aura de mérite. Emmenez-les.

POLONIUS.

Venez, messieurs.

HAMLET.

Suivez-le, mes amis; nous donnerons demain une représentation.

POLONIUS *sort avec* LES COMÉDIENS, *hormis un seul à qui Hamlet fait signe de rester.*

HAMLET, *continuant.*

Dis-moi, mon vieux camarade, pourriez-vous nous jouer le meurtre de Gonzague?

PREMIER COMÉDIEN.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Vous nous le jouerez demain soir. Tu pourrais au besoin apprendre par cœur douze ou seize lignes que j'intercalerais dans la piece? tu le pourrais, n'est-ce pas?

PREMIER COMÉDIEN.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Fort bien. — Suis ce seigneur, et fais tous tes efforts pour ne pas te moquer de lui.

Le Comédien *sort.*

HAMLET, *continuant, à Rosencrantz et à Guildenstern.*

Mes bons amis, je vous quitte jusqu'à ce soir; vous êtes les bien venus à Elseneur.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur!

HAMLET.

Sur ce, je vous salue.

Rosencrantz *et* Guildenstern *sortent.*

HAMLET, *seul*

Enfin me voilà seul. Quel misérable je suis! N'est-ce pas une chose monstrueuse que ce comédien, dans une fiction, dans l'expression d'une douleur simulée, ait pu monter son âme au diapason de son rôle, et l'exalter au point de pâlir, d'avoir des larmes dans les yeux, le désespoir dans tous ses traits, la voix entrecoupée, et tout son être en harmonie avec sa situation feinte? — Et tout cela pour rien! pour Hécube! Qu'est Hécube pour lui, ou qu'est-il à Hécube, pour que son souvenir lui arrache des larmes? Que ferait-il donc s'il était à ma place, s'il avait autant de motifs de douleur que j'en ai? il inonderait la scène de ses larmes; on le verrait épouvanter l'oreille des spectateurs de ses accens terribles, frapper le coupable de vertige, effrayer l'innocent, plonger dans la stupeur les âmes simples, et porter à l'oreille et aux yeux un ébranlement général. — Et moi cependant, intelligence épaisse, âme de boue, je reste dans une stupide inaction, indifférent à ma propre cause; et je ne trouve rien à dire, non rien, en faveur d'un roi qui a perdu la couronne et la vie par le plus exécrable attentat. Ah! je suis un lâche! Qui veut m'appeler infâme? me frapper sur la tête? m'arracher la barbe, et me la jeter à la face? me tirer par le nez? me dire que j'en ai menti par la gorge, et me faire avaler cet outrage? Qui le veut? Ah! je le souffrirais; car il faut que je sois inoffensif comme la colombe, et sans fiel pour ressentir une injure; autrement j'aurais déjà engraissé tous les vautours du pays des entrailles de ce misérable. Sanguinaire et impudique scélérat! Monstre de perfidie, joignant sans remords le meurtre à l'adultère! Quelle stupide créature je suis! Qu'il est beau de me voir, moi, fils d'un père assassiné, moi, que le ciel et l'enfer excitent à la vengeance, exhaler mon indignation en paroles, et me répandre en folles imprécations comme pourrait faire la dernière des prostituees! Oh, quelle honte! cherchons dans ma cervelle. (*Apres une pause de quelques minutes.*) C'est cela, j'y suis! J'ai entendu dire que des coupables, assistant à une représentation dramatique, se sont sentis tellement frappés au cœur par la scène jouée devant eux, qu'ils ont fait sur-le-champ, et à haute voix, l'aveu de leur crime; car le meurtre, tout muet qu'il est, se trahit miraculeusement et parle. Je veux que les comédiens représentent devant mon oncle le meurtre de mon père; j'observerai ses traits, je le sonderai dans le vif; s'il se trouble, je sais ce que je dois faire. L'esprit qui m'est apparu est peut-être un démon; le démon peut revêtir la forme d'un objet chéri; il est puissant sur les âmes mélancoliques; et qui sait s'il ne veut pas tirer de ma faiblesse même et de ma douleur les moyens de me damner? Je veux acquerir une certitude plus grande: le drame en question sera le piége où je prendrai la conscience du roi.

Il sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Un appartement du château.

Entrent LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

N'avez-vous donc pu dans vos entretiens avec lui, reconnaitre la cause du désordre introduit dans son intelligence, de cette turbulente et dangereuse démence qui est venue si brusquement troubler la paix de ses jours?

ROSENCRANTZ.

Il [illegible] sent l'égarement de sa raison, mais on ne [illegible] ener à en dire la cause.

GUILDENSTERN.

Et il paraît peu disposé à se laisser sonder. Sa folie ne manque pas d'une certaine habileté ; et il se tient sur la défensive toutes les fois que nous essayons d'obtenir de lui quelque aveu sur son véritable état.

LA REINE.

Vous a-t-il bien reçus ?

ROSENCRANTZ.

Avec toute l'affabilité d'un homme bien élevé.

GUILDENSTERN.

Oui, mais avec une contrainte évidente.

ROSENCRANTZ.

Nous faisant peu de questions, mais répondant aux nôtres sans le moindre embarras.

LA REINE.

Avez-vous essayé de le distraire par quelques amusemens?

ROSENCRANTZ.

Madame, le hasard nous a fait rencontrer en route certains comédiens ; nous lui en avons parlé, et cette nouvelle a paru lui faire plaisir. Ils sont ici dans le palais, et je crois qu'ils ont déjà reçu l'ordre de jouer ce soir devant lui.

POLONIUS.

C'est très-vrai, et il m'a chargé de supplier vos majestés de vouloir bien assister à la représentation.

LE ROI.

De tout mon cœur, et je suis heureux de le savoir dans ces dispositions. Veuillez, messieurs, le stimuler encore, et diriger vers ces amusemens toute l'activité de son esprit.

ROSENCRANTZ

C'est ce que nous allons faire, seigneur.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *sortent.*

LE ROI.

Ma chère Gertrude, laissez-nous aussi ; nous avons secrètement envoyé chercher Hamlet, afin qu'il se trouve comme par hasard en présence d'Ophélie. Son père et moi, espions légitimes, nous nous placerons de manière à ce que, voyant sans être vus, nous assistions à leur entretien, et puissions juger à ses discours si c'est bien réellement un amour malheureux qui le fait ainsi souffrir.

LA REINE.

Je vais vous obéir. Quant à vous, Ophélie, je souhaite que vos charmes soient la cause fortunée de la démence d'Hamlet ; je pourrai alors espérer que vos vertus le ramèneront, à la satisfaction de tous deux, à son état accoutumé.

OPHÉLIE.

Madame, je le désire.

LA REINE *sort.*

POLONIUS.

Ophélie, promène-toi ici. — (*Au Roi.*) Permettez, sire, que nous nous placions. — (*A Ophélie.*) Lis dans ce livre ; cette lecture simulée donnera un motif à ta solitude. — C'est un tort que nous avons souvent : il n'arrive que trop fréquemment qu'avec un extérieur dévot et une attitude pieuse, nous parvenons à faire un saint du diable lui-même.

LE ROI, *à part.*

Oh ! cela n'est que trop vrai. Quelle poignante douleur cette observation inflige à ma conscience ! Le visage de la courtisane n'est pas plus hideux sous son masque de céruse et de fard, que ne l'est mon forfait sous le vernis trompeur de mon langage. O pesant fardeau !

POLONIUS.

Je l'entends venir ; retirons-nous, sire.

LE ROI *et* POLONIUS *sortent.*

Arrive HAMLET.

HAMLET.

Être ou n'être pas, voilà la question ! — Une âme courageuse doit-elle supporter les coups poignants de la fortune cruelle, ou s'armer contre un déluge de douleurs, et, en les combattant, y mettre un terme ? — Mourir, — dormir, — rien de plus ; et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux souffrances du cœur et aux mille douleurs léguées par la nature à notre chair mortelle, — c'est là un résultat qu'on doit appeler de tous ses vœux. Mourir, — dormir, — dormir ! rêver peut-être, — oui, voilà la difficulté ; savons-nous quels rêves nous viendront dans ce sommeil de la mort, après que nous aurons rejeté loin de nous une existence agitée : il y a là de quoi nous faire réfléchir. C'est cette pensée-là qui rend si longue la vie du malheureux. Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations et les outrages du monde, l'injure de l'oppresseur, les affronts de l'orgueilleux, les angoisses d'un amour dédaigné, les lenteurs de la loi, l'insolence des gouvernans et les mépris que l'ignorant inflige au mérite patient, lorsqu'il suffirait de la pointe d'un poignard pour se donner le repos ? Qui voudrait se résigner à porter en gémissant le fardeau d'une vie importune, n'était la crainte de quelque chose par-delà le trépas, ce pays inconnu duquel aucun voyageur n'est revenu encore ? Voilà ce qui ébranle et trouble la volonté ; voilà ce qui nous fait supporter nos douleurs présentes plutôt que de fuir vers d'autres maux que nous ne connaissons pas. Ainsi, la conscience fait des lâches de tous tant que nous sommes ; ainsi, sur la couleur éclatante de la résolution la réflexion projette sa teinte pâle et livide, et il suffit de cette considération pour détourner le cours des entreprises les plus importantes, et leur faire perdre jusqu'au nom d'action. — Taisons-nous ! j'aperçois la belle Ophélie ! — Jeune beauté, ayez souvenir de mes péchés dans vos prières.

OPHÉLIE.

Monseigneur, comment vous êtes-vous porté tous ces jours passés?

HAMLET.

Bien! je vous rends humblement grâce.

OPHÉLIE.

Monseigneur, j'ai de vous des gages de souvenir que depuis long-temps je désirais vous rendre. Veuillez les recevoir, je vous prie.

HAMLET.

Moi? non, certes; je ne vous ai jamais rien donné.

OPHÉLIE.

Monseigneur, vous savez très-bien que c'est vous qui m'avez fait ces dons, et les douces paroles dont vous les avez accompagnés en ont encore relevé le prix : maintenant qu'ils ont perdu leur parfum, reprenez-les; car pour un noble cœur, les dons les plus riches deviennent sans valeur du moment où celui qui les a faits n'a plus pour nous que de l'indifférence. Tenez, monseigneur.

HAMLET.

Ha! ha! êtes-vous vertueuse?

OPHÉLIE.

Monseigneur?

HAMLET.

Êtes-vous belle?

OPHÉLIE.

Que veut dire votre altesse?

HAMLET.

Que si vous êtes vertueuse et belle, vous devez interdire toute communication entre votre vertu et votre beauté.

OPHÉLIE.

Quel commerce sied mieux à la beauté que celui de la vertu?

HAMLET.

Tant s'en faut; car l'influence de la beauté aura plus tôt métamorphosé la vertu en vile prostituée, que la force de la vertu n'aura transformé la beaute à son image. Ceci passait autrefois pour un paradoxe; mais c'est aujourd'hui un fait dont la preuve est acquise. Il fut un temps où je vous aimais.

OPHÉLIE.

En effet, monseigneur, vous me l'avez fait croire.

HAMLET.

Vous avez eu tort de me croire; car la vertu a beau s'inoculer à notre vieille nature, il nous reste toujours quelque chose de cette dernière. Je ne vous ai point aimée.

OPHÉLIE.

Je n'en ai été que plus trompée.

HAMLET.

Allez vous enfermer dans un cloitre. Pourquoi vouloir donner le jour à une race de pécheurs? Pour ce qui est de moi, je me crois passablement honnête homme; et toutefois je pourrais articuler contre moi de telles accusations, que mieux eût valu que ma mère ne m'eût pas mis au monde. Je suis au plus haut point orgueilleux, vindicatif, ambitieux; je couve dans mon cerveau tant d'actions mauvaises, que ma pensée ne peut suffire à les préciser, mon imagination à leur donner une forme, et que le temps me manque pour les exécuter. Où est l'utilité que des êtres tels que moi rampent entre le ciel et la terre? Nous sommes tous des vauriens infâmes, ne vous fiez à aucun de nous : allez dans un cloître. Où est votre père?

OPHÉLIE.

Chez lui, monseigneur.

HAMLET.

Qu'on ferme les portes sur lui, afin d'empêcher qu'il ne joue le rôle de fou ailleurs que dans sa propre maison. Adieu!

OPHÉLIE.

Aie pitié de lui, ciel miséricordieux!

HAMLET.

Si vous vous mariez, je vous donnerai pour dot cette vérité désolante : — Soyez froide comme la glace, pure comme la neige, vous n'échapperez pas à la calomnie. Allez dans un cloitre. Adieu; ou, s'il vous faut absolument un mari, épousez un fou; car les gens sensés savent trop bien quels monstres vous faites d'eux. Allez dans un cloitre, et dépêchez-vous. Adieu.

OPHÉLIE.

Puissances célestes, rendez-lui sa raison!

HAMLET.

J'ai aussi entendu parler de votre babil : Dieu vous a donné une démarche, et vous vous en faites une autre; vous sautillez, vous vous dandinez, vous minaudez, vous persifflez les créatures de Dieu, et vous donnez pour de l'ignorance ce qui n'est que de l'affectation. Allez, qu'on ne m'en parle plus; c'est cela qui m'a rendu fou. Je dis que nous n'aurons plus de mariages; ceux qui sont mariés, tous, hormis un seul, vivront; les autres resteront comme ils sont. Allez dans un cloitre, allez!

HAMLET *sort.*

OPHÉLIE, *seule.*

Oh! quelle noble intelligence est ici détrônée! Le coup d'œil de l'homme de cour, l'épée du guerrier, la parole du savant, l'espérance et la fleur de ce beau royaume, le miroir du bon ton, le type des nobles manieres, le modele sur lequel se portaient tous les regards, tout cela est détruit, détruit sans retour! et moi, des femmes la plus affligée et la plus malheureuse, moi qui ai savouré l'enivrante ambroisie de ses sermens d'amour, je suis condamnée à voir cette haute et puissante raison, pareille à une cloche fêlée, ne plus rendre que des sons faux et discordans; et tant de beauté et de jeunesse flétri dans sa fleur par le vent de la démence! Oh! malheureuse d'avoir vu ce que j'ai vu, de voir ce que je vois!

Rentrent LE ROI *et* POLONIUS.

LE ROI.

L'amour! non, ce n'est pas de ce côté que se portent ses affections; d'ailleurs son langage, bien qu'il manque un peu de logique, n'a point le caractère de la folie : il y a dans son âme quelque chose que couve sa douleur; et je crains d'en voir éclore quelque danger qui nous soit fatal; pour prévenir ce résultat, voici le parti auquel je me suis sur-le-champ arrêté : — Je veux qu'il parte sans délai pour l'Angleterre, afin de réclamer le tribut qu'on néglige d'acquitter. Peut-être que la mer, le changement de pays, la vue de nouveaux objets, chasseront de son cœur cette opiniâtre préoccupation qui échauffe son cerveau, et le rend méconnaissable. — Qu'en pensez-vous?

POLONIUS.

Vous ferez bien; cependant je persiste à croire qu'un amour dédaigné est l'origine et le principe de sa douleur. — Eh bien, Ophélie, tu n'as pas besoin de nous répéter ce que t'a dit le seigneur Hamlet; nous avons tout entendu. — Sire, vous ferez ce que vous jugerez à propos; mais, si vous m'en croyez, vous permettrez qu'après la pièce, la reine sa mère le prenne en particulier et le presse de lui découvrir les motifs de son chagrin; il faudra qu'elle lui tienne un langage sévère; avec votre permission, je serai placé de manière à entendre toute leur conversation. Si elle ne peut réussir à le pénétrer, envoyez-le en Angleterre, ou reléguez-le dans le lieu que votre prudence aura choisi.

LE ROI.

C'est ce que je ferai : la démence, chez les grands, doit être surveillée.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une salle du château.

Entrent HAMLET, *et plusieurs* COMÉDIENS.

HAMLET, *à l'un des comédiens.*

N'oublie pas, je te prie, de dire cette tirade comme je l'ai prononcée devant toi, en y mettant du feu et de l'énergie; mais si tu la débites à la façon de la plupart de nos comédiens, j'aimerais autant voir ma prose dans la bouche du crieur public. Ne va pas non plus fendre l'air ainsi avec tes bras; mets de la modération en tout; au milieu même du torrent, de la tempête, de l'ouragan de la passion, songe à observer une mesure qui en adoucisse l'expression. Oh! rien ne me blesse au vif comme d'entendre de robustes gaillards à la large perruque, déchirer une passion en lambeaux, écorcher les oreilles des habitués du parterre, à qui, pour la plupart du temps, il ne faut qu'une pantomime absurde et du bruit. Qu'on me fouette ces drôles qui tranchent du Termagaut* et enchérissent sur Hérode lui-même**. Évite ce défaut, je te prie.

PREMIER COMÉDIEN.

Je vous le promets, monseigneur.

HAMLET.

Ne va pas cependant pécher par trop de froideur; mais qu'en cela ton propre discernement te serve de guide. Accommode l'action à la parole, la parole à l'action, en observant toujours avec soin de ne jamais dépasser les bornes du naturel; car tout ce qui va au-delà s'écarte du but de la scène, qui a été de tout temps et est encore maintenant de réfléchir la nature comme dans un miroir; de montrer à la vertu ses propres traits, au vice sa propre image, à tous les temps et à tous les âges leur physionomie et leur empreinte. Si l'on va au-delà de ce but, ou qu'on reste en-deçà, on pourra faire rire l'ignorant, mais on affligera l'homme judicieux, dont le suffrage à lui seul a plus de poids que celui d'une salle toute entière. Oh! j'ai vu jouer et j'ai entendu louer à haute voix des acteurs qui, Dieu me pardonne, n'ayant rien de chrétien dans la voix, ni rien de chrétien, de païen ou même d'humain dans la tournure, se démenaient et hurlaient de telle sorte, que je les ai toujours cru l'ouvrage de quelque ignorant apprenti de la nature qui, voulant faire des hommes, avait manqué sa besogne, et n'avait produit de l'humanité qu'un abominable simulacre.

PREMIER COMÉDIEN.

J'espère que nous avons passablement réformé cela chez nous.

HAMLET.

Oh! réformez-le tout-à-fait; et que ceux qui parmi vous jouent les bouffons, ne disent que ce qui est écrit dans leur rôle; il y en a parmi eux qui pour provoquer le rire d'une certaine portion de spectateurs ignares, improvisent quelque facétie au moment où la marche de la pièce réclame toute l'attention du spectateur : c'est indigne; et le bouffon qui a recours à ce moyen montre une prétention bien pitoyable. Allez vous préparer.

LES COMÉDIENS *sortent.*

Entrent POLONIUS, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

HAMLET, *continuant, à Polonius.*

Eh bien, seigneur, le roi est-il prêt à entendre notre pièce?

* C'est le nom que nos vieux romanciers donnent au dieu des Sarrasins. (*Note du traducteur.*)

** Le caractère donné à Hérode dans les anciens mystères était toujours celui d'un tyran plein de violence. (*Note du traducteur.*)

POLONIUS.

Oui, et la reine également, et à l'instant même.

HAMLET.

Dites aux acteurs de se dépêcher.

POLONIUS *sort.*

HAMLET, *continuant, à Rosencrantz et à Guildenstern.*

Voulez-vous aussi aller accélérer leurs préparatifs?

TOUS DEUX.

Oui, monseigneur.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *sortent.*

Entre HORATIO.

HAMLET.

Ah! te voilà, Horatio?

HORATIO.

Me voici, monseigneur, à vos ordres.

HAMLET.

Mon cher Horatio, tu es l'homme le meilleur dont j'aie jamais fréquenté la société.

HORATIO.

Mon bien aimé seigneur, —

HAMLET.

Ne va pas croire que je te flatte; car quels avantages puis-je attendre de toi, qui pour te nourrir et te vêtir n'as d'autre revenu que ta gaieté? Pourquoi flatterait-on le pauvre? Non, que la langue emmiellée lèche l'opulence stupide; que la servilité ploie un genou docile là où elle a du profit à attendre. Écoute: depuis que mon âme bien aimée a été maîtresse de son choix et a su distinguer parmi les hommes, elle t'a marqué du sceau de sa prédilection; car elle a reconnu en toi un homme portant légèrement le fardeau de la souffrance; un homme qui accepta toujours avec une égale reconnaissance les rigueurs et les faveurs de la fortune: et bien heureux les mortels dont les passions et le jugement se balancent avec un si parfait équilibre; ils ne sont point sous les doigts de la fortune un instrument dont elle joue comme il lui plaît. Donnez-moi un homme qui ne soit pas l'esclave des passions, et je le porterai comme toi dans mon cœur, dans le sanctuaire de mes affections les plus intimes. — En voilà assez sur ce chapitre. — On doit ce soir jouer devant le roi un drame dans lequel il y a une scène qui rappelle à peu de chose près ce que je t'ai raconté de la mort de mon père; quand on sera arrivé à cette scène, je t'en prie, observe mon oncle avec toute la vigilance que mes soupçons autorisent: si le secret de son crime ne se révèle pas par quelques paroles, l'apparition que nous avons vue est l'ouvrage de l'enfer, et mes imaginations sont aussi noires que l'enclume de Vulcain. Observe-le attentivement: de mon côté, mes yeux ne quitteront pas son visage; et ensuite nous rapprocherons nos deux jugemens, pour tirer la conclusion de ce que nous aurons vu.

HORATIO.

Fort bien, monseigneur; si pendant la représentation il met mon observation en défaut et me dérobe un seul des mouvemens de son âme, je payerai l'article volé.

HAMLET.

Les voilà qui arrivent pour voir la pièce; il faut que je reprenne mon rôle de spectateur insouciant.

Marche danoise. Fanfare. Entrent LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *et autres.*

LE ROI.

Comment se porte notre neveu Hamlet?

HAMLET.

On ne peut mieux, sur ma foi; je suis au régime du caméléon; je me nourris d'air, je me repais de promesses; vous ne pourriez engraisser ainsi des chapons.

LE ROI.

Je ne comprends rien à cette réponse, Hamlet; ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse.

HAMLET.

Ni à moi. — (*A Polonius.*) Seigneur, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez autrefois joué la comédie à l'université?

POLONIUS.

Il est vrai, monseigneur; et je passais pour un acteur habile.

HAMLET.

Quel rôle avez-vous joué?

POLONIUS.

Celui de Jules César. On m'assassinait au Capitole; Brutus me poignardait!

HAMLET.

C'était bien brutal à lui de tuer en pareil lieu un si excellent veau. — Les acteurs sont-ils prêts?

ROSENCRANTZ.

Oui, monseigneur; ils attendent votre bon plaisir.

LA REINE.

Viens ici, mon cher Hamlet; assieds-toi près de moi.

HAMLET.

Non, ma mère. (*Montrant Ophélie.*) Voici un métal dont l'attraction est plus grande.

POLONIUS, *au roi.*

Oh! oh! que dites-vous de cela?

HAMLET.

Madame, me permettez-vous de me mettre à vos genoux?

Il s'assied aux pieds d'Ophélie.

OPHÉLIE.

Non, monseigneur.

HAMLET.

Je veux dire d'appuyer ma tête sur vos genoux.

OPHÉLIE.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Vous pensiez peut-être que j'avais une autre idée.

OPHÉLIE.

Je ne pensais rien.

HAMLET.

C'est là une pensée digne de trouver place au cœur d'une jeune fille.

OPHÉLIE.

Quoi, monseigneur ?

HAMLET.

Rien.

OPHÉLIE.

Vous êtes gai, monseigneur.

HAMLET.

Qui, moi ?

OPHÉLIE.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Oh ! je suis votre bouffon, et voilà tout Qu'a un homme de mieux à faire que d'être gai ? Tenez, regardez comme ma mère a l'air joyeux ; et cependant il n'y a que deux heures que mon père est mort.

OPHÉLIE.

Mais non, monseigneur, il y a deux fois deux mois.

HAMLET.

Si long-temps que cela ? oh ! en ce cas, que le diable porte le deuil : moi, je veux porter un vêtement d'hermine. O ciel ! mort depuis deux mois, et pas encore oublié ! on peut alors espérer voir le souvenir d'un grand homme survivre six mois à sa mort ; mais, par Notre-Dame, il faut pour cela qu'il ait bâti des églises, sans quoi il court risque d'être oublié comme celui dont vous connaissez l'épitaphe :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Il est oublié mon dada*.

Les trompettes sonnent ; la pantomime commence. On voit entrer un roi et une reine qui paraissent éprouver l'un pour l'autre une vive tendresse ; ils s'embrassent ; la reine se prosterne devant lui, et semble lui faire les plus ardentes protestations d'amour : il la relève, et incline sa tête sur son cou ; puis il s'étend sur une pelouse émaillée de fleurs Lorsqu'elle le voit endormi, elle le quitte ; alors survient un autre personnage qui lui ôte sa couronne, la baise, verse du poison dans l'oreille du roi, et sort. La reine revient, trouve le roi mort, et exprime par ses gestes son désespoir. L'empoisonneur revient suivi de deux ou trois personnages muets, et semble se lamenter avec elle. Le cadavre est emporté. L'empoisonneur fait sa cour à la reine, et lui présente des cadeaux ; elle résiste d'abord, puis elle finit par agréer son amour*.

Ils sortent.

OPHÉLIE.

Que signifie cette scène, monseigneur ?

HAMLET.

Cela n'annonce rien de bon ; il y a quelque anguille sous roche.

OPHÉLIE.

Cette pantomime renferme sans doute le sujet de la pièce.

Entre LE PROLOGUE.

HAMLET.

Ce gaillard-là va nous l'apprendre ; les comédiens sont incapables de garder un secret ; ils ont l'habitude de tout dire.

OPHÉLIE.

Va-t-il nous dire ce que signifiait cette pantomime ?

HAMLET.

Assurément, il vous expliquera toutes les pantomimes que vous voudrez ; faites-lui-en voir de toutes les espèces, il vous en interprétera le sens.

OPHÉLIE.

Vous êtes un méchant ; laissez-moi suivre la pièce

LE PROLOGUE.

Pour notre drame en ce moment,
Nous venons nous mettre humblement
Aux genoux de votre clémence,
Et réclamer votre indulgence.

HAMLET.

Est-ce là un prologue ou la devise d'une bague ?

OPHÉLIE.

C'est bien court, monseigneur.

HAMLET.

Comme l'amour d'une femme.

Entrent UN ROI *et* UNE REINE.

LE ROI *de théâtre*.

« Trente fois le char de Phébus a fait le tour » du liquide empire de Neptune et de la surface » sphérique de la terre ; et trente fois douze lu- » nes ont de leur lumière empruntée éclairé ici- » bas trente fois douze nuits, depuis que l'amour » a joint nos cœurs, et l'hyménée nos mains, par » les liens sacrés d'une communauté indissoluble. »

LA REINE *de théâtre*.

« Puissions-nous compter encore en nombre » égal les révolutions du soleil et de la lune, avant » que notre amour prenne fin. Mais, hélas ! depuis » quelque temps je vous trouve si souffrant, si

* *For, O, for O, the hobby horse is forgot*. C'est le refrain de quelque vieille chanson. Ici *hobby horse* signifie affection toute spéciale, idée favorite, marotte, dada ; les Anglais disent : *It is his hobby horse*, » comme nous disons : « C'est sa marotte ; c'est son dada. » Du reste, tous les commentaires se sont mépris sur le sens de ce passage. (*Note du traducteur.*)

* Il est probable que cette scène muette a été intercalée après coup dans l'œuvre de Shakspeare ; car on ne voit pas pourquoi la pantomime ne produit aucun effet sur l'usurpateur, tandis que la scène dialoguée le jette dans un trouble si grand. (*Note du traducteur.*)

» triste, si changé, que cela m'inquiète. Toutefois, » monseigneur, que mon inquiétude ne vous afflige » pas, car les femmes craignent d'autant plus » qu'elles aiment davantage. Leurs alarmes sont » en raison de leur amour; chez elles ces deux » sentimens ou sont nuls, ou sont portés à l'ex- » trême. L'expérience vous a prouvé toute l'éten- » due de ma tendresse; elle est la mesure exacte » de ma crainte. Quand on aime beaucoup, l'ap- » préhension la plus légère devient terreur; dans » un cœur où les moindres craintes s'exagèreot » et grandissent, il y a beaucoup d'amour. »

LE ROI *de théâtre.*

« Cependant, ma bien aimée, avant peu il faudra » que je te quitte; mes organes cessent insensible- » ment d'accomplir leurs fonctions; quant à toi, tu » resteras après moi dans ce monde, pour y vivre » honorée et chérie; et sans doute tu retrouveras » dans un époux aussi tendre, — »

LA REINE *de théâtre.*

« Ah! tout autre époux me serait odieux! un » tel amour, dans mon cœur, serait une tra- » hison : que je sois maudite si je contracte un » second hymen! Point de second époux, sinon à » la femme qui a tué le premier. »

HAMLET.

Voilà de l'absinthe.

LA REINE *de théâtre.*

« Les seconds mariages sont déterminés par de » vils calculs d'intérêt, jamais par l'amour. Ce » serait donner une seconde fois la mort à mon » époux au tombeau, que de recevoir dans ma » couche un second mari. »

LE ROI *de théâtre.*

« J'ai la conviction que ce que tu dis en ce » moment, tu le penses; mais il nous arrive sou- » vent d'enfreindre ce que nous avons résolu; les » résolutions sont subordonnées à la mémoire; » leur enfantement est violent, mais elles ont peu » de chances de vivre, pareilles au fruit qui reste » attaché à l'arbre tant qu'il est vert, et qui tombe » dès qu'il est mûr. Il est naturel que nous né- » gligions l'acquittement d'une dette contractée » envers nous-même: la promesse que nous nous » sommes faite dans la chaleur de la passion, la » passion finie, ne nous enchaîne plus; quand les » bonheurs et les chagrins violens s'éteignent, les » projets qu'ils ont fait naître meurent avec » eux : à l'excès de la joie succède l'excès de la » douleur. Il faut peu de chose pour faire rire la » douleur et pleurer la joie. Rien n'est éternel » dans le monde; il ne faut pas s'étonner que » nos affections changent avec nos fortunes; et » c'est une question non encore résolue de savoir » si c'est l'amour qui conduit la fortune, ou la » fortune qui conduit l'amour. Quand l'homme » puissant est tombé, ses courtisans s'éloignent; » le pauvre qui s'élève voit tous ses ennemis de- » venir ses amis; et jusqu'à ce jour l'affection a » suivi la fortune; qui n'a pas besoin d'amis est » sûr de ne pas en manquer; et quiconque, dans » ses nécessités, s'adresse au cœur vide d'un ami, » s'en fait sur-le-champ un ennemi. Mais pour » conclure comme j'ai commencé, — nos volontés » et nos destins vont tellement en sens contraires, » que toujours nous voyons nos projets renversés: » nos résolutions nous appartiennent; leur ac- » complissement ne dépend pas de nous: ainsi, » tu es bien décidée à ne pas prendre un second » époux; mais que le premier meure, et avec lui » mourra ta résolution. »

LA REINE *de théâtre.*

« Que la terre me refuse des alimens, et le ciel » sa lumière! que le jour ne m'apporte aucun » délassement, la nuit point de repos! que mes » espérances se changent en désespoir! que je vive » dans un cachot, au régime d'un anachorète! que » je voie tous mes projets détruits, et toutes mes » joies effacées! que d'éternels tourmens me pour- » suivent dans ce monde et dans l'autre, si une » fois veuve je redeviens épouse! »

HAMLET.

Si jamais il lui arrive d'enfreindre ce ser- ment, —

LE ROI *de théâtre.*

« Voilà un serment bien solennel. Ma bien ai- » mée, laisse-moi un instant; je sens ma tête s'ap- » pesantir, et je ne serais pas fâché d'abréger les » ennuis du jour par quelques instans de som- » meil. »

Il s'endort.

LA REINE *de théâtre.*

« Qu'un doux sommeil berce tes sens, et que » jamais le malheur ne s'interpose entre nous. »

Elle sort.

HAMLET.

Madame, comment trouvez-vous cette pièce?

LA REINE.

La reine fait trop de protestations, ce me sem- ble.

HAMLET.

Oh! mais elle tiendra sa parole.

LE ROI.

Connaissez-vous la pièce? ne contient-elle rien de répréhensible?

HAMLET.

Non, non, tout s'y passe en plaisanteries; on y empoisonne pour rire; c'est la pièce la plus inof- fensive du monde.

LE ROI.

Quel en est le titre?

HAMLET.

*Le Trébuchet**. Par métaphore, bien entendu. Cette pièce est le tableau d'un meurtre commis à Vienne: le roi se nomme Gonzague; sa femme Baptista: vous allez voir tout-à-l'heure; c'est un forfait abominable. Mais que nous importe? votre

* Parce qu'elle est destinée à prendre l'usurpateur au piège, et à dévoiler son crime. (*Note du traducteur.*)

majesté et moi, nous avons le cœur net, cela ne nous touche en rien : tant pis pour ceux qui ont la conscience chargée; la nôtre est légère.

Entre LUCIANUS.

HAMLET, *continuant.*

Celui-ci est un nommé Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIE.

Vous faites l'office de chœur, monseigneur.

HAMLET.

Je pourrais vous servir de trucheman dans une conversation entre vous et votre amant; il me suffirait pour cela de voir manœuvrer les deux marionnettes.

OPHÉLIE.

Vous êtes mordant, monseigneur, vous êtes mordant.

HAMLET.

Vous seriez désolée que mon tranchant fût émoussé.

OPHÉLIE.

De mieux en mieux, de pire en pire.

HAMLET.

C'est le sort qui vous attend dans le choix d'un époux. — Commence, meurtrier. — Laisse-là tes abominables grimaces, et commence. — Viens.

Le lugubre corbeau
Par ses croassemens appelle la vengeance.

LUCIANUS.

« Ma main est d'accord avec ma noire pensée ; » la drogue est préparée, le moment est venu, » l'occasion est propice, nulle créature ne me » voit. Mélange fatal, extrait d'herbes cueillies à » minuit, que la malédiction d'Hécate a trois fois » flétries, trois fois infectées, que ta magique » puissance, que ta redoutable énergie, tarissent » sur-le-champ les sources de la vie. »

Il verse le poison dans l'oreille du roi endormi.

HAMLET.

Il l'empoisonne dans le jardin pour s'emparer de sa couronne ; son nom est Gonzague; l'histoire est authentique, et écrite en italien fort élégant. Vous allez voir tout-à-l'heure comment le meurtrier obtient l'amour de la femme de Gonzague.

OPHÉLIE.

Le roi se lève.

HAMLET.

Quoi! un feu follet lui fait peur!

LA REINE.

Comment se trouve monseigneur?

POLONIUS.

Cessez la pièce!

LE ROI.

Qu'on apporte des lumières. — Sortons!

POLONIUS.

Des lumières, des lumières, des lumières!

Tous *sortent, à l'exception d'*HAMLET *et d'*HORATIO.

HAMLET.

Lorsque le cerf blessé pleure, attendant la mort,
Son camarade intact, oublieux de son sort,
Promène insouciant son humeur vagabonde.
L'un veille alors que l'autre dort,
Et c'est ainsi que va le monde.

Si jamais la fortune vient à me traiter de Turc à Maure, ne suffirait-il pas d'une scène à effet comme celle-là, avec l'addition d'une forêt de plumes à mon chapeau et de deux roses de Provence à mes escarpins, pour me faire admettre dans une troupe de comédiens?

HORATIO.

Vous seriez reçu à demi-part *.

HAMLET.

Oh! à part entière.

Tu dois savoir, mon cher Damon,
Que le royaume est veuf de son monarque auguste,
Qu'à la place d'un roi si juste
Nous avons aujourd'hui sur le trône un — faisan.

HORATIO.

Vous auriez pu rimer **.

HAMLET.

O mon cher Horatio, je gagerais mille livres sterling que l'ombre a dit vrai. As-tu remarqué?

HORATIO.

Très-bien, monseigneur.

HAMLET.

Quand il a été question d'empoisonnement, —

HORATIO.

Je l'ai parfaitement observé.

HAMLET.

Ha! ha! Allons, un peu de musique ; allons, les flageolets. —

Si pour le roi qui nous gouverne
La comédie est sans appas,
C'est, — c'est qu'apparemment elle ne lui plaît pas.

— Allons, de la musique!

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, permettez que je vous dise un mot.

HAMLET.

Toute une histoire, si vous voulez.

* Du temps de Shakspeare, les acteurs ne recevaient point de traitement fixe; ils partageaient la recette avec le propriétaire de la salle, et étaient tarifés selon leur talent, soit à une part entière, soit à une fraction de part. (*Note du traducteur.*)

** C'est le mot *démon* qui devait arriver pour rimer avec *Damon*. Nous avons voulu ici que notre traduction répondît autant que possible à l'original. (*Note du traducteur.*)

GUILDENSTERN.

Le roi, seigneur, —

HAMLET

Eh bien, qu'est-ce que vous me direz de lui?

GUILDENSTERN.

Il s'est retiré dans son appartement, étrangement indisposé.

HAMLET.

Par le vin?

GUILDENSTERN.

Non, monseigneur; par la colère.

HAMLET.

Vous auriez agi plus convenablement en allant avertir le médecin; car, moi, si j'essayais de guérir son mal, je ne ferais que l'irriter davantage.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, veuillez mettre quelque suite dans vos discours, et ne pas vous écarter aussi brusquement de la question.

HAMLET.

Je vous écoute tranquillement; parlez.

GUILDENSTERN.

La reine votre mère, profondément affligée, m'envoie auprès de vous.

HAMLET.

Vous êtes le bien venu.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, cette politesse est déplacée en ce moment: s'il vous plaît de me faire une réponse raisonnable, j'exécuterai l'ordre de votre mère; sinon, je vous prierai de m'excuser, je partirai, et tout sera dit.

HAMLET.

Seigneur, je ne puis.

GUILDENSTERN.

Quoi, monseigneur?

HAMLET.

Vous faire une réponse raisonnable! mon intelligence est malade; mais je suis prêt à vous répondre, ou plutôt comme vous dites, à ma mère, le mieux qu'il me sera possible: sans plus de paroles, venez donc au fait. Ma mère, dites-vous, —

ROSENCRANTZ.

Voici ce qu'elle nous a chargé de vous dire. Votre conduite l'a plongée dans l'étonnement et la stupeur.

HAMLET.

O le fils merveilleux qui peut à ce point étonner sa mère! — Mais ne vient-il rien à la suite de cet étonnement d'une mère? Parlez.

ROSENCRANTZ.

Elle désire vous entretenir dans son cabinet avant que vous alliez vous coucher.

HAMLET.

Nous lui obéirons, fût-elle dix fois notre mère**. — Avez-vous autre chose à me dire?

** Il semble qu'il y ait contradiction entre le premier et le second membre de cette phrase; il n'en est rien cependant. Hamlet regarde sa mère comme d'autant plus coupable qu'elle est sa mère; mais fût-elle dix fois plus sa mère, et conséquemment dix fois plus coupable, il lui obéira. (*Note du traducteur.*)

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, il fut un temps où vous aviez de l'amitié pour moi.

HAMLET.

Et j'en ai encore, je le jure par ces dix doigts.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, quelle est la cause de votre égarement? c'est vous imposer une inutile contrainte que de faire à votre ami un secret de vos douleurs.

HAMLET.

C'est l'avancement de ma fortune qui m'inquiète.

ROSENCRANTZ.

Comment cela peut-il être, quand le choix du roi lui-même vous appelle à monter après lui sur le trône de Danemarck?

HAMLET.

C'est vrai; mais, « pendant que l'herbe pousse, » — le proverbe est un peu vieux *.

Entrent plusieurs COMÉDIENS *tenant chacun à la main un flageolet.*

HAMLET, *continuant.*

Oh! voilà les flageolets qui arrivent. — Donnez-m'en un. (*Il prend un flageolet des mains de l'un des comédiens.— A Guildenstern qui lui fait signe.*) Vous voulez que je sorte avec vous? — Pourquoi me poursuivre sans relâche, comme si vous me donniez la chasse?

GUILDENSTERN.

O monseigneur, si mon zèle est trop hardi, c'est que mon affection me rend importun.

HAMLET.

Je ne comprends pas bien cela. Voudriez-vous bien jouer de ce flageolet?

GUILDENSTERN.

Monseigneur, je ne saurais.

HAMLET.

Je vous en prie.

GUILDENSTERN.

Croyez-moi, je ne le puis.

HAMLET.

Je vous en supplie.

GUILDENSTERN.

Je ne sais pas le moins du monde jouer de cet instrument.

HAMLET.

Ce n'est pas plus difficile que de mentir. Avec les doigts et le pouce bouchez et découvrez tour à tour ces trous; soufflez dans celui-ci, et il en sortira une harmonie ravissante. Tenez, voici les touches.

GUILDENSTERN.

Mais je ne puis en tirer aucun son harmonieux. Je n'ai pas le talent nécessaire.

* Pendant que l'herbe pousse, le cheval a le temps de mourir de faim. (*Note du traducteur.*)

HAMLET.

Pour quel imbécile me prenez-vous donc? je suis à vos yeux un instrument dont vous voudriez tirer des sons, et que vous avez l'air de connaître parfaitement. Vous cherchez à sonder le fond de mon âme pour m'arracher mon secret; vous voudriez me faire vibrer tout entier depuis ma clef la plus basse jusqu'à ma note la plus élevée. Il y a dans ce petit instrument que voici (*il montre le flageolet*) une délicieuse mélodie, une voix ravissante; et cependant vous ne pouvez la faire parler. Par la sangbleu, me croyez-vous donc plus facile à manier qu'une flûte? Donnez-moi le nom de tel instrument qu'il vous plaira, vous aurez beau faire, mais vous ne tirerez jamais rien de moi.

Entre POLONIUS.

HAMLET, *continuant.*

Dieu vous bénisse, seigneur.

POLONIUS.

Monseigneur, la reine désirerait vous parler sur-le-champ.

HAMLET, *s'approchant de l'une des fenêtres de l'appartement.*

Voyez-vous, là-bas, ce nuage qui a presque la forme d'un chameau!

POLONIUS, *regardant.*

Par la sainte messe, on dirait effectivement un chameau.

HAMLET.

Je crois plutôt qu'il ressemble à une belette.

POLONIUS.

En effet, c'est bien là la forme d'une belette.

HAMLET.

Ou à une baleine.

POLONIUS.

Il ressemble beaucoup à une baleine.

HAMLET.

En ce cas, je vais aller trouver ma mère tout-à-l'heure. — Ils finiront par me rendre réellement fou. — J'y vais à l'instant.

POLONIUS.

Je vais le lui dire.

POLONIUS *sort.*

HAMLET.

A l'instant, c'est facile à dire. — Laissez-moi, mes amis.

Tous *sortent, à l'exception* d'HAMLET.

HAMLET, *seul.*

Voici l'heure de la nuit propice aux magiques mystères, l'heure où les tombes s'ouvrent béantes, où l'enfer lui-même exhale sur la terre son souffle contagieux : maintenant, je me sens capable de boire du sang tout fumant et d'exécuter des actes que le jour consterné ne pourrait voir sans horreur. Doucement; allons trouver ma mère. — O mon cœur, ne dépouille point ta nature : ayons de la fermeté; mais que jamais l'âme de Néron n'entre dans ma poitrine : soyons inflexible; mais non dénaturé : qu'il y ait un poignard dans ma parole; mais que ma main soit désarmée: qu'en cette occasion ma bouche et mon âme dissimulent. Quelque amertume que je mette dans mes paroles, ne consens jamais, ô mon âme, à ce que je les appuie par des actes!

Il sort.

SCENE III.

Un appartement du château.

Entrent LE ROI, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Il y a en lui quelque chose que je n'aime pas; et je crois qu'il y aurait danger pour nous de laisser le champ libre à sa folie : faites donc vos préparatifs; je vais sur-le-champ expédier votre commission, et je veux qu'il parte avec vous pour l'Angleterre : l'intérêt de notre couronne nous défend de rester plus long-temps exposé aux périls incessans dont sa démence nous menace.

GUILDENSTERN.

Nous allons nous préparer. C'est une crainte salutaire et sainte que celle qui a pour objet d'assurer le salut des innombrables existences qui dépendent de celle de votre majesté.

ROSENCRANTZ.

C'est un devoir pour chacun, dans sa sphère individuelle, d'appliquer toutes ses forces et toute son énergie à défendre sa vie de toute atteinte; combien c'est une obligation plus sacrée encore pour celui au salut duquel se rattache la vie de tant d'autres! Quand un roi meurt, il ne meurt pas seul; c'est un gouffre qui attire à lui tout ce qui est dans son voisinage : roue colossale, fixée au sommet d'une haute montagne, ses rayons gigantesques sont chargés d'innombrables objets accessoires que sa chute entraîne nécessairement avec elle dans un commun désastre. Le roi ne peut souffrir sans qu'il s'exhale un gémissement universel.

LE ROI.

Préparez-vous, je vous prie, à partir sans délai. Car nous sommes décidé à mettre un terme à des causes d'inquiétudes qui se donnent maintenant trop librement carrière.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Nous allons nous hâter.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *sortent.*

Entre POLONIUS.

POLONIUS

Sire, il se rend à l'appartement de sa mère; je

me cacherai derrière la tapisserie, afin d'entendre leur conversation; je vous promets qu'elle va le tancer vertement. Comme vous l'avez dit, et dit très-sagement, il importe qu'une autre oreille que celle d'une mère, naturellement portée à un excès d'indulgence, entende ce qu'ils se diront. Adieu, sire; je viendrai vous trouver avant que vous vous mettiez au lit, et vous dirai ce que je saurai.

LE ROI.

Je vous serai obligé.

POLONIUS *sort.*

LE ROI, *seul, continuant.*

Oh! mon forfait exhale vers le ciel une odeur empestée. Il est frappé de la plus ancienne malédiction, celle qui fut prononcée contre le premier fratricide. Je ne saurais prier, quelque désir que j'en aie : mon crime est plus fort que ma volonté; je ressemble à un homme que deux occupations réclament, et qui, ne sachant par laquelle il doit commencer, n'en exécute aucune. Quoi donc? quand sur cette main maudite le sang fraternel formerait une couche plus épaisse que la main elle-même, le ciel n'a-t-il pas assez de miséricordes pour que l'onde de sa grâce la purifie et la rende aussi blanche que la neige? A quoi sert la bonté divine, sinon à effacer le délit? Et qu'est-ce que la prière, si elle n'a cette double vertu de prévenir notre chute, ou de nous faire pardonner quand nous sommes tombés? Adressons-nous donc au ciel; ma faute est consommée. Mais, hélas! comment dois-je formuler ma prière? Pardonnez-moi mon meurtre abominable! — C'est impossible, puisque je suis encore en possession des objets pour lesquels j'ai commis ce meurtre, — ma couronne, mon trône, ma femme. Peut-on obtenir le pardon de son crime, alors qu'on en conserve les fruits? Dans les voies corrompues de ce monde, l'iniquité, l'or en main, peut tenir la justice à distance; et souvent l'on voit les produits du crime acheter l'impunité du coupable : mais là-haut, il n'en est point ainsi; là, tout subterfuge est inutile; là, nos actes apparaissent dans leur réalité; et confrontés avec nos fautes, force nous est de les confesser. Que faire donc? quelle ressource me reste? Essayons ce que peut le repentir. Son efficacité est grande : mais que peut-il pour celui qui ne peut se repentir? O condition déplorable! ô conscience noire comme a mort! ô mon ame, tu es prise au piége, et plus tu fais d'efforts pour te dégager, plus tu aggraves ta situation. Anges, venez à mon aide; tentez pour moi un effort. Fléchissez, genoux rebelles! Et toi, mon cœur, que tes fibres d'acier s'amollissent comme celles de l'enfant qui vient de naître : rien n'est encore désespéré.

Il se retire à l'écart et s'agenouille.

Entre HAMLET.

HAMLET, *apercevant le roi.*

L'occasion est propice, maintenant qu'il est en prière : agissons donc : — Oui, mais alors il va droit au ciel : est-ce là la vengeance que je veux tirer de lui? Voilà qui mérite réflexion : un scélérat tue mon père; et, en retour, moi, son fils unique, j'envoie au ciel ce même scélérat. Ce serait le récompenser, et non le punir : il a fait mourir mon père, livré aux préoccupations de la chair, au moment où ses péchés étaient épanouis comme la végétation au mois de mai; et qui sait, hormis le ciel, quels comptes il a maintenant à rendre? Autant que nous pouvons le conjecturer, un jugement rigoureux doit peser sur lui : serait-ce donc me venger de son meurtrier, que de l'immoler au moment où il purifie son âme, alors qu'il est préparé pour son dernier voyage? Non, rentre dans le fourreau, mon épée, et attends le moment de frapper un coup plus horrible. Quand il sera ivre, endormi, ou en proie à la colère, ou plongé dans les plaisirs d'un lit incestueux, ou absorbé par le jeu, ou le blasphème à la bouche, ou accomplissant quelque acte qui soit loin de porter le cachet du salut, alors frappe-le, afin qu'il tourne le dos au ciel, et que son âme soit aussi damnée et aussi noire que l'enfer où il ira. Ma mère m'attend : — (*Regardant le roi.*) Prolonge encore tes jours malades, ce n'est qu'un répit que je te donne.

Il sort.

LE ROI *se lève et s'avance.*

Mes paroles montent; mes pensées restent en bas. Les paroles sans les pensées n'arrivent point au ciel.

Il sort.

SCENE IV.

Un autre appartement du château.

Entrent LA REINE *et* POLONIUS.

POLONIUS.

Il va venir à l'instant. Tancez-le vertement; dites-lui que ses incartades ont été poussées trop loin pour être endurées plus long-temps; et que votre majesté a dû s'interposer entre lui et la colère du roi. Je ne vous en dis pas davantage. Je vous en prie, parlez-lui ferme.

LA REINE.

Je vous le promets; soyez tranquille. — Éloignez-vous; je l'entends venir.

Polonius se cache.

Entre HAMLET.

HAMLET.

Eh bien! ma mère, que me voulez-vous?

LA REINE.

Hamlet, tu as gravement offensé ton père.

HAMLET.

Ma mère, vous avez gravement offensé mon père.

LA REINE.

Allons, allons, ton langage est d'un insensé.

HAMLET.

Allons, allons, le vôtre est d'une coupable.

LA REINE.

Eh bien! qu'est-ce à dire, Hamlet?

HAMLET.

Qu'y a-t-il donc?

LA REINE.

Oublies-tu qui je suis?

HAMLET.

Non, par la sainte croix : vous êtes la reine, la femme du frère de votre époux; et — plût à Dieu qu'il en fût autrement! — vous êtes ma mère.

LA REINE.

Attends, je vais t'envoyer quelqu'un qui saura te parler.

HAMLET.

Allons, allons, asseyez-vous; vous ne bougerez pas, vous ne sortirez pas d'ici que je ne vous aie mis devant les yeux un miroir, où vos yeux puissent voir jusque dans les plus intimes profondeurs de votre âme.

LA REINE.

Que prétends-tu? veux-tu m'assassiner? Au secours! au secours!

POLONIUS, *derrière la tapisserie.*

Quoi donc? holà! au secours!

HAMLET, *mettant l'épée à la main.*

Qu'est-ce que cela? un rat? Je gage un ducat qu'il est mort.

Il donne un coup d'épée dans la tapisserie.

POLONIUS, *derrière la tapisserie.*

Oh! je suis mort!

Il tombe et meurt.

LA REINE.

Hélas! qu'as-tu fait?

HAMLET.

Ma foi, je l'ignore; est-ce le roi?

Il soulève la tapisserie, et tire à lui le corps de Polonius.

LA REINE.

Oh! quel acte furieux et sanglant!

HAMLET.

Un acte sanglant : — presque aussi répréhensible, ma mère, que de tuer un roi, et d'épouser son frère.

LA REINE.

Tuer un roi?

HAMLET.

Oui, madame; c'est bien là ce que j'ai dit. — (*A Polonius.*) Quant à toi, pauvre sire, fou téméraire et indiscret, adieu! je t'ai pris pour un personnage plus important; subis ton sort; tu as appris à tes dépens qu'il peut y avoir du danger à se mêler des affaires d'autrui. — (*A la reine.*) Cessez de vous tordre les mains. Silence! asseyez-vous, et laissez-moi vous torturer le cœur; c'est ce que je vais faire, si toutefois il lui reste encore quelque sensibilité, si l'habitude du crime ne l'a pas bronzé au point de le rendre insensible à toute émotion.

LA REINE.

Qu'ai-je fait pour que tu oses me parler sur ce ton menaçant?

HAMLET.

Une action qui flétrit la grâce et l'incarnat de la pudeur; qui transforme la vertu en hypocrisie; qui arrache du front d'un amour innocent sa couronne de roses, et la remplace par une plaie hideuse; qui rend les serments de l'hymen aussi mensongers que ceux des joueurs; oh! une action qui enlève au corps des contrats la sainteté qui en est l'âme, et fait de la religion une rhapsodie de mots. Le ciel s'en indigne, ce globe compact et solide est attristé, et la consternation est peinte sur sa face, comme si le dernier jour du monde était venu.

LA REINE.

Hélas! quelle est donc l'action que dénoncent cet effrayant prélude, cette voix foudroyante?

HAMLET, *lui montrant deux portraits en pied qui décorent l'appartement.*

Regardez ces deux portraits, qui vous offrent l'image des deux frères. Voyez quelle grâce était empreinte sur ce visage; la chevelure bouclée d'Hypérion, le front de Jupiter lui-même, l'œil de Mars, où se peint le commandement ou la menace, le port de Mercure, le messager céleste, alors qu'il vient de poser le pied sur une cime qui touche les nuages; un heureux assemblage de formes si parfaites, que chacun des dieux semblait y avoir imprimé son sceau, comme pour montrer au monde le modèle d'un homme véritable : c'était là votre époux. Tournez maintenant les yeux de ce côté. Voilà votre mari actuel, qui, pareil à l'épi que la nielle a gâté, a, par son contact homicide, fait périr son frère. Avez-vous des yeux? Avez-vous bien pu quitter ce riant et fertile plateau pour venir vous engraisser dans ce marécage? Oh! avez-vous des yeux? Vous ne pouvez imputer votre conduite à l'amour; car, à votre âge, l'effervescence du sang est calmée, et la passion refroidie se soumet à la raison. Et quelle est la créature rationnelle qui aurait pu se résoudre à échanger votre premier époux contre celui-ci? Vous êtes douée de sentiment, sans nul doute; autrement vous ne seriez pas un être animé : mais, assurément, il faut que chez vous le sentiment soit paralysé : car il n'est pas de démence qui ne laisse à celui qui lui est asservi une portion de discernement suffisante pour choisir entre de tels contrastes. Quel démon vous a donc égarée, en vous mettant un bandeau sur les yeux? La vue sans l'aide du toucher, le toucher sans le secours de la vue, l'ouïe sans l'usage des mains ou des yeux, l'odorat à lui seul, une portion même altérée d'un sens véritable, n'aurait pu tomber dans une méprise aussi stupide. O honte, où est ta rougeur? Enfer rebelle, si tu peux allumer ainsi la révolte dans les sens d'une femme depuis long temps épouse et mère, que pour l'ardente jeunesse

la vertu soit comme de la cire; qu'elle se fonde à sa propre flamme : qu'il n'y ait point de honte à céder quand la passion parle, puisque la glace elle-même brûle avec une telle activité, et que la raison prostitue ses services.

LA REINE.

O Hamlet, n'en dis pas davantage : tu obliges mes yeux à se tourner sur mon âme; et j'y découvre des taches si noires et si fortement empreintes que rien ne peut les effacer.

HAMLET.

Vivre dans la sueur impure d'une couche fétide, sur un fumier de corruption; se vautrer dans la fange d'un sale amour, —

LA REINE.

Oh! ne me parle plus : ces paroles me pénètrent comme autant de poignards; assez, cher Hamlet.

HAMLET.

Un assassin, un scélérat! un misérable qui n vaut pas la centième partie de votre premier époux; — un roi pour rire, un coupeur de bourse, qui a filouté le pouvoir; qui trouvant la couronne sous sa main, l'a volée et mise dans sa poche!

LA REINE.

Assez.

HAMLET.

Un royal arlequin, —

Entre L'OMBRE.

HAMLET, *continuant*.

Protégez-moi, et abritez-moi sous vos ailes, milice céleste! — Que me veux-tu, ombre chérie?

LA REINE.

Hélas! il est fou.

HAMLET.

Viens-tu réprimander les lenteurs de ton fils, qui, laissant le temps s'écouler, et son indignation se refroidir, néglige l'exécution de tes redoutables commandemens? Oh! parle!

L'OMBRE.

N'oublie pas! cette apparition n'a pour but que de réveiller ta résolution assoupie. Mais vois! ta mère est plongée dans la stupeur : oh! interpose-toi entre elle et les tourmens de son âme! c'est dans les organisations les plus faibles que l'imagination fait le plus de ravages. Parle-lui, Hamlet.

HAMLET.

Comment vous trouvez-vous, madame?

LA REINE.

C'est à moi à te faire cette demande. Pourquoi tes yeux sont-ils fixés sur le vide? Pourquoi tiens-tu conversation avec l'air insubstantiel? Ton âme toute entière semble sortir par tes yeux égarés; et,l pareils au soldat endormi qu'une alerte réveille en sursaut, tes cheveux, comme si la vie les animait, se dressent et se hérissent. O mon fils bien aimé, jette sur la flamme de ta colère les froide ondes de la patience. Que regardes-tu?

HAMLET.

Lui! lui! — Voyez comme il est pâle! Son aspect et le motif qui l'amène suffiraient pour émouvoir les pierres elles-mêmes. — (*A l'ombre.*) Ne jette pas sur moi tes regards; je crains que leur expression lamentable et touchante n'ôte à ma résolution son inflexible énergie : les actes que je dois accomplir changeraient de caractère; des larmes peut-être, au lieu de sang!

LA REINE.

A qui parles-tu donc?

HAMLET.

Ne voyez-vous rien là?

LA REINE.

Rien absolument; et pourtant tout ce qui est ici, je le vois.

HAMLET.

Et n'avez-vous rien entendu?

LA REINE.

Rien, si ce n'est nos paroles.

HAMLET.

Mais regardez donc là! voyez comme il s'éloigne silencieux et sombre! C'est mon père, sous le costume qu'il revêtait de son vivant. Regardez,le voilà maintenant qui franchit le seuil de la porte

L'OMBRE *sort*.

LA REINE.

C'est l'ouvrage de ton cerveau; c'est l'une de ces créations fantastiques que le délire excelle à produire.

HAMLET.

Le délire! tâtez mon pouls, et voyez s'il n'a pas une marche aussi régulière et aussi saine que le vôtre. Ce n'est pas sous l'influence du délire que l'ai parlé : interrogez-moi, et au lieu de divaguer, comme c'est le propre de la folie, je vous répéterai textuellement mes paroles. Ma mère, au nom de la grâce, ne vous bercez pas de la pensée décevante que c'est ma démence et non votre faute qui vient de parler. Ce serait cicatriser la plaie à 'extérieur, pendant qu'au-dedans le mal invisible poursuivrait sans obstacle ses ravages destructeurs. Confessez-vous au ciel; repentez-vous du passé; prémunissez-vous pour l'avenir; et n'allez pas, prodiguant l'engrais à une végétation malfaisante, ajouter encore à son énergie funeste. Pardonnez-moi ma vertu; car dans ce monde vénal et grossier, la vertu doit demander pardon au vice, et implorer comme une grâce la permission de lui faire du bien.

LA REINE.

O Hamlet! tu as déchiré mon cœur.

HAMLET.

Oh! rejetez-en la partie corrompue, et avec l'autre moitié vivez plus tranquille et plus pure. Bonne nuit! mais ne vous rendez point au lit de mon oncle; si vous n'avez pas la vertu, prenez-en du moins les allures. L'habitude, ce monstre qui ronge et neutralise en nous toute sensibilité, le démon de l'habitude est un ange en ceci, qu'elle donne éga-

lement aux actions bonnes et vertueuses un vêtement qui leur sied. Abstenez-vous cette nuit; cela vous rendra plus facile la prochaine abstinence; la suivante vous coûtera moins encore; car l'habitude peut presque changer l'empreinte de la nature, et dompter le démon ou l'expulser avec une merveilleuse puissance. Encore une fois, bonne nuit! et quand vous sentirez le besoin de la bénédiction du ciel, je vous demanderai la vôtre. — *Montrant Polonius.*) Quant à cet homme, je me repens de ce que j'ai fait; mais le ciel l'a ordonné ainsi; il a voulu, faisant de moi l'instrument de ses vengeances, le punir par moi, comme moi par lui. Je vais procéder à sa sépulture, et je répondrai de la mort que je lui ai donnée. Adieu donc! — Je suis obligé d'être cruel par humanité : un premier mal est fait; le pire est encore à venir. — Un mot encore, madame.

LA REINE.

Que faut-il que je fasse?

HAMLET.

Rien, absolument rien de ce que je vous ai dit de faire. Que le monarque aviné vous attire encore vers sa couche, qu'il vous caresse la joue, vous appelle son petit cœur; et, en retour d'une couple de baisers de flamme, à l'aide de ses damnées et lubriques caresses, qu'il vous amène à lui tout révéler, à lui dire que je ne suis pas réellement fou, que ma démence est feinte : il sera bon que vous lui fassiez cette confidence; et, en effet, quelle reine belle, sensée et sage, hésiterait à confier à cet animal immonde, à ce hideux reptile, de si importans secrets? Qui se tairait en pareil cas? Non, au mépris du bon sens et de la discrétion, portez la cage sur le toit, ouvrez-la, et laissez les oiseaux prendre leur volée; puis, à l'exemple du singe de la légende, par manière d'expérience, mettez-vous dans la cage, et brisez-vous le cou en tombant.

LA REINE.

Sois assuré que si les paroles se composent de souffle, et le souffle de vie, je n'ai pas de vie pour articuler ce que tu m'as dit.

HAMLET.

Il faut que je parte pour l'Angleterre; vous le savez sans doute?

LA REINE.

Hélas! je l'avais oublié; la chose est décidée.

HAMLET.

Il y a des lettres scellées, et mes deux compagnons d'étude, — auxquels je me fie comme à des vipères armées de leurs dards empoisonnés, — sont porteurs de l'ordre; ce sont eux qu'on a chargés de me frayer la route et de me conduire au piége tendu par la trahison. Laissons marcher les choses. C'est plaisir de voir l'artificier victime de l'explosion de son propre pétard; et j'aurai bien du malheur si je ne parviens à creuser à quelques pieds au-dessous de leur mine, et à les faire tous sauter en l'air : oh! rien n'est plaisant comme deux fourberies qui, manœuvrant l'une contre l'autre, se trouvent face à face. — La mort de cet homme va faire hâter mon départ. Portons son cadavre dans la pièce voisine. — Ma mère, bonne nuit! — Ce conseiller est maintenant singulièrement calme, discret et grave, lui qui de son vivant n'était qu'un sot babillard. — Allons, mon cher, que j'en finisse avec toi. — Bonne nuit, ma mère.

LA REINE *sort d'un coté*, HAMLET, *de l'autre*, *en traînant le corps de Polonius.*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Entrent LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ, *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Ces soupirs, cette poitrine qui se soulève avec effort, tout cela doit avoir une cause: faites-nous la connaître; il convient que nous en soyons instruit. Où est votre fils?

LA REINE, *à Rosencrantz et à Guildenstern.*

Laissez-nous seuls un instant.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *sortent.*

LA REINE, *continuant.*

Ah! monseigneur, qu'ai-je vu cette nuit?

LE ROI.

Quoi donc, Gertrude? En quel état est Hamlet?

LA REINE.

En démence comme la mer et le vent, quand ils luttent à qui sera le plus fort. Dans l'un de ses accès effrenés, entendant quelque chose remuer derrière la tapisserie: «Un rat! un rat!» s'est-il écrié en tirant son épée, et dans le délire de sa raison, il a tué sans le voir cet excellent vieillard.

LE ROI.

O douloureux événement! nous aurions eu le même sort si nous nous étions trouvé là; sa liberté est un danger pour tous, pour vous-même, pour moi, pour chacun de nous. Hélas! quelles raisons donner pour excuser cet acte sanguinaire? On en fera peser la responsabilité sur nous, dont la prévoyance aurait dû comprimer, isoler et mettre hors d'état de nuire ce jeune insensé; mais

notre affection pour lui était si grande, que nous n'avons pas voulu comprendre ce que la prudence nous prescrivait de faire. Nous avons agi comme l'homme atteint d'un mal honteux qui, afin de le tenir secret, laisse sa dévorante énergie s'attaquer aux sources mêmes de la vie. Où est-il allé?

LA REINE.

Mettre en lieu sûr le cadavre de celui qu'il a tué. Au milieu même de sa démence, sa sensibilité, comme un métal précieux dans un minerai grossier, se montre intacte et pure. Il pleure sur l'action qu'il a commise.

LE ROI.

O Gertrude, sortons; dès que le soleil aura touché le sommet des montagnes, nous l'embarquerons et le ferons partir. Quant à cette odieuse action, il nous faudra employer pour la colorer et l'excuser toute notre autorité et tout notre art. — Holà, Guildenstern!

Rentrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI, *continuant.*

Mes amis, allez vous adjoindre des gens qui vous prêtent main-forte. Hamlet, dans sa démence, a tué Polonius, dont il a emporté le cadavre hors de la chambre de sa mère. Allez, tâchez de découvrir où il est. Ne dites rien qui puisse irriter Hamlet, et transportez le corps dans la chapelle. Hâtez-vous, je vous prie.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *sortent.*

LE ROI, *continuant.*

Venez, Gertrude; réunissons nos plus sages amis ; faisons-leur connaître ce que nous nous proposons de faire, et le malheur qui est arrivé. Grâce à cette précaution, peut-être la calomnie, qui lance son trait empoisonné d'une extrémité du monde à l'autre, et dont les coups partent aussi justes que ceux du canon, — n'atteindra pas notre nom et n'ira frapper que l'air impalpable. — Oh! sortons! mon âme est pleine de trouble et de terreurs.

Ils sortent.

SCENE II.

Un autre appartement du château.

Entre HAMLET.

HAMLET.

— Il est en lieu sûr.

PLUSIEURS VOIX, *de l'extérieur.*

Hamlet! seigneur Hamlet!

HAMLET.

Mais doucement; quel est ce bruit? Qui appelle Hamlet? Oh! les voilà qui viennent!

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, qu'avez-vous fait du cadavre?

HAMLET.

Je l'ai rendu à la poussière d'où il était sorti.

ROSENCRANTZ.

Dites-nous en quel endroit il est, afin que nous puissions l'en retirer et le porter à la chapelle.

HAMLET.

Ne le croyez pas.

ROSENCRANTZ.

Que ne devons-nous pas croire?

HAMLET.

Que je ferai à votre tête et non à la mienne. Et puis, être interrogé par une éponge! Quelle réponse voulez-vous que lui fasse le fils d'un roi?

ROSENCRANTZ.

Est-ce que vous me prenez pour une éponge, monseigneur?

HAMLET.

Oui, toi qui bois les faveurs du roi, ses récompenses, son pouvoir. Mais, au bout du compte, de tels officiers rendent au monarque un signalé service; ils sont pour lui ce qu'est pour le singe le fruit qu'il garde dans un coin de sa bouche pour l'avaler plus tard : quand il aura besoin de ce que vous aurez glané, il lui suffira de vous presser, et aussitôt, éponge que vous êtes, vous redeviendrez à sec.

ROSENCRANTZ.

Je ne vous comprends pas, monseigneur.

HAMLET.

J'en suis bien aise; les discours d'un fripon sommeillent dans l'oreille d'un sot.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, veuillez nous dire où est le corps, et vous rendre avec nous auprès du roi.

HAMLET.

Il y a un corps là où est le roi; mais le roi n'est pas dans ce corps. Le roi est une créature. —

GUILDENSTERN.

Une créature, monseigneur?

HAMLET.

Une créature de rien! conduisez-moi auprès de lui. Nous allons jouer à cligne-musette.

Ils sortent.

SCENE III.

Un autre appartement du château.

Entrent LE ROI *et* SA SUITE.

LE ROI.

Je l'ai envoyé chercher, et j'ai donné des ordres pour découvrir le cadavre. Combien il est

dangereux de laisser cet homme en liberté! cependant nous ne pouvons faire peser sur lui toute la rigueur des lois; il est aimé de la multitude insensée, qui dans ses affections se décide par les yeux et non par le jugement; et dans de telles occurrences, c'est le châtiment des coupables qu'on pèse, jamais le délit lui-même. Pour prévenir tout mécontentement, il faut que cet exil précipité paraisse le résultat d'une mûre délibération. Aux maux désespérés, il faut pour les guérir appliquer des remèdes désespérés, ou n'en point appliquer du tout.

Entre ROSENCRANTZ.

LE ROI, *continuant.*

Eh bien, qu'est-il arrivé?

ROSENCRANTZ.

Sire, nous n'avons pu obtenir de lui de nous dire où il a mis le corps.

LE ROI

Où est-il?

ROSENCRANTZ.

Dans la pièce voisine, attendant sous bonne garde ce que vous ordonnerez de lui.

LE ROI.

Qu'on l'amène devant nous.

ROSENCRANTZ.

Holà, Guildenstern, amenez monseigneur.

Entrent HAMLET *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Eh bien, Hamlet, où est Polonius?

HAMLET.

A un banquet.

LE ROI.

A un banquet? où donc?

HAMLET.

A un banquet où il ne mange pas, mais où il est mangé : une compagnie de vers politiques est attablée autour de lui. Le ver est le monarque des mangeurs; nous engraissons toutes les créatures pour nous engraisser; et nous nous engraissons pour les vers. Un roi gras et un mendiant maigre, ce sont deux mets différens, deux plats servis à la même table, voilà tout.

LE ROI.

Hélas! hélas!

HAMLET.

Il peut arriver qu'un homme pêche avec un ver qui a mangé d'un roi, et mange le poisson qui a mangé ce ver.

LE ROI.

Que veux-tu dire par là?

HAMLET.

Rien; je veux seulement vous montrer par quelle filière passe un monarque pour arriver dans les boyaux d'un pauvre homme.

LE ROI.

Où est Polonius?

HAMLET.

Au ciel. Envoyez-y voir; si votre messager ne l'y trouve pas, allez vous-même le chercher dans l'endroit opposé; dans tous les cas, si vous ne le trouvez pas d'ici à un mois, vous le sentirez en montant l'escalier de la galerie.

LE ROI, *à sa suite.*

Allez l'y chercher.

HAMLET.

Il attendra que vous veniez.

LA SUITE *du roi sort.*

LE ROI.

Hamlet, dans l'intérêt de ta santé, qui nous est chère autant que nous est douloureux l'acte que tu as commis, il faut que tu partes en toute hâte; va donc te préparer. Le navire est prêt, le vent favorable; tes compagnons de voyage t'attendent, et tout est disposé pour te transporter en Angleterre.

HAMLET.

En Angleterre?

LE ROI.

Oui, Hamlet.

HAMLET.

C'est bien.

LE ROI.

Tu dirais encore, c'est bien, si tu savais mes projets.

HAMLET.

Je vois un ange qui les voit. — Mais allons; en Angleterre! Adieu, ma mère bien aimée.

LE ROI.

Ton père qui te chérit, Hamlet.

HAMLET.

Non, ma mère; le père et la mère sont le mari et la femme; le mari et la femme ne sont qu'une seule et même chair. Ainsi donc, ma mère. Partons pour l'Angleterre.

Il sort.

LE ROI, *à Rosencrantz et à Guildenstern.*

Suivez-le pas à pas; engagez-le à se rendre promptement à bord; ne perdez pas de temps. Je veux que ce soir il ait quitté ces lieux. Allez; tout ce qui concerne cette affaire est expédié et scellé; hâtez-vous, je vous prie.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *sortent.*

LE ROI *seul, continuant.*

Roi d'Angleterre, tu sais jusqu'où s'étend ma puissance; les blessures que t'a infligées l'épée des Danois saignent encore, et ton respect nous rend un libre hommage. Si donc tu fais cas de ma bienveillance, tu n'accueilleras pas froidement les ordres souverains consignés dans mes lettres, et qui exigent la mort immédiate d'Hamlet. Obéis-moi, roi d'Angleterre; car Hamlet est une

fièvre qui brûle mon sang, et c'est à toi de m'en guérir. Jusqu'à ce que j'apprenne que la chose est faite, quoi qu'il m'arrive, il ne saurait y avoir de bonheur pour moi.

Il sort.

SCENE IV

Une plaine en Danemarck

Arrive FORTINBRAS, *à la tête de ses troupes.*

FORTINBRAS, *à l'un de ses officiers.*

Capitaine, allez saluer de ma part le roi de Danemarck; dites-lui que, conformément à sa promesse, Fortinbras lui demande le passage à travers son territoire; vous savez où est le point de ralliement; si sa majesté désire me parler, je m'empresserai d'aller lui rendre mes devoirs; veuillez le lui dire.

L'OFFICIER.

J'exécuterai vos ordres, monseigneur.

FORTINBRAS, *à ses troupes.*

Avançons dans une attitude pacifique.

FORTINBRAS *et son armée s'éloignent. L'officier reste.*

Arrivent HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *et* PLUSIEURS AUTRES.

HAMLET, *à l'officier.*

Mon ami, quelles sont ces troupes?

L'OFFICIER.

C'est l'armée norwégienne, seigneur.

HAMLET.

Quelle est sa destination?

L'OFFICIER.

Un point du territoire de la Pologne.

HAMLET.

Qui la commande?

L'OFFICIER.

Le neveu du vieux roi de Norwège, Fortinbras.

HAMLET.

Est-ce contre la Pologne toute entière que vous marchez, ou seulement contre un point de sa frontière?

L'OFFICIER.

S'il faut vous dire la vérité, seigneur, sans y rien ajouter, nous marchons pour conquérir un bout de territoire dont l'acquisition ne nous donnera que de la gloire sans profit. Je ne le prendrais pas à ferme pour cinq ducats; et si on venait à le vendre, la Norwège ou la Pologne n'en retirerait pas davantage.

HAMLET.

S'il en est ainsi, les Polonais ne le défendront pas.

L'OFFICIER.

Si fait, et déjà ils y ont mis garnison.

HAMLET.

Deux mille âmes et vingt mille ducats ne suffiront pas pour trancher cette question futile: c'est un de ces abcès qui, résultat d'une prospérité trop grande et d'une paix trop prolongée, crèvent à l'intérieur, sans que rien à l'extérieur annonce ce qui a pu causer la mort. — Je vous remercie beaucoup, mon ami.

L'OFFICIER.

Dieu soit avec vous, seigneur.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

ROSENCRANTZ.

Vous plait-il, monseigneur, que nous poursuivions notre route?

HAMLET.

Je vous rejoins dans un moment. Prenez un peu les devans.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN *s'éloignent.*

HAMLET *seul, continuant.*

Comme en chaque occasion tout m'accuse et vient aiguillonner ma tardive vengeance! Qu'est-ce que l'homme, si son premier bien, la grande affaire de sa vie consiste à dormir et à manger? c'est une brute, rien de plus. Sûrement, celui qui nous a doués de cette vaste compréhension qui embrasse le passé et l'avenir ne nous a pas donné cette intelligence, cette admirable raison pour qu'elle reste oisive et sans emploi. Soit oubli stupide, soit lâche scrupule qui me fait trop approfondir l'action que je médite, — pensée dans laquelle il entre un quart de sagesse et trois quarts de lâcheté, — je ne puis m'expliquer pourquoi j'en suis encore à me dire: « Voilà ce que j'ai à faire; » puisque j'ai des motifs suffisans, ainsi que la volonté, la force et les moyens nécessaires pour l'exécuter. Les plus irrécusables exemples m'y exhortent; témoin cette armée si nombreuse et si importante conduite par un prince jeune et délicat, dont le génie intrépide, gonflé d'une ambition divine, affronte en riant les chances de l'invisible avenir, exposant une vie mortelle et incertaine à tout ce que peuvent oser la fortune, la mort et le danger, et tout cela pour une bagatelle. La grandeur véritable consiste à ne s'émouvoir que pour de graves motifs, mais à trouver dans un fétu un sujet de querelle, quand l'honneur est en cause. Quelle est donc ma position à moi qui ai un père assassiné, une mère déshonorée, moi dont tant de motifs stimulent la raison et la colère, et qui laisse tout cela dormir; tandis qu'à ma honte je vois vingt mille hommes s'exposer pour un vain fantôme de gloire à une mort imminente, marcher à leur tombeau comme ils iraient à leur lit, aller combattre pour un coin de terre qui ne pourrait contenir les combattans, qui ne serait même pas

une tombe assez vaste pour recevoir les morts? — Oh! qu'à dater de ce moment mes pensées soient sanguinaires, ou qu'elles soient nulles.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

Elseneur. — Un appartement du château.

Entrent LA REINE *et* HORATIO.

LA REINE.

Je ne veux pas lui parler.

HORATIO.

Elle le demande avec instance; le fait est qu'elle extravague; elle est dans un état digne de pitié.

LA REINE.

Que veut-elle?

HORATIO.

Elle parle beaucoup de son père, prétend qu'on lui a dit qu'il se fait dans ce monde de méchans tours, soupire, se frappe la poitrine, s'emporte pour des riens. Elle profère des paroles équivoques qui ont à peine un sens. Ce qu'elle dit n'est rien, et cependant ses paroles sans suite donnent à ceux qui les entendent l'envie de les comprendre. Ils cherchent à en deviner le sens, en comblent les vides et en complètent eux-mêmes la pensée. A voir les clignemens d'yeux, les hochemens de tête, et les gestes dont elle les accompagne, on dirait qu'elles ont un sens; peut-être en ont-elles un; mais, en tous cas, il ne peut être que sinistre.

LA REINE.

Il serait à propos de lui parler; car elle pourrait semer dans les esprits malveillans de dangereuses conjectures. Faites-la venir.

HORATIO *sort.*

LA REINE, *seule, continuant.*

A mon âme malade, et telle fut toujours la condition du crime, la moindre bagatelle semble l'avant-coureur de quelque grande calamité; telle est la défiance naturelle à une conscience coupable, que dans la peur d'être trahie elle se trahit elle-même.

HORATIO *rentre avec* OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Où est la belle majesté du Danemarck

LA REINE.

Eh bien, Ophélie?

OPHÉLIE *chante.*

A quoi connaîtrai-je donc
L'amant qui ton cœur engage?
Au chapeau de coquillage,
Aux sandales, au bourdon.

LA REINE.

Hélas, chère Ophélie, que signifie cette chanson?

OPHÉLIE.

Vous me le demandez? Tenez, écoutez bien ceci.

Elle chante :

Il est mort pour tout de bon;
On l'a mis au cimetière;
A ses pieds est une pierre,
A sa tête un vert gazon.

Oh! oh!

Elle sanglotte.

LA REINE.

Veuillez, ma chère Ophélie, —

OPHÉLIE.

Écoutez, je vous prie.

Elle chante :

Son linceul blanc comme neige, —

Entre LE ROI.

LA REINE.

Hélas! voyez, seigneur.

OPHÉLIE *chante.*

Était parsemé de fleurs,
Qu'en marchant baignaient de pleurs
Ceux qui formaient le cortège.

LE ROI.

Comment vous trouvez-vous, aimable Ophélie?

OPHÉLIE.

Bien; Dieu vous garde! On dit que la chouette était autrefois la fille d'un boulanger*. Mon Dieu, nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir. Que Dieu soit à votre table!

LE ROI.

Elle pense à son père.

OPHÉLIE.

Ne parlons plus de cela, je vous prie; mais si l'on vous demande ce que cela veut dire, répondez :

Elle chante :

C'est demain la Saint-Valentin,
Lui dit sa gentille voisine;
Attendez-moi de bon matin;
Je serai votre Valentine.

Dès l'aube il se leva,
Et vite il s'habilla
Pour recevoir sa belle;
Puis sa porte il ouvrit;

* Selon une vieille légende, Notre-Seigneur avant demandé du pain à la fille d'un boulanger, et celle-ci lui en ayant refusé, pour la punir, il la changea en chouette. (*Note du traducteur.*)

Elle entra demoiselle,
Et dame elle sortit.

LE ROI.

Charmante Ophélie!

OPHÉLIE.

En vérité, sans faire de serment, je vais finir.

Elle chante :

Ah! fi donc, la fâcheuse affaire!
Voilà l'histoire des amours.
Ce qu'on voudra leur laisser faire,
Les amans le feront toujours.

Avant le jour qui m'a vu choir,
Vous promettiez de m'épouser, dit-elle.
— Je l'aurais fait; mais dans mon lit, ma belle,
Pourquoi diantre venir me voir?

LE ROI.

Combien y a-t-il de temps qu'elle est dans cet état?

OPHÉLIE.

J'espère que tout ira bien. Il faut avoir de la patience; mais je ne puis m'empêcher de pleurer quand je pense qu'ils l'ont mis dans la terre froide et glacée. Mon frère le saura, et je vous remercie de votre bon conseil. Qu'on fasse approcher mon carrosse! Bonsoir, mesdames; bonsoir, belles dames; bonsoir, bonsoir.

Elle sort.

LE ROI, *à Horatio.*

Suivez-la, et surveillez-la de près; ne la perdez pas de vue, je vous prie.

HORATIO *sort.*

LE ROI, *continuant.*

Oh! c'est là le poison d'une douleur profonde, causée par la mort de son père. O Gertrude, Gertrude, quand les douleurs nous arrivent, ce n'est pas isolément qu'elles viennent, mais par bataillons. D'abord c'est le meurtre de son père; puis le départ de votre fils, qui a lui-même violemment décrété son exil; le peuple troublé, mécontent, se livre, à propos de la mort de Polonius, à des pensées et à des conjectures malveillantes; et nous avons agi à la légère en le faisant enterrer avec tant de précipitation; la malheureuse Ophélie n'ayant plus la conscience d'elle-même, est privée de sa raison, sans laquelle nous ne sommes que des statues, que de véritables brutes. Pour dernier malheur enfin, et celui-là les vaut tous, son frère est secrètement revenu de France; il se repait de ces étranges nouvelles, se tient enveloppé de nuages; il ne manque pas de bouches malveillantes qui, à l'occasion de la mort de son père, empoisonnent son oreille de leurs coupables propos; et la calumnie, en l'absence d'autre pâture, ne se fait pas faute de colporter ses accusations contre notre propre personne. O ma chère Gertrude, tout cela, pareil à une machine meurtrière, me porte plus de coups qu'il n'en faut pour donner la mort.

Un grand bruit s'entend de l'extérieur.

LA REINE.

Hélas! quel est ce bruit?

LE ROI.

Holà! quelqu'un!

Entre UN OFFICIER *du palais.*

LE ROI, *continuant.*

Où sont mes suisses? qu'ils défendent la porte. Qu'y a-t-il?

L'OFFICIER.

Fuyez, sire. L'Océan, franchissant ses rivages, n'envahit pas la plaine avec plus d'impétuosité et de violence que le jeune Laërte, dans sa rébellion, n'en met à triompher de la résistance de vos officiers. La populace l'appelle son souverain, et comme si le monde venait de naitre, qu'il n'y eût plus de passé, et que les précédens et l'usage, sur lesquels toute parole s'appuie, fussent complètement oubliés, ils s'écrient: « Choisissons-nous un roi! Laërte sera roi!» Tous les chapeaux volent en l'air; toutes les mains applaudissent, et toutes les voix répètent: « Laërte sera roi! vive le roi Laërte! »

LA REINE.

Avec quelle joie cette meute s'élance sur une piste trompeuse! Vous faites fausse route, Danois ingrats.

LE ROI.

Ils ont forcé les portes.

Le bruit redouble.

Entre LAERTE, *suivi d'une foule de Danois.*

LAERTE.

Où est-il, ce roi? — Messieurs, tenez-vous en dehors.

LES DANOIS.

Non, entrons.

LAERTE.

Je vous en prie, faites ce que je vous demande.

LES DANOIS.

C'est juste, c'est juste.

Ils sortent de l'appartement

LAERTE.

Je vous remercie; gardez la porte. — (*Au Roi.*) O roi infâme! donne-moi mon père.

LE ROI.

Du calme, mon cher Laërte.

LAERTE.

Si une seule goutte de mon sang était calme, cette goutte me proclamerait bâtard, attesterait le déshonneur de mon père, imprimerait au front chaste de ma mère un stigmate d'infamie.

LE ROI.

D'où vient, Laërte, une rébellion qui assume ces formes colossales? — Laissez-le faire, Gertrude; ne craignez rien pour notre personne:

grâce au caractère sacré qui protége les rois, la trahison ne jette qu'un regard timide et incertain vers le résultat que poursuivent ses vœux, et les effets sont loin de répondre à sun attente. — Dis-moi, Laërte, les motifs de cette irritation violente. — Laissez-le faire, Gertrude. — Parle.

LAERTE.

Où est mon père?

LE ROI.

Il est mort.

LA REINE.

Mais le roi n'est pour rien dans son trépas.

LE ROI.

Laissez-le m'interroger tout à son aise.

LAERTE.

Comment est-il mort? Qu'on ne prétende pas m'en imposer. Aux enfers les sermens d'allégeance! à tous les démons la foi jurée! au plus profond abîme la conscience et la fidélité! J'affronte la damnation, je le déclare fermement; — je renonce à tout dans ce monde et dans l'autre; arrive que pourra, pourvu que je tire de la mort de mon père une éclatante vengeance.

LE ROI.

Qui pourra vous arrêter?

LAERTE.

Ma volonté seule, et non celle de l'univers entier; et quant aux ressources dont je dispose, je les emploierai de manière qu'avec des moyens limités j'accomplirai beaucoup.

LE ROI.

Mon cher Laërte, je comprends que tu désires savoir la vérité toute entière sur la mort de ton pére bien-aimé. Mais es-tu résolu à confondre, dans ta vengeance amis et ennemis, ceux qui ont perdu, et ceux qui ont gagné à son trépas?

LAERTE.

Ses ennemis seulement.

LE ROI.

Eh bien, veux-tu les connaître?

LAERTE.

Quant à ses amis, je leur ouvre mes bras avec empressement; et pareil au pélican qui nourrit ses enfans aux dépens de sa vie, je suis prêt à leur donner mon sang.

LE ROI.

A la bonne heure; tu parles maintenant en bon fils et en homme d'honneur. Je suis innocent de la mort de ton père, et je la déplore amèrement; c'est ce qui sera démontré à ta raison par des preuves aussi claires que le jour qui te luit.

LES DANOIS, *de l'extérieur.*

Laissez-la entrer.

LAERTE.

Quoi donc? quel est ce bruit?

Entre OPHÉLIE, *bizarrement coiffée de fleurs et de pailles entrelacées.*

LAERTE, *continuant.*

O mon cerveau, desséchez-vous! Larmes, sept fois corrosives, brûlez mes yeux, et éteignez-y le sens de la vue! — Par le ciel, ta démence sera payée avec usure, jusqu'à ce que notre poids fasse pencher l'un des plateaux de la balance. O rose de mai! fille bien-aimée, tendre sœur, chère Ophélie! — O ciel! se peut-il que la raison d'une jeune fille soit aussi fragile que la vie d'un vieillard? La nature s'épure au sentiment de l'amour, et l'âme qu'il exalte détache et envoie toujours une portion précieuse d'elle-même à la suite de l'objet aimé.

OPHÉLIE *chante.*

La face découverte ils l'ont mis dans sa bière,
Et sur sa tombe ils ont versé des pleurs.

Adieu, mon tourtereau.

LAERTE.

Tu posséderais toute ta raison et tu m'animerais à la vengeance, que tu ne pourrais m'émouvoir davantage.

OPHÉLIE.

Il faut que vous chantiez :

Et allons donc,
Descendez donc.

Oh! Il faut entendre chanter cela par la fileuse à son rouet; c'est la romance de l'intendant qui enleva la fille de son maître.

LAERTE.

Ces riens-là en disent plus que des choses sensées.

OPHÉLIE, *à Laërte, en lui présentant une fleur.*

Voilà du romarin, c'est la fleur du souvenir. Souvenez-vous de moi, je vous prie, mon bien aimé; et voici des pensées; c'est pour que vous pensiez à moi.

LAERTE.

Il y a du sens dans son délire. Elle vient d'appliquer à propos la pensée et le souvenir.

OPHÉLIE, *au roi.*

Voilà pour vous du fenouil et des colombines. — (*A la reine.*) Voilà de la rue pour vous, et en voici pour moi : — pour vous ce sera l'herbe de grâce, pour moi l'herbe de douleur. — Voici une marguerite. — Je voudrais bien vous donner des violettes, mais elles se sont toutes fanées quand mon père est mort : — on dit qu'il a fait une bonne fin; —

Elle chante :

Car Robin * fait toute ma joie.

* C'est le nom d'un petit oiseau, le rouge-gorge, auquel se rattachaient plusieurs idées superstitieuses : s'il entrait dans une maison, c'était l'annonce d'une mort. (*Note du traducteur.*)

LAERTE.

La mélancolie, l'affliction, la colére, l'enfer lui-méme, tout devient charmant en passant par sa bouche.

OPHÉLIE *chante.*

Ne reviendra-t-il plus sur terre
Celui que nous pleurons encor?
Non, il n'ouvrira plus ses yeux à la lumière.
Non, non, il est mort, il est mort.

Sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme neige;
Tous nos regrets sont superflus.
Non, non, il ne reviendra plus.
Prions Dieu pour son âme, et que Dieu la protège!

ainsi que toutes les âmes chrétiennes, si c'est la volonté de Dieu. Dieu soit avec vous!

Elle sort.

LAERTE.

Vous voyez cela, ô mon Dieu!

LE ROI.

Laërte, laisse-moi partager ta douleur; c'est un droit qui m'appartient et que tu ne saurais me dénier sans injustice. Va en particulier réunir les plus sages d'entre tes amis; qu'ils nous entendent et jugent entre toi et moi. S'ils me trouvent coupable d'une maniére directe ou indirecte, je t'abandonne, en expiation de ma faute, mon royaume, ma couronne, ma vie, et tout ce que je puis dire à moi; mais, dans le cas contraire, je te demande un peu de patience, et nous travaillerons de concert à t'obtenir une ample satisfaction.

LAERTE.

J'y consens; le genre de sa mort, ses funérailles obscures, où ni trophée, ni épée, ni écusson, n'a figuré sur sa dépouille mortelle, l'absence à son convoi de toute cérémonie funèbre, de toute solennité, tout cela est comme une voix que le ciel ferait entendre à la terre; et cette voix me crie de m'enquérir de ce qui s'est passé.

LE ROI.

Que cette enquête ait lieu, et que la hache tombe sur la tête du coupable. Suis moi, je te prie.

Ils sortent.

SCENE VI.

Un autre appartement du château.

Entrent HORATIO *et un* SERVITEUR.

HORATIO.

Qui sont ceux qui demandent à me parler?

LE SERVITEUR.

Des matelots, seigneur: ils ont, disent-ils, des lettres pour vous.

HORATIO.

Qu'ils entrent.

LE SERVITEUR *sort.*

HORATIO, *seul, continuant.*

Je ne vois pas de quel coin du monde il peu m'arriver des lettres, à moins que ce ne soit du seigneur Hamlet.

Entrent DES MATELOTS.

PREMIER MATELOT.

Dieu vous bénisse, seigneur.

HORATIO.

Qu'il te bénisse pareillement.

PREMIER MATELOT.

Il le fera, seigneur, si c'est sa volonté. — (*Lui remettant une lettre.*) Voici une lettre pour vous, seigneur; elle est de l'ambassadeur qui avait fait voile pour l'Angleterre, si vous vous nommez Horatio, comme on me l'assure.

HORATIO, *ouvrant la lettre et lisant.*

«Horatio, quand tu auras lu ces lignes, donne » à ces gens les moyens d'arriver jusqu'au roi: » ils ont des lettres pour lui. A peine étions-nous » en mer depuis deux jours, qu'un corsaire armé » jusqu'aux dents nous a donné la chasse: voyant » qu'il était meilleur voilier que nous, nous avons » fait de nécessité vertu, et nous en sommes venus aux mains. Dans l'abordage, je me suis » élancé sur leur pont; dans cet instant leur navire s'est dégagé du nôtre; et je me suis trouvé » seul leur prisonnier. Ils se sont comportés envers moi en corsaires humains; mais ils savaient » ce qu'ils faisaient, et ils comptent tirer de moi » un bon parti. Fais parvenir au roi la lettre que » je lui envoie, puis viens me rejoindre avec toute » la diligence que tu mettrais à te soustraire à la » mort. J'ai à confier à ton oreille des paroles qui » te rendront muet; et pourtant elles sont trop » faibles encore pour la gravité des choses qu'elles » doivent exprimer. Ces braves gens te conduiront où je suis. Rosencrantz et Guildenstern » continuent leur route vers l'Angleterre. J'ai » beaucoup à te dire sur leur compte. Adieu. » Celui que tu sais être tout à toi, HAMLET. » — Venez, je vais vous donner les moyens de remettre vos lettres; faites le plus de diligence possible afin de me conduire vers celui de qui vous les tenez.

Ils sortent.

SCENE VII.

Un autre appartement du château

Entrent LE ROI *et* LAERTE.

LE ROI.

Votre conscience doit m'acquitter, et vous devez voir en moi un ami sincère, à présent que vous avez acquis la conviction que le meurtrier de votre père en voulait à ma vie.

LAERTE.

Cela me paraît évident. — Mais dites-moi pourquoi, après des actes d'une nature si criminelle et si grave, vous n'avez pas poursuivi leur auteur, ainsi que votre salut, votre dignité, votre prudence, tout enfin vous en faisait un devoir ?

LE ROI.

Oh ! pour deux raisons spéciales qui peut-être te paraîtront bien faibles, mais qui à mes yeux ont beaucoup de gravité. La reine sa mère l'idolâtre, et l'existence de ce fils est nécessaire à la sienne ; moi, de mon côté, — j'ignore si je dois m'en applaudir comme d'une vertu ou m'en plaindre comme d'un malheur, — elle est si étroitement enlacée à ma vie et à mon âme, que, pareil à l'astre qui ne se meut que dans sa sphère, je ne saurais vivre que par elle. L'autre motif qui m'empêche d'intenter contre lui une accusation publique, c'est l'extrême affection que le peuple lui porte, affection qui couvre toutes ses fautes, et, pareille à ces sources qui changent le bois en pierre, convertirait jusqu'à ses chaînes en insignes de gloire. Dans ces circonstances, mes flèches, trop légères contre un vent si fort, au lieu d'aller frapper le but, seraient retournées vers l'arc qui les aurait lancées.

LAERTE.

Ainsi, j'ai perdu un noble père, et je vois livrée à la plus déplorable démence une sœur dont le mérite, — s'il est permis de louer ce qui a cessé d'être, surpassait en perfections tout ce que notre âge peut offrir ; — mais l'heure de ma vengeance arrivera.

LE ROI.

Que ce souci ne trouble point ton sommeil ; ne me crois pas fait d'une étoffe assez molle et assez sotte pour qu'un péril qui a pu faire trembler jusqu'aux poils de ma barbe, soit traité légèrement par moi. Bientôt tu en apprendras davantage. J'aimais ton père, et nous nous aimons nous-mêmes ; d'après cela, tu dois croire, —

Entre UN MESSAGER.

LE ROI, *continuant.*

Qu'y a-t-il ? quoi de nouveau ?

LE MESSAGER.

Sire, il est arrivé des lettres d'Hamlet ; celle-ci est pour votre majesté ; cette autre pour la reine.

LE ROI.

D'Hamlet ! Qui les a apportées ?

LE MESSAGER.

Des matelots, dit-on : je ne les ai pas vus. Ces lettres m'ont été remises par Claudio, qui les avait reçues de la personne qui en était porteur.

LE ROI, *prenant la lettre.*

Laërte, tu vas en entendre la lecture. — (*Au Messager.*) Laisse-nous.

LE MESSAGER *sort.*

LE ROI, *lisant.*

« Haut et puissant monarque, on m'a déposé » nu sur les terres de votre royaume ; demain je » solliciterai la faveur de paraître aux yeux de » votre majesté ; et alors, si vous le permettez, je » vous raconterai ce qui a occasionné mon retour » étrange et inattendu. »

« HAMLET. »

Qu'est-ce que cela veut dire ? Sont-ils tous de retour ? ou est-ce une méprise, et rien de tout cela n'est-il vrai ?

LAERTE.

Connaissez-vous l'écriture ?

LE ROI.

C'est celle d'Hamlet. — *Nu*, — et dans un post-scriptum, il ajoute *seul*. Peux-tu me dire ce que cela signifie ?

LAERTE.

Je m'y perds, sire ; mais qu'il vienne. Je sens la chaleur revenir à mon cœur abattu, en songeant que je vais pouvoir lui dire en face : « C'est toi qui l'as fait. »

LE ROI.

S'il en est ainsi, Laërte, — et comment cela se peut-il, ou plutôt comment pourrait-il en être autrement ? — Veux-tu suivre mon conseil ?

LAERTE.

Oui, sire, pourvu que vous ne me conseilliez pas de faire ma paix.

LE ROI.

C'est ta paix avec toi-même que je veux que tu fasses. S'il est vrai qu'il soit de retour, — ce qui indiquerait qu'il recule devant ce voyage, et ne veut plus l'entreprendre, — je lui suggérerai l'idée de tenter une aventure, dont le projet est mûr dans ma tête, et où il ne peut manquer de succomber, sans que sa mort puisse attirer le blâme sur personne, si bien que sa mère elle-même absoudra l'événement, et n'y verra qu'un accident.

LAERTE.

Sire, je suivrai vos conseils, mais plus volontiers encore, si vous pouvez combiner votre plan de manière à ce que j'en sois l'agent principal.

LE ROI.

Cela se rencontre on ne peut plus à propos. Depuis tes fréquens voyages, on t'a beaucoup vanté, et cela en présence d'Hamlet, pour un talent dans lequel, dit-on, tu excelles. Toutes tes qualités réunies ont excité chez lui moins de jalousie que celle-là seule, qui, à mon avis, est l'une des moins importantes.

LAERTE.

Quelle est cette qualité, sire ?

LE ROI.

Ce n'est qu'un ruban au chapeau de la jeunesse, mais un ruban nécessaire ; car une parure un peu légère et frivole ne sied pas moins à la jeunesse, qu'à l'âge mûr les vêtemens plus chauds et plus amples dont sa santé et sa gravité lui font un devoir. — Il y a deux mois, se trouvait ici un gentilhomme de Normandie. — J'ai vu les Fran-

çais, j'ai combattu contre eux, et je les connais pour d'habiles cavaliers; mais l'habileté de cet homme tenait de la magie. Il semblait avoir pris racine sur sa selle, et il faisait exécuter à son cheval de si merveilleuses prouesses, qu'on eût dit qu'ils étaient incorporés, et que l'intelligent animal et lui ne faisaient qu'un: il surpassa tellement mon attente, que tout ce que je pouvais imaginer de tours d'adresse et de voltige, était encore fort au-dessous de ce qu'il exécutait.

LAERTE.

Un Normand, dites-vous?

LE ROI.

Un Normand.

LAERTE.

Ce ne peut être que Lamond.

LE ROI.

Lui-même.

LAERTE.

Je le connais très-bien; il est le phénix, la perle de sa nation.

LE ROI.

Il a rendu de toi un excellent témoignage; il a fait le plus grand éloge de ton habileté dans le maniement des armes, et surtout de l'épée, déclarant impossible de trouver ton pareil, et jurant que les escrimeurs de sa nation n'avaient plus ni agilité, ni pose, ni coup d'œil, dès qu'ils se mesuraient avec toi : ces louanges, qu'il te décernait, avaient tellement envenimé la jalousie d'Hamlet, qu'il ne cessait de souhaiter et d'appeler ton retour, afin d'entrer en lice avec toi. En tirant parti de cette circonstance, —

LAERTE.

Quel parti pourrions-nous en tirer, sire?

LE ROI.

Laërte, aimais-tu sincèrement ton pére, ou ta douleur n'en est-elle que le simulacre, toute sur le visage, et rien dans le cœur?

LAERTE.

Pourquoi cette question?

LE ROI.

Ce n'est pas que je pense que tu n'aimais pas ton père; mais l'affection est un sentiment qui naît en nous, et une expérience journalière nous fait voir que le temps en tempère la vivacité et l'ardeur. Il est jusque dans la flamme de l'amour une sorte de mouchure qui l'amortit, et rien ne conserve une bonté permanente; car le bon, à force de croître, dégénère en pléthore, et périt étouffé sous un excès d'embonpoint. Ce que nous nous proposons de faire, nous devons le faire au moment où nous le voulons; car le *vouloir* change; il est sujet à autant de tempéramens et de délais qu'il y a de langues, de mains et d'accidens qui viennent à la traverse; et alors l'exécution n'est plus qu'un *devoir* dont l'accomplissement, pareil aux soupirs trop fréquens, nous fait du mal, tout en nous soulageant. Mais touchons la plaie dans le vif. — Hamlet revient; qu'es-tu disposé à entreprendre pour te montrer le digne fils de ton père, non plus seulement en paroles, mais en réalité?

LAERTE.

Je l'égorgerais au milieu de l'église.

LE ROI.

Effectivement le meurtre ne connaît point de sanctuaire, rien ne doit arrêter la vengeance. Mais, mon cher Laërte, veux-tu suivre mon avis? tiens-toi dans ton appartement; Hamlet en arrivant apprendra que tu es de retour; j'aurai soin de faire devant lui préconiser tes talens, et de renchérir encore sur les éloges que le Français t'a donnés; par là, nous arriverons à vous mettre aux prises, et à établir des gageures sur les deux combattans. Lui, qui est insouciant, généreux, et sans une ombre de défiance, il n'examinera pas les fleurets; en sorte qu'avec un peu d'adresse il te sera facile de choisir une épée non mouchetée, et au moyen d'une botte bien allongée, de lui rendre le coup qu'il a porté à ton père.

LAERTE.

Je ferai ce que vous dites, et dans ce but je veux empoisonner mon épée. J'ai acheté à un empirique une drogue meurtrière; pour peu que l'on y trempe la lame d'un poignard, et qu'avec cette lame on tire du sang, il n'est point de baume précieux, fût-il composé de tous les simples les plus efficaces qui croissent sous le ciel, qui puisse sauver de la mort l'individu qui en aura seulement été effleuré. Je tremperai la pointe de mon fer dans cette substance vénéneuse, afin que la plus légère égratignure lui soit mortelle.

LE ROI.

Nous en reparlerons, et nous combinerons le moment et les moyens les plus favorables au rôle que nous voulons jouer; si ce plan devait échouer, et notre projet manquer par notre maladresse à l'exécuter, mieux vaudrait ne rien tenter. Il faut donc que cette première combinaison soit appuyée d'une seconde qui la remplace, dans le cas où, dans l'épreuve, l'arme viendrait à éclater. Un moment. — Voyons; — nous établirons des paris importans sur vos talens respectifs. — J'y suis: quand dans la chaleur de l'action vous serez échauffés et altérés, — et pour amener ce moment, tu auras soin de pousser ton adversaire avec vigueur, — Hamlet demandera sans doute à boire; je lui ferai alors présenter un breuvage préparé à cet effet; et pour peu qu'il en boive une goutte, si par hasard il échappe à ta lame empoisonnée, nous n'en atteindrons pas moins notre but.—Mais silence! quel est ce bruit?

Entre LA REINE.

LE ROI, *continuant.*

Qu'y a-t-il, ma chère Gertrude?

LA REINE.

Nos malheurs s'accumulent et se suivent avec une effrayante rapidité. Votre sœur est noyée, Laërte!

LAERTE.

Noyée! Où?

LA REINE.

Au bord du ruisseau voisin s'élève un saule, dont le blanchâtre feuillage se mire dans le cristal de l'onde. Elle s'était rendue en cet endroit, apportant de bizarres guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites, et de ces longues fleurs auxquelles nos bergers impudens donnent un nom grossier, mais que nos chastes filles appellent doigt de mort. Au moment où elle cherchait à suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, la branche sur laquelle elle posait le pied s'est rompue, et tous ses trophées de verdure sont tombés avec elle dans l'onde éplorée. Ses vêtemens, se déployant autour d'elle, l'ont quelque temps soutenue sur les flots comme une sirène; et alors elle s'est mise à chanter des fragmens de vieux airs, comme si elle n'eût pas eu le sentiment du danger qu'elle courait, ou comme si elle fût née dans cet élément: mais cette situation ne pouvait long-temps durer; et bientôt ses vêtemens chargés de l'eau qu'ils avaient bue ont interrompu le chant mélodieux, et entraîné l'infortunée au fond des flots, où elle est morte.

LAERTE.

Hélas! elle est donc noyée?

LA REINE.

Noyée, noyée!

LAERTE.

Tu n'as déjà que trop d'eau, malheureuse Ophélie; je retiendrai donc mes larmes. Vains efforts! la nature parle; il faut qu'elle suive sa loi, quoique puisse en dire une fausse honte. Coulez-donc, mes pleurs, et emportez avec vous tout ce qui me reste encore de sympathiques faiblesses.—Adieu, sire; j'ai des paroles de feu qui jailliraient en flammes dévorantes, si ces larmes insensées ne les étouffaient.

Il sort.

LE ROI.

Suivons-le, Gertrude. Que de peine j'ai eu à modérer sa fureur! Je crains bien que ce malheur ne lui lâche de nouveau la bride. Suivons-le donc.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

Un cimetière.

Arrivent DEUX FOSSOYEURS, *leur bêche à la main.*

PREMIER FOSSOYEUR.

Faut-il l'enterrer en terre sainte, celle qui est allée volontairement au-devant de son salut?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Je te dis qu'oui. Creuse donc vite sa fosse; le *coroner* * l'a visitée, et a décidé qu'elle recevrait une sépulture chrétienne.

PREMIER FOSSOYEUR.

Comment cela se peut-il, à moins qu'elle ne se soit noyée à son corps défendant?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

C'est ce qui a été reconnu.

PREMIER FOSSOYEUR.

Il est bien plus probable qu'elle est morte *se offendendo* **. Il n'en peut être autrement. Voici comme je le prouve: Si je me noie volontairement, il y a évidemment là un acte; or, un acte se subdivise en trois branches: l'action, l'accomplissement et l'exécution; *ergo*, elle s'est noyée volontairement

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Oui, mais écoutez-moi, monsieur le fossoyeur.

PREMIER FOSSOYEUR.

Permets. L'eau est ici; fort bien; l'homme est là; fort bien: si l'homme va trouver l'eau et se noie, alors, nécessairement, c'est de son propre mouvement qu'il meurt; remarque bien cela. Mais si au contraire c'est l'eau qui va le trouver et le noie, dès lors il ne se noie pas lui-même; *ergo*, celui qui n'est pas coupable de sa mort n'a pas abrégé sa vie.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Mais est-ce la loi?

PREMIER FOSSOYEUR.

C'est la loi qui préside aux enquêtes du coroner.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Veux-tu que je te dise la vérité? Si la défunte n'avait pas été une demoiselle de qualité, on ne l'aurait pas enterrée en terre sainte.

PREMIER FOSSOYEUR.

Tu dis vrai; et il est déplorable que les gens de qualité aient plus que les autres chrétiens, leurs égaux, le droit de se noyer ou de se pendre. Allons, ma bêche. Il n'y a pas de plus anciens gentilshommes que les jardiniers, les terrassiers et les

* Magistrat chargé de constater les morts violentes. (*Note du traducteur.*)

** En se suicidant. (*Note du traducteur.*)

fossoyeurs; ils continuent la profession d'Adam.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Était-il gentilhomme?

PREMIER FOSSOYEUR.

Il est le premier qui ait eu des armes.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Bah! il n'en avait point.

PREMIER FOSSOYEUR.

Quel païen es-tu donc? comment comprends-tu l'Écriture? L'Écriture dit qu'Adam travaillait à la terre; pouvait-il travailler sans pioche et sans bêche? C'étaient là ses armes. Je vais te poser une autre question : si tu ne me réponds pas juste, avoue-moi que tu n'es, —

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Va toujours.

PREMIER FOSSOYEUR.

Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires, ou le charpentier ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Le constructeur de potences; car son ouvrage survit à des milliers d'occupans.

PREMIER FOSSOYEUR.

Bien répondu, sur ma parole. La potence ne va pas mal; mais à qui va-t-elle bien? à ceux qui font du mal; or tu fais mal de dire que la potence est plus solide que l'Église; *ergo*, la potence t'irait bien. Allons, cherche encore, va.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires, ou le charpentier ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Oui, dis-le moi; et je te tiens quitte.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Parbleu, j'y suis à présent.

PREMIER FOSSOYEUR.

Voyons.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Ma foi, je renonce.

HAMLET *et* HORATIO *paraissent à quelque distance.*

PREMIER FOSSOYEUR.

Cesse de te flageller la cervelle; tu auras beau frapper ta bête, elle n'en ira pas plus vite. A l'avenir, quand on te fera cette question, réponds : C'est un fossoyeur; les demeures qu'il construit dureront jusqu'au jugement dernier. Va chez Vaughan me chercher un verre de liqueur.

LE DEUXIÈME FOSSOYEUR *s'éloigne.*

LE PREMIER FOSSOYEUR *travaille en chantant.*

Au temps de ma jeunesse,
A l'âge des amours,
Mon cœur, avec simplesse,
Jurait d'aimer toujours.

Depuis ce temps, ma belle,
Mon cœur a bien changé;
De mon âme rebelle
L'amour a pris congé.

HAMLET.

Ce drôle n'a donc pas la conscience de ce qu'il fait, qu'il chante en creusant une fosse ?

HORATIO.

L'habitude l'a familiarisé avec sa profession.

HAMLET.

C'est vrai : la main qui travaille peu a le toucher plus délicat.

LE FOSSOYEUR *chante.*

Avec sa griffe immonde
L'âge m'a pris un jour,
Et m'a dans l'autre monde
Envoyé faire un tour.

Il déterre une tête de mort.

HAMLET.

Il fut un temps où cette tête avait une langue et chantait; et voilà ce drôle qui la fait rouler à terre, comme si c'était la mâchoire de Caïn, le premier homicide. Le crâne que cet imbécile traite avec si peu de cérémonie était peut-être celui d'un profond politique qui se croyait capable d'en imposer à Dieu lui-même; n'est-il pas vrai?

HORATIO.

C'est possible, monseigneur.

HAMLET.

Ou ce pouvait être celui d'un courtisan qui excellait à dire: « Salut, monseigneur. Comment se porte monseigneur ? » c'était peut-être la tête de monseigneur un tel qui vantait le cheval de monseigneur un tel, avec l'intention de demander qu'on lui en fît présent; n'est-il pas vrai?

HORATIO.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Oui, c'est cela. Et maintenant elle appartient aux vers; elle n'a plus ni peau, ni chair; et un fossoyeur lui assène un coup de bêche sur le museau. Voilà une étrange révolution, si nous étions assez avisés pour la voir. On joue aux quilles avec ces os, comme s'ils n'avaient rien coûté à former. Les miens me font mal rien que d'y penser

LE FOSSOYEUR *chante.*

Une bêche qui creuse,
Un linceul blanc et chaud,
Une fosse argileuse,
C'est tout ce qu'il me faut.

Il déterre une seconde tête de mort.

HAMLET.

En voici une autre. Qui sait si ce n'est pas le crâne d'un homme de loi? où sont maintenant ses chicanes, ses distinctions subtiles, ses rôles, ses articles, ses finasseries? comment souffre-t-il

que ce grossier drôle lui cogne la tête avec sa sale bêche? Que ne lui intente-t-il une action pour voies de faits et sévices graves? Qui sait? ce personnage était peut-être un gros acquéreur de biens fonds, avec ses droits, ses redevances, ses privilèges, ses hypothèques, ses contrats. Le voilà lui-même hypothéqué; et il a le privilége de voir sa tête saupoudrée de terre et de poussière. Eh quoi! toutes ses acquisitions si bien garanties n'ont-elles donc abouti qu'à lui assurer un espace égalant à peine la largeur et la longueur de deux contrats de vente? C'est à peine si ses titres de propriété tiendraient dans ce coffre; et c'est tout ce qui est alloué au propriétaire lui-même! Ha!

HORATIO.

Pas davantage, monseigneur.

HAMLET.

Ne fait-on pas le parchemin avec des peaux de mouton?

HORATIO.

Oui, monseigneur, et aussi avec des peaux de veau.

HAMLET.

Ce sont des moutons et des veaux que ceux qui ont foi en la validité de pareils titres. Je vais parler à ce drôle. — A qui est cette fosse, l'ami?

LE FOSSOYEUR.

A moi, seigneur.

Il chante :

Une fosse argileuse,
C'est tout ce qu'il me faut.

HAMLET.

Je crois effectivement qu'elle est à toi; car tu es dedans.

LE FOSSOYEUR.

Vous êtes dehors, et certes elle n'est pas à vous; mais moi, bien qu'elle ne me soit pas destinée, elle est pourtant à moi.

HAMLET.

Tu mens; elle est pour un mort et non pour un vivant.

LE FOSSOYEUR.

Voilà un démenti bien prompt et bien alerte; il ne se fera pas faute d'aller de moi à vous.

HAMLET.

Pour quel homme creuses-tu cette fosse?

LE FOSSOYEUR.

Ce n'est pas pour un homme, seigneur.

HAMLET.

Pour quelle femme donc?

LE FOSSOYEUR.

Ce n'est pas non plus pour une femme.

HAMLET.

Qui doit-on y enterrer?

LE FOSSOYEUR

Une personne qui était femme; mais, Dieu veuille avoir son âme! elle est morte.

HAMLET.

Comme ce maraud est positif! il ne faut lui parler que la carte à la main, si l'on ne veut se laisser enferrer par lui. Par le ciel, Horatio, voilà trois ans que j'en fais la remarque, le monde est devenu singulièrement retors, et le paysan suit le courtisan de si près que son orteil lui écorche les talons. — Combien de temps y a-t-il que tu es fossoyeur?

LE FOSSOYEUR.

J'ai commencé ce métier le jour où notre feu roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET.

Combien y a-t-il de cela?

LE FOSSOYEUR.

Ne pouvez-vous le dire? il n'y a pas d'imbécile qui ne le dise. Ce fut le jour même où naquit le jeune Hamlet, celui qui est devenu fou, et qu'on a envoyé en Angleterre.

HAMLET.

Oui-dà; et pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre?

LE FOSSOYEUR.

Parce qu'il était fou : il retrouvera là-bas son bon sens; ou s'il ne l'y retrouve pas, il n'y aura pas grand mal.

HAMLET.

Pourquoi?

LE FOSSOYEUR.

Sa folie ne sera pas remarquée; tous les hommes de ce pays-là sont aussi fous que lui.

HAMLET.

Comment est-il devenu fou?

LE FOSSOYEUR.

D'une étrange manière, à ce qu'on assure.

HAMLET.

De quelle manière?

LE FOSSOYEUR.

Eh mais, en perdant la raison.

HAMLET.

Quel en a été le sujet?

LE FOSSOYEUR.

Un sujet danois, un sujet de ce pays où je suis fossoyeur depuis mon enfance, depuis trente ans.

HAMLET.

Combien de temps un homme reste-t-il en terre avant de pourrir?

LE FOSSOYEUR.

Ma foi, s'il n'est pas déjà pour[illegible]ant de mourir, — car nous avons par le tem[illegible]i court beaucoup de corps gangrenés qui pe[illegible] à peine soutenir l'inhumation, — il pourra se conserver huit ou neuf ans; un tanneur se conserve neuf ans.

HAMLET.

Pourquoi plus long-temps qu'un autre?

LE FOSSOYEUR.

L'exercice de sa profession lui a tellement tanné la peau, qu'elle reste très-long-temps imperméable; or, vous saurez que l'eau est le destructeur le plus actif des cadavres. Vous voyez bien cette tête de mort : elle est restée en terre vingt-trois ans.

HAMLET.

A qui appartenait-elle?

LE FOSSOYEUR.

A un étrange original. Qui croyez-vous que c'était?

HAMLET.

Ma foi, je n'en sais rien.

LE FOSSOYEUR.

Peste soit de l'extravagant! il m'a un jour versé sur la tête un flacon de vin du Rhin. Cette tête de mort, seigneur, était la tête d'Yorick, le fou du roi.

HAMLET.

Cette tête que voici?

LE FOSSOYEUR.

Celle-là même.

HAMLET, *prenant la tête de mort dans ses mains.*

Donne, que je la voie. Hélas! pauvre Yorick!— Je l'ai connu, Horatio; c'était une mine inépuisable de bons mots, une imagination vive et féconde; il m'a mille fois porté sur son dos; et maintenant je ne puis y penser sans horreur, sans que mon cœur se soulève. Là étaient ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. Où sont maintenant tes sarcasmes, tes saillies, tes chansons, tes éclairs de gaieté qui faisaient rire aux éclats tous les convives? Quoi! pas un seul lazzi pour te moquer de la grimace que tu fais? Les joues toutes décharnées? Va en cet état dans la chambre de l'une de nos beautés du jour; dis-lui qu'elle a beau faire, dût-elle mettre un pouce de fard, il faudra qu'elle en vienne à ce visage-là. Fais-la bien rire en lui disant cela. — Dis-moi une chose, Horatio.

HORATIO.

Quoi, monseigneur?

HAMLET.

Penses-tu qu'Alexandre en terre ait eu cette mine?

HORATIO.

Oui, certes.

HAMLET.

Et qu'il sentît aussi mauvais? pouah!

Il jette la tête de mort.

HORATIO.

Oui, sans doute, monseigneur.

HAMLET.

A quelles destinations grossières il est possible que nous descendions, Horatio! Qui sait, si en suivant dans ses transformations successives la cendre glorieuse d'Alexandre, on n'arriverait pas à la trouver employée à boucher le trou d'une futaille?

HORATIO.

Ce serait entrer dans un examen trop minutieux.

HAMLET.

Pas le moins du monde. Nous pouvons suivre cette enquête sans extravagance, et avec des probabilités de la mener à bonne fin. Par exemple : Alexandre est mort; Alexandre a été enterré; Alexandre est redevenu poussière; la poussière est de la terre; de la terre on tire l'argile; et qui empêche que cette argile, dernière métamorphose d'Alexandre, soit employée à boucher un baril de bière? L'impérial César, mort et devenu poussière, sert à boucher un trou et à intercepter le passage de l'air; et cette argile qui tenait l'univers dans la crainte, va calfeutrer un mur pour nous défendre de la bise. Mais silence! silence! écartons-nous, le roi vient.

Arrivent processionnellement des PRÊTRES, *portant la bière d'Ophélie que suivent* LAERTE *et le cortége funèbre; puis viennent* LE ROI, LA REINE *et* LEUR SUITE.

HAMLET, *continuant.*

La reine aussi! toute la cour! à qui rendent-ils les derniers devoirs? Pour qui ces funérailles incomplètes? Ceci annonce que la personne dont ils suivent le cercueil a d'une main violente mis elle-même fin à ses jours. Elle devait être d'un certain rang. Tenons-nous tapis un instant, et observons.

Il s'éloigne à quelque distance avec Horatio.

LAERTE.

Quelles cérémonies restent encore à accomplir?

HAMLET.

C'est Laërte, un noble jeune homme; regarde.

LAERTE.

Que reste-t-il à faire?

PREMIER PRÊTRE.

Nous avons fait pour ses funérailles tout ce qu'il nous était possible de faire: sa mort était suspecte, et si des ordres supérieurs n'avaient imposé silence aux canons de l'Église, elle aurait été déposée en terre profane, où elle serait restée jusqu'au jour où retentira la trompette du jugement dernier. Au lieu de prier pour elle, on eût jeté sur sa dépouille des tessons, des cailloux, des pierres. Et cependant on lui a accordé la couronne virginale; des fleurs ont jonché sa tombe, et le son des cloches l'a accompagnée à sa dernière demeure.

LAERTE.

Ne fera-t-on plus rien pour elle?

PREMIER PRÊTRE.

Plus rien! Nous profanerions le service des morts, si nous chantions un *Requiem*, si nous implorions pour elle ce repos réservé aux âmes parties en paix.

LAERTE.

Déposez-la dans la terre, et puisse de son beau corps, de sa chair pure et sans tache, éclore des violettes! C'est moi qui te le dis, prêtre farouche, ma sœur prendra au ciel place parmi les anges, pendant que tu rugiras en enfer.

HAMLET.

Quoi! la belle Ophélie!

LA REINE, *jetant des fleurs sur le corps.*

Des fleurs à cette jeune fleur! adieu! J'espérais

te voir la femme de mon Hamlet; je comptais être appelée, fille charmante, à parer ton lit nuptial, non à semer de fleurs ton cercueil.

LAERTE.

Oh! qu'une triple et dix fois triple malédiction descende sur la tête du scélérat dont le forfait a provoqué la perte de ta raison! — Attendez, pour fermer la tombe, que je l'aie une fois encore pressée entre mes bras. (*Il saute dans la fosse.*) Maintenant enterrez à la fois les vivans et les morts; élevez sur nous une montagne qui dépasse en hauteur l'antique Pélion ou le bleuâtre Olympe, dont le front se cache dans les nuages.

HAMLET, *s'avançant.*

Quel est-il, celui dont la douleur s'exprime avec tant d'emphase, dont la voix éplorée arrête dans leur cours les astres étonnés de l'entendre? Je suis Hamlet le Danois.

Il s'élance dans la fosse.

LAERTE, *se jetant sur lui.*

Que l'enfer prenne ton âme!

HAMLET.

C'est là une abominable prière. Ne me prends pas ainsi à la gorge; retire tes mains, je te le conseille; je ne suis ni méchant, ni colérique; mais il est dangerenx de me pousser à bout, et tu feras sagement d'y songer. Ecarte tes mains.

LE ROI.

Séparez-les.

LA REINE.

Hamlet, Hamlet!

TOUS.

Messieurs!

HORATIO.

Soyez calme, monseigneur.

On les sépare, et ils sortent de la fosse.

HAMLET.

Oui, pour un sujet comme celui-là, je suis homme à combattre avec lui tant que mes paupières n'auront pas cessé tout mouvement.

LA REINE.

O mon fils! pour quel sujet?

HAMLET.

J'aimais Ophélie; les affections de quarante mille frères n'auraient pu toutes ensemble égaler la mienne. — (*A Laërte.*) Que te sens-tu en état de faire pour elle?

LE ROI.

Oh! il est fou, Laërte.

LA REINE.

Pour l'amour de Dieu, ne faites pas attention à ce qu'il dit.

HAMLET.

Voyons, dis-moi ce que tu comptes faire. Pleurer? combattre? jeûner? te déchirer de tes propres mains? boire l'Issel *? manger un crocodile? Je puis faire tout cela. — Es-tu venu ici pour te lamenter? pour me braver en te précipitant dans la fosse? Fais-toi enterrer vivant avec elle, j'en ferai autant; et puisque tu parles de montagnes, qu'on entasse sur nous la terre par millions d'arpens, jusqu'à ce que le sommet de notre pyramide tumulaire s'élève jusqu'à la zone brûlante, et qu'à côté d'elle le mont Ossa ne paraisse pas plus gros qu'une verrue! Tu auras beau jeter feu et flammes, je te tiendrai tête.

* Fleuve de l'Allemagne septentrionale. (*Note du traducteur.*)

LA REINE.

C'est un accès de folie qui va lui durer pendant quelque temps; puis, aussi patient que la colombe dont la jeune couvée vient d'éclore, il restera silencieux et immobile.

HAMLET, *à Laërte.*

Dis-moi: pourquoi me traiter ainsi? Je t'ai toujours aimé: mais n'importe; Hercule lui-même aurait beau faire, il faut que le chat miaule, et que le chien ait son jour.

Il s'éloigne.

LE ROI.

Suivez-le, je vous prie, mon cher Horatio.

HORATIO *s'éloigne.*

LE ROI, *continuant, à Laërte.*

Prends patience, en te rappelant notre entretien d'hier soir. — (*A la Reine.*) Ma chère Gertrude, faites surveiller votre fils. — (*A part.*) Il faut à ce tombeau donner pour monument une victime vivante. Bientôt nous trouverons le calme; jusque là, patientons.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une salle du château.

Entrent HAMLET et HORATIO.

HAMLET.

Assez sur ce point, mon cher; passons à l'autre; tu te rappelles bien toutes les circonstances?

HORATIO.

Je me les rappelle, monseigneur.

HAMLET.

Mon cœur était en proie à une sorte de lutte qui ne me permettait pas de dormir; j'étais plus mal à l'aise qu'un mutin mis aux fers. Adoptant tout-à-coup une résolution téméraire, — Et grâces soient rendues à la témérité; rappelons-nous que par fois notre imprudence nous vient en aide, alors que nos profonds calculs sont impuissans; et cela doit nous apprendre qu'il est une providence dont la main façonne nos projets, que nous n'avions qu'imparfaitement ébauchés.

HORATIO.

Rien de plus vrai.

HAMLET.

Je sortis de ma cabine, et couvert de ma robe de voyage, je les cherchai à tâtons dans les ténèbres; je parvins à les trouver, fouillai dans leur porte-manteau, et retournai à ma chambre: là,

le péril me faisant écarter tout scrupule, je n'hésitai pas à décacheter leurs dépêches; sais-tu ce que j'y trouvai, Horatio ? — ô royale scélératesse ! — S'appuyant sur divers motifs intéressant le salut du Danemark et de l'Angleterre, comme aussi sur les dangers qu'il y aurait à me laisser vivre, le roi y ordonnait expressément, qu'après avoir lu cette lettre, sans y mettre le moindre retard, pas même le temps d'aiguiser la hache, on me fît trancher la tête.

HORATIO.

Est-il possible?

HAMLET.

Voici la lettre; tu la liras à loisir. Mais veux-tu savoir ce que je fis alors?

HORATIO.

Dites, je vous en prie.

HAMLET.

Ainsi pris dans les rets d'un infâme guet-apens, j'eus à peine fait un appel aux ressources de mon cerveau, que mon plan fut dressé : je m'assis, rédigeai une nouvelle dépêche, que j'écrivis en beaux caractères. Autrefois, à l'exemple de nos hommes d'état, je regardais comme une honte d'avoir une belle écriture, et tu ne saurais croire combien je me suis donné de peine pour perdre ce talent; mais, en ce moment, il me fut d'une merveilleuse utilité. Veux-tu savoir la teneur de ce que j'écrivis?

HORATIO.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Le roi de Danemarck demandait au monarque anglais comme à son fidèle tributaire, s'il voulait qu'entre eux la palme de l'affection continuât à fleurir, la paix à porter sa couronne d'épis, et à resserrer les nœuds d'une union durable, il demandait instamment qu'aussitôt après la lecture de cette lettre, sans autre examen, sans leur donner le temps de se confesser, les porteurs de la dépêche fussent mis à mort.

HORATIO.

Comment avez-vous scellé cet ordre?

HAMLET.

Ici encore la Providence m'a servi; j'avais dans ma bourse le cachet de mon père, reproduction exacte du sceau du Danemarck. Je ployai cette dépêche dans la même forme que l'autre; j'y mis la suscription et la scellai; puis je la plaçai à l'endroit où j'avais pris celle-ci, et l'on ne s'aperçut point du changement. Le lendemain eut lieu notre combat naval : et tu sais ce qui est arrivé depuis.

HORATIO.

Ainsi Guildenstern et Rosencrantz vont subir leur sort.

HAMLET.

Ils ont recherché cette mission; ils ne pèsent point sur ma conscience. Ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur mésaventure. C'est un malheur pour de vils subalternes de se trouver engagés entre les glaives irrités de deux puissans adversaires.

HORATIO.

Quel roi est-ce là, bon Dieu?

HAMLET.

Mon devoir, maintenant, ne te semble-t-il pas clairement tracé? Celui qui a tué mon roi, qui a deshonoré ma mère, qui s'est interposé entre le choix de la nation et mes espérances, qui a tendu à ma vie de tels piéges, et avec tant de perfidie, n'est-il pas juste que mon bras le punisse? Et ne serait-ce pas un crime digne de damnation, de laisser ce vivant ulcère poursuivre ses ravages?

HORATIO.

Il ne peut tarder à apprendre d'Angleterre le dénoûment de cette affaire.

HAMLET.

Il l'apprendra bientôt. Le temps qui doit s'écouler jusque là m'appartient; et la vie d'un homme peut être tranchée en moins de temps qu'il n'en faut pour compter jusqu'à deux. Mais, mon cher Horatio, je suis désolé de m'être oublié vis-à-vis de Laërte. Car, par ce que j'éprouve moi-même, je juge de ce qu'il doit éprouver. Je ferai toujours cas de son estime; mais l'emphatique exaltation de sa douleur m'avait mis hors de moi.

HORATIO.

Chut! Qui vient ici?

Entre OSRIC.

OSRIC.

Je me réjouis de voir votre altesse de retour en Danemarck.

HAMLET.

Je vous rends grâces, seigneur. — (*A Horatio.*) Connais-tu cet insecte?

HORATIO.

Non, monseigneur.

HAMLET.

Tu n'en es que plus moral; car c'est un vice de le connaître. Il possède beaucoup de terres, et des plus fertiles; qu'un sot animal commande à d'autres animaux, et il est sûr d'avoir sa crêche mise à la table du roi : ce n'est qu'un nigaud; mais, comme je l'ai dit, il possède une vaste étendue de fange.

OSRIC.

Mon doux seigneur, si cela ne dérange pas votre altesse, j'aurais quelque chose à vous communiquer de la part de sa majesté.

HAMLET.

Je l'écouterai avec empressement. Employez votre chapeau à son véritable usage; il est fait pour couvrir la tête.

OSRIC.

Je remercie votre altesse; il fait très-chaud.

HAMLET.

Non, croyez-moi; il fait très-froid; le vent est au nord.

OSRIC.

En effet, monseigneur, il fait passablement froid.

HAMLET.

Je ne sais si c'est l'effet d'une prédispositior

particulière, mais je trouve qu'il fait une chaleur étouffante.

OSRIC.

Effectivement, monseigneur, la chaleur est grande, à un point que — je ne saurais exprimer. — Mais, monseigneur, sa majesté m'a chargé de vous dire qu'elle a fait une gageure considérable dont vous êtes l'objet. Voici de quoi il s'agit.

HAMLET, *lui faisant signe de se couvrir.*

Veuillez, je vous prie, —

OSRIC.

Non, d'honneur; c'est pour ma commodité. Vous saurez, monseigneur, qu'il vient d'arriver à la cour un gentilhomme accompli, Laërte, doué des qualités les plus rares, d'une société agréable, et bien fait de sa personne. Enfin, pour parler de lui comme il le mérite, on peut dire qu'il est la carte et le calendrier des gens comme il faut; car on trouve réunies en lui toutes les qualités qu'un gentilhomme peut désirer prendre pour modèle.

HAMLET.

Seigneur, il n'a pas à se plaindre du portrait que vous faites de lui; — néanmoins, j'en ai la conviction, l'arithmétique de la mémoire s'embrouillerait à vouloir dresser l'inventaire détaillé de ses perfections; et après tout cela, on ne lui rendrait encore qu'une justice imparfaite. Quoi qu'il en soit, et pour ne dire que la stricte vérité, je le tiens pour un cavalier distingué, et d'un si rare mérite, que, je le dis en toute sincérité, pour trouver qui lui ressemble, il faut regarder dans son miroir, et ses imitateurs ne sont tout au plus que son ombre.

OSRIC.

Votre altesse parle de lui avec une grande conviction d'estime.

HAMLET.

De quoi s'agit-il, seigneur? Pourquoi affubler ce gentilhomme dans la grossière étoffe de notre langage?

OSRIC.

Monseigneur?

HORATIO.

Ne serait-il pas possible de parler une langue intelligible? Oui, assurément, n'est-ce pas, seigneur?

HAMLET.

A quel propos avez-vous mentionné le nom de ce gentilhomme?

OSRIC.

De Laërte?

HORATIO.

Sa bourse est déjà vide; il a dépensé tout l'or de ses paroles.

HAMLET.

Oui, seigneur.

OSRIC.

Je sais que vous n'êtes pas ignorant, —

HAMLET.

Je voudrais que vous eussiez de moi cette opinion; toutefois, vous l'auriez, que cela ne prouverait pas beaucoup en ma faveur. — Poursuivez, seigneur.

OSRIC.

Vous n'êtes pas ignorant de la supériorité de Laërte, —

HAMLET.

C'est ce que je n'oserais affirmer, de peur de me comparer à lui. Pour connaître un homme à fond, il faudrait être lui-même.

OSRIC.

Je veux parler, monseigneur, de sa supériorité à manier son arme; d'après la réputation qu'on lui a faite, son mérite en ce point n'a pas d'égal.

HAMLET.

Quelle est son arme?

OSRIC.

L'épée et la dague.

HAMLET.

Ce sont deux de ses armes; mais poursuivez.

OSRIC.

Le roi, seigneur, a parié six chevaux barbes, contre lesquels, à ce que j'ai ouï dire, il a de son côté parié six épées et six dagues françaises, avec leurs accessoires, tels que bandoulières, ceinturons *et cætera*. Trois des trains sont, ma foi, d'un goût exquis; et en tout dignes des poignées; ce sont des trains élégans et d'un travail fort ingénieux.

HAMLET.

Que voulez-vous dire avec vos trains?

HORATIO.

Je savais bien qu'avant de finir vous auriez besoin de commentaires.

OSRIC.

Les trains, monseigneur, ce sont les ceinturons.

HAMLET.

L'expression serait plus convenable, si nous portions un canon au côté: jusque là, nous ferons bien de maintenir le terme de ceinturon. Mais continuez. Six chevaux barbes contre six épées françaises et leurs accessoires, y compris trois ceinturons des plus élégans; c'est là l'enjeu français contre l'enjeu danois. Dans quel but cette gageure?

OSRIC.

Le roi, monseigneur, a parié que sur douze passes entre vous et Laërte, il ne vous porterait pas plus de trois bottes. Laërte a parié pour neuf sur douze; et la question va être décidée sur-le-champ, si votre altesse daigne répondre.

HAMLET.

Et si je réponds négativement?

OSRIC.

Je veux dire, monseigneur, si vous consentez à entrer en lice.

HAMLET.

Seigneur, je vais me promener dans cette salle; voici l'heure que j'ai l'habitude de consacrer à quelque délassement; je suis aux ordres de sa majesté. Qu'on apporte les fleurets; pour peu que ce gentilhomme y consente, et que le roi persiste dans son désir, je lui ferai gagner son pari, si je

puis; sinon, j'en serai pour ma honte et les bottes que j'aurai reçues.

OSRIC.

Rendrai-je ainsi votre réponse?

HAMLET.

En voilà le fond; ajoutez-y les ornemens que votre esprit vous fournira.

OSRIC.

Mon dévouement se recommande à votre altesse.

Il sort.

HAMLET.

Tout à vous, tout à vous. Il fait bien de se recommander lui-même; c'est une tâche dont personne ne voudrait se charger.

HORATIO.

L'oiseau s'éloigne en traînant après lui sa coquille.

HAMLET.

Lorsqu'il était à la mamelle, il adressait des complimens au sein de sa nourrice avant d'y boire. Pareil à beaucoup de gens de sa trempe, dont un monde ignorant raffole, il lui suffit d'attraper le ton du jour et les formes extérieures de la politesse · grâce à cette sorte de créme fouettée, ces gens-là en imposent même aux esprits sensés; mettez-les à l'épreuve; vous ne trouvez plus en eux que des bulles de savon qui crèvent au premier souffle.

Entre UN SEIGNEUR *de la cour.*

LE SEIGNEUR.

Monseigneur, le roi vous a envoyé complimenterpar le jeune Osric, qui lui a rapporté que vous l'attendiez dans cette salle. Sa majesté m'envoie vous demander si vous êtes toujours disposé à faire assaut avec Laërte, ou si vous désirez ajourner la partie.

HAMLET.

Je persiste dans ma résolution; et suis aux ordres du roi; s'il est prêt, je le suis; sur-le-champ, ou quand on voudra, pourvu que je sois aussi bien disposé qu'à présent.

LE SEIGNEUR.

Le roi, la reine et toute la cour, vont venir.

HAMLET.

Ils seront les bien venus.

LE SEIGNEUR.

La reine désire qu'avant de commencer l'assaut vous adressiez à Laërte quelques paroles amicales.

HAMLET.

Elle me donne là un bon conseil.

LE SEIGNEUR *sort.*

HORATIO.

Vous perdrez ce pari, monseigneur.

HAMLET.

Je ne le pense pas; depuis son depart pour la France, je me suis continuellement exercé; je gagnerai la partie. Mais tu ne saurais croire quel sentiment de malaise et de tristesse me pèse sur le cœur; n'importe.

HORATIO.

Monseigneur, —

HAMLET.

Ce n'est qu'un enfantillage, un je ne sais quel pressentiment qui peut-être troublerait une femme.

HORATIO.

Si vous éprouvez la moindre répugnance, obéissez à cette impulsion; je vais leur dire de ne pas venir ici, et les prévenir que vous êtes indisposé.

HAMLET.

N'en fais rien; je brave les présages; il ne meurt point un passereau sans un ordre spécial de la Providence. Si mon heure est venue, elle n'est pas à venir; si elle n'est pas à venir, elle est venue: maintenant, ou plus tard, il faut toujours qu'elle vienne; l'important est d'être toujours prêt. Puisque nul, en mourant, n'a le sentiment de ce qu'il quitte, qu'importe le moment où cette séparation a lieu!

Entrent LE ROI, LA REINE, LAERTE, OSRIC, PLUSIEURS SEIGNEURS, DES SERVITEURS *portant des fleurets, etc.*

LE ROI.

Viens, Hamlet, viens, et prends cette main que je te présente.

Il met la main de Laerte dans celle d'Hamlet.

HAMLET.

Pardonnez-moi, Laërte; je vous ai offensé; mais accordez-moi le pardon d'un gentilhomme. Toutes les personnes ici présentes savent, et vous-même vous avez dû l'apprendre, que ma raison est affligée d'un cruel égarement. Si j'ai fait quelque chose qui ait pu blesser vos sentimens, votre honneur, et votre susceptibilité, ce ne peut être, je le déclare hautement, que le résultat de la démence. Est-ce Hamlet qui a offensé Laërte? Non, ce n'a jamais pu être Hamlet; si Hamlet ne s'appartient plus, et si, alors qu'il n'est plus lui-même, il insulte Laërte, Hamlet n'est point coupable de cette faute; il la désavoue. Qui donc l'a commise? sa démence. S'il en est ainsi, l'infortuné Hamlet est du nombre des parties lésées, et dans sa démence il trouve une ennemie. Laërte, en présence de cette assemblée, je désavoue toute intention malveillante, et votre générosité m'absoudra en ne voyant en moi qu'un homme qui, lançant une flèche par dessus la maison, a eu le malheur de blesser son frère.

LAERTE.

Ma fierté est satisfaite, et c'est elle surtout qui, en cette circonstance, devrait m'exciter à la vengeance; mais retranché dans les limites de mon

honneur, je me refuse à toute réconciliation jusqu'à ce que j'aie consulté l'opinion d'arbitres vénérables, d'une réputation incontestée, et que leur sentence pacifique ait mis mon nom à l'abri de tout reproche. Mais en attendant, j'accepte votre ouverture amicale, dans les sentimens qui vous l'ont dictée, et je ne ferai rien qui lui soit contraire.

HAMLET.

J'accepte avec joie cette assurance, et la loyauté la plus franche présidera, de ma part, à cette joute fraternelle. Donnez-nous les fleurets; allons.

LAERTE.

Voyons, qu'on m'en donne un.

HAMLET.

Je vais servir à vous faire briller, Laërte; mon ignorance mettra en relief votre talent, comme une nuit sombre fait ressortir la clarté des étoiles.

LAERTE.

Vous vous moquez de moi.

HAMLET.

Non, en vérité.

LE ROI.

Donnez-leur des fleurets, jeune Osric. Mon neveu Hamlet, tu connais la gageure?

HAMLET.

Je la connais, sire. Votre majesté a parié pour le plus faible.

LE ROI.

Je n'ai aucune crainte à cet égard; je vous ai vus tous deux ; mais comme il s'est perfectionné, j'ai voulu qu'il te rendît quelques points.

LAERTE.

Celui-ci est trop lourd ; voyons-en un autre.

HAMLET.

Celui-ci me convient. Ces fleurets ont tous la même longueur?

OSRIC.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

Mettez les flacons de vin sur cette table : si Hamlet porte la première ou la seconde botte, ou s'il riposte à la troisième, que toutes les batteries fassent feu à la fois; le roi boira à l'amélioration de la santé d'Hamlet, et dans sa coupe il jettera une perle plus précieuse qu'aucune de celles qui, sous les quatre derniers règnes, ont orné la couronne de Danemarck. Donnez-moi les coupes ; que les tymbales annoncent aux trompettes, les trompettes aux canonniers des remparts, les canons au ciel, le ciel à la terre, que le roi boit à la santé d'Hamlet. — Allons, commencez ; — et vous, juges du camp, soyez attentifs.

HAMLET.

En garde, Laërte.

LAERTE.

En garde, Hamlet.

Ils commencent l'assaut.

HAMLET, *qui a touché Laërte.*

Une.

LAERTE.

Non.

HAMLET.

Qu'on décide.

OSRIC.

Hamlet a touché, c'est incontestable.

LAERTE.

A la bonne heure ; recommençons.

LE ROI.

Arrêtez, donnez-moi du vin; Hamlet, cette perle est à toi; je bois à ta santé. Donnez-lui cette coupe.

Faisant semblant de mettre une perle dans la coupe, il y jette du poison. Les trompettes sonnent ; le bruit du canon se fait entendre.

HAMLET.

Laissez-moi faire auparavant une nouvelle passe; je boirai tout-à-l'heure ; continuons. (*L'assaut recommence.*) Voilà encore une botte; qu'en dites-vous?

LAERTE.

Touché, touché, je le reconnais.

LE ROI.

Notre fils gagnera.

LA REINE.

Avec son embonpoint, il a l'haleine courte. Tiens, Hamlet, prends mon mouchoir ; essuie-toi le front. La reine boit à ton succès.

Elle prend la coupe destinée à Hamlet.

HAMLET.

Je vous rends grâce, madame.

LE ROI.

Gertrude, ne buvez pas.

LA REINE.

Je boirai, seigneur; — excusez-moi, je vous prie.

LE ROI, *à part.*

C'est la coupe empoisonnée : il est trop tard.

HAMLET.

Je n'ose pas boire encore, madame; tout-à-l'heure.

LA REINE.

Laisse-moi t'essuyer le visage.

LAERTE, *au roi.*

Sire, cette fois, je le toucherai.

LE ROI.

Je ne le crois pas.

LAERTE, *à part.*

Et pourtant, c'est en quelque sorte contre ma conscience.

HAMLET.

Allons, la troisième passe, Laërte. Vous n'y allez pas sérieusement; mettez-y, je vous prie, tout votre savoir-faire; je crains que vous ne me traitiez en enfant.

LAERTE.

Vous croyez? En garde!

Ils recommencent.

OSRIC.

Rien de part ni d'autre.

LAERTE.

A vous, maintenant.

Laërte blesse Hamlet ; puis, dans la chaleur de l'action, ils échangent leurs fleurets, et Hamlet blesse Laërte.

LE ROI.

Séparez-les ; ils ne se possèdent plus.

HAMLET.

Non, continuons.

La reine tombe.

OSRIC.

Secourez la reine ; ô ciel !

HORATIO.

Leur sang coule à tous deux : — Qu'y a-t-il, monseigneur ?

OSRIC.

Qu'y a-t-il, Laërte ?

LAERTE.

Je suis pris à mon propre piége, Osric ; je meurs justement, victime de ma perfidie.

HAMLET.

Comment se trouve la reine ?

LE ROI.

Elle s'est évanouie à la vue de leur sang.

LA REINE.

Non, non ; la coupe, la coupe ; — ô mon cher Hamlet ! — La coupe, la coupe ; je suis empoisonnée.

Elle meurt.

HAMLET.

O crime infâme ! — Holà ! fermez les portes : trahison ! Qu'on cherche le coupable.

Laërte tombe.

LAERTE.

Le voici, Hamlet : Hamlet, tu es blessé à mort ; il n'est point de remède au monde qui puisse te sauver ; tu n'as pas une demi-heure à vivre. Tu tiens à la main l'arme perfide, démouchetée, empoisonnée ; ma trahison a tourné contre moi-même ; regarde, je suis ici gisant pour ne plus me relever. Ta mère est empoisonnée ; je n'en puis dire davantage : c'est le roi, le roi qui a tout fait.

HAMLET.

Cette arme est, dis-tu, empoisonnée ? — Eh bien, poison, fais ton office.

Il perce le roi de son fleuret à plusieurs reprises.

OSRIC *et* LES SEIGNEURS.

Trahison ! trahison !

LE ROI, *se débattant contre Hamlet.*

Oh ! défendez-moi, mes amis ; je ne suis que blessé.

HAMLET, *approchant des lèvres du roi la coupe empoisonnée, et le forçant à boire.*

Tiens, Danois incestueux, fratricide, et damné, avale cette potion : — y trouves-tu ta perle ? va rejoindre ma mère.

Le roi meurt.

LAERTE.

Il n'a que ce qu'il mérite ; le poison avait été préparé par lui. Pardonnons-nous mutuellement, noble Hamlet ; que ma mort et celle de mon père ne pèsent pas sur toi, ni la tienne sur moi.

Il meurt.

HAMLET.

Que le ciel t'en absolve ! Je te suis. — Je meurs, Horatio. — Malheureuse reine, adieu ! — Vous qui, pâles et tremblans, contemplez cette catastrophe, qui assistez en personnages muets ou en spectateurs à ce drame terrible ; oh ! si j'en avais le temps ; si la mort, ce sergent redoutable chargé de m'appréhender au corps, mettait moins de rigueur dans son arrestation, je vous dirais, — mais laissons cela : — Horatio, je meurs ; tu vis ; justifie-moi, et plaide ma cause auprès de ceux qui voudront connaître la vérité.

HORATIO.

Ne l'espérez pas. Il y a en moi plus de l'antique Romain que du Danois. Il reste encore du poison dans cette coupe.

Il prend la coupe empoisonnée.

HAMLET, *la lui arrachant.*

Si tu es un homme, donne-moi cette coupe ; lâche-la ; par le ciel, je veux l'avoir. O mon cher Horatio, quel nom flétri je laisserai après moi, si la vérité reste sous le voile qui la couvre ! Si jamais j'occupai une place dans ton cœur, sèvre-toi quelque temps du bonheur de mourir, et résigne-toi à traîner péniblement dans ce monde odieux une vie haletante, pour raconter mon histoire. (*On entend le bruit lointain d'une marche militaire et d'une décharge de mousqueterie.*) Quel est ce bruit de guerre que j'entends ?

OSRIC.

C'est le jeune Fortinbras, qui, revenu vainqueur de son expédition de Pologne, salue, par cette salve guerrière, l'arrivée des ambassadeurs d'Angleterre.

HAMLET.

Oh ! je meurs, Horatio. La puissance du poison dompte mon énergie ; il ne me reste plus assez de vie pour entendre les nouvelles d'Angleterre ; mais je prévois que, dans l'élection d'un monarque, le choix du peuple se fixera sur Fortinbras ; je lui donne ma voix mourante ; dis-le-lui ; et raconte-lui en détail toutes les circonstances qui m'ont amené là. Le reste, c'est le silence.

Il meurt.

HORATIO.

Maintenant se brise un noble cœur. Adieu, aimable prince ; et que les concerts des anges bercent votre sommeil ! Pourquoi ce bruit de tambours dans cette enceinte ?

On entend une marche militaire.

Entrent FORTINBRAS, LES AMBASSADEURS *d'Angleterre* ET AUTRES.

FORTINBRAS.

Où est-il cet affreux spectacle?

HORATIO.

Que demandez-vous à voir? d'immenses malheurs, des événemens étranges? Ne cherchez pas plus loin.

FORTINBRAS.

Quel abominable carnage! — O mort superbe! quel festin prépares-tu donc dans ta caverne éternelle, que tu as d'un seul coup impitoyablement immolé tant de princes?

PREMIER AMBASSADEUR.

Ce spectacle est effrayant; et les dépêches que nous apportons d'Angleterre arrivent trop tard. Il ne peut plus nous entendre, celui à qui nous venions annoncer que ses ordres sont exécutés, que Rosencrantz et Guildenstern sont morts. Qui nous remerciera de nos peines?

HORATIO.

Ce ne serait pas lui, lors même qu'il serait en état de le faire; il n'a jamais commandé leur mort. Mais puisque vous êtes arrivés, vous de la guerre de Pologne, vous d'Angleterre, pour assister à ce tragique dénoûment, donnez ordre que ces corps soient solennellement exposés aux regards du public; et permettez que j'apprenne au peuple qui l'ignore, comment ces événemens sont arrivés. Vous entendrez alors le récit d'actes incestueux, sanglans, dénaturés; d'accidens providentiels, de meurtres involontaires, de trépas ouvrage de la perfidie et de la violence, et pour conclusion, de complots échoués et retombant sur la tête de leurs auteurs; voilà ce que ma bouche sincère vous révélera.

FORTINBRAS.

Hâtons-nous d'aller écouter ce récit; que l'on convoque tous les grands pour l'entendre. Pour moi, c'est avec douleur que j'embrasse ma fortune; j'ai quelques droits à la reconnaissance de ce royaume, et l'occasion se présente de les revendiquer.

HORATIO.

C'est encore de quoi j'aurai occasion de parler, et j'aurai à vous offrir un suffrage qui en entraînera beaucoup d'autres. Mais hâtons-nous, pendant que les esprits sont encore absorbés par leur émotion; n'attendons pas que des complots et des méprises fassent naître de nouveaux malheurs.

FORTINBRAS.

Que quatre capitaines portent Hamlet sur un lit de parade, avec tous les honneurs dus aux guerriers; car il est probable que s'il eût vécu, il se fût montré un grand roi; que sur son passage la musique guerrière résonne, et que tous les honneurs militaires lui soient rendus. Enlevez son corps. — Un tel spectacle siérait sur un champ de bataille; mais ici il fait peine à voir. Allez ordonner à nos soldats de faire feu.

Marche funèbre. Ils sortent d'un pas lent et solennel, après quoi, une décharge d'artillerie se fait entendre.

FIN D'HAMLET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LE ROI LEAR,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE
LE DUC DE CORNOUAILLES
LE DUC D'ALBANIE.
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOSTER.
EDGAR, fils du comte de Gloster.
EDMOND, fils naturel du comte de Gloster.
CURAN, courtisan.
UN VIEILLARD, vassal du comte de Gloster.
UN MÉDECIN.

PERSONNAGES

UN BOUFFON.
OSWALD, intendant de Goneril.
UN OFFICIER, employé par Edmond.
UN ÉCUYER, attaché à Cordélie.
UN HÉRAUT.
SERVITEURS du duc de Cornouailles.
GONERIL, RÉGANE, CORDELIE, } Filles de Lear.
CHEVALIERS DE LA SUITE DU ROI, OFFICIERS, MESSAGERS, SOLDATS ET SERVITEURS

La scène est dans la Grande-Bretagne.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Une salle d'apparat dans le palais du roi Lear.

Entrent KENT, GLOSTER *et* EDMOND.

KENT.

Je pensais que le roi portait plus d'affection au duc d'Albanie qu'au duc de Cornouailles.

GLOSTER.

C'est ce que nous avions toujours cru : mais aujourd'hui, dans le partage de son royaume, il serait difficile de dire celui pour lequel il a le plus d'estime ; car les parts sont tellement égales que l'examen le plus attentif ne pourrait trouver dans l'une ni dans l'autre un motif de préférence.

KENT.

N'est-ce pas là votre fils, seigneur ?

GLOSTER.

C'est à mes frais qu'il a été élevé, et j'ai tant de fois rougi de le reconnaître, que maintenant j'y suis fait, et n'en rougis plus.

KENT.

Je ne conçois pas.

GLOSTER.

Seigneur, la mère de ce jeune homme a pu le concevoir; il en est résulté pour sa taille une certaine rotondité; le fait est qu'elle a eu un fils dans son berceau, avant d'avoir un époux dans son lit. Comprenez-vous la faute?

KENT.

Il serait fâcheux que cette faute n'eût pas eu lieu, puisqu'elle a produit un si beau résultat.

GLOSTER.

J'ai aussi un fils légitime; il a un an à peu près de plus que celui-ci; mais il ne m'est pas plus cher. Quoique ce drôle ait eu le tort de venir au monde sans qu'on l'appelât, cependant sa mère était belle; c'est avec bonheur qu'il a été procrée, et il faut bien reconnaître le mauvais garnement. — Edmond, connais-tu ce seigneur?

EDMOND.

Non, monseigneur.

GLOSTER.

C'est le comte de Kent, mon honorable ami; tu voudras bien désormais le considérer comme tel.

EDMOND, *à* KENT.

Je suis aux ordres de votre seigneurie.

KENT.

Je vous donne mon amitié, et serai charmé de faire avec vous plus ample connaissance.

EDMOND.

Seigneur, c'est un honneur que je m'efforcerai de mériter.

GLOSTER.

Il a été neuf ans hors du pays, et il doit sous peu s'absenter encore. — Le roi vient.

On entend le bruit des trompettes.

Entrent LEAR, CORNOUAILLES, ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, CORDÉLIE, *et* LA SUITE DU ROI.

LEAR.

Gloster, allez chercher le roi de France et le duc de Bourgogne.

GLOSTER.

J'y vais, sire.

GLOSTER *et* EDMOND *sortent.*

LEAR.

Nous, cependant, nous allons faire connaitre plus amplement nos résolutions. Qu'on me donne la carte. (*On déploie devant le roi la carte de la Grande-Bretagne.*) Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois parts: notre intention formelle est d'affranchir notre vieillesse du poids des affaires et de placer ce fardeau sur des épaules plus jeunes et plus fortes, pendant que, dégagé de tout souci, nous nous acheminerons vers la mort. — Cornouailles, mon fils, et vous, duc d'Albanie, dont je n'estime pas moins la filiale affection, nous avons décidé de faire connaitre aujourd'hui publiquement la dot que nous accordons à chacune de nos filles, afin qu'à ce sujet aucun débat ne s'élève dans l'avenir. Le roi de France et le duc de Bourgogne, ces illustres rivaux qui sollicitent la main de la plus jeune de nos filles, à notre cour, où l'amour les retient, ont fait un long séjour, et le moment est venu de leur donner une réponse définitive. Parlez, mes filles; puisque notre volonté est de nous dépouiller de l'autorité souveraine, de tous nos territoires et des soins du gouvernement, quelle est celle de vous qui nous porte le plus d'affection? Parlez, vous dis-je, afin que la plus large part de notre bienveillance soit adjugée à celle qui l'a le plus mérité. — Goneril, notre aînée, parle la première.

GONERIL.

Sire, je vous aime plus que la parole ne saurait l'exprimer; plus que la vue, l'espace et la liberté; plus que tout ce qu'il y a de plus précieux, de plus riche et de plus rare; non moins que la vie, la vertu, la santé, la beauté, l'honneur. Jamais enfant n'aima plus que moi; jamais père ne fut plus adoré; mon affection pour vous, toute parole est impuissante à la peindre, et rien ne saurait lui être comparé.

CORDELIE, *à part.*

Que pourra dire Cordélie? elle ne peut qu'aimer et se taire.

LEAR, *posant le doigt sur la carte.*

Tout le territoire compris depuis cette ligne jusqu'à celle-ci, couvert de forêts ombreuses, de riches campagnes, de rivières fécondes et d'immenses prairies, je te le donne en toute propriété; qu'il appartienne à perpétuité aux enfans qui naîtront de toi et du duc d'Albanie. — Que dit notre seconde fille, notre bien aimée Régane, l'épouse de Cornouailles?

RÉGANE.

Je porte un cœur en tout semblable à celui de ma sœur, et je m'estime à son niveau. Je le déclare en toute sincérité, l'affection qu'elle vient de décrire, c'est la mienne; seulement elle n'a pas été assez loin; car moi, je hais toutes les jouissances les plus douces que les sens peuvent procurer, et je mets toute ma félicité dans l'affection que je porte à votre majesté bien aimée.

CORDELIE, *à part.*

Alors, je te plains, pauvre Cordélie! Pauvre! non; car, j'en ai la certitude, j'ai plus d'affection dans le cœur que ma bouche ne saurait l'exprimer.

LEAR.

Nous te donnons, à toi et à ta postérité à toujours, cet ample tiers de notre beau royaume; il ne le cède point en étendue, en valeur, en beauté à la portion de Goneril. — (*A Cordélie.*) A ton tour, maintenant, toi qui fais ma joie, toi, la dernière de mes filles, mais non pas la moins chère à mes yeux; toi dont les chefs de la France aux délicieux vignobles, et de la fertile Bourgogne sollicitent la jeune affection, parle; que di-

ras-tu pour obtenir un lot plus riche que tes sœurs ?

CORDÉLIE.

Rien, sire.

LEAR.

Rien ?

CORDÉLIE.

Rien.

LEAR.

De rien il ne peut rien venir; parle de nouveau.

CORDÉLIE.

J'ai le malheur de ne pouvoir exprimer de vive voix ce que mon cœur éprouve; j'aime votre majesté comme c'est mon devoir; ni plus, ni moins.

LEAR.

Que dis-tu Cordélie? modifie un peu ta réponse, si tu ne veux nuire a ta fortune.

CORDÉLIE.

Sire, vous m'avez donné l'être, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée; en retour, je vous ai voué les sentimens que le devoir m'impose; je vous obéis, vous aime et vous honore. S'il est vrai que mes sœurs vous aiment autant qu'elles le disent, pourquoi ont-elles pris des maris? Il est probable que lorsque je me marierai, l'époux dont la main recevra ma foi emportera avec lui la moitié de mes affections, de mes sollicitudes et de mes devoirs. Assurément, une fois mariée, je ne pourrai, comme mes sœurs, aimer uniquement mon père.

LEAR.

Mais est-ce ton cœur qui vient de parler ?

CORDÉLIE.

Oui, sire.

LEAR.

Eh quoi! si jeune et si insensible ?

CORDÉLIE.

Sire, je suis jeune et sincere.

LEAR.

Eh bien ! soit; que ta sincérité soit ta dot; car, j'en jure par la lumiere sacree du soleil, par les mystères d'Hécate et de la nuit, par les révolutions des astres par lesquels nous existons et nous cessons d'être; j'abjure ici pour toi toute ma sollicitude paternelle, tout lien du sang, toute parenté; et à dater de ce moment, je te déclare à toujours étrangère à mon cœur et à moi. Le Scythe barbare ou l'anthropophage qui dévore ses propres enfans trouveront auprès de moi autant d'affection, de pitié et de sympathie que toi, qui n'es plus ma fille.

KENT.

Sire, —

LEAR.

Silence, Kent! Ne t'interpose pas entre le dragon et sa colère: c'était elle que je préférais, et j'espérais confier le soin de mes vieux jours aux soins de sa tendresse. — (*A Cordélie.*) Arrière, et sors de ma présence. Aussi vrai que je désire dormir en paix dans ma tombe, j'abjure pour elle la tendresse d'un pere ! — Appelez le roi de France; — qu'on se dépêche. — Appelez le duc de Bourgogne. — Cornouailles et Albanie, partagez entre vous le troisième lot, et qu'il aille s'ajouter à la dot de mes deux filles: qu'elle en demande une à l'orgueil qu'elle appelle franchise; que l'orgueil la marie. Je vous investis l'un et l'autre de ma puissance, de mon autorité souveraine, et de tous les attributs et prérogatives de la majesté royale. — Nous nous réservons une garde de cent chevaliers, qui seront defrayés par vous, et devenant votre hôte à tour de rôle, nous établirons notre résidence pendant un mois, tantôt chez l'un de vous, tantôt chez l'autre. Nous ne voulons conserver que le nom de roi et les marques extérieures de notre dignité; quant au pouvoir, aux revenus et à l'exercice de la royauté, tout cela, mes chers fils, nous vous l'abandonnons; en confirmation de ce don que je vous octroie, partagez entre vous cette couronne.

Il ôte sa couronne et la leur donne.

KENT.

Royal Lear, que j'ai toujours honoré comme mon roi, chéri comme mon père, suivi comme mon maître, vous que dans mes prières j'ai toujours invoqué comme mon ange tutélaire, —

LEAR.

L'arc est bandé et la corde tendue, prends garde que la flèche ne t'atteigne.

KENT.

Qu'au contraire, elle me frappe, dût sa pointe pénetrer jusqu'à la région de mon cœur: Kent peut être irrespectueux quand Lear est en démence. Que prétends-tu, vieillard? penses-tu que le devoir, retenu par la crainte, gardera le silence, alors que la puissance s'incline devant l'adulation? Pour l'honnête homme la franchise est un devoir, quand l'esprit de vertige s'empare du souverain. Rétracte ton arrêt, et que la réflexion te fasse revenir sur ta décision insensée : j'en réponds sur ma tête, la plus jeune de tes filles n'est pas celle qui te chérit le moins, et une voix humble et modeste n'est pas l'écho d'un cœur vide.

LEAR.

Kent, si tu fais cas de ta vie, n'en dis pas davantage.

KENT.

Je n'ai jamais considéré ma vie que comme un enjeu que je devais risquer contre tes ennemis; et je ne craindrai jamais de la perdre quand ta sûreté l'exigera.

LEAR.

Hors de ma vue !

KENT.

Sois plus clairvoyant, Lear, et continue à me voir tel que tu m'as vu jusqu'ici.

LEAR.

Par Apollon, —

KENT.

Par Apollon, ô roi, tu prends le nom des dieux en vain.

LEAR, *portant la main sur son épée.*

O vassal! mécréant!

ALBANIE *et* CORNOUAILLES.

Arrêtez, sire.

KENT.

Tue ton médecin et applique son salaire à la guérison de la maladie. Révoque les dons que tu viens d'octroyer; sinon, tant qu'il me restera un souffle de voix, je ne cesserai de te dire que tu fais mal.

LEAR.

Écoute-moi, mécréant! au nom de tes devoirs de sujet, écoute-moi! — Puisque tu as cherché à nous faire rétracter notre parole, chose qui ne nous est jamais arrivée, puisque ton orgueilleuse obstination n'a pas craint de s'interposer entre notre arrêt et notre puissance, ce qui est un outrage à notre fierté et à notre rang, avec la permission de ceux à qui nous avons remis notre autorité, reçois ta récompense. Je t'accorde cinq jours pour réunir les moyens de faire face aux événemens et aux besoins de cette vie; mais le sixième, je t'ordonne de délivrer notre royaume de ta présence détestée; et si le dixième, tu es rencontré dans nos domaines, d'où notre ordre te bannit, tu seras sur-le-champ mis à mort. Va-t'en! Par Jupiter, cette sentence est inébranlable.

KENT.

Roi, adieu; puisque tu veux en agir ainsi, la liberté est loin de ces lieux, et c'est ici qu'est l'exil. — (*A Cordélie.*) Que les dieux te mettent sous l'abri de leur tendre sollicitude, jeune fille qui penses avec justesse, et qui as on ne peut plus sagement parlé! — (*A Régane et à Goneril.*) Et vous, puissent vos actes répondre à l'emphase de vos paroles, et les faits justifier vos protestations de tendresse! — (*Aux ducs de Cornouailles et d'Albanie.*) Princes, c'est ainsi qu'en partant Kent vous fait ses adieux : il va traîner ses vieux jours dans des contrées nouvelles.

Il sort.

Rentre GLOSTER, *suivi* DU ROI DE FRANCE, DU DUC DE BOURGOGNE, *et* DE LEUR SUITE.

GLOSTER.

Sire, voici le roi de France et le duc de Bourgogne.

LEAR.

Duc de Bourgogne, c'est à vous d'abord que nous nous adressons, vous qui, en concurrence avec ce roi, avez recherché la main de notre fille; Quelle dot exigez-vous avec elle? à quelles conditions la prendrez-vous pour épouse?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Sire, je ne demande que ce que votre majesté a elle-même offert, et votre intention n'est pas sans doute de retrancher quelque chose de vos premières offres.

LEAR.

Noble duc de Bourgogne, alors qu'elle nous était chère, nous l'estimions à un très-haut prix; mais maintenant elle n'a plus à nos yeux la même valeur. Seigneur, la voilà devant vous; si quelque partie de sa mince personne, revêtue d'un semblant de beauté, ou sa personne entière, ayant en partage notre déplaisir et rien de plus, peut vous convenir et vous plaire, la voilà; elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je ne sais que répondre.

LEAR.

Telle qu'elle est, avec les défauts qu'elle possède, sans un ami qui lui reste, ayant tout récemment encouru notre haine, dotée de notre malédiction, et proscrite par nous sous la foi du serment, vous convient-il de la prendre, ou de la laisser?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pardonnez-moi, sire; mais à de telles conditions un choix est impossible.

LEAR.

Laissez-la donc, seigneur; car, par la puissance qui m'a donné l'être, je vous ai fait connaître toute sa fortune. — (*Au roi de France.*) Pour vous, grand roi, je ne voudrais pas mériter si mal de votre amitié, que de vous unir à ce que je hais; je vous supplie donc de reporter votre amour sur un objet qui en soit plus digne qu'une misérable que la nature rougit presque d'avouer.

LE ROI DE FRANCE.

Voilà qui est étrange! celle qui était, il n'y a qu'un moment, l'objet de votre prédilection, le sujet de vos éloges, le baume de votre vieil âge, celle que vous estimiez et chérissiez le plus, de quel crime monstrueux s'est-elle donc rendue coupable, pour qu'en un clin-d'œil elle ait été dépouillée d'une affection si tendre? Il faut, de deux choses l'une, ou que sa faute soit d'un caractère bien revoltant et bien grave, ou que votre première affection pour elle ait été blâmable : or c'est ce que ma raison ne saurait admettre, et pour m'y faire croire il ne faudrait pas moins qu'un miracle.

CORDÉLIE.

Si l'on me fait un crime de ne pas posséder l'art insidieux de dire ce que je ne pense pas, moi qui, lorsqu'une chose est dans ma pensée, la fais avant d'en parler, du moins, je supplie votre majesté de vouloir bien déclarer que si je me vois privée de vos bonnes grâces et de votre affection, ce n'est pas que je suis entachée d'aucun vice, d'aucun meurtre, d'aucune souillure, que j'aie rien commis de contraire à la chasteté et à l'honneur; mais c'est que je ne possède pas, — et cette privation ne me rend que plus riche, — des yeux qui implorent toujours, et une langue que je me félicite de ne point avoir, quoiqu'il m'en coûte la perte de votre tendresse.

LEAR.

Mieux vaudrait pour toi n'être point née que de m'avoir ainsi déplu.

LE ROI DE FRANCE.

N'est-ce que cela? un caractère avare de manifestations qui se contente de sentir sans rien exprimer? — Duc de Bourgogne, que vous semble de cette princesse? L'amour n'est point de l'amour, lorsqu'à l'objet principal se mêlent des considérations étrangères. Voulez-vous d'elle? elle porte avec elle sa dot.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Léar.*

Sire, donnez la dot que vous aviez offerte de vous-même, et ici, devant vous, je prends la main de Cordélie et la proclame duchesse de Bourgogne.

LEAR.

Je ne donne rien; je l'ai juré; je tiendrai mon serment.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Cordélie.*

Je suis fâché qu'en perdant un père il vous faille aussi perdre un époux.

CORDÉLIE.

Que le duc de Bourgogne aille en paix; puisque des considérations de fortune forment tout son amour, je ne serai point sa femme.

LE ROI DE FRANCE.

Belle Cordélie, riche dans ton indigence, précieuse dans ton abandon, adorable dans les mépris dont tu es l'objet, toi et tes vertus, soyez à moi. Je prends ici solennellement ce que les autres rejettent. Chose étrange! leurs froids dédains enflamment mon amour et le portent jusqu'à l'adoration. — (*A Lear.*) Roi, ta fille sans dot, devenue notre partage, régnera sur nous, sur les nôtres et sur notre belle France. Tous les ducs de l'humide Bourgogne ne rachèteraient pas de mes mains cette fille rare et inappréciée. — Dis-leur adieu, Cordélie, tout injustes qu'ils sont à ton égard.

LEAR.

Prends-la, roi de France: elle est à toi; car je la renie pour ma fille, et jamais mes yeux ne reverront son visage. — (*A Cordélie.*) Ainsi éloigne-toi de nous, privée de nos bonnes grâces, de notre tendresse, de notre bénédiction. Venez, noble duc de Bourgogne.

Fanfares. LEAR, LES DUCS DE BOURGOGNE, DE CORNOUAILLES *et* D'ALBANIE, GLOSTER *et* LEUR SUITE *sortent.*

LE ROI DE FRANCE, *à Cordélie.*

Prenez congé de vos sœurs.

CORDÉLIE, *à ses sœurs.*

Objets de la prédilection de mon père, Cordélie vous quitte les larmes aux yeux. Je sais ce que vous êtes; mais je suis votre sœur, et il me répugne de donner à vos défauts leurs véritables noms. Conduisez-vous bien envers notre père: je le confie à l'affection que vous avez proclamée pour lui. Mais, hélas! si j'étais dans ses bonnes grâces, à tous les séjours je préférerais une place à ses côtés.

RÉGANE.

Ne nous prescris point notre devoir.

GONERIL.

Fais désormais ton étude de plaire à ton époux, qui t'a prise indigente et comme on fait l'aumône. Tu as failli à l'obéissance filiale, et si tu es privée de dot, tu l'as mérité.

CORDÉLIE.

Le temps lèvera le voile dont se couvre l'astuce. Les fautes qu'il a cachées d'abord, il finit par les livrer au mépris. Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE.

Venez, ma belle Cordélie.

LE ROI DE FRANCE *et* CORDÉLIE *sortent.*

GONERIL.

Ma sœur, j'ai beaucoup à te dire sur un point qui nous touche de près toutes deux. Je pense que notre père partira d'ici ce soir.

RÉGANE.

Rien de plus sûr; il doit partir avec toi; le mois prochain, ce sera mon tour.

GONERIL.

Tu vois à combien de caprices sa vieillesse est sujette. Nous avons eu fréquemment occasion de l'observer; notre sœur est celle qu'il a toujours aimée le plus; et cependant tu vois comme il vient de la bannir de ses affections; l'absurdité d'une telle conduite saute aux yeux tout d'abord.

RÉGANE.

C'est une infirmité de l'âge; toutefois il n'a jamais exercé sur lui-même qu'un contrôle imparfait.

GONERIL.

A l'époque de sa plus grande vigueur intellectuelle, il a eu des lubies. Maintenant qu'il est vieux, nous devons nous attendre non seulement à la manifestation de défauts depuis long-temps enracinés, mais encore, aux bizarres emportemens qu'une vieillesse infirme et chagrine amène avec elle.

RÉGANE.

Nous aurons probablement à essuyer des boutades pareilles à celle que lui a fait prononcer le bannissement de Kent.

GONERIL.

Avant de partir et de prendre définitivement congé de lui, il reste encore au roi de France quelques devoirs d'étiquette à remplir. Agissons de concert, je te prie; avec le caractère que nous lui connaissons, si notre père conserve encore la moindre autorité, l'abandon qu'il vient de nous faire ne sera pour nous qu'une dérision.

RÉGANE.

Nous y repenserons.

GONERIL.

Il nous faut prendre des mesures, et cela sans délai.

Elles sortent.

SCENE II.

Une salle dans le château du comte de Gloster.

Entre EDMOND, *une lettre à la main.*

EDMOND.

Nature, tu es ma divinité; c'est à toi que je voue mes services : pourquoi resterais-je soumis à la tyrannie de l'usage, et permettrais-je aux conventions arbitraires des nations de me priver de mon héritage, parce que je suis venu douze ou quatorze lunes plus tard que mon frère? Pourquoi ce nom de bâtard? pourquoi serais-je réputé ignoble, alors que j'ai le corps aussi bien conformé, l'esprit aussi généreux, et l'extérieur aussi avenant qu'aucun fils d'honnête matrone? pourquoi impriment-ils sur mon front un stigmate d'ignominie, de bâtardise? En quoi serais-je ignoble, moi qu'un acte vigoureux et clandestin de la nature a formé d'élémens plus abondans et plus forts que n'en peut fournir, sur une couche insipide, un couple épuisé, procédant sans plaisir à la création d'une race d'imbéciles, engendrés entre le sommeil et le réveil? — Quoi qu'il en soit, Edgar, il faut que j'aie ton patrimoine; notre père ne porte pas moins d'affection au bâtard Edmond qu'au légitime Edgar. Légitime! le beau mot! N'importe ; si cette lettre produit son effet, et si mon plan réussit, l'ignoble Edmond primera le fils légitime; je grandis, je prospère. — Maintenant, dieux, rangez-vous du parti des bâtards!

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

Kent banni de la sorte! le roi de France s'éloignant courroucé! et le roi parti ce soir même, abdiquant son pouvoir, et ne conservant que l'appareil de la royauté! et toutes ces choses accomplies coup sur coup! — Edmond! eh bien, quelles nouvelles?

EDMOND, *affectant de cacher la lettre.*

Aucune, seigneur.

GLOSTER.

Pourquoi mets-tu tant d'empressement à cacher cette lettre?

EDMOND.

Je ne sais aucune nouvelle, seigneur.

GLOSTER.

Quel est le papier que tu lisais là?

EDMOND.

Ce n'est rien, seigneur.

GLOSTER.

Non! Pourquoi le mettre dans ta poche si précipitamment? si ce n'est rien, il était fort inutile de le cacher. Voyons, donne; s'il ne contient rien, je n'aurai pas besoin de lunettes pour le lire.

EDMOND.

Je vous prie, seigneur, de vouloir bien m'excuser : c'est une lettre de mon frère ; je ne l'ai pas encore lue en entier ; mais j'en ai lu assez pour juger qu'elle n'est pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOSTER.

Donne-moi cette lettre.

EDMOND.

Que je la retienne ou vous la donne, j'ai la certitude de vous déplaire ; son contenu, autant que j'en ai pu juger, est répréhensible.

GLOSTER.

Voyons, voyons.

EDMOND, *lui remettant la lettre.*

J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit ceci que par manière d'épreuve, et pour sonder ma vertu.

GLOSTER, *lisant.*

« Ce respect des vieillards, sanctionné par l'u» sage, remplit d'amertume la plus belle saison » de notre vie; il nous sèvre de notre fortune, jus» qu'à ce que la vieillesse nous mette dans l'im» puissance d'en jouir. Je commence à trouver un » sot et inutile esclavage dans cette oppression » d'une vieillesse tyrannique qui gouverne, non » parce qu'elle est forte, mais parce qu'on la » laisse faire. Viens me voir, afin que nous re» parlions de cela. Si notre père pouvait dormir » jusqu'à ce que je l'éveillasse, tu posséderais à » toujours la moitié de son revenu, et tu vivrais » le bien-aimé de ton frère, EDGAR. »

Oh! oh! une conspiration!

« Dormir jusqu'à ce que je l'éveillasse, — tu » jouirais de la moitié de son revenu. » Mon fils Edgar! sa main a-t-elle bien pu écrire cela? son cœur et son cerveau le concevoir? — Quand cette lettre t'est-elle parvenue? qui te l'a remise?

EDMOND.

Elle ne m'a pas été remise, seigneur; voilà justement où est l'astuce : je l'ai trouvée sur la fenêtre de ma chambre, où on l'avait jetée.

GLOSTER.

Tu connais cette écriture pour être celle de ton frère?

EDOUARD.

S'il s'agissait d'une lettre innocente, seigneur, je jurerais que c'est son écriture; mais dans l'état actuel des choses, je voudrais me persuader que cela n'est pas.

GLOSTER.

C'est son écriture.

EDMOND.

Sans aucun doute, seigneur, c'est sa main qui a tracé ces lignes; mais j'aime à croire que son cœur n'y est pour rien.

GLOSTER.

Ne t'a-t-il jamais sondé sur ce chapitre?

EDMOND.

Jamais, seigneur; mais je lui ai souvent entendu

dire que lorsque les enfans sont parvenus à l'âge d'homme, et les pères sur le declin, le père devrait être le pupille du fils, et le fils administrer sa fortune.

GLOSTER.

O scélérat! scélérat! — c'est justement le système dans lequel est écrite sa lettre! — Abominable scélérat! fils dénaturé! homme exécrable! bête féroce! plus féroce que la brute. — Va, Edmond, va le chercher, je veux m'assurer de sa personne: — l'infâme scélérat! — où est-il?

EDMOND.

Je ne saurais trop vous le dire, seigneur: s'il vous plaisait de suspendre votre indignation contre mon frère, jusqu'au moment où vous aurez obtenu de sa bouche des preuves plus certaines de ses intentions, vous suivriez une marche plus sûre et plus regulière; si, au contraire, vous méprenant sur ses desseins, vous procédez violemment contre lui, vous portez à votre honneur une grave atteinte, et vous brisez au cœur son obéissance. Je gagerais ma tête qu'il a écrit ceci uniquement pour éprouver mon affection à votre égard, et sans aucune intention coupable.

GLOSTER.

Tu penses?

EDMOND.

Si vous le jugez à propos, je me placerai dans un lieu d'où vous pourrez entendre notre conversation sur cette matière, et vous edifier par le témoignage de vos propres oreilles; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOSTER.

Il est impossible qu'il soit un pareil monstre.

EDMOND.

Tout-à-fait impossible.

GLOSTER.

A l'égard d'un père qui a pour lui une affection si tendre et si vraie! — Ciel et terre! Edmond, va le chercher; mets-moi, je te prie, à portée de l'entendre; emploie les moyens que te suggerera ta prudence; je donnerais tout ce que je possède pour voir mes doutes eclaircis.

EDMOND.

Je vais le chercher à l'instant même; je combinerai les choses de mon mieux, et viendrai vous instruire du tout.

GLOSTER, *absorbé par sa préoccupation.*

Ces dernieres éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La raison a beau chercher à nous en donner l'explication, la nature n'en ressent pas moins les fatales consequences: l'amour se refroidit, l'amitie se relâche, les frères se divisent: dans les villes, la rebellion; dans les campagnes, la discorde; dans les palais, la trahison; et les liens qui unissent les pères aux enfans sont brisés. Ce scélérat, né de moi, réalise la prédiction; c'est le fils contre le père: le roi oublie les sentimens de la nature, c'est le père contre l'enfant. Notre bon temps est passé pour ne plus revenir; les complots, la déloyauté, la trahison et tous les désordres les plus funestes poursuivent d'inquietudes nos derniers jours. — Edmond, va me chercher le scélérat; tu n'y perdras rien, va; mets-y de la prudence. — Et le noble et loyal Kent est banni! sa vertu fait tout son crime! — Cela est etrange.

Il sort.

EDMOND, *seul.*

Voilà bien la sottise des hommes! Quand nous sommes mal avec la fortune, ce qui est très-souvent la faute de notre conduite, nous nous en prenons de nos desastres au soleil, à la lune, aux étoiles, comme si nous étions scélérats par nécessite, imbéciles par compulsion celeste, fripons, voleurs et traîtres par l'action irrésistible des astres; ivrognes, menteurs et adultères par une obeissance forcee à l'influence planetaire; enfin, comme si tous nos vices nous étaient imposes par une puissance divine... Admirable subterfuge de l'homme libertin, de mettre ses penchans lascifs sur le compte d'une étoile! Mon père et ma mère se sont unis sous la constellation du Dragon, et je suis né sous la grande Ourse: voilà pourquoi je suis paillard et mal léché. — J'aurais été ce que je suis, quand la plus virginale des étoiles du firmament aurait brillé sur ma bâtardise. Edgar —

Entre EDGAR.

EDMOND, *continuant.*

Bon! il arrive à point nommé comme le dénoûment dans l'ancienne comédie. Mon rôle est de jouer l'affliction, avec force soupirs comme en pousse un pensionnaire de Bedlam*. — Oh! ces éclipses présageaient les divisions dont nous sommes témoins. Fa, sol, la, mi.

Il affecte de fredonner sur des tons discordans.

EDGAR.

Eh bien! mon frère Edmond, dans quelles sérieuses contemplations es-tu donc plongé?

EDMOND.

Mon frère, je réfléchissais à une prédiction que j'ai lue l'autre jour, sur les évenemens qui doivent suivre ces éclipses.

EDGAR.

Est-ce que tu t'occupes de ces choses-là?

EDMOND.

Je t'assure que les effets dont il est parlé dans ce livre ne s'accomplissent, helas! que trop fidèlement; tels que discordes et hostilités entre les enfans et les peres, morts, disettes, rupture d'anciennes amitiés, dissensions dans l'état, menaces et malédictions contre le roi et les nobles, défiances sans fondement, bannissement de nos amis les

* Il s'agit ici de ces pauvres lunatiques, inoffensifs, pensionnaires externes de l'hospice de Bedlam, ou Bethleem, qu'on laissait vaguer et demander l'aumône. (*Note du traducteur.*)

plus chers, dispersion de troupes, violation de la loi conjugale, et je ne sais quoi encore.

EDGAR

Depuis combien de temps cette fureur d'astronomie te possède-t-elle?

EDMOND.

Allons, allons : y a-t-il long-temps que tu n'as vu mon père?

EDGAR.

Hier soir.

EDMOND.

Lui as-tu parlé?

EDGAR.

Oui, deux heures de suite.

EDMOND.

Vous êtes-vous quittés bons amis? N'as-tu trouvé, soit dans son langage, soit dans sa physionomie, aucun signe de mécontentement?

EDGAR.

Aucun.

EDMOND.

Tâche de te rappeler en quoi tu peux l'avoir offensé; et, si tu m'en crois, évite sa presence jusqu'à ce que la violence de son courroux ait eu le temps de se calmer. Dans ce moment son irritation contre toi est si grande, qu'il en pourrait résulter des malheurs.

EDGAR.

Quelque scélérat m'aura desservi auprès de lui.

EDMOND.

Je le crains. Tiens-toi renfermé quelque temps, je t'en prie, jusqu'à ce que sa fureur soit un peu apaisée; retire-toi dans mon appartement, où j'irai te prendre pour te mettre à portée d'entendre parler notre père : vas-y, je te prie, voici ma clef. — Si tu sors, ne marche qu'armé.

EDGAR.

Armé, mon frère?

EDMOND.

Mon frère, je te donne un avis utile. Aussi vrai que je suis honnête homme, il se trame quelque chose contre toi. Ce que je t'ai dit ne peut te donner qu'une idée bien faible de ce que j'ai vu et entendu; ce n'est rien auprès de l'effrayante vérite. De grâce, éloigne-toi!

EDGAR.

Aurai-je bientôt de tes nouvelles?

EDMOND.

Je te servirai de tout mon pouvoir dans cette affaire.

EDGAR *sort.*

EDMOND, *seul.*

Un père crédule et un frère généreux, dont la noble nature est si loin de toute pensee malveillante qu'il n'en soupçonne point dans autrui! Sa sotte loyauté facilite singulièrement l'exécution de mon plan. — Je vois l'affaire. — Devons à mon adresse l'héritage que m'a refusé ma naissance : pour arriver à mon but, tous les moyens me sont bons.

Il sort.

SCENE III.

Un appartement dans le palais du duc d'Albanie.

Entrent GONERIL *et son* INTENDANT.

GONERIL.

Est-il vrai que mon père ait frappé mon écuyer, parce qu'il réprimandait son bouffon?

L'INTENDANT.

Oui, madame.

GONERIL.

Il me fait de continuels affronts; chaque instant le voit commettre quelque nouvelle incartade qui jette la brouille parmi nous : je ne l'endurerai pas; ses chevaliers deviennent ingouvernables, et lui-même, il s'emporte contre nous pour la moindre bagatelle. — Quand il reviendra de la chasse, je ne veux pas lui parler; dis-lui que je suis indisposée. — Tu ferais même bien de te relâcher un peu dans ton service auprès de lui; j'en prends sur moi le blâme.

On entends un bruit de cors.

L'INTENDANT.

Il vient, madame, je l'entends!

GONERIL.

Toi et tes camarades, mettez dans votre service toute la négligence qu'il vous plaira; je ne serais pas fâchée qu'il en fît un sujet de plainte. Si cela ne lui convient pas, qu'il aille chez ma sœur, qui, sur ce point, je le sais, pense comme moi; notre résolution est prise; nous n'en changerons pas. Stupide vieillard, qui s'imagine pouvoir exercer encore l'autorité dont il a fait l'abandon! — Sur ma vie, ces vieux fous retombent dans l'enfance, et il faut les mener par la rigueur quand la douceur est impuissante. Rappelle-toi ce que je t'ai dit.

L'INTENDANT.

Bien, madame.

GONERIL.

Ayez soin, parmi vous, de traiter ses chevaliers avec plus de froideur; peu importe ce qui en pourra résulter; previens-en tes camarades: mon but est de faire naître une occasion qui me permette de parler. — Je vais sur-le-champ écrire à ma sœur de conformer sa conduite à la mienne. — Va préparer le dîner.

Ils sortent.

SCENE IV.

Une salle dans le même palais.

Entre KENT, *déguisé.*

KENT.

Si je réussis aussi bien à déguiser ma voix que mon langage, j'atteindrai pleinement le but que ma loyauté s'est proposée dans cette métamorphose. — Maintenant, Kent, sujet exilé, si tu peux ser-

vir encore celui-là même qui t'a condamné, le maître que tu chéris rendra peut-être justice à l'œuvre laborieuse que tu auras accomplie.

Bruit de cors. Entre LEAR *suivi de ses* CHEVALIERS *et de ses* SERVITEURS.

LEAR.

Qu'on ne me fasse pas attendre le dîner une seule minute. (*Un serviteur sort.*) Qui es-tu, toi?

KENT.

Un homme, seigneur.

LEAR.

Quelle est ta profession? que nous veux-tu?

KENT.

Je fais profession d'être ce que je suis en effet. Voici ma règle : servir fidèlement celui qui m'accorde sa confiance, aimer celui qui est honnête homme, frayer avec celui qui est sage et qui parle peu, craindre le châtiment, combattre quand je ne puis faire autrement, et ne point manger de poisson*.

LEAR.

Qui es-tu?

KENT.

Un homme au cœur loyal, aussi pauvre que le roi.

LEAR.

Si tu es aussi pauvre comme sujet, que lui comme roi, tu es pauvre en effet. Que veux-tu?

KENT.

Du service.

LEAR.

Qui veux-tu servir?

KENT.

Vous.

LEAR.

Me connais-tu?

KENT.

Non, seigneur; mais vous avez dans la physionomie quelque chose qui me donne envie de vous avoir pour maître.

LEAR.

Qu'est-ce que c'est?

KENT.

Le cachet de l'autorité.

LEAR.

Quels services peux-tu rendre?

KENT.

Je puis garder fidèlement un secret, monter à cheval, courir, gâter une bonne histoire en la racontant, et délivrer sans façon un message facile; je suis bon pour tout ce dont un homme ordinaire est capable, et ma meilleure qualité, c'est la diligence.

LEAR.

Quel est ton âge?

* Allusion à une expression proverbiale sous le règne d'Élisabeth : « *C'est un honnête homme; il ne mange pas de poisson le vendredi;* » c'est-à-dire : « *Il n'est point papiste* » (*Note du traducteur.*)

KENT.

Je ne suis ni assez jeune pour m'amouracher d'une femme à cause de son chant, ni assez vieux pour raffoler d'elle sans raison : j'ai quarante-huit années sur la tête.

LEAR.

Suis-moi; je te prends à mon service; si tu ne me déplais pas plus après dîner que maintenant, nous ne nous quitterons pas de sitôt. — Le dîner! holà! le dîner! — Où est mon follet? mon bouffon? Qu'on aille chercher mon bouffon.

Entre L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Avec votre permission, —

Il sort.

LEAR.

Que dit ce drôle? rappelez ce bélitre. — (*Un chevalier sort.*) Où est mon fou? holà! — Est-ce que tout le monde dort? — (*Le chevalier rentre.*) Eh bien, où est ce butor?

LE CHEVALIER.

Sire, il dit que votre fille est indisposée.

LEAR.

Pourquoi le coquin n'est-il pas revenu sur ses pas quand je l'ai appelé?

LE CHEVALIER.

Sire, il m'a déclaré tout net que cela ne lui convenait pas.

LEAR.

Que cela ne lui convenait pas?

LE CHEVALIER.

Sire, je ne sais ce qui se passe; mais, autant que j'en puis juger, votre majesté n'est pas traitée avec le même respect et la même affection qu'autrefois; on remarque un grand refroidissement non seulement parmi les gens du palais, mais dans le duc lui-même et dans votre fille.

LEAR.

Ah! tu crois?

LE CHEVALIER.

Je prie votre majesté de vouloir bien m'excuser si je me trompe; mais mon dévouement ne saurait garder le silence quand je crois m'apercevoir qu'on ne se conduit pas avec votre majesté comme on le devrait.

LEAR.

Tu me remets en mémoire une observation que j'avais faite moi-même; j'ai remarqué depuis peu beaucoup d'indifférence et de froideur; mais j'aimais mieux en accuser ma susceptibilité jalouse que d'y voir le résultat d'une malveillance préméditée; il faut que j'examine la chose de plus près. — Mais où est mon fou? voilà deux jours que je ne l'ai vu.

LE CHEVALIER.

Depuis que notre jeune maîtresse est partie pour la France, le fou a donné des signes d'une profonde affliction.

LEAR.

Ne parlons pas de cela; je m'en étais aperçu. — (*A l'un de ses chevaliers.*) Vous, allez dire à ma fille que je veux lui parler. — (*A un autre.*) Vous, allez me chercher mon fou.

LES DEUX CHEVALIERS *sortent.*

Rentre L'INTENDANT.

LEAR, *continuant.*

Ah! vous voilà, monsieur le drôle? Approchez! Que suis-je à vos yeux?

L'INTENDANT

Le père de ma maîtresse.

LEAR.

Le père de ta maîtresse! bélître! butor! animal!

L'INTENDANT.

Je ne suis rien de tout cela, seigneur; permettez-moi de vous le dire.

LEAR.

Tu oses me regarder en face, insolent!

Il le frappe.

L'INTENDANT.

Je ne souffrirai pas qu'on me frappe, seigneur.

KENT, *lui donnant le croc en jambe, et le faisant tomber.*

Ni qu'on te donne le croc en jambe, méchant joueur de ballon.

LEAR.

Ami, je te remercie; tu me sers bien, et je t'aimerai.

KENT, *à l'Intendant.*

Allons, lève-toi et décampe; je t'apprendrai à tenir ta place; va-t'en, va-t'en: si tu veux prendre de nouveau la mesure de ta sotte personne, tu n'as qu'à rester; mais tu feras mieux de partir; crois-moi, c'est le parti le plus sage.

Il le pousse dehors.

LEAR.

Mon bon ami, je te suis bien obligé; voilà pour payer ce service.

Il donne de l'argent à Kent.

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Il faut aussi que je le récompense. — (*A Kent, en lui présentant son bonnet.*) Tiens, voilà mon bonnet de fou.

LEAR.

Eh bien, mon enfant, comment te portes-tu?

LE BOUFFON, *à Kent.*

Mon cher, je te conseille de prendre mon bonnet.

LEAR.

Pourquoi donc, mon enfant?

LE BOUFFON, *à Kent.*

Parce que tu te mets au service d'un homme tombé dans la disgrâce; je t'avertis que si tu ne sais pas sourire selon que souffle le vent, tu auras bientôt attrapé un rhume; tiens, prends mon bonnet. Cet homme que tu vois s'est aliéné pour jamais deux de ses filles, et a rendu malgré lui service à la troisième; si tu t'attaches à ses pas, il faut que tu portes mon bonnet. — Comment va mon oncle? Que n'ai-je deux bonnets et deux filles!

LEAR

Pourquoi, mon enfant?

LE BOUFFON.

S'il m'arrivait de leur donner tout mon bien, je garderais pour moi les deux bonnets de fou: tiens, prends toujours le mien; tu en demanderas un second à tes filles.

LEAR.

Mon cher, gare les étrivières!

LE BOUFFON.

La vérité est un chien qu'on renvoie du chenil; on vous la chasse à coups de fouet, pendant que la chienne favorite étale au coin du feu sa puante personne.

LEAR.

Voilà un trait pénétrant et qui s'adresse à moi.

LE BOUFFON.

Si tu veux, je te dirai un couplet.

LEAR.

Voyons.

LE BOUFFON.

Écoute bien, mon oncle.

Avoir autant qu'il se pourra
Plus d'étoffe que d'apparence,
Moins de babil que de science,
Prêter moins qu'en sa bourse on n'a;
Afin de faire feu qui dure
Savoir ménager sa monture;
Apprendre beaucoup, croire peu;
Prudemment jouer petit jeu;
Laisser sa bouteille et sa blonde;
A la maison se tenir coi;
Mes chers amis, voilà de quoi
Se tirer d'affaire en ce monde.

KENT.

Tout cela et rien c'est la même chose, fou.

LE BOUFFON.

En ce cas, c'est comme l'éloquence d'un avocat sans honoraires; tu ne m'as rien donné en retour; ne pourrais-tu, mon oncle, tirer quelque parti de rien?

LEAR.

Non, mon enfant, on ne peut rien faire de rien.

LE BOUFFON, *à Kent.*

Dis-lui, je te prie, que c'est justement à quoi se monte le revenu de ses terres; dis-le-lui, toi, car il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR.

Tu es un fou méchant!

LE BOUFFON.

Sais-tu, mon cher, quelle est la différence entre un fou méchant et un fou bon diable?

LEAR.

Non, mon enfant; apprends-moi cela.

LE BOUFFON.

Celui dont l'insolence
Te conseille aujourd'hui
D'abdiquer ta puissance,
Qu'il vienne ici,
Ou prends sa place à lui.
Par un contraste aimable,
Aussitôt l'on verra,
(*Se désignant du doigt.*)
Ici, le fou bon diable,
(*Montrant Lear.*)
Et le fou méchant, — là.

LEAR.

Est-ce que tu m'appelles fou, mon enfant?

LE BOUFFON.

Tu as abdiqué tous les autres titres que tu tenais de ta naissance.

KENT.

Voilà un gaillard qui n'est pas si fou qu'il le paraît, monseigneur.

LE BOUFFON.

Non, ma foi; c'est un métier dont les seigneurs et les grands ne veulent pas me laisser le privilége. Si j'avais le monopole de la folie, ils voudraient en avoir leur part; il n'est pas jusqu'aux dames qui ne me disputent mon rôle et n'empiètent sur mes attributions. — Mon oncle, donne-moi un œuf, et je te donnerai deux couronnes *.

LEAR.

Quelles sont ces deux couronnes que tu me donneras?

LE BOUFFON.

Je prendrai un œuf que je couperai par le milieu, puis je mangerai le jaune et je te donnerai le blanc, ou les deux couronnes de l'œuf. Quand tu as partagé en deux moitiés ta couronne, et que tu les as données l'une et l'autre, c'est comme si, dans un chemin plein de boue, tu avais porté ton âne sur ton dos. Il y avait bien peu de cervelle sous la couronne chauve qui recouvre ton crâne, lorsque tu as fait l'abandon de ta couronne d'or. Si ce que je dis maintenant est d'un fou, qu'on donne les étrivières au premier qui sera de cet avis.

L'année aux fous ne fut jamais plus dure;
Les sages les ont remplacés;
De leur esprit embarrassés,
Ils font, ma foi, sotte figure.

LEAR.

Depuis quand es-tu si en train de chanter, mon enfant?

LE BOUFFON.

Depuis que de tes filles tu as fait tes mères; car, le jour où, leur mettant les verges dans la main, tu t'es humblement soumis à leur correction, ce jour là

Elles ont pleuré d'allégresse;
Et moi, le cœur gros de tristesse,
De douleur, hélas! j'ai chanté,
En voyant ce roi si vanté
Mettre sa raison en goguette,
Et jouer à cligne-musette.

Je t'en prie, mon oncle, donne à ton fou un maître qui lui enseigne à mentir; je voudrais apprendre à mentir.

LEAR.

Si tu mens, mon cher, nous te ferons fouetter.

LE BOUFFON.

Il existe entre toi et tes filles une conformité merveilleuse: elles veulent me faire fouetter quand je dis la vérité, toi, quand je mens; et parfois aussi on me fouette quand je ne dis rien. Je préférerais toute autre destinée à celle de fou, et cependant, je ne voudrais pas de la tienne, mon oncle, tu as rogné ton intelligence par les deux bouts, sans rien laisser au milieu: voici venir l'une des rognures.

Entre GONERIL.

LEAR.

Eh bien, ma fille, pourquoi ce visage sombre? Je te trouve depuis quelque temps l'air singulièrement morose.

LE BOUFFON.

Tu étais un heureux mortel, quand il pouvait t'être indifférent qu'elle fût gaie ou triste; maintenant, tu n'es plus qu'un zéro sans valeur; je suis plus que toi: je suis un fou, tu n'es rien. — (*A Goneril.*) Oui, allons, je vais me taire. Je lis cet ordre sur votre visage, sans que vous ayez besoin de parler. Bouche close!

Celui qui, gaspillant sa vie,
N'a garde ni croûte ni mie,
Je vous le dis, un jour viendra
Que de la faim il souffrira.

(*Montrant Lear.*) Cet homme-là n'est plus qu'une cosse vide.

GONERIL.

Seigneur, non seulement votre fou, à qui tout est permis, mais tous ceux qui font partie de votre suite insolente, ne cessent de soulever des discordes et des querelles, et se livrent à de coupables et intolérables désordres; seigneur, je croyais qu'il suffirait de vous faire connaître cet état de choses pour qu'il y fût mis un terme; mais si j'en juge par votre langage et vos actes récens, j'ai tout lieu de craindre que vous n'encouragiez ces méfaits et ne les couvriez de votre protection. Si cela était, vous n'échapperiez pas à notre juste réprobation, et le remède ne se ferait pas attendre, remède dont l'application, dans l'état régulier de

* En Angleterre, un écu de cinq schellings s'appelle une couronne. (*Note du traducteur.*)

votre intelligence, serait injurieuse et offensante, mais qui, justifiée par la nécessité, ne serait plus qu'une mesure de prudence.

LE BOUFFON.

Car vous savez, mon oncle,

Le moineau tant donna la becquée aux coucous,
Qu'à la fin sous les coups
De l'ingrate couvée
Il eut la cervelle enlevée.

Si bien que la chandelle s'est éteinte, et que nous sommes restés dans les ténèbres.

LEAR.

Êtes-vous ma fille?

GONERIL.

Je désirerais que vous voulussiez bien faire usage de la provision de bon sens dont je vous sais suffisamment pourvu, et vous défaire de ces bizarres humeurs, qui, depuis peu, vous rendent méconnaissable.

LE BOUFFON.

Un âne ne saurait-il distinguer quand c'est la charrue qui tire les bœufs?

LEAR.

Quelqu'un me reconnait-il ici? Je ne suis pas Léar. Est-ce ainsi que Lear marche? est-ce ainsi qu'il parle? où sont ses yeux? Il faut ou que sa raison soit affaiblie, ou que ses sens soient frappés d'incapacité complète. Moi éveillé! cela n'est pas. Qui peut me dire qui je suis?

LE BOUFFON.

L'ombre de Lear.

LEAR.

Je voudrais le savoir; car si j'en juge par ces insignes de la souveraineté, si je m'en rapporte au témoignage de ma raison, je crois avoir des filles; et cependant c'est une erreur.

LE BOUFFON.

Tes filles feront de toi un père obéissant.

LEAR.

Votre nom, belle dame!

GONERIL.

Cet ébahissement, seigneur, est du même calibre que vos autres boutades récentes. Veuillez, je vous prie, me bien comprendre : vous êtes vieux et vénérable, vous devriez aussi être sage : vous conservez ici à votre suite cent chevaliers ou écuyers qui ont porté si loin leurs désordres, leurs débauches et leur impudence, que notre cour, souillée par leur présence impure, ressemble à une hôtellerie plongée dans une immense orgie; la crapule et le libertinage en font une taverne et une maison de prostitution plutôt que la résidence d'un roi. Les choses en sont arrivées à un tel degré d'infamie, qu'une prompte réforme est urgente : je vous invite donc, si vous ne voulez que je prenne ce qu'on m'aura refusé, à réformer une partie de votre suite; et que ceux que vous conserverez à votre service soient des gens qui conviennent à votre âge, qui sachent se connaître, et vous respecter.

LEAR.

Enfer et ténèbres! — Qu'on selle mes chevaux, qu'on rassemble ma suite. — Dégénérée bâtarde! je ne t'importunerai pas; il me reste une fille.

GONERIL.

Vous frappez mes gens, et votre soldatesque effrénée prétend donner des ordres à ses supérieurs.

LEAR.

Malheur à qui se repent trop tard!

Entre LE DUC D'ALBANIE.

LEAR, *continuant, au duc d'Albanie.*

Ah! vous voilà, seigneur! est-ce votre volonté qu'il en soit ainsi? parlez, seigneur. — Qu'on prépare mes chevaux. — Ingratitude, furie au cœur de marbre, plus hideuse quand tu te montres dans un enfant, que les monstres de la mer.

ALBANIE.

De grâce, seigneur, modérez-vous.

LEAR, *à Goneril.*

Abominable harpie! tu mens. Les gens de ma suite sont des hommes choisis et bien élevés, qui savent remplir tous leurs devoirs, et dont la conduite est irréprochable. — Oh! comment une faute légère de Cordélie a-t-elle pu me paraître impardonnable au point de déplacer mes affections de leur siége habituel, comme aurait pu faire un levier, pour exiler de mon cœur la tendresse d'un père, et lui substituer le fiel de la haine? (*Se frappant le front.*) O Lear, Lear, Lear! frappe cette porte qui a laissé entrer ta démence et sortir ton bon sens! — (*A sa suite.*) Allez, mes gens, allez!

ALBANIE.

Seigneur, j'ignore le motif de votre colère, et j'en suis totalement innocent.

LEAR.

C'est possible, seigneur. — Entends-moi, nature, entends-moi; exauce mon vœu, divinité chérie! si tu te proposais de rendre cette créature féconde, suspends tes desseins! mets la stérilité dans ses flancs, neutralise en elle les organes de la maternité, et que de son corps flétri il ne naisse jamais un enfant qui l'honore! S'il lui arrive d'être mère, que le fils qu'elle mettra au jour, pétri de fiel et de perversité, devienne le tourment de sa vie! qu'il sillonne de rides son jeune front, qu'il imprime sur ses joues creusées la trace de ses pleurs incessans, qu'il rie des douleurs de sa mère, et paie en mépris ses bienfaits, afin qu'elle apprenne par sa propre expérience que la morsure d'un serpent est moins cruelle que la douleur d'avoir un enfant ingrat! — Partons, partons!

Il sort.

ALBANIE.

Dieux que nous adorons, d'où provient tout ceci?

GONERIL.

Ne vous tourmentez pas pour en savoir davan-

tage, et laissez libre carrière aux boutades d'un vieillard insensé.

Rentre LEAR.

LEAR.

Quoi! cinquante de mes chevaliers supprimés à la fois! au bout de quinze jours!

ALBANIE.

Qu'y a-t-il, seigneur?

LEAR.

Je vais vous le dire. — (*A Goneril.*) Malédiction! je rougis de ma faiblesse. Faut-il que tu aies la puissance d'émouvoir à ce point ma fermeté d'homme, et de faire couler ces larmes brûlantes qui m'échappent malgré moi, et dont tu es indigne? — Que les brouillards infects et les vents homicides fondent sur toi! que les flèches incurables de la malédiction d'un pére te percent de part en part! — O mes yeux, qu'un sot attendrissement vient mouiller, qu'il vous arrive encore de verser des larmes pour un pareil objet, et je vous arrache de mes propres mains, et vous envoie, vous et vos pleurs, humecter la terre endurcie. — Voilà donc où j'en suis réduit? Ah! n'importe! il me reste encore une fille. Celle-là, j'en suis sûr, est bonne et compatissante; quand elle apprendra ta conduite, elle déchirera de ses ongles ton visage inhumain. Tu me verras reparaître sous mon aspect d'autrefois, toi qui t'imagines que je l'ai dépouillé pour toujours.

LEAR *sort avec sa suite;* KENT *l'accompagne.*

GONERIL.

L'avez-vous entendu?

ALBANIE.

Malgré tout l'amour que je vous porte, Goneril, je ne saurais être injuste au point, —

GONERIL.

De grâce! soyez tranquille. — Holà, Oswald! — (*Au Bouffon.*) Toi, drôle, coquin plus rusé que tu n'es fou, suis ton maître.

LE BOUFFON.

Mon oncle Lear, mon oncle Lear, attends-moi, emmène ton fou avec toi.

Un renard pris au piége, une fille semblable,
Auraient reçu bientôt une hart pour cadeau,
Si pour payer la corde secourable
Il ne fallait que mon chapeau.

GONERIL.

Voilà un homme bien conseillé, ma foi! — Cent chevaliers! — Est-il politique, est-il prudent de lui laisser conserver auprès de lui cent chevaliers armés de pied en cap, afin qu'au moindre caprice, à la moindre lubie, au plus léger motif de plainte, à la première chose qui lui déplaira, il puisse abriter derrière eux sa vieillesse imbécile, et tenir nos vies à sa merci. — Holà! Oswald!

ALBANIE.

Vous poussez, je crois, vos craintes trop loin.

GONERIL.

Cela est plus prudent qu'un excès de [illegible].
J'aime mieux écarter les dangers que je crains, que d'avoir à craindre toujours. Je connais le fond de sa pensée; ce qu'il vient de dire là, je l'ai déjà mandé à ma sœur; si elle lui donne asile à lui et à ses cent chevaliers, après que je lui en ai montré tous les inconvéniens, —

Entre L'INTENDANT.

GONERIL, *continuant.*

Eh bien, Oswald, as-tu écrit à ma sœur la lettre en question?

L'INTENDANT.

Oui, madame.

GONERIL.

Prends avec toi une escorte, et monte sur-le-champ à cheval : informe ma sœur dans le plus grand détail de mes motifs de crainte, et appuie-les de toutes les raisons que tu pourras trouver. Pars, et presse ton retour.

L'INTENDANT *sort.*

GONERIL, *continuant.*

Non, non, seigneur, cette excessive douceur qui marque votre conduite, je ne la désapprouve pas; cependant, permettez-moi de vous le dire, votre défaut de prudence est beaucoup plus blâmable que votre inoffensible douceur ne mérite d'éloges.

ALBANIE.

Jusqu'où s'étend la portée de votre vue, c'est ce que j'ignore; souvent nous gâtons ce qui est bien en voulant l'améliorer.

GONERIL.

Cependant, —

ALBANIE.

Soit! attendons l'événement.

Ils sortent.

SCENE V.

Une cour devant le même palais.

Entrent LEAR, KENT *et* LE BOUFFON.

LEAR, *à Kent.*

Prends les devans et rends-toi à Gloster, où tu remettras cette lettre à ma fille; ne lui fais connaitre ce que tu sais qu'en te bornant à répondre aux questions qu'elle t'adressera sur la teneur de la lettre. Si tu ne fais pas la plus grande diligence, je serai là-bas avant toi.

KENT.

Je ne dormirai pas, seigneur, que je n'aie remis votre lettre.

Il sort.

LE BOUFFON.

Si on avait la cervelle aux talons, n'aurait-elle pas à craindre les engelures?

LEAR.

Oui, mon enfant.

LE BOUFFON.

En ce cas, réjouis-toi, je te prie. Ton intelligence n'aura pas ses souliers en pantoufles.

LEAR.

Ha! ha! ha!

LE BOUFFON.

Tu verras que ta fille te traitera comme sa sœur; car, bien qu'elle lui ressemble comme une pomme sauvage à une pomme douce, néanmoins je sais ce que je sais.

LEAR.

Et que sais-tu, mon enfant?

LE BOUFFON.

Qu'il n'y aura pas plus de différence entre elles, qu'entre une pomme sauvage et une pomme sauvage. Pourrais-tu me dire pourquoi nous avons le nez au milieu du visage?

LEAR.

Non.

LE BOUFFON.

C'est pour que les yeux soient placés l'un à droite et l'autre à gauche du nez, afin que ce qu'on ne peut flairer, on puisse le voir.

LEAR, *rêveur et préoccupé.*

J'ai été injuste envers elle * : —

LE BOUFFON.

Pourrais-tu me dire comment l'huître fait son écaille?

LEAR.

Non.

LE BOUFFON.

Ni moi non plus; mais je puis te dire pourquoi un limaçon a une maison.

LEAR.

Pourquoi?

* C'est de Cordélie qu'il parle. (*Note du traducteur*)

LE BOUFFON.

Pour y cacher sa tête, au lieu de la donner à ses filles et de laisser ses cornes sans abri.

LEAR, *toujours préoccupé.*

Je veux oublier ma nature. — Un père si tendre! — Mes chevaux sont-ils prêts?

LE BOUFFON.

Tes ânes sont allés y voir. La raison pour laquelle les sept étoiles ne sont pas plus de sept, est une fort jolie raison.

LEAR.

Parce qu'elles ne sont pas huit.

LE BOUFFON.

C'est vrai : tu ferais un excellent bouffon.

LEAR.

Si je reprenais mon autorité par la force! — Monstrueuse ingratitude!

LE BOUFFON.

Mon oncle, si tu étais mon bouffon, je te ferais battre pour être devenu vieux avant le temps.

LEAR.

Comment cela?

LE BOUFFON.

Tu n'aurais pas dû vieillir avant d'être sage.

LEAR.

O que je ne devienne pas fou, que je ne devienne pas fou, ciel miséricordieux! Conserve-moi la raison; je ne veux pas devenir fou!

Entre UN DE SES CHEVALIERS.

LEAR, *continuant.*

Eh bien! les chevaux sont-ils prêts?

LE CHEVALIER.

Ils sont prêts, seigneur.

LEAR, *au Bouffon.*

Viens, mon enfant.

LE BOUFFON.

Celle qui est fille maintenant, et qui rit en me voyant partir, ne sera pas fille long-temps, à moins d'événemens imprévus.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Une cour du château du comte de Gloster.

EDMOND *et* CURAN *se rencontrent.*

EDMOND.

Dieu te garde, Curan.

CURAN.

Et vous aussi, seigneur. J'ai vu votre père, et je lui ai annoncé que le duc de Cornouailles et Régane, son épouse, arriveront ici ce soir.

EDMOND.

Comment cela se fait-il?

CURAN.

Ma foi, je n'en sais rien : vous avez sans doute appris les nouvelles qui circulent, ou plutôt qu'on se communique tout bas, car on ne les dit encore qu'à l'oreille.

EDMOND.

Je les ignore. Dis-moi, je te prie, quelles sont ces nouvelles?

CURAN.

N'avez-vous pas entendu dire que la guerre al-

lait probablement s'allumer entre les ducs de Cornouailles et d'Albanie?

EDMOND.

Pas le moins du monde.

CURAN.

Vous ne tarderez donc pas à l'apprendre. Adieu, seigneur.

Il s'éloigne.

EDMOND, *seul.*

Le duc doit venir ici ce soir! Bon, tant mieux! cette circonstance favorise singulièrement mes projets! Mon père a mis du monde en campagne pour arrêter mon frère, et j'ai un rôle scabreux à jouer: — Allons, de la célérité, et que la fortune me seconde! — (*Élevant la voix.*) Mon frère, un mot; descendez: — mon frère, venez, vous dis-je. —

Arrive EDGAR.

EDMOND, *continuant.*

Mon père vous fait chercher: — fuyez de ce lieu; on lui a découvert votre retraite; fuyez à la faveur des ombres de la nuit. — N'avez-vous point parlé contre le duc de Cornouailles? Il arrive ce soir même en toute hâte, et Régane l'accompagne. N'avez-vous rien dit de son hostilité contre le duc d'Albanie? Rappelez-vous bien.

EDGAR.

Pas un mot, j'en ai la certitude.

EDMOND.

J'entends venir mon père, — excusez-moi; il faut que je fasse semblant de tirer l'épée contre vous! — Tirez aussi la vôtre; faites comme si vous vous défendiez. — (*Ils mettent l'épée à la main et commencent un combat simulé.*) Rends-toi: suis-moi devant mon père: — holà! de la lumière. — (*Bas.*) Fuyez, mon frére: — (*Haut.*) Des torches, des torches! — (*Bas.*) C'est bien, adieu.

EDGAR *s'éloigne.*

EDMOND, *continuant.*

Si je me tirais un peu de sang, ce serait une preuve irrécusable de mes courageux efforts! — (*Il se fait au bras une légère blessure.*) J'ai vu des gens ivres se faire plus de mal que cela, par manière de plaisanterie. — (*Élevant la voix.*) Mon père! mon pére! arrêtez! arrêtez! Quoi, point de secours!

Arrive GLOSTER, *suivi de ses* GENS *qui portent des torches.*

GLOSTER.

Eh bien! Edmond, où est le scélérat?

EDMOND.

Il était là tout-à-l'heure, caché dans les ténèbres, l'épée à la main, murmurant de coupables charmes et implorant la lune comme sa divinité tutélaire: —

GLOSTER.

Mais où est-il?

EDMOND.

Voyez, seigneur, je saigne.

GLOSTER.

Edmond, où est le scélérat?

EDMOND.

Il s'est enfui. Quand il a vu l'inutilité de ses efforts, —

GLOSTER.

Qu'on le poursuive. Holà! mettez-vous sur sa trace.

LES SERVITEURS *s'éloignent.*

GLOSTER, *continuant.*

Eh bien! quand il a vu l'inutilité de ses efforts, —

EDMOND.

Pour me faire consentir au meurtre de mon père; quand il a vu que je lui parlais des dieux vengeurs, qui tiennent en reserve tous leurs foudres pour punir les parricides; que j'attestais les liens multipliés et saints qui unissent les enfans aux pères; — en un mot, seigneur, quand il a vu mon invincible répugnance pour ce projet dénaturé, soudain, dans sa fureur, il a tourné contre moi l'épée que déjà il tenait à la main; et avant que j'eusse pu songer à me défendre, il m'a blessé; mais lorsqu'il a vu qu'appelant à moi mon courage, je me mettais hardiment en devoir d'agir et de lui tenir tête, et peut-être aussi effrayé par le bruit que j'ai fait, il a aussitôt pris la fuite.

GLOSTER.

Il a beau fuir; ce pays ne lui offrira point de retraite; et une fois pris, c'est fait de lui; — le noble duc, mon maître, mon digne chef et protecteur, arrive ce soir: avec son autorisation, je ferai proclamer à son de trompe une récompense pour celui qui découvrira et livrera au supplice ce lâche homicide, et la peine de mort contre quiconque lui aura donné asile.

EDMOND.

Voyant que je ne pouvais le détourner de son dessein et qu'il y persistait irrevocablement, je lui ai adressé des paroles pleines de courroux, et l'ai menacé de tout découvrir. Il m'a repondu: « Bâtard stupide, penses-tu que ton témoignage, » opposé au mien, obtiendrait la moindre créance? » Non, quand tu produirais contre moi ma propre » écriture, je la nierais, et je rejetterais tous les » torts sur tes conseils, tes complots et tes pratiques » criminelles; et tu ne saurais aveugler le monde » au point de l'empêcher de voir l'intérêt puissant » et decisif que tu as à ma mort. »

GLOSTER.

O l'effroyable et endurci scélérat! il irait jusqu'à nier sa lettre! Il n'est pas né de moi. (*On entend le son d'une trompette.*) Écoute, j'entends la trompette du duc! je ne sais quel motif l'amène. Je veux faire fermer tous les ports du royaume; le scélérat n'échappera pas; il faut que le duc m'ac-

corde cela; en outre, j'enverrai son signalement dans toutes les directions, afin qu'il soit partout reconnu. Quant à toi, fils loyal et dévoué, je prendrai les mesures nécessaires pour te rendre habile à recueillir ma succession.

Arrivent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, *et* LEUR SUITE.

CORNOUAILLES.

Eh bien, mon noble ami, depuis mon arrivée, — et j'arrive à l'instant même, — j'ai appris d'étranges nouvelles.

RÉGANE.

Si elles sont vraies, il n'est pas de châtiment assez grand pour punir le coupable. Comment vous trouvez-vous, seigneur?

GLOSTER.

Oh! madame, mon vieux cœur est brisé! il est brisé!

RÉGANE.

Comment, le filleul de mon père aurait voulu attenter à vos jours? celui que mon père a nommé? votre Edgar?

GLOSTER.

Oh! madame, madame, je rougis de le dire.

RÉGANE.

N'était-il pas lié avec ces chevaliers tapageurs qui composent la suite de mon père?

GLOSTER.

Je l'ignore, madame; son crime passe toute mesure. —

EDMOND.

Effectivement, madame, il était de leur bande.

RÉGANE.

Alors je ne m'étonne pas de ses intentions perverses! ce sont eux qui lui auront conseillé d'attenter à la vie d'un vieillard dont il leur tarde de posséder et de dissiper les revenus. Ce soir même j'ai reçu par ma sœur des nouvelles de leur conduite; et suivant ses conseils, s'ils viennent pour séjourner chez moi, je suis bien décidée à ne pas m'y trouver.

CORNOUAILLES.

Ni moi non plus, Régane, je vous en donne ma parole. — Edmond, j'apprends que votre conduite envers votre père a été celle d'un bon fils.

EDMOND.

C'était mon devoir, seigneur.

GLOSTER.

Il m'a révélé ses projets, et en cherchant à se saisir de sa personne, il a reçu la blessure que vous voyez.

CORNOUAILLES.

Est-on à sa poursuite?

GLOSTER.

Oui, monseigneur.

CORNOUAILLES.

S'il est pris, on le traitera de manière à n'avoir plus jamais rien à craindre de lui: disposez de mon autorité, et faites-en l'usage qu'il vous plaira. — Pour vous, Edmond, dont la vertu et l'obéissance viennent à l'instant même de se manifester d'une manière si honorable, vous serez des nôtres; nous avons besoin d'hommes loyaux comme vous; nous retenons vos services.

EDMOND.

Je vous servirai, seigneur, avec zèle, à défaut de toute autre qualité.

GLOSTER.

Je remercie pour lui votre altesse

CORNOUAILLES.

Vous ignorez pourquoi nous sommes venus vous voir.

RÉGANE.

A cette heure indue, au milieu des ténèbres de de la nuit: ce sont, noble Gloster, des affaires d'une haute importance et sur lesquelles nous avons besoin de vous consulter. — Notre père et notre sœur nous ont écrit, chacun de leur côté, pour nous informer d'une mésintelligence qui s'est élevée entre eux; nous avons jugé à propos de leur répondre de notre propre résidence; les messagers sont prêts, et pour partir n'attendent plus que nos dépêches Notre fidèle et vieil ami, que votre cœur se console; et veuillez nous aider de vos conseils dans l'affaire urgente qui nous occupe.

GLOSTER.

Je suis à vos ordres, madame; vos altesses sont les très-bien venues.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Devant le château de Gloster.

KENT *et* L'INTENDANT *se rencontrent.*

L'INTENDANT.

Bonjour, l'ami; es-tu de la maison?

KENT.

Oui.

L'INTENDANT.

Où pourrons-nous mettre nos chevaux?

KENT.

Dans la bourbe.

L'INTENDANT.

Si tu m'aimes, dis-le-moi, je t'en prie.

KENT.

Je ne t'aime pas.

L'INTENDANT.

En ce cas, je me soucie fort peu de toi.

KENT.

Si je te tenais dans le parc de Lispsburg, je t'obligerais bien à prendre de moi quelque souci.

L'INTENDANT.

Pourquoi me traites-tu ainsi? je ne te connais pas.

KENT.

Drôle, je te connais.

L'INTENDANT.

Pour qui me connais-tu ?

KENT.

Pour un fripon, un faquin, un mangeur de restes, un gueux, tout pétri de bassesse et d'orgueil, un mendiant sans cœur, un valet à trois livrées, un sale coquin, un poltron, un maraud qui sent la corde d'une lieue, un gredin qui fait le chien couchant pour escroquer un héritage, un cuistre ne sachant faire d'autre métier que celui d'entremetteur, un composé de tout ce qu'il y a de plus misérable, de plus vil, de plus lâche ; un sot animal que je vais faire crier à tue-tête sous mes coups s'il ose désavouer une seule des syllabes de son signalement.

L'INTENDANT.

Quel étrange drôle es-tu donc de venir ainsi injurier un homme qui ne te connaît pas plus que tu ne le connais?

KENT.

Il faut que tu sois un coquin bien effronté pour oser dire que tu ne me connais pas; il n'y a pas plus de deux jours que je t'ai donné le croc en jambes et battu devant le roi. Dégaîne, misérable : il fait nuit, mais il y a clair de lune ; il faut que je te hache comme chair à pâté, infâme poltron. Dégaîne.

Il met l'épée à la main.

L'INTENDANT.

Laisse-moi; je n'ai rien à démêler avec toi.

KENT.

Dégaîne, coquin : tu es venu apporter des lettres contre le roi, et servir la révolte d'une poupée orgueilleuse contre l'autorité de son père ; dégaîne, coquin, ou je vais te taillader les côtes; — dégaîne, misérable; allons, viens.

L'INTENDANT.

Au secours! au meurtre! au secours!

KENT.

En garde, misérable! défends-toi, drôle ; défends-toi, scélérat; en garde!

Il le bat.

L'INTENDANT.

Au secours! au meurtre! au secours!

Arrivent EDMOND, CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOSTER, *et* PLUSIEURS SERVITEURS.

EDMOND.

Eh bien! qu'y a-t-il? séparez-vous.

KENT.

Avec vous, jeune homme, si cela vous convient ; venez, je suis votre homme ; venez, mon jeune maître.

GLOSTER.

Des épées nues! des armes! de quoi s'agit-il ?

CORNOUAILLES.

Sur votre vie, arrêtez; quiconque portera un coup de plus est un homme mort. De quoi est-il question ?

RÉGANE.

Ce sont les messagers de ma sœur et du roi.

CORNOUAILLES.

Quel est le motif de votre querelle? parlez.

L'INTENDANT.

Je puis à peine respirer, monseigneur.

KENT.

Cela ne m'étonne pas ; ta valeur a fait de si grandes prouesses. Misérable poltron, la nature te renie ; c'est un tailleur qui t'a fait.

CORNOUAILLES.

Tu es un singulier drôle; un tailleur faire un homme ?

KENT.

Oui, monseigneur, un tailleur, un statuaire ou un peintre n'auraient pu ébaucher un homme aussi grossièrement, lors même qu'ils n'auraient mis que deux heures à l'ouvrage.

CORNOUAILLES, *à l'Intendant.*

Réponds-moi : comment s'est élevée cette rixe ?

L'INTENDANT.

Monseigneur, ce vieux scélérat, dont j'ai bien voulu épargner la vie en considération de sa barbe grise, —

KENT.

Misérable zed ! lettre superflue ! — Monseigneur ! si vous me le permettez, je vais écraser ce grossier scélérat, le réduire en mortier et en crépir les murs d'une étable à pourceaux. — Épargner ma barbe grise, vil poltron ?

CORNOUAILLES.

Tais-toi, drôle ! tais-toi, manant ! n'as-tu donc de respect pour personne?

KENT.

Si fait, monseigneur ; mais la colère a ses priviléges...

CORNOUAILLES.

Pourquoi es-tu en colère?

KENT.

De voir une épée aux mains d'un homme sans cœur. Ces coquins doucereux, véritables rats, coupent avec leurs dents les liens sacrés trop fortement serrés pour être dénoués ; ils flattent toutes les passions coupables de leurs maîtres; jettent de l'huile sur le feu de leur colère, de la neige sur leur refroidissement ; nient, affirment, et tournent à tout vent au gré du caprice de leurs maîtres ! pareils aux chiens, ils ne savent que suivre. — (*A l'Intendant.*) Que la peste confonde ta face épileptique ! Est-ce que tu te moques de ce que je dis, et me prends-tu pour un imbécile? Oison, si je te tenais dans la plaine de Sarum, je te chasserais devant moi toujours criant jusqu'à Camelot *.

CORNOUAILLES.

Est-ce que tu es fou, vieux drôle ?

* Ville du comté de Sommerset. (*Note du traducteur.*)

GLOSTER.

Comment vous êtes-vous pris de querelle? dites-nous cela?

KENT.

Il n'y a pas entre les élémens contraires plus d'antipathie qu'il n'y en a entre moi et ce misérable.

CORNOUAILLES.

Pourquoi l'appelles-tu misérable? quel est son crime?

KENT.

Son visage me déplaît.

CORNOUAILLES.

Pas plus peut-être que le mien, ou celui des personnes ici présentes.

KENT.

Monseigneur, j'ai l'habitude d'être franc; j'ai vu dans ma vie de meilleurs visages qu'aucun de ceux que je vois dans ce moment devant moi.

CORNOUAILLES.

C'est quelque maraud qui, s'étant vu complimenter pour sa franchise, affecte une grossièreté brutale, et fait parade d'un défaut qu'il n'a pas. Il ne saurait flatter, il est franc et sincère. Il faut qu'il dise la vérité; si elle est bien reçue, tant mieux; sinon, prenez-vous-en à sa franchise. Je connais de ces marauds-là, qui sous un masque de franchise, cachent plus de duplicité et une âme plus corrompue que vingt courtisans imbéciles se consumant en efforts d'adulations.

KENT.

Monseigneur, je vous l'affirme en toute sincérité, sous le bon plaisir de votre grandeur, dont l'influence, pareille à l'auréole flamboyante qui rayonne au front de Phébus, —

CORNOUAILLES.

Qu'est-ce que cela veut dire?

KENT.

C'est pour changer de style, puisque celui que je viens d'employer vous déplaît si fort; assurément, monseigneur, je ne suis point un flatteur; celui qui vous a trompé avec un accent de franchise n'était qu'un franc scélérat, ce que pour ma part je ne serai jamais, quand vous m'en prieriez.

CORNOUAILLES, *à l'Intendant*.

En quoi l'as-tu offensé?

L'INTENDANT.

En rien, monseigneur; il a plu dernièrement au roi mon maître, de me frapper par suite d'une méprise; cet homme, pour flatter sa colère, se joignit à lui et me fit tomber; puis, lorsque j'étais à terre, m'insulta, me railla, et s'attira des éloges du roi pour avoir accablé un homme sans défense; tout-à-l'heure, fier encore de ce grand exploit, il vient de tirer l'épée contre moi.

KENT.

A entendre ces coquins et ces poltrons-là, Ajax n'est rien auprès d'eux.

CORNOUAILLES.

Qu'on aille chercher les ceps *: vieux scélérat obstiné, non moins qu'insolent, nous t'apprendrons, —

KENT.

Monseigneur, je suis trop vieux pour apprendre; je sers le roi; c'est lui qui m'envoie auprès de vous; ce serait montrer pour la personne de mon gracieux maître peu de respect et beaucoup de mauvais vouloir, que de mettre son messager dans les ceps.

CORNOUAILLES

Allez chercher les ceps.

UN SERVITEUR *s'éloigne.*

CORNOUAILLES, *continuant.*

Sur ma vie et mon honneur, il y restera jusqu'à midi.

RÉGANE.

Jusqu'à midi! dites jusqu'à ce soir, et toute la nuit encore.

KENT.

Mais, madame, si j'étais le chien de votre père, vous ne me traiteriez point ainsi.

RÉGANE.

Non; mais je traite ainsi son valet quand ce valet est un drôle.

On apporte les ceps.

CORNOUAILLES.

Voilà un coquin de la même pâte que ceux dont nous parle votre sœur. — Allons, approchez les ceps.

GLOSTER.

Je supplie votre altesse de n'en rien faire. Sa faute est grave, et le bon roi son maître saura l'en punir; la peine avilissante que vous voulez lui infliger est la punition réservée au vol et aux délits des scélérats de la plus vile espèce; le roi trouvera mauvais qu'on l'ait insulté dans la personne de son messager, en le mettant dans les ceps.

CORNOUAILLES.

Je le prends sur moi.

RÉGANE.

Ma sœur aurait à plus juste titre le droit de s'offenser, qu'on ait insulté et maltraité son envoyé dans l'accomplissement de sa mission. — Allons, emprisonnons-lui les jambes. —

On met Kent dans les ceps.

RÉGANE, *continuant.*

Venez, monseigneur; retirons-nous.

RÉGANE, CORNOUAILLES *et* LEUR SUITE *s'éloignent.*

GLOSTER.

Je suis fâché de ce qui t'arrive, mon ami; c'est

* Instrument de correction alors en usage; c'étaient des morceaux de bois qui tenaient les jambes du patient enclavées et fortement serrées. (*Note du traducteur.*)

la volonté du duc, et tout le monde sait qu'on ne lui en fait pas changer facilement ; j'intercéderai pour toi.

KENT.

N'en faites rien, seigneur ; j'ai sommeil, j'ai fait une longue route ; je dormirai une partie du temps ; je passerai le reste à siffler ; un honnête homme doit prendre son parti sur tout. Je vous souhaite le bonsoir.

GLOSTER.

Le duc a tort ; on prendra mal la chose.

Il s'éloigne.

KENT, *seul.*

Bon roi, je crains bien que tu ne sois tombé d'un mal dans un pire *. Flambeau du monde, qui en ce moment éclaires une autre portion de notre globe, approche, afin qu'aux rayons de ta lumière bienfaisante je puisse prendre lecture de cette lettre. (*Il tire une lettre de son sein.*) — Ce n'est guère que pour le malheur désespéré qu'il se fait des miracles. Je sais que cette lettre me vient de Cordélie ; le bonheur aura voulu qu'elle fût informée du déguisement sous lequel je me cache ; qui sait si elle ne trouvera pas le moyen de me tirer de cette position fâcheuse, et d'appliquer un remède au mal ? — La fatigue et le sommeil m'accablent ; profitez de ce moment, ô mes yeux appesantis ; fermez-vous pour ne pas voir cette ignoble demeure. — Fortune, bonne nuit ; souris-moi encore ; je m'endors au branle de ta roue.

Il s'endort.

SCENE III.

Une bruyère.

Arrive EDGAR

EDGAR.

J'ai entendu la proclamation promulguée contre moi ; heureusement que j'ai pu, dans le creux d'un arbre, me dérober aux poursuites. Toutes les issues sont gardées ; partout une active vigilance est sur ma trace. Tant qu'il me sera possible d'échapper, je veux dérober ma tête au danger qui la menace ; dussé-je descendre, pour me déguiser, à la condition la plus abjecte, la plus rapprochée de la brute, que la misère ait imposée à l'homme. Je noircirai ma figure, je ceindrai mes reins d'une couverture ; je ferai à ma chevelure une multitude de nœuds ; et, le corps nu, je braverai l'injure des vents et l'inclémence des saisons. Je prendrai pour modèle ces mendians, ces échappés de Bedlam ** qui, poussant d'horribles clameurs, enfoncent dans leurs bras nus et leurs chairs meurtries des épingles, des brochettes de bois, des clous, des tiges de romarin ; et accompagnant ce spectacle hideux de malédictions insensées ou de prières, mettent à contribution la charité des habitans des villages, des moulins et des chaumières. Je suis le pauvre Turlupin ! le pauvre Tom ! C'est quelque chose encore ; — en restant Edgar, je ne suis plus rien.

Il s'éloigne.

SCENE IV.

Devant le château de Gloster. Kent est encore dans les ceps.

Arrivent LEAR, LE BOUFFON *et* UN OFFICIER.

LEAR.

Il est bien étrange qu'ils soient partis de leur château sans me renvoyer mon messager.

L'OFFICIER.

J'ai entendu dire que la nuit dernière encore ils ne songeaient point à ce départ.

KENT.

Je vous salue, mon noble maître.

LEAR.

Ah ! est-ce que tu te fais un passe-temps de ce châtiment ignominieux ?

KENT.

Non, seigneur.

LE BOUFFON.

Ah ! ah ! il porte là de cruelles jarretières ! On attache les chevaux par la tête, les chiens et les ours par le cou, les singes par les reins, les hommes par les jambes : quand un homme a les jambes trop corpulentes, on lui met des brodequins en bois.

LEAR.

Quel est celui qui t'a manqué de respect au point de te placer ici ?

KENT.

C'est lui et elle, votre gendre et votre fille.

LEAR.

Non.

KENT.

Oui.

LEAR.

Non, te dis-je.

KENT.

Oui, vous dis-je.

LEAR.

Non, non, ils n'en sont pas capables.

KENT.

Oui, certes, et ils l'ont fait.

LEAR.

Par Jupiter, je jure que non.

KENT.

Par Junon, je jure que oui.

LEAR.

Jamais ils n'ont pu le faire, ils n'ont pu le vou-

* Littéralement : « tu justifies le proverbe ; te voilà passé de la bénédiction du ciel à la chaleur du soleil. » Tous les commentateurs se sont mépris sur la signification de ce passage ; nous croyons en avoir donné le sens véritable. (*Note du traducteur.*)

** Bedlam ou Bethleem, nom de l'hôpital des fous à Londres. (*Note du traducteur.*)

loir; c'est plus qu'un assassinat de me manquer de respect d'une manière aussi outrageante. Hâte-toi de m'expliquer comment, venant de ma part, tu as pu mériter, ils t'ont pu infliger un pareil traitement.

KENT.

Seigneur, je venais d'arriver à leur château et de leur remettre les lettres de votre altesse; humblement agenouillé devant eux, je ne m'étais point encore relevé, lorsque, tout en sueur, hors d'haleine, haletant, est arrivé un messager apportant les salutations de Goneril, sa maîtresse; il leur a remis des lettres dont sur-le-champ ils ont pris lecture; aussitôt ils ont réuni leurs gens, ont commandé des chevaux, et jetant sur moi un coup d'œil froid et dédaigneux, m'ont intimé l'ordre de les suivre, en attendant qu'ils me donnassent leur réponse; bientôt après j'ai rencontré l'autre messager, dont l'ambassade, je le voyais, avait gâté la mienne; c'était le même drôle qui dernièrement s'est conduit envers votre altesse avec tant d'insolence; écoutant alors ma colère plus que la réflexion, j'ai mis l'épée à la main; les cris de ce poltron ont mis tout le palais sur pied; c'est pour punir ce délit que votre gendre et votre fille ont cru devoir m'infliger ce honteux châtiment.

LE BOUFFON.

L'hiver n'est point encore fini, s'il est vrai que les oies sauvages prennent leur vol dans cette direction-là.

De leur père dans l'indigence
Les enfans détournent les yeux :
Mais le père dans l'opulence
Trouve des fils affectueux.
La Fortune, femme légère,
Ouvre ses bras à qui prospère,
Ferme sa porte au malheureux.

Mais cela n'empêche pas que tes filles te vaudront autant de douleurs que tu pourrais en compter pendant une année entière.

LEAR.

O comme la colère remonte vers mon cœur! Redescends, bile inflammable; c'est plus bas qu'est ta région! — Ou est-elle, cette fille?

KENT.

Avec le comte, seigneur, ici dans le château.

LEAR.

Ne me suivez pas, restez ici.

Il s'éloigne.

L'OFFICIER.

N'avez-vous rien fait de plus que ce que vous venez de dire?

KENT.

Rien. Pourquoi le roi vient-il avec une suite si peu nombreuse?

LE BOUFFON.

Si pour une pareille question on t'avait mis dans les ceps, tu l'aurais bien mérité.

KENT.

Pourquoi donc, fou?

LE BOUFFON.

Nous t'enverrons à l'école de la fourmi, afin que tu apprennes qu'on ne travaille pas dans l'hiver. Tous ceux qui suivent leur nez sont guidés par leurs yeux, à l'exception des aveugles; et il n'y a pas un nez sur vingt qui ne sente ce qui pue. Si tu tiens une grande roue, lâche prise lorsque tu la vois rouler sur le penchant d'une montagne; en t'obstinant à la suivre tu te romprais le cou; mais si tu vois monter quelque grand personnage, donne-lui la main afin qu'il te tire après lui. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien. Des fripons seuls doivent le suivre, puisque c'est un fou qui le donne.

Le courtisan que l'intérêt engage,
Que son rang enchaîne à tes pas,
Pour peu qu'un faible éclair sillonne le nuage,
Tu le verras plier bagage,
Et se tirant lui-même d'embarras,
Te laisser seul tenir tête à l'orage.
Mais le fou ne s'en ira pas;
Il restera tant que la rage
Des autans n'aura pas cessé;
Celui qui fuit est l'insensé;
Celui qui reste est le vrai sage.

KENT.

Où as-tu appris cela, fou?

LE BOUFFON.

Ce n'est pas dans les ceps, tête folle.

Revient LEAR *suivi de* GLOSTER.

LEAR.

Refuser de me parler? Ils sont malades; ils sont fatigués; ils ont voyagé toute la nuit. Prétextes que tout cela, indices de révolte et de défection! Retournez sur vos pas, et rapportez-moi une meilleure réponse.

GLOSTER.

Seigneur, vous connaissez le caractère irritable du duc, combien il est inébranlable et obstiné dans ses résolutions.

LEAR.

Vengeance! Peste! Mort! Confusion! — Son caractère irritable! Gloster, Gloster, je veux parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

GLOSTER.

C'est ce que je leur ai dit, seigneur.

LEAR.

Tu le leur as dit : voyons, me comprends-tu?

GLOSTER.

Oui, seigneur.

LEAR.

Le roi veut parler à Cornouailles; le tendre père veut parler à sa fille, et réclame son obéissance : leur as-tu dit cela? — Par mon sang et ma vie! — Irritable! le duc irritable! — Va lui dire, à ce duc si facile à irriter, que, — mais non, pas encore; — il est peut-être indisposé! la maladie nous fait négliger tous les devoirs que nous

remplissions dans l'état de santé; nous ne sommes plus nous-mêmes, quand la nature accablée impose à l'esprit les souffrances du corps. Je m'abstiendrai; et j'en veux à ma colère d'avoir confondu les lubies d'un malade avec les actes réfléchis d'un homme bien portant. — Malédiction! En quel état je me trouve! — (*Apercevant Kent.*) Pourquoi est-il là? cet acte me fait croire que la réclusion du duc et de la duchesse n'est qu'un prétexte. Qu'on me rende mon serviteur. Va dire au duc et à sa femme que je veux leur parler à l'instant même; dis-leur de venir m'entendre, ou j'irai battre du tambour à la porte de leur chambre jusqu'à ce que le bruit y ait tué le sommeil*.

GLOSTER.

Je voudrais que vous fussiez en bonne intelligence.

Il s'éloigne.

LEAR.

Oh! je sens mon indignation qui se soulève! — mais non; qu'elle s'apaise.

LE BOUFFON.

Tu n'as qu'à lui dire, mon oncle, ce que la cuisinière disait aux anguilles au moment où elle les mettait toutes vivantes dans la croûte d'un pâté; elle leur caressait la tête à coups de baguette en leur criant: « A bas, petites folles, à bas! » C'était son frère qui portait l'affection pour son cheval jusqu'à lui beurrer son foin.

Arrivent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOSTER *et* PLUSIEURS SERVITEURS.

LEAR.

Bonjour à tous deux.

CORNOUAILLES.

Salut à votre seigneurie.

On met Kent en liberté.

RÉGANE.

Je suis charmée de voir votre altesse.

LEAR.

Je le pense, Régane; j'ai des raisons de le croire; si tu ne me voyais pas avec joie, je ferais divorce avec la tombe de ta mère; car elle ne contiendrait plus que la dépouille d'une adultère. — (*A Kent.*) Ah! tu es libre! Mais nous parlerons de cela une autre fois. — Ma bien-aimée Régane, ta sœur est une misérable: ô Régane, (*montrant son cœur*) elle a ici attaché le vautour de l'ingratitude. — Je puis à peine te parler; tu ne pourrais croire avec quelle méchanceté perverse, — ô Régane!

RÉGANE.

Calmez-vous, je vous prie; vous pouvez être injuste envers elle; mais elle est incapable d'oublier son devoir.

LEAR.

Comment? que dis-tu?

RÉGANE.

Je ne puis croire que ma sœur ait manqué en rien à ce qu'elle vous doit. Si elle a mis un frein aux débordemens des gens de votre suite, c'est pour des motifs et dans un but si légitimes, qu'elle est à l'abri de tout blâme.

LEAR.

Ma malédiction sur elle!

RÉGANE.

O seigneur, vous êtes vieux; vous approchez du terme marqué par la nature: il faut vous laisser gouverner et conduire par ceux qui connaissent votre état mieux que vous-même. Je vous prie donc de vouloir bien retourner auprès de ma sœur et reconnaître vos torts envers elle.

LEAR.

Moi, lui demander pardon! Comme il serait séant au représentant de notre maison d'aller lui dire: « Ma chère fille, j'avoue que je suis vieux; la vieillesse est importune; je vous demande à genoux de vouloir bien m'accorder le vêtement, le logement et la nourriture. »

RÉGANE.

En voilà assez, seigneur; ce sont là des façons ridicules; retournez chez ma sœur.

LEAR.

Jamais, Régane; elle m'a regardé avec colère; sa langue de serpent m'a percé au cœur. Ciel, verse sur sa tête ingrate les trésors de tes vengeances! et vous, souffles contagieux, frappez de paralysie ses jeunes membres!

CORNOUAILLES.

Fi donc, seigneur; quelle honte!

LEAR.

Vous, rapides éclairs, dardez dans ses yeux insolens vos flammes aveuglantes! et vous, vapeurs empestées que les marais exhalent et qu'aspire la puissante attraction du soleil, flétrissez sa beauté et châtiez son orgueil.

RÉGANE.

Justes dieux! voilà comme vous me maudirez à mon tour, quand vous serez courroucé contre moi.

LEAR.

Non, Régane; jamais tu n'auras ma malédiction. Ta bienveillante nature est incapable de dureté; ses yeux à elle sont farouches; mais les tiens consolent, et ils ne brûlent pas: ce n'est pas toi qui voudrais me sevrer de mes plaisirs, supprimer une partie de ma suite, m'adresser des paroles insolentes, réduire mes allocations, et, pour conclusion, m'interdire l'entrée de ta résidence. Tu sais trop bien ce qu'exigent les devoirs de la nature, la piété filiale, les procédés de la courtoisie, les sentimens de reconnaissance; tu n'as pas oublié que je t'ai donné en dot la moitié de mon royaume.

* Ce passage a embarrassé les commentateurs; voici comment Letourneur l'a rendu: « Je vais à la porte de leur appartement, et j'y sonnerai tant l'alarme, tant, qu'ils croiront entendre crier: du sommeil à la mort. » C'est plus qu'un contre-sens, c'est un non-sens. (*Note du traducteur.*)

RÉGANE.

Seigneur, venez au fait.

On entend le son d'une trompette.

LEAR.

Qui a mis mon serviteur dans les ceps?

CORNOUAILLES.

Quelle est cette trompette?

Arrive L'INTENDANT.

RÉGANE.

C'est ma sœur qui vient; c'est la confirmation de sa lettre, qui nous annonçait son arrivée prochaine. — (*A l'Intendant.*) Votre maîtresse est-elle arrivée?

LEAR.

Voilà un misérable dont l'orgueil de bas étage s'appuie sur la faveur inconstante de sa maîtresse. — Hors de ma vue, maraud!

CORNOUAILLES.

Que veut dire votre seigneurie?

LEAR.

Qui a mis mon serviteur dans les ceps? Régane, j'aime à croire que c'est à ton insu.

Arrive GONERIL.

LEAR, *continuant.*

Qui vient ici? ô dieux, si vous aimez les vieillards, si votre grandeur bienveillante se plait au spectacle de l'obéissance, si vous-mêmes êtes vieux, que ma cause devienne la vôtre; envoyez ici-bas vos ministres pour embrasser ma défense. — (*A Goneril.*) Peux-tu voir cette barbe sans rougir? — O Régane, quoi! tu la prends par la main?

GONERIL.

Et pourquoi pas, seigneur? quel crime ai-je commis? Tout ce que l'intelligence affaiblie d'un vieillard qualifie d'offense n'en est pas une.

LEAR.

O ma poitrine, quelle force as-tu donc? Quoi! tu peux contenir mon indignation, et tu ne te brises pas! — Comment se fait-il que mon serviteur soit dans les ceps?

CORNOUAILLES.

C'est moi qui l'y ai mis, seigneur; mais sa conduite insolente méritait pis encore.

LEAR.

Quoi! c'est vous?

RÉGANE.

Je vous en prie, mon père, puisque vos facultés sont affaiblies, prenez-en votre parti de bonne grâce; si, congédiant la moitié de votre suite, vous voulez retourner chez ma sœur et y résider jusqu'à ce que le mois soit expiré, vous pourrez alors venir me trouver; pour le moment, je ne suis point chez moi; je suis au dépourvu et dans l'impossibilité de vous recevoir.

LEAR.

Retourner chez elle, et voir cinquante de mes chevaliers congédiés! Non, je préfère aller vivre loin des habitations des hommes, exposé aux injures de l'air, faire ma société du loup et de la chouette, — en butte aux extrémités les plus poignantes! — Retourner chez elle? — Ah! le bouillant monarque de la France, qui a pris sans dot la plus jeune de mes filles, j'aimerais autant aller m'agenouiller devant son trône, et, comme un humble bourgeois, implorer de sa générosité une pension alimentaire. — Retourner chez elle? j'aimerais mieux servir d'esclave et de bête de somme (*montrant l'Intendant*) à cet abominable valet.

GONERIL.

Comme il vous plaira, seigneur.

LEAR.

Je t'en prie, ma fille, ne me fais pas tomber en démence; je ne t'importunerai pas, mon enfant; adieu: nous ne devons plus nous trouver ensemble, nous ne nous reverrons plus! — et cependant tu es ma chair, mon sang, ma fille; ou plutôt, tu es une plaie dans ma chair, et je ne puis t'en expulser; tu es un clou, un ulcère douloureux, un charbon enflammé qu'a engendré mon sang corrompu. Mais je ne te ferai point de reproches; que l'opprobre vienne sur toi quand il voudra, mes vœux ne l'invoqueront pas; je n'appellerai pas sur toi la foudre; je ne porterai pas ma plainte au tribunal des dieux! corrige-toi quand tu le pourras; réforme-toi à loisir. Je puis patienter; je puis rester chez Régane, moi et mes cent chevaliers.

RÉGANE.

Pas du tout; je ne vous attendais point encore, et je ne suis pas préparée à vous recevoir. Seigneur, écoutez ma sœur; car ceux qui veulent bien donner à votre passion le contre-poids de leur raison, se résignent en pensant que vous êtes vieux, et que — Au surplus, ma sœur sait ce qu'elle fait.

LEAR.

Est-ce là le langage que tu devrais tenir?

RÉGANE.

J'y persiste, seigneur. Quoi! cinquante chevaliers, n'est-ce pas suffisant? Qu'avez-vous besoin d'en avoir un plus grand nombre? n'est-ce pas même plus qu'il ne vous en faut? Il y a tout à la fois dépense inutile et danger dans un nombre si considérable? Comment voulez-vous que, dans une même maison, tant de gens, obéissant à des maîtres différens, vivent en bonne intelligence? c'est difficile; c'est presque impossible!

GONERIL.

Ne pourriez-vous pas, seigneur, être servi par ses gens ou par les miens?

RÉGANE.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi, seigneur? S'il leur arrivait de mal s'acquitter de leur service, nous pourrions les réprimander. Si vous voulez venir chez moi, — car j'y vois maintenant un dau-

ger, — je vous prie de n'en amener que vingt-cinq; je ne veux point en recevoir davantage.

LEAR.

Je vous ai tout donné —

RÉGANE.

Et il était temps.

LEAR.

Je me suis placé sous votre garde, sous votre tutelle, mais en stipulant pour ma suite un certain nombre de chevaliers. Dois-je donc, Régane, en venant chez toi, n'en amener que vingt-cinq? Est-ce là ce que tu as dit?

RÉGANE.

Et je le répète, seigneur; je n'en veux pas davantage.

LEAR.

De laides créatures peuvent sembler belles par comparaison; on a quelque mérite encore lorsque entre les pervers on n'est pas le plus pervers. — (*A Goneril.*) J'irai avec toi; tu m'en accordes cinquante, elle vingt-cinq; c'est une fois plus qu'elle, et ta tendresse est le double de la sienne.

GONERIL.

Écoutez-moi, seigneur; quelle nécessité d'avoir à votre suite vingt-cinq individus, ou dix, ou même cinq, dans une maison où un personnel deux fois plus nombreux a l'ordre de vous servir?

RÉGANE.

Qu'avez-vous besoin d'en avoir un seul?

LEAR.

Les besoins ne se raisonnent pas; il n'est pas un mendiant qui, dans son indigence même, n'ait du superflu. N'accorde à la nature que ce que la nature demande, et tu ravales l'homme au niveau de la brute; tu es une dame de haut rang; s'il suffit pour tout luxe de se vêtir chaudement, pourquoi ces riches vêtemens que tu portes et qui ne te protégent qu'imparfaitement contre le froid? — Mais pour moi, une chose de première nécessité, c'est la patience; accordez-la-moi, grands dieux. Vous voyez ici un pauvre vieillard, non moins chargé de douleurs que d'années, malheureux par l'une et par l'autre de ces deux causes. Si c'est vous qui stimulez les cœurs de ces filles contre leur père, ne me ravalez pas au point de l'endurer tranquillement; allumez en moi le feu d'un noble courroux, et ne souffrez pas que des pleurs, ces armes qu'il faut laisser aux femmes, sillonnent mon mâle visage! — Non, filles dénaturées, je tirerai de vous une telle vengeance, que le monde — je ferai des choses — j'ignore encore ce qu'elles pourront être, mais elles épouvanteront la terre. Vous vous attendez à me voir pleurer; non, je ne pleurerai pas: — j'ai amplement sujet de verser des larmes; mais avant que j'en répande une seule, ce cœur se brisera en mille pièces. — O mon fou, j'en perdrai la raison!

LEAR, GLOSTER, KENT *et* LE BOUFFON *s'éloignent*

Le tonnerre gronde, et on entend le bruit lointain d'un orage.

CORNOUAILLES.

Rentrons; nous sommes menacés d'un orage.

RÉGANE.

Cette résidence est peu vaste; il nous serait difficile d'y recevoir convenablement le vieillard et son monde.

GONERIL.

C'est sa faute; il s'est mis lui-même dans l'embarras; qu'il porte la peine de sa folie.

RÉGANE.

Pour lui personnellement, je le recevrai volontiers, mais pas un seul de ses gens.

GONERIL.

Je suis dans la même résolution. Où est le comte de Gloster?

CORNOUAILLES.

Il a suivi le vieillard. — Mais le voici qui revient.

Revient GLOSTER.

GLOSTER.

Le roi est furieux.

CORNOUAILLES.

Où va-t-il?

GLOSTER.

Il a demandé son cheval, mais j'ignore où il a le dessein d'aller.

CORNOUAILLES.

Le mieux est de le laisser suivre son caprice; qu'il aille où il voudra.

GONERIL.

Seigneur, je vous le demande en grâce, ne le pressez pas de rester.

GLOSTER.

Hélas! la nuit approche, et les vents soufflent avec violence; à plusieurs milles à la ronde, il n'y a pas un arbrisseau.

RÉGANE.

Seigneur, aux hommes entêtés, les maux que leur obstination leur attire, doivent servir de leçon. Fermez vos portes; les hommes de sa suite sont des gens à craindre; crédule comme il est, défions-nous des extrémités auxquelles ils peuvent le porter; la prudence l'exige.

CORNOUAILLES.

Fermez vos portes, seigneur; il fait une nuit affreuse; le conseil de Régane est sage: allons nous abriter contre l'orage.

Ils s'éloignent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Une bruyère. On entend le bruit d'un violent orage ; l'éclair luit, le tonnerre gronde.

Arrivent d'un côté KENT, *de l'autre* UN CHEVALIER *de la suite de Lear.*

KENT.

Qui est là par un temps pareil ?

LE CHEVALIER.

Quelqu'un qui est, comme le temps, dans une grande perturbation.

KENT.

Je vous reconnais. Où est le roi?

LE CHEVALIER.

Il lutte contre les élémens déchaînés, il demande aux vents d'abîmer la terre dans l'océan, ou de soulever les flots irrités au point de leur faire submerger la terre, afin que tout ici-bas change ou s'anéantisse. Il arrache ses cheveux blancs, que, dans son aveugle rage, l'impétueux aquilon emporte et disperse dans l'air. Il oppose son énergie d'homme, toute faible qu'elle est, aux contraires efforts du vent et de la pluie. Par une nuit semblable, alors que l'ourse à la mamelle vide reste couchée dans son repaire, que le lion et le loup affamé tiennent leur fourrure à couvert, lui, la tête nue, il court çà et là, et défie le sort et ses fureurs.

KENT.

Mais qui est avec lui?

LE CHEVALIER.

Personne, si ce n'est son bouffon, qui cherche à faire diversion par ses lazzis aux injures dont son cœur est navré.

KENT.

Ami, je vous connais, et vous jugeant honnête homme à votre physionomie, j'ose vous confier un message important. Il y a mésintelligence, quoiqu'on la dissimule encore de part et d'autre, entre les ducs d'Albanie et de Cornouailles. Ils ont, comme tous ceux que leur étoile a placés dans les grandeurs et sur le trône, des serviteurs non moins perfides qu'eux. Ces hommes servent d'espions au roi de France et l'instruisent de tout ce qui se passe parmi nous. Ils lui ont appris le mauvais vouloir que les deux ducs ont l'un pour l'autre, leurs mutuelles intrigues, la dureté avec laquelle ils ont traité le vieux roi, et les événemens plus graves qui peut-être se préparent, et dont tout ceci n'est que l'avant-coureur. Quoi qu'il en soit, une armée française vient d'arriver dans ce royaume en proie à la discorde; déjà, grâce à notre incurie, lle a secrètement pris terre dans quelques-uns de nos meilleurs ports, et elle est sur le point de déployer ouvertement ses bannières. — Venons maintenant à ce que j'attends de vous. Si vous avez quelque confiance en moi, partez sur-le-champ pour Douvres; vous y trouverez des personnes qui vous en témoigneront leur reconnaissance; vous leur ferez un récit fidèle des intolérables douleurs dont le roi est abreuvé. Je suis homme de qualité par ma naissance et mon éducation, et j'ai des raisons puissantes pour vous charger de ce message.

LE CHEVALIER.

Nous recauserons de cela.

KENT.

Non, nous en avons assez dit. Pour vous convaincre que je suis beaucoup plus que je ne le parais, (*il lui donne une bourse*) ouvrez cette bourse, et prenez ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélie, comme j'en ai la conviction, montrez-lui cette bague, et vous apprenant ce que vous ignorez encore, elle vous dira qui je suis. Maudit orage! Je vais chercher le roi.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre main. N'avez-vous plus rien à me dire ?

KENT.

Un mot seulement, mais il est important; vous allez prendre cette direction, moi, celle-ci; le premier de nous deux qui trouvera le roi en avertira l'autre par un cri.

Ils s'éloignent dans deux directions différentes

SCENE II.

Une autre partie de la bruyère.

Arrivent LEAR *et* LE BOUFFON.

LEAR.

Vents, soufflez jusqu'à ce que vos joues gonflées éclatent sous l'effort; déployez toute votre rage! soufflez! Cataractes et ouragans, que vos torrens jaillissent jusqu'à ce que les coqs de nos clochers aient disparu sous les ondes! éclairs sulfureux, rapides comme la pensée, avant-coureurs de la foudre qui brise les chênes, brûlez ma barbe blanche! et toi, tonnerre, qui ébranles tout, aplatis la rotondité de la terre, brise les moules

de la nature, disperse en un instant tous les germes producteurs de l'ingrate humanité !

LE BOUFFON.

O mon oncle, de l'eau bénite de cour à la maison vaudrait mieux que cette pluie en rase campagne. Rentrons, mon oncle; demande pardon à tes filles; voilà une nuit qui n'épargne ni les sages ni les fous.

LEAR.

Tonnerre, gronde à ton aise! feux, vomissez vos flammes! torrens, jaillissez! pluie, vent, tonnerre, feux, vous n'êtes point mes filles; élémens, je ne vous accuse pas d'ingratitude; je ne vous ai point donné un royaume, je ne vous ai point appelés mes enfans; vous ne me devez point obéissance : exercez donc sur moi vos horribles rigueurs, si tel est votre bon plaisir; je m'offre à vos coups sans défense, pauvre, infirme et débile vieillard, vil objet de mépris ; — et néanmoins j'ai le droit de vous qualifier de ministres serviles, vous qui vous êtes ligués avec deux filles perverses pour concentrer toutes vos fureurs sur une tête vieillie et couverte de cheveux blancs. Oh! oh! c'est une lâcheté !

LE BOUFFON.

Celui qui a une maison pour y mettre sa tête à l'abri possède un meuble fort utile.

L'insensé qui son corps abrite
Contre l'inclémence des airs
Avant d'avoir pourvu d'un gîte
Sa tête en butte aux froids hivers,

Celui-là risque, sur mon âme,
De perdre tête, corps et tout ;
Ainsi plus d'un gueux qui prend femme
N'en devient que plus gueux au bout.

Ce qu'avec le cœur on doit faire,
Si tu le fais avec l'orteil,
Des cors deviendront ton salaire ;
Et tu diras : Adieu, sommeil.

Car il n'y a pas de belle femme au monde qui ne fasse des grimaces devant son miroir

Arrive KENT.

LEAR.

Non, je veux être un modèle de résignation; je ne dirai plus rien.

KENT.

Qui est là ?

LE BOUFFON.

Parbleu, une majesté et un homme de rien, c'est-à-dire un sage et un fou.

KENT.

Quoi, seigneur, vous êtes ici ? Les créatures qui aiment la nuit n'aiment pas une nuit pareille; ce ciel en courroux épouvante jusqu'aux bêtes des ténèbres, et les retient dans leurs cavernes. Depuis que je suis homme, je ne me rappelle pas avoir rien vu ni entendu qui approche de ces nappes de feux, de ces horribles détonations de la foudre, de ces mugissemens des vents et de la pluie : une telle perturbation des élémens est au-dessus des forces de l'homme.

LEAR.

Que les dieux puissans qui font gronder sur nos têtes cet effroyable fracas frappent maintenant leurs ennemis ! Tremble, misérable dont la conscience couve des crimes ignorés et impunis ! cache-toi, main sanglante; et toi, parjure, qui sous le masque de la vertu, vis au sein de l'inceste! Frémis, scélérat qui, couvrant tes forfaits d'un voile propice, attentas à la vie de l'homme! — Crimes inconnus, brisez l'enveloppe qui vous cache, et demandez grâce à ces terribles hérauts de l'éternelle justice. — Pour moi, j'ai souffert plus de torts que je n'en ai à me reprocher.

KENT.

Hélas! quoi! la tête nue! mon gracieux seigneur! Tout près d'ici est une cabane; elle vous offrira un asile contre l'orage; venez vous y reposer, pendant que, moi, je vais retourner vers cette maison dure et cruelle, plus dure que les pierres dont elle est formée, et qui tout-à-l'heure encore, lorsque je venais vous y demander, a refusé de me recevoir. Je vais m'y rendre de nouveau, et, à force d'importunités, y obtenir pour vous l'hospitalité qu'on vous refuse.

LEAR.

Ma raison commence à s'égarer. — (*Au Bouffon.*) Viens, mon enfant : comment te trouves-tu, mon enfant? as-tu froid? j'ai froid moi-même. — (*A Kent.*) Où est-elle cette paille, mon ami? Ce que c'est que la nécessité! elle nous rend précieuses les choses les plus viles. Allons, voyons cette cabane. Pauvre fou, il y a encore une partie de mon cœur qui souffre pour toi.

LE BOUFFON.

Quand on n'est pas tout-à-fait bête,
Pluie et vent, lon, lan, derira,
A sa destinée on se prête ;
Tout le long du jour il pleuvra.

LEAR.

C'est vrai, mon enfant. — (*A Kent.*) Allons, conduis-nous vers cette cabane.

LEAR *et* KENT *s'éloignent.*

LE BOUFFON, *seul.*

Voilà une nuit bien propre à refroidir même une courtisane. — Il faut que je débite une prophétie avant de partir.

Quand le brasseur
Et le prédicateur,
L'un pour sermon, l'autre pour bière,
Ne donneront que de l'eau claire ;
Sur les modes du jour lorsque nos grands seigneurs
En remontreront aux tailleurs ;

* Ce couplet est à l'imitation de ceux qui terminent *la Douzième Nuit.* (*Note du traducteur.*)

Qu'on ne brûlera plus que les trompeurs de filles,
Ces fléaux des familles;
Quand tout plaideur aura raison;
Que nul fils de bonne maison
Ne fuira le regard d'un créancier avide,
Et que nul chevalier n'aura la bourse vide;
Quand personne ne médira,
Qu'on n'aura plus à craindre une langue traîtresse;
Quand nul filou ne se faufilera
Dans une foule au plus fort de la presse;
Quand l'usurier, étalant son trésor,
En plein champ comptera son or;
Quand on verra certaines demoiselles
Se cotiser pour bâtir des chapelles;
Lors, le royaume d'Albion,
Sera, ce n'est point une histoire,
En très-grande confusion,
En ce temps-là, veuillez m'en croire;
Et d'ailleurs qui vivra verra;
Sur ses pieds chacun marchera.

C'est l'une des prophéties que fera un jour Merlin; car je vis avant lui.

Il s'éloigne.

SCENE III.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent GLOSTER *et* EDMOND.

GLOSTER.

Hélas! hélas! Edmond, je n'aime pas cette conduite dénaturée: quand je leur ai demandé la permission de lui témoigner quelque commisération, ils m'ont interdit le libre usage de ma propre maison, et m'ont défendu, sous peine d'encourir leur déplaisir à tout jamais, de parler de lui, de solliciter pour lui et de lui donner la moindre assistance.

EDMOND.

Combien cela est cruel et dénaturé!

GLOSTER.

Va, ne dis rien: il y a mésintelligence entre les ducs; il y a pis que cela encore: j'ai reçu ce soir une lettre dont il serait dangereux de divulguer le contenu, et que j'ai renfermée sous clef dans mon cabinet. Les injures infligées au roi seront pleinement vengées; déjà une armée est sur pied; il nous faut embrasser le parti du roi. Je vais aller à sa recherche et soulager secrétement sa misère; pendant ce temps va tenir conversation avec le duc, afin qu'il ne s'aperçoive pas de ma conduite charitable; s'il me demande, tu lui diras que je suis indisposé et me suis mis au lit. Dût-on m'ôter la vie, et on m'en a fait la menace, je viendrai en aide au roi, mon vieux maître. D'étranges événemens se préparent, Edmond; sois circonspect, je te prie.

Il sort.

EDMOND, *seul.*

Avec votre permission, mon père, cet acte de sympathie ainsi que la lettre en question vont être sur-le-champ portés à la connaissance du duc. — Cela me vaudra sa reconnaissance et me fera gagner ce que mon père va perdre, ni plus ni moins que la totalité de sa fortune. La jeunesse s'élève quand la vieillesse succombe.

Il sort.

SCENE IV.

Une partie de la bruyère. On aperçoit une cabane. L'orage continue.

Arrivent LEAR, KENT *et* LE BOUFFON.

KENT.

Voici l'endroit, seigneur; mon bon seigneur, entrez. La nuit est trop rude pour qu'on puisse l'endurer en plein air.

LEAR.

Laisse-moi.

KENT.

Mon bon seigneur, veuillez entrer.

LEAR.

Veux-tu me briser le cœur?

KENT.

Je préférerais briser le mien; mon bon seigneur, entrez.

LEAR.

Tu regardes comme une chose pénible d'endurer cet orage furieux qui nous pénètre jusqu'aux os: c'est pénible pour toi; mais là où une grande douleur a fixé son siége, une douleur moindre est à peine sentie. Tu fuiras devant un ours; mais si ta fuite est interceptée par la mer mugissante, tu feras face à l'ours et lui tiendras tête. Quand l'esprit est serein, le corps est délicat; la tempête soulevée dans mon âme fait taire toute autre considération, et absorbe ma sensibilité tout entière. — Ingratitude filiale! N'est-ce pas comme si cette bouche déchirait cette main pour la punir de lui apporter des alimens? — Mais la punition sera exemplaire. — Non, je ne veux plus pleurer. — Par une nuit semblable me mettre dehors! — Tempête, verse tes torrens, j'endurerai tes fureurs. — Par une nuit comme celle-ci! O Régane! Goneril! — Votre bon et vieux père, dont le cœur sans réserve vous a tout donné! — Oh! cette pensée méne à la démence; évitons-la; n'en parlons plus. —

KENT.

Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR.

Entres-y toi-même, ne te gêne pas; pour moi, cet orage m'est salutaire; il m'empêche de porter mon attention sur des idées qui me feraient bien plus de mal. — Mais j'entrerai. — (*Au Bouffon.*) Entre, mon enfant, passe le premier. — Indigens sans asile. — (*Au Bouffon.*) Allons, entre donc! Moi, je vais prier; ensuite je dormirai.

LE BOUFFON *entre dans la cabane.*

LEAR, *continuant.*

Pauvres créatures, en quelque lieu que vous soyez, vous tous qui, nus et sans défense, êtes maintenant exposés aux fureurs de cet orage, comment vos têtes sans abri, votre estomac sans nourriture, vos membres énervés sous les haillons qui les couvrent, se défendront-ils contre un temps pareil? Oh! ce sont là des choses dont, jusqu'à présent, j'ai pris trop peu de souci! Instruisez-vous, grands de la terre; exposez-vous à souffrir ce que souffrent les malheureux, afin d'apprendre à reverser sur eux votre superflu, et à faire absoudre la justice du ciel.

EDGAR, *de l'intérieur de la cabane.*

Une brasse et demie! une brasse et demie! le pauvre Tom!

LE BOUFFON *sort de la cabane précipitamment, et tout effaré.*

LE BOUFFON.

N'entrez pas là, mon oncle, il y a un esprit. Au secours! au secours!

KENT.

Donne-moi ta main. — Qui est là?

LE BOUFFON.

Un esprit, un esprit! il dit qu'il s'appelle le pauvre Tom.

KENT, *regardant dans l'intérieur de la cabane.*

Qui es-tu, toi qui grognes là sur la paille? Sors.

Arrive EDGAR, *dans le costume d'un échappé de Bedlam, et contrefaisant l'insensé.*

EDGAR.

Arrière! le noir démon me poursuit. La bise souffle à travers l'aubépine.

LEAR.

Tu as donc aussi tout donné à tes filles? et voilà où tu en es réduit!

EDGAR.

Qui veut faire la charité au pauvre Tom, que le noir esprit a fait passer à travers le feu et la flamme, à travers les eaux guéables et les gouffres, par-dessus les marais et les fondrières? Il a mis des couteaux sous son oreiller, une corde sur son prie Dieu, et de la mort-aux-rats dans ses alimens *; il lui a soufflé l'orgueil dans le cœur, et l'a fait, monté sur un cheval bai, courir au galop sur des crêtes de quatre pouces de large, en poursuivant son ombre qu'il prenait pour un traître! — Dieu bénisse tes cinq sens! Tom a froid. — Oh! dodi! dodi! dodi! — Dieu te garde des ouragans, des astres ennemis et de tout maléfice! Faites la charité au pauvre Tom que le démon tourmente. Oh! si je le tenais ici! si je le tenais là! Et puis encore ici, et puis encore là!

L'orage continue.

LEAR.

Quoi! ses filles l'ont réduit à cet état! — N'as-tu donc rien gardé? leur as-tu tout donné?

LE BOUFFON.

Il est fort heureux qu'il ait gardé une couverture; sans quoi, sa vue blesserait la bienséance.

LEAR.

Eh bien, que tous les fléaux que l'air tient suspendus pour punir à point nommé les crimes des hommes tombent sur tes filles!

KENT.

Il n'a pas de filles, seigneur.

LEAR.

Que dis-tu là, traître? il n'y a que l'ingratitude de ses filles qui ait pu le réduire à un tel excès de misère. — Est-ce donc la coutume que les pères dédaignés par leurs enfans traitent leur propre chair avec une si inflexible rigueur? — Juste châtiment? c'est cette même chair qui a engendré ces filles de pélican *.

EDGAR.

L'esprit était sur la montagne,
Tra, la, la, tra, la, la, la, la.

LE BOUFFON.

Voilà une nuit glaciale qui nous fera tous devenir fous.

EDGAR.

Mets-toi en garde contre le malin esprit; obéis à tes parens; tiens ta parole inviolablement; ne jure pas; ne convoite pas la femme de ton prochain; ne pare point ta bien-aimée de superbes atours. Tom a froid.

LEAR.

Qu'étais-tu autrefois?

EDGAR.

Un esclave de la beauté, orgueilleux d'esprit et de cœur; je frisais mes cheveux, je portais des gants à mon chapeau **; je me rendais complice des amoureux excès de ma maîtresse, et commet-

* Edgar joue le rôle de possédé, et les paroles que Shakspeare lui met à la bouche rappelaient aux spectateurs de son temps des circonstances qui leur étaient familières. Dans un ouvrage publié en 1603, le docteur Samuel Horsnet accusa les Jésuites d'égarer la crédulité publique en s'attribuant le pouvoir d'expulser les démons du corps des possédés; il cite à cette occasion plusieurs instructions judiciaires dirigées contre eux pour ce fait. Voici l'une des dépositions qu'il rapporte: « Le témoin dépose, en outre, qu'un apothicaire, nommé Alexandre, ayant apporté de Londres à Denham une corde neuve et des lames de couteau, les déposa sur le parquet de la maison de son maître. On fit des recherches dans la maison pour savoir d'où provenaient cette corde et ces couteaux; le bruit courut que c'était le diable qui les avait mis là, afin d'offrir à ceux des possédés qui en auraient l'envie, le moyen de se pendre avec la corde, ou de se couper la gorge avec les couteaux. » (*Note du traducteur.*)

* Le pélican, dit-on, nourrit ses petits avec son sang. (*Note du traducteur.*)

** Du temps de notre auteur, les jeunes cavaliers portaient à leur chapeau les gants de la dame de leurs pensées. (*Note du traducteur.*)

tais avec elle l'œuvre des ténèbres; je proférais autant de sermens que de paroles, et je me parjurais à la face du ciel; je m'endormais en méditant pour le lendemain des projets de luxure, et je m'éveillais pour les exécuter; j'aimais le vice avec ardeur, le jeu pareillement, et, en ce qui concerne les femmes, je dépassais un Turc. J'avais le cœur perfide, l'oreille crédule, la main sanguinaire; j'étais un pourceau pour la paresse, un renard pour l'astuce, un loup pour la rapacité, un chien enragé dans ma colère, un lion pour saisir ma proie. Que le craquement d'un soulier mignon, le frôlement d'une robe de soie ne livrent pas ton cœur sans défense au joug de la femme; tiens ton pied éloigné du seuil des mauvais lieux, ta main des cotillons, ta plume des registres de l'usurier, et moque-toi ensuite du malin esprit. — La bise continue à souffler à travers l'aubépine. (*Il imite le bruit du vent.*) C'est égal, laissons-la faire.

L'orage continue.

LEAR.

Mieux vaudrait pour toi être dans la tombe que d'être ici, le corps nu, exposé aux rigueurs d'un temps pareil. — (*Il s'approche de lui et le considère.*) Voilà donc ce que c'est que l'homme! considérons-le bien. Tu n'as emprunté ni au ver sa soie, ni aux bêtes sauvages leur fourrure, ni au mouton sa laine, ni à la civette son parfum; — Ah! nous sommes ici trois hommes frelatés; toi, tu es l'homme pur et sans mélange. Voilà ce qu'est l'homme dégagé de tout accessoire étranger, un animal à deux pieds, débile et nu. — (*Il déchire ses vêtemens.*) Loin de moi, vains déguisemens! — Que ma main vous rejette!

LE BOUFFON.

Calme-toi, mon oncle, je te prie; il fait un trop vilain temps pour nager. — Maintenant un peu de feu dans cette plaine déserte ressemblerait fort au cœur d'un vieux libertin, — où vit encore une imperceptible étincelle, pendant que le reste du corps est glacé. — Regardez, voici un feu follet!

EDGAR.

C'est le démon Flibbertigibbet! il se met en campagne au couvre-feu, et rôde jusqu'au premier chant du coq; il fait loucher, afflige les yeux de taies et de cataractes, donne le bec-de-lièvre, met la nielle dans le froment, et fait toute sorte de mal aux pauvres créatures de la terre.

Saint Withold par trois fois le rivage arpenta;
Dans son chemin il rencontra
Le cauchemar et son cortége;
Il le fit déguerpir du siége
Sur lequel il était juché;
Il eut beau faire le fâché,
Il fallut mettre pied à terre.
Allons donc, décampe, sorcière!

KENT.

Comment vous trouvez-vous, seigneur?

Arrive GLOSTER, *une torche à la main.*

LEAR.

Quel est cet homme?

KENT.

Qui est là? que cherches-tu?

GLOSTER.

Qui êtes-vous? Vos noms?

EDGAR.

Je suis le pauvre Tom, qui se nourrit de grenouilles, de crapauds et de crapaudins, de lézards de murailles et de lézards d'eau; dans son délire, quand le démon l'agite, il mange de la bouse de vache en guise de salade, avale les vieux rats et les chiens morts, boit le manteau verdâtre des eaux stagnantes; on le conduit de bourg en bourg, en le fouettant de verges; on le met dans les ceps, on le punit, on l'emprisonne; et cependant il y eut un temps où il avait trois habits à mettre, six chemises de rechange, un cheval entre ses jambes et une épée au côté; mais hélas!

Des souris et des rats, et semblable frétin,
De Tom depuis sept ans ont été le festin.

Gardez-vous du lutin qui me poursuit. — Paix, Smolkin! paix, démon!

GLOSTER.

Quoi! votre altesse n'a pas de meilleure compagnie?

EDGAR.

Le prince des ténèbres est gentilhomme; il se nomme Modo et Mahu.

GLOSTER.

La chair née de notre sang est devenue si perverse qu'elle hait ceux dont elle a reçu le jour.

EDGAR.

Tom a froid.

GLOSTER.

Venez avec moi; mon dévouement ne peut consentir à obéir en tout aux ordres cruels de vos filles; bien qu'elles m'aient commandé de fermer mes portes, et de vous laisser exposé à cette nuit terrible, je me suis néanmoins hasardé à venir vous chercher, pour vous conduire dans un lieu où vous trouverez du feu et des alimens.

LEAR.

Laissez-moi d'abord m'entretenir avec ce philosophe: — (*A Edgar.*) Quelle est la cause qui produit le tonnerre?

KENT.

Mon bon seigneur, acceptez l'offre qui vous est faite; allez dans la maison en question.

LEAR.

J'ai auparavant un mot à dire à ce savant personnage. — (*A Edgar.*) A quelle étude te livres-tu?

EDGAR.

J'apprends à éviter le démon et à tuer la vermine.

LEAR.

J'ai une question à te faire en particulier.

KENT, *à Gloster.*

Seigneur, pressez-le encore d'aller avec vous; sa raison commence à l'abandonner.

GLOSTER.

Pourrais-tu l'en blâmer? ses filles veulent sa mort. — Ah! cet excellent Kent! — il avait prédit que cela arriverait. — L'infortuné, il est proscrit! — Tu dis que la raison du roi s'égare; crois-moi, mon ami, peu s'en faut que je ne sois fou moi-même; j'avais un fils, qui maintenant ne m'est plus rien; il en voulait à mes jours; mais il y a peu de temps encore il m'était cher, — jamais père n'aima plus tendrement un fils; s'il faut te dire la vérité, la douleur a dérangé mon cerveau. (*On entend gronder l'orage.*) Quelle nuit! (*A Lear.*) Je vous en supplie, seigneur, —

LEAR.

Je vous demande pardon. — (*A Edgar.*) Votre compagnie, noble philosophe.

EDGAR.

Tom a froid.

GLOSTER.

L'ami, rentre dans ta cabane; va t'y réchauffer.

LEAR.

Allons, entrons-y tous.

KENT.

Par ici, seigneur.

LEAR.

Non, je veux aller avec lui; je veux rester avec mon philosophe.

KENT, *à Gloster.*

Mon bon seigneur, prêtez-vous à sa fantaisie; permettez que cet homme l'accompagne.

GLOSTER.

Vous pouvez l'emmener.

KENT, *à Edgar.*

Viens, l'ami, viens avec nous.

LEAR.

Viens, mon cher Athénien.

GLOSTER.

Silence, silence; chut!

EDGAR.

Du géant dans sa tour fatale
Roland vient punir les forfaits,
En s'écriant d'une voix sépulcrale:
« Je flaire le sang d'un Anglais.»

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent LE DUC DE CORNOUAILLES, *et* EDMOND.

CORNOUAILLES.

Il faut que je sois vengé de lui avant de quitter sa maison.

EDMOND.

Lorsque la fidélité à mon prince étouffe en moi la voix de la nature, je crains que ma conduite ne soit blâmée.

CORNOUAILLES.

Je vois maintenant que si votre frère a voulu attenter à la vie de son père, ce n'est pas sa dépravation seule qu'il faut en accuser; il était mu par des motifs puissans, que sa propre perversité s'est hâtée de saisir.

EDMOND.

Combien ma position est douloureuse, puisque je ne puis être juste sans remords! (*Lui remettant une lettre.*) Voici la lettre dont il m'a parlé; elle prouve qu'il est d'intelligence avec les Français. Plût au ciel qu'il ne fût point un traître, ou que je ne fusse pas son dénonciateur!

CORNOUAILLES.

Suis-moi chez la duchesse.

EDMOND.

Si cette lettre dit vrai, vous avez sur les bras de fâcheuses affaires.

CORNOUAILLES.

Vraies ou fausses, cette lettre te fait comte de Gloster. Va t'informer où est ton père, afin que son arrestation puisse avoir lieu au premier ordre.

EDMOND, *à part.*

Si je le trouve offrant des consolations au roi, cette circonstance augmentera encore les soupçons dirigés contre lui. (*Haut.*) Je continuerai à vous être fidèle, quoique le devoir et la nature se livrent en moi un rude combat.

CORNOUAILLES.

Je mets toute ma confiance en toi, et tu trouveras en moi un second père plus tendre que le premier.

Ils sortent.

SCENE VI.

Une chambre dans un bâtiment extérieur avoisinant le château.

Entrent GLOSTER *et* KENT.

GLOSTER.

On est mieux ici qu'en plein air; félicitez-vous d'avoir trouvé cet abri; j'y ajouterai tous les secours qu'il me sera possible de vous procurer; je sors et ne tarderai pas à revenir.

KENT.

Toute la force de sa raison a succombé et a cédé à son irritation. — (*A Gloster.*) Que les dieux récompensent votre bonté!

GLOSTER *sort.*

Entrent LEAR, EDGAR *et* LE BOUFFON.

EDGAR.

Frateretto m'appelle; il me dit que Néron pêche dans le lac des ténèbres. (*Au Bouffon.*) Prie, innocent, et garde-toi du noir démon.

LE BOUFFON.

Dis-moi, mon oncle, je te prie, un fou est-il gentilhomme ou roturier ?

LÉAR.

C'est un roi, c'est un roi !

LE BOUFFON.

Non ; celui qui a un gentilhomme pour fils n'est lui-même qu'un roturier, et bien fou est le roturier qui souffre que son fils soit gentilhomme avant lui.

LEAR.

Que n'ai-je des milliers de bourreaux qui, armés de fers rouges et brûlans, viendraient fondre sur elles.

EDGAR.

Le noir démon me mord le dos.

LE BOUFFON.

Insensé qui se fie à la douceur d'un loup apprivoisé, à la santé d'un cheval, à l'amitié d'un jeune homme, ou aux sermens d'une courtisane.

LEAR.

C'est une chose décidée, je vais les mettre sur-le-champ en accusation. — (*A Edgar.*) Viens, assieds-toi là, magistrat vénérable. — (*Au Bouffon.*) Et toi, prudent personnage, assieds-toi ici. — A vous maintenant, filles dénaturées ! —

EDGAR.

Voyez quelle impudence éclate dans les yeux de cette femme ! — Eh bien, madame, vous avez le regard bien insolent devant vos juges.

Viens à moi, ma bergère ;
Traverse la rivière
Dans ton joli bateau.

LE BOUFFON.

Hélas ! berger, je n'ose ;
Pour dire au vrai la chose,
Ma nacelle fait eau.

EDGAR.

Le démon obsède le pauvre Tom en empruntant la voix du rossignol. Hopdance crie dans mon estomac et me demande deux harengs blancs. Cesse de croasser, noir génie; je n'ai rien à te donner à manger.

KENT, *à Lear.*

Comment vous trouvez-vous, seigneur ? sortez de cet étrange ébahissement ; voulez-vous vous coucher et reposer sur ces coussins ?

LEAR.

Il faut d'abord que leur jugement s'achève; faites venir les témoins. — (*A Edgar.*) Magistrat en robe, prends ton siége. — (*Au bouffon.*) Et toi, magistrat son confrère, assieds-toi à côté de lui ! — (*A Kent.*) Vous aussi, vous faites partie du tribunal; asseyez-vous également.

EDGAR.

Procédons avec justice.

Beau berger, tu sommeilles,
Et tes moutons sont dans le blé.
Prends ta flûte ; au doux son de tes lèvres merveilles
Leur appétit ne sera pas troublé.

Bon ! Le chat est gris.

LEAR.

Faites comparaître celle-ci la première ; c'est Goneril. Je jure ici, devant cette honorable assemblée, qu'elle a mis à la porte le pauvre roi son père.

LE BOUFFON.

Approchez, madame; votre nom est-il Goneril?

LEAR.

Elle ne saurait le nier.

LE BOUFFON.

Je vous demande pardon, madame, je vous prenais pour un escabeau.

LEAR.

En voici une autre, son regard farouche annonce suffisamment de quelle trempe est son cœur. — Arrêtez-la ! des armes ! des armes ! un glaive ! du feu ! — La corruption sur le siége de la justice ! juge inique, pourquoi l'as-tu laissée échapper ?

EDGAR.

Dieu bénisse tes cinq sens !

KENT.

O pitié ! — Où est maintenant, seigneur, cette résignation que vous vous vantiez naguère de posséder ?

EDGAR, *à part.*

La compassion qu'il m'inspire m'arrache des larmes qui vont trahir mon déguisement.

LEAR.

Voyez, les petits chiens et toute la meute, Diamant, Blanche et Joli-Cœur, aboient après moi.

EDGAR.

Laissez-moi leur jeter ma tête; — allez-vous-en, chiens.

Tous les chiens, et, je m'en fais gloire,
Que leur gueule soit blanche ou noire,
Que leur dent porte du poison,
Limier, mâtin, métis, griffon,
Épagneul, levrier, levrette,
Courte-queue, ou queue en trompette,
Tom va les faire, sous vos yeux,
Hurler, crier d'un air piteux.
D'honneur ! il suffit que je jette
Ainsi ma tête au milieu d'eux ;
Vite, les chiens sautent la rampe,
Et chacun d'eux file et décampe.

Et allons, en avant ! courons aux fêtes, aux kermesses et aux foires ! — Pauvre Tom, ton cornet est vide *.

LEAR.

Qu'on dissèque Régane; qu'on examine ce qu'elle a dans la région du cœur ; qu'on s'assure si ces cœurs durs sont le produit de causes naturelles ? — (*A Edgar.*) Vous, ami, je veux que vous fassiez partie de mes cent chevaliers ; seulement, je n'aime pas votre costume ! Vous me direz qu'il est

* Les malheureux dont Edgar imite le langage et les allures portaient un cornet dans lequel ils mettaient ce que les personnes charitables leur donnaient, et dont ils jouaient quand il était vide, pour annoncer leur passage. (*Note du traducteur.*)

à la mode persane · c'est égal, changez-en toujours.

KENT.

Mon bon seigneur, couchez-vous ici et prenez un peu de repos.

LEAR.

Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit; tirez les rideaux : comme cela ; c'est bien ; nous souperons demain matin.

LE BOUFFON.

Et moi, j'irai me mettre au lit à midi.

Rentre GLOSTER.

GLOSTER.

Approche, ami ; où est le roi mon maître?

KENT.

Ici, seigneur ; mais ne le dérangez pas, sa raison est perdue.

GLOSTER.

Mon ami, je t'en conjure, prends-le dans tes bras ; je viens d'apprendre qu'un complot est tramé contre ses jours! Il y a ici une litière toute prête ; place-le dedans, et conduis-le en toute hâte à Douvres, où tu trouveras tout à la fois accueil et protection. Enlève ton maître ; si tu diffères d'une demi-heure, sa vie, la tienne et celle de tous ceux qui tenteront de le défendre, sont perdues sans ressources! Emporte-le, emporte-le ; et suis-moi; je vais te procurer sur-le-champ quelques provisions.

KENT, *regardant le roi Lear assoupi.*

La nature accablée s'est assoupie! — Ce repos aurait été un baume pour ta raison troublée: si on l'interrompt, elle court grand risque de ne jamais guérir. — (*Au Bouffon.*) Viens, aide-moi à porter ton maître; tu ne dois point le quitter.

GLOSTER.

Allons, partons.

KENT, GLOSTER *et* LE BOUFFON *sortent en emportant* LE ROI.

EDGAR, *seul.*

Quand nous voyons ceux qui sont au-dessus de nous partager nos maux, nous nous réconcilions presque avec nos malheurs. On souffre davantage quand on souffre seul, et qu'on laisse derrière soi des heureux ; au contraire, l'ame oublie ses peines quand elle a des compagnons de souffrances, et qu'elle voit sa douleur partagée. Combien légère et tolérables me semblent mes peines, maintenans que je vois le roi fléchir sous le fardeau qui me faisait plier! Ses enfans sont pour lui ce qu'est pour moi mon père! — Tom, éloigne-toi de ces lieux : prête l'oreille aux grands évenemens qui s'approchent, et reparais sur la scène du monde quand l'opinion égarée sur ton compte, et qui t'accusait injustement, revenue de son erreur, acquerra la preuve de ton intégrité et reconnaîtra ses torts envers toi. Quoi qu'il arrive cette nuit, puisse le roi échapper sain et sauf! Observons et tenons-nous aux aguets!

Il sort.

SCENE VII.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, GONERIL, EDMOND *et* PLUSIEURS SERVITEURS.

CORNOUAILLES, *à Goneril.*

Allez sur-le-champ rejoindre le duc votre époux ; remettez-lui cette lettre ! — L'armée française est débarquée! — (*Se tournant vers les Serviteurs.*) Qu'on se mette à la recherche de ce traître de Gloster.

QUELQUES-UNS DES SERVITEURS *sortent.*

RÉGANE.

Qu'on le pende sur-le-champ.

GONERIL.

Qu'on lui arrache les yeux.

CORNOUAILLES.

Abandonnez-le à ma colère. — Edmond, vous accompagnerez votre sœur ; la vengeance que nous sommes obligés de tirer de votre perfide père n'est pas un spectacle fait pour vos yeux ; engagez le duc, auprès duquel vous allez vous rendre, à presser ses préparatifs ; nous en ferons autant de notre côté. Il y aura entre nous un échange rapide de courriers intelligens. Adieu, chère sœur. — (*A Edmond.*) Adieu, comte de Gloster.

Entre L'INTENDAN

CORNOUAILLES, *con*

Eh bie. ! où est le roi?

L'INTENDANT.

Le comte de Gloster vient de le faire partir. Trente ou trente-six de ses chevaliers qui le cherchaient l'ont rencontré près d'ici, et, se réunissant à quelques-uns des serviteurs du comte, ils ont pris tous ensemble le chemin de Douvres, où ils se vantent de trouver des amis bien armés.

CORNOUAILLES.

Préparez des chevaux pour votre maîtresse.

GONERIL.

Adieu, duc; adieu, ma sœur.

GONERIL *et* EDMOND *sortent.*

CORNOUAILLES.

Adieu, Edmond [illegible] *A ses Serviteurs.* Qu'on

cherche le traître de Gloster : garrottez-le comme un brigand, et amenez-le devant nous.

D'AUTRES SERVITEURS *sortent.*

CORNOUAILLES, *continuant.*

Nous ne devrions lui ôter la vie qu'en suivant les formes de la justice ; mais fort de notre pouvoir, nous accorderons quelque chose à notre colère : on pourra nous blâmer, mais on ne pourra rien de plus contre nous. Qui vient ici? est-ce le traître ?

Rentrent LES SERVITEURS *amenant* GLOSTER.

RÉGANE.

L'ingrat! le fourbe! c'est lui.

CORNOUAILLES.

Garrottez fortement ses bras desséchés et flétris.

GLOSTER.

Que prétendent vos altesses? — Mes bons amis, considérez que vous êtes mes hôtes : ne me faites point de mal, mes amis.

CORNOUAILLES.

Garrottez-le, vous dis-je.

Des Serviteurs lui lient les mains derrière le dos.

RÉGANE.

Serrez, serrez fort. — O l'infâme traître!

GLOSTER.

Femme impitoyable, je ne suis point un traître.

CORNOUAILLES.

Attachez-le sur ce fauteuil. — Scélérat, tu vas apprendre, —

Régane lui arrache une poignée de sa barbe.

GLOSTER.

Par les dieux clémens, c'est une action indigne que de m'arracher la barbe.

RÉGANE.

Une barbe si blanche et un cœur si perfide!

GLOSTER.

Femme perverse, ces poils que tu arraches de mon menton s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte; vous ne devez pas, dans mes propres foyers, porter vos mains audacieuses sur mon visage. Que me voulez-vous ?

CORNOUAILLES.

Parle. Quelles sont ces lettres que tu as reçues dernièrement de France ?

RÉGANE.

Réponds avec franchise; car nous connaissons la vérité.

CORNOUAILLES.

Et quels complots as-tu ourdis avec les traîtres récemment débarqués dans ce royaume ?

RÉGANE.

En quelles mains as-tu remis le monarque en démence? parle.

GLOSTER.

J'ai reçu une lettre qui ne contient que de simples conjectures; elle est écrite par un homme impartial et neutre, et non par un ennemi.

CORNOUAILLES.

Artifice.

RÉGANE.

Mensonge.

CORNOUAILLES.

Où as-tu envoyé le roi ?

GLOSTER.

A Douvres.

RÉGANE.

Pourquoi à Douvres? N'avais-tu pas reçu l'ordre sous peine, —

CORNOUAILLES.

Pourquoi à Douvres? qu'il réponde d'abord à cette question.

GLOSTER.

Je suis attaché au poteau ; il me faut subir les fureurs de la meute acharnée contre moi.

RÉGANE.

Pourquoi à Douvres ?

GLOSTER.

Parce que je n'ai pu me résoudre à voir tes ongles arracher les yeux de ce malheureux vieillard, ni ta sœur inhumaine enfoncer ses griffes de bête féroce dans la chair de l'oint du Seigneur. Par une tempête comme celle qu'a dû affronter sa tête nue, pendant cette nuit terrible et infernale, la mer touchée de pitié aurait soulevé ses vagues pour éteindre les foudres du ciel. Et cependant l'infortuné vieillard demandait aux élémens de redoubler de rage. Si dans cette nuit affreuse des loups étaient venus hurler à ta porte, tu aurais dit à ton portier de leur ouvrir ; les créatures les plus cruelles avaient suspendu leurs fureurs. — Mais je verrai la vengeance aux ailes de feu s'abattre sur de pareils enfans.

CORNOUAILLES.

Tu ne le verras pas. —(*Aux Serviteurs.*) Vous autres, tenez fortement le fauteuil. — (*A Gloster.*) Je vais écraser tes yeux sous mes pieds.

Les Serviteurs tiennent Gloster renversé sur son siége, pendant que Cornouailles lui arrache un œil et le jette à terre *.

GLOSTER.

Que celui qui espère être vieux un jour vienne à mon secours! — O barbare! — O dieux!

RÉGANE.

L'autre ferait disparate ; il faut l'arracher aussi.

CORNOUAILLES, *s'avançant de nouveau vers Gloster.*

Si tu vois la vengeance, —

UN SERVITEUR.

Arrêtez, monseigneur. Je vous sers depuis mon

* Le spectateur ne doit point voir cet acte trop atroce pour être supporté ; le théâtre est disposé de manière qu'un rideau cache la personne de Gloster, dont on entend seulement la voix lamentable. C'était ainsi que les choses se passaient du temps de Shakspeare, et c'est ce qui atténue, s'il ne le justifie entièrement, l'horrible de certaines situations de ses drames, notamment d'Othello. (*Note du traducteur.*)

enfance; mais jamais je ne vous rendis de plus signalé service qu'en vous ordonnant d'en rester là.

RÉGANE.

Que dis-tu, impudent?

LE SERVITEUR.

Si vous aviez de la barbe au menton, je vous l'arracherais en pareille occasion. — (*A Cornouailles.*) Que prétendez-vous?

CORNOUAILLES, *mettant l'épée à la main et s'élançant sur lui.*

Scélérat.

LE SERVITEUR, *l'épée à la main.*

Eh bien, avancez, et bravez ma colère à vos risques et périls.

Ils combattent. Cornouailles est blessé.

RÉGANE, *à un autre Serviteur.*

Donne-moi ton épée. — Un vil esclave nous braver ainsi!

Elle saisit une épée, s'élance vers le Serviteur qui a blessé Cornouailles, et le frappe par derrière.

LE SERVITEUR.

Oh! je suis mort! — (*A Gloster.*) Monseigneur, il vous reste un œil pour voir votre bourreau puni! — Oh!

Il meurt.

CORNOUAILLES.

Il ne verra plus, je vais l'en empêcher. — Va-t'en, vil globe! Où est maintenant ta lumière?

Il s'approche de Gloster, lui arrache l'autre œil et le jette à terre.

GLOSTER.

Il n'y a plus pour moi que ténèbres et désespoir. — Où est mon fils Edmond? Edmond, rassemble tout ce que la nature a mis en toi d'énergie pour venger cet horrible forfait.

RÉGANE.

Hors d'ici, traître, scélérat! Tu fais appel à un homme qui t'abhorre. C'est lui qui nous a révélé tes trahisons; il est trop honnête homme pour te plaindre.

GLOSTER.

O insensé que j'étais! Edgar a donc été calomnié! — Dieux clémens, pardonnez-moi et faites-le prospérer.

RÉGANE.

Mettez-le à la porte, et qu'il cherche à tâtons son chemin jusqu'à Douvres. — (*A Cornouailles.*) Eh bien, seigneur, comment vous trouvez-vous?

CORNOUAILLES.

Je suis blessé. — Suivez-moi, Régane. — Qu'on mette dehors ce scélérat aveugle; — qu'on jette sur un fumier le cadavre de cet esclave. — Régane, mon sang coule en abondance : cette blessure vient bien mal à propos. Donnez-moi votre bras.

CORNOUAILLES *sort, soutenu par* RÉGANE. LES SERVITEURS *détachent* GLOSTER, *et l'emmènent.*

PREMIER SERVITEUR.

Si cet homme prospère, je veux commettre sans remords tous les actes de scélératesse.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Si elle a une longue vie et meurt de sa mort naturelle, il faut s'attendre à voir toutes les femmes devenir des monstres.

PREMIER SERVITEUR.

Suivons le vieux comte et chargeons l'échappé de Bedlam de le conduire; la folie de ce pauvre diable se prête à tout ce qu'on veut.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Vas-y pendant que j'irai chercher de la charpie et des blancs-d'œufs pour mettre sur son visage ensanglanté. Que le ciel lui vienne en aide!

Ils sortent par deux portes différentes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Une plaine.

Arrive EDGAR.

EDGAR.

Mieux vaut être ce que je suis, être méprisé et le savoir que d'être flatté par ceux qui au fond du cœur vous méprisent. L'homme descendu au plus bas échelon de la fortune a tout à espérer et rien à craindre. Ce qui est douloureux, c'est de changer quand on est bien; dans le malheur, au contraire, on ne peut passer que de l'affliction à la joie. Salut donc, air impalpable que j'embrasse! Le malheureux que ton souffle a poussé dans l'abîme n'a plus à redouter tes orages. — Mais qui vient ici?

Arrive GLOSTER *conduit par* UN VIEILLARD.

EDGAR, *continuant.*

C'est mon père, conduit comme un vieillard infirme et indigent! — O monde! ô monde! ô monde! si tes étranges vicissitudes ne nous donnaient le droit de te haïr, la vie ne vaudrait pas la peine qu'on la prolongeât.

LE VIEILLARD.

O mon bon seigneur, pendant quatre-vingts ans j'ai été votre fermier et celui de votre père.

GLOSTER.

Va, retire-toi; mon ami, éloigne-toi; tes con-

solations ne peuvent me faire aucun bien, et elles pourraient te devenir funestes.

LE VIEILLARD.

Vous ne pouvez pas voir votre chemin.

GLOSTER.

Je n'ai pas de direction particulière à suivre; et dès lors je n'ai pas besoin d'y voir; je suis tombé alors que j'avais des yeux. Il arrive souvent que les avantages que nous possédons assurent notre perte, et que nous nous sauvons par ce qui nous manque. — O mon fils, mon cher Edgar, qui as servi d'aliment au courroux de ton père abusé, que ne puis-je te voir par les yeux du toucher; je croirais alors avoir recouvré l'usage de la vue!

LE VIEILLARD.

Qui est là?

EDGAR, *à part.*

Dieux! quel est celui qui peut dire : « Je suis au comble du malheur! » Je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été.

LE VIEILLARD.

C'est le pauvre Tom, le lunatique.

EDGAR, *à part.*

Je puis le devenir en effet : on n'est pas arrivé au dernier degré de l'infortune tant qu'on peut dire encore : « Voilà de toutes les conditions la pire! »

LE VIEILLARD.

L'ami, où vas-tu?

GLOSTER.

Est-ce un mendiant?

LE VIEILLARD.

Il est mendiant et fou tout ensemble.

GLOSTER.

Il lui reste encore quelque raison; sans quoi il ne pourrait mendier. Pendant l'orage de la nuit dernière, j'ai vu un de ses pareils, et en le considérant, je me suis dit : « L'homme n'est qu'un ver. » Il m'a rappelé mon fils, pour qui j'avais alors des sentimens peu tendres; mais je me suis éclairé depuis : nous sommes pour les dieux ce que les mouches sont pour les enfans; ils nous écrasent en jouant.

EDGAR, *à part.*

Qu'est-il donc arrivé? C'est une triste tâche que d'être obligé de contrefaire la folie en parlant à la douleur et d'affliger les autres en s'affligeant soi-même. — Dieu vous bénisse, maître!

GLOSTER.

Est-ce là l'individu en question?

LE VIEILLARD.

Oui, monseigneur.

GLOSTER.

Quitte-moi. Si par affection pour moi, tu veux venir nous rejoindre à un mille ou deux d'ici, sur la route de Douvres, rends-moi le service d'apporter quelque vêtement pour couvrir la nudité de ce malheureux. Je vais le prier de me servir de guide.

LE VIEILLARD.

Hélas! monseigneur, il est fou.

GLOSTER.

C'est le malheur des temps où nous vivons qu'il faille que les fous conduisent les aveugles; fais ce que je t'ordonne, ou plutôt, fais ce que tu voudras; en tout, cas retire-toi.

LE VIEILLARD.

Je lui apporterai mes meilleurs vêtemens, arrive ce qui pourra.

Il s'éloigne.

GLOSTER.

Ami, où es-tu?

EDGAR.

Le pauvre Tom a froid. — (*A part.*) Je ne puis feindre plus long-temps.

GLOSTER.

Approche.

EDGAR, *à part.*

Et cependant il le faut. — Dieu me bénisse, vos yeux saignent.

GLOSTER.

Connais-tu le chemin de Douvres?

EDGAR.

Je connais tous les chemins, petits et grands, qui y conduisent. Le pauvre Tom a perdu sa raison; homme de bien, que le ciel te préserve du malin esprit; cinq démons ont pris possession du pauvre Tom; *Obidicut*, le démon de la luxure; *Hobbididance*, qui preside au mutisme; *Mahu*, le démon du vol; *Modo*, le demon du meurtre; *Flibbertigibbet*, le démon des grimaces, qui possède les servantes et les chambrières; sur ce, que le ciel vous bénisse, maître.

GLOSTER.

Tiens, prends cette bourse, toi que les dieux ont réduit à cet excès de misère; estime-toi heureux en me voyant plus malheureux que toi. — Dieux, qu'il en soit toujours ainsi à l'homme regorgeant de luxe et de superflu, qui méprise vos lois, et qui ne veut pas voir parce qu'il n'a jamais senti; à celui-là faites sans délai sentir votre pouvoir; faites cesser une inegalité choquante, et que chaque homme ait le nécessaire. — Connais-tu Douvres?

EDGAR.

Oui, maître.

GLOSTER.

Là s'élève un rocher qui projette sur la mer sa tête menaçante; conduis-moi seulement à son sommet, et je récompenserai ta misère par un riche cadeau que j'ai sur moi; une fois là, je n'aurai plus besoin de guide.

EDGAR.

Donnez-moi votre bras; le pauvre Tom va vous conduire.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Devant le palais du duc d'Albanie.

Arrivent d'un côté GONERIL *et* EDMOND ; *de l'autre* L'INTENDANT.

GONERIL, *à Edmond.*

Vous êtes ici le bienvenu, seigneur ; je m'étonne que mon débonnaire époux ne soit pas venu à notre rencontre ; — eh bien, où est ton maître ?

L'INTENDANT.

Madame, il est ici; mais jamais homme ne fut si changé : je lui ai parlé de l'armée qui vient de débarquer; il n'a fait qu'en rire : je lui ai dit que vous alliez arriver; il m'a répondu : Tant pis! quand je lui ai appris la trahison de Gloster et le loyal dévouement de son fils, il m'a appelé sot et m'a dit que je prenais les choses à rebours ; — ce qui devrait lui déplaire lui plaît, et ce qui devrait le charmer le fâche.

GONERIL, *à Edmond.*

En ce cas vous n'irez pas plus loin ; c'est l'effet de sa pusillanimité qui recule devant tout ce qui exige de l'énergie ; il ferme les yeux sur un outrage, pour n'avoir pas à le ressentir ; les vœux que nous formions sur la route pourraient bien s'accomplir. Edmond, retournez vers mon frère, hâtez ses préparatifs de guerre et commandez son armée; il faut que mon mari et moi nous échangions nos rôles, et que je lui mette la quenouille dans les mains. Ce fidèle serviteur nous servira d'intermédiaire; si vous ne reculez pas devant la haute fortune qui vous appelle, vous ne tarderez pas à recevoir les ordres d'une amante. Portez cet anneau ; ne répondez point; inclinez la tête ; ce baiser, s'il osait parler, communiquerait à votre âme une indomptable énergie ; — comprenez-moi, adieu.

EDMOND.

Je suis à vous jusque dans les rangs de la mort.

GONERIL

Mon bien-aimé Gloster!

EDMOND *s'éloigne.*

GONERIL, *continuant.*

O quelle différence entre un homme et un homme ! c'est à toi qu'appartiennent le cœur et le dévouement d'une femme ; ma personne est au pouvoir d'un sot.

L'INTENDANT.

Madame, voici monseigneur.

L'INTENDANT *s'éloigne.*

Arrive LE DUC D'ALBANIE.

GONERIL.

Je croyais valoir la peine qu'on daignât m'appeler.

ALBANIE.

O Goneril, tu ne vaux pas la poussière que le vent incivil te souffle au visage. — Je sais de quoi tu es capable, et je m'en défie. Celle qui méconnaît la source où elle a puisé l'existence, ne saurait rester long-temps retenue dans les limites du devoir; la branche qui d'elle-même se détache du tronc paternel d'où elle tirait sa sève, doit nécessairement se flétrir, et ne peut plus servir qu'aux plus grossiers usages.

GONERIL.

Épargnez-moi vos sermons ridicules.

ALBANIE.

Aux âmes viles la sagesse et la vertu ne sont qu'un objet de mépris; la corruption ne goûte que ce qui lui ressemble. Qu'avez-vous fait, tigresses, car vous n'êtes pas des filles, qu'avez-vous fait? Un père, un vieillard, dont l'aspect vénérable eût commandé le respect des animaux les plus féroces, vous, créatures dénaturées, vous lui avez fait perdre la raison. Comment mon excellent frère a-t il pu le souffrir, comme homme, comme prince, et comblé qu'il était des bienfaits de ce vieillard ? Si le ciel n'envoie pas promptement ici-bas ses ministres, sous une forme visible, pour châtier ces forfaits, attendons-nous à voir les hommes se dévorer entre eux, comme les monstres de l'océan.

GONERIL.

Homme pusillanime, qui présentes ta joue au soufflet, et ta tête à l'outrage, qui n'as pas d'yeux pour discerner les choses que l'honneur défend d'endurer, qui ne sais pas que le coupable, puni avant d'avoir commis le délit qu'il méditait, n'est plaint que par les sots. Pourquoi n'entends-je pas le bruit de tes tambours ? La France déploie librement ses bannières dans nos champs silencieux; déjà ton meurtrier s'avance, le casque en tête, la menace à la bouche; et toi, vertueux imbécile, tu restes, les bras croisés, en t'écriant sottement : « Pourquoi en agit-il ainsi ? »

ALBANIE.

Que ne peux-tu te voir, furie ? La difformité est moins horrible encore dans les démons que dans la femme.

GONERIL.

Insensé!

ALBANIE.

Créature déchue et hypocrite, cesse, de grâce, de donner à tes traits ce masque hideux. Si je ne me retenais, si je laissais mes mains obéir à mon indignation, elles déchireraient tes chairs et disloqueraient tes os : — Mais toute infernale que tu es, ton sexe te sert d'égide.

GONERIL.

Enfin, tu as donc retrouvé ton courage !

Arrive UN MESSAGER.

ALBANIE.

Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

O monseigneur, le duc de Cornouailles est mort, tué par un de ses serviteurs, au moment où il allait arracher l'œil qui restait au comte de Gloster.

ALBANIE.

L'œil de Gloster!

LE MESSAGER.

Un serviteur né dans sa maison, saisi d'indignation et de pitié, a voulu s'opposer à cette action et a tiré l'épée contre son maître qui, furieux, s'est élancé sur lui, et l'a étendu mort à ses pieds, mais non sans avoir reçu une grave blessure qui vient de le mettre au tombeau.

ALBANIE.

Il y a donc là-haut une justice éternelle qui tire une prompte vengeance des crimes de la terre! — Mais cet infortuné Gloster, a-t-il perdu l'œil qui lui restait?

LE MESSAGER.

Tous deux, tous deux, seigneur. — (*A Goneril.*) Madame, voici une lettre qui exige une prompte réponse; elle est de votre sœur.

GONERIL, *à part.*

Sous un certain rapport, j'aime assez cette nouvelle; mais ma sœur est veuve; mon Gloster se rend auprès d'elle, et tous les rêves qu'avait bâtis mon imagination peuvent faire place à une odieuse réalité; quoi qu'il en soit, cette nouvelle n'est pas si désagréable. — Je vais lire cette lettre et y répondre.

Elle s'éloigne.

ALBANIE.

Où était donc son fils quand on lui arrachait les yeux!

LE MESSAGER.

Il accompagnait ici la duchesse.

ALBANIE.

Il n'est point ici.

LE MESSAGER.

Non, monseigneur, je viens de le rencontrer qui s'en retournait.

ALBANIE.

A-t-il connaissance de ce forfait?

LE MESSAGER.

Oui, monseigneur; c'est lui qui avait dénoncé son père, et il avait quitté le château afin de laisser au châtiment un libre cours.

ALBANIE.

Gloster, je reconnaîtrai l'attachement que tu as montré pour le roi, et je vengerai la perte de tes yeux. — Viens, ami, raconte-moi tout ce que tu sais encore.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Le camp français près de Douvres.

Arrivent KENT *et* UN CHEVALIER DE LA SUITE DU ROI LÉAR.

KENT.

Savez-vous pour quel motif le roi de France est retourné si précipitamment dans ses états?

LE CHEVALIER.

Quand il a quitté son royaume, il lui restait à terminer quelques affaires graves, qui depuis sont revenues à sa pensée; comme il y allait du salut de l'état, il ne pouvait sans péril différer son retour.

KENT.

A quel général a-t-il laissé le commandement?

LE CHEVALIER.

Au maréchal de France, M. de la Fare.

KENT.

La lettre que vous avez remise à la reine a-t-elle provoqué en elle quelque démonstration de douleur?

LE CHEVALIER.

Oui, seigneur: elle l'a prise et l'a lue en ma présence; de temps à autre une grosse larme sillonnait sa joue délicate; elle semblait vouloir en reine commander à son affliction, qui, rebelle à sa loi, cherchait à la dominer et à régner sur elle.

KENT.

Cette lecture l'a donc émue?

LE CHEVALIER.

Oui; mais sans que sa douleur fît explosion. C'était à qui, de la résignation ou du chagrin, donnerait à ses traits une expression plus céleste. Vous avez vu le soleil au milieu de la pluie; son sourire et ses pleurs semblaient annoncer qu'un plus beau jour allait luire. Ces sourires charmans, qui se jouaient sur ses lèvres vermeilles, paraissaient ignorer la présence des hôtes que contenaient ses yeux, et qui en sortaient comme autant de perles détachées de deux diamans. — Enfin la douleur serait une admirable chose, si tous la portaient avec autant de grâce.

KENT.

N'a-t-elle point parlé?

LE CHEVALIER.

Une ou deux fois elle a prononcé le mot de père, avec un long effort, et comme si elle eût soulevé un poids qui pesait sur son cœur; elle s'est écriée: « Mes sœurs, mes sœurs! — Opprobre de notre sexe! mes sœurs! Kent! mon père! mes sœurs! quoi? pendant l'orage! au milieu de la nuit! La pitié est donc exilée de ce monde? » — Alors des pleurs divins se sont échappés de ses yeux et ont baigné ses sanglots; — puis tout-à-coup elle est sortie, pour aller s'enfermer seule avec sa douleur.

KENT.

Ce sont les astres qui brillent là-haut qui pré-

sident à notre destinée, autrement on ne pourrait concevoir que des rejetons si dissemblables proviennent du même père et de la même mère. Vous ne lui avez point parlé depuis?

LE CHEVALIER.

Non.

KENT.

Est-ce avant le départ du roi qu'a eu lieu cette entrevue?

LE CHEVALIER.

Non, c'est depuis.

KENT.

Fort bien; le malheureux Léar est dans cette ville; parfois, dans ses momens lucides, il se rappelle le motif qui nous y a conduits et refuse opiniâtrément de voir sa fille.

LE CHEVALIER.

Pourquoi, seigneur?

KENT.

Une invincible honte le domine; il se rappelle la dureté avec laquelle il lui a retiré sa bénédiction et l'a abandonnée aux vicissitudes du sort, dans une terre étrangère, transférant tous ses droits à ses filles dénaturées; ce souvenir est comme un trait empoisonné qui déchire son cœur, et sa confusion l'éloigne de Cordélie.

LE CHEVALIER.

Hélas! qu'il est à plaindre!

KENT.

Vous n'avez rien entendu dire de l'armée des ducs d'Albanie et de Cornouailles?

LE CHEVALIER.

Leurs troupes sont entrées en campagne.

KENT.

Allons, je vais vous conduire auprès de Lear, notre maître, et vous laisserai avec lui pour veiller sur sa personne : j'ai des motifs puissans pour garder quelque temps encore le déguisement qui me cache; quand vous saurez qui je suis, vous n'aurez pas regret de la coopération que vous m'aurez prêtée. Venez avec moi, je vous prie.

Ils s'éloignent.

'SCENE IV.

Même lieu. — Une tente.

Entrent CORDÉLIE, UN MÉDECIN, UN OFFICIER *et* DES SOLDATS.

CORDÉLIE.

Hélas! c'est bien lui; on l'a rencontré il n'y a qu'un instant, aussi en démence que la mer courroucée; chantant d'une voix éclatante, couronné de fumeterre, de fleurs des champs, de verveine, de ciguë, d'orties, de cresson des prés, d'ivraie et de toutes ces herbes inutiles qui croissent au milieu de nos blés. — Qu'on envoie un détachement de soldats; qu'on fouille toute la campagne couronnée de moissons, et qu'on l'amène devant nous.

L'OFFICIER *sort.*

CORDÉLIE, *continuant.*

Que peut faire la science humaine pour rétablir sa raison égarée? Que celui qui pourra l guérir dispose de tout ce que je possède.

LE MÉDECIN.

Il y a pour cela des moyens, madame : le grand réparateur de la nature, c'est le sommeil; c'est ce dont il a le plus besoin; pour le provoquer en lui, nous avons des simples dont la vertu puissante a le don de fermer jusqu'aux yeux de la douleur.

CORDÉLIE.

Vous tous, ô secrets salutaires, mystérieuses vertus que la terre recèle, croissez sous mes pleurs et prêtez-moi votre secours pour soulager les maux de ce bon roi! — Qu'on aille à sa recherche. Je crains que dans l'impossibilité où il est de se guider, sa fureur sans frein ne compromette sa vie.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Je vous apporte des nouvelles, madame! L'armée anglaise s'avance.

CORDÉLIE.

Je le savais; nos préparatifs sont faits pour les bien recevoir. — O mon père bien-aimé, c'est dans ton intérêt que je travaille; cédant à mes pressantes instances, le monarque puissant de la France a eu pitié de mon deuil et de mes larmes; ce n'est pas une ambition orgueilleuse qui nous met les armes à la main; c'est notre affection, notre tendre affection pour un père vénérable dont nous revendiquons les droits : puissé-je bientôt le voir et l'entendre!

Ils sortent.

SCENE V.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent RÉGANE *et* L'INTENDANT.

RÉGANE.

Les troupes de mon frère sont-elles entrées en campagne?

L'INTENDANT.

Oui, madame.

RÉGANE.

Les commande-t-il en personne?

L'INTENDANT.

Madame, il a eu grand'peine à s'y décider. Votre sœur lui est de beaucoup supérieure en énergie guerrière.

RÉGANE.

Et le seigneur Edmond n'a point paru devant ton maître?

L'INTENDANT.

Non madame.

RÉGANE.

Que contient la lettre que ma sœur lui a écrite?

L'INTENDANT.

Je l'ignore, madame.

RÉGANE.

Il est parti d'ici, stimulé par les intérêts les plus puissans : après avoir arraché les yeux à Gloster, nous avons commis une grande faute, de lui laisser la vie; arrivé là-bas, il va soulever tous les cœurs contre nous; je pense qu'Edmond, prenant en pitié sa misère, est parti pour le délivrer d'une existence désormais condamnée à une éternelle nuit, et en même temps pour reconnaître les forces de l'ennemi.

L'INTENDANT.

Madame, il faut que je me hâte d'aller le rejoindre pour lui donner cette lettre.

RÉGANE.

Notre armée se met en marche demain; reste avec nous; la route est dangereuse.

L'INTENDANT.

Je ne le puis, madame; ma maîtresse m'a recommandé dans cette affaire la plus grande diligence.

RÉGANE.

Que peut-elle avoir à écrire à Edmond? Ne pouvais-tu lui transmettre son message de vive voix? Qui sait? Il doit y avoir quelque chose là-dessous. — Laisse-moi décacheter cette lettre; je t'en serai on ne peut plus reconnaissante.

L'INTENDANT.

Madame, j'aimerais mieux —

RÉGANE.

Je sais que ta maîtresse n'aime pas son mari; j'en ai la certitude : pendant son dernier séjour ici, je l'ai surprise échangeant avec le noble Edmond de vives œillades et les regards les plus expressifs! Je sais que tu es dans sa confidence.

L'INTENDANT.

Moi, madame?

RÉGANE.

Je sais ce que je dis : tu es son confident, j'en suis certaine; mais j'ai un avis utile à te donner. Mon époux est mort : Edmond et moi, nous nous sommes entendus; et il est naturel qu'il songe plutôt à moi qu'à ta maîtresse. — Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage; si tu le trouves, donne-lui, je te prie, cette lettre que voici; si ta maîtresse vient à en être instruite, tu lui diras de rappeler à elle sa raison. Sur ce, adieu. S'il t'arrive d'avoir des nouvelles de cet aveugle scélérat, souviens-toi que de hautes récompenses attendent celui qui l'expédiera.

L'INTENDANT.

Je voudrais pouvoir le rencontrer, madame; je ferais voir au service de quel parti je mets mon dévouement.

RÉGANE.

Adieu.

Ils sortent.

SCENE VI.

Les environs de Douvres.

Arrive GLOSTER, *conduit par* EDGAR, *déguisé en paysan.*

GLOSTER.

Quand arriverons-nous au sommet de cette hauteur?

EDGAR.

Vous la gravissez maintenant : vous voyez comme nous fatiguons.

GLOSTER.

Il me semble que le terrain est plane.

EDGAR.

Horriblement escarpé. Entendez-vous la mer mugir?

GLOSTER.

Non, en vérité.

EDGAR.

Alors, il faut que la douleur de vos yeux ait affaibli vos autres sens.

GLOSTER.

C'est possible : je ne sais; mais il me semble que ta voix est changée, et que tu parles mieux et plus sensément que tu ne faisais.

EDGAR.

Vous êtes dans l'erreur; je suis ce que j'étais, mes vêtemens seuls sont changés.

GLOSTER.

Il me semble que tu t'exprimes en meilleurs termes.

EDGAR.

Avancez, seigneur; nous voici arrivés. — Ne bougez pas. — Quel effroi, quels frissons on éprouve, quand on plonge la vue au fond de cet abîme! Le corbeau et la corneille qui volent dans l'espace intermédiaire paraissent tout au plus de la taille d'un escarbot. A mi-côte, et comme suspendu en l'air, est un homme qui cueille du fenouil marin; quel dangereux métier! Il ne paraît pas plus gros que sa tête : les pêcheurs qui parcourent la grève, on les prendrait pour des souris; ce grand vaisseau là-bas à l'ancre, paraît gros comme sa chaloupe; et sa chaloupe comme une bouée, et on la distingue à peine. De cette hauteur, on ne peut entendre le murmure des vagues qui viennent se briser sur les innombrables cailloux du rivage. — Je ne veux plus regarder; je crains que la tête me tourne, et que, ma vue venant à se troubler, je tombe dans l'abîme.

GLOSTER.

Place-moi à l'endroit où tu es.

EDGAR.

Donnez-moi votre main : vous n'êtes maintenant qu'à un pied du bord. Pour tout ce qu'il y

a sous le ciel, je ne voudrais pas prendre mon élan.

GLOSTER.

Quitte ma main. Tiens, mon ami, voilà une seconde bourse ; il y a dedans un joyau qui vaut la peine qu'un homme pauvre l'accepte. Que les génies et les dieux rendent pour toi ce don prospère ! Éloigne-toi ; dis-moi adieu ; que je t'entende partir.

EDGAR.

Adieu, mon bon seigneur.

Il fait semblant de partir, et imite le bruit des pas d'un homme qui s'éloigne.

GLOSTER.

Adieu.

EDGAR, *à part.*

Je n'abuse ainsi son désespoir que pour le guérir.

GLOSTER.

O dieux puissans ! je renonce à ce monde ; et, en votre présence, je me résous à secouer le pesant fardeau de mon affliction : s'il m'était possible de le porter plus long-temps, sans me mettre en hostilité avec votre volonté toute-puissante, je laisserais se consumer jusqu'à la fin le misérable flambeau d'une vie abhorrée. Si Edgar vit encore, oh ! bénissez-le ! — Adieu, maintenant, ami.

EDGAR.

Je suis parti, seigneur. Adieu.

Gloster croyant s'élancer de la cime du rocher, prend son élan et tombe à plat ventre.

EDGAR, *continuant.*

Et cependant qui sait si l'imagination n'a pas la puissance de dérober le trésor de la vie, quand la vie elle-même est complice du vol : s'il avait été où il croyait être, il serait mort maintenant. — (*S'approchant de Gloster.*) Êtes-vous mort ou vivant ? Holà ! seigneur, ami ! — M'entendez-vous ? seigneur ? — Parlez donc ! — Il pourrait bien se faire qu'il fût mort. — Mais le voilà qui revient à lui. — Qui êtes-vous, seigneur ?

GLOSTER.

Va-t'en, et laisse-moi mourir.

EDGAR.

A moins d'être aussi léger que le fil de la Vierge, la plume ou l'air, tu n'aurais pu tomber d'une telle hauteur, sans te briser en mille éclats comme un œuf ; mais tu respires ; tu es formé d'une substance solide ; tu ne saignes pas ; tu parles ; tu es intact. Dix mâts attachés au bout les uns des autres n'égaleraient pas la hauteur de laquelle tu es tombé perpendiculairement ; ta vie est un miracle. Parle de nouveau.

GLOSTER.

Mais décidément, suis-je tombé, oui ou non ?

EDGAR.

De la cime effrayante de cette blanche falaise. Lève les yeux ; à une si énorme distance, on ne peut ni apercevoir ni entendre l'alouette à la voix perçante.

GLOSTER.

Hélas ! je n'ai plus d'yeux. — L'infortuné n'a donc pas même la ressource de mettre par la mort un terme à ses maux ? Pourtant, c'était pour moi une consolation que de tromper la rage du tyran et son orgueilleux espoir.

EDGAR.

Donnez-moi votre bras. Voyons, levez-vous ; — c'est bien. — Comment vous trouvez-vous ? pourrez-vous faire usage de vos jambes ? vous vous soutenez.

GLOSTER.

Que trop bien, que trop bien.

EDGAR.

C'est la chose la plus miraculeuse ; quel est l'individu qui était là-haut avec vous et qui s'est éloigné ?

GLOSTER.

Un pauvre et malheureux mendiant.

EDGAR.

Il m'a semblé d'ici que ses yeux étaient deux pleines lunes ; il avait d'innombrables nez, des cornes imitant par leurs capricieux contours les flots d'une mer irritée. C'était quelque démon ; ainsi, heureux vieillard, ne doutez pas que les dieux clémens, qui mettent leur gloire à réaliser l'impossible, n'aient miraculeusement préservé vos jours.

GLOSTER.

Je me rappelle à présent. — A l'avenir je supporterai le malheur jusqu'à ce que lui-même il me crie : « Assez, assez ! tu peux mourir ! » Le personnage dont tu parles, je le prenais pour un homme ; il répétait fréquemment : « L'esprit, l'esprit ! » C'est lui qui m'avait conduit en cet endroit.

EDGAR.

Soyez calme et résigné. — Mais qui vient ici ?

Arrive LEAR *bizarrement couronné de fleurs.*

EDGAR, *continuant.*

Jamais homme, dans son bon sens, ne s'est accoutré ainsi.

LEAR.

Non, on n'a pas le droit de me condamner pour avoir frappé monnaie ; je suis le roi en personne.

EDGAR.

O spectacle déchirant !

LEAR.

En cela, la nature est au-dessus de l'art. — Tiens, voici la somme stipulée pour ton engagement. Ce drôle manie son arc comme un mannequin planté là pour effrayer les oiseaux ; tire-moi une flèche longue d'une aune. — Voyez, voyez, une souris ! chut ! chut ! — Un morceau de fromage grillé fera l'affaire. — Voici mon gant ; dût un géant le relever, je suis son homme. — Apportez les hallebardes. — Oh ! bien visé, mon enfant ; —

juste dans le blanc! bravo! — Avancez à l'ordre; le mot de ralliement.

EDGAR.

Marjolaine.

LEAR.

Passez.

GLOSTER.

Je connais cette voix.

LEAR.

Ah! Goneril! — Eh quoi! avec une barbe blanche! elles me flattaient comme un chien, en me disant que j'avais commencé par avoir des poils blancs au menton avant d'en avoir des noirs; elles répondaient oui et non à tout ce que je disais. Dans ces oui et ces non-là, il n'y avait rien de bon. — Le jour où la pluie est venue me tremper, où le vent me faisait grelotter de froid, où le tonnerre n'a pas voulu se taire à mon commandement, c'est alors que je les ai connues, pour ce qu'elles étaient. Allez, leur parole ne mérite aucune confiance; elles me disaient que j'étais tout; c'est faux, je ne suis pas à l'épreuve de la fièvre.

GLOSTER.

Les sons de cette voix me sont connus; n'est-ce pas le roi?

LEAR.

Oui, je suis roi de la tête aux pieds. Quand je fronce le sourcil, voyez comme mes sujets tremblent. — Je fais grâce de la vie à cet homme : quel est son délit? — l'adultère! — Tu ne mourras pas: faire mourir un homme pour adultère! non, ce crime-là, le roitelet le commet, et la mouche aux ailes dorées s'accouple impunément sous nos yeux. Lâchez les rênes à la copulation, car le fils bâtard de Gloster a montré plus d'affection pour son père que ne m'en ont témoigné mes filles procréées en légitime mariage. A la besogne, luxure; j'ai besoin de soldats; — Voyez cette beauté qui contrefait l'ingénue, qui cache sous ses doigts son visage de glace, affecte la vertu, fait la petite bouche, et ne peut entendre prononcer le mot de plaisir sans hocher la tête; le matou et l'étalon sont moins ardens qu'elle aux amoureux ebats. Femmes par le buste, centaures pour tout le reste, la partie supérieure de leur personne, jusqu'à la ceinture, est le partage des dieux; tout ce qui est au-delà appartient au diable. Là, tout est enfer, ténèbres, abîme sulfureux, fournaise ardente, infection, consomption. Fi! fi! pouah! pouah! — Apothicaire, donne-moi une once de musc pour purifier mon imagination; voilà de l'argent pour toi.

GLOSTER.

Oh! laissez-moi baiser cette main.

LEAR.

Permets d'abord que je l'essuie; elle a une odeur de mortalité.

GLOSTER.

O ruines d'une noble nature! c'est ainsi que ce vaste univers tout entier doit aboutir au néant. — Me reconnaissez-vous?

LEAR.

Je me rappelle fort bien tes yeux. Pourquoi me regardes-tu de travers? Aveugle Cupidon, va, tu as beau faire, je ne veux plus aimer. — Lis ce cartel, vois comme il est rédigé.

GLOSTER.

Quand les lettres qui le composent seraient autant de soleils, je ne pourrais les voir.

EDGAR.

On me dirait cela que je ne le croirais pas; — ce n'est malheureusement que trop vrai, et mon cœur en est brisé.

LEAR.

Lis.

GLOSTER.

Quoi, sans yeux, quand je n'en ai que la place?

LEAR.

Oh! oh! voilà où tu en es avec moi? Point d'yeux à la tête, point d'argent dans la bourse? Tes yeux sont dans un cas fort grave; mais ta bourse est fort légère; et pourtant tu vois comment va le monde.

GLOSTER.

Je ne le vois pas, mais je le sens.

LEAR.

Quoi donc? es-tu fou? Il n'est pas besoin d'avoir des yeux pour voir comment va le monde; regarde avec tes oreilles. Vois ce juge qui réprimande un voleur. Je te le dis tout bas, suppose un instant qu'ils ont changé de place; pourras-tu me dire lequel des deux est le juge, lequel le voleur? Tu as vu sans doute le chien d'un fermier aboyer après un mendiant?

GLOSTER.

Oui, seigneur.

LEAR.

Et le pauvre diable fuir devant le chien? Eh bien, tu as vu là l'imposante image de l'autorité; un chien au pouvoir commandant l'obéissance. — Coquin d'exécuteur, retiens ta main barbare. Pourquoi fouettes-tu cette courtisane? réserve ce châtiment pour toi-même. Tu brûles de commettre avec elle le délit pour lequel tu la fustiges. L'usurier fait pendre le filou. Les petits vices se voient à travers les haillons; la pourpre et l'hermine cachent tout. Que le crime soit couvert d'or, et la redoutable lance de la justice se brisera impuissante; qu'il soit revêtu de haillons, et pour le percer de part en part, il suffira d'une paille aux mains d'un pygmée. Il n'est pas de pécheur, vous dis-je, il n'en est pas un seul; je les absous tous. Accepte ceci, mon ami; c'est moi qui te le donne, moi qui ai le pouvoir de fermer la bouche de l'accusateur. Prends des lunettes, et comme un politique matois, fais semblant de voir ce que tu ne vois pas. — Allons, allons, ôtez-moi mes bottes : — Ferme; ferme, c'est cela.

EDGAR.

O mélange de bon sens et d'absurdité! La raison dans la folie!

LEAR.

Si tu veux pleurer mes malheurs, emprunte

mes yeux. Je te connais fort bien; tu t'appelles Gloster; sois résigné; nous sommes venus au monde en pleurant. Tu sais que nous faisons notre entrée dans la vie au milieu des vagissemens et des pleurs : — Je vais prêcher; écoute-moi bien.

GLOSTER.

Hélas! hélas!

LEAR.

A peine nous sommes nés que nous pleurons, désolés que nous sommes d'être venus sur ce vaste théâtre de fous. — (*Il prend son chapeau à deux mains.*) La vilaine forme que voilà! — Ce serait une superbe invention que de ferrer les chevaux avec du feutre *. J'en ferai l'épreuve; puis je tomberai sur ces gendres, et alors, tue, tue, tue, tue, tue, tue **.

Arrive UN OFFICIER *suivi de plusieurs* SOLDATS.

L'OFFICIER.

Le voici; saisissez-vous de lui. — (*A Lear.*) Seigneur, votre bien aimée fille —

LEAR.

Personne ne vient à mon secours? Moi, prisonnier! je suis décidément le vil jouet de la fortune. — Traitez-moi bien; je vous paierai rançon. Qu'on me donne des chirurgiens; je suis blessé au cerveau.

L'OFFICIER.

Vous aurez tout.

LEAR.

Quoi! personne ne me seconde? on me laisse à moi seul! il y aurait de quoi faire pleurer un homme au point d'arroser avec ses larmes un parterre de fleurs et d'abattre la poussière en automne.

L'OFFICIER.

Seigneur, —

LEAR.

Je mourrai gaiement, comme un époux paré pour la noce; eh bien! quoi? je veux être jovial; allons, je suis roi, savez-vous cela, mes maîtres?

L'OFFICIER.

Vous êtes un grand roi, et nous vous obéissons.

LEAR.

Je vous avertis que ce roi-là a des jambes. Si vous voulez l'avoir, il faut courir après. Allons, allons, allons, allons.

Il s'éloigne en courant; les soldats le suivent.

L'OFFICIER.

Ce spectacle serait déplorable dans le dernier des malheureux; dans un roi il passe toute expression! — O Lear, tu as une fille qui sauve la nature humaine de l'opprobre que les deux autres ont imprimé sur elle.

EDGAR.

Je vous salue, seigneur.

L'OFFICIER.

L'ami, Dieu vous garde; que me voulez-vous?

EDGAR.

Avez-vous entendu dire qu'une bataille se prépare?

L'OFFICIER.

Rien de plus certain; quiconque a des oreilles doit le savoir.

EDGAR.

Puis-je vous demander à quelle distance est l'armée ennemie?

L'OFFICIER.

Elle est proche et s'avance à grands pas; on s'attend à chaque instant à la voir paraître.

EDGAR.

Je vous remercie, seigneur; c'est tout.

L'OFFICIER.

Quoique des motifs spécieux retiennent ici la reine, son armée est en marche.

EDGAR.

Je vous remercie, seigneur.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

GLOSTER.

A l'avenir, dieux puissans, disposez seuls de ma vie. Que jamais mon mauvais génie ne me porte à mourir avant l'heure qu'il vous aura plu de fixer!

EDGAR.

Cette prière est sage, ô vieillard.

GLOSTER.

Maintenant, mon ami, qui êtes-vous?

EDGAR.

Un pauvre malheureux que les coups de la fortune ont rendu patient et résigné, et à qui ses propres douleurs ont appris à compatir aux afflictions d'autrui. Donnez-moi votre main, je vous conduirai dans quelque gîte.

GLOSTER.

Je te remercie cordialement; j'appelle sur toi les faveurs et les bénédictions du ciel.

Arrive L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Voici l'homme pour l'arrestation duquel une récompense est promise! Quel bonheur! ta tête sans yeux fut créée, je crois, pour devenir la source de mon élévation! Vieux et misérable traître, récon-

* Toute folle que semble cette invention-là, il paraît qu'elle est historique. On lit dans la vie d'Henri VIII, par lord Hubert, que pendant son séjour en France on lui donna un tournois dans une salle pavée de marbre; on avait ferré les chevaux avec du feutre pour les empêcher de glisser. (*Note du traducteur.*)

** C'était, au moyen âge, le cri de guerre des soldats au moment de la charge. (*Note du traducteur.*)

cilie-toi avec le ciel. — L'epée qui va te détruire est tirée.

GLOSTER.

Assène-moi avec force le coup mortel, et je bénirai ta main.

Edgar s'interpose entre Gloster et l'Intendant.

L'INTENDANT.

Eh quoi! paysan audacieux, tu oses soutenir un traître proclamé tel? Éloigne-toi, si tu ne veux que la contagion de sa fortune ne t'atteigne toi-même; quitte son bras!

EDGAR.

Je ne le quitterai pas, moi, sans de bonnes raisons.

L'INTENDANT.

Quitte-le, misérable, ou tu meurs!

EDGAR.

Mon gentilhomme, passez votre chemin, et laissez les pauvres gens passer le leur. S'il suffisait, pour m'ôter la vie, des menaces d'un fanfaron, il y a plus de quinze jours que je l'aurais perdue. N'approchez pas de ce vieillard, sinon je vais essayer lequel est le plus dur de votre caboche ou de ce gourdin. Vous voyez que je suis franc avec vous.

L'INTENDANT.

Arrière, manant!

EDGAR.

Je vais vous chatouiller la mâchoire; avancez, je me soucie fort peu de vos estocades.

Ils combattent, Edgar l'étend à terre d'un coup de son bâton.

L'INTENDANT.

Misérable, tu m'as tué! — Scélérat, prends ma bourse! Si tu veux prospérer dans la vie, donne à mon corps la sépulture, et remets à Edmond, comte de Gloster, la lettre que tu trouveras sur moi; cherche-le dans l'armée anglaise: — O mort inattendue!

Il meurt.

EDGAR.

Je te connais, officieux scélérat, servant les vices de ta maitresse avec tout le zele que la perversité peut désirer.

GLOSTER.

Quoi! est-il mort?

EDGAR.

Asseyez-vous, vieillard, reposez-vous — Fouillons dans ses poches: j'espere tirer parti de la lettre dont il m'a parle. — Il est mort; je suis fâché seulement qu'il n'ait pas eu un autre bourreau que moi. — Voyons. — brisons le cachet! faisons taire à cet égard tout scrupule. Pour connaitre ce que notre ennemi a dans l'âme, nous lui ouvririons le cœur; il est bien permis d'ouvrir ses papiers. (*Il ouvre la lettre et lit*)

« Rappelle-toi nos engagemens mutuels. Tu as » mille occasions de te debarrasser de lui; si la » volonté ne te fait pas défaut, tu trouveras amplement le moment et le lieu favorables. Il n'y » a rien de fait s'il revient vainqueur, je sera » alors sa prisonnière, et j'aurai pour prison son » lit que j'abhorre; hâte-toi de m'en délivrer, et » pour ta récompense, viens y prendre sa place. » Ton affectionnée servante, — Que ne puis-je » dire ta femme! —

GONERIL. »

O océan sans fond des convoitises de la femme! — Un complot tramé contre les jours de son vertueux époux, pour lui substituer mon frère! — Je vais t'enterrer ici dans le sable, abominable émissaire de ces assassins adultères, et je saurai en temps et lieu produire ce papier coupable aux yeux du duc dont on trame la perte. Il lui importe que je puisse lui apprendre en même temps ta mort, et la nature de ton message.

EDGAR *s'éloigne, traînant après lui le cadavre.*

GLOSTER, *seul.*

Le roi est tombé en démence; il faut que ma raison soit bien opiniâtre, puisqu'elle a résisté et que j'ai conservé dans toute sa vivacité le sentiment de mes immenses douleurs. Mieux vaudrait pour moi l'alienation mentale · il y aurait une barrière entre ma pensee et mes chagrins; et une imagination égarée nous ôte la conscience de nos maux.

Revient EDGAR.

EDGAR.

Donnez-moi votre main; il me semble entendre le bruit lointain du tambour. Venez, vieillard, je vais vous confier aux soins d'un ami.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Une tente dans le camp français.

LEAR *est endormi sur un lit de repos;* UN MÉDECIN, UN OFFICIER *et* PLUSIEURS SERVITEURS *sont auprès de lui. Entrent* CORDELIE *et* KENT.

CORDÉLIE.

O mon cher et digne Kent, comment pourrai-je m'acquitter envers vous? comment reconnaitre tant de bonté? Ma vie sera trop courte, et ma bonne volonté impuissante.

KENT.

Votre reconnaissance, madame, m'a déjà trop payé. Je ne vous ai dit que la vérité pure; je n'y ai rien ajouté, je n'en ai rien retranché.

CORDELIS.

Prenez des vêtemens plus convenables: ceux-ci rappellent de trop douloureux souvenirs; quittez-les, je vous prie.

KENT.

Veuillez m'excuser, madame. Ce déguisement est encore nécessaire à l'exécution de mes des-

seins : l'unique faveur que je vous demande, c'est de paraître ignorer qui je suis jusqu'à ce que les circonstances m'aient permis de me faire connaître.

CORDÉLIE.

Eh bien! soit, seigneur. — (*Au Médecin.*) Comment va le roi?

LE MÉDECIN.

Il dort encore, madame.

CORDÉLIE.

O dieux clémens, réparez l'immense brèche faite à la raison égarée d'un père redevenu enfant; remettez d'accord l'instrument de son intelligence dérangée!

LE MÉDECIN.

Votre majesté veut-elle permettre qu'on éveille le roi? Il a dormi long-temps.

CORDÉLIE.

Agissez selon les prescriptions de votre art, et faites ce que vous jugerez convenable. Est-il habillé?

L'OFFICIER.

Oui, madame; pendant son sommeil profond nous avons changé ses vêtemens.

LE MÉDECIN.

Madame, soyez auprès de lui au moment où nous l'éveillerons; je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement calme.

CORDÉLIE.

Fort bien.

LE MÉDECIN.

Veuillez approcher. — Que la musique joue sur des tons plus élevés!

CORDÉLIE, *se penchant sur son père qu'elle embrasse.*

O mon père bien-aimé! que le contact de mes lèvres porte la guérison dans ton intelligence, et que ce baiser répare le mal affreux qu'ont fait mes deux sœurs à ta personne sacrée!

KENT.

Bonne et adorable princesse!

CORDÉLIE.

Quand tu n'aurais pas été leur père, ces cheveux blancs n'auraient-ils pas dû commander leur pitié? Ce visage était-il fait pour être exposé à la fureur des autans, aux terribles détonations de la foudre, aux redoutables effets du feu croisé des éclairs? Fallait-il t'envoyer en enfant perdu lutter contre les élémens, tête nue et sans défense? Par une nuit semblable, le chien de mon ennemi, quand il m'aurait mordue, aurait trouvé place au coin de mon feu. Et toi, ô mon vieux père, il t'a fallu chercher un abri dans une méchante cabane, confondu sur la paille avec les pourceaux et les malheureux sans asile! Hélas! hélas! je m'étonne que tu n'aies pas perdu la vie en même temps que la raison. — Il s'éveille. — (*Au médecin.*) Parlez-lui.

LE MÉDECIN.

Il vaut mieux, madame, que vous lui parliez vous-même.

CORDÉLIE.

Comment se trouve mon auguste souverain? comment se porte votre majesté?

LEAR, *s'éveillant*

Qu'ai-je fait, pour que vous m'arrachiez du tombeau? — (*A Cordélie.*) Tu es une âme bien heureuse; mais moi, je suis attaché sur une roue de feu, et mes larmes brûlantes font sur mes joues l'effet du plomb fondu.

CORDÉLIE.

Seigneur, me reconnaissez-vous

LEAR.

Tu es une âme, je le sais : quand es-tu décédée?

CORDÉLIE.

Son égarement continue!

LE MÉDECIN.

Il est à peine éveillé; laissez-le quelque temps à lui-même.

LEAR, *promenant autour de lui des regards étonnés.*

Où ai-je été? où suis-je? — Est-ce la clarté du jour que je vois? — Je suis dupe d'une illusion étrange. — Je ne pourrais, sans mourir de pitié, voir un autre homme dans la situation où je suis. — Je ne sais que dire. — Je ne jurerais pas que ce sont là mes mains : — voyons; je sens la piqûre de cette épingle. Je voudrais connaître avec certitude mon état actuel.

CORDÉLIE, *se jetant aux genoux de son père.*

Oh! regardez-moi, seigneur; étendez sur moi vos mains pour me bénir. (*Voyant que Lear se dispose à s'agenouiller devant elle.*) Non, seigneur, ce n'est pas à vous à vous agenouiller.

LEAR.

Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi; je suis un pauvre et débile vieillard, qui a passé quatre-vingts ans, ni plus ni moins* : et, à parler franchement, je crains de ne pas avoir toute ma raison. (*Montrant Cordélie, puis Kent.*) Il me semble que je vous connais et cet homme aussi; cependant je doute encore, car j'ignore en quel lieu je suis; et j'ai beau interroger ma mémoire, je ne me rappelle pas d'avoir jamais porté ces vêtemens; j'ignore aussi où j'ai passé la nuit dernière. Vous allez rire de moi; mais, aussi vrai que je suis homme, je crois reconnaître dans cette femme ma fille Cordélie.

CORDÉLIE.

Et je le suis aussi, je le suis.

LEAR.

Tes larmes mouillent-elles? oui, en vérité. Je t'en prie, ne pleure pas; si tu as du poison à m'offrir, je le boirai. Je sais que tu ne m'aimes

* Ce passage, tel que nous le donnons, est strictement conforme au texte de l'édition originale; tous les éditeurs modernes y ont vu une absurdité qu'ils se sont empressés de corriger; ils ont donc mis, « un vieillard de quatre-vingts ans et plus, » oubliant que Shakspeare fait parler ici un homme qui renaît à peine à la raison, et qui a encore un pied dans la folie. Briser un membre d'une statue antique, ne constituerait pas à nos yeux un plus grand sacrilége que ces emendations sottes et maladroites. (*Note du traducteur.*)

pas; car tes sœurs, autant que je me le rappelle, m'ont fait du mal; tu as des motifs pour me haïr, toi; elles n'en ont point.

CORDÉLIE.

Je n'en aucun moi-même, aucun.

LEAR.

Suis-je en France?

KENT.

Sire, vous êtes dans votre royaume.

LEAR.

Ne me trompez pas.

LE MÉDECIN.

Renaissez à l'espoir, madame; vous le voyez, ses accès de frénésie sont guéris, et pourtant il ne serait pas prudent de remettre sa mémoire sur la trace du passé. Priez-le de se rendre dans la pièce voisine; attendez pour lui parler que le calme de ses sens soit plus affermi.

CORDÉLIE.

Votre majesté veut-elle venir?

LEAR.

Il faut avoir de l'indulgence pour moi; je t'en prie, oublie et pardonne; je suis vieux, et ma raison est affaiblie.

LEAR, CORDÉLIE, LE MÉDECIN, *et* LES SERVITEURS *sortent.*

L'OFFICIER.

Est-il vrai, seigneur, que le duc de Cornouailles a été tué?

KENT.

Rien de plus certain, seigneur.

L'OFFICIER.

Qui commande son armée?

KENT.

C'est, dit-on, le fils bâtard de Gloster.

L'OFFICIER.

On dit qu'Edgar, son fils exilé, est en Allemagne avec le comte de Kent.

KENT.

Les on dit sont sujets à caution. Les troupes anglaises approchent à grands pas.

L'OFFICIER.

Il est probable que la lutte sera sanglante. Adieu, seigneur.

KENT, *seul.*

Le sort de cette bataille décidera du bon ou du mauvais succès de mes desseins.

Il sort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

Le camp anglais près de Douvres.

EDMOND *et* RÉGANE *arrivent à la tête de leurs troupes, tambour battant, enseignes déployées.*

EDMOND, *à un officier.*

Allez trouver le duc; qu'on sache de lui s'il persiste dans ses dernières vues, ou s'il a depuis changé d'avis; c'est un caractère timoré et plein de tergiversation; — apportez-nous sa résolution définitive.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

RÉGANE.

Il est certainement arrivé quelque mésaventure a l'envoyé de ma sœur.

EDMOND.

Je le crains, madame.

RÉGANE.

Mon cher Edmond, vous connaissez mes bienveillantes intentions pour vous; dites-moi franchement, et sans me rien déguiser, n'aimez-vous pas ma sœur?

EDMOND.

J'ai pour elle une respectueuse affection.

RÉGANE.

Mais ne vous est-il pas arrivé d'avoir pour elle des sentimens illégitimes, et de prendre auprès d'elle la place de son époux?

EDMOND.

Vous êtes dans l'erreur.

RÉGANE.

Je crains que vous ne vous soyez uni à elle par une intimité complète.

EDMOND.

Non, d'honneur, madame.

RÉGANE.

Je ne le souffrirai jamais: mon cher Edmond, soyez moins familier avec elle.

EDMOND.

Soyez tranquille, elle, et le duc son époux, —

Arrivent LE DUC D'ALBANIE, GONERIL *et* DES SOLDATS.

GONERIL, *à part.*

J'aimerais mieux perdre la bataille que de souffrir que ma sœur relâchât les liens qui m'unissent à lui.

ALBANIE.

Notre sœur bien-aimée, je suis charmé de vous voir. — (*A Edmond.*) Seigneur, j'apprends que le roi est allé rejoindre sa fille, suivi d'un certain nombre de ses anciens sujets, à qui nos rigueurs ont arraché des murmures. J'ai toujours senti le besoin de mettre mon courage d'accord avec ma conscience. Si j'ai embrassé la cause que je défends, c'est parce que la France envahit notre territoire ; et non parce que le roi vient hardiment revendiquer ses droits, avec l'appui de ceux à qui nous avons donné de justes et graves motifs de s'armer contre nous.

EDMOND.

Vous tenez là, seigneur, un bien noble langage *.

RÉGANE.

A quoi tendent ces discours ?

GONERIL.

Réunissons-nous tous contre l'ennemi commun ; ces débats particuliers, ces querelles domestiques, ne sont pas de saison maintenant.

ALBANIE.

Allons avec nos guerriers les plus expérimentés arrêter le plan des opérations.

EDMOND.

J'irai tout-à-l'heure vous trouver dans votre tente.

RÉGANE.

Ma sœur, venez-vous avec nous ?

GONERIL.

Non.

RÉGANE.

Pourtant, cela serait convenable ; venez avec nous, je vous prie.

GONERIL, *à part.*

Oh ! oh ! je devine le mot de l'énigme. — (*Haut.*) J'y vais.

Au moment où ils s'éloignent, arrive EDGAR, *déguisé.*

EDGAR, *bas au duc d'Albanie.*

Si votre altesse veut bien condescendre à parler à un pauvre homme tel que moi, j'ai un mot à vous dire.

ALBANIE, *aux personnes qui s'éloignent.*

Je vais vous rejoindre. — (*A Edgar.*) Parle.

Tous *s'éloignent, à l'exception du Duc et d'Edgar.*

EDGAR, *remettant une lettre au Duc.*

Avant de livrer la bataille, lisez cette lettre. Si vous êtes victorieux, que la trompette appelle celui qui vous l'a remise ; tout misérable que je semble, je me fais fort de produire un champion qui maintiendra véritable le contenu de cette lettre ; si vous êtes vaincu, tout est fini pour vous ici-bas, et les complots dirigés contre vous deviennent sans objet. Que la fortune vous aime !

ALBANIE.

Attends que j'aie lu cette lettre.

EDGAR.

On me l'a défendu. Quand le moment sera venu, au premier appel du héraut vous me verrez paraître.

Il s'éloigne.

ALBANIE.

Soit ! Adieu ; je lirai cet écrit.

Revient EDMOND.

EDMOND.

On aperçoit l'ennemi ; faites prendre position à vos troupes ; voici l'état approximatif des forces de nos adversaires, tel que des renseignemens exacts ont pu l'établir : — Mais la célérité est maintenant pour vous un devoir.

ALBANIE.

Je mettrai le temps à profit.

Il s'éloigne.

EDMOND, *seul.*

J'ai juré aux deux sœurs un éternel amour ; maintenant elles se haïssent l'une l'autre comme on hait le serpent qui vous a piqué. Laquelle prendrai-je ? toutes deux ? l'une des deux ? ni l'une ni l'autre ? Je ne puis posséder ni l'une ni l'autre, si toutes deux restent vivantes. En prenant la veuve, j'exaspère, j'irrite jusqu'à la démence sa sœur Goneril ; et, d'autre part, tant que vivra l'époux de cette dernière, il m'est impossible de mener à bien mes projets. Commençons toujours par nous servir de lui dans la bataille ; après quoi, que celle qui voudra se débarrasser de lui trouve le moyen de l'expédier promptement. Quant aux velléités de clémence qu'il manifeste pour Lear et Cordélie, une fois la bataille terminée et leurs personnes en mon pouvoir, je les mettrai dans l'impuissance de profiter de ses intentions généreuses ; car mon rôle, à moi, est de me défendre, et non d'argumenter.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Le champ de bataille entre les deux camps.

On entend le bruit du combat. LEAR *et* CORDÉLIE *arrivent à la tête de leurs troupes, tambours battant, enseignes déployées, puis ils s'éloignent. Arrivent* EDGAR *et* GLOSTER.

EDGAR.

Vieillard, reposez-vous à l'ombre de cet arbre ; priez les dieux que le bon droit triomphe. Si je

* Ceci est dit ironiquement. (*Note du traducteur.*)

reviens auprès de vous, je vous apporterai de bonnes nouvelles.

GLOSTER.

Ami, que la faveur du ciel t'accompagne!

EDGAR *s'éloigne.*

Le bruit du combat continue; puis on entend sonner la retraite. Revient EDGAR.

EDGAR.

Fuyez, vieillard; donnez-moi votre main, fuyez. Le roi Lear est vaincu; lui et sa fille sont prisonniers. Donnez-moi votre main; venez.

GLOSTER

Ami, n'allons pas plus loin; on peut pourrir ici aussi bien qu'ailleurs.

EDGAR.

Eh quoi! vos pensées funestes qui vous reviennent! L'homme doit sortir de ce monde comme il y est entré; sa mort ne doit pas être plus le fait de sa volonté que ne l'a été sa naissance: le tout est d'être préparé. Venez.

GLOSTER.

Ce que tu dis est vrai.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Le camp anglais près de Douvres

Arrive EDMOND, *vainqueur, à la tête de ses troupes, tambours battant, enseignes déployées. On amène* LEAR *et* CORDÉLIE *prisonniers.*

EDMOND.

Que quelques officiers les emmènent; qu'ils soient gardés avec soin jusqu'au moment où sera connue la décision de ceux qui ont à prononcer sur leur sort.

CORDÉLIE.

Nous ne sommes pas les premiers que le malheur ait accablés, malgré la loyauté de leurs intentions. C'est pour toi seul, roi opprimé, que je m'afflige; s'il ne s'agissait que de moi, je braverais le courroux de la fortune. — Ne verrons-nous point ces filles et ces sœurs?

LEAR.

Non, non, non, non! Viens, allons en prison; nous chanterons tous deux comme des oiseaux dans leur cage; quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux, et je te demanderai pardon: nous passerons le temps à prier, à chanter, à conter de vieilles histoires, à suivre des yeux en riant le vol des papillons dorés, à entendre de pauvres diables s'entretenir des nouvelles de la cour: nous deviserons avec eux de ceux qui gagnent de ceux qui perdent, de ceux qui montent au pouvoir, de ceux qui en descendent; nous nous chargerons d'expliquer les mystères des choses aussi pertinemment que si les dieux nous avaient commis le soin de surveiller la marche de l'univers*; et des murs de notre prison nous verrons passer le flux et le reflux des opinions et des systèmes

EDMOND.

Emmenez-les.

LEAR.

Sur de tels sacrifices, ma Cordélie, les dieux eux-mêmes jettent de l'encens. Enfin, je t'ai retrouvée; que celui qui tentera de nous séparer aille dérober aux cieux un brandon enflammé, et qu'il nous écarte à l'aide du feu, comme des animaux sauvages. Sèche tes larmes; la peste les dévorera tous, nous les verrons moissonner par la famine avant qu'ils nous fassent pleurer. Viens.

EDMOND, *à un officier.*

Approchez, capitaine: un mot. (*Il lui remet un papier.*) Prenez cet écrit, suivez-les à la prison; je vous ai avancé d'un grade; si vous suivez les instructions ici consignées, vous vous ouvrez la voie à une brillante fortune; sachez que les hommes doivent être ce qu'exigent les circonstances; la pitié ne convient point à un soldat: l'acte important dont je vous charge ne comporte pas de discussion; — ou dites-moi que vous l'exécuterez, ou cherchez d'autres moyens de fortune.

L'OFFICIER.

Je l'exécuterai, seigneur.

EDMOND.

Allez; et quand la chose sera faite, qu'un mot d'écrit m'en informe. Songez qu'il faut l'exécuter sur-le-champ, en vous conformant de point en point à ce que contient ce billet.

L'OFFICIER.

Je ne saurais traîner une charrette, ni manger de l'avoine; mais ce qu'un homme peut faire, je le ferai.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

Fanfares Arrivent LE DUC D'ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, *ainsi que* PLUSIEURS OFFICIERS *et* SOLDATS.

ALBANIE.

Seigneur, vous avez aujourd'hui signalé votre vaillance, et la fortune a conduit vos pas victorieux; ceux que nous avons eus pour adversaires dans cette journée sont devenus vos prisonniers; je demande qu'ils me soient remis, afin de prendre à leur égard la décision que l'équité et notre intérêt prescrivent.

EDMOND.

Seigneur, j'ai jugé à propos d'envoyer en prison et sous bonne garde le vieux et malheureux monarque. Assez d'influence s'attache à son grand âge et surtout à son titre de roi, pour attirer dans

* Il y a dans le texte: « Que si nous étions les espions de Dieu, » c'est-à-dire, les surveillans délégués par lui. *Note du traducteur.*

son parti les cœurs de la multitude, et pourtourner contre nous les soldats auxquels nous commandons. J'ai envoyé avec lui la reine, par les mêmes motifs; demain ou tout autre jour ils seront prêts à comparaître au lieu où il vous plaira de les citer à votre tribunal; pour le moment, nous sommes trempés de sueur, notre sang coule; l'ami a perdu son ami; et dans la chaleur d'un premier mouvement, la guerre la plus légitime est maudite par ceux qui en ressentent les douloureux résultats. — Ce n'est pas ici un lieu convenable pour délibérer sur le sort de Cordélie et de son pére.

ALBANIE.

Seigneur, permettez-moi de vous dire que dans cette guerre vous êtes à mes yeux un sujet, et non mon égal.

RÉGANE.

Cela dépend du degré de faveur qu'il me plaît de lui accorder; il me semble qu'avant de vous engager si loin, vous auriez pu demander mon avis. Il a commandé mes troupes; je l'ai revêtu de mon autorité; dépositaire de ma confiance, c'est là, ce me semble, un titre suffisant pour qu'il se pose votre égal.

GONERIL.

Mettez-y moins de chaleur; il doit son élévation à son mérite beaucoup plus qu'à vos faveurs.

RÉGANE.

Investi de mes droits, il peut marcher de pair avec les plus illustres.

GONERIL.

Que diriez-vous de plus s'il était votre époux?

RÉGANE.

Souvent, en croyant rire, on dit la vérité.

GONERIL.

Oh! oh! l'œil qui vous a fait voir cela voyait de travers.

RÉGANE.

Goneril, je ne me sens pas bien; sans quoi, je vous dirais tout ce que j'ai sur le cœur. — (*A Edmond.*) Général, prenez mes soldats, mes prisonniers, mon patrimoine; disposez-en ainsi que de moi; tout est à vous : je prends l'univers à témoin que je vous reconnais pour mon seigneur et maître.

GONERIL.

Prétendez-vous donc vous approprier sa personne?

ALBANIE, *à Goneril.*

C'est ce que vous ne pouvez empêcher.

EDMOND.

Ni vous, duc.

ALBANIE

Bâtard, je le puis.

RÉGANE, *à Edmond.*

Que le tambour batte; et toi, fais voir que mes titres sont les tiens.

ALBANIE.

Un instant; écoutez-moi. — Edmond, je t'arrête pour crime de haute-trahison. — (*Montrant Goneril.*) Et j'arrête en même temps ta complice, ce serpent doré. — (*A Régane.*) Quant à vos prétentions, ma sœur, je m'y oppose au nom et dans l'intérêt de ma femme; elle est, sous main, fiancée à ce seigneur; et moi, son époux, je déclare mettre obstacle à l'union que vous avez en vue. S'il vous faut un époux, adressez-vous à moi; quant à lui, c'est à ma femme que sa main est engagée

GONERIL.

Quelle comédie!

ALBANIE.

Tu es armé, Gloster. — Que la trompette sonne: si nul ne se présente pour soutenir l'accusation contre tes trahisons abominables, manifestes, multipliées, voilà mon gage (*il jette à terre un de ses gantelets*); je jure de ne point rompre le pain avant d'avoir prouvé, en te perçant le cœur, que tu es tel que je viens ici de le proclamer.

RÉGANE.

Oh! je me sens mal, très-mal.

GONERIL, *à part.*

S'il en était autrement, je n'aurais plus foi aux poisons.

EDMOND, *jetant à terre son gantelet.*

Voilà mon gage en retour du tien. Celui qui m'appelle traître, quel qu'il soit, en a menti comme un scélérat. Qu'on fasse venir les hérauts d'armes; quiconque aura l'audace de se présenter, je ferai ce que tout autre ferait à ma place je soutiendrai contre lui, contre toi, ma loyauté et mon honneur.

ALBANIE.

Holà! un héraut d'armes!

EDMOND.

Un héraut d'armes! un héraut d'armes!

ALBANIE.

N'attends rien que de ton seul courage; car tes soldats, levés en mon nom, ont, en mon nom, été licenciés.

RÉGANE

Mon malaise augmente.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES

ALBANIE.

Elle est indisposée; conduisez-la dans ma tente. (*On emmène Régane.*) Approche, héraut d'armes. — Que la trompette sonne. — Toi, lis ceci à haute voix.

Il lui remet un papier.

UN OFFICIER.

Trompette, sonnez.

Une trompette sonne.

LE HÉRAUT D'ARMES *lit en élevant la voix.*

« S'il est dans l'armée quelque homme de qualité et de naissance qui veuille soutenir qu'Edmond, se disant comte de Gloster, est mille fois un traître, que celui-là se présente au troisième signal de la trompette: Edmond est prêt à lui répondre. »

EDMOND.

Sonnez.

Première fanfare.

LE HÉRAUT D'ARMES.

Encore!

Seconde fanfare.

LE HÉRAUT D'ARMES.

Encore!

Troisième fanfare. On entend le son d'une autre trompette qui répond.

Arrive EDGAR, *armé de toutes pièces, précédé d'*UN TROMPETTE.

ALBANIE, *au héraut d'armes.*

Demande-lui le motif qui l'amène, et pourquoi il se présente au signal de la trompette.

LE HÉRAUT D'ARMES.

Qui es-tu? quel est ton nom? ta qualité? et pourquoi réponds-tu à cet appel?

EDGAR.

Je n'ai plus de nom ; la dent acérée et venimeuse de la trahison me l'a rongé : toutefois, je suis aussi noble que l'adversaire que je viens combattre.

ALBANIE.

Quel est cet adversaire?

EDGAR.

Quel est celui qui se présente pour Edmond, comte de Gloster?

EDMOND.

Lui-même. — Qu'as-tu à lui dire ?

EDGAR.

Tire ton épée; et si mon langage offense un noble cœur, que ton bras te fasse justice : moi, voici la mienne. (*Il met l'épée à la main.*) J'use en ce moment du privilége que je tiens de mon rang, du serment que j'ai prêté, et de ma qualité de chevalier. En dépit de ta force, de ta position, de ta jeunesse, de ton rang éminent, malgré ton épée victorieuse et ta fortune récente, malgré ta valeur et ta fierté, — je te proclame un traître, — parjure envers les dieux, envers ton frère et envers ton père, conspirant contre les jours de cet illustre prince; un traître hideux et infâme depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds et à la poussière de ta chaussure. Ose me dire, « Non, » et à l'instant ce glaive, ce bras, tout ce que j'ai de force et d'énergie vont prouver, en te perçant le cœur, ce cœur auquel je m'adresse, que tu mens.

EDMOND.

A la rigueur, je devrais te demander ton nom; mais ton aspect est noble et belliqueux; ta parole est d'un homme au-dessus du vulgaire; je dédaigne de me prévaloir des formalités que prescrivent les lois de la chevalerie; et te rejetant à la face ton accusation de trahison, je te renvoie, plus énergique encore, le démenti que tu m'as donné; et comme les paroles sont des lames qui brillent sans blesser, mon épée va leur ouvrir un sanglant passage jusqu'à ton cœur, où elles resteront à jamais fixées. — Sonnez, trompettes.

Les trompettes sonnent, le combat commence, Edmond tombe.

ALBANIE.

Sauvez-le, sauvez-le.

GONERIL.

C'est de la déloyauté, Gloster; les lois de la guerre t'autorisaient à ne point répondre au défi d'un adversaire inconnu; tu n'es pas vaincu, mais victime d'un procédé felon.

ALBANIE.

Bouche close, madame, ou je vous la ferme avec ce papier. — (*A Edmond en lui présentant un papier.*) Tiens, toi. (*A Goneril.*) O la plus perverse des créatures, lis tes forfaits : ne déchire pas ce papier ; je vois que tu le reconnais.

GONERIL.

Et quand cela serait? ici les lois m'obéissent, et non à toi ; qui osera se constituer mon juge?

ALBANIE.

Monstre! connais-tu cet écrit?

GONERIL.

Ne m'interroge pas sur ce que je connais.

Elle s'éloigne.

ALBANIE, *à un officier.*

Suivez-la; sa fureur va jusqu'au désespoir; veillez sur elle.

L'OFFICIER *s'éloigne.*

EDMOND.

J'ai fait ce que vous m'imputez, et bien d'autres choses encore que le temps dévoilera; tout cela est passé, et moi aussi. — (*A Edgar.*) Mais qui es-tu toi, qui viens d'obtenir sur moi cet avantage ? Si tu es noble, je te pardonne.

EDGAR.

Je ne veux pas être moins généreux que toi. Mon sang n'est pas moins noble que le tien, Edmond ; s'il l'est davantage, tes torts à mon égard n'en sont que plus grands. Mon nom est Edgar, et je suis le fils de ton père. Les dieux sont justes, et tirent de nos faiblesses mêmes l'instrument dont ils nous châtient. L'union illicite à qui tu dois le jour a coûté les yeux à ton père.

EDMOND.

Ce que tu dis est vrai; le cours de ma destinée est accompli, et me voici.

ALBANIE, *à Edgar.*

Ton port seul m'avait déjà révélé ta noblesse; — laisse-moi t'embrasser. Que l'affliction brise mon cœur, si jamais j'eus le moindre sentiment de haine contre toi ou contre ton père.

EDGAR.

Digne prince, je le sais.

ALBANIE.

Où t'es-tu caché? comment as-tu connu les infortunes de ton père?

EDGAR.

En les soulageant, seigneur. — Écoutez un court récit ; — et quand je l'aurai achevé, oh ! puissé-je voir mon cœur se briser ! Pour échapper à la proscription sanglante qui me poursuivait de si près, — ô invincible attachement à la vie, qui fait que nous aimons mieux endurer le supplice d'une mort de tous les instans, que de mourir tout d'un coup et une fois pour toutes ! — je pris le parti de me déguiser sous les haillons d'un lunatique, et d'assumer un rôle abject, qu'un chien même dédaignerait de prendre. Sous ce déguisement, j'ai rencontré mon père, avec ses orbites sanglans pareils à deux anneaux qui auraient perdu leurs pierres précieuses; je suis devenu son guide ; j'ai conduit ses pas ; j'ai mendié pour lui ; je l'ai sauvé du désespoir, lui laissant toujours ignorer qui j'étais, et c'est une faute que je me reproche ; il y a une demi-heure seulement, après m'être revêtu de mes armes, incertain si je triompherais, bien que j'en eusse l'espoir, je lui ai demandé sa bénédiction, et lui ai raconté depuis le commencement jusqu'à la fin tout mon pèlerinage ; mais, hélas! partagé entre les deux extrêmes de la joie et de la douleur, son cœur déjà endommagé, trop faible pour supporter un pareil conflit, s'est brisé, et il est mort le sourire sur les lèvres.

EDMOND.

Ce que tu m'as dit là m'a ému, et peut-être en résultera-t-il quelque bien ; mais continue; tu sembles avoir encore quelque chose à dire.

EDGAR.

Il semblerait que la mesure de mes maux fût comblée, mais un dernier malheur devait les couronner tous. Pendant que j'exhalais ma douleur par des cris, est arrivé un homme qui, m'ayant connu dans mon état de misère et d'opprobre, a voulu d'abord fuir ma société abhorrée : mais ayant appris qui était l'infortuné accablé de tant de maux, il s'est jeté dans mes bras en poussant des hurlemens à ébranler la voûte des cieux ; puis il s'est précipité sur le corps de mon père, et m'a raconté au sujet de Lear et de lui-même la plus attendrissante histoire que l'oreille de l'homme ait jamais entendue. Ce récit a renouvelé l'énergie de sa douleur, et les ressorts de sa vie commençaient à se rompre : en ce moment la trompette a sonné deux fois, et je l'ai laissé étendu sans connaissance.

ALBANIE.

Mais qui était cet homme ?

EDGAR.

Kent, seigneur, Kent le banni, qui, sous un déguisement, avait suivi le roi, auteur de son exil, et lui avait rendu des services qu'un esclave n'eût pas voulu rendre.

Accourt UN OFFICIER, *tenant à la main un poignard sanglant.*

L'OFFICIER.

Au secours ! au secours ! au secours

EDGAR.

Quelle espèce de secours ?

ALBANIE.

Ami, parle.

EDGAR.

Que signifie ce poignard sanglant?

L'OFFICIER.

Il est encore fumant, il sort du cœur de — Oh ! elle est morte !

ALBANIE.

Qui, morte ? Parle.

L'OFFICIER.

Votre épouse, seigneur, votre épouse ; et sa sœur a été empoisonnée par elle; elle en a fait l'aveu.

EDMOND.

Je leur avais à toutes deux engagé ma foi : qu'on nous unisse tous les trois dans la tombe.

ALBANIE.

Mortes ou vivantes, qu'on apporte leurs corps ! — Cet exemple de la justice divine est fait pour inspirer une terreur salutaire, mais ne saurait exciter en nous la pitié.

UN OFFICIER *s'éloigne.*

Arrive KENT.

EDGAR.

Voici Kent qui vient.

ALBANIE.

Oh ! est-ce bien lui? Les circonstances ne permettent pas les formalités que prescrirait en ce moment la courtoisie.

KENT.

Je viens dire un dernier adieu à mon roi, à mon maître ; n'est-il point ici ?

ALBANIE.

Oh ! nous avons oublié le plus important ! — Parle, Edmond, où est le roi ? où est Cordélie ? — Kent, vois-tu ce spectacle ?

On apporte les cadavres de Goneril et de Régane.

KENT.

Hélas ? que veut dire ceci ?

EDMOND.

Elles m'aimaient toutes deux ; l'une a empoisonné l'autre par amour pour moi; ensuite elle s'est poignardée.

ALBANIE.

C'est la vérité. — Couvrez leurs visages.

EDMOND.

Je voudrais vivre. Allons, en dépit de ma nature, faisons le bien une fois. Envoyez à l'instant, — ne perdez pas une minute, — envoyez au château ; car j'ai donné l'ordre écrit de mettre à mort Lear et Cordélie ; — envoyez quelqu'un sans délai.

ALBANIE.

Courez, oh ! courez !

EDGAR, *à Edmond.*

A qui s'adresser ? — Qui a reçu cet ordre ? Pour

le révoquer, envoie-lui quelque signe qu'il puisse reconnaitre.

EDMOND.

C'est juste; prends mon épée; remets-la au capitaine.

ALBANIE.

Au nom du ciel, hâte-toi.

EDGAR *s'éloigne.*

EDMOND

Il a reçu de ton épouse et de moi l'ordre d'étrangler Cordélie dans sa prison et d'attribuer sa mort à un suicide, résultat de son désespoir.

ALBANIE.

Que les dieux la protégent! — (*Montrant Edmond.*) Qu'on l'emmène pour quelques instans.

On emmène EDMOND.

Arrive LEAR, *portant* CORDÉLIE *dans ses bras*, EDGAR, UN OFFICIER *et d'autres, le suivent.*

LEAR.

Hurlez, hurlez, hurlez! — Oh! vous étes de marbre; si j'avais vos voix et vos yeux, j'en userais de manière à faire éclater la voûte du firmament. — Je l'ai perdue pour jamais! — Je sais quand une personne est morte et quand elle est vivante. — Elle est insensible comme l'argile. — Prêtez-moi un miroir; si son haleine en humecte ou en ternit la glace, ce sera une preuve qu'elle vit encore.

KENT.

Sommes-nous au dernier jour du monde?

EDGAR.

Ou avons-nous sous les yeux une image de ce jour terrible?

ALBANIE, *regardant Lear.*

Tombe, et meurs.

LEAR.

Cette plume remue; elle vit! s'il en est ainsi, c'est là un bonheur qui expie toutes les douleurs que j'ai ressenties.

KENT, *s'agenouillant.*

O mon bon maître!

LEAR.

Éloigne-toi, je te prie.

EDGAR.

C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR.

Malédiction sur vous tous, assassins, traîtres que vous êtes! J'aurais pu la sauver; maintenant, elle est morte sans retour. — Cordélie, Cordélie, attends un moment. Ah! que dis-tu? Sa voix a toujours été douce, suave et calme; cela sied si bien à une femme! — J'ai tué le misérable qui t'étranglait.

L'OFFICIER.

Il l'a effectivement tué.

LEAR.

N'est-ce pas, ami? J'ai vu un temps où, brandissant ma bonne épée tranchante je les aurais fait fuir à toutes jambes : maintenant je suis vieux, et toutes ces contrariétés m'affaiblissent. — Qui êtes-vous? Mes yeux ne sont pas des meilleurs; je vous le dis franchement.

KENT.

Si jamais la fortune peut se vanter d'avoir épuisé ses faveurs sur un homme, et ses rigueurs sur un autre, nous en avons un exemple ici sous les yeux.

LEAR.

C'est un douloureux spectacle. N'es-tu pas Kent?

KENT.

Lui-même, votre fidèle Kent. Où est votre serviteur Caïus?

LEAR.

C'est un excellent garçon, je t'en donne ma parole; il est homme à frapper des coups solides, et lestement encore. Il est mort et pourri.

KENT.

Non, mon bon seigneur; ce Caïus, c'est moi; —

LEAR.

Je vais sur-le-champ m'en assurer.

KENT.

C'est moi qui, depuis le commencement de vos infortunes, ai suivi vos pas douloureux.

LEAR.

Sois ici le bien venu.

KENT.

Oh! non, ni moi, ni personne. Vous n'avez ici sous les yeux que la désolation, le deuil et la mort. — Vos filles ainées ont elles-mémes mis fin à leurs jours, et sont mortes dans le désespoir.

LEAR.

Oui, je le crois.

ALBANIE.

Il ne sait pas ce qu'il dit, et c'est inutilement que nous nous présentons à ses regards.

EDGAR.

Très-inutilement.

Arrive UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Edmond est mort, monseigneur.

ALBANIE.

Ce n'est en ce moment qu'une bagatelle. — Vous, seigneurs, dignes amis, écoutez quelles sont nos intentions. (*Montrant Lear.*) Nous prodiguerons à cette auguste ruine toutes les consolations qui seront en notre pouvoir. Pour ce qui est de nous, nous résignerons entre les mains du vieux monarque notre absolu pouvoir, pour qu'il en jouisse le reste de ses jours. — (*A Edgar et à Kent.*) Vous, vous serez reintégrés dans tous vos droits, et il vous sera conféré de nouveaux honneurs que vous

avez plus que mérités. — Tous nos amis recevront la récompense de leurs vertus, et tous nos ennemis boiront la coupe de leur perversité. — (*Montrant Lear.*) Ohé! voyez, voyez!

LEAR.

Ils ont donc étranglé ma pauvre enfant! Non, non, plus de vie. Eh quoi! un chien, un cheval, un rat, vivent; et toi, ton souffle est éteint! je ne te verrai plus; non, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais. — Défaites-moi ce bouton, je vous prie. Je vous remercie — Tenez, voyez! regardez-la, — regardez, — ses lèvres, — oh! regardez, regardez.

Il colle ses lèvres sur celles de Cordelia, et meurt.

EDGAR.

Il perd connaissance! — Seigneur, seigneur, —

KENT.

Brise-toi, cœur de ce vieillard! oh! brise-toi, je t'en conjure!

EDGAR, *à Lear qu'il soutient dans ses bras.*

Ouvrez les yeux, seigneur.

KENT.

Laissez son âme partir en paix. Oh! laissez-le mourir! c'est le haïr que de vouloir de nouveau l'étendre sur la roue de ce monde barbare.

EDGAR.

En effet, il est mort.

KENT.

Je m'étonne qu'il ait pu vivre si long-temps: chacun de ses jours était un vol fait à la mort.

ALBANIE.

Qu'on emporte tous ces corps. — Un deuil général, voilà maintenant notre grande affaire. — (*A Kent et à Edgar.*) Mes amis les plus chers, gouvernez tous deux ce royaume, et cicatrisez ses blessures.

KENT.

Seigneur, je dois bientôt partir pour un long voyage; mon maître m'appelle. — Je ne dois pas lui dire, « non! »

ALBANIE.

Nous devons nous résigner aux nécessités de ces temps douloureux, dire ce que nous sentons, non ce que nous devrions dire. Le plus vieux a porté le fardeau le plus lourd. Nous qui sommes jeunes, il ne nous sera jamais donné d'avoir ni des maux si grands, ni une vie si longue.

Ils s'éloignent au son d'une marche funèbre.

FIN DU ROI LEAR

POST-SCRIPTUM DU TRADUCTEUR.

C'est par méprise que la pièce de *Titus Andronicus* se trouve insérée sur la liste des drames de Shakspeare, dans le prospectus que nous avons publié il y a deux ans. *Titus Andronicus* n'est point de Shakspeare; tous les connaisseurs, tous les appréciateurs éclairés du génie de ce grand homme, sont aujourd'hui d'accord sur ce point. Ce drame, où le niais le dispute à l'horrible, où le naturel est étouffé sous l'exagération et l'enflure, ne rappelle le barde de Stratford ni par les allures du style, ni par le tour de la pensée. Entre les productions du génie de Shakspeare et *Titus Andronicus*, il y a toute la distance qui existe entre les œuvres de Raphael et l'enseigne d'un cabaret.

Il n'en est pas de même de *Périclès*, que nous avons admis dans notre collection; cette pièce, quoique de beaucoup inférieure aux autres, porte évidemment le cachet de la manière shakspearienne; produit de la jeunesse de l'auteur, elle méritait de figurer parmi ses œuvres; voilà pourquoi, tout en écartant *Titus Andronicus*, nous avons cru devoir conserver la pièce de *Périclès*, qu'aucun traducteur avant nous n'avait encore reproduite.

IMPRIMERIE DE Mme VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.